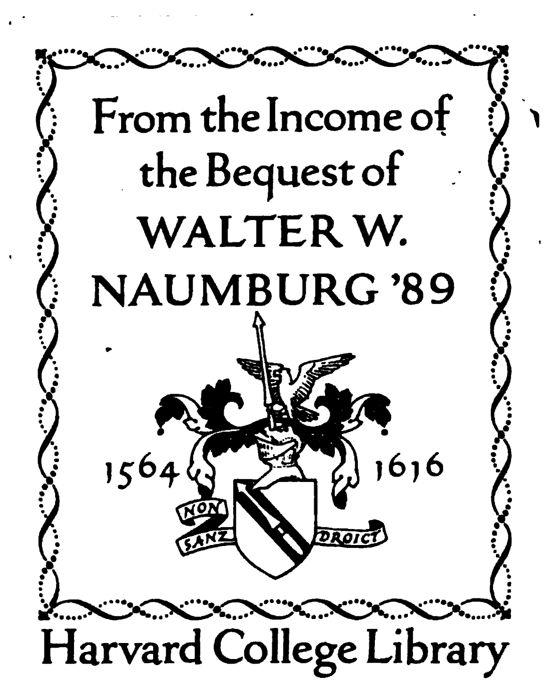

Mosaïque du midi



Harvard College Library

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

TOULOUSE, IMPRIMERIE J.-B. PAYA,
Hôtel Castellane.

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

PUBLICATION MENSUELLE.

Troisième Année.

1839.



TOULOUSE,

J.-B. PAYA, PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR,

HÔTEL CASTELLANE.

1839.



COSTUME DES DEMOISELLES.

On était au plus fort de l'hiver de 1829, ce terrible hiver dont la France gardera long-temps le souvenir; les arbres périssaient dans les champs, les animaux mouraient, et l'homme restait engourdi dans une complète impuissance d'agir; les ateliers chômaient dans les villes, les travaux avaient cessé dans les campagnes. L'hiver tenait tout dans une inaction générale; l'activité humaine était momentanément suspendue comme le cours des fleuves. Ceux qui, pendant cette époque, n'eurent besoin d'aucune des nécessités de la vie, furent des gens heureux; ils purent voir passer en toute sécurité cette saison de malheurs qui jetait les

pauvres, nus dans les rues, ou affamés sur les grands chemins; repliés dans leur égoïsme, et accroupis sur leurs richesses, ils se tinrent à l'écart de cette souffrance, sans vouloir la comprendre, ni la soulager; car rien n'isole les hommes les uns des autres comme l'inégalité dans les jouissances; rien non plus ne les pousse à la haine comme le sentiment de cette inégalité. Précisément alors, l'hiver avait violemment classé les fortunes et séparé les familles en deux parts : les unes ne manquant de rien, les autres manquant de tout, et toutes se donnant réciproquement le spectacle de leurs richesses et de leurs misères, comme si ce contraste n'avait pas été lui-même un germe de lutte qui ne pouvait manquer de se développer, en fesant naître chez les uns l'envie d'acquérir, chez les autres, le besoin de conserver.

Ce fut pendant quelque temps une lutte morale dont les acteurs seuls pouvaient s'apercevoir à la haine qu'ils se portaient. Elle restait dans la pensée et ne descendait pas dans les faits.

Il fallut que, d'un côté, la souffrance devint intolérable; de l'autre, l'égoïsme sans pitié, pour que la collision éclatât.

Il y eut, il faut le dire à l'honneur de quelques-uns, des riches qui aimèrent à se souvenir qu'ils étaient chrétiens : ceux-là ouvrirent leurs greniers aux pauvres, et n'eurent pas lieu de s'en repentir. Les nécessiteux arrivaient honteux et déguenillés à leurs portes, leur présentant leurs sachets, sans rien dire, sans prendre la peine de formuler une demande, comme s'ils l'eussent jugée inutile devant le spectacle de leurs besoins; ils se retiraient ensuite, toujours muets et comme accablés du poids de leurs misères et de la honte de l'aumône.

Mais, pour quelques-uns qui secouraient les malheureux, combien n'y en eut-il pas qui les repoussèrent; qui, se retranchant dans leur égoïsme, laissèrent des gens qui avaient faim tourner autour d'eux, à mains jointes, sans se laisser seulement émouvoir : il y en eut beaucoup de ceux-là; nous ne les condamnerons pas, nous les plaindrons plutôt. Car ces gens, pour la plupart, font consister tous leurs devoirs à respecter le bien d'autrui sans voir autre chose au-delà. Rien n'est méritoire à leurs yeux, que de ne pas faire ce qui est défendu : ils préfèrent la loi à l'Évangile, et, pour eux, la morale est dans le Code pénal.

Ils ne virent pas que, dans cette circonstance, cette conduite exceptionnelle, toute légale qu'elle était, approchait de l'injustice et amassait des dangers sur leurs têtes; ils ne comprirent pas que, possédant tout, ils ne pouvaient se retrancher dans leurs droits, sans faire aux autres un devoir de la nécessité; ils ne s'aperçurent pas que cette exclusion, pour être permise par la loi, n'en était pas moins condamnée par la morale. Il fallut que de sanglantes protestations s'élevassent de tous côtés, pour qu'on jugeât prudent de reconnaître, à la fin, aux malheureux le droit d'exister.

Cette colère, long-temps concentrée, fut partout menaçante; mais elle ne fit explosion que dans les montagnes de l'Ariége et de la Haute-Garonne. Là, une population de paysans se leva comme un seul homme, pour faire reconnaître ses besoins. Elle les appuyait sur des droits aussi anciens que sacrés; mais, comme ses droits n'étaient pas compris dans la loi nouvelle, ils furent mis hors de la loi.

Chacun sait que, dans ce pays de montagnes, rien n'est vrai comme la tradition, respecté comme les traités, et suivi comme les usages; eh! bien, la tradition rappelait un traité et consacrait un usage pour lesquels les habitans de toutes les vallées des Pyrénées luttaient depuis la publication du Code forestier. Un pacte avait eu lieu, dit-on, avant la révolution, entre les communes et leurs seigneurs, en vertu duquel les premières avaient obtenu le pacage sur les montagnes, et la faculté de prendre dans les forêts tout le bois nécessaire à leur consommation. Selon les stipulations qui furent alors convenues, et dont la lettre s'était conservée intacte dans la mémoire des vieillards, les seigneurs n'avaient pas le droit de mener sur la montagne une bête étrangère, de quelque espèce qu'elle fût; les bestiaux du territoire, soit qu'ils appartînssent aux nobles, soit qu'ils fussent des vilains, étaient les seuls qu'on laissât pacager dans les montagnes.

La révolution ne changea rien à cet état de choses, ou plutôt elle le rendit plus avantageux aux communes, en chassant les nobles de leurs châtellenies, et en les dépossédant de tous leurs droits féodaux. On comprend qu'il n'en pouvait être autrement; la révolution qui s'était faite par le peuple, ne pouvait être que pour le peuple.

La restauration ramena les nobles, et, avec eux, toutes les vieilles traditions du bon temps, qu'ils avaient conservées pendant toute la durée de l'émigration. La noblesse française dut se trouver bien étonnée, à son retour, de ce qui s'était fait pendant son absence. La tristesse la gagna sans doute en entrant dans cette société qu'elle ne connaissait pas. Elle venait là comme représentant d'un ancien monde dont l'existence, comme la langue, lui étaient inconnues. Que d'efforts elle eut à tenter pour se faire accepter! Que d'années il lui fallut pour y parvenir! et si elle réussit à trouver une base pour asseoir ses priviléges, ce ne fut qu'en les introduisant comme des coins au cœur de l'égalité.

Toutes les lois de cette époque tendirent à ce but, et la loi forestière plus que toutes les autres; cette dernière surtout vint en aide aux projets qu'on élaborait contre les communes. On aurait dit que la restauration leur gardait rancune d'avoir possédé les forêts à titre de propriétés communales. Elle voulait les punir de la possession en les privant de la jouissance, et le Code forestier fut promulgué.

Les propriétaires des forêts restèrent deux ans avant de s'en prévaloir; au bout de ce temps, la nouvelle loi fut introduite par eux dans le pays, en fraude des anciens droits des habitans. Dès-lors il leur fut sévèrement défendu de mener pacager leurs troupeaux dans les forêts, ou d'y couper du bois pour leur usage. C'était nier les anciens traités depuis long-temps consolidés par la prescription; qu'importe! la loi consacrait cette négation et autorisait les propriétaires à déposséder les usagers. En conséquence, ceux-ci ne purent plus entrer dans les bois sans s'exposer à être traités comme des malfaiteurs. Des milliers de gardes, disséminés sur tous les points, épiaient les paysans, et convertissaient en délits ce que ceux-ci avaient regardé jusqu'alors comme leur droit.

Ce ne fut d'abord qu'un espionnage tracassier, une persécution pour ainsi dire à l'essai, mais qui grandit peu à peu et finit par devenir intolérable. Les gardes ne se contentaient pas de surveiller les délits, mais ils les fesaient naître. Ils autorisaient pour de l'argent le paysan à venir dans les bois, et se remplaçaient ensuite pour l'y surprendre; ils arrêtaient les pauvres gens dans les chemins, et leur fesaient abandonner des faix de bois qu'ils portaient quelquefois depuis trois lieues, et qu'ils allaient vendre à la ville pour pouvoir acheter un quarteron de sel. Le bois souvent ne provenait pas des forêts gardées, mais il n'en était pas moins saisi au préjudice du paysan, qu'on ruinait ensuite sans pitié devant les tribunaux.

Tant de poursuites, d'exactions et de tyrannies, exaspérèrent les populations, et l'on entendit dire un jour que les cornes des montagnards avaient mugi dans les vallées, et que les communes, après s'être ainsi appelées les unes les autres, s'étaient donné la main pour résister à l'oppression.

Des rumeurs étranges coururent de ville en ville, et se répétèrent comme un écho dans la plaine; il y avait dans l'air comme un bruit de soulèvement général qui tenait l'attention publique éveillée : chacun interrogeait son voisin et écoutait avec lui les approches de cette tempête, qui bondissait sur les flancs des montagnes comme une avalanche.

On attendait de tous côtés dans le plat pays ces ennemis inconnus qui n'arrivaient pas; c'était, comme au temps de la terreur, une frayeur épidémique et une anxiété universelle, mais non pas sans motif.

On avait vu des hommes armés dans la Bellongue et sur les hauteurs de Massat; on les avait vus s'assembler sur la lisière des bois pour en défendre l'approche aux gardes forestiers. Personne cependant n'avait pu discerner leurs figures, ni les reconnaître à leurs habits. La plupart avaient eu soin de se noircir la face, de changer leur teint ou de zèbrer leurs fronts et leurs joues de mille lignes de couleurs saillantes; mais tous avaient pris un costume uniforme : c'était une chemise blanche passée sur leurs habits.

A les voir de loin, avec leurs figures indécises, passer dans la nuit comme de blancs fantômes, on les prenait pour de mystérieuses apparitions; mais le peuple qui avait suivi long-temps des yeux ces formes éclatantes et légères, courant comme des sylphides par les sentiers de la forêt, les appela ses *Demoiselles*. Et ce nom, c'est ce qu'il y a de plus léger, de plus suave, de plus poétique dans sa langue; il ne nommerait pas autrement aujourd'hui les blanches fées d'autrefois.

Ce nom trahissait les sympathies du peuple pour ceux à qui il l'avait donné; aussi n'était-il pas étonnant de le voir applaudir aux soulèvemens des Demoiselles et de l'entendre poétiser leurs exploits. On disait même que, quelquefois, il se portait en éclaireur à leur tête pour diriger leurs courses, pour les aider dans leurs expéditions, et qu'il gardait toujours pour l'homme poursuivi un asile sous son toit et une place à son foyer.

Grace à cette complicité qui assurait la retraite, les Demoiselles se mirent en campagne vers la fin du printemps de 1829. Elles entrèrent en longues caravanes dans les forêts, et se roulèrent en mobiles anneaux autour des montagnes; elles parcoururent et explorèrent tout le pays; il ne se trouva aucun garde sur leur chemin pour les arrêter, comme autrefois, au nom de la loi. Les gardes avaient tous disparu; il ne s'en trouvait pas d'assez aventureux pour courir au rendez-vous que les blanches Demoiselles leur donnaient au fond des bois. Ils avaient peur de leurs étreintes et fuyaient leurs dangereux regards : si bien que les Demoiselles se lassèrent d'être ainsi délaissées, et se mirent à parcourir les bois comme les nymphes antiques, criant et appelant devant elles pour amener d'aventureuses rencontres; les gardes forestiers étaient sourds à tous ces appels et échappaient triomphalement à leurs séductions; mais ils n'entraient plus dans les bois; et, s'ils en approchaient quelquefois, c'était pour regarder de loin, et d'un œil d'envie ces formes blanches danser en rond au clair de la lune, ou pour écouter le murmure railleur de leurs mille conversations, bourdonnant sous les arbres comme un essaim d'abeilles.

Elles restèrent ainsi maîtresses des forêts jusqu'à l'hiver; les paysans, abrités sous leur protection, purent en toute liberté y mener pacager leurs troupeaux et y couper du bois pour leur usage. La Demoiselle, si dure pour les nobles ou pour les grands, était bienveillante pour le paysan et le soutenait contre eux.

Malheureusement pour les communes, le terrible hiver de 1830 fit descendre leurs libérateurs des montagnes; et, dès-lors, tout rentra dans l'ordre primitif.

Les propriétaires des bois y répandirent une nuée de gardes, et les firent appuyer par des détachemens de troupes. Des forts furent bâtis sur les crêtes des collines; des bastions s'élevèrent de tous côtés pour servir de refuge aux gardiens et pour empêcher l'occupation des forêts. Tous les moyens de défense et d'attaque furent employés, et l'on attendit avec impatience la fin de l'hiver.

Les communes étaient consternées et prêtes à se rendre, lorsque les Demoiselles surgirent de nouveau. Les bruits de guerre les avaient réveillées avant le printemps, et leur avait fait revêtir leurs chemises blanches et leurs bonnets de peau de mouton. Le son de la corne se promena de nouveau de village en village; des cris d'appels, nombreux et prolongés, s'échangèrent dans toutes les directions, et bientôt toute la contrée fut en armes.

Les Demoiselles se divisèrent par troupes : chacune eut son capitaine, son aumônier et son bourreau. Le premier avait sur sa bande tous les droits militaires et devait la conduire au combat; le second exerçait le droit ecclésiastique, et consolait ces ames naïves de l'absence de leurs curés en leur lisant l'Évangile, dans les haltes, sous les grands chênes; le troisième enfin, le bourreau, exerçait ses redoutables fonctions contre les animaux. Il avait pour devoir de nourrir la troupe, et non de l'exécuter. Cette organisation si logique et si simple était due au génie d'un pauvre montagnard, un pâtre qui, de sa vie, n'était sorti de son canton, et qui, peut-être, n'avait jamais vu marcher une armée. On l'appelait Vidalou. Il était haut de taille, musclé comme un Hercule; sa tête, toujours droite, était un type de fierté. Il avait à volonté des caresses ou de la dureté dans ses regards; de la dignité ou du cynisme, dans ses paroles. C'était un être dont les qualités étaient doublées de

vices, mais qui s'appuyait également sur ses défauts comme sur ses qualités.

Il avait eu cependant un obstacle bien grave à surmonter pour faire accepter sa supériorité. On sait le culte que ce peuple porte à la beauté de la forme, et son souverain mépris pour la laideur physique; on sait qu'il pardonne moins au défaut de constitution qu'au défaut moral: eh bien! Jean Vidalou était bossu; aussi, que de force ne lui fallut-il point pour ne pas être victime du malheur de sa naissance! que de sang-froid et de véritable esprit pour répondre à tous les quolibets et faire tète à tous les sarcasmes! L'énergie morale qu'on lui fit misérablement dépenser pour défendre sa chétive personne, aurait soulevé un monde de difficultés. Il lui fut libre à la fin de porter, sans exciter des réclamations, le poids qu'il avait sur ses épaules.

Jean Vidalou était d'un village perdu dans les gorges. Le son de la corne d'alarme ne lui serait jamais parvenu, s'il ne se fût trouvé dans les montagnes au moment où le soulèvement éclata. Il descendait depuis quelques jours, menant devant lui son troupeau que la neige avait déja chassé du pic, lorsque les clameurs de la révolte arrivèrent à lui. Il les écouta comme des accens passionnés qui l'appelaient. Il devinait d'instinct que dans cette agitation il trouverait sa place: ses espérances ne l'avaient point trompé. Les paysans subirent sa domination morale, et lui remirent le commandement général de toutes les bandes des Demoiselles. Depuis ce moment, Jean Vidalou put exercer sur elles et sur le pays une dictature d'autant plus puissante, que tout le monde la lui avait concédée. Et cependant, il n'était pas libre d'en user; il y avait, assurait-on, une autorité au-dessus de la sienne et de laquelle il relevait. Celui qui l'exerçait était un personnage mystérieux; ils avaient, disait-on, des rendez-vous de nuit, d'où le bossu revenait toujours avec de nouveaux ordres pour les troupes, avec de nouvelles instructions pour les chefs. C'est là qu'il allait prendre ses plans de campagne dont il fesait voir ensuite les cartes aux paysans ébahis. Tout cela dévoilait, aux yeux de tous, l'existence d'un chef dont Vidalou reconnaissait la supériorité et acceptait les lumières. Comme il ne savait ni lire, ni signer son nom, les instructions et les plans coloriés ne pouvaient être son ouvrage; ils accusaient une intelligence plus exercée que la sienne, mais que la sienne pourtant comprenait. Les cartes n'avaient pour lui aucune difficulté; il savait suivre, dans leurs mille détours, le sentier qu'il lui convenait de prendre, et désigner, parmi les innombrables points disséminés, la position qu'il avait choisie; si bien que les naïfs montagnards disaient, que si Jean Vidalou n'avait pas lui-même rayé ces grands papiers, où l'on reconnaissait si bien tout le pays, il avait dû aider à y travailler.

Mais ce qui confirma l'existence d'un chef occulte et puissant, ce fut l'agrandissement que prit la révolte vers le commencement de l'année 1830. Elle n'avait pas jusqu'alors dépassé les vallées de l'Ariége, la Bellongue, Betmale et Sentein; elle s'était tenue dans les forêts de Riverner, de Castelnau-d'Urban, d'Erse, d'Olus et de Massat; mais bientôt elle sortit bruyamment de son lit et se répandit au loin. Toutes les montagnes, depuis Ax jusqu'à Aspect, se couronnèrent en un instant de Demoiselles; les forêts en furent peuplées; ce fut comme une ceinture blanche nouée autour du pays, et dont le bossu prit les deux bouts.

L'ordre qui présida à tous ces bouleversemens divers amena leur réunion au noyau révolutionnaire. Il y eut de l'ensemble dans tous les mouvemens, de l'unité dans leurs rapports; et la révolte, augmentée par le nombre, grandit par cette force de cohésion qui la tint partout au même pas et les yeux fixés au même but.

Dès ce moment, elle devint véritablement redoutable. Elle abattit les forts qu'on avait construits sur les coteaux, et enterra sous leurs ruines les malheureux qui les défendaient; elle tua les gardes dans les forêts, ou les traqua par la neige comme des bêtes fauves. Mais elle ne se contenta pas de rendre leurs droits aux communes, elle voulut encore les venger; leurs ennemis furent chassés de la contrée, leurs propriétés ravagées et leurs habitations détruites.

Aucun obstacle ne pouvait être opposé à ces terribles exécutions. La gendarmerie étant impuissante contre le nombre, on eut recours à la troupe de ligne; mais, comme elle ne connaissait pas le pays et qu'elle se trouvait arrêtée à chaque instant par les accidens du terrain, on ne pouvait lui faire suivre les mêmes excursions que les Demoiselles fesaient dans la plaine. Elle était réduite à les regarder de loin; car, lorsqu'elle se mettait à leur poursuite pour les surprendre, c'était comme une fatalité, elle n'arrivait dans leur campement que le lendemain de leur départ. Quelquefois les malheureux soldats se couchaient accablés de fatigues, mais c'était pour s'éveiller souvent à la lueur d'un incendie, et ils voyaient alors les Demoiselles les défier du haut des rochers, et puis se retirer à la file, se déroulant, comme un cordon blanc le long de quelque sinuosité, pour se perdre dans la brume.

Aucun moyen de répression ne pouvait les atteindre; l'autorité se trouva forcée de leur abandonner le pays et de rester témoin impassible des courses qu'elles y fesaient, et qu'elles aventuraient souvent jusques sous les murs des villes.

Les campagnes s'alarmèrent d'être ainsi abandonnées à la merci des bandes qui les exploitaient; les nobles sortirent de leurs châteaux; tous les propriétaires qui eurent le temps de quitter leurs campagnes se hâtèrent de se retirer dans les villes. Chacun d'eux prévoyait que le temps des représailles était venu.

Tous ceux qui, de près ou de loin, avaient fait exécuter la loi forestière; ceux qui avaient mis des obstacles aux droits d'usage des communes; ceux qui furent reconnus coupables d'avoir maltraité les paysans, tous furent poursuivis par cette implacable justice populaire. Aucun d'eux ne fut oublié dans ces listes de proscription dressées par l'exaspération publique; aucun ne put échapper à cette terrible loi de Lynch, promenée de village en village, de château en château, au bruit des démolitions et à la lueur des incendies.

Les grandes villes étaient dans la stupeur; elles regardaient par-dessus leurs murailles ces éclatantes exécutions, sans songer à les réprimer ou à les prévenir; convaincues de leur impuissance, elles laissaient toutes les exécutions se commettre, et attendaient d'autres temps pour les punir.

Tant que dura l'hiver, les Demoiselles n'interrompirent pas leurs courses; mais, lorsqu'il fut près de finir,

leur ardeur parut diminuer avec le froid; à la vérité, elles avaient fait tant de ravages, le pays était couvert de tant de ruines, qu'elles devaient à la fin se trouver suffisamment vengées.

Bientôt leurs excursions devinrent moins fréquentes, les incendies cessèrent, les attaques contre les individus et contre les propriétés diminuèrent; on crut que les Demoiselles avaient abandonné le pays pour se retirer dans leurs montagnes, et ce fut pendant quelque temps une allégresse à laquelle tout le monde prit sa part: les uns, parce qu'ils se réjouissaient du retour à la tranquillité publique; les autres, parce qu'ils voyaient enfin se terminer toutes les craintes qui les avaient assiégés jusque-là. Les premiers étaient satisfaits d'avoir tout conservé; les seconds étaient heureux de n'avoir pas tout perdu; mais il y avait, à côté d'eux, des gens qui étaient indifférens à leur joie, comme ils avaient été insensibles à leur douleur: c'étaient ceux qui n'avaient rien à perdre. Mais, il faut le dire, si les Demoiselles rançonnèrent quelquefois le riche, elles ne pillèrent jamais le pauvre, elles le secoururent plutôt. La vengeance les poussa quelquefois au crime, mais elles l'accomplirent toujours comme une justice sauvage.

Malgré cela, la joie de ceux qui avaient passé de si longs mois dans l'anxiété fit explosion au-dessus de l'indifférence des autres. Les Demoiselles étaient parties, c'était là un événement qui leur permettait de revoir leurs propriétés et de rentrer dans leurs terres; ils l'accueillirent comme la fin de leur pénible captivité. Aussi les vit-on descendre dans les grandes routes pour retourner dans les maisons, sans prendre seulement la peine de s'assurer qu'aucun signe ne révélait plus l'existence des Demoiselles.

Ils ne pensaient pas que leur empressement était une imprudence et leur retour une témérité. Ils s'étaient fiés au calme qui les entourait, sans songer que ce calme pouvait être un piège; car si les Demoiselles avaient disparu de la contrée, elles ne l'avaient point quittée. Cachées dans les bois, elles attendaient qu'ils fussent entrés dans leurs manoirs, pour les y surprendre comme des hobereaux dans leurs nids, et pour les forcer ensuite à jurer de respecter leurs droits d'usage dans les forêts.

Quelques-uns tombèrent ainsi entre leurs mains, et consentirent, pour en sortir, à tout ce qu'on exigea d'eux; quelques autres furent plus heureux, et quelques autres plus maltraités; mais presque tous furent obligés d'accepter des conditions, moyennant quoi il leur était libre de rester dans leurs manoirs démolis.

Il y avait cependant, non loin de la forêt de Riverner, un château que les Demoiselles avaient toujours respecté; c'était le seul qui fût debout dans un rayon de quelques lieues. A le voir encore intact, élevant ses deux frêles tours d'ardoise au-dessus de tout le pays en ruines, on eût dit qu'une providence l'avait tenu caché dans le brouillard pour le conserver.

Jamais les Demoiselles n'y étaient entrées, jamais aucune d'elles n'en avait seulement toisé les murailles ou heurté les portes; elles s'en tenaient toutes à distance comme d'un lieu inviolable et sacré. Le chef des Demoiselles, Jean Vidalou, l'avait ainsi ordonné depuis les premiers momens de l'insurrection, et chacun lui avait obéi.

On ne s'expliquait pas la cause de cette protection unique. Nul n'avait vu les habitans de ce château; on ignorait même s'il était habité. On en voyait seulement les croisées toujours grandes ouvertes, mais jamais une ombre n'était passée derrière les rideaux.

Quelques-uns cependant avaient cru apercevoir, la nuit, de la lumière à travers les vitraux; d'autres assuraient avoir entendu des chants s'échapper de cette enceinte de murailles, pour aller mourir harmonieusement dans les arbres du parc; mais personne n'était arrivé ni au foyer de cette lumière, ni à la source de ces chants.

Le chef des Demoiselles eut pu donner le mot de cette énigme, si quelqu'un eût osé le lui demander; il devait connaître ceux qu'il abritait sous sa protection avec tant de soin et d'une manière aussi exclusive; mais nul ne se hasarda à lui faire une question qu'il n'eût sans doute pas tolérée; car lorsque ses yeux se portaient vers les jalousies de ce château, on avait toujours vu sa figure se rembrunir, s'il venait à s'apercevoir qu'on eut surpris la direction de son regard. Ces murailles renfermaient donc un secret du chef; toutes les Demoiselles le respectaient, parce qu'alors le respect était une obligation, et puis ensuite parce qu'il aurait fallu, pour n'en pas tenir compte, violer des portes en cœur de chêne, et monter sur des murailles qui défendaient leurs flancs avec des ongles de fer. Toute l'armée des Demoiselles restait donc à l'écart de cette mystérieuse retraite; mais elle y tenait toujours les yeux fixés avec méfiance.

Mille suppositions couraient chaque jour de bouche en bouche, et toutes allaient constamment se briser contre ces murs impénétrables et muets, où l'existence semblait être sans souffle et les actions sans écho. Ce mystère, qui se continuait toujours comme pour défier la curiosité publique, causa à la fin une irritation générale. On ne cherchait plus maintenant à le deviner, on voulait le découvrir. La sûreté de tous y était peut-être intéressée, car le manoir restait toujours sombre ou silencieux, comme pour protester contre la destruction des autres.

Recélait-il des amis ou des ennemis? Les montagnards ne connaissaient les premiers que dans leurs rangs; les seconds, ils les rencontraient partout. Pour eux, hommes simples, il n'y avait pas de parti milieu entre leur cause et celle qu'ils combattaient. Ils n'étaient pas encore arrivés à placer l'indifférence entre le bien et le mal. Les amis se montraient à eux, les ennemis se cachaient; chacun d'eux se fesait connaître à ses actions. Le silence du manoir n'avait-il pas alors suffisamment révélé ses habitans? Les montagnards devaient-ils hésiter à les regarder comme adversaires?

Ce soupçon une fois conçu alla grandissant, si bien qu'il devint bientôt une certitude; et, dès ce moment, la destruction de cette infranchissable demeure fut résolue.

Il y en eut qui blamèrent l'ordre du capitaine, qui avait empêché d'abattre ce nid d'oiseaux de proie. L'indulgence qui l'avait garanti jusqu'alors leur parut grosse de dangers, et chacun se promit de ne pas les laisser éclater.

On était alors vers le milieu du mois de juin 1830: les élections s'élaboraient dans toute la France. Les luttes qu'elles suscitaient étaient partout violentes et animées. Chaque parti semblait deviner que le moment suprême était arrivé.

Les élections de l'Ariége et de la Haute-Garonne étaient menaçantes au parti libéral; les royalistes de ces deux départemens avaient l'habitude d'aller en colonne serrée aux colléges électoraux, et d'enlever l'élection au premier assaut. Mais cette année les Demoiselles étaient là, et, s'il leur était impossible d'augmenter le nombre des libéraux qui devaient voter, elles pouvaient du moins décimer leurs adversaires par la peur.

Jean Vidalou avait-il trouvé cette idée dans son intelligence de pâtre? ou bien lui était-elle venue d'ailleurs? Personne ne le savait. Toujours est-il qu'il se voua corps et ame à son exécution. Toutes les expéditions qu'il entreprit, tous les pillages qu'il fit consommer, toutes les exécutions qu'il laissa commettre, furent dans ce motif. Il dirigea constamment dans ce but les passions aveugles des paysans, et en prit seul la responsabilité : il croyait remplir une mission sublime. Pour la faire réussir, il n'hésitait pas à ordonner toute exécution, même effrayante pour le pays, mais il la consommait froidement, sans haine et avec calme, comme un sacrifice. La nécessité avait pour lui une si terrible logique, qu'il ne reculait même pas devant les malédictions universelles.

Il ne se chargea jamais pourtant d'aucun acte de cruauté, à moins qu'il ne fût commandé par une nécessité impérieuse; alors seulement il se dévouait à l'accomplir.

On le vit plusieurs fois, et lorsqu'il pouvait le faire sans danger pour sa cause, sauver ou protéger ses ennemis, plus souvent encore reconnaître des services rendus à lui ou aux siens. On doit se souvenir de ce château de Gudanes, livré au pillage, et dans lequel un appartement resta miraculeusement intact. Cet appartement était celui d'une femme qui avait toujours été pour les pauvres gens un ange de bon secours.

Il y avait dans cette impulsion donnée au soulèvement des paysans quelque chose de fatal qui imprimait la terreur. On en augurait bien pour le succès des élections de l'Ariége et d'une partie de la Haute-Garonne; mais il fallait, maintenant qu'on était à la veille des débats électoraux, que l'insurrection élevât haut et ferme la voix pour les dominer.

Le capitaine général des Demoiselles s'y préparait. Du fond de la forêt de Riverner, il invitait les paysans à cette dernière croisade, et les villages se levaient en masse, et les hameaux se dépeuplaient en son nom. Les montagnards revêtaient de nouveau la chemise blanche, s'armaient de leurs haches ou de leurs fusils rouillés, et reprenaient le chemin des bois.

Ce mouvement se fit partout avec ensemble. On eût dit qu'un choc électrique avait parcouru la chaîne depuis les montagnes d'Ax jusqu'au pic de Cagire, et avait ébranlé ces masses d'hommes en même temps.

L'impulsion était partout donnée; il fallait la relier à un plan unitaire. Jean Vidalou assembla ses Demoiselles pour se porter en avant sur quelque point qui lui permît de diriger les milles fractions disséminées de cette vaste insurrection. Puis il fit sonner la corne dans les communes environnantes de la forêt; et, lorsque les Demoiselles eurent repris leurs rangs, il leur annonça son projet de descendre dans le plat pays, pour en chasser les propriétaires des bois qui s'y réunissaient.

Cette nouvelle fut reçue avec acclamations. Des fallots d'écorce, allumés aussitôt, s'agitèrent dans toutes les mains et éclairèrent les sentiers de la forêt. Mais, au moment de se mettre en marche et lorsqu'on fesait encore foule autour de Jean Vidalou qui venait de parler, une jeune Demoiselle, que sa chemise coquettement plissée, une moustache luisante et postiche et les deux joues illustrées de paraphes ardens fesaient connaître pour la plus élégante et la plus lettrée de la troupe, se plaça en face de lui, éleva la voix, et demanda que pendant un instant on fît silence. Tout le monde se rapprocha aussitôt, et le cercle s'épaissit de plusieurs têtes curieuses regardant avec étonnement les acteurs qui allaient entamer ce dialogue imprévu. Jean Vidalou, les bras croisés sur sa poitrine d'athlète, attendait avec calme et montrait sa confiance à l'insouciante obliquité de son regard. Le Compay du Fallot, c'est le nom de l'élégante demoiselle, se tenait au contraire devant lui embarrassé, baissant la tête. Pour se donner contenance, il tourmentait les plis de sa chemise et cherchait à prendre l'équilibre sur le manche de son fer volant. Un observateur attentif n'aurait pas été cependant la dupe de cette apparente timidité dont l'excès accusait la fausseté; il eût remarqué dans cette attitude plus d'insolence que d'humilité, plus de raillerie que de respect. Le Compay du Fallot était un paysan railleur dont les lazzis inépuisables prenaient leur source dans une naïveté affectée, comme les impertinences dans l'exagération de ses respects. C'était le loustic du régiment des Demoiselles, et cette qualité lui donnait à lui aussi une puissance sur ses compatriotes, une puissance d'autant plus réelle, qu'elle était chaque jour reconnue et chaque jour légitimée. Jean Vidalou dominait les montagnards; le Fallot les captivait : le premier imposait son génie; le second, ses séductions.

Aussi, dès qu'on vit en présence l'une de l'autre ces deux royautés populaires, y eut-il un mouvement d'anxiété si marqué, qu'il se fit un silence de mort autour d'elles.

— Capitaine, dit le Fallot, je viens au nom de tous ces paureux qui m'écoutent vous faire une demande qu'ils n'ont pas osé vous adresser eux-mêmes.

— Parle, j'y répondrai.

— Répondre n'est pas accorder, répliqua le Fallot.

— Eh bien, explique-toi; si elle est juste, je l'accorderai.

— Elle est juste, et je vais le prouver, vous l'accorderez après si vous voulez. En disant cela le Fallot laissa sa satisfaction s'épanouir dans une grimace railleuse qui se répéta sur tous les visages. Lorsque ce sourire silencieux se fut appaisé, le Fallot reprit : Si vous aviez une femme et des enfans, capitaine, et qu'il fallût les quitter, ne voudriez-vous pas être maître du chemin pour le retour?

— Je le voudrais.

— Et si un ennemi se cachait dans votre maison pour vous en fermer la porte sur vous, ne l'en chasseriez-vous pas avant d'en sortir?

— Je l'en chasserais.

— Ne serait-ce pas autrement abandonner votre famille à sa discrétion?

— On ne peut le nier.

— Ne serait-ce pas encore, en le laissant derrière soi, s'exposer à trouver plus tard une barrière sur sa route?



— Sans doute, mais ces dangers ne menacent personne d'entre nous.

— Vous vous trompez, répondit brutalement le Fallot, ces dangers nous menacent tous. Chacun de nous a sa famille dans ce pays, et l'ennemi que nous y laissons, le voilà; et, d'un mouvement qui fit tourner toutes les têtes, il étendit son bras vers le château.

Ce coup si logiquement amené frappa Jean Vidalou d'une manière si brusque, qu'il en fut un instant étourdi. Il se remit bientôt cependant, et, après s'être inutilement débattu dans les liens dont le Fallot l'avait si bien enveloppé, il tâcha d'en élargir les nœuds et d'échapper par quelque explication.

— Mais si ce château ne renfermait pas d'ennemis?

— Ce serait dire, reprit le Fallot, que l'ours n'est pas dans sa tannière, mais il peut y revenir.

— Si, au contraire, nous avions derrière ces murailles une main amie et toujours tendue?

— Elle se serait montrée, dit le Fallot; pour moi je n'ai rien vu sortir de tous les châteaux que des gardes-chasse qui nous brutalisent, des gardes forestiers qui nous volent, des huissiers qui nous ruinent et des maîtres qui ordonnent tout cela sans pitié.

— Écoutez, dit Jean Vidalou, d'une voix émue, en s'adressant à la foule des Demoiselles qui l'entouraient: Il y a dans tout ceci une méprise dont j'ignore la cause, ou des soupçons que je suis sûr de ne pas mériter. Je ne puis aujourd'hui les éclaircir sans faire connaître un secret que j'ai juré de ne pas dévoiler; mais si vous m'avez gardé votre confiance, je puis encore les dissiper. Ce château est resté debout, parce qu'aucun de nos ennemis n'a jamais habité sous son toit, parce qu'au contraire nous y avons une protection assurée, celle d'un bon génie qui veille sur nous; je m'en suis rapproché, parce qu'il est pour nous une ancre de salut, et qu'il peut nous servir de lieu d'asile.

— Oui, avec ses portes toujours fermées et toutes ses fenêtres ferrées jusqu'aux dents; tenez, mon capitaine, nous connaissons votre secret. Ce château appartenait à ce noble que ceux de la Bellongue eurent le malheur de tuer un jour que vous n'étiez pas avec eux. Vous en êtes resté fâché, et vous avez raison; car s'il était dur pour les pauvres gens, sa femme était bonne pour eux: c'était une belle dame qui n'était pas fière avec nous, et qui nous protégeait sans cesse contre son mari. Pour elle, nous consentirions à laisser le château sur pied, à l'environner même de notre protection, si elle en avait fait sa demeure. Mais elle a depuis longtemps abandonné le pays, du moins personne ne l'y a vue. Dès-lors ce château peut retourner au pouvoir de nos ennemis et leur servir de refuge pour nous nuire. Ils s'y sont peut-être déjà rassemblés; car on voit, depuis quelques nuits, de la lumière dans les salles et des formes humaines se dessiner sur le transparent des rideaux.

— Cela ne peut être, dit Jean Vidalou avec feu, je le garantis.

— Cela doit être, reprit froidement le Fallot, puisque je l'ai vu.

— Pour s'en convaincre, dit un farouche montagnard, enfumons la tannière, nous verrons alors si la bête sortira.

—Oui, oui! s'écrièrent toutes ensemble les Demoiselles, rappelées à leurs penchans par cette voix cynique; et il se fit une sympathique ondulation de têtes vers le montagnard qui avait parlé.

Jean Vidalou comprit bien alors que la cause qu'il défendait était perdue; il le comprit surtout, lorsqu'il vit que la foule se laissait aller à une atroce gaîté, jetant et semant des plaisanteries ignobles, qui débraillaient le rire. La vengeance leur était en quelque sorte montée à la tête, et les fesait tous jacasser comme des hommes ivres.

— Il faut mettre le feu au château, disait l'un; cet incendie éclairera notre départ mieux que la lune.

— Nous devrions le démolir pour qu'il ne fît plus tache dans le pays.

— Il faut perdre les nobles qui s'y trouvent, disait un autre, pour empêcher toutes ces altesses de s'abaisser.

— Il faut les y brûler et les y faire cuire comme dans un four, ajoutait un troisième, afin qu'ils ne soient plus crus lorsqu'ils voudront appeler au secours.

Tout cela se mêlait, se croisait, bruissait en injures, ou éclatait en menaces. Un délire fou avait saisi les montagnards et les poussait à l'œuvre de destruction. Jean Vidalou serait impuissant à les retenir; il n'a plus maintenant qu'à se ranger de côté pour laisser passer l'ouragan, s'il veut n'être pas lui-même entraîné.

Une indicible tristesse était peinte sur son visage; on eût dit que cette joie qui s'ébattait autour de lui, au lieu de l'emporter dans son cercle éperdu, le froissait à chaque bout et lui causait une torture à chaque rire. Dire ce qu'il souffrit est une chose impossible. Les expressions manquent dans notre langue pour traduire cette douleur immense qui, en quelques instans, s'amassa sur son cœur comme une montagne. Pauvre Titan, puni pour avoir voulu escalader la puissance populaire, il dut se convaincre combien le chemin était glissant et le but difficile à atteindre.

Quelles étaient donc les causes de cette peine morale, née si subitement de ces projets de destruction? Quel lien mystérieux l'unissait à ce château. C'était là le secret devant lequel la sagacité du Fallot avait échoué, mais qui ne devait pas tarder à se dévoiler.

Cet incident retint les Demoiselles dans leur camp, et fit remettre le départ et l'exécution de leur projet contre le château à la nuit suivante. Jean Vidalou avait promis, à cette condition, de ne pas s'opposer à la volonté générale. Et l'on s'était séparé, le chef accablé de toutes ses secousses; les Demoiselles en proie à une grande irritation contre ses ordres et à de grands soupçons contre lui.

Cette nuit, le manoir condamné fut l'objet d'une surveillance inaccoutumée. Nul montagnard ne le perdit de vue. Chacun avait en quelque sorte le pressentiment de ce qui allait arriver.

Les mille sentinelles, errantes autour de cette demeure mystérieuse, avaient déjà vu une partie de leurs veilles s'épuiser, lorsque, vers les premières heures du matin, on aperçut un homme à la tête d'athlète, enveloppé dans un manteau, marcher le long des murailles et pénétrer dans le château. Quelques minutes après, les lumières resplendirent aux fenêtres; les bruits s'élevèrent dans les salles; il y eut des piétinemens dans les cours, des appels, à voix basse, au pied des murs.



JEAN VIDALOU SAUVANT LA CHATELAINE.

Cela ne dura pas long-temps ; les piaffemens d'un cheval se firent entendre auprès de la porte, et l'homme à la taille athlétique en sortit le premier, tirant par la bride un cheval sur lequel se trouvait une femme en costume d'amazone. Le cheval s'arrêta sous la voûte, et la dame semblait attendre les ordres de son compagnon pour franchir le seuil, lorsque celui-ci, après s'être aventuré quelques pas, revint auprès d'elle, lui dit en toute hâte quelques mots à voix basse, qui lui firent ramener son cheval en arrière. Il ferma immédiatement la porte devant elle, et en jeta la clé par-dessus les murs. Les Demoiselles se précipitèrent vers le lieu de cette scène, mais elles ne purent arriver que lorsque tout fut terminé. L'homme au manteau se retourna aussitôt, et chacun resta étonné devant le figure grave et calme de Jean Vidalou. D'un geste il écarta tout le monde de son chemin; et, comme quelques-uns semblaient vouloir rester là après son départ, il leur dit avec tranquillité : — Ce château doit être respecté jusqu'à la nuit prochaine, vous me l'avez juré; — et tout le monde le suivit.

Le camp fut réveillé le lendemain par des bruits de trahison, et il régna en un instant une agitation fiévreuse dans toutes ses parties, qui les fesait moutonner en divers sens comme des vagues; c'étaient partout des mouvemens, des clameurs et du bruit ; partout une

irritation incandescente, qui, à chaque pas, s'alimentait d'une vérité ou d'une calomnie.

Il manquait cependant quelqu'un dans ces groupes orageux, c'était le Fallot. Il avait quitté le camp avant le jour, et nul ne savait le motif de son départ. Cette absence laissait les Demoiselles sans chefs pour grouper leurs colères et diriger leurs emportemens, mais elle ne les arrêta pas. Dès qu'il fut jour, elles se portèrent en masse vers une cabane de bûcheron qu'habitait Jean Vidalou dans la forêt. Une vengeance aveugle les fesait courir au meurtre, haletantes comme des hyènes. La petite demeure fut entourée en un moment, et la porte allait être attaquée à coups de hâches, lorsque le capitaine des Demoiselles l'ouvrit lui-même aux assaillans; il s'avança ensuite de quelques pas vers eux, et les regarda en silence avec un air de si courageuse résignation, que les vociférations cessèrent aussitôt. Il était nu-tête; la peau de mouton ne se balançait plus sur ses épaules, et la chemise blanche de l'insurgé ne brillait plus sur ses habits.

— La campagne est finie, dit-il, retournez tous dans vos villages; les Demoiselles n'existent plus.

Les montagnards se mirent à leur tour à le considérer, pour s'assurer qu'il n'était pas insensé.

— Les élections viennent d'avoir lieu, ajouta-t-il, et nos ennemis l'ont emporté. Hier nous pouvions sauver notre cause, il ne vous reste plus aujourd'hui qu'à sauver votre liberté; retirez-vous, il en est temps encore; dans quelques heures, il sera trop tard. Celui qui manque parmi vous, dit-il, en cherchant le Fallot dans la foule, arrivera bientôt avec des soldats; notre retraite est découverte, mais je suis seul dénoncé; éloignez-vous alors et laissez-moi.

Cette assurance au lieu des excuses qu'on attendait, cette abnégation qui le portait à se sacrifier pour sauver ses compatriotes, tout cela fit une profonde impression sur la multitude.

En ce moment les portes du château s'ouvrirent au loin, une voiture en sortit et se dirigea de leur côté.

— Frères, saluez, s'écria Jean Vidalou; voilà notre providence qui s'en va!

Les montagnards portèrent instinctivement la main à leurs berrets; la voiture allant au grand trot passait en ce moment à quelques pas d'eux; une femme, que chacun reconnut, montra sa belle tête à la portière, agita son mouchoir de leur côté et adressa à leur chef un sourire si mélancoque et si long, que tous les regards se tournèrent vers lui.

— Adieu, s'écria-t-il, quand il l'eut perdue de vue derrière les échancrures de la forêt; adieu, toi qui nous as si long-temps protégés comme un mystérieux génie, toi qui m'as éclairé pour me rendre digne de ma mission; veuve du noble, adieu!

Deux mois après, la cour d'assises de la Haute-Garonne retentissait de l'affaire des Demoiselles. Quatre prévenus seulement comparaissaient devant le jury; chacun était sous le poids de diverses accusations, mais elles s'étaient toutes amassées sur un jeune bossu, que le ministère public appelait le chef des brigands. Il avait la figure âpre, mais intelligente, la taille haute et les bras musclés comme un lutteur antique. C'était Jean Vidalou.

Les débats durèrent quatre jours, pendant lesquels le chef des Demoiselles vit sa mission rapetissée et mise au rang d'un brigandage vulgaire. On parla des devoirs des paysans et non pas de leurs droits; on leur fit une obligation de toutes les misères de la vie, et l'on traita de malfaiteurs ceux qui, pour échapper au froid et à la faim, s'étaient mis en insurrection. Cette doctrine était le renversement de toutes les idées dont ils s'étaient nourris; malgré cela, Jean Vidalou se résigna à en accepter les effets comme on accepte la loi du vainqueur.

Il laissa donc le ministère public se livrer à tous les excès du réquisitoire, et son avocat à toutes les gracieusetés de la défense, sans daigner les ramener l'un et l'autre à l'intelligence des faits. Il semblait étranger aux débats; il les entendait sans les écouter; ses yeux même, au lieu de se porter sur la cour ou sur le jury, étaient constamment tournés vers les tribunes où de nombreuses et fraîches toilettes de dames s'épanouissaient; on eut dit que son regard y était appelé par une fascination inconnue. Jusqu'au quatrième jour, rien ne put le distraire de sa mystérieuse contemplation et le ramener au sentiment de sa position critique. Il entendit toutes les dépositions, toutes les plaidoiries, tous les résumés, avec la même indifférence; seulement, lorsque l'huissier lut la décision du jury qui déclarait les accusés non coupables, son œil parut prendre de l'animation, mais il s'éleva bientôt vers la tribune comme pour y porter la joie de son acquittement. Alors on vit une belle figure de femme apparaître au-dessus de la foule assise, et adresser pauvre bossu, qui sortait meurtri de son banc de douleur, un sourrire ineffable qui semblait faire sa réhabilitation et le payer de ses souffrances et de son dévouement par une promesse d'amour.

Peu de jours après, le monde légitimiste d'un des cantons pyrénéens de l'Ariége criait au scandale : une dame de haute maison se mésalliait avec un paysan. La veuve d'un gentilhomme épousait Jean Vidalou. Heureusement que 1830 arriva bientôt pour détruire ce qu'il y avait de choquant dans le contraste de ces deux positions, et pour permettre à deux natures d'élite, placées aux deux extrémités de l'échelle sociale, de s'unir en dépit des distances et des préjugés.

En 1830, une nouvelle insurection des Demoiselles se forma à l'abri de la révolution; mais les paysans honnêtes ne s'y joignirent pas. Chez eux le sentiment de l'intérêt national n'avait pas fait taire le besoin des intérêts locaux. Ceux qui se levèrent cette fois étaient des malfaiteurs, des réfractaires et des factieux, tous attirés par la soif du pillage. Leurs excès furent poussés si loin, que les habitans des communes aidèrent eux-mêmes la gendarmerie à en purger le pays.

L'amnistie qui survint fit cesser toutes les poursuites et calma toutes les inquiétudes. Les montagnards qui s'étaient livrés à ces guerres de guérillas, rentrèrent dans leurs foyers, et depuis lors aucun d'eux n'a remis la chemise blanche sur ses habits.

Prosper Barousse.

LÉGENDES ET TRADITIONS POPULAIRES DE L'AUDE.

Parmi les preuves dont l'historien doit appuyer sa narration, il en est d'incomprises, qu'un septicisme exclusif jette avec mépris, sans penser au sens profond qu'elles recèlent ; je veux parler des légendes et des traditions locales, admises sans examen par les compositeurs anciens, et proscrites par leurs successeurs plus difficiles. Ces traditions, aliment perpétuel de la curiosité populaire, altérées par tant de bouches, plaisent encore aux esprits graves, et intéressent par leur simplicité.

Si, dans une de vos explications archéologiques, le hasard vous fait pénétrer dans un atelier de tisserands en si grand nombre à la cité de Carcassone, ne soyez pas étonné de la diversité des légendes dont les récits animent leurs travaux sédentaires. Les pâles ouvriers, courbés sous leur navette, sont les ménestrels de nos jours, les gardiens des vieilles traditions. Aimez-vous à frissonner d'horreur aux merveilles d'un conte fantastique ? ils vous diront l'histoire des Sept Archers précipités au fond du grand puits par Satan en personne. Chaque nuit, ajoutent-ils en se signant, quand l'horloge de Saint-Nazaire frappe douze coups, on entend sous l'eau, qui s'illumine alors d'un reflet infernal, de sourdes imprécations et des râles prolongés. Ces archers avaient médit des bienheureux apôtres et du vénérable saint Gimer, protecteur de la ville (1).

Lorsque l'auditeur attentif semble partager l'intérêt qu'il ressent pour ces récits redits cent fois et cent fois écoutés, les contëurs s'animent. Silence ! car l'aïeule a pris la parole : elle va raconter la légende de dame Carcas ; et, avant de finir, elle dira comment Charlemagne, d'un coup de sa lance, fit jaillir la fontaine miraculeuse.

I. DAME CARCAS.

II. LA FONTAINE DE CHARLEMAGNE.

« Il y a bien long-temps, dit-elle, que les Maures, descendans d'Ismaël, s'emparèrent de la ville. Ces infidèles s'étaient rendus maîtres d'une bonne partie de la terre, et leurs royaumes s'étendaient de Jérusalem jusqu'ici.... Quand la mesure de leurs crimes fut comblée, Dieu suscita, pour les punir et délivrer nos grands pères, le vaillant Charlemagne, empereur des Gaules et de Rome. Le prince parut sous nos murs avec une armée revêtue de fer, hérissée de lances et de longues épées. La plaine était couverte de soldats, et tous portaient une croix rouge sur la poitrine. On combla les fossés ; des échelles, qui pouvaient atteindre aux tours de Samson et du moulin de la Connétable, furent dressées contre les remparts ; mais les ennemis, embusqués derrière les meurtrières, tuaient les meilleurs soldats et ne recevaient aucune blessure. L'empereur, désolé de la mort de ces braves gens, fit enlever les échelles, et ordonna à son armée d'occuper les buttes voisines, en veillant à ce que nul renfort d'hommes et de vivres ne pénétrât dans la place. Ce moyen réussit. Les ennemis, privés de provisions, sentirent les horreurs de la famine, et diminuèrent à vue d'œil. Charlemagne ignorait tout cela ; et le siége traîna en longueur. On prétend qu'il dura cinq ans.

» Les Maures, réduits à la fin à un petit nombre, ne pouvaient plus combattre, ni faire sentinelle. Dame Carcas, la femme d'un de leurs généraux qui venait de mourir, craignant que les chrétiens ne s'en aperçussent, fit rassembler les vêtemens des défunts qu'elle remplit de paille, et les porta sur les créneaux. Puis elle courut autour de la ville, criant : Allah ! lançant avec prestesse des flèches sur le camp de l'empereur. Sa richesse consistait en un pourceau et un demi-sac de froment : elle gorgea le pourceau de grain, et le précipita de la tour de la Porte-Rouge sur un avant-poste qui se trouvait en bas (1).

» Charlemagne crut la ville imprenable, il fit faire volte-face aux siens pour se retirer.

» Comme l'arrière-garde disparaissait sous les collines, l'empereur qui marchait après tous les autres, se retourna soudain. Une tour (on prétend que ce fut la tour Peinte) ; une tour, dis-je, s'inclina pour le saluer, sans s'écrouler le moins du monde. Un beau miracle sur ma foi !.... Dame Carcas, se bornant à l'honneur d'avoir fait lever le siége à un pareil monarque, lui ouvrit les portes, et demanda le baptême à l'évêque de la cité. Charlemagne fut son parrain, et voulut qu'en mémoire de cette prouesse et de cette conversion, la ville s'appelât désormais Carcassone (2).

» Mais ce prince ayant quitté sa conquête pour marcher où le doigt de Dieu l'appelait, les damnés Maures rentrèrent dans la place. La nouvelle en parvint à Charlemagne, qui revint sous nos murs. La ville cette fois était approvisionnée pour dix ans, et ne pouvait céder qu'à un assaut. Les chrétiens escaladèrent, à différentes reprises, les remparts extérieurs, mais sans s'y maintenir. Il y avait là, pour les défendre, un corps de sorciers africains, noirs de la tête aux pieds, qui lançaient de gros javelots et prononçaient des paroles cabalistiques. Ces sorciers invoquèrent le diable, leur patron, et celui-ci empoisonna, à leur demande, toutes les sources de la plaine et les eaux de la rivière d'Aude. Les chrétiens mouraient dans leur camp comme des mouches. Charlemagne comprit qu'il y avait sortiléges et maléfices de démon : il se mit en prières sur la colline du couchant. Ses évêques et son clergé, agenouillés près de lui, chantaient un des plus beaux cantiques de la Bible. Les chants de la prière terminés, l'empereur se releva, et, d'un bras dirigé par Dieu, enfonça sa lance dans le rocher : la pierre s'ouvrit, et des eaux fraîches

(1) Voir la légende des *Sept Archers*, par l'auteur du présent article, dans le journal de l'Aude, numéro du 24 janvier 1838.

(1) Philomène.
(2) Carcas sum.

et limpides en sortirent. Toute l'armée se prosterna; les soldats, désaltérés et fortifiés par ce breuvage miraculeux, assaillirent à grands cris les remparts. Satan était vaincu; les sorciers disparurent et firent disparaître avec eux tous les Maures et Anchise, leur roi. Charlemagne rentra, sans coup férir, dans Carcassone. »

Ces légendes vous ont intéressés; interrogez encore, d'autres vous répondront. Mais sortez du noir labyrinthe que forment les maisons brûlantes et vermoulues de la cité, parcourez le champ de bataille, témoin du duel meurtrier de Clovis et d'Alaric. Cette longue chaîne de montagnes bleuâtres qui le domine, porte, depuis la défaite des Visigots, le nom du roi vaincu. Procope et les traditions locales en font foi (1). Saluez sur ces rochers abruptes que vos pas osent fouler ces voûtes qui s'inclinent et ce donjon séculaire : ces débris séculaires, encore imposans, furent le château d'Alaric. Passez; marchez long-temps sur ces crêtes : de nouveaux souvenirs vous attendent au bout de la montagne.

Demandez les ruines de Saint-Michel. Sans doute quelque pâtre, aux cheveux grisonnans, s'offrira pour vous servir de guide; suivez-le.

Vous voilà entre le ciel et la terre, sur la croupe d'une montagne, parsemée de buis, qu'embaument les senteurs des plantes aromatiques; à vos pieds, sa cape de laine brune roulée autour du corps, un pâtre conteur, dont les yeux vifs lancent des éclairs sous des sourcils blancs et touffus; à votre droite, fendant la nue, des arceaux en ruine, peuplés de vieilles traditions, dominant l'abyme, béant à leur base. L'air immobile et silencieux, n'est animé par aucun vol d'oiseau; seulement, à une hauteur prodigieuse, les ailes immenses de l'aigle des Corbières sillonnent l'atmosphère. En face, les montagnes âpres et rudes entremêlent leurs sommets rocailleux, s'effacent les unes derrière les autres, blanchissent et confondent leurs pâles teintes avec les teintes pâles des monts pyrénéens, noyés dans les vapeurs du soir. A gauche, bornant de vastes plaines, qu'une culture variée pare d'éclatantes couleurs, la Méditerranée, entrecoupée de lagunes, brille comme un miroir, et se perd dans un vague horizon.

Les béliers cherchant un lit de mousse au bas des ruines, ont donné le signal de la sieste et du repos. Écoutez les récits de l'habitant de ces solitudes, récits épiques, qui, devant un feu de bois vert, ont plus d'une fois abrégé les longueurs des froides veillées de décembre.

III. LA VALLÉE GRASSE.

« Mille ans et plus se sont écoulés depuis le règne du fameux Charlemagne, si redouté des Maures. Il venait de chasser de Carcassone un de leurs rois, nommé Anchise; et ce succès l'engagea à les poursuivre, dans l'espoir de les rejeter hors des Gaules. Le lendemain de son entrée à la cité, il convoqua son conseil sur les hauteurs du Pech-Mari. L'assemblée fut brillante : on y vit figurer, d'un côté, le pape Léon, le patriarche de Jérusalem, l'archevêque Turpin et la foule des cardinaux, évêques, abbés et vicaires; de l'autre, les paladins, maréchaux de l'empereur, Roland, Olivier, Salomon de Bretagne, Ogier le Danois, les douze pairs de France et les capitaines de l'armée. Il fut décidé de pousser vers Narbonne, et d'en former le siége. Cavaliers et gens de pied prirent le chemin de cette ville à travers les Corbières : l'empereur et ses grands les précédaient, pourchassant daims et chevreuils, et désireux d'aventures. Or, Dieu leur en réservait, pour mettre à fin, une de glorieuse (1).

» Arrivés sur la plate-forme d'une montagne que vous voyez d'ici dominant les autres, ils aperçurent une fumée épaisse s'élevant d'un vallon creux. Émus de curiosité, et obéissant à un bon ange, ils se hasardèrent parmi les rampes de rochers, malgré les buissons épineux et les chênes verts, qui foissonnaient vers ce temps-là : leurs chevaux, dont ils tenaient la bride, les suivaient en trébuchant.

» Parvenus au bord d'une rivière, et guidés par la fumée, ils découvrirent un ermitage fait de troncs d'arbres et de joncs; à côté, était une petite chapelle avec une image de la Vierge. Sept solitaires, ou mieux sept saints, vivaient là depuis vingt ans, respectés des idolâtres, mais pauvres, nus et décharnés. C'étaient d'anciens étudians des écoles de Paris : Thomas de Rouen, Germain d'Écosse, Richard de Pavie, d'Égypte et Robert, fils du roi de Hongrie.

» Ils racontèrent leurs aventures au grand empereur, et lui dirent que leur misère avait fait donner à la vallée qu'ils habitaient le nom de vallée Maigre. « Par les mérites de la mère du Sauveur, ce sera la vallée Grasse! s'écria Charlemagne. Or sus! mes amis, à l'ouvrage! je veux bâtir ici même, pour ces dignes anachorètes, le plus beau monastère des Gaules et de la chrétienté. »

» Encouragés par maître Bobert, ingénieur de la cour, les chevaliers, les princes, les prêtres saints, se mirent à l'œuvre avec leur suite. Charlemagne les secondait de sa personne. Les chênes, les rochers, descendirent avec fracas des cîmes voisines, et les fondemens du monastère furent posés sur le rivage d'Orbieu. Cependant arrivèrent mille ouvriers, conduisant trois cents bêtes de somme; les colonnes sortirent sculptées de la montagne.

» Les Sarrasins, instruits de ces travaux et rassurés par l'absence de Roland qui se battait en Catalogne, voulurent s'opposer à l'ordre de Charlemagne. Ils rassemblèrent une armée, commandée par seize de leurs rois établis dans les Gaules; ce qui provoqua la concentration des chrétiens autour de l'abbaye. Plusieurs monastères fortifiés furent construits pour sa défense. Celui que vous voyez à votre droite a été bâti par le comte d'Auvergne et consacré par quatre évêques et un abbé. Après avoir enfermé dans sa chapelle trois châsses, contenant une goutte de sang de saint Étienne, une dent de sainte Colombe et des os de saint Laurent, on la dédia à saint Michel, archange, et la montagne s'appelle encore Saint-Michel de Naüse. Mais revenons à Charlemagne.

» Les forts étaient debout et garnis de chevaliers et de bons chrétiens. On pouvait tenir la campagne en face des Maures. Par une belle matinée, le comte de Flandres, qui occupait avec 7,000 hommes le point où

(1) Procope, livre 1.

(1) Guillelmus Paduanus, c. 1 et 2.

nous sommes, vit, du côté de Ferrals et de Lésignan, la terre disparaître sous les pieds de 360,000 Sarrasins. Son cor avertit Charlemagne. Les deux armées se choquèrent rudement près du ruisseau de Maltes : le comte de Flandres mit à mort le frère du roi de Béziers ; et Joyeuse, l'épée de l'empereur, s'appesantissant sur le roi de Lodève, pourfendit le cheval et le cavalier. Thomas de Rouen, à genoux sur la pierre que voici, invoquait le Seigneur, les bras tendus vers le ciel (1).

Camplong fut évacué; et quand le soleil se coucha, 45,000 Sarrasins avaient mordu la poussière. Le lendemain, Charlemagne poursuivit les vaincus jusqu'à Fabrezan. Son épée rentrait dans le fourreau....... Les sons bien connus du cor de Roland frappent son oreille. Les fuyards, pris en tête et en queue, tombent par milliers; Aly, roi d'Arles, succombe au milieu des siens; Charlemagne et Roland paraissent devant Narbonne, attaquant la porte Royale; les cadavres des Maures s'amoncellent autour d'eux. Puis, campés sur Mont-Laurès, ils élèvent une église à Saint-Michel, en devisant de leurs exploits.

» Anchise, ce roi qu'on avait chassé de Carcassone, ne renonça pas de sitôt à faire du mal à notre sainte religion. Il alla demander du secours à Marsile, roi des Espagnes, et aux rois ses vassaux : et ceux-ci se liguèrent avec lui contre Charlemagne. Leur armée était plus considérable que celle qui avait été exterminée. On se battit cruellement à Narbonne et aux environs de La Grasse; et Anchise, avec un gros des siens furieux comme lui, pénétra jusqu'au monastère qui était entier et fini, dans l'abominable intention de le raser. Ces païens entrèrent à cheval sous les voûtes de l'église : le saint abbé Sinifred était à l'hôtel, revêtu des ornemens sacrés, il élevait l'hostie. O scandale !..... il se retourne au bruit des pas des chevaux; au même instant, le cimeterre d'Anchise fait rouler sa tête vénérable sur les dalles du chœur (2). Un cri général résonne; les pauvres moines tombent à genoux et prient.... Soudain un combat s'engage; car Roland avait suivi les Maures, il venait défendre la maison du Seigneur. Les mécréans furent chassés avec perte; et, quelque temps après, Anchise périt sous les coups de Durandal (3).

» Mais les batailles devaient finir. Des milliers innombrables de Sarrasins trouvèrent la mort ici et ailleurs. Et de nos jours, on découvre encore maintes fois de grands tombeaux remplis d'armes et d'ossemens. Les plaines en sont couvertes et témoignent des glorieuses victoires de la chrétienté. En mémoire de cette guerre, le nom de Champ-de-Bataille a été donné par les anciens au val Camplong.

» Telle a été, mon bon seigneur, l'origine des monastères de La Grasse, de Saint-Michel-de-Naüse, dont voilà les restes, et de plusieurs autres encore, tous bâtis par Charlemagne.

» Chaque année, les villages voisins, croix et bannière en tête, se réunissent sur les versans de la montagne, pour venir dévotement prier Dieu dans les ruines de Saint-Michel, peut-être en l'honneur de l'anniversaire de saint Michel.

(1) Guillelmus Paduanus, c. 4 et 5.
(2) Guillaume Besse, *Antiquités de Carcassone.*
(3) Epée de Roland.

» Un rocher, au nord du plateau qui se trouve derrière nous, porte encore le nom de Roland. C'est là que le paladin se retirait loin du bruit des armes, pour se reposer de ses fatigues et fourbir son épée ; c'est là qu'il attachait Bride-d'Or, son beau coursier, à un anneau de fer qui existe encore, et qu'aucune main humaine ne saurait arracher. Les pas du neveu de Charlemagne ont laissé sur le roc des traces ineffaçables. »

Ces romans, qui, depuis des siècles, passent de bouche en bouche, forment la littérature crédule et passionnée du peuple ; des chroniqueurs s'en sont emparés et les ont transmis à des historiens plus instruits, mais dont le scepticisme n'a pu aller jusqu'à traiter de fables ces vieux récits. Le nom de Charlemagne, le héros de tant de légendes, a frappé de mort ces traditions. L'histoire est là, sévère, inflexible, avec ses calculs et ses dates.

Au milieu des exagérations, dont ces récits sont empreints, on se demande pourtant si quelques événemens historiques n'auraient pas allumé la verve des vieux conteurs, et donné naissance à ces légendes d'un retentissement si profond. Les générations successives des premiers âges se rappelaient avec effroi les invasions des Maures, et se montraient les unes aux autres les champs de bataille sillonnés de tombeaux. Les exploits de Charlemagne sur les Infidèles, exploits embellis par les ménestrels nomades, volaient du Nord au Midi. Cette gloire éclipsait toutes les autres gloires. On ne retint qu'un nom ; et partout, on substitua peu-à-peu le nom de l'empereur des chrétiens au nom moins éclatant du guerrier, dont la hache d'armes s'était levée pour la défense des foyers héréditaires. Les lauriers de Charlemagne étouffèrent ceux de Guillaume-le-Pieux.

Les populations se reposaient à peine de la grande lutte relligieuse et nationale qu'elles venaient de soutenir contre les Arabes, que la guerre de la croisade poussa sur elle des milliers de bannières, de bûchers et de mangonneaux. Des moines, des évêques et des légats, dirigeaient, le crucifix à la main, les attaques des croisés. Puis, après un immense égorgement, après une effroyable destruction de villes et de forteresses, les bruits de guerre cessèrent; tout redevint calme et silencieux comme autrefois.

Ces souvenirs ne devaient pas s'effacer; ils se mêlaient aux anciens souvenirs, et la naïve ignorance des chroniqueurs fit marcher contre les Maures la croix rouge et les moines disciplinés de Simon de Montfort.

Charlemagne, propagateur de la religion chrétienne, n'avait pas oublié d'étendre ses bienfaits sur le monastère naissant et jusqu'alors obscur de La Grasse : la reconnaissance des cénobites l'érigea en fondateur, et la bataille livrée aux Maures par Guillaume-le-Pieux, non loin des murs de cette abbaye, fut changée en guerres interminables, engagées par le conquérant pour la défense des premiers moines.

Les fictions dont l'histoire des peuples aime à s'envelopper cachent souvent des faits véritables. C'est à l'écrivain consciencieux à approfondir ces fables, et à exposer les faits ramenés à leur simplicité primitive.

Scévole Bés.



LE CHATEAU DE CHENONCEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

1421.

AMOUR ET PATRIE.

Le vingt-huitième jour du mois de septembre 1421, de nombreux chevaliers se trouvaient réunis au château de Chenonceaux. Jean d'York qui s'était emparé du manoir au nom de Henri VI, couronné depuis quelques jours seulement roi de France et d'Angleterre, avait invité ses compagnons d'armes à un magnifique festin. Quelques instans après le coucher du soleil, les pages entrèrent dans la grande salle du château, portant des flambeaux d'or et d'argent; Jean d'York, le héros de la fête, après avoir visité les avant-postes chargés de défendre le manoir contre les bandes françaises, rentra suivi de ses hommes d'armes; il jeta un regard presque dédaigneux sur les préparatifs qu'on venait de faire.

— Pages et varlets, que tout soit prêt à la neuvième heure, dit-il en ouvrant une petite porte dont il n'avait pas voulu confier la clé au plus fidèle de ses serviteurs; je veux célébrer avec une magnificence digne d'un chevalier breton, le couronnement de notre bien aimé sire Henri VIe du nom, roi de France et d'Angleterre.

Après avoir prononcé ces mots avec l'accent le plus impératif que puisse affecter un homme habitué à commander, Jean d'York ferma la petite porte sur lui; les pages qui tremblaient à la seule parole de leur maître, commencèrent aussitôt à *deviser* entre eux.

— Notre seigneur tient quelque trésor enfermé dans cette petite chambre, disait l'un;

— Tu te trompes, disait un autre; mylord a fait pacte avec l'enfer, et on m'a dit qu'à certaines heures du jour, il a des entretiens secrets avec le démon.

— Ignorans que vous êtes, messeigneurs les pages, interrompit un varlet, vous ajoutez foi à ces contes de bonnes femmes... ce n'est pas avec le diable que mylord a des entretiens chaque jour, mais avec la plus jolie demoiselle qu'il soit possible de trouver dans les deux royaumes de France et d'Angleterre.

— Pierre Saint-Salvi dit peut-être vrai, s'écrièrent les pages étonnés de la révélation du varlet.

— Ah! ah! petits gentilshommes d'Angleterre, vous n'y voyez pas aussi clair que les goujats de France; je sais tout, et je n'ai pas mis long-temps à deviner le secret des mystérieuses amours de mylord. Il tient enfermée dans cette chambre la damoiselle Jacqueline de Chenonceaux.

— L'as-tu vue? répliqua un des pages....

— Hier, mon petit seigneur; je crois qu'après la Pucelle d'Orléans, la belle Jacqueline est la plus parfaite créature sortie des mains de Dieu.

Les pages répondirent par des éclats de rire aux acclamations du varlet; l'hilarité était à son comble, lorsque les chevaliers invités au festin entrèrent dans la salle; un grand feu brûlait dans le large foyer; chacun prit place dans un fauteuil de velours rouge; le nombre augmenta insensiblement, et on commença à raconter les nouvelles arrivées de Paris, d'Angleterre et de Normandie.

Pendant que les preux, réunis en groupe circulaire, devisaient tranquillement sous le manteau de la cheminée, Jean d'York, couché sur un petit lit de repos, parlait à voix basse à une jeune fille assise à côté de lui sur une escabelle; de temps en temps il plongeait involontairement ses deux mains dans les cheveux de la damoiselle, et s'efforçait de mettre en désordre les longues tresses qui pendaient sur ses épaules

Jacqueline de Chenonceaux était née l'an de grâce 1403; elle était à peine à la fleur de son âge, et plusieurs chevaliers de France et d'Angleterre l'avaient déja demandée en mariage. Son père, fidèle à l'honneur et à la patrie, avait défendu son manoir jusqu'à la dernière extrémité; il ne l'avait abandonné qu'après avoir vu ses vassaux mourir à ses côtés.

— Ma fille est morte, s'était-il dit, et quelques jours après il combattait sous la bannière de Jeanne d'Arc.

Jean d'York, maître du château de Chenonceaux, en fit relever les fortifications; puis il écrivit au duc de Bedfort qui lui en accorda le commandement.

Il arriva que les chevaliers en parcourant les ruines du vieux manoir entrèrent dans une vieille chapelle. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils aperçurent une jeune fille prosternée au pied de l'autel; le plus

hardi d'entre eux s'approcha pour s'assurer si la femme qui priait à genoux était encore en vie.

— Qui êtes-vous? s'écria la damoiselle de Chenonceaux. Anglais, fils de l'enfer, qui avez tué mon père, êtes-vous venus pour m'arracher la vie... approchez, ne craignez rien, et plongez vos poignards dans le cœur de Jacqueline de Chenonceaux; il me tarde de mourir.

Les chevaliers eurent beaucoup de peine pour la conduire auprès de Jean d'York qui ne s'attendait guère à trouver l'héritière des sires de Chenonceaux sous les ruines du château de ses pères. Il ne put s'empêcher d'admirer la beauté de la damoiselle, et, dès ce moment, il s'efforça de mériter son amour. Jacqueline recouvra bientôt sa raison, et charmée de la grandeur d'ame de son jeune protecteur, elle l'aimait *moult* tendrement, disent les chroniques de la Touraine. Avant le mois de septembre 1421, la damoiselle, persuadée que son père avait péri en défendant son manoir, avait promis à Jean d'York de lui donner sa main, quand il aurait juré sur les saints Évangiles qu'il ne l'emènerait pas en Angleterre. Le jeune lord avait invité tous les chevaliers bretons qui commandaient dans les castels du voisinage, et il était résolu à leur faire part de son bonheur.

Aussi, pendant que ses nombreux convives *devisaient* à grand bruit dans la salle du festin, Jean d'York, nonchalamment couché, prêtait une oreille attentive aux proj pos d'amour de Jacqueline de Chenonceaux.

— Tu m'aimes donc bien, ange de ma vie, lui disait-il en défesant ses longues tresses.

— N'es-tu pas mon seul ami, mon seul protecteur sur la terre! répondait la damoiselle, en levant vers son fiancé ses beaux yeux mouillés des larmes de l'amour...

— Si ton père vivait encore... S'il s'opposait à notre bonheur...

— Ne parles pas de mon père, Jean d'York... Le sire de Chenonceaux est mort... Gardes-toi de prononcer son nom devant moi, je ne t'aimerais plus...

— Tu ne m'aimerais plus! dit le jeune lord en se levant avec précipitation...

— Je te l'ai dit, mon doux ami, ne prononces plus le nom de mon père!.. Il vivrait encore si tu n'étais pas venu assiéger le manoir... Écartons ce triste souvenir! Je suis orpheline... Qui veillera sur moi? si ce n'est toi, mon fiancé.

— Oh tu m'aimes, Jacqueline! s'écria le jeune lord en serrant la damoiselle contre son sein... Je jure par le léopard d'Angleterre que le nom de ton père ne sortira plus de ma bouche!

Tout-à-coup Pierre Saint-Salvi, seul et fidèle confident des secrets amours de son maître, ouvrit la petite porte, et s'introduisit dans la chambre en marchant à petits pas. Jacqueline l'aperçut d'abord et ne put retenir un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il donc, ma douce amie? s'écria Jean d'York....

— Ne vois-tu pas cet homme immobile à quelques pas de nous? répondit la damoiselle...

— Un homme! Quel est le traître qui a osé pénétrer dans cet asile sacré?

Jean d'York prononça ces paroles d'une voix tonnante, tira sa longue lame du fourreau, et courut vers l'inconnu pour frapper.

— Que faites-vous, monseigneur? s'écria Saint-Salvi qui ne se laissa pas effrayer par la subite colère de son maître... Ne reconnaissez-vous pas votre fidèle serviteur?

— C'est toi, Saint-Salvi, reprit le jeune lord... s'il t'arrive encore une fois d'entrer dans l'appartement de la damoiselle Jacqueline, sans ma permission, je ferai clouer tes deux oreilles à la grande porte du château.

— Dieu vous le rende! monseigneur, répondit Saint-Salvi. C'est un châtiment que vous pouvez infliger à vos ânes d'Angleterre; mais apprenez qu'on ne coupe pas impunément les oreilles à un Français... Je pense que vous n'avez pas oublié les exploits de la Pucelle d'Orléans...

— La sorcière que le duc de Bedfort fit prisonnière sous les murs de Compiègne, et qui a été brûlée publiquement sur la grande place de Rouen? répliqua Jean d'York.

Pierre Saint-Salvi ne répondit pas à l'apostrophe ironique de son maître; il murmura pourtant à voix basse:

— Puisse le martyre de la Pucelle, attirer les bénédictions du ciel sur le royaume des Fleurs de Lys! Monseigneur, ajouta-t-il à haute voix, les chevaliers vous attendent dans la salle du festin.

— J'y vais, répondit le jeune lord avec impatience.

Quelques instans après, radoucissant sa voix et portant à ses lèvres une des mains de Jacqueline, il dit à la damoiselle:

— Jacqueline de Chenonceaux, viens avec moi; tu seras la reine de la fête, et je veux que les chevaliers, mes convives, soient témoins de mon bonheur!

—Mon doux ami, répondit la damoiselle, je tremble avant d'entrer dans cette même salle où mon père rassembla, l'an dernier, l'élite des seigneurs *de la Fleur de Lys*. Dans le manoir de Chenonceaux, j'ai vu Lahire, Dunois, Xaintrailles, immortels chevaliers, fidèles compagnons d'armes de la Pucelle.

— Qu'importe? les preux d'Angleterre ont aussi bonne mine que les gentilshommes de France, répondit Jean d'York qui ne put dissimuler le déplaisir que lui avaient causé les dernières paroles de Jacqueline...

— Je te suis, dit la damoiselle....

D'une main tremblante elle ouvrit une petite boîte, et en retira un voile d'une éclatante blancheur: il était bordé de fleurs de lys en or, et l'ouvrier avait écrit en grosses lettres:

AMOUR ET PATRIE.

— Un voile aux armes de France! s'écria Jean d'York; tu veux donc faire injure aux nobles chevaliers qui sont venus pour assister aux fêtes de mon mariage.

— Lisez cette devise, beau sire, répliqua la damoiselle de Chenonceaux en donnant à chacune de ses paroles l'accent solennel du patriotisme.

— *Amour et patrie!* dit le jeune lord en froissant le voile. Que signifie donc cette devise? ajouta-t-il après quelques instans de silence.

— Toutes les fois que je me rappelle cette noble maxime qui devrait être gravée dans le cœur de toutes femmes de France, je me dis que la patrie ne doit pas les être sacrifiée à l'amour.

— Si tu avais à choisir entre un chevalier français et Jean d'York, que ferais-tu?

— Je me jetterais dans les bras de mon bien-aimé, répondit Jacqueline en levant ses beaux yeux vers le jeune lord qui lui apparaissait dans ce moment radieux de l'enthousiasme de l'amour.

— Et si Charles VII, si la gloire de la France demandaient ma mort !...

— Que me demandes-tu ? dit Jacqueline en tirant un profond soupir de sa poitrine.

Elle avait déja jeté son voile blanc; elle ceignit son front d'une guirlande de fleurs, et dit en souriant à son fiancé :

— Maintenant, beau sire, êtes-vous content ?

— Bien, très bien, répondit Jean d'York; couronnée comme une reine; c'est ainsi que ma noble dame doit paraître devant les chevaliers mes convives.

Dans un transport de joie, il entraîna Jacqueline vers la porte qu'il ouvrit avec précipitation, et dit aux chevaliers qui *devisaient* encore autour du foyer :

— Mes cousins d'Angleterre et de Normandie, saluez la noble damoiselle Jacqueline de Chenonceaux, qui s'appellera demain, très noble et très puissante dame d'York.

Ces preux qui avaient tant de fois bravé la mort à la suite d'Édouard III, du *Prince-Noir* et du duc de Bedfort, furent au premier abord décontenancés par la présence de la belle Jacqueline; jamais, dans leurs campagnes et leurs courses aventureuses, ils n'avaient vu damoiselle si *allerte*, si parfaite en *graces* et en *beauté*, disent les chroniques de la Touraine; ils se turent par respect, et chacun s'inclina profondément à mesure que Jacqueline parcourait le groupe circulaire, donnant sa main blanche à baiser à tout chevalier et gentilhomme.

La table était déja dressée pour le festin; les convives s'empressèrent de prendre place, et gardèrent d'abord le silence presque religieux qui précède les grands repas; bientôt, les vins de Bordeaux et de Saintonge échauffèrent les têtes des nobles preux. On chanta, on rit, on *devisa* sur toutes sortes de choses, et les convives, auparavant si craintifs, si réservés, vantèrent à qui mieux mieux leurs prouesses en guerre, leurs doux larcins en amour. Tout-à-coup une voix tremblante et presque nazillarde se fit entendre au fond de la salle : un vieillard, vêtu d'une robe d'ermite, appuyé sur un bâton, tête nue, chantait cette légende alors populaire chez les paysans de la Touraine :

LÉGENDE DE MONSEIGNEUR SAINT-MARTIN.

Nobles preux dans ce festin,
Que chacun de vous entende,
De monseigneur Saint-Martin
La merveilleuse légende.
Gloire, plaisir et combat
Furent long-temps sa devise;
Du Christ il devint soldat,
Et se fit homme d'église.

Allez à Saint-Martin de Tours,
Et que Dieu protége vos jours!

— Monseigneur, faites l'aumône
A ce pauvre *malingreux*.
— Que veux-tu que je te donne?
Dit le saint d'un air piteux;
— Ce manteau, je marche à peine
Grelottant sous mes haillons.
— Le saint donna ses galons,
Son manteau, sa bouse pleine.

Allez à Saint-Martin de Tours,
Et que Dieu protége vos jours!

Quand évêque et non ermite,
Au rang des saints il fut mis,
Et maintenant il habite
Les palais du paradis.
Il veille sur notre France,
Imitez tous le grand saint;
Donnez au vieux pélerin
Et soulagez sa souffrance.

Allez à Saint-Martin de Tours,
Et que Dieu protége vos jours!

— Bon pélerin, s'écria Jean d'York quand le vieillard eut chanté le dernier couplet de sa légende, je n'ai pas l'intention de me faire homme d'église comme monseigneur Saint-Martin, ni de donner mes galons au premier malingreux que je rencontrerai sur la route; mais je suis charitable, et jamais un pauvre n'est sorti de ce manoir sans que j'ai dénoué pour lui les cordons de mon escarcelle. Approche, et reçois ces deux pièces d'or fin marquées à l'effigie d'Henri, notre seigneur.

Le vieillard prit les deux pièces d'or, et lut à haute voix :

« Henri sixième de nom, roi de France et d'Angleterre. »

Il garda pendant quelques instans le silence, puis jetant un regard assuré sur les chevaliers groupés autour de lui, il s'écria : — *Henri sixième de nom, roi de France et d'Angleterre!* mensonge, beaux sires, mensonge! tant que Charles septième vivra, les chevaliers de *la fleur de lys* ne reconnaîtront pas d'autre sire.

— Pélerin, dit Jean d'York, si je ne respectais ta robe de moine, je te ferais brûler la langue avec un fer rouge; mais le duc de Bedfort permet aux chiens de France d'aboyer inutilement après le fier léopard d'Angleterre.

Les convives répondirent par des cris de joie aux insolentes paroles du jeune lord. Le vieillard immobile à quelques pas de la table, baissa la tête, et si les chevaliers l'eussent regardé avec plus d'attention, ils l'auraient vu essuyer ses larmes avec un pan de sa robe grise; il avait dans son maintien toute la noblesse qu'exige un sentiment de dédain profondément concentré; la colère de Jean d'York ne fut pas de longue durée; il se tourna vers le pélerin, et lui dit en souriant :

— Bon moine, je te pardonne si tu veux nous raconter des nouvelles du pays de France. Qu'as-tu vu? Qu'as-tu appris dans ton pélerinage?

— J'ai vu le beau royaume des *Fleurs-de-Lys* mis à feu et à sang, répondit le vieillard; j'ai entendu les malédictions du même peuple contre les *soudards* d'Angleterre qui dévastent les campagnes.

— Et notre seigneur le duc de Bedfort....

— Il vient de ternir à jamais l'éclat de sa gloire;



CHATEAU DE CHENONCEAUX.

vous savez tous qu'il a livré aux flammes Jeanne-la-Pucelle; j'ai vu, beaux sires, j'ai vu l'héroïne de la France monter sur le bûcher; je l'ai suivie des yeux jusqu'au moment où elle a disparu au milieu des flammes; elle était rayonnante de gloire et de joie, mais ses infâmes bourreaux tremblaient.

— Ce moine a perdu la raison, dit Jean d'York en riant aux éclats.

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, monseigneur. Bedfort a perdu son épouse, Anne de Bourgogne, et s'est remarié, quelques mois après, avec Jacqueline de Luxembourg. Le duc de Bourgogne, indigné qu'on ne l'ait pas consulté sur une alliance contractée avec une maison dont le chef est son vassal, a déclaré qu'il ne voulait plus servir sous la bannière de Bedfort, et le bruit court à Paris que Philippe et Charles VII se réuniront à Arras, au commencement du mois de septembre, pour conclure un traité d'alliance offensive et défensive.

— Ce moine *devise* comme le clerc le plus savant sorti des écoles de Paris, de Toulouse et de Bourges, dit Jean d'York; pour le punir de ses propos insolens, je le condamne à demander grâce à genoux.

Le pélerin s'approcha du jeune lord et courba son front jusqu'à terre; pendant qu'il accomplissait cet acte

d'humiliation, il eut le temps de répéter tout bas à Jacqueline de Chenonceaux ces mots qu'elle avait choisis pour devise :

AMOUR ET PATRIE.

La noble damoiselle reconnut dans le vieux pélerin, le sire de Laval, fils du maréchal de Bois-Dauphin; son premier mouvement fut de se jeter dans ses bras; mais elle fit de violens efforts pour comprimer son émotion; Jean d'York lui-même ne s'aperçut pas de son trouble instantané.

— Maintenant, bon pélerin, dit-il au moine, tu es rentré en grâce avec le seigneur du manoir de Chenonceaux. Je te permets de rester dans le château; tu passeras la journée à prier.

— Pour la France, dit le moine à voix basse de manière à n'être entendu que de Jacqueline.

La joie des convives qui avait été interrompue par l'arrivée du vieux pélerin, devint plus bruyante qu'auparavant. Jean d'York, tout entier au bonheur de se voir uni à l'héritière de Chenonceaux, s'entretenait avec Jacqueline.

On entendit tout-à-coup sur les murailles de la forteresse le cri d'alarme qui fut répété de poste en poste.

— Chevaliers et hommes d'armes, prenez garde à vous!

— D'où vient ce cri d'alarme? dit Jean d'York, et un profond silence s'établit en un instant.

La même voix cria; mais plus fort que la première fois :

— Chevaliers et hommes d'armes, prenez garde à vous.

— Les Français sont sous les remparts de Chenonceaux, dit Jean d'York, en se levant précipitamment. Je sais que le maréchal Laval de Bois-Dauphin doit venir assiéger le plus fort des manoirs de la Touraine.

Deux chévaliers entrèrent au même instant dans la salle, et n'eurent que le temps de s'écrier :

— Les Français! les Français!

Ils étaient blessés à mort, et ils tombèrent sans vie aux yeux de leurs frères d'armes consternés.

— Courez aux avant-postes, chevaliers, s'écria Jean d'York, je vous suis.

— C'est fait de nous, grand Dieu! s'écria Jacqueline.

— Ne craignez rien, noble damoiselle, répondit le jeune lord : nous aurons bientôt repoussé les bandes du maréchal Bois-Dauphin, et je vous laisse la garde de ce bon pélerin.

Les Français avaient déja franchi le premier fossé; la garnison anglaise eut beaucoup de peine à les repousser, et le combat fut sanglant de part et d'autre. Jean d'York passa toute la nuit à visiter les postes, veillant à tout, et fesant le coup d'épée comme le plus intrépide de ses *soudards*. Jacqueline de Chenonceaux s'était retirée dans une petite chambre pratiquée sous les voûtes les plus profondes du château. Le pélerin l'avait accompagnée.

— Jacqueline de Chenonceaux, lui dit-il après s'être assuré qu'il ne pouvait être entendu de personne, tu n'as donc pas reconnu Guillaume de Laval?

— Comment oserai-je maintenant lever les yeux sur toi, répondit la damoiselle en pleurant...

— Un an s'est à peine écoulé depuis l'heureux jour où tu m'appelas pour la première fois *ton doux ami, ton fiancé*.

— Je pouvais t'aimer sans rougir...

— Le sire de Marques (1) ton père n'avait pas encore trahi la France et Charles septième... Il n'avait pas ouvert les portes de son château aux soudards du duc de Bedfort... Il a commis un grand crime, et Dieu l'en a puni...

— Il est mort, dit Jacqueline en se frappant le front.

— Il a péri dans sa félonie, il a succombé sous la bannière des traîtres, et sa vie sera toujours une tache pour le nom de sa fille...

— Souillure ineffaçable, s'écria la damoiselle de Chenonceaux...

— Non, Jacqueline, répondit Guillaume de Laval; tu peux laver cette souillure avant que l'histoire l'ait imprimée sur le blason de ta famille. Tu sais ou Jean d'York tient les clés de cette forteresse?

— Oui, répondit la damoiselle qui tremblait de tous ses membres...

— Cours les prendre.

Jacqueline, dominée par l'ascendant tout puissant que Guillaume de Laval exerçait sur elle, s'empressa d'obéir. Un instant après, le fils du maréchal de Bois-Dauphin tenait entre ses mains les clés du manoir.

— Que veux-tu faire de ces clés? lui dit la damoiselle de Chenonceaux.

— Je cours ouvrir les portes aux chevaliers français, et demain les soudards d'Angleterre seront tous pendus aux créneaux du manoir.

— Tu m'as forcée à trahir Jean d'York.

— Dieu protége ceux qui travaillent au triomphe de la France, s'écria Guillaume de Laval. Avant le lever du soleil, le souvenir de la trahison de ton père sera glorieusement effacé de l'histoire de ta famille. On dira que le sire de Chenonceaux livra son manoir aux bandes anglaises, et que les chevaliers de la Fleur-de-Lys y rentrèrent à l'aide de Jacqueline.

— Trois heures se sont à peine écoulées, depuis que j'ai promis à Jean d'York amour et fidélité...

— A un chevalier d'Angleterre, à un loup d'outre-mer, s'écria Guillaume de Laval!.. Tu as donc oublié tes premiers sermens d'amour?

— On m'avait dit que Guillaume de Laval était mort dans un combat contre les bandes de Bedfort; je savais aussi que mon père, le sire de Chenonceaux, avait succombé sous la bannière des étrangers, et j'avais besoin d'un protecteur.

— Jacqueline! Jacqueline! dit le fils du maréchal de Bois-Dauphin, tu m'as indignement trahi!

La damoiselle, dont il étreignait fortement les mains, ne put soutenir le regard étincelant du chevalier; chacune de ses paroles pénétrait dans son cœur comme un trait mortel; et, succombant à la douleur, au remords, elle s'évanouit. Guillaume reçut dans les bras son corps presque inanimé, et le posa sur un petit lit recouvert de velours, aux armes de Jean d'York.

— Que notre-dame la Vierge veille sur elle! dit-il à voix basse. Il sortit au même instant, dépouilla sa robe de pélerin, et les chevaliers anglais de la garnison de Chenonceaux n'auraient vu en lui qu'un gen-

(1) La famille de Marques était originaire du Rouergue.

tilhomme français, armé de pied en cap. Il courut précipitamment à la grande porte du château. Deux soudards reconnurent l'armure française; ils allaient le trahir; mais le jeune preux les terrassa morts à ses pieds. Il se hâta d'ouvrir la grande porte, et cria de toutes ses forces:

— *Montjoie Saint-Denis*, vive Charles VII et Jeanne-la-Pucelle!

Le maréchal de Bois-Dauphin se trouva là par hasard avec l'élite de ses chevaliers : ils pénétrèrent dans le château; la garnison anglaise se défendit avec l'intrépidité du désespoir, et le maréchal lui-même reçut une large blessure au front. Jean d'York, après avoir fait des prodiges de valeur, se souvint de Jacqueline de Chenonceaux; il se dirigea en toute hâte vers la grande tour ou il l'avait laissée. Les combattans, le bruit de guerre, avaient tiré la noble demoiselle de son évanouissement. Elle priait à deux genoux, lorsque Jean d'York entra suivi de deux chevaliers seulement.

— C'est fait de moi, s'écria-t-il, si je ne sors à l'instant même de ce manoir destiné à servir de demeure à toutes les puissances de l'enfer! Jacqueline, partons; une haquenée t'attend à une des portes extérieures, et demain nous serons en sûreté sous la bannière du duc de Bedfort.

— Je ne puis partir, s'écria Jacqueline...

— Tu ne m'aimes donc plus!!

— Je t'ai trahi!

— Trahi par Jacqueline!

— Écoute; les momens nous sont chers, tu ne peux rester ici, et je n'ai pas long-temps à vivre... Le sire de Laval est entré dans ce château déguisé en pélerin; je l'ai vu; il m'a parlé de mes premières amours; il m'a parlé de mon père, de la France, de la patrie; il a subjugué toutes les forces de mon ame, et je lui ai livré les clés du château de Chenonceaux!

— Infâme trahison!! s'écria Jean d'York.... Je vengerai mon honneur outragé! Je ne veux pas qu'une ennemie de la gloire d'Angleterre échappe à mes coups!

Et il tira son glaive pour frapper la damoiselle, qui, prosternée aux pieds de la Madone, attendait la mort sans crainte.

— Non, non, dit Jean d'York en s'éloignant de quelques pas, il ne sera pas dit que j'aie trempé mes mains dans le sang d'une jeune fille.

Il appela trois *soudards* qu'il avait laissés à la porte, en cas de surprise.

— Soudards, leur dit-il, que Jacqueline de Chenonceaux soit pendue à l'instant.

Les ordres de Jean d'York furent promptement exécutés, et le jeune chevalier, après avoir vu la belle Jacqueline se débattre contre les angoisses de la mort, sortit du manoir de Chenonceaux, furieux, désespéré. Trois jours après, il avait rejoint les bandes de Bedfort.

Le maréchal Laval de Bois-Dauphin, après avoir chassé la garnison anglaise, visita le château pour s'assurer si quelque traître ne s'était pas caché dans les réduits du vieux manoir. Il était accompagné de Guillaume, son fils; le jeune chevalier entraîna son père vers la grande tour où il espérait trouver la damoiselle Jacqueline : un frémissement involontaire s'empara de tous ses membres au moment où il franchit le seuil de la chapelle. Il appela Jacqueline; on ne répondit pas: il aperçut tout-à-coup un cadavre pendu à un des angles de la voûte.

C'est-elle, grand Dieu! s'écria-t-il en serrant fortement le bras droit de son père... c'est la damoiselle de Chenonceaux!

— Son père avait livré son manoir aux Anglais, répondit le maréchal; la malédiction du ciel s'est appesantie sur cette famille. Ainsi périssent tous ceux qui voudront trahir le royaume des Fleurs-de-Lys et Charles le septième, notre sire!

Le maréchal de Bois-Dauphin fit emmener par trois chevaliers son fils qui s'abandonnait au désespoir le plus violent : dans les accès de son délire, il répétait:

— Jacqueline de Chenonceaux, j'ai été cause de ta mort! pardonne-moi, je t'aimais! J'ai voulu remplir le serment que j'avais prêté à Charles de France.

Le lendemain, le maréchal de Bois-Dauphin fit raser les fortifications de Chenonceaux et couper les bois *à hauteur d'infamie!*

CHAPITRE II.

1535.

DIANE DE POITIERS.

I.

DEUX RIVALES.

Un siècle s'est écoulé depuis le siége du manoir de Chenonceaux par le maréchal Laval de Bois-Dauphin; l'étranger ne porte plus dans les diverses provinces de la France la désolation et la mort. Les flammes du bûcher de Jeanne d'Arc ont ranimé le feu sacré du patriotisme, et François Ier., le *roi chevalier*, tient entre ses mains les brillantes destinées de la patrie. Charles-Quint, l'ennemi irréconciliable du nom français, conduit une





DIANE DE POITIERS.

armée en Provence; mais le redoutable empereur trouve enfin un terme à ses succès, et ne peut triompher de l'héroïque résistance des Provençaux.

François Ier, prince trop insouciant ou peut-être trop loyal pour lutter contre l'empereur, se délassait alors de ses longues fatigues auprès de madame de Brezé, fille aînée du comte de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, si connue dans l'histoire sous le nom de *madame Diane de Poitiers*. La veuve du comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, n'était âgée que de trente-deux ans; elle avait conservé tout l'éclat de sa beauté, et jamais dame de la cour ne lutta avec plus de vertu contre les séductions de la cour de François Ier, dit un vieux chroniqueur. Tant que vécut son mari, la grande sénéchale, se conduisit avec une sagesse, une retenue qui l'exposèrent souvent à la risée des grandes dames. Après la mort du comte de Maulevrier, elle voulut signaler publiquement sa vive tendresse pour lui; elle fit élever à la mémoire de son époux un magnifique mausolée dans l'église de Notre-Dame de Rouen; pendant toute sa vie elle porta le deuil, et ne quitta jamais ses *couleurs*, même dans le temps de sa plus grande faveur auprès de François Ier; au milieu des fêtes pompeuses que le roi de France donnait dans son château de Fontainebleau, la belle Diane paraissait toujours vêtue d'une robe noire bordée d'hermine.

Dans les premières années de son veuvage, elle aima, dit-on, le duc d'Orléans; mais ce prince était encore enfant, et tous les historiens affirment que leurs amours ne purent commencer que beaucoup plus tard. Devenu

Dauphin, le duc d'Orléans aima toujours la belle Diane, qui se vit, sans y avoir pensé, rivale de la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier.

La duchesse d'Étampes comptait de nombreux partisans à la cour; elle avait dix ans de moins que la grande sénéchale; aussi toute les fois qu'elle paraissait dans une fête, on souriait malicieusement, et quelques courtisans fesant allusion à l'âge de la *belle veuve*, l'appelaient *vieille* ridée.

Ces petites rivalités ne diminuèrent en rien la tendresse du Dauphin; la cour se divisa en deux camps: l'un soutenait la grande sénéchale, l'autre s'était déclaré partisan *quand même* de la duchesse d'Étampes. Cette guerre de boudoir n'était pas dangereuse, et elle cessa bientôt lorsqu'on vit madame Diane devenir plus puissante de jour en jour; pourtant elle ne joua qu'un rôle secondaire tant que vécut François Ier. Ce roi, dont les dernières années furent si agitées, aimait et protégeait Diane de Saint-Vallier; mais trop occupé à lutter contre l'infatigable politique de Charles-Quint, son rival, il ne pouvait avoir pour la grande maréchale, ses prévenances, qui l'avaient fait surnommer dans sa jeunesse: roi des *galans* chevaliers.

Cependant ce prince, toujours admirateur de la beauté, ne fut rien moins qu'insensible aux charmes de Diane de Poitiers. Quelques historiens ont affirmé, je ne sais d'après quels documens, que le sire de Saint-Vallier, condamné à mort pour avoir pris part à la révolte du connétable de Bourbon, ne dut sa grâce qu'aux pressantes sollicitations, et surtout à la beauté de Diane sa fille. Ils ajoutèrent même que la maréchale acheta la vie de son père au prix de son honneur. Mais la sage conduite de madame de Brezé pendant les premières années de son veuvage, suffit pour détruire ces assertions qui ont trouvé place dans la crédulité publique, parce que la belle Diane, prosternée aux pieds de François Ier demandant la grâce de son père, a fourni à quelques auteurs une situation dramatique.

Quoiqu'il en soit, François Ier aima plus tard la belle Diane, et, en 1535, il lui donna le château de Chenonceaux qu'il avait acheté de Thomas Bohiar, gentilhomme de la Touraine.

Le manoir féodal venait d'être reconstruit, à peu près tel qu'on le voyait encore il y a quelque temps; bâti sur le Cher, en grande partie supporté par des voûtes au dessus de la rivière, Chenonceaux était alors un séjour digne d'être habité par le roi de France luimêmes. Des architectes venus d'Italie, disciples de Bramante et de Michel-Ange, travaillèrent pendant plusieurs années à sa construction. François Ier qui *guerdonnait* généreusement ceux qu'il aimait, fit don du nouveau castel de Chenonceaux à Diane de Poitiers.

— Madame Diane, lui dit-il avec cette grace qui donnait un grand prix à ses moindres bienfaits, vous êtes la plus belle femme de notre royaume de France, et notre bonté royale vous a choisi un séjour enchanté!

— Qui serait envié par la mère des graces, dit malicieusement la duchesse d'Étampes.

Madame d'Étampes, répondit François Ier en jetant un régard de colère sur la duchesse, Diane de Saint-Vallier, veuve du comte de Maulevrier, grand-sénéchal de Normandie, habitera désormais le château de Chenonceaux que nous lui donnons en possession plaine et entière, telle est notre volonté!

— Que le moindre de vos désirs soit accompli! dit la duchesse qui ne put retenir ses larmes, et elle quitta le roi pour lui cacher son dépit.

— Mesdames, le roi François est fou.

De grands éclats de rire furent la seule réponse à l'épigramme de la duchesse d'Étampes.

— Je vous répète, mesdames, que le roi est fou. Il aime plus que jamais la grande sénéchale de Normandie, et il vient de lui donner le château de Chenonceaux en Touraine. Avoir pour rivale une femme qui épousa le comte de Maulevrier, le jour même où je naquis!

— La duchesse d'Étampes est jalouse, s'écrièrent les dames de la cour...

— Jalouse d'une femme qui s'est vendue corps et ame à François Ier, répliqua fièrement la duchesse!... Non, non... madame d'Étampes n'a pas encore perdu tout sentiment d'honneur et de vertu. Vous ne connaissez pas la grande sénéchale... Suivez-moi, je vous raconterai cette terrible histoire.

La duchesse fit un signe de la main, et ouvrit la porte d'une petite chambre voisine de l'appartement du roi: les dames prirent place sur des tabourets et formèrent autour de la duchesse un groupe circulaire.

— Vous savez, dit madame d'Étampes en parlant à demi-voix, que le sire de Saint-Vallier fut long-temps l'ami de monseigneur de Bourbon, connétable de France; il prit part à sa conspiration, et, convaincu de félonie envers son souverain, de trahison envers sa patrie, il fut jeté dans un cachot. Comdamné à mort, il ne lui restait plus que deux jours à vivre; déja on dressait le gibet à Montfaucon. Le sire de Saint-Vallier fut, dit-on, si effrayé en pensant au cruel supplice qu'on lui réservait, que ses cheveux blanchirent en une seule nuit. La belle Diane avait obtenu la permission de voir son père dans sa prison, et de l'embrasser pour la dernière fois; elle le trouva couché sur la paille du cachot, en proie au délire de l'agonie. Émue jusqu'aux larmes, elle ne put entrevoir sans frémir l'infamie qui allait souiller pour toujours le blason de la famille de Saint-Vallier. Elle se jeta dans les bras de son père, qui recouvra la raison en caressant Diane, sa fille.

— Mon père, lui dit-elle, tu ne seras pas supplicié au gibet de Montfaucon.

— L'arrêt de mort est prononcé, ma fille, répondit le sire de Saint-Vallier, en serrant convulsivement la belle Diane contre son sein.

— J'irai demander ta grace au roi.

— Au roi, ma fille! s'écria Saint-Vallier... Je connais François Ier, et je ne veux pas racheter ma vie...

— Je me jetterai à ses pieds, te dis-je; il ne résistera pas à mes larmes.

— Non, non, ma fille! le sire de Saint-Vallier a bravé trop souvent la mort pour la craindre maintenant! Dans deux jours mon cadavre sera pendu aux fourches de Montfaucon... mais qu'importe? Le souvenir de mes beaux faits d'armes effacera l'infamie de ma dernière heure...

La duchesse d'Étampes suspendit un instant le cours de sa narration. Une des dames de la cour, plus impatiente que les autres, s'écria:

— Madame la duchesse, iane de Saint-Vallier ?

— Elle se hâta de sortir du cachot, se revêtit de ses habits de fête et courut au palais. Elle se jeta aux pieds du roi, arrosa ses mains de ses larmes, et fit tant par ses prières que le courroux de François Ier se calma. Il jeta un regard de pitié sur la jeune suppliante qui tenait ses genoux embrassés. Les larmes ont bien de la puissance, mes nobles dames, surtout quand elles sont versées par de beaux yeux et qu'elles baignent des joues aussi belles, aussi fraîches, que celles d'un ange : Diane de Poitiers produisit une si grande émotion sur le cœur du roi, qu'il lui promit la grace de son père.

— Ma belle Diane, lui dit-il, en la relevant avec bonté, le sire de Saint-Vallier, votre père, a trahi indignement son prince et son pays. Les juges l'ont condamné au dernier supplice ; pourtant je lui pardonne, mais à une seule condition..

....

Madame d'Étampes se tut tout-à-coup, et jeta un regard scrutateur sur son auditoire, pour s'assurer de l'effet que ses paroles avaient produit.

— Achevez donc, madame, dit la femme d'un président au parlement de Paris....

— Je suis fâchée que vous n'ayez pas deviné, ajouta malicieusement la duchesse d'Étampes.... sachez donc que le jour même, le sire de Saint-Vallier sortit de prison ; François Ier lui fit grace pleine et entière.

— Et Diane sa fille ?...

— Elle devint la favorite de François Ier ; elle avait acheté la vie de son père au prix de son honneur.

— C'est une infâme calomnie, s'écria au même instant une femme qui venait d'ouvrir la porte.

Diane de Poitiers entrait suivie de François et de monseigneur le Dauphin ; ses yeux étaient étincelans de colère et d'indignation.

— Madame d'Étampes, s'écria-t-elle en s'approchant de sa rivale, ce que vous venez de dire est un horrible mensonge qui vous a été inspiré par l'enfer.

— Madame la grande sénéchale, dit la duchesse qui tremblait de colère...

Elle n'osa pas ajouter une seule parole ; un regard menaçant du roi lui avait imposé silence.

— Mesdames, dit la belle Diane, je prends à témoin le roi, notre seigneur, que le récit de la duchesse d'Étampes n'est que mensonges et calomnies.

— Je l'atteste et j'en donne ma parole royale, répondit François Ier, et pour que personne ne doute plus de notre estime pour madame la grande sénéchale, nous lui donnons le château et la seigneurie de Chenonceaux !...

II.

MORT DE FRANÇOIS Ier.

Diane de Poitiers quitta secrètement la cour quelques jours après, et se retira dans la terre que le roi venait de lui donner. Elle y vécut presque ignorée, visitée seulement de mois en mois par le Dauphin, jusqu'en 1547. François Ier avait renouvelé le traité conclu précédemment avec le jeune Édouard VI, qui venait de succéder à son père Henri VIII, sur le trône d'Angleterre. Il touchait aux termes de ses vicissitudes, et il entrevoyait déja devant lui quelques années de calme et de bonheur.

Cependant le roi dévoré par une noire mélancolie depuis qu'il avait appris la mort d'Henri VIII, ruiné de souffrances et d'ennuis, traînait péniblement une vieillesse précoce, et sentait la vie lui échapper à chaque instant ; une fièvre lente le consumait ; il errait de château en château, ne trouvant nulle part soulagement ni repos. Après de longues courses dans les diverses provinces voisines de l'Ile-de-France, il fut enfin obligé de s'arrêter à Rambouillet. Les progrès d'une ulcère invétéré qui le rongeait depuis plusieurs années, devinrent tout-à-coup si rapides, que les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver les jours du roi. François Ier fit appeler son fils, et lui recommanda surtout de diminuer les impôts.

— Monseigneur le Dauphin de France, lui dit-il d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre dans quelques heures vous serez roi : conservez pour ministres d'Annebaul et le cardinal de Tournon ; gardez-vous de rappeler aux affaires l'ambitieux connétable de Montmorency ; méfiez-vous principalement des princes de Lorraine ; les Guise sont des vassaux trop puissans, et leur audace m'a souvent inspiré de sinistres pressentimens. Soulagez le peuple, mon fils, et évitez la guerre toutes les fois que vous le pourrez.

Le Dauphin écoutait en pleurant les dernières paroles de son père qui était déja à l'agonie. Les derniers momens de François Ier durent être bien cruels. Il voyait autour de son lit de mort des courtisans qui semblaient épier le moment où il rendrait le dernier soupir ; le comte d'Aumale, François de Guise riaient avec quelques seigneurs, assis auprès du lit funèbre. Diane de Poitiers elle-même qui avait oublié les bienfaits du roi et ne voyait plus en lui qu'un père trop sévère envers le Dauphin, son nouvel amant, *devisait* joyeusement avec un des princes de Lorraine.

— Il s'en va le galand ! il s'en va, répétait François de Guise.

— Demain, il ne sera pas en vie, disait le duc d'Aumale.

— Vous croyez, mes cousins ! ajoutait la belle Diane, avec un ton de voix qui dénotait moins de crainte que de plaisir.

Cette conversatisn fut impérieusement interrompue par le cardinal de Tournon ; indigné de la conduite des grands de la cour, il les fit éloigner, et resta seul auprès du roi mourant.

François Ier expira le lendemain 31 mars 1547, dans la cinquante-troisième année de son âge.

Prince de *Bèle prestence et honnête acueil*, dit Théodore de Bèse, Henri II, adroit, dispos, de plus gracieux écuyer, le plus leste sauteur, le coureur le plus habile de la cour, avait des qualités physiques qui semblaient s'être développées aux dépens de ses facultés intellectuelles. A peine monté sur le trône, il laissa régner sous son nom la belle Diane de Poitiers.

« Cette femme extraordinaire, dit un historien moderne, qui avait conservé à quarante-huit ans tout l'éclat de sa beauté, garda jusqu'à la mort de Henri II une singulière influence sur le prince, plus jeune qu'elle d'au moins vingt années. L'empire de Diane sur le

roi était si grand, que bien des gens l'attribuaient à la magie; Henri n'agissait, ne pensait, ne respirait que par elle; et, tandis que l'épouse légitime, Catherine de Médicis, végétait obscurément sans crédit à la cour, le roi se parait glorieusement de l'orgueilleuse devise qu'il avait donnée à Diane: c'était une *lune naissante*, ou croissant, par allusion à la Diane de la Mythologie, avec cette légende:

Donèc totum impleat orbem:
Jusqu'à ce qu'elle remplisse l'univers.

Le chiffre de Dianne était entrelacé avec celui de Henri II sur tous les frontons, sur toutes les frises des édifices de ce temps: on le voit encore vingt fois reproduit sur la plus belle des façades du Louvre, entre les merveilles du sculpteur Jean Gougon. »

Le premier usage que fit Diane de Poitiers de son ascendant sur l'esprit du roi Henri II fut d'exiler la duchesse d'Étampes, son ancienne rivale à la cour de François Ier; elle lui laissa pourtant tous ses biens, mais tous ceux qu'elle avait protégés, au temps de sa faveur, furent dépouillés des divers emplois qu'ils occupaient. La duchesse faillit même encourir un procès de *haute trahison* pour les relations qu'elle avait entretenues avec l'empereur en 1544: elle dut sa grace à un reste d'égards que le jeune roi conservait encore pour la mémoire de son père.

Non contente de la cruelle disgrace de sa rivale, madame Diane de Poitiers changa tout dans le conseil, dans le ministère et dans le parlement. On ne fit aucun cas des dernières paroles de François Ier. Pierre Lizet fut privé de sa place de premier président au parlement de Paris: le chancelier Olivier se vit indignement chassé de la cour, et les sceaux passèrent entre les mains de Bertrandi. Le connétable de Montmorency lui-même, sur le point d'être disgracié, s'humilia honteusement devant la superbe Diane, et le plus fier des gentilshommes de France, ploya le genou devant la favorite de Henri II: il conserva ainsi sa puissance et son crédit.

Jamais maîtresse de roi n'avait opéré un bouleversement si complet et si subit. Le faible Henri n'avait d'autre désir, d'autre volonté que le désir et la volonté de la belle Diane. Les nouveaux courtisans se disputaient avec une honteuse avidité la curée des pensions, des honneurs, et des emplois.

« Ils étaient quatre, dit Vieilleville dans ses mémoi-
» res, qui dévoraient le roi, comme un lion sa proie;
» savoir: le duc de Guise, Claude qui avait six enfans;
» le connétable avec ses parens; madame Diane de
» Poitiers, avec ses filles et ses gendres; le seigneur de
» Saint-André qui était entouré d'un grand nombre de
» neveux et d'autres parens tous pauvres. L'humeur
» dépensière et fastueuse de madame Diane, épuisait à
» elle seule le trésor royal. »

Un an après la mort de François Ier, Henri II monarque trop débonnaire, désespérant de pouvoir satisfaire les désirs de sa chère Diane, lui donna à vie le duché de Valentinois. La grande sénéchale se qualifia depuis du titre de duchesse de Valentinois, et pour s'unir plus étroitement avec la famille des Guise, alors une des plus puissantes du royaume de France, elle maria une de ses filles avec le troisième des fils du duc Claude: elle arrachait chaque jour à la libéralité, ou pour mieux dire à la faiblesse du roi, de grosses sommes qu'elle prodiguait en sottes dépenses: elle employa pourtant une grande partie des dons que lui fesait son royal amant, à embellir le nouveau castel de Chenonceaux-sur-Cher. La favorite toute puissante aimait et savait apprécier les chefs-d'œuvre des arts; les poètes, les peintres, les statuaires, les architectes, trouvèrent toujours en elle une bienveillante protectrice. Dans l'automne de l'année 1555, elle réunit un grand nombre d'artistes français et italiens dans la belle habitation de Chenonceaux.

III.

POËTES ET ARTISTES.

A la voix de la belle Diane, les plus belles dames de la cour, de puissans seigneurs partirent de Fontainebleau, montés sur leurs grands chevaux et leurs mules blanches; le brillant cortége se dirigea vers la Touraine. Le castel de Chenonceaux était alors le rendez-vous de de tout ce qu'il y avait de noble, de grand, de titré, dans le royaume de France.

La duchesse de Valentinois avait promis une fête plus magnifique que toutes celles qui avaient égayé le carnaval de la cour. Les poètes de Bellay, Boulard, le Pelletier, le célèbre architecte Philibert Delorme, le *primatice* élève de l'immortel Jules Romain, se rendirent avec empressement aux désirs de madame Diane. Pendant plusieurs jours, les fêtes, les réjouissances se succédèrent sans interruption. La duchesse de Valentinois, avant de congédier ses nombreux convives, lès réunit dans une des salles du château de Chenonceaux:

— Nobles dames et vous messeigneurs, dit-elle avec ce sourire enchanteur qui lui captivait le cœur de ses ennemis les plus implacables, vous savez tous que j'aime et protége les arts. Aussi je n'ai pas voulu laisser partir les plus chers de mes convives sans leur donner un gage de mon admiration.

— A vous, Ronsard, je donne cette lyre d'or; vous êtes l'Orphée de la France, et vous n'oublierez pas dans vos chants Diane de Poitiers.

— Je perdrai plutôt le souvenir de monseigneur Apollo et des chastes sœurs du mont *Parnassus*, répondit le jeune poète.

— A vous, du Bellay et le Pelletier, je donne ces deux chaînes achetées à un joaillier de Venise; et à vous, élève de Jules Romain, que demanderez-vous à votre protectrice, ajouta Diane en inclinant gracieusement la tête.

Le portrait que vous portez pendu au col, répondit le *primaticcio*.

— C'est le mien, répondit Diane.

— Tant mieux, très noble dame, je le conserverai précieusement; cette bouche qui sourit, ce regard de feu, ces lèvres qui semblent murmurer de douces paroles d'amour, sont en vous un rappelé de souvenir de madame Vénus, la mère des graces.

La duchesse de Valentinois accueillit avec un sourire céleste les paroles du *primaticcio*; puis, se tournant vers Philibert Delorme, elle lui dit:

— Maître Philibert Delorme, recevez comme un

gage de ma reconnaissance, cette bague qui me fut donnée par le roi François I[er]. La construction de mon château d'Anet (1) touche-t-elle à sa fin?

— Dans quelques mois, madame la duchesse, vous pourrez aller faire votre séjour dans votre nouvelle habitation, et je prends le ciel à témoin qu'il n'existe pas au monde un plus gentil manoir.

— Je suis plus heureuse aujourd'hui qu'au milieu de tout l'éclat des fêtes royales de Fontainebleau. Ici, je suis riche; ici, je protége les beaux-arts; ici, j'ai réuni les illustrations de France et d'Italie; et pourtant on dit partout que la duchesse de Valentinois est une favorite insolente qui épuise par ses prodigalités les trésors de Henri. Oh! que ne suis-je assez riche pour vous combler tous des dons les plus précieux. J'ai dépensé tout ce que j'ai obtenu de la libéralité du roi de France à embellir divers monumens, à encourager les beaux-arts. Pouvais-je en faire un plus noble emploi?

— Non, madame la duchesse de Valentinois, s'écria le jeune Ronsard émerveillé de l'enthousiasme de Diane de Poitiers : aussi Henri II vous aime de jour en jour plus tendrement.

— Et on dit que pour captiver les bonnes graces du roi, j'ai eu recours à la magie; on a renouvelé le vieux conte de l'anneau enchanté de l'empereur Charlemagne.

— La magie de madame Diane, s'écria le primaticcio, fut toujours le charme de l'esprit, du talent, des graces, uni à la plus parfaite beauté qui ait jamais brillé sur le front d'une femme.

— Vous avez deviné, seigneur *primatrice*, répondit en souriant la duchesse de Valentinois. Aussi tiens-je fort à cœur d'être toujours magicienne comme par le passé. Mes très chers convives, en attendant que l'esprit malin me suggère quelque nouveau moyen d'ensorceler le roi de France et toute sa cour, je vous invite tous à une nouvelle fête que je veux donner à mes amis dans mon habitation d'Anet.

— J'y serai répondit le primaticcio; je veux admirer un des chefs-d'œuvre de Philibert Delorme.

— Qui s'estime très heureux d'avoir pour juge le plus célèbre des élèves de Jules Romain, répondit l'architecte français en se jetant dans les bras du primatice.

— Et vous, enfans chéris des Muses, dit la duchesse en se tournant successivement vers les poètes Ronsard, du Bellay et le Pelletier, vous porterez vos lyres pour chanter les beautés d'Anet, ses fêtes, ses plaisirs.

— Et la ravissante déesse qui doit habiter désormais dans ce petit Olympe, répliqua du Bellay.

— Au château d'Anet, dans trois jours.

(1) Philibert Delorme naquit à Lyon, vers le commencement du XVI[e] siècle. Il alla étudier l'antiquité en Italie; de retour dans sa patrie, il construisit le portail de Saint-Mizien. Le cardinal du Bellay l'attira à Paris et l'introduisit à la cour de Henri II. Le fer à cheval de Fontainebleau fut son premier ouvrage; il donna ensuite les plans des châteaux d'Anet, de Meudon, et travailla à la tour des Valois, à Saint-Denis, et au palais des Tuileries; ce fut dans la construction de ce dernier édifice que Delorme déploya surtout les richesses de son génie. Il a laissé un petit ouvrage intitulé : *Nouvelles inventions pour bien bâtir et à peu de frais.* Philibert Delorme mourut en 1577; il contribua beaucoup à rétablir en France le bon goût de l'antiquité; ce célèbre architecte est une de nos plus belles gloires méridionales.

— Nous y serons tous, madame la duchesse de Valentinois, s'écrièrent les convives.

IV.

DISGRACE ET MORT.

La duchesse de Valentinois quitta pour toujours son habitation de Chenonceaux, et fixa son séjour au château d'Anet. Philibert Delorme, le primatice, les élèves de Michel-Ange et de Jules Romain, les grands peintres, les grands statuaires de l'Italie avaient été appelés pour orner des chefs-d'œuvre de l'art, le château de la favorite d'Henri II. Delorme en dirigea l'architecture, et ce qui reste encore des constructions d'Anet soutient l'idée qu'on en avait à l'époque où les portes en furent ouvertes aux grands seigneurs de France. Les poètes célébrèrent à l'envi ce séjour enchanté, et qu'ils appelèrent *Dicenet* du nom de la duchesse de Valentinois.

La beauté de Diane se conserva long-temps encore; elle mettait tous ses soins à retarder les ravages des années, et elle y réussit.

« Jamais, disent les auteurs de la *Biographie Universelle,* Diane de Poitiers ne fut malade : dans le temps des plus grands froids, elle se lavait le visage avec de l'eau de puits : éveillée le matin à six heures, elle montait à cheval, fesait une ou deux lieues, et venait se remettre dans son lit ou lisait jusqu'à midi. Ses traits étaient réguliers, son teint le plus uni et le plus beau qu'il fût possible de voir; ses cheveux, tantôt bouclés, tantôt relevés en bandeau étaient d'un noir de jais.

« Brantôme qui la vit peu de temps avant sa mort, assure qu'elle était encore belle. L'historien Mezerai qui traite fort mal les favorites de nos rois, ne ménage point Diane. Le président de Thou lui attribue tous les malheurs du règne de Henri II, la rupture de la trève avec l'Espagne qui entraîna la perte de la bataille de Saint-Quentin, et causa des maux infinis à la France: il l'accuse aussi d'avoir suscité les persécutions contre les protestans.

« Il paraît, en effet, par la haine que témoignent contre elle tous les écrivains calvinistes, que Diane contribua à inspirer à Henri ces cruelles idées d'intolérance qui semblaient poussées à l'excès sous le règne d'Henri II. Ennemie déclarée de la réforme, Diane, dans son testament, déshérite ses filles dans le cas où elles embrasseraient les nouvelles opinions.

« On prétend, mais ce fait n'est point attesté, que la duchesse de Valentinois eut une fille d'Henri II, et que le prince ayant voulu la légitimer, Diane s'y opposa en lui disant avec fierté :

— Sire, j'étais née pour avoir des enfans légitimes de vous; j'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimais, je ne souffrirais pas qu'un arrêt me déclarât votre concubine.

« Cette réponse, où il y aurait eu un peu de jactance, est rapportée par Brantôme, dont le témoignage ne nous paraît pas suffisant pour constater la naissance de cette prétendue fille. »

Elle conserva toute sa puissance à la cour jusqu'à la mort du roi, son amant, 1559. L'âge de Diane qui rendait son empire sur le roi Henri II si extraordinaire, dit M. Jules Sandeau, fit croire à quelques-uns de ses contem-

porains, qu'elle avait recours à la magie pour perpétuer sa beauté. Disons qu'elle n'avait d'autre magie que la science de l'amour. A mesure que les années effaçaient les plus beaux traits de son visage, les graces de son esprit augmentèrent de telle sorte, qu'à l'âge de trente-cinq ans, alors qu'elle eut dû quitter la qualité de *belle* pour prendre celle de *bonne*, elle se rendit maîtresse absolue du cœur du roi. Ce n'est pas chose très merveilleuse de voir un esprit ainsi charmé sans sortilége; on trouve souvent une infinité de faits semblables dans l'histoire, et si voulez en connaître les raisons, lisez Ovide qui était un si grand maître en l'art d'aimer. Les exemples de grand pouvoir exercé par une vieille courtisane, ne sont pas rares : madame de Maintenon et tant d'autres en font foi.

Diane ne resta pas étrangère aux idées d'intolérance religieuse que le règne d'Henri II vit éclater sur tous les points de la France. On a même prétendu que la duchesse de Valentinois fut cause de la division qui survint entre l'amiral de Coligny et le duc de Guise, et qu'elle accéléra par son influence le massacre de la Saint-Barthélemy. Toutes les accusations ont été recueillies avec un soin presque minutieux par plusieurs écrivains calvinistes; Bayle, le plus habile et le plus hardi défenseur de la réforme, a pourtant rectifié un grand nombre de ces faits, et il résulte de sa critique assez impartiale, que Diane de Poitiers poussa quelquefois jusqu'au fanatisme son zèle pour le maintien de la religion catholique, mais qu'elle était bien éloignée de penser que les controverses des prélats de Rome et des ministres de Genève finiraient par une épouvantable boucherie.

Il n'est pas étonnant que la duchesse de Valentinois, douée d'un esprit supérieur, d'une fermeté de caractère que les obstacles ne rébutaient jamais, ornée de toutes les graces qu'il est possible de trouver chez la plus belle des femmes, ait fasciné un prince aussi faible, aussi irrésolu que le fils de François Ier. Henri II poussa même sa complaisance pour Diane de Poitiers jusqu'à des faveurs qui devinrent scandaleuses : le conseiller Anne du Bourg lui dit un jour avec l'énergie qui le caractérisait :

— Vous persécutez ceux de vos sujets qui pratiquent la religion réformée; vous les poursuivez avec toute la rigueur des lois. Eh quoi !.. le blasphème, le parjure, l'adultère, la débauche, se commettent chaque jour à la face du ciel, et chaque jour on invente de nouveaux supplices contre des hommes dont le seul crime est de s'éclairer des lumières de l'Écriture Sainte, et de demander une salutaire réformation.

Le roi ne put se méprendre sur le sens des paroles d'Anne du Bourg; il comprit qu'elles étaient une allusion au scandale de son amour pour Diane de Poitiers; il punit cruellement le hardi conseiller au parlement; mais il n'eut pas la force de secouer le joug honteux que lui avait imposé la belle duchesse de Valentinois qu'il appelait sa *douce amie* : il le porta jusqu'à sa mort, 10 juillet 1559. Je n'ai pas besoin de rapporter ici les circonstances qui précipitèrent dans la tombe le jeune Henri II. Personne n'ignore qu'il fut blessé dans un tournoi par Montgoméri l'un des capitaines de ses gardes, et qu'il expira onze jours après, ayant fait célébrer, la veille de sa mort, le mariage de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie.

En apprenant cette horrible nouvelle qui mettait fin à sa grande puissance à la cour, Diane de Poitiers déploya une fermeté qui fait honneur à son caractère.

Le chroniqueur Brantôme a consacré quelques lignes à cet événement qui fut suivi d'une révolution subite parmi les courtisans et les grandes dames du palais.

« Il fut dit et commandé à la duchesse de Valentinois, dit Brantôme, sur l'*approchement* de la mort du roi et le peu d'espoir de sa santé, de se retirer en son hôtel de Paris. Étant retirée, on lui envoya demander quelques bagues et joyaux qui avaient appartenu à la couronne : elle demanda sur-le-champ à M. l'harangueur si le roi était mort.

» — Non madame, répondit l'autre; mais il ne peut guère tarder.

» — Tant qu'il lui restera un doigt de vie, répondit-elle, je veux que mes ennemis sachent que je ne les crains point, et que je ne leur obéirai pas tant qu'il sera vivant. Je suis encore invincible de courage; mais lorqu'il sera mort, je ne veux plus vivre après lui, et toutes les amertumes qu'on pourra me donner, ne seront que douleurs au prix de ma perte; et par ainsi, mon roi vif ou mort, je ne crains point mes ennemis. »

Aussitôt qu'elle apprit que le roi venait d'expirer, elle fit ses préparatifs de départ; elle connaissait trop bien la cour, pour croire à la reconnaissance de ceux qu'elle avait élevés par son crédit.

— Je suis disgraciée, se dit-elle; plus j'étais puissante, plus terrible sera ma chute.

Elle disait vrai : tous les amis qu'elle avait à la cour de France l'abandonnèrent, à l'exception du connétable de Montmorency qui resta fidèle à sa bienfaitrice dans sa disgrace. Diane se montra plus grande, plus noble dans l'adversité qu'elle ne l'avait jamais été aux beaux jours de sa faveur. Catherine de Médicis attendit à peine que Henri eût fermé sa paupière, pour se venger d'une rivale qu'elle abhorrait depuis plusieurs années. Elle lui enleva le château de Chenonceaux-sur-Cher, et parvint à la dépouiller de tous les biens qu'elle avait reçus de son amant.

Diane, retirée dans son château d'Anet, pleura longtemps Henri II : quand sa douleur se fut un peu calmée, elle chercha quelques consolations dans le commerce des artistes qu'elle continua de fêter comme au temps où ses désirs avaient force de loi à la cour de France : elle répétait souvent, quand le souvenir de sa grandeur passée se présentait à son esprit; ces deux vers d'un poète du temps:

En jeu d'armes et d'amour,
Pour une joie cent doulours.

Elle survécut peu de temps à Henri II; et, après avoir employé les derniers instans de sa vie à fonder des hôpitaux, elle décéda le 22 avril 1566, âgée de 66 ans, plus belle encore que plusieurs demoiselles de première jeunesse, dit le chroniqueur Brantôme (1).

J.-M. Cayla.

(1) On voit encore plusieurs médailles où la duchesse de Valentinois est représentée foulant aux pieds un amour, avec ces mots : *Omnium victorem vici. J'ai vaincu le vainqueur de tous.* Son tombeau en marbre, avec sa figure, était dans une chapelle au château d'Anet : il est actuellement au *muséum* des monumens français. Diane de Poitiers appartient à la famille des Saint-Vallier, autrefois si puissante dans la province du Dauphiné.

FORTIFICATIONS DU PORT DE MARSEILLE.

LE CHATEAU D'IF.

Le château d'If occupe le centre de la rade de Marseille. Ses fortifications sont parfaitement tracées et couronnent le rocher, en ceignant tout le contour de l'île à laquelle il doit son nom.

Il fut construit en 1529 par les ordres de François Ier; ce prince qui avait tout à craindre de l'ambition de Charles-Quint, son redoutable rival, ne négligea rien pour mettre la Provence à l'abri d'une seconde invasion. Les îles de Pomègue, d'If et de Ratoneau furent bientôt couvertes de châteaux-forts. Heureusement Charles d'Autriche ne tourna plus ses armes de ce côté là, et le château d'If fut primitivement une prison d'état.

Vers la fin de l'année 1596, les Espagnols qui avaient résolu de s'emparer de toute la France, à la faveur des troubles de la ligue, se jetèrent dans la Provence, et leur premier soin fut de chercher à se rendre maîtres des fortifications de la rade de Marseille. Nicolas de Beausset était alors gouverneur du château d'If et commandait aussi les forts des îles de Pomègue et de Ratoneau; désespérant d'être secouru par le roi de France, trop occupé de mettre fin à la guerre civile, pour se transporter en Provence, le gouverneur du château d'If, implora la protection du grand-duc de Toscane.

Dom Juan de Médicis, frère naturel du grand-duc, arriva quelque temps après avec plusieurs galères. Nicolas de Beausset croyait trouver dans les Italiens des amis et des auxiliaires; mais les Toscans ne se contentèrent pas de tenir la mer pour écarter les galères espagnoles; ils se rendirent maîtres du château d'If, et le gouverneur se vit contraint à abandonner l'île.

L'indignation des Marseillais se changea bientôt en exaspération, et il fut résolu d'un commun accord qu'on chasserait les Toscans. Dans l'espace de quelques jours, ils construisirent un fort dans l'île de Ratoneau pour battre le château d'If; l'attaque fut si prompte et si vive, que la garnison italienne ne pouvait résister long-temps à l'impétuosité provençale; on parlait déja de capitulation, lorsque don Juan de Médicis revint avec ses galères; ce nouveau renfort rendit l'espérance aux Toscans, et le bâtard de Florence dirigea les premières attaques contre l'île de Pomègue, où les Marseillais s'étaient déja fortifiés. La lutte ne fut pas longue; l'héroïsme des Provençaux céda bientôt aux galères toscanes; dom Juan de Médicis leur laissa la vie sauve, leur permit de revenir à Marseille, et s'empara de l'île de Pomègue au nom du duc de Florence.

Elle resta au pouvoir des Toscans jusqu'en l'année 1598. Le duc de Guise, gouverneur de Provence, reçut ordre d'Henri IV de chasser les Italiens de la rade de Marseille. Le duc s'empressa d'obéir au roi de France; et, secondé admirablement par le patriotisme des Marseillais, il parvint à introduire deux cents soldats dans le château d'If: quelques bateliers leur apportèrent des provisions pendant la nuit, et les Médicis furent dépossédés de leur conquête.

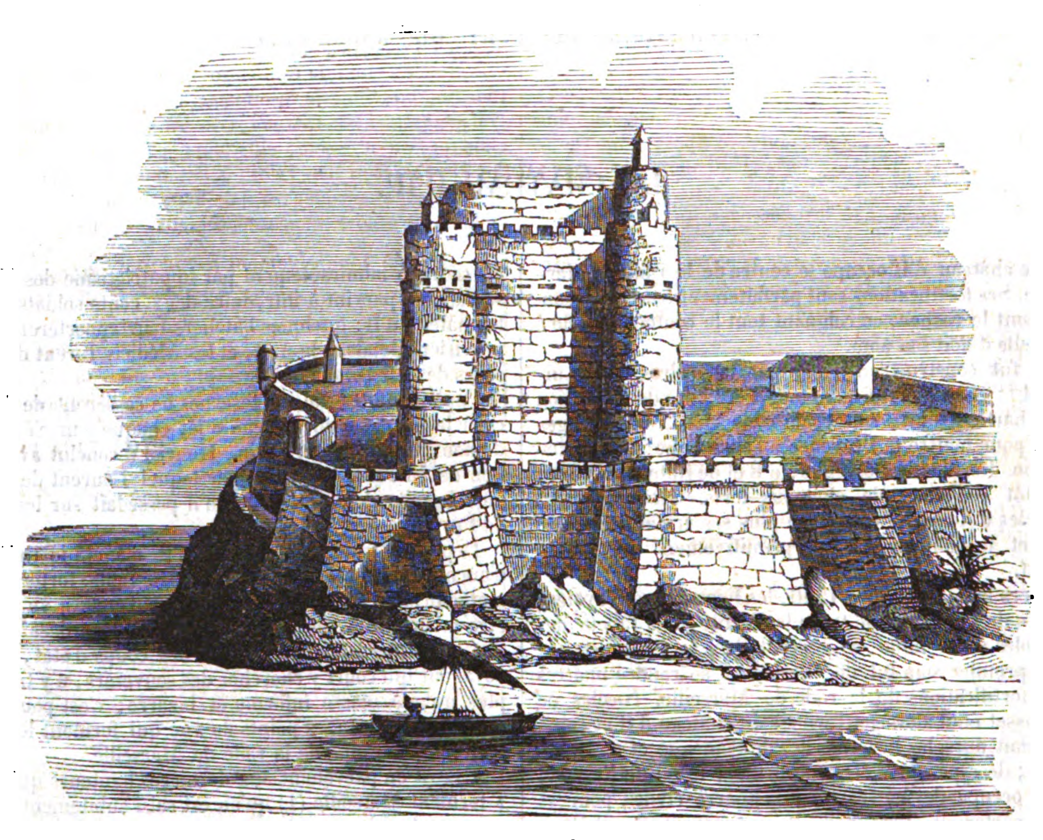
Cependant des galères toscanes ne cessèrent de harceler la garnison du château d'If; chaque jour c'étaient de nouvelles alarmes; enfin, Henri IV conclut avec le duc de Florence un traité par lequel Laurent de Médicis lui abandonna tout ce qu'il possédait sur les côte de Provence.

Depuis ce traité, le château d'If n'a été le théâtre d'aucun événement remarquable; la vieille forteresse, métamorphosée subitement en prison d'état, a vu peut-être mourir sous ses voûtes sombres et lézardées quelque grand personnage sacrifié à des coups d'état, et le voyageur qui court y chercher des souvenirs, n'y trouve plus qu'une masse informe et bizarre; c'est pourtant un des plus étranges points de vue qui forment le magnifique panorama de la rade de Marseille.

« C'est en parvenant aux dernières hauteurs qui en-
» ferment Marseille (1) qu'on est saisi subitement d'un
» spectacle dont tous les voyageurs ont retenu le sou-
» venir; spectacle magnifique et imposant, qui, enfla-
» mant Horace Vernet, lui révéla tout-à-coup son
» génie et sa vocation.

» Deux grandes chaînes de montagnes s'entr'ouvent,
» embrassent un vaste espace, et, se prolongeant dans la
» mer, viennent expirer très avant dans les flots. Mar-
» seille est enfermée dans cette enceinte. Lorsque, arri-
» vant du Nord, on parvient sur la première chaîne,
» on aperçoit tout-à-coup le bassin immense; son
» étendue, son éblouissante clarté, vous saisissent d'a-
» bord. Bientôt après on est frappé du sol et de sa sin-
» gulière végétation. Il faut renoncer ici aux croupes
» arrondies, à la parure fraîche et verdoyante des bords
» de la Saône et de la Garonne. Une masse immense de
» calcaire gris et azuré forme la première enceinte. Des
» bancs moins élevés s'en détachent et, se ramifiant dans
» la plaine, composent un sol inégal et varié. Sur cha-
» que hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie,
» qui forment d'élégans parasols d'un verd sombre et
» presque noir. Des oliviers à la verdure pâle, à la
» taille moyenne, descendent le long des coteaux, et
» contrastent par leur petite masse arrondie avec la
« stature élancée et le superbe dôme des pins. A leur
» pied croît une végétation basse, épaisse et grisâtre.
» C'est la sauge piquante et le thym odorant, qui, foulés
» sous les pieds, répandent un parfum si doux et si fort.

(1) Thiers.



CHATEAU D'IF.

» Au centre du bassin, Marseille, presque cachée par un » coteau long et fuyant, se montre de profil, et sa » silhouette, tantôt effacée dans la vapeur, tantôt appa- » raissant dans les ondulations du sol, vient se terminer » dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean.

« Au couchant, s'étend la Méditerranée, avec les îles » de Pomègue et de Ratoneau, avec le château d'If, » avec ses flots tantôt calmes et agités, éclatans ou » sombres, et son horizon immense, où l'œil revient » et erre sans cesse en décrivant des arcs-de-cercle » éternels. »

L'île et le petit fort de Ratoneau passeraient inaperçus dans l'histoire de Provence sans une singulière aventure arrivée vers l'an 1765.

« On comptait, disent les auteurs de *la France pittoresque*, parmi le petit nombre de soldats qui formaient la garnison de Ratoneau un brave invalide surnommé *Francœur*. Il avait déja donné quelques marques de démence; mais on le croyait guéri, et ses camarades vivaient avec lui sans méfiance à cet égard. Un jour l'imagination de *Francœur* s'échauffa; il conclut le dessein de devenir roi de l'île de *Ratoneau*. Il se trouvait en sentinelle à la porte du donjon : il choisit le moment où la petite garnison étoit sortie du fort pour aller chercher ses provisions accoutumées; il était resté seul. Il abaissa la herse du pont-levis, courut au magasin à poudre, chargea les canons, rengea toute la mousqueterie sur les remparts, et commença à tirer sur ses camarades répandus dans l'île, qui, tout étonnés, se réfugièrent dans le creux des rochers, et s'estimèrent en suite heureux de sortir de l'île à l'aide d'un bateau, dont le patron, effrayé par le feu continuel de l'invalide, ne se détermina qu'avec peine à aller les chercher. »

» Maître de toute l'île, dit un écrivain du dix-huitième siècle, Francœur se persuada facilement qu'il en était le souverain absolu; par le fait il ne dominait que sur de nombreux troupeaux de chèvres qu'on fesait paître dans cette île. Aussi disposait-il de leur vie au gré de son appétit; mais il n'avait aucun moyen pour se procurer du vin.

» Quelques jours s'étaient écoulés sans qu'on pût aborder dans l'île, par le soin que Francœur prenait d'écarter tout ce qui lui était suspect. Il remplissait seul toutes les fonctions militaires; la nuit il sortait, un fanal à la main, pour aller reconnaître les postes, tant extérieurs qu'intérieurs, et fesait même feu pendant le jour sur la garnison du *château d'If*. De cette place, on s'aperçut des fréquentes sorties de l'invalide, et cette

circonstance détermina le duc de Villars, alors gouverneur de Marseille, à donner ordre à une compagnie d'aller le surprendre. Les soldats profitèrent du moment ou Francœur fesait sa ronde de nuit, pour l'entourer et l'arrêter.

« Braves gens, s'écria-t-il, ce sont les droits de la » guerre; c'est la règle: le roi de France est plus » puissant que moi; il a de bonnes troupes; je me rends » avec les honneurs de la guerre; je demande seulement » d'emporter mon havre-sac et ma pipe.

» Cette capitulation fut accordée sans difficulté; Francœur fut conduit le lendemain à Marseille, dont il traversa les rues dans l'attitude d'un triomphateur. On assigna pour palais au monarque déchu l'hôpital des insensés. Il en fut retiré un an après pour être envoyé à l'hôtel des Invalides.

» Depuis ce singulier événement, le nom de *roi de Ratoneau* est devenu à Marseille une expression proverbiale, pour désigner un homme dont les espérances et les vœux sont hors de proportion avec les moyens. »

L'épisode du pauvre Francœur, raconté par les patrons marseillais, égaie souvent les voyageurs qui visitent en bateau la rade de Marseille. Ils ne peuvent jeter un regard sur l'île de Ratoneau sans rire, en pensant à la folie du grenadier français qui crut, pendant quelques jours, avoir échangé son vieux fusil pour un sceptre de roi. Pauvre Francœur! ta royauté fut une royauté factice, le rêve d'une imagination exaltée; mais ta couronne n'avait pas d'épines; ta vie ne fut jamais exposée au fer des conspirateurs!

Batelier, vite à la rame; je veux parcourir toute la rade de Marseille; je reconnais, à ma droite, le fort de *Notre-Dame-de-la-Garde*, avec sa chapelle construite pendant le XIIIe siècle; plus loin, je vois le fort Saint-Nicolas (1), bâti par Louis XIV, mécontent des Marseillais qu'il avait dépouillés de leurs franchises et priviléges; il s'élève majestueusement à l'entrée du port qu'il domine de toute sa hauteur: le fort *Saint-Jean* qu'on a construit sur les ruines du fort *Babon*. Cette tour carrée me rappelle les beaux jours où le bon roi René gouvernait les peuples de Provence.

Moins vite, batelier; nous sommes dans le port; je veux jeter un dernier regard sur le château d'*If*, qui disparaît derrière nous, et saluer le petit royaume de *Francœur*.

Paix aux cendres et à la mémoire du roi de l'île de Ratoneau!!

Hyppolite VIVIER.

(1) Voir *la Mosaïque*, 1re année, article du Connétable de Bourbon.

LA CHAPELLE DE GARAISON.

Autrefois, il n'y a pas cinquante ans de cela, rien n'était plus ordinaire dans le Midi, que les pélérinages. Hommes et femmes, chacun fesait le sien: les uns à Betharrham; les plus dévots, à Saint-Jacques-de-Compostelle; les autres, à Garaison: ce dernier lieu surtout était souvent visité. Toutes les populations s'y rendaient de vingt lieues à la ronde; tous les curés y menaient annuellement leur commune, de façon que ces processions couvraient quelquefois toutes les routes, et que la foule, rassemblée autour de la chapelle, occupait toute la campagne et campait en plein air.

Dire les causes de cette attraction puissante qui poussait les villes et les villages à se dépeupler certains jours de l'année, c'est raconter la légende de Garaison, ce poème naïf dont la foi ouvre et ferme les quatre chants. Une pauvre bergère fesait paître souvent son troupeau dans une lande inculte, et le menait boire tous les soirs à une abondante fontaine qui coule au milieu de cette lande sans la fertiliser; si bien que personne ne pouvait s'expliquer pourquoi la campagne, ainsi arrosée, était cependant nue et stérile; le paysan s'écartait de cet endroit, comme d'un lieu maudit; mais la bergère y était secrètement attirée, et il lui arrivait même souvent de s'endormir au murmure de l'eau, grouillant contre les cailloux. Or, il arriva qu'un jour une étrange apparition vint égayer son sommeil: c'était une belle dame blanche et gracieuse, qui s'inclina sur elle pour lui, parler à voix basse. Lorsque la jeune fille s'éveilla, elle se trouva seule; mais comme elle était animée par la foi, elle recueillit avec soin les paroles qu'elle venait d'entendre, et s'en alla le lendemain les semer en tous lieux. Elle disait aux paysans: « La vierge Marie est sortie de la fontaine pendant que je dormais, et elle m'envoie pour vous commander de lui bâtir une chapelle. »

La prédication de la bergère se heurta contre l'incrédulité générale, si bien qu'il lui fallut repéter trois fois cet ordre de la Mère-Dieu, et annoncer chaque fois aux villageois une nouvelle apparition, pour ébranler leur peu de foi.

A la quatrième injonction de la jeune inspirée, les villages environnans s'émurent et la suivirent en foule jusqu'à la fontaine, et la chapelle fut bâtie. Bientôt les prodiges qui s'y multiplièrent vinrent attester sa sainteté. Les guérisons miraculeuses y furent si communes, qu'elle conquit presque aussitôt le nom consolant qu'elle porte encore: Garaison.

Quant à la bergère dont la parole avait été si puisante, la chronique la pert au moment où sa mission est accomplie; mais la tradition la retrouve à la fin à l'abbaye de Fabas, où elle mourut en grand renom de sainteté.

Depuis, plusieurs siècles sont passés sur Garaison et sur la tombe inconnue de la fille du peuple qui l'éleva: d'autres les suivront encore sans que la chapelle s'efface du sol, et le souvenir de la sainte paysanne, de la mémoire des villageois.

Leur foi religieuse a cependant diminué, les processions ont cessé. On ne les voit plus déboucher dans le val de Garaison, bannières en tête et cantiques en l'air. On n'aperçoit plus cette foule haletante et à genoux étreindre de ses prières et de ses vœux l'édifice révéré; les jours et les nuits ne se passent plus à attendre, comme autrefois, que chaque paroisse ait fait ses adorations à Notre-Dame, baigné ses malades dans la fontaine de la bergère et fait bénir ses chapelets. Les communes ont cessé de recevoir la même impulsion, et, depuis la révolution, elles ont négligé de se déplacer. Les vieux pâtres que la mort a oubliés, pour raconter l'épopée de leur pays, vous disent encore que c'était un saint et magnifique spectacle que celui qui leur revenait tous les ans, et qu'ils s'attardaient souvent jusqu'au soir pour voir les villages se retirer, un par un, serpentant sur deux files par les sentiers, ayant en tête leurs pasteurs vêtus de l'aube blanche et leurs grandes croix portée par des fidèles qui marchaient pieds nus.

Aujourd'hui, la campagne est devenue solitaire; le cloître reste silencieux. Sous les arceaux lourds et massifs de la renaissance, au cintre surbaissé, on ne voit plus que quelques rares chapelains se promener. Le soir, toutes les portes se ferment; à peine si l'on rencontre, de loin en loin, quelques malades qui lavent honteusement leurs plaies à la fontaine miraculeuse, ou quelques passans qui se détournent de leur chemin pour aller à la hâte porter leurs prières dans l'église abandonnée.

Il existe pourtant encore des ames naïves qui ont conservé le culte de la religion et des souvenirs; on voit souvent des personnes ferventes se rendre à Garaison dans la prévision d'un malheur ou dans l'attente d'un bienfait. La renommée se charge plus tard de publier les graces obtenues. Quelquefois ces graces sont commentées dans les journaux, et alors il s'échappe des populations une étincelle de foi dont les reflets parviennent jusqu'à Garaison.

C'est ce qui arriva, il y a de cela à peu près une dixaine d'années. Des guérisons furent annoncées avec tant d'éclat, que les anciennes croyances sur la sainte chapelle semblèrent se réveiller. Vieillards et jeunes gens, tout le monde y tourna ses regards; il faut le dire cependant, le peuple seul, et parmi le peuple celui de la campagne principalement, ressentit cette recrudescence religieuse. Les villes imitaient le froid dédain des châteaux, et laissaient passer ce dévot empressement sans y prendre part; il n'était pas rare de les voir applaudir aux railleries qui venaient de haut, et qui pour cela aussi fesaient plus de mal.

Mais chaque chose portait ses fruits. Les campagnes se ravivaient sous l'impulsion catholique, tandis que les villes entamées par le septicisme se laissaient aller à une sorte de léthargie morale d'où le retour aux croyances religieuses devait seul les retirer plus tard et les en faire surgir, comme autant de Lazares, de leurs tombeaux.

Le doute impie déversé sur la société fut arrêté à temps, et l'on croit même qu'une main divine s'était interposée pour en tarir la source; car on vit plusieurs fois des calamités s'appesantir sur presque tous les auteurs de cette grande démoralisation. Presque tous furent punis dans leurs intérêts ou dans leurs affections.

Au plus fort de la ferveur religieuse qui poussait les populations vers Garaison, le noble propriétaire d'un château près de Boulogne, le baron de L., réunissait souvent chez lui une nombreuse société où l'on s'égayait aux dépens du pauvre peuple qui allait se crotter aux processions. Un soir que les railleries s'étaient allumées plus vives que de coutume, que le choc des verres et la chaleur du vin avaient fait oublier le monde extérieur à tous les convives; que chacun se dilatait à l'aise dans son égoïsme confiant et repu, on entendit tout-à-coup réciter à voix basse, sous les fenêtres, les versets d'une prière des morts; c'était un vieux prêtre de campagne qui, en conduisant sa paroisse, s'était arrêté là pour donner les dernières consolations à un malade qui trépassait. Il y eut dans la salle du festin une crainte subite dont tout le monde sentit l'atteinte, et bientôt le manoir fut abandonné par les convives; vers le milieu de la nuit, le propriétaire s'y trouva seul avec sa jeune épouse.

Ils se étaient tous deux en face du foyer; elle, tremblante et les membres agités; lui, soucieux, mais calme. Comme l'événement de la soirée l'avait ému, il avait résolu de ne pas se coucher; il avait mis, en conséquence, sa robe de chambre à ramages, et, avant tout travail, il prit un journal qui l'attendait sous sa bande depuis le matin; il le parcourut d'un œil distrait et ennuyé, et le tendit à sa femme, en lui disant:

— Voyez.

— Lis toi-même, mon ami; je ne veux pas me priver d'entendre ta voix.

— C'est un article sur Garaison, et peut-être un nouveau miracle, dit-il en ouvrant dédaigneusement la lèvre supérieure à ce dernier mot.

La baronne tressaillit et regarda avec anxiété son mari qui lisait silencieusement le journal.

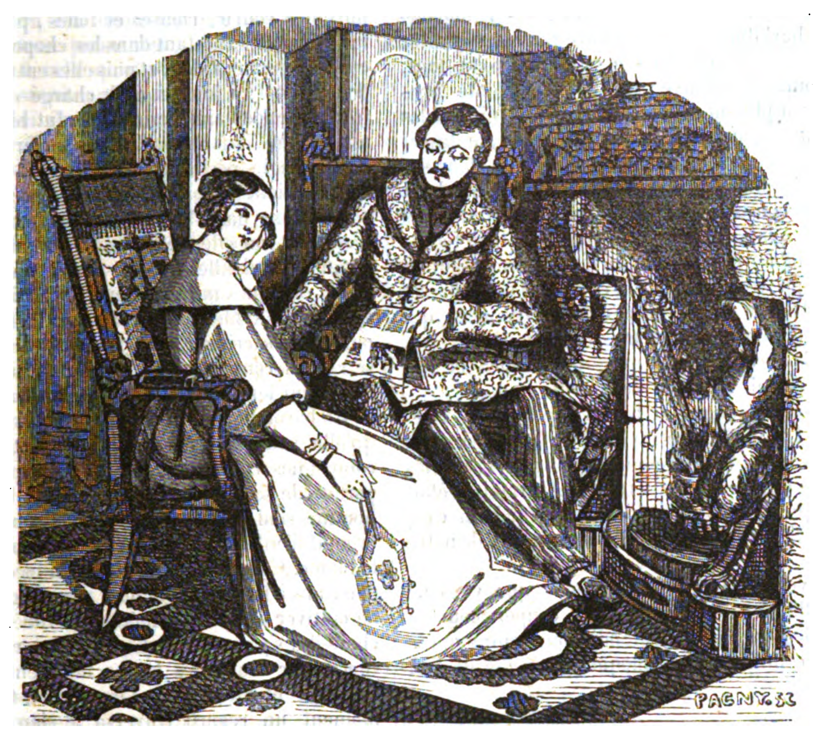
— Oh! mon Dieu, c'est peu de chose dit-il, quand il en eut fouillé le sens dans un rapide examen: quelques aveugles qui se retirent sans guides; quelques boiteux qui laissent leurs béquilles aux chapelains; puis, d'autres infirmités qui ressemblent à celles-là, et qu'on va déposer dans ce mirifique hôpital, le tout relevé par un parfum religieux fait pour tenir à la piste les ames qui courent après les prodiges.

— Henri, dit la jeune femme, je vous plains, car vous avez l'ame malade.

— Allons, laissons cela. Ce n'est pas ma faute si je ne crois pas; c'est sans doute un défaut de mon tempérament ou de mon éducation; d'ailleurs je ne suis, ajouta-t-il en regardant doucement sa femme, ni borgne, ni cul-de-jatte, et je ne vois pas pourquoi j'irais me sanctifier à le devenir. Je laisse la place à ceux qui l'occupent, et j'ai autre chose de mieux à faire, qu'à les y regarder, même avec dévotion. Encore si cette panacée universelle qui coule à Garaison avait prise sur les peines morales, j'irais y laisser, moi, cet ennui qui me ronge, et les mille tourmens de cette vie factice dans lesquels je suis engrainé et moulu tous les jours.

— Ce mal ne cède pas à des moyens physiques; il ne se guérit que par la foi, lui dit la jeune femme.

— En ce cas n'en parlons plus, je suis incurable; et il laissa s'épanouir sur ses lèvres une raillerie triomphante dans laquelle la baronne vit tout son avenir de jeune femme mis au pilori. Dès ce jour elle connut son mari;



DOUTE ET FOI.

elle s'aperçut qu'en lui toute croyance était morte, et que sous sa mamelle gauche, il n'y avait qu'un organe, mais voilà tout.

Raconter la douleur qu'elle ressentit de cette découverte, serait nous éloigner de notre sujet; ce que nous avons à dire, c'est le courage qui lui fit prendre à deux mains sa chaîne pour en épargner le poids à cet être hargneux et vide. Elle apprécia nettement sa position, en la comparant à celle des autres femmes, et elle se convainquit qu'elle était ce qu'elle devait être de toute nécessité. Elle ne se trouva ni plus malheureuse ni plus abandonnée que toutes les femmes qu'elle repassa dans sa mémoire; elle se réjouit même de ce que le temps d'illusion s'était dissipé assez tôt pour lui rendre sa liberté d'esprit, et elle se dit au bout de ses réflexions : puisque toutes les femmes se trompent, chacun doit chercher à se raviser à temps, afin de ne pas user son cœur à un amour de dupe.

Lorsqu'elle releva les yeux vers son mari elle était tranquille et sereine : en ce moment l'épouse n'existait plus et la femme commençait :

— Mon ami, vous avez tort de désespérer; votre maladie ne vous tiendra pas long-temps, car c'est moi qui entreprends votre guérison.

— Bravo! mais ma chère, prenez garde, vous êtes trop douillette pour ce rôle de sœur de charité.

— Aussi ne le serai-je pas long-temps, dit-elle, en s'accompagnant d'une gracieuse minauderie, qui fit perdre à son mari le sens intentionnel de ces paroles.

— Que comptez-vous donc faire, ma charmante?

— Une chose toute simple à laquelle je songe depuis une demi-heure : aller prendre une consultation pour vous.

— Où?

— A Garaison.

— Auprès de qui?

— C'est mon secret.

— Et vous voulez partir?

— Quand vous voudrez, monseigneur; et elle s'inclina avec un sourire qui semblait plutôt railleur que révérencieux. Le baron s'y méprit, et, pour continuer ce qu'il croyait une plaisanterie, il se leva gravement et débita avec un sérieux affecté une permission gigantesque de ridicule, après quoi, il partit d'un rire fou auquel sa femme se joignit, car décidément elle le trouvait ridicule en ce moment; elle le jugeait déja digne de son sort, et elle jouissait du sien par anticipation.

— Il faut un miracle, vous le savez, disait le mari, songez à m'apporter un miracle; il y a des gens qui n'y croient pas, qu'importe, il me le faut pour guérir. Depuis que la statue de Notre-Dame est sortie de la chapelle, on dit les prodiges fort rares, arrangez-vous.

— Je le sais, dit la baronne pressée d'en finir.

— Ce pieux larcin fait à Garaison lui a ôté toute

sa poésie, toute sa jeunesse; elle avait là le secret de sa puissance morale et de cette fascination qui attirait autrefois les masses de si loin. A présent, le charme est rompu, son influence est détruite; les badigeonneurs et les charlatans ont beau faire pour ressusciter cette morte, ils galvanisent son cadavre, voilà tout. Ma chère, continuait-il avec un air d'insolente protection, il n'y a plus ni dévots, ni croyans, ni longues files de pélerins agenouillés dans son église, entassés dans ses cours, répandus dans ses champs, dans ses bois; multitude silencieuse et recueillie, se courbant sous la bénédiction d'un chapelain, comme Rome sous celle du pape, quand il jette du haut du château Saint-Ange cette sublime parole que le christianisme seul du moyen âge a pu trouver : *Urbi et orbi.* Tout cela est maintenant absurde et trépassé comme ce mort qui vient de quitter son ame sous mes fenêtres.

— Je le sais encore, disait avec impatience la baronne qui se sentait soulevée de dégoût.

— La sollitude a gagné si bien votre pauvre chapellenie, que l'on peut dire un miracle l'arrivée d'un étranger dans cette enceinte où se sont reposées les générations de quatre siècles éteints. Autrefois c'était *une dévotion* qui attirait à Garaison; aujourd'hui c'est une partie : cela seul explique l'esprit religieux de notre époque.

— Ce que vous dites là est plus juste que vous ne pensez, dit-elle en se retirant, pour couper court à ce long monologue, qu'elle entendit long-temps après son départ se continuer en soliloque, mais elle ne s'en inquiéta plus.

Le lendemain, c'était par une belle matinée du mois de juin, la baronne sortait du château au grand galop de son cheval. On eut cru à la voir ainsi s'élancer, qu'elle prenait sa liberté et qu'elle se laissait emporter par le désir effrené d'en jouir. Son mari s'était mis à la fenêtre en bonnet de nuit et la regardait avec bonhomie. Dieu voulut qu'elle ne le vit pas, sans quoi la mesure de ses torts et de ses ridicules eut été comble. Elle continua donc de galoper devant elle de toute la vitesse de son cheval; elle ne tourna la tête que lorsqu'elle se fut arrêtée au milieu d'une brillante cavalcade qui l'attendait. Elle se composait de dames et de jeunes gens. Les dames étaient toutes jeunes, et il y en avait parmi elles de jolies. Les jeunes gens avaient tous dans leur tournure et leurs habits, ce genre qui se nomme irréprochable et qui s'estime dans un salon avant la fortune et le talent.

Cette troupe folle eut bientôt franchi la distance qui la séparait de Garaison; elle déboucha en masse et au grand trot dans la cour. Puis elle se fractionna en un moment dans les chapelles abandonnées pour le pied à terre. Autrefois je n'aimais rien tant que de voir s'élancer une femme de cheval; il y a dans ce mouvement tant de gracieuseté, une si voluptueuse aisance, un si mystérieux encouragement, qu'on laisse aller malgré soi la folle du logis à l'aventure. Mais lorsque c'est sur notre robuste épaule de jeune homme, qu'une femme met ses deux mains pour sauter sur le sol, oh! alors c'est un bonheur sous lequel l'ame la plus forte s'émeut et fléchit.

Cette fois il arriva que ces dames ne recoururent à personne et sautèrent plus lestement à terre que leurs cavaliers. On aurait dit une mystification préparée d'avance et jouée d'un commun accord; puis elles se mirent à courir, rieuses et folles, par le cloître et par les corridors, furetant dans les chapelles désertes et les confessionnaux vides, et puis elles entrèrent dans l'église, dont l'autel ce jour-là était chargé de fleurs pour une fête du lendemain. Leur prière fut bien courte, je vous assure, et j'ignore si elles demandèrent pardon à Dieu de l'espiègle péché qui les tentait; je l'ignore, mais elles avaient en priant les yeux sur les bouquets qui scintillaient dans le chœur. Evidemment le désir fut trop fort, car elles se levèrent spontanément et volèrent comme des abeilles vers ce parterre du Seigneur.

En quelques minutes tout fut butiné, tout s'engloutit dans les tabliers de ces dames. La frivolité leur fesait oublier le sacrilége; mais lorsqu'il fut consommé, elles se regardèrent toutes confuses, en cachant leurs bouquets qui leur pesaient déja comme une profanation.

La baronne de L. seule montrait triomphalement ceux qu'elle avait conquis, et s'en fesait aux yeux de ses compagnes comme une sorte de trophée. C'était faire parade de sa faute; personne n'osa l'imiter. Un jeune homme seul, entre tous, voulut venir à l'aide de cet orgueil d'enfant, et se dévoua bravement à en partager le blame. Ce jeune homme était un médecin, fixé depuis deux ans à la campagne où il n'avait guère eu le temps de cultiver son ancien métier de roué. Peut-être cherchait-il à s'y remettre. Les sourires railleurs qu'il rencontra sur toutes les lèvres lui firent monter le sang aux joues et lui clouèrent les yeux à terre; mais en ce moment un regard traversa le sien et le releva en face de tous. C'était la baronne qui rendait à son tour appui pour appui.

Avait-elle ou non réfléchi? Avait-elle calculé la portée de l'engagement tacite qu'elle venait de prendre? Ce regard si fixe et si heureux avait-il pour objet seulement de faire cesser l'embarras d'un homme ou de l'en remercier? nul ne le savait; mais le caractère net et franc de la jeune femme donnait matière aux suppositions.

L'on savait que sa résolution une fois prise, elle l'avouait hautement et n'en changeait jamais. Toutes les sensations de son ame se voyaient ou s'entendaient au dehors comme des coups de marteau sur une statue de bronze. Toutes ses décisions étaient irrévocables et sans appel; nul ne se roidissait comme elle pour les soutenir, ce qui fesait dire à ceux qui la connaissaient que cette femme ne vivait que par la volonté.

Elle avait une de ces figures d'impératrice romaine, dont les lignes pures et fermes annonçaient à la fois de la grace et de la fierté; un front large et poli comme du métal, des yeux noirs qui dans la joie étaient doux et pleins de velours, mais dont la colère fesait par fois sortir les étincelles qui s'y cachaient comme des griffes dans la patte soyeuse d'une bête fauve. Son cou surtout était superbe, parce qu'il était presque toujours gonflé d'orgeuil. Il était dur et long; on eut dit le cou d'une statue antique finement taillée dans un marbre de Carrare. Il ondulait avec tant de grace à chacun de ses mouvemens, que cela seul était une séduction. Mais il était beau, surtout lorsque l'irritation en venait creuser les lignes, crisper les muscles et mettre toutes les artères en saillie. Il était gros et puissant alors

comme un cou de panthère. Dans ces momens, l'harmonie de la grace n'existait plus, elle était remplacée par l'harmonie de la force.

Il y avait ainsi en elle deux natures, toutes deux belles, et toutes deux puissantes, et surtout toutes deux unies. C'est à cela qu'elle devait le degré de supériorité qu'elle savait presque toujours prendre et que personne ne lui contestait; ceux qui la connaissaient, étaient les premiers à céder à son influence et à se courber sous son regard; aussi parut-elle plus étonnée que blessée de l'attention qui s'attacha à elle au moment où elle sembla accepter l'aveu indirect que le jeune médecin lui avait fait comprendre à force de gaucheries; confiante et fière, elle laissa ce petit sentiment humain faire son temps, sans daigner s'en apercevoir, après quoi, elle reprit son insousiance et montra de nouveau ses fleurs aux autres dames ébahies : « A moi, dit-elle, le plus gros péché, puisque » j'en ai la plus grosse part ; » et elle se laissa aller à un rire si franc que la gaieté reprit sur toutes les figures.

— Allons vite au confessionnal du Fournil, dit une dame.

— Oui, mais il faut quelqu'un pour se charger du pardon, répondit la baronne, qui vit à ces mots tous les regards se porter sur le médecin effrayé.

— Eh bien, monsieur, reprit la baronne avec calme et dont le cœur approuvait sans doute ce choix muet, voulez-vous que ce soit un autre, ou aimez-vous mieux vous réserver pour faire ma pénitence en punition de votre complicité ?

Le tumulte qui se fit empêcha ce dernier de parler; mais ses yeux se levèrent sur la baronne, si pleins de reconnaissance et d'amour que sa parole aurait échoué à faire une réponse aussi complète.

— Au Fournil ! au Fournil ! criaient toutes les voix, dont la plupart se perdaient déja sous les voûtes du cloître.

— Suivons-les, dit la baronne, en prenant le bras du jeune homme qu'elle remercia ainsi.

Savez-vous ce que c'est que le Fournil à Garaison ? c'est un côté du Moutier qui se trouve au sud-ouest de tous les bâtimens, dans la partie ruinée et après le cloître, qu'il faut traverser pour y arriver; les deux fours qui s'y allument encore aujourd'hui expliquent son nom. Il est formé par une grande salle en parallélogramme, a la voûte très basse et légérement ogivée; quatre arètes de pierre qui partent des quatre angles de ce carré-long vont se réunir à la voûte, de façon à former une véritable croix de Saint-André. Un cordon de granit, à quatre pieds du sol, lui sert de ceinture à l'intérieur; si vous vous inclinez dessus pour parler à voix basse, votre souffle, quelque imperceptible qu'il vous paraisse, sera distinctement entendu du point diagonalement opposé. Ce phénomène est très rare dans le Midi; on l'observe cependant aussi dans les abbayes de Rabat et de Maguelonne; c'est un secret d'architecture ancienne, dont nous, pauvres ignorans, ne connaissons que les effets, et dont nous ne sommes pas trop sûrs que les artistes modernes aient retenu les causes.

Il est encore bien des couples qui se rendent au Fournil de plusieurs communes du Magnoac. Ils aiment à aller mettre là leur affection en lisière, afin de garder longtemps cette jeunesse du cœur qui poétise la vie. C'est une superstition; mais on dit généralement dans le pays que toute union, pour être vraie et durable, doit commencer au Fournil. La baronne connaissait cette sorte de maxime populaire; elle n'avait jamais songé, ni à la reconnaître, ni à la nier; mais au moment où elle s'assit dans un angle de la salle et qu'elle vit le jeune médecin se baisser pour commencer une conversation d'où allait peut-être dépendre son avenir, elle eut peur de l'engagement qu'elle allait prendre, et elle se recula.

Elle resta quelques minutes silencieuse à écouter la lutte qui se livrait dans son cœur pour en savoir l'issue. Puis, et avant que personne se fût aperçu de son hésitation, elle se rapprocha résolument de la muraille, et se mit à écouter. La voix qui lui parlait était claire, pénétrante et tellement rapprochée, qu'elle croyait souvent en sentir le souffle dans ses cheveux; alors elle se retournait avec des frissons dans les chairs; mais elle se retrouvait seule, et à une distance de plus de cinquante pas de celui qui parlait.

Ce qu'ils se dirent, personne ne l'a jamais su. Seulement, vers la fin de leur causerie, la noble dame trembla comme si quelque chose l'eût touchée. Elle porta brusquement la main à sa joue : elle l'avait tenue un instant appuyée sur la pierre où un baiser était venu l'atteindre.

Quand elle se leva, le jeune médecin était près d'elle; ils étaient tous deux radieux, et ils échangèrent, pour la première fois, une discrète pression de main.

— Eh bien ! la confession, dit toute la compagnie qui tenait à mentir pour prouver qu'elle avait tout compris.

— Elle n'est que commencée, se hâta de répondre le médecin; madame me doit encore sa confession générale.

Lorsque la baronne de L. revint le soir à son château, elle trouva son inévitable mari, qui lui dit avec le sourire le plus voltairien qu'il sut trouver :

— Eh bien ! madame, le miracle ?

— Il a eu lieu.

— Et la consultation mystérieuse ?

— Je l'ai prise.

— Eh bien ! alors, dit-il en coutinuant de ricaner, j'en attends les effets surnaturels; car c'est pour moi, sans doute, que tout cela c'est fait.

— Vous vous trompez, dit la baronne.

— Alors, pour qui ?

— Pour moi, et elle appuya sur ce dernier mot avec un si féroce égoïsme, que le baron resta toute la journée à s'en demander les motifs.

Le lendemain et les jours suivans, il poursuivit ses recherches sans être plus heureux. Nous ne savons guère s'il les aurait de long-temps abandonnées, si la mort n'était venue l'arrêter au bout de quelques mois dans ses plans d'inquisition indirecte.

Il s'éteignit rongé par une douleur morale que personne ne voulut comprendre, et dans un isolement que le septicisme lui avait préparé d'avance.

Et, comme si sa femme n'avait été qn'un instrument qui devait se briser après coup, on apprit bientôt que le remords lui avait fait quitter la contrée pour aller expier sa faute dans une retraite, où aucune affection n'est encore venue la consoler.

Charles Brun.



FONTAINE DE LECTOURE (Gers).

Les Romains n'eurent pas plutôt établi leur domination sur les belles régions de la Gaule méridionale, qu'ils s'empressèrent d'enrichir leur nouvelle conquête de toute la magnificence de leur architecture. La *Vasconie* était alors habitée par les *Elusates*, les *Auscii*, les *Mitiobriges*, les *Lectorates* et les *Convenæ*, peuples intrépides qui luttèrent long-temps contre les proconsuls de Rome. Forcés à courber la tête sous le joug du vainqueur, ils se consolèrent bientôt de la perte de leur liberté. Les Romains les traitèrent avec la bienveillance et la prédilection qu'ils témoignaient dans les moindres circonstances aux peuples vaincus.

Lectoure, capitale des Lectorates, fut élevée au rang de colonie de la république (1), et plusieurs monumens, dignes de la magnificence des maîtres du monde, embellirent bientôt après la nouvelle cité. Quelques-uns de ces édifices existent encore, et les antiquaires admirent les débris d'un autel *taurobolique*, que les *Lectorates* élevèrent pour offrir aux Dieux un pompeux sacrifice, et obtenir ainsi le rétablissement de la santé de Gratien.

Mais de tous les monumens construits par les Romains dans la vieille *Lectora*, le plus authentique et sans contredit une fontaine, qui, selon plusieurs archéologues, était consacrée à Diane chasseresse : on l'appelait primitivement *fons déliâ;* plus tard, son premier nom s'est changé en celui de fontaine *Fondelia*, et les paysans du pays ne la connaissent plus aujourd'hui que sous le nom de *Hondelia*. Elle est située au pied de la colline, sur laquelle est bâtie la ville de Lectoure; la source est abondante, et l'eau, d'une rare limpidité, coule encore sous le monument romain qu'on a maladroitement défiguré en voulant le restaurer. L'arceau ressemble au porche d'une chapelle gothique, et la voûte est couverte de vieilles peintures à fresque, presque entièrement cachées d'une mousse légère qui croît dans tous les lieux humides. Ce petit momument est empreint de la majesté de l'architecture antique; mais de jour en jour on oublie sa destination première. Les vierges consacrées au culte de Diane, ne viennent plus célébrer leurs chastes mystères à la clarté de la lune; les poètes de la vieille Vasconie ne chantent plus leurs hymnes en l'honneur de la déesse protectrice des Lectorates, et on n'entend plus sur le soir que les chansons des jeunes paysannes qui viennent remplir leurs cruches à *Fondelia*.

L. Mounié.

(1) Voir *la Mosaïque*, 1re année.

UNE BÉNÉDICTION DE DRAPEAUX,

A SAINT-SERNIN DE TOULOUSE. — 1196.

I.

CONSÉCRATION DE SAINT-SERNIN.

Saint-Sernin, la basilique monumentale de Toulouse, avait été démolie et rebâtie plusieurs fois pendant les guerres désastreuses que les peuples de la Langue d'Oc avaient soutenues contre les Barbares. Cette église qui n'était primitivement qu'un simple oratoire, élevé par saint Exupère sous l'invocation du premier évêque et martyr de Toulouse, avait subi tant de modifications, qu'il eût été difficile d'affirmer combien de générations avaient travaillé à sa construction; en 1195, les matériaux qu'on avait rassemblés pour terminer enfin la basilique furent bénis par le pape Urbain II, qui parcourait alors les provinces méridionales pour engager les principaux seigneurs à se rendre au concile qu'il avait convoqué à Clermont. Saint-Sernin était encore inachevé.

« Et bien qu'en ladite année, dit Catel, dans *son Histoire des comtes de Toulouse*, l'église de Saint-Sernin ait été consacrée par le pape Urbain, je crois néanmoins qu'elle n'était pas achevée de bâtir; car, outre que quelques années après sa consécration, le comte Raymond de Saint-Gilles donna Blagnac pour la bâtir, j'ai remarqué dans une chronique écrite à la main, qu'en l'an 1119 et le 16 juillet, le pape Caliste consacra un autel en ladite église. — L'an 1119 et le dix-septième jour des calendes du mois d'août, notre Saint-Père le pape Caliste II, de concert avec Raymond de Rabastens, évêque, consacra dans l'église de Saint-Sernin un autel en l'honneur de saint Augustin; il plaça sur le même autel les reliques des saints apôtres Simon et Jude.

« L'église de Saint-Sernin de Tolose, ajoute le même historien, a été commencée de bâtir par Silvius, évêque, de Tolose, et depuis démolie du temps de Pierre Roger, évêque de Tolose, et réédifiée par ledit Pierre Roger et saint Raymond, chanoine de Saint-Sernin, aidés par les bienfaits de Guillaume, comte de Poitiers et de Tolose: elle fut consacrée par le pape Urbain II; et depuis encore y fut consacré, par Calixte II, l'autel de Saint-Augustin. Il reste encore à savoir s'il est vrai ce que l'on dit (1) et qu'on tient pour assuré, que l'église Saint-Sernin a été bâtie sur un lac et fondée sur pilotis. Il me souvient que, durant mon jeune âge, il y avait une porte à un coin du cloître par laquelle on disait que l'on descendait, et que par là on pouvait voir le lac. A quoi se pourrait rapporter un ancien privilége accordé aux Goths par Charles-le-Chauve étant dans Tolose, dans le monastère Saint-Sernin sur la rivière. J'ajouterai encore, qu'il y a une maison, laquelle est au devant ou bien près de la porte de Saint-Sernin, qui répond à l'hôpital Saint-Jacques, assez ancienne, y ayant deux ou trois voûtes, l'une sur l'autre, dans une grande tour, laquelle maison dépend de Saint-Sernin, et de laquelle il est dit dans les anciennes reconnaissances, qu'elle est située dans *le port de Saint-Sernin*. Seulement qu'il semble vrai que l'église de Saint-Sernin soit fondée sur un lac ou sur le bord de la rivière. Toutefois, il faut avouer qu'il n'y a aucune marque pour témoigner qu'elle soit bâtie sur un lac; elle est d'ailleurs assez loin de la rivière, et, selon toutes les apparences, la Garonne n'a jamais passé si près de ladite église. Quant à ce qu'on dit, qu'on voyait entrer de l'eau par la porte qui était dans le cloître de Saint-Sernin, je m'en suis informé, il y a vingt ans, avec les plus anciens chanoines de Saint-Sernin, et tous m'ont dit que par cette porte on ne trouvait qu'un puits, qui avait été creusé dans cet endroit pour la commodité des maçons qui bâtissaient l'église. D'ailleurs, il est certain que le lieu de Saint-Sernin est fort haut, que le terrain est assez aride, seulement que nous ne pouvons reconnaître qu'il y ait jamais eu un lac. L'église est bâtie de telle façon, que nous y voyons des caves et des chapelles souterraines que les anciens ont appelées *cripta* ou *martyria*, où l'on mettait les reliques des martyrs comme elles y reposent encore aujourd'hui. Seulement qu'il eût fallu qu'ils eussent enterré les reliques des martys dans un lac, et il n'y a aucune apparence qu'ils eussent voulu se mettre en cette grande dépense, attendu qu'ils pouvaient choisir le lieu qui leur plairait, puisque c'était hors la ville et en la liberté de la campagne. L'acte de la fondation ou commencement du bâtiment fait par Sylvius, n'eut pas oublié de mettre que les fondemens reposaient sur un lac. »

Ainsi parlait le judicieux Catel, l'historien des comtes de Toulouse, dont la domination si féconde en gloire, en beaux faits d'armes, fut une époque de bonheur pour les peuples des provinces méridionales. Si je suivais ma première impulsion, je citerais mot pour mot le récit à la fois si naïf, si clair et si profond du premier chroniqueur qui sut débarrasser nos belles annales des poétiques mensonges des écrivains du moyen âge; mais je ne veux pas remplir les colonnes de la *Mosaïque du Midi* de citations hérissées de latin et de gaulois; les dissertations archéologiques sont trop froides, trop inanimées, pour trouver place dans un recueil spécialement consacré aux épisodes de l'histoire de nos belles provinces. On me pardonnera d'avoir transcrit quelques lignes d'un des premiers historiens de Toulouse; je

(1) Catel, *Histoire des Comtes de Toulouse*, page 179.

n'avais d'autre intention que de détruire une erreur d'autant plus invétérée, qu'elle devient de jour en jour plus populaire, et je ne sais pas s'il est permis de réfuter les vieilles croyances de nos pères; par le temps qui court, la poésie devient si rare, l'enthousiasme s'éteint si vite, que ce serait mal à moi de détacher une fleur de la brillante guirlande tressée par les générations qui nous ont précédés. D'ailleurs la basilique Saint-Sernin rappelle tant de glorieux souvenirs, qu'on doit la regarder comme l'arche sainte du pays Toulousain. Sous ces voûtes se sont accomplis les principaux actes de la nationalité méridionale, et on ne doit pas s'étonner que le peuple environne ce saint monument d'une vénération presque superstitieuse. Qui ne sait que l'origine de toutes les grandes choses se perd au milieu des ténèbres mystérieuses du merveilleux. Laissons donc au peuple les traditions du passé, et gardons-nous d'effacer nos poétiques légendes du grand livre de notre histoire languedocienne; ne détruisons pas le prestige : on ne cueille plus les roses quand elles ont perdu leurs parfums.

Bons habitans de l'antique cité de Toulouse, croyez, si vous le voulez, que votre basilique Saint-Sernin repose sur les fanges d'un lac; il n'en est pas moins vrai que votre église monumentale est consacrée par les reliques des saints martyrs, et que les siècles ont laissé sur ses murailles l'empreinte de la gloire de vos pères.

J'ai hâte de fermer mes vieux volumes; et, l'esprit exalté par de brillans souvenirs, j'arrive aux siècles poétiques de notre histoire méridionale.

Jetons-nous au milieu des grands événemens qui précédèrent la première croisade; nous sommes à une époque de régénération. L'Europe occidentale, après avoir long-temps sommeillé dans l'inaction, va se réveiller, et les puissans seigneurs prendront le glaive pour marcher à la délivrance du tombeau du Christ.

La dévotion d'aller à Jérusalem et dans la Terre-Sainte, le saint Sépulcre et les autres lieux sanctifiés par la vie, la passion et la mort de Jésus-Christ, était en usage depuis long-temps, lorsqu'un ermite, nommé Pierre, qui entreprit ce pélerinage vers la fin du XI[e] siècle, fut touché de voir les saints lieux au pouvoir des Mahométans, et les chrétiens du pays gémir sous la tyrannie des infidèles; il résolut aussitôt de travailler de toutes ses forces à les en délivrer; dans ce dessein, il alla trouver Siméon, patriarche de Jérusalem, et dans une conférence qu'ils eurent ensemble, ils projetèrent d'engager les chrétiens d'Occident dans cette entreprise. Ce patriarche écrivit sur ce sujet au pape et aux princes de l'Europe diverses lettres, que l'ermite rendit à son retour. Urbain II reçut en 1094, celle qui lui était adressée, et il se détermina d'autant plus volontiers à solliciter cette expédition (1), qu'Alexis Comnène, empereur de Constantinople, le pressait de lui procurer du secours contre les infidèles qui fesaient tous les jours de nouveaux progrès dans son empire. Le pape résolut donc de venir en France, et d'y prendre, dans un concile de, justes mesures pour l'exécution de ce projet, tandis que Pierre l'ermite parcourait différentes cours, et tâchait d'engager les princes à prendre les armes. »

Ce saint apôtre, l'imagination exaltée par tout ce qu'il avait vu dans son pélerinage à la Terre-Sainte, allait de ville en ville, le bâton à la main, la ceinture aux reins; comme les premiers disciples du Christ, il prêchait devant les grands de la terre et le menu peuple.

« Partez, s'écriait-il, partez, nobles chevaliers; n'entendez-vous pas un cri de détresse qui retentit au fond de l'Orient? Les infidèles oppriment vos frères; le tombeau du Christ est profané; Jérusalem, la cité sainte, est dans l'esclavage, comme au temps des rois de Babylone.

Le peuple s'attroupait autour de Pierre l'ermite, et bientôt l'enthousiasme devint général dans toute l'étendue du royaume de France; chacun promit avec serment de marcher à la conquête des saints lieux, et les chevaliers trouvèrent dans cette expédition avantureuse une occasion d'acquérir de la gloire et des *pardons*.

Le souverain pontife, instruit du succès qu'avaient obtenu ses prédications, passa les Alpes au mois de juillet 1095, arriva au commencement du mois d'août suivant à Valence, sur le Rhône, se rendit au Puy, où il célébra la fête de l'Assomption, et parcourut la province en attendant le jour marqué pour l'ouverture du concile de Clermont. Les plus puissans seigneurs de la Langue-d'Oc s'y trouvèrent réunis. Le comte de Toulouse, que de pressantes affaires retenaient en Provence, ne put y assister. Mais avant que la croisade fut publiée, il envoya des ambassadeurs pour annoncer aux pères du concile qu'il avait pris la croix, et que tous ses vassaux étaient prêts à partir pour la Terre-Sainte.

« Raymond de Saint-Gilles, notre seigneur, dirent les ambassadeurs, est prêt à faire part de ses richesses à ceux qui n'ont pas de bien, et il ne refusera ni son secours ni son conseil à ceux qui voudront s'engager dans cette sainte expédition. »

Urbain II, avant de congédier les pères du concile de Clermont, chargea les évêques de prêcher la croisade aux peuples de leurs diocèses. On ne saurait comprendre, dit Baldric dans *son Histoire de Jérusalem*, combien grand fut le nombre de ceux qui sacrifièrent leur repos et leur vie à la délivrance des lieux saints. L'empressement fut tel, que plusieurs dames voulurent suivre leurs maris dans cette expédition. Elvire, comtesse de Toulouse, fut de ce nombre. Il y eut même plusieurs religieuses qui, par une dévotion mal entendue, quittèrent leurs cloîtres et s'exposèrent à tous les dangers d'un si long voyage.

Le souverain pontife, après le concile de Clermont, qui finit le 28 novembre 1095, résolut de parcourir les provinces voisines pour ranimer encore par sa présence l'enthousiasme des nouveaux soldats du Christ. De toutes les villes du Midi, Toulouse était alors la plus importante, et par le nombre de ses habitans, et par l'influence qu'elle exerçait sur les pays de la Langue-d'Oc. Urbain II n'eut pas plutôt visité les diocèses du Limousin, du Poitou et de la Guienne, qu'il partit de Bordeaux vers la fin d'avril, et se mit en marche vers la capitale des Raymond.

Le sixième jour du mois de mai 1096, plusieurs chevaliers et hommes d'église arrivèrent à Toulouse et se rendirent au Château Narbonnais où Raymond de Saint-Gilles tenait alors sa cour.

Seigneur, dit Raimbaud, comte d'Orange, demain

(1) *Histoire de Languedoc*, tom. II, p. 286 - 287.

notre saint père le pape Urbain II arrivera dans votre bonne ville de Toulouse.

— Béni soit celui qui vient au nom du seigneur, répondit Raymond. Il trouvera ici l'élite des seigneurs de la Langue-d'Oc qui attendent impatiamment le jour du départ pour la Terre-Sainte.

— Quels sont les noms des nobles paladins qui se sont enrolés dans la milice de Jésus-Christ? dit Isarn, évêque de Toulouse.

Raymond de Saint-Gilles se tourna vers un jeune homme revêtu d'une robe de clerc, et qui tenait entre ses mains des parchemins armoiriés.

— Raymond des Agiles, mon chapelain, lui dit-il, lisez les noms de nos bons vassaux qui ont prêté serment de suivre notre bannière.

Le chapelain déroule le large vélin et lut à haute voix :

— Ont juré de suivre en Palestine Raymond de Saint-Gilles leur souverain, nobles et puissans seigneurs,

Isarn, comte de Die; Raymond de Pelet; Guillaume, comte de Forêts; Guillaume, comte de Clermont, fils du noble Robert, comte d'Auvergne; Gérard, fils de Guillaubert, comte de Roussillon; Gaston, vicomte de Béarn, et Centulle son fils; Guillaume Amanjen d'Albret; Raymond I, vicomte de Turenne; Raymond, vicomte de Castillon....

— Assez, assez, s'écria l'évêque Isarn; je vois maintenant que la voix du souverain pontife a trouvé des échos dans nos provinces méridionnales. Demain, lorsqu'il entrera dans la ville de Toulouse, je lui dirai: Très saint père, la bannière de Raymond de Saint-Gilles flottera bientôt sur les murailles de Jérusalem.

— Oui, mon père, s'écria Raymond qui ne pouvait plus maîtriser l'élan de son enthousiasme : je jure par les plaies du Christ de mourir à la peine, si je ne puis chasser les infidèles de Jérusalem.

Les chevaliers qui s'étaient rangés autour de Raymond pour entendre les paroles de Guillaume d'Orange, messager du souverain pontife, prêtèrent tous le même serment, et passèrent la nuit à *deviser* sur la glorieuse expédition qu'on allait entreprendre.

Le lendemain, Raymond de Castelnau, viguier de la ville de Toulouse, le vicomte Adémar, à la tête des principaux seigneurs du pays toulousain, l'évêque Isarn suivi des hauts dignitaires de son église, se dirigèrent vers la porte d'Arnaud-Bernard pour recevoir le souverain pontife qui venait de Bordeaux. Vers le milieu du jour, on entendit de grands cris, et on vit une multitude innombrable qui se prosternait pour recevoir la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ.

Urbain II fut harangué à la porte par l'évêque de Toulouse qui le conduisit à la cathédrale, où on chanta des hymnes d'allégresse pour remercier le ciel de ce que le saint-père avait daigné visiter le capitale de la Langue-d'Oc. Raymond de Saint-Gilles le reçut dans son palais avec de grandes démonstrations de respect et de joie; pendant toute la nuit, le souverain pontife et le comte s'entretinrent sur la croisade, et se communiquèrent les nouvelles qu'ils avaient reçues d'Orient. Urbain II, touché de l'enthousiasme de Raymond de Saint-Gilles, lui promit de consacrer, avant son départ, l'église Saint-Sernin qui n'était pas encore terminée.

Trois jours suffirent à peine pour les préparatifs de cette auguste cérémonie à laquelle Raymond de Saint-Gilles invita ses vassaux.

Le vingt-troisième jour du mois de mai 1196, le saint-père était de retour de l'abbaye de Moissac où il avait passé quelques jours. Le lendemain il fit publier par les consuls de la ville de Toulouse qu'à dix heures du matin, commencerait la cérémonie de la consécration de la basilique Saint-Sernin. Bien grande fut la multitude de chevaliers et de nobles dames, de bourgeois et de menu peuple. Les habitans des villes voisines étaient accourus pour recevoir la bénédiction du souverain pontife et vénérer les reliques de Saint-Saturnin.

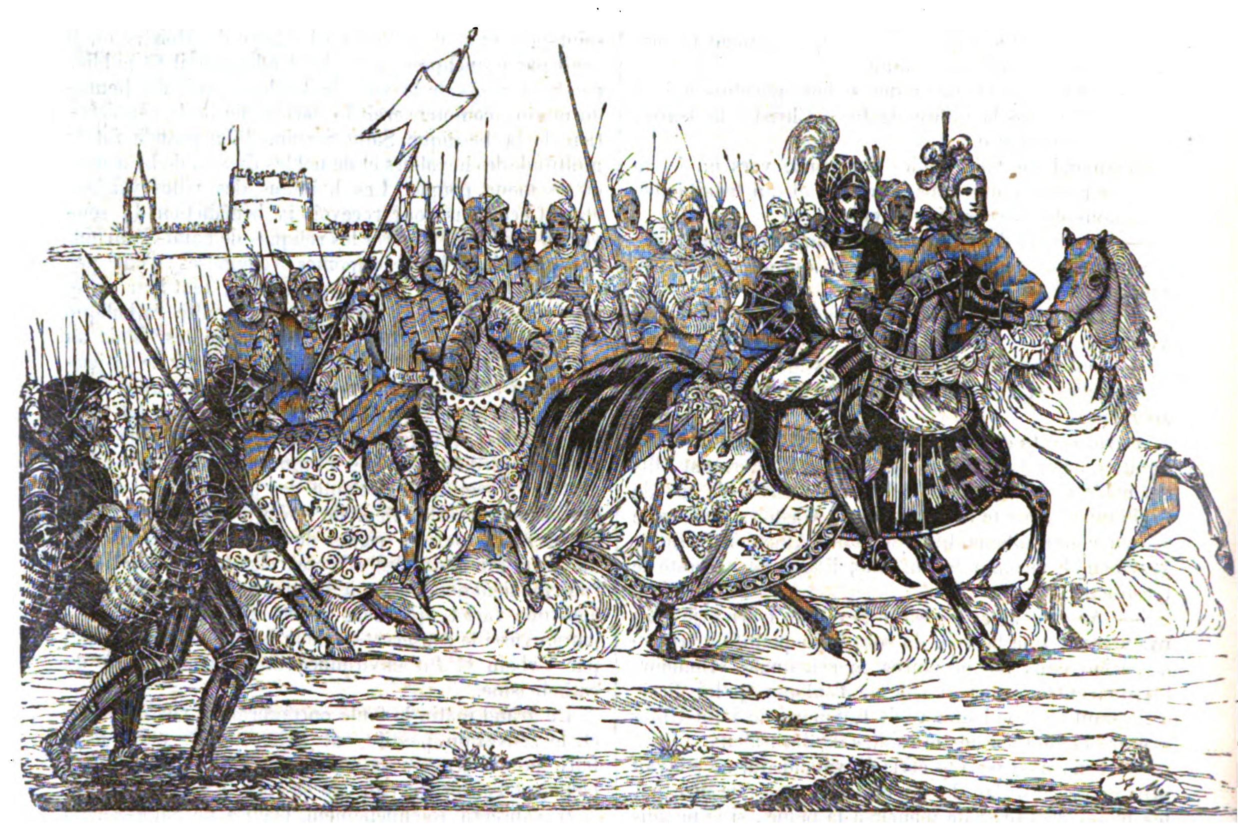
Aujourd'hui les cérémonies religieuses n'ont pas encore perdu toute leur magnificence, tout leur prestige céleste, et les grandes fêtes du culte catholique sont encore les plus belles de nos solennités. Mais au XIIe siècle, lorsque la foi était dans la fleur de la jeunesse, la consécration d'une basilique était un événement que les habitans d'une ville consignaient dans leurs annales. La diversité de costumes, les robes moirées des cardinaux et des évêques, les chasubles des prêtres, l'armure étincelante des hauts-barons et des chevaliers, les robes fleur de lysées des grandes dames, en un mot, tous les signes distinctifs qui établissaient une barrière entre les diverses classes de la société, contribuaient puissamment à donner aux fêtes de la religion une variété que nous chercherions en vain de nos jours. Aussi la consécration de la basilique Saint-Sernin par Urbain II fut environnée de toute la pompe du catholicisme.

De grand mâtin le foule encombrait la rue du Taur, et le souverain pontife eut beaucoup de peine à se faire jour à travers la multitude qui se jetait à ses pieds, et baisait les pans de sa robe.

Il consacra solennellement l'église de Saint-Sernin nouvellement rebâttie; il fut assisté dans cette cérémonie par les archevêques ou évêques, entre autres Bernard, archevêque de Tolède, et Gautier, évêque d'Albi. On avait élevé depuis peu de temps un autel et une chapelle en l'honneur du premier apôtre de Toulouse. Urbain II consacra lui-même cet autel, et y mit une partie de la tête du saint martyr. Raymond de Saint-Gilles, présent à cette cérémonie, déclara publiquement qu'à l'avenir l'église de Saint-Sernin serait entièrement libre, et par un acte authentique, il renonca au droit qu'il avait sur une partie de la cire qu'on y offrait, avec recommandation expresse à ses successeurs de ne jamais exiger ce tribut.

« Dans le nouveau bâtiment de l'église, disent les religieux de Saint-Maur (1), on laissa le corps de saint Sernin dans le même tombeau de marbre ou saint Exupère, évêque de Toulouse, l'avait inhumé au commencement du Ve siècle, lorsqu'il le transfera de l'oratoire du *Taur* dans l'ancienne église dédiée sous son invocation, et qu'il avait fait achever. Ce corps demeura ainsi sous terre, dans le chevet de l'église, devant le chœur des chanoines, avec plusieurs autres corps saints jusqu'en 1258; alors on le transféra avec le tombeau où il était renfermé, dans une chapelle voûtée et isolée qu'on avait fait construire en forme de mausolée der-

(1) *Histoire générale de Languedoc.*



RAYMOND DE SAINT-GILLES ET SES BARONS.

rière le grand autel, sur un plan hexagone. On mit le tombeau au milieu de la chapelle, et on en tira, en 1284, les sacrés ossemens du saint, pour les enfermer dans une châsse d'argent qu'on plaça au-dessus (1). On montait à ce mausolée par deux degrés de chaque côté des collatéraux qui étaient autour du chœur. Les six côtés étaient fermés en dehors par une grille de fer et avaient chacun une toise de longueur. La châsse représentait en relief l'extérieur et le clocher de l'église Saint-Sernin.

II.

RAYMOND DE SAINT-GILLES SET ES BARONS.

Urbain II ne séjourna pas long-temps à Toulouse après la consécration de l'église Saint-Sernin; sa présence était nécessaire pour ranimer le courage des chevaliers languedociens, et les exciter à marcher à la conquête de la cité sainte sous la bannière de Raymond de Saint-Gilles. Le 11 juin, le souverain pontife était à Carcassonne, où il officia solennellement le lendemain dans la cathédrale, et bénit les matériaux qu'on avait rassemblés pour la construction commencée depuis long-temps.

(1) Voir dans la *Mosaïque du Midi*, 1re année, page 3 : le tombeau de Saint-Sernin.

Pendant qu'Urbain continuait ainsi sa route dans la province, Raymond de Saint-Gilles sa préparait à son voyage en Orient par divers actes de piété et de religion. Peu de temps avant son départ, est-il dit dans les actes de l'ordre de Saint-Benoît, le noble comte se rendit en pélerinage à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, pour implorer le secours de saint Robert, son protecteur. La dévotion singulière qu'il avait envers ce saint le porta à demander la tasse dont il s'était servi pendant sa vie; après l'avoir obtenue, il la porta toujours sur lui, ainsi que plusieurs autres reliques qu'il conservait dans la chapelle.

Raymond de Saint-Gilles alla ensuite au pays; et, s'étant prosterné devant la statue de la Vierge, il déclara en présence de tout le clergé que, pour réparer les torts qu'il avait faits à l'abbaye de Saint-Gilles, il donnait à l'église du Puy plusieurs villages voisins, à condition qu'on célébrerait tous les ans la fête de saint Robert, et qu'on ferait brûler continuellement dans l'église du Puy un cierge devant l'image de la Vierge,

et qu'on y réciterait tous les jours, pour lui, une oraison durant et après sa mort.

Ainsi se préparait pour la glorieuse expédition de la croisade, le noble et puissant Raymond de Saint-Gilles; il parcourait ses vastes domaines, et, à sa voix, ses vassaux se hâtèrent de se ranger sous les drapeaux du Christ. Il séjourna quelque temps à Saint-Gilles, et confirma dans le chapitre, en présence de toute la communauté, l'abandon qu'il avait déja fait plusieurs fois de ses droits sur la ville et les terres de l'abbaye.

— Mon père, dit Raymond à son chapelain, maintenant je crois avoir assez fait pour obtenir de Dieu la rémission de tous mes péchés.

— Vous êtes soldat du Christ, répondit Raymond des Agiles; les hommes et les anges ont maintenant les yeux fixés sur la glorieuse bannière de Toulouse.

— Je jure par les plaies du Sauveur des hommes, s'écria le comte, d'arborer le premier mon drapeau sur les remparts de Jérusalem.

— La carrière est ouverte, seigneur; les chrétiens de la Palestine vous tendent les bras; ils appellent à grands cris leur libérateur; ne perdez pas un seul instant; car bientôt votre nom sera grand parmi les hommes, et votre nom brillera de tout l'éclat d'une gloire immortelle!

— Jérusalem! Jérusalem! s'écria Raymond de Saint-Gilles dans un transport d'enthousiasme, je chasserai de tes murailles sacrées le sarrasin profanateur!

— Je vous suivrai, seigneur; je serai le témoin de tous vos faits d'armes, et j'en transmettrai le souvenir à la postérité.

— Vous serez l'historien de la croisade, mon chapelain; mieux que les plus habiles clercs de la Provence et de la Langue-d'Oc, vous savez deviser sur les exploits et la courtoisie des nobles chevaliers. Vous viendrez avec nous, Raymond des Agiles, et le comte de Toulouse, votre seigneur, vous récompensera magnifiquement.

— Ne voulez-vous pas revoir encore votre bonne ville de Toulouse, seigneur?

— Je partirai demain pour faire mes adieux aux fidèles consuls et bourgeois de la capitale de la Langue-d'Oc. Je veux d'ailleurs que l'évêque Isarn bénisse ma bannière dans la basilique Saint-Sernin.

De grand matin le noble comte sortit de la ville de Saint-Gilles aux acclamations du peuple, et ne s'arrêta qu'à Montpellier.

» Il alla se mettre à la tête des croisés (1) qui s'étaient rassemblés au nombre d'environ cent mille hommes, tant de ses vassaux, goths, provençaux, acquitains, que des peuples de Gascognee et des provinces voisines. Aymar, évêque du Puy, légat du Saint-Siège, se rangea sous ses drapeaux et ne le quitta jamais, non plus que Guillaume d'Orange, lieutenant de ce prélat ou vice-légat. L'évêque d'Apt voulut aussi être du voyage. Raymond de Saint-Gilles se vit ainsi le chef de tous ceux qui avaient pris la croix dans les provinces méridionales du royaume, depuis *les Pyrénées jusqu'aux Alpes.* La principale force de cette armée et des autres milices qui partirent pour la croisade, consistait en cavalerie pesamment armée et composée seulement de nobles ou de gentilshommes, qui ne combattaient qu'à cheval, armés de casques, de cuirasses, d'épées, de boucliers et de lances : le reste consistait en infanterie qui se servait d'arcs et de flèches. »

Les chefs de cette grande armée se rendirent tous à Toulouse pour assister à la bénédiction des drapeaux, qui devait avoir lieu dans la basilique Saint-Sernin.

Au jour marqué, le peuple se pressait en foule sur les places publiques; bourgeois et manans, transportés d'un enthousiasme plus qu'humain, répétaient à grand cris:

— Jérusalem! Jérusalem! *Dieu le veut! Dieu le veut!* en Orient! en Orient!

Isarn, évêque de Toulouse, et dix autres prélats des villes voisines se rendirent processionnellement à Saint-Sernin pour faire les préparatifs de la cérémonie. La basilique étincelait de flambeaux; un nuage d'encens s'élevait sous les voûtes, et le silence du temple était interrompu de temps en temps par les chants des religieux qui psalmodiaient les hymnes du roi prophète. Des estrades recouvertes de velours avaient été préparées pour les principaux gentilshommes, et un dais formé de draperies rouges, aux armes de Toulouse, était destiné au comte Raymond et à la comtesse Elvire son épouse.

Tout-à-coup le son des trompettes retentit à la grande porte de la basilique, et les prêtres purent entendre le peuple qui s'écriait:

— Vive Raymond notre glorieux seigneur! bénédiction du ciel au chef de la croisade!

Isarn qui priait depuis long-temps devant le grand autel sur lequel étaient exposées les reliques de Saint-Sernin, se tourna vers les prélats et leurs religieux.

— Mes frères, leur dit-il, allons au devant du soldat du Christ; ouvrons les portes du sanctuaire à l'élu du seigneur.

On ouvrit la grande porte, et le comte Raymond entra suivi de son épouse. Isarn leur présenta l'eau bénite et son anneau épiscopal à baiser.

— Entrez, seigneur, dit-il au comte; ce temple est la maison de Dieu.

— Et je viens implorer sa grace pour le succès de la croisade, répondit Raymond de Saint-Gilles.

La foule se précipita sur les pas des gentilshomes qui environnaient le comte, et l'église retentit bientôt des cris d'allégresse, des saints cantiques, par lesquels le peuple et les seigneurs témoignaient leur enthousiasme.

Arrivé à la porte du sanctuaire, Raymond s'agenouilla pour recevoir la bénédiction des prélats, puis il entra pendant que les religieux psalmodiaient en chœur.

Nisi Dominus ædificaverit domum, frustrà vigilat qui custodit eam.

— Oui, noble seigneur, s'écria l'évêque Isarn, celui qui ne met pas son espoir en Dieu périra. En vain vous iriez en Orient pour délivrer nos pères de l'esclavage, si le Dieu des armées ne donnait la force à votre bras, vous verriez vos espérances s'évanouir.

— Soldat du Christ, s'écria Raymond de Saint-Gilles du haut de son trône, c'est de lui seul que j'attends le courage et la victoire. Comme Judas Macchabée, je suis

(1) *Guillaume de Malmesbury.* liv. 4, chap. 2. *Raymond des Agiles*, c. pag. 173. Marla, *Histoire du Béarn*. liv. 5, chap. 6. *Histoire de Languedoc*, tom. 2, pag. 296.

venu au temple implorer le Dieu fort, le Dieu puissant, le Dieu qui glorifie le faible et humilie le superbe.

Dieu le veut! Dieu le veut! s'écrièrent tous les assistans émus jusqu'aux larmes par les paroles de Raymond de Saint-Gilles.

— Je vais bénir les bannières des braves, dit Foulques en montant à l'autel.

Il y eut un moment de ce silence solennel et religieux qui exalte notre imagination lorqu'il nous est donné d'assister à un grand événement. Les chevaliers bardés de fer baissèrent leurs lances en signe de respect, et s'inclinèrent profondément.

— Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et marquis de Provence, s'écria Isarn, promets-tu avec serment de mourir pour le triomphe de la foi?

— Je le jure par les plaies du Christ, répondit le comte.

— Et vous, chevaliers de Provence et de la Langue-d'Oc, voulez-vous obéir au noble comte Raymond, chef de la croisade?

— Nous jurons tous de marcher à la conquête du tombeau du Christ, répondirent les chevaliers en élevant le fer de leurs lances vers le ciel.

— Dieu des armées, Dieu de la victoire, dit Isarn, je vais bénir en ton nom les intrépides chevaliers qui sont maintenant tes soldats.

— Chevaliers, déployez vos bannières, s'écria Raymond de Saint-Gilles.

Et au même instant l'église fut pavoisée de drapeaux de diverses couleurs. Jamais *pennons* plus nombreux, ni plus étincelans, n'avaient flotté dans le temple de Salomon, lorsque les fiers héros de la tribu de Juda prenaient les armes pour exterminer les Amalécites ou les innombrables légions venues par Babylone la Superbe.

« Tous les meilleurs critiques, disent les religieux bénédictins (1), rapportent à l'expédition des croisades l'origine des armoiries; ils prétendent que les chevaliers rassemblés de toutes les provinces de l'Europe, ne pouvant se connaître entre eux, parce que les casques cachaient leurs visages, ils mirent pour se distinguer certains signes ou figures sur leurs cottes d'armes, leurs drapeaux, leurs boucliers et les caparaçons de leurs chevaux. Un auteur contemporain rapporte en effet que les drapeaux des seigneurs croisés étaient de *diverses couleurs*, de même que leurs boucliers; que les uns étaient couleur d'or, les autres verts, rouges et blancs. Il paraît donc qu'on doit rapporter à cette époque l'origine des armoiries des comtes de Toulouse, qui étaient une croix *clochée, vidée et pommelée*, et que Raymond de Saint-Gilles, l'un des premiers chefs de la croisade, prit ce symbole sacré comme une marque de la part qu'il avait à cette expédition. Outre que nous savons que le comte avait alors un sceau, on peut se fonder d'ailleurs sur le témoignage d'un célèbre critique, qui prouve que la croix que les comtes de Toulouse portaient dans leurs armes, est semblable à celle que le grand Constantin éleva dans le marché de Constantinople, et à celle qu'il avait vue au ciel lorsqu'il combattait Maxence, et qui était garnie de petites pommes aux extrémités. Raymond de Saint-Gilles qui fut le principal de tous les princes qui se croisèrent en 1195, pour aller combattre pour les intérêts de Jésus-Christ, prit donc pour ses armes le même symbole qui rendit Constantin victorieux des ennemis de la foi. »

— Chevaliers, s'écria le noble comte, en tendant les bras vers les intrépides gentilshommes rangés autour de son trône, dans les jours du danger vous reconnaîtrez ma bannière à cette croix.

— *In hoc signo vinces*, dit Isarn, en bénissant le drapeau du chef de la croisade.

Au même instant les barons, les gentilshommes, les chevaliers attachèrent à leurs bannières un signe distinctif, et les tinrent élevées au-dessus de leurs têtes pendant que l'évêque de Toulouse les bénissait au nom du Dieu des armées. La comtesse Elvire, prosternée à côté de Raymond, son époux, priait dans un saint recueillement, et prêtait à peine l'oreille aux cris de joie qui retentissaient dans la basilique; elle se leva tout-à-coup; et, se tournant vers les nobles damoiselles qui lui avaient servi de cortège, elle leur dit :

— Vierges de Toulouse, chantez en ce moment solonnel, répétez les hymnes du Seigneur.

Un profond silence s'établit en peu de temps dans l'enceinte sacrée; la jeune Esclarmonde de Roaix releva le voile blanc qui couvrait son front, et chanta d'une voix aussi douce que craintive :

— Le jour du Seigneur est venu; les braves d'Occident ont tiré le glaive; les infidèles tremblent déja dans la ville sainte. Réjouis-toi, noble cité de Toulouse, car tes enfans ont ceint l'épée pour le triomphe de la croix, et vous, beaux et jeunes chevaliers, précipitez-vous dans la carrière, suivez le noble comte Raymond; l'ange de la victoire le conduira par la main, et les peuples de l'Orient répèteront son nom avec vénération pendant plusieurs siècles. L'étoile de Jacob brillera de nouveau dans le ciel de Jérusalem. Livre ton cœur à la joie, ô mère des prophètes; cité sainte, berceau sacré des mystères du christianisme, sèche tes larmes, car voici venir un peuple libérateur!

Isabelle de Gardouch, Ermengarde de Villeneuve, Mathilde de Varagnes, chantèrent tour-à-tour, et l'ardeur chevaleresque des guerriers de la croisade se changea bientôt en extase. Plus d'un gentilhomme attacha à sa bannière l'écharpe de la damoiselle de ses pensées; et, dominés par le triple enthousiasme de la religion, de la gloire et de l'amour, les croisés demandèrent à grands cris la faveur de partir les premiers.

— Dans huit jours nous sortirons de Toulouse, enseignes déployées, s'écria Raymond; que chacun de vous se tienne prêt pour le grand voyage.

Avant son départ, Raymond de Saint-Gilles laissa l'administration de tous ses états à Bertrand, son fils du premier lit, parce qu'il avait fait vœu de mourir en Palestine. Elvire de Castille le suivit dans cette expédition; la grande armée partit enfin dans les derniers jours du mois d'octobre 1096; Raymond de Saint-Gilles, à la tête des chevaliers du pays toulousain, passa les Alpes, et entra dans la Lombardie. Il traversa plusieurs provinces toujours harcelé par des nations barbares; Alexis Comméne, empereur d'Orient, suscita quelques obstacles aux chrétiens qui arrivèrent enfin en Palestine, où la bannière de Saint-Gilles devint le signal du ralliement et de la victoire.

Hyppolite Vivier.

(1) *Histoire générale de Languedoc.* — Du Cange, *Dissertation 4, sur l'Histoire de saint Louis.*



XAVIER SIGALON.

Dans cette lutte éternelle de l'intelligence aux prises avec la misère s'est rencontré, parmi tant d'autres, l'artiste éminent dont nous allons raconter la vie. Lui aussi, il s'est vu comprimer dans l'élan de son imagination par ce sentiment horrible qui pèse tant à la nature, qui l'affaisse, qui la dégrade, qui l'anéantit : le sentiment de la faim. Lui aussi, que son génie emportait dans les hautes sphères de la peinture, il a été tenté souvent de restreindre sa pensée, d'abandonner les grands ouvrages, de descendre de l'art au métier, et de substituer au genre historique, si couteux et si chanceux, la peinture de commerce toujours si sûre et si lucrative. Mais c'était un de ces hommes rudes d'énergie, carrés par la base, qui ne se laissent pas ébranler facilement, et qui, de leur conscience et de leur volonté, se font un bouclier pour résister au présent et un glaive pour conquérir l'avenir. Quels que fussent les besoins de l'heure présente, il ne consentit jamais à réduire les proportions de son talent, et à travailler pour la mode, quand il se sentait de force à travailler pour la gloire. Dans sa dignité sauvage, il aimait mieux s'enterrer en bloc que de se vendre en parcelles à des marchands. On le vit, après de beaux succès, s'enfuir de Paris, où sa misère augmentait avec sa réputation, pour s'en aller obscurément faire des portraits dans son pays ; et c'est au milieu de ses humbles travaux qu'un ministre, ami des arts, vint le prendre, pour le transporter dans la chapelle Sixtine, à Rome, où il mourut en face de Michel-Ange dont on ne verra plus le chef-d'œuvre désormais, sans prononcer en même temps le nom de

Xavier Sigalon, né à Uzès, 1788, mort à Rome, 1837.

C'était le fils d'un pauvre maître d'école qui, chargé de famille, et manquant d'écoliers, fut obligé d'émigrer à Nîmes, avec ses huit enfans, pour exercer sa profession dans des conditions plus avantageuses. Xavier fut envoyé à l'académie ; et son père, témoin de ses progrès rapides, se fesait une grande fête de songer qu'il pourrait bientôt s'adjoindre ce cher fils, pour ajouter une branche de plus à l'enseignement de sa maison. Mais celui-ci, une fois qu'il eut remporté le premier prix dans tous les degrés de l'académie, passait son temps à errer parmi les monumens romains qui l'entouraient, et à dévorer toutes les gravures de goût antique qu'il rencontrait. De se renfermer dans l'école de son père pour faire faire des lignes à des marmots, et leur tailler des crayons, il l'essayait bien quelquefois : mais il lui fallait bientôt sortir pour s'en aller admirer la Maison Carrée, rêver dans les Arênes, et s'oublier parmi les cartons de la bibliothèque de la ville.

C'est ainsi que Xavier prit cette tournure mâle d'esprit, qu'il contracta cette sévérité de pensée dont ses compositions si graves portent toutes l'empreinte.

Cependant, il avait dix-huit ans, et il ne savait pas encore monter une palette, et tenir une brosse ; l'estompe ne lui suffisait pas, et il avait mis dans ses calculs d'être dans l'avenir autre chose qu'un maître de dessin : il voulait peindre à l'huile, faire de la couleur, couvrir de grandes toiles. Mais quoi ? il n'y avait pas de peintre à Nîmes pour lui enseigner les procédés matériels de l'art. Souvent il fut tenté de s'expatrier pour s'en aller, sans argent, à Paris, frapper à la porte de quelque atelier célèbre et y mériter une place à force de zèle et de travail ; mais avec une âme très-forte, il avait dans les manières une insurmontable timidité qui lui fesait craindre, loin d'être acceuilli comme un élève, qu'on ne le traitât en mendiant et en vagabond. Heureusement qu'un peintre de l'école de David, le frère de Monrose de la comédie française, vint s'établir à Nîmes. Ce n'était pas un maître, mais un bon professeur, connaissant bien les règles, ayant des principes excellens, un de ces hommes précieux chez qui le savoir tient lieu de talent et qui sont admirables pour former le jugement d'un élève, ce qui n'est jamais pour gâter quelque chose à son génie, quand il en a.

Xavier s'empara de cet homme ; il l'accapara, il le circonvint, pour lui faire dévoiler tous les mystères de la peinture : l'empâtement des couleurs, la gamme des tons, l'harmonie des nuances, la science de la perspective ; et, au bout de deux ans, il fut capable de brosser très convenablement un tableau d'église ; même il avait une idée très nette de la composition selon les maîtres : il balançait bien les lignes, il avait l'entente et le goût de l'arrangement ; ce n'était pas pour rien qu'il avait tant étudié les gravures de Raphaël et du Poussin. Aussi les églises de Nîmes vinrent à lui, et il reçut des commandes assez nombreuses, pour vivre d'abord et aider sa famille, et se faire un nom qui courait déjà par la ville avec quelque célébrité. Mais l'ambition de Xavier ne pouvait se contenter de si peu ; il voulait s'abreuver aux grandes sources de la peinture, et, à présent qu'il tenait le métier, et qu'il avait l'instinct de l'art, il lui fallait approfondir l'exécution des chefs-d'œuvre, d'autant qu'il touchait aux dernières années de sa jeunesse, et qu'il ne pouvait attendre d'avoir trente ans et des habitudes prises pour entrer dans des études nouvelles. Paris était donc son projet de tous les jours, son rêve de toutes les nuits. Il avait un petit pécule qu'il eut voulu fort arrondir des privations extrêmes qu'il s'imposait ; mais, hélas ! depuis tantôt trois ans qu'il y travaillait, vivant de rien, et distribuant son pauvre bénéfice, moitié pour sa famille, moitié pour ses chères épargnes, c'est à peine s'il atteignait le chiffre de 1,500 francs. N'importe 1,500 francs et sa volonté, voilà de quoi acheter Paris, il va partir. Il dit adieu à sa vieille mère qui pleure, et qui ne comprend pas qu'on aille si loin chercher la gloire et les chefs-d'œuvre, quand on est le premier peintre de Nîmes, et qu'on a un tableau signé de son nom dans chaque église de la ville ; et sa mère croyait encore le tenir dans ses bras, qu'il était déja parti. C'était dans l'année 1817, il avait vingt-neuf ans.



XAVIER SIGALON.

Le moment n'était pas mal choisi : la peinture commençait à s'éloigner de la tradition de l'Empire que le génie homérique de Gros n'avait pu sauver de la raideur sculpturale de l'école de David; et Xavier sentit si bien le mouvement de réforme qui se préparait, qu'étant déja entré dans l'atelier de Pierre Guérin, un des classiques les plus aveugles et les plus obstinés de ce temps, il le quitta au bout de six mois. Il s'en alla tout droit au Musée qui venait de restituer à l'invasion tant de richesses qu'il tenait du droit de la guerre, mais qui n'en était pas moins encore le premier Musée du monde pour l'universalité des grands maîtres. Notre peintre n'en sortait pas; pendant deux ans, il venait là, tous les jours, passant des heures entières, comme un courtisan dans une assemblée de rois, allant du Titien à Rubens, de Rembrandt au Tintoret, car il admirait surtout les coloristes, lui qui, pourtant ne devait pas se faire admirer par la couleur.

Ces deux années d'études avaient épuisé toutes ses ressources à peu près. Il était temps qu'il songeât à prendre rang dans la peinture, et qu'il produisit un ouvrage où il put attacher son nom. Comme essai, il fit la *Courtisane;* succès enlevé, il fut désormais Sigalon.

Ce tableau dont tout le monde connaît la gravure, est plein de grâce et d'originalité. C'est une belle et blonde jeune fille, dont la bouche est perfide et le regard in-

génu. Un homme de figure débonnaire étale à ses yeux un écrin brillant dont il veut embellir cette chair vendue ; et, tandis qu'il admire les traits de la courtisane composés d'une douce hypocrisie d'amour, celle-ci fait tenir par derrière, sous la protection d'une négresse, sa *dame de compagnie*, une lettre à un beau jeune homme. Il y a dans cette scène une finesse et une convenance admirables, et l'exécution vaut la composition. Les épaules blanches et grasses de la courtisane sont d'un modelé délicieux ; la tête de la négresse dans la demi-teinte est d'un ressort parfait, et toute la toile est brossée avec un empâtement et une vigueur de maître.

Le ministère acheta ce tableau qui fut placé au Luxembourg, ce Panthéon des peintres vivans, et Sigalon, enthousiasmé de cet honneur, se hâta de profiter de l'inspiration qui résulte toujours de l'enthousiasme pour employer à un second ouvrage l'argent que lui avait valu le premier. Au Salon suivant, il exposa sa *Locuste* qui, le second jour de l'exposition, fut achetée au prix de 6,000 francs par M. Jacques Laffitte, à qui les beaux-arts et la littérature doivent une belle couronne, lui que l'intelligence pauvre n'est jamais allé voir sans revenir les mains pleines. De chez M. Laffitte, la *Locuste* cette œuvre grandiose et terrible qui avait rempli tout Paris d'admiration, est passée dans le musée de Nîmes ; la mère adoptive de l'auteur ne pouvant avoir les cendres de son fils, a voulu du moins revendiquer sa première gloire.

Sigalon, après sa *Locuste*, compta parmi les peintres les plus remarquables de Paris ; cette réputation qu'il avait tant rêvée, le couvrait de son premier éclat, et, quoique son existence fut encore précaire, il se croyait sauvé de l'indigence ; il était heureux. Il était descendu de sa mansarde, et avait pris un atelier où il pouvait travailler à l'aise, se déployer sur une vaste toile, et donner à ses travaux toute la latitude de son imagination. Cherchant un sujet à la hauteur de sa pensée, il s'arrêta sur une des scènes les plus dramatiques de l'Écriture-Sainte : *le Massacre des enfans de la race royale, par Athalie* ; et il fit un tableau immense où il y avait plus de trente grandes figures qui lui avaient coûté 7,000 francs de modèles, et plus de deux années de travail ; il l'exposa, hélas ! ce fut une chûte. La couleur, évidemment mauvaise, lui fut reprochée dans des critiques amères qui ne voulurent pas lui tenir compte des éminentes qualités de composition et de dessin qu'on pouvait distraire de l'effet général. Quel coup de foudre pour Sigalon ! Il remporta sa toile, il la roula dans un coin, et quand il eut bien réfléchi sur l'inconstance de la renommée, il s'aperçut qu'il avait faim. Il n'en avait pas encore fini avec la misère ; et maintenant elle lui semblait d'autant plus hideuse, que, après deux succès éclatans, elle lui arrivait comme un déshonneur. Il écrivit à Nîmes qui ne désespéra pas de lui, et qui le releva de sa chûte, en lui commandant un tableau d'église, meilleur que ceux qu'il fesait si bien, quand il n'était encore que Xavier le fils du maître d'école. Le *Baptême du Christ* n'était pas terminé que le gouvernement ne voulant pas rester en arrière de la munificence d'une ville de province, lui demanda deux nouveaux ouvrages, le *Christ en croix* et la *Vision de Saint-Jérôme*, qui parurent à l'exposition de 1831. C'étaient deux belles et grandes pages que le public admira ; mais, pour la critique, Sigalon resta sous le coup de son *Athalie*. Un seul journal, *l'Artiste*, protesta en ces termes contre l'injustice des feuilletons :

« Nous nous étonnons de l'espèce de dédain avec lequel les journaux ont traité M. Sigalon ; à peine lui ont-ils accordé quelques mots. Ce peintre éminemment novateur partage avec M. Delacroix l'honneur d'avoir donné le mouvement à la réforme, et si son jeune rival s'est quelquefois laissé entraîner à des écarts que la fougue de son génie ne lui laisse pas réprimer, lui du moins toujours sévère et consciencieux, nourri de l'étude profonde des anciens, lui, dis-je, n'a-t-il jamais mérité ce reproche. Serait-ce donc, nous ne dirons pas sa supériorité sur son antagoniste, mais l'avantage qu'il a de moins prêter à la critique, qui lui aurait valu cette indifférence ? Ces motifs m'ont fait particulièrement jeter les yeux sur les ouvrages de M. Sigalon. Quoique les partisans du classique n'aient rien épargné, au dernier Salon, pour le décourager par une âcreté de critique que les passions de parti peuvent à peine justifier, il a trouvé en lui assez de force pour leur résister, et sans rien abandonner de sa *manière*, il a produit, cette année, deux grands ouvrages qui donnent la mesure d'un talent supérieur.

Dans son *Christ en croix*, il a pris le moment où Jésus, prêt à expirer, recommande les hommes à son père. Au pied de la croix, la Vierge est évanouie, la tête appuyée sur les genoux de la Madelaine qui la soutient du bras gauche, et élève le bras droit vers le divin Sauveur, comme pour implorer son secours. Près de ce groupe, une femme témoigne son effroi en regardant la Vierge ; et, appuyé contre la croix, saint Jean debout, les bras abattus, les mains jointes, les yeux levés vers son maître, est abîmé de désespoir. Il y a dans l'ensemble de cette scène un sentiment de tristesse et tout à la fois un grandiose qui vous pénètre et vous exalte. C'est bien un Dieu qui expire, ce sont bien des femmes qui pleurent ; et ce sujet tant de fois répété, est traité ici d'une manière neuve et pathétique. Nous connaissons fort peu de choses d'un style plus noble et plus vrai. M. Sigalon n'emploie pas ordinairement une couleur aussi brillante que celle que nous avons remarquée dans ce tableau ; mais on y trouve ses principales qualités : la puissance du modelé et le ressort extraordinaire des figures ; en se plaçant à distance, elles font relief sur la toile, et leurs draperies sont dignes des plus grands maîtres.....

Mais c'est surtout dans la *Vision de saint Jérôme* que M. Sigalon a déployé toute l'énergie de son beau talent. Le saint est endormi dans le désert, et au-dessus de sa tête planent trois anges qui lui prédisent la fin du monde. Ce sujet difficile est conçu et exécuté avec une étonnante sagacité, et le groupe d'anges a quelque chose de terrible et de surnaturel qui rappelle involontairement les beaux morceaux de Milton. Le raccourci de l'ange qui se trouve à la gauche du tableau est rendu avec une hardiesse, une vigueur de dessin vraiment admirables, et montre que l'artiste ne sait point reculer devant les plus grandes difficultés de l'art. L'ange de la droite qui lève les bras en l'air comme pour appeler les ames au jugement de Dieu, est plein d'élan


Bida
PIGNY. SC.

et d'un feu divin. Le saint Jérôme est parfaitement senti; il se tord bien sous cette effrayante vision, et l'expression de la tête ne laisse rien à désirer. Je ne lui ferai qu'un seul reproche, c'est d'être, non pas trop académique, mais trop musculeux, trop anatomique; la vigueur du modelé lui donne, selon moi, un trop grand caractère d'étude; mais je crois du reste que ce défaut est un mérite aux yeux des artistes. Quelques vieux amateurs assurent que la pose du saint Jérôme est trop inspirée du même sujet, traité par le Guerchin. Mais M. Sigalon a prouvé qu'il n'avait pas besoin de mémoire pour travailler, et, cette réminiscence, si c'en est une, est bien rachetée par les solides qualités de son tableau.... »

L'exposition de 1831 valut à Sigalon d'être chevalier de la légion-d'honneur; il en parut très fier; car pour l'artiste qui a toujours vécu obscurément dans son atelier, ne cherchant pas la faveur, fuyant les salons ministériels, n'attendant son pain que de son travail, et son renom que de son talent, une distinction honorifique, si banale qu'elle soit d'ailleurs, dans le monde des intrigans, n'en est pas moins une chose désirable et glorieuse. Eh bien! le croira-t-on? vraiment nous avons honte à le dire: arrivé à ce terme, l'auteur de la *Courtisane*, de *Locuste*, du *Christ en croix* et de *saint Jérôme* était décoré, et mourait de faim. Ses tableaux dévoraient ce qu'ils produisaient, et au-delà. Il fesait bien quelques portraits; mais le bourgeois ne pouvait s'accommoder de sa manière sobre et grave; d'ailleurs il fesait trop ressemblant, ce qui n'est pas toujours un avantage; et puis, comme il ne fallait pas lui parler de poses prétentieuses et de grimaces affectées, que son crayon était probe comme son caractère, et ses lignes franches comme ses mœurs, on s'en courait chez M. Dubufe, ou chez M. Champmartin, ou chez d'autres, comme on fait encore aujourd'hui.

Il arriva qu'à cette époque où il ne savait que faire de son talent, puisqu'il manquait de quoi subvenir aux dépenses de son atelier, M. d'Argout étant ministre du commerce, des travaux publics et des beaux-arts par conséquent, il fut mandé au ministère, pour traiter d'un tableau où Louis-Philippe serait représenté donnant la croix d'honneur à deux invalides, vieux soldats de Jemmapes ou de Valmy. Le ministre du commerce et des beaux-arts, voulant sans doute faire plus d'honneur à sa première spécialité qu'à la seconde, et se montrer commerçant plus habile que Mecène éclairé, n'offrit du travail en projet que la somme de 3,000 fr. Or, il fallait que ce fut un tableau à grand fracas. Louis-Philippe y devait figurer au milieu des princes de sa famille, entouré d'un brillant état-major, au milieu des acclamations de la foule. Sigalon, préoccupé de cette idée qu'il allait avoir du travail et du pain, promit tout ce que voulut le ministre; mais, rentré chez lui, et fesant ses calculs à tête reposée, il vit clairement qu'il s'était engagé au-delà de ce qu'il pouvait; que les frais de modèles et autres, nécessaires pour une toile de la dimension exigée, dépasseraient cette somme et qu'il n'était pas en mesure de fournir des avances de sa bourse au budget des beaux-arts. Il écrivit au ministre pour lui faire part de ses embarras, à quoi le ministre répondit en lui retirant sa commande.

Sigalon ainsi dépouillé, songea encore à sa bonne ville de Nîmes qui ne lui avait jamais manqué, qui lui avait payé ses premiers travaux, qui était déja venue à son secours dans des jours mauvais; et il résolut d'y aller chercher un refuge contre la misère, et de gagner là sa vie à faire des portraits.

Il était parti de Nîmes avec quinze cents francs et sans nom; il y revint seize ans après, ayant de plus un nom, mais les quinze cents francs de moins. Les portraits lui vinrent en foule; et, dans sa conscience d'artiste, il s'estimait heureux d'avoir maintenu son talent dans toute sa dignité, plutôt que de l'avoir, comme tant d'autres, dénaturé selon les caprices de la mode et vendu au détail. Mais parfois il se prenait à regretter la grande peinture qu'il avait été forcé d'interrompre dans un âge où l'intelligence est au comble de sa vigueur, où la pensée est large, où l'inspiration est majestueuse et profonde; et, lorsque dans son imagination il avait fait le tour de toutes les toiles sublimes qu'il avait vues à Paris, et de toutes celles qu'il avait rêvées, il trouvait amer de retomber sur cette idée qu'il ne serait plus désormais qu'un peintre de portraits, en province.

Ne te décourage pas, artiste, rien n'est définitivement perdu. Tu regrettes Paris, et tu voudrais faire encore de grands tableaux: que diras-tu si on t'envoie à Rome et si on te fait partager la gloire de la plus grande peinture qui fut jamais? Eh bien! tu iras à la chapelle Sixtine, et tu seras le successeur de Michel-Ange pour conserver au monde le *Jugement dernier* qui s'efface.

En effet, M. Thiers qui était alors ministre, rappela Sigalon à Paris, et le chargea d'aller à Rome copier le chef-d'œuvre du Vatican; et l'artiste partit plein de reconnaissance et d'enthousiasme.

Ce n'était pas une tâche servile et sans honneur qu'une copie du *Jugement dernier;* c'était un chef-d'œuvre qu'il fallait rendre par un chef-d'œuvre. Qu'on se figure l'explosion immense, infinie, de l'imagination la plus tumultueuse où aient jamais grondé les torrens d'une verve surhumaine, sans lois et sans limites; c'est une fureur d'énergie, un transport effréné, une fougue épouvantable à remplir de terreur tout un monde. Michel-Ange a jeté là les colosses par milliers; il les a tordus, il a outré les proportions, il a refait la nature, il a épuisé toutes les combinaisons d'un art prodigieux; il a été grand comme Homère, sombre comme Dante, infernal comme Milton. Sacrifiant le mysticisme chrétien au grandiose charnel du paganisme, il a fait de Jésus-Christ un Jupiter-Tonnant; il a revêtu sa majesté divine d'une expression de force toute matérielle, il lui a fait serrer le poing, comme un athlète gigantesque qui lutte avec des bataillons de damnés. Et ces damnés que torturent des démons, ivres de sang, gorgés de chair qu'ils arrachent par lambeaux, de toutes leurs dents, ces damnés, quels masques hideux il a appliqués sur leurs visages qui hurlent la douleur; comme il les entrelace et les fait rouler en colonnes et en tourbillons dans les abymes! Le vieux Caron est là avec sa barque qui crève sous le poids des victimes amoncelées, et frappant à tour de bras, et de toute la pesanteur de son aviron, sur les crânes qu'il broie et qu'il pétrit dans le sang. Michel-Ange a fait comme Dante: ses ennemis qu'il vouait aux enfers, il les a stigmatisés parmi les damnés; il s'est rangé lui-même avec

les démons pour aider à leur supplice : ici est le Majordome, là un cardinal ; l'un dévoré par un serpent à l'endroit où il a péché par luxure, l'autre en proie aux tourmens de l'avarice ; c'est d'un effroyable sarcasme, d'une audace satanique.

Au dessus des damnés, dans le milieu de la composition, un carré redoutable d'archanges, soufflant dans des trompettes à se rompre les joues et la poitrine, sonnent aux quatre vents et font lever les morts en sursaut des profondeurs de leurs sépulcres, dans toute la terre.

La zône des élus que dominent ces deux anges superbes, portant l'un la croix, l'autre la colonne de la flagellation, est conçue avec la même brutalité de génie ; leur bonheur se touche par l'extrême avec le malheur des damnés ; leurs poses sont violentées avec une force sauvage qui confond ; saint Barthélemy, le martyr écorché présentant sa peau à Jésus-Christ, a l'air d'Hercule tenant la peau du lion de Némée ; saint Laurent agite son gril comme une machine de guerre ; saint Pierre est haut de douze pieds, son visage porte une vieillesse de quinze siècles, il ressemble à Saturne ; et, parmi ces légions de bienheureux en tumulte, cette grande femme vue de face, que Michel-Ange avait fait toute nue, et qui tremble à la droite du Christ, cette femme dont les formes sont si exubérantes, et, il faut le dire, si impudiques, c'est la Vierge !!

Nous n'essaierons pas de décrire l'effet de cette caverne du premier plan qu'un démon obombre de ses ailes, et où rugissent des monstres inconnus ; et comment rendre ces formes volantes, ces raccourcis tant énergiques, cette musculature si formidable, ces corps de femmes d'une beauté surabondante et d'une grace si vigoureuse ; cette Ève, par exemple, vue de dos, et dont les larges flancs semblent bien en effet avoir contenu en germe l'humanité toute entière ; et cette divine Charité cachant sous les plis de sa robe sa fille qui a peur ; et puis... mais quoi ! le vertige gagne à vouloir parler de cette œuvre inconcevable. Ah ! vieux Buonarotti, ce n'était pas la peine d'avoir traversé quinze siècles de catholicisme pour que l'art chrétien vînt aboutir à cette sublime horreur que ton génie seul pouvait atteindre et faire respecter. Certes, si c'est là le jugement dernier dont saint Jérôme fut témoin dans sa vision, il est aisé de concevoir que Sigalon ait représenté le grand anachorète, la face contre terre, les bras tendus, la poitrine haletante.

Nous avons vu la chapelle Sixtine et la fresque de Michel-Ange, et nous avons jugé de l'anxiété où dut se trouver Sigalon, quand il se vit en présence de son modèle qui, jusqu'à lui, avait été inexpugnable. Partout de rudes et scabreuses difficultés, presque des impossibilités. Depuis la pose du Christ, qui n'est ni assis, ni debout, et jusqu'à ce cadavre qui apparaît squalide et comme moisi par l'humidité du tombeau, il n'y avait rien qui ne fût pour décourager la main de l'artiste. Et puis ce fond livide, cette teinte verte, si vague, si insaisissable, par quelle magie les reproduire ? Ajoutez encore que la *mala aria* a passé là-dessus, que bien des tons s'en effacent, tous les jours, et que nombre de lignes ont disparu.

Sigalon se mit à l'œuvre avec une résolution morne et silencieuse, et les concierges du Vatican nous ont dit que pendant les deux années, à peu près, qu'il employa à faire sa copie, il ne prononçait pas dix paroles par journée. Cependant, un matin on lui annonça la visite de M. Ingres, qui venait de succéder à M. Horace Vernet, comme directeur de l'académie de France à Rome. Sigalon d'abord contrarié, puisqu'il ne connaissait M. Ingres que par sa peinture qu'il n'aimait pas, craignant en outre que l'imitateur de Raphaël n'eût quelques motifs personnels pour déprécier un copiste de Michel-Ange, aurait bien voulu ne pas le recevoir ; mais le titre officiel du visiteur dut le décider à lui montrer son œuvre qui était déja avancée. On dit que M. Ingres fut pris à cette vue d'un grand étonnement, et qu'après avoir examiné tour à tour la fresque et la toile, il fondit en larmes, et qu'il se jeta dans les bras de Sigalon, en lui disant que le souffle de Michel-Ange reposait sur lui, et en lui demandant son amitié comme il lui offrait la sienne.

Quand la copie fut terminée, Sigalon l'envoya à Paris, et il arriva bientôt après pour en surveiller lui-même l'exhibition à l'école des beaux-arts où nous l'avons vue. Elle produisit une sensation immense ; le public qui ne connaissait de Michel-Ange que sa réputation colossale, n'avait pas idée de la peinture titanique et cyclopéenne de l'artiste florentin. Sigalon en partagea la gloire ; de toutes parts, il fut applaudi pour cette magnifique importation que l'Europe nous enviera long-temps ; et pour que la misère n'eût plus de prise sur lui, et qu'il pût désormais marcher libre dans toute l'indépendance de son talent, il fut inscrit au budget des beaux-arts pour une pension viagère de mille écus ; il n'en demandait pas davantage. Alors il fut heureux, il vit s'ouvrir devant lui une ère nouvelle, et il repartit pour Rome, voulant encore faire du Michel-Ange, et compléter ses études par la copie des pendentifs de la Sixtine ; après cela, il verrait.

Hélas ! deux jours après qu'il eut repris ses travaux, sa main tout-à-coup se glaça ; il tomba roide, l'œil toujours fixé sur son modèle, et le lendemain, 18 août 1837, il était mort du choléra.

On parle encore à Rome de Sigalon, de la gravité de son caractère, de la simplicité de ses mœurs et de la bonté de son ame. Son front large et pensif, son regard droit, sa bouche opiniâtre, l'apparence négligée de toute sa personne, signalaient dès l'abord une de ces organisations vigoureuses qui ne s'immolent qu'à leur génie, et dont les exigences frivoles du monde n'obtiennent rien. Sigalon fut un artiste sérieux et désintéressé comme il en reste peu dans ce siècle de spéculations avides et d'esprit mercantile. Au milieu des plus rudes épreuves, ayant toujours à ses côtés le spectre de la faim, son intelligence n'en fut pas flétrie ; son talent resta ferme comme sa volonté. Il porta sa pauvreté avec honneur ; il n'eut que l'ambition du travail, que la recherche de la gloire ; et, quand il eut rencontré l'un et l'autre, il mourut.

Eug. Baichère.

UN TOURNOI A TARASCON-SUR-RHONE. 1449.

CHRONIQUE PROVENÇALE.

On a parlé tant de fois et si diversement du beau ciel de la Provence, de ses troubadours, de la beauté de ses femmes, de la douceur de son climat, que je me crois dispensé de donner ici une description de lieux. Cette partie de la France méridionnale fut confiée, en 993, par l'empereur Rodolphe, à des comtes d'abord électifs, qui s'emparèrent ensuite de la souveraineté et firent deux parts de la Provence : le comté d'Arles et le comté de Forcalquier. Bircuger IV, plus heureux que ses prédécesseurs, réunit les deux comtés sous son pouvoir dans le XIIIe siècle. Ce prince devenu puissant, tint sa cour à Aix, où les belles-lettres et les arts fleurirent sous son patronnage, dit un vieux chroniqueur. Son règne fut pour la Provence l'âge d'or de la galanterie, des preux chevaliers, des chansons et des troubadours. Ses successeurs marchèrent sur ses traces, et les Provençaux vécurent toujours heureux sous la domination de leurs comtes.

Mais voici venir le XVe siècle; René d'Anjou monte sur le trône; autour de lui se groupent toutes les célébrités contemporaines; il les accueille avec bienveillance, et sa postérité reconnaissante garde encore le souvenir du *bon roi René.*

Ce prince, disent les vieilles ballades des troubadours, aimait pardessus tout les fêtes et les divertissemens; spirituel et bienfesant, il s'occupait à la fois de ce qui pouvait amuser son peuple et le rendre heureux. Alors commencèrent les cours d'amour, où de nobles dames jugeaint en dernier ressort les preux chevaliers et les galans ménestrels; la poésie méridionnale prit un nouvel essor, et le règne du roi René fut pour la Provence ce qu'avait été pour Athènes et pour Rome les siècles de Périclès et d'Auguste.

René se plaisait principalement à célébrer des fêtes guerrières : roi peut-être trop pacifique, il voulait pourtant entretenir dans les cours de ses Provençaux le feu sacré du patriotisme. Il convoqua plusieurs tournois dont les historiens de Provence nous ont laissé le récit; mais le plus célèbre est sans contredit celui qu'il donna dans la ville de Tarascon-sur-Rhône, au mois de juin 1449.

Vous n'avez pas à craindre, mes très-chers lecteurs, que je me livre ici à de longues descriptions de *champclos*, de *maurions*, de *brassards*, de *cuissards*, ni de *pertuisanes*. Je ne vous parlerai pas des nobles *palefrois, bardés de fer*, de belles dames, *de chapelets d'honneur*, d'écharpes mystérieuses couleur d'azur ou blanches comme la neige; telle n'est pas mon intention : une dissertation archéologique n'entre pas dans mes goûts, et elle vous deplairait, j'en suis sûr; si pourtant il se trouve parmi vous quelque personne qui aime les *grands coups d'épée* dont parle madame de Sévigné, je lui recommande de lire les ouvrages du père Papon qui a donné une longue relation du tournoi célébré à Tarascon-sur-Rhône en 1449, présent le roi René et toute sa cour. Cela dit, je vais vous raconter une petite histoire, telle que je l'ai lue dans une chronique écrite en langue provençale.

I.

LE BOUQUET DE FLEURS D'ORANGER.

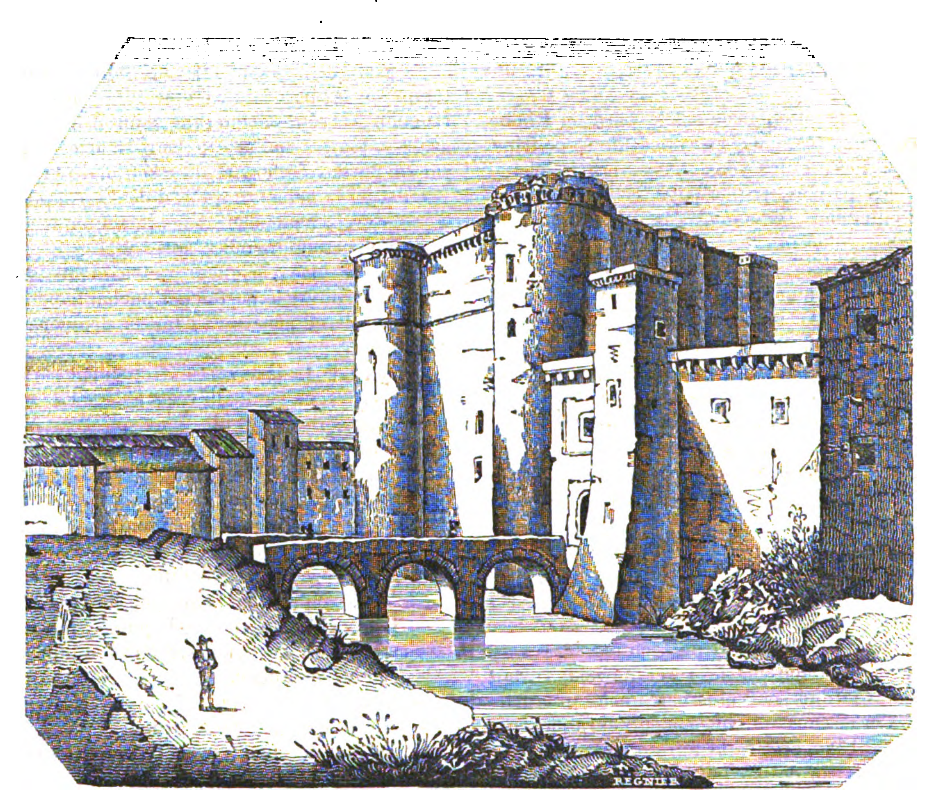
Pas n'est besoin de vous dire que les plus nobles chevaliers de Provence et de Langue-d'Oc, se trouvaient réunis à Tarascon au jour marqué. On connaissait la magnificence et la courtoisie du *bon roi René.* Les plus belles demoiselles de Marseille, d'Aix, d'Arles et d'Avignon avaient été invitées à la fête; elles devaient donner le prix aux vinqueurs. Quel chevalier du XVe siècle n'aurait pas exposé mille fois sa vie pour recevoir le chapelet d'honneur de la main d'une dame de haut parage.

Les paladins étaient presque tous dans la fleur de l'âge; beaux, excités par le double enthousiasme de la gloire et de l'amour, ils attendaient impatiemment le grand jour du combat. La veille du tournois, plusieurs chevaliers et leurs pages devisaient tranquillement dans une hôtellerie. Une lampe d'argent brûlait au milieu d'une table ronde; mais sa clarté était si faible, si vacilante, que les convives pouvaient à peine trouver leurs coupes. L'entretien durait depuis plus d'une heure, lorsqu'un troubadour entra dans la salle suivi de ses joueurs de mandore. Il chanta un *lai*, composé par un ménestrel de Marseille, en l'honneur du *bon roi René*, le protecteur de la poésie méridionale, le *chef* et le *guide* de toute galanterie et courtoisie.

Les chevaliers interrompirent plusieurs fois les chants du troubadour par leurs applaudissemens; chacun dénoua les cordons de son escarcelle, et de nombreuses pièces d'or furent déposées dans les toques des jongleurs.

— Ménestrel, lui dit Rostaing de Posquiéry, je donnerai cent sous d'or portant l'image vénérée de notre bon roi René, si tu me dis quelle est la plus belle des demoiselles qui doivent assister au tournoi.

— J'arrive de Marseille aujourd'hui seulement, répondit le ménestrel; mais je puis vous dire que de toutes



CHATEAU DE TARASCON-SUR-RHONE.

les damoiselles de Provence la plus belle est Ganceline de Forcalquier.

— Damoiselle de haute et puissante lignée, dit un des chevaliers, en vidant sa coupe qu'il venait de remplir de vin de Frontignan.

— Belle par-dessus toutes les belles, ajouta Rostaing de Posquières; elle a présidé dernièrement une cour d'amour dans la ville d'Aix, et les ménestrels n'ont eu qu'à se louer de sa courtoisie.

— On m'a parlé d'un troubadour du pays toulousain qui a reçu de la belle Ganceline une riche mandore, ajouta Raymond, seigneur d'Usez.

— Vous a été racontée, beaux sires, une célèbre aventure de ce troubadour avec la damoiselle de Forcalquier? dit Raymond de Baux. Vous a-t-on parlé d'un rendez-vous mystérieux dans lequel l'heureux ménestrel a obtenu, dit-on, un doux merci?

— Non, non, répondirent à la fois les chevaliers, qui se rapprochèrent de la table pour mieux entendre le récit de Raymond de Baux.

— Ecoutez-donc, dit le narrateur. Le treizième jour du mois d'avril dernier, la damoiselle de Forcalquier fut appelée à Aix pour présider la cour d'amour. Un troubadour toulousain l'emporta sur tous ses rivaux; la belle Ganceline le couronna d'une guirlande de myrthe et de roses, et le soir....

— Assez, Raymond de Baux, s'écria d'une voix menaçante Bernard de Lodève, ou je vous couperai la langue comme à un blasphémateur.

Les paladins, loin d'être effrayés par les menaces de Bernard de Lodève, se prirent à rire aux éclats, à tel point que le jeune paladin ne pouvant plus maîtriser sa colère, tira son épée, et voulut frapper Raymond de Baux.

— Voulez-vous pourfendre un chevalier sans armes, s'écria Raymond d'Agout? Dans huit heures le tournoi commencera, et vous pourrez combattre corps à corps; vous Bernard de Lodève, pour défendre l'honneur de la damoiselle de Forcalquier; vous, Raymond de Baux, pour attester la vérité de votre récit.

— A demain, dit Bernard de Lodève, en remettant son épée dans le fourreau.

— A demain, répondit Raymond de Baux.

Le sire de Lodève appela son page, et sortit sans saluer ses frères d'armes. Pendant qu'ils expliquaient diversement les motifs d'une disparition si subite, le jeune paladin se dirigeait à grands pas vers le Rhône. La nuit était belle; le ciel bleu de la Provence n'avait pas un seul nuage dans toute son étendue, et les étoiles scintillaient au firmament. Bernard s'arrêta sur le bord du fleuve, dont les eaux, grossies par les pluies du mois de mai, mugissaient dans le silence de la nuit.

— Hugolin, dit-il à son page, quelle heure vient de sonner au clocher voisin?

— L'horloge a frappé douze coups, répondit le page.

— Minuit, dit Bernard à voix basse.... encore une heure à attendre!

Et il continua sa promenade sur le bord du Rhône. De temps en temps des soupirs sortaient de sa poitrine; il s'arrêtait parfois, et les yeux fixés vers le ciel, il murmurait des paroles que le page ne pouvait comprendre; il entendait seulement ces mots bien articulés...

— Encore quelques instans, et je pourrai la voir!!

Hugolin qui ne connaissait pas la cause de l'impatience de son maître, lui dit d'une voix tremblante :

— Seigneur, le vent de la nuit est si doux, tout est si tranquille autour de nous!... Voulez-vous que je chante la ballade que Jean Farnel, troubadour de Narbonne, a composée à votre prière, en l'honneur de Ganceline de Forcalquier?

— Oui, mon cher Hugolin, répondit Bernard de Lodève avec empressement; parle-moi d'elle, toujours d'elle....

Le petit page posa sa toque de velours sur ses genoux, sépara en deux tresses ses cheveux noirs, regarda son maître avec un doux sourire, puis leva ses yeux vers le ciel et chanta la ballade.

« Le ciel de la Provence est pur comme le regard d'une jeune et belle damoiselle; les roses que nous voyons éclore dans nos jardins sont plus parfumées que partout ailleurs. Les oiseaux qui suspendent leurs nids aux branches de nos orangers, murmurent sans cesse des chants d'amour. L'eau de nos fontaines est plus transparente que le cristal le plus pur. O Provence! ô notre patrie, tu seras toujours la mère de la gloire, des beaux-arts, un paradis enchanté, séjour éternel du plaisir.

« Nos châteaux sont habités par de gentes damoiselles au long corsage; les chevaliers de France et d'Aquitaine admirent la beauté de nos jouvencelles, et pour obtenir de leur bouche un sourire, un doux merci, les paladins feraient un pélerinage en Palestine.

« Réjouissez-vous, filles de la Provence, car le souffle de Dieu a allumé dans vos regards un feu céleste, et une tresse de vos cheveux noirs vaut mieux que les riches parures des fières châtelaines du pays d'outre-Loire.

« Quelle est donc la plus belle des jouvencelles de Provence? C'est toi Ganceline de Forcalquier; toi que les cours d'amour ont choisie pour leur reine; toi que les ménestrels ont appelée le guide et le soutien de toute noble et vertueuse courtoisie.

« Quel est l'heureux paladin qui a obtenu de toi un serment d'amour? c'est Bernard de Lodève, le plus intrépide de nos paladins. »

Le chant du jeune page fut interrompu par la voix de son maître.

— Hugolin, lui dit-il, ta voix est douce comme celle de ma bien-aimée; merci, mon noble page, merci; quand tu seras assez fort pour porter une épée de bataille et chausser l'éperon d'or, je t'armerai chevalier.

— Oui, mon bon seigneur, dit Hugolin, et, comme vous, je me rendrai digne d'être aimé par les nobles et vertueuses damoiselles.

— Il est temps de partir, dit Bernard....

— Où voulez-vous porter vos pas, seigneur?...

— Vers la demeure du sire de Forcalquier.

— Suivez-moi, seigneur.

Le page et le jeune chevalier cheminèrent quelque temps sur les bords du Rhône; après plusieurs détours, Hugolin s'arrêta devant une maison flanquée de deux grosses tours, souleva le lourd marteau qui retomba sur un portail de fer, et dit à son maître :

C'est ici la demeure du sire de Forcalquier.

— Merci, mon cher Hugolin : attends ici, et veille à ce que personne n'entre après moi.

— Je le jure, seigneur, et à moins que quelque magicien n'ouvre le portail par enchantement, chevalier ni bourgeois ne pénétrera dans la demeure du sire de Forcalquier.

Bernard de Lodève serra étroitement les deux mains de son page, en signe de reconnaissance, et ferma le portail derrière lui. Seul, dans une cour immense, il cherchait de l'œil une lumière qui put lui indiquer l'endroit où il trouverait damoiselle Ganceline. Tout-à-coup, il sentit une main qui serrait son bras droit; et il entendit en même-temps une voix qui lui dit :

— Seigneur, vous êtes Bernard de Lodève?..

— Oui, répondit le paladin.

— Vous voulez voir Ganceline de Forcalquier?

— Oui, répondit encore le jeune chevalier qui ne savait s'il devait se fier à son étrange interlocuteur.

— Suivez-moi donc.

— Qui est-tu?

— Vous le saurez plus tard.

— De part le Dieu vivant tu me diras ton nom, ou tu vas mourir!

— Ganceline vous attend, vous dis-je; vous n'avez pas un seul moment à perdre.

— N'es-tu pas un traître chargé par le sire de Forcalquier d'épier nos démarches?

— Je connais la sincérité de vos intentions, beau sire chevalier; c'est pour cela que j'ai consenti à vous introduire auprès de demoiselle Ganceline.

— Puisque tu connais la damoiselle de Forcalquier, tu peux me dire quel est le signal du rendez-vous?

— Oui, seigneur chevalier... Reconnaissez-vous ce bouquet?

— C'est-bien; quoique tu sois, bon ou mauvais génie, conduis-moi.

— Ne craignez rien, beau sire.

Et l'inconnu entraîne Bernard de Lodève vers une petite tourelle qui formait l'angle de la façade de la maison. Il ouvrit une porte, et, avant de franchir la première marche de l'escalier, il alluma une lampe qu'il tenait de la main gauche. Bernard de Lodève reconnut alors à sa longue robe un religieux de saint Dominique.

— C'est vous, mon père, qui me conduisez auprès de Ganceline de Forcalquier!

— Moi, répondit le religieux d'une voix grave et solennelle. Je vous ai déja dit que je connais la sincérité de vos intentions, et votre amour pour la noble damoiselle Ganceline sera bientôt béni par le ministre du Seigneur.

— Dieu vous entende, mon père! dit Bernard de Lodève, en serrant étroitement une des mains du religieux.

Quand ils eurent franchi quarante marches de l'escalier de la tour, le Dominicain s'arrêta, prononça quelques paroles à demi-voix, et une porte s'ouvrit à l'instant. Bernard se sentit saisi d'un trouble involontaire en posant le pied sur le seuil : il porta ses regards autour de lui pour s'assurer si le moine ne l'avait pas trompé. Mais il ne vit d'abord qu'une jeune fille qui disparut subitement, et il commençait à se repentir de son imprudente crédulité.

— Mon père, dit-il au Dominicain, damoiselle Ganceline n'est pas ici... M'auriez-vous trompé ! !

— Homme de peu de foi, répondit le religieux en jetant sur le chevalier un regard qui dénotait à la fois l'ironie et la bienveillance.

— Ce serait infâme ! reprit Bernard.

— Un seul instant, beau sire, et vous verrez la damoiselle de Forcalquier.

Le moine en prononçant ces paroles dirigea sa main droite vers une porte qui s'ouvrit au même instant.

— Entrez mon père, dit la jeune fille dont la disparition avait allarmé Bernard de Lodève... Et vous aussi, beau sire chevalier.

Le religieux fit un signe à Bernard qui le suivit avec moins de crainte.

La petite chambre où ils entrèrent était éclairée par deux petites lampes d'argent; quelques fauteuils, un lit, une *mandore,* des feuilles de vélin éparses sur une table ronde, un crucifix, une statue de la Vierge et quelques images de saints suspendues à la muraille, en formaient tout l'ameublement. Ganceline, assise près d'une fenêtre taillée en ogive, lisait attentivement dans un livre de prières; elle se leva tout-à-coup en entendant la porte s'ouvrir, et dit à la jeune fille :

— Mathilde, Bernard de Lodève, est-il venu ?

— Je vous attends depuis une heure, dit Ganceline en s'inclinant profondément pour saluer le religieux et le chevalier.

— A la première heure de la nuit, m'avèz-vous dit... répliqua Bernard de Lodève d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Et vous êtes venu pour me voir, pour me dire que vous m'aimiez toujours ! répondit Ganceline.

— Vous connaissez aussi bien que moi le secret de mon cœur... Vous savez que nulle autre femme que vous ne sera appelée *baronne de Lodève.*

— J'ai fait appeler ce bon religieux; il priera le bon Dieu et la Vierge de conduire nos désirs à bonne fin.

— Oui, mes enfans, répondit le moine : je prierai Dieu de protéger, de réunir des amours aussi chastes que celles des anges dans le ciel.

— Bernard de Lodève, s'écria Ganceline, si demain vous sortez vainqueur du tournoi, mon père consentira à notre mariage, et tous vos frères d'armes seront témoins de notre bonheur !

— Je jure de terrasser les plus intrépides chevaliers de Provence.

— Si dans le combat vous sentiez vos forces défaillir, je serai là pour ranimer votre courage.

— A quel signe pourrai-je vous reconnaître ?

— Je laisserai tomber à vos pieds ce bouquet de fleurs d'oranger; quand le combat sera fini, vous me le rapporterez, et ma main deviendra le fruit de votre victoire.

Cette entrevue se serait prolongée bien avant dans la nuit, mais un grand bruit se fit entendre dans la tour, et Ganceline allarmée conjura Bernard de Lodève de sortir de l'hôtellerie.

— A demain, s'écria le paladain; dans le tournoi cherchez des yeux le chevalier aux *armes bleues.*

Le moine le conduisit par le même chemin qu'ils avaient déja parcouru, ouvrit le portail avec une précaution suspecte pour un autre qu'un amant exalté par le délire du bonheur.

— Il est parti, se dit le moine, quand il n'entendit plus le bruit des pas du jeune chevalier... à moi maintenant.

Une demi-heure après, il entrait dans une petite hôtellerie, située sur les bords du Rhône.

— C'est toi Francisco, s'écria un chevalier à la voix rude et menaçante ?

— Moi, seigneur; moi, Francisco...

— As-tu vu la damoiselle de Forcalquier ?

— J'ai vu aussi Bernard de Lodève.

— Elle l'aime toujours ?

— Ils seront unis demain.

— Que dis-tu misérable !

— Ils seront unis demain, si le sire de Lodève sort vainqueur du tournoi.

— Demain ! demain ! répéta plusieurs fois le chevalier.

— Il ne vous reste qu'un seul moyen....

— Quel est-il ?

— La ruse.

— Parle; si ton conseil est bon, je te donnerai plus d'or qu'il n'en pourrait contenir dans les pans de ta robe; si tu me trahis, je plongerai mon poignard dans ton cœur.

— Votre bon, votre fidèle Francisco n'est pas un traître, répondit le moine. Ecoutez-moi. Au point du jour, nous irons chez un juif de Beaucaire acheter une armure bleue.

— Une armure bleue !...

— C'est la couleur des armes de Bernard de Lodève. Vous passerez près des galeries où seront placées les damoiselles, vous vous arrêterez; vous feindrez de chanceller sur votre palefroi; Ganceline de Forcalquier laissera tomber un bouquet de fleurs d'oranger.

— Achève donc.

— C'est le signal convenu avec Bernard de Lodève; puis quand la nuit sera venue, je vous introduirai auprès de Ganceline.

— Bien, bien, Francisco.

— A demain !

— Au point du jour.

— Chez le juif de Beaucaire.

Le seizième jour du mois de juin 1449, de grand matin, plusieurs hérauts d'armes parcoururent la ville de Tarascon, publiant à son de trompe que le tournoi commencerait à la dixième heure. Les paladins se trouvèrent réunis avec leurs pages et leurs écuyers; les dames et les damoiselles prirent place dans les galeries, et, à un signal donné, les deux hérauts du roi René, *Provence* et *Languedoc*, ouvrirent la barrière. Grand fut le tumulte, terrible fut le premier choc des divers combattans. Bernard de Lodève terrassa plusieurs paladins; mais, blessé par Raymond de Baux, il perdait courage,

et se dirigeait vers les galeries pour recevoir le bouquet de fleurs d'oranger promis par Ganceline de Forcalquier; il vit passer près lui un chevalier qui portait des *armes bleues* comme les siennes; il se mit à sa poursuite, mais il le perdit de vue dans la foule, et poussa son palefroi vers les galeries; mais ce fut en vain qu'il s'arrêta devant la damoiselle de Forcalquier; le chevalier qu'il n'avait pu atteindre pressait déjà contre son cœur le précieux bouquet de fleurs d'oranger.

Dans le premier transport de sa colère, il se précipita au milieu des combattans, et pendant toute la journée, le nom du chevalier aux *armes bleues* fut proclamé par les hérauts du combat, aux applaudissemens des dames et des damoiselles.

Quand le soir fut venu, Bernard de Lodève dépouilla sa lourde cuirasse, revêtit un jusqu'au-corps de velours bleu, et attendit impatiemment l'heure du rendez-vous fixée par la damoiselle de Forcalquier.

Pendant qu'il se promenait sur le bord du Rhône, avec son page, il se passait une scène étrange dans l'hôtellerie ou était logé le sire de Forcalquier. Le chevalier inconnu qui avait ramassé le bouquet de fleurs d'oranger, s'était introduit dans la chambre de Ganceline à l'aide de la supercherie du faux moine dont je vous ai parlé.

— C'est vous, Bernard de Lodève, dit Ganceline...

Le chevalier craignant de se trahir par une seule parole, ne répondit pas, mais il fit un signe de tête affirmatif.

— L'honneur de la journée vous appartient, beau sire chevalier, ajouta Ganceline.

— Et vous avez promis que votre main serait le prix de la victoire, dit le moine.

— Je serai fidèle à ma promesse, mon père; mais me sera-t-il donné de voir le noble visage de mon fiancé....

Le chevalier inconnu hésita pendant quelques instans; un geste du moine mit fin à son incertitude; il releva la visière de son casque; Ganceline s'approcha, la lampe à la main; pour reconnaître son bien-aimé.

— Je ne vous connais pas! S'écria-t-elle en reculant d'effroi.... vous n'êtes pas Bernard de Lodève, mon fiancé!

— Ce noble seigneur vous est inconnu, damoiselle de Forcalquier, dit le moine, mais il ne peut vivre sans vous, il vous aime.

— Quel est son nom?

— Barthélemy de Diaz, répondit le chevalier d'une voix émue.

— Barthélemy de Diaz! fit Ganceline....

— Noble et puissant gentilhomme de Séville, ajouta le moine.

— Sauvez-moi, mon père! sauvez-moi! s'écria la damoiselle en se jettant aux pieds du religieux...

— Vous vous trompez damoiselle: je ne suis pas un homme d'église, mais un chevalier espagnol; je me suis servi de ce déguisement pour vous tromper, et servir ainsi les amoureux transports de Barthélemy de Diaz, mon ami.

— Vous êtes un infâme, s'écria Ganceline en se laissant tomber sur un fauteuil.

La fidèle Mathilde qui veillait dans la chambre voisine, accourut aussitôt qu'elle entendit les cris de sa maîtresse. Le faux moine qui avait dépouillé sa robe de dominicain, se jetta sur elle, l'étreignit si fortement qu'elle ne put pousser un seul cri; il lia ses mains derrière le dos et la bâillonna.

Barthélemy de Diaz restait immobile près de la damoiselle de Forcalquier qui venait de s'évanouir. Il n'osait porter la main sur ce frêle corps de jeune fille; un instant de plus et le remords triomphait.

— Que faites-vous donc Barthélemy de Diaz, s'écria Fernand de Séville... maintenant la comédie est jouée. Nous n'avons pas un seul instant à perdre.

Il chargea sur ses épaules Ganceline qui était encore sous le poids de l'évanouissement, et se dirigea vers le Rhône, suivi de Barthélemy de Diaz.

Les deux Espagnols venaient de sortir, lorsque Bernard de Lodève entra suivi de son page Hugolin. Il se sentit saisi d'un trouble involontaire, quand il vit les meubles renversés; il appela par trois fois, mais personne ne répondit.

— Mathilde, Ganceline, Ganceline, Mathilde....

Effrayé de ce silence dont il ne pouvait encore connaître la cause, il se crut trahi, et déjà il franchissait le seuil, lorsque Mathilde qui était parvenue avec de grands efforts, à rompre ses liens, se jetta à ses pieds:

— Seigneur chevalier, s'écria-t-elle, sauvez Ganceline votre fiancée, sauvez ma maitresse.

— Où est donc la damoiselle de Forcalquier?

— De coupables ravisseurs l'ont enlevée; le moine était un traître, et Barthélemy de Diaz doit conduire en Espagne la damoiselle de Forcalquier.

— Barthélemy de Diaz! répéta plusieurs fois Bernard de Lodève! le traître! l'infâme!

— Ils ont dirigé leurs pas vers le Rhône.

— Vers le Rhône, n'est-ce pas?

— Courons après eux, s'écria Hugolin.

— Vite, vite, mon page.

— Je vous dévance, et cours chercher un batelier.

— Voici de l'or pour le payer, Hugolin; cours, je suis tes pas.

II.

DEUX BARQUES SUR LE RHÔNE.

Lorsque Bernard de Lodève s'arrêta sur les bords du Rhône, il trouva son page Hugolin qui ne pouvait déterminer un batelier à traverser le fleuve.

— Il est une heure de la nuit, mon beau sire; je ne partirai pas...

— Tu ne partiras pas!... s'écria Bernard de Lodève d'une voix si menaçante, que le batelier en fut effrayé... Vois-tu cette barque qui fend les flots du Rhône... il faut l'atteindre avant qu'elle arrive à l'autre bord, si tu ne veux mourir à l'instant.

— Je vous obéis, seigneur chevalier.

Il se jetta dans sa nacelle, se courba sur la rame, et après avoir lutté pendant quelques instans, contre le courant, il atteignit l'autre barque.

— Barthélemy de Diaz, s'écria Bernard de Lodève, quand il fut à portée de se faire entendre; arrête, arrête.

— C'est-toi, Bernard de Lodève... répondit le chevalier espagnol: j'emmène ta fiancée à Séville.

— Tu cours à la mort, Barthélemy de Diaz.

Au même instant, les deux barques s'entrechoquèrent avec tant de force, que peu s'en fallut qu'elles ne fussent submergées.

— Où est la damoiselle de Forcalquier ?

— Ici, répondit Barthélemy de Diaz.

— Morte, grand Dieu !

— Non non, beau sire de Lodève; elle n'est qu'évanouie.

— Rends-moi ma fiancée, te dis-je..

— Etes-vous fou, beau sire, répliqua l'Espagnol en riant aux éclats.

— Rends-moi ma fiancée, te dis-je..

— Viens la prendre si tu l'oses.

Le sire de Lodève s'élança dans la barque de l'Espagnol, et une lutte à mort commença entre les deux rivaux. Pendant un quart d'heure, ils ne purent s'atteindre ni l'un ni l'autre, et Bernard, ne suivant d'autre impulsion que celle du désespoir, se précipita sur l'Espagnol, et le perça, d'outre en outre, avec son épée.

— Je suis blessé à mort ! s'écria Barthélemy de Diaz.

— Fais ta prière et rends-moi ma fiancée.

— Tu n'auras que son cadavre, s'écria l'Espagnol en rugissant.

Il plongea son poignard dans le cœur de Ganceline, la serra un instant dans ses bras, poussa un cri de joie féroce, et jetta le cadavre dans le Rhône.

— Maintenant, je puis mourir, s'écria-t-il, et il disparut subitement dans le courant du fleuve.

. . . .

. . . .

Le lendemain des pêcheurs trouvèrent le corps de Ganceline de Forcalquier sur les bords du Rhône; tous les chevaliers du tournoi de Tarascon assistèrent à ses funérailles.

Le malheureux Bernard de Lodève fit vœu de partir pour la Terre-Sainte; il ne revint pas de son pélérinage, et on n'entendit plus parler de lui.

Le bon roi Réné, de retour dans sa ville d'Aix, se fit raconter cette piteuse histoire. Il donna ordre à un de ses troubadours de composer un poëme sur les amours du sire de Lodève et de la damoiselle de Forcalquier. Lecture en fut faite dans plusieurs cours d'amour; nobles dames et gentes damoiselles en pleurèrent fort piteusement, dit la vieille chronique, qui m'a fourni le sujet de cette triste épisode du tournoi de Tarascon....

Charles Compan.

SIÉGE DE TOULON.

1793.

Le 31 mai, en apprenant que la Montagne venait de signaler son triomphe, par la proscription de vingt-deux députés, chefs de la Gironde, soixante départemens coururent aux armes pour résister à l'usurpation que Paris essayait, disait-on, sur la souveraineté nationale, qui est le patrimoine de tous. Des bataillons furent levés, la guerre civile commencée, l'insurrection prêchée et proclamée de toutes parts. Mais la Montagne, souveraine dans la Convention, appuyée par les sociétés populaires, défendue dans sa politique et ses projets par l'armée, maîtresse en outre du trésor et de la planche aux assignats, méprisa la fureur et la folie des fédéralistes. Peu de semaines après cette levée de boucliers, la république rentra dans la paix; la petite armée du Calvados fut dispersée par la gendarmerie; quelques villes du Languedoc conservèrent encore un air de sédition; mais il ne resta de révolte sérieuse que sur trois points : Lyon, Marseille, Toulon.

Lyon expiait sa part de rebellion par un siége demeuré célèbre dans nos fastes révolutionnaires. Marseille, Montpellier, Nîmes et Toulon s'étaient réunis pour lui envoyer des secours; 10,000 gardes nationaux, venus de ces quatre points, devaient opérer leur jonction à Orange, et de là se porter sur Lyon. Cette tentative ayant été connue au quartier-général de l'armée des Alpes, le colonel Cartaux fut requis par les représentans du peuple de marcher contre les gardes nationaux rebelles. On lui donna 2,000 hommes d'infanterie de ligne, 500 allobroges à cheval et deux batteries d'artillerie pour cette expédition. Les insurgés furent battus à Orange, au Pont-Saint-Esprit et à Avignon; il chassa les Marseillais au delà de la Durance, s'empara d'Aix, le 20 août, emporta le camp des fédérés, et entra dans Marseille livrée à toutes les horreurs de la guerre civile.

Cinq sections de Marseille avaient pris parti pour la Montagne; elles avaient sommé, les armes à la main, la municipalité de reconnaître la Convention. La municipalité ayant refusé, un combat s'en était suivi, et c'est dans ce moment que les allobroges de Cartaux s'étaient saisis de la porte d'Aix. Epouvantés, les chefs des fédéralistes se sauvèrent à Toulon avec quelques débris de leur petite armée.

Le bruit de l'entrée de Cartaux à Aix jeta l'indignation parmi les sections toulonnaises; on se livra à toutes les extrémités; les représentans du peuple, Bayle et

Beauvais, furent emprisonnés au fort de la Malgue; les représentans Fréron, Barras et le général Lapoype prirent la fuite et cherchèrent un refuge à Nice, quartier-général de l'armée d'Italie. Tous les fonctionnaires publics tous les agens du pouvoir avaient trempé dans la révolte; la commune, le directoire départemental, l'ordonnateur de la marine, les employés de l'arsenal et du port, le vice-amiral Trogoff, presque tous les officiers, tout le monde enfin se sentait coupable. L'idée des grandes vengeances que la Convention tenait en réserve pour punir cette sorte de crimes, effraya tellement les autorités de Toulon qu'elles se vouèrent à la trahison comme à leur seul moyen de salut. L'escadre du traître Trogoff, le port, les arsenaux, la ville, les forts, tout fut livré à l'amiral Hood et à un amiral espagnol. Le pavillon blanc fut arboré et la ville occupée au nom des Bourbons par 5,000 hommes détachés des équipages anglais et espagnols (24 août 1793). Après l'arrivée des renforts venus d'Espagne, de Naples, de Piémont et de Gibraltar, l'armée ennemie se trouva forte de 14 à 15,000 hommes; cette garnison était échelonnée d'un côté jusqu'aux gorges d'Ollioules et de l'autre jusqu'à Hyères. Les amiraux désarmèrent la garde nationale de Toulon, licencièrent les équipages de l'escadre française, firent construire des fortifications sur la hauteur des deux caps Brun et du Caire pour garantir les deux rades des batteries de la cale de Brun, de l'Eguillette et de Balaguier.

Cartaux, instruit de l'occupation de Toulon, transporta aussitôt son quartier-général à Cujes et disposa son avant-garde au Beausset. Il n'avait avec lui que 8,000 hommes, en ayant laissé 4,000 à Marseille et sur la côte. C'était trop peu de forces pour tenter ce passage des gorges d'Ollioules; il se contenta donc de les observer. Bientôt le général Lapoype amena 6,000 hommes que Fréron et Barras avaient détachés de l'armée d'Italie commandée par Brunet. Lapoype assit son quartier à Soliès; mais il ne put établir de communication avec Cartaux séparé de lui par les montagnes du Faron. Cependant Cartaux profita du voisinage de la division Lapoype; il se rendit maître des défilés d'Ollioules, le 8 septembre, avança son quartier-général au Beausset, et prit quelques dispositions de sûreté : sa gauche bloqua le fort de Ponsets; son centre, les redoutes Rouge et Blanche, et sa droite, le fort de Malbousquet; sa réserve occupa Ollioules, et un détachement les Six-Fours; il fit réarmer les batteries de Saint-Nazaire et de Bandol. D'un autre côté, Lapoype, avec sa droite, observait le fort et la montagne de Faron, avec son centre couvrait la chaussée de la Calette, et avec sa gauche observait les hauteurs du cap Brun; il réarma le fort de Brégançon et les batteries de la rade d'Hyères. L'ennemi resta maître de toute la montagne du Faron, de la presqu'île des Sablettes et du promontoire du Caire jusqu'au village de la Seine.

Paris et la Convention furent consternés de la trahison qui venait de livrer le port, l'arsenal et la flotte de Toulon aux Anglais; le général Cartaux fut immédiatement investi du commandement général de l'armée de siége. Dans l'espace de trois mois, l'inhabile Cartaux avait passé du grade de colonel à celui de général en chef. Les travaux de l'artillerie formant la partié essentielle des opérations de siége, le comité de salut public proposa d'envoyer à l'armée un officier d'artillerie capable de diriger cette arme. On ne sait point par quelle considération cette mission ne fut pas confiée à un général, et pourquoi on se contenta, dans cette circonstance critique, de chercher parmi les officiers secondaires. Napoléon n'avait alors que vingt-quatre ans, et n'était que chef de bataillon au 4me régiment d'artillerie à pied; il fut désigné et accepté par la Convention. Il revenait alors d'une petite expédition contre la Sardaigne, et s'était honorablement acquitté d'une mission fort délicate que le général Dugua lui avait donnée à Nice.

Napoléon arriva le 12 septembre 1793 au Beausset. Il reconnut les forces de l'artillerie; elles consistaient en deux batteries de campagne sous les ordres du capitaine Sugny; en trois batteries d'artillerie à cheval dirigées par d'anciens sergens, le chef de bataillon Dammartin étant retenu à l'ambulance par ses blessures, et en huit pièces de vingt-quatre tirées de l'arsenal de Marseille. — Le lendemain de son arrivée, il accompagna Cartaux à une batterie de huit pièces que celui-ci avait fait établir sur une petite éminence à deux mille toises de la mer, dans le but de brûler l'escadre ennemie qui se trouvait à plus d'une lieue de la batterie, par conséquent hors de la portée de ses deux feux. On chauffait les boulets avec des soufflets de cuisine, et il n'y avait aucune direction dans les travaux; les grenadiers de Bourgogne servaient les pièces, et, disséminés dans les *bastides*, ils agissaient au hasard et à leur fantaisie.

Napoléon trouva cette situation fort ridicule, et condamna tout au premier coup d'œil. Il donna d'abord l'ordre de faire parquer les huit pièces de la batterie de Cartaux; puis il s'occupa sans relâche de l'organisation de l'artillerie et des ateliers; il fit rappeler de vieux officiers sortis de l'armée par suite des événemens de la révolution. L'armée de siége n'avait pas un seul officier de génie; en sorte que Napoléon fut obligé de veiller au service de ces deux spécialités; malgré ce désordre et cette double occupation, six semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il y avait à l'armée de Toulon cent pièces de gros calibre, des mortiers à grande portée, des pièces de vingt-quatre et une abondante provision de projectiles, un matériel complet, enfin capable d'attaquer sérieusement la place.

Napoléon commença ses opérations par l'établissement de deux batteries sur le rivage; il leur donna le nom de *montagne* et de *sans-culotte*; — préoccupation singulière des idées révolutionnaires chez celui qui devait fermer la révolution. — La cannonade de ces batteries força l'escadre à évacuer la petite rade; mais les généraux ennemis cherchèrent à s'emparer de ces travaux. Le 14 octobre, ils hasardèrent une sortie. Cette expédition, forte de 4,000 hommes, surprit pour ainsi dire l'armée nationale. Napoléon accourut aussitôt, et une acclamation générale des soldats le salua comme le véritable chef de l'armée. Sa présence répandit une confiance subite et extraordinaire dans tous les rangs; la sortie fut d'abord contenue, puis repoussée, et les batteries sauvées.

Le lendemain de cette affaire, le général Lapoype qui n'avait encore eu que des escarmouches avec l'ennemi campé sur le Faron, attaqua et emporta la hauteur du cap Brégа.

On en était là, lorsqu'il arriva de Paris un plan de conduite du siége; le général d'Arçon l'avait rédigé, et le comité du génie y avait apposé son approbation. Ce plan fut soumis à un conseil de guerre tenu à Ollioules. Ses dispositions demandaient qu'on s'emparât d'abord de la montagne et du fort Faron, des forts Rouge et Blanc, de celui de Sainte-Catherine; qu'on ouvrit la tranchée sur le milieu de l'enceinte de la ville, et qu'on abandonnât toute tentative contre les forts de la Malgue et de Malbousquet. Le comité de Paris supposait d'ailleurs l'armée nombreuse de 60,000 hommes, disposant d'un matériel considérable et largement pourvue de subsistances et de provisions de toute sorte. Lapoype et Cartaux paraissaient résolus à mettre en œuvre les instructions arrivées de Paris; mais Napoléon démontra vivement l'inutilité et le danger du plan proposé; il demanda qu'on bloquât Toulon par mer comme il l'était par terre, au moyen de deux batteries de trente pièces qui forceraient l'escadre anglaise d'évacuer les deux rades. Il désigna pour ces constructions l'extrémité du promontoire de l'Eguillette et l'extrémité du promontoire Balaguier. Marescot, depuis général du génie et alors capitaine, adopta les idées de Napoléon, sans toutefois partager ses espérances. Mais les Anglais de leur côté avaient déja compris l'importance qu'on pouvait donner à la pointe des deux promontoices: ils travaillaient sans relâche au fort Murgrave destiné à commander les positions de l'Éguillette et de Balaguier; tout avait été prodigué pour le rendre formidable, rien n'y manquait; c'était en effet un *Petit-Gibraltar*.

Cependant Napoléon rencontrait d'immenses difficultés pour la réalisation de son plan d'attaque, tantôt dans la résistance du conseil de guerre, tantôt dans l'ignorance de son état-major qui demandait qu'on employât l'artillerie contre les forts qui protégaient Toulon, ou pour jeter des projectiles dans la ville et incendier quelques quartiers. Un jour Cartaux conduisit Napoléon sur une hauteur, entre le fort Malbousquet et les forts Rouge et Blanc, et lui proposa d'y établir une batterie qui les battrait à la fois. Ce plan était inexécutable; car les assiégeans ne pouvaient avoir d'avantage contre les assiégés qu'en plaçant trois ou quatre batteries contre un fort, de manière que les feux convergeassent; or, Cartaux proposait précisément tout le contraire. Napoléon objecta que cette batterie, construite entre trois forts, serait rasée en un quart-d'heure et qu'il ne resterait pas un seul canonnier. Le général en chef insista; Napoléon désobéit. Il désobéit une seconde fois, en refusant de construire une batterie inutile et dangereuse sur la terrasse d'une bastide, et une troisième, enfin, en contremandant l'évacuation que Cartaux avait ordonnée des batteries de la *Montagne* et des *Sans-Culottes*. Cartaux avait profité d'une absence de Napoléon, parti pour l'arsenal de Marseille; le commandant d'artillerie arriva au moment même où l'évacuation commençait.

Fatigué et tourmenté de tant de contrariétés, Napoléon écrivit au général en chef pour lui demander qu'il lui fit connaître ses idées générales, et qu'il lui en laissât l'exécution pour les détails de son arme. Cartaux répondit que le plan auquel il s'attachait définitivement était que l'artillerie chauffât Toulon pendant trois jours, après quoi, il le ferait attaquer par trois colonnes. A côté de cette singulière réponse, Napoléon écrivit ce qu'on devait faire pour prendre Toulon, en répétant ce qu'il avait déja dit au conseil de guerre. Il remit ce mémoire au représentant Gasparin, homme de baucoup d'esprit, dont il fesait grand cas, et qui avait seul compris la portée des idées du jeune commandant. Ce plan fut porté à Paris par un courier extraordinaire, qui rapporta l'ordre à Cartaux de quitter sur-le-champ l'armée de siége, et de se rendre à celle des Alpes. Le général Lapoype, comme le plus ancien général, prit le commandement par *intérim*, et établit son quartier-général à Ollioules.

Napoléon fit immédiatement construire neuf batteries de canons et de mortiers; la canonnade partie de ces différens points avait pour but de retarder les travaux que l'ennemi fesait pour augmenter l'importance et la force du Petit-Gibraltar. Les assiégeans, écrasés par les feux de ces batteries, tentèrent le 8 novembre, une sortie pour les détruire; repoussés de la batterie des Moulins, ils finirent par s'emparer de celle des Sablettes; mais l'adjudant-général Victor, depuis maréchal et duc de Bellune, la reprit quelques jours après.

Le rappel de Cartaux avait laissé Napoléon maître des dispositions de l'artillerie; cela dura peu. A cet officier si médiocre et si présomptueux succéda un médecin savoyard, Doppet, plus intelligent que Cartaux, il est vrai, mais aussi ignorant de l'art de la guerre. C'était un Jacobin outré. Peu de jours après son arrivée, une bombe ennemie mit le feu au magasin à poudre de la batterie de la *Montagne;* plusieurs canonniers furent tués, et Napléon, qui s'y trouvait, courut de grands dangers; le même soir, Napoléon alla chez Doppet pour lui rendre compte de l'événement; il le trouva en train de verbaliser, et cherchant à prouver que ce malheur était le fait des aristocrates. Le lendemain, un bataillon de la Côte-d'Or, de tranchée au fort Murgrave, indigné des mauvais traitemens que des Espagnols fesaient endurer à un volontaire qu'ils avaient fait prisonnier, courut aux armes et marcha au fort; le régiment de Bourgogne le suivit, toute la division du général Brulé fut entraînée; une épouvantable canonnade et une fusillade meurtrière s'engagèrent. Napoléon qui se trouvait au quartier-général, se rendit près du général en chef, mais celui-ci ignorait la raison de cet évènement; ils y coururent. L'opinion du commandant fut que, *puisque le vin était tiré, il fallait le boire;* qu'il en coûterait moins pour pousser l'attaque à fond que pour battre en retraite. Le général l'autorisa à se porter à la tête de l'attaque pour la diriger. Nos tirailleurs couvraient tout le promontoire et avaient enveloppé le fort; Napoléon formait deux compagnies de grenadiers en colonne pour pénétrer par la gorge, lorsque Doppet, ayant eu un de ses aides-de-camp tué près de lui, quoique assez loin du feu, fit battre la retraite. Les tirailleurs apercevant ce mouvement rétrograde et entendant la retraite, se découragèrent; l'attaque fut manquée. Napoléon arriva près du général en chef, le visage couvert de sang d'une légère blessure qu'il avait reçue au front et qui n'était pas encore pansée, il lui dit: « *le J...-f..... qui a fait battre la retraite nous fait manquer Toulon* »..... Huit jours après, Doppet fut envoyé à l'armée des Pyrénées, où il signala son arrivée en fesant guillotiner grand nombre de généraux.



BONAPARTE AU SIEGE DE TOULON.

Doppet avait eu l'intention de renvoyer Napoléon de l'armée de Toulon, et de le remplacer par Duteil, bon homme, mais fort incapable; mais Napoléon avait une mission expresse du gouvernement; il fut maintenu.

Dugommier fut désigné pour remplacer Doppet; l'armée accueillit ce choix avec grand plaisir, car il avait toutes les qualités d'un vieux militaire; extrêmement brave de sa personnne, il aimait les braves et en était aimé; il était bon, quoique très actif, juste; avait le coup-d'œil militaire, du sang-froid et de l'opiniâtreté dans le combat.

A la dissolution de l'armée de Lyon, celle de Toulon reçut quelques renforts qui portèrent son total à 30,000 hommes de bonnes et mauvaises troupes. O'hara, le général en chef des coalisés, attendait aussi un renfort de 14,000 hommes, et espérait alors faire lever le siége, opérer sa jonction avec l'armée piémontaise, et s'emparer de toute la Provence; cette province manquait de vivres, et n'espérait de salut que dans la prompte reddition de Toulon. Le plan de Napoléon qui agissait sur les forts, et principalement contre le Petit-Gibraltar, était l'objet d'une désapprobation générale, et excitait les plus vives plaintes; car on ne comprenait pas pourquoi on n'attaquait pas directement Toulon. Les autorités de Marseille, alarmées de la disette qui allait en croissant, proposèrent à la Convention de lever le siége, d'évacuer la Provence, et de repasser la Durance, sauf à se remettre en campagne au printemps.

Tout était prêt cependant pour une attaque décisive du fort Murgrave; mais Napoléon la retarda de quelques jours, et renforça ses moyens d'action par une nouvelle batterie armée de huit pièces de vingt-quatre et de quatre mortiers, destinée à maintenir le fort Malbousquet. La maladresse et la présomption des représentans du peuple, compromirent l'effet que l'artillerie en attendait. S'étant rendus près de cette batterie surnommée la *Convention*, ils donnèrent l'ordre aux canonniers de tirer. Le commandant d'artillerie, qui se trouvait au quartier-général, étonné d'entendre le feu, ce qui était contraire à ses projets, courut chez le général en chef pour se plaindre; mais le mal était fait, il était sans remède. Le lendemain, O'hara sortit de la place à la tête de 7,000 hommes, passa le ruisseau de l'As, culbuta tous les postes qui défendaient la batterie de la Convention, s'en empara et l'encloua. Dugommier et Napoléon arrivèrent en toute hâte, firent quelques

dispositions, repoussèrent l'ennemi, et le poursuivirent jusqu'aux portes de Toulon; cette sortie lui coûta beaucoup de monde; le général en chef O'hara eut le bras cassé et fut fait prisonnier; il remit son épée à Napoléon. Cette journée coûta deux blessures à Dugommier, et procura à Napoléon le grade de colonel. Suchet, depuis maréchal de France, alors chef de bataillon des volontaires de l'Ardèche, s'y fit aussi remarquer.

Dugommier ayant obtenu un corps d'élite de 2,500 chasseurs et grenadiers, se résolut à donner l'assaut au petit Gibraltar; le 14 décembre les bateries françaises commencèrent à faire un feu roulant de bombes et de boulets avec quinze mortiers et trente pièces de canon de gros calibre; il continua jour et nuit jusqu'au 17, jour de l'assaut, et eut les plus heureux effets. La grande quantité de bombes qui tombaient dans la redoute, avait forcé la garnison à en sortir. Le général en chef ordonna de marcher sur la redoute, à une heure du matin; mais la pluie sembla devoir contrarier ce plan, et ce ne fut que par les remontrances des représentans et les conseils de Napoléon qu'il se décida à y donner suite. Dugommier divisa ses troupes en quatre colonnes: deux furent chargées d'observer les redoutes de Balaguier et de l'Eguillette; la troisième, toute de troupes d'élite, aux ordres du brave général Laborde, marcha droit au Petit-Gibraltar; la quatrième resta en réserve. Une première tentative faite par Dugommier en personne avait échoué; désespéré, il se porta à la colonne de réserve commandée par Napoléon; il se fit précéder par un bataillon qu'il confia au capitaine d'artillerie Muiron. A trois heures du matin, Muiron escalada le fort à une embrâsure par laquelle entrèrent Dugommier et Napoléon; Laborde et Guillon entrèrent par un autre côté. Les canonniers anglais se firent tous tuer sur leurs pièces; la garnison se rallia à sa réserve, sur un mamelon à une portée de fusil du fort; elle s'y reforma et fit trois attaques pour le reprendre. Vers cinq heures du matin, elle amena des pièces de campagne; mais déja l'artillerie avait fait venir des canonniers et tourné les pièces du fort contre l'ennemi. Au milieu de l'obscurité, de la pluie, d'un vent affreux et du désordre des cadavres, et des cris des blessés et des mourans, on eut beaucoup de peine à organiser six pièces; aussitôt, elles commencèrent le feu, l'ennemi renonça à ses attaques et battit en retraite. Peu de momens après, le jour parut; l'armée victorieuse se rallia; à dix heures, on descendit sur l'ennemi qui s'embarqua avec précipitation; à midi ils étaient entièrement chassés du promontoire. Cet assaut coûta 1,000 hommes à l'armée républicaine, et 2,500 à l'armée coalisée; Napoléon eut un cheval tué sous lui et fut blessé d'un coup de lance; Laborde et Muiron le furent plus grièvement.

Après cette victoire, Napoléon pensa à attaquer le fort Malbousquet, et dit aux généraux: *Demain ou après, au plus tard, vous souperez dans Toulon.*

L'amiral anglais, à la nouvelle de la prise du Petit-Gibraltar, envoya l'ordre aux troupes des batteries de l'Eguillette et de Balaguier, de tenir contre les forces républicaines; mais ce fut en vain; et dans la crainte qu'elle ne finit par se trouver renfermée, il ordonna à son escadre de lever l'ancre, d'appareiller, de sortir des rades, et de croiser hors de la portée du canon des côtes.

Les habitans de Toulon ne s'étaient point aperçus de la prise du Petit-Gibraltar; l'alarme et la surprise furent extrêmes, quand ils apprirent que le conseil de guerre anglais avait décidé l'évacuation de la ville. Le fort Pomets sauta dans la nuit du 17 au 18. Les forts de Faron, de Malbousquet, de la redoute Rouge, de la redoute Blanche, de Sainte-Catherine furent évacués dans la même nuit. Le 18 tous ces forts furent occupés.

L'escadre anglo-espagnole était parvenue à sortir et croisait hors des rades; plusieurs bâtimens et bon nombre de chaloupes qui rejoignaient l'escadre furent coulés bas par l'artillerie républicaine. Dans la soirée du 18, une épouvantable explosion annonça la destruction du magasin-général; au même moment le feu se manifesta à quatre ou cinq endroits de l'arsenal, et une demi-heure après, la rade se couvrit de flammes; c'était l'incendie de neuf vaisseaux de haut-bord, et de quatre frégates françaises: l'horizon, à plusieurs lieues, en était embrasé; on attendait l'explosion du fort de la Malque; mais la garnison ne trouva pas le temps de charger les mines, et dans la nuit les Français y entrèrent. La terreur était dans Toulon; la plus grande partie des habitans s'était embarquée; le reste s'était barricadé dans les maisons; l'armée républicaine était rangée en bataille sur les glacis.

Le 18, à dix heures du soir, le colonel Cervoni enfonça une porte et entra avec une patrouille de 200 hommes; tout était silencieux; mais bientôt il courut un bruit que les mèches étaient allumées pour faire sauter les poudrières; les troupes destinées à la garde de la ville, entrèrent immédiatement. L'arsenal de la marine était dans une confusion horrible; l'incendie avait déja commencé et fesait de grands progrès, malgré les efforts des galériens pour l'éteindre. Napoléon y arriva avec tout ce qu'il avait de canonniers et d'ouvriers disponibles, et réussit, après plusieurs jours, à éteindre le feu et à conserver l'arsenal. L'officier anglais, Sidney-Smith, chargé de brûler les vaisseaux et l'arsenal, s'était mollement acquitté de sa tâche, car les Français purent sauver tous les magasins, et des trente-un vaisseaux qui se trouvaient à Toulon, lors de la trahison, les Anglais n'en détruisirent ou n'en emmenèrent que dix-huit. L'armée républicaine fit son entrée le 19 décembre. Elle avait passé soixante-dix heures sous les armes, dans la boue et la pluie; elle se livra, dans la ville, à des désordres que semblaient autoriser les promesses faites au soldat pendant le siége. Toutes les propriétés de Toulon furent déclarées propriétés de l'armée, et la république se substitua à *ces droits*, moyennant une année de solde en gratification.

Nous n'avons point à parler des suites du siége de Toulon ni des atrocités du tribunal révolutionnaire qui y fut installé; la prise de cette place importante fut comme le prélude des grands succès de la campagne de 1794. Dugommier passa à l'armée des Pyrénées-Orientales, et Napoléon fut chargé de réarmer les côtes de la Méditerranée, surtout Toulon, et de se rendre ensuite à l'armée d'Italie pour y prendre le commandement de l'artillerie.

La réputation de Napoléon a commencé au siége de

Toulon. Le brave Dugommier avait été tellement frappé de l'étendue de son génie militaire, et de la portée de ses idées politiques, qu'il écrivit à la Convention, en demandant pour lui une brigade : *Avancez ce jeune homme, car si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul.*

— L'histoire du consulat et de l'empire a vérifié cette prophétie.

UN CAPITAINE EN RETRAITE,

Soldat de l'armée de Toulon.

LE ROI GONDEBAUD.

I.

LA BELLE INGONDE.

Sous le règne de Clotaire 1er vivait dans un petit village voisin de Soissons, une jeune châtelaine connue sous le nom de *Belle Ingonde :* elle avait perdu son père depuis plusieurs années; sa mère n'avait pas tardé à suivre son époux au tombeau, et la noble orpheline n'avait d'autre défenseur qu'un vieil oncle, archidiacre de la cathédrale de Soissons. Le roi Clotaire allait souvent chasser sous les murailles du château; mais il n'avait pas encore pensé à franchir le seuil du manoir. On lui avait parlé plusieurs fois de la *Belle Ingonde;* plusieurs fois, il l'avait vue en songe; rêves d'amour tourmentent souvent les têtes couronnées.

Fatigué de la chasse qui durait depuis le matin, dit la chronique, le jeune roi s'assit un jour non loin de l'habitation de la jeune châtelaine; le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horizon; le vallon s'effaçait déja sous les ténèbres mystérieuses du crépuscule, et les plus hautes tours du château paraissaient seules illuminées par les derniers rayons du jour.

— Nous sommes loin de Soissons, dit le roi Clotaire aux seigneurs de sa suite; voulez-vous que nous allions demander l'hospitalité au seigneur de ce manoir?

— Ce château est habité par une jeune fille, répondit un des seigneurs, et son oncle, l'archidiacre, en défendrait l'entrée au roi Clotaire lui-même.

— Et quel est le nom de la mystérieuse châtelaine?

— La belle Ingonde, s'écrièrent tous les seigneurs.

— Cette noble damoiselle dont on vante la beauté dans mon palais de Soissons!.... Dieu aidant, messeigneurs, nous pénètrerons dans cet asile; nous y passerons la nuit.

— Je cours annoncer le roi Clotaire, dit Randival, le plus jeune de tous les seigneurs.

— Je vous le défends sous peine de mort, s'écria Clotaire. Je veux que la belle châtelaine ignore qui je suis. Je vais vous conduire; soyez prudens et discrets. . . . .

La nuit était close lorsque les seigneurs du palais de Soissons s'arrêtèrent devant la grande porte du château. Sur un geste de Clotaire, deux hommes d'armes sonnèrent de la trompette par trois fois : on ne répondit pas du château; le signal fut répété; Clotaire dans un mouvement d'impatience se dressa sur ses étriers et cria d'une voix forte :

— Noble châtelain, qui que tu sois, viens ouvrir le grand portail de ton vieux manoir, et donne l'hospitalité à de nobles seigneurs qui se sont égarés au retour de la chasse.

On répondit du château :

— Nobles seigneurs, on vient; mais si vous êtes des larrons, Dieu vous punira d'avoir trompé la confiance d'Ingonde la châtelaine.

Quelques instans après, le portail de fer roula sur ses gonds; un vieillard revêtu d'une robe sacerdotale sortit seul, et dit aux seigneurs qui se pressaient autour de lui :

— Vous êtes bien nombreux, beaux seigneurs; le château d'Ingonde n'est pas assez vaste pour loger si grande compagnie.

— N'ayez pas souci de nous, mon père, répondit le roi; nous sommes d'honnêtes gentilshommes; nous appartenons à la cour de Soissons.

— Quelle preuve pouvez-vous me donner de la vérité de vos paroles, et de la sincérité de vos intentions?

— Voyez, mon père, dit Clotaire en montrant au vieillard son anneau royal... Je suis le favori de Clotaire 1er, roi de Soissons.

— Ce manoir vous est ouvert, seigneurs, répondit l'archidiacre en s'inclinant respectueusement; bienheureuse sera ma nièce Ingonde, puisqu'il lui est donné de recevoir dans sa demeure la fleur de la noblesse du royaume de Soissons.

Les serviteurs de la belle Ingonde reçurent ordre de préparer un magnifique festin. L'archidiacre de la cathédrale de Soissons, persuadé que le seigneur qui lui avait montré l'anneau royal était en grande faveur auprès de Clotaire, ne négligea rien pour faire bon accueil à ses nobles convives. La belle Ingonde fut proclamée, d'une voix unanime, reine de la fête, et les courtisans, par égard pour leur maître, lui réservèrent une place à côté de lui. La châtelaine avait à peine vingt ans. Belle comme un ange, timide comme une vierge, elle n'était jamais sortie du manoir paternel. En vain les *leudes* les plus puissans l'avaient demandée en mariage; son oncle, l'archidiacre, qui savait que les seigneurs du royaume de Soissons était toujours en guerre, fesait si bien par ses conseils que tous les prétendans étaient congédiés. Quand il vit ses

convives rangés autour de la table, il bénit les mets, et puis chacun fut libre de se livrer à la joie du festin.

Le roi Clotaire, placé près de la belle Ingonde, ne donnait aucune attention aux joyeux propos de ses courtisans. A-demi incliné vers la jeune châtelaine, il s'entretenait avec elle à voix basse, et chaque parole d'Ingonde enivrait son ame d'un plaisir ineffable.

— Damoiselle, lui disait-il de manière à n'être pas entendu par l'archidiacre, les seigneurs du voisinage viennent souvent visiter ce manoir ?

— Jamais, répondait la belle Ingonde; mon oncle, l'archidiacre, tient toujours les portes fermées, et il faut que vous soyez bien puissant à la cour de Soissons, puisque vous avez obtenu la faveur de passer la nuit dans ce château.

— Je suis puissant, très puissant, répondit le roi en souriant.... Si j'étais Clotaire....

— Le roi de Soissons! dit Ingonde, en élevant la voix...

Tout-à-coup elle baissa les yeux, et son front se colora d'une céleste rougeur.

— Si j'étais le roi de Soissons, dit Clotaire, je donnerais tous les trésors de mon royaume pour obtenir votre main.

Et en prononçant ces dernières paroles, il se pencha si près d'Ingonde qu'il effleura presque ses joues. L'archidiacre qui n'avait pas détourné un seul instant ses yeux sans cesse fixés sur sa nièce, ne savait à quoi attribuer cet entretien secret. Soupçonneux comme tous les vieillards, il dit à Ingonde :

— Ma fille, l'heure du festin est passée, et il ne vous convient pas de rester ici un instant de plus : allez! que les anges du Seigneur veillent sur vous pendant votre sommeil.

Ingonde s'empressa d'obéir, et le roi Clotaire la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut comme une vision fantastique derrière la porte de la salle du festin. Les seigneurs ne tardèrent pas à s'endormir autour du large foyer; l'archidiacre, voyant ses convives plongés dans un sommeil profond, sortit à petits pas pour ne point les éveiller, et s'enferma dans une chambre voisine pour réciter ses prières de la nuit. Le roi Clotaire ne pouvait fermer l'œil; il se tournait à chaque instant vers la porte par où la belle Ingonde avait disparu.

— Elle reviendra, se disait-il à voix basse; il me semblait que son sourire n'était pas le sourire d'un dernier adieu.

Le roi ne se trompait pas dans ses pressentiments; à l'heure de minuit, au moment où le sommeil des nombreux convives était le plus profond, la porte s'ouvrit enfin, et une jeune fille couverte de la tête aux pieds d'un voile noir fit un signe à Clotaire.

— C'est elle! dit le roi qui s'efforçait en vain de comprimer les transports de sa joie.

D'un bond il s'élança vers la jeune fille, et lui étreignant la main avec force, il lui dit :

— Ange du ciel, sois bénie, puisque tu as deviné les secrets de mon cœur!

— Vous vous trompez, seigneur, répondit la jeune fille en reculant de quelques pas; je ne suis pas Ingonde.

— Tu n'es pas Ingonde! dit Clotaire, et un douloureux soupir sortit de sa poitrine.

— Tu n'es pas Ingonde! Tu n'es pas Ingonde!

— Suivez-moi, seigneur; ma maîtresse vous attend.

La porte se referma derrière la jeune fille.

— Dis-moi ton nom, s'écria Clotaire; je ne l'oubliera jamais; c'est toi qui me conduis au bonheur.

— Que vous importe, beau seigneur, de connaître le nom de la pauvre Bathilde ?

— Bathilde! répéta plusieurs fois le jeune roi de Soissons.

Et il suivit la jeune fille dans les détours d'un large escalier. Après une ascension de plusieurs marches, Bathilde frappa deux coups à une petite porte; une voix aussi douce que celle d'un ange lui cria qu'elle pouvait entrer.

— Vous allez voir la damoiselle Ingonde, dit Bathilde en se tournant vers Clotaire. Je vous laisse, que Dieu veille sur vous!

Le jeune roi franchit le seuil d'un pas tremblant. Il aperçut la belle Ingonde assise sous le manteau d'une large cheminée : elle lisait attentivement dans un livre de prières orné de riches enluminures; à ses cheveux noirs, à son regard fier, à son teint pâle, il n'était pas difficile de reconnaître qu'un sang méridional coulait dans ses veines.

— C'est vous dit-elle, en jetant sur Clotaire un de ces regards de vierge qui allument dans le cœur de l'homme le feu céleste d'un pur amour..... J'ai voulu vous voir, vous parler, Dieu me pardonnera si je fais mal.

Clotaire était déja prosterné aux pieds de la belle Ingonde; il arrosait ses deux petites mains des douces larmes de l'amour, et il n'osait proférer une seule parole.

— Vous tremblez, seigneur, lui dit la belle Ingonde en souriant, oh! n'ayez pas peur! Asseyez-vous près de moi; j'ai tant de choses à vous dire!

L'entretien de la damoiselle et du roi se prolongea bien avant dans la nuit. Lorsque la voix matinale du coq annonça les premiers rayons du jour, Ingonde s'éloigna, se prosterna au pied d'un crucifix, pria pendant quelques instans.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle.... je ne sais quel trouble inconnu vient agiter mon ame.... un voile ténébreux couvre mon front! Eloignez-vous, seigneur, éloignez-vous : le jour revient, vos compagnons vous attendent.

— Je pars, belle Ingonde, s'écria le jeune roi; mais les fêtes de la cour de Soissons ne pourront me faire oublier cette heureuse nuit! Damoiselle, me sera-t-il permis de vous revoir encore?

— Vous savez mieux que moi, que désermais, je ne pourrai vivre sans vous, répondit la belle Ingonde.

Les seigneurs étaient déja réveillés; inquiets sur le sort de leur maître, ils allaient commencer leurs perquisitions dans le château, lorsque l'arrivée du roi calma leurs alarmes.

II.

LE BATARD DU ROI.

Clotaire en rentrant dans la capitale de son royaume

ne put oublier la belle Ingonde. Deux jours après, ne pouvant plus résister à un charme tout-puissant qui l'entraînait vers le vieux manoir, il sortit clandestinement de son palais, suivi du plus fidèle de ses pages.

— Où allons-nous, seigneur? lui dit le jouvencel qui ne pouvait deviner le motif de cette excursion nocturne.....

— Voir un ange, répondit le roi.

En prononçant ces paroles, il saisit le bras du jeune page, et le serra fortement.

— Ecoute l'ordre suprême de ton maître, lui dit-il, en donnant à sa voix l'accent du commandement et de la menace : tes yeux ne doivent point voir, ta langue ne doit point parler. Je t'ai choisi pour mon confident; malheur à toi, si tu dévoilais la conduite de ton maître!

A ces mots, il s'élança sur l'un des deux coursiers que le page conduisait par la bride, et partit au galop. Une heure lui suffit pour franchir l'espace qui le séparait de la demeure de sa bien-aimée. La nuit était obscure, et le page et le roi, quand ils arrivèrent devant les fossés du château, n'entendirent pas le plus léger bruit.

—Tout dort dans ce manoir, dit le page; continuons notre route.

Clotaire lui fit signe de s'arrêter, et lui ordonna de sonner de la trompette. Le fidèle Astrobald s'empressa d'obéir. On ne répondit pas du château; mais quelques instans après, le grand portail s'ouvrit, et le roi entra suivi de son page. La belle Ingonde attendait le seigneur inconnu, dans la même chambre où elle s'était entretenue avec lui pour la première fois. Grande fut sa joie, lorsque Bathilde lui annonça l'arrivée de Bertrand-de-Soissons, car c'était sous ce nom, que Clotaire s'était fait connaître à la jeune châtelaine.

Pendant un an, le roi de Soissons, toujours fidèle à la belle Ingonde, renouvela ses visites nocturnes toutes les fois qu'il pouvait échapper à la surveillance de ses courtisans. Astrobald connaissait seul le secret des amours de son maître, et la fidèle Bathilde s'était habituée à voir sans méfiance le jeune Bertrand-de-Soissons. Clotaire pour triompher de la vertu de la belle Ingonde, lui répétait sans cesse qu'il était puissant à la cour, qu'il l'épouserait aussitôt qu'il en aurait obtenu la permission du roi. La belle châtelaine croyait à ses promesses; et quelle est la jeune fille qui doute d'un serment mille fois répété par celui qu'elle aime?....

Un an s'était écoulé; les visites du beau Bertrand-de-Soissons devenaient plus rares; Ingonde en était alarmée; elle venait d'acquérir la déplorable certitude qu'elle était déshonnorée aux yeux du monde, et criminell aux yeux de Dieu, si son amant ne l'épousait pas. Clotaire revint après une longue absence, et la jeune châtelaine sentait l'espoir renaître dans son cœur.

— Bertrand, dit-elle au seigneur inconnu, jusqu'à ce jour je n'ai pas cherché à connaître ton nom; je t'aime, tu m'as promis que je serais ton épouse.... le moment est venu d'accomplir ton serment.

—Oui, belle Ingonde, répondit Clotaire.

— Je suis mère, ajouta la jeune châtelaine; je veux connaître ton véritable nom, pour le donner à l'enfant que je porte dans mon sein.

— Cela ne se peut, répondit Clotaire....

— Je serai donc déshonnorée! moi, fille d'un noble et puissant gentilhomme!.....

Il se passa entre la belle Ingonde et le roi de Soissons, une scène déchirante. Clotaire n'osait lever les yeux; il tremblait de tous ses membres; le désespoir provoqua chez sa malheureuse victime les douleurs de l'enfantement; Bathilde effrayée, courut éveiller les serviteurs du manoir, et l'archidiacre de la cathédrale de Soissons arriva assez tôt pour verser l'eau du baptême sur la tête de l'enfant qui venait de naître.

— Où est ton lâche séducteur? s'écria-t-il, en jetant sur Ingonde un regard de colère et de pitié...

— Ici, répondit Clotaire...

— Ah, grand Dieu! c'est le roi de Soissons! s'écria l'archidiacre.

— Le roi de Soissons! répéta la malheureuse Ingonde.

Et elle retomba évanouie sur sa couche.

— Contemplez votre victime, dit l'archidiacre en entraînant le roi vers le lit de sa nièce...

— Jurez par les plaies du Christ, que vous ne parlerez jamais de ce que vous venez de voir, s'écria Clotaire.... Le roi de Soissons, votre seigneur, le veut ainsi!....

— Je le jure, répondit l'archidiacre d'une voix tremblante... Quel nom doit porter cet enfant?

— Gondebaud.

— Bâtard du roi, murmura l'archidiacre...

III.

LES JOURS D'EXIL.

L'enfant grandit dans le silence du manoir, et sa mère lui donna le surnom de *Ballomer*. Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, elle résolut de le conduire à la cour du roi de Soissons dans l'espoir de le faire reconnaître par Clotaire. Mais ce prince, qui depuis longtemps avait oublié et la belle Ingonde et Gondebaud, ne voulut pas donner audience à la châtelaine; instruit que cette mère infortunée avait divulgué le secret de ses amours, il la menaça des plus cruels supplices, si elle ne sortait de son royaume. Ingonde ne se laissa pas abattre par l'adversité.

— Viens, mon enfant, dit-elle au jeune Ballomer; ton père refuse de te reconnaître; maudite soit toute sa race, puisqu'il m'a lâchement trompée.

Elle sortit de Soissons, accompagnée seulement de quelques fidèles serviteurs, et se dirigea vers Paris. Le roi Childebert n'avait pas d'enfans; la malheureuse Ingonde se persuada qu'il ferait un bon accueil à son neveu; cette fois elle ne fut pas trompée dans ses espérances; Childebert, après avoir acquis la certitude que Gondebaud était réellement fils du roi de Soissons, lui donna asile dans son palais, et ordonna à ses courtisans de le traiter comme un prince de la famille royale. Clotaire, informé des projets de son frère Childebert, craignant que le jeune Gondebaud ne réussit à se faire des partisans, réclama son fils, et le roi de Paris, sans se laisser attendrir par les larmes de la malheureuse Ingonde, livra le jeune prince.

— Le roi de Soissons, mon frère, réclame Gondebaud; il le destine sans doute aux plus hauts honneurs;

allez, belle Ingonde; ayez confiance en la tendresse d'un père!

— Clotaire n'aime pas son fils, s'écria la malheureuse Ingonde.... C'est le livrer à un bourreau!

Elle ne se trompait pas dans ses tristes pressentimens; le roi de Soissons fit enfermer Gondebaud dans une étroite prison aussitôt qu'il fut arrivé. On lui coupa les cheveux, symbole de l'origine royale, et le jeune prince reçut ordre de sortir de France, sans autre guide, sans autre soutien que sa mère; il partit pour la terre de l'exil, et tous ses rêves de bonheur s'évanouirent en un jour.

On ignore ce que devint alors le prince infortuné, disent nos vieux chroniqueurs; s'il faut en croire quelques écrivains, presque contemporains, il fut réduit à peindre les murs des églises et des oratoires pour subsister et donner du pain à sa pauvre mère. Après quelques années d'exil, la fortune lui sourit encore. Charibert en montant sur le trône, le fit venir à sa cour, le traita en frère, et ne cessa de lui donner des marques de la plus sincère affection. Gondebaud croyait avoir échappé pour toujours aux vicissitudes du malheur, lorsque Sigebert, roi d'Austrasie, qui voulait assurer à ses enfans la succession de Charibert, demanda le bâtard de Clotaire. Charibert n'osa pas refuser, et le roi d'Austrasie fit couper, pour la seconde fois, les cheveux à l'infortuné Gondebaud, qui fut envoyé prisonnier à Cologne. Ingonde, sa mère, qui veillait constamment sur lui comme son bon ange, parvint à lui procurer des moyens d'évasion; ils se réfugièrent près de Marsés, qui commandait alors en Italie au nom de l'empereur Justinien. Gondebaud se maria à Naples, et vécut quelques années heureux avec son épouse, qui lui donna deux enfans; devenu veuf, ne pouvant plus habiter les lieux où il avait vu mourir ce qu'il avait de plus cher au monde après sa mère, il se retira à Constantinople vers l'an 565. L'empereur d'Orient l'accueillit avec tous les honneurs dus à son rang. Le souvenir de ses malheurs s'effaça peu à peu de son ame; pendant quinze ans, il vécut tranquille dans le palais impérial de Bysance, oubliant son origine royale, et ses rêves de grandeur.

Cependant quelques seigneurs de Bourgogne, mécontens du roi Gontran, avaient résolu d'offrir la couronne à un autre prince du sang royal. Le duc Boson que l'histoire représente comme un homme très artificieux, détermina les rebelles à choisir Gondebaud. Il partit pour Constantinople, et, par ses conseils, il parvint à arracher le jeune prince de sa retraite.

— Venez, seigneur, lui dit-il: les plus puissans vassaux du roi Gontran vous attendent pour lever l'étendard de la révolte: c'est en leur nom que je vous offre la couronne.

Gondebaud ne put résister aux promesses artificieuses de Boson: il laissa sa mère Ingonde à Constantinople et fit voile vers la France. La traversée fut des plus heureuses; arrivé à Marseille, Gondebaud fut accueilli avec enthousiasme par les habitans; la révolte était déja organisée dans les provinces méridionales: le fils de Clotaire comptait de nombreux partisans, et le patrice Mummole, le plus puissant d'entre eux, lui ouvrit les portes de la ville d'Avignon.

IV.

GONDEBAUD PROCLAMÉ ROI A BRIVES-LA-GAILLARDE.

L'ambition et la jalousie ne tardèrent pas à mettre le désordre parmi les princes rebelles: Gondebaud fut trahi par le perfide Boson qui lui enleva une partie de ses trésors. Réduit à chercher un refuge dans une île de la Méditerranée, le malheureux prince commençait à désespérer de sa destinée, lorsque la mort du roi Chilpéric changea tout-à-coup la face des affaires. Didier, duc de Toulouse, et Mummol, général du roi de Bourgogne, exerçaient alors une puissance presque souveraine dans les provinces méridionales. Ces deux hommes de guerre qui avaient long-temps combattu l'un contre l'autre, se réconcilièrent subitement, et firent un traité d'alliance offensive et défensive contre le roi Gontran.

— Plaçons sur le trône un prince assez faible pour laisser le pouvoir entre nos mains, dit Mummol.

— Gondebaud, bâtard du roi Clotaire, est à Avignon, répondit Didier, duc de Toulouse; méconnu par son père, tour-à-tour admis et rejeté par ses autres parens, ce prince sera trop heureux de porter le titre de roi; la reconnaissance et la crainte lui feront un devoir de nous récompenser magnifiquement.

Le jeune roi n'eut pas plutôt appris qu'une révolution venait de s'opérer en sa faveur, qu'il se mit à la tête des seigneurs rebelles pour reconquérir les droits de sa naissance. La Provence, le Dauphiné, tous les pays, depuis le Poitou et l'Auvergne jusqu'aux Pyrénées, se déclarèrent en sa faveur. Didier et Mummol prirent le commandement des troupes, et, infidèles à Gontran, leur légitime souverain, ils s'efforcèrent de consolider dans le midi de la France la puissance de Gondebaud l'usurpateur. Ils parcoururent les diverses provinces, montrant au peuple un fantôme de roi qu'ils avaient revêtu des insignes de la souveraineté. Après avoir soumis les principaux seigneurs du Querci, du Périgord et du Limousin, ils s'arrêtèrent à Brives-la-Gaillarde dans le dessein de mettre le comble à l'étrange comédie qu'ils jouaient avec tant de succès. Gondebaud était reconnu roi par les troupes; mais les cérémonies du couronnement n'avaient pas sanctionné sa royauté factice. Le duc de Toulouse fit annoncer à tous ses soldats que Gondebaud serait élevé sur le bouclier à la manière des Francs, et salué roi par l'armée. Le lendemain les bandes bourguignones, provençales, et d'Aquitaine se trouvèrent réunies dans une petite plaine près de Brives-la-Gaillarde. Les cérémonies du couronnement furent célébrées comme au temps où les premiers Mérovingiens recevaient de leurs sicambres le serment de fidélité. Les principaux officiers élevèrent Gondebaud sur le bouclier aux grandes acclamations des soldats; Mummole et Didier, auteurs de cette révolution qui devait mettre en émoi les populations méridionales, furent les premiers à se prosterner devant leur nouveau roi. Plusieurs évêques, des abbés, des moines, des clercs assistèrent à ce couronnement, et Gondebaud, le bâtard de Clotaire, fut intronisé sous les auspices de la religion.

— Seigneurs de Bourgogne et d'Aquitaine, s'écria Didier, vous venez d'élever sur le bouclier votre roi



GONDEBAUD PROCLAMÉ ROI.

Gondebaud. Maintenant jurons tous de mourir pour lui conserver la couronne.

— Nous le jurons! répondirent les seigneurs en brandissant leur épée.

— Demain nous partirons pour Toulouse, ajouta Didier; les peuples de la Narbonnaise détestent le roi Gontran, et le fils de Clotaire sera reçu comme un envoyé du ciel.

V.

MAGNULFE, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Le lendemain du couronnement, Gondebaud partit à la tête d'une nombreuse armée pour usurper le royaume d'Aquitaine qu'il disait lui appartenir. Il reçut le serment de fidélité de Didier et de Mummole, et marcha vers Toulouse. Cette grande ville avait alors pour évêque le célèbre Magnulfe, qui s'était attiré les applaudissemens des plus grands prélats du royaume de France, au concile de Mâcon, tenu en 584. Dévoué à la dynastie des Mérovingiens, Magnulfe n'eut pas plutôt appris le couronnement de Gondebaud, qu'il exhorta les nobles et les bourgeois à résister au prince usurpateur. Il avait ranimé l'enthousiasme, lorsque les députés prétendus du roi d'Aquitaine entrèrent dans la ville.

Avant de répondre aux propositions des ambassadeurs de Gondebaud, le prélat convoqua une assemblée générale des habitans de Toulouse pour délibérer; quand il les vit réunis, il s'écria :

— « Nous savons bien que Gontran et son neveu » Childebert ont droit à la couronne; mais Gondebaud » nous est inconnu. Préparez-vous donc; et si le duc » Didier veut nous forcer à le recevoir, qu'il périsse, » et que le prince usurpateur serve, à l'avenir, d'exem» ple à tous ceux qui voudront envahir le trône des » Français.

— » Mort à Gondebaud! Gloire et longue vie au » roi Gontran, répondirent les Toulousains énivrés » par les paroles de leur évêque. »

Ils firent de grands préparatifs de défense, et résistèrent d'abord aux troupes de Mummole et de Didier. Mais le nombre finit par triompher; les assiégés se soumirent à Gondebaud, qui s'empressa d'établir son autorité dans la ville de Toulouse.

— Annoncez à l'évêque Magnulfe, dit le bâtard de Clotaire à un de ses officiers, que jai choisi son palais épiscopal pour séjour, et que je souperai chez lui ce soir avec Mummole.

Magnulfe se vit contraint d'obéir; néanmoins, dans un entretien qu'il eut avec le prince pendant le repas, il le blâma beaucoup de ce qu'il s'était révolté contre le roi Gontran.

— « Vous affirmez, seigneur, lui dit-il, que vous » êtes le fils du roi Clotaire : nous n'en savons rien; » permettez-moi de vous dire qu'il vous est impossible » de réussir dans votre entreprise. »

— « Oui, je suis le fils du roi Clotaire, et, en cette » qualité, une partie de la France m'appartient; je » me rendrai bientôt à Paris, et j'y établirai le siége » de mon royaume. »

— » Pour réussir dans vos projets, dit Magnulfe, » il faudrait qu'il ne restât aucun membre de la fa» mille royale, et vous ne pourrez monter sur le trône, » qu'en posant le pied sur le cadavre du dernier Méro» vingien. »

— » N'as-tu pas tort de parler à un grand roi d'une « manière aussi extravagante? s'écria Mummole.....

Et il leva la main pour frapper le courageux Magnulfe.

— » Oserez-vous, messeigneurs, frapper un des » ministres de Jésus-Christ, répondit Magnulfe!

— » Tant d'impudence et d'audace ne resteront pas » impunies, repliquèrent à-la-fois Didier et Mummole. »

En même-temps, ils se jetèrent sur le prélat et l'accablèrent de coups. Le lendemain, il fut jeté dans une prison lié comme un criminel, et, quelques jours après, il fut envoyé en exil. Gondebaud eut beaucoup de peine à soumettre à sa domination les peuples des provinces méridionales. Pendant qu'il y travaillait sans relâche, Gontran qui avait senti la nécessité de s'opposer à ses succès, se réconcilia avec son neveu Childebert, et marcha à la rencontre de l'usurpateur. Gondebaud ne se laissa pas effrayer par des menaces de guerre, et s'avança jusqu'à Poitiers pour arrêter les Bourguignons; mais il ne put tenir tête à une armée trois fois plus nombreuse que la sienne. Il se replia sur Bordeaux, déterminé à y chercher un asile; mais, craignant d'y être enfermé, il se dirigea vers les Pyrénées, suivi de Didier et des milices du pays toulousain.

VI.

SIÉGE ET RUINE DE SAINT-BERTRAND DE COMMINGES. — MORT DU ROI GONDEBAUD.

Lyon des Convènes, qui plus tard fut appelé Saint-Bertrand de Comminges, du nom de son second fondateur, était alors une place bien fortifiée. Gondebaud qui s'abandonnait aux perfides conseils de Mummole, se persuada que cette petite ville serait pour lui un asile inexpugnable. En effet, Gontran qui n'avait cessé de harceler les rebelles depuis son départ de Bordeaux, pressa d'abord inutilement le siége de Saint-Bertrand de Comminges. Gondebaud qui ne manquait pas de courage, et qui, dans plusieurs circonstances, avait donné quelques preuves de génie militaire, aurait pu résister long-temps; mais il comptait sur la fidélité d'un traître qui n'attendait que le moment favorable pour se livrer au roi Gontran. Mummole, persuadé que la place ne pourrait tenir long-temps contre les attaques réitérées des Bourguignons, sortit pendant la nuit de Saint-Bertrand de Comminges, et entra en négociation avec Gontran. La seule condition imposée par le roi de Bourgogne, fut que Gondebaud lui serait livré. Mummole promit; mais il n'était pas facile de déterminer le jeune prince à sortir de Saint-Bertrand. Quelques amis fidèles lui avaient fait concevoir des soupçons sur le dévoûment du patrice Mummole. Il résista d'abord aux prières et aux sollicitations du rusé général.

— Vous voulez abandonner à la vengeance du vainqueur les intrépides soldats qui vous ont proclamé roi, s'écria Mummole!.. Ne vous faites pas illusion, seigneur; dans deux jours, le roi Gontran sera maître de cette ville, et les Bourguignons passeront toute la garnison au fil de l'épée.

— Obtiendrai-je grace du roi de Bourgogne? répondit Gondebaud.

— Gontran m'a donné sa parole royale qu'un seul cheveu ne tombera pas de votre tête, si vous sortez de la place, et si vous allez dans son camp implorer votre pardon.

— Je sortirai ce soir après le coucher du soleil, dit Gondebaud; je verrai donc le roi de Bourgogne, et je pourrai traiter avec lui des conditions de la paix!

Mummole attendit impatiemment le moment où il pourrait consommer son infâme trahison. Aussitôt que le soleil eut disparu derrière l'horizon, il conduisit l'infortuné Gondebaud à une des portes de la ville, où il se vit à l'instant environné de plusieurs officiers bourguignons.

— C'est bien le bâtard Gondebaud? dit un des chefs.

— Le fils naturel de Clotaire, proclamé roi à Brives-la-Gaillarde, répondit Mummole.

— Rentre dans la ville, perfide Mummole, qui as vendu ton maître et seigneur à Gontran, roi de Bourgogne.

— Trahi! s'écria Gondebaud...

— Oui, vendu comme le Christ par un autre Judas, s'écria Boson en étreignant fortement les deux mains de Gondebaud. Vendu, car tu es au pouvoir de Boson, ton ennemi irréconciliable; de Boson, qui va délivrer Gontran de l'usurpateur qui osait insulter à sa puissance!

— C'est fait de moi! dit Gondebaud.

Il fit le signe de la croix, se mit à genoux et pria pendant quelques instans pour se préparer à la mort.

— Assez, assez! s'écria Ollon, comte de Bourges.

Et il saisit le malheureux prince par les cheveux, le jeta par terre, et s'efforça de le percer de sa lance.

— Grace et pitié, s'écriait Gondebaud qui se roulait sous les pieds de son bourreau.

Sa cotte de maille l'avait garanti des coups d'Ollon; il se débattait avec tant de force, qu'il parvint à se relever. Il voulait fuir; mais Boson qui assistait à cette sanglante exécution l'atteignit d'une pierre à la tête et le renversa presque mort. Les soldats bourguignons l'eurent bientôt percé de mille coups. Ils lui arrachèrent la barbe, les cheveux, et mutilèrent son cadavre qui fut traîné dans tout le camp!

Ceci se passait dans le mois de mai 585.

Le lendemain, les soldats du roi de Bourgogne entrèrent dans la ville dont les portes leur furent ouvertes par le lâche Mummole; elle fut livrée au pillage, et les Bourguignons massacrèrent tous les habitans. Alors sans doute furent renversés les monumens que la magnificence des proconsuls romains avaient élevés dans *Lyon des Convènes*. La vieille cité romaine resta longtemps déserte; on la désignait même comme un lieu frappé de la malédiction du ciel; enfin, vers le milieu du XIIe siècle, elle fut rebâtie par Saint-Bertrand, son évêque, et *Lugdunum Convenarum* ne fut plus connue depuis que sous le nom de Saint-Bertrand de Comminges.

J.-M. Cayla.

SIMON BRISE-TÊTE,

SÉNECHAL DE CARCASSONNE.

A un quart de lieue des remparts de la vieille cité, près d'une maison qui tombait en ruines, trois hommes et une femme s'entretenaient auprès d'un grand feu; un pan de muraille les mettait à l'abri de la bise glaciale, qui charriait dans l'air d'innombrables flocons de neige.

— Noémi, disait un vieillard dont la barbe ondoyante et blanche couvrait sa poitrine: si le Dieu qui envoya son bon ange à Tobie pour le guider dans son voyage, lorsqu'il allait chez Laban, nous préserve de tout danger, dans cinq jours, nous arriverons à Montpellier.

— Et je verrai Benjamin, le docteur de la loi, ajouta la jeune fille d'une voix émue.

— Benjamin est sage par-dessus tous les sages, dit le vieillard; il est le chef de toutes les synagogues de la Langue-d'Oc, et son père lui donna en mourant plus d'or que n'en ont laissé Alphonse, comte de Toulouse, et Jeanne, fille de Raymond VII.

— Tu ne réponds pas, s'écria le vieillard...

— Mon père, dit la jeune fille d'une voix tremblante, j'aime Benjamin, le docteur de la loi.

— Bien, bien, ma fille, ma chère Noémi; ton vieux père ne désire que ton bonheur.

— Vous connaissez le grand livre de la loi, vous le plus savant des Israélites de Grenade et de Cordoue, s'écria Ruben. Vous avez lu le déplorable récit du sacrifice de la fille de Jephthé? Vous voulez imiter un si noble exemple, puisque vous sacrifiez votre fille, non au Dieu des armées, mais à un riche rabbin.

Noémi ne savait que répondre; mais les yeux étincelans de son père lui rendirent toutes ses craintes; elle joignit ses deux petites mains.

— J'aime Benjamin, le docteur de la loi, dit-elle.

— Tu aimes le rabbin de Montpellier, parce qu'il est riche, s'écria Ruben.... je saurai te punir d'avoir trompé ma faible crédulité! dans trois jours je viendrai déposer à tes pieds un présent nuptial.

Le jeune israélite disparut à ces mots, et laissa ses compagnons de voyage plongés dans l'étonnement. Le

lendemain, le vieux Moïse demandait à tous les chevaliers, pélerins, marchands et autres voyageurs, s'ils n'avaient pas vu un juif espagnol, cheminant par les grandes voies de Provence ou de la Langue-d'Oc.

— J'ai rencontré un israélite qui se dirigeait vers la ville de Montpellier, en compagnie de trois marchands languedociens, lui dit un homme d'armes qui allait d'Aix en Provence à Toulouse en Langue-d'Oc.

— Que Dieu vous bénisse pour votre bonne nouvelle, répondit le vieux Moïse... à Montpellier! disait-il à voix basse en rentrant dans son hôtellerie... Je me méfie de l'imagination exaltée de Ruben Dieu d'Abraham, fais qu'il ne nous arrive rien de funeste dans la ville de Carcassonne!

Le huitième jour après le départ de Ruben, Moïse, ses deux compagnons de voyage et Noémi prenaient leurs repas, lorsque le maître de l'hôtellerie leur annonça qu'un juif, nouvellement arrivé de Montpellier, demandait à leur parler. Noémi ne put s'empêcher de tressaillir; mais le vieux Moïse répondit avec calme à l'*hôtelier :*

— Allez dire à notre frère qu'il peut venir sans crainte s'asseoir à la table de Moïse le rabbin.

Le mystérieux convive ne se fit pas attendre longtemps.

— La paix du ciel soit avec vous, mes frères, s'écria Ruben; je suis fidèle à ma promesse, et j'apporte à Noémi mon présent nuptial;

— Ruben, Ruben! s'écria la jeune fille.

L'israélite ôta de dessous son manteau un large voile de soie rouge qu'il déplia lentement.

— Noémi, dit-il à la jeune fille, mon présent nuptial est plus précieux que les diamans de la couronne de Philippe-le-Bel, roi de France. Le rabbin de Montpellier est mort assassiné; je veux déposer à tes pieds les restes inanimés de mon rival. Voici la langue de Benjamin qui osa prononcer des sermens d'amour; voici sa main droite qui écrivit les lettres dictées par le génie de l'enfer, qui portèrent le désespoir dans mon ame; voici ses deux yeux que j'ai arrachés sanglans de leur orbite, avant qu'ils eussent profané la beauté céleste. Je n'ai donc plus de rival; tu m'as dit cent fois que tu m'aimais; le ciel a entendu nos sermens; la fille de Moïse sera-t-elle parjure?

La malheureuse Noémi n'avait pu résister à de si pénibles émotions; elle s'était évanouie dans les bras de son père. Ruben s'approcha pour porter à ses lèvres une des mains de la jeune vierge: le vieux Moïse le repoussa du pied; le fougueux Ruben s'arma de son poignard.

— Indigne enfant d'Israël, s'écria le vieux rabbin, oseras-tu frapper un docteur de notre sainte loi! tu as brisé mon cœur de père; pousseras-tu l'audace jusqu'à porter ta main coupable sur le descendant du saint prêtre Lévi?

— Non, répondit Ruben; je saurai respecter en vous la dignité sacerdotale.... je demande la main de Noémi; j'ai son serment, elle a le mien.

— Noémi, la dernière consolation de ma vieillesse, épouserait un assassin!... non, non, Ruben.... j'aimerais mieux lui plonger un poignard dans le cœur.

— Vous ne voulez pas, répondit l'impétueux adolescent.... je pars; le ciel soit propice à vos projets de vengeance.

Ruben resta long-temps indécis; en sortant de l'hôtellerie, il s'était assis sur une large pierre, au détour d'une rue; mille projets s'étaient succédés rapidement dans son esprit. Un juif n'avait aucun crédit, aucune autorité pendant le XIIIe siècle, et il se désespérait d'assouvir sa vengeance, lorsqu'il se vit accosté par un chevalier.

— Enfant d'Israël, lui dit le gentilhomme, si je ne me trompe, tu viens d'Espagne pour vendre des soieries et des bijoux aux grands seigneurs de la Langue-d'Oc?

— Vous dites vrai, maître, répondit Ruben.

— Hâte-toi donc de te rendre au palais de la vieille cité; Simon Brise-Tête, sénéchal de Carcassonne, veut acheter un diamant de grand prix pour une jeune damoiselle du pays toulousain.

— Seigneur, dans une demi-heure, je serai au palais du sénéchal, répondit Ruben.

Il courut à son hôtellerie, se fit accompagner d'un de ses esclaves chargé des marchandises les plus précieuses, et chemina à pas précipités vers la demeure de Simon Brise-Tête. Le sénéchal l'accueillit avec une sorte de courtoisie; comme la plupart des gentilshommes de son siècle, il empruntait aux juifs; il n'osait pas les maltraiter ouvertement.

— Israélite, dit-il à Ruben, je m'expose aux sévères réprimandes des révérends pères de l'inquisition en te donnant entrée dans mon palais; mais on m'a dit que tu apportes d'Espagne des diamans et des étoffes de grand prix.

— J'ai des étoffes de soie et d'or qui ont été fabriquées dans la grande ville de Bagdad; j'ai aussi des pierres précieuses que les plus puissans califes de l'Orient achèteraient au prix de tous leurs trésors.

— Quel est ton nom, enfant d'Israël?

— Ruben, marchand, de la ville de Cordoue. Ce diamant vaut trente mille sols tournois, ajouta-t-il, en ouvrant un coffret de bois de cèdre.

— Trente mille sols tournois! s'écria Simon Brise-Tête.

— Je vous le donne, seigneur sénéchal, si vous voulez venger l'honneur d'un homme indignement outragé; je vous le donne, si vous voulez punir de misérables assassins qui, l'an dernier, à la fête de Pâques, ont égorgé vingt-deux enfans chrétiens.

— Où sont les coupables, s'écria Simon Brise-Tête, et je les livrerai au tribunal de l'inquisition.

— Envoyez vos hommes d'armes à l'hôtellerie du *Rameau Mystérieux;* ils y trouveront le vieux Moïse, rabbin de la ville de Cordoue, et Noémi, sa fille, qui s'est déja rendue plusieurs fois coupable du crime de sorcellerie.

— Donne-moi le diamant, s'écria le sénéchal, et par le corps du Christ, je te jure que tu seras vengé.

Le soir même, Moïse, Noémi, leur compagnon de voyage furent arrêtés dans l'hôtellerie et conduits à la prison du sénéchal. Ruben demanda et obtint la permission de visiter les prisonniers; il espérait que le vieux rabbin, effrayé par la mort et les supplices, consentirait enfin à lui donner la main de Noémi. Le vieillard fut inflexible, et la jeune fille détourna les yeux pour ne pas voir celui qui les livrait ainsi à la persécution.

Trois jours après leur emprisonnement, ils comparurent devant le sénéchal, qui jugeait les affaires civiles et ecclésiastiques en l'absence des pères de l'inquisition. Plusieurs seigneurs se rendirent de grand matin dans la salle d'audience; le bruit courait dans Carcasonne qu'on devait juger la plus belle juive qui eût paru depuis plusieurs années dans les pays de la Langue-d'Oc.

A midi, les trois accusés arrivèrent pieds et poings liés, gardés à vue par huit hommes d'armes. Le vieux Moïse marchait lentement; ses yeux baissés, sa barbe blanche, son teint presque livide, ses vêtemens d'or et de soie formaient un étrange contraste; Noémi, richement vêtue, comme toutes les jeunes filles de sa nation, était sous le poids des plus violentes douleurs; elle pouvait à peine supporter les chaînes qui liaient ses petites mains.

— Quelle est belle! voyez la belle juive! répétèrent les gentilshommes en la voyant entrer.

Une robe de soie jaune, parsemée de fleurs d'argent, un collier de pierreries formaient toute sa parure; un petit turban de mousseline blanche, surmonté d'une aigrette en diamans, couvrait à peine la moitié de sa tête, et ses longs cheveux noirs, séparés en deux tresses à la *nazaréenne*, tombaient négligemment sur ses épaules à demi-recouvertes d'une gaze légère; elle s'assit sur un petit tabouret, à côté de son père; son maintien à la fois modeste et fier fesait ressortir la beauté de ses traits, et lorsqu'elle jetait un regard sur les juges, les chevaliers se disaient tout bas :

— La belle juive! Si Simon Brise-Tête la condamne, je le tiens pour *hongre* ou Sarrasin.

Le sénéchal, revêtu des insignes de sa dignité, procéda à l'interrogatoire aussitôt que les trois juges-mages furent arrivés.

— Fils d'Israël, dit-il au père de Noémi, quel est ton nom, ta patrie, ta profession?

— Seigneur sénéchal, on m'appelle Moïse; je suis né à Damas en Syrie; depuis plusieurs années, je parcours l'Espagne et les pays de la Langue-d'Oc, visitant les synagogues, consolant mes frères; je suis docteur de la loi.

— Vieillard insensé! s'écria Simon Brise-Tête, pourquoi as-tu pris part aux horribles mystères que les Pharisiens de ta nation célèbrent tous les ans la veille du jour de Pâques? Pourquoi as-tu massacré les enfans des chrétiens?

— Mes mains sont encore pures du sang de l'innocent, répondit le rabbin. Quel est mon accusateur?

— Le voici, répondit Simon Brise-Tête, en montrant du doigt Ruben qui se cachait à l'extrémité de la salle d'audience.

— Ruben! répéta plusieurs fois le vieillard... infâme trahison! il a vendu ses frères.

Noémi ne put proférer une seule parole, ni détourner ses yeux du banc sur lequel Ruben était assis. Le jeune israélite, en proie aux remords, tremblait de tous ses membres; lorsque le sénéchal lui ordonna de dénoncer aux juges les crimes du rabbin Moïse et de sa fille, il resta immobile à sa place; on eut dit que l'ange qui punit les traîtres l'avait pétrifié subitement.

— Ruben, s'écria le sénéchal, ne m'as-tu pas dit que les juifs de Cordoue ont égorgé vingt enfans chrétiens dans la cité de Perpignan?

L'accusateur ne répondit pas, et les menaces de Simon Brise-Tête ne purent le déterminer à parler contre ses frères.

— Qu'il soit enfermé dans les prisons de monseigneur le sénéchal avec ses complices, dit un des juges-mages.

L'arrêt ne se fit pas attendre : Moïse, Ruben et Noémi furent condamnés à périr sur le bûcher. Les geoliers les garrotèrent, et, quelques instans après, les trois israélites cheminaient tristement dans les sombres détours qui conduisaient au plus profond des cachots; arrivés au chemin de ronde, ils s'arrêtèrent pendant que les geoliers ouvraient la dernière porte du ténébreux dédale. Une petite lampe de cuivre, suspendue à la voûte, répandait une lueur blafarde dans cet antre d'enfer; le vieux Moïse qui n'avait pas proféré une seule parole depuis sa sortie de la salle d'audience de Simon Brise-Tête, se tourna vers Ruben, et lui dit avec un sourire dédaigneux :

— Ruben! le Dieu d'Abraham t'a récompensé de ton zèle à servir les chrétiens... tu croyais donc que ton infâme trahison resterait impunie... Viens, viens, tu mourras avec nous sur le bûcher.

— Dieu d'Abraham, s'écria ensuite le rabbin, toi qui sauvas les trois hébreux de la fournaise, protégés-nous en ce jour contre nos ennemis.

La prière du père et de la fille fut longue; elle leur rendit le calme et l'espérance. Le vieillard s'assit sur les dalles, et resta long-temps immobile, la tête cachée dans ses deux mains. Il se leva précipitamment comme saisi d'une inspiration céleste.

— Ma fille, dit-il, en serrant à plusieurs reprises Noémi contre son sein, veux-tu survivre à ton vieux père?

— Je veux mourir avec toi.

— Que ferais-tu sur la terre des chrétiens, ma Noémi? tu es jeune et belle; Simon Brise-Tête livrerait ta beauté virginale à la profanation de ses hommes d'armes.

— Je veux mourir avec toi, répéta Noémi.

— Dieu soit béni! s'écria le vieillard, ma fille entrera avec moi dans la demeure des élus d'Israël.

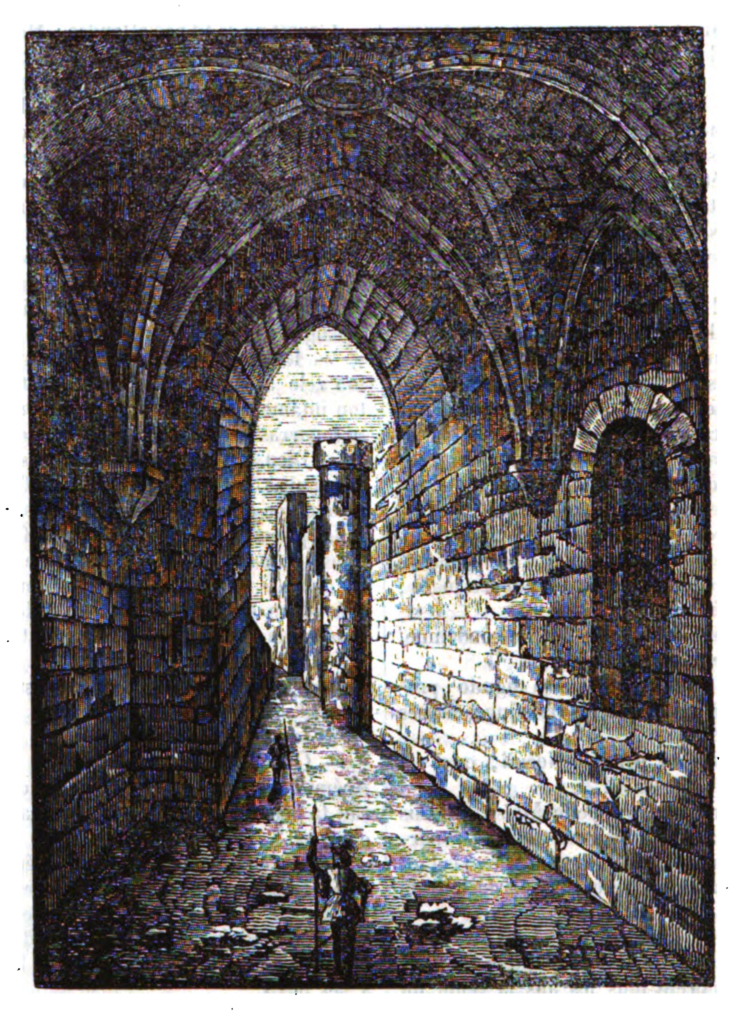
Au même instant, il s'arma d'un petit poignard, saisit sa fille aux cheveux, et la laissa tomber morte à ses pieds.

— Assassin de ta fille! meurtrier de Noémi, ma fiancée, s'écria Ruben, en grinçant des dents; tu mourras de ma main, vieillard infâme!

Moïse entendit sans trembler, les paroles menaçantes du jeune israélite; il se prépara à la lutte qui devait se terminer par la mort de l'un des deux combattans malheureusement pour lui, l'énergie ne pouvait suppléer à la force. Ruben s'élance avec la rage d'un tigre, et Moïse tomba expirant sur le cadavre de sa fille Noémi. Ruben fut alors frappé d'un vertige, il perdit la raison, et se roula comme un serpent sur les dalles du cachot.

Quelques instans s'étaient à peine écoulés depuis la sanglante issue de ce drame terrible, lorsque la porte du cachot s'ouvrit avec fracas; des chevaliers, des hommes d'armes, entrèrent portant des flambeaux et devançant le seigneur sénéchal Simon Brise-Tête

— Deux cadavres! s'écria le sire de Limoux qui marchait en tête du cortége.



CHEMIN DE RONDE A CARCASSONNE.

— Moïse et Noémi sa fille! ajouta un gentilhomme du pays toulousain

— Noémi! Noémi! s'écria le sénéchal....

Il s'arrêta tout-à-coup, contempla avec effroi le cadavre sanglant de la jeune fille.

— Morte! répéta-t-il plusieurs fois, en poussant de profonds soupirs.

— Où est le traître Ruben? dirent les gentilshommes qui avaient déja parcouru le cachot.

— Ici, mes seigneurs, s'écria le jeune israélite qui grinçait ses dents, se roulait sur les dalles et s'arrachait les cheveux.... ici, mes seigneurs : je n'ai pu mourir.

— Je te fais grace, dit Simon Brise-Tête, qui se tenait penché vers les restes inanimés de la belle Noémi.

Deux chevaliers qui étaient près du sénéchal crurent entendre ces paroles :

— Pauvre Noémi! ma fille! ma dernière espérance! le ciel ne l'a donc rendue à mon amour que pour me la ravir.

On parle diversement de cet événement étrange dans la vieille cité et dans les faubourgs de Carcassonne. Simon Brise-Tête fit appeler un archidiacre, lui prouva que Noémi avait été d'abord élevée dans la religion catholique, et obtint qu'elle fût ensevelie avec les cérémonies de l'église.

Ruben sortit du cachot; il erra pendant quelques jours dans le village voisin. Un matin on le trouva pendu à un arbre, sur la route de Narbonne. Le traître s'était donné la mort comme Judas Iscariote.

Philippe Donadieu.

MICHEL NOSTRADAMUS.

En 1525, la peste désolait toute la Provence. Les populations s'entassaient dans les villes, s'écoulaient ensuite dans les hôpitaux qui les dégorgeaient à leur tour dans les cimetières. C'était partout ainsi : à Aix, à Marseille et à Montpellier, le fléau cependant avait une plus grande intensité à raison sans doute de leur plus grande importance. Aix n'avait pas, vers la fin de l'année, assez de vivans pour faire emporter les morts qui encombraient toutes ses places. Lorsque Marseille s'arrêta de charrier des cadavres, elle s'aperçut avec effroi que des rues entières n'avaient plus un seul habitant. Montpellier avait perdu aussi une grande partie des siens; grâce à la réputation de sa faculté de médecine qui attirait un concours nombreux de malades, on n'avait pas le temps de s'apercevoir des morts constamment remplacés par les vivans.

La ville de Montpellier était à cette époque la première entre toutes les villes savantes de l'Europe. Sa faculté était l'intelligence de ce siècle. Les élèves qui y accouraient de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne, en triplaient annuellement la population; mais en 1525, ils firent défaut, et cependant la ville se peupla comme de coutume; c'est que les malades de cette année prirent la place des écoliers.

Le peu d'étudians qui, pour ne pas quitter la faculté, affrontèrent la pestilence, payèrent le tribut à la contagion et allèrent prendre rang dans les lits de l'hôpital, où leurs doctes professeurs les visitèrent et leur apprirent la science à leurs dépens.

Parmi les jeunes gens que le fléau avait arrachés à leurs études pour les jeter dans ce charnier où la mort se repaissait à l'aise, se trouvait un enfant de vingt ans, blond et timide, dont personne ne savait le nom. On l'avait bien vu aux leçons de la faculté, mais personne ne lui avait jamais parlé; aucun joyeux écolier n'avait pu se glisser dans son intimité. Il avait vécu dans un isolement de misanthrope ou de sage: nul n'osait trancher le mot.

Il y avait beaucoup d'intelligence précoce dans les yeux de ce jeune homme; son front semblait s'être élargi sous l'effort de la pensée; les lignes de sa figure avaient de la noblesse et de la netteté; d'un autre côté son regard était voilé et comme ramené sur lui-même. Une préoccupation habituelle qui l'isolait constamment de tout ce qui l'entourait, avait, à la longue, uni ses sourcils par-dessous une longue ride verticale qui lui labourait le front. Ces signes caractéristiques indiquaient une grande aptitude à ces travaux souterrains de la méditation dont l'esprit n'est pas toujours sûr de pouvoir revenir.

Quoique malade, la figure du jeune écolier avait gardé la même expression indifférente et pensive que tout le monde lui connaissait. On aurait dit que chez lui le moral avait pris tant d'empire sur le physique, qu'aucune douleur ne pouvait plus l'occuper. Lorsque le médecin de l'hospice, qui visitait la salle, arriva à lui, il parut ne pas s'en apercevoir. Un religieux fut obligé de le frapper de loin avec un roseau pour le tirer de la distraction qui l'absorbait. Alors il se retourna et jeta sur le docteur un regard froid et calme, comme si sa venue ne lui eût été d'aucun intérêt. Il n'y avait dans son attitude, ni crainte, ni courage, ni résignation, ni aucun de ces sentimens vulgaires par lesquels l'homme dévoile sa faiblesse ou exagère sa force. Elevé par l'habitude au-dessus des douleurs matérielles, il abandonnait son corps à la maladie, sans que la souffrance pût le distraire un instant du travail de la pensée.

Cette fois il fallut encore que le savant professeur de la faculté le ramenât à la vie réelle qu'il avait oubliée.

— Eh bien! mon jeune gars, il paraît que la peste vous a pris à cœur et ne veut pas sortir de votre lit. Voyons, avez-vous la fièvre? vomissez-vous le sang? ouvrez les lèvres et la bouche? avez-vous toujours au corps des taches noires comme des péchés capitaux, ou jaunes comme la face d'un mort? Et tout cela fut dit avec une si pressante volubilité, que les réponses ne pouvaient s'intercaller entre les demandes. L'homme qui parlait avait un air jovial et frondeur qui trouvait même à s'épanouir sous le souffle de la peste. Il avait les lèvres lourdes et continuellement irridées pour lancer quelque malicieuse plaisanterie; ses dents, longues et espacées, décelaient en lui le naturel méchant et astucieux de la bête. C'était l'homme le plus savant de la faculté, le docteur Rabelais, qui de moine s'était fait médecin. Il regardait le malade avec cette férocité d'analyse qui semblait s'élaborer dans ses yeux fauves comme dans un creuset.

— Un prêtre, dit-il, après qu'il eut fini son examen, un prêtre à celui-ci : il a tout juste le temps de nétoyer sa conscience pour que le bon Dieu y voie clair.

— Maître, vous vous trompez, répondit le jeune homme sans s'émouvoir, je ne dois pas mourir de la pestilence.

— Qui vous a dit cela, mon docte écolier, reprit Rabelais avec une atroce raillerie; votre espérance est comme un trésor dans la poche d'un gueux.

— Non, messire, dit le malade : c'est un diamant dans l'eau trouble de votre science, et je le vois.

— Mirez-le bien, répliqua le docteur; je vous donne vie jusqu'à ce soir.

— Et moi, maître, dit le malade en se soulevant sur son lit avec une sorte d'exaltation fiévreuse, j'en prends au-delà de votre ordonnance pour pouvoir aller à votre enterrement.

— Amen! dit Rabelais en souriant avec pitié. — Cet homme ne croit pas en Dieu, ajouta-t-il ensuite en s'adressant aux religieux; il est, ce me semble, dans la mauvaise voie. Si vous n'avez pas plus que moi de viatique pour le mettre dans la bonne, laissez-le s'en



MICHEL NOSTRADAMUS.

aller; monsieur Satan pourra nous en être quelque jour reconnaissant.

Les moines se reculèrent en se signant avec terreur. Rabelais continua sa visite en semant ses rires fins et moqueurs au pied de chaque lit. A le voir insensible au milieu de tant de misères et de souffrances, raillant au sein de cette épouvantable agonie, on eût dit que le tourmenteur des âmes l'avait jeté là pour faire faire aux moribonds le noviciat de l'enfer.

Avant de quitter la salle des pestiférés, le professeur de la faculté jeta un dernier coup d'œil sur le grabat où gisait le jeune étudiant et un dernier sourire sarcastique et satisfait effleura ses lèvres.

Quatre ans après la peste avait disparu de la contrée et les écoliers affluaient comme auparavant à Montpellier. Le bon temps de la ville et de la faculté était revenu. Toutes les études avaient repris leurs cours, avec elles les examens qui les couronnent. Or, c'était au mois d'août de l'année 1529. Rabelais, toujours maître en la faculté de Montpellier, morigénait ce jour là grand nombre d'escolâtres qui passaient examen pour obtenir le bonnet de docteur. Un étudiant était aux prises avec lui et soutenait merveilleusement ses assauts.

— Qu'est-ce que la vie? disait le médecin.

— C'est l'esprit répandu dans le corps, répliquait le jeune homme.

— Vous vous trompez, disait l'examinateur, la vie est le jeu des organes.

— Pardon, mon docte maître, vous prenez l'effet pour la cause : peut-être croyez-vous être encore à l'hôpital.

Le trait atteignit le professeur et lui fit relever brusquement la tête. Il regarda attentivement l'écolier qui n'était autre que le pestiféré qu'il avait condamné autrefois.

— Comment vous nommez-vous, monsieur le ressuscité ?

— Michel de Nostradamus, maître Rabelais.

— Eh bien ! maître Michel de Nostradamus, voilà la toque de velours que vous désiriez. Je vous l'octroie parce que vous ne vous êtes pas trompé il y a quatre ans, et parce que vous avez alors mieux compris la vie que vous ne l'avez définie aujourd'hui.

Nostradamus fit un noble usage de cette science conquise à travers les labeurs et les périls. Il secourut la Provence qui fut encore une fois décimée par la peste; il contribua à éteindre une contagion qui dépeuplait Lyon. Son nom de médecin acquit plus de renommée que celui de ses ayeux qui avaient été presque tous célèbres dans l'art qu'il pratiquait; car ce que nous avons oublié de dire, c'est que Nostradamus descendait d'une famille juive récemment convertie au christianisme. Son père, qui était de Saint-Remi, diocèse d'Avignon, s'appelait Issachar avant d'être baptisé. Il était notaire dans sa petite ville; mais il avait voulu que son fils ne s'écartât pas, comme lui, de la profession de ses pères, et il l'avait envoyé à Montpellier qui était alors, comme nous l'avons dit, la première faculté de l'Europe. Le jeune Nostradamus remplit toutes les intentions de son père; il fit reverdir la gloire qui avait pris racine autrefois dans sa famille, et, quoique chrétien, il ne répudia pas le nom d'Issachar qui était celui de la tribu à laquelle ses ancêtres avaient appartenu; il s'en glorifia au contraire, en répétant souvent les paroles des Paralipomènes, dans lesquelles la vertu prophétique des enfans d'Issachar était écrite.

Bientôt Nostradamus ne se contenta pas de citer les textes, il voulut les justifier. On ne sait dans quelle année il prit cette résolution; mais il était encore jeune et dans tout son renom de médecin lorsqu'il se décida à en dépouiller la robe. Les pestilences qui avaient étreint une partie de la France avaient disparu, et elles avaient emporté avec elles le seul lien qui retint Nostradamus à sa profession; il l'avait embrassé par zèle et il ne la comprenait qu'avec le dévouement; et maintenant que le zèle et le dévouement n'étaient plus une nécessité, il était libre d'abandonner un art qui se réduisait à ses primitives et mesquines proportions, au lieu de garder les grandes applications qu'il avait déja eues.

D'ailleurs, il se sentait au front d'étranges rêves qui l'absorbaient. Il avait aggloméré dans son esprit toutes les sciences humaines, et il possédait ainsi la connaissance du passé et celle du présent. Mais cela ne pouvait le satisfaire. Un inquiet désir de savoir exerçait sur tout ce qu'il avait appris une sorte de trituration continuelle, pour en extraire le germe de l'avenir. A force d'embrasser sans peine la grande unité du présent et de la rallier à celle du passé, il finit, par induction, par trouver le point qui les lie à l'avenir. Il cherchait, lui aussi, son monde inconnu comme Christophe Colomb avait déja trouvé le sien. Comme lui il était parti de ce principe que rien n'est interrompu, et que dès lors tout ce qui est et tout ce qui doit être reste ouvert, et se découvre tôt ou tard.

Et si l'on refléchit qu'à cette époque la renaissance renouvelait le monde moral et matériel; si l'on remarque que le protestantisme mettait de nouvelles sociétés en marche, ne peut-on pas admettre qu'il se soit trouvé une organisation privilégiée entre toutes, qui soit arrivée à la cause de toutes ces transformations pour descendre ensuite par la pente des probabilités jusqu'aux effets éloignés ? Ne pouvait-elle pas se mettre en harmonie avec toutes les agitations de cette époque, les dominer par la perception et arriver ainsi le long de ce fil d'Ariane jusqu'aux replis les plus secrets des consciences, jusqu'aux mystères des événemens ? Tout cela dépendait de la délicatesse de cette faculté morale qui déja avait découvert dans les régions de la pensée des routes jusque-là inconnues. Galillée avait bien démontré que la terre tournait; Colomb connaissait l'existence de l'Amérique avant de l'avoir découverte, et ainsi de tous. La sensibilité de la perception leur avait donné cette seconde vue si lucide qui est à notre état normal ce que sont les verres perfectionnés comparés à l'œil nu.

Michel Nostradamus eut donc raison de chercher cette science de l'avenir, car elle existe. Si personne après lui n'a pu y pénétrer, c'est que nous sommes arrêtés au seuil par notre vue myope; c'est que le prophète ne peut avoir dans cette carrière ni élève, ni imitateur; c'est que ce bénéfice d'organisation n'échoit qu'aux natures d'élite comme la sienne.

Et cependant, il ne put jamais, même à force de bonne foi, convaincre entièrement son siècle. Si les grands l'adulaient par crainte, si les peuples le suivaient pour courir au merveilleux, la foule des savans lui fesait expier par l'incrédulité une science qu'ils ne pouvaient comprendre: car il en est toujours ainsi avec cette pauvre nature humaine: les faits les plus évidens peuvent la frapper; si elle est impuissante à les comprendre, elle se refusera constamment à les accepter.

A l'époque où Nostradamus songeait à formuler les élaborations de sa pensée, le mariage l'appela à Agen. Ce lien qui a été les galères de tant de grands hommes aurait peut-être éteint son génie, mais sa femme mourut avec les enfans qu'elle lui avait donnés. Depuis il contracta une autre union, de laquelle naquit un fils qui fut l'historien de son pays. Nous n'insistons pas sur la famille du prophète de la Provence. Les grands hommes doivent être vus hors de leurs foyers domestiques, parce que leur vie privée est pleine d'égoïsme et ne contient aucun enseignement, tandis que leur vie publique, qui s'est passée pour tous, doit être aussi, et pour cela, mise sous les regards de tous comme leurs statues sur les places publiques.

Celle de Nostradamus est demeurée en partie mystérieuse. On sait seulement que les persécutions qu'il essuya le forcèrent à se retirer à Salon, et à s'ensevelir dans une retraite impénétrable à tout bruit du dehors; il y demeura tant d'années, que le monde, à la fin, fatigué de s'occuper d'un absent, avait laissé choir sa réputation; mais Nostradamus songeait de son côté à la réédifier sur un plus haut piédestal; à force de rester face à face avec sa pensée, sous l'obsession constante

qui le poursuivait, il finit par y céder, comme la sybille antique; ses nerfs, excités par une volonté tyrannique ébranlaient tout son corps; chacun de ses sens perfectionné par cette électricité d'une autre nature, jouissait d'une lucidité qui n'appartient ni à l'homme éveillé, ni au somnambule. Nous savons que la médecine ne reconnait pas cet état mixte; Hippocrate n'a parlé que de la vue pendant le sommeil, et nos médecins ne sont pas allés plus loin. Il serait temps cependant qu'ils prissent la peine de constater cette seconde vue de l'homme éveillé qui a fait tant de prophètes et tant d'inspirés; cette seconde vue qui jaillit quelquefois d'une manière si imprévue des esprits les plus incultes, comme l'étincelle du silex.

Il n'y a là ni magie, ni sorcellerie, ni astrologie, ainsi qu'on le croyait autrefois; il n'y a non plus, ni charlatanisme, ni folie, ainsi que bien des gens inclinent à le croire aujourd'hui; c'est un fait, voilà tout. Le nier serait absurde, parce que toute l'histoire est là pour le prouver; l'expliquer est impossible, parce que cette lucidité qu'on a en soi, est comme un foyer qui éclaire au dehors, mais pour nous éblouir au dedans.

Nostradamus avait lutté pour être compris, mais sans succès; la stupide admiration qu'il avait excitée n'était pas ce qu'il avait désiré et ce qu'il était en droit d'attendre; alors il se replia sur lui-même, et fit poser devant son intelligence les questions sociales qui se débattaient alors : la réforme, la guerre civile et religieuse; et tout cela, soumis à l'analyse et à l'induction, se trouva, dans l'esprit du solitaire, gros de toutes les calamités. L'inspiration l'entraînant, il se mit à les prédire, et il écrivit ses centuries :

D'esprit divin l'âme présage atteinte,
Trouble, famine, guerre, peste, courir;
Eau, cécité, terre et mer de sang teinte,
Paix, trève à naître, prélats, princes, mourir.

Ce quatrain est à la tête de toutes ses prédictions, et l'on peut dire qu'il résume, à lui seul, tous les malheurs qui devaient éclore dans ce siècle.

Lorsque le livre de ses centuries fut connu, la réputation de Nostradamus se répandit partout avec éclat. Le peuple le glorifia, les savans le proclamèrent partout, et la cour de France voulut le voir.

On nous a conservé le récit de la réception qu'on lui fit. Catherine de Médecis avait apporté d'Italie ce goût pour les sciences occultes qui occupèrent la France durant le règne de ses trois fils; elle voulut, en les honorant dans la personne de Nostradamus, leur donner une eclatante confirmation. Elle le fit donc venir en présence de toute la cour; courtisans, grands seigneurs et nobles dames, tout le monde était là, attendant avec impatience le fameux astrologue, comme on l'appelait alors. Lorsqu'on le vit entrer, il y eut un tel mouvement de curiosité, que tous les groupes se rapprochèrent, et que les rangs se confondirent; c'était un pêle-mêle étourdissant dans lequel un habitué seul aurait pu trouver le chemin du trône, et cependant Nostradamus sans attendre que le maître des cérémonies le prît à sa remorque, marcha directement vers le roi.

— A genoux ! crièrent les courtisans.

Le philosophe s'arrêta brusquement, et se mit à les considérer d'un œil froid et austère.

— A genoux devant le roi, répétaient les seigneurs indignés.

La tête de Nostradamus sembla s'illuminer au feu de toutes ces clameurs; elle prit un air inspiré qui les fit cesser aussitôt.

— Agenouillez-vous, vous autres, devant moi, s'écria-t-il d'une voix tonnante; la matière ne peut rien, l'esprit est roi.

Il y eut comme un étourdissement général dans l'assemblée; tout le monde se tint à l'écart, regardant avec effroi le prophète qui les dominait en ce moment de tout son génie.

— Tête basse, messeigneurs, que me voulez-vous?

— Rien, mon maître, puisque vous ne le savez pas, répondit avec une raillerie triomphante un vieillard qui occupait la droite du roi.

— Je sais, reprit Nostradamus, sans se retourner, que celui qui ne me parle pas en face en ce moment sera tué par derrière.

— Merci, dit le vieillard, qui n'était autre que le connétable Anne de Montmorency : ce que vous annoncez là, est une prophétie boiteuse qui ne peut arriver jusqu'à moi; adressez-la à d'autres, ajouta-t-il, en regardant l'amiral de Coligny qu'il détestait.

— Oh! silence, s'exclama tout-à-coup Nostradamus en regardant ce dernier : j'entends l'heure terrible qui sonnera pour beaucoup d'entre vous, messeigneurs : messire de Coligny, levez-vous lorsque le bourdon de Saint-Germain-l'Auxerrois donnera le signal! duc de Guise, n'entrez pas dans le bateau, car il est écrit que vous n'en sortirez pas. C'est un compte de sang que vous paierez tous deux, ajouta-t-il en les considérant l'un et l'autre.

Les deux gentilshommes tressaillirent, et leurs regards se croisèrent comme deux épées.

La reine seule sembla comprendre le présage, et elle laissa un sourire de satisfaction s'épanouir sur sa figure italienne.

— Maître, voilà bien des calamités, lui dit-elle: venez reposer votre esprit sur ces jeunes têtes qui croissent pour le bonheur de la France.

Un groupe de quatre enfans était adossé à l'estrade royale; c'étaient François le Dauphin, le duc d'Orléans (Charles IX), le duc d'Anjou (Henri III) et la blonde Marie Stuart. Nostradamus tourna vers eux ses yeux fixes, et resta quelque temps à se recueillir.

— Toujours du sang, dit-il à demi-voix et comme se parlant à lui-même : est-ce donc que la cour est une antre pour que le meurtre soit écrit ainsi sur toutes les faces ?

— Eh bien, Nostradamus? dit Catherine de Médicis.

— Je vois des couronnes sur toutes ces têtes, dit le médecin de Salon; celui-ci, ajouta-t-il en touchant du doigt le Dauphin, déposera la sienne au bout de deux ans, par la volonté de Dieu; celui-là la passera à son frère toute souillée de sang, c'était le futur Charles IX; le plus jeune viendra de loin pour la prendre; pauvre enfant, dit-il, cédant en ce moment à une pitié subite, prends garde au moine, et porte toujours ta cuirasse sous tes habits.

— Assez, s'écria la reine alarmée.



— Il y a pourtant encore là un enfant dont je n'ai pas dit l'avenir.

— Oh! le sien est serein et beau; toutes vos prédictions ne pourront l'assombrir, dit la reine en asseyant sur ses genoux la jeune Marie Stuart.

— Vous vous trompez, madame: je vois bien des cadavres sur la route de cette jeune fille. Défendez bien vos quatre fils: l'un d'eux est destiné à être dévoré par cet amour de louve; d'autres le suivront, et leur vie ne fera qu'alimenter le besoin de passion qui emporte la jeune reine. — Ah! mon Dieu, s'écria-t-il tout-à-coup en s'interrompant; baissez la tête et coupez vos cheveux, madame; votre cou appartient au bourreau.

A ces derniers mots un frémissement électrique parcourut la foule; elle se courba sous le regard de bronze que Nostradamus fesait peser sur elle.

— Donc, messeigneurs, vous vous sentiez la tête bien haute pour espérer que je ne verrais pas au dessus. Vous jetiez sur notre avenir la grande ombre de votre présent pour me le cacher; mais empêchez donc le fer de luire dans votre destinée comme des étoiles sinistres dans un ciel sombre.

Le roi fut le premier à sortir de cette stupeur générale qu'avaient fait naître les paroles de Nostradamus tonnant comme la foudre.

— Maître, nous vous écoutons; mais nous avons à nous plaindre d'être les derniers quand nous devrions être les premiers.

— La mauvaise fortune arrive toujours trop tôt et la nouvelle en est toujours mal reçue.

— Le fils de François 1er ne s'inquiète ni de l'une ni de l'autre: parlez.

— Sire, permettez qu'une fois dans ma vie je sois courtisan: je ne demande qu'à me taire.

— Votre demande est vaine: parlez, je le veux.

Nostradamus s'inclina, prit un stylet et écrivit rapidement quatre lignes sur une ardoise légère qu'il portait toujours avec lui. Les courtisans firent cercle autour des deux interlocuteurs; la reine Catherine se rapprocha aussi en jetant sur le savant un regard qui semblait demander grâce.

— Sire, lisez, dit-il au roi en lui tendant l'ardoise; mais que nul ici ne vous entende.

Tout le monde se tint respectueusement à l'écart; Catherine de Médicis resta seule à côté du roi et lut avec lui en silence le quatrain suivant.

Le lion jeune le vieux surmontera;
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera.
Deux plaies une, puis mourir; mort cruelle!

— Fi donc! Monseigneur, vous palissez, dit l'italienne à demi-voix et sans changer de figure, au pauvre Henri II, qui se montrait visiblement ému de ce qu'il avait sous les yeux. Et lorsque sa pensée eut fouillé le sens du dernier vers, il parut recevoir une secousse si violente que l'ardoise lui tomba des mains et alla se briser sur le parquet.

Toute la cour s'entreregarda avec dépit et exprima presque tout haut le regret de ne pas connaître la destinée royale, ce qui lui aurait servi à calculer d'avance la mesure de sa fidélité. Mais un sourire de Catherine, un de ces sourires séduisans et faux dont elle avait l'habitude, se dérida gracieusement comme un arc-en-ciel et arrêta l'orage qui se levait noir de pressentimens.

— Messeigneurs, dit-elle sans la moindre hésitation, cette prédiction annonce un règne long et heureux; je vous l'annonce au nom du roi, afin que le savant devin reçoive aussi votre reconnaissance.

Un mouvement d'incrédulité railleuse accueillit cette explication que personne n'osa cependant contredire. Nostradamus était le seul qui l'aurait pu, s'il se fût trouvé là en ce moment; mais il avait profité de l'incident qui l'avait fait échapper à l'attention de tous, pour sortir des appartemens de l'hôtel des Tournelles, et pour gagner la rue. Lorsqu'on se ravisa pour lui adresser des complimens menteurs, il était déja hors de Paris, sur la route qui devait le conduire, quelques jours après, en Provence.

Maintenant nous ferons une halte pour regarder dans le passé les événemens qui justifièrent les prophéties du médecin de Salon.

Anne de Montmorency mourut à la bataille de Saint-Denis, frappé par derrière; lorsque le beffroi de la Saint-Barthélemy sonna, Coligny resta dans son lit où il fut éventré d'un coup d'épieu. Le fils de François de Guise attendit au bas de l'escalier que l'assassin eût fini sa besogne. Il vengeait son père tué lâchement dans un batelet par Poltrot, un des séïdes de Coligny.

Les trois fils de Catherine furent tous rois: le premier mourut étouffé dans les bras de Marie Stuart, celui-ci fut François II; le second, on connaît ses actes, fut Charles IX; enfin, le troisième s'échappa du trône de Pologne pour ne pas perdre la succession de son frère; mais le couteau de Jacques Clément se trouvait dans ce legs fatal: Henri III ne se le rappela que lorsqu'il en fut frappé.

Marie Stuart creusa dans son amour une tombe pour ses nombreux amans. Sa beauté se fit une auréole de tant de victimes que le bourreau dut à la fin se mettre sur les rangs pour éteindre cette soif de plaisirs qu'aucune jouissance n'avait pu satisfaire.

Henri II, renversé par Montgommery dans un tournois, se souvint lui aussi de la prophétie qui présageait sa mort. La lame creva la cage d'or, et lui fit au front une blessure mortelle.

Nostradamus vécut assez pour voir se réaliser une grande partie de ce qu'il avait prédit. Sa renommée immense lui valut, comme toujours, l'admiration des peuples et la haine des savans; ces derniers le poursuivirent sans relâche, l'accablant de leurs sarcasmes, le harcelant de leurs railleries, le déchirant de leurs épigrammes; le poète Jodèle fit contre lui un distique devenu fameux, dont ses ennemis se servirent pour le torturer.

Nostradamus cum falsa damus, nam fallere nostrum est,
Et cum falsa damus, nihil nisi nostra damus (1).

(1) Ce joli distique attaque les centuries de Nostradamus: « Nous donnons ce qui nous appartient, lorsque nous donnons des faussetés, car notre métier est de mentir; et lorsque nous donnons des faussetés, nous ne donnons que ce qui nous appartient. »



Le prophète de Salon résista cependant à tous les coups qu'on lui porta, et se vit visiter dans sa vieillesse par tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre en Europe. Rabelais qui, de moine, de médecin, d'agent diplomatique, était devenu curé de Meudon, allait égayer de temps à autre la retraite de l'austère Nostradamus des derniers éclats de cette raillerie sauvage qui avait traqué dans toutes leurs actions les papes et les rois. Charles IX s'y rendit aussi en compagnie de sa mère, et voulut entraîner le savant à sa suite, en le nommant son médecin. Nostradamus pour toute réponse prit un livre d'éphémérides, l'ouvrit à la date du deux juillet, et fit lire aux deux royaux visiteurs quatre mots latins écrits de sa propre main : *hic prope mors est.*

— Nous sommes au 2 juillet 1565; je n'ai plus que cinquante-deux semaines à vivre, ce n'est pas trop de ce temps pour le consacrer à Dieu, et il laissa partir le cortége du roi Charles sans le suivre.

Un an après, un bruit étrange se répandit dans la ville de Salon : Nostradamus, disait-on, fesait creuser son tombeau dans le cimetière des Cordeliers. Quelques personnes ajoutaient même que le savant devait y descendre dans quelques jours. Cela était écrit dans ses centuries. Le peuple épiait toutes ses actions pour ne pas perdre le spectacle du drame qui allait se jouer. Or, dans la matinée du second jour de juillet de l'année 1566, on vit le prophète qui, depuis long-temps, se tenait renfermé, sortir de sa maison appuyé sur le bras de son fils. Ils se dirigea ainsi vers le cimetière des Cordeliers, sans prendre garde à la foule qui suivait derrière, muette, recueillie. Une exaltation nerveuse enflammait sa figure et semblait dégager l'esprit du vieillard de tous les liens terrestres qui le retenaient. Arrivés à l'entrée du cimetière, il se tourna vers son fils, qui s'était mis à genoux sur la première marche, et le bénit. Le peuple qui s'était arrêté et agenouillé, lui aussi, pour prendre sa part de ces derniers adieux, ne se leva que lorsque le bruit que fit la grille de fer en se fermant en eut annoncé la fin. En un moment, des centaines de mains s'attachèrent aux barreaux, et autant de têtes s'étayèrent sur toute leur longueur. Une anxiété croissante tenait tout le peuple haletant et silencieux. Nostradamus ne le remarqua pas; peut-être était-il insensible à cette curiosité générale; peut-être, comme le juste de Sodome, craignait-il de se retourner, nul ne le sait. Il suivit une pente rapide creusée dans le terrain, jusqu'à l'endroit où une pierre énorme bouchait l'entrée d'un caveau. Cette pierre descendait comme une herse de la voûte. Le jeu du ressort, placé en dehors, servait à l'élever et à l'abaisser; au dedans, une corde seule la retenait; celui qui la couperait était destiné à voir cette énorme masse de granit lui fermer à jamais la sortie. Lorsque la pierre fut portée à la voûte par l'action du ressort, tout le monde put voir, à la clarté d'une lampe fixée à la muraille, cet espace étroit et humide. Une table et une chaise en étaient tout l'ameublement; puis sur la table quelques feuilles de papier, de l'encre et une plume encore fatiguée. En face et sur la muraille flamboyait ce quatrain menaçant :

Le corps pour le repos s'arrête;
L'esprit de l'avenir s'inquiète
Qui d'entre vous les troublera,
De mort malę périra.

Nostradamus étendit le doigt vers ces lignes terribles, puis, d'un coup de ganibet provençal, il trancha résolument la corde, et la pierre tomba. Un cri horrible s'échappa alors de la foule, pareil à celui que le couperet du bourreau lui arrache toujours.

Ce fut tout. Le respect l'arrêta à la même place, et depuis lors aucune main impie n'a osé soulever la pierre derrière laquelle Nostradamus écrit encore et écrira, dit-on, jusqu'à la fin du monde.

L'inscription suivante, gravée dans l'église des Cordeliers de Salon, marque la place où ce courageux suicide s'est accompli :

Cy reposent les os de Michel de Nostrodame duquel
La plume presque divine a été de tous estimée
Digne de tracer et de rapporter aux humains
Les événemens à venir par dessus
Tout le rond de la terre

Il est trépassé à Salon de Craux en Provence l'an
De grâce MDLXVI et le second jour de juillet
Agé de LXII ans VI mois XVII jours

O posteres, ne touchez à ses cendres et n'enviez
Point le repos d'y celui

Charles Berin.

MORT DU PRÉSIDENT DURANTI.

ASSASSINÉ A TOULOUSE PAR LES LIGUEURS, LE 10 FÉVRIER 1589.

Le duc d'Alençon, frère unique du roi Henri III, étant mort en 1584, le roi de Navarre devint l'héritier direct de la couronne de France. La seule appréhension d'un monarque huguenot suffit aussitôt pour donner un développement immense à la Sainte-Union, et l'ambitieux duc de Guise, excité par l'Espagne, aspira plus ouvertement au trône. La France se partagea en trois partis : celui de la ligue, le plus turbulent de tous, où le fanatisme religieux se mêlait à de fougueux élans de liberté populaire; celui des huguenots, qui soute-



nait les prétentions du roi de Navarre à l'héritage royal, et qui demandait, les armes à la main, le droit de vivre en paix dans l'exercice de son culte; celui des politiques, comme on disait alors, intermédiaire entre les deux autres, royaliste et catholique à la fois, intolérant comme les ligueurs, mais dévoué en même temps aux anciennes lois de la monarchie. Le duc de Guise était le chef reconnu de l'Union; le roi de Navarre commandait aux religionnaires; la reine-mère, Catherine de Médicis, tenait pour les politiques, et l'indolent et voluptueux Henri III, tour à tour effrayé par les Guise, séduit par les brillantes qualités de son beau-frère, dominé par les conseils d'une mère impérieuse, flottait irrésolu : son indécision valut à la France six années de troubles, de crimes et de malheurs.

Sans doute, la commune de Paris fut le premier foyer de la ligue, et de là partirent les idées de sédition pour se répandre comme une flamme sur tout le royaume. Mais la vieille ville municipale et catholique, Toulouse, ne fut pas non plus des dernières à accueillir l'esprit d'intolérance et de liberté : sa bourgeoisie et son clergé s'enrôlèrent avec une sorte de fureur dans la Sainte-Union; son extrême proximité de l'Espagne servit aussi à en faire un brûlant théâtre d'intrigues. Vide de huguenots, mais située au milieu d'une province qui en était remplie, et près du patrimoine du roi de Navarre, cette capitale du Midi se distingua dans ces temps de massacres par une physionomie particulièrement énergique et farouche, qu'elle dut en même temps à son climat, à ses souvenirs et à sa position dans le pays même des guerres religieuses.

Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi dans ses murs des politiques, et à leur tête le premier président du parlement, Etienne Duranti, homme ardent et intrépide, qui flattait les passions du peuple par sa haine aveugle contre les protestans, mais qui s'attirait aussi d'innombrables ennemis par le faste de ses mœurs, son caractère impérieux et son dévouement absolu à la monarchie. Certes c'était alors une bien haute dignité que la présidence de ces cours souveraines, qui prêtaient à la justice un si merveilleux appareil de puissance et de majesté. Le seizième siècle est la grande époque des parlemens en France. Les attributions de la magistrature étant encore peu définies, il s'attachait, à ce nom de parlemens, je ne sais quelle superstition craintive et respectueuse, qui faisait de leurs chefs les premiers hommes de l'état en les constituant les représentans nés du droit et de l'autorité légitime. Il en est ainsi de tout sur la terre : les hommes ne vénèrent profondément que ce qui leur paraît vague, illimité, et en quelque sorte surnaturel. Définir, c'est presque détruire.

Mais on reprochait justement à Duranti des habitudes indignes de son rang : il entretenait une correspondance suivie avec la cour, dont il s'était fait l'obéissant ministre, chose inouïe de la part d'un premier président, qui devait être indépendant comme la vérité dont il était l'organe. Peu scrupuleux dans ses moyens, il avait aussi des espions partout, pour surprendre les plus intimes secrets des familles. D'un autre côté, il était le premier magistrat qui eût quitté la mule pour se rendre en carrosse au parlement, et ce fait, qui paraît d'abord peu important par lui-même, montre cependant que la vanité somptueuse de Duranti n'avait pu s'accommoder en rien de la noble simplicité des vieilles mœurs. Un carrosse était alors un raffinement plus extraordinaire que les plus brillantes innovations du luxe moderne. Duranti était d'ailleurs trop violent pour être long-temps respecté. Le roi de Navarre étant venu à Castres, les habitans de Lautrec députèrent vers le premier président pour lui demander s'ils devaient permettre l'entrée de leur ville à ce prince, qui était d'ailleurs leur vicomte. L'intolérant magistrat leur conseilla de refuser; mais le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, se hâta de détourner les consuls de cette rebellion. *Messieurs*, leur dit Henri en les voyant, *je ne suis pas un diable pour vous faire du mal, et j'espère bien vous rendre de meilleurs offices que celui qui vous pousse à me désobéir*. Un autre jour, le duc de Montmorency ayant accompagné le roi de Navarre jusque sur le seuil d'un temple protestant, se retourna vers ceux qui l'entouraient, et dit à haute voix : *Je suis sûr que le premier président de Toulouse saura demain que j'ai été au prêche*. Ces petits détails prouvent combien le caractère personnel de Duranti diminuait la considération due à son titre.

Cependant le roi, pressé de toutes parts, avait pris le plus mauvais parti : pour ôter à la faction des Guise le prétexte religieux, il avait rendu, le 18 juillet 1585, le fameux édit de réunion, qui enlevait d'un seul coup aux religionnaires toutes les garanties qu'ils avaient obtenues jusqu'alors. Cet édit fatal fut apporté à Toulouse par un courier du roi. Duranti en reçut la nouvelle avec des transports de joie; il se rendit lui-même à l'église Saint-Sernin, pour y faire chanter un *Te Deum*. Le parlement, présidé par lui, se distingua par l'excès de son fanatisme. La chambre mi-partie de Lille fut dissoute sur-le-champ; tous les juges présidiaux du ressort qui ne s'étaient pas hâtés de publier l'édit furent supprimés; il y eut même un arrêt qui condamnait à être pendu quiconque oserait persévérer dans la religion réformée. Enfin, Duranti poussa l'extravagance jusqu'à convoquer une assemblée de gentilshommes catholiques pour leur proposer de porter le fer et le feu dans les environs des villes protestantes. Cette incroyable proposition fut rejetée; mais la soif de guerre civile qui tourmentait le fougueux magistrat n'en devait pas moins être satisfaite : cette guerre sortit d'elle-même du choc des passions et des intérêts.

Le duc de Montmorency n'avait pas pris la chose comme le premier président : quoique zélé royaliste et bon catholique, il avait été effrayé des conséquences de l'édit de réunion, et crut devoir embrasser publiquement le parti des huguenots. Il publia, le 10 août, avec le roi de Navarre, un manifeste où les ligueurs étaient déclarés ennemis du roi et de l'état. Le mois suivant, arrivèrent à Toulouse des lettres du roi qui désavouaient le duc de Montmorency, et ordonnaient de n'obéir qu'au maréchal de Joyeuse. Le Languedoc se divisa entre les deux partis : les combats recommencèrent avec fureur. Le parlement de Toulouse enregistra, sur la requête du procureur-général, une bulle donnée par le pape Pie IV en 1568, en faveur de ceux qui se croiseraient contre les hérétiques, et le peuple prit les armes de toutes parts.

Pendant trois ans, ce ne fut dans toute la province

que siéges, batailles, incendies, sacs de villes et de châteaux. Chacun des deux gouverneurs assemblait de son côté les états de son parti, en obtenait des subsides pour les frais de campagne, et ravageait le pays. Les horreurs de la famine se mêlèrent naturellement à celles de la guerre, la peste suivit. L'amiral de Joyeuse, fils du maréchal et du favori du roi, qui combattait dans le Bas-Languedoc, ayant fait à Toulouse une entrée solennelle avec son armée, les soldats y portèrent la contagion : la ville fut bientôt remplie de deuil. On eut recours, pour détourner le fléau, à des pratiques religieuses qui exaltèrent encore le fanatisme populaire; aussi, quand l'amiral de Joyeuse fut battu et tué à Coutras, le 24 octobre 1587, cette nouvelle consterna les Toulousains sans les abattre; ils envoyèrent des députés au maréchal pour déplorer avec lui la mort de son fils; ils firent faire en même temps un magnifique service funèbre dans leur cathédrale; et, pour mieux prouver que leur devouement aux Joyeuse était inébranlable, l'assemblée des états, qui eut lieu dans l'hôtel-de-ville au mois de février suivant, supplia le roi de ne pas rendre le gouvernement de la province au duc de Montmorency, en supposant que la paix fût jamais conclue. La défaite des Reîtres à Vimori et à Anneau par le duc de Guise fut aussi célébrée comme la revanche de Coutras, et l'animosité ne fit que s'accroître par ces alternatives de succès et de revers.

Jusque-là, tout s'était passé sous le nom du roi, mais la ligue avait hâte de jeter le masque. L'insurrection était organisée à Paris. Seize factieux, représentans des seize quartiers de la capitale, s'étaient institués en conseil permanent; la bourgeoisie armée marchait à leurs ordres. La fameuse journée des barricades, 12 mai 1588, mit à nu leurs desseins secrets. Henri III, assiégé dans le Louvre, n'eut que le temps de se sauver à Chartres. Par une impardonnable faiblesse, il essaya encore de gagner les ligueurs avec des concessions, et rendit un édit nouveau qui reproduisait les dispositions fanatiques de celui de 1585. Le parlement de Toulouse l'enregistra avec les mêmes acclamations; on fit plus : les chefs de familles se rassemblèrent au Capitole, dans le grand consistoire, et jurèrent entre les mains de Jean d'Affis, grand-vicaire de l'archevêque et ligueur influent, d'observer jusqu'à la mort les statuts de la Sainte-Union. On sait qu'une des principales dispositions arrachées à la condescendance du roi était l'exclusion de tout prince hérétique de la couronne de France. La ligue avait eu soin en même temps de faire fulminer par le Saint-Siége, contre le roi de Navarre, une bulle qui le déclarait déchu de tous ses droits politiques et inhabile à succéder.

Henri III, voyant enfin que rien ne pouvait satisfaire les exigences des ligueurs, se détermina à prendre le moyen usité dans les grandes crises nationales : il convoqua les états du royaume à Blois. Les députés de la sénéchaussée de Toulouse furent, pour la noblesse, Jean de la Valette, seigneur de Cornusson, sénéchal de Toulouse; pour le clergé, Urbain de Saint-Gelais, évêque de Comminges, et, pour le tiers, Etienne Tournier, avocat, ancien capitoul. Cornusson était royaliste, comme presque tous les gentilshommes du temps; mais les deux autres députés étaient de grands ligueurs, quoique par des motifs différens. L'évêque de Comminges n'avait en vue que les intérêts catholiques; l'avocat Tournier, homme pauvre et véhément, partageait, au contraire, toutes les passions du peuple; il aimait le désordre et rêvait l'égalité, parce qu'il était malheureux et méprisé des riches. De telles élections durent ouvrir les yeux à Duranti : en favorisant les prétentions du tiers et du clergé par des fureurs inconsidérées contre les protestans, la monarchie avait soulevé un tumulte qu'elle ne pouvait plus contenir, et les états de Blois allaient devenir le prélude de la révolution française : les grands bouleversemens politiques se tentent toujours plusieurs fois avant de s'accomplir.

Le roi rencontra la révolte toute-puissante au milieu des états : poussé à bout, il fit assassiner le duc et le cardinal de Guise le 23 et le 24 décembre 1588. *Vous avez donc fait mourir MM. de Guise*, lui dit Catherine de Médicis; *vous avez bien coupé, mais voyons si vous saurez coudre; qu'avez-vous fait pour maintenir la tranquillité dans les principales villes de votre royaume?* En effet, les députés ligueurs s'étaient dispersés sur-le-champ, pour porter au plus vite dans leurs provinces la sanglante nouvelle. Le roi fit venir Cornusson; il le chargea d'aller annoncer aux Toulousains le châtiment des deux chefs de la ligue, et de maintenir dans la ville, selon les devoirs de sa charge, l'autorité royale. Soit crainte des rebelles, simple négligence ou mauvaise volonté, le sénéchal fit peu de diligence; il s'arrêta quelque temps dans son château de Cornusson, auprès d'une jeune épouse qu'il avait, et quand il parut aux portes de Toulouse, la sédition l'avait devancé : l'attentat de Blois avait fait en un seul jour ce que les intrigues de six années n'avaient pu obtenir.

A ce bruit imprévu et confus qui précède toujours les grands messages, toute la population de Toulouse s'était émue : on ne voyait, dit un historien, qu'attroupemens dans les rues parmi un murmure universel. Le désordre commença le 3 janvier 1589, à la nouvelle de la mort du duc; il devint universel et irrésistible quand on apprit celle du cardinal. Trois prédicateurs qui étaient en possession d'exciter les fureurs populaires, le jésuite Odard Moté, Doïard, curé de Cugnaux, et Richard, provincial des Minimes, s'abandonnèrent à toutes les inspirations d'une éloquence frénétique. La bourgeoisie prit les armes, les capitouls convoquèrent le conseil de ville. L'indignation s'empara des plus modérés citoyens, et les politiques, consternés, se turent; Duranti lui-même parut comme frappé de stupeur : malgré son dévouement sans réserve aux intérêts du roi, il laissa passer les premiers jours sans agir, et cette hésitation perdit tout.

Quand Urbain de Saint-Gelais et Tournier, qui s'étaient sauvés de Blois en toute hâte, arrivèrent enfin, ils furent environnés, pressés, escortés par la multitude qui débordait sur les places publiques. On les avait crus assassinés ou du moins arrêtés par les satellites du tyran, comme on appelait déja l'indécis Henri III, et leurs partisans venaient en foule les féliciter sur leur retour inespéré. Pour Cornusson, on lui ferma, par ordre des capitouls, la porte Arnaud-Bernard, où il se présenta, et il fut obligé de se retirer à Estrefonds, à trois lieues de Toulouse.

Cependant les séances du conseil de ville étaient fort animées, les ligueurs s'y rendaient en force et maîtri-

saient les délibérations. Jean d'Affis, le grand-vicaire, demanda la formation d'un comité de dix-huit citoyens, dont six du clergé, six du parlement et six de la bourgeoisie, pour veiller à la sûreté de la ville, sur le modèle des seize de Paris. Cet avis prévalut, sous la condition, néanmoins, que, dans les affaires importantes, il serait référé au premier président. Cette restriction prouve que les politiques avaient encore quelque influence au conseil, et qu'avec plus d'énergie et de résolution, Cornusson et Duranti, défenseurs naturels de l'autorité royale, auraient pu prévenir ce qui arriva. Quoi qu'il en soit, la commission des dix-huit fut formée, et à leur tête figuraient d'Affis lui-même et un président au parlement, nommé Jean de Paulo : celui-ci était encore un hardi factieux, ennemi de Duranti, dont il enviait la charge, et capable de tout pour satisfaire son ambition; il avait pour devise un mortier de président et une épée nue au-dessus, avec ces mots significatifs, *Ad utrumque paratus;* et la devise ne mentait pas.

Le premier président se réveilla enfin, en recevant une lettre du roi. Trois jours après la funeste délibération de l'hôtel-de-ville, il convoqua le parlement et lut, aux chambres, assemblées un manifeste de Henri III qui expliquait les motifs de sa conduite et menaçait de toute sa colère ceux qui résisteraient à ses volontés. Cette communication ne servit qu'à montrer combien la ligue était puissante au sein même du parlement. Jean de Paulo répondit avec insolence au message royal. *S'il est juste*, dit-il, *d'obéir aux rois, il est plus juste encore d'obéir à Dieu, qui est le roi des rois.* Un grand nombre de conseilliers applaudirent à ces audacieuses paroles, et le serment à l'Union fut renouvelé en présence de Duranti.

La guerre était désormais déclarée, à Toulouse comme à Paris, entre la ligue et le roi. Les démonstrations d'hostilité se succédèrent sans interruption. Duranti lut au parlement de nouvelles lettres patentes du roi qui rétablissaient le duc de Montmorency dans son gouvernement du Languedoc, et quoiqu'à celle-ci on en eût joint d'autres qui portaient amnistie pleine et entière pour les ligueurs, les magistrats, poussés par Jean de Paulo, refusèrent de les enregistrer. En même temps le conseil des dix-huit recevait des lettres des seize de Paris, et envoyait des députés jurer de nouveau l'Union entre les mains des plus hardis factieux de la capitale. Le parlement lui-même écrivit à toutes la noblesse du ressort pour l'engager à entrer dans la ligue : c'était un entraînement et comme un vertige universel.

Comme il arrive toujours dans les temps de révolution, le mouvement populaire, noble et généreux dans l'origine, avait promptement changé de caractère en se laissant diriger par les plus ardens. Il ne s'agissait déja plus de flétrir un lâche assassinat, de défendre les vieilles libertés et les devoirs catholiques de la couronne de France contre les prétentions d'un héritier huguenot; on n'allait à rien moins qu'à déclarer Henri III déchu du trône et ses sujets déliés envers lui du serment de fidélité. Le parlement et l'hôtel-de-ville écrivirent séparément au pape pour lui demander s'ils devaient toujours reconnaître pour roi le meurtrier excommunié des Guise. Pendant que le vicaire-général d'Affis, excité par le fanatisme religieux, et le président de Paulo, n'écoutant que son ambition personnelle, entretenaient la sédition parmi le clergé et les magistrats, l'avocat Tournier enflamait la bourgeoisie par ses déclamations républicaines. Des prédicateurs furibonds parcouraient aussi les rues, un crucifix à la main, répétant au peuple que le roi était hérétique, qu'il allait faire dans son royaume une révolution religieuse comme celle d'Henri VIII en Angleterre; que le premier président voulait livrer la ville au maréchal Matignon et aux huguenots; enfin, que le temps était venu de secouer le joug des traîtres, des assassins et des apostats.

L'effervescence publique était donc à son comble, et comme le peuple était armé pour la défense de la ville, il y avait à craindre que la rebellion ne se fît jour par la violence. Les capitouls, entraînés par les dix-huit, profitèrent de ce prétexte pour demander une assemblée générale : le premier président y consentit, quoiqu'il sût bien quelles étaient les questions brûlantes qui devaient y être discutées; mais le respect des franchises municipales, qui était encore sacrées pour les plus fougeux royalistes, l'emporta sur ses craintes. Il crut pouvoir contenir le désordre par sa présence et son courage : il se rendit au Capitole sans cortége, accompagné seulement de l'avocat-général d'Affis, frère du ligueur, royaliste zélé, et présida le conseil. Les capitouls, qui avaient le droit d'y appeler les citoyens de leur choix, l'avaient rempli de factieux bien connus; Tournier lui-même y assistait. Dès l'ouverture de la séance, une troupe de six cents hommes armés força les portes du grand consistoire, et pénetra en tumulte dans la salle des délibérations. Ce fut pendant quelques instans comme un champ de bataille, où le fracas des épées se mêlait aux vociférations des partis.

Tournier se leva alors, et le silence se rétablit. L'habile et ardent ligueur commença par raconter dans ses plus grands détails la mort tragique des Guise, dont il avait été en quelque sorte le témoin oculaire, et qui n'était selon lui que le prélude d'épouvantables proscriptions; puis, quand il eut bien éveillé l'indignation de l'auditoire de son choix, il déclara solennellement qu'il fallait mettre la cogné à la racine, et se soustraire par une déclaration publique à l'obéissance du Valois; puis, enfin, s'échauffant de plus en plus, et se tournant avec véhémence vers un portait du roi qui décorait la salle : *Anciennement*, s'écria-t-il, *on renversait à Rome les statues des tyrans : commençons aujourd'hui par abattre le tableau de celui-ci!*

A ces mots l'avocat-général d'Affis, qui était aussi d'un caractère violent et emporté, ne put plus contenir la colère que toutes les paroles de l'orateur avaient amassée en lui : il se leva brusquement, interrompit Tournier en l'appelant rebelle, le menaça du geste, et lui cria qu'en temps et lieu il le ferait repentir de sa trahison. Cette scène excita un désordre inexprimable. Tournier se dressa sur ses pieds pour répondre; mais sa voix fut couverte par les cris de la multitude en fureur. L'histoire a distingué parmi les plus forcenés de cette bande un nommé Chapelier, que nous retrouverons plus tard quand l'heure du crime sera venue. Les dagues et les hallebardes brillaient dans l'enceinte du conseil; la vie de d'Affis était menacée, quand Duranti se

souvint des devoirs de sa place et des exigences de son honneur. Il déclara d'une voix assurée, qui domina bientôt le tumulte, que l'hôtel-de-ville ayant toujours agi de concert avec le parlement, ne voudrait pas, sans doute, terminer une aussi importante délibération sans prendre l'avis des magistrats; et fesant alors ce qu'il aurait dû faire depuis long-temps, il rompit le conseil et se retira avec d'Affis: un reste de respect ouvrit devant eux les flots de cette foule furieuse.

D'Affis partit sur-le-champ pour sa maison de campagne de Rangueil, à demi-lieue de Toulouse; pour le premier président, il demeura noblement à son poste; mais ses inplacables ennemis ne perdaient pas de temps. Irrités d'avoir manqué leur coup une première fois, ils ameutèrent encore la populace autour de sa maison et le contraignirent ainsi à convoquer le parlement. Ce fut l'évêque de Comminges, Urbain de Saint-Gelais, l'un des deux conseillers-évêques de la cour, qui se chargea de porter le premier la parole pour la ligue en cette occasion; une sorte de pudeur retenait, sans doute, l'ambitieux Jean de Paulo. L'altercation était vive dans le sein du parlement, où il y avait presqu'autant de royalistes que de ligueurs, quand on vint annoncer à Duranti qu'une nouvelle troupe de séditieux armés assiégeait les avenues du palais. Comme il voulait avant tout empêcher une délibération qui était repréhensible en elle-même, il profita de cette circonstance pour lever la séance sur-le-champ.

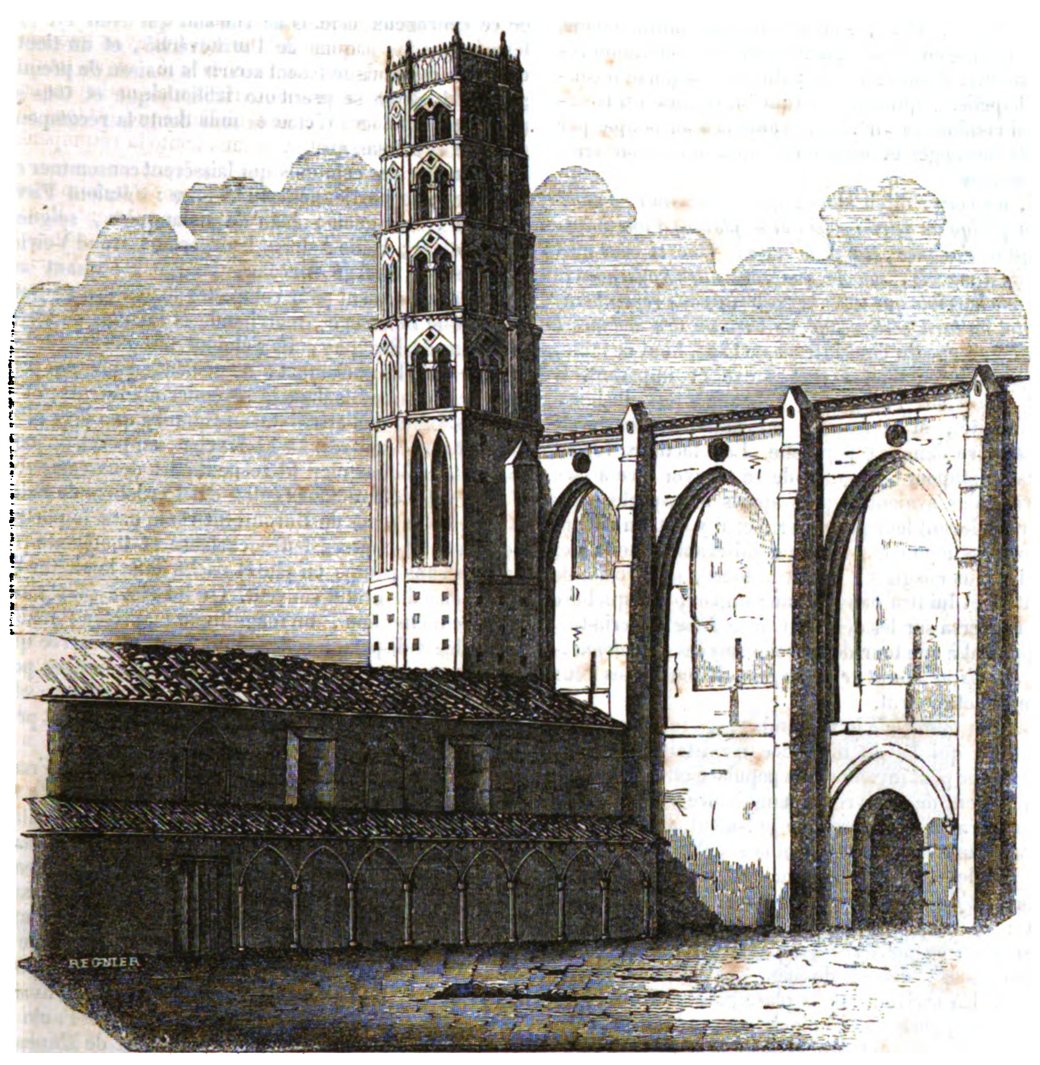
Quand le carrosse du premier président sortit à grand bruit de la cour du palais, les attroupemens se divisèrent d'abord pour lui livrer passage; mais le premier moment de stupeur fut bientôt passé, et la multitude ne se précipita qu'avec plus de rage à sa poursuite: on l'atteignit d'abord devant l'église de Nazareth. Les mantelets de la voiture furent percés de coups d'épées et de pertuisanes; Duranti ne parvint à se garantir de la rage de ses assassins qu'en s'ôtant du siége qui était le but de leur fureur. En même temps, un de ses laquais s'emparait d'une halebarde dans la mêlée et défendait vigoureusement son maître; au premier moment favorable, le cocher lança les chevaux à bride abattue, le carrosse partit comme la foudre, laissant bien loin derrière lui la meute populaire qui le suivait avec de grands cris. Tout-à-coup, en arrivant dans la rue de la Pomme, de toute la vitesse d'une fuite désespérée, l'essieu se heurte contre la margelle d'un puits et se brise; la voiture s'abat: Duranti en descend, et se dirige à pied vers l'hôtel-de-ville, où il espère trouver un azile plus sûr que chez lui. Quand les meurtriers arrivèrent, ils ne trouvèrent qu'un carrosse vide et renversé, et parmi les débris le brave domestique qui les avait déja repoussés. La multitude est irréfléchie dans ses vengeances; elle s'acharna sur le malheureux laquais, qu'elle traîna en prison à demi mort, et oublia le maître.

Duranti fut reçu avec froideur par les capitouls. Toute la soirée la ville fut pleine de bruit; on fit des barricades dans les rues: mais vers minuit l'ordre s'étant rétabli peu à peu, Duranti sortit de l'hôtel de ville par une petite porte, alla dans sa maison qui était fort près de là, et brûla ses papiers les plus importans: sans doute sa correspondance avec la cour; peu de momens avant l'aurore, il rentra au Capitole. Ainsi se passa la nuit du 27 au 28 janvier. Les jours suivans, ses amis vinrent le visiter. On l'engagea à profiter du calme momentané qui régnait alors dans la ville pour se retirer à deux lieues de Toulouse, au château de Balma. A toutes les représentations des magistrats et des capitouls il répondit par ces belles paroles: *Je connais le danger qui me menace; mais il ne sera point dit que j'aie abandonné en lâche déserteur le service de mon roi. Un soldat est puni de mort pour avoir quitté son poste: je dois rester au mien.* De persécuteur qu'il a été, le voilà donc devenu victime: son rôle sera sublime dès ce moment.

Les ligueurs étaient désormais maître du parlement; gênés dans leurs coupables desseins par les fortes murailles de l'hôtel-de-ville, ils firent ordonner que Duranti serait transporté dans le couvent des Jacobins. Ce couvent, dont on a fait de nos jours une caserne pour l'artillerie, était alors un des monumens religieux les plus imposans de la ville de Toulouse. La translation du premier président présenta un spectacle curieux qui peint parfaitement les mœurs féroces et dévotes de cette turbulente époque. Les capitouls craignant que Duranti ne fût massacré dans les rues, et s'étant refusé par un dernier scrupule à le livrer ainsi à ses ennemis, les évêques de Castres et de Comminges s'engagèrent par serment à le préserver de toute insulte; en effet, quand les portes de l'hôtel-de-ville s'ouvrirent, le peuple étonné vit s'avancer le fier magistrat, calme et la tête haute, entre deux prélats revêtus de leurs ornemens épiscopaux. Les clameurs de mort cessèrent aussitôt: les plus furieux se prosternèrent, la procession mêlée de prêtres et de soldats traversa sans obstacle la multitude, et Duranti parvint paisiblement à son nouvel asile, qui n'était en réalité qu'une prison. Sous prétexte de le défendre contre les assassins, on l'enferma dans une chambre, où il était gardé à vue par vingt-cinq soldats. Rose de Caulet, sa femme, n'obtint qu'avec peine la permission de partager sa captivité.

Tout cela s'était passé le 1er février. Plusieurs jours s'écoulèrent encore, sans qu'on pût trouver une occasion favorable pour l'horrible dessein qu'on préméditait. Quelques-uns avaient déja proposé de transporter le prisonnier à l'hôtel Saint-Jean, pour le faire massacrer en route par la populace de Tounis, la plus forcenée de la ville, quand on intercepta des lettres de Jacques d'Affis, l'avocat-général, au maréchal de Matignon qui commandait les armées du roi en Guienne: ces lettres contenaient un récit des derniers événemens, avec la demande d'un prompt secours des troupes royales pour rétablir dans la ville l'ordre et l'autorité.

A cette découverte, les conspirateurs triomphèrent, et l'autre d'Affis, le grand-vicaire, partagea sans doute cette joie criminelle qui devait le conduire au fratricide. Des prédicateurs reparaissent aussitôt dans les rues, criant de toutes parts qu'un complot a été ourdi contre la sûreté de la ville, que l'avocat-général et le premier président en sont les détestables fauteurs, que les comtes de Carmaing et d'Aubijoux, le baron de Blagnac et le seigneur de Cornusson se sont déja mis en marche pour assiéger Toulouse. La populace, irritée par ces clameurs, se soulève le 10 Février. Quinze cents furieux se précipitent vers la prison de Duranti, mettent le feu à la porte du couvent, et se répandent dans l'édifice,



L'EGLISE DES JACOBINS (1).

sans que la prétendue garde du prisonnier ait rien fait pour les arrêter.

Duranti était seul avec sa femme, quand il entendit des vociférations lointaines qui redoublaient de violence, en s'approchant toujours. Il comprit alors que son heure était venue, et se mit en prières. La porte s'ouvrit avec fracas, et le terrible Chapelier parut devant lui : *Le peuple vous demande, Monseigneur,* dit cet homme d'une voix rude. *Ma chère épouse*, dit à son tour Duranti, à Rose de Gaulet qui versait des larmes : *Dieu m'avait donné la vie, des biens et des dignités, il m'en dépouille*

(1) L'église des Jacobins date du XIVe siècle ; elle est d'un style lourd, et pourtant elle fut construite à une époque féconde en chefs-d'œuvre d'architecture religieuse. On en fit la dédicace le 22 octobre 1385. Le duc de Berry, gouverneur de la province, fut *parrain*. Le cardinal de Thurei, le Patriarche d'Alexandrie, administrateur de l'archevêché de Toulouse; les évêques de Cahors, d'Auxerre, de Rieux ; les Comtes d'Etampes, de Sancerre, d'Armagnac, de l'Ille-Jourdain, de Pardiac, le sire d'Albert, assistèrent à la cérémonie. Le monument fut élevé avec l'argent confisqué aux hérétiques. Sa masse énorme est trop massive quoique très élevée. Son portail est du style gothique le plus commun. Son enfoncement monotone, sa largeur et son écrasement le rendent très désagréable à la vue. Pendant les guerres de religion, les prostestans, maîtres du Capitole, renversèrent le clocher avec leurs canons. L'église des Jacobins sert aujourd'hui d'écurie et de magasin à foin à l'artillerie.

(*N. du D.*)

aujourd'hui. La mort est la fin de la vie, mais elle n'en n'est pas le châtiment. Mon âme, innocente de tout ce qu'on m'impute, va paraître devant le souverain juge : espérons en lui! Puis, s'arrachant des embrassemens de cette femme en pleurs qui essayait de le retenir de ses faibles mains, il marcha sans pâlir vers la porte incendiée. Chapelier, qui allait devant lui comme un bourreau qui conduit sa victime, l'annonça au peuple par ces mots sacriléges et empruntés à un autre martyre : *voici l'homme!*

Oui, me voici, dit-il alors; *que voulez-vous de moi? S'il y a quelqu'un parmi vous qui se plaigne d'une injustice, qu'il s'avance, qu'il le dise! Que si vous n'en voulez qu'à ma vie, songez que vous allez vous noircir d'un crime horrible que toute la postérité vous reprochera, et qui tôt ou tard sera vengé de Dieu ou des hommes!* Duranti était encore dans la force de l'âge, haut de taille, noble de figure, d'un aspect grave et imposant. Il portait, suivant l'usage de l'époque, les insignes de sa dignité, et la majesté du parlement respirait toute entière dans sa personne. Les factieux furent frappés de stupeur : étonnés de se trouver face à face avec ce qu'ils avaient le plus appris à respecter, ils reculèrent devant leur propre crime; il y eut un silence de quelques momens; mais un misérable, venu des rangs les plus éloignés, fendit la foule, s'approcha de Duranti, et lui tira dans le flanc un coup d'arquebuse qui le renversa sur les dégrès. *O mon Dieu*, s'écria-t-il, en rappelant à son tour des paroles sacrées, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il tourna les yeux vers le ciel et mourut.

Quand la multitude le vit tomber, ses fureurs lui revinrent. Ce qui l'avait intimidée n'existait plus. Tous les excès que peut inventer une populace effrénée, dans le raffinement de son ivresse sanguinaire, furent commis sur le cadavre du premier président. On lui lia les pieds avec une corde, on le traîna sanglant par toute la ville; un des assassins marchait le premier, portant un portrait du roi déployé en forme de bannière, et criant : *A cinq sols le portrait du tyran, pour lui acheter un licou qui serve à le pendre!* Le reste suivait avec des huées, des cris de joie, des acclamations frénétiques. En arrivant sur la place Saint-George, lieu destiné au supplice des criminels, on redressa le corps sur ses pieds, et tout défiguré par la boue des rues et les coups qu'il avait reçus de ces insensés, on le suspendit avec le portrait du roi à la grille de fer qui environnait l'échafaud. Les uns, dit un historien, lui arrachaient la barbe; les autres l'accrochaient par le nez qu'il avait aquilin, et tous répétaient : *Tu aimais tant ce Henri, te voilà maintenant avec lui.*

Il était environ quatre heures du soir, et, en cette saison, la nuit était proche. Le peuple n'oublia pourtant pas qu'une autre victime lui était réservée. Une nouvelle troupe se mit aux champs, alla saisir d'Affis dans sa retraite, et l'entraîna vers la ville au milieu de la nuit. Parvenu à la conciergerie, il y fut interrogé par je ne sais quelle autorité, car le peuple veut presque toujours donner à ses plus grands attentats une apparence de justice. *Vous mes juges!* répondit l'intrépide magistrat : *je ne vous reconnais d'autre pouvoir que celui de la force : vous êtes des bandits et des assassins!* A ces mots audacieux, il fut jeté dans un cachot. Un peu avant le jour, quatre satellites entrèrent, l'étranglèrent avec une corde, et jetèrent son corps devant la porte de la conciergerie. On alla ensuite en faire autant de ce courageux laquais de Duranti qui avait été renfermé dans les prisons de l'archevéché, et un lieutenant des capitouls se fesant ouvrir la maison du premier président, livra sa précieuse bibliothèque et tous ses meubles au pillage. C'était là sans doute la récompense promise aux assassins.

Les noms des capitouls qui laissèrent consommer ces horreurs, appartiennent à l'histoire : c'étaient Pierre Thomas, bourgeois; Jean de Balanquier, seigneur de Montlaur; Hélie Astorg, bourgeois; Géraud Veiries, marchand; George Macoau, bourgeois; quant aux deux qui manquent pour compléter le nombre de huit, Guillaume Fonrouge, marchand, et Jacques de Melet, seigneur de Beaupuy, ils s'étaient fait décharger le 7 février par le parlement, sans doute pour ne point tremper leur mains dans le sang des magistrats; et la responsabilité de l'attentat n'en retombe que plus sévèrement sur les autres. Le 11 février, au point du jour, le capitoul Balanguier fit recueillir les deux cadavres : d'Affis fut enterré dans l'église des Cordeliers de Saint-Antoine; le corps du Duranti fut roulé dans le portrait de Henri III, circonstance curieuse et touchante, et inhumé sans pompe ou plutôt caché dans le chœur des Cordeliers du grand couvent. On lui éleva plus tard, dans ce même lieu, un magnifique mausolée; mais le mausolée a disparu à son tour, et l'enceinte sacrée qu'il embellissait est devenue un magasin à fourrages pour l'artillerie. Telle est la fatalité des révolutions : elles poursuivent jusqu'à la cendre de ceux qu'elles ont proscrits.

La mort de Duranti retentit dans toute la France comme un coup de tonnerre. Ce que l'assassinat du duc de Guise avait été pour la royauté, ce meurtre populaire d'un premier président le fut pour la ligue. La masse de la nation, masse toujours neutre et flottante entre les partis, fut épouvantée des passions que l'Union avait soulevées et se tourna brusquement vers le roi comme elle s'était tournée vers la révolte après le crime de Blois. Pour contenter leur ambition ou leur animosité personnelle, les chefs de la ligue, à Toulouse, avaient détruit leur avenir comme faction. Jean de Paulo fut bien nommé premier président par le duc de Mayenne; mais d'un autre côté, le roi indigné ne garda plus aucun ménagement; il rendit au duc de Montmorency le gouvernement du Languedoc; il transféra le parlement de Toulouse dans telle ville qu'il lui plairait de choisir, en déclarant déchus de leur office les magistrats qui ne quitteraient point sur-le-champ cette coupable cité; il fit alliance enfin avec le roi de Navarre et mit le siége devant Paris, foudroyant de sa royale colère tous ceux qui persisteraient à suivre des étendards déshonorés.

La maison de Duranti existe encore. Plus connue sous le nom d'hôtel Chalvet, elle fait face à la porte de l'église Saint-Jérôme, dans la rue des Pénitens-Bleus. C'est un édifice d'un style sévère, qui a quelque chose de noble et de triste comme l'histoire de son possesseur. En passant seul devant ces murs, témoins séculaires des scènes furibondes de la ligue, on se prend involontairement à méditer sur le contraste des troubles qui ont re-

DURANTI DEVANT LES LIGUEURS.



EDOUARD. PACNY. SC

tenti à leurs pieds, et du calme profond qui les environne aujourd'hui. Toulouse ne voit plus s'élever, dans son sein, de ces habitations monumentales, dont l'architecture forte et grave rappelle des souvenirs d'un autre âge et des mœurs d'autrefois. Et nous aussi, hommes du siècle, nous ne voyons plus sortir de notre civilisation amollie quelques-uns de ces caractères vigoureusement trempés, simples et hardis comme les lignes de leurs édifices, inébranlables comme les murailles qui nous restent de ces anciens temps. Il y a toujours un air de forteresse dans les plus somptueuses demeures du seizième siècle, de même que dans les grandes figures de son histoire, on retrouve toujours un reste sauvage et brut des farouches barons du moyen âge. Duranti, Tournier, Jean de Paulo, Urbain de Saint-Gelais, les deux d'Affis, statues de bronze fondues d'un seul jet qui apparaissent immobiles dans l'horizon tumultueux du passé, noms imposans qui font prendre en pitié nos petites vertus, nos petits vices, nos petites passions.

Mais une époque paie bien cher l'honneur de porter de pareils hommes. Pour former ces âmes ifortes, ces volontés si énergiques dans le bien comme dans le mal, il faut des révolutions, des massacres, des dangers et des crimes à tous les instans. Partout où s'allument les fureurs politiques, il se trouve des cœurs aussi chauds et des bras aussi puissans. Nos jours sont moins éclatans, sans doute, mais plus heureux. Aux luttes brutales de la force, ont succédé les conquêtes pacifiques de l'opinion; à cette guerre de vie et de mort entre les chefs, des pensées de trêve et des élans vers la prospérité des classes nombreuses. Ainsi vont toujours les choses humaines: toute décadence est mêlée de progrès, tout bien nouveau est acheté par un mal. Où sont maintenant, je ne dis plus la vigueur des caractères, mais les deux autres gloires du seizième siècle, la science et la religion? Ce Duranti, qui savait mourir pour sa foi sociale, trouvait aussi des momens dans cette vie si occupée pour composer de longs ouvrages de jurisprudence et de piété, et, sous le couteau des assassins, trois jours avant l'heure fatale, il écrivait encore dans sa prison pour faire appuyer à Rome son livre sur les rits de l'église catholique. Soyons donc justes envers sa mémoire : il eut les vertus et les défauts de son temps, et fut un des plus illustres héros d'un siècle de grands hommes.

Léonce DE LAVERGNE.

DUEL ENTRE BAYARD ET LE BATARD DE SAVOIE (1).

I.

LA GARNISON DE MONERVINE.

Chassé de Naples par Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, d'Aubigny, comprenant que les troupes françaises, vu leur infériorité numérique, ne pouvaient résister en rase campagne aux troupes combinées de l'Espagne et de l'Italie, se réfugia dans la Pouille où il dissémina ses soldats dans des casernemens. Cette tactique décélait les profondes connaissances stratégiques du général français. Cantonnés sur tous les points fortifiés de la Pouille, occupant les gorges des vallées et le sommet des montagnes, les places les plus fortes et les châteaux isolés, les Français, ainsi fractionnés, obligeaient les ennemis à se fractionner à leur tour, s'ils voulaient en venir à l'attaque; dans ces diverses rencontres où la valeur numérique avait à lutter contre le courage français, il était rare que la victoire ne restat point à ce dernier. Aussi toute la puissance espagnole, et tout le savoir du grand capitaine ne purent parvenir à débusquer notre corps d'armée des lieux dont il s'était emparé.

Nous étions en 1503, à la fin de l'hiver; quoique les froids ne se fassent guère sentir dans ce pays privilégié, ils avaient été assez intenses cette année pour empêcher les Espagnols de tenir la campagne. Gonzalve avait distribué ses troupes dans les villes environnant la Pouille, attendant que la belle saison fut revenue pour faire de nouvelles tentatives d'envahissement.

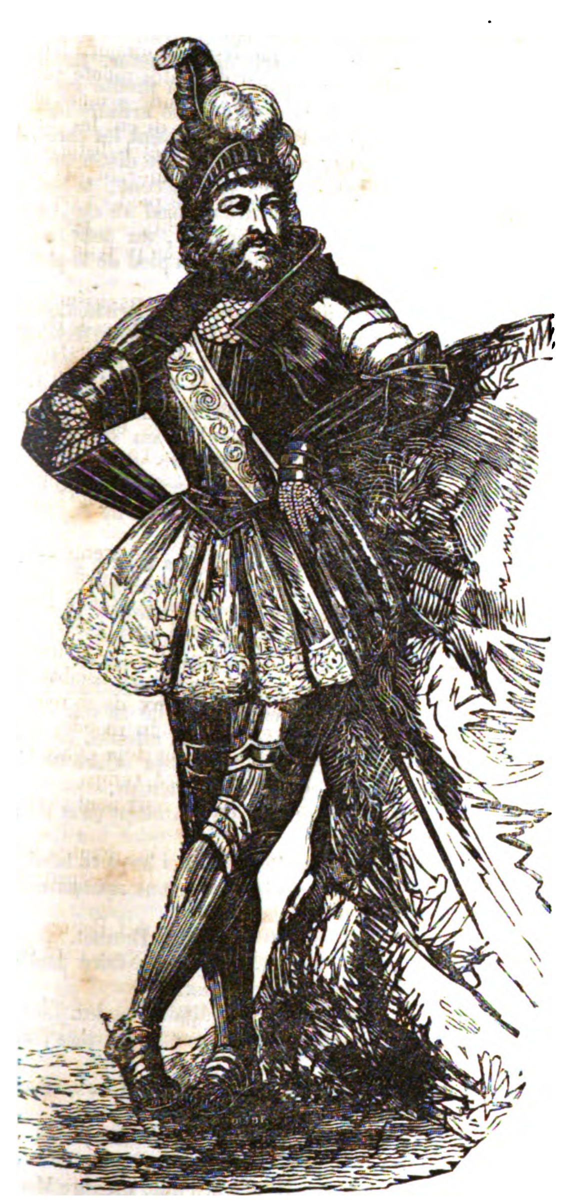
Force fut alors aux soldats français de rester oisifs au fonds de leurs garnisons. Ce genre de vie n'était guère de leur goût; ils essayèrent d'abord de chasser l'ennui à force de tournois, de courses et d'autres jeux plus ou moins militaires. Mais rien ne remplaçait les émotions de la guerre avec ses intermittences de succès et de revers, de triomphes ou de défaites. Il ne fallait rien moins à cette valeureuse noblesse qui composait alors notre armée, que le champ de bataille, où

(1) Comme on le sait, Pierre du Terrail, dit le chevalier Bayard, est né près de Grenoble.

A ce titre la *Mosaïque* lui devait une biographie qu'elle a déja donnée. Aujourd'hui nous mettons sous les yeux de nos lecteurs une des plus mémorables scènes de sa vie. Elle se passe en Italie, conséquemment hors de notre Midi, mais elle a lieu entre un Français et un Espagnol. L'Italie n'est qu'un terrain neutre. A quelle histoire locale appartiendra donc ce fait si vrai, si caractéristique? qui donc pourra revendiquer ce duel mémorable qui fait si bien connaître les mœurs de l'époque à laquelle il eut lieu? Le Midi, rien que le Midi. Celui qui joue le principal rôle est notre compatriote; toute sa vie nous est donc acquise, et certes nous ne nous sentons pas assez généreux pour faire l'abandon de la moindre de ses actions.

Nous devons déclarer que toute cette chronique est complètement historique. Guyard de Berville la rapporte tout au long dans son intéressante histoire du chevalier Bayard; non-seulement nous avons suivi, quand aux faits matériels, la leçon de cet historien, mais encore nous lui avons emprunté souvent ses propres expressions *.

* Cet article avait déja été publié dans le *Musée du Midi*, qui a cessé de paraître, et dont la rédaction, comme les gravures, comme le titre de l'ouvrage, sont devenus la propriété de M. Paya. La *Mosaïque* publiera successivement les meilleurs morceaux et les plus belles gravures qui fesaient partie du *Musée*. (*N. du D.*)



BAYARD REVÊTU DE SON ARMURE (1).

la lutte devient sérieuse, où le choc se fait terrible, où la mort se présente à tous sous tant d'aspects excitans.

Parmi les gentilshommes français et par dessus tous ceux à qui cet état était devenu insupportable, Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*, maudissait tous les jours ce repos forcé dans lequel son ardeur chevaleresque se voyait enchaînée. Il n'est rien qu'il n'eût fait, l'intrépide preux, pour se procurer l'occasion d'un combat. Pieux et pauvre, le jeu des dés ne pouvait lui aller. La barre, le carrousel ne lui fournissaient que de médiocres plaisirs. Plus adroit, plus agile et plus vaillant que ses frères d'armes, il dédaignait des luttes trop faciles, qui, en lui présentant des chances de triomphe assurées ne lui offraient jamais celles d'une défaite. S'il est quelque chose qui fasse désirer la victoire, c'est le péril au prix duquel on l'acquiert.

Deux grands mois s'étaient ainsi passés dans un loisir allanguissant. Chacun soupirait après le retour de la bonne saison et des bons coups de lance. C'était après une soirée de février. Cette journée avait été tiède, comme le sont les plus belles journées de l'Italie. Tous les gentilshommes, en garnison à Menervine, s'étaient retirés sur la plate-forme de la forteresse, pour jouir des premières brises embaumées des Apennins et des derniers rayons du soleil, qui empourprait le ciel d'un reflet couleur de rose, et allait s'éteignant par degrés au sein de la Méditerranée. Plus découragé que ses camarades, Bayard était encore dans sa chambre de la tour d'Ouest, où machinalement il s'amusait à fourbir une épée magnifique, à lui donnée, après la bataille de Fornoue, par le roi de France Charles VIII. Tout-à-coup il sortit de son absorption morale, appelé qu'il fut par son ami Bellamare, qui promenait sous sa meurtrière avec les autres gentilshommes de la garnison.

Bayard descendit lentement les degrés du colimaçon qui conduisait à la plate-forme; jamais sa figure, calme mais rieuse d'habitude, n'avait présenté le caractère de sombre préoccupation qui envahissait tous ses traits ce jour-là.

— Par la mort de Dieu! comme vous voilà défait, messire Piquet; êtes-vous donc prisonnier à rançon ou trahi par la noble dame de Fluxas? lui dit le gascon Georges de Durfort.

Bayard salua de la main seulement et ne répondit rien.

— Une telle soirée ne peut appeler le sourire sur vos lèvres, mon cher oncle, reprit Pierrepont. Voyez comme ce ciel est beau dans ce moment, diapré d'azur et d'or, ainsi qu'un papillon. Sentez cette légère brise de février, parfumée comme une rose de mai. Par la belle haquenée de ma maîtresse, il y a plaisir à vivre aujourd'hui!

— Oui, à vivre quand on a la campagne pour seule prison, le ciel pour dôme et les coups d'épée pour passe-temps, s'écria le chevalier, avec un soupir concentré.

— Et du bon vin d'Espagne pour compagnie, répliqua le capitaine Tardieu, brave soldat, mais soldat par métier plutôt que par inclination.

Cette saillie dérida un peu le *chevalier sans peur*, qui continua :

— Du bon vin, Tardieu, du bon vin! c'est ta vie; mais n'est-il pas meilleur quand on le boit après une bataille! Une bataille! oh! voilà qui est fête. Combattre, triompher ou mourir! Ah! ça, mes chevaliers, ne vous sentez-vous pas lassés de cette oisiveté qui nous efféminé? Je vous jure, sur ma dague, que je donnerais mon plus beau coursier pour voir les ennemis à une portée d'arc.

— Et nous donc? répondirent tous les gentilshommes.

— Eh bien! que faisons-nous ici? Rien. Nous voici enfermés comme des vautours en cage. Si nos dames de France savaient que la bise de février nous gèle les mem-

(1) La *Mosaïque* a déja donné un portrait en pied de Bayard, d'après la statue de Montony. Mais elle ne devait pas moins publier celui-ci qui, par le costume sous lequel est représenté le héros, est tout-à-fait inhérent au présent article. (*N. du D.*)

bres et nous donne des frissons à nous faire trembler, elles nous enverraient leurs manteaux bien douillets et leurs pantoufles bien fourrées, afin de nous préserver du rhume, pauvres petits enfans que nous sommes!...

Ici le chevalier fit une pause et jeta un long regard sur l'horison bleu qui l'entourait. Ses frères d'armes l'écoutaient en silence, habitués qu'ils étaient à tout accepter de sa part. Bayard, généreux jusqu'à la prodigalité, brave jusqu'à la témérité, avait inspiré à ses camarades une affection mêlée de respect qui ne se démentait en aucune façon, si âcres et si piquantes que fussent ses paroles.

— Par Saint-Pierre, messeigneurs, sera-t-il dit qu'une brave compagnie de gens d'armes, comme la nôtre, reste close en ses murs, alors que nos ennemis fourragent à l'entour de notre forteresse.

— Conduisez-nous au combat, répondit le vicomte de Rhodez, et vous verrez combien nos glaives sont las de la rouille qui les ronge.

— Bien dit, messire!..... s'écria Lacropte-d'Aillon. Nous ne demandons pas autre chose.

— Pardieu, oui! dirent unanimement les chevaliers.

— Vous désirez donc voir l'ennemi de près? reprit Bayard, animé par l'idée d'une rencontre.

— Si tu en doutes, frère, voici mon gage de duel, répondit Bellamare, avec l'accent offensé.

— Garde-le, dit Bayard: ton gantelet te sera utile avant peu. Car si vous voulez me suivre, nous verrons demain l'ennemi, ou nous arriverons à Naples tout d'une traite. En êtes-vous, mes camarades?

— Tous!

— Tant mieux! avec de si vaillans hommes on ne peut faire que de bons coups. A demain! messires.

— A demain!

— A trois heures du matin, armés de pied en cap et sur nos chevaux de bataille. Mon espion m'a dit que du côté de Barlette ou d'Andres, il y aurait du gibier à chasser. Or sus, combien serons-nous? Georges de Durfort, Odet, La Cropte, La Clyate, Maugiron, François de Crussol, Rhodez, André, le bâtard de Luppe, Bellabre, Mondragon, Tardieu, Oroze, mon cousin Boissieu, mon neveu Pierrepont, Bonnet, Mipont, nous voilà bien dix-huit.

— Et moi, messire capitaine?

— Comment, Boutières, tu veux, toi aussi, férir ton coup? la journée peut-être chaude; reste à Monervine. La côte est pesante à dix-sept ans.

— A dix-sept ans, chevalier, vous remportiez le prix du tournoi de Vaudrey. Pourvu que Dieu me vienne à la rescousse, j'espère bien suivre un tel *guidon d'honneur*. Je serai des vôtres,

— Soit! tu es un brave jeune homme, tu mérites d'être de la compagnie d'hommes faits au danger. Bon soir, messeigneurs, je cours avertir une dizaine de mes hommes d'armes. Ils seront à cheval avant le jour. Que la vesprée vous soit heureuse!...

II.

LE COMBAT.

Le lendemain, 23 février 1505, toute la compagnie de Bayard fut rendue de bonne heure sur la place d'armes de Monervine. Elle formait en tout une troupe de trente gentilshommes déterminés et d'élite. Jamais plus vaillante caravane n'avait été, sur les grands chemins, rechercher l'occasion d'acquérir de l'honneur. Bayard ne se fit point attendre; il parut bientôt monté sur un superbe genet couleur bai, revêtu d'une armure blanche qu'il avait adoptée par modestie, disent les chroniqueurs ou, selon nous, pour mieux être distingué au milieu de l'action. Les fanfares résonnèrent, la herse fut baissée et la cavalcade, armée de pied en cap, défila sous le marchicoulis et se répandit, au petit trot, dans le vallon qui s'étend onduleux au pied de la place de Monervine.

Le jour commençait à pointer ses rayons prismatiques sur les brillantes armures des hommes d'armes de Bayard; la brise, légèrement éveillée, faisait flotter les lambrequins au sommet des casques, et le pas cadencé des chevaux, sur le gravier, formait une harmonie toujours agréable à l'oreille des cavaliers en campagne. C'était, ma foi! un spectacle digne d'être vu, que cette petite masse de corselets reluisans, serrée, compacte, au haut de laquelle se balançait la banderole de Bayard, portée par son neveu Pierrepont.

C'était à envier, que la joie de ces trente gentilshommes, tous jeunes et beaux, tous vaillans et déjà vieux de renommée, qui allaient demandant à Dieu de leur envoyer une bonne rencontre. Comme leurs cœurs leur battait d'aise et de désir! Depuis si long-temps ils n'avaient eu bonne fête, c'est-à-dire un combat. Mais combien surtout ils étaient orgueilleux de se voir conduits par un capitaine le plus brave du monde, par un preux qui, à l'âge de 27 ans, avait déja effacé toutes les réputations chevaleresques de ce temps.

Il fallait entendre les propos qui couraient çà et là au sein de la troupe.

— Eh! dis Pierrepont! Lève plus haut ta banderolle; s'il est un ennemi par ici, qu'il nous aperçoive de plus loin, criait André d'Aillon.

— Il te tarde donc bien? demandait Bonnet.

— Sur ma part de paradis! Je jure de faire double carême si le gibier nous vient à point.

— Vous le faut-il nombreux, disait Rhodez.

— Mais d'une cinquantaine d'hommes d'armes, au moins.

— Bah! répondait Tardieu, pour des limiers comme nous, ça ne ferait point une bouchée.

— Nous ne sommes que trente, mordieu!

— Et Bayard n'est-il pas avec nous?

— Vous êtes bien timide aujourd'hui, messire Mondragon.

— Vous le verrez, Tardieu, s'il faut donner de la dent.

— Silence! s'écria tout-à-coup le seigneur de Rhodez; n'apercevez-vous point là-bas, sur le chemin, une grande poussière qui s'élève.

— Oui, oui! Qu'est-ce?

— Un troupeau de porcs qu'on mène égorger, sans doute, répondit en riant le bâtard de Luppe.

— Espagnols ou verrats, c'est tout de même; et par les beaux yeux de ma dame, je crois distinguer une de leurs troupes.

— Elle vient à propos! je m'ennuyais à courir sans rien voir se lever.

— Boutière, dit Bayard, piquez des deux et allez à la découverte. Serrez vos rangs, vous autres !

Boutière suivit les ordres du chevalier; dans moins de dix minutes, il revint ventre à terre.

— Eh bien! qu'est-ce ?

— Ce que vous veniez chercher, monseigneur ; une compagnie de gens d'armes espagnols qui, comme nous, s'est mise en quête d'aventures.

— Halte! mes compaings, cria Bayard d'une voix émue par le contentement. Les croix rouges viennent à nous. Dieu nous exauce, chevaliers; ce que vous désiriez tant, le voilà. Il y a ici de l'honneur à acquérir, que chacun de vous fasse son devoir de gentilhomme. Si vous me voyez faillir devant le mien, tenez-moi pour un homme sans cœur.

— Chargeons! chargeons! répondit la compagnie électrisée.

— Ne leur donnons pas l'honneur de nous attaquer les premiers, répartit Bayard. France! France!

— France! France! répéta la troupe.

Et prenant le galop, la visière baissée et la lance en arrêt, les chevaliers fondirent sur la troupe espagnole qui, de son côté, se mit à crier Espagne! San Jago! Espagne! et à pointe de cheval les reçut vigoureusement.

Dès le premier choc, un bon nombre de cavaliers furent renversés de part et d'autre : les coups avaient été si violens, que leurs camarades eurent bien de la peine à les remonter.

Cette première course fournie, les Français comprirent qu'il fallait se tenir bien assis sur les étriers, car ils avaient à faire à bonne partie. Indépendamment de sa force numérique, l'escadron espagnol était composé d'hommes choisis parmi les plus vaillans de la garnison d'Andres. Don Alonzo de Soto-Mayor, brave espagnol s'il en était, et parent du grand Gonzalve, les commandait et se distinguait au premier rang.

Les trompettes sonnèrent, et la seconde attaque commença : elle fut plus rude et plus vive que la précédente; à moitié course, les deux partis se choquèrent avec un bruit d'armes qui fit retentir le vallon. Mises en éclats, les lances furent abandonnées et l'on joua de l'épée ou de la masse d'armes. Alors la mêlée se fit active, furieuse et dévorante; chaque chevalier, soit français, soit espagnol, se comportait en brave et succombait en héros.

Les deux capitaines opposés, Bayard et Soto-Mayor, se montraient sur tous les points attaqués. Soto-Mayor jouait à merveille de sa hache de bataille. Bayard faisait voler son glaive qui resplendissait à coups pressés, comme celui de l'ange exterminateur. Les siens, encouragés par son exemple et ses discours, réactivaient leurs coups et pressaient vivement les Espagnols qui les repoussaient plus vivement encore. Chaque homme avait sa part du combat, car l'on se battait épée contre épée, hache contre hache, poitrine contre poitrine; il n'était point jusqu'au poignard qui ne remplit dignement son rôle de meurtrier. Oh! c'était beau et affreux que cette lutte acharnée de chevaliers d'élite, que ces masses de fer retentissantes sur les casques d'airain, que ces glaives d'acier qui faisaient voler bras et têtes, comme si la créature de Dieu n'était que chose vile.

— Allons, camarades! à la rescousse, criait Bayard du sein de la mêlée.

— Bayard! Bayard, répondait sa troupe en ravivant ses forces et redoublant l'attaque.

Le combat durait depuis près d'une heure, et la victoire paraissait indécise.

— Comment, mes chevaliers, s'écria le preux Bayard, voilà bien une heure que nous combattons, et nous n'avons pas vaincu! Imitez mon exemple.

Jetant son épée, il prit sa lourde hache à deux tranchans et se mit à férir de si rudes coups, qu'il n'était pas d'armure capable de lui résister. Ses chevaliers en firent autant et se ruèrent de rechef sur leurs adversaires.

Cette dernière attaque décida de la victoire! Les Espagnols harassés et mutilés, furent enfin rompus. Bon nombre resta sur la place, sept furent faits prisonniers, le reste prit la fuite. Le commandant Soto-Mayor, après s'être battu comme un lion, voyant que sa troupe était déconfite, tâcha de gagner les champs. Mais Bayard l'avait distingué durant le combat et s'était attaché à ses pas. Soto-Mayor franchit un large fossé, Bayard le franchit aussi et poursuivit l'espagnol la hache sur la tête.

— Tourne, tourne, chevalier! lui criait-il; ne te laisse pas tuer par derrière!...

Soto-Mayor, préférant la défense à une mort honteuse, se retourna et fondit sur Bayard. Dans un instant, ils se furent portés plus de cinquante coups. Si l'attaque était violente, la défense était rapide. On ne sait trop qui de ces deux braves hommes aurait succombé, si le cheval de Soto-Mayor, rendu de lassitude, ne s'était abattu en entraînant l'Espagnol.

— Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort! lui dit le chevalier!

— A qui?

— Au capitaine Bayard.

— Voilà mon arme! Je ne la rends qu'au meilleur chevalier de la chrétienté.

III.

UNE FÉLONIE.

Bayard fit sonner la retraite. Toute sa troupe se réunit autour de lui et reprit le chemin de Monervine. Quoique l'action eût été des plus chaudes, les Français n'eurent à pleurer la mort d'aucun de leurs camarades. Cinq à six seulement étaient blessés; mais leurs blessures n'étant point dangereuses, tous les chevaliers se livraient sans trouble à la joie du triomphe.

Arrivés à la garnison, Bayard fit venir Alonzo de Soto-Mayor et lui dit :

— Seigneur don Alonzo, je suis informé de votre naissance; vous êtes le proche parent du grand Gonzalve, que nous admirons tous quoiqu'il soit notre ennemi. C'est un titre puissant. Mais un autre qui vous est personnel me fait vous estimer d'avantage : vous êtes brave homme d'armes et vaillant officier : je ne vous traiterai point en prisonnier.

— Je vous savais plein de valeur, capitaine; pour être accompli, il ne vous manquait plus que d'être magnanime, répondit le castillan avec émotion.

— Je suis chevalier et chrétien, répliqua Bayard.

Quand on porte ces deux noms, on doit être humain, sinon généreux. Ici vous n'éprouverez aucune contrainte; dès à présent, considérez-vous comme dans la forteresse que vous commandiez. Le château est grand et agréable, je vous le donne pour prison. Il est habité par une fort bonne compagnie; elle se fera honneur de recevoir vos visites. Mais avant, promettez-moi, foi de gentilhomme, que vous ne sortirez point des remparts sans mon congé.

— Capitaine, merci de votre offre gracieuse. Je vous jure, foi de chevalier espagnol, que je ne sortirai jamais d'ici sans votre permission.

— Jamais, c'est long, reprit Bayard en souriant: ce sera, messire, quand vous voudrez, c'est-à-dire quand vous aurez traité de votre rançon, pour laquelle je vous promets que vous me trouverez de bonne composition.

Sur cela, Bayard ordonna à ses valets d'installer son prisonnier dans le plus bel appartement du château, de lui porter des habits, du linge et tout ce qui pouvait lui être nécessaire.

Le lendemain, le prix de la rançon fut convenu entre Bayard et Soto-Mayor.

— Je vous donnerai deux mille ducats, avait dit ce dernier.

— Non, s'il vous plait, messire, avait répondu le chevalier Bayard. Par le temps qui court, notre métier ne produit point d'assez gros bénéfices pour que vous me donniez une aussi forte somme. Vous me donnerez mille ducats; c'est assez.

— Comment reconnaîtrai-je votre galanterie, monseigneur?

— En traitant, comme je vous traite, tous les prisonniers français que vous pourriez faire à l'avenir.

Don Alonzo envoya aussitôt à Andres, pour qu'on lui apportât les mille ducats convenus. Mais, soit que ses frères d'armes manquassent d'écus, soit que le trompette envoyé ce fût mal acquitté de sa commission, les mille ducats tardèrent à venir. Soto-Mayor passa près de quinze jours au château avec les chevaliers français qui lui firent toutes sortes de bons traitemens et de fraternels accueils. Il jouissait là d'une pleine liberté, passant son temps à promener dans les jardins de la place, se mêlant aux jeux des Français, mangeant à leur table; en un mot, fesant partie de toutes leurs équipées. Tous étaient bien éloignés de penser qu'un brave Castillan comme lui pourrait être capable de violer sa parole.

Cependant, un jour, poussé par sa mauvaise foi ou plutôt par l'ennui de sa captivité et de ne pas recevoir des nouvelles des siens, il se mit dans l'idée de recourir à la ruse et de se faire libre par lui-même.

Dans la garnison française, il y avait quelques soldats albanais. Soto-Mayor, pensant que ces gens-là se laisseraient plus facilement suborner que les autres, fut en trouver un nommé Théode, à qui il dit :

— Voilà long-temps que tu fais la guerre, et tu es toujours gueux. Si tu veux m'en croire, je t'indiquerai l'occasion de gagner en une heure de quoi te mettre à ton aise pour le reste de ta vie.

— Et laquelle! répondit subitement l'Albanais alléché par l'appât.

— Celle de me procurer le moyen de m'enfuir et de me sauver.

— Mais vous êtes prisonnier sur parole!...

— Que t'importe; j'ai promis mille ducats pour ma rançon, je les enverrai au signor Bayard; tu vois que je ne manquerai pas à ma promesse. Décide-toi, je t'en donnerai autant pour toi-même.

L'Albanais aimait l'argent, l'offre du Castillan était tentatrice. La conscience de l'aventurier succomba.

— Et que faut-il faire?

— Moins que rien; tenir deux chevaux prêts demain à l'ouverture des portes, un pour toi et un pour moi. Dans quatre heures, nous serons à la ville d'Andres, où est ma garnison.

— Suffit. Je vous attendrai en dehors des portes du château.

Le lendemain, les portes étaient à peine ouvertes, que Soto-Mayor, ayant l'air de se promener et de prendre le frais, passa devant le portier qui ne se douta de rien et le laissa aller, le sachant prisonnier sur parole.

Bayard, toujours vigilant et toujours levé dès l'aurore, vint, selon son habitude, faire la ronde dans la cour, sur la plate-forme et dans les jardins; n'apercevant nulle part Soto-Mayor, avec lequel il s'entretenait tous les matins, il demanda où était son prisonnier. Personne ne pouvant le lui dire, il s'adressa au portier qui ne lui dit autre chose, sinon qu'il avait paru près de la porte au point du jour. Le chevalier fit aussitôt sonner le tocsin; mais ni don Alonzo, ni l'Albanais ne parurent. Il est impossible d'exprimer l'indignation de Bayard. Lui, si saintement soumis à tous les devoirs de la chevalerie, ne pouvait comprendre qu'un homme fût capable de commettre une félonie.

— Basque, Basque, s'écria-t-il avec colère, prenez dix de mes hommes, montez à cheval de suite, courez vers Andres à toute bride et amenez-moi mon prisonnier mort ou vif.

Le Basque exécuta les ordres du chevalier; dans un instant il fut à cheval, et sans s'enquérir s'il était suivi de ses camarades, il vola sur la route d'Andres. Il n'avait pas encore fait deux milles, qu'il aperçut don Alonzo à pied, tâchant de resangler son cheval. Alonzo voulut se mettre en selle. Le Basque ne lui en laissa pas le temps, fondit sur lui et l'arrêta. L'Albanais se sauva et gagna Andres.

Quand Bayard aperçut Soto-Mayor ramené, il ne put contenir ses reproches.

Est-ce là, lui dit-il, l'action d'un gentilhomme, de fuir d'une prison où il est libre sur sa foi? J'avais la vôtre de ne pas sortir d'ici sans mon congé, et vous l'avez violée, je ne dois plus me fier à vous.

— Je n'ai point eu dessein de vous faire tort, répartit Alonzo; nous sommes d'accord de mille ducats pour ma rançon; dans deux jours vous les auriez eu, et ma parole aurait été dégagée.

— Je ne puis vous juger d'après vos intentions, mais bien d'après vos actions, et celle dont vous venez de vous rendre coupable est un acte de félonie... Basque, conduis le prisonnier dans la tour de l'Est, et enferme-le soigneusement.

— Les fers aux mains, commandant? demanda le Basque.

— J'en aurais le droit, mais ne le fais point. On

doit se préserver d'être barbare comme de devenir félon.

La prison de Soto-Mayor était dure en comparaison de celle qui lui avait été assignée précédemment. Heureusement pour lui, elle dura peu. Son écuyer arriva le second jour, portant sa rançon qui fut délivrée au chevalier. Bayard était trop généreux pour en profiter. En présence de Soto-Mayor, il la distribua à ses gens d'armes jusqu'au dernier ducat.

Don Alonzo partit le jour même, après avoir pris d'assez bonne grace congé du chevalier et des officiers français dont il avait tant à se louer.

IV.

DÉFI.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le beau temps avait reparu complet, ravivant, et avec lui la vigoureuse végétation de l'Italie s'était épanouie. Les haies d'orangers et de citronniers exhalaient cette odeur balsamique qui fait reprendre la vie au sein de toute existence attardée par la rigueur des froids ou les attaques du mal. Le ciel bleu, resplendissait sous un soleil d'or qui diaprait la nature de ces teintes chatoyantes que nous aimons tant à voir, alors surtout que nous en avons été long-temps privés. Les chevaliers français, tout entiers au plaisirs de voir renaître les grands jours de bataille, avaient vitement oublié leur dernière escarmouche et le séjour momentané de don Alonzo Soto-Mayor au château de Monervine.

Un jour qu'ils étaient à deviser de guerre et d'amoureuses aventures dans l'enclos de la forteresse de Monervine, ils furent tous étonnés de voir arriver à eux le chevalier Bayard, l'œil en feu, la figure visiblement altérée, comme si une indignation contenue lui était subitement venue au cœur.

— Messires, leur dit-il en les abordant, j'apprends que don Alonzo se plaint parmi les siens que je l'ai traité le plus mal que j'ai pu. Vous en avez été témoins; je ne crois point qu'un prisonnier puisse prétendre à plus d'agrémens qu'il en a eu ici avant son évasion, et même après; il a été plus resserré, c'est vrai, mais n'était-ce pas juste ? Je ne pense donc pas qu'il ait à se plaindre de moi, ni de personne; si cela était, je lui en ferais satisfaction. Dites-moi franchement, messeigneurs, s'il s'est passé, à mon insu, quelque chose qui ait pu le fâcher ?

— Par son san Jago, ce Castillan est plus délicat qu'une jeune donzelle, il se plaint de notre accueil; mais, sire Bayard, il n'est pas de grand prince espagnol qui soit mieux traité qu'il ne l'a été dans notre société, dit le bâtard de Luppe.

— C'est vrai! répartirent les chevaliers.

— Cela étant, dit Bayard, quoique la fièvre me tienne, je vais lui écrire que s'il soutient les discours qu'il a faits, je lui soutiendrai le contraire de lui à moi, à pied ou à cheval, à son choix.

— Tu ne peux te battre, toi, s'écria Bellamare l'interrompant; je suis ton frère d'armes, c'est à moi de donner une leçon de vérité à ce giaour.

— Ça me regarde Bellamare; si j'ai besoin de toi, ce qu'à Dieu ne plaise, je t'enverrai sur le pré à ma place.

Aussitôt, Bayard fit appeler Du Fay qui lui servait de secrétaire.

— Du Fay, lui dit-il, c'est un cartel que j'ai à vous dicter. Montons à ma chambre. Eh bien! tu rechignes ? Ah! je te comprends, tu préférerais le porter au bout de ta lance ou de ta dague de chevalier, plutôt qu'au bout de ta plume de clerc.

La lettre fut dictée. Nous la rapportons mot pour mot fidèlement.

« Don Alonzo, j'ai appris qu'après votre retour de ma prison, vous vous êtes plaint de moi, et avez semé parmi vos gens que je ne vous ai pas traité en gentilhomme. Vous savez bien le contraire; mais pour ce que si cela était vrai, me ferais gros déshonneur; je vous ai bien voulu écrire cette lettre, par laquelle vous prie r'habiller autrement vos paroles devant ceux qui les ont ouïes, en confessant, comme la raison veut, le bon et honnête traitement que je vous ai fait; et en ce faisant, ferez votre honneur et r'habillerez le mien, lequel contre raison avez foulé; et où seriez refusant de le faire, je vous déclare que je suis délibéré de vous faire dire par combat mortel de votre personne à la mienne, soit à pied ou cheval, ainsi que vous plairont les armes, et adieu. »

. . . De Monervine. . . .

Bayard y apposa sa croix, c'est-à-dire sa signature, cacheta la lettre avec le scel de son épée, et envoya le trompette de Chabannes la Palisse la porter à son adresse.

Don Alonzo y répondit, par le même trompette, en ces termes:

« Seigneur de Bayard, j'ai vu votre lettre que ce porteur m'a baillée; et entre autres choses dites, devant icelle, avoir été semé paroles devant ceux de ma nation, que ne m'avez pas traité en gentilhomme, moi étant votre prisonnier, et que si je ne m'en dédis, êtes délibéré de me combattre. Je vous déclare que oncques ne me dédis d'une chose que j'ai dite, et n'êtes pas homme pour m'en faire dédire: par quoi du combat que me présentez de vous à moi, je l'accepte entre ici et quinze jours, à deux milles de cette ville d'Andres ou ailleurs que bon vous semblera. »

Quoiqu'il fût bien malade, le chevalier, comme on le pense, accepta le défi après en avoir obtenu la permission du seigneur de la Palisse, lieutenant du duc de Nemours, vice-roi. Bellamare, son ami et son frère d'armes, fut choisi pour lui servir de guidon ou de parrain.

V.

LE DUEL.

C'était le 15 juillet 1503, à 8 heures du matin, que le combat devait se livrer entre le chevalier Bayard et don Alonzo Soto-Mayor. Nous ne nous occuperons point de ce que fit ce dernier durant les quinze jours qui le précédèrent. Nous dirons seulement que Bayard ne les perdit point en fêtes, en bravades et en sotte vanité. Loin de là, notre chevalier était trop pieux et trop modeste. Quoiqu'il eût des preuves fréquentes de sa supériorité chevaleresque, il se défiait toujours de ses forces, et s'il se présentait hardiment au combat, ce



COMBAT A OUTRANCE. (Armure du XVI[e] siècle.)

n'était pas sans une sorte d'appréhension, puisée dans sa conviction de la valeur de ses adversaires. Aussi employa-t-il bien son temps; chaque jour, il fesait un exercice double de celui qu'il avait l'habitude de faire en temps ordinaire. Et une fois qu'il s'était ainsi occupé de son corps, il n'oubliait point de s'occuper de son ame. La religion, pour lui, était intimément liée au sentiment de la vie guerrière. Il allait à confesse fréquemment, entendait la messe tous les jours, et recevait le pain de vie presque chaque semaine. Ces secours spirituels, disait-il, dédoublaient ses forces physiques, et nous en sommes bien persuadés : quand la conscience de l'homme de bien est tranquille, le guerrier peut se présenter, tête levée et le cœur audacieux, devant la mort.

Ainsi préparé; Bayard vit arriver le jour qui devait décider de son existence, avec le calme de l'homme vertueux et du chrétien résigné. A cinq heures, il était déja armé de pied et de cap. Il se préparait à se rendre sur le lieu du combat, quand il lui vint un message de la part d'Alonzo.

— Qu'est-ce, hérault? dit Bayard à l'envoyé de son ennemi.

— Messire, je viens vous supplier, de la part du seigneur Soto-Mayor, de vous porter demandeur.

— Par tous les diables, ce ne sera pas, répliqua Bellamare en colère.

— Et pourquoi? demanda Bayard.

— Tu ne vois point que cette propositien est irrégulière, qu'elle ne tend à rien moins qu'à rendre ton adversaire maître du choix des armes et de la manière de combattre.

— Rien que cela, répartit le chevalier sans s'émouvoir, mais c'est une bagatelle. Si ça lui fait plaisir de choisir, qu'il choisisse : c'est me sauver d'un embarras.

— Mais tu es malade, frère, la fièvre t'abat fréquemment, si tu allais manquer de force. Demande au moins les armes qui te sont favorables : la lance et à cheval; nul ne t'a jamais désarçonné.

— Bellamare, le vin est tiré, il faut le boire. Il ne sera pas dit que j'ai mis obstacle à un combat. Héraut, allez répondre à votre maître que je lui laisse le choix.

Don Alonzo, devenu maître des conditions et sachant que Bayard était l'homme du monde le plus redoutable à cheval, ou plutôt qu'il y était invincible, décida qu'ils combattraient *à pied, armés de toutes armes, réhaussés*

d'armet et de bavière, à visage découvert, avec l'estoc et le poignard.

Ces propositions faites et accomplies retardèrent le combat jusqu'à une heure. Enfin Bayard, accompagné de Chabannes, de Bellamare et de tous ses compagnons, se trouva au rendez-vous. Son adversaire n'était pas encore rendu. Un trompette fut aussitôt envoyé pour le presser. Don Alonzo sachant qu'il y était venu à cheval, se récria disant qu'ils avaient convenu de se battre à pied. La vérité est qu'il doutait que le chevalier, malade et affaibli par la fièvre, pût accepter le combat à pied.

— Ami, va le hâter, répondit fièrement Bayard à son trompette qui était revenu avec cette réponse. Dis-lui que pour si peu de chose, il ne différera pas à réparer l'injure qu'il m'a faite : et si le combat à pied ne lui va pas, je consens encore qu'il se ravise.

En attendant Soto-Mayor, Bayard fit dresser son camp qui ne fut que quelques grosses pierres mises les unes sur les autres, et se plaça lui-même à l'un des deux bouts accompagné de nombre de seigneurs des plus qualifiés, tels que Chabannes, d'Oroze, d'Humbercourt, Fontrailles, baron de Bearn, et plusieurs autres, qui tous fesaient des vœux pour lui.

Cependant don Alonzo s'avança de son côté, accompagné de seigneurs de sa nation, le marquis de Liecte, don Diego Quignonès, lieutenant du grand capitaine, don Pedro de Valdès, don Francisco d'Atemèze et plusieurs autres.

Arrivé sur le champ de bataille, il envoya à Bayard deux estocs et deux poignards à choisir. Mais celui-ci ne s'amusa point à faire choix, et se contenta d'être armé comme lui de secrette et de gorgerin.

Après cela, les sermens et les cérémonies d'usage faites, il entra dans le camp par un bout, conduit par Chabannes de la Palisse, son juge de camp, et Bellamare, son parrain. Il était à visage découvert, et tenait l'estoc nu à la main droite et le poignard à la gauche. Par l'autre bout entra Soto-Mayor, avec don Quignonès, son parrain, et Altemèze pour juge du camp. Il avait l'estoc nu à la main et le poignard à la ceinture.

En le voyant, Bayard se mit à genoux, fit sa prière à haute voix, baisa la terre et se releva en fesant le signe de la rédemption; puis, ferme et même audacieux, il marcha droit à son ennemi.

Don Alonzo s'avança vers lui avec la même intrépidité. Ils étaient à trois pas, que don Alonzo s'écria :

— Seigneur de Bayardo, que me quières?

— Don Alonzo de Soto-Mayor, je quiers défendre contre moi ton honneur, dont faussement et mauvaisement m'as accusé, répondit le chevalier d'une voix assurée.

Alors ils fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'estocs. Dès les premiers coups, Bayard fut assez heureux pour atteindre son adversaire au visage. Cette blessure, légère à la vérité, ne fit qu'animer davantage Soto-Mayor, qui, plus grand et plus robuste que Bayard, cherchait son défaut pour le prendre en flanc et le saisir au corps. Mais Bayard avait l'œil partout et parait tout. Le combat se prolongeait avec un égal avantage. L'adresse compensait la vigueur, le sang-froid paralisait la force. Les spectateurs tremblaient chacun pour leur champion. Enfin Bayard, lassé de voir la victoire aussi long-temps indécise, eut recours à l'adresse. Il prit le temps où l'Espagnol levait le bras pour le frapper, il leva aussi son épée et la soutint en l'air sans porter aucun coup; l'épée ennemie étant rabattue sans l'avoir touché, il porta la sienne, avec une vitesse merveilleuse, droit au gorgerin, et le frappa avec tant de force que, malgré la bonté de cette armure, il la perça. Le glaive entra de quatre bons doigts dans la gorge de don Alonzo qui, perdant son sang avec abondance, perdit aussi le peu de sang-froid qui lui restait et devint furieux. Dès-lors il fit les plus grands efforts pour joindre son homme et le saisir au corps. Bayard parait ses coups et l'évitait si adroitement, que, bien qu'ils fussent assez proche l'un de l'autre pour pouvoir se toucher la main au visage, il lui donna néanmoins le temps de s'affaiblir par la perte de son sang. Alors, se jetant sur lui à corps perdu, le poignard à la main, il l'embrassa et le serra si puissamment, qu'ils tombèrent tous les deux et se débattirent quelque temps par terre; mais Bayard porta un dernier coup de poignard si vigoureux à l'Espagnol, entre le nez et l'œil gauche, qu'il le fit entrer jusques dans le cerveau.

— Rendez-vous, don Alonzo, ou vous êtes mort!...

Soto-Mayor, étendu sur la poussière, eut garde de répondre.

Il était mort.

Son parrain Quignonès s'avança alors, disant :

— Il est mort; seigneur Bayard, vous avez vaincu.

Bayard se jeta de nouveau à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire.

J.-J. Barrau.

BERNADOTTE.

Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules), naquit à Pau, le 26 janvier 1764, d'une famille honorable et considérée au barreau. Il y était destiné lui-même et en suivait les études, lorsqu'emporté par un penchant irrésistible vers la carrière des armes, il s'engagea comme volontaire au régiment Royal-Marine, dont le colonel, M. de Lonse, était béarnais comme lui. C'était en 1780. La famille de Bernadotte ne connut sa détermination qu'après son départ. On essaya tous les moyens pour la changer. Un congé de dix-huit mois qu'il passa tout entier à Pau, fut vain pour le ramener aux douceurs de la vie de famille; sa vocation, indécise

d'abord, s'était prononcée maintenant; il devait rester soldat.

Quand la révolution française éclata, Bernadotte était encore dans les grades inférieurs. Tout son mérite reconnu de ses chefs, vanté par eux, l'avait conduit, après dix années de service, à devenir adjudant-sous-officier au régiment d'Anjou. Mais les temps marchaient; le roturier qui avait mis dix années à s'approcher de l'épaulette, en deux années devenait colonel, se fesait distinguer aux combats de Spire et de Mayence et sauvait Marceau de la fureur des soldats.

Bernadotte, général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, contribua au gain de la bataille de Fleurus (bulletins officiels), et mérita à Juliers les éclatans éloges que Kléber lui adressa dans un bulletin sur cette journée.

Dans la même campagne, Maëstricht investi par le général Bernadotte, capitule après dix-huit jours de tranchée ouverte. Huit mille Autrichiens mettent bas les armes et prêtent le serment de ne jamais combattre contre la république. Heilcheit, Montabaur et Cassel emportés coup sur coup, lui permettent de rejoindre le corps d'armée du général Dauriez, malgré tous les efforts de l'armée autrichienne commandée par Kray. — C'est ainsi qu'en trois années, Bernadotte s'était placé au premier rang des généraux de la république, et avait justifié ces paroles d'un message du gouvernement : « La république est accoutumée à voir triompher « ceux de ses défenseurs qui vous obéissent. »

Pendant que se terminait la campagne du Rhin, l'armée d'Italie appelait par ses triomphes l'admiration et l'enthousiasme de la France sur son jeune général. Aussi Bernadotte reçut-il avec joie l'ordre d'amener 20,000 hommes de l'armée du Rhin à celle d'Italie. C'était pour la première fois qu'il allait voir Bonaparte. La marche des divisions commandées par Bernadotte fut heureuse et rapide, et l'entrevue des deux généraux cordiale et même expansive du côté de Bonaparte. En le quittant, ce dernier avait dit de Bernadotte : « C'est une « tête française sur le cœur d'un Romain. » Bernadotte alla plus loin. Répondant à ses officiers qui l'interrogeaient sur Bonaparte : « J'ai vu là, leur dit-il, un » homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut avoir » l'air d'en avoir cinquante, et cela ne me dit rien de » bon pour la république. » Le coup d'œil avait été prompt et sûr.

Bernadotte contribua puissamment au succès de cette magnifique campagne, qui conduisit les Français aux portes de Vienne et que couronna si noblement pour la France le traité de Campo-Formio. Tous les bulletins officiels témoignent de l'estime que la capacité de Bernadotte sut inspirer au général en chef, comme ils témoignent des services qu'il rendit. Quand la bataille de Leoben amena les préliminaires de la paix, Bernadotte fut consulté. On lui communiqua les bases des négociations qui s'entamèrent, et, sous le prétexte d'apporter les drapeaux enlevés aux ennemis, il fut chargé de pressentir le directoire sur ses intentions. Le directoire ne voulait pas la paix; mais à son retour près du général en chef, Bernadotte conseilla vivement de la conclure, s'appuyant sur l'état déplorable du gouvernement directorial et sur les dispositions des esprits; le traité fut signé à Campo-Formio.

Pendant que Bernadotte devait le moins s'attendre à une disgrace, d'après la visite amicale et les adieux les plus affectueux que Bonaparte était venu lui faire à Udine, il apprit que le général en chef, en fesant, à Milan, la répartition des troupes, lui enlevait la moitié de celles qu'il avait amenées de l'armée du Rhin. Ce procédé le révolta, et, pour s'éloigner des intrigues, il demanda au directoire un commandement dans l'Inde ou dans les nouvelles possessions de la mer Ionienne. Le même courrier qui portait la lettre de Bernadotte, en portait une au général Bonaparte à qui il donnait copie de la demande qu'il fesait, et ne cachait pas les motifs qui l'y avaient porté; « quoique j'aie à me plaindre de vous, » lui disait-il, je m'en séparerai sans cesser d'avoir » pour vos talens la plus grande estime. » Le même courrier aussi porta à Bernadotte la réponse du directoire avec celle du général Bonaparte. On lui donnait le choix entre le commandement des îles Ioniennes, ou celui d'une division à l'armée d'Angleterre, laquelle serait augmentée des anciennes troupes qu'il avait à l'armée de Sambre-et-Meuse, ou enfin d'une division territoriale, la 17ᵉ par exemple, dont Paris était le chef-lieu. « Personne, ajoutait Bonaparte, ne fait » plus de cas que moi de vos principes, de la loyauté de » votre caractère et des talens que vous avez développés pendant tout le temps que nous avons servi » ensemble. Vous seriez injuste si vous pouviez en » douter un instant. Dans tous les temps, je compterai » sur votre estime et sur votre amitié. »

Au lieu du commandement des îles Ioniennes pour lequel il avait opté, Bernadotte reçut ordre du directoire d'aller prendre à Milan le commandement de l'armée d'Italie que Bonaparte avait laissé *par intérim* au général Berthier. Ce n'était encore là qu'une nouvelle intrigue. A peine est-il arrivé en toute hâte à Milan, pressé qu'il était par le directoire et par Bonaparte, que Berthier lui remet de nouvelles dépêches par lesquelles le directoire le nomme à l'ambassade de Vienne.

La position d'ambassadeur à Vienne était difficile; en Allemagne, pas plus qu'en France, on ne croyait guère à la durée de la paix. Bernadotte qui avait vu souvent Cobentzel à Léoben avait ses raisons pour y croire moins que personne; il vit qu'on allait l'exposer à jouer un rôle équivoque. Cela ne pouvait lui convenir; il refusa. Mais Duphot venait d'être assassiné à Rome : Berthier avait ordre d'aller demander au gouvernement papal le châtiment des assassins, et la réparation due à la dignité de la France; il fallait donc rassurer l'Autriche sur les conséquences d'une pareille démarche, protester surtout que l'existence politique du chef de la chrétienté ne courait aucun danger. Le refus de Bernadotte entraînait le retard de l'expédition; il vit une trop grande responsabilité et se décida à partir pour Vienne. L'accueil qu'il y reçut dans les cercles officiels fut on ne peut plus flatteur. Mais il était à peine établi, qu'il apprit simultanément l'entrée de Brune en Suisse et la proclamation fameuse de Berthier, qui installait la république romaine au capitole en invoquant les ombres de Pompée et de Caton. Il n'y avait plus de relations diplomatiques soutenables entre les deux gouvernemens après de pareils faits. L'ambassadeur français n'était pas même en sûreté

à Vienne où une émeute furieuse avait assailli son hôtel, parce que, d'après les ordres qu'il avait reçus du directoire, il avait fait peindre sur la porte de l'ambassade l'écusson de la république. Bernadotte dut se retirer à Rastadt pour y attendre les ordres de son gouvernement. C'est là qu'il reçut sa nomination à l'ambassade de la Haye. Il n'accepta point ce nouveau poste, se sentant peu de disposition pour la diplomatie, et il revint à Paris vivre en simple citoyen. — Pendant ce séjour à Paris, Bernadotte se maria avec mademoiselle Désirée Clary, sœur de la femme de Joseph Bonaparte, le 16 août 1798.

C'était une triste époque pour la France. Bonaparte était parti pour cette aventureuse expédition d'Égypte que Bernadotte n'avait jamais vue de bon œil. Le directoire tout occupé d'intrigues, livré à l'esprit de faction, était dominé par toutes sortes d'influences : l'armée, depuis six mois, était sans solde, le Mantouan, la Cisalpine et le Piémont étaient évacués, et cette armée qui naguère avait menacé Vienne était retranchée maintenant sur les Apennins Liguriens. L'Helvétie, jusqu'à Zurich, était aux Autrichiens, et partout manquaient les vivres et les munitions (1).

Ce fut dans ces tristes circonstances, que le général Bernadotte accepta le ministère de la guerre : l'impulsion qu'il donna fut prodigieuse. En quelques jours, les gardes nationales furent organisées et envoyées à la frontière. A la fin du premier mois de son ministère, cent mille conscrits armés et convenablement équipés quittaient leurs foyers aux cris de *Vive la république !* L'armée du Rhin menaçait Ulm après avoir investi Philipsbourg. Masséna, reprenant l'offensive, gagnait l'immortelle bataille de Zurich, pendant que des secours et des officiers distingués envoyés à Brune, en Hollande, décidaient des batailles de Bergen et de Kastricum. — Bernadotte ne jouit pas, comme ministre, du fruit des victoires qu'il avait cependant préparées par un développement inouï de ressources. Les intrigues de Sièyes que la fatalité venait d'introduire dans les conseils de la république et aussi les intrigues des Bonaparte auxquelles il ne voulut jamais se mêler, forcèrent le général à la retraite. Avec un peu plus d'ambition ou de souplesse, il pouvait, cela est constant, assurer sa position et contre Sièyes et avec les Bonaparte. La majorité du conseil des cinq-cents était à sa disposition, mais il ne voulut jamais entendre parler d'un coup d'état ou d'une secousse nouvelle à donner à la république : quant aux Bonaparte, Joseph, son beau-frère, essaya de le circonvenir ; mais un jour que celui-ci pressentait Bernadotte sur ce qu'on pouvait attendre de lui, dans le cas où le général Bonaparte, quittant son armée, arriverait inopinément en France : Bernadotte répondit : « je ne crois pas qu'il s'y hasarde. Il n'a ni ordre, ni congé pour reparaître en « France, et il sait à quoi l'on s'expose quand on dé« serte son armée. » Ces paroles furent la condamnation du ministre. Quelques jours après il était remplacé, et un mois ne s'était pas écoulé que Bonaparte débarquait à Fréjus.

Au dix-huit brumaire, la conduite de Bernadotte fût franche et loyale. Appelé chez le général Bonaparte le 18 au matin, *seul* de tous les généraux, il se présenta en habit de ville et lui refusa son concours ; lui déclarant qu'il ne ferait rien par lui-même, mais que s'il recevait des ordres il défendrait le gouvernement établi. On peut voir dans les mémoires du directeur Gohier que si la trahison et l'ineptie ne s'étaient liguées pour la perte de ce triste gouvernement, Bernadotte aurait tenu ce qu'il avait avancé le matin. Sa bonne volonté fut annullée, et Bonaparte triompha. — Le premier consul ne garda pas rancune au général Bernadotte. Un siége au conseil d'état et, trois mois plus tard, le commandement en chef des provinces de l'Ouest, prouvèrent à tous qu'on ne voulait ni l'absorber ni l'oublier (1).

Ce commandement de l'Ouest est encore une époque glorieuse de la vie de Bernadotte : après avoir repoussé les Anglais à Quiberon, préservé Belle-Isle et Brest menacés, rétabli l'ordre dans tous les départemens insurgés, en rendant par ses habiles manœuvres l'insurrection impuissante, il parvint à calmer les agitations et les haines, grace à une administration sage autant qu'éclairée. Ce fut le dernier service qu'il put rendre à la république. Il ne revint à Paris que pour assister à la chûte complette d'une forme de gouvernement qui avait toutes les prédictions : et quand l'empire se leva, le général en chef de l'armée de l'Ouest, malgré le mécontentement qu'une de ses proclamations, trop patriotique pour les circonstances, avait produit, devint maréchal, grand dignitaire et gouverneur du Hanovre.

Dans cette nouvelle et grande position qu'il n'avait ni demandée, ni cherchée, Bernadotte servit son pays avec autant d'éclat que de dévouement. La campagne de 1805, qui ouvrit si magnifiquement l'ère impériale fut pour lui l'occasion de brillans succès. Parti du Hanovre, avec une armée qu'il avait formée lui-même, il arrive en 28 jours, et après une suite de triomphes, au rendez-vous assigné par l'empereur pour la bataille d'Austerlitz. Les bulletins ont dit quelle part glorieuse prit le maréchal Bernadotte à cette bataille homérique. La principauté de Ponte-Corvo en fut le moindre prix.

Pendant la campagne de 1806, on voit encore Bernadotte au rang le plus glorieux. En joignant le quartier-général et dès le commencement des hostilités, le prince de Ponte-Corvo bat les Prussiens à Schleitz ; mieux informé des mouvemens de l'ennemi que ne l'était le major-général, il va prévenir le maréchal Davoust qu'il doit s'attendre à trouver le lendemain devant lui une bien plus forte masse que celle qui lui est annoncée du quartier-général ; il lui offre de se porter en avant pendant la nuit, s'il veut le laisser passer et lui promettre de le soutenir. Sur le refus de Davoust qui compte n'avoir à combattre que 18 mille hommes, le prince se retire et va se concentrer avec le grand duc de Berg, pour aller ensemble pendant la nuit, sur les hauteurs de Kæsen, donner la chasse à 8 mille hommes de cavalerie prusienne qui, tombant sur Davoust au fort de l'action, auraient probablement changé sa victoire en défaite.

(1) *Voyez*. Mont-Gaillard — Gohier. — Thiers.

(1) Sièyes apprenant la nomination de Bernadotte au conseil d'état avait dit : « C'est l'absorber, mais c'est prouver qu'on n'ose pas l'oublier »

Cependant, par les premiers rapports du maréchal Davoust qui ignorait ce qu'avaient fait pour lui Murat et Bernadotte, l'empereur pouvait accuser celui-ci d'avoir refusé son aide au maréchal; mais l'arrivée du grand-duc de Berg au quartier-impérial, ainsi que les rapports du prince de Ponte-Corvo, dissipèrent bientôt cette erreur, et si bien que l'empereur fit écrire à Bernadotte, « qu'il » le laissait libre de manœuvrer comme les circonstan- » ces l'inspireraient pour faire à l'ennemi le plus de » mal possible. »

Bernadotte justifia cette haute confiance en fesant chaque jour par sa marche rapide quelques prises nouvelles; en s'emparant de Halle, où s'était réfugiée la réserve ennemie, commandée par le prince de Wurtemberg, à qui il enleva 36 pièces de canon et fit 7,000 prisonniers; enfin il acheva la déroute de cette armée prussienne en poursuivant, l'épée dans les reins, le général Blücker qui en avait ramassé les débris, et le forçant à capituler à Ratnow après avoir emporté Lubeck d'assaut. 64 drapeaux, 11 généraux et 20 mille prisonniers furent le résultat offert par le prince de Ponte-Corvo à l'Empereur, qui lui écrivit de Berlin le 13 novembre: « J'ai vu avec plaisir l'activité et les talens que » vous avez déployés et la bravoure distinguée de vos » troupes; je vous en témoigne ma satisfaction, et vous » pouvez compter sur ma reconnaissance. »

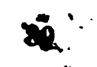
Après quelques jours de repos donnés à ses troupes et avoir passé lui-même quelques heures à Berlin, auprès de l'Empereur, le prince de Ponte-Corvo reçoit le commandement des trois corps formant la gauche de la grande armée. Par une marche habile, il sépare les Russes des Prussiens et nettoie le pays entre le Passarge et le Frisch-Haff. Par la bataille de Mohrungen à laquelle il se décide de lui-même, il rend l'éminent service de déjouer la tentative de Benidksen, de faire une trouée entre le 1er corps et le reste de l'armée pour aller s'emparer de Thoen. Il se rend maître de la ville de Branberg; et le 5 juin, en défendant contre une vigoureuse attaque la tête de pont de Spanden qu'il avait fait construire pendant qu'on était en *quartier d'hiver*, il est atteint d'une balle à la tête, ce qui ne l'empêche pas de reprendre le commandement aussitôt après le premier appareil et jusqu'à ce que l'ennemi ait été repoussé à plus d'une lieue. A cette occasion, le major-général lui écrit: « Il est difficile de vous exprimer, Prince, la » peine que nous avons éprouvée, l'empereur et nous, » de vous savoir blessé, surtout dans un moment où » S. M. a tant besoin de vos talens. »

A la paix de Tilsitt, le prince de Ponte-Corvo, gouverneur des villes Anséatiques, fut chargé d'une mission qui semblait devoir contrarier ses destinées futures et qui pourtant les favorisa. Il devait, de concert avec la Russie, envahir la Suède, que les folies de Gustave IV poussaient à une guerre incessante contre l'empereur. La déchéance de Gustave de Holstein Gottorp que l'esprit de parti décorait, naguère encore, du nom éteint de Wasa, arrêta les armées franco-russes. Le nouveau gouvernement demandant la paix, le prince de Ponte-Corvo crut devoir suspendre les hostilités; mais Napoléon qui n'avait pas pour la Suède des dispositions trop bienveillantes, le blâma sévèrement et l'appela à Dresde pour recevoir une autre destination. Cette destination nouvelle n'arrivait pas; les ordres qui devaient la fixer se fesaient attendre; des dégoûts sans nombre assaillirent le prince, et il demanda formellement sa retraite. Mais l'empereur avait besoin de ses services et il dut prendre le commandement du 9e corps de la grande armée, composé de l'armée saxonne et des troupes du duché de Varsovie. C'est avec ces troupes qu'il se trouvait en ligne à Wagram.

Les bulletins officiels sur la bataille de Wagram, ne rendirent pas au prince de Ponte-Corvo la justice qui lui était due. Pendant toute la journée du 25 juillet et une partie de la nuit, il soutint cependant avec ses Saxons tout l'effort de l'ennemi au village de Deutch-Wagram. Mais quand il fit demander, pour le soutenir, la réserve de 3,000 hommes, qu'il avait confiée au général Dupas, il apprit qu'il n'avait plus de réserve; des ordres supérieurs en avaient disposé. Le prince se plaignit vivement à l'empereur, qu'il aborda le lendemain matin, de ce qu'il appelait un guet-à-pens, sans lequel la bataille serait gagnée déja; l'empereur évita de lui répondre, et, quand parurent les bulletins officiels, on pût voir que les parts n'étaient pas faites selon les services. Le prince de Ponte-Corvo n'hésita pas à rétablir lui-même la vérité, dans une proclamation adressée au corps qu'il commandait; il rendit justice à qui la méritait. — Les habitudes de l'empereur ne pouvaient se faire, on le comprend, à cet excès d'indépendance. Dès le lendemain, le prince put goûter le repos qu'il sollicitait en vain depuis long-temps.

Mais l'heure du repos n'était pas venue pour Bernadotte. A peine arrivé à Paris, le conseil du gouvernement qui dirigeait les affaires en l'absence de l'empereur, le désigna pour aller s'opposer à l'invasion de lord Chatam, qui, débarqué à l'île de Walchren, s'était déja emparé de Middelbourg, de Terverre, du fort de Batz et menaçait Flessingue. Le maréchal, malgré tous les dégoûts qu'il ressentait, n'hésita pas un instant à accepter. — A son arrivée, Flessingue avait capitulé, le désordre était partout; matelots, dragons, chasseurs, hussards étaient amalgamés pour former des compagnies de fantassins avec des Hanovriens, des Polonais, des Hollandais; tout fut organisé aussitôt; 12,000 hommes furent enregimentés, et, non seulement Anvers fut préservé, mais en 60 jours l'armée de lord Chatam avait perdu une à une toutes ses positions et regagnait ses vaisseaux.

Les proclamations portaient malheur à Bernadotte. Ce fut encore une proclamation adressée à l'armée de Belgique, après le départ de la flotte anglaise, qui lui fit perdre son commandement, en même temps que l'empereur lui enjoignait de voyager vers sa principauté de Ponte-Corvo. Il faut dire aussi que Bernadotte avait osé apprendre à l'Europe que l'imprévoyance du gouvernement avait laissé un point du territoire sans défense, et qu'en arrivant en Belgique, il n'avait pas trouvé d'armée. C'était là une faute de courtisan qui valait bien toutes les colères du maître. Cependant cet oubli des services qu'il venait de rendre, blessa vivement le prince de Ponte-Corvo. Il voulut résister à l'ordre d'exil en fesant offrir sa démission des titres et des fonctions qu'il occupait; mais, sur un ordre purement militaire, transmis par le ministre de la guerre, il dut quitter Paris sur-le-champ et se rendre à l'armée d'Allemagne où l'appelait l'empereur.



BERNADOTTE.

A la première entrevue, le prince de Ponte-Corvo parvint à faire tomber la colère de Napoléon, qui, dès ce jour, donna publiquement à son lieutenant des témoignages d'une extrême bienveillance. Le prince profita de ces dispositions pour demander formellement à se retirer des affaires; mais, un jour qu'il insistait plus que de coutume, l'empereur lui dit qu'il avait besoin de lui en Italie où son intention était de lui créer une grande existence. Le prince de Ponte-Corvo résista d'abord; sur les instances réitérées de l'empereur, il promit d'être prêt à partir dans quinze jours.

Cependant, et à son inçu, les destinées du prince s'accomplissaient ailleurs. Le lendemain même du jour où Napoléon lui avait fait promettre de partir pour l'Italie, deux officiers suédois arrivèrent à Paris pour pressentir ses intentions, dans le cas où la Suède l'appellerait à la gouverner.

Les causes de cette élection sont assez connues. On sait que la Suède, mise à deux doigts de sa ruine par les folies de Gustave IV, les états, régulièrement assemblés, déposèrent ce prince le 13 mars 1809, le déclarant déchu, lui et sa postérité. Le duc de Sudermanie, déja vieux et sans enfans, fut appelé au trône. Comme il fallait pourvoir aux éventualités de l'avenir, les états-généraux donnèrent pour successeur à Charles XIII Christian de Hosltein Augustembourg, qu'une mort subite enleva un an après son élection. « Dans » ces conjonctures d'une haute gravité, dit un historien » suédois, il nous fallait un pilote qui eût vu des tem » pêtes, nous tournâmes les yeux vers la France. ! !

» nous fallait un chef qui joignit aux vertus guerrières » la sagesse de l'administrateur et une vie sans tache; » Hanovre et Hambourg parlaient haut: l'élection du » prince de Ponte-Corvo fut décidée. »

Le prince de Ponte-Corvo rendit compte, le jour même, à l'empereur des ouvertures qui lui étaient faites; la réponse de l'empereur fut noble et digne. « Elu « du peuple, dit-il, je ne puis m'opposer à l'élection des « autres peuples: le choix libre des Suédois aura mon « assentiment. » Cependant l'empereur ne garda point cette neutralité qu'il promettait, car il est certain que M. Désaugier, ministre de France à Stockolm, donna une note favorable au roi de Danemarck, l'un des prétendans. Ceci répondrait seul à l'absurde et commune opinion que la volonté de Napoléon décida des suffrages de la diète d'Ærebro en faveur de son lieutenant.

Quoi qu'il en soit, le 21 août 1810, aux acclamations unanimes des quatre ordres, le prince de Ponte-Corvo fut élu prince royal de Suède, « pour, dit l'acte d'élection, » après notre souverain actuel, régner sur la Suède » et les pays qui en dépendent, être couronné roi de » Suède... conférant également aux descendans mâles » et légitimes de S. A. R. le droit d'occuper le trône » de Suède... »

L'empereur parut approuver le choix de la diète d'Ærebro. Mais quand le prince demanda les lettres d'émancipation qu'on lui fesait attendre, Napoléon répondit que le conseil privé avait décidé de ne les lui accorder qu'à la condition de ne jamais porter les armes contre la France. Bernadotte déclara que l'acte de son élection lui interdisant de contracter aucun engagement de vassalité étrangère, il aimait mieux renoncer à ses droits que d'accepter de pareilles conditions. L'empereur hésita d'abord, puis se levant brusquement, il dit assez haut pour qu'on pût l'entendre : «Eh, bien! partez! que nos destinées s'accomplissent! ». et Bernadotte quitta la France, libre de tout engagement (1).

Les documens abondent pour prouver les efforts que fit le prince, afin de garder à la Suède, sa nouvelle patrie, l'alliance de la France. Forcé par le peu d'espace qu'on nous laisse, de ne pas les citer ici, nous indiquerons cependant l'*histoire de France par Mont-Gaillard. — Le voyage en Suède de Daumont. — L'Encyclopédie des gens du monde, art. Bernadotte, et les deux lettres citées dans la Biographie des hommes du jour, art. Bernadotte, l'une du 8 décembre* 1810, *l'autre du* 20 *janvier* 1811.

Il y a d'ailleurs un fait qui parle haut, c'est la guerre que la Suède, épuisée, n'hésita pas à déclarer aux Anglais. — Après cette preuve de dévouement, ne devait-elle pas compter sur l'appui de la France ?

Cette réciprocité qu'elle avait droit d'attendre n'arriva pas. L'empereur voulut traiter la Suède en province conquise. Au milieu d'une paix profonde, à la veille d'une guerre avec Alexandre, le 27 janvier 1812, le prince d'Ekmüll s'empare de la Poméranie Suédoise, désarme les troupes qui en formaient les garnisons, et les envoie prisonnières sur les bords de la Loire!

(1) *Hitoire de Bernadotte*, par Touchard. Voyez aussi celle de Mont-Gaillard.

Cette violation de la foi promisse, jeta la Suède dans les bras de l'Angleterre et de la Russie. Là d'ailleurs, il faut le dire, était son intérêt; là seulement elle pouvait quelque chose; que pouvait, que devait faire Bernadotte, ex-maréchal de l'empire français? Nous racontons, nous ne concluons pas. — Toutefois, ceux qui ont dit qu'avec un régiment et un drapeau, le prince royal de Suède eût pu arriver à Saint-Pétersbourg en même temps que Napoléon à Moscou, n'ont pas voulu apprécier les désastres qu'il aurait attirés sur la Suède. C'était la perte de toute sa marine, la destruction de tous ses ports; car la flotte anglaise était là; c'était pour la Suède, l'anéantissement complet de tout moyen de défense. Le 24 mars 1812, un traité fut donc conclu entre la Suède et la Russie; la nécessité, autant que la politique, le dictèrent et le firent exécuter. L'entrevue d'Abo qui eut lieu au mois d'août suivant, entre Bernadotte et Alexandre, régla les conditions auxquelles la Suède accédait à la coalition.

Le prince royal de Suède, rejeté ainsi dans des alliances inévitables, débarqua à Stralsund le 18 mai 1813 avec 30,000 Suédois, auxquels devaient se joindre soixante dix mille Russes et Prussiens, pour former l'armée du Nord, dont il devait prendre le commandement.

Il fallait cependant un plan de campagne; le prince exposa et fit adopter à Trachenberg celui qui consistait à faire manœuvrer toutes les forces de la coalition pour les trouver réunies à Leipsig. On sait avec quel funeste bonheur, par ses victoires de Gros-Beeren et de Dennewitz, le prince assura lui-même la réussite de ses plans. — Il quitta bientôt ce triste champ de bataille de Leipsig. Tournant par le Hanovre, il dirigea son armée vers le Danemarck.

Lubeck, Gluchstad, Bornofd emportés amenèrent le traité de Kiel qui consomma la cession de la Norvège à la Suède.

C'est après avoir assuré à sa patrie adoptive cet immense avantage, se dirigeant vers le Rhin, que le prince royal vint établir à Liége son quartier-général. Pour lui le but de la coalition était atteint : il s'était armé pour sauver l'indépendance des nations germaniques et refouler la puissance française dans les limites de son territoire; aussi ne voulut-il prendre aucune part à la campagne de France, et ne cessa-t-il de protester contre l'invasion et contre la déchéance de l'empereur. Des lettres authentiques et fort curieuses, insérées dans l'Encyclopédie en 1836, font foi des principes qui l'animaient. « Franchir les frontières, écrivait-il à Alexan» dre, c'est imiter Napoléon lui-même et justifier sa » conduite envers nous; c'est méconnaître et fausser » les principes d'éternelle justice que nous invoquons » contre lui... Je n'ai consenti à prendre part à vos opé» rations que sous la condition expresse que les » frontières de France, telles que la révolution et les » traités les avaient établies, seraient respectées. » — Et le 13 mars, il proteste au moins contre la restauration. « Une guerre qui a pour but de rétablir une » dynastie, est une guerre injuste en principe, barbare » par les malheurs qu'elle doit entraîner. La Suède n'a » aucun motif, aucune raison de soutenir une cause qui

» amènerait en Europe un asservissement mille fois plus » insupportable que celui de Napoléon. »

C'est une consolation de pouvoir écrire avec vérité que Bernadotte ne fut jamais complice de l'abaissement de la France ; et tout porte à croire qu'il n'aurait jamais été de l'avis de ceux qui l'ont si lâchement livrée. C'est d'ailleurs une justice que Napoléon lui rendait à Sainte-Hélène (1).

Le prince de Suède ne parut que quelques instans à Paris pour presser la reconnaissance du traité de Kiel et sa ratification par les puissances alliées. Cela fait, il repartit aussitôt pour la Suède. L'insurrection de la Norvège rendait sa présence nécessaire. Quinze jours suffirent au prince pour ramener en Norvège l'ordre et la soumission. En habile politique, il couvrit la révolte d'un oubli absolu, déclarant que désormais la Norvège et la Suède ne devaient plus former qu'une famille, ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs ; la reconnaissance des Norvégiens a largement payé depuis cette modération.

Au 20 mars 1815, quand l'aigle impérial s'élançant du golfe Juan, vint encore appeler l'Europe aux armes, Charles XIII déclara au ministre de Louis XVIII, à Stockholm, qu'il avait rempli les obligations des traités et qu'à l'avenir il ne prétendait se mêler en rien des affaires intérieures de la France. Tout le monde reconnut l'influence qui avait dicté cette détermination.

La sainte-alliance avait réprimé toutes les révolutions, détruit toutes les institutions qu'elles avaient fondées. Partout régnait la doctrine du droit divin. Seule, la révolution de Suède restait debout avec ses résultats. Chacun se demandait cependant si la mort de Charles XIII n'amènerait pas une modification. Mais à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818, le prince royal, l'élu de la révolution, fut proclamé sans opposition et sans secousses sous le nom de Charles-Jean XIV.

Tous les souverains adressèrent au nouveau roi leurs lettres de condoléance et de félicitation ; mais la plus curieuse et la moins attendue fut celle que lui adressa de Bâle, où il résidait, Gustave IV Adolphe : « comme » par suite de cet événement, écrivait-il, *votre Ma-* » *jesté* est appelée au trône de Suède, je la félicite. »

Depuis 23 ans, Charles XIV règne sur la Suède, et la tranquillité dont elle a joui, les progrès qui se sont accomplis sous son administration, font l'admiration des voyageurs (*voyez* Daumont, *Voyage en Suède*). La paix a favorisé l'exécution des grands travaux publics, tels que la construction des grands canaux de Gœtha et de Sœdertelje. Une route nouvelle a été ouverte entre Drontheim et les provinces suédoises, le cour des fleuves s'améliore, et pendant qu'on ouvre ainsi des communications à l'industrie et au commerce, le système de défense du pays se complète et s'achève. La dette de l'état, si obérée en 1812, est presque nulle aujourd'hui. L'agriculture est protégée, les arts et les sciences sont favorisés, et Upsal reçoit de magnifiques dotations sur la cassette même du roi, quoiqu'une liste civile de 1,800,000 fr. ne semble pas lui permettre de grandes générosités.

Charles-Jean XIV a gardé sur le trône l'aménité de mœurs et la simplicité d'habitudes qui l'ont toujours distingué. Tous les français qui traversent la Suède vantent la cordialité de son accueil. Il aime surtout à parler de la France et à rappeler ses souvenirs de gloire.

Le libéralisme de ses paroles étonne souvent ceux de ses compatriotes qui l'approchent ; mais, chose plus rare, ce libéralisme est dans sa pensée intime et se révèle dans toutes ses actions. Chef d'un état de second ordre, il a gardé son indépendance de toute atteinte, et la dignité de ses relations diplomatiques, avec toutes les puissances, est connue et citée en Europe. Seul des souverains du Nord, et malgré le mauvais vouloir bien constaté de la Russie et de la Prusse, Charles-Jean, sans hésitation et sans conseils, a reconnu les révolutions de France, de Belgique, d'Espagne et du Portugal aussitôt qu'elles ont été accomplies. Une de ses occupations les plus constantes c'est de faire rechercher par son gouvernement, pour les introduire dans la législation suédoise, toutes les améliorations et tous les progrès que les mœurs en Suède peuvent comporter. Les modifications apportées à la législation sur la presse, qui avant lui était véritablement une législation draconienne, l'émancipation des Juifs, trois fois présentée à la diète, et acceptée enfin tout récemment, témoignent de la sollicitude et des tendances de son gouvernement. Il n'est point de souverain, sans en excepter le plus petit prince d'Allemagne, qu'il soit plus facile d'aborder. Il est plus difficile d'obtenir une audience d'un fonctionnaire public en France, qu'il l'est en Suède d'être admis en présence du roi. Accessible à quiconque désire lui parler, les factionnaires que l'on rencontre aux portes du château et sur les degrés qui conduisent aux appartemens, ne sont là que pour la représentation. Cette confiance entre le souverain et les sujets a quelque chose de touchant et de remarquable, chez un prince étranger par sa naissance à la nation qu'il a été appelé à gouverner. On voit que ce prince, né dans le peuple, a compris qu'il devait communiquer avec le peuple, et cette intimité de relation qui existe entre le souverain et le dernier de ses sujets, loin de nuire au respect qui doit entourer la majesté du trône, ne fait que l'accroître et la relever. Cette facilité de communication des Suédois avec le prince, est une des choses dont ils aiment à entretenir les étrangers (1).

Le roi de Suède n'a qu'un fils, le prince Oscar, duc de Sudermanie, qui, de son mariage avec la fille d'Eugène Beauharnais, a déja cinq enfans. Un de nos officiers d'artillerie, envoyé l'année dernière en Suède pour des essais sur les fers, nous disait dernièrement que l'instruction du prince et ses manières simples et affables lui avaient acquis parmi le peuple et dans l'armée une popularité que jamais aucun autre prince en Europe n'a égalée.

Cependant les mêmes esprits qui s'alarmaient pour le père, de la légitimité des Holstein Gottorps *(dit Wasa)*, s'inquiètent souvent aussi pour le fils des dispositions de l'empereur Nicolas à l'égard de la Suède Si le récent mariage de la fille du czar avec le beau frère du prince Oscar ne les a pas rassurés, nous pour

(1) Voyez *Napoléon en exil*, tome II, p. 405. Et cela vaut d'être remarqué.

(1) Voyez. Ampere. Alex. Daumont et *Revue Britannique*. les Monarques du Nord, octobre 1838.

rions rappeler, en finissant, la lettre que Nicolas, à son avènement au trône, écrivait à Charles-Jean, et où l'on remarquait cette phrase : « Je regarde la conti- » nuation de vos sentimens d'amitié comme la portion » la plus précieuse de l'héritage de mon frère. » Il n'y a guère qu'en France qu'on veuille ignorer ou dénaturer les dispositions de tous les cabinets de l'Europe pour le roi de Suède et pour son fils. On oublie trop que Charles-Jean n'est pas un roi de fabrique impériale, et que la Suède saurait toujours faire respecter l'élection de 1810.

Dans un recueil destiné à rappeler les grands faits et les gloires méridionales, il nous semble que le nom de Bernadotte devait trouver sa place. Cette destinée d'un fils de bourgois béarnais, qui, à travers tant de vicissitudes, se maintient sur le trône de Gustave-Adolphe, nous a paru curieuse à raconter; nous l'avons fait sans prévention d'aucune sorte et nous croyons avoir rendu justice à qui elle était due.

L. Lapalme.

LA REINE AUX QUATRE MARIS.

I.

PHILIPPINE-LA-CATANOISE.

Corps d'ange, cœur de démon.
(*Anonyme.*)

Robert d'Anjou, roi de Naples, décédé le 19 janvier 1343, laissa sa belle couronne des Deux-Siciles et son comté de Provence, à Jeanne, fille de Charles, duc de Chalabre, et de Marie de Valois. Cette jeune princesse qui devait bientôt remplir toute l'Europe du bruit de sa scandaleuse renommée, fut reconnue, sans aucun obstacle, héritière des états de son grand-père Robert. Les peuples de Provence s'empressèrent de lui rendre hommage, et la ville de Naples accueillit avec transport la belle Jeanne, dont le règne commença sous les plus heureux auspices; elle avait épousé quelques années auparavant le prince André de Hongrie, union funeste qui fut le prélude des malheurs qui accablèrent pendant 37 ans les peuples du royaume de Naples et du comté de Provence.

Le prince André, disent les chroniqueurs, était très dévotieux, et passait son temps dans l'intérieur de son palais à réciter ses oraisons, à écouter les pieuses exhortations d'un moine nommé Robert. Ce religieux obtint en peu de temps un pouvoir sans bornes sur l'esprit du roi.

Cependant, la belle Jeanne passait sa joyeuse jeunesse au milieu des fêtes; elle aimait les arts; les poètes de l'Italie et de la Provence se rendaient à sa cour pour y réciter leurs chants, et les troubadours n'eurent pas de protectrice plus généreuse que la reine de Naples. Elle pressait souvent André, son époux, de prendre part aux réjouissances publiques. Passionnée comme une italienne, vive comme une provençale, elle ne pouvait comprendre qu'un jeune roi bornât le bonheur de sa vie à réciter des patenôtres avec un vieux moine.

L'incompatibilité d'humeur s'était déja manifestée avant la mort du roi Robert. Jeanne, en montant sur le trône de son grand-père, y porta son goût pour les plaisirs les plus frivoles, et bientôt il ne fut bruit dans la ville de Naples que des querelles domestiques du dévôt André avec la reine, son épouse. Le moine Robert ne cessait de lui inspirer une profonde aversion pour les amusemens d'une cour brillante et voluptueuse, et les prières de Jeanne étaient toujours accueillies par un refus.

La princesse oubliait au milieu des distractions sans nombre que lui procurait l'empressement de ses courtisans, la morosité de son époux; elle avait choisi pour confidente une jeune italienne qui, née dans un rang obscur, s'éleva peu-à-peu jusqu'au rang de première favorite; cette jeune fille avait nom *Philippine-la-Catanoise*. Courtisane aussi adroite que perfide, Philippine flattait les goûts de la jeune reine, et quelquefois elle se permettait des plaisanteries sur le compte du roi André. Ces entretiens inspirèrent à Jeanne une forte aversion contre son époux; depuis un an, elle ne le voyait plus, et le faible monarque se cachait obstinément pour vaquer à ses œuvres de dévotion avec le moine Robert.

Vers la fin du mois de juin 1345, la reine Jeanne, la belle Catanoise, Charles de Duras, époux de la princesse Marie, Nicolas Alliaibli, favori de la reine, placés à une des galeries du palais, regardaient défiler de joyeuses farandolles et des groupes d'hommes masqués.

— Que c'est beau! que c'est beau! s'écriait Jeanne en battant des mains.... qu'on me dise maintenant que ma bonne ville de Naples n'est pas un paradis terrestre!

— Votre présence amène partout les jeux et les plaisirs, répondit Philippine-la-Catanoise; il ne manquait qu'un convive à la fête.

— Le roi, mon époux? dit Jeanne en riant aux éclats... cela vous étonne, belles dames, et vous, nobles seigneurs?... vous ne savez donc pas qu'André de Hongrie veut obtenir du souverain pontife les dispenses nécessaires pour entrer dans un couvent de moines...

La plaisanterie de la reine fut accueillie par une salve d'applaudissemens, et Jeanne, dans les accès de la plus joyeuse folie, riait à se tordre les bras.

Notre dame la reine, dit vrai, s'écria Philippine-la-Catanoise; le manteau royal ne sied pas à André de

Hongrie ; le bon prince était illuminé de tous les rayons du Saint-Esprit, lorsqu'il a formé la sainte résolution d'embrasser la vie monastique.

— Assez, assez, Philippine-la-Catanoise, dit la reine en frappant légèrement la courtisane avec son éventail : le roi André est votre très puissant et très noble seigneur, vous devez respect à sa dignité royale.

— Je rirais comme vous, noble reine, des momeries religieuses du roi de Naples ; mais puisque je trouve enfin une occasion favorable, je dois vous révéler un important secret.

— Parle, ma belle Philippine ; le roi, mon époux, a-t-il augmenté la pension du vénérable moine Robert ? Qu'importe ! le roi de Naples est assez riche pour donner à un moine plus de trésors que n'en possède un cardinal romain.

— Reine Jeanne, s'écria la Catanoise, le roi a formé le coupable projet d'attenter à vos jours !

— Il en veut à ma vie ! répliqua la jeune reine pâle d'effroi.

— Le moine Robert ne cesse de l'exhorter à vous livrer aux assassins ; il veut maintenir la couronne dans la maison de Hongrie. Il a résolu de marier Louis, son frère., avec la princesse Marie, votre sœur.

— Non, non, il n'en sera pas ainsi, s'écria la reine Jeanne ! Philippe, prince de Tarente, Jean de Duras, mes oncles, ont laissé chacun trois enfans. Le plan du roi mon époux renverserait toutes les espérances de la maison d'Anjou...

La jeune reine, auparavant folâtre et rieuse, était sous le poids d'une pénible impression. L'ambition parlait à son cœur, et peut-être, dès ce moment, conçut-elle l'exécrable attentat qui fut commis quelques mois après contre les jours du monarque...

— Messeigneurs, dit-elle en se tournant vers les gentilshommes qui remplissaient la galerie, vous avez entendu les révélations de Philippine-la-Catanoise ; vous ne souffrirez pas que la maison de Hongrie usurpe le trône qui appartient de droit aux princes d'Anjou.

— Nous mourrons tous pour notre gracieuse souveraine, s'écrièrent les seigneurs ivres encore de la joie du festin et du bal.

— Et je vous jure, par ma couronne, que Louis, frère d'André, n'épousera jamais la princesse Marie, ajouta la reine....

Le cortége des danseurs, des masques, des baladins, s'éloignait du palais ; on n'entendait plus qu'un bruit vague et confus. C'étaient des cris de joie, des discours de jongleurs, des barcarolles chantées par de jeunes pêcheurs napolitains. Les seigneurs restèrent une partie de la nuit sur la galerie du palais pour entendre cette bizarre harmonie, mais la reine rentra dans ses appartemens avec Philippine-la-Catanoise et Charles de Duras.

— Philippine, dit Jeanne après avoir pris quelques instans de repos, est-il bien vrai que le roi, mon époux, veut attenter à ma vie ?

— Je le jure par le corps et le sang de Jésus-Christ.

— Est-il vrai qu'il veut donner Marie, ma sœur, pour épouse à Louis de Hongrie ?

— Je le jure par le très saint sacrement, ma gracieuse souveraine.

Jeanne s'assit dans un fauteuil de velours blanc, cacha son beau visage dans ses deux petites mains, resta quelques instans immobile et comme plongée dans de profondes pensées. Puis elle se leva subitement, se promena à grands pas, arrachant les fleurs qui ceignaient sa tête, les froissant une à une, et jetant çà et là, comme des cailloux, les riches diamans qui formaient son collier.

— Non, non, Marie, ma sœur, n'épousera pas le prince de Hongrie, s'écria-t-elle ! Charles de Duras, je te donne ma sœur.

— Le roi André ne voudra pas consentir à notre mariage, répondit le prince...

— Indigne rejeton de la maison d'Anjou ? répliqua Jeanne... Tu trembles déja comme une femme... Aimes-tu Marie ?

— Je m'exposerais mille fois à la mort pour lui donner une preuve de mon amour.

— Ecoute donc ; vers minuit, lorsque tout dormira dans le palais, tu viendras dans la *salle étoilée*.

— J'y serai, gracieuse souveraine.

— Si tu as assez de courage pour enlever la princesse Marie, elle t'appartiendra.

A ces mots, elle fit signe à la Catanoise d'ouvrir une porte secrète, et, d'un geste, elle imposa silence à Charles de Duras, craignant d'être trahie par la subite explosion de sa reconnaissance.

Avant le jour tout fut fait comme l'avait dit et désiré la reine de Naples ; Jean de Duras eut enlevé la belle Marie, qu'il épousa quelques jours après. Le roi André témoigna hautement sa colère contre Jeanne qu'il accusait, avec raison, d'avoir trempé dans cet enlèvement qu'il regardait comme un attentat à sa majesté royale ; il se plaignit, mais il ne sortit pas de son apathie habituelle, et Philippine-la-Catanoise eut le temps d'ourdir une conspiration beaucoup plus dangereuse que la première. Jeanne, toujours dominée par l'adroite courtisane, prit la résolution de se déclarer maîtresse absolue du royaume, et interdit à André de prendre part au gouvernement. Dès ce jour, tous les actes furent expédiés au nom de la reine ; elle distribua les divers emplois, et le faible monarque, résigné à son sort, ne mit aucun obstacle à cette étrange révolution : il eut passé le reste de sa vie dans une obscure nullité ; mais le moine Robert, qui jouait auprès du roi le rôle de Philippine-la-Catanoise auprès de la reine, réveilla l'ambition d'André qui osa faire entendre des paroles menaçantes, et déclara que les partisans de Jeanne seraient frappés d'excommunication par le souverain pontife.

— Je veux me soustraire à l'ignominieuse tutelle de la reine Jeanne ! s'écria le prince irrité. Tout le monde seconde mes projets ; le Pape ne peut pardonner à mon épouse d'avoir refusé de reconnaître sa souveraineté, et je viens de recevoir de sa sainteté la permission de faire les préparatifs de la cérémonie de mon couronnement. Jeanne a retardé jusqu'à ce jour le moment où mon front doit recevoir l'onction royale... Je ferai un appel à la noblesse napolitaine, et on saura qui doit régner.

André qui jusqu'à ce jour ne s'était signalé par aucun acte politique, où il eût déployé la vigueur d'un prince digne de porter la couronne, fit preuve en cette circonstance d'une énergie de caractère que Jeanne ne s'attendait pas à trouver dans un époux qu'elle

dominait depuis plusieurs années. Il écrivit plusieurs fois au pape, et les lettres du souverain pontife alarmèrent les partisans de la reine. Philippine-la-Catanoise, que l'enfer semblait avoir placée près de Jeanne comme un démon destiné à lui donner les plus perfides conseils, osa dire hautement qu'il ne restait pas à sa maîtresse huit jours de royauté, si on ne mettait fin à la vie d'André. Jeanne, princesse jeune et frivole, qui, jusqu'à ce jour, n'avait rêvé que fêtes et plaisirs, et qui n'avait pas encore fait l'essai du crime, entra dans de violens transports de colère, et menaça la Catanoise de la chasser de son palais. Philippine n'osa plus parler à sa maîtresse de son abominable projet; mais, dès ce jour, elle s'efforça de réunir les partisans de la maison d'Anjou, qui ne désiraient rien tant que la mort du roi. Le 1er septembre 1345, les conspirateurs étaient assez nombreux pour mettre à exécution le projet conçu par la Catanoise : elle les assembla tous dans une des salles du palais; pas un ne manqua à cet exécrable rendez-vous.

La salle où se tenait le conseil occulte n'était éclairée que par une petite lampe, qui projetait à peine une faible lueur sur les visages basanés des conspirateurs : aux murailles pendaient de riches tapisseries couvertes de signes cabalistiques et de têtes de démons. Au milieu se voyait une table ronde sur laquelle Philippine plaça un crucifix, un livre d'Évangiles et un poignard.

— Mes beaux seigneurs, dit-elle aux conspirateurs, vous êtes tous dévoués, corps et ame, à Jeanne, notre gracieuse souveraine; vous savez que le peuple de Naples est heureux depuis qu'elle est montée sur le trône.

— La maison d'Anjou ne désire que la prospérité du royaume des Deux-Siciles et des peuples de Provence, s'écria Charles de Duras.

— Dieu vous entende et donne longue vie à notre gracieuse souveraine, répondit la Catanoise. Les Napolitains et les Provençaux pourraient compter sur un demi-siècle de bonheur, si Jeanne eût trouvé un époux digne de la belle héritiere de Robert d'Anjou. Mais le roi André, né pour vivre dans un cloître et non pour ceindre le bandeau royal, sera toujours un obstacle au bonheur de la nation napolitaine; il a écrit au pape, messeigneurs, et le souverain pontife a promis de le seconder dans ses projets; il ne reste plus qu'un seul moyen de salut pour la reine Jeanne et pour nous.

— La mort du roi André, s'écria Nicolas Acciaioli.

— Oui! messeigneurs, la mort du roi André!.. la cour partira dans quelques jours pour Averse; le lieu, le moment, tout sera favorable à nos desseins... Charles de Duras, avancez le premier.

La Catanoise ouvrit le livre des Évangiles, et mit un poignard dans la main de Duras.

— Héritier de la maison d'Anjou, jurez sur les saints Évangiles et sur le crucifix, que vous ne reculerez pas, lorsque le moment sera venu de frapper au cœur l'indigne époux de la reine Jeanne.

— Je le jure sur les Évangiles et sur se crucifix, répondit Duras.

Robert, le grand-sénéchal; Charles Artus, grand chambellan; Raymond de Catane, Conrad de Montefu sculo, Pazzi de Boulogne, Louis, fils de Catherine de Valcis, firent, chacun à leur tour, serment de poignarder le roi André quand ils *en seraient requis* par Philippine la-Catanoise. La jeune Italienne congédia les conspirateurs quelques instans avant le jour et leur donna pour *mot d'ordre*, AVERSE ET LE ROI ANDRÉ!

Le 18 septembre, Jeanne, le roi André, les dames et les seigneurs de la cour avaient quitté Naples et vivaient joyeusement à Averse au millieu des fêtes et des jeux. Philippine-la-Catanoise hésita au moment fixé pour assassiner le roi: les conjurés eux-mêmes craignaient que leur crime ne fût découvert, et, d'un commun accord, on résolut d'étrangler le roi dans sa chambre quelques instans après minuit. La Catanoise passa la soirée avec la reine Jeanne et quelques dames de la cour.

— Gracieuse souveraine et vous nobles dames, dit la Catanoise, la soirée sera longue: voulez-vous que nous passions le temps à former des petits lacets d'or et de soie que nous donnerons demain à nos pages pour pendre de blanches tourterelles sur les collines d'Averse?

La jeune reine se prit à rire aux éclats, et, de ses doigts légers, nouait et dénouait les fils d'or et de soie que la Catanoise plaçait sous sa main royale.

— Ce lacs sera bon pour la chasse aux tourterelles, dit Philippine en riant; heureux sera le chasseur qui l'aura en partage : je vous jure, mes nobles dames, que demain matin il ne sera bruit dans Averse que d'une prise merveilleuse opérée à l'aide de ce lacet.

— Philippine-la-Catanoise est folle, s'écria la reine; si je croyais à la magie, je craindrais les enchantemens de la Catanoise; son regard est mystérieux, ses paroles portent le trouble dans mon ame. Dis-moi la vérité, ma bonne Philippine, tu n'as pas intention de dormir cette nuit?

— Non, ma gracieuse souveraine, répondit la Catanoise en souriant.

— Je ne me fâcherai pas; si pourtant demain on venait m'apprendre qu'un poète ou un grand seigneur m'a ravi ma bonne Philippine, par la conception immaculée de la Vierge, je crois que j'en mourrais de douleur.

— Ne craignez rien, ma gracieuse souveraine; demain, à votre réveil, je vous annoncerai bonne et joyeuse nouvelle.

La belle Catanoise en sortant de l'appartement de la reine, se dirigea vers une chaumière située à un quart de lieue du palais; elle trouva les conjurés réunis et la plupart endormis au pied d'un gros figuier.

— Voici Philippine, s'écria Charles de Duras qui s'éveilla le premier.

Au même instant tous les conspirateurs se levèrent en sursaut.

— Le moment est propice, messeigneurs, dit la Catanoise: la nuit est très obscure, la pluie tombe par torrens, et les gardes du roi André dorment comme des allemands; suivez-moi. Quand nous serons près du palais, un de vous y entrera seul; il pénètrera dans la chambre du roi; il lui annoncera qu'une révolution vient d'éclater à Naples; le roi André sortira pour appeler les gardes, nous serons tous là pour le saisir et l'étrangler.

La Catanoise fit signe de ne pas prononcer une seule

parole, et les guida dans les détours du parc et des jardins qui entouraient le château. Nicolas Acciaioli se détacha pour porter au roi le funeste message. Les fidèles serviteurs qui veillaient à la porte lui en fermèrent d'abord l'entrée, mais ils furent bientôt séduits par des protestations de fidélité. Nicolas en entrant dans la chambre du roi, mit un genou en terre, et lui dit:

— Très noble et très puissant seigneur, la reine Jeanne m'envoie *de-vers* votre personne royale, pour vous annoncer qu'une révolte vient d'éclater dans votre bonne ville de Naples.

— Des armes, des armes, s'écria le roi, et il courut à demi-nu dans la chambre voisine.

Il voulait sortir du château; mais une femme gagnée par Philippine-la-Catanoise ferma la porte, et il se vit au même instant environné d'une quarantaine d'assassins.

— Pitié et miséricorde, s'écria-t-il... Vous en voulez à mes jours, et pourtant je n'ai fait de mal à aucun de vous.

— Tu voulais dépouiller la maison d'Anjou de son beau royaume de Naples, s'écria Charles de Duras..... Mort à André de Hongrie, à l'indigne époux de Jeanne, notre gracieuse souveraine.

Les assassins se jetèrent sur le malheureux roi; les uns le baillonnèrent pour que les gardes du château ne pussent entendre ses cris; les autres lui passèrent au cou le fatal lacet tissu quelques heures auparavant par la reine Jeanne; ils l'eurent bientôt étranglé; ils le jetèrent ensuite par la fenêtre, et d'autres meurtriers qui attendaient dans le parc foulèrent le cadavre aux pieds.

La belle Catanoise dit à Nicolas Acciaioli d'aller lui quérir le lacet qui avait servi à étrangler le roi André: dans la matinée du 19 septembre, elle eut une entrevue avec la reine Jeanne.

— Gracieuse souveraine, lui dit-elle avec un sourire de démon, je vous disais bien qu'un lacet tissu par vos mains royales serait bon pour la chasse. Cette nuit nous avons pris un oiseau de royale espèce.

— Ma bonne Philippine sera donc toujours folle, dit Jeanne...

— Folle, non, répondit la Catanoise; mais dévouée à la reine Jeanne. Examinez ce lacet?

— Il est teint du sang..

— Du sang du roi André, s'écria la Catanoise..... Jeanne de Naples, je t'ai délivrée de ton indigne époux. Maintenant il n'est plus temps de reculer; on t'accusera d'avoir été notre complice. Il n'est qu'un seul moyen de te justifier aux yeux des souverains de l'Europe: sois assez forte pour régner; un manteau royal couvre toutes les taches!

II.

VENTE DE LA VILLE D'AVIGNON.

> Les Dieux ont les pieds de laine,
> Mais ils ont les mains de fer.
> (CÉSAR DE NOSTREDAME.)

« Mort le roi André, dit César de Nostredame (1), » non dans un lit d'honneur, dans un combat ou au » front d'une bataille, moins dans son lit avec consola- » tions et regrets, mais sous les entorces d'un lacs » infâme, barbare et cruel; non par ses ennemis, mais » par ses plus proches, et par celle même qui devait » avoir plus cher son sang que sa propre vie, et son » honneur que sa couronne; le peuple qui voit un si » prodigieux et piteux spectacle aux fenêtres de la mai- » son royale, contemple son seigneur et son roi, si mi- » sérablement étouffé et pendu, frémit tout-à-coup de » courroux et d'*ire* non moins épouvanté qu'ébahi; il » commence d'en murmurer et parler diversement, voire » même à secrettement accuser la reine et tous les com- » plices et conspirateurs, par noms, surnoms et qua- » lités. »

Louis, roi de Hongrie, frère du malheureux André, fut bientôt instruit de l'attentat commis dans le château d'Averse. Le peuple accusait la reine Jeanne; son penchant pour les aventures galantes, la frivolité de son caractere, le crédit dont les meurtriers jouissaient à sa cour, accréditaient les bruits divers répandus dans le public par les accusateurs. Le roi de Hongrie demanda vengeance à toutes les puissances de l'Europe; le pape Clément VI, trouvant une occasion favorable pour se venger de l'orgueil de la reine Jeanne, lança, le 1er janvier 1346, une bulle par laquelle il défendait aux fidèles de donner de l'eau et du feu aux meurtriers du roi André. Les menaces du souverain pontife ne pouvaient satisfaire le ressentiment du roi de Hongrie qui voulait dépouiller Jeanne de sa couronne. Clément VI, cédant enfin aux plus pressantes sollicitations, nomma Bertrand de Beaux, comte de Montescaglioso, pour instruire le procès. Jeanne déploya une grande énergie dans ces circonstances si orageuses; elle refusa longtemps de livrer les coupables au glaive de la justice. Charles de Duras qui avait pris part a l'assassinat d'André, porta le dévouement jusqu'à conseiller à la reine de laisser agir en toute liberté le sire Bertrand de Beaux, grand chancelier du royaume de Naples.

— Charles de Duras, lui dit Jeanne, ne savez-vous pas que vous venez de prononcer votre arrêt de mort!

— Que vous importe? tombe ma tête sous la hache du bourreau, pourvu que Jeanne d'Anjou conserve sa couronne! Votre puissance et votre vie sont menacées de tous côtés. Les Génois ont pris les armes et vous demandent à grands cris la reddition de Vintimille; Visconti porte le fer et la flamme dans le Piémont; le comte de Savoie et le marquis de Montferrat se disputent les lambeaux de la plus belle des conquêtes de la maison d'Anjou; le royaume de Naples est envahi par le comte de Fondi, et la Sicile passera bientôt sous la domination de Jean d'Anga.

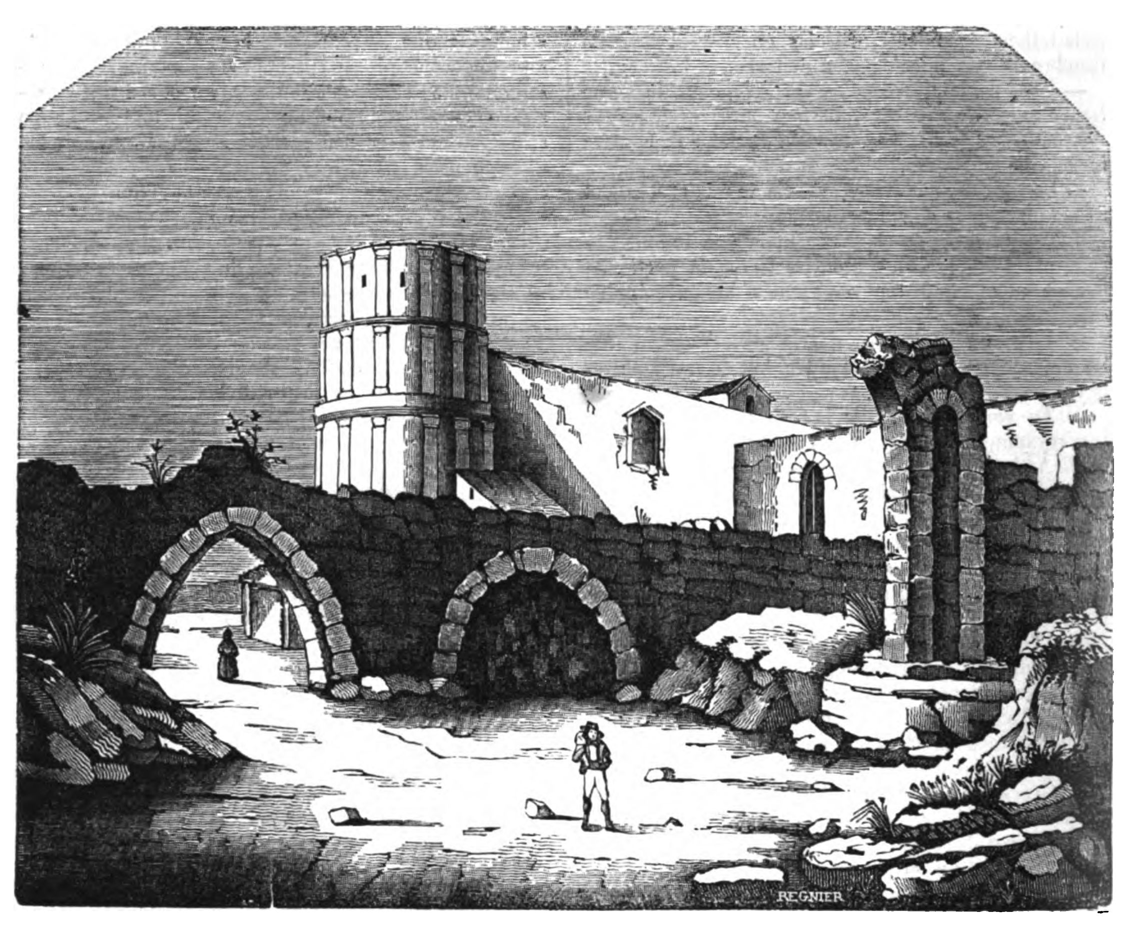
— Tous mes ennemis ont donc juré ma perte! s'écria Jeanne....

— Ils veulent précipiter la maison d'Anjou du trône de Naples. Je vous le répète, reine Jeanne, il n'est plus pour vous qu'un seul moyen de salut: livrez les assassins du roi André au glaive de la justice.

— Il sera fait comme vous le désirez, monseigneur de Duras, répondit Jeanne.

Le lendemain, les princes de la maison d'Anjou, pour écarter tout soupçon de la reine Jeanne, donnèrent une vigoureuse impulsion au procès. Raymond de Cabanes,

(1) *Histoire de Provence* sous la première maison d'Anjou, p. 389.



LE PALAIS DES COMTES DE PROVENCE A AIX.

sénéchal du palais, fut appliqué aux tortures de la question, et dénonça comme ses complices Jean et Rostang de Leonella, Philippine-la-Catanoise, Nicolas de Milazzano, Gaston de Dinisiac. Pendant que les juges procédaient à leur condamnation, le peuple demandait leurs têtes à grands cris. La reine Jeanne, d'une voix que l'émotion et peut être le remords rendait tremblante, prononça l'arrêt de mort des assassins d'André. Ils périrent tous dans les plus cruels supplices, et Philippine-la-Catanoise déploya une fermeté qui lui mérita les applaudissemens des nombreux spectateurs accourus pour contempler cette sanglante scène.

Louis de Hongrie ne fut pas appaisé par la mort des meurtriers de son frère; il résolut de chasser de Naples, Jeanne qu'il regardait comme la seule coupable. La jeune reine effrayée de tant de dangers, s'empressa de se procurer l'appui d'un époux, et se maria en secondes noces avec Louis, prince de Tarente. Quelque temps après, le roi de Hongrie parut sur les frontières de royaume de Naples.

« C'était une chose fort horrible et pitoyable tout » ensemble à voir (1) que l'étendart avec lequel ce mo» narque entra dans Naples; car il était de couleur » noire, peint à un roi étranglé. »

Sur le fond de cet étendart, se détachait l'image de la tête d'André ruisselante de sang; les traits du malheureux prince avaient été peints avec tant de ressemblance, que chacun pouvait aisément le reconnaître. Aussi toutes les villes ouvrirent leurs portes au roi de Hongrie. Jeanne épouvantée, s'embarqua le 15 janvier 1347 et fit voile vers la Provence. Trahie par les seigneurs du pays qui s'entendaient secrètement avec le roi de Hongrie, la reine fut enfermée prisonnière dans le château Arnaud, forteresse de la ville d'Aix. Néan-

(1) *César de Nostredame*, p. 413.

moins elle obtint quelque temps après la faveur d'être transférée dans l'ancien palais des comtes de Provence (1).

Elle y reçut les hommages de plusieurs seigneurs provençaux, et y passa joyeusement un mois au milieu des astrologues (2) et des troubadours; le plus célèbre de ces ménestrels était, sans contredit, Bernard de Rascas, gentilhomme issu du pays de Limoges. A la prière de Jeanne, il composa ces doctes vers, dit César de Nostredame, dignes de vrai d'être gravés en lettres d'or sur le porphire et le jaspe: c'est un des plus beaux morceaux de la poésie provençale pendant le XIVe siècle. Raymond de Rascas y dépeint la futilité des choses humaines.

Touta bausa mortala una fez perira,
Fors que l'amour de diou, que toujour durera,
Touts nostrés cors vendran essuchs comme fa leska,
Lous aubres layessaran lour verdour tendra freska.
Lous ausselets del bosc perdran lour kant soubtiou,
E non sauzira plus lou rossignou gentiou;
Lous bouols al pasturatgé e las blankas fédétas,
Sentau lous agulhons de las mortals sagettas,
Lous crestas d'Arles fiers, reynards e loups espars,
Kabrols, ceruys, chamous sanglars de toutas pars,
. . . .
Moustres impetuous, royaumes e comtas,
Lous princes e lous reys serant per souor domtas,
. . . . enfin tout périra
Fors que l'amour de diou que toujour durara.

Raymond de Rascas charma pendant quelques jours les ennuis de la captivité de Jeanne, mais la jeune reine apprit bientôt de déplorables nouvelles: le roi de Hongrie avait fait mettre à mort le duc de Duras, et envahissait chaque jour le royaume de Naples. Jeanne, désespérant de conserver sa couronne, fit un appel à quelques fidèles serviteurs, s'échappa de sa prison, et se rendit à Avignon, où elle était attendue par Louis de Tarente, son époux. Clément VI qui avait tout à craindre des projets ambitieux de Louis de Hongrie, reçut Jeanne avec tous les honneurs dus à une reine malheureuse.

— Très saint père, s'écria Jeanne en se prosternant aux pieds du souverain pontife, on m'accuse injustement d'avoir fait assassiner André de Hongrie, mon premier époux; assemblez vos cardinaux, qu'ils me jugent, et si je suis coupable, je subirai la peine qu'il vous plaira de m'infliger.

Le pape satisfait de la soumission de Jeanne, lui donna son anneau pontifical à baiser en signe de réconciliation, et tous les cardinaux proclamèrent son innocence.

Cependant Louis de Hongrie poursuivait opiniâtrement le cours de ses conquetes; il était sur le point de soumettre à sa domination toutes les provinces du royaume de Naples, lorsque l'épouvantable contagion qui ravagea l'Europe pendant l'année 1348, fit périr toute son armée, et le força à retourner dans ses états.

Jeanne comptait de nombreux partisans parmi les plus puissans seigneurs de l'Italie: ils lui écrivirent de se mettre en mer; que ses fidèles serviteurs n'attendaient que son arrivée, pour chasser et mettre à mort les soldats du roi de Hongrie. La jeune reine reçut avec des transports de joie ces heureuses nouvelles; mais elle manquait d'argent, et se vit forcée de vendre la ville d'Avignon à Clément VI pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or.

« Jeanne promit de donner à l'église (1), de son gré » et volontairement, la ville d'Avignon, de son propre » patrimoine et l'une des plus illustres pièces de sa » comté de Provence. Cette peu rusée et mal conseillée » princesse, avec la licence et le consentement de » Louis de Tarente, son époux, fit vente par procureur, » l'an trois cent quarante-huit, le IXe jour du mois de » juin, à Clément, évêque souverain, et aux successeurs du saint-siége romain, de cette alme et tant » belle cité, avec ses terroirs et tout autre droits quelconques pour la somme de LXXX mille florins d'or » de Florence, qu'elle confessa avoir eus et reçus des » trésoriers et agens de sa sainteté; et confessa les » octantes mille florins d'or avoir été convertis à ses » plus urgentes affaires, à son propre et grand avantage, profit et utilité. Cette vente fut depuis autorisée » par le prince de Tarente, son mari, y ayant entreposé » son consentement et sa royale autorité. Mais qui fut » faite tellement au regret, déplaisir et outrage des » Provençaux, qu'en haine et marisson de ce coup » (ainsi qu'on le voit aux vieilles panchartes de Provence), ils la nommèrent toujours depuis la mauvaise » et malheureuse vente d'Avignon; de sorte que jamais » la noblesse n'a pu compatir avec les vices-légats, ni » la nation italienne, quoiqu'elle y gouverne la justice » et commande les portes et garde la cité, avec le peuple et les habitans (2). »

Jeanne, avant de partir pour l'Italie, entendit les plaintes des principaux barons; elle avait à craindre une sédition en Provence, mais le désir de remonter sur le trône de Naples, étouffa chez elle tout autre sentiment; suivie de Louis de Tarente, son époux, elle mit à la voile, et quelques jours après, elle fit son entrée dans sa bonne ville de Naples, aux acclamations de tous les habitans. Louis de Hongrie avait regagné ses états, et pendant tout le temps que dura la contagion, il ne songea pas à troubler Jeanne d'Anjou dans la possession de son royaume. Mais aussitôt qu'il fut rassuré par la disparition du fléau, il se remit en route pour l'Italie, où ses troupes occupaient encore quelques places fortes; il mit le siége devant le château d'Averse.

— Dans ce manoir maudit, André de Hongrie, mon

(1) L'ancien palais des comtes de Provence fut construit, selon toute probabilité, sous les Antonins; on le démolit en 1782. Ce palais était immense, élevé de deux vastes étages, décorés d'un ordre d'architecture, et flanqué de grandes tours ornées de colonnes de granit disposées en rotonde; il ne reste plus aucune trace de ces tours, mais le souvenir méritait d'en être conservé. L'emplacement est occupé aujourd'hui par le palais de justice.
(*Guide du voyageur en France.*)

(2) Un astrologue provençal, dit Nostredame, prédit à Jeanne qu'elle aurait quatre maris: *Johanna maritabitur cum alio*, répondit le nécromancien à la jeune reine qui le consultait. Dans le mot *alio* se trouvent les lettres initiales des noms de ses quatre maris. *A.* André de Hongrie. — *L.* Louis de Tarente. — *I. ou J.* Jacques d'Aragon. — *O.* Othon de Brunswick.

(1) *Histoire des comtes et des rois de Provence*, p. 394.
(2) *Histoire des papes d'Avignon.*

frère, a été lâchement assassiné par les ordres d'une reine adultère, s'écriait Louis en examinant les fortifications du château. Je me rendrai maître de cette tannière du diable.

Jeanne ne savait comment résister à son implacable ennemi, lorsque Raymond de Baux, gentilhomme provençal, arriva suivi de plusieurs Basques.

— Je promets avec serment de vous soustraire aux poursuites du roi de Hongrie, dit Raymond; mais avant que mes troupes débarquent sur le rivage d'Italie, je veux voir mon fils Robert, marié avec la duchesse de Duras.

— La duchesse de Duras est une noble et puissante dame, dit Jeanne, indignée d'une semblable condition.

— Raymond de Baux commande douze cents soldats, répondit le Provençal.

Le prince de Tarente et la reine, son épouse, cédant aux circonstances, se livrèrent corps et ame à la merci du sire de Baux, qui les transporta à Gaëte, revint assiéger Naples, s'empara de la duchesse de Duras et la maria le jour même à Robert, son fils. Louis de Hongrie triompha de tous les obstacles, et entra dans Naples; une émeute y éclata quelques jours après, et le vainqueur fut trop heureux de conclure, par l'intermédiaire du souverain pontife, une trève qui devait durer jusqu'au 1er avril 1351. Des cardinaux furent délégués pour terminer l'instruction du procès de Jeanne; ce nouveau tribunal, gagné par les présens de la reine ou convaincu de son innocence, déclara publiquement que la haine de Jeanne pour son premier mari n'avait d'autre cause qu'un maléfice jeté sur les deux époux par un sorcier napolitain. La jeune reine, délivrée momentanément de ses innombrables ennemis, se livra bientôt à son goût pour les fêtes, les plaisirs et la frivolité la plus extravagante. Les poètes, les artistes, trouvèrent dans Jeanne d'Anjou une aimable et gracieuse protectrice. Les habitans de Naples, heureux sous la domination de leur belle reine, se rangèrent sincèrement sous ses drapeaux, et tout présageait à l'héritière de Robert d'Anjou un règne brillant et prospère.

Pressons la marche des événemens, arrivons au dénouement de ce drame multiple, si fécond en incidens bizarres, et qui doit se terminer par la mort de l'héroïne.

III.

UNE INSURRECTION EN PROVENCE. 1362—1365.

> Celui qui de tromper les hommes se propose,
> Ne trompera pas Dieu dont l'œil voit toute chose.
>
> (Réponse du démon à un grand seigneur qui lui demandait si on pouvait tromper l'œil de Dieu.
> CÆSAR DE NOSTREDAME.)

Les Provençaux, irrités de l'aliénation de la ville d'Avignon, virent partir Jeanne sans regret; pendant qu'elle travaillait à reconquérir son royaume de Naples, plusieurs seigneurs prirent les armes pour défendre la nationalité provençale. La reine Jeanne, loin de ménager la susceptibilité de ses vassaux de France, nomma à la charge de sénéchal de Provence un nommé Aiméric Rollandi, italien de nation. Les barons, poussés à bout, ne cachèrent plus leurs projets de révolte.

— Mort à l'Italien! mort à l'Italien! criait-on de toute part: vive Provence!

Jeanne reconnut enfin la faute qu'elle venait de commettre, et se hâta de la réparer. Raymond d'Agout fut nommé sénéchal de Provence, et Aiméric Rollandi rappelé en Italie.

Raymond d'Agout, disent les chroniqueurs provençaux, prenait plaisir à *deviser* avec les troubadours et autres hommes experts en sciences et beaux-arts. Ricard de Barbezieux, de Lascaris, Parasols, le comte de Ventimille fesaient fleurir la poésie provençale. Soliers et Cæsar, peintres de la ville d'Aix, méritaient les éloges que leur a donnés plus tard le *Monge des Iles* d'or.

Le jeune sénéchal protégeait ces nobles et doctes personnages, et leur fesait grande largesses. Or, dit Cæsar de Nostredame, *en la quatrième partie de l'Histoire des Comtes de Provence*, sous la maison d'Anjou, vers l'an de grâce 1365, il prit envie au sire Raymond d'Agout de visiter les grandes villes de Provence et de la Langue-d'Oc. Il partit suivi d'un nombreux cortège; en cheminant à petites journées, les joyeux compagnons racontaient maintes histoires galantes arrivées en la noble et belle cité d'Avignon, patrie des belles dames, séjour des ris et des amours.

— Mon cousin, dit le sénéchal à Lascaris, dans deux jours nous arriverons à Nismes-la-Romaine; pour charmer les ennuis du voyage, racontez-nous les amours de quelque noble dame de la cité d'Avignon.

— Maître Parasols de Sisteron a visité depuis peu les bosquets enchantés de la fontaine de Vaucluse; priez-le de *deviser* sur l'histoire de la belle Laurette de Sado et de son amant Pétrarque, le poète toscan.

— Les vers de Pétrarque sont plus harmonieux que la voix du rossignol, répondit Parasols, et la belle Laurette de Sado est la dame la plus accomplie de la cité d'Avignon.

— Et Blanchefleur de Flassans? répliqua malicieusement le troubadour Lascaris.

— Vos paroles me blessent au cœur, maître Lascaris... Vous savez que j'aime la belle Blanchefleur; j'ai chanté ses charmes dans toutes les villes et les manoirs de la Provence: je vous en conjure, par monseigneur Apollo, notre maître, ne me parlez plus de la dame de mes pensées.

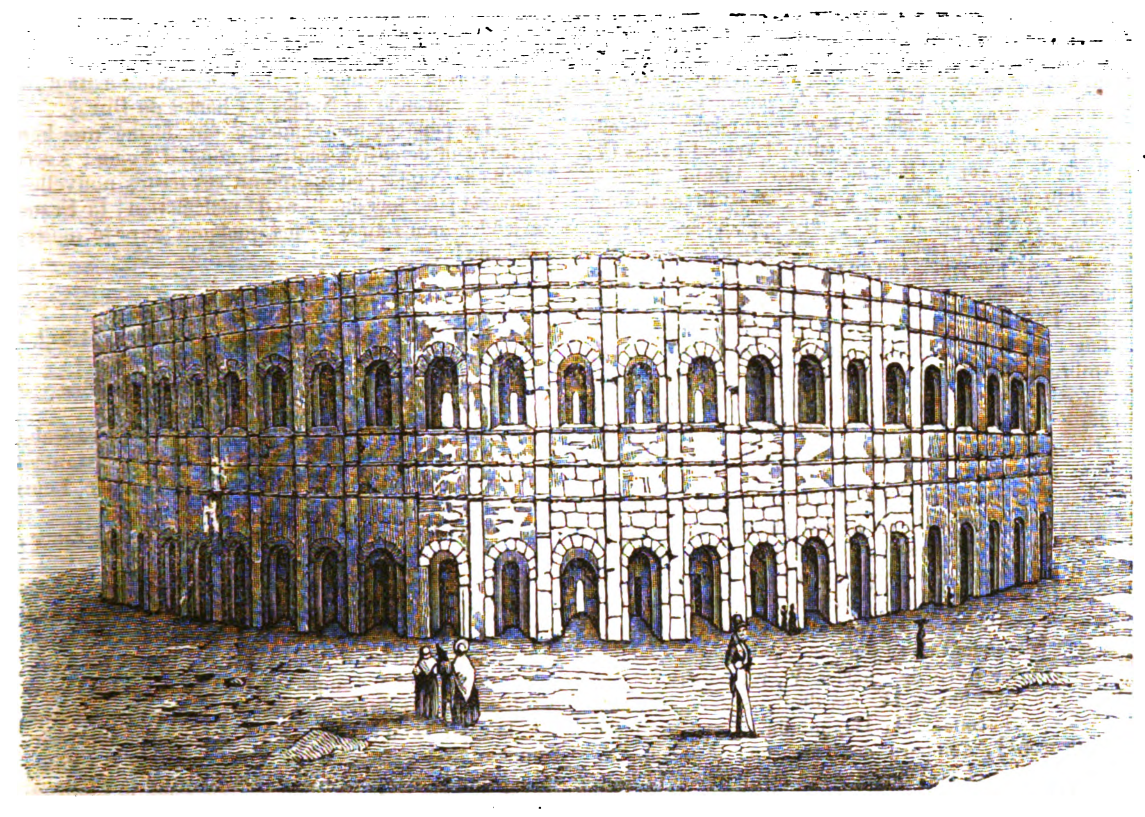
— Recitez-nous donc le *Syrvente*, que feu maître Bertrand de Allamanon a composé contre l'archevêque d'Arles; j'ai retenu le dernier couplet.

> Archevesque que sia
> De tant pronat
> Escumenjat pario,
> E son vot non tenria;
> Car houi vedats,
> Védar non mi porcia.

— L'archevêque d'Arles était un prélat turbulent qui ne laissait aucun moment de repos à ses diocésains; il a trahi la reine Jeanne.

— A-t-on reçu des nouvelles d'Italie? dit le sénéchal qui, jusqu'à ce momment, avait gardé un profond silence pour écouter la joyeuse conversation des troubadours...

— La reine Jeanne est entrée dans sa bonne ville



ARÈNES DE NIMES.

de Naples, répondit Parasols; mais ses ennemis ont repris les armes. Louis de Duras, jaloux de la faveur dont jouissent Robert et Philippe de Tarente, s'est jeté avec ses brigands sur les terres du royaume de Naples; Charles IV, empereur d'Allemagne, fesant revivre d'anciens droits, veut reconquérir la comté de Provence.

— Dieu sauve la reine Jeanne! s'écria le sénéchal en poussant un profond soupir.

Pendant toute la journée il chemina seul, la tête penchée, laissant aller au pas son fidèle palefroi. Le lendemain, le cortège du sénéchal entra dans la ville de Nîmes, et les habitans firent bon accueil au représentant de la reine Jeanne. Raymond d'Agout oublia bientôt au millieu des fêtes les tristes nouvelles du troubadour Parasols. Suivi de Lascaris, homme docte et très versé dans l'histoire du temps passé, il visita les monumens de la cité romaine, embellie par la magnificence des Antonius. La *tour Magne* et la *Maison Carrée* excitèrent son admiration; mais quand il descendit aux arènes, il ne put comprimer les transports de son enthousiasme.

— Vous voyez l'amphithéâtre construit par les Antonius, dit Lascaris : ici, les habitans de Nîmes se réunissaient pour les spectacles que leur donnait la magnificence des proconsuls romains; ici, des tigres, des lions se déchiraient les flancs aux grands applaudissemens de la multitude; ici, combattaient les gladiateurs, lorsque les Romains, énervés par le luxe de l'Asie, cherchèrent de coupables émotions dans la lutte de malheureux captifs condamnés à s'égorger les uns et les autres. Contemplez autour de nous ces innombrables gradins : dans les jours de grande solennité, lorsqu'un nouveau proconsul arrivait dans les Gaules, lorsque Rome-la-Superbe avait remporté quelque nouvelle victoire, vingt-quatre mille spectateurs se réunissaient dans cette vaste enceinte.

— La noble cité de Nîmes est encore resplendissante de la magnificence romaine! s'écria le sénéchal de Provence.

— Et pourtant les siècles et les barbares ont mutilé ces beaux monumens! dit Lascaris....

Le sénéchal et le troubabour visitèrent souvent les débris de la vieille cité de Nîmes pendant leur séjour qui ne fut pas de longue durée. Raymond d'Agout apprit que Louis de Duras s'avançait vers Naples, et que Robert, son frère, fesait voile vers la Provence dans le dessein d'y fomenter de nouveaux troubles. Louis de Tarente, deuxième mari de la reine Jeanne, était mort sans laisser d'enfant mâle, et la jeune veuve avait épousé en troisièmes noces Jacques d'Ara-

gon, comte de Roussillon et de Cerdagne. Ces divers événemens se succédèrent avec tant de rapidité, que les partisans de la reine de Naples n'eurent pas le temps de pourvoir à la conservation de ses domaines de France. Les Provençaux coururent aux armes; des armées de bandits, connus dans l'histoire sous le nom de *routiers*, infestèrent le pays, pillèrent les villages, et favorisèrent par leurs excursions la révolte des principaux barons du royaume d'Arles. Charles IV, fils de Jean, roi de Bohême, arriva bientôt après à la tête d'une nombreuse armée, et se fit couronner dans la cathédrale d'Arles, aux applaudissemens de la noblesse et du clergé.

Le sénéchal Raymond d'Agout n'était ni assez fort, ni assez habile pour surmonter de si nombreux obstacles. La reine Jeanne n'était pas plus heureuse en Italie; la victoire que ses troupes remportèrent sur Ambroise Visconti lui donna quelques mois de calme; elle se rendit à Rome pour vénérer les reliques des saints Apôtres, et fut bien accueillie par le pape Urbain V, qui lui donna de ses propres mains l'ordre de *la Rose d'or*.

Pendant qu'elle se délassait de ses nombreuses fatigues dans la capitale du monde chrétien, elle apprit que le duc de Lancastre, second fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, se préparait à faire valoir ses prétentions à la comté de Provence; elle se tira de ce mauvais pas avec le secours d'Urbain, qui la seconda de tout l'ascendant de sa puissance pontificale. Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, se fit céder par Charles IV ses droits sur le royaume d'Arles, et le connétable Duguesclin fit une irruption en Provence, s'empara de Tarascon, abandonna le siége d'Arles et se réfugia dans les pays de la Langue-d'Oc, poursuivi par la noblesse provençale.

La reine de Naples avait détourné jusqu'à ce jour les tempêtes qui grondaient autour de son trône; mais une ligue formidable se forma contre sa puissance. Le roi de Hongrie, qui avait toujours à cœur de venger l'assassinat du malheureux André, son frère, fit un appel aux divers souverains de l'Europe; Charles V, roi de France, lui promit un puissant secours de chevaliers bretons et languedociens. La guerre allait éclater, lorsque Jeanne perdit son troisième époux, Jacques d'Aragon, et épousa Othon de Brunswick. Charles de Duras, qui avait gardé la neutralité pendant quelques mois, jeta feu et flamme quand il apprit le quatrième mariage de la reine de Naples.

— Cette femme aux quatre maris est donc fille du démon, s'écriait-il.... Les malheureux princes qui sont entrés dans sa couche royale sont tous morts par le fer ou par le poison. La reine de Naples est âgée de cinquante ans, mais sa beauté, sa fraîcheur sont les indices d'une fécondité dont mon ambition doit craindre les résultats.

— Othon de Brunswick ne sera pas plus heureux que ses prédécesseurs, objectait Jacques de Beaux.

— Je ne serai tranquille que dès le moment où j'aurai vu la reine Jeanne portée en terre ou enfermée dans un couvent.

Duras mit tout en œuvre pour accélérer le plan de conjuration formé par plusieurs seigneurs napolitains et les barons provençaux. Urbain VI, promu depuis peu à la chaire pontificale, favorisa les projets des rebelles. Jeanne, mal conseillée, reconnut pour chef suprême de l'église Clément VII, que treize cardinaux avaient nommé souverain pontife à Agnani. Urbain VI, indigné de l'hommage qu'elle avait prêté à son concurrent, s'arma des foudres de l'excommunication, et offrit la couronne de Naples à Charles de Duras.

— Le pape et mes ennemis ont formé une ligue offensive et défensive contre Jeanne d'Anjou, s'écria la reine de Naples, en apprenant ces tristes nouvelles; l'Italie est pour moi une terre de malédiction, la France deviendra mon refuge : dans quelques jours je mettrai à la voile!...

IV.

MORT DE JEANNE, COMTESSE DE PROVENCE. 1382.

La vengeance est à Dieu.

Le peuple de Naples qui n'aimait pas les Français, fit éclater son indignation quand il connut le testament de la reine Jeanne qui nommait son héritier Louis d'Anjou, frère de Charles V.

— Nous ne voulons pas un roi du pays de France, criaient les Napolitains.

Et des groupes tumultueux se formaient sur toutes les places publiques; on parlait d'assiéger la reine Jeanne dans son palais, et de lui faire révoquer ses dernières dispositions. Charles de Duras qui était le secret instigateur de la révolte, s'empressa de mettre à profit l'exaspération des Napolitains, et marcha à grandes journées vers la capitale du royaume, où il entra sans coup férir. Jeanne qui ne s'attendait pas à une attaque si subite, eut à peine le temps de se renfermer dans le Château-Neuf, pendant que le faible Othon, son mari, au lieu de résister à l'ennemi, restait à Averse dans une coupable inaction. Duras courut à Rome se faire couronner par le souverain pontife, et vendit la paix aux Florentins pour le prix de 40,000 florins. Othon pouvait encore faire un appel aux seigneurs fidèles à la reine Jeanne son épouse; le succès eut été balancé, mais le couronnement de son heureux adversaire le jeta dans un découragement léthargique. Il recouvra pendant quelques instans sa première énergie: l'avant-garde de Charles de Duras fut taillée en pièces; malheureusement il n'osa pas profiter de ce succès, et la reine Jeanne se vit assiégée dans Château-Neuf.

Charles avait appris que des galères provençales devaient arriver dans quelques jours pour transporter en France l'héritière de Robert d'Anjou; il pressa le siége de Chateau-Neuf, il eut le bonheur de faire prisonnier Othon de Brunswick, qui venait, trop tard, délivrer son épouse; cette nouvelle se répandit en quelques instans dans Château-Neuf.

— Reine Jeanne, s'écria le fils de Nicolas Acciaoili, le roi, votre époux, est prisonnier de Charles de Duras; nous ne pouvons plus résister aux attaques de l'ennemi.

— Vous ne savez donc pas mourir! répliqua Jeanne avec une noble indignation...

— Nous périrons tous pour notre gracieuse souveraine; mais songez que cette brave noblesse qui combat pour vous sera hâchée à morceaux, et que Duras,

irrité d'une si longue résistance, vous punira de votre courage.

— Tu dis vrai, Acciaoili, répondit Jeanne; il n'est pas juste que tant de braves gentilshommes périssent pour sauver une femme; cours au camp de Duras, et dis-lui que Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, est sa prisonnière.

« Le lendemain, dit l'historien des comtes de Pro-
» vence, Jeanne se rendit au cruel Duras, lequel entra
» ce même jour au Château-Neuf, fit une très humble
» et profonde révérence à la reine, et ordonna de ce pas
» qu'elle y demeurat, non comme personne captive, mais
» comme souveraine dame et maîtresse, servie de ses
» domestiques sans aucune nouveauté.

Quinze jours de captivité s'écoulèrent pour Jeanne dans les larmes et la plus cruelle inquiétude.

— Mes bons Provençaux viendront me délivrer, disait-elle souvent; j'irai à la cour de Charles V, roi de France, et je me mettrai pour toujours à l'abri de la vengeance de mes ennemis.

Chaque matin Acciaoili parcourait le rivage de la mer cherchant à découvrir dans le lointain quelques voiles aux armes de Provence. Après plusieurs voyages inutiles, il revint un jour en toute hâte auprès de sa royale maîtresse : il portait une lettre qu'il lui remit secrètement.

« Madame la reine, lui écrivait Angeluce de Rosar-
» ne, commandant des galères provençales, je suis
» venu avec bon nombre de matelots pour vous déli-
» vrer des mains du perfide Duras. Ce soir, après le
» coucher du soleil, je descendrai à terre avec l'élite
» de mes compagnons; soyez prête, et, Dieu aidant,
» tout ira pour le mieux.

« Gracieuse souveraine, que le Tout Puissant vous
» tienne en sa sainte garde!

Angeluce de Rosarne.

La reine Jeanne achevait à peine de lire cette lettre qui lui rendait l'espérance, lorsque Duras entra brusquement, et fit signe à Acciaoili de sortir.

— Jeanne d'Anjou, dit-il à la reine, vous méditez depuis long-temps des projets d'évasion; des galères provençales sont entrées dans le port de Naples; Angeluce de Rosarne veut vous emmener en France; mais je jure par le sang du roi André que vous ne m'échapperez pas, si vous ne me nommez votre héritier.

— Je vous abandonnerai sans regret une couronne qui a été si lourde pour un front de femme, répondit Jeanne en feignant une indifférence affectée. Mon seul désir est d'entrer dans un saint monastère pour expier mes fautes et mériter le paradis: mais je veux auparavant voir Angeluce de Rosarne pour lui témoigner ma reconnaissance à mes fidèles Provençaux.

— Ce soir le chef des galères viendra ici, répondit Duras, trompé par les promesses de Jeanne.

En effet, il accorda un sauf-conduit aux capitaines des galères provençales, auxquels la reine tint les propos d'un grand et royal courage, dit César de Nostredame (1).

« Ni les déportemens de mes ancêtres, ni le serment
» de fidélité que la Provence devait à ma couronne,
» ni la singulière affection que j'ai toujours montrée
» envers la noblesse et le peuple, ô capitaines! ne
» méritaient pas que vous dussiez tant attendre de
» me donner un prompt secours en un tel besoin
» d'affaires : moi qui, après avoir souffert toutes les
» difficultés difficiles à souffrir, non point à des fem-
» mes délicates et craintives de nature, mais à de
» robustes routiers et rompus soldats, jusques à man-
» ger les viles et sales chairs des plus sordides ani-
» maux pour me garantir de la faim; ne dédaignant
» pas, afin de conserver mes peuples et ma dignité,
» de voir couvrir de tels mets ma table ordinaire, au
» lieu des viandes exquises et royales, ai été miséra-
» blement contrainte de m'abandonner et soumettre
» ma personne entre les mains d'un barbare. Mais, si
» ce manquement, comme je crois, a été par négli-
» gence et non par malice, je vous conjure, que s'il
» vous reste encore quelque étincelle d'affection en
» mon endroit, et quelque douce mémoire des bien-
» faits que vous avez reçus de moi, que, au grand
» jamais, ni par quelque voie que ce soit, vous ne
» vouliez recevoir pour seigneur ce voleur ingrat
» et dénaturé, qui de reine m'a fait esclave : que si
» jamais il vous était montré écriture par laquelle il
» se trouvât mon héritier, gardez-vous bien d'y ajou-
» ter aucune foi, tenez-la pour fausse, et comme ar-
» rachée par force, contre ma propre volonté; par-
» ce que je veux que vous ayez pour seigneur légitime
» et naturel Louis d'Anjou, non seulement en Pro-
» vence, mais en toutes nos couronnes, terres et
» seigneuries de Piémont, et même en ce propre
» royaume, dont je le fais et choisis mon héritier et
» mon champion : allez donc à lui, et rendez tout
» devoir d'obéissance et de fidèles sujets à ce qu'il
» commandera.

» Que ceux d'entre vous qui auront plus de souve-
» nir de l'affection que j'ai eu à votre nation, et
» quelque compassion plus généreuse et naturelle, de
» l'accident d'une reine accablée de tant d'ennuis, et
» tombée du faîte de tant de gloire en si basse fortune,
» se trouvent aux champs avec les armes, à la ven-
» geance de cette injurieuse barbarie, où avec larmes
» aux temples, pour faire prières pour moi, qui me
» trouve ceiourd'hui la plus infortunée princesse qui
» ait jamais porté couronne.

» Ce que non seulement je vous recommande avec
» passion, mais encore jusques en ce point, que vous
» êtes mes fidèles vassaux et bons sujets, je vous
» ordonne avec un absolu pouvoir, à peine de fé-
» lonie. »

Les Provençaux ne purent retenir leurs larmes en entendant les énergiques paroles de la reine Jeanne; désespérant de la sauver, ils repartirent le lendemain pour Marseille. Charles de Duras, persuadé qu'il avait tout à craindre de la fermeté de sa prisonnière, la fit conduire sous bonne escorte au château de Muro, dans la basilicate; pressé par les sollicitations de ses officiers, il se détermina à faire mettre à mort l'héritière de Robert d'Anjou; personne ne voulait remplir dans cette occasion les ignobles fonctions de bourreau; un moine se présenta, et promit avec serment d'étrangler la reine Jeanne. Dans la nuit du 21 mai 1382, il fut introduit dans le château de Muro, avec deux bour-

(1) *Histoire de Provence*. 440.

reaux napolitains. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement de Joanne, qu'ils trouvèrent à genoux au pied d'un crucifix.

— Que voulez-vous de moi, mes pères? s'écria la reine effrayée...

— Je suis venu pour entendre l'aveu de tes crimes, répondit le moine.

— Qui es-tu?

— Robert, l'ami du malheureux André.

— C'est fait de moi! s'écria Jeanne, en se roulant à terre... à moi, mes fidèles serviteurs! on veut assassiner votre reine!

— Tes cris sont superflus, Jeanne de Naples, dit le moine Robert : nous avons fermé toutes les portes du château, et tes prières ne seront entendues que par Dieu et tes bourreaux!

— Grace! grace! mes pères!

— Te laissas-tu fléchir par les supplications du roi André, ton premier époux! La vengeance est à Dieu, Jeanne de Naples, et quelquefois le Tout-Puissant confie aux mains des hommes l'exécution de ses décrets terribles!

— Laissez-moi vivre jusqu'à demain! Donnez-moi le temps d'implorer la miséricorde divine!

— Tu n'as plus de miséricorde à attendre, ni sur la terre, ni au ciel!... Reconnais-tu cette corde teinte de sang!

— Non!

— C'est la corde qui servit à étrangler le roi André, et qui servira cette nuit à étrangler la reine Jeanne. A moi, bourreaux!

Les trois assassins se jetèrent sur la reine, qui se débattit en vain; le nœud fatal rompit bientôt son cou, et elle expira dans les horribles tourmens de la strangulation.

Le moine Robert contempla pendant quelques instans le cadavre de Jeanne, puis il s'écria :

— Le roi André est vengé; justice a été faite (1)!

Et le lendemain le bruit courait dans le royaume de Naples que la reine Jeanne s'était étranglée dans un accès de désespoir.

J.-M. Cayla.

(1) Jeanne fut assassinée le 22 mai, à l'âge de 57 ans, et après trente années de règne. On lisait ces quatre vers sur sa tombe :

Inclita parthenopes, jacet hic regina Joanna;
Prima priùs felix, mox miseranda nimis.
Quam Carolo genitam mulctavit Carolus alter,
Quà morte illa virum sustilit ante suum.

« Ici repose la célèbre Jeanne, reine de Naples, d'abord heureuse, puis la plus infortunée des femmes; fille d'un Charles, elle fut tuée par un Charles, et périt de la même mort qu'elle avait fait subir à André, son premier mari. »

(*César de Nostredame*).

LE MARTYRE DE SAINT SERNIN.

Vers l'an 245 de l'ère chrétienne, il n'était bruit dans la Gaule méridionale que des prédications et des vertus de Saturnin, prêtre venu de Rome. Compagnon des apôtres qui vinrent les premiers jeter sur notre terre de France les semences du catholicisme, saint Sernin s'arrêta quelques temps à Nîmes où il opéra plusieurs conversions; puis il se dirigea vers Toulouse qui était alors le centre politique de la Narbonnaise et de la première Aquitaine. Gratus gouvernait cette grande ville en qualité de proconsul; zélé pour le culte des faux dieux, disent nos vieilles légendes, Gratus persécutait les Toulousains qui avaient déja été convertis au christianisme par l'apôtre saint Martial. Plusieurs néophites avaient succombé, et les autres n'osaient plus se livrer aux pratiques de la nouvelle religion qu'ils venaient d'embrasser. Tous appelaient à grands cris un homme inspiré de Dieu; tous demandaient un de ces apôtres que le pape Fabien envoyait alors dans les diverses provinces de l'Europe. Ils étaient réduits à se cacher dans des souterrains pour célébrer les saints mystères, lorsque Saturnin arriva à Toulouse, l'an 250 de la rédemption, Dèce étant empereur. Ses prédications, les miracles qu'il opérait chaque jour, convertirent à la vraie religion un grand nombre de païens; des chefs de légion, des hommes des premières familles renoncèrent publiquement à l'idolâtrie. Les prêtres des faux dieux, irrités de voir leurs temples abandonnés, résolurent de dénoncer Saturnin au proconsul.

« Le saint apôtre rassemblait les fidèles dans une petite chapelle non loin d'un temple dédié à Apollon, où était un oracle très renommé dans les pays voisins. Les prêtres consultés sur l'issue d'une bataille qu'on voulait livrer aux tribus errantes de la Vasconie, répondirent que le fréquent passage de Saturnin, devant le temple, empêchait le dieu de parler.

— Où est Saturnin, le prêtre de Rome? cria le peuple que les prêtres païens excitaient depuis plusieurs jours.

— Allez au temple des chrétiens, répondit le grand-prêtre, et vous y trouverez Saturnin de Rome avec ses disciples.

La multitude se précipita vers la petite chapelle; le saint fut garroté et conduit devant Gratus, le proconsul.

— Prêtre chrétien, lui dit le magistrat, qui t'a donné mission de porter le trouble dans nos provinces, et d'arracher les peuples au culte de nos dieux?

— Je suis venu au nom de celui qui doit régénérer

le monde, répondit Saturnin : je n'ai pas porté le trouble dans vos provinces; je dis aux peuples d'obéir fidèlement à César. Quant à vos dieux, ils sont d'argile ou de bronze, et il n'y a point de salut pour celui qui les adore.

— Saturnin insulte la majesté de Jupiter et d'Apollon, dieux tutélaires de la ville de Toulouse, dit le grand-prêtre païen, présent à l'interrogatoire du proconsul.

— Qu'on le jette dans un cachot, dit Gratus : demain le tribunal se réunira pour le condamner à mort.

Les soldats du proconsul conduisirent aux prisons de la ville Saturnin, qui n'eut pas le temps de recevoir les derniers adieux des chrétiens. Les prêtres d'Apollon et de Jupiter se réunirent pour délibérer sur la conduite qu'ils avaient à tenir dans cette circonstance; ils avaient déja formé le projet de séduire Saturnin par des promesses, ou de l'effrayer par leurs menaces. Ils résolurent d'un commun accord de se transporter à la prison et de faire un dernier effort pour triompher de la résignation du saint apôtre.

— Saturnin, lui dit le grand-prêtre, en entrant dans le cachot, je suis venu pour t'annoncer que, par ordre du proconsul Gratus, on fait les apprêts de ton supplice.

— Que Jésus-Christ soit glorifié, répondit Saturnin, puisqu'il m'est donné de sceller de mon sang les doctrines du saint Évangile.

— Si tu veux renoncer au Christ et servir les puissans dieux de l'Olympe, Gratus te comblera d'honneurs et de richesses.

— Quelle proposition osez-vous me faire! imposteurs, qui spéculez sur la crédulité des peuples, s'écria Saturnin? L'adorateur d'un seul Dieu courbera-t-il sa tête devant des statues d'argile, qui ne sont que des images de démons? Sachez que les esprits infernaux attachent bien plus de prix à la conquête de vos ames, qu'à la fumée des holocaustes que vous leur offrez. Croyez-vous que je doive redouter vos divinités qui tremblent d'effroi à l'aspect d'un chrétien armé du signe sacré de son salut?

— Saturnin, pour la dernière fois, je t'annonce que le jour de ton supplice n'est pas éloigné, si tu persistes dans ta funeste résolution, dit le grand-prêtre de Jupiter.

— Celui qui met son espérance en Jésus-Christ, le sauveur des hommes, vivra éternellement dans le séjour des bienheureux martyrs, répondit Saturnin.

— A demain le supplice! s'écria le grand-prêtre de Jupiter qui sortit du cachot, désespérant de vaincre la noble fermeté du saint apôtre.

— A demain la gloire et les palmes du martyre, dit Saturnin en s'agenouillant sur les dalles de la prison pour prier.

Les hérauts du proconsul publièrent à son de trompe dans la ville de Toulouse, que le lendemain il serait célébré un sacrifice solennel en l'honneur de Jupiter et d'Apollon. Une multitude innombrable se pressait de bonne heure dans le temple pour être témoin des pompes de la cérémonie religieuse. Le proconsul Gratus, le grand-prêtre, s'assirent sur leur tribunal, et, avant de commencer le sacrifice, on amena Saturnin pieds et poings liés.

— C'est le prêtre chrétien! c'est le prêtre chrétien! cria la foule.... à mort Saturnin, le prêtre de Rome!

Les soldats du proconsul eurent beaucoup de peine à maintenir le calme parmi la multitude irritée.

— Mort au prêtre chrétien, criait-elle avec fureur, qu'on livre le prêtre chrétien aux bêtes!

Cependant Saturnin, à genoux près du tribunal du pronconsul, priait avec ardeur. Gratus et le grand-prêtre de Jupiter crurent un instant que le saint apôtre sacrifierait aux dieux.

— Saturnin, s'écria le proconsul, veux-tu sacrifier à Jupiter, le roi de l'Olympe, et à Apollon, le dieu des beaux-arts?

— Jupiter et Apollon sont sourds aux prières des adorateurs, comme le dieu Baal dont il est parlé dans les saintes écritures.

— Mort à Saturnin, cria la foule! il a blasphémé le saint nom de Jupiter.

« Au même instant, les païens se jetèrent sur le saint » apôtre, lui prodiguèrent les traitemens les plus rigou» reux, et le tourmentèrent de toute façon pour ébranler » sa constance. »

— Place au grand sacrificateur, crièrent les soldats; place au grand sacrificateur.

Les assistans ouvrirent un passage au cortége qui marchait précédé d'un taureau qu'on conduisait pour le sacrifice à Jupiter.

— Habitans de Toulouse, s'écria le proconsul en se levant de son tribunal, je condamne Saturnin à être attaché aux cornes de ce taureau.

— Gloire au proconsul! répondit la multitude.

« La rage des païens ne connaissant plus de frein, » ils attachèrent le saint par les pieds aux cornes du » taureau qu'on avait conduit au temple, puis, avec l'ai» guillon excitant l'animal, ils le contraignirent à s'éloi» gner d'une course rapide. Bientôt la tête de Saturnin » se fracassa, ses cervelles s'épandirent sur la terre, » et ses entrailles sortirent de son corps. Le martyr, » soutenu dans son supplice, par sa pieuse résignation, » ne tarda pas à trouver la mort; elle devint pour lui » le moment du triomphe.

» Le taureau continuant de le traîner, ses membres » se détachèrent, et les rues furent teintes de son sang. » La corde se rompit enfin devant le lieu où fut dans la » suite élevée l'église appelée aujourd'hui le *Taur*, » abréviation du mot *taureau*.

» Deux vierges chrétiennes nommées dans les mar» tyrologes, *les saintes puelles*, et qui étaient, dit-on, » filles de roi, ne craignirent pas de recueillir les restes » précieux de Saturnin, lorsque la frayeur avait dis» persé tous les autres disciples. Souvent le sexe qu'on » regarde comme le plus faible étonne les hommes par » l'énergie qu'il déploie!

« Elles ensevelirent le corps dans une bière de bois, » qui fut mise au fond d'une fosse excessivement pro» fonde, afin que les reliques qu'elle contenait ne tom» bassent pas au pouvoir des païens, empressés à pro» faner toutes celles dont ils pouvaient se rendre maîtres.

» Ce tragique événement eut lieu en 250, le 29 » novembre, jour auquel l'église célèbre la fête de » saint Saturnin, premier évêque de Toulouse (1).

(1) *Saint-Paulin*. — *Sulpice Sévère* — *Actes des Martyrs*. *Biographie toulousaine*, tom. II, pag. 350.

MARTYRE DE SAINT SERNIN.

« Tel fut le martyre de ce saint (1) que la capitale du Languedoc reconnaît pour son premier évêque. Selon Fortunat, une dame de cette ville, que le martyr avait convertie, eut soin d'enlever son corps, à l'aide d'une femme qui la servait et qui était aussi chrétienne; quelques historiens espagnols prétendent que ces deux personnes si pieuses étaient deux filles d'un roi d'*Huesca*, en Espagne, qui, après avoir été converties par le saint, l'avaient accompagné jusqu'à Toulouse. Cette histoire ressemble bien à toutes celles qu'on écrivait dans ces temps-là. Tous les hommes aiment le fabuleux! tant il leur est difficile de ne point mêler à la vérité la plus sainte quelques traits d'une imposture mensongère. Au reste, ces deux femmes n'avaient pas besoin du titre de filles de roi pour être honorées; l'église de Toulouse en fait mémoire le 17 du mois d'octobre, et le nom de *Saintes-Puelles* sous lequel elles sont connues, suffit à leur gloire autant qu'à notre vénération. »

Le célèbre Fortunat a chanté en vers latins le martyre et les miracles de saint Sernin de Toulouse.

(1) Durosoir, *Annales de la ville de Toulouse*, tom. I, pag 40.

Saturninus enim martyr venerabilis orbi,
  Nec latet egregii palma beata viri :
Qui quùm romanâ properasset ab urbe Tolosam,
  Et pia Christicolis semina ferret ibi;
Hunc vesana cohors domini comprehendit amicum,
  Instituitque pii membra terenda viri.
Implicitus tauri pede posteriore pependit,
  Tractus in obliquum, dilaceratus abit :
Ac pede terris animam transmisit olympo,
  O felix cujus frenere mors moritur!!

« Le martyr saint Saturnin, dont le nom est vénéré » par tous les peuples chrétiens, et dont la gloire brille » encore de tout son éclat, vint de la grande ville de » Rome à Toulouse, pour y jeter les précieuses semen- » ces du christianisme. Une multitude insensée se jeta » sur l'envoyé du Seigneur, et ordonna que ses mem- » bres fussent broyés. Attaché aux pieds d'un taureau » fougueux, traîné çà et là, il fut pitoyablement mis » en lambeaux; ainsi son ame s'envola de la terre au » ciel. Heureux celui dont le trépas glorieux dompte la » mort elle-même. »

Cyprien Roll.



LA VENDETTA.

Maria Jacobi était, il y a vingt ans, la plus belle fille du village d'Amperani et peut-être de toute la Corse. C'était un avantage que tout le monde lui reconnaissait, mais que personne ne lui enviait. La pauvre enfant avait eu le malheur de plaire à la fois à deux hommes, dont la seule présence fesait autour d'elle une grande solitude. Ils étaient tous deux de son village et tous deux également redoutés pour leur naturel emporté et querelleur. L'un s'appelait Guiseppo ou plutôt Peppo Antomarchi, surnommé Gallochio; l'autre Césario Négroni. Nul ne peut dire celui que la jeune fille aimait, tant elle s'étudiait à cacher ses préférences. Quelques gens assuraient même qu'elle n'en avait pour aucun, et que si elle ne fesait pas son choix ailleurs, c'était uniquement pour ne pas être cause d'un malheur. D'un autre côté, tous ceux qui la trouvaient belle, n'avaient garde de le lui dire, dans la crainte d'une de ces réponses à bout portant dont on savait ses amoureux capables. Et cependant ces derniers, d'ordinaire si ombrageux à l'endroit de leurs amours, vivaient en parfaite harmonie au sein de leur rivalité. Il y avait entre eux comme un traité par lequel ils s'étaient engagés à se disputer loyalement le cœur de Maria Jacobi, et à se servir réciproquement de l'escopette ou du stylet contre tout individu qui viendrait se mettre en tiers dans une ligue où ils étaient déja un de trop.

Ce pacte inouï dura toute une année, pendant laquelle Gallochio et Négroni vécurent dans la meilleure intelligence, tout en s'efforçant, chacun de son côté, de se faire préférer par la jeune fille. Ils se rendaient chez elle à la veillée, à tour de rôle; ils l'accompagnaient au bal et se partageaient scrupuleusement les contredanses. Lorsque l'un fesait la cour, l'autre fesait le guet; car, il faut le dire, ils avaient eu tous les deux, pour je ne sais quel motif, des démêlés avec la justice, qui, de temps en temps, leur envoyait des collets jaunes en souvenir (1). Ils avaient toujours réussi à les éviter en se secourant mutuellement, ce qui leur avait fait comprendre de bonne heure qu'ils étaient nécessaires l'un à l'autre pour leur sûreté. L'amour qui les prit au cœur pour la même femme, leur parut une preuve de l'identité de leur naturel, et ils l'acceptèrent comme un lien qui devait les rapprocher encore en les obligeant à mettre leur affection en commun.

Cela ne pouvait durer; cette union égoïste devait tomber du moment où la nature se lèverait pour protester. Je ne sais qui prit l'initiative; soit que la jeune fille se lassât à la fin de rester crucifiée au pilori d'un amour inévitable, soit que les deux coalisés commençassent à se relâcher de leur amitié en faveur de leur amour. Toujours est-il qu'une jalousie sourde les divisa peu à peu et les porta à s'épier l'un l'autre. Bientôt dans le village d'Amperani, tout le monde devina que la logique du sentiment ferait tôt ou tard justice de cette union bizarre.

L'événement ne se fit pas attendre. On apprit un beau matin que Maria Angeli s'était enfuie d'Amperani, pour suivre Peppo Gallochio dans sa cabane. Grand fut le scandale dans tout le village; mais les propos n'allèrent pas plus loin : on savait que le ravisseur était homme à leur donner des coups de carabine pour écho. Césario Négroni, l'amant dédaigné, était le seul qui ne les craignit pas. Ce fut à lui que les parens de la jeune fille recoururent, en le priant, avec promesses et avec larmes, de la leur ramener. L'amour qui parlait encore au cœur de Négroni, venait se joindre à la vanité blessée pour l'exciter contre son ancien ami : et, lorsque la famille de Maria lui eût fait entrevoir quelque espérance pour le récompenser de ce qu'on attendait de lui, il ne s'arrêta plus à aucune considération et agit ouvertement contre Gallochio.

C'était aller contre la foi jurée, contre des droits légitimement acquis qu'il avait lui-même consentis d'avance; qu'importe ! il voulait déchirer le pacte du passé pour se ménager l'avenir. Il calcula si bien ses chances qu'il y réussit.

Gallochio était obligé d'aller quelquefois à Corte pour vendre son gibier et faire ses provisions. Sa femme, qui ne le quittait jamais, pas même à la chasse, le suivait aussi à la ville revêtue d'une *pelone* qui la déguisait complètement. Un jour cependant elle fut reconnue et suivie. A peine fût-elle seule, qu'elle se sentit saisie par un bras nerveux qui l'entraîna à travers la foule. Elle voulut un instant résister et crier; mais ses efforts ne purent rien contre la main de fer qui la meurtrissait, et ses cris se perdirent dans les murmures assourdissans du marché. Toute résistance lui devenant inutile, elle suivit silencieusement son guide. Celui-ci, en la conduisant, la tenait éloignée de lui de toute la distance de son bras tendu et détournait la tête pour ne pas se laisser voir. Lorsqu'ils furent arrivés aux dernières maisons de Corte, cet homme alla droit à un vieillard qui se tenait assis sur une borne, et lui dit, en se découvrant respectueusement :

— Mathéo Jacobi, voilà votre fille.

— Merci Césario, je l'accepte comme un dépôt qui te revient désormais.

— Et moi, je vous garantis, vieillard, qu'il n'est plus à temps de le recevoir, répondit une troisième voix qui s'éleva près du groupe. C'était Peppo Gallochio, qui avait suivi le ravisseur de Maria, sans pouvoir l'atteindre à la longueur de son stylet, pour lui faire lâcher prise.

A sa vue, Césario Négroni se redressa; il mit en souriant avec confiance sa main droite sous son gilet et retint de l'autre la jeune fille.

(1) Les voltigeurs corses ont pour uniforme un habit brun avec un collet jaune. Ils sont employés au maintien de la police dans ce département où la gendarmerie seule ne suffirait pas.



LE BANDIT.

— Pas de sang ici, Négroni; garde ton poignard pour une meilleure occasion : je te jure d'avance qu'elle ne te manquera pas. Et toi, Maria, ne désobéis pas à ton père pour me suivre ; mon amour t'accompagnera. Cela dit, le ravisseur s'inclina respectueusement pour saluer le vieux Mathéo ; mais il releva la tête en passant devant son rival qu'il sembla défier du regard.

A quelque temps de là, Césario Négroni se rendait à la chûte du jour au hameau de Casevecchia. Comme tout bon Corse qui a eu soin de prendre son port d'armes, il avait une longue canardière sur l'épaule et son poignard italien dans la doublure de son gilet. Beaucoup de gens marchent ainsi armés: quelques-uns par précaution, la plupart par intention. Négroni pouvait invoquer les deux motifs, mais il était confiant dans sa force et sûr de son coup d'œil; avec cela, il croyait n'avoir jamais rien à craindre. Il s'en allait donc sifflant et chantant par le sentier comme un homme insouciant qu'il était, lorsque en passant le long d'un taillis, il crut entendre dans la fourrée le bruit d'un fusil qu'on armait. Son premier mouvement fut de préparer lestement le sien et de se disposer à tout événement. En regardant autour de lui, il crut voir quelque chose remuer dans les broussailles, il mettait déja à tout hasard son arme en joue dans cette direction, lorque une voix bien connue le fit tressaillir :

— Césario! lui disait cette voix, voici bien des jours que je t'attends.

Ces paroles qui semblaient venir de très près frappèrent Césario comme un coup d'escopette à bout portant; comme il était homme de cœur, il se remit bientôt pour diriger son arme de ce côté. Les bras roidis et la tête tendue en avant, il regarda devant lui pour mettre son ennemi au bout du canon de son fusil, mais il ne vit personne. Il allait faire quelques pas pour s'assurer si sa vue ne l'illusionnait pas, quand la même voix, se rapprochant encore, lui fit faire de nouveau volte face

— Voici l'occasion que je t'ai promise au marché de Corte; tu peux dégainer ton stylet ou décharger ton escopette : nous sommes seuls aujourd'hui, presse toi, tu n'es pas sûr de me retrouver demain.

Le malheureux Négroni fouillait du regard tous les

buissons, se levait sur la pointe des pieds pour sonder les inégalités du terrain, se courbait sur les genoux pour regarder à travers les hautes herbes, c'était en vain; et la voix lui parlait toujours et s'approchait de plus en plus. Il y avait des momens où il croyait l'entendre si près de lui qu'il se reculait involontairement comme à l'approche d'un reptile; certes, il comprenait bien la perfidie de ce son de voix qui se déplaçait à volonté; mais il cédait malgré lui à de superstitieuses terreurs et s'abandonnait à ce jeu cruel dans lequel il perdait de plus en plus toute son énergie morale. Des accès de colère lui montaient quelque fois à la tête, et alors il se débattait dans son impuissance et trépignait violemment fesant de toute ses forces un appel à la loyauté de son adversaire. Celui-ci, au lieu de lui répondre, pelotonnait en quelque sorte le pauvre Césario qui se débattait au milieu de ses sarcasmes comme une souris dans les griffes d'un chat. A la fin, ces paroles semblèrent sortir de derrière un buisson, placé à dix pas de lui.

— Feu sur moi, ou dans deux minutes ma carabine te montrera ma place.

Négroni crut cette fois ne pas se tromper; il leva sa canardière, ajusta lentement le point d'où cette menace était venue et tira: lorsque la fumée fut dissipée, il vit à trente pas plus loin Gallochio déja debout qui le couchait en joue. Il avait à peine eu le temps de le reconnaître que le coup partit et le renversa raide mort le long du chemin.

A partir de cet événement, l'assassin se fit bandit: il quitta sa maison et se réfugia dans les montagnes pour échapper à la justice. Tout le temps qu'il y resta, la nécessité de se défendre lui fit quelque fois verser le sang, mais il ne s'y décida jamais avec préméditation.

A cette époque le soulèvement des Grecs contre les Turcs occupait l'attention de l'Europe et excitait vivement les sympathies de tout ce qui se sentait un peu de sang viril au cœur. On accourait de toutes parts pour prendre rang dans cette guerre qui était la lutte de la civilisation contre la barbarie. La Grèce en avait fait une guerre sacrée; ses populations mouraient avec fanatisme, comme les Souliotes, ou avec enthousiasme comme ces jeunes étudians grecs qui vinrent d'Italie et d'Allemagne avec des vêtemens de deuil et une croix sur la poitrine pour tomber sous le damas des janissaires. Les gouvernemens européens voyaient d'un œil sec tous ces meurtres, tous ces égorgemens, et laissaient les pachas renouveler et digérer leur orgie de sang sans jamais leur crier: « Assez; » mais les peuples s'émurent, il s'agissait de religion et de liberté: de religion comme au temps des croisade; de liberté comme au temps où la France propageait elle aussi cette vérité par le glaive. C'était un double appel à la civilisation chrétienne. Tout le monde l'entendit; quelques-uns seulement y répondirent: gloire à eux! la cause de la Grèce était celle de l'humanité.

Les hommes qui avaient de l'admiration pour l'antiquité, ceux qui avaient appris à penser avec ses philosophes ou à sentir avec ses poètes, tous accouraient au secours des héroïques enfans du grand peuple. Mais cet élan qui poussait les individus n'entraîna pas les nations; seulement ces dernières laissèrent chacun libre d'aller payer leur tribut national pour elles. Dès lors, il y eut des émigrations nombreuses de toutes les parties de l'Europe vers la terre des Hellènes. Les défenseurs arrivaient inconnus et mouraient de même pour la plupart. Pour être remarqué et récompensé, il fallait attacher son nom à une action d'éclat; c'était la règle commune. Elle favorisa beaucoup de gens qui étaient venus en Grèce par patriotisme et beaucoup d'autres surtout qui s'y étaient rendus en aventuriers. On citait, parmi ces derniers un jeune Corse du plus grand courage. Il était dans cette guerre sociale le seul représentant de son île, et cependant il se comporta de manière à ne pas la laisser au dernier rang. Arrivé simple volontaire, il s'était élevé de grade en grade à chaque combat et était devenu officier. Ce Corse était Peppo Antomarchi surnommé Gallochio; il avait abandonné sa patrie pour échapper aux tribunaux, et il était venu en Grèce pour se réhabiliter ou mourir.

Fait capitaine au siége de Missolonghi pour la part brillante qu'il y prit, il concevait, depuis huit ans qu'il habitait la Grèce, l'espoir de conquérir l'oubli du passé, lorsque une lettre timbrée de Moïta vint lui apprendre que son jeune frère avait été assassiné en représailles de la mort qu'il avait donné quelque temps avant. Cette lettre, qui lui était adressée par un de ses parens, lui détaillait toutes les circonstances de ce meurtre, le jour qu'il avait eu lieu et l'endroit que l'assassin avait choisi. C'était le soir du jeudi saint et au sortir de l'église d'Amperani: son malheureux frère avait traversé la place publique et allait atteindre le seuil de sa maison, quand un coup de feu, parti de derrière un mur, était venu le frapper mortellement. La voix publique accusa de cette vendetta un frère de Césario, Jules Négroni, surnommé Pévérone. On savait en effet que ce dernier avait demandé, quelque temps avant l'événement, le consentement de sa mère pour épouser une femme d'Orezza. « Il s'agit bien de mariage! s'était écriée la mère en fureur, songe plutôt à venger ton frère si tu veux avoir ma bénédiction à mon lit de mort. »

C'était ces paroles qui avaient causé, disait-on, l'assassinat. Gallochio, lui, n'en douta pas un instant; il était à Corfou lorsqu'il l'apprit; il part aussitôt, arrive à Livourne, s'embarque sous un déguisement, passe la mer, et, après une traversée orageuse, remet le pied sur le rivage corse d'où on le croyait à jamais exilé.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis la réapparition du bandit, qu'un cadavre gisait étendu sur le chemin public d'Antifanti; c'était celui de Pépino, le plus jeune des frères Négroni, un pauvre enfant de dix-sept ans que le Gallochio venait de percer de deux balles.

Cet événement eut lieu au mois d'avril 1833. Dès ce moment, Gallochio et *Pévérone* qui s'était aussi fait bandit, se livrèrent à une émulation de haine ardente et de vengeance implacable, un système de sanglantes représailles qui enveloppait dans ses poursuites les parens et les amis des deux adversaires.

Malheur à ceux que le hasard mettra à la portée de leur fusil; il y a danger à se trouver dans les champs ou à sortir le dimanche pour aller à l'église accomplir ses devoirs de chrétien; les bandits attendent les victimes sur leur passage, avec la patience des Corses et des assassins, et souvent leurs coups de feu se répondent.

Ce fut en peu de temps une alarme générale dans

tout le pays. Amis et parens, tout ce qui tint de près ou de loin aux deux terribles antagonistes dut veiller sur sa vie. Les amis étaient sans doute en petit nombre, mais les parens en revanche n'étaient pas rares. La Corse est un pays de mœurs antiques et pastorales en plusieurs endroits; la parenté y est très respectée, et on en suit les degrés beaucoup plus loin qu'ailleurs; cela fait que lorsque deux familles sont en lutte, il s'en trouve plus de dix pour y prendre part; on dirait des querelles de parti plutôt que des querelles d'individus.

Dans cette circonstance, cependant, Gallochio et Pévérone n'entraînèrent personne après eux. Ils restèrent seuls chacun de leur côté, exécutant leurs vengeances sans le secours de leurs proches. Quelques bandits seulement, ainsi qu'il s'en trouve toujours dans les montagnes et dans les fourrés de la Corse, leur prêtaient de temps en temps leur assistance pour un coup de main, et les abandonnaient ensuite à leurs propres forces. Mais le Gallochio et Pévérone savaient au besoin se passer d'aide. Ils ne se décourageaient pas d'être seuls; au contraire, leur haine trouvait dans l'isolement un aliment nouveau.

Le nombre des familles qu'ils décimèrent ne peut se dire; toutes celles qui eurent le malheur de se trouver unies par l'amitié ou les liens du sang aux Antomarchi ou aux Négroni perdirent quelques-uns de leurs membres, et ici nous ne saurions mieux faire que de les passer en revue. On verra comment en Corse on entend la solidarité dans les actes.

Nous prenons ces détails dans un document, et qui a d'avance fait foi devant les tribunaux. Cette déclaration doit suffire pour nous épargner tout reproche d'exagération.

Pévérone, on s'en souvient, avait déja tué le frère de Gallochio. Ce fut la seule victime qu'il fit dans la propre famille de son ennemi; les autres étaient ses parens à des degrés plus ou moins éloignés. Ce fut d'abord Jean André Giacobini, huissier de la justice de paix de Moïta et parent de Gallochio; il avait, disait-on, à l'occasion de l'assassinat de Charles Philippe Antomarchi, présenté au procureur du roi de Corte un mémoire contre les Négroni. Un jour du mois d'août 1834, sur le chemin de Zuani à Zabana, Giacobini fut atteint d'un coup de fusil; quelques personnes accourues à ses cris le transportèrent dans une cabane où le malheureux expira. Il eut le temps cependant de se confesser avant de rendre le dernier soupir, et de faire entre les mains du prêtre une déclaration qui devait valoir en justice: « C'est Pévérone, dit-il, qui a tiré sur moi; » je l'ai bien reconnu lorsque je suis tombé; il était en » embuscade, derrière un laurier sauvage, au bord du » petit bois; il ne s'est pas approché, mais il m'a re- » gardé long-temps pour voir sans doute si j'étais blessé » à mort, après quoi il a tranquillement rechargé son » escopette et s'est retiré. »

Quelques mois plus tard Bastien-Michelli di Noceta, beau-frère du cousin-germain de Gallochio, fut trouvé mort dans l'étroit sentier qui conduit à son champ; trois balles l'avaient atteint et lui avaient fait trois blessures mortelles. Bien que personne n'eût entendu les dernières paroles du mourant, la voix publique accusa Pévérone de ce crime; on savait, en effet, que Micheli s'était vanté d'être un des fidèles agens de Gallochio; il lui servait, disait-on, d'éclaireur dans ses marches, l'aidant à éviter les rencontres de la force armée et les embuscades de ses ennemis. De plus, la famille Négroni l'accusait d'avoir participé à l'assassinat de Pepino, en indiquant à Gallochio l'endroit où il aurait trouvé sa victime. Toutes ces circonstances réunies étaient de nature à faire naître, sinon à justifier, les soupçons contre Péverone.

Un autre parent de Gallochio, François Battaglini, son cousin-germain, eut le même sort. Un jour qu'il cueillait des raisins à la treille de son verger, il entendit un léger bruit dans le buis qui sert de clôture; il se retourna et vit le canon luisant d'une carabine, placé en travers, comme un serpent, et dirigé de son côté; le pauvre Battaglini comprit que son heure était proche; peut-être n'eut-il pas le temps d'y songer, car le coup de feu ne se fit pas attendre, et le coucha mort à sa même place. Cette fois encore, Pévérone fut signalé par tout le monde comme le meurtrier.

Pepo Gallochio sentit vivement toutes ces pertes, mais cette dernière surtout l'exaspéra. Battaglini était un bon parent qui l'avait souvent aidé de son escopette et de son argent. Il l'avait reçu plusieurs fois dans sa demeure; il lui fournissait des vivres et l'accompagnait dans ses expéditions; c'étaient là des services que sa conscience de bandit lui fesait un devoir de payer par le sang des Négroni.

On sait qu'il avait déja réduit à trois les quatre frères de Césario. Un autre était encore tombé sous le poignard d'un de ses sicaires, et celui-là était Paul Négroni. Il y a un fait qui se rapporte à ce jeune homme, qui peint assez bien le peu de respect des bandits corses pour la justice. Un an après l'arrivée de Gallochio en Corse, Paul Négroni avait été arrêté pour je ne sais qu'elle accusation, et devait passer en cour d'assises: le meurtrier de ses deux frères écrivit directement à monsieur le conseiller Capello une lettre menaçante pour lui intimer formellement l'ordre de condamner l'accusé. On pense bien que cette injonction du brigand ne fit que soulever le dégoût et rendre meilleure peut-être la position de celui que sa haine poursuivait; quoiqu'il en soit, les indices qui s'élevaient contre lui furent trouvés trop vagues pour amener sa condamnation: le jury l'acquitta, mais, peu de temps après Gallochio, qui ne voulait pas perdre sa proie, le fit tomber dans un piège, où un de ses sicaires l'assassina comme nous l'avons dit.

Les vieux frères Négroni se trouvaient ainsi réduits à deux au bout de quelques années; cela aurait dû satisfaire la vengeance la plus exigeante, mais celle de Gallochio était insatiable; il était dit que sa haine durerait tant que ses mains pourraient tenir une escopette.

Nous ne compterons pas tous ceux qu'il tua dans la parenté de son ennemi; l'énumération en serait trop longue, et puis, il nous répugne de soulever tous ces cadavres pour les faire passer avec leurs blessures découvertes et saignantes sous les yeux du lecteur. Nous nous contenterons de rappeler la mort d'un oncle de Pévérone, la seule qui tranche entre toutes.

Le Gallochio avait l'habitude d'entendre la messe tous les dimanches; tout le monde le savait, et la police comptait sur sa dévotion pour le prendre. Il fallait pour cela connaître d'avance l'église dans laquelle il se

rendrait, car le bandit n'allait jamais deux fois de suite dans la même; les voltigeurs corses, qui, plusieurs fois, s'étaient mis à sa poursuite avaient eu le loisir de s'en convaincre. Cependant un samedi soir l'autorité sut d'une manière positive que le bandit devait ouïr la messe le lendemain, dans l'église de Castellare, village situé à quelques lieues d'Amperani; un détachement composé de six hommes en uniforme brun, à collets jaunes, commandé par un caporal, partit le soir même et se tint caché toute la nuit dans le village.

Ils se levèrent avant le jour et se mirent en embuscade dans une maison voisine pour examiner à l'aise toutes les personnes qui entreraient dans l'église. A peine l'angelus avait-il sonné qu'ils virent venir un homme portant un fusil en bandoulière, y pénétrer furtivement. Le caporal et ses hommes n'eurent guère le temps de le regarder; mais son bonnet pointu de peau de chèvre, sa veste brodée de rouge et de jaune et surtout son fusil leur parurent un signalement suffisant. Ils sortirent en conséquence de leur cachette, bien sûrs que le Gallochio ne leur échapperait pas, et allèrent se ranger de chaque côté de la porte, de manière à obliger tous ceux qui voudraient entrer ou sortir à passer entre eux; le caporal se plaça sur le seuil, un pied dans la rue, l'autre dans l'église, et tint son fusil croisé devant lui pour obliger tout le monde à demander un laissez passer. La messe fut dite, ce jour-là, par un curé très leste; le caporal eut à peine le temps de jeter un regard dans la foule, pour voir à quelle place se tenait le bandit; il crut cependant le découvrir dans un coin obscur des fonds baptismaux; mais, à force d'arrêter sa vue de ce côté, il parvint à distinguer sa veste brodée et son fusil déposé à ses pieds. Lorsque la messe fut finie, il le vit se lever, remettre son fusil en bandoulière et se diriger hors de sa cachette.

— Attention! dit à voix basse le caporal à sa petite troupe.

Les soldats se rapprochèrent et cherchèrent à suivre du regard les mouvemens de l'homme qu'ils étaient chargés d'arrêter; ils s'attendaient à une sortie brusque et peut-être sanglante, ils furent fort étonnés de le voir s'arrêter à côté du bénitier, fort étonnés surtout de lui voir offrir nonchalamment de l'eau bénite à ceux qui s'approchaient de lui. Les voltigeurs firent d'abord peu d'attention à cette circonstance et attendirent le Gallochio de pied ferme, mais celui-ci ne bougeait pas et donnait toujours de l'eau bénite à toutes les personnes qui voulaient sortir. Beaucoup se seraient passées d'en recevoir de sa main s'il n'y avait eu danger à lui refuser : le bandit était vif et pointilleux sur le point d'honneur, et il se serait vengé d'un signe négatif comme d'une injure personnelle. Il était donc là, dévisageant et toisant chaque individu à mesure qu'il passait près de lui; on eut dit qu'il cherchait quelqu'un; on avait cru même remarquer que ses yeux se portaient souvent vers un banc placé sous la chaire, sur lequel un vieillard se tenait assis et tremblant. Chaque fidèle qui sortait arrachait un soupir à ce dernier; il avait plusieurs fois essayé de se lever, la force morale lui avait toujours manqué. La foule cependant s'écoulait peu à peu et semblait emporter sa dernière espérance. A la fin, et lorsqu'il ne restait plus personne dans l'église, il fit un effort sur lui-même et s'avança à pas lents vers le Gallochio dont les yeux s'illuminèrent en ce moment d'un éclair de joie; quelques gens lui virent mettre la main sous son gilet et frissonnèrent. Le vieillard continua cependant de s'avancer : on eut dit qu'il obéissait à une puissante fascination. Lorsque le bandit le vit à portée, il lui tendit avec un sourire atroce sa main gauche imbibée d'eau bénite; puis, il lui porta vivement l'autre à la gorge; ce mouvement fut si promptement exécuté que les témoins du dehors ne le comprirent que lorsqu'ils virent tomber la victime. Lorsque Gallochio se leva, des goutelettes de sang pendaient au bout de la fine lame de son stylet; il s'approcha fièrement de la porte et cria aux soldats :

— Camarades, place!

Et il passa au milieu d'eux, tenant son stylet à la main, sans que personne osât l'arrêter; et il traversa de même la population assemblée, qui s'ouvrit respectueusement devant lui. Lorsqu'il fut hors du village, il tira, pour dernière bravade, un coup de fusil en l'air. Le caporal et ses hommes l'entendirent, mais il n'était plus temps de se raviser; tout ce qu'ils purent faire fut de relever le cadavre que le Gallochio venait de laisser, qui était celui d'un parent de Pévérone, et de faire ajouter ce nouveau crime au compte passablement chargé qu'il avait à débrouiller avec la justice.

Pévérone ne tarda pas à apprendre cet événement; sa fureur s'en accrut au point de rendre à la fin sa vengeance intelligente. Il était alors à plusieurs lieues de là, à la piste d'un collatéral de Gallochio; il remit aussitôt son poignard dans sa gaîne, abandonna sa proie et partit. Il avait des indications certaines sur les lieux où il pourrait rencontrer Gallochio et il s'y rendait; il voulait commencer une lutte corps à corps avec lui et satisfaire d'un coup toute sa haine : c'était du reste le seul moyen d'assurer la sécurité de ses proches et de faire cesser cette exécrable boucherie de chair humaine qui épouvantait tout le canton.

Il existe aux environs de Moïta une sorte de bois taillis composé d'arbres et d'arbrisseaux de toute espèce; la hache n'y a jamais été portée, et cependant ce taillis disparaît tous les quatre ou cinq ans pour reparaître les années suivantes; ces sortes de changemens à vue s'opèrent par le feu : le cultivateur corse a l'habitude de fumer son champ en incendiant un certaine étendue du bois; les cendres qui restent assurent une bonne récolte pour peu qu'on travaille cette terre vierge. Le blé y devient très haut; mais d'autres plantes croissent avec le blé; des pousses d'arbres et d'arbustes sortent vigoureusement des racines que le feu n'a pu détruire et forment au bout de quelque temps un fourré pareil à celui qu'on avait détruit : c'est ce qu'on appelle un *mâquis*. Il est haut de sept à huit pieds en plusieurs endroits, et nulle part il n'en a moins de six; toutes les branches sont si rapprochées qu'elles se croisent et se tordent en tous les sens : le mâquis enfin est si touffu qu'un chien de chasse a de la peine à y entrer.

C'est la patrie des bandits et des bergers : à l'époque dont nous parlons, Gallochio s'y était retiré et y vivait en sûreté; les bergers qu'il rencontrait souvent dans les clairières du mâquis lui procuraient des vivres, de la poudre et des balles, sans qu'il eût besoin d'aller faire lui-même ses provisions à la ville, ce qui

n'aurait pas été sans danger. Une bonne *ruppa*, un de ces manteaux bruns, à capuchon, comme sont ceux des bergers basques, le garantissait du froid; elle était assez ample pour qu'il pût s'y coucher comme dans son lit, et assez épaisse pour le préserver un peu de l'humidité du sol : avec cela, il se sentait assez fort pour braver la justice.

Mais la main de la justice n'était plus maintenant la seule à craindre ; il y en avait une autre bien plus impitoyable levée sur sa vie : c'était celle de Pévérone. Il était entré dans le mâquis, et avait fait serment de n'en sortir qu'après la mort de Gallochio.

Il avait un avantage énorme sur ce dernier : il le savait dans le mâquis, tandis que Gallochio ne l'y savait pas; il pouvait dès lors le traquer, l'épier et le frapper à coup sûr, sans que son ennemi se doutât jamais qu'un pas marchait sur le sien et qu'un fusil était toujours dirigé de son côté. C'était un duel dans lequel un spadassin attaquait un homme qui se battait les yeux bandés. Cela donnait à Pévérone un immense avantage, comme nous avons dit, mais cela ne lui assurait pas le succès : il avait à faire à un antagoniste soupçonneux et rusé, qui pouvait bien le découvrir et rendre ainsi égales les chances de la lutte : c'est ce qui arriva.

Gallochio depuis long-temps ne s'aventurait plus hors du mâquis; son fusil toujours chargé sous le bras et sa *rouppe* sur ses épaules, il le parcourait en tous sens, autant pour courir après le gibier que pour dépister les gens qui couraient après lui. Il habitait cette vaste étendue de terrain, mais il n'avait fixé son domicile nulle part. Il se déplaçait chaque jour, et, comme je ne sais plus quel tyran il ne couchait jamais deux fois dans le même endroit ; cependant il avait l'habitude de descendre à la tombée du jour dans les clairières et de causer avec les bergers, les seuls êtres vivans, qui, sans lui vouloir ni bien ni mal, le recevaient sans répugnance dans leur compagnie, et le défendaient au besoin pour obéir à ce devoir de fraternité corse qui porte les montagnards les plus honnêtes à prendre parti pour les proscrits contre la police du gouvernement. Un soir donc que le Gallochio venait comme de coutume passer quelques instans avec les pâtres, il crut entendre, au moment où il entrait dans leur enclos, un léger bruit sortir de la lisière du mâquis; il se retourna aussitôt, la main sur son arme, regarda avec une grande attention et ne vit rien; il continua sa marche avec précaution, se retournant de temps en temps pour regarder en arrière, prêt à faire feu sur l'ombre la plus douteuse qui se serait dessinée derrière les broussailles.

Les pâtres remarquèrent ce soir-là qu'il était soucieux, chose qui ne lui arrivait jamais, tant son naturel atroce et sans pitié savait prendre le dessus de toutes les contrariétés de la vie. L'inquiétude du bandit, si tant est qu'il fût inquiet, était morne, silencieuse, et presque digne à force d'être hautaine; elle ne se trahissait que par quelques tics involontaires dans la figure, comme il en arrive aux personnes nerveuses lorsque le système est violemment ébranlé. Par fierté, il aimait mieux se contraindre que de paraître céder à la peur. Il s'assit donc pour voir traire les vaches et pour reprendre, avec toute l'assurance dont il était capable, la conversation de tous les soirs. En ce moment un coup de fusil partit d'un buisson assez rapproché, et une balle vint lui trouer son bonnet de peau de chèvre, à deux pouces au dessus du front.

C'était lui, s'écria Gallochio, en se levant en sursaut : je l'avais deviné; mais je le reconnais maintenant. Il n'y a que l'escopette de Pévérone qui fasse ce bruit-là.

Pévérone, en effet, se montra bientôt; il était appuyé sur son arme, et regardait son ennemi comme pour le défier; puis, voyant que ce dernier restait toujours immobile, il franchit à la course les dernières limites du mâquis et s'avança résolument jusqu'à lui. Le Gallochio leva son arme, mais ce mouvement ne l'arrêta pas; sa démarche seulement se ralentit, ses pas devinrent graves et mesurés, on eut dit que la circonstance les rendait solennels. Cependant, à mesure qu'il approchait, l'arme de Gallochio s'élevait le long de sa taille, si bien qu'il sentit une fois, par un effet sympathique, le rayon visuel lui arriver à la poitrine; il s'arrêta comme s'il eut jugé que le moment était arrivé : le coup partit en effet, et lui perça le bras.

— Bien tiré, dit-il, en regardant avec impassibilité son sang couler à flots de sa blessure, bien tiré; mais grand merci. Voilà une blessure qui m'ôte un grand remords du cœur. Cela dit, il posa son poignard et son fusil à terre et franchit rapidement la distance qui le séparait de son ennemi. Celui-ci le voyant désarmé et confiant l'attendit sans bouger et avec toute l'indifférence qu'il aurait pu mettre à l'égard d'un inconnu.

— Ne crains rien Pévérone, que veux-tu?

— Je veux, dit celui-ci, que tu ne me méprises pas, car j'ai commis une lâcheté : je t'ai guetté dans le mâquis sans t'avertir que ma *vendetta* t'y poursuivait; je t'ai ajusté en traître, mais je t'ai manqué. Dieu en soit loué; si je t'avais tué, je serais allé moi-même me dénoncer à la justice.

— Je te pardonne ta mauvaise action, lui dit le Gallochio, et je n'en parlerai pas pour ne pas t'ôter l'honneur; du reste, nous sommes quittes, car si tu m'as frappé par derrière, tu t'es laissé blesser par devant.

— C'est vrai, répliqua Pévérone, en contemplant avec une sorte d'orgueil son bras fracassé, mais je perds beaucoup de sang et je sens que je m'épuise.

— Eh bien, dit Gallochio, suis-moi, je panserai ta blessure, je partagerai mon souper avec toi, et je te donnerai la moitié de la paille où je couche; demain, si tu peux reprendre ton fusil, nous nous séparerons.

Et cela fut fait ainsi. Ces deux hommes qui avaient l'un pour l'autre une *inimicizia di sangue*, mangèrent ensemble et couchèrent côte à côte. Ils se levèrent au point du jour; le Gallochio conduisit Pévérone hors du mâquis et l'accompagna jusqu'aux premières maisons d'Amperani, afin de le protéger s'il l'eût fallu contre la gendarmerie qui rôdait souvent autour du village. Voici les adieux qu'ils se firent en se séparant :

— Pévérone, combien de jours te faut-il pour guérir de ta blessure?

— Huit.

— Soit, reprit Gallochio; notre trève commence aujourd'hui et durera huit jours : tiens-toi sur tes gardes le neuvième.

— Je serai prêt.

Cela dit, le dernier se dirigea vers sa maison, et l'autre rentra dans le mâquis.

Quelque temps après, et pendant que la trève durait encore, on entendit dire que le Gallochio avait été tué dans le mâquis de Moïta. On racontait qu'il avait été surpris durant son sommeil par un ennemi qui l'avait ainsi *assassiné* sans défense. Heureusement pour Pévérone que sa blessure et sa présence dans le village le mirent à l'abri de tout soupçon, sans quoi le bandit eut été un homme déshonoré.

C'est que la vengeance en Corse est un duel qui a ses règles ou plutôt une justice qui a ses lois; on ne peut les enfreindre qu'en s'exposant à l'indignation générale. Le droit de se faire justice soi-même n'est contesté à personne; mais celui qui a attenté à la vie de son ennemi sans l'avoir prévenu commet aux yeux de ses compatriotes un infâme trahison.

Pévérone dès ce moment cessa ses meurtres et ses hostilités, et continua cependant sa vie errante pour se soustraire aux poursuites de la gendarmerie et des voltigeurs corses; il y réussit quelque temps. Malheureusement pour lui, il se lassa de vivre dans les mâquis. Il n'en sortit pas impunément: la brigade de Piedicorte apprit un jour qu'il s'était réfugié dans le couvent de Zuani; elle s'y rendit pour le surprendre. Le couvent fut cerné, puis les gendarmes, voyant que personne n'en sortait, pénétrèrent dans l'intérieur; mais à peine y étaient-ils engagés qu'il se jeta sur eux pour se faire un passage, le stylet à la main. Ils se trouvaient alors dans un corridor obscur qui ne leur permettait ni de voir l'assaillant ni de parer ses coups; un gendarme se dévoua pour ses camarades, s'élança vers lui et le saisit à bras le corps; quelques minutes après il était entre leurs mains et garroté.

Lorsqu'il comparut devant la cour d'assises, quatre accusations de meurtre furent portées contre lui, il les avoua toutes; l'avocat du roi ayant voulu en hasarder un cinquième celle de la mort de Gallochio, l'accusé se récria avec force en se plaignant de ce qu'il appelait une calomnie qui pouvait perdre sa réputation.

Un juré lui demanda dans le cours des débats pourquoi il avait porté la mort dans toute une famille au lieu de se borner à frapper celui qui avait tué son frère: parce que, dit-il, la vengeance n'est pas la haine; celle-ci est égoïste et petite, tandis que la première est grande comme votre loi qui demande tout le sang d'un homme pour lui faire payer la goutte qu'il a versée injustement.

On lui fit demander ce qu'il pensait de la vengeance; c'est, répondit-il, le complément de la loi, elle supplée à son silence et à son impuissance; elle se lève dans la Corse toute les fois qu'un meurtre y demeure impuni.

Pourquoi, lui dit alors le président, n'avez-vous pas aidé la justice à découvrir votre ennemi? — Parce que cette action aurait été une lâcheté; au lieu de le déclarer, je l'aurais au contraire protégé contre les collets jaunes. Dailleurs ma mère ne m'avait pas conseillé une trahison, elle m'avait dit seulement: *Non sieté uomo si non ne fate la vendetta.*

Vous êtes, lui dit le magistrat, la terreur des pays. —Vous vous trompez, j'y ai rendu des services quelque fois. Vous même, *signor*, vous devez vous souvenir d'un homme qui vous servit généreusement de guide un soir que vous étiez égaré et qui vous accompagna depuis Campitello jusqu'à Bastia. Cet homme était un contumace que vous aviez fait condamner à mort l'année précédente. Je ne sais si vous avez oublié cette circonstance, *signor présidente*, quant à moi, je me la rappelle; mais Dieu m'est témoin que je n'eus aucune mauvaise pensée contre vous: vous aviez fait votre devoir.

L'avocat du roi ne trouva pas que ces explications dussent l'empêcher de faire le sien. Il lança en conséquence toutes les foudres du réquisitoire sur Pévérone qui, du reste, sembla les subir sans s'émouvoir; une fois seulement l'accusateur ayant prononcé le mot brigand, fut brusquement interrompu par l'accusé:

— « Dites bandit (1) *Signor*; je ne suis pas un malfaiteur. »

Le parquet ne s'arrêta pas à cette étrange pudeur; pour toute réponse il invoqua contre lui la peine des meurtriers. Le jury l'accorda. En conséquence Jules Négroni, surnommé Pévérone, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

P. PAYEN.

(1) En Corse le mot *bandit* n'a pas la signification qu'on lui donne chez nous; il a gardé la première acception du mot italien *bandito* (proscrit, banni); il s'applique aux contumaces poursuivis par la justice et qui sont, pour cela, obligés de mener une vie errante.

LE MASQUE DE FER.

I.

VERSION HISTORIQUE.

Quel a été le caractère politique du prisonnier célèbre qu'on ne connaît dans notre histoire que sous le nom de l'*homme au Masque de Fer?* Question vieille d'un siècle et demi et toujours nouvelle. Ni les indiscrétions des confidens ou des bourreaux, ni la diplomatie bouleversée quatre ou cinq fois par les révolutions, ni l'histoire incorruptible et grave, n'ont encore voulu jeter une lumière décisive sur ce singulier mystère, qui va tel-

lement s'obscurcissant que, dans trois ou quatre générations, il tombera dans le monde des fables et semblera un anachronisme des souvenirs dramatiques du moyen âge.

Voici les plus remarquables des conjectures qui ont tour à tour tenu lieu de la vérité au sujet du masque de fer.

Pecquet, l'auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, s'avisa le premier, en 1745, de soulever le voile qui couvrait la qualité historique du prisonnier inconnu. Il avança que le masque de fer était le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de mademoiselle de Lavallière. Le comte de Vermandois, dont le caractère était plus que brutal, aurait eu avec le grand Dauphin, son frère, une dispute fort vive, à la suite de laquelle il le frappa au visage. Condamné à mort par le conseil, la bonté paternelle de Louis XIV se serait attendrie sur cette infortune et aurait commué cette peine en une détention perpétuelle. En conséquence, pendant que le jeune prince était au siége de Courtrai, on aurait fait courir le bruit qu'il était attaqué d'une maladie contagieuse. Sous ce prétexte, tout le monde aurait été écarté de sa tente, et, après la publication officielle et solennelle de sa mort, on l'aurait conduit dans le plus grand secret, aux îles de Sainte-Marguerite.

Cette explication est contredite par la mort publique et légalement prouvée du comte de Vermandois, qui succomba à une maladie aiguë devant Courtrai en 1683. Les registres mortuaires de la ville d'Aire, dans l'Artois, attestent que ce seigneur y fut enterré. D'ailleurs tout ce que nous savons sur le caractère de Louis XIV, nous défend de croire qu'il aurait pu punir si cruellement un manque de respect envers un membre de la famille royale, surtout lorsque la fougue et l'irréflexion bien connues du comte de Vermandois devaient lui faire obtenir grâce bien plus facilement auprès d'un père aussi généreux que Louis XIV, qui n'était pas exempt lui-même de cette espèce de défauts brillans. Et à quoi eût servi la rigide nécessité d'un masque perpétuel? Que fesait à l'état, à sa sûreté et à sa gloire, que le prisonnier se nommât et se divulgât, si ce prisonnier eût été le comte de Vermandois? L'importance qu'on attachait à cette mystérieuse et terrible circonstance du masque, doit toujours faire revenir à cette idée que le secret de l'état reposait sur la figure du prisonnier.

J'ajouterai que les habitudes qu'on remarqua chez l'*homme au Masque de Fer*, pendant tout le temps de sa captivité, ne peuvent, en aucune façon, convenir à ce que l'on rapporte du caractère du comte de Vermandois. Autant celui-ci avait été violent, rude, brutal et emporté, autant le prisonnier fut partout un modèle d'inaltérable douceur, de patience et de résignation.

Voltaire, qui aimait assez à se donner pour un homme fort important et versé dans la connaissance des secrets politiques, ne hasarda aucun sentiment personnel sur le *Masque de Fer*. Il critiqua tous les systèmes proposés de son temps, et démontra que le prisonnier inconnu ne pouvait être aucun des personnages qu'on disait, mais il se garda bien de nous apprendre qui il était. Puis, à son ordinaire, finissant par un trait de satyre et d'habileté, il ajoutait : « Celui qui a écrit cet article en sait peut-être plus que le P. Griffet, et n'en dira pas davantage. » *Dict. Phil.*

Ce P. Griffet qui exerça l'emploi de confesseur des prisonniers de la Bastille pendant vingt ans, de 1745 à 1764, avait examiné les diverses opinions en crédit sur le *Masque de Fer*, et s'était décidé pour celle qui s'exerçait sur le comte de Vermandois.

Voltaire n'en fut pas quitte pour le léger coup de férule qu'il administra au P. Griffet. Lagrange-Chancel, qui n'aimait point Voltaire, ne se rangea pas du côté de l'historien brillant, mais infidèle, du siècle de Louis XIV. Il inventa une autre version, en raison de laquelle le *Masque de Fer* n'était autre que le duc de Beaufort, l'amant de la duchesse de Montbazon, le *frondeur* intrépide, le *Roi des Halles* qui ne dédaigna point d'être marguillier de St.-Nicolas-des-Champs. Lagrange-Chancel veut qu'on ait faussement répandu le bruit de la mort du duc de Beaufort au siége de Candie, et que ce seigneur, enlevé au milieu de son armée, soit devenu le *Masque de Fer*. Il est sans doute très étonnant qu'un esprit sérieux ait pu se faire une semblable idée. Sur quel crime fonder l'emprisonnement du duc de Beaufort? L'histoire ne lui en connaît point, puisque Louis XIV l'accepta, dès 1653, comme un sujet soumis; lui donna une mission navale contre les corsaires d'Afrique en 1664, et le commandement de la flotte française destinée contre les Anglais, en 1666. C'est encore de l'agrément du roi qu'il alla secourir les Vénitiens dans leur guerre avec les Turcs en 1669, époque où il mourut, comme je viens de le dire, au siége de la ville de Candie. On a fondé cette découverte d'un nouveau *Masque de Fer* sur la disparition complète du corps du duc de Beaufort; en effet, selon les relations du temps, le cadavre de ce seigneur ne fut point retrouvé. Mais il est incroyable qu'on ait espéré faire profiter cette circonstance à une invention aussi importante que celle d'un nouveau sujet historique à introduire dans les conjectures qui se partagent le *Masque de Fer*. Tout cela était d'autant plus ridicule, que la défense de Candie n'eut lieu qu'en 1669, et que le prisonnier au *Masque de Fer* était dans la forteresse de Pignerol dès 1662. Remarquons encore que cet extrême mystère qu'on aurait employé pour faire disparaître le duc de Beaufort du millieu de son armée ne s'explique point. On n'aurait point fait tant de façons pour arrêter ce gentilhomme, tout fils qu'il était de César de Vendome. Lors des mouvemens de la fronde, un simple ordre de la régente, Anne d'Autriche, aurait suffit pour le faire emprisonner, et Mazarin ne se gêna pas le moins du monde pour fermer la Bastille sur un prince du sang, sur le grand Condé.

Lagrange-Chancel a été dupe de prétendues indiscrétions que M. de la Mothe-Guerin, gouverneur des îles Sainte-Marguerite, avait l'air de commettre en sa faveur : on s'en tint dans le monde à ces sortes de confidences qui semblaient d'ailleurs assez graves, et la vérité se perdit.

En 1768, Saint-Foix voulut prouver que le *Masque de Fer* était le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II et de Lucy Walters. Sa révolte contre son oncle Jacques II, l'entraîna à l'échafaud. Il fut décapité publiquement à Londres, le 15 juillet 1685, n'ayant pas voulu se laisser bander les yeux et implorant le bourreau qu'il mit plus d'adresse dans cet office terrible, qu'il n'en avait montré lors de l'exécution du lord Russel.

Malgré cette prière, Monmouth ne fut achevé qu'au cinquième coup. Les circonstances de ce supplice, sa publique et solennelle exécution, laissent peu de probabilités à une soustraction qu'on aurait faite du criminel, comme le prétend Saint-Foix, et il resterait toujours la difficulté d'expliquer la présence du *Masque de Fer* à Pignerol, en 1662.

Selon d'autres savans, le célèbre captif ne serait autre que le premier ministre du duc de Mantoue, appelé Girolamo Magni, lequel aurait provoqué la vengeance de Louis XIV, en suscitant contre ce monarque la ligue d'Augsbourg. Le marquis de Louvois, par l'entremise de l'ambassadeur sarde, aurait, à la fleur de l'âge, et afin d'éviter toute reconnaissance et toute réclamation, ordonné qu'on lui enveloppât la tête dans une sorte de casque de velours, dont la carcasse et les ressors étaient d'acier. On donne à cet enlèvement la date de 1679 et 1685; c'est assez dire qu'il est impossible de lui accorder une valeur déterminante dans les débats de cette mystérieuse question. Cette explication a cependant beaucoup occupé certains écrivains français, et entre autres Dutens, en 1789 et 1806, Roux-Fazilhac, en 1801, et le baron de Servières, en 1802.

L'abbé Soulavie, rédacteur des *Mémoires du Maréchal de Richelieu*, y a inséré une histoire du *Masque de Fer*, écrite par son gouverneur. Cet écrit extrêmement curieux, sans montrer des rapports exprès et formels de l'individu dont il offre l'histoire avec l'homme au *Masque de Fer*, semble cependant remplir mieux que toute autre conjecture, le vide que formeraient dans la chronologie du temps, la naissance, l'éducation et la catastrophe de ce grand infortuné. Cet écrit, communiqué, dit-on, par le régent à mademoiselle de Valois, sa fille, et par cette princesse au duc de Richelieu, fut tracé par le gouverneur du prisonnier, qu'il fait fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère jumeau de Louis XIV. Selon ce mémoire, l'infortuné, soustrait d'abord par la politique de Richelieu aux grandeurs auxquelles l'appelait sa naissance, fut élevé en Bourgogne comme neveu ou comme fils du seigneur auquel son éducation avait été confiée. Ensuite, sur une imprudence échappée au jeune prince qui soupçonnait la vérité, l'instituteur et l'élève avaient été séquestrés à perpétuité, dans la crainte que, profitant des agitations qui désolaient la France, ce jumeau ne fît valoir des droits opposés à ceux du monarque régnant.

Il est inconcevable, si cet écrit est véridique, que Louis XIV ne l'ait point anéanti, puisque son existence immortalisait un crime auquel il avait participé, plus inconcevable encore que Louis XIV, pour prouver à Philippe d'Orléans qu'il n'était point fils de Mazarin, comme avaient osé le prétendre les ennemis de la branche régnante, lui ait remis une pièce très curieuse, à la vérité, mais que son illégalité marquait d'un caractère de réprobation. Car ce mémoire est anonyme, et n'est certifié par aucune des personnes qui pouvaient recevoir une semblable déclaration au lit de la mort. Quant au gouverneur, on ne dit point son nom, ses qualités, la situation de ses propriétés en Bourgogne, les fonctions qu'il remplissait auprès des chefs du gouvernement, l'époque de sa disparition. Toutes ces lacunes dans les faits en produisent aussi dans les esprits et suggèrent des objections insolubles.

Un auteur du dix-neuvième siècle, 1806, a voulu voir plus loin dans les mystères de la couche de Louis XIII. La naissance de deux jumeaux qui pouvaient compromettre la sûreté de l'état, ne lui a point suffi, et l'adultère lui est venu en aide pour expliquer l'existence singulière du *Masque de Fer*. Voici le sens de cette nouvelle conjecture.

Anne d'Autriche, selon les annalistes du temps, commença par montrer des mœurs romanesques, et finit par la galanterie. Il est acquis à l'histoire, par le témoignage de Mme de Motteville, favorite d'Anne d'Autriche, que le maréchal de Bassompierre, le cardinal de Richelieu, le prince de Chalais et l'abbé de Retz, ont parlé d'amour à cette reine, à qui son mari ne parlait jamais d'hymen. Il est de notoriété que Montmorency brûla pour elle; et la circonstance du portrait d'Anne, découvert au bras du maréchal, lors de sa déroute de Castelnaudary, détermina sa condamnation, selon la remarque d'un historien. Le duc de Buckingham fut le plus téméraire des adorateurs de l'épouse de Louis XIII. Non content de compromettre la reine par la publicité de son amour, il pénétra un jour jusqu'à son lit, pour lui en faire l'aveu dans les termes les moins mesurés. Loin de s'en montrer irritée, elle ne fit qu'en rire, ce qui enhardit extrêmement l'ambassadeur. Ayant conduit, peu de temps après, madame Henriette, sœur de Louis XIII, à Boulogne, il revint à Amiens, où il eut avec la reine Anne une entrevue dont le souvenir s'est conservé long-temps dans le pays. — Ce fut à la suite de cette conférence, qu'on ne soupçonnera pas avoir été exclusivement diplomatique, que la reine s'enfonça dans la retraite, sous prétexte de jaunisse, et que le roi irrité changea la maison et l'entourage d'une épouse dont il suspectait la fidélité. Buckingham, prêt à revenir en France avec la qualité d'ambassadeur, reçut de Louis l'ordre formel de ne pas y mettre le pied. Furieux de ce contre-temps, il jura qu'il reverrait Anne malgré son époux et Richelieu; et depuis il amena la rupture entre les deux puissances. — On sait qu'il fut envoyé au secours des protestans révoltés à la Rochelle; qu'il échoua, et qu'étant retourné en Angleterre, il fut assassiné par un ennemi privé.

D'après ces narrations, ce serait donc de Buckingham et d'Anne d'Autriche que serait issu le célèbre prisonnier au *Masque de Fer*. L'écrivain à qui je l'emprunte, fonde surtout le mérite de son opinion sur l'extrême ressemblance du captif avec le duc de Buckingham; ce qui a dû être assez difficile à bien établir toutefois.

Ce même auteur veut que Louis XIV ait aussi ressemblé au lord Buckingham, ce qui intervertirait singulièrement les idées que nous avons sur la pureté généalogique de la maison royale de Bourbon. Voici ce curieux passage :

« Si l'on concluait de cette ressemblance, partagée » d'une manière si sensible par Louis XIV, que ce » monarque était aussi fils de Buckingham, bien qu'il » n'y ait aucune preuve pour étayer cette présomption, » je ne pourrais disconvenir qu'elle a au moins un côté » de vraisemblance. Cependant, sur une matière aussi » délicate, de simples indices seraient téméraires; je » juge plus prudent d'attribuer à l'énergie de l'imagi- » nation maternelle, le jeu de cette ressemblance

» qu'il faudrait, dans un cas différent, imputer à la » réitération de l'infidélité conjugale. »

Ainsi la ressemblance de Louis XIV pouvait ne pas tirer à conséquence; mais celle du *Masque de Fer* avec Buckingham condamne formellement, si elle existe, la reine Anne d'Autriche.

On dit que le comte de Montalivet, ministre sous l'empire, a trouvé dans les archives du royaume des documens curieux sur le *Masque de Fer*. J'ignore s'il en a été fait quelque usage depuis l'époque de leur découverte jusqu'à présent. Je ne crois point.

L'auteur de toutes sortes de mauvais livres et spécialement de la *Danse Macabre*, qui est devenue le type ridicule d'une littérature à part, Paul Lacroix, plus connu sous le nom du *Bibliophile Jacob*, a aussi recueilli des documens sur le *Masque de Fer*, desquels il résulterait que ce prisonnier est le surintendant Fouquet. Mais cela ne peut être, puisque l'homme au *Masque de Fer* ne mourut qu'en 1703, tandis qu'on sait positivement que Fouquet mourut le 23 mars 1680, et que son corps fut transporté de Pignerol à Paris pour y recevoir la sépulture dans le couvent des Filles-Sainte-Marie, de la rue Saint-Antoine.

Enfin, que le *Masque de Fer* soit le fils de Louis XIII, de Buckingham ou de tout autre, la seule solution possible du problème est d'admettre, 1° qu'il était frère de Louis XIV; car, dans toute hypothèse, il n'était point né hors de ce mariage; 2° qu'il était son frère aîné, et qu'en cette qualité, il avait à la succession de la couronne les droits incontestables de la primogéniture; 3° que la singularité de sa ressemblance détermina l'usage du masque, comme celle de sa position avait nécessité les mesures extraordinaires et les précautions de sévérité employées contre lui par le gouvernement. On sait que ses gardiens avaient ordre de le tuer s'il se démasquait.

Il y a encore une grande autorité à tirer d'un fait qui semble peu important d'abord, mais qui, bien considéré, ne laisse aucun doute sur la grande naissance du prisonnier. Je veux parler de la visite que lui fit le marquis de Louvois. Les égards distingués que l'impérieux Louvois témoigna toujours au *Masque de Fer*, égards, qu'avec son caractère altier, il eût toujours refusés, même qu'il n'eut pas dûs, ni au ministre Mantouar-Magni, ni au duc de Beaufort, ni au comte de Vermandois, ni à Fouquet, à personne enfin; ces égards, dis-je, forment une présomption qui équivaut à une preuve. Deux seuls personnages, le frère aîné ou le frère jumeau de Louis XIV, ont pu obtenir d'un ministre si dur et si vain, la déférence qu'il eut volontiers déniée aux têtes couronnées. On sait qu'il cherchait toutes les occasions de traiter de niveau avec le roi lui-même, et il fallait bien que l'homme au *Masque de Fer* eût sur ce monarque une sorte de supériorité, si non avouée, au moins tacitement reconnue, pour que l'orgueilleux ministre se tînt debout et découvert devant lui.

II.

Nous ne dirons rien de la naissance du *Masque de Fer*, ni des singularités qui ont dû accompagner cet événement couvert d'épaisses ténèbres. Le roman seul a le droit de hasarder la description de choses qu'aucun témoignage authentique ne peut même revêtir d'un certain caractère de vraisemblance ou de probabilité. Que ce prisonnier soit né en 1630 d'un commerce adultère de la reine, et par conséquent frère aîné de Louis XIV, ou qu'il soit seulement le frère jumeau de ce roi et né comme lui en 1638, cela ne change en rien le cours de son histoire. Dans les deux cas, il est à peu près certain que ce malheureux enfant, condamné par la politique, trouva grâce devant la pitié maternelle, et que, si Anne d'Autriche ne fut pas assez puissante pour lui conserver les droits de son auguste naissance, elle sut fléchir Richelieu et obtenir de lui la vie de l'infortuné. La reine confia ses douleurs à madame de Chevreuse, et ce n'est pas une des dernières raisons, avec le dépit amoureux que lui causa la froideur de cette duchesse, qui la firent tant haïr par Richelieu. L'enfant de ce triste mystère fut envoyé dans la Bourgogne, à un ancien menin du roi Louis XIII, pour qu'on l'élevât dans une ignorance absolue de la destinée royale dont on l'avait privé. Le baron ne fut peut-être pas dans le secret, mais il lui fut enjoint de faire passer l'enfant de la reine pour son neveu. Madame de Chevreuse servit d'intermédiaire entre la reine, son fils et le baron.

On ne sait quel accident ou quelle indiscrétion vint troubler cette vie si obscure et si inoffensive, qui s'écoulait tristement en Bourgogne dans un vieux château féodal du district d'Auxerre. Mais à peine Mazarin eut-il fermé les yeux, que la cour de Louis XIV prit ombrage du prétendant anonyme qui végétait loin de Paris, sans soupçonner qu'il était né sur les marches du trône. Il fut enlevé de sa retraite et conduit à Pignerol, dont Saint-Mars, officier de confiance de la cour, était gouverneur. Cet enlèvement fut opéré dans le plus grand secret. Le prisonnier portait pendant la route un masque de velours avec des ressors d'acier; on avait l'ordre formel de le tuer s'il se découvrait.

On ne sait rien de la détention du *Masque de Fer* à Pignerol. Cette partie de l'histoire est restée ensevelie dans des ombres profondes.

En 1686, il fut amené par Saint-Mars à l'île de Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence. On usa dans le trajet des mêmes précautions que la première fois; et partout on employait les plus grands ménagemens à son égard.

Voici ce que nous avons pu recueillir de plus certain sur les douze années de séjour que le *Masque de Fer* fit dans l'île Sainte-Marguerite.

Le prisonnier était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, extrêmement bien fait et d'une tournure élégante. Sa peau était un peu brune, il intéressait par le seul son de sa voix qui était d'une admirable douceur, ne se plaignant jamais et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. Il ne lui échappa jamais le plus léger geste d'impatience ou de désespoir. Il paraissait constamment résigné et jouir d'une inaltérable paix de conscience. Voltaire qui a été si discret sur cette matière, ajoute qu'il était de la figure la plus noble et la plus belle, ce qui ferait penser qu'il tenait un bout de ce secret d'état; car, si ce n'est point une simple tradition populaire sans

valeur, c'est une révélation des personnes qui avaient possédé à fond le mystère.

On ne cessa jamais d'ailleurs de lui témoigner les égards les plus délicats et les plus respectueux, et on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles; il était fort recherché sur toute sa personne. On lui fesait la chair la plus somptueuse et la plus rare, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. C'était le gouverneur qui mettait lui-même les plats sur la table, et il se retirait ensuite, en refermant la porte dont il emportait la clé. L'éducation du *Masque de Fer* paraissait avoir été très soignée; il lisait les auteurs latins et avait une grande prédilection pour Pline et Cicéron. Il était fort généralement adonné à la lecture qu'il quittait par momens pour jouer de la guitare, en s'accompagnant de la voix qu'il avait très belle, très mélodieuse.

Le prisonnier n'avait que peu de personnes à son service qui eussent la liberté de lui parler. Un jour que Saint-Mars s'entretenait avec lui, en se tenant hors de la chambre, dans une espèce de corridor, pour voir de loin ceux qui viendraient, le fils d'un de ses amis arrive et s'avance vers l'endroit où il entend du bruit. Le gouverneur qui l'aperçoit ferme aussitôt la porte de sa chambre, court précipitamment au devant du jeune homme, et d'un air troublé il lui demande s'il a vu, s'il a entendu quelque chose. Dès qu'il se fut assuré du contraire, il le fit repartir le jour même, et il écrivit à son ami, *que peu s'en était fallu que cette aventure ne coutât cher à son fils; qu'il le lui renvoyait de peur de quelqu'autre imprudence.*

Une autre fois, on cherchait une femme pour servir le prisonnier : il en vint une d'un village voisin, dans la persuasion que ce serait un moyen de faire la fortune de ses enfans; mais quand on lui dit qu'il fallait renoncer à les voir, et même à conserver aucune liaison avec le reste des hommes, elle refusa de s'enfermer avec un prisonnier dont la connaissance coûtait si cher. Cette femme était destinée à remplacer la personne qui servait auparavant le prisonnier et qui venait de mourir à l'île Sainte-Marguerite. Le fils d'un officier qui était, pour certaines choses, l'homme de confiance de Saint-Mars, disait à l'abbé Papon, au sujet de cette aventure, que son père avait été prendre le mort, à l'heure de minuit, dans la prison, et qu'il l'avait porté sur ses épaules dans le lieu de la sépulture; il croyait que c'était le prisonnier lui-même qui était mort.

Je voudrais pouvoir me dispenser de raconter ici une anecdote connue de tout le monde; mais, comme c'est un des plus singuliers épisodes de cette histoire, il est impossible qu'il n'y trouve point sa place, tout connu qu'il est. Un jour, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur; celui-ci étonné demanda au pêcheur :

— Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ?

— Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur.

Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne; quand Saint-Mars le renvoya, il lui dit :

— Allez, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire.

L'abbé Papon raconte, dans son *Histoire de Provence*, qu'il visita la prison du *Masque de Fer* en 1778. « Elle n'est éclairée que par une fenêtre du côté du nord, percée dans un mur qui a près de quatre pieds d'épaisseur, et où l'on a mis trois grilles de fer, placées à une distance égale; cette fenêtre donne sur la mer. J'ai trouvé dans la citadelle un officier de la compagnie-franche, âgé de 79 ans; il m'a dit que son père qui servait dans la même compagnie lui avait raconté plusieurs fois qu'un *frater* de cette compagnie aperçut un jour, sous la fenêtre du prisonnier, quelque chose de blanc qui flottait sur l'eau; il l'alla prendre et l'apporta à M. de Saint-Mars. C'était une chemise très fine, pliée avec assez de négligence, et sur laquelle le prisonnier avait écrit d'un bout à l'autre. M. de Saint-Mars, après l'avoir dépliée et avoir lu quelques lignes, demanda au *frater* d'un air très embarrassé, s'il avait eu la curiosité de lire ce qu'il y avait; le *frater* lui protesta plusieurs fois qu'il n'avait rien lu, mais deux jours après il fut trouvé mort dans son lit. »

Ce bruit pourrait presque passer pour une variante de l'histoire de l'assiette, sans la circonstance de la mort du soldat; mais il y a plus de probabilité que le prisonnier aura renouvelé plus d'une fois une expérience qui pouvait être d'une grande importance à ses yeux.

C'est à l'époque de sa détention aux îles de Sainte-Marguerite qu'il faut rapporter la célèbre visite que le ministre Louvois fit au *Masque de Fer*. On sait que c'est de ce fait qu'on a tiré les inductions les plus probantes sur la naissance royale du prisonnier. En effet le marquis de Louvois parla au *Masque de Fer* debout et la tête couverte, ce qui dans le cérémonial monarchique est la plus haute déférence qu'on puisse témoigner à la grandeur et à l'illustration d'un personnage. Cette entrevue ne se passa pas uniquement en vaines marques d'une étiquette raffinée : mais le langage même de l'orgueilleux ministre refléta une singulière impression de respect et d'humilité.

Saint-Mars ayant été nommé gouverneur de la Bastille en 1698, y amena avec lui le prisonnier, toujours masqué. La vie de Saint-Mars paraissait irrévocablement liée à la destinée du *Masque de Fer*, et cette surveillance étroite qui lui avait été commandée par la confiance de Louis XIV, était devenue pour lui même un véritable esclavage. Saint-Mars entra de nuit à Paris avec son prisonnier, et prit immédiatement l'autorité du château. Un appartement somptueux et meublé avec la dernière élégance du XVIIe siècle, y avait été préparé pour recevoir le *Masque de Fer*; cependant on redoubla les précautions autour de sa personne, et il ne lui fut plus permis de quitter son logement et de paraître dans les cours, même en compagnie du gouverneur ou des autres of- Bastille.



LE MARQUIS DE LOUVOIS ET LE MASQUE DE FER.

Enfin, après cinq années de souffrance dans cette forteresse, il tomba malade, et s'éteignit le 19 novembre ou le 19 décembre de l'année 1703, âgé, selon ceux qui le disent né en 1630, de 73 ans, et de 65 seulement, s'il fût le frère jumeau de Louis XIV. Cette mort qui délivrait la famille royale d'un prétendant inconnu, se fit tout doucement, sans bruit et sans violence, à dix heures du soir, dans cette discrète Bastille, où s'ensevelissaient autant de mystères que d'hommes.

Le *Masque de Fer* fut enterré le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, dans le cimetière de l'église de Saint-Paul. Son acte de décès, dans lequel on lui donna le nom de *Marthiol*, l'inscrivit comme âgé seulement de quarante-cinq ans; mais il est évident, ou que cette pièce ne se rapporte pas authentiquement au frère de Louis XIV, ou qu'on a falsifié l'âge du défunt, dans le dessein de dérouter les conjectures généalogiques qui pouvaient devenir fâcheuses pour la maison régnante.

Il y eut ordre de brûler tout ce qui avait été à son usage; on fit regratter et blanchir les murailles de la chambre qu'il avait occupée; on poussa les précautions au point de défaire les carreaux des fenêtres, dans la crainte qu'il ne les eût soulevés pour y cacher quelque billet.

Voltaire dit que le secret de cette destinée singulière et déplorable s'arrêta au dernier maréchal de la Feuil-

lade, et qu'à son lit de mort il refusa de le transmettre à son gendre, l'assurant qu'il avait juré de ne le confier à personne, en raison de l'intérêt immense qu'avait l'état qu'il ne fût jamais répandu, ni même soupçonné.

Laborde, premier valet de chambre de Louis XV, et qui avait reçu de ce prince bien des preuves de confiance, lui témoigna le désir de le connaître; le roi lui répondit : « Je le plains, mais sa détention n'a fait de tort qu'à lui et a prévenu de grands malheurs; tu ne peux pas le savoir. »

Louis XV lui-même n'avait appris l'histoire du *Masque de Fer* qu'à sa majorité, et il n'en fit jamais confidence à personne.

Lors de la destruction de la Bastille, en juillet 1789, il ne manqua pas de curieux qui cherchèrent dans les archives de cette forteresse à découvrir quelques notes qui pussent répandre du jour sur ce problème historique. — Dans un journal *patriote* du 13 août 1789, on cite une note écrite sur une carte « qu'un » homme curieux de voir la Bastille prit au hasard » avec plusieurs autres papiers. La carte contient le » n° 64389000 (chiffre inintelligible) et la note suivante : *Fouquet, arrivant des îles Sainte-Marguerite, avec un masque de fer*. Ensuite trois X... X... » X... et au dessous *Kersadion*. » Le journaliste atteste avoir vu la carte.

Cependant nous déclarons que cette pièce ne nous paraît pas assez sûre et trop peu digne de foi, pour en faire grand cas; non que nous ayons envie de défendre la version à laquelle nous nous sommes rallié, car nous convenons qu'il est difficile de se montrer absolu et exclusif dans une semblable question d'histoire. Nous avons choisi le côté le plus vraisemblable, et, malgré toutes les probabilités, il pourrait se faire que nous fussions dans l'erreur.

Freder. LAROMANN.

PROVINCES MÉRIDIONALES.

I.

LE GÉVAUDAN.

Placé sur le nœud des Cévennes, à l'endroit où la chaîne des montagnes se divise bizarrement pour projeter au loin ses ramifications, le département de la Lozère occupe la province connue, dans l'ancienne division de la France, sous le nom de *Gévaudan*. Les peuples qui habitaient cette partie de la Gaule méridionale avant l'invasion romaine, occupaient un rang distingué parmi les belliqueuses tribus de l'Aquitaine. Fidèles à l'indépendance nationale, ils résistèrent longtemps aux armes des proconsuls, et luttèrent avec une noble énergie contre le génie de César. Les *Gabales*, comme tous les autres peuples des Gaules, furent contraints de courber la tête sous le joug, et la magnanimité du vainqueur leur fit bientôt oublier leur nationalité et leur indépendance. L'antique Gabalum, leur capitale, fut embellie de plusieurs monumens, et prit le nom d'*Anderitum* lorsque l'empereur Auguste fit le dénombrement des peuples de l'Aquitaine.

« Le village de Javols, dit l'auteur *des mémoires historiques* sur le pays du Gévaudan, occupe l'emplacement de la cité gauloise connue dans les commentaires de César sous le nom de *Gabalum* et *Andritum*; on n'y retrouve plus aujourd'hui aucune trace de son ancienne splendeur. Cependant, en 1829, en extrayant des pierres pour la restauration de l'église paroissiale, on trouva une enceinte circulaire de murailles assez vastes formant probablement un cirque. Au milieu, était une colonne en pierre calcaire dédiée, ainsi que le portait une inscription latine, par la cité des *Gabales*, à Postume qui, après avoir été préfet des Gaules, devint empereur en 258. Cette découverte donna l'éveil; on fit d'autres fouilles, et on reconnut les vestiges d'édifices plus considérables. Parmi les décombres, se trouvèrent des statuettes des dieux Lares et autres, des couteaux, des médailles, des stylets, des clés, des ustensiles en bronze, des débris de poterie rouge et grise, des fragmens de marbres précieux et de mosaïques. Les médailles furent déposées au musée de *Mende*; elles sont de la colonie de Nîmes, avec l'effigie des enfans d'Agrippa, d'Auguste, ayant au revers l'autel de Lyon, consacré à Rome et à cet empereur par soixante nations gauloises, au confluent de la Saône et du Rhône; quelques-unes portent l'effigie de Tibère, de Domitien, de Claude, de Marc-Aurèle, d'Antonin, d'Adrien et de Trajan. »

Les débris de la magnificence romaine, le tombeau de la *Nougeole* (1), une voie militaire qui traverse le pays avec divers embranchemens, sont des témoignages authentiques du long séjour des romains qui fondèrent de nombreux établissemens dans le pays des *Gabales*. L'histoire de cette province sous la domination des maîtres du monde, offre peu d'événemens dignes d'être mentionnés dans les annales du midi de la France. Cette province, appelée par l'historien Grégoire de Tours, *Terminus gabalatinus, Regio gabalatina*, prit une part plus ou moins active aux diverses révolutions

(1) De tous les monumens romains qu'on trouve encore dans le Gévaudan, le mieux conservé est celui de *la Nougeole*. Quelques archéologues ont affirmé que c'était le tombeau de Munatius Plaucus, fondateur de Lyon. Mais tout porte à croire que ce monument appartient au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Sa forme est un quadrilatère; chaque angle est tourné vers un des points cardinaux, et décoré de pilastres d'ordre corinthien.

qui renversèrent le trône des derniers César; envahie par les Visigoths, elle fut enclavée dans la vaste monarchie que ces peuples fondèrent dans la Gaule méridionale; ses habitans jouirent d'une paix instantanée sous l'heureuse domination des rois de Toulouse, et se soumirent à Clovis, lorsque ce conquérant, après la bataille de Vouglé, porta ses armes victorieuses dans les provinces d'outre-Loire; ils jouissaient déja des bienfaits du christianisme; des apôtres venus de Rome avaient arboré l'étendart du Christ sur les montagnes des Gabales, où, pendant plusieurs siècles, avaient flotté les drapeaux des proconsuls romains. *Gabalum*, leur vieille cité, était le siége d'un évêché vers la fin du IIIe siècle. La religion chrétienne, protégée par les rois de race franke, florissait dans le *pagus gabalatinus*, lorsque les Vandales firent à leur tour une irruption dans les Gaules. Ces barbares saccagèrent deux fois l'antique *Gabalum* pendant le Ve et le VIe siècles. Quelques années après, est-il dit dans une vieille légende, la princesse Énimie, fille de Clotaire II, roi de France, vint dans le Gévaudan, où elle se rendit bientôt célèbre par ses vertus. « Énimie avait résolu de se consacrer à Dieu dans le silence du cloître; mais son père, sourd à toute autre voix qu'à celle de l'ambition, voulait la marier. La princesse eut recours à Dieu, et le conjura de la rendre si difforme, qu'aucun prince de France ne voulût l'épouser. Ses vœux furent pleinement exaucés; la lèpre la plus hideuse couvrit son corps et déforma son visage. Libre de se vouer à la vie monastique, Énimie s'adressa une seconde fois au ciel pour obtenir sa guérison; il lui fut révélé que la lèpre disparaîtrait de son corps, quand elle se serait lavée dans les eaux d'une source appelée la *Burle*, en Gévaudan. Énimie, après avoir bravé les fatigues et les dangers d'un long voyage, arriva à la source désirée, et obtint sa guérison; elle se hâta de sortir du vallon pour retourner à la cour de son père et lui annoncer cette heureuse nouvelle; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que tout son corps fut de nouveau souillé de la lèpre.

« Dieu m'ordonne de passer mes jours dans cette » solitude, s'écria la princesse : je veux y fonder un » monastère de filles qui se voueront au service de » Dieu et des pauvres pélerins. »

« Énimie ne quitta plus le cloître que pour aller prier dans une grotte, qui existe encore, et sur laquelle on construisit plus tard une chapelle en l'honneur de la fille de Clotaire. »

Jetons-nous dans les ténèbres du moyen âge; parcourons rapidement les siècles des légendes et des chroniques. Le Gévaudan est déja gouverné par des comtes particuliers; nous sommes à peine à la fin du Xe siècle, et déja les fiers vassaux des rois carlovingiens se sont rendus héréditaires. Le célèbre Gilbert, qui se qualifie de *Comte de Gévaudan* dans plusieurs chartes, épousa Tiburge, comtesse de Provence; quelques années plus tard, il donne sa fille en mariage à Raymond-Béranger, comte de Barcelonne, qui hérita ainsi de tous les droits de la jeune princesse sur le Gévaudan, le Carladès et autres petites seigneuries. L'évêque de Mende, qui se disait seigneur et comte du pays, disputa vainement la possession du Gévaudan aux comtes de Barcelonne. Un nommé Aldebert, plus hardi et plus adroit que ses prédécesseurs, se rendit à la cour de Louis VII, dit le jeune, et lui fit hommage d'une province que possédaient encore les Bérenger. Louis de France n'eut garde de mal accueillir le prélat, le reconnut seigneur du Gévaudan, et lui fit même l'abandon des droits régaliens. Le comte de Barcelonne se mit peu en peine de ces démarches, qui ne purent le déposséder du Gévaudan; ses successeurs tinrent long-temps la contrée sous leur domination, avec la forte garnison du château de Grèze, forteresse inaccessible et construite sur un rocher : la province les reconnut pour seigneurs jusqu'en l'année 1225. Jacques, roi d'Aragon et comte de Barcelonne, céda le titre seigneurial à l'évêque et au chapitre de la ville de Mende; trente ans plus tard, Saint Louis obtint du roi d'Aragon la cession définitive de tous ses droits sur le Gévaudan. Cette transaction ne changea rien aux titres de l'évêque de Mende, qui conserva la souveraineté honoraire du pays jusqu'en 1306.

Ici l'histoire du Gévaudan se confond avec celle de la province de Languedoc, dont le pays des *Gabales* partagea la gloire et les revers; néanmoins il eut toujours ses états particuliers qui s'assemblaient chaque année, tantôt dans la ville de Mende, tantôt dans la ville de Marvejols : ils étaient présidés par l'évêque de Mende, et, en son absence, par son grand-vicaire, qui n'y avait pourtant ni rang particulier, ni voix délibérative. Les états du Gévaudan se composaient de 50 membres; le clergé y envoyait 7 représentans : un chanoine, député du chapitre de Mende, le dom d'Aubrac, le prieur de Sainte-Enimie, l'abbé de Chambons, le prieur de Langogne, le commandeur de Cap-Francés, et le commandeur de Palhers.

La noblesse y était représentée par huit barons, qui prenaient annuellement part aux délibérations des états du pays, et avaient entrée de huit en huit ans, chacun à leur tour, aux états-généraux de la province de Langue-d'Oc : c'étaient les barons de Tournel, de Florac, du Roure, de Briges, de Saint-Alban, de Peyre, d'Apchier, de Senaret.

Douze gentilshommes, possesseurs de terre ayant titre de *gentilhommerie*, siégaient aussi aux états du Gévaudan en qualité de représentans de la noblesse.

Le tiers-état avait pour représentans les trois consuls de la ville de Mende, les trois consuls de la ville de Marvejols et les principaux officiers de justice du pays. Le syndic et le greffier, institués ou confirmés annuellement dans l'assemblée générale des états de la province, étaient chargés de l'administration civile du Gévaudan. Cet état de choses fut maintenu jusqu'en 1789, époque de la nouvelle division topographique de la France. La province de Gévaudan forma alors le département de la Lozère : il tire son nom d'une des principales sommités des Cévennes, qui s'élève à plus de 1500 mètres au-dessus de l'Océan. Il est couvert de montagnes entrecoupées de vallées profondes, où plusieurs rivières prennent leur source; de grandes forêts couronnent la plupart des pics escarpés, qui font du département de la Lozère un pays accidenté de la manière la plus pittoresque : le hêtre et le sapin y croissent en abondance et y acquièrent une hauteur démesurée.

Les habitans du département de la Lozère ne jouissent pas des immenses avantages que la nature a pro-



COSTUME DES HABITANS DE LA LOZÈRE.

digués au sol méridional; la nature granitique du terrain, son élévation, permettent à peine la culture du seigle; mais dans les vallons, le mûrier croît avec assez d'abondance, pour l'éducation des vers à soie.

« Ces vallées, dit M. Oscar Mac Carthy, sont couvertes d'excellens paturages, et le sein de la terre recèle de grandes richesses minéralogiques. Dans quelques cantons, on se livre à des cultures particulières; celle du chanvre est assez suivie. Le lin vient bien dans le canton de Marvejols, et le tabac réussit dans les montagnes d'Aubrac. Quant à la garance qui croît spontanément, on l'a délaissée comme la culture du safran. L'olivier y apparaît rarement et comme dépaysé. Malgré tout cela, ce pauvre pays voit chaque année une partie de ses habitans l'abandonner, pour aller chercher ailleurs un pain qu'il leur refuse. Leurs bras vont faire tomber sous la faulx les brillantes moissons des plaines de la Provence. On évalue le revenu territorial à 5,700,000 francs. L'impôt foncier est d'un million. »

Si je ne craignais de m'égarer dans les stériles détails d'une statistique départementale, je pourrais énumérer les richesses et les divers produits de l'industrie du département de la Lozère; mais il n'entre pas dans le plan d'une publication consacrée à reproduire les phases poétiques de notre histoire méridionale, de consacrer plusieurs colonnes à des appréciations géologiques. J'abandonne donc aux économistes le soin de statuer sur le passé et l'avenir commercial de la Lozère, et je laisse mon aperçu incomplet, pour décrire le caractère et les mœurs des descendans des anciens *Gabales*.

« Vivant au milieu d'âpres montagnes (1), dans une contrée pauvre et aride, exposés aux atteintes d'un climat rigoureux, les cultivateurs de la Lozère ont nécessairement les mœurs agrestes, des habitudes rudes et grossières. Néanmoins leur caractère est bon et simple. Ils sont naturellement doux et même affables envers les étrangers; paisiblement soumis aux autorités qu'ils respectent, remplis de vénération et de dévouement pour leurs parens qu'ils aiment. Leur vie est laborieuse et pénible. La plupart ont à lutter contre la stérilité du sol qui les environne. Leur nourriture est simple et frugale; elle se compose de laitages,

(1) *France pittoresque*, tome II. — *Mémoire sur la Lozère*, par Jocphamion. — *Annuaire départemental de la Lozère*, 1828. 1833.

de bourre, de fromage, de lard, de vache salée, de légumes secs, de pain de seigle. Ils y joignent des pommes de terre et des châtaignes. Leur boisson habituelle est l'eau de source; mais on les accuse d'aimer le vice et de se livrer à l'ivrognerie, quand les foires ou d'autres occasions les conduisent dans les villages où se trouvent les cabarets. Leurs habitations, généralement basses et humides, sont incommodes et malsaines. Les trous à fumier qui les avoisinent, répandent à l'entour des miasmes putrides. Les cultivateurs sont fort attachés à leur religion, et grands amateurs de cérémonies religieuses. Tous, catholiques et protestans, ont un égal respect pour les ministres de leur culte.

« Ils conservent avec ténacité leurs vieilles habitudes, tiennent à leurs préjugés, à leur routine agricole, au costume grossier qu'ils portent depuis leur enfance. Ils sont peu empressés de changer, même quand leur intérêt doit profiter du changement. Leur lenteur, leur apathie, leur indifférence, suffisent pour faire avorter tous les projets d'amélioration. Les jeunes gens ont un grand attachement pour leur village. Ils se soumettent avec répugnance à la loi qui les astreint au service militaire, et le département de la Lozère est un de ceux où on compte le plus de retardataires. Néanmoins, lorsqu'ils ont rejoint leur bataillon, ils se montrent soldats intrépides et disciplinés. Ils sont d'ailleurs très propres aux fatigues de la guerre, étant d'une constitution très forte et d'un robuste tempérament. Les habitans des villes ont naturellement plus d'aménité dans le caractère que les habitans des campagnes; comme aussi ils sont économes et laborieux, et cependant hospitaliers et charitables. Deux des prix de vertu que l'Académie française a distribués en 1832 et en 1833 ont été décernés à des dames de ce département. Les habitans de la Lozère ont généralement de l'intelligence, de l'esprit naturel et un jugement sain. Ils cultivent les lettres et les arts; mais ils réussissent assez bien dans l'étude des sciences naturelles et mathématiques.

« Le patois de la Lozère participe du patois auvergnat et du languedocien; on y trouve un grand nombre de mots espagnols; la prononciation de quelques mots d'origine française ou latine, y est même espagnole, ce qui s'explique par les relations des habitans du pays avec les peuples de l'Espagne. Ce patois a de la grace, de la vivacité, et se prête aux façons de parler énergiques, et à l'expression des pensées caustiques et spirituelles. »

L'histoire des villes de la Lozère offre de nombreux événemens, plus ou moins dignes de figurer dans les annales du midi de la France. Mende, chef-lieu du département, n'était primitivement qu'un petit bourg, où saint Privat, évêque de Javols, fut martyrisé par les Vandales; les miracles qui s'opérèrent sur le tombeau du saint prélat y attirèrent plusieurs habitans des contrées voisines, et la ville fut bientôt assez grande pour y transférer le siége épiscopal du Gévaudan. Les évêques de Mende avaient le droit de battre monnaie; ils étaient seigneurs et hauts-justiciers de la ville, qui eut beaucoup à souffrir des guerres de religion pendant le XVI[e] siècle : il est dit que les calvinistes tirèrent des couvens et des églises plus de 280 marcs d'argent, en reliquaires ou en vases sacrés.

Châteauneuf-Randon, aujourd'hui chef-lieu de canton, situé à six lieues de Mende, fut en 1380 le théâtre d'un événement bien glorieux pour les armes françaises.

Les Anglais étaient alors maîtres de cette forteresse, une des plus importantes du Gévaudan; le connétable Duguesclin résolut de s'en rendre maître, et, après quelques jours de siége, les Anglais demandèrent un pourparler : le gouverneur promit de se rendre dans quinze jours, s'il ne recevait pas de secours avant que ce délai fut expiré; le connétable tomba malade, et, persuadé que sa fin était prochaine, il réunit ses vieux capitaines dans sa tente :

Mes frères, leur dit-il, dans quelques instans j'aurai rendu mon ame à Dieu; priez pour moi, *et souvenez-vous qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple ne sont pas vos ennemis.*

Le lendemain, le connétable expira entre les bras du maréchal de Sancerre, son frère d'armes : c'était le jour marqué pour la reddition de la place, et le gouverneur anglais n'avait pas reçu de secours; le maréchal s'avança jusqu'au bord du fossé, et son hérault d'armes somma le gouverneur de la forteresse de se rendre ainsi qu'il l'avait promis.

— J'ai donné ma parole à monseigneur le connétable, répondit le gouverneur, et je ne la rendrai qu'à lui.

— Duguesclin est mort, s'écria le maréchal de Sancerre.

— Eh bien! reprit le gouverneur, je porterai les clés de la ville sur son tombeau : maréchal Sancerre, courez tout préparer pour la cérémonie.

On plaça le cadavre de Duguesclin sur une table couverte de fleurs; on enleva de sa tente tout ce qu'elle renfermait de lugubre, et on attendit le gouverneur anglais. Il arriva bientôt à la tête de sa garnison, et posa les clés aux pieds du bon connétable; cette cérémonie fut à la fois si belle et si piteuse, dit une vieille chronique, que les Anglais eux-mêmes pleurèrent, et les gendarmes français s'agenouillèrent pour prier dévotement.

Je dépasserais les bornes que cet ouvrage m'impose, si je racontais les épisodes qu'on trouve à chaque page de l'histoire des villes et châteaux-forts de l'ancienne province du Gévaudan; qu'il nous suffise de dire que le département de la Lozère fut de tout temps le théâtre de beaux faits d'armes, et que de nos jours encore il paie un glorieux tribut à la gloire nationale!

L. Mounié.

LE CASTOR DE FRANCE.

Les récits des voyageurs européens et l'exagération même qu'ils ont mise à parler des mœurs du castor d'Amérique, ont en quelque sorte vulgarisé l'histoire, si intéressante d'ailleurs, de ces paisibles animaux que l'industrie humaine poursuit, et dont elle aura bientôt anéanti la race. Mais tandis que tout le monde connaît le castor du Canada, peu de personnes savent que nous avons en France, dans notre Midi, des castors, rares à la vérité, qui, sans différer spécifiquement des castors d'Amérique, ont eu néanmoins à subir du voisinage de la civilisation d'importantes modifications dans leurs habitudes primitives. Connus des Grecs et des Romains, les anciens auteurs qui ont tracé leur histoire, savaient que ces animaux se nourrissaient de l'écorce de plusieurs arbres, qu'ils vivaient isolés sur les bords de quelques rivières, dans des terriers qu'ils y creusaient et dont ils cachaient avec le plus grand soin les issues qui les fesaient communiquer à l'extérieur. Jusques là leurs mœurs, en rentrant dans la vie des autres rongeurs, ne méritaient guère de piquer l'attention des curieux. La découverte de castors constituant de nombreuses peuplades dans le Nouveau-Monde, offrant dans leur genre de vie des particularités inconnues jusqu'alors, fit apporter plus de précision dans l'observation des habitudes de nos castors indigènes. On voulut savoir s'ils formaient deux espèces distinctes, avec des mœurs différentes, ou bien seulement deux races dont l'une aurait conservé ses habitudes natives, et dont l'autre aurait été forcée de les modifier sous l'influence des circonstances particulières.

En débarrassant l'histoire du castor constructeur de toutes les merveilles dont la plupart des voyageurs l'ont affublée, on sait positivement que ces animaux habitent toujours dans le voisinage des fleuves et des lacs; l'été, dans des terriers qu'ils se creusent sur le rivage où ils vivent solitaires; l'hiver, dans des hutes, construites avec une entente remarquable, et élevées au milieu ou sur les bords des eaux. Le genre de vie de ces singuliers mammifères exige qu'ils puissent plonger sous la glace, au milieu des hivers les plus rigoureux; ils choisissent donc pour établir leurs habitations des endroits où les eaux soient assez profondes pour ne pas geler jusqu'au fond. Lorsque la nature des lieux ne leur fournit pas une localité en harmonie avec leurs besoins, leur industrie y supplée admirablement; ils élèvent alors des digues en talus, auxquelles ils donnent toujours une forme convexe du côté opposé au courant; cette digue, qui a ordinairement de dix à douze pieds d'épaisseur à sa base, a pour objet de maintenir constamment le niveau des eaux à la même élévation. Elle est construite de branches soigneusement entrelacées, dont les intervalles sont remplis de pierres et de limon, et crépie ensuite d'un revêtement épais et très solide.

On comprend que de tels travaux sont au-dessus des forces d'un seul individu; aussi voit-on un nombre considérable de castors y prendre part et les terminer par leurs efforts communs. Aussitôt que la digue est terminée, ils se séparent en un certain nombre de petites troupes formant autant de familles; chacune s'occupe alors à construire les cabanes qu'elles doivent occuper. Ainsi chaque famille, qui se compose ordinairement d'un mâle, d'une femelle adulte et de plusieurs jeunes, a son habitation propre dont la capacité est exactement calculée sur le nombre des habitans qui doivent s'y loger.

Lorsque les cabanes ne sont point établies sur le rivage, c'est contre la digue qu'on les voit adossées; des branches d'arbre entrelacées en forment aussi le canevas, et les intervalles sont remplis par des herbes mêlées à du limon et des cailloux roulés, pris au fond des eaux. A l'intérieur comme à l'extérieur, toute leur surface est enduite d'une couche limoneuse, qui, en se durcissant, prend bientôt une consistance très forte. La forme de ces habitations, quoique à peu près ovoïde, est très irrégulière; elles ont un diamètre de six à huit pieds dans leur intérieur. C'est au reste dans la partie de la chambre la plus élevée qu'ils s'établissent de préférence; c'est aussi là qu'ils déposent leurs provisions, qui consistent en branches coupées par morceaux et dont ils dévorent l'écorce; la hutte a une seule ouverture qui est toujours placée vis-à-vis de la rive la plus rapprochée.

Les castors sont fort timides : aussi est-ce toujours pendant la nuit qu'il se livrent à leurs travaux; ils y déploient une activité étonnante. Une fois leurs ouvrages commencés, ils ne les quittent plus qu'ils ne soient terminés; on les voit revenir à leurs chantiers comme des ouvriers diligens, aux mêmes heures, après le crépuscule du soir, souvent au nombre de deux ou trois cents, pour couper le bois sur les rivages, le traîner dans les eaux, et se servir des courans, pour les diriger ainsi vers le but qu'ils veulent atteindre.

Ce n'est jamais qu'aux approches de l'hiver qu'ils quittent leur terrier pour se livrer à la construction de leurs nouvelles demeures ou à la réparation des anciennes. Il n'est pas rare pourtant de trouver en hiver des castors solitaires, qui ne participent pas aux travaux communs et qui ne quittent jamais leurs retraites souterraines.

Certes, voilà des animaux dont la prévoyance et l'habileté étonnent, et dont on a pu dire avec raison qu'ils sont parmi les mammifères ce que les abeilles sont parmi les insectes. De quels instrumens font-ils usage pour élever ces digues si solides, qui résistent à la force des courans les plus impétueux? Quels moyens emploient-ils pour revêtir leurs cabanes d'un enduit que ne peuvent entamer les griffes des animaux carnassiers, leurs ennemis naturels? Admirablement organisé pour



LE CASTOR DE FRANCE.

la nage, le castor se sert de sa queue large et applatie comme d'une rame, afin de diriger ses mouvemens; mais il ne trouve point, dans la conformation si singulière de cet organe, un instrument qui puisse venir en aide à son instinct constructeur. Il n'est donc point vrai de dire qu'il s'en sert comme d'une truelle ou comme d'un marteau. Le castor coupe le bois à l'aide des fortes dents incisives dont ses mâchoires, mues par des muscles puissans, sont armées; il creuse la terre avec ses pieds de devant, et s'en sert comme de mains pour transporter ses matériaux et les disposer convenablement.

Nous avons dit que plusieurs castors vivaient isolés dans des terriers, sans prendre aucune part aux travaux communs que des troupes nombreuses exécutent dans les mêmes parages; il arrive aussi que, si une peuplade de castors vient à être inquiétée trop souvent, elle s'expatrie, et, abandonnant cette vie d'association, renonce à construire de nouvelles digues, de nouvelles cabanes; on les voit alors se creuser sur les bords de quelque grande rivière de nombreuses galeries souterraines, qui vont aboutir au courant par diverses ouvertures, au-dessous des plus basses eaux.

Ainsi vivent nos castors indigènes, et l'on peut dire aussi tous ceux que l'on rencontre en Europe. En France, on en trouve encore aujourd'hui dans le Dauphiné, le long du Gardon, et en Provence, sur les rives du Rhône, vers son embouchure; ils choisissent les endroits les plus solitaires, où ils s'établissent dans des terriers tout-à-fait semblables à ceux des castors d'Amérique, qui ont cessé d'habiter leurs cabanes d'hiver.

Timide et prévoyant, le castor solitaire, que l'on nomme *vibre* dans notre Midi, a deux terriers distincts; celui dont il fait sa demeure habituelle se compose d'une petite chambre circulaire, d'à peu près cinq pieds de diamètres, creusée en voûte, à la hauteur de deux pieds environ. De là partent plusieurs boyaux, qui, se réunissant plusieurs fois, vont sortir sous l'eau; le second terrier est destiné à lui servir d'asile pendant les grandes crues; aussi est-il plus ou moins éloigné du rivage et établi dans un endroit qui, par son élévation, ne peut être atteint par les inondations: il consiste, le plus souvent, en une petite chambre isolée. Remarquons que l'instinct constructeur de ces animaux se montre encore ici dans toute sa force. En effet, si l'on examine avec attention ces terriers, si simples en apparence, on les trouve consolidés par un revêtement de branches entrelacées, dont les interstices sont garnis d'un sédiment argileux très solide et qui rappelle la manière dont sont construites les huttes des castors du Nouveau-Monde.

Evidemment les castors indigènes ne doivent leur manière de vivre qu'aux circonstances au milieu des-

quelles ils se trouvent placés; le voisinage de l'homme et la fréquentation des parages qu'ils habitent, le peu de sécurité que leur offriraient des retraites élevées et facilement reconnaissables, tout leur a fait une loi de s'isoler dans des retraites creusées dans le sein de la terre et soigneusement cachées.

Notre castor, comparé à celui du Canada, n'offre dans ses traits physiques aucun caractère qui puisse l'en faire distinguer comme espèce distincte; il a pourtant un peu moins de taille (il égale à peine celle du blaireau); son pelage se compose d'une bourre grossière d'un brun roussâtre, que recouvre un duvet très fin, plus ou moins gris. Tout le monde sait que la fourrure de ces animaux est très recherchée pour le feutrage.

On distingue le castor du reste des mammifères rongeurs, c'est-à-dire de ceux qui manquant de dents canines, ont deux grandes incisives à chaque mâchoire, séparées des molaires par un espace vide, on les distingue, disons-nous, par leur queue applatie horizontalement, de forme presque ovale et recouverte d'écailles. Ils ont cinq doigts à tous les pieds : ceux de derrière sont réunis par de fortes membranes, ce qui, joint à la conformation particulière de leur queue, en fait des animaux dont la vie est toute aquatique.

Les castors se nourrissent exclusivement de l'écorce tendre des *saules*, des *peupliers*, des *bouleaux*, des *aulnes* qui croissent le long des eaux, ainsi que des racines de certaines plantes aquatiques, telles que les *nymphæa*. Les dents incisives, sujettes à s'user rapidement par ce genre d'alimentation, ont la précieuse faculté, durant toute la vie de l'animal, de repousser vigoureusement de la racine à mesure qu'elles sont détruites en avant.

D'un caractère doux et timide, le castor supporte facilement la domesticité; on l'apprivoise sans beaucoup d'efforts. L'existence diurne de ces animaux est presque entièrement remplie par le sommeil; ils ne sortent de cet état de stupeur qu'à l'entrée de la nuit. Ils mangent assis, comme l'écureuil, mais en tenant la queue entre les jambes. Les femelles mettent bas à la fin de l'hiver deux ou trois petits, qui, après la seconde année, ont pris leur entier accroissement.

La voix du castor consiste en un petit bruit sourd qui, lorsque l'animal est inquiété, finit par devenir assez semblable à un aboiement. Sa chair n'est pas fort délicate; on la mange pourtant, mais c'est par cet abus du merveilleux qui plaît à tant de gens, qu'on a dit que son train de derrière avait le goût du poisson. On chasse cet animal inoffensif principalement pour sa fourrure; il fournit aussi à la médecine une substance particulière connue sous le nom de *castoreum*.

Les anciens connaissaient le castor qu'ils appelaient *fiber*; en France, on lui donnait plus particulièrement le nom de *bièvre* ou *vibre*; Linné le désigne sous celui de *castor fiber*, et c'est la dénomination scientifique que les naturalistes adoptent aujourd'hui.

J. Mark.

MORT DE JEANNE DE FOIX.

FRAGMENT HISTORIQUE.

Trois jours après le sac de Lectoure, la comtesse d'Armagnac fut emmenée au château du Buzet, que le cardinal d'Albi lui donna pour prison, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de la cour. Charles, frère de Jean V, fut sauvé du massacre et enfermé à la Bastille. Louis XI apprit ces heureuses nouvelles par un des écuyers du sire de Beaujeu (1). Le roi de France était alors au château de Plessis-les-Tours. Il s'abandonna aux transports d'une joie presque frénétique, en écoutant le récit que lui fit Jean d'Auvergne, et s'écria à plusieurs reprises :

— Gloire à vous, Benoiste Vierge Marie, qui me délivrez de tous mes ennemis!

Il fit appeler son médecin Coytier, Tristan, Olivier-le-Daim, et leur ordonna de faire des largesses au peuple.

— Pâques-Dieu, disait-il en riant aux éclats, mes insolens vassaux voulaient m'enlever une des fleurs de lys de ma couronne! Mais ils succomberont tous. Jean d'Armagnac s'est révolté deux fois contre son prince, et il a péri de la mort des traîtres. Pourvu que Dieu me prête vie, que Notre-Dame la Vierge intercède pour moi, je délivrerai mon peuple du joug de ces nobles orgueilleux qui abusent de mon nom pour l'accabler d'impôts. La féodalité est un monstre suscité par l'en-

(1) Et des choses dessus dites en emporta au roi ung des chevaucheurs de son escurie, nommé Jéhan d'Auvergne, dont le roy fut moult joyeux, et pour cette cause le fist et créa son hérault, et si lui donna cent escus d'or. Et partant monsieur de Beaujeu, et les autres seigneurs, que le comte d'Armagnac retenait prisonniers au lieu de Lectore, furent délivrés et s'en vindrent aussi vers le roi. (*Chronique* de Louis XI).

fer, pour dévorer ce beau royaume de France; je l'écraserai sous mes pieds, et les successeurs de Louis XI n'auront pas à craindre la puissance de leurs vassaux. Charles d'Armagnac est-il mort aussi?

— Il marche à grandes journées, répondit Jean d'Auvergne; il arrivera bientôt à Paris.

— Je le jetterai dans un des cachots de ma prison royale de la Bastille, dit Louis. Ce sera son tombeau.

— Et la comtesse d'Armagnac, ajouta Olivier-le-Daim?

— Jeanne de Foix n'a pas été victime de la fureur des soldats, répondit l'écuyer. Gastonet du Lion, sénéchal de Toulouse, la prit sous sa sauve-garde le jour où Lectoure fut saccagée; et maintenant elle est enfermée au château du Buzet. On dit qu'elle est enceinte de sept mois.

— Enceinte, grand Dieu! s'écria Louis XI. Cette race maudite des Armagnacs ne s'éteindra donc jamais!

— Quand on a terrassé le lion, il faut aussi égorger la lionne, et arracher de ses flancs le lionceau qu'elle porte, dit Tristan.

— Tristan, tu es le plus fidèle de mes sujets, et le plus sage de mes conseillers après le sire de Commines, s'écria Louis XI. Par une seule parole, tu as dissipé tous mes doutes et vaincu mon hésitation. Je te donnerai quatre cents écus au soleil.

Le roi s'entretint long-temps avec Tristan et Olivier-le-Daim. Un démon sorti de l'enfer inspira sans doute le tyran et ses deux bourreaux, car le monarque prit une résolution exécrable. Il s'enferma seul, et revint un instant après portant un parchemin marqué du sceau royal, et dit à Jean d'Auvergne :

— Pars, jeune écuyer! chevauche rapidement vers le pays de la Langue-d'Oc. Tu remettras secrètement au cardinal d'Albi ce parchemin scellé de ma main royale, et tu lui diras d'accomplir mes ordres dans le plus court délai. Sa tête tombera sous la hache du bourreau, si la veuve de Jean V.......

Louis XI n'acheva pas; il fit signe à l'écuyer de partir, et se tournant vers Tristan, il lui dit en ôtant son petit chapeau, et baisant à plusieurs reprises l'image en plomb de la Vierge :

— Je tiens toute la nichée dans mes filets, Tristan; les Armagnacs mourront tous: il ne restera pas un seul rejeton de cette race maudite!... Pardonnez-moi, madame la Vierge! ajouta-t-il; j'ai déja répandu beaucoup de sang; j'ai fait tomber les plus illustres têtes; mais le salut de mon peuple le demandait. Il faut que la veuve du comte d'Armagnac meure aussi, parce qu'elle porte dans son sein un enfant qui hériterait de tous les crimes de son père. Égorger une femme enceinte, arracher de ses entrailles son malheureux enfant, c'est affreux! madame Marie. Grâce, grâce! ce sera le dernier de mes assassinats! Intercédez pour moi auprès de Jésus, votre divin fils! et si vous obtenez mon pardon, je ferai bâtir en votre honneur une église plus belle que Notre-Dame de Paris. Dis-moi, Tristan, ne suis-je pas le plus malheureux des rois? Les grands seigneurs du royaume se révoltent sans cesse; la hache du bourreau est toujours levée, et la postérité me regardera comme un monstre, comme un tyran qui s'est enivré du sang de ses sujets!

— Elle dira que Louis, onzième du nom, sut triompher par son génie de tous ses orgueilleux vassaux qui troublèrent pendant plusieurs siècles ce beau royaume de France.

— *Mont-joie, Saint-Denis! gloire et grand renom à notre gentil sire!* crièrent plusieurs cavaliers qui arrivèrent au même instant sous les murailles du château.

— Sire, s'écria un des chefs, dès qu'il aperçut Louis XI, nous amenons Charles d'Armagnac, pieds et poings liés.

— Je fais vœu de brûler deux cents cierges de cire fine dans la chapelle que j'ai fait bâtir en votre honneur, madame la Vierge! dit Louis XI en ôtant son petit chapeau....

Quelques jours après, Charles d'Armagnac fut jeté dans les ténébreux cachots de la Bastille.

Cependant, Jean d'Auvergne, chevauchait à grandes journées vers le Languedoc. Il arriva dans le pays toulousain le 19 mars 1473, et remit au cardinal d'Albi la lettre de Louis XI. Pierre Geoffroi réunit tous les chefs de l'armée royaliste, et leur communiqua les ordres du roi. Presque tous les chevaliers frémirent, et plusieurs d'entre eux témoignèrent hautement leur indignation.

— Je veux que mon épée de chevalier se brise dans mes mains comme un roseau, si je prends part à cet exécrable assassinat, dit Simon de Fourquevaux.

— Égorger une femme enceinte, qui eut pour époux un des plus grands seigneurs du royaume de France! ajouta Gaspard de Saint-Germain; par la crinière du lion gravé sur mes armoiries, je défendrai la très noble dame d'Armagnac.

— Un chevalier français doit braver la mort sur les champs de bataille pour le service de son prince, mais lorsque le roi commande un crime, la désobéissance devient un devoir, dit le baron de Saint-Clair.

— Je suis prêt à exécuter sa volonté royale, dit le seigneur de Castelnau-Bréténous.

— Je partirai aussi, s'écrièrent tour-à-tour les sires Macé de Guervadan et Olivier-le-Roux.

— Les secrétaires (1) de Louis XI peuvent massacrer une femme qui leur demandera grâce, qui se jettera en vain à leurs pieds; mais de nobles chevaliers ne doivent exterminer les ennemis de leur roi que dans un jour de combat, dit Simon de Fourquevaux. Suivez-moi, preux de la Langue-d'Oc; ne rougissons pas nos épées du sang de madame d'Armagnac!

Castelnau-Bréténous, Olivier-le-Roux et Macé de Guervadan restèrent seuls avec le cardinal d'Albi. Après une longue délibération, il fut résolu qu'on empoisonnerait la comtesse, pour cacher, autant que possible, le nouveau crime qui allait souiller la mémoire de Louis XI. Pendant que ces lâches serviteurs proposaient tour-à-tour des moyens divers pour exterminer la plus puissante famille du Midi, Jeanne de Foix, enfermée au château de Buzet, pleurait la mort de son époux. Elle lui avait élevé un mausolée dans la

(1) Le seigneur de Castelnau de Bréténous, maître Macé Guervadan et Olivier *le Roux*, étaient secrétaires du roi Louis XI. (*Philippe de Commines. — Chronique scandaleuse. — Histoire de Languedoc. — Annales de Toulouse.*

chapelle du château, et passait toutes ses journées dans les larmes et la prière. Un matin, elle s'assit près d'une fenêtre au haut d'une tour; le soleil paraissait à peine à l'orient, et le ciel pur annonçait un de ces beaux jours qui réveillent la nature au commencement du printemps. Le Tarn, grossi par la fonte des neiges, se déroulait comme une large ceinture d'azur; la terre se parait avec orgueil de ses premières fleurs; tout était dans la joie, et la veuve de Jean d'Armagnac pleurait!

— Que cette matinée est belle! s'écria Jeanne de Foix, en essuyant les larmes qui coulaient sur son visage. Enfermée dans ce château, gardée à vue comme une femme souillée de crimes, je ne puis sortir de ma prison! Pourtant j'aimerais à respirer l'air parfumé du matin, je voudrais m'asseoir au bord du fleuve et prêter l'oreille aux chants de douleur du rossignol! Mes larmes seraient moins amères, si je pouvais sortir de ce vaste cachot! Infortunée que je suis! les grilles de fer ne s'ouvriront plus! Maudit soit le jour où je vis expirer mon époux, sans mourir de douleur sur son cadavre! Les assassins l'égorgèrent sans pitié; ils furent insensibles à mes cris, à mon désespoir! Jean d'Armagnac est mort; son frère périra dans les gouffres de la *Bastille*. Il n'est plus personne pour punir les monstres.... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de ma douleur! Conservez l'enfant que je porte dans mon sein! qu'il vive! et peut être un jour il vengera son père; il vengera sa pauvre mère, que les lâches serviteurs de Louis XI ont abreuvée d'amertume! Notre-Dame de Bon-Secours! intercédez pour moi, car je porte dans mes entrailles le dernier rejeton des Armagnacs!

La comtesse pleura beaucoup, et quand sa douleur fut un peu calmée, elle resta immobile à la même place, promenant ses yeux encore humides sur le vaste spectacle que présentait la plaine qui s'étendait devant le château du Buzet. Elle porta ses regards vers la grande porte, et vit les soldats et les varlets rassemblés autour d'une vieille femme.

— Laissez-moi passer, beaux seigneurs! disait cette femme en joignant ses deux mains; je veux voir la comtesse d'Armagnac.

— Tais-toi, vieille sorcière! lui disait l'un; jamais l'eau du baptême n'a coulé sur ton front; et une fille de Lucifer venue de la Bohême....

— Arrière, *pauvresse!* disait l'autre; va-t-en dans la campagne, où quelque manant jettera par pitié un morceau de pain dans ta besace.

— Je veux voir la comtesse d'Armagnac, vous dis-je! laissez-moi passer, beaux seigneurs, et vous hommes d'armes! criait la vieille femme, lorsque les solsoldats qui l'environnaient lui laissaient le temps de parler.

— Je veux que Belzébut me porte à califourchon jusque dans les états du duc de Bourgogne, dit un vieux chevalier, si cette vieille magicienne franchit le seuil du château du Buzet.

— A toi, mère de tous les diablotins de l'enfer, s'écriait un homme d'armes en frappant la vieille de la poignée de son épée.

La vieille femme ainsi repoussée, meurtrie, couverte de boue, s'assit sur une pierre et pleura amèrement. Le chevalier qui commandait le château passa par hasard; elle se jeta à ses pieds, et lui dit d'une voix suppliante :

— Ayez pitié de moi! beau sire; protégez moi contre vos hommes d'armes et vos *varlets!* je veux voir la comtesse d'Armagnac.

— Sorcière ou mendiante, ribaude ou sainte femme, tu peux entrer, dit le chevalier.

— C'est une magicienne! crièrent les varlets; les femmes de Bohême ont fait pacte avec Satan, et nous la verrons peut-être s'en aller dans les airs avec la comtesse montée sur un dragon ailé.

Le chevalier ne répondit pas, et la vieille était déjà dans le château. Elle trouva Jeanne de Foix toujours assise près de la fenêtre d'où elle avait été témoin de ce qui venait de se passer. La comtesse ne put se défendre d'un premier mouvement de frayeur, en voyant la vieille femme presque nue, toute meurtrie et haletante.

— Que veux-tu de moi, fantôme? s'écria-t-elle en se levant pour fuir. Viens-tu de la sombre demeure des morts? Mon époux t'a-t-il envoyée vers moi?

— Jean d'Armagnac dort pour toujours dans la nuit du tombeau, noble Dame! s'il eût écouté mes paroles, il ne serait pas tombé sous le glaive des assassins..... Vous ne me reconnaissez pas, comtesse d'Armagnac?

— Qui es-tu? femme!

— Maria Piscati.

— La sorcière!

— Oui, noble Dame; la sorcière qui reçut pendant plusieurs années de votre main le pain de l'aumône, et qui est aujourd'hui moins malheureuse que vous. Elle n'a pas à gémir sur la fin déplorable de son époux. Vous savez que j'appartiens à une race maudite. Je suis une fille de Bohême; j'erre en mendiante dans ce beau pays de France, et tôt ou tard un bûcher ou la hart mettront fin aux jours de ma vieillesse. Mais vous, noble Dame! vous avez de grandes destinées à accomplir! vous portez dans votre sein l'unique héritier d'une famille puissante; veillez sans cesse, car vos ennemis veulent faire mourir à la fois et la mère et le fils.

— Que dis-tu? Maria Piscati!

— Depuis que vous êtes sortie de Lectoure, j'ai toujours eu l'œil sur vos ennemis, madame; je connais leurs coupables desseins.... Le cardinal d'Albi vient de recevoir de nouveaux ordres de Louis XI, et trois seigneurs royalistes doivent venir ici pour vous empoisonner.

— Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi! s'écria la comtesse tremblante.

— Le roi de France veut exterminer les Armagnacs. Le frère de votre époux est dans un cachot, et Odette, ma fille, Odette, le seul espoir de ma vieillesse, a voulu partager sa captivité, dit Maria Piscati en versant un torrent de larmes.

— Tu as une fille? dit la comtesse.

— Une fille, belle comme un ange, que sa naissance appelait à de hautes destinées, mais son père fut proscrit, chassé de l'Italie; et sa mère, autrefois si riche, si puissante, n'est plus maintenant que Maria la sorcière! Qui me rendra mon beau ciel de Naples, mes champs parsemés d'orangers, mes châteaux aux antiques tourelles, la mer où les barques glissent comme des cygnes, et le volcan qui pendant la nuit éclaire



JEANNE DE FOIX TENANT LA COUPE EMPOISONNÉE.

nos riantes plaines, semblable à une torche allumée par Satan! J'ai tout perdu! je mendie mon pain; on me fuit, on m'appelle la sorcière! Odette, ma fille, tu t'es ensevelie vivante dans un cachot! tu ne fermeras pas les yeux de ta pauvre mère!

La comtesse, attendrie par ce triste récit, pleura avec la sorcière. Maria se leva tout-à-coup, prêta une oreille attentive, et s'écria :

— Préparez-vous à soutenir une lutte terrible! madame d'Armagnac; les assassins sont aux portes du château : j'entends le son des trompettes....

Elle se hâta de sortir, mais elle fut arrêtée par des francs archers qui lui lièrent les pieds et les mains par les ordres du cardinal d'Albi. Pierre de Valsi, religieux de l'abbaye de Conques, dans le Rouergue, entra dans la chambre de la comtesse, qu'il trouva prosternée au pied d'un crucifix. Jeanne de Foix fut d'abord rassurée en voyant l'homme de Dieu; mais elle s'aperçut bientôt que le loup dévorant se cachait sous la peau de l'agneau.

— Priez, noble dame! dit Pierre de Valsi; la prière est bonne en tout temps, surtout à l'heure de la mort.

— A l'heure de la mort, grand Dieu! s'écria la comtesse.

— Le nombre de vos jours est compté, madame; je suis venu pour entendre la confession de vos fautes et vous en donner absolution, car vous n'avez pas une heure à vivre.

— Grâce pour l'enfant que je porte dans mon sein!

— Louis XI a prononcé votre arrêt de mort; vous n'avez qu'à choisir entre le fer et le poison.

— Ayez pitié de mon enfant! vous pouvez fléchir les bourreaux, mon père!

— Le roi de France veut que la famille des Armagnacs périsse jusqu'à son dernier rejeton, répondit le moine. Il vous serait plus facile d'échapper à la dent d'un tigre qu'à la vengeance de Louis de Valois. Prosternez-vous devant cet oratoire, et faites-moi l'aveu de vos fautes.

Il y eut quelques instans d'un silence solennel, qui

ne fut troublé que par les sanglots de la comtesse et la voix grave du moine qui prononça les paroles de l'absolution. Jeanne de Foix se leva calme est résignée.

— Suivez-moi, cria en même temps le seigneur de Castelnau-Brétenous; c'est ici la chambre de la comtesse.

— Ils arrivent, dit le moine; préparez votre ame à comparaître devant Dieu.

Castelnau, Macé de Guervadan et Olivier-le-Roux entrèrent, suivis d'un apothicaire de Toulouse, nommé Cabanelli.

— Pierre de Valsi a dû vous faire connaître les ordres du roi, notre seigneur, dit Castelnau en s'approchant de la comtesse.

— Vous voulez m'assassiner!

— Il faut que le dernier des Armagnacs, que vous portez dans votre sein, périsse! Telle est la volonté de notre maître.

— Que vous a fait mon enfant? mon enfant qui n'a pas encore vu le jour! s'écria la comtesse d'une voix déchirante.

— Il est du sang des Armagnacs! et c'est un crime que Louis XI doit punir de mort.

— Maître Cabanelli, avez-vous apporté le poison?

Tout sera fait selon votre bon plaisir, répondit l'apothicaire; et je veux que tous les enfans de la rue Boulbone jettent de la boue à mon enseigne, sur laquelle j'ai fait peindre le grand Hippocrate, si la comtesse ne meurt pas à l'instant.

Olivier-le-Roux posa une petite coupe d'or sur une table, et Cabanelli y versa le poison.

— Grâce pour mon enfant! s'écria la comtesse en se roulant aux genoux de ses bourreaux.

— Il n'y a pas de grâce pour les ennemis du roi de France! dit Olivier-le-Roux en présentant la coupe d'or à la comtesse qui la repoussa.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, mourir empoisonnée avant d'avoir donné le jour au dernier héritier des Armagnacs!..... Par les plaies du Sauveur, ayez pitié d'une pauvre mère qui embrasse vos genoux!.....

— Saisissez la veuve du comte d'Armagnac? dit Castelnau de Brétenous.

Olivier-le-Roux et Macé de Guervadan étreignirent fortement les deux bras de la comtesse, et Castelnau, ne pouvant lui ouvrir la bouche, eut recours à la lame de son poignard pour lui desserrer les dents.

— A vous maintenant, maître Cabanelli, s'écria-t-il en s'adressant à l'apothicaire. Faites-lui avaler le poison, et qu'il ne s'en perde pas une seule goutte.

Quelques instans après, les quatre bourreaux, assis sur de vieux fauteuils, contemplaient leur malheureuse victime, qui se débattait contre les douleurs de la mort la plus cruelle. Le visage de la comtesse était verdâtre, ses yeux sanglans sortaient de leur orbite; ses dents craquaient affreusement; tous ses nerfs étaient raides, et le cadavre se rapetissait à mesure que le poison brûlant le dévorait. Enfin, des soupirs étouffés sortirent de sa poitrine: c'était le râle de la mort. Tout-à-coup la comtesse se leva par un dernier effort, les cheveux hérissés, comme pour maudire ses bourreaux; mais elle retomba en poussant un cri douloureux.

— *Pars, ame chrétienne!* dit Pierre de Valsi, qui n'avait cessé de prier.

Et la comtesse expira (1).

J. M. Cayla.

(1) Ces détails sur la mort de Jeanne de Foix, veuve de Jean V, comte d'Armagnac, sont confirmés par le témoignage de tous les historiens. Quelques-uns prétendent que la victime de la cruelle politique de Louis XI n'était pas Jeanne de Foix, mais Isabelle d'Armagnac, qui, comme nous l'avons dit plus haut, eut pour amant et pour époux Jean V, son frère. Les uns et les autres émettent des raisons si plausibles à l'appui de leurs assertions, qu'il est difficile de se prononcer hautement sur la validité des titres historiques.

LA CONJURATION D'AMBOISE.

I.

CHANSONS ET PAMPHLET.

— Nous sommes arrivés, mes amis, s'écria un cavalier en entrant, au galop de son cheval, dans un petit hameau voisin de la ville de Nantes.

— Trouverons-nous un logis et un souper de reste dans ce maudit village, répliquèrent à la fois quatre autres cavaliers.

— Ne désespérons pas de la providence de Dieu, mes cousins, ni de la courtoisie des jeunes filles de la Bretagne, répondit le guide de cette étrange caravanne. Nous aurons bon logis, bonne table, bon feu, et de plus, la plus gentille batelière qui ait jamais vendu du vin de Bordeaux de Nantes à Quimper.

A ces mots, le hardi cavalier ralentit le pas de son coursier et s'arrêta quelques instans après.

— Henriette! s'écria-t-il, en frappant à coups redoublés à une petite porte.

On ne répondit pas, et les compagnons du sire de La Renaudie commençaient à douter de la sincérité de leur chef, lorsqu'à la lueur de la lune, ils aperçurent une enseigne ornée d'un dauphin, et ces mots écrits à l'entour: HOTELLERIE DU DAUPHIN DE FRANCE.

— Henriette, répéta le sire de La Renaudie, au nom du bon Dieu ou du diable, ouvrez-nous la porte!

— Il est minuit passé, messeigneurs, répondit une voix de jeune fille.

— Minuit passé, Henriette, et le sire de La Renaudie n'a pas encore soupé.

Un quart d'heure après, les chevaux des cinq voyageurs étaient dans l'écurie de l'hôtellerie du dauphin de France, et les gentilshommes, assis en cercle autour d'une table ronde, dévoraient les restes d'un souper réchauffé. Le vin de Bordeaux remplissait les tasses d'étain, et la jeune Henriette échangeait quelques paroles avec La Renaudie qu'elle connaissait depuis trois ans.

— Maintenant, mes cousins, s'écria le gentilhomme périgourdin, nous n'avons plus faim, ni soif.

— Ventre plein vaut autant que joie et richesses, répliqua Mazères; j'ai soupé comme le cuisinier du cardinal de Lorraine; mais je n'ai pas fermé l'œil depuis mon départ de Paris; aussi me permettrez-vous de réciter le sonnet de Clément Marot qui commense par ce vers:

Quel doux sommeil clot ma paupière.

— Laisse les sonnets et les ballades d'amour aux courtisans du duc de Guise, s'écria La Renaudie. Ne sais-tu pas quelque chanson huguenote?

Une, sire de La Renaudie, et si bien faite, que maître Clément Marot, s'il vivait encore, ne la désavouerait pas.

— Chante donc, car on m'a dit que tu as la voix aussi douce que celle d'un gondolier de Venise.

— Cela n'est pas étonnant, ajouta Castelnau. On m'a dit qu'une sorcière a nourri, pendant trois ans, Mazères avec des œufs de rossignol.

Mazères ne fit que rire de la plaisanterie de Castelnau; il se leva subitement, s'appuya sur son arquebuse et chanta d'une voix forte:

Mes amis, si j'étais papiste,
J'irais à Rome dès demain,
Suborner le sénat romain,
Faire du pape un calviniste.
Vivent Coligni, Châtillon,
Les défenseurs des hérétiques;
Ils préparent aux catholiques
Longues vêpres en carrillon.
Si j'attrape
Prêtre ou pape,
Qu'à l'instant,
Chacun torde
Une corde
Au patient.

A la fière maison de Guise
Déclarons une guerre à mort;
Mes amis, purgeons l'église
D'hypocrites chamarrés d'or.
Chassons les princes de Lorraine,
Ils veulent régner dans Paris;
Sauvons le roi, sauvons la reine,
Sauvons Valois et le pays.
Si j'attrape
Prêtre ou pape,
Qu'à l'instant,
Chacun torde
Une corde
Au patient.

Fier des bruyans applaudissemens de ses convives, Mazères reprit sa place sous le manteau de la cheminée; La Renaudie le serra affectueusement dans ses bras:

— Bien, très bien, Mazères, s'écria-t-il; si Calvin était ici, il te choisirait pour son successeur. Maintenant, messeigneurs, ajouta-t-il en déroulant mystérieusement plusieurs feuilles de papier, si vous ne dormez pas, je vais vous lire quelques pamphlets composés contre les Guises par un des beaux esprits de la basoche.

— Commencez, commencez, s'écrièrent les gentilshommes.

La Renaudie s'approcha de la table et lut:

« Bons habitans de Paris, vous êtes couards ou » manchots, puisque vous supportez la tyrannique do» mination des Guises. Chassez ces ambitieux qui se » disent issus du noble sang de Charlemagne, et n'as» pirent à rien moins, qu'à usurper le trône de France; » qu'ils reviennent dans leur Lorraine, boire leur » bierre et manger leur lard fumé; que le cardinal, » enfermé dans une cage de fer, soit envoyé au pape » qui le fera pendre si bon lui semble. »

La Renaudie tourna quelques feuillets et lut à haute voix:

« Discours pour prouver comme quoi madame la » reine est une hypocrite et l'ame damnée des princes » de Lorraine.

» Catherine, cette louve que tous les diables de » l'enfer nous ont envoyée de Florence, n'a pas versé » une larme à la mort d'Henri II, notre sire et son » époux. Elle a violé la coutume suivant laquelle les » reines de France, advenant le décès de leurs maris, » ne départent de la chambre de quatre jours, et ne » voient clarté de soleil, ni de lune que leurs maris ne » soient enterrés. Elle a suivi le jeune roi au Louvre, où » les Guises retiennent François II prisonnier; elle a » confié au duc le soin de ce qui regarde la milice; au » cardinal de Lorraine la charge des affaires civiles, et » s'est réservé la surintendance générale du gouver» nement. Monseigneur le connétable de Montmorency » a été mal accueilli à Saint-Germain; repoussé par » les courtisans, il s'est écrié:

» — Quant à ce qu'il plait à votre majesté me rete» nir de son conseil, je la supplie aussi m'en excuser, » d'autant que deux choses ne me le peuvent permet» tre: l'une, d'être soumis à ceux auxquels j'ai toujours » commandé; l'autre, qu'étant plein de jours et quasi » radotant, ce dit-on, mon conseil lui pourrait de peu » ou rien servir. »

— C'est une lâcheté! s'écria Castelnau; jeter ainsi en disgrace le plus noble et le plus pauvre des sires du sang.

— Nous nous vengerons! dit Mazères...

— C'est pour cela que nous allons à Nantes, répliqua le sire de La Renaudie.

Le fier gentilhomme avait à peine prononcé ces dernières paroles, lorsque la porte s'entr'ouvrit subitement.

— Qui vient interrompre la conversation de cinq gentilshommes, s'écria La Renaudie?

— C'est Jean le palfrenier.

— Qu'y a-t-il donc?

— Ne m'avez-vous pas dit de seller vos chevaux au point du jour ?

— Bien, bien, Jean, répondit La Renaudie.... En selle, mes cousins, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons de voyage, il est temps de partir; c'est demain que les états-généraux doivent s'assembler dans la bonne ville de Nantes, vous ne voudriez pas arriver les derniers.

— Non, non...

— Venez donc, et ne perdez pas la langue en chemin.

II.

ASSEMBLÉE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX A NANTES. 1560.

La Renaudie investi de pleins pouvoirs par le prince de Condé, qui n'avait pas osé se mettre ouvertement à la tête de la conspiration contre les Guises, mais qui était reconnu par tous les conjurés sous le nom de *capitaine muet*, réunit les principaux chefs dès le lendemain de son arrivée à Nantes. Ils hésitaient encore à lever l'étendard de la révolte, et pourtant d'immenses ramifications leur assuraient déja la victoire. La Renaudie, homme de génie, d'audace, de courage, doué de toutes les qualités qui caractérisent un chef de parti, triompha bientôt de leur hésitation par les emportemens de sa fougueuse éloquence.

— Vous voulez donc courber lâchement la tête sous le joug que les princes de Lorraine imposent à la France! vous reculez au moment de renverser ces fiers usurpateurs qui monteront sur le trône pour y faire asseoir avec eux l'abominable tribunal de l'Inquisition.

— Nous ne craignons pas les Guises, répondit Castelnau; mais nous pensons qu'il est prudent de ne pas se jeter tête baissée au milieu des périls d'une guerre désastreuse; les princes de Lorrraine sont si puissans!

— Oui, les princes de Lorraine sont puissans, s'écria la Renaudie; ils n'ont qu'à franchir un degré de plus pour arriver au trône. Mais nous sommes plus puissans que les loups-cerviers de la Lorraine. Tous les protestans de France, et même les catholiques qui détestent leur tyrannie, se réuniront à nous; tout semble nous promettre un succès complet et assuré. La conjuration a déja fait de rapides progrès dans les provinces; elle compte de nombreux partisans dans la capitale.

— Qui sera notre chef? s'écria un vieil huguenot, membre du tiers-état...

— Vous le connaîtrez plus tard, répondit La Renaudie. Qu'il vous suffise maintenant de savoir que le *capitaine muet*, dont je suis le lieutenant, est un des princes du sang.

— Nous jurons de lui obéir, s'écrièrent tous les membres des états présens à l'assemblée.

— Que le ciel punisse les traîtres, dit La Renaudie. Demain, dans la grande assemblée, je vous ferai connaître des projets qui doivent nous mettre à l'abri de la tyrannie des Guises et des bûchers de l'Inquisition.

« Le lendemain, 1er février 1560, se tint secrètement, dans la ville de Nantes, une assemblée des principaux conjurés, la plupart nobles, plusieurs bourgeois venus de toutes les provinces de France, et prétendant représenter les états-généraux par *extrême nécessité*. On protesta de n'attenter aucune chose contre la majesté du roi, princes du sang, ni état légitime du royaume; puis on lut les avis des docteurs en droit et en théologie, et certaines informations qui avaient été prises contre les Guises, afin de donner une apparence plus légale à tout ce qui se tramait. Les Guises furent accusés de tendre non seulement à l'extermination *de ceux de la religion*, mais à la ruine de la noblesse et à la destruction de la maison royale. Tous les assistans prétèrent serment à La Renaudie, comme lieutenant du *capitaine muet*, et reçurent son propre serment, après quoi, *il déclara le chef duquel il avait charge et montra ses pouvoirs*. Le plan d'exécution fut aussitôt arrêté. On convint qu'avant toutes choses, un grand nombre de personnes, non suspectes et sans armes de guerre, se rendraient à Blois, où était la cour, comme pour présenter au roi une requête en faveur de la liberté de conscience; que cinq cents gentilshommes à cheval, et mille soldats à pied, bien armés et équipés, paraîtraient subitement le 10 mars aux portes de Blois, qui leur seraient ouvertes par les premiers arrivés; que le *capitaine muet* se déclarerait alors; qu'on s'emparerait des personnes du duc de Guise et du cardinal de Lorraine, « afin de les faire punir par justice; que les deux Guises » pris, s'il y avait résistance, on fournirait des gens et » argent, en sorte que force demeurerait au chef, jus» qu'à ce qu'il eût fait établir un gouvernement légi» time (1). »

La Renaudie, transporté de joie en entendant les cris d'enthousiasme de tous les membres de l'assemblée, s'écria :

— Messeigneurs et messieurs, que notre cri de raliement soit désormais: *vive le roi! mort aux Guises!*

— Vive le roi! mort aux Guises! s'écrièrent tous les assistans.

Le jour même, La Renaudie partit pour annoncer au *capitaine muet* le résultat de l'assemblée de Nantes.

III.

PÉTRONILLE LA FOLLE.

« De Nantes, La Renaudie alla trouver le *capitaine* » *muet*; ensuite il vint à Paris pour acheminer plus » aisément les affaires. Il y rencontra plusieurs des » conjurés qui n'attendaient que le signal pour prendre » les armes contre les Guises : il les convoqua en as» semblée dans une petite maison de la rue *Saint-Jac*» *ques-la-Boucherie*.

— Février finit, intrépides défenseurs de la liberté de conscience, leur dit-il, et plus heureux que le Christ, le *capitaine muet* n'a pas encore reconnu un seul traître parmi ses soldats.

— Vous logez dans la maison d'un perfide, répliqua un gentilhomme de la Touraine : méfiez-vous de l'avocat d'Avenelle, et quittez le faubourg Saint-Germain.

— D'Avenelle est dévoué comme nous aux nouvelles croyances, répondit La Renaudie, et je ne me méfie pas plus de mon hôte que de Calvin lui-même, le sublime docteur des églises réformées.

(1) Henry Martin, *Histoire de France*, tome XI.

— Que Dieu nous préserve de Guise et de la langue des méchans ! ajouta Mazères qui n'avait pas quitté La Renaudie depuis son départ de Nantes.

Le lieutenant du *capitaine muet* pour mettre fin à cette discussion qui pouvait devenir très violente, raconta aux conjurés les nouveaux projets du chef de la conspiration ; l'assemblée se sépara sans avoir pris aucune détermination, et La Renaudie, après avoir vidé quelques pots de vin de Surène avec ses compagnons, se dirigea vers le foubourg Saint-Germain. Il était à quelques pas de la maison de l'avocat d'Avenelle lorsqu'il se vit accosté par une jeune fille vêtue en bohémienne.

— Arrière, fille de Bohême ! cria La Renaudie.

— Arrière, Monseigneur !... Prétendez-vous donc me repousser comme une fille de truand ?

— Ramasse ce *carolus*, dit La Renaudie en jetant la pièce de monnaie, et cours payer un festin de noces aux godelureaux de la cour des miracles.

— Où allez-vous, Seigneur ?

— Chez l'avocat d'Avenelle.

— Votre hôte vous vendra aux princes de Lorraine.

— D'Avenelle est mon ami.

— Judas Iscariote ne vendit-il pas le Christ, son maître, pour la somme de trente deniers ?

— Arrière, Bohémienne ! dit La Renaudie impatienté, et cours à Jérusalem chercher un Judas Iscariote.

En même tems, il souleva le lourd marteau d'une porte basse à l'extrémité du faubourg Saint-Germain.

— Soyez le bien venu, seigneur de La Renaudie, dit d'Avenelle qui sempressa d'ouvrir au lieutenant du *capitaine muet.*

— Ventre affamé n'a point d'oreilles, répondit La Renaudie; soupons d'abord, et puis nous parlerons d'affaires ; j'ai d'importantes nouvelles à vous communiquer.

La table était mise auprès d'un bon feu ; d'Avenelle n'avait rien épargné pour régaler son hôte ; pendant tout le temps que dura le repas, l'avocat et La Renaudie n'échangèrent pas une parole : sur un geste d'Avenelle, on ferma la porte ; les deux commensaux se rapprochèrent du foyer et s'entretinrent à voix basse jusqu'à minuit.

— Le beffroi de Saint-Germain vient de frapper onze coups, dit d'Avenelle.

— Vous avez envie de dormir ici comme à l'audience, répliqua La Renaudie : au revoir ; nous partirons au point du jour ; vous m'avez promis avec serment de conspirer de tout votre pouvoir au triomphe de la réforme et à la ruine des princes de Lorraine.

« — Seigneur La Renaudie, je jure d'employer ma » personne et mes biens pour une chose tant sainte et équitable.

D'Avenelle était protestant ; il désirait le succès de la conspiration ; mais bientôt la grandeur du péril le fit réfléchir, et, soit peur, soit cupidité, soit peut-être même scrupule de conscience, il résolut de révéler tout au secrétaire du duc de Guise. Il attendit le départ de La Renaudie pour mettre à exécution son exécrable projet.

Déterminé à sacrifier ses coreligionnaires, il sortit de sa maison par une rue très obscure et se dirigea vers le palais qu'occupaient les princes de Lorraine. Un seul valet l'accompagnait portant une petite lanterne pour le guider dans les rues tortueuses du vieux Paris.

— Voici le palais des princes de Lorraine, dit le valet, en s'arrêtant après une demie-heure de marche forcée.

— C'est bien, maître Jacques, attends-moi ici, répondit Avenelle.

Comme il franchissait le grand escalier qui conduisait au perron, il fut arrêté par une jeune fille qui lui dit d'une voix presque menaçante :

— Avocat d'Avenelle, où vas-tu ?

— Au palais de monseigneur de Guise, répondit d'Avenelle, qui ne put maîtriser un premier mouvement de crainte.

— Je sais que tu vas trahir tes frères, et dénoncer le sire de La Renaudie.

— Mes maîtres, cria l'avocat d'Avenelle à quelques serviteurs du duc de Guise, chassez cette fille de Bohême.

— Chassez la fille de Bohême, s'écria Pétronille la folle en riant aux éclats, et ouvrez les portes du palais au traître d'Avenelle.

Elle disparut au même instant dans une des rues adjacentes, et l'avocat, introduit dans le palais, obtint aisément une audience du prince de Lorraine ; il lui dévoila tous les secrets de la conspiration. Le duc de Guise qui se croyait tout puissant, fut effrayé quand il vit la grandeur du péril qui le menaçait : il promit à d'Avenelle honneurs et dignités.

— Maître d'Avenelle, lui dit-il, vous sauvez la France de sa ruine ; c'est à vous qu'il appartient de déjouer les projets des rebelles : demain vous partirez en poste pour Blois.

— Nous sommes perdus ! s'écria le cardinal de Lorraine, si nous n'appelons promptement toutes les garnisons et tous les fidèles sujets au secours du roi.

— Ces préparatifs jetteraient l'allarme parmi les conjurés, répondit le duc François ; organisons nos moyens de défense le plus mystérieusement possible : la personne du roi ne serait pas en sûreté dans la ville de Blois dont les habitans sont dévoués aux rebelles nous le conduirons au château d'Amboise, où il nous sera plus facile de braver les bandes indisciplinées du *capitaine muet*,

L'allarme fut grande à la cour de France ; la reine-mère et les Guises avaient tout à craindre de l'audace des réformés ; l'amiral de Coligni et le prince de Condé furent mandés par Catherine de Médicis sous divers prétextes, mais leurs dénégations énergiques effrayèrent les Guises qui prirent le parti de temporiser.

Cependant La Renaudie et les autres chefs de la conjuration eurent avis que leurs projets avaient été dévoilés : leurs bandes étaient réunies dans les environs de Blois, et ils pouvaient commencer l'attaque ; instruits du départ du roi pour le château d'Amboise, ils changèrent de détermination ; sur le soir, leurs gens commencèrent à filer par petites bandes vers la Loire.

— Allez, mes amis ! leur dit l'intrépide La Renaudie ; si nous pouvons gagner sains et saufs les portes d'Amboise et nous y réunir, le succès de la conjuration est assuré.

— Dieu veuille que nous ne soyons pas une seconde fois victimes d'un traître, dit Castelnau.



CHATEAU D'AMBOISE.

— Nous sommes tous dévoués à notre sainte cause, ajouta le sire de Lignères.

— Tous, excepté lui, dit à voix basse La Renaudie: mes amis, ayez l'œil sur Lignères.

A ces mots, il embrassa ses frères d'armes qu'il ne devait plus revoir.

IV.

SIÉGE DU CHATEAU D'AMBOISE.

Le sieur de Lignères ne tarda pas à justifier les soupçons de La Renaudie; ce perfide découvrit à la reine, mère tous les moyens d'exécution, les dépots d'armes et les lieux de rendez-vous assignés par les principaux conjurés : la noblesse de la cour, les gardes du roi, les gentilshommes dévoués aux princes de Lorraine, se mirent aussitôt en campagne. Les conjurés qui ne s'attendaient pas à une attaque si subite furent saisis et arrêtés. Les compagnies du baron de Castelnau Chalosse eurent le bonheur d'échapper à leur poursuite, et s'emparèrent du château de Noisay. Castelnau se vit bientôt assailli par le duc de Nemours ; hors d'état de résister à ses nombreux ennemis, il envoya prévenir l'intrépide La Renaudie qui accourut à marche forcée, et ordonna à ses fantassins de se jeter sur Amboise à travers les forêts qui bordaient la rive méridionale de la Loire. Le jour même de son arrivée, il apprit que Castelnau s'était laissé tromper par le duc de Nemours, et avait été enfermé dans les cachots d'Amboise par le duc de Guise.

— Courage, mes bons amis! dit La Renaudie à ses fantassins; courez sur Amboise, et délivrez le pauvre Castelnau; ne souffrez pas quil soit immolé à la cruelle vengeance des princes de Lorraine.

— Le roi! où est le roi? s'écrièrent les milices méridionales.

— Au château d'Amboise, mes maîtres; demain nous aurons une entrevue avec François II, notre seigneur, et nous obtiendrons de sa clémence royale la ratification de l'édit de *liberté de conscience*.

— Vive le roi! vive le sire de La Renaudie! s'écrièrent les fantassins.

Ils partirent au commencement de la nuit; leur sort fut alors plus déplorable que celui des cavaliers commandés par Castelnau; taillés en pièces ou pris par des détachemens de cavalerie embusqués dans la forêt d'Amboise, ils furent faits prisonniers, et pendus pour la plupart aux créneaux du château. L'intrépide La Renaudie ne se laissa pas abattre par ce revers; il mit tout en œuvre pour rallier les conjurés, et le 17

mars, il se vit à la tête de compagnies assez nombreuses pour tenter une seconde fois le siége du château d'Amboise; il passa la nuit à se concerter avec les principaux chefs.

— Au bois de Château-Renard! s'écria-t-il.

Ses compagnons s'empressèrent de le suivre, et les bandes des princes de Lorraine furent repoussées sur tous les points. La Renaudie les poursuivait avec acharnement, lorsqu'il rencontra le sieur Pardaillan, son cousin, qui battait le pays avec des cavaliers de la maison du roi.

— C'est vous, mon cousin? s'écria La Renaudie en se dressant sur ses étriers... De par Dieu! vous êtes indigne de porter les armes de votre maison, puisque vous tenez le parti des Guises.

— Je fais la guerre aux rebelles.

— Et j'extermine ceux qui veulent trahir le roi François II, et mettre la France sous le joug de la maison de Lorraine, répliqua La Renaudie.

— En garde, mon beau cousin.

— Ferme sur vos étriers, Pardaillan.

— A vous cette *pistolade*.

L'arme de Pardaillan *ne prit pas feu*, et La Renaudie, hors de lui-même, lui passa son épée à travers le corps; mais au même instant il tomba mort, frappé d'une arquebusade tirée par un valet de Pardaillan. La mort du lieutenant du *capitaine muet*, jeta la terreur parmi les conjurés; ils abandonnèrent le cadavre de leur chef, qui fut transporté à Amboise et attaché à une potence, avec un écriteau portant ces mots : *La Renaudie, chef des rebelles*. Ses compagnons d'armes eurent bientôt recouvré leur première intrépidité; ils formèrent une bande redoutable, réussirent à s'approcher d'Amboise et tentèrent un dernier effort; ils eurent le malheur d'échouer, et les Guises, victorieux, dispersèrent les réformés, dont les principaux chefs furent faits prisonniers.

— Maintenant, les soldats ont joué leur rôle, s'écria le cardinal de Lorraine; celui des bourreaux commence.

Hipolyte Vivier.

UNE VISITE AU CAVEAU DES CORDÉLIERS DE TOULOUSE.

(Ceci se passait vers 1770.)

— Eh bien! ma belle amie, votre triomphe d'hier soir vous a-t-il permis de vous livrer à quelques instans du sommeil?... C'est que vous étiez bien réellement la reine de cette fête brillante, où l'aristocratie toulousaine semblait s'être donné rendez-vous : quelques belles que fussent les autres jeunes femmes, aucune n'avait votre beauté! quelque riche et élégante que fût leur toilette, aucune n'avait votre éclat....

— Dites-vous vrai, et m'avez-vous trouvée la plus jolie?

— La plus belle, vous l'avez été, non seulement à mes yeux, mais aussi aux yeux de tout le monde : parmi les femmes, chose rare, vous ne trouvâtes pas de rivales; parmi les hommes vous n'eûtes que des admirateurs.

— Comte, vous me flattez!

— C'est que vous n'avez pas entendu comme moi, qui le recueillais pour l'enfermer dans mon cœur, tout ce qui se murmurait de louanges autour de vous : a-t-on jamais vu porter avec plus d'abandon le doux fardeau de tant de charmes! disait l'un; n'aimez-vous pas son regard si fier que tempère une douceur mélancolique qui vous fait rêver! disait un autre; et puis les comparaisons les plus flatteuses...

— Monsieur le comte, faites-moi grâce du récit de ces fadeurs banales. Que m'importe, à moi, que l'on m'ait comparée à.... la belle Paule, si vous voulez.

— Ce parallèle n'a pas été oublié.

— Quoi! vraiment?

— Oui, madame, et, à ce propos, quelqu'un s'est empressé d'ajouter que votre présence serait bien capable d'arrêter une émeute populaire, ainsi que le fesait l'apparition de la baronne de Fontenilles.

— Ce compliment historique ne peut venir que de l'annaliste de la ville.... Ne savez-vous pas que vous me faites redouter un arrêt du parlement, qui me force à me montrer à mon balcon toutes les fois que la populace voudrait se donner ce singulier plaisir.... Vraiment, mon ami, ne soyez pas indiscret...

Adélaïde termina cette tirade par un long éclat de rire, tandis que son interlocuteur, un peu déconcerté, cherchait à tourner un madrigal; mais elle ne lui en laissa pas le temps. S'interrompant brusquement au milieu de cet accès de folle gaité, la jeune femme sembla se recueillir un instant, comme pour pénétrer au dedans d'elle-même, et donnant une sorte de gravité à ses paroles : à propos de cela, savez-vous qu'il y a long-temps que vous m'avez promis de me conduire au caveau des Cordeliers, où l'on dit que l'on peut voir les restes de la belle toulousaine.

— Y pensez-vous, Adélaïde! au sortir d'un bal, aller visiter un tombeau!

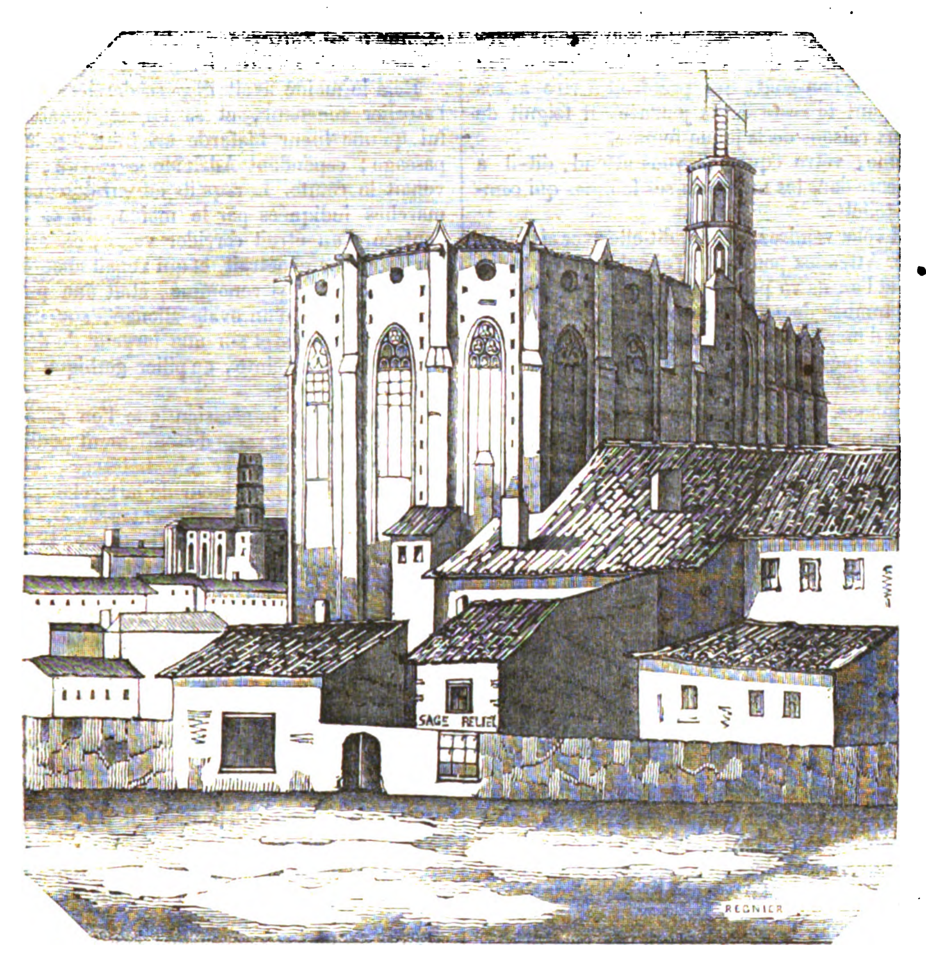
— Précisément! ce contraste va à mon caractère; c'est ce que vous avez appelé si souvent une épine déguisée sous des fleurs, une larme à côté d'un sourire.... On trouve cela si souvent mêlé dans l'usage de la vie!

— Voyez! le soleil éclaire un beau jour; l'air est tiède comme au mois de mai; les violettes que vous aimez fleurissent; tout nous invite à sortir, à aller jouir des premières faveurs du printemps.

— Je tiens à mon idée : nous irons aux Cordeliers, mon ami. A la nuit les rêves : eh bien! j'ai eu un bal; au jour la réalité : je verrai la mort face-à-face.

— C'est un jeu d'esprit, Madame.

— Non, je me laisse aller à une disposition secrète



L'ÉGLISE DES CORDELIERS.

de mon ame : m'auriez-vous crut aussi légère que je le parais? aussi oublieuse des choses sévères? Oh! détrompez-vous, monsieur : j'ai pesé une à une toutes les joies du monde.

— Même celles du bal de la nuit dernière ...

— Celles-là aussi; et c'est au milieu de l'enivrement que les plaisirs nous donnent, que je me suis convaincue de leur futilité.

— Décidemment, votre sommeil aura été troublé par quelque rêve pénible; votre imagination assombrie a besoin de se retremper à des images riantes; je maintiens ma proposition : permettez-moi de vous accompagner dans votre jardin.... mais vous êtes distraite, pensive; allons! allons!

— Oui, allons aux Cordeliers.

— Mais c'est une idée fixe : savez-vous bien, madame, ce que c'est que ce souterrain que vous voulez visiter?

— Non, et c'est pour cela même que je veux le voir.

— Cela ne se peut; je ne dois point me prêter à une telle fantaisie; je serais responsable du mal que vous en éprouveriez. Le spectacle hideux des cadavres momifiés que vous y verriez jetterait dans votre esprit, si facilement impressionnable, une amertume trop profonde.

— Tant mieux! N'y aurait-il dans le cœur que des cordes tendues pour la frivolité?

— Mais, madame, permettez-moi de vous dire que tout le merveilleux dont on a voulu relever l'histoire de ce caveau, devenu si célèbre, doit tomber en face de la réalité; qu'est-ce en effet : un souterrain étroit, autour duquel sont rangées des momies, que, par une honteuse profanation, on a arrachées de leur tombe première, et que la cupidité des moines expose dans cet état de dessication aux regards des curieux; vous le comprenez, en visitant ces lieux, c'est aller volontairement ouvrir votre ame aux idées sombres.

— Qu'importe? demain vous me donnerez une fête.

Le comte lutta en vain encore pendant quelques momens contre la volonté d'Adélaïde qui semblait trouver dans son opposition même de nouveaux argumens pour soutenir, avec plus de force, sa première résolution. Prêt à céder à ce singulier caprice, il revint à la mémoire du comte qu'avant de quitter le bal, son amie

avait donné rendez-vous, pour le lendemain, à quelques personnes qu'elle devait recevoir dans son jardin. S'arrêtant à cette pensée qu'il venait d'être dupe d'une mystification de bon goût, qui prêterait à rire à ses dépends pendant le reste de la journée, il feignit de se rendre aux raisons de la jeune femme.

— Madame, votre équipage vous attend, dit-il à Adélaïde encore dans les mains de ses femmes qui complétaient sa toilette.

— Quand vous voudrez, comte, dit-elle avec aisance: je suis prête. Attendez pourtant: j'ai oublié de prendre ma bourse, et l'on ne va pas faire une œuvre religieuse sans laisser tomber de sa main quelques pièces d'or.

Un sourire d'incrédulité épanouit le visage du comte, mais le comprimant aussitôt: — A merveille, madame, s'écria-t-il, car les enfans de Saint-François vivent d'aumônes. Savez-vous que votre mise est bien mondaine pour aller descendre dans un sépulcre!

Adélaïde se considéra un instant: peut-être oui, dit-elle un peu tristement, mais je n'ai pas le temps de la refaire; on nous attend aux Cordeliers.

C'était une jeune et élégante femme, celle qui se dirigeait ainsi vers le couvent des Cordeliers; toute sa personne respirait ce ton aristocratique qui suffisait seul, à cette époque, pour dévoiler une noble origine. Elle était belle cette femme, petite, frêle, pâle; on s'apercevait, en la voyant, qu'elle avait vécu à la lueur factice des flambeaux, que ses pieds si mignons n'avaient effleuré que de riches tapis, que ses mains si blanches, si douces, ne s'étaient arrêtées que sur de soyeuses parures.

Lorsque le comte s'aperçut que la voiture prenait la direction du couvent, il conçut des craintes réelles et chercha par de nouvelles raisons à détourner Adélaïde de son imprudent dessein; tous ces efforts tombèrent en présence de la volonté ferme de la jeune femme.

Ils étaient arrivés sous le portail de l'église des Cordeliers:

— Monsieur le comte, offrez-moi la main, dit Adélaïde avec une sorte de dignité qui coupa court à la dernière observation que celui-ci lui adressait.

— Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le comte d'une voix sensiblement émue. Puisse cette visite ne pas vous être fatale!

Ils traversèrent le temple diversement agités; lui, pâle, irrésolu; Adélaïde, calme, marchant d'un pas assuré, sans que la majesté du lieu et les chefs-d'œuvre artistiques dont il resplendissait, fussent capables d'apporter une diversion à l'état de leurs ames. C'était pourtant une majestueuse enceinte, à cette époque, que l'église des Cordeliers, que décoraient des fresques remarquables, de nombreux marbres dus au ciseau de Nicolas Bachelier, des toiles peintes par Antoine Rivals.

Bientôt ils rencontrèrent un moine, qu'Adélaïde avait fait avertir, lequel leur fit signe de la main, après s'être incliné profondément, de se diriger vers la porte qui s'ouvrait sur le cloître.

Pendant qu'ils obéissaient à l'ordre tacite du Cordelier, lui, allumait, à la petite lampe qui brûlait à côté de l'autel du sanctuaire, une de ces torches que l'on portait alors aux funérailles. Il rejoignit bientôt, les visiteurs, et ouvrant une seconde porte incrusrée dans le mur: — Suivez-moi, dit-il à mi-voix, comptez quinze marches; l'escalier n'en a pas davantage.

Déja le moine avait disparu derrière l'axe massif de l'escalier tournant, et sa torche n'avait laissé après lui qu'une lueur blafarde éclairant à peine cet étroit passage; cependant Adélaïde le suivait, et après elle venait le comte. Lorsqu'ils eurent descendu les quinze marches indiquées par le moine, ils se trouvèrent à l'entrée d'un étroit corridor voûté, où aucun jour de l'extérieur ne pénétrait, et qui venait aboutir au caveau. Ce souterrain, si renommé, était une petite chapelle ayant la forme d'un ovale-allongé, sur une longueur de dix-huit pieds et sur une largeur de douze; au milieu de cette enceinte, un pilier gothique s'élevait pour supporter la voûte.

La première impression que l'on ressentait en y entrant, était une sorte d'étouffement pénible; il fallait quelques minutes pour s'y habituer, comme aussi pour distinguer, à la lueur de la torche que portait le moine, les objets qui vous entouraient. Pendant ces quelques instans d'une pénible attente, la main d'Adélaïde s'était appuyée sur celle du comte; lui, la trouvant froide:

— Vous le voyez, ce que j'avais prévu s'accomplit; on est mal dans cet horrible lieu.

En ce moment, le Cordelier qui était debout, au centre du caveau, appuyé contre le pilier, dirigea l'éclat de la torche vers les visiteurs, et s'avançant vers eux, tandis que la jeune femme respirait des sels, soutenue qu'elle était par le comte: — Ne craignez rien, dit-il; cet état de malaise est passager; cela arrive fort souvent aux personnes délicates; il n'y a rien de dangereux à redouter.

— Depuis long-temps ce lieu infâme devrait être muré, s'écria le comte en lançant au moine qui le fixait un coup-d'œil menaçant.

— Pourquoi y venir, dit, sur un ton plus élevé, le Cordelier, qui soutenait, impassible, le regard du comte.

— Je me sens mieux, murmura Adélaïde; d'ailleurs à qui la faute, si ce n'est à moi seule, et non à ce bon religieux que vous récompensez si mal de sa complaisance.

— Je vous dis que ceci est horrible!

On voyait en effet le long des murs, rangés debout, les uns à côté des autres, des cadavres desséchés, tantôt entiers, tantôt diversement démembrés; les uns, à peine recouverts de quelques lambeaux de suaire; les autres, revêtus d'habits où l'on retrouvait quelques traces de leur ancienne somptuosité: oh! c'était un spectacle bien hideux que celui-là.

L'émotion qui agitait en ce moment la jeune femme se concentrait peu à peu dans le fonds de son ame; un léger frémissement qui fréquemment parcourait son corps, trahissait à peine encore l'impression profonde qui l'avait saisie en pénétrant dans ce sombre asile de la mort. Déja ce qu'elle avait sous les yeux ne suffisait plus à sa curiosité maladive; elle en était venue au point de ces hommes du peuple, qui, à moitié ivres, demandent instamment des liqueurs plus fortes pour compléter leur ivresse; à elle aussi, il fallait de plus fortes émotions: c'est pourquoi elle suivit atten-



tivement le moine, qui, s'arrêtant devant chacune de ces momies, en détaillait l'histoire.

— Ce corps, disait-il, est celui d'un jeune étudiant mort en combat singulier; blessé mortellement au cœur, il porta par instinct sa main sur la blessure qu'il venait de recevoir; la mort le surprit à cet instant; son bras se raidit dans cette posture qu'il a toujours conservée depuis.

En effet, il essaya de déplacer la main que le cadavre tenait fortement appliquée sur le côté gauche de sa poitrine, et, comme par l'effet d'un ressort puissant, elle revint reprendre sa première place.

— Le cadavre que vous avez sous les yeux vous intéressera doublement, madame. dit le Cordelier en s'arrêtant devant une momie noire ridée, pliée en arc de cercle et revêtue de riches habits appartenant à une autre époque; voilà tout ce qui reste d'une femme qui mérita le titre de merveille de Toulouse.

Adélaïde se rapprocha de la momie. — Quoi! s'écria-t-elle douloureusement; c'est là la belle Paule de Lancefoc?

— Oui, madame, c'est la dépouille mortelle de cette incomparable beauté qui fit soupirer si tendrement le baron de Fontenilles; son éclat dura près d'un siècle: mais elle était de ce monde...

— Assez! assez! dit le comte, en interrompant vivement le moine; nous ne sommes point venus ici pour entendre un sermon sur la fragilité humaine; votre éloquence est de reste...

— Oh! oui, oui, bien de reste! chacun de ces débris humains, et le cordelier remuait du bout de sa sandale un tas de membres et de têtes entacés pêle-mêle, chacun de ces débris crie assez haut: vanité! vanité! sans qu'il soit besoin de recourir à ma faible éloquence.

— Misérable, reprit le comte, qui spécule sur la peur qu'il cherche à inspirer! qui compte sur une aumône proportionnée à l'effet qu'il produit sur les ames pusillanimes!

— Monsieur le comte, dit Adélaïde, ce que vous venez de dire est peu digne de vous; ce religieux est ici chez lui: souffririez-vous qu'il vînt vous insulter dans vos salons dorés? Et, s'adressant au moine: mon père, continuez je vous prie.

— Le moine reprit: je vous disais, madame, que toutes les fois que la belle Paule paraissait en public, on se pressait autour d'elle pour l'admirer; la multitude fut plusieurs fois si grande, que plusieurs furent victimes de leur curiosité. Le parlement, pour satisfaire au vœu des habitans de Toulouse, rendit un arrêt par lequel il était enjoint à la baronne de Fonte-

nilles de se montrer une fois par semaine aux regards avides du public.

— N'est-ce pas ce vous me disiez tout à l'heure? dit Adélaïde en fixant le comte avec tristesse; ainsi voilà tout ce qui reste de cette beauté tant célébrée, de cette femme qui tint en admiration la cour d'un roi de France; de celle dont le souvenir, à Toulouse, n'a rencontré qu'une rivale, Clémence Izaure! Voilà donc la belle Paule!

Puis, comme pour chasser de son esprit tout ce qu'il y avait d'accablant dans cette comparaison, elle se prit à dire au moine: êtes-vous sûr, mon père, que ce corps si horriblement conservé ait appartenu à la baronne de Fontenilles?

— Non, mort de Dieu! non, s'écria avec véhémence le comte; c'est une infâme jonglerie, une fable inventée à plaisir. Lafaille, le plus savant de nos annalistes, n'a-t-il pas prouvé, depuis long-temps, que Paule de Viguier de Lancefoc, baronne de Fontenilles, fut ensevelie dans la chapelle des onze mille vierges de l'église des Augustins, où sa famille avait son antique sépulture: madame, ce moine en a menti!

La jeune femme laissa échapper un profond soupir; on eut dit que les paroles du comte venaient d'arrâcher un poids qui aurait oppressé sa poitrine; en ce moment elle eut payé bien cher la certitude qu'elle n'avait pas sous les yeux les restes de Paule de Viguier; elle attendait donc avec une anxiété qu'elle ne cherchait pas à déguiser, la réponse du moine, que le démenti du comte n'avait pas paru émouvoir.

— Je le répète, s'écria de nouveau le comte, ce que vous voyez là, Madame, n'a jamais été la belle Paule.

— Pourrez-vous nier, Monsieur, dit alors le moine, en pesant sur toutes les paroles, et tandis qu'il frappait sur le visage du cadavre, qui retentissait comme une feuille de parchemin, que ce sont là les restes d'une femme qui a vécu... Eh bien! qu'importe alors le nom que cette femme aura porté pendant sa vie... La leçon est toujours la même... La belle Paule serait-elle autrement? Serions-nous autrement nous-mêmes?

Cette fois, le comte ne répondit point. S'adressant à Adélaïde, qui essuyait la sueur froide qui mouillait son visage:

— Quittons ces lieux, Madame, où vous n'auriez jamais dû pénétrer. Allons chercher, en revoyant le soleil, en respirant l'air embaumé de votre jardin, à oublier les effets de cet horrible cauchemar.

— Les créatures doivent adorer Dieu dans les magnificences de l'univers, murmura le moine, et profiter de l'enseignement qu'il ne cesse de nous donner sur la fragilité de la vie. Ailleurs qu'ici tout parle encore de la mort; la fleur qui après avoir brillé se fane, la feuille qui tombe, le brin d'herbe qui jaunit.....

Le comte avait emporté plutôt qu'amenée de ces lieux sa belle compagne: elle avait cédé sans efforts. C'est qu'en ce moment un sentiment profond dominait toutes ses facultés; elle avait voulu se trouver, comme elle le disait, face-à-face avec la mort, et son ame restait perdue dans la profondeur de ce mystère que la religion seule illumine de son flambeau consolateur. Au même instant, le passé, l'avenir, s'étaient présentés à sa pensée; elle venait de se demander d'où viens-je? et où vais-je? et la rapidité de la vie s'était offerte à son esprit comme une réalité. Peut-être aussi que l'idée de changer son existence fut aussitôt arrêtée.

Lorsque, en traversant de nouveau la nef de l'église, le comte lui adressant la parole voulut la rappeler aux objets extérieurs, elle ne sembla pas entendre sa voix. Elle voulut s'arrêter et prier, et elle tomba dans une sorte d'extase contemplative.

Epouvanté de cet état, le comte revint à son premier dessein: il crût que l'aspect de la campagne ramènerait son amie à des pensées moins tristes.

Bientôt ils se promenèrent sous de beaux ombrages et foulèrent aux pieds de verts gazons; mais la voix du moine était toujours retentissante aux oreilles d'Adélaïde. Enfin, vaincue par une puissance intérieure, elle témoigna le vif désir de rentrer chez elle, et comme le comte lui fesait tendrement observer que les distractions que ces lieux enchanteurs lui offraient lui feraient bientôt oublier les sombres émotions dont son ame était surchargée, la jeune femme lui répondit tristement: Ici aussi tout nous parle de la mort: la fleur qui après avoir brillé se fane, la feuille qui tombe, le brin d'herbe qui jaunit.

Atterré en voyant les progrès toujours croissans d'un mal qu'il n'avait pas dépendu de lui de faire éviter, le comte crut devoir céder à ses nouvelles instances, et reconduisit chez elle, presque mourante, cette même jeune femme qu'il avait prise au sortir d'un bal. Il espérait que quelques heures de repos suffiraient à effacer les lugubres impressions qui venaient de noircir son ame. Confiant, il la laissa livrée à elle-même, se promettant peut-être déja de la railler un jour sur sa faiblesse de femme. L'infortuné ne savait pas qu'une barrière insurmontable allait les séparer: en la quittant, après avoir couvert ses mains froides de tendres baisers; après lui avoir adressé un adieu pour quelques heures qu'il allait trouver bien longues, il ne devinait pas qu'il laissait se placer entre elle et lui l'éternité.

Le soir arrivait avec son crépuscule douteux: le comte crût devoir revenir auprès d'Adélaïde; il ne voulait pas que son ame assombrie pût être impressionnée par l'arrivée de la nuit. L'orsqu'il se présenta chez elle, et qu'on lui dit que son amie était sortie, il éprouva un plaisir indicible. Tant-mieux, se dit-il, elle aura compris le besoin de chercher des distractions.

Lorsqu'il demanda en quel lieu il l'a trouverait, son esprit n'écoutant que ses désirs répondait d'avance: au spectacle ou dans un cercle brillant. On lui remit un billet d'Adélaïde à son adresse. Il le parcourut d'abord rapidement; puis, comme s'il l'eût mal compris, il se prit à le relire, mais il n'avait pas eu le temps d'arriver aux dernières lignes qu'il s'était évanoui.

Le billet d'Adélaïde était ainsi conçu:

MON AMI,

Un peu plutôt, un peu plus tard, ne fallait-il pas nous séparer! Prête à mourir au monde, je vous devais la dernière pensée terrestre, à vous qui m'en avez fait aimer les fausses grandeurs....

Lorsque ce billet vous sera remis, Dieu sera entre vous et moi; le couvent des Carmélites comptera une novice de plus.

Adieu pour l'éternité!!! ADÉLAÏDE.

J. MARK.



GRÉGOIRE DE TOURS.

Tous les peuples honorent d'un certain culte, environnent d'une pieuse vénération, les hommes qui les premiers ont débrouillé leurs annales, et posé les fondemens de l'histoire du pays qui les vit naître. Si on recherchait la cause de cette admiration que nous ne pouvons refuser à nos premiers historiens, on la trouverait dans le prestige qui environne ces hommes dont les nobles figures nous apparaissent dans la nuit du passé, couronnées d'une auréole presque céleste.

C'est que la mission des premiers annalistes d'un peuple est aussi sainte que difficile à remplir. Ces ténèbres qui cachent l'origine de toute puissance humaine sont si épaisses, qu'il faut de longues années de travail pour lire dans le livre presque indéchiffrable des siècles héroïques des nations.

La transition du Bas-Empire à l'établissement des barbares dans l'Europe méridionnale, est encore un abîme dont la plupart des historiens n'ont pù sonder la profondeur : les conquérans succèdent aux conquérans, les races détruisent les races, et au milieu de ce cahos de peuplades sorties des forêts de la Germanie, il n'est pas facile de découvrir la vérité historique.

Aussi la France doit-elle un éternel tribut de vénération et de reconnaissance au prélat qui mit à profit la haute position sociale qu'il occupait dans les Gaules, pour recueillir les fastes militaires et religieux des rois de la première race.

Grégoire de Tours ne fut-il pas à la fois l'Hérodote et le Thucydide de la Gaule?

Ce savant prélat, l'oracle de son siècle, naquit en Auvergne vers l'an 539; issu d'une famille sénatoriale qui comptait plusieurs illustrations depuis la domination romaine, Georgius Florentinus étudia, dès son enfance, les belles lettres, sous les plus habiles maîtres de son temps. Il passa les années de sa jeunesse dans le silence du cloître; étranger au monde où le crédit de son père aurait pu lui faire obtenir les emplois les plus éminens, il ne se fit connaître que comme un pieux et studieux lévite. Ses parens appartenaient à une de ces illustres familles qui furent les premières à embrasser le christianisme; elle comptait des martyrs : Grégoire devait lui donner un saint de plus et un grand homme dont le nom se trouvera toujours mêlé à nos gloires nationales.

Quelques années avant la naissance de Grégoire, l'Auvergne, qui avait supporté pendant plus de trente ans la domination des Visigoths, tomba sous le joug des Francs, et Clovis, leur roi, en fit une des provinces du vaste empire qu'il devait fonder dans les Gaules; à la mort du conquérant, elle fit partie du royaume de Metz, et lorsque Grégoire fut en âge d'occuper les fonctions ecclésiastiques, l'Auvergne appartenait à Théodebert, petit-fils de Clovis. Le jeune lévite était alors près de saint Gal, évêque de Clermont, que le sénateur Florentinus avait spécialement chargé des soins de l'éducation de son fils; les prélats étaient seuls dépositaires du feu sacré de la science dans ces siècles de barbarie. Grégoire profita si bien des leçons de son maître, qu'il se rendit bientôt célèbre dans les Gaules par sa piété, sa sagesse et ses vertus.

Parvenu à l'âge de trente-quatre ans, réputé savant parmi les jeunes lévites, Grégoire ne pouvait échapper aux honneurs de l'épiscopat.

Sigebert, roi d'Austrasie, qui l'avait déja employé dans plusieurs négociations, le fit nommer évêque de Tours en 573, et ce fut à cette occasion que le jeune Florentinus prit le nom de Grégoire, en l'honneur de saint Grégoire, évêque de Langres et son bisaïoul. Patricien et prélat gaulois, il fut appelé à prendre part à tous les événemens politiques qui bouleversaient alors les divers royaumes fondés par les enfans de Clovis; il servit avec autant de zèle que de succès le roi d'Austrasie, son protecteur; mais l'infortuné Sigebert fut assassiné deux ans après la promotion de Grégoire au siège épiscopal de la ville de Tours; le duc Gontran qu'on accusait à tort d'avoir pris part à la mort tragique du roi d'Austrasie, fit couronner et reconnaître comme successeur de son père, Childeric, à peine âgé de cinq ans.

Le jeune prince trouva une puissante protection dans le dévouement de son oncle Gontran, et dans la fidélité que Grégoire de Tours avait jurée aux rois d'Austrasie; mais Chilpéric, roi de Soissons, et Frédégonde, sa coupable épouse, tentèrent un dernier effort pour s'emparer des états du pupille de Gontran. Ils parvinrent à en démembrer quelques parties, en subornant les gouverneurs des provinces, en intimidant les évêques. La ville de Tours passa alors sous leur domination. Grégoire, toujours dévoué à la malheureuse famille de Sigebert, ne se laissa pas effrayer par la présence et les menaces des usurpateurs. Lorsque le duc Gontran, poursuivi par le courroux de l'impitoyable Frédégonde, se rendit dans la ville épiscopale pour demander asile à Grégoire, le saint évêque lui dit :

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » oncle et protecteur du malheureux héritier de Sigebert, vous avez droit à la protection de l'église; » vous savez que le tombeau de saint Martin est un » asile inviolable : venez, seigneur, et soyez sûr que » Chilpéric et Frédégonde n'oseront jamais vous arracher de cet asile sacré. »

En vain le roi de Soissons demanda qu'on lui livrât sa victime, Grégoire resta sourd à ses menaces comme à ses prières, et se contenta de répondre que le duc Gontran était sous la sauve-garde de saint Martin. Chilpéric, outré de colère, ravagea toute la province et n'épargna pas même les domaines de l'évêché de Tours : le saint évêque fut inébranlable, et le proscrit échappa ainsi à la vengeance de Frédégonde.

Cette circonstance n'était pas la dernière où Grégoire

de Tours avait à signaler son inaltérable dévouement aux rois d'Austrasie, ses premiers et légitimes seigneurs. Le fils de Chilpéric lui-même, l'infortuné Mérovée, qui avait épousé, contre le gré de ses parens, Brunehaut, veuve de Sigebert, trouva à son tour un asile près du tombeau de saint Martin de Tours. Grégoire ne vit dans ce prince que le tuteur du jeune Childebert, et refusa de livrer le proscrit aux capitaines envoyés par le roi de Soissons; Chilpéric courut alors mettre le siège devant la ville épiscopale, jura de la détruire de fond en comble, et protesta qu'il ne respecterait pas le tombeau de saint Martin, si vénéré par les païens eux-mêmes. Le saint prélat, dit une légende, se fiant à la miséricorde divine, persista dans sa noble résolution, et le siège durait depuis plusieurs jours, lorsque Mérovée, pour ne pas exposer son protecteur à la colère de l'impitoyable Frédégonde, parvint à s'échapper de la ville, déguisé en moine. Chilpéric se livra aux transports de la plus violente colère quand il apprit que l'époux de Brunehaut était hors de danger, et que Prétextat, évêque de Rouen, avait célébré leur mariage avec toute la pompe des cérémonies du catholicisme : cédant aux infernales instigations de Frédégonde, le roi de Soissons résolut de faire condamner Prétextat dans une assemblée d'évêques.

En 577, quarante-cinq prélats se reunirent à Paris pour juger la conduite qu'avait tenue l'évêque de Rouen. Dans cette assemblée, les chefs des premières églises de la Gaule se montrèrent trop accessibles à la funeste influence de Chilpéric, qui poussa l'impudence jusqu'à jouer le rôle d'accusateur. Les paroles menaçantes du roi, la crainte de l'exil, avaient déja étouffé dans tous les cœurs le dernier sentiment de justice; Prétextat était sur le point d'être condamné, lorsque Grégoire, qui avait assisté impassible à ces étranges débats, osa seul parler en faveur de l'évêque de Rouen : il eut bientôt ranimé le courage des membres du concile, et la dignité épiscopale sortit saine et sauve de ce dangereux combat.

« Un plus mûr examen, dit M. Barante, dut remplacer un jugement qui n'eut été que l'expression de la volonté et de la colère du roi. Chilpéric essaya tous ses moyens pour ébranler ou séduire Grégoire; tout fut inutile, le prélat défendit, sans nulle faiblesse, la dignité épiscopale et les droits de l'accusé.

» Cependant, d'après des aveux obtenus par une fausse promesse de pardon, Prétextat fut dégradé et banni, jugement que Grégoire trouve fort rigoureux, mais qui satisfit si peu la vengeance de Frédégonde, que plus tard elle fit assassiner l'évêque de Rouen.

» Bientôt Grégoire eut à se défendre lui-même auprès de Chilpéric : des calomniateurs suscités par Frédégonde, accusèrent l'évêque de Tours de discours injurieux au roi, et de complots contre son autorité. Malgré le danger de se remettre aux mains d'un roi faible et d'une reine furieuse, Grégoire se rendit à l'assemblée des évêques, près de Soissons.

» Chilpéric, tout livré qu'il fût à Frédégonde, conservait encore le respect dû au saint caractère d'évêque. Grégoire fut admis à se justifier seulement par des sermens faits sur les autels; cette justification était par cela même si complète, que l'assemblée des évêques fut sur le point d'interdire le roi des sacremens, et que les faux témoins furent sévèrement punis.

» Chilpéric ayant été assassiné à Chelles, Gontran, roi de Bourgogne, prit possession de Tours; Grégoire lui prêta serment d'obéissance, en réservant toutefois les droits du fils de Chilpéric, et de Childebert, roi d'Austrasie, que Gontran fit plus tard son héritier. Grégoire devenu médiateur entre l'oncle et le neveu, en fut toujours honorablement accueilli. Quelques années plus tard, l'évêque de Tours fut le principal auteur du traité d'Ancelot entre Childebert et Gontran, traité célèbre qui donna quelque repos à la France déchirée. »

Après la mort de Chilpéric et de Frédégonde, Grégoire de Tours jouit d'un si grand crédit qu'il devint en peu de temps l'oracle des évêques et des rois. La sainteté de sa vie, la profondeur de sa science dont il avait donné tant de preuves dans divers conciles, lui méritèrent l'estime et la vénération de ses contemporains. Investi de pleins pouvoirs par plusieurs princes, il ne profita de son ascendant que pour conserver dans tout son éclat la prérogative épiscopale. Ce fut de lui que data la salutaire influence que les évêques exercèrent pendant plusieurs siècles sur les rois de la première et seconde races : il posa les bases du pouvoir à la fois spirituel et temporel, qui, plus large dans ses vues et ses desseins que le régime féodal, eût été pour les peuples du moyen âge le précurseur de leurs franchises municipales, si les puissans seigneurs n'eussent étouffé ces germes de liberté si abondamment semés en tous lieux, à l'aide des saintes doctrines de l'Évangile.

Certes, dans l'histoire ecclésiastique il n'est pas d'évêque qui ait joué un rôle si brillant et si important que celui de Grégoire de Tours; pasteur fidèle à son église, il protégea les peuples confiés à sa vigilance, et les mit souvent à l'abri de la rapacité des rois et des seigneurs. Homme politique, il siégea dans les grandes assemblées de la nation, et exerça toujours une salutaire influence dans les délibérations les plus graves. Ses travaux continuels ruinèrent en peu de temps sa santé qui avait toujours été faible et chancelante; les fonctions de l'épiscopat, le soin des affaires, l'étude, occupaient tous ses instans, et jamais vie ne fut aussi pleine, aussi féconde que la sienne. Malheureusement pour son diocèse et la France entière, elle ne se prolongea que jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans.

Grégoire de Tours mourut en 593.

En lisant le récit des grands événemens auxquels il prit toujours une part plus ou moins active, on s'étonne qu'il ait pu soustraire à ses fonctions d'évêque, et à ses travaux d'homme politique, assez de temps pour composer ses volumineux ouvrages. Et pourtant la France le reconnaît pour son premier historien; c'est à lui que nous devons le commencement de nos annales qui, sans ses écrits, seraient enfouies dans le ténébreux cahos des premiers siècles de la monarchie.

« Grégoire de Tours, dit un de ses meilleurs biographes, (1) a laissé de nombreux écrits; lui-même en donne le catalogue à la fin de sa grande histoire.

»— J'ai écrit, dit-il, dix livres d'histoires, sept de miracles, un de la vie des pères; j'ai commenté dans

(1) Charles du Rozoir.



GRÉGOIRE DE TOUR.

un traité un livre des psaumes, j'ai écrit un livre d'heures ecclésiastiques.

« Mais son principal ouvrage est *son histoire ecclésiastique des Francs*, titre qui révèle le secret de l'état social à cette époque.

« Ce n'est pas (1) l'histoire distincte de l'église, ce n'est pas non plus l'histoire civile et politique seule qu'a voulu retracer l'écrivain; l'une et l'autre se sont offertes en même temps à sa pensée, et tellement unies qu'il n'a pu songer à les séparer. Le clergé gaulois et les Francs, c'était alors en effet toute la société, la seule du moins qui prit part aux événemens, et put prétendre à une histoire; le reste de la population vivait misérable, inactif, ignoré. »

« L'histoire ecclésiastique des Francs s'étend jusqu'à l'an 591, et se divise en 10 livres.

Le premier est un résumé assez confus de l'histoire ancienne universelle, surtout sous le rapport religieux; il se termine à la mort de saint Martin de Tours, en 397. Cette dernière partie renferme des détails intéressans sur l'établissement du christianisme dans les Gaules. Là se trouve le touchant épisode des époux de Lyon, *injuriosus et scolastique* qui consacrèrent l'un et l'autre leur virginité au chaste fils de Marie. Quoi de plus touchant que ce discours de l'époux aux funérailles de sa compagne!

— Je te rends grâce, ô notre Seigneur, Dieu éternel! je rends à ta pitié ce trésor sans tache, comme je l'ai reçu de toi!

A ces paroles, l'épouse s'étant mise à sourire dans son cercueil, lui dit :

— Pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas?

Il ne tarda pas long-temps à la suivre; on les mit dans deux tombeaux séparés, et le lendemain, le peuple s'étant rapproché de l'endroit, trouva réunis les tombeaux qu'on avait séparés. »

Le second livre s'étend de la mort de saint Martin de Tours à celle de Clovis. Le conquérant mérovingien nous apparaît dans toute la vérité de son caractère. Rien de plus intéressant que le récit de sa conversion. On est fâché pourtant de la froideur avec laquelle le prélat historien raconte les crimes du catéchumaine de Saint-Remy :

— Chaque jour, dit-il, Dieu fesait tomber les ennemis sous sa main, et augmentait son royaume, parce qu'il marchait, le cœur droit, devant le Seigneur, et accomplissait les choses qui sont agréables à ses yeux.

Le troisième livre se termine à la mort de Théodébert, roi d'Austrasie, en 547.

Le quatrième embrasse la suite des événemens jusqu'à la mort de Sigebert Ier, roi d'Austrasie.

Le cinquième contient les cinq premières années du règne de Childebert II, roi d'Austrasie.

Le sixième finit à la mort de Chilpéric, en 584.

Le septième est consacré à l'année 587.

Le huitième commence au voyage que fit Gontran à Orléans, en juillet 585, et finit à la mort de Lévigilde, roi des Visigoths d'Espagne, en 586.

Le neuvième se déroule de l'an 587 à l'an 589.

Le dixième, enfin, s'arrête pour l'histoire politique, au moment où Frédégonde, en butte à la haine des Francs, vient se mettre sous la protection de Gontran; et pour l'histoire ecclésiastique, à la mort de saint Yrieix, abbé en Limousin, au mois d'août 591.

Après avoir parlé d'une contagion et d'une disette qui, cette année, désola le pays de Tours et de Nantes, il termine par une chronique de 19 évêques de Tours, lui compris. C'est là qu'il donne l'énoncé de ses ouvrages.

Il termine par ces mots dont la naïveté peint l'homme et son siècle.

« Je supplie mes successeurs de ne pas faire copier » mes livres d'histoire, en choisissant certaines parties » et en omettant d'autres, mais qu'ils demeurent sans » altération et en entier, tels que nous les avons laissés. Si par hasard, tu avais (qui que tu sois) été » instruit dans les sept sciences.... quelque grossier » que te paraisse notre style, je te supplie, n'efface » pas ce que j'ai écrit; mais si tu y trouves quelque » chose qui te plaise, je ne refuse pas, en conservant notre ouvrage tel qu'il est, que tu l'écrives » en vers. »

La préface de son histoire n'est pas moins simple, moins naïve; il y dépeint d'une manière remarquable l'état des sciences au VIe siècle.

« L'étude des lettres périt parmi nous, dit le savant » évêque; on ne trouve personne qui puisse raconter » dans ses écrits les faits d'à présent. Voyant cela, » j'ai jugé à propos de conserver, bien qu'en un langage inculte, la mémoire des choses passées, afin » qu'elles arrivent à la connaissance des hommes à venir. Je n'ai pu taire, ni les querelles des méchans, » ni la vie des gens de bien. J'ai été surtout excité » par ce que j'ai souvent entendu dire à mes contemporains, que peu d'hommes comprennent un rhéteur » fesant le philosophe, tandis que la parole d'un homme » simple et sans art, se fait entendre d'un grand » nombre. »

Bien souvent l'Hérodote gaulois déplore la corruption des mœurs des grands seigneurs de son temps.

« Il me pèse, dit-il, au commencement de son cinquième livre, d'avoir à raconter les vicissitudes des » guerres civiles qui écrasent la nation, le royaume des » Francs, et chose cruelle! nous avons déja fait voir ces » temps marqués par le Seigneur, pour d'affreuses calamités! Le frère livrant le frère à la mort; le père » et le fils s'entregorgeant dans des accès de fureur. »

Quelquefois le vénérable historien ne craint pas de tracer l'effrayant tableau de la justice divine qui pèse sur la tête des rois coupables. Quoi de plus touchant, de plus énergique et de plus simple en même temps, que le récit qui termine le cinquième livre de son histoire des Francs!

« Après le synode de Braine, dit Grégoire de Tours, » je ne voulus pas m'en aller avant d'avoir dit adieu au » bienheureux évêque de Sauve et l'avoir embrassé. » J'allai le chercher et le trouvai dans la cour de la » maison de Braine. Nous étant un peu éloignés, pour » nous entretenir secrètement, il me dit :

— » Ne vois-tu pas au-dessus de ce toit ce que j'y » aperçois?

— » J'y vois, lui dis-je, un petit bâtiment que le roi » a dernièrement fait élever au-dessus. »

(1) Guizot, *Notice sur Grégoire de Tours.*

Il reprit :

— « N'y vois-tu pas autre chose ?

— » Je n'y vois rien autre chose.

Et lui, poussant un profond soupir s'écria :

— » J'y vois le glaive de la justice divine, levé et » suspendu sur cette maison. »

Et véritablement les paroles de l'évêque de Sauve ne furent pas menteuses, car vingt jours après, moururent les deux fils du roi (1).

Sans Grégoire de Tours, dit M. de Barante, nous n'aurions aucune connaissance des premiers siècles de notre monarchie. Grâce à ses écrits, il n'est point de peuple qui ait des notions plus détaillées et plus certaines de son origine. C'est un vrai phénomène que de trouver, à la naissance d'une nation, un historien véridique, impartial, beaucoup plus éclairé qu'on ne l'est communément à de telles époques. Grégoire de Tours est un guide sûr dans la connaissance de l'état des peuples et de l'église de France jusqu'au temps où il vivait. Si l'on veut ensuite le considérer comme écrivain, on trouvera dans son langage un triste témoignage du point où peuvent décheoir les lettres et l'esprit humain. Non seulement le latin qu'il emploie est grammaticalement barbare, mais il est sans force, sans expression, sans couleur. Grégoire de Tours était cependant nourri de la lecture des pères de l'église, et connaissait un peu la littérature romaine : il cite souvent Virgile, Salluste, Pline et Aulugelle. Mais cette langue si éloquente autrefois, s'était usée et flétrie contre la civilisation elle-même ; elle avait pris le caractère des hommes qui la parlaient alors. Il y avait plutôt dégradation que barbarie. Les nations gothiques n'avaient pas encore, par un mélange intime, renouvelé les nations abâtardies sous le joug brisé de l'empire romain. Les vainqueurs opprimaient les vaincus, sans être confondus avec eux. Le style de Grégoire de Tours nous montre l'ignorance sans naïveté, la crédulité sans imagination. La piété a perdu la vive chaleur des premiers siècles de l'église, et n'en a gardé que la vaine subtilité : les recits sont froids et traînans, les peintures sans vivacité, les réflexions vulgaires. Enfin, on ne trouve dans ce langage rien qui ait le caractère propre à l'enfance d'une nation, rien de ce charme souvent plus vif et plus puissant que celui d'un langage perfectionné. Un homme, quelque distingué qu'il soit, ne peut triompher de son siècle. L'outil manque à l'ouvrier. Cependant Grégoire de Tours est quelquefois animé par les effroyables calamités dont il était témoin ; son style prend alors un peu plus de force. Ce qu'on y remarque toujours, c'est un caractère de bonne foi, et un jugement libre et courageux des princes faibles ou féroces qui mêlaient leurs noms aux malheurs de la France (1).

(1) Sauvignes, *Essais historiques sur les mœurs des Français.*

A cette appréciation, peut-être un peu sévère des divers écrits de Grégoire de Tours, nous pouvons opposer le jugement d'un des meilleurs écrivains de notre siècle, dont l'honorable impartialité est connue depuis longues années.

« Grégoire de Tours, dit M. Guizot dans une notice » sur le saint évêque, avait le double patriotisme de la » religion et du pays. En lui se manifestait cette vertu » épiscopale, cette importance politique, qui transpor- » tait alors à l'évêque la puissance du sénateur romain, » et offrait à la race vaincue une position respectée » contre les violences de la conquête. Peu d'ecclésias- » tiques de son temps, avaient une dévotion, je ne dis » pas aussi éclairée, mais moins aveugle, et tenant en » ce qui touchait à l'église une conduite aussi modérée.

Quel plus bel éloge peut-on faire de Grégoire de Tours ! l'église la mis au rang des saints, et la France admirera toujours en lui le père, le créateur de son histoire nationale !

Hyppolite Vivier.

(1) *Biographie Universelle.*

PÉLERINAGE A LA SAINTE-BAUME (1).

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu vous étonner qu'après de longs et heureux pélerinages des bords du Var à ceux de la Bidassoa, je n'eusse à vous entretenir, ni de mes haltes sur quelque roc pyrénéen, ni de mes siestes sous les palmiers provençaux : au nom des Muses méridionales, vous avez réclamé mon offrande, si modeste qu'elle fût.

Puisque par vous, tous sont appelés, j'accours avec l'arrière-ban des intelligences ; à vos muses, que vous me promettez indulgentes, j'apporte humblement mon *ex-voto.*

D'ailleurs, Monsieur, et pour ne plus parler de Muses, votre responsabilité, j'imagine, couvre ici la mienne. Vous m'avez obligeamment assuré que les lecteurs de la Revue ne dédaigneraient pas d'être admis à l'intimité de mes souvenirs, et il me sera pardonné d'en avoir cru, sur sa parole, leur fondé de pouvoirs.

Encore un mot cependant, non pas d'excuse, mais,

(1) Cet article, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, avait été composé pour la *Revue du Midi*, dont la publication a cessé à l'époque où M. Pays est devenu acquéreur de la Mosaïque. Le cachet de supériorité dont cette production porte l'empreinte, nous donne l'espoir que nos lecteurs nous sauront gré de la leur avoir fait connaître.

(N. du D.)

s'il vous plait, d'explication. De ce midi que j'ai parcouru à pied, vous savez avec quelle affection et quelle complaisance, je n'ai rapporté que des images incohérentes, capricieusement coloriées, et dont les lignes, déja incertaines, vacillent dans le crépuscule d'un oubli prématuré. Cela ne vient pas tant de ma mémoire qui est bonne, que de mon dessein en voyageant, si toutefois j'avais un dessein. Vous jugez bien que je n'entreprenais pas, dans le rayon de mon clocher natal, un voyage de découvertes; je n'avais la prétention de rien trouver, ni l'envie de rien étudier; je n'emportais ni plume, ni pinceaux, pas même un *album*, malgré l'ubiquité obligée de ce joujou de l'art fashionable; je n'étais ni quêteur de détails statistiques, ni collecteur d'herbes et de cailloux, ni giboyeur d'insectes, encore moins chercheur d'hommes, dénicheur de passions, et jaugeur d'intelligences; la lanterne de Diogène m'eût par-dessus tout embarrassé! Mais dans un siècle où l'on ne voyage communément que pour arriver quelque part, ou a quelque chose, je me suis livré au pur amour des voyages, ne les aimant que pour eux-mêmes; j'ai tenu en égal mépris les chemins de fer et les missions de toute sorte, c'est-à-dire, la vitesse et le but; je me suis isolé de toute préoccupation morale ou intellectuelle, et me suis abandonné, sans effroi ni curiosité de l'écueil, au roulis de cette vie aventureuse et vagabonde, demandant au *Dieu des bonnes gens*, dans la pleine confiance de mon cœur, le *pain quotidien* qu'il ne m'a jamais refusé; je veux dire un gîte, somptueux ou chétif, peu m'importait! et une émotion, si banale qu'elle put être. Ainsi j'allais toujours seul, parlant fort peu, et ne pensant guère; traversant, en courant, vingt théâtres divers de l'activité humaine, et me surprenant parfois à ne rien comprendre à ce mouvement; à cette circulation incessante des forces sociales, plus tenté que jamais d'adresser aux ambitieux de toute espèce et de tous étages, cette terrible interrogation qui toujours les laissera muets: « A quoi bon? » Que voulez-vous, Monsieur! j'étais las de soulever péniblement d'un fauteuil, pour qu'il retombât sur un autre, mon démon familier, mon bon Ange, mon doux *far niente* dont le sommeil s'alourdissait : je me suis fait pour quelques mois une paresse active, une oisiveté ambulatoire. Les observations, si toutefois j'en ai glanées, ne m'arrivaient jamais à la suite d'une inquisition pénible; notre rencontre était toute fortuite; je leur avais laissé à faire la moitié du chemin, et je les accueillais comme autant de bonnes fortunes du cœur ou des yeux. Enfin, Monsieur, si vous me pardonnez, pour en finir, une opposition un peu subtile, je *voyais* quelquefois, je ne *regardais* jamais.

Quelqu'autre jour, et si je fais encore un milier de lieues, j'essaierai peut-être d'esquisser une théorie du *voyage à pied*. J'en ai assez dit aujourd'hui pour expliquer, si non pour justifier, la stérilité de mes récits. Je crois, malgré Sterne, à cause de Sterne peut-être, qu'il n'est pas possible d'écrire un *voyage sentimental*. Comment tenir compte des battemens du cœur? et de quel itinéraire peut-on s'aider pour retrouver des impressions cueillies en courant, comme ces fleurs qu'on détache, sans y songer, d'une haie que l'on cotoye, et effeuillées au hasard dans une route longue de deux mille lieues! — Il en est des émotions, dans la mémoire, comme des plantes dans un herbier : on les y dépose fraîches et vives, elles s'y sèchent et meurent; leurs lignes si exquises, leurs nuances et leurs parfums, ne subsistent plus que dans le souvenir qui est impuissant à les leur rendre. Comment peindre alors ce qui n'est plus qu'une ombre? et, d'un autre côté, serait-il vraiment peintre ou poète, celui qui renoncerait à la spontanéité naïve, pour ainsi dire à la bonne foi des sensations, et ne s'y livrerait qu'avec la préméditation de les décrire?

Puis, et par un anachronisme involontaire, le présent se mêle au passé, les sentimens aux souvenirs. Car, tout mortels que nous sommes, nous avons moins d'empire sur nous-mêmes que sur le temps dont l'éternité nous fit sujets; de l'incommensurable abîme où s'engloutit et dort tout ce qui fut, nous évoquons par fois une scène, une heure, un jour, mais sans ressusciter l'émotion qui en fut la contemporaine et la fille. Le même objet nous affecte différemment à quelques mois d'intervalle, le spectateur, si non le spectacle, change de minute en minute; et par l'invincible et mystérieux rapport de l'homme et du monde, nous avons à notre insu le premier rôle dans tous les drames auxquels nous assistons. Bien loin que nous puissions abstraire et séparer notre personnalité du phénomène, nous y mettons, en l'étudiant, une part de nous-mêmes : notre esprit, quand il rayonne sur un objet, l'imprégne et le colore de ses propres nuances, et il ne nous rend, comme le prisme au soleil, que ce qu'il tient de nous.

Je vous aurais fait grâce bien volontiers de cette métaphysique, si elle ne m'avait consolé, en me l'expliquant, de l'embarras que j'ai éprouvé chaque fois que, pour acquitter ma promesse, j'ai essayé de recommencer en idée mon ascension à la Sainte-Baume. En vain ma fantaisie, à qui la prescription du despotisme est acquise, me tenant en laisse d'une main, de l'autre me tendait le bourdon du pélerin, je résistais; et tout accoutumé que je suis à lui laisser tracer, dans le petit monde de mes souvenirs, un itinéraire aussi capricieux que celui dont j'ai bigarré ma carte de France, je n'osais la suivre à la grotte consacrée par les pleurs pénitens de Magdelaine. Comment, en effet, reconnaître ma route? Comment, après dix-huit mois, retrouver ces heures pieuses et saintes, égarées, perdues dans les mille émotions d'une vie de jeune homme, comme une croix près d'un grand chemin? Comment exhumer ces quelques heures de noviciat à la Trappe, ensevelies sous dix-huit mois de préoccupations si différentes? Comment descendre dans ce cripte profané par tant de superpositions mondaines? — De si loin et assourdi par ces bruyans grelots que l'imagination, si non la folie, secoue à nos oreilles, entendrai-je vibrer la cloche du couvent? — Certes la voix en est puissante; mais comme un philosophe le disait de l'harmonie des mondes, il faut, pour en être saisi, l'écouter dans le silence des passions. — Je suis en peine, l'avouerai-je! même de ma foi, tant la religion qui devrait suffire à alimenter l'éternité qu'elle nous promet, est devenue pour bien des âmes journalière et aléatoire! Serai-je sceptique ou croyant? Vais-je apporter à la Trappe ce calme philosophique toujours si hautain, ou une intelligence assouplie et agenouillée? Faut-il

adorer le voile ou le soulever?..... Quelle pitié de ne le savoir pas!

Heureusement, Monsieur, que pour donner aux pélerins le temps de se recueillir, le Christianisme leur a bâti, au pied du roc de Magdelaine, une somptueuse station. C'est une haute et grande cathédrale autour de laquelle se pressent et se serrent les maisons de la petite ville de Saint-Maximin, jalouses de s'abriter sous ses vastes flancs, j'ai presque dit sous ses ailes. A tout pélerin qui arrivera de Toulon, il semblera voir un majestueux navire qui se tient en rade, immobile, pareil à une montagne soulevée du fond des eaux, et qu'entoure un essaim d'embarcations légères dont les voiles déployées atteignent à peine le dernier de ses trois rangs de sabords. Même la cathédrale est si grande et la ville si petite, qu'il apparaît au premier coup d'œil que la ville a été bâtie pour la cathédrale, et non pas la cathédrale pour la ville. Saint-Maximin est une de ces nombreuses cités qui n'ont d'autre raison d'être que leur église et leur cimetière. Les hommes, et c'est la plus pardonnable de leurs routines, aiment à prier et à mourir où leurs pères prièrent et moururent.

Cette royale basilique, monument de la domination napolitaine, doit consoler la Provence, sans toutefois l'en absoudre, de l'absence de ces édifices chrétiens qui, de tous côtés en France, témoignent du génie pieux de nos pères, et trouvent encore des historiens et des poètes, aujourd'hui que leurs saints patrons n'ont plus d'encens, comme si le culte avait passé du Dieu au temple, comme s'il y avait plus d'architectes que de fidèles! A quatre lieues de Saint-Maximin, Marseille, si chrétienne, n'a bâti qu'en plâtre et en pans de bois : sa dévotion si renommée n'a rien fondé qu'en viager; mais notre cathédrale porte l'empreinte de ces siècles où il était donné à l'art chrétien de faire des miracles, parce qu'il croyait aux miracles : elle est d'ailleurs inachevée, comme tant d'autres églises que, ni la piété de leurs fondateurs, ni la sainteté de leurs patrons, n'ont préservées d'être interrompues par la *confusion des langues*. Il faut, je crois, pour trouver un temple achevé, remonter jusqu'à l'antique immobilité de l'Inde ou de l'Egypte : c'était alors assez d'une pensée pour une vie de peuple : le génie moderne, plus mobile, et dont le secret est peut-être dans sa mobilité même, ne s'inquiète ni du passé pour en recueillir l'héritage, ni de l'avenir pour lui léguer le sien.

Quoi qu'il en soit, si je prolonge ainsi ma station dans l'église de Saint-Maximin, c'est moins pour vous décrire le patient travail de ses boiseries, la splendeur de ses marbres incrustés, le jet hardi de ses piliers, qui, à cent pieds de hauteur, se ramifient en flexibles arêtes, que pour admirer avec vous sur quel fondement elle s'éleva. C'était, je crois, au treizième siècle : des moines, qui creusaient la terre, retrouvèrent et reconnurent, par un hasard miraculeux, la tête de Magdelaine. Il fallait un reliquaire à ces saints ossemens, et bientôt la basilique, elle aussi, sortit de terre.

Ainsi procède la tradition : d'abord vague, confuse, flottante, elle s'abrite obscurément dans quelques âmes vulgaires; puis, tout-à-coup, et à un signal qui part on ne sait d'où, elle grandit, elle emprunte au siècle tout ce qu'il a de sacré, elle domine et courbe toutes les intelligences, elle pousse ses racines dans toutes les âmes. C'était une ombre tout à l'heure; maintenant elle revêt toutes les formes : il lui faut de l'airain, des pierres, du marbre; elle se sculpte à elle-même son image; elle se fait statue, palais ou cathédrale. Qu'importe que le passé lui dénie la vraisemblance ou la réalité, si le présent la proclame *vérité*, la consacre *dogme*; si, dans l'avenir même, le scepticisme, déconcerté par tant de témoignages, convient, quoiqu'il en aie, que *les fables sont plus vraies que l'histoire*.

Si, en présence des restes de Magdelaine, vous doutez du miracle qui les fit retrouver et reconnaître, à Dieu ne plaise que je vous engage à descendre dans le caveau qui les renferme : levez, levez plutôt les yeux! contemplez ces voûtes si légères, ces arcs si souples, ces colonnettes si sveltes, que la pensée inspiratrice qui les éleva semble encore les soutenir. Qu'est-ce à dire? n'est-ce pas là un procès-verbal authentique *d'invention et d'identité*? — Aucun pays, je crois, n'a conservé, à l'égal de la Provence, les traces de ces premiers apôtres : sur cette terre si sonore, le Christianisme, il semble, n'a pas fait un pas qui n'ait eu son retentissement. Marseille s'enorgueillit pieusement de Lazare; Saint-Maximin a gardé le souvenir comme le nom d'un apôtre; à l'extrémité de la campagne, et sur ces mêmes sables qui ont enseveli le temple de Diane Ephésienne, *Notre Dame de la mer* couvre et consacre la première terre de France que la croix a touchée et fécondée. Tarascon remercie encore Marthe, sœur de Lazare, de sa victoire miraculeuse sur le dragon monstrueux qui la dépeuplait : victoire vraiment providentielle et symbolique, allégorique enseignement du culte nouveau, qui, aspirant à détrôner la force par l'esprit, à rendre ses ailes à l'ame humaine que les liens de la chair empêchaient de s'essorer vers ses destinées nouvelles, remplaçait la massue d'Hercule par une croix, et donnait à une faible femme des têtes d'hydre à couper! Mais suivons, à la trace de ces larmes, les pas de Magdelaine : à Saint-Maximin, nous laissons Magdelaine glorifiée, nous trouverons à la Sainte-Baume Magdelaine repentante; à Saint-Maximin l'auréole, ici la couronne d'épines! certes, il ne manque à la pénitence de Magdelaine aucune sorte de témoignage. En face de sa grotte, vingt trappistes sont, nuit et jour, agenouillés, priant comme elle et pleurant : ils ont dévoué leurs yeux aux larmes, et leurs corps aux cilices, comme pour attester que cette terre humectée des pleurs d'une sainte doit être, à tout jamais, un champ de sacrifices et d'expiations. Les premiers chrétiens rendaient témoignage en mourant : ceux-ci qui sont les derniers chrétiens peut-être, témoignent par leur vie qui est un martyre.

Si je m'en souviens bien, Monsieur, tel était à peu près le sujet de mon monologue, tandis que je m'acheminais de Saint-Maximin vers la Sainte-Baume, toutes pensées graves et sérieuses traversées d'ailleurs et coupées en tout sens par ces mille idées épisodiques qui flottent dans le cerveau d'un piéton que la marche enivre, ou luisent et voltigent, comme autant de feux-follets, sur l'immense toile du panorama mouvant qui se déroule devant ses yeux, et que chaque pas renouvelle. Bientôt je quittai la grande route qui mène à

Marseille pour prendre le sentier qui monte à la grotte; et je disais à part moi, que du temps où il y avait plus de pélerins que de marchands, le sentier devait être où est maintenant la route, et la route où est le sentier. J'atteignis Nant et le traversai; c'est un village qui n'a qu'une rue, et dont les maisons, régulièrement alignées sur deux rangs, ressemblent à une procession de pélerins accomplissant leur vœu. Rien n'annonce d'ailleurs d'approche du sanctuaire, si ce n'est une multitude d'images échevelées de la sainte qui se tordent et grimacent sur les enseignes des nombreuses auberges du lieu. A la hauteur de la dernière maison, un tavernier m'avertit charitablement que je ne trouverais plus de cabaret sur la route; je fis mon profit de l'observation, tout en admirant que la prévoyance moderne ait échelonné sur une route sainte de si profanes stations, et qu'au seuil du sanctuaire, le dernier degré de l'initiation soit conféré aux néophytes dans un cabaret, par le maître du lieu érigé en hiérophante. Pendant mon soliloque, je m'étais souvenu que le jeûne était rigoureusement prescrit aux pélerins, je l'oubliai à Nant.

Au-delà du village, le sentier devient à chaque pas plus étroit et plus roide. Le mois de mars commençait à peine, et cependant le soleil qui, à cette époque de l'année, essaie seulement ses rayons, me faisait pressentir quelle œuvre méritoire ce doit être qu'un tel pélerinage en juillet. A ma droite, et sur des rochers escarpés qui bordent la route, j'aperçus avec étonnement vingt ou trente maisons qui les couronnent : on dirait un troupeau de chèvres; et l'on se surprend à craindre qu'elles ne chancellent sur ces cimes aiguës, ou glissent du haut de ces pentes abruptes. Ce sera bientôt leur fin à toutes, car le travail humain qui les éleva ne les soutient plus; elles sont désertes, et leurs pans délabrés menacent plus qu'ils ne couvrent. Peut-être me trompé-je, mais, à mon sens, les ruines d'un village méritent plus de pitié que Thèbes, Babylone ou Palmyre, ces grandes et illustres victimes du temps. Puisqu'aussi bien les empires et les religions périssent, ne faut-il pas que les temples et les palais s'écroulent! Le progrès, qui les démolit, fait place ainsi aux nouveaux rois, aux nouveaux dieux. Mais, de grâce, qu'importent au temps les chaumières, qui, de toute éternité humaine, abritent les mêmes labeurs? — Pour en revenir à notre village, je ne me suis pas informé de son nom, présumant qu'il n'en avait plus : tous les squelettes sont anonymes; j'ignore aussi l'époque et la cause de sa dépopulation, car on ne voyage seul et sans guide qu'à la condition de laisser derrière soi bien des choses incomprises. Je me résignai facilement à cette fatalité, qui, comme chacun sait, ne s'attache pas aux piétons seulement.

A une lieue de Nant, le sentier redescend dans un vallon assez large, dont la montagne consacrée par Magdelaine forme l'un des murs latéraux; je repris haleine en traversant ce plateau presqu'horizontal qu'ombrage un taillis de chênes. Les feuilles commençaient à tomber; car le chêne garde les siennes sur ses branches jusqu'à ce qu'au printemps le bourgeon rougissant les en détache. J'observais pour la première fois peut-être, ce jeu de la nature qui met ainsi deux saisons en présence, et réunit sur la même tige la vie et la mort : ce sont en effet les fruits d'un même arbre; et il est remarquable que le chêne, que sa longévité déja recommande, porte encore ce symbole de renouvellement et d'immortalité.

J'atteignis une clairière, et faillis m'écrier : car j'avais en face un spectacle dont l'amphithéâtre de Gavarnie a seul depuis renouvelé pour moi la magnificence. C'était devant moi un immense rideau qui tombait de quinze cent pieds de hauteur et déployait, comme les trois couleurs d'un drapeau, trois larges zones horizontales, l'une blanche, éblouissante, l'autre grisâtre, toutes deux, pour ainsi dire, portées par une masse verdoyante qui ondoyait sous le poids du vent. Du plateau que j'avais parcouru, la montagne s'élance à pic; sa base est hérissée de chênes et de hêtres gigantesques, comme s'ils avaient grandi par émulation du roc qui les domine. Au-dessus des arbres, c'est un mur qui surplombe comme ceux du Marboré, et, comme eux, se couvre de neige; diadème périssable sous le soleil provençal! Je cherchais des yeux la Sainte-Baume, et la croyais ensevelie sous les doubles ténèbres de la montagne et de la forêt, quand un bûcheron me montra suspendu aux flancs de ce rocher perpendiculaire un point blanc et lumineux, mais que j'avais peine à distinguer des amas de neige que chaque anfractuosité du roc avait retenus : c'était là. Jamais aigle n'a bâti si hardiment son aire, et si jadis Louis XIV ne s'était avisé d'échanger pour un jour son sceptre contre un bourdon, je doute qu'il nous restât assez d'haleine, à nous chrétiens du dix-neuvième siècle, pour aller prier si haut. Mille années durant il avait suffi à la chrétienté d'un sentier où elle se traînât à genoux; mais il fallut l'aplanir et l'élargir pour que Sa Majesté Très-Chrétienne y montat en carrosse. Grâce à cette royale dévotion, soigneuse de ses aises, vous gravissez avec une facilité inespérée à travers cette forêt plus que séculaire, vestibule du temple et digne d'être un temple elle-même. A droite, à gauche, voilà des autels de pierre ou de marbre, où s'est promené un ciseau souple et gracieux. Désaltérez-vous à cette source que ses vertus miraculeuses recommandent plus encore que sa fraîcheur et sa limpidité, qui sont des qualités mondaines; n'ômettez pas de vous agenouiller sur ces premières marches; baissez la tête maintenant pour passer par cette poterne étroite et basse que domine une tour crenelée, et si vous avez quelque curiosité du passé, regardez derrière vous cette tour plus qu'à demi démantelée, ce débris guerrier est tout ce qui subsiste d'un monument consacré par la religion de nos pères, sous l'invocation d'une sainte.

A l'extrémité d'une terrasse étroite, formée par la retraite des assises supérieures du rocher, s'élève une maison de mesquine apparence, où j'entrai cherchant le gardien de la grotte. Un enfant de douze ans vint à moi couvert de l'habit de la Trappe. Je n'avais jamais vu ce vêtement sépulcral, et je fus frappé d'un étonnement douloureux en l'appercevant sur ces jeunes épaules. De bonne foi, la bure sied-elle à un enfant? Se livrera-t-il aux jeux de son âge, écrasé qu'il est par ce manteau de plomb, cette camisole de force? — Serait-ce de ce qu'il n'a pas encore vécu qu'on prend droit de le sevrer lentement de l'existence, de river au tour de ses pieds et de ses mains l'inexorable étreinte de la fatalité, de l'ensevelir, palpitant encore

et souriant, dans ce linceul prématuré? — Mais depuis quand l'infanticide n'est-il pas meurtre? — Je m'emporte, direz-vous, et le froc n'est pas dévorant. — Écoutez plutôt cet enfant qui vous détaille les curiosités de la maison : ce sont des crucifix bénits, de grossières images de saints ou de supérieurs de la Trappe, et dans cette armoire longue et étroite que ferme un simple rideau, il y a un enfant mort à l'âge de dix ans, en odeur de sainteté. Des trappistes de Suisse ont envoyé ces reliques à leurs frères provençaux : c'est un cadeau, que sais-je? peut-être un échange! Pour quelque monnaie que vous lui donnerez, l'enfant soulèvera le voile et vous verrez le cadavre.

Mon *cicerone* alla se rasseoir auprès d'un moine de trente ans environ, pâle, courbé, au front bas, aux yeux ternes : tous deux reprirent leur travail que j'avais interrompu : ils tressaient des chapelets en fil de laiton.

J'entrai dans la Baume où ils ne me suivirent pas. Je m'arrêterai peu à vous la décrire, car je suis trop généreux, Monsieur, pour vous mettre de moitié dans mes des appointemens. Qu'à l'éclat de ses mille cierges, Lorette étale désormais ses innombrables *ex-voto*, monumens d'une crédulité reconnaissante, ses reliques enchâssées dans l'or comme des pierreries : désormais Lorette est sans émule! La Sainte-Baume a perdu ses trésors, persévérantes offrandes de quinze siècles, même, elle ne peut plus montrer, comme un martyr ses cicatrices, les profanations récentes qu'elle a subies, œuvre délicate d'un jour. Vous n'y verrez ni l'enthousiasme qui édifie, ni l'enthousiasme qui renverse : ce n'est plus qu'une chapelle royale restaurée, l'œuvre d'un architecte, d'un homme goût. — Quelle pitié, bon Dieu! des marbres d'hier, et des souvenirs de deux mille ans! la sainte nudité de cet antre, enjolivée par des décors d'opéra-comique! un autel emprisonné derrière des barreaux de fer, comme s'il n'y avait plus pour un autel d'autre sauve garde! une statue qui se tord académiquement et grimace des pleurs de théâtre, marbre profane où l'on croit reconnaître encore ce que l'ébauchoir indiqua peut-être, quelque naïade, quelque Vénus accroupie, que le statuaire, quand vint l'épidémie des sculptures, accommoda au goût du jour et tourna en Magdelaine pénitente! — Me direz-vous que je suis ingrat envers l'artites; qu'il a du moins eu le mérite de rompre avec les traditions grecques en un point essentiel, qu'il a modestement voilé sa statue, qu'il faut lui tenir compte de cette concession dont se courrouceront peut-être les douze olympiens!..... O sculpteur malencontreux dont les concessions sont en pure perte! — O sculpteur insouciant qui n'a pas lu l'histoire de son modèle, qui ne sait pas que, trente années durant, Magdelaine en sa grotte déserte, n'eut d'autre vêtement que ses longs et beaux cheveux blonds; que ses cheveux suffisaient à essuyer ses pleurs, que le repentir lui tenait lieu de voiles, comme à Ève l'innocence! — Soyons justes pourtant; peut-être le sculpteur est-il innocent de cette tunique apocryphe; mais sans doute qu'au temps où l'on s'inquiétait, pour l'allonger, du jupon des nymphes d'opéra, on n'eût pas souffert qu'une sainte allât par les églises toute nue.

Oh! qui m'aurait donné de contempler un débris de cette vénérable image de la sainte que nos pères avaient patiemment *cherchée* et si miraculeusement retrouvée dans le rocher même, qui si long-temps avait été sa couche! Le bloc, ainsi transformé, n'avait pas été détaché du sol de la grotte, et les pélerins croyaient voir la sainte elle-même pétrifiée par ses pleurs. Alors, alors il y avait des statuaires, parce que la foi du statuaire ceignait de l'auréole le front de son modèle, parce qu'alors comme avant, Phidias, le statuaire, ne posait le ciseau que pour s'agenouiller devant son ouvrage.

Il n'y a plus dans la Sainte-Baume qu'un seul monument qui aide à renouer la chaîne des temps et qu'ennoblissent, quoique récens, de prestigieux souvenirs; c'est un marbre où resplendissent les noms de dix pélerins, tous rois de France : saint Louis, Charles IX, Louis XIV ont signé. Il y a place sur la table de marbre pour vingt-trois encore..... Mais hélas! la liste est close; les rois ont oublié le chemin de la Sainte-Baume comme celui de Rheims. Hier encore le prince royal parcourait la Provence, il passait au pied de cette grotte dont dix rois lui avaient frayé la route, mais le charme était rompu et l'itinéraire officiel n'a pas fléchi d'une ligne.

Vous l'avouerai-je, Monsieur! — d'autres noms de pélerins me vinrent en tête, qui j'imagine, tout aussi bien que des noms de rois, exalteront aux yeux de la postérité la renommée de la Sainte-Baume. Ce sont les héros d'une épopée célèbre; quoique Voltaire en soit l'auteur, ce n'est ni de Henri, ni de Gabrielle que je veux parler. A qui chercherait quelle place la Sainte-Baume doit tenir dans les annales chrétiennes, je montrerais volontiers le rang que Voltaire lui a conservé dans ces gémonies poétiques où il a poussé à coup de verges, et gaîment cloué au poteau de la dérision tout ce que le passé avait légué au dix-huitième siècle, ombres couronnées, tout ce qui portait au front le diadème, la mitre ou l'auréole.

Puisqu'il faut tout dire, je m'inquiétais du miracle bouffon qui désunit La Tremouille et Dorothée, deux amans si tendres! et je cherchais curieusement si dans mon cœur aucun souvenir ne s'était décoloré, aucune image effacée. Je m'aperçus ensuite que la maligne influence de la grotte était épuisée, car suscités par cette évocation intempestive, images et souvenirs accoururent en foule : déja je reprochais à Magdelaine de ne pas m'aider à repousser ces doux fantômes; par bonheur une cloche sonna et ils disparurent comme s'ils avaient ouï le chant du coq. C'était la cloche du couvent dont la voix plaintive et lamentable montait à travers la forêt; j'obéis à son appel, et j'allai chercher à la Trappe, sans espoir et sans désir de l'y trouver, ce que sans doute tous y cherchent, ce que peu y trouvent peut-être, la solitude du cœur.

Le couvent est situé au pied de la Baume et au milieu de ce plateau qu'il faut traverser avant de gravir la *voie sacrée*. L'hospitalité que les deux gardiens de la grotte m'avaient offerte au nom de leurs supérieurs, me souriait plus que la bienvenue banale des auberges de Nant. Je me hâtai donc de redescendre la montagne, et parvenu à l'extrême lisière du taillis de chênes, j'aperçus une chétive habitation autour de laquelle quelques frères travaillaient la terre. — A côté de la porte



VUE DU COUVENT.

d'entrée, je remarquai avec étonnement qu'on avait suspendu une *boîte aux lettres*. J'admirai encore cette bizarre dérision, quand le frère hôtelier vint à moi, et répondit à la demande que je lui adressai, qu'il me recevrait volontiers, si je justifiais d'un passe-port en règle. Ma surprise était au comble; je la trahis par une interpellation sévère, dont je me repentis bientôt, quand le pauvre frère m'eut dit avec quelque confusion, que cette formalité préalable leur était imposée par le gouvernement; je m'excusai et me soumis.

Quoi! me disais-je, pendant que le frère hôtelier inscrivait lentement mon nom sur un registre dont un gendarme vient prendre un extrait chaque semaine, c'est donc là tout ce qui reste de la Trappe! Parmi tous ses priviléges perdus, elle n'a pas même gardé le droit d'asile. Voilà un trappiste érigé en comptable qui tient en parties doubles un journal d'hospitalité, qui s'informe d'un nom, lui qui n'en a plus, ni pour le monde, ni même pour ses frères; d'une profession, lui qui n'a d'autre emploi que de creuser sa fosse; d'un domicile, d'un itinéraire, lui qui n'a de domicile qu'une tombe, et d'itinéraire que l'obligation d'en faire incessamment le tour, sans jamais en écarter ses regards, jusqu'à ce qu'il y descende! Puis, c'est un facteur rural, qui, chaque jour, vient ouvrir une boîte qu'il trouve toujours vide, comme pour rappeler à des solitaires que, dans

le monde il y a des cœurs qui déjouent l'absence, et des moyens pour s'entendre encore quand on ne se voit plus. La Trappe est-elle encore possible à ces conditions? — Vraiment, je ne sais; mais qui en est coupable? le gouvernement pour s'être mêlé de la Trappe? — Ou serait-ce la Trappe qui s'est mêlée du gouvernement et qui a tout le tort? — Je ne le sais pas davantage.

Je m'entretins quelque temps avec le frère hôtelier, qui conserve seul avec le supérieur de la communauté l'usage de la parole. Son intelligence me parut médiocre et son éducation commune; d'ailleurs, malgré son âge avancé, il n'avait pas encore franchi les limbes du noviciat, et je ne voyais que des cheveux blancs sur ce front où j'avais cherché d'abord l'empreinte d'un double sacerdoce, le sceau de deux consécrations. Il n'était pas prêtre, ni à vrai dire trappiste, car il comptait rentrer prochainement dans le monde, non que les rigueurs physiques du noviciat eussent fatigué son courage ou sa santé, mais le vœu absolu de soumission restait au-dessus de ses forces. « Jamais, me dit-il, je ne jurerai à un homme de lui obéir en tout, et comme l'exige notre règle, quand même il s'agirait de la santé et de la vie ». Songez, Monsieur, que ces paroles sont d'un trappiste, et dites-moi s'il y eut jamais une révélation plus franche et plus inattendue de l'instinct libéral du siècle. »

Le supérieur me joignit, et nous parcourûmes ensemble les alentours du couvent. On trouverait difficilement un site plus approprié aux dispositions d'âme de ceux qui l'habitent : rien ne se peut imaginer plus aride, plus nu, plus désolé; mais c'est une nudité sans charmes, une désolation sans majesté. Il est des solitudes qui imposent par l'étendue et le silence, et représentent en quelque sorte l'infini dans l'espace et le temps; il est des ruines belles comme des Niobé; mais la nature ici ne semble pas se soucier de vivre ou se souvenir d'avoir vécu, même elle dédaigne de s'arranger pour mourir avec grâce.

C'est autour du couvent une plaine morne et décrépite, qu'étreint une ceinture de rochers comme ferait un cilice; l'âme s'y trouve à la gêne comme les yeux; c'est une prison, un cercueil anticipé, où nul bruit du monde n'arrive à l'oreille de ses hôtes, où rien ne relève de terre leurs regards; car leur prison n'a pas plus d'horizon que n'en a leur vie.

L'agriculture est la seule industrie des trappistes provençaux; mais il leur manque, pour s'y livrer avec fruit, la matière première. Je les ai vus occupés à transporter de fort loin la terre végétale qu'ils étendaient parcimonieusement sur le roc nu. Je m'apitoyais sur un travail si pénible et si lent, mais le supérieur me parla avec confiance des résultats déja obtenus : qu'importe en effet la peine et le temps à qui tourne le travail en prière et la vie en expiation? Puis il m'indiqua de la main un enclos assez vaste où la terre fraîchement remuée et soulevée comme par vagues, semblait promettre un sol plus profond. J'y courus pour le féliciter au retour des abondans légumes dont ce terrain approvisionnerait un jour la communauté, et je m'aperçus vite qu'on ne le destinait pas à nourrir les vivans, mais bien à dévorer les morts : c'était le cimetière. Plusieurs tombes étaient récentes, et la terre dont on les avait recouvertes accusait le cadavre aussi fidèlement que si ce n'eût été qu'un linceul; quelques autres étaient couvertes d'une végétation vigoureuse qui attestait suffisamment que le corps n'avait pas été descendu hors de la portée des racines.

Je restai long-temps au cimetière : c'est en effet la *pièce d'honneur* d'un couvent de trappistes; là seulement un trappiste a de la terre sa part d'homme, et tient sa place tout comme un autre; là il reprend son nom et représente; il s'élève même aux honneurs de la biographie, car sur sa tombe on inscrit la date de sa prise d'habit et celle de sa mort. Rapprochez ces deux chiffres, et vous aurez toute sa vie, c'est-à-dire combien il a mis de temps à mourir. Ce qu'on appelle improprement sa vie n'est pas autre chose que le cours monotone et régulier de la maladie qu'il s'est inoculé en prononçant ses vœux : qu'importe, si la fin est certaine, que le terme vacille de quelques jours? De cette sorte un trappiste meurt deux fois, et, à vrai dire, c'est au jour de sa profession qu'il faut placer sa mort véritable : c'est alors qu'il commente en soupirant le *Linquenda tellus* du poète, qu'il fait les derniers adieux et dit les dernières paroles, qu'il ferme à tout jamais ses bras aux tendres étreintes, ses yeux à la lumière et aux regards amis; c'est alors vraiment qu'il meurt, non pas seulement parce qu'il se sépare du monde, qu'il brise d'un effort désespéré toutes les fibres qui joignaient son cœur à d'autres cœurs, mais encore et surtout parce qu'alors son existence à lui-même se décompose; il abdique sa raison, sa volonté, il perd la conscience du *moi*, il *renonce à lui-même*. Désormais son individualité humaine est abolie; il ne reste de lui qu'une masse inerte jetée en proie aux caprices d'une volonté étrangère qui la secoue et la galvanise. Oui, c'est alors vraiment qu'il meurt. L'autre date indique seulement quel jour on le mit en terre, et ce jour-là, loin qu'il renonce à rien, il entre en jouissance d'une fosse qui est pour lui seul, lui qui n'avait pas en propre un grabat. Je vous le déclare, Monsieur : quand j'ai réuni dans la pensée, comme je les rassemblais sous un regard, tous ces trappistes, les uns qui erraient çà et là, les autres couchés et qui dormaient avec une croix sur la poitrine, je n'ai pu faire entre eux aucune différence, sinon que ceux-ci reposaient et que ceux-là s'agitaient dans leur mort comme des malades dans leur sommeil, et je les comparais à ces ombres privées de sépulture qui assiégent, au dire des poètes, les rives du fleuve infernal, passionnées d'arriver au repos et d'échanger leur mort inquiète en une mort définitive.

A la nuit tombante, je rentrai au couvent dont on allait fermer la porte : il est dans un état complet de délabrement, même les préoccupations ascétiques des moines et la paresse des domestiques chargés des soins intérieurs y laissent croupir une fétidité malsaine. Pour le dire en passant, je ne conçois pas que les trappistes, adonnés au travail comme ils sont, industriels à Meilleraye, agriculteurs à la Sainte-Baume, livrent à des mercenaires les soins du ménage commun. Auprès des bâtimens habités il y a une ruine toute jeune, un monastère projeté qui grandissait à vue d'œil, quand tout-à-coup il s'est arrêté à demi-croissance. Le supérieur, que j'interrogeai sur cet édifice inachevé, me répondit simplement que la construction en était

interrompue depuis dix-huix mois. Je remontai mentalement tous ses échelons, et je trouvai au dix-huitième: *Juillet* 1830. De toutes les périphrases dont on a timidement voilé les barricades, aucune n'est plus impartiale et plus délicate, et je n'aurais pas cherché à la Trappe une synonymie si déliée. Quoi qu'il en soit, la communauté habite encore la misérable chaumière, d'où elle comptait diriger l'érection de sa demeure nouvelle. Serait-il dans la destinée du Christianisme de mourir dans une étable comme il y naquit ?

Vous avez, Monsieur, trop de mémoire et de bon sens pour excuser les redites et vous y plaire: aussi vous ferai-je grâce de tous les détails de la discipline intérieure de la Trappe. Je m'en suis informé sérieusement sur les lieux, mais l'intérêt qu'ils avaient pour moi comme actuels et pour ainsi dire indigènes, ne passerait point dans mon récit; quelques-uns me firent honte, car au moment où le supérieur me parlait de ses austérités diététiques, je guerroyais vivement contre un souper plus délicatement apprêté que je m'y serais attendu, et qui me fut offert avec une bienveillance hospitalière dont je ne perdrai pas le souvenir. Notre conversation se prolongea long-temps encore après que l'heure de la retraite eut sonné, et qu'aux fatigues du jour eut succédé, pour les moines, la fatigue de ce demi-sommeil qu'ils s'essaient à trouver sur des planches mal jointes. J'ai encore présents tous les détails de cet entretien et d'un autre que nous eûmes le lendemain, et si je ne le confie pas à votre mémoire, ce n'est pas que je les croie indignes d'y prendre la place qu'ils ont conservée dans la mienne, mais au contraire, parce que ce souvenir est de ceux qu'on ne peut secouer sans qu'ils s'effeuillent, parce que ce fut un de ces drames intimes qui ne veulent pour spectateurs que les auteurs eux-mêmes, parce que de cet entretient, qui fut un échange, la moitié tout au plus m'appartient.

Voyez en effet, Monsieur, quels interlocuteurs le hasard avait mis en présence. Moi jeune, lui jeune encore et fort, autant du moins qu'on peut avoir de jeunesse et de force à la Trappe, où ni le temps, ni la peine ne se mesurent; moi, voyageur, poursuivant par lassitude du repos, je ne sais quelle étoile errante; lui captif sous l'écrou de son vœu, et qui depuis sept ans qu'il habitait cette maison, n'avait pas une seule fois allongé sa chaîne volontaire jusqu'à Nant, qui est à une lieue; qui ne savait d'autre route pour sortir du couvent que celle qu'il avait suivie en y entrant, Marseille, Aubagne, Géménos, et qui depuis sept ans n'avait pas seulement gravi le rocher qui couronne le monastère, pour apercevoir encore Aubagne et les rives si fraîches de l'heureuse Marseille, cette double ville, l'une de pierre et toute française, l'autre en bois et flottante, où le monde entier est représenté; qui n'avait pas cherché plus près de lui encore les enchantemens de Géménos et les eaux jaillissantes de Saint-Pons, ce paradis placé comme une tentation à la porte de son enfer! — Moi, incertain et changeant, plutôt, il est vrai, par l'inconstance des choses humaines que par la mienne; lui immobile parce qu'il s'était isolé de ce monde qui tourne, et depuis vingt-cinq ans ou plus, n'avait pas dépouillé la bure, où avant qu'il eût atteint dix ans, on l'avait emmailloté! — Moi, ardent et me livrant au monde sans réserve, acceptant ses douleurs pour en avoir les joies; lui, étouffant ce que son sein recélait de flamme, refusant du monde ses douleurs comme ses joies parce qu'il ne voulait des joies d'aucune sorte, et qu'il suffisait à se créer des supplices! — Moi, qui portais un front déjà ridé par les désenchantemens de la vie, et des lèvres desséchées par de fausses caresses; lui vierge, et qui savait pourtant où se concentrait toute félicité mondaine, puisqu'il m'a dit ces propres mots: « mes lèvres n'ont jamais touché de femme! » — Après tout cela, Monsieur, le jeune homme et le trappiste étaient près de s'entendre sur tous les points, si ce n'est que le monde qui fesait peur au trappiste, fesait pitié au jeune homme. J'ignore quel était des deux le plus heureux et le plus philosophe.

On m'offrit un lit, et j'appris que la maison en contenait deux qui servaient aux trappistes agonisans; un lit à la Trappe est une station qui précède la fosse. Celui où je devais reposer était si affaissé, qu'il fallait que l'agonie qui s'y était récemment terminée eût été longue et douloureuse. Le supérieur s'efforça de réparer ce désordre, et convint en souriant de la maladresse qu'il apportait à ce service inaccoutumé. Resté seul, je passai la nuit à réfléchir sur l'existence mystérieuse de cet homme chargé d'un pouvoir et d'une responsabilité si terribles, plus despote que ceux qui gouvernent à l'aide des muets, puisqu'il n'a lui, que des muets pour sujets, puisque la dureté et même l'injustice qui exercent la résignation de ses frères, sont au nombre de ses devoirs; j'en avais eu un incroyable exemple. Il doit supporter avec la même sévérité le supplice qu'il endure et le supplice qu'il inflige: il est à la fois martyr et bourreau; et lui aussi sans doute a été créé à part comme un monde. Il sait tous les noms, toutes les douleurs, toutes les fautes: nul ne connaît ses fautes, ses douleurs, son nom; tout monte à lui, rien n'en descend; et ce qui est à mon sens la plus haute expression de la souffrance humaine, il est seul.

A une heure du matin, la cloche sonna, les planchers vermoulus de la maison craquèrent sous les sabots des moines, et tout près de moi, dans la chapelle qui naguère était une grange, les chants commencèrent; ils durent quatorze heures chaque jour. Vous dirai-je, Monsieur, quel retentissement avaient dans mon âme les voix de ces hommes dont la langue ne se délie que pour parler à Dieu! A travers la nuit, le silence, le vertige fébrile de l'insomnie, ces hymnes me pénétraient d'une religieuse horreur; je palpitais et haletais de verset en verset, comme sous le cauchemar d'un rêve étourdissant. Je le secouai et j'allai prendre rang au milieu des moines, pensant qu'à titre d'homme, j'avais assez de croix dans le cœur, pour ne pas désirer sur la poitrine la croix du scapulaire.

Quelques heures s'écoulèrent: j'eus soif d'air pur, d'air libre; je m'élançai vers la Sainte-Baume, je la dépassai; je gravis trois heures durant; j'arrivai tout d'une haleine au sommet qui la domine. D'abord, ce fut un autre vertige: je ne vis autour de moi que le ciel et la mer qui confondaient à mon extrême horizon leur sphéricité indéfinie; le soleil se levait de la mer et l'enflammait; il y plongeait encore par la moitié de son disque, et la lumière en jaillissait à de rapides


ORATOIRE DES QUATRE CHEMINS.

intervalles, comme les flancs d'un navire quand le canon tonne. La lumière courait sur la mer; pareille aux grandes vagues d'une marée équinoxiale, elle rebondissait sur la plage et remontait au ciel d'où elle était partie; les étoiles blanchissaient, la terre reprenait sa robe aux reflets chatoyans; les dentelures des montagnes s'effilaient sur l'azur lumineux, et les Alpes lointaines dressaient leurs têtes comme pour prendre leur part de cette pompe. Les montagnes, le soleil, la mer, ... quel spectacle! et j'avais pour piédestal un roc de trois mille pieds: toutes les immensités terrestres se pressaient sous mon regard.

Me direz-vous qu'en présence de ces immensités, l'homme est bien petit. — Il est grand tout au contraire, puisque son intelligence s'ajoute à son regard pour les embrasser, puisque son ame les dépasse, s'essore au-delà de la création, et trouve Dieu!

La neige craquait sous mes pieds; elle avait flétri ces fleurs pleines de symboles que les amans viennent cueillir sur ce sommet. Je m'assis au faîte écroulé d'une chapelle, à laquelle la vénération traditionnelle du peuple a conservé le nom de saint Pilon. La chute de cet autel, placé comme la grotte sous l'invocation de Magdelaine, m'affligea, car, c'est un fâcheux symptôme pour les religions comme pour les malades, que le sang se retire avec la vie des extrémités. De cet immense panorama qui s'étendait à mes pieds, deux points seulement attirèrent bientôt mes regards et concentrèrent ma pensée : la cathédrale de Saint-Maximin et le couvent. La cathédrale jetait sa grande ombre sur la route d'Italie; elle personnifiait à mes yeux le Christianisme régnant; elle m'apparaissait comme l'un des plus glorieux anneaux de cette chaîne infinie qui part de Rome et aboutit à

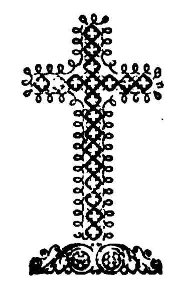
toutes les extrémités du monde; comme l'une de ces somptueuses pierres milliaires, dont Rome, encore une fois reine et conquérante, a mesuré ces voies triomphales que la croix et non plus l'épée a ouvertes. Le couvent, c'était pour moi le Christianisme déchu, qui s'isole du monde parce qu'il n'y peut plus régner, qui se cache au désert pour s'y creuser à lui-même sa fosse.

Puis, et comme je m'efforçais de sonder le mystère de la Trappe et que je m'inquiétais du rang qu'elle tenait dans le monde moral, il me sembla que les cimes qui me cachaient Toulon s'abaissaient, et je vis, l'un à côté de l'autre, comme les plateaux d'une balance, ces deux lieux consacrés à l'expiation, le Bagne et la Trappe. Là, l'expiation est forcée, ici, volontaire; là, infâmante; ici, glorieuse, mais aux deux bouts de l'échelle sociale, le cilice et le boulet sont les instrumens d'un même sacrifice. Chez les anciens peuples, quand un crime avait été commis, on ne le croyait pas suffisamment lavé par le sang du coupable; toute la nation qui était une famille, se purifiait de la complicité du forfait dont elle venait d'être juge et vengeresse. C'est qu'en effet, le crime d'un seul est toujours la faute de plusieurs. La société toute entière y trempe par ses lois et ses mœurs qui se contredisent, par ses institutions impuissantes à sauver tous ses enfans de la dépravation qui appauvrit, et de la misère qui déprave, et il n'est d'homme, si innocent qu'il soit, qui n'ait pour sa part attaché ou appesanti le boulet au pied d'un forçat. Au bagne donc, l'expiation n'atteint qu'une tête quoiqu'il y ait *communion* de crimes; les trappistes expient les péchés de tous, parce qu'il y a *communion* de prières et de bonnes œuvres. Ils sont martyrs de cette croyance sublime de la reversibilité des mérites; eux aussi veulent racheter le monde, et il ne trouvent, dans ce saint espoir, ni le Golgotha trop haut, ni la croix trop lourde.

Voilà du moins quelle tâche leur est assignée par le Christianisme; maintenant faut-il, comme les compagnons de Gennaro, soulever l'une après l'autre chaque cagoule, pour s'assurer que cette pensée divine luit sur tous les fronts! — Qui l'oserait? — Qui a droit au mystère d'une douleur qui ne veut pas être consolée? — Ne suffit-il pas que tant de privations si vaillamment supportées soient un enseignement, sans y chercher une occasion de méthaphysique subtile? Et si l'analyse philosophique dirigeait son scalpel contre un de ces cœurs, ne s'émousserait-il pas contre le cilice qui le couvre? — Laissons donc à Dieu ce qui n'appartient plus qu'à Dieu : aussi bien la curiosité ne nous profiterait guère. A vous comme à moi sans doute, la Trappe ne semblait devoir s'ouvrir que pour les esprits élevés, pour ces fortes intelligences qui se prennent elles-mêmes en pitié et en mépris, parce que leurs facultés, si puissantes qu'elles soient, ne satisfont pas cet instinct divin déposé dans toute âme humaine comme un gage de vie future. Vous avez vu dans la Trappe un supplice exquis, une torture aristocratique, réservée à ces âmes d'élite, comme le *garotte* aux nobles espagnols : hé bien, Monsieur, parmi les trappistes de la Sainte-Baume, plusieurs ne savent pas même lire. Ou bien encore vous aurez comparé les rigueurs de la règle à ces *moxas* que les médecins appliquent aux malades, pour déplacer une sensibilité douloureuse, et vous avez trouvé équitable que le Christianisme qui fermait aux grandes afflictions l'asile du suicide, leur ouvrit la Trappe; hé bien, la plupart des trappistes provençaux ne savent rien du monde; ils se sont réfugiés au port, avant même d'avoir entendu rugir la tempête, et vous ne trouveriez peut-être pas sous ces capuchons un seul front que l'orage ait foudroyé.

Laissons-les donc à la vie qu'ils se sont faite, et nous abstenant de les juger, abstenons-nous de les plaindre; n'épanchons pas au hasard notre pitié : car on ne sait pas bien souvent qui en mérite davantage, celui qui l'obtient ou celui qui l'accorde. Hélas! Monsieur, la véritable solitude et la pire de toutes, n'est-ce pas celle que l'égoïsme d'autrui crée autour de nous, et qu'il approfondit sans cesse? Pour quelques âmes, les plus nobles peut-être, qui cherchent partout où s'appuyer et chancellent pour ainsi dire dans la plénitude et l'ivresse de leur vie intérieure qui surabonde, n'y a-t-il pas, au milieu de cent mille individualités qui se coudoient et se froissent, un désert où tout manque à la fois, un bras qui vous soutienne et vous guide, une haleine qui vous rafraîchisse, un regard consolateur! — Ou bien encore, peut-être du milieu de la foule ce regard une fois vous a souri, il a lui comme une étoile au sein de vos ténèbres; mais de même que dans les galeries souterraines des mines, la science emprisonne sous un voile métallique la lumière elle-même, et la sépare des vapeurs subtiles qu'elle attire; parfois, entre deux âmes près de s'unir, le monde tend le réseau inexorable des convenances, ce tissu si léger, qu'il échappe à l'œil, et si serré, que la flamme la plus pénétrante s'y émousse et réjaillit en étincelles dévorantes dans le cœur qui lui sert de foyer. Hélas! Monsieur, ce sont là vraiment les âmes en peine : à ces pauvres âmes qui s'enferment en elles-mêmes comme en une prison douloureuse, et qui se tournent et retournent sur les pointes aiguës d'une angoisse solitaire, le cilice serait un repos : à celles-là je dirais volontiers, comme Hamlet à Ophélie : *Get thee to a nunnery!*

Léo DUPRÉ.



VOYAGE DE BENJAMIN JUIF DE TUDELLE.

I.

LE RABBIN DE NARBONNE.

« La nuit est belle, les étoiles brillent au firmament, le vent du soir est parfumé comme les roses » que le soleil de l'Asie fait éclore dans les jardins de » Jérusalem, la ville du Seigneur !

» Muletiers, chantez-nous les joyeux refrains de vos » troubadours; chantez, chantez, ô muletiers.

» Jéhovah, Dieu puissant, Dieu éternel, la terre » en ce moment garde un silence solennel; tout dort » autour de nous, mais les fidèles d'Israël veillent sans » cesse pour répéter ses louanges ! O Dieu du faible et » de l'opprimé, sauvez-nous de la fureur des ennemis » de ton nom, comme tu sauvas les trois Hébreux de » la fournaise !

» Muletiers, chantez-nous les joyeux refrains de » vos troubadours; chantez, chantez, ô muletiers !

» O mon père, dans notre pélerinage, nous verrons » Narbonne la romaine, les sages de Montpellier, les » monumens de Nîmes, les grandes cités de la Lan» gue d'Oc et de la Provence, berceau des ménestrels ! » salut, siècle d'amour, de gloire et de poésie !

» Muletiers, chantez-nous les joyeux refrains de » vos troubadours; chantez, chantez, ô muletiers ! »

Tels étaient les accens de la jeune Débora, fille du juif Benjamin de Tudelle, en Navarre.

Une petite caravane d'Israélites, suivie de quelques marchands génois, Pisans et Lombards, cheminait lentement vers la ville de Narbonne dont elle apercevait déja les murailles; elle avait longé toute la chaîne des Pyrénées, et, après plusieurs jours de marche continuelle, juifs et chrétiens avaient besoin de repos.

Avant le jour nous arriverons à Narbonne, s'écria Benjamin : à Narbonne, ville *maîtresse* pour la loi, d'où elle se répand dans toutes les provinces; on y voit des docteurs fameux, parmi lesquels est le rabbin Kalonime, fils du grand prince, et le rabbin Théodore, de bienheureuse mémoire, de la race de David; il est riche et possède de grands domaines sous la protection des princes du pays.

— Nos frères de Narbonne sont-ils aussi malheureux que nos frères de Navarre, dit un marchand juif nommé Moïse ?

— Non, répondit le vieux Benjamin; ils possèdent des fonds de terre, et jouissent de grands priviléges comme au temps de Louis le Débonnaire, fils et successeur du grand empereur Charlemagne.

— Narbonne est donc une nouvelle Jérusalem, dit la jeune Débora, qui hâtait la marche de la petite mule blanche pour ne pas rester en arrière...

— Une nouvelle Jérusalem Lorenzo, marchand genois.

— Où il ne sera pas difficile de trouver une belle juive, lorsque la fille de Benjamin de Tudelle y aura reçu l'hospitalité dans la maison du rabbin Kalonime, ajouta Guelfo le pisan.

— Ne parlez pas ainsi d'une pauvre fille d'Israël, dit Benjamin qui s'arrêta pour ne pas laisser Débora seule avec les marchands chrétiens.

Lorenzo s'aperçut le premier de la méfiance du vieillard; il parla tout bas à l'oreille de Guelfo, son compagnon; le rabbin n'osait proférer une parole; Débora tremblait sur sa mule blanche, et on n'entendait dans le chemin que les pas irréguliers des quadrupèdes qui marchaient à des distances inégales. Tout-à-coup une voix retentit à une petite distance de la caravane.

— C'est un troubadour, s'écria Guelfo;

— Il est à quelques pas de nous, ajouta Lorenzo le pisan.

— Un troubadour, messeigneurs, s'écria le nouveau venu, qui pouvait à peine retenir son fougueux destrier. Connaissez-vous Michel de Lator?

— C'est vous qui avez transcrit les poèmes de Pierre, cardinal du Puy, en Velai?

— Oui, beau sire; mais qui vous a rendu si expert dans la docte science des *jongleurs?*

— Je ne suis qu'un pauvre marchand de la ville de Pise, répondit Lorenzo; mais dans mes longs voyages, j'ai souvent entendu parler de Michel de Lator.

— Quels sont vos compagnons de voyage ? dit Michel de Lator.

— Guelfo de Lombardie, quelques génois, et ces trois juifs que vous voyez devant nous.

— Des juifs, grand Dieu! par la triple couronne de notre saint père le pape, on ne trouve plus que des juifs dans tous le pays de la Langue d'Oc.

— Vous pourrez admirer une belle juive, seigneur de Lator; jamais on ne vit aux fêtes de Salomon, vierge plus resplendissante de grâces et de beauté.

— Quel est le nom de cette belle fleur d'Israël ?

— Débora, fille de Benjamin, rabbin de Tudelle en Navarre.

— Bernard de Ventadour a composé plusieurs *Tensons* en son honneur; hâtons-nous, je veux la voir avant que nous arrivions à Narbonne.

Michel de Lator et Lorenzo le Pisan eurent bientôt atteint les Israélites; le troubadour s'approcha subitement de la timide Débora qu'il parvint à éloigner de son père Benjamin.

— Belle enfant de Juda, de Ruben, de Lévi, de Jacob ou de toute autre tribu, lui dit-il à voix basse, votre nom est connu dans les pays de la Langue d'Oc : avez-vous oublié Bernard de Ventadour ?

— Je le vis l'an dernier à Tudelle, en Navarre.

— Il a célébré votre beauté, et aujourd'hui l'heureux ménestrel se fait gloire de votre reconnaissance.

— Je ne l'ai plus revu depuis l'an dernier, seigneur troubadour, répondit Débora, dont le front était rouge d'une pudeur virginale.

Ce court entretien fut interrompu par le rabbin de Tudelle, qui ne voulait pas laisser ainsi sa fille seule avec un troubadour et des marchands italiens qu'il connaissait à peine.

— Débora, lui dit-il, pourquoi ne te tiens-tu pas à côté de ton vieux père? Tu sais pourtant qu'il n'a plus d'autre consolation qu'en toi; que tu seras sa seule joie sur la terre, jusqu'au jour ou le Dieu d'Abraham daignera le rappeler à lui.

— Je suis près de toi, mon père, répondit la jeune fille en poussant sa mule blanche de telle sorte qu'elle marchait presque côte-à-côte avec le vieux rabbin.

— Seigneur troubadour, dit le juif de Tudelle en se tournant vers Michel de Lator, si vous voulez nous voir à Narbonne, vous nous trouverez dans la maison du rabbin Kalonime.

— Le plus riche de tous les juifs de la Langue d'Oc, répondit Michel de Lator.

— Un des plus sages docteurs de la loi, ajouta Benjamin.

Michel de Lator, désespérant de tromper la continuelle surveillance du rabbin, partit au galop, avec Guelfo, Lorenzo et les autres marchands italiens.

Il était grand jour, lorsque Benjamin de Tudelle et Débora sa fille entrèrent dans Narbonne; on fit peu d'attention aux deux Israélites, accoutumé qu'on était alors, à voir chaque jour des caravanes de juifs parcourir les pays de la Langue d'Oc. Le rabbin Kalonime, instruit de la prochaine arrivée de ses deux hôtes, les attendait sur le seuil de sa maison.

— Soyez le bien-venu, mon frère, s'écria-t-il, quand il aperçut le vieux Benjamin.

— Que la paix soit dans votre maison, répondit le juif de Tudelle.

Deux jeunes filles Israélites aidèrent la belle Débora à descendre de sa mule blanche, et le père et la fille entrèrent dans la maison du rabbin Kalonime. Chaque appartement était décoré avec un luxe oriental : l'or, les pierreries, la soie, les bois les plus précieux avaient été prodigués, et il n'y avait pas de gentilhomme dans la Langue d'Oc qui n'eût coopéré à cette magnificence, en vendant à vil prix au riche Kalonime, ou ses éperons d'or, ou son épée, ou son palefroi.

— Le dieu de Jacob vous a comblé de ses bénédictions, s'écria Benjamin de Tudelle, après avoir admiré pendant quelques instans les richesses de Kalonime.

— Les gentilshommes de Langue d'Oc et de Provence sont loyaux et généreux, répondit le rabbin de Narbonne : depuis quelques années je vois mes richesses s'accroître de jour en jour. Ruben, mon fils, s'il marche sur les traces de son père, sera un jour assez opulent pour lever une armée et la conduire à la conquête de Jérusalem, la ville sainte; pauvre Ruben, il attendait votre arrivée avec tant d'impatience; à chaque instant il me parlait de Débora, et moi-même je vous avouerai qu'il me tardait de donner à nos deux enfans la bénédiction nuptiale.

— Vous ne m'aviez pas dit, mon père, murmura la belle juive en rougissant...

— Depuis long-temps, ma fille, répondit le vieillard, ton mariage avec le fils de mon vénérable frère Kalonime est un projet arrêté; j'ai voulu te ménager un moment de joie en te cachant jusqu'à ce jour le principal motif de notre voyage.

Débora baissa les yeux et resta muette sous l'impression des paroles paternelles; Benjamin, Kalonime et les autres rabbins gardaient aussi un profond silence, lorsque Ruben entra dans la salle où ils étaient réunis. Le fils de Kalonime était dans la fleur de l'âge; il passait pour le plus beau des jeunes gens de sa nation. Son père n'avait rien négligé pour le rendre savant dans les saintes écritures et expert dans les beaux arts. Ruben avait parcouru toute l'Espagne, visité les synagogues de Séville et de Cordoue; il était en relation avec les plus célèbres rabbins, et il savait devises d'amour, de prouesse et de courtoisie comme le plus habile des troubadours de Provence.

Son père l'avait instruit de la prochaine arrivée de Benjamin de Tudelle et de sa fille; il n'ignorait pas les projets formés de part et d'autre pour son mariage avec Débora. Quand il franchit le seuil de la salle, il s'arrêta subitement, et, par un mouvement involontaire, ses regards se portèrent vers la jeune juive... Jamais Débora n'avait paru plus belle qu'en ce moment; ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules, séparés en deux tresses à la *Nazaréenne*; un turban de soie verte, orné de quelques pierreries, se nouait bizarrement autour de sa tête; une robe de velours jaune, serrée autour de ses reins par une large ceinture de soie rouge, laissait deviner tout ce qu'il y avait de svelte et de gracieux dans sa taille de jeune fille. La fatigue, l'émotion qu'elle éprouvait, coloraient son front de cette céleste rougeur que les hommes appellent pudeur et qui sera toujours le plus beau fleuron de la couronne virginale.

Ruben, jeune homme ardent et impétueux, se sentit à l'instant même enflammé du plus vif amour; il s'avança vers son père d'un pas tremblant, et lui dit en portant sa main droite à ses lèvres :

— Mon père, est-ce bien la fille de notre frère Benjamin, rabbin de Tudelle, en Navarre?

— Tu vois l'épouse que je t'ai choisie, répondit Kalonime.

— Eliezer ne fit pas mieux, quand il alla demander, au nom de Jacob, Rebecca, fille de Laban, répondit le jeune israélite.

— Rends grâces au ciel, mon fils, dit le vieux Kalonime, rends grâce au vénérable Benjamin qui ne dédaigne pas ton alliance.

— Frère, s'écria Benjamin, dans trois jours nous célébrerons la Pâques dans votre maison; après la sainte cérémonie, nous unirons nos enfans.

— Que la volonté du Dieu tout-puissant soit faite, répondit Kalonime, et qu'il soit fait selon vos désirs.

Pendant que les deux vieillards s'entretenaient à voix basse, le jeune Ruben prit place à côté de Débora; ses premières paroles furent entrecoupées, comme celles de tout adolescent qui s'entretient pour la première fois avec celle qu'il aime. La jeune fille répondait d'une voix timide aux sermens, aux protestations d'amour du fils de Kalonime; une force invincible, une repugnance qu'elle ne pouvait surmonter, la détournaient déja de Ruben; pourtant le jeune Israélite était beau, riche, courtois, et aurait pu captiver l'amour des nobles châtelaines, s'il n'eût porté le nom de

juif gravé sur son front comme une tache ineffaçable. Avant de quitter la fille de Benjamin, il s'aperçut que ses paroles n'avaient produit aucune impression sur son cœur; quand il sortit, il ne put s'empêcher de manifester un violent dépit, et dit tout bas à son père :

— La fille de Benjamin ne m'aime pas; à peine a-t-elle daigné prêter l'oreille à mes paroles; je suis bien malheureux mon père, car je sens que je ne pourrai vivre sans l'amour de Débora.

— Il ne faut pas désespérer de la bénédiction du Seigneur, répondit Kalonime; dans deux jours la fille de Benjamin sera ton épouse....

Le rabbin de Narbonne déploya toute sa magnificence pour faire bon accueil à ses hôtes; la journée se passa en divertissemens, et le soir, quand l'heure de la prière fut venue, Benjamin confia la garde de sa fille à Moïse, son fidèle serviteur, et lui ordonna de la conduire à la synagogue.

Il était déja nuit; on n'entendait plus dans les rues tortueuses de la vieille cité de Narbonne que les chants des varlets qui ramenaient les palefrois de leurs maîtres, et la voix nazillarde des *malingreux* qui demandaient l'aumône aux passans. Débora marchait à pas précipités, tenant toujours un pan de la robe de Moïse, tant était grande sa frayeur. A l'angle d'une rue, le fidèle serviteur de Benjamin, s'arrêta tout-à-coup devant un homme entre les mains duquel luisait une épée nue.

— Qui que tu sois, juif ou manant, arrête-toi, lui dit une voix inconnue.

— Je suis le serviteur de Benjamin, rabbin de Tudelle, répondit Moïse, et je conduis à la synagogue Débora, sa fille.

— Tu n'iras pas ce soir à la synagogue...

— Dieu de Jacob, sauve-moi!... s'écria Débora tremblante.

— N'ayez pas peur, fille de Benjamin; je ne suis ni voleur, ni coupeur de bourse; vous souvenez-vous de Michel de Lator?

— Oui, seigneur, s'écria la belle juive; ne crains rien mon fidèle Moïse, les troubadours ne font mal à personne.

— Ils adorent les belles juives, et je suis persuadé que la fille de Benjamin de Tudelle se souvient de sa promesse.

— De ma promesse, seigneur!...

— Ne vous ai-je pas dit que je vous verrais à Narbonne? Le moment est propice; vous n'irez pas à la synagogue.

— Et mon père! et Ruben, fils de Kalonime, qu'on veut me donner pour époux....

— Le fils du rabbin de Narbonne serait votre époux, belle juive? s'écria Michel de Lator.... par les clés du paradis, il n'en sera pas ainsi...

— Laissez-moi partir, seigneur, laissez-moi partir, ou je suis perdue...

— Vous resterez avec moi jusqu'à la dixième heure; alors je vous ramènerai moi-même à la maison du rabbin Kalonime.

— Laissez-moi partir! ayez pitié de moi, seigneur.

— Ne craignez rien; vous êtes sous la sauve-garde de Michel de Lator.

— Moïse dira tout à mon père...

— Ceci le rendra discret, dit Michel de Lator, en donnant au vieux juif une escarcelle pleine de pièces d'argent... maintenant, suivez-moi.

La belle juive suivit Michel de Lator entraînée par cette fatalité qui nous pousse vers notre destinée; après avoir fait plusieurs détours dans la vieille et sombre cité, le troubadour s'arrêta devant une grande porte bâtie avec les débris d'un arc de triomphe romain. Il leva le lourd marteau, et quelques instans après, une vieille femme vint ouvrir.

— Jeanne, dit Michel de Lator, un flambeau, et conduis-nous à la chambre dorée.

— Venez, seigneur, répondit la vieille, après avoir regardé attentivement la juive et Moïse qui marchaient d'un pas tremblant.

— Vous êtes dans la maison de Michel de Lator, s'écria le troubadour en entrant dans la chambre dorée : vous pourrez y dormir en sûreté comme dans le temple de Solomon.

— Vous m'avez promis que vous me ramèneriez à la maison du rabbin Kalonime avant la dixième heure.

— Je serai fidèle à ma promesse, belle Débora.

— Et maintenant, seigneur, que voulez-vous de moi, pauvre fille d'Israël.

— T'aimer pendant toute ma vie, belle juive, s'écria Michel de Lator, en portant à ses lèvres les deux petites mains de Débora...

— Vous voulez aimer une juive! une fille vouée à l'exécration!

— Ah! que n'es-tu chrétienne!

— Si j'adorais le Christ que vous appelez le sauveur des hommes, quel serait mon sort?

— Je t'épouserais, et tu deviendrais noble dame.

— Hélas, fit la belle juive en poussant un profond soupir... je ne puis renier la foi de mes pères.

— Juive ou chrétienne, dis-moi qui des deux tu voudrais avoir pour époux; Michel de Lator ou le fils de Kalonime?

— Vous me le demandez, seigneur! oh vous savez trop bien que vous êtes maître de mon cœur; depuis que je vous aime, je suis heureuse, et je livre mon âme aux rêves de l'espérance.

— Oui, tu seras heureuse, belle Débora; pour toi je composerai des poèmes que les troubadours chanteront dans tous les palais et les châteaux de la Provence. Sois chrétienne, ô Débora, sois chrétienne, et tu échapperas à l'infamie qui pèse sur ta race.

— Et mon père?

— Ne serai-je pas ton protecteur.

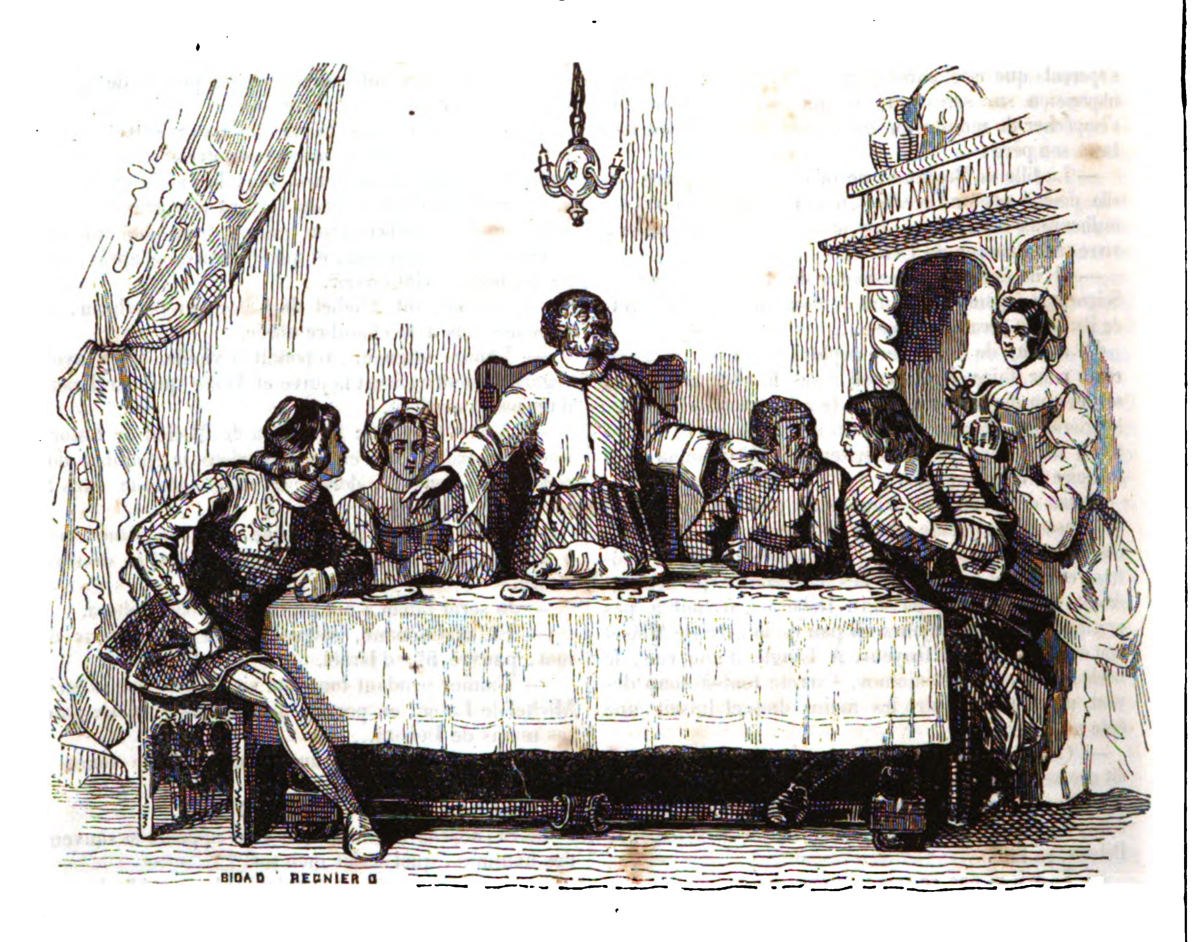
— Et la loi de Moïse?

— Je t'enseignerai les dogmes du saint Evangile.

— Michel de Lator, jusqu'à ce moment je vous ai jugé loyal et généreux; n'abusez point de la faiblesse d'une pauvre fille; la dixième heure sonnera bientôt : conduisez-moi à la maison du rabbin Kalonime.

— Oui, partons Débora, s'écria Michel de Lator, en fesant de violens efforts pour triompher de son émotion.

Le troubadour, la belle juive et le vieux Moïse marchèrent rapidement jusqu'au moment où ils arrivèrent à la porte de la maison du rabbin de Narbonne.



JUIFS CÉLÉBRANT LA PAQUE.

— J'ai tenu ma promesse, dit Michel de Lator. Que Dieu te garde, fille de Benjamin de Tudelle!

— Je ne vous verrai donc plus! répliqua la belle juive...

— Dans deux jours!...

— Dans deux jours, je serai l'épouse du fils de Kalomine.

— De par Dieu ou de par Satan, il n'en sera pas ainsi, s'écria Michel de Lator en s'éloignant avec précipitation.

Le lendemain, Débora ne sortit pas de la maison de Kalonime; les principaux juifs de Narbonne fesaient les préparatifs de la Pâque qu'on devait célébrer chez le rabbin. Au jour et à l'heure marqués, ils se réunirent dans la chambre de la prière, et Kalonime commença la cérémonie selon le rit antique prescrit par Moïse et Aaron.

Cependant Michel de Lator, instruit de tout ce qui se passait par le vieux Moïse, dont il avait suborné la fidélité, avait déja rassemblé un grand nombre de ses amis : à l'heure marquée ils se trouvèrent tous à la porte de la maison du rabbin, attendant le signal de Moïse. Kalomine et Benjamin qui ne se doutaient de rien, célébrèrent la Pâque avec la brulante ferveur du prosélytisme. Rangés autour d'une table carrée, les principaux juifs de Narbonne répétaient en silence les prières du rabbin; — Enfans de Moïse, s'écria Kalonime, réunis pour célébrer la Pâque sainte, invoquons le Seigneur; supplions le Dieu tout-puissant de nous protéger contre la persécution.

— Qu'il donne la force aux jeunes gens, la grâce et la vertu aux jeunes filles, ajouta Benjamin.

— Qu'il bénisse Ruben et Débora que mes mains vont bénir aussi dit Kalonime.

Le vieux rabbin partagea l'agneau pascal, le pain de pur froment et sans levain; entoura ses reins d'une ceinture de cuir, et, s'appuyant sur un bâton de noisetier blanc, il commença le festin pascal. Tous les assistans suivirent l'exemple du rabbin.

— Maintenant que la sainte cérémonie est terminée, unissez nos enfans, dit Benjamin.

— Invoquons le Seigneur, répondit Kalonime.

Et quand tous les assistans eurent prié, le vieux rabbin fit approcher les deux époux. Il était sur le point de prononcer les paroles sacramentelles, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de la salle; Michel de Lator et ses compagnons, avertis par le vieux Moïse, entrèrent tout-à-coup, et interrompirent la cérémonie.

Benjamin de Tudelle, s'écria Michel de Lator, ta fille ne sera pas l'épouse de Ruben; Débora déteste le fils de Kalonime; je l'aime, et désormais nulle puissance humaine ne pourra me la ravir.

En prononçant ces paroles, Michel de Lator saisit Débora tremblante et se dirigea vers la salle, chargé de ce précieux fardeau.

— Ma fille! ma fille! criait Benjamin.

Les juifs émus par les cris de ce père infortuné, auraient bien voulu sauver Déroba; mais les épées nues des compagnons de Michel de Lator les glaçaient de frayeur; Ruben osa seul faire quelque résistance; mais il fut violemment repoussé par les gentilshommes, qui ne sortirent de la maison de Kalonime qu'au moment où ils présumèrent que Michel de Lator était déja loin de Narbonne.

II.

LE MÉDECIN DE MONTPELLIER.

Benjamin et Kalonime firent partir avant le jour plusieurs courriers qu'ils mirent à la poursuite du ravisseur: trois jours après, ils revinrent tous annoncer au malheureux père que leurs recherches avaient été inutiles; qu'on avait vu Michel de Lator à Béziers, mais qu'on ne savait quelle direction il avait prise en quittant cette ville. Benjamin, persuadé qu'il n'avait pas un seul instant à perdre, partit de Narbonne accompagné de Ruben, qui promit avec serment de laver dans le sang de Michel de Lator l'outrage fait à la fille du rabbin de Tudelle.

Benjamin voyagea donc à grandes journées, ne s'arrêta qu'un jour à Béziers pour visiter la synagogue et s'entretenir avec deux rabbins qui s'appliquaient depuis longues années à l'étude de la sagesse. Un gentilhomme toulousain qui arrivait de Marseille lui dit qu'il avait vu Michel de Lator à Montpellier, et qu'il n'était bruit dans cette dernière ville que d'une belle juive qui accompagnait le jeune troubadour.

— C'est ma fille! c'est ma fille! s'écria Benjamin.

Et quelques instans après, il était sur la route de Montpellier.

Cette ville passait alors pour la plus docte des pays de Languedoc et de Provence.

« Au XIIe siècle, disent les auteurs de l'histoire gé-
» nérale de Languedoc, les juifs exerçaient la médecine
» dans les provinces méridionales: aussi nous ne dou-
» tons pas qu'ils n'aient été les premiers qui professèrent
» publiquement cette science à Montpellier, où ils
» avaient alors une académie célèbre. Nous voyons du
» moins qu'on y enseignait *la physique* en 1180, par le
» privilége que Guillaume VIII, seigneur de cette
» ville, accorda à toutes sortes de personnes, de quel-
» que pays qu'elles fussent, d'y professer publiquement
» cette science, avec promesse de ne plus les restrein-
» dre à l'avenir, comme auparavant, *à un seul* profes-
» seur, quelque prière qu'on lui fît, ou quelque somme
» qu'on lui présentât. Ce monument est le plus ancien
» que nous connaissions en faveur de la faculté de
» médecine de Montpellier, l'une des plus anciennes et
» des plus célèbres de l'Europe. On fait remonter son
» origine jusqu'au XIe siècle, et *peut-être même*, ajoute-
» t-on, jusqu'au Xe. On convient cependant qu'elle ne
» fut érigée en faculté publique qu'en 1220.

Montpellier était au comble de la prospérité lorsque Benjamin de Tudelle voyageait dans les pays de la Langue-d'Oc.

« Cette ville, dit le rabbin, est très heureusement située pour le commerce, à deux lieues de la mer, et fort fréquentée par toutes les nations, tant chrétiennes que mahométanes: on y trouve des négocians des pays de l'Afrique, de la Lombardie, du royaume de la grande Rome, de toute l'Egypte, de la terre d'Israël, de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Angleterre; en sorte qu'on y voit des gens de toutes les langues, avec les Génois et les Pisans: il y a aussi des disciples très célèbres dans l'étude de la sagesse. »

Lorsque Benjamin arriva à Montpellier, les aventures de Michel de Lator y étaient déja connues de tout le monde; on ne parlait que du bonheur du jeune troubadour. Chacun voulait voir la belle Juive, et Bernard de Ventadour vint de la ville d'Aix pour voir la jeune Débora dont il avait célébré la beauté.

« Bernard de Ventadour, est-il dit dans une chronique manuscrite de Hugues de Saint-Circ, était fils d'un fournier; la vicomtesse de Ventadour le prit en affection, et ils s'aimèrent long-temps: il en fit le sujet de ses vers et de ses chansons; mais le vicomte s'étant aperçu de leur liaison, il congédia le poète et fit enfermer sa femme. Bernard se retira auprès de la duchesse de Normandie, jeune princesse qui lui fit bon accueil; il demeura long-temps à sa cour, et ils s'aimèrent. Il était auprès d'elle lorsque Henri d'Angleterre alla pour l'épouser et la mener par delà les mers. Bernard se retira alors, triste et dolent, auprès du bon comte Raymond de Toulouse, avec lequel il demeura jusqu'à sa mort, après laquelle le troubadour, qui en avait un regret extrême, se retira dans l'abbaye de Dalon, en Limousin, où il se fit religieux (1). »

Le jeune ménestrel n'avait pas encore parcouru l'étrange dédale de ses aventures, lorsqu'il se rendit à Montpellier pour disputer à Michel de Lator l'amour de Débora, la belle juive; il ne fut pas heureux, et son rival obtint de la fille de Benjamin qu'elle embrasserait plus tard la religion chrétienne.

Cependant le rabbin de Tudelle avait cherché inutilement sa chère Débora; le fils de Kalonime qui avait à se venger de l'affront de Michel de Lator, fit tant de perquisitions pour connaître l'asile du ravisseur qu'il parvint à le découvrir. Déguisé en mendiant, il se rendit le soir à la maison qu'on lui avait indiquée: on lui accorda l'hospitalité.

— D'où viens-tu, malingreux? lui dit Michel de Lator.

— De Narbonne, seigneur.

— Connais-tu le rabbin Kalonime?

— Je le connais, seigneur.

— Et Ruben, son fils?

(1) *Histoire générale de Languedoc*, tom II, pag. 718.

— Je le connais aussi.

— N'as-tu pas entendu parler de son mariage avec la fille de Benjamin, rabbin de Tudelle?

— Michel de Lator a enlevé la belle juive, répondit le fils de Kalonime, en s'efforçant de déguiser sa voix, le père et le futur époux sont à la poursuite du ravisseur.

— Ils parviendront difficilement à le découvrir, répondit Michel de Lator.

Ruben, seul dans la petite chambre qu'on lui avait assignée, médita pendant long-temps mille projets de vengeance; tantôt il voulait poignarder Michel de Lator, qu'il avait reconnu; tantôt il formait la résolution d'enlever à son tour Débora. Ce fut sans doute dans ce dessein qu'il se leva vers minuit; il se dirigea à petits pas vers l'appartement occupé par Michel de Lator. Quand il fut sur le seuil, il s'appuya contre la porte, retenant son haleine; à travers une petite ouverture il put voir ce qui se passait dans la chambre. La belle juive était assise à côté de Michel de Lator, qui lui baisait les mains à plusieurs reprises; un moine placé à quelques pas sur une escabelle, tenait le livre des Evangiles sur ses genoux et adressait de pieuses exhortations à Débora.

— Oui, mon père, je serai chrétienne, s'écria tout-à-coup la fille de Benjamin : demain vous répandrez sur mon front l'eau régénératrice du baptême.

— Demain nous serons unis pour toujours par les saints liens du mariage, ajouta Michel de Lator, en pressant Débora contre son sein.

En entendant ces paroles, Ruben ne put retenir un cri de colère et d'indignation; craignant qu'on ne l'eût entendu, il s'éloigna rapidement, et, quelques instans après, il fuyait dans la rue; à son arrivée à l'hôtellerie, il trouva le vieux Benjamin prosterné la face contre terre, et récitant les psaumes du roi David.

— Vous priez? lui dit-il.

— Pour ma pauvre fille, murmura le rabbin.

— Ne priez plus pour elle, Benjamin; Débora va renier la foi de ses pères pour épouser Michel de Lator.

— Tu l'as vue?

— J'ai entendu son serment; demain elle sera baptisée publiquement en présence de tous les prêtres de Montpellier.

— Et il n'est pas de moyen pour sauver ma vieillesse de cette infamie? s'écria le vieux rabbin.

— Il en est un, répondit le fils de Kalonime : demain le Dieu d'Israël sera vengé et nous aussi.

Ruben prononça ces paroles avec un accent si sinistre, que le vieux rabbin en fut effrayé; il eut voulu le retenir; mais quand il revint de son étonnement, le fils de Kalonime était déja loin de l'hôtellerie.

Parmi tous les juifs qui enseignaient alors la *physique*, la médecine et les sciences occultes, dans la ville de Montpellier, il en était un plus renommé que tous les autres; le peuple le craignait, parce qu'il passait pour sorcier et nécromancien; néanmoins Ben-Juda ne s'occupait que de l'étude des *simples* : il était parvenu à en extraire des sucs vénéneux, dont il se servait, disait-on, pour donner la mort à ses ennemis. Ruben le connaissait depuis long-temps; il l'avait vu plusieurs fois chez son père Kalonime, à Narbonne; aussi fut-il bien accueilli par l'alchimiste octogénaire.

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob veille toujours sur vous, Ruben, fils de Kalonime, s'écria Ben-Juda, quand il vit entrer le jeune israélite. Quel motif vous amène ici à une heure si avancée?

— Ben-Juda, je n'ai pas un seul instant à perdre, répondit Ruben; dis-moi si tu as encore une de ces fioles que tu me donnas l'an dernier?

— Vous voulez donc empoisonner quelqu'un?

— Oui; et je te conjure de me donner le plus violent de tes poisons.

— Voici qui ferait mourir le pape lui-même, sur l'heure, répondit Ben-Juda.

— Comptez sur ma reconnaissance, s'écria le fils de Kalonime, en jetant au vieil alchimiste une bourse pleine d'or.

Il ne se donna pas le temps d'écouter les protestations de Ben-Juda; minuit avait sonné depuis long-temps; le moment était favorable à l'accomplissement de son abominable projet. Un quart-d'heure lui suffit pour regagner la maison occupée par Michel de Lator; il trouva le jeune troubadour seul devant sa porte :

— D'où viens-tu malingreux? lui dit le ménestrel, étonné de la sortie de son hôte.

— Je viens de l'église voisine, où j'ai prié long-temps pour que malencontre ne vous arrive; et maintenant je regagne mon lit où je dormirai jusqu'au lever du soleil, sous la garde de Dieu et des saints, sauf votre bon plaisir.

— Va, dit Michel de Lator.... Je ne sais que penser de ce manant, ajouta-t-il ensuite... Le son de sa voix a quelque chose qui m'effraie; un pressentiment secret me dit que je devrais le chasser à l'instant même de la maison. Insensé que je suis! la moindre chose me jette dans des frayeurs mortelles! O Débora! demain nous quitterons la ville de Montpellier, où il n'y a plus pour moi que périls à chaque pas. Qui sait si le juif Benjamin et le fils de Kalonime ne sont pas à ma poursuite?

Après cet étrange monologue, Michel de Lator rentra dans la maison, ouvrit mystérieusement la porte de la chambre où reposait sa belle Juive, et la trouva plongée dans un paisible sommeil.

— Dors en paix, ma Débora, dit le troubadour à voix basse; demain tu seras chrétienne; demain tu seras mon épouse, et alors tous les Juifs de la Languedoc et de la Provence ne seront pas assez puissans pour t'arracher du giron de la sainte Eglise.

Il sortit après avoir baisé le front virginal de sa fiancée.

Il ne savait pas que le lendemain il ne trouverait plus qu'un cadavre sur la couche de Débora.

Ruben, fils de Kalonime, caché à l'angle de l'escalier, avait tout vu, tout entendu. Dès l'instant où il fut persuadé que Michel de Lator dormait, il entra à son tour dans la chambre de la fille de Benjamin; muet d'extase, il contempla d'abord la belle et pâle figure de Débora, qu'on eût prise pour un des anges qui, fatigués d'un long voyage s'endorment sur un des nuages dorés que le vent du soir amoncèle à l'horizon. Il fut un moment attendri; des pleurs coulèrent de ses yeux, et il était sur le point de renoncer à son projet, lorsque le



VUE DE NÎMES.

démon de la jalousie ralluma le feu dévorant de sa haine.

— Elle mourra ! se dit-il à voix basse.

Et il tira d'un petit sac de cuir la fiole que lui avait donnée le médecin Ben-Juda.

— Débora, dit-il ensuite à voix basse, Débora fille de Benjamin de Tudelle, éveillez-vous.

La jeune fille s'éveilla en sursaut en entendant cette voix ; elle tremblait de tous ses membres comme la victime en présence du bourreau.

— Qui es-tu s'écria-t-elle ?

— Un serviteur de Michel de Lator.

— Qui t'a envoyé ici ?

— Mon noble maître, votre futur époux. — J'ai reçu l'ordre de vous apporter cette fiole pleine d'eau bénite par notre saint Père le pape. Le démon qui sait que demain vous devez recevoir le baptême, ne manquera pas de vous tourmenter, et ce saint breuvage vous mettra à l'abri de ses maléfices.

La fille de Benjamin de Tudelle hésita pendant quelques instans, puis elle tendit sa blanche main ; versa le poison dans une petite coupe d'argent, et l'avala d'un seul trait.

Au même instant son front pâlit, ses lèvres se colorèrent d'une teinte bleuâtre ; ses membres se raidirent, et elle fut en proie aux plus violentes douleurs.

— Tu m'as empoisonnée, misérable ! s'écria-t-elle en jetant la coupe d'argent à la tête du malingreux.

— Oui, je t'ai empoisonnée, pour me venger de tes mépris, pour sauver la race d'Israël de la honte d'une apostasie. Demain tu ne recevras pas le baptême ; demain tu n'épouseras pas le noble troubadour Michel de Lator ; demain tu seras morte.

— Morte ! grand Dieu ! fit Débora en se roulant sur sa couche....

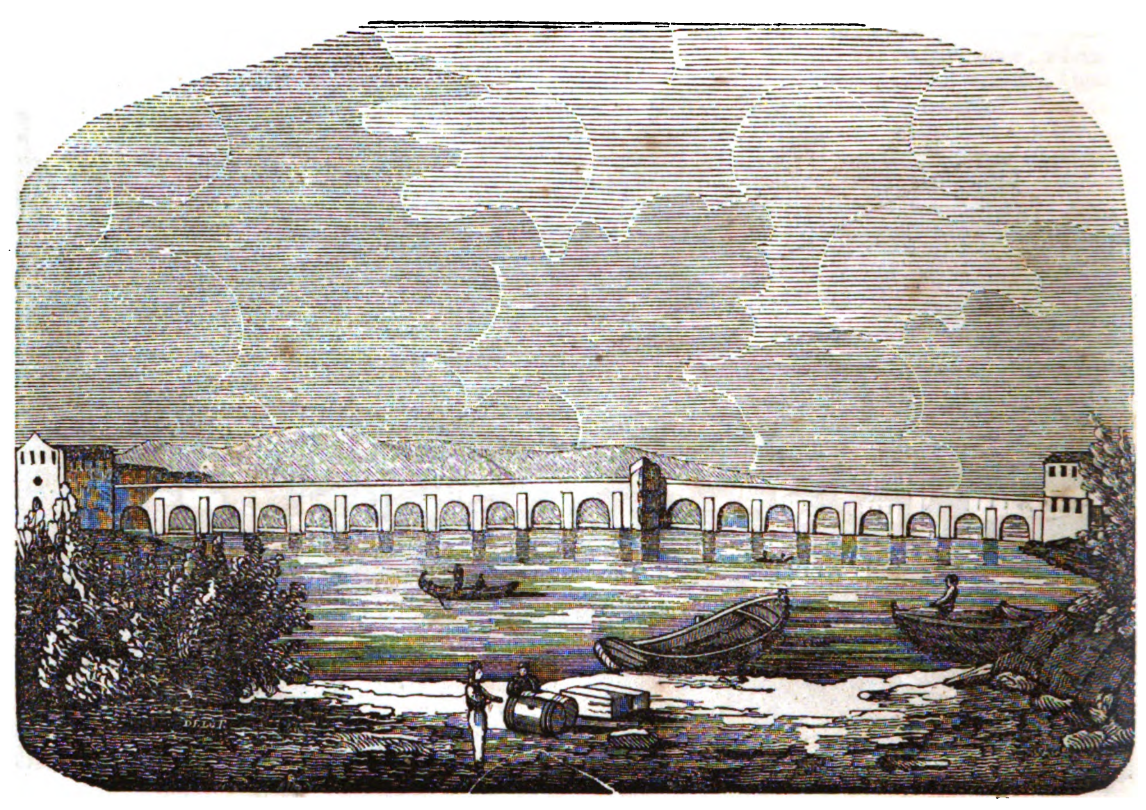
— Et si on te demande le nom de celui qui t'a porté le poison, tu répondras que c'est Ruben, fils de Kalonime, de Narbonne.

Le juif s'empressa de sortir pour échapper à la vengeance de Michel de Lator, que les cris de la belle Juive ne tardèrent pas à éveiller. Le troubadour, en rentrant dans la chambre de sa chère Débora, la trouva étendue, presque sans mouvement. Tout-à-coup la violence de la douleur lui rendit une énergie factice ; elle eut la force de se lever sur sa couche :

— Michel de Lator, s'écria-t-elle, un prêtre ! un prêtre ! Je vais mourir ; je veux recevoir le baptême.

Le moine que Michel de Lator avait mandé pour enseigner à sa fiancée les saintes vérités du christianisme, avait été éveillé par les cris de la Juive ; il entra quelques instans après le troubadour.

— Baptisez-moi, mon père, s'écria Débora, aussitôt



PONT SAINT-ESPRIT.

qu'elle aperçut le moine; baptisez-moi, je n'ai plus que quelques instans à vivre.

Le moine versa l'eau régénératrice sur le front de la vierge, et quand il eut prononcé les paroles saintes, les douleurs de l'agonie se calmèrent.

— Quelle est la main qui t'a versé le poison, dit Michel de Lator? Quel démon s'est introduit dans la maison de Michel de Lator?

— Ruben, dit Rébecca dont la voix s'éteignait.

— Le fils de Kolonime, de Narbonne? ajouta Michel de Lator.

Débora ne pouvait plus parler, elle fit un signe de tête affirmatif, croisa ses deux petites mains sur sa poitrine, jeta un dernier regard sur Michel de Lator, et expira.

— Morte empoisonnée! répéta plusieurs fois Michel de Lator en grinçant des dents.

L'ange du Seigneur s'est envolé au ciel, ajouta le moine, quand il eut fini de réciter la prière des agonisans.

III.

BENJAMIN DE TUDELLE VISITE NÎMES, LUNEL, BEAUCAIRE, LE PONT SAINT-ESPRIT.

Le lendemain, les funérailles de la fiancée de Michel de Lator furent célébrées avec toutes les pompes de l'église par l'évêque de Maguelonne.

Ruben, fils de Kalonime, convaincu d'avoir empoisonné Débora, la belle Juive, périt le jour même sur un bûcher. Ni les richesses, ni le crédit de son père ne purent le sauver de la honte du dernier supplice.

L'infortuné Benjamin de Tudelle fut condamné à une forte amende, comme atteint de soupçon d'avoir pris part à la mort de sa fille, parce qu'elle avait voulu embrasser la religion chrétienne. Il se hâta de quitter Montpellier, qui avait été pour lui une ville de malédiction. Il continua son voyage dans la Provence, racontant ses malheurs à tous les rabbins.

Nîmes était alors une des villes les plus florissantes du midi de la France. La civilisation romaine y avait laissé de nombreux vestiges; les habitans cultivaient avec succès les sciences et les beaux-arts; les troubadours y étaient bien accueillis, et les juifs de Montpellier y avaient établi une école où ils enseignaient la médecine et la physique. Benjamin de Tudelle y reçut une honorable hospitalité chez un vieux rabbin qu'il avait connu autrefois en Navarre. Quand la nuit était venue, les deux israélites cheminaient dans la ville, visitant les monumens élevés par les Romains; la maison carrée, les arènes, la Tour-Magne, excitèrent l'admiration de Benjamin de Tudelle. Souvent,

suivi du sage Eléazar, son hôte, il alllait respirer l'air du soir sous les arbres plantés à l'entour des fontaines de la ville : quand le moment du départ fut arrivé, les deux rabbins se dirent adieu en pleurant.

— Que le Dieu de Jacob vous protége, s'écria Benjamin; nous ne nous reverrons plus sur cette terre !

— Nous nous reverrons dans le séjour de notre père Abraham, répondit Eléazar.

Benjamin se rendit à Lunel, où il y avait une synagogue qui s'occupait nuit et jour de l'étude de la loi (1).

« C'est là, dit-il, où notre grand docteur et maître » Meschulam, d'heureuse mémoire, a enseigné autre- » fois, et où il a laissé cinq fils tous rabbins très sages » et très riches, et dont le dernier, nommé Ascher, » s'est entièrement retiré du monde par dévotion. Il » mène une vie très mortifiée, s'abstient de manger » de la viande et fait de grands progrès dans la science » du talmud. Là, je trouvai un grand concours de juifs » étrangers, qui étaient venus étudier la loi dans l'aca- » démie de cette ville; les jeunes élèves sont vêtus et » nourris aux dépends du public, chez les rabbins qui » ont soin de leur éducation. Je comptai 300 Israélites » dans la synagogue de Lunel. »

Le rabbin de Tudelle ne séjourna pas long-temps à Lunel; depuis la mort de sa fille, il ne pouvait s'arrêter dans aucune ville, et il se hâtait de visiter les synagogues de Provence, pour s'embarquer ensuite pour l'Orient.

» Je passai quelques jours à Beaucaire, dit Benja- » min dans l'itinéraire qu'il nous a laissé; c'est une » *très grande ville*. On y compte environ quarante juifs » qui y ont une académie où enseigne le fameux rabbin » Abraham, aussi recommandable par sa sagesse et » par son habileté dans l'écriture et le talmud, que par » sa richesse et par la charité qu'il exerçait envers les » juifs étrangers qui venaient se ranger sous sa dis- » cipline pour apprendre la loi, et qu'il entretenait » gratuitement. Je me rendis ensuite à *Nogres*, vul- » gairement appelé le bourg de Saint-Gilles, où je » trouvai une synagogue de cent juifs, gouvernée par » six principaux rabbins, entre autres par Jacob, fils » d'un grand docteur de pieuse mémoire. La ville de » Saint-Gilles est fréquentée par divers peuples étran- » gers et insulaires, depuis les extrémités de la terre, » à cause de l'heureuse situation de son port sur le » Rhône, à trois lieues de la mer. »

(1) *Histoire générale de Languedoc*, tom. II, page 515.

Avant de partir pour l'Orient, Benjamin de Tudelle se rendit au *Pont-Saint-Esprit* qu'on appelait alors le bourg de Saint-Saturnin, pour visiter un rabbin qui passait pour le plus savant des docteurs de la loi qui enseignaient le talmud dans les synagogues de la France méridionale. Il dit que les rues de cette petite ville étaient salles et tortueuses; que les juifs avaient beaucoup à souffrir des persécutions des chrétiens (1). De Saturnin, le rabbin de Tudelle revint à Beaucaire, où il s'embarqua pour Constantinople. En quittant le rivage, il jura de ne plus revoir les pays de la Langue-d'Oc où il avait perdu sa belle, sa chère Débora.

Quant à l'infortuné Michel de Lator, il quitta le monde pour pleurer sa belle fiancée; il se retira dans une petite maison en la noble cité de Nîmes, où il passa le reste de sa vie à copier et enluminer les syrventes de plusieurs troubadours de Provence. Il composa aussi des poèmes élégiaques en l'honneur de Débora, sa bien-aimée.

J.-M. Cayla.

CARAMI.

LÉGENDE.

Dans le vallon de Brignoles,
Sous des saules,
Parmi des fleurs endormi,
Coule un ruisseau qu'on ignore,
Que décore
Le doux nom de Carami.

Comme une plainte incertaine,
L'onde à peine
Soulève un murmure ami;
Et semble une voix touchante
Qui nous chante
L'histoire de Carami.

Elle est digne de mémoire
Cette histoire :
C'était dans ce temps béni,
Où les preux pour la divine
Palestine
Avaient quitté Carami.

Un soir, Alice, la belle
Jouvencelle,
Vient rêver à son Rémi;
Elle pleure et se désole
Sous le saule
Près des flots de Carami.

Rémi de son cœur est maître,
Et, peut-être
Le sarrazin ennemi
L'a, d'un coup de cimeterre,
Mis en terre
Loin des bords de Carami.

Au désert infranchissable,
Sur le sable,
Seul, de soif mort à demi,
Il implore hélas ! sans doute,
Une goutte
Des flots purs de Carami.

Sur ses bords verts d'aubépine,
D'églantine,
Leur enfance avait dormi;
Oh ! que leur vie était douce
Sur la mousse
Près des flots de Carami !

Tandis que la bachelette,
Inquiète,
Pleure son tant doux Rémi,
Voilà que, sur l'autre rive,
Il arrive
Haletant vers Carami.

A sa vue, elle s'avance
Et s'élance:
Sur l'eau penchée à demi,
Sur l'herbe fraîche elle glisse,
Pauvre Alice !
Et tombe dans Carami.

Mais le jouvencel rapide,
Intrépide
Plonge, et sa voix a gémi;
Et l'onde redit plaintive
Sur la rive:
Mia Cara, Carami !

Et bientôt plein d'assurance,
D'espérance,
Nageant d'un bras affermi,
Il sauve Alice attendrie,
Et s'écrie:
Mia Cara, Carami !

Il saisit ses tresses blondes,
Et les ondes
Mollement en ont frémi;
Comme une fleur fraîche éclose,
Il la pose
Sur les bords de Carami.

Il la réchauffe tremblante,
Ruisselante,
Sur son cœur brûlant d'ami,
Et dans sa joie inquiète,
Il répète.
Mia Cara, Carami.

Puis elle soulève, humide
Et timide
Son bleu regard, à demi;
Et son ravissant sourire
Semble dire:
Mio Caro; Caro mi !

Et leurs baisers se répondent,
Se confondent,
Le feuillage en a frémi;
Et long-temps l'écho sonore
Dit encore:
Mia Cara, Carami !

L'heureux amant fit promesse
D'une messe
A son patron saint Rémi;
Et désormais la rivière,
Humble et fière,
Prit le nom de Carami.

Sur deux bouches caressantes,
Frémissantes,
Sous le soleil du Midi,
Un baiser l'a fait éclore,
Nom sonore,
O doux nom de Carami !

O Brignolaises naïves,
Sur ses rives
N'allez pas seules, parmi,
Parmi les fleurs, sur la brune,
Quand la lune
Se mire dans Carami.

Le flot trop tendre soupire,
Tout inspire
Un trop langoureux oubli !
Souvent une voix répète:
Indiscrète
Mia Cara, Carami !

Quoiqu'elle soit moins profonde
Sa belle onde,
Qu'au bon vieux temps de Rémi,
On se répent, quand on glisse,
Comme Alice,
Sur les bords de Carami.

L'HERMITE DE CARAMI.

LA CITADELLE ET LE GRAND CHATEAU DE PERPIGNAN.

La capitale de l'ancienne province du Roussillon ne remonte pas à une très haute antiquité; l'emplacement de Perpignan était primitivement occupé par une *villa* romaine, et la fondation de la ville ne date réellement que de l'an 1025, époque de la construction de l'église du vieux Saint-Jean. Elle était alors entourée de profonds fossés au midi est à l'est; plus tard, lorsqu'elle fut soumise à la domination des rois de Majorque, elle s'agrandit rapidement, et ses nouveaux souverains l'entourèrent de fortifications: alors fut construit le palais royal de Perpignan.

« Il était entièrement terminé, dit M. Henri, historien du Roussillon, à l'époque de la mort du premier roi de Majorque. Après l'extinction forcée de ce royaume, il n'eut plus de destination fixe, et il resta à la disposition du roi d'Aragon comme maison royale. Ferdinand Ier l'assigna pour demeure à l'antipape Benoît XIII, qui y séjourna tant que l'Aragon reconnut son autorité; il fut ensuite affecté au logement des gens de guerre, sans cesser d'être désigné par le nom de château royal.

Ce château avait une grande entrée avec pont-levis au milieu de la façade occidentale, et trois autres portes aux autres façades, pour communiquer, soit avec le jardin et le pré *dits de la reine*, soit avec les bois du roi. Au milieu de la vaste cour que laissent entre elles les quatre faces de ce bâtiment, existe un puits très profond. La chapelle toute bâtie en pierres de taille, s'élève du milieu de la face orientale. Cette chapelle était doublée, c'est-à-dire qu'il s'en trouvait une au rez-de-chaussée, qui n'était que comme une chapelle souterraine; celle qui servait à la célébration des saints mystères était un peu au-dessus du plan des appartemens du premier étage, et on y montait par un large perron, aboutissant à une galerie couverte, s'étendant sur toute la face intérieure du bâtiment, de ce côté. L'entrée de la chapelle intérieure est nue et sans aucun ornement; celle de la chapelle supérieure était toute en marbre, et décorée suivant le goût du temps de colonnes minces et grêles, dont les chapiteaux sont ornés d'animaux chimériques. Les battans de la porte, en bois de noyer, étaient divisés en compartimens par des listels sous lesquels étaient cachés des clous qui tendaient une toile peinte en bleu de ciel. Cette toile avait été placée sur les battans sans doute pour masquer les fentes et les jours que forme le trait du bois sous ce climat, quelque vieux que soient les madriers qu'on emploie pour les ouvrages de menuiserie; les vestiges de cette toile peinte s'y remarquent encore près des listels.

La galerie placée à la hauteur des appartemens, et par laquelle on montait à la chapelle, établissait une communication entre les appartemens du roi, placés du côté du nord, et ceux de la reine qui se trouvaient au côté opposé : à côté de la grande entrée, au milieu de la face occidentale, on voit intérieurement un bel escalier suspendu, d'une construction remarquable.

Les registres de l'ancienne cour du domaine royal nous apprennent que, pendant long-temps, les rois d'Aragon firent élever des lions dans le château royal de Perpignan; on y trouve inscrites plusieurs commissions de personnes chargées d'en prendre soin; on y a même transcrit la manière dont il faut élever les jeunes lionceaux. Le lion était le symbole de la puissance suprême; il ne devait avoir pour gouverneurs que des personnes nobles; aussi voyons-nous cette charge confiée à des chevaliers, dont l'un, en 1453, Dalmas del Volo, se qualifie de chambellan du roi; une lettre de l'infant don Juan, fils de Pèdre IV et lieutenant-général dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, défend au gouverneur du château de permettre qu'aucun troupeau puisse broutter les gazons d'alentour, réservés pour le paturage des chèvres et autres animaux destinés à la nourriture des lions.

Dans ce château fut enfermé et mourut en bas âge l'aîné des enfans de Jacques d'Armagnac, placé avec son frère sous l'échafaud sur lequel on décapita le malheureux prince, le 4 août 1477.

« L'époque de la construction du Castillet, ajoute M. Henri, est absolument inconnue; en l'absence de tout document, les uns ont regardé ce fort comme un monument du Xe siècle, les autres comme ne remontant pas au-delà du XVe. Tout porte à croire que la fondation du *petit château*, entièrement de défense, est postérieure à la réunion du royaume de Majorque à celui d'Aragon. Si cette forteresse avait existé à cette époque, il est impossible qu'il n'en eût pas été fait mention dans le courant de cette guerre désastreuse, dans laquelle Perpignan fut resserré de si près. La construction de cette masse toute en brique, est encore un indice qu'elle appartient au XIVe siècle. La forme du Castillet est celle d'un carré long, terminé aux deux bouts par une tour qui n'a de saillie que du côté de la campagne, pour la défense de la porte de la ville qui était à travers le château. Cette saillie de tours n'est même pas exactement arrondie; le milieu de cette demi-circonférence pousse en avant un ventre encore plus saillant que le reste. L'entrée de la ville qui se trouvait entre ces deux tours s'appelait *portal de nostra dama del pont*, comme le témoignent de vieux actes, parce que le pont de la *Tet*, comme presque tout les ponts anciens, était sous la protection de la Vierge, dont la chapelle était bâtie en dehors du faubourg. Environ un siècle après la construction de la forteresse, on supprima l'entrée de la ville qui la traversait, et on bâtit l'appendice qui forme l'entrée actuelle, à la gauche du *Castillet*. La différence des temps est bien marquée par celle des machicoulis qui la couronnent. Cette construction nous fait penser que cet appendice est l'ouvrage des Français sous Louis XI. »

Ce prince, à peine monté sur le trône de France, résolut de réunir à sa couronne la Provence et le Roussillon; ce rusé politique lutta avec tant de bonheur et d'habileté contre les Aragonnais, que Dubouchage, son lieutenant, parvint à obtenir une capitulation honorable pour les vainqueurs et pour les vaincus. Le fils de Charles VII connaissait trop l'esprit remuant des Roussilonnais, leur fidélité au roi d'Aragon, pour négliger quelques-uns des moyens les plus nécessaires au maintien de sa dénomination; plusieurs châteaux furent transformés en prisons; alors fut construite la citadelle de Perpignan, dont nous reproduisons l'historique tiré des notes lumineuses que M. Henri a insérées à la fin du second volume de son histoire de Roussillon.

« Dans les instructions que Louis XI donna à Dubouchage, en l'envoyant à Perpignan, à l'occasion de la capitulation de cette place, il lui recommande par-dessus tout de faire bâtir une citadelle, pour brider la ville et tenir en respect les habitans, et dans sa lettre du 20 avril, il lui dit de la laisser construire par Boffile comme il entendra, sauf à en faire construire ensuite une seconde de la manière qu'on le lui a indiqué, si la première ne suffit pas. Ces deux forteresses furent élevées : l'une, sur l'emplacement du bastion actuel de Saint-Jacques, de son fossé et de son glacis, se prolongeant jusqu'à la porte de Canet : on lui donna le nom de grand château, par opposition au petit château ou Castillet; l'autre, sur la colline que couronnait déja le château des rois de Majorque : c'est aujourd'hui la citadelle. Nous ne pouvons rien dire de la forme du grand château, dont il n'existe plus rien aujourd'hui; quant à la citadelle, elle consista en une augmentation de l'enceinte de l'ancienne résidence des rois de Majorque.

Du temps de ces rois, il n'y avait guère autour de ce château qu'un fossé avec un pont-levis placés devant la principale porte, ainsi que le témoigne le procès-verbal de la remise qui en fut faite aux agens du roi d'Aragon, par les ordres de Jayme II. Les murailles de la ville, en allant de la porte Saint-Martin à la porte d'Elne, passaient en dehors de ce château, qui se trouvait ainsi renfermé dans l'enceinte fortifiée. Après l'extinction du royaume de Majorque, ce château fut converti, par Pèdre IV, en une véritable forteresse, au moyen de quelques augmentations qu'il serait bien difficile de déterminer avec exactitude à travers toutes les démolitions, reconstructions et remuemens du terrain qui ont eu lieu depuis; on découvre encore cependant sous les terrassemens, au nord et au midi, des traces d'une enceinte de murailles avec des tours garnies de barbacanes.

Cette première enceinte éprouva des changemens sous les successeurs de Pèdre, quand l'usage se répandit de garnir de canons les murailles des fortifications. Il est certain qu'il y en avait déja au château de Perpignan quand le Roussillon fut engagé à la France, puisque les Français, assiégés dans ce château par les habitans de la ville, en 1462, aplanirent un monticule qui empêchait l'artillerie de battre le quartier de Perpignan, du côté du Matatoro. Pour placer du canon sur l'enceinte de Pèdre ou de Martin, on commença par doubler les murailles dans les endroits où elles n'auraient pas été probablement assez fortes pour résister à la poussée des terres dont il fallait les charger, et on éleva un contre-mur à distance convenable, afin de pouvoir combler de remblais tout l'espace intermédiaire : c'est ce qu'on reconnaît encore en quelques endroits.

Quand Louis XI voulut brider la ville par une bonne citadelle, on ne fit qu'augmenter, à ce qu'il paraît, cette enceinte de Pèdre IV, qui se terminait à l'endroit où sont les vieilles casernes construites elles-mêmes sur la contrescarpe du fossé de cette enceinte. L'enceinte nouvelle s'étendit du côté de l'orient jusqu'au delà des casernes neuves, circonscrivant ainsi toute la place d'armes actuelle.

Charles-Quint, trouvant insuffisante la citadelle de Louis XI, en augmenta la force par l'addition de deux redans unis par une courtine, et appuyés chacun par un de leurs côtés aux murailles de la ville. Ces deux redans sont remarquables en ce qu'ils semblent être le premier essai du système de fortification angulaire, et ce premier essai appartient à l'Espagne et non à l'Italie. Ces redans furent terminés en 1550; mais les ordres de Charles-Quint pour commencer les travaux de restauration des fortifications de Perpignan étaient antérieurs à 1528 (1). Bien plus, une tendance vers cette fortification angulaire se fait déja apercevoir dès la fin du xve siècle dans la construction du nouveau fort de Salses, dont les tours et demi-lunes, au lieu d'être exactement rondes, présentent au contraire une sorte d'éperon saillant, qui en fait ressembler le plan à la pointe des anciens écus des chevaliers.

L'italien San-Micheli ne fit donc que perfectionner cette première idée de la fortification flanquante, dans son invention des bastions, dont les premiers furent construits par lui à Vérone, vers 1540. Vasari, qui publia sa *Vie des Peintres*, en 1550, fut le premier qui fit connaître cette invention de San-Micheli, dans la troisième partie de son ouvrage. Cette importante découverte fit aussitôt changer, à ce qu'il paraît, le plan arrêté en premier lieu pour la restauration des fortifications de Perpignan; on traça pour la citadelle un plan nouveau dans la forme d'un hexagone bastionné, auquel Philippe II fit travailler avec activité. Ces premiers bastions avaient, à chacun de leurs angles, une tourelle qui s'élevait à une certaine hauteur, et que, plus tard, on remplaça par des guérites saillantes. Pour former autour de la citadelle de Louis XI cette nouvelle enceinte, et pour en découvrir convenablement les approches, il fallut démolir, dit-on, environ un millier de maisons. La plupart étaient désertes et abandonnées depuis long-temps. La population de Perpignan n'était plus alors ce qu'elle avait été sous le dernier roi de Majorque; les siéges longs et calamiteux que cette ville avait soutenus avaient tellement diminué le nombre de ses habitans, que cette quantité de maisons, dont le nombre semble exagéré, ne faisait pas la moitié de celles qui se trouvaient désertes, suivant ce que témoignent certains écrits du temps.

(1) Il est évident que si l'invention des bastions avait été connue à cette, époque, au lieu de ces deux simples redans on aurait fait des bastions. L'exécution de cet ouvrage, entre 1528 et 1550, est donc antérieure à la découverte de San-Micheli.

Les travaux qui s'exécutaient à Perpignan pour la défense de la ville avaient été imposés par Charles-Quint aux vigueries de Roussillon et de Cerdagne, dont les habitans devaient les accomplir par eux-mêmes ou par des remplaçans. Outre cette prestation en nature, de la part des citoyens, les consuls de Perpignan avaient encore à fournir les manœuvres et les bêtes de somme pour le transport des matériaux. (*Arch. dom.*) Pour faciliter à ces magistrats les moyens de payer les ouvriers, l'empereur leur permit, le 15 de juin 1528, de faire frapper de la monnaie de billon au coin des armes de la ville, en quelque métal que ce fût, sous l'expresse condition qu'ils la remplaceraient par de la monnaie d'or ou d'argent de cours légal, à toute personne qui voudrait la changer, et à sa première réquisition (*Arch. dom*). Plus tard, le 29 janvier 1565, un arrêt de l'audience royale de Barcelonne prescrivit à tous les habitans de Perpignan, sans distinction, de contribuer à ces travaux, par feux, en déduisant dix pour cent pour les pauvres qui n'avaient pas les moyens de payer; nul ne pouvait en être dispensé; militaire, stipendié, familier du saint-office, laïque ou clerc. Cependant, comme ces travaux étaient très considérables et la dépense immense, et que cette charge long-temps prolongée devenait trop onéreuse pour les seuls habitans du Roussillon et de la Cerdagne, Philippe II ordonna, en 1573, sur le motif que la population était sensiblement diminuée, et que depuis dix à douze ans plus de mille maisons étaient ruinées ou rendues inhabitables, que celles des vigueries de Catalogne qui avait été imposées pour la réparation des fortifications de Barcelonne cessassent de payer pour cette ville, et que les vigueries de Vic, de Manresa, de Berga, de Cervera, de Tarragone, d'Urgel et du Lerida, ainsi que les habitans de Poblet, eussent à contribuer aux travaux qui s'exécutaient à Perpignan, pendant la durée de trois ans. Comme à raison de la grande distance qu'il y avait de toutes ces villes à Perpignan, les habitans ne pourraient pas concourir à ces travaux par prestation en nature, ils devaient s'arranger pour payer quatre cents livres de Barcelone pour chacune de ces trois années, et pour les suivantes s'il en était besoin. Le roi pensait que « on ne » trouverait pas cette contribution trop forte, attendu » qu'il faisait exécuter les travaux avec toute la dili- » gence possible, afin de mettre cette ville en état » de résister aux forces ennemies, et assurer par là » le repos de toute la Catalogne, et aussi, parce » que cette somme n'était rien en comparaison de ce » qu'avaient coûté les autres fortifications de Perpi- » gnan aux peuples de Roussillon, pendant plus de » trente-huit ans, outre qu'ils duraient encore, etc. » Cette contribution, qui fut consentie par les cortès, fut maintenue jusqu'à l'année 1585, qu'elle fut supprimée: c'est donc à cette époque qu'il faut placer l'entier achèvement des travaux.

L'entretien des casernes que Louis XI avait fait bâtir dans sa citadelle ayant été abandonné après le départ des Français, Ferdinand II en ordonna la res-restauration le 30 janvier 1502, en tançant vivement le procureur royal de Roussillon de sa négligence, qui était cause que la dépense serait très-considérable. (*Arch. dom.*)

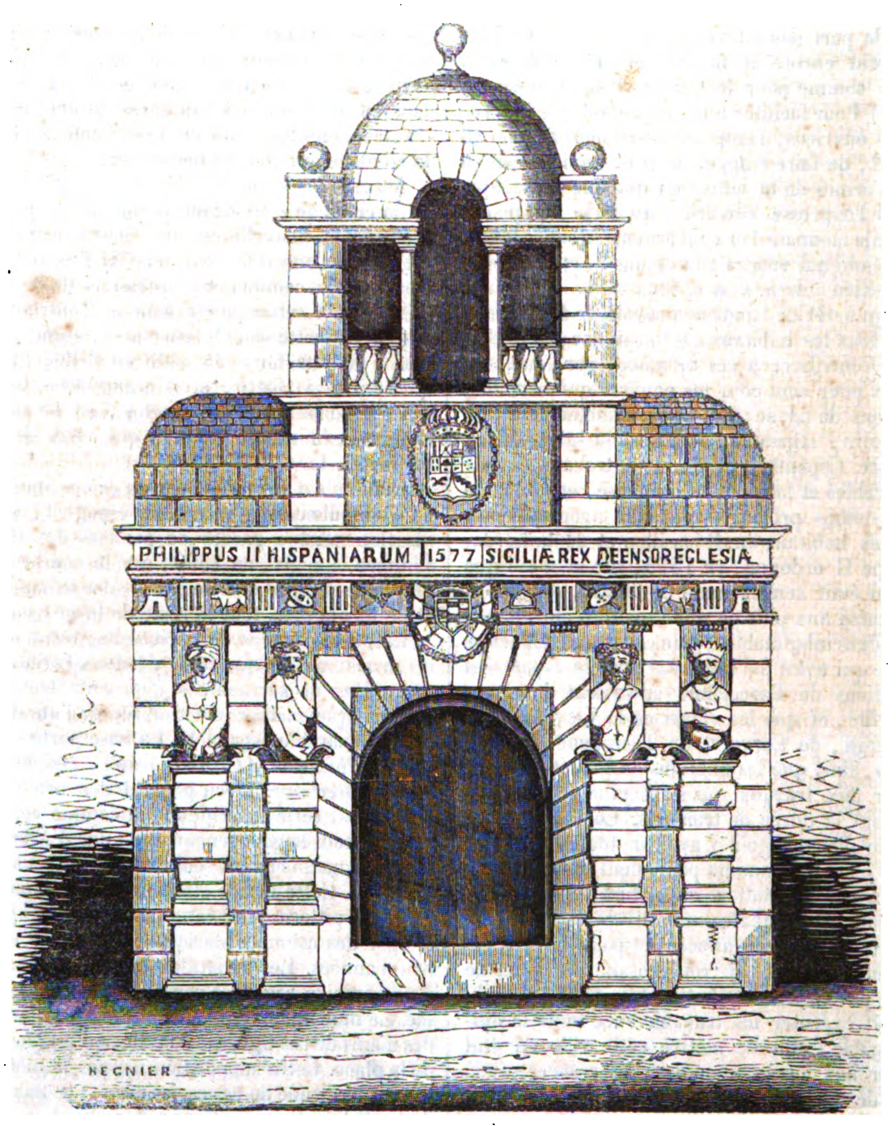
Quand le Roussillon revint définitivement à la France, par la paix des Pyrénées, Vauban fit compléter les fortifications de Perpignan en augmentant autour de la ville la force de quelques-uns des bastions construits sous Charles V et Philippe II, en détournant, par une coupure qui les jette dans la Tet, près du faubourg, les eaux de la basse, qui coulaient alors dans le fossé, derrière Saint-Jean, et cela afin d'établir des demi-lunes devant les courtines; et en ajoutant d'autres demi-lunes sur ceux des fonds de l'hexagone de la citadelle qui en était dépourvue.

D'après le dernier plan arrêté pour l'augmentation de la citadelle, on devait supprimer, après l'achèvement de la nouvelle enceinte bastionnée, tout ce qui restait de l'enceinte de Louis XI; et ces démolitions étaient déja commencées quand le Roussillon passa à la France. Vauban, regardant au contraire la conservation de cette double enceinte comme très avantageuse pour la force de cette citadelle, fit relever ce qui était déja abattu, et il organisa les tours carrées qui en terminaient les angles, en bastions dont le saillant a la même capitale que ceux de la nouvelle enceinte.

Une foule d'individus, par un de ces abus si fréquens en Roussillon sous le régime espagnol, s'étaient fait inscrire comme gardes ou portiers des fortifications. Philippe II régla, en 1599, que le nombre de ces employés ne pourrait être de plus de douze dans Perpignan, et de trente dans tout le reste de la province.

La porte d'entrée de la citadelle, terminée en 1577, est ornée, de chaque côté, de deux cariatides à gaîne accouplées et surmontées d'un entablement dorique, dont chaque métope est timbrée de l'un des écussons de la monarchie espagnole. La frise porte cette inscription : *Philippus II, Dei gratia, Hispaniarum rex, defensor ecclesiæ.* L'écu général des armes d'Espagne surmontait cette inscription, et comme cette porte fut achevée sous le gouvernement du duc d'Albe, les armes de ce seigneur étaient sculptées au-dessous de celles du royaume. Cette façade était surmontée d'une lanterne à jour très pittoresque, composée d'une coupole supportée par des colonnes doriques; elle a été rasée depuis peu d'années. Les cariatides de la porte ont donné lieu à une opinion regardée par le peuple comme incontestable. La multitude veut voir dans les différentes positions des mains de ces figures, des allusions à l'inexpugnabilité de la place. Cette supposition n'a pas le moindre fondement : l'attitude de ces cariatides est le fruit du caprice de l'artiste, et non pas une rodomontade monumentale.

Un bras de pierre posé en saillie au haut d'une tourelle qui surmontait l'angle du redans oriental des premières constructions de Charles-Quint, et tenant une épée levée, a donné naissance à un autre conte. On prétend, et on l'a écrit, que cet empereur, fesant une ronde de nuit, et trouvant en cet endroit une sentinelle endormie, la précipita dans le fossé, et resta en faction à sa place : ce serait en mémoire de cet événement qu'on aurait placé ce dextrochère. L'absurdité d'un pareil fait n'a pas besoin d'être démontrée. L'épée nue étant un des emblêmes de la puissance impériale, celle-ci n'a été placée en cet endroit que comme symbole, de même que l'écu impérial qu'on voyait encore naguère par-dessous, et qui portait le millésime de 1550, indiquant l'époque où



PORTE DE LA CITADELLE DE PERPIGNAN.

ces travaux furent achevés. Ce même écu est aussi placé, et par la même raison, sur d'autres bastions, tant de la citadelle que des murailles de la ville. Des travaux exécutés en 1823 ayant fait disparaître, avec la tourelle, l'anneau de pierre dans lequel se trouvait engagé le bout de la lame de l'épée; pour la consolider, cette épée a été enlevée, et le dextrochère est resté seul en place.

Nous avons dit que la citadelle de Boffile était ce qu'on appelait le grand château, par opposition au Castillet ou petit château. Nous nous fondons, pour avancer ce fait, sur ce que cette fortification, dont on avait besoin pour imposer à la ville, dut être élevée à la hâte et en terre, et qu'un plan de Perpignan de 1649 indique en effet, sous le titre de ruines du vieux château, un reste de fort en terre; il y eut cependant quelques parties de cette construction refaites, plus tard peut-être, en maçonnerie, puisqu'on en voit encore un lambeau au bas du glacis, devant l'angle du bastion de Saint-Jacques. Les restes de ce château disparurent entièrement sous les travaux exécutés par Vauban. Nous disons que ce fut là la citadelle de Boffile, parce que Louis XI

recommande particulièrement à Dubouchage de laisser ce vice-roi construire d'abord une citadelle comme il l'entendra, avant de faire élever celle qu'on lui a indiquée, et qui dut être la citadelle actuelle. Il ne serait pas raisonnable de supposer qu'on eût commencé par construire un fort en bonne maçonnerie, pour en venir ensuite à un fort en terre. Quant au fait de l'établissement de ce château par les Français, nous le déduisons de ce que, s'il avait existé avant l'occupation du Roussillon par Louis XI, il en serait fait mention quelque part dans l'histoire de ce siége, où son voisinage du château royal, occupé par les Français, aurait dû le mettre en scène. La première fois qu'il en est parlé, c'est en 1493, à l'occasion de l'altercation entre les soldats français et les habitans de la ville : les premiers sont forcés de se réfugier à la citadelle; les Perpignanais escortent l'évêque d'Albi au grand château. Voilà donc l'existence simultanée de ces deux forts, sous les Français, bien constatée par cette circonstance. Nous avons vu aussi de Venez chercher à attirer dans son parti le commandant de la citadelle et celui du château; enfin, à l'époque de l'évacuation du Roussillon par les Français, un Mossen Citjar prit le commandement du château, et un capitaine Lutier eut celui de la citadelle.

Il y avait encore de l'artillerie sur ce château, en 1563, puisqu'après la peste de Perpignan, Philippe II prescrivit, comme moyen d'assainissement de la ville, des décharges de l'artillerie du grand château, de la citadelle et du Castillet : ces trois places se trouvant ainsi désignées en particulier dans le même acte, il ne reste plus matière à aucune équivoque. »

La province de Roussillon réunie à la couronne par Louis XI après une expédition qui ne dura que huit mois, fut rendue, en 1492, au roi d'Aragon par Charles VIII, qui, dominé par son idée de la conquête du royaume de Naples, n'exigea aucun dédommagement. Perpignan tomba quelques années après, sous la domination espagnole par le mariage de Ferdinand II avec la princesse Isabelle. En vain François Ier mit tout en œuvre pour reprendre ce riche pays; Louis XIV fut plus heureux; le grand Condé, chargé de reconquérir le Roussillon, parvint à s'emparer de Perpignan, et le traité de l'*Ile des Faisans* assura pour toujours à la France la possession d'une des plus riches contrées méridionales.

A dater de cette époque, la capitale du Roussillon a subi d'heureuses modifications : sous la restauration, les fortifications de la ville, construites d'après le système ancien, ont été remplacées par des bastions; on a pratiqué des chemins couverts pour protéger la place à de très grandes distances : aussi la citadelle environnée d'une triple enceinte, peut résister à trois attaques.

« Il y a quelques années, disent les auteurs de la *France Pittoresque*, Perpignan n'avait ni promenades publiques, ni bains, ni fontaines. La ville laisse encore à désirer sous ce dernier rapport; mais elle a fait des progrès sous les autres; on y voit même une très belle promenade entre les Glacis et le canal d'Avrosage des jardins de Saint-Jacques.

» Perpignan a trois places; celle de la Loge, la place d'Armes et la place Royale qui s'est élevée sur les débris de l'ancien couvent des Jésuites. La cathédrale et le Castillet qui sert de prison, sont des monumens d'un caractère gothique et très remarquables. »

Charles COMPAN

LE CLOITRE DE VILLEMARTIN.

Il est bien triste et bien affligeant ce tableau que la société déroule si péniblement sous nos yeux; on sent le cœur se gonfler d'amertume, les yeux se mouiller de larmes à l'aspect de tant de mécomptes, de déceptions, de cet égoïsme abject qui s'infiltrant dans les pores du corps social, en opère chaque jour la lente et douloureuse dissolution : époque transitoire, où les cœurs sont sans amour et sans foi, où les idées rayonnant dans l'espace se croisent, se heurtent, se brisent en fragmens impalpables, où tant de systèmes laborieusement enfantés s'élèvent au-dessus de l'horizon et tombent sans laisser la plus légère trace de leur apparition.

Au milieu de cette anarchie intellectuelle, de cette atrophie sociale, la vie du poète s'écoule triste et décolorée. Pauvre poète! le feu sacré de l'inspiration s'éteint graduellement dans son cœur; sa voix jadis si vibrante se perd dans le désert; l'écho ne redit plus que ses chants de douleur et de désespoir, en face d'un avenir qui se couvre encore à ses yeux d'un voile impénétrable. Au milieu d'un présent qui coagule le sang dans ses veines, et suspend les rapides pulsations de son cœur, le poète tourne ses regards douloureux vers un passé qu'il avait en quelque sorte répudié et qui s'enfuit bien loin derrière lui; son ardente imagination, franchissant le temps et l'espace, va demander quelques inspirations nouvelles à cette épopée si féconde en actes d'héroïsme. A sa voix sublime, les anciens preux s'agitent au fond de leurs tombeaux, les ruines si long-temps muettes s'émeuvent; il exhume les légendes à demi-rongées par la dent des siècles, consulte les traditions les plus vagues, les chroniques les plus obscures, pour découvrir les conditions de cette existence sociale se déroulant à travers les siècles avec une si grande plénitude de force et d'*activité*, parce que tous les actes convergeaient vers un *but unique*, la religion. Religion, fille du ciel, toi qui es descendue sur la terre pour faire tomber les fers de l'esclave, abattre la puissance du glaive, arracher la femme à la brutalité de l'homme, et abreuver le cœur des

malheureux des douces consolations de l'espérance ; oh ! viens mettre un terme aux maux qui désolent la société ; viens accomplir un progrès nouveau, en sanctifiant des joies nouvelles, en appelant au large banquet social, cette nombreuse classe d'enfans de Dieu, pour qui cette terre est encore une vallée de larmes !

Ce retour des esprits vers l'organisation moyenne se manifeste d'une manière sensible dans l'ordre matériel. La mode, avec ses lois bizarres, son apparente frivolité, cherche à raviver les formes surannées de nos aïeux, au milieu d'une société qui les a frappées pendant si long-temps de son ridicule; c'est à qui arrachera à la fureur dévorante du temps quelques-uns de ces nombreux et imposans débris qui jonchent le sol. On se plaît à restaurer dans leur primitive structure les anciens châteaux qui présentent avec une sorte d'orgueil féodal les proportions colossales de leurs tours crénelées, leurs ponts-levis, leur large ceinture de fossés. Assis sur la cime des rocs, où les a placés la main hardie de l'homme, ils embrassent la vaste étendue de l'horizon, et paraissent encore recevoir à leurs pieds les hommages des populations des campagnes. A l'intérieur, l'œil ne peut se lasser d'admirer les chefs-d'œuvre de l'art payen, étonnés de se trouver associés avec ceux qu'a fait éclore la brillante phase du christianisme: ici, c'est la Vénus antique, avec son sourire gracieux et coquet; ses chairs colorées et frémissantes servent de pendant à la Vierge chrétienne que le pinceau de Raphaël a animée d'un rayon céleste; c'est la face musculeuse et rembrunie de Jupiter capitolin, éclipsée par les images vivantes des martyrs, dont la longue et douloureuse agonie enfante un monde nouveau. Là, s'élèvent des ogives aux courbes élancées, des vitraux diversement coloriés, des meubles aux torses gracieuses, aux légères dentelures, qui le disputent en luxe et en élégance à nos soyeux divans, à nos couches voluptueuses, à ces cristaux, dont les mille facettes scintillent d'une lumière vive et diversement coloriée. En réfléchissant sur cette espèce de mouvement rétrospectif, on est prêt à se demander s'il ne serait pas le précurseur d'une ère nouvelle, où un art plus parfait, associant les deux aspects de la vie, la matière et l'esprit, la pensée et la forme qui la représentent, enfantera des chefs-d'œuvre plus beaux, plus imposans que ceux du passé.

Parmi les hommes remarquables qui, imprimant leur cachet à notre époque, ont mis toute leur gloire à conserver fidèlement les traditions religieuses du passé, tout en tenant compte des besoins nouveaux de la société, le département de l'Aude peut présenter avec orgueil M. Alexandre Guiraud, de l'académie française, écrivain élégant et consciencieux, poète plein de verve et d'abandon. M. Guiraud n'écrit que sous les généreuses inspirations de son cœur, parce que sa plume ne s'est jamais prostituée au pouvoir; il ne reconnaît d'autre bannière que celle de l'honneur, et appartient par ses principes politiques à cette minime partie d'écrivains honorables qui veulent progressivement l'amélioration physique et morale du peuple. Limoux fut le berceau de sa naissance ; Limoux dont l'air est pur et embaumé, la température toujours tiède et lubrifiante, la campagne si belle et si féconde. Sur les hauteurs qui couronnent cette ville et forment un horizon peu étendu mais ravissant à l'œil, on découvre un château qui compte environ six siècles d'existence; c'est Villemartin, dont la physionomie profondément sillonnée atteste hautement la part active qu'il prit à ces guerres longues et meurtrières, dont le midi de la France fut le théâtre, la religion le prétexte, et l'ambition effrenée de quelques seigneurs la véritable cause. Aujourd'hui paisible et solitaire, mais vivant de ses glorieux et touchans souvenirs qui saisissent notre ame et la jettent dans le vague d'une douce contemplation, Villemartin est devenu le séjour agréable où M. Guiraud goûte la véritable paix de l'ame au milieu de ses travaux littéraires et des êtres chéris dont l'existence est si harmonieusement liée à la sienne. Si l'extérieur de ce château laisse quelque chose à désirer sous le rapport architectural, l'intérieur offre dans son décor un assortiment d'objets de très bon goût, qui réfléchissent sous tous les aspects la pensée religieuse du poète philosophe; mais, à travers les massifs de verdure qui encadrent cette habitation, l'œil se repose agréablement sur un monument antique qui développe avec majesté ses quatre faces rectangulaires. C'est un cloître qui résume avec une fidélité remarquable les traits les plus caractéristiques de son époque avec toute la suavité de sa pensée religieuse. Il est là, debout, avec sa physionomie séculaire, en présence d'une société sceptique qu'il invite au respect et à l'admiration. Ce monument que l'on peut considérer comme un des plus beaux morceaux d'archéologie de nos contrées méridionales, remonte à l'année 1334; il fut fondé à Perpignan par l'ordre des Carmes et le seigneur de Peyrestorte, comme semble l'indiquer une inscription latine, en caractères gothiques, que l'on aperçoit encore sur marbre rouge.

Anno — dom. M. CCC. XXXI *fuit inceptum*
Hoc claustrum per E de pieribus tortis
Et fuit completum anno dom. M. CCC. XLII

Lorsque la révolution de 92, se levant tout-à-coup furieuse contre les hommes et les choses du passé, s'en allait incendiant les châteaux, respectant les chaumières, broyant dans sa large main trônes et autels, transformant les cloches pacifiques en instrumens de guerre, la vaste enceinte des cathédrales en arsenaux et magasins de subsistances, le cloître de Perpignan ne put échapper à ce torrent dévastateur. Il ne fut pas démoli, parce qu'on le jugea propre au service public. Ses galeries silencieuse, retentirent du cliquetis des armes, des hennissemens prolongés des chevaux, elles qui pendant plusieurs siècles n'avaient entendu que le son grave et pénétrant de la cloche, et les pieux cantiques qui s'élevaient harmonieusement vers le ciel comme une suave émanation. Quel profond sujet de méditation pour la philosophie ! Telle fut pendant environ douze années la destination de ce monument dont l'existence douloureuse touchait à sa fin. Une raison d'intérêt public, à l'aide de laquelle on justifie les actes les plus iniques, fut invoquée dans cette circonstance, et son arrêt de mort fut prononcé. Ainsi l'un des plus beaux monumens que l'art chrétien nous ait légués et que le temps avait conservé à la vénération des fidèles, ne put trouver grâce aux yeux des Vandales de notre époque.

Au signal donné, l'œuvre de démolition commence; le lourd marteau frappe à coups redoublés sur ces imposans massifs. Le marbre gémit et vole en éclats. Les colonnes ébranlées sur leurs bases cèdent et roulent avec fracas. En un instant le sol est jonché de débris de chapitaux, de corniches, de tronçons de colonnes; et ces mêmes matériaux qui avaient servi à l'édification d'un monument religieux, par une de ces transformations mystérieuses à l'intelligence humaine, sont destinés à la construction d'une caserne d'artillerie. Mais une telle profanation ne s'accomplira pas. Instruit de cet événement, M. Guiraud se transporte à Perpignan, et pour une modique somme d'argent devient possesseur de ces précieux matériaux, qui, chargés avec précaution sur des chariots, sont dirigés sur Villemartin à travers toutes les difficultés d'une route longue et diversement accidentée. Mais c'était peu encore que les embarras du transport. Rapporter une à une toutes ces pièces horriblement mutilées, remplir les cavités, effacer l'empreinte fatale du marteau; en un mot, combiner toutes ces parties éparses et confuses, de manière à former un ensemble régulier, homogène, dans lequel l'œil pût encore entrevoir quelques symptômes de vie, était un travail immense et qui tient en quelque sorte du prodige. M. Guiraud, toujours ardent, infatigable, ne recule devant aucun sacrifice. Sa volonté forte et puissante triomphe de tous les obstacles. Encore quelques efforts et cette entreprise audacieuse va être couronnée du plus grand succès. Le monument s'éleva, parvint à sa plus grande hauteur et présentant de nouveau sa tête aux siècles étonnés, va transmettre aux générations futures le nom de celui qui la conservé aux sciences et à la religion. Moins grand, moins chargé de sculpture que ceux de Toulouse et de Moissac, le cloître de Villemartin l'emporte sur eux par l'élégance des formes, le fini du travail et la beauté de la matière qui a servi à le construire. Ses colonnes remarquables par la beauté du marbre diversement coloré en blanc, vert et rouge granitique, sont sveltes et canelées. Il est à regretter que les carrières d'où l'on a extrait le marbre vert soient épuisées; tous les efforts que l'on a faits jusqu'ici pour en retrouver les traces ont été infructueux; les chapiteaux qui leur servent d'ornement, sont chargés de figures symboliques que le ciseau s'est plu à retracer avec une merveilleuse variété de formes. Cependant nous devons, pour rendre hommage à la vérité, avouer que ces sculptures répandues avec une étonnante profusion sur le cloître de Villemartin, se ressentent un peu, comme tous les monumens de cette époque, de l'enfance de l'art. On désirerait y trouver cette pureté de dessin, cette fraîcheur de coloris, cette expression animée qui caractérisaient toutes les productions que l'art régénéré offrait de toutes parts à la vénération des peuples, parce qu'en elles était incarnée grande et profonde toute la pensée chrétienne. Sur un des côtés de ce beau pérystile, l'on aperçoit une chapelle dont la nef, décorée avec le goût le plus recherché, se développe gracieusement en forme de voûtes légères et hardies qui viennent encore ajouter à la sainte majesté du lieu.

On comprendra facilement que c'était en quelque sorte un devoir pour nous de signaler à l'attention publique un des plus beaux monumens que le moyen âge ait élevé dans nos contrées méridionales. La description que nous venons d'en donner laisse tant à désirer sous le rapport de la science, que nous appelons de tous nos vœux l'attention des hommes spéciaux sur un sujet qui présente un si puissant intérêt; aux savans qui explorent le vaste champ de l'archéologie et de la minéralogie; aux artistes qui recherchent partout des inspirations généreuses; à tous ceux enfin qui éprouvent le besoin d'émotions douces et variées, nous leur dirons: venez parcourir le département de l'Aude qui présentera à votre curiosité tous les trésors que l'art et la nature ont répandus dans son sein. Saluez en passant la ville de Limoux qui se dessine au fond d'une vallée délicieuse avec ses moissons ramassées, son clocher aérien, ses belles usines, source d'abondance et de prospérité et son bel amphithéâtre de coteaux, d'où ruisselle ce vin délicieux que l'on fait voyager dans les quatre parties du monde; et cette rivière follement capricieuse et coquette qui se déroule en gracieuses spirales à travers ces riantes campagnes. Si votre cœur éprouve le besoin d'une croyance, allez adresser vos vœux à Notre-Dame de Marseille, qui, du haut de sa légère éminence, se présente comme un phare au voyageur égaré. Elle vous racontera l'histoire de son origine qui se perd dans la nuit des temps, les phases de cette longue existence si féconde en événemens dramatiques; elle vous montrera comme une jeune et belle fiancée, son éblouissante parure, ses bijoux d'or et d'argent, saints ornemens offerts en hommage par la vénération des fidèles. Mais pour couronner dignement votre course littéraire et scientifique, n'oubliez pas d'aller faire un voyage à Villemartin.

A. Metgé, avocat.

L'ALCYON.

Si la beauté des formes se trouvait unie au plumage si agréable de l'alcyon, nul doute que cet oiseau ne dût être regardé comme le plus magnifiquement doté entre tous ceux qui vivent dans nos contrées; mais son corps oblong, terminé par une queue très courte, est trop trapu proportionnellement à sa taille; sa tête est grosse, et le bec long et anguleux beaucoup trop fort; les jambes se perdent sous le ventre et le font paraître accroupi lorsqu'il se repose.

L'alcyon d'Europe est de la grosseur à peu près de

l'alouette commune, et il a six à sept pouces de longueur; son bec est noir, et l'intérieur de la bouche d'un jaune safrané : une bande rousse s'étend des narines jusqu'aux yeux et descend de là sur les joues, se prolonge en arrière et devient blanche à son extrémité; cette tache ressort vivement sur le fond vert foncé, mélangé de nuances plus claires qui recouvrent la tête, le côté du cou et les couvertures des ailes. Le dessus du corps et de la queue est d'un beau bleu, à reflets changeans; les pennes de l'aile et de la queue ont leur partie supérieure d'un bleu plus prononcé; la gorge est d'un blanc fauve; la poitrine, le ventre et le dessous de la queue sont roux; les pieds, qui ont quatre doigts, dont trois antérieurs et un derrière, sont rouges et les ongles noirs.

Quoique les ailes de l'alcyon soient peu étendues, les forces musculaires qui les mettent en action sont si puissantes, que peu d'oiseaux ont le vol aussi rapide.

Cet oiseau habite continuellement les bords des eaux, préférant aux rivages des mers, ceux plus paisibles des rivières et des ruisseaux; on le rencontre fréquemment perché sur les branches basses ou sur les flèches flexibles des arbrisseaux, guetter dans les eaux, où il semble se mirer, les petits poissons dont il fait sa principale nourriture. Impatient de satisfaire ses désirs, il n'attend pas comme le héron l'arrivée de sa proie; il change fréquemment de place, va, vient, passe d'une rive à l'autre, sans s'éloigner pourtant des lieux où il a établi sa résidence. Souvent il s'avance plus avant, et, planant quelques instans à plusieurs pieds au-dessus de l'eau, il se précipite perpendiculairement dessus le poisson qu'il vient d'apercevoir, avec la même rapidité que met l'épervier à tomber du haut des airs sur l'oiseau qui n'a pas eu le temps de l'éviter

C'est à terre que l'alcyon dévore le fruit de sa chasse. Au reste, autant elle est abondante lorsque les eaux sont limpides, autant elle devient peu productive lorsqu'elles sont troubles, ou qu'une glace épaisse en recouvre la superficie : aussi, dans ces circonstances, affaiblis par une abstinence prolongée, ces oiseaux manquant d'énergie, se laissent approcher de plus près; car dans les temps ordinaires, ils sont très sauvages, et partent de loin en rasant la surface des eaux et fesant entendre un cri aigu long-temps répété.

Le printemps est l'époque des amours pour les alcyons; dès la mi-mars, on voit déja le mâle poursuivre la femelle : ils ne construisent point de nid; ils s'emparent d'un trou, qu'ils choisissent profond, creusé sur les bords ombragés des rivières ou des ruisseaux, et y déposent leurs œufs à nu; ceux-ci, d'un blanc d'ivoire, sont au nombre de six à huit. Il y a loin sans doute de ces faits observés avec soin, à la fable inventée par les Grecs; on sait que ces oiseaux, plus particulièrement connus sous la dénomination de *martin-pêcheur*, ont reçu des ornithologistes celui d'alcyon, qui rappelle le nom de la femme de Céyx et la double métamorphose de ces époux.

Céyx, roi de Trachine, étant allé à Claros consulter l'oracle d'Apollon, sur le sort de son frère Dédalion changé en épervier, fit naufrage à son retour. Alcyone, son épouse, averti en songe de son malheur, accourt au rivage, au même endroit d'où elle a vu partir Céyx, où elle lui a adressé de si tendres adieux. Tandis quelle repasse dans sa mémoire tout ce qu'il y a eu de déchirant dans leur séparation, un cadavre s'avance porté sur les flots; elle reconnaît son époux.

« Les Dieux, dit Ovide, touchés de leur malheur, » les changèrent tous deux en oiseaux. Leur amour, » supérieur au sort, est éternel; leur changement n'a » point rompu leur union. Alcyone, durant l'hiver, » couve pendant sept jours ses petits dans un nid qui » se balance sur les eaux. Pendant tout ce temps, la » mer est calme; les voyageurs naviguent en sûreté; » Eole enchaîne les vents, et laisse les mers libres à » ses petits enfans. »

En revenant à la réalité, on voit les alcyons montrer une tendre sollicitude pour leurs petits; il centuplent leur activité déja si grande pour leur procurer une abondante nourriture. Si on tente de les dénicher, ils font céder leur instinct sauvage à leur amour pour leur couvée; ils s'approchent alors de l'oiseleur, s'agitent autour de lui en poussant continuellement leur cri d'alarme qui est aussi leur cri de désespoir.

Nous répéterons ici ce qui a été déja dit à propos de la huppe : la beauté du plumage de l'alcyon lui est funeste; on tue cet oiseau, ornement magnifique des rivages, bien inutilement; car sa chair a une odeur de faux musc qui la rend détestable. La chasse de ces oiseaux, que l'on prend facilement à la glue et aux raquettes, ne peut être motivée que lorsqu'ils ont établi leur domicile au voisinage de quelque pièce d'eau où l'on élève du poisson; c'est alors à un ennemi dangereux que l'on fait la guerre.

De toutes les idées superstitieuses que les anciens avaient sur les alcyons, une seule est encore en honneur. Si on ne croit plus aujourd'hui qu'ils sont capables de repousser la foudre, de calmer la mer en courroux, etc., on ajoute foi à la vertu qu'ils auraient, non-seulement d'être incorruptibles, mais même de chasser la corruption. C'est d'après cette erreur populaire qu'on a appelé quelquefois l'alcyon, *Drapier* et *Garde-boutique*, parce que l'on supposait que sa présence était capable de metre les étoffes à l'abri de l'attaque des insectes qui les ravagent.

J. Mark.



UNE LEÇON,

ANECDOTE PYRÉNÉENNE.

Parmi les petites villes des Pyrénées où la saison des eaux appelle tous les ans la foule des étrangers, j'aime par-dessus tout Bagnères-de-Luchon. C'est un piquant et heureux contraste, croyez-moi, que tout ce bruit de la vie mondaine, transportée au pied des montagnes et au bord des torrens. L'autre Bagnères, avec son luxe, ses équipages, ses fêtes somptueuses, ses innombrables anglais, ressemble trop à un faubourg de la capitale; et dans les plaines du Bigorre, rien ne rappelle la nature sauvage qui peut seule faire l'originalité de pareils lieux : l'habitant des grandes villes y change à peine d'horizon. La délicieuse vallée de Luchon a, au contraire, tout ce qui manque à sa rivale; on y respire l'air des monts, en même-temps qu'on jouit de tous les agrémens de la vie sociale. De brillantes cavalcades gravissent les cimes escarpées et s'aventurent le long des précipices; des ris folâtres retentissent au milieu des rochers, et les tranquilles entretiens de la bonne compagnie se mêlent au bruit des chutes d'eau. Là, tout à la fois, des spectacles agrestes et des mœurs raffinées, des châlets et de beaux salons, des matinées champêtres et des soirées de bal, une population de bergers et des caravanes d'élégans étourdis, les hardis chasseurs des Pyrénées et les femmes si frêles de nos cités. Là, coule paisiblement la vie, dans un enchantement continuel, car tout est frais, riant et pur dans la campagne; tout est grand, majestueux et sublime dans les horizons; tout est facile, doux et choisi dans l'existence; et l'âme et le corps s'y pénètrent en même temps de joie, de force et de santé.

Or, on remarquait, il y a quelques années, à ces eaux de Bagnères-de-Luchon, un jeune fat à bonnes fortunes qui avait toute la grâce et toute l'impertinence que donne l'habitude de la séduction. Il n'était venu là, comme tant d'autres, que pour jouir des plaisirs de la vie des eaux. Peu sensible aux ravissantes beautés du ciel, de la lumière et de l'air, dans ce coin privilégié des montagnes, il n'avait de goût que pour les brillantes distractions du monde, et ne se reposait de la galanterie, que dans la médisance. Nul ne montait mieux que lui un beau cheval; nul ne figurait avec plus de bonheur dans un quadrille : nul, surtout, ne reconnaissait mieux cet art de jouer la passion pour faire excuser l'audace, d'étourdir le cœur en éblouissant l'esprit, et d'intéresser la vanité des jolies femmes au triomphe de leur amant. Il se nommait Manuel; et ce nom, envié de tous les jeunes gens, était le sujet habituel des conversations.

Un jour, qu'entouré d'un groupe de joyeux amis, il leur racontait ses aventures de la veille, et riait haut dans l'allée, une chaise de poste arriva à grand bruit sur la place. Une femme! s'écria Manuel, en voyant flotter un voile vert à la portière, et il accourut avec tous les siens pour voir descendre les voyageurs. Ce fut d'abord un homme d'environ quarante ans, amplement enveloppé dans une redingotte de voyage; puis en effet, une femme jeune et légère qui franchit gaîment le marche-pied, et jeta autour d'elle un regard rapide. Manuel, comme on le pense bien, était connaisseur : il admira cette taille souple et gracieuse, ces traits délicats, cet œil fin, cette bouche maligne, ces cheveux chiffonnés, toute cette riante physionomie, si pleine d'étourderie et de charme, et il se promit de ne pas négliger la belle étrangère.

Il sut bientôt qu'elle s'appelait Elvire. Mariée depuis un mois seulement à un riche banquier de Bordeaux, elle avait un jour montré le désir de voir les Pyrénées, et les chevaux de poste avaient été commandés sur-le-champ. Peintre et musicienne à la fois, bonne, spirituelle et folâtre, elle était la joie de tous ceux qui l'entouraient. Manuel la vit, dès le lendemain, chez une vieille dame de Toulouse qui recevait chez elle, et dont le mari d'Elvire était le parent éloigné. En sortant de cette entrevue, le fat paria publiquement dans un dîner de garçons, qu'avant quinze jours il aurait flétri cette innocence, détruit ce bonheur, souillé pour jamais l'avenir de cet hymen si chaste et si intéressant : cette indigne forfanterie eut le plus grand succès; les jeunes gens l'accueillirent par des rires d'encouragement, et le déshonneur d'Elvire fut juré le verre à la main.

Dès ce moment, Manuel s'attacha comme une ombre aux pas de sa victime; profitant habilement des moindres occasions fournies par la liberté des eaux, il la suivit partout, essaya de l'afficher par ses assiduités, et multiplia ses attaques avec d'autant plus de hardiesse que la jeune femme, insouciante et folle, ne semblait pas s'apercevoir de l'abîme où il l'entraînait pas à pas. Un jour, enfin, quand il crut le moment arrivé, il fit tomber l'entretien général sur les différens buts de promenade que les environs de Bagnères offrent aux curieux; puis, se rapprochant d'Elvire peu à peu, il lui vanta à voix basse les fraîches solitudes de la vallée du Lys, ses prairies, ses cascades, ses bois de hêtres et ses resplendissans glaciers. — Vous m'en faites un si beau portrait, lui dit-elle, que je veux y aller dès demain.

— J'aurai l'honneur de vous y accompagner, madame, répondit galamment Manuel.

— Et mon mari?

— Votre mari craint l'air frais du matin. Est-il d'ailleurs besoin qu'il sache ce voyage? Nous pouvons partir au point du jour, avec les meilleurs chevaux de Bagnères, et nous serons de retour à l'heure où vous sortez habituellement du bain. Une excursion à l'insu

de tout le monde, ce sera délicieux; pendant qu'on vous croira paresseusement endormie, vous galoperez sur la montagne.....

Il fallait se croire bien avancé pour tenter une proposition pareille. Manuel s'était-il trompé? Non sans doute; car la jeune femme rougit légèrement, hésita quelque peu, et serrant avec expression la main de Manuel, lui dit d'une voix presqu'insaisissable: J'y irai. Tous deux se mêlèrent alors à la conversation, et rien ne trahit plus leur intelligence: seulement en se retirant, ils échangèrent un regard qui était à lui seul toute une promesse.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, deux chevaux attendaient à la porte d'Elvire, sous les tilleuls de l'allée des bains. L'aube blanchissait le ciel, et de longues files de chèvres, leurs clochettes pendues au cou, passaient en bêlant vers la campagne. Elvire parut; l'heureux Manuel lui offrit sa main, mais elle sauta légèrement à cheval et partit comme un trait. Le jeune homme fut bientôt à côté d'elle. Vêtue d'une longue robe de drap qui dessinait admirablement sa taille, la tête couverte du petit chapeau de rigueur, d'où s'échappaient en boucles ses beaux cheveux, elle était vraiment ravissante.

— Je ne vois pas de guide, dit-elle.

— Je vous en servirai, madame. Je connais parfaitement les environs de Bagnères, et je suis trop fier....

— Vraiment? Je ne vous croyais pas curieux des beautés pastorales. Vous avez là un nouveau mérite que je ne vous soupçonnais pas.

Le fait est que Manuel n'était allé qu'une fois à la vallée du Lys, et ce jour-là, une joyeuse caravane de jeunes gens avait splendidement déjeûné au pied de la grande cascade; mais il se garda bien de dire un mot des circonstances qui l'avaient mis au fait du chemin.

Le soleil se lève tard à Bagnères, il s'y couche de bonne heure aussi, à cause de la hauteur des montagnes qui ne découpent dans le ciel qu'un étroit horizon; mais les crépuscules du soir et du matin en sont plus longs et plus délicieux. Quand Elvire et Manuel sortirent des ombrages de l'allée, le charmant bassin de Luchon présentait un spectacle magique. Les rochers grisâtres de la haute chaîne, qu'on aperçoit dans l'éloignement, étincelaient de tous les feux de l'aurore. Les rayons du soleil descendaient aussi, au milieu d'un nuage de vapeurs, par le col appelé *Portillon*, et venaient frapper une des faces de l'antique tour de Castelviel, bâtie sur un mamelon à l'entrée du défilé. Tout n'était que lumière sur les sommets; tout n'était qu'ombre dans la vallée. La fraîcheur et le calme de la nuit reposaient encore sur les prairies; mais le jour tombait lentement de rocher en rocher, et à mesure que les pentes de la montagne s'éclairaient çà et là, la rosée s'élevait en petits flocons blancs que le vent du matin dispersait dans l'air. On aurait dit une gaze doucement remuée.

— Quels beaux aspects! s'écria Elvire transportée. Voyez donc, Manuel, tous ces jeux de la lumière. On la croirait douée de vie et de volonté à la voir ainsi flotter et courir, semant partout des diamans dans l'obscurité, se laissant bercer par les vapeurs naissantes, et troublant les yeux, la folâtre, par l'infinie diversités de ses caprices, de ses nuances et de ses reflets!

Manuel n'avait jamais rien remarqué de tout cela. Il écoutait, presque sans comprendre, et regardait par complaisance autour de lui.

— Ce paysage est bien gracieux, reprit Elvire, après un moment de silence. Les moindres contours de ces monts sont admirablement dessinés. Cette tour, à demi détruite, semble placée là par la main d'une fée pour animer la perspective. Ecoutez le torrent qui murmure sous ces peupliers. Voyez-vous cette chèvre blanche qui grimpe là-haut sur ce rocher? Et ce bel érable qui semble s'incliner vers elle? Et ce jeune berger qui nous regarde appuyé sur son bâton? En vérité, vous avez bien fait de m'amener ici, ce matin.

— Vous aurez donc quelque reconnaissance pour votre guide? répondit le jeune homme avec empressement.

— Certainement, dit l'étourdie; mais n'allez pas m'égarer au moins, mon mari ne vous le pardonnerait jamais.

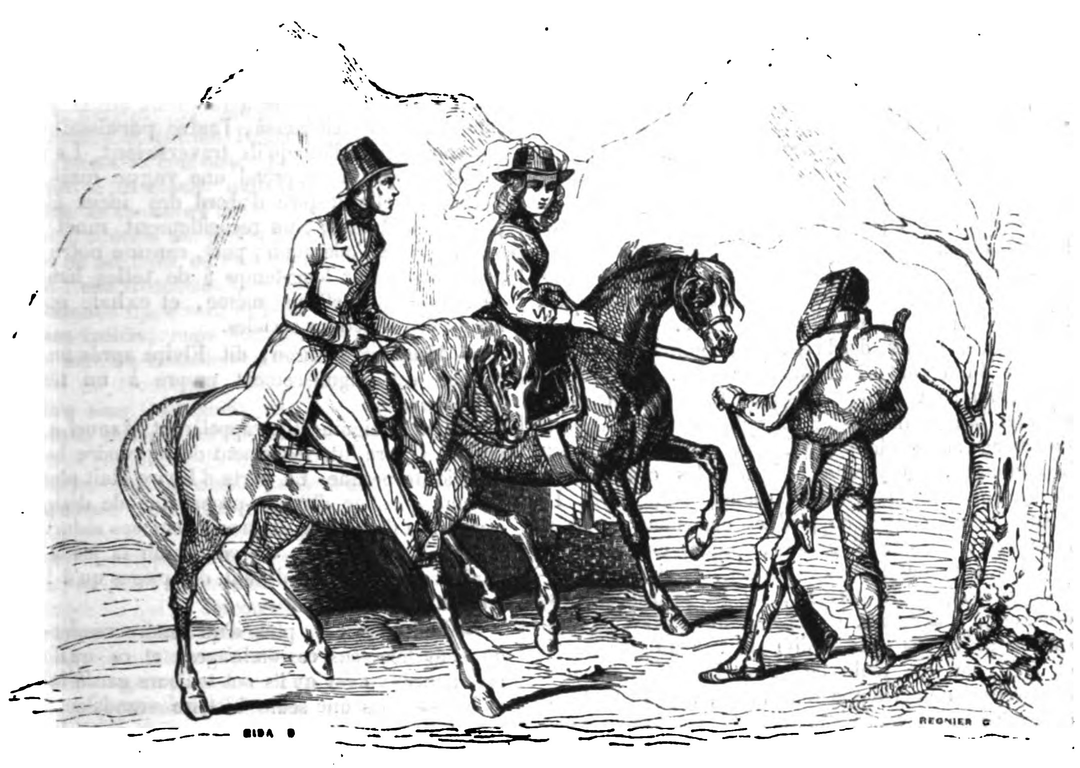
— Mais vous, madame, si ce malheur arrivait, car enfin il est possible, seriez-vous assez bonne pour me pardonner?

— Je ne sais pas trop; nous verrions. C'est selon qu'il y aurait de votre faute ou de la mienne, car je suis indulgente, vous le savez.

Puis, tout-à-coup, s'interrompant elle-même avec une vivacité d'enfant, elle lui montra du doigt un homme qui descendait la montagne: c'était un chasseur espagnol. Coiffé du bonnet rouge du pays, il tenait son long fusil sous le bras. Mais ce qui avait le plus frappé l'attention d'Elvire, c'était un isard mort qu'il portait sur ses épaules. Elle piqua des deux pour l'atteindre plus tôt, et Manuel la suivit. Les jambes du léger animal étaient repliées autour du cou du chasseur; sa tête gracieuse pendait, et ses cornes recourbées luisaient au soleil. Pauvre gazelle des Pyrénées, qui bondissait la veille au haut des rochers, broutant l'herbe rare de leurs pentes et buvant l'eau glacée de leurs torrens, son flanc saignait encore de la blessure qui l'avait arrétée dans ses plus agiles élans. L'espagnol la portait paisiblement au marché de Bagnères, sans songer à toute cette vie de sauvage liberté et de joie agreste que sa balle avait interrompue sans pitié.

Elvire considéra quelque temps l'isard avec curiosité; elle demanda à cet homme des renseignemens sur cette chasse périlleuse; et soudain, lançant son cheval au galop, elle partit presque sans l'écouter. Les chevaux de ce pays sont sûrs et infatigables: accoutumés par les baigneurs à des courses forcées, leur allure habituelle est le galop. La route qui conduit de Bagnères à la vallée du Lys, est d'ailleurs parfaitement entretenue: où le mulet du bûcheron montagnard pouvait à peine autrefois se frayer un chemin, les élégantes voitures des riches du monde rouleraient aujourd'hui sans difficulté. Aussi Elvire et Manuel franchirent-ils le défilé comme emportés par un tourbillon: la rapidité de leur course ne leur permettait même pas de s'adresser un seul mot.

Quand ils furent arrivés au point où la route se bifurque près d'un pont, Elvire s'arrêta pour consulter son guide. — A droite, madame, dit Manuel; et ils



MANUEL ET ELVIRE.

s'enfoncèrent sous les magnifiques ombrages qui cachent l'entrée de la vallée du Lys, cette riante merveille des Pyrénées.

Dès ce moment, il n'y eut plus autour d'eux que calme et solitude. Le chemin circulait le long d'une pente, au milieu d'une forêt de hêtres, de chênes, d'érables et de sycomores. Le torrent frémissait sous leurs pieds, et de temps en temps, on le voyait blanchir au travers des feuilles des arbres ou étinceler sous les ombres de leurs troncs. Mille accidens venaient à chaque pas varier les aspects : tantôt, c'était un vieux hêtre qui se projetait sur le chemin comme un pont de verdure; tantôt, c'était une étroite clairière qui laissait entrevoir de tous côtés des cimes boisées et verdoyantes. En rencontrant deux arbres entrelacés l'un à l'autre et confondus par un étroit embrassement, Manuel essaya de renouveler l'entretien.

— Voyez donc, madame, comme ils sont unis! Ne vous semble-t-il pas deux amans que la fureur d'un jaloux voudrait séparer? J'aime ces feuillages mêlés et ces branches qui semblent se chercher pour s'étreindre.

— Voilà de la poésie, monsieur Manuel, répondit en souriant Elvire; ce n'est pas l'amour, c'est la nécessité qui rapproche ces troncs insensibles : en croissant ensemble ils se sont rencontrés, ils se sont gênés dans leur développement; et ce que vous prenez pour de la sympathie, c'est de la guerre. Chacun d'eux essaie d'étouffer son voisin pour se débarrasser d'un obstacle qui l'arrête. Ainsi sont bien des amitiés humaines : affection au-dehors, égoïsme au-dedans.

— Mais vous croyez pourtant à l'amitié, à l'amour?

— Oui, j'y crois; mais les exemples en sont bien rares. Certes, c'est un très-grand bonheur, un trop grand peut-être, de pouvoir aimer et être aimé; mais qui peut se flatter de n'être pas le jouet d'une douce illusion?

— Qui? vous, madame. Ah! quand on vous dit qu'on vous adore, croyez-le; croyez-le, car nulle plus que vous n'a ce charme irrésistible, qui va droit au cœur et trouble délicieusement la raison!

— Vous me flattez, dit négligemment la jeune femme.

— Vous doutez trop de votre puissance, reprit avec feu Manuel. Vous craignez de n'être pas comprise, appréciée, et vous hésitez à vous livrer à la pente naturelle de votre cœur : vous ne songez donc pas qu'un seul de vos regards cause à lui seul plus de passion que vous n'en pourrez jamais ressentir? Vous n'avez donc pas remarqué ce murmure d'admiration qui s'élève partout autour de vous? Ah! si vous étiez juste envers vous-même, vous ne craindriez pas d'aimer seule, vous ne seriez pas si indifférente!

— Indifférente, moi! Et qui vous dit que je le suis ?

— Prenez garde à ce que vous allez dire, madame. Nous ne sommes pas ici au milieu d'un bal, où l'ivresse des sens amène celle des paroles, où des mots d'amour peuvent être jetés sans conséquence entre une valse et un galop. Ce lieu est désert et solennel; tout y est grave, car tout y est calme; c'est sur une destinée tout entière que vous devez prononcer. Les âmes s'épanchent mieux dans la solitude que dans le monde; la passion s'y exprime avec plus de force, et....

— Oh! le joli pont! s'écria subitement Elvire, en battant des mains. Venez donc le voir, Manuel.

— Quelle femme! murmura entre ses dents le séducteur déconcerté. A la fois sentimentale et étourdie, rien n'est chez elle ni sérieux ni léger.

Quelques troncs d'arbres, négligemment jetés en travers du torrent, formaient en effet, à côté de la route, un pont très-pittoresque. Entièrement caché sous les beaux ombrages de la vallée, il sert sans doute de passage aux bûcherons qui vont couper du bois sur la montagne. On y entend de loin les coups de la hache qui troublent seuls le silence de la forêt. De grands hêtres coupés au pied et dépouillés de leurs branches par les montagnards, roulent de temps en temps le long des pentes escarpées, et viennent tomber dans le lit du torrent, où ils se dressent, se couchent, s'inclinent, s'entassent au hasard. Au-dessus du pont, les eaux se divisent sur un rocher noir et aigu, en une foule de cascatelles murmurantes. Une vapeur s'en échappe sans cesse, remplit tout l'air environnant, imprègne les feuillages, pénètre les mousses, et retombe de toutes parts en gouttes de rosée. Ce spectacle est surtout magique, quand un rayon de soleil se glisse au milieu des ombres humides et les illumine de ses reflets.

Elvire se plaisait à faire piaffer son cheval sur ce pont si étroit, qui rendait un son creux et sourd. Sur sa tête, le calme des grands arbres; sous ses pieds, le trouble et le bruit des eaux agitées. Le poids inaccoutumé de deux chevaux et de leurs cavaliers faisait fléchir les poutres fragiles; Manuel ne s'expliquait pas ce qui pouvait les retenir ainsi, et cependant ce lieu retiré se montrait à eux avec toutes ses ravissantes harmonies.

Tout à coup, ils entendirent dans l'air une sorte de sifflement, accompagné de bonds inégaux: ils levèrent la tête. Un tronc précipité du haut du bois par les bûcherons, passa comme une flèche au travers des branches qu'il brisa dans son vol, tomba sur un rocher, rebondit avec force, franchit le pont et alla s'enfoncer avec les autres dans le sable du torrent. Le cheval de Manuel, épouvanté, se cabre et recule; ses deux pieds de derrière touchaient à l'abîme, quand Elvire s'inclinant, le tira vivement par la bride, et Manuel eut à peine le temps de s'apercevoir de l'imminent danger qui l'avait un moment menacé. Il ne put cependant se dissimuler qu'il avait été troublé par la chute de l'arbre, et qu'il ne devait la vie qu'au sang-froid de sa compagne; sa vanité en souffrit. Il déchira d'un coup d'éperon les flancs du malheureux animal, et s'échappa brusquement du pont malencontreux.

Quand Elvire l'eut rejoint, il essaya de plaisanter sur son accident; mais le dépit perçait malgré lui dans ses moindres paroles; lui, l'homme fort et dominateur, être protégé et sauvé par une femme, c'était à ses yeux un irréparable affront. Il se tut; Elvire se taisait aussi, mais leur silence était causé par des pensées bien différentes. L'un se livrait tout entier au ressentiment de l'orgueil blessé, l'autre paraissait enivré de la beauté du vallon qu'ils traversaient. La solitude a sur l'âme qui la comprend une vague mais puissante influence; elle inspire d'abord des idées élevées et presque religieuses, un recueillement muet qui ressemble à de l'adoration; puis, comme notre esprit ne peut se soutenir long-temps à de telles hauteurs, le désert attriste, effraie même, et exhale en nous le besoin des affections sociales.

— Vous aviez raison, dit Elvire après une pause, ce lieu est singulièrement propre à un tête-à-tête amoureux.

Ces mots significatifs rappelèrent Manuel à tous ses projets. Il jura intérieurement de reprendre bientôt sa supériorité perdue. La perte d'Elvire était plutôt pour lui une question d'amour-propre que de désir. Il recommença donc avec empressement ses séductions interrompues, tout fier de voir enfin la jeune femme venir d'elle-même au-devant des piéges qu'il lui avait tendus.

— Oui, reprit-il, plus d'un tendre rendez-vous a dû avoir lieu sous ces ombrages, et ce qu'il y a de plus heureux c'est qu'ils ont toujours gardé le secret: je ne sais pas une seule histoire scandaleuse sur la vallée du Lys.

— C'est encourageant pour nos jolies baigneuses, dit Elvire en rougissant.

Manuel vit que son insinuation avait porté: il rapprocha son cheval de celui de sa compagne et murmurant presque tout bas à son oreille:

— Des amans seuls, dit-il, devraient venir ici. Ne vous semble-t-il pas que ce serait profaner cette retraite que d'y porter autre chose que des pensées d'amour?

— C'est que le mystère, répondit languissamment Elvire, réveille toujours des songes de volupté. Le cœur est pudique et le plaisir honteux. Le silence amollit les sens, l'ombre des bois enhardit le désir caché, et de doux aveux se perdent naturellement dans le bruit des feuilles agitées: c'est du moins une excuse toute prête pour des faiblesses, et l'on ne demande pas mieux quelquefois.

— Comme vous sentez délicatement! Comme vous exprimez ce que je ne puis dire, moi, avec autant de grâce et d'abandon! Quand deux cœurs s'entendent à demi-mot, l'un achève toujours ce que l'autre n'avait pu qu'ébaucher.

Elvire arrêta son cheval, regarda Manuel en face, et partit d'un éclat de rire si bruyant, qu'il en fut d'abord tout décontenancé.

— Savez-vous, s'écria la folle, que nous ressemblons fort à un de ces couples dont nous parlons!

— Et pourquoi pas? répondit gaîment le jeune homme en se rapprochant de nouveau.

— Que dirait mon mari s'il nous voyait?

— Votre mari dort et ne pense pas à vous. Oubliez-

le comme il vous oublie; ce n'est pas lui qui aurait songé à vous conduire ici.

— Alors, beau chevalier, taisez-vous, et laissez-moi regarder la vallée, car c'est pour elle que nous sommes venus.

En ce moment, comme ils avançaient toujours, la forêt cessa presque subitement, et les perspectives s'agrandirent. Ce qui fait l'originalité de ce coin des Pyrénées, c'est le contraste qu'il présente : la vallée finit au pied d'un glacier immense et étincelant, d'où s'échappent de chute en chute les eaux qui alimentent son ruisseau; mais ses pentes latérales sont couvertes de bois et de prairies où la végétation des montagnes déploie sa riche fraîcheur. Comme le sol est déja très-élevé au-dessus du niveau de la mer, il est inhabitable durant les froids; mais aux premières chaleurs de l'été, des bergers nomades viennent y conduire de longues files de troupeaux. Ces troupeaux séjournent d'ordinaire dans les régions les plus élevées, où une multitude de granges ou châlets, formés de pierres entassées et recouverts d'ardoise ou de chaumes, reçoivent tous les ans la colonie pastorale. Le fond de la vallée demeure ainsi à peu près solitaire; seulement, en la parcourant, on entend quelques mugissemens sur les hauteurs, et l'on rencontre par intervalles un chasseur, un pâtre ou un charbonnier, qui vont vers la montagne ou qui en descendent.

Rien n'est plus délicieux que cette corbeille de verdure, jetée au milieu des neiges et des rochers. L'air et le soleil y sont plus doux qu'ailleurs; l'aspect du glacier qui la domine, fait encore mieux sentir sa température vivifiante et le printemps éternel de ses prés. L'étranger y trouve à la fois le calme des hauts sommets et les pittoresques aspects des vallées. On dit qu'elle a pris son nom des lys des montagnes qui y fleurissaient autrefois en abondance : quoi qu'il en soit de l'origine de ce doux nom, il n'est pas de cœur si usé qui ne s'épanouisse à la vue de ces belles retraites, abritées de toutes parts contre les vents, et pleines de silence, de paix et de bonheur. C'est comme un oasis dans la région des glaces éternelles.

Elvire semblait s'abandonner à toutes ces impressions. Manuel ne cessait pas de l'obséder de ses flatteries; mais elle l'interrompait à tout propos, tantôt pour lui montrer une fleur des champs, tantôt pour un merle de roche qui passait en jetant son cri harmonieux, tantôt pour un frêne qui élevait au loin son large fuseau de verdure; et l'habile séducteur reprenait toujours ses patientes attaques.

— J'entends une cascade, dit-elle une fois, et elle dirigea son cheval au travers de la prairie, cherchant le bruit. C'était réellement le torrent du Lys qui tombait dans un gouffre profond, dent ses bouillonnemens n'agitaient qu'à demi la surface azurée; elle l'admira long-temps, demandant avec ingénuité s'il y avait beaucoup de truites dans ces eaux si bleues. Et puis, elle reprit avec Manuel cet entretien dangereux, ces confidences naïves, ces innocentes familiarités, tout ce langage de l'amour discret, dont le charme devait lui être si fatal, la pauvre enfant! si elle s'y laissait entraîner.

— Ils arrivèrent enfin au lieu marqué par Manuel pour la *défaite* de sa victime, comme auraient dit les habiles roués du dix-huitième siècle. A l'extrémité de la vallée, s'élève un petit bois de noisetiers que traverse un sentier. C'est là que les curieux descendent de cheval, pour aller à pied jusqu'au mur de rochers qui donne passage à la grande cascade. De jeunes bergers qui les avaient vus de loin, descendirent de la montagne, pour leur offrir du lait dans une coupe de hêtre grossièrement sculptée. Ils en burent tous les deux dans la même coupe; Manuel attacha les chevaux à un arbre; les bergers retournèrent à leur châlet, et Elvire s'appuyant sur le bras du jeune homme, entra avec lui sous les noisetiers.

— Savez-vous, lui dit-elle, qu'au moyen-âge, quand un homme et une femme avaient bu dans le même verre, ils étaient unis pour toujours?

— Elvire, répondit-il, nous sommes seuls, bien seuls; rien au monde que ces arbres et moi n'entendra votre aveu; m'aimez-vous?

Elle ne répondit rien.

— Oui, vous m'aimez, je le vois, je le sens; je n'aurais jamais osé vous parler ainsi, si je n'avais pas deviné que votre cœur répondait au mien.

— Peut-être, dit malignement Elvire.

— Non, s'écria Manuel en tombant à ses pieds, ce qui est on ne peut plus classique en pareille circonstance; non, vous avez beau lutter contre vous-même : ce jour est le plus heureux de ma vie... Vous avez eu pitié de ma passion...., pitié de mes jours sans repos...., pitié de mes nuits sans sommeil.... Vous m'aimez...., tu m'aimes...., tu es à moi!

Et il se releva pour la serrer dans ses bras; mais la jeune femme s'enfuit comme une biche effrayée, et disparut derrière un pan de terrain. Manuel la suivait de près, quand il entendit un bruit de voix qui le fit tressaillir; il tourna à son tour le monticule, et aperçut Elvire donnant la main à son mari. Un somptueux déjeûner était servi sur l'herbe auprès du torrent; un groupe de jolies femmes que Manuel voyait tous les jours à Bagnères, s'empressait autour d'Elvire. Un guide était assis sur un rocher, et autour de lui, paissaient des chevaux. Le fat comprit qu'il avait été joué.

— Vous voyez, monsieur Manuel, lui dit gaîment l'étourdie qui l'avait ainsi mystifié; vous voyez qu'on a été encore plus matinal que nous. Voici par bonheur de quoi vous consoler de ce désappointement; ce n'est pas, dit-on, la première fois que vous aurez déjeûné au pied de la Cascade du Lys. C'est une bien agréable surprise, n'est-ce pas, que cette charmante compagnie qui nous attendait là sans nous avertir?

— Charmante en effet, madame : mais avouez qu'elle s'y est trouvée fort à propos pour vous; sans cela, ma foi, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

— Oui, mais elle s'est trouvée, et c'était l'important. Venez donc saluer ces dames qui vous attendent avec impatience.

Manuel se mordit les lèvres. Il avait trop l'usage du monde, pour laisser échapper le moindre signe de dépit. On s'assit sur de grosses pierres pour déjeûner. Le repas ne fut qu'une guerre polie; les sarcasmes pleuvaient sur Manuel, qui répondait de son mieux. En peu de temps, sa cruelle ironie mit plusieurs personnes hors de combat.

Mais Elvire, l'impitoyable Elvire, conserva toujours



VUE DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

sur lui une supériorité qu'elle devait sans doute à l'audace inouïe dont elle avait fait preuve. A quelques pas d'eux, la grande cascade qui a plus de cent pieds de haut, se déroulait comme une frange d'argent dans les airs. La jeune femme analysait avec un soin cruel, tous les caractères qui distinguent cette belle chute : tantôt elle vantait à Manuel la haute fissure de rochers qui donne passage aux eaux ; tantôt, c'était un groupe de sapins qui contrastait par sa noire verdure avec la blancheur de l'écume ; tantôt, c'était la hardiesse même de ce mur à pic qui ferme brusquement la vallée, si bien qu'on se croirait à un bout désolé de l'univers. Toutes les fois que ces terribles allusions aux circonstances de leur promenade du matin, revenaient dans la conversation, Manuel perdait contenance ; il maudissait de grand cœur les vallées, les torrens, les ponts et les montagnes, car il voyait combien il s'était trompé en choisissant pour un tête-à-tête ce lieu si plein de distractions.

Le déjeuner fini, tout le monde remonta à cheval.

— Venez-vous avec nous ? dit Elvire : nous allons voir la cascade du Cœur.

Un des torrens latéraux de la vallée du Lys, se divise en effet au-dessus d'un rocher découpé en cœur, et forme ainsi deux chutes qui se réunissent à la pointe du rocher ; la beauté des arbres qui s'élèvent de toutes parts et qui semblent ramper sur les escarpemens de la gorge, ajoute encore à l'originalité du site.

Mais Manuel ne vit pas ce jeu charmant de la nature ; après tout ce qui s'était déjà passé, ce nom seul lui parut une si sanglante épigramme, qu'il salua brusquement les dames, et partit au galop. Poursuivi par les ris moqueurs, il franchit avec rapidité la distance qui le séparait de la ville ; il ne s'y arrêta que pour prendre un guide et des chevaux, et deux heures après il trottait dans l'allée de sycomores qui conduit de Luchon à Oo, et de là à Bagnères-de-Bigorre.

Henri St.-M.

NAISSANCE ET ENFANCE DE FRANÇOIS IER.

I.

LES COMTES D'ANGOULÊME.

Après de longues années de revers, la maison d'Angoulême occupait enfin un des premiers rangs parmi les grands vassaux de la couronne de France. Le comte Charles, marchant sur les traces de son père, travaillait avec ardeur au bonheur de ses sujets ; retiré dans son château de Cognac, il vivait heureux avec son épouse Louise de Savoie. Il avait paru avec

éclat à la cour, et Louis XI l'avait investi du gouvernement de la province de Guienne, peut-être pour lui faire oublier les entraves qu'il avait opposées à son mariage avec Marie de Bourgogne, la plus riche héritière de l'Europe.

Le comte d'Angoulême réunissait dans son noble manoir les gentilshommes de Saintonge, d'Angoumois, de Poitou et de Périgord. On eût pris alors le château de Cognac pour une succursale de la cour de France. Louise de Savoie, la princesse la plus spirituelle, la plus accomplie de son siècle, après Anne de Bretagne, fesait l'ornement de ces réunions, et le comte Charles s'applaudissait en secret de la sombre politique de Louis XI qui avait empêché son mariage avec l'héritière du duché de Bourgogne.

— Ma bonne Louise, lui disait-il souvent, le roi Louis XI a puissamment coopéré, sans le savoir, au bonheur de ma vie entière; votre présence a fait du manoir de Cognac le séjour des fêtes et des ris. De par Dieu! on mène plus joyeuse vie dans ce castel que dans le palais du roi de France.

— La maison d'Angoulême a été si malheureuse jusqu'à ce jour, répondait Louise de Savoie, que le ciel s'est enfin lassé de la persécuter. Si je ne me trompe, je lui porterai bonheur.

— Tout prospère dans mes domaines, depuis mon mariage; une seule chose m'inquiète, ma bonne Louise.

— Et ce chagrin, votre épouse bien-aimée ne pourrait-elle le dissiper?

— Je crains que la solitude d'un manoir isolé ne vous soit désagréable; vous avez passé les premières années de votre jeunesse au milieu des fêtes d'une cour brillante. Ne vous surprenez-vous pas quelquefois à regretter ces beaux jours, ma belle et noble châtelaine.

Je suis comtesse d'Angoulême, répondit Louise de Savoie; les devoirs que ce nouveau titre m'impose me sont chers; et d'ailleurs n'ai-je pas pour époux un gentilhomme de haute lignée, un chevalier célèbre à la cour de France par sa galanterie et sa courtoisie; certes, il est plus d'une fille de roi qui s'estimerait heureuse de s'entendre appeler comtesse d'Angoulême et châtelaine de Cognac.

— Ma bien-aimée Louise, s'écria le comte Charles, maintenant il ne manque plus rien à mon bonheur.

— Rien,... répliqua la comtesse...

— Je suis le plus heureux gentilhomme de France.

— N'avez-vous rien à demander au ciel?

— Rien, ma bonne Louise, rien qu'un enfant qui perpétue la noble lignée des comtes d'Angoulême.

— Cet enfant, je le porte dans mon sein, monseigneur d'Angoulême, s'écria Louise de Savoie en se jetant dans les bras du comte Charles; je suis mère; je n'en puis plus douter; les matrones m'en ont donné l'assurance.

— J'aurai donc un héritier!

— Qui sera l'honneur de sa race, si le songe que j'ai fait la nuit dernière se vérifie.

— Vous croyez aux songes, ma bonne Louise?...

— Non; mais la vision qui m'a agitée pendant mon sommeil avait quelque chose de si étrange, que le souvenir en restera toujours gravé dans mon âme.

— Racontez-moi donc ce songe si extraordinaire.

— J'ai rêvé que j'étais couchée sous le grand orme du parc; que je mettais au monde un prince dont la naissance était saluée par des cris d'enthousiasme; je le voyais grandir; je l'appelais mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils. Je sauvais sa jeunesse de mille périls; je l'environnais de tous les soins de l'amour maternel; puis je me suis vue tout à coup transportée à la cour de France; là j'ai vu un roi, l'idole de son peuple, adopter mon fils, l'appeler son héritier. Mon bonheur a été troublé par une douleur bien amère, bien accablante; je vous voyais mort, monseigneur d'Angoulême; j'étais veuve, et mon fils orphelin trouvait un second père dans Louis d'Orléans. La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, devenait ma rivale; et le vieux roi n'avait pour toute réponse à mes supplications, que ces paroles:

« Il faut souffrir beaucoup d'une femme, quand » elle aime son honneur et son mari (1). »

— Cette femme enchaînait les hommes les plus puissans de la cour; elle était respectée du peuple; on aimait en elle jusqu'à la fierté qui semblait ennoblir toutes ses vertus. La reine, mon ennemie irréconciliable, voulait me chasser de la cour. En vain le roi était sans cesse occupé à nous réconcilier; notre antipathie, supérieure à ses efforts, rompait toujours les nœuds trop faibles avec lesquels il tâchait de nous unir. Je comptais de nombreux partisans; on mariait mon fils avec une princesse du sang royal; pour comble de bonheur, je voyais la reine expirer à l'âge de trente-sept ans. Quelques instans après, j'ai vu mon fils courir au devant d'une princesse étrangère qui venait s'asseoir sur le trône de France: mais ce triomphe n'a pas été de longue durée; le roi est descendu dans la tombe, et mon fils a été revêtu des emblèmes de la puissance suprême aux cris de tout le peuple. Tous les cœurs se tournaient vers lui; je l'ai suivi à Rheims; j'ai vu l'huile sainte couler sur son front; jamais roi n'est monté sur le trône avec des applaudissemens si universels, et n'a fait naître de si flatteuses espérances....

Louise de Savoie garda pendant quelques instans le silence; elle était sous l'influence de l'enthousiasme et du délire.

— Achevez le récit de votre songe, dit Charles d'Angoulême, qui écoutait avec étonnement les paroles de sa noble épouse.

— J'ai vu ensuite, ajouta Louise de Savoie, un étrange mélange de gloire et de revers; l'Europe retentissait du nom de mon fils; la victoire le portait sur ses ailes; la gloire le proclamait son fils bien-aimé; mais tout à coup un cri sinistre a retenti dans toute la France; mon fils, trahi par la fortune, m'écrivait après une sanglante défaite:

« Madame, tout est perdu, fors l'honneur. »

Louise de Savoie interrompit pour la seconde fois son récit, suffoquée qu'elle était par les sanglots.

— Vous pleurez, Louise, lui dit le comte Char-

(1) Hilarion de Coste, *Vie des Femmes illustres*, tom. 1, p. 6. — *Histoire de François Ier*, par Gaillard, tom. 1.

les.... vous êtes insensée.... faut-il ajouter foi à un songe?

— C'est une folie, je l'avoue: mais on n'est pas toujours maître de soi; il est certaines impressions dont on ne peut triompher.

— Dites-moi tout, je vous écoute, ma belle châtelaine.

— J'ai tout dit, monseigneur d'Angoulême.

— Et comment s'est terminé votre songe?

— J'ai vu un prêtre auprès de mon lit; puis mes yeux se sont fermés; on m'a ensevelie dans votre tombe.

— Folle! pourquoi vous chagriner ainsi? Un songe n'est qu'un songe, et vous avez tort d'en prendre souci.

— Vous dites vrai, mon noble comte, un songe n'est qu'un songe; et si nous devons demander quelque chose au ciel, c'est assurément l'entier accomplissement de la vision qui m'a tant tourmentée.

— Donnez-moi un petit comte d'Angoulême, ma bonne Louise, et par saint Charles, mon patron, je veux que tous mes vassaux fassent *chère lie*.

La comtesse se leva précipitamment, s'approcha d'une fenêtre, resta quelques instans immobile, puis se tournant vers son époux, elle lui dit:

— Comte, n'entendez-vous pas le son des cors et des trompettes?

— Avez-vous donc oublié que le comte de Larochefoucauld, le sire de Barbezieux, son cousin, le comte de Confolens, le baron de Chabannais, et plusieurs autres gentilshommes de l'Angoumois doivent se trouver aujourd'hui à Cognac.

— Je n'ai pas oublié, mon cher comte: aussi ai-je donné mes ordres pour que nos hôtes trouvent dans notre manoir, *joyeuseté*, contentement *et chère lie*.

Le son des cors retentit bientôt aux portes du castel, et Charles d'Angoulême sortit pour aller au-devant de ses hôtes. Pendant plusieurs jours, les fêtes, les joûtes, les tournois se renouvellèrent dans le château et dans le parc de Cognac. Plus heureux que son aïeul, le comte Charles avait recouvré les immenses domaines de sa maison, et il était assez riche, dit un chroniqueur Angoumois, pour festoyer largement les gentilshommes des quatre provinces. Le sire de Barbezieux fut émerveillé d'une si grande magnificence, et dans le festin d'adieu, il s'écria:

— Comte d'Angoulême, vous êtes le plus riche des vassaux de notre sire le roi de France.

— Dites donc, mon cousin, que Charles est prince du sang, et que si madame Louise de Savoie lui donne un héritier, cet enfant pourrait bien monter un jour sur le trône.

— Peut-être ne parlez-vous pas sincèrement, comte de Confolens.... répondit Charles d'Angoulême; aussi ai-je à cœur de vous prouver que je suis de royale lignée. Saint-Ponange, ajouta-t-il, en se tournant vers un clerc qui se tenait debout à l'extrémité de la table, allez quérir les belles chartes que vous avez ornées d'enluminures et d'allégories; vous en ferez lecture par-devant mes nobles cousins.

Saint-Ponange s'empressa d'obéir à l'ordre du comte son seigneur, et, quelques instans après, il s'assit au milieu des convives pour être mieux entendu de tous; on fit silence, et il lut à haute voix:

— Généalogie de messeigneurs les comtes d'Angoulême.

La branche d'Orléans et la branche d'Angoulême descendent de Charles V, roi de France, par Louis I, duc d'Orléans, qui épousa la princesse Valentine, fille de Jean Visconti, seigneur de Milan. Le duc d'Orléans, assassiné le 24 novembre, par ordre de Jean, duc de Bourgogne, laissa trois fils:

Charles, duc d'Orléans, père du bon roi Louis XII;

Philippe, comte de Vertus, qui mourut sans postérité;

Et Jean d'Angoulême, père de monseigneur le comte.

Ce dernier fut indignement traité par son frère aîné qui le livra en ôtage au roi d'Angleterre; après trente-deux ans de captivité, il revint en France, non sans avoir payé une forte rançon; alors il fut contraint de vendre le comté de Périgord, et d'engager une grande partie de ses biens. On ne l'entendit jamais se plaindre ni de la rigueur du sort (1), ni de l'oubli de sa famille, ni de l'indifférence de la cour. Ses vertus ont rendu sa mémoire chère aux habitans de l'Angoumois; ils le bénissent comme le bienfaiteur de leurs pères, ils le révèrent comme un saint. Vous savez tous, messeigneurs, ajouta Saint-Ponange, que plusieurs miracles ont été opérés sur son tombeau.

— Nous savons aussi, dit le comte de Confolens, que Jean d'Angoulême se signala par sa valeur dans l'expédition qui a enlevé la Guienne aux Anglais en 1451 et 1452.

— De son mariage avec Marguerite de Rohan, ajouta Saint-Ponange, est né Charles, comte d'Angoulême, monseigneur et gouverneur de Guienne. Vous savez tous qu'il devait d'abord épouser Marie de Bourgogne; mais Dieu et Louis XI roi de France s'y opposèrent, et le comte Charles obtint la main de Louise de Savoie, notre dame et seigneuresse ici présente, et que le ciel a déjà comblée de bénédictions, puisqu'elle porte dans son sein un héritier de la maison d'Angoulême.

Saint-Ponange ferma le riche manuscrit et sortit, laissant les nobles convives congratuler le comte et la comtesse.

— Si par l'intercession de saint Charles, s'écria le comte, Dieu m'accorde un enfant mâle, je vous invite tous à son baptême, mes cousins.

— Nous y assisterons avec la grâce de la bonne vierge et de tous les saints, répliqua le sire de Barbezieux, et nous ferons des vœux pour que l'enfant monte un jour sur le trône de France.

— Sur le trône de France! s'écrièrent les convives.

— Qu'y aurait-il d'étonnant, mes cousins? Si Charles VIII meurt sans postérité, la couronne appartient de droit au duc d'Orléans, et vous savez tous que le prince Louis n'est pas homme à procréer nombreuse lignée. *Le cas échéant*, l'héritier de la maison d'An-

(1) Papyre Masson; *Vie de Jean le Bon, comte d'Angoulême.*



goulême serait de droit et de fait proclamé roi de France.

— Dieu vous entende! cousin Barbezieux, dit la comtesse: ah si mon rêve venait à s'accomplir! ajouta-t-elle à voix basse en se penchant vers son époux.

— En selle, messeigneurs, en selle, s'écria un piqueur en entrant subitement dans la salle du festin; venez tous: le cor résonne; vos chiens sont à la poursuite de deux énormes sangliers.

Un instant après, on n'aurait pas trouvé dans le château de Cognac un seul des nombreux convives du comte d'Angoulême. La chasse dura jusqu'au soir; on tua les deux sangliers; les festins recommencèrent, pages et valets y eûrent part, et l'allégresse fut générale.

Le lendemain, au point du jour, le comte de Confolens, le sire de Larochefoucauld, le sire de Barbezieux, le baron de Chabannais firent leurs adieux au comte et à la comtesse d'Angoulême; ils se rendirent à Saintes, pour assister à un tournoi auquel les gentilshommes de Saintonge avaient invité la noblesse d'Angoumois, du Périgord, de la Guienne et du Poitou.

II.

L'ORME DE COGNAC (1).

La comtesse d'Angoulême se livrant au doux espoir d'être bientôt mère, passa les six derniers mois de sa grossesse dans son château de Cognac avec ses demoiselles d'honneur et ses matrones; elle surveillait elle-même les préparatifs que nécessite la naissance d'un enfant, et ses paisibles occupations absorbaient ses journées toujours trop courtes, parce qu'elles s'écoulaient dans un ineffable bonheur. Le comte Charles ne quittait plus sa chère Louise, et ce couple heureux vivait presque ignoré dans un manoir de province, lorsqu'il aurait pû paraître avec éclat à la coûr du roi de France.

— Comte d'Angoulême, lui disait souvent Louise de Savoie, le ciel a donc exaucé nos vœux, et nous ne mourrons pas sans héritier.

— Vous mettrez le comble à mon bonheur sur cette terre, madame la comtesse, répondit Charles; le moment tant désiré par vous et par moi approche, et avant que les vignerons de l'Angoumois aient récolté leurs raisins, je serai père.

— Avant la fin du mois de Septembre, l'abbé de la Couronne baptisera notre premier né.

— Quel nom lui donnerons-nous, ma bonne Louise?

— Celui de son père, monseigneur d'Angoulême.

— Non; le nom de Charles porte malheur.

— Vous êtes superstitieux aussi... Il y a un mois, vous vous moquiez de moi, parce que je croyais à un songe.

— Le fils aîné du comte d'Angoulême ne portera pas le nom de Charles, vous dis-je; Charles VI, roi de France, fut le plus malheureux des princes; son père Charles V mourut empoisonné; Charles VII n'aurait jamais triomphé des Anglais sans le secours de la Pucelle; et Charles VIII, successeur de Louis XI, a perdu, dans la campagne d'Italie, l'élite de la noblesse française.

— Vous ne voulez donc pas que notre enfant porte le nom de Charles ?..

— Non, ma bonne Louise, on l'appellera François d'Angoulême.

— François! répondit la comtessse... Que votre saint patron vous inspire, car il me semble que ce nom sera célèbre parmi les rois et les puissans de la terre...

Ces entretiens intimes du comte et de la comtesse charmaient leur solitude de Cognac. Pour toute distraction, pour tout amusement, ils se promenaient le soir dans le parc, et mettaient à profit les heures si calmes, si voluptueuses des nuits d'été, si belles sous le ciel du midi. Cependant le terme de la grossesse de madame d'Angoulême approchait, et le comte redoublait de soins, d'attentions pour son épouse adorée.

Le 12 Septembre 1494, il sortit avec elle pour faire dans le parc la promenade habituelle: la comtesse paraissait plus gaie qu'à l'ordinaire, mais quelqu'un qui l'aurait observée attentivement se serait aperçu qu'elle fesait des efforts pour cacher de violentes douleurs. Ne pouvant plus y tenir, elle dit au comte:

— Mon ami, je suis fatiguée; je marche avec beaucoup de peine. Arrêtons-nous au pied de cet ormeau.

— Non, ma bonne Louise; arrivons jusqu'au château; le soleil disparaît déja derrière l'horizon, et le vent du soir est froid.

— Arrêtons-nous un instant, je vous en conjure; je ne puis faire un pas de plus; je vais m'évanouir.

Soutenue par le comte, elle se traîna jusqu'au pied du grand ormeau du parc, et s'assit sur un banc de pierre.

— Maintenant je souffre moins, dit-elle au comte; mais je vous assure que je suis au moment d'éprouver les douleurs de l'enfantement.

— Arrivons jusqu'au château.

— Je ne puis, répondit la comtesse; allez quérir les matrones; car je ne quitterai point cette place avant de vous avoir donné un héritier.

Quelques instans après, la comtesse poussa de hauts cris; on accourut du château, et avant qu'une demi-heure se fût écoulée, les matrones emmaillotèrent le premier né de Louise de Savoie. L'évanouissement de la comtesse ne dura pas long-temps; douée de cette force d'âme qui peut maîtriser les plus violentes douleurs, elle présenta sa main à baiser à son époux, tout en larmes et agenouillé à ses pieds.

— Vous avez un fils, lui dit-elle: mon rêve commence à s'accomplir.

— Vous avez tant souffert, ma bonne Louise... J'ai cru un instant que je mourrais de crainte et de douleur.

— Où est l'héritier de la maison d'Angoulême, s'écria Louise de Savoie! donnez-moi mon premier né; je veux le voir, je veux l'embrasser; à moi le premier baiser.

(1) C'est dans le parc de Cognac, au pied d'un arbre, que madame d'Angoulême, mère de François 1er, pressée par les douleurs de l'enfantement, mit au monde, en 1494, ce prince devenu si célèbre. Cet arbre fut long-temps fameux sous le nom d'*Ormefille;* détruit par l'âge, il fut remplacé par un autre arbre de même espèce. Son successeur l'a été depuis par un petit monument. (*France Pittoresque.*)



FRANÇOIS Ier

— J'en ai grand regret maintenant, madame la comtesse, dit Charles, mais j'ai déja touché de mes lèvres les lèvres fraîches et vermeilles de notre enfançon.

— Vous avez usurpé mes droits de mère, répondit Louise de Savoie, en couvrant de ses baisers l'enfant qui venait de naître.

Quelques seigneurs qui étaient venus visiter le comte d'Angoulême, accoururent du château en entendant le bruit que les matrones, les varlets fesaient dans le parc.

— Mes cousins, s'écria le comte d'Angoulême, je vous annonce que dans trois jours on fera *chère lie* dans mon château ; je vous invite tous au baptême de mon premier né, François d'Angoulême.

Il prit l'enfant des mains des matrones et le présenta aux seigneurs qui le baisèrent au front, lui donnèrent leur bénédiction et récitèrent dévotement leurs *patenôtres.*

Quatre pages placèrent la comtesse sur un fauteuil à bras et la portèrent au château. Le lendemain la fièvre se calma, et elle put *deviser* avec les nobles châtelaines qui s'empressèrent de venir la féliciter de son bonheur. On résolut d'un commun accord que l'enfant serait baptisé le 14 septembre, dans la chapelle seigneuriale de Cognac.

— Qui choisirons-nous pour verser l'eau sur la tête de notre petit François ? dit le comte.

— L'évêque d'Angoulême, dit la dame de Larochefoucauld.

Ne vaudrait-il pas mieux mander ici monseigneur de Saintes ? dit la marquise de Chabanais.

— Ni l'un, ni l'autre, mes cousines, répondit la comtesse; je n'aime pas les princes de l'église, et je n'ai pas confiance en leurs prières; j'ai déja fait mon choix. Mon ami, ajouta-t-elle, en s'adressant au comte, écrivez à l'abbé de la Couronne.

— A Guillaume de Ruffec?

— C'est un saint homme; il y a un an, je lui promis qu'il baptiserait mon premier né: je veux tenir ma promesse.

— Il sera fait comme vous le désirez, mon amie, répondit le comte. Et le soir même quatre pages et vingt hommes d'armes partirent avec le sire de Confolens.

III.

L'ABBAYE DE LA COURONNE (1).

De nombreux religieux vivaient alors dans l'abbaye de la Couronne, sous la conduite de Guillaume de Ruffec, leur maître spirituel et temporel. Ce monastère était en vénération dans tout le pays, et chaque année, lorsqu'on célébrait la fête de saint Augustin, des pélerins venaient des provinces voisines prier devant les reliques du saint patron de leur ordre. Guillaume de Ruffec par la profonde connaissance des saintes écritures, par ses vertus apostoliques, avait mérité l'estime de plusieurs prélats, et les seigneurs du voisinage n'osaient, par respect, chasser sur les terres de l'abbaye de la Couronne. Guillaume avait connu le comte Jean, père de Charles d'Angoulême, et il avait conservé pour l'époux de madame Louise de Savoie, cette amitié des anciens jours, amitié sainte, inaltérable, qui unissait les hommes par les liens d'une douce confraternité. Jamais il ne sortait de la chapelle abbatiale avec ses religieux, sans avoir prié pour la maison d'Angoulême.

Le 13 septembre 1494, il se promenait avec l'évêque de Saintes dans un petit jardin attenant à l'abbaye; l'entretien roulait sur les grands événemens qui agitaient alors les puissances de l'Europe; ils parlaient de la guerre d'Italie, des menaces de l'Empereur.

— Vous ne dites rien sur monseigneur d'Angoulême, s'écria l'évêque de Saintes en s'asseyant sur un banc de gazon....

— Le comte Charles vit retiré dans son château de Cognac.

— Le sire de Barbezieux m'a affirmé que madame de Savoie est enceinte.

— Il ne vous a pas trompé, monseigneur de Saintes, et depuis six mois je prie le ciel d'accorder un héritier au comte Charles.

— Je fais aussi des vœux pour que la postérité du vertueux Jean d'Angoulême ne s'éteigne pas encore.

L'évêque était sur le point de répondre, lorsqu'un religieux accourut en toute hâte, et dit à Guillaume de Ruffec:

Seigneur abbé, des gentilshommes et des soldats sont entrés dans l'abbaye, et un page de Charles d'Angoulême demande à vous parler.

— Un page du comte Charles! s'écria l'abbé..... venez, monseigneur de Saintes, je parie que la comtesse est déja mère.

L'évêque et Guillaume de Ruffec se dirigèrent à l'instant vers l'abbaye, où ils trouvèrent quatre jeunes pages aux armes d'Angoulême. L'abbé reconnut Philippe de Saint-Pons.

— Saint-Pons, lui dit-il; qu'y a-t-il de nouveau au manoir de Cognac?

— Seigneur abbé, répondit le page, je suis porteur d'une lettre de monseigneur d'Angoulême.

Guillaume de Ruffec saisit avec empressement le parchemin scellé avec de la cire rouge, s'approcha d'une lampe qui brûlait à l'extrémité de la salle d'audience et lut à haute voix:

« *Charles d'Angoulême à Guillaume de Ruffec, abbé* » *de la Couronne:*

» SEIGNEUR ABBÉ,

» Je vous écris ces quelques mots pour vous an-
» noncer l'heureuse délivrance de madame de Savoie;
» elle vient de me donner un fils. Vous n'avez pas
» oublié que madame la comtesse vous promit de vous
» mander à Cognac pour baptiser notre premier né:
» hâtez-vous donc, et si votre mule grise n'est pas
» sellée, montez le palefroi de Philippe de Saint-Pons;
» il vous portera vite à Cognac; madame la comtesse
» et moi ne dormirons pas avant votre arrivée.

» Seigneur abbé, que Dieu vous tienne en sa sainte
» et digne garde.

» Fait au château de Cognac, l'an de l'Incarnation
» 1494, et du mois de septembre le treizième.

» CHARLES D'ANGOULÊME. »

— Allons rendre grâces au ciel, s'écria l'abbé, dans le premier transport de sa joie; le comte d'Angoulême a un fils: j'ordonne que tous les religieux de l'abbaye de la Couronne, passent la nuit à chanter des psaumes en signe d'allégresse.

Les ordres de l'abbé furent pleinement exécutés, et pendant qu'il se dirigeait vers Cognac, les moines ne discontinuèrent point leurs prières.

Guillaume de Ruffec fut accueilli avec toutes sortes d'honneurs par le comte d'Angoulême; au moment où il descendit de sa mule grise, Charles lui demanda sa bénédiction, et le conduisit auprès de madame de Savoie.

— Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! s'écria la comtesse en voyant entrer l'abbé de la Couronne; seigneur abbé, ajouta-t-elle en souriant, j'ai voulu tenir ma promesse, et vous baptiserez mon premier né.

(1) On voit encore dans la commune de la *Couronne le Palud*, à une lieue et quart d'Angoulême, les ruines de la célèbre abbaye de la *Couronne* de l'ordre de saint Augustin, fondée en 1122. Ces majestueux débris se dégradent de jour en jour, et dans quelques années, il n'en restera plus de vestiges. Cette abbaye était le plus beau monument de l'Angoumois; l'église avait intérieurement 202 pieds de longueur sur 89 de largeur. Le chœur seul en comptait 59 sur 73. La dimension des cloîtres répondait à la majesté de l'abbaye. L'abbaye de la Couronne avait échappé aux destructions révolutionnaires; elle fut démolie en 1808. (*Voyage historique.*)

— Montrez-moi donc l'héritier des comtes d'Angoulême?

La nourrice et les matrones déposèrent le berceau aux pieds de Guillaume de Ruffec qui s'agenouilla et pria en tenant ses deux mains étendues sur la tête de l'enfant.

— Quel jour avez-vous fixé pour la célébration du baptême? dit-il après avoir terminé sa prière.

— Pas plus tard que demain, répondit la comtesse.

— Et quel nom voulez-vous donner au nouveau né?

— Francois.

— Comme il vous plaira, madame de Savoie; mais il me semble que vous devriez l'appeler Jean, en mémoire des vertus de Jean d'Angoulême, son aïeul.

Non, seigneur abbé; ma détermination est prise.

Eh bien, messeigneurs! s'écria Guillaume de Ruffec, en se tournant vers les gentilshommes qui étaient entrés après lui dans la chambre de la comtesse, gloire et longue vie à François d'Angoulême!

Ce cri fut répété avec tant d'enthousiasme par tous les assistans que le comte Charles en fut ému jusqu'aux larmes; madame de Savoie remercia l'abbé de la Couronne avec l'effusion de la reconnaissance la plus vive, et on se retira pour faire les préparatifs de la cérémonie du lendemain.

Plusieurs gentilshommes de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois et de Périgord se rendirent à l'invitation du comte Charles, et jamais on n'avait vu dans le château de Cognac plus nombreuse et plus brillante réunion. Guillaume de Ruffec baptisa l'enfant, et pendant plusieurs jours les fêtes se renouvellèrent sans interruption; tous les gentilshommes en rentrant dans leurs castels répétèrent à l'envi, que Charles d'Angoulême avait déployé une magnificence royale.

IV.

L'ÉPAGNEUL HAPEGUAY ET LA HAQUENÉE DU MARÉCHAL DE GYÉ.

Madame de Savoie, seule avec son époux au château de Cognac, s'enivrait de l'ineffable bonheur d'être mère; la santé du petit François était des plus prospères, lorsque le comte Charles décéda presque subitement en 1496. Cette perte fut pour le cœur de Louise de Savoie un coup si terrible, que pendant plusieurs jours on désespéra de sa vie; sa douleur se calma enfin, et les soins qu'elle prodiguait à l'enfance de son fils furent pour son âme la plus douce des consolations.

Le petit François grandit à vue d'œil, et à peine âgé de quatre ans, il se fesait remarquer parmi les fils des gentilshommes par la pétulance de son caractère, la grâce de ses manières et la bonté de son cœur. Le sire de Barbezieux lui avait donné un jeune épagneul qui devint en peu de temps le compagnon inséparable de ses jeux et de ses repas.

Cet épagneul avait nom Hapeguay.

Son poil soyeux était aussi blanc que la laine d'un agneau qui vient de naître; ses yeux brillaient d'un plus vif éclat lorsque son jeune maître l'appelait pour jouer avec lui dans le parc.

— Hapeguay, Hapeguay, répétait à chaque instant le petit comte d'Angoulême.

Et l'épagneul toujours caressant se couchait aux pieds de l'enfant, caressait ses petites mains, et le portait sur son dos d'une extrémité du parc à l'autre.

Un soir le jeune comte et l'épagneul rentrèrent tristes au château; Hapeguay n'aboyait plus de joie et de plaisir; François ne fesait plus claquer son petit fouet: dès qu'il aperçut la comtesse qui allait à sa rencontre, il s'écria avec douleur:

— Madame ma mère, Hapeguay est bien malade.

— Ton épagneul est malade, mon fils!

— Il va mourir, madame d'Angoulême, et votre petit François n'aura plus d'ami.

— Hapeguay ne mourra pas, te dis-je; Joseph, le grand-veneur, le soignera si bien que demain vous pourrez jouer ensemble dans le parc.

— Joseph, le grand-veneur, s'écria François, en ma qualité de comte d'Angoulême, de votre seigneur et maître, je vous ordonne de guérir Hapeguay.

— J'aurai recours à tous les moyens, à tous les secrets de mon art, mais je suis persuadé que je ne pourrai sauver Hapeguay; votre épagneul a été empoisonné.

Grande fut la douleur de François qui pendant plusieurs jours ne cessa de parler de son épagneul; il fallut enfin se déterminer à lui annoncer qu'Hapeguay avait été enterré dans le parc (1).

Le jeune comte parut inconsolable, et sa mère pour le distraire de ce chagrin, partit avec lui pour faire un voyage dans la Touraine; le maréchal de Gyé donnait alors des fêtes au château d'Amboise. Le jeune comte d'Angoulême fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang; prince du sang royal, héritier présomptif de la couronne, au cas ou Louis XII décédât sans enfans mâles, il avait droit à toutes les prérogatives dont jouissaient les grands feudataires du royaume, au seizième siècle. Le maréchal de Gyé fit une brillante réception à madame de Savoie et à son fils; plusieurs gentilshommes de la Touraine et du Poitou se trouvèrent réunis au château d'Amboise et le jeune comte fut l'unique objet de leurs prévenances et de leurs soins empressés.

Le maréchal avait amené de Normandie une haquenée de grand prix; *Pieds-Légers* était son nom.

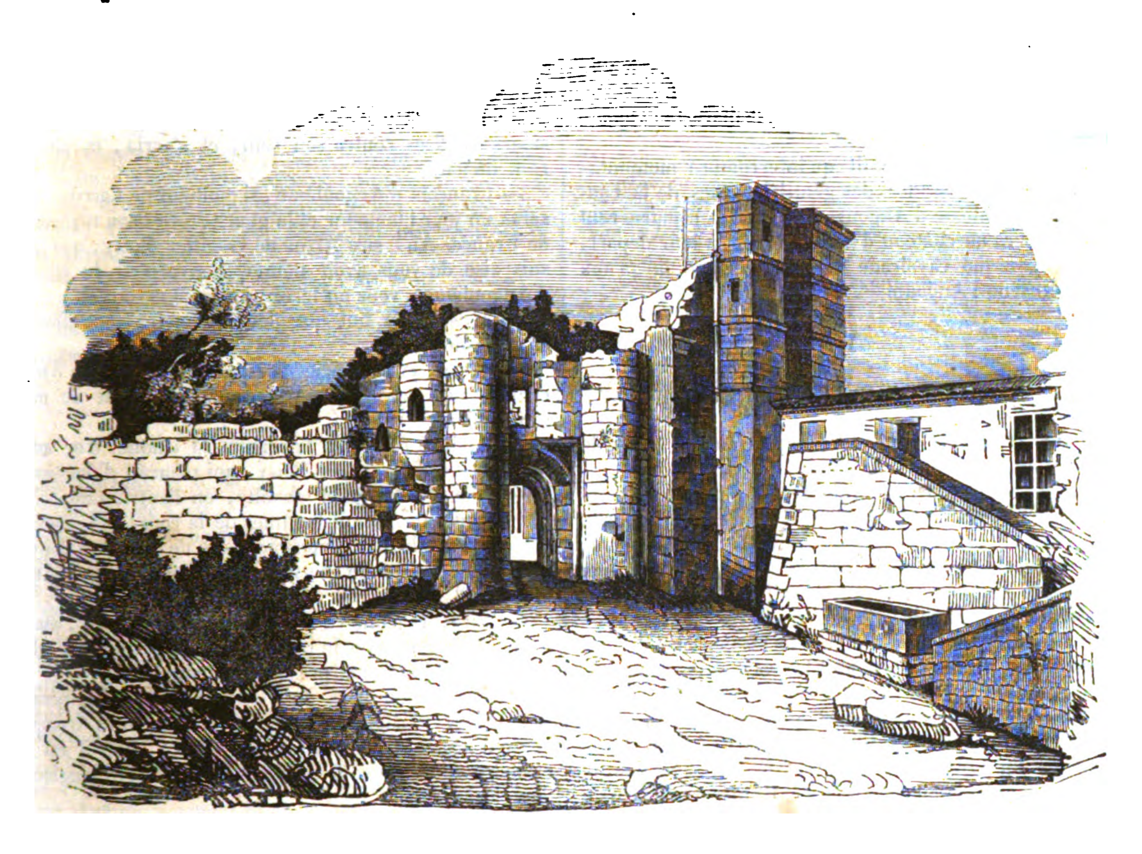
— Madame, dit-il à la comtesse d'Angoulême, j'ai dans les écuries du château d'Amboise une haquenée que ne dédaignerait pas la plus puissante des châtelaines, et, à mon avis, elle vaut cent pièces d'or de plus que la mule grise de Louis douzième, notre sire. Je l'ai achetée pour en faire don à monseigneur François d'Angoulême.

— Seigneur maréchal, répondit madame de Savoie, je vous remercie au nom de mon fils; mais je ne puis accepter; le jeune comte est si turbulent, si téméraire, que mal lui en adviendrait.

— Ne craignez rien, madame; *Pieds-Légers* est douce comme un agneau; patiente comme la haquenée de madame Anne de Bretagne; elle marche à petits

(1) Le 24 octobre 1502, dit Louise de Savoie, dans son journal, mourut le petit chien Hapeguay, qui était de bon amour et loyal à son maître.





RUINES DE L'ANCIEN CHATEAU DE COGNAC.

pas, et je vous jure sur ma tête que malencontre n'adviendra pas à monseigneur votre fils.

— Ne craignez rien, madame ma mère, s'écria le petit François, qui n'avait pas perdu un seul mot du dialogue de la comtesse et du maréchal; je veux *Pieds-Légers*, et aujourd'hui même j'en ferai l'essai.

— Madame, dit le sire de Gyé, vous ne résisterez pas aux larmes et aux supplications de monseigneur le comte.

— Qu'il soit fait selon vos désirs, seigneur maréchal, répondit la comtesse; mais s'il arrive malheur à monseigneur d'Angoulême, je m'en prendrai à vous.

— Soyez sans crainte, madame.

Le maréchal prit l'enfant entre ses bras et le porta à l'écurie, au milieu d'une foule de gentilshommes qui voulaient mériter les bonnes grâces de la mère en fesant parade du plus vif intérêt pour le fils.

Deux palefreniers emmenèrent *Pieds-Légers*, richement harnachée. Le jeune comte se mit en selle avec une adresse et une promptitude qui eût fait honneur au plus habile écuyer; les assistans battirent des mains, et François d'Angoulême piqua des deux en criant :

— Mes cousins, qui m'aime me suive!

La haquenée partit au galop, et, quelques instans après, elle était bien loin d'Amboise. Madame de Savoie qui voyait tout, d'une fenêtre du château, poussa de grands cris; elle s'évanouit de frayeur, et ne recouvra ses sens qu'au moment où le maréchal de Gyé rentra dans sa chambre tenant par la main le jeune comte d'Angoulême.

— Mon fils! mon fils! répéta-t-elle plusieurs fois en serrant le petit François contre son sein.

— Vous aviez peur, madame ma mère, dit l'enfant en embrassant à plusieurs reprises Louise de Savoie.

— Ah! monsieur le comte, ne faites plus semblable folie, si vous ne voulez que je meure de douleur.

— Elle a eu peur, dit François en riant... Rassurez-la, monsieur le maréchal, et dites-lui que François d'Angoulême se tient ferme à cheval comme un des coureurs du roi de France.

— Il est vrai, répondit le maréchal, que jamais on ne trouva plus d'adresse, plus de sang-froid dans un enfant de six ans.

— Monsieur de Gyé, s'écria la comtesse, vous avez commis une grande imprudence.

« Mais Dieu ne m'as voulu abandonner, cognaissant

» que si cas fortuit m'eut si soudainement privée de » mon amour, j'eusse été trop infortunée (1). »

— Le ciel ne veille-t-il pas d'une manière spéciale sur les jours de votre fils ? répliqua le maréchal de Gyé ; si jamais il monte sur le trône, il se souviendra peut-être des fêtes d'Amboise.

— Et de la haquenée de monsieur le maréchal, ajouta Louise de Savoie.

Ce petit accident ne fit qu'interrompre momentanément les réjouissances des gentilshommes de la Touraine. La comtesse d'Angoulême et son fils séjournèrent quinze jours au château d'Amboise, et, à leur départ, une magnifique cavalcade leur fit cortége jusqu'aux frontières de l'Angoumois.

V.

LE SIRE ARTUS DE GOUFFIER-BOISY.

Louis d'Orléans venait de monter sur le trône de France après la mort de Charles VIII.

« Ce prince, dit l'historien Gaillard, père du peuple, ne fut pas moins le père des princes orphelins ; il se croyait responsable des lumières et des vertus que l'éducation pouvait leur procurer ; il les accoutuma de bonne heure à tout voir par leurs yeux, à tout régler par eux-mêmes ; il leur fesait ouvrir, lire, discuter, rapporter au conseil toutes les dépêches ; il les exerçait à délibérer, à prendre les voix, à les compter, à les peser.

Parmi les jeunes seigneurs qu'il appela à sa cour, il chérissait par-dessus tous le jeune François d'Angoulême : il confia son éducation à un sage gentilhomme, qui jouissait dans toute la France d'une grande réputation de science et de vertu.

Ce gentilhomme s'appelait Artus de Gouffier-Boisy.

Issu d'une des plus anciennes familles de Poitou, il ne rougissait pas d'être savant dans un siècle où la noblesse mettait encore l'ignorance au nombre des titres dont elle était jalouse.

— Sire Artus de Gouffier-Boisy, lui dit le roi Louis XII, les cent bouches de la renommée m'ont tant vanté votre savoir en toutes choses, que je vous ai nommé gouverneur du comte François d'Angoulême.

— Sire, à moi cet honneur n'est pas dû, répondit le gentilhomme Poitevin.

— Pourtant ainsi sera fait ; car telle est notre volonté royale.

— Si mes prières peuvent quelque chose sur vous, ajouta Louise de Savoie, présente à cet entretien, je vous conjure, en ma qualité de mère, d'obéir gracieusement à Louis douzième, votre sire, et de rendra François d'Angoulême, mon fils, expert en toutes sciences et vertus.

— Sire, dit Artus de Gouffier-Boisy, en mettant un genou en terre pour saluer le roi, vos désirs seront accomplis, et, dès ce jour, je me charge de l'éducation du jeune comte d'Angoulême.

Ce sage gentilhomme s'adjoignit plusieurs maîtres habiles, et, en peu de temps, François d'Angoulême fit de si rapides progrès qu'il devint l'admiration de la cour de France ; il n'était bruit parmi les dames, les gentilshommes et les pages, que des belles manières, de la physionomie haute et majestueuse, et de la galanterie du jeune comte. Le roi Louis XII voulut le voir ; il le fit interroger par des maîtres-ès-arts : le prince répondit à toutes leurs questions avec une si grande présence d'esprit, que le roi le serra à plusieurs reprises contre son sein, et s'écria, en pleurant de joie :

— François d'Angoulême, si malheur ne t'arrive, tu seras un jour l'honneur et la gloire de ce beau royaume de France. Ah ! sire Artus de Gouffier-Boisy, que je suis aise de vous avoir nommé gouverneur du jeune d'Angoulême ; vous en ferez un prince accompli.

— C'est à ce but que doivent tendre mes efforts et mes soins.

— Aussi, je vous prie d'accepter cette chaîne d'or, comme un gage de ma reconnaissance et de ma satisfaction.

Et le bon roi passa lui-même la chaîne d'or autour du cou de Gouffier-Boisy, qui pleurait d'émotion.

— Venez, lui dit-il ensuite, en l'entraînant loin des groupes des gentilshommes de la cour ; j'ai à vous parler en particulier. Dites-moi, sire de Gouffier Boisy, que pensez-vous du naturel de monseigneur d'Angoulême ?

— Sire, le jeune comte a de grands défauts, mais il s'en corrigera avec le temps ; je suis parvenu à calmer son tempérament presque fougueux.

— Bien, bien, sire de Gouffier-Boisy ; tempérez son ardeur méridionale ; les hommes de cette trempe là sont capables de toutes les vertus ; mais il est à craindre qu'ils ne se livrent à la fougue des passions déréglées.

— Soyez tranquille, sire ; je saurai donner une heureuse impulsion au caractère de monseigneur d'Angoulême.

— Il faut pour cela tantôt l'amortir, tantôt l'irriter, dit Louis XII.

— Dans un an, il sera le modèle de tous vos gentilshommes, répondit le gouverneur.

— François vous parle-t-il souvent de moi ? ajouta le roi avec un empressement mêlé d'inquiétude.

— Le jeune comte vous aime comme un père, sire, répondit le gouverneur.

— Ah ! il m'aime ! le pauvre enfant ! répondit Louis XII... mes cousins d'Angoulême ont tous le cœur haut, l'âme noble.... il n'en est pas ainsi de Charles d'Autriche...

— Pourquoi veillez-vous avec tant de sollicitude à l'éducation du fils de l'archiduc Charles qui vous trompa si souvent.

— Ce que vous venez de dire, est mal à vous, sire de Gouffier-Boisy, répliqua Louis XII. Vous savez que Louis d'Orléans se venge par des bienfaits ; d'ailleurs l'archiduc au lit de mort me confia son fils ; dois-je abandonner mon pupille ?

Le sire de Gouffier-Boisy ne trouva aucune réponse aux nobles paroles du roi, et ils se promenèrent pendant quelques instans sans proférer une parole.

— Messire gouverneur, dit Louis XII, au détour d'une allée, ne parlons plus de François d'Angoulême ni du prince Charles, car voici venir à nous Guillaume

(1) Journal de madame Louise de Savoie.

de Graus-Chièvres, précepteur du fils de l'archiduc d'Autriche.

Ils hâtèrent le pas, et rejoignirent les courtisans qui attendaient le roi.

— Sire de Gouffier-Boisy, dit Louis XII en souriant, quand partez-vous pour l'Angoumois ?

— Dans deux jours, sire.

— Je vous reverrai avant votre départ.

Au moment où le roi rentrait dans le palais, le petit comte d'Angoulême accourut en poussant des cris de joie, et se jeta dans les bras de son auguste protecteur; Louis XII tout ému, dit aux courtisans qui l'environnaient :

— Cet enfant m'aime comme s'il était mon fils; par la bannière d'Orléans, je vous jure qu'il n'y a que du pur sang français dans les veines de François d'Angoulême.

VI.

LA DEVISE DE FRANÇOIS Ier.

En quittant la cour de France pour se rendre à leur château de Cognac, madame de Savoie et le comte son fils, reçurent de riches présens du roi Louis XII; le jeune français fut surtout l'objet des prévenances des gentilshommes qui le citaient pour exemple à leurs enfans.

« L'élite de la noblesse française élevée avec lui, (1) le prenait pour modèle, s'empressait à le suivre, à lui plaire; s'attachait à lui par les douces chaînes de l'égalité. L'éducation de François d'Angoulême ne fut pas tournée du côté des affaires, comme celle de l'archiduc Charles, soit parce que Louis XII, ayant ou pouvant avoir des fils, le comte d'Angoulême paraissait moins destiné à porter la couronne; soit parce que ce même Louis XII, et surtout Anne de Bretagne, étant trop jaloux du gouvernement pour en communiquer les mystères, les occasions manquaient à Boisy pour instruire son élève dans ce genre. Il fit prendre une autre route à sa pénétration, à sa vivacité, à cet instinct curieux, avide, qui volait au devant de l'instruction, qui dévorait tous les objets. Il tourna ses dispositions du côté de l'amour et de la gloire; il cultiva en lui cette vérité, cette valeur, cette générosité, caractères héroïques de la chevalerie française; il lui apprit à répandre sur toutes ses actions, sur toutes ses manières, le vernis de l'affabilité; il lui fit sentir surtout, que la barbarie seule avait pu attacher de l'honneur à l'ignorance, et de l'avilissement aux talens; il lui fit aimer tous les arts; il le disposa de bonne heure à cette protection éclatante qu'il leur accorda dans la suite, et en faveur de laquelle il fut appelé plus tard le *père des lettres*.

» Les exercices de l'esprit ne nuisaient point à ceux du corps toujours si utiles, alors absolument nécessaires. Le jeune prince adroit, léger, d'une taille élégante, d'un tempéramment robuste, brillait dans les tournois, excellait à la course, à la joûte, au maniement des armes, et personne ne conduisait un cheval avec plus de grâce. »

Le sire Artus de Gouffier-Boisy, retiré avec son élève dans le château de Cognac, redoubla de soins et de vigilance; les deux fils de Louis XI venaient de mourir au berceau, et madame de Savoie répétait sans cesse au gouverneur que le jeune comte, monterait un jour sur le trône.

— Mon fils est déja grand, lui dit-elle après un long entretien, dans lequel elle avait développé ses projets d'ambition; il a paru avec distinction dans plusieurs tournois, quoiqu'il ne soit pas encore armé chevalier : quand lui donnerez-vous une devise ?

— Vous tenez donc beaucoup à cet usage qui nous vient d'Italie, madame la comtesse ? répondit le sire Artus de Gouffier-Boisy.

— Ne faut-il pas qu'un prince du sang ait un cri de ralliement ? une devise particulière en lettres d'or sur sa bannière ?

— Vous voulez faire allusion au porc-épic de Louis XII, autour duquel le bon roi a fait graver ces mots :

COMINUS ET EMINUS,
DE PRÈS ET DE LOIN.

— Je désire que mon fils ait une devise comme les autres princes de l'Europe.

— Je l'ai déja choisie, madame la comtesse.

— Quelle est-elle ?

— Une Salamandre dans le feu, avec ces mots à l'entour.

NUTRISCO ET EXTINGUO
JE M'EN NOURRIS ET JE L'ÉTEINS (1).

— Bien, bien, sire Gouffier-Boisy, s'écria la comtesse; les mots seront gravés en lettres d'or sur une bannière de soie.

— Puisse ce drapeau conduire un jour les bataillons français à la victoire, s'écria le gouverneur.

Au même instant survint le jeune comte qui arrivait de la chasse, suivi de ses pages et de ses Piqueurs. Il était fatigué, haletant, et le sire de Gouffier-Boisy lui dit d'un ton sévère :

— Vous avez couru comme un chasseur poitevin, montagnard; vos habits sont humides de sueur, et si

(1) Gaillard, *Histoire de François Ier*, tom. 1.

(1) Le sens allégorique de la devise de François Ier est presque inintelligible; les auteurs l'ont interprété chacun à sa manière.

Le père Bouhours, dans *ses entretiens d'Ariste et d'Eugerie*, dit que François Ier voulut par cette devise, montrer son courage ou plutôt son amour. *Nutrisco*, dit-il, montre qu'il se fesait un plaisir de sa passion; mais *extinguo*, peut signifier qu'il était le maître, et qu'il pouvait l'éteindre quand il voulait. Le père Bouhours ajoute que François Ier choisit lui-même sa devise; Guicherin affirme au contraire que cette devise avait été celle de Louise de Savoie mère de François Ier. Cette princesse, dit-il, avait fait graver sur ses armes ces mots italiens :

NUDRISCO IL BUONO, EFFRENGO IL REO.
JE MAINTIENS LES GENS DE BIEN EN PUNISSANT LES MÉCHANS.

L'historien Mezerai rapporte qu'Artus de Gouffier-Boisy, voulant faire connaître à son élève qu'il devait appliquer la vivacité de son génie aux bonnes choses, non pas à la vanité, ni à la violence, il lui choisit cette devise.

Le père Daniel, beaucoup plus sage, avance qu'il n'a pas compris le sens de la devise de François Ier, qu'on retrouve sur tous les édifices du temps.

une pareille chose vous arrivait une seconde fois, je vous défendrais de sortir du parc du château.

— Ne vous fâchez pas, sire Gouffier-Boisy, répondit le comte, en serrant affectueusement les deux mains de son vieux gouverneur; nous avons poursuivi un sanglier à outrance; c'est moi qui lui ai porté le premier et dernier coup.

Les piqueurs déposèrent aux pieds de la comtesse et du gouverneur, un sanglier énorme; madame de Savoie frémit d'abord du danger qu'avait couru son fils; puis se laissant entraîner par l'enthousiasme de l'admiration, elle l'embrassa en pleurant.

— Vous voyez, sire de Gouffier-Boisy, s'écria-t-elle, que François d'Angoulême est intrépide comme un vieux chevalier; n'était-il pas temps de lui choisir une devise?

— J'aurai donc une devise! s'écria le jeune comte: ah! sire de Gouffier je vous remercie de grand cœur...

VII.

UNE HÔTELLERIE A ANGOULÊME.

Un chevaucheur arrivé à franc étrier d'Angoulême, porta le lendemain des dépêches du roi de France adressées à la comtesse: de grandes choses venaient de se passer à la cour. Le roi si long-temps traversé dans son ambition et dans sa tendresse, avait répudié Jeanne de France, et replacé la veuve de Charles VIII sur le trône; la noblesse française approuva cette détermination qui rappelait au pouvoir une femme si belle, si vertueuse, qu'un historien du temps s'écriait:

« Qu'en la voyant on croyait voir la reine du monde. » Pour sa vie décrire, comme elle a mérité, ajoutait-il, » faudrait que Dieu fit ressusciter Ciceron pour le » latin, et maître Jéhan de Meung pour le français; » car les modernes ne saurait atteindre. »

Le bon roi Louis après avoir ainsi satisfait au pressant besoin de la cour, sentit renaître toute son affection pour le comte d'Agoulême; et, dès ce moment, il résolut de donner Claude de France, sa fille, pour épouse à l'héritier présomptif de la couronne.

Madame de Savoie reçut avec des transports de joie les nouvelles de la cour et se hâta de faire ses prépatifs de départ. En perdant son mari, elle avait aussi perdu le goût de la retraite, et elle ne désirait rien tant que d'habiter le Louvre où elle pourrait développer son caractère souple et altier, fait pour l'intrigue et la domination.

Le comte François réunit un grand nombre de gentilshommes Angoumois pour leur faire ses adieux; il leur assigna pour lieu de rendez-vous l'hôtellerie *de la Croix-de-Jérusalem* à Angoulême. Aucun des convives ne fit défaut, et, au jour marqué, les palefrois piétinaient dans toutes les rues de la capitale de l'Angoumois. La réunion fut des plus brillantes; François se fit remarquer par sa galanterie et les prévenances qu'il prodigua à ses nombreux amis. A la fin du repas, lorsque le vin eut échauffé toutes les têtes, exalté l'imagination de tous les convives, l'entretien devint tout à coup des plus bruyans.

— François d'Angoulême, s'écria le sire de Barbezieux, que nous accorderez-vous lorsque vous serez roi de France?

— Désirez seulement, répondit le jeune comte, et soyez sûrs de tout obtenir.

— Quant à moi, je ne veux rien, dit le sire de Barbezieux.

— Vous me ferez connétable, dit Montmorency.

— Cousin de Montmorency, vous ceindrez l'épée de Duguesclin.

— Je veux être amiral, dit le jeune Brion.

— Cousin Brion, je vous ferai roi de toutes les mers.

— Je ne suis pas si ambitieux que vous, mes cousins, dit Pierre de Montchenu, je borne mes désirs à être premier maître-d'hôtel.

— Vous serez mon premier maître-d'hôtel, le jour où on me proclamera roi de France, répondit le comte d'Angoulême: et toi, Gaston de Foix, tu ne me demandes rien?

— Rien, monseigneur d'Angoulême: je pars pour l'Italie; si je meurs au champ d'honneur vous ferez dire des messes pour le repos de mon âme (1).

— Ne dirait-on pas que notre cousin d'Angoulême est déja roi de France, dit Pierre de Jarnac.... il prodigue les places et les honneurs; cela ne lui coûte rien.

— Vous riez, Jarnac... vous doutez de ma destinée; mais on vorra plus tard si François d'Angoulême sait tenir ses promesses.

— Buvons tous à la royauté du comte François! s'écria Montmorency.

— A la royauté du comte François! répétèrent tous les convives; et le vin coula plus abondamment dans les coupes. Le festin se prolongea bien avant dans la nuit: au point du jour, François d'Angoulême partit avec sa mère pour Paris: il épousa à son arrivée la princesse Claude de France et entra dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat.

. . . .

Ici finit la tâche du chroniqueur:

C'est à l'histoire qu'il appartient de révéler les innombrables faits d'armes et la gloire du *roi-chevalier*.

J.-M. Cayla.

(1) Ce conte qui paraît fait après coup, est rapporté dans le journal de Louise de Savoie.



ORTHEZ,

AU MOIS D'OCTOBRE 1384.

« Cher sire, disait le comte Gaston de Foix, troi- » sième de nom, à l'un de ses chevaliers, Espaing du » Lion, c'est grand dommage que mon fils soit allé » visiter sa mère, et le roi de Navarre, son oncle; je » le connais assez méchant homme, ce maudit roi, » pour me gâter le beau naturel de cet enfant; et bien » je vous assure qu'il me tarde de le voir dans mon » château d'Orthez. — Madame sa mère y veillera, » répondit Espaing, et d'ailleurs, les mauvais conseils » ne germeraient pas dans le cœur de votre fils. — A » la bonne heure, reprit le comte; mais, quant à » madame sa mère, son premier désir, nous le sa- » vons, est de voir prospérer le roi de Navarre, » même aux dépens de son fils et de moi : ainsi donc, » je vous prie de ne plus m'en parler. »

Le comte se tut après ce peu de mots; il parut rêveur, et tous ceux qui l'entouraient gardèrent un silence profond, car ils ne pouvaient élever la voix en sa présence que lorsqu'il daignait les interroger. Bientôt il se leva de table, se mit à promener à grands pas, et donna brusquement ses ordres pour la nuit. On entendit aussitôt les écuyers de service se répandre dans tout le château, monter aux tours pour placer des sentinelles, faire rouler des portes pesantes sur les gonds qui crient, pousser des verroux et remplir les voûtes sonores d'un bruit confus de fers et de voix; mais, dans un moment, tout rentra dans le calme, et l'on n'entendit plus que les pas graves et mesurés du comte qui était toujours pensif et silencieux. Tous ses écuyers, immobiles et groupés dans le coin de la salle, étaient attentifs à ses moindres gestes, et cherchaient à deviner ses pensées, car la tristesse de leur redouté seigneur les tenait à la gêne et devenait pour eux un sujet de cruel souci; celui qui était heureux devait cloîtrer dans son âme sa joie tout entière; celui qui n'était pas sûr d'être en faveur auprès du comte, allait passer une nuit de rêves alarmans et d'affreuses insomnies : leur vie était comme en suspens; ils semblaient attendre qu'il leur en rendît l'usage.

Qui vive! s'écria tout-à-coup au milieu du silence, un soldat en sentinelle au bord des fossés; et une voix lui répondit : Foix et Béarn! ouvrez les portes : je suis Gaston. — Mon fils! dit le comte qui s'était arrêté pour mieux entendre; mon fils est de retour; allez le recevoir, allez tous, allez vite. — Et ces hommes, naguère si accablés sous la tristesse du comte, semblent ressaisir l'existence et s'animer de sa joie; ils se précipitent en foule, et le vieux château d'Orthez, qui était calme et sombre, brille soudainement de mille flambeaux, et pousse comme un grand cri de joie pour répondre au jeune Gaston.

Aussi faut-il dire qu'il était aimé de tous pour sa bonté, sa douceur, et encore pour sa beauté, car il ne lui manquait rien de ce qui peut captiver le cœur des hommes : il avait les yeux bleus et chastes, les cheveux blonds, une taille haute, quoiqu'il fût à peine âgé de seize ans, et pour dernier et suprême ornement à sa beauté, une âme pure et ardente. Il rougissait comme une jeune fille, il avait les emportemens d'un homme. Au milieu des flambeaux et des cris, une troupe d'écuyers et de chevaliers le conduit comme en triomphe vers son père; et lui, tout ému de ces marques d'attachement, s'adresse à tous, à chacun, et leur donne au hasard un mot, un sourire, un regard, un serrement de main.

Lorsque le comte, qui l'attendait avec ses intimes, entendit toutes ces voix parmi lesquelles il distinguait une voix, et tous ces pas qui entouraient les pas de son fils, il ne put se contenir dans sa dignité; il courut pour l'embrasser, et le père entraîna le souverain. Après l'avoir enveloppé de ses bras et comme caché dans sa poitrine, il le regardait avec fierté : « Voyez » donc, messeigneurs, disait-il, comme il a grandi! » comme il est puissant! Vive Dieu! Je veux bientôt » te sacrer chevalier, car dans notre famille on est » homme à quinze ans : à quinze ans je partis pour » aller guerroyer en Espagne, et je laissai toutes mes » forteresses en état de défense, avec cette devise en » notre belle langue : touches-y si tu oses (*Toucos-y* » *se gaousos*). » Après cela il embrassait encore le jeune Gaston, et la noblesse de sa cour, qui ne redoutait plus le comte, maintenant adouci par son amour de père et préoccupé par son fils, prenait part à leur contentement et discourait sans contrainte. Le jeune homme raconta son voyage, rendit compte de ce qu'il avait vu, et montra les présens du roi de Navarre. Est-ce tout? dit le seigneur de Foix; et Gaston répondit avec quelqu'embarras : c'est tout. Alors le comte se leva, congédia son fils, ses chevaliers et leur dit adieu jusqu'au lendemain.

Il était déjà minuit, et la lune était haute dans le ciel; sa lumière pâle éclairait les tours d'Orthez, placées de distance en distance comme des sentinelles devant le château : on eût dit des guerriers immobiles sur leurs lances; des ombres épaisses pendaient derrière elles comme les plis de leurs manteaux, et l'étendard des Gastons flottait au-dessus comme un panache sur le casque d'un chevalier. Au milieu de ce calme, le jeune Gaston, la tête pleine d'amour, veillait attentif au moindre bruit; dès qu'un silence profond l'avertit qu'autour de lui tout dort, il se lève, et passe, insensible et léger comme un ombre, à travers la nuit et à côté des sentinelles qui ne le voient ni ne l'entendent. Un de ses écuyers le seconde, il

l'accompagne, le guide, et lui ouvre une porte secrète; à l'aide d'une échelle il traverse les fossés et descend vers la ville : on l'attendait.

C'était une jeune demoiselle, une bien jeune demoiselle, qui avait pour lui dans son âme une amitié de sœur, car sa mère avait nourri Gaston de son lait; un amour d'enfant, car elle ne comprenait pas ce qui se passait en elle-même : chose étonnante de la voir rêveuse, et la main sur son cœur, comme pour en étudier les secrets élans; fuir quelquefois son jeune seigneur, et souvent le chercher; dans un moment de trouble, repousser en rougissant le fils du comte, puis embrasser son frère, et donner à l'amitié des baisers et des caresses qui allaient se perdre dans l'amour.

Tous deux avaient eu leur absence à grande peine, et saisissaient la première occasion de se voir; tous deux allaient l'un vers l'autre, émus, tremblans, inquiets et heureux. Oh! ce fut un doux moment pour chacun, de faire sur cette cruelle absence de longues plaintes entrecoupées de sermens et de baisers; de se bien voir, de pleurer d'aise, et d'écouter dans le silence le bruit de leur haleine et leurs moindres soupirs : ils devaient aimer cette nuit, mystérieuse comme leur tendresse, le ciel calme et serein comme leurs âmes; ils devaient trouver bien du charme à recevoir un sourire et un regard à travers l'ombre adoucie par la lune.

« Ma douce Agnès, dit Gaston, ma sœur, ma belle » demoiselle, dis-moi, n'y a-t-il pas un bruit au sein » de ce repos? — Oui mon frère, répondit Agnès, celui » du Gave qui coule à travers nos champs, mais que » l'on n'entend pas durant le jour parce que mille ru- » meurs couvrent le murmure de ses eaux. — Et bien! » reprit Gaston, il en est ainsi de ma tendresse : si je » puis t'oublier un moment dans le désordre des fêtes, » aussitôt que le calme revient dans mon cœur, il n'y » a qu'une pensée, mon amour, comme il n'y a d'au- » tre parfum dans une sainte chapelle que l'encens qui » brûle pour Dieu, d'autre voix que celle du prêtre » qui le prie. Mais aide-moi plutôt à obtenir du ciel » qu'il touche le cœur de mon père en faveur de » son épouse; le roi de Navarre qui prend à grande » commisération les peines de sa sœur, m'a donné le » moyen de la ramener ici. Gaston, me dit-il quand » je me départis de lui, prend cette petite bourse, » elle contient une poudre mystérieuse, et si tu peux » en faire goûter adroitement au comte, il aimera de » nouveau ta mère et tu les auras réunis : Agnès! quel » bonheur ce serait! »

Alors ils tombèrent tous deux à genoux. « Seigneur » Dieu, disait Gaston, qu'il vous plaise de ramener » ici ma bonne mère, car elle n'a pas mérité de souf- » frir comme une veuve sans enfant, elle qui a son » fils et son époux. » Et à mesure qu'il faisait cette prière, Agnès la répétait à voix basse comme un enfant. Mais tandis que leurs mains et leurs regards imploraient le ciel, un rire strident et concentré, un rire de joie infernale, vint troubler leur recueillement. Agnès fuit dans les bras de Gaston; celui-ci porte la main à son épée, se tourne vers un buisson, d'où venait le bruit, et d'une voix ferme : « Approche, si tu » as une âme vivante dans ton corps, je te répondrai; » approche encore, si tu es un âme damnée qui te » railles de nos prières, parce qu'il ne faut pas même » un coup d'épée pour te vaincre, mais seulement une » goutte d'eau bénite ou un signe de croix ». Ils écoutèrent long-temps, mais on ne répondit pas. Gaston conduisit Agnès, tout émue de frayeur, vers celle qui l'accompagnait et revint seul au château. En rentrant il disait en lui-même : « Serait-ce quelque esprit » familier, comme l'Orthon du seigneur de Corasse? »

Mais qu'est-il besoin des esprits, des sorciers, des spectres ou des démons pour que des monstres errent par la nuit. Ce n'était pas l'Orthon du seigneur de Corasse; c'était Yvan, le frère bâtard du jeune Gaston : attentif qu'il était à toutes ses démarches, il avait remarqué sa sortie. Yvan contemplait avec peine l'avenir brillant de son frère, et le regardait comme un obstacle à son élévation; aussi le poursuivait-il de sa jalousie, et dans l'ame du comte, et dans l'amitié que lui vouait la noblesse et le peuple, et dans ses espérances de grandeur et d'amour : il le soupçonnait de nourrir un penchant secret pour Agnès, et le voyant sortir mystérieusement la nuit, il voulut le suivre pour s'en assurer. Le même écuyer qui avait servi Gaston le seconda, car il l'avait menacé sur un premier refus de l'accuser devant le comte : il put donc aller pas à pas à la suite de son frère, et saisir, à la faveur de la nuit et du silence, un secret plus précieux que celui qu'il venait chercher : son âge et sa méchanceté le mettaient à même de comprendre les intentions perverses du roi de Navarre; il vit, dès le premier abord, que Charles le Mauvais abusait de la crédulité de son neveu pour perdre le comte de Foix, et une seconde réflexion lui dit qu'il pouvait, lui, perdre le fils en abusant de la crédulité du père. Comment reconnaître en effet, dans un premier accès de colère, l'innocence de celui qui portait du poison dans son sein et qui le cachait avec soin?

Le lendemain au matin, tandis que Gaston s'occupait à se vêtir, Yvan vit pendue à son cou la bourse qu'il pensait contenir du poison, et il le questionnait là-dessus. « Apprenez, lui dit son frère qui était sans » défiance, que j'ai là de quoi ramener ma mère à » Orthez : c'est assez vous en dire ». C'est bien, répondit Yvan, et ils sortirent tous deux pour se distraire au jeu de paume. A peine ils commençaient qu'une querelle s'engagea; car Yvan, qui avait sur Gaston l'avantage de savoir son secret, le traitait avec moins d'égard que de coutume. Gaston qui était bouillant s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet, et celui-ci qui cherchait déja l'occasion de se plaindre et de le trahir, allait trouver le comte, mais son frère l'arrêta : « Si tu as du cœur, lui dit-il, écoute : » lorsqu'un vrai gentilhomme se trouve offensé, il » n'en appelle qu'à Dieu et à son épée; allons au-delà » des fossés, je te rendrai raison. — Je veux une » vengeance plus sûre, et monseigneur saura que vous » donnez des rendez-vous d'amour. — Ah! c'était toi!.. » prends garde, oh! prends garde à ce que tu vas lui » dire. — Que Dieu m'aide; et votre Agnès..... — Tu » t'expliqueras. — Devant le comte. — Une réponse » enfin : un mot ou un coup d'épée. — Rien. — Maudit bâtard! les vrais gascons ne se font pas redire » une injure. — Le bâtard parle moins, mais il se » venge mieux. — Il n'ose pas tirer l'épée. — Si le

» hasard ne t'avait pas fait naître ce que tu es..... » — N'y a-t-il que cela qui t'arrête ? viens : un comte » de notre maison disait que l'aîné de ses fils était » celui qui avait la dague la mieux trempée ; viens : » je serai le bâtard si je suis le plus lâche ».... En même temps Gaston qui avait dégaîné, retenait son ennemi d'une main, et de l'autre le menaçait avec son épée pour le contraindre à se défendre ; mais Yvan effrayé cherchait à se débarrasser, et appelait au secours. Par malheur, le comte qui descendait à ses écuries l'entendit se plaindre, et vint avec toute sa suite pour reconnaître ce bruit. « Qu'est-ce donc ? » s'écria-t-il, égorge-t-on quelqu'un ici ? » Gaston, à cette voix forte, à cet aspect imprévu, demeure immobile et déconcerté. Yvan, qu'on n'interroge pas, accuse son frère de s'être emporté sur une simple querelle, et de vouloir la vider l'épée à la main. « A » mon insu et contre mes ordres ! interrompit le comte, » je voudrais bien le voir ». Il affectait d'être très-irrité, mais on voyait dans ses yeux un secret contentement, il regardait avec plaisir son fils encore ému de colère, qui baissait les yeux devant lui, mais qui tourmentait dans sa main la poignée de sa dague ; et il se détourna pour sourire avec les gens de sa suite. Après les avoir gourmandés tous deux, le comte se retirait, lorsque Yvan ajouta mystérieusement, que Gaston mériterait à bon droit d'être puni, lui qui voulait châtier les autres. Le comte fut frappé de ces paroles ; il observe que son fils rougissait, et prenant le bâtard en particulier : « Qu'est-ce à dire ? que savez-vous ? lui dit-il, parlez. » — Mon frère, répondit celui-ci, cache du poison dans » une bourse qu'il porte toujours en sa poitrine ; c'est le » roi de Navarre qui le lui a donné pour vous. — Jour » de Dieu ! s'écria le comte avec un éclat terrible, et » portant la main à son peignard, que dis-tu là ? » Tous les assistans eurent un frémissement de crainte. Puis, à voix basse, il ajouta : « Taisez-vous, sur » tout ce que vous venez de m'apprendre » ; et il se retira dans son appartement, sombre, inquiet, sans dire un mot à son fils ou à ses chevaliers, qui restèrent plongés dans l'incertitude et la crainte.

La journée se passa sans que le comte voulût s'entretenir avec aucun des siens. Il était agité de différentes passions, il formait successivement des projets divers sans se fixer jamais ; il voulait faire venir son fils, puis il aimait mieux le surprendre ; tantôt il se travaillait lui-même, et se fortifiait de toute sorte de raisons pour se démontrer l'innocence de son fils ; tantôt ramenant ses pensées et toute sa haine sur le roi de Navarre, il voulait monter à cheval et lui faire la guerre : ainsi la nuit arriva sans qu'il eût rien résolu.

Le comte de Foix était dans l'usage de ne faire qu'un repas, et à minuit. Déja tout s'apprêtait dans la grande salle : la noblesse des états de Foix et Béarn qui séjournait à Orthez près de son souverain, et tous les seigneurs qui venaient visiter le comte, étaient montés au château pour aller faire leur cour. On s'entretenait des nouvelles de la journée ; on discourait longuement de chasse, de guerre et d'amour. Parmi ces chevaliers, on voyait là le sire de Raimbau, triste et sombre depuis qu'il avait fait périr méchamment dans un transport de jalousie, le brave de Mauléon, son ami intime et son frère d'armes ; le bâtard d'Espagne, frère du comte de Foix, écuyer d'un haut courage et d'une force remarquable : le comte se plaignait un jour dans sa grande galerie de ce qu'on faisait petit feu au-dedans, quand il y avait froid au-dehors ; le bâtard d'Espagne qui entendit ce reproche, descend dans la cour où l'on venait d'apporter du bois pour l'usage du château ; il prend un âne chargé, le porte religieusement dans la grande galerie, et le jette dans le foyer lui et sa charge, au grand contentement des assistans et du comte, qui trouve le fait prodigieux et digne d'être chronisé.

On y voyait encore Espaing du Lion, un des intimes confidens du comte, qui les prenait toujours parmi ses chevaliers les plus recommandables, sans jamais admettre dans sa familiarité des femmes ou des prêtres, comme en agissaient les autres seigneurs de son temps. Il ne recevait que les évêques et les abbés, encore même aux jours solennels ; et quant aux femmes, il était si peu galant, qu'il ne put pas même souffrir la sienne auprès de lui.

Le seigneur de Corasse était entouré de pages et d'écuyers attentifs à lui entendre raconter les fidèles services de son esprit familier, Orthon.

Pierre d'Enchin, capitaine anglais du château de Lourde, se vantait d'avoir pris Ortingas et le Pallié, sur les bords de la Lèze.

Le captal de Buz faisait à quelques seigneurs le récit des amours du roi d'Angleterre, Edouard, avec la comtesse de Salisbury.

Ainsi voyait-on rassemblés en cette cour des chevaliers de tous pays qui racontaient les nouvelles des contrées les plus lointaines. Ceux qui passaient d'Espagne en France, ou qui venaient d'Europe vers un royaume d'au-delà des Pyrénées, ne manquaient jamais d'aller rendre hommage au gentil comte de Foix. Dans ces temps on s'entretenait surtout à Orthez des guerres de France et d'Angleterre, de Castille et de Grenade, et les chroniqueurs qui voyageaient pour recueillir les faits d'armes d'alors, soumettaient leurs histoires au comte, qui avait pris part à toutes ces grandes choses : il portait la condescendance jusques à leur donner, lui-même et de vive voix, de longs éclaircissemens qu'ils ne pouvaient puiser ailleurs, et les encourageait à écrire la vie du siècle qu'il trouvait plus remarquable que tout autre prouesse de guerre.

Les ménétriers de Provence et de Toulouse venaient souvent lui réciter leurs ballades et leurs romans ; car il leur accordait toujours bon accueil, noble familiarité, excellente chère. Entouré de ses chevaliers, au foyer de la grande galerie, il passait les longues nuits d'hiver à les écouter, tant il avait de plaisir à les entendre ; aussi faut-il dire que les poètes d'alors, méritaient de fixer l'attention des grands, et d'obtenir l'affection du peuple. Ils n'étudiaient pas les goûts de leurs maîtres, comme l'a fait depuis la petite race des lettrés : aventuriers francs dans leur parler, amoureux et braves avec enthousiasme, ils devaient plaire aux hauts barons, par l'originalité de leurs mœurs ; au vis-à-vis du peuple, ils ne s'isolaient pas dans leur propre grandeur ; ils fraternisaient avec lui, pleuraient de ses peines ou riaient de ses joies, et prenaient leur part dans les espérances et les maux de la patrie. Quand

un ménétrier venait à Orthez, il allait descendre à l'hôtel de la Lune, et se montrait d'abord sur la place publique; lorsque les manans et les bons bourgeois s'étaient attroupés autour de lui, il leur chantait des vers à peu près semblables à ceux-ci:

Au temps passé du siècle d'or,
Crosse de bois, évêque d'or,
Maintenant on change les lois,
Crosse d'or, évêque de bois.

Et les bonnes gens, égayés par ces chansons, oubliaient un moment qu'ils payaient la dîme, la taille, et suaient à la corvée. Le poète montait ensuite au château, faisait tressaillir le comte par quelque beau récit, et dans l'abandon de son enthousiasme, obtenait un pardon ou jetait une vérité. Quand ils s'éloignaient de lui, poètes et chroniqueurs, il leur faisait toujours de riches présens en les priant de se souvenir d'Orthez; car il ajoutait à la munificence de ses dons un air de gracieuse cordialité qui en relevait le prix.

La foule brillante des chevaliers et seigneurs de tout rang circulait dans les grandes salles; on entendait au milieu de leurs discours le bruit de leurs éperons garnis de soie, et le cliquetis léger de leurs armes; quelques-uns se groupaient pour mieux deviser ensemble, et les jeunes pages venaient écouter furtivement et s'exaltaient comme eux, impatiens d'être armés chevaliers; d'autres promenaient le long des galeries et délassaient leur esprit dans une causerie facile et gaie; tout l'honneur de la chevalerie était là-dedans. Les écuyers de service étaient cuirassés et marchaient casque en tête, le haubert d'acier sur le corps, prêts à se couvrir du chaperon pour aller faire sentinelle derrière les créneaux; le plus grand nombre était paré richement de tuniques, cottes, surcots et mantelets dorés tout frappés de leurs armoiries; des panaches de diverses couleurs flottaient sur leurs têtes; le moindre geste faisait jaillir de leurs beaux vêtemens plus de mille étincelles; le reflet des lumières ajoutait à l'éclat des broderies, et donnait de la saillie aux plus légers mouvemens: on eût cru voir une de ces hautes moissons d'été que la brise balance, et dont la couleur change et se nuance à chaque ondulation.

Cependant l'heure du repas approchait: les tables étaient prêtes, et l'on n'attendait que le comte. On annonça qu'il allait paraître; aussitôt les discours cessèrent; on se plaça pour le recevoir; et on attendit en silence, dans la crainte et le respect.

Le comte était le plus beau chevalier de son temps; aussi ses vassaux l'appelaient Phébus, et le comparaient au soleil: sa taille élevée, ses grands yeux bleus, pleins d'une fierté mâle, inspiraient la crainte; il était comme revêtu de toute sa dignité; l'on ne pouvait approcher de lui sans être saisi de respect. Il parut enfin; il avait la tête haute et la démarche précipitée, un poignard brillait à sa ceinture; on se découvrit, et on s'inclina profondément. Il promena rapidement ses regards sur l'assemblée, et apercevant le maréchal de Sancerre: « Beau sire, lui dit-il, » soyez le bienvenu: quelle nouvelle de la cour de » France? — Très-redouté seigneur, répondit Sancerre, le roi me mande vers vous pour réclamer vo» tre secours contre l'Anglais; il espère que vous ne » resterez pas encore indécis, et que vous défendrez » votre suzerain, comme le devoir l'exige. — Mon » devoir! qu'est-ce à dire? interrompit Gaston; mes » sujets et moi, Monsieur le maréchal, nous ne rele» vous que de Dieu, et la terre de Béarn est libre; » quant à vos guerres avec l'Anglais, ce sont affaires » qui ne me regardent pas. » Après cette réponse brusque, il se tourna d'un autre côté pour entendre les députés de la ville de Toulouse. Ils lui exprimèrent la gratitude et le dévouement des états du Languedoc qu'il avait daigné prendre sous sa protection. « Assurez les » bons bourgeois de Toulouse, leur dit-il, qu'ils seront » toujours bien abrités sous mon bouclier, et que der» nièrement encore j'ai fait supplicier près des Hautes» Rives, deux cents compagnons qui pillaient au Lau» ragais. » Après avoir adressé au hasard quelques mots à d'autres seigneurs qu'il aperçut, il s'assit à sa table, et fit signe aux chevaliers et seigneurs de tout rang, qui étaient venus le visiter, de se placer à celles qu'on leur avait préparées.

Le comte faisait rarement, même à ceux qu'il estimait le plus, l'honneur de les admettre à son côté: il prenait le repas seul; douze écuyers rangés autour de lui, se tenaient immobiles, un flambeau à la main; ses fils le servaient, et déposaient sur sa table les mets que d'autres écuyers leur apportaient dans des plats d'argent.

A quelque distance de lui, les barons, les évêques, les seigneurs de haut lieu, étaient assis à une autre table; un de ses premiers officiers y présidait. Immédiatement après, c'étaient les chevaliers, abbés, gens de robe et les capitaines qui gardaient les châteaux importans; un simple chevalier du comte tranchait ici. Venait enfin la quatrième table, où se placèrent les écuyers, les pages de distinction et les clercs du château. Tout un peuple de varlets et d'écuyers se tenait debout près des tables, attentifs à leur service. Aux deux extrémités de la salle, les sergens d'armes veillaient aux portes et restaient immobiles sur leurs bancs. Mais tandis que le repas commençait autour de lui, morne et pensif, le comte oubliait de prendre de la nourriture, et demeurait immobile les bras croisés: tous ceux qui l'observèrent en furent inquiets et se mirent à le considérer avec attention.

Tout-à-coup il semble sortir de sa préoccupation: « Viens ici, dit-il à son fils Gaston, je veux te dire un » mot. » L'enfant approche; dès qu'il l'a sous sa main, il le saisit avec force, touche sous ses vêtemens la bourse et le poison, et lui demande ce qu'il cache là, dans sa poitrine. Etonné de cette question, de ces regards menaçans, l'enfant n'ose répondre et pâlit; le comte qui voit dans son trouble une preuve du crime, déchire les vêtemens qui couvrent le poison, et s'empare de la bourse qui le contient. Toute la noblesse, attentive aux mouvemens du comte qui s'était levé de sa table, se lève aussi, et vient se ranger en cercle derrière les flambeaux de ses douze écuyers; Gaston verse le poison dans une sauce, et appelle un chien qui ne le quittait pas. Un silence effrayant régnait dans la salle; tout le monde avait compris qu'il s'agissait de poison, et qu'on allait faire une épreuve terrible; le comte lui-même laissait percer à travers sa colère la crainte de trouver son fils coupable. Le chien

mange ce qu'on lui présente, et tout-à-coup, aux yeux des spectateurs étonnés, il tombe, se roule et meurt... Ah, traître! s'écria le comte, avec une expression terrible de fureur, traître maudit! et en même temps il dégaîna son poignard, et s'élança vers son fils pour le frapper; mais les seigneurs se précipitèrent en foule pour l'arrêter: les uns retenaient son bras, les autres le suppliaient d'épargner cet enfant qui ne pouvait pas être capable d'un crime aussi noir; d'autres entouraient le jeune Gaston, pâle, accablé, comme frappé d'un coup mortel, et voulaient lui faire un rempart de leur corps. Mais le comte, qui était fort et puissant, écartait tous ceux qui voulaient l'arrêter; il allait mettre la main sur son fils, lorsque le même écuyer, qui avait favorisé la veille la sortie du jeune homme, osa se présenter devant lui pour sauver son jeune maître: le comte, qui voyait autant d'ennemis dans tous ceux qui approchaient de son fils, lui plonge son poignard dans la poitrine, et le renverse tout sanglant sur le pavé de la salle. Alors le désordre fut au comble; quelques-uns tiraient leurs épées pour se défendre, et croyaient le comte atteint de frénésie; d'autres fuyaient en poussant de grands cris et se cachaient derrière les tables renversées; c'en était fait du jeune Gaston, si le brave Espaing ne l'eût adroitement poussé dans une galerie, et renfermé dans une tour dont il cacha la clef. Le comte, les yeux ardens, le poignard levé, le demandait à grands cris et le cherchait dans la foule des seigneurs qui s'ouvrait devant lui; enfin, lorsqu'il vit qu'on l'avait sauvé de ses coups, soit lassitude, soit qu'il revînt à lui-même, il s'arrêta, et d'une voix concentrée il dit entre ses dents, en serrant fortement son poignard: « J'ai fait quinze ans la guerre aux rois » d'Espagne, d'Angleterre, de France, pour te laisser » un plus bel héritage; et voilà qu'en récompense tu » me gardais le poison! mort! enfer! damnation sur » toi! » A ces plaintes et à ces menaces terribles, succédait un silence profond; tous ceux qui l'entouraient étaient comme frappés de stupeur, et quand ils le voyaient frémir de tous ses membres, et lever son poignard au-dessus de sa tête, ils demeuraient muets, immobiles, tremblant qu'il ne retombât dans ses premiers transports. De momens en momens éclataient sa fureur et sa voix retentissante comme le tonnerre au sein d'une nuit calme: alors tout le château d'Orthez était plein de sa colère. Il se tourna d'un air résolu vers un groupe nombreux de chevaliers et fit deux pas vers eux: « Si je savais, leur dit-il, quel est parmi vous » le traître qui a favorisé sa fuite, je l'étendrais mort » à côté de celui-là; » et en même temps ses regards, sa bouche, son front et sa main, en lui, tout avait sa menace. « C'est moi qui suis le traître, » répondit une voix calme, l'on vit un homme à cheveux blancs s'avancer respectueusement vers le comte; c'était Espaing du Lion. « Monseigneur, dit-il, foi de chevalier, je » crois votre fils innocent; je n'ai pas pu soupçonner » un crime au milieu d'une vie si pure: il est maintenant renfermé dans une tour; daignez l'entendre » avant de le juger; au nom de votre bon peuple et » de votre noblesse, Monseigneur, écoutez, en faveur » d'un fils que nous aimons tous, la voix d'un de vos » plus fidèles. » Le comte, qui avait paru blessé dès l'abord, le regarda fixement; et comme Espaing parlait de conviction, et qu'il avait les larmes aux yeux, il en parut frappé; mais revenant, par un transport soudain, à sa colère et à sa douleur, il s'écria: « Je » n'ai plus de fils, je n'ai plus de fidèles serviteurs! » et aussitôt il ordonna, du ton le plus impérieux, qu'on saisît sur le champ jusques à quinze écuyers qui étaient au service de son fils, et qu'ils fussent sans retard décollés dans la cour du château.

On frémit à cet ordre cruel: mais personne n'osa se plaindre ou élever la voix pour défendre ces malheureux, car chacun tremblait pour lui-même. On les conduisit au lieu de l'exécution les mains liées derrière le dos; ils poussaient des cris lamentables, et demandaient grâce à leur seigneur; mais lui, toujours inflexible, regardait les apprêts de leur supplice, placé derrière les vitraux d'une fenêtre, et en pressait le moment: on les voyait à la lueur des flambeaux, se tourner vers les lieux d'où pouvait venir le pardon, et tomber en demandant merci pour eux et pour leur jeune maître.

Cet affreux spectacle avait un autre témoin que le comte, et ce témoin n'y était pas insensible comme lui: le jeune Gaston entendit du haut de son cachot les cris de ses plus chers qu'on égorgeait. Pâle et défait, il s'était traîné jusques à une petite fenêtre de sa prison; et de là il les voyait poser la tête sur le billot; de là il entendait leurs dernières plaintes, et puis le bruit de leurs cadavres que l'on jetait dans les fossés: toutes ces horreurs, mystères noirs pour sa belle âme; tous ces crimes, ces spectacles de sang avaient brisé son cœur; il tomba sans force et regarda le ciel. La lune jetait ses rayons pâles sur ce visage décoloré, la nuit était belle comme la veille; comme la veille on n'entendait que le bruit du Gave dans la campagne; tout était comme la veille: seulement, à pareille heure, l'enfant était auprès d'Agnès.

Il passa plusieurs jours, morne, insensible, replié en lui-même, sondant avec effroi la perfidie noire qui l'avait perdu; et tandis que la noblesse de Foix et Béarn s'empressait vers Orthez pour fléchir le comte, il était insouciant de sa vie, parce qu'il est des crimes et des revers qui nous rejettent si loin de nous-mêmes, qu'on se trouve dans un pays inconnu, obligé d'essayer une nouvelle existence.

Cependant le comte, revenu de ses emportemens, écoutait avec plaisir les voix qui s'élevaient en faveur de son fils: les louanges qu'on faisait de sa douceur et de son amour pour lui, étaient un baume versé sur sa plaie; en même temps, le peuple d'Orthez criait au bord des fossés que le jeune Gaston était innocent, et voulait entrer au château pour demander sa grâce au comte. Celui-ci, charmé d'être seul à condamner son fils, permit aux évêques et aux seigneurs de le questionner. A toutes leurs demandes, à toutes leurs prières, le jeune homme répondit qu'il n'était pas coupable; mais il ne voulut jamais avouer que le roi de Navarre lui eût donné le poison, crainte de mettre un nouvel obstacle au retour de sa mère. Ainsi les chevaliers n'avaient rien d'heureux à rapporter au comte. Ils descendirent de la prison pendant qu'il se montrait au peuple: on l'avait introduit par son ordre dans la grande cour du château. « Eh bien! messeigneurs, leur dit-il, que répondrons-nous à ces bonnes gens d'Orthez

qui demandent la grâce de mon fils? » Tous se dirent plus que convaincus de son innocence; mais ils avouèrent au comte que Gaston s'obstinait à garder un profond silence: alors il retomba dans ses premiers accès de fureur. et se tournant vers le peuple, il s'écria: « Retirez-vous! il est coupable. »

A ces dures paroles, la foule, naguères animée d'espérance, se tut et resta morne; les écuyers ouvrirent les portes et elle s'écoula sans bruit. Espaing du Lion qui l'observait vit une jeune fille tomber sans force aux pieds des murs, et donner des marques d'une vive douleur; pâle, elle tournait ses regards vers le cachot qui renfermait Gaston; il descend vers elle, et lui demande ce qu'elle attend pour se retirer: « J'attends, » dit la jeune fille, qu'il plaise à quelque chevalier de » me faire voir Gaston, car je puis le sauver. » Le sauver? reprit vivement Espaing; suivez-moi, belle demoiselle, je vais vous conduire à sa prison, et tous deux montèrent à la tour.

Yvan les observait: il reconnut Agnès. Si elle obtient de voir Gaston, se dit-il, qu'il fasse l'aveu de tout, où est mon avenir de fortune?... Aussitôt il va le premier à la prison; le guichetier était descendu pour parler au comte, il ne trouva que son fils: « Prends garde, lui » dit-il, d'ouvrir ta porte à qui que ce puisse être, » et souviens-toi des quinze écuyers qui moururent » hier. » Après cela, le traître va au-devant d'Espaing et d'Agnès: « Le comte, dit-il au premier, est dans » un transport de fureur; on tremble pour mon frère; » allez le calmer mon brave chevalier. J'y cours, ré» pondit Espaing, qui donna dans le piége; et vous » Monseigneur, amenez cette gracieuse demoiselle, à » la prison de Gaston; elle nous aidera, dit-elle, à » le sauver. »

Lorsque Yvan fut seul avec Agnès, il la conduisit au cachot, et, sans appeler le guichetier, il s'arrêta dans le vestibule et lui dit: — Il est inutile d'aller plus loin, nous n'entrerions pas; retournons. — Et pourquoi m'emmener jusqu'ici? — Pour vous satisfaire. — Mais essayons d'aller plus avant. — Il est condamné sans ressource: vous allez vous perdre avec lui. — Voilà ce que je veux. — Non, Agnès, votre vie est chère à d'autres qu'à Gaston. — Que m'importe à moi? sa vie seule m'est chère. — Malgré vous je dois vous sauver. — Et votre frère? — Impossible. — Impossible! mais vous ne l'aimez donc pas? — Je l'aime depuis qu'il est malheureux; mais avant, mes pensées, mes désirs et mes espérances, tout cela se tournait vers vous, comme les regards d'un ange exilé se tourneraient vers le ciel. Si je succède jamais au comte, vous régnerez ici ma douce Agnès; associez-vous à mon sort, au lieu de partager avec lui ce cachot et la haine de son père. — Laissez-moi! c'est vous qui l'avez perdu. — Non; mais c'est moi qui vais le perdre s'il me devient un rival préféré. — Votre frère! — Il n'est pas mon frère; et qu'avait de commun son sort et le mien? à lui les dignités, les hautes espérances, la place d'honneur à côté de mon pere aux fêtes, aux tournois; à lui votre amour et tout l'héritage des Gaston; à moi la honte: j'étais Yvan le bâtard. Eh bien! j'ai pris le crime et la honte, et je m'en suis servi pour combattre, comme le manant de sa faux. S'il meurt, ce frère préféré, je serai le fils du comte, et je n'aurai plus d'obstacle entre mon père et moi. Viens viens, et je deviendrai bon si je suis heureux. — A ces paroles la jeune fille recula avec horreur, et s'élança vers la porte de la prison: Yvan la saisit pour l'entraîner; mais elle résiste et s'attache aux verroux. Tandis qu'ils font effort pour triompher l'un de l'autre, on entend un grand bruit de pas et une voix qui s'écrie avec force: Malheur! malheur!.... Le guichetier venait d'apprendre au comte que son fils avait résolu de se laisser mourir de faim, et qu'il avait jeté à l'écart les viandes qu'on lui apportait sans jamais y toucher. A cette nouvelle le comte fut troublé; il accourut à la prison. Yvan, effrayé, voulut s'enfuir, Agnès se leva; mais lui, sans s'y arrêter, sans leur adresser un mot ou un regard, se fait ouvrir les portes et passe au cachot de son fils.

Il le trouva couché sur un lit de paille, faible et pâle comme un mourant. Dès que Gaston vit son père, il fit un effort et se leva par respect. — Pourquoi ne manges-tu pas? lui dit le comte: as-tu peur que je te fasse empoisonner? L'enfant jeta un regard tout de piété filiale, et comme ses genoux ne pouvaient le soutenir, il tomba sans force sur son lit. Ainsi, quelques jours avaient suffi pour flétrir cette belle existence: la douleur avait brisé cette âme délicate, et ses yeux caves, sa maigreur, témoignaient qu'il avait beaucoup souffert. Quand le père vit en cet état ce fils, objet de tant de soins et d'espérances, il se sentit profondément ému, et il se détourna pour pleurer.

Agnès approchait, en tremblant, du jeune Gaston, tandis que le comte feignait d'observer la prison pour reprendre sa contenance: elle se pencha sur sa couche, et dès qu'il la reconnut, il s'efforça de sourire; mais c'était un sourire sans joie, sourire de pure amitié; puis il lui dit d'une voix faible: —« Ta mère avait » bien raison de dire qu'à l'heure de la mort un chré» tien avait son bon ange, auprès de lui: voici le mien, » je vais mourir. — Ah! c'est lui qui te perd, dit » Agnès, montrant Yvan qui l'avait suivie; et Gas» ton lui fit signe de se taire: — Tu ne vois pas, lui » dit-il, que mon père serait trop malheureux s'il était » encore condamné à le haïr. Adieu, ma sœur, je vais » mourir, ne me quitte pas. » En disant ces mots il la regardait avec plaisir, parce qu'il retrouvait en elle quelque chose de sa vie d'hier, si heureuse et si loin de lui.

Aussitôt que le comte eut bien essuyé ses larmes, il se rapprocha de lui: « Gaston, lui dit-il, je veux que vous preniez de la nourriture; » et l'enfant fit signe qu'il obéirait. Mais le froid de la mort le saisisait déjà: ses dents s'étaient serrées, et ses yeux erraient vagues et éteints. Son père, impatient dans toutes ses volontés, voulut se servir de son poignard pour lui desserrer les dents; mais un faux mouvemet égara sa main, et il le blessa légèrement au cou: l'enfant poussa un cri; cette dernière émotion le tue: il regarde encore une fois, et meurt sans faire d'autres plaintes. Il est mort! s'écrièrent à la fois Agnès et le comte. Le comte tremblait de tous ses membres, et cachait son visage dans ses mains; Agnès était tombée sur le corps de Gaston, et un affreux silence régnait dans la prison.

Agnès revint à elle-même; elle se leva, et re-



GASTON A SON LIT DE MORT.

gardant le comte en face, elle lui dit : « C'est vous qui » l'avez tué, et il était innocent ! Le roi de Navarre » l'avait séduit : il ne savait pas qu'il portait du poison ; » il croyait que cette poudre devait vous réconcilier avec » sa mère. La première nuit de son arrivée, il vint » avec moi prier Dieu de vous réunir, et vous l'avez » tué !.... » Lorsque le comte entendit ces paroles, il tomba dans le plus violent désespoir : il s'arrachait les cheveux, il se maudissait lui-même, il voulait attenter à ses jours ; il se jeta sur le corps de son fils, regarda les tristes restes de celui qui était son orgueil et son espoir, et alors cet homme fort et redoutable se mit à pleurer comme un enfant. Puis, avec une explosion terrible de colère, il demanda des armes et des chevaliers : « Mort et damnation sur toi, Charles de » Navarre ! sur toi qui a mis le poison dans les mains » innocentes du fils pour le porter dans le sein du » père ! A moi écuyers ! à moi mes hommes d'armes ! » à cheval ! la mort et l'incendie sur toute la terre » de Navarre ! » Après qu'il s'était emporté il retombait dans sa douleur ; et, regardant son fils, il pleurait sans jamais pouvoir se consoler.

La désolation fut grande au château et dans la ville quand on apprit la mort du jeune Gaston. Ses funérailles furent un jour de deuil. Au glas qui l'appelait dans la tombe, d'autres glas répondaient ; une jeune fille faisait des vœux éternels et descendait vivante dans un monastère. Vingt ans après, à la mort du comte, le peuple se souvenait de son fils, et disait en pleurant : « C'est grand malheur, beau jeune Gaston, que vous » soyez mort en votre bel âge ! quel beau règne votre » bonté nous promettait ! »

Le roi de Navarre, lorsqu'il apprit la mort déplorable de son neveu, dit en se frottant les mains : « Bonne » graine a trouvé son fruit ».

I. Latour, *de Saint-Ybars.*

DERNIÈRES SCÈNES D'UN GRAND DRAME.

MORT DE CHARLES-LE-MAUVAIS, ROI DE NAVARRE.

Dans le palais des rois de Navarre à Pampelune, gentilshommes et varlets, dames et damoiselles se livraient aux transports d'une joie bruyante; les pages racontaient *piteuses* histoires d'amour, les chevaliers parlaient de combats à outrance, d'Anglais, de routiers; de vieux sergens d'armes nouvellement arrivés des pays d'outre-Loire vantaient la sagesse de Charles V, roi de France, et de Duguesclin son connétable. Le vin d'Espagne remplissait les coupes d'or et d'argent; on venait de célébrer, dans l'église cathédrale de Pampelune, le mariage de Jeanne de Navarre avec Jéhan de Monfort, duc de Bretagne. Les deux époux avaient déja quitté la demeure royale, et cheminaient vers Nantes *la Brète*.

Charles-le-Mauvais qui, pendant tout le temps qu'avaient duré les fêtes, s'était laissé aller à toute sorte d'excès, dormait d'un sommeil presque léthargique dans l'intérieur du palais; de temps en temps, des cris étouffés, des soupirs douloureux, une agitation presque continuelle, interrompaient le silence qui régnait dans le vaste et sombre appartement. Deux lampes d'or brûlaient sur une table, à côté d'une cheminée surchargée de sculptures gothiques.

Deux hommes veillaient auprès; l'un revêtu d'une robe de moine, l'autre d'un costume oriental. Le premier lisait dans le livre des évangiles, le second dans un traité de médecine, composé par un docteur de Damas en Syrie.

Un peu plus loin, au pied d'un oratoire richement sculpté, orné d'images de la Vierge et des Saints, une jeune fille priait prosternée à deux genoux. Un pâle reflet de lumière couronnait sa tête d'une auréole fantastique; à la voir ainsi agenouillée, on eût dit un ange se couvrant de ses ailes, pour adorer le Dieu trois fois saint.

— Karisi, dit à voix basse le moine qui venait de fermer son livre des évangiles, connaissez-vous cette jeune fille?

— Non, messire abbé de Roncevaux, répondit le médecin maure.

— J'ai cru voir un saint du paradis, ajouta le moine.

— Et moi une des houris que le prophète Mahomet a placées dans le séjour des bienheureux.

— Elle prie pour notre seigneur le roi.

— Elle ne pourra détourner l'ange de la mort qui plane au-dessus de la tête de Charles de Navarre, répliqua le maure Karisi.

— Vous croyez donc que notre seigneur est en danger?

— Il ne lui reste pas dix jours à vivre, abbé de Roncevaux; la rouille ronge le fer, et le feu des passions brûle le corps humain. Priez, homme de Dieu, car je vous assure par le nom du grand prophète que le roi Charles mourra bientôt.

Karisi se tut à ces mots, se rapprocha de la lampe, et continua à feuilleter son précieux manuscrit. Le prieur de Roncevaux, frappé comme d'un coup de foudre en entendant l'arrêt du médecin maure, ferma son livre des évangiles, pour regarder tantôt la jeune fille qui priait, tantôt Charles qui se débattait sous le poids d'un rêve pénible.

— A moi, mes amis, à moi, Armagnac, à moi, sire d'Albret, s'écria-t-il en se levant en sursaut sur sa couche royale.

Puis, il retomba en poussant un douloureux soupir.

Karisi, s'écria le prieur de Roncevaux, ne pourriez-vous pas écarter les songes pénibles qui tourmentent notre seigneur le roi?

— Priez pour lui, vous dis-je! ne voyez-vous pas que ces rêves sont les avant-coureurs de la mort?

Au même instant, le roi se releva avec précipitation, poussa un cri qui retentit bien avant dans le palais, et il se débattait pour se soustraire à des douleurs convulsives.

— Isabella! cria-t-il, viens près de moi, mon ange, viens soulager le malheureux Charles de Navarre.

— Qui appelle-t-il? dit le médecin maure.

— Cette jeune fille qui prie là-bas, répondit le prieur de Roncevaux.

— Isabella! répéta le roi d'une voix plus éclatante... Malédiction de Dieu.... Elle aussi m'a abandonné!... Isabella! Isabella!

Les cris de Charles firent tressaillir la jeune fille, qui se leva précipitamment et courut vers la couche royale.

— Que voulez-vous d'Isabella votre servante, dit-elle?....

Et sa voix était aussi douce que celle d'un séraphin.

— Je croyais que tu m'avais abandonné, dit le roi.....

— Je priais pour vous, monseigneur de Navarre.

— Pour moi, pauvre Isabella!.. Puissent tes prières obtenir de Dieu pour Charles ton ami, quelques années de vie. Ma fille, assieds-toi sur ma couche, parle-moi de la Vierge et des saints, conte-moi une des histoires que tu as apprises pendant ton séjour dans le pays de France.



CHARLES-LE-MAUVAIS, ROI DE NAVARRE. (Costume du XIVe siècle.)

— Voulez-vous, seigneur roi, que je vous raconte l'aventure de trois veneurs qui chassaient près de Paris? Je la tiens du sire Jéhan de Fresnay, votre chambellan.

— Raconte-moi cette aventure, Isabella, dit le roi, en s'appuyant sur son bras gauche pour mieux entendre la jeune fille.

— » Oyez, donc, monseigneur le roi.

« Trois chasseurs poursuivaient un cerf dans une » forêt près de Paris. Tout à coup, broussailles et » haies se couvrirent de ténèbres; de grands hur» lemens retentirent dans les bois, tellement que les » levriers et molosses en furent épouvantés. Les trois » chasseurs se mirent à genoux pour réciter dévo» tement leurs oraisons à monsieur saint Hubert, » le patron des veneurs. Quand ils eurent terminé » leurs prières, ils se levèrent pour regagner leurs » logis. Tout à coup trois morts leur apparurent, re» présentant les défunts en leur laideur et *déformité* de » squelette; et les trois vergalans furent tellement » effayés de leurs remontrances et de l'appréhension » de la mort, qu'ils quittèrent les plaisirs et bomban» ces de la cour, pour se préparer au trépas qui n'est » qu'un doux sommeil, à ceux qui vivent selon Dieu, » et aux méchans la porte pour entrer aux tourmens » infinis (1). Et dit un des squelettes, d'aller annoncer » à Jéhan duc de Berry, que Louis son neveu décè» derait de mort subite; et le cas est advenu, puisque » le prince Louis est trépassé dans la fleur de l'âge. »

— Il est mort! s'écria Charles de Navarre, en tremblant de tous ses membres.

— Ce dont le duc Jéhan son oncle, est moult con-

(1) *Histoire de Navarre*; par André Favyn, page 400.

trit et marri : il a ordonné qu'on célébrât bon nombre de messes, et il a fait composer par un trouvère de Normandie des vers français qui seront gravés sur la tombe des trois squelettes et des trois chasseurs. Oyez-les monseigneur le roi :

Jean duc de Berry très-puissant,
Et prince en France florissant,
Par humain cours lors connaissant,
Qu'il convient toute créature,
Ainsi que nature consent
Mourir et tendre à pourriture,
Fit tailler ici la sépulture
Des trois vifs, aussi des trois morts,
Et de ses deniers la facture
En paya par justes accords.

Pour montrer que tout humain corps
Tant ait bien, ou grande cité;
Ne peut éviter les discords
De la mortelle adversité;

Donc pour avoir félicité
Gardons de la mort souvenir,
Afin qu'après perplexité,
Puissions aux saints cieux parvenir. (1)

— Quelle piteuse histoire! dit Charles de Navarre qui n'avait pas perdu une seule des paroles d'Isabella. Le prince Jéhan est donc trépassé!

— Oui, monseigneur de Navarre, répondit Isabella; faut-il pas tous mourir?

— Mourir! mourir! répéta le roi en grinçant des dents.... Isabella, je t'ai appelée pour entendre de ta bouche des paroles de consolation, et non des histoires de revenans.... Il me semble voir tout près de mon lit les trois squelettes de la forêt de Paris... Isabella, chasse les spectres; ils m'effraient.

— Vous tremblez, monseigneur, s'écria la jeune fille en serrant à plusieurs reprises le roi contre son sein.

— Je suis un insensé, dit Charles; je me laisse effrayer par des rêves... reste près de moi, Isabella; lorsque je te vois, lorsque tu me parles je n'ai plus peur. Embrasse ton ami! pose tes deux petites mains sur mon front brûlant! Laisse-moi respirer ton haleine virginale. Oh! cela me fait tant de bien. Tu es un ange, Isabella, tu ne me quitteras plus; tu prieras pour moi saint Charles mon patron, et quand j'aurai recouvré la santé, je te donnerai une riche dot; tu épouseras un gentilhomme, tu seras grande dame.

— Je veux vivre et mourir votre très humble servante, répondit la jeune fille.

— Mourir! s'écria le roi qui ne pouvait s'empêcher de frémir à chaque parole qui réveillait en lui le souvenir de la mort... Isabella, où est le prieur de Roncevaux?

— Là-bas, monseigneur le roi; il parle de votre maladie avec Karisi, le médecin maure, en attendant que vous l'appeliez.

(1) « Aux environs de ces vers, dit André Favyn, sont les » armes dudit duc de Berry qui sont semées de fleurs de lys » de France sans nombre, à la bordure de *gueules* pour *brisu-* » *res*, comme elles sont à la sainte chapelle de Bourges, bâtie » et fondée par ce duc et sa femme qui sont enterrés dans le » chœur d'icelle. »

— Vas lui dire que j'ai quelque chose à lui demander.

Un instant après, le prieur de Roncevaux était près de la couche royale.

— Prieur de Roncevaux, lui dit Charles, avez-vous des nouvelles du moine Ruiz Diaz de Torrès?

— Il est arrivé ce matin, monseigneur le roi; il apporte un morceau de la vraie croix, et j'attendais votre réveil pour l'introduire auprès de vous.

— Hâtez-vous donc, car il me semble que la sainte relique me donnera grand soulagement.

— Karisi, dit le prieur de Roncevaux, en se tournant vers le médecin maure, faites entrer Ruiz Diaz de Torrès.

Le moine entra suivi de quelques autres religieux vêtus de robes de pélerins; ils avaient accompagné Ruiz Diaz de Torrès à Sévilla *la bella*, où il était allé quérir le morceau de la vraie croix. Le prieur de Roncevaux récita de longues prières, mit la sainte relique dans une petite boîte d'or et la suspendit au cou du roi.

Tout à coup les douleurs devinrent plus violentes; Charles de Navarre se roula sur sa couche en poussant de grands cris :

— Je suis damné, disait-il : la main de Dieu s'est éloignée de moi. Cette relique me brûle comme un fer rouge... reprenez-la prieur de Roncevaux, reprenez-la, si vous ne voulez que je la foule aux pieds. Dieu s'est éloigné de moi vous dis-je; Charles de Navarre est indigne de recevoir à sa dernière heure les secours et les consolations de la religion.

Le prieur effrayé par les blasphêmes du roi, fit tous ses efforts pour détacher la chaîne; le roi impatienté la rompit, et jeta la relique contre la muraille :

— Maintenant j'étouffe moins, dit-il... M'avez-vous trompé, prieur de Roncevaux? ajouta-t-il.... Le moine Ruiz Diaz de Torrès a-t-il apporté de Séville quelque maléfice de l'enfer; s'il en était ainsi, je vous ferais pendre tous deux.

— Monseigneur le roi, s'écria Ruiz Diaz de Torrès, je vous jure par les plaies du Sauveur, que j'ai apporté un morceau de la vraie croix.

— Et que m'importe, reprit le roi, elle ne peut apporter aucun soulagement à un damné! Rodrigo d'Urris, ajouta-t-il en se tournant vers son médecin; vous serez plus puissant que les reliques des saints, vous soulagerez le roi de Navarre votre seigneur.

— J'ai étudié tous les secrets de mon art, pour triompher du mal qui vous tourmente, répondit le médecin.

— Ordonnez, et je vous obéirai; je suis votre esclave, Rodrigo d'Urris.

— J'ai lu dans un ouvrage d'un célèbre médecin de Paris, qu'un prince d'Angleterre atteint de la même maladie que vous, recouvra la santé dès qu'on eut introduit dans ses veines du sang de jeune fille.

— Du sang de jeune fille! s'écria le roi...

— Affaibli par vos blessures, par vos longues fatigues à la guerre, vous avez perdu toute vigueur; en substituant à votre sang celui d'une jeune fille, nul doute que vos membres recouvreront leur force primitive.

— Que me dites-vous, Rodrigo d'Urris... Il faudrait donc faire mourir une fille pour prolonger ma vie de

quelques années... non... non... je n'y consentirai pas. Charles de Navarre, quoique les Français l'aient surnommé *le mauvais*, ne jouera pas le rôle de bourreau à son heure dernière.

— Monseigneur le roi, s'écria Isabella, vous savez combien je vous aime; depuis deux ans je suis auprès de vous; c'est moi qui vous console lorsque vous êtes affligé; je ne vous demande qu'une seule grâce pour prix de mon amour... Prenez mon sang, vivez longtemps encore pour le bonheur de vos peuples de Navarre.

— Non, non Isabella! Plutôt mourir à l'instant, s'écria Charles, qui se leva en sursaut pour embrasser la jeune fille. D'ailleurs il est d'autres remèdes.

— Oui, monseigneur le roi, dit le médecin maure, et je suis persuadé que celui de Rodrigo d'Urris mettrait vos jours en très grand danger.

— Ecoutez, messeigneurs, ajouta Karisi en appelant les gentilshommes qui se tenaient immobiles dans l'appartement du roi : je jure le nom du grand prophète, que le fait que je vais vous raconter est aussi vrai que les saintes doctrines du Koran. Sachez, messeigneurs, qu'à Bagdad vivait, il y a six ans, un riche marchand qui possédait dans son harem les plus belles captives de l'Orient. Il se livra avec excès aux plaisirs de l'amour, et fut réduit à un tel état de faiblesse qu'on désespérait de ses jours. Les médecins l'avaient abandonné, lorsqu'un sage de l'Inde qui était venu à Bagdad pour étudier la médecine, entra dans sa maison, et lui promit de le guérir dans trois jours : il ordonna aux esclaves du marchand d'envelopper leur maître de linges trempés dans l'esprit de vin; on réitéra le remède et le troisième jour le malade avait recouvré sa première vigueur.

— Admirable, admirable! s'écrièrent les seigneurs navarrais.

— Karisi, dit le roi, après avoir réfléchi quelques instans, je ne sais si l'histoire du marchand de Bagdad est vraie; mais le remède me paraît ingénieux; je consens à en faire l'essai, et demain je saurai si tu es un habile médecin, ou un misérable charlatan envoyé par le diable pour faire mourir les rois chrétiens. Si je guéris, je te donnerai autant d'or que tu pourras en porter dans les pans de ta robe; si tu me trompes, tu seras écorché vif, et j'enverrai ta peau au calife de Damas.

— Que le prophète m'abandonne, si Charles de Navarre ne recouvre pas la santé dans trois jours, répondit Karisi en portant la main au croissant d'or qui brillait au-dessus de son turban.

Et il sortit avec Rodrigo d'Urris pour aller faire les préparatifs de sa cure merveilleuse.

— Que pensez-vous du médecin maure, mes cousins? dit le roi aux seigneurs qui se trouvaient debout près de son lit...

— Il faut se méfier des infidèles, dit le comte d'Armagnac; qui vous a dit, monseigneur le roi, que les maures d'Espagne n'ont pas envoyé le médecin Karisi pour attenter à vos jours?

— Le remède de Rodrigo d'Urris me paraît encore plus étrange que celui de Karisi, dit le sire d'Albret, et je crois que le maure a raison.

— Nous le surveillerons de si près, qu'il lui sera impossible de nous tromper, à moins qu'il n'ait pris la résolution de mourir victime de son fanatisme, ajouta madame Agnès de Navarre.

— Vous dissipez toutes mes craintes, madame ma sœur, dit le roi Charles : donnez vos ordres à tous mes serviteurs; qu'aucune des démarches du maure Karisi n'échappe à leur vigilance.

— Ayez confiance en la miséricorde divine, dit le prieur de Roncevaux; livrez-vous à sa puissante sauvegarde.

— Et au hasard de la médecine, reprit le roi avec un sourire forcé... A demain, messeigneurs; vous verrez si Charles de Navarre a assez de courage pour faire bon jeu des derniers jours d'une vie qui lui échappe.

A ces mots, il fit signe aux gentilshommes navarrais de se retirer, et ne garda près de lui que le prieur de Roncevaux et Isabella.

Après un long entretien avec le prieur, son confesseur, il congédia aussi l'homme de Dieu, et resta seul avec la jeune fille.

— Tu passeras la nuit près de moi, Isabella, lui dit-il; tu me réveilleras lorsque des songes pénibles troubleront mon sommeil.

— Je veillerai près de vous comme votre bon ange, monseigneur le roi.

— Près de moi, dit Charles de Navarre, et il s'endormit en recevant les tendres adieux de sa chère Isabella.

L'appartement royal du palais de Pampelune présenta alors un étrange tableau : d'un côté, une longue galerie de tableaux représentant quelques rois de Navarre, et qu'on eût dit se mouvoir à la clarté vacillante des flambeaux; de l'autre, la couche royale, sur laquelle gisait un homme rongé par la lèpre, et, au bord de cette couche, une jeune fille belle de toutes les grâces du premier âge, veillait, les deux mains croisées sur sa poitrine, les yeux tantôt fixés vers le ciel, tantôt baissés sur le cadavre qui se débattait contre les angoisses de la mort. Quiconque eût été admis à contempler cette scène bizarre, eût cru voir un ange-gardien couvrant de ses ailes un pécheur, pour le soustraire à la puissance de l'enfer.

Le roi dormit pendant deux longues heures d'un sommeil tranquille, et Isabella rendait grâces au ciel de cet instant de repos qu'il accordait à l'infortuné Charles de Navarre. Vers minuit, le moribond se réveilla en poussant des cris affreux.

— Isabella! Isabella! Où es-tu?

— Près de vous, monseigneur, répondit la jeune fille qui tremblait de tout son corps.

— Isabella, c'est fait de moi; je sens un feu brûlant qui me dévore les entrailles... L'enfer s'entr'ouvre pour m'engloutir... Ne vois-tu pas ces spectres hideux qui m'entraînent au fond des abîmes...

— Grâce! grâce, mon Dieu! s'écria Isabella; grâce pour Charles de Navarre!

— Il n'y a pas de grâce pour moi! je suis damné! Que dis-je insensé! Dieu me pardonnera. Le repentir efface tous les crimes... Isabella, je veux voir le prieur de Roncevaux.

La jeune fille devina l'intention du roi, sortit en toute hâte, et emmena l'homme de Dieu.

— Voici le prieur de Roncevaux, dit-elle à Charles de Navarre.

— Bien, bien, Isabella, laisse-nous seuls.

Elle se retira à petits pas, et alla s'agenouiller près de l'oratoire; elle pria avec ferveur pendant que le roi se disposait à faire sa confession. Il eut assez de force pour se tenir à demi-penché sur sa couche.

— Charles de Navarre, lui dit le prieur de Roncevaux, implore humblement la miséricorde divine, et fais-moi l'aveu de tes crimes.

— De mes crimes, répondit le roi d'une voix étouffée...

Pendant une heure on n'entendit dans l'appartement que les cris d'étonnement du prieur de Roncevaux, et les soupirs étouffés du moribond : enfin le prêtre rompit ce lugubre entretien, et s'écria :

— Charles de Navarre, tu es bien coupable, mais au nom du Sauveur mort sur la croix, je t'absous.

Les consolations du prêtre, le calme qui survient toujours lorsqu'on croit avoir accompli une chose sainte, rendirent moins insupportables les douleurs du roi; la tendre Isabella reprit sa place aussitôt que le prieur de Roncevaux sortit pour aller célébrer les mystères sacrés dans la chapelle du palais. Charles s'entretint long-temps avec elle, et, au point du jour, il demanda à parler à don Ramir de Asiayn, gouverneur de Navarre : ce seigneur arrivait de France et portait des dépêches à son maître. Isabella fut encore chargée de le conduire secrètement dans l'appartement du roi qui s'informa avec empressement de tout ce qui s'était passé depuis le commencement de sa maladie.

— Monseigneur le roi, dit don Ramir Asiayn, vous venez de perdre tous vos domaines du nord; en Normandie il ne vous reste plus que Cherbourg; le roi de France vous a déclaré une guerre à mort, et Henri de Castille se prépare à envahir la Navarre.

— Tous mes ennemis se sont donc ligués contre moi! s'écria Charles...

— Quand le lion est affaibli, chacun se presse pour lui porter le coup mortel, répondit don Ramir.

— Qui voudra me défendre? qui osera marcher sous ma bannière?

— Vos fidèles sujets de Navarre.

— Leurs efforts réunis pourront-ils repousser à la fois le roi de France et le roi de Castille? non... c'est impossible, don Ramir; il ne me reste qu'à mourir! hélas! je n'ai que trop vécu.

L'impression de ces sinistres nouvelles fut très funeste à Charles qui tomba quelques instans après dans d'horribles convulsions; ses cris ressemblaient aux hurlemens d'une bête féroce; la main de dieu frappait l'impie Achab qui s'était engraissé du sang de son peuple.

Isabella, le prieur de Roncevaux, don Ramir, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret et les autres seigneurs Navarrais qui se trouvaient alors à Pampelune, furent appelés près du lit de mort. Charles, affaibli par les longues douleurs de sa cruelle maladie, ne souffrait plus; il était à l'agonie.

— Don Ramir de Asiayn, dit-il à son chambellan, vous êtes gouverneur de Navarre; c'est à vous que je confie le soin de faire reconnaître roi Charles mon fils, par tous mes sujets.

— Vos dernières volontés seront accomplies, monseigneur le roi, répondit don Ramir.

— Et vous, prieur de Roncevaux, ajouta Charles, d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre, écoutez mes paroles : je veux que mes entrailles soient portées à Sainte-Marie de Roncevaux, mon cœur à Sainte-Marie d'Uxoa, et que mon corps soit enseveli en la grande église de Pampelune, auprès de celui de Jeanne de France, reine de Navarre, mon épouse.

— Il sera fait ainsi, monseigneur le roi.

— Isabella, s'écria Charles, viens près de moi, si tu ne crains pas de respirer l'haleine d'un trépassé; embrasse ton maître pour la dernière fois... Ma fille, quand je serai mort, il n'y aura plus personne ici pour te protéger; alors tu te choisiras pour retraite l'abbaye de Roncevaux; le prieur sera ton ami, ton protecteur après moi.

Les adieux furent déchirans, et on n'entendait que sanglots, lorsque Rodrigo d'Urris et Karisi le médecin maure entrèrent dans l'appartement royal; ils étaient suivis de nombreux valets qui portaient des linges imbibés d'eau-de-vie. Le roi, dominé par un pressentiment qu'il ne pouvait vaincre, hésita long-temps avant de se livrer aux mains de ses deux médecins; vaincu par les supplications d'Isabella et d'Agnès de Navarre, sa sœur, il céda enfin.

— Nous verrons, dit-il, si la médecine peut triompher de la mort, et si le remède de Karisi peut ranimer un cadavre.

Les seigneurs se retirèrent à l'extrémité de l'appartement, pendant que les deux médecins et les valets étendaient autour du corps du roi les linges imbibés d'eau-de-vie; tout allait d'abord au mieux; Charles, ranimé par une chaleur factice, s'écria qu'il se sentait soulagé. Les seigneurs, qui s'étaient éloignés, se rapprochèrent pour être témoins oculaires de cette cure merveilleuse.

« Les médecins avaient ordonné, dit Favyn, que le » roi fût enveloppé et couché étroitement dans le drap » mouillé et trempé d'eau-de-vie; celui qui le cousait » ayant rachevé, voulut rompre le fil, le brûlant avec » la bougie de laquelle on l'éclairait, une bluette de » cette bougie étant tombée sur les draps, y prit tout » aussitôt, s'enflamma et ensuite les draps, le ciel et » les rideaux du roi malade, le brûlèrent misérable- » ment tout vif (1). »

En vain on s'empressa de lui porter secours; la flamme l'eut bientôt étouffé.

Les seigneurs navarrais présens à cet affreux spectacle, dit la chronique, s'écriaient que le roi Charles était mort ainsi consumé par punition divine, pour avoir accablé son peuple d'impôts et de subsides, troublé le repos des princes voisins, attenté sur leurs états et vies par séditions, massacres et empoisonnemens qui lui firent donner le surnom de *cruel* et de *mauvais*.

Charles de Navarre décéda à Pampelune le mardi premier de janvier 1386, âgé de 62 ans, 2 mois et 22 jours, après un règne de 37 ans 2 mois et 25 jours.

Il était né avec toutes les vertus d'un grand prince; mais il eut le malheur de vivre dans un siècle où les rois et leurs vassaux fesaient assaut de crimes et de perfidies; il ne subit que trop la funeste influence de cet âge de fer.

J.-M. Cayla.

(1) *Histoire de Navarre;* par André Favyn.

DE L'ORIGINE DES EUSCARIENS OU BASQUES.

Errazu !
Nonoq cirade zu ?
Dites ô vous !
D'où êtes-vous, vous ?
(*Barde euscarien.*)

Les Euscariens, vulgairement appelés dans l'histoire Cantabres, Vascons et Basques, forment, au sein des Pyrénées occidentales, un petit peuple éminemment distingué des nations voisines par l'originalité de sa langue, la singularité de ses lois et de ses mœurs, et par tout l'ensemble d'une physionomie antique et mystérieuse empreinte d'une majesté sauvage en harmonie avec la pompe agreste des montagnes. La nation des Basques se divise en sept principales familles ou peuplades qui offrent des nuances marquées dans la couleur d'une même origine, et parlent chacune un dialecte de l'idiome curieux que les montagnards appellent *Escu-ara*. Cet idiome, qui n'a d'analogie avec aucune des langues connues, a été regardé par eux, dans tous les temps, comme la marque distinctive de leur origine. De là le nom de *Escu-al-dun* qu'ils se donnèrent entr'eux, lors de leur établissement dans les Pyrénées occidentales; de là l'usage où les Basques sont encore de désigner par le nom unique et général de *Escu-al-Erria* (pays où l'on parle euscarien) l'Alava, le Guipuzcoa, la Biscaïe, les deux Navarres, la Soule et le Labourt, principales divisions de leur territoire, entre la Péninsule hispanique et l'ancienne Gaule (1).

Les premières clartés de l'histoire européenne nous montrent les Basques établis dans les Pyrénées occidentales, et resserrés à peu près dans les mêmes limites que de nos jours. A quelle source lointaine doit-on rapporter leur origine ? L'antiquité des Basques au sein des montagnes ; la position géographique de cette partie de la chaîne, à l'extrémité d'une contrée vaste et fertile comme l'Espagne, au recoin du golfe le plus orageux de l'Océan, et à peu de distance de ce promontoire redouté que les anciens désignaient comme la limite du monde, tout fait d'abord présumer que les peuplades euscariennes n'étaient point une colonie particulière confinée dans les Pyrénées comme par hasard. L'idiome basque vient à l'appui de cette induction par le caractère de son génie et de ses dialectes. En effet, chaque dialecte de cet idiome original forme comme une langue distincte, avec une foule d'expressions qui lui sont propres. Une loi sévère conserve à chacun son génie et ses désinences, et leur mélange dans le discours serait une corruption bizarre. A cette marque l'on reconnaît aisément la langue d'un grand peuple répandu au loin dans les plaines, tout à coup dispersé par quelque grande invasion, et dont les débris refoulés dans les vallées des Pyrénées, conservèrent avec l'idiome national, les dialectes particuliers des provinces dont ils étaient repoussés. Ainsi, dit Mariana, l'on a mille preuves que les Basques ont conservé dans les montagnes, avec leur indépendance, un idiome original anciennement répandu dans tout le continent de la Péninsule hispanique. *Les noms anciens* des villes et des provinces de l'Espagne appartiennent évidemment à l'idiome basque ; même, la plupart de ces noms primitifs : *Eli-berri*, *Ar-ondo-a*, *Ar-unci-a*, *Curica*, *Arpheza*, *Ar-za*, *Ur-i-a*, *Su-gar-ra*, *Ur-co-a*, *Ur-cé-illa*, *Ots-icerda*, *Subi-iri-a*, *Ur-ce*, *Bet-hul-orre*, *Ud-ur-a*, *Ituri-asco*, *Car-ca*, *Ur-bi-a-ca*, *Ur-bi-on*, *Ucul-tu-nia-co*, *A-es-co-a*, *Il-ur-ce*, *Illi-ce*, *An-da-urritce* (1), et une infinité d'autres, cités dans Strabon, Pline et Pomponius Mela, subsistent encore dans les Pyrénées occidentales, appliqués par les Basques aux sites et aux bourgades de leurs vallées; comme en mémoire de ces grandes villes des plaines abandonnées au jour de la dispersion, et dont les siècles, les invasions et les dominations diverses ont effacé les ruines et les souvenirs.

Dans une haute antiquité au-delà de laquelle dorment dans la poussière et les ténèbres quelques débris inaperçus, deux grands peuples, les Celtes et les Phéniciens, ont envahi l'Espagne et se sont comme partagé la domination de ce beau pays. Les Basques appartiendraient-ils à l'un ou à l'autre de ces peuples ? L'on ne découvre en faveur de cette pensée ni la tradition poétique la plus fugitive, ni l'ombre la plus légère d'une donnée historique. Tout au contraire, l'idiome euscarien et la primitive religion des Basques prouvent

(1) Les historiens grecs et romains eurent toujours une extrême répugnance à consacrer les dénominations nationales des Euscariens; leur nouveauté les leur rendait bizarres; l'incompatibité des langues rendait l'emprunt difficile. Pomponius Mela lui-même se dispense de donner la nomenclature des peuples de la Cantabrie, sous prétexte qu'une oreille romaine ne saurait retenir les inflexions de la langue des montagnards, ni un auteur plier aux désinences latines ces terminaisons originales et rebelles. Ce furent les Romains qui, suivant le témoignage d'Isidore, donnèrent à la Biscaïe le nom de Cantabrie, de *Cantua*, l'une de ses principales villes et du fleuve Ebre. Les mêmes Romains donnèrent à la Navarre, (Nava-erri, région des vallées), le nom de Vasconie, à cause, dit-on, de la richesse de ses pâturages et de la vie nomade à laquelle ces Euscariens s'adonnaient dans leurs vallées.

(1) *Eli-berri* : ville nouvelle. — *Ar-ondo-a* : ville bâtie contre un rocher. — *Su-garra* : flamme de feu. — *Subi-iri-a* : ville du pont. — *Ituri-asco* : ville embellie de fontaines. — *Ur-bi-a-ca* : ville arrosée de deux rivières; etc.

que ces montagnards n'eurent jamais rien de commun avec les Phéniciens ou les Celtes, et qu'ils appartenaient à une race d'hommes bien distincte.

La langue phénicienne, jadis si répandue avec le commerce de ce peuple industrieux et tombée avec Carthage, n'a laissé qu'un nom célèbre, les ruines de quelques expressions recueillies par Brochart, et un fragment de quelques vers conservés dans une comédie de Plaute. Ces termes puniques, dans leurs élémens, leur contexture, leurs désinences, n'offrent pas le plus léger vestige d'euscarien. La religion différait également chez les deux peuples : car ce serait une étrange erreur de chercher des traces d'un culte à Diane dans ces fêtes nocturnes dont la pleine-lune donnait le signal parmi les Basques, le long des Pyrénées occidentales et des rives de l'Océan. Les noms employés pour désigner cet astre, dans les divers dialectes de l'idiome euscarien : *Il-argui-a*, *argui-es-egui-a*, *Argui-izari-a*, prouvent indépendamment de l'histoire, que les montagnards ne faisaient point de ce flambeau des morts, de cette lumière empruntée, de cette horloge mystérieuse des siècles, l'objet d'un culte idolâtre. Ils avaient reçu de leurs ancêtres les plus belles notions de la divinité, et adoraient, suivant Strabon, le dieu caché inconnu aux autres peuples. Ils lui donnaient, en leur langue, le nom de I-ON-GOI-CO-A (l'Être par excellence qui est en haut); et de nos jours encore, les Basques n'en connaissent point d'autre pour désigner la divinité. Les montagnards n'élevèrent à Dieu dans les Pyrénées ni temples ni autels : ils ne lui rendirent d'autre culte que de joyeuses fêtes célébrées aux rayons de la nouvelle lune, dans le calme imposant de la nuit.

Les Basques n'étaient point d'origine phénicienne : étaient-ils une famille de Celtes? Les Celtes sont peu connus dans l'histoire : les Romains, jaloux de fixer sur eux toute l'admiration de l'avenir, ont dérobé à ses regards le portrait de ces illustres vaincus qu'ils appelaient barbares. Chez les Celtes un dogme sacré défendait de rien écrire: leurs annales mystérieuses, renfermées dans des chants religieux et allégoriques, expirèrent dans les airs, avec les derniers sons de la lyre des Bardes gaulois. Il suffit de savoir que la langue du Celte, âpre et rudement énergique, comparée par les auteurs au hurlement des loups, au croassement des corbeaux, différait en tout de l'idiome musical des Vascons; de cet idiome d'une prononciation douce et large, qui construit ses mots sans doubles consonnes, sur des vocales redoublées, sons primitifs et d'inspiration. Les Basques différaient des Gaulois par la religion comme par le langage. Nulle part, l'on ne découvre dans les Pyrénées occidentales comme dans la Grande Bretagne où l'Armorique, les traces et les débris du vieux culte des Gaulois; ces autels informes de pierre, ces monumens gigantesques que l'imagination se refuse à regarder comme l'ouvrage de la main débile de l'homme, et qu'elle croirait plutôt s'être arrangés d'eux-mêmes, aux évocations magiques des Druides, dans la solitude des forêts. Les bûchers où brûlaient en foule les victimes de l'horrible culte d'Hiësus éclairèrent les danses des Celtes dans les sombres forêts des Gaules : pendant ce temps, les Cantabres, aux rayons de la pleine-lune, autour du chêne antique et sous l'inspection des vieillards, se livraient gaîment à leurs danses circulaires; et dans l'enceinte de leurs vallées si souvent arrosées de sang, la liberté seule eut des martyrs.

Ici, joignant des lumières déja recueillies à celles que nous fournit l'histoire, il faut, à l'aide de ce fanal, remonter à une antiquité de plus de quarante siècles, et dévoiler la source de l'origine des Basques dans la population ibérienne, antérieure, dans la péninsule hispanique, aux Celtes et aux Phéniciens. Les Ibères, dit Appien, furent sans contredit les premiers habitans de l'Espagne; et c'est de ce peuple primitif que les Basques tirent leur origine. Sénèque nous en fournit la preuve. Ce philosophe, espagnol de naissance, exilé en Corse, écrivait à sa mère, que dans les siècles reculés, une colonie ibérienne était venue peupler cette île : que l'on reconnaissait encore chez les Corses la coiffure et la chaussure des Ibères et même leur langue, quoique déja corrompue par le mélange du grec et du ligurien. Sénèque ajoute que ce costume et cet idiome ibérien ne se trouvaient plus en Espagne que parmi les Cantabres des Pyrénées. Qui dit Cantabre dit Vascon : les poètes et les historiens se servent de l'une ou de l'autre de ces dénominations indistinctement, pour désigner la généralité des Euscariens ou Basques.

Varron croyait les Ibères originaires de l'Asie; plus généralement les anciens les regardaient comme une population indigène dans l'Espagne : de là vient que le poète Silius applique l'épithète d'indigène aux Basques, débris curieux, vivante image de cette vieille population.

De grandes révolutions physiques travaillent la nature à de longs intervalles. Dans ces bouleversemens périodiques, nécessaires à la durée de la machine, au maintien de son harmonie, quelques débris des générations éteintes survivent disséminés. La nature sortie de crise déploie un luxe désordonné dans toutes ses productions; la sève de feu qui fait son âme, jouit alors d'une prodigieuse activité : c'est le temps des géans et des monstres. Peu à peu cette fougue s'épuise, l'ordre se rétablit; à des jours d'orage, succèdent des jours sereins : de nouvelles sociétés d'hommes surgissent de toutes parts d'une terre rajeunie, et multiplient rapidement dans les climats doux, salubres et fertiles du Midi. D'autres peuples à leur tour grandissent dans les contrées du Nord, et fuyant une terre ingrate et des cieux d'airain, inondent le Midi de leurs hordes guerrières. Alors, de florissans empires tombent avec les monumens de leur civilisation et de leur gloire, et disparaissent, sans presque laisser de trace, sous les pas destructeurs des conquérans.

La migration des peuples du Nord, à la dernière renaissance des sociétés, avait plongé le Midi dans une profonde nuit d'ignorance et de barbarie. Il dut s'écouler bien des siècles avant que le jour de la civilisation ne vînt la dissiper : les accens de la poésie marquèrent son aurore. Les souvenirs de la longue et brillante existence des peuples indigènes vivaient encore dans la mémoire de leurs vainqueurs : les poètes les célébrèrent dans leurs chants, en y mêlant, sous l'inspiration de leurs préjugés religieux, d'aimables fictions et d'ingénieuses allégories. L'histoire, plus tardive, ouvrit par ces traditions poétiques le cours de ses nobles récits.



COSTUMES DES BASQUES.

C'est ainsi que, bien au-delà de tous ces peuples divers dont les physionomies se groupent avec les siècles dans le passé, baignées de sang et de pleurs, ou brillantes d'une odieuse gloire, la douce et majestueuse physionomie du peuple ibérien apparaît, dans le lointain poétique, embellie des plus riantes images d'innocence et de félicité.

Et qui sait jusqu'à quel point ces délicieuses peintures de leur bonheur, ces récits de l'âge d'or pouvaient approcher de la réalité? Qui sait jusqu'à quel point ces peuples nés et multipliés sur un sol brillant et fertile, dans une paix douce et profonde, et parvenus sans transition d'esclavage ou de barbarie aux découvertes de la civilisation, pouvaient allier les sublimes connaissances à la simplicité des mœurs!....

La migration des peuples du nord, dans le midi de l'Europe, sous le nom collectif de Celtes, marqua la chute de l'empire des Ibères. L'on ne peut assigner de date à cette grande migration : à peine, dans cet obscur éloignement, voyons-nous ces multitudes se mouvoir, comme des ombres incertaines dans l'épaisseur de la nuit.

Les Ibères, surpris par l'invasion subite des Gaulois, déployèrent l'héroïsme que l'on devait attendre d'un peuple libre, indigné de voir abolir par le glaive étranger son empire et ses lois antiques, et de se voir menacé du joug dans l'éternelle contrée de ses aïeux. La résistance fut vaine. Le Celte, grandi jusqu'à la taille des géans dans le sauvage berceau du Nord; le Celte, au visage blanc, à la blonde chevelure, avait sur l'indigène la supériorité de sa valeur exaltée par les périls des longs voyages, le besoin d'une patrie, et cette sorte d'ivresse et de fureur qui transporta les conquérans à l'aspect des douces et fertiles contrées d'Ibérie, prodigues de tous les biens.

Parmi les peuples indigènes, les uns, en s'opposant à l'invasion avec opiniâtreté, furent détruits. Ceux des rivages allèrent chercher à travers les ondes, dans leurs canots d'écorce d'arbre ou de cuir, des terres hospitalières ou désertes : quelques-uns en Irlande,

en Écosse, et sur les côtes du pays de Galles; les autres, en Corse et en Sicile. La plus nombreuse de ces colonies parvint jusques dans l'Asie, et fonda, au pied du Caucase, entre la mer Caspienne et la Mer-Noire, ce florissant empire de l'Ibérie orientale dont *Ar-tani-ce* et *Apha-nice*, furent les principales villes.

Les Ibères, dans les grandes villes, acceptèrent généralement l'alliance du vainqueur, s'identifièrent avec lui par le mélange et contractèrent, avec l'âpreté de son langage, la rudesse et la barbarie de ses mœurs. L'on remarque que les Gaulois conquérans imposèrent, dans presque toute l'Espagne, la terminaison *briga*, qui est celtique, aux noms primitifs des villes ibériennes. *Cecen-briga*, ville du taureau; *Arri-co-briga*, ville du rocher; *Miru-briga*, ville de Milan.

C'est alors que les débris les plus vaillans des populations ibériennes, fuyant avec une égale horreur la servitude ou le mélange, mais ne pouvant se résoudre à la migration et à l'exil, se dérobaient, les armes à la main, à travers les plaines envahies par les Gaulois, et, chassant leurs troupeaux devant eux, se jetaient par bandes fugitives dans les Pyrénées occidentales, pour ériger au haut de ces montagnes une société nouvelle et comme une agreste image du grand empire détruit.

Après tant de siècles, l'Espagne n'offre plus de traces de ce primitif empire des Ibères, si ce n'est quelques rares monumens, quelques roches singulières parées de leur extrême vieillesse et des symboles d'un alphabet inconnu; et aussi quelques monnaies de cuivre et d'argent arrachées au sein de la terre, à travers les cendres des diverses générations qui, après avoir eu dans ces belles contrées, comme les indigènes, leurs phases d'existence et de gloire, se sont évanouies à leur tour. L'on a fait de riches collections de ces médailles ibériennes: elles offrent aussi des signes alphabétiques qui ont singulièrement tourmenté, dans le dernier siècle, la curiosité des savans. Ces caractères sont au nombre de trente-sept. Si l'on réfléchit qu'ils ont été recueillis dans quelques inscriptions de monnaies, la plupart informes, quelle idée ne doit-on pas se former de la richesse de cet alphabet mystérieux; et combien le docte Larramendi n'a-t-il point raison de regretter ces recueils de poëmes et de lois, dont les Ibères faisaient remonter l'antiquité à plus de six mille ans, et dont les siècles jaloux ont dévoré jusqu'aux moindres vestiges!

L'idiome basque, idiome natif d'un peuple indigène et lettré, porte avec lui les caractères frappans de son origine primitive. L'on doit y remarquer d'abord les mots racines, ces voix inspirées qui reproduisent par des rapports harmoniques les sensations générales, et, dans la composition des mots, se revêtent d'articulations expressives et variées qui graduent et nuancent leur valeur, et leur impriment la couleur particulière de leur objet. La nature, dans la formation du langage, suit partout la même marche, différenciée dans ses résultats suivant le climat et les hommes. La fusion de ces idiomes primitifs donne les langues mixtes dont les termes n'ont plus qu'une valeur de convention. Dans l'idiome basque préservé d'altération et de mélange, les expressions conservent leur valeur originelle et relative: elles réunissent dans leur harmonieuse contexture les sensations et les images qui se combinent dans l'idée ou la représentation des objets; comme des leviers magiques, elles remuent toute l'âme, et donnent à la physionnomie de l'euscarien un jeu animé, une rare expression de sentiment et d'intelligence. L'œil du grammairien philosophe épie, dans leur décomposition, le secret de la nature et le jeu intime des sensations sur l'âme et sur les organes de la voix dans la création des mots: étude mystérieuse et profonde où la multitude d'observations frappantes console de ce qu'il y a de conjectural dans des rapports trop fugitifs. La richesses des expressions composées jette dans la diction la plus simple une brillante poésie. La décomposition étymologique dévoile partout une philosophie profonde. Nous nous contenterons de citer le mot *escu*, main, parce qu'il se combine dans le nom de l'idiome basque lui-même (Escu-ara). Ce mot est formé du radical *es*, dompter, subjuguer, et de la terminative *cu*, de, pour, qui sert à. Et en effet, c'est avec la main, c'est par la supériorité de cet instrument adroit que l'homme, moins il est vrai par sa force que par son génie, a triomphé de la nature dans ses plus grands obstacles et ses plus formidables productions. De *escu*, main, l'indigène fit *Escu-ara*, langage accompagné de la main ou des signes.

Ce nom lui-même est la preuve de l'extrême ancienneté de l'idiome basque: il rappelle les jours de son imperfection et de son enfance, lorsque réduit aux articulations harmoniques et imitatives, aux mots racines prononcés isolément, il ne formait encore qu'un langage vague et décousu que le jeu expressif des signes pouvait seul rendre clair et intelligible. Il est hors de doute qu'il s'écoula plus d'un siècle avant qu'il ne s'enrichît du système de sa déclinaison, dont les terminatives marquent, avec une régularité si féconde, toutes les relations que les mots peuvent souffrir dans le discours, et, par l'artifice de leurs redoublemens, combinent avec clarté dans le même mot jusqu'à cinq relations, et même au-delà, par la pensée, jusqu'à l'infini. La déclinaison basque, sans cortége embarrassant d'articles et de prépositions, et semblable, en ce point, à l'idiome des Incas, embrasse tout ce qui n'est point verbe dans son immense et inflexible régularité. Le système de la conjugaison, plus merveilleux encore, offre une sorte de féerie dans l'ensemble majestueux et hardi, et dans les brillans détails de son édifice. Il réalise, sur deux verbes uniques, le modèle de la simplicité parfaite, rêve du grammairien philosophe: il unit à cette ravissante simplicité l'infini de la richesse, puisque tous les mots de la langue, même ceux qui n'expriment que des modifications, prennent une forme active et subissent les lois de la conjugaison. L'idiome basque possède en outre une conjugaison transitive, à double régime, dont on trouve une faible image dans quelques langues orientales. Il faut joindre à tant d'avantages ces formules de respect et de familiarité qui s'agencent avec le verbe; enfin, cet art prodigieux avec lequel la conjugaison se déroule jusqu'à soixante-quatre fois sur elle-même, en marquant toutes les relations imaginables de pronoms, toujours avec la même régularité.

Sous ces divers points de vue, l'idiome basque doit être considéré comme l'une des conceptions les plus

belles et les plus philosophiques de l'esprit humain. Du double système de la déclinaison et du verbe qui constitue le génie de cet idiome original résulte un mode de construction fort simple, sans autre règle que l'ordre et la subordination naturelle des idées. L'inversion se prête avec une flexibilité merveilleuse au jeu de la conception et à la mobilité des images, sans que le discours, dans cette marche libre, hardie et pittoresque, perde jamais d'une correction inaltérable et d'une parfaite lucidité. Tel est en effet l'idiome euscarien. Né avec le peuple indigène dans le continent de l'Espagne, il avait parcouru paisiblement toutes les phases de sa création : le génie national, inspiré de la nature, éclairé par l'étude, lui avait fait atteindre toute la perfection dont il était susceptible. C'est ainsi qu'il fut transporté dans les Pyrénées occidentales, original et complet dans le corps de son génie et dans l'économie de ses détails. Il ne tarda point à se ressentir de l'absence de toute littérature écrite, et du séjour des montagnes; et fit une perte irréparable dans la spiritualité des termes métaphysiques, langage d'une pensée éclairée par l'étude. Appauvri de cette portion si précieuse de son antique richesse, l'idiome euscarien s'est conservé incorruptible dans tout le reste de sa nomenclature et le corps de son génie : monument le plus curieux de l'origine primitive des Basques offert aux investigations de la science et à la curiosité de l'avenir.

Le privilége de cette primauté d'origine, joint à la dignité d'une indépendance et d'une vertu héréditaires, constitue la noblesse nationale des Basques, reconnue dans le cours des siècles par les témoignages éclatans des peuples et des rois. De là cette invincible répugnance qu'ont les montagnards d'altérer par le mélange d'un sang étranger le noble sang de leurs aïeux qui coule toujours pur dans leurs veines. De là ce génie entreprenant, indomptable, qui leur a fait exécuter de si grandes choses, dans la guerre et dans la marine, malgré l'exiguité de leur territoire et de leur population : comme si toute la force morale du grand peuple s'était concentrée dans son dernier débris, et comme si la longue et florissante durée de l'empire ibérien avait imprimé à ce caractère national une conviction indestructible, un intime et profond sentiment de puissance et de gloire.

La tradition des Basques rappelle encore le jour lointain de l'établissement de leurs ancêtres dans les montagnes. Les plaines et les bassins qui se déroulent entre les inégalités des vallées portent, parmi les montagnards, le nom de *Elguiac : lieux d'arrivée.* Ce fut en effet sur ces plates-formes, ces gradins du sauvage amphithéâtre, que les Ibères fugitifs s'arrêtèrent avec leurs familles et leurs troupeaux : c'est là qu'ils dressèrent leurs premières tentes. Il ne fallait rien moins que l'attrait inexprimable de la patrie et l'amour de la liberté pour jeter ces fugitives peuplades dans le sauvage asile des montagnes, où la nature n'étalait encore qu'une magnificence stérile et des beautés pleines d'horreur. Bientôt mille incendies allumés de toutes parts dévorant les forêts touffues et impénétrables et les produits d'une végétation parasite dont le sol des montagnes était envahi, le préparèrent au travail de la culture. Il est peu de sites et de vallées dans le pays des Basques qui ne rappellent, par l'étymologie de leurs noms, le souvenir de ce vaste embrâsement. Il est même à remarquer qu'au mot *ria*, qui chez les anciens Ibères signifiait région, pays, la plupart des montagnards ont préposé la racine *er*, qui signifie ce qui a été brûlé.

Les indigènes, en s'établissant dans les Pyrénées, avaient pris de leur idiome *escu-ara*, le nom distinctif de *Escualdun.* Ils donnèrent, et les Basques donnent encore, aux peuples de race mixte ou étrangère, le nom de *Erdaldun*, de *erdi-ara*, demi-langage, langage mixte ; ce qui était parfaitement exact du gallo-euscarien des Celtibères qui environnaient les montagnards, soit du côté de l'Ebre, soit du côté de l'Adour. C'est par allusion à ce nom distinctif de Escualdun, que les Basques, en formant les nœuds d'une fédération guerrière pour la défense de leur territoire et de leur indépendance, arborèrent un étendard surmonté de plusieurs mains, emblêmes des diverses familles de cette fédération vulgairement appelée cantabrique.

La nation des Basques avait pris à l'ombre des Pyrénées une nouvelle physionomie toute guerrière et sauvage dont il faut réunir quelques traits pour dessiner le montagnard ibérien au début d'une carrière de trente siècles parcourue avec tant d'éclat et comme au bruit des acclamations des peuples.

Les Basques, par un sacrifice douloureux mais sage, se hâtèrent de proscrire les arts brillans de la civilisation de leurs ancêtres. L'on voit dans l'ancien *For* de Cantabrie que les vieillards étaient chargés de veiller à ce que nul ne s'adonnât à des études oiseuses et contemplatives. En dépouillant ainsi la splendeur de sa vieille gloire, comme un habit de fête, pour se vouer, dans les Pyrénées, à la pauvreté, au travail, à la guerre, le peuple montagnard fit de son indépendance et de sa nationalité le charme et la condition de son existence. Les Basques négligèrent avec la même sagesse les mines d'or et d'argent de leurs vallées. Strabon rapporte qu'ils employaient ces métaux en lamines sans les convertir en monnaies : mais ils exploitèrent avec succès les mines de fer et se montrèrent habiles dans le travail de ce métal précieux. Bientôt vint le temps où le Basque, descendu sur l'arène des combats, déploya son audacieuse valeur, et rendit célèbres, parmi les nations, la hache d'armes et le glaive ibérien forgés dans ses montagnes.

Les Basques conservèrent, dans les Pyrénées, la constitution et la législation des Ibères, avec les modifications imposées par les localités et les besoins d'une existence nouvelle. Chaque *Erri*, ou république des montagnes, eut un *Bilzaar* ou sénat des anciens, dont les assemblées se tenaient au pied d'un chêne. Le bilzaar nommait à la pluralité des suffrages les bonshommes ou députés qui devaient à des époques déterminées se rendre à l'assemblée générale de chaque peuplade. Le bilzaar jugeait les contestations des particuliers suivant les lumières de l'équité naturelle : il infligeait des châtimens au crime suivant la tradition des usages des ancêtres : car les montagnards avaient perdu, avec les monumens de la littérature ibérienne, toute législation. C'est de ces traditions législatives que les Basques ont fait, quelques siècles après, divers recueils sous le titre de Fors et de Coutumes.

Les Ibères divinisaient l'empire irrésistible de la beauté des vierges : d'où peut-être le nom de *Emastea* donné à la femme, de *éme*, doux, et de *aste*, enchanteur, divin. Plus d'une fois, parmi ces peuples primitifs, la beauté vit porter à la décision de son tribunal suprême les intérêts les plus chers de leur existence et de leur gloire. Les femmes, chez les Basques, jouissaient d'une parfaite égalité dans l'ordre social ; les filles héritaient indistinctement avec les garçons à la volonté du père. Le jeune Cantabre, qui se mariait à une héritière, lui apportait une dot. Homère cite dans l'Odyssée un peuple à qui cet usage était commun. Strabon rapporte que les Basques contractaient leurs mariages à la manière des Grecs : le mot de *escu-on-ce*, dans l'idiome indigène, signifie l'acte par lequel on s'agrée en se donnant la main.

Les femmes des Basques étaient chargées de la culture des terres et de tous les détails de l'administration de la maison, tandis que les hommes s'adonnaient à la guerre, à l'exploitation du fer ou à la conduite des troupeaux. Le sol des montagnes froid et stérile se refusa long-temps à la culture du blé : pour suppléer à cette privation, les Basques faisaient soigneusement, chaque année, la récolte des glands de chêne ; il les faisaient sécher, sur des claies, au soleil, avant de les moudre ; les femmes pétrissaient cette farine avec du lait et du miel pour en faire des gâteaux au lieu de pain. Les Basques manquaient d'huile : les bois d'olivier fleurissaient sur les plaines envahies par l'étranger ; l'indigène voyait croître à la place, dans ses hautes et sombres vallées, l'if contagieux et triste dont il savait extraire un poison subtil. La vigne était prohibée dans les montagnes par une loi. Le For des Cantabres donne pour raison de cette défense que le fruit de cet arbuste nourrit des insectes sales et vénéneux, et que sa liqueur altère également la raison et la santé. Cette loi ibérienne porte avec elle le cachet de son extrême ancienneté. Les Basques n'avaient ainsi d'autre boisson que l'eau et quelque peu de cidre. Rarement ils apportaient du vin des provinces voisines ; Strabon ajoute qu'ils se hâtaient de le boire en de joyeux et bruyans festins auxquels ils conviaient la foule de leurs parens et de leurs amis. « Ils font, dit cet auteur, leur repas assis sur des » banquettes circulaires inhérentes aux murs de leurs » habitations : les premières places sont accordées à » ceux à qui l'âge ou les dignités concilient le res» pect. Durant et après le festin, les jeunes gens » exécutent les danses les plus agiles, pliant sur le » jarret en arrière, jusqu'à la terre, et se relançant » avec vigueur sur les pieds sans perdre la cadence. »

Les Basques célébraient une sorte de jeux olympiques et comme une ombre de la splendeur des fêtes ibériennes. La solennité religieuse de la pleine-lune était sans contredit le débris le plus intéressant de ces fêtes antiques. Assis autour du chêne du Bilzaar, destiné à ombrager tour à tour les délibérations publiques et la fête du Iaon suprême, et à unir ainsi les mystères de la religion aux souvenirs de la liberté, les vieillards présidaient à la solennité nocturne. Sous leur inspection, la jeunesse se livrait durant toute la nuit à des danses agiles et guerrières, mais simples et sans attitudes, exécutées aux sons vifs et gais d'une petite flûte et au battement du tambour euscarien qui marquait leur cadence légère. Par intervalles, des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles accompagnaient cette musique sauvage, de poésies chantées, dont la monotonie douce et mélancolique célébrait les traditions des aïeux, les triomphes et les revers de l'indépendance nationale contre les peuples étrangers. La jeunesse, parmi les Cantabres, apprenait ces poésies à l'école des bardes improvisateurs.

Le Basque n'eut point d'autres annales historiques. Heureux et fier de son indépendance, il rejette avec orgueil ses regards en arrière et ne mesure point de distances dans l'ombre fantatisque du passé : là les clameurs et les fantômes de ses oppresseurs de trente siècles se mêlent comme dans un long orage ; tandis que le chêne de sa liberté, arrosé par le sang ennemi, comme par les torrens des vallées, s'élève triomphant vers les cieux !...

Précieux reste d'une antique et florissante génération d'hommes, détruite ou dispersée par l'invasion étrangère, les Basques avaient apporté dans les Pyrénées, avec l'idolâtrie de leur nationalité, un vif sentiment d'inquiétude et d'alarme. L'instinct social et la conviction de leur faiblesse individuelle portant les hommes à se rapprocher, les Basques disséminèrent leurs habitations dans les montagnes. De nos jours encore, après trois mille ans, il est peu de hauteurs qui ne soient occupées par une maison solitaire qui domine et veille sur un passage ou sur un défilé. Là, dans le silence de la nuit, quand tout à coup des bruits confus trahissaient les pas de l'ennemi *le long du vallon*, le Basque s'élançait, armé, de son habitation, et, après avoir fait entendre d'une voix éclatante le cri d'*aerio!* le cri de mort, il courait se porter dans le défilé (1). L'appel alarmant retentissait au loin répété de vallée en vallée ; des torches de sapin s'allumaient aux sommités des collines, et communiquaient rapidement à de grandes distances les signaux et les indications. Oh ! combien de fois, sur les cimes élevées de Cantabrie, rayonnèrent ces funèbres clartés, brûlant dans l'ombre des nuits comme la haine de la servitude, comme la soif du combat dans l'âme sombre et exaltée du montagnard qui les regardait de loin ! Les hauteurs offrent encore à chaque pas les ruines de ces petites forteresses élevées en face les unes des autres pour la facilité des signaux. Le nom de *Gastelu*, dans l'idiome national, indique lui-même que c'était le poste des adolescens dont la main, trop faible encore pour manier la hache des combats, pouvait du moins au cri d'alarme allumer les fanaux de la nuit. Quelques-unes de ces vieilles tours, bâties d'une sanglante argile et d'ossemens broyés, ont formé avec les siècles un ciment indestructible. L'on dirait que le montagnard indigène, exaspéré par l'oppression, en élevant ces trophées terribles, voulait proclamer à ses enfans que la vengeance devait être implacable et la vigilance éternelle comme la liberté !

Augustin Chaho, *de Navarre.*

(1) *Aerio*, dans le dialecte cantabre signifie ennemi ; *ari, erio*, mort à lui !



LE DOCTEUR MIQUEL,

DE BEZIERS.

On éprouve un serrement de cœur profond lorsque, après avoir recherché avec soin les titres laissés par un homme de génie ou de talent, on le voit mourir avant le temps et laisser incomplet le monument qu'il devait produire à notre admiration. Que celui qui a rempli le monde de son nom, qui s'est abreuvé aux sources pures de la gloire vienne à succomber, il ne fait qu'obéir à la grande loi qui règle les destinées humaines, et son nom retentira long-temps après lui; mais qu'un homme, jeune encore, disparaisse un jour, tout à coup, alors qu'il rêvait un brillant avenir; qu'il soit atteint au cœur avant d'avoir pû fournir toute sa carrière; qu'il ne laisse qu'une mémoire sans retentissement durable, on le prend en pitié, et l'histoire de cet homme, artiste ou savant, s'offre à l'esprit comme une amère et poignante déception.

Tel s'est offert à nous le docteur Miquel, dont nous allons retracer en quelques lignes la vie et les travaux, si cruellement interrompus par une mort prématurée.

Antoine Miquel, nâquit à Beziers, département de l'Hérault, le 6 mars 1796. Il fit ses premières études au collége de sa ville natale; élève studieux et appliqué, il surmonta facilement les obstacles qui se présentent si nombreux, au seuil de notre éducation publique; dès qu'il put comprendre les poètes, les orateurs et les philosophes de l'antiquité, il se livra sans relâche à leur étude, et, bien jeune encore, il se fit remarquer par cette érudition classique pure et sans pédanterie qui témoigne toujours d'une solide instruction.

Après avoir quitté les bancs du collége, et qu'il lui fallut songer à faire choix d'un état, il tourna ses regards vers l'art de guérir. Son imagination ardente comprit tout ce qu'il y a d'alimens offerts à un esprit élevé, à une âme passionnée dans l'étude d'une science qui a l'homme pour but. Entraîné par une véritable vocation, on le vit rechercher avec avidité les leçons du vénérable et savant docteur Baurguet; et celui-ci, devinant dans le jeune adepte le profond médecin futur, lui ouvrit tous les trésors de sa vaste érudition. Initié aux premiers élémens de la science, habitué à porter ses investigations dans l'organisation humaine, ayant suivi avec fruit les cliniques de l'hôpital de Béziers, le jeune Miquel vint étudier à Montpellier; placé sur ce théâtre qui offrait à son avide besoin d'instruction de si nombreux moyens, il fut bientôt remarqué de ses maîtres: Miquel était cité parmi les premiers élèves de l'école.

Ses études médicales terminées, il prit le grade de docteur et soutint avec distinction une thèse pleine d'intérêt sur *l'influence de l'imagination dans les maladies*. A la profondeur et à la justesse des aperçus qu'il répandit dans cet opuscule, on pouvait pressentir celui qui devait quelques années plus tard se poser l'antagoniste du médecin systématique dont le nom a eu dans ces derniers temps le plus grand retentissement.

De Montpellier il passa à Paris; sa passion pour l'étude s'accrut encore en présence de tous les trésors que la science venait d'ouvrir si libéralement à son intelligence. Isolé au milieu de cette ville immense, vivant dans le recueillement loin du monde, Miquel trouva dans la culture des lettres une consolation aux peines et aux privations qu'il supportait avec tant de courage. Mais craignant sans doute d'être détourné par des travaux littéraires de la voie scientifique qu'il devait parcourir avec éclat, il choisit pour sujet d'un poème, qu'il mit au jour, la réfutation des attaques banales que les esprits superficiels adressent si souvent, et avec tant d'acharnement à la médecine et aux médecins. *La médecine vengée* fut l'ouvrage qui mit enfin le docteur Miquel en évidence; ce charmant écrit où les grâces du style le disputent à la force du raisonnement fit bien augurer du jeune savant : dès lors il entra dans le monde, où l'aménité de son caractère et la culture de son esprit lui firent bientôt une heureuse position.

En 1819, il eut encore le moyen de se montrer et d'acquérir un nouveau titre de gloire; il présenta à l'académie d'Amiens l'éloge de Parmentier, sujet que cette société savante avait mis au concours. Une médaille d'or vint couronner son œuvre, et, il faut le dire, il se montra digne d'esquisser la vie si pleine du philanthrope modeste, dont l'existence entière fut consacrée à améliorer le sort des hommes.

Jusqu'ici Miquel s'est montré littérateur distingué: il était temps que le médecin qui avait ramassé tant de science fit enfin son apparition; l'occasion se présenta bientôt : la société de médecine de Paris, ayant proposé pour sujet des prix de l'année 1820, de *déterminer les causes et le traitement des convulsions qui surviennent pendant la grossesse, durant le cours du travail de l'enfantement et après la délivrance*, Miquel entra dans la lice et mérita encore une médaille d'or.

Il était devenu à cette époque l'un des rédacteurs de la *Gazette de santé*, recueil qui fixait déjà l'attention du monde savant; il en devint bientôt après le propriétaire et le seul rédacteur, et son activité et le talent qu'il déploya mirent en peu de temps son œuvre au-dessus des publications rivales.

Le monde médical était alors dominé par un de ces esprits ardens qui marquent l'époque de leur présence en arrêtant pour quelque temps autour d'eux les idées scientifiques. Broussais, après avoir ébranlé par ses écrits critiques les idées théoriques qui depuis quelque temps formaient le fonds des doctrines médicales, consacrait sa parole puissante et toute la véhémence de son esprit à remplacer ces théories par un système qui n'était à la



LE DOCTEUR MIQUEL.

vérité que la contre-épreuve de celui de Brown, mais qui séduisait par sa simplicité. En effet, qu'exigeait Broussais du médecin au lit du malade ? Qu'il déterminât l'organe souffrant, qu'il connût la nature du mal. Mais il se hâtait aussitôt de vous dire que cette nature est presque toujours inflammatoire ; il ne s'agissait dès-lors que de trouver la mesure de cette inflammation et de lui opposer les antiphlogistiques capables de la vaincre. Cette simplicité d'aperçus avait rapidement mis en honneur Broussais et sa doctrine ; déjà de nombreux disciples du médecin du Val-de-Grâce, fauteurs zélés des idées du maître, allaient les répandant partout, et partout ils fesaient de nombreux adeptes.

Savez-vous qu'il fallut un grand courage pour oser s'attaquer à un lutteur comme celui-ci ; qu'il fallut se sentir bien fort pour se poser comme une digue en face de ce torrent qui menaçait de tout envahir ? Eh bien ! Miquel le tenta : il se posa nettement le représentant de cette médecine d'observation que Broussais couvrait de ridicule dans ses leçons orales ; il protesta vivement contre la localisation absolue des maladies ; il ne put admettre un seul mode d'inflammation, qui ne variait que par son intensité ; il ne put penser qu'il fût possible de ramener la médecine à une simplicité telle que des saignées, des sangsues et de l'eau gommeuse fussent capables de guérir toutes les maladies : et comme Broussais, non content d'avoir admis la localisation de toutes les maladies, avait encore adopté, comme siége presque constant de son inflammation, l'estomac et les organes digestifs, Miquel

eut par conséquent à détrôner la *gastrite* et la *gastro-entérite*.

La *Gazette de Santé* fut d'abord le champ sur lequel Miquel appela l'illustre novateur. Mais bientôt, comme si cette polémique morcelée d'un journal n'eût pas été suffisante au développement des idées qui formaient la base de ses critiques, Miquel publia ses *Lettres à un Médecin de province*.

Ce livre éveilla vivement l'attention des médecins, et, il faut le dire, il fut le signal de cette réaction incessante contre les idées nouvelles. Ainsi Miquel a rendu de grands services à la science, en apprenant aux médecins à ne pas se confier aveuglément à une doctrine trop exclusive, à ne pas croire à des principes incapables d'embrasser la totalité des faits, quoiqu'elle ait la prétention d'en présenter le tableau fidèle.

On pense bien que, dès ce moment, Miquel ne fut plus un médecin ignoré; sa position se dessina nettement; il prit rang en même temps parmi les médecins praticiens renommés.

Le style académique était dans le goût de Miquel, aussi s'empressa-t-il de travailler à l'éloge de Xavier Bichat, que la société médicale du département de l'Ain avait mis au concours. Cette fois aussi, il mérita la médaille d'or que cette société savante avait offerte pour prix du meilleur ouvrage.

Mais une maladie grave, fruit de longues et incessantes études, auxquelles Miquel se livrait depuis son enfance, se déclara. A peine âgé de 30 ans, notre savant éprouva une attaque d'hémoptysie; ses amis craignirent pour ses jours. Délivré de ces symptômes inquiétans, il reprit avec la même ardeur ses travaux un instant interrompus; et alors ceux qui l'entouraient avec tant d'affection aperçurent tous les jours les progrès rapides d'une phthisie pulmonaire, qu'aucune puissance ne pouvait désormais arrêter.

Cependant, lorsqu'un peu de calme revenait, que la maladie laissait quelque repos au malheureux poitrinaire, il reprenait le cours de ses travaux; et, plein de confiance, il s'élançait de nouveau dans la carrière où l'attendaient toujours de nouveaux triomphes.

Sur le bord de la tombe, Miquel réfuta le livre que Gevryet, qui devait sitôt mourir, venait de publier sur la philosophie du système nerveux; livre tout palpitant de matérialisme, doctrine que l'auteur s'empressa de désavouer à son lit de mort. Il était beau sans doute de voir notre compatriote dévoré par un mal toujours mortel, au milieu de cette sécurité que donnent les croyances religieuses, lever avec confiance ses regards vers le ciel, et désigner du doigt cette patrie future à celui qu'un faux système venait d'égarer.

Il arriva bientôt une époque où les atteintes de son mal devinrent tellement poignantes (c'était en 1828), que Miquel crut devoir invoquer comme remède à de si atroces souffrances, les bienfaits de l'air natal. Il quitta donc Paris, et revint à Béziers au sein de ses parens et de ses nombreux amis. Mais ni la douceur du climat, ni le repos, ni les soins tendres et affectueux de ceux qui l'entouraient ne purent calmer son mal. Cependant un concours allait s'ouvrir à Montpellier pour donner un successeur à l'illustre Baumes, qui venait de mourir après avoir rempli, avec tant de succès, la chaire de *pathologie* et de *nosologie*. Miquel conçut aussitôt le projet d'aller disputer cet emploi qui devait, en lui donnant une position honorable et lucrative, le fixer dans le midi de la France. En vain sa famille et ses amis voulurent le dissuader de cette entreprise qu'ils jugeaient au-dessus de ses forces, dans l'état de maladie où il se trouvait, il résista avec obstination, et se rendit à Montpellier.

Le concours s'ouvrit; et, par un de ces jeux du hazard si communs, mais qui ne laissent pas de frapper les esprits, il eut à traiter, dans la première leçon, de la phthisie pulmonaire! Il présenta, dans une improvisation claire et élégante, le tableau complet de cette cruelle maladie; on vit plus d'un œil baigné de larmes lorsqu'on entendit le jeune savant déclarer la phthisie mortelle.

Il sortit triomphant des épreuves de ce mémorable concours; mais il ne devait pas revêtir cette pourpre de professeur qu'il venait de mériter. Sa maladie, déja si grave, s'aggrava chaque jour davantage. Il était revenu à Béziers où, après six mois d'une lente et cruelle agonie, il mourut après avoir reçu tous les secours de la religion.

N'avais-je pas raison de vous dire, en commençant, que l'on éprouve, après avoir connu la vie si remplie de Miquel, mais si impitoyablement interrompue à la fleur de l'âge, comme une amère déception qui vous oppresse le cœur. On se demande ce que cet homme, doué de si heureuses qualités, aurait fait pour l'avancement de la médecine qu'il était appelé à professer; et les travaux de sa jeunesse, qu'il nous a légués, nous font vivement regretter ceux dont il aurait, n'en doutons point, enrichi la science, s'il lui eût été donné de consacrer son âge mûr à son avancement.

Ch. Muller.

LA BATAILLE DE TOURS.

Les invasions des Sarrasins d'Espagne dans la Gaule méridionale sont, sans contredit, le fait le plus étrange de l'histoire du VIIe siècle. Les Pyrénées étaient une trop faible barrière pour arrêter les hordes de conquérans qui avaient ravagé l'Espagne, et dont les chefs, aussi habiles qu'intrépides, convoitaient les richesses de l'Aquitaine. La victoire remportée par Eudes sous les murs de Toulouse, loin d'effrayer les infidèles qui se pressaient sur les frontières de la Péninsule, ne fit qu'augmenter leur haine contre le nom chrétien, leur ardeur pour le pillage. Le duc d'Aquitaine effrayé, eut en vain recours à une indigne alliance, pour mettre

ses états à l'abri d'une nouvelle invasion; son rôle de champion obligé de la chrétienté devenait de plus en plus difficile : menacé au midi par les Infidèles, au nord par Charles-Martel, duc des Français, il conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec Abi-Nessâ, qui gouvernait les pays limitrophes des Pyrénées au nom d'Ab-el-Rahman, et lui donna en mariage sa fille Lampagie. Cette alliance était à peine signée, lorsqu'il fut obligé de courir à la défense de ses états du nord, au moment où il était pour lui de la plus haute importance de ne point s'éloigner des Pyrénées, et de se tenir à portée de défendre son nouvel allié.

« Cette campagne ne fut point favorable au duc » d'Aquitaine, dit le chroniqueur Frédegaire; Charles » passa la Loire, mit Eudes en fuite, fit beaucoup » de butin, et retourna dans son pays après avoir ra- » vagé les provinces méridionales deux fois dans la » même année. »

Pendant que les Aquitains couraient aux armes, et se disposaient à se mettre en marche vers la Loire, l'émir général de l'Espagne, Abd-el-Rahman, arrivait avec de grandes forces au pied des Pyrénées pour y réprimer la rebellion d'Abi-Nessâ qui fut vaincu, et eut la douleur, avant d'expirer, de voir son épouse, la belle Lampagie d'Aquitaine, tomber entre les mains de son implacable ennemi. Enhardi par cette victoire, l'émir résolut d'exécuter enfin les projets de conquête qu'il méditait depuis plusieurs années; il passa l'hiver dans les gorges des Pyrénées, s'occupa uniquement des préparatifs de son expédition, et se mit en marche vers le commencement du mois de mai de l'année 732. Ayant concentré son armée (1), sur le Haut-Èbre, Abd-el-Rahman prit sa route par Pampelune; il traversa le pays des Vascons ibériens, s'engagea dans la vallée d'Hengui, franchit le sommet depuis si célèbre dans les romans héroïques du moyen-âge sous le nom de port de Roncevaux, et déboucha dans les plaines de la Vasconie gauloise par la vallée de la Bidouze. Il paraît que les Arabes effectuèrent leur passage par un seul défilé et en une seule colonne, et c'est déja une raison pour présumer qu'ils n'étaient pas en nombre prodigieux : tout porte à croire que cette armée, dont les chroniqueurs carlovingiens parlent avec une exagération ridicule, ne s'élevait pas au-delà de soixante-dix mille hommes. Les historiens ne parlent d'aucune résistance opposée à Abd-el-Rahman dans les redoutables défilés qu'il eut à franchir; il avait déja atteint les plaines quand il rencontra le duc d'Aquitaine qui, à la tête de son principal corps, se préparait à lui barrer le passage, et à le rejeter dans les montagnes : les Musulmans triomphèrent de tous les obstacles, et continuèrent leur marche dans la direction de Bordeaux; partout les églises furent pillées, les monastères détruits, les hommes passés au fil de l'épée. Les abbayes de Saint-Savin, près de Tarbes, de Saint-Séver de Rustan, en Bigorre, furent rasées : Aire, Bazas, Oloron se couvrirent de ruines; l'abbaye de Sainte-Croix, près de Bordeaux, fut livrée aux flammes.

La nouvelle de cette invasion se répandit en peu de temps dans les provinces situées au-delà de la Loire. Les seigneurs français, étonnés de l'invasion de Charles-Martel et dans un si grand péril, se rendirent auprès de leur duc pour l'exciter à marcher contre les infidèles :

— « Oh quelle honte va réjaillir de nous sur nos ne- » veux, s'écria un des seigneurs; les Arabes nous mena- » cent; nous sommes allés les attendre à l'Orient, et ils » sont arrivés par l'Occident! Ce sont ces mêmes Arabes » qui, en si petit nombre et avec si peu de moyens, » ont soumis l'Espagne, pays si peuplé; comment se » fait-il donc que rien ne résiste à des hommes qui » n'ont pas même des cottes de maille à la guerre.

— » Mon conseil, répondit Charles, c'est que vous » ne les attaquiez pas au début de leur expédition; » ils sont comme le torrent qui emporte tout ce qui » s'oppose à lui. Dans la première ardeur de leur at- » taque, l'audace leur tient lieu de nombre, et le cœur » de cotte de maille; mais donnez-leur le temps de se » refroidir, de s'encombrer de butin et de prisonniers, » de se disputer à l'envi le commandement. Quand » ils auront pris du goût pour les belles demeures, » lorsque la division aura pénétré dans leurs rangs, » nous irons à eux, et nous en viendrons à bout sans » peine.

— » En attendant, les Infidèles ravagent les belles » contrées d'Aquitaine; ils pillent les églises, égor- » gent les prêtres, à la honte de notre sainte religion.

— » Le moment n'est pas encore venu, répondit » Charles; il faut bien que le duc d'Aquitaine ait le » temps de se repentir d'avoir porté les armes contre » son seigneur. Je vais rassembler mes troupes, et » avant que les Infidèles arrivent aux frontières de la » Touraine, je serai prêt à les repousser. »

Le jour de la grande bataille n'était pas éloigné (1). Abd-el-Rahman campait sous les murs de Tours, lorsqu'il apprit que les Francs arrivaient à grandes journées; il avait déja livré au pillage la ville de Bordeaux, et remporté une sanglante victoire sur le duc d'Aquitaine : ces divers avantages contribuaient puissamment à exciter l'ardeur guerrière des Musulmans qui se croyaient déja maîtres de tout l'Occident. Une seule chose effrayait l'émir : c'était le relâchement qui, par suite des immenses richesses que ses soldats traînaient après eux, s'était introduit dans les rangs de l'armée; il eut un instant l'idée de les engager à abandonner une partie de leur butin; il craignait, avec raison, que les richesses acquises au prix de tant de fatigues et d'excès ne devinssent un embarras au moment de l'action : néanmoins, il ne voulut pas, dans une circonstance si critique, mécontenter ses troupes, et s'en reposa sur leur bravoure et sur sa fortune.

Un chroniqueur arabe rapporte qu'Abd-el-Rahman, instruit de l'approche de l'armée des Francs, ordonna à ses soldats de se précipiter sur la ville de Tours; jamais chef ne fut plus pomptement obéi; les infidèles se gorgèrent de sang et de pillage. Les auteurs chrétiens, dont le récit est extrêmement défectueux, ne font aucune mention de la prise de Tours, et supposent que le trésor de Saint-Martin resta intact; d'où l'on peut induire que les faubourgs seuls furent un

(1) Fauriel, *Histoire de la Gaule Méridionale*. Reinaud, *Invasion des Sarrasins*.

(1) Fauriel, Reinaud, Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.





BATAILLE DE TOURS (D'après un bas-relief gothique)

instant livrés à la merci des Sarrasins. Abd-el-Rahman, ne jugeant pas à propos d'attendre l'ennemi sous les murailles de Tours, leva son camp et recula jusqu'au voisinage de Poitiers; suivi de près par Charles-Martel (1), il résolut enfin d'attendre les Francs dans les plaines du Poitou, entre la Vienne et le Clair, se flattant que le courage des Arabes suffirait à tout (2).

« Les deux armées, ajoute M. Fauriel, s'abordèrent avec un certain mélange de curiosité et d'effroi bien naturel entre deux peuples si divers, également braves et renommés à la guerre; il n'est pas douteux qu'il n'y eût dans l'armée de Charles beaucoup de Gallo-Romains; aussi, Isidore de Beja, en fait-il l'armée des *européens*, et les arabes disent qu'elle était composée d'hommes de diverses langues; mais les Francs, surtout ceux d'Austrasie, en fesaient la portion d'élite la plus belliqueuse et la plus imposante. C'était la première fois qu'eux et les Arabes se trouvaient en présence sur un champ de bataille, et tout permet de croire que ces derniers n'avaient point vu jusque là d'armée en si belle ordonnance, si compacte dans ses rangs, tant de guerriers de si haute stature, décorés de si riches baudriers, couverts de si fortes cottes de maille, de boucliers si brillans et ressemblant si bien par l'alignement de leurs files à des murailles de fer. Abd-el-Rahman et Charles restèrent une semaine entière, campés ou en bataille, en face l'un de l'autre, différant d'heure en heure, de jour en jour à en venir à une action décisive, et s'en tenant à des menaces, à des feintes, à des escarmouches.

Dans la nuit du septième au huitième jour, un seigneur austrasien va pénétrer dans le camp des Infidèles, et le rapport qu'il fit à Charles-Martel de ce qu'il avait vu et entendu ne laissa plus aucun doute sur les projets d'Abd-el-Rahman.

Le lendemain Abd-el-Rahman se mit à la tête de sa cavalerie et donna le signal de l'attaque; elle devint bientôt générale; les deux armées s'ébranlèrent et le combat commença avec un égal acharnement de part et d'autre. La victoire resta incertaine entre les deux partis jusqu'au soir; alors un corps de Francs pénétra dans le camp des Infidèles, soit pour le piller, soit pour prendre à dos les Sarrasins; Abd-el-Rahman qui dans cette journée déploya l'habileté d'un grand général et l'intrépidité d'un soldat, s'aperçut de cette manœuvre, et voulut empêcher sa cavalerie d'abandonner son poste, mais rien ne put retenir les Musulmans qui volèrent à la défense de leur butin; en vain l'émir accourut pour rétablir l'ordre, ses efforts furent inutiles, un mouvement rétrograde venait de bouleverser tout l'ordre de bataille des Arabes.

— « Ils sont à nous! ils sont à nous! s'écria Charles-Martel. »

Le combat devint plus acharné, et les bataillons heurtèrent, culbutèrent les bataillons; Abd-el-Rahman monté sur un coursier numide, volait de rang en rang pour ranimer le courage de ses guerriers; vers le soir, s'étant avancé trop près de l'armée chrétienne, il fut atteint d'une flèche qui le perça au cœur, et il tomba expirant.

— « Abd-el-Rahman est mort! s'écrièrent avec » douleur les Sarrasins, la main de dieu s'est retirée » de nous, et le prophète nous a abandonnés. »

Dès ce moment un désordre effroyable se mit dans leur camp; ils parvinrent pourtant à repousser les soldats de Charles-Martel, mais le plus grand nombre de leurs intrépides guerriers restèrent sur le champ de bataille. La nuit mit fin au combat, et les Francs rentrèrent aussi dans leur camp, bien déterminés à recommencer le lendemain.

A l'aube du jour ils sortirent de leur camp, se rangèrent en bataille; quel fut leur étonnement quand ils n'entendirent ni mouvement, ni bruit, ni tumulte dans le camp des Infidèles.

— « Quelle étrange chose! dit Charles-Martel, hier » les Infidèles obscursissaient l'air de leurs flèches, et » aujourd'hui ils dorment dans leur camp.

Par son ordre, des espions furent envoyés pour reconnaître les choses de plus près; ils pénétrèrent dans leur camp, visitèrent les tentes qu'ils trouvèrent désertes.

— « Ceci est une ruse de guerre, répondit le duc » des Français, après avoir entendu le rapport des » espions. »

Cependant de nouvelles perquisitions ne laissèrent plus aucun doute sur la fuite des Infidèles; profitant des ténèbres de la nuit, ils avaient repris le chemin des Pyrénées, et avec tant de précipitation, qu'ils ne s'étaient pas donné la peine d'abattre leurs tentes ni d'emporter leur butin. Charles fit alors occuper le camp des Sarrasins et distribua à ses soldats les richesses qu'il y trouva amoncelées; les seigneurs austrasiens pour rendre à sa valeur un hommage éternel, lui donnèrent le surnom de Martel, parce que, suivant la chronique de Saint-Denys :

« Comme si martiaux debrise et froisse le fer et » l'acier, et tous les autres métaux, ainsi froissait-il » et brisait-il par la bataille tous ses ennemis et toutes » autres nations. »

« Voilà, dit l'auteur de l'*Histoire des provinces méridionales*, tout ce qu'on a pu recueillir de moins vague et de moins incertain sur cette bataille, tant célébrée et si mal connue : sans doute elle fut glorieuse pour le nom chrétien, pour les Francs et pour Charles; mais on en a certainement exagéré l'importance et les résultats, quand on a dit qu'elle avait décidé en Europe du triomphe définitif du christianisme et de la civilisation de l'Occident, sur l'islamisme et sur le génie arabe; quand on a supposé qu'elle avait été plus nécessaire, plus grande ou plus décisive que plusieurs autres, gagnées avant et après sur les mêmes ennemis, et pour la même cause, par les Gallo-Romains et par les Francs, cette assertion et cette supposition ne sortent pas des faits et ne s'y rangent pas.

Les écrivains arabes appellent le lieu où se livra cette bataille, *Balat el choada* : LA CHAUSSÉE DES MARTYRS.

Charles COMPAN.

(1) Les chroniqueurs chrétiens ne renferment pas le moindre détail sur la mémorable victoire remportée par Charles-Martel : Isidore de Béja est le seul qui nous en ait laissé une description courte, obscure et incomplète.

(2) Quelques historiens prétendent que les deux armées en vinrent aux mains près de Tours; d'autres affirment que ce fut près de Poitiers.



DES RIGOLES DE DÉRIVATION

DU CANAL DU MIDI,

ET DES RÉSERVOIRS

DE LAMPY ET DE SAINT-FÉRÉOL.

Il est une excursion agricole et curieuse, qu'une fois en sa vie tout habitant de Toulouse et de ses environs devrait avoir faite, ne fût-ce que pour comprendre au moins les éloges mérités que donne le voyageur instruit au plus beau monument qui fasse la gloire du Languedoc.

J'entends parler d'une visite aux rigoles de dérivation, et aux réservoirs dont s'alimente le Canal du Midi. Au reste, les étrangers eux-mêmes qui voyagent pour satisfaire leur curiosité, ou pour enrichir leur intelligence, ne peuvent guère faire cette excursion, d'une manière qui puisse les satisfaire; ils manquent de guide, les ouvrages qui décrivent le Canal sont rares, volumineux, d'une lecture fastidieuse, remplis de détails techniques ou oiseux; et cependant visiter des travaux publics sans avoir l'intelligence nette et entière de leur origine, de leur destination, de leur utilité, c'est assurément perdre la moitié de l'instruction et du plaisir qu'on avait dû se promettre.

Aussi la plupart des voyageurs un peu curieux qui passent auprès du Canal du Midi et qui veulent tant bien que mal le connaître, se contentent, avant de s'embarquer à Toulouse pour Carcassonne ou Béziers, de visiter le réservoir de Saint-Féréol; c'est même la seule partie de la rigole que les gens du pays les engageront à voir, parce que le bassin de Saint-Féréol est vraiment un des plus curieux ouvrages qu'on puisse trouver, parce qu'il est près de la grande route, à une demi-lieue de Revel, et plus populaire par conséquent que les parties de la rigole plus enfoncées dans les montagnes.

La visite à Saint-Féréol est pour une conscience de voyageur une sorte de pélerinage obligatoire, que lui imposent la renommée et surtout les éloges emphatiques de son hôte, habituellement terminés par l'offre complaisante d'une mauvaise carriole d'osier, d'un cheval étique et d'un guide parlant le patois beaucoup mieux que le français.

Les voyageurs vont donc pour la plupart à Saint-Féréol. Ils y admirent cette immense nappe d'eau si bien encadrée par des coteaux verdoyans, tour à tour grise, bleue, blanche et noire, passant des nuances les plus tendres aux tons les plus sombres, selon le caprice de l'atmosphère et du vent. Comme nous-mêmes l'avons fait maintes fois, ils s'enthousiasment de la hardiesse du génie qui, derrière une muraille haute de 100 pieds, emprisonna plus de 6,000,000 de mètres cubes d'eau. Le garde, vieux capitaine des temps de l'empire, les conduit au fond du vallon, au pied de cette épaisse et formidable barrière; à la lueur flamboyante d'une torche de résine, ils pénètrent sous les voûtes sombres et humides qui traversent les terrassemens, ils écoutent mugir, à la façon de la mer, les robinets énormes qui, par vingt-quatre heures, peuvent livrer à eux trois 90,000 mètres cubes d'eau, et ne mettent que six ou huit jours à vider l'immense bassin, dont les eaux font peser sur eux le poids d'une colonne de près de 100 pieds; ils regardent enfin, avec ce plaisir singulier que donne à l'homme le voisinage du danger vaincu, l'onde écumante qui s'échappe sous leurs pieds en couvrant leurs vêtemens d'une bruine épaisse.

Tout cela assurément forme une poétique et amusante promenade; mais, vraiment, si vous n'avez vu à Saint-Féréol qu'un beau bassin, de fraîches plantations, des eaux mugissantes, et dans un monument isolé, une preuve de plus de la puissance de seconde création départie à l'homme par Dieu, en vérité, je vous plains, car il eût été possible de vous faire voir mieux et davantage. En effet, après la promenade que je viens de décrire, connaîtrez-vous mieux qu'auparavant la pensée créatrice qui, née il y a deux cents ans dans la tête d'un gentillâtre languedocien, fort ignorant, comme il nous l'apprend lui-même, dans l'enfance de l'art, avec des ressources et des moyens inférieurs du dixième à ceux que la science et l'expérience surtout mettent aujourd'hui à la disposition de tout ingénieur, exécuta le projet depuis si long-temps rêvé de la jonction des deux mers?

Un beau monument, un gigantesque ouvrage, quand nos yeux le contemplent isolé, quand sa présence ne peut réveiller en nous que l'idée d'une immense difficulté vaincue, d'une grande dépense de temps, de forces et de travail, excite en nous plus de stupeur et d'étonnement que d'enthousiasme et d'admiration; c'est une sorte d'énigme dont il nous fait peine de n'avoir point le mot, car l'homme ne peut supposer sans destination et sans but le travail de l'homme.

Or, fussiez-vous accompagné, comme j'ai eu le plaisir de l'être, par un homme que ses fonctions et ses études ont mis au courant de tout ce qui concerne les rigoles et les réservoirs du Canal; eussiez-vous

pris la peine de feuilleter les gros volumes écrits sur cette matière, je vous jure qu'à moins d'avoir remonté la rigole au moins jusqu'à Lampy, et cherché à la fois sur les lieux et dans un livre, ou dans la conversation d'un guide, la pensée dont le Canal est la réalisation, vous connaîtrez fort mal la rigole, fort mal par conséquent le Canal du midi, dont tout le mécanisme aura passé en grand sous vos yeux, si vous allez de Naurouse à la prise d'Alzau, ou seulement de Saint-Féréol à Lampy.

Or, ce petit voyage auquel je prends tant de peine à vous décider, savez-vous bien qu'à part l'intérêt scientifique, la satisfaction intellectuelle que sans aucun doute vous en rapporterez; à part cette joie qui s'empare de tout homme parvenu à saisir la pensée d'un génie plus vaste, savez-vous bien qu'il vous conduira par les sites les plus attrayans, par les aspects les plus riches et les plus poétiques de la Montagne-Noire?

En vérité, si vous êtes le mari ou l'amant de quelque jeune femme hardie à la fois et timide, curieuse d'aventures et novice au danger, dont les nerfs sensibles et délicats ont besoin de quelque apprentissage avant qu'elle puisse franchir les gorges des Pyrénées, ou s'aventurer sur les glaciers de la Suisse, sur ma parole, vous ne sauriez trouver plus favorable occasion de lui procurer la connaissance des bois, des montagnes et des précipices. Faites lui faire le voyage de la rigole, montez à Lampy, et si votre compagne est curieuse de se familiariser tout d'abord avec la frugalité des repas et la rusticité de la couche, poussez jusqu'à la naissance de la rigole, allez voir la prise d'Alzau et les noirs forgerons dont le bruyant martinet y trouble sans cesse le silence des bois de Ramoudens. Cette petite excursion est vraiment une bonne fortune pour vous. Où trouverez-vous, ailleurs, le moyen de vous élever à 700 mèt. au-dessus du niveau de la mer, non-seulement sans descendre de votre calèche ou de votre tilbury, mais sans que vos chevaux frigans et lestes soient obligés un seul instant de quitter le grand trot?

A moins que la fantaisie ne vous ait pris quelquefois de lancer votre voiture sur les allées sablées d'un beau parc, à l'abri parfumé des hêtres, des chênes et des ormes, vous n'avez jamais roulé sur un chemin plus égal, sous des ombrages plus frais, entre des gazons plus verts que le chemin, l'ombrage et les gazons qui vous suivront partout dans la course à laquelle je vous invite; et encore dans votre parc anglais, aviez-vous donc à votre droite le perpétuel murmure d'une eau limpide et fraîche, courant rapide et pressée sur les rocs glissans qui tapissent son lit verdâtre? et à gauche un précipice de 3 ou 400 pieds, dont les flancs hérissés l'un et l'autre d'épaisses forêts de chênes que dépassent çà et là des rochers dentelés, enferment là-bas tout au fond le torrent bruyant et caché du Sor, étincelant parfois au milieu des herbages et des taillis, et courant parallèlement à la rigole, mais 300 pieds plus bas, pour la rejoindre au-dessous du bassin de Saint-Féréol, après avoir, chemin faisant, arrosé bien des prairies, désaltéré bien des bestiaux et employé la force énorme de ses fréquentes cascades, à moudre des centaines de sacs de blé, et à fabriquer dans le village de Durfort quelques milliers de chaudrons?

Voilà donc l'excursion que je vous engage à faire, voyageurs et curieux qui désirez visiter les travaux du Canal du Midi et remporter de votre visite un souvenir tant soit peu utile, une connaissance tant soit peu exacte de ce que fut l'œuvre accomplie par ses inventeurs. Moi qui vous parle, je suis resté à Sorèze, c'est-à-dire à cinq lieues au plus du bassin de Lampy, une année entière, sans avoir eu assez de courage ou de curiosité pour en faire la visite; aussi, quoiqu'on m'eût souvent parlé du Canal, que j'eusse fait sur ses eaux le trajet de Toulouse à Béziers, que j'eusse fort souvent visité Saint-Féréol, nagé dans son petit bassin, et mangé force petits gâteaux sous ses ombrages, je comprenais fort peu, je vous assure, l'enthousiasme avec lequel plusieurs ingénieurs m'avaient parlé de Riquet; je m'étonnais fort qu'on voulût élever sur la pyramide que recouvrent les eaux du bassin de Saint-Féréol quand elles sont à leur plus grande hauteur, la statue de l'inventeur du Canal; car aucun de vous, chers lecteurs, n'est plus étranger que moi aux travaux et à la science de l'ingénieur. Tout en concevant fort bien l'immense richesse que les canaux apportent à un pays, et partisan fort zélé, je vous jure, de tout ce qui peut ouvrir entre les hommes des relations pacifiques et lucratives, je ne me figurais guère que la construction d'un canal fût autre chose qu'une œuvre de travail, de patience et surtout d'argent; il me semblait donc fort étrange qu'on fit de Riquet un homme de génie; j'accusais volontiers de nationalité gasconne ceux qui m'en parlaient ainsi; et je vous assure que j'ai fort bien dormi, mangé, bu, ri, causé, voyagé sur toute la ligne du Canal, sans me douter le moins du monde de l'idée simple, grande et féconde, qui avait amené à soixante lieues de leur source pour voiturer ma personne et mes effets, les eaux sur lesquelles je flottais. Mais depuis que l'heureuse fantaisie m'a pris un jour de m'enquérir un peu moi-même de l'histoire du Canal; depuis que j'ai parcouru à cheval, dans toute leur étendue, ces vallons incultes et déserts, sur le flanc desquels le plus beau chemin court côte à côté du ruisseau le plus clair, le plus frais, le plus abrité de tous les ruisseaux dans lesquels une jeune et jolie femme eut le caprice de tremper un instant ses petits pieds blancs et roses; depuis que j'ai moi-même reconnu le cours et suivi la direction des courans d'eaux dont Riquet le premier découvrit et prouva la destination; depuis que j'ai trouvé dans un pays qui, long-temps encore sans doute, doit rester un désert, de commodes habitations pour les gardes et les cantonniers, des haies bien émondées, des allées bien ratissées, des bosquets bien entretenus; qu'en face de tant de créations merveilleuses j'ai pu me reporter au temps où Riquet descendu de cheval à cause de l'état impraticable des lieux qu'il explorait, marchait à travers les rochers, les fondrières et les halliers, gravissant des côtes à pic et descendant au fond des ravins, lui qui, après dix-huit ans de méditations, de recherches et d'essais, ne put donner confiance en sa découverte qu'en faisant à ses frais un fossé d'essai de plusieurs lieues; quand je songeai à ce qu'il fallut à cet obscur gen-



RIQUET DE BONREPOS.

tillâtre, de confiance, de hardiesse, de patience, de courage et d'activité, pour soutenir et réaliser une idée qui parut aussi folle la première fois qu'elle fut émise, que l'exécution l'a montrée depuis simple et naturelle; alors, je l'avoue, mon indifférence s'est changée en admiration; Riquet a grandi devant moi, j'ai porté avec enthousiasme sa santé dans la maison du garde de Lampy, et j'ai compris enfin toute la beauté de ce Canal, et de ce bassin de Saint-Féréol, que j'avais parcouru tant de fois sans y voir autre chose qu'une route fort commode, une belle nappe d'eau et une belle muraille.

Avant de tracer aux curieux l'itinéraire du petit voyage que je leur ai conseillé (je m'en aperçois à présent) avec une témérité et un enthousiasme qui feraient honneur au zèle politique de nos plus chauds journalistes, laissez-moi d'abord vous faire rapidement l'histoire de la découverte de Riquet et des moyens qu'il mit en œuvre pour l'exécuter : car suivre pas à pas la pensée de Riquet, la voir se développer, la saisir pour ainsi dire sur les lieux qui l'inspirent, c'est le véritable itinéraire que doit suivre le voyageur.

Le cours de l'Ariége et de l'Aude qui, après avoir pris naissance dans les mêmes montagnes, à une différence de dix-huit lieues environ l'une de l'autre, mais chacune sur un versant opposé, se dirigent, l'Ariége vers l'Océan, en se jetant dans la Garonne, et traversant avec elle Toulouse, Agen et Bordeaux; l'Aude, vers la Méditerranée, par Carcassonne et Narbonne, a donné de très-bonne heure l'idée d'un canal de jonction entre ces deux rivières qui mît l'Océan et la Méditerranée en communication directe, et pût éviter aux marchandises le long et périlleux voyage qui s'accomplit en tournant la péninsule espagnole.

Dès le règne de François Ier, en 1539, deux commissaires-royaux se transportèrent à Toulouse, où ils firent dresser le plan d'un Canal qui, en *communiquant de l'Aude à la Garonne*, *devait joindre l'Océan aquitanique à la mer de Narbonne*. Ce projet, laissé sans exécution, fut également repris et abandonné sous Charles IX, sous Henri IV, et plusieurs fois sous le règne de Louis XIII. Dans une lettre écrite à Henri IV par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Narbonne, et chargé par ce prince d'examiner sur les lieux la possibilité de l'entreprise, on voit que dès cette époque la vraie difficulté du projet était connue : c'était la nécessité de faire franchir au Canal la chaîne de hauteurs dont les versans opposés laissent échapper l'Aude et l'Ariége, et dont le prolongement s'avance dans la plaine de Castelnaudary, au-devant d'une suite de collines calcaires, connues sous le nom de montagnes de Saint-Félix, lesquelles font elles-mêmes face aux derniers prolongemens de la Montagne-Noire, qui s'arrêtent à Revel, dans la direction de l'est à l'ouest. Cette lettre indique en même temps les *pierres de Naurouse* comme formant à la fois le point de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Océan, et le col le plus abaissé de la chaîne de hauteurs que le Canal devait traverser.

Les *Pierres de Naurouse* étant élevées de 62 mèt. 990 mill. au-dessus du niveau de la Garonne à Toulouse, et de 189 mèt. 028. mill. au-dessus de la Méditerranée, et le plateau sur lequel elles sont situées étant complètement dépourvu d'eau, il était impossible d'y faire passer un canal avant d'avoir découvert le moyen d'y amener l'eau nécessaire à son entretien. C'est cette découverte que Pierre-Paul Riquet, baron de Bonrepos, natif de Béziers, et alors directeur des fermes du Languedoc, présenta au ministre Colbert, l'an 1662, dans les termes suivans :

« Monseigneur, je vous écris, de ce village de Bonrepos, sur le sujet d'un canal qui pourrait se faire dans cette province de Languedoc, pour la communication des deux mers. Vous vous étonnerez que j'entreprenne de parler d'une chose que je ne connais pas, et qu'un homme de gabelle se mêle de nivelage. Mais vous excuserez mon entreprise, lorsque vous saurez que c'est de l'ordre de Monseigneur de Toulouse que je vous écris. Il y a quelque tems que ledit seigneur me fit l'honneur de venir en ce lieu, soit parce que je lui suis voisin et hommager, ou pour savoir de moi les moyens de faire ce canal; car il avait ouï dire que j'en avais fait une étude particulière. Je lui dis ce que j'en savais, et lui promis d'aller le voir à Castres, et de le mener de là sur les lieux pour lui en faire voir la possibilité. Je l'ai fait; et ledit seigneur, en compagnie de Mgr l'évêque de Saint-Papoul, a été visiter toutes choses, qui s'étant trouvées comme je les avais dites, ledit seigneur archevêque m'a chargé d'en dresser une relation et de vous l'envoyer. Elle est ici incluse, mais en assez mauvais ordre; car n'entendant ni grec ni latin et à peine sachant parler français, il n'est pas possible que je m'explique sans bégayer.... »

Cette lettre était accompagnée d'un mémoire dont voici les passages principaux; j'aime à citer Riquet à cause de sa naïve bonhomie et aussi parce qu'on a prétendu plus tard lui ravir la gloire d'avoir inventé le Canal; toute sa correspondance prouve au contraire qu'il s'est toujours considéré et donné lui-même pour avoir été, non-seulement le directeur, mais encore l'inventeur de ce grand ouvrage.

« Ce qui a fait échouer tous les projets conçus jusqu'à aujourd'hui, dit-il, c'est la difficulté d'élever des eaux à la hauteur des pierres de Naurouse : en douze lieues de pays on ne trouvait ni ruisseau ni rivière qui pût fournir d'eau à suffisance pour ce Canal; et c'était pour cela qu'on s'imaginait de pouvoir faire rétrograder contre mont la rivière d'Ariége, ce qui avait été trouvé inexécutable.... Mais, disait-il plus loin, il est possible d'avoir d'eau à suffisance pour remplir ce Canal et de la conduire à l'endroit même où est le point de partage; ce qui peut se faire en prenant la rivière de Sor, près la ville de Revel.... Il est encore aisé de conduire le ruisseau appelé Lampy dans le lit du Sor; il est pareillement facile de mettre dans ledit Lampy un autre ruisseau appelé Alzau, distant d'environ cinq quarts de lieue, et par conséquent plusieurs autres eaux qui se rencontrent dans cette conduite. »

Louis XIV goûta le projet de Riquet, et par un arrêt du conseil, en date du 18 Janvier 1663, il ordonna que l'examen en fût fait sur les lieux par ses commissaires auprès des États du Languedoc et par ceux que de leur côté nommeraient les États. Cette commission ne fut formée qu'un an plus tard, et le travail de ses membres commencé à Toulouse le 8 Novembre 1664, et poursuivi sur toute la ligne indiquée par Riquet, se termina à Béziers le 17 Janvier 1665,

par la déclaration que le Canal paraissait possible; mais afin de prévenir toute erreur, les commissaires exigèrent qu'un fossé d'essai fût construit pour faire couler un filet du Sor jusqu'au point de partage; cette rigole d'essai fut terminée en Octobre 1665 à la satisfaction générale; ce fut le triomphe de Riquet.

« J'ai reçu, lui écrivait Colbert à la date du 14 Août 1665, vos deux lettres de Juillet et d'Août par lesquelles je suis très-aise de voir l'espérance où vous êtes du succès du grand dessein de la jonction des mers.... Quand la rigole d'essai sera achevée, à quoi vous ne trouverez pas autant d'obstacles qu'on l'avait d'abord appréhendé, vous pourrez vous mettre en chemin pour venir ici.... »

Le 1er Janvier 1667, après cinq ans de travaux et de démarches, Riquet ayant enfin obtenu la concession des travaux du Canal, les commença avec l'active énergie qui le caractérisait; il eut quelquefois jusqu'à douze mille ouvriers sur ses ateliers, manqua souvent d'argent, fut perpétuellement en avance vis-à-vis du roi et des États du Languedoc, et ne put achever son ouvrage qu'en se grevant de dettes si considérables, que sa famille ne put les rembourser qu'en 1724. Ces travaux, dans lesquels il faut comprendre ceux du port de Cette, commencés en 1667, ne furent définitivement terminés que le 15 Mai 1681; Riquet n'eut point la joie de les voir achever, il était mort six mois auparavant, le 1er Octobre 1680.

D'après ce que nous venons de rapporter de l'histoire du Canal, on a pu voir que la pensée mère de Riquet, celle qui rendit facile l'exécution d'un canal jusque-là jugé impraticable, fut d'aller prendre dans la Montagne-Noire, pour les réunir dans un bassin creusé à Naurouse au point de partage, bassin que l'on a laissé depuis se combler par des attérissemens, des eaux nécessaires à la navigation du Canal, et qui de Naurouse se distribuent vers l'Océan et vers la Méditerranée. Ces eaux, il les a tirées de cinq ruisseaux principaux, dont le plus éloigné n'est pas à moins de vingt lieues du point de partage. Ces ruisseaux sont l'Alzau, qui est le plus élevé et qui naturellement se jetait dans le Fresquel, affluent de l'Aude; le Vernassone, qui suivait la même direction; le Lampy, qui se jetait aussi dans le Fresquel après avoir reçu le Lampillon; le Rieutort qui suit la direction des précédens et se jette aussi dans le Fresquel; le cinquième est le Sor, qui, prenant sa source derrière Arfons, coule au pied du versant opposé à celui que descendent vers le Sud les quatre premiers ruisseaux, et après avoir couru de l'est à l'ouest, va heurter au-dessous de Revel les montagnes de Saint-Félix qu'il cotoie alors du Sud au nord jusqu'à l'Agoût, dans lequel il se jette après avoir arrosé la plaine de Revel.

Arrêter par un barrage les eaux de l'Alzau, les conduire de l'est à l'ouest par une rigole qui, en suivant tous les contours de la montagne, reçût au passage le Vernassone, le Lampy et le Rieutort, et grossie de ces quatre ruisseaux dont le cours naturel était du nord au sud, se jetât elle-même dans le Sor qui coule au pied du versant opposé : telle fut la première pensée de Riquet. Le Sor, ainsi grossi par quatre ruisseaux, suivait son lit naturel jusqu'au Pont-Crouzet; là une chaussée pareille à celle d'Alzau devait détourner la plus grande partie de ses eaux dans une rigole nouvelle qui, passant au sud de Revel et cotoyant à mi-côte les montagnes de Saint-Félix, devait aboutir à Naurouse, point de partage.

Il n'était point encore question dans le projet, du bassin de Saint-Féréol : douze ou quinze réservoirs placés plus haut dans les montagnes devaient tenir sa place; mais Riquet et ses successeurs firent à ce projet plusieurs changemens.

Aujourd'hui la rigole prend l'Alzau à son origine, reçoit le Vernassone et le conduit au pas de Lampy, où se trouve formée par la rigole et l'excédent des eaux du bassin du *Lampy neuf*, l'étendue d'eau connue sous le nom de *vieux Lampy*. Le *vieux Lampy* n'est pas un réservoir, il a peu de profondeur, et de nouveaux attérissemens se forment chaque année dans son bassin; c'est simplement un rendez-vous, un lieu de réunion pour les eaux de l'Alzau et du Vernassone arrivées par la rigole supérieure et pour celles qui proviennent de l'excédant du bassin du *Lampy neuf*, dont nous parlerons dans un instant. La chaussée qui ferme aujourd'hui vers l'ouest le bassin du vieux Lampy n'existait point du temps de Riquet; à sa place, il avait fait construire un aqueduc en bois sur lequel les eaux réunies d'Alzau, de Vernassone et de Lampy traversaient le vallon.

En sortant du *vieux Lampy*, sur les bords duquel se trouve située l'une des stations les plus pittoresques du Canal, et que bordent de jolies allées bien ombragées, la rigole se dirige vers le *Conquet*, autre poste du Canal, à quelques pas duquel on voit le *Saut-du-Sor :* c'est à cet endroit que, par une chute de plus de 200 pieds, qui ne sert aujourd'hui que de déversoir pour les eaux surabondantes, Riquet avait d'abord jeté dans le Sor les eaux de l'Alzau, du Vernassone, du Lampy et du Rieutort; ce dernier ruisseau est reçu par la rigole entre *Lampy* et le *Conquet*.

La partie de la rigole qui depuis le *Conquet* se dirige vers le village de Cammazes, en suivant à mi-côte le côté sud du vallon du Sor, et traverse la route de Revel à Carcassonne sous une route en pierre de 122 mèt. 099 mill. (374 pieds) de longueur, et de 2 mèt. 922 mill. (9 pieds) de largeur, ne fut construite qu'après la mort de Riquet en 1686. Au-delà de cette route, et à quelque distance, les eaux se précipitent par une chute de 8 mèt. 118 mill. (25 pieds) dans le lit du *Landot*, avec lequel elles entrent dans le bassin de Saint-Féréol, situé à 6 kil. (une lieue et demie) : en sortant du bassin les eaux reprennent le lit du *Landot*, se réunissent au poste du canal du même nom à la portion du Sor qui, dérivée de *Pont-Crouzet*, forme devant et derrière Revel la première portion de *la rigole de la Plaine*. Réunies ainsi au *Landot*, *la rigole de la Montagne*, sortie du réservoir de Saint-Féréol, et *la rigole de la Plaine*, dérivée du Sor à Pont-Crouzet, vont à Naurouse, dont les eaux se distribuent à volonté sur l'un et sur l'autre versant du Canal.

Les eaux de la Montagne-Noire, d'une abondance fort grande, excessive même pendant l'hiver, disparaissent presque entièrement pendant les grandes chaleurs, à l'exception de l'Alzau, du Vernassone, du Lampy et du Sor, qui coulent toute l'année avec plus ou moins d'abondance; les autres sources qui alimen-

tent la rigole tarissent absolument pendant plusieurs semaines. Afin de maintenir le Canal navigable toute l'année, il fut donc nécessaire d'emmagasiner les eaux de l'hiver : telle est la destination du bassin de Saint-Féréol, formé dans le vallon de Vaudreuille par une muraille qui, en fermant le vallon à l'endroit le plus étroit, l'a changé en un lac immense.

Au dessus, et à un quart-d'heure de marche du bassin appellé *Lampy vieux*, il existe un second bassin nommé *Lampy neuf*, dont nous avons déjà parlé plus haut : c'est un réservoir moins grand que celui de Saint-Féréol, mais qui a la même destination ; il fut construit de 1775 à 1782, lorsque les propriétaires du Canal proposèrent aux États du Languedoc de joindre au Canal du Midi l'ancien canal navigable construit à Narbonne par les Romains, connu sous le nom de *la Robine*, et qui communique de Narbonne à la mer en traversant l'étang de Sijean. Le bassin de Lampy fut consacré à emmagasiner le surcroît d'eau nécessaire à cet embranchement ajouté au Canal.

Riquet avait eu dès l'origine le projet de ramifier la navigation du Canal et de la faire remonter de Naurouse à Revel par la rigole de la plaine, de Revel jusqu'à l'Agoût par le Sor, qui s'y jette après avoir traversé la plaine, et par l'Agoût jusqu'à Castres. Dans cette vue il avait même rendu naviguable la rigole de la plaine de Revel à Naurouse; lui-même s'en servit pour le transport des matériaux dont il eut besoin. Ce projet, abandonné par Riquet parce qu'il eût fallu pour l'exécuter une quantité d'eau supérieure à celle que donnent les rigoles de dérivation actuelles, a depuis été repris, et l'on assure que M. Magués, ingénieur en chef du Canal, s'en occupe sérieusement en ce moment. Pour l'exécuter il sera nécessaire de construire un nouveau réservoir, dont l'emplacement est désigné dans le vallon du Sor, près le moulin de Garbette.

La première pierre du bassin de Saint-Féréol a été posée le 17 novembre 1667. Sa figure lorsqu'il est plein est à peu près celle d'un triangle scalène : sa longueur est de 1,558 mèt. (4,800 pieds), sa largeur près de la digue de 779 mèt. (1,200 pieds), sa plus grande profondeur de 32 mèt. 148 mill. (99 pieds), sa superficie excède 664,335 mèt. carrés (175,000 toises carrées); il contient plus de 6,946,176 mèt. 646 mill. cubes (939,104 tois. cubes) d'eau.

La digue de Saint-Féréol est formée de trois murs, dont les deux extrêmes sont éloignés d'environ 62 mèt. 348 mill. (192 pieds ; de celui du milieu, qui a 32 m. 473 mill. (100 pieds) d'élévation. Ces murs sont fondés et enclavés de toute part dans le roc; leurs intervalles ont été remplis par deux terrassemens formés de cailloux et de terres. Le mur principal étant plus haut que les deux extrêmes, le terrassement qui forme un glacis se trouve totalement découvert par les eaux du réservoir, d'autant plus qu'il n'atteint pas à beaucoup près le couronnement du mur.

Chaque terrassement est traversé dans sa largeur par deux voûtes placées l'une au-dessous de l'autre ; la voûte inférieure du terrassement intérieur qu'on appelle *voûte d'enfer*, correspond au fond du lit naturel du Landot; elle est réglée de pente avec la voûte qui lui fait suite dans le grand terrassement, et qui prend le nom de *voûte de vidange*, parce que c'est par elle que les eaux du bassin retombent dans le lit du Landot.

La voûte d'enfer et celle de vidange communiquent par un pertuis pratiqué dans le grand mur et fermé par une pale en fer de 0 mèt. 649 mill. (2 pieds) en carré.

La tête de la voûte d'enfer est percée d'un puits ou tambour vertical, au fond duquel est établie une autre pale qui interdit aux eaux du réservoir l'entrée directe de la voûte : les eaux tombent dans la voûte par le puits et se rendent aux robinets par trois tuyaux de fonte de 0 mèt. 243 mill. (9 pouces) de diamètre.

Les robinets qui ferment et ouvrent à volonté ces tuyaux placés et scellés dans le grand mur, sont établis à 22 mèt. 732 mill. (70 pieds) au-dessous du niveau du bassin. On y arrive par une galerie voûtée de 74 mèt. 039 mill. (38 tois.) de longueur, dont le sol a une pente vers le grand mur, et l'on y descend en outre par une trentaine de marches.

La voûte d'entrée des robinets est dans un plan au-dessus de celui de la voûte de vidange; mais elle est dans le même plan et dans la même direction que la voûte supérieure à la voûte de vidange placée dans le terrassement intérieur par laquelle les eaux du réservoir arrivent aux tuyaux scellés dans le grand mur, et passent de là aux robinets d'où elles tombent avec un bruit effroyable dans la voûte de vidange par les 1 mèt. 948 mill. (6 pieds) de hauteur, qui restent des 32 mèt. 148 mill. (99 pieds) qui forment la hauteur totale des eaux du bassin.

On a ménagé avec soin cette hauteur de 1 mèt. 948 mill. (6 pieds) au-dessus du fond afin de pouvoir chaque année chasser les vases qui s'amoncellent dans le réservoir. Lorsque les eaux du réservoir sont assez basses pour ne plus passer par les robinets, on lève les pales du tambour placé à la tête de la voûte d'enfer, et celle qui ferme le pertuis de communication entre cette voûte et celle de vidange, et les eaux en se précipitant avec violence entraînent les *troubles*, qu'au moyen d'un déversoir on rejette *aux Thomases* dans le lit inférieur du Landot.

Huit à dix jours suffisent pour cette opération, qui a lieu à la fin de Décembre, époque où on met le réservoir entièrement à sec pour le réparer à l'intérieur.

Pendant ce temps le Canal est alimenté par les eaux du Sor et par celles de la rigole de la montagne, détournées avant leur entrée dans le bassin par une rigole de ceinture pratiquée au pied des coteaux de la gauche qui les porte dans le ruisseau de Landot au-dessous du réservoir.

Les travaux de Saint-Féréol terminés vers la fin de Janvier, on introduit de nouveau dans le bassin les eaux de la rigole de la montagne ; il se remplit en trente ou quarante jours.

Dès que les eaux sont parvenues à leur plus grande hauteur, on rejette par les épanchoirs de Vernassonne et de Lampy l'eau surabondante.

En Mai et Juin, on fait toutes les réparations de la rigole de la montagne ; en Août et Septembre, on met à sec le Canal et la rigole de la plaine pour les réparer : on ferme alors la prise du Pont-Crouzet, et l'on rejette par l'épanchoir des Thomases le trop plein du bassin de Saint-Féréol.

Les travaux du Canal sont ordinairement terminés à la fin d'Octobre. Les eaux de Saint-Féréol rendues à leur plus grande hauteur et les sources étant abondantes, huit ou dix jours suffisent à remplir le Canal; dans les années de sécheresse il a fallu quelquefois près d'un mois.

Le plus grand volume d'eau que puisse donner Saint-Féréol, ne peut excéder 29,512 mèt. 420 mill. (14,647 toises cubes) par heure au point de partage, sans exposer les digues de la rigole à des submersions qui les emporteraient. Les eaux restent de douze à quatorze heures pour se rendre de Saint-Féréol au point de partage et parcourent dans ce temps plus de 9 lieues.

Au-dessus de la tête de la voûte d'Enfer, s'élève une pyramide de 19 mèt. 480. mill. (60 pieds) de hauteur; elle sert à indiquer à mesure qu'elle se découvre, le degré d'abaissement des eaux. Le sommet de cette pyramide est au niveau du haut du terrassement intérieur qui soutient le grand mur du couronnement à ce point. Les degrés d'abaissement se comptent sur le mur même.

Nous avons dit que le bassin de Lampy fut construit pour fournir aux dépenses d'eau du canal de Narbonne. La digue de ce réservoir n'a que 116. mèt. 004 mill. (360 pieds) de longueur à son couronnement qui se réduisent à 68 mèt. 194 mill. (266 pieds) à sa base, 16 mèt. 236 mill. (50 pieds) de hauteur. Cette digue est établie sur un massif de fondation de 12 mèt. 963 mill. (43 pieds) d'épaisseur sur 1 mèt. 948 mill. (6 pieds) de hauteur, lequel est lui-même fondé sur le roc vif.

La hauteur de la chaussée n'étant que de 16 mèt. 236 mill. (50 pieds), il a été aisé de régler la manœuvre des eaux avec des vannes au lieu de robinets ainsi qu'on le fait à Saint-Féréol.

Le réservoir de Lampy dont le plan est dû à l'ingénieur en chef Garripuy, contient 2,698,490 mèt. cubes (500,000 toises cubes) d'eau; mais la dépense d'eau du canal de Narbonne est si considérable, qu'il absorbe en moins de quinze jours, cette quantité d'eau qui avait été estimée devoir servir pendant toute l'année.

Nous ferons observer à ceux de nos lecteurs qui se décideraient au petit voyage que nous leur avons conseillé, qu'en traçant notre itinéraire, nous nous sommes placés comme point de départ à la prise d'Alzau, naissance de la rigole de la montagne; c'est la manière la plus facile de comprendre l'idée de Riquet, parce qu'après avoir pris en montant à Alzau une idée générale des deux rigoles, du réservoir de Saint-Féréol et de la topographie du pays, on suit en redescendant la marche même des eaux que l'on voit s'accumuler dans la rigole par la réunion successive des divers ruisseaux que Riquet a rassemblés.

Depuis la prise d'Alzau jusqu'au point de partage, les deux rigoles de la plaine et de la montagne ont un développement de canaux creusés à main d'homme, de près de 58,556 mèt. 880. mill. (environ 14. lieues). De la prise d'Alzau à Naurouse, en suivant directement en son entier le parcours des eaux versées par la rigole de la montagne, il y a au moins 82 kil. (20 lieues) de distance.

Alzau, Vernassonne, Lampy-Neuf, Vieux-Lampy, le Conquet, Saint-Féréol, Landot et Naurouse, sont les stations principales établies par l'administration du Canal sur cette étendue; chacune sert d'habitation à un garde; Landot est la résidence du garde-général de la rigole; l'ingénieur de la division demeure à Naurouse. C'est aussi à Naurouse, sur une éminence couronnée par une masse de rochers, qui portent le nom de *Pierres de Naurouse*, et qui forment comme nous l'avons dit le point de partage du Canal, que l'on voit le monument élevé à Riquet par ses descendans, et qui fut inauguré dans les derniers mois de 1825.

La Rigole de la montagne a généralement 3 met. (environ 9 pieds) de largeur sur 1 mèt. (environ 3 pieds de profondeur; celle de la plaine, à partir de Revel, à 3 mèt. 896 mil. (12 pieds) de large sur 1 mèt. (3 pieds) de profondeur.

Le Canal du Midi, malgré les énormes dépenses qui ont été faites depuis Riquet, ne rapporte guère aujourd'hui, en produit net, que 3 ou 4 pour cent du capital employé à sa construction, et qui équivaut à 33 millions de francs monnaie d'aujourd'hui; on s'en étonnera peu, quand on aura remarqué que le principal but de sa construction, la jonction des deux mers et la communication facile des ports de Bordeaux et de Cette, n'a pas encore été atteint d'une manière complète, attendu l'état imparfait de la navigation de la Garonne.

Nous terminerons ici cette courte notice; elle n'apprendra rien aux ingénieurs, auxquels nous ne la destinons point non plus, mais elle pourra servir de guide aux gens du monde, aux voyageurs et aux curieux; elle mettra rassemblés sous leurs mains des renseignemens et des détails disséminés dans de gros et ennuyeux volumes; je désirerais surtout qu'elle popularisât parmi les voyageurs la visite du bassin de Lampy et de la prise d'Alzau, que l'on entreprend rarement, parce qu'à défaut de guide et d'explication, la rigole et les ouvrages qui la complètent sont à peu près inintelligibles pour le voyageur.

Nous vivons à une époque où l'essor chaque jour plus grand de l'industrie, les merveilles qu'elle enfante, l'esprit d'association qu'elle développe, les sentimens nouveaux qu'elle tend à mettre au cœur de l'homme, semblent nous promettre ce monde entièrement neuf après lequel nous courons si rapidement depuis un demi-siècle. Personne aujourd'hui ne peut rester complétement étranger à la puissance qu'elle exerce et aux grands ouvrages qu'elle sait créer. La visite de l'un des travaux publics de France les plus anciens et les plus admirables (le Canal du Midi est le second exécuté en France), est un pélerinage obligatoire pour tout jeune voyageur qui traverse le Midi; ce serait même pour la plupart des jeunes Languedociens un excellent complément d'éducation qu'une étude attentive et faite sur les lieux du Canal du Midi et de ses rigoles de dérivation. Il appartient à l'école de Sorèze, située dans le voisinage, fameuse par l'avance qu'elle a prise, il y a trente ans, sur les études universitaires, de donner de nouveau le signal; elle ne peut éviter le déclin dont on l'a dit menacée qu'en renouvelant aujourd'hui, comme elle le fit au commencement du siècle, son plan

d'études, en l'élargissant, et surtout en l'appropriant davantage aux besoins nouveaux qui commencent à poindre dans notre société. Quelques heures à peine la séparent des bassins de Lampy et de Saint-Féréol; la rigole coule presque à ses portes; ne serait-ce pas une excellente préparation à l'école Polytechnique que l'étude pratique et suivie pas à pas sur les lieux de ces beaux ouvrages? Quant aux élèves qui ne se destinent ni au génie, civil et militaire, ni aux mines, quelque rôle qui les attende dans la société, savans, industriels, artistes, fût-ce même celui de rentiers et de propriétaires, l'étude et l'intelligence d'un ouvrage aussi utile et aussi beau ne peuvent que leur donner une grande quantité d'idées utiles et fécondes.

Je ne finirai point sans rappeler aussi l'attention des agriculteurs et des propriétaires des deux plaines de Revel et de Carcassonne, si souvent affligés de la sécheresse, sur l'immense richesse que pourrait ajouter à leurs possessions la formation de plusieurs réservoirs dans la Montagne-Noire, dont les eaux, amassées pendant l'hiver, pourraient en été, par des rigoles d'irrigation, porter la fertilité sur l'un et l'autre versant.

Ch. Lemonnier.

L'ORPHELINE DE L'ANDORRE.

I.

LE VAL D'ANDORRE.

A l'extrémité orientale des Pyrénées-Ariégoises, et à gauche du village de l'Espitalet, s'élève le pic Pédrous, qui dresse brusquement son front chauve et décharné au-dessus d'un groupe de montagnes couchées à ses pieds. Entraîné par l'amour de la botanique, je venais de gravir, avec un guide, les rochers de Calvaire-Alpin qui le couronnent. Le magnifique spectacle du sosoleil levant et une abondante moisson de plantes pyrénéennes m'avaient amplement dédommagé des fatigues de ma périlleuse escalade. Bientôt nous abandonnâmes le sommet du pic; comme cela arrive dans tous les pays de montagnes, à mesure que nous avançions, l'horizon se déplaçait devant nous, et, à chaque instant, la scène variait à nos yeux. Je me livrais avec tout l'enthousiasme d'une imagination de vingt ans aux charmes de ce gracieux panorama. Un chaud soleil d'automne inondait les pics arides d'une pluie de lumière, ses rayons glissaient sur l'herbe fine et serrée des pelouses et allaient dorer à nos pieds la poussière des cascades. De légers brouillards flottaient indécis, çà et là, sur le penchant des monts. Lorsque la brise repliait de temps à autre ce vaporeux rideau, alors l'œil plongeait avec délices dans quelque fraîche vallée alpine qui apparaissait tout à coup avec ses noirs sapins, ses touffes de noisetiers et les eaux vives de son torrent.

Nous eûmes bientôt atteint la cabane de bergers où nous avions laissé nos chevaux qui n'auraient pu nous suivre dans notre aventureuse excursion, et nous nous acheminâmes vers le val d'Andorre qui s'ouvrait à nos pieds.

L'Andorre est un pays neutre enclavé entre la France et l'Espagne, qui le débordent de toutes parts. Comme la république de Saint-Marin, elle nous offre le phénomène d'un état libre, au sein d'ambitieux et entreprenans voisinages. Sa pauvreté a été plus habile à garder son indépendance que les violentes et inutiles mesures de tant d'autres républiques. Depuis douze siècles elle a conservé son entière liberté. Les Andorrans s'en font un titre de gloire, car chez eux la noblesse ne se calcule pas par le nombre des aïeux, mais par celui de leurs années d'indépendance. Sous l'empire ils voulurent s'associer à la gloire française, en se livrant à Napoléon. Mais il n'y avait pas de place dans l'ambition de cet homme pour le val d'Andorre. Son aigle impérial planait trop haut pour que son regard, qui convoitait le monde, put apercevoir, dans un coin des Pyrénées, ce petit état perdu dans les montagnes. Grâces à sa misère, et contre sa propre volonté, l'Andorre sauva sa liberté qu'elle garde encore, sous le patronage de la France et de l'Espagne. Régie par ses propres lois, elle conserve toujours ses mœurs patriarchales et son originalité; à peu près comme une famille juive au sein d'une société chrétienne.

La physionomie générale de l'Andorre est triste et uniforme. Ce sont toujours des pics nus, arides, entrecoupés de sombres montagnes, couvertes de forêts de sapins. Dans les vallées s'étendent d'immenses pâturages, hérissés de débris de rochers et sillonnés par les eaux capricieuses des torrens. Çà et là sont éparpillés de rares hameaux, quelquefois perchés comme le nid d'un oiseau de proie sur la cime d'un roc sauvage, plus souvent cachés dans le vert repli des montagnes. Le territoire est formé par deux grandes gorges qui naissent au pied des Pyrénées françaises, courent vers le sud, se rencontrent et se prolongent ensuite en une seule vallée principale, qui va déboucher dans le pays d'Urgel.

Nous étions à l'entrée d'une de ces gorges; un énorme tronc de sapin jeté en travers du torrent nous séparait du val d'Andorre. Là je vis mon guide s'arrêter un instant, porter la main à son bonnet rouge, et faire un rapide signe de croix à la façon des Espagnols.

— Est-ce donc, lui dis-je, que nous courons quelque chance de nous voir dévorer par les dents des ours, ou estropier par les balles des contrebandiers?

— Non, ma foi! me dit-il. C'est que, voyez-vous, Paul est là.

— Qui, Paul?

— Eh, Paul, le contrebandier! quand le pauvre garçon mourut, c'est là qu'on l'étendit, sous le rocher.

Je m'attendais à quelque tragique aventure, mais mon guide retomba dans le mutisme le plus absolu; force fut de me résigner. Je m'enveloppai dans mon manteau, car de froids brouillards fondaient sur nous, à mesure que le soleil disparaissait de l'horizon. Après une longue marche, à travers un sentier tortueux, souvent brisé par des quartiers de roche, quelquefois inondé par les eaux de source, toujours suspendu sur les précipices, nous arrivâmes à un des premiers hameaux du val d'Andorre.

Il était déjà nuit noire; il n'y avait d'éclairé, dans tout ce sombre groupe de masures jetées là pêle et mêle, qu'une seule fenêtre; si toutefois on peut appeller fenêtre une brèche grossière, pratiquée dans le mur et qui laissait échapper autant de fumée que de lumière. Ce fut devant cet étrange hôtel que nous fîmes halte. Après avoir traversé une écurie basse et humide qui occupait le rez-de-chaussée, nous nous introduisîmes dans une vaste salle. A gauche, une immense cheminée s'étendait sur toute la largeur de ce bouge catalan; au fonds, s'élevait une table de hêtre, où se groupaient, les uns debout, les autres assis, dix à douze individus, qui courtisaient à l'envi une cruche de *Roussillon*. Une plaque de tole, fixée au mur, supportait des débris de racine de pin, qui jettaient en brûlant leur noire fumée et leur flamme rougeâtre sur la sinistre physionomie des montagnards; à ma vue, ces hommes tournèrent vers moi leur regard scrutateur. Cet examen fut sans doute favorable, car la conversation recommença aussi bruyante, aussi vive qu'avant mon arrivée.

Mes camarades d'hôtellerie étaient vêtus à la catalane. Ils portaient des *sparteilles* dont les cordons se croisaient à plusieurs reprises sur leurs jambes nues. Leur long bonnet rouge et une ceinture de la même couleur, passée autour du corps, leur donnaient une tournure dégagée et pittoresque. Après le repas, ils se rangèrent en cercle autour du foyer, sur des rouleaux de sapin. J'écoutais peu leur entretien, qui roulait toujours sur les laines, le tabac, le sel de roche, et autres objets de contrebande, lorsque tout à coup le nom de Paul fut prononcé. Ce mot réveilla ma curiosité! Je me souvins du signe de croix de mon guide au passage du torrent; je demandai qui était ce Paul.

Un de ces hommes qui paraissait plus civilisé que ses camarades, et qui avait un chapeau de feutre, et des souliers aux pieds, s'empressa de répondre.

— Oh! dit-il, c'est un de nos vieux amis, Paul! le plus hardi jeune homme qui ait jamais brûlé une amorce avec les gens de la douane.

Tous les montagnards donnèrent leur assentiment par un signe de tête. Cette flatteuse bienveillance encouragea notre homme, et nous valut l'histoire que je vais raconter.

II.

LA SAINTE SUZANNE.

Dans le mois d'août de l'an 1810, on célébrait la fête de sainte Suzanne au village de l'Espitalet. Vous connaissez l'Espitalet, ce pauvre hameau rabougri et boueux, qui se meurt de froid, enseveli dans une gorge des Pyrénées où l'Ariège a peine à se frayer un passage entre les énormes rochers, qui gênent son cours? Eh bien! ce jour-là, l'Espitalet avait pris un air de fête, et s'était endimanché de son mieux pour recevoir les nombreuses caravanes qu'attirait la fête patronale. Toute la jeunesse des environs descendait, en chantant, du haut de ses montagnes; la Cerdagne, l'Andorre accouraient aussi avec empressement pour avoir leur part des plaisirs de la journée.

A l'extrémité de la place, l'on avait dressé des tables, qu'ombrageaient de vertes branches de sapin. En face, sur des tréteaux, un joueur de cornemuse, au son de son instrument nasillard, attirait autour de lui les danseurs de la contrée. Au milieu des éclats de rire, et du bruit joyeux de la danse, on entendait parfois de robustes jurons à la catalane, ou les cris d'admiration des jeunes filles, ravies par l'adresse de quelque jeune danseur, dont tout le mérite consiste à lancer dans les airs sa partenaire, et à la recevoir dans ses bras. Celui qui dans ce saut périlleux élève le plus haut sa danseuse, lui cassât-il les jambes, n'en est pas moins le plus galant et le plus adroit des fashionnables montagnards.

La scène n'était pas moins animée sous le feuillage des rameaux de sapin. Le *porrou* national, rempli de l'excellent vin du Roussillon, circulait de main en main au milieu des joyeuses conversations, qu'il empêchait de languir. Les marchands causaient de leur commerce, les matrones parlaient de sainte Suzanne, et les jeunes hommes, oubliant les vertus de la sainte, exaltaient les grâces pyrénéennes de leurs brunes danseuses. Le fils d'un riche propriétaire de Catalogne, qui était venu faire admirer ses superbes mules et sa riche escopette, attirait l'attention des buveurs, qu'il régalait à ses frais, lorsqu'il fut interpellé par un jeune Andorran placé à l'extrémité de la table.

— Eh donc! Jacques, Jacques Ruys!

— Qu'est-ce? dit nonchalamment le catalan, sans quitter le flacon qu'il tenait à la main.

— Pardieu, la fille de Saint-Vincent-le-Haut, qui est venue à la fête! oh, c'est elle? c'est Thérèse.

A ces mots, Jacques se leva brusquement, et tous les convives avec lui tournèrent leurs regards vers le lieu ou l'Andorran signalait l'objet de leur curiosité.

Ils aperçurent en effet, à l'angle de la place, une jeune fille, vêtue à la catalane et assise, toute seule, sur un quartier de rochers. De longues tresses de cheveux noirs s'échappaient du fichu de soie, qui entourait sa gracieuse tête. Un jupon court laissait voir ses jambes nues, aussi fines que celles de l'izard des montagnes. Elle regardait la danse d'un air distrait, et s'amusait à passer ses jolis doigts dans les soies brunes d'un chien couché à ses pieds.

— Par notre sainte mère l'église! s'écria un muletier de Puycerda, Ruys! elle vaut mieux que la Pepa de Ferrey, ton ancienne amoureuse!

— Diable! dit l'Andorran. Voyez-donc! elle a une belle chaîne au cou, de beaux pendans d'oreilles, un corset de velours, la pauvre orpheline! Ruys, Ruys, je trouve que cela est très-mal!

— Comment donc, reprit Jacques, que voulez-vous dire, mes maîtres ?

— Parbleu ! la chose est simple. Ou c'est de toi qu'elle tient ces présens, ou bien c'est d'un autre. Dans le premier cas, adieu ta bourse ! dans le second, adieu ta maîtresse ! est-ce juste ?

— Vrai !.... dit Ruys furieux. Mais je jure par mon ame que je saurai, avant ce soir, quel est l'insolent du pays à qui je dois couper les deux oreilles.

En ce moment un bruyant éclat de rire vint l'interrompre. L'auteur de ce disgrâcieux impromptu, jeune homme remarquable par sa haute stature, ses traits fiers et insoucians, son large chapeau aragonais, s'avança vers la place, jetta en passant un regard de mépris à Ruys et se dirigea vers la jeune fille. A sa vue, la jolie espagnole accourut vers lui, prit sa main dans ses deux mains, et, appuyant sa tête brune sur son épaule, l'entraîna, joyeuse, dans le groupe des danseurs.

Ah! voilà donc mon mystérieux rival ! s'écria Ruys, et, n'écoutant que sa rage, il s'élança vers l'inconnu. Ses amis le suivaient en tumulte, lorsque le prudent muletier s'efforça de les retenir.

— Pas de folie, camarades ! le loup n'est pas sorti seul de la forêt. Voyez donc tous ces chats de montagne, qui viennent se ranger autour de lui.

— Diable! dit l'Andorran à l'oreille de Ruys, je crois que c'est Paul le contrebandier.

Ce nom, qui volait de bouche en bouche, changea en un instant la scène. La foule cessa de hurler, les instrumens de chanter, la danse de tournoyer; Jacques Ruys lui-même sentit sa fureur comprimée malgré lui, par la puissance de ce nom magique. Il n'y avait qu'un sentiment parmi tous ces hommes, l'épouvante. Tous les regards s'attachaient à cet étranger, contemplaient ses traits contractés par la colère. ses pistolets meurtriers, et le manche de son long couteau catalan, que cachait mal sa ceinture de soie rouge. Lui, en échange de tant de terreur, jettait à cette foule un sourire de mépris.

Ce Paul était un contrebandier français, qui avait préféré au service militaire la vie sauvage et indépendante des montagnes. Plus d'un douanier était tombé sous les coups hardis de sa terrible escopette. Quoique jeune, il était déja le héros de tous les contes que les grands-mères redisaient aux enfans attroupés autour de l'âtre pendant les veillées de l'hiver. On s'explique alors la frayeur imprévue où sa mystérieuse apparition avait plongé tous les spectateurs. Aussi lorsque pour se frayer un passage, il s'avança vers cette foule, le pistolet au poing, elle s'ouvrit devant lui, et le hardi contrebandier s'éloigna suivi de Thérèse et de ses compagnons, et bientôt ils disparurent dans les défilés des montagnes.

Ruys, honteux peut-être du rôle qu'il venait de jouer, ne tarda pas long-temps à quitter l'Espitalet, roulant dans sa tête mille projets de vengeance. Adieu la joie, adieu les plaisirs et les folles danses de la Sainte-Suzanne! On ne voyait que groupes avides d'apprendre l'histoire du contrebandier, et l'on se demandait partout quelle était la jeune inconnue dont la beauté venait de troubler la fête d'un paisible vallon des Pyrénées.

III.

L'ORPHELINE.

Au milieu de l'indiscipline des milices espagnoles, vers la fin du règne Charles IV, les miquelets catalans, fatigués d'attendre vainement leur solde, s'étaient mis à faire le coup de fusil pour leur propre compte. Soldats pendant la guerre, brigands pendant la paix, en sortant du champ de bataille, faute de mieux, ils exploitaient les grands chemins; divisés en guérillas, ils dévastaient le pays en attendant l'occasion de le défendre.

Toutes les contrées limitrophes redoutaient les attaques de ces maraudeurs patentés; leur audace en était venue jusqu'à brûler quelques bourgs de France. Saint-Vincent d'Andorre, dont leur bande occupait le voisinage, devait être bientôt la victime de leurs déprédations. Le village était divisé en plusieurs hameaux, dont l'un, où se trouvaient l'église et le presbytère, était suspendu aux flancs de la montagne comme une ruche d'abeilles; les autres étaient dispersés çà et là au fond du vallon, à la distance d'une lieue catalane. Un jour, lorsque les habitans revenaient paisibles de leurs travaux, on vit les bergers descendre en toute hâte, chassant leurs troupeaux devant eux : les femmes et les enfans se précipitaient vers la vallée en criant : les miquelets ! les miquelets ! Quelques coups de fusil se faisaient entendre de loin en loin. Il était déjà nuit close, lorsque un affreux spectacle vint jeter dans la consternation les habitans des hameaux inférieurs ; l'on vit tout à coup Saint-Vincent-le-Haut en proie à un tourbillon de flammes. La lueur de l'incendie éclairait d'un reflet rougeâtre les pics des montagnes voisines; les gens des basses terres effrayés, n'osaient aller au secours de leurs compatriotes, ne sachant à quel nombre d'ennemis ils auraient à faire : force fut d'attendre le jour dans une horrible anxiété.

Le soleil levant éclaira les débris fumans de l'incendie; tout avait été dévoré par les flammes. Une jeune enfant et un chien accroupis l'un et l'autre sur un tas de décombres avaient seuls échappé à la barbarie des miquelets.

Cet enfant était la fille d'un officier de gardes Wallonnes, tué lorsque l'armée espagnole, poursuivie par le général Dugommier, se repliait sur Figuières; le curé de Saint-Vincent avait recueilli la pauvre orpheline, lorsque la catastrophe dont nous venons de parler la jeta de nouveau dans les bras de l'infortune.

Les bonnes gens de la vallée, touchés de tant de misère, se dirent : Que ferons-nous de cette enfant ? mais comme ils étaient bien pauvres, aucun d'eux n'osait se charger d'un nouveau fardeau, et ils se contentèrent d'engager Thérèse à descendre au hameau, où chacun d'entre eux viendrait à son tour en aide à son malheur.

Ainsi vécut pendant quelque temps la jeune fille. Au lever du soleil, elle descendait dans le vallon; le soir elle regagnait, solitaire, les ruines de Saint-Vincent, où elle attendait le lendemain, à l'abri des murs que la flamme avait épargnés. Les jours s'écoulaient paisibles et uniformes; le temps, qui en passant nous dérobe nos joies, emporte aussi nos chagrins. Les traces de la douleur s'effaçaient du cœur de Thérèse à mesure que

les débris du hameau disparaissaient peu à peu sous les touffes de gazon; les plantes alpines escaladaient les murs ruinés que semblaient soutenir dans leurs bras tortueux des tiges verdoyantes de lierre : on eût dit que la nature compâtissante s'efforçait de voiler sous ce tapis gracieux un pénible souvenir pour l'âme de l'orpheline.

Or, l'enfant devenait une jeune fille; déjà elle commençait à rougir des attentions marquées qu'avaient pour elle quelques-uns de ses jeunes amis. Bientôt elle devina qu'il y avait plus que de l'amitié dans les soins empressés dont ils l'entouraient. Jacques Ruys, jeune catalan, avait ressenti un des premiers la puissance magique des yeux noirs de la jolie espagnole; comme il était riche, il espérait avoir bon marché de la réserve de celle qu'il aimait; souvent il l'attendit dans les bois pour lui conter son amour; mais Thérèse effarouchée par sa hardiesse, l'évitait avec soin. Ruys espéra que le temps viendrait en aide à ses désirs, lorsque sa jalousie fut réveillée par les dires des bergers qui racontaient que Thérèse ne se promenait plus seule, au coucher du soleil, sur les pelouses de Saint-Vincent; rarement elle venait au vallon, et toujours on la voyait plus parée qu'il ne convenait à une orpheline : les prudes des hameaux bâtissaient là-dessus de merveilleuses histoires, quand, tout à coup, l'incident arrivé pendant les fêtes de la Sainte-Suzanne vint révéler à Ruys quel était son mystérieux rival.

Un jour, Paul, poursuivi par les douaniers français, était venu chercher un abri parmi les ruines de Saint-Vincent; malheur à celui qui refuserait dans notre Andorre un asile au contrebandier ! Thérèse accueillit sous ses débris le bandit épuisé par la fatigue. Or, tous deux étaient jeunes et malheureux; la fille des ruines ne put se défendre d'accorder son amour au proscrit des montagnes; et dès-lors Thérèse associa sa vie de souffrances à la vie aventureuse du contrebandier.

Mais, depuis la fête de l'Espitalet, Ruys gardait à Paul une haine implacable que son amour méprisé envenimait encore. Souvent il chercha à surprendre son rival. Il le rencontra quelquefois dans les défilés, mais le cœur lui avait failli : il n'osa pas attaquer face à face, cet homme dont le nom seul causait l'épouvante. Alors, comme la jalousie était profondément descendue dans son cœur, il résolut d'arriver à la vengeance par la trahison.

IV.

UNE TRAHISON.

Un vieux brigadier des douanes, de retour de sa ronde de montagne, venait de rejoindre sa pauvre maison, dans le village de Tour-de-Carol. Pendant que la ménagère préparait le gâteau de blé noir, qui devait servir de souper à la famille, le douanier s'amusait à nettoyer le canon de sa carabine. La porte s'ouvrit tout-à-coup.

— Ah c'est toi, dit le vieillard sans lever la tête; toujours le dernier arrivé ! Tu es plus alerte pour suivre les fillettes de la tour, que pour courir après les chats de montagne, n'est-ce pas?

— Je crois que vous vous méprenez, maître Pierre, lui dit le nouvel arrivé.

Le douanier se redressa et jetta un coup-d'œil sur l'inconnu.

— Tiens ! j'ai cru d'abord que c'était mon fils. Ah ! c'est vous mon jeune catalan ! Quel bon vent vous a fait franchir la frontière, mon garçon? Je prévois que vous finirez par vous marier en France.

— Vous vous trompez, maître Pierre, c'est un autre motif qui me fait courir la nuit. Connaissez-vous Paul?

— Diable, si je le connais! et ses balles aussi, mort-Dieu ! voilà un an qu'il m'en a lâché une dans le bras, cet enragé, et j'en souffre encore ! Oh ! oui, je le connais votre Paul.

— Alors je suppose que vous seriez bien aise de le rencontrer.

— Le rencontrer ! Le diable m'emporte si j'en ai la moindre envie ! Je voudrais le savoir à cinq cent lieues de la Tour-de-Carol.

— Comment ? est-ce que vous ne trouveriez pas du plaisir à vous venger, vous?

— Tenez, laissez là ces folies, dit la femme du douanier; ce Paul est un endiablé. On dit qu'il a avec lui une jeune sorcière, qui n'a ni père ni mère, qui est venue au monde on ne sait comment.

— On le dit, répliqua l'étranger. Ecoutez, Pierre : il y a une prime pour celui qui dénonce un contrebandier?

— Oui, après?

— Eh bien, si un ennemi de ce Paul vous disait : brigadier, je vais vous conduire dans un lieu sûr, où vous surprendrez Paul sans péril. Je me charge de l'envoyer au diable; vous ne serez là que pour me défendre contre ses âmes damnées de compagnons. La prime, je vous l'abandonne...

— Oh ! c'est différent. Mais savez-vous de quel œil on verrait dans le pays celui qui nous aiderait à dénicher un de ces coquins?

— Eh bien? je connais quelqu'un qui osera tout, qui bravera tout, maître Pierre.

— Alors, à la garde de Dieu ! dit le douanier, en lui tendant la main. Voilà mon fils qui arrive; allons rejoindre nos camarades.

Et nos gens accoururent chez tous les hommes de la douane pour concerter avec eux leur projet de campagne.

J'étais alors dans le pays de Sault; je venais de me mettre en marche pour regagner l'Andorre. Mon esprit ne songeait guère à Paul, que je croyais éloigné de nos frontières, d'où sa bande avait disparu depuis quelque temps. J'ignorais son retour, mais la vengeance du Ruys avait été mieux instruite. Arrivé au pied de la cascade que vous avez vue ce matin, j'étais sur le point de franchir l'étroite distance qui me séparait de notre vallée. Vous avez dû remarquer qu'avant de se précipiter du haut du roc, le torrent coule resserré entre une roche aride et en talus, qui s'élève du côté de l'Andorre, et un mamelon couvert de touffes d'arbrisseaux, et qui appartient à la France. J'étais presque au haut du sentier, lorsque j'aperçus tout à coup, sur la rive droite, Paul seul, qui s'avançait avec précaution sur l'étroit espace qui séparait le roc du torrent. Se trouvant sur le bord de la cascade, il se cramponna à quelques bruyères et se pencha en avant, au-dessus de l'abîme, pour regarder dans le

vallon qui s'ouvrait à ses pieds. Je me dirigeai vers lui ; au même instant, au milieu des noisetiers de la montagne, je vis briller le canon de la carabine du vieux brigadier, et j'entendis sa rude voix :

— Paul ! rendez-vous ou vous êtes mort !

Dans ce moment, un contrebandier, qui, par un sentier opposé, avait gravi le rocher au pied duquel était son malheureux chef, répondit à ce cri par un coup de feu qui renversa le douanier. Aussitôt une horrible explosion se fit entendre. Je vis Paul, qui n'avait pas eu le temps de se mettre en défense, tomber criblé de balles, la face dans le torrent. Les gens de la douane sortirent de leur embuscade, et se montrèrent de tous côtés avec le traître qui leur servait de guide. Mais les contrebandiers accourus au premier bruit sur le haut du rocher les forcèrent, après avoir échangé quelques coups de fusils, à prendre la fuite. Restés maîtres sur le champ de bataille, ils s'avancèrent jusqu'à l'escarpement du roc, et virent le corps de leur infortuné compagnon dont le sang rougissait les eaux écumantes du torrent. Tout était perdu : craignant une nouvelle embuscade, ils se retirèrent, abandonnant dans la gorge du val celui qui avait été leur chef.

Je m'avançai alors, la tristesse dans le cœur. Après avoir traversé le pont, je m'approchai de Paul, je le soulevai dans mes bras pour examiner ses blessures. Il était déja mort, car il avait reçu plusieurs coups de feu dans la poitrine. J'étais penché sur le cadavre, absorbé par ce triste spectacle, lorsque, toup-à-coup, un chien de montagne vint lécher le visage du contrebandier, et je sentis une main qui me frappait légèrement sur l'épaule. Je me redressai, c'était Thérèse.

— Les lâches ! ils l'ont tué. Plus d'espoir, n'est-ce pas, me dit-elle avec un inexprimable sang froid ?

Je secouai la tête, en lui montrant du doigt la blessure qui déchirait la poitrine de Paul.

— Ainsi, reprit-elle, un homme frappé là mourrait.

Et en même temps, elle détacha la ceinture rouge où étaient suspendus les pistolets du contrebandier et la passa autour de son corps sans proférer une parole. Je la regardais ; il n'y avait point de larmes dans ses yeux, ses traits étaient pâles et renversés, sa main tremblait.

— Vous mettrez Paul là, me dit-elle, en désignant une touffe de bruyères : adieu, maître ! merci, nous nous reverrons.

Elle appella son chien et s'éloigna rapidement.

J'obéis à sa volonté, et je roulai sur la fosse de gros quartiers de rochers pour que les loups de la montagne ne pussent point dévorer pendant la nuit les restes du contrebandier.

V.

UNE VENGEANCE.

Le petit village de Foun-Rouméo est situé dans la Cerdagne, à peu de distance de Mont-Louis. Sa chapelle de Notre-Dame, célèbre dans nos montagnes, est le but de nombreux pélérinages, vers la fête de la vierge, dans les commencemens de septembre. Ce jour là, les environs du hameau offrent le spectacle le plus animé; jamais vierge des champs ne fut fêtée par d'aussi nombreux et surtout d'aussi gais pélerins que Notre-Dame de Rouméo. Plus de dix mille personnes, Français, Catalans, viennent payer au rustique hermitage le tribut de leur joyeuse dévotion ; de tout côté, l'on aperçoit les gracieuses caravanes qui défilent lentement le long des sentiers tortueux, avec les bonnets rouges ou violets des jeunes gens, les corsets chamarrés, et les fichus de soie jaune des jeunes filles ; de loin, on dirait un immense boa qui se replie sur lui-même, traînant ses anneaux bariolés, tantôt sur la roche blanche et nue, tantôt sur l'herbe verte des prairies. Dans la chapelle, ce sont des prières, sur la montagne des repas champêtres ou de folles danses catalanes, avec leurs cris étourdissans et le claquement vif et précipité des castagnettes ; cette manière de fêter les saints est tout à fait dans le goût espagnol ; la bonne vierge de Foun-Rouméo s'en accommode et reçoit toujours sans se plaindre les joyeuses visites des dévots montagnards.

Après une de ces folles journées, notre caravane d'Andorre reprenait le chemin de ses montagnes ; sur le point d'arriver à Puycerda, nous vîmes la route obstruée par une foule de curieux qui causaient vivement et où dominait la voix criarde d'une vieille catalane.

— Je vous jure, senores, que je l'ai vu de mes propres yeux ; ce n'est pas la première fois que je vois des fantômes.

— Allons, la vieille, dit un muletier, je vous dis que c'était une femme, ou un de ces damnés contrebandiers déguisé; je l'ai bien vue, moi !

— Vous vous trompez, ce n'était ni homme ni femme : c'était satan en personne ou l'âme de cet enragé de Paul, ce qui est pis !

— Trève de folies, la mère ! si les moines de Puycerda vous entendaient, vous leur feriez dépenser en exorcismes toute l'eau bénite du couvent !... J'étais près de Ruys, je l'ai vu tomber : pour une main de femme, ce n'était pas mal viser, sur l'honneur !

— Et le meurtrier ? dirent plusieurs voix.

— Ma foi, il s'est sauvé sans doute; ce n'est pas moi qui ai eu envie de le suivre.

— Plût au ciel que tu l'eusses suivi ! s'écria l'opiniâtre vieille, tu serais en enfer à cette heure-ci, muletier de satan !

— Ah ça, vous tairez-vous, Pepa ? vous vous ferez casser votre dernière dent !

La vieille jugea prudent de battre en retraite, nous la suivîmes jusqu'à Puycerda. Là, à travers les versions plus ou moins extravagantes, nous apprîmes que Jacques Ruys venait de mourir victime de la vengeance de la jeune fille de Saint-Vincent. Mes compagnons avaient résolu de passer la nuit dans le bourg ; malgré leurs sollicitations, je m'acheminai seul vers l'Andorre.

Bien avant dans la nuit, sur le point de gravir le port, je vis sur le bord du chemin s'avancer une femme dont la lune éclairait la face pâle et égarée ; elle prit le cheval par la bride et me dit en riant :

— Maître, vous ne me reconnaissez plus ? Je vous avais bien dit que nous nous reverrions !

— Thérèse !...

— La fiancée de Paul, oui, c'est moi ! Tenez voilà ses pistolets, je n'en ai plus que faire : merci, maître !



RENCONTRE DE THERÈSE LA FOLLE.

— Mais vous n'y songez pas, malheureuse! vous ne pouvez demeurer ici, on est à votre poursuite...

— Eh bien! s'ils me poursuivent dans la vallée, je fuirai sur la montagne; s'ils me cherchent dans la montagne, je me cacherai dans un rayon de la lune, moi!

Et elle partit par un bruyant éclat de rire; cette pauvre tête de femme n'avait pu résister à tant d'émotions, ses rires me brisaient le cœur.

— Et si vous me suiviez en Andorre, Thérèse? vous n'auriez rien à craindre.

— Est-ce que vous allez en Andorre, vous? Eh! bien, va pour l'Andorre!

En même temps elle se mit à courir devant moi; pendant la marche, ses saillies brusques et extravagantes me convainquirent que l'amie de Paul n'était plus qu'une pauvre folle. Arrivés au haut du pont, le jour commençait à poindre : on apercevait au loin, sur le flanc de la montagne, les ruines de Saint-Vincent. Elle jetta un coup-d'œil de satisfaction sur l'horizon qui se découvrait à ses yeux, et puis s'écria vivement :

— Oui, voilà l'Andorre! Autrefois, maître, Paul me donnait des corsets de velours et des chaînes d'or, aujourd'hui plus rien! Mais la montagne et ses fleurs sont à moi!

Et elle frappait de sa main la roche nue, puis, se baissant, elle cueillit une giroflée sur la pelouse, me l'offrit en souriant et dit :

— Merci, maître! souvenez-vous de Thérèse!

Au même instant, elle partit comme un éclair; je la vis bondir de rocher en rocher, aussi légère qu'un izard; bientôt elle disparut à nos yeux, je ne devais plus la revoir.

Plusieurs années s'écoulèrent, je n'entendais plus parler de la folle de Saint-Vincent; je savais seulement qu'elle allait de village en village, et que les bons Andorrans, touchés de compassion, secouraient sa misère. Un jour, je traversais un de nos hameaux, situé sur la frontière de France. J'aperçus une foule d'enfans qui couraient en criant, et traînant après eux un chien de montagne, qu'ils allaient noyer dans les eaux du torrent; je m'approchai d'eux, et, à leur grand étonnement, je délivrai de leurs mains cruelles le pauvre animal.

— Tiens! me dirent-ils, vous ne voyez pas que c'est le chien de cette sorcière qui va mourir?

— Et où donc est-elle cette sorcière?

— Venez, venez : peut-être elle sera déjà morte.

Et ils se mirent à sauter et à courir devant moi: je les suivis; ils s'arrêtèrent auprès d'une vieille masure, à l'extrémité du hameaû, une pauvre femme était accroupie sur le seuil de la porte.

— Eh donc, la vieille! lui dirent les enfans, voici quelqu'un qui veut voir la sorcière.

Elle se leva sans rien dire et entra dans la maison; mais aussitôt elle poussa un cri effrayant : je me précipitai sur ces pas.

— Oh mon Dieu! dit-elle, et moi qui ne voulais pas croire qu'elle avait fait pacte avec Satan!

— Vous voyez, l'ancienne, dirent les enfans, qu'elle était pour le moins aussi sorcière que vous.

— Mais qu'est-ce donc? où est la malade?

La pauvre femme ébahie, me désigna du doigt, dans un coin obscur de cette triste demeure, un grabat désert.

— Tenez, elle était là mourante; il faudra que le diable l'ait emportée corps et âme!

Malgré le ton d'assurance de la vieille, je me permis de supposer que la sorcière pouvait bien avoir fui par la fenêtre; pourtant on ne la vit point aux environs du village; mais le lendemain, des voyageurs qui venaient de France, racontèrent qu'ils avaient trouvé, au Col-du-Saut, étendu sur le bord de la cascade, le cadavre d'une femme dont les longs cheveux flottaient sur les eaux du torrent.

Cette femme, c'était Thérèse; par un dernier effort elle était venue mourir là où elle avait vu Paul expirer. Depuis, lorsque nos Andorrans passent devant le rocher qui s'élève auprès de leur tombe, ils prient Dieu, en songeant à l'orpheline de Saint-Vincent et au contrebandier français.

V. Colonna d'Istria.

FÉNÉLON.

François de Salignac de Lamothe-Fénélon, archevêque de Cambrai, naquit au château de Fénélon, en Périgord, le 6 août 1651. Il était fils de Pons de Salignac, comte de Lamothe-Fénélon, et de Louise de la Cropte de Saint-Abre que le comte avait épousée en secondes noces. Sa maison a obtenu encore plus d'illustration du seul nom de l'Archevêque de Cambrai, que de cette longue suite d'ancêtres qui avaient rempli les emplois les plus distingués dans les armées, dans les négociations et dans l'église.

Sa première enfance fut confiée à un précepteur, dans la maison paternelle, qui parvint à lui donner une connaissance plus approfondie des langues grecque et latine, qu'un enfant si jeune n'en est ordinairement susceptible. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à l'université de Cahors; il y acheva son cours d'humanités.

Le marquis de Fénélon fut frappé de tout ce qu'on lui annonçait de son jeune neveu : il le fit venir à Paris, et le plaça au collége du Plessis pour y continuer ses études de philosophie. Il devint un second père pour le jeune Fénélon, et, après avoir perdu un fils unique qui fut tué au siége de Candie, il trouva la plus douce des consolations en substituant au fils qu'il avait perdu un neveu qui devint, avec sa fille, l'objet de ses soins et de ses plus tendres affections.

Le jeune abbé de Fénélon se distingua tellement au collége du Plessis, qu'on hasarda de lui faire prêcher, à l'âge de quinze ans, un sermon qui eut un succès extraordinaire; son oncle ne vit pas sans un mélange d'inquiétude et de satisfaction, l'espèce d'enthousiasme avec lequel on admirait déjà les talens naissans de son neveu. Pour le soustraire au prestige d'une renommée précoce, il se hâta de le faire entrer au séminaire de Saint-Sulpice et de le placer sous la direction de M. Tronson.

Ce fut dans les lumières, les exemples, et dans la piété tendre et affectueuse de ce sage directeur qu'il puisa le goût des vertus vraiment sacerdotales dont il offrit ensuite le modèle le plus accompli.

Après avoir reçu les ordres sacrés, il se consacra aux fonctions du saint ministère, dans la communauté des prêtres de la même paroisse. Il acquit dans l'exercice du ministère, cette prodigieuse et incroyable facilité de parler et d'écrire qui a fait l'étonnement de ses contemporains; il y puisa la connaissance de toutes les maladies morales et physiques qui affligent l'humanité. Ce fut alors qu'il fut chargé, par le curé de sa paroisse, d'expliquer l'écriture sainte au peuple, les jours du dimanche et de fêtes.

Fénélon fut appelé à Sarlat, en 1674, par son oncle, évêque de cette ville. Il obtint de lui la permission de se consacrer aux missions du Nouveau Monde que cet oncle paraît lui avoir refusée quelques années auparavant. Il porta toutes ses pensées vers les missions du Levant.

On n'a que des conjectures sur les motifs qui lui firent d'abord suspendre l'exécution de son projet; quelques années après, un objet du même genre donna une autre direction à son zèle pour la conversion des ames. Il n'avait que vingt-sept ans lorsque M. de Harlai, archevêque de Paris, le nomma supérieur de la communauté des *Nouvelles-Catholiques*, établissement utile aux nouvelles converties *du Calvinisme*, protégé par Louis XIV et doté par Turenne.

Ce fut alors que, par l'entremise de son oncle, le marquis de Fénélon, il fit la connaissance du duc de Beauvilliers et celle de Bossuet. Il se sentit entraîné vers ce grand homme; et de son côté, Bossuet vit avec plaisir s'élever sous ses yeux un jeune ecclésiastique d'une si belle espérance.

En 1681, il suspendit un moment ses fonctions de supérieur des *Nouvelles-Catholiques* pour aller prendre possession du prieuré de Carenac que venait de lui résigner son oncle l'évêque de Sarlat, pour l'aider à se soutenir à Paris. Ce bénéfice de la valeur de 3 à 400 livres de rente fut le seul qu'eut Fénélon jusqu'à l'âge de 44 ans. Disons en passant que, pendant son séjour à Carenac, il composa l'ode qui commence par ces vers, et qu'il n'eut jamais la pensée de faire imprimer :

Montagnes de qui l'audace
Va porter jusques aux cieux
Un front d'éternelle glace.....

Après cette courte absence, il reprit ses premières fonctions, et consacra dix années entières de sa vie à la simple direction de la communauté des *Nouvelles-Converties*. Ce temps ne fut point perdu. Ce fut alors qu'il composa pour la duchesse de Beauvilliers son *Traité de l'éducation des Filles*, ouvrage qui commença sa réputation; il s'occupa dans le même temps de son *Traité du Ministère des Pasteurs*, qui avait un rapport direct avec les fonctions dont il était chargé.

Louis XIV venait de révoquer l'édit de Nantes (6 octobre 1685); il résolut d'envoyer des missionnaires dans les provinces où l'on comptait le plus de protestans, pour confirmer dans la foi catholique ceux qui s'étaient déjà rendus, et pour y ramener ceux qui persistaient dans leurs anciennes erreurs. Bossuet proposa d'employer l'abbé de Fénélon dans les missions du Poitou et de la Saintonge. On lui laissa le choix des coopérateurs qui devaient lui être associés. Ce fut l'abbé de Langeron, le plus cher et le plus fidèle de ses amis; l'abbé Fleury, devenu si célèbre par ses ouvrages; l'abbé Berthier, depuis évêque de Blois, et l'abbé Milon, depuis évêque de Condom. La seule grâce que Fénélon demanda à Louis XIV fut d'éloigner les troupes et tout appareil militaire, de tous les lieux où il était appelé à exercer un ministère de paix et de charité.

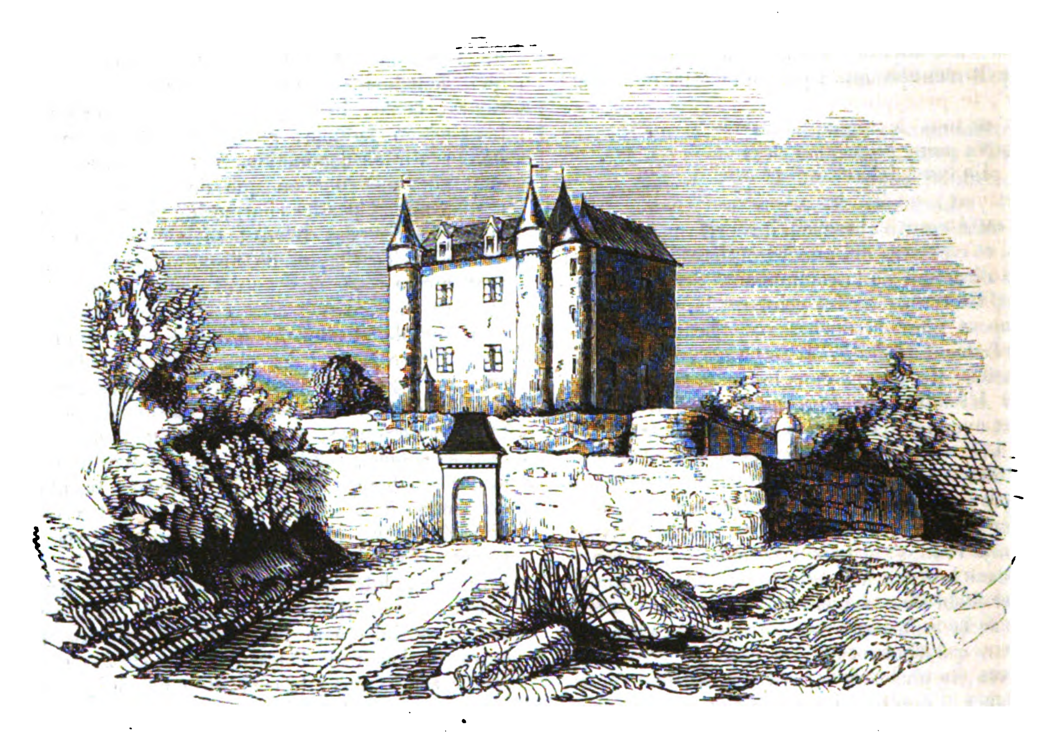
L'exemple de ces missionnaires, leur simplicité, leur bonté, leur charité, ne contribuèrent pas moins que leurs instructions à dissiper les préjugés et à ramener ces peuples à des sentimens de paix et de réconciliation. On parla beaucoup dans le temps des succès de cette mission. Elle eut en effet tout le résultat qu'on pouvait attendre de l'habileté et du zèle des missionnaires. Mais Fénélon ne se fit pas illusion sur des apparences si spécieuses. « Ce n'est pas une petite » affaire, disait-il dans une lettre à Bossuet, de chan- » ger les sentimens de tout un peuple.... Les hugue- » nots mal convertis sont attachés à leur religion » jusqu'aux plus horribles excès de l'opiniâtreté.... Les » restes de cette secte vont tomber peu à peu dans une » indifférence de religion pour tous les exercices ex- » térieurs qui doit faire trembler..... C'est un terrible » levain dans une nation. »

De retour de sa mission dans le Poitou, en 1688, Fénélon reçut, l'année suivante, la récompense de ses pénibles travaux. Le duc de Beauvilliers venait d'être nommé gouverneur du duc de Bourgogne et, dès le lendemain, il fit agréer au roi l'abbé de Fénélon pour précepteur. A peine ce double choix fut-il devenu public que toute la France retentit d'applaudissemens. On s'explique facilement cette approbation générale, quand on pense que Fénélon était déjà connu tel que le chancelier d'Aguesseau l'a peint dans le portrait qu'on va lire.

« L'archevêque de Cambrai était un de ces hommes » rares, destinés à faire époque dans leur siècle, et » qui honorent autant l'humanité par leurs vertus, » qu'ils font honneur aux lettres par des talens supé- » rieurs; facile, brillant, dont le caractère était une » imagination féconde, gracieuse, dominante, sans » faire sentir sa domination. Son éloquence avait en » effet plus d'insinuation que de véhémence, et il » régnait autant par les charmes de la société que par » la supériorité des talens; se mettant au niveau » de tous les esprits, et ne disputant jamais; parais- » sant même céder aux autres, dans le temps qu'il » les entraînait. Les grâces coulaient de ses lèvres, » et il semblait traiter les grands sujets, pour ainsi » dire, en se jouant; les plus petits s'ennoblissaient » sous sa plume, et il eût fait naître des fleurs du » sein des épines. Une noble singularité répandue sur » toute sa personne, et je ne sais quoi de sublime » dans le simple, ajoutaient à son caractère un certain » air de prophète. Le tour nouveau, sans être affecté, » qu'il donnait à ses expressions, faisait croire à » bien des gens, qu'il possédait toutes les sciences, » comme par inspiration; on eût dit qu'il les avait » inventées, plutôt qu'il ne les avait apprises; toujours » original, toujours créateur, n'imitant personne, et » paraissant lui-même inimitable. Ses talens, long- » temps cachés dans l'obscurité des séminaires, et » même peu connus à la cour, lors même qu'il se fut » attaché à faire des missions pour la conversion des » religionnaires, éclatèrent enfin par le choix que le » roi en fit pour l'éducation de son petit-fils, le duc de » Bourgogne. Un si grand théâtre ne l'était pas trop » pour un si grand acteur, et si le goût qu'il conçut » pour le mystique n'avait trahi le secret de son cœur » et le faible de son esprit, il n'y eût point eu de » place que le public ne lui eût destinée, et qui n'eût » paru encore au-dessous de son mérite. »

Nous regrettons que la nature et les bornes de cet ouvrage ne nous laissent point assez d'espace pour raconter en détail tout ce que l'*Histoire de Fénélon*, par le cardinal de Beausset, présente d'instructif et d'intéressant sur cette éducation. Qu'il nous soit seulement permis d'en extraire quelques passages qui en donneront une idée.

« Fénélon reconnut bientôt que la partie de l'édu- » cation qui excite ordinairement le plus le zèle des » instituteurs et l'amour-propre des parens, la partie » de l'instruction, serait celle qui lui donnerait le » moins de peine. Il pressentit qu'avec l'esprit et les » dispositions singulières que son élève avait reçus de » la nature, il ferait des progrès rapides dans tous » les genres de connaissances qui distinguent les es- » prits supérieurs, et qui n'appartiennent pas toujours » aux enfans des rois; mais le plus difficile était de » dompter d'abord cette ame si violemment constituée, » d'en conserver toutes les qualités nobles et géné- » reuses, d'en séparer toutes les passions trop fortes, » et de former, de cette nouvelle création morale,



CHATEAU DE FÉNÉLON (1).

» un prince tel que le génie de Fénélon l'avait conçu » pour le bonheur de l'humanité : en un mot, il voulut » réaliser le beau idéal de la vertu sur le trône, comme » les artistes de l'antiquité cherchaient à imprimer » à leurs ouvrages, ce beau idéal qui donnait aux » formes humaines une expression surnaturelle et cé- » leste.

» L'enfant confié aux soins de Fénélon était ap- » pelé à régner, et Fénélon voyait, dans cet enfant, » la France entière, qui attendait son bonheur ou » son malheur du succès de ses soins; ainsi il n'eut » qu'une seule méthode, celle de n'en avoir aucune, » ou plutôt il ne se prescrivit qu'une seule règle, celle » d'observer à chaque moment le caractère du jeune » prince, de suivre avec une attention calme et pa- » tiente, toutes les variations et tous les écarts de ce » tempérament fougueux et de faire toujours ressortir » la leçon de la faute même.

» Une pareille éducation devait être en action bien » plus qu'en instruction : l'élève ne pouvait jamais

(1) Suivant une opinion généralement adoptée, l'archevêque de Cambrai naquit au château de Lamothe-Fénélon, petite commune qui fait aujourd'hui partie du canton de Payrac. Quelques biographes sont d'un avis contraire, et affirment que Fénélon est né à Lamothe-Salignac, dans le département de la Dordogne. Il y quelques années, on trouva à Gourdon une lettre que M[me] de Fénélon écrivait à un pharmacien nommé Lacombe; elle renferme la demande de quelques remèdes nécessaires aux femmes qui relèvent de couches; elle est datée du 10 août, quatre jours après la naissance de Fénélon. Tout porte donc à croire que l'archevêque de Cambrai vit le jour à Lamothe-Fénélon en Quercy, et non à Lamothe-Salignac en Périgord.

D'ailleurs, l'*auteur du Télémaque* passa les premières années de sa vie en Quercy, et fit ses études au collége de Cahors : il posséda long-temps l'abbaye de Carenac. Les habitans de ce pays sont persuadés qu'il se plaisait dans ce séjour, et qu'il le visita fréquemment. On montre les lieux où il aimait à se livrer à ses sublimes revêries. Une île, qui est en face de l'abbaye, a reçu le nom d'*Ile de Calypso.* Si on remonte le cours de la Dordogne, on trouve une autre île, où il composa l'ode intitulée les Montagnes d'Auvergne.

« On voit encore au quatrième étage d'une tour qui dépend des anciens bâtimens de l'abbaye, une pièce à murailles nues, dont la cheminée est ornée d'un grand nombre de sculptures, et qu'on nomme le *Cabinet de Fénélon.* On prétend dans le pays que l'illustre prélat y a composé une partie de ses ouvrages. Ce cabinet est l'objet de visites fréquentes; toutes les pierres y sont couvertes des noms des admirateurs des talens et des vertus de l'archevêque de Cambrai. »

(*Voyage Pittoresque.*)

» prévoir la leçon qui l'attendait, parce qu'il ne pouvait prévoir lui-même les torts dont il se rendait coupable par l'emportement de son humeur. Ainsi les avis et les reproches étaient toujours le résultat nécessaire et naturel des excès auxquels il s'était abandonné.

» Lorsque le jeune prince se livrait à ses accès de colère et d'impatience, auxquels son naturel irascible ne le rendait que trop sujet, alors le gouverneur, le précepteur, les instituteurs, tous les officiers et tous les domestiques de sa maison, se concertaient sans affectation pour observer avec lui le plus profond silence. On évitait de répondre à ses questions; on le servait en détournant les regards, ou en ne les portant sur lui qu'avec une espèce d'effroi, comme si on eût craint de se mettre en société avec un être qui s'était dégradé lui-même, par des fureurs incompatibles avec la raison. On paraissait ne s'occuper de lui que par cette espèce de compassion humiliante que l'on accorde aux malheureux dont la raison est aliénée. On se bornait à lui offrir les soins et les secours nécessaires à la conservation de sa misérable existence. On lui retirait tous ses livres, tous ses moyens d'instruction, comme devenus désormais inutiles à l'état déplorable où il se trouvait réduit; on l'abandonnait ainsi à lui-même, à ses réflexions, à ses regrets et à ses remords. Frappé de cet abandon universel, de cette solitude effrayante, le malheureux jeune homme, trop convaincu de ses torts et de son ingratitude, aimait à se confier encore en l'indulgence et la bonté si souvent éprouvées de son précepteur, venait se jeter à ses pieds, lui faire l'aveu de ses fautes, déposer dans son cœur la ferme résolution de prendre plus d'empire sur lui-même, et arroser de ses larmes les mains de Fénélon, qui le pressait contre son sein avec la tendre affection d'un père compatissant, toujours accessible au repentir.

» Dans ces combats si violens d'un caractère impétueux, avec une raison prématurée, le jeune prince semblait se méfier de lui-même, et il appelait l'honneur en garantie de ses promesses. On a encore les originaux de deux *engagemens d'honneur*, qu'il déposa entre les mains de Fénélon :

» Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénélon, de faire sur le champ ce qu'il m'ordonnera, et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose; et si j'y manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de déshonneur. Fait à Versailles, le 29 novembre 1689.

» Signé Louis. »

« Louis, qui promets de nouveau de mieux tenir ma promesse. Ce 20 Septembre. Je prie M. de Fénélon de la garder encore. »

« Le prince qui souscrivait ces engagemens d'honneur, n'avait encore que huit ans, et déjà il sentait la force de ces mots magiques. foi de prince et d'honneur.

» Dans ces momens propices, si favorables pour graver dans un cœur sensible et honnête une impression profonde et durable, Fénélon se voyait heureusement dispensé de rappeler avec sévérité, des torts que le jeune homme se reprochait lui-même avec amertume. Il ne s'occupait qu'à relever son ame abattue, à lui inspirer une utile confiance en ses propres forces, et à adoucir par les consolations les plus affectueuses, la honte de s'être avili par ses excès.

» Fénélon lui-même ne fut pas à l'abri des vivacités de son élève. On nous a conservé le récit de la manière dont Fénélon se conduisit dans une circonstance délicate. Le parti qu'il sut en tirer fut une leçon qui ne s'effaça jamais de l'esprit et du cœur de M. le duc de Bourgogne. Cette conduite de Fénélon peut servir de modèle à tous ceux qui sont appelés à exercer des fonctions du même genre auprès des enfans des princes et des grands.

» Fénélon s'était vu forcé de parler à son élève, avec une autorité et même une sévérité qu'exigeait la nature de la faute dont il s'était rendu coupable; le jeune prince se permit de lui répondre : *Non, non, Monsieur, je sais qui je suis et qui vous êtes.* Fénélon fidèle aux maximes qu'il avait enseignées lui-même dans son traité de l'éducation, ne répondit pas un seul mot; il sentit que le moment n'était pas venu, et que dans la disposition où se trouvait son élève, il n'était pas en état de l'entendre. Il parut se recueillir en silence, et se contenta de marquer par l'impression sérieuse et triste qu'il donna à son maintien, qu'il était profondément blessé. Il affecta de ne plus lui parler de la journée, voulant préparer par cette espèce de séparation anticipée, l'effet de la scène qu'il méditait, et qu'il voulait rendre assez imposante pour que le jeune prince n'en perdît jamais le souvenir.

» Le lendemain, à peine M. le duc de Bourgogne fut éveillé, que Fénélon entra chez lui; il n'avait pas voulu attendre l'heure ordinaire de son travail, afin que tout ce qu'il avait à lui dire parût plus marqué, et frappât plus fortement l'imagination du jeune prince. Fénélon lui adressant aussitôt la parole avec une gravité froide et respectueuse, bien différente de sa manière habituelle, lui dit : Je ne sais, Monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : *que vous saviez ce que vous êtes, et ce que je suis;* il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc, Monsieur, être plus que moi; quelques valets, sans doute, vous l'auront dit; et moi je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, *que je suis plus que vous.* Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance? Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson sans arroser celle de son voisin. Vous ne seriez pas plus sage, si vous vouliez tirer vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous par les lumières et les connaissances. Vous ne savez que ce que je vous ai appris; et ce que je vous ai appris n'est rien, comparé à ce qu'il me resterait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au contraire, pleine et entière sur

» vous. Le roi et Monseigneur vous l'ont dit assez » souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort » heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce au» près de vous; désabusez-vous encore, Monsieur; » je ne m'en suis chargé que pour obéir au roi, et » faire plaisir à Monseigneur, et nullement pour le » pénible avantage d'être votre précepteur; et afin que » vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez » sa Majesté, pour la supplier de vous en nommer un » autre, dont je souhaite que les soins soient plus » heureux que les miens.

» Le duc de Bourgogne, que la conduite sèche et » froide de son précepteur, depuis la scène de la veille, » et les réflexions d'une nuit entière passée dans les » regrets et l'anxiété, avaient accablé de douleur, » fut atterré par cette déclaration. Il chérissait Fénélon » avec toute la tendresse d'un fils; et d'ailleurs son » amour-propre et un sentiment délicat sur l'opinion » publique lui faisaient déjà pressentir tout ce que l'on » penserait de lui, si un instituteur du mérite de Fé» nélon se voyait forcé de renoncer à son éducation. » Les larmes, les soupirs, la crainte, la honte, lui » permirent à peine de prononcer ces paroles entre» coupées à chaque instant par ses sanglots : Ah! » Monsieur, Je suis désespéré de ce qui s'est passé » hier; si vous parlez au roi, vous me ferez perdre » son amitié...; si vous m'abandonnez, que pensera» t-on de moi! Je vous promets..... je vous promets » que vous serez content de moi... mais promettez» moi.....

» Fénélon ne voulut rien promettre; il le laissa un » jour entier dans l'inquiétude et l'incertitude.

» Ce ne fut que lorsqu'il eut lieu d'être bien con» vaincu de la sincérité de son repentir, qu'il parut » céder à ses nouvelles supplications, et aux instances » de Mme de Maintenon, qu'on avait fait intervenir » dans cette scène pour lui donner plus d'effet et d'ap» pareil.

» Ce fut par tous ces moyens heureusement combi» nés, et par cette suite continuelle d'observations, de » patience et de soins, que Fénélon parvint à rompre » peu à peu le caractère violent de son élève, et à cal» mer ses passions impétueuses. C'était surtout vers » cet objet si essentiel, que M. de Beauvilliers et lui » avaient dirigé tous leurs soins et tous leurs efforts; » l'un et l'autre en reçurent la récompense. La suite » de cette histoire fera voir que celui de tous les princes » qui a été le moins flatté par ses instituteurs, le » prince à qui l'on a dit les vérités les plus fortes et » les plus sévères dans son enfance et dans sa jeunesse, » a été celui qui a conservé la plus tendre reconnais» sance pour les hommes vertueux qui avaient présidé » à son éducation. »

Les premières années de l'éducation du duc de Bourgogne furent peut-être l'époque la plus heureuse de la vie de Fénélon. Il avait obtenu sur le jeune prince un utile ascendant; il avait dompté son caractère; il avait ouvert son cœur à tous les sentimens vertueux; il avait dirigé son esprit vers les sciences utiles et agréables, avec une rapidité dont l'éducation d'aucun prince ne pouvait offrir d'exemple. Fénélon voyait déjà se réaliser dans l'avenir ces systèmes de justice, de paix et de bonheur qui devaient succéder aux fracas des conquêtes et aux illusions de la gloire. Avec cette brillante perspective devant les yeux, il jouissait de l'estime de la cour; il comptait autant d'amis qu'il y avait de personnages illustres dans les hauts emplois de l'état et de l'église; le roi venait enfin de lui donner une marque de sa satisfaction personnelle. Il le nomma à l'abbaye de St-Valery; il voulut le lui annoncer lui-même et lui fit, pour ainsi dire, des excuses d'un témoignage si tardif de sa reconnaissance et de sa bonté. Telle était la situation heureuse et brillante de Fénélon, quand les malheureuses querelles du *quiétisme* vinrent troubler le cours de ses prospérités et ouvrir la source des chagrins et des disgrâces qui ne finirent qu'avec sa vie. Les historiens ont écrit des volumes sur cette controverse théologique. Nous nous contenterons d'en donner une simple idée.

Il y avait déjà quelques années que plusieurs évêques réunis à des prêtres d'un savoir éminent, s'occupaient d'examiner une doctrine nouvelle qu'avait répandue à la cour et dans le monde une femme célèbre par son esprit et par ses vertus, Mme Guyon. Le principe fondamental de cette doctrine était que la *perfection consiste dans un acte continuel et invariable de contemplation et d'Amour de Dieu*. La controverse durait encore entre les évêques, Bossuet s'était déclaré contre le quiétisme. Fénélon prétendait que Mme Guyon avait pu errer dans les expressions, mais qu'il était assuré qu'elle n'avait jamais eu que des intentions pures. Lui-même il partageait ses opinions sur cette doctrine, toutefois en les modifiant et les corrigeant jusqu'à un certain point. Ces disputes duraient encore : Louis XIV n'en était pas instruit; il nomma Fénélon à l'archevêché de Cambrai, en lui disant : *vous ne donnerez à mes petits-fils que trois mois et vous surveillerez de Cambrai leur éducation pendant le reste de l'année.*

Bossuet avait composé contre la doctrine de Mme Guyon son *Traité sur l'état d'Oraison*, que plusieurs évêques avaient revêtu de leur approbation. Mais Fénélon lui refusa la sienne et fit paraître son livre des *Maximes des Saints*, où se trouvait exposée une doctrine contraire, fondée sur les principes du quiétisme qu'il soutenait. Dès lors Bossuet ne garda plus aucun ménagement : la rupture entre ces deux grands hommes devint publique, éclatante. Louis XIV alarmé du danger que ses petis-fils n'eussent été nourris dans des sentimens contraires à la foi catholique, et des suites que pourrait avoir une hérésie nouvelle renvoya Fénélon de la cour et tous ses parens furent disgrâciés. Cependant il voulut bien accorder aux larmes du duc de Bourgogne, que Fénélon conservât le titre de précepteur des princes ses petis-fils.

Fénélon soumit son livre au jugement du souverain pontife. Mais en attendant son jugement, il s'engagea une controverse très-animée entre Bossuet et Fénélon. On vit couler de ces plumes fécondes une foule d'écrits qui divertirent le public et affligèrent l'Église par la division de deux hommes dont l'union lui aurait été aussi précieuse qu'utile.

Après vingt mois d'instances et de sollicitations, le jugement du pape fut enfin rendu, le 12 mars 1699, par un bref qui condamnait vingt-trois propositions extraites *des Maximes des Saints*. Dès lors les disputes cessèrent. Fénélon se soumit.

Toute la France admira cette prompte et touchante soumission. Les cardinaux en témoignèrent unanimement leur estime et leur joie à l'envoyé de l'archevêque de Cambrai : le pape lui adressa un bref de félicitation, et Bossuet marqua le désir sincère d'une réconciliation. Tout contribuait à lui faire regretter d'avoir perdu un ami si digne d'être, après lui, l'oracle et le modérateur de l'église de France.

Terminons le récit abrégé de cette déplorable lutte par les belles réflexions de son historien, le cardinal de Bausset.

« Fénélon, séduit par sa vertu, ne voit dans Dieu » que Dieu lui-même, et porte jusqu'à l'excès l'amour » pur et désintéressé. Trop confiant en la pureté de » son cœur, il ne croit pas se tromper. Il rectifie dans » ses défenses ce que le livre *des Maximes des Saints* » peut offrir d'inexact ou d'équivoque : il étonne l'Eu- » rope entière par sa force, l'éloquence, la clarté, le » courage, et surtout la candeur de ses nobles apolo- » gies. Bossuet s'étonne lui-même, d'avoir trouvé pour » la première fois un adversaire digne de lutter contre » lui. Jamais le Saint Siége n'eut à prononcer entre » de tels évêques ; jamais on ne vit tant de vertus, » de génie et de talens en action et en opposition. Bos- » suet paraît devant cet auguste tribunal, environné » de tous les souvenirs de cinquante ans de gloire, de » travaux et de triomphes ; mais il se confie encore » plus en la force de la vérité, dont il fut toujours le » plus intrépide défenseur. Fénélon a pour lui la re- » nommée de ses vertus, les ressources de son génie, » la conscience de la pureté de ses intentions. Toute » l'église attend en silence le jugement du premier » pontife. Fénélon est condamné ; Fénélon se soumet ; » sa gloire et sa vertu restent tout entières. Bossuet » conserve toujours sa place ; il est toujours l'oracle de » l'église gallicane. »

La cour ne partagea point cette espèce d'enthousiasme général, qu'excita l'heureux dénouement d'une controverse trop vive et trop animée entre les deux plus grands évêques de l'église de France. Un événement imprévu vint ajouter encore aux préventions, et acheva de perdre irrévocablement Fénélon dans l'esprit de Louis XIV. Ce fut la publication du Télémaque, dont un domestique infidèle avait tiré secrètement une copie qu'il vendit à la veuve de Claude Barbin, imprimeur au palais. L'ouvrage eut, dès son apparition, un succès prodigieux, non-seulement en France, mais encore dans toute l'Europe. Louis XIV ne se bornait pas à voir dans l'auteur du Télémaque un esprit *chimérique* ; il devint à ses yeux *ingrat et dangereux*, parce qu'il lui parut avoir oublié ses bienfaits et méconnaître les vrais principes du gouvernement.

L'archevêque de Cambrai jugea que le cœur et la confiance du monarque lui étaient fermés pour toujours. Mais la résidence dans son diocèse ne lui parut pas un exil.

Rien n'est plus intéressant que le tableau tracé par M. le cardinal de Bausset, du genre de vie de Fénélon à Cambrai.

Fénélon avait contracté dès sa jeunesse l'habitude de n'accorder que quelques heures au sommeil, et de se lever de grand matin. Il disait tous les jours la messe dans sa chapelle, et tous les samedis à sa métropole : c'était le jour qu'il avait consacré à y confesser indistinctement tous ceux qui se présentaient. Il dînait à midi, suivant l'usage des temps anciens ; il commençait par bénir la table ; elle était servie avec une sorte de magnificence ; mais cette magnificence n'était qu'un devoir de sa place et une bienséance de son rang ; car il était impossible de porter la sobriété à un degré plus remarquable ; il ne mangeait jamais que des nourritures douces, de peu de suc, et en très-petite quantité, et ne buvait que d'un vin blanc très-faible de couleur et de force. On attribuait à cette sobriété, poussée peut-être à l'excès, son extrême maigreur. Tous les ecclésiastiques attachés à son service étaient admis à sa table, ce qui alors était regardé comme un trait singulier de modestie et de bonté ; les évêques des siéges les plus éminens entretenaient ordinairement une table particulière pour leurs secrétaires et pour leurs aumôniers. On ne comptait jamais moins de treize ou quatorze personnes à table de l'archevêque de Cambrai. Tout annonçait autour de lui l'ordre, la noblesse et l'abondance. Le manuscrit d'où nous empruntons ces détails, et dont l'auteur ne peut pas être soupçonné d'un excès de prévention pour Fénélon, rapporte que l'archevêque de Cambrai laissait toujours à sa table la liberté d'un entretien aisé, doux et même gai. Fénélon parlait à son tour, et se plaisait à faire parler tous ceux qui mangeaient avec lui. Tout ce qui l'environnait s'était modelé sur son exemple et sur ses manières toujours nobles et délicates. L'auteur que nous venons de citer observe avec un espèce d'étonnement le ton habituel de liberté, de politesse et d'égalité qui régnait dans l'intérieur de cette maison, sans que les parens et les amis de l'archevêque de Cambrai, se permissent jamais la plus faible démonstration de hauteur ou de supériorité envers qui que ce fût ; « J'ai trouvé » en vérité, écrit-il, plus de modestie et de pudeur » qu'ailleurs, tant dans la personne du maître que » dans les neveux et autres. »

Rien ne peut être comparé à la politesse noble, facile et naturelle, avec laquelle l'archevêque de Cambrai faisait les honneurs de sa table et de sa maison. Tout étranger qui y était admis était toujours placé à sa droite, quel que fût son titre et son rang, surtout si c'était un ecclésiastique. Fénélon ne se séparait jamais du fidèle abbé de Chanterac, qui était toujours placé à sa gauche. Après dîner, on se réunissait à sa grande chambre à coucher, qu'il n'habitait jamais, et qui était uniquement consacrée à la représentation. Il faisait mettre au-dessus de lui tout étranger qu'il recevait, fût-ce un simple ecclésiastique. Il passait environ une heure à s'entretenir avec cette société intime, uniquement composée de parens, d'amis ou d'ecclésiastiques, qui le chérissaient comme leur père, et le vénéraient comme le modèle de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Cette distraction si simple et si innocente, n'était pas même entièrement perdue pour les devoirs de son administration. On mettait devant Fénélon une petite table, et ses secrétaires et ses aumôniers lui présentaient à signer les différentes expéditions qu'il avait ordonnées ; ils recevaient en même-temps ses instructions sur les détails dont ils étaient chargés. Il se retirait ensuite dans son cabinet, où il restait enfermé jusqu'à huit heures et demie,

lorsque le tems ne lui permettait pas de se promener, ou qu'il n'était pas obligé d'assister aux offices divins, aux exercices de son séminaire, ou aux différens bureaux d'administration qui étaient soumis à sa surveillance.

Un peu avant neuf heures, on se réunissait pour souper. Fénélon ne se permettait le soir que l'usage des œufs ou des légumes, dont il ne faisait même que goûter.

Avant dix heures du soir, il demandait si tous ses gens étaient rassemblés; on les faisait entrer dans la grande chambre, et là, en leur présence et en celle de toute sa famille, et de tout ce qui composait sa maison, un aumônier lisait la formule des prières du soir, et le prélat donnait ensuite sa bénédiction.

La seule distraction de Fénélon, au milieu de ses travaux, de ses peines, de ses souvenirs, peut-être de ses regrets, était la promenade; il ne connaissait point d'autre amusement, ni d'autre récréation; c'était le seul plaisir qu'il promettait à ceux de ses parens et de ses amis qu'il invitait à venir partager sa retraite. Toutes ses lettres particulières impriment la satisfaction si pure et si douce qu'il éprouvait dans cette triste et innocente distraction.

Ce goût lui était commun avait Cicéron, qui laisse si souvent transpirer dans ses lettres, le plaisir qu'il trouvait à se reposer des agitations de Rome, à l'aspect des beautés simples et touchantes de la nature. C'était en se promenant avec ses amis, et en y mêlant d'utiles entretiens, qu'il retrouvait ce calme et cette espèce de fraîcheur que le silence et l'air de la campagne semblent apporter à l'esprit et au corps, souvent fatigués par les études sérieuses et le travail trop sédentaire du cabinet. Fénélon mêlait toujours, à l'exemple de Cicéron, des sujets d'entretiens utiles et agréables à la douceur de se trouver avec ses amis dans les courses champêtres. Tous ses contemporains attestent « que » personne ne possedoit, mieux que lui, l'heureux » talent d'une conversation aisée, légère, et toujours » décente; que son commerce était enchanteur, et se » faisait respecter; que jamais il ne voulait avoir plus » d'esprit que ceux à qui il parlait; qu'il se mettait à » la portée de chacun, sans le faire jamais sentir; en » sorte qu'on ne pouvait le quitter sans chercher à le » retrouver. »

Lorsque dans ses promenades il rencontrait des paysans, il s'asseyait avec eux sur le gazon, les interrogeait, les consolait. Souvent il allait les visiter dans leurs cabanes; lorsqu'ils lui offraient un repas champêtre, il l'acceptait avec plaisir, et se mettait à table avec leur famille.

Il paraît que la révolution, qui a dénaturé tant d'idées honorables et fait méconnaître tant de vertus, n'a point entièrement effacé les traces profondes que les vertus de Fénélon avaient laissées dans le cœur des Flamands. Des transports de joie ont éclaté naguères à Cambrai, au moment où l'on a retrouvé ses cendres, que l'on croyait dispersées par la tempête de la révolution. On doit accueillir avec de justes éloges cette espèce d'expiation des cruels outrages faits à la mémoire de tant de bienfaiteurs de l'humanité, qui, sans avoir laissé un nom aussi éclatant que Fénélon, avaient des droits aussi sacrés à la reconnaissance et à la piété publique.

Fénélon faisait les visites de son diocèse, avec une assiduité que les troubles de la guerre n'ont jamais pu suspendre. Ce fut à sa réputation personnelle, à l'éclat de ses malheurs, à l'admiration de toute l'Europe pour le Télémaque, et à l'intérêt qu'inspire un grand homme dans la disgrâce, qu'il dut la liberté de parcourir toutes les parties de son diocèse occupées par les armées ennemies. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais rivalisaient d'estime et de vénération avec les habitans de Cambrai pour leur archevêque. Toutes les différences de religion et de secte; tous les sentimens de haine et de jalousie qui séparaient les nations, disparaissaient en sa présence. Il fut souvent obligé de tromper l'empressement des armées ennemies, pour échapper aux honneurs qu'elles voulaient lui rendre. Il refusa les escortes militaires qu'elles lui offraient pour assurer le paisible exercice de ses fonctions religieuses; et, sans autre cortége que quelques ecclésiastiques, il traversait les campagnes désolées par la guerre. Son passage n'était marqué que par les bienfaits et les consolations qu'il apportait au milieu de tant d'infortunes, et par la suspension des désordres et des calamités que les armées traînent à leur suite. Les peuples respiraient au moins en paix pendant ces intervalles trop courts, et les visites pastorales de Fénélon pouvaient être appelées la *trêve de Dieu*.

Fénélon prêchait régulièrement les carêmes dans quelques-unes des églises de sa ville, et, à certains jours solennels, dans son église cathédrale. Les sermons d'une année ne revenaient jamais dans les suivantes. Il donnait aux mêmes sujets une forme nouvelle, sans avoir jamais besoin de se copier. Il n'y avait pas une des paroisses des villes et des campagnes qu'il n'eût visitée, et où il n'eût accompagné sa visite d'une instruction pour le peuple.

Fénélon apportait le même zèle et le même intérêt à l'administration de son diocèse; plein d'indulgence, de douceur et de bonté, toutes les fois qu'il s'agissait de ménager les hommes ou les usages qui ne blessent ni la foi ni les bonnes mœurs; mais toujours prêt à s'armer de force et de courage contre les scandales et les abus intolérables, un de ses premiers soins fut de donner de sages réglemens et de bons directeurs à son séminaire. Il en confia la direction aux prêtres de Saint-Sulpice pour lesquels il eut toute sa vie la plus haute estime; il les visitait souvent et faisait lui-même toutes les semaines des conférences aux jeunes ecclésiastiques. La plupart étaient entretenus à ses frais. Son attachement à son clergé lui inspira les plus généreux sacrifices. Les malheurs de la guerre obligèrent le gouvernement, en 1708, à demander des secours extraordinaires au clergé de Cambrésis, comme aux autres corps de l'état. Mais le clergé avait été réduit par le séjour de l'armée à une condition plus déplorable que celle du clergé de toutes les autres provinces. Fénélon, déjà épuisé par les dépenses que la guerre avait occasionées et par toutes les libéralités qu'il ne cessait de répandre sur les malheureux, se chargea lui-même de la contribution à laquelle les curés de son diocèse avaient été taxés.

Du fonds de sa province et du lieu de son exil,



PORTRAIT DE FÉNÉLON.

Fénélon entretint une correspondance si étendue et si variée, qu'elle fournirait toute seule un des plus beaux titres de sa gloire. Les grands, les évêques, les savans, les gens du monde, les personnes vouées à la haute piété, français, étrangers, on le consultait de toutes parts et sur toute sorte de sujets. Ses réponses, toujours dictées par un excellent esprit, ont le charme indéfinissable qui semble un privilége particulier à son style. On y remarque surtout la franchise et même une sorte de hardiesse à dire des vérités dures qu'il avait le secret de faire excuser et aimer dans sa bouche, par la manière heureuse dont il les présentait. C'est là qu'on voit avec quelle tendresse il aimait ses parens et leur faisait le bien qui dépendait de lui, sans solliciter des faveurs, et sans déroger à ses obligations, comme évêque, pour les enrichir. Il écrivait à son neveu qui avait été blessé à l'armée et allait aux eaux de Baréges : « Ne craignez, mon cher enfant, aucune » dépense de nécessité : votre père selon la chair n'est » pas autant votre père que moi : c'est votre principal » père qui doit payer tout ce que l'autre ne peut » payer : Dieu nous le rendra au centuple. » Son neveu devait, à son retour de Baréges, passer par le château de Fénélon, antique domaine de ses pères. C'est là qu'était né l'archevêque de Cambrai. Son premier soin fut de recommander sa nourrice à son neveu : « Vos » deux dernières lettres m'ont appris que vous alliez » à Fénélon : j'en suis très content. J'aime bien que » vous goûtiez notre pauvre Ithaque, et que vous » vous accoutumiez aux pénates gothiques de nos pè» res.... Sachez, je vous prie, si ma nourrice est vi» vante et si elle a touché quelque argent de moi par » la voie de notre petit abbé. »

Il est touchant de voir le grand homme au milieu de

sa famille, et se faire, à l'âge de soixante-deux ans, le précepteur d'un jeune page qui n'avait d'autre fortune que le bonheur de porter son nom.

Un élève d'un genre bien différent s'était offert au zèle de Fénélon, et se montra digne d'un tel maître.

C'est le célèbre André-Michel de Ramsay, chevalier-baronnet en Ecosse. Il eut dès la plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences. Il aperçut bientôt le faux de la religion anglicane; mais s'il quittait une erreur, il en épousait une autre. Il se jeta dans le socinianisme, ensuite dans le tolérantisme outré, et enfin dans un pyrrhonisme universel. Cependant, comme il avait le cœur droit, il cherchait toujours la vérité de bonne foi. Il consulta les plus renommés des théologiens philosophes d'Angleterre. Il passa en Hollande et vit un célèbre ministre français réfugié, M. Poiret. Mais il ne trouva la vérité qu'il cherchait que dans les lumières de l'archevêque de Cambrai, qu'il alla visiter à Cambrai, et qui le fixa dans la religion catholique en 1710. M. de Ramsay a rendu lui-même compte au public des entretiens qu'il eut avec Fénélon, et c'est dans ses écrits mêmes qu'il faut chercher le résultat de sa visite qui dura six mois, et finit par le faire un catholique aussi éclairé qu'humble et soumis. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours la plus tendre vénération pour la mémoire de l'archevêque de Cambrai. De retour dans sa patrie, il y fut accueilli avec distinction quoique catholique. Le titre d'élève de Fénélon lui valut l'honneur d'être reçu membre de la Société royale de Londres. Il désira d'être admis au nombre des docteurs de l'Université d'Oxford : quelques oppositions s'élevèrent; mais le principal du collége de Sainte-Marie étouffa toutes les réclamations par ce seul mot : *Je vous présente l'élève du grand Fénélon : ce seul titre répond à tout;* et M. de Ramsay fut admis à la pluralité de 85 voix contre 17.

On ne sera point étonné des sentimens d'intérêt et de bienveillance que Fénélon inspirait aux étrangers de tous les pays et de tous les états que sa réputation attirait à Cambrai. La nature lui avait donné cette heureuse disposition de caractère, qui le portait toujours à les accueillir de la manière la plus propre à lui gagner leur cœur : elle lui avait donné les grâces et les agrémens extérieurs qui préviennent au premier abord : cette simplicité de mœurs et de langage qui font disparaître la gêne et la réserve d'un premier entretien : sa bonté ajoutait un charme enchanteur à cette séduction universelle dont personne ne pouvait se défendre, et dont personne ne posséda comme lui le secret ou l'heureux privilége. Il ne faisait jamais sentir aux étrangers ce qui pouvait leur manquer par rapport à cette recherche de politesse, cette élégance de manières, ce bon goût, cette urbanité qui distinguait autrefois en France les premiers rangs de la société, et dont les étrangers venaient étudier les modèles. Fénélon disait à ce sujet : *La politesse est de toutes les nations; les manières de s'exprimer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.*

Au nombre de ceux qui vinrent payer à Fénélon le tribut de leur admiration, nous pourrions compter le maréchal de Munich, si fameux par ses campagnes de la Crimée et ses victoires contre les Turcs; par le pouvoir qu'il exerça long-temps à la cour de Pétersbourg; par son exil de vingt ans au fond de la Sibérie et par le retour glorieux qui suivit une si longue disgrâce; nous pourrions compter un personnage bien plus élevé, un prince qui n'ouvrit les yeux à la lumière que pour devenir la victime de cette espèce de fatalité qui s'était appesantie sur la famille des Stuarts: Jacques III, fils de Jacques II, qui servait dans les armées françaises sous le modeste titre de chevalier de Saint-Georges, et qui profita de son séjour à Cambrai pendant la guerre de la succession d'Espagne, pour recueillir auprès de Fénélon les sages maximes dont il voulait faire la règle de son administration, si jamais la Providence lui eût rendu le sceptre porté par ses ancêtres.

Le cardinal Quirini, bibliothécaire du Vatican, qui parcourait l'Europe savante pour en recueillir les richesses littéraires, désira passionnément de voir l'archevêque de Cambrai. Voici ce qu'il nous apprend lui-même dans la relation de ses voyages, où il a consigné les plus petits détails de ses rapports avec Fénélon. « C'était vers ce seul point que j'étais vivement attiré. Avec quelle sensibilité, avec quel attendrissement je me rappelle encore la douce et tendre familiarité avec laquelle ce grand homme daignait m'entretenir, quoique son palais fût rempli d'une foule de généraux français et d'officiers en chef, envers lesquels il remplissait tous les soins de la plus magnifique et de la plus généreuse hospitalité. J'ai encore présentes à ma pensée toutes les graves et importantes réflexions qui faisaient le sujet de nos entretiens : mon oreille recueillait avec avidité toutes les paroles qui sortaient de sa bouche; ses lettres sont encore sous mes yeux et attestent la pureté de ses sentimens et la sagesse de ses principes; je les conserve parmi mes papiers, comme le trésor le plus précieux que j'aie au monde. »

Ce caractère inaltérable de douceur de Fénélon, joint à cette admiration universelle qu'on avait pour ses lumières et pour ses vertus, inspira quelquefois le désir de le voir et de l'entretenir, même à ceux qui professaient des doctrines opposées aux siennes.

Le P. Quesnel, qui s'était déjà rendu fameux par son zèle ardent pour le jansénisme et qui le devint encore plus dans la suite, par tous les troubles dont ses écrits furent la cause ou l'occasion, venait d'adresser à Fénélon un écrit où l'on remarque des ménagemens auxquels on n'était pas accoutumé de sa part. Fénélon s'empressa d'accueillir avec la plus indulgente bonté ces démonstrations réelles ou apparentes, qui semblaient annoncer le désir de s'éclairer mutuellement. Nous ignorons quel fut le résultat de cette correspondance.

Ce fut cet esprit de douceur et de modération qui le rendit également cher à tous ses diocésains malgré la diversité des partis et des opinions. Aucun évêque de son temps ne s'est déclaré d'une manière plus forte et n'a écrit des ouvrages plus solides contre les erreurs du jansénisme : mais en combattant les doctrines, il plaignait le malheur de leurs partisans; il évitait tous les reproches odieux, toutes les réflexions amères. Son zèle même était devenu le garant de leur sincérité. Le gouvernement, tranquille sur un diocèse confié à un prélat si vigilant, se croyait dispensé

d'une surveillance trop inquiète. « Les Pays-Bas, dit » Saint-Simon dans ses Mémoires, fourmillaient de » jansénistes ou de gens réputés tels. Le diocèse en » particulier et Cambrai même en étaient pleins. L'un » et l'autre leur furent des lieux de constant asile et » de paix. Heureux et contens d'y trouver du repos, » ils ne s'émurent de rien à l'égard de leur archevêque » qui, contraire à leur doctrine, leur laissait toute » sorte de tranquillité. »

Il improuvait également le zèle peu réfléchi qu'on employait à l'égard des protestans paisibles et soumis. Le maréchal de Noailles, commandant en Languedoc, consulta Fénélon sur la conduite qu'il devait tenir envers les soldats étrangers d'une religion différente. « Il n'est point à propos, répondit Fénélon, de tourmenter et d'importuner les soldats étrangers et hérétiques pour les convertir : on n'y réussirait pas : » tout au plus on les jetterait dans l'hypocrisie. » Cette conduite si conforme à l'esprit de la religion catholique, a servi de titre à quelques écrivains pour transformer Fénélon en un philosophe du 18e siècle, *indifférent sur toutes les religions.* On imprima dans le Mercure, 9 décembre 1780, que Fénélon avait écrit au duc de Bourgogne : « *Souffrez toutes les religions,* » *puisque Dieu les souffre.* » Le respectable abbé de Fénélon, parent de l'archevêque de Cambrai, et qui périt sur l'échafaud révolutionnaire à l'âge de 80 ans, se crut obligé d'inviter le rédacteur du *Mercure* à rectifier une méprise dont il était si facile d'abuser. *Vous n'avez vu*, lui disait-il, *aucune part cette prétendue lettre, ni écrite, ni imprimée.* Telle fut la manie de quelques écrivains du 18e siècle, de mutiler les ouvrages des plus grands hommes pour dérober à la religion la gloire d'avoir produit les génies les plus éclairés. C'est ainsi qu'on a voulu dénaturer les principes et les écrits de Pascal, de Bacon et d'Euler.

Il y avait près de cinq ans que Fénélon, retiré dans son diocèse, ne conservait l'espérance de revoir le duc de Bourgogne que dans un avenir aussi incertain qu'éloigné. On voit dans toutes ses lettres l'intérêt avec lequel, du fond de sa retraite, il surveillait tous les détails de la conduite du jeune prince. Toutes les instructions qu'il lui transmettait par M. de Beauvilliers, respirent la tendresse d'un père et la sincérité d'un ami fidèle. On ne lira pas sans une tendre émotion quels étaient les sentimens de l'élève de Fénélon pour son précepteur, quoiqu'il eût été arraché bien jeune encore à ses leçons. Il lui écrivit secrètement la lettre qu'on va lire; elle était datée du 22 décembre 1705.

« Enfin, mon cher archevêque, je trouve une occasion favorable de rompre le silence où j'ai demeuré » depuis quatre ans. J'ai souffert bien des maux depuis; mais un de mes plus grands a été celui de » ne pouvoir point vous témoigner ce que je sentais » pour vous pendant ce temps, et que mon amitié » augmentait par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense, avec un vrai plaisir, au temps » où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce » temps ne soit encore bien loin. Il faut s'en remettre à la volonté de Dieu, de la miséricorde duquel je reçois toujours de nouvelles grâces. Je lui » ai été plusieurs fois infidèle depuis que je ne vous » ai vu; mais il m'a toujours fait la grâce de me » rappeler à lui, et je n'ai, Dieu merci, point été » sourd à sa voix. Depuis quelque temps, il me paraît que je me soutiens mieux dans le chemin de » la vertu; demandez lui la grâce de me confirmer » dans mes bonnes résolutions, et de ne pas permettre que je redevienne son ennemi, mais de m'enseigner lui-même à suivre en tout sa sainte volonté. » Je continue toujours à étudier tout seul, quoique je » ne le fasse plus en forme depuis deux ans, et j'y » ai plus de goût que jamais. Mais rien ne me fait » plus de plaisir que la métaphysique et la morale, » et je ne saurais me lasser d'y travailler. J'en ai fait » quelques petits ouvrages, que je voudrais bien être » en état de vous envoyer, afin que vous les corrigeassiez, comme vous faisiez autrefois mes thèmes. » Tout ce que je vous dis n'est pas bien de suite, » mais il n'importe guère. Je ne vous dirai point ici » combien je suis révolté moi-même contre tout ce » qu'on a fait à votre égard; mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu, et croire que tout cela » est arrivé pour notre bien. Ne montrez cette lettre » à personne au monde, excepté à l'abbé de Langeron, » s'il est actuellement à Cambrai, car je suis sûr de » son secret; et faites-lui mes complimens, l'assurant » que l'absence ne diminue point mon amitié pour » lui. Ne m'y faites point non plus de réponse, à moins » que ce ne soit par quelque voie très-sûre, et en » mettant votre lettre dans le paquet de M. de Beauvilliers, comme je mets la mienne, car il est le seul » que j'ai mis de la confidence, sachant combien il lui » serait nuisible qu'on le sût. Adieu, mon cher archevêque; je vous embrasse de tout mon cœur, et ne » trouverai peut-être de bien long-temps l'occasion de » vous écrire. Je vous demande vos prières et votre » bénédiction. » LOUIS. »

La réponse de Fénélon se bornait aux exhortations les plus tendres pour affermir le prince dans ses sentimens de religion. Il n'y mêla aucune réflexion sur tout ce qui s'était passé depuis quatre ans : il la termina par ces seuls mots; « Je ne vous parle que de » Dieu : il n'est pas question de moi. J'ai, Dieu merci, » le cœur en paix : ma plus rude croix est de ne vous » point voir. Mais je vous porte devant Dieu dans » une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies, comme une goutte d'eau, pour » vous voir comme Dieu vous veut. »

Les événemens politiques fournirent, bientôt après cette première lettre, une occasion d'entretenir cette correspondance secrète. Louis XIV venait d'accepter le testament de Charles II pour son petit-fils, le duc d'Anjou, qui devint ainsi la tige des Bourbons en Espagne. Il est à présumer qu'il n'aurait eu à lutter que contre la maison d'Autriche dont les prétentions et les forces n'étaient pas très redoutables; mais il fit la faute inexcusable en politique de reconnaître le fils de Jacques II, ce qui souleva contre lui l'Angleterre. Guillaume III associa la nation entière à son ressentiment, ainsi que la Hollande, dont il disposait en maître absolu. Dans cette situation critique, Fénélon adressa divers mémoires à M. le duc de Beauvilliers, dont l'événement a plus d'une fois justifié la sagesse de vues et le talent avec lequel l'auteur savait juger les hom-

mes et les choses. Louis XIV donna, en 1702, le commandement de l'armée de Flandre au duc de Bourgogne, et chargea le maréchal de Boufflers de le diriger par ses leçons et ses exemples. Le jeune prince devait passer par Cambrai pour se rendre à l'armée. Il demanda avec empressement au roi la permission de voir à son passage son ancien précepteur. Le roi y consentit, mais avec la condition de ne le point voir en particulier. Le prince se hâta d'en prévenir Fénélon par une lettre datée de Péronne. Cette entrevue fut courte et gênée par la présence des militaires et des magistrats que le respect et le devoir avaient attirés. Ce ne fut qu'au moment où l'archevêque présenta la serviette au duc pour se laver les mains, que le jeune prince lui adressa ces paroles qui disaient tant de choses en si peu de mots : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.*

La campagne de 1702 ne produisit aucun événement remarquable en Flandre. Cependant le duc de Bourgogne y donna la plus haute idée de ses talens et *charma les officiers et les soldats*, selon l'expression du marquis de Quincey, dans ses mémoires militaires. Fénélon le revit à son passage : il écrivait à cette occasion au duc de Beauvilliers : « J'ai vu notre cher » prince un moment : il m'a paru engraissé, d'une » meilleure couleur et fort gai. Il a beaucoup pris sur » lui en me voyant; il me semble que je ne suis » touché de tout ce qu'il fait pour moi, que par rap- » port à lui et au bon cœur qu'il montre par là. »

L'année suivante le duc fut nommé généralissime de l'armée d'Allemagne. Le maréchal de Vauban devait seconder ses opérations. Aussi cette campagne fut aussi honorable par la prise de Vieux-Brisach que par l'intrépidité que le prince mit à s'exposer à tous les périls. Il écrivit au retour une lettre à Fénélon où il marquait le regret de n'avoir pas été à portée de le revoir. « Aidez-moi, lui disait-il, de vos con- » seils et de vos prières. Pour vous, mon cher ar- » chevêque, vous êtes tous les jours nommément dans » les miennes : vous croyez bien que ce n'est pas tout » haut. » Le duc de Bourgogne fut cinq ans à la cour sans être employé dans les armées. Les grands revers de cette époque n'avaient pas permis au roi de compromettre la gloire de son petit-fils. C'est dans cet intervalle que du fond de sa retraite de Cambrai, Fénélon dirigeait toutes les pensées, toutes les actions du jeune prince sur les instructions qu'il recevait des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Fénélon exilé et proscrit était l'oracle de l'héritier de Louis XIV.

La campagne de Lille s'ouvrit en 1708; elle fut pour le duc de Bourgogne la crise la plus violente où un prince de son caractère et de son rang pût jamais se trouver exposé. Il fut soumis aux ordres du duc de Vendôme, intéressé à détruire le jeune prince dans l'opinion publique, pour accroître son autorité auprès du grand-dauphin, que d'injustes préventions éloignaient de son propre fils. Le malheureux combat d'Oudenarde mit la division entre les chefs de l'armée. Le siége de Lille suivit de près, et malgré la belle défense du maréchal de Boufflers, la place fut rendue, et la campagne finit de la manière la plus malheureuse pour la France et la moins honorable pour le duc de Bourgogne. Pendant les quatre mois qu'elle dura, il s'établit une correspondance entre Fénélon et le jeune prince, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la tendresse éclairée du maître ou de la manière dont l'élève recevait ses avis et ses leçons. Les partisans du duc de Vendôme remplissaient les lettres qu'ils écrivaient à Paris et à la cour de reproches amers, de réflexions malignes, et de satires sanglantes. Ces odieuses rumeurs étaient propagées par une cabale puissante. Le duc de Bourgogne dédaignait de se justifier : personne n'entreprenait de combattre ces bruits injurieux : car il n'avait que des amis et point de partisans. Fénélon qui n'avait point cessé de le soutenir de ses conseils, voyant que la campagne allait finir et que le prince était au moment de se présenter devant le roi, son grand père, ne craignit point de donner au prince une dernière instruction dans une lettre qui achève de peindre l'ame de Fénélon et sa tendre affection pour son élève.

Le duc de Bourgogne se conforma exactement aux avis de Fénélon, en arrivant à Versailles. Il fut pleinement justifié dans l'esprit du roi, du ministre et de tous ceux qui n'apportaient aucun esprit de parti dans une discussion délicate entre un jeune prince qui ne donnait encore que des espérances et un général déjà renommé. Le roi prit même l'engagement de lui donner le commandement d'une armée pour la campagne suivante, et il l'eût effectué, si l'état des finances presqu'entièrement épuisées n'eût déterminé le duc de Bourgogne à faire le sacrifice du commandement.

Ce fut au milieu des désastres causés par cette guerre que Fénélon, placé sur le principal théâtre, montra ce beau caractère qui a autant honoré sa mémoire que les productions de son génie. Les mémoires de Saint-Simon nous offrent le tableau le plus aimable de la conduite de Fénélon durant ce période de malheurs et de calamités publiques.

« Sa maison ouverte et sa table de même, avait » l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, et tout à » la fois d'un palais vraiment épiscopal, et toujours » beaucoup de gens de guerre distingués, et beaucoup » d'officiers particuliers sains, malades, blessés, logés » chez lui, défrayés et servis, comme s'il n'y en eût » qu'un seul, et lui ordinairement présent aux consul- » tations des médecins et chirurgiens; il faisait d'ail- » leurs auprès des malades et des blessés les fonctions » du pasteur le plus charitable, et souvent il allait » exercer le même ministère dans les maisons et les » hôpitaux où il avait dispersé les soldats, et tout cela » sans oubli, sans petitesse, et toujours prévenant » avec les mains ouvertes. Une libéralité bien entendue, » une magnificence qui n'insultait point, et qui se ver- » sait sur les officiers et les soldats, qui embrassait » une vaste hospitalité, et qui pour la table, les meu- » bles et les équipages, demeurait dans les justes bor- » nes de sa place; également officieux et modeste, » secret dans les assistances qui pouvaient se cacher, » et qui étaient sans nombre; leste et délié sur les au- » tres, jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les » donnait, et à le persuader; jamais empressé, jamais » de complimens, mais d'une politesse qui, en em- » brassant tout, était toujours mesurée et proportion- » née; en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'était » que pour lui, avec cette précision dans laquelle il

» excellait singulièrement ; aussi était-il adoré de tous. » L'admiration et le dévouement pour lui étoient dans » le cœur de tous les habitans des Pays-Bas, quels qu'ils » fussent, et de toutes les dominations qui les parta- » geaient, dont il était l'amour et la vénération. »

Le duc de Marlborough donna une belle preuve de ses sentimens d'admiration et de dévouement. La ville de Cateau-Cambrésis, principal domaine des archevéques de Cambrai, était remplie des grains de l'archevéque et de ceux que les habitans de la campagne y avaient déposés sous la protection de son nom. Marlborough la fit d'abord conserver par un détachement qu'il y envoya. Mais quand il vit que sa propre armée, prête à manquer de vivres, voudrait se pourvoir dans les magasins de Cateau-Cambrésis, il en fit avertir Fénélon : on chargea sur des chariots tous les grains qui s'y trouvaient ; et Marlborough les fit escorter par ses propres troupes jusque sur la place d'armes de Cambrai, devenue le quartier-général de l'armée française.

La France en 1710, prête à se voir envahie par les armées étrangères, ne fut sauvée que par des événemens qui ne dépendaient pas des hommes. La mort de Joseph II, empereur d'Allemagne, força l'Europe à changer de politique, et l'on put espérer une paix prochaine et honorable. Le grand Dauphin mourut la même année, et le duc de Bourgogne devenu Dauphin, fut admis par Louis XIV au gouvernement. Tout changea de face. Toutes les ambitions se trouvaient alors du côté d'un prélat dont le retour prochain à la cour et la faveur paraissaient si clairement annoncés. Fénélon tout occupé des besoins de la nation et de la gloire de son auguste élève, se livra à des méditations politiques qui avaient pour objet un vaste plan de gouvernement. On nous a conservé ce grand travail qui forme une suite de *tableaux* où chaque objet est indiqué avec autant de précision que de clarté. Mais tandis qu'il préparait le bonheur d'une nouvelle génération, la mort, en redoublant les coups les plus terribles, détruisit en un moment ces rêves de félicité et toutes les espérances des Français. La duchesse de Bourgogne mourut le 22 février 1712. Fénélon adressa cette lettre si touchante au duc de Bourgogne.

« J'ai prié et je prierai, je fais même prier pour la » princesse que nous avons perdue. Dieu sait si le » prince est oublié. Il me semble que je le vois dans » l'état où saint Augustin s'est dépeint lui-même : » Mon cœur est obscurci par la douleur; tout ce que » je vois me retrace l'image de la mort. La maison » paternelle me rappelle sans cesse ma douleur et mon » malheur. Tout ce qui m'était doux, quand je pou- » vais le partager avec celle que j'aimais, me devient » un supplice, depuis que je l'ai perdue. Mes yeux » la cherchent partout, et ne la trouvent nulle part. » Tout ce que je vois m'est en horreur, parce que je » ne la vois point. Quand elle vivait, quelque part que » je fusse sans elle, tout me disait, vous l'allez voir : » rien ne me le dit plus. Je ne trouve de douceur que » dans mes larmes ; elle me tiennent lieu de ce qu'elle » m'était lorsqu'elle vivait. Je suis malheureux; et on » l'est dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses » qui passent; on est déchiré quand on vient à les per- » dre; et c'est alors qu'on sent tout son malheur. J'é- » tais loin de m'en former l'idée avant de l'avoir éprou- » vé. Je ne puis soutenir le poids de mon cœur déchiré » et ensanglanté, et je ne sais où le reposer. »

Au moment même où Fénélon adressait ces paroles d'amour et de religion au duc de Bourgogne, ce prince venait de rendre le dernier soupir. En apprenant cette horrible nouvelle, Fénélon laisse échapper ces seuls mots : *Tous mes liens sont rompus*.... Rien ne m'attachera plus à la terre. Il fut plusieurs jours dans un accablement qui alarma ses amis les plus chers. Huit jours après seulement, il eut la force d'écrire au duc de Chevreuse cette lettre déchirante : « Hélas! mon » bon duc, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour » l'église et pour l'état. Il a formé le jeune prince, il » l'a orné, il l'a préparé pour les plus grands biens, » il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je » suis saisi d'horreur et malade de saisissement sans » maladie : et pleurant le prince mort, qui me déchire » le cœur, je suis alarmé pour les vivans. » Peu de jours après il lui écrivait encore : « Je donnerais ma » vie non-seulement pour l'état, mais encore pour les » enfans de notre cher prince qui est encore plus avant » dans mon cœur que pendant sa vie. » Le jour même où il écrivait ces mots, l'aîné de ses deux enfans, le duc de Bretagne mourut, et il ne resta plus d'autre espérance à la famille royale que le duc d'Anjou, qui fut Louis XV.

Nous ne parlerons point ici des mesures politiques où Fénélon prit tant de part, non plus que des événemens qui amenèrent enfin cette fameuse régence du duc d'Orléans, après la mort de Louis XIV.

Fénélon vit les premiers orages qui s'élevèrent à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, contre les erreurs du P. Quesnel : il vit en très-peu de jours descendre dans la tombe ses amis les plus chers, l'abbé de Langeron, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. La douleur dont il était accablé ne pût l'engager à suspendre un seul moment l'exercice des devoirs de son ministère.

« Peu de semaines avant sa maladie, il fit un court » voyage de visites épiscopales; il versa dans un en- » droit dangereux; personne ne fut blessé; mais il » aperçut tout le péril, et eut dans sa faible machine » toute la commotion de cet accident; il arriva in- » commodé à Cambrai; la fièvre survint, et Fénélon » vit que son heure était arrivée. Soit dégoût du monde, » si continuellement trompeur pour lui, et de sa figure » qui passe; soit plutôt que sa piété, entretenue par » un long usage, fût ranimée encore plus par les tristes » considérations de tous les amis qu'il avait perdus, » il parut insensible à tout ce qu'il quittait, et uni- » quement occupé de ce qu'il allait trouver, avec une » tranquillité et une paix qui n'excluait que le trouble, » et qui embrassait la pénitence, le détachement, le » soin unique des choses spirituelles de son diocèse; » enfin, une confiance qui ne faisait que surnager à la » crainte et à l'humilité. »

Voilà l'impression générale que la mort de Fénélon laissa à Paris et à la cour. M. de Saint-Simon, en en rendant compte, ne fait qu'exprimer l'opinion des gens du monde; mais le témoin oculaire dont nous allons emprunter le récit, entre dans des détails bien plus

précieux pour tous les amis de la religion et de la mémoire de Fénélon.

Ce fut dans la soirée du 1er janvier 1715, que Fénélon fut attaqué de la maladie dont il mourut. « Cette » maladie qui ne dura que six jours et demi, avec des » douleurs très-aiguës, était une fièvre continue dont » la cause était cachée. Pendant ces six jours entiers, » il ne voulut être entretenu que de lecture de l'écriture » sainte; pendant les premiers jours on ne déférait » que par intervalle à ses instances. On craignait que » l'application qu'il portait à cette lecture n'empêchât » l'effet des remèdes, et n'aigrît son mal; on ne lui » lut d'abord que le livre de Tobie, et peu à la fois; » on y ajoutait, suivant les occasions, quelques textes » sur la fragilité des biens qui passent, et sur l'espé» rance de ceux qui durent à jamais. Nous lui récitions » souvent, et il paraissait charmé d'entendre les der» niers versets du chap. IV, et les neuf premiers du » chap. V de la seconde épître de saint Paul aux Co» rinthiens. *Répétez encore cet endroit*, me dit-il en » deux occasions. Dans les intervalles, on lui parla de » quelques expéditions pressantes pour les affaires de » son diocèse, et il les signa. On lui demanda s'il » n'avait rien à changer à son testament (qui était de » 1705) et il fit un codicille pour substituer l'abbé de » Fénélon à l'abbé de Langeron, qu'il avait précédem» ment nommé son exécuteur testamentaire. Je lui de» mandai en mon particulier ses derniers ordres, par » rapport aux deux ouvrages qu'il faisait imprimer.

» Les deux derniers jours et les deux dernières » nuits de sa maladie, il nous demanda avec instance » de lui réciter les textes de l'écriture les plus conve» nables à l'état où il se trouvait. *Répétez, répétez-moi*, » disait-il de temps en temps, *ces divines paroles;* il » les achevait avec nous, autant que ses forces le lui » permettaient. On voyait dans ses yeux et sur son » visage, qu'il entrait avec ferveur dans de vifs sen» timens de foi, d'espérance, d'amour, de résignation, » d'union à Dieu, de conformité à Jésus-Christ, que » ces paroles exprimaient. Il nous fit répéter plusieurs » fois les paroles que l'église a appliquées à saint Mar» tin, et met dans la bouche de ce grand évêque de » l'église gallicane. *Seigneur, si je suis encore nécessaire » à votre peuple, je ne refuse point le travail; que » votre volonté soit faite. O homme qu'on ne peut assez » louer! il n'a pas été surmonté par le travail; il ne » devait pas même être vaincu par la mort; il ne crai» gnit pas de vivre, il ne refusa pas de mourir*. L'ar» chevêque de Cambrai paraissait plein du même esprit » d'abandon à la volonté de Dieu. En cette même » occasion et, à l'imitation des disciples de saint Mar» tin, je pris la confiance de lui demander : Mais pour» quoi nous quittez-vous? dans cette désolation, à qui » nous laissez-vous? Peut-être que les loups ravissans » viendront ravager votre troupeau. Il ne répondit » que par des soupirs.

» Quoiqu'il se fût confessé la veille de Noël, avant » de chanter la messe de minuit, il se confessa de » nouveau dès le second jour de sa maladie. Le troi» sième jour au matin, il me chargea de lui faire » donner le viatique; une heure après, il me demanda » si j'avais tout disposé pour cette cérémonie. Comme » je lui représentais que le danger ne paraissait pas » assez pressant : *Dans l'état où je me sens*, dit-il » *je n'ai point d'affaire plus pressée.*

» Il se fit porter aussitôt, de la petite chambre qu'il » occupait habituellement, dans sa grande chambre. » Il désira que tous les membres de son chapitre pus» sent y entrer, et être présens à cet acte de religion. » Avant de recevoir le viatique, il adressa à tous les » assistans quelques paroles d'édification, que je ne » pus entendre que confusément, me trouvant alors » trop éloigné de son lit.

» Dans l'après-midi du quatrième jour de sa mala» die, M. l'abbé de Beaumont et M. le marquis de » Fénélon, ses neveux, arrivèrent en poste de Paris; » il éprouva une sensible consolation en les revoyant; » il leur demanda qui leur avait donné l'alarme; la » douleur ne leur permit pas d'articuler un seul mot, » ils se contentèrent de montrer M. l'abbé de Fénélon » qui se trouvait à Cambrai lorsque la maladie se dé» clara.

» Quelque sensible que je l'eusse vu à la mort de » M. l'abbé de Langeron, son ami intime, et à celle » de M. le duc de Bourgogne, son élève, il vit sans » pleurer, dans sa dernière maladie, l'affliction et les » larmes de toutes les personnes qu'il aimait le plus » tendrement.

» M. l'abbé de Beaumont et M. le marquis de Fé» nélon avaient pris la précaution d'amener avec eux, » de Paris, le célèbre Chirac, médecin, qui conféra » immédiatement avec les médecins du pays qui avaient » suivi et traité la maladie; ils convinrent de le sai» gner une seconde fois, et de lui donner l'émétique; » l'effet en fut prompt, et parut d'abord le soulager, » on conçut même d'abord quelques espérances, mais » on reconnut bientôt que le mal était plus fort que » les remèdes. Dieu voulait retirer à lui un des évê» ques qui auraient pu servir le plus utilement l'église » dans ces temps de schisme et d'indocilité.

» Le matin du jour des Rois, m'ayant témoigné » le regret de ne pouvoir dire lui-même la sainte » messe, j'allai, suivant son ordre, la dire à son in» tention. Pendant ce court intervalle il parut s'affai» blir notablement, et on lui donna l'extrême-onction.

» Immédiatement après il me fit appeler, et ayant » fait sortir tout le monde de sa chambre, il me dicta » la dernière de ses lettres, qu'il signa, m'ordonnant » de la montrer ici à quatre personnes, et de la faire » partir aussitôt qu'il aurait les yeux fermés. C'est en » me dictant cette lettre que, rappelant toutes ses » forces, sentant qu'il était près de paraître devant » Dieu, il voulut s'y préparer, en exposant ses véri» tables sentimens. Quelque courte que soit cette » lettre, on ne peut marquer un plus grand désinté» ressement pour sa famille, ni plus de respect et » d'attachement pour son roi, ni plus d'affection pour » son diocèse, ni plus de zèle pour la foi contre les » erreurs des jansénistes, ni une docilité plus abso» lue pour l'église mère et maîtresse.

» Il souffrit beaucoup le reste du jour et pendant » sa dernière nuit; mais il se réjouissait d'être sem» blable à Jésus-Christ souffrant. *Je suis*, disait-il, » *sur la croix avec Jésus-Christ; Christo confixus sum » cruci*. Nous récitions alors les paroles de l'Ecriture » qui regardent la nécessité des souffrances, leur

» brièveté et leur peu de proportion avec le poids » immense de gloire éternelle dont Dieu les couronne. » Les douleurs redoublant, nous lui disions ce que » saint Luc rapporte de Jésus-Christ, que dans ces » occasions il redoublait ses prières, *factus in agonià prolixiùs orabat.* Jésus-Christ, ajouta-t-il lui-même, » réitéra trois fois la même prière : *Oràvit tertiò, eundem sermonem dicens;* mais la violence du mal ne » lui permettant pas d'achever seul, nous continuâmes » avec lui : *Mon père, s'il est possible, que ce calice » s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite » et non la mienne. Oui, Seigneur*, reprit-il en élevant » autant qu'il put sa voix affaiblie, *votre volonté et » non la mienne.* La fièvre redoublait par intervalles, » et lui causait des transports dont il s'aperçut lui-» même, et dont il était peiné, quoiqu'il ne lui échap-» pât jamais rien de violent ni de peu convenable. » Lorsque le redoublement cessait, on le voyait aussitôt » joindre les mains, lever les yeux vers le ciel, se » soumettre avec abandon, et s'unir à Dieu dans une » grande paix. Cet abandon plein de confiance à la » volonté de Dieu avait été dès sa jeunesse le goût » dominant de son cœur, et il y revenait sans cesse » dans tous ses entretiens familiers. C'était, pour ainsi » dire, sa nourriture et celle qu'il aimait à faire goûter » à tous ceux qui vivaient dans son intimité.

» Je suis encore attendri quand je pense au spec-» tacle touchant de cette dernière nuit. Toutes les » personnes de sa pieuse famille, qui étaient réunies » à Cambrai; M. l'abbé de Beaumont, M. le marquis » de Fénélon, M. l'abbé de Fénélon, les chevaliers » de Fénélon, M. de l'Eschelle, son frère, et M. l'abbé » Devise, leur neveu, vinrent tous, l'un après l'autre, » dans ces intervalles de pleine liberté d'esprit, de-» mander et recevoir sa bénédiction, lui donner le » crucifix à baiser, et lui adresser quelques mots d'é-» dification. Quelques autres personnes de la ville » qu'il dirigeait se présentèrent aussi pour recevoir » sa dernière bénédiction. Ses domestiques vinrent » ensuite tous ensemble, en fondant en larmes, la » demander, et il la leur donna avec amitié. M. l'abbé » Le Vayer (de la congrégation de Saint-Sulpice), » supérieur du séminaire de Cambrai, qui l'assista » particulièrement à la mort cette dernière nuit, la » reçut aussi pour le séminaire et pour le diocèse. » M. l'abbé Le Vayer récita ensuite les prières des » agonisans, en y mêlant de temps en temps des pa-» roles courtes et touchantes de l'écriture, les plus » convenables à la situation du malade, qui fut environ » une demi-heure sans donner aucun signe de con-» naissance, après quoi il expira doucement à cinq » heures et quart du matin (7 janvier 1715).

» Nous croyons que notre pieux et saint archevêque » est mort saintement comme il a vécu; chacun de » ceux qui l'ont connu plus particulièrement s'em-» pressa de recueillir quelque chose qui lui ait appar-» tenu. On ne trouva pas chez lui d'argent comptant; » les pertes et les grandes dépenses que lui avait » causées le voisinage des armées pendant les trois » dernières campagnes sans qu'il eût rien absolument » retranché des aumônes qu'il faisait aux couvens de » cette ville, aux pauvres ordinands de son séminaire, » aux filles de la charité pour les pauvres malades, » aux paroisses qu'il visitait, aux étudians de son » diocèse qu'il entretenait dans les universités, et à » une multitudes d'autres personnes, avaient absolu-» ment épuisé ses revenus. Il n'a rien laissé à sa fa-» mille du prix de son mobilier, ni des arrérages qui » sont dus par ses fermiers; il institue par son testa-» ment M. l'abbé Beaumont, son neveu, son héritier » universel, pour exécuter ses pieuses intentions, dont » il a fait connaître le secret à lui seul, et M. l'abbé » de Beaumont continua, jusqu'à l'arrivée du succes-» seur, les mêmes aumônes que M. l'archevêque faisait » aux pauvres.

» Voilà ce que j'ai remarqué des dispositions de » notre saint archevêque. Les derniers jours de sa vie, » MM. ses neveux, et les autres personnes qui ne » l'ont presque point quitté pendant sa maladie, au-» ront pu remarquer d'autres circonstances qui m'ont » échappé, ou que je ne me rappelle pas en ce mo-» ment.

» Je ne puis qu'être vivement touché de votre sou-» venir dans cette triste occasion; quoique je perde » mon bienfaiteur, mon maître, et j'ose dire, mon » père, je suis pourtant beaucoup plus sensible à la » perte que l'église fait en lui, du plus pieux, du » plus zélé et du plus savant défenseur de la Foi; » de celle que fait ce diocèse et notre séminaire en » particulier, dont il allait commencer les bâtimens, » pour l'unir à Saint-Sulpice. Le successeur pourra-» t-il continuer cet ouvrage si utile, si nécessaire? » Le voudra-t-il? Priez pour ce diocèse et pour » nous. »

La lettre que dicta Fénélon, immédiatement après après avoir reçu l'extrême-onction, et que l'auteur de cette relation avait eu ordre de faire partir aussitôt qu'il aurait les yeux fermés, fit la plus grande sensation lorsqu'elle fut devenue publique. Elle attestait les véritables sentimens de Fénélon, dans un moment où aucune considération humaine ne pouvait plus influer sur son langage ou sur ses dispositions.

C'est en parlant de cette lettre que M. de Saint-Simon, témoin de l'effet qu'elle avait produit à la ville et à la cour, a dit :

« Dans cet état, Fénélon écrivit au roi une lettre » sur le spirituel de son diocèse, qui ne disait pas » un mot sur lui-même, qui n'avait rien que de tou-» chant et qui ne convînt au lit de la mort à un grand » évêque. »

Elle était adressée au père Le Tellier, et conçue en ces termes :

» Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est dans » cet état, mon révérend père, où je me prépare à » aller paraître devant Dieu, que je vous prie ins-» tamment de représenter au roi mes sentimens.

» Je n'ai jamais eu que docilité pour l'église, et » qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai » reçu la condamnation de mon livre avec la simpli-» cité la plus absolue.

» Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie, » sans avoir pour la personne du roi la plus vive re-» connaissance, le zèle le plus ingénu, le plus profond » respect et l'attachement le plus inviolable.

» Je prends la liberté de demander à sa Majesté deux

» grâces, qui ne regardent ni ma personne, ni aucun » des miens.

» La première est qu'il ait la bonté de me don» ner un successeur pieux, régulier, bon et ferme » contre le jansénisme, lequel est prodigieusement ac» crédité sur cette frontière.

» L'autre grâce est qu'il ait la bonté d'achever avec » mon successeur, ce qui n'a pu être achevé avec moi » pour Messieurs de Saint-Sulpice. Je dois à sa Ma» jesté le secours que je reçois d'eux. On ne peut rien » de plus apostolique et de plus vénérable. Si sa Ma» jesté veut bien faire entendre à mon successeur, » qu'il vaut mieux qu'il conclue avec ses messieurs ce » qui est déjà si avancé, la chose sera bientôt finie.

» Je souhaite à sa Majesté une longue vie, dont » l'église, aussi bien que l'état, ont infiniment besoin. » Si je puis aller voir Dieu, je lui demanderai souvent » ces grâces. Vous savez, mon révérend père, avec » quelle vénération.

» Signé Fr., archevêque de Cambrai.

» A Cambrai, ce 6 janvier 1715. »

La mort de Fénélon excita des regrets sincères et universels dans toute l'étendue des Pays-Bas; et, malgré les combats des partis qui divisaient l'église, tous les cœurs se réunirent pour déplorer la mort d'un évêque qui avait conquis le respect, l'estime et l'affection de ses adversaires même. Nous avons déjà dit que, malgré son opposition à la doctrine des jansénistes, et quoiqu'il l'eût combattue avec éclat par de nombreux écrits, il avait toujours détourne de dessus leurs têtes les coups de l'autorité, et les avait préservés, par son zèle, même des dangers personnels auxquels ils auraient pu être exposés. *Bien loin de porter atteinte à l'amour général que tous portaient à Fénélon*, ils furent d'autant plus affligés de sa perte, qu'ils ignoraient quelles seraient à leur égard les dispositions de son successeur, et qu'ils ne pouvaient guère, dans les circonstances où ils se trouvaient, en attendre un traitement aussi favorable.

Quant aux amis de Fénélon, on n'a pas besoin de dire *qu'ils tombèrent dans l'abîme de l'affliction la plus amère.*

Lorsque la nouvelle de sa mort parvint dans les pays étrangers, elle y fut peut-être plus ressentie qu'en France même, où tous les esprits étaient aigris et divisés; où une paix récente laissait encore subsister les charges et les calamités d'une guerre malheureuse; où tous les corps étaient impatiens du joug de l'autorité, et où l'amour du changement tournait toutes les pensées et toutes les espérances vers un nouvel ordre de choses. Mais dans le reste de l'Europe, on ne fut frappé que de la perte d'un homme qui avait illustré son siècle par un grand caractère, des vertus éclatantes et des ouvrages qui dureront autant que la langue dans laquelle ils furent écrits. De tels hommes commençaient à devenir rares dans tous les pays, et le nom de Fénélon était peut-être le seul alors qui jouît de la vénération universelle.

C. M. R. Pujol.

MICHEL DE MONTAIGNE.

Michel de Montaigne, un des plus grands esprits du monde, naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533 de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne. Son enfance annonça des dispositions heureuses que son père cultiva avec soin. Destiné à la robe il épousa Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux; il posséda luimême cette charge qu'il abandonna bientôt par dégoût des affaires. Son esprit observateur et d'une activité infatiguable, lui fit entreprendre de longs voyages, et, pendant quelques années, il parcourut en philosophe la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; en 1581 il fut honoré à Rome du titre de citoyen romain; élu depuis maire de Bordeaux, nous le voyons en 1588 figurer avec honneur aux États de Blois, et décoré par le roi Charles IX du Collier de l'ordre de saint Michel: tranquille enfin après ces différentes courses, il se retira dans son château où il se livra tout entier à la philosophie et à l'étude de l'homme; c'est dans cette paisible retraite qu'il composa le livre des *Essais*, le plus beau monument de ce siècle. Montaigne dans ce chef-d'œuvre, s'est proposé de faire une étude approfondie de l'esprit humain, et pour remplir son objet, il ne va pas chercher ses modèles dans les hommes qui l'entourent; lui-même sera le sujet de ses méditations, dans ce livre de *bonne* foy; c'est lui qu'il veut peindre: « *Mes défauts, dit-il, s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis.* » Aussi pour faire connaître notre grand homme nous n'entrerons pas dans des détails biographiques fastidieux. Des extraits de son livre bien coordonnés, nous permettront de le suivre dans son enfance, dans sa jeunesse et dans l'âge mûr; nous le laisserons parler avec cet accent naïf et inimitable de ses amitiés, de ses goûts, de ses opinions, et, par ce moyen, nous ferons apprécier à nos lecteurs le philosophe et son ouvrage. Ici notre tâche finit: nous allons écouter Montaigne. Il prendra soin de nous raconter lui-même, avec un charme inexprimable, toutes les circonstances de sa vie, toutes les affections de son âme!

« Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier » jour de febvrier, mille cinq cent trente trois. Eslevé » avec un soin tout particulier par le plus excellent

» pere, il ne fault se prendre à lui, s'il n'a recueilli » aucuns fruits respondants à une si exquise culture. » Il avait voulu me faire gouster la science et le devoir » par une volonté non forcée, et de mon propre desir; » et eslever mon ame en toute doulceur et liberté sans » rigueur et contraincte : Je dis jusqu'à telle supersti- » tion, que, parce que aulcuns tiennent que cela trou- » ble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller » le matin en sursault, et de les arracher du someil » tout à coup et par violence; il me faisailt esveiller » par le son de quelque instrument, et ne fus jamais » sans un homme qui m'en servist.

« C'est un bel et grand adgencement sans doute que » le grec et le latin, mais on l'achete trop cher. Je di- » rai une façon d'en avoir meilleur marché que de » coutume, qui a été essayée en moi même, s'en ser- » vira qu'il vouldra. Feu mon pere ayant fait toutes » les recherches que homme peut faire parmy les gents » savans et d'entendement, il lui fut dit que cette lon- » gueur que nous mettions à apprendre des langues qui » ne coutaient rien aux anciens, est la seule cause pour- » quoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'âme » et de cognoissance des Grecs et des Romains. Je ne » crois pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que » l'expérience que mon pere y trouva, ce fut qu'en nour- » risse, et avant le premier desnouement de ma langue, » il me donna en charge à un Allemand, (qui depuis est » mort fameux médecin en France) n'ignorant pas notre » langue et très bien versé en la latine. Cettuy-ci qu'il » avait fait venir exprès, et qui était bien chérement » gagé, m'avoit continuellement entre les bras; il en » eut aussi avecques lui deux aultres moindres en sa- » voir, pour me suivre et soulager le premier; ceulx- » ci ne m'entretenaient d'aultre langue que latine. » Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle in- « violable que ni lui meme, ni ma mere, ni valet, ni » chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'au- » tant de mots de latin que chacun avoit apprins pour » jargonner avec moi. C'est merveille du fruict que » chacun y fit, mon pere et ma mere y apprirent as- » sez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suf- » fisance pour s'en servir à la nécessité, comme firent » aussi les aultres domestiques qui estoient plus atta- » chés à mon service. Somme, nous latinizames tant » qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour. » Quant à moi, j'avois plus de six ans avant que j'en- » tendisse non plus de François ou de Périgourdin que » d'Arabesque; et sans art, sans livre, sans grammaire » ou precepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris » du latin tout aussi pur que mon maitre d'eschole le » savoit. Deux choses furent cause que tant de soins » ne porterent pas grand fruit : en premier, le champ » stérile et incomode; car quoique j'eusse la santé ferme » et entiere, quant au naturel doux et traictatable et » quand j'estois parmi cela si poisant, mol et endormi » qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non même » pour me faire jouer. Ce que je voyois je le voyois » bien, et soubs cette complexion lourde nourrissois » des imaginations hardies et des opinions au dessus » de mon âge.

» L'esprit je l'avais lent, et qui n'alloit qu'autant » qu'on le menoit; l'apprehension tardifve; l'invention » lasche; et après tout un incroyable deffaut de mé- » moire. Secondement, comme ceux que presse un fu- » rieux desir de guerison se laissent aller à toute sorte » de conseils, mon bon pere, ayant extreme peur de » faillir en chose qu'il avait tant à cœur, m'envoya » environ mes six ans au college de Guyenne, très » florissant pour lors et le meilleur de France; et là » il n'est possible de rien adjouster au soin qu'il eut, » et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, » et à toutes les aultres circonstances de ma nourri- » ture, en laquelle, il reserva plusieurs façons parti- » culieres, contre l'usage des colleges; mais tant y a » que c'étoit toujours un college. Mon latin s'abastar- » dit incontinent, du quel depuis par désacoustumance » j'ai perdu tout usage; et ne me servit cette mienne » inacoutumée institution que de me faire arriver d'en- » jambée aux premières classes; car à treize ans que » je sortis du college, j'avais achevé mon cours, et à » la verité sans aucun fruit que je puisse à présent » mettre en compte.

Montaigne a pris le soin de nous tracer le tableau de ses premières années, mais dans ses *Essais*, consacrés à l'étude des mœurs, écrits dans la retraite, il n'a pas fait le récit de ses voyages, et à peine entretient-il son lecteur des dignités qu'il a obtenues, de sa charge de conseiller, de son mariage; la philosophie, l'amour de la méditation, et cette noble passion de l'antiquité qui semble éteinte parmi nous, l'amitié absorbaient sa grande ame et la rendaient froide et indifférente à tout le reste. Il avait rencontré dans Etienne de la Béotie, (l'auteur du célèbre traité de la servitude volontaire), une ame digne de comprendre la sienne. Le grand philosophe à payé son tribut à l'ami qu'il venait de perdre à la fleur de la vie, dans un chapitre de ses *Essais* que nous citerons comme un modèle inimitable de grace et de naïveté : « Il n'est » demeuré de mon ami que ce discours sur la servi- » tude volontaire... C'est tout ce que j'ai pu recouvrer » de ses reliques, moi, qu'il laissa d'une si amoureuse » recommandation, la mort entre les dents, par son » testament héritier de sa bibliothèque et de ses pa- » piers, outre le livret de ses œuvres que j'ai fait » mettre en lumière, et suis obligé particulierement à » cette pièce, d'autant plus qu'elle a servi de moyen » à notre première accointance, car elle me fut montrée » longue espace avant que l'eusse vu, et me donna la » première connaissance de son nom, acheminant » ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que » Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite, » que certainement il ne s'en lie guère de pareilles, et » entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en » usage. Il faut tant de rencontres à la bastir que c'est » beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois » sciecles... Des enfans aux pères c'est plutot respect; » l'amitié se nourrit de communication, qui ne peult » se trouver entre eux pour la trop grande disparité, » et offenseroit à l'adventure les devoirs de nature. Il » s'est trouvé même des philosophes desdaignants cette » cousture naturelle, temoings *Aristippus*, qui quand » on le pressait de l'affection qu'il debvait à ses enfans » pour être sortis de lui, il se mit à cracher, disant » que cela en était aussi bien sorti. Le père et le fils » peuvent être de complexion entièrement éloignée et » les frères aussi; c'est mon fils, c'est mon parent,



MONTAIGNE ET ÉTIENNE DE LA BŒOTIE.

» mais c'est un homme farouche, un méchant ou un » sot. Comparer à cette amitié l'affection envers les » femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix on ne » peult : son feu, je le confesse, est plus actif, plus » cuisant, plus aspre; mais c'est un feu téméraire et » volage, ondoyant et divers feu de fièvre, sujet à » accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. » Quant au mariage, oultre que c'est un marché qui » n'a que l'entrée libre (sa durée étant contraincte et » forcée), joignons y qu'à dire vrai la suffisance des » femmes n'est pas pour répondre à cette conferance et » communication, nourrice de cette sainte amitié, ce » sexe par nul exemple n'y est pu encore arriver, et » par le commun consentement des escholes anciennes » en est rejeté. Au demourant, ce que nous appellons » ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accoi- » tances et familiarités nouées par quelque occasion » ou commodité par le moyen de laquelle nos ames » s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles » se meslent et se confondent l'une en l'autre d'un mes- » lange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent » plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de » dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut » exprimer qu'en répondant : parce que c'étoit lui,

» parceque que c'étoit moi. Nous nous cherchions avant » de nous être vus, nous nous embrassions par nos » noms, et à notre première rencontre, qui feut par » hazard en une grande fete et compaignie de ville, » nous nous trouvâmes si prins, si cognus, si obligés » entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche » que l'un à l'autre.

» L'ancien Ménander, disait celui-là heureux qui » avait pu rencontrer l'ombre d'un ami; il avait certes » raison de le dire, car à la vérité, si je compare tout » le reste de ma vie, quoiqu'avec la grace de Dieu je » l'aye passée douce, aisée et sauf la perte d'un tel » ami, exempte d'affliction poisante, pleine de tran- » quilité d'esprit, ayant prins en payement mes com- » modités naturelles et originelles sans en rechercher » d'autres; si je la compare, dis-je, toute aux quatre » années qu'il m'a esté donné de jouir de la doulce » compaignie et société de ce personnage, ce n'est que » fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. » Depuis le jour que je le perdis je ne fais que traisner » languissant, et les plaisirs même qui s'offrent à moi, » au lieu de me consoler, me redoublent le regret de » sa perte; nous étions à moitié de tout, il me semble » que je lui dérobe sa part. J'estois dejà si faict et » accoutumé à estre deuxieme partout, qu'il me sem- » ble n'estre plus qu'à demi. »

Montaigne vient de nous faire connaître les nobles affections de sa grande ame; dans les *Essais* il nous initiera aussi à toutes ses faiblesses; son pinceau véridique et naïf ne dissimulera, n'atténuera rien : « Je » suis, dit-il, sage, tantôt libertin, tantôt vrai, tantôt » menteur, chaste, impudique, puis liberal, prodigue » et avare, et tout cela selon que je me vire. » Après Etienne de la Beotie, il paraît que son père occupait la première place dans son cœur; il exprime quelquefois sa tendresse par des traits d'une grace et d'une délicatesse exquise. Il observe que depuis la perte de ce bon père, il portait lorsqu'il montait à cheval un manteau qui lui avait appartenu : « Ce n'est point, » dit-il, par commodité mais par délices; il me semble » m'envelopper de lui. » On voit aussi dans les *Essais* que le faste, l'orgueil, l'exagération étaient incompatibles avec le caractère franc et naïf de notre philosophe : « Pour ceux qui veulent, dit-il, se mettre hors » d'eux et échapper à l'homme, c'est folie; au lieu » de se transformer en anges il se transforment en » betes, au lieu de se haulser ils s'abbatent. Ces hu- » meurs transcendantes m'effrayent comme les lieux » haultains et inaccessibles. Nous cherchons d'autres » conditions pour n'entendre l'usage des notres, si » nous avons beau monter sur des échasses, encore » faut-il marcher de nos jambes, et au plus élevé » throne du monde, si ne sommes nous assis que sur » notre c... les plus belles vies sont à mon gré, celles » qui se rangent au modèle commun et humain avec » ordre, mais sans miracle, sans extravagance. »

Nous avons cherché par les extraits qu'on vient de lire, à faire connaître le caractère et le cœur de Michel de Montaigne; quelques maximes que nous choisirons dans le nombre infini des belles pensées que renferment le livre des *Essais*, nous donneront une idée de sa philosophie. Ce grand esprit creuse toutes les questions, et, sous une forme négligée et naïve, il pénètre bien plus avant dans le fond des choses que ces auteurs qui cherchent à imposer au lecteur, par leur style sévère et leur dogmatisme. Mais Montaigne sait voir de son regard pénétrant la faiblesse et la vanité de nos connaissances, et le septicisme le plus absolu résulte de sa profondeur même. Socrate à la fin de sa vie disait que tout ce qu'il savait c'était qu'il ne savait rien. Notre philosophe aurait trouvé une pareille proposition trop affirmative, il n'aurait pas dit « Je ne sais rien, » mais bien « que sais-je? » Cette impuissance de connaître ne l'afflige guère : « L'insousciance, dit-il, et l'incuriosité sont un » mol et doux chevet pour reposer une tète bien faite. » Il regarde la médecine comme une erreur de l'esprit humain; mais il excuse les médecins de vivre de notre sottise, attendu qu'ils ne sont pas les seuls. Il laisse faire la nature, supposant « qu'elle s'est assez armée » de dents et de griffes pour se défendre contre les » assauts des maladies; faites, dit-il aux malades, » ordonner une médecine à votre cervelle, et elle y » sera mieux employée qu'à votre estomac. Le la- » boureur n'a du mal que quand il l'a, nous avons » la pierre en l'ame avant de l'avoir aux reins. » La jurisprudence avec son cahos de lois, de commentaires, d'explications, ne lui était guère plus estimable que la médecine. « Les jurisconsultes, dit-il, font plus » de livres sur les livres que sur les autres sujets; ils » ne font que s'entregloser. » Montaigne attaque avec force le système d'éducation adopté de son temps; les arguties d'Aristote, et toute la scholastique lui paraissent méprisables; il se plaint de ce qu'au lieu de former à la vertu l'ame des jeunes gens, on se contente de remplir leur tête de mots. « Le monde, dit-il, » n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne dit » plutôt plus que moins qu'il ne doit. Toutefois la » moitié de notre âge s'en va là, on nous tient quatre » ou cinq ans à entendre les mots et à les coudre en » périodes.... » Il est facile de reconnaître en lisant l'*Emile*, que Jean-Jacques s'est approprié un grand nombre d'idées qui appartiennent à notre auteur.

Les essais ne contiennent pas de maximes antireligieuses. Montaigne vénère le christianisme, il fait profession de le suivre dans tous ses préceptes; cependant on doit reconnaître que sa croyance même porte une légère teinte de son septicisme; « Nous » naissons chrétiens, dit-il, comme Périgourdins ou » Allemans. De toutes les opinions humaines et an- » ciennes touchant la religion, celle-là me semble » avoir eu plus de vraisemblance et plus d'excuse, » qui recognoissait Dieu comme une puissance incom- » préhensible, origine et conservatrice de toute choses, » toute bonté, toute perfection, recevant et prenant » en bonne part l'honneur et la réverence que les » humains lui rendoient sous quelque visage, sous » quelque nom et en quelque manière que ce fût. » Notre philosophe nourri de la lecture des anciens, professe une grande admiration pour les vertus républicaines; dans tout son livre, il paraît donner la préférence pour le gouvernement des états aux formes démocratiques; d'ailleurs son septicisme, sa position de gentilhomme, à une époque de guerre civile, le rendait discret et peu explicite sur les opinions politiques.... Dans le chapitre 12[e] du second

livre, le plus remarquable des *Essais*, Montaigne résume de la manière la plus piquante les doctrines de tous les philosophes de l'antiquité ; sa profonde logique, la rectitude de son esprit font bientôt sentir au lecteur la faiblesse et la vanité de toutes ces théories; il s'écrie après son admirable critique: « qui fagoteroit suffisamment un amas des aneries de l'humaine sapience, » il diroit merveilles. Jugeons ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, » puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté » si haut l'humaine suffisance, il s'y treuve des défauts si apparents et si grossiers. Moi j'aime mieux » croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi » qu'un jouet à toutes mains, et se sont ebattus de » la raison comme d'un instrument vain et frivole, » mettans en avant toute sortes d'inventions et de » fantaisies, tantôt plus tendues, tantôt plus lâsches. » Montaigne, au reste, avoue lui-même que ses compositions ne sont qu'un passe-temps et un amusement; il rêvait à ses lectures dans ses courses à cheval; c'était en promenant qu'il lisait et qu'il méditait, « car mes pensées dorment, dit-il, si je les assies ».

Montaigne atteint de la pierre dans les dernieres années de sa vie, fut attaqué dans son château d'une esquinancie qui causa sa mort. Il demeura, dit Pasquier, trois jours entiers, plein d'entendement sans pouvoir parler. Comme il sentait sa fin approcher, il pria, par un bulletin, sa femme d'avertir quelques gentilshommes, ses voisins, afin de prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre, et, au moment de l'élévation, ce pauvre gentilhomme s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes il expira dans cet acte de piété. Montaigne n'ayant point d'enfans mâles, avait laissé par son testament, à *Charron* les armes pleines de sa famille, à laquelle celui-ci à son tour marqua sa reconnaissance par le legs universel de ses propres biens.

Montaigne indépendamment de ses *Essais sur l'homme*, a écrit ses voyages; mais sa narration est de peu d'intérêt. Il a aussi donné une traduction française de la théologie naturelle de *Rémond Sébond*. Presque tous les écrivains qui sont venus après lui, ont emprunté des pensées à son livre comme à un thresor inépuisable, d'érudition et d'originalité. On voit en lisant les pensées de Pascal, que le chrétien orthodoxe avait beaucoup lu les ouvrages du sceptique. Au reste, le fervent Janseniste quoique un peu aigre et caustique contre l'auteur des essais dont il emprunte quelque fois les idées, lui rend une pleine justice, et il le juge dans son admirable chapitre ou il compare sa philosophie avec celle d'Epictète, avec cette impartialité qui est le partage des hommes supérieurs.

Si Montaigne comme tous les grands hommes a eu d'obscurs détracteurs, il a aussi trouvé des apologistes dignes de lui : « Quelle injustice criante, observe » Voltaire, de dire, qu'il n'a fait que commenter les » anciens! il les cite à propos et c'est ce que les com» mentateurs ne font pas; il pense et ces messieurs » ne pensent point; il appuie ses pensées de celles des » grands hommes de l'antiquité, il les juge, il les com» bat, il converse avec eux, avec son lecteur avec lui» même; toujours original dans la manière dont il » présente les objets, toujours plein d'imagination, » toujours peintre; et ce que j'aime, toujours sachant » douter. Je voudrais bien savoir d'ailleurs, s'il a pris » chez les anciens tout ce qu'il a dit sur nos modes, » sur nos usages, sur le nouveau monde découvert » presque de son temps, sur les guerres civiles dont » il était le témoin, sur le fanatisme des sectes qui » désolaient la France. Montaigne, dit La Harpe, a im» primé à notre langue une énergie qu'elle n'avait » point avant lui, et qui n'a point vieilli parce qu'elle » tient à des sentimens et des idées, et qu'elle ne s'é» loigne pas comme dans Ronsard du génie de notre » idiome. Comme philosophe il a peint l'homme tel » qu'il est; il loue sans complaisance et blâme sans mi» santhropie; il a un caractère de bonne foi que ne peut » avoir aucun autre livre du monde. En effet ce n'est » pas un livre qu'on lit, c'est une conversation qu'on » écoute; il persuade parce qu'il n'enseigne pas; il » parle souvent de lui, mais de manière à vous occu» per de vous. Il n'est ni vain, ni hypocrite, ni en» nuyeux, trois choses difficiles à éviter lorsqu'on » parle de soi; il n'est jamais sec; son cœur et son ca» ractère sont partout; et quelle foule de pensées sur » tous les sujets! quel trésor de bon sens! que de con» fidences ou son histoire est aussi la nôtre! heureux » qui trouvera la sienne propre dans le chapitre de » l'amitié, qui a immortalisé le nom de l'ami de Mon» taigne. »

Des éditions nombreuses des *Essais*, attestent le goût du public pour ce chef d'œuvre : il y a quelques mois, la ville de Périgueux a rendu à Montaigne un hommage solennel; elle lui a decerné une statue en pied qui le représente décoré du cordon de l'ordre de saint Michel.

E. B. Lejeune.



LA FOLLE DE LA MONTAGNE.

— Y a-t-il un peu d'amour, au moins?
— Beaucoup d'amour, mais accompagné de choses si terribles, que c'est cruellement racheté, allez!

Léon Gozlan.

— Ne t'arrête jamais à la pensée de rompre la promesse qui lie ton existence à la mienne; entends-tu, Rose, disait un montagnard dont les traits communs et les formes athlétiques ressortaient davantage à côté de la jeune fille, pâle et délicate, à qui il adressait ces paroles de reproche, prononcées avec l'expression d'un désespoir féroce.

— T'ai-je jamais rien promis, moi? lui dit-elle doucement et en tremblant.

— Ton père mourant, sentit le besoin de te donner un soutien, un appui; il fallait un guide à ton inexpérience des choses de la vie, il me légua ce précieux héritage; tu sais à quelles conditions. Sa volonté, sa dernière volonté nous unit. Depuis je t'ai avouée pour mon amante; j'ai été ton danseur aux fêtes voisines; je t'ai accompagnée dans tes courses; j'ai partagé tes travaux et les ai allégés; je me suis habitué à caresser l'idée que tu étais à moi, à moi par le cœur..... et pour la vie.....

— Je l'aime presque autant que mon père.....

— Ainsi, en retour de tant d'amour, voilà ce que tu me donnes. Rose, il est donc vrai que tu l'aimes.....

— Oh! mon Dieu, calme-toi: je lui dirai de ne plus me regarder avec son regard si doux, si timide..... il ne viendra plus me voir..... il n'ira plus ramasser pour moi des *abajous* sur les rochers, lorsqu'il ira visiter son père à la cabane des Vachers, au haut de la montagne. Je jure de ne plus le revoir!!!

— Alors tu m'épouseras?

— Jamais!

Le montagnard laissa tomber un regard terrible sur la pauvre enfant, qui cachait, dans ses mains, son visage baigné de larmes. Lui continua: ainsi la volonté de ton père expirant est méconnue; ta promesse faite dans ce moment solennel déja oubliée; ainsi, plus de bonheur à espérer sur la terre; pas de pitié pour moi qui souffre tant à cette heure; et cela, parce qu'il s'est trouvé un homme, un enfant, qui s'est mis entre toi et moi, qui est venu rompre une union que Dieu s'apprêtait à bénir; car ton père et le mien l'avaient formée, cette union. — Sais-tu ce que l'on fait d'un buisson épineux qui barre le passage; on le renverse de la cognée; sais-tu ce que l'on fait d'un reptile qui cherche à empoisonner notre vie: on l'écrase du pied.

— O mon Dieu! murmura-t-elle douloureusement, que dis-tu? tu veux donc le tuer? — Que ce soit moi, et qu'il soit sauvé.

— Vous mourrez l'un et l'autre, dit froidement cet homme qu'une blessure profonde torturait; lui d'abord, puis toi, lentement, de douleur.

Et il se prit à considérer Rose.

Rose tomba à genoux; sa tête fléchit sur sa poitrine oppressée; ses yeux se fermèrent sous l'impression de ce regard farouche.

Lorsqu'elle les rouvrit, et qu'elle chercha Pierre à la place qu'il occupait au moment de son évanouissement, elle ne le retrouva pas; il s'était éloigné avec la rapidité de l'izard, à travers les rochers escarpés qui hérissaient les flancs de l'immense rocher, au pied duquel était bâtie la cabane de la famille de la jeune fille.

C'était un chalet élevé sur une sorte de petite terrasse, et dont le faîte aigu, recouvert de paille de seigle, ne s'écartait en rien de l'architecture des cabanes des Pyrénées; auprès des meules de foin aiguës apparaissant au loin comme autant de pyramides, quelques arbres à l'entour, et par côté, un petit torrent qui tombait en cascade, pour aller se promener lentement à travers les prairies un peu marécageuses qui s'inclinaient doucement au-dessous de la maisonnette.

Seule, avec sa mère et son frère, plus jeune qu'elle, Rose avait par son travail assidu, par les soins du troupeau, par la culture de quelques rares espaces où croissaient le seigle et le sarrasin, fourni aux besoins de cette pauvre famille depuis la mort de son père.

Mais si Rose était la plus pauvre de la vallée, elle était aussi la plus jolie et la plus sage. Promise à Pierre qui l'adorait, quoique beaucoup plus âgé qu'elle, (il avait plus de trente ans, elle en comptait à peine dix-sept), Rose avait eu le malheur de rencontrer et d'aimer un enfant de son âge, pauvre comme elle, et qui lui rendait amour pour amour.

Depuis long-temps, il venait passer les soirées au chalet de la cascade. A peine si les grands froids et les neiges l'en empêchaient quelquefois au cœur de l'hiver. Il gardait d'ailleurs les troupeaux avec le frère de Rose, et personne, en voyant le pauvre pâtre, n'aurait pu penser qu'il avait au cœur une si forte inclination.

Cependant à la froideur toujours croissante de Rose, Pierre se douta qu'un autre pouvait être aimé d'elle. Ce pressentiment le troubla et répandit sur son existence comme un crêpe funèbre. Son imagination assombrie le rendit défiant, et un jour qu'il vit de loin le jeune berger apporter des fruits à Rose, et elle les accepter et presser ses mains dans les siennes, la jalousie entra dans son cœur, et il conçut un affreux dessein.

Je vous ai dit en commençant, la terreur profonde qu'il avait inspirée à Rose; et elle était restée trem-

blante, car elle connaissait la tenacité de Pierre dans ses déterminations, son audace dans les entreprises les plus périlleuses, son courage dans le danger; elle tremblait surtout, elle qui connai sait tout son amour, cet amour qu'elle venait de repousser sans pitié.

Et le soir était là, avec son crépuscule sombre, qui annonçait la nuit prochaine, la nuit que la lune ne devait pas éclairer; et les jeunes bergers n'arrivaient point, et une chevêche faisait entendre son chant lugubre, perchée sur la cime desséchée d'un peuplier, et les chiens, ce soir, hurlaient aussi, plus tristement, sur les flancs de la vallée.

Ils arrivèrent enfin. A l'empressement de Rose à leur demander s'ils n'avaient point fait de mauvaise rencontre, les deux garçons montrèrent, en souriant, leurs bâtons ferrés et leurs deux chiens vigoureux.

Eh, bien! il faut retourner de suite au chalet de ton père, dit-elle à celui qui n'était pas son frère, et prendre un autre sentier que celui que tu suis d'habitude: tu tourneras le rocher, et...... puis....., tu ne reviendras plus..... et elle se prit à pleurer.

— Et pourquoi cela sœur? dit le frère de Rose, revenu de sa première surprise. L'autre baissait timidement les yeux, et n'entendait plus qu'un affreux bourdonnement qui tintait dans sa tête.

— Il le faut, mes enfans, dit la mère. Rose a ses raisons que je partage; vous irez toujours ensemble garder les troupeaux; mais Raymond ne doit pas venir içi de quelque temps. Entends-tu Raymond? si tu nous aimes, et je le crois comme je crois à la bonté de Dieu, parts de suite, en suivant le sentier que ma fille vient de t'indiquer.

— Et puis, ajouta Rose, bien bas: si tu rencontres Pierre, le vacher, évite-le, détourne-toi de ton chemin, dusses-tu franchir un abîme.

— Enfin, mon cœur est allégé! ce n'est donc pas toi qui me chasses: c'est Pierre, c'est lui..... ah! tant mieux, j'ai acquis maintenant le droit de lui rendre haine pour haine.

Et comme il élevait sa voix:

— Tais-toi, mon ami, lui dit Rose, s'il nous écoutait, tu serais perdu; nous serions tous perdus. N'avez-vous rien entendu?

— Rien, dit Raymond. Et puis croit-il me faire peur! certes non. Il est jaloux de moi, il te l'a dit; il sait donc, enfin, que je t'aime, que tu partages mon amour, et il s'oppose à notre bonheur; c'est à moi de le provoquer.

— Toi si jeune, lui si fort! oh! mon ami, promets-moi de l'éviter, de le fuir; jure-le pour ma mère, pour moi.....

— Pour vous, je le jure. J'obéis.

— Mon frère t'accompagnera; demain il m'apportera de tes nouvelles, car j'ai besoin d'apprendre que tu n'es pas trop malheureux.

Ecoute, Raymond, afin que je puisse vous suivre à travers les passages difficiles que vous avez à suivre, convenons des lieux précis ou tu feras entendre le *hillet* (1), qui m'avertira de votre marche, qui apportera dans mon âme la sécurité dont j'ai besoin: tu pousseras le premier cri au détour du rocher; puis le second, après avoir dépassé l'éboulement causé par la dernière avalanche; le dernier, enfin, lorsque vous aurez franchi le torrent au-dessus de la cascade.

— C'est convenu.

— Demain, tous les jours, tu m'enverras des fleurs.

— Oui! oui! tous les jours.....

On crut avoir entendu comme un ricanement mal comprimé au dehors; mais les chiens se turent. Et tristement, les deux bergers sortirent de la cabane pour suivre le chemin que Rose venait de leur désigner. Elle, assise sur le seuil de la porte, cherchait à saisir, au milieu des murmures du torrent, qu'une légère brise lui apportait, le premier signal si impatiemment attendu.

On était en été, et la nuit était sombre, quoique le ciel fut étoilé; mais les astres n'avaient point cette vivacité de lumière qu'un temps serein leur donne; et déja comme une couche nuageuse, formée d'épais brouillards, s'élevait en grandissant du fond de la vallée.

Le premier *hillet* se fit entendre. Ce cri sauvage qui, la nuit, réveille en sursaut le voyageur étonné, retentit long-temps.

— Ils ont tourné le rocher, se dit Rose; puisse le bon Dieu les conduire à bon port! Et son âme croyante, car il y a de la ferveur dans le cœur de la femme qui aime, les lui fit recommander à sa bonne patrone.

Sa prière fut interrompue par le second *hillet:*

— Allons, dit-elle, leur bon ange les a pris sous sa sainte protection, et elle se mit à prier de nouveau.

Le troisième cri se fit entendre assez long-temps; les bergers avaient eu, en effet, à éviter ou à surmonter de grands dangers; enfin il arriva, faible, mais bien distinct. Rose tomba à genoux:

— Merci, maintenant, ô mon Dieu, car ils sont sauvés! Et le même cri fut répété, mais plus fort, plus prolongé.

Alors, elle ferma exactement la porte de la cabane, et vint se réjouir avec sa mère du succès de leur entreprise.

Cependant les deux jeunes bergers s'étaient trouvés en présence d'un homme au bout de la cascade, au moment même où Raymond avait fait entendre le dernier *hillet* qui avait si doucement retenti au fond du cœur de son amante. C'était Pierre qui avait tout entendu, au dehors du chalet, et qui les avait précédés à ce passage dangereux, que rendaient plus effrayant encore les croyances superstitieuses.

Que se passa-t-il entre ces trois hommes, sur cette étroite plate-forme qui domine le gouffre que l'œil seul de l'oiseau ose mesurer en planant au-dessus de lui? personne ne l'a jamais su. Sans doute, que le terrible vacher avait renversé par surprise, au fond de l'abime, ces deux infortunés, au moment même où ils venaient d'annoncer qu'ils ne couraient plus de danger; sans doute aussi que, par une amère dérision, il avait, à son tour, après ce double et lâche assassinat, poussé ce cri, qui était venu après les autres tromper le cœur de l'amante et de la sœur.

Le lendemain deux cadavres étaient roulés par les eaux à travers les pentes rapides du torrent. Des chasseurs qui les découvrirent, furent épouvantés, craignant peut-être d'attirer sur eux quelque soupçon.

(1) Cri des Montagnards.



ROSE ET LES DEUX CADAVRES.

Bientôt pourtant une rumeur vague se répandit dans la vallée : on racontait que deux imprudens bergers s'étaient *perdus* au saut de la cascade, en se hasardant à le franchir au milieu de la nuit. Pierre, le premier, prononça le nom des deux bergers; moins timide que les chasseurs, il s'était, racontait-il, approché d'eux au moment où ils s'étaient arrêtés à des blocs de rochers qui encombraient le lit du torrent, et il lui avait été facile de les reconnaître.

La foule, avide d'émotions, couvrait le rivage; on s'apprêtait déja à attirer sur la rive les corps de ces malheureux, lorsque Pierre, s'appuyant sur une fausse interprétation de la loi, fit remarquer que nul n'avait le droit de les toucher avant que leurs parens ne fussent venus les reconnaître.

On accourut au chalet de la cascade. On trouva la fille secourant la mère évanouie. Elle accepta la nouvelle épreuve qui était offerte à son malheur, dans l'espoir, sans doute, de voir encore une dernière fois ceux qu'elle avait tant aimés. Dominée par ce sentiment, elle trouva assez de force pour venir sur les bords de ce torrent, dont le sang de son frère et de son amant rougissait encore les eaux. Elle arrivait l'œil sec, le regard fixe, la respiration haletante et entrecoupée, lorsque tout à coup sa figure si pâle, s'anima d'un rouge de feu; elle s'arrêta, et les mains et les yeux dirigés vers le vacher, qui, debout comme une statue de marbre, considérait impassible ses victimes, elle tira de sa poitrine péniblement, avec une expression effrayante, ce cri accusateur: *Tu es leur assassin.*

Et comme tous les regards se portaient sur lui, le vacher, toujours calme, laissa tomber ces paroles: *La douleur la rend folle.*

Oh! oui, folle! elle l'était; elle l'est encore; mais sa folie n'a rien d'outrageant pour sa belle âme; elle exprime la sublimité des deux amours qui la remplissaient. Depuis, elle va de village en village, accom-

pagnée de sa mère, bien vieille, bien malheureuse, mendiant pour vivre ; s'informant partout si on n'a pas vu passer deux beaux jeunes hommes, son frère et son amant. Si vous la pressez, elle vous dira son histoire touchante, vraie jusqu'au *hillet* du saut de la cascade. Mais, ni son frère, ni son amant ne sont morts; de grâce, ne cherchez pas à la dissuader; sa folie lui est plus douce que la raison; laissez-la à ses erreurs, et lorsque vous la rencontrerez, faites l'aumône à la *Folle de la montagne*.

J. Mark.

HECTOR DE BEAULIEU.

C'est de Beaulieu, au bas pays Limousin, qu'est tiré le surnom d'*Eustorge de Beaulieu*, qu'il changea ensuite en celui d'*Hector*. En 1522 il était organiste à l'église de Lectoure. On ne sait comment, de prêtre, il quitta son poste pour se faire recevoir ministre à Genève. Il était musicien; il composa les paroles et les airs de trente-neuf chansons qui sont restées inédites, outre celles qu'il fit imprimer en 1546, sous le titre: *Chrétienne réjouissance*, et y joignit le *Pater* et l'*Ave*, les *Solliciteurs de procès*. En 1537, il avait publié à Lyon, le recueil de ses poésies, qui renferme plusieurs ballades et plusieurs rondeaux, qui méritent que sa mémoire soit conservée. Il ne serait pas étrange que le passage suivant eût fourni à La Bruyère un fragment célèbre, imité depuis en vers par Sedaine, dans une épître commençant ainsi:

O mon habit que je vous remercie.

Voici le morceau d'Eustorge de Beaulieu:

Veut-on savoir qui aujourd'hui
A les honneurs parmi le monde,
Et qui trouve partout appui?
D'abord ceux où richesse abonde.
. . . .

Plusieurs disent communément
Que l'habit ne fait point le moine;
Mais aussi voit on bien comment
Sous riche habit, nul n'est idoine (1);
Fût-on si bon que saint Antoine
Et aussi doux qu'une brebis,
Sans être en ordre on perd sa peine:
Chacun porte honneur aux habits.

Il était si persuadé que, parmi les hommes, fortune fait tout le mérite, qu'il écrivit ce joli rondeau d'une mesure particulière:

Argent fait beaucoup en amours,
Si fait jeunesse et bonne grâce:
Mais argent en bien peu d'espace
Y fait plus qu'un autre en cent jours.
Beau parler, gambades et tours,
N'y valent, (pour bien qu'on les fasse)
Argent.

(1) *N'est idoine*, n'est bon à rien.

Beauté, pour avoir beaux atours,
Entre souvent dedans la nasse:
Mais dessus tout, amour fait place,
Et loge au plus haut de ses tours,
Argent.

Cet *argent* qui est le dieu du siècle, lui avait appris par expérience, que *Clément Marot* avait eu raison d'écrire que *Crédit était mort*, et que les créanciers ne se contentaient, ni d'épigrammes, ni de madrigaux. Beaulieu nous confirme à son tour, que:

Crédit n'est plus, pour ce que les detteurs
Rongeant la foi envers leurs créditeurs,
Dont ne faut point que nul fort s'émerveille,
L'on ne veut plus donner à la pareille
Ne prêter rien à un tas de flatteurs,
De babillards, gaillards et grands vanteurs
Le monde est plein, mêmement de menteurs,
Dont maint pauvre homme oit dire à son oreille,
Crédit n'est plus.

Vous trouverez de ces grands emprunteurs,
Qui même ayant pour payer leurs prêteurs
Songeant plutôt à vider la bouteille,
A jeux, banquets et chère nompareille:
Or aujourd'hui, pour tels dissipateurs,
Crédit n'est plus.

Je suis surpris que dans cette pièce, il n'ait pas mis les usuriers en ligne de compte. C'est auprès d'eux surtout que *Crédit n'existe plus*. Ils ne prêtent que sur de gros gages ou de riches hypothèques.

Dans cette même année 1537, Eustorge de Beaulieu composa deux prologues pour deux *Moralités*; la première intitulée: *Murmurement et fin de Choré*. La seconde ayant pour titre: l'*Enfant Prodigue*; Beauchamp croit qu'il est aussi l'auteur de ces deux pièces. Le père de l'*Enfant Prodigue* fait cette prière:

Prince du ciel, veuillez permettre
Mon fils venir à meilleur port:
Car si toujours est en tel être,
Il sera cause de ma mort.

Cette plainte touchante est digne d'un cœur paternel.

En 1567, on publia de lui: *La Doctrine et Instruction des Filles chrétiennes désirant vivre selon la parole de Dieu, avec la Repentance de l'Homme pécheur*, in-8°.

— On ne sait pas l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort; mais on sait qu'il n'était pas très-modéré dans ses désirs, et qu'il ne se contentait pas de cette *médiocrité* tant vantée par Horace; car il nous a ingénument confié dans ses vers, que:

La bourse pleine, ou d'or ou de monnoye
C'est le meilleur que je souhaiteroie;
. . . .
Et un cheval pour aller longue voie,
Un petit chien pour me tenir en joye,
Et un jocquet pour faire mes messages;
Lors ne sais roi qu'avec tous ses bagages,
Fut plus content, quand je me sentiroie
La bourse pleine.

En effet, il me semble qu'en réunissant courtiers, laquais, chien et *bourse pleine*, il y avait là de quoi faire un joli sort à un simple organiste de la petite ville de Lectoure, capitale de Lomagne dans l'Armagnac.

Adrien Le Roux,

Auteur des Voyages dans la Banlieue de Paris.

LÉGENDES MÉRIDIONALES.

BÉATRIX DE GRAVE.

(Tradition du XIIIe siècle.)

I.

S'il faut en croire les traditions en vigueur dans le pays Minervois, Béatrix de Grave, l'héroïne de ce récit merveilleux, était une jeune damoiselle, blonde et svelte, aussi fraîche que les haies écarlates, qui, au retour de l'automne, rougissent les tiges de l'églantier.

Elle habitait avec les siens, le château de Peyriac, manoir formidable, dont le donjon surmonté de la bannière aux armoiries de Grave, dominant de sa hauteur féodale, les toits de chaume des vassaux et les cimes frémissantes des trembles, indiquait à deux jets d'arc, le cours sinueux de l'Argentdouble.

Malgré la beauté proverbiale de l'antique lignage de Béatrix, la troupe des sentinelles, perchées comme des aigles, à l'angle des tours, signalait rarement l'approche d'un gentilhomme; plus rarement encore s'abaissait le pont-levis. Aux tendres sollicitations de son père, Béatrix avait répondu qu'elle refuserait pour époux, le plus brave et le plus courtois chevalier de la chrétienté, devrait-il déposer à ses pieds la couronne princière d'Alphonse, comte de Poitou et de Toulouse, ou le sceptre fleurdelisé du roi de France, Louis le neuvième.

De pareilles déterminations ont toujours une apparence d'étrangeté mystérieuse. Celle de Béatrix fut, ainsi que tant d'autres, soumise à de longs commentaires; et, à la fin chacun demeura persuadé que la jolie châtelaine ne mettait cette persistance dans ses refus, que parce qu'elle s'était éprise d'un violent amour pour messire Raoul, fils du noble Lambert de Touri, seigneur de Puycheric.

Pourquoi Béatrix ne confiait-elle pas son secret à son père? cela s'expliquait naturellement par la présence de Jourdain, héritier de la maison de Grave, que des blessures, reçues à la Massoure, retenaient au château de Peyriac. Croyant entrevoir, sous une froideur calculée, la cause réelle de l'obstination de sa sœur, il jura, dès l'abord, par le blason de ses ancêtres et l'âme d'Eléasar, son oncle, cet intrépide défenseur de Rieux, que jamais de son vivant, Béatrix, fille et nièce d'Albigeois, ne deviendrait la bru d'un croisé spoliateur, compagnon d'armes de Simon de Montfort.

A quelque tems de là, vers l'époque de l'entière convalescence de Jourdain, le vestibule du manoir retentit tout-à-coup d'un bruit inaccoutumé. Les sentinelles quittèrent précipitamment leurs postes, les vilains franchirent le pont-levis et se répandirent dans les cours intérieures; tous entouraient leur vieux seigneur, qui pleurait et sanglotait, en pressant de ses lèvres un front décoloré.

Des bûcherons, occupés de leurs travaux, avaient près du confluent de l'Alsouque et de l'Argentdouble découvert le corps de Jourdain, percé d'une flèche; pâles, l'œil humide, ils venaient de l'apporter sur une civière de branches d'arbres, parsemée de feuilles.

Un mire voisin (1) et le supérieur de l'abbaye de Caunes ayant été mandés, regardèrent le ciel, puis, sans prononcer un mot, ils étreignirent les mains du père infortuné.

Les gentilshommes Minervois, instruits de ce trépas inattendu, assistèrent à la cérémonie des funérailles;

(1) « *Mire* ou *myre*, chirurgien plutôt que médecin, que l'on nommait *physicien*. Le *myre* était spécialement chargé de la cure des plaies. » Glossaire pour les œuvres de Rabelais.

quand le cercueil passa devant un chevalier, qui, seul parmi eux, cachait ses traits sous sa visière, la plaie du cadavre se rouvrit, et il s'en échappa des gouttes de sang.

Si le casque se fut détaché, on aurait reconnu dans ce chevalier immobile et muet, messire Raoul, fils de Lambert de Touri, seigneur de Puycheric.

II.

Quatre mois s'écoulèrent. Le château de Peyriac, troublé par ce déplorable événement, revêtit peu-à-peu sa physionomie habituelle; le désespoir du vieux seigneur commença à se calmer, il parla moins souvent de Jourdain, et parfois un rayon de joie illuminait sa face ridée, lorsque ses doigts caressaient la blonde chevelure de sa fille, compagne dévouée de sa solitude.

Un jour, Béatrix, après avoir livré son front aux baisers de son père, devint plus vermeille qu'une rose, et cachant son visage sur le sein du vieillard, s'écria :

— « Je consens à prendre un époux. »

Puis, baissant la voix, elle murmura un nom et se tût.

— « Raoul de Touri! » dit le sire de Grave étonné. Deux bras s'enlacèrent autour de son cou, et il ajouta en s'inclinant vers sa fille :

— « Qu'il soit fait suivant ta volonté! »

Les préparatifs du mariage ne furent pas longs; Béatrix, encore en habits de deuil, engagea sa foi à Raoul de Touri.

Dès que les époux sortirent de la nef, la foule, pressée aux environs, les accueillit par un morne silence. Quelques-uns songèrent sans doute à Jourdain, dont le corps était à peine refroidi sous le marbre funèbre. La tête de pierre sculptée dans l'écusson seigneurial (1), à l'extérieur de la chapelle, parut s'animer un instant et ricaner d'une façon satanique.

On s'assit aux tables du festin : des mets exquis fumaient dans les plats de vermeil; les vins de Grèce et d'Espagne montaient, en pétillant, au bord des coupes; mais un manteau de plomb sembla peser sur les épaules des convives : les mets restèrent intacts, aucune coupe ne se vida.

Une tempête affreuse désolait l'atmosphère; les arbres pliaient comme de faibles herbes, le grésil bondissait contre les vitraux ébranlés dans leurs doubles châssis.

A l'heure où les candelabres d'argent, allumés par des pages, rendirent à la salle obscurcie un peu de sa première clarté, un écuyer tranchant s'approcha du sire de Grave et lui demanda la permission d'introduire un ménestrel, expert en l'art des vers.

— « Qu'il entre! s'écria Raoul de Touri qui avait entendu les paroles de l'ecuyer : et, s'il est tel que tu nous l'annonces, il aura ici de quoi étancher sa soif et appaiser sa faim. »

L'étranger ne tarda pas à paraître; il préluda sur un mode plaintif, en fixant ses yeux ardens vers l'assemblée.

— « Quel lai vas-tu nous donner là, suppôt d'enfer? — Mets une autre corde à ton luth, si tu veux boire à l'épousée, » fit Raoul, pourpre d'indignation.

Le ménestrel, sans s'émouvoir, chanta les principaux couplets de sa complainte; les convives frissonnaient, plusieurs échangèrent un rapide regard tandis qu'il débita le passage suivant :

> Quand la pervanche du jardin
> Par le vent de nuit fut glacée,
> Sous le tertre le paladin
> Dormit près de sa fiancée.

— « Prophète de malheur! retire-toi bien vite! » reprit Raoul, en se jetant sur lui et en dégaînant à demi son poignard.

La porte se referma. Un moment après, le sire de Grave ayant voulu savoir si l'inconnu n'était plus dans le manoir, nul des varlets questionnés ne pût lui répondre.

Cet incident mit fin au repas. En proie à de tristes pressentimens, le châtelain accompagna sa fille à la chambre nuptiale, et la serrant avec effusion contre son cœur, il lui dit :

— « A demain! »

Une voix saccadée répéta dans l'éloignement :

— « A demain! »

Etait-ce l'écho des vastes galeries? Etait-ce une voix du ciel ou de l'enfer?

III.

A cet instant l'orage redoubla de fureur, l'orfraie poussa un cri lugubre sur les tourelles, les limiers hurlèrent dans leurs chenils, les chevaux hennirent en frappant violemment la terre du pied.

— « Ecoute, Raoul! dit Béatrix, dont tous ces bruits sinistres augmentaient l'angoisse : oh! j'ai peur, j'ai peur, ajouta-t-elle, à moitié ensevelie sous les courtines de soie à franges d'or.

— « Enfant! chasse ces craintes superstitieuses; N'est-tu pas avec ton époux? N'as-tu pas son sein pour te servir d'asile, et son bras pour te protéger?

— « Oh! j'ai peur, continua la jeune femme, en s'éfforçant de ne plus entendre.

— « Vienne le premier rayon de l'aube, mon amie! Ces palefrois, qui piaffent d'impatience, nous transporteront au manoir de Puycheric, et je présenterai sa nouvelle fille au noble Lambert de Touri. »

Raoul tendit les bras à Béatrix; celle-ci, le repoussant, contempla ces longs voiles de deuil et poursuivit :

— « Je suis trop coupable! »

Le chevalier recula d'un pas; ses sourcils se contractèrent. Il se remit promptement et répliqua, le front haut :

— « Paix aux défunts, Béatrix! Jourdain n'est plus.... Malédiction au meurtrier de Jourdain! »

En même tems, ses yeux s'arrêtèrent sur un tableau

(1) « Mathieu de Grave, chevalier et seigneur de Leucate en 1180, mérita par sa bravoure la ville et le château de Peyriac, pour en avoir chassé le seigneur qui était un homme inquiet, cruel, qui tyrannisait ses vassaux et persécutait ses voisins. En mémoire de cette action, il lui fut permis et à ses descendans de porter pour cimier, en ses armes, une tête de géant au bout d'une lance, tel qu'on le voit gravé sur l'église de Peyriac. » *Histoire de Carcassonne*, par le R. P. Bouges, in-4°, p. 144 et 145.

qu'un cadre de bois ciselé retenait dans le mur; c'était le portrait de Jourdain, exécuté par un artiste Grec, maître de l'illustre Cimabué. C'était bien lui, avec ses cheveux flottans, sa cuirasse et ses brassards, ses rudes gantelets, son visage blanc et rose comme le visage de Béatrix.

— « Horreur! s'écria Raoul.

— « Horreur! » répéta la jeune femme.

Le portrait se détachait du mur; les flambeaux pâlirent, une lueur sépulcrale éclaira le riche appartement; des éperons résonnèrent sur le plancher, et deux mains saisirent les mains de Raoul et de Béatrix.

A côté d'eux se tenait Jourdain, mais Jourdain défiguré, souillé de boue et de poussière : sa poitrine découverte laissait voir une large blessure.

— « Pardonne à ton meurtrier, pardonne! murmura Raoul d'une voix sourde. Oh! si tu te doutais de mes remords!... Dis, veux-tu des messes? Veux-tu qu'une communauté pieuse récite jour et nuit des oraisons pour le repos de ton âme? Spectre vengeur, réponds-moi? »

L'apparition ne bougea pas; on n'entendit au-dehors que le fracas de la tempête, les hurlemens des chiens et les piétinemens des coursiers.

— « Dois-je aller à Rome? et de là, pélerin contrit, faut-il que je me traîne, par monts et par vaux, jusqu'en Terre-Sainte? — Faut-il que je me retire, la haire sur le corps, dans une cellule lointaine, ou que j'emploie le reste de ma vie à combattre les ennemis du Christ?

Toujours le même silence, toujours l'effroyable vision.

— « Prions, Raoul; prions, s'écria Béatrix, car mon sang se glace, car le froid de cette main de fer pénètre au fond de mon cœur... »

Elle fut triste la nuit des nôces!

Quand les neiges du pic de Nore s'empourprèrent aux feux du soleil levant, Béatrix de Grave et Raoul de Touri se trouvaient de nouveau seuls.... La couche nuptiale n'avait pas été foulée, et la blanche couronne brillait encore intacte au front de l'épouse.

A genoux et les mains jointes, le chevalier et sa compagne semblaient prier.... Ils étaient morts.

Scévole Bès.

LE BARON DUPUYTREN.

Dupuytren, Guillaume, naquit à Pierre-Buffière, petite ville du Limousin, le 3 octobre 1777, de parens pauvres et chargés d'une nombreuse famille. Ses premières années furent marquées par deux événemens remarquables : enfant du peuple, il portait sous des haillons une figure si distinguée, si pleine de noblesse, qu'à l'âge de 4 ans une dame, belle et riche, s'éprend de son babil, de sa physionomie spirituelle, de ses cheveux si négligés et si beaux, et l'enlève à ses parens. Il n'avait pas encore douze ans, lorsqu'un officier de cavalerie, frappé des traits remarquables de cet enfant, l'enlève encore une fois à sa famille et l'amène à Paris. Cette fois, ce coup du sort qui l'arracha par une sorte de caprice à son village et à la destinée obscure qui lui était réservée, le mit sur le chemin de la haute position qu'il devait conquérir en peu d'années. Mis sous la protection puissante du frère de l'officier qui l'avait enlevé, principal lequel était du collége de la Marche, il termina ses études classiques dans cette maison, où il resta jusqu'en 1794.

Ses progrès furent rapides, mais son éducation resta néanmoins incomplète; au reste, il se montra toujours difficile à discipliner, sensible à la reprimande, mais d'une obstination remarquable. La crise politique qui pesait à cette époque sur la France ayant ruiné tous les établissemens ouverts à l'instruction publique : Dupuytren se trouva un moment embarrassé de cette demi-position que la faveur du protectorat lui avait faite : il avait alors 17 ans. Ce fut à cette époque qu'il commença à suivre la pratique des hôpitaux, et que se développa en lui cette ferveur ardente pour l'art de guérir, qui devait l'élever au premier rang des chirurgiens de l'époque. Abandonnant ses auteurs classiques, il se livra avec tout le zèle d'une ame ardente et d'un esprit facile à l'étude de l'anatomie; ses progrès furent si rapides, que lorsque le gouvernement sentant le besoin de créer un enseignement médical, consacré à former des médecins et des chirurgiens pour le service des armées, créa l'école de médecine de Paris (en 1795), Dupuytren, qui depuis une année seulement avait commencé ses études médicales, fut attaché au nouvel établissement comme professeur. Ce premier pas fait, on le vit grandir rapidement : en 1801, il n'avait que 24 ans, il fut nommé à la suite d'un concours, chef des travaux anatomiques. Il est vrai de dire que deux savans le couvraient de leurs protection. Le constituant Thouret et le professeur Boyer, se montrèrent les zélés partisans de Dupuytren et lui rendirent faciles, dès son début, des succès que son talent seul, quelque remarquable qu'il fut déja, auraient pu ne pas obtenir. En 1803, il entra en lutte avec M. Roux, pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu; on a dit avec raison que Dupuytren sortit de ce concours battu, mais victorieux. Toujours poussé par le vent de la faveur, il obtint, bientôt après, la place de membre du conseil de salubrité, établi près la préfecture de police; et enfin, en 1808, celle d'inspecteur-général des études dans l'université impériale, qu'il dût à l'influence de Boyer.

Le savant auteur de *la Médecine opératoire*, Sabathier, venait de laisser en mourant, en 1811, la chaire qu'il avait occupée avec tant de gloire à la Faculté



LE BARON DUPUYTREN.

de médecine de Paris; un concours s'ouvrit à cette occasion, et l'on vit entrer en lice Dupuytren, Roux, Marjolin et Tartra. Le terrain fut bravement défendu par chacun des champions; il arriva ce qui arrive si communément pendant ces luttes où l'émulation seule devrait se montrer, que les concurrens, soutenus chacun par une partie du public qui assistait à ces épreuves, firent dégénérer en disputes des discussions scientifiques; il y eut des scandales que la partialité des juges semblait tolérer. Certainement Dupuytren s'y montra observateur exact, mais ses compétiteurs montrèrent plus de science et de facilité. N'importe, il sortira encore triomphant de cette épreuve, quoiqu'on ait violé en sa faveur les lois du concours. Ainsi s'accomplit la destinée de cet homme; mais il ne sera heureux que lorsqu'il sera seul chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et qu'il aura réussi à évincer Pelletan, le chirurgien en chef; il obtint ce nouveau triomphe en 1815. En 1816, Dupuytren fut créé chevalier de Saint-Michel et Baron; en 1820, il reçut le titre de chirurgien consultant du roi. A l'avénement de Charles X, il devint son premier chirurgien; Percy étant mort, il veut occuper sa place vacante à l'académie des sciences.

« Jusqu'au moment où, par la démission forcée de Pelletan, Dupuytren devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, dit le baron Richerand, sa réputation avait à peine dépassé les limites des écoles, où quel-

ques travaux anatomiques intéressans et de brillans concours, l'avaient fait connaître comme un anatomiste laborieux, et surtout avaient mis en évidence le talent remarquable du professeur, talent dans lequel il n'a été égalé par aucun de ses contemporains, et qui fut incontestablement la cause de sa célébrité. Une fois posé sur ce vaste théâtre des infirmités humaines, Dupuytren sut s'y poser en homme habile; et, par une activité soutenue, jointe à un mérite peu commun, il ne tarda pas à acquérir un nom populaire, le faisant répéter chaque jour aux cent voix de la renommée, et donnant un démenti à l'antiquité qui rangeait la chirurgie parmi les arts muets.

» Les élèves se pressaient en foule à ses visites et à ses leçons, attirés et retenus par l'éloquence du professeur, et les procédés du chirurgien, toujours différens des pratiques usitées, de telle sorte qu'il semblait enseigner une chirurgie toute nouvelle : *faire autrement* était sa devise. Tel est en effet, si l'on y prend garde, le véritable caractère de sa pratique chirurgicale et la principale cause de ses succès; c'est en faisant autrement, sinon mieux que ses maîtres, qu'il a paru un moment les surpasser. Quelques exemples choisis entre mille vont nous en fournir la preuve. A la dilatation graduée du canal nasal, au moyen d'un jeton introduit de bas en haut et grossi chaque jour, procédé généralement employé depuis Desault, Dupuytren subsitue la canule de Foubert, dont Pellier avait depuis moins de vingt ans renouvelé l'usage, donnant sans hésiter son nom à la canule et au procédé. Au traitement des fractures du col du fémur par l'extension du membre, il substitue la méthode anglaise, la demi-flexion, qu'il appelle sa méthode............ La réunion immédiate dans le cas de plaies pénétrantes de la poitrine était un point de doctrine fixé et comme consacré par l'assentiment unanime des chirurgiens Français. Dupuytren crut devoir s'en écarter lorsque le duc de Berri fut frappé d'un poignard et perdit la vie. Loin de réunir les bords de la plaie, il l'agrandit; la classe de chirurgie de l'académie témoigna son improbation et proposa, pour sujet de prix, la détermination de la méthode préférable dans le traitement des plaies pénétrantes de la poitrine. Irrité de trouver dans ses collègues des contradicteurs et des juges, il s'employa activement dès-lors à détruire l'organisation primitive de l'académie, en faisant ordonner la fusion ou plutôt la confusion des trois grandes sections en lesquelles ce corps savant fut d'abord partagé.

» Professeur disert, facile, ingénieux, doué d'une activité infatigable, faire répéter son nom, en y accolant l'épithète du premier, du grand, de l'habile chirurgien de l'Hôtel-Dieu, était sa plus grande affaire comme sa plus douce jouissance, elle le consolait de ses infortunes domestiques, dont la publicité n'était peut-être pas sans charmes. Cette passion de la renommée allait jusqu'à lui faire attacher son nom à la recette d'une lotion contre la gale, ou d'une pommade destinée à faire pousser les cheveux. »

Quelque sévère que paraisse au premier abord cette critique de Dupuytren, il faut avouer qu'elle est avant tout méritée, et que lorsqu'on a à parler d'un homme qui a porté le titre imposant de premier chirurgien de notre époque, on doit le révéler tout entier, dût-on blesser la susceptibilité de la foule, qui ne voit les renommées que placées debout sur leur piédestal. Le jugement porté sur Dupuytren par le baron Richerand nous a semblé devoir être rapporté ici textuellement, afin que l'on ne nous accusât pas d'avoir falsifié les opinions du célèbre biographe.

Maintenant que l'on ne pense pas que Dupuytren soit resté étranger aux progrès de l'art chirurgical; sa sagacité ordinaire, mise continuellement en jeu pendant le cours d'une pratique de vingt années, lui a fait éclairer le diagnostic d'un grand nombre de maladies : son procédé pour les resections de la mâchoire inférieure est encore un beau titre de gloire; mais c'est surtout l'instrument qu'il inventa dans le but d'arriver à guérir les anus artificiels dans les plaies pénétrantes du ventre avec lésion de l'intestin, son *Entérotome*, qui remplit si convenablement l'indication d'abord posée par Desault, que l'on doit regarder comme un titre durable de renommée. Car faisons remarquer que Dupuytren n'a publié aucun ouvrage, à moins qu'on ne considère comme tel deux thèses qui lui furent imposées à la suite du concours dans lesquels il parut en 1803 et en 1812.

Dupuytren était plutôt grand que petit et brun de figure; il portait haut sa tête volumineuse et chevelue. Son regard était dur et outrageant; la construction de ses lèvres dédaigneuse; de telle sorte que tout respirait en lui l'orgueil et le besoin de la domination. Sa voix était naturellement voilée; sa parole était sourde et trahissait l'envie qu'il avait de commander l'attention, en même temps qu'il semblait se défier de ceux qui l'écoutaient. Il n'attirait donc jamais par la bienveillance mais par la peur qu'il inspirait; si durant sa clinique quelque élève se permettait quelques chuchottemens, le maître déguisant mal son dépit, l'interrompait brusquement et apostrophait en termes véhémens et peu choisis, l'imprudent qu'il regardait comme un ennemi, séïde de ses confrères jaloux de sa réputation. Au reste, un froid dédain était ce que pouvaient attendre de lui les élèves qui suivaient sa clinique; et il ne leur adressait la parole en particulier, que pour les poursuivre de son ironie ou de ses emportemens. Eh bien! ce fut à l'aide de la terreur qu'il inspira autour de lui que cet homme extraordinaire éloigna la critique et marcha vers le but constant de son ambition, une haute renommée et une grande fortune. C'est ainsi que des défauts qui auraient dû le perdre lui rendaient faciles des succès que le talent modeste, qu'un caractère facile, qu'un amour profond de la science ne lui auraient pas acquis. Nous nous sommes toujours étonnés de cette facilité de la foule à se mettre à genoux aux pieds de ceux qui veulent lui faire endurer brutalement leur influence.

Le naturel de Dupuytren et la grande habitude de voir couler le sang humain en avaient fait un homme impassible. Rien ne l'émut jamais durant une opération; on l'a vu tomber dans des erreurs impardonnables. Un jour il ouvre un anévrisme croyant percer un simple abcès. Le jet du sang lui fait aussitôt reconnaître la faute qu'il vient de commettre; loin de s'étonner, il place le doigt sur l'artère ouverte, et pendant qu'il demande une *bandelette* à son aide, il sourit au malade pour le consoler et promène un regard assuré sur l'assistance.

Un malade qu'il opérait d'une loupe au cou, est frappé de mort pendant l'opération. Les spectateurs frémissent, et sont saisis d'une profonde terreur; Dupuytren, lui, s'aperçoit qu'une veine a été ouverte, et oubliant qu'il a sous sa main le cadavre qu'il vient de faire, il trouve dans ce fait sans exemple, dont il signale la cause, le sujet d'une brillante improvisation; il soutient, et son auditoire étonné accepte cette explication, que l'air se mêlant au sang, est allé soudainement paralyser le cœur.

Cette assurance dont il faisait preuve pendant qu'il opérait ou qu'il improvisait ses leçons cliniques, le rendit enfin maître absolu du service de l'Hôtel-Dieu; c'était là le but de ses désirs. Pelletan, redoutant Dupuytren, sembla rehausser encore l'éclat de son antagoniste. Une opération tentée sans succès par le vieux chirurgien, presque à huis clos, entouré de quelques élèves dévoués, et contre l'avis de Dupuytren, fut la cause de la retraite prématurée de ce respectable et savant chirurgien que son élocution pure et abandante avait fait nommer dès sa jeunesse le *Chrysostôme des chirurgiens*.

Quels que fussent les moyens employés par Dupuytren pour arriver à un grande popularité, son nom avait encore peu d'éclat lorsque eut lieu l'assassinat du duc de Berri. Nous avons déjà vu, en citant un passage de M. Richerand, combien, dans cette circonstance, Dupuytren s'éloigna des préceptes généralement adoptés dans le traitement des plaies pénétrantes de la poitrine. Mais voici certes une anecdote qui mérite d'être racontée. Louis XVIII s'étant rendu près de son infortuné neveu, qu'il semblait affectionner, entouré de sa famille, de nombreux personnages de la cour tous dévoués, tous lisant sur les traits horriblement contractés du prince un présage de mort, voulut s'informer, sans imprudence, de l'issue probable de la blessure. Embarrassé, car l'étiquette ne lui permet pas de s'abaisser jusqu'à parler bas, à l'oreille d'un sujet, il eut l'idée de s'exprimer en latin, croyant ainsi ne pas être entendu de son neveu qu'il savait être peu érudit. Et puis d'ailleurs le latin n'avait-il pas été autrefois le langage de l'école, et par conséquent tout docteur qui se piquait d'érudition, devait être familier sinon avec le latin de Virgile, d'Horace, ou de Cicéron, du moins avec le latin, un tant soit peu barbare, employé naguère encore dans les traités de médecine. Le roi que la vive physionomie de Dupuytren avait frappé, crut devoir s'adresser à lui; il prononça quelques mots et Dupuytren, déconcerté cette fois, resta interdit et muet! Le docteur Dubois répondit, mais Dupuytren avait gagné la confiance de Louis XVIII et de la cour, il devint premier chirurgien du roi.

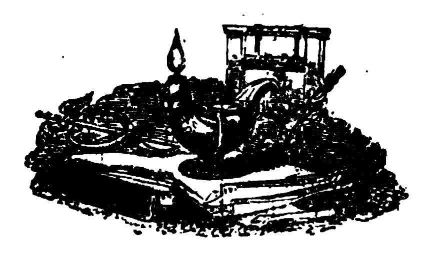
Jugez de ce que Dupuytren dut éprouver de douce satisfaction, en devenant par le choix de Louis XVIII, le chirurgien le plus en renom! Ses rivaux jaloux le poursuivirent de leurs épigrammes; on n'a pas oublié celle-ci: on supposait que tandis que la cour avait tourné à la dévotion sous Charles X, que chacun dut avoir son confesseur pour plaire au maître, Dupuytren avait perdu dans les petits appartemens des Tuileries un livre d'*Heures*, attestant son orthodoxie.

Disons en terminant que les pauvres eurent même après que la fortune lui eut ouvert les portes de la prospérité et des honneurs, des droits à ses soins empressés. Cette main qui s'ouvrait pour recevoir l'or des riches, en laissait aussi échapper pour venir au secours des malheureux

En proie à ses violens chagrins domestiques, Dupuytren avait résisté aux plus poignantes sollicitudes; une constitution robuste semblait lui promettre de jouir encore long-temps de la haute position à laquelle il était parvenu, lorsqu'en 1830, un nouveau règlement pour le service des hôpitaux de Paris, supprimant désormais le titre et les fonctions de chirurgien en chef, le réduisit à partager avec ses subordonnés un service dont il avait, depuis la retraite de Pelletan, la direction suprême. Ce nouvel état des choses le contraria vivement; un évènement en rendant publiques ses peines domestiques, vint aggraver en 1833, son état maladif: dès-lors sa santé s'altéra visiblement. Il éprouva successivement plusieurs attaques d'apoplexie. Il fit un voyage en Italie; mais son rétablissement fut incomplet. Il reprit néanmoins son service à l'Hôtel-Dieu et ses leçons de clinique. Fatigué, couvert de sueur, il éprouva en faisant une leçon un refroidissement, bientôt suivi d'un épanchement considérable dans la poitrine. Les secours de la médecine furent cette fois inutiles; il mourut à Paris le 8 février 1835, n'ayant pas atteint 58 ans.

Dupuytren laissa à sa fille unique 7,000,000 de fr. pour héritage, dont la moitié aurait été due, d'après un biographe, au placement avantageux de son argent, par les conseils de M. James Rotschild son banquier, son malade, son ami et son exécuteur testamentaire. A son lit de mort, il disposa de 200,000 fr. pour les progrès de l'art qu'il avait pratiqué et professé avec tant d'éclat; d'après ses vœux, cette somme devait être consacrée à l'institution d'une chaire d'anatomie pathologique dans le sein de la faculté de médecine de Paris. M. Orfila, doyen de cette école, en a employé une partie à établir, dans le local de l'ancien chapitre des cordeliers, un museum d'anatomie pathologique, auquel il a donné le nom de Dupuytren et qui devient en quelque sorte le complément de l'enseignement créé par la li éralité du testateur.

J. Marck.



CASTELPENENT,

LÉGENDE DU COMTÉ DE FOIX.

En remontant le cours de l'Ariége, à une lieue et demie environ au-dessus de Foix, chef-lieu de l'ancien comté de ce nom, se présente une étroite gorge par où l'on entre dans une vallée verdoyante et boisée. Cette espèce de corridor naturel est formé par le rapprochement de deux montagnes, dont l'une offre aux yeux un squelette dépouillé de toute culture, l'autre des flancs tapissés de champs et de prairies. Sur la rive gauche de la rivière, au point où les deux montagnes commencent à s'éloigner, s'élève en forme de cône tronqué, un rocher isolé, aujourd'hui l'asile d'une nuée de martinets et de corneilles. A voir les nombreuses excavations extérieures dont ses côtés taillés presque à pic sont sillonnés et les pointes irrégulières qui, semblables à des créneaux, en couronnent le sommet, on serait tenté de croire qu'un tremblement de terre, ou quelqu'autre cause violente dont il ne reste aucun souvenir, a détaché cette masse colossale de la roche voisine et l'a précipitée au bas de la gorge dont elle barre presque l'entrée.

Sur ce roc était jadis un château dont on ne voit plus que les ruines. D'où lui venait son nom de Castelpenent? *Castelpenent*, dans le langage du pays, signifie château suspendu. En effet, à quelques débris de piliers en coquille, à plusieurs arcs-boutans en maçonnerie qui existent encore incrustés à l'extérieur du mamelon, on juge que ce vieux manoir devait offrir quelque ressemblance avec les nids que les aigles et les vautours suspendent à la cime des rochers.

Un manuscrit patois qui m'est tombé sous la main, contient une longue description de ce manoir, où se tinrent pour la première fois les États du pays. Trois côtés du rocher sont presque inaccessibles. A l'orient, seul point par où l'on peut entrer dans le château, on retrouve encore les traces de deux fortes murailles, d'un fossé creusé dans le vif et de deux portes séparées par un pont-levis; une cour assez vaste, environnée de casernes et d'écuries, précédait le corps de logis principal dont les quatre angles s'enchassaient dans autant de tourelles rondes, percées de meurtrières pour la défense de la place. Au rez-de-chaussée, sur toutes les faces, neufs grandes ouvertures divisées par autant de croix en marbre de Lordat (1) donnaient le jour à de vastes salles, et vis-à-vis la porte d'entrée, un large et long corridor partageait le bas de l'édifice. Le premier étage répondait au rez-de-chaussée pour la distribution des appartemens, avec la seule différence que l'architecte avait suspendu au mur extérieur une galerie couverte dominant la vallée du côté du midi et du levant.

(1) Sous le vieux château de Lordat, était une carrière de marbre autrefois exploitée. On en voit encore à Urs (village du canton des Cabannes) un bloc qui porte la date de 1508.

I.

Pendant le douzième siècle, l'hérésie des Albigeois s'était propagée dans tout le midi de la France; pour en arrêter les progrès, les prédications n'ayant pas suffi, le pape Innocent III, à l'instigation de quelques ambitieux, moins jaloux du triomphe de l'église que de leur propre élévation, fit un appel à la chrétienté contre ces hérétiques. Une croisade fut prêchée, et l'on vit accourir de toutes parts et se précipiter sur le Languedoc une multitude sans discipline.

Déjà Béziers, Carcassonne, Lavaur, une infinité d'autres places étaient tombées au pouvoir de Simon de Montfort, chef des croisés. L'armée catholique assiégeait Toulouse, défendue par Raymond VI, son dix-neuvième comte, et entr'autres seigneurs voisins, par Raymond Roger, comte de Foix et son fils Roger Bernard. Grâce au courage de ces deux fidèles alliés, le comte de Toulouse opposa aux assaillans une vigoureuse résistance. Enfin, repoussé dans deux assauts par les braves montagnards de Raymond Roger, et conservant au fond de son cœur le souvenir de la journée de Monjoire où ce même comte de Foix accompagné d'une poignée de soldats, avoit taillé en pièces six mille croisés allemands, le général catholique leva tout à coup le siége de Toulouse. Le fer et la flamme à la main, son armée divisée par détachemens, s'avança vers les Pyrénées.

A ce torrent impétueux, quelle digue opposera Raymond Roger? Il n'a pas volé au secours de son allié menacé de toutes parts sans avoir mis ses propres états à l'abri d'un coup de main. Les châteaux de Foix, Labarre, Montgaillard, Saint-Paul, Castelpenent, défendus par une bonne position, sont confiés à ses barons montagnards, et il sait qu'il peut se reposer sur leur dévouement. Que ne peut-il de même compter sur la résistance de Saverdun et de Pamiers! mais ces deux villes, les premières de la contrée, sont depuis long-temps au pouvoir des croisés : l'une soumise par la force, la seconde livrée par le moine Vital, abbé de Saint-Antonin, à Simon de Montfort qui en a fait une de ses principales places d'armes.

Le comte de Foix avait donné le commandement de Castelpenent à sire Arnaud de Sabartes. C'était un dévoué vassal que cet Arnaud. Après quarante ans de combats il trouvait là, dans ce poste, une retraite honorable qui pouvait lui permettre d'être encore, au déclin de sa vie, utile à son suzerain et à son pays.

Quatre jours après que Montfort eut levé le siége de Toulouse, c'est-à-dire le vendredi 31 juin 1211, pen-

dant que les divers détachemens de son armée portaient la dévastation et la mort sur les rives de l'Ariége, dans une des salles de Castelpenent se promenait à grands pas le gouverneur du château, l'air inquiet et agité. Son regard fixé vers la terre, son front où l'impression d'un noir chagrin se mêlait aux rides de l'âge, des mots entrecoupés s'échappant de ses lèvres flétries et tremblantes, tout annonçait chez lui les plus vives alarmes. A ses côtés, mais un peu derrière lui, marchait un fidèle serviteur aussi âgé que son maître, mais, comme lui, encore plein de vigueur.

— Oui, mon cher Vital, disait le vieux gouverneur, le lion est déchaîné; Montfort marche à grands pas vers nos montagnes. Hauterive a été avant-hier occupé par ses troupes, qui sont venues camper dans la nuit sous les murs de Saverdun; aujourd'hui sans doute, avant le coucher du soleil, leurs bannières flotteront sur les tours de Varilhes, peut-être dans notre vallée. Des nouvelles du comte de Foix et de nos jeunes compatriotes, nous n'en avons point; les routes se trouvent interceptées par les troupes ennemies.

— Mais, monseigneur, répondit Vital, les murs de Castelpenent sont forts, les haches de nos montagnards sont tranchantes, et le chef des routiers (1) qui gardent avec vous ce château, Butler.....

— Butler est un traître, reprit Arnaud, un serpent que notre noble comte a réchauffé dans son sein. Ces routiers ne sont que de misérables bandits, des scélérats habitués à vendre leur vie et leur âme à qui peut les acheter. Quand Raymond Roger en a introduit cent dans ce château, il y a amené la trahison et le rapt; car non content d'épier les occasions favorables pour rendre la place à Simon de Montfort, Butler, le croirais-tu! porte les vues plus loin. Il sait qu'entre le sang d'un gentilhomme et celui d'un aventurier comme lui, tout mélange devient impossible; que la main de ma fille est promise au jeune et valeureux Castelbon.... Eh bien! il projette un enlèvement; le jour, l'heure, les moyens pour l'exécution de ce double crime, tout est froidement concerté. Que Dieu détourne de mon enfant, de ma pauvre Marie, des dangers qui font tressaillir d'horreur mes entrailles de père!

Arnaud présenta à son confident un avis du châtelain de Roquesicade, qui ne laissa aucun doute sur les projets du mercenaire. Un de ses émissaires avait été surpris portant à Guy de Lévis, maréchal de la foi (2), qui acquit dans ces guerres une si malheureuse célébrité, une lettre de la part de Butler: celui-ci acceptait les conditions qu'on lui avait offertes pour livrer le château de Castelpenent. Le messager, jeté dans les fers, avait avoué au milieu des tortures les mesures prises par son chef pour l'exécution de ses desseins, son projet d'enlèvement, enfin ses moyens de succès.

— Ayez confiance, dit alors le vieux serviteur, l'œil humide; le ciel, qui a permis que vous fussiez instruit de cet infernal complot, vous suggèrera, soyez-en sûr, les moyens de le déjouer. Vous n'avez qu'une poignée de gens dévoués à opposer à ce ramas de mercenaires sans morale et sans frein: votre premier soin doit être d'adresser aux châtelains des environs des messagers sûrs pour les engager à vous envoyer quelque renfort. L'approche de l'armée ennemie peut faire éclater l'orage d'un moment à l'autre: ne perdez pas de temps. Quant à votre fille, je me charge de l'accompagner la nuit prochaine auprès du seigneur de Roquesicade pour la dérober aux poursuites du vautour qui la menace.

— S'il n'est pas trop tard pour recourir à ces précautions, répartit vivement Arnaud, entendant des clameurs sinistres et des pas précipités à côté de l'appartement où ils étaient. La porte, agitée avec force, s'ouvrit au même instant.

Des femmes, les mains sur la tête, suivies de plusieurs serviteurs dont le visage exprimait la consternation et la douleur, avaient franchi le seuil. — « Sauvez votre fille! sauvez votre fille! on l'enlève! » furent les premières paroles que le malheureux père entendit. Que dites-vous? s'écria-t-il hors de lui; et son œil au défaut de sa voix interrogeait ses gens qui ne lui répondaient que par ces cris déchirans: Sauvez votre fille!

Des pâtres, témoins de l'enlèvement de Marie et de la jeune Marthe, fille de Vital, qui se trouvait avec elle dans la campagne, étaient venus à la hâte donner cette nouvelle: dans un instant tous les habitans du château en furent informés. On avaient vu deux des ravisseurs conduire une de leurs victimes vers le couchant, deux autres avaient bandé les yeux de la seconde, l'avaient forcément jetée sur un cheval, et, après avoir passé l'Ariége à gué, s'étaient enfoncés dans des sentiers couverts où l'œil n'avait pu les suivre.

A ces cris confus et mêlés de sanglots, au premier tumulte qu'occasionait à Castelpenent cette triste nouvelle, se joignit tout à coup le bruit d'une épée au fourreau de fer traînant sur la pierre. Les femmes, groupées sur la porte, ouvrent un passage à l'homme pesamment armé.... C'est le traître. Butler est un soldat de moyenne taille; sa cuirasse couvre une large poitrine, ses bras sont courts et nerveux, le reste du corps répond aux formes athlétiques du buste; son front, à demi caché par d'épais sourcils roux et un casque couvert d'une peau de tigre, offre en même temps l'image de la force et de la férocité: traits, jeu de physionomie, regard, tout concourt à rendre son visage ignoble et repoussant.

— Sire gouverneur, dit en s'inclinant le chef des routiers, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre doucereux et compatissant, sur la nouvelle imprévue de votre malheur, je viens.....

— Rendez-moi ma fille, traître, s'écria Arnaud, en tirant son glaive avec fureur; mais la réflexion arrêta bientôt ce premier mouvement, car Butler était à la tête de cent misérables qui pouvaient par un coup de main hardi s'emparer du château et de ses habitans.

Et le routier, encouragé par le silence subit de son accusateur, répondit avec ironie:

— Vous rendre votre fille, moi! suis-je donc le gar

(1) Les routiers étaient des vagabonds réunis en corps qui se mettaient à la solde des seigneurs presque toujours en guerre les uns contre les autres.

(2) En 1209, cette famille, originaire du nord de la France, vint s'établir dans nos contrées. Simon de Montfort dépouilla alors le comte de Foix du château de Mirepoix pour le donner à Guy de Lévis, maréchal de son armée.

dien des jeunes filles de ce pays? J'aimerais mieux défendre pour votre compte vingt châteaux comme celui-ci qu'une seule de vos belles vassales. Qui sait ce qui se passe dans le cœur des femmes? qui sait si elles sont toujours bien irritées d'être enlevées par leurs adorateurs?

A ces mots insultans, le courroux du père de Marie ne connut plus de bornes; la voix accusatrice du vieillard fit retentir les sombres voûtes du château.

— Tu en as menti par la gorge, lâche aventurier! c'est une calomnie infâme, et tu le sais bien, car c'est toi qui as fait enlever ma fille, oui, toi! Vous m'en répondez sur votre tête, entends-tu bien? toi et tes soldats vagabonds. Notre noble comte te fera pendre à la plus haute tour de Castelpenent, s'il arrive quelque malheur à ma chère Marie!....

Le nombre des assistans s'était de beaucoup accru; les défenseurs du château dévoués au service du gouverneur, et qu'on voyait attroupés sur la porte et à l'extérieur de la salle, regardaient dans un silence d'indignation le ravisseur de la jeune châtelaine. Lui, la main placée sur une hache d'armes suspendue à sa ceinture, l'œil en feu, mordant sa lèvre inférieure, attendit avec une impatience marquée la fin de la virulente apostrophe qui lui était adressée.

— Tu m'insultes, vieillard, dit-il enfin, les dents serrées; je saurai bien te faire rentrer tes injures dans le corps! et il s'élança au travers de la foule.

Ces paroles et l'air dont il les accompagna ne laissèrent aucun doute sur ses projets de vengeance. Un instant après qu'il fut sorti de la salle, on l'entendit sur le seuil du château crier d'une voix terrible à ses soldats : *Soudards, à vos bils* (1) !

De leur côté, les serviteurs d'Arnaud, présens à cette scène, attendirent à peine les ordres de leur chef pour se réunir et convoquer tous les montagnards. Il y eut un moment de tumulte dans la place pendant que chacun des soldats courait à ses armes, mais il fut de courte durée; et aux cris divers poussés par les routiers et leurs adversaires, au bruit confus produit par plus de cent cinquante personnes s'interrogeant les unes les autres sur le mouvement qui avait lieu, succéda un calme plat qui semblait le précurseur d'un nouvel orage.

Butler avait rangé sa compagnie sur un des côtés de la cour; un lieutenant du châtelain avait pris position de l'autre côté avec une soixantaine d'hommes dont la résolution, tout mal armés qu'ils étaient, parut déconcerter les projets hostiles du chef des mercenaires. Les deux partis se regardèrent long-temps en silence.

Cependant Arnaud, revenant de sa première émotion, et rappelé à son sang-froid par le sentiment de sa situation difficile, venait de faire partir des hommes de confiance pour les châteaux du haut et du bas pays (2), avec prière de lui envoyer quelques secours. Lorsqu'il eut rempli les premiers devoirs de sa charge, et donné les ordres nécessaires pour s'emparer de tous les postes avantageux à l'intérieur de la place, il ne songea plus qu'à sauver sa fille. Le vieux Vital, frappé aussi dans son amour paternel par l'enlèvement de sa chère Marthe, était déjà monté sur une des plus hautes tours pour chercher des yeux dans la campagne la route que suivaient les ravisseurs. Quatre hommes dévoués sortirent à leur tour du manoir, résolus de n'y rentrer qu'après s'être assurés du sort de Marie et de sa retraite.

La vue des divers messagers sortis de la place prouva à Butler qu'Arnaud prenait ses précautions, soit pour faire courir sur les traces de sa fille, soit pour déjouer ses projets de trahison. Il voulut, de son côté, se ménager à l'intérieur des intelligences : dans ce but, deux des siens sortirent secrètement, non par la grande porte d'entrée, dont la garde était confiée aux soldats indigènes, mais par une des croisées extérieures de la caserne.

II.

Deux heures s'étaient écoulées, heures d'incertitude pour tous les habitans du château, lorsque le bruit que fit le pont-levis en se baissant arracha le gouverneur aux noires réflexions dont son esprit était oppressé.

A la vue d'un chevalier équipé de toutes pièces et agitant une lance surmontée d'un panonceau aux armes de Foix, les *trois pals de gueule*, la sentinelle avancée avait reconnu le jeune Castelbon. Le son du cor annonça aussitôt qu'un officier de distinction entrait dans le château, et les haches furent soulevées en signe d'honneur, dès que les fers de son destrier eurent résonné sur les dalles de la place d'armes. A peine le seuil de la cour eut-il été franchi, que le coursier, à la voix de son maître, s'arrêta, et avec une docilité qui, à cette époque d'ignorance et de superstition, dut passer pour le fruit de quelque sortilége, on le vit baisser sa croupe et déposer avec précaution sur les premières marches du grand escalier une jeune fille dont les traits s'étaient jusque-là dérobés aux regards sous les plis flexibles d'une mante. Dès qu'elle eut découvert son visage, où la frayeur se mêlait encore à un embarras pudique né de son étrange situation, un cri de joie se fit entendre, et le vieux Arnaud, pleurant de plaisir, levant ses mains amaigries vers le ciel, pressa vingt fois contre son cœur sa chère Marie.

Autant la consternation avait été générale à la nouvelle de son enlèvement, autant la joie de son retour fut subite et partagée par tous les habitans du château.

Un seul front parut obscurci, les yeux d'un seul homme, hagards et sinistres, se détournèrent de ce spectacle attendrissant; Butler voyait par ce retour une partie de ses projets traversés, et un sentiment de jalousie brutale s'était joint à son désappointement lorsqu'il avait vu l'objet de sa passion sauvé par son redoutable rival, ce jeune Castelbon, à qui la main de Marie avait été promise.

— Malédiction sur eux tous! dit-il d'une voix mal étouffée et écumant de rage; le fer et le feu me vengeront! Mais le retour de Marie à Castelpenent en y ramenant la joie avait rendu la confiance au gouverneur. La présence d'un chevalier tel que Castelbon, que

(1) Appel aux armes : *Soldats, à vos haches!*

(2) Le pays de Foix se divisait en haut et bas pays. Le point de division était *au pas de la Barre*. Le nom de ce hameau de *La Barre* ne viendrait-il pas de la barrière qui dut servir dans le temps à marquer la séparation?

MARIE DE SABARTHES DÉTACHANT LA CUIRASSE DE CASTELBON.

l'on regardait déjà dans tous les pays comme un autre Roland, quoiqu'il fût encore dans la fleur de l'âge, finit de rassurer les montagnards. Ils agitèrent bruyamment leurs armes en signe de défi; les routiers y répondirent par des bravades; mais Butler ordonna presque aussitôt à une partie de la troupe sous son commandement de rentrer dans la caserne, et alla tout disposer pour l'exécution du projet affreux qu'il méditait.

Cependant le libérateur de la jeune châtelaine était accueilli avec les marques d'un vif enthousiasme. Seul, Castelbon paraissait insensible à l'allégresse qu'inspirait sa présence; il se traînait plutôt qu'il ne marchait sous son épaisse armure, et à peine arrivé dans une des galeries du château, il tomba sans connaissance : ses armes retentirent en frappant le marbre. Marie accourt, et, palpitante de crainte, elle essaie de détacher la cuirasse du chevalier; c'est en vain que son vieux père appelle ses serviteurs et veut lui-même l'aider de ses mains tremblantes : l'émotion a doublé ses forces; l'agrafe qui lui résiste est brisée, et le sang coule de ses doigts blancs et potelés que le fer vient de meurtrir. La tête de Castelbon est chargée d'un énorme casque d'acier; une main qui dans toute autre circonstance eût eu de la peine à le soutenir, l'enlève avec aisance; un voile blanc, où la douce haleine de Marie s'est jouée comme la brise à travers les feuilles, sert à frotter doucement le visage du guerrier, couvert d'une sueur froide. Ses bras qui retombent de tout leur poids sur le marbre sont délivrés de leur armure de fer : la châtelaine a pu apercevoir l'emprise (1) amoureuse dont le bras gauche est entouré; elle y a lu les noms entrelacés de Marie et de Roger.

Mais son œil a découvert du sang : « Il est blessé ! » s'écrie-t-elle; sa poitrine, au défaut de la cuirasse, a été atteinte d'un coup de lance, c'est pour elle que ce sang cher et précieux a coulé. A genoux sur la pierre glacée, soulevant sur son sein la tête appesantie de celui qui doit devenir son époux, elle l'appelle; son regard inquiet cherche un signe de vie sur ce front

(1) Quand un chevalier jurait fidélité à sa dame, ou s'engagait par quelque serment, il faisait river à son bras un anneau qui le lui rappelait.

défait; tremblante elle compte les pulsations d'un cœur qui lui appartient.... Joie et bonheur!... le malade a respiré. Sa blessure est couverte d'un appareil salutaire; le sang a recouvré sa libre circulation et les soins prodigués avec tant de zèle ont produit des miracles.

Castelbon ouvre les yeux et voit Marie. Il est appuyé contre un sein chéri; son front repose pour ainsi dire sur le front de la dame de ses pensées!.... Un léger sourire s'est dessiné sur son visage blême et abattu, une douce langeur a remplacé dans tous ses traits l'immobilité effrayante qu'ils ont un instant conservée. La main de Marie couvre les épaules à demi nues du malade. Pour la première fois elle s'est aperçue de sa nudité: un sentiment de pudeur vient rougir des joues déjà colorées par un rayon d'espérance; mais un regard bienveillant de son père et les témoignages de son âme pure l'ont bientôt rassurée. Les forces reviennent enfin à Castelbon avec le sentiment, on peut le transporter dans une salle voisine où il trouvera des gardes et du repos, et la jeune fille, rendue aux embrassemens de son père, peut déposer dans son sein les détails de son enlèvement.

Elle allait, accompagnée de sa fidèle Marthe, porter quelques soulagemens à de pauvres vieillards des *casals* (1) d'Amplaing, lorsqu'au bas du col de Barris (2), presque au pied du château, quatre hommes s'étaient jetés sur elles et les avaient entraînées séparément. Placée sur un coursier en croupe derrière un des ravisseurs, Marie avait perdu tout-à-coup l'usage de ses sens.

« Revenue à moi, dit-elle, long-temps j'ai cheminé incertaine du sort qui m'attendait et de la route que me forçaient à suivre ces farouches inconnus. Tout-à-coup, au milieu du fracas de l'Ariége, roulant ses eaux écumeuses sur un lit de rocher, mon oreille est frappée des aboiemens lointains d'un chien de bergerie. J'écoute.... le bruit cesse, et le rayon d'espoir que j'avais conçu disparaît; mes yeux se couvrent d'un épais bandeau.... Mais le premier bruit que j'ai entendu frappe de nouveau mon oreille; il se rapproche. A celui-là s'en joint un autre, ce sont les pas réglés d'un palefroi. Au détour d'un sentier couvert de chênes et de hêtres touffus, un homme s'est arrêté.... une voix dont l'accent a fait tressaillir mon cœur a été aussitôt entendue: Qui vive! s'est écrié à trente pas de distance le généreux guerrier à qui je dois plus que la vie. J'ai reconnu Roger! »

Les cris perçans de la jeune fille et l'apparition soudaine du chevalier avaient déconcerté les ravisseurs. Celui qui portait le précieux trésor enlevé à Castelpenent prit aussitôt le sentier isolé conduisant vers les forêts profondes de *Tâbes*, tandis que l'autre, soutenant la retraite, s'opposa au premier choc de l'assaillant. Foix et Castelbon! s'est écrié Roger attaquant son adversaire. Le routier a le front broyé sous son casque de fer. Sa main a bien porté en tombant un coup à son vainqueur, mais Castelbon ne l'a pas senti; il n'a devant les yeux que Marie et le soldat qui l'entraîne. Ses propres dangers s'effacent devant ceux dont la fille d'Arnaud est environnée. Le ravisseur fuit emportant sa proie; son cheval n'a pas eu des fatigues récentes à supporter. En vain une voix plaintive et douce ose supplier l'agent de Butler; en vain la damoiselle éperdue cherche à se dégager du bras robuste qui la presse, son corps tremblant est épuisé; ce bras de fer la retient attachée à la croupe du coursier. Le traître est déjà presque hors d'atteinte, et le destrier d'Édouard n'a pas goûté le repos depuis près de deux jours, deux grands jours d'été! Marie perd toute espérance.

Mais le même aboiement dont elle a été déjà frappée, cette fois plus rapproché d'elle, résonne encore dans la vallée. Un énorme chien de montagne, qu'elle a vu naguère à Castelpenent accompagnant le jeune Castelbon, s'élance au devant du cheval qui l'entraîne. Excité par la voix de Roger, il est devenu furieux; son poil s'est hérissé, sa gueule écume, son œil est rouge de sang, et ses dents meurtrières s'impriment à chaque bond dans les naseaux entr'ouverts du coursier effrayé. Celui-ci s'arrête, se cabre; l'éperon déchire en vain ses flancs. Le ravisseur, hors de lui, vomit mille imprécations, sa voix rauque et forte est impuissante. Enfin il a recours à sa lance pour mettre un terme aux attaques réitérées de ce chien importun: sa main appesantie sur la captive quitte un instant sa proie. La lance est poussée, l'assaillant a mordu la poussière, mais Marie a senti ce mouvement, elle s'est élancée avec une résolution dictée par le désespoir. Son pied léger a franchi le sentier; le bocage coupé de haies est devenu son asile.....

Elle a dit; mais pendant qu'Arnaud et sa fille s'abandonnaient aux charmes d'un si doux entretien, on avait aperçu sur le sentier longeant la rive droite de l'Ariége des détachemens nombreux de soldats s'avançant en ordre et environnés d'une nuée de poussière. Sur un plan plus éloigné, l'horizon était chargé d'une fumée épaisse s'élevant vers les cieux sous mille formes fantastiques. Si, malgré ces signes trop certains de la présence des croisés, qui venaient sans doute de réduire en cendres quelque bourg du bas pays, il fût resté des doutes aux défenseurs de Castelpenent, ils eussent été levés par le spectacle que leur offrirent les villages les plus rapprochés du château. Les cloches violemment agitées dans les lieux où les partisans du nouveau culte ne les avaient pas encore sacrifiées à leur intolérance (1), se répondaient de hameau en hameau, et leur tintement solennel, grossi par les échos, portait l'épouvante dans tous les cœurs. On voyait une multitude de manans en haillons s'arracher à leurs rustiques demeures, emportant avec eux au sommet des montagnes ou dans les antres fortifiés ce qu'en temps de paix ils avaient pu dérober aux avides regards de leurs seigneurs. Le pâtre poussait ses bœufs, ses brebis, devant lui, jetant un regard douloureux sur la cabane où il reçut le jour, et qui, sans doute, allait tomber sous les coups d'un farouche ennemi: il laissait dans les champs ses fruits, sa moisson, le pain d'une année, la nourriture de ses troupeaux, et son cœur pressentait qu'au retour tout ce qui faisait sa joie serait devenu la proie des flammes.

(1) Petites fermes ou métairies.
(2) Ce lieu porte encore le même nom.

(1) Les hérétiques de cette époque appelaient les cloches *les trompettes du diable*.

III.

Le soleil avait huit fois éclairé les vallées profondes du comté de Foix, depuis le jour témoin de ces divers événemens, lorsque sur la plate-forme où Castelpenent s'élevait naguère avec ses tours gothiques et ses créneaux aériens, un guerrier de haute stature, au port majestueux et imposant, vint s'asseoir au milieu de ruines encore fumantes. La lune éclairait l'étroite gorge, mais sa lumière à demi-voilée par des nuages amoncelés vers l'orient ne jetait qu'une clarté incertaine et lugubre. L'horizon vers le sommet des montagnes était couvert d'une large tenture noire que des éclairs fréquens déchiraient. La nature semblait partager le deuil des malheureux habitans du pays, dispersés dans les forêts ou cachés dans les grottes profondes. L'air embaumé du vallon s'était changé en une odeur de soufre et de fumée.

Sur les bords si rians de l'Ariége, arbres, vignes, moissons, chaumières, le feu a tout dévoré. Au lieu du chant joyeux du pâtre et du moissonneur, au lieu des chœurs de jeunes filles assises en rond sous l'ormeau séculaire et s'égayant pendant la veillée, l'écho ne répète plus que le cri lointain des sentinelles ennemies, se répondant d'heure en heure aux postes avancés, ou les chansons délirantes des croisés vainqueurs campés dans la plaine. Quel spectacle pour un montagnard! des français (1), des allemands, des étrangers avides de rapines et de sang, foulent du pied le sol de sa patrie! Castelpenent n'offre plus qu'un monceau de décombres; Varilhes a été consumé par les flammes (2); le bourg de Foix, trois autres châteaux forts de la contrée, sont tombés sous la torche et la hache ennemie! Le même sort attend-il donc jusqu'au moindre hameau?

Non moins lugubre que ces scènes d'horreur, le front de l'étranger assis au milieu des ruines est chargé d'un épais nuage. Sous son casque aplati, ses yeux ont pris une morne immobilité. Le tronçon d'une colonne lui sert de siége; sa tête repose sur sa main, soutenue elle-même par le pommeau d'une longue épée. Pourquoi des soupirs de femme s'échappent-ils de cette bouche accoutumée à commander le carnage? pourquoi une larme involontaire vient-elle se mêler aux gouttes de sueur dont les fatigues des combats ont sillonné ce mâle visage? En vain, au milieu d'une cour brillante, des rêves de grandeur lui font oublier ses cruautés passées, la nuit il se retrouve avec lui-même : son sommeil n'est jamais tranquille; pendant qu'une armée entière est livrée au repos, seul il demande à la nature un peu d'air et de solitude.

Tout-à-coup, le guerrier qui se croyait seul entend auprès de lui des pas lents et mystérieux. Une femme a prononcé tout bas, mais avec un sentiment d'horreur, le nom de Montfort. A ce nom, la tête pesante de l'étranger s'est soulevée; il prête l'oreille, sa bouche s'ouvre pour interroger ceux qui viennent troubler ses méditations. Mais il a vu un vieillard qu'une jeune fille guide à travers les débris du manoir. Cette vue excite sa curiosité; il hésite, il se tait, il écoute.

— Pourquoi, mon père, a dit la même voix, pourquoi vous obstiner à revoir des lieux qui nous rappellent de si tristes souvenirs? Tout me parle ici de ma bonne maîtresse, de notre jeune et vertueuse Marie. « Marthe, me disait-elle l'autre jour, le moment n'est pas loin de mon union avec Roger; mais nous ne nous séparerons pas; tu viendras à Castelbon, nous y serons heureuses toutes deux »; et son cœur généreux formait mille plans sur mon avenir.... Pauvre Marie!.... deux jours après elle devait tomber sous le poignard de ceux qui combattent, disent-ils, pour un Dieu de paix! Ni jeunesse, ni beauté, ni prières, ni larmes, n'ont pu désarmer le bras de ces bourreaux. Une faible femme, son père, un vieillard, un jeune chevalier enchaîné sur sa couche, tout a été enveloppé dans la même proscription, et la trahison a conduit le glaive ennemi.... Mon père, fuyons, fuyons ces ruines; j'entends au camp ennemi le son de l'airain, c'est sans doute le signal d'un nouveau carnage.... Dérobez au moins votre vie à la fureur de ces étrangers sanguinaires.

La trompette, en effet, au loin a résonné; mais le vieillard n'en est pas ému... Il est venu dire un dernier adieu à l'antique demeure de ses maîtres, ses maîtres dont les cadavres à demi-brûlés reposent sous ces débris. Au lieu de fuir, le pieux serviteur s'est prosterné sur la pierre, sa tête chauve s'est découverte, et sa voix cassée a prié pour les malheureuses victimes.

Lorsqu'il se relève, l'étranger, jusque-là inaperçu et du vieillard et de sa fille, s'éloigne d'un pas rapide. Sa taille gigantesque se dessine à travers les pans de muraille faiblement éclairés par l'astre du soir. Le vent du nord a soulevé sa longue chevelure et se joue dans les replis d'un manteau dont une croix rouge, signe de ralliement des croisés, fait ressortir la blancheur.

A cette apparition, on eût dit le génie des tombeaux fuyant comme une ombre devant la lumière, ou l'ange déchu de sa pureté première évitant le regard perçant de l'Éternel.

C'était Montfort....

Le lendemain, dès l'aurore, les bannières du chef des croisés, portant pour devise le mot *Veritas*, et surmontées d'un lion d'argent, furent déployées; et les hordes qui depuis neuf jours campaient dans l'étroite plaine dominée par Castelpenent, s'éloignèrent des montagnes pour aller exercer leurs fureurs sur un autre théâtre.

UN PAYSAN DE L'ARIÉGE.

(1) Les hommes du midi de la France appelaient encore les hommes du nord *les français*.

(2) Les habitans de Varilhes à l'approche de l'ennemi incendièrent eux-mêmes leurs habitations.



DEUX HAINES ET DEUX AMOURS.

ÉPISODE DES GUERRES DE LA FRONDE DANS L'ANGOUMOIS.

I.

UNE ASSEMBLÉE DE FRONDEURS.

Le prince de Condé tout-puissant dans la province de Guienne, régnait depuis quelques mois à Bordeaux, grâce à l'activité, au zèle de plusieurs seigneurs dévoués à la *fronde*. De ce nombre était le duc de la Rochefoucauld qui, après avoir acquis une brillante renommée parmi les perturbateurs de Paris, voulait prendre part au dernier acte de la comédie chevaleresque qui se jouait en ce moment dans le midi de la France. Il n'eut pas de peine à soulever la noblesse de l'Angoumois, et Gourville, son protégé, le servit avec autant d'habileté que de succès dans cette ciconstance.

Né de parens pauvres à la Rochefoucault, à peine âgé 25 ans, ce jeune aventurier, que nous verrons plus tard entrer en négociation avec le cardinal Mazarin, parcourut les villes et les villages, gagnant à l'armée des *princes*, les gentilhommes et les bourgeois. Quand il vit que l'Angoumois pouvait fournir au duc son protecteur et son maître, un grand nombre de frondeurs, il écrivit au prince de Condé qui donna ordre à la Rochefoucauld de se transporter à Angoulême.

L'infatigable Gourville attendait impatiemment avec les principaux seigneurs du pays; le duc arriva enfin, et il fut arrêté qu'on se réunirait le soir même pour délibérer sur les chances de la guerre; on choisit pour tenir cette assemblée, la maison de M. de Villoutreys.

Les gentilshommes frondeurs s'y rendirent en grand nombre; Gourville, fier d'avoir si bien rempli la mission que lui avaient confiée les princes, dit au duc de la Rochefoucauld :

—Monseigneur, tous les gentilshommes réunis ici sont nos amis; ils ont juré de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour faire triompher la *fronde* et venger les princes de l'injuste persécution de la Reine mère.

—Du cardinal Mazarin, s'écria la Rochefoucauld; la reine n'est que l'esclave du rusé Italien qui veut, en multipliant ses piéges, nous retenir sous le joug de fer que la puissante main de Richelieu a imposée à la noblesse française : que notre cri de guerre soit : *mort à Mazarin, et vive le roi ;*

—*Mort à Mazarin, et vive le roi!* répétèrent les frondeurs avec enthousiasme.

—Le prince de Condé, viendra-t-il à notre secours? dit le comte de l'Orge...Sa présence n'est-elle pas nécessaire à Bordeaux pour maintenir les royalistes?

—Le prince de Condé peut compter sur le dévouement des Bordelais, répondit le duc de la Rochefoucauld; il arrivera dans quelques jours; il est déja maître de tout le littoral de la Charente, à l'exception de la ville de Cognac que nous assiégerons aussitôt que nos forces seront réunies.

—Qui commande dans cette place?

—Le comte de Jonzac, lieutenant du roi en Saintonge.

— Messeigneurs, s'écria Gourville, le comte de Jonzac partage nos projets; il s'est réfugié à Cognac dans le dessein de se servir de cette position pour traiter plus avantageusement avec nous, si ses intérêts exigent qu'il favorise plus ouvertement les entreprises du prince de Condé.

—Nous ne pouvons donc compter sur lui, dit un gentilhomme périgourdin.

—Triomphons d'abord, s'écria Gourville, et nous verrons aussitôt, comtes, marquis et barons, se rallier sous la glorieuse bannière de la *fronde*.

M. de Villoutreys qui, jusqu'à ce moment, avait écouté, sans prononcer une parole, les discours des principaux frondeurs, commença à se repentir de leur avoir permis de tenir leur asssemblée dans sa maison. Partisan zélé des idées purement monarchiques, il se sentit saisi d'un effroi volontaire, quand il connut les projets des gentilshommes intéressés au triomphe du prince de Condé.

—Monseigneur de la Rochefoucauld, dit-il en s'approchant du duc, il ne m'a pas fallu long-temps pour me convaincre que vous êtes à la veille de vous mettre à la tête des frondeurs de l'Angoumois. Je vous avouerai que l'idée seule de la guerre civile m'effraye; j'arrive de Paris, où j'ai vu des factieux outrager publiquement la majesté royale. Les cris de *mort à Mazarin*, ne pourraient-ils pas se traduire par les mots horribles, de *mort au jeune roi, mort à la reine-mère.*

Les gentilshommes se levèrent subitement pour protester contre les soupçons de M. de Villoutreys; le duc de la Rochefoucauld tira son épée du fourreau qu'il posa solennellement sur un crucifix.

—Je jure par ce christ, s'écria-t-il, que je suis prêt à braver mille fois la mort pour sauver le roi et la reine si leurs jours étaient en danger. M. de Villoutreys, la *fronde* n'est pas une guerre contre la puissance royale, mais une lutte contre l'indigne ministre qui veut perdre la monarchie. Nous voulons chasser

de la cour les Italiens qui dévorent les trésors de la France.

Les dernières paroles du duc de la Rochefoucauld furent couvertes d'applaudissemens; M. de Villoutreys, un peu déconcerté, saisit une des mains du duc, et la serra avec effusion.

— Monseigneur, lui dit-il, les nobles paroles que vous venez de prononcer, ont dissipé toutes mes craintes; mais je vous préviens que vous ne devez pas compter sur mon secours: mon âge, et mes convictions me défendent de prendre part à une guerre dont on ne peut prévoir les suites.

— Cette guerre bouleversera la France, si nous ne nous hâtons d'y mettre fin, s'écria Jean Guymard, sieur dù Jalleys et du Baurlier, maire de la ville d'Angoulême.

— Nous sommes trahis...dit Gourville.

— Vous n'êtes pas trahis, mes seigneurs, répliqua Jean Guymard; le secret de votre conspiration sera inviolablement gardé; il y a des traîtres dans cette assemblée; mais ce sont les gentilshommes qui vont courir les hasards d'une guerre déjà si funeste à nos provinces méridionales.

— Le maire de la ville d'Angoulême est libre de sortir, dit le duc de la Rochefoucauld qui ne put s'empêcher de rendre hommage à la noble fermeté du magistrat.

— Je sors, monseigneur, et mon seul regret est de ne pouvoir entraîner avec moi tant de braves gentilshommes qui demain peut-être mourront sur un champ de bataille, pour favoriser la folle ambition du prince de Condé.

Gourville accompagna Jean Guymard jusqu'à la porte, et quand il rentra dans la salle, il trouva les frondeurs, tristes et silencieux. Le duc de Larochefoucauld lui-même ne pouvait cacher son mécontentement; il se promenait à grands pas, prononçant des paroles entrecoupées que personne n'entendait.

— Te voilà !.... dit-il brusquement à Gourville, quand il aperçut son protégé qui se tenait à quelques pas de lui, tremblant, la tête baissée... Tu m'as donc trompé ! Tu me disais que le peuple d'Angoulême prendrait parti pour la fronde.

— Les gentilshommes ici présens ne font-ils pas foi de mes promesses, monseigneur ?

— Tu savais que Jean Guymard est un royaliste....

— Monseigneur, il s'est introduit clandestinement dans cette assemblée, et je vous jure par l'écharpe de la duchesse de Longueville, que le maire d'Angoulême n'a reçu de moi aucune communication. Je ne puis pas répondre de tous les conjurés. Le Christ n'avait que douze disciples, et pourtant il fut trahi par Judas Iscariote.

Quelques-uns des seigneurs se moquèrent de la citation historique employée assez maladroitement par Gourville pour sa justification; les autres, groupés autour du duc de Larochefouçauld, discutaient sur les mesures à prendre. En ce moment, on frappa à la porte extérieure. Gourville, qui seul connaissait le mot d'ordre, ouvrit, après quelques paroles échangées à voix basse.

— Messeigneurs, dit-il aux gentilshommes, je vous présente un jeune baron qui apporte à M. le duc de Larochefoucauld une lettre du comte de Jonzac.

Le duc de Larochefoucauld prit la lettre des mains du baron, rompit le sceau, et lut à haute voix :

« Cognac, le 13 juillet 1650.

» Mon cousin,

» J'ai appris que le prince de Condé vous a envoyé » en Angoumois pour gagner à la fronde la noblesse » de la province. Vous savez que je n'aime pas le car» dinal, et j'ai voué une haine éternelle aux ambitieux » qui nous arrivent d'Italie. Néanmoins, je ne puis » encore me ranger sous le drapeau du prince. Je suis » lieutenant du roi en Saintonge, et je dois fidélité à la » reine-mère, jusqu'au moment où j'aurai la conviction » qu'elle ne veut pas la prospérité de la France. En » attendant, comptez sur mon amitié, très-cher cousin, » et sur mon dévouement aussitôt que la reine-mère » m'aura mis en droit d'oublier mes sermens.

» Que Dieu vous soit en aide !

» Le comte DE JONZAC. »

La lecture de cette lettre donna lieu à de longues discussions dans l'assemblée; les uns disaient que le comte jouait le rôle d'espion; les autres affirmaient que le lieutenant du roi livrerait la ville et le château de Cognac au prince de Condé, le jour même où l'armée paraîtrait sur les bords de la Charente. Après de longs pourparlers, il fut résolu qu'on ménagerait la susceptibilité du comte, pour se servir de son influence au besoin, et le duc de Larochefoucauld lui fit la réponse la plus amicale.

— Mes amis, dit le duc, quand l'envoyé du comte fut sorti de la salle, nous n'avons pas un seul instant à perdre; les ordres du prince sont formels; il faut gagner la noblesse et enrôler les bourgeois.

— Une proclamation ne serait-elle pas nécessaire ? dit Gourville.

— Qui voudra la faire ? répliqua le duc.

— M. Balzac, qui habite la plus jolie maison d'Angoulême, à quelques pas d'ici.

— Allez, allez ! s'écrièrent les frondeurs.

— Vous le voulez, mes amis, dit le duc; j'y cours; Gourville, suis-moi.

Un instant après, on n'eût pas trouvé un seul frondeur dans la maison de M. de Villoutreys, qui fit fermer les portes à double clé, et se rendit chez Jean Guymard pour lui rendre compte de la dernière détermination de l'assemblée.

II.

UN HOMME DE LETTRES AU XVIIe SIÈCLE.

Dans une belle et spacieuse maison vivait alors à Angoulême, un homme qui, par ses écrits, avait rempli l'Europe de son nom. Jean Louis Guez Balzac, du fond de sa retraite, contribuait puissamment à la restauration de la langue française, que Pascal était appelé à finir plus tard. L'évêque de Luçon, si connu depuis sous le nom de cardinal de Richelieu, lui avait fait les plus belles promesses, qu'il ne songea pas à tenir lorsqu'il s'assit sur le trône de France, à côté de

Louis XIII. Déchu de ses rêves d'ambition, Balzac chercha de bonne heure dans les belles-lettres et la philosophie, des espérances, des consolations qu'il n'avait pu trouver dans les palais des grands. La critique, la calomnie le poursuivirent encore, et l'illustre écrivain, pour échapper à la rage de ses envieux, craignant d'ailleurs la colère de la Sorbonne, qui avait condamné son livre intitulé *le Prince*, résolut de passer le reste de ses jours à Angoulême, sa patrie.

Il y coulait des jours heureux et tranquilles, lorsque le canon de la Fronde retentit dans les provinces méridionales. Il partageait les opinions des insurgés, mais il ne commit pas l'imprudence de se vendre corps et âme au prince de Condé.

— Attendons, disait-il à ses amis, qui le pressaient de prendre une décision; nous ne savons pas de quel côté tombera la foudre.

Fidèle à la résolution qu'il avait prise de ne pas sortir de sa retraite, il s'abstint de voir le duc de la Rochefoucauld, qu'il avait connu à Paris. Pendant que les frondeurs tenaient leur assemblée presque tumultueuse dans la maison de M. de Villoutreys, il s'entretenait avec l'évêque d'Angoulême, le vertueux Péricard, qui venait de faire bâtir l'hôpital général et l'hôtel-Dieu, et avait légué pour leur entretien la moitié de sa fortune.

— M. Balzac, lui disait le vertueux prélat, je ne saurais trop louer votre sage conduite au milieu des troubles que la noblesse ne cesse de fomenter dans notre malheureuse province. Pourtant, je désirerais savoir si vous êtes royaliste ou frondeur.

— Ni l'un ni l'autre, monseigneur; j'attends.

— Que Dieu rende la paix et le bonheur à notre France.

— Et qu'il la délivre des ambitieux, ajouta Balzac.

— Vous êtes donc résolu à ne plus rentrer dans le monde?

— « Oui, monseigneur; assez long-temps je fus le » jouet des grands. Je me rappelle encore ma première » entrevue avec l'évêque de Luçon. Il me fit une in» finité de caresses, me traita d'illustre, d'homme rare, » et de personnage extraordinaire (1). M'ayant un jour » prié à dîner, il dit à force gens de qualité qui étaient » à table avec lui: — Voilà un homme (je n'avais alors » que vingt-deux ans) à qui il faudra faire du bien » quand nous le pourrons, et il faudra commencer par » une abbaye de dix mille livres de rente.... Toutefois, » les choses en sont demeurées là; M. le cardinal de » Richelieu ne s'est pas souvenu de ce qu'avait dit l'é» vêque de Luçon. »

— Dieu soit loué, mon cher M. Balzac, dit l'évêque; on ne servit pas votre ambition, et nous avons le bonheur de vous voir à Angoulême.

— Je n'ai pas perdu mon temps, monseigneur; dans ma retraite, j'ai publié *mes Entretiens*, *Aristippe*, *mes Relations à Ménandre*, *mes Apologies*, le *Barbon* et le *Socrate Chrétien*.

— Ouvrages admirables qui rendent déjà votre nom immortel.

— Et qui m'ont suscité de cruelles persécutions.

(1) Œuvres de Balzac; *Lettres*.

Leur entretien fut interrompu par Jacques, le fidèle domestique de Balzac.

— Des gentilshommes demandent à parler à monsieur, dit Jacques, intimidé par la présence de l'évêque.

— Fais entrer, répondit Balzac.

— Je vous quitte, dit l'évêque.

— Vous pouvez sortir par cette porte dérobée, monseigneur.

Balzac avait à peine fait ses adieux à l'évêque d'Angoulême, lorsque le duc de la Rochefoucauld entra, suivi de Gourville.

— Vous, monseigneur! s'écria Balzac.... A quelle heureuse circonstance dois-je l'honneur de votre visite?

— Devais-je quitter Angoulême sans voir le premier littérateur de son siècle.

— Vous m'honorez trop, monseigneur.

— Je sais bien que les visiteurs ne manquent pas.

— « Non, monseigneur; je suis assassiné des civi» lités qui me viennent des quatre parties du monde, » et il y avait hier soir sur ma table cinquante lettres » qui me demandent des réponses *éloquentes*, *des ré» ponses à être montrées*, *à être copiées*, *à être impri» mées:* j'en dois même à des têtes couronnées; la » reine Christine est du nombre (1).

— Je sais, répondit le duc, que vous avez reçu des plus illustres personnages de l'Europe de nombreux témoignages d'une admiration passionnée.

— J'en fais peu de cas; le monde ne m'est plus rien; au lieu de répondre à ces flatteries, j'étais occupé, quand vous êtes entré, à lire un sonnet de mademoiselle de Jonzac.

— De Clorinde! s'écria Gourville...

— Vous la connaissez? dit Balzac.

— J'ai entendu vanter son talent pour la poésie, répondit Gourville, s'efforçant de dissimuler l'émotion que le souvenir de mademoiselle de Jonzac lui faisait éprouver.

— Je veux vous parler en secret, dit le duc de la Rochefoucauld.

— Monseigneur, nous pouvons passer dans la chambre voisine. Vous, monsieur Gourville, pour vous distraire, choisissez dans ma bibliothèque le livre qui vous plaira le mieux.

Aussitôt que la porte fut fermée, Gourville s'empressa de chercher le sonnet de Clorinde parmi les nombreux papiers entassés sur la table. Il le trouva enfin, le lut et le relut, le porta à ses lèvres: il avait pour titre: LES ENNUIS DE L'ABSENCE.

— Elle pensait à moi! s'écria Gourville, en pressant à plusieurs reprises contre ses lèvres le précieux papier qu'il eût acheté au prix de tout l'or qu'il possédait.... Mon Dieu! si je pouvais lui écrire, lui parler de mon amour.... Je ne le dois pas, ajouta-t-il en jetant le papier sur la table; son père me déteste, et je ne puis la compromettre.

Il resta muet, immobile, pendant quelques instans; puis, pressé de relire encore les lignes tracées par sa bien-aimée, il dirigea instinctivement sa main vers la table: il prit par hasard une lettre; il tressaillit en

(1) Lettres de Balzac.

lisant l'adresse : *A mademoiselle Clorinde de Jonzac, à Cognac.*

— Quelle inspiration du ciel ! se dit-il à voix basse... M. Balzac enverra cette lettre à Clorinde....

Il se hâta de l'ouvrir, et d'une main rapide il écrivit au bas :

« Ma bien-aimée Clorinde, je vous attendrai ven- » dredi soir à la chapelle de Saint-Cybard. GOURVILLE. »

Il referma la lettre, ouvrit un volume des lettres de Voiture, et fit semblant de lire en attendant le duc de Larochefoucauld. Balzac rentra le premier; le duc gesticulait en parlant :

— M. Balzac, vous êtes donc inflexible.... vous ne voulez pas....

— J'attendrai, monseigneur; nous verrons plus tard. J'ai eu à me plaindre de Richelieu; je n'aime pas Mazarin; mais je ne puis inconsidérément vouer ma plume aux héros de la *Fronde*.

— Que direz-vous, Balzac, lorsque le prince de Condé entrera dans la ville d'Angoulême, enseignes déployées ?

— Je dirai que les Frondeurs sont plus courageux ou plus adroits que les royalistes.

— Ah ! ah ! je vous comprends, ajouta Larochefoucauld avec un sourire ironique; vous faites comme le sage; vous crierez, s'il le faut : *vive le roi ! vive la ligue !*

— Non, monseigneur; mais j'attends; je veux imiter Fabius, le vainqueur d'Annibal.

Le duc de la Rochefoucauld répondit par une légère inclination, et sortit assez mécontent de son entrevue avec Balzac. La plume venait de triompher de l'épée.

III.

LE ROI ET LA REINE-MÈRE A ANGOULÊME.

Anne d'Autriche, effrayée des nouvelles qu'elle recevait chaque jour des royalistes de la province de Guienne, résolut de faire un voyage dans le midi de la France, espérant calmer la révolte par la présence de son fils. Elle partit accompagnée du duc d'Anjou et des principaux seigneurs. On connut bientôt à Angoulême l'itinéraire du roi, qui recommanda aux habitans de ne point faire de préparatifs pour le recevoir.

Mais le maire Jean Guymard, dont l'attachement à la cause royale s'était changé en dévouement depuis qu'il avait assisté à l'assemblée des Frondeurs, fit publier à son de trompe :

— « Que pour recevoir dignement le roi de France » et la reine-mère, on décorerait la porte du *Palet*, » par laquelle il devait faire sa principale entrée. »

Ses ordres furent fidèlement exécutés par la population d'Angoulême, qui détestait les frondeurs, parce qu'ils commençaient déjà à ravager les campagnes voisines. Au jour marqué, Jean Guymard, accompagné des échevins, se rendit à la porte du Palet. Le maire, un genou en terre, adressa au jeune monarque une longue harangue, et lui remit les clés de la cité. Le roi les donna à sa mère, qui les rendit à Jean Guymard :

— « Monsieur, lui dit-elle, le roi et moi vous re- » mercions, et pour vous témoigner la confiance que » nous avons en votre fidélité, nous vous remettons vos » clés, sachant bien qu'elles ne pourraient être en de » meilleures mains. Continuez comme vous avez com- » mencé. »

Le cortége royal fit ensuite son entrée solennelle dans la ville d'Angoulême, et Louis XIV logea chez M. de Villoutreys, dans cette même maison où, quelques jours auparavant, les frondeurs avaient tenu une assemblée. La reine Anne d'Autriche trouva dans son appartement une écharpe brodée aux armes de la princesse de Condé.

— M. de Villoutreys est donc un frondeur, s'écria-t-elle, en regardant fièrement le vieux gentilhomme.

— Un frondeur, madame !

— D'où vient cette écharpe ?

— Que cette écharpe ne vous allarme point, madame, répondit Jean Guymard présent à ce terrible interrogatoire : M. de Villoutreys qui ne connaît pas les perfides desseins de M. le duc de la Rochefoucauld, lui avait permis de réunir dans sa maison quelques gentilshommes de l'Angoumois...

— Les frondeurs avaient choisi votre maison, M. de Villoutreys, pour y former des conspirations contre la puissance royale, s'écria Anne d'Autriche...

— Si votre majesté doute de mon sincère dévouement....

— Non, M. de Villoutreys; mais je vous croyais assez expérimenté pour ne pas vous laisser tromper par les roués de la fronde.

A ces mots, la reine témoigna par un geste le désir de rester seule, et passa le reste de la journée à s'entretenir avec son fils et le duc d'Anjou. Le lendemain, au point du jour, une foule innombrable se pressait autour de la maison de M. de Villoutreys; Anne d'Autriche en entendant les cris mille fois répétés de *vive le roi, vive la reine*, ne put cacher sa joie.

— Nous pouvons compter sur le dévouement des habitans de notre bonne ville d'Angoulême, dit-elle à son fils; pour leur témoigner votre satisfaction royale, vous traverserez la ville à pied, en vous rendant à la cathédrale où vous devez entendre la messe (1).

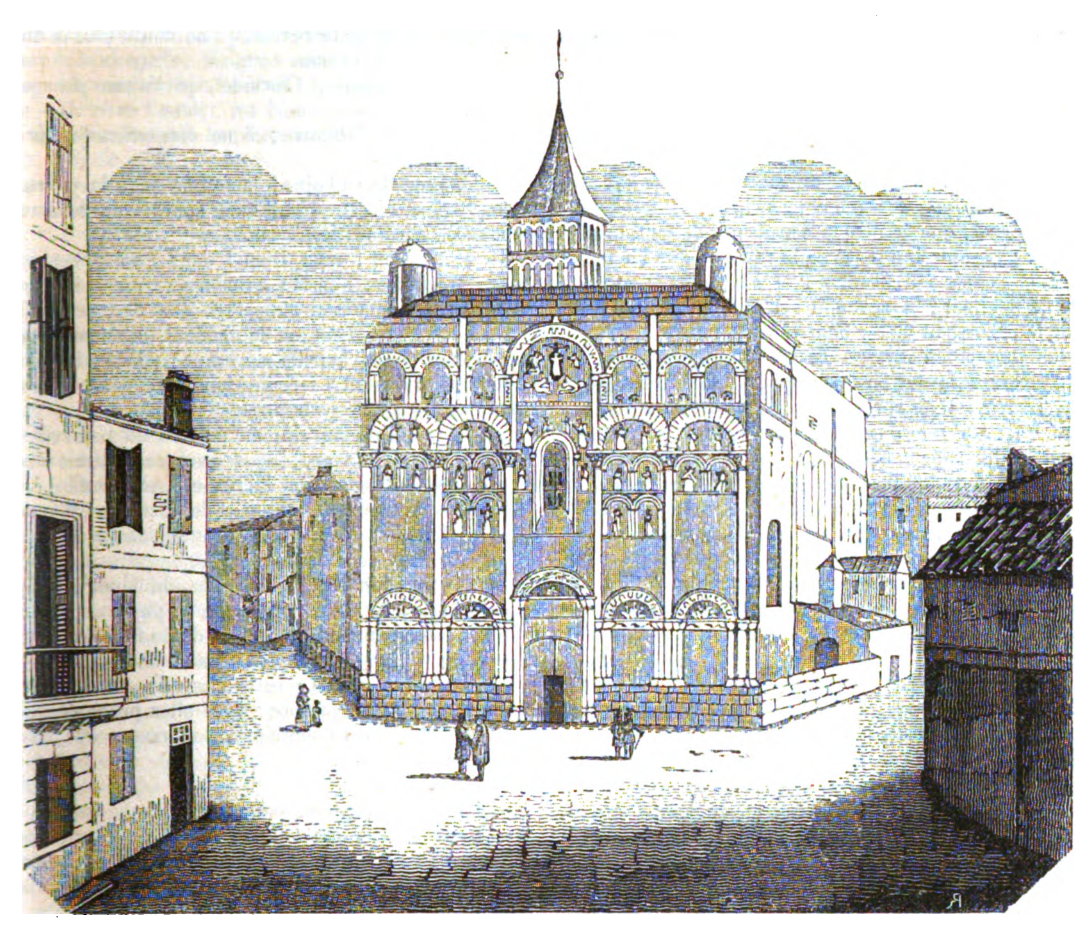
— Il sera fait comme vous dites, madame la reine, répondit Louis XIV.

Une heure après, un cortége magnifique parcourait les rues d'Angoulême au son d'une musique guerrière. L'évêque Péricard officia devant le roi et la reine; depuis long-temps, on n'avait vu une cérémonie plus brillante, et la pompe de cette fête à la fois religieuse et chevaleresque porta, à son plus haut point l'enthousiasme des seigneurs et du peuple qui s'étaient rendus à Angoulême pour voir le jeune roi Louis XIV.

Anne d'Autriche n'avait entrepris un si long voyage

(1) En l'année 570, eut lieu la dédicace de l'église cathédrale d'Angoulême : selon quelques chroniques, cette église avait été commencée par Clovis, et terminée par un de ces enfans. Une vieille tradition dit que sur le même endroit était un temple consacré à Jupiter, qui changea de destination, quand saint Martial vint dans cette ville prêcher la foi chrétienne. Saint Anzorme la consacra à saint Saturnin; et ce n'était probablement que les restes d'un temple païen, sur lesquels Clovis fit bâtir l'église dont il reste la façade. Suivant la chronique du moine de Saint-Cybard, cette basilique fut mise sous l'invocation de saint Priou, par Germain, évêque de Paris, et par Grégoire de Tours.

(*Etudes historiques sur l'Angoumois* ; par M. Marvaud.)



CATHÉDRALE D'ANGOULÊME.

que pour enlever au prince de Condé les partisans que le duc de la Rochefoucauld gagnait chaque jour à la Fronde. Pour venir plus sûrement à bout de son dessein, elle fit appeler les hommes influens de l'Angoumois et s'entretint long-temps avec eux. Balzac ne fut pas oublié. La reine-mère connaissait trop bien la puissance intellectuelle d'un homme qui s'était vu recherché par Richelieu, par Mazarin et le prince de Condé! Dans une de ses entrevues, Anne d'Autriche fit au littérateur les offres les plus brillantes pour qu'il devînt l'ennemi des frondeurs.

— Votre majesté fait trop de cas d'un pauvre littérateur qui depuis vingt ans s'est retiré du monde, répondit Balzac, presque vaincu par les instances de la reine.

— Demandez et vous obtiendrez; je n'exige qu'une seule chose de vous : luttez contre les frondeurs avec la plume, pendant que l'armée royale les combattra avec l'épée.

— Votre majesté ne sait pas que le duc de la Rochefoucauld m'a déja fait les mêmes offres....

— Le duc de la Rochefoucauld n'est que l'émissaire du prince de Condé, répondit fièrement Anne d'Autriche, et je suis reine de France.

— Et il est bien difficile de résister à une reine, dit Balzac, en s'inclinant devant sa souveraine.

Dès ce moment l'entretien devint si secret, que les courtisans ne purent entendre une seule parole : tout porte à croire que l'homme de lettres se laissa séduire par les promesses royales; quelques jours après, Girard, archidiacre d'Angoulême écrivit à Conrart que l'incorruptible Balzac avait déserté la fronde. Cette conquête n'était pas si importante qu'on le croyait; le voyage et les intrigues de la reine furent d'un faible résultat pour la province, et au commencement de l'année suivante, toute la noblesse de Guienne se trouva réunie sous la bannière du prince de Condé.

— La *Fronde* est une fièvre intermittente, dit le duc

d'Anjou en quittant Angoulême; les crises recommenceront bientôt. Le duc de la Rochefoucauld, les princes de Condé, de Conti, de Marcillac attendent impatiemment le départ du roi et de la reine pour agiter dans tous les châteaux de l'Angoumois, les torches de la guerre civile.

IV.

LA CHAPELLE DE SAINT-CYBARD.

L'évêque Péricard, dit l'auteur des *Études historiques sur l'Angoumois*, convertit en chapelle la grotte de Saint-Cybard, que le peuple n'avait pas discontinué de visiter; puissante influence de la religion que l'homme ne renie jamais entièrement, et à laquelle il recourt dans le malheur! Il agrandit cet asile de la pénitence et de la prière, fit tailler dans le rocher un autel, audessus duquel on voit un bas-relief, représentant le saint solitaire du moyen-âge, appuyé sur le bras gauche, les yeux fixés sur un Christ, et, derrière lui, un ange qui, du sein d'un nuage, prononce ces mots: *Eparchi, hic mane!* Eparche, demeure ici! Souvenir de cette voix de la conscience qui engagea le noble fugitif des grandeurs humaines à faire sa demeure sous ce rocher désert. Cette grotte, qu'on ne visite plus, où l'historien retrouve cependant les souvenirs d'un autre temps et des noms fameux dans l'histoire, a été respectée par les révolutions des hommes: l'autel est intact, beau par sa simplicité, mais veuf des cérémonies du culte (1).

Vers cette chapelle, alors visitée par de nombreux pélerins, un homme, caché sous les plis d'un large manteau, se dirigeait à pas précipités, par une des belles nuits du mois de Juillet. Gourville tremblait de ne pas arriver le premier au rendez-vous.

— Clorinde est déjà dans la chapelle de Saint-Cybard, se disait-il; Clorinde m'attend! Je vais donc être heureux une fois dans la vie.

Une demi-heure après, il aperçut à quelques pas de lui la grotte vénérée. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta saisi d'un trouble involontaire; il était sur le point de voir sa bien-aimée, de la presser dans ses bras.

— Saint Cybard, s'écria-t-il en levant les yeux vers le ciel, pardonne si je viens profaner par un amour terrestre, cette grotte où tu vécus pendant un demi-siècle dans les larmes et le repentir.

Il franchit le seuil, et d'une voix que l'émotion rendait tremblante, il cria par trois fois:

— Clorinde!

On ne répondit pas.

— Elle n'est pas encore arrivée, se dit-il en s'asseyant à l'entrée de la grotte.... Mais elle viendra, j'en suis sûr, elle viendra bientôt.

Un bruit se fit entendre au même instant; Gourville aperçut le levrier blanc du comte de Jonzac; il caressa le bel animal qui devançait sa jeune maîtresse; Clorinde parut presque en même temps au détour de la grotte, et cria à son tour:

— Gourville! Gourville!

— Viens dans mes bras, répondit le jeune homme; je t'attendais en priant.

— Je n'ai pu venir plutôt répondit, Clorinde; j'ai eu beaucoup de peine à me soustraire à la vigilance de mon père; mais je te revois; je ne doute plus de ton amour, je suis heureuse.

— Oui, je t'aime, Clorinde, je t'aime plus que ma vie.

— Mon père t'abhorre; il ne consentira jamais à notre union.

— Qu'importe sa haine! la fronde est à la veille de triompher, et le prince de Condé saura vaincre la répugnance du comte de Jonzac.

— Mon Dieu! mon Dieu! dans quel abîme me suis-je précipitée, s'écria Clorinde.

— Tais-toi, ma bien-aimée.

Un prêtre gravissait en ce moment une des collines qui avoisinent la chapelle de Saint-Cybard; il passa devant Gourville et Clorinde sans les apercevoir, et entra dans la grotte pour prier.

C'est le ciel qui envoie, ce prêtre, dit Gourville à voix basse; si tu veux, dans quelques instans nous serons unis par des liens sacrés et indissolubles.

Et sans attendre la réponse de Clorinde, il entra dans la chapelle; le prêtre, en entendant le bruit de ses pas, se leva saisi de frayeur.

— Ne craignez rien, mon père, dit Gourville; je viens vous prier à deux genoux de ne pas vous refuser à faire le bonheur d'un homme et d'une femme.

— Que voulez-vous de moi? jeune homme....

— Vous êtes prêtre: cette chapelle est sainte et vénérée, le lieu est propice; vous allez prononcer sur nous les paroles sacramentelles du mariage.

— Qui êtes-vous?

— Gourville.

— Quel est le nom de votre fiancée?

— Clorinde de Jonzac.

Non, non, jamais....... je ne puis prêter à cette union, le secours de mon ministère.

— Prêtre du Seigneur, n'hésitez pas, dit Gourville en grinçant des dents.

Et, à la lueur d'une lampe qui brûlait aux pieds de la statue de saint Cybard, le prêtre vit une épée déguénée; il baissa la tête, et dit en poussant un profond soupir:

— Où est votre victime?

— Clorinde, s'écria Gourville, viens te prosterner devant la statue de saint Cybard; l'homme de Dieu consent à nous unir.

Le prêtre tint pendant quelques instans ses deux mains immobiles au-dessus de la tête du jeune homme et de la demoiselle:

— Au nom du Christ je vous unis, s'écria-t-il d'une voix que le silence de la grotte rendait solennelle; jeune homme, protège ton épouse, et toi jeune fille, que le Dieu qui féconda la vieillesse de Sara, te comble de bénédictions!

Il se prosterna de nouveau pour appeler la miséricorde du ciel sur les deux époux qu'il venait d'unir; mais sa prière ne fut pas longue; on entendit le son de plusieurs trompettes à un quart de lieue de la grotte.

— Fuyons, s'écria Clorinde: c'est mon père; dans

(1) *Etudes historiques sur l'Angoumois*, par M. Marvaud, pag. 330.

l'excès de mon amour, j'ai oublié qu'il doit avoir un entretien avec le duc de la Rochefoucauld dans la chapelle de Saint-Cybard.

— Sois sans crainte, ma bien-aimée, dit Gourville; et vous, mon père, ajouta-t-il en entraînant le prêtre hors de la chapelle, éloignez-vous.

— Où nous cacher ? s'écria Clorinde.....

— Derrière l'autel, ma bien-aimée.

Gourville éteignit la petite lampe qui brûlait encore aux pieds du saint, et la grotte rentra dans l'obscurité la plus profonde. Clorinde ne tarda pas à reconnaître au milieu du bruit, la voix du comte de Jonzac son père ; Gourville reconnut aussi le duc de la Rochefoucauld son maître.

— Ne trembles pas, dit-il à voix basse à Clorinde ; ils ne pourront nous découvrir.

— Que saint Cybard nous protège, fit la demoiselle.

Les deux époux prêtèrent une oreille attentive ; mais ils n'entendirent plus que le piétinement des chevaux gardés par les écuyers du comte de Jonzac et du duc de Larochefoucauld ; une heure s'écoula sans qu'aucun incident vint alarmer la craintive Clorinde.

— Nous sommes sauvés, ma bien-aimée, disait Gourville.....

Au moment où il prononçait ces paroles, le comte et le duc entrèrent dans la grotte.

— Qu'on allume une torche, s'écria le comte....

— Signez, lui dit la Rochefoucauld en lui présentant un parchemin scellé aux armes du prince de Condé.

— Sur l'autel de saint Cybard, répondit le comte ; le traité n'en sera que plus inviolable.

En se courbant vers la pierre sacrée, le lieutenant du roi aperçut un pan du manteau de Gourville.

— On nous trahit, s'écria-t-il en reculant..... un homme est caché derrière l'autel de saint Cybard.

— Nous n'avons rien à craindre, comte de Jonzac, répondit la Rochefoucauld ; je reconnais Gourville ; je ne le croyais pas dévot, et je parie qu'il n'est pas venu à Saint-Cybard pour prier.... mais si je ne me trompe, il n'est pas seul.

— Non, monseigneur, s'écria Gourville, mais n'approchez pas ; ne cherchez pas à découvrir ce terrible mystère qui doit décider du bonheur ou du malheur de ma vie.

Grand Dieu ! c'est ma fille ! s'écria en même temps le comte de Jonzac..... Gourville, un affreux soupçon s'élève dans mon âme. — Tu es venu ici pour déshonorer Clorinde !

— Non, je suis venu pour l'épouser, et, devant Dieu, votre fille est mon épouse légitime.

— Clorinde serait l'épouse du fils d'un paysan !

— M. le comte, répondit Gourville, quand on a du cœur on est plus que gentilhomme.

— Je vais laver dans ton sang le déshonneur de ma fille.

— Ne m'irritez pas, M. le comte, dit Gourville en détournant plusieurs fois l'épée du lieutenant du roi.

Cette lutte eût duré long-temps, et se fût, sans doute, terminée par la mort de l'un des deux adversaires ; mais le duc de la Rochefoucauld s'empara des bras du comte, et ordonna à quelques gentilshommes de sa suite d'emmener Gourville.

— C'est mal à vous ! s'écria le comte, quand il vit que sa victime échappait à ses coups... Vous ne deviez pas soustraire à ma vengeance le plus lâche des ravisseurs.

— J'ai voulu vous épargner un crime, monsieur le comte.

— Allez, monsieur le duc ; il n'y a plus de traité possible entre nous.

Et il déchira le parchemin qui était encore sur l'autel de Saint-Cybard.

Clorinde ne prit aucune part à ce drame déchirant ; elle s'était évanouie dès l'instant où elle avait reconnu la voix de son père. Quand elle recouvra ses sens, elle se vit au milieu de plusieurs gentilshommes qui se dirigeaient vers Cognac au galop de leurs chevaux.

V.

SIÉGE DE COGNAC.

Gourville, poussé par la vengeance, le duc de la Rochefoucauld pressé par les instances du prince de Condé, recommencèrent bientôt leurs courses pour gagner à la Fronde le reste de la noblesse de l'Angoumois ; ils y réussirent au-delà de leurs espérances, et, en moins d'un an, la Guienne fut en proie aux fureurs de la guerre civile. Le comte de Jonzac, ne pouvant plus résister en pleine campagne aux bandes de Condé, de Conti, de Marcillac, et autres chefs aussi heureux qu'intrépides, se retira dans la citadelle de Cognac, déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

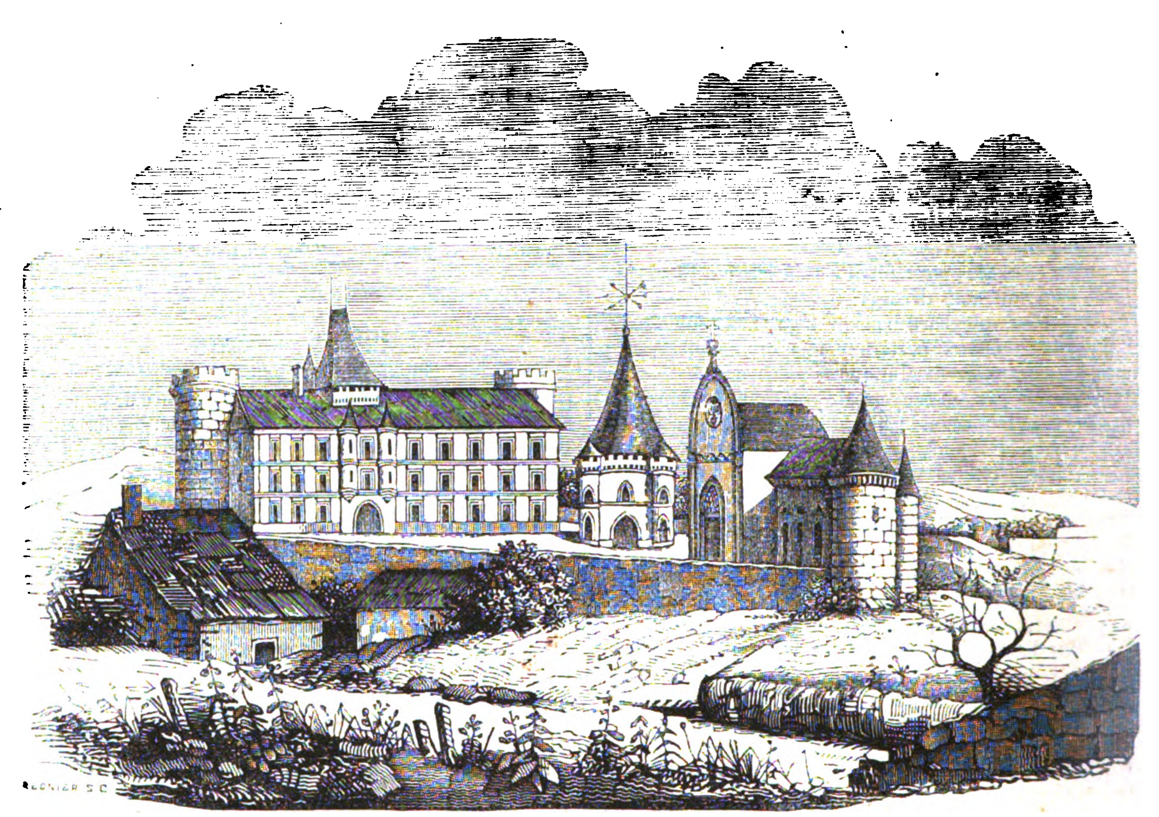
Chacun se mit à l'ouvrage avec une ardeur infatigable, et le 1er novembre 1651, les habitans et les gentilshommes se réunirent sur la place publique au nombre de huit cents hommes en état de porter les armes.

— Habitans de Cognac, et vous gentilshommes, s'écria le maire Cyvadier, jurez-vous de mourir plutôt que de vous soumettre aux Frondeurs ?

—Nous le jurons ! s'écrièrent les habitans. Vive le roi !

Le comte de Jonzac entra le lendemain dans Cognac ; il s'attendait à prendre le commandement de la place ; mais les royalistes se méfiaient du lieutenant du roi en Saintonge, et conférent le commandement au sieur de Fontenelles, qui le céda deux jours après au sieur de Bellefond, maréchal de camp, envoyé de Poitiers par Louis XIV.

Les préparatifs de défense étaient à peine terminés, lorsqu'on apprit que le duc de la Rochefoucauld était logé au petit village de l'Éclopart, à une demi-lieue de Cognac. La journée du lendemain se passa en escarmouches ; le duc de la Rochefoucauld, à la tête de deux cents chevaux, se contenta de reconnaître la place, et se retira avant la nuit, après avoir fait tirer douze volées de pièces de campagne sur quelques maisons voisines des remparts. Les Frondeurs comptaient encore sur les promesses que le comte de Jonzac avait faites au prince de Condé ; mais ils ne tardèrent pas à se convaincre que les habitans de Cognac se défendraient jusqu'à la dernière extrémité. L'ordre de l'attaque fut changé ; le duc de la Rochefoucauld se porta vers la porte Angoumoisine, et, pendant la nuit, les divers régimens prirent leurs positions. La ville fut attaquée sur tous les points, et pendant trois jours, le canon des Frondeurs ne cessa de battre les remparts. Le conseil de guerre, nommé par les habitans, voyant



LE CHATEAU DE VERTEUIL.

que les munitions commençaient à manquer, envoya un gentilhomme nommé de Châteauchenel, vers le comte d'Harcourt, général de l'armée royale, pour l'informer de l'état de la place. Le comte d'Harcourt se mit aussitôt en marche; mais il fut devancé par le prince de Condé, qui se hâta de visiter tous les postes, et résolut d'attaquer la place du côté de la tour de Lusignan. Les Frondeurs livrèrent plusieurs assauts terribles, et sans l'arrivée de l'armée royale, qui parut le lendemain sur la rive droite de la Charente, les habitans de Cognac n'auraient pu résister à l'armée des princes. Le comte d'Harcourt fit partir de Blénac, qui, au péril de sa vie, parvint à entrer dans la place.

Le combat devint général et acharné. Les assiégés firent une sortie, renversèrent les barricades, culbutèrent les Frondeurs, de concert avec les régimens du comte d'Harcourt, et rentrèrent triomphans dans la place, aux cris de *vive le roi!*

Le lendemain, le prince de Condé leva le siége, et se retira après avoir perdu une grande partie de son armée (1).

(1) A la droite de la porte Saint-Martin, on voit les ravages des boulets autour d'une embrasure par laquelle se défendaient les habitans. (*Notes de M. Marvaud.*)

« Les habitans de Cognac, dit M. Marvaud, pour perpétuer le souvenir de leur délivrance et de leur courage, décidèrent qu'on ferait tous les ans, le 15 novembre, une procession à laquelle assisteraient tous les corps de la ville. Pour les récompenser, le roi, qui était encore à Poitiers, accorda des titres de noblesse au maire Cyvadier, et à ceux qui lui succèderaient, et l'exemption de plusieurs autres. Le sieur de Fontenelles fut nommé immédiatement après pour remplir les fonctions de lieutenant du roi dans la ville et dans le château. Les Frondeurs avaient tiré contre la ville et sur divers points quatre cent sept coups de canon. Les traces des projectiles existent encore (1)

VI.

LA MENDIANTE DE VERTEUIL.

Les Frondeurs, désespérés de n'avoir pu s'emparer de Cognac, se dispersèrent quelques jours après; les uns se réfugièrent dans la Saintonge et le Périgord; le plus grand nombre retourna dans le Bordelais. Le

(1) *Études historiques sur l'Angoumois*. Le véritable journal de tout ce qui s'est passé pendant le siége de Cognac.

prince de Condé voulut, avant de partir pour la capitale de la Guienne, se reposer dans un des châteaux du duc de la Rochefoucauld.

— Mon cher duc, lui dit-il, lorsque Alexandre se reposa dans les palais de Persépolis, il avait déja vaincu le roi Darius; nous n'avons pas été si heureux que le roi de Macédoine; nous avons lâché le pied devant les régimens du comte d'Harcourt; en un mot, nous sommes vaincus. Pour nous consoler de notre défaite, allons passer quelques jours dans votre château de la Rochefoucauld.

— Monseigneur, nous n'y serions pas en sûreté; les troupes du comte d'Harcourt vont dévaster une partie de l'Angoumois; mais nous n'aurons rien à craindre au château de Verteuil.

— Allons nous reposer au château de Verteuil des fatigues de ce malheureux siége de Cognac, dit le prince de Condé.

Le soir, le noble manoir des la Rochefoucauld fut envahi par une multitude de gentilshommes, qui burent en peu de jours tout le vin qu'ils trouvèrent dans les caves du duc. Gourville, qui, pendant tout le temps qu'avait duré le siége, s'était fait remarquer par son courage, fut chargé par son maître de faire les honneurs aux nobles convives. De capitaine redevenu maître-d'hôtel, le fidèle protégé du duc de la Rochefoucauld remplit ses nouvelles fonctions de manière à mériter les éloges du prince de Condé.

Pendant la nuit, lorsque les seigneurs dormaient, il se promenait seul dans le parc du château.

— Pauvre Clorinde! s'écriait-il en gémissant, ton père t'a punie cruellement! Où es-tu, ma bien-aimée?

Et, sous le poids des plus tristes pressentimens, il parcourait à grands pas les allées du parc, jusqu'au moment où les trompettes des cavaliers frondeurs l'arrachaient à ses pénibles méditations. Par une nuit bien sombre, il s'assit sur un banc de pierre, après s'être enveloppé de son manteau pour se garantir de la rigueur du froid. Il pensait à Clorinde; il livrait son cœur à la douce espérance de la revoir, lorsqu'une voix de femme se fit entendre au milieu du parc.

— J'ai bien froid, disait cette femme; je serai morte demain... Mon Dieu, si j'osais entrer au château!

Gourville, ému de pitié, s'approcha de la mendiante, et lui dit :

— Femme, qui que tu sois, demande l'hospitalité, je puis te l'accorder.

— Qui êtes-vous donc, monsieur?

— Gourville, l'ami du duc de la Rochefoucauld...

— Gourville! s'écria la jeune femme en poussant un cri de joie... Je suis sauvée, j'ai un protecteur....

— Quel est ton nom, femme? dit Gourville, qui tremblait de tous ses membres, saisi d'une émotion involontaire....

— Tu ne reconnais pas Clorinde! répondit mademoiselle de Jonzac, en se jetant dans les bras de son époux.

— Clorinde sous les haillons d'une mendiante!...

— Il fallait échapper au courroux de mon père.... Des paysans m'ont dit que le prince de Condé, le duc de la Rochefoucauld devaient séjourner au château de Verteuil, et je suis venue persuadée que tu n'avais pas quitté ton protecteur.

— C'est un ange qui t'a envoyée vers moi, ma bien-aimée Clorinde.... Maintenant, tu m'appartiens; le comte de Jonzac lui-même ne pourra te ravir à ton époux.

En prononçant ces paroles, Gourville avait déja jeté son manteau sur les épaules de Clorinde, et l'entraînait vers le château.

— Où me conduis-tu? s'écria la demoiselle..... Si quelque gentilhomme me reconnaît, je suis perdue.

— Nous allons partir, ma chère Clorinde, et avant que le jour paraisse, nous serons arrivés à la Rochefoucauld. Le château est abandonné; nous y serons en sûreté, jusqu'au moment où l'armée royale sortira de l'Angoumois.

— Partons, répondit Clorinde.

Gourville se tourne vers les écuries, et dit à un des palfreniers :

— Hâte-toi de seller le meilleur cheval de monsieur le duc.

Ses ordres furent promptement exécutés; Gourville commandait en maître dans les domaines de la Rochefoucauld.

— Viens dans mes bras, dit-il à Clorinde; Bayard est assez fort pour nous porter tous deux. Au galop, au galop, ajouta-t-il en pressant Bayard de l'éperon; et le cheval partit avec la rapidité de l'éclair.

Avant le lever du soleil, Gourville, qui, pendant le trajet, avait gardé un profond silence, dit à Clorinde :

— Ma bien-aimée, j'aperçois déjà la grande tour de la Rochefoucauld; nous arrivons.

Ils n'étaient plus qu'à un quart de lieue, lorsque Bayard fut arrêté tout-à-coup par deux cavaliers royalistes.

— Où allez-vous, seigneur? dirent-ils à Gourville.

— A la Rochefoucauld.

— Le mot d'ordre?

— Laissez-moi passer, vous dis-je! s'écria Gourville impatienté.

— C'est un frondeur, dit un des cavaliers; et il déchargea ses deux pistolets pour donner l'alarme.

Plusieurs dragons arrivèrent au galop; ils étaient commandés par M. de Jonzac. Le comte ne reconnut pas Gourville au premier abord; mais s'étant approché du frondeur, il s'écria d'une voix terrible :

— Encore Gourville! Ame damnée du duc de la Rochefoucauld, tu es donc un démon?

— Grâce, grâce, mon père! fit Clorinde, qui ne put s'empêcher de frémir.

— Lâche, tu voulais me ravir ma fille!

A ces mots, le comte dégaina son épée, et se précipita sur Gourville, qui laissa tomber Clorinde.

— Arrière! cria le comte à ses cavaliers; ceci n'est point un combat, mais un duel à mort.

La lutte fut longue et terrible : Gourville avait à sauver Clorinde; le comte voulait venger l'autorité paternelle méconnue. M. de Jonzac, lassé par un combat à outrance qui durait depuis un quart-d'heure, se précipita sur le ravisseur de sa fille avec tant de furie, qu'il le blessa dangereusement. Gourville eût succombé, mais son cheval effrayé l'emporta loin des escadrons royalistes, et le jeune frondeur arriva presque évanoui au château de Verteuil. Il raconta au duc de la Rochefoucauld ce qui venait de se passer. Le prince de Condé,

qui avait tout à craindre des régimens du comte d'Harcourt, s'éloigna de Verteuil, et partit pour Bordeaux. Gourville suivit son maître, et chercha vainement la mort dans plusieurs batailles.

ÉPILOGUE.

Plus tard, lorsque la destinée qui présidait à la future grandeur de Louis XIV, eut mis fin aux guerres de la Fronde, les principaux acteurs du drame dont j'ai tracé quelques scènes, furent plus ou moins favorisés par les chances bizarres de la fortune.

Le comte de Jonzac, accusé par le comte d'Harcourt d'avoir favorisé les Frondeurs, perdit sa place de lieutenant du roi en Saintonge.

Clorinde, après un an de pénitence, mourut dans le couvent des Carmélites de Saintes.

Gourville oublia celle qu'il avait tant aimée, devint le favori du surintendant Fouquet, qui lui donna la recette générale des tailles en Guienne. Exilé plus tard, il rentra en France, et passa le reste de sa vie heureux et tranquille au milieu de ses nombreux amis.

Le prince de Condé ne songea plus qu'à abriter sa vieille gloire sous l'autorité du monarque dont il avait si magnifiquement annoncé le règne.

Le duc de la Rochefoucauld chercha à oublier et à faire oublier, dans le calme de la vie privée, les torts d'une jeunesse ardente et qui ne fut pas exempte de fautes; il devint un *sage;* il écrivit *ses Mémoires et ses Maximes.*

J. M. Cayla.

NOTRE-DAME DE ROCAMADOUR.

Dans la région intermédiaire qui sépare le haut et le bas Querci, se trouve une vaste plaine, terre aride dans toutes les saisons, à peine couverte d'espace en espace de quelques touffes de noisetiers, et d'une végétation rabougrie. Le voyageur en parcourant cette contrée, stérile comme l'Arabie-Pétrée, rencontre quelquefois, non loin du chemin pierreux, des troupeaux de chèvres gardées par des bergers à la chevelure blonde, qui portent encore pour vêtemens la toge grossière des Celtes leurs aïeux. Ces hommes, d'une force et d'une taille athlétique, accoutumés dès leur enfance aux plus dures privations, ont conservé le type primitif de leur origine gauloise; tout est rude chez eux, mœurs, langage, et on dirait qu'ils subissent l'influence de l'âpre climat qu'ils habitent. Rarement ils sont troublés dans leurs vastes solitudes; les pélerins, les dévots à Notre-Dame, parcourent seuls, à certaines époques de l'année, les arides forêts qui environnent l'étroite vallée de Rocamadour.

Mais depuis le commencement du mois d'août jusqu'au 10 septembre, le plateau calcaire est sillonné dans tous les sens par de nombreuses caravanes de voyageurs. Où vont ces paysans du Querci, du Cantal, du Limousin et du Périgord? Demandez-leur pourquoi ils ont quitté leurs villages; ils vous répondront en se signant, qu'ils viennent faire un pélerinage à Notre-Dame de Rocamadour. Vous chercherez vainement dans la plaine qui s'étend devant vous, la sainte chapelle où le peuple vient tous les ans vénérer la bonne Vierge; mais suivez les nombreux pélerins, et, après avoir parcouru de tortueux sentiers, vous arriverez enfin à l'entrée de la vallée. Plongez, si vous osez, vos regards dans l'abîme creusé à vos pieds, entre deux rochers taillés à pic, en forme de murailles; vous reculerez d'abord d'effroi, puis vous vous hasarderez dans un petit sentier, à la suite des paysans et des paysannes. Au fond de l'étroite vallée, s'étend le bourg de Rocamadour; il ne forme qu'une seule rue, dominée par quelques maisons adossées çà et là aux flancs du rocher. Parcourez la pittoresque bourgade, vous arriverez bientôt à un escalier de deux cents degrés, serpentant à travers la colline : il conduit à l'enceinte des sanctuaires. Ne nous effrayons pas; franchissons encore quelques marches à moitié brisées, ne détournons pas la tête pour ne point avoir des vertiges, arrivons jusqu'au sommet de la montagne : nous y trouverons les ruines du vieux château-fort construit dans le moyen-âge. Quel étrange spectacle pour un homme qui n'a pas admiré la majesté de la nature sauvage! A nos pieds, le petit bourg qui sera désert dans quelques jours, est peuplé aujourd'hui d'une foule de pélerins ou de curieux : à nos côtés, la roche nue; derrière nous, la plaine aride, couronnée de quelques rares touffes de noisetiers. Le lieu est propice pour raconter les histoires merveilleuses; je vais vous répéter ce que dit la légende sur Saint-Amadour.

Au commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne, un homme, vêtu de la tunique des solitaires, parcourait l'Aquitaine, cherchant un asile où il pût vivre et mourir loin du tumulte du monde. Après de longues courses, il vint dans la partie septentrionale du pays des Cadurques. Il s'arrêta enfin dans un vallon à peine assez large pour donner passage aux eaux débordées du torrent qui le traversait à l'époque des pluies de l'hiver. Dans ce vallon, dominé de tout côté par des rochers d'une aridité qui afflige et d'une hauteur prodigieuse qui étonne et qui effraie, on n'entendait d'autre bruit que le mugissement des vents qui s'y engouffrent, et les cris perçans des oiseaux de nuit. Le saint ermite rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit dans un lieu si solitaire, et choisit pour sa demeure habituelle, une caverne creusée dans le flanc de la montagne qui s'élève au nord de la vallée. Près de cet antre, qui a servi long-temps de repaire aux bêtes féroces, était



GRAND ESCALIER DE ROCAMADOUR.

une vaste grotte dont le solitaire mura en partie l'entrée; il y dressa un autel, et sculpta grossièrement en bois la statue de la vierge qu'il choisit pour patronne de son ermitage.

Pendant plusieurs années, ajoute la légende, saint Amadour se livra aux pratiques de la plus austère pénitence; il avait célébré le dixième anniversaire de son arrivée dans le *Val-Ténébreux*, et nul homme n'était encore venu troubler sa solitude. Dieu voulut enfin éprouver la constance de son serviteur : des pâtres poursuivant des loups qui leur avaient enlevé des brebis, s'avancèrent un jour jusqu'au bas de la vallée noire; ils aperçurent le solitaire qui priait à l'entrée de sa caverne. Le soir en rentrant au logis ils dirent à leurs maîtres :

— Aujourd'hui, nous avons poursuivi des loups jusqu'au Val-Ténébreux; quel n'a pas été notre étonnement lorsque nous avons aperçu un homme qui priait au bord du torrent. Tout-à-coup un ouragan a éclaté, la pluie tombait déja; mais l'ermite a élevé ses deux bras vers le ciel, et les nuages se sont dissipés à l'instant.

Ce récit merveilleux piqua la curiosité des paysans du voisinage; chacun voulut voir l'ermite du *Val-Ténébreux*. Tous se retirèrent pénétrés de vénération pour saint Amadour, et implorèrent sa protection.

S'il faut en croire le légendaire, les femmes surtout mirent à de rudes épreuves son humilité, son pouvoir et sa patience.

« Une matrone, dit-il, privée des joies de la maternité, se rendit un jour secrètement dans la grotte du saint ermite; elle se jeta à ses pieds, et le conjura d'intercéder auprès de Dieu, pour qu'elle eût le bonheur d'être mère : le solitaire lui promit de prier. Dix mois après, la matrone tombait de nouveau aux pieds de saint Amadour; elle était mère, et le peuple criait : miracle! miracle! L'ermite du Val-Ténébreux est un saint!

Bientôt son nom fut connu dans toute l'Aquitaine; des prélats visitèrent dans sa solitude le nouveau Thaumaturge que le peuple désignait sous le nom d'*Amadour del roc*. .

Saint Martial évêque de Limoges et l'un des premiers apôtres des Gaules, rendit hommage à la vertu

du solitaire ; il fit un voyage à la Vallée noire; consacra l'autel et la statue de la vierge, patronne des Rochers.

Amadour vécut encore plusieurs années; quand il sentit approcher l'heure de la mort, il se traîna jusqu'aux pieds de l'autel de la vierge et expira.

Quelques jours après, un orage menaçait les moissons; les laboureurs du pays voisin se rendirent à la chapelle d'Amadour pour implorer son intercession : ils le trouvèrent prosterné sur le marche-pied de l'autel: persuadés qu'il priait, ils n'osèrent interrompre son oraison. Un homme des champs voyant que le saint restait toujours immobile crut qu'il dormait; il s'approcha ; frappa doucement sur l'épaule:

— Père, dit-il, réveillez-vous; voilà l'orage qui menace nos récoltes; priez pour nous !

Le saint dormait du sommeil de la mort. Les laboureurs donnèrent des larmes de reconnaissance et de vénération au souvenir de leur protecteur. Les fidèles attirés par le bruit des miracles qui s'opéraient sur sa tombe, vinrent en foule visiter la sainte chapelle de *Notre Dame des bois d'Amadour*. Plusieurs d'entr'eux bâtirent des maisons au versant du rocher, et choisirent pour patron le solitaire que l'église mit bientôt au rang des saints. »

Telle est l'origine du pélerinage de Rocamadour, l'un des plus anciens de France, et le plus célèbre, comme il est écrit dans le bréviaire du diocèse de Tulle.

Je vous ai raconté la tradition des légendaires sur la vie de saint Amadour; maintenant jetons un dernier regard sur les ruines du manoir féodal, que la piété construisit sur la crête du rocher, pour protéger son asile. Redescendons.... Voyez à notre droite un escalier de cent soixante-dix marches. Pieux pélerins ou voyageurs curieux, voulez-vous visiter avec dévotion les sanctuaires de Rocamadour, ou étudier l'histoire de ce temple suspendu comme un nid d'aigle aux flancs du rocher? Venez et gravissez avec moi.

Ici retentit autrefois la vielle de nos troubadours; ici le *cantadour* Gauthier de Coinsy composa son chant qui a pour titre :

« Du cierge que notre dame de Rocamadour envoya » sur la vielle du ménestrel qui viellait et chantait de- » vant son image. »

Depuis long-temps, les hymnes des poètes ne retentissent plus dans le saint lieu ; mais nous entendrons encore au fond du sanctuaire un dernier écho de religieuse poésie.

Nous sommes devant un vaste portail surmonté des armes des consuls de Rocamadour : faisons quelque pas; nous apercevons à droite et à gauche les ruines de douze chapelles consacrées aux apôtres : franchissons une trentaine de degrés; nous sommes devant la porte de l'église paroissiale; mais nous avons hâte de nous porter vers l'oratoire du nord qui élève à gauche son petit clocher. Les murs extérieurs sont encore bariolés de restes de peintures bizarres. En face de la chapelle, aux murs de la salle des archives sont appendus les fers que des captifs délivrés par l'intercession de la Vierge, ont offerts à leur protectrice dans sa demeure chérie de Rocamadour. Un peu au-dessous de ces chaînes, pend aussi un énorme sabre de fer placé là pour rappeler le *Brakmart* d'or que Roland le preux, cousin de Charlemagne, vint lui-même offrir à sainte Marie patronne des (1) preux paladins. Le souvenir des siècles homériques et chevaleresques, se marie avec les pieuses traditions du passé. L'épée du plus fier des preux offerte en hommage à la vierge Marie, à la patronne d'une chapelle bâtie dans un désert, quelle étrange allégorie ! quelle page d'histoire empreinte des parfums des simples croyances de nos pères, et des fastes de la chevalerie.

La porte de la chapelle spécialement consacrée au culte de la Vierge va s'ouvrir devant nous. Ne vous attendez pas à admirer un sanctuaire étincelant d'or et de pierreries. Voyez cet autel et cette statue de bois : quelle simplicité! ne croyez-vous pas que je vous ai conduits dans un de ces ermitages sacrés, peuplés par nos bons aïeux, de statues de saints grossièrement sculptés; mais l'autel et la statue de Rocamadour furent ébauchés par le ciseau inhabile d'Amadour à seize siècles de nous. Saint Martial l'apôtre des Gaules les bénit. Au dôme, c'est la clochette qui, s'il faut en croire la tradition, se fesait entendre toutes les fois qu'aux yeux des matelots naufragés, luisait l'étoile des mers. Ne rougissons pas de prier aux pieds de la noire statue de notre dame de Rocamadour. Ici tout s'agrandit sous la main du temps; les souvenirs historiques exaltent l'imagination : devant cette statue dont la scupture est si grossière, s'agenouilla Roland, le preux des preux, quand il offrit à la reine des combats son *brakmart* victorieux. Sur ces dalles se prosternèrent saint Louis et Blanche de Castille sa mère : ici pria Charles-le-Bel, tandis qu'au dehors de la chapelle, le peuple criait en agitant des rameaux :

Bibo lou rey ! bibo lou rey !

Examinez les nombreux tableaux suspendus aux murs de l'oratoire ; ils ne seront jamais regardés comme des chefs-d'œuvre de peinture; mais on les considèrera religieusement dans ce sanctuaire, comme autant de témoignages de la foi des pélerins dévots à Notre Dame des rochers. Jetons un coup-d'œil sur cette toile qui représente une mère, offrant à Marie son enfant encore au berceau. Cet enfant le reconnaissez-vous? Le monde savant a gravé son nom à côté de celui de Bossuet; l'église l'a mis au rang de ses plus illustres prélats; la philanthropie moderne l'a intronisé à côté de saint Vincent-de-Paul : cet enfant devait parvenir plus tard au faite du Panthéon français; c'est Fénélon. Vous ne vous attendiez pas à trouver au milieu de ces *ex-voto*, le souvenir d'une des gloires de notre littérature nationale : pourquoi s'en étonner? pendant plusieurs siècles, la madone de Rocamadour compta au nombre de ses pélerins, les grands et les puissans de la terre.

Avant de redescendre au bourg, allons admirer la voûte élancée de la grande église, en partie taillée dans la montagne ; ne quittons pas ces lieux vénérés sans avoir parcouru dans tous les sens l'église souterraine qui renferme le riche reliquaire dans lequel reposaient les restes mutilés de saint Amadour. Tout est grand,

(1) Chaque année les garçons s'efforcent de soulever, à bras tendu cet informe et lourd bloc de fer : ceux qui en viennent à bout regardent cet acte de force comme un signe de leur prochain mariage.



CHAPELLE DU SABRE DE ROLAND.

sublime, étrange, dans ce temple construit au milieu d'une nature abrupte et sauvage; la religion, les pieuses croyances se complaisent donc bien dans la solitude, puisque dans les premiers siècles du christianisme, comme de nos jours, la foi se réfugiait dans des lieux si arides et si déserts.

Et pourtant, les forêts, les rochers, ni le fort dont nous avons vu les ruines, ne furent pas toujours pour Rocamadour une sauve-garde assez puissante. Henri d'Angleterre et ses fils pillèrent la sainte chapelle; plus tard, les calvinistes profanèrent le saint lieu, et emportèrent les riches offrandes des pèlerins: enfin, dès le commencement de la révolution de 1789, un vandalisme, qu'on ne peut s'empêcher de flétrir, dépouilla le saint asile de toutes ses richesses, et brisa en un seul jour tout ce qui aurait pu fournir des matériaux pour faire l'histoire du monastère.

Aujourd'hui, la chapelle et l'église de Rocamadour ne conservent presque plus rien de leur passé; mais ces constructions qui pendent au rocher, frapperont toujours d'admiration le voyageur qui visitera le *Val-Ténébreux*. De nombreux pèlerins viennent encore vénérer la madone aux jours de Notre Dame d'août et de septembre. Voyez, nous sommes au haut du grand escalier; nous avons visité toutes les chapelles, tous les oratoires; redescendons. Entendez-vous la foule qui se presse et s'agite dans le bourg? Les pèlerins, les curieux, les artistes trouvent à peine un passage dans l'étroite vallée, et quelques-uns frémissent en regardant les énormes quartiers de roches suspendus au-dessus de leur tête.

Bourg du Val-Ténébreux, aujourd'hui si peuplé, demain tu seras désert : le pèlerin reprendra son bourdon, l'artiste ses pinceaux, l'étranger son bâton de voyage!....

Hippolyte VIVIER.

LA DANSE DU CHEVALET.

On sait que le midi de la France s'est toujours distingué par la vivacité de ses allures, et l'originalité, si non le bon goût de son esprit. Cette originalité, on la retrouve dans tous les temps à des degrés divers, mais jamais elle ne fut mieux marquée qu'à cette époque où le pays de Languedoc régi par les coutumes particulières, et vierge encore de toute importation voisine, n'avait pu rien perdre de lui-même, ni rien emprunter aux autres. Non-seulement la langue n'était point la même que celle des provinces du nord, mais de plus tout ce qui sert à déterminer la physionomie distinctive d'un pays dans son ensemble le plus complet, c'est-à-dire tous les détails de mœurs et d'usages, les institutions morales, et aussi les jeux, les amusemens, les exercices du corps, etc., y existaient sous des formes qu'on n'eût point retrouvées ailleurs.

La ville de Montpellier semblait encore renchérir, si c'est possible, sur toutes les autres du même pays, pour la précieuse distinction de ses mœurs. Restée pendant plusieurs siècles sous la domination de ses seigneurs, et réunie à la couronne seulement sous Philippe-le-Bel, elle dut sans doute à son indépendance, de rester long-temps elle-même. Aussi, nulle part peut-être, mieux que dans ses coutumes, aperçoit-on, sous un relief plein de naturel et de franchise, les saillies ingénues d'une organisation toute spéciale.

Mais un des traits distinctifs qui recommandent le plus sûrement la ville de Montpellier, et qu'elle a gardés avec le plus de constance, c'est le goût prononcé de ses habitans pour le chant et la danse, ces deux grandes passions des peuples méridionaux, nées ensemble d'une éducation toute extérieure et toute physique, sous l'influence d'un ciel généreux.

La danse, notamment, a toujours fait les plus chères délices des habitans de Montpellier, qui ont obtenu sur ce point une réputation d'autant plus méritée, qu'elle a survécu à ses causes premières. Or, parmi toutes les sortes de danses particulières à ce pays, j'en veux choisir une plus singulière que toutes les autres, non moins par son caractère même que par son origine, et qui est connue sous le nom populaire de *Danse du Chevalet.* — Voici ce qui y donna lieu.

Pierre II, roi d'Aragon, qui était devenu seigneur de Montpellier par son mariage avec Marie, fille de Guillaume, s'était bientôt dégoûté de sa femme, au milieu des dissipations de toute sorte où il se complaisait suivant la coutume de ses pareils. Pour faire diversion au chagrin qu'elle éprouvait de cet abandon, la reine Marie allait souvent à Mirevaux où elle se plaisait beaucoup à cause du voisinage de Maguelonne, qui était aussi tout près de Montpellier. Un jour qu'elle s'y trouvait, le roi de son côté fût se promener à Lattes où le plaisir de la chasse et la curiosité de voir les haras l'attiraient souvent. Or, comme il lui advint de se trouver en cette occasion, d'une grande gaîté, un gentilhomme de sa suite que Zurita appelle Dom Guilhem d'Alcala, et qui était fort avant dans ses bonnes grâces, voulut profiter de ce moment favorable à l'avantage de la reine : « Seigneur, lui dit-il, parmi les plaisirs de la » chasse, nous pourrions bien pousser jusqu'à Mire» vaux, et voir la reine notre bonne maîtresse; votre » majesté passerait la nuit avec elle, nous veillerions » le cierge à la main, si vous vouliez, et Dieu, par sa » bonté, vous donnerait un fils de bénédiction. » Le roi touché de ses paroles, lui dit en riant : « Je le veux » bien, et je prie Dieu qu'il soit ainsi que vous le dites. » La réconciliation des deux époux fut entière, et, suivant ce que la reine a avoué depuis, ce fut probablement dans cette nuit que le ciel lui donna le roi Jacques, comme ce prince l'écrivit lui-même, dans ses commentaires rapportés par Benter.

Au retour, le roi ne voulant pas laisser la reine à Mirevaux, la mit en croupe sur son palefroi, et la ramena à Montpellier. Leur entrée dans la ville fut vraiment triomphante, et devint l'objet d'une fête improvisée. A peine les habitans surent-ils la venue du roi et de la reine d'Aragon, qu'ils coururent au devant d'eux pour être témoins d'une circonstance si heureuse et si inattendue. Cette rentrée en grâce de leur souveraine qu'ils avaient ardemment désirée sans l'espérer beaucoup, émut vivement leur cœur, et la pensée qu'un successeur du roi pourrait naître enfin d'un semblable rencontre, ne contribuait pas médiocrement à l'expression de leur plaisir. Aussi n'est-il sorte de réjouissance qu'ils ne témoignassent, s'empressant beaucoup et même dansant autour du cheval blanc qui portait la reine. Il faisait beau voir sans doute ces joyeux habitans de Montpellier, gambader et folâtrer de la sorte, comme eussent fait de vrais saltimbanques de carrefour ! Mais peut-être, faut-il dire que ce genre d'hommage, tout grotesque qu'il fût, était encore préférable au cérémonial étudié de nos courtisans modernes.

L'année suivante, on voulut célébrer l'anniversaire d'un événement si important pour la ville, en renouvelant les mêmes plaisirs et les mêmes jeux. Les habitans, reconnaissans du bonheur de leur souveraine, demandèrent et obtinrent du roi cette haquenée blanche qu'ils avaient tant fêtée, et qui dès-lors leur était devenue si précieuse. Ils imposèrent à la ville la charge de la nourrir et d'en prendre soin ; et elle vécut ainsi pendant vingt ans, ne paraissant qu'un seul jour dans l'année, celui de la rentrée du roi. Ce jour là, on la promenait autour de la ville, les chemins étaient parsemés de fleurs et toute la jeunesse était occupée autour de la haquenée, à chanter ou à danser, ce qui était un exercice naturel aux habitans du pays. Ce renouvellement d'un jeu sans caractère bien déterminé d'abord, n'eut pas dans le commencement l'importance d'une institution régulière ; mais bientôt les habitans de Montpellier prirent si bien goût à cette fête, que quand la pauvre bête qui en était l'objet eût assez vécu, ils imaginèrent de remplir sa peau de foin, et de ramener, tous les ans à peu-près, la même cérémonie. C'est de cette peau empaillée que le chevalet prit naissance, et s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Dès lors, il n'y eût point d'événement heureux ou



LA DANSE DU CHEVALET.

solennel dans la famille de la reine Marie, qui ne fût célébré par la danse du chevalet. Lors du mariage du roi Jacques avec Éléonore de Castille, sœur de la reine Blanche, la danse du chevalet fut remise en honneur avec une importance toute nouvelle; car le peuple de Montpellier étant persuadé que le roi devait sa naissance à la nuit qui avait précédé l'entrée de son père à Montpellier, voulut lui marquer combien cette circonstance lui était chère, en faisant revivre le souvenir qui la consacrait.

Une autre fois, après la conquête de Maïorque, et l'expédition dans le royaume de Valence, le roi Jacques fit un séjour de plusieurs mois à Montpellier, pendant lequel il reçut la visite du comte de Provence, du comte de Toulouse et de plusieurs seigneurs et barons de France. Zurita nous dit aussi (1) qu'en cette occasion, ses vassaux lui firent une grande fête, à son château de Lattes : « *Fue recebido con grande regozijo et » fiesta de sus vasallos en el Castillo de Lattes.* » Cette fête n'était autre que la danse du chevalet. Le cheval, farci de paille, fut mené à Lattes où était le roi; et là furent répétés les mêmes réjouissances et les mêmes jeux qui avaient eu lieu sur le chemin de Mirevaux. Or, soit que la fête plût au roi, comme Zurita le fait entendre, soit que le peuple se passionnât de plus en plus pour cette danse, elle devint dès-lors tout-à-fait populaire et accoutumée.

(1) Annales de la Corona de Aragon.

Voici comment s'exécutait au bon temps la danse du chevalet.

Un jeune homme monté sur un petit cheval de carton, proprement équipé, et semblable à ceux qu'on introduisit plus tard dans les ballets, lui faisait faire le manége au son des hauts-bois et des tambours : un de ses camarades tournait autour de lui, ayant un tambour de basque dans lequel il faisait semblant de vouloir donner de l'avoine au chevalet. L'adresse consistait en ce que le chevalet devait paraître éviter l'avoine, pour ne point se détourner de son exercice, tandis que l'affectueux danseur de *civade* devait le suivre dans toutes ses caracoles, sans s'embarraser avec lui, ce qui se faisait avec beaucoup d'agilité et toujours en cadence. Vingt-quatre danseurs vêtus à la légère, avec des grelots aux jambes, et conduits par deux capitaines, entouraient ces deux-ci, et s'entrelaçaient de plusieurs façons, en dansant toujours le même rigaudon que le chevalet.

Un des priviléges de la danse du chevalet, c'est de n'avoir jamais été soumise à l'entrave des réglemens consulaires, ainsi que le furent les jeux de l'oie, de l'arc, et autres semblables, qui pouvant renfermer des abus, étaient à ce titre du ressort de la censure administrative, laquelle en fixait à son gré l'organisation, la durée et le retour, suivant qu'elle le jugeait temporairement utile ou inutile. La municipalité de Montpellier a toujours reconnu les franchises les plus étendues au chevalet, en considération de son origine :

c'était d'ailleurs un amusement qu'on savait être de tout point inoffensif, et dont le peuple se donnait le plaisir quand il voulait : aussi ne s'en faisait-il point faute; et, pendant une longue suite d'années, le chevalet a été l'honneur, la distinction et la joie des habitans de Montpellier.

Il semblerait qu'une danse d'un tel caractère, si propre aux habitans de Montpellier, et tirée d'une circonstance toute locale, ne dût jamais franchir les murs où elle prit naissance. Cependant il n'en est rien, et, chose digne de remarque, la danse du chevalet parut un jour en grande cérémonie au milieu des pompes de la cour de Louis XV. C'était pendant la convalescence du roi dont les jours avaient été mis gravement en danger.

Le rétablissement de la santé royale donna lieu en cette circonstance à tant de fêtes, et fit éclore un si grand nombre de pièces de poésie, que le *Mercure* d'alors déclara impossible d'en donner le détail exact au public. Ce furent partout des *Te deum*, des illuminations, et des adresses congratulatoires de toutes les formes et de tous les styles. Il n'y eut pas jusqu'à Marseille, qui venait de subir la peste, et avait éprouvé pendant une année entière les plus grandes calamités, qui n'eût le cœur de se réjouir. Chaque localité, en un mot, témoigna sa joie officielle suivant la mesure de ses ressources et selon la nature particulière de son esprit, mettant à contribution ce que ses usages lui fournissaient de plus original et de plus saillant. Quant à la ville de Montpellier, elle ne trouva rien de mieux pour son compte que d'envoyer son chevalet et ses danseurs, afin de réjouir le roi, et lui témoigner ainsi la satisfaction qu'éprouvait sa bonne ville du retour de sa santé.

Cette danse fut exécutée le 21 août de l'an 1721, dans la salle à manger du roi, et tout ceux qui y prirent part étaient, dit-on, de Montpellier. Le *Mercure*, dans son numéro d'octobre de la même année, après avoir fait le récit de la plupart des amusemens qui furent donnés au roi pour fêter sa convalescence, ajoute que, malgré sa crainte que ce nouveau détail ne paraisse trop long, *il ne peut résister à la démangeaison de dire un mot du chevalet qui mérite d'y tenir sa place et par la vivacité de son exécution et par la singularité de son origine*. La description qu'il en donne, après ce préliminaire, est tout-à-fait conforme à ce que nous avons déja raconté, sauf quelques détails secondaires que nous avons omis. Mais il n'en est pas de même pour ce qui concerne les causes qui donnèrent naissance au chevalet, et la narration du *Mercure*, fort ingénieuse d'ailleurs, se trompe évidemment sur quelques points d'histoire relatifs à cette danse : ainsi, par exemple, en nommant au lieu de Pierre d'Aragon, un Ferdinand V, qui ne fut jamais seigneur de Montpellier; 2° en le faisant roi de l'île de Maïorque, qui ne fut conquise que par son successeur Jacques I, surnommé le conquérant, 3° en mettant le mariage de la reine Marie en 1251, tandis qu'il s'était fait en 1204; 4° en la nommant fille de Guy, comte de Montpellier, au lieu de Guillaume qui ne prit jamais, non plus que ses prédécesseurs, le titre de comte, mais seulement celui de seigneur, comme firent les rois d'Aragon qui lui succédèrent dans cette seigneurie; 5° en mettant à la place de la reine Marie sur la croupe du cheval de Pierre d'Aragon, sa maîtresse Catherine Rebuffie, jeune veuve de Montpellier, que le roi aima éperdûment, etc. Ces faits, du reste, sont purement accessoires, et ne touchent en rien le fond même du sujet.

Le journal assure, en terminant, que sa majesté Louis XV fut assez contente du chevalet; elle écouta aussi avec plaisir la chanson languedocienne que le conducteur de la troupe lui chanta, sur l'air d'un des rigaudons qu'ils avaient dansé. Cette chanson est curieuse en effet, et pour être entièrement vrais, nous devons dire que le langage de la flatterie y surpasse peut-être dans son patois naïf ce que la courtisannerie la plus raffinée pourrait trouver de traits les plus ingénieux. A ce compte, il n'est pas étonnant que le roi le plus accessible à ce genre d'hommage, ait dû se montrer satisfait, surtout s'il pût en saisir tous les détails de l'expression.

La danse du chevalet a eu encore de beaux jours depuis cette circonstance mémorable; les habitans de Montpellier essentiellement voués au culte de la monarchie, pour ne pas dire du despotisme, ont fait servir le chevalet à célébrer toutes les époques consacrées, et tous les anniversaires des fastes monarchiques. Tous les rois, princes ou princesses qui ont eu occasion de traverser les murs de Montpellier, ont rencontré inévitablement le chevalet sur leur passage, et un instant leur front soucieux s'est déridé devant cette pantomime à la fois spirituelle et grotesque.

Cependant, toute gloire humaine est périssable; une si grande prospérité ne pouvait durer toujours, et nous voici maintenant obligés de raconter sa triste fin.

On peut dire que la dernière aurore du chevalet s'est éteinte avec la restauration. Nous-même avons été témoin, dans notre enfance, des derniers efforts du chevalet mourant : mais hélas! combien il était dégénéré! combien l'agile quadrupède s'était alourdi et trivialisé, au point d'en devenir méconnaissable! *Quantùm mutatus ab illo!* Le chevalet, à cette époque, n'était déja plus que l'ombre de lui-même; une sorte de contrefaçon et de parodie grossière de sa physionomie primitive. C'était bien encore, si vous voulez, le même dessin de danse, les mêmes costumes, les mêmes accessoires; mais la couleur, l'originalité, la poésie de tout cela n'existait plus : la lettre était restée, mais l'esprit était mort pour jamais.

La révolution de juillet qui a changé tant d'habitudes en France, et dérouté tant d'allures, a porté au chevalet un dernier et terrible coup dont il ne se relèvera plus. Aujourd'hui, la danse du chevalet, non plus que toute autre coutume d'ancienne origine, n'est possible à Montpellier. Cette ville est devenue, sous le niveau d'une civilisation uniforme, en tout point semblable aux autres villes de France. En perdant leurs qualités natives, ses habitans n'ont gardé que les vices communs à tous les temps et à tous les pays, et ils attendent, comme tout le monde, les bienfaits de la science politique moderne, si lents à s'accomplir. Trop heureux encore, si nous pouvions racheter, par les conquêtes de la raison pratique, ce que nous avons perdu à jamais du côté de la poésie et de l'imagination!

Francis Reginal.

LA CAVERNE DES PROTESTANS.

CHRONIQUE PYRÉNÉENNE.

I.

Le Mas-d'Azil, joli bourg du pays de Foix, est assis au milieu d'une vallée étroite, et si bien fermée de toutes parts, que la rivière de la Rise n'a pu y pénétrer, qu'en se creusant un passage sous une montagne. Cette magnifique galerie naturelle est célèbre dans tout le pays sous le nom de Grotte du Mas. Elle peut avoir environ un quart de lieue de long; sa hauteur et sa largeur sont immenses. De ses deux ouvertures, celle qui regarde le bourg est la plus basse; on y entre de plain pied en remontant la rivière. Après quelques pas, l'obscurité commence et va toujours s'épaississant jusqu'à plus du tiers de la caverne. La Rise coule sur un côté, mais la plus grande partie du sol est à sec, les eaux tendant toujours à creuser dans le roc et découvrant de plus en plus leur ancien lit. Un énorme pilier naturel soutient la voûte, dont le cintre gigantesque s'exhausse et s'élargit à mesure qu'on avance. Enfin, arrive un angle, la grotte tourne brusquement à droite, et l'on respire dans un air plus pur et mieux éclairé. De ce détour, la vue intérieure du souterrain est admirable : d'un côté, une issue large, grandiose, tapissée de verdure et toute pleine des rayons du soleil; de l'autre, une longue et ténébreuse galerie qui n'a un peu de jour qu'à son extrémité. Ces deux lumières ainsi venues des deux bouts du passage, l'une faible et lointaine, l'autre éclatante et rapprochée, produisent par leurs contrastes les plus imposans effets. Devant soi, on voit parfaitement venir la Rise, bondissant au milieu des rochers; plus loin, on la devine plutôt qu'on ne la distingue à l'œil, fuyant vers le grand jour sous d'antiques ombres. Des corridors latéraux viennent déboucher çà et là; mais une nuit impénétrable en cache les profondeurs. Une de ces cavités est surtout remarquable en ce qu'elle s'ouvre dans la voûte même et forme ainsi une seconde grotte au-dessus de la première. De toutes ces anfractuosités, s'échappent des murmures sourds, des grondemens solennels et menaçans : c'est le bruit de la rivière dans ces solitudes.

Mais ce souterrain n'est pas moins sublime pour l'imagination que pour le regard. Tout homme libre doit être fier en y entrant. Pendant ces funestes guerres de religion qui marquèrent d'une trace de sang le commencement du règne de Louis XIII, le maréchal de Thémines fut chargé par Richelieu, de réduire les protestans du pays de Foix. Le chef catholique parcourut le pays, brûlant les villes, rasant les châteaux et passant les habitans au fil de l'épée. La population des vallées voisines, fuyant de toutes parts les dévastations de ses persécuteurs, se réfugia dans la grotte du Mas-d'Asil, au nombre d'environ trois mille personnes de tout âge et de tout sexe, et y soutint un siége contre le maréchal. Les abords en avaient été fortifiés d'avance par la bonne reine Jeanne d'Albret, et les murailles qui avaient été élevées pour fermer les deux issues, y augmentaient encore l'horreur de l'obscurité. Mais pour la liberté, toute retraite est belle, pourvu qu'elle soit sûre. Ce n'était pas la première fois que de pareils asiles avaient été l'espérance des opprimés.

Le 12 Septembre 1625 fut un grand jour pour les assiégés. Ils avaient appris par leurs espions que le maréchal s'apprêtait pour un assaut, et ils se préparèrent de bonne heure à le soutenir avec vigueur. Dès le point du jour, les remparts crénelés qui défendaient les ouvertures de la grotte furent couverts d'hommes armés. De hardies sentinelles se logèrent derrière toutes les saillies du rocher extérieur, sur d'étroites et hautes corniches qui communiquaient avec le souterrain par des ouvertures pratiquées dans la montagne. Dans la caverne même, c'était un bruit, un mouvement, et presqu'un tumulte inoui. Des vieillards priaient à haute voix; d'ardens prédicateurs haranguaient la foule; des enfans nettoyaient de vieilles hallebardes; des femmes éplorées apportaient à leurs maris le frugal repas qui devait soutenir leurs forces pendant le combat. Les hommes allaient et venaient; les uns roulaient de grands quartiers de rochers au milieu des passages, les autres fondaient des balles d'arquebuses ou aiguisaient des couteaux de chasse, des haches et des faulx. De longues torches fumeuses brûlaient çà et là, et éclairaient à demi cette scène sauvage. Les chauve-souris, réveillées dans leurs asiles par cette lumière inaccoutumée, se détachaient de la voûte et volaient en groupes de toutes parts.

Cependant l'armée royale s'avançait en bon ordre, en remontant la Rise, autant que le permettait la difficulté du chemin. En tête, marchait le régiment de Ventadour, composé de quinze cents hommes de nouvelle levée, et commandé par le seigneur de Cornusson, sénéchal de Toulouse; puis, venait l'artillerie, dont les roues pesantes s'embarrassaient à tout moment dans les rochers; puis les deux maréchaux-de-camp de l'armée, le marquis de Ragny et le comte de Carmaing, à la tête de la grosse infanterie; et enfin le maréchal de Thémines lui-même, avec ses six cents chevaux, et auprès de lui le jeune vicomte de Merville, fils du comte d'Aubijoux, les jeunes d'Honous, d'Au-

terive, et une foule de brillans seigneurs du pays. Ces six mille hommes gravissant la montagne par une route étroite et tortueuse, avec leurs casques, leurs cuirasses et leurs hallebardes d'acier, ressemblaient à un long serpent dont les écailles mobiles luisent au soleil. Le maréchal paraissait soucieux; il avait reçu des nouvelles de la cour qui l'inquiétaient sur son commandement, et son expédition de la journée ne lui offrait que peu de chances de succès. Tout-à-coup, l'armée fit halte, le maréchal piqua des deux pour rejoindre l'avant-garde, et passa le long de toute la ligne avec un gros de cavaliers dont les panaches flottaient au vent.

— Hé bien, Cornusson, où sont les hérétiques?

— Là, Monseigneur, répondit le sénéchal, en lui montrant du doigt la sombre ouverture d'où s'échappait la Rise; ils sont cachés là comme des loups dans leur antre.

— Ou comme des hibous dans une vieille muraille, dit Merville à demi-voix.

— Sur mon âme, reprit le maréchal, ceci n'est pas un jeu d'enfant : il n'est pas facile de chasser le loup de son antre et le hibou de son trou. D'Hauterive, faites-moi venir les maréchaux-de-camp.

— Messieurs, leur dit-il quand ils se furent rendus près de lui, la position des huguenots est forte, comme vous voyez, mais nous ne devons reculer devant aucun obstacle quand il s'agit du service du roi et de notre sainte religion. Voici le dernier refuge de l'hérésie dans les Pyrénées; il faut l'emporter à tout prix. Vous, Monsieur de Ragny, avec l'infanterie du bas Languedoc, vous allez tourner la montagne et attaquer la caverne de l'autre côté; vous, Monsieur de Carmaing, faites placer l'artillerie dans la rivière, et qu'on batte en brèche le rempart : pendant ce temps vous vous tiendrez sur la route avec votre corps pour empêcher ceux du Mas de faire une diversion; vous, Monsieur de Cornusson, vous attendrez ici que la brèche soit ouverte, et vous donnerez ensuite l'assaut avec vos braves Toulousains : je vous soutiendrai. Quant à vous, mes enfans, vos chevaux sont inutiles ici; je vous engage à mettre pied à terre si vous voulez faire le coup de pistolet. Et maintenant, Messieurs, ajouta-t-il en tirant son épée, à la garde de Dieu et de notre mère l'Eglise! Et point de quartier aux huguenots!

Les ordres du maréchal de Thémines s'exécutèrent avec promptitude et précision. Le jeune et ardent Merville, son favori, fut le seul qui fit quelque difficulté pour abandonner le beau genêt d'Espagne qu'il montait.

— Mais, Monseigneur, dit-il en se penchant avec grâce sur le cou du noble animal, cette caverne est bien assez haute pour qu'on y puisse entrer à cheval. Un gentilhomme à pied ne fait pas figure de gentilhomme, et je ne me soucie guère pour ma part de me montrer à cette canaille en si mince équipage : songez donc, Monseigneur, que ce serait déjà une victoire pour ces gens-là.

— Vous êtes un fou, Merville; votre cheval ne passera jamais au milieu de ces rochers. Un homme de votre âge et de votre sang doit être brave, je le sais; mais l'imprudence n'est pas de race comme le courage.

— La prudence est sœur de la lâcheté, Monseigneur.

— Faites comme vous voudrez, après tout : je n'ai pas le temps de faire entendre raison à un étourdi; et le maréchal de Thémines s'éloigna pour donner des ordres, à demi-mécontent, à demi-satisfait de la résolution téméraire du jeune homme. En passant devant le comte d'Aubijoux, père de Merville, dont les troupes faisaient partie du corps de M. de Carmaing, le maréchal lui cria de loin :

— Votre fils est toujours le même, d'Aubijoux; il veut absolument se faire tuer aujourd'hui.

— Il ne fait que son devoir, Monsieur, répondit le vieux guerrier; et son cœur battit plus au large sous sa cuirasse, et un éclair de fierté paternelle illumina ses traits brunis par la fatigue des combats.

II.

De leur côté, les protestans continuaient avec énergie dans leur asile invisible, leurs préparatifs de défense. Instruits par leurs sentinelles de l'arrivée de l'ennemi, ils avaient encore redoublé d'activité, et tout était prêt, quand ces mots se répétèrent de l'un à l'autre dans toute l'étendue de la caverne : Voici le chef! Le chef parut en effet; c'était un homme d'environ quarante ans : ses traits grossiers, farouches, et même repoussans, annonçaient une âme peu élevée, mais forte, un homme du peuple dominé par des passions furieuses. Dans le froncement continu de ses épais sourcils, on devinait une pensée fixe, un remords peut-être, ou du moins un rêve de vengeance, et cette étrange immobilité donnait à sa physionomie une expression indéfinissable. Rien ne s'agitait sur ce visage de pierre; on aurait dit un cadavre saisi par la mort dans le moment d'un effort désespéré : l'œil était terne, les lèvres serrées et livides, le front contracté; ajoutez à cet effrayant aspect une force de corps prodigieuse, même chez un montagnard, et vous aurez l'homme tout entier. Il se nommait Jean-le-Parricide : son histoire était horrible comme son nom.

Le château de Bonnac, près Pamiers, dont les protestans s'étaient emparés, avait été assiégé et pris par le maréchal de Thémines dès son arrivée dans le pays de Foix : tous ceux qui s'y trouvaient en armes furent passés au fil de l'épée, le reste fut condamné à être pendu. Par un raffinement de cruauté, assez caractéristique de cette triste époque, le maréchal promit de faire grâce à un homme du lieu, à condition qu'il pendrait tous les autres, et l'abominable marché fut accepté : un homme se présenta, on lui amena successivement les habitans du château, il les exécuta sans paraître ému; cependant, quand vint le tour d'un vieillard, à cheveux blancs, la corde fatale échappa des mains du bourreau. — Mon fils, dit le vieillard, achevez votre ouvrage, et que je vous donne ma bénédiction avant de mourir. — Le malheureux s'agenouilla, reçut avec respect les bénédictions du condamné, et, se relevant en silence, accomplit convulsivement son office de mort, puis tout-à-coup un cri d'horreur lui échappa : il venait de pendre son propre père (1)!

(1) Ce trait est historique; il s'est passé cette même année 1625 au château de Bonnac, dans l'Albigeois, entre Lavaur et Lautrec : on n'a fait ici que le transporter dans un autre lieu.



LE MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE ET JEAN LE PARICIDE ENTRENT DANS LA CAVERNE.

Cet homme était Jean. Il fut chassé du château par les catholiques. Dès qu'il se vit libre, il marcha nuit et jour avec une rapidité incroyable, et arriva vingt-quatre heures après à cinquante lieues de là, dans les montagnes du Rouergue où le duc de Rohan chef suprême des religionnaires, avait conduit son armée. Tout haletant encore de sa course forcée, il entra subitement un soir dans la tante du duc, lui raconta son horrible aventure, et lui demanda un commandement. Rohan connaissait les hommes; il n'hésita pas. Le parricide portait déjà sur son front cette effrayante immobilité qui ne le quitta plus. Dès qu'il tint dans sa main un ordre signé du duc pour Saint-Blancard, qui commandait les rebelles du pays de Foix, il repartit avec la même célérité, sans nourriture, sans sommeil, sans repos, et trois jours après la prise de Bonnac, il commandait dans les Pyrénées un corps redouté de partisans.

Depuis ce temps, le Parricide était devenu le plus implacable ennemi du nom catholique. Son nom seul n'était prononcé qu'avec effroi par les plus intrépides. Les protestans eux-mêmes avaient pour lui une sorte de vénération mêlée d'horreur. On se serait cru souillé de toucher ses vêtemens, et on lui obéissait avec une confiance aveugle. Depuis qu'il exerçait son commandement, on ne se souvenait pas de l'avoir entendu parler; ce silence obstiné ajoutait encore à l'impression qu'il avait faite sur les imaginations. Il séjournait d'ordinaire dans une petite chambre, pratiquée au fond de cette seconde grotte qui s'ouvre au-dessus de la première, et dont les abords sont presqu'inaccessibles. On y trouve encore des restes de murailles, mais les ténèbres de ce triste lieu sont si profondes, le sol en est tellement labouré de crevasses et d'aspérités, que l'on n'y peut marcher qu'à l'aide d'une torche et en s'accrochant aux angles des rochers. C'est là, c'est dans ces sombres cavités où le fumier des chauves-souris exhale éternellement une odeur nauséabonde; c'est parmi des abîmes ouverts de toutes parts, des ponts de pierre, des pointes de roc, que les malheureux réfugiés avaient choisi leur dernière retraite en cas d'échec. Toutes les munitions de guerre et de bouche

qu'ils avaient pu recueillir y étaient soigneusement accumulées, et leur chef y veillait dans l'ombre, comme ces dragons de la fable qui gardaient dans d'affreux souterrains des trésors cachés.

Dès que le Parricide se montra dans la grande caverne, à la lueur des torches embrâsées, il se fit un silence profond. A ses côtés, marchait un ministre du saint Évangile, tenant une bible ouverte dans ses mains. Ces deux personnages descendirent lentement au milieu de la foule; les fronts s'inclinèrent partout sur leur passage. Jean ne dit pas un mot; mais il fit un signe : tout-à-coup les flambeaux s'éteignirent, les armes des protestans jetèrent une dernière étincelle et disparurent dans les ténèbres. Hommes, femmes, enfans, tout s'agenouilla la face contre terre, sans en excepter le chef, et le ministre prononça d'une voix perçante, ces fanatiques paroles qui ne se perdirent qu'à-demi dans le bruit de la rivière et les profondeurs du souterrain : « Enfans d'Israël, disait-il d'abord, ceignez vos reins de l'épée, et que l'impur Amalécite tombe sous vos coups! » Puis, abandonnant brusquement les formes bibliques, il s'écria : « On dit que leurs cuirasses étincellent au soleil, que leurs chevaux bondissent, que leur pesante artillerie ébranle le sol, que leurs généraux sont éprouvés par cent victoires! ici, point de cuirasses, mais de mâles poitrines; point de canons, mais des balles qui vont droit au cœur; point de soleil, mais la nuit, la nuit menaçante et éternelle; point d'habiles généraux, mais Dieu! » Haines religieuses, bravades soldatesques, fureurs populaires, toutes les passions à la fois fermentaient dans l'âme du prédicateur. « Venez, dit-il enfin, venez, mes beaux gentilhommes! Le loup montagnard vous attend dans l'ombre, et il a des ongles, mes maîtres, pour vous déchirer vivans, il a des dents pour vous dévorer morts! »

Il dit, et un coup de canon du dehors répondit comme un éclat de tonnerre, à ces incohérentes déclamations. Le boulet passa par-dessus le rempart, frappa le haut de la caverne, dont il détacha un quartier de roc, et alla s'éteindre en sifflant dans la Rise. « Peuple, relevez-vous, s'écria le ministre, le Dieu des batailles vous bénit! » Les huguenots se relevèrent en silence; ce fut d'abord un léger cliquetis d'armes, mais chacun ayant pris la place qui lui avait été désignée d'avance, tout se tut : on aurait dit d'énormes stalactites debout sur le sol.

III.

—Prends donc garde, Merville, tu tomberas de cheval.

—Ne voyez-vous pas que la brèche sera bientôt faite, mordieu! je veux être un des premiers à l'assaut, mes amis.

—Mais tu te rompras le cou en descendant par-là.

—Que dirait madame de Cornusson, si je ne faisais pas quelque bonne extravagance pour elle? Je suis obligé d'être fou, moi; j'en ai la réputation.

—Et moi aussi! cria d'Hauterive.

—Et nous aussi! dirent plusieurs voix à la fois.

—Hé bien, descendons tous, reprit un de ces jeunes gens.

Ils descendirent en effet de rocher en rocher vers le lit de la Rise, entre la grotte des protestans et la batterie qui en foudroyait l'entrée. Ils étaient tous à pied, excepté Merville, dont le fougueux coursier s'indignait sous le frein et n'obéissait qu'en frémissant à la main de son téméraire cavalier. Des plaisanteries, des éclats de rire, des cris joyeux, sortaient pêle-mêle de ce groupe d'étourdis, pendant leur périlleuse descente le long d'une pente escarpée et toute hérissée de blocs roulés. Les boulets de l'artillerie catholique passaient en sifflant devant eux.

Ils s'arrêtèrent tout à coup. Une balle qui semblait partir du ciel, venait de couper le panache de Merville; une autre effleura sa cuisse droite et en tira quelques gouttes de sang. Le blessé leva la tête; il aperçut une sentinelle ennemie à demi cachée derrière une saillie du rocher qui s'élève à pic au-dessus de la grotte. Le huguenot se voyant découvert, voulut courir le long de l'étroite corniche, pour rentrer dans la montagne par une des ouvertures pratiquées dans ce but. Mais le pied lui manqua au milieu du trajet, son arquebuse échappa de ses mains; il tomba les bras ouverts au pied du rempart : l'armée catholique accueillit sa chute par des acclamations, et les eaux de la Rise recouvrirent en murmurant son cadavre déchiré.

Cependant l'artillerie tonnait toujours. Un énorme pan de muraille se détacha et roula par débris dans la rivière; la brèche fut élargie en peu d'instans, et l'abord de la caverne devint assez facile. Cornusson qui n'attendait que ce moment, donna ordre à sa troupe de descendre la montagne; Merville lança son cheval dans le lit même de la Rise, et précéda l'épée à la main les bataillons toulousains. Pendant tous ces mouvemens, aucun bruit ne sortait du souterrain; les protestans semblaient plongés dans une inexplicable stupeur. Mais au moment où les premiers rangs des catholiques arrivèrent devant la brèche, un concert solennel, formé de trois mille voix, commença subitement dans l'intérieur de la caverne et s'éleva vers le ciel. C'était un de ces cantiques de Marot, si naïfs et quelquefois si vulgaires, mais qui devenaient sublimes quand ils étaient ainsi chantés en face de la mort. Ce chœur gigantesque étonna les assaillans; l'ardent Merville lui-même se sentit troublé. La religieuse harmonie, pleine de calme et de grandeur, grossie encore par le bruit de la rivière et les échos de la montagne, mais adoucie par la pieuse expression des voix, ressemblait à un chant d'esprits surnaturels. Pas une âme vivante n'apparaissait aux yeux du fond de ces ténèbres : au lieu du fracas des batailles, il ne s'en échappait que des sons mystiques qui se répandaient dans les airs comme une céleste rosée et qui rappelaient involontairement à l'imagination, les accords éternels des âmes des justes devant le trône de Dieu.

Ce moment d'hésitation fut court. Le régiment de Ventadour se précipita vers la grotte, à la voix du sénéchal, mais des mèches d'arquebuses brillèrent dans l'ombre comme des feux épars; une grêle de balles jeta par terre un grand nombre de soldats et força le reste à reculer; le cheval de Merville se cabra. Trois fois les Toulousains revinrent à la charge, et trois fois ils furent repoussés par leurs invisibles ennemis. Les chants

ne cessaient pas; seulement ils étaient suspendus de momens en momens pour les décharges, et recommençaient ensuite avec plus d'énergie. Transporté de fureur, Merville enfonçait ses éperons dans le ventre de son cheval, et le piquait même de la pointe de son épée : l'animal désespéré franchit enfin les débris du rempart, et les flancs sanglans, les crins échevelés, emporta son maître au galop dans la caverne. D'Honous, d'Hauterive, toute la jeune noblesse, le suivit en criant : tue! tue! et la mêlée commença.

Elle fut horrible. En arrivant sur les protestans, Merville tira ses deux coups de pistolet dans leur première ligne, deux hommes tombèrent presqu'en même temps. Les cris de rage s'élevèrent alors de toutes parts. Aux cantiques saints, succédèrent les imprécations. Dans le premier étonnement de cette brusque attaque, les protestans avaient laissé forcer le passage, et les quinze cents hommes de Cornusson entraient en foule. Derrière eux, venaient déja le maréchal de Thémines, avec les contingens du Haut-Languedoc et du pays de Foix, et derrière le maréchal, l'artillerie. Rien ne peut rendre la lutte affreuse qu'il y eut alors sur ce champ de bataille étroit, obscur, sans lumière et presque sans air, où plusieurs milliers de combattans se heurtaient sans se voir.

Les yeux des protestans, mieux accoutumés à l'obscurité, leur donnaient de grands avantages sur leurs ennemis. Toutes les armes leur étaient bonnes et chacun d'eux se servait de celles dont il avait le plus d'habitude. De terribles moissonneurs, le dos appuyé à des quartiers de roc, promenaient leurs larges faulx dans la mêlée; des bûcherons, venus des montagnes voisines, leurs haches à la main, abattaient çà et là les soldats catholiques comme les arbres de leurs forêts; les pâtres et les laboureurs, avec leurs aiguillons armés d'un fer aigu et semblable aux longues piques des cosaques, enfonçaient dans les rangs les plus pressés ces pointes ensanglantées; d'autres, mieux armés, frappaient de la dague et de la hallebarde, tandis que de jeunes chasseurs, accoutumés à lutter avec l'ours des Pyrénées, saisissaient corps à corps les assaillans et leur plongeaient dans le flanc leurs couteaux bien affilés. De leur côté, les troupes royales se battaient avec l'acharnement qui distingue les guerres civiles et religieuses; les coups mortels étaient donnés et reçus en silence; le sang se ramassait en larges mares sur le sol inégal; les mourans étaient écrasés sous les pieds des vainqueurs ou roulaient dans la Rise. La lumière courte et vive d'un coup de pistolet éclairait de temps en temps quelques points de cette scène de meurtre, mais en général, les armes à feu étaient inutiles, tant les deux partis se serraient de près. Chaque rocher de la caverne était une forteresse qu'il fallait emporter d'assaut, ceux qui les défendaient ne quittaient prise que lorsque la mort venait appesantir leurs bras et vaincre leur inflexible volonté; tous gardaient encore en mourant la place qu'ils avaient occupée pendant leur vie. Pour comble d'horreur, le ciel couvert de nuages pesans ne laissait échapper qu'une lumière faible et blafarde. Quelques rayons jaunes vinrent frapper les parois de la grotte et s'arrêter à l'entrée, illuminant à demi d'un reflet orageux le sombre théâtre du carnage. Les Grecs auraient dit, dans leur langage poétique, que le soleil reculait de terreur. Une violente tempête éclata bientôt après; un vent furieux s'engouffra dans les cavités de la montagne; des torrens de pluie tombèrent au dehors, et les ténèbres de la caverne s'en épaissirent encore, mais la rage des combattans ne fut pas ralentie.

Quoique tout couvert de blessures, le cheval de Merville bondissait au milieu des huguenots, et broyait sous ses pieds ceux qui ne pouvait atteindre la bonne épée de Tolède du jeune gentilhomme. Pour Jean-le-Parricide, armé d'une hache énorme, il se jetait par intervalles sur les plus hardis et laissait après lui une large trace. Le seul choc de son corps suffisait à renverser ceux qu'il heurtait en passant, et le tranchant de son arme tournoyait comme la foudre autour de lui. Les catholiques le reconnaissaient dans l'obscurité à l'impétuosité de ces attaques, et à ce seul cri : le Parricide! ils se précipitaient de toutes parts pour l'accabler; mais lui, disparaissant comme par magie, se remontrait aussitôt sur un autre point, toujours inattendu, toujours homicide. Les assaillans avançaient néanmoins sur toute la ligne; une heure après leur entrée dans le souterrain, ils étaient parvenus au pilier gigantesque qui sépare la grotte en deux galeries; le Parricide lui-même reculait en frémissant, et Merville, ivre de joie, ne cessait de répéter : Point de quartier aux hérétiques!

— Au nom de Dieu, dit une voix d'en-haut, lâchez les cordes!

Aussitôt, une énorme quartier de roc sembla se détacher de la voûte et vint tomber avec un bruit épouvantable sur les bataillons toulousains. Plus de cent soldats furent écrasés en même temps. Les cuirasses fracassées retentirent et le sang rejaillit de toutes parts. Des cris de joie sauvages s'élevèrent parmi les protestans : l'armée catholique fut saisie de stupeur, et le chef huguenot en profita pour se précipiter avec tous les siens au milieu des rangs. Mais au moment où les moins braves commençaient à lâcher pied, un évènement subit vint changer la face du combat. Des cris partis de l'autre extrémité du souterrain apprirent aux catholiques que le marquis de Ragny, avec l'infanterie du bas Languedoc, était enfin parvenu à forcer le passage. Ce fut alors aux protestans de reculer : leurs ennemis les chargèrent avec vigueur, et en peu d'instans, le désordre s'étant mis parmi eux, ils furent refoulés jusqu'à ce détour de la caverne, où la voûte est plus large et mieux éclairée. Merville y arriva en même temps que les fugitifs : il leur apparaissait, galoppant au milieu d'eux, dans les ténèbres, comme un démon suscité contr'eux par l'enfer.

IV.

— A moi! à moi! cria une voix tonnante qu'on entendait pour la première fois : c'était celle de Jean. A moi! reprit-il avec fureur, et il s'élança en brandissant sa hache au devant de Merville.

Les deux adversaires comprirent que de l'issue de leur lutte dépendait celle du combat. Chacun d'eux recueillit toutes ses forces pour soutenir dignement l'honneur de son parti : Réforme et liberté! disait Jean. L'Église et le Roi! répondit Merville. Les deux armées répétèrent ces cris, et s'arrêtèrent debout sous les armes pour attendre le résultat. Au dehors, l'orage

grondait toujours, la pluie tombait avec une abondance croissante, mais la lumière était assez forte sur le point de la caverne où se rencontrèrent les champions pour éclairer à demi les coups qu'ils allaient se porter. Le maréchal de Thémines trembla pour les jours de son favori, il s'élança pour retenir l'imprudent jeune homme, mais il n'était plus temps.

Le Parricide bondit comme un léopard, tomba devant les pieds du cheval de son ennemi, et lui enfonça toute sa hache dans le poitrail. Vaincu par la douleur, le généreux animal se leva de toute sa hauteur sur les pieds de derrière, et s'abattit sur son cavalier. Des acclamations de joie sortirent des rangs des huguenots; Thémines fit quelques pas en avant et s'arrêta de nouveau.

Jeune et agile, Merville s'était dégagé sur-le-champ, il reparut l'épée à la main en face du chef hérétique. L'acharnement était égal des deux parts, mais la façon de combattre était bien différente. Habile dans tous les secrets de l'escrime du temps, le gentilhomme multipliait les feintes, calculait les moindres coups, et maniant son arme avec autant de science que de grâce, étonnait les yeux par la variété de ses attaques, sans rien perdre de l'élégance de ses mouvemens. L'homme du peuple au contraire, lourd, immobile et confiant dans sa force, tenait sa massue tranchante dans ses deux mains, en portait à tort et à travers des coups terribles, et ressemblait plus à un boucher qu'à un soldat. Tout à coup, par une passe heureuse, Merville lui traversa le bras d'un coup d'épée. Les catholiques poussèrent un cri de joie; mais, presqu'au même instant, l'énorme hache descendit avec fureur, effleura le casque du jeune homme, tomba sur l'épaule droite et en fit jaillir des flots de sang : les catholiques consternés se turent.

Merville blessé ressaisit son arme de la main gauche et continua le combat. Le Parricide levait encore une fois sa hache, réunissant toutes ses forces pour ce dernier coup, quand son adroit adversaire lui échappa par un bond léger, et la pesante masse heurtant un rocher s'y brisa en mille éclats. Merville triomphant se jeta l'épée haute sur le huguenot désarmé; mais au moment où il allait lui plonger sa lame dans le cœur, un coup d'arquebuse retentit dans la caverne : le malheureux jeune homme tomba à la renverse, le front brisé par une balle, et Jean le Parricide, avec un rire infernal, put fouler encore une fois sous ses pieds le cadavre d'un catholique.

— Trahison! s'écria le maréchal de Thémines; faites feu, mes amis, sur ce mécréant.

Une violente détonation se fit entendre; la grotte se remplit de fumée et de feu, et au milieu de ce nuage mêlé d'éclairs, on entendit de tous côtés la voix des chefs qui donnaient de nouveau le signal du combat.

Il recommença avec plus de fureur que jamais. Dès que la fumée se dissipa, Jean reparut, le front haut et superbe : sans les gouttes de sang qui tombaient de son bras, on l'aurait cru invulnérable. Mais les assaillans n'en furent pas intimidés. D'un côté, le maréchal de Thémines, et de l'autre le marquis de Ragny, pressaient les religionnaires entre deux attaques; il leur devint dès-lors impossible de résister long-temps, et les cris d'effroi des femmes, des vieillards et des enfans réfugiés dans la grotte supérieure, commencèrent à s'élever au-dessus des cris de guerre des hommes. Les malheureux ne combattaient plus que par désespoir, quand un accident imprévu vint à leur secours.

Pendant le combat, la Rise, grossie par la pluie d'orage, avait commencé à franchir ses bords. En ce moment, des torrens d'eau fangeuse se précipitèrent dans la grotte et grondèrent en se brisant parmi les rochers. Des rivières d'une heure, des lacs subits, s'étaient formés dans la montagne et se versaient de toutes parts au fond de cet antre, réservoir commun des eaux du pays. En peu d'instans, l'inondation devint effrayante. La pluie redoublait de violence, les cavités lointaines des Pyrénées retentissaient de murmures sourds et menaçans, le ciel mêlait ses fureurs et la terre ses plaintes aux plaintes et aux fureurs des hommes. Les soldats catholiques virent avec terreur que la retraite allait leur être coupée par les flots qui s'élevaient derrière eux comme des montagnes. A tout moment, de nouveaux affluens, venus de loin et du haut, débouchaient dans le souterrain et se mêlaient au bouillonnement de la rivière débordée. A voir cet épouvantable tumulte, à entendre tout ce fracas, on aurait dit qu'un de ces lacs immenses qui remplissent les profondeurs des montagnes, avait brisé tout à coup ses digues et s'était répandu par une large écluse dans les vallées.

Le ministre huguenot parut sur la pointe d'un rocher.

— Toutes les sources du grand abîme, s'écriait-il d'une voix terrible, se sont rompues à la fois, et les cataractes du ciel se sont ouvertes, et la pluie est tombée pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux ont grossi prodigieusement sur toute la terre, et les plus hautes montagnes sous le ciel en sont couvertes, et l'arche flotte au-dessus des eaux!

Ranimés par ces bibliques paroles, les protestans s'élancèrent de nouveau sur leurs ennemis. Les catholiques étonnés reculèrent, et la déroute se mit bientôt parmi eux. En vain le maréchal lui-même se jetait l'épée à la main au milieu des fuyards, en répétant les mots jadis magiques de religion et d'honneur. Une crainte superstitieuse fermait toutes les âmes au sentiment du devoir. L'inondation remplissait peu à peu la caverne : cette sombre image du déluge universel avait suffi pour briser les courages. Les vagues furieuses soulevaient les cadavres des morts et les roulaient dans leurs tourbillons. Des deux entrées du souterrain, celle qui s'ouvre vers le Mas n'offrait déjà plus qu'un large fleuve qui passe sous un pont de rocher; l'autre toute embarrassée de blocs irréguliers et jetés en désordre l'un sur l'autre, était remplie d'écume, de chûtes, de ressauts et de bruit. Les soldats royaux jetaient leurs armes pour fuir : les uns se lançaient à la nage, les autres bondissaient de roc en roc; ceux des protestans qui s'étaient mis à leur poursuite n'avaient que la peine de frapper de l'épée ou d'ajuster de l'arquebuse; le maréchal de Thémines, fugitif à son tour n'échappa qu'avec peine à tous les dangers.

Pendant que cette scène de désordre se passait dans le souterrain, le gros des religionnaires, réunis à l'entrée de leur asile supérieur et groupés en amphithéâtre le long de la rampe qui y conduit, avaient en-

tonné le cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge :

« Dieu est ma force, Dieu est ma gloire, Dieu est mon salut : c'est le Seigneur mon Dieu, et je le glorifierai ; le Dieu de mon père, et je l'exalterai ! —Dieu est comme le guerrier qui combat : le Tout-Puissant est son nom.

» Il a jeté dans la mer le char de Pharaon et son armée; les plus grands d'entre les princes ont été submergés dans la Mer-Rouge. — Les abîmes les ont recouverts, et ils sont tombés au fond des eaux comme une pierre.

» Votre droite, Seigneur, s'est glorifiée dans sa force; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi. — Dans la grandeur de votre gloire, vous avez renversé vos adversaires; vous avez envoyé votre colère, qui les a dévorés comme de la paille.

» L'ennemi a dit : Je poursuivrai et j'atteindrai; je partagerai leurs dépouilles, et mon âme sera remplie de joie; je tirerai mon glaive, et ma main les tuera. — Votre esprit a soufflé, et ils ont été enveloppés par la mer; ils ont été submergés comme un plomb par les eaux violentes.

» Qui d'entre les forts est semblable à vous, Seigneur? Qui vous est semblable, à vous magnifique dans votre sainteté, terrible et digne de toute louange, et qui faites des prodiges? — Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés ! »

Ces chants religieux remplissaient le souterrain, et se mêlaient aux voix tumultueuses des vagues, pour couvrir les derniers cris des mourans.

A l'extérieur, les débris de l'armée royale se réunissaient autour du corps de M. de Carmaing. Les fugitifs arrivaient sans armes, sans enseignes, sans chefs, tout souillés de boue et de sang. D'Hauterive, blessé, était porté par des soldats; d'Honous avait été tué; le maréchal lui-même avait perdu son épée en traversant les eaux; en apprenant la fin malheureuse de son fils, le comte d'Aubijoux tomba mort : il venait de perdre l'unique héritier de son nom. Un seul incident vint faire diversion à la consternation générale : on vit venir, au milieu d'un groupe de soldats, un homme fortement garrotté avec des écharpes, des baudriers, et retenu encore par plusieurs bras vigoureux. Un cri de triomphe s'éleva, quand on reconnut Jean-le-Parricide. Malgré sa blessure, et n'écoutant que son aveugle haine, il s'était laissé emporter trop avant à la poursuite des fuyards. Il avait déjà de l'eau jusqu'à mi-corps, comme l'Achille de l'Iliade, qu'il frappait encore des coups terribles autour de lui. Enfin, en heurtant contre une pierre submergée, il était tombé : plus de trente ennemis s'étaient jetés sur lui et l'avaient maîtrisé malgré ses efforts. Son visage avait repris dès ce moment son immobilité accoutumée.

— Un gibet et une corde pour le Parricide! dit le maréchal avec dédain.

Le farouche sectaire ne répondit pas un mot. Les soldats firent avec lenteur les apprêts de son supplice, il ne parut pas s'en occuper. Un noyer s'élevait au bord du précipice, une des plus hautes branches fut chargée d'un nœud coulant, et le chef des huguenots y fut suspendu. La mort n'ajouta rien à la hideuse expression de ses traits.

Quelques momens s'écoulèrent. L'armée royale commença sa retraite. L'artillerie ouvrait la marche, puis venaient les restes de l'infanterie du haut et du bas Languedoc, la cavalerie suivait. L'artillerie et la cavalerie semblaient en bon état, malgré le tems affreux qu'elles avaient essuyé pendant plusieurs heures, mais l'infanterie était dans le plus complet désarroi. Toutes ces troupes se retirèrent en silence, et l'on n'entendit plus devant l'ouverture de la caverne que les cliquetis de la pluie, le mugissement de la Rise débordée, le murmure lointain du pieux concert des hérétiques et le bruit sourd d'un cadavre insensible qui se balançait au vent.

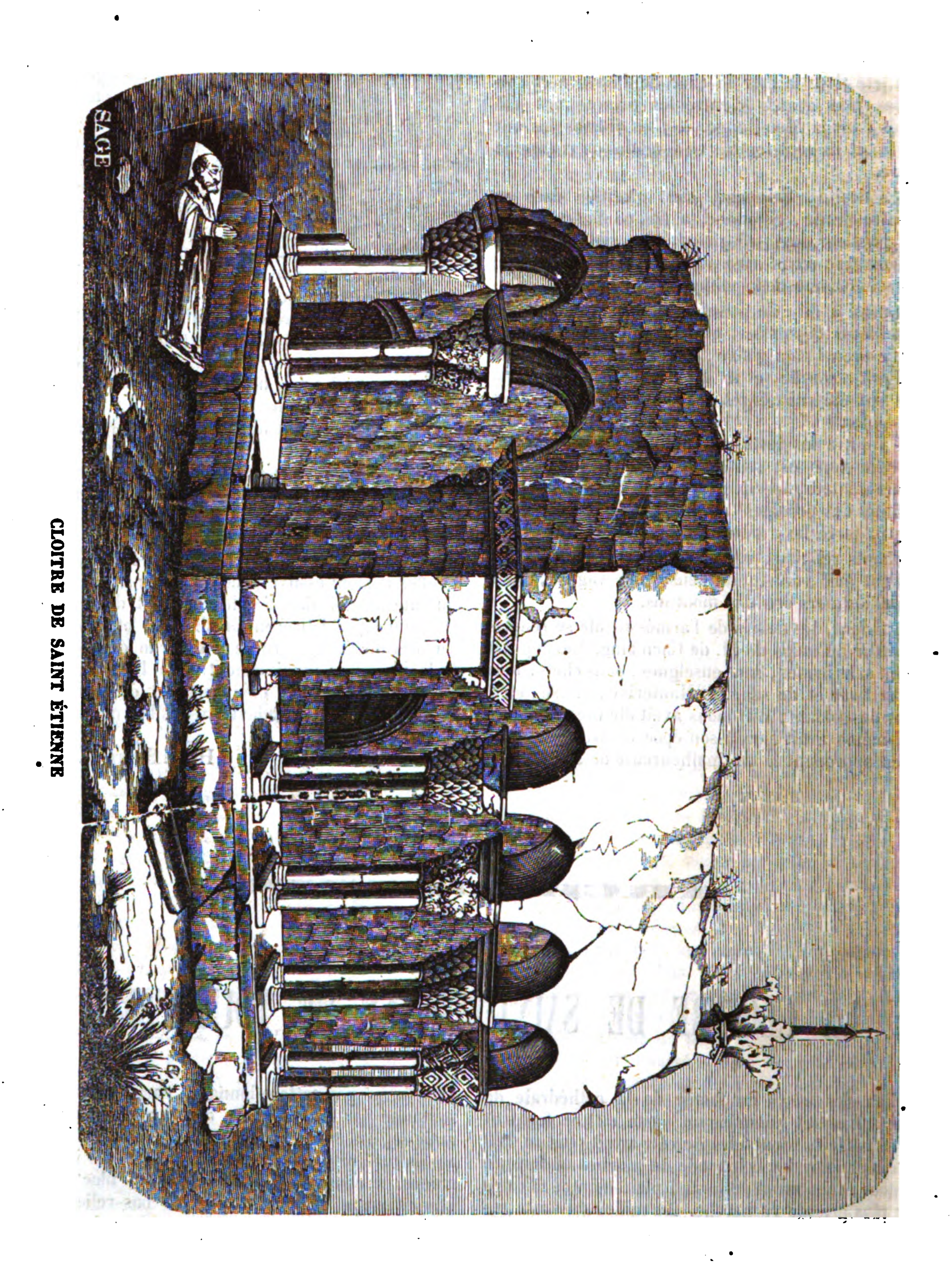
Henri Saint-M.

ARCHÉOLOGIE.

LE CLOITRE DE SAINT-ÉTIENNE DE TOULOUSE (1).

Sur l'un des côtés du chœur de la cathédrale de Toulouse. Existait autrefois un vaste cloître formant un carré parfait, dont chaque côté avait plus de 120 pieds de longueur. Un colonnade en marbre en formait le pourtour et soutenait des arcs à plein-ceintre décorés avec la plus grande recherche. Au milieu du vaste espace formé par cette colonnade, paraissait une fontaine soutenue par huit tronçons de colonnes de marbre noir antique, qui avaient fait partie d'un monument dont on a plus tard retrouvé, sur le sol même, les importantes ruines. A chaque angle du cloître un bloc de marbre blanc formait un pilier chargé de bas-reliefs. L'un de ces piliers avait d'un côté l'image du prince des apôtres, et on lisait au-dessus de sa tête les mots SANCTUS PETRUS; de l'autre côté était la figure de saint Saturnin, de ce premier évêque de Toulouse, qui se-

(1) Cet article faisait partie du *Musée du Midi*, dont la publication a été suspendue par suite de l'acquisition que M. Paya en a faite pour l'éteindre. (*N. du D.*)



CLOITRE DE SAINT ÉTIENNE

lon l'expression d'un poète moderne, sema des temples en passant sur le sol des Tectosages, et qui reçut la palme du martyre au-pied du Capitole de cette ville antique. On lisait sur le bas-relief ces deux vers léonins :

ECCE SATVRNINVS QVEM MISERAT ORDO LATINVS,
PRO POPVLI CVRA CONCESSIT ET SVA IVRA.

On doit remarquer en passant que le premier de ces vers était aussi inscrit sur un bas-relief qui représentait ce saint évêque, au-dessus de l'une des portes de l'admirable basilique qui lui est consacrée (1), ce qui pourrait porter à croire que l'un et l'autre monument dataient de la même époque. Au-dessous des pieds de saint Saturnin, qui tenait une crosse dans sa main gauche, on lisait :

CVRVA TRAHIT QVOS RECTA REGIT PARS VLTIMA PVNGIT.

Sur un autre pilier on avait représenté saint Exupère, l'un des successeurs de saint-Saturnin, et de l'autre côté un diacre tenant dans ses mains un calice avec un voile; au-dessus étaient ces deux vers :

SACRAMENTA PARAT PIA PONTIFICIQVE MINISTRAT
OFFERT VAS VITREVM, VIMINEVMQUE CANISTRVM.

Dans la galerie de l'est s'ouvrait un magnifique portail à plein-ceintre, orné de larges bas-reliefs qui représentaient les apôtres, et qui donnait entrée dans des chapelles décorées avec luxe et dans des bâtimens où étaient placés et la chancellerie et le réfectoire. Les sculptures de ce portail, et le portail lui-même, étaient l'ouvrage d'un artiste nommé *Gilabert*. Sur le plinthe de la figure de saint Thomas il avait gravé ces mots : GILABERTUS ME FECIT, et sur celle de l'image de saint André on lit encore :

VIR NON INCERTVS ME CELAVIT GILABERTVS (2).

J'ai pu pénétrer pour la première fois, en 1804, dans le vaste cloître de Saint-Etienne. J'étais bien jeune encore, mais le sentiment que j'éprouvai est encore présent à ma pensée. Des colonnes et des arcs abattus jonchaient la terre et se mêlaient à de tristes restes arrachés à des sépulcres entr'ouverts. Les images de la destruction et de la mort se multipliaient devant moi, et je n'eus pas d'abord assez de résolution pour esquisser l'étrange spectacle qui s'offrait à mes regards attristés.

L'aspect de ces vastes ruines était à la fois mélancolique et majestueux; les toitures n'existaient plus, des fleurs brillaient sur les chapiteaux mutilés, ainsi que sur les arcs à plein-ceintre, ornés d'oves, de perles et de symboles religieux; leurs teintes variées contrastaient avec les teintes sombres imprimées par le temps sur les feuilles monumentales de l'achante et sur les saintes images. Des excavations, pratiquées en 1794 dans les quatre galeries, en avaient ébranlé les élégantes colonnades. On avait alors troublé la paix des tombeaux, pour y rechercher les cercueils en plomb que l'on y croyait déposés, et que le génie révolutionnaire voulait transformer en projectiles meurtriers. A l'heure même où je parcourais cette enceinte désolée, on enlevait les terres voisines de la surface. Soumises à une opération chimique, on allait en retirer le salpêtre qui devait lancer la mort dans les rangs ennemis.

Et les ossemens? oh! jamais l'atroce oubli de ce que l'homme vivant doit à l'homme qui n'est plus, n'a autant affligé mon cœur; et néanmoins j'ai vu, pendant trente années, briser les sépulcres et disperser au loin les derniers restes des générations éteintes. Tout le sol du préau qui, autrefois, reçut aussi d'innombrables sépultures, était couvert d'ossemens. Ils formaient des monticules; et, semblables à je ne sais quels fossoyeurs introduits dans l'une des compositions de Shakespeare, les ouvriers employés aux fouilles des galeries, chantaient d'horribles refrains; en jetant des crânes desséchés sur ces autres débris, que pendant huit siècles la religion avait confiés à la terre consacrée.

Une longue suite de tableaux, curieux pour l'histoire de l'art, étaient points sur les murs et environnés de larges cadres en pierre ou en briques. La plupart représentaient des scènes tirées des livres saints. Ici c'était le Sauveur trahi par l'un de ses apôtres, qu'environnait dans le Jardin des oliviers une troupe de guerriers dont les armures rappelaient celles des chevaliers du quinzième siècle. Plus loin Jésus-Christ terminait son douloureux sacrifice : sa mère et le disciple bien-aimé étaient au pied de la croix; au loin on voyait le mont de Sion, les tours et les palais de la cité déicide; le soleil se voilait, et les témoins du supplice du juste revenaient vers leurs demeures, en frappant leurs poitrines et en disant comme le Centenier : « *En vérité, celui-là était le fils de Dieu* (1). »

Sur le mur, au-dessus duquel s'élève la *Bibliothèque du Clergé*, on remarquait surtout deux vastes tableaux. Le premier avait déja beaucoup souffert; il représentait un choc de cavalerie; les combattans portaient aussi les armes en usage au 15e siècle : les enseignes de l'un des deux partis étaient blanches et chargées d'un aigle noir surmonté d'une croix d'or. Sur les étendards de couleur de pourpre de l'autre parti, était peinte une louve. Une rivière traversait le champ de bataille, un pont joignait les deux rives; mais ce pont s'écroulait sous les pieds des fuyards. Au loin, sur des montagnes, était une ville. Il n'était pas difficile de reconnaître dans ce tableau le combat de Constantin contre Maxence. L'aigle surmonté de la croix, qui était apparue au premier empereur chrétien environnée des mots : *In hoc signo vinces*, indiquait parfaitement l'armée du fils de Constance Chlore; la louve, dessinée sur les autres drapeaux, annonçait celle de Maxence. Le fleuve qui traversait le champ de bataille était le Tibre; le pont brisé sous les pieds des vaincus,

(1) On lisait sur ce monument :
Ecce Saturninus quem miserat ordo latinus,
Cùm docet Antonium, non timet exitium.

(2) Ces différentes sculptures ont été rétablies en leur état primitif dans l'une des galeries du Musée de Toulouse, d'après les dessins de l'auteur de ce Mémoire.

(1) St. Math. XXXVII, 54; St. Marc XV, 39; St. Luc XXIII, 47, 48.

était le pont Milvius, et la ville dont les tours et les temples paraissaient à l'horizon, était Rome. Il y avait du grandiose dans cette composition : les têtes étaient peintes avec soin, les détails d'un fini précieux (1).

L'autre tableau, du même côté, avait encore plus souffert des mutilations modernes que des outrages du temps : des parties entières étaient effacées. On y voyait aussi des guerriers à cheval, et dans le lointain une ville dont l'enceinte était défendue par de hautes tours.

De nombreuses épitaphes formaient une zône funèbre autour des murs du cloître. Les unes, et c'étaient en général les plus anciennes, étaient gravées sur de petites tablettes de marbre, et d'autres sur de simples briques. Celles qui appartenaient au 15e, 16e et 17e siècles avaient des cadres élégans; les dernières étaient, presque toutes, inscrites sur de larges dalles de marbre noir.

L'une de celles qui devait le plus exciter la curiosité était dédiée à la mémoire de Raymond Scriptor, prêtre et chanoine de la cathédrale de Toulouse. On disait qu'avant d'entrer dans l'ordre des frères prêcheurs, il était connu sous le nom de Costiran, qu'il avait fait des vers en langue romane et que c'était à cause de ses écrits que dans la suite il fut nommé *Scriptor*. Etant allé à Avignonet, suivi de trois autres Inquisiteurs et de quelques particuliers, il fut assailli, dans le château du Comte, par le bailli du lieu, nommé Raymond d'Alfaro, qui l'égorgea, ainsi que ceux qui l'avaient accompagné. Ce meurtre fut commis en 1242. Le corps de Raymond Scriptor, porté à Toulouse avec ceux des autres martyrs, fut enseveli avec honneur. On mit Bernard, clerc de Raymond, dans le tombeau de celui-ci (2).

Parmi les plus curieux monumens des ecclésiastiques qui avaient reçu la sépulture dans ce cloître, je pus distinguer l'épitaphe du chanoine Bernard, mort en 1117 (3), et le petit bas-relief inscrit d'Aymeric, chanoine, chancelier et maître de l'œuvre, ou *Operarius* de l'église de Toulouse, décédé le 14 des kalendes d'août 1282. Sur ce dernier marbre (4) on a représenté le Christ placé dans une gloire et tenant le globe du monde. A sa gauche est Aymeric, accompagné de son ange gardien ; à droite l'âme d'Aymeric, sous la forme d'un enfant, est offerte au Seigneur par le même ange; dans la partie inférieure du monument, Aymeric est étendu dans l'attitude de la mort. Ce bas-relief est l'un des mieux conservés qui nous restent du XII.e siècle.

Un tombeau en pierre, chargé d'une longue inscription, et qui renfermait les restes de Bertrand du Clusel, chanoine de St.-Etienne et prieur de Sauvimont, était placé près du petit monument d'Aymeric : il datait du 15e siècle, et le style emphatique de l'inscription indique à peu près la même époque où l'on donnait aussi, dans une épitaphe, le titre de *Prince des poëtes* à l'évêque de Toulouse, Pierre du Moulin (1). Ici du Clusel est nommé *Prince* ou *Monarque dans le droit civil et le droit canon* (2). C'était alors une manière d'exprimer le vrai talent ou les grandes connaissances de ceux dont on voulait célébrer les louanges. On crut d'ailleurs ne pas avoir assez fait pour ce savant, et un cénotaphe lui fut élevé dans la chapelle de la Sainte Croix. L'inscription gravée sur le tombeau l'avait été aussi sur ce cénotaphe que l'on a caché, il y a environ deux années, sous de nouvelles constructions.

Des mausolées recouverts de grandes figures en pierre apparaissaient encore çà et là. Dans la galerie de droite un chevalier, armé de toutes pièces, était couché sur un sépulcre en marbre des Pyrénées. Sur sa cotte d'armes était sculpté un écu de gueules, bordé d'azur à l'épée croisée d'or, en bande. C'était l'un de ces Villeneuve, si connus dès les temps les plus reculés du moyen-âge : preux chevaliers dans les guerres saintes, serviteurs dévoués des comtes de Toulouse, et dont la race, perpétuée jusqu'à nos jours, a donné tant de preuves de fidélité à la foi promise. Déja, en 1147, un Pons de Villeneuve était en même temps Sénéchal du souverain de Toulouse et Capitoul. Plus loin était une autre statue sépulcrale représentant Raymond de Puibusque, armé de toutes pièces. Il était sorti de cette ancienne famille qui subsiste honorablement encore, et qui est entrée 49 fois dans le Capitoulat. Comme les Villeneuve, les Roaix, les Isalguier, elle montra tout le cas que l'on faisait au moyen âge de la magistrature municipale, destinée à défendre les droits du peuple

(1) Une partie de ce tableau existait encore il y a six ou sept années; on a achevé de le détruire en perçant une fenêtre dans le mur sur lequel il était peint.

(2) Voici l'inscription gravée sur la petite tablette de marbre placée au-dessus du tombeau :

III : KAL : IVNII : OBIIT : R : SCRIPTOR : SACERDOS ET : CANONICVS ISTIVS LOCI : ET : ARCHIDIACONVS VILLÆ LONGÆ : QVI : FVIT : INTEFECTVS : CVM INQVISITORIB : HÆRETICOR : APVD : AVI GNONET : ANNO : DOMINI : M : CC : XLII : ET : CVM BERNARDO : EIVS : CLERICO : QVI : SEPELITVR CVM : IPSO.

(3) La voici : Anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo decimo septimo V, idus septembris, luna vigegima prima, obiit Bernardus, sacrista, canonicus sancti Stephani.

Hic sunt in fossa Bernardi corporis, ossa,
Quid petiit lite cœlestis præmia vitæ,
Quid fuerim, quondam, non quid sim si bene cernis,
Fallexis. ô lector, qui Christo vivere spernis,
Est tibi mors lucrum si moriendo socieris,
Feliciter vives iterum....

(4) Il est, ainsi que le précédent, conservé dans le Musée d'antiquités de Toulouse, créé par l'auteur de cet article.

(1) Le monument sur lequel cet évêque est représenté a été arraché par nos soins à la destruction, et est conservé dans le Musée : on y lit cette inscription :

Hoc quiescit tumulo urbis Tolosæ dignissimus archipræsul Petrus de Molendino, nobilis genere, artium magister, utroque jure licentiatus.... ac Lingue Occitanæ Regis vice cancellarius et Poëtarum monarcha, qui, anno Domini CCCC. LI. Dominus in X P O (Christo) tertia octobris beato fine quievit.

(2) Voici l'inscription de Bertrand du Clusel :

Clauditur astricto. Doctor Bertrandus in antro.
Salvimonte prior. Sedis canonicus hujus,
Religione sacer. Cluselli clara propago.
Cujus fama viget scriptis. Legum ille monarcha,
Canonis et sacri. Sed pape auditor et annis
Bis denis fulsit. Studii decus ille legendo.
Canonis edocuit seriem preclara suorum
Nobilitas et fama manet celebranda per orbem.

contre les invasions du pouvoir. La cotte d'armes de Raymond de Puibusque était chargée d'un écu de gueules au lévrier passant, d'argent, accolé de sable. Sa lance avait été long-temps attachée à la muraille, derrière le tombeau : en 1705 elle n'y paraissait plus.

Mais d'autres illustrations réclamaient aussi le respect et le culte des souvenirs dans ce cloître où les grandeurs de la terre recevaient la consécration de la religion et du temps. Du côté où l'on avait peint l'image de Saint-Etienne, était l'épitaphe du savant commentateur de Vitruve, de ce Guillaume Philander qui, par ses profondes connaissances et ses écrits, a tant contribué à cette révolution artistique, qui nous a donné, par l'étude et l'imitation heureuse et libre des anciens, le style gracieux que l'on remarque dans tous les monumens de la *Renaissance*. Protégé par George d'Armagnac, évêque de Rhodez, et depuis cardinal, il le suivit dans son ambassade à Venise. Il mourut à Toulouse en 1565. près de son Mécène, et le cardinal lui fit élever un monument que nous avons sauvé de la destruction (1). Là étaient aussi l'historien de Henri II, Pierre Paschal, mort dans nos murs la même année ou Philander cessa de vivre (2), et l'historiographe de Henri IV et de Louis XIII, Pierre Mathieu, qui avait, en 1621, accompagné son prince au siége de Montauban (3).

Un autre monument, placé dans le mur du côté de la Libliothèque, près de la porte du cloître et non loin du tombeau de Raymond Scriptor, avait été élevé par les Toulousains au célèbre prédicateur Jean Albin de Seres, « auquel, après Dieu, est deuë, dit Catel (1), la conservation de la religion catholicque dans Tolose, s'estant il tousiours opposé, par ses doctes et pieuses prédications, à l'effort de l'hérésie qui commençoit pour lors à ietter son venin dans la ville. Sa réputation estoit si grande par toute la France, que j'ay ouy dire à feu M. Genebrard, lorsqu'il m'instituoit aux bonnes lettres, durant ma jeunesse, dans sa maison à Paris, que tant luy que messire Arnaud de Pontac, qui fust depuis evesque de Bazas, deux des grands hommes de leur siècle, ayant entendu la grande réputation de ce vénérable personnage, ils vindrent exprès en la ville de Tolose pour le voir, sans qu'ils y eussent autres affaires, et aduint qu'ils le treuuerent et virent mort. Tellement que s'en estant retournés à Paris, ils firent imprimer son tombeau tant en vers latins, grecs, que hébraïques.... Ledit feu sieur de Seres, avant que mourir, fist imprimer un livre en françois du Saint-Sacrement contre les Luthériens et les Calvinistes, qui fust bien reçeu de tous les hommes doctes. Il donna aussi au public quelques épistres escrites à des dames pour les confirmer en la religion catholicque, qui feurent si bien reçues dans Paris que j'ay ouy dire à Guillaume Chaudière, marchand-libraire, de Paris, qu'ils les avoict faict imprimer huict diverses fois dans un an, ce qui ne lui estoit jamais arrivé en aucune autre sorte de livres. »

Ce fut dans une chapelle de ce cloître, nommée de sainte Magdelaine, ou de Catel de la Campane, bâtie par ses aïeux, que le savant historien dont je viens de rapporter quelques lignes, fut enseveli en 1626. J'ai vu son épitaphe encore placée au-dessus de son tombeau; mais en 1812, à mon retour d'au-delà des monts, je ne trouvai plus que les ruines de ce sacellum. L'épitaphe seule avait été portée au Musée où on la voit encore (2).

(1) Voici l'épitaphe placée sur ce monument :

Guillelmo Philandro Castilonæo, civi Romano eximiâ,
Eruditione, ac doctrinâ singulari. Virtute nobili. Scientiâ
Claro, pietate insigni. Religione non alienâ. Morum
Suavitate facili. Animi candore conspicuo. Sensu et
Omnes probo. Antiquitatis et architecturæ peritiss
Famæq. celebritate etiam exteris noto. Quin in studiis
Litterarum multis annis consumptis. Dum antiquorum
Monumenta evolveret. Ac se anagnosten illust.
Card. Armeniaco præberet. Tandem attritis virib.
Corporis leni suspirio vitam efflavit. Georg.
Card. Armeniaco fideliss. anagnostæ suâ spe futuræ
Resurrectionis hoc monumentum mœstiss. P. C.
Vix annos LX.
Fato vero suo functus X. kl. Mar. An. Do. M. D. LXV.

(2) On lisait sur son tombeau :

Petro Paschalio rerum gestarum ab
Henrico II. Galliarum Rege
Scriptori politissimo antiquæ
Virtutis, et Romanae eloquent.
Æmulatori praestentiss amici
Mœrentes B. M. P. Vixit annos XLV. Obiit XIIII kl. Mar.
An. Post Christum natum M.DLXV.

(3) L'épitaphe de Pierre Mathieu était placée entre les deux précédentes :

Hospites aeque galli, atque externi
En vobis adest Petrus ille Mathaeus
Historiae Gallicae decus, scriptorum suavissimus,
Jurisconsultorum prudentiss, vir tanta pietate
Ac mentis integritate quanta vix concipi possit.
Qui res observandi studio Ludovici XII.
Castra secutus ad Montalbanam expeditionem
Pestifera febre extinstecus hic terreo deposito
Corpore; immortalis transfert animum
Supra sidera ann. LVII. aet. id. octob. M. DC. XX.
Jo. Baptista fil moestiss. P.

(1) Voici l'inscription gravée sur ce monument :

Joanni Albino de Sere nobiliss. Valsergorum familia
Orto viro integerrimo, pauperum, aegrorumque
Patri pientiss. canonico et archidiacono. ac ecclesiastæ
Tolosano sanctiss. qui Tolosanae cathedrae turbulentis
Temporibus præfectus haereticorum errores facunda
Praedicatione scriptisque immortalibus convincens,
Catholicos confirmans periclitantem Tectosagum Rempub.
Sartam tectam conservavit septies septeno vitae anno
Cum omnium bonorum moerore, cunctorumq. ordinum
Luctu vivis erepto pii Cives suae hoc in illum
Pietatis et observantiae monumentum P. C.
Obiit XIII. cal. septem. M. D. LXVI.

(2) Guil. de Catel, senator. Virtute, eruditione justa ex
Genere nobilis justus maluit esse quàm videri in Deum. fide
In regem. Obsequio in summos honore, benignitate in infimos
Pietate in patriam, charitate in suos, comitate in
Exteros, dignus longiori vita indignior sempiterna,
Occitaniæ in qua lucem acceperat historiæ lucem dedit.
Vixit ann. LXVI sine invidia, meritis cœlo quam a tate
Maturior, vivere desiit nonis octobr Quibus et pater
Longa de stirpe, senator XL. Ab hinc. annis tàm mei memor
Que fatum. Sic extinctum est lumen patriæ lucet vir-
Tutis exemplum totam gentem capit unicus tumu-
Lus in aversa muri parte sub fornicibus ædis abea opu-
Lente dotatæ. Hic ille jacet in pace.
Hoc monumentum posuere contra votam pio admodum
Parenti, piæ filiæ, Jac. et Marg. de Catel. Vale.

Aujourd'hui la place qu'occupait le vieux cloître de Saint-Etienne, rétrécie d'un côté par une nouvelle rue, envahie en partie par une construction moderne, a perdu tout son aspect monumental. Pendant 800 années, une notable portion des habitans de Toulouse a été ensevelie dans cette enceinte. On y retrouvait encore, vers la fin du XVIIIe siècle, les souvenirs de la fervente piété de nos pères, et une importante série de monumens de l'histoire et des arts. Insensibles à tout ce qui fait palpiter les cœurs généreux, à tout ce qui entretient l'amour du vrai beau, à tout ce qui donne à l'ame l'instinct de sa grandeur et les poétiques inspirations, de nouveaux barbares ont paru. Ils ont souillé le sanctuaire par leurs délirantes orgies; ils ont bu le sang de ceux qu'ils égorgaient, dans les crânes arrachés par eux au repos de la tombe; ils ont brisé les saintes images, abattu les arcs légers, les colonnes sveltes et élégantes, et effacé les moniteurs funéraires qui redisaient si bien le passé. Nous n'avons plus le droit d'accabler de nos mépris les fanatiques sectaires de l'Islam qui, pour défendre les Dardanelles, transformaient autrefois en projectiles les marbres sculptés de la Grèce antique. Ils ne faisaient disparaître du sol où ils étaient campés, que les monumens d'un culte qu'ils n'avaient point professé et d'une histoire qui n'était point celle de leurs pères. On a plus fait en France, et les rares sculptures que conservent encore nos musées ne sont que des témoins authentiques de ce que nous avons perdu, de ce qui a été mutilé sous nos yeux, de ce que nous n'avons pu arracher aux iconoclastes de notre âge.

Chev^{cr} Alexandre DU MÈGE.

LITTERATURE MÉRIDIONALE.

ESPRIT FLÉCHIER.

Le 10 juin 1632, année célèbre dans le midi de la France par la mort de Montmorency décapité à Toulouse, Fléchier, qu'on a surnommé depuis *l'Isocrate français*, naquit à Perney, petite ville du comtat Vénaissin. Sa famille, noble et distinguée, avait joué un grand rôle dans les guerres de Provence; mais le bisaïeul de l'orateur dont nous allons tracer succinctement la biographie, se mit à la tête des catholiques pendant les troubles occasionés par les guerres de religion: il combattit long-temps avec succès contre les protestans. Les frais de la guerre absorbèrent sa fortune; il se ruina complètement, et ses enfans, de gentilshommes qu'ils étaient, se virent réduits à faire un petit commerce pour subsister. Le père de Fléchier, simple artisan, fils d'un marchand de chandelles, ne put suffire long-temps aux frais d'éducation de son cher Esprit qui dans une simple école de village donnait déja les plus belles espérances. Heureusement, son beau-frère le père Hercule Audiffret, supérieur général de la doctrine chrétienne appela auprès de lui son neveu, et ne négligea rien pour développer les grandes dispositions du jeune Fléchier. Il lui donna pour maître le célèbre rhéteur Richesource, homme de mérite, mais si présomptueux qu'il se qualifiait:

« Modérateur de l'académie des philosophes rhéteurs. »

Cet homme ridiculisé par ses contemporains, appelé par La Serre professeur de *galimathias et de bassesse de style*, jouissait pourtant d'une grande réputation.

« Son cours d'éloquence, dit un écrivain du temps, durait trois mois, pendant lesquels il donnait chaque semaine trois leçons de deux heures chacune, à de nombreux auditeurs; il se faisait payer trois louis. Fléchier ne tarda pas à se faire distinguer parmi ses élèves, et il s'établit entre lui et le maître un commerce d'estime et d'amitié qui ne fut jamais interrompu. Le futur panégyriste du grand Turenne, composa en l'honneur de son professeur plusieurs petites pièces de vers; j'ai trouvé le madrigal suivant dans un recueil d'anecdotes.

» Cette éloquence non pareille
Que ton livre fait voir avec tant d'appareil,
Donne aux prédicateurs un secret sans pareil,
De gagner les cœurs par l'oreille. »

Assurément, si le jeune Fléchier s'était borné aux leçons du pédant Richesource, il n'aurait jamais conquis une place parmi les orateurs français. Doué des plus précieux dons de la nature, il se laissa bientôt guider par son propre instinct; l'éloquence de la chaire, n'avait encore rien produit, car on ne peut mettre au rang de nos célèbres prédicateurs, les auteurs des anciens sermons dont l'éloquence burlesque porte la malheureuse empreinte des siècles de barbarie. La route n'était pas encore frayée; Fléchier y entra le premier, il devança les Bossuet, les Bourdaloue et les Massillon.

Entré à l'âge de seizé ans dans la congrégation de la doctrine chrétienne, Fléchier fut d'abord employé à l'enseignement. Le jeune professeur ne tarda pas à acquérir des droits à la confiance de ses supérieurs, qui

lui conférent la chaire de rhétorique dans leur collége de Narbonne. Sous le beau ciel du midi qui l'avait vu naître, il fit le premier essai du beau talent qui devait le porter plus tard aux plus hautes dignités de l'église. A la mort de Claude de Rébé, archevêque de Narbonne, Fléchier fut chargé de prononcer l'oraison funèbre du prélat. Ce genre d'éloquence connu depuis long-temps, n'avait encore rien produit de remarquable; la tâche était d'autant plus difficile pour le jeune professeur, que la vie obscure d'un archevêque n'était pas un sujet propre à exalter l'imagination. Cependant, confiant en lui-même, peut-être par obéissance, il se mit à l'œuvre; dix jours lui suffirent pour composer et apprendre son oraison funèbre, et de nombreux ecclésiastiques réunis dans la cathédrale de Narbonne prédirent à l'orateur de plus brillans succès dans la carrière où il venait d'entrer: le succès fut complet, et les oratoriens n'eurent qu'à se féliciter de la nouvelle acquisition qui donnait de si belles espérances pour la gloire de leur ordre. Fléchier resta membre de la congrégation de la doctrine chrétienne tant que son oncle vécut; il devait au vieillard cette marque de reconnaissance. Mais à la mort du père Audiffret, poussé à bout par les exigences du supérieur général qui voulait assujettir ses confrères à des réglemens plus rigoureux, il quitta définitivement la congrégation et se rendit à Paris. Dans le XVIIe siècle, tout prêtre, tout militaire qui n'était pas né de famille noble éprouvait les plus grandes difficultés pour parvenir, quel que fût d'ailleurs son mérite personnel. Si Fléchier, en partant pour la capitale, eût emporté quelques vieux parchemins, de vains titres, nul doute qu'on se serait empressé d'accueillir le jeune orateur qui jouissait déja d'une brillante renommée dans la province de Languedoc; mais il avait pour père un modeste artisan: quelle barrière à franchir avant d'arriver jusqu'à la cour! Néanmoins Fléchier ne se laissa pas rebuter par les obstacles. Déterminé à lutter avec force et courage, sans protecteur, sans fortune, il s'estima très heureux d'obtenir l'emploi de cathéchiste dans une paroisse de Paris. Les études qu'il avait faites sous la direction du père Audiffret son oncle, le mettaient à même de remplir dignement ces modestes fonctions; en effet, de nombreux auditeurs se pressèrent bientôt autour de sa chaire. Mais les occupations ne suffirent pas à l'ardente imagination, à l'infatigable activité de Fléchier. Un penchant irrésistible l'entraînait vers les belles-lettres, et, dans ses momens de loisir, il composait des pièces de vers latins qui obtinrent un succès de circonstance.

C'était l'époque où la jeunesse licencieuse de Louis XIV courait de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes; pour charmer les ennuis du grand roi, les artistes, les courtisans, les hommes d'état, mettaient leur esprit à la torture. En 1662, fut célébré le fameux carrousel, dans lequel Louis XIV parut devant toute sa cour dans l'appareil d'une magnificence toute royale Les beaux esprits s'évertuèrent à chanter ces ré. jouissances chevaleresques. Fléchier, déja connu comme poète latin, composa une description du fameux carrousel, et devint presque en même temps précepteur de Louis-Urbain Lefèvre de Caumartin, qui fut nommé quelques années après intendant des finances et conseiller d'état. Fléchier, en entrant dans cette maison, fit un grand pas vers l'avenir; il ne lui manquait qu'un théâtre, et l'hôtel de M. de Caumartin était alors le rendez-vous de plusieurs grands seigneurs. Le père de son élève nommé par le roi pour la *tenue des grands jours*, en Auvergne, emmena le précepteur, qui ne tarda pas à se faire remarquer par son amabilité, son esprit et sa douceur. De retour à Paris, M. de Caumartin le présenta aux membres du cercle de l'hôtel Rambouillet. Fléchier, fier de se trouver au milieu des grands littérateurs de l'époque, eut l'habileté de s'y faire des amis nombreux et puissans. Le duc de Montausier, dont le rigorisme sévère n'avait pu d'abord se faire aux manières trop flatteuses du jeune abbé, lui accorda plus tard sa confiance, et se déclara son protecteur.

Cependant les plaisirs du monde, la fréquentation des beaux esprits, ne le détournaient pas de ses occupations ordinaires; il se livrait sans relâche aux travaux de la prédication : il ne songeait pas que les oraisons funèbres seraient un jour le plus beau fleuron de sa gloire. Une occasion des plus favorables pour commencer par un coup d'éclat se présenta fortuitement. La célèbre Julie d'Angennes, pour laquelle les littérateurs avaient composé la *guirlande de Julie*, mourut en 1672. Fléchier était alors âgé de quarante ans; il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de l'épouse de son bienfaiteur; son génie et la reconnaissance ne lui firent point défaut dans cette circonstance solennelle, et le grave Montausier félicita sincèrement le panégyriste d'une femme qui lui avait été si chère.

Le premier pas était fait, la carrière se trouvait ouverte : Fléchier sut la parcourir avec rapidité. En 1675, il prononça l'oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon, et les critiques les plus sévères ne purent s'empêcher de reconnaître en lui un rare talent pour embellir de tous les charmes de l'éloquence les sujets en apparence les plus stériles. Ce succès fit grand bruit dans Paris; de grands seigneurs ouvrirent leurs hôtels à l'abbé Fléchier, qui entra à l'Académie française quelques mois après avoir prononcé l'oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon.

L'orateur succédait au savant Godeau, évêque de Vence : la séance fut des plus brillantes; l'Académie reçut le même jour Esprit Fléchier et Jean Racine. L'abbé parla le premier, obtint de grands applaudissemens, et l'emporta sur l'immortel auteur d'*Andromaque*, dont le discours fut à peine écouté. Fléchier débita ses périodes brillantes et sonores avec la grâce et l'aisance d'un prédicateur habitué à parler en public, et Racine parla avec la timidité d'un homme habitué au silence du cabinet.

De l'académie à la cour, il n'y avait qu'un pas; Fléchier le franchit sans nul obstacle, et le fils d'un marchand de chandelles du comtat Vénaissain se vit fêté par les grands du siècle; il répondit un jour à un orgueilleux prélat qui lui reprochait sa basse extraction :

« A votre manière de penser, Monseigneur, je crains que si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez toute votre vie vendu des chandelles. »

L'estime des notabilités littéraires le consolèrent de



FLECHIER.

ces affronts, qui ne se renouvelèrent pas souvent, parce que les médisans avaient à craindre la verve caustique, les heureuses réparties de l'abbé Fléchier.

Un funeste événement qui plongea la France dans le deuil, fournit à l'orateur une grande occasion pour poser enfin la pierre angulaire de sa célébrité. Le bruit du canon qui venait de tuer le maréchal de Turenne retentit jusqu'au fond du palais de Versailles; les restes inanimés du grand homme furent déposés dans le caveau royal de Saint-Denys, et Fléchier reçut ordre de travailler à l'oraison funèbre du moderne Duguesclin.

Ce discours, dit M. Durosoir, fut prononcé à Paris dans l'église Saint-Eustache le 10 janvier 1676. Là, Fléchier s'éleva pour la première fois à toute la hauteur de la parole évangélique, et pour la première fois il put être mis en parallèle avec Bossuet. L'exorde de cette oraison est un des morceaux les plus sublimes qui aient été écrits en notre langue; il a surtout l'avantage de convenir au sujet, et d'y entrer de la manière la plus heureuse. Quelle grande idée, en effet, de présenter sous le nom d'un héros de l'écriture-sainte, le tableau allégorique et fidèle du héros de ce discours, à le faire reconnaître avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture. Mais pour mieux faire voir quel puissant effet produisit cet exorde sur ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient les auditeurs. Cet homme, *qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels,* fesait souvenir de ce mot du roi d'Espagne : « M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits; *cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain,* n'était-ce pas celui qui tout récemment avait calmé les alarmes de la France en dissipant, avec 20,000 hommes, 60,000 impériaux qui inondaient les frontières de l'Alsace, et menaçaient d'envahir nos provinces? Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins frappans. Qu'importe, que Fléchier ait emprunté cette belle similitude au prédicateur l'Ingendes, fougueux ligueur qui prononça l'oraison funèbre du duc de Savoie? Les critiques qui, comme Laharpe, lui ont reproché cet emprunt, ignoraient sans doute que Fromentières évêque d'Aire, avait déja imité ce beau parallèle dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort, qui fut tué au siège de Candie. Le reste de l'éloge de Turenne se soutient à cette hauteur; on n'y remarque rien de cette afféterie qui, dans les éloges de madame de Montausier et de madame d'Aiguillon, rappelle le fou de l'hôtel do Rambouillet.

Fléchier avait déja reçu de Louis XIV les récompenses que ce fier monarque allouait aux hommes de talent. Il obtint d'abord l'abbaye de saint Severin dans le diocèse de Poitiers, puis il fut nommé aumônier de la Dauphine et évêque de Lavaur en 1685.

« Je vous ai fait un peu attendre, M. l'abbé Fléchier, lui dit Louis XIV, une place que vous méritiez depuis long-temps; mais je ne voulais pas me priver sitôt du plaisir de vous entendre.

Deux ans plus tard, Fléchier fut transféré de l'évêché de Lavaur à celui de Nîmes. On eut beaucoup de peine à vaincre sa répugnance.

« Sire, écrivait-il à Louis XIV, laissez-moi achever l'ouvrage que j'ai commencé, en entretenant et en augmentant les bonnes dispositions où je vois les nouveaux convertis de mon diocèse.

Cédant enfin à de pressantes sollicitations, il accepta l'évêché de Nîmes, dans l'espoir qu'il parviendrait à convertir les hérétiques de son nouveau diocèse. Les brillans témoignages de la faveur royale, lui suscitèrent des envieux ; le maréchal de la Feuillade, le rencontra un jour à Versailles et lui dit avec sa fatuité de courtisan : « — Avouez, M. Fléchier, que votre père serait bien étonné de vous voir ce que vous êtes... »

» — Peut-être moins qu'il ne vous semble, répondit ce prélat; car ce n'est pas le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque ».

« Naturellement porté à la douceur et à la modestie, M. Fléchier, dit d'Alembert, dans un éloge académique de ce prélat, répondait avec hardiesse et fermeté aux grands seigneurs de la cour. La modestie est comme la vraie bravoure qui n'outrage personne, mais qui sait repousser les outrages. »

Les vertus épiscopales de l'évêque de Nîmes se déployèrent avec une ardeur, un zèle, digne des temps de la primitive église. La révocation de l'édit de Nantes porta la désolation dans plusieurs provinces méridionnales, dont les populations appartenaient en grande partie à la religion réformée. Poursuivis, mutilés, par le fer de la persécution, les protestans portèrent le fanatisme jusqu'à l'exaltation la plus dangereuse, et il était bien difficile de faire entendre les dogmes du catholicisme à ces hommes aigris par les *dragonnades*. Fléchier pouvait seul venir à bout de cette tâche, et sa modération lui gagna en peu de temps de nombreux prosélytes. *Ses mandemens*, *ses lettres pastorales*, ajoute un des biographes de Fléchier, sont empreints de la sensibilité, de l'indulgence, qui dirigeaient le vertueux prélat dans la conduite de ce malheureux diocèse. Dans ses écrits, on ne retrouve plus cette élégance compassée, qu'on a reprochée aux autres productions de l'auteur. C'est un père qui parle avec tendresse à des enfans égarés, qui les exhorte sans les aigrir. Sa conduite à leur égard est bien méritoire; car il vivait dans un siècle où la tolérance était condamnée comme de la tiédeur, et presque comme une hérésie. Il avait même la conviction comme presque tous les catholiques d'alors, que l'instruction n'était pas toujours le seul moyen de vaincre l'hérésie, et qu'on pouvait employer des motifs de crainte pour ramener les protestans au sein de l'église.

» Cependant, dit le philosophe d'Alembert, il ne se permettait d'essayer de tels moyens que dans les cas ou le succès était assuré ; où les motifs de cruauté devaient servir de prétexte à la conversion des prosélytes déjà persuadés, et où l'autorité pouvait venir efficacement au secours de la grâce. Son caractère plein de douceur, cédait pour ainsi dire, le moins de terrain possible à son zèle pour l'extirpation du calvinisme. »

Il existait une grande ressemblance entre l'évêque de Nîmes et l'immortel Fénélon. Comme l'archevêque de Cambrai, Fléchier avait compris que la mission d'un prélat devait s'accomplir par la persuasion et non par la persécution. Aussi pendant que les malheureux habitans des Cevennes expiaient leurs erreurs sous le sabre des dragons de Louis XIV, la population de Nîmes avait beaucoup moins à souffrir sous la protection de son évêque. Les protestans du Languedoc bénissent encore la mémoire du prélat qui se montrait si pénétré du véritable esprit de l'évangile, qui s'opposait aux mesures coercitives de l'intendant Basville, qui voulait la conversion et non la mort de ses diocésains; il parvint même à exercer une si grande influence sur le féroce intendant, qu'il s'écria dans une discussion :

« — M. Fléchier, vous m'avez fait changer du blanc au noir.

» — Dites, du noir au blanc, répondit le spirituel évêque. »

Ses grandes occupations ne l'empêchaient pas de s'assurer par lui-même des moindres détails de l'administration de son diocèse. Il visitait les couvens et les maisons religieuses pour se convaincre si les statuts étaient bien observés. Dans une de ces visites pastorales, il apprit qu'une infortunée religieuse avait été condamnée à passer le reste de ses jours dans une espèce de tombeau en punition d'une faute grave : il demanda les clés de la prison; s'entretint long-temps avec la jeune récluse et lui pardonna, après avoir sévèrement blâmé la sévérité de l'abbesse. Cette aventure vraie ou supposée, a fourni au poète Chevrier le sujet de sa belle tragédie intitulée : *Fénélon ou la religieuse de Cambrai.*

On se souvient encore du terrible hiver de 1709, qui réduisit à la mendicité la plus grande partie de nos populations méridionales. Le diocèse de Nîmes fut le théâtre où le fléau exerça ses plus cruels ravages. Fléchier, dans cette malheureuse circonstance, fit revivre l'inépuisable charité des pasteurs de la primitive église; il distribua des sommes immenses ; les catholiques et les protestans eurent indistinctement part à ses bienfaits; pour subvenir à la disette publique, il refusa d'employer à la construction d'une église, une somme considérable qui fut consacrée à des aumônes.

« Quels cantiques valent les bénédictions du pauvre ? répondit-il à ceux qui blâmaient son excessive charité... Sommes-nous évêque pour rien ?

Les lettres étaient le seul délassement qu'il se permit au milieu de ces occupations épiscopales. Il devint le protecteur de l'académie de Nîmes, et obtint de l'académie française qu'elle voulût bien s'associer cette modeste sœur de la province. Cette cérémonie si extraordinaire dans les fastes de la littérature française, fut célébrée le 30 octobre 1692.

Fléchier, déja courbé sous le poids de ses travaux et de la vieillesse, redoublait de zele pour consolider sur des bases solides l'heureuse impulsion qu'il avait donnée à l'administration spirituelle et temporelle de son diocèse.

La mort le surprit avant qu'il eût terminé cette œuvre si digne d'un prélat dont la gloire littéraire fut rehaussée par l'éclat des vertus sacerdotales.

Esprit Fléchier mourut à Montpellier le 16 février 1720, âgé de 78 ans.

Nos littérateurs ont jugé si diversement le panégyriste de Turenne, qu'il serait trop long de chercher à

former un faisceau de leurs opinions presque toujours diamétralement opposées. Cependant tous se sont accordés à reconnaître dans Fléchier un rare talent pour la construction de la phrase et l'arrangement des mots; la langue française lui doit beaucoup sous ce rapport : avant lui, les formes du langage n'avaient ni cette régularité ni cette douceur, ni cette harmonie qu'il sut leur imprimer; il est sans contredit le premier de nos rhéteurs, et c'est avec raison qu'on l'a surnommé *l'Isocrate français :* il a les défauts et les qualités de l'orateur athénien : il abuse de l'antithèse, il joue sur les mots.

« L'amour de la politesse, dit le père La Rue, l'avait saisi dès ses premières études; il ne sortait rien » de sa plume, de sa bouche, même en conversation » qui ne fût travaillé. Ses lettres et ses moindres billets avaient du nombre et de l'art. Il s'était fait une » habitude, presque une nécessité de composer toutes » ses paroles et de les lier en cadence. »

En un mot Fléchier était né pour perfectionner les petites choses, plutôt que pour la création des grandes; chez lui, il y avait plus d'art que de génie; beaucoup de grâce et de souplesse, peu d'énergie; quand il montait en chaire, il ne savait pas oublier que la tribune évangélique différait essentiellement des salons parfumés de l'hôtel Rambouillet. Néanmoins, l'évêque de Nîmes occupera toujours une première place parmi nos orateurs sacrés : émule de Bossuet, il se trouva deux fois en concurrence avec *l'aigle de Meaux*: il succomba dans la lutte, mais il combattit honorablement, et composa des sermons que Laharpe met au-dessus de ceux de son immortel rival. Le nom de Fléchier est une de nos belles gloires méridionales, et il est à regretter que la ville de Nîmes n'ait pas élevé un monument à son évêque. L'exemble des habitans de Meaux et de Cambrai, sera-t-il imité plus tard? nous le désirons; la statue de Fléchier serait un juste tribut payé par la reconnaissance à celui qui protégea Nîmes contre les *dragonnades*, et fit long-temps rejaillir sur sa ville épiscopale l'éclat de sa gloire littéraire.

Charles Compan.

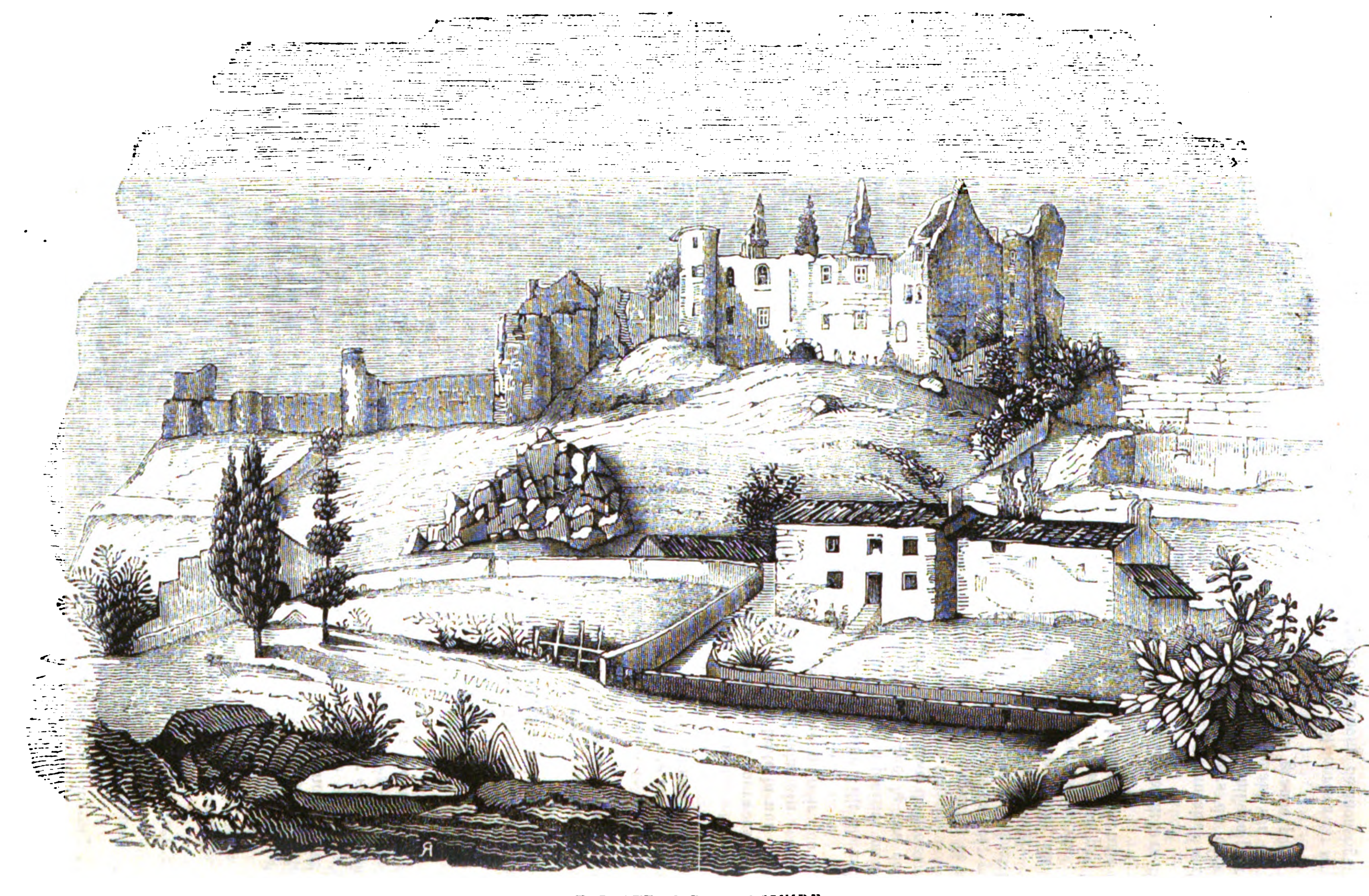
LE MANOIR DE BRESSUIRE.

CHRONIQUES DU POITOU.

Le connétable Bertrand Duguesclin venait d'assurer la couronne de Castille au célèbre Henri de Transtamare. Le front encore ceint des lauriers qu'il avait cueillis dans de glorieux combats, il se hâta de retourner en France pour défendre sa patrie contre les Anglais. Les insulaires se croyaient invincibles depuis la funeste bataille de Poitiers, où ils avaient fait le roi Jean prisonnier. Au connétable Duguesclin était réservée la gloire d'enlever une à une nos provinces à l'oppression des étrangers; se fiant à sa bonne fortune qui ne l'avait pas encore trahi une seule fois, le héros, sauveur de la France, réunit l'élite de ses braves aux pieds des Pyrénées.

— Mes cousins et amis, leur dit-il, la noble fleur-de-lys brille d'un éclat immortel par delà les monts; les preux de France ont brisé comme verre les longues piques des soudards de Pierre-le-Cruel : nous pourrions rentrer dans nos manoirs, enseignes déployées, au son des fifres et des trompettes, parce que nous revenons d'Espagne avec bonne renommée; mais nous devons auparavant *parachever* ce que nous avons si glorieusement commencé, avec l'aide de la bonne Vierge et de monseigneur saint Denys, patron du royaume de France. Les Anglais occupent encore plusieurs de nos provinces : repoussons-les jusque dans leur île; et puis nous irons à Pâques-Fleuries, raconter nos exploits à notre bien-aimé sire Charles, cinquième de nom.

L'élite de la noblesse de France qui voyait dans le fier connétable un héros suscité par le ciel pour sauver la patrie, répondit à ses nobles paroles par de bruyantes acclamations. On partit le jour même; Duguesclin traversa le pays de la Langue-d'Oc pour ne pas tomber entre les mains des bandes d'Angleterre qui tenaient le Bordelais sous leur domination. Le nom du connétable vola de bouche en bouche; gentilshommes et manans accoururent de toutes les provinces pour grossir l'armée destinée à combattre les étrangers. Victorieux dans plusieurs combats, les Anglais ne purent tenir tête au puissant génie de l'auxiliaire de Henri Transtamare; Duguesclin se précipita dans le Maine et l'Anjou, chassa devant lui les troupes Anglaises et prit de sa main leur général *Grandson*. Il poussa ses conquêtes jusqu'aux confins du Poitou et de la Saintonge. Dans tous ces combats qu'on regarderait aujourd'hui comme des escarmouches et qui décidaient alors du succès d'une campagne, les Français triomphèrent presque sans coup férir. Une terreur panique s'était emparée des soldats étrangers; la garnison de Bressuire opposa seule quelque résistance aux armes victorieuses du connétable.



LE CHATEAU DE BRESSUIRE.

Dans le moyen-âge, la ville de Bressuire qui compte à peine aujourd'hui 1,947 habitans, était une place forte, défendue par un château. Prise par les Anglais, pendant la captivité du roi Jean, elle devint un poste si important que le général *Grandson* en confia la garde à sir John Backstin, célèbre par son courage et sa férocité parmi les routiers que le Prince Noir avait amenés d'Angleterre, de Normandie et des Marches de Bretagne.

Sir John Blackstin, dit un chroniqueur poitevin, ne tarda pas à s'attirer la haine des paysans du voisinage par ses exactions et ses perfidies. Il enlevait les filles des gentilshommes et des manouvriers et les abandonnait à la lubricité de ses routiers. La damoiselle Anne de la Trémouille tomba entre ses mains et fut emmenée captive au manoir de Bressuire; cette jeune fille devint en peu de temps maîtresse absolue du féroce lieutenant du Prince Noir. Sir Blackstin épris des charmes de la damoiselle de la Trémouille, résolut de l'épouser et de l'emmener en Angleterre.

— Reine de mes pensées, lui disait-il souvent, lorsque le roi d'Angleterre, mon gracieux souverain, aura conquis ce beau royaume de France, nous irons à Londres, et je vous épouserai en présence de toute la noblesse de Westminster.

— Attendons encore, sir John Blackstin, répondait Anne de la Trémouille; le connétable Duguesclin est de retour de son expédition contre Pierre de Castille; hier, un prisonnier m'a raconté ses exploits; le connétable est déja maître de tout le Poitou, et demain peut-être il assiégera le monoir de Bressuire.

— Je défie Charles de France et son connétable, s'écria John Blackstin; le léopard d'Angleterre n'a qu'à ouvrir une de ses redoutables griffes pour écraser à jamais la belle fleur-de-lys.

— Songez-y bien, John Blackstin; le connétable a rallié sous sa bannière l'élite de la noblesse Française; qu'il agite l'oriflamme; qu'il crie : *Montjoie Saint-Denys !* et les braves sortiront de sous terre.

— Le roi Jean fit entendre ce cri le jour de la bataille de Poitiers, belle damoiselle de la Trémouille, et pourtant la victoire resta à mon seigneur le Prince Noir.

— Dieu protège la France, sir John Blackstin, répondit la damoiselle en cherchant à prendre congé du chef des routiers.

— Vous voulez me quitter, reine de mes pensées? s'écria le soudard en étreignant avec force une des mains de mademoiselle de la Trémouille; le soleil se couche à peine, n'aurez-vous pas le temps de dormir? la nuit sera si belle! Chantez une de ces ballades qui me font pleurer d'amour, et vous rendent comparable à l'archange saint Michel.

— Une ballade, sir John Blackstin.... Je me rappelle une vieille chanson que ma nourrice me répétait aux jours de mon enfance. Le poète déplore les malheurs d'une jeune châtelaine captive comme moi; forcée comme moi d'habiter avec un homme qu'elle déteste.

— Qu'entend-je, damoiselle!.. s'écria sir John.

— Ne m'interrompez pas, je commence.

« Dans un château de la Bretagne, sous le règne » du roi Arthur, un chevalier traître au serment de » courtoisie qu'il avait prêté en ceignant l'épée d'hon» neur, retenait une jeune damoiselle qu'il avait prise » en temps de guerre. La jouvencelle pleura beau» coup en entrant dans sa prison; elle conjura le » chevalier de lui rendre la liberté.

» Le vautour lâche-t-il la colombe qu'il a prise dans » l'air, répondit le chevalier discourtois; vous êtes » ma prisonnière, je vous aime, et vous serez ma » châtelaine.

» Mourir, plutôt mourir, s'écria la jouvencelle.

» Mourir, lorsque l'hymen tresse pour vous ses » plus belles fleurs!

» Quelques mois s'écoulèrent; le chevalier, dans » un transport d'amour, s'efforça de triompher de la » vertu de sa captive, mais la jouvencelle était du » plus pur sang de la Bretagne; elle savait qu'une » fille de gentilhomme doit conserver sa robe virgi» nale blanche comme l'hermine; elle résista, la bonne » vierge la protégea, et le chevalier n'osa plus la per» sécuter.

» Cependant de nombreux guerriers parcouraient » la campagne, brûlant les hameaux et les castels; » le cruel châtelain en se promenant un jour sur les » remparts de son manoir, vit flotter au loin des ban» nières de diverses couleurs, il appela sa captive et » lui dit :

» Jouvencelle, reconnaissez-vous ces bannières? Si » je ne me trompe, les chevaliers Bretons viennent » m'assiéger dans mon castel.

» Je reconnais le pennon de mon frère, répondit » la jeune captive; il accourt à la tête de ses cheva» liers, il vient me délivrer, et demain vous serez » pendu à la plus haute de ces tours.

» A ces mots la damoiselle s'éloigna et se ferma » dans son cachot pour échapper au courroux de son » oppresseur; elle pria pendant toute la nuit Notre» Dame de Bon-Secours, et le lendemain son frère » entra triomphant dans le sombre manoir : on brisa » ses fers et elle épousa son fiancé. »

— Je vous comprends, damoiselle, dit Blackstin; votre ballade est une histoire faite à plaisir; mais je jure par le léopard d'Angleterre que le sire de la Trémouille n'entrera pas dans le château de Bressuire, et que jamais vous n'épouserez votre fiancé.

Le fier châtelain donna ordre au capitaine de ses routiers de conduire sa prisonnière à son cachot; puis il rassembla sa garnison et leur montra du doigt les chevaliers poitevins qui arrivaient à franc étrier.

— Je reconnais la bannière de Duguesclin, dit un routier, c'est le connétable; nous sommes perdus.

— Perdus! s'écria Blackstin.... Je n'aime pas les soudards qui ne croient point à la bonne fortune du roi d'Angleterre, notre seigneur.

Et d'un coup de sa hache d'armes il étendit le routier mort à ses pieds.

En quelques instans les bannières françaises se déployèrent près des remparts extérieurs du château de Bressuire; on dressa une tente magnifique pour le connétable, et lorsque l'armée eut établi son camp, un héraut d'armes s'avança vers la grande porte du manoir.

— Sir John Blackstin, s'écria-t-il, après avoir sonné trois fois de la trompette, au nom de monseigneur

Duguesclin, connétable de France, je te somme de rendre à Charles cinquième, notre souverain, le château de Bressuire, ou tu seras pendu à la plus haute de ses tours.

— Au nom du roi d'Angleterre, répondit Blackstin, je somme le connétable Duguesclin de partir demain avant le lever du soleil, ou je l'amènerai pieds et poingts liés au palais du Prince Noir à Bordeaux.

— Sir John Blackstin, tu refuses, ajouta le héraut d'armes.

— Je serai fidèle au roi d'Angleterre, et demain je brûlerai vos tentes. Héraut d'armes, retire-toi, si tu ne veux que la flèche d'un de mes arbalétiers Normands te frappe au cœur.

Le connétable instruit des dispositions du chef de la garnison Anglaise, hâta les préparatifs du siége, et au point du jour le château de Bressuire fut investi de tout côté. Les routiers firent d'abord bonne contenance; Blackstin fascinait ses soldats par son audace et son intrépidité. Le premier sur les remparts, il bravait du matin au soir les traits des assiégeans, et le connétable avoua que jamais il n'avait trouvé manoir défendu par une garnison plus intrépide; néanmoins les nombreuses attaques des Français décimaient les routiers; Blackstin lui-même ne se montrait plus si hardi, si entreprenant : ses soudards le surprenaient souvent seul à l'écart, triste, comme un homme qui, accoutumé à des succès, se laisse abattre par le moindre revers.

Le siége durait depuis trois jours, et Anne de la Trémouille, seule dans son cachot, ne savait rien de ce qui se passait dans l'intérieur et hors du château. Sir John Blackstin se chargea lui-même de lui porter ces heureuses nouvelles; il entra vers minuit dans la prison, suivi d'un routier qui portait deux torches.

— Damoiselle de la Trémouille, lui dit-il en souriant affreusement, vous êtes née la nuit de la Noël entre onze heures et minuit; vous avez le don de seconde vue : vous êtes prophétesse.

— Que me dites-vous, sir John Blackstin ?

— Vous êtes magicienne; la ballade que vous avez chantée il y a trois jours sur les remparts du château va s'accomplir. Le connétable Duguesclin presse le siége de Bressuire; j'ai perdu la moitié de mes soldats; demain je serai forcé de me rendre... mais que dis-je? sir John Blackstin ne capitulera pas, et il sera pendu.

— Ah grand Dieu? fit Anne de la Trémouille...vous venez donc à mon secours...

— Ne vous réjouissez pas encore, noble damoiselle, ajouta Blackstin; votre prophétie ne s'accomplira pas de tout point; je serai pendu comme le châtelain dont parle votre ballade, mais vous n'épouserez pas votre fiancé : vous me dévancerez de quelques heures dans l'autre monde; agenouillez-vous, faites votre prière, car vous allez mourir.

— Mourir sans revoir mon frère !

— Et votre fiancé que vous aimez tant, fit John Blackstin en s'efforçant de rire aux éclats...

Le Routier s'était armé de son épée et il allait frapper la victime tremblante, lorqu'un cri perçant partit de la porte de la prison.

— Arrête, cria le routier qui avait accompagné sir John : je te demande grâce pour la damoiselle.

— Un routier demande grâce pour la victime que son seigneur veut immoler à sa vengeance, s'écria sir John.

— Grâce, te dis-je, ou mal t'en adviendra...

— Qui est-tu donc?

— Tu sauras mon nom demain; si tu épargnes la damoiselle de la Trémouille tu trouveras peut-être grâce auprès de monseigneur le connétable Duguesclin.

— Soudard insolent, je vais punir ton audace.

— Ne joue pas ainsi avec la colère d'un gentilhomme, s'écria le routier en changeant tout-à-coup de rôle et de langage; je suis Jacques de Châtillon, le fiancé de mademoiselle de la Trémouille; pour la sauver je me suis déguisé en routier; j'ai combattu sous ta bannière, et je suis prêt à te prêter serment de fidélité si tu consens à respecter les jours de cette noble damoiselle.

— Non, non, s'écria sir John; je suis trahi, je veux me venger.

— Il faudra me renverser mort avant d'arriver jusqu'à ta victime, dit Châtillon.

Et il se précipita entre la damoiselle et le chef des routiers.

— Enfer et damnation ! hurla sir John, je sais que je mourrai demain; le connétable me punira d'avoir défendu vaillamment ce manoir dont la garde me fut confiée par le prince de Galles; mais en rendant le dernier soupir, j'aurai la consolation de voir tomber sous mes coups cette fière damoiselle qui a dédaigné mon amour.

— Ton amour, chef de routiers ! s'écria Châtillon.... Ces paroles raniment toute ma rage : nous allons commencer un combat à mort; mademoiselle de la Trémouille appartiendra au vainqueur.

Les épées des deux combattans heurtèrent l'une contre l'autre; le sang coula et la victoire resta pendant quelques instans incertaine. Enfin le sire de Châtillon désarma son terrible adversaire et le frappa si rudement à la tête qu'il tomba sans mouvement et presque sans vie. Le vainqueur n'avait pas un instant à perdre; il se fit reconnaître de la damoiselle de la Trémouille; lui raconta comment il s'était mis au service de sir John, et lui promit avec serment de revenir aussitôt qu'il aurait ouvert les portes du manoir aux soldats du connétable.

— Et sir John? dit Anne de la Trémouille...

— Le routier est mort, vous n'avez rien à craindre.

Il se hâta de sortir; il trouva toute la garnison dans un affreux tumulte; les assiégeans avaient déja escaladé les murailles extérieures. Pour ranimer leur courage, Châtillon arbora sur une des tours une bannière aux armes de France : le connétable l'aperçut le premier; dans un transport de joie il s'écria :

— Les nôtres ont déjà pénétré dans la place, après avoir forcé la porte du nord; ne leur cédons ni en courage ni en bonne renommée, car telle n'est pas notre coutume.

— Les troupes redoublèrent d'ardeur, et avant la neuvième heure du matin la porte du midi céda à leurs efforts; ils se précipitèrent dans la forteresse et massacrèrent tous les routiers. Le connétable fit chercher sir John dont la tête avait été mise à prix; on ne le trouvait point, et il désespérait de prendre le lieutenant

du Prince Noir, lorsque Châtillon accourut de la prison suivi d'Anne de la Trémouille.

— Monseigneur le connétable, s'écria-t-il, en se jetant à ses pieds, je suis Jacques de Châtillon; je vous accompagnai au delà des monts, et je servis sous vos ordres pendant que vous guerroyiez contre Pierre de Castille.

— Comment t'es-tu sauvé? D'où viens-tu? répondit le connétable en donnant l'accolade à son jeune servant d'armes...

— Vous savez, Monseigneur, que le sire de la Trémouille me promit la main de sa sœur à notre retour d'Espagne. Ce brave gentilhomme fut massacré dans son château par sir John Blackstin, qui amena prisonnière Anne de la Trémouille sa fille. J'ai voulu sauver ma fiancée; j'ai pris du service dans les armées anglaises, déterminé à faciliter une victoire à nos preux de France. J'ai réussi, monseigneur, j'ai été assez heureux pour contribuer à la prise du château de Bressuire.

— Charles, notre sire, vous récompensera, Jacques de Châtillon; maintenant courons à la chapelle du château rendre grâces à Dieu de notre victoire.

— Où est sir John Blackstin, dit un chevalier languedocien...

— J'ai réservé un bout de corde pour pendre le soudard, ajouta le sire de Thouars.

— Sir John est dans la prison du château, s'écria Jacques de Châtillon; mes amis, suivez-moi; si le chef des routiers vit encore, vous le verrez s'agiter au haut d'une potence.

Les chevaliers suivirent les pas de Jacques de Châtillon; après avoir parcouru de longs corridors, ils pénétrèrent dans un cachot ou sir John gisait encore sous le poids de la blessure.

— Le routier n'est pas mort? s'écria le sire de Thouars.

En effet sir John se dressa subitement sur la pointe de ses pieds et menaça les chevaliers avec son épée. Jacques de Châtillon se précipita sur le lieutenant du Prince Noir, lui lia les mains derrière le dos et s'écria :

— Sir John Blackstin, je te disais, il y a à peine quelques instans : faites grâce à la damoiselle de la Trémouille et vous trouverez en moi un puissant intercesseur auprès du connétable Duguesclin. Tu n'as pas écouté ma prière; maintenant je suis sourd à tes larmes.

— Je ne te demande qu'une seule chose, dit le routier.

— Parle; peut-être je te l'accorderai; que veux-tu de moi?

— La mort la plus prompte.

— Tes vœux seront accomplis: cette corde est assez forte et assez longue; viens, viens, sir John, ravisseur de filles, tu seras pendu aux créneaux de ce manoir.

Le chef des routiers entraîné par les chevaliers, sortit au milieu des huées des soldats français qui l'accompagnèrent jusqu'au lieu du supplice. Sir John vit sans frémir les apprêts de la mort, et expira en protestant de sa fidélité au roi d'Angleterre son seigneur et légitime suzerain. Quelques heures après, Jacques de Châtillon marcha à l'autel avec sa fiancée Anne de la Trémouille; le connétable assista au festin nuptial. Le sauveur de la France ne pouvait cacher sa joie; le château de Bressuire dont il venait de se rendre maître était une des places les plus importantes du Poitou; il y séjourna deux jours pour se reposer de ses fatigues et repartit pour reconquérir la Saintonge sur les Anglais qu'il repoussa jusqu'aux confins de la Guienne. Le château de Bressuire resta depuis sous la domination des rois de France, et ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable jusqu'à l'époque des guerres de religion. Les chefs protestans en firent alors leur quartier-général. Aussi les habitans eurent beaucoup à souffrir sous le règne de Louis XIV; la révocation de l'édit de Nantes porta un coup mortel au commerce et à l'industrie de la petite ville qui ne sortit de son inaction qu'au moment ou éclatèrent les guerres de la Vendée. Elle fut détruite en 1793; réduite en cendres, il ne resta qu'une seule maison et l'église dont le clocher est un des monumens d'architecture gothique dans le département des Deux-Sèvres. Quant au château, il est presque totalement ruiné, et ses nombreux décombres ne servent qu'à attester les malheurs que la petite ville a éprouvés à diverses époques.

Les vieux manoirs du Poitou, comme les châteaux de la Vendée, portent tous les profondes cicatrices imprimées par les troubles de religion et la guerre civile. Bressuire n'est plus qu'une bourgade remarquable par une haute tour dont la construction date du moyen-âge.

Lucien Moureau.

LE MAIRE DE LA ROCHELLE.

I.

L'ARMÉE ROYALE.

Le cardinal de Richelieu qui gouvernait depuis quelque temps la France à l'ombre du trône de Louis XIII, et régnait de fait sous le nom de ce faible monarque, hâtait l'accomplissement des grandes choses qui devaient le rendre immortel. L'année 1628 venait de s'écouler; elle avait laissé le royaume en guerre avec l'Angleterre; en assez bonne intelligence avec les Espagnols, qui n'attendaient que le moment favorable



pour lever le masque et recommencer les guerres désastreuses de la ligue; les hérétiques, depuis la mort d'Henri IV, soulevaient les populations dans plusieurs provinces; l'Europe entière était à la veille de se liguer contre la puissance mal affermie du nouveau roi. Richelieu pouvait seul écarter les malheurs qui menaçaient la patrie; il osa l'entreprendre, et le cardinal-ministre, dominé par son effrayant génie, dit un jour au roi son maître :

—Sire, les papiers de l'anglais Montaigu et plusieurs autres découvertes font clairement voir que l'Angleterre, la Savoie, la Lorraine, l'empereur, les hérétiques de France ont formé contre nous une ligue offensive et défensive; ils veulent attaquer par terre et par mer, en Poitou et en Normandie. Le voyage de madame de Rohan à Venise, en compagnie avec le sieur de Candale, n'avait pour but que d'armer contre votre majesté la reine de l'Adriatique. Le mal est grand, invétéré, je n'y connais qu'un seul remède : hâtons-nous de prendre la ville de la Rochelle; cette ville, entourée de nombreuses fortifications, sera toujours le repaire de l'hérésie : portons le fer et la flamme dans l'antre, et l'hydre du calvinisme y périra.

Les projets du cardinal étaient trop grands, trop féconds en résultats pour ne pas mériter l'approbation de Louis XIII; aussi ce faible monarque, qui ne put jamais rien faire par lui-même, suivit dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, l'impulsion du ministre. Le siége de la Rochelle fut résolu; les préparatifs se firent avec tant de diligence, que les Rochellais eurent à peine le temps d'envoyer un des leurs vers le roi d'Angleterre, pour le supplier de les prendre sous sa protection, et les assister jusqu'à ce qu'ils fussent délivrés de l'oppression qu'ils disaient souffrir. Le monarque anglais promit de les secourir par mer et par terre, jusqu'à ce que les ports de l'île de Ré et ceux d'alentour de la Rochelle seraient rasés; mais lorsque l'envoyé des Rochellais porta ces heureuses nouvelles à ses coreligionnaires, leur ville était déja investie par l'armée royale depuis le 10 août 1627. Le roi, le duc d'Orléans, le cardinal de Richelieu, le maréchal de Bassompierre, tous les hommes de guerre les plus distingués prenaient part à ce siége, si mémorable par l'énergique résistance des Rochellais et les prodiges enfantés par le génie du cardinal. Le puissant ministre de Louis XIII réunit dans sa tente les chefs de l'armée pour leur communiquer ses projets; depuis long-temps on n'avait vu assemblée composée de personnages plus renommés : le roi Louis XIII y assista.

— Messieurs, dit le cardinal, vous savez que le roi, notre maître, vous a appelés sous les murs de la Rochelle pour lui prêter secours et main forte pendant tout le temps que durera le siége : la ville que nos lignes de circonvallation cernent déja de toutes parts, fut toujours et sera long-temps le boulevard de l'hérésie, si nous ne nous hâtons de raser les fortifications qui mettent les huguenots à l'abri de la vengeance royale.

— Les Rochellais ont dépêché vers le roi d'Angleterre, qui leur a promis un prompt et puissant secours, dit le duc d'Orléans.

— Le roi de la Grande-Bretagne s'est ligué contre nous, monseigneur, répondit le cardinal : en prêtant main-forte aux hérétiques, il veut ruiner les affaires de ce beau royaume de France; mais avec le secours de Dieu et de notre brave noblesse, nous entrerons dans la Rochelle, tambour battant, mèches allumées.

— Que le ciel vous entende, monseigneur le cardinal, dit le duc d'Orléans; je suis déterminé à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour sauver l'honneur de ma patrie....

— Et de l'église catholique, ajouta le maréchal de Bassompierre, qui, tourmenté par l'ardeur du prosélytisme, voyait dans les Rochellais des huguenots et non des ennemis de la France.

— Le zèle que j'ai toujours montré pour le service du fils de Henri IV, pour le maintien de l'unité catholique, m'a suggéré un grand projet que je vous communiquerai plus tard, ajouta le cardinal; en attendant, messieurs, veillez sur vos régimens, faites exécuter promptement les ordres que sa majesté daignera vous transmettre, et si je ne me trompe la Rochelle succombera.

— Quelle ville pourrait résister à une si puissante armée, commandée par le roi de France et par monseigneur le cardinal-ministre, dit Pompée Targon, celui de tous les chefs de l'armée royale qui promettait le plus et fesait le moins.

— M. Targon, répondit Louis XIII, ne promettez pas tant, et que le cardinal ait moins à se plaindre à l'avenir de votre conduite. Messieurs, ajouta le roi, en s'adressant tour-à-tour à chaque membre de l'assemblée, je souffre beaucoup depuis un mois, et mon intention est de faire un voyage à Paris.

—Sire, dit le duc d'Orléans, votre santé est plus chère à la France que toute autre chose, et vous devriez en avoir un très grand soin.

Le cardinal qui savait apprécier l'influence que la présence du roi exerçait sur l'armée, s'efforça de lui persuader que son absence nuirait au succès du siége. Pressé par ses argumens et ses prières, Louis XIII lui répondit :

—M. le cardinal, je suis certain que nul en mon absence ne fera si bien aller mes affaires que moi par ma seule présence : aussi je m'offre à demeurer encore pour empêcher autant que je pourrai à ce qu'il n'arrive aucun changement aux travaux si heureusement commencés.

Richelieu ne négligea rien pour entretenir le roi dans cette détermination; mais Louis XIII était de ces hommes qui tergiversent dans les plus grandes occasions; les instances du cardinal lui devinrent suspectes.

— Vous voulez me retenir malgré moi, M. le cardinal, s'écria-t-il dans une accès de dépit et de colère... pourtant je suis seul maître dans le royaume de France; je partirai, tel est mon bon plaisir, vous resterez ici; vous poursuivrez le siége de la Rochelle : je vous laisse mon intrépide noblesse, avec elle, il ne vous sera pas difficile d'emporter d'assaut une ville défendue par quelques bourgeois hérétiques.

Et qui attend d'un jour à l'autre une flotte anglaise qui fait déja voile vers la France sous le commandement du duc de Buckingham, répondit Richelieu.

Rien ne pouvait retenir Louis XIII; le lendemain 10 février, il sortit du camp de la Rochelle; il ne

put s'empêcher d'admirer la fermeté, la constance de Richelieu qu'il laissait seul aux prises avec une ville bien fortifiée et protégée par une garnison intrépide. Le cardinal accompagna le roi à une distance de deux lieues. La séparation fut des plus tristes; Louis XIII ne put retenir ses larmes et dit tout bas à un homme de sa suite :

— J'ai le cœur si serré que je ne puis parler du regret que j'ai de quitter M. le cardinal, dans la crainte qu'il ne lui arrive quelque accident. Dites-lui de ma part que s'il veut que je croie qu'il m'aime, il ménage sa personne, il n'aille pas incessamment aux lieux périlleux comme il fait tous les jours; qu'il pense en quel état seraient nos affaires si je l'avais perdu. Je sais combien de gens se sont employés pour l'empêcher de se charger d'un si pesant fardeau. Mais j'estime si fort ce service que je ne l'oublierai jamais.

— M. le cardinal ne cessera de se sacrifier au bonheur de la France et au service du roi son maître, répondit le sieur de Guton. Pandant que le monarque se dirigeait en toute hâte vers Paris, le gentilhomme revint rendre compte au cardinal de son dernier entretien avec Louis XIII.

— Le roi a pleuré, fit le cardinal?...

— Il m'a bien recommandé de vous exprimer toute sa reconnaissance et ses respects.

— La reconnaissance des rois est si stérile, répondit le cardinal-ministre.

II.

A LA PORTE MAUBEC.

Les Rochellais qui ne pouvaient voir sans crainte l'immeuse déploiement de forces qui environnait leurs murailles travaillaient nuit et jour pour mettre leur ville en état de défense. Leur zèle était sans cesse ranimé par les discours d'un intrépide bourgeois nommé Guiton qui chaque jour haranguait les correligionnaires du haut de l'escalier de l'hôtel-de-ville. Cet homme doué de cette constance, de cette fermeté qui ne se laissent point rebuter par les plus grands obstacles, qui peuvent s'imposer les plus pénibles sacrifices, et se changer au besoin en abnégation de soi-même, veillait à tout, se trouvait partout, et semblait destiné à devenir le héros providentiel de sa ville natale. Lorsqu'il apprit que le roi Louis XIII avait abandonné le camp de la Rochelle, il courut à l'hôtel-de-ville, et harangua, selon sa coutume, les nombreux spectateurs qui se réunissaient pour se ranimer au feu de sa parole énergique et puissante.

— Mes frères, s'écria-t-il, lorsqu'il eut franchi le perron de l'hôtel-de-ville, le Dieu qui sauva Jérusalem, la ville sainte, des armes des rois idolâtres, nous a délivrés de la présence de Louis XIII. Le roi de France est parti pour Paris; il ne reste plus au camp que le cardinal de Richelieu et quelques gentilshommes; la discorde divise déja les catholiques, et si les Anglais nos auxiliaires n'arrivent bientôt, le siége sera levé sans que nous ayons besoin de leur secours. Rendons grâces au ciel de son éclatante protection; prosternez-vous, mes frères, et prions ensemble.

La foule qui s'agitait tumultueuse, livrée aux transports de son enthousiasme, se calma tout-à-coup; chacun ploya ses genoux, et les ministres chantèrent les premiers versets du cantique de Moyse sur le passage de la mer rouge :

— Le Seigneur a renvoyé les coursiers de Pharaon, s'écria Guiton, en fendant la multitude qui se pressait autour de lui, le Seigneur a précipité dans la mer les coursiers et les cavaliers.

De bruyantes acclamations l'accompagnèrent jusqu'au détour d'une petite rue; alors seulement l'intrépide Guiton put marcher à grands pas pour arriver à temps à la porte Maubec.

— Où allez-vous, Guiton? lui dit un gentilhomme huguenot, nommé Vissouse.

— A la porte Maubec, mon gentilhomme.

— Avez-vous besoin de visiter ce poste?

— Non; on est tranquille de ce côté; je vais voir ma nièce Catherine.

— La fille de votre frère Guillaume, si lâchement assassiné par les royalistes...

— Catherine n'a plus de père, M. de Vissouse; la pauvre orpheline a besoin d'un protecteur.

— Elle en a trouvé un bien puissant en vous, M. Guiton.

— Bien puissant, M. de Vissouse... vous vous trompez; je ne suis qu'un pauvre soldat de la religion réformée.

— Vous jouissez à juste titre de l'estime de tous les habitans de la Rochelle; on dit que notre maire doit se démettre de ses fonctions municipales, et il serait à désirer que ce nouveau choix tombât sur vous.

— Sur moi, M. de Vissouse... vous braillez... La ville de la Rochelle renferme dans ses murailles deux cents bourgeois plus dignes que moi de présider le conseil de ses échevins.

— On verra plus tard, M. Guiton; s'il ne vous manque qu'un suffrage, vous pouvez compter sur le mien.

Le gentilhomme et le bourgeois se séparèrent à ces mots, se dirigeant l'un vers l'hôtel-de-ville, l'autre vers la porte Maubec.

Pendant que Guiton marchait à pas précipités pour arriver plus tôt au domicile de sa nièce, la belle Catherine, seule dans son oratoire, priait avec ardeur; son oraison durait depuis une heure environ lorsqu'elle entendit frapper à sa porte.

— C'est mon oncle, se dit-elle.

La jeune fille s'empressa d'ouvrir. Un jeune homme, le front caché sous les ailes de son chapeau, enveloppé de la tête aux pieds dans un large manteau d'étoffe brune, entra dans la chambre.

— Ma bonne Catherine, dit-il, après avoir pris place au coin du foyer, je n'ai pu résister plus long-temps à l'impatience de te voir. J'ai bravé mille fois la mort. J'ai escaladé les remparts, traversé les fossés presque sous les yeux des sentinelles, et maintenant je suis le plus heureux des hommes, puisque je te revois; je passerai la journée auprès de toi, et ce soir quand la nuit sera bien sombre, je reviendrai au camp de l'armée royale.

— Malheureux Philippe! malheureuse Catherine; fit la jeune fille en pleurant...

— Malheureux lorsque je suis à tes côtés, lorsqu'il

m'est donné d'entendre le son enchanteur de tes douces paroles, lorsque je touche au moment de serrer tes deux mains dans les miennes...

— Je viens d'entrevoir la profondeur de l'abime dans lequel nous allons nous précipiter.

— Quel abime, ma bonne Catherine...

— As-tu donc oublié que tu appartiens à la religion catholique, que tu fais partie de l'armée royale.

— Qu'importe? l'amour est de toutes les croyances: aimée par un huguenot ou par un soldat du cardinal de Richelieu, tu n'en es pas moins adorée!

— Par un soldat du cardinal de Richelieu! s'écria Catherine en reculant saisie tout-à-coup d'un effroi indicible... Le ministre de Louis XIII a fait mourir mon pauvre père, il n'y a pas encore huit jours; son cadavre pend encore au gibet, et tu veux que je t'aime, toi, soldat du bourreau de mon père!

Philippe accablé par ces terribles paroles que la jeune fille venait de proférer avec un accent des plus déchirans, n'osa répondre, rougit de honte, et resta quelques instans immobile: il n'osait regarder Catherine qui s'était agenouillée pour réciter les prières des morts. Les larmes vinrent heureusement soulager sa douleur, il éclata en sanglots :

— Tu pleures, s'écria Catherine, interrompue dans sa prière...

— Je voudrais verser des larmes de sang, et racheter au prix de la mienne la vie de ton malheureux père : mais le bourreau a rempli son terrible office et comme tu l'as dit, le cadavre de Pierre Guiton pend au gibet. Mais suis-je responsable de la cruauté du cardinal-ministre? parce que j'appartiens à l'armée royale. Le poids de tous les crimes de nos chefs doit-il retomber sur ma tête? je te le demande, ma bien-aimée Catherine, peux-tu m'imputer la mort de ton père?

— Non, répondit la jeune fille; mais je suis bien coupable en aimant un catholique, moi, fille d'un protestant qui a déja conquis les palmes du martyre.

— Tu me pardonneras un jour...

— J'ai déja fait grâce...

— Tu m'aimeras...

— Si je n'étais pas si faible, je t'aurais déja dénoncé au maire de la Rochelle, et mes frères t'auraient immolé aux manes de Pierre Guiton.

— Condamné par toi, je n'aurais pas la force de marcher à la mort.

Catherine n'était plus auprès de Philippe; elle avait cru entendre la voix de son oncle, et pour s'en assurer elle se hâta d'entr'ouvrir la porte. Elle le vit monter lentement l'escalier.

— Philippe, s'écria-t-elle en se précipitant vers son amant, fuis; mon oncle arrive; s'il te trouvait ici, rien ne pourrait te soustraire à sa vengeance.

— La fuite est impossible.

— Impossible! fit Catherine...

— Où me cacher?

— Ici, répondit la jeune fille en montrant à Philippe une petite porte secrète. Mon père priait souvent dans cette petite chambre; fasse le ciel que son ombre ne vienne pas t'effrayer.

La jeune fille n'avait pas encore fermé la porte lorsque son oncle entra :

— Catherine, je vous avais défendu d'entrer dans cette chambre; vous savez qu'elle servait d'oratoire à votre père.

— Mon oncle, j'y suis entrée dans l'intention de prier pour le repos de son âme.

— Priez pour votre père, c'est bien; mais une jeune fille doit être avant tout obéissante à ceux que la providence a préposés à sa garde.

— Je ne franchirai plus ce seuil, mon oncle.

— Je vous pardonne; dites-moi, le ministre Silvan est-il venu ce matin.

— Non, mon oncle.

— Il ne tardera pas à arriver, je lui ai donné rendez-vous ici.

— Je l'entends qui parle avec Pétronille, dit Catherine.

— Cours à la rencontre du saint homme.

Le ministre entra précédé de la jeune fille, et, après les civilités d'usage, il s'assit dans un large fauteuil à côté de Guiton.

— Ministre du saint évangile, s'écria le bourgeois, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Savez-vous ce qui se passe dans le camp de l'armée royale?

— Je l'ignore, M. Guiton.

— Apprenez donc que le roi, fatigué de la longueur du siége, est parti pour Paris; le cardinal reste seul chargé du commandement, et, soit dit entre nous, le génie militaire de l'éminence n'est pas très-redoutable.

— Vous vous trompez, M. Guiton; Richelieu est le plus terrible de nos ennemis; je l'ai connu à Paris pendant qu'il n'était encore qu'évêque de Luçon. Depuis qu'il est parvenu au ministère, il nous a fait beaucoup de mal, et un secret pressentiment me fait craindre qu'il n'entre bientôt dans notre bonne ville de la Rochelle enseignes déployées.

— Nous ne serons pas témoins d'un tel malheur, s'écria Guiton.

— Non! Dieu nous aura rappelés à lui. Mais parlons de votre malheureux frère : vous m'avez dit qu'il a laissé en mourant une longue correspondance avec le duc de Buckingham; ces lettres pourraient nous révéler d'importans secrets sur notre alliance avec l'Angleterre.

— Je cours les prendre, dit Guiton.

Il se dirigea vers la petite chambre dont Catherine avait fermé la porte, non sans en avoir emporté la clé.

— Ma nièce, dit le bourgeois, ouvrez cette porte, la clé doit être entre vos mains.

— Je ne puis, mon oncle; cette chambre sert d'asile à un proscrit, à un catholique.

— A un catholique, fit Guiton..... Depuis quand les enfans de Baal se réfugient-ils dans la demeure des fidèles d'Israël? Ouvrez, Catherine; je ne violerai pas les droits d'une hospitalité que vous avez trop généreusement accordée.

— Au nom de mon malheureux père, je vous conjure de ne pas entrer dans cette chambre.

La pauvre fille, suffoquée par la crainte, peut-être par le repentir, ne put résister à la violence de son émotion; ses genoux ployèrent, elle ferma les yeux, et resta immobile sur son fauteuil. Guiton s'empressa

de profiter de son évanouissement, coupa le cordon qui tenait la clé de la petite chambre attachée à son cou, et franchit le seuil; quel ne fut pas son étonnement quand il aperçut Philippe, l'épée à la main.

— Un homme armé, s'écria-t-il en reculant d'effroi... Catherine, Catherine, un assassin dans la chambre de ton père.

— Un assassin, M. Guiton, répondit Philippe en remettant son épée dans le fourreau.... Vous n'avez rien à craindre; tous les soldats de l'armée royale n'ont pas prêté serment à Richelieu de remplir l'office de bourreau.

— Un catholique dans la maison de Guillaume Guiton, s'écria le ministre Silvan.... Nous sommes trahis...

— Quel dessein t'a amené en cette maison, dit le bourgeois en s'approchant de Philippe.

— Je voulais voir Catherine.

— Tu la connaissais?

— Je l'aime depuis long-temps.

— Et quels sont tes projets?

— Je veux l'épouser.

— Elle est calviniste, et tu es catholique; le mariage est impossible, surtout depuis que le roi de France, par les conseils de l'impitoyable cardinal de Richelieu, livre au fer de la persécution les membres de l'église réformée. Qui t'a introduit dans cet asile? Comment as-tu connu ma nièce?

— Je la voyais souvent lorsque j'étais au service des échevins de la Rochelle, en qualité de soldat du guet; depuis j'ai pris parti dans l'armée royale, et à dire vrai, je ne suis pas très dévoué au catholicisme; enfant de notre bonne ville de la Rochelle, je ne puis retenir mes larmes lorsque je songe aux malheurs dont elle est menacée.

— M. Guiton, dit le ministre Silvan, j'ai un secret à vous communiquer.

— Je vous suis; plaçons-nous dans l'embrasure de cette fenêtre, on ne nous entendra pas.

— Que pensez-vous de ce soldat catholique, M. Guiton?

— C'est un traître.

— Dont nous pourrions nous servir pour avoir des nouvelles de ce qui se passe dans le camp de l'armée royale.

— Vous croyez? Il me répugne d'en venir à de semblables moyens.

— Vos scrupules sont mal fondés; peut-on faire la guerre sans le secours des espions. Catherine revient de son évanouissement, le soldat lui parle à voix basse; je suis sûr qu'il l'aime éperduement : promettez-lui la main de votre nièce s'il sert bien nos projets, et soyez certain que ce misérable nous dévoilera tous les projets du cardinal de Richelieu. Soldat de l'armée catholique, on ne se méfiera pas de lui; sortez avec Catherine, laissez-moi seul avec lui, et je vous réponds du succès de ma négociation.

Guiton se laissa entraîner par les conseils du ministre, et fit signe à Catherine de passer dans l'appartement voisin.

— Mademoiselle, lui dit Silvan, vous n'avez rien à craindre pour ce soldat catholique; je reste seul avec lui pour lui faire certaines offres; s'il les accepte, s'il vous aime réellement, il ne tiendra qu'à vous deux d'être heureux avant la fin de la semaine. Je sais que vous vous aimez depuis long-temps, et M. Guiton, cédant à mes instances, consentira à votre mariage.

Le ministre ne se vit pas plus tôt seul avec le soldat de l'armée royale, qu'il lui proposa de se faire l'espion des échevins de la Rochelle; Philippe qui avait l'ame élevée, refusa d'abord avec indignation, mais l'adroit Sylvan lui parla avec tant d'entraînement de Catherine, de leur prochain bonheur, que le soldat de l'armée royale promit d'abjurer la religion catholique, et de servir, au péril de sa vie, la cause des réformés.

— On ne pourra pas m'accuser de trahison, dit Philippe; je suis né à la Rochelle, mon père et ma mère professaient le calvinisme, et si je suis devenu catholique ça été par les instigations des Pères de la compagnie de Jésus. La Rochelle est ma patrie, je dois la sauver des horreurs du pillage, de la colère du cardinal.

— Quelle gloire pour vous, mon frère, s'écria Silvan, émerveillé de l'enthousiasme soudain du jeune soldat.

— A mon retour j'épouserai Catherine.

— Vous, simple soldat, vous deviendrez l'époux de mademoiselle Guiton.

— Je suis gentilhomme, ministre du saint évangile : on m'appelle Philippe de Surgères. Il est dans l'armée royale de fiers capitaines dont les armoiries s'éclipseraient devant les miennes.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon fils; gentilhomme ou bourgeois, je vous promets que Catherine Guiton sera votre épouse, si vous remplissez bien vos promesses.

Le ministre accompagna Philippe de Surgères jusques dans l'escalier pour lui donner secrètement ses instructions; quand il rentra, Catherine et son oncle Guiton s'entretenaient à voix basse. Le bourgeois avait l'air très affligé des révélations qu'il venait d'entendre de la bouche de sa nièce; le ministre eut beaucoup de peine à le détourner de ses pénibles réflexions.

— Ne soyez pas si triste, lui dit-il; l'amant de votre nièce est de noble extraction : il appartient à la famille des Surgères.

— Les Surgères sont morts dans le sein de l'église réformée, s'écria Guiton.

— Le pauvre orphelin s'est fait catholique par circonstance plutôt que par inclination, dit Silvan. M. Guiton, si ce jeune homme est fidèle à son serment, vous lui donnerez votre nièce.

Le bourgeois élaborait péniblement une réponse aux pressantes sollicitations du ministre, lorsqu'un envoyé des échevins de la Rochelle, porteur d'un message, entra dans l'appartement.

— M. Guiton, dit-il au bourgeois, les échevins, mes seigneurs, m'ont envoyé devers vous pour vous porter cette lettre.

Guiton rompit le sceau et lut la lettre à voix basse, puis il la communiqua à Silvan.

— Courons à l'Hôtel-de-Ville, dit Silvan; par Luther et Calvin, vous serez maire, M. Guiton.

— Je refuserai cet honneur.

— François Pontard de Tremillecharais ne refusa pas les fonctions municipales en 1568.

— Le poste était moins périlleux.

— Et moins honorable, M. Guiton.

III.

GUITON ÉLU MAIRE DE LA ROCHELLE.

Pendant l'absence du roi, qui, avant son départ, avait promis de revenir bientôt au camp de la Rochelle, le cardinal de Richelieu redoubla de zèle et d'activité. Certain que l'île de Rhé servirait de pied à terre aux Anglais, si on ne mettait tout en œuvre pour conserver un poste si important, il écrivit à Toiras de mettre dans la citadelle assez de munitions de guerre et de vivres pour alimenter la garnison pendant six mois : l'argent commençait à manquer, il consacra ses propres deniers au paiement des troupes, et fit commencer le canal de la Rochelle pour barrer le passage à la flotte anglaise.

Telle était la position de l'armée royale, lorsque Guiton fut appelé à l'Hôtel-de-Ville ; pendant qu'il se dirigeait vers le lieu des délibérations, il fit rencontre du même Vissouse, qui l'avait accompagné quelques heures auparavant lorsqu'il allait à la porte Maubec.

— Vous allez à l'Hôtel-de-Ville, M. Guiton, lui dit le gentilhomme.

— J'obéis aux échevins qui m'ont fait l'honneur de me mander pour prendre part à leurs délibérations.

— Si les principaux bourgeois de la Rochelle veulent sauver la ville du pillage, ils vous nommeront maire, M. Guiton.

— A un autre des devoirs si pénibles à remplir, M. de Vissouse.

— A un autre, dites-vous. Pourtant je suis persuadé, et le plus grand nombre de mes concitoyens partagent mon avis, je suis persuadé que vous seul pouvez régler les affaires de la Rochelle par le temps qui court. L'armée royale ne perd pas un instant, le cardinal ne cesse d'exciter les soldats ; les travaux du canal s'exécutent avec une rapidité effrayante ; déja quinze vaisseaux ont été coulés à fond, cinquante de plus et le passage sera entièrement barré. Un espion m'a dit que Richelieu, pour assurer le succès de cette digue, veut faire construire une *estacade* flottante de vaisseaux, attachés ensemble par quantité de cables qui seront entortillés de chaînons de fer, pour empêcher qu'ils ne soient coupés. On a aussi commencé les batteries de Corcille et de Chef-de-Bois, et le long du canal on en place une troisième de cinquante pièces de canon.

— Le péril est pressant, s'écria le ministre Silvan ; courons à l'Hôtel-de-Ville, et Dieu veuille que son Saint-Esprit éclaire messieurs les échevins et bourgeois.

On n'était plus qu'à quelques pas du palais municipal ; une foule innombrable se pressait autour ; on avait répandu dans la ville le bruit de la nomination d'un nouveau maire. Chaque citoyen qui savait apprécier l'importance d'une pareille élection était venu assister à ce grand débat ; lorsque Guiton parut, accompagné du ministre Silvan et de M. de Vissouse, la multitude se sépara en deux haies pour laisser passage à l'intrépide bourgeois, qui depuis le commencement du siége s'était signalé par plusieurs actions d'éclat.

— Vive Guiton ! s'écrièrent les Rochellais.

— Vive l'intrépide défenseur du saint évangile !

Ces acclamations unanimes accompagnèrent Guiton jusques dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville ; aussi dès qu'il entra, les échevins et les principaux bourgeois se levèrent pour faire honneur à leur concitoyen.

— Messieurs, s'écria Guiton, les cris de joie que je viens d'entendre m'ont fait oublier tous les malheurs que j'ai soufferts pour notre sainte religion ; les acclamations de tout un peuple sont la plus belle récompense que puisse ambitionner un bon citoyen.

— Et les cris des habitans de la Rochelle trouveront de nombreux échos dans toutes les villes de France qui ont embrassé les doctrines du saint évangile, dit un des échevins.

— M. Guiton nous a rendu le courage ; sans lui nous aurions désespéré de la victoire.

— Le Dieu des armées a veillé sur nous, répondit le modeste bourgeois.

— Dieu suscite quelquefois de grands hommes qu'il destine à préserver ses serviteurs du glaive de la mort.

— Je combattrai pour vous et avec vous.

— Vive M. Guiton ! s'écrièrent à la fois les échevins et les bourgeois.

— Vive notre sauveur ! répéta la foule qui environnait l'Hôtel-de-Ville.

— Entendez-vous, messieurs ? dit un des échevins, *la voix du peuple est la voix de Dieu.*

— Nous voulons M. Guiton pour maire.

Le plus vieux des échevins ouvrit une des croisées de l'hôtel-de-ville, et dit à la foule qu'on allait procéder à l'élection. La délibération ne fut pas longue ; tous les suffrages se portèrent sur Guiton.

— Messieurs, dit le bourgeois, presque confus d'une ovation si éclatante, je ne mérite pas un si grand honneur.

— Vive le nouveau maire de la Rochelle ! crièrent les échevins.

— Dieu sauve M. Guiton, répéta le peuple.

Ne pouvant plus retenir ses larmes, le magistrat nouvellement élu, n'eut pas la force de résister aux pressantes sollicitations des échevins. Certain que toute tergiversation serait inutile, il s'avança vers le perron de l'hôtel-de-ville, un poignard à la main, et cria à ses concitoyens assemblés :

« — Je serai maire, puisque absolument vous le
» voulez ; mais c'est à condition qu'il me sera permis
» d'enfoncer ce fer dans le sein du premier qui parlera
» de se rendre. Je consens qu'on en use de même
» envers moi, dès que je proposerai de capituler, et je
» demande que ce poignard demeure tout exprès sur la
» table de nos assemblées (1). »

Ces énergiques paroles portèrent à son comble l'henthousiasme fanatique des Rochellais ; un grand bruit se fit entendre dans la foule, d'abord des trépignemens, des battemens de mains, des cris de joie, des acclamations ; le peuple était hors de lui-même : on

(1) Historique. *Mémoires du duc de Rohan.*



SERMENT DE GUITON.

eût dit que Dieu avait envoyé une légion d'archanges au secours de la ville assiégée.

— Vive M. le maire!

— Gloire à notre défenseur!

— Dieu conserve le plus fort rempart des églises réformées.

— Vive M. Guiton!

Ces cris couraient de bouche en bouche; les femmes, les enfans, les vieillards assistaient à cette fête patriotique, et quand les premiers transports d'enthousiasme se furent calmés, la multitude chanta en chœur plusieurs psaumes de David, adaptés à la circonstance.

— Vous jurez tous de mourir plutôt que de vous rendre, dit Guiton.

— Nous le jurons, s'écrièrent dix mille voix.

— Que Dieu vous protège, mes amis, et votre maire aussi, dit Guiton, en s'inclinant pour saluer la multitude qui applaudissait avec frénésie.

IV.

L'ANNEAU DU CARDINAL.

Le danger devenait de jour en jour plus imminent pour les habitans de la Rochelle; Richelieu répétait sans cesse aux officiers de l'armée royale qu'avec l'aide de Dieu et le secours du temps il se rendrait maître de la ville assiégée. Sur ces entrefaites, Louis XIII revint au camp, et sa présence contribua puissamment à ranimer l'ardeur des soldats qui commençaient à murmurer. On proposa au roi diverses entreprises qu'on n'osa tenter parce que le cardinal jugea que le succès était impossible.

Le maire de la Rochelle ne négligeait rien de son côté pour prolonger le siége jusqu'à l'arrivée de la flotte Anglaise, qu'on attendait d'un moment à l'autre. Il choisit parmi les bourgeois de la Rochelle douze conseillers, avec lesquels il résolut de partager les soins

et le fardeau de l'administration municipale; chaque jour ils tinrent régulièrement leurs assemblées, pour se communiquer leurs plans de défense, leurs projets, leurs craintes, leurs espérances. Un mois s'était écoulé en escarmouches, en sorties inutiles; la famine commençait à exercer ses ravages parmi les habitans de la Rochelle, le bas peuple souffrait beaucoup. Pour remédier à cette terrible catastrophe, le maire Guiton mit tout en œuvre, vendit sa maison et donna à ses concitoyens l'exemple du plus sincère désintéressement : mais il prévoyait que ses faibles ressources ne tarderaient pas à être insuffisantes; il convoqua une assemblée générale.

Au moment où il haranguait le peuple du haut du perron de l'hôtel-de-ville, un soldat revêtu du costume de l'armée royale se précipita au milieu de la foule; les Rochellais voulurent d'abord le massacrer, mais Guiton qui avait reconnu l'espion Philippe; s'écria :

—Laissez-le passer; il est à nous: c'est un espion qui vient du camp des ennemis.

Philippe débarrassé des fanatiques qui tenaient leurs poignards dirigés contre sa poitrine, monta rapidement l'escalier de l'hôtel-de-ville et entra dans la salle des assemblées :

—Messieurs, dit-il, j'ai rempli fidèlement la promesse que j'ai faite, il y a déja plus d'un mois à M. Guiton; je viens du camp de l'armée royale, et je puis vous faire connaître à fond les projets du cardinal.

—Si tu sers fidellement notre sainte cause, répondit Guiton, tu sais quelle récompense t'est réservée.

— La main de Catherine, dit Philippe de Surgères.

—Écoutez donc, M. le maire, et vous messieurs les échevins. Plusieurs fois on a été sur le point de livrer un assaut général. La Heaume qui a exercé longtemps parmi nous la charge de sergent-majour et qui maintenant sert dans l'armée royale, a mis en avant le dessein de surprendre le port du bastion des Vases et la porte Saint-Nicolas, et de donner en même temps assaut à la porte des deux moulins par la poterne qui a sa sortie du côté de la mer. Le cardinal a chargé le marquis d'Effiat de faire choix de paysans catholiques et fidèles. Le marquis s'est servi de quatre sauniers qui n'ont fait d'autre métier toute leur vie que de travailler aux marais près la porte Maubec, et qui connaissent tous les chemins qui conduisent à la grille. A leur retour, ces paysans ont été interrogés par le cardinal lui-même; ils lui ont fait un fidèle rapport dont j'ai pu apprécier l'exactitude. Ils ont dit que pour entrer dans la ville par la porte Maubec on passait sur un pont dormant de sept à huit pieds de largeur, et aussi long après le fossé. Ces sauniers ont dit qu'ils avaient conduit fort souvent des bateaux sur le canal qui descend des sources de Périgny le long de la Moulinette; qu'en cet endroit le fossé est large de douze toises, et n'a que six pieds de profondeur. M. de Richelieu a récompensé magnifiquement les espions; il a donné ordre à Saint-Germain et à Laforêt gentilshommes de sa maison de partir au commencement de la nuit pour s'assurer si le rapport des paysans est véritable.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre, messieurs les échevins de la Rochelle, ajouta Philippe de Surgères; je suis presque certain que l'armée royale se prépare à quelque coup de main; qu'on fasse bonne garde ce soir près la porte Maubec.

—Je ne doute pas de la sincérité de vos paroles, M. de Surgères, dit Guiton, qui n'avait pas détourné un seul instant ses yeux du gentilhomme; mais comme il s'agit peut-être en cette circonstance du salut de la Rochelle, il faut que la vérité de votre rapport soit confirmée par un serment.

—Je le jure à la face du ciel.

—Étendez votre main sur le livre des évangiles.

Philippe ôta ses gants de peau de buffle, et leva sa main droite. Les assistans furent très surpris de voir briller à un de ses doigts un rubis du plus grand prix.

—Qui vous a fait présent de ce diamant, lui dit Guiton, qui avait conçu quelque ssoupçons sur Philippe en le voyant hésiter pendant qu'il parlait.

—Je le tiens du cardinal.

—Vous nous trahissez donc?

—Je prends le ciel à témoin, répondit Surgères, qui ne put s'empêcher de pâlir.

—Soldats, dit le maire en se tournant vers quelques calvinistes préposés à la garde de la salle, conduisez M. de Surgères dans la chambre voisine; je vous suis.

Deux échevins dépouillèrent le gentilhomme de ses habits; on fit les perquisitions les plus minutieuses, et on finit par découvrir dans la doublure du ceinturon, une petite liasse de papiers : ils contenaient des instructions pour quelques catholiques de la Rochelle, et notamment pour un prêtre qui habitait une petite maison près la porte Maubec.

—Vous êtes un infâme, un traitre, s'écria Guiton, et vous périrez de la mort de Judas Iscariote.

Outré de colère et d'indignation il rentra dans la salle du conseil; les échevins furent d'avis de faire enfermer Philippe de Surgères dans le cachot de l'hôtel-de-ville, et d'attendre au lendemain pour le condamner à mort. On venait d'apprendre que les plus habiles pétardiers de la Gascogne et de la Bretagne étaient arrivés au camp de l'armée royale; que le cardinal fesait fondre à Saintes quantité de pétards, et que le roi déterminé à tout entreprendre pour s'emparer de la Rochelle, avait donné ordre à son ministre de pourvoir à ce qui serait requis. Ces fâcheuses nouvelles exaspérèrent au dernier point les échevins, et Philippe de Surgères entra dans le cachot, bien persuadé qu'il n'en sortirait que pour marcher à la mort.

V.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

Les horribles détails du siége de la Rochelle sont trop connus, pour que la curiosité de nos lecteurs nécessite une énumération circonstanciée des évènemens de chaque jour. Qui ne sait que le cardinal fit tracer autour de la place une ligne de circonvallation de trois lieues, de telle sorte qu'aucun secours ne pouvait arriver par terre? La mer seule était ouverte aux Anglais auxiliaires des réformés. Six mois s'écoulèrent en combats et les assiégés ne parlaient pas de se rendre. Le cardinal résolut alors de fermer le port par une digue semblable

à celle qu'Alexandre, roi de Macédoine, fit construire devant Tyr. Le fameux architecte Gabriel Métezeau fut chargé de cette entreprise dont l'exécution nous paraîtrait impossible si on n'en voyait encore les restes (1). Les résultats de cet immense travail se firent bientôt sentir; les vivres, les munitions manquèrent; la famine devint affreuse. Les Rochellois envoyèrent plusieurs ambassadeurs en Angleterre; mais le roi irrité de ce que la première flotte n'avait pu pénétrer dans le port de la ville assiégée, refusait de nouveaux secours. Le seul duc de Buckingham qui avait à réparer les fautes de sa première expédition fesait d'immenses préparatifs; il était sur le point de mettre à la voile lorsqu'il fut assassiné à Portsmouth. Un nommé Grossetière porta cette triste nouvelle à ses concitoyens.

— Messieurs, dit-il aux échevins réunis dans l'hôtel-de-ville, j'arrive de Portsmouth, et j'ai vu le duc de Buckingham tomber sous le poignard d'un assassin. M. de Soubise ne cessait depuis quelque temps de l'exhorter à mettre à la voile; il lui promit qu'il partirait le lendemain, et l'invita à déjeûner avec lui. Au moment où il se levait de table, le chevalier Thomas Freyard lui présenta un plan à examiner. Pendant qu'il le considérait attentivement, un jeune Écossais, lieutenant dans une compagnie, plongea un long couteau dans la poitrine du duc et se perdit dans la foule. Milord Buckingham mit l'épée à la main;

« — Ah, chien, cria-t-il, tu m'as tué!

Au même instant, il tomba et ne donna plus signe de vie. On a cherché à découvrir la cause de ce funeste attentat; les perquisitions n'ont eu pour résultats que de vagues soupçons. M. de Soubise m'a dit que le roi d'Angleterre n'est pas étanger à l'assassinat du duc de Buckingham.

—Nous venons de perdre le plus fidèle de nos alliés, s'écria le maire Guiton. Nous sommes trahis en France, en Angleterre! Grand Dieu, toi qui donnas la force et le courage aux habitans de Samarie, n'abandonne pas les réformés de la Rochelle.

On pria publiquement pour le duc; le même peuple, les bourgeois coururent aux armes; chacun voulait occuper le poste le plus périlleux; le dévouement s'était changé en délire; les ministres prêchaient sur les places, et les combattans exaltés par leurs prédications n'aspiraient qu'au bonheur de mourir martyrs de leur croyance. Le maire Guiton se trouvait partout; on eût dit que cet homme se multipliait; sa seule présence rendait la résignation aux vieillards, aux femmes et aux enfans.

VI.

LE POURPOINT GRIS.

L'arrestation de Philippe de Surgères fut bientôt connue de tous les habitans de la Rochelle; la veille du jour fixé pour l'exécution du criminel, une multitude innombrable se pressait déja sur la place de l'échafaud. Le ministre Silvan qui avait reçu ordre d'aller voir chaque jour la nièce du maire Guiton, commit l'imprudence de dévoiler ce secret à la malheureuse Catherine. La jeune fille n'osa d'abord se livrer à sa douleur; elle avait à craindre l'infatigable surveillance du ministre. Mais aussitôt qu'elle fut libre de s'abandonner à ses transports, elle pleura amèrement.

—Pauvre Philippe! se dit-elle en sanglottant, ils le tueront.

Cette horrible pensée la glaça de terreur; le désir de sauver son amant lui rendit l'espérance; elle appela sa fille Pétronille.

—Ma chère Pétronille, lui dit-elle en essuyant ses larmes, il faut que je sorte à l'instant; tu m'accompagneras à l'hôtel-de-ville.

— Ma bonne maîtresse, que votre volonté soit faite; mais il me semble que le moment n'est pas propice pour sortir : la multitude encombre les places publiques et les rues.

—Le temps presse, suis-moi... ma bonne Pétronille, sais-tu si dans cette maison il reste quelque habit d'homme?

—Un seul, ma maîtresse; celui que M. votre père portait la veille du jour où il fut massacré par les catholiques.

— Prends-le et viens avec moi.

Catherine s'enveloppa de la tête aux pieds dans sa cape blanche et s'éloigna de la porte Maubec; elle traversa les rues sans être reconnue; arrivée à l'hôtel-de-ville, elle eut beaucoup de peine à se faire jour jusqu'au perron.

—M. l'échevin dit-elle à un vieillard, où est le cachot de l'hôtel-de-ville?

—Descendez l'escalier à gauche, répondit l'échevin.

Guidée par un soldat du guet, la nièce de Guiton parcourut à pas lents l'escalier tortueux; le soldat s'arrêta à la porte du cachot :

—Mademoiselle, dit-il, voici la porte du cachot : le geolier s'avance vers vous; que le bon Dieu vous protége.

— Que venez-vous faire ici, mademoiselle? cria le geolier d'une voix presque menaçante.

—Je veux voir le prisonnier catholique.

—Impossible, mademoiselle.

—J'ai une permission de M. le maire.

—J'en doute, ma fille.

—Lisez :

Le geolier prit des mains de Catherine un parchemin scellé aux armes de la Rochelle : dès qu'il reconnut le sceau de la municipalité, il s'empressa d'ouvrir, alluma un flambeau et accompagna Catherine jusqu'à l'entrée du cachot.

— Dans un quart d'heure je reviendrai, dit-il; hatez-vous, mademoiselle, car si je ne me trompe, l'heure de l'exécution n'est pas éloignée.

Catherine et Pétronille ne purent s'empêcher de frémir quand elles se virent seules sous la voûte ténébreuse du cachot.

— Philippe de Surgères? cria la nièce de Guiton.

—Une voix de femme! fit le prisonnier... est-ce un ange envoyé du ciel, comme celui qui sauva Daniel dans la fosse aux lions.

— Je suis la nièce du maire de la Rochelle.

—Catherine! s'écria Philippe.

(1) A marée basse, on voit encore les restes de la digue de la Rochelle. C'est un long empierrement qui s'étend de la pointe de Coreille, à celle du fort Louis, éloignée d'environ 1,500 mètres et dont le milieu donne passage aux vaisseaux.

Et il se précipita dans les bras de son amante. Il n'y avait pas un seul instant à perdre : le peuple hurlait déja hors des portes, et gourmandait la lenteur des bourreaux.

—Le temps presse, dit Catherine en s'arrachant des bras de Philippe ; je suis venue pour te sauver.

—Je n'ai plus aucun espoir, ma chère Catherine ; je ne sortirai de ce cachot que pour aller au gibet.

—Ne désespère pas ainsi de la bonté du ciel et de l'amour d'une pauvre fille. J'ai apporté un costume de soldat huguenot, et je crois qu'à l'aide de ce travestissement tu échapperas à la vigilance du geolier.

Quelques instans suffirent à Philippe de Surgères pour dépouiller ses habits et revêtir le pourpoint gris de Guillaume Guiton.

—Tu es méconnaissable, dit Catherine.

—La porte roule sur ses gonds ajouta Pétronille. En effet, le geolier entra et cria par trois fois :

—Mademoiselle sortez ; il ne doit plus rester dans cette prison que le patient et le bourreau.

—Pars, dit Catherine, en embrassant Philippe et que le ciel te protége.

—A demain, mon ange consolateur, à demain si je parviens à me sauver.

Il sortit précipitamment, et le geolier en le voyant passer, récita ses prières ; il crut voir Guillaume Guiton, dont la ressemblance était frappante.

—Mademoiselle, dit-il à Catherine, je crains qu'il n'arrive quelque grande catastrophe à notre bonne ville de la Rochelle ; j'ai vu passer l'ombre de M. Guillaume Guiton ; que le bon Dieu tienne son âme en paix et lui fasse miséricorde !

Catherine était trop émue pour répondre au geolier ; elle se contenta de glisser dans sa main une pièce d'or, et se hâta de monter le grand escalier. Quand elle entra dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, elle vit deux bourreaux qui se dirigeaient vers le cachot accompagnés de quelques soldats. Envain elle s'efforça de fendre la foule pour sortir ; elle se vit contrainte de rester.

—Messieurs, s'écria un des bourreaux, messieurs les échevins, le prisonnier n'est plus dans le cachot.

Le second bourreau entra au même instant avec le geolier qu'il traîna devant le maire.

—Misérable ! lui dit Guiton, qu'est devenu le prisonnier ?

—Il s'est échappé grâce à la protection de Catherine votre nièce. Maintenant, je connais le subterfuge de la jeune fille.

—Tu mourras, puisque par ta faute le criminel est hors de danger.

—Le geolier n'est pas coupable, cria tout-à-coup une jeune fille ; c'est moi qu'il faut punir.

Tous les regards se portèrent vers l'endroit d'où partait cette voix ; Guiton reconnut le cri de sa nièce qui courut se jeter à ses pieds :

C'est moi qu'il faut punir, s'écria-t-elle, grâce pour le geôlier.

Guiton détourna les yeux et sortit le cœur navré de douleur.

VII.

UN PAIN NOIR.

Cependant l'extrémité des Rochellais étant en son dernier point, dit l'auteur des mémoires du cardinal de Richelieu, n'ayant plus d'herbe à manger sur leurs contrescarpes, de cuir de bœuf ou de cheval, de courroies, de bottes, de souliers, de ceintures de pendans, d'épées, de pochettes dont ils faisaient des gelées avec de la cassonade et des bouillies sucrées pour se nourrir, ils résolurent d'envoyer demander miséricorde.

Le maire Guiton instruit de cette détermination convoqua ses concitoyens à l'hôtel-de-ville.

—Habitans de la Rochelle, s'écria-t-il : lorsque je consentis à être maire, ce fut à condition qu'il me serait permis de plonger mon poignard dans le cœur de celui qui le premier parlerait de se rendre.

—Nous mourons tous de faim, cria la multitude.

— Pourquoi avez-vous bravé la colère de Louis XIII, si vous ne vous sentiez pas la force d'affronter le martyre ? s'écria Guiton... Je suis votre maire, vous devez m'obéir ; résistons à l'armée royale, jusqu'à ce qu'il ne restera plus dans la Rochelle un homme en état de porter les armes.

Il descendit du perron et se perdit dans la foule qui n'osait murmurer en présence de son premier magistrat. Au détour d'une rue, il rencontra une femme qui lui demanda l'aumône et tomba au même instant morte d'inanition.

— La famine décime les malheureux défenseurs de la Rochelle, dit un échevin.

— Pourquoi plaindre cette femme, répondit Guiton ; dans quelques jours nous mourrons comme elle.

— On ne peut pas vous parler de capituler.

— Vous n'avez pas oublié, M. l'échevin, le serment que je fis quand vous m'élûtes maire de cette ville.

— Je m'en souviens, et j'aurai le courage de supporter les horribles tourmens que j'endure, dit le vieillard.

Guiton précipita le pas ; la présence de Catherine à l'hôtel-de-ville, l'évasion de Philippe de Surgères, avaient fait naître dans son ame d'étranges soupçons : néanmoins il trouva sa nièce seule et si faible qu'elle ne put se lever pour le saluer.

— J'ai faim ! bien faim ! dit-elle ; mon oncle, un peu de pain ou je meurs.

— Du pain, Catherine, répondit le maire, je n'en ai pas.

— Il faut donc mourir ?

Guiton, touché de compassion, n'osa parler à sa nièce de la fuite du prisonnier ; il s'efforça de la consoler et promit d'apporter le soir quelques alimens qu'il acheterait au poids de l'or. Sa parole fut assez puissante pour calmer le désespoir de la malheureuse Catherine ; content de ce premier succès, il se disposait à sortir, lorsque Philippe de Surgères entra subitemont.

— Catherine, cria le soldat catholique, j'apporte du pain.

Il posa sur la table un petit pain noir.

La jeune fille, qui depuis plusieurs jours était en proie aux affreux tourmens de la faim, saisit avec

empressement cette grossière nourriture et la porta à sa bouche pour la dévorer.

— La fille de Guillaume mangerait le pain des catholiques, s'écria le maire en arrachant le petit pain noir des mains de Catherine : la mort, plutôt la mort.

— Mon oncle, j'ai bien faim, cria la jeune fille.

— Ce pain a été pétri avec le sang de ton père!

— Je sens un feu brûlant qui dévore mes entrailles.

— Tu mourras comme ton père, comme ton oncle, si Dieu détourne sa main de nous.

A ces mots, Guiton s'approcha de la fenêtre et jeta le pain noir.

— Homme insensible, dit Philippe de Surgères, tu n'as donc pas pitié de ta nièce! tu veux qu'elle meure!

— Son séducteur ne lui survivra pas, répliqua Guiton; les soldats envoyés par les échevins cernent cette maison : tu ne peux échapper à notre vengeance.

Philippe tira son épée du fourreau et sortit avec précipitation; arrivé à la porte extérieure, il se vit entouré par plusieurs soldats qui le menèrent à l'Hôtel-de-Ville pieds et poingts liés : le soir même il eut la tête tranchée. Guiton assista lui-même à l'exécution de l'infortuné gentilhomme, et se promit d'en raconter les moindres détails à sa nièce Catherine. Quand la nuit fut venue, il retourna à la porte Maubec; il trouva la fidèle Pétronille en pleurs.

— Qu'est-il arrivé? lui dit-il.

— Mademoiselle Catherine est morte.

— Encore une victime! dit le maire en s'efforçant de retenir ses larmes. Je suis cause de la mort de ma nièce; le pain noir du soldat royaliste lui eût suffi pour subsister pendant quelques jours; mais il est écrit que tous les défenseurs de la Rochelle doivent périr comme les habitans de Tyr et de Samarie : grand Dieu, protège ton peuple et détourne l'oppression!

VIII.

CAPITULATION.

« La ville était pleine de morts (1), dans les chambres, dans les rues, dans les maisons, dans les places publiques; la faiblesse de ceux qui restaient, était venue à un tel point, et le nombre de ceux qui mouraient était si grand qu'ils ne se pouvaient enterrer les uns les autres, et laissaient leurs morts gisant à l'endroit où ils avaient expiré, sans que pour cela l'infection fût grande; atténués par la famine, dès qu'ils étaient morts, ils se desséchaient et ne pourrissaient pas. »

Le conseil de la ville se réunit, à l'insu du maire, et d'un commun accord il fut arrêté qu'on accepterait les conditions du cardinal de Richelieu. Le 27 octobre 1628, ils envoyèrent une ambassade au camp de l'armée royale; le 28, le traité fut signé, et le lendemain douze députés se rendirent auprès du roi, qu'ils supplièrent de leur pardonner, et de se souvenir des services qu'ils avaient rendus à Henri IV, son père. Louis XIII et le cardinal, après les avoir sévèrement réprimandés, envoyèrent des gens de guerre pour se saisir du fort de Tadon, des portes, des tours de la Rochelle, des canons et des munitions; on ne trouva dans la place que soixante-quatre Français et quatre-vingts-dix Anglais en état de porter les armes; les autres étaient morts de misère et de faim. Le 30 octobre le roi et le cardinal firent leur entrée; le maire, contraint de céder au vœu général de ses concitoyens, s'avança à la rencontre du roi avec six archers.

— Dites au maire de la Rochelle, s'écria le cardinal, qu'en punition de sa révolte et de ses méfaits, je lui ordonne de congédier ses archers, de ne plus se qualifier maire, sous peine de mort.

Guiton obéit et s'humilia devant le cardinal-ministre.

— Si vous voulez passer au service du roi d'Angleterre, lui dit le cardinal, je vous donnerai un sauf-conduit.

« — Monseigneur, répondit Guiton, il vaut mieux » se rendre à un roi qui a su prendre la Rochelle, qu'à » un autre qui n'a pas su la secourir. »

IX.

DÉMOLITION DES FORTIFICATIONS DE LA ROCHELLE.

Le lendemain, le cardinal conseilla au roi d'envoyer le maire hors de la ville (1), à cause de la grande inhumanité dont il avait usé envers ses concitoyens, ayant mieux aimé les laisser misérablement périr de faim, que d'avoir recours à la clémence royale, pour mettre fin à leurs misères; d'envoyer à Niort madame de Rohan, la douairière, comme étant indigne que sa majesté la vît, pour avoir été le flambeau qui avait consumé le peuple. Il fit ensuite démolir les fortifications et murailles de la ville, et ne conserva que le petit fort de la Prée, afin d'avoir toujours une porte assurée pour faire, quand on voudrait, descendre des troupes dans l'île de Rhé.

Le siége avait duré quatorze mois dix-huit jours; douze mille hommes étaient morts de faim : la vengeance du cardinal fut terrible : il abolit à perpétuité l'échevinage et la communauté de la ville.

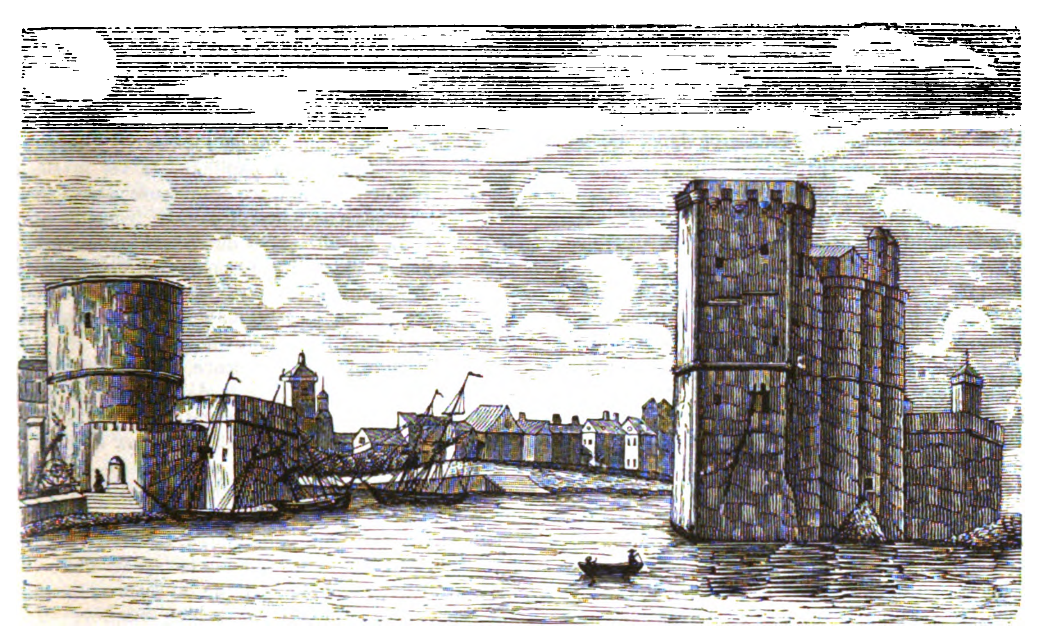
Cette déplorable victoire avait coûté quarante millions.

Jusqu'au règne de Louis XIV, la Rochelle ne présenta qu'un amas de ruines; ce prince, comprenant l'importance de sa position, la fit reconstruire et fortifier par Vauban. A dater de cette époque, le chef-lieu de la Charénte-Inférieure n'a cessé de prospérer.

« Cette place maritime, dit M. Albert Deville, est dans une situation très avantageuse pour le commerce; sur l'Océan, au fond d'un petit golfe qui lui sert d'avant-port, l'accès en est défendu par deux tours d'un bel aspect. En face, les deux îles de Rhé et d'Oleron, forment une immense rade, dont l'entrée est le pertuis d'Antioche : le port est sûr et commode, garanti par une puissante jetée; on y a ajouté, dans ces derniers temps, un vaste bassin où les vaisseaux

(1) *Mémoires du cardinal de Richelieu*, tom. II.

(1) *Mémoires du cardinal de Richelieu.*



PORT DE LA ROCHELLE.

sont mis en carénage, et où ils reçoivent leurs chargemens, quelle que soit l'élévation de l'Océan.

L'histoire de cette ville est pittoresque, intéressante; les comtes du Poitou, les Anglais, les rois de France la possédèrent tour à tour; mais la plus belle page de ses annales est sans contredit l'effrayante relation du siège qu'elle soutint en 1628.

Puisse-t-elle échapper désormais aux déplorables catastrophes de la guerre civile! si quelque malheur vient encore effrayer ses habitans, que le ciel leur donne un maire aussi dévoué, aussi intrépide que Guiton!

J.-M. Cayla.

MES CROQUADES.

Dans notre Provence à peine connue de ses enfans, visitée, on le dirait, seulement par occasion, et presque dédaignée par les étrangers; il est des spectacles d'autant plus ignorés qu'ils sont plus près de nous, et qui n'auraient besoin que d'être connus pour rivaliser de renommée avec ceux auxquels les récits des voyageurs en ont prêté le plus.

La nature a eu beau déployer ses merveilles, dérouler le grandiose de ses créations, entasser miracle sur miracle; on ne lui en a pas tenu compte, et c'est à peine si de loin en loin quelques voix aussi généreuses que rares, se sont élevées pour chanter un hymne en son honneur.

C'est que la nature, comme tout noble ouvrier, a conçu en silence, a créé loin des yeux profanes, et que pour découvrir son travail, il eût fallu deviner ses mystères, ou les percer à force de persévérance.

Il eût fallu escalader des rochers, gravir les montagnes dont elle entoura son laboratoire, et franchir les précipices sans nombre à l'abri desquels elle travailla pendant des siècles.

Or le provençal, quoique ne manquant pas du sentiment du beau, est naturellement paresseux, et il s'écarte peu volontiers des chemins fréquentés : l'idée de la fatigue l'effraie, et la perspective d'un pélerinage, le frappant d'indifférence, le fait tomber de nonchalance à l'ombre de ses oliviers. — Il n'est donc pas étonnant que le chiffre de nos merveilles connues soit très restreint : il est en rapport avec celui des recherches et des découvertes.

Le défaut de publicité est aussi un ennemi terrible, qui ne contribue pas peu à condamner à l'oubli certaines localités, dont on pourrait faire des pages magnifiques : car, si parmi nous quelque génie s'éveille, il s'y trouve à l'étroit, et n'attend pas que ses ailes soient fortes pour s'envoler vers la capitale, d'où il nous envoie à peine quelques reflets d'une gloire étrangère.

Quelques-uns ont voulu consacrer leurs talens à leur pays, mais tous, peintres ou littérateurs, ont amplement bu à la coupe des dégoûts, des désappointemens et des humiliations : il se sont vus forcés de renoncer à une entreprise qui ne leur donnait que le découragement en perpective, et l'isolement pour récompense (1). — D'autres, et c'est le plus grand nombre, croiraient indigne de l'étincelle de génie que Dieu plaça sur leur fronts, d'en consacrer la plus petite parcelle à dédier à leur pays une couronne de célébrité, tressée avec des matériaux pris dans son sein.

Un jeune artiste au noble cœur et aux généreuses pensées, plein de talent, d'amour pour son pays, et de foi dans l'avenir, les comparait à ces villageois érudits, dont l'amour-propre mal entendu leur fait dédaigner tout ce qui n'a pas déja un cachet de célébrité. — Ils croient fermement, s'écriait-il, qu'il y ait impossibilité de dire quelque chose d'intéressant sur le clocher ruiné de leur église, et s'obstinent à penser que leur pays, précisement parce qu'il est leur pays, ne saurait en aucune manière préter de l'intérêt à une narration ! — Il n'y a *rien*, selon eux.... les barbares !... Qu'ils se donnent donc la peine de jeter un coup-d'œil investigateur sur les murs de cette église; qu'ils s'écartent un peu de la grande route; qu'ils tournent la montagne derrière laquelle ils voient le soleil se lever ou se coucher; qu'ils marchent pendant quelques jours, seuls avec la terre et avec le ciel, et alors, peut-être !.. renonceront-ils à leurs préjugés.

Ils trouveront d'amples dédommagemens dans leurs courses, de même qu'avec un peu de persévérance, et même dans leur église, fût-elle la plus obscure et la plus lézardée du monde !... Un morceau de pierre vulgaire, enrichi par la conception et par le travail des hommes du passé, pourra se trouver sans doute caché dans l'encoignure de son portail mutilé; dans une niche masquée par de vieux bois; entre deux colonnettes enfouies sous les toiles d'araignées, ou le long de la frise d'un ordre bâtard... qui sait ?.... peut-être, dans l'escalier tortueux du clocher ou dans son poudreux grenier.

Et en effet, ceci a été pour moi une vérité que m'a toujours confirmée la vie errante de ma première jeunesse. Je pourrais parler par expérience de longue date, car le désir de chercher et de voir ce qui était inconnu se développa de bonne heure chez moi.

L'insouciance de l'enfance était le seul bien sous les auspices duquel j'essayais de la vie, que déja mon œil brillait, et les veines de mon front se gonflaient quand, parvenu au sommet d'une colline, je découvrais un horizon plus vaste, quelques maisons de plus, un coin de mer, ou les replis du torrent qui, se glissant à travers la verdure des arbres et des prés, reluisait au soleil comme un ruban métallique, ou scintillait comme les écailles d'un reptile en mouvement.

Un rocher de quelques toises de haut, et un arbuste incliné à son sommet; une tresse de lierre à la jambe d'un frêne, ou courant le long d'un puits; un ruisseau se laissant choir d'un mur; le tronc d'un arbre frappé de la foudre, ou déraciné par l'ouragan; un grain de sable tant soit peu différent des autres; les ailes poudreuses d'un papillon, le vol mystérieux du ténébrionite, ou la trace lumineuse d'une mouche luisante; le poisson se jouant dans la transparence de la rivière; le hennissement du cheval se cabrant sous l'éperon de son cavalier; le coassement des grenouilles dans les herbes du réservoir, ou celui des rainettes au haut d'une treille; le *guirigui* du grillon pendant une belle soirée; l'eau qui, tombant goutte à goutte, tinte sur les toits long-temps encore après l'orage; tout enfin, jusqu'au piédestal dégradé d'une croix de mission, éveillait en moi des sensations indicibles, qui jetaient sur ma figure d'enfant le sérieux de celle d'un homme.

La possession d'une branche irrégulière, un peu mousseronnée; la trouvaille d'une pauvre petite concrétion; l'acquisition d'une pierre tassière, dentelée, ouvragée et déchiquetée comme la façade d'une vieille cathédrale; la racine fantastique du roseau, un coléoptère bien noir, avec des cornes bien longues, ou avec des tenailles bien redoutables; tout cela était pour moi le suprême bonheur. Que l'on comprenne ma joie, lorsqu'un de mes oncles me fit cadeau d'une belle et énorme typolithe !

Quand, au soir de mes courses dans la campagne, je rentrais avec a'ondante moisson, j'entassais mes pierres de manière à former des grottes; je plantais mes roseaux et mes branchillons dans leurs interstices; je disposais de mes insectes, traversés par une épingle, comme d'un monde créé par moi; je leur assignais des places conformes à leurs structures et à leurs habitudes, et quand j'avais tout fait, je trouvais à faire encore. — A genoux, devant mon œuvre, comme devant une crèche de l'enfant Jésus, je passais des heures entières à l'arranger et à le déranger, pour l'arranger encore. — Le sanctuaire de ces innocens plaisirs était un cabinet ouvert à moi seul. Le plancher n'en était pas très solide, et un jour je crus mourir d'angoisse en l'entendant craquer et en le voyant disparaître sous mes pieds avec toutes les richesses dont je le chargeais depuis 28 mois.

La visite d'une caverne de quelques mètres de profondeur, était un événement majeur pour moi; j'en inscrivais la date sur un des murs du cabinet dont j'ai parlé : la veille je faisais des préparatifs immenses, et le lendemain j'avais tout l'orgueil d'un général d'armée, quand, à la tête de quelques eufans électrisés par mes promesses enthousiastes, je marchais au soleil, sautant les fossés, traversant les ruisseaux avec mes bas et avec mes souliers sous le bras, et allant à la découverte d'un nouveau monde. — Quand la terre promise tardait à nous apparaître, à nous trempés et noirs de sueur, et que le découragement venait à gagner mes camarades, alors je les arrêtais brusquement et les faisais asseoir : je priais, je suppliais, et, comme

(1) Les faits à l'appui de ce que j'avance sont assez nombreux pour me dispenser d'en citer des exemples.

Cristophe Colomb, je leur demandais encore une heure, une minute, un instant de marche; m'animant par degrès, je leur prodiguais les noms de lâches, et, pour donner plus de poids à mes paroles, j'avais soin de tirer de ma poche une petite lanterne volée à mon père, laquelle devait nous guider dans les profondeurs ténébreuses que nous allions visiter. Je la montrais solennellement, et surtout les petites bougies héroïquement achetées de nos propres et rares deniers; ordinairement mon éloquence ébranlait mes compagnons et j'avais la satisfaction de voir triompher ma cause.

Oh! que j'étais heureux et fier!.... Je regrette ce temps.

Jean-Jacques confesse que l'aspect d'une simple fleur bleue, l'inonda de joie par la ressouvenance du passé, et lui fit crier avec enivrement :

C'est une pervenche!...

Quelque chose d'analogue m'arrive chaque fois que le hasard, plaçant la main d'un enfant dans la mienne, me donne l'occasion de le conduire à la campagne où nous attendent ses parens : alors je l'épie, j'attends le moment où, découvrant sa maison à demi cachée sous le feuillage, il batte des mains, fasse une cabriole, et s'écrie :

Nous y voilà!

J'accueille avec émotion ces trois mots échappés de sa bouche enfantine; ils font vibrer la corde de mes souvenirs, et font revivre, pour quelques instans, tout un délicieux passé auprès duquel le présent s'efface, ou se contracte comme un bout de parchemin au contact d'une flamme violente.

Plus tard, quand ma mémoire se fut meublée, que mes idées eurent grandi avec mon imagination, mon ambition devint aussi plus grande : mes désirs allèrent au-delà de la plus haute montagne, et plongèrent en deçà d'une mer bleue, éloignée seulement de quelques lieues, et qui m'envoyait de sa vaste surface ondée, des étincelles d'or, de diamans et d'enthousiasme.

J'étais né, oui, je le sens, pour être voyageur!

Je le sens!... à cette agitation fébrile qui me saisit en évoquant mes souvenirs; je le sens!... aux battemens de mon cœur; je le comprends!... au malaise inexprimable qui me fait crisper les doigts en écrivant ces lignes. — J'étais né pour courir, vagabonder, me perdre dans les bois, et me retrouver encore pour le raconter.

J'avais faim de sites, comme un antiquaire a faim de tout ce qui est antique, comme l'enfant a faim de lait, comme la jeune fille a faim d'amour, comme l'avare a faim d'argent, comme le riche a faim de grandeurs; comme le mendiant a faim du pain qui lui manque.

J'étais né pour être voyageur, et je ne le fus point.

Les plus belles années de ma jeunesse se dépensèrent dans une sorte de couvent, où mon ardente curiosité dut se borner à contempler un cimetière voisin, garni de croix noires comme un champ l'est de blanches marguerites; clôturé d'un côté par un mur noir et triste; entouré de l'autre par la marne silencieuse, toujours trouble comme après un orage, et d'une physionomie aussi sèche que les cadavres dormant à ses côtés. — Et quand un peu de liberté me fut donnée, helas...! je me trouvais trop pauvre pour satisfaire mon amour des voyages; mais s'il ne me fut pas permis d'explorer en grand, de traverser les mers, de parcourir les quatre parties du monde, je voulus du moins tromper mon appetit dévorant, en circonscrivant le cercle de mes désirs; j'étais, certes, bien loin de deviner les jouissances qui m'attendaient.

Un bâton, un carnier, un chapeau à l'épreuve de tous les accidens atmosphériques, et une paire de bottines solidement serrées composèrent tout mon équipage. — Le lieu natal fut mon point de départ, et partout où mes pressentimens me disaient d'aller, le but de mes courses.

D'abord je visitai de petites chapelles, de saints ermitages, de miraculeuses notre-dames enrichies d'offrandes et surchargées d'ex-voto, et rien de ce qui dans le voisinage, avait un atôme de renommée ne put m'échapper. — Puis... quand, sans calculer la longueur du jour, ni me soucier d'un gîte pour la nuit, j'osai dépasser ces limites trop restreintes et déja connues, je vis des solitudes à faire naître l'envie de se faire anachorète; des déserts à vous donner l'audace de peser la vie comme un bien nous appartenant, et à vous inspirer l'idée d'un suicide sans remords. — J'entendis le vent courir mystérieusement dans le cœur des forêts inabordables, et mourant de vieillesse; de la lisière où je m'étais arrêté, j'ai vu de nouvelles générations verdoyer sous leurs pâles squelettes; je les ai vues, impatientes de voir le jour comme des parricides impatiens de jouir du bien paternel, étouffer sans pitié les arbres vieillards dont la semence leur donna l'être. — Forêts moins riches que celles qui ont été décrites par Châteaubriand, mais vierges comme la fleur du matin, et sévères comme une statue antique mutilée par la foudre.

Je découvris et partageai des misères à faire douter de la bonté de Dieu; je mis ma main dans la main d'un prêtre aussi pauvre que le dernier de ses paroissiens; les aimant comme ses enfans, vêtu plus misérablement qu'eux, aussi respecté et plus adoré qu'un évêque mitre en tête et diamant au doigt; ne se servant de son autorité que paternellement; portant un visage halé et des joues creuses; travaillant aux champs, et revenant le soir avec un fagot sur la tête; enfin parlant à ses ouailles, beaucoup du ciel et très peu de l'enfer.

J'atteignis des rocs sur la cime blanchie desquels je cherchai vainement la trace de l'aigle; je sautai à pieds joints, dans des crevasses qui ne servirent jamais de tannière au renard; je me laissai couler dans des abîmes où toute végétation était interdite, et où le bruit des cailloux que j'entraînais après moi, se répercutant comme dans un vase d'airain, prenait l'éclat et la majesté du tonnerre. Une torche d'une main, et me traînant sur l'autre, je rampai, comme un reptile immonde, dans des trous, dans des boyaux salis de fange, pour aller regarder les gouttes d'eau tombant des fissures d'une caverne... pour toucher quelques stalagmites de plus, et m'écrier après :

Beau!... trois fois beau!...

Tout cela s'est passé à quelques pas d'un monde, bourdonnant dans ses cités, jouissant de tout, pendant que la faim, la soif, le vent, la neige, la pluie et la peur des loups me livraient la guerre.



VILLAGE DE GORRENS.

Quelques sites me plurent tellement que je criai : *infamie!...* de ne pouvoir en faire ma propriété. J'essayai de les dessiner, mais je n'en obtins qu'une représentation décolorée et insuffisante. — Je sentais trop vivement alors pour songer à coucher mes sensations sur le papier, aussi les ai-je toujours enfouies au dedans de moi, excepté quelquefois où j'en ai vidé le trop plein dans des épanchemens d'artiste ou de voyageur.

Aujourd'hui qu'un peu de calme a succédé à cette vie d'agitation; je me suis senti pris du désir qu'éprouve le soldat rentré dans ses foyers, celui de parler de ses batailles. Je vais donc essayer de retracer des sites déja connus, et d'autres qui ne le sont pas encore. Le tout sans plus de prétentions que le portier qui, devinant par instinct les hommes avides de science, ler arrête au passage, et du doigt leur montre le muséum auprès duquel ils passaient, sans en deviner les richesses.

Heureux! si ma tentative fait tressaillir une plume telle que je voudrais la posséder, pour parler dignement du sujet qui va nous occuper.

Plus heureux encore!... si, s'animant à mon pâle *racontage*, elle veut voir par elle-même, faire peut-être de nouvelles découvertes, et les jeter en style de feu, à la curiosité de nos lecteurs.

Je commence, sans choisir, mais prenant au hasard dans l'ample mosaïque de mes souvenirs.

LA VALLÉE DE BAGARELLES ET CHATEAU-VERT.

Il est entre Brignolles et Draguignan, non loin d'un joli petit village appelé Carcès, plus près d'un autre qui a nom Montfort, et tout près de celui de Gorrens, un endroit appelé vulgairement la *vallée de Bagarelles*.

De tous les chemins qui y conduisent, nul n'est plus agréable pour l'artiste, que celui que nous venons d'indiquer. La variété et les accidens de la route la font trouver moins longue, et la préparent par gradation au spectacle qui est le but de la course. — C'est Carcès avec son pont svelte, ses moulins baignés d'eau, son château d'historique fondation (1), et sa rivière de Carami (2) qui, se hâtant de franchir une digue, va attendre Argens au passage, l'arrête un instant, s'y attache, et la suit comme une sœur, qui, se pendant au bras de son aînée, se laisse guider par elle à travers les prairies. — C'est Montfort au front blême, avec ses maisons échelonnées et ses vertes et jolies prairies. — C'est puis ensuite, Argens que l'on côtoye jusqu'à Gorrens, toujours capricieuse, vagabonde, destructive, sauteuse comme un poulin, et empiétant constamment sur le terrain de ses deux rives. — Gorrens est un village singulièrement bâti, et d'un aspect plus singulier encore. On peut en passant admirer de magnifiques arbres plantés majestueusement devant l'église.

(1) Ce château, ou du moins les événemens qui s'y sont passés, ont inspiré un long poëme à M. Denys député et auteur d'un ouvrage sur la provence, orné de lithographies dues au crayon de M. Cordouan. Cet ouvrage a subi le sort que nous signalions tout-à-l'heure.

(2) On a pu voir l'étymologie de ce nom, dans une pièce de vers, renfermée dans la livraison de mai 1839.

A partir de là, la solitude commence, même en traversant des campagnes fort bien cultivées ; Argens se montre par rares intervalles, puis disparaît tout-à-fait. Le site commence alors à prendre un aspect plus sauvage ; les terres sont cultivées avec moins de soin ; les murs qui les soutiennent sont plus grossiers ; les croix que l'on rencontre, sont d'un bois à peine équarri, et les niches des *Santons* (1) sont livrées à un dépérissement déplorable. — Le chemin depuis long-temps est devenu sentier ; depuis peu le sentier lui-même se retrécit de plus en plus, et des montagnes commencent à profiler, à droite, leurs groupes rongeâtres, incultes, caillouteuses, ou rarement ombrées par des touffes d'arbres, qui semblent se serrer les uns contre les autres, pour se défendre mutuellement de l'aridité environnante.

L'aspect change ensuite : le sentier disparaît de distance en distance sous une herbe menue et hérissée ; un ruisseau profond porte la fécondité de ses eaux dans le talweg de la campagne, et à mesure que l'on avance, on passe graduellement par toutes les transitions d'une localité fortement accidentée.

Un murmure sacadé, pareil au bruit du champagne s'échappant du goulot d'une bouteille, se fait entendre, et bientôt après l'on découvre Argens muselée par une digue, qui la contraint de donner une partie de ses eaux au ruisseau dont nous avons parlé. — On lui prêterait presque une volonté, tant elle paraît animée, et rebelle à l'obstacle que l'homme lui a imposé. On dirait une nymphe au front indigné, aux lèvres contractées de dépit, et se hâtant de fuir en secouant la chevelure argentée de ses flots roulés en inombrables spirales, et éblouissant la vue par des effets d'optique variés.

Sur la rive droite s'élève un mur, et du côté de la gauche commence à s'en élever un autre : masses verticales, immensément hautes, image presque de l'infini, et qui, dans la main puissante qui les a plantées, n'ont jamais été que de minces dalles retournées sur le parvis irrégulier du monde. — Ces murs sont à pic, mais parvenus à une certaine élévation, ils se divisent, s'échelonnent comme les gradins d'un cirque ruiné. A mesure que l'on avance, leurs pointes semblent monter plus haut, et le spectacle en prend un aspect plus grandiose.

Argens, il y a un instant, objet principal, devient à peine un détail insignifiant de l'inconcevable panorama qui se déploie aux regards étonnés. Sa largeur déja très modeste, paraît mesquine en face des immenses proportions dont elle est environnée : et, singulier effet d'hallucination ! on se surprend à vouloir l'enjamber comme si elle n'était qu'un petit ruisseau. De même Gulliver, à son retour de l'île des géans, se baissait pour embrasser sa femme aussi grande que lui, et prenait toutes les précautions imaginables, pour ne pas se briser la tête au haut des portes qui étaient beaucoup trop élevées pour craindre un pareil accident.

Que de beautés dans le désordre qui apparaît ! ici le mur, inexorable partout ailleurs, a senti craquer ses fondemens sous la force d'une catastrophe ; ses flancs se sont déchirés violemment et ont livré passage à la lumière : il s'est formé une espèce de rue, dont le sol commençant à la racine des rochers, monte insensiblement jusqu'au sommet d'une montagne. Les roches déplacées ont été dans leur chûte, triturées en si petites parcelles que le vent a pu en emporter une grande partie, et que ce qui reste encore a disparu sous une couche de terre végétale : quelques blocs pourtant ont dû à leur masse puissante de rester debout sur un lit de destruction. — L'un d'entr'eux est tombé verticalement. Le froissement de sa chute, ou d'autres causes inconnues l'ont taillé, arrondi en forme de tronc de cône, et le hasard, ce grand faiseur de choses admirables, a jeté sur sa partie supérieure et plane, une autre pierre parallélipipédique, chargée de cassures ressemblant à des moulures informes... puis un autre rocher a été placé en travers, destiné à représenter l'entablement de cet édifice sauvage ; mais l'ouvrier invisible qui a remué ces masses énormes, semblerait avoir laissé son ouvrage imparfait ou avoir mal pris ses mesures. L'entablement (puisqu'à un entablement nous l'avons comparé) n'est point horizontal : il est obliquement placé, et une entaille régulière, faite on le dirait, à dessein, au lieu de s'adapter contre une des faces du rocher inférieur, brise ses angles à sa surface.

A gauche c'est un autre rocher presque pareil pour la forme à celui dont nous venons de parler. Il a été précipité des hauteurs au pied desquelles il est maintenant adossé obliquement, et sa tête, qui jadis recevait dans le courant de l'année quelques rayons du soleil, est maintenant enterrée sous les débris qui l'entourent. — Un pin croissait dans ses flancs ; comme un ami dans le malheur, il l'a suivi dans sa chute, et l'on croirait presque qu'une divinité tutélaire a voulu récompenser son dévouement, en la préservant miraculeusement d'une destruction imminente. Placé contradictoirement aux lois de la végétation, sa chevelure resta violemment inclinée vers le sol ; il a réussi à la relever plus fière que jamais ; mais un coude fortement prononcé lui est resté, comme le signe ignoble d'un forçat libéré.

Ne pourrait-on pas comparer le rocher à un géant foudroyé, cachant sa tête dans la poussière qu'il mord avec rage, et le pin ne semblerait-il pas un de ses bras mutilés qui, se redressant par un mouvement nerveux, menace encore la puissance qui l'a terrassé, et lui envoie sa malédiction dernière ?

Nous n'en finirions pas, si nous voulions consacrer un mot seulement à toutes les beautés de détails qui se fondent dans l'ensemble.

A mesure que l'on avance dans le défilé, la solitude en devient plus grande, et ne contribue pas peu à imprimer à ces lieux un caractère de sévérité, auquel l'ame la moins impressionnable ne saurait échapper. Leur majesté sauvage ne saurait être tempérée par le gazon que l'on foule continuellement sous les pieds, par la richesse des accidens des rochers tantôt inclinés vers la terre, comme des voyageurs penchés sur le bord d'un abîme pour en sonder les profondeurs, tantôt verticaux,

(1) On appelle en langage du pays, *Santon*, ou petits saints, des images grossières, peintes sur bois ou sur fer blanc, et placées dans la partie creuse d'un pilier de maçonnerie, que l'on bâtit ordinairement sur le bord de la route et le plus souvent à la rencontre de deux chemins. A mesure que l'on approche de Nice ces signes de croyance se multiplient singulièrement.



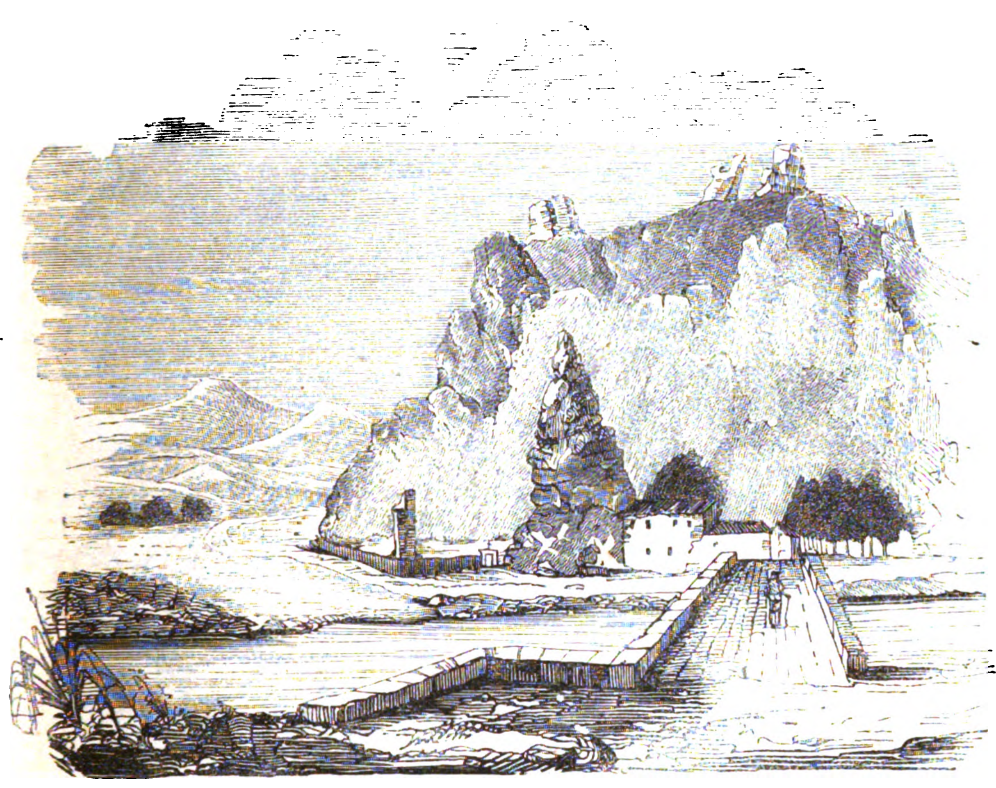
VALLÉE DE BAGARELLES. (Vue prise au dessus de l'écluse.)

décorés de mousses, festonnés de lierre, et distillant goutte à goutte, des eaux chargées de matières étrangères, qui les bariolent de teintes rougeâtres comme des taches d'oxide de fer, ou de lignes zig-zaguées, et noirâtres comme les veines du charbon de terre.

La largeur que ces murs naturels laissent entr'eux, est, en certains endroits, tout au plus de 45 à 50m. tout s'y est réuni pour en faire un site admirable, non point de ceux qu'auraient aimés Gesner ou Florian, mais un peu satanique.... et tel que l'auraient choisi, Callot, Hoffman, et Byron.

Et en effet : l'ame du voyageur se sent comme à l'étroit, oppressée par le manque d'air, et péniblement affectée du lourd silence qui pèse sur elle, et qu'interrompt à peine le cri de quelque geai fourvoyé. — Tout est muet.... et paraît l'être sous l'effet d'un charme féerique! les arbres paraissent (on le dirait) tristes: le soleil éclaire à peine le sommet des plus hauts rochers de ses rayons, qui, d'en-bas, paraissent pâles et livides. Argens,..... Argens elle-même, naguère si bruyante, si pétulante et si agaçante dans sa course, s'est vouée à un silence religieux, et paraît craindre de troubler la profonde méditation, imprimée sur le front de tous les objets environnans.

Ses eaux sont mortes, immobiles et comme tassées sous une main de fer!



CHEMIN DE BARJOLS.

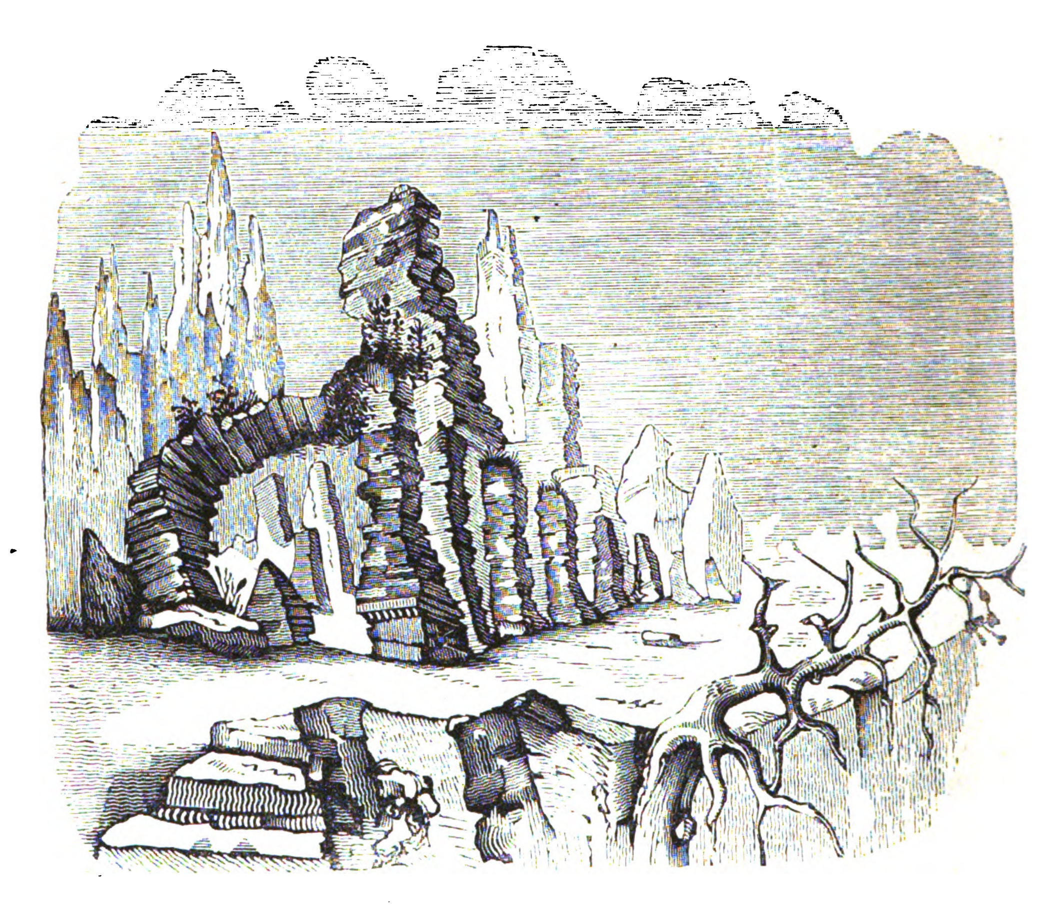
Seul être vivant devant un spectacle si grandiosement sauvage, l'émotion que l'on éprouve à son aspect, a aussi quelque chose de noble, mais sa trop longue durée vous fatigue : aussi, quand on est sur le point d'atteindre Château-Vert, on ne saurait mieux comparer la sensation que l'on éprouve, qu'à celle d'un homme venant de visiter une prison obscure, et qui sent l'air lui fouetter la figure, sur le seuil de la porte où il s'est arrêté un instant pour respirer.

Alors les rochers s'affaissent, la vallée s'élargit avec joie, le ciel n'est plus le même, l'air est plus tiède, la végétation est moins sombre, quelques oiseaux se font entendre, Argens reprend sa folle gaité, et le soleil, libre enfin, vient animer le paysage, et répandre une bienfaisante chaleur sur vos membres moites d'humidité.

Si c'est la rive gauche que vous suivez, vous apercevrez de l'autre côté un petit puits en tuf, et un peu plus loin une modeste croix que l'on dirait y avoir été placée comme un jalon d'espoir sur la route du voyageur attristé. — A droite se dresse une unique maison, largement entourée de belles eaux, et à l'abri d'une colline verdoyante. Elle représente le quart du village de Château-Vert, et communique avec le restant placé de l'autre côté de la rive, par un pont en tuf jeté sur la rivière. Avant de le franchir, asseyons-nous sur un de ses parapets, et donnons un coup-d'œil au paysage qui se déploie du côté opposé.

D'abord à gauche et se perdant dans le lointain, le chemin de Barjols; puis de gauche, se prolongeant indéfiniment à droite, s'élève une colline rude, rocailleuse et chagrine, au sommet de laquelle les restes d'un antique manoir se dressent misérables, et éparpillés comme les membres d'une famille proscrite. Si le temps a touché rudement la demeure féodale de son aile destructive, on comprend que la main de l'homme y a pris une large part : et c'est pitié et charme en même-temps, que de songer au passé, devant ces ruines, image du néant des ouvrages et de la puissance des hommes !

Si vous ramenez votre vue du côté du chemin de Barjols, vous apercevrez une tour servant de pigeonnier, un peu plus à droite la maison curiale; entr'elle et la tour un rocher pyramidal, abrité par la colline à la hauteur de laquelle, il paraît vouloir s'élancer. Au-dessus de lui tout est ruine; son pied plonge dans le cimetière; le fossoyeur en attaque les racines chaque fois qu'il creuse une fosse, et pourtant son attitude est fière autant que sa tête est aiguë. — Si vous le regardez au



VUE PRISE SUR LES CRÊTES, etc.

soir, quand les objets commencent à trembloter, et à prendre mille figures fantastiques, il vous apparaîtra comme un esprit rebelle riant de la destruction opérée au-dessus de lui; riant des bières que l'on y apporte au-dessous, et des chants de ceux qui les accompagnent, riant encore des croix plantées sur les tombes, des prières et de l'affliction de ceux qui viennent s'y agenouiller, et s'élançant enfin dans l'air, comme dans son domaine à lui, pour toujours et à toujours.

Ensuite une petite église qui ne se devine à l'extérieur que par un mince contre-fort, et par un clocher plus que modeste : puis deux ou trois maisons et l'on a vu tout le village de Château-Vert. — Quelques grottes curieuses se trouvent dans les environs; mais il serait aussi difficile de les indiquer d'une manière exacte, qu'il serait impossible de les trouver sans guide : il faut frapper à la porte du curé ou de quelque habitant du village.

Toutes les choses dont nous venons de parler ne sont pas inconnues; elle sont même visitées assez souvent; plus d'une fois on y a vu le chevalet d'un peintre, et il est juste de s'étonner que cette vallée n'en acquière pas plus de publicité : mais si l'on veut placer le pied là où le pâtre, allant à la recherche d'une chèvre égarée, l'a seul placé; si l'on a le désir de parvenir à des lieux, où il semble que l'on soit le premier à être venu depuis la création, il faut escalader les murs de la vallée de Bagnette. Nous n'indiquerons point la manière d'effectuer cette ascension; plusieurs se présentent et nous serions bien embarrassé de dire comment nous sommes venus à bout de faire la nôtre.

Nous nous contenterons de promettre beaucoup de peine, des écorchures sans nombre, des chutes plus ou moins graves, et au bout du compte le baume d'une curiosité bouillonnante satisfaite. — Nous ajouterons un petit avis.

Les vipères sont très communes sur ces hauteurs : ayez des bottines allant jusqu'à mi-jambe, ou des guêtres d'un bon cuir, pour vous garantir de leur piqûre; que des gants en peau vous permettent de saisir les aspérités des rocs, ou les branches des arbres sans vous déchirer l'épiderme; qu'un bâton ferré, légèrement re-

courbé par le bout vous tienne lieu de croc, lorsqu'il faudra vous enlever des plans inférieurs et vous seeve de point d'appui pour redescendre : portez lunettes de crainte de vous éborgner aux mille petites branches qui vous arrêtent à chaque pas; et ne vous embarquez pas sans vivres et surtout sans eau.

C'est à ces précautions reconnues parfaitement opportunes que nous devons de pouvoir présenter le croquis d'une vue déja curieuse sur le papier, et admirable sur les lieux.

Ne se croirait-on pas transporté sur l'emplacement d'une vieille cité, dont les ruines blanchisent sans cesse aux intempéries de l'air? — Sur le premier plan (à gauche) ne dirait-on pas des escaliers taillés exprès, pour arriver sur une place dominant une vallée inaperçue, tant elle est placée dans de basses régions? Ces rochers composés d'assises presque régulières comme des pierres de taille, soutenus de part et d'autre lors de leur chute, et formant un hardi arc de cercle, ne ressemblent-ils pas à la porte cintrée d'un monument à l'agonie? — Ces rocs (sur un plan plus éloigné) composés de lignes verticales et brisées comme des fragmens de quartz, ne singent-ils pas les flèches déliées d'une cathédrale, ou les aiguilles d'un minaret? — Ces masses gravées comme de petites tours de briques, semblables de figure, espacées presque au compas, et se perdant graduellement dans un lointain bleuâtre, n'offrent-elle pas la vraie perspective d'une série de pilastres, soutenant autrefois une immense galerie maintenant écroulée, et jonchant le sol de ses débris.

. . . .

Est-ce l'œuvre de la nature ou celle du hasard?

Ces deux mots apparaissent à chaque bout de l'horizon, comme deux points extrêmes. Un être impalpable, invisible comme eux (et à cause de cela souvent renié) jette sa flamboyante clarté au milieu de ces deux pâles météores, créés par une imagination désordonnée; et l'homme, après avoir regardé alternativement chaque point de ce triangle mystérieux, voit s'effacer ses doutes: il considère chacun de ces deux points extrêmes, avec admiration, mais seulement comme deux rayons que Dieu (pour frapper le commun des hommes) voulut mettre à sa brillante auréole; et c'est devant lui, devant lui seul..... qu'il s'agenouille avec le sentiment d'une foi consolatrice, et qu'il s'écrie :

Quelle est donc ta puissance.. ô mon Dieu! et qui pourra jamais deviner le mystère de ta création!

Louis Levins.
Ancien élève de l'école d'arts et métiers de Châlons (Marne).

SAINTE-MARIE D'ORBIEU.

BALLADE.

Pélerin centenaire,
Presse tes pas pesans;
Abrège ta prière.....
Vois, le saint monastère
Lève sa tête austère
Sur les bois jaunissans.

Les mousses et l'épine
Rongent l'antique seuil:
Plus de cloche argentine!
Plus de front qui s'incline!
Plus rien, sous la ruine,
Hors la voix du cercueil!

Quand l'orage bourdonne,
Si, rasant le pavé,
La feuille tourbillonne;
A cette heure résonne,
La plainte monotone
Du moine réprouvé.

La nef, vide et sonore,
A perdu ses vitraux:
Dès que le ciel se dore,
Dans ses fûts, que décore
L'arabesque du maure,
Chantent les passereaux.

Le temps, qui tout surmonte,
Voulut l'humilier.
Et pourtant on raconte
Qu'aux abbés maint vicomte,
L'œil voilé par la honte
A tenu l'étrier.

On dit, que Charlemagne
De ces murs fut parrain.
Joyeuse, sa compagne,
Là bas, sous la montagne,
Battit le roi d'Espagne,
Marsile l'africain.

Pélerin centenaire,
Presse tes pas pesans;
Abrège ta prière.....
Vois, le saint monastère
Lève sa tête austère
Sur les bois jaunissans.

Scevole Béz.

LES GUITTARDS-PINONS DU PUY-DE-DOME.

Les économistes du XIXe siècle, quelques philosophes à utopies sociales, marchant sous le drapeau du phalanstérien Fourier, ont créé l'établissement des communautés agricoles. On a crié miracle, on a prôné des systèmes plus ou moins erronés, et les prétendus novateurs ont reçu le glorieux surnom d'apôtres du socialisme.

Que diront ces chaleureux admirateurs, lorsqu'ils auront lu les quelques lignes que nous consacrons aux Guittards-Pinons du Puy-de-Dome.

Dans une petite plaine, près de Thiers, existaient, long-temps avant la révolution de 1789, de petites républiques, composées de pauvres paysans auvergnats, réunis de temps immémorial pour vivre et travailler ensemble : les rois de France avaient respecté leurs priviléges, leurs constitutions. Un savant voyageur, qui s'occupa beaucoup de statistique française, les visita en 1788; son récit paraîtra d'autant plus piquant qu'il a devancé de plusieurs années les belles théories du fouriérisme.

« Autour de Thiers, dit M. Legrand d'Aussy, sont des maisons éparses, habitées par des sociétés de paysans, dont les uns s'occupent de coutellerie, tandis que les autres se livrent au travail de la terre. Outre ces habitations particulières, il en est d'autres plus peuplées, dont la réunion forme un petit hameau, et dans lesquelles la communauté est plus intime encore. Le hameau est occupé par les diverses branches d'une famille, qui ne contracte ordinairement de mariages qu'entre ses différens membres, qui vit en communauté de biens, a ses lois, ses coutumes, et qui sous la conduite d'un chef qu'elle se nomme et qu'elle peut déposer, forme une sorte de république où tous les travaux sont communs, parce que tous les individus sont égaux. Il y a dans les environs de Thiers plusieurs de ces familles républicaines : *Tarante, Bartel, Terme, Guittard, Bourgade, Beaujeu*. Les deux premières sont les plus nombreuses, mais la plus ancienne ainsi que la plus nombreuse est celle des *Guittards*. Le hameau de la famille des *Guittards* est au nord-ouest de Thiers, à une demi-lieue de la ville; il s'appelle *Pinon*; ce dernier nom a même prévalu dans le pays sur le leur propre, et on les nomme les *Pinons*. Au mois de juillet 1788, quand je les ai visités, ils formaient quatre branches ou ménages, en tout 19 personnes, tant hommes que femmes et enfans; mais le nombre des hommes ne suffisant pas pour l'exploitation des terres ou pour les autres travaux, il avaient avec eux 13 domestiques, ce qui portait la population du hameau à 32 personnes. On ignore l'époque précise où le hameau fut fondé, la tradition en fait remonter l'établissement au XIIe siècle. L'administration des Pinon est paternelle et élective; ils s'assemblent; à la pluralité des voix ils élisent un chef qu'ils appellent *Maître*, et qui, devenu père de toute la famille, est obligé de veiller à tous les besoins : tous travaillent en commun à la chose publique; logés et nourris ensemble, habillés et entretenus de la même manière, ils ne sont plus en quelque sorte que les enfans de la maison. Le *Maître*, en qualité de chef, perçoit l'argent, vend et achète, ordonne les réparations, règle tout ce qui concerne les moissons, la vendange, les troupeaux. Ce père de famille diffère des autres, en ce que n'ayant qu'une autorité de dépôt et de confiance, il en est responsable à ceux dont il la tient, et qu'il peut la perdre de même qu'il l'a reçue. S'il abuse de sa place, s'il administre mal, la communauté s'assemble, on le juge, on le dépose. Les détails intérieurs de la maison sont confiés à une femme; elle porte le titre de *Maîtresse*, elle commande aux femmes, comme le maître commande aux hommes. Celui-ci a l'inspection générale, jouit du droit de conseil et de réprimande, partout il occupe la place d'honneur. S'il marie son fils, la communauté donne une fête à laquelle sont invitées les communautés voisines; mais ce fils n'est comme les autres qu'un membre de la république, il ne jouit d'aucun privilège, et quand le père meurt, il ne lui succède pas, à moins qu'on ne l'en trouve digne. Jamais les biens ne sont partagés, tout reste en masse : personne n'hérite, et ni par mariage, ni par mort rien ne se divise. Une Guittard sort-elle de *Pinon* pour se marier, on lui donne 600 livres en argent, mais elle renonce à tout. *Pinon*, dans certains départemens, serait regardé comme une ferme assez médiocre, puisqu'elle n'avait à l'époque de mon voyage que trois paires de bœufs, trente vaches et quatre-vingts moutons. Les meubles sont de la plus grande simplicité; les chaises en paille, les lits, les coffres, les armoires en bois de sapin : le *Maître* seul a une armoire en bois de noyer. »

Telles étaient les bases constitutives des familles républicaines connues dans l'histoire d'Auvergne sous le nom de Guittards-Pinons. Leurs usages, leurs coutumes transmis sans altération aucune de génération en génération, ne le cèdent point en sagesse politique aux institutions sociales rêvées par nos philosophes. Une semblable association eût duré indéfiniment; la monarchie, les seigneurs du voisinage n'avaient osé porter la moindre atteinte au système républicain établi par quelque Washington du moyen-âge. Leurs communautés agricoles existaient encore lorsque la révolution française éclata. La grande secousse qui ébranla tous les trônes de l'Europe ne pouvait laisser subsister ces petites républiques. Les Guittards-Pinons ont disparu; les lois nouvelles tendaient à la division extrême des propriétés, et à la dispersion des individus. L'histoire de ces vieilles communautés mérite de trouver place dans les fastes du département du Puy-de-Dome.

L. Bert.

LE MOINE DE FONTFROIDE.

L'abbaye de Fontfroide, située à deux lieues et demie au sud-est de Narbonne, fut bâtie vers le milieu du onzième siècle. Entourée de hautes montagnes, à l'abri de tous les vents, assise dans une riante vallée, elle fut placée là, grave et silencieuse, loin du bruit des armes, loin des fiefs et des châteaux, comme un refuge contre l'humeur guerroyante des seigneurs suzerains qui se disputaient le Languedoc en l'arrosant du sang de leur vasseaux, comme un asyle où pouvaient vivre en paix les hommes qu'effrayait le tumulte des camps. Cachée, enfoncée dans le sein des rochers et des chênes, où on ne la découvrait qu'en l'abordant; tranquille, calme, surmontée d'un clocher bas et timide qui semblait ne pas oser déceler au voyageur l'existence de l'édifice, elle offrait un contraste singulier avec ces châteaux-forteresses, flanqués de tours et dentelés de créneaux, posés audacieusement sur la cime des monts les plus élevés, bruyans, toujours prêts à soutenir un assaut, toujours garnis de sentinelles.

L'abbaye de Fontfroide dépendait en 1143 de celle de Grandselve, au diocèse de Toulouse, comme il le paraît d'après une charte donnée la même année par Roger, vicomte de Carcassonne, de Rasez et d'Alby, qui exempta alors ces deux monastères de tout cens et péage dans ses terres. Cette dépendance, qui a toujours été la même, donne lieu de croire que ces deux abbayes furent unies en même temps à l'ordre de Cîteaux. Vital, qui était abbé de Fontfroide en 1157, reçut d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, la donation du bien de Fontfroide et de ses dépendances.

L'illustre Ermengarde, cette femme à l'ame virile, qui pendant plus de cinquante ans administra la vicomté de Narbonne avec tant de prudence et de dextérité; Ermengarde, suzeraine hardie qui, à la tête de ses vasseaux, allait, dans de périlleuses expéditions militaires, exposer sa blanche poitrine à l'épée de ses ennemis; Ermengarde qui fut si souvent l'arbitre des différends qui s'élevèrent entre les princes et les grands seigneurs, qui combla de prodigalités les poètes provençaux de son siècle et qui choisit pour son premier ministre un simple chansonnier, Saill de Scola; Ermengarde est regardée par les écrivains du temps comme la principale fondatrice de l'abbaye de Fontfroide, où elle voulut être inhumée. C'est par son intercession et son pouvoir qu'en 1189 les moines du monastère de Sainte-Eugénie, située auprès de Narbonne, conjointement avec Guillaume du Lac, leur prieur, se donnèrent d'un commun accord pour *frères* à Bernard, abbé, et à l'abbaye de Fontfroide, avec tous leurs biens. Il est vrai que le monastère de Sainte-Eugénie, qui avait eu titre d'abbaye au neuvième siècle, n'était plus alors qu'un prieuré conventuel et ne possédait que cinq ou six religieux.

Après Ermengarde, Guillaume II, vicomte de Narbonne, est celui qui contribua le plus à étendre l'importance de Fontfroide. Il fonda deux messes par semaine pour le repos des âmes de son aïeul, d'Aymery son père et d'Aymery son frère, qui étaient enterrés dans la chapelle de l'église. Par son testament, il légua dix mille livres tournois à cette abbaye, au sein de laquelle il choisissait sa sépulture en quelque lieu qu'il mourût. Puis, quand ce brave chevalier, l'un des plus valeureux de son siècle, fut tué en 1424 à la bataille de Verneuil, après que les Anglais eurent retiré son corps des fossés de la place et qu'ils l'eurent exposé à une potence, sous prétexte de le punir de la mort du duc de Bourgogne, dont ils prétendaient qu'il était complice, conformément à ses volontés, il fut inhumé à Fontfroide avec ses ancêtres.

A diverses époques, beaucoup d'autres seigneurs du Languedoc enrichirent l'abbaye de Fontfroide de leurs dons et de leurs largesses; mais, comme Ermengarde et Guillaume, leurs générosités n'eurent pas toujours un but louable et pieux. L'un, pour perpétuer la mémoire de ses exploits, voulait que son effigie armée fût placée sur son tombeau, l'autre, croyant par ce moyen passer à la postérité la plus reculée, donnait une lampe d'argent sur laquelle étaient burinés et son nom et ses titres, à condition qu'elle brûlerait éternellement en son honneur. Un autre fondait une chapelle où il voulait être inhumé, en ordonnant que sur sa tombe on gravât une épitaphe pompeuse par laquelle sa bienfaisance serait rappelée aux siècles futurs... Insensés, qui ne prévoyaient pas qu'un jour un bras formidable renverserait ces robustes effigies faites pour traverser l'immensité des âges, qu'un souffle destructeur éteindrait à jamais ces lampes qui devaient brûler toujours, qu'une main redoutable disperserait en éclats ces superbes mausolées! Ne savaient-ils donc pas, ces grands seigneurs aux fondations perpétuelles, que rien n'est éternel ici-bas et que l'homme est un capricieux enfant qui brise le lendemain ce qu'il adora la veille?

L'abbaye de Fontfroide était alors dans toute sa splendeur. Comme elle se montrait embellie, la magnifique suzeraine, fière de ses deux derniers abbés, dont l'un fut cardinal et l'autre pape sous le nom de Benoît XII! Assise au milieu de ses domaines dont l'étendue égalait celle des fiefs les plus riches, comme elle étalait avec complaisance la majesté de son édifice qui s'élargissait de jour en jour! Orgueilleuse de posséder dans son sein les dépouilles mortelles des plus braves guerriers, des plus belles princesses et des plus respectables religieux, comme elle recevait avec présomption les visites des preux chevaliers qui venaient s'agenouiller sur les dalles de son église! C'est qu'alors Fontfroide n'était plus un obscur monastère, un ermitage isolé; c'était un vaste domaine, une puissance reconnue. Plus d'une fois, les abbés avaient été chargés par le pape de rétablir la paix entre deux illustres princes acharnés l'un contre l'autre. Elle avait son représentant aux États

du Languedoc. On la chérissait, on la respectait, chacun voulait avoir une de ses prières ou lui laisser un souvenir; chaque suzerain, chaque noble seigneur la comblait de présens, la dotait de priviléges.

Toujours plus puissante, toujours plus riche, l'abbaye de Fontfroide prit tour à tour le caractère distinctif des époques qu'elle traversa. Fanatique et superstitieuse au seizième siècle, elle devint coquette et tolérante sous Louis XIV. Alors les moines cherchèrent à embellir leur solitude par toute espèce d'agrémens; ils ornèrent leurs élégantes terrasses, ils plantèrent de nouveaux jardins et de nouveaux bosquets. Négligeant les questions théologiques, voulant trouver un Paradis sur cette terre, ils firent de leur abbaye un Eden délicieux, où leur existence s'écoulait riante et sereine comme dans un boudoir.

Puis vint le dix-huitième siècle, et, avec lui, Fontfroide devint un séjour enchanteur où se compilaient toutes les jouissances de ce monde. Garni d'arbres et de fleurs, orné de jets d'eau et de prairies, fermé par une belle grille en fer, qui laissait voir dans l'intérieur de spacieuses cours où l'eau circulait avec abondance; l'abbaye avait plutôt l'aspect d'une agréable villa que d'un saint monastère.

Mais le jour approchait où le peuple français, méprisant ses antiques croyances, renversant ses vieilles idoles, réduisant en fumée les priviléges qui l'accablaient depuis si long-temps, fier, hardi, la poitrine nue, la tête haute, se leva sans peur en poussant un cri qui ébranla tous les trônes. Aveugle dans ses vengeances, il confondit sur ses listes de proscription tout ce qui portait la soutane ou le froc, la mitre ou la tonsure, l'étole ou le cordon; et, comme tous les autres moines de la France, les frères de Fontfroide furent chassés, répudiés, poursuivis, et leur demeure livrée à la dévastation, à la rage populaire.

Oh! il me semble le voir le génie des révolutions, pénétrant dans l'intérieur de la puissante abbaye, avec ses mille bras nerveux et ses bouches aux ignobles jurons, aux cris assourdissans d'allégresse et de colère, déracinant les arbres, écrasant les fleurs, heurtant les meubles précieux, anéantissant les riches joyaux, frappant du marteau sur les arabesques et les corniches, arrachant les colonnes de leurs bases, dévastant, détruisant en un jour plus que le temps en dix siècles! Ensuite, enhardi par ces premières horreurs, il me semble le voir ce vandale infatigable, arrivé dans le chœur de l'église, fouler aux pieds les ornemens des autels et de leurs débris dispersés briser les vitraux gothiques; il me semble le voir s'affubler des habits pontificaux en grimaçant un satanique rire; puis, pour terminer son abominable profanation, détacher les pierres des tombeaux et jeter au vent les plus respectables dépouilles... Voyez dans sa fureur effrénée, la gloire, les talens, la vertu, rien ne le désarme, rien ne l'arrête. Au vent les cendres d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, Ermengarde la vertueuse, l'héroïque, la juste! Au vent, les cendres de Guillaume II le brave, le magnanime! Guinard, comte de Barcelonne, Marguerite de Montmorency, au vent! Au vent, la dépouille d'Olivier de Ternes, toute percée par les lances des Sarrasins! Au vent les deux Lara! Au vent tous les vicomtes de Narbonne, tous les ab és de Fontfroide, n'importe leur mérite! Qu'est ceci? un cardinal! Cela? un pape!... Oh! alors un soufflet à celui-ci, une chiquenaude à celui-là, et puis au vent! au vent les lambeaux de leurs cadavres!... Que la postérité ne puisse venir rêver un jour que sur des tombes creuses.

Oh! frappé de douleur en rappelant ces cruels souvenirs, je voudrais pouvoir déchirer cette page tachée d'une histoire si belle. Qu'un grand peuple, honteux de subir un avilissant esclavage, brise enfin ses pesantes chaînes, c'est bien! Que, dans sa vengeance, il punisse de l'exil ceux qui voulaient l'humilier, c'est bien encore! Mais par piété, pas de sacriléges! pas de profanations! la pierre du tombeau est cachetée d'un sceau mystique que nul n'a le droit de rompre; la terre est le dernier asile des hommes; que là du moins ils puissent reposer en paix.... Pas de vandalisme! l'art est de toutes les époques, de tous les gouvernemens; respectez donc les objets d'art afin que les générations à venir puissent étudier les œuvres des générations passées...

Fontfroide n'est maintenant qu'un informe amas de ruines, triste et silencieux souvenir des siècles qui ne sont plus. Son aspect, autrefois si riant, n'est propre aujourd'hui qu'à jeter l'âme dans une grave et mélancolique méditation. Le vent seul, un vent froid et lugubre, circule dans ces longs corridors où résonnaient jadis les pas pesans des moines; dans ses salles, témoins d'une si franche gaîté, sont couchés paisiblement de timides agneaux. Le lierre a grimpé jusqu'aux ogives des fenêtres où pendent encore quelques vitraux dentelés qu'a ternis le souffle de la destruction. Ici l'on voit des colonnes sans chapiteaux, là des chapiteaux sans colonnes; plus loin des voûtes rompues, soutenues par des murailles ignobles et improvisées. D'un côté on rencontre, ouverts à tous les vents, des appartemens ébréchés comme les remparts d'une ville qu'on assiége; de l'autre, des chambres où l'on ne peut pas pénétrer, parce que les décombres d'un mur voisin en ont obstrué les portes. Sur les terrasses, sur les toits, sur les arcades, dans les cours, dans les cellules, partout le silence de la mort et partout de l'herbe comme sur un tombeau... Oh! si jamais vous portez vos pas dans nos contrées, allez la voir l'illustre décrépite, allez lui donner l'adieu du voyageur. Montez sur le Pech-Bentous, qui abrite son flanc droit, et là, en pensant à ce qu'elle fut autrefois, en la voyant si ridée, si déchiquetée et si paisible, de grâce! laissez-lui un regret; c'est tout ce qu'elle demande à présent.

I.

C'était en 1178. Raymond V, comte de Toulouse, qui voulait s'emparer de la vicomté de Narbonne, venait de se liguer avec plusieurs seigneurs du Bas-Languedoc pour se mettre en état de lutter contre le roi d'Aragon et les vicomtes de Béziers et de Nismes, qui s'étaient déclarés les soutiens d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne. Raymond avait dans les rangs de ses ennemis les plus acharnés contre lui un prince dont il avait presque usurpé les domaines; c'était Bertrand Pelet. Béatrix, mère de celui-ci, lui avait dérobé l'héritage paternel en mariant Ermessinde, sa fille et sœur de Bertrand, au comte de Toulouse, à qui elle fit

donation de tout le comté de Melgueil qui, par droit de naissance, devait revenir à Pelet. Ce dernier, chassé de ses terres, sans ressources, sans pain, jurant de se venger de son usurpateur, s'était mis sous la protection du roi d'Aragon, un des plus dangereux adversaires de Raymond.

Cependant Bertrand était père d'un enfant de seize ans, appelée Bérengère, qu'il avait eue d'un mariage clandestin avec la fille d'un petit seigneur de Provence. Ne voulant pas exposer une si intéressante créature aux dangers et aux fatigues des combats, il avait demandé pour elle asile et protection à la vicomtesse de Narbonne, dont la cause se trouvait enchaînée à la sienne. Ermengarde, heureuse de rendre service à un de ses alliés, envoya à Fontfroide Bérengère et Gaucelin, son vieux oncle maternel, à qui Bertrand l'avait confiée, et recommanda au chef de l'abbaye de donner au vieillard et à la jeune fille un appartement séparé où ils pussent vivre tranquilles.

Vers la même époque, la vicomtesse de Narbonne se voyant sans enfans et n'ayant pas l'espérance d'en avoir, avait adopté pour héritier Pierre de Lara son neveu, fils de sa sœur Ermessinde et d'Amalric, comte Molina en Espagne. Pierre, frère puiné d'Aymeri de Lara, qu'Ermengarde avait d'abord adopté aussi, et qui était mort depuis peu de temps, avait un autre plus jeune frère nommé Guillaume. — Guillaume à peine âgé de dix-huit ans, malgré son caractère bouillant et fougueux, fut condamné par sa tante à embrasser l'état monastique, et entra dans l'abbaye de Fontfroide. Raymond, comte de Toulouse, qui aurait voulu anéantir tous ceux qui pouvaient servir d'obstacle à ses projets sur la vicomté de Narbonne, avait obtenu cette condition de la part d'Ermengarde, dans un traité secret qu'il avait conclu avec cette princesse.

Le jeune Guillaume, forcé d'entrer dans une carrière qui convenait si peu à la grandeur de son âme, se trouvait à l'étroit dans cette abbaye, dont quelques montagnes escarpées formaient tout l'horizon ; il était gêné dans ce froc qui semblait à ses yeux une mystification cruelle, lui qui aurait voulu courir le monde à la tête d'une vaillante armée, couvert de fer et de cuivre et brandissant un large cimeterre. Oh ! comme il souffrait, le malheureux, quand il songeait à ce qu'il était et à ce qu'il aurait désiré être ! Comme la rougeur lui montait au front, comme son cœur sautait dans sa jeune poitrine, quand le récit des hauts faits de quelque brave chevalier parvenait jusque dans sa retraite ! Il maudissait le sort, il maudissait sa naissance, son rang. Simple vassal, il eût pu suivre le chemin que son imagination lui retraçait si brillant ; il eût pu, soldat obscur, bondir d'aise et d'ardeur sur le dos d'un vigoureux coursier, sentir son sang bouillonner dans ses veines au bruit des mâles et sonores clairons ; et il était moine.... ; moine, lui qui avait de si beaux cheveux noirs, des yeux si vifs, une taille si élégante et si svelte ! moine, avec un cœur de dix-huit ans, un cœur passionné qui se séchait sans gloire et sans amour !..... Ah ! cette idée, cette affreuse idée le dechirait, le rongeait comme un poignant remords, comme un beau rêve sans espoir de réalité.

Aussi il aimait la solitude. Loin du tumulte de l'abbaye, dans un épais bosquet, seul il rêvait souvent, il rêvait à son bonheur détruit. Il voyait passer devant ses yeux des bataillons bruyans, aux armes rougies par le sang, ternies par la poussière ; il entendait éclater des cris de guerre et de mort, des chants d'allégresse et de victoire ; il admirait dans la mêlée, des chevaux, blancs d'écume, qui hennissaient haletans sous les éperons d'or de leurs cavaliers ; il distinguait dans le lointain des panaches ondoyans qui se ployaient, mouvans et souples, sur les cimiers des casques, comme une colonne de fumée sur le faîte d'une cheminée gothique ; et, peu à peu, fasciné par le prisme éblouissant de l'illusion, il prenait part au combat, lui aussi ; il commandait un bataillon ; par sa bravoure il fixait la victoire ; et, puis une femme jeune et jolie, une femme faite comme un être fantastique, une femme dont les yeux parlaient l'amour, venait étancher son sang, panser ses blessures et poser sur son cœur une écharpe brodée par elle et tachetée des mots d'une tendre devise..... Mais bientôt, tandis que sa tête s'exaltait au milieu d'un si enivrant triomphe, la cloche de l'abbaye tintait à ses oreilles, et alors, adieu les pensées de gloire, les épanchemens de l'amour ; rien que la réalité, une désespérante réalité.

Un jour, dans une de ses promenades solitaires, il rencontra Bérengère, accompagnée de son oncle et de l'abbé. Il fut troublé par la vue de cette jeune fille qui tombait dans son isolement comme un ange consolateur ; de cette jeune fille séduisante et élancée qui avait seize ans, des cheveux noirs et des yeux bleus, comme le fantôme de ses rêves. Il lui sembla que sa dernière illusion n'était pas encore évanouie. Oh ! qu'il le trouva joli ce visage charmant qui se détachait, blanc et gracieux, au milieu des longues boucles noires qui l'entouraient ! Il sentit à l'instant, qu'à cette adorable créature, était lié le sort de toute sa vie ; il comprit que désormais pour elle serait tout son amour. Eh ! que de fois un regard, un coup d'œil a suffi pour enchaîner à jamais les destinées de deux êtres qui jusqu'alors avaient vécu inconnus l'un à l'autre !

Depuis ce jour, Guillaume se crut transporté dans une atmosphère nouvelle. Bérengère fut l'objet de toutes ses pensées, l'idole de son culte ; il l'aima, il chercha à lui faire deviner qu'il l'aimait ; puis il le lui dit un jour, et Bérengère qui avait aisément distingué l'attrayante figure de Guillaume, elle qui trouvait sa destinée en harmonie avec celle du descendant des Lara ; Bérengère écouta complaissamment les propos amoureux de Guillaume, et, peu à peu, son jeune cœur, aimant et sensible, s'ouvrit aux tendres sentimens que le jeune moine éprouvait et qu'il inspirait si bien.

Les deux jeunes gens s'aimèrent donc d'un amour brûlant et naïf, pur et passionné, d'un amour qu'augmentaient la solitude et cette espèce d'isolement qui les enveloppait ; ils s'aimèrent comme l'on aime à seize et à dix-huit ans, lorsque pour la première fois on essaie de doux regards, lorsqu'on presse timidement une main qui tremble de bonheur. D'abord ils grimpèrent sur les montagnes qui enserrent Fontfroide, et là, au souffle de la brise qui frémissait dans ses cheveux, au bruit rapide du vent qui frappait sur sa poitrine, Guillaume faisait part à Bérengère de ses projets chimériques ; projets qu'un instant d'exaltation enfantait dans son

ardent cerveau, et que l'aspect du monastère anéantissait tout à coup. Ensuite ils trouvèrent le moyen de s'échapper l'un et l'autre pendant la nuit et de se retrouver dans un lieu qui paraissait fait pour un rendez-vous d'amour.

Derrière l'église, au midi, était une petite cour sans pavés et couverte d'herbe, étroite, allongée, abritée d'un côté par la chapelle, et de l'autre par le mur de clôture. Enfoncée, silencieuse, loin de l'habitation des moines, on y allait par un long corridor qui tenait à l'extérieur du sanctuaire. Bérengère et Guillaume avaient choisi pour leurs nocturnes entrevues cet endroit écarté; c'est là qu'ils allaient quand tout était calme à Fontfroide, donner et recevoir l'amour, et dire et redire encore des phrases bizarres qui auraient paru inintelligibles à un auditeur indifférent.

II.

Un soir, la nuit était des plus obscures, ils s'étaient assis au fond d'un angle rentrant que formait une chapelle intérieure.

— Vois-tu, ma Bérengère, disait Guillaume, ton amour pour moi c'est le bonheur. Oh ! ton amour et la gloire, et je ne demanderai plus rien sur cette terre.... Si tu savais combien j'étais malheureux avant ton arrivée ici, combien il me pesait mon cœur ! j'étais dans un enfer. Mais tu m'es apparue un jour, ta douce voix m'a consolé ; tu as laissé tomber sur moi un rayon de tes beaux yeux, et ce rayon a séché mes larmes ; oui, devant toi s'est abîmé mon malheur..... Maintenant je ne forme plus qu'un vœu, un seul vœu ; écoute : cette vie à laquelle on m'a condamné, cette vie tranquille et uniforme, la même tous les jours, cette vie me suffoque et m'étouffe ; je ne peux plus la traîner. A présent que je te connais surtout, je désire vivre en homme, vivre pour t'aimer.

Dans ce lieu qui me semble un cachot, surveillé par des regards importuns, mon amour est à la gêne et il a besoin de se développer. Pour cela, il ne faut qu'une résolution forte, immuable, hardie, que rien ne puise arrêter, qui s'accomplisse en surmontant tous les obstacles, et cette résolution je saurai la prendre : dans peu je veux quitter Fontfroide, je veux jeter loin de moi cet habit qui entrave mes pas, qui écrase mes épaules ; je veux fuir.....

— Fuir ! s'écria Bérengère avec effroi, et moi, moi, que deviendrai-je ?

— Es-tu assez forte pour me suivre ?

— Partout, répondit la jeune enfant sans balancer.

— Veux-tu braver les dangers d'une marche périlleuse et fatigante ? veux-tu fouler sous tes pieds délicats les pierres des montagnes, les ronces des chemins ? veux-tu t'exposer à passer sans nourriture une journée entière, à boire l'eau de la pluie, à dormir sur le roc..... ? dis, le veux-tu ?

— Avec toi ? toujours.

— Merci. Eh bien ! nous fuirons ensemble..... dans un endroit isolé, au fond de quelque paisible ermitage, nous trouverons un prêtre qui, à la face de Dieu seulement et devant un rustique autel, unira nos deux destinées. Et puis tu seras à moi, toute à moi, à moi pour la vie.

— Oh ! quand partirons-nous ?

— Demain, si nous le pouvons. Mais, prends garde ma Bérengère, quand tu seras ma fiancée, quand j'aurai reçu ta main et ta foi, il faudra nous quitter, nous quitter pour long-temps peut-être.

— Que veux-tu dire ?

— Là-bas, bien loin, au-delà de la mer, des guerriers audacieux partis des rives de la France, moissonnent de nombreux lauriers sur le sépulcre du Christ ; devant leurs redoutables enseignes se courbe vaincu le croissant de Mahomet ; pour eux les combats sont des jeux, les fatigues sont des plaisirs ; l'auréole de la gloire remplace à leurs yeux le soleil de la patrie. Oh ! elle est bien glorieuse leur carrière ! et j'irai m'associer à leur nobles travaux.

— Quoi ! tu voudrais aller exposer tes jours !..... Oh ! non, mon bien-aimé ! on te tuerait, et moi je mourrais aussi, car ta vie c'est ma vie.

— Enfant ! crois-tu donc que je veuille porter sans cesse le poids accablant d'une existence obscure ? Crois-tu que je consentirai à te donner un nom que nul haut-fait n'aura rendu illustre ? Ah dérision ! mieux vaudrait pour moi languir et mourir ici. Si je quitte le froc, c'est pour endosser le haubert, la cuirasse et les brassards, pour me coiffer du heaume, pour porter un écu, pour manier la lance.

— Par pitié, Guillaume ! chasse toutes ces vaines pensées de gloire. Mon amour ne te suffit-il donc pas, ingrat ?

— Conçois-tu ma félicité, quand de retour de ma course lointaine, je t'apporterai un cœur qui aura battu sur le champ de bataille, quand je te dirai : Maintenant, ma Bérengère, c'est pour toujours ! Dis, cela, n'est-ce pas le bonheur ?

— Ah ! oui sans doute, mais un bonheur qui m'aura coûté tous les tourmens d'une absence cruelle, d'une absence que je ne pourrai pas supporter.

— Courage, ma bien-aimée, courage ! Ne brise pas une joie dont l'espoir me fait tressaillir d'avance. Il est si doux d'aimer lorsque le cœur est sans regrets, lorsque aucun remords ne ternit la pureté de l'âme !

— Silence ! dit tout à coup Bérengère à voix basse, j'ai entendu du bruit ; et, tremblante d'inquiétude, elle se retourna vers la porte du corridor.

— Sois sans crainte, nous sommes seuls ici, seuls avec Dieu et la nature. Vois comme la nuit est noire, comme elle est tranquille ce soir ! Le vent est sans haleine, l'horizon sans étoiles. Oh ! c'est une belle nuit d'amour !

— On nous écoutait, te dis-je ; séparons-nous.

— Déja !.... je t'en supplie, attends, attends encore

— Assez pour aujourd'hui.... J'ai peur.

III.

Parmi les frères qui habitaient Fontfroide, était un moine de vingt-sept ans, petit, maigre, aux sourcils épais, aux yeux gris, au regard fauve, au teint blafard, un moine comme on en vit plus tard dans les couvens d'Espagne, un moine enfin sur la figure duquel on déchiffrait toute une histoire de fausseté et d'hypocrisie. Cet homme avait été choisi par Raymond, comte de Toulouse, pour veiller sur la captivité du



FRÈRE BERNARD TÉMOIN DU RENDEZ-VOUS DE GUILLAUME ET DE BÉRENGÈRE.

jeune Lara, et, tout en témoignant à celui-ci un attachement parfois importun, il étudiait toutes ses pensées, il analysait toutes ses actions; on le nommait frère Bernard.

Sous son froc de bure, dans sa sèche poitrine, Bernard cachait un cœur chaud, actif, horriblement sensible, et il n'avait pu voir les attraits de Bérengère, sans éprouver pour elle une passion d'autant plus ardente, qu'elle était concentrée. Partout il suivait la jeune étrangère, partout il avait ses yeux fixés sur elle, mais de loin, mais en cachette, sans que personne pût apercevoir ses amoureuses manœuvres. C'était hideux vraiment que de voir ce moine à l'aspect repoussant, derrière le tronc d'un arbre, ou dans l'ombre d'une longue galerie, ou du haut d'une lucarne élevée, attachant des regards où se peignait un épouvantable amour sur une enfant de seize ans, jolie, intéressante, légère, qui glissait dans les allées des jardins, blanche et pure comme un rayon d'une belle lune d'été; et Bérengère, naïve et candide, était loin de se douter que dans cette sainte abbaye un autre cœur que celui de son Guilhaume avait ressenti le pouvoir de ses charmes.

Bernard, à qui ses fonctions d'agent de Raymond et ses inquiétudes d'amoureux inspiraient une double surveillance, avait facilement deviné l'amour réciproque du jeune moine et de l'étrangère, et une affreuse jalousie troublait son sommeil, égarait sa tête. Depuis quelques jours, il soupçonnait que les deux amans se ménageaient des entrevues nocturnes; désireux de surprendre une de leurs conversations, il avait voulu les guetter, et c'était lui qui, au bout du corridor, avait causé le bruit dont Bérengère avait été si fort intimidée.

— Ah! il veut s'échapper, disait-il en rentrant dans sa cellule, je l'en empêcherai, moi. L'insensé! il voudrait me l'enlever, elle; elle dont l'absence me ferait mourir.... Ah! je les suivrais plutôt, oui je les suivrais pour troubler leur odieux bonheur. Prends garde, jeune homme, ton amour t'égare, toi qui ne sais point que tu as attaché à tes pas un gardien dont rien ne pourra attiédir le zèle. Le comte Raymond veut que tu meures ici; eh bien! il sera content le comte Raymond,

tu mourras... Une fois, avant mon entrée en ces lieux, un de mes amis, natif de Grenade, — bon ami, sur ma parole ! — me fit un généreux cadeau.

En disant cela, le moine ouvrit un placard incrusté dans le mur et en retira une toute petite boîte.

— Cette boîte. « Tiens, me dit-il, et si jamais un » ennemi, un rival, un homme plus ambitieux ou plus » heureux que toi, t'embarrasse, une pincée dans son » verre ou dans son assiette, et, dans deux semaines, » plus d'ennemi, plus de rival. » Je te remercie, mon cher ami de Grenade....

Ah ! tu veux fuir, jeune fou.... Que je te retienne trois jours, rien que trois jours, et puis tu n'en auras pas la force.

Et le moine cacha la petite boîte sous son froc.

IV.

— Salut, frère.

— Frère, salut.

— Que Dieu vous garde en paix, vous et son abbaye de Fontfroide !

— Quel air triste, frère Bernard ! où voulez-vous donc en venir ?

— Quoi, vous ne savez pas que les troupes du comte de Toulouse sont répandues sur toutes les montagnes voisines ?

— Ah ! malheur ! se dit Guillaume en serrant ses poings de rage. Bernard le regardait en-dessous.

— Dans deux jours peut-être nous serons assiégés. Que la Sainte Vierge nous protége ! Si les armées de la bonne vicomtesse Ermengarde et de ses alliés ne viennent pas à notre secours, qu'allons nous devenir ? grand Dieu !

Le jeune moine n'écoutait pas : une froide sueur avait mouillé son front, un horrible souci bouleversait son âme. Cette nouvelle que Bernard lui apprenait, et qui n'était qu'une adroite ruse, détruisait ses projets de fuite. en effet, comment s'exposerait-il à être pris par les soldats de Raymond, son plus dangereux ennemi ? Comment sauver Bérengère des périls qui la menaceraient en tombant entre les mains de cette milice effrénée ? Il était là debout, immobile, atterré, et l'autre moine jouissait en silence de sa peine et de son malheur, et il souriait en contemplant son morne abattement.

— Ce que je vous annonce vous afflige, mon frère : c'est bien naturel ; vous m'en voyez malade de chagrin.

Guillaume n'entendait plus.

— Qui sait quels sont les projets du comte ? peut-être vient-il enlever cette jeune étrangère réfugiée ici, la fille du comte de Melgueil.

— Enlever Bérengère, dites-vous ! s'écria Guillaume en sortant tout à coup de sa profonde rêverie ; mais nous la cacherions nous autres, nous la défendrions si on la découvrait. Quoique moines, n'avons-nous pas du sang dans les veines ?

— Peut-être.

— Mais moi, moi qui suis jeune, moi qui ne crains pas les fatigues, je fuirais avec elle sur les monts, dans les bois, et avant huit jours enfin on viendrait nous secourir.

— Dans huit jours, pensa Bernard, tu n'auras pas encore digéré le déjeûner de ce matin.

— Mon frère, ne vous jouez pas de moi ; est-ce bien vrai cette nouvelle ? Je vous en conjure ne m'abusez pas.

— L'heure de la prière a sonné, mon frère, adieu.

Il s'inclina et se retira, en laissant le jeune moine anéanti et plongé dans des réflexions amères.

V.

Peu de jours s'étaient écoulés, et déja Guillaume de Lara, victime de la cruauté de Bernard, se montrait languissant et étiolé, comme un jeune lis dont la tige a été séchée par les feux d'un brûlant soleil. Insensiblement, la vie s'enfuyait de son débile corps, qui n'était plus qu'une ombre éphémère de ce qu'il avait été jadis. Ridé comme un vieillard, pâle, amaigri, essoufflé, n'ayant plus pour preuves de sa jeunesse qu'un court passé sans avenir, il se traînait en se courbant de jour en jour davantage vers la terre, dans le sein de laquelle il allait bientôt rentrer. Et Bérengère, la tendre Bérengère, étonnée de voir son Guillaume s'en aller dépérissant, tâchait, par son amour, ses caresses et ses soins, de le ramener à l'existence. Impuissant amour ! inutiles caresses ! le jeune moine souffrait et se flétrissait visiblement ; et elle, pauvre jeune fille, quand elle était seule, quand son amant ne pouvait pas voir ses larmes, elle pleurait à faire saigner le cœur. Ah ! ils étaient bien oubliés maintenant leurs projets de fuite ! Guillaume ne s'abusait pas ; il sentait à ses atroces souffrances qu'il devait mourir, et mourir à Fontfroide.

Un matin, c'était au mois d'octobre, le jeune Lara se promenait à pas lents dans le jardin de l'abbaye. L'air pur qu'il respirait semblait rafraîchir et dilater sa poitrine haletante ; il se croyait déja moins malade et plus fort : on espéra une prompte guérison. Bernard vint à lui d'un air béat et compatissant.

— La matinée est douce et sereine, mon frère, douce et sereine comme votre âme.

— Oui, mon frère, mon âme est tranquille ; mais mon corps est horriblement agité.

— Que ne m'est-il permis de soulager vos douleurs ?

— Je souffre, voyez-vous.... ah ! je souffre tous les tourmens de l'enfer.

— Infortuné jeune homme !

On aurait pu voir passer sur les lèvres de Bernard un sourire de vengeance satisfaite.

— Que dit-on des troupes du comte Raymond ?

— Grâce à Dieu, nous n'avons plus sujet de craindre ; maintenant elles sont éloignées d'ici.

— Oh ! se dit Guillaume avec désespoir, et je n'ai pas la force de marcher deux cents pas.

— Il y a juste neuf ans aujourd'hui, le ciel était pur aussi, l'horizon bien bleu : c'était une superbe fête à Paris ! on célébrait un tournoi à l'occasion de la paix conclue à Montmirail.

— Un tournoi ! y avez-vous assisté, mon frère ?

— Certainement.

— Oh ! ce doit être bien magnifique un tournoi !.... Que vous êtes heureux d'en avoir vu !.... Je vous en prie, parlez-moi de ce tournoi : les dames étaient-elles

belles, les chevaliers valeureux? racontez-moi tout cela, mon frère.

— C'était un pompeux spectacle, en effet, un spectacle qui vous aurait enivré.

— Je le crois bien, mon frère.

Et Guillaume, oubliant ses souffrances, tendait une oreille attentive aux paroles de l'hypocrite moine.

— Si vous les aviez vus ces preux bacheliers, ces illustres bannerets au cœur haut, à la contenance majestueuse et fière, montés sur leurs destriers équipés superbement, s'avancer à petits pas au milieu de la lice bariolée de tapis, de bannières, de banderolles et d'écussons! Si vous les aviez vues toutes ces nobles dames, parées comme en jour de noce, animées, brillantes, agitant leurs écharpes pour enflammer le courage de leurs chevaliers! Puis des héraults, des poursuivans, des rois d'armes, parsemés dans la carrière comme des arbres dans un jardin, et la musique guerrière avec son éclatante harmonie, et ses bruyantes fanfares, et les écuyers vêtus de leur robe brune, et les pages, et les varlets, et les damoiseaux..... Oh! c'était délirant à voir!

A chaque mot de Bernard, le jeune moine sentait sa tête s'exalter, sa taille grandir, son cœur palpiter d'enthousiasme.

— Ce récit paraît vous fatiguer, mon frère?

— Oh non! non! dites, dites toujours....; je suis très-bien.

— La lutte fut rude; car c'étaient des chevaliers à la bravoure éprouvée qui combattaient. Il y eut bien des lances brisées, bien des visières rompues, bien des écus bosselés sous les pieds des chevaux; plus d'une fois l'arène fut rougie de sang, plus d'une noble dame poussa des cris d'effroi, plus d'une enseigne fut roulée dans la poussière! Mais aussi les sons flatteurs des ménétriers signalèrent des coups d'épée dirigés avec adresse, des attaques valeureusement données et valeureusement reçues, des défenses remarquables, des exploits hardis; enfin, les voix des héraults faisaient retentir le nom du vainqueur avec emphase, lorsque tout à coup, sur un coursier bondissant, s'élance dans la lice un guerrier leste, fougueux, hautain, armé de toutes pièces; sa tête était couverte d'un heaume resplendissant, surmonté de trois plumes rouges. Les yeux ne pouvaient supporter l'éclat de son étincellante armure, sur laquelle les rayons du soleil se réfléchissaient éblouissans et rapides, et au bout de sa lance flottait un bracelet de sa belle.... Ce guerrier, que je remarquai avec soin lorsque plus tard il leva la visière de son casque, vous ressemblait, mon frère; il était jeune comme vous, comme vous il avait des cheveux noirs, comme vous il portait une taille élégante.

— Vraiment, vraiment, mon frère?

Et sur la pâle figure de Guillaume ses prunelles brillaient d'une lueur indicible: vous eussiez dit deux diamans.

— « Je soutiens, dit-il d'une voix forte et sonore, — » c'était votre voix, mon frère, — que ma Bérengère » est la plus belle et la plus aimable de toutes les da- » mes. » En prononçant ces mots, il montrait du doigt une jeune et jolie demoiselle, assise sur un des échafauds les plus élevés.

— Bérengère, dites-vous? elle s'appelait Bérengère?

— C'était son nom, mon frère; et, par un hasard incompréhensible, elle ressemblait à la fille du comte de Melgueil.

— Oh quelle singulière coïncidence!.... Achevez, achevez, mon frère, je brûle....

— Ce n'était pas elle, pourtant, j'en suis certain.

— Je vous comprends.

— Alors commença entre le vainqueur du tournoi et le nouveau venu un combat terrible, sanglant, meurtrier, un combat également acharné de part et d'autre.... Ces deux athlètes étaient deux bien braves chevaliers, je vous assure! ils avaient tous deux le bras fort, la main sûre, l'œil vif. Chaque coup causait une blessure, chaque choc une dangereuse secousse; tous les regards étaient attentifs, toutes les bouches faisaient silence. Au sein de cette foule innombrable de spectateurs, pas un geste, par une exclamation; on n'entendait que le bruit des lances des deux combattans qui se croisaient et se heurtaient avec fureur...

Le jeune moine, lui aussi, était hors d'haleine.

— Enfin, le chevalier aux trois plumes rouges porta à son adversaire un coup si vigoureux, que celui-ci fut désarmé et désarçonné à l'instant. C'est alors que la musique fit entendre d'héroïques fanfares, que les héraults crièrent en chœur, que toutes les mains battirent, que tous les pieds trépignèrent.... Quel triomphe enivrant! quel incomparable triomphe! Le vainqueur sauta à bas de son cheval, palpitant et inondé de sueur, et, orgueilleux de sa victoire, il s'avança vers Bérengère pour recevoir de ses mains le prix du combat, prix glorieux auquel le toucher d'une dame donnait plus de valeur encore.... Vous souffrez, mon frère?

— Et penser que jamais je ne serai chevalier, que jamais je n'entrerai dans la lice, habillé d'une éclatante armure; que jamais ma Bérengère ne me couronnera!..... Ah! malheur et déception! insupportable idée!.....

Et Guillaume, abattu, malheureux, sans force, sans espoir, tomba affaissé au pied d'un arbre. Le détestable moine s'applaudissait en silence.

VI.

Le soleil allait se coucher. Guillaume de Lara, à qui il ne restait plus que le dernier souffle de la vie, avait voulu, appuyé au bras de Bérengère, monter sur le monticule qui est en face de l'abbaye.

— Je n'en puis plus! dit-il hors d'haleine....; asseyons-nous ici.

Et ils s'assirent sur un monceau de terre.

— Pourquoi te fatiguer, mon ami? cette course est trop pénible pour toi.

— Eh! que m'importe une douleur de plus, à moi que les douleurs dévorent! Je désirais, seul avec toi, voir finir un beau jour qui sera peut-être sans lendemain.

La jeune fille se détourna pour sécher une larme.

— Je t'avais consacré ma vie, ma bien-aimée; mais le sacrifice n'a pas été grand..... : elle fut si courte ma vie!

—Ne désespère pas, mon ami... Dieu ne voudra pas nous séparer; il prendra notre amour en pitié.

— Vain espoir, ma Bérengère! la mort a appesanti

sur moi son inexorable main; elle m'étreint, elle m'entraîne.... Si tu savais tout ce que je souffre! tu frémirais d'y penser.... J'ai tout un enfer dans mes entrailles; c'est un martyre épouvantable, inoui.... Que Dieu te garde de la moindre partie de mes souffrances!

— Oh! je voudrais les partager toutes, je voudrais en prendre pour te soulager.

— Toi, enfant, toi, si jeune, si intéressante, si faible..... Oh! non, tu en mourrais aussi, et tu dois vivre pour penser à moi.... N'est-ce pas que, lorsque je ne serai plus, tu viendras tous les jours poser tes deux genoux sur la froide pierre de ma tombe? n'est-ce pas que sur cette pierre chaque matin tu viendras effeuiller des fleurs? n'est-ce pas que tu adresseras au ciel de ferventes prières? Tu es un ange, toi, et Dieu t'écoutera avec bonté.... Oh! dis-moi que tu ne m'oublieras jamais.

— Moi t'oublier, mon Guillaume!....

La voix de Bérengère fut étouffée par ses sanglots. Le jeune moine était tout attendri.

— Je suis fatigué.... Laisse moi reposer ma tête sur ton sein.....

Et sa tête tomba nonchalamment sur l'épaule de sa maîtresse.

— Je suis bien ainsi: il me semble que le parfum qui s'exhale de ton être arrêtera sur mes lèvres le souffle de la vie, de cette vie qui veut m'échapper.... Ah! je le sens à présent, il est doux de rendre le dernier soupir dans les bras d'une femme qu'on aime.

La jeune fille ne put plus retenir ses larmes.

— Ne pleure pas, enfant: tes pleurs tombent goutte à goutte sur mon cœur....; ils me font mal.

— Eh bien! je rirai si tu le veux.

— Jouissons en paix de tous les charmes d'une entrevue qui ne se renouvellera plus sans doute.... Vois comme la nature est calme! soyons calmes comme elle.... Regarde là-bas ce pâle soleil qui s'abîme derrière les montagnes: demain il reparaîtra plus rouge et plus brillant; moi aussi, pâle et terne, je me coucherai bientôt, mais moi ce sera pour ne plus me lever.... Oh! mourir!....

— N'augmente pas tes maux par des maux imaginaires; sois calme à ton tour.

— Autrefois, t'en souviens-tu, ma bien-aimée? nous grimpions aussi sur la cime des montagnes: alors nous étions heureux, nous voyions devant nous un avenir qui nous paraissait sans bornes.... Ton regard m'enivrait: je te trouvais si belle! et j'étais fort, moi; je sentais bouillir dans mes veines un sang ardent, un sang pourpre et brûlant de vie..... Toi, tu n'as pas changé: tu es belle toujours; mais moi, regarde comme je me suis séché! mon sang maintenant, c'est de l'eau.

— Oh! pauvre Guillaume!

— Pauvre, dis-tu? je ne suis pas à plaindre pourtant. Ma dernière heure n'est-elle pas bien douce? Vois! pour lampe funèbre j'ai les rayons d'un astre qui s'éteint, pour lit de mort autant de terre que ma vue peut en embrasser, et pour oreiller ta blanche poitrine.... N'est-ce pas un délicieux instant?

— Assez, assez, je t'en prie!

La jeune enfant était déchirée de regrets.

— Passe autour de mon cou ton bras enchanteur.... Je l'aimais bien ton bras; il est si blanc! Fixe sur moi tes grands yeux bleus....; ils m'enflammaient autrefois: ils sont si brillans et si doux! Et ta bouche, que je la voie sourire encore une fois, ta jolie bouche!

La naïve Bérengère, pour contenter les désirs de son amant, exécutait comme un automate tous les mouvemens que Guillaume lui demandait.

— C'est cela: je souffre moins ainsi.... Ecoute: j'ai une fantaisie qui me tourmente, une fantaisie de mourant. Pardonne-moi, ma bien-aimée, je veux la satisfaire: jure-moi que jamais un autre homme ne possédera ton amour, que jamais après moi, tu ne diras à nul autre que ton père: je t'aime.... Jure-le moi, ma Bérengère; mais prends-y garde! ils sont plus sacrés les sermens que l'on fait sur une tombe entr'ouverte.

— Je le jure sans peur à la face de Dieu.

— Ah! je mourrai moins malheureux.... Bérengère! ta main.... La nuit est venue bien vite, on n'y voit plus.... Approche ton visage.... Où es-tu?

— Guillaume! mon Guillaume!

— Presse-moi sur ton cœur; plus près..., plus près encore.... Oh!....

Le jeune moine s'affaissa sur Bérengère, et la malheureuse enfant étreignait un cadavre.

VII.

Le lendemain la cloche de l'abbaye sonnait un glas funèbre; l'église était tendue de deuil. Un moine presque enfant, blanc comme son linceul, la figure livide, les yeux demi-clos, les mains jointes sur la poitrine, était étendu mort dans une chapelle illuminée par de nombreuses bougies; à côté du défunt, deux religieux à genoux priaient avec ferveur pour le repos de son âme: et plus tard, quand à la suite d'une longue procession qui entonnait des hymnes lugubres, le cercueil traversa les cours de Fontfroide et fut porté vers le cimetière, on vit au convoi un moine sanglottant, pleurant à chaudes larmes, et qui semblait en proie à la plus cuisante douleur..... Ce moine était frère Bernard.

VIII.

C'était quelques jours après; une jeune fille, pâle, échevelée, les yeux battus, les regards levés vers le ciel, était prosternée sur une tombe dont la terre avait été fraîchement remuée. A la voir ainsi immobile et blanche, on l'eût prise pour une statue qu'un amant aurait fait placer sur le tombeau de sa jeune maîtresse: elle paraissait ensevelie dans une profonde méditation... Tout à coup elle se retourna, frappée par un bruit soudain, et elle vit debout derrière elle un moine qui la contemplait avec amour.

— Est-ce bien toi, dit Bérengère en poussant un long cri de joie? Moi qui croyais t'avoir perdu!

Et elle se jeta légère au cou de Bernard.

— Oui, c'est moi, répondit celui-ci tout étonné.

— Que je suis heureuse!.... M'aimes-tu toujours?

— Ah! plus que la vie.

— Pas possible.... Et la jeune fille se prit à rire aux éclats.

Elle était folle.

Eugène Cabanel.

HOSPICES DE LYON.

Le voyageur qui parcourt pour la première fois le quai qui retient le Rhône dans son lit, s'arrête tout-à-coup devant un magnifique bâtiment, dont la façade noble, vaste, régulière, surmontée d'un dôme n'annonce nullement l'asile de la pauvreté souffrante. Et pourtant ce bel édifice, qui semble en apparence destiné à recevoir les grandeurs du monde, n'est que le dernier refuge des misères humaines. Le dôme massif, qui excite l'admiration et fait honneur au talent de l'architecte Soufflot, cette belle rangée de fenêtres, ces piliers, ces arceaux, cachent derrière leur magnificence les tristes salles d'un hôpital.

C'est à juste titre que l'Hôtel-Dieu de la ville de Lyon, passe pour le plus ancien et le plus bel établissement de ce genre qui existe en France. Il fut, dit-on, fondé par le roi Childebert et la reine Ultrogothe, son épouse, dans un siècle où le christianisme ne s'occupait guère à assurer un dernier asile aux malheureux. L'archevêque de Lyon fut primitivement chargé de la direction de ce nouvel établissement; il s'adjoignit quelques laïques pour le seconder dans ses travaux et dans sa surveillance. Cet état de choses dura six siècles environ. Les archevêques ne pouvant plus suffire à ces occupations toujours croissantes, confièrent l'hospice à différens ordres religieux dont l'administration ne satisfit point les échevins. Ces magistrats dans l'espoir de remédier à ces abus, se chargèrent de gouner eux-mêmes l'hôpital. Ils remplirent leur mission, à la satisfaction générale jusqu'en l'année 1585. Les guerres religieuses, les troubles qui agitaient la ville les forcèrent de consacrer leurs soins aux affaires publiques; ils choisirent quatorze citoyens recommandables par leur probité et le haut rang qu'ils occupaient dans la ville, et les nommèrent administrateurs de l'hospice. Cette nouvelle combinaison fut maintenue jusqu'au commencement du XVIIe siècle; vers ce temps les sœurs de charité qui s'étaient érigées en communauté religieuse sous la direction de Saint-Vincent de Paul, se disséminèrent dans les grandes villes de France, et ne tardèrent pas à être installées dans l'Hôtel-Dieu de Lyon. Depuis lors, tout s'est amélioré sous leur habile et infatigable direction; de nos jours, cent cinquante sœurs servent les malades, et préparent les remèdes qui sont ordonnés.

« L'entrée principale de l'Hôtel-Dieu de Lyon, dit un voyageur qui l'a visité avec soin, n'existe point telle qu'elle était primitivement. On la refit en 1708. Ferdinand de la Monce qui en donna le dessein, sut tirer parti de l'irrégularité de la situation, et en fit un morceau d'architecture très-remarquable. La porte extérieure est ouverte en arcade, accompagnée de deux colonnes doriques qui portent sur des socles et soutiennent un entablement régnant. Le portail est enchâssé dans deux portions de cercle qui se joignent aux bâtimens des côtés : il donne entrée dans un vestibule octogone qui dégage dans l'ancien cloître par où l'on va aux anciens appartemens. Ce vestibule est voûté en croupe et décoré d'ornemens qui servent à raccordea, d'une manière fort ingénieuse les anciennes voûtes avec les nouvelles.

Au centre de la cour, on voit une superbe croix en fer, entourée de saules pleureurs, érigée par les administrateurs et bienfaiteurs de l'hospice, ainsi que par la sœur Olardén en 1813.

L'intérieur de l'hôpital consiste principalement dans la grande infirmerie à peu près semblable à celle de l'Hôtel-Dieu de Milan. Elle est disposée en forme de croix grecque, ayant 560 pieds de longueur, dans chaque partie de laquelle il y a trois rangées de lits pour les malades. Ces vastes salles sont vulgairement appelées des *quatre rangs*, où *salles des fiévreux :* elles ont 32 pieds de largeur et 25 de hauteur.

Deux de ces rangs sont destinés pour les hommes, et les deux autres pour les femmes. Au milieu de l'emplacement ou aboutissent ces quatre rangs, s'élève un dôme de 36 pieds de diamètre, sous lequel est un autel isolé qui peut être vu des rangs les plus éloignés, mais qui manque absolument de proportion : les prières qu'on y lit chaque jour, sont entendues de tous les appartemens et le prêtre peut être vu de tout le monde à la fois.

En général les lits sont de fer; on en compte 1800, en y comprenant ceux des membres de la communauté qui sont attachés au service des malades.

Tant que le nombre des malades le permet, on les couche seuls dans chaque lit.

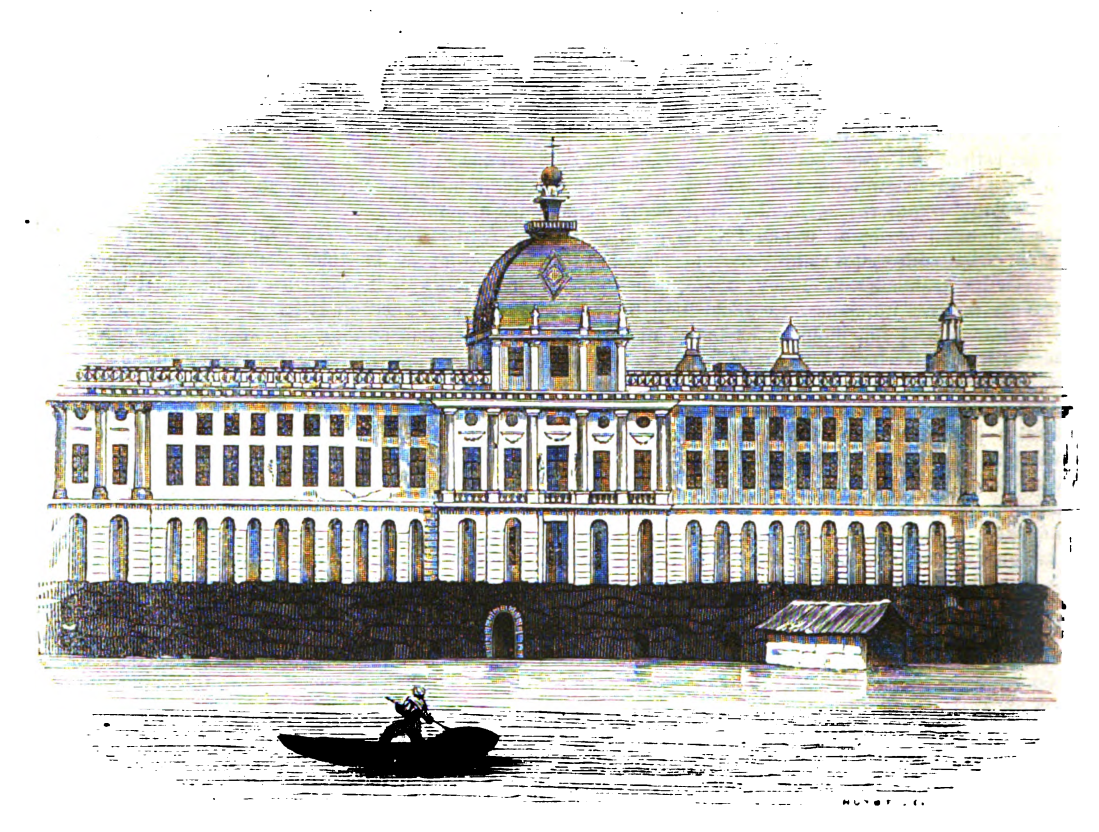
De la grande salle on passe au dôme principal sous lequel se trouve un grand et bel autel bien décoré. La salle qui forme la continuation du dôme est destinée aux blessés : elle a vue sur le quai du Rhône. On a eu soin d'ouvrir dans le Dôme plusieurs grandes fenêtres, et, pour prévenir les accidens, on a placé un grillage assez serré jusqu'à la hauteur d'environ sept pieds.

La salle des opérations et celle des femmes blessées ne sont point séparées, et c'est un grand inconvénient; aucune salle même ne l'est; il serait très utile de les fermer, mais alors l'air circulerait moins librement que dans un vaste espace, et ce serait un mal plus fâcheux que le premier. Cependant rien n'est plus affligeant que la vue de cette foule d'hommes réunis dans le même lieu, qui outre les maux dont ils sont accablés, ont encore le spectacle continuel des souffrances des autres, et entendent sans cesse les cris et les gémissemens que leur arrache la douleur.

Outre les deux salles ci-dessus décrites, il existe, dans la partie la plus élevée des bâtimens, deux autres chambres appelées *chambres des convalescens.* Elles sont destinées à recevoir ceux qui sont guéris, mais qui n'ont pas recouvré leurs forces (1).

On admire surtout dans l'Hôtel-Dieu de Lyon, ajoute

(1) *Guide du voyageur en France.*



HÔTEL-DIEU DE LYON.

l'auteur d'un voyage pittoresque, le grand et le petit dôme. Le premier se distingue par sa vaste circonférence, sa hauteur et ses belles proportions. Cette coupole majestueuse, fait l'office de ventilateur, s'élève au centre d'une salle immense et au-dessus d'un autel de marbre. Le petit dôme à 36 mètres de circonférence; il domine le point de jonction des quatre salles disposées en croix grecque. Cette disposition, commode pour le service, contribue aussi à la salubrité.

L'hospice reçoit annuellement douze mille malades des deux sexes; on leur prodigue les soins les plus compatissans, les secours les mieux entendus. Les bienfaits de la charité se répandent hors de l'établissement, par les consultations et les remèdes gratuits toujours offerts aux habitans peu aisés qui répugnent à entrer dans l'hospice.

» Cet immense bâtiment avec lequel les hôpitaux des grandes capitales de l'Europe peuvent à peine être mis en parallèle, ne suffit point aux besoins de la population Lyonnaise. Le chef-lieu du département du Rhône renferme encore deux autres hospices.

» *La Maison de la Charité* fut fondée en 1531. Cette année la famine fut si grande dans les campagnes qu'arrosent le Rhône et la Saône, que ne sachant que faire des bouches inutiles, les magistrats, les mirent dans des bateaux et les abandonnèrent au courant du fleuve: plusieurs de ces embarcations arrivèrent jusqu'à Lyon, et les échevins, émus de pitié, reçurent environ douze mille de ces malheureux. On leur distribua des vivres, dit l'auteur que j'ai déja cité. Huit nobles bourgeois furent chargés de recevoir les aumônes qui se fesaient pour cela. Cette bonne œuvre fut continuée depuis le 19 mai jusqu'au 9 juillet; et alors le temps de la moisson ayant rappelé tous ces pauvres à la campagne, le trésorier de cette philantrhopique association se déclara détenteur d'une somme de 396 livres 2 sols 7 deniers. Les principaux bourgeois de la ville se rassemblèrent pour délibérer, et il fut résolu, qu'on continuerait à l'avenir de fournir les mêmes secours aux pauvres de la ville. En 1613, on bâtit une maison pour loger les nécessiteux; on leur donna d'abord pour habitation la maison de *Saint-Laurent*, hors de la porte de Saint-Georges, sur le chemin *des Etroits*: quelques années après, on acheta un grand espace de terrain qui fesait partie de la place *Bellecour*. M. de Marquemont, archevêque de Lyon, les chanoines de la cathédrale, M. d'Alincourt, gouverneur de la province, plusieurs riches citoyens firent des

dons considérables ; l'église et l'hôpital furent construits à peu près tels qu'on les voit aujourd'hui.

« Les proportions des bâtimens de l'*hospice de la Charité* ne sont remarquables, ni dans le détail, ni dans l'ensemble. La façade s'étend jusqu'à la caserne de cavalerie, vulgairement connue sous le nom de *Nouvelle Douane :* elle est remarquable par son style sévère et sa noble simplicité. Les restaurations de l'entrée principale datent de 1827.

» Dans la partie supérieure du portail, on remarque un bas-relief exécuté par M. Legendre-Hérald : six figures à peu près de grandeur naturelle composent cet ouvrage dont le sujet est la *Charité.* Jusqu'à présent, la plupart des peintres et des statuaires qui avaient essayé de représenter cette vertu, s'étaient attachés à la montrer assise, allaitant plusieurs petits enfans placés sur ses genoux. M. Legendre-Hérald a cru pouvoir sortir de la routine. La Charité est debout, le sein gauche découvert ; elle a la main gauche vers l'enfant d'une jeune et pauvre femme qui lui demande l'aumône ; de la main droite, elle donne du pain à un malheureux vieillard également accompagné d'un petit enfant que le statuaire a représenté la tête et les yeux baissés : un autre petit enfant est assis aux pieds de la Charité ; la tête et les regards tournés vers elle.

» Après avoir visité la maison de la *Charité*, le cœur plein d'admiration pour l'inépuisable philanthropie de la population Lyonnaise, on se dirige vers la place de l'*Antiquaille.* Là s'élevait autrefois le palais des préfets du prétoire, ou gouverneurs des diverses provinces de la Gaule : ce palais fut habité par plusieurs empereurs romains : Claude et Caligula y virent le jour, et la célèbre Antonia y mit au monde l'infortuné Germanicus. Le palais s'est écroulé depuis bien des siècles ; il n'en reste plus pierre sur pierre, et l'emplacement est occupé par un hôpital, moderne palais de la misère, commun à tous, asile de tous les pauvres.

» Il est aujourd'hui consacré à recueillir les malheureux que la débauche ou de hideuses maladies séquestrent de la société (1). Après la révolution de 1789, un monastère de religieuses qui s'élevait sur la place des *Antiquailles*, fut changé en un dépôt de mendicité, en une maison de santé pour les insensés et les femmes de mauvaise vie. Six cents individus y sont renfermés. Une commission composée de dix notables de la ville de Lyon, administre gratuitement l'établissement ; il est desservi par quarante sœurs, vingt frères et quelques employés supérieurs. L'hospice des *Antiquailles* renferme près de six cents individus. »

» Les deux succursales de l'Hôtel-Dieu suffiraient peut-être aux besoins de toute autre ville. Mais la noble cité qui occupe le premier rang après la capitale du royaume, a voulu se montrer inépuisable en bienfaits que ses immenses richesses lui permettent de multiplier à l'infini. Aussi ses habitans peuvent-ils s'écrier avec fierté qu'ils possèdent un des plus beaux hôpitaux de France. Les statues des fondateurs se voient sur la façade du dôme ; celle du roi Childebert est un ouvrage moderne, mais le nom du roi mérovingien atteste que la fondation de l'Hôtel-Dieu de Lyon date des premiers siècles de la monarchie française.

L. Mounié.

(1) *France Pittoresque*, tom. III.

ÉTUDES SUR LES POÈTES LANGUEDOCIENS.

LES TROUBADOURS.

La poésie languedocienne, l'un des plus beaux titres du Midi à la gloire des lettres, a répandu son éclat sur deux époques de notre histoire, où elle s'est produite sous deux formes et avec deux caractères essentiellement distincts et, pour ainsi dire, opposés. Dans la première période, qui est celle du moyen-âge, elle apparaît belle de jeunesse, de grâce, de naïveté, d'exaltation galante et chevaleresque, riche d'espérances que l'injustice du sort n'a pu tromper qu'à demi, exempte de recherche et d'affectation, libre de toute espèce d'entraves, vraiment lyrique et digne en un mot de servir d'interprète aux élans passionnés des troubadours.

Dans la seconde période, qui commence avec la renaissance des lettres, cette poésie, si long-temps indépendante, n'obéit plus, en général, qu'à des inspirations étrangères ; sa beauté première, à demi effacée par le temps, se confond avec des agrémens empruntés ; elle aussi a subi la loi du vainqueur et s'est humiliée devant l'orgueil de la conquête. Si elle parvient encore à plaire, c'est par ses grâces natives que n'a pu étouffer en elle la servitude de l'imitation ; l'heureux naturel du caractère méridional, de l'idiôme méridional, la soutient encore et l'empêche de tomber dans un complet abaissement ; ce qui lui donne une nouvelle existence, moins brillante à la vérité que la première, c'est ce qu'elle a pu conserver de ressemblance avec elle-même ; du reste, plus d'originalité, plus d'héroïsme, plus d'enthousiasme, mais seulement une reproduction affaiblie, quoique gracieuse et spirituelle, des modèles

naissans d'une littérature naguère rivale, déja souveraine, dont l'empire s'étend désormais sur la France entière.

Ainsi, mon sujet se divise naturellement en deux parties, puisqu'il embrasse deux époques distinctes; celle des troubadours et celle des poètes languedociens depuis la renaissance.

Si le génie des grands écrivains français, au lieu d'avoir à lutter contre la dureté de la langue d'Oil, eût été appelé, par un autre ordre de choses, à perfectionner le Languedocien, la richesse harmonieuse de l'idiôme d'Homère ne fût pas restée sans rivale.

Variée, pittoresque, riche en diminutifs, abondante avec précision, piquante avec naïveté, pleine de mignardise, de délicatesse et de douceur, suave et riante comme le ciel de notre Midi, qui la fit éclore, flexible comme la mobile parure de nos paysages, chatoyante comme l'iris qui scintille sur le plumage de nos timides colombes, diaprée de mille couleurs comme l'émail de nos prairies, respirant tour-à-tour le désir ou la langueur de la volupté, la *Langue d'Oc*, primitivement *roman provençal*, est surtout l'interprète des grâces et de l'amour; mais elle peut se plier à tous les tons et s'élever, sans effort, à la dignité, à la pompe majestueuse du sublime, de manière à célébrer avec un égal bonheur les prouesses des chevaliers et les naïves amours des pasteurs, ou le délire aventureux des troubadours.

Il n'est pas difficile de se convaincre que le caractère primitif de la langue d'Oil était loin d'offrir les mêmes avantages: pour une oreille exercée, le cri de guerre du Sicambre résonne encore dans certaines terminaisons très-peu harmonieuses de la langue française, malgré l'heureuse transformation que cette langue a subie sous la plume d'un si grand nombre d'écrivains supérieurs. Quatorze siècles de progrès et de civilisation n'ont pu effacer entièrement de notre langue, comme de nos lois, cette trace de barbarie que l'épée victorieuse de Clovis y laissa profondément empreinte. Les hasards des combats ont fait les destinées du langage comme du pays : la chance des événemens politiques a tourné contre le dialecte languedocien au profit du picard; voilà tout. La ville de Toulouse était déja célèbre par son amour éclairé des sciences et des beaux-arts, quand Paris n'existait pas encore. Cette vérité, si souvent reproduite, se présente ici naturellement. Aux plaines de Vouillé, le sort des peuples qui se disputaient la Gaule et l'avenir de leurs idiômes, fut irrévocablement fixé: Clovis éteignit dans le sang d'Alaric l'espoir de la littérature méridionale. Il est vrai que l'indépendance féodale, sous les comtes de Toulouse et de Provence, retarda de quelques siècles les effets inévitables de la conquête; mais ce fut par une espèce de phénomène attaché à ce régime, mêlé de tant de bien et de tant de mal.

Ainsi, la préférence accordée à la langue d'Oil ne fut point déterminée par la considération de sa supériorité sur la langue d'Oc, mais par un concours d'événemens essentiellement politiques. De plus, la situation géographique de la France, défendue de tous côtés par des limites naturelles, excepté dans la partie septentrionale, forçait le gouvernement à se rapprocher de cette frontière continuellement menacée. De là, le prodigieux agrandissement de Paris et sa prédominance sur toutes les autres villes du royaume; de là, le séjour de nos rois dans cette cité ou dans ses environs; de là, le siége du mouvement, le foyer de la centralisation se portant du centre à la circonférence; et, comme une sentinelle avancée, la capitale, pour ainsi dire, debout aux portes mêmes de la France.

A quoi tiennent cependant les destinées des peuples! Si les successeurs de Charlemagne n'avaient pas dégénéré, combien les choses eussent changé de face! Reine détrônée, Lutèce aurait vu tomber l'orgueil de ses remparts devant les vieilles tours gothiques d'Aix-la-Chapelle, couronnées du globe impérial; Lutèce, cette ville si fière, ne serait, tout au plus, aujourd'hui, qu'un chef-lieu de préfecture à peu près ignoré, qui protesterait avec nous contre le monopole de la centralisation, dont elle n'aurait pas alors le bénéfice; et, supposé que le latin qui était alors en honneur à la cour de Charlemagne, n'eût pas prévalu, le génie français, au lieu d'épurer le picard, aurait eu le saxon à débrouiller et à polir.

Depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, durant cette période qui comprend une succession non interrompue d'improvisateurs de génie, de rapsodes méridionaux, le Nord était plongé dans une obscurité profonde.

La scène française n'existait pas encore, et les chants du ménestrel avec les jeux divertissans du jongleur étaient le seul théâtre national, théâtre imparfait, théâtre informe, mais qui ne manquait ni d'éclat, ni d'intérêt, ni même d'une certaine grandeur imposante. La veillée poétique, le drame moyen-âge s'embellit de tout l'appareil guerrier dont le seigneur châtelain s'environne. Après avoir éclairé le groupe féodal, comte ou baron, noble dame, écuyer, pages ou valets, la flamme du foyer projette, en vacillant, ses teintes rougeâtres sur les armures des aïeux, qui semblent se dresser encore terribles et menaçantes autour des murailles de l'enceinte gothique. Tout-à-coup, frémit la harpe sonore sous les doigts du scalde du Midi, dont la voix, se mêlant bientôt à ces magiques accords, enflamme tous les cœurs de l'enthousiasme guerrier. Il décrit en traits de feu les combats en champ clos, les siéges et les batailles: on croit voir resplendir, aux feux du jour, l'acier des casques et des cuirasses; on croit entendre le choc des lances et des coursiers, l'ébranlement et la ruine des tours, les cris de mort ou de victoire qui se mêlent aux sons bruyans du cor, le clairon des milices féodales. A ces accens, à ces hymnes chevaleresques, le seigneur électrisé tressaille, et porte involontairement la main sur la poignée de sa dague, tandis que les traits d'abord immobiles des poursuivans d'armes, rangés en cercle autour de lui, prennent, par degrés, une singulière expression de fureur mal contenue, et qu'on croirait sur le point d'éclater. Mais, déja, se dérident ces fronts altiers et presque farouches; car le jongleur a succédé au musicien, au poète, et l'intermède commence : quelle adresse! quelle agilité! quelle verve bouffonne dans cette pantomime si expressive, si variée, si originale! La gaîté circule, le rire éclate, la lueur du brasier

domestique effleure avec mobilité les visages sourians des jeunes pages; mais l'attention de l'assemblée redouble : Silence! encore une fois silence!.... Le barde languedocien ressaisit l'instrument docile, et préludant sur un mode plus gracieux et plus tendre, soupire le lai d'amour, pour raconter ensuite, dans un gai fabliau, les fraudes adroites de deux amans qui sont d'intelligence pour tromper un maître ombrageux ou un père jaloux de son autorité. A ce récit naïf, maint damoisel, que le hasard a placé sans doute près de la beauté touchante, orgueil du manoir héréditaire, lui adresse furtivement un regard qu'elle seule peut comprendre, délices inexprimables du mystère, qui aime à se glisser jusqu'au milieu du bruit et de la pompe des fêtes, tant les hommes se ressemblent dans tous les siècles! Tant les prestiges de la scène encore naissante présageaient les séductions du théâtre, agrandi, perfectionné par les merveilles de la civilisation!

Ce qui caractérise surtout les poètes méridionaux du moyen-âge, c'est l'heureuse alliance des talens et de la valeur. Le troubadour était quelquefois chevalier, ou quelquefois homme d'armes attaché à la fortune d'un grand vassal; et, quand ses mains victorieuses déposaient la lance et le bouclier, pour ressaisir la lyre, c'était afin de chanter des exploits auxquels son courage n'était jamais étranger. Rien de semblable ne s'observe dans les littératures des nations avancées dans la civilisation : les poètes et les guerriers y forment deux classes distinctes, ou qui, du moins, ne se confondent que très-rarement; deux classes également vouées à la gloire, il est vrai, mais à une gloire diverse, et destinées en un mot, l'une à faire des actions d'éclat et l'autre à les célébrer. Voyez la Grèce, voyez l'Italie, voyez la France; Achille a besoin d'un Homère : Enée d'un Virgile; Henri IV d'un Voltaire : aux troubadours seuls appartient la gloire d'avoir été à la fois dans les luttes féodales et les chantres et les héros.

Les travaux historiques, qui assureront à notre siècle une gloire d'autant plus durable qu'elle doit accélérer le mouvement du progrès humanitaire; ces travaux commencés et soutenus avec tant d'ardeur et de constance, nous ont appris à connaître le moyen-âge et à l'absoudre de bien des crimes ou des erreurs qui lui avaient été injustement imputés. Pour moi, dans le point de vue purement littéraire où je me suis placé, je ne puis qu'approuver un gouvernement de cette nature, qui a favorisé de tout son pouvoir le développement des facultés les plus aimables et les plus brillantes de l'esprit humain.

Mais, de tous les élémens dont se composait le régime féodal, l'institution des cours d'amour est, à mon sens, le plus extraordinaire; jamais les femmes n'ont rien tenté de plus hardi pour assurer leur émancipation sociale; jamais elles n'ont été plus près de reconquérir par la force de l'opinion publique ce que leur a constamment fait perdre la prédominance des hommes dans les affaires de ce monde. Ces tribunaux extrajudiciaires, mais dont l'autorité était si grande dans l'esprit du temps, le code qui les régissait, la jurisprudence consacrée par leurs arrêts, tout cet ensemble de législation sentimentale dévoile bien mieux le cœur des femmes que ne le saurait faire tout l'art des moralistes et des romanciers. Qu'on parcoure, en effet, ce répertoire d'un nouveau genre; qu'on examine attentivement tous les articles de cette charte galante, qui a proclamé, pour la première fois, l'indépendance du sexe le plus faible; qu'y trouve-t-on? Le mari sacrifié à l'amant toujours et partout; l'un possédant la personne et l'autre le cœur; l'amour, la fidélité, l'obéissance posées comme premières bases, comme vertus principales de ce nouvel évangile; en un mot, un essai du despotisme féminin se trahissant à son tour et luttant avec quelque succès contre une tyrannie bien plus manifeste, bien plus puissante, et surtout bien moins transitoire.

O toi qui présidas si souvent les cours d'amour, et qui fus sans doute l'un des plus aimables législateurs de ce code abrogé, mais non pas aboli; toi qu'on vit successivement l'épouse de deux rois, dont l'un ne fut jamais à tes yeux qu'un moine, et l'autre qu'un obstacle à tes vœux les plus chers, tendre amante du plus gracieux de nos troubadours, Eléonore d'Aquitaine, tu n'accordas que trop bien, il est vrai, ta conduite avec la témérité de tes opinions; mais si dans tes erreurs, tu ne craignis pas de prodiguer trop souvent, hélas! le double avantage de la puissance et de la beauté, ce fut du moins pour couronner l'amour et le génie.

L'enthousiasme de l'amour, cet enthousiasme purement instinctif, donne à la poésie languedocienne de cette époque un caractère de force et de vérité qu'il est peut-être impossible de surpasser, non que ce genre de mérite ne soit balancé par des imperfections qui ne sont, il faut l'avouer, que trop frappantes. Le même fond de pensées et de sentimens qui a inspiré les troubadours se retrouve avec une exécution plus savante et plus parfaite dans les littératures traditionnelles dont l'origine remonte à l'antiquité grecque. Le cœur de l'homme étant toujours le même, la forme seule a pu changer, et c'est uniquement sous ce rapport qu'il est essentiel de distinguer les poésies des troubadours des ouvrages du même genre qui appartiennent à des époques de perfectionnement : la vérité, l'énergie du sentiment, le luxe des images, la spontanéité du trait, l'incorrection du dessin, je ne sais quoi d'incomplet, de heurté et presque de sauvage, tels sont les signes caractéristiques auxquels il est facile de reconnaître la muse moderne ou romantique; tandis que la justesse et l'élégance des proportions, la perfection des détails, la richesse et l'à-propos des développemens, le choix des termes et des figures, une témérité prudente, une sorte de symétrie jusque dans le désordre même, tous ces attributs du génie dompté par la raison, et soumis au frein des règles, sont également ceux de la muse classique. Un air de jeunesse et de fraîcheur embellit la première; la seconde se fait admirer par l'éclat et par la régularité de ses traits : celle-là s'abandonne sans réserve à toute l'indépendance de la pensée; l'essor de celle-ci n'est que trop souvent comprimé par l'esprit d'imitation; et, pour tout dire en un mot, l'une semble obéir aux seules inspirations de la nature, et l'autre se montre plus docile aux exigences de l'art.

A une littérature à part, comme l'est celle des troubadours, à une littérature sans modèle, sans tradition,



LA COUR D'AMOUR.

et qui semble ne tenir par aucun lien au passé ni à l'avenir, à une littérature qui apparaît au milieu du moyen-âge, dont elle est la fidèle expression, comme l'obélisque du désert élégamment élancé vers les cieux, mais dont la beauté majestueuse et solitaire n'excite plus que l'admiration et les regrets du voyageur, à une littérature originale il fallait une spécialité dans son application, il fallait des genres créés pour elle et par elle, des formes, des combinaisons artistiques, nouvelles, inattendues; c'était *le Tenson*, espèce de dialogue où l'on agitait des questions de controverse amoureuse, conformément aux usages de l'époque; c'était le *Sirvente*, pièce satirique divisée d'ordinaire en couplets; c'était le *lai* plaintif et le gai *Fabliau;* c'était enfin la *Nouvelle* et la *Ballade*, qui fleurissent encore de nos jours aussi bien que le *Roman*, cette épopée, ce tableau sans cesse renaissant de la société moderne, ce nouveau monde ajouté au monde de la littérature et des arts, ce rival du théâtre, ce délassement de tous les âges, et de toutes les conditions, le triomphe surtout et les délices des femmes, le commentaire ingénieux, le flambeau de l'histoire, et qui, naguères, vient de ressusciter sous la plume de Walter-Scott le moyen-âge, avec ses créneaux et ses cathédrales, avec ses tournois et ses carrousels, avec ses mœurs si naïves et si fortement tranchées, en un mot avec toute sa pompe chevaleresque.

Le temps, qui perfectionne les institutions politiques et les monumens des arts, ne saurait guères leur rendre toutefois cet éclat, cette fraîcheur de jeunesse qui entoure le berceau des peuples. Quoi de plus touchant et de plus auguste à la fois que les assises du bon roi Saint-Louis dans le bois de Vincennes! Quoi de plus gracieux que les luttes littéraires sur des tapis de fleurs et de verdure! Gardons-nous de rabaisser jamais la justice et la poésie improvisées sous un chêne et sous un ormeau, car c'est la vraie poésie et la bonne justice.

Du moment où l'académie des jeux floraux, la société du Gai Savoir, bannit de son sein la langue maternelle pour adopter la langue française; du moment où elle répudia l'héritage de gloire que lui avait transmis la première, dans les poésies des troubadours et de Clémence Isaure elle-même, cette société célèbre consentit à descendre au second rang, au lieu de se maintenir au premier, dont la possession lui était pleinement assurée, soit par l'antiquité de son origine, soit par l'avantage incontestable d'avoir à diriger une littérature, qui entrait déja dans la voie du perfectionnement, d'une littérature qui avait traversé avec éclat la première période de son existence, l'âge d'or de la poésie lyrique; tandis que sa rivale, dans le timide essor d'une tardive aurore, luttait encore avec assez peu de succès contre la rudesse de la langue d'Oil, si fortement empreinte d'un caractère de barbarie.

L'académie des jeux floraux, en s'opposant avec persévérance à la puissance monarchique, pour défendre, pour consacrer la nationalité de la langue d'Oc, aurait travaillé plus efficacement qu'on ne le croit à assurer l'indépendance de nos provinces méridionales.

Que d'autres se bornent à considérer l'Académie française comme une institution purement littéraire; pour moi, je la regarde comme le trait le plus caractéristique du despotisme du cardinal de Richelieu, comme l'acte de son ministère qui a eu la plus grande portée politique. Certes, il faudrait être homme de peu de sens pour ne voir dans le dictionnaire de l'Académie française, ce grand niveleur du langage, cet autre code civil des Français, qu'une œuvre d'érudition et de critique littéraire.

L'universalité de la langue est une chaîne de fer dont se sert la centralisation pour garroter la France entière au profit de la capitale.

De grands souvenirs semblaient toutefois devoir nous défendre de cette invasion de l'idiôme septentrional. Deux puissantes reines, qui avaient reçu la naissance sous notre beau ciel, Constance, épouse de Robert, et Eléonore, qui s'unit à Louis-le-Jeune, parurent à la cour de France environnées d'un brillant cortège de troubadours, qui firent naître le goût de la poésie sur cette terre, depuis si féconde en grands poètes, mémorable époque d'initiation littéraire, où l'avantage appartient encore tout entier à la muse languedocienne, et qui nous montre dans l'éclat de ses premiers essais l'origine de la civilisation française. Quelles sont les vicissitudes des choses humaines! L'Europe nous payait alors un juste tribut d'admiration; à notre exemple, l'Italie avait des troubadours, le nord de la France des trouvères; tout suivait l'impulsion que nous avions donnée aux arts de l'esprit. De cette glorieuse influence que nous reste-il aujourd'hui? rien qu'un souvenir immortel. L'anéantissement de la féodalité fut l'extinction de la littérature méridionale; l'unité monarchique fut mortelle à l'essor de la pensée créatrice dans nos contrées. La centralisation a commencé par le despotisme royal et a été définitivement organisée par la camaraderie.

L'histoire l'a suffisamment démontré : monarchie et centralisation sont deux choses intimément unies entre elles; république et uniforme répartition de tous les avantages sociaux, sont deux choses également inséparables. Un roi puissant, une cour brillante, forment un centre d'attraction qui appelle dans son sein, avec une force irrésistible, tous les talens, toutes les richesses, toute la substance de l'état; et pour accumuler tous les prodiges des arts et de l'industrie sur un point du territoire, dépouille et appauvrit tout le reste. Dans la France monarchique, un homme de génie appartient avant tout à la capitale, qui l'adopte, qui s'en empare, et qui l'enchaîne pour jamais dans ses murs : c'est à peine si l'on daigne se souvenir, à sa mort, de sa véritable patrie, et consigner dans son article nécrologique le nom de la province ou du département où il reçut le jour. De là un préjugé aussi ridicule qu'injuste, un préjugé que le monopole parisien exploite tous les jours à son profit, avec un dédain superbe pour toutes les productions qui n'ont pas eu le bonheur d'éclore sur les bords de la Seine. La centralisation politique est moins exclusive, moins partiale, moins tyrannique, il s'en faut bien, que la centralisation littéraire : en matière de légalité, un provincial est un citoyen français; en matière de goût, il n'est qu'un barbare. Dans les républiques et les états confédérés, au contraire, chaque cité un peu importante brille d'un éclat qui lui est propre, et qu'on voudrait en vain lui ravir ou partager avec elle, et il n'en est aucune qui ait sur toutes les autres le privilége de la gloire des arts; le mérite y reçoit par tout d'utiles encouragemens, et ce qu'on doit regarder comme préférable, y est l'objet de l'estime et de l'admiration publiques; inappréciables avantages qui le dispensent habituellement de chercher ailleurs les récompenses dues à ses heureux efforts. Qu'ai-je besoin de rappeler ici la rivalité des sept villes de l'ancienne Grèce, qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère, de signaler ensuite Thèbes si fière d'avoir été la patrie de Pindare, et Lesbos qui ne craignait pas d'opposer les grands noms d'Alcée et de Sapho à ceux des plus beaux génies d'Athènes? Qu'ai-je besoin d'évoquer les souvenirs de l'histoire littéraire de l'Italie moderne et de montrer la gloire de l'Arioste, se réfléchissant tout entière sur la cour de Ferrare, que ses beaux vers rendirent à jamais célèbre, tandis que, pour consoler le Tasse des horribles persécutions qui abrégèrent ses jours, Rome, si long-temps l'arbitre du bon goût, ne sut lui réserver que la déception d'un triomphe posthume?

Il me serait facile d'étendre cette nomenclature à la confédération germanique, cet imposant débris des institutions politiques du moyen-âge, aux Etats-Unis d'Amérique et à la Suisse; je me borne à une seule observation qui renferme, selon moi, l'argument le plus décisif contre la centralisation, soit littéraire, soit gouvernementale : la Grèce libre a plusieurs dialectes, le monde soumis aux Romains parle la même langue, celle de ses maîtres.

Le régime féodal, tyrannique dans l'ordre politique, fut vraiment républicain sous le rapport littéraire; ces mille petits despotes qui torturaient leurs vassaux, honoraient les lettres, en protégeant les troubadours. Ils réparaient à leur égard les torts de la fortune; ils les attachaient à leur personne et les admettaient dans leur intimité; ils faisaient plus encore, ils attribuaient uniquement à leur exaltation poétique des aveux souvent téméraires, qui offensaient la chasteté de leurs épouses ou la pudeur de leurs filles; et, plus indulgens dans leur puissance bornée et à demi barbare que ne le fut Auguste lui-même, arbitre du monde civilisé, ils couvraient d'un pardon généreux les mêmes fautes qui coûtèrent tant de pleurs à Ovide, et le firent exiler chez les Sarmates des bords de l'Euxin.

Parmi cette famille brillante de troubadours, de poètes ingénieux, qui ont su immortaliser la langue romane, apparaissent des célébrités rivales des plus rares génies de l'école classique : *Bertrand de Born* peut être proclamé le *Tyrthée* féodal; *Rambaud d'Orange* rappelle quelquefois l'élégante précision et l'épicuréisme *d'Horace*; *Bernard de Ventadour* est le *Tibulle* de notre Occitanie; *Pierre Vital* en est le *Properce*, et *Clara d'Anduze* ne me semble pas indigne d'être comparée à la tendre amante de Phaon.

La différence des époques et des écoles une fois ad

mise, ce rapprochement ne doit pas être considéré comme une vaine recherche, un artifice du style, mais comme l'expression de la vérité. Qu'on me dise si, en parcourant les poésies de *Bertrand de Born*, on ne croit pas entendre retentir la trompette guerrière dont les sons se mêlent confusément aux cris des combattans et aux hennissemens des chevaux; qu'on me dise si la délicatesse, la grâce ou le délire de l'amour le plus tendre, ne respirent pas dans les vers de ce *Rambaud d'Orange*, qui maniait le luth des troubadours avec autant d'habileté que la lance des preux; de ce *Bernard de Ventadour*, amant aimé *d'Eléonore d'Aquitaine*; de ce *Pierre Vidal*, que son imagination romanesque précipitait quelquefois dans des entreprises aussi brillantes qu'insensées; qu'on me dise, enfin, si les accords brûlans de *Clara d'Anduze* n'éveillent pas dans les cœurs la même sympathie que les accens passionnés de la muse de Lesbos.

Quoi de plus animé, de plus héroïque, de plus éclatant que les chansons guerrières de *Bertrand de Born*, vicomte de Hautefort!....

Si la poésie languedocienne était aussi connue qu'elle mérite de l'être, j'aurais considérablement abrégé l'appréciation de ses beautés; mais elle a besoin de produire ses titres de gloire pour recouvrer sa popularité, car elle fut souvent contrariée ou même arrêtée dans son essor; telle qu'une eau bienfaisante et limpide, qui rencontre, non loin de sa source, un abîme où elle s'engloutit, ou plutôt semblable à un arbre vigoureux et plein de sève qu'un art ennemi condamne à ramper en espalier, quand la nature l'avait destiné à élever majestueusement sa tête verdoyante dans les airs.

Le tableau que je viens de retracer suffira peut-être pour faire apprécier le génie méridional dans l'éclat de ses premiers essais : ce qui distingue surtout ce génie de celui de l'antiquité, c'est une tendance aujourd'hui généralement reconnue vers un ordre d'idées plus nobles, plus élevées, plus épurées, moins asservies à l'empire des sens et de la matière; c'est la source inépuisable du sublime, la gloire éternelle de la religion chrétienne, je veux parler du spiritualisme. Ce principe, autrefois renfermé dans la philosophie de Platon et devenu de nos jours une vérité pratique, a changé la face du monde et des arts. *Le Génie du Christianisme de M. de Chateaubriand*, ce monument immortel, aussi admirable dans le genre auquel il appartient, dans la haute critique, que l'*Esprit des lois*, dans la législation, que l'*Emile* dans la philosophie, a proclamé, a consacré l'influence de la croyance évangélique dans le domaine de la pensée créatrice. S'il est vrai, comme il l'a soutenu, que les écrivains du siècle de Louis XIV, instinctivement soumis à cette influence, lui aient dû souvent les plus beaux traits de leurs chefs-d'œuvre, lors même qu'ils adoptaient par un esprit de système le merveilleux du paganisme, combien cette observation n'a-t-elle pas plus de force et de justesse, si l'on en fait l'application aux chants des troubadours, de ces poètes musiciens, les Orphées et les Linus de la France, de ces véritables maîtres de gai savoir, qui, dédaigneux ou ignorans du passé, se livraient sans étude et sans art à l'inspiration de la muse chrétienne, et qui s'honorant d'être tour-à-tour les chantres ou les émules des preux chevaliers, avaient pris la même devise : *Dieu, le Roi, les Dames!*

La critique contemporaine a rendu d'éclatans hommages à cette littérature primitive de l'Europe, interrompue, mais non pas anéantie par l'imitation exclusive de l'antiquité, et qui, depuis quelques années, a semblé renaître pour rajeunir la littérature française et pour lui rendre, avec ses grâces naïves, son enthousiasme chevaleresque et son idéalisme chrétien, ce caractère de vérité, de nationalité, dont la gloire n'est pas toujours le dédommagement, et dont il eût été à désirer sans doute qu'elle ne se fût jamais dépouillée.

Théodore Abadie.

ARNAULD DE MARVIELL.

HISTOIRE DU XIIe SIÈCLE.

A peu de distance de la ville de Castres, sur la rivière d'Agoût, dans les gorges formées par les montagnes, qui vont se réunir aux premières terrasses de la Montagne-Noire, s'élevait, dans le douzième siècle, un antique château, situé dans les domaines de la maison de Trencavel. Cette maison, la plus puissante de la province après la maison de Toulouse, possédait les vicomtés de Béziers, de Carcassonne, d'Alby et de Razès. Nous voyons par les actes et les chartes qui nous ont été conservés, que les seigneurs de Trencavel, possesseurs d'un immense territoire, qui renfermait dans ses limites un grand nombre de cités populeuses, conservèrent toujours une tendre prédilection pour la ville ou plutôt pour le petit bourg de Burlats, qui existe encore et qui est renommé pour l'excellence des fraises que l'on cultive dans ses vallons, qu'arrosent les eaux limpides de l'Agoût. Dans leurs testamens, les seigneurs de Trencavel disposaient ordinairement du bourg

et du territoire de Burlats, en faveur d'une épouse chérie, d'un fils bien-aimé, d'une fille objet de leur vive tendresse. C'est au plus cher de leurs enfans qu'ils léguaient le champêtre manoir. Placé dans un lieu solitaire, ses vieilles tourelles s'élevaient sur la crête des rochers, dont les cimes étaient ombragées par des forêts que la cognée ne mutila jamais; à ses pieds, l'Agoût en serpentant, mêlait son murmure aux accens de l'oiseau du printemps, et formait de petites îles dont la verdure contrastait avec les rochers et les flancs noircis de la montagne. Telle est encore cette solitude dont les sites agrestes et l'aspect enchanteur rappellent à certains égards les vallées et les montagnes de la Suisse.

C'est dans ce lieu charmant, mais sauvage, que vivait dans les dernières années du XIIe siècle, la vicomtesse Adélaïde, fille de Raymond V, comte de Toulouse, femme de Roger Ier, vicomte de Béziers, de Carcassonne, d'Alby et de Razès, et petite-fille du roi de France Louis-le-Gros. Sa mère, Constance de France, avait été mariée en premières noces à Eustache de Blois, fils d'Etienne, roi d'Angleterre. Après avoir été couronnée dans Londres en 1152 avec son époux, du vivant du roi Etienne, conformément aux usages pratiqués dans ce siècle, Constance eut le malheur de perdre son mari, qui mourut dans un temps où les révolutions qui agitaient l'Angleterre, allaient lui ravir une couronne, que l'heureux chef de la race des Plantagenet enleva pour jamais à la maison des ducs de Normandie. Veuve couronnée d'un prince qui ne s'était pas assis sur le trône, Constance revint à la cour de France. Elle était alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Vingt princes se montrèrent jaloux d'obtenir sa main. Les grands vassaux de la couronne, rebelles à l'autorité royale, et qui, les armes à la main, combattaient pour faire de l'empire français une république de princes feudataires, en résistant aux armées du monarque qui assiégeait leurs redoutables forteresses, semblaient réclamer un vasselage plus doux : les seigneurs de Montfort, de Nesle, de Couci, portèrent souvent dans leurs tournois les couleurs de la dame dont le père leur faisait redouter sa valeur sur les champs de bataille. Enfin, après avoir été sollicité par tout ce que la France avait de plus nobles princes et de plus vaillans chevaliers, Constance épousa en secondes noces Raymond V, comte de Toulouse.

Les Toulousains célébrèrent le mariage de leur seigneur, par des joûtes et des tournois, qui attirèrent une affluence considérable de nationaux et d'étrangers, et qui durent inspirer à la princesse qui était l'objet de ces fêtes magnifiques une haute idée de l'amour et du dévouement qu'éprouvaient pour leurs souverains les peuples sur lesquels elle venait régner. Si de funestes pressentimens pouvaient s'offrir à la pensée, lorsque le cœur est ému par l'image du bonheur et par la vue d'un peuple empressé d'en faire jouir les êtres chers à sa reconnaissance, la fille infortunée de Louis-le-Gros aurait sans doute laissé échapper quelques larmes au milieu de ces fêtes brillantes. Mais quelle triste et fatale connaissance de l'avenir aurait pu lui annoncer les infortunes de sa vie dans ces jours d'allégresse, et lorsque les arts, les plaisirs et la galanterie s'empressaient de réunir tous les moyens de lui plaire? quelle voix prophétique et cruelle eût osé annoncer à la sensible Constance, qu'à la fleur de son âge, délaissée par son époux, elle irait dans une solitude profonde, consumer les belles années de sa vie dans les ennuis d'un amour malheureux!

Les premières années de leur mariage furent heureuses, mais le comte de Toulouse s'abandonna bientôt à son goût pour les plaisirs, que son âge et les séductions dont il était environné ne lui permettaient guère de vaincre. On passerait sous silence des désordres qui s'allient souvent dans une jeunesse ardente et fougueuse à des qualités honorables, et même aux plus nobles inspirations du cœur, si ces désordres n'avaient compromis le bonheur d'une auguste princesse, que ses vertus et le souvenir du diadème qu'elle avait porté rendaient si digne des égards et des respects de son époux. La cour de Rome retentit des plaintes d'une reine dont des courtisanes avaient profané le lit; la cour de France fit craindre les armes et la colère d'un roi qui ressentait vivement les injures faites à une sœur tendrement chérie; mais ni les menaces du roi Louis-le-Jeune, ni les censures du pontife romain, ne purent rétablir la bonne intelligence entre les deux époux. Tandis que la fille de Louis-le-Gros cachait ses infortunes dans la solitude de Burlats, et qu'elle allait même jusque dans la Palestine chercher dans les consolations religieuses un adoucissement aux amertumes dont elle était abreuvée, Raymond se livrait à de nouvelles amours.

Une fille était née de leur mariage; les malheurs de sa mère semblèrent présager les siens. Tendrement chérie du roi de France, Louis-le-Jeune, son oncle, elle fut mariée, en 1171 à Roger Ier, vicomte de Béziers, d'Alby; de Carcassonne et de Razès. C'est en considération de ce mariage, que Louis-le-Jeune écrivait à Roger les lettres les plus affectueuses, et qu'il lui fit don du château de Minerve. Mais cette union, formée sous d'heureux auspices, ne fut pas plus fortunée que le mariage de Constance. Pendant les cruels momens de sa séparation avec Raymond, Constance avait habité le château de Burlats; c'est au milieu des rochers de cette solitude, qu'une fille des rois de France nourrissait ses ennuis. Adelaïde, née dans ces lieux sauvages, conserva toute sa vie une tendre prédilection pour l'antique manoir où elle avait reçu les premières caresses maternelles. Dans la suite, lorsqu'une conformité de malheurs lui rappelait la destinée de sa mère, elle aimait à pleurer dans les mêmes lieux où Constance avait pleuré. Dans les âmes tendres, la tristesse fait fermenter l'amour. Adelaïde l'éprouva; belle, la réputation de sa beauté attira auprès d'elle, une foule d'adorateurs qui briguèrent à l'envi le bonheur de lui plaire. On était alors dans les beaux jours de la poésie provençale; c'était le siècle des troubadours et des chevaliers, qui parcouraient les cours et les châteaux en chantant l'amour et les dames. Nulle part ils n'étaient accueillis avec plus de distinction qu'à la cour de Raymond V, père d'Adelaïde. C'est à cette cour que se rendaient des diverses provinces d'Espagne, de France et d'Italie, tous ces chevaliers, modèles de grâces et de courtoisie, qui ont fourni l'idée de ces caractères chevaleresques que les poètes et les romanciers ont tant célébré depuis, et que les contemporains des preux avaient admiré au milieu des fêtes galantes et magni-

fiques que ce bon prince donnait dans le château Narbonnais, cette antique habitation des comtes de Toulouse, dont il ne reste que de vieux débris et quelques tours délabrées. Celui qui saurait nous représenter avec leurs vives couleurs, avec la variété et la magnificence de leurs costumes, avec la grâce et la franchise de leurs manières ces essaims de belles et de chevaliers qui embellissaient ces demeures féodales; celui-là seul serait capable de peindre avec fidélité, cette cour guerrière, aimable et voluptueuse. Aussi célèbre dans les temps féodaux, que la cour de Louis XIV le fut dans le siècle le plus renommé par la politesse et le bon goût, la cour de Raymond V devint le modèle sûr lequel se formèrent les cours des rois d'Aragon, des comtes de Poitiers, des seigneurs de Montpellier, et de ce Thibault, comte de Champagne, si connu dans le siècle suivant par son amour romanesque et les inconstances de sa vie. Là brillaient dans leurs beaux jours les seigneurs de Sauve et d'Anduze; les seigneurs de la maison de Baux; les Guillaume de Sabran, les Bermond de Posquières, les Simiane, les Roquemaure, les Villeneuve, les Castellane; Sicard, vicomte de Lautrec, Isarn, de Dourgne; Jourdain, de l'Ille; Arnaud de Durfort. Les plaisirs et le goût de la poésie provençale, étaient les liens de ces brillantes réunions. Au milieu de cette jeunesse, vive et passionnée, venaient prendre place ces chantres joyeux et galans qui marchaient à la suite des princes en chantant les louanges des belles et des chevaliers; ils chantaient en s'accompagnant de la viole, de la mandore, de la citole, de la guitare ou de la lyre. A peine avaient-ils paru sur le seuil de ces brillantes demeures, qu'un murmure flatteur les annonçait à l'assemblée, impatiente de les entendre. Les distinctions les plus délicates étaient la récompense de ceux qui excellaient dans l'art de *trouver;* car il faut convenir, que si l'antiquité considérait les poètes comme des hommes divins, nos bons aïeux ne furent pas éloignés de partager cette espèce d'idolâtrie. Les seigneurs, les princes et les rois eux-mêmes se montrèrent jaloux d'entrer en partage de cette gloire poétique, souvent préférée aux avantages de la naissance.

On pense bien que les femmes, ces objets presque continuels des vers et des hommages des troubadours, ne restèrent pas indifférentes pour un art qui célébrait l'empire qu'elles exerçaient. Parmi celles qui cultivèrent la poésie provençale avec le plus de succès, il faut placer au premier rang la comtesse de Die, qui épousa Guillaume de Poitiers, fils naturel de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Éprise de Raimbaud, prince d'Orange, elle déplora les infidélités de son amant dans des vers qui auraient dû ramener à ses pieds l'ingrat dont elle avait à se plaindre, puisque troubadour lui-même, Raimbaud ne pouvait être insensible aux accens passionnés de l'amour et de la poésie. C'est encore aux inspirations de l'amour, que Clara d'Anduze et Adelaïde de Porcairagues furent redevables des poésies charmantes qui firent les délices de la cour des seigneurs de Montpellier. Ces nobles et grandes dames dédaignaient quelquefois l'amour des plus puissans seigneurs pour écouter les vœux d'un simple troubadour. Les rois eux-mêmes, moins fiers de la couronne royale que du laurier poétique, oubliaient les pompes du trône et leur préféraient la gloire des lettres. Tel fut Richard Cœur-de-Lion; Richard, le plus vaillant des guerriers, et le plus héroïque des rois, mais dont les muses, objets de ses prédilections, ne purent ni calmer les fougueux désirs, ni tempérer l'ardent et irascible caractère; tels furent Alphonse et Pierre, rois d'Aragon, dont la cour fut l'asile des poètes provençaux, et qui firent eux-mêmes des vers qui ont fait inscrire leurs noms parmi ceux des troubadours les plus célèbres. Les grands faits-d'armes et la vie aventureuse de ces poètes couronnés, étaient le plus souvent les sujets de leurs chants. Abandonnant le soin de leurs états, on les voyait courir *par monts et par vaux*, pour aller dans les cours étrangères, dans de simples châteaux, et jusque dans les plus humbles gentilhommières, visiter la beauté dont la renommée était venue jusqu'à eux. Confondus dans la foule des chevaliers, qui tous briguaient à l'envi le bonheur d'être préférés par la châtelaine, ils s'efforçaient de mériter son amour par mille soins délicats et galans, et, assis autour du foyer antique, ils égayaient les longues soirées d'hiver par des ballades et des fabliaux. Après avoir fait le charme de ces demeures féodales par leurs chansons et leurs récits d'amours, ces chantres joyeux ne craignaient point de s'exposer dans les entreprises les plus périlleuses pour aller chercher des aventures merveilleuses et de nouveaux sujets pour leurs chansons. Les pélerinages lointains avaient surtout un singulier attrait pour nos troubadours. L'un (1), éperdûment amoureux de la veuve de Gautier, prince de Galilée, mariée en secondes noces à Raymond XI, comte de Tripoli, passait la mer pour avoir la satisfaction de contempler des charmes qu'il avait entendu célébrer par des pélerins revenus de la Palestine; arrivait malade auprès de cette princesse qu'il n'avait jamais vue, et mourait de saisissement à son aspect. Un autre (2) accompagnait l'empereur Frédéric Ier dans la croisade, et, comme un nouveau Tyrtée, marchait une lyre à la main à la tete des phalanges guerrières. Raymond de Miraval, épris tour à tour de la dame de Pénantier, femme d'un seigneur de Carcassonne; de la vicomtesse de Minerve, et de la belle Adelaïde de Boissezon, les célébra dans des vers qui obtinrent de si grands applaudissemens, que, sur ses seules louanges, le comte de Toulouse, le comte de Foix, et le roi d'Aragon, se déclarèrent leurs amans et leurs admirateurs.

Un sentiment plus profond, un amour plus discret et peut-être plus heureux, inspira Arnaud de Marvieil, dont la solitude de Burlats garde encore le souvenir. De doux loisirs, de belles eaux, l'aspect d'une nature sauvage et pourtant riante, le délire des vers, la présence de l'objet aimé, tout semblait concourir au bonheur de Marviell. Adelaïde, cette fille des rois, sensible au langage enchanteur des enfans des muses, et oubliant la fierté du sang dont elle était issue, abandonna son cœur aux séductions de l'amour! Marviell fut auprès de cette princesse ce que le Tasse fut, plusieurs siècles après, auprès d'Éléonore de Ferrare. Épris des charmes d'Adélaïde, Marviell ressentit comme le Tasse le bonheur d'être aimé; mais, comme le Tasse, il éprouva aussi combien est cruelle l'infortune causée

(1) Geoffroi Rudel.
(2) Pierre Vidal.



MARVIELL CHANTANT SES VERS AUPRÈS D'ADÉLAÏDE DE BURLATS.

par les tourmens de l'amour ! Couvrant d'abord d'un voile poétique l'expression de ses sentimens, il s'aperçut bientôt qu'Adelaïde n'était pas insensible à son amour. Enhardi par l'heureux succès qu'obtinrent ses vers, Marviell laissa échapper de son cœur ces accens passionnés que l'amant inspire au poète, et que le poète seul n'eût jamais su trouver. *La vicomtesse ne le désapprouva pas*, nous dit l'auteur de la vie de Marviell, *et elle le combla de bienfaits; ce qui l'encouragea à faire de nouvelles chansons, qui témoignent qu'il avait de grandes qualités et de grands défauts.* Marviell jouissait d'une félicité parfaite, lorsqu'un rival parut; ce rival était Alphonse II, roi d'Aragon. Les princes de la maison d'Aragon, célèbres par leurs exploits contre les Maures, qui dans le XIIe siècle possédaient encore une partie considérable de l'Espagne, passaient souvent les Pyrénées pour visiter des princes leurs alliés, et pour chercher du secours contre les Musulmans. Unis par des alliances ou par des traités à la plupart des maisons souveraines du Midi de la France, ils acquirent plus tard la seigneurie de Montpellier, qu'ils conservèrent jusqu'à la fin du règne de saint Louis. Alphonse était magnifique, généreux, mais enclin à la jalousie; il laissa lire sur son front les ombrages que lui causait Marviell. Eloigné de la cour de sa bien-aimée par la jalousie du roi d'Aragon, Marviell se retira d'abord à la cour de Guillaume de Montpellier. Son infortune toucha le cœur de Guillaume; mais ni les soins de l'amitié la plus délicate, ni le commerce des muses, ne purent dissiper les ennuis du poète. Triste et solitaire au milieu des plaisirs d'une cour galante et empressée à lui plaire, Marviell regrettait les bois et les rochers de Burlats; ces lieux inspirateurs étaient sans cesse présens à sa mémoire. Le souvenir de ses plaisirs

passés se retraçait continuellement à sa pensée; ce souvenir cruel, attaché à son cœur comme un trait empoisonné, irritait sa douleur. Dans son délire il formait des projets qu'il abandonnait aussitôt : tantôt il prenait la résolution de s'ensevelir dans un cloître, et tantôt il jurait d'aller chercher au milieu des périls de la guerre une mort qu'il semblait ardemment désirer. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'une fatale nouvelle arrivée d'Orient, annonça à la France les désastres que les chrétiens venaient d'éprouver en Palestine.

Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, et Raymond de Toulouse, comte de Tripoli, venaient de perdre contre Saladin, la bataille de Tibériade. (1) La perte de cette bataille entraîna la perte du royaume de Jérusalem, qui, pendant quatre-vingt-huit ans, avait été gouverné par neuf rois tous français d'origine. Il serait difficile de peindre la consternation qui se répandit chez les nations chrétiennes à la nouvelle de ce lamentable événement. Le pape mourut de la douleur qu'il en ressentit; les rois de France et d'Angleterre suspendirent leurs querelles pour ne s'occuper que des moyens de secourir les chrétiens d'Orient. Guillaume, archevêque de Tyr, passa les mers et vint solliciter les monarques de l'Europe. La troisième croisade fut résolue. L'empereur Frédéric Barberousse, qui devait trouver la mort dans le Cydnus, dans ce même fleuve de Cilicie d'où Alexandre fut retiré mourant; l'empereur Frédéric, à la tête de cent cinquante mille combattans, se mit en marche et traversa l'Allemagne, la Hongrie, la Trace, l'Asie-Mineure. Les rois de France et d'Angleterre, instruits par l'expérience des précédentes croisades, résolurent de faire le trajet par mer; ils allèrent s'embarquer, Philippe à Gênes, et Richard à Marseille. Enrichis par les expéditions maritimes auxquelles ils s'étaient livrés depuis que les croisades avaient mis en communication l'Europe et l'Asie, les Génois et les Marseillais avaient équipé des flottes qui couvraient la Méditerranée. Marseille fut la seule ville de la France méridionale où il régnât un esprit assez entreprenant, et où il y eût assez de moyens pour rivaliser avec les villes d'Italie, et tirer parti des croisades pour le commerce et la navigation; elle eut des factoreries dans toutes les villes de la Palestine. Marseille eut assez de vaisseaux pour transporter à la Terre-Sainte toute l'armée anglaise de Richard Cœur-de-Lyon. La nation qui devait être un jour la dominatrice des mers vint demander aux descendans des antiques Phocéens, de conduire ses guerriers sur la trace effacée de ces mêmes flots qui avaient porté autrefois les flottes de la Grèce et de Tyr.

Les armées de France et d'Angleterre rassemblées dans la plaine de Vézelai en Bourgogne, marchèrent de concert jusqu'à Lyon, où elles se séparèrent. L'armée française prit la route de Gênes et l'armée anglaise celle de Marseille. On distingua les croisés par des couleurs différentes; on donna une croix rouge (2) aux Français, une blanche aux Anglais et une verte aux Flamands, car les Flamands formaient une nation à part, commandée par Philippe, comte de Flandre. Les brillans Aquitains et les ardens Provençaux accoururent en foule et vinrent grossir les rangs de deux armées qui marchaient sous mille bannières différentes. Les Aquitains, sujets du roi d'Angleterre, descendirent vers les côtes de la Provence pour s'embarquer à Marseille, tandis que les Provençaux allèrent à Gênes joindre les drapeaux de Philippe-Auguste.

Au bruit de ces formidables armemens, Marviell, s'arrachant à sa mélancolie, annonça à Guillaume sa résolution de s'enrôler pour la croisade. Plusieurs seigneurs croisés venaient d'arriver à la cour de Montpellier; on distinguait parmi eux les comtes d'Avenne et de Clermont, et les sires de Vendôme et de Montmorency; ils allaient à Marseille s'embarquer sur une galère qui devait les conduire à Gênes. A la vue de ces vaillans guerriers, revêtus de leurs brillantes armures, et portant les couleurs de leurs dames, Marviell s'abandonne à l'enthousiasme chevaleresque que la présence et les discours de ces preux excitent dans son âme; il jure de les suivre et de partager leurs dangers. Peu de jours suffirent aux apprêts de son départ; il fit ses adieux à Guillaume, et, l'image d'Adelaïde dans le cœur, il se résolut à livrer sa vie aux caprices d'une mer orageuse, dont les tempêtes étaient moins à craindre pour lui que les tempêtes qui s'élevaient dans son cœur, plus profond et plus orageux que les abîmes de l'Océan.

Le lendemain du jour de Pâques de l'année 1190, il partit de Montpellier avec les sires de Vendôme et de Montmorency; trois jours après ils arrivèrent à Marseille. En arrivant, ils virent les campagnes voisines couvertes de l'armée anglaise; ils descendirent à Marseille chez les religieux de l'abbaye de Saint-Victor. Ces pieux solitaires accueillirent les illustres voyageurs avec cette hospitalité pleine de franchise et de candeur qui distinguait les hommes des anciens jours. A la veille de son départ pour son grand vayage d'outre-mer, Marviell alla aux pieds des autels adresser sa prière à Dieu. En pénétrant dans le sanctuaire, il éprouva cet *apaisement* des troubles du cœur, que les chrétiens ont souvent éprouvé sous les voûtes de nos vieilles basiliques. Prosterné devant l'image de la Vierge, il invoqua les saints patrons de la France; il pria pour son roi, pour le succès de nos armes et pour celle qui le forçait d'abandonner sa vie aux tribulations et à la fortune inconstante et orageuse du croisé.

L'armée mit à la voile. La mer était unie comme une glace, et la flotte s'éloignant lentement des côtes de la Provence, permettait à Marviell de prolonger une délicieuse rêverie. Silencieux et les yeux fixés sur le rivage, il contemplait ces caps et ces promontoires lointains qui portaient sur leurs sommets quelques chapelles rustiques et des donjons délabrés. En les voyant se perdre et s'effacer dans l'horizon, à mesure que le navire avançait dans la haute mer, Marviell éprouvait je ne sais quel sentiment triste et délicieux à la fois : si l'effort qu'il venait de faire pour vaincre sa passion lui causait une satisfaction intérieure, l'image de la patrie absente commençait à jeter dans son

(1) 4 Juillet 1187.

(2) Les Français et les Anglais changèrent les couleurs pendant les grandes guerres des XIVe et XVe siècles. Les rois d'Angleterre ayant arboré la couleur rouge, comme prétendant au trône de France, les Français prirent la couleur blanche, qu'ils ont toujours conservée depuis.

âme un trouble mêlé d'amertume. Il apercevait déja les îles d'Hyères, ou les îles d'Or, séjour enchanté, où les orangers et les citroniers exhalent des parfums que la brise des mers répand au loin sur la surface des eaux, et dont il devait bientôt faire une triste comparaison avec les plages inhospitalières et les déserts brûlans de la Syrie. Il salua en passant les îles de l'Erins : là vivaient ces doctes et modestes bénédictins, qui, blanchis dans les travaux de la science comme dans les exercices de la piété, avaient défriché nos terres avant de défricher notre littérature. Presque indifférens pour les événemens du siècle, ils ne vivaient en quelque sorte que dans les siècles passés; ils cultivaient sans faste, à l'ombre des cloîtres, les lettres dépouillées pour eux des prestiges de la gloire. Marviell fut frappé de ce calme de la vie monastique, de ce silence profond qui n'était interrompu que par le bruit des vagues qui venaient se briser aux pieds des rochers sur lesquels étaient bâtis les murs du monastère : image de l'âme du sage qui oppose une digue aux débordemens des passions. L'île de Corse s'élevait à sa droite et présentait l'aspect d'une énorme pyramide formée par les montagnes, qui, à la faveur de l'éloignement, se groupaient comme si elles avaient été adossées les unes contre les autres. Dans ce moment on signala la flotte génoise qui portait l'armée française; Marviell tressaillit en voyant le pavillon de France et les nobles couleurs qui brillaient suspendues aux mâts des navires; d'Avenne, Clermont, Vendôme et Montmorency se montrèrent impatiens de saluer la galère royale que montait Philippe-Auguste. Les flottes anglaises et française firent leur jonction près de l'île de Capraja et non loin de cette île d'Elbe où la plus grande renommée des temps modernes, devait un jour ressentir toute la haine de la jalouse Albion. Les flottes réunies suivirent les côtes de la Ligurie, des états de l'église; et quelques jours d'une navigation qui fut plusieurs fois contrariée par les tempêtes, les portèrent sur les côtes de la Sicile.

Le sang français régnait en Sicile, comme il avait régné à Jérusalem, comme il régnait encore à Antioche, à Tripoli, à Edesse, et comme il régna dans le siècle suivant, dans l'île de Chypre, à Constantinople, à Athènes, à Thèbes, à Corinthe, à Argos. Tancrède, de cette race de chevaliers normands qui fit pâlir les prodiges de la fable devant les faits avérés de l'histoire, Tancrède, fils du vaillant Roger, gouvernait la Sicile. Les flottes réunies abordèrent au port de Messine, un des plus vastes et des plus beaux de la Méditerranée, et qui peut contenir plus de mille vaisseaux. Les armées débarquèrent, et les deux monarques séjournèrent plus de six mois à la cour de Sicile. Durand ce séjour, pendant lequel les rivalités sans cesse renaissantes de Philippe et de Richard firent plusieurs fois courir aux armes des guerriers que les intérêts de la guerre sainte avaient pu seuls réunir sous les mêmes bannières, Marviell, déplorant les désordres des croisés, et fuyant les intrigues et les plaisirs de la cour de Sicile, entreprit un voyage dans l'intérieur du pays, et, Pline nouveau, il voulut contempler de près le terrible phénomène dont la nature épouvantait les habitans de ces contrées.

En parcourant les belles campagnes de la Sicile, dans la plus belle saison de l'année, Marviell sentit se réveiller au fond de son cœur des idées et des sentimens qui n'étaient plus en harmonie avec la situation de son âme. Le tableau d'une nature riante, qui a tant d'attraits pour l'homme livré aux délices d'un amour heureux et paisible, fait ordinairement éprouver une douloureuse impression à celui dont le cœur est agité par des passions violentes. Le spectacle de la mer soulevée par les tempêtes et celui de la terre bouleversée par les volcans, voilà quels étaient les tableaux qui plaisaient à Marviell! Assis sur le rivage, au milieu des ruines d'un vieux temple et au pied de colonnes brisées, il écoutait le bruit des vagues qui venaient se briser sur la grève, où il suivait de l'œil la course du navire qui, battu par l'orage, lui offrait une triste image de la destinée de l'homme ici-bas.

En suivant la route de Messine à Catane, Marviell fut frappé des innombrables débris qui se présentaient sans cesse aux regards du voyageur : les débris de l'architecture grecque et romaine contrastaient partout avec la fraîcheur des paysages et la richesse des moissons. Le clocher gothique et l'obélisque de l'arabe s'élevaient ensemble mêlés aux grands arbres des forêts. Que de peuples divers avaient passé sur ces mêmes rivages maintenant visités par les croisés! Les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, les Normands, avaient tour-à-tour civilisé et dévasté la belle Sicile! Que restait-il pour attester le passage de tant de peuples fameux? des ruines, qui, entassées par les siècles, gisaient confondues dans les champs de la Sicile, comme la poussière de tous ces peuples reste à jamais confondue dans la terre commune!

En approchant de Catane, Marviell marchait lentement, contemplant d'un œil effrayé cette terre profondément crevassée, et encore toute ébranlée par les secousses qui avaient mis à nu ses vieux fondemens. La lave, semblable au torrent enflammé, s'était répandue dans les campagnes et dans plusieurs parties de la ville. Il voyait à sa droite l'Etna dont le sommet était couvert de nuages et d'une épaisse fumée; à sa gauche, ses yeux erraient sur l'immensité des flots qui baignaient la côte. Dans l'intérieur de Catane, il s'arrêta devant plusieurs beaux édifices, reste de la grandeur romaine; il admira les ruines d'un grand théâtre, et les débris de plusieurs temples, jadis élevés en l'honneur du paganisme, et qui avaient été changés en églises chrétiennes. L'habit et l'armure du croisé dont Marviell était revêtu, et la langue provençale qu'il parlait et qui était si agréable aux oreilles des Siciliens, lui méritèrent une bienveillante hospitalité dans une ville où vivaient des familles françaises venues à la suite du vaillant Roger.

Après quelques jours de séjour à Catane, Marviell se remit en route, et, dirigeant sa course au nord-ouest, il traversa des campagnes que la lave avait inondées, les yeux fixés sur cette montagne isolée et énorme dont le sommet est souvent couvert de neige, pendant que le feu brûle dans ses flancs. Des collines verdoyantes et entourées de lave, élevaient leurs pyramides couvertes d'arbustes, au milieu de cette matière informe, hideuse, et dont l'écume blanchâtre, durcie par le temps, formait mille figures bizarres.

Arrivé au pied de l'Etna, Marviell remarqua quelques chapelles chrétiennes, et, plus loin, la cellule d'un vieux ermite qui depuis quarante ans priait et jeûnait dans ce lieu de désolation. Sa longue barbe descendait jusqu'à sa ceinture; sa tête chauve était blanchie par les tribulations et le malheur; ses yeux caves annonçaient toute l'austérité de sa pénitence. Vêtu d'un sac, et les reins ceints d'une corde, il marchait nu-pieds, appuyé sur un bâton blanc, semblable au bourdon des pélerins. En voyant l'homme de Dieu, Marviell tomba aux genoux du saint, et lui demanda sa bénédiction. Le vieillard conduisit le croisé dans sa cellule; il lui offrit des fruits cueillis sur les arbres voisins, et l'engagea à prendre quelque repos sur la natte qui était étendue devant eux. Le soleil africain, alors au milieu de sa course, lançait des rayons brûlans sur les flancs de la montagne aride, pendant que les cris aigus de la cigale retentissaient autour de la demeure de l'ermite.

Lorsque Marviell, après un court sommeil, se leva de sur sa natte, il vit le saint agenouillé au pied d'un crucifix. L'ermite adressait à Dieu une fervente prière pour le voyageur qui était venu le visiter dans sa solitude. A peine l'eut-il terminée, qu'allant s'asseoir auprès de Marviell : O mon fils, lui dit-il, quelle triste curiosité a pu vous conduire aux pieds du mont Gibel (1), car votre accent m'annonce que vous n'êtes point né dans les champs de la Sicile, mais vers les rives du Rhône ou de la Durance? Pourquoi avez-vous renoncé aux douceurs de la patrie, aux saintes affectations de la famille, aux attraits des champs paternels, pour venir contempler ces convulsions de la nature, qui font le malheur des habitans de ces contrées? — Mon père, répondit Marviell, l'étranger que vous voyez devant vous n'a point entrepris par un vain motif de curiosité un voyage au mont Etna. Je suis un soldat de Jésus-Christ; enrôlé sous les bannières de la croisade, je vais en Palestine offrir le secours de mon bras aux guerriers qui ont juré d'affranchir le saint sépulcre. Les rois de France et d'Angleterre, armés pour une si juste cause, après s'être embarqués pour la Syrie, ont été forcés par la tempête de relâcher sur les côtes de la Sicile; ils ont abordé à Messine, et je profite du séjour qu'ils doivent faire à la cour de Tancrède pour visiter des lieux qui seront désormais moins fameux par les terribles phénomènes de la nature, que par les austérités inouies de votre pénitence. — Que me dites-vous donc, ô généreux croisé! s'écria l'ermite saisi d'une vive douleur. Le saint sépulcre ne serait-il plus au pouvoir des chrétiens? l'épée de Godefroy de Bouillon ne serait-elle plus suspendue aux voûtes du temple dépositaire du tombeau du Sauveur du monde? Quels événemens inattendus, quels désastres soudains ont donc affligé l'Eglise de Jésus-Christ?

Marviell raconta alors à l'ermite les derniers événemens dont la Syrie avait été le théâtre, la défaite des armées chrétiennes à Tibériade, les succès de Saladin et la perte du royaume de Jérusalem. Le vieillard ne put s'empêcher de verser des larmes en écoutant ce lamentable récit; il voulut parler, mais les sanglots vinrent étouffer sa voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : Vos jugemens sont justes, ô mon Dieu, et nos larmes n'ont pas encore désarmé votre colère. Si les restes d'une vie consacrée à la pénitence pouvaient vous être offerts en expiation des iniquités dont vous poursuivez la vengeance, frappez, ô mon Dieu, et que votre indigne serviteur puisse mériter de mourir avec l'espoir d'obtenir en mourant le pardon de ses frères! Marviell soutint le vieillard dans ce rude combat qu'une foi si vive livrait à une nature si affaiblie et à une existence si débile; il s'efforça de calmer cette imagination épouvantée; il comprit que l'ermite avait besoin de chercher dans la prière les secours que lui refusaient les stériles consolations humaines; il sortit, et alla chercher le guide qui lui avait été désigné pour le conduire au sommet de la montagne et au cratère du volcan.

Bientôt ils se mirent en marche et s'avancèrent sur un sol ébranlé et retentissant, recouvert d'une cendre encore fumante. D'énormes quartiers de roche, lancés par le volcan, s'offraient à leurs regards avec l'empreinte du feu dévorant qui les avaient noircis et dispersés en éclats. De hauts sapins couvraient de leurs tristes ombres quelques parties de cette terre désolée. Ils gravirent la montagne sans entendre le chant d'aucun oiseau; et, après trois heures de marche, ils arrivèrent au sommet. Marviell s'assit au bord du cratère, et ses intrépides regards mesurèrent l'énorme profondeur du gouffre. Le cratère, dominé par un rocher pyramidal, a plus d'une lieue de circuit et sept cents pieds de profondeur. La couleur générale du gouffre était celle d'un charbon éteint. De ses abîmes sortaient par intervalles des flammes mêlées d'une épaisse fumée chargée de matières sulphureuses, pendant que le sommet de la montagne, exposé à un froid excessif, offrait le tableau d'un hiver semblable à un hiver des Alpes. Ce spectacle, d'une nature si extraordinaire, fit éprouver à Marviell cette surprise mêlée d'une joie inquiète et confuse, qui, en modifiant les dispositions de son âme, permit quelque distraction à sa douleur taciturne. Mais la préoccupation causée par une affectation profonde, un instant dissipée par un accident imprévu, par un spectacle soudain, revient bientôt à ses habitudes tristes et rêveuses. La tête penchée sur le gouffre, Marviell, après un court relâche à ses mornes ennuis, s'abandonna à ces douloureuses impressions qui rendent l'image de la mort agréable et chère au malheureux qui souffre. Un instinct de douleur semblait lui dire qu'il y aurait un affreux plaisir à plonger dans ce gouffre. Tel l'amant de Julie, au milieu des rochers de la Meilleraye, les yeux fixés sur la profondeur des abîmes que les Alpes formaient à ses pieds, invoquait cette mort désirable, *mais il nommait Julie et ne voulait plus mourir.*

Détournant enfin les yeux du gouffre, et les portant autour de lui, Marviell les laissa reposer sur le magnifique spectacle qui s'offrait à sa vue : à sa droite, il voyait se dérouler et se perdre dans un lointain confus les riches campagnes de la Sicile; à sa gauche, il suivait les mouvemens onduleux de cette mer fameuse qui baigne les côtes de la Grèce et de l'Italie, et qui vit passer sur ses flots les plus grands personnages de l'antiquité; devant lui, les régions et les montagnes de l'Afrique se confondaient avec les derniers nuages qu'il

(1) Nom de l'Etna.

apercevait à l'horizon. Cette scène imposante où la nature imprimait toute sa majesté, arracha Marviell à sa noire mélancolie. Les faits de l'histoire accomplis sur les lieux présens à ses regards, vinrent se présenter en foule à sa mémoire. Insensé que je suis! s'écriait-il, les mêmes mers que je vais traverser pour échapper aux souffrances et aux égaremens du cœur, les sages, les législateurs de l'antiquité les traversaient jadis pour aller s'instruire des mœurs, des lois et des coutumes des peuples, pour régler le sort des nations, ou pour accomplir d'illustres destinées! Régulus les traversait pour aller, esclave de ses sermens, chercher une mort affreuse dans les cachots de Carthage; Caton, pour déchirer ses entrailles dans les murs d'Utique, et descendre au tombeau avec la liberté de Rome; César, pour conquérir le monde; Germanicus, pour recueillir les bénédictions des peuples!

En rappelant à sa pensée ces grands faits de l'histoire, Marviell se sentit humilié; il était honteux de n'éprouver que des infortunes vulgaires et des faiblesses communes; il descendit précipitamment de la montagne. Le soleil couchant dorant alors de ses feux les collines de la Sicile, plongeait dans les flots azurés de l'occident; un calme délicieux régnait dans les airs. En descendant de l'Etna, Marviell crut ressentir la température de trois régions différentes : la région la plus élevée, celle qu'il venait de quitter, lui avait offert le tableau d'un hiver rigoureux ; la seconde région, celle du milieu, occupée en grande partie par une forêt, était d'une température admirable; l'air y était embaumé de mille parfums qu'exhalaient les plantes aromatiques dont elle était couverte; enfin, la troisième région, qui s'étendait au pied de la montagne, lui fit éprouver les chaleurs étouffantes de la zone torride. L'ermite attendait le voyageur sur un plateau qui formait une des premières terrasses de l'Etna; il avait préparé un régal champêtre et un lit de repos pour le pélerin. Les étoiles brillaient dans le firmament, et la lune éclairait de sa pâle lumière les lieux d'alentour. Le solitaire conduisit le croisé dans sa cellule; ils s'assirent autour d'un quartier de roche qui servait de table, et sur laquelle brûlait une lampe qui répandait une faible clarté sur la figure vénérable du serviteur de Jésus-Christ. Marviell et son hôte observèrent long-temps ce silence profond que la solitude et des pensées austères inspirent naturellement à des hommes graves.

L'ermite, prenant enfin la parole : Eh bien! mon fils, lui dit-il, vous venez de visiter des lieux que les hommes ne parcourent jamais sans élever leur pensée vers cette puissance cachée qui a placé des foudres au sein de la terre comme elle en a suspendu au-dessus de nos têtes. Ces convulsions et ces ébranlemens de la terre qui ont frappé nos regards ne sont que de faibles marques de cette main invisible qui lança les globes dans l'immensité des cieux. Qu'a voulu la sagesse divine, en nous donnant le spectacle de ces éruptions affreuses, de ces catastrophes terribles? Elle a voulu, ô mon fils, nous montrer une faible image des ravages qu'exercent les passions dans les âmes chrétiennes. Que sont les désordres des élémens, si on les compare aux désordres et aux tempêtes qui s'élèvent dans le cœur de l'homme? Jeune homme, votre front, couvert de nuages comme le cratère du volcan, m'annonce assez que votre âme cache un mystère qui ne peut échapper à la pénétration que me donne une longue expérience des choses de la vie : j'ai ressenti comme vous les troubles du cœur, comme vous, j'ai été en butte aux orages des passions humaines. Sous mes cheveux blanchis, et malgré les larmes de componction et de repentir que je ne cesse de verser, le souvenir de mes égaremens me fait encore éprouver ces amertumes affreuses, qui seraient intolérables si la sagesse infinie du Dieu que je sers ne m'avait depuis long-temps inspiré la résolution de les expier dans les pratiques de la pénitence chrétienne. Croyez-moi, mon fils, ces passions heureusement inconstantes, mais qui, dans des âmes d'une certaine trempe, prennent quelquefois possession de l'homme pour toute la durée de la vie, ces passions dégradent la créature lorsqu'elles n'ont pas la force de la ramener vers le Créateur.

Le vieillard cessa de parler, et Marviell, portant ses mains à son visage comme pour cacher la rougeur qui le couvrait, et poussant un profond soupir : Il n'est que trop vrai, mon père, dit-il : vos yeux ont pénétré dans les profondes et mystérieuses pensées que ma bouche n'avait point révélées. Ma résolution est prise : je vais chercher dans les agitations des camps, dans les fatigues et les dangers qui environnent la vie du croisé, un remède aux tourmens d'un amour désormais sans espoir. Déja les préparatifs de la guerre sainte ont suspendu les souffrances les plus amères dans un cœur dont les blessures saignent encore : j'ai la vive espérance que vos ferventes prières et la protection des saints patrons de la France, que je ne cesse d'invoquer, achèveront de guérir ce cœur malade et brisé. En achevant ces mots, sa tête, comme affaissée par le poids de sa douleur, se pencha sur sa poitrine, et ses mornes et tristes regards attachés à la terre vinrent expirer aux pieds de l'ermite.—Jeune guerrier, s'écria le vieillard, ne vous laissez point abattre par l'excès de la douleur : l'excès de la douleur morale produit sur l'homme les mêmes effets que les passions criminelles; il le rend insensé, il éteint dans son âme le feu sacré qui annonce dans la créature l'ouvrage de Dieu, et qui fait d'un être infirme et souffrant de sa nature, ce roi de la création qui ne doit jamais oublier la noblesse de son origine et sa sublime destination!

Ces paroles inspirées furent comme un baume salutaire qu'une main habile verse sur une plaie douloureuse : elles portèrent le calme dans l'âme de Marviell. L'ermite profita de cet heureux moment pour l'engager à faire prendre un peu de repos à son corps fatigué; il lui avait préparé une couche formée de feuilles de platane. Avant de se livrer au sommeil, ils s'agenouillèrent ensemble aux pieds du crucifix placé dans une niche taillée dans le roc qui formait une des parois de la cellule, et, confondant leurs tribulations et leurs espérances, ils portèrent jusqu'au trône du Tout-Puissant ces prières du chrétien qui mettent la fragilité humaine sous la sauve-garde du Très-Haut.

Le lendemain , lorsque les premiers rayons du jour frappèrent les sommets du mont Etna, la voix de l'ermite réveilla le voyageur. Le saint avait passé une partie de la nuit en prières. Lorsqu'il fallut se sépa-

rer de Marviell, il le pressa long-temps dans ses bras et lui donna sa dernière bénédiction. Le croisé reprit la route qu'il avait suivie pour se rendre au pied de la montagne, et revint à Catane. En entrant dans la ville, il remarqua des groupes nombreux qui s'étaient formés dans les rues et sur les places; on s'y entretenait des nouvelles arrivées du camp des croisés : les dissensions avaient éclaté entre les chefs de la croisade; les Français et les Anglais, campés autour de Messine, avaient plusieurs fois couru aux armes pour vider des querelles sans cesse renaissantes. L'impétueux Richard, bravant l'autorité du roi de France, son suzerain, avait voulu arborer son étendard sur une des tours de la ville; Philippe l'avait fait arracher. Marviell arriva à Messine au moment où les deux fiers monarques, entourés de l'élite de leurs guerriers, allaient s'élancer pour commencer le combat. Ardent, irascible, plein d'une fierté insulaire, le monarque anglais semblait menacer en cédant, et sa fougue venait mourir aux pieds du monarque français, dont le calme, l'intrépide fermeté et la dignité imposante imprimaient le respect et la crainte : telle une vague écumante vient pendant l'orage se briser contre un roc sourcilleux qui oppose sa barrière aux mugissemens de la mer. Enfin, quelques sages guerriers, dont la prudence sut opposer un frein aux passions déchaînées, parvinrent à rétablir la concorde, et l'intérêt de la cause commune imposa silence aux rivalités nationales.

On prépara les voiles, et l'armée se disposa à quitter la Sicile : l'embarquement dura plusieurs jours. Marviell eut le bonheur de se retrouver sur la même galère avec les comtes d'Avennes et de Clermont, avec les sires de Vendôme et de Montmorency, qu'à son départ de France il avait rencontrés à la cour du seigneur de Montpellier. Ces nobles rejetons de nos familles historiques éprouvaient pour le poète provençal cet attachement mêlé de tendresse que le guerrier ressent pour ces hommes divins, dont la lyre a des cordes pour toutes les émotions de l'âme; pour ces hommes divins qui chantent tour à tour les plaisirs de l'amour et ceux de la victoire, et dont l'art merveilleux sait doubler les joies de la terre et tempérer les amertumes de la vie.

Les galères génoises qui portaient l'armée française sortirent les premières du port; la flotte de Richard mit à la voile peu de jours après. La navigation ne fut pas heureuse : le peu de connaissance qu'on avait alors de l'art nautique rendit la traversée lente, pénible, périlleuse; le pavillon de France sillonna tristement ces mers de la Grèce, aujourd'hui si fréquentées et si connues de nos marins. Les pilotes inexpérimentés ne connaissant point l'usage de la boussole, qui ne fut découverte que dans le siècle suivant, n'osaient s'écarter des côtes et perdre la terre de vue. Si le temps était nébuleux, on jetait l'ancre et on attendait que le soleil ou les vents eussent dissipé les brouillards pour continuer la route. La flotte traversa ainsi les mers qui séparent la Sicile du Péloponnèse. En sortant du détroit de Messine, elle remonta au nord, côtoya les rivages de l'Italie. Arrivée à l'extrémité de la terre d'Otrante, elle dirigea ses voiles vers les côtes d'Epire, salua en passant les îles célèbres de Corfou, d'Ithaque, de Sainte-Maure, de Céphalonie, de Zante, admira les côteaux fleuris de la Messénie, lieux environnés de poétiques illusions, et qui n'oublieront jamais les noms d'Homère, de Nestor et de Ménélas! Elle se trouva presque arrêtée sur ces mêmes rivages de Navarin, qui fument encore du sang chrétien, mais qui brillent de tout l'éclat d'une récente victoire (1) qui assure à jamais la liberté des Grecs et le triomphe de la croix.

Richard, qui ne s'était mis en mer qu'après le départ de Philippe-Auguste, confiant sa fortune aux voiles marseillaises, n'avait point suivi la route tracée par la flotte française. Impatient de se signaler par une conquête, il avait dirigé ses navires vers l'île de Chypre : il s'empara de cette île, et la donna à Guy de Lusignan, qui avait perdu le royaume de Jérusalem après la funeste bataille de Tibériade. Chypre, cette île fameuse dans l'antiquité par ses sages lois, et qui forma long-temps un royaume particulier gouverné par des princes de la dynastie de Ptolémée, rois d'Egypte; Chypre devint alors un fief de la couronne d'Angleterre.

Philippe arrivait en Syrie pendant que Richard préludait par un grand fait d'armes à la conquête que, nouvel Alexandre, il se proposait de faire de l'Asie. Bientôt les deux monarques se trouvèrent réunis pour agir de concert sous les murs de Saint-Jean d'Acre. Des plumes plus éloquentes que la mienne ont raconté dans ces derniers temps les événemens de ce siége mémorable qui dura trois années entières. Vous les avez racontés avec l'austère simplicité des anciens, grave historien (2) des croisades, qui, pour rendre votre récit plus digne de la majesté du sujet, êtes allé à la fin de vos jours chercher des inspirations sur la terre des prodiges, et abreuver votre muse dans les eaux du Jourdain! Vous les avez racontés avec la grâce de votre sexe et la touchante mélancolie d'une âme préoccupée d'une funeste destinée, ingénieuse et modeste Cottin, qui sûtes nous distraire des horreurs de la guerre et de la fatigante monotonie d'un long siége par le tableau de l'amour chaste de Mathilde, de l'amour orageux de Malek-Adel! Pourrai-je t'oublier, chantre écossais (3), toi qui joignis l'enthousiasme du Barde à l'harmonie du vieil Homère! Pourrai-je t'oublier, lorsque l'Europe éplorée porte aux pieds de ton cercueil le tribut de son admiration et de ses regrets! L'âme héroïque de Richard a tressailli au fond de son mausolée, en admirant les peintures que tu as tracées de sa valeur chevaleresque! Nouvel Achille, il a dû s'applaudir d'avoir trouvé un nouvel Homère!

Saint-Jean d'Acre, l'antique Ptolémaïs, cette ville dont les remparts à la fin du dernier siècle arrêtèrent la fortune du conquérant de l'Egypte, prête à s'élancer sur les trônes de l'Asie, et qui, dans les derniers événemens de la guerre de Syrie, en tombant au pouvoir d'Ibrahim-Pacha, a ouvert à l'armée égyptienne le chemin de Constantinople; Saint-Jean-d'Acre, lorsque les croisés se présentèrent sous ses murs, était d'un tiers plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Les Sarrasins enfermés dans la place avaient juré de *défen-*

(1) Victoire navale de Navarin, gagnée par les Français, sous les ordres de M. de Rigny, en Octobre 1827.
(2) M. Michaud, de l'Académie Française.
(3) Walter-Scott, dans son *Richard en Palestine*.

tre la ville comme le lion défend son antre ensanglanté. Depuis deux ans ils soutenaient les assauts les plus meurtriers; mais les dissensions qui affaiblissaient les chrétiens d'Orient, avaient retardé la chute de Saint-Jean-d'Acre. L'arrivée des rois de France et d'Angleterre allait accroître les dangers de la cité musulmane. Outre les troupes françaises, anglaises et flamandes, une armée d'allemands conduite par Conrad, duc de Souabe, qui avait pris le commandement après la mort de l'empereur Frédéric son père, s'avançait du côté de la Cilicie, et venait d'arriver sous les murs d'Antioche. Les différens corps de l'armée chrétienne se réunirent, et marchèrent contre Saladin qui s'approchait des remparts de Saint-Jean-d'Acre pour secourir cette ville.

Les chrétiens et les musulmans furent bientôt en présence. Marviell, placé dans un des corps qui combattaient à l'aile droite, et presque sous les yeux de Philippe-Auguste, contribua par sa valeur à s'emparer de la colline sur laquelle était la tente de Saladin. *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous!* s'écriaient les preux de la France. Vous combattiez à leur tête, gardiens du saint Sépulcre, valeureux chevaliers du Temple, et vous leurs dignes émules, chevaliers de Saint-Jean (1), qui pleins de foi et d'héroïsme ne saviez que prier, combattre et mourir! Marviell, bravant les cimeterres musulmans, et se jetant au plus fort de la mêlée, chercha long-temps une mort glorieuse; mais la mort, qui atteint le lâche fuyant dans les combats, respecte le brave qui affronte les traits de l'ennemi. Vingt fois sa lance renvoya dans les rangs musulmans les éclats de ce brillant soleil d'Orient, qui répandait les flots de sa lumière embrasée sur cette scène de carnage et d'horreur! vingt fois, couvert de sang et de poussière, il s'élança au milieu des redoutables escadrons, qui faisaient jaillir le sable et le feu sous leurs pas! Déjà l'élite de nos braves et la fleur de la chevalerie française avaient jonché de leurs cadavres ce champ de bataille si ardemment disputé! Tant de constance et d'héroïsme l'emportèrent enfin. Saladin ordonna la retraite, et l'armée chrétienne alla investir Saint-Jean-d'Acre.

Les troupes des différentes nations se rangèrent autour de l'enceinte de la ville; elles formèrent autant de camps séparés. De tous côtés on se livra avec ardeur aux travaux du siége; on contruisit des machines de guerre, des béliers, des catapultes, de hautes tours roulantes qu'on faisait mouvoir avec une peine infinie. Ces tours étaient en bois, revêtues d'argile et couvertes d'un cuir trempé dans le vinaigre. Au moyen de ces tours, des guerriers d'élite placés dans les galeries qui régnaient tout autour de ces masses mobiles, combattaient de près les Sarrasins placés sur les remparts, tandis que les assiégés prévenaient les assauts par l'audace des sorties, renversaient les ouvrages et incendiaient avec le feu grégeois les machines construites par les ingénieurs chrétiens.

Mais les dissensions qui avaient tant de fois éclaté entre les chefs de la croisade, se renouvelèrent sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Le marquis de Montferrat et Guy de Lusignan se disputaient le trône de Jérusalem. Richard appuyait les prétentions de Lusignan, et Philippe celles de Montferrat. Toute l'armée se partagea entre les deux compétiteurs. Des provocations continuelles et des combats singuliers étaient tous les jours les résultats de ces funestes divisions. Saint-Jean-d'Acre respira à la faveur de cette guerre intestine qui troublait le camp ennemi. Mais la joie que les musulmans firent éclater, fit enfin comprendre aux chrétiens combien étaient fatales ces dissensions qui compromettaient le salut de l'armée. Les assauts recommencèrent avec plus d'ardeur; de leur côté, les Sarrasins firent des sorties plus vives, plus impétueuses. Ce fut dans une de ces sorties, que le roi de France enveloppé et cerné de toutes parts, était au moment de tomber au pouvoir des Sarrasins, lorsque l'élite des preux, de Nesle, Sargines, Châtillon, Vendôme, Montmorency, s'élancent au milieu des ennemis, et font un rempart de leurs corps au monarque français, qui voyait déjà les glaives musulmans suspendus sur sa tête. Marviell était sous sa tente, lorsque le cri d'alarme vint retentir à ses oreilles; il vole, et sa hache d'armes à la main, il se fraie un passage à travers les rangs ennemis. Il arrive auprès du roi; de Nesle et Chatillon venaient d'expirer à ses pieds, en repoussant le fer des Sarrasins. Beaux jours de la chevalerie, où l'amour pour leurs rois avait chez les Français toute la ferveur d'un culte! qui saura célébrer dignement cette ardeur héroïque qui consumait les guerriers de la France! Sargines, Vendôme, Montmorency sont fiers de mourir comme de Nesle et Chatillon! Marviell combat à côté d'eux; leur sang versé pour sauver les jours du roi, se mêle et rougit cette arène, où ils combattent comme des lions. Tout cède à l'excès de leur courage; ils délivrent le monarque, et le cri de *Montjoie et Saint Denis*, qui passe de bouche en bouche, annonce à l'armée que ce jour vient de sauver la fortune de la France.

Quand le combat eut cessé, Marviell se dérobant aux éloges que le monarque distribuait à ses libérateurs, se retira sous sa tente. Là, pendant que tout reposait dans le camp, solitaire et pensif, il méditait les écrits des Sages, où il répétait les chants d'Homère et de Tyrtée. Ce passage subit des agitations de la guerre, au repos d'une vie studieuse, plaisait à cette âme ardente et passionnée, et le son de la trompette guerrière n'exaltait jamais plus vivement son âme, que lorsqu'il venait l'arracher à sa rêverie profonde; il s'élançait alors, ivre de périls et de gloire et le premier à l'assaut, il frayait un passage aux guerriers qui le suivaient.

Cependant les assauts tant de fois renouvelés n'avaient pas encore épuisé la constance des assiégés; mais les ingénieurs français étaient parvenus par des travaux souterrains à miner une tour qu'on nommait *la tour maudite;* bientôt, elle s'écroula avec fracas, et ouvrit en tombant une large brèche. Une capitulation fut signée, et Saint-Jean-d'Acre fut remis au pouvoir des chrétiens. Philippe et Richard firent leur entrée dans la ville, et s'en partagèrent le commandement. Tels furent donc les faibles résultats de la troisième croisade. Une armée de cent mille combattans qui pouvait prétendre à la conquête de l'Asie, et qui pouvait

(1) Les chevaliers de Saint-Jean ou les Hospitaliers, qui furent dans la suite les chevaliers de Rhodes, et plus tard les chevaliers de Malte.

renverser la puissance de l'islamisme, en fut réduite à se contenter de la possession d'une ville musulmane. Jérusalem, dont la délivrance avait été l'objet des armemens de la chrétienté, Jérusalem resta au pouvoir de Saladin, et l'Europe consternée apprit avec douleur que les immenses sacrifices qu elle avait faits n'avaient servi qu'à faire verser inutilement des flots de sang chrétien dans les plaines de la Syrie.

Mais l'ardeur belliqueuse de Richard était loin d'être satisfaite. Ce prince dont le nom seul répandait l'épouvante dans les campagnes de l'Asie, parut indigné qu'on voulût borner le cours de ses conquêtes; il se résolut à rester en Syrie. On connaît ses exploits, son retour, son naufrage, ses aventures, sa captivité dans une forteresse de l'Autriche et l'avide et cruelle vengeance de l'empereur Henri VI, qui le retint prisonnier pendant plusieurs années afin d'obtenir une forte rançon. Mais les muses, ces divines consolations, que Richard avait souvent invoquées dans les palais, comme au milieu du tumulte des armes; les muses n'oublièrent point leur nourrisson (1) dans les jours de l'adversité; elles versèrent des consolations inespérées sur tant d'héroïques infortunes. L'Europe ignorait la destinée de Richard : un ménestrel français, pinçant un jour de la harpe près de la forteresse où était enfermé le roi, fut entendu par l'infortuné monarque qui ayant reconnu un air qu'il aimait, prit sa harpe à son tour, et répondit au ménestrel sur le même ton. Tous les cœurs généreux intercédèrent en faveur de l'illustre captif. Sa mère Eléonore d'Aquitaine fit un appel à tous les rois de l'Europe, contre le barbare oppresseur qui avait fait charger de chaînes le vainqueur de l'Asie, et Richard fut enfin rendu à la liberté.

Philippe, moins animé de passions héroïques que son imprudent rival, s'était montré impatient de revenir en France après la prise de Saint-Jean-d'Acre. Il ramena la plus grande partie de ses troupes, ne laissant en Syrie qu'un corps de dix mille hommes, sous les ordres du duc de Bourgogne. Marviell, par son courage et son dévouement, s'était acquis des droits à la bienveillance de son souverain. Philippe voulut se l'attacher par des honneurs et des emplois; le poète accepta comme un bienfait l'amitié d'un grand homme, mais il conserva son indépendance. Durant la traversée, admis dans l'intimité du monarque, il dissipa les ennuis du voyage par ces chants de guerre et ces récits d'amour qui se mêlent si naturellement aux aventures merveilleuses. Il revit avec transport cette terre de France, que l'homme revenu des régions lointaines ne revoit jamais sans émotion, et fidèle à la gloire et au malheur, il osa déplorer les infortunes de Richard, à la cour même de Philippe-Auguste.

Mais de plus tragiques douleurs et des malheurs plus lamentables étaient à la veille de peser sur sa destinée. Le ciel du midi de la France se couvrait de noirs orages : une guerre d'extermination, que l'histoire a désigné sous le nom de *Croisade contre les Albigeois*, allait étendre ses ravages sur les campagnes du Languedoc. Quelle fut la cause de cette guerre atroce, où ses hommes indignes du titre de chrétiens, prétendirent venger la cause du ciel? L'ambition qui dénaturant une religion divine, en fit un instrument de colère, de vengeance et d'oppression. Le christianisme, si essentiellement humain et charitable; le christianisme, cette religion du cœur fondée par le plus doux, le plus aimant, le plus pacifique des législateurs, inspira cependant les plus épouvantables fureurs. Mais ces guerres, où l'homme égorge l'homme avec un fer sacré, mais cette ardeur d'imposer ses opinions, et de les faire triompher par le glaive, n'ont jamais été commandées par le divin fondateur du christianisme! Jésus sur le calvaire, et les martyrs au milieu des tourmens et des supplices, avaient assez hautement annoncé aux hommes que le chrétien peut mourir, mais qu'il ne doit point egorger ses frères pour l'honneur de la foi!

Le crime d'hérésie, que Rome moderne imagina sans doute pour surpasser l'horreur que le crime de lèse-majesté avait produit dans Rome antique, le crime d'hérésie venait d'être imputé par le pape Innocent III aux principaux seigneurs du midi de la France. A leur tête étaient Raymond VI, comte de Toulouse, et Roger II, vicomte de Béziers, d'Alby, de Carcassonne et de Razès. La bulle d'excommunication, lancée par le pontife, était allée soulever dans la chrétienté tous ces hommes nourris dans le trouble et les désordres, et qui étaient impatiens de faire tourner à leur profit les événemens d'une guerre qui devait être féconde en désastres. La bulle leur promettait des indulgences pour les engager à se croiser contre les hérétiques. Ils se présentèrent en foule, car ils savaient qu'il y avait aussi des terres et des seigneuries à gagner en s'enrôlant sous les bannières de la croisade. Leur armée, grossie par la foule des aventuriers, des malfaiteurs, des gens sans aveu, et qui avaient couvert la tache d'ignominie que le crime et la débauche leur avaient laissée par cette large croix de drap rouge qu'ils portaient cousue a leurs habits; leur armée marchait sous les étendards du farouche Simon de Montfort; elle inonda les campagnes du Languedoc et vint mettre le siége devant Béziers. La ville succomba après une vive résistance : des milliers de femmes, d'enfans, de vieillards, qui avaient cherché un refuge aux pieds des autels, furent les premières victimes immolées à la fureur des croisés. Béziers fut mis à feu et à sang, et l'incendie allumé par des mains forcenées éclaira la marche des horribles satellites de Montfort, qui s'avancèrent vers Carcassonne. Le vicomte Roger s'était jeté dans la place pour la défendre; il était jeune, brave, magnanime; il avait résolu de s'ensevelir sous les ruines de cette ville fidèle... Infortuné jeune homme! il tomba dans un piége que lui dressa le barbare Monfort, et mourut empoisonné dans une des tours de Carcassonne.

Au bruit de tous ces désastres, lorsque Béziers fumait encore et que Carcassonne épouvantait les villes voisines par le spectacle de ses malheurs, la vicomtesse Adélaïde était partie de Burlats pour aller partager les périls de son fils. Lorsqu'elle arriva à Carcassonne, elle ignorait le destin du dernier rejeton de la maison de Trancavel; elle avait espéré que ses supplications lui obtiendraient de Montfort un sauf-conduit pour entrer dans la ville. Mais Montfort était déja en possession des tours de Carcassonne. Lorsque la mère de

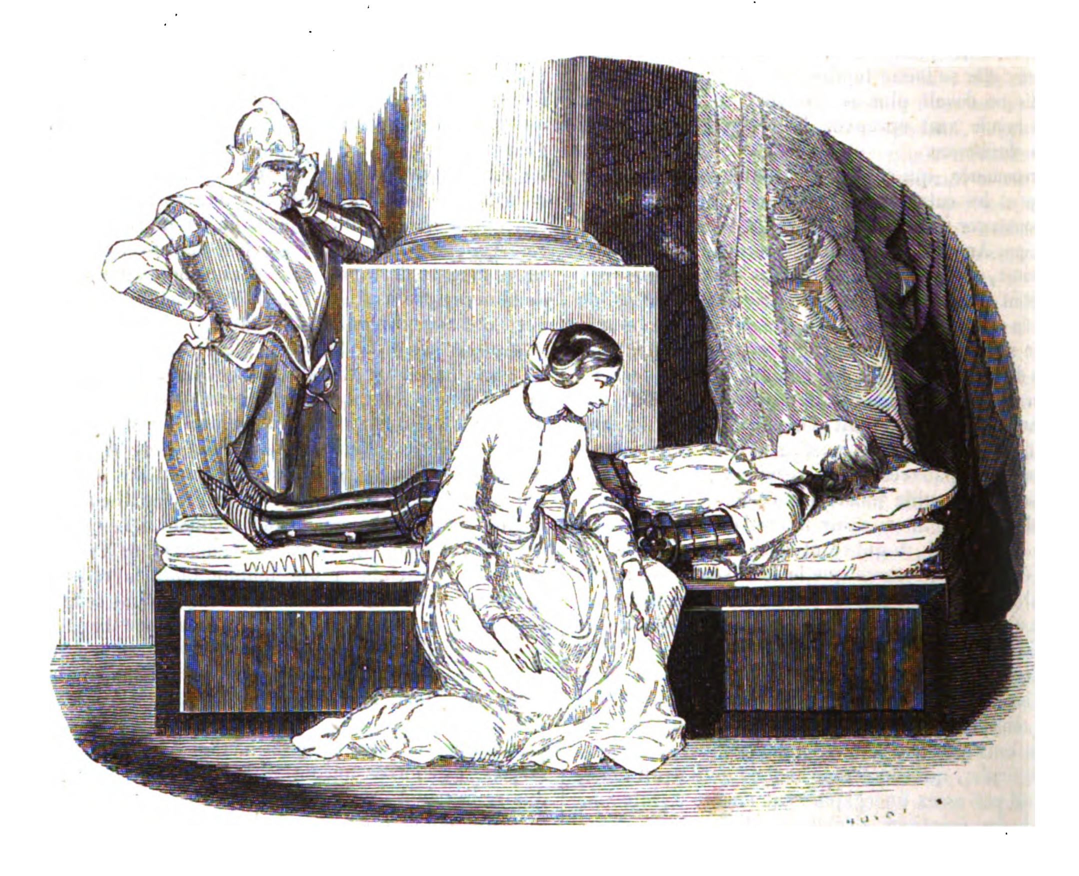
(1) Richard cultiva la poésie provençale, à l'exemple de plusieurs princes de son temps.

sa victime se présenta devant lui, le barbare lui montra le cercueil dans lequel reposait le corps de Trencavel. Sans larmes, sans proférer un soupir, en proie à ces douleurs maternelles qui n'ont point d'expressions, l'infortunée eut à peine la force de se traîner jusqu'à ce corps inanimé, que la terre allait bientôt engloutir; elle se laissa tomber sur la couche funèbre d'où elle ne devait plus se relever, et une lente et cruelle agonie vint éprouver la résignation de cette femme chrétienne.

La renommée, qui se plaît à raconter les événemens sinistres et les catastrophes tragiques, n'oublia point de les annoncer à l'infortuné Marviell, retiré à la cour de Philippe-Auguste, et livré à de noirs pressentimens. Il accourut, se présenta aux portes de Carcassonne, et n'obtint d'entrer dans la ville qu'en se revêtant de l'habit du croisé. Adélaïde touchait à sa dernière heure; la foule se pressait dans les églises pour assister aux prières des agonisans. Le lendemain, un long cri de douleur retentit dans l'enceinte dévastée de la cité des Trencavel : Adélaïde venait d'expirer. On fit les apprêts des funérailles. Marviell suivit le convoi confondu avec les pauvres et les serviteurs de la grande dame dont la dépouille mortelle était arrosée des larmes des malheureux. Parvenu sur le bord de la fosse, lorsque le bruit sourd, lugubre et déchirant que font les premières pellées de terre que le fossoyeur jette sur le cercueil vint retentir au fond de son âme brisée, il lui sembla que cette fosse *était une porte qui donnait sur l'éternité.*

Inconcevable instinct de la douleur qui porte sans cesse l'homme à accroître des idées et des impressions que la sensibilité heureusement bornée de notre cœur tend au contraire à affaiblir et à diminuer! L'aspect de cette tombe, qui renfermait tout ce qu'il avait aimé, ne parlait pas assez énergiquement encore à cette âme livrée à des émotions déchirantes! Le malheureux voulut éprouver si la présence des lieux qu'avait habités la femme qui n'était plus, pourrait donner une dernière secousse à cette existence déplorable qu'il traînait ici-bas: il revint sur les bords de l'Agoût. Lorsqu'il arriva à Burlats, les montagnes projetaient dans les vallons de longues ombres, et la cloche de l'église Saint-Pierre appelait les paroissiens à la prière du soir. La triste nouvelle de la mort de la vicomtesse Adélaïde s'était répandue la veille et avait produit l'effet d'un coup de foudre. Les bons villageois accouraient de toutes parts autour de leur pasteur pour s'enquérir des derniers instans de leur dame bien-aimée. Le vieux curé ne savait leur répondre que par des larmes. Maintenant, ils allaient ensemble implorer le Dieu dont les miséricordes sont infinies. Marviell se glissa dans la foule qui s'avançait vers l'église, et dont les gémissemens et les cris plaintifs se mêlaient au lugubre tintement de la cloche qui résonnait sous les voûtes de l'église gothique; il tressaillit en revoyant ces vieux murs, ces vitraux colorés qui retraçaient les faits des anciens jours, ces pierres usées par la prière, et qui couvraient la cendre des trépassés. Mais à l'aspect du banc seigneurial, où dans les grandes solemnités il avait vu la vicomtesse Adélaïde environnée des hommages de ses vassaux, et qui, vide maintenant, était couvert d'un long crêpe, sa douleur devint déchirante; étouffant ses sanglots, et prosternant son front dans la poussière, il se laissa tomber sur la pierre froide, qui couvrait des dépouilles plus froides encore. Le prêtre entonnait alors le cantique de la mort. Marviell crut assister aux épreuves de ce jour terrible et solennel, où la trompette qui sonnera l'heure du jugement dernier retentira dans les demeures souterraines qui voient lever du cercueil ronger une chair et des ossemens qui doivent pourtant se ranimer. En sortant de l'Église, il s'avança vers le château: la cour était déserte, les murailles délabrées, une des tours s'était écroulée, et la toiture du donjon féodal couvrait de ses débris les ronces qui croissaient aux pieds de ces murailles solitaires. Un vieux serviteur était resté seul avec son chien fidèle dans la demeure de ses anciens maîtres. L'ami de l'homme, le modèle de la fidélité, le chien reconnut aussitôt l'ancien habitué du château; il vint, en bondissant de joie et de tendresse, lécher les pieds de celui dont les mains caressantes avaient autrefois laissé tomber de sa table quelques parcelles des mets qu'on lui servait. Ainsi le croisé, de retour des terres étrangères, retrouvait dans les lieux témoins de ses anciennes félicités tout ce qui remue vivement des entrailles humaines, la solitude, les ruines, le malheur et la fidélité! Mais quel silence, quel abandon dans ces lieux jadis animés par des rêves charmans et de brillantes illusions! Semblable à une homme dont la raison est égarée, Marviell marchait à grands pas dans ces salles spacieuses et retentissantes. Pour calmer l'agitation qu'il éprouvait, sa main s'était portée sur sa poitrine, comme pour arracher de son sein le trait dont la blessure lui donnait la mort. Une sueur froide coulait de son front, et le sang ruisselait sous ses doigts. Un profond accablement succéda bientôt à ce sombre désespoir. Ses forces anéanties par le combat intérieur que se livraient des passions orageuses et concentrées, le plongèrent dans ce calme léthargique, image du sommeil éternel; des pleurs coulèrent de ses yeux, et il ne sentit plus que cette mort de l'âme pire cent fois que les orages du cœur.... O vous, êtres infortunés qui, après une perte irréparable et cruelle, êtes allés visiter des lieux qu'embellissait le présence d'un objet aimé, vous les avez connus ce dégoût de la vie, cet ennui du cœur, ce vide affreux, qui répandent leurs amertumes sur une existence flétrie!

Cependant l'absence de Marviell avait été remarquée par ses amis; sa disparution dans la nuit qui suivit la cérémonie des funérailles avait excité leurs alarmes. Le comte de Provence qui était à Carcassonne le jour de la mort d'Adélaïde, et qui avait été témoin de la douleur convulsive de Marviell, lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, ne perdit pas un instant pour découvrir les lieux où il pouvait avoir porté ses pas. Il fit tous ses efforts pour l'arracher à sa mélancolie. Ses pressantes invitations le ramenèrent enfin; il le conduisit en Provence : mais il s'aperçut bientôt que rien ne pouvait dissiper la douleur profonde d'un malheureux résolu à fuir la société des hommes. Il le laissait errer à son gré sur les rochers et dans les bois d'alentour. Le pâtre des montagnes le rencontra souvent dans les lieux solitaires, où il allait s'asseyant au bord des eaux pour écouter la chute des torrens. Il languit encore quelques années, et s'éteignit comme



TOMBEAU DE MARVIELL.

on voit s'éteindre une lampe qui a long-temps brûlé près des tombeaux. Plus de deux siècles après, du temps du roi René, on voyait encore sa tombe au milieu des hautes herbes d'un cimetière abandonné, situé sur le penchant des premières collines qui dominent la ville d'Aix. On dit qu'une main amie avait gravé sur la pierre tumulaire des vers que le cœur avait dictés, et que les muses firent croître le laurier du poète à côté de l'if funéraire qui protége la cendre des morts.

MARTURÉ.

NOTRE-DAME DE BETHARRAM.

La pieuse coutume des saints pélerinages se perd de jour en jour; on ne trouve plus dans des sentiers détournés de vieux et jeunes pélerins, armés du bourdon, la ceinture aux reins, se dirigeant vers une chapelle dédiée à la bonne Vierge. La foi s'est presque éteinte au milieu du tourbillon de notre civilisation dont nous sommes si fiers; le paysan est devenu philosophe; il ne croit plus, il discute, et il sourit de pitié quand on lui dépeint les mœurs si simples, si candides de nos aïeux. Néanmoins il est encore quelques provinces où les usages du vieux temps ont résisté aux bouleversemens des révolutions; dans notre Midi on

trouve encore quelques vestiges de foi primitive : mais c'est principalement dans les vallées qui s'étendent aux pieds du versant septentrional de la chaine des monts Pyrénéens qu'il faut chercher les dernières lueurs du flambeau qui vacille et semble près de s'éteindre pour se ranimer peut-être et briller d'un éclat nouveau. Les populations du Béarn ont conservé leur type, leur caractère distinctif : dans les villages, on voit aujourd'hui, comme au XVI[e] siècle, les images de la Vierge ou des Saints suspendues aux murs enfumés des chaumières.

Oui ! j'aime ce Béarn avec ses mœurs antiques
Et sa simplicité (1);
Ses chants en vieux patois, pareils à des cantiques,
Ses hommes pleins d'honneur, d'âme et de vérité !

J'aime à revoir encor la chaumière du pâtre,
Où l'on prie avec foi,
Où l'aïeul pour ses fils suspend auprès de l'âtre
Une image du Christ, un portrait du bon roi.

D'un côté, ce magique aspect des Pyrénées,
De l'autre, le château
Où le bon roi passa ses premières années,
La rivière du Gave et la ville de Pau.

Et puis, de toutes parts, aux flancs de la montagne,
Des troupeaux, des bergers;
Des bois de chêne vert, des maisons de campagne,
Et des jardins de fleurs, et de riants vergers !

Plusieurs monumens consacrés par les chrétiens du moyen-âge au culte de la Vierge Marie sont encore debout ; le marteau des révolutions les a mutilés; mais la piété des bons paysans s'est empressée de réparer les dégâts ; les chapelles votives, les oratoires, les vieilles croix plantées aux angles des quatre chemins sont maintenant des points de réunion pour les pélerins. Il n'est pas de province, je dirai même pas de village, qui ne montre aux étrangers quelque endroit consacré par de pieuses croyances, sorte de *palladium*, autour duquel se groupent les hommes de piété et de foi. Le Béarn, ce pays si pittoresque, aux traditions à la fois chevaleresques et religieuses, possède plusieurs chapelles vénérées depuis longues années par les habitans de la Navarre. La plus célèbre est la chapelle de Betharram. On ne sait rien de bien certain sur son origine, mais on ne peut douter qu'elle existât déja vers le commencement du XI[e] siècle. Les chroniques de nos vieux paladins vainqueurs des Maures, les légendes des saints anachorètes, font mention de cet hermitage.

« C'est une miraculeuse légende à racconter, dit » M. Dugenne (2), que la fondation de cette chapelle » dédiée à Notre-Dame. Ecoutons ce que dit une vieille » chronique :

» Es mentiou dens un libre, que une neyt d'hyber » un nauler puya suber la montanhe grise, ab un » homme que eigt no conexe ; et homme by apparexec » tot l'hyber ; mes l'hyber lo engloti tot vivent, encore » que habosse suber eigt la imatge de Notre-Dame; » perço que eigt ère impie et maladit, et lo nauler » menx pecador que eigt, fo saub, et fé édificar au » pée de quere montanhe la egleisy de Betharram. »

« Il est dit dans un livre, que, pendant une nuit » d'hiver, un marin monta sur la montagne grise avec » un homme qu'il ne connaissait pas ; et cet homme lui » apparut tout l'hiver ; mais l'hiver l'engloutit tout » vivant, quoiqu'il eut sur lui l'image de Notre-Dame; » parce qu'il était impie et maudit, et le marin, moins » pécheur que lui, fut sauvé, et fit bâtir, au pied de » cette montagne, l'église de Betharram. »

M. Bataille de Pontacq a expliqué d'une autre manière l'origine de Bétharram, dans un poème béarnais couronné par la société archéologique de Béziers.

I.

Quoan lou Gabe, en braman, dits adiû à las pennes,
Y s'abance, à pinnets, à trabé boys et prats,
Qué diséren qué craing dé rencontra cadénas
Sûs bords de mille flous oundrats.

Aû bou temps deûs Gastous, ue béroye Capère
Counsacrade peû poplé à la May deû boun Diû,
La qui touts ans dé loueing lous *Beürraimès* (1) appère,
Qu'ère déyà ségude aû bord deû grand Arriû.

Més n'ère pas labets coum adare noummade,
N'ère pas *Betharram* : queb'bouy dounc racounta,
Lous més amics, quin hou la Capère estréade
Deû noum qui tien despuch-ença.

II.

Drin aû dessus dé la Capère,
Ue hilhotte deûs embirous
Houléyabe, bibe y leûyère,
Y qu'empléabe sa tistère
Dé las mey fresques de las flous.

Moun-Diû ! la béroye flourette
Quis'miraílhe hens lou cristaû,
Hens lou cristaû d'aquère ayguette,
Y tà bribente, y tà clarette
Qui ba bagna lous près de Paû.

Per la coueilhe ère s'esdébure;
Lou pè qué l'aslengue y qué cat.....
Gouyats ! la terrible abenture !
Lou Gabe à l'arrouyouse allure
Qué la s'embouléguc au capbat.

La praûbotte ealhéba soun âme
A la qui sab noustes doulous :
Dé tire cadou bère arrame
D'aûprès deû loc oùn Nouste-Dame
Adyude lous sous serbidous.

Y, chens s'abusa, la maynade
Séseich, en l'entreignen pla hort,
La branque peû Ceû embiade :
Per aquet mouyen ey saûbade
Y douçamen miade aû bord.

. . . .

(1) X. Marmier.

(2) *Panorama historique et descriptif de Pau et de ses environs*, p. 418.

(1) Nom que l'on donne à ceux qui vont en pélerinage à Betharram.

Diü de you ! puin es marfandide !
Quin trembles dé reth y dé poü !
Dé ta raü blangue gouhide,
Y dé touns peüs l'ounde limpide,
En goutéyan, muilhe lou soü.

« Chens boste ayde, qu'èri pergude, —
» Ça dits-ère, — Reyne deü Ceü !
» Arrés n'a bist quoan souy cadude ;
» Més bous, qui m'abet entenude,
» M'abet adyudade aütà-leü.

» Boune May, pertout quens'démoure
» La tendresse dé boste amou,
» Quoan roullabi capbat l'escourre,
» Qu'abet dat ourdi à la cassourre
» Qu'embiesse ue arrame entà you.

» Youb'offri dounc ma bère arrame ;
» Qué lab'dépaüsi sùs l'aüta ;
» Y-mey que ey bot en moun ame
» Qu'aci dabau bous, Nouste-Dame,
» Gnaüt *beth arram* qué lusira.

. . . .

III.

La Capère despuch estou fort renoumade.
Aü miey deüs *ex-voto* dé soun riche trésor,
Qué byn enter las mas d'un imatye sacrade
L'ouffrande *dù beth arram d'or.*

D'aquiü, lou noum deü loc. Souben, loueing deü hourbari,
Oun què s'y ba guari dé toute passiou,
En retrempan soun ame aü pensa salutari
Deüs turmens qui per nous patì lou saübadou.

Courret tà Betharram, hilhots de la Nabarre,
Poplés de la Gascougne y deüs bords dé l'Adou :
La Bierye à Betharram non hou yamey abare
Deüs trésors deü dibin amou.

Voici, en vers élégans, la traduction que M. G. Azaïs a faite de cette naïve et grâcieuse poésie :

I.

Quand le Gave, quittant les rochers pour les plaines,
S'élance, en bondissant, dans les bois, dans les prés,
On dirait qu'il a peur de rencontrer des chaînes
Dans les touffes de fleurs dont ses bords sont parés.

Au bon temps des Gaston, une chapelle sainte
Qu'à la Mère de Dieu, bâtirent nos aïeux,
Ouvrait déja, non loin du Gave, son enceinte
Aux nombreux pèlerins accourus en ces lieux.

Il n'avait point alors ce modeste ermitage
Le nom de *Betharram* inscrit sur son fronton.
Fils du Béarn, je vais dans votre vieux langage
Vous conter d'où lui vient ce nom.

II.

Près du toit où la Vierge veille,
Une fille des lieux voisins,
Vive, leste comme une abeille,
Allait, remplissant sa corbeille
Des fleurs que moissonnaient ses mains.

Oh ciel ! quelle fleur séduisante
Là, se mire au cristal de l'eau,
De cette eau pure et transparente
Qui, suivant sa rapide pente,
Baigne en passant les pieds de Pau !

Pour la cueillir, elle se presse.....
Son pied glisse.... Jeunes garçons,
Ombragez vos fronts de tristesse ?....
Le Gave, qui bondit sans cesse,
L'emporte dans ses tourbillons....

La pauvrette élève son âme
Vers celle qu'émeut le malheur....
D'auprès des murs où Notre-Dame
Vient en aide à qui la réclame,
Soudain tombe un rameau sauveur.

La jeune fille, qui se noie,
Saisit, en l'étreignant bien fort,
Ce rameau que le ciel envoie,
Qui sous son étreinte se ploie,
Et la soutient jusques au bord.

Oh ciel ! que te voilà tremblante !
Tes dents craquent sous le frisson !
De ta robe blanche collante
L'eau goutte à goutte ruisselante
A tes pieds mouille le gazon.

« Sans votre aide j'étais perdue,
» Dit-elle alors, Reine du ciel ;
» Ma chute, nul ne l'avait vue ;
» Mais vous, qui m'avez entendue,
» Etes venue à mon appel.

» Votre amour, ô douce patronne,
» Pour nous toujours veille d'en haut :
» Quand l'eau m'entraîne et m'environne,
» Au chêne, votre voix ordonne
» De m'envoyer vite un rameau.

» O vierge, je vous fais hommage
» De ce rameau qui sèchera ;
» Mais, sur mon âme, je m'engage
» A mettre aux pieds de votre image,
» Un *rameau* qui toujours luira.

III.

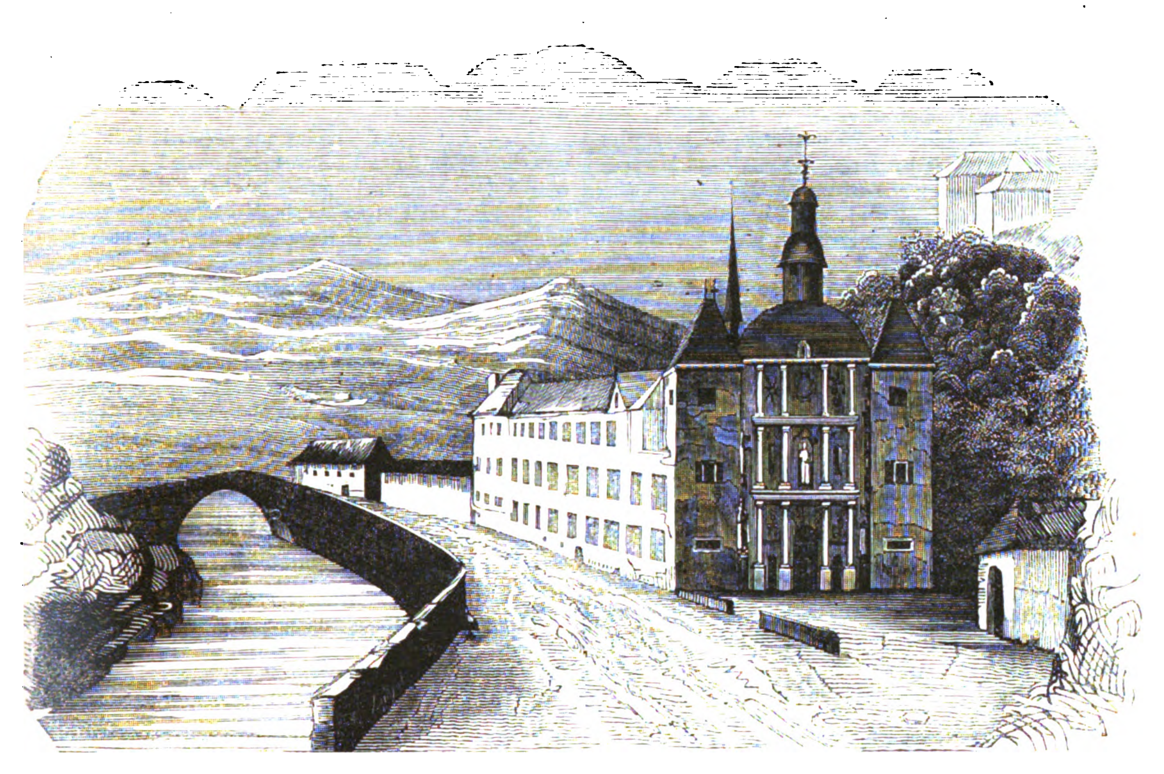
La Chapelle depuis fut de tous vénérée.
Parmi les *ex-voto* de son riche trésor,
On voit briller aux mains de l'image sacrée
L'offrande du *beau rameau* d'or.

De là le nom du lieu.... Loin du bruit de la ville,
Là de ses passions se guérit plus d'un cœur !
Et l'âme s'y retrempe à la pensée utile
Des tourmens que pour nous endura le Sauveur.

Courez à Betharram, enfans de la Navarre,
Peuples de la Gascogne et des bords de l'Adour ;
A Betharram jamais la Vierge n'est avare
Des trésors du divin amour.

« La chapelle de Betharram, ajoute M. Dugenne (1), fut livrée aux flammes en 1569 pendant les guerres

(1) L'ouvrage de M. Dugenne est empreint d'une originalité remarquable : c'est un recueil d'anecdotes curieuses, formant une statistique historique et topographique du Béarn.



CHAPELLE DE BETHARRAM.

de religion. Reconstruite 60 ans après, par M. de Salestes, évêque de Lescar, lors du rétablissement de la religion catholique, le culte de la Vierge y fut réintégré par un prêtre, le même qui fonda à Paris le Calvaire du Mont-Valérien. La première procession qui s'y rendit, se composait de 5,000 personnes; elle était conduite par le curé de Nay, et six de ses prêtres marchaient accompagnés de la *musique* de leur église. Après les désastres des calvinistes, vinrent pour la chapelle de Betharram ceux de 93. A cette époque, on renversa toutes les images, on brisa toutes les statues, on dispersa, on détruisit le Calvaire. Depuis ont enfin cessé les mauvais jours, et la chapelle est encore sortie de ses décombres. C'est une chose fort curieuse qu'un pélerinage à Betharram. Lorsqu'arrive le jour ou quelque grande solennité appelle un concours plus empressé de fidèles, vous voyez toutes les routes de Saint-Pé, de Pontacq, de Bizanos, encombrées d'une foule de paysans vêtus de leurs habits de fête; qui chantent tout le long du chemin des psalmodies et des cantiques. Hommes et femmes qui composent ces caravanes de pélerins, portent à la main leur chaussure, qu'ils ne remettent que toutes les fois qu'il s'agit d'entrer dans une ville. Les hommes ont leurs vestes et un petit paquet accrochés au bout d'un bâton noueux; les femmes ont leurs robes relevées par devant pour faciliter leur marche : tout ce peuple naïf chemine d'un air joyeux et couche quelquefois pêle mêle, à la belle étoile. On assure que cette dernière particularité, quoique patriarchale, donne souvent prise plus tard aux propos médisans de la veillée. L'église de Betharram s'aperçoit d'une assez grande distance. Son portique a pour gardiens les quatre statues des évangélistes, surmontées par l'image gràcieuse de la Vierge Marie. A droite, vous apercevez le Calvaire, où Pierre coupe paisiblement une oreille à Malchus, où Judas fait une grimace horrible, où les flagellateurs dont l'un est poussé par Satan, tirent la langue au Christ après l'avoir battu de verges. Toutes ces stations qui contournent autour d'un monticule rapide et sont espacées, au milieu, de verts bosquets, forment une promenade délicieuse, terminée par un plateau, où, auprès de la grande chapelle du Calvaire, est adossée une maisonnette d'ermite. Ce religieux est le surveillant du lieu saint. Il est vêtu d'une robe de bure; il couche sur un lit de fougère, et, comme nos anciens anachorètes, auprès de la cruche remplie à l'eau du torrent, il contemple cette inscription peu épicurienne; *il faut faire pénitence*. L'intérieur de l'église est d'une richesse éblouissante; mais le chœur, la nef et les bas côtés

sont décorés dans le goût tout-à-fait espagnol et forment un mélange bizarre de dorures et de couleurs. Les murailles sont entièrement tapissées de tableaux, de cariatides gigantesques et d'*ex-voto* plus ou moins naïfs; des deux côtés du maître autel, sont quatre colonnes où des anges grimpent au milieu d'un feuillage de pampres. Le buffet d'orgues est d'une grande beauté. La voûte représente le ciel, dans lequel figurent la lune, le soleil et les planètes. Des saints, des martyrs, des prophètes et des madones, de toutes les grandeurs, de toutes les formes, complètent le paradis moyen-âge. Les jours de grands pélerinages, des échoppes disparates s'élèvent à la hâte aux abords de l'église, et là sont étalés pêle-mêle, chapelets, rosaires, joujoux, comestibles et agnus. De pauvres mendians, tout couverts de plaies et de haillons, cherchent d'une voix lamentable à attirer sur eux la commisération publique. Ailleurs, ce sont des ophtalmiques qui, appuyés sur le bras d'un guide, se dirigent en tâtonnant vers la fontaine *des Aveugles*, placée malheureusement sur une pente glissante, où une excellente vue serait chose fort utile pour ne pas se laisser choir dans le Gave. De grandes dames toutes parées, des élégans du jour et de jolies grisettes, se promènent au milieu de ce bazar, du sein duquel s'élève un murmure confus de cantiques, d'éclats joyeux, de cris de douleur. Tandis que les pélerins parcourent les sentiers tortueux du Calvaire, on entend retentir sur la pelouse le violon et le galoubet des ménetriers. Tout cela forme un mélange fort singulier de choses religieuses et profanes. »

En visitant la chapelle de Betharram (1), située dans la région la plus pittoresque du monde, la plus féconde en beautés, en richesses de tous les genres, on se sent dominé par un sentiment religieux; l'esprit se reporte aux temps ou l'ardente foi des aïeux éleva près des montagnes un oratoire où les paladins couverts de leurs armures, les évêques vêtus de leurs riches chasubles, s'agenouillaient à côté du manant et de la jeune fille des vallées.

O vous qui venez tous les ans passer la belle saison sous le ciel de notre France méridionale! si vous parcourez dans toute sa longueur la chaîne des Pyrénées, ne partez pas sans visiter la Navarre : arrêtez-vous quelques instans au château de Coarraze, où s'écoulèrent les premières années d'Henri de Béarn : puis, suivez la route qui va droit aux montagnes, traversez le village d'Igon, et qu'un pélerinage artistique, si non religieux, vous conduise jusqu'au Calvaire de Betharram : si vous portez le berret national, si vous avez la physionomie tant soit peu méridionnale, vous entendrez peut-être quelque jeune fille, rieuse, folâtre, et jolie, vous répéter dans son idiôme, ces vers de M. Bataille de Pontacq :

Courret t'a Betharram, hilhots dé la Nabarre,
Poplés de la Gascougno y deüs bords de l'Adou;
La Bierge à Betharram nou hou yamey abare
Deüs trésors deü dibin *amou*.

Théodore Delpy.

(1) L'historien Marca, dit qu'en langue hébraïque, Betharram signifie *maison du Souverain, du Très-Haut*. *maison d'éminence et de grandeur.*

LA CHAISE DE MOLIÈRE A PÉZÉNAS.

On ne se doute pas aujourd'hui, que les gouverneurs des grandes provinces, ne partaient jamais de Paris sans emmener avec eux des artistes, des poètes, dont ils se déclaraient les Mécènes. Le prince de Conti, gouverneur de Languedoc, comptait parmi les gens de sa suite un nommé Poquelin de Molière, alors personnage inconnu, et qui devait plus tard remplir du bruit de son nom l'Europe littéraire. Le jeune poète préludait aux chefs-d'œuvre de la comédie moderne; il obtint, du prince de Conti, l'autorisation de les jouer sur un théâtre, construit à la hâte à Pézénas. On lit encore dans les archives de la mairie, l'ordre donné par le prince au conseil municipal, pour qu'ils fournissent au « sieur Poquelin de Molière des charrettes à l'effet de transporter lui, sa troupe, et les décorations de son théâtre dans les communes voisines, où il allait donner des représentations de ses pièces. »

A Pézénas, vivait alors un barbier nommé Gély, grand conteur de nouvelles et que les malins de l'endroit comparaient au barbier dont parle le satyrique Juvénal. Poquelin de Molière avait choisi sa boutique pour son rendez-vous habituel : chaque jour, après son dîner, il se dirigeait vers la modeste demeure de maître Gély, pour se distraire et apprendre les nouvelles de la province : maître Gély n'ignorait rien, et racontait avec une aimable loquacité qui charmait les loisirs de l'Aristophane français. Le barbier professait une vénération profonde pour Molière : il avait dans sa boutique une chaise réservée, sur laquelle personne n'osait s'asseoir en l'absence de M. Poquelin. Cette tradition n'est pas assez avérée pour qu'on y ajoute foi; cependant, elle nous a été transmise sans contestation aucune, et on montre encore à Pézénas *la chaise de Molière* : elle appartient aujourd'hui à M. Brun, un des descendans d'Astruc, qui se fait un plaisir de livrer aux curieux cette relique artistique... Vraie ou fausse, la tradition de Pézénas prouve incontestablement que les grands hommes laissent des souvenirs ineffaçables dans les pays qu'ils ont habités.

Henri Nicole.



MADAME DE POMPADOUR.

I.

JEANNE POISSON.

Je vais esquisser les principales scènes de la vie d'une femme qui résuma à elle seule le siècle de Louis XV, siècle infâme, âge de feu pour les mœurs, pour les gens de bien, âge d'or pour les courtisannes, les maîtresses royales et les roués de Versailles. Nommer la célèbre marquise de Pompadour, c'est rappeler ler aventures galantes que les Narcisse de l'*OEil-de-Bœuf* savaient si bien varier pour charmer les ennuis, les dégoûts du monarque le plus débauché qui ait jamais occupé un trône. Et pourtant cette femme qui règna pendant quelques années sous le nom de son royal amant, qui fut toute-puissante comme la Maintenon sur la fin du règne de Louis XIV, partit de bien bas pour arriver au faîte des grandeurs.

Vers l'an 1720, l'administration des vivres des armées comptait au nombre de ses commis, un petit homme, grêle, timide, presque ridicule, qui servait souvent de jouet à ses nombreux collègues. Plus d'une fois, les hauts employés avaient voulu congédier le grotesque personnage; mais une fée invisible déjouait leurs projets, et François Poisson conserva toujours son modeste emploi. Le pauvre commis avait eu le bonheur d'épouser une des plus jolies femmes de Paris, et sous le règne de Louis XV, on n'avait rien à craindre quand on pouvait produire à la cour une jolie protectrice. La haute finance se fesait surtout remarquer par sa ponctualité à imiter les débauches du roi. Les deniers de l'état qu'ils détournaient à leur gré, servaient à séduire les femmes des honnêtes bourgeois qui n'osaient se plaindre et trouvaient des consolations dans l'espoir de quelques emplois lucratifs. Madame Poisson peu habituée à la rigidité des mœurs, ne résista pas long-temps aux sollicitations de M. de Tourneheim, fermier-général. Ce gentilhomme normand vécut presque publiquement avec la jeune dame dont il protégeait le mari; cette scandaleuse union venait d'être conclue, lorsque l'épouse du commis Poisson accoucha d'une fille qui reçut le nom de Jeanne-Antoinette. Le fermier-général, de plus en plus épris de la jolie bourgeoise, poussa l'imprudence jusqu'à s'arroger une paternité fort équivoque. Poisson fut assez complaisant, ou plutôt assez lâche pour supporter cet affront.

—M. le commis, lui dit le fermier-général, je suis dans l'intention de demander pour vous un emploi plus élevé; je n'y mets qu'une seule condition : je ferai élever la petite Jeanne comme ma propre fille.

Poisson depuis long-temps avili par ses honteuses obséquiosités, n'eut garde de refuser une si scandaleuse proposition. Jeanne fut transportée à l'hôtel de M. de Tourneheim. Son père putatif ne négligea rien pour son éducation. Dès son plus bas âge, la petite Jeanne montra les plus heureuses dispositions; des maîtres habiles furent appelés pour achever ce que la nature avait si heureusement commencé. Leur jeune élève fit de rapides progrès dans les belles-lettres, la musique, la déclamation, le dessin, la gravure sur cuivre et sur les pierres fines. Le fermier-général était enchanté; dans les réunions les plus brillantes, il ne manquait jamais de produire sa protégée qu'il appelait sa fille. Jeanne Poisson se fesait déja remarquer par une figure charmante, une tournure parfaite, et surtout par l'art de se mettre avec un goût exquis. Ces dons de la nature, plutôt que ses rares talens, lui valurent en peu de temps les adorations des gentilshommes qu'elle voyaït chaque jour dans les salons du riche financier, son père adoptif. Jeune, légère, frivole, elle fesait à peine attention aux soupirs de ses nombreux adorateurs. Cette fille, née dans la mansarde d'un pauvre commis, élevée, par le plus grand des hasards, dans le palais d'un fermier-général ne connut jamais la médiocre fortune sous les auspices de laquelle Mme Poisson l'avait mise au monde. Son berceau fut environné des pompes du luxe le plus raffiné; elle fit ses premiers pas sur de moëlleux tapis. Aussi, se montra-t-elle plus tard très circonspecte, très difficile quand il fallut faire un choix parmi ses prétendans.

—Jeanne, ma jolie, ma petite Jeanne, lui disait souvent le fermier-général, je veux te marier.

—Me marier! répondait la jolie pupille, je suis si jeune encore!

—Réponds-moi avec sincérité; parmi les gentilshommes que je vois dans mes sallons, ne s'en trouve-t-il aucun qui ait fait battre ton cœur?

Jeanne Poisson se prit à rire comme une folle, embrassa le fermier qu'elle n'appelait plus que son cher, son bon papa; puis, fesant la moue de la manière la plus agaçante, la plus grâcieuse, elle lui répondit :

—Aucun; tous vos gentilshommes sont des fats qui aiment les jolies femmes, comme j'aime les fleurs si fraîches, si belles que vous avez la bonté de m'offrir quelquefois.

—Tu changeras d'avis, ma bonne petite Jeanne, dit le fermier-général... Connais-tu mon neveu?

—M. d'Étioles.

— Un des plus riches gentilshommes de Normandie.

— Je l'ai à peine remarqué!

—Tant pis : ce soir je lui ordonnerai de te saluer, et demain tu me diras s'il te plaît.

—Oui, mon papa, et je vous jure d'avance que je donnerai à M. votre neveu la préférence sur tous les gentilshommes de France et de Navarre.

Le soir, la réunion fut des plus brillantes; le jeune d'Étioles, prévenu par son oncle, fit ses complimens à la belle Jeanne Poisson et obtint l'insigne faveur de danser avec elle. Les habitués soupçonnèrent dès-lors les projets du fermier-général, et, le lendemain, il



MADAME DE POMPADOUR.

n'était bruit dans Paris que du mariage de la fille adoptive de M. de Tourneheim avec M. d'Étioles. Cependant, rien n'était encore plus incertain; le fermier-général osait à peine s'informer de l'impression que la première entrevue avait produite sur Jeanne Poisson.

— Tu connais maintenant mon neveu, lui dit-il d'une voix émue, tant il craignait un refus.

— Mon bon papa, répondit Jeanne, M. d'Étioles est un gentilhomme charmant; vos grandes dames disaient tout bas qu'il est gauche, timide comme un paysan de Basse-Normandie; mais je n'ai pas eu de peine à me convaincre que M. votre neveu est un homme d'esprit, d'un extérieur agréable, ce qui vaut mieux que les manières prétentieuses des gens de cour.

— Il te plaît donc?

— Je l'aime déja.

— Et tu l'épouseras?..

— Quand vous voudrez, bon papa; il ne tient qu'à vous qu'on m'appelle demain Mme d'Étioles.

II.

MADAME D'ÉTIOLES.

M. d'Étioles sortait de sa province lorsqu'à son ar-

rivée à Paris, le fermier-général son oncle lui jeta pour ainsi dire dans les bras, la plus jolie, la plus aimable femme de la Capitale. Le jeune époux fesait profession d'une régularité de mœurs inconnue à la cour depuis que Louis XIV et son petit fils Louis XV avaient mis les maîtresses en honneur. Il aima sa femme de l'amour le plus passionné; prévenances, soins, petits égards, tout fut poussé jusqu'au dévouement, jusqu'à l'abnégation de soi-même. Une pareille conduite captivait le cœur de la jeune dame qui se voyait, comme par enchantement, en possession d'une fortune brillante, de titres honorables, du droit d'entrée à la cour. Pendant la première année de leur mariage, les deux époux vécurent en parfaite intelligence; Mme d'Étioles aima quelque temps son mari; elle lui devait tout, et la reconnaissance lui fesait un devoir de mener une conduite irréprochable. Malheureusement, persévérer dans le bien était alors chose presque impossible. Environnée d'hommages, de séductions, Mme d'Étioles cessa bientôt de se contraindre, et se livra à la frivolité de son caractère : elle était mère, elle était épouse; cette double qualité lui imposait les plus saints devoirs : la bonne fortune lui tourna la tête; elle finit par se persuader qu'elle était destinée aux plus grandes choses, et suivant la première impulsion de la vanité, elle franchit la barrière qui la séparait encore de la corruption de Versailles. Néanmoins, son mari ne se désista pas du tendre attachement qu'il lui avait voué; il supportait ses caprices, se pliait à ses fantaisies, allait au devant de ses moindres désirs : Mme d'Étioles ne s'y montra plus sensible, et elle osa dire à son époux :

— M. d'Étioles, vous m'aimez trop; vos prévenances nous exposeront à la risée de la cour; vous oubliez que vous n'êtes plus en province, et qu'à Paris les personnes qui fréquentent le beau monde ne s'amusent plus à roucouler comme d'innocentes tourterelles.

— Puis-je trop aimer une femme aussi jolie que toi....

— Jolie, oui très jolie; je me souviens que ma mère me disait souvent : « Ma fille tu seras un jour un morceau de roi (1). »

Ces dernières paroles durent convaincre M. d'Étioles des malheurs qui étaient à la veille de troubler sa vie conjugale. Mais il dissimula, et résolut d'attendre avant de condamner sa femme. D'ailleurs Mme d'Étioles n'était pas encore criminelle; les fêtes, les plaisirs, le luxe, les soins de la parure absorbaient tous ses instans. Artiste par caractère, elle réunit dans ses salons les illustrations de la cour et de l'académie. Voltaire, le plus fécond génie de son siècle lui dédia, des vers; plusieurs auteurs mirent leurs livres sous sa protection; les hommes les plus éminens dans la robe et l'épée ployèrent leurs genoux devant la reine du jour qui, une année auparavant, n'était que Mlle Poisson, fille d'un pauvre commis, adoptée par M. de Tourneheim. Mme d'Étioles se mit bientôt à la hauteur de sa nouvelle position; son instruction variée, son aptitude aux beaux-arts la mettaient à même d'apprécier les philosophes, les poètes et les artistes qui formaient sa petite cour. Vantée, adorée, comblée d'honneurs, elle berçait son imagination exhaltée des rêves d'un avenir plus brillant; elle devint inquiète, soucieuse; quand elle pouvait se soustraire à ses admirateurs, elle restait long-temps seule à méditer ; l'ambition la rongeait au cœur, et elle répétait souvent l'infâme prédiction de sa mère :

« — Ma fille, tu seras un morceau de roi! »

Cependant, ce dernier cri de la vertu prête à succomber, se fit entendre encore au milieu du tumulte des passions. Elle hésitait; elle rougissait d'elle-même, elle tremblait à la seule idée d'avouer sa faiblesse. Elle feignait d'ignorer qu'une femme est perdue dès qu'elle est indécise, et se surprenait très souvent à désirer la royauté *in partibus*, qui avait clôturé d'une manière si brillante la vie romanesque de Mme de Maintenon. Les choses en étaient là, lorsque, dans une de ses réunions, quelques gentilshommes de la cour annoncèrent la mort de Mme de Châteauroux.

— Mme de Châteauroux est morte, s'écria Mme d'Étioles...

— Oui, Madame, répondit un cadet de Bretagne; la dernière des trois sœurs Mailly a laissé vacante la couche royale du roi Louis XV.

— La place sera bientôt prise...

— Binet, le premier valet de chambre du roi, est un habile pourvoyeur, ajouta le cadet de Bretagne....

— Binet est mon parent, s'écria Mme d'Étioles avec colère... et vous êtes bien insolent d'oser calomnier un homme que le roi honore de son affection.

Mme d'Étioles était rouge d'indignation; elle sortit brusquement du salon, et les convives si étrangement congédiés, se retirèrent presqu'en même temps sans mot dire.

III.

LE PREMIER VALET DE CHAMBRE DU ROI.

Un écrivain a dit qu'il n'y a pas de grand homme aux yeux d'un valet de chambre; devant lui chaque soir, chaque matin,

> Le masque tombe; l'homme reste
> Et le héros s'évanouit.

Si cet axiôme est d'une vérité peu contestable en parlant des princes en général, il l'était surtout dans les appartemens secrets de Louis XV. Que devait penser son premier valet, lorsque la majesté royale, déposant le manteau de pourpre qui voilait sa hideuse nudité, laissait voir un cadavre usé par la débauche, courbé sous une vieillesse précoce. Ah! maître Binet, si, comme les valets de chambre de nos grands seigneurs, vous aviez été possédé de la manie d'écrire des mémoires, vous nous auriez révélé de scandaleuses aventures. Qui pourrait dire par combien de bienfaits votre maître acheta votre silence!...

Ce Binet, proche parent de la famille Poisson, était très puissant dans le palais. Mme Châteauroux le redoutait plus qu'un ministre. Ce fut à ce personnage que Mme d'Étioles s'adressa pour l'exécution d'un projet qu'elle méditait depuis long-temps.

— Mon cher parent, lui dit-elle, je sais que vous avez de longues conversations avec le roi.

(1) Historique.

— Tous les soirs, avant de s'endormir, il me parle d'affaires, comme si j'étais son premier ministre.

— Savez-vous s'il est dans l'intention de choisir une autre femme qui succède à Mme de Châteauroux.

— Louis XV est si blasé, ma chère parente, qu'il n'a pu être fixé par aucune des beautés que lui ont fournies la cour et la haute magistrature.

— C'est bien... je croyais, répondit Mme d'Étioles, un peu embarrassée et presque honteuse, d'avoir ainsi dévoilé ses desseins.

— Je comprends, s'écria Binet, après quelques instans de silence, vous voulez voir le roi... Je ne vous cacherai pas que je suis l'agent secret de ses plaisirs... Comptez sur mon dévouement. Je vous indiquerai les jours, les heures et les lieux de chasse de sa majesté, ses promenades; je vous introduirai au château les jours de *grand couvert*.

Le valet de chambre tint parole; Mme d'Étioles fut de toutes les fêtes de la cour. Elle ne négligea rien pour fixer l'attention du monarque par l'élégance recherchée de sa mise et de son équipage. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, et elle n'avait pas encore obtenu un regard; elle s'en plaignit amèrement à Binet.

— Ma chère et jolie parente, lui répondit le valet de chambre, vous en serez pour vos frais de coquetterie et pour vos courses, si je ne me mêle de cette affaire: vos agaceries n'obtendraient aucun résultat; laissez-moi agir; je vous rappellerai au souvenir de sa majesté.

Binet voulait à quelque prix que ce fût obtenir pour Mme d'Étioles les faveurs de la couche royale; il espérait ainsi augmenter son crédit : aussi ne laissa-t-il pas échapper la première occasion.

— Binet, lui dit le roi avant de se mettre au lit, je suis bien fatigué de voir tous les jours de nouveaux visages, sans trouver une seule femme à laquelle je puisse m'attacher. Il n'est pas de mince bourgeois dans ma bonne ville de Paris, qui soit plus contrarié que moi en amour.

— Sire, s'écria le valet de chambre, je connais une belle dame que je croirais digne de votre affection royale, si elle n'était pas ma parente et mariée; elle vous aime éperdûment, mais elle tient aussi à ses devoirs.

— Je n'ai jamais vu cette belle dame.

— Vous l'avez rencontrée très souvent, sire, dans vos chasses au bois de Sénart.

— En effet, je me rappelle l'avoir vue... Binet, je t'ordonne de me procurer un entretien secret avec ta parente.

Aussitôt que le roi se fut endormi, le valet de chambre courut annoncer cette heureuse nouvelle à Mme d'Étioles. Le lendemain, il la conduisit au palais par une porte dérobée; le roi passa la nuit avec elle, et la congédia dès qu'il fut jour. La parente de Binet attendit impatiemment pendant un mois un nouveau rendez-vous; allarmée de l'indifférence du roi, elle fit part de ses craintes à Binet.

— Patientez, ma jolie parente, lui répondit le valet de chambre, le roi vous rappellera.

— A-t-il rappelé Mme de Lauraguis, la présidente Duportail et tant d'autres dames qu'il n'a plus revues? s'écria Mme d'Étioles...

— Tout espoir n'est pas perdu; je parlerai de vous au roi, sitôt qu'une occasion favorable se présentera, dit Binet.

Le moment tant désiré ne se fit pas attendre long-temps; Louis XV avait pris l'habitude de se livrer avec son premier valet de chambre à des causeries intimes, mais toujours vagues; dans un de ces entretiens, il lui demanda par hasard des nouvelles de sa parente.

« — Ah Sire! s'écria le valet, Mme d'Étioles ne
» fait que pleurer : elle n'aime sa majesté que pour
» elle-même, et nullement par ambition, ni par inté-
» rêt; sa position est brillante, sa fortune considéra-
» ble. Sans son amour pour sa majesté elle serait heu-
» reuse.

» — Eh! bien, si cela est, je serai charmé de la re-
» voir. »

Ce second rendez-vous était décisif : dès ce jour, Mme d'Étioles se rendit plus fréquemment au palais, et son mari connut bientôt son déshonneur. Il mit tout en œuvre pour ramener sa femme qu'il aimait tendrement, à ses devoirs d'épouse : elle résista aux prières, aux menaces, et Mme d'Étioles, pour se soustraire à ses reproches, courut à Versailles où on avait déja préparé pour elle de riches appartemens. M. d'Étioles commit l'imprudence de se plaindre hautement de la conduite du roi : un matin, à son lever, un gentilhomme du palais lui annonça :

« Que le roi l'exilait à Avignon, et lui défendait d'en
» sortir. »

— On m'exile, s'écria d'Étioles, parce que j'ai condamné la conduite d'un roi qui se fait un jeu d'enlever les jolies femmes à leurs maris!

Forcé d'obéir, il prit la route du Comtat Vénaissain où il ne resta pas long-temps; il obtint la permission de retourner à Paris; le roi le combla de faveurs, lui donna des sommes considérables et appaisa ainsi sa colère conjugale.

— Vous obtiendrez ce que vous voudrez pour vous et pour vos amis, lui dit-on de la part du roi; on vous défend seulement de fréquenter les lieux ou vous pourriez rencontrer votre femme.

D'Étioles méprisait son épouse; du mépris à l'indifférence, il n'y a qu'un pas; aussi supporta-t-il avec assez de résignation ce qu'il appelait sa *catastrophe conjugale*. Il n'exista plus entre lui et la maîtresse de Louis XV que des relations épistolaires; mais la favorite s'appelait toujours Mme d'Étioles, et le roi exigea qu'elle abjurât jusqu'au nom de son mari. Jamais monarque ne trouva femme plus prompte à lui obéir. La fille du commis Poisson avait vu plusieurs de ses rêves se réaliser; elle enviait des titres, elle ne mettait plus de bornes à son ambition.

IV.

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

« Les historiens contemporains, dit M. Dufey, (de l'Yonne), ne sont pas d'accord sur le portrait qu'ils ont fait de Mme de Pompadour, que l'on ne peut comparer à celle qui lui succéda que sous le rapport des sommes énormes qu'elle a coûtées à l'état. Il y a de la Pompadour

à la Dubarry toute la distance qui sépare une bourgeoise spirituelle et de bonne compagnie, d'une grisette parvenue et du plus mauvais ton. M. de Lévis refuse à Mme de Pompadour une figure expressive ; il est démenti sur ce point par tous les auteurs contemporains. L'abbé Soulavie que l'on accusera peu de flatterie, et qui a tracé d'une manière sévère le tableau de sa vie politique et privée, la peinte ainsi, dans ses belles années :

« Outre les agrémens d'une belle figure pleine de vivacité, Mme de Pompadour possédait encore au suprême degré, l'art de se donner un autre genre de figure; et cette nouvelle composition également savante était un autre résultat des études qu'elle avait faites des rapports de son âme et de sa physionomie. Ce ton langoureux et sentimental qui plaît à tant d'individus, ou qui plaît au moins dans beaucoup de circonstances, à tous les hommes sans exception, Mme de Pompadour savait le créer, le manier et le reproduire au besoin, au point qu'elle avait ce qu'on a le moins à la cour, et que l'écriture appelle le *don des larmes :* mais, ce don, la dame ne l'avait que comme les comédiens habiles en présence d'un public observateur de l'impression qu'ils éprouvent. Louis XV à cet égard était le public de Mme de Pompadour.

Comment donc pouvait résister à l'empire d'une telle comédienne un roi nul et apathique, quand cette femme était, suivant les circonstances, ou même à son gré, belle et jolie tout à la fois. Ces différens caractères étaient, au besoin, des variétés de son visage : elle était à sa volonté, superbe, impérieuse, calme, friponne, lutine, sensée, curieuse, attentive, suivant qu'elle imprimait à ses regards, sur ses lèvres, sur son front, telle inflexion ou tel mouvement; si bien que sans déranger (1) l'attitude de son corps, son visage était un parfait Protée. Elle se multipliait pour plaire à son royal amant : elle se travestissait, suivant les circonstances, en jardinière, en sœur grise, en fermière, en princesse. Ses lèvres étaient pâles et flétries, suite de la triste habitude qu'elle avait contractée de les pincer et de les mordre. Ses yeux étaient châtains et brillans, ses dents très belles, ses mains parfaites : elle avait inventé les *négligés* que la mode avait adoptés, et qu'on appelait les *Robes à la Pompadour*, dont les formes semblables aux vestes turques, pressaient le cou ; elles étaient boutonnées au dessus du poignet, adaptées à l'élévation de la gorge et collantes sur les hanches (2).

Louis XV ne pouvait rien refuser à l'adroite Syrène qui trouvait chaque jour de nouveaux moyens pour l'enchanter; il allait même au devant de ses désirs. Dans un moment d'expansion, le roi lui dit avec cette bienveillance, cet abandon qu'il savait si bien affecter.

—Mon amie, n'êtes-vous pas fatiguée de vous entendre toujours appeler Mme d'Étioles.

—Sire, je voudrais oublier jusqu'au nom de mon mari pour ne plus penser qu'à votre majesté!

(1) L'abbé Soulavie, Vie Politique et Privée de Mme de Pompadour.

(2) Les Robes à la Pompadour ont été reproduites par Mlle Mars dans la pièce intitulée : *la Suite d'un Bal ;* presque toutes les actrices ont suivi l'exemple de l'habile comédienne du théâtre français.

—Si on vous accordait un beau titre, des terres....

—Ce serait un nouveau bienfait ajouté à ceux que j'ai déja reçus de votre munificence royale.

—Eh bien, ma bonne amie, demain vous aurez un nom dont les grandes dames de la cour seront jalouses.

En effet, le roi s'informa de ses ministres s'il n'y avait pas en France quelque terre sans héritier mâle.

—Sire, lui fut-il répondu, il est dans le Bas-Limousin un marquisat dont le dernier héritier mâle est mort en 1710. C'est la terre de Pompadour.

— Pompadour, répondit le roi... C'est un beau nom; Mme d'Étioles, demain à votre petit lever on vous saluera marquise de Pompadour.

La volonté de Louis XV fut promptement exécutée, et, quelques jours après, on ne parlait plus dans les sallons de Paris que de la marquise improvisée. Son royal amant lui donna des sommes énormes pour faire bâtir, dans le Limousin, le beau château de Pompadour, qui est encore regardé comme une des premières constructions du XVIIIe siècles.

V.

LES PETITS SOUPERS.

Ces éclatantes faveurs irritèrent la jalousie des grandes dames de la cour, qui ne purent voir sans dépit une femme de basse finance, une petite bourgeoise, préférée aux demoiselles des plus nobles familles de France. La Pompadour trembla un instant devant cette coalition féminine; mais douée de cette présence d'esprit qui fait prévoir les dangers et donne les moyens d'y échapper elle prit adroitement son parti.

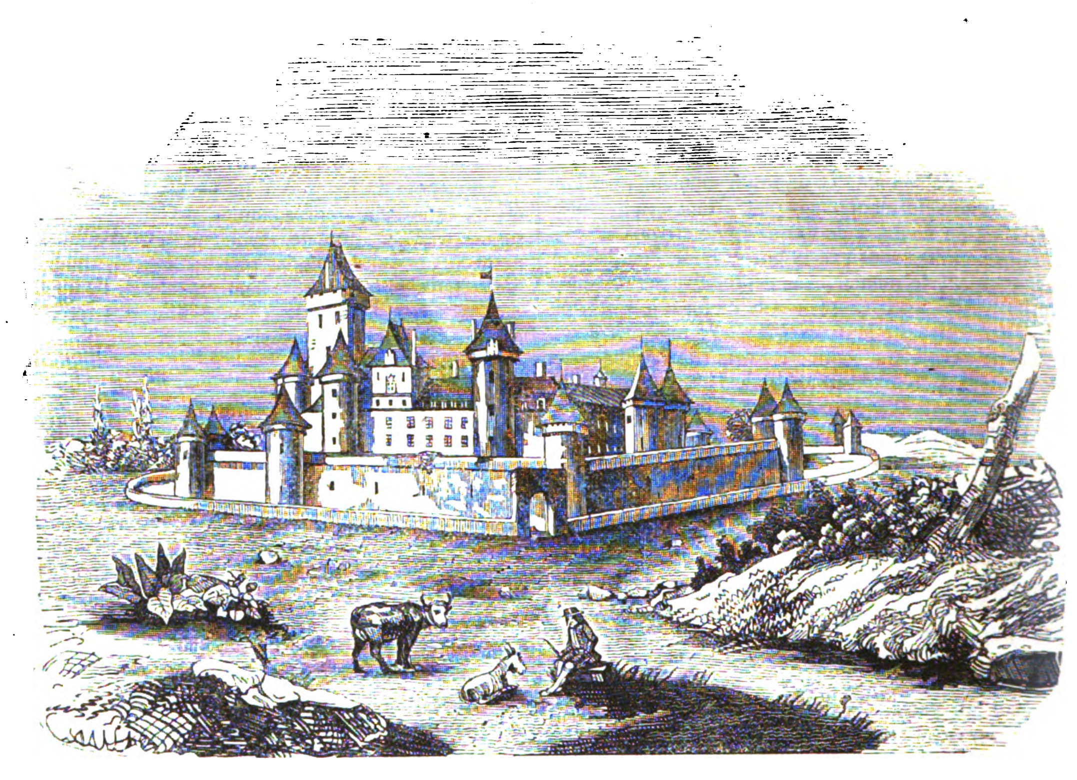
— Les grandes dames me jalousent, se dit-elle ; il n'est qu'un seul moyen de les appaiser : fesons leur partager nos faveurs, et notre crédit; ouvrons leur nos salons, et, si je ne me trompe, les plus irritées s'empresseront de grossir ma cour.

Le moyen réussit au-delà de ses espérances; elle se vit fêtée, adorée; en un mot elle devint presque reine de France. Mais de nouvelles craintes ne tardèrent pas à troubler son bonheur. Elle connaissait l'inconstance de Louis XV; elle tremblait à la seule idée d'une disgrâce. Dans cette difficile circonstance, elle eut recours au valet de chambre Binet qu'elle avait choisi pour son conseiller intime.

— Mon cher parent, lui dit-elle, il me semble que le roi n'est plus si empressé : s'il cessait de m'aimer, je mourrais de douleur et de regret.

— Il est un moyen d'enchaîner l'humeur capricieuse de Louis XV, répondit Binet : il faut le distraire, l'arracher à ses préoccupations. Je sais que l'étiquette de la cour le gêne, qu'il aime les réunions intimes. Que chaque soir soit marqué par un petit souper, chaque jour par un concert, par une partie de chasse.

Mme de Pompadour trouva le conseil bon. Alors, dit M. Dufey (de l'Yonne), commencèrent les spectacles des petits cabinets. La maîtresse de Louis XV choisit les acteurs, les actrices, les premiers danseurs et chanteurs parmi les notabilités de la cour. Des théâtres s'élevèrent dans les châteaux de Versailles et de Belle-Vue. Mme de



CHATEAU DE POMPADOUR.

Pompadour jouait les principaux rôles dans la comédie et l'opéra. La *troupe*, dont elle était directrice, fit l'ouverture le 20 décembre 1747, par le *Mariage fait et rompu*, comédie en trois actes de M. Dufresny, et par le *ballet d'Ismène*. La favorite débuta le 30 du même mois, par le rôle de *Lise*, dans la comédie de l'*Enfant Prodigue*, et celui de *Zénéide* dans la petite pièce de ce nom. Ces spectacles se continuèrent sans interruption, les hivers suivans jusques vers le milieu de l'année 1753.

Une grave indisposition de Mme de Pompadour suspendit les représentations qui ne furent plus reprises, parce que Louis XV avait dit à un noble duc...

— Mon cher cousin, ces fêtes, ces spectacles, ces petits soupers, ces concerts, ces voyages, ces revues, ces plaisirs me fatiguent et ne peuvent me distraire.

— Je suis perdue, s'écria la Pompadour, quand on on lui répéta ce propos confidentiel.

Mais comme elle n'était pas femme à perdre courage, elle résolut de tenter de nouveaux moyens. Elle s'adressa comme par le passé, à son parent Binet; mais cette fois le valet de chambre se trouva pris au dépourvu.

— Vous n'avez pas un conseil à me donner, s'écria la favorite!

— Tous les genres de séduction ont été épuisés.

— Il me reste encore un puissant moyen qui, je l'espère, déjouera les intrigues de mes rivales.

— Je ne devine pas, dit Binet.

— Je le crois bien, ajouta la Pompadour; il faut être femme pour cela; ce moyen dont vous ne révoquerez pas en doute l'efficacité, c'est l'habitude (1).

— Je sais pourtant que le roi aime le changement; comptez vous même celles qui vous ont devancée.

— Je ne ferai pas comme elles, répondit la marquise. Elles étaient assez folles pour s'inquiéter des infidélités du roi; je n'y ferai pas seulement attention, je me résignerai au rôle modeste, mais plus sûr, d'*Amie nécessaire*.

— Si vous persistez à suivre la ligne de conduite

(1) La maréchale de Mirepoix, disait à la Pompadour: « C'est votre escalier que le roi aime; il est habitué à le monter, à le descendre; mais s'il trouvait un autre femme à qui il parlerait de sa chasse, de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours.



que vous vous êtes tracée, dit Binet, votre trône est inébranlable.

— J'ai déja mis ma résignation à l'épreuve; n'ai-je pas vu sans jalousie, Mlle de Romain obtenir du prince un rendez-vous nocturne? et Mme de Coissir qui m'aurait peut-être supplantée, si elle avait eu l'adresse de ne pas se livrer si facilement.... Mon parti est pris; je suis bien déterminée à jouer mon rôle jusqu'à la fin.

VI.

LA PAIX DE 1756.

Changeant tout-à-coup de tactique et de genre de vie, Mme de Pompadour résolut de ne plus s'occuper que des affaires de l'état; la science politique ne lui était pas absolument inconnue; douée d'une heureuse mémoire, d'une perspicacité peu ordinaire, elle avait retenu quelques mots des hommes d'état avec lesquels elle avait été long-temps en relation. Louis XV se laissa tromper par ce prestige; la favorite lui persuada facilement qu'elle était très versée dans la diplomatie, et, à la suite d'un long entretien, le roi dit en riant, à un ambassadeur :

— Il s'est opéré un miracle; de favorite, Mme de Pompadour a été transformée en ministre.

Il ne prenait pas encore la chose au sérieux; mais la Pompadour l'habitua si bien à sa nouvelle influence, qu'on choisit son boudoir pour y délibérer sur les affaires les plus importantes de l'état et de l'Europe. La favorite fit entrer au conseil l'abbé de Bernis qu'elle appelait son *Pigeon pattu* (1). Elle choisit les ambassadeurs, les généraux, les ministres. Louis XV finit par se persuader qu'elle était très habile. Les guerres d'Allemagne agitaient alors tous les cabinets européens. L'impératrice Marie-Thérèse désirait beaucoup conclure un traité de paix avec la France; mais le conseil des ministres s'opposait avec fermeté à une transaction peu honorable pour la gloire nationale. Le premier ministre de l'impératrice voyant que tout espoir était perdu de ce côté, eut recours à un expédient qu'il jugea beaucoup plus sûr; il connaissait la fierté, les prétentions de Mme de Pompadour; convaincu qu'en flattant sa vanité, on obtiendrait d'elle tout ce qu'on voudrait, il détermina l'impératrice reine à sacrifier sa dignité royale aux exigences de sa position; Marie-Thérèse entra parfaitement dans les vues de son premier ministre, et dans une lettre qu'elle écrivit à la favorite de Louis XV, elle l'appela *sa chère et bien-aimée cousine*.

Mme de Pompadour lut et relut cette lettre; la montra à toute la cour, et employa son influence à faire changer le système politique de la France. L'ambassadeur de Marie-Thérèse reçut ordre de son auguste maîtresse de flatter en toute circonstance l'orgueil de Mme de Pompadour. Ces flagorneries officielles eurent pour résultat le honteux traité de 1756; le cardinal de Bernis, quoique dévoué corps et âme à sa protectrice n'osa pas accepter la solidarité de ces transactions qui mettaient les trésors et les armées de la France à la disposition de l'Autriche, son éternelle ennemie.

— Vous êtes un ingrat, s'écria Mme de Pompadour; j'ai travaillé pour vous avec trop de zèle, et maintenant vous vous révoltez contre votre bienfaitrice.

Ces paroles sorties de la bouche d'une femme accoutumée à se venger ne laissèrent plus au cardinal aucun doute sur sa disgrâce. Elle ne tarda pas à éclater; le duc de Choiseul, dévoué à la maison d'Autriche dont il était né sujet, remplaça au ministère l'archevêque d'Albi. Le traité de 1756 porta bientôt ses déplorables fruits; on choisit pour commander nos armées, des généraux inhabiles; les troupes furent mises en déroute à la bataille de Rosbach; les ministres dilapidèrent le trésor; la France se trouva tout-à-coup couverte de honte, ruinée et presque tremblante devant l'étranger. Tels furent les résultats de l'influence de Mme de Pompadour.

VII.

LE CONVOI DE LA MARQUISE.

Cependant la favorite conserva pendant quelques années son empire sur son royal amant. Louis XV ne pouvait plus vivre sans son amie; il avait besoin de ses conseils, de sa gaîté pour faire diversion à sa tristesse habituelle. De temps, en temps de nouvelles maitresses étaient introduites au château et congédiées de même; la Pompadour, fidèle à son plan de conduite, feignait d'ignorer les amours clandestines du roi. D'ailleurs elle était trop habile pour ignorer que le pouvoir de ses charmes était usé. Atteinte d'une maladie qui fut longue et douloureuse, elle sut régner dans s n boudoir; on fit bien courir le bruit que Louis XV, pour se délivrer d'une maîtresse dont il n'osait se défaire ouvertement, la fit empoisonner; mais il est certain que si le monarque eut recours à ce moyen, le poison fut bien lent. Tout porte à croire que les jours de la marquise de Pompadour ne furent point abrégés par un si lâche attentat. Sa beauté n'eut qu'un éclat passager; elle vieillit avant le temps; la mort de sa fille Alexandrine qu'elle voulait marier avec le duc de de Fronsac, lui porta un coup funeste: néanmoins, elle assista, selon son habitude, aux délibérations des ministres, jusqu'au commencement du mois d'avril 1764. Mais alors elle s'alita, et ne pressentant que trop sa fin prochaine, elle se fit transporter de Choisy à Versailles. Elle légua la plus grande partie de ses biens à son frère Marigni qu'elle avait fait nommer surintendant des finances; dans son testament, se trouve aussi un codicille ainsi conçu :

« Je supplie le roi d'accepter le don que je lui fais » de mon hôtel de Paris, étant susceptible de faire » le palais d'un de ses petits fils. Je désire que ce soit » pour monseigneur le comte de Provence. »

Cette femme qui avait présidé pendant plusieurs années aux orgies de Versailles, demanda les secours de la religion quand elle comprit que sa dernière heure était venue. Elle se confessa au curé de la Magdelaine, paroisse de son hôtel à Paris, et reçut les derniers

(1) La Pompadour s'amusait à donner des sobriquets à ceux qu'elle affectionnait. Elle appelait Moras *son gros cochon*. Paulmy-d'Argenson *sa petite horreur*, et le cardinal de Berni, *son pigeon pattu*.

cremens avec les sentimens de dévotion d'une sainte fille qui aurait passé sa vie dans un cloître.

—Que Dieu vous reçoive dans son paradis, Mme la marquise, s'écria le curé de la Magdelaine en s'éloignant du lit de mort.

—Ne partez pas encore, M. le curé, répondit la marquise avec sang-froid; un moment, nous nous en irons ensemble.

En prononçant ces paroles, la favorite de Louis XV rendit le dernier soupir le 15 avril 1764 (1). Elle eut le privilége réservé aux seules personnes de la famille royale, de mourir dans le palais. Le jour même elle fut transportée sans bruit, sans pompe, à son hôtel de Paris, et Louis XV vit passer d'un œil sec le convoi de sa favorite : il se contenta, dit-on de s'écrier : « *Sic transit gloria mundi;* ainsi passe la gloire du » monde. »

Telle fut l'oraison funèbre que l'amant prononça sur le convoi de sa favorite qui venait de mourir les rênes de l'état à la main.

La plupart des historiens se sont montrés ou trop sévères ou trop indulgens envers Mme de Pompadour; les uns en ont fait une Poppée compagne assidue des débauches d'un autre Néron. Les autres n'ont vu dans la favorite de Louis XV, qu'une noble et fière Aspasie qui encouragea les arts, les lettres, les sciences, protégea les philosophes, et soutint de son patronage l'œuvre des encyclopédistes, qui mirent au rang de ses plus belles actions l'expulsion des Jésuites. Les louanges des philosophes lui attirèrent les plus sanglans reproches des vieillards qui avaient assisté aux cérémonies religieuses par lesquelles Mme de Maintenon avait clôturé le règne de Louis XV. Le plus grand crime qu'on puisse imputer à la mémoire de la Pompadour, sont ses prodigalités qui vidèrent si souvent les trésors de l'état.

« Les registres secrets de Louis XV, qui ont été découverts depuis, et publiés à l'occasion du procès de Louis XVI, et dont l'authenticité n'est point contestée, énoncent les sommes payées par le trésor à Mme de Pompadour, et à son frère le marquis de Marigni, en 1762 et 1763. Elles s'élèvent pour les deux années à 3,456,000 livres. Elle avait reçu du roi en 1749, un hôtel à Fontainebleau, la terre de Créci, le château d'Aulnai, *Brimborion* sur Bellevue, bâti pour elle à grands frais : les seigneuries de Marigni et de Saint-Rémi; en 1762, un hôtel à Compiègne, un hôtel à Versailles, l'hermitage qu'elle céda ensuite à Louis XV, qui y établit le fameux *parc aux cerfs*, la terre de Ménars, l'hôtel d'Évreux à Paris : cet immeuble coûta 800,000 francs. Louis XV fit en outre compter au frère de Mme de Pompadour le 7 mars 1773, 150,000 francs pour rente viagère, le 11 juillet de la même année, aussi pour rente viagère, 400,000 francs, et le même jour pour l'aider à payer les dettes de Mme de Pompadour, 230,000 francs (1).

Que de millions sacrifiés aux caprices, à l'insatiable avidité d'une femme! Quand on lit le récit de ces prodigalités, on sent la plume s'échapper de la main; on n'a plus la force d'écrire, et on ne peut s'empêcher de maudire la mémoire de la coupable favorite, qui, semblable à une avide sangsue, s'efforça d'enlever à la France jusqu'à son dernier lambeau de prospérité.

La tombe de la Pompadour a été foulée aux pieds des passans; mais les lauriers que les poètes du XVIIIe siècle déposèrent sur le cercueil de leur protectrice ont reverdi, et leur ombre tutélaire protégera peut-être un jour le dernier asile de la royale concubine, contre la juste colère de la postérité indignée!

J.-M. Cayla.

(1) Le mois d'avril, dit un Biographe, fut toujours fatal aux maîtresses des rois de France. Diane de Poitiers, maîtresse de François Ier et de Henri II mourut le 26 avril.; Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV, le 9; Mme de Maintenon le 15 du même mois.

(1) Dufey (de l'Yonne).

LE PAS DU SOUCI.

L'ancienne province de Rouergue est encore hérissée des châteaux de la féodalité; les ruines de ces manoirs attestent les richesses immenses et la puissance des seigneurs qui les habitèrent. Le castel de *Caumont* ou Calmon près d'Espalion, présente surtout à l'admiration des étrangers des débris majestueux. Les sires de Calmon étaient de hauts et puissans suzerains. Les chroniques parlent sans cesse de leurs exploits en guerre, de leurs larcins en amour. Une vieille tradition a conservé une naïve ballade intitulée *le Pas du Souci*. L'endroit où se passa la scène est peu éloigné d'Espalion. Le poète a choisi pour héros un seigneur de Calmon, et pour héroïne une jeune fille nommée Adélaïs.

BALLADE.

Aquel pas es lou pas dal Soucy;
Sapios o jouinos filhetos;
A la biergés digués mercy,
El jamay n'y passalt souletos :

Un jour lou comte de Calmoun
Diguec à la joun' Adalisso;
« En tres jours vendray d'Espalioun;
» Garda t'en bien la souvenisso;
» Siras al pas des amous,
» Lay te faray milo poutous,
» Un carcan d'or mettray sur ta coulheto;
» Rappelo t'en amourousetto. »

Fenguet al pas de las amous
Aquela tan jouin' Adalisso;
Mes res non venguet d'Espalioun,
Si nou qui la vieillo courredisso.
Que diguec: « Lou mous de Calmoun,
« Ara n'es pas plus d'aquets moun;
» Ten podes plo torna souletto. »
Et mouris nosté amourousetto.

Aquel pas es lou Pas del Soucy,
Sapias o jouïnos filhetos;
A la biergés digués mercy
Et jamay ny passats souletto.

Le baron Taylor dans son *voyage pittoresque et romantique* dans l'ancienne France, a traduit heureusement cette jolie et délicieuse ballade (1).

Ce pas est le Pas du Souci
Sachez cela, jeunes fillettes;
A la Vierge dites merci,
Et n'y passez jamais seulettes.

Un jour le comte de Calmon
Dit à la jeune Adélaïs;
« En trois jours viendrai d'Espalion;
» Gardes en bien la souvenance;
» Tu seras au *Pas des Amours*,
» Là te ferai mille baisers

(1) Voyage du baron Taylor; province de Rouergue.

» Un collier d'or mettrai sur ta collerette
» Rappelle-t'en amoureusette. »

Cette tant jeune Adélaïs
Elle fut *au Pas des Amours;*
Mais rien n'arriva d'Espalion,
Sinon la vieille messagère
Qui disait: « Ce monsieur de Calmon
» N'est maintenant plus de ce monde,
» Tu peux t'en retourner seulette. »
Et mourut notre amoureusette.

Ce pas est le Pas du Souci
Sachez cela, jeunes fillettes;
A la Vierge dites merci,
Et n'y passez jamais seulettes.

Ces strophes si simples, si gracieuses ne sont pas le seul souvenir qui nous reste des sires de Calmon qui furent puissans seigneurs et guerroyèrent en Palestine; l'histoire de leur famille est consignée dans les annales du Rouergue; mais le peuple ne la connaît pas; il ignore peut-être le nom des châtelains qui firent bâtir le manoir dont il admire les ruines; mais aucun paysan ne s'arrête au *Pas du Souci* sans réciter la naïve ballade sur les amours du sire de Calmon et de la belle Adélaïs; ce petit poème a toute la grâce, toute la fraîcheur des *tensons* et des *fabliaux* du moyen-âge.

Théodore DELPY.

ZOOLOGIE.

MOEURS DES LÉZARDS.

Les anciens naturalistes, égarés par les changemens que l'âge fait subir aux couleurs des lézards, avaient multiplié, bien au-delà de la vérité, les espèces indigènes de ce genre de reptiles. M. Dugès, dans un travail présenté à l'Académie des Sciences, et inséré dans les Annales des sciences naturelles (1829), a montré qu'il n'existait réellement en France que les espèces suivantes: L'Ocellé (L. Ocellata), le Vert (L. Viridis), le Véloce (L. Velox), l'Edwarsien (L. Edwarsiana), le L. des murailles (L. Muralis), et celui des souches (L. Stirpium). Ayant eu occasion de suivre de près les mœurs de ces animaux sur un individu que j'ai eu huit mois en ma possession, j'ai pensé que mes observations personnelles, jointes aux détails donnés par le naturaliste de Montpellier, et ceux qui avant lui ont traité le même sujet, pourraient présenter un ensemble complet et capable de mériter l'intérêt.

Virgile a dit quelque part:

Nunc cantu crebro rumpunt arbusta cicadæ,
Nunc etiam in gelidâ sede lacerta latet.

Ce dernier vers du poète romain ne saurait s'appliquer indistinctement à toutes les espèces du genre Lacerta. L'Ocellé, par exemple, non-seulement supporte très-bien les plus vives chaleurs de nos climats méridionaux, mais paraît même les rechercher; elles seules semblent pouvoir donner à ses mouvemens cette rapidité qui les caractérise. Au moindre abaissement de température il devient paresseux, ses membres, comme engourdis, semblent jouer avec difficulté. M. Brongniart rapporte, qu'étant en Espagne il en trouva plusieurs engourdis dans un vieux tronc d'olivier; les ayant emportés pour les observer, il remarqua que ceux qui étaient restés exposés au froid de la nuit périrent, bien que la température se fût à peine abaissée au-dessous de zéro; tandis que ceux qu'il avait placés dans sa chambre ne tardèrent pas à sortir de leur assoupissement hyemnal. Aussi, dès que les premiers froids se font sentir, ce lézard s'enfonce dans un terrier pour ne reparaître qu'avec la belle saison. M. Dugès fait remarquer que les jeunes sont les premiers à se dégourdir, et qu'on les voit au printemps.

venir au bord de leur trou, pour achever de reprendre au soleil toute leur vivacité. Le Véloce, l'Edwarsien, redoutent également le froid; aussi ces trois espèces appartiennent-elles presqu'exclusivement aux contrées méridionales de l'Europe. Le Muralis, au contraire, paraît redouter une chaleur trop forte. Dans nos climats il paraît pour ainsi dire tout l'hiver, et on le voit dans cette saison, par un beau jour, mais sur le bord de son trou, s'étendre aux rayons du soleil. Dans les climats plus froids, il est des premiers à paraître au printemps; mais dès que l'été commence à brûler les campagnes, il disparaît presqu'entièrement. M. Dugès pense qu'à cette époque, il pourrait bien tomber dans un engourdissement comparable à celui que la chaleur fait éprouver à certains animaux. Cette espèce se trouve également au midi et au nord de l'Europe. Le lézard des souches paraît fuir la chaleur encore davantage. Très-commun dans les environs de Paris, sur les glacis de Strasbourg, j'ai souvent remarqué qu'il disparaît pendant les grandes chaleurs; mais alors on le retrouve assez souvent le soir ou le matin. Cette espèce est rare dans le midi de la France.

Le lézard vert semble tenir le milieu entre les espèces que nous venons de nommer, sous le rapport de la température dont il a besoin. Rare à Paris, dans le nord de la France où je n'ai eu occasion de le voir qu'une seule fois, il commence à se montrer fréquemment à partir de Lyon, et habite toutes les contrées méridionales de l'Europe. C'est un individu de cette espèce que je capturai, lorsque je faisais mes études au collége de Tournon. C'était vers la fin de l'automne, et je pense que l'attention que j'avais chaque matin de le mettre dans mon sein, ne fut pas un des moyens les moins utiles parmi ceux que j'employai pour l'apprivoiser. Bien qu'il demeurât pendant la nuit dans une chambre fortement chauffée 16 heures par jour, malgré le coton en rame dans lequel je l'emmaillotais, pour ainsi dire, tous les soirs, je le retrouvais le lendemain dans un état presque complet d'engourdissement; mais au bout de quelques instans, il ne tardait pas à recouvrer son agilité.

Tous les lézards en général, se creusent une retraite, sous la forme d'un boyau de un à deux pieds de profondeur, à voûte légèrement surbaissée, dévié latéralement ou de bas en haut vers le milieu de sa longueur. Mais l'âge et l'espèce des individus influent sur le choix de la localité qu'ils préfèrent. Ainsi le Muralis semble prendre plaisir à se rapprocher des hommes : il se loge près de nos habitations, dans les lieux les plus fréquentés, pourvu qu'une muraille en pierre sèche, tapissée de quelques touffes d'herbe, lui présente des retraites nombreuses et une proie abondante et facile. L'Edwarsien au contraire habite de préférence les lieux montagneux et stériles, ou une plage sablonneuse et présentant quelques touffes de plantes marines. Le Vert fréquente les haies, les buissons, les herbes touffues qui avoisinent les ruisseaux. Il aime, dans son jeune âge surtout, à se percher; on le trouve souvent sur les saules qui bordent une rivière. Par contre l'Ocellé choisit les lieux secs. Il creuse son terrier dans une terre sablonneuse, lorsqu'il est jeune; plus tard, il s'établira dans un sable dur, entre deux couches de roche calcaire, et sur une pente rapide fortement réchauffée par les rayons du soleil du Midi.

C'est dans cet asile péniblement préparé à l'aide de leurs griffes et de leur museau, que les lézards passent l'hiver dans un engourdissement complet. Souvent on les trouve réunis et serrés les uns contre les autres, état passager de société qui se retrouve chez beaucoup d'animaux qui hivernent, entr'autres les serpens à sonnette. Quelquefois, on les a vus ainsi réunis avec des crapauds, et ce fait peut expliquer peut-être ces histoires qui ont cours dans plusieurs endroits sur l'amitié qui unit ces deux reptiles. C'est aussi vers ce terrier que le lézard se précipite au moindre péril. On sait combien est grande la rapidité de la course de ces animaux, lorsque les rayons du soleil qu'ils semblent recevoir sur leur corps avec tant de plaisir, leur ont donné toute l'agilité dont ils sont susceptibles. L'Edwarsien, en particulier, s'élance au moindre bruit avec tant de vitesse, que l'œil peut à peine le suivre. Selon M. Dugès, à qui nous devons la connaissance de cette espèce, on dirait un gros insecte volant ras de terre. Dans cette course rapide, surtout lorsqu'elle a lieu sur un terrain couvert d'herbes épaisses ou de broussailles, la longue queue de nos sauriens est bien loin d'être embarrassante. Ils s'en servent comme d'un cinquième membre en lui faisant exécuter des ondulations latérales Dans le saut, c'est encore elle qui, en se courbant et s'étendant brusquement à la manière d'un ressort qui se débande, leur permet de faire des bonds assez étendus. Malgré la brièveté de leurs membres, j'en ai vu s'élancer ainsi à plusieurs pouces au-dessus du sol; mais aussi la queue se rompt quelquefois dans l'effort violent qu'il font dans ces occasions.

C'est encore à l'aide de la queue que les animaux dont nous parlons se meuvent à la surface d'un liquide. Ce mode de progression, refusé naguère aux lézards, bien qu'observé depuis long-temps chez l'Iguane, nécessite de leur part des mouvemens très pénibles; aussi sont-ils bientôt fatigués, et ils ne tardent pas à se noyer si la terre n'est pas à portée. Au reste, on dirait qu'ils sentent le danger au point de ne pouvoir se diriger; car j'en ai vu souvent qui, placés dans l'eau à un pied du rivage, se dirigeaient dans un sens tout opposé. Voici comment, chez eux, s'exécute la natation: ils ramènent les membres vers le corps, les doigts allongés, et impriment des mouvemens d'ondulation à la queue et au tronc lui-même, en même temps qu'ils se penchent alternativement à droite et à gauche, sans doute afin d'avoir plus de prise sur le liquide. M. Moquin, qui un des premiers a signalé ce singulier mouvement, remarque avec raison qu'il ressemble entièrement à celui qu'exécutent les sangsues dans les mêmes circonstances.

La nourriture des lézards est assez variée. Les insectes, les lombrics, les mollusques terrestres en font la base. On a long-temps douté qu'ils aimassent le fruit. Mais M. Brongniart assure avoir rencontré des Muralis suçant des raisins. Ils boivent en plongeant leur langue dans le liquide et la retirant brusquement. Gessner avait fait cette remarque, en voyant un de ces animaux s'abreuver de l'urine d'un enfant. Au reste, bien que capables de prendre une assez grande quantité de nourriture à la fois, ils peuvent, comme la plupart des rep-



LÉZARD AUX PRISES AVEC UN CHIEN.

tiles, rester fort long-temps sans manger. Valmont de Baumare assure qu'ils supportent fort bien un jeûne de 18 mois.

M. Dugès s'est assuré qu'ils avaient un goût très-prononcé pour les œufs, même pour ceux de leur propre espèce. Il a vu plusieurs lézards Ocellés qu'il conservait chez lui, se nourrir avidement des œufs pondus par une femelle. Leur ayant jeté des œufs de couleuvre déjà altérés par un commencement de putréfaction, ils furent également dévorés; les lézards les avalaient tout entiers, et quand ils venaient à se rompre, leur substance était léchée ou lapée à la manière d'un liquide.

Le Viridis que j'ai nourri pendant long-temps en captivité, mangeait presque tout ce qu'on lui offrait, à moins que ce ne fût un mets salé; il aimait particulièrement le miel, les confitures et le lait, qu'il lapait avec beaucoup de rapidité. Les fruits bien mûrs étaient aussi pour lui une véritable friandise. Lorsqu'on lui donnait une grosse cerise ou une prune, il commençait par l'examiner dans tous les sens, la flairant ou la tâtant avec son museau, puis il la saisissait entre ses machoires. Alors, élevant fortement le cou, il pressait le fruit contre le sol, en même temps qu'il serait de manière à y faire une ouverture. C'était par là qu'il introduisait sa langue, et, en très peu de temps le parenchyme avait disparu. Quand on lui donnait des morceaux petits et sans noyau, il les avalait : il en faisait de même de petits lézards de muraille que je lui donnais; je lui en ai vu avaler qui avaient près du tiers de sa longueur. Mais ce qu'il préférait à tout, c'étaient les mouches. En apercevait-il une à quelque distance de lui, il se mettait doucement en marche, élevant du temps à autre la tête, comme pour voir si elle n'était pas envolée : arrivé à la distance d'un pied environ, il s'élançait comme un trait et manquait rarement son coup. Après ses repas, que j'avais soin de rendre toujours abondans, il devenait lourd et paresseux, et buvait alors volontiers de l'eau pure ou de la salive qu'il paraissait aimer beaucoup.

Ses digestions étaient assez promptes, et il rendait ses excrémens au moins deux fois par 24 heures. Dans l'acte de la défécation, il relevait sa queue en arceau, la pointe appuyant toujours sur le sol, écartait les jambes de derrière et faisait sortir le rectum, de manière à ce qu'il formât une saillie d'une à deux lignes. Les excrémens une fois rendus, il jetait sa queue de côté et se mettait à marcher lentement en

frottant son ouverture anale contre le sol comme pour l'essuyer; ce n'était qu'après avoir pris cette précaution qu'il faisait rentrer l'intestin. Du reste, il était fort propre; il ne salissait son gîte qu'à la dernière extrémité. Dès que le besoin se faisait sentir, il m'était presque impossible de le retenir dans mon sein où il demeurait volontiers habituellement. L'expérience des premiers jours, faite aux dépens de ma chemise, m'eut bientôt mis au courant de ce que signifiait cette agitation.

L'amour est pour nos sauriens, comme pour tant d'autres animaux, une affaire sérieuse, un sentiment impérieux qui les fait sortir de leur caractère. Selon Valmont de Baumare, les mâles se battent souvent pour une femelle. Le combattant resté maître du champ de bataille, demeure fidèle à celle qu'il a conquise souvent aux dépens de sa queue. Dès ce moment, ils vivent ensemble, et ils ne s'éloignent guère l'un de l'autre. Pendant les caresses qu'ils se font vers le mois d'avril, ils s'entrelacent à la manière des serpens, et semblent ne former qu'un corps à deux têtes. Les œufs sont déposés dans les fentes d'un rocher, dans un terrain sablonneux et exposé aux rayons du soleil dont la chaleur doit les faire éclore. Souvent plusieurs femelles se réunissent pour pondre dans un même lieu. M. Dugès rapporte qu'un témoin digne de foi, trouva dans un creux de rocher une trentaine d'œufs de lézard des murailles, dont la portée est tout au plus de 7 ou 9. Ces œufs, dont la longueur égale environ un douzième de celle de la mère, sont revêtus d'un enveloppe semblable à du parchemin mouillé, et présentent une particularité fort remarquable; c'est qu'ils augmentent graduellement de volume, au fur et à mesure que le petit lézard qu'ils renferment se développe. Cet accroissement peut aller jusqu'au double de leur diamètre primitif.

Bien que, parfaitement formé et présentant déja tous les caractères principaux qui ont servi à caractériser les espèces, le petit lézard, au sortir de l'œuf, est bien loin d'offrir ces couleurs vives et si brillantes chez l'Ocellé, le Viridis, le Stirpium, dont il se couvrira plus tard. En général, elles sont ternes, ou du moins pâles, souvent traversées par des raies diversement disposées. Ces différences qui s'effacent successivement avec l'âge, persistent beaucoup plus long-temps chez les femelles que chez les mâles, et ont induit en erreur bon nombre de naturalistes, entr'autres Daudin, qui a porté à 14 le nombre des espèces qui vivent en France, tandis que M. Dugès n'en a reconnu réellement que 7, auxquelles il a rapporté tous les individus décrits par Daudin, Edward, Bonnaterre, Latreille, etc. Si je ne craignais d'être justement taxé de présomption en opposant mes souvenirs d'enfance aux recherches de ce célèbre naturaliste, je dirais qu'il doit en exister une 8e sur les bords du Rhône; du moins, un des individus que je pris dans le parc du collége de Tournon, présentait des caractères tellement tranchés, qu'ils me frappèrent vivement. C'était indépendamment de sa couleur d'un brun rougeâtre semée de taches lie de vin, la forme déprimée de la tête, la longueur du museau et la gracilité de la queue. On sent du reste combien je me méfie de ces observations faites sur les bancs du collége.

C'est entre les écailles et l'épiderme, que se trouve le pigmentum, auquel les lézards doivent ces couleurs, qui, dans quelques espèces, brillent d'un si riche éclat. Aussi quand l'épiderme se détache, peut-on y apercevoir des traces des élégantes broderies qui décorent ces animaux. Cette mue a lieu deux fois par an chez les lézards en liberté, au printemps et en automne. L'abondance de nourriture, une température toujours chaude, peuvent les multiplier, au point d'avoir lieu presque tous les mois. C'est, du moins, ce que j'ai observé sur celui que j'ai eu si long-temps sous les yeux.

C'est à l'aide de la langue et du museau que les lézards paraissent explorer les corps voisins qui attirent leur attention. Mais indépendamment de cette sensation qui paraît être un véritable toucher, leur peau, bien que couverte d'épaisses écailles, est sensible au moindre contact. Une mouche, une fourmi, qui vient à se poser sur leur queue, est aussitôt chassée par un brusque mouvement. Mon Viridis était très-sensible au chatouillement exercé le long du ventre, et surtout vers le plis de l'aine, avec les barbes d'une plume. On le voyait alors avancer par petits bonds brusques et saccadés, comme pour échapper à une sensation à la fois agréable et pénible.

L'ouïe est développée chez ces reptiles; ils entendent, à plusieurs pieds de distance, le bruit d'une feuille agitée par le vent, le bourdonnement d'une mouche. Bien plus, leur oreille, quoique dépourvue d'appareil propre à réunir et renforcer les sons, paraît susceptible de les distinguer. On a dit depuis long-temps que ces animaux aiment la musique. Les Iguanes qui se rapprochent si fort des lézards y sont, à ce qu'on prétend, tellement sensibles, que le chasseur n'a qu'à siffler un air gai et mélodieux pour pouvoir l'approcher, sans crainte de le mettre en fuite. Ce fait, que je connaissais, me fit faire plusieurs expériences assez curieuses.

Lorsque ayant mon Viridis dans mon sein, j'entrais dans une salle où on jouait de quelqu'instrument, il s'agitait sur-le-champ, et venait montrer sa jolie tête au-dessus de ma cravate. Si je le posais à terre, il se dirigeait vers le point d'où venaient les sons. Parmi les divers instrumens, la flûte et le flageolet paraissaient surtout lui plaire. Le bruissement des cimbales, le tintement du chapeau chinois le fesaient tressaillir, tandis qu'il demeurait insensible au bruit sourd de la grosse caisse. On voit que, si quelques voyageurs ont exagéré le dilettantisme de nos reptiles, ils n'ont du moins pas tout inventé.

La portée de leur vue s'étend assez loin. Avertis de l'approche d'un ennemi, on les voit relever la tête et le devant du corps, fixer leurs yeux sur lui, prêts à s'enfuir s'il s'approche, et ne les détourner qu'en le voyant s'éloigner tout-à-fait. Ils le distinguent souvent à plus d'une portée de fusil. Cette faculté de vision tient, chez eux, au grand développement de l'appareil oculaire, qui présente en quelque sorte réunis, les caractères des yeux des poissons et des oiseaux.

L'odorat paraît peu prononcé chez eux, bien qu'ils semblent quelquefois flairer un objet avec le bout du museau. Néanmoins on les voit souvent creuser la

terre pour atteindre des lombrics dont l'olfaction leur a probablement indiqué la présence. Pour mettre les fosses nasales à l'abri de la terre qui pourrait y pénétrer dans cette opération, les narines sont garnies de deux valvules semblables à celles des ophidiens, s'ouvrant de dehors en dedans et pouvant intercepter toute communication avec l'intérieur.

D'après ce que nous avons dit, en parlant de la nourriture des lézards, nul doute que le goût ne se trouve chez eux à un assez haut degré de délicatesse. Nous avons fait observer qu'ils ont des préférences; souvent lorsque mon lézard rassasié de fruit ne voulait plus y toucher, il prenait avec avidité le miel ou toute autre matière sucrée. Il quittait tout pour une mouche, et jamais je ne l'ai vu refuser ce mets si délicat pour lui. D'un autre côté, M. Dugès, ayant mis dans la gueule de quelques-uns de ces reptiles une substance amère ou acre, les vit sur-le-champ faire effort pour la rejeter et se débarrasser ainsi d'une sensation pénible ou désagréable. On peut donc dire qu'il y a chez eux distinction de saveurs, préférence et par suite gourmandise.

Les lézards ont la vie très-dure; on les voit souvent à demi écrasés se mouvoir encore pendant long-temps, et pour les achever il faut leur casser la colonne vertébrale. Personne n'ignore que la queue, séparée du tronc, continue pendant plusieurs minutes à se courber en tout sens; qu'elle semble se reposer quelques instans, comme si elle était fatiguée, pour reprendre ensuite ses mouvemens, soit spontanément, soit au moindre contact. Les tronçons du corps lui-même semblent, lorsqu'on les sépare, jouir d'une vitalité entièrement indépendante. Enfin l'animal décapité continue à vivre pendant plusieurs jours. Il conserve le sentiment, et ce qui est fort remarquable, l'harmonie des mouvemens. Si on le tourmente, il retire ses membres et s'éloigne de plusieurs pas par des mouvemens de locomotion très bien coordonnés. Cependant l'énergie vitale paraît très-faible chez les lézards. La tête séparée du tronc, meurt au bout de quelques instans, bien que renfermant un cerveau assez développé. Les poisons les plus faibles les tuent d'une manière aussi sûre que rapide. C'est ainsi qu'un lézard adulte et plein de vigueur perd la vie, peu d'instans après avoir mordu les parotides d'un crapaud, quoique l'humeur secretée par les glandes de cet animal soit à peine venimeuse, comme l'ont prouvé les expériences de Laurentie. M. Dugés explique ces faits contradictoires au premier aspect, en attribuant l'apparence d'énergie vitale que l'on observe chez les lézards à une particularité d'organisation, plutôt qu'à une activité surabondante du système nerveux. Il a remarqué que les nerfs de la cinquième paire naissaient d'un faisceau fibreux et d'un blanc pur, parfaitement distinct des cordons antérieurs et postérieurs de la moëlle épinière. Ce faisceau, suivi par le naturaliste de Montpellier dans toute la portion cervicale, règne probablement tout le long de la moëlle, et sert à communiquer, à cet organe tout entier, les propriétés de ce nerf éminemment sensitif.

Lorsque, par suite de quelqu'accident, la queue d'un lézard vient à se rompre et à se détacher, on voit se former sur la plaie une croute épaisse qui ne tombe qu'au bout d'un temps assez long; à sa chute, on remarque un bouton conique, dont l'axe coïncide avec celui de la queue, et dont la base, en augmentant chaque jour, égale la largeur du tronçon. Ce bouton, composé d'abord d'une matière homogène, dense, grisâtre, recouvert d'un épiderme noirâtre et à peine distinct, ne tarde pas à s'organiser d'une manière plus complète. La peau se prononce et se couvre de petits verticilles d'écailles; au centre se forme un cartilage d'abord peu distinct de la masse charnue qui l'environne, mais qui s'en distingue de plus en plus, s'allonge et se creuse d'un canal rempli par une expension du rachis. Les muscles nouvellement formés n'adhèrent que faiblement à ce cartilage; ils sont aussi moins réguliers, quoique tout aussi forts que les primitifs. Du reste, dans cette seconde queue, on ne retrouve jamais de vertèbres osseuses. La peau en est en général plus terne que celle du reste du corps, et le cône qu'elle forme, est moins allongé que celui de la véritable.

L'on rencontre souvent des lézards à deux ou plusieurs queues. M. Dugès, bien qu'il ne les ait pas disséquées, a pensé, d'après leur apparence extérieure, qu'elles étaient de formation toute récente. Telle est aussi l'opinion émise par Marchand, dans une communication faite à l'Académie des sciences. Cependant Lacépède parle des vertèbres renfermées dans l'une des deux queues, vertèbres qui ne pouvaient appartenir qu'à la queue primitive, laquelle aurait permis par une rupture incomplète le développement d'un appendice caudal accessoire. M. Moquin-Tandon a d'ailleurs été témoin d'un fait semblable. Il paraîtrait donc que, dans certains cas, les nouvelles queues pourraient coexister avec l'ancienne. Mais M. Dugès n'a pu, malgré plusieurs tentatives, réussir à déterminer les circonstances dans lesquelles les choses se passent ainsi; toujours les lézards, dont il avait à demi rompu la queue, en ont achevé la séparation, au bout de plus ou moins de temps, par leurs mouvemens.

Le lézard est en butte aux attaques et aux embûches d'une foule d'ennemis. Les oiseaux de proie et les serpens surtout leur font une guerre acharnée. A l'aspect de ces derniers, ils sont frappés d'une terreur si grande qu'ils oublient leurs moyens de défense ordinaires, leurs griffes et leurs dents, armes qui dans les grandes espèces ne laissent pas que d'être redoutables. Ils ne songent même pas à fuir et attendent leur ennemi les yeux fermés, comme si, sentant qu'il leur est impossible d'éviter le danger, ils voulaient du moins s'en épargner la vue. C'est au moins ce que M. Dugès a vu plusieurs fois; quelques auteurs, au contraire, prétendent qu'ils se défendent courageusement et triomphent souvent de leur adversaire. Quand ils échappent aux périls qui les environnent, leur vie se prolonge assez long-temps, bien que Pline, les voyant disparaître tous les ans avec la chaleur, ait cru qu'ils ne vivaient que six mois. L'abbé Bonnaterre parle d'un lézard vert, qu'on vit, pendant plus de vingt ans, sortir tous les jours du même trou pour venir se chauffer aux rayons du soleil.

Malgré ce que nous venons de voir, le lézard est loin d'être toujours timide. Les grandes espèces et

surtout l'Ocellé attendent bravement un chien de chasse, le poursuivent même, et lui font de profondes blessures avec leurs dents disposées en scie et leurs grands ongles recourbés. Le Viridis, le Stirpium, fuyent à la première vue d'un ennemi; mais s'ils se sentent poursuivis et au moment d'être atteints, ils se retournent, se redressent sur les jambes de devant, et s'élancent sur lui à un ou deux pieds de distance, en faisant entendre une sorte de soufflement. Une fois qu'ils ont saisi un chien par le museau ou la jambe, ils ne lâchent prise que tres-difficilement; j'en ai vu à qui il fallait casser les reins pour dégager un caniche qui m'accompagnait souvent dans mes promenades; aussi ce dernier se garda-t-il bien, après quelques expériences, de chercher à les saisir quand il les avait forcés à la course; il se contentait de tourner autour d'eux en aboyant, dès qu'il les voyait s'arrêter et se mettre en défense, en ouvrant vers lui une gueule qu'il avait reconnue être vraiment à redouter. Au reste, ils ne sont nullement venimeux, et toutes les histoires, débitées sur le danger de la morsure du lézard ne sont que des fables inventées par une espèce de terreur superstitieuse.

Malgré sa timidité, le lézard peut être facilement apprivoisé. Mon Viridis, au bout de quinze jours, était parfaitement habitué à sa nouvelle existence, et ne témoignait pas la moindre envie de recommencer sa vie sauvage. Il était extrêmement docile, ne cherchait pas à s'éloigner, et souvent il m'est arrivé pendant l'étude de le parquer entre quelques livres sur le bureau où je travaillais. Il s'y tenait tranquille, occupé à faire la chasse aux mouches qui venaient se poser dans cette enceinte. Souvent aussi je m'asseyais dans un carré de gazon qui faisait partie du parc du collége; mon lézard, placé entre mes jambes croisées, ne cherchait pas à s'évader, bien que le grand air et l'herbe dans laquelle il se trouvait, dussent réveiller en lui l'instinct de la liberté. Pourtant je n'ai pas remarqué chez lui un haut degré d'éducabilité. Je n'ai jamais pu lui apprendre à reconnaître mon coup de sifflet ou mon appel. Seulement lorsqu'il était placé à l'extrémité d'une table, et que je frappais légèrement à l'autre bout, il s'approchait sur-le-champ, mais c'était chez lui pure curiosité. Ce sentiment paraissait très développé chez lui. Lorsqu'il était étendu au soleil, dans cet état de demi-sommeil auquel ces animaux semblent se plaire beaucoup, il suffisait de remuer près de lui une feuille sèche ou un morceau de papier, pour qu'il vînt de suite savoir ce que c'était; puis il regagnait gravement sa première place.

La chair du lézard est blanche, et c'est, dit-on, un mets assez délicat. Quelques personnes mangent les grosses espèces en Provence. M. Brongniart rapporte avoir vu, dans un temps de disette, les Andalous s'en nourrir presqu'uniquement et s'en trouver fort bien. Toutes les parties de son corps étaient autrefois employées en médecine, et de nos jours encore, un médecin américain, M. Florez et le comte de Ségur, lui ont attribué des propriétés merveilleuses. Selon ce dernier, l'usage de sa chair aurait délivré l'Amérique espagnole d'un fléau terrible, la peste de Carthagène. C'est une nouvelle qualité à joindre à la longue liste des propriétés dépuratives, excitantes, analeptiques, aphodrisiaques, anticancereuses, que lui ont prêtées les savans des siècles passés. Au reste, son emploi en médecine paraît fort ancien, et l'on voit dans la collection de Stoch une agate onyx, représentant un lézard, avec ces mots : LUMINA RESTITUTA. La ressemblance bien éloignée qu'il a avec le serpent, l'a de tout temps fait mettre au rang des ingrédiens nécessaires à la confection des philtres et maléfices. Et de nos jours encore, les Kamtschadales le regardent comme un espion des puissances infernales. Dès qu'ils en aperçoivent un, il s'efforcent de l'atteindre et de le hâcher en morceaux, persuadés que s'il vient à leur échapper ils mourront infailliblement dans l'année.

A. DE QUATREFAGES.

ESQUISSES D'UN VOYAGE DANS LES PYRÉNÉES.

...... Nous avions perdu de vue le rocher de Foix, flanqué de ses trois tours inégales; l'Ariége, cachée parmi les arbres qui recouvrent le sol de la vallée profonde qu'au-dessous de la route la rivière s'est creusée à travers les dépôts de cailloux roulés par ses eaux primitives, faisait entendre de loin en loin quelques murmures, image d'une âme accusée par le remords au milieu des pompes du monde. Il y avait sans doute dans le ton brumeux de l'atmosphère quelque chose qui disposait aux rêveries; car nous marchions depuis plus d'une heure sans hasarder une parole. Notre intimité, avec nous-mêmes, n'avait été interrompue que par les sarcasmes des passans, que provoquait la bizarrerie de notre costume. Bientôt, nous prîmes la route de Lavelanet: c'était vers Saint-Paul que nous dirigions nos pas.

C'est un joli village que Saint-Paul, avec sa double rangée de maisons à un étage qui bordent le grand chemin, avec sa petite église bien propre, et son cimetière que l'on traverse pour entrer dans le temple, comme pour rappeler que Dieu est placé entre le monde et l'éternité.

Quel était le but des deux étrangers, qui demandaient un guide pour les diriger vers la montagne de Tabe? c'est ce que chacun se demandait. Etions-nous des géographes? on pouvait le penser, car, munis de bonnes cartes, nous nommions les moindres lieux, et, comme



les chasseurs de chamois, nous connaissions les passages difficiles. D'autres nous prenaient pour des médecins ambulans, venant faire nos provisions de racines salutaires; une pioche que je portais en guise de bâton, et nos boîtes de fer-blanc autorisant cette supposition. Mais bientôt nous fûmes déclarés *chercheurs d'or*, et il ne fut bruit dans le village que de la hardiesse, ou mieux encore, de la témérité de deux imprudens qui allaient visiter le petit étang de Saint-Paul (1) et les lacs placés sur les pentes du Saint-Barthélemy. L'ouvrage de Charpentier, sur la géognosie pyrénéenne, relié en maroquin rouge, qu'on nous avait vu feuilleter, fut pris par plusieurs curieux, qui, sous divers prétextes, s'étaient introduits dans l'auberge, pour un livre de sorcellerie. Les commérages allaient bon train; et qui, à Saint-Paul, oserait hanter les devins et les sorciers? Aussi, malgré l'offre d'un fort salaire, nul guide ne se présentait. Un homme dans l'âge s'offrit à la fin; il voulait nous accompagner jusques auprès du petit étang; mais il ne consentait pas à aller jusque-là. — Il y a donc de grands périls à risquer pour atteindre ce lieu? lui dis-je. Aucun cours d'eau considérable ne s'offre sur le passage; à peine si en quittant la coume du val (2) de Belmont, aurons-nous à reprendre quelquefois haleine en gravissant la crête qui sépare ces deux beaux sites. Les ours sont rares dans vos montagnes, et, vieux pâtre, vous ne craignez pas les attaques des loups. — Oh! ce n'est pas cela qui me retient, me fit-il: je sais qu'en n'employant que les moyens naturels vous arriverez sans dangers, après sept heures de marche, au petit étang; mais écoutez: chacun tient à sauver son âme, et rien ne me dit que vous n'iriez pas me vouer au diable; car en fesant un prix avec vous je vous appartiendrai jusqu'à notre retour ici: on ne trompe pas un vieillard!

Etions-nous éveillés? — Veuillez vous expliquer, brave homme; que craignez-vous? — Mais il n'eut pas le temps de nous répondre: sa femme l'entraîna, soutenant que, pour tout l'or du monde, elle ne voudrait pas voir partir son mari avec des gens qui savaient lire dans le grand *Agrippa*.

Eh bien! que vous en semble? me dit mon compagnon de voyage: nous voilà sorciers, des âmes perdues. Voyez-vous deux pauvres naturalistes, à une autre époque, accusés de sorcellerie, brûlés vifs comme deux bêtes féroces, sur la place de Saint-Paul, à la grande joie et satisfaction des habitans. Eclaircissons cette aventure; voyons un des notables du lieu.

Chaque village, quelque petit que vous le supposiez, a son homme à part, archiviste vivant, qui, au besoin, vous dirait l'histoire de tout le pays. Saint-Paul avait le sien; nous ne l'avions pas deviné, lui venait à nous. Nos questions ne le surprirent point, il les devançait; il nous dit l'effet que notre présence avait fait naître: nous étions de vrais damnés, allant au petit étang remplir nos boîtes de fin or dûment monétisé à telle date que nous choisirions. Nou apprîmes alors que ce point géographique était regardé dans le pays comme le rendez-vous de tous les diables de la contrée; que l'un d'eux y avait fixé sa résidence, et qu'en prononçant telle formule satanique, inscrite, avec tant d'autres, dans le livre d'Albert-le-Grand, on pouvait se donner le plaisir de voir apparaître la divinité du lieu.

— Parbleu, l'aventure est bizarre! des histoires de démons, des sorciers en 1833! Mais quel est donc l'esprit des peuplades pyrénéennes? — Elles se composent de gens qui ont de la poésie dans l'âme, mon ami, dis-je au docteur D.; mais une poésie que ni vous ni moi ne comprenons plus; c'est toute la mythologie du moyen-âge. Ici c'est la fée du vieux donjon, qui fait mourir la jeune fille poitrinaire, le démon familier qui enrichit le paysan parvenu. Vous expliquez le météore lumineux qui passe dans l'air, tandis qu'il trouble le cœur de l'amant qui l'aperçoit le soir, en revenant de visiter sa prétendue; le chant nocturne de l'orfraie vous fatigue par sa monotonie, il empêche de dormir toute la famille dont le vieux père est malade; vous faites rosser votre chien qui, la nuit, hurle d'amour; il mettrait en émoi tout le village qui croirait trouver dans ces cris, si tristement prolongés, des présages de mort. — Oh! vous ne feriez pas ainsi l'éloge de toutes les capricieuses rêveries des montagnards, s'empressa d'ajouter l'honnête marchand, qui venait de nous donner les premiers détails, et tenez, voici justement qui me vient à propos, vous pourrez en faire votre profit: une croyance populaire répandue dans nos montagnes, c'est que si l'on vient à jeter un bloc de pierre dans le petit étang, des nuages épais, répandant une odeur suffocante de soufre s'en élèvent tout à coup au milieu des éclairs et des éclats de tonnerre; c'est un orage qui parcourt la contrée en la ravageant.

Il y a peu d'années que deux étrangers montèrent aux lacs de Tabe; on les prit pour des *chercheurs d'or;* le lendemain, ils descendirent; mais les prairies que la veille ils avaient laissées riches de leur verdure étaient flétries, les récoltes avaient été détruites, une grêle affreuse était venue s'abîmer sur nos riches vallées. On ne manqua pas d'attribuer aux manœuvres de ces curieux paisibles, ces terribles événemens, et si quelques personnes moins crédules, n'eussent pris soin de les prévenir à temps, ils auraient certainement succombé sous la fureur du peuple superstitieux.

Ce récit ne nous effraya point; nous persistâmes dans notre projet et nous demandâmes s'il ne se trouverait personne dans Saint-Paul qui osât se lier à des médecins-botanistes qui voyageaient dépensant de l'or, ne songeant guère à en recueillir. Quelques plantes, ramassées sur la route et conservées dans nos boîtes, vinrent appuyer notre dire, et tandis qu'on essayait de notre savoir médical, en nous consultant sur la propriété de quelques herbes des montagnes, deux jeunes gens se présentèrent pour nous accompagner.

Voyez l'habitant des montagnes gravissant les sentiers les plus rapides, se balançant sans efforts sur ses jambes musculaires qui semblent plier sous lui, tandis que nous, gens de la plaine, nous nous raidissons comme sur nos promenades publiques, me disait mon ami, que son embonpoint forçait de temps en temps à prendre haleine, satisfait qu'une occasion de discourir s'offrît à lui et d'avoir un prétexte pour se reposer. Puis, c'était une plante inconnue à recueillir, la chute

(1) Dans les Pyrénées on nomme quelquefois improprement *étangs* les lacs placés sur les monts. Celui-ci est désigné sous le nom d'*Estagnou* (petit étang).

(2) Tête de vallée: c'est l'endroit où elle prend naissance.

d'une cascade à admirer, un effet de paysage à observer, plus souvent un appel fait à la gourde spiritueuse. En allant ainsi, nous arrivâmes au sommet de la ligne habitée, de celle que les travaux de l'homme ont sillonnée, et qui porte le cachet de sa domination. Le dernier champ était semé de seigle, encore un peu vert. Un paysan robuste que nous rencontrâmes en chemin, portant une faucille dont la lame était cachée dans une gaîne de bois qui prenait le contour de son tranchant allait en faire la moisson. Vieux soldat de l'empire, il disait les merveilles de la grande époque et comptait les édifices de plusieurs villes, en nous désignant du doigt, perdue au loin sur le penchant de la montagne, sa maison au faîte incliné, entourée de rochers nus, s ns voisinage. Là, il avait retrouvé sa vieille mère, et depuis, deux beaux enfans y avaient reçu le jour; il était lié par le passé et l'avenir.

Nous avions dépassé la zone de sapins qui, sur les pentes des monts, tracent de loin une écharpe noire semblable à la ceinture dont on entourait les domaines féodaux et les églises de village à la mort des anciens seigneurs. Quelques pins isolés se montraient de loin, comme pour égayer ce triste paysage de leur vert jaunâtre. Un sentier, à peine tracé, indiquait que l'homme régnait encore en ces lieux; il conduisait, en effet, à la cabane des vachers, espèce de petit châlet appuyé contre un rocher exposé au midi, dont le toit recouvert de gazons venait se confondre avec la pelouse qui l'entourait. On dirait un nid de troglodyte dans le creux d'un vieux chêne, avec ses mousses que l'on ne sait point distinguer de celles qui croissent au pied de l'arbre séculaire.

Au milieu de ces immenses solitudes, l'homme sent-il le besoin de se cacher, de retrécir son horizon? On le croirait, en présence de la cabane des vachers de Saint-Paul, qui n'a vue que sur un bois de hêtres, tandis qu'à quelques pas se déroule le plus magnifique paysage.

Si dans vos courses, sur les hautes montagnes, vous avez rencontré le rosage avec ses feuilles rouillées en dessous, vous avez dû caresser d'un bien doux regard ses jolis bouquets de fleurs d'un rose si tendre. Oh! n'arrachez pas l'arbuste à son pays natal, il languirait dans vos jardins; car il veut les grandes élévations, lui enfant des rochers. Son aspect nous fit apercevoir que nous étions placés à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous gravîmes quelques pics escarpés et une heure après, nous nous reposions sur le bord d'un ruisseau qui naît à quelques toises plus haut et dont les sinuosités se dessinent sans bruit sur un fonds de verdure. Là, notre herborisation devint plus productive : sur un tertre, recouvert de mousses dont chaque feuille retenait une goutte de rosée, croissaient pêle-mêle, comme pour se faire valoir mutuellement, la grassette aux fleurs bleues capuchonnées, la saxifrage étoilée, la blanche parnassie, et, plus rapproché du courant, le rosolis avec ses feuilles rondes couvertes de poils glanduleux distillant une liqueur visqueuse et sucrée, appât perfide à l'insecte qui vient s'en abreuver : car, ainsi que la dionée d'Amérique, il retient captif, sous ses doigts mobiles, l'imprudent qui les irrite.

Une montagne parée d'une riche végétation nous séparait encore du petit étang. Des nuages qui, en se glissant le long des rochers, s'avançaient vers nous, nous décidèrent à atteindre le plus tôt possible le but de notre course. Nous devions y trouver d'ailleurs un asile pour la nuit. — Nous saluâmes le lac de Saint-Paul, espèce de mare aux eaux limpides, placé au milieu d'une vallée qui, non loin de ce lieu fameux, se termine en s'arrondissant. Au levant, des masses de roches nues, que les avalanches ont sillonnées, s'élèvent perpendiculaires; l'entrée était barrée par des vapeurs épaisses qui, se repliant sur elles-mêmes, semblaient devoir s'arrêter là.

Cet espace ainsi limité, où croissaient rares, quelques touffes d'arbustes, était d'une majesté imposante, rehaussée d'ailleurs par les croyances populaires qui s'y rattachent. Chacun de nous éprouva de l'inquiétude pour notre imprudence à risquer de passer une nuit sans armes et en habit d'été au milieu d'une atmosphère glaciale, dans un lieu que nos guides connaissaient à peine. Nous leur laissâmes le soin de découvrir la cabane qu'ils nous avaient annoncée. Plus d'un quart-d'heure se passa en vaines recherches. La nuit ne semblait pas devoir arriver de sitôt, mais nous savions que sur les hautes régions, le jour tombe tout-à-coup. Nous nous dispersâmes, et bientôt l'un de nous cria : cabane! cabane! comme les matelots crient : terre! à l'aspect du rivage impatiemment attendu.

Notre surprise fut grande à la vue du gîte qui nous était offert. Depuis long-temps abandonnée, la cabane était sans toit; un rocher qui s'élevait incliné du milieu d'une pelouse, formait une de ses parois; des quartiers de roche jetés sans ciment figuraient un second mur qui se réunissait à angle aigu au premier. Le devant de cette enceinte, d'ailleurs très-étroite, était bâti de la même manière. Des rochers enfumés, un tronc d'arbre à demi brûlé, annonçaient qu'autrefois elle avait servi d'asile. Le sol était recouvert d'une couche de rameaux de rosages, dépouillés de leurs feuilles. Il fallut donc songer à s'abriter pour la nuit, à faire nos provisions de bois, en empruntant aux arbustes qui nous environnaient leurs branches desséchées. Le sorbier des oiseaux, qui, après avoir paré de ses grappes de fleurs blanches les allées de nos jardins, les orne en automne de ses fruits d'un jaune orangé, ce compagnon de l'homme jusque dans les régions les plus voisines des pôles, vint à notre secours : grâce à un de ces arbres que la foudre ou les vents avaient abattu, nous refîmes le toit de notre cabane, que nous recouvrîmes de mottes de gazon, à la manière des bergers.

Puis, lorsque tout fut noir autour de nous, que le torrent du Val seul murmura ses brisemens monotones, que le vent se tut à travers le feuillage, il me fut doux de penser au désert, de rêver, en tisonnant notre foyer agreste, à la liberté primitive, de comparer le luxe de la vie sociale à la pauvreté de la hutte du sauvage. Durement assis, brûlé d'un côté, gelé de l'autre, sans provisions, je me dégageai bientôt de tout le poids de mes souvenirs, pour livrer, à un avenir imaginaire, ma vie du lendemain.... Vinrent ensuite les causeries amenées par notre position. Nous fîmes raconter au plus âgé de nos guides toute la longue histoire du petit étang placé à quelques pas de nous : le jeune monta-

guard, en nous en disant les prodiges, se soulevait à demi, de temps en temps, pour jeter un regard sur le lieu de la scène, perdu au milieu de l'obscurité qui nous embrassait.

Il arriva enfin au dénouement. (Il parlait d'un homme que les anciens du pays avaient connu, qui avait fait un pacte avec le diable.) Ce dernier, forcé de céder à une puissance supérieure, avait témoigné de sa présence; mais pour le dominer entièrement, il fallait se saisir de lui et le vaincre à la lutte. Vapeur légère, il avait échappé aux mains de celui qui se dévouait; flamme bleuâtre, trois fois il avait parcouru les bords du lac; revêtant des formes plus matérielles, il venait de s'offrir sous la figure d'un jeune taureau noir, marqué au front d'une étoile argentée qu'armèrent bientôt des cornes menaçantes. Plusieurs fois l'intrépide montagnard a entendu autour de lui des bruits effrayans, rien ne l'épouvante; jusqu'à ce qu'enfin, après des efforts inouis, il force l'esprit infernal à lui demander quartier. L'homme exigea que les trésors de la montagne lui fussent livrés; le démon, lui, obtint son âme. Marché horrible! ajouta le guide, et il était debout, qui fut conclu comme minuit sonnait à l'horloge du village. Je tirai ma montre, j'accusai la même heure: le conteur se signa.

Ce récit venait de jeter de l'inquiétude dans l'esprit des deux jeunes gens. Pour moi, retrouvant dans le fonds de la fable du berger une origine antique, je récitai, à défaut des vers de Virgile, ce passage de son immortel traducteur:

« A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
» Je guiderai tes pas vers une grotte sombre,
» Où sommeille ce Dieu sorti du sein des flots.
» Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
» Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
» D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
» Serpent, il s'entrelace, et l'animal rugit:
» C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit. »

Un quart-d'heure plus tard, le sommeil exerçait sur nous tous son heureuse influence. A notre réveil, l'horizon était en feu. Déja, un premier rayon avait franchi la barrière que les nuages formaient au-dessous du soleil. Ils furent rapides ces quelques instans qui nous permirent de suivre le développement de cette pompe matinale. Après quelques minutes, la scène était devenue triviale; c'était celle de la vieille. Nous levâmes notre camp pour gravir d'autres monts. Mais avant de quitter la colline hospitalière, nous voulûmes, à titre de souvenir, recueillir quelques-unes des productions qui nous entouraient. Le rocher qui avait servi à nous abriter, nous fournit la joubarbe des montagnes et un petit orpin à fleurs blanches, dont les rosettes entrelacées semblaient se prêter un mutuel secours sur ce sol aride. Dans un fente croissait la potentille alpine, avec ses feuilles si joliment découpées et si gracieusement soyeuses en dessous; la potentille dorée opposait ses fleurs jaunes et luisantes à un phyteuma nain qui élevait ses têtes bleues au-dessus des gazons fleuris du gaillet de Villars. Puis les arbustes laissaient vide un grand espace arrondi: là venaient se reposer, la nuit, les troupeaux. Cet espace, si resserré sur ces masses gigantesques, portait le cachet de la présence de l'homme. C'est qu'il en est des plantes comme des animaux: quelques-unes semblent rechercher la servitude et le voisinage des lieux habités. Les végétaux qui croissaient là formaient un groupe à part, une spécialité au milieu de la végétation qui caractérise les hautes régions. La patience des Alpes y étalait ses larges feuilles, le bonhenri y croissait vigoureux; l'ortie dioïque, potagère pour les Italiens, et dont l'écorce peut être convertie en fil, comme celle du chanvre, s'élevait à côté du chardon à grosses têtes, si commun dans les vallées, le long des chemins: telle une tribu de plantes exotiques que le hasard aurait portée dans ce lieu.

Ce que j'avais attribué à un simple accident sur la montagne de Saint-Paul, est un phénomène général, dû au passage des troupeaux, qui s'offre partout à l'œil de l'observateur: toutes les fois que vous rencontrez une cabane, la pelouse qui l'environne est marquée par cette population. Les alentours de ces huttes bâties à la hâte, ont donc leur *florule* spéciale. Le soir, le botaniste instruit de cette particularité, épuisé de fatigue et craignant de ne pouvoir gagner un asile avant la fin du jour, sent son cœur renaître à l'espérance en apercevant de loin ces plantes, si peu intéressantes ailleurs, car il est assuré d'avoir un gîte pour la nuit.

Adieu, vallée aux poétiques souvenirs, disions-nous en saluant d'un dernier regard ces lieux que nous quittions pour arriver au sommet de Tabe. Mais déja un spectable nouveau retenait notre admiration muette. Ces nuages que nous avions vus se lever, qui, semblables à des flots silencieux, s'étaient roulés à notre suite, nous apparurent comme une mer immense, s'étendant sans bornes par-delà les monts qui s'inclinent vers la plaine; au midi seulement les pics déchiquetés de la chaîne centrale figuraient un littoral et donnaient des bornes à cet océan de vapeur. La tête du Mont-Vallier apparaissait isolée, au loin, ainsi qu'une île autour de laquelle seraient venus s'abattre des flots éblouissans, pour mieux faire ressortir les teintes sombres de ses contours escarpés.

Nous marchions sur une crête à double inclinaison dont le faîte recouvert de gispet, graminée dure et luisante, devenait un passage difficile. A l'endroit le plus élevé, se montrait une croix grossièrement faite à l'aide de quelques quartiers de roche. L'aspect de ce monument, dont les aspérités disparaissaient de loin était imposant; il semblait dire que le christianisme avait pris possession même des déserts. Aux lieux où les anciennes peuplades pyrénéennes avaient taillé des autels à leurs divinités païennes, les pâtres de nos jours ont placé la figure du Christ; eux aussi, redoutant les influences funestes des élémens qui là règnent en maîtres, trouvent des consolations en s'agenouillant devant la croix, que les orages ne respectent pas toujours.

Quoique les nuages fussent très-près de nous et rendissent la course dangereuse, nous voulions arriver au Saint-Barthélemy, gigantesque masse de granit, surgissant au-dessus des terrains de transitions; visiter ses pentes rapides à demi couvertes de neige, et recueillir de nouvelles chroniques sur les lacs qui fournissent les sources du grand Lhers; mais nos guides s'é-

tant refusés à aller plus loin, nous ne pûmes point admirer toutes les beautés naturelles de Tabe, qui signifie *Tabor* dit Olhogaray, à cause des merveilles qu'elle renferme.

Nos habits furent mouillés lorsque, en descendant, nous traversâmes les vapeurs qui nous séparaient de ce monde qui venait de nous être révélé pour la première fois. Au-dessous, le jour était sombre; le soleil que nous quittions radieux ne s'était point levé pour les habitans des vallées.

J.-B. Noulet.

CLÉMENT MAROT, A CAHORS.

I.

L'HÔTELLERIE DU GRAND OURS.

De luthériste ils m'ont donné le nom,
Qu'à droit ce soit, je leur réponds que non.
Luther pour moi des cieux n'est descendu;
Luther en croix n'a point été pendu
Pour mes péchés; et tout bien advisé,
Au nom de lui ne suis point baptisé;
Baptisé suis au nom qui tant bien sonne,
Qu'au son de lui le Père Éternel donne
Ce qu'on requiert; le nom tant tout-puissant
Qu'il a rendu tout genou fléchissant.

(Clément Marot; *Épître.*)

Quatre gentilshommes, par une froide matinée du mois de novembre, parcouraient à pas précipités les sinuosités d'une ancienne route, tracée, dit-on, par les Romains sur la pente escarpée des collines qui avoisinent la ville de Cahors; un brouillard épais couvrait le soleil d'un voile impénétrable, et les nobles voyageurs, confiant à leurs écuyers le soin de leurs palefrois, devisaient sur les affaires du temps, sur les nouvelles du jour.

— J'aperçois la tour de la cathédrale, s'écria tout-à-coup Gaspard de Thémines; nous arriverons à Cahors à midi précis, heure solennelle du dîner.

— Thémines est toujours affamé comme un soldat allemand, dit Guillaume de Vassal.... Foi de gentilhomme, je n'ai jamais connu de sergent d'armes plus glouton que lui.

— Trêve à ces beaux discours, sire de Vassal, répliqua Thémines; votre parole n'est pas assez puissante pour me convertir; ne connaissez-vous pas le vieux proverbe : *ventre affamé n'a point d'oreilles.*

— Il s'agit bien de dîners et de festins, mes cousins, ajouta Saint-Alvaire du Vigan; écoutez-moi donc un instant; j'ai joyeuse nouvelle à vous apprendre; François Ier de nom, notre seigneur, est de retour de sa prison de Madrid; il a séjourné à Toulouse où il a vénéré les reliques de l'église Saint-Saturnin; à l'heure qu'il est, le roi de France se réjouit et fait *chère lie* dans son château de Cognac.

Les gentilshommes s'étaient arrêtés pour écouter le discours de Saint-Alvaire; quand il cessa de parler, ils partirent tous par un éclat de rire et se moquèrent du maladroit conteur de nouvelles.

— Pauvre Saint-Alvaire! s'écria le baron de Saint-Clair.... dame Renommée ne s'est pas fatiguée pour lui....

— Saint-Alvaire nous raconte des nouvelles que nous connaissons depuis quinze jours, ajouta Gaspard de Thémines; c'est comme s'il nous disait que Pharaon, roi d'Égypte, s'est noyé dans la mer rouge avec son infanterie et sa cavalerie.

— Ne riez pas tant, beaux sires, répliqua Saint-Alvaire; il est bien permis à un gentilhomme qui n'est pas sorti depuis dix mois de son castel, d'ignorer ce qui se passe dans la chrétienté. Je croyais que la délivrance de notre sire n'était pas connue de vous; j'étais fier de vous l'annoncer; car, par le blason de mes pères, il n'est pas de châtelain en France qui désire plus ardemment que moi, le triomphe de la noble fleur-de-lys.

— Si Saint-Alvaire n'est pas un heureux conteur de nouvelles, dit Guillaume de Vassal, j'atteste qu'il est bon français.

— Oui, oui, firent les gentilshommes.

En ce moment ils arrivaient dans la plaine; ils s'élancèrent sur leurs palefrois, et, un quart-d'heure après, ils entrèrent dans la vieille cité de Cahors. L'hôtellerie du *Grand Ours* était alors le rendez-vous de toute la noblesse du Quercy; la cave et le gibier de Marc Lavaysse étaient renommés vingt lieues à la ronde, et l'hôtellier, qui avait fait les campagnes d'Italie, sous le roi Louis XII, savait égayer ses nobles convives par des récits de prouesses et faits d'armes. Guillaume la Truffe, son palefrenier, petit homme difforme et joyeux comme un bossu, servait de jouet aux écuyers, et pendant que les maîtres riaient à table, les valets s'amusaient aussi dans l'écurie. Les quatre gentilshommes dont je viens de parler, furent accueillis avec les égards et les prévenances qu'on devait à de nobles et généreux habitués.

— Guillaume la Truffe, dit Saint-Alvaire au vieux palefrenier, les convives seront-ils nombreux à dîner?

— Non, seigneur, répondit Guillaume; nous n'avons dans l'hôtellerie qu'un ciseleur italien, nommé Ganfanelli.

— Des peintres, des ciseleurs, des architectes et des poètes, fit Gaspard de Thémines.... On ne voit que ça en France, depuis que François d'Angoulême notre sire, dépense ses plus chers deniers à payer au poids de l'or les chefs-d'œuvre de ces italiens.

— Je ne vous ai pas parlé d'un autre étranger, ajouta Guillaume la Truffe... On l'appelle maître Clément; il a la barbe longue et très noire; il porte un pourpoint serré comme une côte de maille.

— C'est un gentilhomme languedocien ou navarrais, dit Guillaume de Vassal.

— Vous avez deviné, beau sire de Vassal : il arrive de la cour de la reine Marguerite, sœur de notre roi: maître Lavaysse m'a dit qu'il est très expert en poésie...

— Hâtons-nous donc, mes cousins, s'écria le baron de St-Clair: nous rirons, je vous le jure, car nous allons dîner avec la fleur des beaux esprits de France, avec maître Clément Marot.

Les gentilshommes répétèrent à voix basse le nom du poète, et suivirent le baron; en entrant dans la salle à manger ils demandèrent à l'hôtellier où était maître Clément.

— Dans la chambre voisine, mes seigneurs, dit Marc Lavaysse; il devise avec Ganfanelli le ciseleur; si vous voulez attendre un quart-d'heure, vous dînerez avec ce cher nourrisson des doctes sœurs.

— Nous attendrons, répondit Gaspard de Thémines.

Les seigneurs prirent place autour d'un grand feu, et s'entretinrent à voix basse sur le rappel inattendu du poète exilé.

Pendant qu'ils s'efforçaient de découvrir la cause qui avait déterminé la justice royale à pardonner à maître Clément, condamné par les docteurs de Sorbonne, le poète, seul avec Ganfanelli, écrivait une lettre dont il relisait toutes les phrases avec un soin qui approchait de l'inquiétude; il plia tout-à-coup le parchemin, et y apposa son sceau.

— Mon cher Ganfanelli, dit-il au ciseleur, vous entrerez dans la maison que je vous ai montrée ce matin...

— Dans la rue qui avoisine la cathédrale ?

— Oui, mon cher ciseleur; vous demanderez à parler à une jeune fille qui porte le nom de Marguerite; vous lui remettrez cette lettre que vous cacherez dans ce livre d'heures.

— Si je ne me trompe, voici les armes et le blason de la reine de Navarre, dit le ciseleur, après avoir examiné la couverture du riche vélin.

— Soyez discret, Ganfanelli; vous savez que Mercure, le messager des dieux, tenait secrètes les aventures des immortels; revenez bientôt, et vous me direz si Marguerite a pleuré en lisant ma lettre.

Maître Clément ouvrit la porte qui le séparait de la salle à manger, et salua respectueusement les gentilshommes qui se levèrent en présence du poète. On se mit à table sans proférer une parole. Le poète fut le premier à rompre le silence.

— Messeigneurs, dit-il, vous êtes tous gentilshommes de la province du Querci; vous connaissez sans doute la ville de Cahors?

— La ville de Cahors qui vous élevera un jour des statues, maître Clément, répondit Guillaume de Vassal; vous êtes notre Homère, notre Tyrthée et notre Anacréon : Nous tenons tous à grand honneur de dîner avec le poète honoré de la royale faveur de François Ier.

— Qui s'est battu à la journée de Pavie comme un intrépide chevalier, à côté de Galiot de Genouillac.

— L'Achille de l'armée française fit Marot...

— Et maintenant sénéchal du Querci, répliqua le baron de St-Clair.

Maître Clément, presque honteux des éloges que lui prodiguaient ses nobles commensaux, resta quelque temps interdit; mais recouvrant bientôt son sang-froid habituel, il détourna habilement le sujet de la conversation, raconta sa vie aventureuse pendant qu'il était page du seigneur de Villeroi, et puis valet de chambre de Marguerite de France, duchesse d'Alençon; les dangers qu'il avait courus dans les guerres d'Italie; les persécutions de la Sorbonne qui l'accusait d'hérésie, et l'avait exilé.

— Soyez plus prudent à l'avenir, maître Clément, dit Gaspard de Thémines, et vous trouverez en François Ier un puissant protecteur.

— Je me méfie de messieurs de Sorbonne, répliqua le poète; quand je songe aux sombres prisons du Châtelet, mes cheveux se dressent; je tremble qu'il ne m'arrive encore quelque malheur.... Mes beaux seigneurs, ne trouvez-vous pas que je sens le brûlé?

— Rassurez-vous, maître Clément; on ne doute plus aujourd'hui de votre catholicité, et dans tous les cas, le roi s'interposerait entre vous et les sévères docteurs de la Sorbonne.

— Séjournerez-vous long-temps à Cahors, maître Clément, dit Guillaume de Vassal? n'irez-vous pas voir messire Galiot de Genouillac, votre compagnon d'armes et votre ami?

— Je verrai le sénéchal du Querci.

— Ce soir il donne une fête aux demoiselles de Cahors; vous y verrez la plus accorte jouvencelle du royaume de France; elle a nom Marguerite.

— Marguerite! fit Clément Marot, qui ne put comprimer sa première émotion...

— La demoiselle est orpheline, ajouta Guillaume de Vassal; elle n'a jamais connu son père ni sa mère; on dit qu'elle est fille d'une princesse; et mille bruits divers courent sur sa naissance mystérieuse. Une main invisible lui prodigue l'or et les bijoux; elle vit avec la magnificence d'une puissante châtelaine; elle est d'une admirable beauté, et le jeune Hébrard de Saint-Sulpice, aspire au bonheur de devenir son époux.

— Ce malheureux Hébrard de Saint-Sulpice, s'écria Gaspard de Thémines. La fortune le contrarie toujours; il aime la belle Marguerite, et la jouvencelle ne veut pas de lui; elle lui préfère un peintre, un poète nommé Jehan de Gourdon.

— Préférer un peintre à un gentilhomme issu d'une des plus nobles familles du Querci! dit Saint-Alvaire... Quelle folie! qu'en pensez-vous maître Clément ?

— Si le peintre est habile, et le gentilhomme inconnu parmi les chevaliers français, la jeune fille a fait un bon choix, en préférant l'artiste au châtelain.

— Ah! ah! maître Clément, firent tous les gentilshommes, un pareil langage ne convient pas à un poète qui a passé la plus grande partie de sa vie à la cour du roi de France.

Les nobles convives chuchotèrent entr'eux; le poète pour couper court aux épigrammes qu'on lui lançait à voix basse, proposa de passer quelques heures à jouer.

— Messeigneurs, s'écria-t-il, j'arrive d'Italie ; j'apporte une bourse pleine de pièces d'or qui n'ont pas vu le soleil, depuis mon départ de Ferrare ; j'ai résolu de les exposer au grand air ; si vous voulez, messeigneurs, je les livrerai au hasard de quelques coups de dés.

— Nous acceptons le défi, maître Clément, répondit Gaspard de Thémines.

Chacun prit place autour d'une table ronde, et la salle à manger fût métamorphosée en un brelan improvisé.

II.

LE PORTRAIT.

A bref parler; c'est Cahors en Quercy,
Que je laissai pour venir querre icy
Mille malheurs ; auxquels ma destinée
M'avait submis ; car une matinée
N'ayant dix ans, en France fus mené
Là où depuis me suis tant pourmené,
Que j'oubliai ma langue maternelle
Et grossement apprins la paternelle,
Langue françoise est grands cours estimée
Laquelle enfin quelque peu s'est limée ;
Suivant le roi François premier de nom,
Dont le savoir excède le renom.
C'est le seul bien que j'ai acquis en France,
Depuis vingt ans en labeur et souffrance.

(Clément Marot ; *Poème de l'Enfer.*)

— Avouez, maître Clément, que si vous êtes heureux au jeu, vous avez été bien malheureux à la cour, dit Gaspard de Thémines en vidant son escarcelle sur la table.

— Je voudrais perdre avec vous, autant d'or qu'en possède la république de Venise, et n'avoir jamais quitté la noble cité de Cahors.

— Vous gagnez encore, s'écria Thémines... à un autre plus heureux que moi.

— Je prends ta place, dit Guillaume de Vassal ; il ne sera pas dit qu'un poète a vaincu un gentilhomme, soit au jeu, soit en amour, soit en champ clos.

— Des joueurs plus rusés, des céladons plus entreprenans, des combattans aussi intrépides que vous, ont demandé grâce à maître Clément, répondit le poète.

La chance, d'abord si heureuse pour maître Clément, tourna enfin contre lui ; Guillaume de Vassal, plus hardi que Gaspard de Thémines, hasarda cent pièces d'or, qui lui restaient encore, et parvint à vider l'escarcelle de Clément Marot. Heureusement pour le poète, Ganfanelli, parut sur la porte de la salle ; Marot comprit que son message était rempli.

— Dans quelques instans je reviendrai, messeigneurs, dit-il aux gentilshommes ; j'ai à parler d'une importante affaire avec le ciseleur italien.

— Assez pour aujourd'hui, maître Clément, répondit Guillaume de Vassal ; demain, si vous voulez, nous recommencerons le combat à outrance.

— A demain, beaux seigneurs, fit le poète.

Il ferma la porte derrière lui, et se dirigea vers la cheminée, près de laquelle Ganfanelli avait déja pris place.

— Ganfanelli, dit le poète, as-tu vu Marguerite ?

— J'ai vu un ange, une madone, une divinité, répondit le ciseleur.

— Enthousiaste ! fit maître Clément impatienté, je ne te demande pas si Marguerite est jolie... je veux savoir seulement, si tu as rempli mon message.

— Doutez-vous de mon exactitude, maître Clément ?... J'ai remis votre lettre à la demoiselle ; j'ai vu ses beaux yeux se mouiller de larmes ; j'ai entendu les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée par la douleur, ou par la joie.

— Elle a donc pleuré ?

— Et moi aussi, maître Clément ; il faudrait avoir un cœur d'airain, pour ne pas être ému par une voix si touchante ! — Il est à Cahors, s'est-elle écriée... « Je » le verrai ! je pourrai l'embrasser, il serrera contre » son sein sa pauvre Marguerite. J'irai me jeter à » ses pieds ; je le conjurerai de me soustraire aux per- » sécutions d'Hébrard de Saint-Sulpice ; je lui dirai que » depuis ma plus tendre enfance, j'aime Jéhan de » Gourdon. «

— Jéhan de Gourdon, s'écria, maître Clément...

— Un peintre, un poète renommé dans le pays, ajouta Ganfanelli. Je l'ai vu chez Marguerite ; il veut vous parler, il a suivi mes pas, et il ne tardera pas à arriver.

— Que veut-il de moi ?

— Obtenir la main de Marguerite.

— Puis-je en disposer ?

— Vous voulez me cacher un secret que j'ai su découvrir, maître Clément, dit le ciseleur. La belle Marguerite, après avoir lu votre lettre, l'a montrée à Jéhan de Gourdon, en lui disant : regardez, mon bien-aimé, cette lettre est de mon père.

— Silence, Ganfanelli !...

La porte venait de s'ouvrir, et le peintre tremblant, la tête baissée, se jeta aux pieds du poète.

— Ganfanelli, dit Clément Marot, laissez-nous seuls pendant quelques instans ; veillez à ce que personne n'entre ici.

Le ciseleur s'éloigna, et se posta en sentinelle à la porte.

— Relevez-vous, jeune homme, dit Clément Marot, en fesant signe au peintre de s'asseoir sur un fauteuil à côté de lui. Que demandez-vous ? je suis étranger, vous ne me connaissez pas.

— Vous êtes le père de Marguerite.

— Qui vous l'a dit ?

— J'ai lu votre lettre ; j'ai pressé sur mes lèvres le nom glorieux de l'immortel poète de la France ; je suis venu joyeux, plein d'espoir, vous demander la main de votre fille.

— De ma fille.... Marguerite vous aime-t-elle ?

— Sa bouche a prononcé des sermens qui ne seront jamais violés.

— Ne savez-vous pas que messire Hébrard de Saint-Sulpice doit être son époux ?

— Vous consentiriez à cette union, grand Dieu ! je suis bien malheureux, s'écria Jéhan de Gourdon.

— Vous n'êtes pas gentilhomme... Quels sont vos titres ?

— L'amour des beaux-arts et la gloire que j'espère acquérir.

— Bien, jeune homme ! s'écria Clément Marot, en

serrant le peintre dans ses bras ; allez chercher vos pinceaux, et une toile ; vous peindrez devant moi, et si je reconnais en vous l'inspiration d'un artiste, Marguerite sera votre fiancée.

Jéhan de Gourdon, ne se possédant plus de joie, courut à son logis, et revint quelques instans après, armé de pied en cap ; il prépara ses couleurs, disposa ses pinceaux, et suspendit une toile.

— A l'œuvre, mon ami, lui dit Clément Marot.

— J'ai choisi pour sujet du premier tableau que je compose sous vos yeux, l'image chérie de celui qui peut seul assurer mon bonheur : je vais peindre le poète de la France, le père de Marguerite.

Une demi-heure suffit à Jéhan de Gourdon pour esquisser la tête de Clément Marot ; en peu de temps les traits devinrent plus distincts, et le poète apparut sur la toile, le front ceint du laurier immortel, les yeux enflammés par l'inspiration, les lèvres légèrement contractées, la barbe noire et touffue, les épaules à peine couvertes d'une toge romaine.

— Admirable! admirable! s'écria maître Clément... par Apollon et les neuf sœurs, vous êtes un grand artiste, Jéhan de Gourdon.

Ganfanelli, fatigué du rôle passif qu'il jouait à la porte, rentra au moment où le poète s'extasiait devant son portrait.



CLÉMENT MAROT.

— Dites-moi, Ganfanelli, s'écria maître Clément ; si ce portrait ne ferait pas honneur à vos fameux peintres d'Italie.

— C'est la nature prise sur le fait, rendue avec une expression admirable.

— Jéhan de Gourdon, peut-il prétendre à la main de Marguerite ?

— Il pourrait épouser une princesse, répondit le ciseleur.

Profitant du moment où Ganfanelli examinait le portrait de plus près, le poète, dit à voix basse à Jéhan de Gourdon.

— Maître Jéhan, ce soir je serai au logis de Marguerite à la neuvième heure ; soyez fidèle au rendez-vous, et surtout gardez-vous de dévoiler le secret que le hasard vous a fait connaître.

Le peintre et le ciseleur sortirent ensemble, et maître Clément passa le reste de la journée à écrire plusieurs lettres qu'il devait envoyer au roi François Ier, à la reine de Navarre, à la duchesse de Ferrare.

II.

CINQ FLEURS DE LYS.

J'abandonnai sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime,
A son poète ; et en la délaissant,
Fort grand regret ne vint mon cœur blessant ;
Tu mens, Marot ; grand regret tu sentis,
Quand tu pensas à tes enfants petits.

(Clément Marot ; *Épître à François Ier.*)

Marguerite lut et relut en pleurant de joie, la lettre qui lui révélait enfin une partie du secret de sa naissance ; elle la cacha soigneusement à dame Bérengère sa gouvernante ; mais aussitôt que Blanchefleur, fille d'un homme de loi de Cahors, et sa compagne chérie, vint lui rendre visite sur le soir, elle s'enferma avec elle dans son oratoire, et lui fit connaître son bonheur.

— O Blanchefleur, ma tant douce amie, la bonne Vierge a eu pitié de moi, s'écria-t-elle : je connais maintenant le nom de mon père ; je le verrai avant la dixième heure ; on ne m'appellera plus Marguerite l'orpheline.

— Je te disais bien qu'un jour viendrait où ce mystère te serait dévoilé, répondit Blanchefleur. Connais-tu aussi le nom de ta mère ?

— Non, s'écria Marguerite en poussant un profond soupir.

— Puisque tu as retrouvé ton père, le ciel te rendra aussi aux caresses de celle qui la première te pressa sur son sein.

— Que la bonne Vierge t'entende, Blanchefleur, et que tous les saints du paradis intercèdent pour moi.

La bonne, la naïve, la fidèle Blanchefleur prit part aux transports de joie de son amie : Les deux filles, au cœur ardent comme deux chérubins, belles comme les vierges que le pinceau de Raphaël fixa sur la toile, s'agenouillèrent ensemble dans l'oratoire de Marguerite, et récitèrent leurs oraisons à notre Dame-des-Rochers, de tout temps vénérée par les habitans du Querci. Leur prière était à peine terminée, lorsque

Marguerite entendit du bruit à la porte extérieure.; au même instant, dame Bérengère entra dans l'oratoire.

— Damoiselle Marguerite, dit-elle à voix basse, il y a ici deux étrangers qui veulent vous parler : j'ai tout fait pour les congédier; je n'ai pu réussir.

— Malheureuse, fit Marguerite en s'élançant hors de l'oratoire, vous refusiez l'hospitalité à mon père!

— A votre père? s'écria dame Bérengère. Qu'entends-je! sommes-nous encore au temps des miracles!

Pendant que Bérengère manifestait sa surprise par les exclamations les plus incohérentes et les plus bizarres, l'impatiente Marguerite parcourait à pas précipités une grande salle à l'extrémité de laquelle se trouvait une petite chambre, sorte de parloir où de nobles *servans d'amour*, avaient obtenu quelquefois le rare bonheur d'un court entretien avec la belle orpheline.

Marguerite, aussitôt qu'elle eût ouvert la dernière porte, s'arrêta un instant, jeta un regard sur les deux étrangers; pour la première fois elle voyait son père, et pourtant elle n'hésita pas : Elle courut vers le poète qui la reçut dans ses bras, la serra à plusieurs reprises contre son sein, et mêla ses larmes aux larmes de sa fille. Lorsque ce premier transport fut un peu calmé, maître Clément s'assit dans un large fauteuil, et prit Marguerite sur ses genoux.

— Ma fille chérie! douce amie de mon âme, dit le poète en glissant ses doigts sous la toque de velours qui cachait la noire chevelure de Marguerite! tu n'espérais pas voir ton père aujourd'hui.

— Le ciel nous envoie le bonheur au moment où nous ne l'attendons pas, répondit la damoiselle :

— Tu viendras avec moi à la cour de France?

—Oui, mon père, mais vous emmenerez aussi Jéhan de Gourdon que j'aime...

—Plus tard, tu sauras si j'ai pour toi une tendresse vraiment paternelle; maintenant, laisse-moi goûter le bonheur de te voir, de t'entendre, de t'embrasser.

— Et ma mère... Serais-je assez heureuse pour la connaître, pour lui dire que mon enfance et les premières années de ma jeunesse ont été bien tristes, parce que sa voix chérie ne retentissait pas à mes oreilles, pour me consoler.

—Ta mère, fit maître Clément... Tu sauras plus tard... Je ne puis te dire.

—Vous ne voulez pas! dit Marguerite, en passant ses deux petits bras autour du cou du poète...

— Dis-moi, Marguerite, répondit Clément Marot... Ne portes-tu pas suspendu à ton cou un sachet mystérieux?

— Long-temps j'ai gardé cette précieuse relique : Dame Bérengère, ma gouvernante, me disait que le sachet serait ouvert lorsque j'aurais atteint ma dix-huitième année; les ordres de ma mère ont été fidèlement accomplis, le sachet n'a été ouvert que l'an dernier, la veille de *Pâques fleuries*.

— Tu l'as ouvert!

— Mon père, j'avais atteint ma dix-huitième année.

— Qu'as-tu trouvé dans le sachet?

— Une croix formée de cinq fleurs-de-lys en or.

Dame Bérengère me dit que c'était un témoignage certain d'une noble et haute origine.

— Oui, Marguerite, celle qui t'a portée dans son sein, est puissante parmi les plus grandes dames, reine des ris, des grâces et des jeux dans toutes les cours qu'elle veut embellir de sa présence.

— Dame Bérengère m'a parlé souvent de Diane de Poitiers, la douce amie de François Ier de nom, notre sire, et de Marguerite de France, duchesse d'Alençon.

— Que te disait-elle?

— Que ces puissantes dames me combleraient un jour de bienfaits.

— Dame Bérengère te trompait, ma chère Marguerite.

— Je n'ai pas ajouté foi à ses paroles.

Clément Marot craignant de trahir un secret qu'il avait promis de garder inviolablement, entraîna sa fille dans la grande salle et lui parla du tendre amour que Jéhan de Gourdon lui avait voué comme à la seule et unique *dame de ses pensées*. Le souvenir du jeune peintre fit sourire l'heureuse Marguerite qui ne songea plus à questionner le poète sur le nom de sa mère.

— Tu épouseras Jéhan de Gourdon, s'écria maître Clément; tu es ma fille, seul j'ai le droit de t'imposer ma volonté.

— Jéhan m'aime depuis trois ans; pour me plaire, il est devenu peintre et poète : voyez ces tableaux, mon père; celui-ci représente messire Galiot de Genouillac, aujourd'hui sénéchal du Quercy, commandant les artilleurs à la bataille de Pavie; celui-là représente François d'Angoulême dans sa prison de Madrid.

— Et cette petite toile que je distingue à peine dans l'ombre?

— C'est mon portrait.

Maître Clément s'approcha avec un flambeau et examina attentivement ce petit chef-d'œuvre, créé sous la double inspiration de l'art et de l'amour.

— Jéhan de Gourdon mérite d'obtenir ta main, Marguerite, ma fille, si tendrement chérie et adorée, s'écria le poète.

— Monseigneur le sénéchal veut que j'épouse messire Hébrard de Saint-Sulpice, son parent.

— Rassure-toi, je connais Galiot de Genouillac, je combattis sous sa bannière à la journée de Pavie; il se souviendra de Clément Marot que François d'Angoulême a comblé de ses faveurs royales, qui sait à la fois, chanter les exploits du plus grand roi du monde, et *occire* ses ennemis dans un jour de bataille. Le sénéchal du Querci donne ce soir une fête aux damoiselles de Cahors, tu y viendras avec moi; Jéhan de Gourdon y sera aussi; va, ma douce Marguerite, va te parer de tes plus riches atours; il faut que la fille du poète de François 1er soit belle parmi les belles.

— Que de bonheur en un jour, mon père! s'écria Marguerite. Vous me faites espérer que monseigneur le sénéchal du Querci consentira à mon mariage avec Jéhan de Gourdon! Courons à la fête, mon père; une nouvelle vie commence déja pour moi!

IV.

DEUX STATUETTES.

Or, adieu donc, noble dame, qui uses
D'honnesteté toujours avec les muses.
Adieu, par qui les muses désolées,
Souventes fois ont été consolées,
Adieu, qui voir ne les peult en souffrance.
Adieu, la main qui de Flandres en France,
Tira jadis Jean le Maire Lelgeois
Qui l'âme avait d'Homère le grégois!

(Clément Marot; *Épître à Mme de Soubise.*)

Cependant le bruit courait dans la paisible cité de Cahors, que maître Clément Marot, le poète du roi de France, était descendu à l'hôtellerie du *Grand Ours*, et qu'il assisterait à la fête du sénéchal du Querci. Galiot de Genouillac, qui ne s'attendait guère au bonheur de posséder un si illustre convive, n'en fut pas plutôt instruit qu'il se transporta au logis habité par dame Bérengère et damoiselle Marguerite. Suivi de cinquante hommes d'armes, il voulut honorer publiquement le favori de François 1er, qui plusieurs fois dans les guerres d'Italie, avait joué le double rôle d'Homère et de Tyrthée.

— Soyez le bien venu, maître Clément, s'écria le vieux guerrier en donnant au poète l'accolade fraternelle.... Vous arrivez enfin, cher nourrisson des neuf sœurs! j'avais prévu que François Ier, notre sire, vous rappelerait de l'exil.

— Je viens des pays de Navarre, seigneur sénéchal, et dans quelques jours je partirai pour Paris.

— Marguerite de France est toujours belle comme madame Vénus, la mère des grâces?

— Toujours digne des adorations des plus galans et intrépides chevaliers de France et de la Langue-d'Oc.

— Elle vous a acceuilli comme un frère?

— Elle a été ma divinité protectrice.

— Et les Muses.... vous sont-elles toujours fidèles?

— Les chastes sœurs m'ont consolé dans tous mes malheurs.

— Où est votre fille Marguerite?

— Elle vient vers nous, seigneur sénéchal; vous seul connaissez le mystère de sa naissance : je vous conjure, par tout ce que vous avez de plus cher, de garder ce secret.

— Ne doutez pas un seul instant de ma discrétion, maître Clément : par le temps qui court, il est tant de choses que nous devons couvrir d'un voile impénétrable aux regards du vulgaire.

Marguerite, parée de ses plus beaux habits, resplendissante d'or et de pierreries, s'inclina respectueusement vers le sénéchal, sitôt qu'elle fut assez près pour être entendue; puis elle livra à son père une de ses blanches mains, et partit avec lui pour se rendre à la fête de monseigneur Galiot de Genouillac. La fleur de la noblesse du Querci, s'y trouvait déja réunie; les gentilhommes étaient vêtus de petits justaucorps de velours, enrichis d'or, d'argent et de pierreries; chacun voulait surpasser ses rivaux en magnificence : mais le plus beau, le plus jeune, le plus noble de tous ces chevaliers, était Hébrard de Saint-Sulpice; plus d'une *gente* damoiselle, au long corsage, soupirait secrètement pour lui; les plus riches, les plus puissans châtelains, eussent voulu lui donner leurs filles en mariage. Mais le jeune Hébrard se montrait insensible à toute courtoisie; il ne voyait, il n'aimait que Marguerite l'orpheline; étonné de ne pas l'apercevoir dans la salle du bal, il s'approcha de Blanchefleur, sa compagne bien-aimée, et lui dit à voix basse :

— Damoiselle Blanchefleur, savez-vous si Marguerite viendra à la fête de monseigneur le sénéchal?

— Elle y sera, messire, répondit Blanchefleur..... Mais la voici, s'écria-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Marguerite entrait dans la salle, s'appuyant légèrement sur un des bras de son père; elle marchait avec une grâce, à la fois si simple, si naïve et si voluptueuse, qu'il n'y eut qu'un cri d'admiration pour la saluer et l'accueillir. Hébrard de Saint-Sulpice ne fut pas des derniers à lui offrir ses hommages; mais quel ne fut pas son étonnement quand il se vit presque repoussé par la damoiselle; long-temps il la poursuivit de ses regards courroucés, puis, pour cacher sa douleur et son indignation, il s'assit à une table de jeu; la fortune ne lui fut pas plus favorable que l'amour. Un accident inattendu vint mettre le comble à son désespoir. Ganfanelli, le ciseleur italien, avait été invité à la fête par le sénéchal; pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui offrit deux statuettes, si bien modelées, exécutées avec tant d'art, que maître Clément lui-même, si sévère quand il s'agissait de prononcer sur un chef-d'œuvre, embrassa Ganfanelli :

— Monseigneur, dit le ciseleur au sénéchal, je vous offre ces deux statuettes; l'une représente le grand-maître d'artillerie de François Ier, assis sur un canon : il est vêtu à l'antique, comme le dieu Mars, et défie les ennemis de la France.

— Je vous sais gré de votre courtoisie, maître Ganfanelli, s'écria Galiot de Genouillac, ému jusqu'aux larmes : je garderai cette statuette, qui sera transmise de père en fils à mes derniers descendans; et celle-ci, ajouta le sénéchal, après avoir examiné la seconde statuette : Qui représente-t-elle? Est-ce Vénus, Pallas, Junon, ou quelque autre divinité de la fable?

— Non, monseigneur; c'est Marguerite, fille de maître Clément Marot, mon glorieux ami, et le cher enfant des Muses françaises.

Le sénéchal chercha des yeux la belle Marguerite; il l'aperçut enfin au milieu d'un groupe de damoiselles; il l'appela et lui remit la statuette :

—Ce petit chef-d'œuvre vous appartient, damoiselle Marguerite; vous devez le garder soigneusement.

— Non, seigneur sénéchal, répliqua maître Clément; je veux que Marguerite donne sa statuette au chevalier, gentilhomme ou bourgeois qui a su conquérir son cœur.

— Ceci me rappelle l'histoire du berger Pâris, dit le sénéchal.

— Les rôles sont intervertis, seigneur, répondit Clément Marot; ici c'est la femme qui va donner la pomme de la discorde.

Marguerite presque tremblante, les yeux baissés, hésita long-temps; Hébrard de Saint-Sulpice était à



PÉDRO DE LAS BARCAS ASSASSINANT JÉHAN DE GOURDON.

ses côtés, il attendait son arrêt de vie ou de mort.

— Jéhan de Gourdon, cria Marguerite, approchez : vous m'avez donné mon portrait, je vous donne ma statuette ; que ceci soit le gage de notre éternelle union.

Les assitans restèrent muets de surprise; Hébrard de Saint-Sulpice disparut dans la foule.

— Mon cousin, dit-il à Gaspard de Thémines, j'avais un peintre pour rival, et je suis vaincu.... Vous seconderez mes projets de vengeance.

V.

DANS L'ORATOIRE.

Là fut percé tout outre rudement
Le bras de cil qui t'aime loyaument ;
Non par le bras dont il ha de coustume
De manier ou la lance ou la plume,
Amour encor te le garde et réserve,
Et par escrit veult que de loing te serve.

(Clément Marot ; *Première Élégie.*)

N'écoutant plus que son dépit et sa colère, Hébrard de Saint-Sulpice réunit tous ses compagnons d'armes et de plaisirs, pour les consulter, sur les moyens qu'il devait employer pour tirer une terrible vengeance du mépris de Marguerite. Les uns disaient, que la jolie orpheline ne valait pas la peine qu'un gentilhomme, mît son esprit à la torture et son épée hors du fourreau; les autres affirmaient que Gaspard de Thémines avait été outragé, qu'il fallait venger l'honneur de la noblesse du Querci. Gaspard suivit ce dernier conseil : il emmena Guillaume de Vassal, le baron de Saint-Clair, et quelques autres de ses amis à son logis, situé près de la tour du pape Jean. On délibéra long-temps, et au lever du soleil, le sénat occulte n'avait encore pris aucune détermination. Cependant, Gaspard de Thémines n'avait pas renoncé à ses funestes projets, et voyant que ses compagnons tergiversaient, il les congédia sous prétexte qu'il avait besoin de dormir. Dès qu'il se vit seul, il s'enveloppa de la tête aux pieds de sa casaque militaire, et se dirigea à pas précipités vers les *Badernes*, espèce de faubourg, infect alors comme aujourd'hui, habité par la populace. Dans une des rues les plus tortueuses, les plus boueuses, les plus obscures, s'élevait une maison d'assez belle ap-

parence, maison maudite, maison devant laquelle les vieilles femmes ne passaient jamais, sans se signer dévotement ; elle servait d'asile à un espagnol, nommé Pédro de Las Barcas, marchand aragonais ruiné, qui remplissait à Cahors, les ignobles fonctions de valet du bourreau. Rarement on frappait à la porte de Pédro de Las Barcas ; aussi fut-il très étonné, quand il vit entrer un gentilhomme.

— Que la Sainte Vierge et les anges du paradis, vous soient en aide, monseigneur, lui dit-il, en s'inclinant presque jusqu'à terre... Le valet du bourreau peut-il quelque chose pour vous?

— On m'a dit, que pour une forte somme d'argent, tu ne craindrais pas d'assassiner un homme...

— Monseigneur n'a qu'à m'acheter, je jure, par les plaies du Christ, que je lui appartiendrai corps et âme.

— Tu frapperas sans crainte...

— Monseigneur veut rire sans doute... Il peut être tranquille ; ce n'est pas pour la première, ni pour la dernière fois, que Pedro de Las Barcas aiguise son stylet.

— Cinq cents écus *au soleil*, et tu me suivras.

— Marché conclu, monseigneur.

— Connais-tu la maison de maître Clément Marot ?

— Elle est habitée aujourd'hui par Marguerite l'orpheline, et la jeune fille aime un peintre nommé Jéhan de Gourdon.

— C'est le peintre qu'il faut immoler à ma vengeance.

— Un peintre! le combat sera bien inégal : partons, monseigneur.

— Je te donnerai une armure de chevalier pour qu'on ne te reconnaisse pas.

— Peu m'importe, monseigneur; le valet du bourreau est au-dessus de la calomnie.

Gaspard de Thémines et Pedro de Las Barcas se dirigèrent vers le palais du pape Jean, et le gentilhomme donna au valet du bourreau de quoi s'armer de pied en cap. Pendant que le malheureux Gaspard hâtait ces funestes préparatifs, la belle Marguerite, seule dans son oratoire, rendait grâces au ciel de son bonheur inespéré. Sa robe nuptiale, son voile blanc comme la neige, sa jolie tête encadrée dans un bonnet de soie verte, tout contribuait à lui donner l'aspect d'une de ces beautés que nous rêvons dans les premières années de notre jeunesse, et que nous ne retrouvons jamais sur cette terre. Elle avait prié long-temps ; elle laissa son livre d'heures ouvert sur son prie-Dieu, et s'assit sur un petit tabouret.

— Jéhan m'a promis qu'il viendrait prier avec moi, se dit-elle à voix basse... Je l'attends encore... Aurait-il oublié son serment.

Le jeune peintre frappait à la porte de l'oratoire au moment où Marguerite prononçait ces dernières paroles. La jeune fille se hâta d'ouvrir, et Jéhan de Gourdon ne put maîtriser un premier mouvement de crainte religieuse en entrant dans ce petit sanctuaire éclairé par une lampe d'argent.

— Je commençais à désespérer, lui dit Marguerite... Je croyais que tu ne viendrais pas.

— Ne t'ai-je pas promis que je viendrais prier...

— J'ai douté de la sincérité de ton amour; pardonne moi, Jéhan, mon doux ami, et prions ensemble la Vierge pour que notre mariage soit heureux.

Les deux fiancés s'agenouillèrent, et jamais *vœux* plus purs, plus ardens ne s'élevèrent vers le trône de la Reine des anges.

— Je suis sans crainte maintenant, dit Marguerite... tu sais, Jéhan mon doux ami, que mon père nous marie demain.

— J'en ai reçu la promesse, répondit Jéhan; maître Clément a déja donné des ordres pour les préparatifs de la fête nuptiale; j'entrevois le bonheur, et une voix secrète me dit à chaque instant que je n'en jouirai pas. La nuit dernière, j'ai fait un rêve affreux. Un spectre couvert de fer se précipitait entre toi et moi, et j'ai senti le fer d'un poignard pénétrer dans mon cœur.

— Tu te laisses effrayer par un vain songe, dit Marguerite en plongeant les deux mains dans les noirs cheveux de son fiancé...

— Je n'y pense plus maintenant que je suis avec toi, ma douce et tendre amie. Recommençons la prière que nous avons coutume de réciter tous les jours, car il me semble que je suis au moment d'un très grand péril.

Pendant qu'ils récitaient dévotement leur oraison, la porte de l'oratoire s'ouvrit avec grand bruit : un homme apparut couvert d'une lourde armure, le visage caché sous la visière d'un casque. Jéhan de Gourdon se leva saisi de frayeur :

— Marguerite! s'écria-t-il, voilà le fantôme que j'ai vu la nuit dernière.

— Achève ta prière, eune homme, dit l'homme aux armes noires; demande pardon à Dieu, car tu vas mourir.

Un large poignard étincela dans sa main.

— Qui es-tu, cria Jean de Gourdon, en reculant d'effroi?

— Pedro de Las Barcas.

— Le valet du bourreau...

— Qui a reçu cinq cents écus *au soleil* pour t'assassiner!

Au même instant une lutte acharnée s'établit entre Pedro de Las Barcas et sa victime. Jéhan résista d'abord à son terrible adversaire, qui parvint enfin à lui porter un coup mortel, et le renversa expirant à ses pieds.

Marguerite immobile et debout près de son prie-Dieu, contemplait en frémissant cette scène épouvantable : elle n'avait pas la force de proférer un seul cri; pas une larme ne coulait de ses yeux : ses regards fixés sur la victime et sur l'assassin, exprimaient à la fois l'horreur et la démence : lorsqu'elle vit le bourreau prêt à franchir le seuil de l'oratoire, elle fit un dernier effort d'énergie et lui cria :

— Lâche assassin de Jéhan de Gourdon, qui es-tu ? Dis-moi ton nom pour que je le livre à l'opprobre et à la malédiction ?

— Pedro de Las Barcas, répondit froidement le valet du bourreau.

— Qui t'a envoyé ici?

— Un noble et puissant seigneur, qui m'a bien payé.

— Hébrard de Saint Sulpice? s'écria Marguerite... Malheur à lui! malheur à moi... Paix éternelle à Jéhan de Gourdon!

VI.

LE DÉPART.

Si qu'à Dieu rends grâces un million,
Donc j'ai atteint la ville de Lyon,
Où j'espérais à l'arriver transmettre
Au roy François humble salut en mètre.
Conclud estait ; mais puisqu'il en est hors,
A qui le puis-je ? et dois-je adresser fors?
A toy qui tiens par prudence loyale,
Icy le lieu de sa hauteur royale.

(Clément Marot ; *Poème au cardinal de Tournon.*)

Aussitôt que l'assassinat de Jéhan de Gourdon fut connu dans la ville de Cahors, le sénéchal se mit lui-même à la tête de ses hommes d'armes et fit les plus exactes perquisitions. Ses efforts et son zèle n'aboutirent à rien; Pedro de Las Barcas était déja hors des frontières du Querci, et le valet du bourreau seul aurait pu révéler les moindres circonstances du crime ; Galiot désespéré, se rendit à l'hôtellerie du *Grand Ours* où il trouva Clément Marot plongé dans la plus profonde douleur.

— Maître Clément, lui dit-il, je n'ai pu découvrir l'assassin de Jéhan de Gourdon; avez-vous vu Marguerite votre fille?

— La pauvrette! elle ne m'a pas reconnu : en proie à un délire effrayant, elle appelle à grands cris son malheureux fiancé.

— Vous n'avez aucun soupçon, maître Clément?

— Aucun, seigneur sénéchal.

— Et le crime restera-t-il impuni?

— Celui qui *frappe de l'épée périra par l'épée*, a dit le Seigneur : puisse la colère céleste poursuivre le meurtrier et ses descendans jusqu'à la dernière postérité.

— Demain nous célèbrerons les funérailles de ce pauvre Jéhan de Gourdon; vous y assisterez?

— Avec Marguerite, ma fille.

En effet, le lendemain il y avait affluence de gentilshommes et de bourgeois dans la cathédrale de Cahors; les uns y étaient venus dans le dessein de prier pour le repos de l'âme du défunt; les autres, pour être témoins de la cérémonie ; mais le plus grand nombre avait cédé au désir de voir le poète Clément Marot. Quand il entra dans le sanctuaire, suivi de sa fille, enveloppée de la tête aux pieds d'un large voile noir, tous les regards se tournèrent de ce côté. Marguerite eut assez de force d'âme pour prier jusqu'à la fin de la cérémonie funèbre ; mais au moment où les fossoyeurs enlevèrent le cadavre de Jéhan de Gourdon, elle s'évanouit entre les bras de Blanchefleur, sa compagne inséparable....

Quelques heures s'écoulèrent pour elle dans la tristesse et le désespoir; sa douleur se calma enfin, et se changea insensiblement en résignation : son père voulait l'emmener à la cour ; elle s'y refusa.

— Aucun lieu ne m'attache au monde, fit la jeune fille; je veux consacrer le reste de ma vie à prier pour Jéhan de Gourdon, mon fiancé.

Marguerite se fit religieuse de l'ordre de Malthe, qui venait d'être fondé par dame Galiote de Genouillac, sœur du sénéchal du Querci. Le poète Clément Marot se hâta de quitter Cahors, pour poursuivre le cours de sa vie aventureuse, qu'il devait terminer misérablement à Turin, en 1544, à l'âge de soixante ans.

J.-M. Cayla.

COSTUMES DES PEUPLES DE PROVENCE.

Faire des recherches sur les costumes d'un peuple, dépeindre les diverses modifications que les vêtemens ont subies pendant plusieurs siècles, c'est étudier l'histoire de cette même nation, entrer dans sa vie privée pour qu'aucune nuance n'échappe à l'observation. La saye des Gaulois, la toge Romaine, les soutanelles du moyen-âge, les justaucorps de la renaissance, les perruques poudrées du XVIIe et du XVIIIe siècles, ne sont-ils pas autant de signes représentatifs qui nous rappellent la transition d'une époque à une autre, d'une civilisation vieillie à une civilisation plus jeune. Assurément celui qui chercherait aujourd'hui la variété des costumes ailleurs que dans la classe ouvrière, chez le peuple, ne tarderait pas à renoncer à des explorations qu'il verrait sans fruit. Les révolutions, ou pour mieux dire la civilisation a tout nivelé ; de nos jours, les costumes sont à peu-près les mêmes dans toute l'Europe. Le peuple seul, fidèle aux vieilles traditions, n'a pas encore renoncé aux insignes de sa nationalité; d'une province à une autre province, d'un village à un autre, le costume, le langage, les mœurs, ne sont plus les mêmes. Mais c'est surtout dans la Provence qu'on trouve cette diversité d'habillement, modifiée de mille manières; à Marseille, on distingue au costume un homme du deuxième, troisième, ou quatrième arrondissement. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'imagination provençale ne se trouvera pas encore en défaut.

Remontons à l'origine de la civilisation méridionnale.

Les monumens de l'antiquité gauloise deviennent de jour en jour si rares, qu'il est presque impossible d'avoir des notions sur le costume des Liguriens

qui habitaient la Provence avant l'invasion de la colonie phocéenne; mais tout porte à croire qu'il ne différait pas de celui des autres nations de la Gaule. Nous savons par Diodore de Sicile, que les Liguriens portaient les *brayes* et la *saye;* que les vêtemens étaient de peau de mouton ou de bête fauve; ils les fixaient sur leurs épaules avec un os ou une cheville de bois. En hiver on mettait le poil en dedans, et en dehors, durant la belle saison. Les chefs ne portaient d'autres marques distinctives que des anneaux et des hausse-cols d'une sorte de pierre ollaire qui est encore très commune sur la côte du Var. Bientôt les Phocéens, fondateurs de Marseille, modifièrent les usages du pays et firent adopter aux Liguriens le costume grec. Les Romains arrivèrent ensuite et imposèrent aux vaincus leurs lois, leurs usages, leurs vêtemens. Les Marseillais obéirent à regret; et en prenant la toge romaine, ils conservèrent obstinément leur allure grecque, type d'élégance et de bon ton. Les barbares vinrent à leur tour pour renverser et détruire; pendant plusieurs années de guerres désastreuses, de misère, de calamités, chacun se vêtit de ce qu'il trouva sous la main; le clergé seul conserva la toge romaine, et les gentilshommes ne donnèrent plus aucun soin à leurs vêtemens. Ils se couvrirent de fer de la tête aux pieds : ils adoptèrent les habits courts, et en poussèrent l'exiguité jusqu'au point de paraître ridicules dans les cours étrangères. En 998, dit M. le comte de Villeneuve, Constance, fille de Guillaume Ier comte de Provence, partit d'Arles pour aller épouser Robert, roi de France. Les seigneurs de sa suite avaient des habits si courts et si serrés, que toutes les formes étaient parfaitement dessinées. Leurs bottines semblaient collées aux jambes. Ils avaient rasé non-seulement la barbe, mais encore la moitié de la tête. En un mot, ils excitèrent la gaîté des seigneurs français qui les prirent pour des baladins. Les comtes de Barcelonne firent disparaître ce costume ridicule, et y substituèrent celui de leur pays. Les lois somptuaires des XIIe et XIIIe siècles, les statuts des républiques d'Arles et de Marseille renferment de longues descriptions de costumes d'hommes et de femmes. Mais nous avons hâte d'arriver à notre but qui est de faire connaître les vêtemens actuels des peuples habitans de la Provence; nous ne voulons pas nous égarer dans le dédale du moyen-âge; qu'il nous suffise de dire que sous les princes de la maison d'Anjou, les modes françaises et italiennes changèrent le costume catalan. On adopta les chemises de toile, la culotte à jarretière, le pourpoint, la toque au lieu du bonnet, les bas tricotés, les collerettes et les manchettes (1). La soie qui se tirait d'Italie, et qui avait été fort rare, devint si commune sous François Ier, que le parlement d'Aix rendit un arrêt en 1544, pour en restreindre l'usage aux classes les plus élevées. Quant aux classes moyennes, quoiqu'elles fussent plus ou moins influencées par les mode, françaises, elles n'en conservèrent pas moins jusqu'à la révolution des traces du costume national. Ces traces effacées aujourd'hui dans les classes aisées et dans la population des villes, se remarquent encore chez le bas peuple et dans la campagne. Ce costume diffère non seulement de celui des autres provinces, mais encore il n'est pas le même dans tout le département.

« Le costume ordinaire du peuple à Marseille, et dans le premier arrondissement, est le pantalon large, le gilet court, une veste ronde avec le collet droit et bas, une cravate de soie pendante et nouée par devant, le col de la chemise rabattu sur le collet de la veste, chapeau rond, et souliers de peau blanche. Ce costume leste et gracieux est celui des abbats, des joueurs de tambourin et de la jeunesse marseillaise. Les femmes du bas peuple ont adopté depuis quelques années un costume qui leur sied très-mal; la taille des robes est si haute qu'elles semblent voûtées. Une particularité du costume des femmes de cette classe, est une robe piquée, qui se compose de petits carrés d'indienne de toutes couleurs et de dessins variés, assemblés et ajustés sans ordre ni symétrie. Cette singulière robe se met dans le grand négligé; elle fait toujours partie du trousseau, et toutes les jeunes filles la font avant de se marier. Les artisannes et les couturières ont en général une jolie tournure, sans avoir rien de particulier dans leur costume. Les femmes, à Marseille et dans les environs, se font remarquer par la justesse et la propreté de leur chaussure, ainsi que par la blancheur et la régularité de leurs dents. Les femmes du quartier de Saint-Jean ont conservé le busque, le *courton* ou casaquin à longue et large taille, la robe courte, en indienne à grand ramage; les pantoufles, la coiffe haute et plissée, et la *Coquette* qui est une espèce de pluchon. Ce costume, qui date du



POISSONNIÈRE A LA PROCESSION DE S. LAURENT.

(1) Statistique des Bouches-du-Rhône, p. 265.

xvi[e] siècle, est presque abandonné aujourd'hui; cependant on le voit reparaître toutes les années aux processions de la paroisse Saint-Laurent.

» Les femmes du *terradou*, ou du territoire de Marseille, se fesaient naguère remarquer par un chapeau de feutre noir, à coiffe ronde, en forme de champignon, bordé d'un large galon d'or, avec des crépines pendantes sur les bords; ce chapeau mis un peu de côté et attaché sous le menton, se plaçait sur un bonnet de mousseline, avec un double rang de dentelles : c'est une mode venue d'Italie; les paysannes du *Terradou* ont quelque ressemblance avec les *Contandines* de Florence. Aujourd'hui ce costume est moins commun qu'avant la révolution; mais il s'est encore conservé dans plusieurs familles, et ce serait un juste sujet de regret s'il venait à être abandonné; il est presque exclusivement dévolu aux jardinières et et autres femmes de la campagne.



JARDINIÈRE DES ENVIRONS DE MARSEILLE.

» Le costume des hommes n'a rien de particulier dans le deuxième et le troisième arrondissemens de Marseille. Les fermiers des *Mas* portent, comme ceux des environs d'Aix, la culotte courte; les guêtres de peau remontent sur la culotte. La veste est longue, mais ronde, le gilet est croisé sous la cravate; on en voit encore quelques-uns avec le chapeau tricorne, mais la plupart ont le chapeau rond à large bord. Les artisans se font remarquer par un surtout croisé, qui descend jusqu'aux genoux, et par un chapeau blanc d'une forme particulière. »



PAYSAN DU 2[e] ARRONDISSEMENT.

Les environs de Marseille sont peuplés de pêcheurs et de mariniers; c'est dans cette classe principalement que le costume frappe les étrangers par son originalité, et par sa ressemblance avec les costumes italiens. Les pêcheurs de Mazargues sont beaux à voir lorsque, immobiles sur la grève, la tête couverte du bonnet napolitain, les pieds enfermés dans de larges et lourds sabots, les jambes recouvertes de bottines en étoffe à larges raies, ils fument gravement leurs pipes en attendant l'heure de la pêche. La veste ronde, la cravate négligamment nouée, la ceinture aux reins; on dirait à les voir qu'ils sont encore au temps de Mazaniello rêvant la délivrance de leur patrie Cependant les pêcheurs de Marseille s'occupent peu d'affaires politiques, et si parfois ils s'arment du poignard ce n'est pas pour opérer une révolution.

Nous terminerons cet aperçu par une dernière citation de M. le comte de Villeneuve.

« On donne le nom de costumes, *proprement dits Provençaux*, à tous les vêtemens en usage en Provence, dont la ville d'Aix était la capitale. L'habillement du paysan provençal diffère de celui du peuple marseillais. Il consiste en une culotte courte de gros drap ou de



PÊCHEUR DE MAZARGUES ET DU QUARTIER SAINT-JEAN.

velours de coton : cette culotte qui s'appelle encore *leis brayos* tient par une boucle à la ceinture : elle est ouverte sur le genou et ne s'attache point; de gros souliers ferrés, des guêtres de peau, sans bas, attachées sur le genou avec une jarretière rouge; un gilet fort long et ample, une veste qui boutonne juste et serrée sur la poitrine, une cravatte serrée autour du cou, un bonnet rouge et par dessus un chapeau bordé de velours noir. Ce costume est en général celui de tous les paysans provençaux du vieux temps; dans les environs des villes, il commence à être rare : la jeunesse a adopté de préférence le pantalon et la veste ronde, mais elle a conservé la ceinture, qui a été introduite en Provence par les Catalans. Le costume des femmes n'offre rien de particulier : l'hiver, elles portent une robe de demi-drap, couleur de la laine brute. Le chapeau est de feutre l'hiver, et de paille, l'été; elles ont le manteau d'indienne avec la capuche fort large; il ne reste presque plus rien de caractéristique. Mais sur les frontières du 4me arrondissement, du côté de l'Ouest, à Saint-Chamas, à Istres, Pélissanne, Salon, on remarque un changement de costume, qui se rapproche, de plus en plus, de celui d'Arles; ce changement a lieu principalement chez les femmes. Elles portent, l'hiver, la robe de drap brune et fort haute, et l'été une robe d'indienne. La robe est toujours un peu courte : des bas de filoselle, et des souliers attachés autour de la jambe avec des rubans; un justaucorps de soie noire, ouvert sur le devant; une collerette de mousseline plissée, et fixée tout autour de l'ouverture de la chemise, se rabat sur le justaucorps; un mouchoir des Indes très clair, un bonnet de mousseline, serré autour de la tête par un ruban très large, qui se termine au devant par une espèce de grande cocarde, dont les bouts sont relevés et forment comme une aigrette. Ce costume flatte beaucoup, mais il est un peu maniéré, surtout depuis qu'il a subi l'influence des modes nouvelles; car autrefois il était plus simple et moins recherché : encore cette recherche est-elle bien moins sensible à Salon qu'à Arles.



FEMME DE SALON ET DES ENVIRONS.

» On peut observer que dans le 2e arrondissement, comme dans le premier, la plupart des pièces du vêtement sont d'origine catalane; mais là, le costume retient cette teinte patriarchale qui est inséparable de la vie agricole, tandis qu'ici, il a pris les formes plus lestes et plus élégantes qui annoncent l'influence du commerce et de l'industrie. On dirait que le costume catalan, devenu national en Provence, comme le langage, a repris, à Marseille, quelque chose de cette Grèce qui fut son berceau, et qu'au contraire, à Aix, le même costume s'est rapproché des Saliens, qui avaient été les premiers habitans du pays. Si vous assistez à un bal champêtre

du territoire de Marseille, ou de la vallée de l'Huveanne, vous vous croirez transporté aux îles de l'Archipel ; tandis que dans les pays compris entre l'Arc et la Durance, on semble reporté aux mœurs simples et agrestes des premiers habitans de la Provence. Aussi ces dernières perdent de jour en jour et finiront bientôt par disparaître, tandis que les autres se répandent de plus en plus et finiront par envahir toute la Provence. »

Maintenant suivons jusqu'à à Arles l'auteur de la savante *Statistique des Bouches-du-Rhône ;* il ne nous sera pas difficile de glaner dans cette intéressante excursion.

« Les femmes d'Arles portaient dans un temps un costume particulier qui avait quelque analogie avec celui des dames romaines. Ce costume qui, pour la richesse, variait selon les conditions, avait toujours à peu près les mêmes formes. Une robe d'indienne fond-blanc, avec des branchages et des fleurs imitant la nature, serrait le corps sans aucun pli, s'élargissait aux hanches et descendait tout droit sans se draper, jusqu'à mi-jambe. Le corsage de cette robe, coupé carrément à la naissance du sein était sans manches et ressemblait assez à la tunique que les dames portaient à Constantinople dans les derniers temps de l'empire d'Orient. Un tour de gorge de mousseline ou de dentelle sortait de l'ouverture de la robe ; une pointe de mousseline bordée de dentelle, découpée en rond sur le derrière, connue dans un temps sous le nom de *modeste,* venait se nouer sur le sein avec une large rosace de rubans, et les bouts étaient fixés à la ceinture de la robe, qui étaient attachés sur les reins avec une agrafe, comme la *zona (ceinture)* des dames romaines. Sur la robe était une espèce de pelisse appelée *drolet* ou *droulet*, sans collet, ouverte de devant, coupée droit le long des aisselles et tombant sur les hanches. Ce drolet, était de la même longueur que la robe, avait des manches terminées au-dessus du coude et ornées de manchettes semblables autour de la gorge. La taille, dans les premiers temps, était formée par des plis fixés à la ceinture. Au-dessous, le drolet se prolongeait presque jusqu'au bas de la robe, et finissait par une coupe en demi-cercle. Le drolet était bordé dans tout son contour par une bande d'étoffe couleur de pourpre, ou par une fourrure. La chevelure relevée en toupet, retombait derrière en chignon. Une espèce de voile, le *pluchon*, entourait la tête en passant sous le menton, et formait un nœud sur l'oreille gauche. Le pluchon était bordé de dentelles qui pendaient sur le front et les joues. Des bijoux très riches achevaient la parure et lui donnaient beaucoup d'éclat. Ces bijoux consistaient en une croix d'or, surmontée d'un papillon, le tout garni de diamans ou de pierres fines, et suspendu au cou par une chaîne ; des pendans d'oreille fort grands et assortis ; des bracelets d'une forme antique très-remarquable et des bagues à tous les doigts. Avec ce costume, les arlésiennes portaient des bas de soie blancs, et des souliers d'étoffe emboîtant le pied jusqu'à la cheville, avec des talons fort hauts et des boucles d'argent ou d'or.

» Tel était le costume ancien ; il a subi depuis de nombreuses altérations. La robe devint de la même étoffe que le drolet. On mettait par devant un tablier



FEMME D'ARLES. (Costume ancien.)

remplaçant la partie visible de l'ancienne robe, et montant jusqu'à la gorge. Le drolet eut la taille formée par trois coutures et deux petites basques flottantes. Au lieu de pluchon, on mit une pointe de mousseline en couleur, nouée sous le menton. Plus tard, les femmes de la campagne y ajoutèrent un chapeau à peu près semblable à celui des paysannes de Marseille ; enfin le drolet a été totalement abandonné par la génération actuelle, et les femmes ont adopté un costume à peu près semblable à celui de Salon, qui se rapproche de celui des femmes de Catalogne, et qui a été imité par les Languedociennes ».

« Un fait historique et assez important surgit naturellement de l'étude des divers costumes des habitans de la Provence. En comparant entr'elles, les trois villes de Marseille, d'Aix et d'Arles, il est aisé de voir que la première décèle son origine grecque par son langage, ses coutumes et ses mœurs ; que la seconde plus directement soumise à toutes les dominations qui ont pesé sur la Provence, se ressent de ce mélange apporté dans ses usages par tant de peuples différens, sans avoir perdu pourtant un certain caractère national qui remonte aux premiers âges, et qui a résisté à toutes les révolutions ; enfin que la troisième, est celle qui s'est le plus identifiée avec Rome, et que seule peut-être dans l'époque actuelle, elle peut encore reproduire quelques lambeaux de l'ancien costume des dames romaines. »

Lorsque nous décrirons les mœurs des Provençaux, il nous sera facile de démontrer la vérité de ces rapprochemens historiques. La terre de Provence est une des plus belles provinces du royaume de France; ses villes ont joué un rôle bien glorieux dans la civilisation ancienne; Marseille avec sa colonie de Phocéens, Arles avec ses proconsuls romains, Aix avec ses troubadours, groupés autour du trône du bon roi Réné, ne connaissent pas de rivales en gloire. Leur ciel est presque toujours pur; leurs habitans ont conservé un type particulier, et qu'on chercherait vainement ailleurs; leur costume est original, poétique, comme leur histoire. La Provence est la terre classique des plaisirs, des jeux, des divertissemens. L'étranger qui assiste pour la première fois à une fête publique, qui voit danser les jeunes filles d'Aix ou de Marseille, croit entendre les pas cadencés des vierges napolitaines qui dansent le voluptueux *fandango* aux pieds du Vésuve.

Hippolyte Vivier.

FÊTES POPULAIRES A MARSEILLE.

LA TARGUE.

Les habitans de Marseille conservent encore certains usages transmis aux peuples de Provence par les Phocéens, et plus tard par la civilisation romaine. Sur les bords de la Méditerrannée on retrouve des types frappans d'origine grecque. Le langage, le costume, les mœurs, les fêtes publiques, tout rappelle une civilisation primitive qui a disparu au milieu du cahos du moyen-âge; quelques coutumes transmises plus ou moins fidèlement de siècle en siècle, sont les seuls vestiges d'une splendeur, d'une puissance qui fut éclipsée, depuis long-temps, pour faire place aux constitutions d'une génération nouvelle. Les jeux, et les divertissemens publics portent une empreinte d'antiquité d'autant plus originale qu'on la retrouve rarement même dans nos provinces méridionnales. Le jeu de la *Targue* se célèbre encore annuellement à Marseille. Nous empruntons à M. le comte de Villeneuve, auteur de la statistique des Bouches-du-Rhône, la description de la *Targue*, telle qu'on la célébrait autrefois.

« La *Targue* est le nom qu'on donne en Provence à la joute de mer. C'est de tous les jeux qui se font dans le pays, le plus magnifique et le plus imposant. — La *Targo* est usitée à la Ciotat, Cassis, Marseille, Martiques, Arles et Tarascon, soit dans les fêtes patronnales, soit dans les occasions solennelles. Marseille étant le lieu du département où cet exercice se fait avec le plus d'éclat, nous nous y plaçons pour la description que nous avons à faire et qui servira de type à celle des autres pays. On forme dans le port une vaste enceinte avec des barques et des pontons, sur lesquels on construit un pavillon pour les autorités et les personnes de distinction. De chaque côté du pavillon, sont des gradins formant un amphithéâtre destiné aux dames et aux personnes qui reçoivent des billets. L'enceinte est sous la surveillance du capitaine du port qui n'y admet que le vaisseau des prud'hommes, ceux des jouteurs et quelques autres destinés à recueillir les vaincus, ou à porter secours en cas de besoin. Les bateaux jouteurs sont des bateaux de pêche dits *Eyssagos :* ils sont en nombre pair, équipés chacun de huit rameurs, d'un patron et d'un brigadier. Ils sont divisés en deux flotilles, distinguées par des couleurs. Les bateaux sont peints en blanc avec des bandes de la couleur qui leur est attribuée. Les rameurs sont aussi en blanc, avec des rubans de la couleur et des chapeaux de paille. A l'arrivée des bateaux jouteurs sont placées des espèces d'échelles appelées *Tintainos*, qui saillent en dehors d'environ trois mètres par l'extrémité supérieure. Le sommet de l'échelle est terminé par une planche fort étroite sur laquelle le jouteur se tient debout. Il porte à la main gauche un bouclier de bois, et il tient de la droite une lance terminée pour un bouton ou une plaque. Tous les ports de mer sont admis à fournir les candidats pour *la Targo;* ils se font inscrire au bureau des prud'hommes, et joutent d'après les rôles d'inscription. Les tambourins sont placés dans les bateaux et exécutent des airs nationaux propres à exciter les combattans. Indépendamment de cette musique nationale, il y a dans l'amphithéâtre la musique militaire, qui joue chaque fois qu'il y a joute, comme pour proclamer le triomphe du vainqueur. Les prud'hommes sont les juges du combat; ils sont dans leur bateau, revêtus du costume de cérémonie, qui est l'habit noir, avec le manteau de soie, et le chapeau à *la Henri IV*.

« Tout étant disposé, deux bateaux se détachent et rament avec le plus de vitesse possible l'un contre l'autre : les patrons ont soin d'éviter l'abordage, mais ils se rapprochent assez pour que les deux jouteurs puissent se porter mutuellement un coup de lance. Le plus faible est précipité dans la mer et gagne, tout honteux à la nage, le premier bateau qu'il rencontre. Quelquefois le jouteur perd sa lance ou son bouclier; dans

ce cas il est également forcé de céder sa place à un autre. Tous les jouteurs qui sont parvenus à faire tomber trois fois de suite leurs rivaux, sans tomber eux-mêmes, sont proclamés *fraïrés*, c'est-à-dire candidats. Au coucher du soleil aucun nouveau jouteur ne peut entrer en lice. Les *fraïrés* ont seuls droit de paraître et de jouter entre eux. Alors seulement le prix est disputé. Celui qui a renversé tous ses concurrens est proclamé vainqueur. Conduit par les prud'hommes, il est présenté aux magistrats, ou, dans les circonstances extraordinaires, à la personne en l'honneur de qui se donne *la Targo*. Les mariniers improvisent une chanson en l'honneur du vainqueur, et ils le promènent en triomphe dans toute la ville. On répète encore à Marseille, le premier couplet d'une de ces chansons improvisées à la *Targo* qui fut donnée au comte de Provence en 1777.

Qu'a gagna la Targo?
N'es patroun Cayoou;
De vin de la Marego
Bughen tous un coou;
A-n aque ou targaïré,
Dur coum'un peyrar,
Qu'a munda leï fraïré
Buouré din la mar.

Qui gagne la Targue?
C'est patron Caillou;
De vin de la Malgue
Buvons tous un coup :
Pour lui vidons nos verres,
Lui qui d'un bras de fer,
Envoya les frères,
Boire dans la mer.

La pompe qui accompagne cette joute, la multitude prodigieuse des spectateurs qui entoure l'enceinte, les fanfares et les tambourins qui excitent au combat, ou qui célèbrent le triomphe, tout concourt à rendre magnifique et imposant ce spectacle, qui rappelle les *naumachies* des anciens. La *Targo* n'est pas une naumachie romaine, mais une naumachie grecque. Tout concourt à faire présumer qu'elle a été apportée par les Phocéens, et que Marseille, qui n'avait pas d'amphithéâtre comme les colonies romaines, suppléait aux exercices des arènes par le spectacle non moins imposant des joutes sur mer. »

L'opinion émise par M. le comte de Villeneuve nous paraît d'autant plus probable, que Marseille a été dans tous les temps une ville à physionomie grecque; les peuples qui habitent les bords de la Méditerranée eurent pour aïeux les hardis aventuriers de la Phocide; ils ne pourront jamais oublier leur glorieuse origine; dans leurs jeux, dans leurs fêtes revivra éternellement le souvenir de leur mère patrie!

L. Mouxié.

LA FÊTE DU SOLEIL, DANS LES HAUTES-ALPES.

Les récits des premiers navigateurs qui visitèrent le Nouveau-Monde, sont pleins de description, consacrées aux fêtes que les Péruviens célébraient en l'honneur du soleil. Sous le ciel de notre France méridionale, le flambeau du jour ne sourit pas à la terre avec cet amour qu'il semble vouer aux riantes vallées de Cusco. Dans les gorges des Pyrénées et des Alpes, plusieurs villages sont privés pendant plusieurs jours de la vue du soleil; aussi les habitans attendent-ils impatiemment le retour du printemps. A cette époque si désirée, dans plusieurs localités on se livre à des réjouissances, qui tiennent à la fois des fêtes religieuses du paganisme et des cérémonies péruviennes.

« Il existe dans la commune de Guillaume-Pérouse, dans les Hautes-Alpes, dit un voyageur (1), un village nommé *Les Andrieux*, dont les habitans sont privés pendant cent jours de la vue du soleil, qui reparaît le 10 février. Ce jour est marqué par une fête singulière. Dès l'aube, quatre bergers l'annoncent au son des fifres et des trompettes; chacun des habitans prépare une omelette. Le plus âgé, qui prend en cette occasion le titre de *vénérable*, les réunit sur la même place où, leur plat d'omelette à la main, il forment une chaîne et exécutent autour de lui une farandole; ensuite, précédés des bergers qui continuent à jouer de leurs instrumens, tous se rendent en cortége sur un pont de pierre, situé à l'entrée du village. Là, chacun dépose son omelette sur les parapets du pont, et se rend dans un pré voisin, où les farandoles recommencent, jusqu'au moment où arrivent dans la prairie les premiers rayons du soleil. Alors les danses cessent, chacun reprend son omelette et l'offre à l'astre du jour. Le *vénérable*, tête nue, tient la sienne baissée entre ses deux mains. Dès que la clarté du soleil a brillé sur tout le village, on retourne en cortége sur la place, on reconduit le *vénérable* chez lui, et chacun rentre dans sa maison, pour manger l'omelette en famille. La fête se continue, dure le reste du jour et se prolonge même dans la nuit. »

Cette réjouissance patriarchale qui rappelle la simplicité des mœurs primitives, se termine toujours sans bruit, sans querelle; on y danse la *bacchurer*, espèce de danse pyrrhique, qui s'est conservée surtout dans l'arrondissement de Briançon.

Frédéric Nicolle.

(1) *Almanach des Hautes-Alpes*. 1822 — *Statistique des Hautes-Alpes*, par M Peulet.



L'ILE BARBE.

Quand on parcourt pour la première fois les quais qui retiennent dans leur lit les eaux de la Saône et du Rhône, l'imagination et la vue sont subitement frappées du magnifique panorama qui se déploie dans toute l'étendue de l'horizon. D'un autre côté le Rhône roule ses flots bleus, comme le ciel sous lequel le fleuve prit naissance. Son cours majestueux et précipité, participe du caractère des monts, sommets culminans de l'Europe, où mille torrens se réunissent pour le former. La Saône, modeste comme une épouse qui va bientôt se jeter dans les bras de son fiancé, laisse couler paisiblement une eau verte, comme les campagnes qu'elle arrose, comme les collines qui s'y réfléchissent, tiède comme les belles vallées qu'elle parcourt. Il est difficile de trouver un plus beau point de vue que la jonction de ces deux vastes cours d'eau. Le voyageur s'arrête longtemps à le contempler; puis, poursuivant le cours de ses riantes investigations, il s'éloigne à petit pas de la ville, remonte à une demie heure au-dessus de Lyon pour voir l'île Barbe, si célèbre dans les chronique méridionales, et se dirige vers le port de la *Feuillée*.

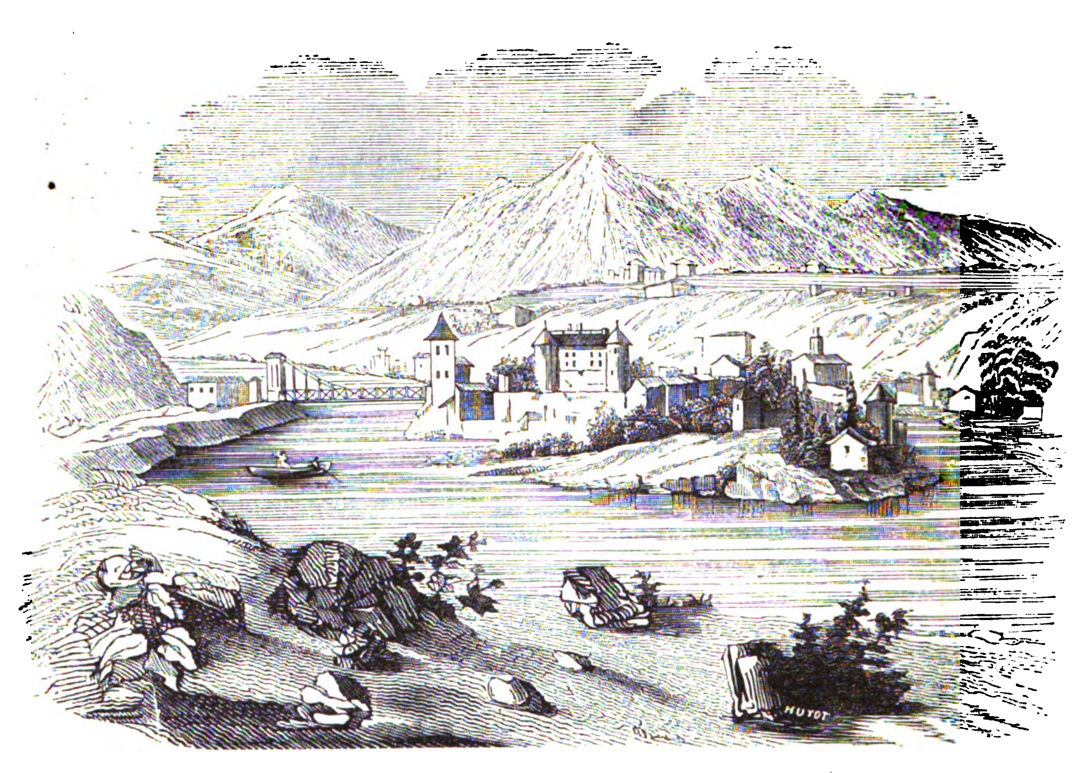
Ce port, dit un auteur qui a beaucoup écrit sur le département du Rhône, est la station ordinaire des *Bèches*, petits bateaux munis de cerceaux, recouverts d'une toile qui servent à conduire les voyageurs ou les habitans de Lyon à l'île Barbe et dans les campagnes environnantes. Ce sont ordinairement des femmes qui exercent la profession de batelières dans toute la partie de la Saône, qui s'étend depuis le port de la *Feuillée*, jusqu'à l'île Barbe. Ces batelières sont des femmes de tout âge, ou des jeunes filles souvent remarquables par leur beauté, qui aident à leurs mères, et qui même, quelquefois, conduisent seules à deux rames; leur habillement est blanc, d'une propreté recherchée, et ressemble à peu près, à celui des paysannes du Lyonnais, à l'exception de la coiffure, qui est un grand chapeau de paille, orné d'un ruban, noué sous le menton. Les jours de dimanche et de fête, toutes les batelières sont assises sur le parapet du quai, à la file les unes des autres, cherchant à deviner au costume et à la démarche des passans, s'ils arrivent pour faire une promenade sur la Saône; elles les engagent, les pressent par des phrases caressantes et sonores, et leur vantent les agrémens d'un voyage par eau. Des familles entières ou des sociétés d'amis se placent dans ces bateaux, les uns pour se promener sur la Saône, d'autres pour se rendre à leurs campagnes. Souvent des amateurs s'y embarquent pour faire de la musique, et parcourent ordinairement, avec des bateaux éclairés où l'on place des pupitres, toute cette belle partie de la rivière qui s'étend de l'île Barbe à Lyon. Le mouvement de toutes ces *Bèches* illuminées, d'où partent des sons agréables, produit un effet délicieux.

Depuis quelques années, un beau pont suspendu, joignant les deux rives de la Saône, ajoute aux agrémens de l'île Barbe et facilite les pélerinages artistiques et les parties de plaisir.

Car, à deux époques de l'année, dit M. Perin (1), à Pâques et à la Pentecôte, l'île Barbe est un but de promenade vers lequel se dirige une partie de la population de la ville de Lyon, et des campagnes environnantes. On élève alors sous les arbres qui ombragent la pointe de l'île, un grand nombre de tentes où s'établissent, comme dans les fêtes foraines, des marchands de comestibles, des orchestres, des jeux, des danses: l'affluence y est prodigieuse; la rivière peut à peine contenir l'immense quantité de barques qui la traversent, la montent et la descendent continuellement. Les quais des *Augustins*, de *Saint-Benoît*, de *Serin*, et les chemins qui bordent les deux rives de la Saône, sont couverts de gens à pied, à cheval, de carrioles et de brillans équipages. On ne peut voir sans intérêt cette foule d'habitans, de tout rang, de tout sexe et de tout âge, se dirigeant sur un même point, et s'y livrant à la plus franche gaîté.

L'histoire de l'île Barbe est célèbre dans les chroniques et légendes lyonnaises. Sous la domination gauloise, lorsque les Druides arrosaient de sang humain les autels de leurs dieux, l'île Barbe fut, dit-on, un lieu consacré à la retraite des prêtres de Teutatès. Là, s'élevaient sous de verts ombrages, des écoles renommées dans la Gaule orientale; dans des grottes inaccessibles aux rayons du soleil, de jeunes sacrificateurs s'exerçaient à immoler sans frémir des victimes humaines. Pendant les belles nuits d'été, les Druidesses, vêtues de blanc comme les Velléda de la vieille Armorique, remontaient, dans des barques légères, les ondes tranquilles de la Saône, en répétant en chœur leurs chants mystiques. Plus tard, lorsque la ville de Lyon prit part aux bienfaits du christianisme, l'île Barbe abandonnée par les prêtres des faux dieux, servit d'asile aux disciples des premiers apôtres de l'Evangile. Lorsque Septime-Sévère alluma dans toute la Gaule le feu de la persécution, les chrétiens de Lyon qui eurent le bonheur d'échapper aux massacres ordonnés à l'occasion des fêtes décennales, se réfugièrent dans l'île où gisaient épars les débris des temples païens. Etienne et Péregrin, si célèbres dans l'histoire de la primitive église y appelèrent leurs frères, et le nombre de leurs prosélytes augmenta de jour en jour. L'île Barbe fut bientôt peuplée de ces malheureux proscrits; on y fonda une abbaye qui fut richement dotée par le roi Dagobert et son fils. Le monastère prospérait à l'ombre de la protection royale que les Mérovingiens ne cessèrent de lui accorder. Mais l'invasion des Sarrasins fut pour les chrétiens de l'île Barbe une époque bien funeste. Les barbares pillèrent l'abbaye, incendièrent les habitations et mirent tout à feu et à sang. Le savant Leyderade fit reconstruire le monastère et y ajouta de nombreux et vastes édifices. Charlemagne, pendant ses expéditions dans le midi de la France, voulut voir l'abbaye de l'île Barbe et fit exprès un voyage à Lyon:

(1) *Notice géographique de l'ile Barbe;* in-8°. Paris 1820.



VUE DE L'ILE BARBE.

ce puissant monarque fut enchanté d'une habitation située dans une île si tranquille et si agréable.

« Mon père, dit-il au célèbre moine Alcuin, cette » île est un lieu de paix et de délices ; ici, on peut vivre » loin du tumulte du monde; père, je viendrai sou- » vent dans cette riante solitude, me reposer des fati- » gues du trône et oublier les embarras de la souve- » raine puissance. »

L'empereur déterminé à accomplir ce projet aussitôt que les affaires de ses vastes états le lui permettraient, donna des ordres pour qu'on lui préparât une habitation particulière ; il chargea Alcuin de rassembler une belle bibliothèque. Ce précieux trésor resta intact dans l'abbaye jusqu'en l'année 1562. Les calvinistes s'emparèrent de l'île Barbe, pillèrent et brûlèrent la bibliothèque qui renfermait sans doute les chartes des rois mérovingiens et des premiers carlovingiens. Depuis cette époque, le monastère n'a pas recouvré son ancienne splendeur; néanmoins, plusieurs rois de France ont visité ces antiques constructions qui datent des premiers siècles du christianisme.

De nos jours, l'île Barbe a douze cents pas environ de longueur, et trois cents dans sa plus grande largeur ; la nature et l'art se sont plu à embellir ce fortuné séjour. Environnée de collines qui forment un vaste et riant amphithéâtre, l'île paraît, au premier aspect, placée au fond d'un vallon arrosé par des eaux paisibles comme celles d'un lac. La Saône serpente avec amour autour de de l'île Barbe; ses flots semblent la caresser, et lui ramener les beaux jours du printemps, lorsque l'hiver règne encore sur les bords du Rhône. Au milieu, s'élève l'antique abbaye; une partie de ses vastes bâtimens se cache mystérieusement sous des arbres; l'autre se montre au-dessus de belles masses de verdure, et offre un point de vue très-pittoresque. Tant de souvenirs historiques et religieux se rattachent à ce petit coin de terre, qu'aucun voyageur ne quitte Lyon sans avoir visité l'île Barbe. Pour l'étranger, ce court trajet est une sorte de pèlerinage; pour les lyonnais c'est une partie de plaisir, surtout aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. A cette époque de l'année, l'île Barbe réalise la poétique et riante description de l'île de Calypso!

Théodore Delpit.

FRAGMENS HISTORIQUES.

DES ÉTATS GÉNÉRAUX DU LANGUEDOC AVANT LA RÉVOLUTION DE 1789.

Quand le désordre des finances, l'épuisement de l'état et la multitude des abus rendirent nécessaire et légitime la révolution de 1789, l'ancien régime dut disparaître tout entier, car ses moindres parties étaient solidaires du tout et responsables de la souffrance universelle. Sans doute, on rencontrait encore dans la société d'alors quelques débris imposans de la grande liberté du moyen-âge; mais avilies, défigurées par les attouchemens du pouvoir absolu, ces institutions n'étaient plus que des noms vides, des souvenirs impuissans. Ce qu'il y a de mieux dans mon royaume, disait le faible mais bon Louis XVI, c'est l'administration des intendans et celle des pays d'Etat, et il avait raison. Cependant, ces formes mêmes ne purent trouver grace devant l'Assemblé Nationale, inflexible instrument des nécessités révolutionnaires. C'est qu'en effet elles s'étaient souillées dans la corruption générale des mœurs et des lois; c'est que les intendances n'étaient plus que le prix de l'intrigue, le jouet de la faveur, le marche-pied des jeunes maîtres des requêtes qui prétendaient à de plus hautes dignités; c'est que les Etats, dans toutes les provinces qui en avaient conservé, étaient devenus une représentation inutile et fastueuse, une sorte de comédie dérisoire où l'on se moquait du peuple en lui prenant son argent; c'est que le sol social, inégal et mouvant, avait besoin d'être bouleversé de fond en comble pour se niveler, s'affermir, et supporter l'édifice nouveau de la constitution publique. La Constituante s'est malheureusement trompée sur quelques questions, et ses erreurs ont amené les excès de 1793; mais à coup sûr, quand elle a brisé les pompeux mensonges qui cachaient de bien tristes réalités, elle n'a mérité que la reconnaissance et les applaudissemens de la postérité.

Aujourd'hui que l'œuvre de destruction est finie, et que quarante ans de révolutions ont assez fouillé la société française, pour en extirper jusqu'à la racine des anciens abus, nous pouvons sans crainte jeter un regard en arrière, et nous demand^r si dans toutes ces ruines qu'on nous a faites, il n'y aurait pas quelques matériaux encore sains pour des constructions à venir. Tout n'était pas mauvais, bien s'en faut, dans cette œuvre des siècles qu'on appelait du beau nom de monarchie française; œuvre informe, mais grandiose, où le travail des temps et je ne sais quelle force de cohésion avaient tout rattaché, tout confondu, sans ordre, sans liaison, mais non pas sans puissance. Ce qu'on appelait alors des priviléges, nous le nommons aujourd'hui des droits; et la seule différence de ces deux mots explique assez la différence des deux systèmes. Mais en modifiant le principe, l'essence et le but de certaines formes constitutionnelles du passé, il serait peut-être facile de les adapter avec succès à l'ordre actuel des choses, et parmi ces institutions à rajeunir figurent sans contredit au premier rang les États-Généraux du Languedoc.

Car les libertés publiques ne sont pas neuves sur notre sol méridional; elles y ont même précédé les Francs, dont le nom pourtant signifie libre, et qui n'ont dû qu'à cet heureux privilége l'honneur de donner leur nom à la nation tout entière. Tacite nous apprend, il est vrai, que les guerriers germains formaient dans leurs forêts des assemblées nationales; mais d'autres assemblées plus régulières avaient lieu en même temps dans les villes du midi de la Gaule sous la domination des Romains. Quand ces provinces furent cédées aux Visigoths, ces barbares y trouvèrent un ordre public, un code, des lois, des municipalités, des conseils provinciaux, une liberté organisée. Les souvenirs d'Arles et de Narbonne font foi de ces réunions annuelles, où les députés des villes venaient délibérer sur les affaires publiques. Les Visigots respectèrent les lois établies dans la Narbonnaise, et leur plus grand roi, Alaric, fit faire une interprétation ou *bréviaire* du code théodosien qui régissait la contrée.

Quand les armes de Clovis eurent triomphé des Visigoths de Toulouse, le droit germanique des vainqueurs vint encore une fois se briser contre le droit romain des vaincus. A l'indépendance sauvage et inquiète du Sicambre, le Gaulois du Midi opposa la législation écrite et savante qu'il avait reçue de ses premiers conquérans. Les rois de la première race reconnurent instinctivement cette distinction; ils se qualifiaient de chefs des Francs et du peuple romain : *Francorum et populi romani principes;* et en effet, les Francs n'étaient guère encore qu'une horde campée; les Gallo-Romains formaient un peuple. Le droit romain survécut parmi eux à toutes les invasions, à la conquête des Sarrasins comme aux guerres sanglantes de Charles Martel et de Pépin : tant une société assise et constituée a en elle d'élémens de force, de résistance et de vie! De là cette différence essentielle entre le nord et le midi de la France, qui s'est prolongée jusqu'à la révolution de 1789 : dans le nord, le droit coutumier, traditionnel, la loi personnelle du barbare; dans le midi, le droit écrit, philosophique, la loi réelle ou territoriale de Théodose et de Justinien.

Cependant, à côté du pouvoir civil il s'était formé un

autre pouvoir, celui de l'Eglise, car la société chrétienne était alors puissamment organisée. Elle se défendit par la seule influence de sa supériorité morale contre les conquêtes de la force, et parvint bientôt à exercer dans l'état l'autorité de la discipline sur le désordre et de l'esprit sur la barbarie. Les évêques, dans ces temps primitifs, étaient ordinairement élus par le corps des prêtres, et les abbés par les moines : les chefs du clergé étaient donc les représentans légitimes de cet ordre nombreux et respecté. Dès le temps des Visigoths, on voit les prélats composer presque à eux seuls les assemblées générales de la nation, et ce privilége était dû à leur rang, à leur importance dans l'opinion, à l'éclat de leurs lumières et à la signification sociale de l'élection ecclésiastique.

Du sixième au dixième siècle, l'Aquitaine et la France furent tantôt réunies sous la même domination, tantôt séparées. Les deux nations se mêlèrent par leurs luttes mêmes : un peu de la féodalité du Nord parvint à s'implanter dans le Midi, pendant qu'un souvenir des villes municipales de la province romaine allait déposer dans la France proprement dite le germe fécond des communes. L'indépendance de la race méridionale se releva enfin par les rois d'Arles, les comtes de Toulouse, les vicomtes de Narbonne et de Béziers; mais l'organisation militaire que Charles Martel avait imposée à toutes les parties de son vaste empire se perpétua en Aquitaine comme ailleurs par l'hérédité des fiefs, et l'on vit figurer un nouvel ordre, celui des seigneurs, dans les assemblées publiques, ou *plaids*, du pays. Ces assemblées ne furent jamais interrompues, quelle que fût l'intensité de la barbarie; seulement, du sixième au dixième siècle, la liberté des villes subit quelques obscurcissement, et il ne paraît pas qu'elles aient été représentées durant cette période.

Mais l'histoire nous a conservé le souvenir d'une assemblée tenue à Narbonne en 1080, où assistèrent des évêques, des seigneurs, avec *tous les citoyens de Narbonne, beaucoup d'autres citoyens de la province et un nombre infini de peuple*. Depuis ce moment nous retrouvons toujours les bourgeois des villes au nombre des ordres ou *états* de la contrée. Quand une horrible extermination, masquée du nom pieux de croisade contre les Albigeois, vint détruire pour jamais la nationalité méridionale, Toulouse, Montpellier, Narbonne, et les autres villes du Midi, jouissaient à la fois d'une grande puissance et d'une glorieuse liberté. Les négociations achevèrent ce que les armes avaient commencé : le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France; mais sa représentation nationale lui fut conservée comme une compensation de ce qui lui était ravi. Son dernier comte, Raymond, reconnut dans son testament, par une clause spéciale, ces précieuses libertés; mais le premier législateur qui régularisa sur ce point l'antique usage fut saint Louis, dans des ordonnances datées de Saint-Gilles en juillet et août 1254, et dont tous les historiens du temps ont soigneusement reproduit le texte. Ce fut alors que la nouvelle province annexée au royaume reçut le nom de Langue d'Oc, par opposition à la langue d'Ouy ou du Nord, car la différence des idiomes avait surtout frappé les conquérans.

Telle fut l'origine des Etats-Généraux du Languedoc, ainsi nommés parce que les trois ordres ou états du pays, le clergé la noblesse et la bourgeoisie, y étaient représentés. Etablis par les Romains, conservée par les Visigoths, modifiée par les progrès de l'Eglise et de la féodalité, cette institution ne reçut une forme stable et définitive que de la législation de saint Louis. Elle servit, sans contredit, de modèle aux Etats que Philippe-le-Bel convoqua pour toute la nation au commencement du quatorzième siècle. Ainsi, après avoir probablement déterminé par l'exemple de ses franchises municipales le grand mouvement de l'émancipation des communes, le Midi dota encore la France entière de ces grandes assemblées nationales qui ont été l'origine de nos libertés actuelles.

Le Languedoc était divisé en trois sénéchaussées, celle de Beaucaire, celle de Carcassonne, et celle de Toulouse; les trois sénéchaux étaient les représentans de l'autorité royale auprès des Etats. Le roi ne pouvait imposer sur la province aucune rente, taille, subside, ou autres charges, sans l'exprès consentement des Etats; les Etats devaient aussi être consultés pour toutes les questions commerciales, comme par exemple l'importation ou l'exportation des grains; enfin, leurs attributions étaient essentiellement financières : et, en effet, qu'est-ce que les droits, sinon la sauve-garde des intérêts?

Tous les rois de France confirmèrent les priviléges reconnus par saint Louis; il en vint même plusieurs en Languedoc pour ouvrir eux-mêmes les Etats-Généraux. La malheureuse prison du roi Jean, et la paix encore plus déplorable de Bretigny, fournirent à cette assemblée l'occasion de montrer par de grands sacrifices son attachement à la royauté. Mais l'usage d'envoyer des gouverneurs généraux dans la province s'étant plus tard établi, et cette charge ayant été successivement donnée au duc d'Anjou, frère de Charles V, et au duc de Berry, oncle de Charles VI, ces princes s'y arrogèrent un pouvoir presqu'absolu, et leurs horribles exactions exaspérèrent le peuple qui se révolta plusieurs fois et ne put être contenu que par la force.

La constitution des Etats fut même altérée durant le règne désastreux de Charles VI : la noblesse et le clergé s'en étaient retirés, et le tiers-état seul y figurait le plus souvent, sans doute pour que l'avidité du gouverneur pût s'exercer sans obstacle sur le plus faible et le plus méprisé des trois ordres. Mais en rétablissant son royaume, Charles VII rétablit aussi les Etats du Languedoc sur l'ancien pied; seulement, comme pour se racheter d'avance des déprédations à venir, on adopta le scandaleux usage d'accorder des gratifications considérables aux gouverneurs, aux commissaires du roi, aux princes du sang et aux grands officiers de la couronne, essayant ainsi de prévenir par une concession honteuse le plus criant des abus. Mais le voisinage de la corruption est contagieux : les principaux membres des Etats imitèrent bientôt l'exemple des officiers de la couronne, et ce fut à qui se ferait la meilleure part dans la dilapidation des deniers de la province.

Le système de finances publiques se transformait à à cette époque. Parmi les commissaires de Charles VII aux Etats, on remarque souvent le nom de ce fameux Jacques Cœur, dont l'immense fortune attesta l'habileté dans la nouvelle science économique. Malgré l'accroissement constant des impôts sous Louis XI, le

quinzième siècle fut une époque de prospérité pour le Languedoc, grace à la bonne organisation de Charles VII et aux immunités accordées par Charles VIII. L'importance des Etats s'accroissait de plus en plus; ils s'habituaient à porter dans toutes les affaires la plus grande vigilance, à défendre les droits et les intérêts du pays; les traités de paix leur étaient soumis pour être ratifiés. En 1522, ils adressèrent au roi François I.er des griefs et remontrances qui furent très-bien reçus par ce prince, et qui déterminerent en leur faveur un édit perpétuel qu'on appela depuis la grande Charte du Languedoc. Le désastre de François I.er à Pavie excita un deuil général dans la province, les Etats s'imposèrent volontairement de grands sacrifices, et le roi, reconnaissant, les récompensa par de nouvelles faveurs.

Mais le temps était venu où le fléau des guerres civiles et religieuses devait s'abattre sur la France entière et particulièrement sur le Languedoc. L'hérésie fesait de rapides progrès dans la province, et tout en multipliant leur doléance sur la vénalité des charges, la non-résidence des évêques et la pesanteur des impôts, les Etats supplièrent souvent le roi de sévir contre les religionnaires. Ces imprudentes demandes ne furent que trop exaucées. La persécution commença sous Charles IX; ceux de la religion prirent les armes pour se défendre; la guerre fut sanglante, et la paix fut plus sanglante encore: c'est pendant la paix qu'eut lieu le massacre de la Saint-Berthélémi. Sous Henri III, le désordre fut porté à son comble: il y eut à la fois deux gouvernemens et deux assemblées d'Etats dans la province, les uns pour la ligue, les autre pour le roi; le Languedoc se déchira de ses propres mains, et tous les fléaux à la fois, la guerre, la famine et la peste désolèrent ce malheureux pays. Enfin, à l'avènement d'Henri IV, l'épuisement des partis ramena l'ordre et la tranquillité.

Ce ne fut pas pour long-temps. Au commencement du règne de Louis XIII, de nouveaux troubles religieux amenèrent le roi dans la province: il y parut les armes à la main, s'empara de plusieurs villes, et repartit en laissant après lui le cardinal de Richelieu. Ce ministre, dit un historien, augmenta par sa présence le nombre des fléaux dont Dieu voulait affliger le Languedoc. Il avait fait rendre par le roi un édit qui établissait dans chacun des vingt-deux diocèses de la province un bureau ou siége d'élection: on appelait ainsi dans les pays sans Etats les offices établis pour la répartition et le recouvrement des impôts. C'était bouleverser d'un seul coup tous les usages établis en Languedoc pour la levée des deniers royaux, et détruire au profit du pouvoir absolu l'antique liberté. A cette violation inouie de leurs priviléges, les Etats assemblés à Pézenas, répondirent par une protestation vigoureuse. Le cardinal leur fit enjoindre de se séparer incontinent; ils obéirent, après avoir reçu, dit le procès-verbal, la bénédiction de l'archevêque de Narbonne, mais sans céder un seul de leurs droits. Cette généreuse soumission, au milieu même d'une invincible résistance, ouvrit les yeux au roi: il révoqua, deux ans après, l'édit des élus et rétablit les Etats du Languedoc. Mais l'implacable Richelieu eut soin d'y mettre des restrictions qui rendaient cette concession à peu près illusoire.

Depuis François I.er, le gouvernement de Languedoc était dans la maison de Montmorency. Henri de Montmorency, fils du grand connétable de ce nom, fut irrité des nouvelles entraves que le cardinal opposait tous les jours à l'exercice des libertés de la province. Les Etats avaient pris le 22 Juillet 1632 une seconde délibération qui déclarait insupportable la servitude des élus, et vexatoires les conditions qu'on avait mises à leur suppression. Montmorency souscrivit à cette délibération fameuse, et prit les armes pour la soutenir. Lâchement abandonné par le frère du roi, qui était venu le trouver en Languedoc, au premier bruit de sa révolte, il fut pris au combat de Castelnaudary, jugé et décapité à Toulouse. Le roi fit en personne l'ouverture des Etats à Béziers. Le garde-des-sceaux Châteauneuf, prononça un long discours en l'honneur de Richelieu, et sans prendre l'avis des Etats, le roi fit lire et publier en leur présence un édit qui exigeait pour la suppression des élus, une somme de 5 millions, et qui augmentait démésurément pour l'avenir les charges de la province. Dès ce moment, le projet de l'ambitieux ministre fut accompli, les franchises du Languedoc avaient été abattues avec la tête de Montmorency.

L'édit despotique de Béziers ne fut pas même exécuté dans ses dispositions principales. Tous les ans, c'étaient des exactions nouvelles: en 1633, une imposition extraordinaire de 100,000 livres, levée de la pleine autorité du roi pour la fortification de Narbonne; en 1635, la création arbitraire de nouveaux offices, dont les Etats ne purent se racheter qu'au moyen de grosses sommes d'argent; en 1638, 1639, 1640, 1641, des impositions exorbitantes pour la subsistance des gens de guerre; en 1642, des dépenses pour la continuation du port d'Agde, *afin de faire plaisir au cardinal de Richelieu;* et tous les ans, les gouverneurs avaient soin de déclarer que c'était là leur dernière infraction aux priviléges de la province, et les Etats adressaient au roi des remontrances inutiles contre la levée de toute imposition non consentie ainsi que sur l'énormité des charges dont on les accablait. Enfin, dit le baron Trouvé, historien des Etats de Languedoc, la province se trouvait tellement épuisée de dettes et de subsides, que des communes entières désertaient le pays après avoir fait abandon de leurs biens.

Heureusement, les liens du pouvoir se relâchèrent pendant la minorité de Louis XIV. Il y eut des séditions dans le Languedoc; les Etats enhardis refusèrent les nouveaux sacrifices qu'on leur demandait; le sang coula dans une émeute à Montpellier. Le gouvernement de la régente céda, comme tous les gouvernemens faibles, et, en 1649, l'édit de Béziers fut révoqué: les Etats reconnaissans accordèrent au roi un million. La province fut si heureuse de se retrouver en possession de ses priviléges, que les troubles de la Fronde n'y eurent aucun retentissement. Les Etats luttèrent avec énergie contre les ambitieuses prétentions du parlement de Toulouse, qui voulaient s'arroger la souveraineté en matière de finances, car c'était alors l'époque des plus grandes prétentions des parlemens; mais ces dissensions pacifiques furent les seules qui agitèrent momentanément le Languedoc. Au milieu de la France en feu, ce pays demeura toujours fidèle à

l'autorité royale. Aussi, en 1659, Louis XIV majeur confirma-t-il par une déclaration célèbre la révocation de l'édit de Béziers.

La plus parfaite harmonie régna dès-lors entre ce grand monarque et les Etats du Languedoc. Ce qui caractérise entre toutes les dominations, la domination absolue de Louis XIV, c'est qu'elle fut consentie par l'amour et l'admiration de la France. La nation était si fière de son roi, si profondément convaincue de la supériorité de son gouvernement, qu'elle trouvait à la fois bonheur et gloire à s'identifier avec lui. Chez les hommes de génie du temps, ce sentiment devint un culte. Les Etats de la province cédèrent à toutes les volontés de Louis, et leur obéissance n'avait rien que de libre et de spontané : comment résister à un prince qui savait donner à la fois à son peuple tant de puissance et de prospérité? Le Languedoc prit sa part, comme toute la France, des bienfaits inouis qui marquèrent le commencement de ce règne; mais l'excellence de l'administration des Etats y donna un plus grand essor aux travaux publics que partout ailleurs; la grande province et le grand roi s'entendirent dans tous leurs projets de bien public, et le canal des Deux-Mers ne fut pas le seul produit de cette heureuse intelligence.

Des revers et des fautes remplirent les dernières années de Louis XIV. Le Languedoc fit des efforts extraordinaires pour soutenir la monarchie, et ces efforts l'épuisèrent de nouveau. Lorsqu'en 1749, Louis XV rendit un édit portant établissement dans tout le royaume d'un nouvel impôt appelé vingtième, le contrôleur-général des finances donna directement des ordres pour en assurer la levée dans le Languedoc. L'archevêque de Narbonne s'opposa au recouvrement, déclarant que les priviléges des Etats avaient été violés. Ceux-ci s'assemblèrent à Montpellier, au mois de janvier 1750, et une députation présidée par l'archevêque de Toulouse fut envoyée au roi pour lui présenter les réclamations de la province. Le roi, mécontent, suspendit les Etats, et ordonna la perception du vingtième d'après les rôles qui seraient dressés par l'intendant. Cette suspension dura deux ans, et ne cessa que lorsque les Etats eurent consenti à l'établissement du nouvel impôt sous la condition néanmoins qu'ils en dirigeraient la répartition.

De 1750 à 1789, rien ne marque dans l'histoire des Etats du Languedoc, sinon les grands ouvrages commencés et quelquefois achevés par eux. L'ouverture de nouvelles routes et le perfectionnement des anciennes; la construction des ponts de Lavaur et Gignac; les canaux de Beaucaire, de Cette et de Narbonne, le canal dit de Brienne et tout un système pour améliorer la navigation de la Garonne; les ouvrages des ports de Cette, Agde et la Nouvelle; et, dans un autre ordre de travaux, les quais de Toulouse, l'entrée de cette ville du côté de la Guienne et la place du Peyrou de Montpellier : tels sont les grandes entreprises que les Etats poursuivaient avec ardeur, quand la révolution vint changer les destinées de la France.

Le Languedoc offrait à cette époque, dans sa composition même, une image du désordre général de la monarchie. Formée de deux mille huit cents communes et de près de deux millions d'habitans, cette province était en disproportion avec la plupart des autres gouvernemens de France. Elle n'avait pas d'ailleurs entre toutes ses parties cette puissance de cohésion, qui a fait et qui fait encore la vivace unité de quelques autres provinces. Bornée au Midi par les petits pays de Foix et de Nébousan, qui avaient leurs Etats particuliers, elle s'étendait démésurément vers le nord-est, aux bords du Rhône et jusqu'aux portes de Lyon. Des montagnes du Puy aux plages de Narbonne, ce nom collectif de Languedoc n'était en réalité qu'une création administrative, une circonscription purement gouvernementale, assez semblable à celle de la Prusse d'aujourd'hui, où, sans tenir nul compte du génie des populations et des divisions naturelles du territoire, la conquête et la politique avaient seules formé de plusieurs pays différens un tout sans ensemble et sans harmonie. Aussi, quand l'Assemblée Constituante vint briser le lien factice qui réunissait toutes ces unités en une seule, chaque fraction suivit librement son attraction particulière, et la décomposition fut prompte et décisive. Il y a encore une Bretagne, une Normandie, une Champagne, une Bourgogne, une Alsace, une Lorraine, un Dauphiné, une Provence : il n'y a plus de Languedoc.

Toulouse était la première ville de la province, et Montpellier la seconde. Les universités des deux villes étaient également célèbres, mais l'une pour la jurisprudence et l'autre pour la médecine. A Toulouse résidaient le parlement et le gouvernement militaire; à Montpellier, l'administration financière et la Cour des Comptes. Narbonne était le principal archevêché. Dans l'origine, les Etats se réunissaient indifféremment dans toutes les villes de la province, et principalement à Toulouse, Montpellier, Carcassonne, Béziers et Pézenas; mais dans les derniers temps de leur existence, il se tenaient habituellement à Montpellier, dans la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville. La province portait pour armes de gueule, avec une croix vidée, clechée et alésée d'or, que l'on nommait aussi *croix de Toulouse;* pour ornemens extérieurs de l'écu une couronne de comte : cet écu était accolé de deux palmes de sinople attachées avec un lien de gueule.

La division de la province en trois sénéchaussées s'était conservée depuis le treizième siècle, mais elle avait perdu de son importance. Les sénéchaussées se subdivisaient elles-mêmes en diocèses, et les diocèses en communes ou municipalités.

La commune était formée par l'association des propriétaires taillables d'une localité, c'est-à-dire des habitans possédant des biens ruraux compris au cadastre, sans distinction d'ordres : les impositions étant réelles et non personnelles en Languedoc, tout possesseur d'un bien rural, qu'il appartînt à la noblesse, au clergé, ou au tiers-état, était assujetti à la taille.

Les communes étaient administrées par un conseil politique et des consuls. Le conseil politique se renouvelait lui-même, et par moitié, tous les deux ans. C'était à lui qu'appartenait le choix des consuls, sauf certaines conditions de taillabilité. Dans les grandes villes, le conseil politique était lui-même électif.

La circonscription des diocèses était tout économique : ils n'avaient de commun que le nom avec les circonscriptions ecclésiastiques. Ils étaient administrés par des assemblées diocésaines, autrement appelées *As-*

siettes, et des syndics. La distinction des trois ordres reparaissait dans ces assemblées : le clergé y était représenté par l'évêque, la noblesse par des barons, et le tiers-état par les députés des municipalités qui avaient le droit d'envoyer à l'Assiette. La constitution des diocèses de Mende, du Vivarais et du Puy était différente de toutes les autres : ces diocèses avaient leurs Etats particuliers. Dans quelques autres, il n'y avait point de baronnies; tout dépendait des coutumes locales. Les syndics étaient choisis par les assemblées diocésaines. Leur mission était de surveiller l'exécution des délibérations de l'assemblée.

La réunion des vingt-quatre diocèses formait la province. Elle était administrée par les Etats-Généraux et les syndics-généraux. Ces syndics étaient au nombre de trois, un pour chaque sénéchaussée ; institués par les Etats, leur charge était à vie; ils ne pouvaient la perdre que par mort, démission volontaire, forfaiture ou incompatibilité. Ces officiers représentaient la province en l'absence des Etats, veillaient à la conservation de ses priviléges, préparaient les matières dont l'assemblée avait à s'occuper, etc. Cette institution des syndics est fort remarquable; c'était sans contredit l'établissement le plus libéral de l'ancien régime.

Voici maintenant quelle était la composition des Etats-Généraux :

Pour le clergé, les archevêques de Narbonne, de Toulouse et d'Albi ; les évêques de Lodève, Agde, Montauban, Alet, Comminges, Montpellier, Castres, Mende, Mirepoix, Saint-Pons, Lavaur, Rieux, Béziers, Carcassonne, le Puy, Nîmes, Saint-Papoul, Viviers, Uzès et Alais : en tout trois archevêques et vingt évêques;

Pour la noblesse, le comte d'Alais, le vicomte de Polignac, un baron du Vivarais, un baron du Gévaudan, les barons d'Avéjan, d'Ambres, d'Hautpoul, de Barjac, de Bram, de Cailus, de Calvisson, de Pierre-Bourg, de Castelnau-d'Estrétefonds, de Castries, de Florensac, de Ganges, de Lanta, de Mérinville, de Mirepoix, de Murviel, de Saint-Félix, de Tornac, de Villeneuve : en tout un comte, un vicomte et vingt et un barons;

Pour le tiers-état, soixante-huit votans et quarante-six voix, ainsi qu'il suit : 1° Les capitouls, premiers consuls, maires, seconds consuls, lieutenans de maires, et députés des villes épiscopales; 2° les députés des diocèses; 3° les syndics des diocèses de Toulouse, Narbonne, Vélay, Albi, Gévaudan et Saint-Papoul.

Le clergé tenait le premier rang, la noblesse le second, et le tiers-état le troisième. L'archevêque de Narbonne était le président-né des Etats; en son absence, l'archevêque de Toulouse; en l'absence de celui-ci, l'archevêque d'Albi, et en l'absence de tous deux, le plus ancien des évêques.

Pour les prélats et les barons, le droit d'entrée aux Etats formait un privilége attaché à leurs titres et à leurs terres. Pour les prélats, ce droit était considéré comme provenant en quelque sorte de Dieu ; pour les barons, c'était une émanation de la puissance royale qui l'affectait par lettres spéciales scellées du grand sceau, à une seigneurie située dans la province. La dignité de baron des Etats faisait partie de la propriété du sol: elle était susceptible comme lui de vente, donation ou legs, et constituait une valeur particulière de 80 à 100 mille livres.

Les évêques et les barons, comme personnellement appelés, pouvaient se faire représenter, les uns par leurs vicaires-généraux, les autres par des gentilshommes prouvant six degrés de noblesse. Mais les membres du tiers, représentans eux-mêmes, ne pouvaient pas être représentés.

Dans le Vivarais douze baronnies, et dans le Gévaudan huit, entraient aux Etats chacune à leur tour. Il en était de même des villes du second ordre dans les diocèses ; elles envoyaient chacune un député par tour, à l'exception de Gignac, Pézenas, Clermont, Marvéjols, Castelnaudary, Valentine et Fanjeaux, qui nommaient tous les ans les députés des diocèses de Béziers, Agde, Lodève, Mende, Saint-Papoul, Comminges et Mirepoix. Le diocèse du Puy n'envoyait pas de députés; les villes de Comminges et de Montauban n'en envoyaient pas non plus.

Ce gothique édifice ne put pas résister en 1789 à l'examen sévère porté par la nation sur toutes les formes de son gouvernement. Même en admettant la distinction féodale des trois ordres, aucun de ces ordres n'était réellement représenté. Les vingt-trois évêques formaient bien le corps épiscopal de la province; mais tout le clergé n'était pas dans le corps épiscopal, et d'ailleurs, si l'on voulait faire représenter cet ordre par ses chefs, il aurait fallu, comme dans l'origine, admettre les abbés et les prieurs des principaux monastères. Le clergé séculier l'avait emporté, il est vrai, dans le développement de la société française du moyen-âge, sur le clergé régulier; mais les ordres religieux n'étaient pas encore détruits.

Les vingt-trois baronnies ne formaient pas non plus toute la noblesse; les barons titulaires n'étaient même pas les chefs réels de l'ordre. Ils se disaient les héritiers des premiers feudataires de la province, mais depuis huit siècles tout avait bien changé, et leur importance relative avait nécessairement subi de grandes révolutions. Il y avait d'ailleurs quelque chose qui choquait la raison dans cette dignité déterminée qui se transmettait, non plus par le sang, mais par le sol, c'est-à-dire, par ce qu'il y a de plus étranger à la personne. Sans doute la propriété en général est un grand élément d'influence sociale; mais non telle ou telle propriété.

Quant au tiers-état, c'était bien pis : les maires et consuls des villes épiscopales entraient aux Etats par le seul fait de leur charge, et cette disposition eût été certes fort louable si les charges elles-mêmes avaient été conférées par les citoyens; mais dans la plupart des villes, les évêques et les seigneurs nommaient aux offices municipaux, et dans les autres le système d'élection était combiné de manière à ne produire que des nobles ou des créatures des nobles. Ensuite la plus grande inégalité régnait dans des droits qui auraient dû être égaux, ou du moins distribués suivant le nombre et l'importance des populations. Telle ville qui députait aux Etats était beaucoup moins considérable que telle autre qui n'y députait pas. Les unes envoyaient deux représentans, les autres un seul, sans que rien, sinon l'antique usage, vînt justifier cette différence. La très-grande partie des localités était sans repré-



ASSEMBLÉE DES ÉTATS GÉNÉRAUX DU LANGUEDOC.

sentation directe, et partant sans influence immédiate.

Qu'était-ce donc qu'une assemblée qui ne représentait ni le clergé, ni la noblesse, ni le tiers-état? Et, si nous pénétrons plus au fond des choses, qu'était-ce qu'une assemblée où le tiers-état n'avait pas plus de voix que le clergé et la noblesse réunis? Cela était bon quand les prêtres et les seigneurs possédaient à peu près seuls la science et la richesse; mais depuis que de nouvelles lumières et de nouveaux intérêts avaient créé de nouveaux droits, il s'était formé quelque chose qui n'était ni le clergé, ni la noblesse, ni le tiers-état, mais la nation, c'est-à-dire la réunion de tous les hommes éclairés et directement associés à la chose publique.

La discipline intérieure des Etats n'était pas moins surannée que leur composition. Le président prenait place dans un fauteuil richement orné, sur une estrade élevée de trois degrés, et sous un dais de velours bleu garni de galons et de franges d'or. Les évêques étaient assis à sa droite et les barons à sa gauche : les évêques prenaient rang selon la date de leur sacre. Parmi la noblesse il y avait quatre places fixes, la première pour le comte d'Alais, la seconde pour le vicomte de Polignac, la troisième pour le baron de tour du Vivarais, la quatrième pour le baron de tour du Gévaudan; le reste de la noblesse prenait rang selon la date des réceptions. La maison de Lévis-Mirepoix, dont le chef portait le titre de maréchal héréditaire de la foi, protestait tous les ans contre cette disposition qui la confondait parmi les autres baronnies : formalité d'autant plus puérile, que celui qui l'accomplissait savait d'avance qu'elle demeurerait sans résultat.

Au pied du fauteuil du président, autour d'une grande table couverte d'un tapis de velours bleu brodé en or, siégeaient les trois syndics généraux, deux greffiers et un trésorier, officiers de la province; dans le plain-pied de la salle, et au-dessous des bancs supérieurs occupés par la noblesse et le clergé, régnait un autre banc élevé de deux pieds, formant le tour des trois côtés du carré : là se plaçaient les députés des villes épiscopales, à l'exception des cinq premières, dont les députés avaient un banc à dossier qui fermait le carré. Un capitoul de Toulouse et un ancien capitoul que la ville députait avec lui occupaient le milieu du banc, vis-à-vis le président des Etats, et, de part et d'autre, sur le même banc, les députés de Montpellier, de Carcassonne, de Nîmes et de Narbonne. Derrière ce banc en étaient cinq sans dossier pour les députés diocésains qui prenaient place chacun selon le rang du diocèse qu'il représentait : le tout offrait un aspect assez imposant, et ce qu'il y avait de mieux ordonné dans les Etats, c'était la salle de leurs délibérations.

Les plus minutieux détails de l'étiquette étaient réglés d'avance avec un soin scrupuleux. Le goût pour la représentation hiérarchique, qu'une sorte de fureur d'égalité nous fait trop négliger de nos jours, était poussé dans l'ancien régime jusqu'au ridicule. Ce n'était pas tout d'assigner à chaque ordre et à chaque membre sa place dans les Etats, d'élever de quelques pieds le siége du clergé et de la noblesse, de distinguer entre les bancs à dossier et ceux qui n'en avaient pas, on savait encore combien de marches il fallait descendre pour aller au-devant des commissaires du roi, où devait s'arrêter le clergé, où la noblesse, où le tiers, où les syndics généraux; et toutes ces misères étaient discutées avec plus d'importance que les plus hautes questions de l'administration.

L'ouverture des Etats avait lieu d'ordinaire vers la fin de Novembre : la session durait quarante jours; mais les commissaires du roi avaient le droit de la prolonger. Le premier jour, qui devait être un jeudi, discours des commissaires du roi et du président des États; le vendredi, vérification des pouvoirs; le samedi, prestation du serment; le dimanche, messe solennelle du Saint-Esprit et procession du Saint-Sacrement, auxquelles toute l'assemblée assistait; le lundi, rapport sur le cérémonial : là finissaient les opérations préliminaires des Etats. Le mardi, les commissaires du roi exprimaient les demandes de la couronne et se retiraient; puis l'assemblée délibérait, se divisait en commissions, examinait les affaires des sénéchaussées sur le rapport des syndics généraux, discutait le cahier à présenter au roi, etc. Le plus ancien évêque de l'ordre du clergé prenait la parole le premier, et ainsi de suite. Le vote avait lieu par tête, et les décisions étaient prises à la pluralité des suffrages.

La session commençait par le vote du don gratuit, et se terminait par celui de la taille, du taillon, et des autres impositions de la province. On appelait don gratuit la somme accordée au roi par les États à titre de présent, ou pour mieux dire, comme prix annuel de leurs priviléges. Les Etats y mettaient pour condition principale que nulles impositions ne pourraient être levées sur la province sans leur consentement, et les commissaires acquiesaient au nom du roi à cette condition; de sorte que ce prétendu don n'était en réalité qu'un marché entre le roi et la province. Depuis 1690, le don gratuit était de trois millions. De nos jours ce ne serait pas acheter la liberté fort cher; mais trois millions valaient alors beaucoup plus qu'aujourd'hui. Le total des deniers royaux, taille, taillon, vingtièmes, droits abonnés, capitation, etc., ne s'élevait en 1789 qu'à près de treize millions.

Les deniers provinciaux n'étaient cette même année que de 1,624,720 livres; pour frais d'administration des Etats 272,420 liv.; pour encouragement aux sciences, aux arts et à l'industrie, 128,330 liv.; pour travaux publics, 1,071,216 liv., pour rentes et intérêts d'emprunts, 152,755 liv. On conçoit peu au premier abord comment, avec des ressources si restreintes, la province a pu exécuter de grands travaux et se distinguer même par sa magnificence; mais quand on songe à la misère du peuple avant la révolution, et conséquemment au bas prix de la main-d'œuvre, ces résultats paraissent à la fois moins étonnans et moins admirables. Quant aux 272,000 liv. affectées aux frais des Etats, leur distribution donnait lieu tous les ans aux plus honteux gaspillages. Il y avait des gratifications pour chaque membre, des honoraires pour le président, des épices pour toutes les commissions, des indemnités pour le gentilhomme qui portait à la cour la délibération du don gratuit, pour la grande ambassade qui présentait au roi le cahier des doléances de la province : enfin, les membres des Etats s'étaient habitués à considérer leur titre comme une bonne affaire,

dont ils tiraient sans scrupule tout l'argent qu'ils pouvaient.

Immédiatement après la tenue des Etats, les assemblées diocésaines étaient convoquées pour faire l'assiette ou la répartition des impositions du diocèse. Cette opération avait lieu sous les yeux d'un délégué des commissaires qui avaient présidé pour le roi aux Etats de la province. Ces assemblées diocésaines n'étaient rien par elles-mêmes : on ne les considérait en quelque sorte que comme des sous-commissions des Etats.

Tout cela ne se pratiquait que pour les contributions directes; les Etats n'exerçaient aucune action sur les autres. Le total des impôts directs payés par la province en 1789 était de 44,415,731 liv., deniers royaux et provinciaux réunis; mais l'ensemble des contributions du Languedoc, tant directes qu'indirectes, s'élevait, selon MM. Necker et de Calonne, à trente-sept millions.

Cette organisation politique et économique du Languedoc, où nous avons pu remarquer tant d'abus, était pourtant supérieure à tout ce qui existait en France avant 1789. C'était là du moins une constitution incontestable et réelle, tandis que dans l'oubli général des traditions et le cahos des prétentions contradictoires, on doutait alors qu'il y eût même jamais eu en France une constitution nationale. L'institution des Etats-Généraux du Languedoc ne tirait pas seulement son origine des Romains, elle avait encore été perfectionnée par les plus grands rois de la monarchie française, saint Louis, Charles VII, François Ier et Louis XIV. L'œuvre de ces législateurs d'une province avait servi de modèle aux assemblées provinciales que Necker voulait établir dans tout le royaume, et l'on en trouve encore des traces sensibles dans l'organisation actuelle des conseils-généraux et d'arrondissement.

Pourquoi donc les Etats-Généraux du Languedoc ont-ils disparu de la société française? Parce que d'abord leur constitution était fondée sur le privilége, et qu'ensuite le premier besoin de la révolution était de créer une France compacte, une nation. En détruisant tout ce qui s'opposait à l'irrésistible progrès des idées et des faits, l'Assemblée Constituante a fait son devoir; en essayant de reconstruire sur un nouveau plan l'édifice écroulé, nous ferions peut-être le nôtre; et quoique d'autres provinces, telles que la Bretagne, la Provence et la Bourgogne, aient eu aussi des simulacres d'Etats, ceux du Languedoc, comme les mieux constitués, devraient être particulièrement étudiés et reproduits.

Quand les préjugés et les abus sont profondément enracinés, ils se refusent à admettre de simples réformes, et rendent nécessaires ces convulsions sociales qu'on appelle des révolutions. Ainsi, quand la noblesse du Languedoc demanda à être représentée dans les assemblées de la province par des mandataires de son choix, et non par vingt-trois barons héréditaires, cette sage et naturelle prétention fut repoussée par les Etats comme une atteinte criminelle à leur constitution. Ainsi encore, quand il fut question pour la première fois dans les conseils de la couronne de donner à l'administration française plus d'harmonie et d'uniformité par une nouvelle division du territoire, l'esprit étroit de localité protesta contre une amélioration qui était devenue inévitable. Plus la résistance est opiniâtre, plus l'effort est puissant pour la briser. L'assemblée qui n'avait pas voulu admettre la représentation réelle a été dissoute; les provinces qui avaient refusé de se fondre sans secousse dans la grande unité, ont été violemment fractionnées en départemens. Deux forces éminemment révolutionnaires, l'egalité civique et la centralisation administrative, ont déblayé la société française de tous les débris que quatorze siècles y avaient accumulés.

Il n'y a plus, Dieu merci, ni séparation des ordres, ni distinction entre les biens nobles et les biens ruraux, ni baronies d'Etats, ni évêchés privilégiés, pas plus que de provincialisme exclusif et de vieilles haines féodales. Il a fallu bien du temps et du mal pour en venir là; mais enfin toute vie est devenue la vie commune, et l'on ne trouve plus que des Français en France et des citoyens dans l'état. Il n'est pas à craindre que des abus si bien effacés se reproduisent d'eux-mêmes. Or le régime administratif que la révolution a imposé à la France, régime en quelque sorte tout militaire, n'était bon que pour une époque de guerre et de vengeance : qu'il disparaisse donc avec elle, et que les vieilles franchises reviennent au jour, puisqu'elles sont enfin en harmonie avec l'ordre universel. Toute leur rouille s'en est allée dans le frottement terrible de ces derniers temps; il ne leur restera plus, si vous les renouvelez, que l'énergie primitive de leurs origines, tempérée par l'action bienfaisante et pacifique de la civilisation.

Les départemens sont de trop petites fractions, relativement à l'étendue totale du sol national. Les anciennes circonscriptions sont également vicieuses; mais il serait facile de corriger le présent par le passé, et réciproquement. On a proposé de diviser la France en douze provinces parfaitement égales d'importance ou d'étendue, ayant chacune leurs Etats particuliers, sous l'autorité d'une assemblée supérieure, formée des députés de toute la nation; et cette division serait en effet la meilleure pour asseoir solidement les libertés locales, sans nuire à la sainte unité que la révolution nous a léguée. Il faudrait soigneusement consulter sur ce point les vœux des populations et les configurations du territoire; c r il est vrai en fait que la communauté des intérêts a déja créé plusieurs de ces provinces en dehors des combinaisons politiques. Il suffirait en quelque sorte de constater et de nommer. Toute la ligne des Pyrénées, par exemple, forme naturellement la base d'un triangle dont la pointe vient tomber audessus de Toulouse : ce serait là le nouveau Languedoc. L'unité territoriale de ce beau pays n'a pas besoin d'être démontrée. Les anciens Etats y avaient préparé des travaux publics qui seraient probablement repris ou remplacés par les nouveaux : les ports de Bayonne et de Port-Vendres, les canaux des étangs et des Pyrénées, les travaux pour la navigation de l'Ariége, de la Garonne et de l'Adour, les grandes voies que le génie de l'Empereur voulait ouvrir dans les montagnes qui nous séparent de la Péninsule, tout cela ne dépendrait plus d'une volonté négligente et lointaine. Le pays s'administrerait lui-même, et il en serait de même de toutes les autres provinces.

Car la représentation nationale aurait gagné en importance et en réalité : plus le mandataire est rappro-

ché du commettant, plus la volonté du commettant est comprise et exprimée par le mandataire; plus le nombre des représentans est considérable, plus il y a de chances pour que tous les intérêts et tous les besoins soient représentés; plus enfin le territoire à administrer est circonscrit et limité, plus l'intelligence complète des localités est exigible de l'administrateur. Or, si au lieu de se concentrer à Paris entre les mains de trois ou quatre cents votans, les attributions actuelles de la chambre des députés s'exerçaient par douze assemblées locales composées chacune d'une centaine de députés, le tout sauf révision d'une chambre unique, représentative de l'unité nationale, tous les avantages de l'ordre actuel seraient conservés et de plus agrandis. Ce ne serait pas changer le principe, ce serait l'appliquer plus rigoureusement. En effet le nombre des électeurs s'étendant toujours, le nombre des élus doit s'étendre aussi, car toute représentation cesse dès qu'un trop grand nombre est appelé au choix d'un seul, et l'expérience a prouvé que l'élection indirecte ou à plusieurs degrés n'est pas une véritable élection. La bonne politique dans un pays libre est d'associer à la chose publique le plus grand nombre possible de citoyens. Si toutes les nécessités avaient une expression légale dans l'état, les révolutions, qui ne sont que l'expression d'une nécessité hors de l'ordre établi, cesseraient naturellement.

Le Languedoc a déja doté la France entière de son régime municipal et de ses Etats-Généraux du quatorzième siècle; il nous a conservé, au travers des siècles et des bouleversemens, le droit romain, cette raison écrite qui fait maintenant la base de notre législation, et dont la révolution a substitué les sages principes aux coutumes barbares du droit féodal. Il serait étrange que cette même province, poursuivant son apostolat d'ordre et de liberté, renouvelât encore aujourd'hui par ses antiques exemples le système chancelant de la représentation publique; elle prendrait là une belle revanche de la guerre d'extermination que le Nord lui a toujours faite : tomber par la force et se relever par l'esprit, ce serait une glorieuse destinée. Et ces résultats n'ont heureusement rien de commun avec aucun des partis qui divisent aujourd'hui la France : l'établissement des assemblées provinciales peut avoir lieu sous quel gouvernement que ce soit.

Léonce de Lavergne.

VOYAGE DANS LA HAUTE-AUVERGNE.

FRAGMENT.

La contrée qui forme aujourd'hui le département du Cantal, fesait autrefois partie de la province d'Auvergne; ses habitans subirent pendant plusieurs siècles l'influence de la métropole, et l'histoire de la Haute-Auvergne se trouva liée à toutes les vicissitudes de la grande province. Nous avons déja esquissé dans la *Mosaïque du Midi* (1), les principaux faits, les principales époques de ses annales. Aussi, nous bornerons-nous maintenant à parcourir plutôt en voyageur qu'en historien, les villes, les villages, les châteaux, les manoirs de la Haute-Auvergne. En visitant rapidement le département du Cantal, nous entraînerons avec nous le lecteur d'événemens en événemens, et la curiosité ne sera pas émoussée par la monotonie, compagne inséparable des essais historiques.

D'ailleurs, le pays que nous allons parcourir est si riche en sites pittoresques, en beautés de toute espèce que la nature a jetées à pleines mains dans ses profondes vallées, sur les sommets escarpés des plus hautes montagnes! Quand on a vu les plaines brûlantes de la Provence, les bords si accidentés du Rhône, les rives toujours fleuries de la Garonne, on trouve une admirable diversion dans le spectacle que présente dans le département du Cantal, la nature tantôt sauvage, tantôt parée de toute sa grace, de toute sa magnificence. Aux pieds des montagnes volcaniques s'étendent de riantes vallées : près des roches arides, s'élèvent d'épaisses forêts : à côté des vieilles tours du manoir crenelé, la flèche d'une vieille église soutient dans les airs la modeste croix de fer que le montagnard salue de loin en récitant dévotement sa prière : l'œil attristé par des ruines, est tout-à-coup réjoui par l'aspect riant d'un village, dont les maisonnettes sont suspendues comme autant de Chalets aux flancs de la montagne!

« Le département du Cantal, dit un voyageur dont nous avons analysé le récit, est hérissé de montagnes qui composent la majeure partie de son sol. La principale est le Cantal, connue des anciens sous le nom de *mons Celtorum*. Le mont, dont l'énorme base s'étend du Nord au Sud dans une longueur de trois lieues, est environné d'audacieux rivaux d'une étonnante élévation, quoique subordonnée à la sienne. Ces énormes aspérités réunies dans un rayon de moins de trois lieues de diamètre, sont autant de cônes aigus qui s'élèvent avec audace au-dessus des hautes montagnes dont elles sont environnées, et qui ne sont peut-être que leurs débris.

(1) *Mosaïque*, tome 2.

L'escarpement de ces cônes rend leur accès presque impraticable. Quand on considère du village des *Chares* le *Puy-de-Griou*, entièrement coupé à pic de ce côté, tandis qu'en face le plomb du Cantal s'élance jusqu'au nues avec une égale raideur, l'aspect menaçant de ces formidables escarpes répand dans l'âme une involontaire terreur : on est tenté de fuir; on oublie presque que le globe les supporte. Mais après ce premier mouvement, si la curiosité innée dans l'homme, réveille sa témérité, et qu'il parvienne, par exemple, au sommet du *Puy-de-Griou*, c'est alors, qu'avec plus de raison, il est permis de trembler. A peine le plateau que l'on trouve à la cîme, a-t-il six pied de large. Le moindre étourdissement, l'espèce d'ivresse où plonge l'immensité qui se développe sous vos yeux, cette vibration qu'éprouvent les jambes à la suite d'une longue et pénible montée, la moindre distraction, le plus léger faux pas, peuvent vous précipiter au fond des abîmes ouverts à vos pieds. On est vraiment suspendu entre la vie et la mort.

« La nature semble communément traiter en marâtre les hautes montagnes, et ne composer leur draperie que des attributs lugubres et majestueux de sa sévérité et de son courroux. C'est ce qu'elle a fait à l'égard du groupe le plus élevé du Cantal. Mais les montagnes inférieures, et les plateaux qui lui servent d'appendices, ont été plus favorisés. Quoique couvertes de neige, pendant cinq mois de l'année, elles se parent de verdure à la belle saison, et offrent d'excellens pâturages. L'herbe la plus riche, le gazon le plus touffu les tapissent : les violettes, les hyacinthes, les muguets sauvages, les marguerites de tout genre, les princerolles, les œillets champêtres, émaillent et parfument, à l'envi, cette verdure délicieuse dont la délicate saveur appelle, au printemps, les troupeaux avides d'en jouir. Mais ce n'était pas assez de ces dons, et, plus généreuse encore, c'est là qu'elle a caché ces plantes, ces *simples* salutaires dont le baume a plus d'une fois rappelé à la vie le montagnard mourant. Cette région est semée de petites maisons appelées *Burons*, servant de demeure, après la fonte des neiges, aux bergers chargés de la garde des vacheries et de la manipulation des fromages célèbres, connus sous le nom de *fromage du Cantal*.

« La plupart des vallées offrent l'aspect le plus agréable; vivifiée par des rivières et des sources qui jaillissent de toutes parts, la végétation s'y développe avec une étonnante vigueur : des bosquets, des haies vives, des clôtures de toute espèce, et des chemins, divisent et subdivisent, à l'infini, cette terre couverte de riches moissons, de prairies verdoyantes et émaillées de fleurs : des jardins et des vergers entourent les habitations modestes, mais propres, et dominées par le clocher du village, par les ruines d'anciens châteaux forts, souvent aussi par des rochers énormes, à la cîme desquels est une chapelle ou un hermitage. Tous ces objets sont, par les souvenirs qui s'y rattachent, autant de dieux Pénates qui ramenent sans cesse l'Auvergnat voyageur au sein de sa patrie, et qui le console dans son exil momentané (1).

(1) *Voyage dans la Haute-Auvergne ;* par une Société de gens de lettres et de géographes.

Cette courte et rapide description de l'aspect général qu'offre à l'attention du voyageur la région comprise autrefois dans la Haute-Auvergne, description faite à vol-d'oiseau, n'est qu'une faible esquisse, qu'un croquis informe de ce magnifique panorama. Parcourons nous-mêmes cette belle partie de l'ancien royaume des Bituitus, arrêtons-nous sous les remparts de chaque ville pour en étudier l'histoire; reposons-nous à la porte de tous les châteaux pour connaître les noms des fiers paladins qui les habitaient; asseyons-nous sur le seuil des antiques monastères, nous découvrirons peut-être sur les dalles les noms de quelques célèbres cénobites, et les filles du village nous répèteront, dans leur langage naïf, la légende d'une jeune religieuse qui s'ensevelit dans le cloître par dépit d'amour, et y mourut en odeur de sainteté : puis, nous demanderons aux villes les noms des grands hommes qui ont vu le jour dans leurs enceintes....

Voyez-vous quelques maisons agglomérées à l'horizon sur ce plateau basaltique? c'est Saint-Flour, c'est la *ville noire*, la vieille cité construite comme un phare sur le roc escarpé et coupé à pic. Les matériaux dont se compose le sol décèlent une terrible histoire; tout porte à croire qu'un torrent de matières enflammées, sorti des flancs volcaniques des monts du Cantal, parcourut une espace de cinq lieues, s'arrêta où il trouva une obstacle à son cours, s'y refroidit, et laissa une énorme masse de basalte, curieux monument de l'une des plus grandes convulsions du globe. Bientôt les eaux courantes dégarnirent le terrain qui avait servi de digue au torrent volcanique; la masse basaltique résista et se maintint à peu près telle qu'on la voit aujourd'hui : sa hauteur au-dessus du sol est d'environ soixante-seize pieds; pour monter du faubourg à la ville, on a pratiqué dans le roc, autour de la montagne un fort beau chemin ou rampe. On ignore l'époque des premiers établissemens faits sur ce rocher; on sait seulement que dans les temps anciens, il était désigné comme un lieu de rendez-vous ou un signal pour les voyageurs égarés. Saint-Flour (1) ne s'accrut guère avant l'époque ou le pape Jean XXII érigea la ville en évêché. Le nombre de ses habitans augmenta par la suite; mais la triste cité, pavée de laves, construite avec les débris vomis par les volcans, a été long-temps appelée par les montagnards la *ville triste*, la *ville noire*. Elle eut beaucoup à souffrir en 1793; il s'y opéra des changemens qui ont tourné à l'avantage de la localité. Saint-Flour possède aujourd'hui plusieurs édifices publics remarquables et sa position est à la fois majestueuse et pittoresque; mais hâtons-nous de quitter la ville épiscopale, après avoir salué les mânes de ses nobles enfans: Pierre Contel qui fut président du grand Conseil sous François Ier, Buirette du Belloy l'auteur du *Siége de Calais*. Partons; la *ville noire* nous servira de phare dans notre excursion.

Laissons le village d'Alleuse avec les ruines de son vieux manoir qui servit long-temps d'asile au fameux Mérigol Marcel, capitaine de routiers. Auriac et son beau château, Brezous et sa voie romaine, Chaliers et son antique seigneurie, ne doivent pas nous arrêter. nous avons hâte d'arriver à *Chaudes-Aigues* dont les

(1) *Voyage dans la Haute-Auvergne;* par Legrand.

eaux minérales appelées *Calentes aquæ* par Sidoine Apollinaire, étaient déja fameuses au ve siécle; la ville est petite; elle renferme trois cents maisons et pourrait au besoin recevoir cinq à six cents étrangers.

L'arrondissement de Mauriac présentera peut-être à notre imagination des points de vue moins tristes que les cônes basaltiques de Saint-Flour. Déja nous apercevons sur la rive droite de la Dordogne les ruines de l'antique château de MIREMONT, où Madelaine de Saint-Nectaire, Veuve de Guy de Saint-Exupéris, soutint un long siége en 1574; plus loin est le joli bourg de FONTANGES, situé dans la plus belle des vallées du Cantal. Sur une petite éminence on aperçoit les ruines du château ou nâquit la belle duchesse de Fontanges une des maîtresse de Louis XIV; en moins de deux heures nous arriverons à Mauriac, petite ville connue dès l'an 377, époque à laquelle l'empereur Gratien y fit construire un palais pour s'y délasser des fatigues de l'empire et y jouir des plaisirs de la chasse. Avant de partir, entrons dans l'église gothique de Notre-Dame-des-Miracles, fondée, dit-on, par Théodéchilde, fille de Clovis, et (1) reconstruite vers le commencement du XIIIe siècle. Sur une des collines qui avoisinent la ville, se voient encore les restes de l'antique chapelle de Saint-Mary ou Marins apôtre de la Haute-Auvergne. Le village de Meallet avec sa grotte où vécut Saint-Calupard; Riom-es-Montagnes avec ses urnes cinéraires, ses médailles romaines; Scorailles avec sa forteresse, connue dans l'histoire sous le nom de *Castrum Scorallum*, qui résista long-temps aux armes de Pépin-le-Bref; Sartiges, d'où l'œil embrasse la chaîne des montagnes qui s'étend du cantal au Mont-Dore, sont les sites les plus pittoresques de l'arrondissement de Mauriac, et les lieux les plus célèbres dans l'histoire de la province d'Auvergne.

La ville de Murat bâtie au pied du mont Cantal sur la rive droite de l'Alagnon, ne doit pas rester inaperçue aux yeux du voyageur, quelque pressé qu'il soit d'arriver à Aurillac le chef-lieu du département.

« Murat, disent les géographès que j'ai déja cités, est la ville la plus mal-propre du Cantal. Elle est défendue des vents du nord et du nord-ouest par des roches basaltiques composées de colonnes prismatiques qui ont depuis quatre jusqu'à quarante pieds de longueur, et qui, vues de loin, offrent l'aspect d'un jeu d'orgue. Son château fort qui avait titre de vicomté fut confisqué par Charles VI, sur Renaud II, vicomte de Murat, au profit de Jean, Seigneur de l'Isle: le comte d'Armagnac la posséda jusqu'à sa mort, arrivée en 1477. Louis XI s'empara alors de la forteresse de Murat et la fit raser de fond en comble. Reconstruite vers la fin du XVIe siècle, elle fut démolie en 1633, pendant les guerres contre les protestans. Cette opération fut longue et dispendieuse; la ville fut souvent exposée par le jeu de la mine qu'il fallut employer pour faire sauter les fortifications.

» A une lieue de Murat le petit village de Moissac offrira à notre curiosité artistique l'énorme rocher de Laval presqu'entièrement taillé à pic : mais suivons la route d'Aurillac à travers les monts du Cantal.

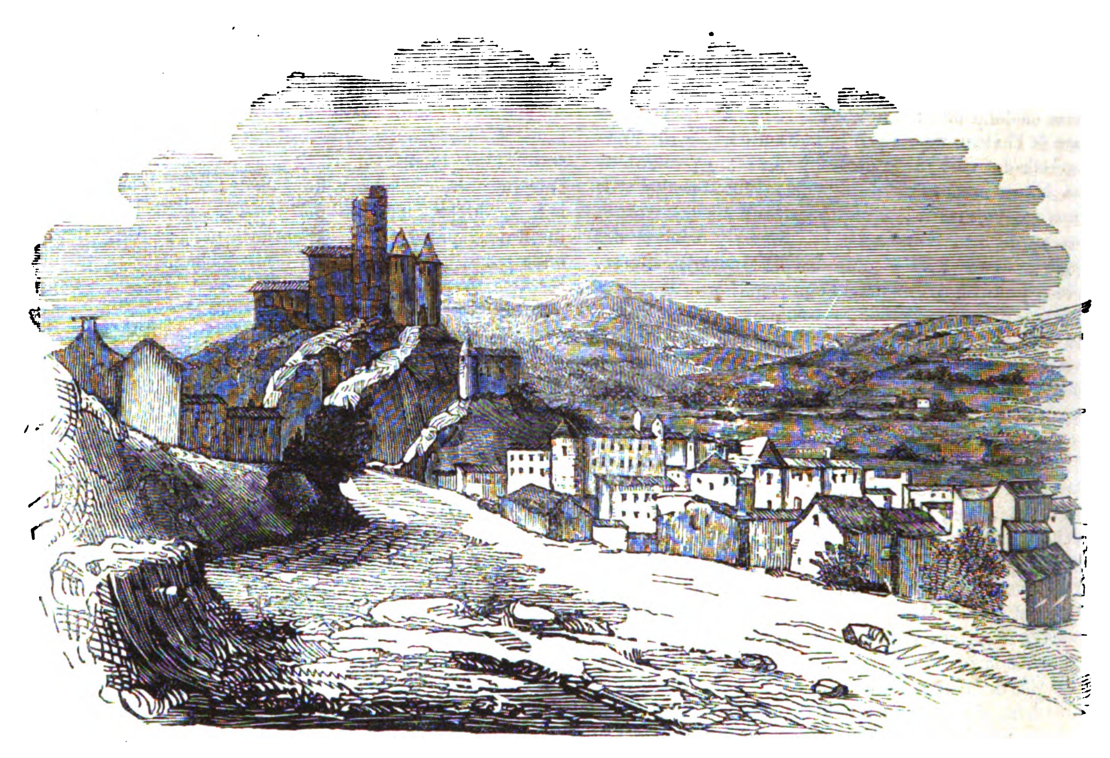
» On marche d'abord entre deux chaînes de rochers; on s'élève ensuite vers les hautes régions, à travers la forêt de Liorant, dont les sombres sapins attirent la vue de ce côté, tandis que le bruit des cascades retentit sur tous les points. On doit parcourir cette route à cheval, pour bien jouir du spectacle imposant qu'elle présente. C'est une allée tortueuse tracée au milieu de gorges effrayantes, et qui suivant toujours le pied des montagnes, en fait parcourir toutes les sinuosités et offre aux yeux mille contrastes. Après avoir franchi le pas de *Compain*, passage fameux dans le pays; après avoir cent fois mesuré de l'œil, tantôt avec frémissement, tantôt avec admiration, les crêtes chenues d'énormes aspérités, et les abîmes profonds qui sont à leurs pieds, on arrive sous la douce influence de l'air du midi, dans des vallons rians, frais, couverts de bois verdoyans, arrosés par la Cére, dont le bruissement n'est plus celui d'un torrent, mais le cours d'une onde pure, qui va caressant les fraîches prairies qu'elle fertilise. Arrivé dans cette belle vallée, l'esprit se repose des volcans, des enfers, des orages, des eaux furieuses, et de la triste verdure des sapins (1). »

L'agréable position d'Aurillac, les eaux de la Jourdanne, la vallée pittoresque qu'elle arrose, l'aspect riant de la ville dissiperont entièrement les idées tristes qui nous ont assaillis pendant tout le temps qu'a duré notre voyage. Un peu au-dessous de la ville, la vallée de la Jourdanne s'élargit insensiblement et s'unit au vallon de la Cére; l'œil est enchanté, tout lui sourit, et les extrémités des chaînes du Cantal qui apparaissent au nord et à l'ouest, rendent le tableau plus riant, plus pittoresque : la ville s'élève sur une côte à pente douce et dont la Jourdanne baigne le pied. Les historiens n'ont pu jusqu'à ce jour préciser l'époque de son origine; quelques auteurs la font remonter à Marcus-Aurélius-Antonius; mais l'opinion la plus vraisemblable est celle des chroniqueurs qui disent que la fondation d'Aurillac ne remonte pas au-delà du IXe siècle. L'ermite Saint-Géraud, issu de la noble maison d'Auvergne, fit dit-on, construire, sur la colline, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Après la béatification du Saint, plusieurs maisons s'élevèrent en peu d'années autour du monastère, et les abbés successeurs de Géraud prirent le nom de comtes d'*Aurillac*. Quelques auteurs affirment que la ville comptait déja de nombreux habitans lorsque saint Géraud s'y établit avec ses religieux; saint Odilon, abbé de Cluny, contemporain de saint Géraud et qui a écrit sa vie, assure que ce prince était né à Aurillac. La ville existait donc déja, et cela paraît si vrai qu'à l'époque de la fondation de l'abbaye on comptait à Aurillac quatre églises; Saint-Benoît, Saint-Lazare, Sainte-Marie-Madelaine et Saint-Clément, où fut inhumé le comte Géraud, père de Saint-Géraud, mort long-temps avant ladite fondation.

Si enfin l'on remonte au principe des grandes habitations, on trouvera aussi que la position d'Aurillac est la plus avantageuse de la Haute-Auvergne, et que par conséquent les colons s'établirent de préférence dans cet endroit. Quoi qu'il en soit de l'antiquité de cette ville, il est certain que l'abbaye fondée par saint Géraud, était une des plus célèbres et des plus riches du

(1) Mauriac a vu naître plusieurs hommes célèbres; Saint Odilon, abbé de Cluny; l'astronome Chappe; Vacher de Tourne mine membre de plusieurs assemblées législatives.

(1) *Relation de la Haute-Auvergne*; par Reynaquet.



VUE D'AURILLAC ET DU CHATEAU SAINT-ETIENNE.

royaume. Elle fut sécularisée par le pape Pie IV, en 1561, et on y avait établi primitivement une école qui fut une des plus renommées de France (1).

Plus tard la ville fut affranchie; elle nomma ses magistrats municipaux qui prirent le titre de consuls et qui eurent pour successeurs des magistrats royaux. Les guerres civiles et religieuses ont nui long-temps à l'accroissement d'Aurillac. Pendant le XIVe et le XVe siècles, l'Auvergne eut beaucoup à souffrir des bandes de routiers que les rois d'Angleterre avaient disséminées dans toute la France. Après quelques années de paix, Aurillac devint le théâtre des cruelles dissentions des catholiques et des protestans; la ligue fut une époque de calamités pour la capitale de la Haute-Auvergne qui fut prise et reprise huit fois. Aussi, de tous ses anciens monumens, il ne reste que l'église de Saint-Géraud qui faisait partie de l'ancien monastère, et le château Saint-Etienne qui domine la ville à l'ouest; encore ne reste-t-il des temps anciens qu'une tour carrée; les autres parties sont plus modernes. Cette grosse tour forme sa masse principale qui est irrégulière et décrépite. Ce château, ancienne habitation des comtes d'Auvergne, a soutenu plusieurs siéges, et a été saccagé à diverses époques.

La forteresse est aujourd'hui divisée en deux parties, les bâtimens qui les unissaient, ayant été démolis : du faîte de la tour, on voit toute la vallée de la Jourdanne, à l'extrémité de laquelle s'élèvent les cimes neigeuses du Cantal. Quand on a visité ces beaux restes de l'antique demeure des comtes d'Auvergne, on connaît à proprement parler toute la ville ancienne; il faut excepter néanmoins quelques églises; l'abbaye des bénédictins située dans le faubourg de Bouis, l'église de Notre-Dame-des-Neiges, édifice du XIIIe siècle, orné de beaucoup de tableaux et dont la voûte est très belle (1).

La ville moderne est petite pour sa population; mais elle est généralement bien bâtie, quoique mal percée, mal pavée, sombre et désagréable à parcourir : heureusement, la plupart de ses rues étroites et tortueuses,

(1) *Statistique du Cantal* — 1817.

(1) *Guide pittoresque du voyageur en France.*

ont arrosées par des ruisseaux qui entretiennent la propreté et assainissent l'air.

Le plus grand des édifices d'Aurillac est le collége, formé de quatre corps de logis et d'un beau pavillon. L'hôtel de la préfecture est petit mais élégant. L'hôtel-de-Ville, avantageusement situé sur la place du même nom, est spacieux, et la façade est décorée des bustes de douze de nos principaux écrivains. On remarque aussi la halle au blé, précédée d'une place où l'on voit un beau bassin de serpentine de deux pieds de diamètre; la salle de spectacle; le pont sur la Jordanne; la colonne élevée pour perpétuer la mémoire de M. de Montyon, dont le nom est justement révéré dans la contrée; la grande place du marché; l'hyppodrome, situé à un quart de lieue de la ville, destiné aux courses de chevaux, auxquelles concourent tous les départements du Midi (1).

Le commerce, l'industrie, les fabriques prospèrent depuis plusieurs années à Aurillac, et préparent un brillant avenir au chef-lieu du département du Cantal: dans quelques années, cette ville n'aura rien à envier aux autres métropoles de nos contrées méridionales, et son histoire confondue avec les annales de la province est féconde en beaux souvenirs (2).

Avant de terminer notre excursion, visitons l'antique château du Carlat, qui passait pour un des plus anciens manoirs de France, et la plus forte place d'Aquitaine. Sous Charlemagne, il était le chef-lieu héréditaire d'une comté, et on assure que long-temps avant, sous la domination romaine, il fut possédé par la famille prétorienne de Farréol. Les historiens en ont laissé de longues et pompeuses descriptions, et le petit bourg a été à différentes époques le théâtre de grands drames historiques. Clovis, Louis-le-Débonnaire, les Anglais, les Armagnacs, Nemours et Louis XI, assiégèrent tour-à-tour, prirent et saccagèrent le château de Carlat. Plus tard les catholiques et les religionnaires se disputèrent ce magnifique manoir dont ils firent une place de guerre. Mais écartons ces souvenirs de guerre pour ne voir dans le château de Carlat qu'un lieu d'exil, où Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, expia les scandales de sa mauvaise conduite. Les ruines gothiques rappellent encore l'héroïsme de madame de Morera qui s'empara de la forteresse, et ne la rendit qu'en échange de la liberté de son mari, arrêté par ordre du roi.

Le beau ciel du vallon d'Arcambie, le doux Climat de Maurs retiennent long-temps les étrangers dans cette petite ville qui fut long-temps le chef-lieu d'une des quatre prévôtés de la Haute-Auvergne. Vic-sur-Cère, avec ses cascades, ses plateaux couronnés de verdure, ses eaux minérales, est aussi un charmant séjour; mais notre voyage est trop rapide pour entrer dans les détails que nécessite ce genre d'exploration; les mines immenses du Cantal sont déja bien loin d'arriver à nous; la nature grandiose et pittoresque disparaît, nous ne voyons que les montagnes boisées du Rouergue et les collines grisâtres du Haut-Querci.

Ernest Briançon.

(1) *Dictionnaire statistique du Cantal;* par Déribier du Châtelet. — *France Pittoresque.* — *Guide du Voyageur.*

(2) Aurillac compte parmi ses célébrités: Saint Géraud, le pape Sylvestre II, le professeur d'hébreu Jean-de-cinq-Arbres, Piganiol de la Force, auteur d'une *Description de la France*, le général Destaing, qui s'illustra en Égypte, en Italie; le général de division Belzons, mort en Russie.

LE BAGNE DE ROCHEFORT.

Per me si va tra la perduta gente;
Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!
Le Dante. (*Divina Comedia.*)

Au commencement du XVII[e] siècle, un vieux château que le roi Henri III avait donné à un de ses officiers, une chétive bourgade qui s'était formée dans les marais autour du manoir féodal, occupait l'emplacement où on a construit depuis la ville de Rochefort. En 1664, Louis XIV, pressé par les instances de ses ministres qui comprenaient de quelle grande utilité serait un fort militaire sur cette partie des côtes de la France, en ordonna la construction. On resta long-temps indécis sur le choix du lieu. Soubise attira d'abord l'attention des commissaires royaux; mais le duc ne voulut céder à aucun prix ce terrain qui lui appartenait. Les ingénieurs remontèrent le cours de la rivière, cherchant un autre endroit propre à l'exécution des projets du roi; la petite ville de Tonnay-Charente, son agréable position, la profondeur de la rivière, son port déja commode et très-fréquenté, plusieurs autres avantages réunis furent regardés par les ingénieurs comme autant d'élémens de succès pour l'entreprise dont ils avaient été chargés. On se mit à l'ouvrage: les travaux étaient déja avancés, lorsque le duc de Montmartre refusa de vendre Tonnay-Charente; les établissemens qui avaient été commencés furent transférés à Rochefort.

En moins d'une année, le vieux château, le petit village, disparurent; les marais furent desséchés, et quelques édifices s'élevèrent sur les bords de la Charente. On commença à creuser le port: les travaux que nécessita la création de la ville projetée furent prodi-

gieux, et les dépenses immenses. Le génie militaire ne s'était pas encore créé, sous Louis XIV, les innombrables ressources dont il se sert aujourd'hui pour triompher de tous les obstacles, et pour vaincre la nature elle-même. Néanmoins, les ingénieurs et les commissaires royaux, surmontèrent heureusement les difficultés du sol, et un an plus tard, les capitaines des navires étrangers qui vinrent prendre leur chargement de cognac à Tonnay-Charente, ne virent pas sans surprise, sans admiration, la ville qui s'était élevée, comme par enchantement, sur la rive droite de la rivière. On travaillait sans relâche, et Vauban entoura de fortifications l'enceinte de la nouvelle cité.

Fille de Louis XIV, la ville de Rochefort jouit encore de toute la grace, de toute la fraîcheur de la jeunesse : c'est une des villes de France, les plus propres, les plus jolies; c'est la plus moderne, la plus régulièrement bâtie et la mieux percée : les rues sont droites, larges et bien pavées, et presque toutes se coupent en angle droit; une d'elles qui sert de marché, et conduit à l'arsenal, est bordée de peupliers. Les maisons sont toutes bâties avec une élégante simplicité, mais elles sont en général peu élevées, ce qui les rend peu imposantes; peu de constructions particulières attirent l'attention des étrangers; les édifices publics sont grands et beaux. Au centre de la ville, est la *Place d'Armes* régulièrement carrée, bordée de chaque côté d'une double rangée d'ormes, dont la longueur est de deux cents pieds : on y remarque une belle fontaine, décorée d'un frontispice qui porte deux statues gigantesques dont le travail est médiocre. Elles représentent la *Charente* donnant la main à l'*Océan*. Plusieurs autres fontaines publiques reçoivent les eaux de la rivière, qui y sont conduites par une pompe à feu; elles servent à l'arrosement journalier de la ville, et y entretiennent la propreté, sans laquelle Rochefort serait inhabitable.

Hors de la ville, et sur un terrain élevé où on arrive par une belle avenue, se trouve l'*hôpital de la Marine*, formé de neuf bâtimens isolés qui s'alignent autour d'une vaste cour; placée au centre, cette cour est fermée par une grille en fer reposant sur un parapet, bordé d'un large fossé, dont l'eau se renouvelle à volonté. Les principaux bâtimens contiennent 1,200 lits, distribués dans de belles salles parfaitement aérées. On remarque encore la belle rotonde de l'amphithéâtre de chirurgie, le cabinet d'anatomie, la pharmacie et le jardin de botanique; l'*hôpital de la Marine* est le plus beau bâtiment de Rochefort. La *promenade* des remparts est très agréable; quoiqu'on n'y jouisse pas d'un vaste horizon, ni de la vue de la mer qu'on n'aperçoit pas, malgré sa proximité. L'*Ecole de la Marine* renferme tous les grands établissemens, ateliers et magasins destinés à la construction, à l'équipement et à l'armement des plus gros vaisseaux de ligne. Les hangars ou chantiers couverts sous lesquels on construit les vaisseaux à trois ponts, étonnent par leur grandeur, leur élévation et leur légèreté; les bassins de construction, par l'heureuse idée de forcer la mer à venir y chercher les vaisseaux. Le *bâtiment de la Corderie* est vaste, imposant par son étendue, et étonnant par la sévérité de son architecture : sa longueur est de 1,200 pieds, et sa largeur de 24. Le port de Rochefort est le troisième port militaire de France; peu de ports ont une aussi grande profondeur; elle est de vingt pieds à marée basse, et de près du double à marée haute; les plus gros vaisseaux de ligne y sont à flot en tout temps. Plusieurs forts défendent l'embouchure de la Charente et en protègent les arrivages. De grands sacrifices ont été faits pour assainir Rochefort; mais on n'y a réussi qu'imparfaitement; malgré le desséchement des marais, la stricte propreté de la ville, et l'abondance des eaux dont elle est pourvue, les mois d'été y sont encore insalubres. En 1834, et pour essayer de diminuer la mortalité parmi les troupes, on a fait camper, pendant les grandes chaleurs, la garnison de Rochefort, sous des tentes, à une demi-heure de la ville; le camp était placé sur la colline de Pijarre (1).

La ville de Rochefort dans son ensemble, surtout lorsqu'on l'aperçoit du bâteau à vapeur, en arrivant de Saintes, offre l'aspect le plus riant et le plus varié; les beaux arbres du jardin public, la tour du télégraphe marin, les mats des vaisseaux de ligne qui stationnent dans la Charente, les vastes chantiers de construction, charment la vue des étrangers : la propreté des rues, de longues files de maisons neuves, de jolies places, augmentent encore l'illusion. Mais tout-à-coup le regard est offusqué par des hommes coiffé du hideux bonnet rouge; on frémit en entendant le bruit lugubre et presque cadencé des longues chaînes que les condamnés traînent dans leur marche pénible. Leurs traits sont livides, leur regard est sombre et presque menaçant; leurs corps paraissent tombés sous le poids d'une précoce vieillesse; ils inspirent à la fois l'horreur et la pitié : ces hommes, ce sont les *galériens* ou forçats.

Des gardiens connus sous la triste dénomination de gardes *chiourmes*, autrefois *argouzins*, sont préposés à la garde de l'infâme troupeau, toutes les fois que la chaîne sort pour le travail; ils ont pour vêtement une informe capote de drap gris, et pour arme un briquet ou un bâton.

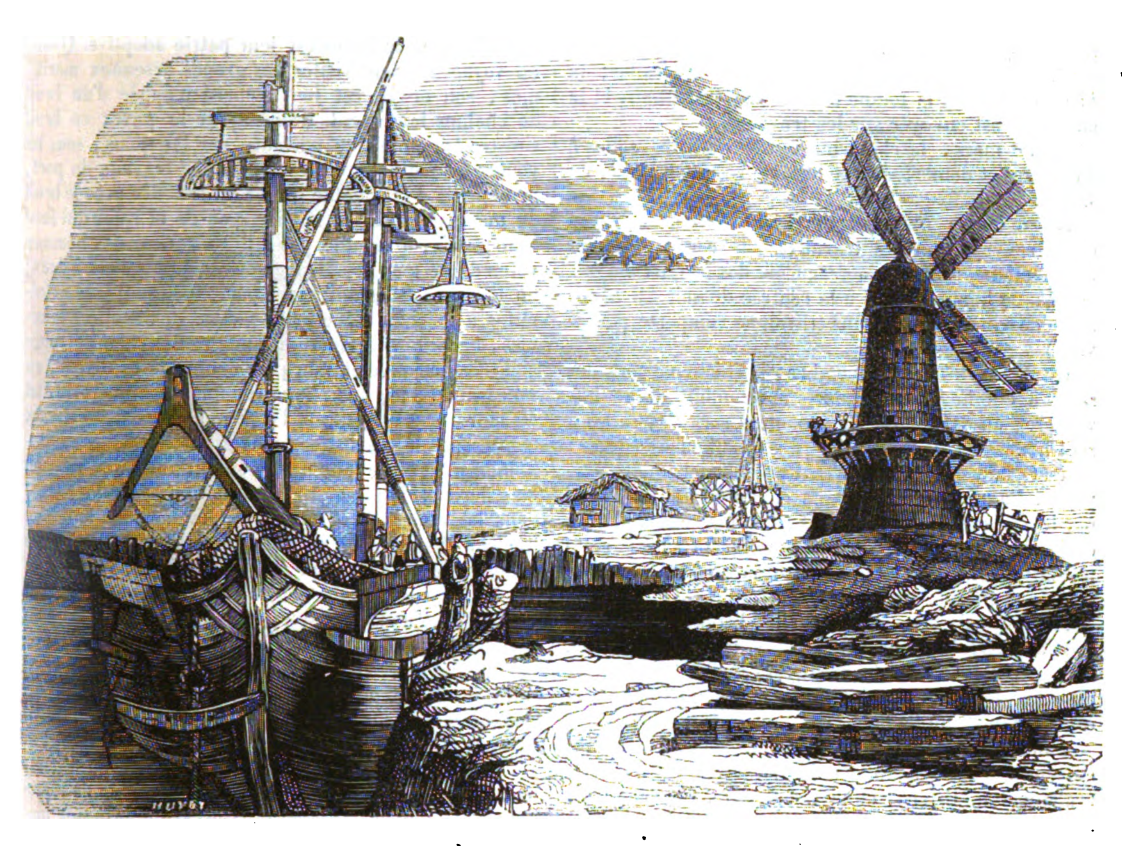
Lorsque, pour la première fois, on voit passer des forçats dans les rues de Rochefort, on se hâte de s'informer où est la sombre demeure de ces infortunés qui ont tout perdu, même l'espérance : allez au *bagne*, vous répondent les personnes que vous questionnez, allez au *bagne;* vous y verrez la prison et le lieu de repos des forçats.

Poussé par le vif instinct de la curiosité, vous parcourez dans toute sa longueur la plus belle rue de Rochefort, pour vous arrêter devant un magnifique portail décoré d'emblêmes maritimes, sur la frise duquel vous lisez en grosses lettres : ARSENAL.

Vous vous attendez à voir le redoutable guichet s'ouvrir au premier signal; mais la consigne est plus sévère à la porte de l'arsenal de Rochefort que sur les remparts d'une ville assiégée; avant d'entrer, il faut obtenir une permission du capitaine-commandant. Muni de ce laissez-passer, vous franchissez enfin la barrière; un garde-chiourme se présente à vous, et, dans l'espoir d'une modique rétribution, il s'offre à vous servir de guide.

Devant vous s'élève un moulin à planches dont les

(1) *Guide du voyageur* — *France Pittoresque* — *Mémoire pour servir à l'Histoire de Rochefort* ; par M. Thomas.



VUE DU PORT ET DU BAGNE DE ROCHEFORT.

larges ailes sont presque toujours en mouvement; à quelques pas plus loin, coule la Charente, sillonnée, d'heure en heure, par des bâtimens marchands, et couverte très souvent de vaisseaux de guerre dont les hauts mâts dominent tous les édifices de la ville. La vaste étendue du port est occupée par divers bâtimens, par les chantiers, par les divers ateliers, par les navires en construction; de distance en distance on aperçoit les forçats, les uns, occupés à divers travaux, les autres, allant et venant sous la conduite des gardes-chiourmes, sortes de démons, compagnons inséparables de ces damnés : à droite, est le *bagne* proprement dit; il se compose de deux corps de bâtimens alignés et très spacieux; ils peuvent contenir 2,400 condamnés; mais le nombre des forçats est presque toujours moindre.

L'intérieur du bagne de Rochefort, dit M. Appert, est à peu de chose près comme celui de Toulon, excepté toute fois les localités flottantes, qui n'y existent pas. Le bâtiment est assez beau, mais on retrouve le vice principal des établissemens de ce genre, qui confond beaucoup trop de criminels dans une même salle : dans l'arsenal, les travaux sont moins compliqués qu'à Toulon.

Les récompenses journalières produisent un bon effet sur les condamnés, lorsqu'elles sont distribuées avec justice; elles consistent dans la cessation de l'accouplement, dans l'emploi de fers plus légers, dans la distribution de postes plus doux, qui procurent quelque argent, en gratifications semestrielles, accordées par le conseil d'administration de la marine, aux détenus qui ont réuni à une bonne conduite le plus de zèle et d'aptitude pendant les travaux.

Les punitions de simple police autres que celles prévues par les lois sont :

1° Le retranchement du vin pour un jour seulement, excepté dans la saison caniculaire.

2° Le ramas, les menottes, le cachot, la souche et la garcette :

3° La privation des douceurs accordées;

4° La remise en couple pour un temps plus ou moins long.

Les fautes les plus ordinaires au bagne, sont : les vols, l'insubordination, les tentatives d'évasion, les voies de fait envers les camarades, les déguisemens, l'altération des effets d'habillement, les trafics d'objets défendus, la confection d'outils propres à faciliter les évasions, les jeux de hasard, les lettres qu'ils appel-

lent *Circassiennes* de *Jérusalem* ou pseudonymes, tendant à escroquer de l'argent à des individus crédules.

Le mouvement journalier de la chiourme est ainsi réglé au bagne de Rochefort.

Au coup de canon de la Diane, on commence à déferrer la *fatigue* et ensuite la *consigne;* au son de la cloche de l'*embauchée*, la chiourme sort des salles; la visite des fers et la fouille se font avec attention, et la chiourme est envoyée sur les travaux :

Le 1er mars, la chiourme rentre dans les salles à 11 heures et demie; chaque homme reçoit sa ration de vivres.

A une heure un quart, la chiourme sort des salles et est renvoyée sur les travaux : elle rentre toujours une demi-heure avant la *débauchée* des ouvriers.

Chaque homme reçoit à la rentrée du soir 48 centilitres de vin (la ration sans travail ne comporte pas de vin.)

Du 1er avril au 1er novembre, la chiourme sort des salles à une heure trois quarts après-midi; du 1er novembre, au 31 mars, la chiourme sort des salles à sept heures un quart, et rentre à trois heures du soir; toujours une demi-heure avant la débauchée des ouvriers. La rentrée totale de la chiourme est annoncée par le son de la cloche; alors, chaque sous-adjudant de garde fait compter les hommes de la salle; cette mesure est nécessaire, et se fait à la rentrée du matin comme à celle du soir.

Au coup de canon de retraite, l'appel nominal se fait dans les salles; une heure après, les sous-adjudans, chacun dans sa salle donnent un coup de sifflet pour annoncer le silence, qui a lieu peu de temps après, et qui dure jusqu'au lendemain.

L'habillement des forçats du bagne de Rochefort est déterminé par l'ordonnance du 5 février 1823, et le réglement ministériel de la même date. Pendant les 4 mois d'hiver, le condamné porte un pantalon de drap rouge, une casaque de la même étoffe; pendant l'été, on lui donne deux pantalons de toile à la place de son pantalon d'étoffe; il a deux chemises, une paire de guêtres, un bonnet et une vareuse pour l'hiver.

Lorsque les forçats sont mis en liberté, ils reçoivent un chapeau ciré, une chemise neuve, un pantalon, un gilet rond en drap brun, une paire de guêtres, une paire de souliers; l'été, le pantalon est de toile au lieu d'être en drap. Après cette statistique si exacte et si fidèle de la vie du bagne, on ne lira pas sans éprouver quelque émotion le tableau de ses tristes habitans, vigoureusement tracé par M. Théodore, Page qui reçut mission spéciale de visiter les bagnes de France en 1827 et en 1828.

« — Un peuple hideux est sorti et s'est formé de toutes pièces de l'écume de nos sociétés; il s'attache comme une lèpre, à la civilisation moderne; on en trouve des dépôts sur plusieurs points de nos frontières maritimes, où nos lois l'enchaînent et l'ont réduit à la condition d'un troupeau de bêtes de servitude. L'infamie est le lien social des individus qui le composent; elle a brisé en eux la fraternité qui les liait à leurs premiers concitoyens, et leur a donné de nouveaux frères, une nouvelle religion, une nouvelle patrie; car, au degré de l'échelle sociale où ils sont tombés, l'infamie de tous n'est plus l'infamie de personne; l'ame qui les inspire est la haine des lois existantes, le désir de nuire à ceux qui s'y soumettent. Ces hommes (puisque, malgré la flétrissure que leur imprime la société, ils sont hommes encore aux yeux de la nature), ont un nom commun; on les appelle *forçats* ou *galériens;* le *bagne* est leur patrie adoptive. Quand un voyageur vient visiter nos grands arsenaux maritimes, son oreille est tout d'abord frappée d'un bruit de chaînes lentement traînées sur le pavé; ce bruit sinistre l'accompagne partout : sur les quais, sous les voûtes des édifices où s'exécutent les travaux du port, le cliquetis de la chaîne tombe en cadence avec le bruit du marteau qui brise la pierre ou de la rame qui fend l'eau; puis, à chaque pas, il rencontre des hommes vêtus d'une manière étrange et accouplés deux à deux; un lien de fer les unit, rivé par chacune de ses extrémités à la cheville de leurs pieds : des souliers informes, un pantalon en laine jaune, une chemise rouge bigarrée de jaune et marquée de numéros divers, un sale bonnet avec une plaque de plomb numérotée, tel est leur accoutrement; et l'étranger qui s'arrête devant le passage de ces bandes d'hommes enchaînés ne demande pas même leur nom à son guide; il a reconnu les galériens, il a lu leur condamnation, *travaux forcés*, dans les deux lettres T. F., imprimées sur le dos de de leur chemise. Un premier sentiment de pitié ou de douleur s'éveille au fond de son ame, quand il voit le garde, chargé de ramener au parc ces êtres, accélérer leur marche avec le bâton, et, semblable au chien du berger qui rôde en grognant autour du troupeau, rallier par d'effroyables menaces ou par des coups le traînard qui s'écarte des rangs; mais, s'il fixe un instant son œil sur toutes ces figure hâlées et bronzées, il frémit involontairement sous leur regard oblique et fauve; sa pitié s'efface et fait place à la crainte ou au dégoût; c'est que tous portent sur le front un stigmate de réprobation et de haine invétérée : c'est qu'il pressent instinctivement que cette horde de brigands, au milieu même du châtiment qu'ils subissent, ne cherche dans la nature entière que de nouveaux moyens, de nouvelles occasions de crime.

« — Une fatale destinée préside à la vie du *galérien:* au sortir de la cour d'assises, on le pousse vers nos ports, emprisonné dans une chaîne de fer qui lui serre le cou et la cheville du pied, et, par un embranchement latéral, lie le poignet opposé à tout le système; arrivé au point de sa destination, ce premier et sévère lien est brisé; on lui arrache ses vêtemens, dernier souvenir de la société qui le répudie; il endosse l'uniforme dégradant du forçat. On lui jette au hasard un compagnon, qui doit partager sa chaîne, son sommeil, ses travaux, sa nourriture, son repos, son existence de tous les instans; on le *marie*... épousailles étranges! une chaîne de fer, rivée sous le marteau de l'exécuteur, est la bandelette sacrée du *mariage* du forçat, un garde-chiourme est son dieu d'hyménée!... et alors, s'ouvrent devant lui les grilles du *bagne*. Savez-vous ce qu'est le bagne? un vaste édifice, dont l'intérieur est divisé en longues salles, au milieu desquelles s'élève un double lit de camp : là, chaque couple trouve un anneau qui l'arrête comme un animal pris au piége, une boîte pour renfermer sa couverture, un espace de deux mètres carrés pour s'étendre et dormir;



SCÈNE DE FORÇATS JOUANT AUX CARTES.

à la suite de ces galeries, une chapelle, un hôpital, puis, par dessous, d'autres galeries souterraines, des cachots humides et impénétrables. D'épais barreaux de fer en ferment toutes les ouvertures, de nombreuses baïonnettes en défendent l'approche, et, sur toutes les avenues de ce repaire redoutable, la société a braqué des obusiers chargés à mitraille pour y maintenir la paix. Le roi de cet empire est le *commissaire du bagne;* son sceptre est un fouet ou un bâton, son armée le corps des gardes-chiourmes, organisé en compagnies; ses sujets, au nombre de plusieurs milliers, sont le rebut de toutes les classes. C'est dans ce séjour maudit que vient se naturaliser le forçat. Si cette terre ne lui est point étrangère, ou, pour me servir du langage consacré des habitans, s'il est *vieux fagot,* il se voit à l'instant entouré, serré, embrassé, porté en triomphe par ses anciens compagnons; il raconte ses courses vagabondes, ses hauts faits, sa gloire et sa chute; il termine par une nouvelle méthode de tromper l'*argousin.* Mais si le condamné apparaît pour la première fois dans cette enceinte de bannis, si son nom n'y a pas encore été apporté par la renommée, s'il est *bois verd*, en un mot, ou *jeune fagot*, il subit un interrogatoire, et on l'initie à la morale du lieu, morale brûlante comme un fer rouge, et dont l'horrible langage trouve le moyen d'éveiller un dernier rayon de pudeur au front même de l'homme qui a laissé toute honte sur la sellette des assises. Dans les enseignemens qu'il reçoit, tout remords s'efface; il prend confiance en lui-même; la réprobation universelle cesse de peser sur son ame; il trouve des amis, des frères, car, je le répète, l'infamie n'a pas de nom au bagne, et son ame se façonne et se trempe complètement dans cette atmosphère du crime. L'existence ne lui est point un fardeau : il a toujours une pierre pour reposer sa tête, un toit qui l'abrite contre l'injure des nuits pénibles de l'hiver; une providence infaillible lui apprête chaque jour une nourriture simple, mais suffisante; son travail, comme celui de l'esclave, est moins une fatigue qu'une distraction; est-il malade? la charité chrétienne lui ménage tous les adoucissemens de l'humanité; une réunion d'hommes de son choix remplace pour lui l'intimité de la famille. Combien de paysans sont condamnés à une destinée plus âpre! Que lui manque-t-il? la considération publique? mais la flétrissure a muré son cœur contre le regret de cette perte : la liberté? c'est un trésor inestimable, mais l'imagination en rehausse le prix; tous les hommes habitués à la vie claustrale di-

ront qu'il est bien facile de s'en passer. Le soir, quand il est rentré, il soupe, cause et badine, puis, au coup de sifflet d'un adjudant de chiourmes, il se tait et s'endort. C'est au milieu de ses ébats du soir qu'il faut étudier le forçat; ses causeries sont des cours complets de vol et d'assassinat, le récit de forfaits inouïs, et tout cela fait d'une voix rauque et sauvage, car il faut qu'elle traverse les aigres vibrations de la chaîne; il n'y a que là qu'on entend des sons ou plutôt des cris de cette nature; son badinage fait peur; on craint toujours que du poids de ses fers il ne broie la tête qu'il semble caresser; mais le lourd bâton du garde de service plane sans cesse sur lui et prévient tout dénouement tragique. Parfois, ces scélérats fameux s'apostrophent et engagent une conversation à tue-tête: ce sont les héros. La tourbe idolâtre se lève attentive; l'assassin, le faussaire, le voleur de grands chemins, le suborneur atroce, se chargent tour à tour de peindre la société, sa justice et ses lois: l'affreux tableau que celui de notre monde pris du point de vue du bagne! Si quelque grande image saisit l'auditoire, si quelque inspiration a éclaté capable de dissoudre tous les liens sociaux d'une nation, un murmure profond et flatteur, des rires tels que nulle part ailleurs oreille humaine n'en entendit, un hosannah de l'enfer, emplissent l'air; le bagne devient une serre-chaude dont le souffle dévore le dernier germe de vertu.

« — La langue qu'on parle là a son dictionnaire et sa grammaire, argot dégoûtant, plein de comparaisons fangeuses, où étincellent aussi d'effrayantes métaphores, des onomatopées terribles.

« — Si le bagne était peuplé de crimes de courage, si tous ces démons se vouaient au désordre par un pacte sacré, le génie du mal qui s'appuierait sur eux aurait un pouvoir irrésistible : mais là tout est ignominie et lâcheté; le fanatisme, la vanité, l'énergie abandonnent bien vite l'homme dans les chaînes; la trahison mine tout, c'est le grand levier du gouvernement de leur chef. A l'aide de quelques primes offertes à la délation, il se tient au courant des plus sourds complots. L'esclave abruti que l'on nomme un forçat se borne à une existence retrécie : il cherche à résister à l'action continuelle de longues privations. L'honnête homme, qui juge des mots du galérien par son imagination et sa propre sensibilité, ne voit pas tout ce que ces âmes émoussées savent se créer de ressources dans leur dégradation; il résume d'un seul coup-d'œil les souffrances de toute une vie, les grandit, et son cœur se tort devant la réflexion : « Ah! si j'étais réduit à cette misérable condition! » Le forçat sent autrement; l'abrutissement brise en lui la vivacité du désir; le cercle de ses plaisirs et de ses douleurs est très petit; pour lui, la pudeur et l'honneur ne sont plus une barrière ou un aiguillon; les coups de bâton ne réveillent pas son orgueil, il ne les mesure qu'au taux de la douleur physique. Mais toute son apathie disparaît au flair d'une mauvaise action; ses yeux sont des crimes; il va quêtant sans cesse le conscrit ou le voyageur badaud, pour lui escamoter sa montre et son argent; il s'agit de *plumer l'oison*, et alors il déploie une adresse et une activité prodigieuses : cependant, il ne résiste pas à la menace des coups de corde quand il est découvert; le vol, au bagne, n'est qu'un délit de discipline. Quand un navire désarme, il faut les voir rôder par bandes aux environs, se précipiter comme des corbeaux sur les immondices que les matelots jettent en dehors : ils y déterrent des morceaux de cuivre ou d'acier. Si quelque malheureux chat tombe au milieu de la horde : « Tayau sur le griffon! » et, en un clin d'œil, la pauvre bête est assommée, écorchée, mise en civet. Survient-il une grande catastrophe, l'âme du forçat, avide d'émotions fortes, s'élève et semble se purifier : on n'oubliera pas que quand Sidney Smith vint incendier nos vaisseaux à Toulon, ce furent les forçats qui sauvèrent l'arsenal. Pendant le choléra, au moment où la peur fesait oublier les devoirs les plus chers, c'était eux qui ramassaient et enterraient les cadavres; ils jouaient avec la mort, et comme alors ils étaient l'objet de soins particuliers, dans leur reconnaissance diabolique, ils criaient : « Vive le choléra! » Dernièrement, quand l'incendie du vaisseau à trois ponts le *Trocadero*, éclata à la porte de leur bagne et l'enveloppa d'un tourbillon de flammes, ils brisaient leurs chaînes comme du verre, couraient au danger, et mille témoins oculaires l'attesteront, laissaient bien loin derrière eux, pour le zèle et l'intrépidité, tous les ouvriers du port et les soldats. Nul d'eux ne s'est enfui, et, en général, l'évasion des forçats est assez rare : il ne leur suffit pas d'avoir franchi l'enceinte de l'arsenal, il leur faut de l'argent pour gagner un asile. Parfois, nos lois pénales leur donnent le spectacle d'un drame sanglant exercé sur eux-mêmes; elles élèvent une guillotine dans l'intérieur du bagne, et tranchent la tête de quelque galérien au milieu de ses silencieux compagnons : c'est ainsi que l'on leur inculque le principe de l'inviolabilité du garde-chiourme.

— A l'expiration de leur châtiment, l'autorité leur donne 12 fr. pour se procurer un vêtement; le pécule qu'ils ont amassé dans leurs années de captivité leur est payé à domicile. Mais le bagne est un tourbillon qui absorbe tout ce qui a mis une fois le pied dans sa sphère d'activité. Que fera le forçat libéré? objet des craintes ou des dégoûts de tout le monde, il ne peut que rarement trouver du travail pour exister; la société le force à la guerre, et il va de nouveau, entraîné par une force invincible, peupler le bagne, qui ne lâche que rarement sa proie pour long-temps.

» — Le *mariage du bagne* n'est point indissoluble : souvent, deux existences antipathiques se trouvent fixées à la même chaîne; de là, d'effroyables haines, des querelles, des luttes qui aboutiraient à de sanglantes conclusions; alors le divorce est prononcé; d'autres unions se cimentent, le même lien étreint le vieux scélérat relaps et retors, et l'adolescent, novice encore au crime, dont les traits sont à peine dénaturés par l'atmosphère du bagne. Ces combinaisons sont les plus favorables : le contact de la faiblesse et de la force, de la fraîcheur de la jeunesse et des rides du crime vieilli, forme souvent un heureux couple.

» — Nulle femme n'entre au bagne : nulle, excepté la religieuse hospitalière qui s'est dévouée à toutes les agonies de l'humanité; là, il y a des passions dont le nom seul tuerait la pudeur.

» — Quand une grave maladie saisit le forçat, un prêtre, l'aumonier de l'établissement, l'assiste dans ses derniers momens : s'il meurt, on l'enveloppe d'un

linceul, mais la tombe ne recueille pas sa dépouille mortelle. La terre serait trop légère au banni de la société: son cadavre, étendu sur la pierre d'une salle d'anatomie, exerce le scalpel d'un étudiant en médecine.

» — Ainsi vit, ainsi meurt le galérien. »

Quel tableau effrayant! quelles couleurs! quelle énergie! et pourtant le bagne est plus affreux encore qu'il n'est possible de le dire. Lorsqu'on entre dans ses longues salles, infectes par les mauvaises odeurs de la nuit, mal éclairées; lorsqu'on a compté les grabats avec leurs chaînes, on a la poitrine péniblement oppressée. Mais c'est surtout pendant la nuit que le bagne est hideux. Figurez-vous deux salles très longues, chacune avec deux rangées de grabats; 1,500 condamnés, le rebut, la honte de la société, couchés sur leurs lits de douleurs, ne pouvant faire le moindre mouvement sans être au même instant éveillés par le bruit de leurs chaînes; quelques lampes suspendues de loin en loin, comme des torches funèbres; deux portes de fer près desquelles veillent sans cesse les gardes-chiourmes, cerbères placés par la justice humaine, sur le seuil de cet enfer, et vous aurez une faible idée du bagne (1) de Rochefort.

Hippolyte Vivier.

(1) Le bagne, s'il faut en croire quelques chercheurs d'origine, vient de l'italien *bagno*, parce qu'à Constantinople il y avait des bains dans les prisons d'esclaves, auxquels ont succédé les galériens.

LE CLUB DE L'ORMÉE.

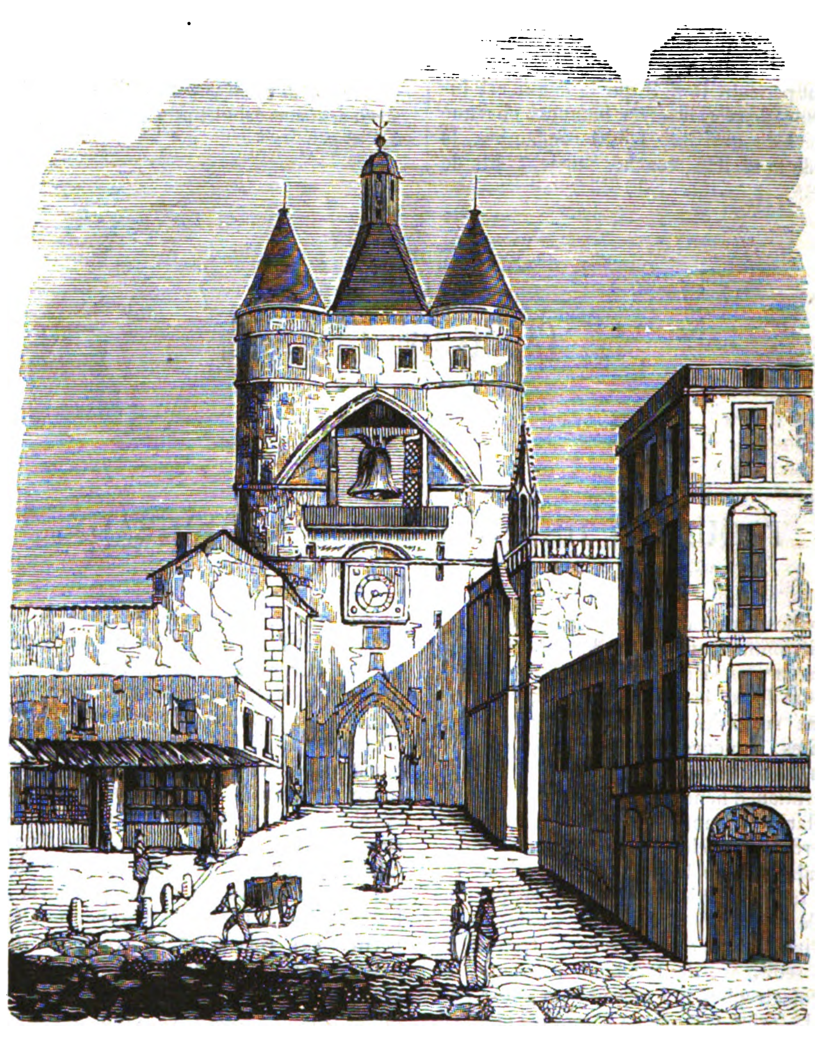
TROUBLES DE LA FRONDE A BORDEAUX.

Les grandes villes furent dans tous les temps jalouses de leurs droits municipaux; pour défendre les priviléges consacrés par des siècles, priviléges de famille, de foyer, elles ont bravé la colère des rois, et de ces tristes débats ont surgi des guerres civiles, guerres toujours sanglantes, toujours criminelles, toujours fécondes en déplorables représailles.

Une agglomération d'hommes qui a joui pendant long-temps des larges immunités que les Suzerains du moyen-âge accordaient quelquefois aux grandes cités, contracte des habitudes de liberté, et ce qui ne fut d'abord qu'une faveur, devient une propriété, par une sorte de droit de prescription. Dans les vieilles annales de nos provinces, il n'est pas rare de trouver de longs récits de séditions, de troubles, d'assauts, de massacres, de catastrophes qui eurent pour cause première le désir, la ferme volonté de conserver les franchises municipales. L'histoire de ces insurrections est devenue depuis quelques années le principal objet des études auxquelles se livrent certains hommes qui cherchent à découvrir les faits partiels de l'histoire des provinces, pour en former plus tard le grand faisceau des annales françaises; assurément, le champ sera large et la moisson abondante, si les ouvriers ne manquent pas pour les recueillir: sous le ciel du midi où l'amour de l'indépendance s'est toujours développé avec plus d'intensité que dans le nord. Les grandes cités du Languedoc et de l'Aquitaine jouirent, plusieurs siècles après l'invasion des Romains, de nombreux et glorieux priviléges que les rois de France respectèrent de gré ou de force. Parmi les fières municipalités qui déployèrent en diverses circonstances une grande fermeté pour le maintien et la conservation de leurs prérogatives, la ville de Bordeaux occupera toujours le premier rang. *Municipe* sous la domination romaine, la capitale de la deuxième Aquitaine sut défendre plus tard sa liberté contre les barbares qui se disputèrent la Gaule méridionale: les rois francs ne purent y affermir leur puissance et, avant la chute de la première race, on vit se développer le germe des franchises municipales. La suzeraineté des ducs de Guienne, ne fut point un fardeau pour les Bordelais, et la domination anglaise, si funeste aux autres provinces, fut pour les habitans des bords de la Gironde une époque de prospérité. Les rois d'Angleterre ne se fixèrent jamais à Bordeaux, et la vieille municipalité, n'ayant pas à craindre la surveillance de ses maîtres, devint presque indépendante comme les grandes *communes* de Flandres. Les choses subsistèrent en cet état jusqu'au jour où le léopard d'Angleterre fut repoussé de la Guienne et prit la fuite en rugissant de fureur. Charles VII envoya à Bordeaux le comte Dunois son lieutenant, qui, au nom du roi de France: jura sur les Evangiles de conserver les priviléges, libertés, lois, coutumes, observances de Bordeaux; mais le serment fut bientôt violé. On établit un parlement dans la province de Guienne, et cette cour royale eut mission de lutter contre le pouvoir municipal. En moins d'un demi-siècle elle accapara les suffrages de la haute bourgeoisie qui se sépara du peuple, et prépara ainsi la ruine de la *commune*.

Cependant, la municipalité bordelaise, semblable à





TOUR DE L'ANCIEN HÔTEL-DE-VILLE.

un arbre qui a pris de fortes racines, qui croît sur un sol fertile, et brave pendant plusieurs siècles la fureur des ouragans, luttera plusieurs années encore contre les envahissemens du pouvoir royal, et l'ascendant tout-puissant de l'unité nationale : en vain, les guerres civiles et religieuses se liguent pour saper sa constitution; en vain, le maréchal d'Albret, exécuteur d'une sentence de mort contre la commune de Bordeaux, fait abattre les murailles de la capitale de Guienne; les Bordelais, héritiers de la noble fierté de leurs ancêtres prendront les armes, lorsque sonnera l'heure du péril; ils s'arrêteront devant la vieille tour de leur hôtel-de-ville, et, en contemplant ce monument où demeure encore suspendue la cloche municipale, ils se souviendront que leurs pères ne craignirent pas de verser leur sang pour conserver leurs franchises municipales; ils marcheront sous la bannière de l'insurrection, devenue pour eux un devoir, et Louis XIV, Louis XIV le *grand roi*, dont la volonté fait tout plier, se verra contraint à renvoyer le cardinal Mazarin son fourbe ministre, à pardonner aux rebelles et à promettre, avec serment, de conserver les priviléges dont ils ont joui sous tous les rois de France.

Entendez-vous les longs tintemens de la cloche de

l'hôtel-de-ville (1)? c'est le tocsin qui appelle le peuple aux armes. Le canon de la *fronde* a déja retenti dans la province de Guienne et le duc d'Epernon créature de Marie de Médicis est devenu l'objet de l'exécration publique.

Avant de décrire les principales scènes du drame connu dans l'histoire de Bordeaux sous le nom de *club de l'Ormée*, il faut prendre les choses de plus haut, et remonter à l'origine de l'exaspération qui pendant plus de deux ans fit couler le sang à grands flots dans une des plus importantes villes de France.

Les Bordelais eurent beaucoup à souffrir de la sévérité des édits royaux pendant les guerres de la Ligue: plusieurs séditions qu'on aurait pu calmer en employant de simples mesures de haute police attirèrent sur la capitale de la province de Guienne, la vengeance de la cour. Le cardinal de Richelieu, non content d'exiger des Bordelais de nombreux renforts pour les travaux du siége de la Rochelle, inonda la ville de ses espions, et les principaux habitans ne purent se soustraire que par une soumission aveugle à la politique soupçonneuse du cardinal-ministre : plus tard le duc d'Epernon fut investi du gouvernement de la province; ses exactions, ses discussions avec le premier président et les autres membres du parlement laissèrent bientôt entrevoir les malheurs qu'entraînerait la rapide promotion du favori de la reine-mère.

La province était depuis long-temps accablée d'impôts; les esprits se disposaient insensiblement à la révolte qui éclata enfin à l'occasion d'un nouvel impôt sur les hôteliers et cabaretiers, qui refusèrent de payer la taxe imposée, et se rassemblèrent en armes dans le cimetière de Sainte-Eulalie. Le vieux duc d'Epernon parvint à calmer cette première révolte, se retira en Angleterre, et revint quelque temps après en France où il mourut dans un âge très avancé. Le duc de Lavalette prit le nom de son père, et lui succéda dans le gouvernement de la province de Guienne; de nouveaux démêlés ne tardèrent pas à s'élever entre le jeune gouverneur et les Bordelais. Le duc d'Epernon fit construire une citadelle à Libourne. Les jurats s'assemblèrent à l'hôtel-de-ville, et les hostilités commencèrent de part et d'autre; la municipalité bordelaise leva des troupes, Vaires fut assiégé et Camblanes tomba au pouvoir des insurgés.

Pendant que les deux armées étaient presque en présence, le marquis d'Argenson arriva à Bordeaux pour négocier la paix : On discuta sur les propositions qui ne furent pas acceptées, parce que les Bordelais déclarèrent qu'ils ne consentiraient à aucun traité de pacification tant que le duc d'Epernon serait gouverneur de la province. Néanmoins, les négociations furent reprises quelque temps après, et le conseil de ville, désespérant d'obtenir ce qu'il demandait, ordonna de continuer les préparatifs de guerre. Le peuple dont l'impatience ne pouvait se plier à de si longues tergiversations, se révolta de nouveau et, dans le tumulte de l'émeute, le premier président du parlement fut maltraité.

— Nous voulons qu'on démolisse la citadelle de Libourne, criait la foule, qui se pressait sous les fenêtres de l'hôtel où était logé le marquis d'Argenson.

L'envoyé du roi publia plusieurs ordonnances qui furent toutes infructueuses. Les Bordelais marchèrent en armes sur Libourne et résolurent de prendre cette ville d'assaut. Les troupes que le duc d'Epernon avait réunies sur ce point, livrèrent bataille aux insurgés et les taillèrent en pièces. La nouvelle de cette défaite répandit une terreur panique parmi les habitans de Bordeaux et les partisans du duc d'Epernon se livrèrent aux transports de la joie la plus frénétique. Le parlement ne prit point part à la frayeur générale; il se réunit en séance solennelle, et ordonna qu'on fît des levées pour remettre au complet le régiment dont le commandement fut confié au marquis de Lusignan. L'archevêque fut en même temps chargé de négocier la paix, et se rendit à Castres où il eut une entrevue avec le duc d'Epernon : il ne put rien obtenir; le gouverneur devenu plus insolent depuis l'affaire de Libourne, accueillit si mal les députés bordelais que le conseil de ville résolut de résister jusqu'à la dernière extrémité. Le duc ne craignit pas d'entrer dans Bordeaux; mais les craintes que lui inspirèrent les murmures, les cris des habitans, le forcèrent à sortir en toute hâte, et, pour se venger de cet affront, il fit publier une ordonnance par laquelle il imposait une taxe sur les paroisses et sénéchaussées du ressort, pour la subsistance de ses troupes. Ces vexations augmentèrent l'exaspération des Bordelais, et le peuple commença à se réunir en assemblées tumultueuses. Pendant que les orateurs de rues discouraient sur les places publiques, appelant les Bordelais aux armes, le parlement fit partir pour Paris le jurat Ardant avec ordre de négocier la paix auprès du roi.

Le député bordelais avait été devancé par les émissaires du duc d'Epernon, qui était alors en grande faveur auprès du cardinal Mazarin. Le roi ne voulut pas même accorder une audience au jurat Ardant et à ses collègues, qui furent relégués à Senlis. Le duc obtint gain de cause contre le parlement qui fut mis en interdit. D'Epernon, qui ne doutait plus de sa toute-puissance, se rendit à Bordeaux, avec le comte de Comminges, délégué pour faire exécuter l'ordonnance royale. Chose extraordinaire, et qui se voit rarement dans le temps des guerres civiles, le favori de Mazarin, le gouverneur, ne fut pas insulté par le peuple qui se contenta de crier :

— Vive le roi et le parlement!

Il ne fut pas long-temps à se convaincre qu'il lui serait impossible de mettre à exécution l'interdit lancé contre le parlement. Le peuple, instruit des projets de la cour contre ses magistrats, courut aux armes; de nombreux rassemblemens s'effectuèrent dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, et le duc effrayé,

(1) Cet édifice fut construit à l'époque de la domination anglaise et porta d'abord le nom de *Tour Saint-James*. Cette dénomination et cette origine ne doivent pas réveiller un sentiment pénible; la Guienne était échue par droit d'héritage à la maison des Plantagenet, et les Bordelais ne se laissèrent jamais traiter en vaincus par des Suzerains étrangers. La commune de Bordeaux ne fut jamais plus puissante qu'à cette époque. Ce monument qu'elle éleva se composait d'abord de quatre tours : il était surmonté d'un lion doré. La cloche municipale dit encore aux Bordelais leurs joies et leurs alarmes, et annonce aux jours d'élection qu'ils ont des devoirs à remplir.

(*Album du voyageur à Bordeaux*, n. 72).

prit secrètement la fuite avec quelques cavaliers. Furieux du peu de succès de son voyage, le duc s'en prit aux jurats qui eurent la faiblesse de le calmer. Les milices bourgeoises conçurent bientôt des soupçons; les postes furent doublés à l'Hôtel-de-Ville, et le jurat La Barrière, accusé d'entretenir des relations secrètes avec les épernonnistes, fut tué d'un coup de fusil, au moment où il montait à cheval pour se rendre à sa maison de campagne. On nomma trois nouveaux jurats, et pour mettre la ville à l'abri de toute surprise, on mit des gardes à toutes les portes: on se saisit du château du Hâ; on fit des barricades et des retranchemens, surtout du côté du Château-Trompette: on arma des vaisseaux et des chaloupes; en un mot, on ne négligea aucun des préparatifs que nécessite la crainte d'un siège. Le peuple qui brûlait d'en venir aux mains avec les épernonnistes, éclata bientôt en murmures contre l'inertie du marquis de Lusignan. Ce général sortit enfin de sa léthargie, et il remporta plusieurs avantages sur le gouverneur de la province de Guienne. Vers le même temps, le marquis de Sauvebœuf arriva du Limousin avec quatre cent recrues qu'il emmenait au secours des Bordelais. Le duc d'Epernon, persuadé que les Bordelais ne tarderaient pas à mettre à l'épreuve le courage et l'ardeur des troupes auxiliaires, ordonna à du Haumont, commandant du Château-Trompette, de faire à la ville tout le mal possible. Le 22 août, de grand matin, du Haumont fit pointer ses canons, ruina plusieurs édifices publics, entr'autres l'église des Augustins, et le couvent de Sainte-Catherine.

Les bourgeois, furieux de se voir exposés nuit et jour au feu de l'artillerie du Château-Trompette, résolurent d'emporter d'assaut cette forteresse. Le marquis de Sauvebœuf et le conseiller Despagnel examinèrent la place, et le siége commença des deux côtés: Sauvebœuf attaqua le bastion qui commandait la rivière, et Despagnel s'attacha à une tour carrée qui dominait la ville et la campagne. L'attaque fut poussée avec la plus grande activité, et la cour, craignant de perdre ce dernier boulevard de la puissance royale, chargea le maréchal du Plessis-Pralin, de renouer les négociations avec les Bordelais. Ce nouveau négociateur ne fut pas plus heureux que le comte de Comminges; la guerre continua de part et d'autre, et les milices bordelaises firent payer chèrement aux épernonnistes leur victoire de Libourne. Le péril devint si imminent, que le parlement envoya quatre députés au maréchal du Plessis-Pralin. Le bruit courut, vers le même temps, que les affaires de Bordeaux avaient été accommodées en cour, et le duc d'Epernon, étonné d'un changement si subit, résolut de faire un dernier effort pour soumettre les rebelles; il projeta d'attaquer, le même jour, les postes de la Bastide, de Saint-Seurin et de Bacalan: il se chargea lui-même de la première attaque, le marquis de Navaille devait faire la seconde, et le comte de Dognon la troisième. Les bourgeois en vinrent aux mains le lendemain avec les troupes royales, et le duc se posta sur la montagne de Cypressat, pour être spectateur du combat. Les Bordelais déployèrent une si grande intrépidité sur tous les points, que les troupes royales furent repoussées, après plusieurs heures d'un feu très vif. En vain, le comte de Dognon, ne pouvant plus espérer de secourir le duc, tourna toutes ses forces contre Bacalan; il ne put résister à la fusillade des milices bourgeoises, perdit quatre cents hommes, et la division qui attaquait la Bastide, sous les ordres du duc d'Epernon, perdit courage. Le duc frémit en voyant son armée en déroute, et arrêtant un des fuyards, gentilhomme réputé intrépide, il lui dit avec colère:

« — Eh! monsieur de Marin, où est donc l'honneur?

« — Monsieur, répondit l'officier, l'honneur est à la » Bastide, où les généraux Bordelais combattent en » personne. »

Le duc assembla son conseil de guerre sur les hauteurs de Cypressat: pendant qu'il excitait ses officiers harassés de fatigue ou blessés à recommencer le combat le lendemain, d'Alvimar, maréchal de bataille des armées du roi, apporta la nouvelle que la paix avait été accordée aux Bordelais, à la sollicitation du prince de Condé. Le parlement s'assembla pour entendre la lecture des ordres du Roi, qui fut faite en présence des marquis du Sauvebœuf, Théobon, Lusignan et d'Aubeterre (1). Les frondeurs et les royalistes regardèrent cette paix comme un grand bienfait, et les Bordelais envoyèrent en ôtage, à Blaye, pour gage de leur soumission et de leur obéissance, les conseillers Boucaut, Dussault, Mosnier et trois jurats. Le duc d'Epernon voyait avec regret se terminer ainsi une guerre dans laquelle il avait espéré jouer un rôle beaucoup plus honorable que par le passé. D'Alvimar, cédant à ses instances, procéda lentement à l'exécution du traité.

Sur ces entrefaites, le baron de Vatteville, envoyé du roi d'Espagne, arriva à Bordeaux; le parlement refusa d'abord de lui ouvrir les portes de la ville, mais il avait tant à craindre des nouvelles émeutes, que l'envoyé espagnol entra presque avec les honneurs du triomphe dans Bordeaux. Cette réception parut à Duplessis-Pralin un prétexte suffisant pour différer le désarmement du duc d'Epernon et l'éloignement des troupes royales. Les Bordelais étaient en alarmes; on se refusait à commencer la démolition de la citadelle de Libourne, et le duc d'Epernon parcourait toujours la campagne à la tête de ses régimens. On apprit en même-temps la détention du prince de Condé que la ville de Bordeaux regardait avec raison comme son plus zélé protecteur, et le nom du cardinal Mazarin ne fut prononcé qu'avec exécration. Aussitôt que les bourgeois et le peuple eurent entendu la lecture d'une lettre de la princesse de Condé qui leur demandait une retraite pour elle et pour son fils, ils répondirent qu'ils la recevraient à bras ouvert; l'avocat-général Pavie, que le parlement avait député dès le commencement des troubles, s'était laissé gagner par les offres de Mazarin et de la reine mère: il voulut retarder et empêcher l'entrée de la princesse; les jurats firent fermer les portes; mais le peuple s'attroupa le vingt-neuf mai, sur les neuf heures du matin, brisa les portes à coups de hâches, et jura d'exterminer ceux qui s'opposeraient à l'entrée de la princesse. Quand les magistrats parurent pour empêcher cette violence, on les força de crier: — Vive le roi et les princes! point de Mazarin!

La princesse informée de ce mouvement populaire,

(1) *Histoire des mouvemens de Bordeaux* Liv. 4, chap. 7.

au lieu de coucher à Lormon, prit un léger repas, traversa la rivière, et parut devant Bordeaux à trois heures après-midi. Les vaisseaux de la rade étaient tous pavoisés, et la princesse mit pied à terre aux acclamations redoublées d'une multitude innombrable et enthousiasmée. Elle eut beaucoup de peine à traverser la foule pour monter dans un carrosse qui devait la conduire à l'hôtel du président Lalanne. Des cris de joie retentissaient encore dans toutes les rues lorsque d'Alvimar entra aussi dans Bordeaux, porteur des ordres de la cour contre la princesse de Condé. Le peuple entra en fureur à cette nouvelle, et d'Alvimar eût été massacré si le marquis de Lusignan ne lui eût donné asile dans son hôtel.

Le lendemain de son arrivée, la princesse de Condé se rendit au palais avec le duc d'Enghien son fils: elle entra dans la grand'chambre, tenant son fils par la main; son premier mouvement fut de se jeter à genoux; on l'en empêcha.

Le président Daffis répondit à la princesse que la cour prenait part à ses malheurs, et la pria de se retirer pour laisser la liberté de délibérer sur sa requête. Les votes des magistrats furent souvent interrompus par les vociférations du peuple qui environnait le palais, et ne cessait de crier :

— Vive le roi et les princes! à bas Mazarin!.. Vivent messieurs du parlement!

La délibération fut favorable à la princesse; le parlement lui accorda protection et sûreté dans Bordeaux, à la seule condition qu'elle vivrait en bonne et fidèle sujette du roi de France.

La princesse se retira chez elle après avoir obtenu expédition de l'arrêt, et le lendemain, suivie du jeune duc d'Enghien, elle alla remercier ses juges. Elle écrivit en même-temps aux ducs de Bouillon et de Larochefoucauld qui l'avaient accompagnée jusqu'à Lormon, qu'ils pouvaient venir à Bordeaux. Ces deux seigneurs fortement compromis dans les troubles de la Fronde, se rendirent aux Chartrons où ils furent accueillis par la foule qui s'écria qu'elle égorgerait les membres du parlement et les jurats, s'ils s'opposaient à leur entrée dans la ville. La princesse sollicita les magistrats en leur faveur, et après de longues délibérations, il fut arrêté que les ducs entreraient dans la ville avec toute la noblesse qui les accompagnait, et prendraient logement dans un des quartiers.

L'alarme fut grande le 25 juin; le bruit courait que le chevalier de la Valette voulait assiéger le faubourg Saint-Seurin : on sonna le tocsin, et les membres du parlement furent si effrayés qu'ils sortirent du palais avec précipitation. Le président Daffis fut insulté par le peuple qui criait :

— Mort à Daffis! c'est un mazarin; qu'il retourne à Toulouse sa patrie!

Le président fut sauvé par l'avocat-général Dussault, et pour appaiser la haine des bourgeois, il signa, quelques jours après, l'arrêt qui fut rendu par le parlement contre le duc d'Epernon et ses adhérens. On forma un conseil de guerre dont les membres furent choisis parmi les chefs de la grande et de la petite Fronde (1). On s'occupa d'abord de l'île de Saint-Georges qui était au pouvoir des royalistes; elle fut prise après un siége de quelques jours par Goubineau et Descoms capitaines dans les régimens de Sauvebœuf et de Lusignan; les poètes, les orateurs et surtout Bonnet, curé de Sainte-Eulalie, célébrèrent cette expédition avec une emphase ridicule. Le duc d'Epernon se mit en mouvement pour réparer cet échec; mais accusé à la cour par le maréchal de La Meilleraye, il fut relégué à Loches, et les Bordelais se trouvèrent momentanément délivrés d'un ennemi qui avait hérité de la vieille haine de son père. Ces succès ranimèrent le courage des frondeurs; mais la princesse ne pouvait plus suffire à l'entretien des gens de sa maison, elle attendait impatiemment des nouvelles d'Espagne. Grande fut sa joie quand elle apprit que le baron de Baas avait fait charger quatre cent cinquante mille francs sur trois frégates qui étaient déja à l'embouchure de la rivière. Dom Joseph Ozorio, envoyé du baron de Vatteville, fut reçu dans Bordeaux aux acclamations de la multitude. La princesse ne put dissimuler son mécontentement, lorsqu'elle apprit, le lendemain, que Dom Ozorio n'avait apporté que quarante mille écus; le parlement et les jurats conçurent des soupçons sur les intentions de l'envoyé espagnol; on tint plusieurs assemblées qui n'aboutirent qu'à exaspérer les frondeurs. La princesse, mécontente du parlement, fesait courir le bruit qu'on l'empêchait de distribuer les sommes dont elle était dépositaire. Ces insinuations furent bientôt répandues dans toute la ville par les exaltés du parti; le peuple s'attroupa, et le 11 juillet, les mécontens se portèrent vers le palais; les magistrats étaient en délibération; le procureur-général, entendant les cris la multitude, mit la tête à une fenêtre, et vit que le peuple assiégeait le palais.

Quelques officiers sortirent et ordonnèrent aux turbulens de se retirer, sous peine de la vie : le rassemblement se dissipa; mais les frondeurs revinrent bientôt à la charge, et les magistrats firent fermer les portes du palais, en attendant que la jurade leur envoyât des secours pour les soustraire a la fureur du peuple. Pendant qu'ils étaient en proie à de terribles perplexités, de grands cris se firent entendre hors de la salle;

— Vive le roi! vive la princesse! vive le prince de Condé et le duc d'Enghien! répétait la foule.

La princesse entra quelques instans après :

Le président Daffis la remercia au nom du parlement et lui donna à comprendre que la cause de tous les troubles était la protection qu'on lui avait accordée.

— « Messieurs, dit-elle aux magistrats, je vois » bien ce qui vous tient. Vous ne seriez pas fâchés » que je fisse retirer la populace, et que je vous sauvasse du péril qui vous menace tous : mais la petite » vanité gasconne vous empêche de m'en prier. Je vous » entends, ajouta-t-elle, en voyant plusieurs membres » sourire en signe d'approbation; hé bien! je vais » faire mon possible pour vous tirer d'embarras. »

Elle sortit à l'instant, dit l'historien Don de Vienne (1). Le peuple ne voulait point la laisser passer; ce ne fut qu'à force de prières, qu'elle se fit faire place: elle traversa la grande salle, en passant au milieu de plus de

(1) On appelait *grande Fronde* le parti des exaltés et *petite Fronde*, les frondeurs modérés.

(1) *Histoire de Bordeaux*, p 393.

deux mille épées. Quand elle fut sur le perron, elle aperçut le jurat Pontac qui ordonnait de faire une décharge; alors, elle se mit à crier :

« — Vivent le roi et les princes ! »

Prenant un ton d'autorité, elle défendit aux deux partis de tirer, et dit :

« — Qui m'aime me suive. »

Les jurats entrèrent ensuite pour assurer le parlement que tout était tranquille : chaque officier se retira dans sa maison à huit heures du soir : ainsi se termina la journée du 11 juillet, dans laquelle, le parlement de Bordeaux, montra une grandeur d'âme et une fermeté romaine. Mais la résistance qu'il avait d'abord opposée aux exaltés de la Fronde, lassa bientôt l'énergie des magistrats; le 13 juillet, le président Daffis fut circonvenu, et le parlement signa l'arrêt d'union avec les princes. Le cardinal Mazarin, déclaré perturbateur du repos public, forcé de quitter la frontière, conseilla au roi de faire un voyage en Guienne, pour y rétablir son autorité.

La princesse de Condé apprit cette nouvelle avec d'autant plus de plaisir, qu'elle désirait depuis long-temps voir le parlement contraint à se déclarer plus ouvertement pour la cour ou pour la Fronde. Elle fit courir le bruit que Mazarin arrivait à la tête d'une armée pour châtier les Bordelais, célébrer, à Saint-André, le mariage d'une de ses nièces, avec le duc de Candale, et maintenir le duc d'Epernon dans son gouvernement. Elle supplia le parlement de lui permettre d'armer ses partisans, et de repousser la force par la force. Une assemblée générale fut convoquée, le 20 juillet, à l'Hôtel-de-Ville. Les héros de la grande Fronde parlèrent avec leur exaltation accoutumée, et chaque orateur accabla des injures les plus grossières le cardinal Mazarin et ses adhérens. Le parlement lui-même, rendit un nouvel arrêt favorable à la princesse. On reçut vers le même temps deux lettres du roi, par l'intermédiaire du maréchal de la Meilleraye, et on procéda à l'élection des nouveaux jurats. Les troupes qui avaient devancé le roi ne restèrent pas inactives. La Meilleraye s'empara de Vaires, et emmena prisonnier le commandant Richon. Les Bordelais, sincèrement dévoués au parti des princes, ne purent résister à l'ascendant de la majesté royale, et le parlement, dès qu'il apprit que Louis XIV était arrivé à Libourne, lui envoya des députés pour le complimenter; le président Pichon fut chargé de porter la parole. La reine leur fit un accueil gracieux; Mazarin qui, pendant tout le temps de l'audience, se tint constamment derrière le fauteuil du roi, ne fut pas même salué par les députés bordelais : le nom du cardinal était en exécration dans toute la province de Guienne. La réponse du roi fesait espérer aux frondeurs des conditions de paix honorables pour les deux partis : malheureusement, l'illusion ne fut pas de longue durée; au moment où on délibérait, à l'Hôtel-de-Ville, un courrier qui arrivait de Limoges dit qu'en passant à Libourne, il avait vu Richon, commandant du château de Vaires, pendu sous la halle de la ville. Cette nouvelle changea subitement les dispositions des esprits; on parla de représailles, et le sort tomba sur un gentilhomme nommé Canot, capitaine dans le régiment de Navailles. Le parlement, qui n'avait plus à transiger, déclara de nouveau le cardinal Mazarin ennemi de l'état. L'éminence n'avait pas à redouter l'arrêt de proscription lancé contre lui; mais les nouvelles qu'on recevait de Paris, devenaient de jour en jour plus alarmantes, et le rusé italien s'occupa, dès ce jour, à trouver une occasion favorable pour sortir de la Guienne : on employa de part et d'autre la voie des négociations; mais ce moyen était impuissant entre deux partis qui se défiaient l'un de l'autre.

Les Bordelais se tenaient sur leurs gardes, fesaient des préparatifs de défense, dont ils eurent bientôt besoin; en effet, le 23 août 1650, on vit paraître plusieurs régimens sur les hauteurs de Senon et de Cypressal.

— Les troupes royales viennent assiéger Bordeaux, criaient les bourgeois et le peuple.

On tint un conseil de guerre; on délibéra si on irait à la rencontre de l'ennemi, au lieu de l'attendre; mais on se contenta de renforcer le poste de la Bastide, et d'y envoyer du canon, pour éloigner les troupes royales. Le lendemain, le maréchal de La Meilleraye reçut ordre de livrer bataille aux Bordelais, qui remportèrent une victoire complète, et poursuivirent les royalistes jusqu'au pied de la colline de Cypressal. Délivrés de ce péril, les Bordelais redoublèrent de vigilance; les jurats publièrent une ordonnance qui portait, qu'à dater du 28 août, chaque maison de la ville fournirait un homme, paur travailler aux fortifications.

Jamais, dit l'historien Don de Vienne, ordonnance ne fut exécutée avec plus de promptitude et d'allégresse. La princesse elle-même et une troupe de dames qui l'accompagnaient, allèrent chacune avec un petit panier, porter de la terre afin d'encourager les travailleurs. Les ducs de Bouillon et de Larochefoucauld qui dirigeaient eux-mêmes les travaux, avaient soin de procurer des rafraîchissemens. Le jeune duc d'Enghien était monté sur un petit cheval, et allait sans cesse d'un endroit à l'autre. Partout où il passait, c'étaient des cris de joie et des acclamations continuelles. Le premier soir, la princesse fit promener les dames sur la rivière, dans une galère, où elles trouvèrent une collation magnifique. Elles furent saluées par tous les vaisseaux qui étaient dans le port, auxquels les acclamations du peuple qui couvrait le rivage servaient d'écho.

L'enthousiasme des frondeurs s'était changé en fanatisme; on travailla jour et nuit; on éleva un retranchement depuis l'extrémité du faubourg Saint-Seurin jusqu'à la porte Dijaux; on fortifia aussi les faubourgs de Sainte-Croix, de Saint-Julien et les Chartrons jusqu'à Bacalan. On s'attendait à être assiégé par l'armée royale. Les accommodemens proposés par le cardinal Mazarin n'étaient pas de nature à rassurer les partisans de la princesse de Condé : il voulait jeter la discorde parmi les frondeurs, il ne put y réussir; et, dans son dépit, il fit rendre un arrêt du conseil contre le parlement; qui répondit par de nobles et énergiques remontrances.

L'apologie des Bordelais produisit un grand effet dans le conseil royal; cependant le cardinal Mazarin toujours fidèle à sa tactique, ordonna au maréchal de la Meilleraye d'attaquer le faubourg Saint-Seurin. Le premier choc ne fut pas favorable aux royalistes; les bourgeois les taillèrent en pièces, et le régiment du duc de Bouillon les poursuivit loin de la ville. Le cardinal, témoin de ce premier échec, changea le plan d'at-

taque; l'armée marcha sur une seule colonne, avec ordre de forcer toutes les barricades. Les vétérans s'avancèrent presque jusqu'à la demi-lune. L'alarme devint générale dans Bordeaux; on sonna le tocsin à tous les clochers, et, à ce funèbre rappel, le peuple accourut en armes. Six mille femmes, disent les mémoires du temps, entre lesquelles étaient des personnes de qualité, armées de broches, de haches, et de tout ce qui leur tomba sous la main, voulurent partager le danger. Les ducs mirent les compagnies en ordre de bataille sur la place qui est devant la grande porte Saint-Seurin. Le combat s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre, et la victoire resta incertaine. Les Bordelais opposaient sur tous les points une héroïque résistance, et Monstri ne put réussir dans une première tentative contre les Chartrons. Tous les bourgeois furent enrégimentés, et les crieurs de l'Hôtel-de-Ville publièrent à son de trompe que tout habitant de Bordeaux eût à se rendre aux places d'armes dès qu'il entendrait le tocsin.

Les assiégeans excités par le cardinal Mazarin pressaient vivement les travaux du siége; on attaqua la demi-lune de la porte Dijaux. Le siége dura jusqu'au 10 octobre, et les Bordelais n'avaient encore perdu aucune de leurs positions. Ils résolurent enfin de détruire en plein midi les travaux des royalistes. La princesse de Condé, informée de cette détermination, se rendit au quartier où les troupes devaient défiler, pour les encourager par sa présence et par ses discours gracieux.

« — Allez, disait-elle aux officiers et aux soldats, » allez, intrépides défenseurs de vos priviléges, d'une » pauvre femme et de son fils; repoussez les soldats » de Mazarin.

Le combat fut rude et opiniâtre; parmi les officiers qui périrent sur la tranchée, les historiens du temps vantent beaucoup le jeune Vigier qui reçut à la tête un coup de feu. Les poètes célébrèrent ce jeune héros de la Fronde.

De nombreux échecs portèrent le découragement parmi les troupes royales; Mazarin voulut faire encore une dernière tentative du côté du jardin de l'archevêché; mais les assaillans furent encore repoussés, et le cardinal, désespérant de réduire Bordeaux, engagea le parlement à envoyer des députés au roi. Six magistrats et six bourgeois se rendirent à Bourg où la cour séjournait depuis son arrivée en Guienne. On convint d'abord d'une trève de dix-huit jours, qui fut renouvelée à son expiration. Les dames du parlement de Bordeaux écrivirent aux dames du parlement de Paris une lettre où brille tout le feu de l'imagination gasconne; dans les guerres civiles les femmes veulent toujours jouer un rôle quelconque.

Cependant les conférences ne discontinuèrent pas; le plus grand obstacle était la mise en liberté des princes, et le renvoi du duc d'Epernon. Ce dernier article fut enfin ajouté à la déclaration, et le président Latrène, chef de l'ambassade, s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses concitoyens; la princesse de Condé reçut un passeport pour se retirer en Anjou, et deux jours après, voyant qu'elle ne pouvait plus rester à Bordeaux, elle partit accompagnée des vœux, des adieux, des larmes des Bordelais.

Le roi fit publier qu'il viendrait à Bordeaux, le 5 octobre, et le conseil de ville ordonna de magnifiques et brillans préparatifs pour sa réception; au jour marqué, les canons qui était placés en batterie le long de la rivière saluèrent la galère qui portait le roi, la reine, et le cardinal Mazarin. Louis XIV entra dans la ville aux cris mille fois répétés de : vive le roi! et le jeune monarque fut surpris de trouver un si sincère enthousiasme parmi ces mêmes bourgeois que le cardinal Mazarin lui avait dépeints comme des rebelles incorrigibles. Le 13 octobre, les jurats donnèrent un bal dans la grand'salle de l'archevêché; toutes les dames de la ville y assistèrent, et le roi dansa un menuet avec la présidente Latrène. Le séjour de Bordeaux lui plaisait, il n'y resta pourtant que dix jours; le duc d'Orléans lui écrivit que sa présence était nécessaire à Paris, et le cortége royal se rendit à Blaye sur une galère magnifique, équipée et pavoisée aux frais de la municipalité bordelaise.

Tout paraissait tranquille après le départ de Louis XIV, et Bordeaux jouit d'un mois de calme et de paix. Vers la fin de décembre, les gardes du duc d'Epernon qui vivait relégué à Loches firent quelques dégats : les gens sensés s'en occupèrent peu; mais les exaltés de la Fronde commencèrent à sonner l'alarme, et le parlement, pour prévenir de nouveaux troubles, se crut obligé de rendre un arrêt par lequel il fut défendu aux maires, aux jurats et consuls des villes du ressort du parlement de Guienne, de reconnaître le duc d'Epernon pour gouverneur de la province. Cet arrêt calma les mécontens qui ne tardèrent pas à se livrer aux transports de la joie la plus vive, en apprenant que le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville étaient sortis du Hâvre-de-Grace, tandis que Mazarin, ne pouvant plus tenir tête à ses nombreux et puissans ennemis, quittait le royaume. Le peuple bordelais reçut ces nouvelles avec un enthousiasme qu'il serait difficile de décrire; il fit des folies sans nombre, et préluda aux mascarades du carnaval; on publia des *mazarinades* et des *archimazarinades*; on fit des Mazarins de paille et de toile peinte, qu'on habillait de la façon la plus grotesque, et qui, après avoir servi de divertissement, étaient brûlés par le peuple sur les quais et les places publiques.

Sous l'inspiration de ces saturnales politiques, les Bordelais écrivirent aux princes une longue lettre pour les féliciter de ce qu'ils avaient enfin recouvré leur liberté. Le parlement ne s'opposait pas à ces démonstrations qui n'avaient en elles-mêmes rien de dangereux; mais il eut bientôt à défendre son honneur attaqué par les auteurs de libelles et de pamphlets. Un historien a dit que la guerre de la Fronde fut une guerre d'épigrammes et de chansons. Les Bordelais, plus exaltés que les Parisiens ne se contentèrent pas de chanter, et l'intrépidité des milices bourgeoises repoussa souvent les régimens de l'armée royale; ils avaient aussi leurs chansonniers dont la verve intarissable accabla de sarcasmes le duc d'Epernon, le cardinal Mazarin, et les magistrats qui n'osaient pas prendre ouvertement parti pour les princes. Les libelles, les pamphlets se transmettaient de main en main, et le peuple les lisait avec d'autant plus de plaisir, qu'il y trouvait de virulentes satires contre les personnages



ÉGLISE SAINTE-EULALIE.

qu'il abhorrait; un de ces Pamphlets intitulé le *Curé bordelais*, eut surtout un succès de vogue; c'était la biographie du fameux Bonnet, curé de Sainte-Eulalie (1). Vif et intriguant, dit l'historien Don de Vienne, Louis Bonnet, originaire de Poitiers, entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire; plus tard il offrit ses services au cardinal de Sourdis archevêque de Bordeaux; il entra dans ses démêlés avec le parlement et publia divers écrits dans lesquels il avançait des propositions contraires à l'autorité royale et qui furent jugées scandaleuses et séditieuses.

Cependant Henri de Béthune successeur du cardinal de Sourdis, n'hésita pas à donner à l'ex-oratorien la cure de Sainte-Eulalie, alors une des plus importantes de Bordeaux, parce que cette paroisse et celle de Saint-Michel, étaient de temps immémorial le centre de tous les rassemblemens populaires. Le nouvel archevêque, naturellement porté à la paix, ne témoigna pas grande estime au curé Bonnet qui en fut vivement piqué; il se tourna du côté du parlement et s'efforça de mériter le titre de chef de parti; il prêcha dans le jour où les habitans de Bordeaux firent serment sur les autels de Saint-André et des autres paroisses, de s'unir contre le duc d'Epernon et le cardinal Mazarin. « Son église, dit un mémoire du temps, était une halle

(1) Il est souvent fait mention de l'église Saint-Eulalie dans l'histoire des troubles de la Fronde à Bordeaux. Nous verrons bientôt les frondeurs tenir leurs assemblées sur une plate-forme qui était du côté de Sainte-Eulalie et qu'on appelait *l'Ormée* ou *l'Ormière*, à cause des ormeaux dont elle était plantée. Ces assemblées prirent de là le nom de *Club de l'Ormée*.

» pour assembler les factieux; son confessionnal, une » mine; sa chaire une machine contre l'autorité royale; » sa langue un glaive pour mettre en pièces le gouver» nement, et son presbytère un magasin de toutes » sortes d'armes. » Son zèle lui fit donner une place dans le conseil de guerre, et, il se décidait toujours pour les partis les plus violens; il prêchait jusques dans les rues et dans les maisons; il parut, les armes à la main, au siége de Libourne où il fut fait prisonnier; on le vit plus tard à l'attaque de la Bastide; il prononça l'oraison funèbre du marquis de Chambarck. L'archevêque n'ayant jamais voulu excommunier le duc d'Epernon et le cardinal Mazarin, fut obligé de sortir de la ville, et le père Bonnet se trouva à la tête des factieux; quelque ennemi du parlement fit son apologie, et les pamphlétaires de la Fronde se réunirent pour composer le *Curé bordelais*.

Ces satires populaires eurent beaucoup de vogue, parce qu'elles attaquaient des hommes haut placés, bien connus; d'ailleurs les auteurs ne ménageaient ni les insultes, ni les quolibets, ni les plaisanteries, ni les jeux de mots, et la Fronde de Bordeaux n'a rien à envier sur ce point aux *factums*, aux *faridondaines* des frondeurs parisiens. Quant au curé Bonnet, que, les écrivains dévoués au cardinal, ont dépeint comme un dangereux agitateur de la multitude, on doit le considérer seulement comme un homme d'une imagination exaltée, qui prit la défense du peuple qu'il croyait outragé : Sous une monarchie absolue, son rôle fut trop restreint pour être grand et noble; sous un gouvernement monarchique, le curé de Sainte-Eulalie eût été un tribun dangereux par l'ascendant qu'il exerçait sur la foule.

Pendant que le parlement perdait un temps précieux à frapper d'anathème des pamphlets dont il exagérait l'importance, les frondeurs convoquaient des assemblées secrètes. Le duc d'Epernon, de son côté, intriguait pour rentrer dans son gouvernement. Ces bruits donnèrent occasion à une nouvelle émeute, et le parlement, pour prévenir des désordres plus graves, députa au roi le président Gourgues, pour obtenir des explications sur la conduite de l'ex-gouverneur. La cour, qui avait aussi à craindre les frondeurs bordelais, nomma le prince de Condé gouverneur de la province de Guienne. On exigea pourtant du prince qu'il renoncerait à ses liaisons avec mademoiselle de Chevreuse; et lorsque les conditions furent stipulées, le nouveau gouverneur partit pour Bordeaux. Il y arriva le 22 de septembre 1651, et ne voulut point qu'on lui fit d'entrée : il se donna à peine le temps de se reposer dans l'hôtel qu'on lui avait préparé dans la rue du Mirail, et se rendit au palais pour remercier le parlement.

Le président Daffis répondit au prince au nom du parlement, et quelques-uns des magistrats, qui avaient hésité jusqu'alors à se jeter à la fronde, se déclarerent hautement contre Mazarin, dont on annonçait le prochain retour. Les députés qu'on avait envoyés à Paris, arrivèrent le lendemain de l'entrée du prince dans Bordeaux; ils annonçaient que la cour était mal intentionnée à l'égard du nouveau gouverneur, et qu'ils n'avaient pu obtenir la faveur de saluer le roi. Le parlement, séance tenante, déclara, que les intérêts de la compagnie demeuraient unis à ceux des princes, et qu'on enverrait une seconde ambassade au roi, pour lui faire de très *humbles remontrances*. Les députés partirent quinze jours après, et les magistrats, pour ne laisser aucun doute sur leurs intentions, pour justifier leur conduite, écrivirent une lettre à tous les parlemens du royaume.

Cette circulaire, dont on fit lecture au peuple, excita le plus vif enthousiasme : pour les frondeurs bordelais, patrie, religion, roi, gloire, honneur, tout s'était personnifié en monseigneur le prince de Condé : chaque jour, la foule, presque idolâtre, se portait vers son logement de la rue du Mirail, et ne se retirait qu'après avoir vu le prince, qu'elle regardait comme son unique sauveur. Les chansonniers, les auteurs de libelles, s'évertuèrent à chanter ses hauts faits; les feseurs d'anagrammes se mirent aussi à l'œuvre, et en décomposant le nom de Louis de Bourbon, ils trouvèrent qu'il signifiait, *bon bourdelois*. Le prince ne doutant plus de son influence, ne garda aucune mesure; il ameuta les frondeurs contre le parlement, dont il croyait avoir à se plaindre, depuis son arrivée. Le roi, instruit de ces menées, résolut de marcher en personne contre Louis de Bourbon; il partit de Paris, mais un événement imprévu l'obligea à retourner sur ses pas. Les menaces royales n'effrayèrent pas les Bordelais, dont le dévouement, au prince de Condé, dépassait toutes les bornes. Aussi, firent-ils éclater leur vive douleur, lorsque le prince leur annonça que les ducs de Beaufortet de Nemours, le rappelaient à Paris, où sa présence était nécessaire. Il partit, en effet, d'Agen avec le prince de Conti, le jour des Rameaux 1652. Suivi de quelques gentilshommes, il prit la route de l'Auvergne, espérant trouver dans province, asile et protection contre la vengeance de la cour. Quelques jours après son départ, la princesse, son épouse, accoucha, à Bordeaux, d'un enfant, dont le chevalier de Todias, premier jurat, fut parrain, et la duchesse de Longueville marraine. Il reçut, sur les fonds baptismaux, le nom de *Louis de Bordeaux* (1).

Cependant, le prince de Conti, peu satisfait de jouer le second rôle dans les troubles de la fronde bordelaise, depuis le départ du prince de Condé, chercha à se faire un parti. Actif, adroit, caressant le peuple, il n'eut pas de peine à y réussir : ses émissaires allaient de rue en rue, de maison en maison, disant aux frondeurs, que le parlement n'agissait pas de bonne foi, et que parmi les membres de cette compagnie, plusieurs étaient disposés à favoriser le retour du cardinal. Ces bruits se répandirent rapidement; la multitude se montra d'autant plus disposée à y ajouter foi, qu'elle détestait l'influence des magistrats. Les principaux agitateurs de la Fronde, proposèrent alors d'élever une barrière aux prétentions, aux mauvais desseins du parlement; de lutter de puissance à puissance; de tenir aussi des assemblées. Ce projet fut adopté avec acclamations, et on choisit, pour lieu de séances, la plate-forme de l'Ormée, près de l'église de Sainte-Eulalie. Dès ce jour, les assemblées populaires, dans lesquelles on n'avait jusqu'alors observ' aucun ordre, devinrent régulières; et ce tribunal, érigé par la démocratie, com-

(1) Cet enfant ne vécut pas.

mença à prononcer des sentences, qui furent toujours exécutées sans délai.

Cette assemblée, dit Don de Vienne, fut composée d'abord de cinq cent membres; ils établirent une juridiction qui fut appelée la *chambre de l'Ormière*, qui prononçait sur les objets les plus intéressans, et dont les sentences étaient sans appel : quoiqu'ils ne reconnussent point de chef, ils témoignaient plus de déférence à ceux qui se signalaient par la hardiesse de leurs projets, et la témérité de leurs entreprises; ce fut ce qui fit donner à Villars, l'un d'entr'eux, une compagnie de quatre-vingt gardes. Mais celui qui, par ses excès, s'acquit la plus grande considération dans le parti des Ormistes, fut Dutéreste, qui de boucher était devenu solliciteur de procès, digne chef d'une faction si exaltée : il commanda pendant plus de deux ans dans Bordeaux, avec une autorité souveraine. Le prince de Conti, lui-même, était obligé d'exécuter ses ordres.

Les Ormistes ne mirent bientôt aucune borne à leurs exigences, à leur audace; ils bravèrent les arrêts du parlement, dont l'influence diminuait chaque jour. Les magistrats se repentirent, mais trop tard, d'avoir embrassé de gré ou de force la cause des frondeurs; ils furent les premières victimes des collègues de Dutéreste, qui les menaçaient, chaque jour, du dernier supplice, s'ils refusaient de prêter la main à leurs projets de rébellion. Le parlement, par la faiblesse de ces décisions, s'aliéna les deux partis; les royalistes l'accusèrent de fomenter les troubles de la Fronde, les Ormistes lui fesaient un crime de sa modération. Le 10 décembre 1651, le roi lança contre cette compagnie un arrêt d'interdiction; mais les lettres furent interceptées par les espions de l'Ormée et brûlées devant l'Hôtel-de-Ville. On publia à Blaye une seconde déclaration, dont la copie fut remise à l'avocat-général Dussaut. Ce magistrat parvint à calmer les alarmes, les scrupules de ses collègues; on se contenta de faire de *très humbles remontrances* au roi; les officiers de la ville et du ressort de la cour continuèrent l'exercice de leurs charges, et, pour mettre le comble à ce premier acte de désobéissance, on déclara le cardinal Mazarin et ses adhérens, criminels de lèze-majesté, et perturbateurs du repos public. Le parlement espéra calmer par ces concessions la fureur des Ormistes; Dutéreste et ses collègues crurent, pendant quelque temps, à ces démonstrations patriotiques; leurs assemblées devinrent moins fréquentes, et la ville jouit d'un calme momentané. Dutéreste craignit de perdre l'influence qu'il ne pouvait exercer que pendant les troubles; il convoqua de nouveau l'Ormée. Le parlement ordonna aux jurats de s'y opposer, mais Dutéreste harangua les séditieux, qui se réunirent en très grand nombre sur la plate-forme de Sainte-Eulalie, armés d'épées et de pistolets. Les jurats envoyèrent un des officiers municipaux, et le procureur-syndic, pour connaître le motif de cette réunion :

— Dites à messieurs du parlement, s'écria le boucher Dutéreste, que les bons bourgeois et le menu peuple de Bordeaux, se sont réunis à l'Ormière, pour délibérer sur les dangers qui menacent la ville : nous voulons chasser quelques personnes suspectes, entre lesquelles sont plusieurs membres de la cour.

Ce jour-là, l'Ormée tint sa séance qui dura jusqu'à la nuit; le lendemain, les jurats revinrent à la charge : ils furent plus heureux que la veille; à la première sommation, l'Ormée se sépara, et Dutéreste se contenta de remettre au procureur-syndic un papier cacheté. On opina d'abord pour savoir si ce billet serait reçu; il ne fut ouvert que deux jours après par le conseiller Lestonnac; c'était une liste de proscription lancée par les Ormistes contre plusieurs membres du parlement : elle fut regardée comme non avenue.

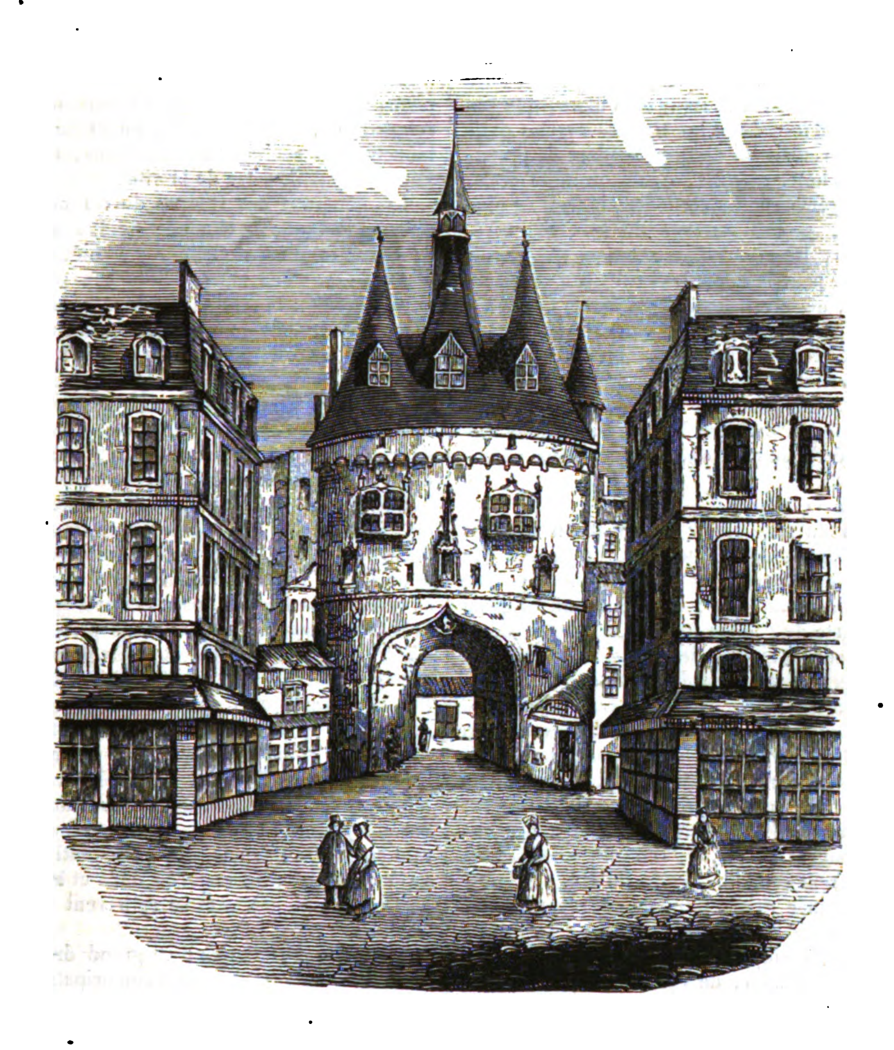
Les chefs de l'Ormée ne cessaient de fomenter l'irritation des mécontens. Le président Pichon étant allé un jour chez la duchesse de Longueville, y trouva un grand nombre des factieux de l'Ormière. Il les salua gracieusement; mais les émissaires de Dutéreste le menacèrent en criant :

— Pichon est un hypocrite, Pichon est un Epernoniste, un Mazarin.

Des vociférations, ils en vinrent bientôt aux voies de fait; le 1er mai, ils employèrent la violence pour forcer les conseillers Salomon, du Bernet et Montesquieu à sortir de la ville; il se tint plusieurs assemblées à ce sujet chez le prince de Conti et au palais : l'Ormée se montra implacable.

— Je ne comprends rien à la constance du parlement, disait Dutéreste; cette compagnie nous a fait connaître, dans plusieurs circonstances, qu'elle partageait nos idées; elle a signé le traité d'union avec les princes, nous n'avons plus aucun ménagement à garder avec ces magistrats.

Ces paroles de l'orateur de l'Ormée ameutaient le peuple. Il secoua insensiblement le joug des magistrats qui avaient favorisé ses premiers mouvemens. Le palais resta fermé depuis le 15 mai jusqu'au 25; cet interrègne effraya les Ormistes, qui promirent de rendre au parlement le respect et la soumission qui lui étaient dus. Ils ne furent pas fidèles à leur promesse, car, le jour même, ils chassèrent de la ville neuf officiers du parlement; aussi les vacations du palais durèrent jusqu'au 7 juin, et le 13, il y eut à l'Hôtel-de-Ville une assemblée des Cent trente, pour aviser aux moyens de rétablir le calme. Toutes les mesures étaient insuffisantes; la sédition gagnait de quartier en quartier, et les factieux tournèrent les armes contre leurs frères. Le 24 juin, les milices du faubourg Saint-Michel attaquèrent celles du Chapeau-Rouge, de Saint-Rémy, et brûlèrent une maison près de la porte de Médoc. Le prince de Conti lui-même, ne fut pas à l'abri des insultes des chefs de l'Ormée; Dutéreste lui donnait souvent les qualifications les plus insultantes, et le prince subissait patiemment les conséquences des troubles populaires. L'emprisonnement d'un des factieux, nommé Dinouard, donna lieu à de nouvelles scènes de désordre, et, le 22 octobre, on jeta dans les prisons de l'Hôtel-de-Ville un pauvre serrurier, qui n'avait pas voulu inscrire son nom sur le grand livre de l'Ormée. Les propositions d'amnistie, faites par le comte d'Harcourt, général des troupes du roi dans la province de Guienne, furent refusées à l'unanimité, et le parlement, qui depuis plus d'un an cédait à la force des circonstances, rendit un arrêt concernant l'administration de l'état : le retour du cardinal Mazarin avait soulevé toute la France, et les imprécations des Bordelais contre l'éminence furent



PORTE DU PALAIS, DITE DU CAILLAU.

unanimes. Le roi et ses ministres parurent très mécontens du nouvel arrêté; Louis XIV avait vaincu la fronde à la bataille du faubourg Saint-Antoine; le prince de Condé s'était retiré à l'étranger. Ces nouvelles si alarmantes n'effrayèrent pas les Ormistes; ils se réunirent au nombre de mille, et jurèrent de mourir plutôt que de recevoir dans leurs murs le cardinal Mazarin. Le parlement partageait leur haine contre le premier ministre; mais le moment était venu où ceux de ses membres qui n'avaient pas quitté Bordeaux se verraient contraints à obéir aux ordres du roi. Le 8 octobre parut une déclaration qui transférait le parlement à Agen, en laissant néanmoins dans l'interdiction plusieurs magistrats, plus spécialement dévoués au parti des princes.

Les Ormistes étaient au comble de leurs vœux; ils n'avaient plus à craindre l'influence du parlement, qui, souvent, les avait contrecarrés dans leurs projets. Depuis long-temps, ils entretenaient des intelligences avec l'Espagne : non contens de cet appui, ils envoyèrent deux députés à Cromwel, pour implorer le secours de l'Angleterre; mais cette démarche fut désapprouvée par le plus grand nombre des chefs de l'Ormière, et les deux députés furent honteusement chassés de la ville.

Pendant que les frondeurs usaient de toutes sortes

de moyens pour mettre Bordeaux en état de soutenir un long siége, le cardinal Mazarin résolut de s'emparer de la place par ruse. Il fut servi dans son projet par un cordelier nommé Faure, qui parvint à établir des intelligences dans la ville, par l'intermédiaire des religieux de son ordre. Le père Ithier, gardien du couvent de Bordeaux, lui promit de coopérer au succès de l'entreprise. Il parvint à s'attacher quelques chefs de l'Ormée; il apprit de la mère Angélique, supérieure des religieuses Carmélites, et sœur de Villars, que son frère leur offrait d'introduire les troupes royales dans Bordeaux, si on voulait lui assurer la place de procureur-syndic de l'hôtel-de-ville, quarante mille écus, et une amnistie générale. Le cordelier, investi de plusieurs pouvoirs, promit au nom du roi; le succès paraissait assuré, lorsque Villars, tourmenté par le remords, effrayé peut-être par les bruits qui couraient sur un complot, découvrit tout au prince de Conti. Le père Ithier fut arrêté, et comparut devant le tribunal de l'Ormée, qui le condamna à une amende honorable, et à une prison perpétuelle. On le promena dans les rues et les carrefours de la ville, la corde au cou; le bourreau se tenait derrière lui, et on lui avait mis sur le front un écriteau avec ces mots, en gros caractères:

— TRAITRE A SA PATRIE.

L'humiliation du père Ithier produisit un mauvais effet sur le peuple, déja mécontent des excès des Ormistes; quelques personnes ne craignirent pas de parler de soumission au Roi; on arbora un drapeau blanc sur la porte du Caillau (1), et un autre de la même couleur sur le clocher de Saint-Michel où flottait depuis deux ans l'étendard rouge des Ormistes. Le fougueux Dutéreste se livra aux transports de la fureur la plus violente; mais il n'était plus en son pouvoir de maîtriser l'élan du peuple qui commençait à éprouver les horreurs de la famine et demandait la paix à grands cris. Un des parens du père Ithier fut mis à la question; on chassa de la ville la mère Angélique; le président Daffis, les conseillers Desbordes et Castelnau furent conduits au fort du Hâ.

Cependant l'armée royale, commandée par le duc de Vendôme, fesait de rapides progrès : le duc de Candale s'était déja emparé de Bergerac, de Bazas, de La Réole, de Langon, de Cadillac, et campait à une demi-lieue de Bègle. Ces succès n'empêchèrent pas la cour d'offrir une seconde fois aux habitans de Bordeaux amnistie pleine et entière : les Ormistes refusèrent, et chassèrent de la ville les curés de Saint-Pierre, de Saint-Rémy, de Saint-Siméon, le prieur des Jacobins, le gardien des Capucins qui exhortaient les bourgeois à ouvrir leurs portes aux royalistes. Le duc de Vendôme outré de l'obstination des Ormistes, assiégea Lormon, qu'il emporta presque d'assaut, et fit des préparatifs pour cerner Bordeaux sur tous les points. Il se tramait en même-temps une nouvelle conspiration contre l'Ormier, mais elle fut découverte par le vigilant Dutéreste ; et Filhot, trésorier de France à Montauban, qui en avait été le principal instigateur, subit les plus cruels traitemens. Pour ranimer le courage de leurs partisans, les principaux meneurs de l'Ormée eurent recours aux pompes de la religion, et, par leur ordre, on fit une procession solennelle; ils voulaient, disaient-ils, rendre grâces à Dieu de la délivrance de la ville.

Les généraux des troupes du roi ne perdaient pas un seul instant; la citadelle de Bourg et la ville de Libourne tombèrent en leur pouvoir, et après la reddition de ces deux places, Bordeaux se trouva bloqué de tous côtés : la famine commença bientôt à se faire sentir, et le peuple murmura hautement. L'arrivée du comte de Fiesque, envoyé du roi d'Espagne, les exhor ations du prince de Conti ne purent détourner les bourgeois bien intentionnés de leur détermination à accepter l'amnistie royale : soixante-treize députés se réunirent à l'archevêché, le 20 juillet, pour demander la paix au prince de Conti, à la princesse de Condé et à la duchesse de Longueville. A trois heures de l'après-midi, le drapeau blanc flottait sur les clochers de la ville. On demanda trois jours de trève, et le prince de Conti, intimidé par ces démonstrations, se rendit à la Bourse, pour déclarer qu'il renonçait à l'alliance espagnole. Le traité de paix fut enfin conclu à l'Ormon, le 30 juillet, et, trois jours après, les généraux des troupes du roi entrèrent dans Bordeaux. Ils publièrent l'édit d'amnistie: Dutéreste fut seul excepté. On lui trancha la tête, qui fut mise au bout d'un pieu, et attachée au haut d'une tour qui était à l'extrémité de l'Ormée. Ainsi périt ce fougueux agitateur, qui, de boucher, s'était élevé au rôle de tribun. Ses complices, Traucars, Blaru et Desert, se sauvèrent en Angleterre : le prince de Conti obtint la grâce de Villars. La princesse de Condé et le duc d'Enghien partirent le 2 août, et se retirèrent à Castillon, en Médoc.

L'Ormée n'était plus; ce grand drame populaire, sublime et effrayant essai d'émancipation communale, se termina par un *Te Deum* chanté à Saint-André, par un sermon du père Ithier, et par un brillant souper que les bourgeois donnèrent au duc de Vendôme. Néanmoins un drapeau rest it encore aux ennemis de la centralisation du pouvoir royal; c'était la tête de Dutéreste, clouée au pilori. Les tribuns de l'Ormée se réunirent souvent pendant la nuit près de Sainte-Eulalie; ils promirent vengeance à leur complice : mais l'heure du grand bouleversement, l'heure du peuple n'avait pas encore sonné!

J.-M. Cayla.

(1) La porte du Caillau fut construite en l'honneur de Charles VIII, quelque temps après la bataille de Fornoue en 1494. On y voyait la statue du jeune Roi, qui ne fut renversée qu'en 1789.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

TOULOUSE, IMPRIMERIE J. B PAYA,
Hôtel Castellane.

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

PUBLICATION MENSUELLE.

Quatrième Année.

1840.



TOULOUSE,

J.-B. PAYA, PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR,

HÔTEL CASTELLANE.

—

1840.

MOSAÏQUE DU MIDI.

ANECDOTE SUR LA VIE PRIVÉE DE MIRABEAU.

Peu de personnes ignorent aujourd'hui les traits principaux de la vie de Mirabeau, même de sa vie privée, qui fut si agitée et si orageuse, et dont ses ennemis ont si fort noirci le tableau. Mais il est des traits remarquables et caractéristiques de cette vie qui ne sont pas connus, et c'est une bonne fortune pour le public que de les apprendre, même lorsqu'ils peuvent le faire connaître sous des rapports moins avantageux; car si les contemporains, jaloux des grandes réputations qui se forment sous leurs yeux, jugent ceux qu'elles élèvent avec une injuste sévérité, et dissimulent leurs services pour ne faire ressortir que leurs torts, dans le lointain de la postérité, au contraire, les torts des grands hommes s'aperçoivent à peine, et elle place sur le devant du tableau leurs grandes qualités et leurs services, dont elle exagère les couleurs brillantes plutôt que de les affaiblir.

Mirabeau, comme chacun sait, eut pour principal ennemi l'auteur de ses jours. Le prétendu ami des hommes fut un père avare, jaloux et dénaturé. Son extradition de Hollande et sa captivité à Vincennes, qui pouvaient lui devenir si funestes, puisqu'un arrêt le condamnait à perdre la tête, furent en partie l'ouvrage du marquis de Mirabeau. Prévoyait-il, lorsqu'il le persécutait, ses destinées brillantes, et la jalousie d'un talent qu'il avait deviné, ne fut-elle pas la cause de sa haine acharnée contre lui? Je n'hésite pas à le croire : il est des parties si honteuses dans le cœur de l'homme, surtout de celui qui enveloppe ses vices d'une triple couche d'hypocrisie!

L'ami des hommes donc avait donné le baiser de paix à son fils, c'est-à-dire, qu'il avait fait trêve à ses poursuites contre lui. Mirabeau, pour remplir les conditions de cet accommodement transitoire, s'était confiné dans le Limousin; il s'était établi pour quelque temps chez le comte du Saillant, son beau-frère, dont la terre qui portait ce nom était à quelques lieues de Limoges.

Son arrivée dans le vieux château seigneurial fut un événement pour le pays. Les nombreux hobereaux des environs, qui avaient souvent entendu parler de lui, chez son beau-frère, comme d'un homme fort remarquable par ses talens et par la vivacité de ses passions, s'empressèrent de se rendre au Saillant pour contempler un être pour lequel leur curiosité avait été vivement excitée. La plupart d'entr'eux étaient des chasseurs qui ne connaissaient guère que le nom de leurs chiens, et chez lesquels on aurait inutilement cherché d'autre livre que l'Almanach local des foires et des marchés, où ils se rendaient très exactement, pour passer le temps, parler de leurs affaires, faire grosse chère, humectée de gros vin d'Auvergne, et terminer ordinairement leurs parties en se mettant dans le même état que le patriarche qui inventa la vigne.

Le marquis du Saillant, plus avancé que ses voisins, avait vu le monde : il était à la tête d'un régiment, et son château pouvait alors passer pour le Versailles du haut Limousin. On s'y rendait d'assez loin, et Dieu sait quels originaux, quelles tournures on y rencontrait, et quelles conversations on y entendait! Il faudrait, pour s'en faire aujourd'hui une idée, avoir vu les jeunes nobles Limousins arrivant pour la première fois de chez eux dans les régimens, pour y porter l'épaulette et l'épée.

On peut juger de la figure que faisait Mirabeau, homme instruit, aimable, supérieur dans tous les genres, qui déja avait eu des aventures, au milieu de ces sortes de nomades qui semblaient, sur plusieurs points, n'être encore qu'au premier degré de la civilisation. Il était, au Saillant, comme un vrai météore tombé des nues; sa complexion épaisse et vigoureuse, sa large tête presque difforme, dont le volume était encore plus que doublé par une coiffure haute, boursoufflée, et ressemblant à un haut piton pyrénéen; ses gros traits profondément sillonnés, mais spirituels, mais animés; son œil, où se peignaient les passions tumultueuses de son âme; sa bouche, dont les mouvemens exprimaient tour à tour l'ironie, le dédain, l'indignation, et souvent aussi la bienveillance, son costume propre, mais exagéré, et ressemblant un peu à celui d'un charlatan; cet ensemble extraordinaire, en un mot, étonnait nos campagnards, lors même qu'il ne parlait pas.

Mais lorsque son organe sonore se faisait entendre, et que son imagination, échauffée par un sujet intéressant, donnait à son éloquence un haut degré d'énergie, les bons gentilshommes pensaient être en présence d'un dieu ou d'un diable, et étaient tentés les uns de se jeter à ses pieds, et les autres de faire le signe de la croix et de se mettre en prière.

Souvent, alongé dans un large et antique fauteuil, Mirabeau contemplait lui-même, en souriant, ces hommes qui lui semblaient primitifs, tant il y avait de simplicité, de franchise et de rudesse dans leurs manières. Il écoutait leurs conversations qui roulaient

ordinairement sur la chasse, sur les exploits de *Tayaut*, de *Brifaut* ou de *Jupiter;* sur l'excellence de leurs chevaux, dont ils vantaient la race et les qualités. Mirabeau entrait dans leurs vues, prenait part à leurs succès, causait récoltes, châtaignes, bestiaux, améliorations, et les enchantait par son ton de familiarité et de bonhomie.

Mais l'ennui le gagnait souvent. Pour s'en garantir et faire de l'exercice, après ses occupations du cabinet, il s'armait d'un fusil, à la mode du pays, mettait un livre dans sa carnassière, et allait ainsi faire de longues promenades dans toutes les directions. Il rentrait ordinairement tard. Les effets de nuit lui plaisaient : ces belles forêts de châtaigniers qui couvrent le Limousin, les vastes prairies ou de superbes races de bestiaux prenaient leur pâture; ces eaux vives qui sillonnent dans tous les sens ce pays pittoresque, élevaient son âme et plaisaient à son imagination. Il rentrait ordinairement long-temps après le soleil couché, à l'heure du souper, et c'était pendant et après ce repas, si agréable autrefois à la campagne, qu'avaient lieu les conversations dont il faisait presque tous les frais; mais dans lesquelles il avait l'art de provoquer des objections afin de les combattre avec une force de logique et une énergie qui étaient pour lui des leçons auxquelles peu lui importait que ses auditeurs s'intéressassent; et par lesquelles il ne cherchait qu'à exercer son génie et son éloquence.

Il aimait surtout à discuter des matières de religion avec le curé du lieu, et sans montrer une trop grande incrédulité, il faisait contre certaines croyances, contre certaines prétentions de l'Eglise, des raisonnemens auxquels il était impossible au pasteur de répondre, et qui étonnaient les nobles Limousins qui n'avaient entendu jusqu'alors que les prônes de leur curés ou les sermons de quelques moines mendians peu éclairés, mais ayant une foi vive et implicite dans la morale et les dogmes de l'Eglise. La hardiesse de Mirabeau les confondait; quelques-uns étaient ébranlés, mais le plus grand nombre étaient fort tentés de le considérer comme un missionnaire de Satan, envoyé au Saillant pour les perdre. Le pasteur ne désespérait pourtant pas de le convertir.

Il fut bruit alors dans le pays de quelques arrestations qui avaient eu lieu à une certaine distance du château. Quatre ou cinq personnes, en revenant des marchés, avaient été sommées de livrer leur bourse, et toutes s'étaient exécutées, aimant mieux sacrifier une légère somme que de s'exposer au hasard d'un combat dans un pays coupé de ravins et couvert d'une végétation épaisse, très-favorable aux entreprises des brigands. Ces bruits cessèrent pendant quelque temps; mais ils recommencèrent bientôt après; on n'obtenait aucun éclaircissement sur les auteurs de ces voies de fait; ceux qui en avaient été les victimes n'avaient osé les dénoncer à la police.

Un ami de M. du Saillant arrivant un soir, une heure après le coucher du soleil, chez ce seigneur, en revenant d'une foire, montra un air très-préoccupé, ce qui étonna d'autant plus les habitans du château et les voisins qui s'y trouvaient, que M.*** était ce que l'on appelle vulgairement un boute-en-train, un joyeux convive. Ses saillies gasconnes avaient même le pouvoir de distraire Mirabeau de ses rêveries, ce dont le campagnard était très-fier. La bravoure du personnage n'était pas très-bien établie; cependant, comme tous les poltrons, il parlait souvent de ses exploits, mais on pouvait rire ouvertement de ses victoires. M. du Saillant, curieux de connaître le sujet d'un tel changement chez son ami, le prit en particulier après le souper, et l'ayant conduit dans une pièce séparée, il chercha à lui arracher son secret. — Non, non, disait M. ***, vous ne le croiriez pas, vous prétendriez que je vous fais un conte, et nous nous brouillerions peut-être à ce sujet. — Peste! lui dit M. du Saillant, c'est donc bien sérieux? je suis donc intéressé dans votre préoccupation? — Pas précisément vous, mais.... Que veut dire ce mais, serait-il question de Mme du Saillant? Expliquez-vous. — Pas le moins du monde; Mme du Saillant n'est pour rien là-dedans, mais.... — Mais! mais! vous m'impatientez avec vos mais; avez-vous juré de m'intriguer avec vos réticences? Dites-moi ce qui se passe, que vous est-il arrivé? — Rien, non rien; c'est sans doute la peur. — La peur? et de quoi, de qui? De grâce, mon cher ami, ne me laissez pas plus long-temps dans l'incertitude. — Vous le voulez? — Je fais plus, je l'exige de votre amitié. — Hé bien, j'ai été arrêté à une demi-lieue de votre château. — Arrêté! comment, par qui? — Arrêté comme on arrête : on m'a couché en joue, on m'a demandé ma bourse, je l'ai jetée, et j'ai piqué des deux; ne m'en demandez pas davantage. — Pourquoi donc? je veux tout savoir; avez-vous reconnu le voleur? — Il était nuit, je n'ai pu parfaitement le reconnaître.... Je ne puis assurer.... Cependant il me semble. — Que vous a-t-il semblé, qu'avez-vous cru voir? — Je n'oserai jamais vous le dire. — Dites, dites, est-ce que vous voudriez soustraire un coupable à la justice? — Non, mais si le coupable était.... — Serait-il mon fils, j'exige que vous me le nommiez. — Il m'a semblé reconnaître votre beau-frère. — Mirabeau! — Lui-même, mais sans doute je me suis trompé, et comme je vous le disais, la peur.... — Ce n'est pas possible. — Non certainement. — Mirabeau vous a arrêté! c'est une chose impossible; oui, oui, vous vous êtes trompé. — Certainement. — Ne parlons plus de cette folie, rentrons et soyez gai comme à votre ordinaire ou je vous croirais fou. — Je vais faire en sorte qu'il ne paraisse rien. Et tous les deux rentrèrent dans le salon à un léger intervalle l'un de l'autre.

M. *** chercha et parvint à reprendre ses manières habituelles. M. du Saillant voulait ne pas paraître préoccupé, mais cela lui fut impossible. Ce qu'il venait d'apprendre travaillait sa tête dans tous les sens, il ne pouvait l'éloigner de sa pensée. Fatigué, ne pouvant plus y tenir, il aborde de nouveau M. ***, et, après de nouvelles questions, il fut convenu entre eux que M. de *** ferait, sans affectation, part à la société d'une partie convenue pour tel jour, à laquelle il était convié, se proposant, après avoir joué son rôle, de revenir coucher au Saillant, où il arriverait vers les neuf heures du soir. La chose eut lieu comme ils l'avaient convenu. L'ami de M. du Saillant trouva le moyen de placer cette espèce d'avertissement sans affectation; il eut cependant bien soin qu'il fût entendu de Mirabeau, qui, en ce moment, faisait une partie



MIRABEAU CHEZ M. DU SAILLANT.

d'échecs avec le curé du lieu. La conversation continua ensuite comme à l'ordinaire.

Huit jours après (il y eut un fermier d'arrêté dans l'intervalle). M. de *** arriva au château un peu plus tard qu'il n'en était convenu. M. du Saillant était sur les épines. Mirabeau n'était pas rentré : le temps était orageux, et l'horizon sillonné d'éclairs. La pluie commençait à tomber. La porte de la grande cour s'ouvre, M. du Saillant accourt, un homme entre : c'est l'ami attendu avec impatience. Du Saillant l'aborde comme il descendait de cheval, et, avant que le palefrenier eût le temps d'arriver : — Hé bien ! lui dit-il, j'ai été arrêté : c'était bien lui, je l'ai reconnu. — Ils ne dirent pas un mot de plus dans ce moment. Mais lorsque le palefrenier eut pris le cheval de leurs mains, M. de *** conta à son ami ce qui venait de lui arriver. On lui avait ordonné, comme la première fois, de jeter sa bourse. L'homme qui lui faisait cette demande était placé derrière un gros arbre. Un éclair avait fait distinguer la moitié de la personne. M. de *** ayant voulu pousser le cheval contre lui, le voleur avait fait quelques pas en arrière, et le couchant en joue, lui avait dit d'une voix forte et qu'il n'avait pu méconnaître : *Passez votre chemin, ou vous êtes mort.* Une nouvelle clarté avait parfaitement dessiné le personnage, et il avait vu distinctement Mirabeau, que sa voix lui avait fait reconnaître. Craignant qu'il ne fît feu sur lui s'il avançait, il avait tourné bride aussitôt, et avait gagné le château.

M. du Saillant lui recommanda le plus grand silence sur tout cela, et surtout de ne pas paraître préoccupé. M. de *** entra dans le salon, et M. du Saillant ordonna à son valet de chambre de venir l'avertir dès que Mirabeau rentrerait, mais sans rien dire à son beau-frère, et de manière à n'exciter l'attention de personne. Une demi-heure après, Mirabeau rentra; il était mouillé. Il monta dans son appartement, ordonna qu'on lui apportât à souper chez lui, fit prévenir son beau-frère qu'il ne se mettrait pas à table, et se coucha aussitôt après qu'il eut soupé.

On soupa au salon comme à l'ordinaire. Seulement M. de *** affecta un peu plus de gaîté encore que de coutume. Et chacun s'étant retiré, M. du Saillant monta seul dans l'appartement de son beau-frère. Il le trouva, dormant profondément, et le secoua fortement pour le réveiller..... Hé bien, qu'est-ce ! qui va là ! que me voulez-vous ! cria Mirabeau, en ouvrant les yeux, et regardant son hôte, qui le regardait avec

des yeux courroucés. — Ce que je veux! peux-tu me le demander? Je veux te dire que tu n'es qu'un misérable! — Beau compliment, en vérité. Il valait bien la peine de m'éveiller pour me dire des injures. Retire-toi, et me laisse dormir. — Peux-tu dormir, après ta mauvaise action? dis, où as-tu passé la soirée? pourquoi n'es-tu pas venu te mettre à table en rentrant? — J'étais mouillé, fatigué, harassé, l'orage m'avait surpris. Es-tu content? Retire-toi, et me laisse dormir. Prétends-tu me faire jaser ainsi toute la nuit? — Je veux que tu m'expliques ton étrange conduite. Tu as arrêté M. de *** à tel endroit? C'est la seconde fois que cela t'arrive, je n'en saurais douter : il t'a reconnu. Tu t'es donc fait voleur de grand chemin? — Est-ce que tu n'aurais pas été à temps de me dire tout cela demain matin? Quand il serait vrai que je l'aurais arrêté, qu'en résulterait-il? — Que tu es un misérable! — Et que tu es un sot, toi, mon cher du Saillant. Penses-tu que ce soit pour lui voler son argent que j'ai arrêté ce pauvre hobereau? J'ai voulu le mettre à l'épreuve, et m'y mettre moi-même. J'ai voulu connaître le degré de résolution qui était nécessaire pour se mettre en contravention formelle avec les lois les plus sacrées de la société. L'épreuve est dangereuse, je l'ai faite plusieurs fois, j'ai été content de moi; mais ton ami n'est qu'un poltron. Prends cette clé, ajouta-t-il, en lui remettant la clé de son bureau, qui était sur son guéridon, ouvre mon bureau, porte-moi le deuxième tiroir de gauche. Du Saillant interdit, en voyant un tel sang-froid, et maîtrisé par une force irrésistible, car Mirabeau lui parlait avec fermeté, va chercher le tiroir et l'apporte. Il contenait, enveloppées dans des papiers séparés, neuf bourses, les unes en cuir, d'autres plus élégantes, en soie. Chaque paquet portait une date : c'était celle du jour où elle avait été enlevée, et le chiffre de la somme qu'elle contenait. — Tu vois, lui dit Mirabeau, que je n'ai voulu retirer aucun bénéfice de mes actions. Il ne faut pas être timide, mon cher ami, pour arrêter sur un grand chemin. Un soldat n'a pas besoin d'autant de courage pour se battre à son rang. Tu n'es pas homme à me comprendre; ainsi je n'essaierai pas de me rendre plus intelligible. Tu me parlerais d'honneur, de religion, vrais épouvantails pour la partie simple et niaise de la société, mais qui n'ont jamais arrêté une résolution ferme et bien raisonnée. Dis-moi, du Saillant : lorsque tu mènes ton régiment au feu, pour conquérir une province, sur laquelle celui que tu appelles ton maître n'a aucun droit, penses-tu faire une meilleure action que la mienne, en arrêtant ton ami, et en lui demandant sa bourse? — J'obéis sans raisonner. — Et moi, je raisonne sans obéir, lorsque l'obéissance me paraît contraire à la raison. J'étudie toutes les positions sociales, afin de pouvoir les apprécier. Je ne néglige pas celles même qui sont en opposition formelle avec l'ordre établi, car l'ordre établi n'est qu'une convention, que l'on peut changer, quand elle est reconnue mauvaise. Une telle étude est dangereuse, mais elle est nécessaire à celui qui veut bien connaître la valeur des hommes et des choses. Tu vis en dedans de la loi, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Et moi je l'étudie, et je cherche à acquérir la force nécessaire pour la combattre, si elle est mauvaise, lorsque le temps sera venu. — Mais c'est donc un bouleversement que tu veux? — Je ne le veux ni ne le désire; mais si l'opinion le fait, je le seconderai de tout mon pouvoir, et dans ce cas tu entendras parler de moi. Adieu, je te quitte demain, mais par pitié, laisse-moi dormir.

M. du Saillant, pétrifié, sortit sans mot dire, et le lendemain de très grand matin, Mirabeau était en route pour se rendre à Paris, où de nouveaux événemens devaient l'obliger à revenir en Provence (1).

J.-B.-A. d'Aldéguier.

(1) Cette anecdote faisait partie des renseignemens fournis à M. de Galitzane, avocat-général au parlement de Provence, qui parla contre Mirabeau, dans son procès en séparation contre sa femme (Mlle de Marignague). On la lui avait donnée dans l'intérêt de Mme Mirabeau, pour faire connaître aux magistrats la moralité du personnage. M. de Galitzane ayant suivi les Bourbons en émigration, rentra avec eux en 1814. Il eut un emploi administratif dans la maison de Louis XVIII. Etant un jour à déjeûner avec lui chez le marquis de B...... notre ami commun, il nous raconta cette anecdocte telle que je la rapporte, à quelques légères circonstances près, car n'en ayant conservé le souvenir que dans ma mémoire, il est possible qu'elle m'ait desservi dans quelques petits détails. Mais rien n'a été changé dans le fond; elle me frappa trop vivement pour en avoir pu oublier les circonstances principales. J'ignore si M. de Galitzane existe encore; s'il vit, il pourrait attester que je n'écris ici que ce qu'il m'a raconté lui-même comme étant de la plus exacte vérité.

(*Note du Rédacteur.*)

LE PALAIS DES ARTS, A LYON.

Il n'est pas de ville en France qui ait joué dans l'histoire ancienne et moderne un rôle si brillant que celle de Lyon. L'origine de cette grande cité se perd dans la nuit des temps; les historiens n'ont pu jusqu'à ce jour déterminer l'époque précise de sa fondation, et leurs divers récits se réduisent à des hypothèses plus ou moins vraisemblables. M. Augustin Thierry, dans son *Histoire des Gaulois*, explique ainsi l'origine de Lyon, qui fut, dit-on, fondé par le consul Lucius Munatius Plaucus.

« De graves dissentions domestiques s'étant élevées dans les murs de Vienne, durant les guerres de César et de Pompée, une partie des habitans avait chassé l'autre. Réfugiés sur les bords du Rhône, près de

son confluent avec la Saône, les bannis Viennois y vécurent long-temps campés dans des cabanes ou sous des tentes. L'année qui suivit la mort du dictateur, le sénat forma le projet de les coloniser et de leur bâtir une demeure; il chargea de ce soin le gouverneur de la province, Plancus, dont il redoutait et voulait occuper l'esprit turbulent. A l'endroit où la Saône se jette dans le Rhône, sur le penchant d'une colline qui le borne à l'occident, était situé un village Ségusien, nommé *Lugdunum :* Plancus s'en empara, le reconstruisit, et en fit une ville, où il établit les exilés. Plus tard, Auguste, charmé de la beauté du site, y attira une colonie militaire. »

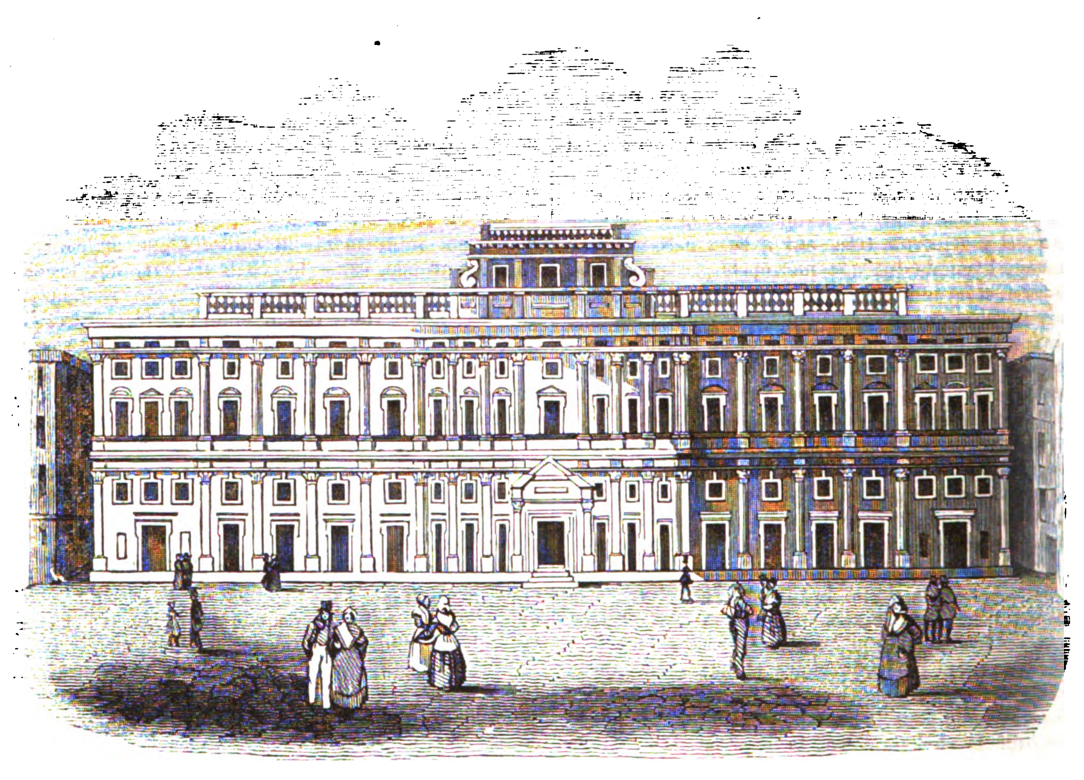
La nouvelle colonie prospéra si rapidement, que l'empereur Auguste en fit la capitale de la Gaule Celtique, et y séjourna trois ans avec Tibère. Dès ce moment, Lyon devint une métropole presque rivale de Rome, et fut le point de départ des quatre grandes voies militaires qui traversaient les Gaules. Caligula, Claude et les proconsuls, dépositaires de la toute-puissance impériale, y firent construire de magnifiques aqueducs et d'autres monumens. Dans une seule nuit, le plus terrible incendie, dont la mémoire des hommes ait conservé le souvenir, anéantit cette magnifique cité, mais Néron la fit bientôt renaître de ses cendres; Trajan, Adrien, Antonin et plusieurs autres empereurs, concoururent dans la suite au rétablissement de sa puissance et de sa prospérité. *Lugdunum* compta au nombre de ses enfans l'immortel Marc-Aurèle, le fougueux Caracalla, le faible Claude, l'infortuné Germanicus, dont l'empire romain pleura la mort prématurée. Les Lyonnais, que des liens si sacrés attachaient à Rome, prirent part à la gloire et aux revers de la grande métropole, jusqu'au moment où le trône des Césars s'écroula sous la massue des barbares. Régénérée par le christianisme, la capitale de la Gaule Celtique eut beaucoup à souffrir pendant plusieurs siècles des invasions des peuples conquérans, qui se disputèrent les belles provinces du midi. Vers le même temps, elle vit naître dans ses murs, Sidoine Apollinaire, un des plus célèbres écrivains du ve siècle; saint Ambroise-le-Grand, le plus savant des pères de l'église d'occident. L'antique *Lugdunum* trouvait toujours dans ses habitans assez de courage, assez d'énergie, pour réparer les plus cruels désastres; mais la métropole romaine était déja dépouillée de sa magnificence; le farouche Attila avait détruit tous les monumens élevés par les maîtres du monde.

Notre intention n'est pas aujourd'hui d'analyser la grande période historique de la ville de Lyon; un précis, même le plus rapide, si nous le continuions jusqu'aux temps modernes, serait un trop long préliminaire pour notre notice sur le *Palais des Arts.* Qu'il nous suffise donc d'avoir indiqué les sources principales de la puissance, de la splendeur, de la gloire de *Lugdunum :* arrêtons-nous, après avoir posé la pierre qui nous servira plus tard de point de départ, lorsque nous décrirons les grandes époques de l'*Histoire de Lyon.* Franchissons plusieurs siècles, et arrivons subitement au jour où des savans, mus par un sentiment patriotique, formèrent le projet de recueillir les débris des monumens anciens et les chefs-d'œuvre modernes des beaux-arts, pour unir ainsi, par un brillant et éternel hyménée, le passé et le présent, qui convient déja l'avenir à leur banquet de gloire, d'immortalité. Ces savans, ces citoyens recommandables conçurent le plan du *Palais des Beaux-Arts.*

La ville de Lyon renfermait depuis long-temps dans son enceinte plusieurs églises, monumens d'architecture religieuse élevés à plusieurs siècles d'intervalle. Son Hôtel-de-Ville, entièrement terminé en 1655, passait pour le plus bel édifice de ce genre qui existât en France. Le palais-de-justice, les bâtimens du collége, la bibliothèque publique, ne laissaient rien à désirer; la patrie de Philibert Delorme, de Perrache, de Rondelet, si célèbres dans les fastes de l'architecture française, était décorée de magnifiques constructions; et pourtant les savans, les archéologues demandaient inutilement un édifice digne de recevoir dans ses grandes salles les chefs-d'œuvre des beaux-arts, les précieux débris de l'antiquité romaine et gauloise. Leurs vœux furent enfin écoutés; on résolut de construire un musée : un architecte du XVIIe siècle, M. de la Volsinière, avait prévenu, sans y songer, les desseins de la municipalité Lyonnaise. Le couvent des religieuses de Saint-Pierre, bâti magnifiquement sur ses dessins, parut à la commission très-propre à remplir le but et le projet qu'on voulait mettre à exécution; le choix fut dès-lors définitivement arrêté, et on inaugura le nouveau musée sous le nom de *Palais des Arts.*

Vers le commencement du VIe siècle, lorsque Lyon était encore capitale du royaume de Bourgogne, Godesigelle et la reine Teudelinde, son épouse, consacrèrent des sommes considérables à des œuvres pies; ils firent construire plusieurs églises et monastères. Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la place des *Terraux*, gisaient, éparses, les ruines d'une abbaye de religieuses, fondée dans les premiers temps du christianisme. Teudelinde détermina son époux à subvenir aux frais immenses que nécessitait la reconstruction de l'ancien monastère. Ce saint asile, consacré au nobles damoiselles, et aux filles du bas peuple qui se vouaient à la vie religieuse, fut rebâti avec une magnificence royale. La nouvelle communauté prospéra jusqu'au commencement du VIIIe siècle; les Sarrasins venus d'Espagne s'emparèrent alors de la ville de Lyon, renversèrent ses églises, ses murailles, détruisirent une partie de ses maisons, et passèrent au fil de l'épée un grand nombre de ses habitans. L'abbaye de Saint-Pierre ne fut point épargnée; elle fut démolie de fond en comble, et les timides cénobites tombèrent entre les mains des barbares. Un demi-siècle plus tard, la protection et les bienfaits de Charlemagne rendirent à Lyon une partie de sa prospérité : il fit relever ses ruines et établit une bibliothèque dans le monastere de l'île Barbe. Touché des merveilleux récits qu'on lui fesait sur l'ancienne abbaye de Saint-Pierre, sur les vertus des saintes filles qui l'avaient habitée pendant plusieurs années, il ordonna la reconstruction de l'antique monastère. Ce magnifique édifice subsista jusqu'au XVIIe siècle; les échevins et l'archevèque, voyant qu'il tombait presque en ruines, le firent rebâtir, et M. de la Volsinière traça les dessins des nouveaux bâtimens.

« Ce vaste et magnifique édifice, disent les auteurs



PALAIS DES ARTS A LYON.

du voyage pittoresque en France, qui a les apparences du palais d'un prince et non d'un monastère, est composé de quatre grands corps de logis, qui forment une cour dont on a fait un beau parterre, orné dans le centre d'une statue d'Apollon, placée sur un autel antique. La façade principale, qui donne sur la place des *Terraux*, est embellie de deux ordres d'architecture en pilastres, le dorique et le corinthien; un troisième ordre en attique s'élève au milieu et accompagne un belvéder à l'italienne, qui domine sur tout le bâtiment, et qui contribue beaucoup, de même que la balustrade qui surmonte l'entablement, à donner une grande apparence à toute cette façade; mais la régularité malheureusement ne s'y trouve pas, et les ordres sont absolument hors de proportion. Il manque beaucoup de choses pour terminer cet ouvrage; toutes les sculptures sont encore à tailler, et il devait y avoir un fronton à chaque extrémité. L'intérieur répond à l'apparence du dehors. La cour est entourée d'un portique solidement voûté, et dont le dessus forme une terrasse découverte, bordée d'une balustrade de fer. Au centre de cette cour, ombragée de deux côtés par des arbres, un autel antique porte l'inscription d'un vœu de Junius Sylvanus Mélanion, receveur augustal : on a élevé, au-dessus de cet autel, une statue en marbre blanc.

» M. Artaûd a mis un soin infatigable à rassembler autour des portiques plusieurs morceaux d'antiquités, dont la découverte est le fruit de ses nombreuses recherches. Les regards s'arrêtent sur un grand nombre d'inscriptions propres à piquer la curiosité. On y remarque un autel taurobolique, élevé par les Lyonnais à Antonin-le-Pieux; un autre taurobole, objet d'un vœu de deux dames lyonnaises pour le succès des armes de Septime-Sévère, contre Albin son compétiteur à l'empire; un sarcophage à deux corps en marbre grec, orné sur les parties latérales de trophées composés de haches d'armes et de boucliers; une inscription tumulaire en caractères grecs; une colonne milliaire qui rappelle le nom de l'empereur Maxime; des autels érigés en l'honneur des mères augustes, de tous les dieux, de Sylvain, etc.; un cippe élevé aux mânes d'Oppius Placidus, le premier des aruspices qui faisait partie du collége des prêtres d'Auguste; une inscription honoraire à Sextus Ligurius, et une autre à Tibérius Antistius; un grand nombre de pierres tumulaires; des inscriptions en l'honneur des sevirs augustaux du temple d'Auguste; des fragmens de statues et de

sculptures; des masques antiques; des amphores, des urnes cinéraires, etc., etc. Tous ces monumens précieux de l'histoire de Lyon attirent la curiosité des artistes et des savans.

» Dans le Palais des Arts sont établis : le musée des tableaux, le cabinet des médailles, le musée lapidaire, la galerie des plâtres antiques, le dépôt des pièces mécaniques pour la fabrication des étoffes de soie, la bibliothèque du conservatoire, l'école gratuite de dessin, et différens cours.

» On parvient à la grande salle du musée par un très bel escalier, où l'on voit une belle inscription en lettres d'or, qui est un des monumens historiques du progrès des manufactures de soie à Lyon. Cette salle est un très beau vaisseau pavé en carreaux de marbre, et divisé en trois parties par des arcs élevés à plein cintre; le plafond, orné de rosaces, de différens compartimens et de peintures d'un bel effet, est absolument plat et sans aucun point d'appui sur des pilastres ou des colonnes, ce qui est contraire à toutes les règles du goût. C'est dans la grande salle du palais que se trouvent tous les tableaux qui composent le musée. A l'entrée, sont des tableaux de fleurs de Van Huysum, Van Broussel, Vander Kabel, Berjon, Boni et autres artistes distingués. A la suite sont les tableaux d'histoire de plusieurs grands maîtres des écoles italienne, vénitienne, napolitaine, hollandaise et flamande, parmi lesquels nous citerons : le grand tableau de l'Adoration des Mages, par Rubens. — Les sept Sacremens, par le Poussin. — L'Assomption de la Vierge, par le Guide. — La Prédication de saint Jean et le Baptême de Jésus-Christ, par l'Albane. — Moïse sauvé des eaux, par Paul Véronèse. — L'Ascension du Christ, par Pérugin. — Un portrait de chanoine, par A. Carrache. — L'Adoration des bergers et l'Invention des Reliques, par Philippe de Champagne. — La Circoncision, par Guerchin. — Saint Luc peignant la Vierge, par Giordano. — Plusieurs tableaux du Tintoret. — Les Vendeurs chassés du temple, par Jouvenet. — L'Adoration des anges, par Stella. — Le Christ à la colonne, par Palme. — Saint François d'Assise, par l'Espagnolet. — Un Clair de lune, par Bidault. — Le Tournoi de Duguesclin, par Revoil, etc., etc. On y voit aussi plusieurs tableaux que l'on doit à l'habile pinceau de M. Bonnefond : entre autres la Visite du propriétaire, le portrait en pied du célèbre mécanicien Jacquart, dont la perte récente a été vivement sentie.

» Au fond de la galerie de tableaux se trouve le cabinet des antiques et des médailles, dans lequel on a transporté, depuis la formation du musée, tous les magnifiques souvenirs des Romains, qui étaient épars chez différens particuliers, ainsi que ceux qui ont été découverts dans différentes fouilles. On y voit la fameuse Table de bronze, découverte en 1529 sur la colline de Saint-Sébastien, et qui contient en partie la harangue que prononça l'empereur Claude devant le sénat de Rome, pour faire accorder à la ville de Lyon le titre de colonie; un fragment d'une cuisse de cheval en bronze doré; un bas-relief en marbre, représentant un sacrifice : ce morceau fort remarquable décorait autrefois la porte de l'église de l'ancien château de Beaujeau. C'est lors de la démolition de cette église qu'il a été transféré au musée, une partie du tableau d'une mosaïque en relief, représentant l'Espérance; une statue de Vénus en marbre; des tableaux en émail; un modèle en relief du temple d'Isis, à Pompéia; des ouvrages en ivoire; plusieurs monumens du moyen-âge, tels que le vase de la Mère folle, des armes, des émaux, un plat et une aiguière de faïence, un calendrier servien, des flèches, des casse-tête, des haches en pierre, etc. — On voit aussi, dans quatre armoires d'un beau travail, une grande quantité de figurines grecques, égyptiennes, romaines : elles sont d'une rare perfection. On y trouve également des lampes de diverses formes, des vases de verre antiques, des instrumens civils, religieux et militaires, etc., et une collection de médailles en bronze et en argent. On remarque encore au musée une momie enfermée dans une caisse chargée d'hiéroglyphes.

» Le pavé de la salle du musée est orné de quatre mosaïques antiques : la première, découverte dans le jardin Macors, à Ainai, en 1806, représente une des courses de chevaux et de chars chez les anciens. La deuxième provient des fouilles faites à Sainte-Colombe; on y voit une lutte de l'Amour et du dieu Pan. La troisième représente à peu près le même sujet, et a été extraite d'une maison de la montée du Gourguillon, en 1822. La quatrième vient de Saint Romain-en-Gal; on y voit Orphée pinçant de la lyre. Une cinquième doit être placée au musée; elle a été découverte à Vienne, en Dauphiné. On la restaure en ce moment.

» Dans un pavillon, du côté de la rue Clermont, M. Richard avait établi son atelier de peinture. La décoration en est élégante; on y voit, de cet ingénieux artiste, plusieurs tableaux d'un grand prix. Tout près de là est la bibliothèque de l'école de dessin et la salle de réunion de la Société des amis du commerce et des arts. On y remarque un échantillon d'étoffe qui représente un fragment de la mosaïque des jeux du cirque.

» Le cabinet de M. Artaud, directeur du musée, qui se trouve sur la terrasse, à droite, offre une collection rare et précieuse de médailles et d'antiques; on y admire un poignard en bronze de la plus haute antiquité, et des statues en marbre.

» Le deuxième étage de la façade, sur la place des Terraux, est destiné à l'école de dessin; la salle est d'une grande étendue. Cette école a déja fourni des élèves du plus grand mérite. Les professeurs ont chacun un cabinet qui communique à la galerie; celui de M. Grobon renferme plusieurs de ses tableaux. A l'extrémité de cette salle sont placées des copies en plâtre, moulées sur les originaux des statues d'Apollon, d'Antinoüs, de Laocoon, de Vénus et d'autres chefs-d'œuvre des arts.

» On trouve dans ce palais une salle qui sert aux leçons de chimie, une autre aux leçons de physique.

» L'Académie, les Sociétés d'agriculture, de médecine, de pharmacie, et le Cercle littéraire s'assemblent dans les salles voisines.

» Le palais des Arts devient tous les jours plus digne de son nom par les embellissemens qui s'y exécutent. On dispose actuellement tout le second étage de l'aile occidentale de l'édifice, au-dessus du cabinet d'histoire naturelle, pour une galerie des antiques. Il a fallu disposer en une seule galerie une suite d'ap-

partemens : ce travail difficile a été fait sous les ordres de M. Chenavard, architecte. Des colonnes corinthiennes font l'ornement de cette galerie, qui est terminée par un rond-point, éclairé par le haut, et où doit être placé le Laocoon. Des parties de mur ont été conservées, mais séparées par des ouvertures qui permettent à l'œil de percer dans toute la longueur de cette belle galerie ; les murs sont peints en griotte-rouge composé ; les colonnes, les entablemens et le plafond sont blancs. Tous les ornemens ont été exécutés par M. Baume, jeune sculpteur, et les peintures par M. Perlet, peintre-décorateur du Grand-Théâtre. Les plâtres des plus belles statues antiques seront placés dans cette galerie, où les élèves de l'école de sculpture viendront s'inspirer par la vue des formes admirables et du caractère gracieux ou sublime des belles statues grecques. Ces plâtres sont encore déposés au premier étage du palais des Arts, du côté de la rue Clermont. Il est présumable que, lorsqu'ils auront été placés à leur destination, on commencera les travaux qui doivent faire de cette partie de l'édifice une seconde galerie du musée des tableaux.

» On a ouvert en 1828, le cabinet d'histoire naturelle, que le maire faisait disposer depuis quelques années, sur le côté droit de la galerie où se trouve placé le musée. Ce cabinet, artistement rangé, contient un grand nombre de placards renfermant des oiseaux, des végétaux, des minéraux. Les collections sont loin d'être complètes, mais elles s'augmentent de jour en jour, et tout fait espérer que ce cabinet renfermera des richesses en ce genre, qui le classeront au nombre des plus curieux. On y voit deux lions, dont l'un est mort aux Brotteaux, en l'année 1827 ; il appartenait à une ménagerie ambulante. Deux placards contiennent la géologie du département du Rhône ; plusieurs minéraux ont été découverts dans l'enceinte même de Lyon. »

Cette notice très exacte, quoique succinte, peut donner une idée de la perfection, de la variété des chefs-d'œuvre que renferme le musée de peinture et de sculpture, de la richesse du musée des antiques. La municipalité Lyonnaise a conçu et exécuté l'heureux projet de réunir dans le même édifice tout ce qui appartient aux arts ; il serait difficile de trouver un plus beau palais, et lorsqu'on a parcouru ses vastes salles, on sort à regret, persuadé que dans aucune ville de province il n'existe pas de musée plus riche, plus varié que celui de Lyon ; l'édifice est magnifique, et c'est à juste titre qu'on lui a donné la glorieuse dénomination de **PALAIS DES ARTS** !

Hippolyte Vivier.

LES NOCES D'UN SQUELETTE.

I.

NIGRA SUM SED FORMOSA.

N'est-ce pas chose affligeante de voir comme passent les choses les plus dignes de la vie ? Fleurs et jeunes filles meurent sous le vent, du soir au matin, et dans ce monde, à la face changeante, on ne sait où reposer ses regards, où fixer ses affections. Dure nécessité pour l'honnête homme de se voir enlever tous ceux qu'il aime ! Dure nécessité pour le méchant de se voir lui-même dépérir ! C'est d'ailleurs un travail si pénible de vivre ! Il faut à chaque instant coudre un lambeau de vie à un autre lambeau, pourpre ou haillon ; il faut aller pas à pas, haleine par haleine, jusqu'à la tombe qui nous attend. Aussi, ne me parlez plus à moi de ces choses qui finissent, car elles me torturent sans fruits d'espérance et de regrets. Parlez-moi de la mort, cette amie véritable qui nous sauve de tout, et comme une bonne mère vient nous endormir dans la tombe, qui est notre second berceau.

Parmi toutes les aventures de nuit qui se déroulent, noires et lugubres, à l'imagination des enfans, ma mémoire en conserve surtout une qu'on m'a souvent racontée. C'est la fin prématurée d'une jeune fille enlevée de ce monde à quinze ans. Le vieux prêtre, du diocèse de Pamiers qui m'en a transmis la mémoire, disait la jeune fille heureuse, et la mort charitable, car il comprenait la mort.

Et pourtant, au premier abord, il semble qu'à cet âge, et lorsqu'on est belle, on a quelques droits à la vie, quelque raison de l'aimer : qu'eussiez-vous dit encore si vous aviez vu l'enfant qui devait mourir ! C'était un besoin irrésistible de sourire et de respirer un air frais. Légère de soucis, elle se livrait avec abandon à toutes les espérances, comme si elle se fût jetée dans les bras de sa mère. Autour d'elle, en elle-même, elle possédait tout ce qui rend heureux : la vie débordait son cœur.

Un jour, c'était le soir, elle rentrait dans sa demeure après la promenade. La nuit était douce et mille petits insectes bourdonnaient de toutes parts. La jeune fille était heureuse, elle aussi, du calme et de la fraîcheur de la nuit, et je ne sais quel besoin secret lui fit élever sa voix innocente au milieu de ces voix. Mais au sein des ombres, errait un spectre attentif à sauver de la vie celui qui a déja trop souffert, ou celui auquel il reste trop à souffrir ; ce spectre si redoutable que notre frayeur arme d'une large faux ; ce pâtre farouche qui mène devant lui le genre humain, et dévore une à une son troupeau de victimes. Il entendit une voix innocente, et demeura surpris qu'il pût y avoir des

chants de joie en cette grande vallée de pleurs. Bientôt la jeune fille passa devant lui. Sa démarche, ses moindres gestes, en elle tout exprimait le bonheur. Le spectre la regarda et la trouva belle. Aussitôt elle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme; elle eut froid et ne chanta plus. Tandis qu'elle s'éloignait, le spectre demeura rêveur, songeant à cette enfant qui n'avait pas mérité de vivre. Le vent ne pouvait agiter les plis pesans de son manteau; ses pensées, qui absorbaient toute sa vie, le laissaient dans l'immobilité et le silence : on eût dit un jeune homme surpris d'une première pensée d'amour. Et lui aussi sentait naître l'amour dans ses os glacés; une espérance ardente fermentait dans ce crâne nu. Il revoyait cette image riante et fraîche passer devant lui, et ses longs bras, ses mains décharnées se portaient machinalement devant lui comme pour la saisir.

De retour en sa demeure, la jeune fille s'était remise de sa frayeur; elle dormait. Calme et riante, elle respirait sans effort; on eût dit qu'elle reposait sous l'aile d'un ange. Tout-à-coup, elle se réveille en sursaut, saisie qu'elle est d'une secrète frayeur, se dresse et regarde autour d'elle. Tout était calme: elle va retomber dans sa couche; mais voilà qu'une lueur lui apparaît dans le fond de sa chambre. Elle regarde, étonnée; la lumière se meut, et ses yeux égarés, ouverts sur l'objet qui l'effraie, voient avancer sans bruit de pas et d'un seul mouvement une ombre informe qui se grandit à mesure qu'elle approche. Elle n'est plus qu'à deux pas, et la jeune fille, morte d'effroi, ne peut appeler au secours. Un bras mince et décharné sort du milieu d'un linceul et s'alonge vers une table pour poser la lampe. L'enfant distingue à sa pâle lueur une tête livide, un crâne; le linceul tombe, c'est un squelette immobile, se dressant devant elle de toute sa hauteur. Pas de mot mystérieux, pas de souffle ni de geste, rien de la vie : seulement, il commençait à se pencher insensiblement vers elle, mais la voyant tomber sans force sur son lit, il croisa ses bras et n'approcha plus.

Ainsi, la jeune fille, face à face avec le squelette, restait immobile sous la puissance de ses regards. L'aspect étrange du spectre l'enveloppe, la tient close dans sa frayeur comme dans une prison. Froid et pénétrant comme un glaive, son œil la trouble jusques au fond de l'âme. Pendant ce tête-à-tête qui saisit d'horreur la jeune fille, le squelette engage avec elle un silencieux entretien et lui fait subir ses pensées par la seule force de ses regards. Une voix secrète lui disait : « Enfant, » se peut-il qu'un ami t'effraie! trouvez-vous la mort » si hideuse parce qu'elle vous sauve de tant de maux? » Ecoute : ce n'est pas moi qui tue, c'est la vie; l'air » que vous respirez, vos joies, vos peines, tout cela » vous use et vous flétrit. Après la vieillesse et la dé» crépitude, quand je vous reçois dans mes bras, tout » meurtris et brisés, que vous resterait-il si je vous » laissais aller de chute en chute, et si je fermais cruel» lement la tombe, votre dernier asile? Calme-toi » donc, enfant, je veux te délivrer. Quel dommage ce » serait que la vie pût altérer ta beauté ou ton inno» cence! Oh! viens loin de ce monde à la face chan» geante, car il est des choses si pures et si belles, » qu'elles ne méritent pas de vieillir. Tu as peur du » spectre parce qu'il est décharné, parce qu'il dort » dans une tombe. Ecoute, enfant, le spectre t'aime; » écoute, il y a des plaisirs au fond du sépulcre. Notre » amour n'est pas une flamme passagère, un délire » qui étourdit; notre amour, c'est la paix et le silence, » et nous sommes unis comme l'eau glacée des fleuves » l'est au rivage. Viens donc, ma bien-aimée, car je » suis seul dans ma tombe; viens, il le faut. » Et en même temps, il achevait de se pencher sur elle; son crâne nu descendait vers son jeune front; ses deux mains tombèrent sur le chevet, la lumière s'éteignit, et la jeune fille sentit se poser sur ses lèvres deux dents froides qui se heurtaient : premier baiser, gage d'amour.

II.

MORITURA PUELLA.

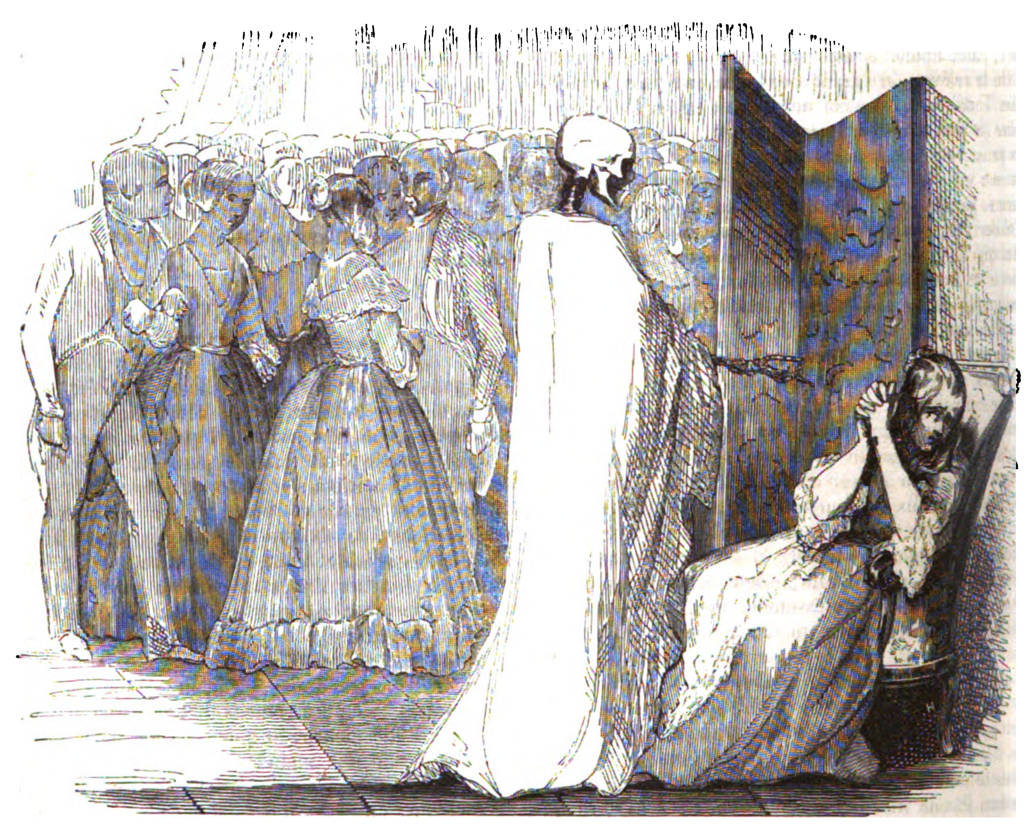
Après un grand orage, les fleurs courbées et renversées dans la fange par le vent et la pluie, gisent décolorées et mortes sur le sol qu'elles embaumaient.

Oh! qu'elle était pâle la jeune fille, lorsque sa mère vint le matin à son lit pour la réveiller! Ses yeux si purs sont égarés et troubles; ses cheveux noirs, qui tombaient de chaque côté de son front dans une simplicité virginale, sont en désordre comme les rameaux d'un arbre brisés et courbés par le vent; sa bouche gracieuse est sans sourire : la jeune fille est flétrie comme l'herbe des champs qu'on coupe le matin et qui le soir est desséchée.

Sa mère, ses amies, chacun s'empresse autour d'elle; mais les embrassemens maternels ne la réchauffent plus : elle pleure, et quand on lui demande pourquoi, elle sent une main froide qui se pose sur ses lèvres et qui l'empêche de parler. Pour la distraire de sa douleur, on propose des fêtes, des bals, on fait passer sous ses yeux la peinture riante des plaisirs qu'elle a tant aimés; on essaie de la ramener à sa vie première, de la séduire. Mais qu'est-ce donc que les fêtes pour les plaies profondes du cœur!

Autrefois, que de rêves brillans avant le jour, que d'espérances de bonheur! Elle en aurait rêvé bien à l'avance, et l'apprêt de ses ajustemens, la toilette, le départ, tout cela aurait troublé son âme d'une émotion croissante. Lorsqu'avant d'entrer dans la salle, elle aurait entendu le son des instrumens, aussi doux que la voix de son amant qui l'appelle, elle aurait tressailli, elle aurait senti son ame lui échapper, pour aller au devant de tous ces bruits joyeux. Aujourd'hui elle va, insouciante de ce qu'elle doit voir, hors de celui qu'elle aime et de celui qu'elle craint.

Tout a pris un air de fête : les guirlandes de fleurs, les robes blanches, les yeux et la bouche des femmes, tout a son sourire. On se baigne dans une atmosphère voluptueuse et chaude, pleine de parfums et de sons enivrans : on dirait qu'à tous ces plaisirs les moindres fibres se dilatent et qu'elles sont froissées par ces sons amoureux. Ah! comment supporter les regards pénétrans de ces femmes si belles, demi-nues et pudiques. On admire avec quelle grâce leur chevelure se marie à la blancheur de leur cou, comme une frise élégante à la colonne d'albâtre. On suit leurs pas timides, on aime à les voir, fatiguées, haletantes,



LE QUELETTE INVITANT LA JEUNE FILLE A DANSER.

mettre dans leurs manières cet abandon qui les embellit; et, plus séduisantes encore par le désordre léger de leur chevelure et de leurs vêtemens, essuyer mollement la sueur de leur front et de leur visage, dont les couleurs renaissent plus vives sous leurs mains. Le bal se ranime. C'est l'air commun, l'air aimé, celui qui a les honneurs du bal, celui qu'on redemande. Alors tous les regards brillent, c'est comme une bonne nouvelle : on se lève, on sourit, on s'agite : on dirait une brise légère, qui vient dans les bois troubler le calme du soir et agiter tous les rameaux. Cet air aimé, quand les mille voix de l'orchestre le jouent dans la salle, devient l'ame et la vie de cette foule brillante : vos mouvemens, votre haleine, les élans de votre cœur, en vous tout sent la cadence; vous êtes transporté, ravi et délirant sous le charme des sons.

Cependant, au milieu de la fête, on vit une jeune fille se tenir à l'écart, triste et muette. Pâle et immobile, comme les statues de marbre blanc qui pleurent sur les tombeaux; elle autrefois si fraîche et si animée au milieu de ses amies, on dirait qu'elle n'ose pas accorder un regard à celui qu'elle aime. Il lui offre sa main pour la valse, et elle se détourne lentement comme pour consulter sa mère. Mais pourquoi ce mouvement convulsif? pourquoi ce cri? C'est qu'elle a vu le spectre qui la surveille, et ne veut pas qu'elle éprouve rien de la vie; il est toujours là, debout derrière elle, et lorsqu'elle veut croire à l'avenir et s'élancer vers lui, le spectre se montre pour l'arrêter. L'enfant voulait danser, elle aussi, comme ses compagnes; elle s'était levée pour donner la main à l'ami de son cœur; mais c'est le squelette qui saisit et serre cette main; il entraîne la jeune fille au milieu de la salle et la force de valser avec lui.

Alors, les flambeaux pâlissent insensiblement; une lumière sépulcrale jette sur la foule une teinte sombre, les fleurs tombent fanées, les toilettes brillantes se changent en linceuls, le sourire meurt sur toutes les bouches, et les figures rieuses et colorées deviennent des faces livides; une bise froide pénètre par les croisées ouvertes et chasse l'air tiède et parfumé du bal. L'orchestre, au lieu de ses mélodies suaves, fait entendre des chants lugubres et lamentables, qui pleurent pour des morts, et chacun demeure interdit et surpris de voir la jeune fille les bras tendus, les yeux ouverts, tourner ainsi autour de la salle, comme si elle était dans le vertige. Ils ne voyaient pas, eux, les deux

mains sèches qui prenaient sa taille fine, et que le spectre valsait avec elle en la pressant sur son sein décharné. Il passait en souriant devant son amant et sa mère; il semblait leur dire : « Cette jeune fille si belle » est à moi, à moi seul. » Puis il la déposa sur le parquet, pâle, immobile et froide.

On la relève, on l'emporte, on la croit atteinte de folie. Tandis qu'on se consulte pour la guérir de son délire, elle revient à elle-même; elle est mourante et ses yeux n'ont pas de regard. En vain on la questionne sur son mal, sur ce qu'elle éprouve, elle se tait. Sa mère se demande si l'amour ne se serait pas trop emparé de cette ame jeune; elle lui propose de l'unir à celui qu'elle aime, et l'enfant se prend à pleurer. On croit alors avoir touché la plaie de son cœur; et, après quelques jours de soins, on fit des apprêts, on appela des amis, on lui montra ses ajustemens. Elle ne put s'empêcher de sourire, du milieu de ses larmes, à l'image si douce de son bonheur; mais elle n'était pas encore calme, elle ne voulait pas qu'on la laissât seule pendant la nuit, et le jour, ses yeux égarés erraient autour d'elle comme préoccupés d'un objet inconnu.

On arriva cependant jusqu'à la veille du jour qui devait la livrer à son époux; elle avait fait effort pour se réjouir. La tête pleine d'amour et d'espérance, elle oubliait presque ses frayeurs; soit fatigue, soit convalescence, elle s'endormit, tandis qu'on s'entretenait autour d'elle des plaisirs du lendemain. Pour ne pas la troubler, on la laissa seule, on s'éloigna.

III.

VENI DE LIBANO, SPONSA, VENI CORONABERIS.

Les heures sonnaient pendan la nuit, et la jeune fille dormait encore. Je voudrais toujours entendre sonner les heures : elles sont dans le temps comme ces pierres placées de distance en distance sur les chemins pour indiquer au voyageur l'espace qu'il a parcouru. J'aime à entendre sonner les heures; elles nous savent oublieux de notre destinée, et, comme des amies, elles viennent de momens en momens nous frapper sur l'épaule et nous rappeler au devoir.

Tandis que la jeune fille était étendue sur son lit, calme, mais affaiblie, le squelette entra. Il vit une robe blanche et tous les ajustemens apprêtés pour le lendemain; il tourna les yeux vers la jeune fille qui dormait, et un sourire aigu, strident, s'échappa à travers ses dents froides et serrées, comme le vent de l'hiver qui siffle à travers les branches nues d'un arbre ou les fentes d'une masure en ruine. L'enfant avait compris la présence du squelette, car un frisson avait parcouru son corps; elle s'était éveillée; mais elle n'osait pas ouvrir les yeux. « Lève-toi, ma fiancée, lui dit-il, » et sa main osseuse saisit la main de la jeune fille. Il fallut le voir, se lever du lit, et le suivre.

Il la conduisit devant une glace, et lui-même il essaya de la parer de ses ajustemens. La pauvre jeune fille, bien qu'elle obéît en tremblant, se souvenait au fond de son ame qu'ils étaient pour le lendemain. Le squelette semblait considérer avec quelque plaisir les grâces de son corps; il promenait sa main glacée sur le sein de l'enfant, et ce sein se desséchait. En se promenant sur son front, ses doigts y formaient des rides; un reste de fraîcheur disparaissait de ses joues, et tous ses charmes s'effaçaient insensiblement, comme tombent une à une les feuilles brillantes d'une fleur. Et cependant, malgré sa pâleur, ses grands yeux noirs, quoique un peu caves, et ses traits amaigris n'avaient pas perdu leur beauté. Le squelette la regarda avec plaisir quand elle fut parée; puis il se rapprocha d'elle, l'enveloppa dans son linceul, et ils marchèrent ensemble et passèrent par la nuit comme une seule ombre.

C'était pendant l'hiver : l'obscurité était profonde, et le vent qui soufflait avec force agitait les portes ouvertes du cimetière et les faisait battre avec un bruit sourd. Ils étaient attendus : tous ceux qui dormaient en ce lieu, leur dernier sommeil, étaient là, debout, immobiles, attendant la fiancée. On ne pouvait distinguer quelle avait été leur condition à leur langage ou à leurs vêtemens; ils étaient tous muets, et ceux qui avaient encore attachés à leurs os quelques restes de pourriture, secouaient avec horreur ces vils lambeaux de la vie. Quelques lampes, placées à terre, éclairaient l'assemblée : la lumière pâle venait frapper leurs jambes grêles, tandis que leurs têtes hautes se distinguaient à peine dans l'obscurité.

Alors la jeune fille tombe à genoux sur la pierre d'un tombeau, et prie les mains jointes, sans oser détourner la tête. Le squelette lui enlève son voile et sa couronne qu'il jette à l'écart; il met sur ses épaules son linceul froid et lourd comme des glaçons, et découvre sa belle chevelure qu'il laisse flotter au vent. Quelques-uns d'entre les morts se courbent à terre, et creusent une fosse avec leurs ongles, sous les yeux de la jeune fille. Ils remuaient la terre et y plongeaient leurs bras nus; sans se parler, ils s'entendaient à l'accomplissement de cet œuvre, et tous les apprêts se faisaient dans un profond silence.

Bientôt l'on entendit des chants lugubres et des voix plaintives et gémissantes comme le vent. Les morts chantaient lentement ces mots :

De quoi sert à l'homme de vivre?
Sa destinée est de nous suivre :
Le bœuf tombe au bout du sillon.
Malgré le jour et la rosée,
La fleur par le vent est brisée,
L'herbe se meurt dans le vallon.

Jeune fille, ton ciel se voile;
Il n'y brille pas une étoile :
Rien ne viendra te secourir.
La mort te choisit pour pâture,
Le vent est froid, la nuit obscure :
C'est un beau moment pour mourir.

Après ces chants, un silence profond; on n'entendit plus que les portes du cimetière qui se fermaient ou s'ouvraient à grand bruit. La jeune fille, immobile, osait à peine respirer; on voyait seulement de grosses larmes couler sur ses joues pâles, et sa poitrine se gonfler de soupirs. Après ce silence, les chants recommençaient encore plus tristes et plus lamentables :

O mort mystérieuse et douce !
Nuages noirs que le vent pousse,
Arrêtez-vous sur cet autel.
Et vous, ames des morts errantes
Au sein des ombres transparentes,
Entourez cet ange mortel.

Pauvre jeune fille égarée,
Qui viens ici toute parée
Au lieu de te couvrir de deuil;
Quitte la robe nuptiale,
Pour revêtir le linceul pâle,
Pour te coucher dans le cercueil.

Un silence plein d'horreur succèda à ces chants. La jeune fille comprit que l'heure suprême était venue : elle allait être renfermée dans la terre pour ne plus en sortir, et séparée pour toujours de ce qu'elle aime, comme une chose oubliée. Le squelette la prit par la main, et lui dit, en lui montrant la fosse profonde que les morts avaient creusée devant elle : ma bien aimée, voilà notre lit nuptial. La jeune fille recule; mais le squelette descend le premier et la tire avec effort pour l'entraîner dans la tombe; les morts la poussent vers lui pour l'obliger à céder; quelques-uns étendent le linceul au fond du sépulcre, d'autres se préparent à le combler aussitôt qu'elle y sera descendue. Mais alors un instinct puissant se réveille dans son ame, un besoin impérieux de vivre, une force qui naît de sa crainte, la raniment tout-à-coup. Sa robe blanche flottait suspendue à des ronces; elle se détache, puis elle est emportée hors de l'enceinte. Cette image de liberté la séduit : elle s'échappe des mains du spectre et fuit vers la porte du cimetière; elle va franchir le seuil, mais la porte se referme devant elle avec un bruit effroyable, et la pauvre enfant est forcée de fuir dans l'enceinte devant la troupe des morts qui la poursuit.

Ils poussaient des sifflemens aigus, ils grinçaient des dents, ils tendaient leurs longs bras et leurs mains crochues pour la saisir; mais sa frayeur la rend encore plus rapide, et elle longe ces murs infranchissables sans trouver une issue. On vit au-delà, on marche libre et sans crainte, on a devant soi un avenir, et elle ne peut rentrer dans ce monde qu'elle aime; elle s'épuise en efforts inutiles, elle veut vivre, elle veut s'échapper, mais les forces lui manquent, elle tombe; et le squelette la traîne comme une proie aux bords de la fosse ouverte. Elle est sur le point d'y tomber; mais elle s'attache aux genoux du spectre, elle s'écrie : Demain! demain! grâce! pitié jusqu'à demain! Laissez-moi revoir ma mère, je ne veux l'embrasser qu'une fois; laissez-moi revoir le soleil levant, le jour, et je mourrai contente, je mourrai demain! Le squelette leva les épaules de pitié, et quoique mécontent des pleurs de la jeune fille, il la ramena vers la maison paternelle, et s'assit à côté d'elle pour attendre jusqu'au lendemain.

IV.

APERI MIHI, SOROR MEA, IMMACULATA MEA.

L'enfant se disait : « Ici je suis plus en sûreté; ma mère ne me laissera pas mourir. » Bien que son ennemi muet demeurât immobile à son côté, la vue de la maison paternelle la rassurait, et elle attendait avec impatience le moment où viendraient ses amis et sa mère pour se sauver dans leurs bras.

Bientôt, en effet, ceux qui l'avaient laissée endormie revinrent avec des flambeaux. Ce n'était plus le trouble de l'effroi, c'était le désordre de l'agonie : la jeune fille, qui souhaitait leur arrivée, put à peine les reconnaître. A la voir ainsi délirante, faible, humide d'une sueur froide, enveloppée d'une pâleur livide comme d'un linceul, ils comprirent tous qu'elle allait mourir, et ils s'écrièrent : Pauvre jeune fille! pauvre enfant!..... Mais le squelette, caché derrière les rideaux, levait les épaules de pitié et riait en silence de leurs larmes.

L'agonisante voulut sortir de l'appartement, et l'on se mit en œuvre de satisfaire cette dernière envie que lui donnait le malaise et la crainte. Sa mère et ceux qui l'entouraient voulurent la prendre dans leurs bras pour l'emporter; mais à peine ils essayaient de la soulever, qu'ils virent au fond du lit se lever et apparaître insensiblement une face inconnue, le squelette. Du fond des cavités qui creusent son crâne, brillent deux points lumineux sous son front, regards ardens qui lancent l'effroi; ses mains crochues s'allongent pour saisir la jeune fille et la retenir sur son lit de mort.

Alors nul qui puisse le regarder face à face et lui résister. Les amies de la jeune fille s'enfuient en criant; l'amant s'éloigne, sa mère seule reste pour la défendre. Sa mère la cache et la presse dans ses bras comme pour la renfermer une seconde fois dans son sein; et cette femme, furieuse et tremblante, se jette à travers ses craintes pour enlever son enfant et le sauver de la mort. Mais le squelette avait posé sur elle ses mains de fer qui ne s'ouvrent plus une fois fermées sur leur proie. La pauvre mère, épuisée de l'effort qu'elle soutient, ne peut plus serrer son enfant sur sa poitrine : pâle, les bras ouverts, elle chancelle; le squelette la pousse du pied, et elle va tomber hors de l'appartement.

Alors la jeune fille se trouva seule avec lui sans aucun espoir de secours. Il se pencha vers elle pour lui parler et pour la première fois il imita la voix humaine; mais au milieu de ces paroles connues, le squelette mêlait des mots étranges qu'elle n'entendait pas, des mots lugubres et sonores; des gestes animés accompagnaient son discours, et, à chaque parole, on entendait craquer ses dents et les articulations de ses os. Il disait à la jeune fille :

« Enfin les époux sont seuls. O ma bien-aimée, oublie les tiens, oublie ta mère, oublie la vie; périssent tous ces ornemens d'un jour, et ce corps qui m'empêche d'aller jusqu'à ton âme. Commençons ces doux embrassemens qui ne doivent pas finir. Ils t'ont dit que le dernier soupir est douloureux : qu'en savent-ils? Il y a mystère avant comme après la vie, et les hommes ont oublié le naître, et ne savent pas le mourir. »

Ceux qui connaissaient la jeune fille et se rappelaient tout ce qu'il y avait de grâce et de bonheur autour d'elle, ne la revirent plus ni aux danses, ni à l'église; ils se souvenaient d'elle comme de ces images célestes qui nous sourient en passant dans nos doux rêves : on ne sait qui les envoie, d'où elles viennent, où elles passent.

I. Latour (de Saint-Ibars).

ANTOINE DE BLEGIER,

POÈTE ET PHILOSOPHE DU XVIe SIÈCLE.

Antoine de *Blegier* nâquit à Carpentras, le 23 juin 1527, de *Sébastien* de *Blegier*, jurisconsulte estimé, qui devint plus tard vice-recteur du Comtat, gouverneur de Raison, et de *Marie* de *la Salle* : il fut leur second fils.

Destiné à suivre une savante carrière, *Antoine* fut envoyé très jeune à l'université de Toulouse, où, par son aptitude et son application, il se fit distinguer : il y fut reçu maître-ès-arts, licencié en droit. Mais l'étude abstraite de la jurisprudence ne l'empêcha pas de se livrer à la culture des belles-lettres; son goût pour la poésie se manifesta à Toulouse, et il songea à conquérir quelqu'une des trois fleurs que les *mainteneurs* de l'antique académie des *Jeux-Floraux*, successeurs des Troubadours, offrait à la noble ambition des jeunes poètes. *Antoine* de *Blegier* chanta *les Merveilles de la Provence*. Il obtint l'*Eglantine*, des mains de M. le président *Bertrandi*, ainsi que *Blegier* lui-même nous l'apprend dans la dédicace d'un de ses ouvrages. Il y a là pourtant une sorte d'anachronisme qui me paraît inexplicable. Mais comment contester un fait établi par un tel témoignage? *Blegier* devait savoir qui lui avait remis cette honorable fleur; et cependant il est positif que *Jean Bertrand*, dit *Bertrandi*, premier président du parlement de Toulouse, à la sollicitation d'*Anne* de *Montmorency*, fut nommé par *François Ier*, le 22 novembre 1536, président au parlement de Paris; *Blegier* n'avait alors que onze ans. On trouve bien un autre *Jean Bertrand*, sieur de *Catourze*, qui fut premier président après l'assassinat du fameux *Etienne Durants*, en 1589, et le prix obtenu est de 1548. Il faut supposer que *Bertrandi*, étant venu revoir sa famille, se trouva à Toulouse, le 3 mai 1568, pour la distribution des prix, et qu'il assista à la fête des fleurs, célébrée tous les ans par l'académie floréale.

Après avoir parlé de cette circonstance, qui flattait justement son souvenir, voici en quels termes *Antoine* de *Blegier* rend compte de sa vocation poétique : « En » poursuivant l'étude des lois dedans *Tolose*, ardent » désir m'incita, comme agité par Destinée et formé » par le don de Minerve, de réciter au consistoire » (des juges poétiques) devant l'assemblée, *Chants-* » *Royaux*, appartenant à la philosophie naturelle et » plusieurs autres poësies, à cette fin de cueillir la » fleur d'Eglantine, prix d'honneur et d'argent *au* » *jardin de dame Clémence*. »

Remarquons en passant que voilà presque un contemporain de *Clémence Isaure*, qui constate son existence, tant contestée dans le XVIIIe siècle par la sotte vanité de quelques capitouls. — *Clémence* vivait en 1500; il n'y avait donc que 48 ans, tout au plus, qu'elle avait doté l'académie de ces nouvelles fleurs. *Blegier* n'avait alors que 21 ans; il en avait 26, quand il publia : *La magnifique et triomphante entrée, faite à très illustre et très puissant prince Alexandre Farnès* (*Farnèse*), *cardinal d'Avignon, et mise en rithme françoise par M. Antoine de Blegier; imprimée à Lyon, par Marc Bonhomme*, 1553.

Il avait composé cet ouvrage à la prière des consuls de Carpentras, qui lui en avaient fait faire la demande par MM. de *Roys* et *Jean-Baptiste Centenar*, juge de la même ville. Cet ouvrage contient des particularités remarquables, et entr'autres ce passage, qui ne sera pas sans intérêt pour l'histoire de la poésie : « J'ai » versifié de telle sorte, dit-il, que les deux premiers » vers finissent par une rime masculine et les deux » suivans par une rime féminine, et ainsi de suite. » C'était avoir fait faire un grand progrès à l'harmonie. Il est certain que *Clément Marot*, qui vivait presque à cette époque, mais qui était né 31 ans avant *Blegier*, ne s'asservissait pas souvent à cette règle, quoique *Ménage* ait prétendu que c'est à lui que nous en étions redevables.

Jusqu'alors la carrière de cet auteur avait été assez agréable; mais comme il s'occupait aussi des sciences physiques, qui dans ce siècle étaient regardées par un public ignorant comme surnaturelles, parce qu'on supposait qu'on ne les acquérait que par un commerce impie avec le Génie du mal, il fut accusé de magie. Le titre de *séminariste* du collége d'Annecy, à Avignon, qu'un acte de 1565 donne à *Antoine* de *Blegier*, ne le préserva pas de cette accusation, qui fut même quelquefois prodiguée à de pieux ecclésiastiques.

Antoine plaidait contre son frère *François* de *Blegier*, sur lequel paraissaient s'être rapportées toutes les prédilections paternelles. Une preuve trop sensible lui en fut donnée l'année suivante : son père, s'étayant du soupçon de magie, le deshérita en 1566. *Blegier de la Salle*, surnom distinctif, augmenté du nom de sa mère qu'il chérissait vivement, se consola de cette infortune par les charmes de l'étude et les richesses du savoir. Quelques années plus tard, il publia un *Discours, touchant quelques prodiges advenus au comté Venaissin*, in-12, imprimé à Lyon en 1574. C'est dans cet écrit qu'il a rappellé le sujet de ses premiers chants à l'académie des Jeux-Floraux.

Après cet opuscule, qui malgré le mot de *prodige* qu'on voit dans le titre, n'est pas sorti de la plume d'un magicien, on ne retrouve plus aucune trace de cet auteur, que *Lacroix du Maine*, dans sa *Bibliothèque Française*, appelle *mathématicien et philosophe*. Il peut encore avoir vécu un grand nombre d'années, puisqu'il n'avait que 47 ans; mais ses ouvrages n'ont

pas échappé aux ravages du temps, qui dévore tout sur sa route. *Habent sua fata libelli*; ce qui signifie: *qu'il y a souvent une funeste destinée pour les livres*, ainsi que pour les hommes!

Il y a ici à faire un rapprochement assez piquant: comme poète, *Antoine* de *Blegier* nâquit peu après *Marot*, et resta au dessous du spirituel valet de chambre de François Ier; comme prétendu sorcier, il précéda d'un demi-siècle le célèbre *Urbain Grandier*, sans toutefois être aussi malheureux que lui.

Adrien Le Roux,

Auteur des *Voyages* (prose et vers) *dans la Banlieue de Paris.*

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES DU MIDI DE LA FRANCE.

Les oiseaux de proie vivant de rapine et de cadavres, sont parmi les oiseaux ce que sont les carnassiers parmi les mammifères. Ils constituent deux familles distinctes sous les dénominations de *diurnes* et de *nocturnes*. Les premiers se livrent à leur instinct féroce pendant le jour, tandis que les autres ne quittent leurs retraites profondes qu'à l'heure où le soleil est descendu au-dessous de l'horizon, pour y rentrer aussitôt que le crépuscule du matin commence à paraître. Ceux-ci doivent seuls nous occuper dans cet article.

Après le rapide mouvement imprimé dans ces derniers temps à toutes les branches de l'histoire naturelle, il reste encore un vaste sujet d'études, à peine indiqué, qui, rempli convenablement, ouvrirait d'immenses trésors à la science. Je veux parler des recherches qui auraient pour but d'arriver à connaître les inombrables harmonies nocturnes, et qui nous initieraient aux scènes si diverses de ce grand drame, qui a pour acteurs les végétaux et les animaux, et qui est joué à notre insu. Heureux celui, qui dédaignant les routes battues, s'appliquera à ouvrir les feuillets encore vierges de ce second tome des œuvres du Créateur.

En restant fidèle au titre de ce fragment de l'ornithologie de notre midi, voyez combien l'histoire des oiseaux de proie noctures est digne de fixer l'attention.

Tout dans leur structure dévoile leur singulière existence. Leurs formes sont disgrâcieuses et repoussantes; leur physionomie insolite étonne par sa laideur et trahit leurs passions cruelles; leur plumage est sombre et triste; leur vol, peu puissant, est léger et tel que leur habitude de ruses le rend nécessaire; leurs yeux gros et très-saillans sont entourés d'une collerette de plumes frisées; ils ont les pupiles fortement dilatées, de telle sorte qu'ils se dirigent sûrement dans l'obscurité; pendant le jour, les organes de la vue sont d'une sensibilité telle, qu'ils paraissent éblouis et entièrement offusqués par le grand jour; ils ont les oreilles grandes, ce qui leur permet de saisir les moindres bruits au milieu du silence des nuits; leurs serres fortes et leur bec crochu caractérisent surtout leurs habitudes; enfin, leur voix est si triste, leurs chants si plaintifs, même lorsqu'ils veulent exprimer l'amour, que non-seulement les animaux dont ils font leur proie frémissent en les entendant, mais que l'homme ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi, lorsque, au milieu des nuits, leurs sons lugubres viennent frapper son oreille.

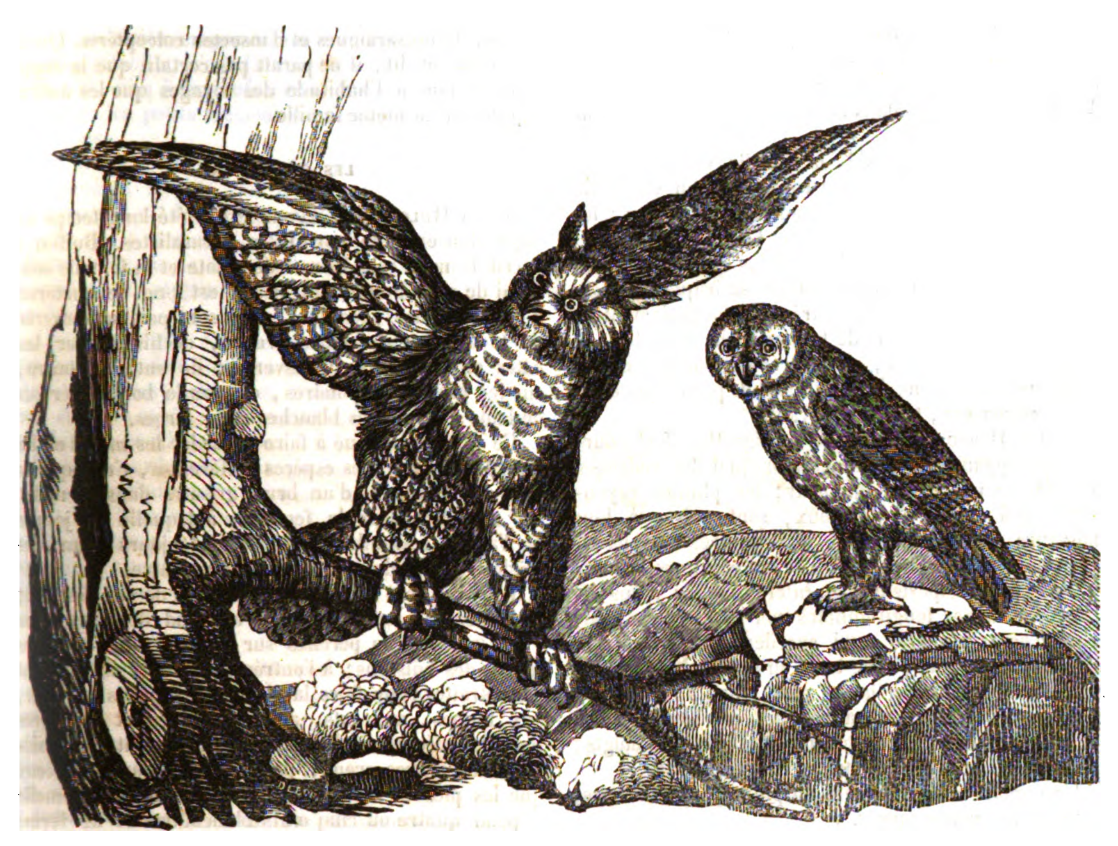
Les oiseaux de proie nocturnes sont peu nombreux; on en compte environ soixante-six espèces, dont dix en France, et sept seulement dans nos contrées méridionnales. Parmi ces oiseaux, les uns ont la tête surmontée de deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, tandis que les autres en sont dépourvus; de là les deux groupes que l'on a établi dans cette famille: les *hibous* qui portent aigrettes, et les *chouettes* qui n'en portent pas.

LES HIBOUS.

1. Le grand duc, que les poètes dédiaient à Junon, peut être appelé avec raison, l'aigle de la nuit; c'est en effet le plus fort de tous les oiseaux qui fuient la lumière du jour. Il a vingt-deux pouces de longueur. Ses aigrettes, élevées de plus de deux pouces, sa tête, le dessus des ailes et du corps sont variées de fauve, de roussâtre et de noirâtre; les plumes des narines sont blanchâtres et terminées de noir, celles de la face sont mélangées de roux, de noir et de gris; la gorge est blanchâtre; le devant du cou et de la poitrine sont noirâtres et roux; le ventre est coupé de raies longitudinales et de bandes transversales noirâtres; les pennes des ailes sont brunes, roussâtres à l'extérieur, fauves à l'intérieur, et rayées de noirâtre sur les côtés; les deux pennes intermédiaires de la queue avec des raies noirâtres et roussâtres. L'iris des yeux est couleur de safran; le bec est noir, et les ongles noirâtres.

La femelle est constamment plus grande et a les couleurs du plumage un peu plus sombres.

Cette espèce, commune dans nos montagnes, est assez rare dans nos plaines; elle se tient dans les lieux élevés, habitant les trous des rochers ou les vieilles tours abandonnées. Elle se perche rarement sur les arbres. Ses yeux supportent mieux que quelques autres espèces la lumière du jour; le grand duc sort de sa retraite un peu avant le crépuscule du soir, et volant assez bas il commence sa chasse qu'il continue pendant la nuit et jusques au lever du soleil. Les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris, etc., sont souvent sa pâture; il avale les petits animaux entiers, après leur avoir brisé, avec son bec, la tête et



OISEAUX DE NUIT.

les os, et au bout de quelques heures, il vomit les poils, les os et la peau pelotonnés dans son estomac par petites masses arrondies. A défaut de cette proie, il se jette sur les chauves-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les gros insectes.

Tout le monde connaît les cris ordinaires du grand duc : *hubou*, *houbou*, *bouchou;* quand il a faim, il prononce *prouchou* d'un ton très haut et très fort, et le fait durer long-temps.

On trouve son nid dans les cavernes des rochers ou dans des trous de hautes et vieilles masures, rarement dans le creux d'un arbre : il a à peu près trois pieds de diamètre et est composé de petites branches e bois sec, entrelacées de racines souples, et garni à l'intérieur de feuilles. La ponte est de deux à trois œufs d'un blanc grisâtre et de la grosseur d'un œuf de poule.

Il paraît que, malgré ses formes lourdes, le grand duc jouit d'une grande puissance de vol; car souvent à l'heure du crépuscule il s'élève assez haut, et soutient avec avantage le choc de nombreuses troupes de corneilles qu'il disperse, et parmi lesquelles, il parvient même à faire des captures.

Cet oiseau servait autrefois dans la fauconnerie pour faire la chasse au milan. Afin de rendre, dit-on, sa figure encore plus extraordinaire, on lui attachait une queue de renard; et, lorsqu'il se posait dans la campagne, le milan qui l'avait aperçu venait se placer auprès de lui pour satisfaire sa curiosité, et donnait ainsi au chasseur le temps de s'approcher assez pour le tirer.

2. Le moyen duc est de tous nos hibous le plus commun; Il a de douze à treize pouces de longueur; ses aigrettes fort développées, sont d'un fauve brunâtre; les plumes de la face sont blanchâtres et terminées de noir; la tête et le manteau sont variés de brun, de roux et de blanc; les couvertures supérieures de la queue sont roussâtres et mêlées d'un peu de brun; la poitrine et le devant du cou sont bruns et roussâtres; le ventre est parsemé de taches et de zigzags bruns; les ailes, la queue et les plumes des tarses sont brunes et roussâtres; le bec et les ongles sont noirâtres. L'iris est d'un jaune rougeâtre.

Cet oiseau, quoique répandu, habite de préférence les montagnes, se logeant dans le creux des rochers; en hiver, il descend dans la plaine et s'approche des

habitations; dans l'été il y est rare. Il se nourrit de petits mammifères et d'oiseaux : c'est à cause de cette circonstance qu'autrefois, surtout, on s'en servait pour attirer les oiseaux à la pipée.

Le cri du moyen duc est fort plaintif : *Clowcloud ;* il se fait entendre de très loin. Il en pousse un autre aigre et soupirant, qu'on attribue à l'effort des muscles pectoraux, qui dans ce moment entrent en contraction.

Il fait rarement un nid, la femelle venant pondre quatre ou cinq œufs blancs et ronds dans un vieux nid de pie, de buse, ou de tout autre gros oiseau : les petits naissent couverts d'un duvet blanc.

Cet oiseau a l'habitude de faire des gestes bizarres, que les anciens caractérisaient de satiriques, *motus satiricos;* ils consistent en de fréquens tournoiement de cou, en des mouvemens de tête en haut et en bas, à des craquemens de bec, en des trépidations de jambes, et en des mouvemens de pieds, dont ils portent un doigt tantôt en arrière, tantôt en avant.

3. Le Hibou brachiote a les aigrettes fort courtes, et apparentes seulement lorsqu'il les redresse. Il a treize pouces de longueur; les plumes rayonnantes qui entourent ses yeux, sont noires à leur naissance, ensuite blanches, et marquées à la circonférence de petits points noirs, bruns et jaunes. La tête et les parties supérieures et inférieures du corps offrent des taches longitudinales noires, sur un fond jaune d'ocre; les ailes, qui excèdent la queue, sont blanches en dessous, avec trois ou quatre bandes brunes; la queue, d'un jaune plus pâle, a quatre ou cinq de ces bandes et sa bordure est blanche. Les jambes sont emplumées jusqu'à l'origine des doigts; le bec et les ongles sont noirs, l'iris est jaune.

La femelle a les couleurs du plumage plus ternes, et les taches noires larges.

Cet oiseau, qui est rare, se tient dans les rochers, les carrières, les vieux bâtimens abandonnés, recherchant toujours les lieux les plus solitaires, et préférant le pays de montagnes à la plaine. Il fait la chasse aux petits quadrupèdes, et détruit un grand nombre de rats : sous ce rapport, il nous rend de grands services dont nous ne savons pas lui tenir assez de compte. Au printemps, il fait entendre, jour et nuit, la syllabe *gout*, prononcée d'un ton assez doux; quand il doit pleuvoir, il change de cri, et semble dire : *goyou.*

La femelle ne bâtit pas de nid, elle dépose ses œufs dans des trous de rocher ou de vieille muraille; ils sont au nombre de trois, totalement blancs, parfaitement ronds, et de la grosseur de ceux du ramier.

4. Le Scops est le plus petit de nos hibous; il n'a que sept pouces de longueur : on l'appelle aussi Petit duc. Son plumage offre un mélange agréable de gris, de roux, de brun et de noirâtre, le brun dominant dans les parties supérieures et le gris dans les parties inférieures. Des raies longitudinales noires y sont traversées par des lignes brunes vermiculées; les pieds sont couverts, jusqu'à l'origine des doigts, de plumes d'un gris roussâtre, mêlées de taches brunes; le bec et les ongles sont bruns, l'iris est jaune. L'âge apporte quelques dissemblances dans les couleurs du plumage de ce hibou et dans leur distribution.

Cet oiseau n'est pas commun, quoiqu'il soit assez répandu. Il habite le creux des vieux arbres, où il fait aussi son nid, la femelle y pondant deux à quatre œufs blancs et arrondis; il se nourrit de mulots, de souris, de musaraigues et d'insectes coléoptères. Quoiqu'on en ait dit, il ne paraît pas certain que le scops se livre plus à l'habitude des voyages que les autres espèces de la même famille.

LES CHOUETTES.

5. La Hulote ou Chat-huant a été long-temps un objet d'incertitude parmi les naturalistes. Buffon a décrit le mâle sous le nom de hulote et la femelle sous celui de chat-huant. Cet oiseau est long de quatorze à quinze pouces; les deux sexes sont partout couverts de taches longitudinales brunes, déchirées sur les côtés en dentelures transverses; ils ont, en outre, sur les plumes scapulaires, et vers le bord antérieur de l'aile, des taches blanches assez larges.

Ce qui a contribué à faire regarder les mâles et les femelles comme des espèces différentes, c'est que le fond du plumage, d'un brun grisâtre dans le mâle, est roussâtre dans la femelle, à laquelle les jeunes de l'année ressemblent; l'iris est toujours brun, les ongles couleur de corne et le bec verdâtre.

Les bois sont la demeure ordinaire de ces oiseaux; ils passent la journée entière au fond des creux des vieux arbres, ou perchés sur une branche, au plus fourré des buissons; à l'entrée de la nuit, ils quittent ces retraites pour faire la chasse aux petits oiseaux, aux taupes, aux rats, aux grenouilles et aux gros insectes coléoptères. Ils établissent rarement leurs nids dans des arbres creux, préférant s'emparer de ceux que les pies et les geais ont abandonnés; la femelle y pond quatre ou cinq œufs blanchâtres et de forme arrondie.

Le cri du chat-huant est effrayant dans le silence de la nuit : il ressemble au hurlement du loup, et semble exprimer les syllabes *hoha*, *hoho*, *hohohoha*, *houhou*, *houhouhou.*

6. L'Effraie, que l'on nomme aussi chouette des clochers, diffère des oiseaux de proie nocturnes, que nous venons de faire connaître, par son bec droit jusques vers le bout, tandis qu'il est arqué vers la pointe dans les autres. Cet oiseau a treize à quatorze pouces de longueur; ses yeux sont entourés d'un grand cercle de plumes blanches, effilées et soyeuses; l'iris est noirâtre; le bec, blanc à son origine, est brun à sa pointe. Son dos est nuancé de fauve et de cendré ou de brun, agréablement piqueté de points blancs, enfermés chacun entre deux points noirs; son ventre est tantôt blanc, tantôt fauve, avec ou sans mouchetures brunes. Sa queue, blanche et plus courte que les ailes, a cinq bandes brunes; ses pieds sont couverts d'un duvet très court, qui est plus rare sur les doigts. La femelle a, en général, des teintes plus claires et plus prononcées.

Cette espèce, très répandue, se plaît dans les lieux habités; elle vit au sein des villes, se retirant pendant le jour dans les tours, les clochers, dans les greniers des fermes. Lorsqu'elle en sort, après le coucher du soleil, elle semble plutôt faire des culbutes que voler,

jusqu'à ce qu'elle ait pris un certain équilibre. Elle fait sa nourriture favorite des rats et des souris; elle fait donc continuellement la guerre à ces ennemis domestiques, dont elle nous délivre, ne nous demandant que de la laisser en possession des lieux abandonnés, où elle s'établit; c'est là aussi que la femelle pond, sans nid, cinq à six œufs blanchâtres et d'une forme allongée; les petits naissent couverts d'un duvet blanc très épais.

On prétend, qu'en automne, les effraies vont visiter, pendant la nuit, les lacets tendus pour prendre des bécasses et des grives, pour faire leur proie des oiseaux qui y sont suspendus. En hiver, on en trouve souvent cinq ou six réunies dans des trous de vieilles murailles, où rapprochées, elles se réchauffent mutuellement.

Cette chouette, la plus commune de toutes dans nos contrées, doit son nom d'*effraie* à ses soufflemens *che*, *chi*, *cheu*, *chiou*, et à son cri lugubre : *grei*, *gre*, *crei*. Ce souflement ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte.

7. La Chevêche a huit pouces de longueur, les parties supérieures sont d'un gris brun, avec de grandes taches blanches de forme irrégulière; la poitrine est d'un blanc pur, et les parties inférieures d'un blanc roussâtre, avec des taches d'un brun cendré; ces taches sont couvertes d'un duvet blanchâtre, et des poils blancs rares recouvrent ses doigts. Le bec est d'un brun blanchâtre, et l'iris très petit est jaune. La femelle diffère du mâle par des teintes un peu noires, vives, et par des taches roussâtres sur le cou.

Cette chouette est moins commune que l'effraie; elle habite rarement les bois, établissant son domicile dans les masures écartées des lieux peuplés, et dans les ruines d'anciens édifices abandonnés. Elle semble avoir une prédilection toute particulière pour les églises isolées et les cimetières; le peuple l'appelle *oiseau de mort* ou *de cadavre*, s'imaginant qu'elle présageait la mort des malades, parcequ'elle se sera perchée par hasard sur la maison qu'ils habitent.

Elle voit pendant le jour, beaucoup mieux que les autres oiseaux du même genre, et elle s'exerce même quelquefois à la chasse des hirondelles et des autres petits oiseaux; elle plume, avant de les manger, ceux dont elle s'empare, et ne pouvant avaler en entier les souris et les mulots, elle les déchire avec le bec et les ongles.

Elle niche presque à nu, dans des trous de rocher ou de vieilles murailles, sous les toits des tours ou des vieilles églises; sa ponte est de quatre ou cinq œufs arrondis. On exprime le cri qu'elle jette en volant, par les mots *pou*, *pou*.

Les oiseaux *diurnes* ont une antipathie naturelle, instinctive, contre les oiseaux de nuit, qui sont leurs plus cruels ennemis; aussi, s'il arrive que l'un de ces derniers quitte son repaire pendant le jour, il est bientôt entouré d'une nuée d'oiseaux, qui arrivent de toutes parts, et l'entourent comme pour jouir de son embarras, l'éclat de la lumière le forçant à prendre une attitude embarrassée et grotesque; enfin, assailli au milieu des cris divers de cette multitude courroucée, il finit par payer de la vie son imprudence; ce n'est plus le tyran de la nuit, avide de sang, portant partout l'effroi et le carnage, c'est une victime laissée sans défense.

La connaissance de ce fait singulier a donné l'idée de la chasse qu'on nomme *pipée*. On sait que la pipée consiste à faire choix d'un arbre de médiocre élévation, dans des bois de haute futaie, à portée d'un taillis de deux ou trois ans : on abat les branches les plus proches du tronc qui paraissent superflues; on n'en conserve qu'une certaine quantité que l'on dépouille de tous leurs rameaux jusques vers leur extrémité, ayant le plus grand soin de laisser à cet arbre la tête de verdure la plus touffue que l'on a pu trouver. Il faut aussi autant qu'il est possible, que les branches que l'on conserve ne soient point placées dans une position perpendiculaire les unes au-dessus des autres; mais, dans leur trajet d'élévation, les supérieures doivent coïncider avec les vides qui se trouvent entre les inférieures. On fait de distance en distance, et d'avant en arrière, sur les branches que l'on a dépouillées de leurs rameaux, des entailles, dans lesquelles on place une petite branche d'osier, à laquelle on a donné le nom de *gluau*, parce qu'effectivement elle est enduite de glu dans toute son étendue, jusqu'à un décimètre près de son plus gros bout : on incline ces gluaux le plus près possible les uns sur les autres, et on en garnit ainsi tout l'arbre.

Lorsque l'arbre est ainsi préparé et tendu, on élève une petite loge au bas du tronc. Cette loge n'est autre chose que quelques branches de verdure que l'on a amoncelées de manière à pouvoir se tenir dessous le moins incommodément possible : on y ménage quelques ouvertures, afin de ramasser, sans en sortir, avec un petit rateau de bois, les oiseaux qui, après s'être englués sur l'arbre, tombent tout autour et souvent sur la loge.

On ne doit jamais commencer cette chasse qu'une heure au plus tôt avant le coucher du soleil; et ce n'est que quand cet astre a disparu de dessus l'horizon, que l'on contrefait la voix de la chouette. C'est à ce moment que les merles, les grives, les geais, les pies, et la nombreuse tribu de becfins, etc., accourent en foule pour harceler l'oiseau de nuit qu'ils croient entendre, et que, dans leurs diverses évolutions, que leur colère anime, ils se prennent sur l'arbre : lorsque l'on tient l'un d'eux et surtout un geai, qu'on fait crier, tous les autres accourent avec une sorte d'acharnement et de fureur, parce qu'ils croient qu'il est tombé dans les serres de la chouette; ils vont et viennent en foule, ils crient à tue-tête, s'élancent étourdiment sur les gluaux et en tombant poussent de nouveaux cris, qui attirent vers ce lieu tous leurs semblables.

J.-B. Noulet.

HISTOIRE DE LA VILLE ET DES COMTES DE FOIX.

FRAGMENT.

Ce roc cambré par art, par nature et par âge,
Ce roc de Tarascon hébergea quelquefois,
Les géants qui couraient les montagnes de Foix
Dont tant d'os excessifs rendent sûr témoignage.

(OLHAGARAY, *Histoire des comtes de Foix*, préface.)

L'époque de la fondation de Foix est incertaine, comme l'origine de la plupart des anciennes cités de la Gaule méridionale. Les premiers historiens cédant à leur penchant irrésistible pour les récits merveilleux, environnèrent d'une auréole mythologique le berceau des moindres peuplades, la fondation des plus petites villes. Les chroniqueurs du pays de Foix se montrèrent trop fidèles à imiter leurs dévanciers, et les fables pyrénaïques ne le cèdent en rien aux prodiges racontés par nos vieux romanciers. Le judicieux mais trop crédule Olhagaray lui-même se laissa très-souvent entraîner par le plaisir de raconter des événemens presque miraculeux, croyant ainsi rehausser la gloire du pays dont il écrivait l'histoire.

« Ceux qui ont recherché, dit l'historien des comtes de Foix (1), le berceau et la naissance de cette puissante maison, en écrivent diversement. Silius Italicus raconte en son septième livre comme histoire, que le grand Hercule ayant vaincu Anthée, Busiris, Gérion, s'arrêta sur le coupeau de ces monts, où il visita un roitelet qui commandait parmi ces bois et affreux déserts, n'ayant pour son palais ou pour son louvre que l'antre de Tarascon, ou il vivait roi, monarque et content.

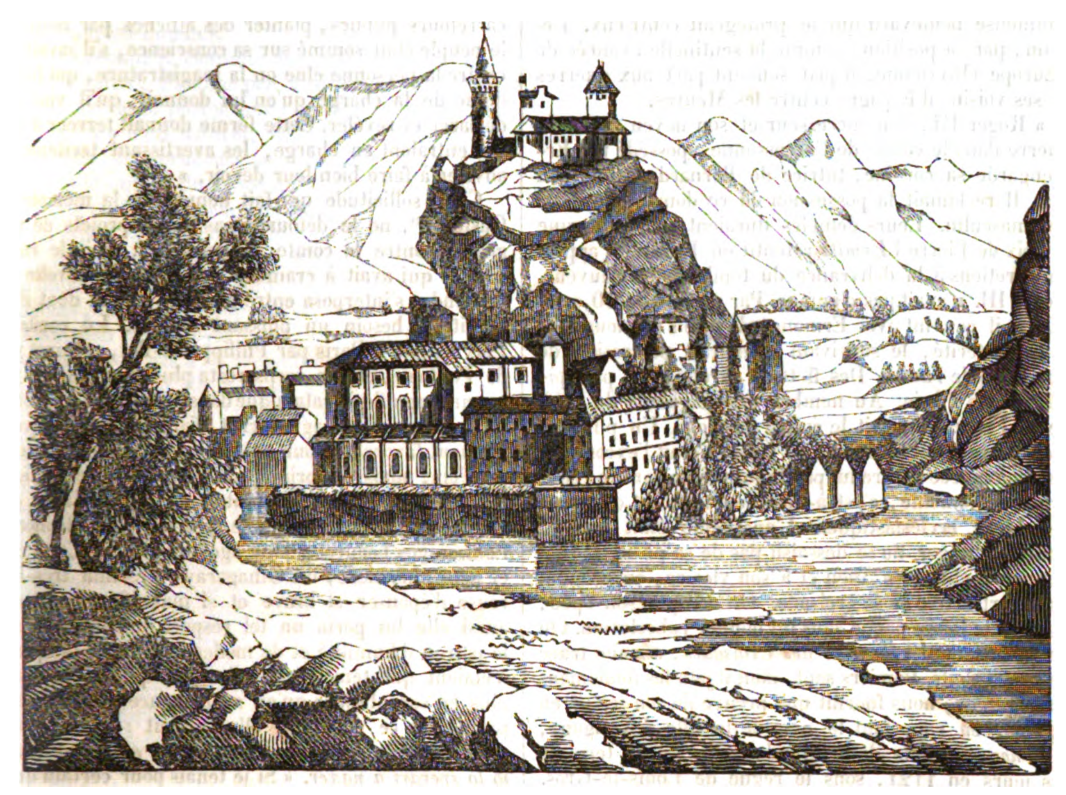
» Ce roi avait une fille nommée Pyrène, de l'amour de laquelle Hercule fut aussitôt épris, et pipé par l'imagination de la volupté, charmé par cette passion démesurée, comme Antiochus par la beauté de Stratonice, il enleva la jeune fille. Pyrène se voyant grosse, traversée de l'adversité, erre vagabonde par les monts, enfin c'est la proie des bêtes farouches qui la déchirent. Hercule ayant choisi ces lieux, comme l'abri des tempêtes de la vie passée, ébranlé au récit des malheurs de Pyrène quitta ces monts; pour gage de son affection il y laissa son neveu Fuxée d'où les *Furiens* tirent leur origine. Zuinguerus, en son grand théâtre, parle ainsi de Pyrène: La fille de Bébrix nommée Pyrène fut rendue mère par Hercule aux Pyrénées, et d'icelle les montagnes ont pris leur nom. »

Le savant Olhagaray en mettant, en tête de son histoire, ce récit merveilleux qui avait cours de son temps, semble ne pas y ajouter foi, et cherche même à combattre l'opinion des chroniqueurs et des légendaires. L'historien des comtes de Foix était trop judicieux, connaissait trop bien l'archéologie méridionale pour s'ériger en propagateur des origines mythologiques. Il ne pouvait éclaircir complètement la question, parce qu'il vivait dans un siècle où les études historiques n'avaient pas encore fait de grands progrès. Mais d'autres après lui, sont parvenus à résoudre le problème.

« D'Expilli et plusieurs autres géographes, dit M. Napoléon Gallois, font honneur de la fondation de Foix à des émigrés phocéens contemporains de ceux qui fondèrent Marseille sur le rivage de la Méditerranée. Ces étrangers auraient donné à la ville qu'ils élevaient au milieu des Pyrénées le nom de leur mère patrie, *Phocée*, d'où par corruption on aurait fait *Fuxium*. Le trident qui se voit dans les armes de la ville, et qui n'appartient qu'à des peuples maritimes et navigateurs, les noms empruntés à la langue grecque qu'on retrouve dans le dialecte des habitans de Foix, sembleraient appuyer cette opinion. Quoi qu'il en soit, ces Phocéens auraient bien vite oublié le génie actif et commerçant de leur nation; car le premier signe de vie que donnent, dans l'histoire, les habitans de Foix et des environs, est le massacre de l'évêque saint Volusien dans le ve siècle. »

L'opinion du géographe d'Expilli est la plus généralement répandue. L'histoire du pays de Foix, sous la domination phocéenne est à peu près inconnue : tout porte à croire que les diverses tribus pyrénéennes se soumirent sans résistance à l'influence des nouveaux venus, et firent un pas vers la civilisation que les Romains devaient perfectionner plus tard. En effet, les proconsuls ne se virent pas plutôt maîtres de la Narbonnaise, qu'ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux Pyrénées, cherchant ainsi à établir une communication directe entre leurs colonies d'Espagne et celles qu'ils venaient d'établir dans la Gaule méridionnale. Le territoire compris par la suite dans le comté de Foix, eut long-temps Rome pour métropole, et sous l'empereur Honorius, il fesait partie de la Gaule lyonnaise. A la domination romaine succéda celle des Visigots qui ob-

(1) Histoire des comtes de Foix, Béarn et Navarre. Préface, p. 5.



VUE DE FOIX.

tinrent du faible et nonchalant Honorius, la possession de la Guienne et du Languedoc. Ils chassèrent les Vandales d'Espagne, les forcèrent à se réfugier au-delà des Pyrénées, et fondèrent un royaume dont Toulouse fut la capitale. Le pays de Foix, et les autres régions pyrénéennes en firent partie.

« Deux cents ans après, dit M. Oscar Mac Carthy, ces régions pyrénéennes tombèrent au pouvoir des Francs, pour obéir ensuite aux premiers ducs d'Aquitaine, aux Sarrasins, aux comtes de Toulouse, et passer enfin sous l'autorité des comtes de Carcassonne.

» Le brave et pieux Roger, l'un deux, parvenu à une longue vieillesse, fit le partage de ses domaines entre ses enfans.

» L'aîné, Raymond, eut le comté de Carcassonne, avec une grande partie du Rasez et du pays de Queille, la châtelainie de Saissac, le Minervais.

» Bernard eut le Conserans, le Comminge et le *pays de Foix;* il fixa son séjour à Foix. Dès-lors cette ville eut ses comtes particuliers. Cet événement, placé par quelques historiens en 1062, a été fixé par Marca en 1012. On voit, d'après cette répartition, que les domaines de Bernard comprenaient la plus grande partie du département de l'Ariége et une portion de celui de la Haute-Garonne. Il y réunit le Bigorre par son mariage avec Garsinde, fille du comte de ce pays qui le lui apporta en dot. De ce mariage nâquirent trois fils, Bernard, Roger, Pierre et deux filles. L'aîné eut le Bigorre qu'il transmit à ses descendans; le second le comté de Foix, où il régna sous le nom de Roger Ier; le troisième fut comte de Conserans. Quant aux deux filles, Garsinde et Stéphanie, l'une épousa Ramire, roi d'Arragon, et l'autre Garcias, roi de Navarre : de sorte que la postérité des comtes de Carcassonne, régnait à la fois sur les deux versans des Pyrénées. Tout le pays situé sur les deux rives de l'Ariége, depuis le confluent du Lers avec cette rivière, jusqu'à Puicerda, en Espagne, dépendait de la maison de Foix. Le comté divisé en haut et bas pays avait pour limite commune le *Pas de la Barre*, a une demi-lieue au-dessus de Foix. Les points les plus importans étaient d'un côté, Foix, Tarascon, Ax, le château de Castelpenent, celui de Lordat, dont il existe encore quelques ruines, cramponées aux rochers qui dominent la vallée de l'Ariége : de l'autre, Pamiers, Saverdun, Mirepoix, Lézat, le Mas d'Azil, Mazères avec son château, résidence favorite des comtes.

» Tel fut le domaine dont Roger II, hérita à la mort de son père en 1050. A cette époque, l'auréole de gloire et de puissance qui environnait le trône des califes d'Es-

pagne commençait à pâlir; le comte de Foix profita de cette révolution, pour asseoir sa puissance au pied de l'immense boulevard qui le protégeait contr'eux. Devenu, par sa position, comme la sentinelle avancée de l'Europe chrétienne, il prit souvent part aux guerres de ses voisins d'Espagne contre les Maures.

» Roger III, son successeur et son neveu, porta la guerre dans le comté de Carcassonne, possédé par Ermengarde sa cousine, tutrice de Bernard-Atton, son fils. Il réclamait la possession de ce domaine comme fief masculin. Leurs démêlés duraient encore lorsque la voix de Pierre l'*Ermite* retentit en France et appela les chrétiens à la délivrance du tombeau du Sauveur. Roger III. n'avait pas d'enfans. Par un acte du 10 avril 1095, il convint avec Ermengarde que s'ils mouraient sans postérité, le survivant prendrait possession de l'héritage de l'autre. Des flots de chrétiens se précipitaient vers l'Asie. Au nombre des seigneurs du midi de la France figurait le comte de Foix. Un puissant motif le poussait à cet acte de piété; c'était l'excommunication lancée contre lui par le souverain pontife, pour crime de simonie, c'est-à-dire, de trafic et de vente des biens ecclésiastiques. L'anathème était mérité; pourtant Roger ne se dessaisit pas de sa proie. Il crut donner le change à Dieu et à son vicaire, en prenant une part active à la croisade. On accepta son épée, mais on le laissa partir sans lui donner l'absolution. On ne trouve dans l'*Histoire des Croisades*, aucune trace de ses exploits. Pamiers seul, dont il jeta les fondemens à son retour, nous fournit une preuve de son séjour en Orient, en rappelant le nom de la ville d'Antigone, *Apamea*, capitale de la seconde Syrie. Roger termina ses jours en 1121, sous le règne de Louis-le-Gros. Un an auparavant, il avait acheté son pardon en fesant à l'église de riches donations. Roger IV lui succéda dans le comté de Foix. De 1141 à 1222, ce comté eut pour seigneurs, Roger-Bernard Ier et Raymond-Roger; ce dernier accompagna Philippe-Auguste à la Terre Sainte, en 1191, se signala à la prise d'Ascalon, et au siége de Saint-Jean-d'Acre. De retour en France avec le monarque, il prit parti pour les Albigeois, fut battu en diverses rencontres et dépouillé de ses états: il se disposait à les reconquérir, lorsqu'il mourut en 1222, laissant cette tâche à Roger-Bernard II dit le Grand, qui releva la splendeur de la maison Roger V, son fils, qui prit possession du comté en 1241, eut pour successeur en 1264, Roger-Bernard III, un des meilleurs poètes du XIIIe siècle, souverain plus favorisé des Muses que de la fortune. Très jeune, il vit commencer la guerre entre les princes de la maison de Foix et d'Armagnac, et se ligua ensuite avec ses voisins contre Pierre III, roi d'Aragon qui le fit prisonnier; l'heure de sa délivrance fut celle de le mort de son heureux vainqueur.

Après lui, Gaston Ier, son fils aîné, continua la guerre contre la maison d'Armagnac.—« Ce prince, dit Olhagaray, était inimitable pour sa diligence: tantôt il était en Béarn, tantôt à Foix pour ouïr les plaintes de ses sujets. Car étant d'un naturel si expéditif, il n'était satisfait qu'en voyant ses sujets contens. Il était exact sur les paresseux et négligens, et ne pouvait voir ni supporter en sa cour, état ou maison, un homme oiseux. Il tenait l'œil de près sur la justice, à laquelle présidaient des gens recommandables par leur probité et savoir. Pour mieux être informé de la candeur de ceux qu'on lui mettait en avant, il fesait, en divers lieux et carrefours publics, planter des affiches par lesquelles le peuple était sommé sur sa conscience, s'il savait rien contre la personne élue on la magistrature, qui fut indigne de la charge qu'on lui donnait, qu'il vint à le déclarer et révéler. Cette forme donnait terreur à ceux qui entraient en charge, les avertissant tacitement à adviser à faire bien leur devoir. »

Cette sollicitude qui fait honneur à la mémoire de Gaston Ier, ne le détourna pas de ses projets de vengeance contre le comte d'Armagnac: mais le roi de France qui avait à craindre une nouvelle révolte des flamands, s'interposa entre les deux rivaux dont il espérait au besoin un puissant secours. Le comte de Foix mandé à Paris par Philippe-le-Bel, mourut près de Pontoise, et son corps resta plusieurs jours exposé sur un magnifique catafalque dans l'église des Augustins.

Le comte d'Armagnac crut d'abord avoir trouvé un moment favorable pour entrer en possession du comté de Foix; mais les principaux seigneurs respectèrent les volontés du dernier comte, et Gaston II fut proclamé sans obstacle. Ce jeune prince épousa Éléonore de Comminges beaucoup plus âgée que lui. « Cette riche et noble héritière, dit Olhagaray, s'estima très-heureuse d'épouser si brave et si magnifique seigneur; aussi elle lui porta un tel respect qu'elle se rendait le patron d'humilité et de modestie. Toutes ses paroles n'étaient que témoignages d'amour qu'elle lui rendait plus en son absence qu'en sa présence: lorsqu'on lui parlait de ce mariage, elle s'écriait: *si iou saby de certan que lou comte de Foux dégous estar mon marit, io lo sperari a naxer*. « Si je tenais pour certain que le comte de Foix doit être mon mari, je l'attendrais quand même il serait à naître. »

Gaston II vit mourir quatre rois de France, et prit part aux guerres des Anglais; il se signala au siége de Tournai, et s'y distingua par sa bravoure jusqu'au jour où Jeanne de Valois obtint une trève de ses ennemis. Quelques années plus tard, le comte de Foix combattit sous la bannière de Philippe de Valois à la déplorable bataille de Crécy, et fut du nombre de ceux qui se sauvèrent à Bray avec le monarque français. Les troubles que les Anglais ne cessaient de fomenter dans les provinces méridionnales, le forcèrent à revenir dans son gouvernement de Guienne; Philippe de Valois lui rendit la vicomté de Lautrec pour payer trente sept mille huit cent quarante deux livres qu'il avait employées en cette guerre. Gaston jouissait déjà d'une brillante renommée; pendant son séjour à Orthez, il reçut une embassade des rois de Castille et d'Aragon qui le priaient de leur prêter son secours contre les Maures. L'intrépide paladin passa les monts, et les Maures éprouvèrent bientôt les terribles effets de sa bravoure. Blessé dans un combat, il survécut peu de jours, et ses barons *moult chagrins et dolens*, transportèrent sa dépouille mortelle à Orthez. Éléonore inconsolable de la mort de son époux, désira qu'il fut enseveli dans le couvent de Bolbonne; les funérailles furent célébrées avec grande solennité (1344).

Éléonore de Comminges fut nommée régente du pays de Foix pendant la minorité de Gaston. Mais bientôt le jeune comte donna des marques de cette intelli-

gence précoce qui fit augurer à ses vassaux qu'un nouveau paladin était sur le point de s'élancer dans la carrière des armes. Les flatteurs furent chassés de la cour de Gaston-Phœbus.

« En prenant la conduite de ses sujets, dit l'historien Olhagaray, Phœbus prit aussitôt la cuirasse, et s'accoutuma à la porter aussi aisément que le pourpoint : prince d'un naturel, vif, prompt et actif; mais la modestie et la prudence assaisonnaient cette promptitude avec autant de grace qu'il se rendait non moins vénérable en la contenance de son corps, qu'admirable en son esprit. On voyait en lui une grave et douce majesté, en un beau corps grand et robuste : et craignant être importun ou trop pesant de charnure, à l'âge de seize ans, fesait beaucoup d'exercice. »

L'occasion de déployer ces heureuses et rares dispositions ne tarda pas à se présenter; la vieille antipathie des deux maisons de Foix et d'Armagnac subsistait avec ses péripéties de haines et de fausses réconciliations. Gaston fit des préparatifs en cas d'attaque de la part de son rival, assura ses places dans toute l'étendue de ses domaines et prit pour devise, TOQUO Y SY GAUSOS : *touches-y si tu oses*. Il traversa les Pyrénées pour secourir le roi d'Aragon contre les Maures, et acquit dans cette guerre, dit un historien, « plus de réputation que seigneur qui y fut » de retour dans son comté de Foix, il prit part, pendant quelque temps, aux guerres désastreuses des Anglais. Le XIVe siècle fut un âge de fer pour la France ; Gaston-Phœbus resta dans son gouvernement, persuadé que la fleur-de-lys serait entièrement déracinée par les griffes du Léopard d'Angleterre ; peut-être avait-il aussi beaucoup à craindre de l'ambition et de la mauvaise foi du comte d'Armagnac. Enfin la guerre recommença vers la fin de 1363 entre ces deux ennemis irréconciliables.

« Cette guerre avait eu un sort fort inégal (1) ; car dans toutes les occasions où ils en étaient venus aux mains, d'Armagnac avait été battu. Il avait même été fait prisonnier deux fois, et deux fois il avait été mis à une grosse rançon qu'il avait payée. Environ ce temps-là (car les historiens de Foix, ne marquent pas précisément l'année) le comte d'Armagnac, outré de ses disgrâces passées, et ne songeant qu'à les réparer, assembla tout ce qu'il put lever de troupes sur ses terres, et envoya défier Gaston, lui assignant le jour et le lieu du combat. Ce lieu était Bonrepos. Gaston accepta le défi et ne manqua point de s'y rendre au jour assigné avec ses troupes. Le comte d'Armagnac qui s'était campé près de Mirepoix avec ses troupes, soit qu'il crût ses forces inégales à celles de son ennemi, ou qu'il se défiât de la fortune qui lui avait été toujours contraire, au lieu de marcher contre lui, tourna vers Toulouse. Gaston se mit à ses trousses, et le poursuivit jusqu'aux portes de cette ville, et dans la croyance qu'il s'était posté au faubourg Saint-Michel, il y fit mettre le feu, après quoi, il se retira sur ses terres.

Ces hostilités qui troublèrent pendant plusieurs années les provinces méridionales, ne se terminèrent que long-temps après, par un accord conclu entre les deux rivaux par autorité et commandement du roi de France. Gaston-Phœbus délivré d'un ennemi si dangereux, travailla au bonheur de ses sujets, et son château de Foix devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait en Europe de puissans seigneurs, de nobles et preux chevaliers, de *gentes* damoiselles, de clercs *doctes* et lettrés, de célèbres troubadours. Les fêtes qu'il donna au roi Charles VI dans son castel de Mazères, seraient regardées comme fabuleuses, si tous les historiens du XIVe siècle, ne nous en avaient transmis les moindres détails. Les savans s'empressèrent de visiter le noble prince qui présidait au progrès des beaux-arts et des sciences dans la France méridionnale; le célèbre Froissart vint lui-même grossir la cour de Gaston-Phœbus. Laissons le vieux chroniqueur raconter en style (1) simple et naïf, les principales circonstances de son arrivée, et de son séjour chez le comte de Foix.

« Après je résolus d'aller devers haut et redouté seigneur, monseigneur Gaston, comte de Foix et de Béarn. Et bien savais que si je pouvais venir en son hôtel et là être à loisir, je ne pourrais mieux choir au monde pour être informé de toutes nouvelles; là sont et fréquentent volontiers tous chevaliers et écuyers étranges, pour la noblesse de ce haut prince : et tout ainsi comme je l'imaginai, il m'en advint : et remontrai ce, et le voyage que je voulais faire, à mon très cher et redouté seigneur le comte de Blois, lequel me bailla des lettres de familiarité adressans au comte de Foix. Et tant travellai es chevauchai, enquérant de tous côtés nouvelles, que par la grâce de Dieu, sans péril et sans dommage, je vins en son chastel à Ortais, au pays de Béarn, le jour de Ste-Catherine que on compta pour lors en l'an de grâce, mil trois cent quatre vingt et huit. Lequel comte de Foix, si très tôt comme il me vit, me fit bonne chère, il me dit en bon françois : Que bien il me connaissait, et si ne m'avait oncques mais vu, mais plusieurs fois avait ouï parler de moi. Si me retint de son hôtel et tout aise, avec le bon moyen des lettres que je lui avais apportées, tant qu'il m'y plut à être. Et là fus informé de la greigneur partie des besognes qui étaient avenues au royaume de Castille, au royaume de Portugal, au royaume de Navarre, au royaume d'Aragon et au royaume d'Angleterre, au pays de Bordelais et en toute la Gascogne. Et je même, quand je lui demandais quelque chose, il le me disait moult volontiers, et me disait bien que l'histoire que je avais fait et poursuivais, serait au temps à venir plus recommandée que toute autre.

— « Raison pourquoi, disait-il, beau maître ; puis « cinquante ans en cas, sont avenus plus de faits d'ar- « mes et de merveilles au monde, qu'il n'était trois « cents ans en devant. »

« Ainsi fus-je en l'hôtel de noble comte de Foix recueilli et nourri à ma plaisance. Ce était ce que je désirais à enquerre toutes nouvelles touchant à ma matière : et je avais prêts à la main, barons, chevaliers et écuyers qui m'en informaient, et le gentil comte de Foix aussi. »

Froissart ne fut pas le seul hôte qui eut à se louer de la libéralité de Gaston-Phœbus; jusqu'à la mort du noble comte, les châteaux de Foix et d'Orthez furent souvent visités par les célébrités du XIVe siècle. Une prospérité si inouie eut une triste et déplorable fin :

(1) Lafaille, *annales de Toulouse*, tom. 1, p. 106.

(1) Chroniques de Froissart : liv. 3, p. 369, édition Desrez.



FROISSART LISANT SES CHRONIQUES A GASTON DE FOIX.

la mort du jeune Gaston, connu dans l'histoire sous le nom d'*Ange de Foix*, assassiné, dit-on par son père, empoisonna les derniers jours de Gaston-Phœbus qui mourut subitement à Orthez en 1390 (1).

Ce prince si zélé protecteur des beaux-arts, si intrépide dans les combats, si magnifique dans ses fêtes, eut pour successeur Mathieu, fils de Roger-Bernard III de Castelbon, qui mourut sans postérité. Isabelle sa sœur, dit M. Mac Carthy, comtesse de Foix, vicomtesse de Béarn et de Castelbon, porta ce riche héritage dans la maison des seigneurs de Grailly, par son mariage avec Archambault de Grailly; captal de Buch. De cet hymen nâquit un fils, qui reçut le nom de Gaston IV, et épousa Éléonore, reine de Navarre : La maison de Foix acquit ainsi la possession de plus vastes et riches domaines. L'un des successeurs de Gaston IV, épousa Madeleine de France, fille de Charles VII, et en seconde noces Marguerite-Victoire de Béarn. Ce fut ainsi qu'en 1512 les deux pays se trouvèrent réunis. Plus tard, Henri de Béarn en ayant hérité, les incorpora à la monarchie française; mais ils ne le furent définitivement que sous Louis XIII en 1617, sans que pour cela la ville de Foix cessât de donner le titre de comte à un grand nombre de personnages plus ou moins célèbres. Le comté de Foix formait avant la révolution de 1789 un gouvernement particulier dépendant du Roussillon pour l'administration, et du parlement de Toulouse pour la justice. Il renfermait le pays de Foix proprement dit, le pays de Donnezan et la vallée d'Andorre. C'était un pays d'états, et l'évêque de Pamiers en était le président né. On n'y payait pas de taille, mais seulement un don gratuit au roi. Depuis la division de la France en départemens, le gouvernement de Foix se trouve compris dans celui de l'Ariége. »

« Entourée de montagnes qui forment comme un entonnoir au fond duquel elle s'agglomère, baignée d'un côté par l'Argol et de l'autre par l'Ariége qui ont leur confluent au pied de son ancienne abbaye, aujourd'hui l'hôtel de la préfecture, Foix, comme la plupart des villes du midi, est assez mal bâtie. La partie la plus considérable est située sur la rive gauche de l'A-

(1) Gaston-Phœbus laissa ses sujets fort à leur aise, et en ses coffres un grand trésor; bien qu'il eût bâti l'église de Lescar, les châteaux de Mazères, Montaud, Ganac, Mauvesin, Fornez, Caylar, Dambres, Orthez, Sauveterre, Pau, Montaner, Benste, Mont-de-Marsan avec cette devise : *nom y tos.* OLHAGARAY.

riége; elle communique au quartier de la rive opposée, par un pont remarquable pour l'époque où il fut construit. Commencé au XIIIe siècle par Roger, dit Bernard-le-Gros comte de Foix, il fut achevé au XVe par Gaston, fils de Jean et de Jeanne d'Albret. Il n'a que deux arches. L'ancien château de Foix mérite aussi d'être visité. Ce château remarquable par sa force et par sa position, s'élève sur un rocher isolé, coupé à pic de plusieurs côtés et même surplombant sa base. Il conserve encore trois tours, une ronde et deux carrées, d'une grandeur imposante, et dont l'antiquité remonte au temps de la première maison de Foix : elles servaient de palais aux Gaston et on les voit représentées dans leurs sceaux. En 1272, Philippe-le-Hardi vint y assiéger Roger-Bernard, IXe comte de Foix, et en fit faire l'escarpe. On voit encore sur les bords de l'Argol quelques-uns des blocs énormes détachés du rocher à cette occasion.

Ces trois tours appartiennent à différentes époques bien distinctes, d'après plusieurs chroniqueurs, qui ont enregistrés plusieurs traditions populaires, presque oubliées; la plus petite daterait des temps les plus reculés; celle du milieu serait l'ouvrage d'un des premiers comtes de Foix, et la tour ronde qui est la plus moderne, aurait été bâtie par Gaston-Phœbus. Ces débris encore debout de la féodalité qui n'est plus, dominent de toute leur hauteur majestueuse le petit chef-lieu de préfecture qui se cache à leurs pieds. Malheureusement, il s'est trouvé dans le pays un architecte assez vandale, pour tirer un rideau devant ces vénérables ruines du moyen-âge, pour maçonner de sa lourde truelle une construction moderne qui cache à moitié les vieilles tours, et détruit le prestige qu'y chercherait l'imagination.

Foix est une ville de souvenirs; ses habitans jouèrent un grand rôle dans l'histoire du moyen-âge et de la renaissance; depuis elle a perdu son importance, son influence politique : les étrangers daignent à peine s'y arrêter pour admirer le noble et antique manoir des Gaston, bâti comme un nid d'aigle sur la crête du rocher ; mais tout homme qui se plaît à étudier les diverses périodes de notre histoire méridionale, y trouvera de riches documens; toutes les fois qu'il portera les regards vers les noires tours, il pourra se dire : Autour de ce roc aujourd'hui presque désert, se pressaient jadis hommes d'armes et paladins : dans ce vieux castel dont on a fait une prison, les troubadours de la Langue d'Oc charmaient par leurs chants les loisirs de Gaston-Phœbus; ici les lauriers des preux se mêlaient aux guirlandes des poètes; ici régna long-temps une dynastie de princes dont la magnificence et les richesses égalaient celles des rois de France. L'ombre de Gaston-Phœbus plane encore au-dessus des vieux créneaux et son nom retentit, comme un écho éternel, sous les voûtes silencieuses, veuves de leurs nobles comtes, de leurs paladins, et de leurs ménestrels !

Théodore DELPY.

LE TEMPLE DES ISRAÉLITES, A BORDEAUX.

On trouverait facilement matière à de nombreux et intéressans volumes dans les étranges péripéties des Israélites, depuis leur dispersion, après la ruine de Jérusalem par Tite et Vespasien. Quel spectacle plus attachant que les efforts incessans de ces tribus errantes qui ont parcouru les diverses contrées de l'Europe, toujours armées du bâton de pélerin, toujours fortes, toujours courageuses, adorant le Dieu d'Abraham et de Moyse, sur la terre d'exil comme sous le ciel de la patrie.

Mais il n'entre pas dans le cadre spécial de notre recueil de restreindre cette épopée historique; obligés, d'après notre plan, que nous avons toujours suivi avec une ponctualité religieuse, à glaner dans le vaste champ de nos annales méridionnales, nous laissons aux hardis, aux infatigables moissonneurs, le soin d'entasser les gerbes ; nous nous contentons de ramasser les épis qu'ils laissent tomber; ils nous ont suffi, jusqu'à ce jour, pour former notre trésor. La belle Ruth glanait derrière les moisonneurs du riche Booz, et pourtant elle était la plus belle des filles de la tribu de Nephtali !

Les premiers établissemens des Israélites dans le midi de la France remontent à la domination romaine; les émigrés de Jérusalem se fixèrent alors sur les côtes de la Méditerranée, où s'élevait depuis plusieurs siècles Marseille la phocéenne, Marseille la cité orientale, qui n'avait pas encore oublié les poétiques traditions de la Phocide. Ils se dispersèrent plus tard dans les deux Aquitaines, y exploitèrent les diverses branches de commerce, et acquirent en peu de temps d'immenses richesses, qui leur devinrent fatales, parce qu'elles leur suscitèrent souvent les persécutions des grands seigneurs et des rois. Mais ce fut principalement dans le *moyen-âge*, que la nationalité judaïque reparut avec son caractère particulier et oriental. Cette caste, long-temps courbée sous le poids de la malédiction, releva sa tête; elle compta parmi ses enfans de savans docteurs dont la célébrité est venue jusqu'à nous. Les rabbins s'adonnèrent à l'étude de la médecine, qui leur fut exclusivement dévolue pendant plusieurs années; ils fondèrent plusieurs écoles à Narbonne, à Béziers, à Montpellier, et cette dernière donna plus tard naissance à la célèbre faculté qui peupla l'Europe d'habiles médecins. Le voyage de Benjamin, juif de Tudelle, dans les provinces et pays de la Langue



TEMPLE DES ISRAELITES, A BORDEAUX.

d'Oc (1), nous donne de curieux et intéressans détails sur l'état prospère de ces nombreuses écoles.

La capitale de la deuxième Aquitaine eut aussi ses écoles et ses docteurs; les Israélites se fixèrent en grand nombre, à Bordeaux, dont la position était si favorable à leur génie mercantile. Leurs établissemens prospérèrent comme ceux de leurs frères de la Langue-d'Oc; les persécutions de quelques rois de France leur portèrent de rudes atteintes; mais leur énergie fut toujours invincible, et ils trouvèrent dans leur activité infatigable assez de ressources pour payer les amendes continuelles dont ils étaient frappés. Chassés (1) de la ville, ils s'établirent à l'extrémité d'un

(1) Voir la *Mosaïque du Midi*, 3e année, p. 131.

(1) En 1273, les juifs de Bordeaux furent contraints à s'établir hors ville; ils construisirent quelques maisons sur une colline, près le prieuré Saint-Martin : cette colline garda long-temps le nom de *Mont-Judaïque*.

(*Chronique Bordelaise.*)

les faubourgs, et obtinrent bientôt au poids de l'or, la faveur de rentrer dans leur ancien quartier. La domination des ducs de Guienne et des rois d'Angleterre, fut pour eux une époque de prospérité; les grands seigneurs, engagés dans des guerres désastreuses, eurent souvent recours au crédit de Juifs, qui abusèrent de leur position, et rançonnèrent les gentilshommes; aussi la persécution se renouvela-t-elle souvent: pourtant jamais avec la première intensité. Les guerres de religion, suscitées par les partisans de la réforme et les catholiques, ne furent pas préjudiciables aux Israélites, qui profitèrent des désastres de leurs ennemis communs pour donner une plus grande extension à leur commerce. Ils vécurent depuis assez tranquillement, sous la sauve-garde des lois, jusqu'au jour où la révolution de 1789 ouvrit une nouvelle ère de civilisation et de tolérance religieuse.

Les Israélites de Bordeaux s'étaient multipliés rapidement; ils formaient l'élite de la population commerçante; ils avaient un temple, mais son peu de magnificence n'était pas en rapport avec les richesses et le zèle des nombreux sectateurs de la loi de Moyse. En 1810, le consistoire de Bordeaux, de concert avec celui de Paris, vota des sommes considérables pour la construction d'une nouvelle synagogue; le plan du bâtiment et la direction des travaux furent confiés à M. Corcelle.

On avait choisi, pour emplacement, un petit local situé entre deux maisons particulières de la rue *Causse-Rouge;* les propriétaires se refusèrent à vendre leurs maisons, et l'architecte se vit contraint à placer l'entrée et le frontispice du temple entre les vieilles constructions, tout en conservant aux étages supérieurs leur destination habituelle.

« A l'entrée de l'édifice, dit l'*Album bordelais*, il a fallu, au milieu des propriétés privilégiées, irrégulièrement construites, enchevetrées au hasard, il a fallu, détruisant les unes, conservant les autres, lutter contre mille difficultés locales, élever le temple régulier, symétrique et complet dans les détails nécessaires au culte.—Contraint de subir ces conditions défavorables M. Corcelle est néanmoins parvenu, malgré tant d'obstacles, à construire une des plus belles synagogues que possède la religion Israélite. Le consistoire de Paris a rendu justice au talent de cet habile architecte, en choisissant le temple de Bordeaux pour modèle de celui que les Israélites ont fait élever dans la capitale. »

L'architecte après avoir surmonté les difficultés de l'emplacement, eut encore à vaincre d'autres obstacles; il fallait imprimer à la synagogue un caractère oriental qui pût en faire reconnaître la destination. Une parfaite connaissance des livres saints et de l'architecture chez les Hébreux était de première nécessité. Car comment élever un temple Israélite, sans avoir étudié les livres de la loi et du cérémonial si fidèlement observé par l'ancien *peuple de Dieu?* M. Corcelle avant de commencer la construction dont le plan lui avait été confié, chercha dans les écrits des anciens jours des inspirations qui ne lui firent pas défaut. Il étudia à fond les noms, les usages, les cérémonies religieuses des Israélites, et ne négligea rien de ce qui pouvait favoriser plus ou moins directement l'exécution du beau plan qu'il avait tracé. Fort de ses premiers moyens dont il calculait d'avance les résultats, il se mit à l'œuvre, et construisit un temple jusqu'alors unique dans son genre.

« Sur le frontispice, ajoute l'auteur de l'*Album bordelais*, l'artiste a représenté, dans un étroit espace, les tables de Moyse, le chandelier à sept branches, les deux colonnes du temple de Salomon, et ces attributs impriment au monument un caractère particulier qui en révèle nettement la destination religieuse.

« A l'intérieur, vingt-deux colonnes supportent une voûte circulaire et séparent la nef des bas côtés, au dessus desquels s'élèvent les tribunes grillées destinées aux femmes. Au fond du temple, un long voile bleu, entr'ouvert dans les grandes solennités, laisse voir un meuble précieux où l'on tient renfermé le *Pentateuque* et les riches copies qu'en ont faites les fidèles. Sur un escalier composé de sept marches est placé l'autel des parfums avec le vase d'encens et la brasière, tels qui sont décrits dans la Bible. Au milieu du temple s'élève le chandelier à sept branches, et le chœur orné de candélabres en cuivre, garni de stales pour le rabin et les lévites: il renferme le pupître destiné à supporter le *Pentateuque*, tous les détails architectoniques, imités de feuilles d'olivier, de palmier et des produits de la Terre-Sainte, contribuent à caractériser l'aspect de ce monument, et rappellent l'origine du culte auquel il est consacré. »

Cette fidèle et rapide description suffit pour démontrer que le temple des Israélites de Bordeaux, peut être mis en parallèle avec toutes les synagogues du monde. C'est un des principaux monumens disséminés dans les divers quartiers du chef-lieu de la Gironde; il paraît d'autant plus remarquable, qu'il a été construit d'après les règles de l'architecture orientale, ce qui lui donne un aspect à la fois étrange et grandiose; là se réunissent les nombreux Israélites dont l'activité vivifie plusieurs quartiers de Bordeaux, les Raba, les Gradis, les Furtado, négocians non moins distingués par leurs connaissances commerciales, que par leur sévère probité. Ils retrouvent des souvenirs des temps anciens dans le monument consacré à la prière, monument dont le style est si original, et qu'on pourrait dire purement biblique.

Charles Compan.



LA LÉGENDE DE GUILLAUME AU COURT-NEZ,

COMTE DE TOULOUSE.

Guillaume au *Court-Nez*, duc et comte de Toulouse, parcourant les belles provinces de la France méridionale avec saint Benoît abbé d'Aniane, s'arrêta par hasard dans l'étroite vallée creusée entre les montagnes qui s'étendent près de Lodève. Le prince et l'abbé s'assirent près d'un petit ruisseau dont les rives étaient ombragées d'une riche et belle végétation. Le calme de cette solitude, les sites pittoresques qui se présentaient de tous côtés à la vue, charmèrent le comte de Toulouse.

— Abbé d'Aniane, dit-il à Benoît, cette vallée ne vous paraît-elle pas admirablement située pour y construire un monastère? Ici les hommes qui se voueraient au culte du Seigneur, aux pratiques de la vie religieuse, ne seraient point troublés par le tumulte du monde; les montagnes serviraient au besoin d'abri contre les barbares ennemis du nom chrétien.

— Seigneur, répondit l'abbé, je me contenterai de vous rappeler les paroles que le divin spectacle de la transfiguration arracha au prince des apôtres : *nous sommes bien ici; bâtissons-y trois tentes...*

— L'esprit de Dieu vous éclaire, abbé d'Aniane, s'écria Guillaume; ici je ferai construire un monastère, et dans peu de temps la vallée de *Gellone* sera peuplée de saints ermites.

Le comte de Toulouse continua son voyage toujours accompagné de l'abbé d'Aniane qui travaillait sans relâche à réformer les monastères et les abbayes. A peine arrivé dans la capitale de ses états, Guillaume songea à mettre son projet à exécution. Des sommes considérables furent consacrées à la construction de l'abbaye de *Gellone* qui devint, en peu de temps, une des plus belles maisons religieuses des pays de Langue d'Oc et de Provence. Il manda l'abbé d'Aniane qui bénit le nouveau monastère, et exhorta les moines à rendre leur asile célèbre par la sainteté de leur vie. L'an huit cent quatre touchait à sa fin, lorsque Benoît procéda à cette inauguration pour laquelle plusieurs évêques, abbés et supérieurs de couvens se réunirent dans la vallée de *Gellone*. La cérémonie était à peine terminée, lorsque deux moines annoncèrent au comte Guillaume que deux belles dames prosternées à la porte du couvent demandaient à recevoir la bénédiction de l'abbé d'Aniane. Benoît se dirigea vers la porte, suivi de Guillaume qui reconnut dans les pélerines ses deux sœurs Blanchefleur et Aldane.

— Mes sœurs, leur dit-il, ému jusqu'aux larmes, pourquoi êtes-vous venues seules de Toulouse aux confins de la Provence?

— L'ange qui guida le pieux Tobie, nous a servi de protecteur et de guide, répondit Blanchefleur.

— Filles de Guillaume de Toulouse, notre seigneur, dit l'abbé d'Aniane, que demandez-vous? quel est votre dessein?

— Nous avons appris que notre père a fondé un monastère dans cette vallée de *Gellone*, répondit Aldane, et nous sommes venues, bien déterminées à consacrer le reste de nos jours à faire pénitence.

— Soyez bénies, vous qui venez au nom du Seigneur! s'écria Benoît...

Puis se tournant vers le comte de Toulouse qui pleurait en récitant ses oraisons, il lui dit :

— Les colombes du Seigneur vous demandent un refuge; le ciel vous punirait de résister à leurs pieux désirs

— Qu'il soit fait, comme vous l'ordonnerez, seigneur abbé, répondit le comte.

Quelques jours après, pour seconder les intentions de ses deux sœurs, il leur fit construire une maison à vingt pas du monastère de *Gellone*, dans l'endroit occupé depuis par la paroisse saint Barthélemy. Leur exemple leur attira bientôt de nombreuses compagnes dont elles formèrent une communauté qui devint en quelques années très-florissante.

Guillaume visitait deux fois l'an les moines du monastère de Gellone, et passait le saint temps du carême à l'abbaye d'Aniane. Benoît était devenu pour lui un ami dont il ne pouvait se séparer; il se plaisait surtout à converser avec le saint abbé sur le bonheur de la vie religieuse. Aux fêtes de Pâques de l'année huit cent six, plusieurs évêques et seigneurs se trouvèrent réunis à Aniane; le plus remarquable par son savoir et ses dignités, était l'évêque Théodulfe, un des commissaires que Charlemagne avait envoyés dans toute l'étendue de son empire, pour réformer les couvens, les chapitres des cathédrales, et détruire les abus qui s'étaient glissés dans la manière de percevoir l'impôt. Théodulfe ne fut pas long-temps à admirer les mœurs pures, la conduite exemplaire du comte de Toulouse dont le nom lui était déja connu par les victoires qu'il avait remportées sur les Sarrazins.

— Seigneur, dit-il au paladin, deux jours avant son départ de l'abbaye d'Aniane, il n'est bruit à la cour de Charlemagne notre glorieux et puissant empereur, que de vos vertus et de vos exploits. Vous avez joui, dès votre jeunesse, des honneurs réservés aux plus grands seigneurs. Charlemagne vous confia successivement le titre de comte du palais, et de capitaine de la première cohorte de sa garde; votre bravoure vous a élevé plus tard aux dignités militaires; la sagesse de votre conduite vous a mérité les principales places dans le conseil de l'empereur qui vous a chargé des affaires les plus importantes; le duché d'Aquitaine a été la récompense de vos longs services, et sous le ciel de la France méridionale comme sur les bords du Rhin, vous avez triomphé des ennemis de votre empereur et du nom chrétien; vous avez dompté plusieurs fois les gascons rebelles, et les eaux de l'Orbieu ont été rougies du



ABBAYE DE SAINT-GUILLEM.

sang des Sarrazins qui avaient déja ravagé les riches contrées de la Septimanie ; repoussés par la seule terreur de votre nom, ils n'ont plus osé franchir les Pyrénées ; vous tenez le premier rang parmi les paladins de Charlemagne, et cependant le bruit court que vous voulez renoncer aux pompes du monde et passer le reste de vos jours dans un monastère.

— La gloire terrestre, seigneur évêque, n'est que cendre et poussière, répondit Guillaume ; ce vain bruit qui retentit sans cesse à mes oreilles me lasse depuis long-temps, et je soupire après le jour où il me sera donné de jouir de la paix, du bonheur que le Seigneur réserve à ceux qui le cherchent dans la solitude.

— L'empereur n'approuvera pas votre résolution, seigneur, dit Théodulfe ; vous savez qu'il veut partager son royaume entre ses enfans ; il a convoqué, pour cette auguste cérémonie, tous les grands de son royaume à la diète de Thionville ; vous partirez avec moi, et tout me porte à croire que vous céderez aux instances de Charlemagne, qui s'efforcera de vous retenir auprès de sa personne.

— Trop long-temps j'ai suivi les grands de la terre, s'écria Guillaume en tirant son glaive du fourreau : cette épée a répandu assez de sang ! Ne faut-il pas que Dieu ait aussi sa part ? Je verrai l'empereur ; je me jetterai à ses pieds, et il ne résistera pas à mes prières.

— Le monde va perdre un héros, dit Théodulfe en se tournant vers l'abbé d'Aniane.

— Et l'église va conquérir un saint, répondit Benoît, dont les conseils avaient puissamment contribué à la détermination du comte de Toulouse.

Après les fêtes de Pâques, Guillaume partit avec l'évêque Théodulfe, et arriva à Thionville vers la fin du mois de mai. L'empereur, qui l'avait appelé pour lui communiquer des affaires très importantes, l'accueillit avec toutes sortes d'honneurs et de distinctions. Le comte de Toulouse lui rendit compte de son administration, et prit part aux grandes délibérations de la diète.

— Comte Guillaume, lui dit Charlemagne ; demain je congédierai les membres de cette assemblée, mais vous resterez auprès de moi ; plus que jamais j'ai besoin du secours de votre bravoure et de la sagesse

de vos conseils. Les pirates normands hurlent sur les frontières de mon empire; pendant la nuit, je m'éveille en sursaut, effrayé par des songes : je crois voir les barbares ravageant mes plus belles provinces, et mes enfans renversant le trône que j'ai eu tant de peine à affermir. Si le ciel ne détourne les malheurs qui menacent l'empire d'occident, les peuples que j'ai défendus jusqu'à ce jour, auront beaucoup à souffrir après ma mort.

— Le Tout-Puissant protégera vos enfans et vos sujets, répondit Guillaume.

— Et vous resterez auprès de moi, ajouta l'empereur; l'évêque Théodulfe m'a dit que vous étiez déterminé à embrasser la vie monastique, mais je pense que vous avez déja changé de résolution.

— Je désire plus que jamais, seigneur, travailler uniquement au salut de mon ame, répondit Guillaume; de nombreux paladins se réuniront sous votre bannière, lorsque sonnera l'heure du danger. Cessez de me contraindre, puissant et redouté seigneur; laissez partir un vieux guerrier, qui veut mourir en paix dans sa solitude de Gellone.

L'empereur, qui fesait un cas particulier de Guillaume au *court-nez* (1), et qui le regardait comme un des plus fermes appui de l'état, s'opposa long-temps à l'exécution de son dessein : mais enfin, persuadé qu'il venait de Dieu, il y acquiesça, et lui donna, à son départ, outre de riches présens, plusieurs reliques considérables pour le monastère de Gellone, entr'autres une portion de la vraie croix, que le patriarche de Jérusalem lui avait envoyée depuis peu. Guillaume, après avoir obtenu l'agrément de Charlemagne, et surmonté les obstacles suscités par ses parens, se mit en voyage, après s'y être préparé par des aumônes considérables, et avoir donné la liberté à plusieurs de ses serfs. Il passa par l'Auvergne, dont les peuples étaient soumis à son gouvernement; il marchait avec une suite nombreuse d'évêques et de seigneurs, qui avaient désiré l'accompagner dans ce pieux et dernier voyage. Benoît, abbé d'Aniane, qui avait souvent exhorté Guillaume à renoncer au monde, ne l'abandonna pas au moment de consommer le sacrifice. Lorsque le prince aperçut le clocher de la ville de Brioude, il descendit de son palefroi, et ordonna à toutes les personnes de sa suite de réciter leurs oraisons, en l'honneur du bienheureux martyr saint Julien.

— Seigneur abbé, dit-il à Benoît d'Aniane, après avoir terminé sa prière, j'ai ouï dire que les reliques de saint Julien sont en grande vénération dans l'église de Brioude; j'ai grand désir d'implorer sa puissante intercession. Saint Julien fut homme de guerre comme moi, et servit aussi les grands de la terre, puis, humblement contrit, il renonça à tous les honneurs pour s'enrôler dans la milice du Très-Haut.

— Saint Julien priera pour vous, seigneur comte, répondit l'abbé; pour vous qui suivez avec tant de résignation son saint exemple.

Guillaume, entouré de son brillant cortége, entra dans Brioude, au milieu de nombreux habitans des campagnes voisines, qui étaient venus pour être témoins d'un si touchant spectacle. Quand il eut franchi le seuil de l'église, où on vénérait les reliques de saint Julien, il se dirigea vers le tombeau du martyr, et pria long-temps avec ferveur.

— Monseigneur saint Julien, s'écria-t-il, daignez intercéder pour un homme qui, touché par le récit de vos saintes actions, a résolu de passer les derniers jours de sa vie dans un monastère.

Ensuite, il déposa sur le tombeau sa cuirasse et son bouclier, qu'il offrit au saint martyr, avec plusieurs autres présens; il alla dans le vestibule de l'église et y pendit son arc, armé d'une grande flèche, son carquois et son épée, cérémonie fort usitée dans son siècle (1). Alors se tournant vers les personnes de sa suite :

— Frères, leur dit-il, jusqu'à ce jour j'ai voyagé en grand seigneur, mais puisque j'ai fait à Dieu un sacrifice volontaire de mes armes, je dois maintenant continuer mon voyage en humble pélerin. Que diraient les saints religieux de Gellone, s'ils voyaient arriver leur indigne frère environné de toute la splendeur des dignités terrestres?

« A son entrée dans le diocèse de Lodève, il se mit nuds pieds (2), se revêtit d'un cilice, et portant dans ses mains le précieux morceau de la vraie croix, dont l'empereur lui avait fait présent, il continua son chemin vers le lieu de sa retraite. L'abbé et les religieux de Gellone, avertis de son approche, allèrent en procession au devant de lui; ils le conduisirent ainsi au monastère, où il fut revêtu de l'habit religieux le jour de saint Pierre, 29 de juin de l'an 806. Il vécut pendant six ou sept ans, au milieu des exercices de la plus austère pénitence, et fit achever les bâtimens de l'abbaye de Gellone qui, après sa mort, prit le nom de son fondateur, et fut appellée *Saint-Guilhem-du-Désert*.

Telle fut la fin de la brillante carrière d'un des plus intrépides paladins de Charlemagne. En lisant les poétiques récits de nos vieux romanciers, sur les exploits du comte Guillaume, on s'étonne de la résignation de ce puissant seigneur, qui quitta la pompe de la cour d'Aix-la-Chapelle, où l'empereur d'occident voulait le retenir, pour s'ensevelir dans la sombre vallée de *Gellone*. Mais les siècles où le christianisme voyait s'accomplir de si admirables sacrifices sont si éloignés de nous, que nous ne pouvons deviner le secret de ces abnégations terrestres. Peut-être alors les heureux du monde trouvaient-ils dans le silence du cloître un bonheur qu'on chercherait en vain, depuis que le marteau des révolutions a démoli les *moutiers*, les antiques abbayes et les monastères.

J.-M. Cayla.

(1) *Histoire de Languedoc*, tom 2, pag. 165. Edition J.-B. Paya.

(1) *Vie de saint Guillaume. — Annales de l'abbaye d'Aniane.*

(2) *Histoire de Languedoc*. Edition J.-B. Paya.

UN GRAND-MAITRE D'ARTILLERIE.

Ci dort qui n'eut jamais propos
De reposer en la vie mortelle ;
Ses longs travaux lui ont donné repos,
Car par ses faits sa vie est immortelle.

(*Épitaphe de Galiot.*)

Le quinzième siècle touchait à sa fin ; la chevalerie, après avoir rempli les diverses régions de l'Europe du bruit de ses brillans et fabuleux exploits, était à l'apogée de sa gloire. Mais ce bel astre dont les rayons illuminaient les trônes des rois, roulait avec rapidité vers l'Occident ; les faits d'armes de Bayard, le *chevalier sans peur et sans reproche*, étaient en quelque sorte les dernières lueurs du crépuscule qui annonçait aux paladins et aux preux la nuit éternelle du tombeau. L'arquebuse et le mousquet remplaçaient déja les longues lances et les lourdes épées des chevaliers des anciens jours. Le moment était venu où devaient cesser les combats de héros qui luttaient corps à corps, comme les géans de la fable. Les beaux jours des expéditions aventureuses, des courses lointaines, des combats à outrance entrepris pour la délivrance de quelques *dames de* beauté, les beaux jours des paladins montés sur *leurs destriers bardés de fer*, étaient passés. Les peuples portaient leurs regards vers un autre orient ; déjà, de leurs acclamations, ils saluaient le beau soleil de la *renaissance* qui devait dissiper les ténèbres du moyen-âge.

Cependant la chevalerie française, avant de se coucher sous la pierre du sépulchre, se revêtit de son armure, couvrit sa tête de son casque de fer, agita son épée, et s'élança au milieu des champs de bataille, forte de la vigueur de sa première jeunesse. Les guerres d'Italie ouvrirent une large et brillante carrière à ses derniers exploits. Le grand jour est venu ; le jeune Charles VIII, à peine monté sur le trône, rêve la conquête du Milanais. Rangez-vous autour de la bannière royale, vieux paladins, nobles et intrépides soutiens de la gloire militaire de la France. Quitte ton manoir crenelé, vaillant Trivulce, toi le Nestor et l'Achille de l'armée ; prête l'oreille au son du clairon, aux fiers hennissemens de ton palefroi. Et toi, Bayard, saisis à deux mains ton épée de bataille, le moment est venu de frapper de grands coups. Bonnivet, voluptueux courtisan, dont la jeunesse s'est écoulée au milieu des fêtes et des tournois, donne à tes pages tes gants parfumés ; tes mains ne doivent plus porter que le pesant gantelet de mailles de fer. Accourez tous, chevaliers, valeureux gentilshommes, intrépides hommes d'armes, venez prendre part à la dernière lutte des Paladins !

Qu'il fut beau le jour où l'héritier de Louis XI réunit autour de lui l'élite de la noblesse française ! des vieux guerriers qui conservaient encore les traditions des siècles héroïques ! Chaque province envoya ses principaux seigneurs, et le midi de la France paya largement son tribut à la gloire nationale. Il serait trop long d'énumérer les braves qui quittèrent alors le beau pays de la Guienne et de la Langue d'Oc. Le chroniqueur ne peut pas embrasser une époque historique dans son ensemble ; il la morcelle ; il choisit quelques grandes figures dans l'immensité du tableau ; j'ai choisi le célèbre Galiot de Genouillhac, un des plus puissans seigneurs du Querci, qui parvint plus tard aux plus grands honneurs militaires sous le règne poétique et chevaleresque de François Ier. La vie de ce preux chevalier fut si aventureuse, son nom a donné lieu à tant de récits divers, qu'il résume à lui seul l'existence presque mystérieuse des grands seigneurs du XVIe siècle.

Issu d'une noble famille, qui, de temps immémorial, avait rendu de grands services à l'état, Galiot de Genouillhac, seigneur d'Assier, fut initié dès ses premières années, à tout ce qui constituait l'éducation d'un gentilhomme au XVIe siècle. Ricard de Genouillhac, son oncle, grand-maître d'artillerie, l'appela près de lui dès qu'il fut en âge de porter les armes ; il fit ses premières campagnes sous les yeux de ce capitaine, depuis long-temps renommé dans les armées Françaises. Lorsque le roi Charles VIII, partit pour son expédition d'Italie, Galiot fut du nombre des preux qui accompagnèrent le jeune monarque aux fabuleuses aventures ; il prit part à la conquête de l'Italie, qui n'eut pour résultat que des revers, et combattit à l'immortelle journée de Fornoue. En 1509, il fut des premiers à se ranger sous la bannière de Louis XII, figura au premier rang dans les plaines d'Agnadel, et donna des preuves si éclatantes de son habileté, dans l'art militaire, que le bon roi le choisit pour remplir provisoirement les fonctions de grand-maître d'artillerie. La stratégie préludait alors aux effrayans prodiges qui devaient s'accomplir plus tard : les chevaliers Français, enthousiasmés par les récits des combats des anciens preux, ne connaissaient pas l'influence que le canon exerçait déja sur les destinées européennes. Tristan *l'Ermite*, connu dans l'histoire sous le nom d'exécuteur de la terrible justice du roi Louis XI, s'était efforcé vainement de fonder des écoles d'artillerie ; les gentilshommes méprisèrent un art qui fournissait aux derniers des hommes d'armes les moyens de tuer le plus vaillant des chevaliers de la chrétienté. Galiot, instruit par Jacques de Genouillhac, son oncle, le plus habile artilleur de son temps, profita si bien de ses leçons, qu'il fut

nommé définitivement grand-maître de l'artillerie française.

Le règne de François Ier lui ouvrit, en 1515, une nouvelle carrière; pour la troisième fois, il se mit en marche vers l'Italie, où il avait vu tomber la fleur de la noblesse française. Il se couvrit de gloire à la sanglante bataille de Marignan, que le vieux Trivulce appelait *un combat de géans*. Le jeune monarque le chargea de faire passer des secours dans Mézières; Galiot remplit cette mission importante avec tant d'habileté, qu'il mit le comble à sa réputation d'intrépide capitaine. Impatient de cueillir des lauriers sur les pas du *roi-chevalier*, il rejoignit l'armée française dans le Milanais, et combattit à la tête de ses artilleurs sous les murs de Pavie.

« François Ier, dit l'historien Brantôme, n'aurait » pas perdu cette bataille, s'il eût suivi les conseils de » Galiot, qui fesait jouer si bien son artillerie, que » l'ennemi s'en sentit fort endommagé! Mais elle ne » joua pas à demi, parceque le roi, tout bouillant de » courage et d'ardeur de combattre, alla couvrir son » artillerie de telle façon, qu'elle ne put plus jouer, » ce dont M. Galiot *cuida* se désespérer. Le roi connut » bien sa faute, et le dit puis après, dont pour ré- » compenser le dit M. Galiot, lui donna la place de » grand écuyer (1). »

Quelques jours après cette funeste bataille, où François d'Angoulême perdit tout *fors l'honneur*, le grand-maître d'artillerie ramena en France, les débris de l'armée. L'intrépide monarque, après sa délivrance de la dure captivité que son heureux rival Charles-Quint, lui avait imposée, dans les prisons de Madrid, récompensa dignement Galiot de Genouillhac : il le nomma surintendant des finances, après la mort du célèbre Semblançay; il était déja sénéchal d'Armagnac, viguier d'épée de la ville de Figeac, et grand-maître d'artillerie. Ces brillans honneurs, réunis sur la tête d'un seul homme, excitèrent la jalousie des courtisans : ils accusèrent le grand-maître d'artillerie de concussion; mais cette calomnie ne put troubler la bonne intelligence qui régnait entre le monarque et le surintendant. Ses ennemis firent alors courir le bruit que Galiot entretenait depuis long-temps des liaisons amoureuses avec madame de Savoie, mère du roi. Ce dernier grief donna des soupçons à François Ier, qui connaissait depuis long-temps le vif intérêt que madame de Savoie portait au grand-maître d'artillerie. Il dissimula, mais, dès ce jour, il accueillit Galiot avec moins d'expansion et de franchise. Le grand-maître, averti par la mère du roi des rapports qu'on ne cessait de faire sur leurs amours clandestines, eut aussi recours à la dissimulation; mais il ne fit que retarder le moment de sa disgrâce, et désespérant de tenir tête à ses nombreux ennemis, il sollicita du roi la permission de se retirer dans sa terre, en Querci. François Ier, oubliant les services du célèbre capitaine, signa son congé, et grande fut la joie des rivaux du grand-maître.

Ici se termine pour moi la tâche d'historien; Galiot quitte la cour; il rentre dans la vie privée; ses actions appartiennent désormais au chroniqueur; oubliens les exploits du grand-maître d'artillerie; en sortant avec lui du palais de Fontainebleau, suivons-le en Querci: ne voyons plus en lui qu'un paladin désarmé, dont l'imagination s'exaltera quelquefois au souvenir de ses belles actions.

(1) Brantôme, tom. 5, p. 173.

I.

L'ORATOIRE DE MADAME DE SAVOIE.

Amor en cuer feu aulx estoupes.
(*Vieux proverbe.*)

Galiot se hâta de faire les préparatifs de son départ; quelques vieux chevaliers, ses compagnons d'armes, ses pages, sollicitèrent la faveur de le suivre dans son exil; mais le grand-maître résigné à passer ses derniers jours dans la solitude, les remercia de leur dévouement, leur donna ses chevaux, ses riches armures, et leur adressa les plus touchans adieux. Seul dans l'appartement qu'il occupait au palais, il donnait à François de Genouillhac, son fils, des ordres pour le lendemain, lorsqu'un homme caché de la tête aux pieds dans les replis d'un large manteau, entra sans être annoncé par les hommes d'armes qui veillaient à la porte.

— Qui êtes-vous? s'écria Galiot en se levant et fesant signe à l'inconnu de sortir...

— Par les neuf muses et monseigneur Apollo leur père, je vous jure, seigneur Galiot, que je ne suis pas entré pour sortir sitôt : j'ai choses importantes à vous dire, secrets de cour à vous révéler.

Le nouveau venu jeta son manteau sur un fauteuil.

— C'est vous, maître Clément, dit Galiot... Restez favori des neuf sœurs, car je sais que vous êtes de mes amis.

— Que je perde ma part de paradis, si je cesse de vous chérir et de vous admirer... Mais nous ne sommes pas seuls.

François de Genouillhac, sans attendre l'ordre de son père sortit, et laissa le grand-maître en colloque avec le poète.

— Vous avez des secrets à me révéler, maître Clément, dit Galiot.

— Je suis venu *devers* vous, envoyé par noble dame Marguerite de Navarre, sœur de François Ier notre sire.

— Marguerite, votre dame et maîtresse, a travaillé à ma disgrace, maître Clément.

— Elle veut aujourd'hui vous prêter aide et protection; madame de Savoie s'est entretenue long-temps avec elle, et par son ordre exprès je vous apporte un message.

— Les armes de madame de Savoie! s'écria Galiot, en ouvrant précipitamment le parchemin scellé avec le plus grand soin. Il lut en tremblant d'émotion, les derniers adieux de la mère du roi; des larmes coulèrent de ses yeux; et serrant les deux mains de Clément Marot dans les siennes, il lui dit :

— Maître Clément, nous sommes nés tous deux en Querci; je vous connais depuis longues années; nous nous sommes souvent rencontrés sur des champs de bataille....

— Sous les murs de Pavie, monseigneur Galiot; reprit vivement le poète.

— Puis-je compter sur votre dévouement?

— Après le roi de France, vous êtes le seigneur que je chéris le plus; parlez, seigneur, faut-il courir quelque danger?

— Vous verrez ce soir madame de Savoie?

— Oui, seigneur; à l'hôtel de Marguerite de Navarre.

Galiot s'approcha de la cheminée, écrivit quelques lignes, et scella le parchemin.

— Maître Clément, vous remettrez secrètement cette lettre à madame de Savoie.

— Fiez-vous à mon adresse et à mon dévouement, répondit le poète; les Muses suggèrent toujours innocentes ruses et supercheries à leurs nourrissons.

Le grand-maître attendit impatiemment l'issue des intrigues du poète. Il n'osait croire au bonheur de voir pour la dernière fois madame de Savoie, dont le nom avait été si souvent pour lui un cri de ralliement, un cri de victoire, sur les champs de bataille. Il savait que le roi avait ordonné que sa mère fût gardée à vue, jusqu'au départ de Galiot. Mais l'esprit des femmes est fécond en heureux expédiens, lorsque leur cœur est enflammé d'un sincère amour. La duchesse d'Angoulême parvint à tromper la vigilance de ses gardes, et vers la cinquième heure du soir, elle dit à Hébrard de Saint-Sulpice le plus jeune de ses pages :

— Mon fils, allez au logis de monseigneur le grand-maître d'artillerie, remettez-lui ce message; si quelque gentilhomme ou quelque officier du roi veut vous arrêter en chemin, dites que vous êtes au service de madame de Savoie, et que vous n'avez de compte à rendre qu'à votre maîtresse. Allez, si vous êtes adroit et discret, une riche épée de chevalier sera votre récompense.

Hébrard de Saint-Sulpice arriva heureusement au logis de Galiot, qui ne put s'empêcher de tressaillir, dès qu'il reconnut la livrée de la mère du roi. Il aimait le jeune Hébrard qu'il avait emmené depuis deux ans à Paris.

— Saint-Sulpice, lui dit-il, après avoir embrassé le jeune page; au nom de qui viens-tu chez moi?

— Au nom de la duchesse d'Angoulême, répondit le page.

Puis, il ajouta à voix basse :

— Ma noble et puissante maîtresse vous attend; suivez-moi; j'ai ordre de vous introduire dans son oratoire. Couvrez votre tête de votre casque; baissez la visière; on ne vous reconnaîtra pas.

Hébrard, pendant le court trajet qu'il eut à faire avec le grand-maître d'artillerie, pour arriver aux appartemens de la reine, fut souvent interrogé par les gentilshommes de la cour : mais il éluda adroitement leurs questions, et quelques instans après, il reçut des mains de la duchesse d'Angoulême la riche épée, récompense promise à son adresse et à sa discrétion. Galiot de Genouillhac attendait à la porte de l'oratoire : elle ne tarda pas à s'ouvrir, et le grand-maître se jeta aux genoux de Mme de Savoie.

—Très-noble et très-puissante dame, s'écria-t-il dans le premier transport de sa joie, je partirai avec moins de regret, puisqu'il m'a été donné de voir encore une fois celle que j'aimerai tant que mon cœur de chevalier battra sous ma cotte de maille.

— Relevez-vous, seigneur Galiot, dit la duchesse, en montrant au grand-maître un large fauteuil à bras; venez vous asseoir près de moi; j'ai tant de choses à vous dire! Hébrard, ajouta-t-elle, en se tournant vers son page, veillez à la porte.

L'oratoire de la mère de François Ier présentait un aspect moitié religieux, moitié profane; les riantes traditions du paganisme s'y trouvaient confondues avec les emblèmes sévères du catholicisme. Aux bras d'une statue d'Hercule, chef-d'œuvre de sculpture antique, apporté d'Italie, étaient suspendus un Christ et des images de saints. On eût dit un boudoir et non un sanctuaire consacré à la prière et à la méditation. Mme de Savoie résumait le siècle de François Ier, siècle d'exaltation religieuse, de galanterie chevaleresque; Sur un prie-dieu recouvert de velours rouge, était une Bible sortie depuis peu des presses de Guttemberg; le livre saint était couvert à l'endroit du *Cantique des Cantiques*, le plus beau, le plus suave des chants que le mysticisme religieux ait inspiré à un poète. Galiot s'approcha et lut a haute voix : — *Pulchra est amica mea, et macula non est in te. — Vous êtes belle mon amie, et il n'y a pas de tâche en vous.*

Il n'y a pas de tâche en moi, messire Galiot, s'écria Mme de Savoie; nous pouvons nous regarder sans rougir, nous séparer sans avoir à craindre les éternelles tortures du remord : je le jure par le Christ. Je t'ai aimé, Galiot, de l'amour le plus tendre, de l'amour le plus constant; j'ai admiré en toi le glorieux modèle des chevaliers français, le plus fidèle et le plus intrépide des serviteurs du roi mon fils.... Un homme est si beau, si grand, quand il apparaît aux yeux d'une femme, le front ceint des lauriers de la victoire! il y a tant de prestiges dans la gloire, tant d'éclat dans les hauts faits d'un preux chevalier! On commence par admirer, et l'amour suit de bien près l'admiration.

La duchesse d'Angoulême, en prononçant ces paroles, se tenait appuyée sur son prie-dieu; le grand-maître était fortement ému : la mère de François Ier n'avait pas eu de peine à lui communiquer son brûlant enthousiasme, et les pensées se pressaient si rapides dans sa tête, qu'il ne savait comment répondre aux adieux de madame de Savoie.

—Messire Galiot, dit la duchesse, je vous conjure de garder cet anneau, que je vous donne comme un gage de mon amour, et je vous demande en échange un des diamans qui brillent sur la poignée de votre épée. Seigneur, ajouta-t-elle, en se prosternant devant son crucifix, protège celui que j'aime, et que tes anges consolateurs veillent sur lui, tant que dureront les jours de l'exil.

Le grand-maître mit aussi un genou en terre et pria à voix basse. Mais un grand bruit se fit entendre tout-à-coup à la porte de l'oratoire; Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, entra suivie du poète Clément Marot.

— Madame, s'écria-t-elle, en se dirigeant vers la duchesse d'Angoulême, on a dit au roi que messire Galiot a été mandé par vous pour recevoir vos adieux.

— N'est-il pas permis à la mère du roi de France de voir, peut-être pour la dernière fois, un des grands dignitaires de la cour, qu'on a injustement condamné

à l'exil? répondit madame de Savoie.... Restez, messire Galiot, ajouta-t-elle, en retenant le grand-maître qui voulait sortir : qu'avez-vous à craindre de la colère royale? La duchesse d'Angoulême n'est-elle pas avec vous? Je vous prends sous ma sauve-garde... Que ces beaux seigneurs qui stationnent à cette porte se retirent à l'instant.

Le capitaine des gardes s'empressa d'obéir aux ordres de madame de Savoie, qui s'entretint long-temps avec Marguerite de Navarre et le grand-maître d'artillerie.

— Maître Clément, dit-elle au poète Marot, qui se disait *l'Horace* de François Ier, accompagnerez-vous monseigneur le grand-maître en Querci?

— Telle est ma résolution, très noble et puissante dame, répondit le poète : nous partirons demain; nos équipages sont prêts.

— Que Dieu vous tienne tous en sa sainte et digne garde! s'écria madame de Savoie, en se détournant, pour ne pas voir les larmes qui tombaient des yeux de Galiot. Restez avec moi, madame de Navarre, j'ai besoin de consolations... Le roi, mon fils, perd un fidèle serviteur, et moi...

La duchesse d'Angoulême sentit sa voix étouffée par les sanglots; elle se prosterna aux pieds de son crucifix et pria avec ferveur, pendant que l'insouciante Marguerite examinait les statuettes et les tableaux qui décoraient l'oratoire de la mère du roi.

Le lendemain, au lever du soleil, le grand-maître d'artillerie et quelques gentilshommes, ses compagnons d'armes, cheminaient vers le Querci.

II.

LE CHATEAU D'ASSIER.

J'aime fort-une.
(*Devise de Galiot.*)

Galiot de Genouillhac passa la première année de son exil dans le manoir de Vaillac, vieux château qui avait été légué à sa famille par les anciens vicomtes de Gourdon. Ce puissant seigneur, accoutumé à vivre au milieu du faste et du tumulte de la cour, supporta difficilement les ennuis de la solitude; d'ailleurs il ne pouvait se résigner à vivre dans l'inaction, après une jeunesse si brillante, si aventureuse, et illustrée par de beaux faits d'armes. Courbé sous le poids de la proscription royale, désespérant de reconquérir la faveur de François Ier, il résolut de consacrer les dernières années de sa vieillesse à élever un monument qui put attester, d'âge en âge, qu'il avait été un des plus riches vassaux du roi de France.

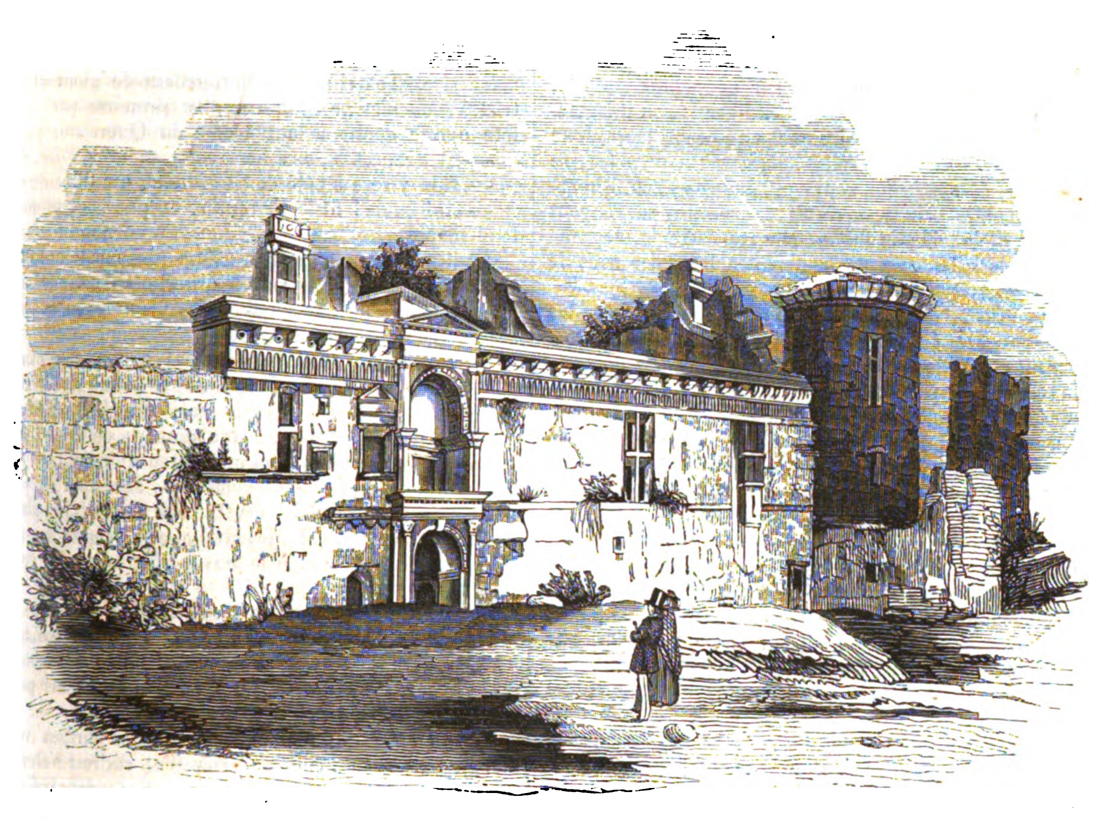
Dans la partie calcaire du haut Querci, les Genouillhac possédaient de vastes domaines, où l'on voyait encore au commencement du XVIme siècle les débris d'un ancien château-fort; ce monument, des premiers temps de la féodalité, avait été bâti sur l'emplacement occupé autrefois par une tour appelée la *Tour du Sal.* Les parens de Galiot avaient long-temps habité ce castel, et le grand-maître lui-même y avait passé quelques années de son enfance. Il résolut de bâtir en cet endroit une demeure seigneuriale, aussi riche, aussi belle que le château de Fontainebleau. La position n'était remarquable, ni par des sites pittoresques, ni par un horizon étendu; on ne sait pourquoi Galiot choisit ces lieux, alors déserts, pour y élever l'édifice le plus somptueux de la province, qui fut embelli de toutes les ressources de l'art et d'immenses trésors. Il y a quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible dans l'histoire des monumens du moyen-âge et de la renaissance : tout était alors soumis au caprice des grands seigneurs.

Le grand-maître d'artillerie peupla en quelques mois de nombreux ouvriers le désert de la *Tour du Sal.* A sa voix, d'habiles architectes, des peintres renommés accoururent du fond de l'Italie, et le manoir monumental fut construit avec une rapidité presque miraculeuse. Les travaux étaient déja bien avancés, lorsque Galiot, toujours poursuivi par le souvenir de madame de Savoie, résolut d'éterniser son amour et ses regrets.

— Laurenzo, dit-il à un jeune architecte florentin, chargé de la direction générale des travaux, je veux que cette inscription soit gravée sur toutes les murailles de mon château d'Assier; que mes descendans, en lisant, au détour de chaque escalier, à l'entrée de chaque corridor, sur le fronton de chaque porte, ces trois mots mystérieux : J'AIME FORT-UNE, plaignent le pauvre Galiot, prient pour le repos de son ame... et pour madame de Savoie, ajouta-t-il à voix basse.

Les ordres du grand-maître furent fidèlement exécutés; les gentilshommes qui venaient des provinces voisines, pour admirer le nouveau castel de Galiot, demandèrent en vain l'explication des mystérieuses paroles, gravées à chaque pas sur le marbre, sur la pierre, sur de petites lames d'or. Galiot seul en connaissait le secret, et il se garda bien de le révéler à ceux qui ne surent pas le deviner. D'immenses trésors furent dépensés pour achever la construction du superbe édifice, qui, bâti avec le plus grand soin pour braver les siècles, n'offre plus aujourd'hui que d'imposantes ruines.

« Pour donner une idée de la solidité avec laquelle il fut construit, dit M. Delpon, dans sa *Statistique du Lot*, il suffira de dire que les murs latéraux fortement liés avec un ciment aussi dur que la pierre, ont jusqu'à trois mètres d'épaisseur. La façade extérieure ne présente de remarquable que le fronton, formé par trois rangs de colonnes; la corniche qui couronne le mur, et les formes élégantes des croisées de l'étage le plus élevé. Les colonnes du premier rang, qui sont d'ordre corinthien, portent une corniche très saillante, où l'on avait placé la statue équestre de François Ier de grandeur naturelle, et d'une belle exécution. On avait réservé pour l'intérieur de la cour, les plus beaux ornemens d'architecture et de sculpture. Les frises des corniches qui distinguent chaque étage, sont couvertes des plus belles arabesques, de trophés d'armes et d'amour, sculptés sur du grès. On y avait représenté les bustes de plusieurs empereurs Romains, et les travaux d'Hercule. On y voyait la tête de Jules César; le fils d'Alcmène étouffant deux serpens et enchaînant l'Hydre de Lerne, ainsi que des combats où l'artillerie joue le principal rôle.... Les deux escaliers placés aux deux extrémités du corps de logis méridional, par où



RUINES DU CHATEAU D'ASSIER.

on aboutissait aux étages supérieurs, présentaient surtout les sculptures les plus soignées, tant sur les voûtes que sur les murs latéraux. On y a conservé encore un pilastre où l'on admire des arabesques si parfaitement exécutées, qu'on y distingue jusqu'aux lames des plumes d'oiseaux qui y sont sculptées. Ces mêmes arabesques représentent deux travaux d'Hercule. — Dans un groupe, il étouffe le lion de Némée ; dans l'autre, il terrasse le géant Anthée : ici, on a gravé le nom de GALIOT ; sous l'autre groupe on lit : J'AIME FORT-UNE. Cette devise, répétée une infinité de fois sur des trophées, des guirlandes portées par des Amours, est souvent accompagnée des mots : — OUI, JE L'AIME ; SICUT ERAT IN PRINCIPIO. — Les voûtes du château d'Assier, construites en tuf calcaire, ont résisté aux pluies qui les minent continuellement. Sur les décombres qui les couvrent, croissent des ormeaux qui ont plus de dix mètres de hauteur, sans qu'elles se soient écroulées. Les cheminées très élevées, et aujourd'hui isolées, ont conservé leur parfait aplomb. — Chaque appartement du premier étage, sans toiture depuis soixante ans, ne présente que des bosquets d'ormeaux enfermés entre de hautes et d'épaisses murailles ; leur feuillage n'est pas plus frais que celui de quelques paysages peints à fresque sur les portes et les cheminées. — Ce rapprochement de l'art et de la nature ; cette végétation vigoureuse, et comme suspendue dans les airs ; ces belles arabesques très bien conservées et entourées de décombres ; les devises d'amour et de constance à côté du lierre qui va bientôt les couvrir et les faire disparaître ; le souvenir du motif qui a mis ce monument des arts dans l'état de dégradation où on le voit, tout laisse dans l'ame de profondes impressions. — Est-ce le vandalisme révolutionnaire qui a renversé ce bel édifice ? Est-ce la fureur populaire qui a détruit cette demeure féodale ? Non ; la révolution n'a brisé que la statue équestre de François Ier (1). Une sordide spéculation en fit vendre tous les matériaux vers le milieu du dernier siècle, parce qu'il coûtait cent francs d'entretien par an ; on réserva seulement qu'on laisserait subsister la partie du midi où était la principale

(1) En 1816, M. de Lézay-Marnésia, préfet du Lot, découvrit sous les décombres du château d'Assier, la tête de François Ier, admirable par la noblesse des traits : mais il tenta inutilement de l'obtenir pour l'exposer dans un édifice public.

porte d'entrée. Ce corps de logis subsiste encore en partie, mais les progrès de la végétation des ormeaux qui s'élèvent sur les voûtes vont finir par les ébranler, et bientôt auront disparu toutes les traces de la magnificence d'un des plus somptueux édifices ; monument de l'architecture au XVI[e] siècle. »

Lorsque le voyageur, après avoir erré long-temps au milieu de ces ruines, s'assied sur une statue mutilée, sur un chapiteau de colonne à demi-brisé ; son imagination se reporte involontairement aux beaux jours de la chevalerie. Les vastes salles, aujourd'hui désertes, se peuplent de nombreux convives : puissans gentilshommes, nobles dames, *accortes* damoiselles se rangent autour de la table du festin ; elle ressuscite la magnificence, la galanterie de la noblesse française sous le règne de François I[er].

En effet, Galiot de Genouillhac, aussitôt que les peintres et les architectes venus de Pise et de Florence, eurent mis la dernière main à son magnifique manoir, invita ses compagnons d'armes, ses parens, ses amis, plusieurs chevaliers du Querci, du Limousin et de l'Auvergne. La réunion fut splendide ; les deux poëtes, Clément Marot et Hugues Salel, se rendirent exprès de Cahors à Assier pour assister à cette fête brillante. Guirlande d'Assier, fille du grand-maître, en fit les honneurs avec la grace qui distinguait alors les héritiers de grandes maisons. Galiot ne prévoyait pas que cette réunion serait le dernier jour de son bonheur...... La Providence cache souvent aux hommes les malheurs dont ils sont menacés : dans sa bonté éternelle, immuable, elle couvre de fleurs les bords de l'abîme où nous devons nous engloutir comme toutes les choses périssables.

Essayons de décrire les dernières scènes d'un drame qui se terminera par l'anéantissement d'une noble et puissante famille.

III.

DANS LA TOUR DU SAL.

Ellas vinieron de muy mala mente
A oir mis canciones, que son dolorosas,
Mas non les valdran flores ni rosas
Nin las composturas que poner solian ;
De mi si pudiesen partirse querrian ;
Mas non puede ser, que son mis esposas.

« Elles sont venues malicieusement entendre mes » chants douloureux ; les roses et les fleurs que je » vois dans leur parure, ne les garantiront pas des » suites de leur imprudence. Elles voudraient main» tenant s'éloigner de moi ; mais cela est impossi» ble : elles sont mes épouses. »

(Vieux poète castillan, *allocution de la mort à deux jeunes filles.*)

Les architectes et les peintres italiens, après avoir reçu leur salaire, s'étaient empressés de retourner dans leur patrie. Un jeune Florentin, nommé Laurenzo, avait seul demandé et obtenu la faveur de prolonger son séjour dans le château d'Assier. Laurenzo avait présidé à l'exécution des peintures à fresque ; il s'était fait remarquer parmi tous ses compagnons par son habileté, par son rare talent à raconter joyeuses et piteuses histoires advenues par delà les monts. Galiot l'avait pris en affection, et souvent le vieux chevalier prenait plaisir à l'entendre chanter les poétiques romances de l'Italie.

— Tu es né sous un beau ciel, lui disait-il dans ses momens d'enthousiasme ; ta patrie est riche en doctes clercs, en joyeux chanteurs et ménestrels ! j'ai parcouru ce beau pays à la tête des chevaliers français avec Charles VIII, Louis XII et François d'Angoulême notre sire. Tes chants me rappellent de glorieux et tristes souvenirs.... Laurenzo, tu prendras part à la fête que je donne à la noblesse du Querci.

— Et Francesca, ma fiancée ?

— Elle y sera à côté de Guirlande, ma fille.

— Guirlande ! fit le Florentin, en poussant un profond soupir.

Et il resta immobile à la même place pendant que Galiot dirigeait ses pas vers le grand escalier.

— Je suis seul, se dit-il, en ouvrant une des croisés du vaste corridor.... Je puis prononcer, sans trembler, le nom de celle que j'aime ! O Guirlande ! le ciel a entendu nos sermens ; et par les plaies du Christ, que je meure à l'instant où je serai infidèle ! mais que dis-je, insensé ! moi, pauvre peintre de Florence ! moi, artiste, dont le nom est encore inconnu ! je n'ai pas craint d'avouer mon amour à la fille d'un haut et puissant seigneur ! O Francesca, ma fiancée, pardonnes à mon égarement ! j'ai cédé à une puissance irrésistible ! O Francesca, m'aimes-tu ? Me trompé-je dans mes soupçons ? de tendres liens ne t'unissent-ils pas déja à l'héritier de messire Galiot ? Mais que viens-je d'entendre ? ciel ! l'horloge de la *Tour du Sal*..... l'heure du rendez-vous a sonné..... Que mon saint patron me soit en aide, et que Francesca me pardonne.

A ces mots le fougueux Laurenzo se dirigea vers l'angle nord-est du château. Dans cet endroit s'élevait encore la haute et vieille *Tour du Sal*, débris d'anciennes fortifications où les habitans du pays avaient autrefois trouvé un asile contre les persécutions des *compagnies anglaises*. Sous les voûtes épaisses et sombres, après avoir erré long-temps, on arrivait à une antique chapelle consacrée à Sainte-Espérie, patrone du Haut-Querci. Près de l'autel, sur une pierre tumulaire, une jeune fille priait, prosternée à deux genoux, au moment où Laurenzo franchit le seuil du lieu saint : elle se leva précipitamment aussitôt qu'elle entendit la voix du Florentin.

— Laurenzo, lui dit-elle avec une douceur ineffable, vous avez bien tardé à venir.

— J'étais avec monseigneur Galiot...

— Avec mon père ! s'écria Guirlande.

— Ce nom vous fait trembler...

— S'il connaissait les secrets de mon cœur !

— Il maudirait sa fille, et je serais chassé ignominieusement, répondit le Florentin en cachant son visage dans ses deux mains.

— Laurenzo, tes paroles déchirent mon cœur...

— Et le mien est en proie à des tourmens plus insupportables que ceux de l'enfer... Il n'y a pas d'espoir pour moi ! jamais beaux jours d'amour ne luiront pour mes yeux ! Aussi pourquoi vous ai-je aimée, vous, noble et riche damoiselle ? Je suis plus malheureux que coupable ! Lorsque je vous vis pour la première fois, je crus entrevoir une des saintes madones

créées par le génie de notre Raphaël; je tremblais devant vous, je n'osais lever les yeux; mais un doux sourire, un sourire d'ange vint dissiper mes craintes... Plus tard, nos cœurs se sont compris; vous n'avez pas dédaigné l'amour d'un pauvre peintre, qui vous adore de toutes les puissances de son ame, qui braverait la mort pour vous éviter une larme de douleur! L'extase, le bonheur, ont troublé ma tête; je n'ai pu résister à vos charmes, je me suis long-temps bercé d'un doux espoir... d'un doux espoir qui s'enfuit et disparait comme le soleil d'un beau jour! Je suis venu dans cette chapelle pour vous dire un éternel adieu...

— Laurenzo, est-ce ainsi que vous voulez tenir vos sermens! s'écria Guirlande, fortement émue par l'accent douloureux que le Florentin donnait à chacune de ses paroles.

— Demain, je partirai pour Florence, avec Francesca, ma fiancée...

— Francesca, ta fiancée! répondit Guirlande...

Elle était sur le point d'éclater en reproches; Laurenzo n'osait lever les yeux; le ton presque menaçant des dernières paroles de Guirlande, l'avaient glacé d'effroi. Une scène violente allait commencer entre le Florentin et la damoiselle d'Assier, mais un bruit se fit entendre sous les voûtes de la tour du Sal.

— Quelqu'un vient! s'écria Guirlande; ô mon Dieu! où pourrons-nous nous cacher?

— Derrière l'autel, répondit Laurenzo.

Et il entraîna la damoiselle à demi-morte de frayeur. Sur la porte de la chapelle apparut, presque au même instant, le jeune François de Genouillhac; il était suivi de Francesca l'italienne.

— Ma fiancée! fit Laurenzo, en étouffant un douloureux soupir.

Il suivit de l'œil le jeune Galiot, qui vint s'asseoir sur une des marches de l'autel.

— Francesca, dit-il à l'Italienne, pourquoi trembler ainsi?

— Où m'avez-vous entraînée, seigneur?

— Dans un lieu saint, dans un lieu consacré à la prière: c'est ici, devant la statue de la Vierge, que tu as choisie pour protectrice, que je veux te révéler mes plus secrètes pensées. Francesca, dès ma plus tendre enfance, j'ai vécu avec toi comme avec une sœur; le récit de tes malheurs m'inspira une tendre compassion, qui plus tard s'est changée en amour.

— Vous m'aimez, seigneur...

— Si je ne me trompe, Francesca, depuis long-temps tu as su lire dans mon cœur... T'aurai-je environnée de ma vénération, si je ne t'aimais pas; pour toi, je braverai, s'il le faut, le courroux de mon père; mais auparavant jure, par le nom de sainte Espérie, qu'à nul autre que moi n'appartiendront ta main, ni ton cœur!

— Je prends la sainte à témoin de mon serment, s'écria Francesca.

— Je te forcerai au parjure, répondit d'une voix tonnante le fougueux Laurenzo, qui se précipita entre le gentilhomme et sa fiancée.

Francesca tomba évanouie, et Guirlande ne put retenir un cri d'effroi.

— Laurenzo, s'écria le jeune Galiot, que faisiez vous ici, seul avec ma sœur?

— Seigneur, dites-moi dans quel dessein vous êtes venu avec ma fiancée à la tour du Sal? Vous n'osez répondre? Vous tremblez, comme un criminel devant son juge... Vous vouliez séduire, déshonorer une orpheline, qui n'a pour toute richesse que sa vertu. Les gentilshommes qui ont vécu à la cour de François I[er] se jouent de l'honneur des femmes.

— Et toi, misérable florentin, s'écria d'Assier, ne voulais-tu pas séduire et déshonorer ma sœur, l'héritière d'une noble et puissante famille!

— J'aime la belle Guirlande, seigneur; quant à mes intentions, elles sont pures de tout mauvais dessein: je veux épouser votre sœur.

— Un peintre italien obtiendrait la main de Guirlande d'Assier, répondit Galiot en riant aux éclats... Tu es fou, Laurenzo... Crois-tu donc que mon père consentirait à imprimer une tâche sur son blason! D'ailleurs Francesca est ta fiancée.

— Oui, seigneur, fit Laurenzo; Francesca est ma fiancée; le bandeau de l'erreur et du mensonge ne couvre plus mes yeux. Viens, pauvre orpheline, ajouta-t-il en soulevant Francesca, dont l'évanouissement avait cessé.... Viens, tu seras l'épouse de Laurenzo.

— Et crois-tu sortir de ce souterrain, cria de toutes ses forces le jeune Galiot... Fais ta prière, car j'ai hâte de plonger mon épée dans ton sein.

— Un seul cheveu ne tombera pas de ma tête, seigneur, parce qu'à ma vie est attaché l'honneur de votre sœur: ce secret ne mourrait pas avec moi.

— Tu ne dis que trop vrai, Laurenzo! Je ne puis te punir de ton audace; que mon père ignore toujours que tu es venu à la tour du Sal, avec ma sœur.

— Gardez-vous de dire jamais que vous avez entraîné dans cette chapelle Francesca, ma fiancée!

— Je jure, par le souvenir de mes aïeux, de garder inviolablement ce secret.

— Et moi, seigneur, je promets, au nom du Christ, que dans trois jours je serai hors de la province du Querci.

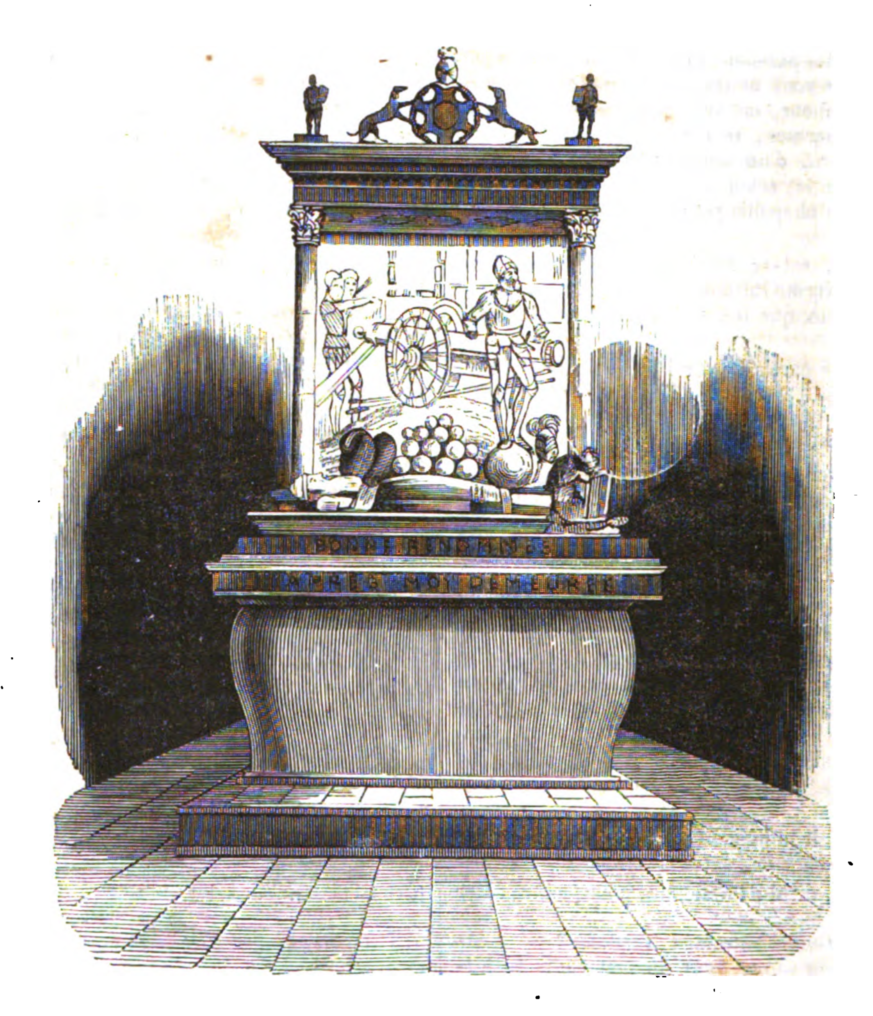
Le gentilhomme et Laurenzo sortirent de la tour du Sal par deux portes différentes, l'un avec Guirlande, sa sœur, l'autre avec sa fiancée.

IV.

NOCES DAMES ET CHEVALIERS.

> Les Français estaient bien peignés,
> Les visages tendres et déliés,
> Avaient aussi barbes fourchées,
> Bien dansaient en salles jonchées,
> Et si chantaient comme syraines;
> Avaient beaucoup de perleries
> Et de nouvelles broderies....
>
> (*Histoire de Jean IV, duc de Bretagne.*)

Cependant, dames et chevaliers, pages et varlets, se dirigeaient joyeusement vers la nouvelle demeure de Galiot de Genouillhac; bientôt le nombre des visiteurs fut si grand qu'on eût beaucoup de peine à les loger dans les vastes appartemens du château d'Assier. Le grand-maître avait fait les préparatifs d'une fête



TOMBEAU DE GALIOT (1).

magnifique, et les réjouissances royales, que François Ier donnait en son palais de Fontainebleau, pouvaient seules rivaliser avec la richesse somptueuse et la profusion chevaleresque de Galiot. Jamais, dans les vieux manoirs du Querci, on n'avait vu réunion plus brillante. Le grand-maître reçut ses convives avec la majesté d'un grand seigneur, et la gracieuse affabilité d'un homme de cour. Le jour du festin avait été désigné par lui pour les fiançailles de Guirlande, sa fille, promise en mariage avec noble et haut seigneur, Guillaume Cruzol d'Usez. Il ignorait ses secrètes amours avec l'architecte Laurenzo, et Guirlande elle-même, craignant qu'on ne découvrît cet étrange mystère, assistait à la fête, magnifiquement vêtue, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, parée comme une fiancée qui se prépare à marcher vers l'autel : elle dissimulait la douleur, les remords, la frayeur qui torturaient son ame. Le jeune François Galiot, qui n'avait pu revoir Francesca l'italienne depuis son clandestin voyage à la tour du Sal, avait reçu de son père la pénible mission de faire les honneurs du festin. Le malheureux gentilhomme s'arma de toute sa force de caractère, pour la remplir le mieux possible ; d'ailleurs il était assis à côté d'Ombeline de Cardaillac, la plus riche, la plus belle des damoiselles du Querci : dans quelques jours, un brillant mariage devait réunir les richesses des deux familles, et il n'était pas de jeune seigneur qui ne portât envie au bonheur de Galiot d'Assier.

Le grand-maître occupait le milieu de la table, et

(1) Voir la description du tombeau de Galiot, page 42.

avait à ses côtés les deux poètes Clément Marot et Hugues Salel.

— Mesdames et seigneurs, s'écria-t-il, lorsque l'hypocras et le bon vin de Cahors eurent échauffé toutes les têtes, ce jour est le plus beau de ma vie, puisqu'il m'est donné de voir autour de moi la fine fleur de la noblesse de nos provinces : je ne perdrai jamais le souvenir de cette fête; et pour vous témoigner la joie que je ressens en ce moment, je bois à vous tous qui avez quitté vos manoirs pour assister à l'inauguration de ma nouvelle demeure.

— Nous buvons à messire Galiot, s'écrièrent les dames et les demoiselles; à messire Galiot, le modèle des chevaliers français! — Vive le grand-maître d'artillerie, s'écrièrent les seigneurs!

— Je suis si content, que j'en ai les larmes aux yeux, dit Clément Marot, en vidant son verre. Par les neuf Muses et monseigneur Apollo leur père, si le roi François Ier était ici, il serait jaloux de tant de magnificence!

— Vous chanterez cette fête, maître Clément, dit Galiot.

— Je ne puis et ne pourrai jamais, noble seigneur, répondit le poète; mais voici mon père Hugues Salel, qui traduit l'Iliade d'Homère; il sera moins embarrassé que moi pour chanter les belles actions d'un héros.

— Vous êtes un adroit flatteur, maître Clément, ajouta Galiot.... Et vous, maître Salel, le poète chéri de François Ier notre sire, qu'en dites-vous?

— Seigneur, répondit le traducteur d'Homère (1), si Dieu me prête vie, si les chastes sœurs daignent réchauffer ma veine aux jours de ma vieillesse, je chanterai vos prouesses en Italie, et mon héros sera plus grand que monseigneur *Achille*, tant vanté par Homère.

Les dames et les seigneurs applaudirent en entendant la réponse de Salel, et les exploits de Galiot devinrent le sujet de l'entretien de tous les convives.

Le vieux guerrier emporté par son enthousiasme chevaleresque, raconta ses campagnes d'Italie : les batailles de Fournoue, d'Aguadel, le sanglant combat de Marignan, le terrible désastre de Pavie furent dépeints par le grand-maître avec l'énergie d'un intrépide chevalier qui avait toujours combattu au premier rang. Les convives avaient prêté une oreille attentive à ce récit si fécond en événemens; tout-à-coup Galiot, pour dissiper les tristes souvenirs que sa narration avait laissés dans l'esprit des dames et des damoiselles, s'écria :

— J'ai assez parlé de guerres et de combats; je veux vous raconter une histoire de jeune fille, une histoire qui fournira peut-être à maître Clément, le sujet d'une jolie ballade.... Le lendemain de la bataille d'Aguadel, je parcourais avec le bon roi Louis XII, la plaine encore jonchée de cadavres. Une jeune femme, me prenant pour le Roi, se jeta tout-à-coup à mes pieds. — Grâce, grâce, seigneur, s'écria-t-elle, sauvez mon enfant : je vais mourir. — En effet, au même instant, cette mère infortunée rendit le dernier soupir. — Messire Galiot, me dit Louis XII, prenez cet enfant; confiez-le à un de vos hommes d'armes; et lorsque vous serez en France, vous veillerez à l'éducation de cette orpheline. Dieu vous en tiendra compte, et, pour cette œuvre pie, jamais ne serez blessé par glaive ennemi. — Je m'empressai d'obéir aux ordres du bon roi; je trouvai une nourrice pour l'enfant; du retour en France, je la laissai dans mon château de Vaillac. Plus tard, après la bataille de Pavie, je rentrai dans mon manoir, et je trouvai une petite fille jolie comme un ange; je l'adoptai; je lui donnai le nom de Francesca.... Maintenant son bonheur est assuré; je lui ai trouvé un époux; demain je la marie avec Laurenzo, un des architectes italiens qui ont travaillé à la construction de mon château d'Assier. François, ajouta le grand-maître en se tournant vers son fils, où est Francesca?

Le gentilhomme n'eut pas le temps de répondre, car, au même instant, l'Italienne se précipita dans la salle du festin, pâle, tremblante, échevelée.

— Malheur à l'assassin! s'écria-t-elle, malheur à celui qui m'a trompée....

Et elle tomba à la renverse aux pieds du grand-maître.

— Je meurs empoisonnée, dit-elle d'une voix étouffée par les douleurs de l'agonie.... J'ai crû aux paroles d'un perfide.... votre fils.... Laurenzo s'est vengé!.. ah cruel Laurenzo!...

Cette scène si inattendue, si terrible, interrompit la joie du festin; les convives se hâtèrent de quitter la table, et se dispersèrent en petits groupes pour s'entretenir sur un événement si étrange. François Galiot eut assez de fermeté pour s'approcher du cadavre de Francesca.

— Pauvre fille! se dit-il à voix basse, et il sortit de la salle pour cacher à son père les larmes qui coulaient de ses yeux. Sa sœur, Guirlande, s'était évanouie en entendant les malédictions de Francesca contre Lorenzo; les damoiselles de sa suite l'emportèrent dans une salle voisine. Le grand-maître, revenu de son émotion, fit de vains efforts pour découvrir la cause de ce funeste accident : François et Guirlande avaient leur honneur à sauver; ils se gardèrent bien de faire la moindre révélation.

— Maître Clément, dit Galiot, que pensez-vous de tout ceci?

— Seigneur, répondit le poète, vous découvrirez difficilement un pareil secret : infortunée jeune fille! je déplorerai ton malheur dans une tendre ballade.

V.

HEUR ET MALHEUR.

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
> Que puisse faire aux rois la colère céleste!
>
> RACINE. *Phèdre.*

Les nombreux convives du grand-maître parlèrent diversement de la mort si terrible et si soudaine de la

(1) Hugues Salel fut un des plus célèbres poètes du siècle de François Ier, qui lui donna l'abbaye de Saint-Clairon, où il se retira pour travailler à sa traduction d'Homère. Il mourut après avoir terminé le 12e Livre : son épitaphe, composée par Jodelle, commence par ces vers :

> Quercy m'a engendré, les neufs sœurs m'ont appris;
> Les rois m'ont enrichi, Homère m'éternise.

belle Francesca. Le lendemain, le bruit se répandit au château que Lorenzo avait été précipité dans les cachots des *oubliettes*, parce que la famille de Galiot avait à craindre des révélations peu honorables pour elle. Les bruits vrais ou faux, n'empêchèrent pas le mariage de Guirlande avec le seigneur Crussol d'Uzès; mais François, poursuivi par le souvenir de la jeune italienne, refusa la main d'Ombeline de Cardailhac, et se retira en Armagnac, province dont son père était sénéchal.

Dès ce jour, la joie et le bonheur abandonnèrent le puissant Galiot. Seul dans sa magnifique demeure d'Assier, il attendait impatiemment le jour où il pourrait tirer encore sa vieille épée du fourreau. Le preux chevalier n'avait encore aucun soupçon des intrigues de ses ennemis. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'un ordre du roi l'appela à Paris. Il se hâta de partir et marcha à grandes journées, persuadé que François Ier avait besoin de son secours pour quelque nouvelle expédition. En entrant au palais, il fut froidement accueilli par les courtisans qui le croyaient perdu pour toujours dans l'esprit du monarque. François Ier lui-même, daigna à peine répondre aux protestations du vieux chevalier.

— Seigneur Galiot, lui dit-il, des bruits étranges courent sur votre compte : on dit que vous avez fait bâtir à Assier, en Querci, un château qui pourrait servir de résidence royale.

— Sire, répondit le grand-maître, vous récompensez si magnifiquement vos serviteurs.

— Vous l'avez enrichi des meubles les plus précieux, et de graves personnages m'ont affirmé que de pareilles dépenses avaient nécessité de grandes dilapidations.

— Vous n'avez pas repoussé les calomnies de mes ennemis, sire!... « — Bref, c'est vous qui m'avez fait » tel que je suis; c'est vous qui m'avez donné les biens » que je tiens; vous me les avez donnés librement, » aussi librement me les pouvez ôter, et suis prêt à » vous les rendre tous. Pour quant à aucun larcin que » je vous aie fait, faites-moi trancher la tête si je vous » en ai fait aucun.

» — Seigneur Galiot, répondit le roi, ému par la » noblesse et la fermeté de ces paroles, oui, vous dites » vrai; aussi ne vous veux-je reprocher ni ôter ce que » je vous ai donné. Vous me le redonnez, et moi je » vous le rends de bon cœur; aimez-moi et servez-moi » bien toujours comme vous avez fait, et je vous serai » toujours bon roi (1). »

Galiot de Genouillhac après cette éclatante justification, revint en Querci où il séjourna une année; François d'Assier, son fils, qui avait fait ses premières armes au siége de Luxembourg et de Landrecies, cherchait depuis long-temps toutes les occasions de se signaler; il demanda si instamment la permission de se rendre en Italie, que le grand-maître consentit à son départ.

— Vous me quittez, mon fils, lui dit-il, en l'embrassant pour la dernière fois.

— L'honneur m'appelle en Italie, répondit le jeune chevalier.

(1) Brantome; *Vie des grands capitaines.*

— « Allez, mon fils, allez quérir la mort en poste. »

Ces tristes pressentimens ne tardèrent pas à s'accomplir; François d'Assier obtint le commandement d'une compagnie, et fut blessé mortellement à la bataille de Cérisoles. Le grand-maître ne put se consoler d'une perte si cruelle; en vain le roi de France lui prodigua les honneurs : nommé gouverneur du Languedoc, en 1545, il mourut huit mois après, âgé de plus de quatre-vingts ans.

VI.

LE TOMBEAU DE GALIOT.

Manet post funera virtus.
(*Inscriptions.*)

Dans les dernières années de sa vie, Galiot s'empressa d'élever à Dieu un temple qui ne le cédât en rien, pour la magnificence, à la demeure qu'il avait fait construire pour lui-même (1). Bâtie immédiatement après le château, l'église a conservé moins de traces de l'antique architecture : sa forme intérieure est celle d'une croix, avec deux chapelles de chaque côté. Dans la première, à droite, en entrant, on admire encore le tombeau du grand-maître d'artillerie. Ce sarcophage, en marbre gris, à deux mètres cinq décimètres de long. Il est orné sur le devant de six petites colonnes, qui soutiennent un entablement, sur la frise duquel on lit en gros caractère :

APRÈS MA MORT, BONNE RENOMMÉE DEMEURÉE.

Galiot de Genouillhac y est représenté en plein relief, dans l'attitude d'un homme couché sur le dos, les mains croisées sur la poitrine; il est revêtu d'une longue robe ornée de fourrure; un lion est à ses pieds. Au-dessus du sarcophage s'élèvent deux colonnes d'un ordre composite; l'entablement qu'elles portent se termine par un médaillon, où étaient sculptées les armoiries de Galiot. Un génie, qui tient d'une main une lance et de l'autre un écriteau, est placé à chacune des extrémités de l'entablement. Entre les colonnes, on a sculpté, sur une belle pierre calcaire blanchâtre, et presque aussi dure que le marbre, des figures en plein relief. Elles représentent le grand-maître en costume militaire du siècle où il vivait, des canonniers mettant le feu à une pièce d'artillerie; des pyramides de boulets de canon. Toutes les parties de ce mausolée sont très bien conservées, excepté les bras de la statue de Galiot, qui est adossé à la muraille : ils en avaient été détachés avant la révolution.

En sortant de cette chapelle sépulchrale, à peine éclairée par un demi-jour, on se sent le cœur saisi d'une religieuse admiration. Puis les murailles extérieures de l'église, que le grand-maître ne put voir achevées, rappellent les principaux événemens du règne de François Ier. Autour de l'édifice, règne un large ceinturon, représentant des trophées d'armes, des pièces d'artillerie traînées par des chevaux; des combats, des canons tirant sur des citadelles. On y a aussi

(1) Delpon, *Historique des monumens du Querci.*

représenté, avec une grande fidélité de détails, le passage de l'artillerie Française sur les Alpes, pour l'expédition que termina si malheureusement la bataille de Pavie : ces trophées sont embellies par de gracieux accessoires, et comme mariés avec l'inscription galante de J'AIME FORT-UNE. Il paraît que Galiot, toujours livré au sentiment qui avait été la principale cause de sa disgrâce, avait voulu que les édifices qu'il élevait fussent autant de monumens de son amour et de son infortune; ainsi, un mélange de religion et de galanterie, qui trouvait une égale place dans le cœur des chevaliers Français, lui fit consacrer sa piété et sa tendresse par un temple qu'il offrit à l'Eternel. Il y a dans ces poétiques souvenirs une bizarrerie, une étrangeté qui n'est plus dans nos mœurs; mais au XVI° siècle, la devise d'un chevalier était : DIEU, LA GLOIRE ET LES DAMES. Galiot de Genouillhac est un des preux en qui se trouve personnifiée la transition du moyen-age à la renaissance : il sera toujours regardé comme une des brillantes constellations qui formèrent la pléïade chevaleresque de François Ier, de Bonnivet, de Trivulce et de Bayard, ce type éternel de la bravoure Française !

J.-M. CAYLA.

LE PONT DU GARD.

Il était environ six heures du matin. Le soleil venait de se lever derrière les rochers, mais il ne s'était pas encore montré sur l'étroite vallée où coule la petite rivière du Gard. La fraîcheur transparente de l'air et une douce lumière à l'orient, au milieu de la blancheur du ciel, annonçaient seules la naissance du jour. Un souffle de vent venait mourir sur la feuille immobile des arbres.

Une élégante voiture de voyage, toute poudreuse d'un long trajet, s'arrêta sur le chemin tournant qui conduit le long de la montagne au Pont du Gard. La portière s'ouvrit; il en descendit un jeune homme et une jeune femme; et tous deux, immobiles sur la route, considérèrent avec admiration le magnifique monument qu'ils étaient venus visiter.

La taille du jeune homme était haute et bien prise. A ses yeux bleus et un peu vagues, à la profusion de ses cheveux blonds, à la blancheur rosée de son teint, il était facile de reconnaître un enfant du nord de l'Europe. L'élégance de son attitude, la noblesse de toutes ses manières, et surtout une sorte d'indifférence et de froideur dédaigneuse répandue sur tous ses traits, annonçaient en même-temps qu'il avait toujours vécu dans les plus hauts rangs de la société. La jeune femme était ravissante. Jamais tête plus divine ne s'était échappée des pinceaux de Raphaël : jamais plus beau corps ne s'était arrondi sous les inspirations gracieuses du ciseau grec. Sa robe était blanche. Ses longs cheveux noirs retombaient en boucles le long de son cou. Un sang de feu animait l'ardente couleur de ses lèvres, pétillait dans l'éclat de ses yeux, et circulait comme une lave emprisonnée, sous la transparence éblouissante de sa peau.

Elle parcourt d'abord d'un regard rapide tous les détails de l'imposant spectacle qui se montrait à elle; puis, se tournant d'un air de triomphe vers le jeune allemand, elle parut l'interroger de l'œil, avec une expression singulière d'intelligence et de vivacité.

— « C'est beau, répondit-il. »

Et en effet, le Pont se développait à leurs yeux dans toute sa majesté, au milieu d'un paysage inculte et sévère qui convient à ses proportions. Souvenir sublime du passage des Romains dans les régions méridionales de la France, ce monument rivalise en grandeur avec les plus belles ruines que nous ait laissées le peuple-roi. Un aqueduc de sept lieues de long devait être construit, par ordre des maîtres du monde, pour amener les eaux d'une fontaine abondante à cette autre Rome que nous appelons Nîmes : la vallée du Gard se rencontra dans le trajet, et le génie Romain, avec cette simplicité puissante qui le caractérise, ne sut pas de meilleur moyen que d'élever le sol de la vallée au niveau des deux hauteurs qui la forment. Il fallut donc construire une montagne de pierre de près de deux cent pieds de haut.

Sept arches colossales furent d'abord jetées sur les rochers du Gard. Le torrent coule tout entier sous l'une d'elles, et sous une autre passe une route. Au-dessus de ce pont, déja si grandiose, qui traverse dans toute sa largeur le fond de la gorge, s'éleva bientôt un second rang de portiques qui enfoncèrent leurs derniers appuis dans les pentes âpres de la montagne. Puis, vinrent trente-six petites arcades qui coururent d'un sommet à l'autre, soutenant encore une rigole de cinq à six pieds d'élévation. Le tout fut couronné par un revêtement de blocs énormes, et l'eau du peuple Romain put passer sans encombre, au milieu des airs, sur un triple rang de voûtes superposées. Tout devenait triomphal chez ce peuple.

Aujourd'hui, cette construction gigantesque est à peine dégradée; l'une des extrémités a seulement perdu les fortes assises qui la scellaient au plus haut des rochers. Le reste demeure tout entier, gardant encore à l'avenir, dans son style simple et sévère, quelque chose des hommes qui l'ont élevé.

La jeune femme jeta négligemment sur ses épaules un schall du matin; et s'appuyant sur le bras de l'étranger, elle gravit avec lui le chemin qui conduit sur le premier pont.

— « J'aime le midi de la France, disait-elle en montant, il me rappelle mon pays. Regarde, Frédéric, ce beau ciel, cet air profond, cette lumière dorée,



VUE DU PONT DU GARD.

ce puissant débris des Romains : l'Italie nous a suivis jusqu'ici. »

— « Oui, murmura Frédéric, de la poussière, des rochers, des oliviers et des ruines, voilà.... » Mais il s'arrêta, en voyant une larme rouler dans les yeux de sa compagne, et il comprit qu'il venait de détruire une heureuse illusion. — « Bianca, ma chère Bianca, reprit-il en la rapprochant de son cœur, calme-toi : nous reviendrons un jour dans ta chère patrie. » Et la belle italienne, comme pour effacer un cruel souvenir et s'étourdir sur une pensée douloureuse, répondit avec rapidité :

— « Non, non, dis-moi que nous ne l'avons pas quittée : je puis, je veux le croire. Et que m'importe après tout le nom du sol que je foule, de l'air que je respire, si j'y retrouve tout ce qui fait mon sol natal? Que m'importent les clameurs du Corso, les cantiques de la chapelle Sixtine, les haillons de notre peuple et la pourpre de nos cardinaux! Ce n'est pas là qu'est Rome, la Rome que j'aime et dont le souvenir me fait palpiter. Tu es venu souvent avec moi, au milieu de cette campagne si triste, si désolée, où rien ne vit que la mémoire de ceux qui ne sont plus; tu as parcouru ces ruines séculaires qui racontent sans cesse aux passans les prodiges d'une antique domination et d'une gloire comme il n'y en eut jamais : voilà mon pays, à moi, celui que tu admires, dont je suis fière; et je le retrouve tout entier ici. Dis-moi, n'est-ce pas là le même ciel qui fuyait derrière les portiques déserts du Colysée? N'est-ce pas là, dans ce monument, le même calme de la force, la même solennité de la toute-puissance? N'est-ce pas, autour de nous, le même silence, la même solitude, la même désolation? Tout ne semble-t-il pas dire ici comme autour de Rome : que nul ne respire plus où le peuple romain a respiré! »

Elle étoit arrivée, en parlant ainsi, au haut de la montée. Le mouvement de la marche avait encore accru l'exaltation de son ame, et la véhémence de ses paroles, la rapidité de son pas, ses efforts même pour se persuader ce qu'elle disait, avaient animé ses yeux, sa bouche, tous ses traits, d'un éclat extraordinaire : elle était plus belle que jamais. Bien plus occupé d'elle que du Pont du Gard, Frédéric la regardait en silence avec une admiration mêlée d'orgueil, lorsqu'elle s'arrêta brusquement à la tête du pont, et se dégageant du jeune homme, tourna avec lenteur sur elle-même,

n lui indiquant d'un geste muet tout ce qui les environnait.

Les yeux de Frédéric suivirent la main de son intéressante compagne, et il parut surpris de l'extrême solitude qui régnait dans le vallon. Au bas, le roc nu, âpre, monotone, légèrement traversé d'angles brisés et de cavités comblées par les inondations. Des deux côtés, des pentes arides, percées de cavernes, et des cimes anguleuses, dépouillées, où les pointes aiguës du rocher variaient seules l'uniformité de la bruyère. Derrière le pont, une gorge déserte qui tournait subitement vers l'ouest, sorte de gouffre silencieux où rien ne se mouvait que les eaux du Gard. Devant eux, l'ouverture d'une plaine immense, bornée à l'horizon par de petites montagnes : au loin fumaient deux ou trois maisons éparses. A peine si quelques chênes verts rampaient çà et là sur les escarpemens des hauteurs; à peine si le torrent, en passant sous le pont, laissait échapper un murmure insensible. Rien ne vivait dans le paysage, rien que les chevaux de la voiture qui piaffaient sur la route, et un petit groupe de domestiques qui écoutaient avec attention, l'œil fixé sur le monument, les paroles pittoresques d'un guide du pays. Le calme du matin ajoutait encore à la gravité morne d'un tel ensemble.

Malheureusement, une large voie en maçonnerie a été appliquée, il y a près d'un siècle, au premier rang des arcades antiques, pour donner passage à un chemin qui se continue d'un côté à l'autre de la vallée. Dans leur indifférence dédaigneuse, les Romains n'avaient pas songé qu'on put se servir pour passer le Gard, de l'un des étages de leur aquéduc; les modernes y ont pensé pour eux, et cette superfétation ne tarda pas à frapper les regards intelligens de Bianca.

— « Ceci n'est pas romain, s'écria-t-elle en montrant du doigt le mur moderne; le peuple-roi n'aurait pas élevé ces fragiles assises : ce n'est pas là le ciment de fer dont le temps et les orages grattent en vain la masse indestructible. Voilà bien votre civilisation du nord, Frédéric : toujours l'utile, jamais le beau. »

— « C'est vous qui recommencez la querelle, Bianca. »

— « Ah! viens avec moi, mon ami, reprit-elle avec un sourire; passons devant ces hardis portiques que la main des géans semble avoir jetés dans les airs, et j'oublierai, s'il se peut, en les admirant, ce qu'on a eu la petitesse d'adosser à une construction si prodigieuse.

Ils s'avancèrent alors en silence, mesurant de l'œil la grandeur de l'ensemble et jusqu'aux larges proportions des moindres détails.

L'imagination riante de la Grèce n'a pas été appelée à embellir de ses ornemens cette architecture toute romaine. La volute ionique, l'acanthe corinthienne, ne se roulent pas autour de ces chapiteaux toscans, d'une si austère simplicité; la frise athénienne ne se développe nulle part, avec ses mille plis de marbre, ses feuilles, ses fleurs, les gracieux contours de ses guirlandes, le long de ces corniches si fières, dont le regard contemple avec effroi la masse suspendue. L'Egypte seule, avant Rome, avait donné l'exemple d'un style aussi vigoureux. Ce n'est plus la colonne frêle, élancée, découpée de légères cannelures, qui semble fléchir sous l'élégant fronton de la Maison-Carrée de Nîmes; c'est le massif nu, anguleux, le mur cyclopéen, bâti pour l'éternité, qui, s'appuyant sur son propre poids, s'arrondit sans effort en voûte immense ou s'assied avec majesté en base inébranlable.

En ce moment, le soleil parut dans la vallée, et ses premiers rayons vinrent frapper l'angle des piliers. Quelques oiseaux chantèrent, mais leur voix se perdit dans le silence du lieu. Tout demeura calme, mais tout s'embellit des jeux de la lumière naissante, depuis les eaux qui brillèrent au fond de leur abyme jusqu'aux voûtes des arches aériennes qui s'éclairèrent à demi. Les mille nuances qui se confondaient dans la belle couleur dorée des pierres du monument, resplendirent au feu de l'aurore, et la jeune romaine reconnut avec ivresse cette teinte chaude que le ciel du midi peut seul donner aux constructions des hommes.

— « Dans mon pays, dit négligemment Frédéric, les ruines ont une beauté plus triste. Bâties sur la cime des rocs les plus escarpés, nos vieilles tours trempent incessamment leur sommet dans les nuages qui portent la pluie. Une éternelle humidité s'infiltre dans les murs, dissout le ciment, divise leurs pierres, et appelle dans leurs mille fentes les germes innombrables des végétaux. De grands arbres naissent sur les donjons; de longues mousses noires s'attachent comme des chevelures aux créneaux abandonnés; des graminées flottent sur les décombres, et de ces branches, de ces feuilles agitées, de ces tiges toujours mobiles, il sort une voix plaintive qui sied aux débris et qui entretient l'âme de sombres pressentimens. Ici, rien qui rappelle la destruction; deux ou trois figuiers sauvages qui se cachent derrière un pilier, un peu de mousse bien sèche, bien jaunie, qui s'incruste dans quelques blocs, et sur tout cela, une livrée de fête, un souffle de vie et de feu, une couleur joyeuse et resplandissante : j'aime mieux les ruines de mon pays. »

— « Je n'en suis pas surprise, répondit Bianca, avec une légère ironie dans la voix. La nature du nord est ennemie des hommes : les débris lui vont bien. Ton pays est celui de la tristesse et de la mort : le mien, celui de la vie et du bonheur. Tous les élémens s'unissent ici pour parer la vieillesse. L'aspect de ces arches qui ont vu passer tant d'hommes et de siècles, ne réveille que des souvenirs de force et des espérances d'éternité. Tu peux préférer une contrée où les ruines soient plus belles : j'aime mieux à mon tour le climat qui ne fait pas de ruines.

A ces mots, un léger mouvement trahit l'orgueil blessé de Frédéric; mais Bianca, toute fière de sa petite vengeance, ne parut pas s'en apercevoir : elle s'applaudit au contraire du silence boudeur de son compagnon.

Arrivés à l'extrémité du pont, ils gravirent ensemble le côté de la montagne que couvraient les restes d'une arche abattue par le temps. Les pierres éparses sur la pente leur servirent de gradins jusqu'au second pont, et ils repassèrent d'une rive à l'autre, suspendus sur le rebord des corniches.

Bianca marchait la première. Exaltée par l'apparence du danger, les yeux brillans, le teint animé, elle semblait se rouler autour de ces grands blocs, avec une hardiesse et une légèreté extraordinaires. Quelquefois, les pieds appuyes sur une pierre chancelante,

le corps adossé à un pilier dégradé, elle s'arrêtait, debout et immobile comme une statue de marbre blanc, et montrant du doigt l'abîme dont elle riait. Le guide, beau jeune homme au teint brun, aux traits fortement prononcés, suivait de l'œil cette faible femme qui s'aventurait ainsi au milieu des airs. Son imagination méridionale avait compris celle de Bianca, et de momens en momens, quand elle essayait de se retenir à un angle poudreux ou de gravir des piédestaux disjoints par les siècles, il lui jetait d'une voix forte des avis sûrs qui la guidaient dans ce périlleux trajet.

Frédéric suivait en silence, comme se soumettant à tous les caprices de sa belle maîtresse; mais le sombre nuage que le mécontentement avait étendu sur son front, s'épaississait de plus en plus; ses moindres gestes laissaient entrevoir un dépit concentré mais violent.

Tout-à-coup, des chants légers retentirent dans la petite gorge du Gard, et d'un moulin caché derrière le brusque détour du défilé, sortit une jeune fille. Elle portait sur la tête comme une canéphore grecque, une de ces urnes à anses élégantes, que la sculpture antique a si souvent reproduites dans ses bas-reliefs, et s'avançait en chantant, avec la folâtrerie de son âge, sur le chemin qui serpente le long de la rivière et va passer sous une des arches du premier pont.

A cette vue, Bianca devint rêveuse, et quoique environnée de luxe et d'opulence, elle parut envier cette gaîté simple des champs, cette insouciance de l'avenir, qu'elle n'avait pas, qu'elle avait eue peut-être !...

Quand la jeune fille parut au-delà du monument, le guide l'aperçut, et s'élança vers elle, joyeux et rapide. Il l'agaça par quelques paroles : elle répondit en riant. Bianca put entendre le bruit confus de leur entretien, qui s'élevait jusqu'à elle comme un murmure : à la vague douceur des sons, affaiblis encore par la distance, il ne lui fut pas difficile de reconnaître un échange de douces confidences, une causerie d'amour.

Ils se séparèrent. Bianca put remarquer que la jeune fille, en s'éloignant, tournait quelquefois la tête, pour répondre de la main aux adieux de son fiancé. Le spectacle de ce bonheur affligea la belle Romaine.

— « Elle est fière de son amour, dit-elle, et moi! »

Alors il s'éleva dans son ame je ne sais quel tumulte de pensées et de souvenirs. D'abord, elle se rappela son enfance, l'heureux temps où elle était pure, pieuse et gaie. Elle se revit sous le ciel natal, souriant aussi aux jeunes amans empressés autour d'elle. Elle vit sa mère occupée à la parer avec un soin jaloux, et se plaisant, l'insensée, à exciter sa coquetterie naissante. Elle comprit tout ce qu'un amour coupable lui avait fait perdre, et elle pleura.

Puis, quand reportant ses yeux autour d'elle, elle se retrouva au milieu de la vallée et du Pont du Gard, de plus violentes passions l'agitèrent. D'un côté, l'orgueil national l'entraînait vers cette Rome antique, si puissante dans ses volontés, si sublime dans ses monumens; de l'autre, le sentiment de sa propre humiliation retombait sur elle de tout son poids, et lui brisait le cœur. Ce noble préjugé, qui fait toute la beauté de la vie humaine, en rendant les enfans dépositaires de l'illustration des aïeux, se réveillait en elle tout entier. C'était en vain que des siècles la séparaient de ceux qui furent ses pères; son imagination les ressuscitait en présence de leurs ouvrages; elle les voyait, sombres et austères, passer devant elle, muette et déshonnorée; elle entendait leur voix qui lui criait sous les arches sonores : « Fille des maîtres du monde, pourquoi t'es-tu vendue aux voluptés criminelles d'un oppresseur de ton pays ? »

Elle se sentit dégénérée, et portant les mains sur ses yeux, elle poussa un cri et chancela. Frédéric la retint sur le bord de l'abyme : mais le schall léger qui couvrait ses épaules, lui échappa dans ce mouvement. Il descendit, en se balançant dans l'air immobile, et alla tomber sur la pointe d'un rocher, au milieu du torrent. Les eaux murmurèrent un moment autour de lui, mais en s'amoncelant, elles l'entraînèrent, et il roula bientôt avec les flots comme un flocon d'écume. Bianca ne rouvrit les yeux que pour le voir disparaître : une pensée de mort traversa comme un froid acier le cœur de l'infortunée; effrayée d'elle-même, elle se rejeta, par une contraction nerveuse, entre les bras qui la retenaient.

— « Voilà le fruit de vos folies, dit sévèrement Frédéric : vous avez failli vous précipiter. »

Bianca ne répondit rien. Le coup était porté : toute exaltation avait disparu en elle. Elle acheva son trajet avec terreur; silencieuse, convulsive, les yeux pleins de larmes, elle se traînait péniblement. Frédéric essayait de la calmer par des soins minutieux et factices, mais tous ces efforts étaient inutiles : ils ne se comprenaient plus.

— « Qu'as-tu donc ? lui dit-il : tu frissonnes. »

— « J'ai froid, répondit-elle avec angoisse, l'air du matin est piquant à une si grande hauteur : allons-nous-en. »

Frédéric s'étonnait d'un changement si inattendu.

— « Mais vous n'y pensez pas, Bianca, nous ne pouvons pas quitter ainsi un pareil monument. Voyez donc comme ce troisième rang d'arcades se développe avec élégance : après les cintres gigantesques des arches inférieures, j'aime à voir ces voûtes légères; il y a de la grâce dans cette ligne qui se dessine si nettement sur l'azur du ciel, et qui ne retombe par intervalles que pour mieux s'élancer, comme les bonds d'un cheval de course.

— « Je t'en supplie, répondait-elle encore, partons, partons.... Je souffre trop ici. »

Mais lui, s'inquiétant peu de ce qu'il appelait des enfantillages, satisfait peut-être de prendre sa revanche et de se venger un peu de son dépit passé, il marchait, marchait toujours, forçant la jeune femme tremblante à gravir avec lui la montagne. Il était loin de pressentir l'effrayant orage qu'il amassait ainsi dans ce cœur de femme et d'Italienne.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au haut du monument. Là, s'ouvre l'aquéduc aérien dont tout ce grand édifice n'est que le support : la poussière des siècles y remplace aujourd'hui les eaux murmurantes. Haletante et inattentive, Bianca ne songea même pas à y jeter un coup-d'œil en passant. Elle s'avançait sans voir, sans entendre, le cœur oppressé d'une idée affreuse, l'esprit rempli d'une foule d'images confuses et désespérées.

La colère la prit enfin. Elle se dégagea violemment du bras de Frédéric; son agitation nerveuse avait redoublé, et, par une progression toute naturelle, l'exaspération avait succédé à l'abattement : elle déraisonnait.

— « C'est trop fort, s'écria-t-elle, je ne veux pas aller plus loin! Croyez-vous donc, monsieur le comte, me traiter comme une esclave, sans égards, sans ménagemens? Prenez-y garde : la pauvre romaine n'est pas encore descendue si bas qu'elle veuille s'abandonner à tous vos caprices! »

Cette brusque explosion déconcerta d'abord Frédéric; mais, peu à peu, ses traits se contractèrent, et irrité de la violence de ces reproches, il reprit d'un ton froid.

— « Des caprices! Et qui en a plus que vous? Que fais-je tous les jours, depuis trois mois, que céder à toutes vos volontés? Vous me permettrez bien, je l'espère, de faire la mienne une seule fois. »

— « Fort bien, monseigneur, je vous comprends : Bianca n'est plus la jeune fille que vous flattiez de votre amour, que vous abusiez de vos promesses; c'est *la* malheureuse qui a trahi son nom, qui a délaissé sa famille, qui s'est donnée à un séducteur... Vous lui avez payé son honneur avec des robes, des bijoux, des valets, et vous la méprisez!... »

— « Mais vous êtes folle, Bianca. »

— « Oui, folle de vous avoir cru, folle de vous avoir suivi, folle d'avoir pensé un moment qu'il suffit de quitter son pays pour s'étourdir sur tant de honte! Mon pays! Ne vous ai-je pas dit que je le retrouvais tout entier ici!... »

— « En vérité, je ne vous comprends pas : c'est vous qui avez demandé à venir visiter ce lieu, et vous voulez le quitter, presque sans l'avoir vu, quand il ne vous reste plus qu'un pas à faire pour l'admirer dans toutes ses grandeurs! »

Et, en parlant ainsi, il l'entraîna presque de vive force sur la plate-forme qui recouvre le monument. Cette plate-forme est assez large pour que plusieurs personnes puissent y marcher de front, mais en voyant des deux côtés le Gard s'agiter et blanchir à une profondeur effrayante, la tête peut tourner aux plus intrépides.

Bianca se tut. Un cri de terreur expira sur ses lèvres. Il était là, là, devant elle, ouvert de toutes parts, cet abyme qui l'aspirait, qui l'appelait à lui, qui la torturait par le vertige d'une épouvantable fascination.

— « Quand le danger était réel, lui dit Frédéric, tu le cherchais comme par caprice. Il n'y en a plus maintenant. Regarde : ces blocs sont unis comme le pavé d'un palais. »

Avec cette persévérance scrupuleuse des voyageurs sans enthousiasme, le froid allemand s'était fait une conscience de tout voir jusqu'au bout. Il aperçut de loin, sur les hauteurs, les débris épars de l'aqueduc romain qui se dirigeait vers le Pont. Il voulut contraindre Bianca à s'avancer le long du béant précipice. Mais elle, se dressant devant lui de toute sa hauteur :

— « Sauvez-moi de ma propre démence, monsieur; emmenez-moi d'ici. »

— « Non, non, approchez-vous plutôt du bord, et regardez en bas : ce n'est pas aussi profond que vous le croyez. »

Et il souriait en se penchant avec elle sur l'abyme.

Deux cris déchirans partirent à la fois. Bianca s'était précipitée presque sans l'avoir voulu. A peine élancée, elle en eut regret, mais il n'était plus temps. Frédéric, atterré, tomba sans connaissance sur les dalles séculaires.

Le guide qui m'a conduit au Pont du Gard, m'a raconté cette histoire au sommet même de l'édifice. C'est là seulement qu'on peut la bien comprendre. Ce qu'il y aura d'invraisemblable pour quelques esprits forts, dans la catastrophe qui la termine, disparaît tout-à-fait devant les émotions grandes et tristes qui reposent en ce lieu. Nulle part, cette voix qui sort des monumens des hommes, ne s'élève plus haute et plus éloquente : « Descends en toi-même, passant, et vois si tu es digne de tes pères! »

Sur un des piliers du second pont, on peut lire, je crois, encore, cette inscription grossièrement gravée : *M. le Comte de ***, est passé ici, le* 3 *Octobre* 182..., *venant de Rome et allant à Vienne.*

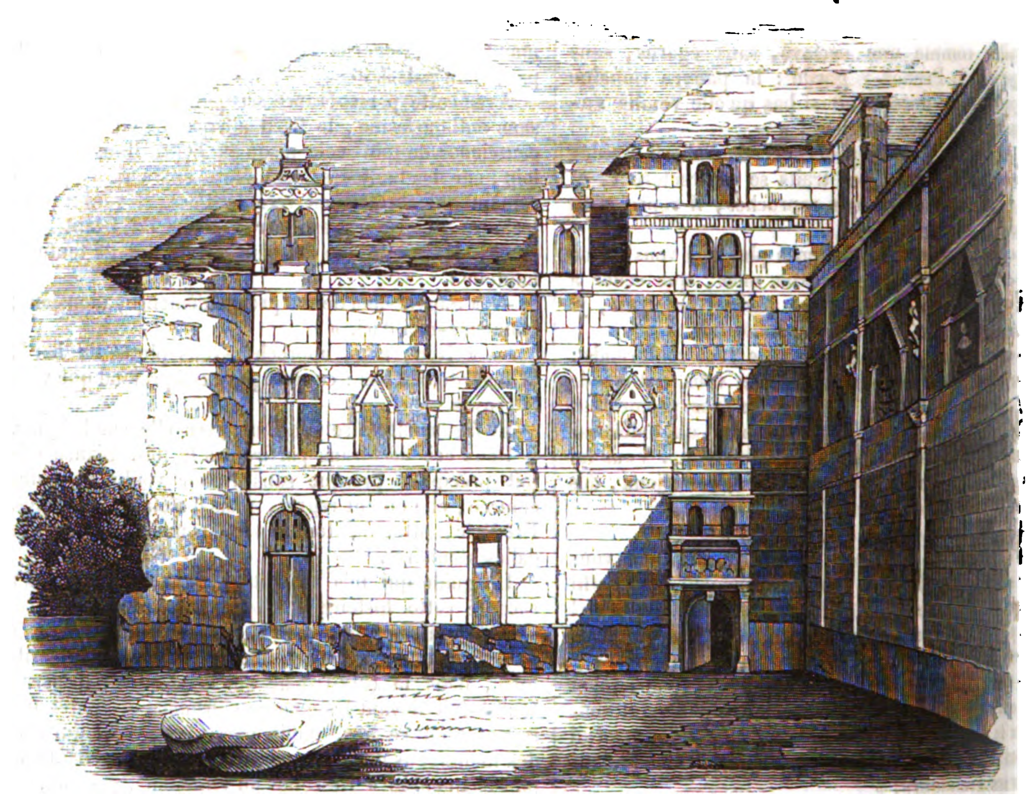
Léonce de Lavergne.

ROSE DE MONTAL.

Le château de Montal, commune de Saint-Jean-l'Espinasse, canton de Saint-Ceré, est des plus heureusement situés; il occupe le sommet d'un côteau fertile, d'une pente douce, et d'où la vue s'étend sur la riante vallée de la Bave, sur les montagnes variées qui la bordent, sur la ville de Saint-Ceré, qui, de là, semble sortir d'une corbeille de verdure. Il a en perspective, au nord-est, les majestueuses tours de Saint-Laurent, et, un peu plus loin, à l'ouest-nord, l'immense chateau de Castelnau de Bretenoux.

Il n'est formé que de deux corps de logis, qui se réunissent en formant un angle droit; mais les pierres d'attente qu'ils présentent, annoncent qu'il n'a pas été achevé et qu'il devait en avoir quatre. Les deux corps de logis regardent, l'un le nord et l'autre le couchant; ils sont flanqués d'une tour à chaque angle.

La construction en est très soignée, surtout dans l'intérieur de la cour. Les étages, au nombre de deux, y sont marqués par autant de rangs de colonnes d'un ordre composé, mais dont les principaux élémens sont



CHATEAU DE MONTAL.

l'ionique et le corinthien. Les frises, qui sont chargées de bas-reliefs, représentent des arabesques en feuillage, les travaux d'Hercule, et divers autres sujets pris de la mythologie. Les intervalles laissés entre les ouvertures de l'étage le plus élevé, offrent des niches demi-sphériques, dans lesquelles on a placé des bustes d'hommes et de femmes, d'une belle exécution, où les uns croient voir des rois et des reines de France, et les autres les seigneurs de Montal. Les niches sont ornées de deux colonnes, qui portent un tympan, couronné par un ornement, formé de plusieurs petits globes qui vont en décroissant.

Les murs de l'édifice se terminent par une belle corniche. Au-dessus de cette corniche, en avant des combles, on a pratiqué des ouvertures correspondantes à celles des étages inférieurs; elles ont un couronnement où l'on a prodigué les ornemens de sculpture et d'architecture. On y voit des Syrènes, des Amours, des griffons, des dauphins, des volutes, de petites colonnes, des coquillages, etc.; et tout cela arrangé de manière que l'ensemble forme un fronton très aigu, et où les vides à jour qu'on a pratiqués font mieux ressortir les parties qui sont en relief; mais on a affecté de dédaigner la symétrie; les ouvertures y sont mal espacées, les mêmes ornemens ne se correspondent jamais : il semble qu'on n'ait cherché que la variété.

L'extérieur n'offre d'ornemens que sur les corniches qui terminent les murs et autour des ouvertures; celles du comble de la partie occidentale ont des couronnemens semblables aux ouvertures de l'intérieur de la cour. Sur la frise qui est au-dessous du tympan d'une de ses ouvertures, et au-dessus d'un médaillon porté par deux Amours, on lit en gros caractères : PLUS D'ESPOIR. Nous ferons bientôt connaître à quel tragique événement ces mots font allusion. Le comble est couvert de belle ardoise; les tuyaux des cheminées offrent de nombreux pilastres très élancés.

L'escalier, qui, du rez-de-chaussée, conduit aux divers étages, a de belles dimensions; le plafond est entièrement couvert de sculptures aussi variées que bien exécutées; chaque dessous de marche offre un dessin différent : des bustes d'empereurs Romains, des Amours, des griffons, des dauphins, des syrènes, des

lions, divers oiseaux s'y combinent avec des feuillages et des fleurs d'une manière très gracieuse. La surface, couverte de sculptures, est de quatre-vingt-trois mètres six décimètres. On lit, dans un acte conservé par un notaire de Saint-Ceré, que cet escalier, dont la pierre a été toute transportée de Carennac, fut fait pour le prix de quatre-vingt francs et deux barriques de vin.

Sur la corniche de deux cheminées, formées par deux rangs de pilastres, on avait placé deux cerfs en ronde-bosse; ils portaient chacun un écusson, où l'on voyait les armes des seigneurs de Montal; l'un est assez bien conservé et pourrait être facilement restauré, l'autre est entièrement mutilé. Les appartemens n'y sont point plafonnés en plâtre, mais les poutres sont couvertes de belles sculptures, qu'on devait peindre et dorer, et cette opération avait même été commencée : la mort de l'héritière de la maison du Montal empêcha de la terminer.

Un des appartemens du rez-de-chaussée, du corps-de-logis qui est au nord, et dont la voûte forme une courbe demi-elliptique, quoique la pièce soit un carré long, présente cette singularité si connue, qu'une personne, qui parle tout bas à un des angles, est très distinctement entendue de celle qui est à l'angle opposé, tandis que toutes les autres qui se trouvent sur tous les points intermédiaires de la diagonale ne distinguent pas une seule syllabe.

Dans le treizième siècle, le château de Montal appartenait aux seigneurs de Miers, et portait le nom de Repaire de Saint-Pierre. En 1489, Bertrand de Miers y fonda une chapellenie; on ignore comment il appartint ensuite à la maison de Montal, qui lui donna son nom.

C'est un des membres de cette famille qui fit construire, en 1534, le château qu'on y voit aujourd'hui. On raconte, dans la contrée, la mort touchante de Rose de Montal, sa fille (1).

HISTOIRE DE ROSE DE MONTAL.

La nuit était orageuse; les vents hurlaient en traversant les corridors voûtés et les grandes salles du château de Montal. Superstitieuse, comme toutes les ames tendres et religieuses, Rose, la fille unique du puissant seigneur de de cette riche terre, écoutait avec un saisissement croissant ces murmures prolongés, qui portaient le trouble dans son cœur. Tout-à-coup, s'ouvrit avec fracas, la porte de la chambre où elle était assise, devant une immense cheminée, ornée de riches sculptures; Rose poussa un cri d'effroi, et se précipitant vers sa mère, elle vint cacher sa tête sur sa poitrine.

Le seigneur de Montal interrompit sa lecture, qu'il continuait à faire à haute voix, malgré le bruit de l'ouragan, et fermant le grand livre de la vie des Saints, qu'il tenait, il se prit à sourire de la frayeur de sa fille :

— Enfant, lui dit-il tendrement, quand donc seras-tu raisonnable? la moindre chose t'émeut et te trouble : une feuille, qui tombe à tes pieds, te fait rêver des heures entières; les sifflemens du vent t'épouvantent, le cri d'une chouette, au milieu de la nuit, te cause une insomnie.

Et s'adressant à un vieux domestique, qui était accouru pour arrêter et consolider les panneaux de la porte :

— La nuit doit être bien mauvaise; au bruit aigre que font les girouettes, placées sur les tours, je juge que le temps est épouvantable. Saint-George, faites allumer un fanal à la dernière fenêtre du donjon du beffroi, et que tout le monde se tienne ici attentif à recueillir les voyageurs, pélerins ou soldats qui se présenteront.

— Savez-vous, dit à son tour, et un peu remise de sa frayeur, Mlle. de Montal : savez-vous, Saint-George, si la chasse conduite ce matin par le baron de Castelnau est rentrée avant l'orage?

— Eh! qu'importe? dit le père. Crois-tu, Rose, que le seigneur Roger ait peur des vents, lui?

Allez, Saint-George, exécuter mes ordres; faites veiller toute la nuit, et que l'on reçoive, sans distinction, tous ceux qui viendront ici chercher un asile.

Et il donna le baiser d'adieu à sa fille chérie, en lui recommandant d'oublier l'orage, les murs de pierre du château de Montal étant bien capables de lui résister, et de ne pas trembler pour le seigneur de Castelnau qui, quoique assez étourdi pour avoir cherché à braver l'orage, était néanmoins rentré de bonne heure, après avoir fait une chasse magnifique. Et, comme pour la quitter en lui fesant plaisir, il viendra, ajouta-t-il, demain, nous en faire le récit lui-même.

Rose de Montal, l'unique héritière de l'antique famille de ce nom, était une jeune personne qui n'avait jamais quitté le château où elle était née; élevée sous les yeux de ses parens, elle avait conservé l'innocence et la simplicité d'un enfant : elle avait pourtant atteint sa dix-huitième année. Née maladive, elle avait une de ces physionomies rêveuses qui révèlent l'habitude de la mélancolie; sa taille était peu élevée, son corps était frêle, son teint pâle, mais ses cheveux d'un blond cendré, ses yeux bleus si doux, sa bouche où se dessinait la bienveillance en faisaient une charmante créature. Sa vie calme et tranquille se passait à cultiver quelques fleurs, à orner de ses mains la chapelle du château, à entendre le soir des lectures pieuses, ou les récits des pélerinages à la Terre Sainte.

Cependant plusieurs jeunes seigneurs du pays, flattés de s'unir à la noble famille de Montal, avaient demandé la main de Rose, mais elle n'avait permis d'espérer qu'à Roger de Castelnau son voisin, jeune chevalier magnifique, grand amateur de tournois et de chasses, fine fleur de galanterie, qui, après avoir passé les premières années de sa jeunesse au milieu des camps, s'était enfin retiré dans sa terre, habitant le château de Castelnau, manoir renommé par la position qu'il occupe, bâti qu'il est sur la croupe qui termine la chaîne des montagnes, dont les nombreuses ramifications séparent le bassin de la Bave de celui de la Cère et de la Dordogne. Ce monument existe encore, sa forme est triangulaire. Le plus grand côté qui regarde l'orient à quatre-vingt-treize mètres de long; celui du nord quatre-vingt-quatre; celui du sud-ouest quatre-

(1) Delpon, *Statistique du département du Lot*, tom. 1, p. 501 et suiv.

vingt-six. Il est flanqué d'une grosse tour ronde à chacun des angles, et sur les côtés du milieu de la masse que forme le corps de logis du sud-est, s'élance une tour carrée; elle servait de beffroi et l'on y voit encore le clocher qui donnait le signal des alarmes et des combats.

Un amour pur et délicat attachait le sire de Castel nau à Rose de Montal. Dominé par ses graces enfantines, par ses goûts modestes, Roger avaient oublié près d'elle tant de femmes brillantes qui avait fait battre son cœur. Ce n'est pas qu'il n'eût voulu voir celle qu'il aimait se montrer avec plus d'éclat, mais *sa violette des champs*, comme il l'appelait souvent, lui prouvait dans certaines causeries que la femme, fille, épouse et mère, se devait aux soins de l'intérieur. A vous, mon ami, ajoutait-elle, d'être magnifique : un grand seigneur doit être ainsi; mais permettez à celle qui portera votre nom de ne rechercher que votre approbation, d'éviter l'éclat qui fane le cœur des femmes.

Quant à Roger, c'était un grand plaisir pour lui de penser que les deux terres de Castelnau et de Montal allaient être réunies, et que ces châteaux qui se regardaient à une petite distance, comme deux soldats toujours l'arme au bras pour s'observer, allaient passer dans ses mains. L'idée de sa puissance qu'il allait agrandir; l'immense fortune qu'il devait posséder; le bonheur que le caractère de Mlle. de Montal lui faisait espérer, tout se réunissait pour lui faire désirer de hâter cette union.

Oubliant les longues querelles qui avaient si souvent armé les uns contre les autres les anciens seigneurs de Castelnau et de Montal, ces deux familles venaient de donner leur assentiment à ce mariage que rendaient assorti la noblesse et la fortune des deux maisons. Plus assidu que jamais auprès de Rose, Roger lui avait inspiré un amour profond, qu'elle réprimait en sa présence, mais que l'absence irritait; elle avait trouvé le moyen d'en tempérer la rigueur. La nuit, retirée dans sa chambre, elle chantait d'une voix touchante des romances plaintives qu'elle composait, et qui, dans leur naïveté, exprimaient exactement les sentimens de son ame. Un soir que Roger s'était assis sur un banc de gazon, vis-à-vis la fenêtre de Rose, rêvant à ses projets de fortune et de bonheur, il entendit un de ses chants, qui mieux que tous les aveux reçus de la bouche de sa fiancée, lui apprit à connaître son amour. La fenêtre était ouverte, il s'approcha pour tout entendre, tout jusques aux battemens du cœur de Rose; mais quelques précautions qu'il prît, il attira l'attention de sa bien-aimée; elle cessa de chanter, et tremblante, elle se reprocha comme un crime d'avoir exprimé avec trop peu de modération la passion que lui inspirait celui qui allait devenir bientôt son époux.

Le lendemain, lorsque Roger vint au château de Montal, qu'il s'approcha de Rose pour la saluer, la joie brillait dans ses yeux, tandis que ceux de la jeune fille étaient timidement baissés vers la terre; il s'en aperçut et lui dit :

— Gentille demoiselle, quand vous plaira-t-il de nous laisser entrevoir toutes les heureuses qualités dont dame fortune vous a dotée? trop modeste, vous mettez à les cacher le soin que d'autres consacreraient à les faire valoir; en vérité, c'est bien mal. Savez-vous que Philomèle se taisait hier au soir pour vous écouter....

— De grâce, messire, répondit-elle, toute tremblante, et rouge de honte et de pudeur, vous voulez sans doute me faire comprendre que mieux j'aurais fait de chanter une de ces complaintes pieuses, que ces stances frivoles et légères, peut-être même coupables; merci de vos conseils; jamais, je vous le jure, on ne m'entendra redire ces chants profanes qu'avec raison vous me reprochez.

Lui, était tombé à ses pieds; il lui disait : — Vous êtes donc un ange, pour vous sentir blessée de la louange d'un homme. — Oh! de grace, ne me faites pas repentir d'avoir été doublement indiscret, en vous écoutant d'abord, puis en vous disant ce que votre voix, votre poésie si suave m'ont fait éprouver de plaisir. Rose, promettez-moi de les redire souvent ces stances naïves qui m'ont donné à la fois la mesure de votre talent et de votre tendresse; si jamais, ce qui n'est pas possible, devenu insensé, je vous oubliais, douce amie, faites entendre ces suaves paroles, et vous me rendrez à cet amour qui fait tout mon bonheur.

Rose était devenue rêveuse aux derniers mots de Roger.

— Est-ce que l'on peut oublier la personne que l'on aime? dit-elle tristement.

— Non, jamais, s'écria Castelnau, lorsqu'elle se nomme Rose de Montal!

— Oh! mon ami, je n'avais pas pensé que ce fût possible. Mais, Dieu! que deviendrais-je, si un jour, dédaignant ma tendresse, vous veniez à me délaisser, à me fuir, pour aller porter vos hommages, pour aller donner votre amour à une autre!.... Ces pensées dévorent le cœur en le traversant, le savez-vous, Roger? Je ne suis qu'une fille sans expérience, habituée à la solitude, ignorante des usages du monde. — Ne le trouvez-vous pas Roger?

— Rose, vous savez m'aimer! eh! que m'importe le reste! à qui, d'ailleurs, le cédez-vous, en graces, en toute sorte de perfections : allez, soyez assurée que la descendante des Montal, la baronne de Castelnau ne fera pas rougir le double écusson qui bientôt composera ses armes.

— Messire Roger, on dit Eléonore de Lavaur bien belle et surtout fort avenante.

— Eh bien! allez-vous être jalouse de mademoiselle de Lavaur?

— Je le serai de toutes les femmes plus belles que moi et que vous verrez souvent, dit en s'éloignant Rose, essuyant ses yeux mouillés de larmes.

A compter de ce jour, les craintes s'emparèrent du cœur de cette enfant, jusqu'alors si confiante. Une fete donnée au château de Lavaur, et dans laquelle Roger avait été l'objet de l'attention toute particulière de la part d'Eléonore, dont les grâces et la beauté étaient vraiment remarquables, vint augmenter encore les souffrances de Mademoiselle de Montal. Elle crut s'apercevoir que les visites de Roger étaient moins fréquentes, qu'il laissait passer, sans y prendre garde, les occasions de s'entretenir en tête-à-tête. Il est vrai que, dévoré d'une passion nouvelle, qu'il se reprochait, le sire de Castelnau éprouvait auprès de Rose, presque sa fiancée, toutes les angoisses d'une ame

coupable. Sans doute, dans ces luttes terribles avec lui-même, il rendait justice à la jeune femme si aimante, mais l'éclat d'Eléonore le séduisait, et, fasciné par ses charmes, s'il n'allait pas encore tous les jours déposer à ses pieds son adoration, il n'en était pas moins entièrement épris.

Eléonore de Lavaur était une de ces fières châtelaines de ces temps reculés, aimant les plaisirs bruyans et fastueux; capable, en l'absence de son mari, de se mettre à la tête de ses vassaux et de résister à une attaque imprévue. C'était la femme qu'avait peut-être rêvée de Castelnau, au milieu de ces cours d'amour, où il s'était si souvent distingué comme un chevalier accompli. Aussi dût-il être facilement séduit lorsqu'il vit Eléonore montée sur un cheval fougueux, l'accompagner avec ses frères dans leurs chasses, à travers de la forêt de Leyme, et défiant les plus hardis au milieu de ses profondes solitudes, que rendent plus imposantes les ruines nombreuses du culte druidique.

Elle aimait d'ailleurs le sire de Castelnau, et avec son caractère audacieux, elle devait l'emporter sur sa faible rivale, qui n'opposait à ses ruses, à sa coquetterie, que les larmes versées en silence, loin de celui qui l'oubliait.

D'ailleurs, Eléonore avait communiqué ses projets à sa famille, qui les protégeait par ambition. Elle trouvait aussi un puissant auxiliaire dans le gouverneur des Tours de Saint-Laurent, commensal habituel du château de Lavaur, et que ses goûts pour la chasse unissaient étroitement à Roger. Le baron de Boisfort, revenu ruiné de la Croisade, était un des types de cette époque, brave jusques à l'imprudence, trouvant dans le service une sorte de droit de se mettre à la tête de quelques manans, dont le vol et le pillage formaient les plus sûrs revenus.

Repoussé du château de Montal, irrité des mœurs sévères du fier seigneur qui l'habitait, il devait trouver un grand plaisir à faire tomber sur lui sa vengeance, en la rendant utile à la famille de Lavaur, de qui il était accueilli.

Un soir, qu'au retour d'une chasse au sanglier, Boisfort et Castelnau cheminaient ensemble, en suivant les piqueurs, qui conduisaient en laisse leurs meutes nombreuses, Boisfort disait à Roger : — Pardieu, beau sire, vous êtes bien coupable de laisser soupirer, sans chercher à la consoler, la plus gente damoiselle qui soit oncques! Vos yeux n'ont donc jamais rencontré les noires prunelles d'Eléonore de Lavaur, ou bien vous êtes un froid jouvenceau, peu fait à rendre œillade pour œillade; à moins toutefois que ce que l'on raconte ne soit vrai.

— Eh! que raconte-t-on?

— On dit, mais ce n'est pas moi qui pourrais le croire, on dit que vous, le modèle des chevaliers, êtes au service de Rose de Montal, cette naïve recluse, que les étrangers prennent toujours, en entrant dans le château de son père, pour la fille de l'un des écuyers du comte.

— Boisfort, sachez-le bien, je ne donne à qui que ce soit le droit de tourner en ridicule la fille du comte de Montal. Sans doute, Rose n'est pas façonnée aux usages du monde; mais quelle est la femme qui peut le disputer en vertu à cette ame céleste?

— Ainsi donc l'on ne se trompe point; j'aurai bientôt à saluer, du nom de dame de Castelnau, Rose de Montal..... Pardieu, baron, il me tarde de la voir, embarrassée dans ses beaux habits de fête, car vous voudrez qu'elle se montre magnifique, je pense?

— Boisfort, vous me faites mal, avait dit Roger, en devenant silencieux : brisons sur ce point, ajouta-t-il tristement.

— Oui, je le comprends, dit le satané gouverneur : on ne voit d'abord qu'une riche héritière, qu'une grande fortune..... Puis viennent les railleries des amis....

— Mais, mademoiselle de Montal est jeune, elle se façonnera bientôt aux exigences de son nouvel état.

— Avez-vous jamais vu une linotte prendre les serres d'un aigle!

Ainsi, pensa Roger, on croit dans le monde que tu ne dois épouser mademoiselle de Montal que dans des vues d'ambition. Pauvre jeune fille! pourquoi n'unit-elle pas à toutes ses qualités les manières de sa rivale, d'Eléonore, que j'aime malgré moi, et que je lui préfère. Il resta pensif; tout-à-coup, interrompant le silence :

— Boisfort, dit-il, qu'est-ce qui vous a fait supposer que je pourrais plaire à Eléonore de Lavaur?

— Les aveux de cette belle, ni plus ni moins.

— Quoi, Eléonore vous aurait avoué....

— Qu'elle vous aime, beau sire, et qu'elle désire par conséquent être aimée de vous. Et, ne vous l'a-t-elle pas assez fait comprendre en vous entourant de soins, en vous suivant à la chasse, en oubliant tout le monde pour ne s'occuper que de vous; je crois, pardieu, que vous faites le modeste.

— Vous avez eu tort de me livrer un pareil secret. Je suis le fiancé de mademoiselle de Montal, et rien, pas même l'amour insensé, mais profond, que je porte depuis quelque-temps dans mon cœur, ne pourra me décider à me délier de mes promesses sacrées.

— Baron de Castelnau, vous renoncerez à la main de Rose pour épouser Eléonore.

— Je ne sais quel est le mauvais génie qui vous inspire ces paroles qui retentissent profondément dans mon ame, et me font frissonner; mais Boisfort, je sens ce que je n'osais pas me dire encore, que mon amour, n'est pas là où est mon devoir. — Je suis un insensé!

— Rose de Montal! s'écria le gouverneur, en élevant les mains vers le ciel, tu es dédaignée. Eléonore de Lavaur, tu es adorée! Allons, allons messire Roger!, secoue tous ces scrupules d'une conscience trop facile à s'alarmer : un pauvre hobereau épousera avec Rose un beau manoir et une riche terre; c'est une bonne œuvre que vous aurez faite; et il se prit à sourire d'une manière effrayante. Il ajouta à part : périssent de douleur et de honte tous les Montal!

Ainsi, poussé vers sa nouvelle passion, Castelnau, sûr d'être aimé de mademoiselle de Lavaur, oublia entièrement près d'elle les sermens qu'il avait naguère faits à mademoiselle de Montal. Elle, dévorée d'inquiétude et de jalousie, demandait à Dieu de lui rendre Roger, ou de la guérir de sa passion.

Attachée à une croisée d'où elle apercevait le château de Castelnau, elle suivait des yeux ce jeune sei-

gneur lorsqu'il sortait, et se berçait, tantôt du doux espoir de le voir revenir, tantôt, en le voyant prendre le chemin de Lavaur, elle endurait toutes les angoisses de la plus cruelle des peines, celle de se voir abandonnée de l'objet de son amour.

Un jour que de cette croisée où elle restait constamment, pour contempler la demeure de celui dont elle ne pouvait se détacher, elle le vit passer dans la vallée de la Baye, Rose voulut essayer de le ramener à elle en lui adressant cette plaintive romance qui avait autrefois touché son cœur : sa voix mélodieuse prit l'accent du désespoir, mais l'inconstant entendit sans pitié ses paroles suppliantes; il passa sans accorder un regard à celle qui lui donnait tant d'amour.

Rose ne pouvant résister à son froid dédain, sentit un frisson mortel parcourir son corps; elle cacha son visage dans ses mains convulsives; une horrible pensée traversa son ame si résignée, si fervente; et dans sa douleur cruelle, oubliant ses devoirs, elle se précipita de sa croisée sur le pavé de la cour extérieure en s'écriant : PLUS D'ESPOIR !!!

Ces mots furent ensuite gravés sur la fenêtre d'où Rose avait aperçu son infidèle. Religieusement conservés, on les y lit encore; ils font rêver bien tristement le voyageur qui vient visiter le château de Montal.

J. MARK.

LES OUBLIETTES DU CHATEAU DE PAU.

Ingemuere cavernæ.
(VIRGILE. *Ænéide.*)

Après la paix d'Orléans, pendant le court intervalle de la première à la seconde période des guerres de religion, Catherine de Médicis résolut de visiter, avec le roi Charles IX son fils, les principales provinces du royaume. Elle partit de Fontainebleau au commencement du mois de mars avec toute la famille royale, excepté le duc d'Alençon qu'on laissa au bois de Vincennes. Le cortége de la reine-mère traversa la Lorraine, la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, et vint subitement s'abattre au pied des Pyrénées. En tous lieux, disent les historiens du temps, les villes ouvrirent leurs portes, pavoisèrent leurs rues, et le peuple, avide du spectacle des grandes solennités, cria avec enthousiasme : Vive monseigneur Charles IX notre roi! vive madame la reine! L'astucieuse Catherine de Médicis avait entrepris son voyage pour se concerter avec le duc d'Albe, premier ministre du roi d'Espagne, sur les moyens les plus prompts et les plus sûrs de ruiner la faction des huguenots; elle espérait aussi faire d'heureuses tentatives sur l'esprit de Jeanne de Navarre, pour la soustraire au parti de la réforme.

Veuve depuis trois ans du duc de Vendôme, qui avait été tué au siége de Rouen, la reine Jeanne ne quittait plus son château de Pau; l'éducation du jeune Henri son fils, les sollicitudes que lui suscitait chaque jour les catholiques, absorbaient son infatigable activité. D'ailleurs elle entrevoyait sur les frontières de son petit royaume les émissaires de Philippe, le sombre inquisiteur d'Espagne, qui plusieurs fois avaient tenté de l'enlever. Entourée d'ennemis, elle avait à se méfier de ses voisins et surtout de la régente du royaume de France.

Aussi ne put-elle dissimuler sa vive crainte lorsqu'elle apprit que la mère de Charles IX était partie de Toulouse, et se dirigeait vers le Béarn. Elle assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre;

— Madame, s'écria Dumerlin, arrivé depuis peu de Génève, Catherine de Médicis médite quelque trahison contre les réformés : elle vient suivie d'un nombreux cortége, et je sais de source certaine, qu'elle doit avoir près de Bayonne une entrevue avec le duc d'Albe. Si vous ne dédaignez pas les conseils d'un ministre dévoué au triomphe de la *religion*, vous interdirez à la reine-mère l'entrée de votre royaume de Béarn.

— Il faut opposer la ruse à la dissimulation, répliqua Lagaucherie, gouverneur du jeune prince de Béarn; les circonstance ne sont pas favorables pour recommencer la guerre.

— Quel est votre avis, mon cousin, dit la reine en se tournant vers le duc de Grammont?

— Que Charles IX et Catherine de Médicis soient reçus avec les honneurs réservés aux têtes couronnées.

Les avis furent long-temps partagés; le fougueux Dumerlin insistait pour que l'entrée de la Navarre fût interdite au cortége royal. Mais Jeanne tranchant tout-à-coup la difficulté, s'écria :

— Messieurs, veillez à ce que la réception que je veux faire à mon cousin Charles IX et à la reine mère, réponde à la magnificence des rois de Navarre mes aïeux, car tel est notre bon plaisir.

Ses ordres furent fidèlement exécutés, et, en quelques jours, la cour de Jeanne présenta un spectacle inaccoutumé de fêtes, de concerts, de folles cavalcades et de réjouissances continuelles. Catherine de Médicis, dit l'auteur du *Panorama de la ville de Pau*, se faisait suivre par un essaim de dames d'honneur,

toutes jeunes, toutes rivalisant de fraîcheur et de graces, dont les attraits, en enflammant les cœurs, servaient, sous ce voile amoureux, les projets d'une politique mystérieuse. Ces belles personnes étaient l'appât que le chasseur jette à l'oiseau imprudent qu'il veut prendre, et toutes s'acquittaient de leur tâche avec une adresse merveilleuse, en semant des fleurs sur les pas des gentilshommes qu'elles attiraient dans les lacs de la reine mère. Auprès d'elles tourbillonnait une foule rieuse et folâtre de jeunes seigneurs, tous forts aux jeux meurtriers de l'escrime; tous habitués à compter pour peu de chose l'honneur des dames et le sang de leurs semblables; risquant sans sourciller, le matin, leur vie à la pointe d'une rapière, le soir, au *passe-dix*, leur légitime et l'argent de leurs créanciers. Pendant leur court séjour, grande fut la joie du pauvre peuple, car les bons habitans de Pau, et ceux des montagnes, accouraient en foule pour voir le royal cortége. Chaque jour, les herses du château donnaient passage à de nombreuses litières, à des chevaux, à des équipages, et les côteaux de Jurançon retentissaient du bruit des théorbes et des villanelles. Jamais la demeure féodale des rois de Navarre n'avait vu réunion si brillante. Catherine de Médicis, Charles IX, Marguerite de France, Monsieur, frère du roi, les connétables de Guise et de Bourbon, le prince de la Roche-Sur-Yon, le maréchal de Bourdillon, le cardinal Strozzi, mademoiselle de Montmorency et plusieurs dames de très-haut parage, se pressaient dans les vastes salles du château de Pau. La reine Jeanne, forcée de céder à la force des circonstances, affectait de bien recevoir des hôtes si dangereuses; et aux fêtes du jour succédaient les réjouissances de la nuit.

Catherine de Médicis, persuadée que le moment était venu de semer l'ivraie de la discorde dans le palais de la reine de Navarre, se hâta de recourir à des moyens qu'elle regardait comme tout puissans: dans la nuit qui suivit son entrée dans la ville de Pau, elle réunit les plus belles demoiselles de sa suite, et leur dit:

— Mesdames, vous connaissez mes desseins, et les desirs du roi mon fils; je vous ai emmenées à la cour de Navarre pour que vos charmes servent à dompter les seigneurs Béarnais, entraînés par la reine Jeanne hors du giron de l'église apostolique et romaine; je vous ai donné mes instructions. Souvenez-vous de Judith qui se livra à Olopherne pour l'endormir dans les bras de la volupté, lui trancha la tête, et délivra ainsi sa patrie du joug de ses oppresseurs.

Les jeunes demoiselles que la reine-mère avait appelées du fond de l'Italie, les filles de ces seigneurs aventuriers qui avaient quitté Florence pour chercher en France les richesses et les honneurs, apparurent le lendemain aux yeux des gentilshommes Béarnais, resplendissantes d'atours et de beauté. Les fidèles sujets de la reine de Navarre ne purent résister aux enchantemens de ces gracieuses syrènes; et Catherine de Médicis n'eut qu'à s'applaudir de l'entière réussite de ses projets. Elle connut bientôt les plus secrets desseins de la reine Jeanne; plusieurs seigneurs huguenots devinrent les espions de leur souveraine pour plaire à leurs maîtresses, et le ministre Dumerlin ne cessait de crier que l'*abomination était dans le lieu saint.*

A la cour de Navarre se trouvait alors un jeune page que la reine Jeanne avait tenu sur les fonts baptismaux; son père avait trouvé une mort glorieuse dans une bataille contre les catholiques, et la veuve d'Antoine de Bourbon avait juré de lui servir de mère. Henri de Lescar chérissait de l'affection la plus tendre sa noble protectrice qui lui confiait les secrets de sa correspondance particulière. Catherine de Médicis ne connut pas plutôt le rôle du jeune page auprès de la reine de Navarre, qu'elle résolut d'en faire un nouvel instrument de ses desseins, et recommanda à ses demoiselles d'employer auprès de lui tous leurs moyens de séduction. Henri de Lescar, élevé dans le rigorisme de la religion réformée, résista d'abord à toutes les suggestions; mais un regard de femme a tant de puissance sur un adolescent! La lutte ne fut pas de longue durée; il suivit un jour Marguerite de France sur les côteaux de Jurançon, et le soir il rentra au château, triste, rêveur: il était éperdument amoureux de Marguerite. Tant que dura le bal où tourbillonnaient les gentilshommes huguenots, perdus au milieu des groupes des demoiselles catholiques, le jeune page ne détourna pas un seul instant ses regards de la *dame de ses pensées.* A minuit, la reine Jeanne le fit asseoir près d'elle, et lui dit de chanter une ballade béarnaise. Henri de Lescar demanda un théorbe, et d'une voix suave comme celle d'un séraphin, il chanta:

Aqueres mountinos
Qui tà haûtes soun,
  Doundines,
Qui tà haûtes soun,
  Doundoun,
M'empêchen de bède
Mas amours oûn soun,
  Doundéne,
Mas amours oûn soun,
  Doundoun.

Si savi las béde
Ou las rencountra,
  Doundéne,
Ou las rencountra,
  Dounda,
Passeri l'aïguetto
Chens poû d'en nega,
  Doundéne,
Chens poû d'en nega,
  Dounda (1).

Henri de Lescar, en répétant le gracieux refrain de cette naïve chanson, leva ses grands yeux noirs, tout mouillés de larmes, vers l'estrade sur laquelle Marguerite de France était assise, avec les autres dames de la cour. La jeune princesse fut vivement émue par ce regard; elle rougit, et pour cacher son émotion, elle dit en applaudissant à deux mains:

(1) Ces montagnes si hautes, doundines, qui si hautes sont, doundoun; m'empêchent de voir où sont mes amours, doundéne, où sont mes amours, doundoun.

Si je savais où les voir, où les rencontrer, doundéne, où les rencontrer, dounda; je passerais le petit ruisseau, sans craindre de me noyer, doundéne, sans craindre de me noyer, dounda.

— Le beau page de la reine de Navarre chante mieux que les clercs et jongleurs de notre ville de Paris : viens, joli chanteur, viens, mon ange aux yeux noirs; garde cette bague en souvenir de Marguerite de France.

Henri de Lescar s'élança vers l'estrade, et porta plusieurs fois à ses lèvres ce gage, plus précieux pour lui, que tous les trésors de Philippe d'Espagne. Catherine de Médicis, craignant que l'enthousiasme du jeune page ne donnât des soupçons à la reine de Navarre, lui dit, avec cette insouciance apparente qui voilait si bien ses desseins.

— Ma cousine de Navarre, la chanson de votre page plaît infiniment au roi, mon fils; je veux que les gentilshommes de ma suite l'apprennent : il la chanteront dans notre palais de Fontainebleau.

— Ces strophes ont été composées par Gaston-Phœbus, vicomte de Béarn, répondit la reine Jeanne.

— Gaston-Phœbus, un de vos plus illustres aïeux, ajouta Charles IX.

Le jeune prince de Navarre, qui avait gardé un profond silence jusqu'à ce moment, s'approcha de Charles IX, et pressant une de ses mains :

— Mon beau cousin de France, lui dit-il, nos chansons béarnaises vous plaisent-elles ? Je prierai messire Lagaucherie, mon précepteur, d'en faire un recueil pour vous.

— Graces vous soient rendues, mon cousin de Navarre, répondit Charles IX, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer ce prince encore enfant.

— Messire Lagaucherie, s'écria le jeune Henri; vous préparerez dès demain un recueil de toutes nos chansons béarnaises; je vous dirai merci pour mon cousin de France.

— Aimable enfant! s'écria Catherine de Médicis, en pressant le jeune Henri dans ses bras.

— Il sait à peine parler la langue française, répondit Jeanne de Navarre; il vient rarement à Pau, et habite pendant toute l'année le château de Coarraze; il y est élevé comme les enfans des paysans béarnais.

— Tels sont les ordres de madame de Navarre, ajouta la baronne de Miossens, gouvernante du jeune prince. Henri de Navarre est nourri comme les enfans du village, partage leurs jeux et leurs plaisirs. Il porte habituellement une veste de laine, est coiffé du berret national, marche pieds-nus, se querelle avec ses petits camarades, et excelle surtout à jouer à la *barincole*.

— C'est une éducation de Spartiate! s'écria le cardinal Strozzi.

— Monseigneur, répliqua la reine Jeanne, mon fils aura peut-être de grands revers à supporter : il faut l'habituer de bonne heure à toutes les peines de la vie.

En ce moment, les cris de joie des danseurs, le son des *villanelles*, interrompirent la conversation des deux reines, qui sortirent de la salle, l'une pour donner ses ordres à ses secrétaires, l'autre pour conduire à bonne fin les fourberies qu'elle méditait. Le lendemain, Catherine de Médicis fit appeler Marguerite de France, lui dit qu'elle connaissait l'amour passionné d'Henri de Lescar, et lui ordonna de lui faire les plus belles promesses, s'il consentait à lui révéler les secrets de la correspondance de sa maîtresse. Marguerite hésita d'abord; mais les volontés de la reine-mère étaient des ordres absolus, et la princesse obéit en tremblant. Le jeune page fut indigné des propositions de Marguerite, mais l'amour est un si puissant mobile, surtout à l'âge de seize ans! Il promit de trahir la reine de Navarre, et avant la nuit, Catherine de Médicis eut entre ses mains plusieurs lettres que les protestans d'Angleterre et d'Allemagne avaient écrites à la veuve d'Antoine de Bourbon. Le ministre Dumerlin, l'infatigable espion de la reine de Navarre, parvint à découvrir cette abominable intrigue, et Henri de Lescar, traduit devant sa maîtresse, avoua son crime.

— Tu m'as trahi! s'écria Jeanne.... Toi que j'avais adopté, toi que j'aimais comme le prince de Béarn, mon fils.

— Madame, répondit le jeune page, on m'a promis la main de Marguerite de France.

— Tu n'a pas rougi d'aimer une princesse catholique!

— Ne savez-vous pas, Madame, que mon père était dévoué à l'église catholique apostolique et romaine?...

— Je l'avais oublié, répondit la reine Jeanne.

En même temps elle fit signe à Dumerlin de la suivre, et d'emmener Henri de Lescar à la tour du Nord.

« Cette tour, dit M. Dugenne, appelée la *Tour Montauzet*, bâtiment de forme carrée, élevé d'une trentaine de mètres, a eu de tout temps une destination dont on n'a pu encore découvrir le mystère. Pendant plusieurs siècles, cette partie du château de Pau n'eut qu'une seule ouverture, pratiquée sur une des faces, à une distance de 40 pieds du sol. Par où donc y pénétrait-on ? Ce ne pouvait être que par cette voie. La tradition populaire, qui s'est exercée fort souvent pour trouver l'étymologie du nom que porte cette tour, a imaginé d'expliquer ce mot en le décomposant ainsi : *Monte-aüzet*, *monte-oiseau*. Ce chemin n'était accessible en effet que pour des êtres aériens. En 1772, on pratiqua une entrée au pied du mur qui fait face à la cour. On s'attendait à trouver dans cet endroit des choses horribles à voir, et d'avance, les cheveux se dressaient sur la tête à ceux qui étaient chargés de cette exploration : mais il y eut désappointement général; car, malgré les recherches, on ne rencontra ni ossemens, ni cadavres; on assure toutefois qu'on remarqua un trou, d'une assez grande profondeur, creusé dans le sol. Ce gouffre donna matière à de nouvelles conjectures; les cachots étaient, selon toute apparence, destinés aux personnes condamnées au supplice des *Oubliettes*. La disposition des lieux semble prouver, d'une manière incontestable, que la tour de *Montauzet* n'a pu jamais avoir d'autre destination.

Le ministre Dumerlin ne fut pas long-temps à deviner les projets de la reine Jeanne, qui lui avait dit tout bas :

— Dans une demi-heure soyez dans la tour de Montauzet. Fidèle exécuteur des ordres de sa souveraine, il entraîna Henri de Lescar vers la tour du Nord, sous prétexte de lui communiquer une lettre apportée par un courrier des protestans d'Allemagne. Le jeune page le suivit sans aucune défiance. Mais c



LA REINE JEANNE DANS LES OUBLIETTES.

entrant dans la tour, il fut sur le point de reculer de frayeur quand il vit la reine Jeanne assise à côté de Grammont et de Lagaucherie, gouverneur du prince de Béarn. Son premier mouvement fut de se jeter à ses pieds pour implorer son pardon, mais la reine détourna ses regards, et lui dit d'une voix menaçante :

— Henri, vous m'avez trahie.... Malheureux page, sais-tu quel supplice punit les sujets traîtres à leur souveraine ? connais-tu la destination de cette tour ?

— Oui, Madame, répondit Henri de Lescar : sous mes pieds sont les cachots des *Oubliettes* où sont morts déjà plusieurs seigneurs catholiques.

— Tu périras comme eux ; cependant je te pardonnerai en faveur de ton jeune âge, si tu veux réparer ton crime.

— Que faut-il faire, Madame ?

— Apposer au bas de ce papier ton nom et le sceau de ta famille.

Henri de Lescar lut en tremblant :

« Je, par grâce insigne, page de très-haute et très-» puissante dame Jeanne, reine de Navarre, affirme » par le nom de mes ancêtres, par le sang du Christ » et ma part de Paradis, que Catherine de Médicis a » forcé Marguerite de France à se livrer à moi. »

— Non, non, s'écria le page, je ne signerai pas un mensonge si infâme. J'aime Marguerite de France, mais je jure que ceci n'est pas vrai.

Et il laissa tomber le parchemin.

Sur un geste de la reine Jeanne une trappe s'ouvrit sous les pieds d'Henri de Lescar, qui fut enseveli dans le tombeau des *Oubliettes*.

— Maintenant, mon cousin de Grammont, suivez-moi, s'écria Jeanne ; vous, Dumerlin, faites la guerre aux traîtres ; Catherine de Médicis en a peuplé mon château.

On se demandait le lendemain ce qu'était devenu le beau page de la reine de Navarre. Jeanne, pour couper court aux questions de Catherine de Médicis, de Marguerite de France, de Charles IX, des seigneurs et des dames, fit courir le bruit qu'Henri de Lescar avait accompagné un courrier qui partait pour La Rochelle. Le soir, cédant aux prières de Grammont, elle consentit à descendre dans les cachettes de la tour *Montauzet*, pour tenter encore une fois de vaincre l'obstination du jeune page. Dumerlin, Lagaucherie, Grammont, un prêtre catholique et le bourreau l'accompagnèrent dans cette visite nocturne. Au moment où la porte des *Oubliettes* roula sur

ses gonds rouillés, Henri de Lescar priait à deux genoux, prosterné devant une statue de la Vierge grossièrement sculptée dans l'épaisseur de la muraille. En entendant plusieurs personnes qui s'entretenaient à demi-voix, il tourna ses regards vers la porte et aperçut la reine Jeanne qui s'avançait vers lui, précédée de Grammont et de Lagaucherie, munis de deux torches.

— C'est la reine! Du courage! se dit-il en se levant avec précipitation.

— Henri de Lescar! s'écria Jeanne, aussitôt qu'elle aperçut le jeune page, te repens-tu d'avoir trahi ta maîtresse?

— Le Dieu qui *sonde les reins et les cœurs* me jugera, répondit le page.

— Tu avoues ton crime?

— Suis-je donc si coupable d'avoir aimé Marguerite de France.

— Qui s'est livrée à toi.

— Non; c'est faux; c'est une infâme calomnie.

— Ecoute, Henri, moi Jeanne reine de Navarre, je suis venue dans ce cachot pour te pardonner ou pour te faire un éternel adieu. Veux-tu apposer ton nom et le sceau de ta famille au bas de cet acte solennel?

— Signer le déshonneur de Marguerite de France! prenez mon sang, ma vie; mais au nom du ciel, ne me commandez pas une infâmie!

— Tu refuses!...

— Je suis prêt à mourir.

Les yeux de la reine étincelèrent de fureur; elle se tourna vers le prêtre catholique.

— Père, lui dit-elle, entendez la confession de cet enfant.... Où est le bourreau?

— Ici, répondit une voix rauque.

— Tu laisseras ici une cruche d'eau et un pain; tu fermeras la porte des *oubliettes* qui ne doit plus s'ouvrir pour le traître Henri de Lescar.

Le page s'était évanoui, et lorsqu'il recouvra l'usage de ses sens, il était plongé dans les ténèbres du tombeau.

Cependant, le roi Charles IX et Catherine de Médicis fesaient, depuis quelque jours, leurs préparatifs de départ. La reine d'Espagne et le duc d'Albe, leur avaient donné rendez-vous à Bayonne; et la veuve d'Henri II était impatiente de connaître les desseins politiques du premier ministre de Philippe II.

— Ma cousine, dit la reine-mère à Jeanne de Navarre, le roi, mon fils, veut partir demain pour Bayonne, et emmener avec lui son cousin, Henri de Béarn.

— Me séparer de mon fils! répondit Jeanne..... y pensez-vous, Madame? Pourrais-je vivre loin de lui?

— Ne faut-il pas qu'il soit élevé à la cour de France? Il est du sang royal; il héritera un jour de vos états de Navarre; ce n'est pas ici qu'il peut apprendre le grand art de régner.

Les instances de Catherine de Médicis furent d'abord inutiles; mais les ordres absolus du jeune roi Charles IX la forcèrent enfin à une détermination dont elle avait à redouter les suites. Henri partit avec le cortège royal, qui se dirigea à grandes journées vers Bayonne. La reine Elisabeth, Ferdinand Alvarez de Tolède, le célèbre duc d'Albe, l'attendaient sur les bords de la rivière de Marqueri. Le 23 juin 1565, toute la cour se réunit dans une des îles de l'Adour pour faire une collation. Pendant que les seigneurs invités à cette fête s'occupaient à *muqueter*, à *deviser* d'amour et de galanterie avec les belles dames d'honneur de Catherine de Médicis, la reine-mère, enfermée sécrètement avec le farouche exécuteur des hautes œuvres de Philippe II, roi d'Espagne, discutait avait lui les moyens à prendre pour frapper le calvinisme d'un coup mortel, en abattant les têtes les plus élevées du parti huguenot. Le duc d'Albe, disent plusieurs historiens, donna le conseil d'en finir subitement, dût-on se baigner dans le sang des hérétiques, et termina par ces paroles devenues odieusement historiques : « — Tuez les hérétiques; dix mille grenouilles ne valent pas la tête d'un saumon. »

Le secret de cette sombre politique n'échappa pas à la perspicacité des espions de la reine de Navarre; mais dans l'impuissance d'agir dans le moment, Jeanne se vit contrainte à dissimuler; elle avait à craindre qu'on ne gardât son fils en ôtage, et son premier devoir était de soustraire à l'astucieuse Catherine de Médicis, l'unique rejeton des anciens rois de Navarre. En proie aux plus cruelles sollicitudes, elle se souvint de son page; elle se repentit de l'avoir condamné avec trop de précipitation, et ordonna à Lagaucherie de descendre dans le cachot de la tour Montauzet : il était trop tard: Lagaucherie revint triste et les yeux humides de larmes.

— Vous n'emmenez pas Henri? s'écria la reine.....

— Madame, répondit le gentilhomme, je n'ai trouvé qu'un cadavre dans les OUBLIETTES. Votre page est mort de faim, de soif et de frayeur.

Quelques jours après, la dépouille mortelle fut ensevelie dans les caveaux de la cathédrale de Lescar, le Saint-Denis des princes de Béarn.

Théodore DELPY.

LA MOMIE DES MARTRES.

(PUY-DE-DOME.)

L'Auvergne est une des provinces de France les plus fécondes en antiquités : en parcourant le pays autrefois habité par les intrépides soldats de Vercingétorix, on trouve à chaque pas des monumens des temps les plus reculés. Parmi les curiosités qui fourniraient d'amples sujets aux recherches archéologiques, il en est une qu'on a regardée jusqu'à ce jour comme unique en son genre, et qui mérite une mention particulière. En 1756 on découvrit, près du village des Martres, une momie d'enfant, si fraîche, si vermeille,

qu'elle ne pouvait être mise en parallèle avec les momies égyptiennes; elle fut déterrée par deux passans qui la trouvèrent à un pied environ sous terre, dans un pré très-humide. Un journal du temps (1) donna le procès-verbal de cette intéressante découverte.

« Le tombeau, disent les témoins oculaires, était » une pierre grise, poreuse, grossièrement taillée, » sans inscription, sans ornement ni figure. Le cer» cueil, ainsi que le tombeau, se composait de deux » pièces qui semblaient l'une dans l'autre; mais il avait » deux fentes dont on ne peut deviner la destination, » larges d'environ deux pouces, remplies d'une sorte » de bourre, et répondant l'une à la bouche, l'autre à » l'estomac du mort. — Ce mort était un enfant de dix » à douze ans, embaumé avec art, mais si frais et si » parfaitement conservé, qu'on ne pouvait s'empêcher » de l'admirer. Il avait encore cette fraîcheur et cet » air de vie que le sommeil seul peut laisser, et que » la mort enlève toujours. — Les procédés employés » pour la conservation de la momie auvergnate se » rapprochaient, en quelques points, des préparations » égyptiennes. D'abord, c'était une couche de la ma» tière de l'embaumement, étendue sur toute la super» ficie du corps, et qui lui avait donné une petite teinte » jaune; puis un lit d'étoupes fort mince, puis une » toile très fine qui enveloppait les étoupes; puis des » bandelettes roulées pour contenir la toile. Les pieds » et les mains étaient enfermés à nu dans des sachets » pleins d'aromates, et la tête dans une coiffe qu'on » crut être une peau préparée. En cet état, le jeune » mort ressemblait à un enfant emmaillotté, et il n'en » paraissait que plus intéressant encore. Pour dernières » enveloppes, il avait deux suaires, l'un intérieur, et » d'une toile de la plus grande finesse; l'autre exté» rieur, d'une toile grossière et tissue en forme de » nattes. Tous les linges, ainsi que les bandelettes et » les étoupes, étaient imprégnés d'une substance aro» matique. — On l'avait inhumé les pieds vers l'occi» dent, et les mains étendues le long du corps. Sa » tête était grosse, son front découvert, ses cheveux » châtain-bruns, et longs d'environ deux pouces; les » dents, les oreilles, la langue et toutes les parties du » visage n'avaient subi aucune altération. Les lèvres » étaient fraîches et vermeilles, les mains blanches et » potelées; les yeux enfin, chose plus étonnante en» core! les yeux, qu'on aurait cru devoir être éteints » et oblitérés, conservaient le brillant et la vivacité » qu'ils ont dans l'homme vivant. — Toutes les articu» lations étaient flexibles, et elles obéissaient au mouve» ment qu'on voulait leur imprimer; les doigts avaient » même assez de ressort pour reprendre leur position » lorsqu'on les pliait; il n'y avait de raide que l'arti» culation du pied. Un chirurgien ayant fait une ou» verture dans la région de l'estomac, pour s'assurer » de l'état, tant du diaphragme que des viscères du » bas-ventre, sentit l'un tendre et souple, et les au» tres élastiques et entiers, comme dans un cadavre » frais. Cette élasticité étonnante prouve combien la » préparation de la momie auvergnate était supérieure » à celle des momies égyptiennes.

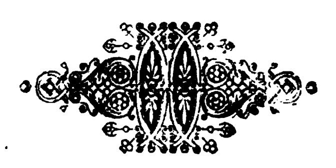
« Les paysans des Martres ne doutèrent pas qu'un » corps conservé aussi miraculeusement ne fût celui » d'un saint; ils le transportèrent dans leur église, son» nèrent les cloches et se livrèrent aux transports les » plus immodérés. — Dans leur folle superstition, ils » enlevèrent, comme relique, l'aromate de la momie; » ils déchirèrent ses bandelettes et ses enveloppes, lui » coupèrent la peau du front, lui arrachèrent les dents » antérieures, et enfin la défigurèrent presque autant » que s'ils eussent été résolus à la détruire.

» Instruit de ces extravagances superstitieuses, l'évê» que de Clermont se crut, par devoir, obligé de les » arrêter. — Il ordonna que le prétendu saint fut inhu» mé; et en effet on l'inhuma de nouveau. — C'en » était fait alors de ce reste unique d'un art précieux, » si la sénéchaussée de Riom, dans le ressort de la» quelle se trouvait le village de Martres, n'eût ordonné » à son tour l'exhumation. La momie fut transportée à » Riom, et déposée dans l'hôpital-général de cette » ville, où, pour la défendre de l'action de l'air, on » lui construisit une boîte garnie de vitraux. Le des» sein du tribunal était de l'exposer comme objet de » curiosité, et de procurer ainsi quelques aumônes à » l'hôpital. Mais sur ces entrefaites, arriva de Ver» sailles un ordre de l'envoyer à Paris, au cabinet » d'histoire naturelle: elle y est aujourd'hui (Legrand» d'Aussi écrivait en 1790), noircie, desséchée, racor» nie, et tellement altérée par tout ce qu'elle a souf» fert, que ceux qui l'ont vue dans le temps ne peu» vent plus la reconnaître. »

Cette étrange découverte aurait peut-être révélé aux antiquaires le secret de l'ancienne civilisation des provinces méridionales. Mais les deux paysans détériorèrent le tombeau; le bruit courut même que des objets précieux furent trouvés dans le cercueil, et vendus secrètement à un orfèvre. Vainement on leur promit de les récompenser de leurs révélations; craignant d'être punis, ils ne voulurent faire aucun aveu, et on ne put obtenir d'eux aucun renseignement. Les savans composèrent plusieurs mémoires sur la *momie des Martres*, mais leurs discussions n'eurent aucun résultat satisfaisant, et l'archéologie n'a pu encore deviner cette énigme historique.

Charles Compan.

(1) *Le Mercure de France*, n° d'avril 1756. — *France pittoresque*, tom. 3.



LE SIÉGE DE PERPIGNAN,

OU L'OCCUPATION DU ROUSSILLON PAR LOUIS XI.

Fidèle à son système d'invasion, Louis XI, roi de France, après avoir humilié les fiers vassaux de la couronne, tourna ses regards vers les provinces méridionales. En montant sur le trône, il avait formé le projet de réunir le Roussillon au royaume de France. Ce pays limitrophe, fesait alors partie des domaines des rois d'Aragon, et Don Juan II en avait hérité en 1458, à la mort de son père Alphonse et de la reine Marie. Ce prince faible et d'un caractère irrésolu, chancelait déja sous le poids de la couronne que lui avait laissée le grand Alphonse, surnommé par l'historien Mariana : *le héros de la nation espagnole.* Don Juan II avait épousé Blanche, fille unique de Charles II, roi de Navarre, et porta le premier, le titre de *prince de Viane*, affecté depuis à l'héritier présomptif de cette couronne. Veuf de sa première épouse, il se remaria avec la fille de l'amiral de Castille, et son fils Charles, regardant ce nouvel hymen comme une renonciation que son père fesait à l'héritage de Blanche, se mit en possession du royaume de Navarre. Ses vassaux et ses sujets l'accueillirent avec enthousiasme, et lui prêtèrent tous serment de fidélité dans la cathédrale de Pampelune. Ces démonstrations inquiétèrent Don Juan, qui somma son fils de se dessaisir de ses états; le jeune prince envoya des ambassadeurs au roi d'Aragon pour défendre ses droits; mais ce monarque jaloux, déclara son fils coupable de rebellion; une guerre de famille éclata pour la seconde fois en Aragon, et on se hâta de part et d'autre de faire des préparatifs de défense. Don Juan suivit en cette circonstance les conseils de la reine qui, dévorée d'ambition, voulait placer la couronne de Navarre sur la tête de Fernand, son fils. Le prince de Viane fut déclaré déchu de la succession de sa mère; il commit l'imprudence de se rendre à Lérida, sous prétexte d'un raccommodement; il ne tarda pas à s'en repentir; son père avait déja signé l'ordre de sa captivité; et lorsqu'il demanda à retourner dans son royaume, on lui répondit qu'il était prisonnier.

La perfidie de Don Juan souleva d'indignation les seigneurs de Catalogne et de Navarre, qui prirent les armes pour délivrer le prince de Viane. Ils le proclamèrent comte de Barcelonne, et demandèrent à grands cris sa mise en liberté. La reine eut encore assez d'ascendant sur Don Juan pour le déterminer à une longue et vive résistance. Mais les hostilités devinrent si alarmantes, que le roi d'Aragon résolut de rendre la liberté au prince Charles.

— Les Navarrais diront que vous avez peur, s'écria la reine.

— Voulez-vous que je risque ma couronne? répondit le roi d'Aragon.... vingt-cinq mille Catalans ont ouvert la campagne par la prise de Fraga, qui a été emportée d'assaut; d'ailleurs, je vous ferai un mérite de cet élargissement aux yeux des Aragonnais et des Catalans: je déclarerai que j'ai cédé à vos prières, et que vous avez voulu ouvrir vous-même les portes de la prison du prince de Viane.

Don Juan, pour appaiser entièrement les catalans révoltés, nomma le prince Charles, lieutenant-général de la principauté de Catalogne; et le 12 mars, le fils de Blanche de Navarre, fit son entrée dans Barcelonne au milieu des plus vives acclamations. Sous les fleurs et les lauriers de cette fête nationale, se cachait le hideux serpent de la trahison. La reine ne pouvant réussir à emmener un raccommodement définitif entre son époux et les Catalans, résolut de se délivrer, par des moyens violens, du prince de Viane son irréconciliable ennemi. Elle envoya des empoisonneurs qui exécutèrent si secrètement ses exécrables projets, qu'on ne put découvrir les auteurs du crime. Charles mourut presque subitement le 20 septembre 1461, et ce tragique événement étendit un voile funèbre sur la Catalogne (1).

L'épouse de Don Juan, pour ne pas donner aux partisans du prince de Viane le temps de faire les préparatifs nécessaires avant d'entrer en campagne, partit de Villa-Franca, se dirigeant vers Barcelonne suivie du prince Fernand. Elle voulait se faire reconnaître elle-même pour lieutenante-générale du royaume. Les Catalans, persuadés que le prince de Viane était mort empoisonné par les émissaires de la reine d'Aragon, voulaient d'abord lui fermer les portes de leur capitale. Mais ils n'osèrent prendre cette détermination, et l'épouse de Don Juan eut assez d'ascendant pour obtenir des principaux habitans, le serment d'obéissance au prince Fernand, son fils. Etonnée d'avoir réussi au-delà de ses espérances, elle crut pendant quelques jours qu'elle n'aurait pas de peine à pacifier la Catalogne. Cependant, une vive fermentation commençait à se manifester parmi les diverses classes de la population; des moines parcouraient les rues en criant : — Que Dieu avait opéré des miracles par l'intercession du prince de Viane; que le moment était venu de punir ses assassins.

Ces cris rallumèrent en peu de temps l'enthousiasme dans tous les cœurs, et la reine ne se croyant plus en sûreté dans Barcelonne, se réfugia à Gironne avec le prince Fernand. Les catalans levèrent ouvertement

(1) Les principaux historiens regardent la mort du prince de Viane comme le résultat d'un crime. Le fils de Blanche de Navarre fut vivement regretté. Ami particulier d'Ausias-Marcé, le plus célèbre des poètes catalans de son époque, il composa plusieurs poésies qui forment un intéressant recueil, réimprimé depuis peu par M. J. Tastu de Perpignan.
(*Histoire du Roussillon ;* par M. Henri.)



l'étendard de la révolte; le roi et la reine furent déclarés ennemis de la patrie. Don Juan effrayé par ces tristes nouvelles, s'empressa de réunir quelques troupes pour prévenir les dangers que couraient sa femme et le prince Fernand. Mais son trésor était tellement épuisé, qu'il ne savait plus comment solder ses troupes. Réduit à une si fâcheuse extrémité, il s'adressa à Louis XI, et lui envoya en ambassade un seigneur roussillonnais nommé Charles d'Oms, dont un frère était au service de France.

Ici commence l'assaut de ruses et de basses intrigues, qui tint pendant quelque temps les deux rois en échec, et se termina par la prise de Perpignan et l'occupation momentanée du Roussillon. Louis XI n'était pas homme à soutenir un souverain, plutôt que ses sujets rebelles, à moins d'y trouver des avantages certains : il temporisa, avant de prendre une détermination, et fit partir pour Barcelonne Henri de Marla, maître des requêtes, avec ordre de dire aux Catalans que le roi de France avait refusé de donner audience à l'ambassadeur de Don Juan, parce qu'il était dans l'intention de s'offrir aux seigneurs de Catalogne, en qualité de protecteur et de gardien de leur principauté. Ces propositions, dont on devina facilement le but secret, furent rejetées par les Catalans, qui déclarèrent qu'ils ne voulaient pas rompre définitivement avec Don Juan.

Louis XI, persuadé qu'il n'avait rien à gagner de ce côté, se tourna vers le roi d'Aragon, et chargea Gaston, comte de Foix, de renouveler avec son beau-père l'alliance entre les deux couronnes d'Aragon et de France : le comte de Foix, dont le fils devait épouser Magdelainé de France, sœur de Louis XI, s'acquitta si bien de sa mission, que le 12 avril 1562, il conclut, au nom de Louis, une ligue avec le roi d'Aragon.

Le 3 mai suivant, une entrevue eut lieu entre les deux monarques à Sauveterre, en Béarn. On conclut un traité, dont le principal article portait que, celui des deux rois qui aurait besoin du secours de l'autre, en recevrait jusqu'à concurrence de cinq cents lances. Don Juan, averti presque en même temps que de nouveaux troubles venaient d'éclater en Catalogne, se hâta de réclamer l'envoi des lances Françaises. Louis XI exigea alors un nouveau traité, chef-d'œuvre d'astuce et de prévoyance politique.

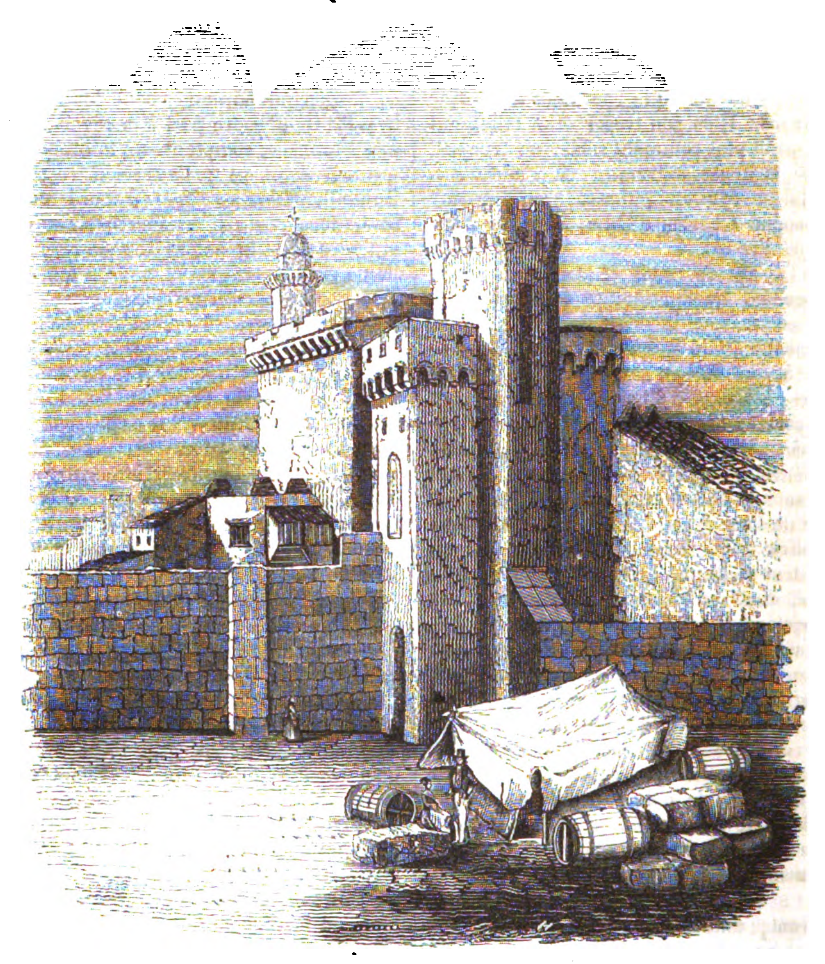
« Le roi d'Aragon, est-il dit dans ce traité, recevra » du roi de France les secours dont il aura besoin; » les troupes Françaises resteront au service de l'Aragon, jusqu'après l'entière soumission de la Catalogne, et seront à la solde de la France. Un nantissement étant nécessaire, pour la garantie des » sommes à débourser, il est convenu que le roi de » France recevra les revenus des deux comtés de » Cerdagne et de Roussillon, qui resteront engagés » pour la garantie des sommes avancées par la France (1). »

Au comble de la joie d'avoir conclu ce traité d'alliance, qui le mettait presque en possession d'une des plus belles provinces méridionales, Louis XI se hâta d'envoyer au secours de Don Juan cinq cents lances, dont il confia le commandement à Gaston de Foix. Suivi de l'élite de la noblesse languedocienne, Gaston se dirigea sur Gironne, dont les habitans étaient sur le point de prendre part à la révolte de la Catalogne. Les Français, comptant sur la promesse de Don Juan, qui leur avait dit qu'ils seraient reçus en amis par les Roussillonnais, ne firent d'abord aucun dégat : mais ils ne tardèrent pas à s'aperçevoir qu'ils avaient tout à craindre de la haine des Roussillonnais et des Catalans; ils ne purent traverser le pays que par la force des armes; ils emportèrent d'assaut les châteaux de Salses, de Ville-Longue, de Sainte-Marie, de Canet et de Lupia. La ville de Perpignan refusa les vivres demandés par le comte de Foix, et les habitans tuèrent un grand nombre de Français. Les Roussillonnais, mécontens du traité qui les séparaient de la Catalogne, pour les remettre entre les mains du roi de France, prirent part à l'insurrection devenue générale; et le comte de Foix eut beaucoup de peine à se rendre maître du château de Boulou. La guerre devint tout-à-coup générale et sanglante, et le secours des lances françaises fut presque sans fruit pour le roi d'Aragon, parceque les deux corps d'armée n'agirent jamais de concert.

Pendant que Gaston luttait, avec plus de courage que de bonheur, au-delà des Pyrénées, les autres gentilshommes languedociens achevaient de se mettre en possession, de vive force, des deux comtés de Roussillon et de Cerdagne. Ils occupaient déja le château de Perpignan, qu'ils avaient converti en forteresse, pour maintenir les habitans. Ces mesures répressives leur attirèrent l'aversion de la population entière : en vain les Français fesaient tonner sans cesse leur artillerie; les Perpignanais ne se laissaient pas effrayer: ils élevaient des retranchemens contre le château, et fortifiaient la porte de *Notre-Dame* du Castillet. Louis XI se vit dans la nécessité d'envoyer de nouvelles troupes pour délivrer ses archers des attaques continuelles de leurs infatigables ennemis. Le duc de Nemours fut chargé du commandement de ce renfort; il parvint à enlever les retranchemens élevés par les Perpignanais, et eut beaucoup de peine à soustraire la ville au pillage. Les consuls et les notables jurèrent fidélité pour l'avenir, et le Roussillon fut entièrement soumis. Les habitans de Perpignan avaient tout à craindre de la vengeance de Louis XI; aussi s'empressèrent-ils de lui envoyer une députation, pour le prier de leur pardonner et de leur conserver leurs privilèges, si son intention était de réunir leur pays à la couronne de France. Louis fit des réponses à double sens, donna provisoirement le gouvernement des deux comtés à Gaston de Foix, et établit un parlement dans Perpignan, pour juger souverainement les affaires suivant les lois du pays.

Don Juan d'Aragon ne fut pas long-temps à se repentir d'avoir imploré le secours du roi de France; en engageant le Roussillon et la Cerdagne, il avait l'arrière pensée de les recouvrer sans remplir les conditions de l'engagement. Mais il avait à lutter contre un adversaire plus rusé que lui, plus adroit en politique, et qui trouvait dans sa méfiance un sûr moyen de prévenir toute surprise. Les révélations d'André

(1) Ce traité est rapporté par Godefroy, dans ses notes sur Commines.



PORTE NOTRE-DAME DU CASTILLET, A PERPIGNAN.

Rescados, envoyé du roi d'Aragon, qui fut arrêté au moment de s'embarquer, pour presser le roi d'Angleterre de déclarer la guerre à Louis XI, firent connaître les secrètes intentions de Don Juan. Louis, choisi pour arbitre d'un différend qui s'était élevé entre les rois d'Aragon et de Castille, rendit un jugement qui mécontenta tout le monde.

— Pâques-Dieu, s'écria-t-il, en se tournant vers ses conseillers; les Catalans, les Castillans et les Navarrais pousseront de hauts cris, ils vont me prendre en grande aversion; mais je me moque d'eux, je sais qu'ils ont besoin de moi.

En effet, Louis XI eut bientôt une entrevue avec Henri de Castille, sur les bords de la Bidassoa, et, sans se donner le temps de prendre une détermination, il se porta à Saint-Jean-de-Luz, où le roi d'Aragon l'attendait depuis le commencement du mois de mai.

Neuf années s'écoulèrent en pourparlers, en guerres partielles, et les armes d'Aragon plusieurs fois victorieuses entre les mains de Don Juan, fils naturel du roi, finirent par dompter les Catalans; Barcelonne ouvrit ses portes, et le pays était entièrement pacifié au commencement de l'an 1572. Don Juan qui ne se faisait pas un scrupule de violer les traités, jugea que le moment était venu de reprendre le Roussillon et la Cerdagne, sans rien rembourser à la France des avances qu'elle avait faites pour entretenir ses corps d'armée. Pour parvenir plus facilement au but, il envoya des seigneurs avec mission expresse d'exciter les Roussillonnais à se soulever contre la domination française. Ses agens ne réussirent pas aussi promptement qu'ils avaient espéré: néanmoins, ils fomentèrent des mouvemens populaires, et Louis XI, justement allarmé, se hâta d'envoyer Jean de Verges pour calmer la fermentation que venait d'exciter, en Roussillon, le voisinage du connétable de Portugal. Le roi d'Aragon fit partir en même-temps des plénipotentiaires qui s'efforcèrent inutilement d'excuser l'insurrection des deux comtés, en alléguant les mauvais traitemens des français.

— Le roi d'Aragon s'est conduit en homme fourbe et déloyal, s'écria Louis XI, lorsque ses courriers lui annoncèrent ces basses intrigues; il veut ressaisir le Roussillon sans payer les sommes qu'il m'a promises. Par Notre-Dame, je saurai prévenir ses perfides desseins.

Il envoya des commissaires pour juger les chefs de la rébellion, et la tête du chevalier Riambao tomba sous la hache du bourreau. Les émissaires du roi d'Aragon crièrent à l'injustice, et le premier consul de Perpignan, nommé Jean Blanca, n'eut pas honte de dire publiquement que le chevalier Riambao était mort martyr de la liberté nationale. Don Juan, instruit de cette agitation populaire, passa secrètement les Pyrénées; et, suivi de quelques troupes, il marcha à grandes journées vers Perpignan. Le premier février 1473, il arriva après minuit sous les murs de la place; aussitôt ses nombreux partisans parcoururent les rues en criant :

— Aragon! Aragon! mort aux français! notre roi Don Juan vient nous délivrer du joug des étrangers.

Les Aragonais entrèrent dans la ville par la porte de Canets; les Français surpris dans leur sommeil eurent beaucoup de peine à se réfugier dans le château, et ceux qui ne purent parvenir à cet asile, tombèrent sous le fer des soldats aragonais. Don Juan, maître de Perpignan, mit tout en œuvre pour étendre l'insurrection dans le Roussillon et la Cerdagne. Il fut puissamment secondé dans ses projets par Bernard d'Onis, chevalier roussillonnais que Louis XI avait fait son sénéchal de Beaucaire, et qui, traître à la France, fit révolter la ville d'Elne, dont les habitans chassèrent la garnison française. Les circonstances vinrent encore en aide au perfide Don Juan. Louis XI était alors occupé à étouffer l'insurrection que Jean d'Armagnac avait excitée dans le midi de la France. La mort de ce fier vassal, cruellement assassiné dans Lectoure, permit enfin à Louis de diriger de nouveaux corps de troupes sur le Roussillon : il en confia le commandement au cardinal Jouffroy, qui se mit en route, persuadé qu'il pourrait facilement se jeter dans Perpignan, par le château qui était toujours occupé par les Français; mais plusieurs tentatives furent sans succès, et il se détermina à former le blocus de la place. Le roi d'Aragon ne voulut pas abandonner les Perpignanais au moment du péril; ce vieux monarque, alors âgé de soixante et seize ans, déploya en cette occasion un courage héroïque. Il réunit les consuls, les notables et le peuple dans la cathédrale, et la main droite tendue sur le calice, il s'écria :

« — Consuls, notables, et vous autres bourgeois de » Perpignan, oyez tous le serment que je vais faire sur » le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je » jure de ne pas sortir de cette ville, avant qu'elle » soit délivrée de toute crainte de la part des Français.

» — Aragon! Aragon! répondit la foule.. vive notre » roi Don Juan! mort aux Français! »

Dans un premier transport d'enthousiasme, toute la population commença les travaux qui devaient garantir la ville contre l'artillerie du château. Le roi lui-même mit la main à l'œuvre; on creusa des fossés, et en peu de jours les retranchemens présentèrent un aspect de défense formidable. La belliqueuse noblesse d'Aragon et des Deux Comtés, électrisée par l'exemple de Don Juan, se hâta de partager les périls que son roi allait courir dans la ville assiégée. Les portes de Perpignan s'ouvrirent à des chevaliers de grand renom. Don Alonze d'Aragon, second enfant naturel du roi; Pèdre de Rocaberti, châtelain d'Amposta; le comte de Prades et de Cardonne; Pierre de Péralta, connétable de Navarre, se jetèrent dans Perpignan.

— Je n'ai plus rien à craindre des Français, s'écria le vieux roi d'Aragon, puisque je vois réunie autour de moi l'élite de la noblesse d'Aragon et de Catalogne. Si mon fils Fernand était ici.....

— Le prince royal est à Talamanca, dit le comte de Prades; il arrivera dans trois jours.

— Il lui sera impossible de pénétrer dans la place, ajouta le connétable de Navarre; les Français ont déja formé le blocus.

En effet, le corps d'armée envoyé par Louis XI, avait déja investi la ville de Perpignan, sous le commandement de Jean de Daillon, bailli de Coutentin, et l'un des favoris du roi de France. Le siége ne discontinuait pas; mais de part et d'autre, il n'y avait ni succès, ni résultats définitifs; les attaques des assiégeans se bornaient à quelques escarmouches contre les Perpignanais, qui fesaient de fréquentes sorties pour aller chercher des vivres à Elne. L'annonce de l'approche du roi de Sicile déconcerta subitement les Français qui, sous le commandement de Du Lau, gouverneur de Roussillon, et de Ruffée de Balzac, livrèrent un assaut général : la tentative fut heureuse; les gendarmes parvinrent à se jeter dans la place, mais n'ayant pas été soutenus à temps, ils tombèrent tous entre les mains des Catalans. Du Lau, le sénéchal de Beaucaire, et quelques autres seigneurs furent aussi pris dans une sortie, et les Français commencèrent à perdre courage. Don Juan se livrait à la joie d'une victoire inespérée, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle que le duc de Bourgogne avait conclu avec Louis XI une trève dans laquelle l'Aragon se trouvait compris : cette trève fut ratifiée à Canet, le 14 juillet suivant, et les hostilités cessèrent momentanément de part et d'autre. — Les Français profitèrent de la suspension d'armes pour travailler aux fortifications du château, et le rendre inexpugnable. Le roi de France qui n'avait pas renoncé à ses vues secrètes, feignit d'être fort mécontent du traité, et ordonna à Antoine de Châteauneuf, seigneur du Lude, de reprendre les opérations du siége.

« — Emportez Perpignan d'assaut, écrivit-il au » général de ses troupes; le duc de Bourgogne, mon » implacable ennemi, est en ce moment occupé en Allemagne, et me laisse ainsi la libre disposition des » troupes que j'ai sur pied. L'armée du Roussillon re» cevra des renforts considérables, et j'enverrai, s'il le » faut, contre Perpignan, toutes les forces de mon » royaume. »

Antoine de Châteauneuf qui avait à venger la mort de son frère, tué dans une embuscade par des seigneurs Roussillonnais, s'empressa d'obéir aux ordres du roi de France. L'armée française se rapprocha de Perpignan, reprit ses positions autour de la place, et le blocus recommença. Le roi d'Aragon se repentit alors de s'être fié trop promptement aux promesses de Louis XI, d'avoir congédié les gens du roi de Sicile et de l'archevêque de Saragosse. Il était trop tard pour les rappeler, et ses deux fils ne pouvant entrer dans la ville, se retirèrent à Elne pour attendre les résultats des événemens. Les consuls et les notables de Perpignan, supplièrent Don Juan de quitter leur ville, d'aller à Barcelonne, d'y réunir les *cortès*, et de prélever les

sommes nécessaires pour rembourser le prix de l'engagement fait à Louis XI : ce conseil était aussi sage que loyal; Don Juan aurait mis ainsi le bon droit de son côté, mais entêté, avare comme tous les vieillards, il s'écria : — Qu'il sortirait de Perpignan le jour où la capitale du Roussillon serait délivrée des Français; qu'il se souvenait de ses sermens et voulait les tenir.

Louis XI, dont le caractère était moins chevaleresque, mais beaucoup plus prompt à profiter des moindres occasions, tendit à son rival un piége, que celui-ci ne sut pas pressentir. Il envoya à Perpignan en qualité de plénipotentiaire, un chevalier catalan, nommé Rocaberti, qui, fait prisonnier par les Français, avait été emmené à la cour de Louis XI, et s'était laissé gagné par les belles promesses de ce prince. Rocaberti avait ordre de proposer à Don Juan le mariage du dauphin avec la petite-fille du roi d'Aragon. Don Juan fut séduit par des propositions en apparence si brillantes : le traité fut conclu à Perpignan le 17 septembre, et le monarque aragonnais se croyant à l'abri de nouvelles hostilités, quitta Perpignan pour se rendre à Barcelonne, dont les habitans décernèrent au vieux monarque une pompe triomphale. Il songea sérieusement à rembourser le montant de la somme, pour laquelle les Deux Comtés de Roussillon et de Cerdagne étaient engagés; mais l'état de ses finances ne pouvait lui en fournir les moyens, et il eut recours à Louis XI, comme auparavant aux fausses promesses, à la temporisation. Il envoya une ambassade à Louis XI; elle se composait de tout ce qu'il y avait de plus illustre à la cour d'Aragon.

« Si bien, dit l'historien Zurita (1), qu'on n'aurait » pù faire mieux, s'il avait été question de conduire » en France l'infante elle-même, pour son mariage » avec le dauphin. »

Les ambassadeurs furent accueillis magnifiquement par Louis XI, qui, pour éloigner l'occasion de parler d'affaires, imagina de les amuser par une parade des milices bourgeoises de la capitale. Le soir, il les emmena souper avec lui au château de Vincennes, et leur fit présent de deux coupes d'or, du poids de quarante marcs. Non content de gagner ainsi un temps précieux pour l'exécution de ses desseins, il fit partir cinq cents lances suivies de nombreux fantassins qui entrèrent en Roussillon et dévastèrent le pays. Les Catalans et les Aragonnais usèrent de représailles; chaque jour fut marqué par un combat sanglant, et les deux armées ne fesaient grâce à aucun prisonnier. Deux galères siciliennes échappèrent à la poursuite de deux galiotes provençales qui gardaient les côtes; en présence des Français on débarqua les vivres et la place fut ravitaillée. La nouvelle de la prise de Céret par les Aragonnais, causa une grande joie à Perpignan. Don Juan renoua avec les ministres des ducs de Bourgogne et de Bretagne, des intelligences dont le secret fut souvent découvert par les espions du roi de France. Don Juan et Louis XI se disputaient la possession du Roussillon et de la Cerdagne, avec un acharnement inconcevable; l'astuce, l'intrigue, les faux traités, tous les moyens souriaient à leur coupable ambition. Les français résolurent de terminer enfin une guerre si désastreuse. Le 14 juillet 1474, ils s'établirent entre le Vernet et Perpignan; puis ils se concentrerent vers la ville d'Elne qui, depuis le commencement du siége, fournissait des vivres aux habitans de Perpignan. Bernard d'Oms, ancien sénéchal de Beaucaire, qui avait trahi les intérêts de la France en fomentant la dernière insurrection des Roussillonnais, commandait dans la place. Sur ces entrefaites, neuf cents lances et dix mille archers eurent ordre d'entrer en Roussillon sur-le-champ; huit galères génoises à la disposition du roi de France, escortèrent vers Narbonne un convoi de vivres. Le gros de l'armée fit tant de diligence, qu'il se logea presque subitement à Clayra, Torelles, Ville-Longue, Sainte-Marie et Canet. D'un autre côté, on poussait le siége de la ville d'Elne avec la plus grande vigueur; les habitans en proie à toutes les horreurs de la famine, capitulèrent le 5 décembre, après un mois de blocus. Le traître Bernard d'Oms et quelques autres chevaliers qui avaient prêté serment de fidélité à la France, furent conduits au château de Perpignan, où ils furent décapités. La tête de Bernard d'Oms, fichée au bout d'une pique, dit M. Henri, auquel j'ai emprunté les détails de ce fragment historique (1), fut plantée devant la porte de la ville.

La prise d'Elne porta la désolation dans Perpignan, qui tirait de cette ville ses munitions de guerre et ses provisions de bouche; Don Juan perdit presque en même temps un puissant allié : son royaume était épuisé, et l'assemblée des cortès, réunis à Saragosse, eut beaucoup de peine à voter une levée de deux cents hommes d'armes et de trois cents *ginetes*, pour quatre mois seulement. Réduit aux derniers expédiens, le vieux roi d'Aragon se rendit à Gironne, vers la fin du mois de janvier 1475; il comptait sur un secours de deux cents chevaux, promis par la ville de Barcelonne.

— A la tête de ces hommes d'élite, disait le vieux monarque aux seigneurs qui l'accompagnaient, je marcherai sur Perpignan, je délivrerai cette ville du joug des Français, ou je m'ensevelirai sous les débris de ses murailles.

« Don Juan était un preux chevalier; mais, dit » l'auteur de l'*Histoire du Roussillon*, le manque » d'argent était devenu tel chez le roi d'Aragon, que » ce prince, passant de Girone à Castellon d'Ampu- » rias, n'avait pas eu seulement de quoi payer les » muletiers qui avaient transporté son bagage; qu'il » avait été contraint, pour les satisfaire, d'engager sa » propre robe fourrée. Ainsi, au milieu de l'hiver, » un vieillard octogénaire se voyait forcé, pour le » payement d'une modique somme, de renoncer au » seul vêtement qu'il eût pour se garantir des ri- » gueurs de la saison : et ce vieillard était un grand » monarque, maître d'un grand empire, et dont le » fils devait bientôt étendre son sceptre sur les deux » mondes! Réunir les deux couronnes de Castille et » d'Aragon, envoyer Christophe Colomb à la décou- » verte de l'Amérique! »

Il n'était plus possible de secourir la ville de Perpi-

(1) Zurita, XIX, 1.

(1) *Histoire de Roussillon*, comprenant l'*Histoire du royaume de Majorque*; par M. D. M. J. Henri, tome 2.



gnan. L'intrépide Rodrigues de Bovadill se dirigea vers la place, avec les compagnies qu'il commandait; mais il trouva les avenues si bien gardées que rien ne pouvait plus passer. Le 6 mars il n'était qu'à une lieue de la ville assiégée.

— Perpignan est perdu pour Don Juan, roi d'Aragon, s'écria le courageux Bovadill, et il ordonna à ses troupes de rétrograder.

Les Perpignanais étaient déja réduits à la famine la plus affreuse : ils avaient dévoré tout ce qui était susceptible de servir d'aliment; une mère fit, dit-on, manger à son second enfant, la chair du premier, déja mort de faim.

« On peut à peine croire, s'écrie Marinæus de Sicile, historien contemporain, quelle fut la violence » de la faim qu'endurèrent les habitans de Perpignan. » Pendant plusieurs jours, ils ne vécurent que de » rats, de chiens, de chats que les femmes chassaient » dans les rues de la ville, au moyen de longs et larges » voiles de toile. Cette ressource venant encore à » manquer, et pressés par le plus extrême besoin, » non seulement il portèrent la dent sur la chair des » Français qu'ils avaient tués, mais ils dévorèrent » encore les cadavres de leurs propres concitoyens. » Plusieurs femmes, agitées par la rage de la faim, » mangèrent leurs enfans un instant après les avoir » mis au monde. D'autres femmes, poussées par un » effrayant délire, dévoraient aussi leurs enfans, morts » de faim ou de maladie, et arrosaient ces exécrables » mets de leurs larmes (1). »

Les assiégés qui différaient de jour en jour à se soumettre au roi de France, dont ils avaient à redouter la colère, se virent enfin contraints à subir la loi du vainqueur. Ils demandèrent au roi d'Aragon la permission de capituler, et le vieux Don Juan donna à la ville de Perpignan le glorieux titre de Très Fidelle. Les consuls signèrent le 10 mars le traité de capitulation, et les hostilités cessèrent aussitôt de part et d'autre. Ils obtinrent des conditions très-avantageuses; les généraux de Louis XI servirent mal en cette occasion les intérêts de leur maître en approuvant, sans restriction aucune, les articles d'une capitulation dans laquelle le vainqueur accepte les conditions du vaincu. Trois jours après, les troupes françaises entrèrent dans Perpignan, précédées par Laurent de Villa-Nova, l'un des consuls, par Thomas de Viviers, damoiseau, par George Pinga, bourgeois; George Cinrara, doyen des notaires; François Estève, doyen des tisseurs, tous six ôtages créés le jour de la capitulation. Louis XI ne put dissimuler son mécontentement quand il connut les principales clauses du traité conclu par ses généraux : il aurait voulu affaiblir Perpignan au point que cette ville fût dans l'impossibilité de se révolter une seconde fois; il fit partir le sire du Bouchage, avec des ordres qui ne tendaient à rien moins qu'à anéantir pour toujours la nationalité rousillonnaise. Du Bouchage, quelques jours après son arrivée, dressa trois listes de proscription sur lesquelles se trouvèrent les noms de plus de deux cents personnes : heureusement le gouverneur Boffire ne voulut pas prêter la main à la vengeance de Louis XI, et Perpignan n'eut à pleurer la mort d'aucun de ses habitans illégalement condamnés à mort.

De grands évènemens se passaient en même-temps par delà les monts; Ferdinand, fils de Don Juan et son épouse Isabelle, usurpaient le trône de Castille. Louis envoya des ambassadeurs au jeune roi avec ordre de lui faire les promesses les plus magnifiques, mais Ferdinand, élevé à une bonne école, se méfia de cet enthousiasme subit, et commença par demander au roi de France l'évacuation du Roussillon. Louis le signa alors avec Henri de Portugal, et eut recours à toutes les combinaisons imaginables pour conserver sa conquête. Il y réussit malgré les obstacles que lui suscitaient Ferdinand et Isabelle; on conclut de part et d'autre plusieurs trèves qui ne furent pas toujours fidèlement gardées. On avait nommé deux médiateurs pour prononcer sur la grande question dont le Roussillon était l'objet depuis quatre années. On était sur le point de commencer ces importantes délibérations, lorsque Juan mourut à Barcelonne le 19 janvier 1479, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Louis XI le suivit de près au tombeau, et décéda au château de Plessis-les-Tours, le 20 avril 1483.

Ferdinand de Castille en apprenant la mort de ce redoutable ennemi, dressa ses batteries pour recouvrer les Deux Comtés sans le remboursement des sommes dont ils étaient le gage. Il suborna les ministres qui environnaient un roi de quatorze ans, et obtint l'abandon du Roussillon et de la Cerdagne. Les grands du royaume, le parlement de Paris, s'opposèrent d'abord à ce traité si désavantageux pour la France; le gouverneur des Deux Comtés mit tout en œuvre pour provoquer une rupture; tous les efforts devinrent inutiles: les émissaires de Ferdinand entrèrent en possesion des dignités auxquelles leur roi les avait promus. Les Roussillonnais qui s'étaient déja façonnés au gouvernement français, ne virent qu'avec le plus vif chagrin le retour prochain de leur pays à la couronne d'Espagne; mais le jour n'était pas encore venu, où la belle province du Roussillon devait être incorporée pour toujours à la gloire, à la puissance de la nation française. D'ailleurs il fallait détruire, avec le temps, la répugnance que les races méridionales éprouvaient à se soumettre aux peuples du nord. Trois siècles s'écouleront avant que les Roussillonnais soient Français de fait et de nom; cette révolution ne s'opérera que sous le règne de Louis XIV.

Hippolyte Violet.

(1) Marinæus, liv. XVIII.



ÉTUDES SUR LES JURISCONSULTES DU MIDI.

GUI DU FAUR DE PIBRAC.

La seconde partie du seizième siècle assistait, d'une façon active, aux pénibles efforts de notre enfantement social. Le droit public offrait, à la virilité de cette époque, un vaste champ d'étude. Accourue de tous côtés, et des pays les plus reculés, autour des chaires élevées dans les villes libres de l'Italie, la jeunesse écoutait avidement ces enseignemens nouveaux; une fermentation puissante agitait les empires, et le volcan sur lequel on marchait avait lancé déja de brûlantes étincelles.

La mort de François II venait d'appeler au trône un prince âgé de dix ans. Catherine de Médicis, régente du royaume, ne se dissimula pas les dangers qui entouraient la monarchie et la fausse direction suivie jusques là; elle convoqua les états à Orléans; le danger pressant, elle songea à mander à son aide les députés de la nation.

Alors, la situation politique fut nettement dessinée: la grande question devant laquelle toutes les autres s'effacèrent, fut la question religieuse. Les états demandèrent l'élection libre des évêques, la suppression de l'impôt romain, la résidence du clergé, l'administration gratuite des sacremens: toute la réforme contenue dans un vœu simple mais énergique.

Dufaur de Pibrac exposa aux Etats les vues de la sénéchaussée de Toulouse. Revenu depuis peu d'Italie, il avait été nommé député, bien qu'il eût à peine vingt-cinq ans. Son cahier fut l'objet d'une attention générale; il développa des idées nouvelles sur la religion, la justice distributive, la législation; il parla de la décadence des études du droit à Toulouse, et des moyens de recomposer une compagnie qui venait de souiller sa dignité, en éloignant de son sein le savant Duferrier et le grand Cujas. Il sut habilement démontrer la connexité de ces intérêts de la science avec l'affaire importante, c'est-à-dire, la nécessité immédiate d'une réformation religieuse. A une diction facile, et d'une pureté remarquable, Pibrac joignait encore l'éloquence qui vient du cœur. Catherine de Médicis, frappée de la supériorité de son talent, mesura d'un coup-d'œil toutes les ressources qu'elle pouvait en retirer. La sénéchaussée de Toulouse qui l'avait produit sur la scène politique, devait payer ce choix de la perte de son représentant: Pibrac et Arnaud Duferrier furent, par les conseils de l'Hôpital, immédiatement nommés ambassadeurs du roi Charles IX, au concile de Trente.

Quel était donc cet homme qui allait agiter, dans une assemblée de princes et de chefs de l'église, les intérêts d'une monarchie puissante? comparaison bien amère pour notre siècle, et celui qui vit naître Pibrac. Quand tout est calme autour de nous, les soins de l'étude nous paraissent lourds, pénibles; et dans ces momens solennels où le bruit des armes retentissait de tous côtés, Pibrac avait su ramasser un trésor de connaissances qui l'élevèrent à la hauteur de cette illustre mission. Voilà la justification du choix de Médicis.

Nous l'avons déja dit: la grande affaire du seizième siècle fut la révolution religieuse. La corruption générale des mœurs, le relâchement du clergé, avaient blessé au cœur tout ce que la chrétienté renfermait d'âmes nobles, et de convictions pures. Ce n'était pas impunément que, sur la grande place de Florence, Savonarole avait été brûlé comme hérétique, lui, l'apôtre courageux, le prêtre sans tâche. La mémoire des Borgia, et de leurs scandales, avait porté le dernier coup à la tolérance des peuples. Un cri s'éleva en même temps de toutes les consciences: la Réforme! Les souverains temporels sentant le trône trembler sous leurs pieds, et craignant de voir leurs intérêts matériels compromis par les événemens qui se préparaient, avaient pressé les papes de provoquer des conciles pour examiner la situation, et pour opposer une barrière à ce torrent qui grondait sourdement en annonçant au loin sa terrible présence.

L'année 1545 avait vu s'ouvrir le fameux concile de Trente, prorogé jusqu'en 1559 par de ridicules discussions de lieu et de préséance, et pendant lequel le mauvais vouloir de certains papes causa à la catholicité une blessure si profonde. Toutefois, l'empereur d'Allemagne, et les divers monarques d'Europe, arrachèrent Pie IV à ce détestable système de temporisation adopté par Paul III; ils le forcèrent à continuer réellement la tenue du concile, et ce fut dans les inconcevables dispositions du pontife, que Pibrac et Duferrier trouvèrent les prélats rassemblés à Trente.

Les hommes de probité, les catholiques sincères, voyaient bien que dans ce grand débat il fallait faire une large part aux justes réclamations des peuples; que si on voulait arrêter l'élan donné, il était nécessaire de consacrer le principe de la réforme par une décision solennelle; que c'était peut-être le seul moyen de sauver l'autorité religieuse attaquée de toutes parts; que les princes, fatigués d'ailleurs des abus de la puissance romaine, saisiraient avec empressement l'occasion de se soustraire à ses foudres et à ses anathêmes; que dans l'intérêt de leurs couronnes, ils abandonneraient la religion pour détourner d'eux-mêmes la colère du peuple révolté, et qu'une telle conduite serait le signal du dépérissement de la foi.

Marcel, en 1555, et Paul IV, son successeur,

avaient ardemment travaillé à la rénovation ecclésiastique; mais le clergé romain, opiniâtre dans son orgueil et dans ses passions, avait combattu des tentatives aussi sages; il se flattait d'écarter par lassitude, les assaillans nombreux qui l'attaquaient; il était assez ignorant, assez aveuglé, pour ne pas comprendre qu'en présence d'une digue, le torrent grandit, brise et rompt les obstacles qu'on lui oppose; qu'il faut savoir faire de loyales concessions, et qu'enfin, il en était de la liberté religieuse, comme de la liberté civile, dont le triomphe devait être d'autant plus éclatant, qu'on l'aurait plus long-temps comprimée, et que ceux-là seuls devraient s'imputer les excès de l'une et de l'autre, qui n'auraient pas voulu traiter avec leurs défenseurs, et reconnaître la justice de leurs réclamations.

Il existe, en effet, entre la naissance et le développement de la liberté politique et de la liberté religieuse, un parallélisme naturel qui démontrerait, à défaut d'autre preuve, la source commune de leur principe, l'identité de leur cause. Quand les peuples, poussés par la main divine dans les voies du perfectionnement, sollicitèrent la réforme, il y avait possibilité de contenir l'effervescence des opinions, de réaliser un progrès sans lutte, sans combat; il fallait détruire certains abus, introduire des améliorations, tenir d'une main ferme, mais prudente, le gouvernail ébranlé du vaisseau humanitaire, et forcer, par une manœuvre habile, les protestans à désarmer. Il fallait savoir satisfaire les esprits que le doute avait pénétré profondément. Le nombre en était immense : l'histoire est là pour en fournir le témoignage; la partie intelligente, l'élite des royaumes inclinait vers la réforme et la désirait ardemment. On devait donc appaiser cette insurrection des esprits par de justes concessions, aller au-devant, l'annihiler en dégageant l'église de tout ce qui n'était pas elle, et ne pas exposer l'arche de la foi, sur laquelle on n'avait pas encore porté les regards. Par là, peut-être on n'eut pas sauvé à jamais l'intégrité du dogme, mais du moins, on aurait reculé de plusieurs siècles le moment de la discussion et de l'examen, et les réclamations formulées ne se seraient pas de sitôt traduites en hérésie. Telle devait être la conduite des conciles. Au lieu de suivre cette direction, on ne voulut rien accorder au temps; on se raidit; on fit plus, on mêla l'insulte au refus. Les conciles commirent vis-à-vis de la chrétienté, l'erreur coupable de la noblesse vis-à-vis du peuple et de la couronne de France. Retranchés derrière leurs priviléges, et leurs immunités, les nobles voulurent écraser le peuple en écartant toute participation à l'impôt; les Français ne demandaient que l'égalité des charges; on ne songeait pas encore à l'inégalité blessante des droits. Le refus de l'une entraîna la disparition de l'autre; on ne voulut pas traiter avec la nation, et à peine se fut-elle levée, que déjà la noblesse, et la couronne, étaient tombées dans une chûte commune. La liberté religieuse avait été préparée par la conviction des intelligences; on voulut nier et méconnaître cet état nouveau, et il fallut recourir aux armes pour faire triompher la raison et le droit. La liberté religieuse, comme la liberté politique, le fit plus tard, par une conséquence nécessaire, se développa formidable, et commença contre l'église cette grande lutte dont l'Allemagne ressent encore la commotion éloignée. Dans cette situation difficile, Pibrac fut l'homme de son siècle; le rôle qu'il remplit le montra à la hauteur des idées les plus avancées, et en même temps les plus sages. Pénétré de la gravité des circonstances, il parla aux pères rassemblés avec la franchise d'un homme supérieur, étranger aux misérables flatteries de la diplomatie; il leur montra la nécessité de proclamer la réforme et de la pratiquer; il leur fit comprendre l'urgence des sacrifices qu'ils devaient s'imposer dans l'intérêt général de l'Eglise, et le péril imminent où une tendance contraire avait conduit les pontifes, plus jaloux de leur autorité temporelle, que du bien-être et de la paix de la chrétienté.

Ce fut un coup de foudre, disent tous les historiens du concile; on s'attendait à une harangue complimenteuse, mais l'énergie concise de ce discours frappa les prélats de stupeur; le pronotaire apostolique ne trouva pas de paroles pour répondre et pour effacer la vérité et la force de ces considérations, et ce ne fut que huit jours après, dans des phrases ambiguës, que l'on se permit de critiquer indirectement la censure hardie de l'ambassadeur. On représenta que l'autorité était bien déterminée à faire cesser les abus existans, mais que ces abus avaient été exagérés. Aussi, les effets de ce concile, qui avait duré 18 ans, furent-ils nuls; la révolution religieuse reprit son cours un instant suspendu; personne n'ignore ce qu'il advint ensuite, et le sang dont l'Europe entière fut bientôt inondée.

Pibrac revint à Paris avec la conscience d'avoir courageusement rempli un devoir inutile; Charles IX le récompensa par une charge d'avocat-général au parlement de la capitale.

Dans cette charge, son savoir et son éloquence répandirent un vif éclat. Ce fut lui qui, le premier au palais, réunit aux ressources d'une science profonde, une grande facilité d'élocution, véritable prestige dont nous constaterons la puissance par des faits puisés aux fastes de l'histoire.

Pendant ce temps, les Polonais avaient offert la couronne au duc d'Anjou, frère du roi de France; le jeune monarque voulut amener avec lui un homme de conseil; Médicis désigna Pibrac, qui accompagna le prince en qualité de chancelier.

Parvenu à la frontière de son état, le duc d'Anjou rencontra une députation polonaise, qui le harangua en langue latine; il est probable que le duc d'Anjou, plus préoccupé de travaux militaires que de science, eût été un peu embarrassé pour répondre; il chargea Pibrac de le faire, et celui-ci, dans le même idiôme, s'exprima de façon à faire admirer la variété de ses connaissances, et la sagesse des vues du prince qui l'avait honoré de sa confiance. Le règne du duc d'Anjou, comme roi de Pologne, fut très court. En 1554, Charles IX étant mort, il partit secrètement de Cracovie pour occuper le trône de France, sous le nom de Henri III.

Dans ces circonstances, les Polonais indignés d'un départ qu'ils regardaient comme une insulte faite à leur nation, voulaient faire retomber sur le serviteur, les suites de ce qu'ils considéraient comme la trahison du maître. Pibrac demeura calme et ferme au milieu des émeutes populaires, et quand l'effervescence fut calmée, il ne laissa pas de discuter les droits que Henri prétendait devoir conserver au sceptre de la Pologne. Celle-ci croyant sa nationalité intéressée à ne pas subir



GUI DU FAUR DE PIBRAC.

des arrangemens, Pibrac regagna son pays, accompagné de l'estime et des regrets de ceux que la colère avait pu faire un instant ses ennemis.

De retour à Paris, Pibrac fut nommé président à mortier au parlement, et bientôt après, appelé au conseil d'état.

C'était certes une position digne d'envie que celle que Pibrac venait de se créer au prix de ses talens et de ses loyaux services. Aussi, quand il parut à la cour, les flatteurs et les courtisans l'entourèrent de leurs respects, mérités cette fois, et le conseiller de Henri III eut presque lui aussi une cour au petit-pied.

Peut-être que déja, ami lecteur, et pour ainsi dire, malgré vous, cette nouvelle demeure vous est apparue comme un séjour enchanté, où la vertu la plus solide devait subir de bien rudes assauts; et vous êtes-vous surpris à regretter pour Pibrac, que la faveur de son roi l'eût attiré si près de lui. Et nous aussi, nous avons subi cette impression fâcheuse. On sait, en effet, que depuis long-temps, la figure austère de Michel de l'Hôpital ne venait plus troubler les joyeuses fêtes de la cour. Dès 1568, le grand chancelier voyant ses conseils méconnus, s'était retiré dans la solitude de *Vignai*. La politique dont Pibrac fut l'organe au concile de Trente avait été changée; l'inquisition expulsée avait reparu; mais si elle exerçait ses cruelles et sombres fureurs sur le peuple, en revanche elle laissait toute liberté, toute carrière aux plaisirs impies de la cour de France : Catherine de Médicis avait créé la politique des femmes, et c'est à l'aide de la dépravation qu'elle allait régner sur notre malheureux pays.

En présence de ce débordement de mœurs, Pibrac se fût peut-être retiré, quand le génie astucieux de Médicis vint l'enlacer à son tour des chaînes invisibles de l'amour. Marguerite de France laissa tomber sur Pibrac ses œillades royales, et dans le sentier fleuri de la volupté, Pibrac abandonna, sans y songer, quelque chose de la sévérité de ses principes et de ses

répugnances premières. Effet et cause des émotions du cœur, la poésie enveloppa de son charme les douces pensées de l'amant heureux, et dans le beau pays de la Langue-d'Oc, on répéta long-temps la naïve chanson inspirée au trouvère par les souvenirs de la belle Marguerite.

Cependant les farouches huguenots avaient profité de ces dispositions frivolement pacifiques, pour se fortifier dans leurs places de guerre et voler aux armes. Médicis fut obligé de chercher sérieusement à les désarmer, et pour cela, elle entreprit avec Pibrac le voyage du Languedoc. Henri de Navarre, malgré les avantages que la situation lui avait faits, considéra, avant tout, le bonheur de la France et consentit à traiter de la paix; mais il exigea que les négociations eussent lieu à Montauban, en présence des chefs des religionnaires. Sur la foi de cette parole vraiment française, Catherine entra sans crainte dans une ville ennemie, et se rendit à la conférence indiquée. Pibrac devenu le principal soutien de la monarchie, harangua les protestans au nom du roi; son discours inspiré par un patriotisme généreux, éclairé, avait porté la conviction dans tous les cœurs: il avait fait comprendre à tous la nécessité de se rallier autour du trône pour écraser, au moyen des forces communes, cet hydre monstrueux de la ligue qui commençait à lever une tête menaçante. Effets sublimes de l'éloquence, dit un historien, la seule présence de Médicis semblait démentir la parole loyale de Pibrac, et cependant les protestans oubliaient qu'ils traitaient avec cette femme qui avait aiguisé les poignards de la saint Barthelemy, lorsque le maire de Figeac se leva et, s'adressant à Médicis, dit qu'il ne voyait pas la nécessité de payer de sa gorge les beaux mouvemens de l'orateur qu'on venait d'entendre. Cette brusque observation rompit la négociation.

Au sortir de Toulouse qu'elle avait traversée, Pibrac conduisit Médicis et Marguerite dans ce vieux castel de Pibrac qu'il n'avait pas revu depuis sa jeunesse; les princesses y furent traitées splendidement, et Guy-Dufaur arraché brusquement aux pensers bienfaisans de sa famille, reprit avec elles, dès le lendemain, le chemin de Nérac. La paix y fut heureusement conclue, traitant pour le roi, le vicomte de Joyeuse, Guy-Dufaur et Duranti, dont l'histoire enregistra le nom pour la première fois. On vit par ce traité que Pibrac avait obtenu du roi de revenir à sa politique pleine de modération, en fesant, au sujet de la liberté religieuse, des concessions que l'état des choses commandait et justifiait complètement.

Ici se termine la vie publique de Pibrac; son nom ne se trouve plus mêlé aux événemens qui suivirent; la guerre ayant recommencé, par les fautes nouvelles et les hésitations de Henri III, durait encore à sa mort, arrivée en 1534.

Retiré des affaires, Pibrac composa ses fameux quatrains: leur examen rapide nous montrera à nu l'homme supérieur, que les séductions de la cour avaient pu égarer un instant, mais dont la conscience était restée étrangère aux légères faiblesses de son cœur.

Ces quatrains peuvent s'appliquer à la morale proprement dite, à la justice, à la politique. Ecoutons parler Pibrac;

La vérité d'un cube droit se forme,
Cube contraire au léger mouvement;
Son plan carré jamais ne se dément,
Et en tout sens a toujours même forme.

L'homme est fautif, nul vivant ne peut dire
N'avoir failli, ès-hommes plus parfaits
Examinant et leurs dits et leurs faits,
Tu trouveras justement à redire.

Las, que te sert tant d'or dedans ta bourse,
Au cabinet, maint riche vêtement;
Dans les greniers tant d'orge, de froment,
Et de bon vin dans ta cave une source:

Si cependant le pauvre nu, frisonne
Devant ton huis, et languissant de faim,
Pour tout enfin n'a qu'un morceau de pain,
On s'en ira sans que rien on lui donne.

Parler beaucoup on ne peut sans mensonge
Ou tout au moins sans quelque vanité.

Scaliger et de Thou appellent Pibrac *vir bonus*; l'équité, la charité découlent en effet bien pures de ces admirables préceptes, et nous font parfaitement connaître le fonds du cœur de Pibrac.

Voyons ses idées sur la justice et les conseils qu'il donne aux magistrats.

Dessus la loi ton jugement arrête
Et non sur l'homme; elle est sans affection,
L'homme, au contraire, est plein de passion.
. . . .

Juge, ne donne en ta cause sentence;
Chacun se trompe et se trompe aisément;
Notre intérêt force le jugement,
Et d'un côté fait pencher la balance.

Ces deux quatrains ne devraient-ils pas être inscrits dans tous les prétoires? Que les juges se conforment à de telles maximes, et la fortune des citoyens aura trouvé une égide contre l'esprit d'intrigue et de sollicitation, qui dégraderaient la sainteté de la justice. Mais ce sont surtout ses vues politiques que nous trouvons remarquables.

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement.
. . . .
. . . .

Dissimuler est un vice servile,
Vice suivi de la déloyauté,
D'où vient au cœur des grands la cruauté,
Qui aboutit à la guerre civile.

Donner beaucoup sied bien à un grand prince,
Pourvu qu'il donne à qui l'a mérité.
. . . .
. . . .

Crainte qui vient d'amour et révérence
Est un appui ferme de royauté;
Mais qui se fait craindre par cruauté,
Lui-même craint et vit en défiance.

A l'ombre de ces généralités, la direction libérale de l'esprit de Pibrac se développe et se montre tout entière. *Je hais ces mots de puissance absolue, etc.*, quelle théorie professée sous Charles IX et sous Henri III ! quelle énergique flétrissure appliquée au système déplorable de la politique inventée par Médicis et le cardinal de Retz. *Dissimuler est un vice servile, etc* ; et puis enfin ce portrait admirablement frappé de la cour de France :

Du médisant ouïr la langue piquante,
Et du flatteur les propos emmiellés,
Et du moqueur les brocards enfiellés,
Et du malin la poursuite méchante.

Haïr le vrai, se feindre en toutes choses,
Sonder le simple afin de l'attraper,
Braver le faible et sur l'absent draper,
Sont de la cour les œillets et les roses.

Pour bien au vif peindre la calomnie,
Il la faudrait peindre comme on la sent;
Qui par bonheur d'elle ne se ressent,
Croire ne peut qu'elle ait cette furie.

Sa maison est aux oreilles des rois,
D'où elle brave et flétrit l'innocence.
. . . .
. . . .

La voilà bien cette cour pervertie, la voilà avec ses vices et ses perfidies. Ah ! Pibrac, il y avait du courage à répandre ces paroles et même à l'ombre sous la protection des généralités qui en déguisent une partie. Tu comptais bien quelque peu sur l'amitié de ce roi auquel tu avais en quelque sorte donné le trône en favorisant, au péril de tes jours, son départ de Cracovie, pour oser ainsi faire entendre la voix d'un sage, au milieu des orgies et du désordre préconisé par la muse lascive de l'Italie.

Nous éprouvons maintenant quelque hésitation à parler du mérite littéraire de ces poésies; on a pu remarquer toutefois, la pureté des images à travers lesquelles la pensée est en quelque sorte transparente; l'élégance de cette diction l'a fait regarder comme de beaucoup postérieure à son époque. Si les tours et les formes naïves du vieux langage s'y retrouvent quelquefois, elles ne sont qu'un ornement de bon goût, à la différence des poésies contemporaines, où le style est à chaque vers embarrassé de locutions hiéroglyphiques. En lisant Pibrac, vous croyez lire un auteur du XVIIe siècle.

Certes, le succès prodigieux de cet ouvrage, qui fut traduit dans toutes les langues mortes et vivantes est un assez beau titre de gloire littéraire. Que serait-ce si nous avions pu produire ces harangues et ces réquisitoires dont malheureusement nous n'avons pu retrouver que les citations élogieuses.... S'il est bon quelquefois de vérifier la justesse de pareilles louanges, il est une circonstance qui, relativement à Pibrac, ne permet pas de douter de leur authenticité. Cette circonstance nous la puisons dans ce fait remarquable, que c'est dans un grand nombre d'occasions diverses, et dans des ouvrages étrangers les uns aux autres par leur but, que tous les auteurs s'accordent à dire que le style de Pibrac frappait d'étonnement et d'admiration.

Aux facultés acquises par le travail, à la connaissance approfondie des lois et de la littérature latine, Pibrac eut le bonheur de joindre une imagination brillante, une ame généreuse; il ne fut pas seulement littérateur, il créa l'éloquence *parlementaire;* le droit civil et le droit public lui donnèrent également l'occasion de faire paraître son génie; dans les traités politiques il sut conquérir, par la sagesse de ses conseils, la modération de ses principes, cette reconnaissance et cette illustration qui ne manquent jamais de s'attacher au souvenir d'un patriote éclairé, d'un citoyen vertueux. Nous terminerons en laissant Montaigne raconter lui-même les regrets sincères que lui inspirait la mort de Pibrac.

« Ainsi en parlait (de Paul de Foix) le bon M. de Pibrac que nous venons de perdre, un esprit si gentil, d'opinions si saines, de mœurs si douces; cette perte et celle que nous venons de faire de M. de Foix sont importantes pour la couronne. — Je ne sais s'il reste à la France de quoi substituer une autre couple pareille à celle de ces deux gascons *en sincérité* et en suffisance pour le conseil de nos rois. C'étaient ames diversement belles et disproportionnées à nos corruptions et à nos tempêtes. » Existe-il un éloge plus complet que celui tracé par Montaigne ?

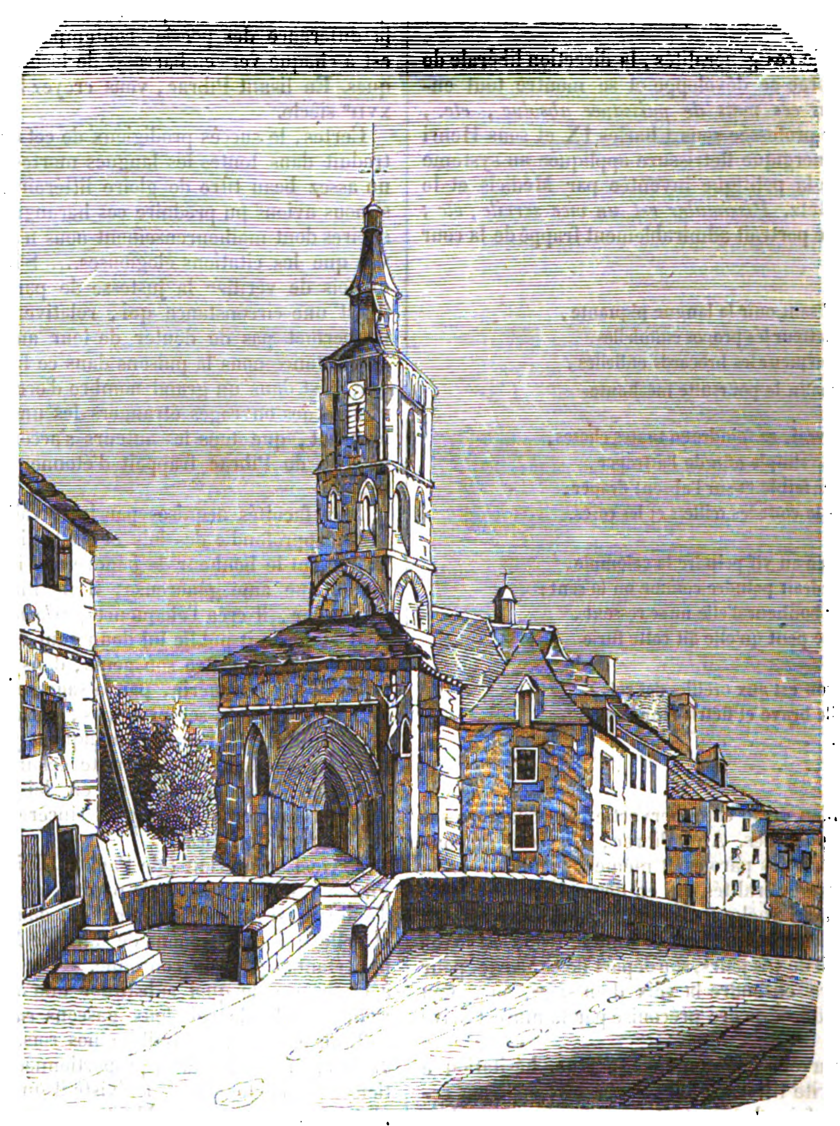
A. Pouvillon.

ÉGLISE DE LA SOUTERRAINE.

La commission des Monumens publics a classé l'église de la Souterraine parmi les monumens religieux du moyen-âge, dignes par leur architecture et par les souvenirs historiques qui se rattachent à leur construction d'attirer l'attention du gouvernement.

L'église de la Souterraine méritait cet honneur : jusqu'au quatorzième siècle, elle fut le plus curieux monument du diocèse de Limoges.

Cette église est d'une incontestable beauté : l'aspect intérieur en est majestueux, quoique l'indigne vanda-



ÉGLISE DE LA SOUTERRAINE.

lisme du 17e et du 18e siècle ait caché son beau granit : d'abord, sous un hideux badigeonnage rouge; puis, sous une épaisse couche de blanc.

Ce n'est pas seulement comme monument que notre église est remarquable ; de son cloître sont sortis un grand nombre de théologiens célèbres aux 11e, 12e, 13e, 14e, 15 et 16e siècles; entr'autres, Albert, les trois Barthon, Bétholaud, Yves et Sylvestre Rigord, et surtout le fameux Régnaud, réformateur de saint Augustin.

L'église de la Souterraine fut commencée en 1019: le 9 du mois d'août de l'année précédente, Gerald des Crozant, seigneur de Bridiers, avait fait don de la cité de Sostazanca au chapitre de Limoges, à saint-Martial.

Rodolphe Barthon fut envoyé à la Souterraine en qualité de prieur. Son premier soin fut de rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une belle et vaste église pour remplacer les chapelles qui existaient, l'une dans le Forum, l'autre dans un faubourg de la ville, et qui toutes deux tombaient en vétusté.

On décida que l'église s'élèverait sur l'emplacement même d'un ancien temple payen, près des remparts de la ville; les pierres de l'édifice antique servirent à

la construction de l'église de la Souterraine; les habitans secondèrent le zèle des moines; tout le monde mit la main à l'œuvre, et les travaux marchèrent avec activité, et si rapidement, qu'au mois d'août 1022, les cryptes, remplaçant la partie inférieure du temple, partie qui avait donné son nom à la ville, furent terminées. Le corps de Gérald, décédé quelques jours avant, fut déposé dans la crypte du milieu. Les cryptes latérales furent réservées aux religieux du monastère. Leurs corps y ont été trouvés tout récemment.

Bérard, fils de Gérald, loin d'imiter le désintéressement de son père, retira de vive force tout ce que celui-ci avait donné au monastère. Les travaux de l'édifice supérieur furent suspendus. Bientôt Bérard, sentant sa fin approcher, pour obtenir du ciel le pardon de ses nombreuses vexations, donna de grands biens aux moines. Le naïf chroniqueur du 11e siècle ajoute : *Non tam dedit quàm reddidit*. Les religieux rentrèrent dans tous leurs droits sur la Souterraine; ils les ont conservés jusqu'au 9 août 1530. A cette époque, sir Rolland Barthon de Montbac, au nom du chapitre, les céda à Jean de Brosse, moyennant deux cents livres de rente.

Cependant les dons de Bérard avaient servi à continuer l'édifice religieux; mais ils furent bientôt épuisés, et les travaux cessèrent entièrement.

En 1070, Geoffroi de Bridi les fit reprendre; il affecta une partie de ses revenus à cette pieuse entreprise. Plusieurs de ses successeurs suivirent son exemple; mais les travaux marchèrent si lentement, qu'en 1177 les piliers qui soutiennent la coupole n'étaient pas terminés. La même année, Henri II, roi d'Angleterre, s'empara de la Souterraine. A la prière des religieux, il ne fit aucun mal aux habitans; il accorda même quelques secours pour continuer l'église. De là vient cette vieille tradition populaire que notre monument est l'œuvre des Anglais.

Les dons du roi d'Angleterre furent insuffisans pour l'achèvement de la coupole de la Croix; et les religieux plus pressés que jamais d'en finir, exigèrent de chaque habitant une taillade extraordinaire de dix deniers d'argent.

Les habitans de la Souterraine ne montraient plus la même ardeur que leurs pères; les murmures contre l'impôt furent universels, la populace des faubourgs se souleva; le prieur sir Raymond de Vigeois fut tué sur la place du monastère. Plusieurs moines furent traînés dans les rues et horriblement mutilés. Les bourgeois fiers de leur franc-alleu prirent parti pour le peuple; la garde des soixante resta neutre, mais Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion intervinrent. En 1195 les moines consentirent à faire lever l'excommunication encourue par la ville; les habitans payèrent la moitié de l'impôt exigé, et la coupole fut continuée. Pour la terminer, les religieux ayant épuisé toutes les ressources de la localité, s'adressèrent à Richard, qui était alors à Grandmont. Ce prince leur abandonna certaines redevances; il voulait, peut-être, par cette générosité inattendue, établir compensation pour la spoliation qu'il allait commettre au palais de Lucius-Capreolus, et qui devait lui coûter la vie.

En 1207 Hugues ayant détruit une partie des remparts de la ville de la Souterraine, les pierres des tours servirent à la construction du clocher.

En 1211, les clochetons qui flanquaient la flèche principale furent terminés : chacun était d'un style différent. Ils ont été détruits, ainsi que la flèche, par la foudre, au commencement du 17e siècle.

Enfin en 1220, le jour de la fête de saint Martial, l'édifice se trouvant complètement terminé, eut lieu l'ascension de deux statues de la Sainte Vierge, l'une fort ancienne, célèbre par un grand nombre de miracles, fut placée au-dessus du grand portail; la seconde, ouvrage assez remarquable du 12e siècle, fut déposée dans la niche d'un des clochetons : on a vainement essayé de la descendre en 1793.

Ce même jour de saint Martial, l'abbé du monastère célébra, pour la première fois, l'office divin au maître-autel. Depuis le milieu du XIIe siècle, on disait la messe dans une chapelle placée dans le bras droit de la Croix.

Deux cents années pour la construction de l'église de la Souterraine, c'est un laps de temps presque fabuleux, si l'on ne considère que l'édifice en lui-même; c'est peu, si l'on se reporte à la position déplorable de l'art au XIe et au XIIe siècle; si l'on examine les faibles ressources des religieux, ayant le plus souvent beaucoup de peine à défendre leur propriété et leurs droits contre d'ambitieux voisins.

Une fois l'édifice terminé, on s'occupa de décorer l'intérieur.

Par les conseils d'un archevêque de Bourges, les religieux concédèrent temporairement le droit d'élever autour de l'église des boutiques en bois. L'espace fut remplacé par la hauteur, et de hideuses constructions cachèrent toute la partie *Sud* de l'édifice, et, dès lors, son aspect monumental fut perdu à l'extérieur, sans que l'intérieur profitât en rien des fonds qui provenaient de ces concessions, car on fut obligé de refaire certaines parties défectueuses des charpentes. Bien plus, lorsque l'époque d'expulser les marchands fut arrivée, d'autres besoins non moins urgents firent changer les concessions temporaires en ventes définitives et perpétuelles. L'intérieur de l'édifice est toujours resté nu; les dessins de la grande rosace du chœur avaient été commencés en pierre, ils ne purent être achevés: toute la partie supérieure fut exécutée en bois.

Le plan de la sacristie fut abandonné; pour en avoir une provisoire, on réduisit le chœur à des proportions mesquines.

Au XVIIe siècle, on porta la grille de l'ancien chœur au troisième pilier, près de la chaire.

Nous n'avons que peu de choses à dire de l'architecture de notre église; la figure annéxée à cette notice la fera mieux connaître qu'une longue description.

Le portail principal est d'un style simple, sévère et cependant gracieux. La rotonde du clocher ne laisse rien à désirer; elle est soutenue par quatre piliers, ornés chacun d'une colonne à base continue, d'ordre toscan, surmontée d'un chapiteau qui n'appartient rigoureusement à aucun des cinq ordres : c'est un entrelacs avec une grande feuille d'acanthe.

Les voûtes de la nef principale sont légères et forment un coup-d'œil agréable; six énormes piliers les soutiennent. Les bases furent cachées par l'exhaus-

sement du pavé, lors de la prétendue restauration de l'église.

Les bras de la Croix et la voûte du chœur sont sans contredit le plus beau morceau de l'église. Les piliers sont ornés de huit colonnes, quatre grosses et quatre petites, séparées les unes des autres par des arêtes à angles droits; les chapiteaux approchent du style corinthien.

Les demi-piliers adossés aux parois sont décorés de figures grotesques, de poissons, d'oiseaux fabuleux; ils portent bien le cachet du siècle qui les a produits.

La rosace du nord est d'un goût parfait; les faibles débris du vitrail de l'ove supérieur font vivement regretter le reste du tableau.

Ives-Jean-Jacques Fesnau.

SAINT-AULAS.

M. de *Saint-Aulas* était un gentilhomme du Languedoc né sans fortune à Aigues-Mortes, vers 1700; il ne pouvait rien faire de mieux que de servir. Il avait un oncle lieutenant-colonel dans le régiment de Saneterre. Il y entra officier; mais au bout de trois ans, il eut une querelle avec un de ses camarades, qu'il eut le malheur de tuer en duel, et il fut forcé de s'expatrier. On resta 4 ou 5 ans sans savoir ce qu'il était devenu, lorsqu'un matin on le vit reparaître à notre armée d'Italie, en uniforme suisse. Il était aide-major d'un régiment de nouvelle levée dont il précédait l'arrivée au camp. Son oncle, M. *de Lestrade*, fut, ainsi que tout le monde, charmé de cette espèce de résurrection. Il était aimable et ce qu'on appelle un bon enfant. Il finit la guerre dans ce corps étranger, qui fut réformé à la paix de 1748. Il alla alors à Paris où il vécut comme il put parmi les beaux esprits, les jeunes libertins et les actrices. Il publia même un petit ouvrage très varié, très piquant et très original, intitulé le Flibustier Littéraire, *ouvrage hypercritique*. Il parut en 1751. J'ai cherché vainement à me le procurer, et je ne sais comment un écrit qui était singulier et malin ne put réussir. C'était une critique mordante des auteurs périodiques. Je ne sais si M. Barbier en a eu connaissance. Dans son *Dictionnaire des Anonymes*, il a mis cruellement: *Saint-Aulas; voyez Zoïle. Saint-Aulas* était-il un *Zoïle*, parce que sa plume s'égayait aux dépends des sots et des sottises, dont notre planète abonde? S'il en était ainsi, la littérature ne serait peuplée que de *Zoïles*. Mais on peut dire que M. de *Saint-Aulas* a eu beaucoup dans sa vie de ce qu'on appelle *de la fatalité;* cependant il fit au milieu de cela de bonnes connaissances, entr'autres celle de M. le prince de *Monaco*, mari d'une très jolie Génoise, de la famille de *Brignolé*. Ce prince prit beaucoup de goût pour M. de Saint Aulas, qui était un adroit courtisan. Il le recevait souvent; il le protégeait et il lui en donna des preuves en lui faisant obtenir une des quatre compagnies destinées pour les Grandes Indes, que l'on forma à cette époque. Il partit sous les ordres de M. *le Godehen* qui allait remplacer le fameux *Duplcix*. Le commandant s'affectionna'si bien à lui et si vite, qu'il voulut qu'il montât sur son propre vaisseau, ce qui fut heureux pour le nouveau capitaine, puisque celui qui portait sa compagnie périt corps et biens. On lui en donna une autre, à la tête de laquelle il se distingua en plusieurs rencontres. Il fut assez habile pour faire des économies, des spéculations profitables et recueillir une centaine de mille francs qu'il apporta en France, où M. *le Godehen* l'expédia avec des dépêches intéressantes pour le gouvernement. A son retour, il paya ses anciennes dettes qui étaient peu considérables, et revit ses vieilles connaissances; l'une d'elles lui dit un mot qui a peut être été imprimé, et qui peint bien la légèreté des liaisons en apparence les plus intimes (à Paris surtout) entre les jeunes gens. Il aperçoit *Saint-Aulas*, le reconnaît, et courant à lui: *Ah! te voilà, mon cher*, lui dit-il; *et d'où diable viens-tu, mon ami? as-tu été passer l'hiver en province? Il y a près de six mois que je ne t'ai vu.*

En effet, M. de *Saint-Aulas* était resté cinq ou six ans absent (1). Il fut accueilli avec la même bonté

(1) Le spirituel *Dumoustier* semble avoir connu cette anecdote et en avoir profité dans son *Cours de Morale*, lorsqu'il écrit:

« Ne vous semble-t-il pas, Mesdames, que ces Grecs si célébres par la fécondité de leur génie, avaient le cœur frappé de stérilité? A peine dans ce vaste champ de l'amitié, glanaient-ils en vingt années ce que nous récoltons en un jour. O divin *Platon*, quelle serait ton ivresse, si par un heureux effet de la métempsycose, venant habiter parmi nous le corps d'un jeune homme élégant ou d'une femme à la mode, tu te voyais tout-à-coup entouré d'un peuple d'amis *empressés*, avec lesquels tu n'aurais pas même eu la peine de faire connaissance! Par un des plus grands avantages de l'amitié française, et surtout de l'*amitié parisienne*, c'est de s'adorer d'abord, sauf à se connaître ensuite, si les circonstances l'exigent absolument.

» — Madame, quelle est cette femme vive et sémillante?

» — C'est une créature céleste; c'est mon *amie*.

» — Son état?

» — Je ne sais.

» — Son caractère?

» — Je le connais peu, mais nous nous voyons beaucoup chez un *ami* commun.

» — Homme connu?

» — Oh! de l'univers.

» — Ses mœurs?

» — On n'en parle pas; mais c'est chez lui un cercle d'*amis* intimes et choisis; vous nous convenez; vous êtes *mon ami*; dès ce soir, je vous présente.

» — Non; annoncez-moi d'abord.

» — Volontiers: votre nom? »

Ce passage de *Dumoustier* me rappelle un autre anecdote: M. le chevalier de Narbonne fut accosté par un jeune présomptueux qu'il avait naguères à peine aperçu, et qui lui dit lestement: *Bonjour, mon ami, comment te portes-tu?* Il lui répliqua: *Et toi, mon ami, comment t'appelles-tu?*

qu'autrefois par le prince de *Monaco*, qui le voyant avec deux montres, des bijoux, un air d'aisance, lui donna ce sage conseil : « Vous apportez une petite for» tune, que vous aurez bientôt dissipée ici avec vos » anciennes habitudes. Sortez de Paris, retirez-vous » en province, prenez des arrangemens pour vous » faire un revenu honnête, et ne faites pas la folie de » retomber dans la gêne dont vous venez de sortir. » Vous ne retrouverez certainement pas l'occasion dont » vous avez bien fait de profiter ; en vous assurant » une existence agréable, et indépendante des événe» mens, vous jouirez de l'estime et de la considération » dans la bonne société que vous choisirez, et vous » serez heureux autant qu'on peut l'être. Si mon af» fection pour vous peut vous être utile, malgré l'é» loignement, comptez sur moi dans toutes les occa» sions. » Ce discours était plein de bienveillance et d'amitié : *Saint-Aulas* eut le bon esprit et la sagesse de céder à ces conseils. Il alla à Oleron, joindre son oncle, qui avait été nommé gouverneur du plus petit des forts, du fort Chapas, armé de trois ou quatre pièces de canon, et gardé par huit ou dix invalides. Il acheta une petite propriété dans le voisinage, il fit bâtir une charmante maison, qu'il habita long-temps, et plaça sûrement ses capitaux. Cependant, dans sa retraite, une bouffée d'ambition vint le saisir : il fit divers mémoires, qui contenaient de bonnes vues. Sa prose était coulante, exacte ; il avait des idées, des connaissances politiques et militaires. Tous ses projets étaient plus ou moins utiles, plus ou moins curieux, plus ou moins exécutables, toujours présentés avec méthode, raisonnés, motivés et bien écrits. Tout cela ne produisit aucun avantage à l'auteur, pas même un remercîment, quoique plusieurs de ses propositions eussent été adoptées ; mais d'autres s'en étaient fait honneur : des chefs s'emparaient traîtreusement des plans adressés au ministre qui n'en avait aucune connaissance. Cette piraterie s'est renouvelée souvent, et je pourrais en citer plusieurs exemples ; moi-même j'en sais quelque chose... mais l'exemple de *Saint-Aulas* suffit. En vain il voulut obtenir la croix de Saint-Louis : on lui contesta quelques années de service, et malgré la protection de M. le marquis de *Narbonne-Pelet*, qui avait beaucoup de crédit, M. le duc de *Choiseul* fut inexorable, ainsi que M. de *Montaynard*, ministre de la guerre. Peut-être y avait-il un peu de la faute de M. de *Saint-Aulas*, qui, par de la jactance, de l'indiscrétion et du bavardage, avait déplu dans les bureaux, ou peut-être aussi était-ce une suite de son étoile capricieuse. Quoi qu'il en soit, il se rebuta de l'ambition, et se mit à écrire des facéties ; il avait alors plus de 60 ans. L'une d'elles était intitulée : *Mon sermon à rebrousse-poil*, et était, dit-on, la plus plaisante chose qu'il fût possible de lire. Sous le nom de *Bavardinos*, il glissa quelques articles dans les feuilles de province ; mais ayant perdu, en peu d'années, son oncle, sa tante, son cousin et la femme de celui-ci, qui étaient sa société habituelle, le séjour d'Oleron lui devint insupportable ; il s'y était d'ailleurs fait quelques ennemis par la franchise de ses propos. Pour se désennuyer, il se maria ; il était vieux, sa femme jolie..... Inconstant par caractère, il se détermina un beau jour à vendre sa maison, ses meubles, à emmener sa femme dans le Languedoc, sa patrie, où il termina bientôt, vers 1775, une carrière qui avait été assez agitée et très aventurière. M. *Jouyneau de Loges*, qui l'a connu, me disait ces propres mots : « Il avait beaucoup d'esprit, » de la causticité, était fort instruit, très aimable, un » franc étourdi, ce qu'on appelle un *drôle de corps*, assez » bien élevé, et ayant fréquenté la bonne compagnie » autant que la mauvaise. On le recherchait, on l'é» coutait avec plaisir, parce qu'il parlait bien, écrivait » facilement et gaîment, et avait beaucoup voyagé, » beaucoup vu, beaucoup observé : s'il avait eu plus » de tenue dans sa conduite, il aurait pû se faire une » grande et durable réputation. »

On a vu qu'il avait fait paraître le *Flibustier littéraire*, in-12°, en 1751. Cinq ans après, il publia : *Considérations sur quelques œuvres de l'esprit en matière de littérature*, in-8°, 1756, ouvrage de goût, que l'abbé *Desfontaines* et *Fréron* n'eussent point désavoué. En 1760, il donna le *Croupier littéraire*, in-12°, qui était plein de cette *humour* anglaise, que les Français appellent *ironie* et *gaîté*. Il cultiva aussi la poésie, et aurait pu obtenir des succès, si l'on en juge par les fragmens d'une épître, adressée à Mme *Bourette*, la *belle limonadière*, dans laquelle il décrit ainsi l'ancien *Jardin du Luxembourg* et le *Palais-Royal*, ce double rendez-vous des paresseux, des amateurs, des oisifs, et des nouvellistes :

Oui, je sais qu'il abonde, aux jours surtout de fêtes,
De cent originaux, sots esprits, faux savans,
Du café de *Procope*, illustres habitans ;
Et de plus qu'on y voit d'agréables coquettes,
Brodant pour leurs amans tendrement des manchettes,
Des abbés, tristement assis sur le gazon,
Ramassant dans *Saurin* de quoi faire un sermon ;
Quantité d'officiers gouteux, paralytiques,
Y vont distribuer leurs rêves politiques,
Des faiseurs de projets, des moines, des pédans,
Animaux conducteurs d'une foule d'enfans,
De tragiques auteurs, sifflés par le parterre,
Déclarant au bon sens une éternelle guerre ;
Des docteurs ignorans, des marquis mal vêtus,
Ecrasés par le jeu, par l'opprobre abattus ;
Joignez à ce tableau les différentes cliques
D'allemands bien nourris, et d'anglais phlegmatiques ;
C'est peindre au naturel cet antique jardin,
Où l'on veut de mon cœur assurer le destin.
. . . .

DESCRIPTION DU PALAIS ROYAL.

Doucement, ce portrait est fort original !
Mais que voit-on de mieux dans ce Palais Royal,
Un tas de financiers dissertant sur Barême,
Ou bien analysant quelque nouveau système,
Dont le projet, toujours à l'état dangereux,
Est de sucer le sang des pauvres malheureux,
Des *filles d'opéra*, laides et surannées,
Servant de chaperon à d'autres moins fanées,
Dont le métier commun est d'amuser les gens,
Aux dépends de l'honneur, des mœurs et du bon sens :
Vous y voyez aussi d'insolentes pagodes,
Approuvant, critiquant, ou corrigeant les modes ;

Et dont le jugement aussi faux que le cœur,
Sur les habits des gens décide de l'honneur :
C'est là qu'on voit encor l'insecte des coulisses,
Dont l'habit élégant ne peut cacher les vices,
Que l'œil de la raison regarde avec mépris,
Et qu'on a baptisé *Petit-Maître* à Paris :
Ce jardin n'offre enfin qu'un bizarre assemblage
Qui divertit le fat et fait rougir le sage ;
Et tout bien combiné, moi, j'aime cent fois mieux
Voir des gens sans esprit que des gens vicieux.

Cette conclusion n'est point d'un *Zoïle*, ni d'un libertin, et si M. de *Saint-Aulas* avait eu dans sa jeunesse quelques torts de conduite à se reprocher, ces vers annoncent qu'il s'était corrigé et qu'il était parfaitement converti.

Ces deux derniers :

Moi, j'aime beaucoup mieux
Voir des gens sans esprit que des gens vicieux,

sont excellens de satire, de morale et de raison, et ils font le plus grand honneur à sa mémoire.

Adrien le Roux.

Auteur des Voyages (prose et vers) dans la banlieue de Paris.

UN MARIAGE A SAINT-GAUDENS EN 1525.

Tandis que dans l'intérieur des Pyrénées, le royaume antique de Navarre tombait, par les intrigues de l'astucieux Charles-Quint, sous les coups des Espagnols, Henri, son souverain, et la galante Marguerite, sa femme, sœur de François Ier, réduit maintenant à la seule possession du Béarn, tenaient à Lescar leur cour brillante. Le démembrement de la Navarre et le voisinage de la nouvelle résidence de ses rois attiraient dans la petite ville de Saint-Gaudens un grand nombre d'exilés, et lui donnaient une importance qu'elle méritait par l'aménité de ses habitans et la beauté de son site, plus encore que par ses fabriques et la vieille réputation de ses razes.

Parmi ces nombreux étrangers, descendus des montagnes de la Nuava et qui s'étaient établis dans la capitale du Nebouzan, on distinguait don Arros, riche *boursier* de Pampelonne, dévoué corps et ame au parti du roi Henri et de sa femme Marguerite. Aussi allait-il souvent à la cour de Lescar, où il était admis dans toutes les confidences et où il jouissait d'une grande considération. On l'appelait, pour cela, dans le pays, *l'argentier* du roi de Navarre. Mais ce qu'on admirait le plus dans don Arros, ce n'était pas encore son immense fortune. Sa fille, Alix, avait le privilége d'être préférée, à cause de sa beauté proverbiale, aux coffres-forts de son digne père. Plusieurs seigneurs du voisinage, les fils aînés des consuls de la bonne ville de Saint-Gaudens, des grands de la cour de Lescar, de nobles troubadours, tous prétendaient à la main de la belle Pampelonaise. Mais un seul fut jugé digne de cet honneur tant disputé; ce fut sire Bernard, héritier et seigneur du comté de Comminges. Devant ce choix, tous les rivaux s'inclinèrent de respect. Car, le comte Bernard était un de ces hommes qui s'élevaient trop haut, par leurs qualités personnelles, pour pouvoir être atteints par les traits de l'envie.

Aussi, le 21 août de l'année 1525, trois jours après que la jeune Alix eut fixé son cœur, tous les habitans de la ville de Saint-Gaudens, suivis d'un immense concours d'étrangers, se portaient en foule dans l'église collégiale. La cérémonie religieuse du mariage de la fille d'Arros excitait surtout, au plus haut degré, la curiosité de tous les assistans. A la pompe qui était étalée à cette fête, on pensait bien qu'il ne s'agissait pas d'une solennité ordinaire. Un dais magnifique, chargé de dorures et de dessins gothiques, s'élevait à l'entrée du chœur; des coussins de brocart, aux glands bleu de ciel et couverts de riches armoiries, reposaient sous ce dôme princier, étendus sur un vaste tapis oriental; l'or et la soie ornaient à profusion les murs et les colonnes du temple saint; et des guirlandes de fleurs, entrelacées en chaînes magiques ou suspendues en guirlandes, étincelaient sous l'éclat de mille flambeaux qui projetaient de toutes parts leur lumière capricieuse. Au milieu de ce spectacle, la multitude portait ses regards attentifs tantôt vers l'autel où se déployait, pour elle, un luxe extraordinaire, tantôt vers l'entrée du portique comme pour y chercher l'héroïne de la fête, lorsque le son des cloches et les fanfares annoncèrent l'arrivée du cortége. Un tressaillement de joie, suivi aussitôt d'une stupide admiration, s'empara de cette foule inconstante et mobile, quand parut la fiancée sur le seuil de la porte. Elle était belle, en effet. Sous sa robe de satin blanc qui flottait en plis ondoyans, se dessinait une taille mince, svelte et élancée. La blancheur de sa peau, qui éclatait au dessus des formes suaves de son sein, le disputait en finesse et en couleur au léger voile qui descendait sur les contours de ses gracieuses épaules. Des cheveux noirs d'ébène, retombaient en boucles sous le tissu de la gaze virginale, tandis que les traits hardis de sa figure grecque, rehaussés d'un air de modestie fière, offraient le type d'une tête de Raphaël. Telle était Alix, la fille de don Arros, avec sa jeunesse de vingt ans, ses mains aux doigts de neige, et ses petits pieds andaloux emprisonnés dans le brocart.

Pendant toute la cérémonie, ce ne fut que des murmures flatteurs d'admiration qui s'élevaient du milieu



MARIAGE D'ALIX ARROS ET DE BERNARD DE COMMINGES.

des masses pour aller frapper les oreilles du comte Bernard, dont la contenance noble et une indicible satisfaction personnelle, tenaient les esprits en extase à côté de la belle Alix. Les seigneurs, invités à la fête, enviaient son bonheur en secret, et le peuple, plus expansif, plus vrai dans ses sentimens, fesait ouvertement des vœux sincères pour ce couple fortuné.

Cependant, au milieu de la satisfaction générale et tandis que le prêtre, les mains étendues sur la tête des fiancés, invoquait pour les unir, les nœuds mystérieux et indissolubles de la religion, on pouvait remarquer à la droite du chœur, adossé contre le pilier, un personnage qui semblait prendre une part bien active à ce qui se passait, en ce moment, aux pieds de l'autel. Cet inconnu, dont nul ne s'occupait, étranger à la joie publique et qui concentrait en lui seul des pensées intimes de rêveries, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ; de fortes passions étaient empreintes sur sa figure pâle qu'ornait une simple fraise; de longs cheveux tombaient flottans sur ses épaules; une épée pendait à son côté, et sous son bras immobile, un chapeau à larges bords laissait échapper les plumes qui le surmontaient. On aurait pu d'abord le prendre pour un gentilhomme ou un chevalier déguisé, si, à son costume noir et à son manteau court, on n'eut reconnu l'habit du ménestrel. En effet, cet inconnu était le troubadour Gérard, dont les chants, la noblesse et la bravoure avaient alors de l'écho dans toutes les cours de l'Europe. Cette cérémonie semblait surtout préoccuper vivement son esprit. Aussi, lorsqu'il entendit ces paroles sacrées, prononcées d'une voix ferme : *Je vous unis pour toujours!* un frisson mortel se répandit dans tous ses membres, il chancela et allait tomber, lorsque le pilier contre lequel il était adossé soutint ses forces défaillantes.

Néanmoins la foule curieuse se retirait, au milieu des chants, des parfums et de l'encens qu'on brûlait sur les pas de la belle Alix, la Pampelonnaise, devenue maintenant comtesse du Comminges. Les murmures les plus flatteurs l'accompagnèrent depuis l'église et à travers la longue rue du Béarn jusqu'à l'extrémité de la ville, auprès de la Tour du Bigourdan où s'arrêta le cortège, en face de l'hôtel élégant de don Arros, l'*argentier*. Là, vinrent expirer les vœux, les louan-

ges et l'admiration de la multitude impressionnable qui se retira à son tour, sous ses modestes toits, pour oublier, inconstante, ce qui venait de la ravir d'un enthousiasme passager.

Mais aussi, par compensation, depuis ce moment, cette masse de sentimens et de passions qui s'étaient dépensés dans la journée, semblèrent revivre dans le cœur du pauvre ménestrel. Gerard, lui qui aimait et dont chaque minute de la cérémonie prolongeait ses tourmens d'un siècle; Gérard, après avoir entendu les mots qui liaient éternellement le sort de la fille d'Arros à celui du comte Bernard, s'était glissé du milieu de la foule et, descendant machinalement le chemin qui conduisait à la Garonne, se trouva sur les bords du fleuve. Alors, recueillant ses souvenirs, l'union d'Alix avec le comte Bernard, son éclatante beauté qui semblait avoir éclipsé tout ce que la cérémonie avait de magique, les applaudissemens que la multitude semait sur ses pas, tout cela s'offrant à son imagination brûlante, il ne put empêcher son cœur de s'abandonner aux sentimens d'une furieuse jalousie.

— « Cette femme divine, cet ange, disait-il, devait être à moi, à moi, poète. Il fallait, pour comprendre cet abîme de perfections, ces mystères de la beauté, cet être céleste, quelque chose de plus qu'un comte ou un baron. Il fallait l'énergique passion du cœur d'un troubadour. Malédiction à mon avenir! Désormais les jours de ma vie sont empoisonnés à jamais; car une parole a brisé toute mon existence: une femme vient de détruire pour toujours ma poésie, mes inspirations et tout mon être. Pauvre Gérard! il ne te reste plus qu'à mourir d'amour et de désespoir. »

Et tandis que sa bouche laissait échapper ces désolantes paroles, ses yeux se portaient fixes vers la demeure d'Alix, qui dominait tout l'espace qui sépare la ville de la Garonne. Déja les derniers rayons du soleil couchant éclairaient le sommet de la tour du Bigourdan, lorsque le ménestrel toujours plongé dans de sombres pensées, remonta la colline et revint, par des sentiers détournés, à la cité de saint-Gaudens. Le calme de la nuit avait succédé au tumulte de la journée, dans ces rues tortueuses, quand il arriva à la porte de l'une des quatre tours. Ce silence morne des habitans, clos dans leurs demeures; l'absence de tout être animé dans ces rues qui naguère étaient si bruyantes, contrastaient singulièrement avec les idées d'exaltation et d'enthousiasme du poète. Entraîné par le fait même de la direction actuelle de ses pensées, il porta naturellement ses pas vers l'hôtel du riche Navarrais, don Arros. A cette heure, la joie et l'allégresse éclataient dans ce superbe palais. Mille lumières, jaillissant à travers les nombreuses ouvertures des appartemens, inondaient de la plus vive clarté les ténèbres de la nuit. Un bruit de fête se répandait vif et joyeux à l'extérieur des salons; et une musique enivrante, jointe aux chants des troubadours, réunis exprès pour célèbrer les noces, venait frapper les oreilles de Gérard qui, en face de tant de plaisirs et de joie, était abandonné, seul, dans la rue, à de cruelles angoisses. Car chaque ombre de femme qui passait, voltigeait ou s'éclipsait dans l'intérieur du palais illuminé et dont la silhouette se projetait aux pieds du poète, réveillait en lui de terribles émotions et pesait horriblement sur son ame.

— « C'est elle, s'écriait-il alors; c'est elle. Le sourire de cette femme que j'aimais à la cour de Navarre, et cette bouche angélique qui me disait si doucement: *je t'aime*, Alix, enfin, que je préférais à Marguerite, oui, à la reine Marguerite elle-même, Alix, sans nul souci de mon amour, de mon nom qu'elle a oublié, réjouit, flatte et caresse un homme, un comte, qu'elle appelle son époux. Oh! inconstance de la femme! orgueil et légèreté de la femme! »

Au milieu de sa douleur, surexcitée par le spectacle de ce qui se passait sous ses yeux, le troubadour s'abandonna insensiblement à une terrible contemplation, en s'appuyant sur un mur qui servait de rempart. Il était anéanti dans cette cuisante rêverie, lorsque la grande porte de l'hôtel d'Arros s'ouvrit au milieu de nombreuses lumières, que portaient des valets qui accompagnaient le ménestrel Adelmar dans la rue. Celui-ci, étonné de rencontrer son confrère en cet état d'isolement qu'il ne pouvait comprendre:

— Quoi! s'écria-t-il, en le saisissant par le bras, est-ce bien toi Gérard, que je trouve ici? toi, dont la présence était si vivement réclamée par le comte Bernard, le généreux époux de la belle Al....

— Arrête Adelmar: ne prononce pas ce nom ici, à l'heure qu'il est, au moment où ma tête brûle, où je sens le délire du désespoir s'emparer de mon ame, où je ne suis plus qu'un malheureux.

— Est-tu fou, Gérard?

— Oui, c'est de la folie pour moi d'aimer une femme, de l'adorer et de la voir ravir par un autre parce qu'il aura un palais, de l'or et des esclaves; parce qu'il se nommera seigneur, comte, baron, que sais-je? parce qu'il s'enorgueillira de ce que je ne possède point: un nom, des titres et de la grandeur. Oui, mon amour est de la folie, surtout pour vous autres, ménestrels sans cœur, qui n'aimez que de tête et de bouche. Adelmar, laisse-moi dans ma folie.

— Je ne reconnais plus là ta sagesse, troubadour de la Provence. Est-ce que tu aimerais vraiment l'épouse du...?

— Oui, te dis-je, je l'aime, et je donnerais ce qui me reste de la vie, si, en ce moment, l'enfer pouvait me vendre la mort du comte. Quelle joie ne serait point alors la mienne!... Mais, vois-tu, Adelmar, comme les lumières courent dans les appartemens; chacun de leurs reflets hâte et porte l'agonie dans mon ame.

— De grace, Gérard, conserve pour un meilleur avenir un sentiment que tu uses mal à propos. La comtesse, il est vrai, est belle; elle a des charmes, des formes qu'on trouve difficilement dans les autres femmes; mais je t'assure qu'elle n'a rien qui puisse égaler le prix que je mets à ta vie.

— L'as tu vue?

— J'étais assis à ses côtés, lorsque j'ai quitté l'hôtel d'Arros.

— Que faisait-elle pendant la soirée?

— Elle écoutait les tensons et les sirventes que nous avions composés en son honneur; elle minaudait, et, par de tendres agaceries, excitait encore l'amour violent du comte, qui prononçait souvent ton nom.

— Elle!

— Non, lui, le comte, qui regrettait de ne pouvoir faire entendre tes poésies et tes chants, à sa noble

épouse et à l'élégante société. La comtesse, elle, ne parut point faire attention à la réflexion de son galant époux.

— Je reconnais bien là les femmes et les grands. Les unes vous jurent d'être à vous, elles vous jettent au foyer du cœur des sermens d'amour, et puis...... elles ne pensent plus à vous. Les autres vous caressent, vous flattent de leur puissante protection, et cela pour vous traîner à leurs genoux, pour vous faire servir de jouets à leurs caprices ou de comparses dans la comédie de leurs plaisirs. Nous sommes insensés, les hommes!....

— Maître, tu reconnais enfin ton erreur; tu n'es pas loin de guérir.

— Oui, mon erreur; mais une pensée de feu reste toujours clouée dans ma tête. Elle me brûle, elle dévore ma vie en ce moment. Malédiction à mon amour! Regarde, Adelmar, comme le palais d'Arros s'assombrit; le mouvement et le bruit cessent; les fenêtres se ferment; une lumière terne se dirige vers ce pavillon; elle brille dans la chambre d'Alix; il est minuit; tout est perdu..... je meurs....

En ce moment, le malheureux Gérard tombe évanoui entre les bras d'Adelmar qui, après lui avoir fait reprendre difficilement ses sens, le conduisit dans son appartement de la rue Sainte-Catherine. Lorsque le lendemain il revint à lui, le délire l'avait quitté et il ne se rappelait que confusément, en voyant Adelmar autour de son lit, la scène de la veille, tant ses nerfs étaient encore émoussés par la force de sa passion. Cependant, un domestique du comte Bernard se présenta à eux, de la part de son maître, pour les engager à venir faire entendre leurs chants dans le palais de son épouse, la noble comtesse. Il comptait surtout sur la présence du troubadour Gérard, pour compléter les honneurs de la soirée. « Maîtres, leur dit-il en s'inclinant, je viens prendre vos ordres. »

— J'irai, répondit alors Gérard en se soulevant péniblement sur son lit; à deux heures, nous serons au palais d'Arros. Varlet, porte cette nouvelle au comte.

— As-tu bien réfléchi à ta promesse? répartit Adelmar, lorsque le domestique se fut éloigné; es-tu assez calme pour aller affronter aujourd'hui les regards d'Alix? Cette femme, pourras-tu la voir avec sang-froid et sans indignation?

— Sans doute, Adelmar; je me sens assez d'énergie, assez d'audace pour cela.

— Pauvre troubadour! ton cœur est bien malade. Gérard, crois à mon expérience et sois moins confiant. Reste ici, je trouverai un prétexte, pour excuser auprès du comte ton absence.

— Que je reste ici! s'écria-t-il en se soulevant d'indignation sur son lit; non, te dis-je, je veux la voir encore une fois. Qu'on m'apporte mon habit de soie noire et le beau manteau que me broda la belle Marguerite, reine de Navarre. Il ne sera point dit qu'un troubadour ait reculé devant une femme, devant une comtesse d'un jour.

Et il s'habilla magnifiquement. Mais l'éclat de son costume ne pouvait dissimuler l'état de son agitation, ni la pâleur qui se répandait sur son visage, ni la terrible expression de ses traits contractés horriblement par la jalousie. Néanmoins un air de dédain et de fierté noble ressortait de l'ensemble de cette figure maladive et sentimentale; ce qui relevait encore la beauté naturelle du troubadour. Deux heures frappaient à l'horloge de l'église collégiale, lorsque Gérard entra dans le vaste salon, richement décoré, du palais d'Arros, où étaient réunis les gentils cavaliers et les jolies dames invitées à la dernière soirée de la noce. A la vue du troubadour si désiré, la brillante société se leva pour lui rendre hommage, tandis que le comte Bernard, le prenant par la main, le conduisit à côté de la jeune épouse étincelante de charmes, sur un siége qui lui était destiné.

— Gentil troubadour, vous êtes bien aimable de ne point vous faire attendre aujourd'hui, dit alors la comtesse, au milieu du bruit des conversations qu'on agitait autour d'elle. Mais hier, vous n'avez pas été assez exact pour nous honorer de votre visite.

— Hier, madame; oh! hier, il m'était impossible, répondit, avec une terrible expression de sentiment, le faible troubadour. Un jeu, comme celui d'hier, continua-t-il, ne se renouvelle qu'une fois dans la vie. Après celui-là, on ne vit plus, on meurt, Madame.

— C'est étrange ce que vous me dites là. Est-ce qu'il est des jours plus terribles les uns que les autres? Je ne m'en serai pas doutée, vraiment.

— Comtesse, tous les jours ont-ils brillé également sereins dans le ciel de votre vie? Celui d'hier, par exemple, était-il aussi beau que celui où vous disiez, il y a tantôt deux ans, à la cour du roi de Navarre, à un jeune ménestrel : *Je t'aime enfant de la Provence.*

— Je ne le rappelle pas; je ne sais ce dont vous me parlez. Et puis, tant de cavaliers vous offrent leurs hommages, qu'on est bien forcée de les accueillir quelquefois par cette formule obligée d'amour.

— C'est juste, madame. Lorsqu'on est reine ou comtesse, on peut se jouer de tout, même des sermens. Merci de votre avis, belle Alix, fille de don Arros, comtesse du Comminges, merci. Gérard, le troubadour, vous relève de votre foi jurée. Hier, lui aussi, serait mort d'amour; aujourd'hui il est guéri. Adieu, noble comtesse.

Ces dernières paroles trahirent un peu son émotion aux yeux des assistans. Le troubadour se leva alors modestement, prétexta une indisposition que l'état de sa santé chancelante porta à croire naturelle, et disparut. Trois mois après, il épousait la belle Ermegende, comtesse de Tarascon, qui lui donna avec, sa main, d'immenses propriétés dans le comté de Foix. Ce mariage fut des plus heureux.

H. Castillon (d'Aspet.)

LE COUVENT DES CASSÉS.

A deux lieues de la ville de Revel, dans la direction sud-ouest, se trouve le petit village des Cassés, où l'on voyait autrefois un couvent de femmes, qui a été démoli pendant la révolution française. La fondation de cet établissement monastique remonte à l'annéee 1264 : ce chiffre, quoique à moitié effacé, se voit encore assez distinctement sur une pierre de la muraille du parc. C'était sous le règne de saint Louis, à l'époque des croisades : ces entreprises périlleuses et lointaines, jointes à la piété du monarque, ranimèrent en France le zèle religieux; plusieurs couvens se fondèrent alors. Quelques dames qui avaient perdu leurs époux ou leurs fils dans les guerres de la Terre-Sainte, furent les fondatrices du couvent des Cassés. Privées des objets de leur affection, elles résolurent de se séparer à jamais du monde, et de passer la vie dans un cloître, au sein de la pénitence et de la prière. Peu à peu, quelques autres femmes, poussées ou par la dévotion ou par le malheur, se réunirent à elles, et bientôt le monastère devint florissant.

Ses annales présentent peu d'intérêt; et quel intérêt peut offrir l'histoire d'un couvent? On y entre, on y prie, on y souffre, on y meurt : voilà toute l'histoire. Cependant plusieurs rois de France, entr'autres Louis X et Charles IV, l'honorèrent de leur protection et lui prodiguèrent leurs largesses. Les évêques de Saint-Papoul, village situé à trois lieues de là, s'intéressèrent aussi à la prospérité du nouvel établissement : à certaines époques de l'année, ils allaient y faire des visites pastorales et y prêcher la parole de Dieu. L'un d'eux y fut enterré; on a retrouvé son tombeau, avec une mitre, des ornemens magnifiques, et tous les insignes de l'épiscopat. Enfin, il paraît que le couvent acquit une certaine célébrité, puisque plusieurs jeunes filles, des plus illustres familles de France, y furent envoyées pour s'instruire dans la pratique des devoirs religieux.

A l'époque de sa démolition, on trouva aussi dans l'une des chapelles latérales de l'église, un tombeau avec les armoiries de la maison de Bourgogne : on y lisait le nom d'*Anna*, et au-dessous, 1406. Quelques notes trouvées dans les archives donnent des détails sur cette femme intéressante.

Anne était fille du duc de Bourgogne, le plus jeune des trois oncles de Charles VI. A peine âgée de vingt ans, elle était soupçonnée d'entretenir des relations criminelles avec plusieurs seigneurs de la cour. Son père, instruit de tout, n'avait pas la fermeté de prendre des mesures sévères pour faire cesser ses désordres; mais il mourut, et son fils Jean Sans-Peur fut héritier de ses états et de ses projets ambitieux. Ce prince, qui ne visait à rien moins qu'à s'emparer de l'autorité suprême, pensa que la conduite scandaleuse de sa sœur Anne avilirait la majesté royale et pourrait lui nuire dans l'esprit du peuple : il résolut donc de se débarrasser d'elle. Conduite sous bonne escorte dans le Midi, elle fut enfermée dans la tour de Riquety, située sur une éminence qui domine le village des Cassés. On lui donna des gardiens sévères, qui ne permirent jamais à personne de s'approcher d'elle.

La malheureuse Anne passa là deux années de sa vie, dans un abandon absolu, n'ayant pour toute perspective que le firmament et quelques plages désertes ou peu cultivées. Que cet abandon fut pénible pour cette jeune fille, qui s'était enivrée à longs traits des délices de la cour; qui s'était vue adorée par une foule de seigneurs et de princes des plus beaux et des plus braves! Pour elle, qui trouvait dans les épanchemens du cœur des plaisirs toujours renaissans, jamais épuisés! Quelquefois, au milieu de sa douleur, des pensées de résignation venaient adoucir son désespoir; elle voulait renoncer au monde, chercher des consolations dans les bras de Dieu, lui vouer tout son amour; mais, vains rêves, vœux inutiles! ses souvenirs d'autrefois mettaient toujours une barrière insurmontable entr'elle et le repentir.

Souvent, pendant sa captivité, ses plus fidèles amans vinrent, déguisés en mendians ou en troubadours, chanter sous sa fenêtre, et demander aux gardiens un asyle pour la nuit, promettant de charmer par leurs récits ou par leurs chants les loisirs de la belle châtelaine; mais ils furent toujours repoussés avec rudesse : aussi Anne mourut-elle bientôt, dévorée d'ennui, consumée d'amour. Les religieuses des Cassés demandèrent son corps et lui rendirent les derniers devoirs. La tour de Riquety existe encore, on en a fait une métairie qui a conservé ce nom.

Avant la révolution, il y avait au couvent vingt-deux religieuses; elles avaient plusieurs propriétés dans la commune, et étaient seigneuresses du Faget : leurs revenus se portaient à peu près à la somme de 25,000 fr. Elles étaient de l'ordre de Sainte-Claire : chacune prenait avec elle une ou deux jeunes filles, dont elle dirigeait l'éducation. En 93, cette paisible et intéressante famille, qui se composait d'une cinquantaine de personnes, fut obligée de se séparer : les meubles, les ornemens, les vases sacrés, tout fut enlevé, et vendu à Castelnaudary. De toutes les religieuses qui alors furent expulsées, une seule existe encore; c'est Mme Clausade, actuellement à la Bastide-d'Anjou. Le couvent fut vendu à vil prix; M. Alquié l'acheta. Cloîtres, cellules, église, tout a été renversé, détruit; la main dévastatrice des révolutions n'a rien respecté, et la charrue a fait disparaître jusqu'aux moindres vestiges. Le monastère ne présente aujourd'hui qu'un vaste parc où croît le plus beau sainfoin.

Cependant quelques ruines échappèrent au vandalisme; elles méritent à juste titre de fixer l'attention des connaisseurs : on y remarque les débris d'une petite église, dont l'élégance rappelle les belles constructions du moyen-âge. La moitié de la voûte s'est écroulée, l'autre aura bientôt le même sort, car les murs

lézardent de toutes parts, et dans peu d'années ces bris intéressans n'offriront plus qu'un amas de décombres.

Je vais souvent, au déclin du jour, me promener dans le parc silencieux; j'y trouve toujours de nouveaux plaisirs, de nouvelles sensations : qu'il est éloquent le silence des ruines ! Chaque pierre détachée du mur, chaque brin d'herbe qui croît sur les tombeaux dévastés, porte à la méditation et à la rêverie : la pierre qui s'écroule est une leçon, le brin d'herbe du tombeau une espérance.

J'étais un jour dans l'église, encombrée par les fragmens de plâtre, par les tuiles tombées des piliers de la voûte : des pigeons ramiers qui y ont établi leur demeure voltigeaient çà et là. Le regard fixé sur le chœur, à l'endroit où avait été l'autel, mon âme recueillie se reportait à ces temps où de jeunes filles, des épouses coupables, des amantes délaissées, disaient adieu au monde, à ses charmes, à ses dangers, pour venir passer leur vie dans cet asile de paix, de repentir et de prière; et je me disais : là, sans doute, plus d'une vierge pieuse, plus d'une pécheresse pénitente, vint, dans le silence des nuits, s'humilier devant l'Eternel et gémir sur ses fautes passées. Ces souvenirs confus d'un autre âge causaient en moi des émotions indéfinissables. Avec mon bâton de voyageur j'écartais la poussière qui recouvrait de vastes pierres jetées çà et là : l'une d'elles frappa plus particulièrement ma vue; je l'examinai avec attention, et je découvris une inscription presque effacée : les lettres, à demi-brisées, ne présentaient aucun sens; cependant je parvins à lire ces deux mots en langue du pays : *Foueron malherouses*. Je compris que c'était une pierre tumulaire. Curieux de connaître les malheurs que rappelait cette inscription, je fis des recherches, et voici l'histoire que j'appris :

I.

En l'an 1426, le sire de Morens était seigneur des Cassés. Depuis deux ans, il avait perdu son épouse : une jeune fille de quinze ans, nommée Marguerite, était sa seule consolation. Pendant les premières années de son mariage il avait ressenti un vif chagrin, et maudit bien souvent la Providence de ce qu'elle ne lui avait pas accordé un fils, qui eût été l'héritier de son nom et de ses vastes domaines. L'idée que le nom de Morens devait bientôt périr lui avait fait faire des réflexions douloureuses; mais enfin il avait trouvé le moyen de remédier à cet inconvénient. Dans un de ses voyages à la cour de France, un jeune page d'une famille très ancienne, mais pauvre, avait fixé son attention, et il résolut de le marier avec sa fille dès qu'elle aurait dix-ans, à condition qu'il quitterait son nom pour prendre celui de Morens. Il fit part de son projet au roi Charles VII et obtint son agrément. Ainsi, tranquille sur l'immortalité de sa race, il vivait dans son château, comme tous les seigneurs d'alors, au sein de l'indolence et des plaisirs, peu aimé, mais très redouté de ses vassaux à cause de sa cruauté.

Marguerite, sous ce rapport, ne lui ressemblait guère; la nature l'avait douée d'une âme pleine de bonté et de compassion; elle était l'amie, la protectrice des malheureux; les pauvres de Cassés trouvaient en elle un ange de consolation et d'espérance. Le dimanche, en sortant de l'église, les villageois se pressaient autour d'elle et allaient implorer son secours; sa bourse était bientôt vide, et fâchée de ne pouvoir donner à tous, elle rentrait au château, accompagnée du fidèle George.

George était le fils de son jardinier; il soignait le parc, le verger, et un parterre parsemé de fleurs, pour lesquelles Marguerite était passionnée : il était né dans le château, et avait été son compagnon d'enfance. Jusqu'à l'âge de douze ans ils ne s'étaient jamais quittés; aussi avait-il profité des leçons qu'on donnait à sa jeune maîtresse, et acquis quelque instruction. Il avait alors dix-ans; sa taille était grande et svelte, sa tête belle et expressive, son regard plein de feu et de passion. Tous les matins il allait offrir à Marguerite les plus beaux fruits et les plus belles fleurs; la jeune châtelaine le remerciait par un sourire; elle jetait sur lui un regard plein d'amour; car, depuis quelque temps, Marguerite aimait George. Aussi commença-t-elle bientôt à le rechercher : tous les soirs, ils arrosaient ensemble le parterre. George devina l'amour de Marguerite, il le partagea; dès-lors les amans furent inséparables. Ils passaient les heures entières dans les bosquets du parc, au sein des plus doux épanchemens et des plus tendres émotions; ils s'abandonnaient à leur amour avec une entière sécurité, car le sire de Morens était sans méfiance, et ne supposait même pas que sa fille, promise à un page de la cour, pût être amoureuse de son jardinier.

Cependant une lettre de George trouvée dans la chambre de Marguerite fit naître des soupçons, et un jour le sire de Morens, en se promenant dans le parc, entendit par hasard leurs propos passionnés. A l'instant le pauvre jeune homme fut chassé ignominieusement du château, et Marguerite enfermée dans le couvent, où elle devait rester jusqu'à l'époque de son mariage.

II.

Elle fut bien cruelle cette séparation pour deux jeunes cœurs qui se comprenaient si bien ! George fut obligé de s'enfuir, et ne reparut plus de jour au village; cependant il venait souvent au milieu de la nuit errer autour du couvent et chanter des romances qui peignaient son malheur et son abandon. Marguerite, dans sa cellule, reconnaissait cette voix, et elle écoutait en extase ces chants tristes et douloureux; et lorsque les chants avaient cessé, lorsque la voix s'éloignait d'elle, les sanglots la suffoquaient, ses yeux se mouillaient de larmes. A genoux sur sa couche, elle suppliait Dieu de l'unir à son fidèle amant, et de la protéger dans la position affreuse où elle se trouvait. Hélas ! elle était bien affreuse la position de Marguerite ! elle avait senti qu'elle serait bientôt mère. La supérieure savait tout. En attendant qu'elle pût annoncer cette fâcheuse nouvelle au sire de Morens, et lui rendre sa fille, cette infortunée, devenue pour ses compagnes pieuses un sujet de scandale, était consignée dans sa cellule.

Un matin, la supérieure, après avoir prié pour la pécheresse et imploré la protection divine, se transporte au château; elle trouve le sire de Morens qui se promenait dans le jardin; elle l'aborde en tremblant,



GEORGES ENCHAÎNÉ PAR LES VALETS DU SIRE DE MORENS.

lui expose en peu de mots la situation de sa fille, et implore son pardon. A cette nouvelle accablante, le sire de Morens devient pâle, ses yeux lancent des regards pleins d'indignation et de haine, la parole expire sur ses lèvres. Cependant ce mouvement de colère est passager; il revient bientôt à lui, et, comme un homme qui a pris son parti : Eh bien ! dit-il, Dieu l'a voulu sans doute, je dois me soumettre: mon jardinier remplacera le page, il s'appellara George de Morens, et rien ne sera changé dans mes projets.

La supérieure se hâta de prévenir Marguerite des dispositions de son père. Marguerite qui connaît la dureté de son cœur, lui suppose des projets coupables, un noir pressentiment l'obsède, elle est glacée de frayeur. Cependant, sans hésiter elle va au château : en entrant, elle se précipite aux genoux du sire et les arrose de ses larmes. Son père ne lui adresse pas le moindre reproche; il la relève, l'embrasse, et l'engage à écrire à George, son futur époux, pour le faire venir au château. George y vint en effet; il parut en tremblant devant son maître, qui le reçût avec bienveillance, et lui serra affectueusement la main. Quelques jours après, il conduisait sa bien-aimée à l'église, où son mariage fut béni et célébré avec une pompe solennelle.

Tout le village et le château furent dans la joie; on s'y livra aux réjouissances les plus vives. Il était minuit, la fête paraissait terminée, et, depuis environ une heure, les époux étaient dans la chambre nuptiale. Tout-à-coup la porte est brisée à coups de hache, le sire de Morens entre, un flambeau à la main, et suivi de quatre assassins : Arrachez, s'écria-t-il d'un air farouche, les yeux à ce scélérat qui a prostitué l'honneur de ma famille. Aussitôt les quatre bourreaux se jettent sur le lit; George se lève en sursaut et se défend vigoureusement : Marguerite va se jeter aux genoux de son père qui, immobile au milieu de la chambre, la repousse du pied. Ce père infâme est bientôt obéi, et George se débat en vain dans les bras de ses bourreaux. Marguerite s'évanouit, les angoisses et le désespoir provoquent les douleurs de l'enfantement; on la transporte sur son lit, où pendant deux heures elle pousse des cris affreux. Le sire de Morens, toujours immobile, la regarde sans proférer une parole. Enfin elle met au monde un enfant mâle. Cette inno-

rente créature est remise à un domestique, qui l'emporte enveloppée dans un vieux linge. Après cela, George et Marguerite sont conduits dans un cachot souterrain, et enfermés dans deux cages de fer. C'est à, c'est dans cette prison sépulcrale que les deux amans devaient finir la vie, avec leur bourreau pour geolier.

Quelques minutes après cette exécution atroce, le feu prit à la chambre nuptiale; on crie au secours, tout le village se rend en foule; après bien des efforts on maîtrise le feu; mais le bruit se répand que les deux mariés ont été surpris par les flammes, et qu'on a retiré leurs cadavres à demi brûlés. Le lendemain, le sire de Morens, la larme à l'œil, accompagnait au cimetière les cercueils de George et de Marguerite.

III.

Le domestique à qui le sire de Morens avait remis l'enfant de Marguerite, reçut ordre de le faire mourir, ou au moins de se débarrasser de lui, de manière à ce qu'il ne pût jamais connaître les auteurs de ses jours. Jaloux de seconder les projets de son maître, il allait creuser une fosse dans un champ, pour y déposer cette innocente créature; mais les cris de l'enfant réveillèrent dans son âme des sentimens de compassion; il résolut alors d'aller assez loin du château l'exposer devant la porte hospitalière de quelque paysan, et de l'abandonner à la garde de Dieu.

Après avoir suspendu à son cou une bourse dans laquelle il déposa quelques pièces d'or, il se dirigea vers la Montagne-Noire. Il marcha pendant long-temps dans l'épaisseur des bois, et arriva devant une bergerie isolée; il déposa l'enfant, enveloppé dans son manteau, et se retira pour observer de loin ce qui arriverait. Bientôt les chiens viennent aboyer autour du manteau; le berger, réveillé par leurs cris, ouvrit la porte, et, à la lueur de l'aurore qui commençait à poindre, il aperçut ce jeune infortuné glacé de froid et presque mort. Touché de compassion, il le porta dans la bergerie, où on lui prodigua les soins les plus tendres; il adopta comme son enfant le nouveau-venu, et lui donna le nom de Jacques.

Jacques, devenu grand, fut berger comme son père adoptif. Ce n'est qu'à l'âge de quinze ans qu'il apprit l'histoire de sa vie. Dès qu'il sut qu'il n'était qu'un enfant trouvé, son caractère, jusqu'alors assez gai, devint sombre et sauvage; l'ingratitude de ses parens, l'injustice dont il était victime, absorbèrent toutes ses pensées, et, dans son âme, qui avait quelque chose de celle du sire de Morens, les sentimens de la haine et de la cruauté se développèrent avec énergie.

Tandis que Jacques grandissait dans les bois, à la garde de ses troupeaux, le sire de Morens persécutait George et Marguerite: le temps et l'âge semblaient augmenter son animosité au lieu de l'affaiblir. Depuis quelques années, les quatre scélérats qui l'avaient secondé dans son crime, n'existaient plus, et c'est lui qu'on accusait d'être l'auteur de leur mort; de sorte que de tous ses complices, il ne restait que le domestique à qui Jacques avait été remis. Mais ce serviteur ne connaissait pas la destinée réelle de George et de Marguerite: il les croyait morts pendant la nuit des noces; c'est à cause de cela que le sire de Morens l'avait épargné.

Cependant, plusieurs fois à minuit, lorsque tout sommeillait dans le château, il avait rencontré son maître qui se dirigeait avec une lanterne vers la porte du souterrain: il épia sa conduite, et tous les jours, à la même heure, il le vit errer dans les corridors. Cette circonstance fit naître des soupçons dans son âme, et il commença à croire qu'il serait possible que Marguerite et son époux fussent encore en vie.

Le sire de Morens devenait plus taciturne et plus méfiant. Un jour, il demanda à son serviteur si au moins il n'y avait rien à craindre de la part de l'enfant qui lui avait été confié, et s'il n'avait jamais parlé de lui à personne. Le vieux domestique le rassura; mais les doutes de son maître ne lui laissèrent plus de repos, car il savait qu'un crime ne coûtait rien au sire de Morens. Après avoir réalisé le fruit de ses économies, il quitta pendant la nuit un asyle où ses jours n'étaient pas en sûreté.

En sortant du château, sa première idée fut de se diriger vers la Montagne-Noire, afin de savoir ce qu'était devenu l'enfant de Marguerite, et d'échapper à la vengeance de son maître en vivant caché dans les bois.

Il arrive devant la bergerie où vingt-cinq ans auparavant il avait déposé le jeune proscrit: il rencontre un vieux berger, et lui demande de ses nouvelles. De qui parlez-vous, dit le vieillard attendri? De notre Jacques, oh! sans doute il existe, et nous l'aimons comme notre propre fils; il est à la garde de son troupeau dans le bois voisin.

Le vieux serviteur ravi de savoir que l'enfant de Marguerite vivait encore, va sur-le-champ à sa rencontre. Il le trouve bientôt: il était seul assis au pied d'un chêne séculaire, un gros chien dormait à ses côtés, son regard était fier et terrible comme celui du sire de Morens. Il se fait connaître, s'assied auprès de lui, et là, il lui révèle le secret de sa naissance, raconte avec les détails les plus circonstanciés l'épouvantable histoire de ses parens, et dépose dans ses mains un portrait de sa mère. Au récit de tant d'iniquité et de barbarie, les cheveux de Jacques se sont dressés sur sa tête, ses yeux ont mouillé de larmes l'image de Marguerite, sa bouche a fait entendre des paroles de vengeance et de mort.

IV.

Le lendemain, après avoir fait ses adieux à sa famille adoptive et à celui dont les révélations venaient de changer les conditions de son existence, Jacques se dirige vers le château des Cassés. Il veut à tout prix connaître la destinée de ses parens, les délivrer s'ils vivent encore; s'ils sont morts, punir leur assassin. Il se présente au sire de Morens comme un domestique sans place, et demande à être employé. Sa vigueur, sa taille colossale, son air sauvage et bandit préviennent le vieux châtelain en sa faveur: ce sont des hommes de cette trempe qu'il lui faut; et il suppose qu'au besoin il fera de lui tout ce qu'il voudra, même un assassin.

Jacques, agréé dans le château, se trouva dans une position favorable à ses projets; dès-lors, il ne songe

qu'à les mettre à exécution. Le vieux domestique dans ses récits lui avait annoncé que les cercueils de George et de Marguerite avaient été déposés au cimetière, mais qu'il pensait que ces cercueils étaient vides; pour s'assurer de la vérité, il s'y transporte pendant la nuit, armé d'une bêche. Après avoir enlevé une grosse pierre sur laquelle étaient inscrits les noms de ses parens, il se m-t à creuser la fosse. Il trouve en effet deux cercueils placés à côté l'un de l'autre, les planches de chêne étaient assez bien conservées; mais nul débris, nul ossement humain ne venait attester que des cadavres y eussent été déposés. Jacques acquit donc la certitude que George et Marguerite étaient dans le château. Après avoir comblé la fosse et replacé la pierre, il rentra avec le doux espoir d'embrasser encore peut-être les auteurs de ses jours.

Une nuit, à la onzième heure, tout était tranquille dans le château : les domestiques dormaient profondément; lui seul, armé d'un poignard, faisait sentinelle à quelques pas de la chambre du sire de Morens. A minuit il le voit sortir, tenant d'une main une lanterne, et de l'autre plusieurs grosses clés; il le suit de loin, et sans bruit. Parvenu devant une petite porte très-épaisse, le sire de Morens l'ouvre avec une des clés qu'il portait; il entre et veut la refermer : la porte lui oppose une résistance inattendue; il frappe plusieurs fois avec le genou, c'est en vain; mais sachant qu'il n'a rien à craindre de personne, il s'enfonce dans le souterrain. Jacques, après avoir écouté attentivement, pousse la porte et entre; la lumière est à cent pas de lui. Son maître s'arrête, lève une trappe et disparaît. Jacques s'en approche, aperçoit une échelle et descend; il se trouve dans une voûte silencieuse et humide. Le sire de Morens qui toujours marchait devant lui, ouvre une autre porte, allume un flambeau et s'assied. Jacques osant respirer à peine, fait encore quelques pas, se colle contre le mur et écoute :

— George! George! que fais-tu aujourd'hui?

— Vous le savez bien, je souffre!

— J'ai une triste nouvelle à t'annoncer.

— Et vous me plaignez, n'est-ce pas? laquelle?

— La porte de ton cachot s'ouvre pour la dernière fois; je vais à la cour de France présenter mes hommages au roi et le féliciter sur ses triomphes; je serai absent pendant une année; personne au monde ne connaît l'histoire de tes malheurs, personne ne les connaîtra; ainsi, il ne m'est pas possible de t'empêcher de mourir de faim.

— Faites-moi grâce de votre pitié; je me réconcilie avec vous puisque enfin vous allez me délivrer d'une vie qui m'est depuis long-temps à charge. Vieillard, vous êtes sur le bord de la tombe : bientôt une nouvelle vie commencera pour vous, et elle sera longue celle-là! Quand je ne serai plus, pensez à tout ce que vous m'avez fait souffrir, ouvrez votre ame au repentir et à la clémence : puisse Dieu pardonner vos iniquités comme je les pardonne.

— Le repentir! pauvre fou : George mit la désolation dans mon ame, il tua Marguerite, et moi j'ai fait périr le bâtard; je vais faire périr George : je me suis vengé; il y a compensation.

Vous vous trompez, sire de Morens! s'écria une voix terrible qui retentit profondément dans la voûte. Le vieillard, glacé d'effroi, se retourne, et la figure menaçante de Jacques lui apparaît. Aussitôt, le saisissant par les cheveux avec une main de fer : — Vous vous trompez, sire de Morens, cet enfant, ce bâtard, que vous vouliez faire périr après avoir arraché les yeux à son père, il vit encore, il est ici devant vous!... en proférant ces paroles, un coup de poignard perce le sein de ce monstre, qui tombe baigné dans son sang.

Jacques prend la clé de la cage, étreint son père dans ses bras, l'embrasse, et lui raconte ses malheurs. Le pauvre George, attendri, sentit de nouveau s'ouvrir son cœur à la joie.

— Et Marguerite, ma malheureuse mère, où est-elle? demanda Jacques.

— Cher enfant! tu vois cette cage vide, c'était la sienne; elle n'y demeura que deux jours, elle mourut après t'avoir donné la vie : trop faible pour supporter mon malheur et le sien, elle se brisa, la pauvre femme! Elle était si frêle, elle m'aimait tant! Ses restes sont ensevelis là à côté de nous.... Il dit, et des pleurs d'attendrissement et de pitié coulaient de ses yeux; son fils pleurait avec lui, et tous deux étaient à genoux sur la tombe de Marguerite.

George, qui depuis vingt-cinq ans ne s'était jamais tenu debout, ne pouvait marcher : Jacques le prit entre ses bras et le déposa dans une chambre du château. Bientôt la nouvelle de cet événement se répandit dans le village : les habitans vinrent en foule voir le malheureux époux, et accabler de malédictions le sire de Morens. Mais George était si faible, si exténué, que la fatigue et l'émotion lui donnèrent une fièvre violente : il mourut à la fin du jour dans les bras de son fils désolé.

On exhuma les restes de Marguerite et on les déposa dans le cercueil de George : tous deux furent enterrés avec une pompe magnifique dans l'église du couvent.

Louis Catala.

UNE ÉMEUTE A CARCASSONNE, EN 1792.

C'était en 1792; fatigué de n'être depuis bien du temps au sein de l'état, qu'un espèce de remplissage destiné à fermer chaque jour un vide nouveau, ou à combler les gouffres que, depuis près de deux siècles, les chefs de la vieille monarchie semblaient creuser à l'envi autour d'elle; le peuple s'était levé avec la vio-



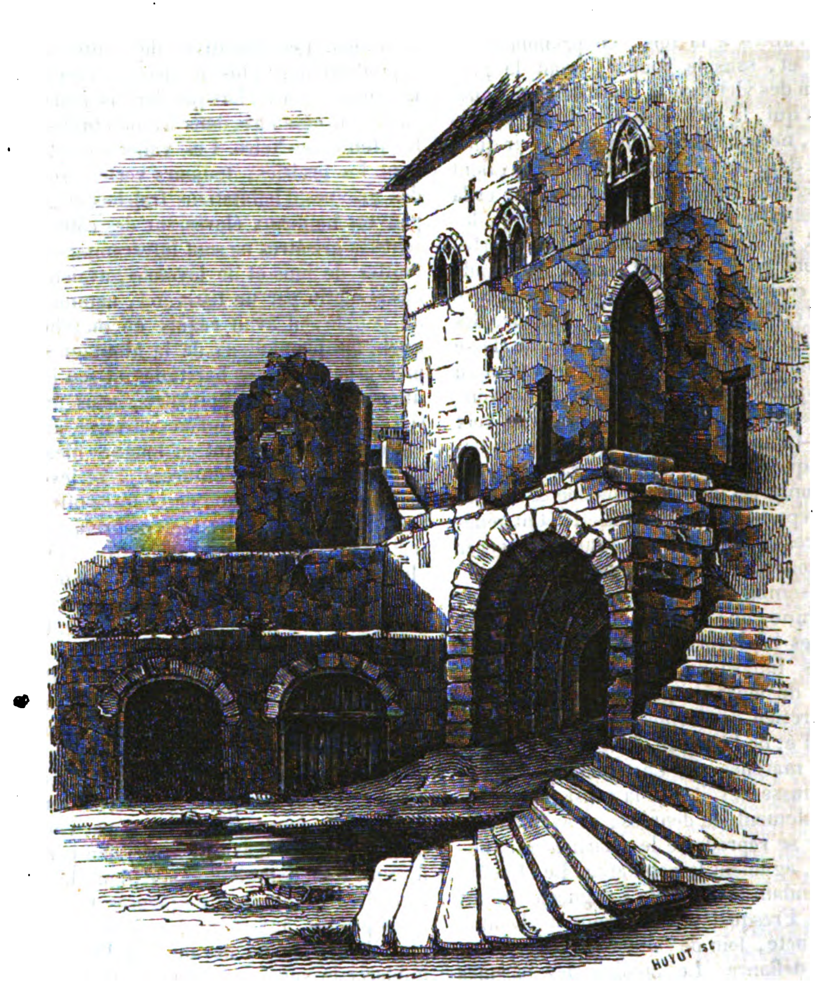
lence d'un corps élastique qui, trop long-temps comprimé, finit par briser la force qu'on lui opposait. Les scènes sanglantes du 10 août venaient de répondre au manifeste de Brunswick. Après avoir, quelques semaines auparavant, vacillé sous le bonnet rouge, la couronne tombait de la tête de Louis XVI, brisée par un décret de l'assemblée législative, faible et divisée, luttant avec peine contre la violence des partis: celle-ci, placée dans l'alternative de violer la constitution ou de sauver la France, avait cru respecter l'une et défendre l'autre à la fois, en prononçant la déchéance royale, et, sans le vouloir, avait la première ouvert à bien des victimes la route de l'échafaud.

Les commotions qui, à cette époque, ébranlèrent si souvent la capitale, ne pouvaient manquer d'avoir quelque retentissement dans les provinces. Plusieurs avaient même donné le signal : ici, c'était le royalisme et la Vendée; là, la religion et les prêtres; ailleurs, les révolutionnaires et la démocratie. Parmi les départemens qui le bornent ou l'avoisinent, celui de l'Aude avait presque seul conservé une tranquillité assez rare dans ce moment d'effervescence. Pour y produire des soulèvemens, c'était trop peu de l'apparition d'une classe d'hommes venant mendier un appui qu'ils n'avaient su que refuser, alors qu'ils avaient eux-mêmes le pouvoir.

Mais, plus puissante que la leur, une autre voix retentit en même-temps dans nos campagnes : celle-ci ne pouvait manquer d'être entendue, car le besoin parle une langue comprise de tout le monde et la faim ne s'ajourne pas. Depuis deux ans, la disette était générale; la cherté excessive des grains ne laissait espérer au pauvre qu'une nourriture dificile à gagner : la belle récolte de 1792 semblait promettre cependant une amélioration prochaine; une baisse sensible avait même réalisé en partie les espérances qu'on avait conçues, lorsque des achats importans ramenèrent des prix élevés. Peu riches de leurs propres produits, épuisés d'ailleurs par l'entretien de l'armée du Midi, les départemens du Gard et de l'Hérault étaient venus s'approvisionner aux marchés de Castelnaudary et de Carcassonne. La hausse devait être la conséquence nécessaire de cet écoulement de denrées, et avec elle on ne tarda pas à voir se reproduire les alarmes qui, depuis plusieurs mois, agitaient la population. Le 11 août, trois barques descendant le canal du Languedoc furent arrêtées au port de Fresquel par les soins de l'administration; et cet acte, loin de calmer les esprits, ne fit qu'accroître la défiance. Le nombre des barques augmentait; l'irritation devenant plus vive tous les jours, les habitans des communes riveraines se portaient en masse vers les bords du Canal; le pillage et des essais de meurtre et d'incendie y avaient déja signalé leur présence.

Il est difficile, impossible même, du moment où le désordre éclate, de marquer d'avance les limites qu'il voudra s'assigner; l'administration devait craindre de voir bientôt la navigation interrompue forcément. L'homme qui devait, quelques années plus tard, soumettre à la même influence prodigieuse le commerce, les arts, la guerre, la civilisation tout entière, n'était point venu diriger, comme il le fit plus tard, à la fois, les combinaisons les plus vastes, et les détails en apparence les moins importans. Les eaux du Fresquel n'avaient point été forcées encore de suivre le lit nouveau sur lequel s'élève, de notre temps, l'œuvre remarquable d'architecture, qui sert à la fois d'aqueduc, de pont et de grande route. Laissées à leur cours naturel, elles traversaient le lit du canal; et, après avoir en partie servi à son alimentation, s'échappaient à l'aide d'épanchoirs latéraux, fermés par des vannes, que l'on soulevait toutes les fois que des eaux trop abondantes ou les besoins de la navigation le rendaient nécessaire : les détruire, c'était intercepter le cours du Canal. Les tentatives déja faites menaçaient de se reproduire avec plus de succès : la foule croissait depuis cinq ou six jours, lorsque dans la journée du 16 le tocsin se fit entendre dans les nombreuses communes de la Montagne-Noire. Les vallées riantes du Cabardès, dont les prairies, toujours vertes, sont dominées par des groupes d'habitations fraîches et gracieuses, et les pauvres hameaux élevés sur des côtes stériles dont les schistes grisâtres ne sont interrompus que par quelques touffes de buis et de lavande, avaient été parcourues dès le matin par un tisserand, nommé Jordy : au nom du peuple, il avait requis de marcher sur le Fresquel, les populations de la Montagne, classe d'hommes à part par ses habitudes et son langage, cachant un esprit ardent et opiniâtre, sous un costume grossier et bisarre, et qu'on retrouve au retour de nos marchés, se dessinant en longues files sur la route de la montagne. Tous s'émurent et se levèrent à sa voix; chacun se fit un arme de ce qui s'offrit à sa main; le fusil, hôte habituel de la demeure du montagnard, les instrumens consacrés à l'agriculture, le soc même de la charrue servirent à cette destination nouvelle; quelques personnes habituées à exercer de l'influence, essayèrent, au milieu de l'ébranlement général, d'arrêter ou du moins de suspendre le cours d'une irritation qui croissait d'heure en heure. Parmi elles, était le curé de Salsigne. Après avoir quelques momens prêché à ses paroissiens, au nom du Dieu de l'évangile, le calme et la modération, il s'aperçut du peu d'effet que ses discours produisaient sur des hommes exaspérés; et croyant que la voix divine serait mieux écoutée que les paroles du prêtre, par ceux chez lesquels la foi religieuse n'avait encore rien perdu de sa force, il exposa le Saint-Sacrement dans la chapelle du village. Des vieillards et de pieuses femmes vinrent unir leurs prières aux siennes : mais le reste passa; et si plus d'un s'inclina devant son Dieu, ce fût pour en implorer le succès et lui promettre au retour des adorations, en échange de la complicité qu'il semblait lui demander.

Les populations de la montagne réunies sur un même point, descendirent ensemble vers le port de Fresquel pour y rejoindre celles qui étaient rassemblées depuis plusieurs jours. Ce fut avec une sorte d'enthousiasme que ces derniers accueillirent les nouveaux compagnons qui leur arrivaient. Tous les bras s'ouvrirent devant eux; toutes les mains pressèrent leurs mains; chacun leur prodigua les moyens d'affection expansive que l'on obtient si aisément dans le Midi, de celui dont on vient de remplir les vœux. « Pauvres gens de la Montagne-» Noire, leur disait-on, les regards émus d'une singu-» lière pitié, vous venez demander du pain, nous n'en » avons pas plus que vous; mais venez, suivez-nous, il



PORTE DU TRÉSOR A CARCASSONNE.

» y en aura pour tous à Carcassonne. » Il ne fut plus question dès-lors que de réaliser l'idée dont l'exécution promise les avait fait venir au rendez-vous commun ; onze ou douze cents environ se détachèrent de dix ou douze mille réunis sur le port et se mirent en mouvement vers Carcassonne; le désordre s'organisa, une ligne immense se développa sur la route qui conduisait à la ville. C'étaient tantôt des cris de terreur et de rage, tantôt comme le silence lourd et pénible qui précède l'orage et que le cri des animaux ou le souffle du vent interrompent à peine dans l'atmosphère ; objet à la fois bizarre et terrible, ces hommes haletans de fureur, couverts en partie de haillons, brandissant les armes dangereuses et souvent ridicules que le sort leur avait jetées, se lançaient comme une avalanche du sommet des côteaux qui ont formé depuis la rive gauche du canal du Midi. Ils marchaient sans autre chef que l'idée fixe de la destruction. Le hasard, la volonté ou le crime, n'avaient encore placé personne à la tête, et si quelque chose pouvait servir de signe de ralliement,

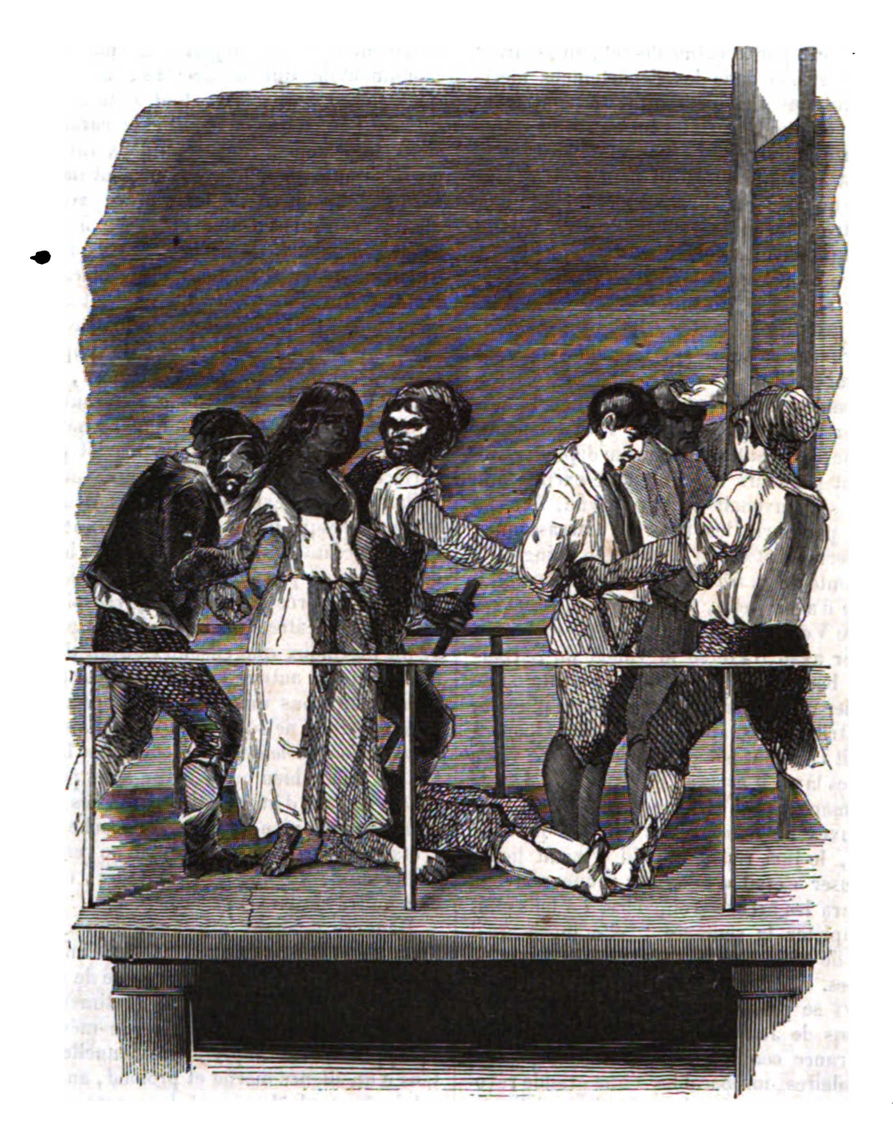
ce n'était que l'écharpe tricolore des officiers municipaux.

Désireux sans doute d'imiter en petit ce que depuis plusieurs mois on voyait tous les jours s'accomplir sur un plus grand théâtre, chacun d'eux avait conduit au port de Fresquel les insurgés de sa commune. Sans doute ils étaient maintenant jaloux d'achever l'œuvre: un seul avait essayé de se servir du pouvoir moral qu'il exerçait, pour retenir la troupe qui se rendait à Carcassonne. Mais la voix la plus forte se brise au choc de la tempête; et la sienne n'étant pas entendue, il était venu dire ce qui se préparait à l'administration départementale.

L'émeute le suivit. Elle était à dix heures à la porte du trésor. On l'attendait. Elle y trouva le premier chef qu'elle devait avoir. C'était une femme, Jeanne la Noire. — Etrangère par sa naissance à la ville qu'elle habitait depuis sa jeunesse, Jeanne y vivait à l'aide de travaux pénibles qui souvent même pouvaient à peine suffire à son existence. On ne savait guère quel pays avait été le sien, avant qu'elle vînt se fixer à Carcassonne; mais à son teint basané, aux traits rudes et heurtés de sa physionomie; à ses yeux qui, sous des sourcils épais, lançaient des regards sombres et ardens; à des habitudes peu conformes à son sexe, à son costume dont les formes laissaient se dessiner à découvert des jambes et des bras fortement musclés, on eût dit de Jeanne un enfant de la colonie Africaine que l'invasion des Maures laissa, il y a bien des siècles, sur un point des côtes méridionales de la France. Elle devait même à cette opinion assez généralement répandue le surnom sous lequel on la désignait, dans les classes du peuple à laquelle elle appartenait. Une espèce de terreur, justifiée peut-être par quelques faits criminels auxquels il n'était pas bien sûr qu'elle ne se fût point mêlée, s'attachait au nom de cette femme; et devenue veuve depuis quelques années, on répétait tout bas les soupçons qui avaient pesé sur elle, à la mort de son mari. Dans la matinée du 7 août, elle avait parcouru les divers quartiers de la ville, animant ceux qui semblaient hésiter, traçant aux autres leur conduite, disant à tous ce qui allait arriver. Venue ensuite à la rencontre des Montagnards, elle les excitait au meurtre d'une voix délirante de carnage, s'offrait à leur servir de guide, et rentrait avec eux dans la ville, tandis qu'ils répétaient, parodiant, dans leur ironie grossière, la déclaration solemnelle d'une grande assemblée. « Ce n'est pas la patrie qui est en danger, » c'est l'administration dont nous allons égorger les » membres. »

Avertis de bonne heure de ce qui se passait depuis deux jours dans les villages de la Montagne-Noire, les administrateurs du département délibéraient sur le moyen de maintenir l'ordre et de faire verser le blé dans les greniers de Carcassonne; des cris tumultueux leur annoncèrent bientôt que les insurgés occupaient toutes les avenues de l'hôtel où se tenaient leurs séances. Les premiers sons articulés qu'ils purent distinguer, au milieu du langage confus de l'émeute, leur prouvèrent que le besoin, la cherté et le défaut de vivres étaient la principale cause du mouvement. Trois des administrateurs, dont les services qu'ils avaient rendus avaient fait le nom populaire se présentèrent à l'attroupement; ils se soumirent à toutes les explications qu'il exigea d'eux, lui dirent que le but de leurs demandes était déja rempli, et s'engagèrent enfin à accorder tout ce qui serait demandé de juste ou de nécessaire. Leurs exhortations et leurs promesses à peine écoutées de ceux qui se pressaient autour d'eux, ne pouvaient guère être entendues de la masse; aussi l'agitation allait-elle en augmentant; le bout d'une arme à feu avait même été dirigé sur un administrateur qui venait de parler, et qui aurait infailliblement péri, si un inconnu n'avait détourné le coup en rappelant son nom et ses services. Ses paroles, portées de bouche en bouche, ramenèrent un peu de calme; la foule séparée en groupes divers ne laissait plus entendre qu'un bourdonnement sourd autour de la salle des séances; un instant l'ordre sembla se rétablir. Mais bientôt de nouveaux cris se firent entendre : les agitateurs avaient profité de ce moment pour répandre le bruit qu'on cherchait à abuser de la crédulité du peuple, que tandis qu'il se laissait bercer de mots et de promesses, des troupes se disposaient à marcher contre lui et n'attendaient que le signal pour massacrer des malheureux sans défense. C'était pour lutter contre ce danger imaginaire, que la foule demandait des canons qu'elle savait être au pouvoir de la municipalité et, avec ces armes, les munitions nécessaires pour soutenir le combat. Par un oubli d'autant plus inconcevable qu'ils avaient été prévenus, les administrateurs n'avaient à leur disposition aucun moyen de résistance; la garde nationale était occupée ailleurs à protéger la navigation du canal; et, bien que rassemblée dans le chef-lieu du département, la gendarmerie demeurait, on ne sait trop pourquoi, condamnée à une complète inaction. Un seul parti restait à prendre dans ce dénuement absolu de force réprimante. Les canons furent accordés. Une nouvelle demande succéda presque immédiatement à cette première concession; elle avait pour but d'obtenir des fusils déposés dans l'hôtel même de l'administration. Ils allaient sans doute être livrés; mais pour le peuple qui attend, il y a trop de lenteur dans l'assemblée délibérante. Impatient d'obtenir, il brisa les portes qu'on n'ouvrait pas assez vite, à son gré, et s'empara des armes qu'il venait de demander.

Dès ce moment il n'y eut plus de frein au désordre, la tête des administrateurs fut demandée. Il suffit pour être menacé, de tenir à l'administration sous quelque titre que ce fut. Les administrateurs durent à peine la vie aux observations officieuses de ceux de leurs collègues qui les avaient déja protégés, ou plutôt un nouvel objet vint pour quelques instans changer la direction de la fureur populaire. Plus intelligente que ses complices, Jeanne savait parfaitement les détails du lieu qui servait de théâtre à l'émeute. Elle veillait avec quelques-uns des insurgés vers la porte du jardin par lequel elle avait prévu que chercheraient à s'échapper ceux que la foule menaçait; son instinct ne fut point trompé. Elle en reconnut un pour avoir rempli une de ces charges qu'il semble presque impossible d'occuper, sans créer autour de soi des haines souvent aussi nombreuses qu'injustes. Aux coups de bâton, dont elle était armée, elle l'avait forcé de marcher devant elle, et, livrant la victime sans l'accuser, criait : « *Je vous en* » *mène un.* » Sur la parole de cette femme, on s'élança vers le malheureux; plus d'une arme meurtrière



SUPPLICE DE JEANNE ET DE SES COMPLICES.

moi ne point vous le dire, c'est l'histoire de chaque jour. Jeanne monta la dernière sur l'échafaud; son énergie farouche ne s'était pas démentie un instant. Elle vit sans s'émouvoir rouler les deux têtes qui ne devaient que précéder la sienne; elle était morte, que ses traits conservaient tout leur caractère d'audace et de cruauté.

Le peuple s'écoula lentement. Quelques-uns suivirent les corps des suppliciés jusqu'au bord de la fosse qui allait se fermer sur eux. Désireux de tout savoir, il leur restait sans doute à étudier quelques palpitations cadavériques, dernière lutte de la vie paraissant ne s'arracher qu'avec peine de ce qu'elle animait naguère. Le lendemain, les rues étaient redevenues silencieuses; la main du tisserand avait repris la trame; l'étoffe se polissait de nouveau sous le peigne et sous le ciseau. Seulement, de temps en temps, on voyait quelques curieux venir chercher la place où s'élevait la veille l'échafaud. Quatre dalles de grès et quelques gouttes de sang tachant encore le pavé, suffisaient bien à leur répondre. Il ne restait pas autre chose de l'émeute du mois d'août 1792.

Adr. Genie.

L'ORGANISTE DE SAINTE-CÉCILE D'ALBI.

— Ouvrez donc, Claire, criait Jean-Baptiste Boisredon en frappant à coups redoublés à sa porte. Il fait grand froid, et vous savez qu'un chanoine n'est pas homme à braver impunément les rigueur, du mois de décembre.

— On y va, Monsieur.

— On y va... Que la Sainte-Vierge vous bénisse!... Depuis un quart d'heure, je frappe, je crie; si je n'étais chanoine de la cathédrale d'Albi, je donnerais un libre cours à mes accès de colère.

— Patience, monsieur le chanoine, je ne puis allumer la chandelle; on a oublié de fermer les fenêtres du corridor.

— Sainte-Cécile, veillez sur nous! s'écria le chanoine impatienté.

Les servantes des chanoines sont des créatures si bizarres; tantôt elles vous accablent de soins, tantôt leur coupable négligence met vos jours en danger.

Boisredon ne cessait de soulever le lourd marteau de fer qui retombait à chaque instant de manière à éveiller les habitans du quartier. La vieille servante parvint enfin à allumer une petite lampe, et la tenant cachée dans les replis de son tablier, elle ouvrit la porte et fit une très humble révérence à son maître.

— Pardonnez-moi, monsieur le chanoine, dit-elle d'une voix tremblante; je n'ai pu venir plus tôt. Voyez vous-même; le vent agite les volets.

— La place n'est pas tenable, répondit le chanoine; on pourrait y construire un moulin à vent.

Caché de la tête aux pieds dans l'ampleur de son manteau ouaté, il se dirigea d'un pas rapide vers la salle à manger, et s'assit devant un bon feu.

—*Le bon vin réjouit le cœur de l'homme*, à dit le grand apôtre, s'écria Boisredon en tendant les mains vers la flamme du foyer. Si je ne me trompe, S. Paul était tourmenté par la soif, et n'avait pas froid, quand il écrivit cette maxime: si à trois heures après minuit, il eût été contraint à faire une longue halte dans les rues d'Albi, je suis persuadé qu'il aurait modifié son texte, et se serait écrié! *un bon feu réjouit le cœur de l'homme quand il a froid.*

Le chanoine plus calme, plus pâtient, depuis qu'il voyait ses gros tisons embrasés, dénoua les cordons de ses grosses bottines, chaussa ses larges pantoufles, demanda son bonnet de nuit, et dit en riant à sa servante:

— Claire, je vous ai fait peur; mon impatience a porté le trouble dans votre âme, et vous tremblez encore.

— Je le crois bien, monsieur le chanoine; lorsque vous me parlez avec votre grosse voix, je ne sais plus où je suis, je perds la tête.

— Calmez-vous, Claire, ce n'est rien... Vous savez que l'hiver est rigoureux cette année, et le chœur de Sainte-Cécile est une véritable glacière.... Ma collation est-elle prête?

— Oui, Monsieur; la table est surchargée de confitures et de fruits secs.

Le chanoine prit un léger repas, récita ses prières, et demanda la clé de sa chambre à coucher. Claire alluma une chandelle et se dirigea vers une des portes du corridor.

— Et ma nièce Agathe, dit tout-à-coup Boisredon... est-elle couchée?

— Oui, Monsieur, il y a déja une demi-heure.

— A-t-elle assisté à la messe de minuit?

— En doutez-vous, monsieur le chanoine? Mlle Agathe est le modèle des jeunes filles d'Albi; si elle échappe aux dangereuses suggestions de l'amour, elle mourra en odeur de sainteté.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le chanoine... Claire, sauriez-vous quelque chose?

— Quelque chose? Oui... monsieur le chanoine; mais vous dites si souvent que les jugemens téméraires sont de grandes fautes.

— Avez-vous oublié, Claire, que je vous ai établie gardienne de la vertu d'Agathe ma nièce. Craindriez-vous de me dire la vérité?

— Vous le voulez, monsieur le chanoine, j'obéirai... Sachez donc que Mlle Agathe aime le jeune Italien qui a entrepris de restaurer les peintures de Sainte-Cécile.

— Isidore Canzolini? fit Jean-Baptiste Boisredon...

— Il ne m'est plus permis d'en douter.

— Taisez-vous, Claire, je ne puis encore ajouter foi à ce que vous me dites: J'éclaircirai la chose. Bonne nuit.... Mon lit est-il bien chaud?

— Vous serez content, monsieur le chanoine.

La servante fit trois révérences et rentra dans la salle à manger où elle fit honneur aux débris du modeste repas de son maître.

Boisredon seul dans sa chambre à coucher, chercha long-temps à deviner le secret de la conduite de sa nièce, puis il s'écria:

Bah! bah! c'est impossible. Agathe vit dans ma maison depuis l'âge de six ans; elle a grandi sous mes yeux; Agathe est une fille sage, sur le compte de laquelle les jeunes gens de la ville ne se permettent pas la moindre médisance.

Le chanoine pleinement rassuré s'endormit d'un paisible sommeil, et ne se réveilla qu'à sept heures du matin, en entendant la voix nasillarde de Simon le *sonneur de cloches*. Il courut à la cathédrale pour assister aux offices du matin et ne rentra qu'à midi. Sa nièce Agathe l'attendait sur le seuil de la porte. Elle était parée de sa plus belle robe, et Boisredon en embrassant cette jeune fille si pudique, si jolie, ne put se défendre d'un sentiment de vanité.

— Ma nièce est belle comme un ange, dit-il à voix basse. Ma chère Agathe, ajouta-t-il, en lui saisissant le bras gauche, c'est aujourd'hui la *Noël*, jour de fête et de réjouissance pour les bons chrétiens.... Tu dîne-

ras avec moi, je pense que tout est prêt; viens ma chère Agathe, j'ai tant de choses à te dire.

Pendant tout le temps que dura le dîner, Jean-Baptiste Boisredon s'entretint de choses pieuses avec sa nièce, qui pour la première fois rougissait à chaque question que lui adressait son oncle. Le chanoine ne fut pas long-temps à s'apercevoir de ce changement subit, et les révélations que Claire lui avait faits la veille, lui parurent moins invraisemblables.

— Agathe, dit-il à sa nièce, tu es bien triste aujourd'hui!....

— Non, mon oncle....

— Pourquoi baisser ainsi les yeux? tu n'oses donc plus me regarder?

— Pardonnez-moi, mon oncle, fit Agathe, qui s'efforçait en vain de dissimuler sa frayeur.

— Tu rougis comme une jeune fille qui a une faute à se reprocher.

— Vous savez, mon oncle, que je n'ai rien de caché pour vous.

— Claire m'a dit, hier, que tu aimes le peintre italien, Isidore Canzolini.

— Ne le croyez pas, mon oncle.

Cet interrogatoire fut subitement interrompu par la vieille Claire, qui dit bas au chanoine :

— Monsieur, le peintre italien sollicite la faveur de quelques momens d'entretien.

— Isidore Canzolini?

— Lui-même, monsieur le chanoine.

— Qu'il entre.

Agathe tremblait de tous ses membres; et au moment où Canzolini entra dans la salle à manger, elle n'osa pas lever les yeux pour le regarder.

— Seigneur Canzolini, s'écria le chanoine, dès qu'il aperçut le peintre, venez-vous prendre part à mon dîner?

— Non, monsieur le chanoine....

— Tant pis pour vous; aujourd'hui Claire s'est surpassée.

— Monsieur le chanoine, j'ai une demande à vous faire.

— Vous voulez qu'on augmente le prix de vos peintures à fresque..... je m'en charge..... je parlerai au Chapitre.

— Il s'agit bien de peintures, monsieur le chanoine.... Je suis venu pour vous demander la main de mademoiselle Agathe, votre nièce.

— La main de ma nièce! fit le chanoine.... y pensez-vous, je marierais ma chère Agathe avec un peintre! non, non, par saint Jean-Baptiste, mon patron, il n'en sera pas ainsi.

— Vous refusez, monsieur le chanoine?....

— Vous vous y prenez un peu tard, seigneur Isidore Canzolini.... Je destine ma fille à celui qui obtiendra la place d'organiste de Sainte-Cécile au prochain concours. Vous êtes peintre, vous ne pouvez y prétendre.

— Et si je suis vainqueur?

— Vous épouserez Agathe.... je vous en donne ma parole. Mais vous n'êtes pas musicien, vous vous exposeriez à devenir la risée des nombreux concurrens.

Canzolini se pencha vers le fauteuil sur lequel Agathe était assise, et lui dit à voix basse :

— Agathe, je serai organiste de Sainte-Cécile d'Albi.

Isidore sortit au même instant, malgré les instances de Jean-Baptiste Boisredon qui le pressait de prendre place à sa table. Livrant son ame aux douces illusions de l'espérance, il parcourut à pas redoublés les rues tortueuses de la vieille cité, et s'arrêta devant la maison d'Eustache Florentin, organiste de Sainte-Cécile.

— Soyez le bien venu, s'écria le vieil Eustache, aussitôt qu'il aperçut Canzolini. *Cuerpo de Dios!* on a mis la poule au pot, et je sais que les peintres ne détestent pas les dîners bien assortis.

— Que votre poule repose en paix et vous aussi, seigneur Eustache, répondit Canzolini.

— Soyez mon convive, seigneur Canzolini.

— Je viens solliciter la faveur d'être mis au nombre de vos disciples, seigneur Eustache.

— Vous voulez être organiste, seigneur Canzolini?

— Puis-je espérer?

— Espérer, oui, mais réussir est chose si incertaine. D'ailleurs, ce serait une folie pour vous d'abandonner vos pinceaux qui enfantent des écus de six livres. L'orgue de Sainte-Cécile est un trône fragile et périssable.... Songez-y bien, seigneur Canzolini.... Les musiciens sont tous pauvres comme des Carmes déchaussés. Depuis vingt ans je fais danser en cadence les touches de l'orgue de Sainte-Cécile; depuis vingt ans j'ai joué tous les grands airs du rituel Romain, toutes les ariettes qui nous viennent d'Italie. Qu'y ai-je gagné? Comme Job j'aurais la misère en perspective, si la générosité du Chapitre ne m'avait accordé une pension viagère de trois cents livres. Tel est le sort qui vous attend si vous persistez dans votre dessein; mais, croyez-moi, ne vous mettez point au nombre des concurrens qui, dans deux mois, se disputeront l'orgue de Sainte-Cécile. Vous êtes peintre, ça vaut infiniment mieux.

— Vos conseils ne pourront me dissuader, maître Eustache, répondit Canzolini; je veux être organiste, je serai organiste.

— C'est un parti pris : seigneur Canzolini, puisque vous persistez dans votre résolution, je vous promets le secours de mes leçons et de mes conseils. Vous viendrez chaque jour à Sainte-Cécile, et je vous dirai bientôt si vous pouvez espérer de devenir un jour un organiste distingué.

Eustache Florentin, fidèle à sa promesse, admit au nombre de ses élèves Isidore Canzolini, qui mérita l'estime et l'affection de son maître par ses progrès rapides. Le vieil organiste lui prodigua les soins les plus assidus, et deux mois suffirent au jeune italien pour se mettre à même de se présenter au concours.

— Encore quinze jours de travail, seigneur Canzolini, lui dit Eustache Florentin, et au nom de Sainte-Cécile, je vous promets que vous triompherez de tous vos concurrens.

— Merci, maître, merci, répondit Isidore... Il ne s'arrêta pas long-temps à causer avec l'organiste; il courut vers la cathédrale, craignant d'en trouver les portes fermées. Il parcourût d'un pas rapide la vaste basilique, cherchant des yeux Simon, le sonneur de cloches : il aperçut enfin un des carillonneurs qui passait comme un fantôme à quelques pas du jubé.

— L'ami, cria Canzolini, pourriez-vous me dire si maître Simon est encore dans le clocher?

— Monsieur l'Italien, répondit le carrillonneur, Simon est au fond du chœur; il récite sa prière du soir.

Canzolini attendit que le sonneur eût terminé ses oraisons; et aussitôt qu'il le vit diriger ses pas vers la porte, il s'approcha:

— Maître Simon, lui dit-il, c'est à vous que les chanoines de Sainte-Cécile ont confié les clés de la grande porte?

— Oui, seigneur Canzolini, par ordre de monseigneur l'archevêque et de messieurs les chanoines; je suis le saint Pierre de la cathédrale d'Albi.

— Permettriez-vous à un de vos amis de passer la nuit dans cette basilique? ajouta Isidore, en gratifiant le sonneur de quelques écus de six livres.

— Monsieur l'Italien, répondit Simon, après avoir compté les pièces d'argent; rien n'est impossible à qui veut bien; vous dirigez les travaux qu'on exécute en ce moment, et je ne vois pas pourquoi il ne vous serait pas permis de passer la nuit dans la cathédrale....

— Ainsi, je puis compter sur vous; chaque soir vous m'enfermerez dans Sainte-Cécile?

— Si tel est votre bon plaisir, seigneur Canzolini, j'y consens de grand cœur. Voulez-vous rester ici ce soir?

— Oui, maître Simon.

— Dans ce cas, seigneur Canzolini, bonne nuit; il est à présumer que vous ne dormirez pas, et que les prêtres trépassés qui viennent dire des messes au grand autel, aussitôt que l'horloge sonne douze fois, vous effraieront de telle sorte, que demain vous coucherez dans votre lit.

Le sonneur sortit à ces mots; la grande porte cria sur ses gonds, et Canzolini se trouva seul dans la vaste basilique. Sans perdre un moment, il alluma un flambeau, franchit l'escalier qui conduisait à l'orgue, et s'assit dans le vieux fauteuil d'Eustache Florentin. Un enfant enveloppé dans un large manteau s'approcha et lui dit à voix basse:

— Seigneur Canzolini, me voici.

— C'est bien, Nicolas; j'attendais; le temps presse; à ton poste: souffle-moi des grands airs comme au vieux Florentin;

— Et de fameux airs, Monsieur; vous entendrez, monsieur; mes soufflets lutteraient avec avantage contre Eole, le roi des vents. Monsieur Eustache me l'a dit souvent.

Canzolini s'approcha du clavier, et quelques instans après, les gémissemens de l'orgue retentirent sous les voûtes auparavant silencieuses. L'italien ne discontinua pas, et le lendemain lorsque Simon entra dans la basilique pour sonner l'Angelus, l'organiste prêtait encore l'oreille aux accords multipliés qui s'échappaient de sous ses doigts.

— Dieu me pardonne, dit le sonneur, je crois que l'Italien a remplacé maître Eustache; quelle bizarrerie! Quel concert nocturne! ne dirait-on pas que ce jeune Italien prend plaisir à réveiller les bonnes âmes qui dorment dans la paix du Seigneur. Mais pourquoi l'interrompre? Je suis payé pour me taire.

Cependant les premiers rayons du jour éclairaient déjà les vitraux de la cathédrale, et Canzolini averti par Nicolas regagna son logis, accablé de lassitude et le cœur ivre de joie.

— Je serai organiste, se disait-il à chaque instant; j'obtiendrai la main d'Agathe.

Pendant quinze jours il préluda ainsi au concours dont les préparatifs avaient été confiés au zèle du plus jeune des chanoines de Sainte-Cécile. Rassuré par Eustache Florentin qui lui promettait une victoire facile, Canzolini résolut de mettre tout en œuvre pour déterminer Agathe à venir l'entendre. Chaque, jour il voyait la nièce du chanoine Boisredon dans une des chapelles de la vieille église de Saint-Salvi. Là était le tombeau de sa mère, et un capucin y célébrait chaque matin la messe des morts. Orpheline depuis sa première enfance, Agathe avait voué une sorte de culte au souvenir de sa mère; elle passait la plus grande partie de la journée, agenouillée sur sa tombe. Plus tard, Saint-Salvi devint pour elle un lieu de rendez-vous; la piété filiale et l'amour dominaient le cœur de la jeune fille de leur puissante influence.

Par une belle matinée du mois de mai, Canzolini après avoir passé la nuit dans la cathédrale, dirigea ses pas selon l'habitude qu'il avait contractée, vers l'église de Saint-Salvi. Il trouva Agathe sur le seuil; elle sortait.

— Seigneur Canzolini, lui dit-elle, vous arrivez trop tard; Claire est venue me chercher; mon oncle m'appelle.

— Vous lirez ce billet, Mademoiselle.

— Un billet, répondit Agathe... Mon oncle ne veut pas...

Isidore Canzolini disparut au même instant au détour de la rue, et la nièce du chanoine Boisredon après quelques instans d'hésitation lut d'une voix tremblante:

« Trouvez-vous à onze heures du soir dans la cathé-
» drale; je serai à l'orgue, vous m'entendrez, et si
» vous m'aimez encore, vous ne craindez pas les obsta-
» cles que votre oncle oppose à notre bonheur commun.
» Je serai organiste; Eustache Florentin ne doute pas
» de mon succès. J'ai travaillé nuit et jour, l'amour
» m'a fait vaincre des difficultés qui me paraissaient
» insurmontables. Vous récompenserez mes efforts,
» si vous êtes la première à applaudir lorsque j'aurai
» vaincu mes rivaux.

» Isidore Canzolini. »

— Il sera organiste, dit Agathe en cachant le billet dans son livre des prières.

Elle passa la journée dans une cruelle inquiétude, elle ne savait si elle devait se rendre à Sainte-Cécile à l'heure indiquée, ou prévenir son oncle de ce qui se passait. Mais elle n'osa rien dire au chanoine, et quand le soir fut venu elle feignit une indisposition subite et se retira dans sa chambre. Le chanoine persuadé qu'elle était couchée, congédia Claire qui dormait dans un coin de la cheminée, et entra dans son appartement pour réciter son bréviaire. Agathe aussitôt qu'elle n'entendit plus aucun bruit dans la maison, jeta sur ses épaules une longue cape brune, ouvrit et ferma la porte avec précaution, de manière à n'être pas entendue, et courut à Sainte-Cécile. Elle se tint cachée derrière une colonne, et lorsqu'elle vit la grande porte se fermer der-



TOUR DE SAINT-SALVI A ALBI.

rière Simon le sonneur de cloches, elle se sentit saisie d'une terreur involontaire; elle se prosterna à deux genoux et pria avec la ferveur d'un ange. Des accords mélodieux comme les sons qui vibrent sur les harpes des Séraphins interrompirent sa prière. Elle préta une oreille attentive aux tendres gémissemens de l'orgue et se dit à voix basse :

— Isidore Canzolini est là.

— Elle ne put long-temps résister au désir de voir celui qu'elle aimait, elle franchit l'escalier d'un pas rapide, et se tint immobile derrière l'organiste. Isidore cédant aux transports de l'inspiration, continua son grand air, et lorsque ses doigts lassés s'arrêtèrent sur les touches immobiles, il s'écria avec un soupir douloureux :

— Agathe n'est pas venue! Si elle était ici, elle m'aimerait, elle applaudirait, elle m'annoncerait une victoire certaine.

— Oui, Canzolini, répondit Agathe, tu triompheras de tes rivaux... Nous serons heureux; mon oncle récompensera tes efforts.

Isidore était déjà aux pieds d'Agathe ; il pressait ses deux mains de ses lèvres brûlantes, et lorsque les premiers transports de cette entrevue inespérée se furent calmés, il fit asseoir Agathe à côté de lui, et recommença son chant d'amour. La ténébreuse majesté de la basilique, les échos qui répétaient les sons de l'orgue, rendaient cette scène presque effrayante. La jeune fille se rapprochait de son fiancé dont l'imagination exaltée par la présence de son ange inspirateur, créait à chaque instant de petits chefs-d'œuvres de mélodie. La nuit s'écoula rapidement, et Isidore en entendant la voix de Simon, dit avec douleur :

— Agathe j'ai fait un beau rêve...

— Il se réalisera.

— Tu crois, ma bien-aimée !..

— Après demain le concours.

— Agathe tu y assisteras, ta présence me donnera du courage...

A ces mots, Isidore Canzolini se sépara de la nièce du chanoine Boisredon qui sortit de l'église sans être reconnue par Simon le sonneur. Son oncle, la vieille Claire, ne remarquèrent pas son absence, et en rentrant, elle dit qu'elle venait de Saint-Salvi.

Le lendemain il n'était question dans la ville d'Albi que du concours pour la place d'organiste. Les chanoines avaient invité plusieurs gentilshommes du voisinage, et la céremonie qui précéda la lutte des concurrens, fut des plus brillantes. Gaspard de Lautrec, Laurencine sa sœur, Guillaume d'Hautpoul, Antoine de Laguépie prirent place parmi les juges, et à neuf heures du matin, le chanoine Boisredon proclama les noms des quatre concurrens. La lutte fut longue et à midi les juges étaient encore à délibérer; on attendait avec une sorte d'impatience. et les nombreux spectateurs gardèrent le plus profond silence, lorsque le chanoine Boisredon parut tenant dans ses mains la décision des juges du concours.

« Après avoir invoqué l'Esprit saint, s'écria le cha» noine, nous juges du concours avons arrêté et arrê» tons ce qui suit : — Les quatre concurrens ont bien » mérité du chapitre de Sainte-Cécile qui pour leur » témoigner sa satisfaction, leur accorde à chacun une » gratification de trois cents livres. Proclamé vainqueur » de ses rivaux, Isidore Canzolini est nommé dès ce » jour organiste de cette cathédrale. »

— Je suis vainqueur ! j'obtiendrai la main d'Agathe, dit Isidore à voix basse, et les yeux fixés sur Agathe, il vit que la jeune fille était fortement émue.

La foule sortit de la basilique; le chanoine Boisredon fit appeler Canzolini, et le pria de prendre part à la fête qu'il donnait aux seigneurs de Lautrec et d'Hautpoul. Cette invitation qui le mettait à même de parler à sa bien-aimée, et de rappeler au chanoine la promesse qu'il lui avait faite, fût acceptée par Isidore avec joie et reconnaissance. A la fin du repas, le jeune organiste jugeant le moment propice, se leva et dit d'une voix tremblante :

— Monsieur Boisredon, vous avez promis la main de votre nièce à celui qui serait jugé digne de succéder à Eustache Florentin; les juges m'ont proclamé vainqueur, je vous demande mademoiselle Agathe en ma riage.

— J'ai promis, répondit le chanoine....

— Et vous ne tiendrez pas votre promesse, ajouta monsieur de Lautrec. Vous savez que cette jeune fille est orpheline; elle est d'une noble extraction, et vous avez promis, quand on l'a confiée à vos soins, de la rendre à celui qui vous présenterait la moitié de cet anneau.

— Je reconnais ces armoiries, dit le chanoine; vous êtes le maître de la destinée d'Agathe.

— Avant de quitter Albi, je la marierai avec le chevalier de Saint-Géran qui arrive demain ; telle est ma volonté., tels sont les ordres des puissantes personnes qui, dès ce jour, protégeront Agathe.

La nièce du chanoine muette de surprise et de douleur, ne put proférer une seule parole; et pour cacher ses pleurs, elle pria les convives de lui permettre de se retirer dans sa chambre. Isidore Canzolini stupéfait d'un dénouement si imprévu, se hâta de sortir de la maison du chanoine, et revint à Sainte-Cécile se consoler, en confiant a l'orgue ses soupirs et ses sanglots. Plusieurs jours se passerent ainsi, et le chanoine Boisredon fit garder à vue sa nièce Agathe pour la mettre dans l'impossibilité de revoir l'organiste. Le chevalier de Saint-Géran, gentilhomme à la fleur de l'âge, élevé au milieu du faste et de la royale galanterie de Versailles, n'eut pas de peine à se faire aimer d'une jeune fille qui n'était jamais sortie de la ville d'Albi, qui n'avait eu d'autres relations qu'avec Isidore Canzolini. On fixa le jour de la célébration du mariage, et le chapitre de Sainte-Cécile résolut de déployer toute la pompe de la cathédrale, persuadé que l'amour-propre du chanoine Boisredon en serait flatté. Canzolini reçut ordre de jouer les beaux airs qui lui avaient mérité la victoire sur ses rivaux, et un grand concours de peuple et de bourgeois circulait dès le matin dans les chapelles, derrière le jubé, dans les vastes galeries. Le cortége nuptial franchit enfin le seuil de la cathédrale. On eut de la peine à reconnaître dans Agathe la nièce du chanoine Boisredon, tant était riche et brillante sa parure de mariée.

Isidore Canzolini seul et debout à l'une des extrémités de l'orgue, ne reconnut pas d'abord Agathe sa bien-aimée. Il ne pouvait en croire ses yeux. Mais enfin ne pouvant plus résister à l'évidence, il poussa un cri, et disparut.

— Je ne jouerai pas, se dit-il, en se frappant le front.... je ne jouerai pas ! que dis-je, insensé ! messieurs du chapitre m'y forceront.... Un dernier moyen me reste encore.... Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi ! Je vais mourir coupable d'un suicide, mais je suis si malheureux !

A ces mots il s'assit sur son fauteuil d'organiste, tira de sa poche un petit poignard qu'il avait apporté d'Italie, et le plongea dans son cœur.

Ceci se passait à l'insçu de tous les assistans qui furent long-temps à remarquer que l'orgue n'accompagnait par le chant des enfans de chœur. Le chanoine Boisredon ne sachant à quoi attribuer l'absence de Canzolini, chargea un sacristain d'aller s'assurer si l'organiste était à son poste.

— Isidore Canzolini est mort ! s'écria le sacristain, en revenant à toutes jambes ; je l'ai trouvé baigné dans son sang.

L'évanouissement d'Agathe donna au même instant

le secret de cette fin tragique. Le cortège nuptial regagna la maison du chanoine Boisredon; et la noce fut si triste, que le chevalier de Saint-Gerand partit le lendemain pour rejoindre son régiment. On apprit deux mois après qu'il était mort, les armes à la main, à la bataille de Fontenoi. Agathe, inconsolable, n'eut pas plutôt fermé les yeux au chanoine son oncle, qu'elle fit au monde un éternel adieu, et s'ensevelit dans un couvent de carmelites!

Théodore Delpy.

LOUIS XIII DEVANT MONTAUBAN.

1621.

« Montauban fut aussi bravement défendu » qu'il le pouvait être : de tous les siéges que j'ai » vus en ma vie, je puis dire qu'il n'y a pas de » gens au monde qui les aient mieux soutenus. » Les femmes faisaient aussi bien que les soldats, » elles combattaient avec un courage incroyable.»

De Puységur, *Relation du siége de Montauban*.

La sanglante catastrophe de la Saint-Barthélemy, les longues guerres de la ligue, avaient envenimé les haines des catholiques et des protestans. L'avènement d'Henri IV au trône de France, la sage conduite de ce prince n'avaient qu'amorti la flamme de l'incendie qui était à la veille de se rallumer. Dès les premières années du règne de Louis XIII, les réformés mécontens de la régence de Marie de Médicis firent des préparatifs de guerre, et la cour de son côté ne négligea rien de ce qui pouvait lui faciliter de nouvelles victoires sur les huguenots. Persécutés, formant pour ainsi dire une nation à part au milieu de la nation française, les calvinistes ne se dissimulèrent pas les dangers dont ils étaient menacés. Leurs chefs formèrent des plans de défense, persuadés que le jour de l'attaque n'était pas éloigné. Le Midi de la France fut le point central de leurs préparatifs; là se trouvaient leurs deux places principales, la Rochelle et Montauban. La Rochelle avec son port dans lequel pouvaient librement entrer les troupes auxiliaires des protestans d'outre-mer; Montauban avec ses fortifications, derrières lesquelles se retrancheraient au besoin l'élite de la noblesse du Midi presque toute dévouée à la réforme.

Aussi, les seigneurs catholiques placés par Marie de Médicis auprès de Louis XIII en qualité de conseillers, s'empressèrent de persuader au jeune monarque qu'il était de son honneur et de sa gloire d'enlever aux protestans les places qu'ils possédaient dans le Midi. On se mit en campagne, tout céda d'abord à l'impétuosité des troupes royales; Saint-Jean-d'Angeli, Nérac, et les autres villes de la Guienne furent emportées d'assaut. Le 16 août 1621, Louis XIII arriva à Moissac, et le lendemain, il se rendit au château de Piquecos. Le comte d'Orval chargé du commandement de Montauban en l'absence du duc de Rohan, n'avait rien négligé, rien oublié de ce qui pouvait mettre la ville en état de soutenir un long siège. Pendant que les habitans travaillaient sans relâche aux fortifications, on reçut du maréchal de Thémines la lettre suivante qui fut lue en plein conseil :

« Le maréchal de Thémines aux habitans de Montauban.

» Messieurs,

» Vous éprouverez à ce coup que le bon amour chasse » la crainte. Je me dispense à une liberté grande, que » dans vos obstinations, qui me sont connues, je veuille » vous écrire. Les mouvemens en sont tous miens. Je ne » sais si je fais ce que je ne devrais pas sans congé du » roi. Mais si les volontés qui ne peuvent pas être suspectes à sa majesté sont excusables, je mets sur moi » le hasard du reproche. C'est donc l'affection que j'ai » pour vous, qui dans vos nécessités me force à vous » plaindre, étant bien marri qu'elle ne soit en cette » condition, qui m'a fait, pour vos intérêts, autrefois » entreprendre votre défense, en une saison si périlleuse. Si lors j'avais pû avoir quelque part à la gloire » de vos bonnes actions, pour le service du roi, j'aurais » un extrême regret que votre changement soit aujourd'hui de vous trouver dans la désobéissance, et exposés au courroux du roi. Je ne veux pas, Messieurs, » vous en dire davantage, je sais qu'il est plus mal » aisé de persuader que de vaincre. Mais, sur le besoin » qui nous presse, j'ai voulu vous témoigner ma passion » de vous servir envers sa majesté, autant qu'il me » sera possible, jusques à me laisser courroucer pour » vous, et me charger de ce que peut-être on réprouvera » mes soins que j'emploierai pour vos avantages avec » la même franchise qu'après vos refus je tiendrai ma » fin heureuse, suivant les commandemens que j'aurai » contre vous, elle servira à condamner votre ingratitude, et la créance où je vous aurai attachés d'estime, que je suis votre très humble et à vous faire » service. »

La lettre du maréchal renfermait plusieurs propositions insidieuses; les membres du conseil après une



RUE GOTHIQUE A CAYLUS.

longue délibération, répondirent à Thémines que les habitans de Montauban lui savaient gré de son affection pour eux, mais qu'ils étaient prêts à mourir pour leur religion et la conservation de leurs priviléges. Le messager chargé de porter cette lettre à Cahors, fit de longs détours pour échapper aux poursuites des cathoques qui fesaient déja des courses jusques aux portes de Montauban. Après une journée de marche, il se hasarda à entrer dans la petite ville de Caylus alors occupée par une compagnie du régiment de Picardie. Il frappa à la porte d'une auberge, située à l'extrémité de la rue où on voit encore de nos jours quelques maisons gothiques.

Plusieurs soldats catholiques assis autour d'une table ronde, répétaient en chœur des chansons composées pour tourner les huguenots en dérision. Le messager du consul de Montauban prit place près du foyer et demanda à souper.

— Nous n'avons rien, répondit l'hôtelier, le régiment de Picardie a tout dévoré.

— Et cette poularde? réplique le montalbanais.

— Aujourd'hui vendredi, jour d'abstinence.

— Que vous importe? Je suis huguenot et je trouve la viande bonne à toute heure, en tout temps.

— Mort au parpaillot, crièrent les soldats catholiques... Plusieurs d'entr'eux s'étaient déja levés, et les jours du calviniste auraient couru de grands dangers sans l'intervention du chef de la compagnie.

— Paix donc, Messieurs, s'écria le sergent en relevant sa moustache; par la messe! vous vous irritez

comme des femmes. Laissez le pauvre parpaillot ; tôt ou tard il se brûlera à la chandelle. Après demain la ville de Montauban sera investie de tout côté. Le duc de Mayence s'est déja rendu maître de Caussade; il a pris d'assaut le fort d'Albias, Négrepelisse a capitulé, et les habitans de Bruniquel lui ont remis eux-mêmes les clés de leur ville... Faites grâce à ce calviniste, et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Au même instant, le sergent prit sous sa sauvegarde le messager qui se hâta de sortir de Caylus et se dirigea vers Cahors. Le maréchal de Thémines en recevant la lettre des Montalbanais, fut convaincu qu'ils ne céderaient qu'à la force des armes ; il n'arrêta plus le duc de Mayenne, et fit ses dispositions pour lui faciliter l'entrée du pays. Les troupes catholiques marchaient à grandes journées ; le duc passa le Tarn à Villebrumier, deux lieues au-dessus de Montauban, et réunit ses forces près des villages de Moulins et de Régniés. Quelques jours se passèrent en escarmouches qui furent presque sans résultat pour les deux partis. Les généraux catholiques avaient commis une grande faute en perdant un temps précieux à prendre les forts et villages des environs ; les Montalbanais avaient réparé leurs vieilles fortifications ; ils en avaient même construit de nouvelles. Le marquis de Laforce, le comte de Bourfranc, plusieurs autres gentilshommes s'étaient jetés dans la place avec l'élite des vieilles bandes calvinistes. D'ailleurs la saison déja avancée, les nuits humides de l'automne, l'abondance des fruits, les maladies qu'ils engendrent ordinairement dans une armée, fesaient craindre à quelques-uns des généraux catholiques l'issue d'un siège qui selon toutes les apparences devait être de longue durée. Les plus sages, les plus expérimentés, tentèrent de dissuader le roi, et lui conseillèrent d'entrer en pourparler avec les Montalbanais ; mais le connétable de Luynes et le duc de Mayenne, se reccrièrent vivement contre la lâcheté d'un pareil avis.

— « Il ne sera pas dit, s'écria le connétable de Luy-
» nes que le puissant roi de la chrétienté a reculé de-
» vant des sujets rebelles ; nous assiégerons Montau-
» ban, quelques jours nous suffiront pour réduire
» les calvinistes à la dernière extrémité : a-t-on oublié
» que nous avons emporté d'assaut plusieurs places
» en Guienne et en Languedoc ? Rien n'est impos-
» sible à une armée, qui jusqu'à ce jour, a marché de
» victoire en victoire. Supposons même que nous éprou-
» vions quelque revers ; Toulouse et les autres villes
» catholiques ne nous enverront-elles pas de puissantes
» recrues ? Nous pourrons faire venir les six mille hom-
» mes que le prince de Condé commande en Berry, et
» le régiment du duc de Vendôme. *O puissant roi*,
» *vous êtes plus grand que le monde*, et les bourgeois
» de Montauban ne sont ni assez nombreux, ni assez
» aguerris pour résister à des soldats conduits par d'ha-
» biles généraux, et qui auront l'insigne honneur de
» combattre sous les yeux de leur souverain. »

Ce discours triompha de l'indécision du roi ; le siége fut résolu ; le 17 août 1621, Louis XIII fit la revue de l'armée dans la plaine de Saint-Maurice, et le lendemain l'avant-garde catholique passa l'Aveyron. Le connétable de Luynes, suivi des maréchaux de Praslin et de Chaunes, se posta devant Montmirat ; le duc de Chevreuse, les maréchaux de Lesdiguières et de Saint-Géran, campèrent près du Moustier ; le maréchal de Thémines passa le Tarn vers midi, et rangea ses troupes en bataille près du faubourg de Villebourbon. L'armée royale formait ainsi trois camps fort éloignés les uns des autres et qui ne pouvaient se porter secours qu'en traversant deux ponts de bateaux jetés sur le Tarn, l'un à mille pas au-dessus de la ville, l'autre à mille pas au-dessous. Le duc de Mayenne, qui commandait en chef les opérations du siége, ne suivit en cette circonstance aucune règle de stratégie, et laissa inoccupé l'espace qui s'étendait depuis le bastion de *La Fontaine*, jusqu'à celui de Rohan. Les Montalbanais mirent à profit cette négligence, et leurs espions n'eurent pas de peine à surveiller les moindres mouvemens des catholiques. Ils prévinrent ainsi leurs premières attaques, et le duc de Mayenne, étonné de ce que les assiégés connaissaient toutes les délibérations prises dans son conseil, soupçonna la fidélité de quelques seigneurs : il osa même accuser le maréchal de Lesdiguières d'entretenir des relations avec le duc de Laforce.

— Monsieur le Duc, répondit Lesdiguières, ce n'est pas moi qu'on doit accuser de trahison, mais ceux qui sont si inhabiles à servir les intérêts et la gloire du roi. Postez un régiment entre les bastions de la Fontaine et de Rohan, et les espions calvinistes ne se hasarderont plus à venir dans votre camp.

— Monsieur de Lesdiguières dit vrai, s'écria le duc de Sully ; il n'y a pas de traîtres dans l'armée royale.

— Votre fidélité n'est pas à l'abri de tout soupçon, monsieur de Sully, répondit le duc de Mayenne, nous savons que vous avez de fréquentes entrevues avec le duc de Rohan. Votre fils est dans Montauban, il s'est mis du côté des rebelles pour traiter avantageusement avec la cour, si elle veut plus tard acheter ses services.

Lesdiguières et Sully, outrés de dépit et de colère, sortirent de la salle du conseil, déterminés à se rendre au château de Piquecos pour supplier le roi de leur accorder leur congé. Mais leurs amis qui savaient de quel secours leur bravoure et leur expérience seraient à l'armée royale, les conjurèrent de ne pas abandonner le drapeau du catholicisme, et parvinrent à calmer leur ressentiment.

Pendant que les principaux chefs des assiégeans se livraient à ces luttes, à ces assauts de vanité ridicule, les Montalbanais prenaient de nouvelles mesures de sûreté. Le comte d'Orval, à son retour de Castres où il avait accompagné le duc de Rohan, créa deux conseils, l'un de guerre, l'autre de police. Il fut nommé président du premier ; et le consul Dupuy, homme intrépide et de grand sens, fut chargé de surveiller les délibérations du second. Ils ne tardèrent pas à se réunir, et la première résolution de l'assemblée fut de démolir les faubourgs et les maisons de campagne, à mille pas à la ronde, et de couper les arbres. Les bourgeois opposaient quelque résistance : l'éloquence du ministre Chamié, l'enthousiasme du consul Dupuy triomphèrent de ces hésitations, et les Montalbanais s'écrièrent d'un commun accord, qu'il fallait sacrifier les intérêts particuliers au bien public, à la gloire de la religion. Les membres du conseil de guerre prirent aussi une détermination non moins salutaire. Le comte d'Orval était jaloux de l'ascendant que le duc de Laforce, son

beau-père exerçait sur les assiégés; la rivalité de ces deux principaux chefs pouvait avoir des suites très-fâcheuses; on se hâta d'y remédier; le comte d'Orval lui-même fut le premier à reconnaître la supériorité du duc de Laforce, et tous les gentilshommes lui déférèrent le commandement de la place.

« — Messieurs, s'écria le duc, je connais l'importance des devoirs que vous m'imposez en m'honorant » de vos unanimes suffrages; je m'efforcerai de les bien » remplir tant que Dieu me prêtera vie et force. Pour » que personne d'entre vous ne doute de ma fidélité » à la cause de la religion, sachez que je suis le fils » du malheureux Laforce qui fut massacré à côté de moi » pendant l'exécrable nuit de la Saint-Barthélemy. » Vous n'ignorez pas que je me sauvai presque par » miracle.

» — Vous êtes un second Moyse, répondit le mi- » nistre Chanier; Dieu détourna de vous le fer des » meurtriers, vous conserva miraculeusement pour » que la réforme trouvât en vous un habile et intrépide » défenseur. »

Chacun félicita le duc; son élection, qui fut bientôt connue dans la place, donna du courage aux habitans, et les chefs se hâtèrent d'occuper avec leurs compagnies les postes qui leur étaient confiés. Les forces des assiégés se portaient à quatre mille cinq cents hommes, sans compter quelques compagnies de volontaires.

Le comte de Bourfranc, béarnais d'origine, soldat de fortune, qui s'était couvert de gloire dans les guerres d'Italie, défendait avec dix compagnies les trois bastions et la demi-lune de Ville-Bourbon.

Castelnau, fils du marquis de Laforce, occupait avec neuf compagnies le bastion et les ouvrages à cornes de Montmirat.

Saint-Antoine était défendu par l'intrépide Saint-Orce.

Trois compagnies de Sévignac se logèrent derrière les trois bastions qui couvraient Villenouvelle.

Le duc de Laforce chargea Larivière Marsolen, intrépide capitaine de protéger avec ses huit compagnies les bastions de l'Ecluse, de Rohan et du Moustier.

Le brave d'Auzeron dissémina ses huit compagnies près le bastion de Pailhas, la demi-lune et le bastion des Carmes. C'était l'endroit le plus faible de la ville, parce que le *Tescou* y réservait davantage le terrain; c'était un poste d'honneur; d'Auzeron jouissait depuis long-temps d'une brillante réputation parmi les hommes de guerre sincèrement attachés au calvinisme.

Le consul Dupuy, président du conseil de police, s'était empressé, avant l'arrivée des catholiques, de réunir dans plusieurs ateliers les plus habiles ouvriers du Languedoc. Sous sa direction, ils travaillaient incessamment aux munitions de guerre; ils fabriquaient des grenades, des boulets, des balles pour les mousquets et arquebuses, de la poudre; les assiégés n'avaient que trois canons de batterie, deux coulevrines de huit pieds, quatre de plus petite dimension, trente pièces de campagne. Dupuy par son infatigable activité, multiplia les faibles moyens de défense; Montauban était d'ailleurs pourvu de toutes sortes de munitions de bouche pour six mois, et les ordres du consul s'exécutaient avec une sévérité qui effrayait les ouvriers dont le zèle et le dévouement laissaient quelque chose à désirer. Le peuple et les bourgeois se réunissaient chaque jour dans le temple où le ministre Chamier prêchait avec l'énergie d'une éloquence fougueuse.

— « Frères, disait-il aux Montalbanais, le siège de » de cette ville me rappelle les malheurs de Béthulie; » comme le peuple de Dieu, vous avez à combattre un » autre Nabuchodonosor, le duc de Mayenne marche » sur les traces d'Holopherne; il a conduit sous nos murs » vingt-cinq mille Assyriens. Mais croyez-en le Dieu » qui nous protège, il se trouvera parmi les héroïnes » de Montauban, une autre Judith qui coupera la tête » du duc de Mayenne et vous la montrera comme un » glorieux témoignage de la protection que le Seigneur » accorde toujours à ceux qui bravent la mort pour le » triomphe de sa sainte loi. »

Des discours si étranges exaltaient jusqu'au fanatisme le courage des assiégés. Les bourgeois, le peuple, les femmes demandaient des armes et couraient aux postes les plus périlleux. Dupuy pour tenir en haleine l'enthousiasme de ses soldats, fit une sortie avec trente mousquetaires par le quartier de Villenouvelle; secondé par Lamothe-France, d'Auzeron, Peirebosc et Lentillac, il soutint contre l'avant-garde catholique une rude escarmouche qui dura jusqu'au soir, et se serait peut-être terminée d'une manière funeste pour les assiégés, sans le prompt secours du comte de Bourfranc qui en imposa à l'ennemi par son intrépidité, et fit caracoler son cheval à la portée du pistolet devant les soldats du duc de Mayenne. Le lendemain, le général en chef, pour effrayer les Montalbanais, se rapprocha du quartier de Villebourbon, et s'empara sans résistance de quelques masures, de quelques maisons brûlées. Le comte de Bourfranc ordonna au capitaine Pierre de repousser les assiégeans qui n'étaient plus qu'à dix pas de la contrescarpe. Le duc de Mayenne fit alors dresser ses batteries, et les artilleurs pointèrent six canons dont les premiers coups portèrent sur la demi-lune des Carmes qui n'était pas encore achevée. Les assiégés passèrent la nuit à réparer les dégâts de la journée, et le lendemain le duc de Chevreuze et le maréchal de Saint-Géran attaquèrent le bastion du Moustier. L'attaque fut rude de ce côté; les Montalbanais combattirent avec une intrépidité invincible, et perdirent deux braves capitaines, Bardon et Gardési. Si les troupes royalistes réunies sur un seul point avaient pû donner un assaut général, nul doute que les quatre mille cinq cents hommes du duc de Laforce, n'auraient pu leur tenir tête. Il leur eût été facile de se loger du côté du Moustier, mais séparées en deux camps, leur attaques étaient vivement repoussées par les calvinistes qui se multipliaient pendant le jour, et passaient les nuits à réparer les fortifications. Le siége durait depuis quatre jours, et le duc de Mayenne qui voulait avoir seul l'honneur de triompher des assiégés, poussait les attaques avec plus de vigueur que de sagesse. Le 22 août, on ouvrit la tranchée dans le quartier du roi, les gardes sur la droite, et le régiment de Piémont à gauche. Le comte de Bourfranc qui commandait le poste fit tirer le canon avec tant de succès, que le régiment de Piémont perdit l'élite de ses capitaines, et des soldats, entr'autres le brave Dubreuil, Lartigue, le lieutenant Castéras et Saroques, capitaine de Normandie. Le marquis de Laforce vint au secours de Bourfranc, et les

assiégeans désespérant de s'emparer de ce poste se retirèrent en désordre. Bourfranc persuadé que le quartier de Villebourbon serait attaqué le lendemain par les assiégeans, y fit creuser une double palissade avec des crochets à plusieurs points, des grenades et des feux d'artifice de l'invention d'un ingénieur flamand.

Les Montalbanais rassurés par tant de succès inespérés, ne doutaient plus de leur prochaine et complète victoire. Une catastrophe survenue dans la nuit du dernier août au premier septembre les plongea tout-à-coup dans la plus profonde affliction. Le feu prit à deux moulins à poudre; tous les ouvriers périrent dans l'incendie, et on perdit quinze ou seize cents quintaux de salpêtre. Les calvinistes ne sachant à quoi attribuer ce malheur, accusèrent quelques-uns de leurs chefs; Dupuy lui-même, l'intrépide, le fidèle Dupuy ne fut pas à l'abri de de leurs soupçons. Le consul se hâta d'imposer silence aux calomniateurs :

« — Frères, dit-il, aux membres du conseil, il » court d'étranges bruits sur les chefs que vous vous » être choisis; on nous accuse de trahison; des bourgeois, des hommes du peuple parcourent les places » publiques en disant à qui veut les entendre, que le » duc de Laforce, le comte de Bourfranc et moi, avons » formé le projet de vendre à chers deniers la ville de » Mantauban à Louis XIII. C'est une infâme calomnie! » La main étendue sur le livre des Evangiles, je jure » que vos chefs ne trahiront jamais la religion. Un » accident imprévu et dont nous ignorons encore les » causes, a détruit nos deux moulins à poudre : ce désastre n'est pas irréparable : je vous promets sur ma » tête que vous ne manquerez jamais de poudre; que » les canons de vos coulevrines, de vos arquebuses vomissent sans cesse la mort sur les catholiques, et » nous pourvoirons au reste. Le courage et le dévouement rendent les hommes capables des prodiges les » plus étonnans.

« — Vive Dupuy! Vive notre consul! Vive le lieutenant du duc de Laforce, s'écrièrent les Montalbanais, et dès ce jour, la fidélité de Dupuy ne fut » plus soumise à de si rudes épreuves. »

Le duc de Mayenne, le connétable de Luynes, Bassompière Schomberg et les principaux seigneurs catholiques, voyant que ces sanglantes escarmouches n'étaient suivies d'aucun résultat, tinrent conseil et résolurent de donner un assaut général le lendemain 1er septembre. En effet au lever du soleil, leur artillerie commença à foudroyer les assiégeans qui ripostèrent par le feu bien nourri de leurs batteries. Dans la nuit du 3 au 4 septembre (1), le duc de Mayenne ordonna à un corps de volontaires, suivi d'un régiment d'infanterie, de s'approcher du fossé de la demi-lune de Villebourbon. Ils y entrèrent sans beaucoup de peine; mais ayant voulu se disséminer sur toute la longueur du bastion, ils eurent à soutenir un combat très désavantageux et très vif sans pouvoir avancer plus loin. Le marquis de Thémines, de son côté déboucha dans la tranchée; mais à peine se montra-t-il sur le bord du fossé qu'il fut tué, et les mousquetaires qu'il commandait refusèrent d'avancer. Les gendarmes et les volontaires prirent leur place et sautèrent avec courage dans le fossé. Ils placèrent des échelles contre l'épaule du bastion : elles étaient trop courtes; néanmoins les plus hardis se guindèrent sur le bastion d'où ils furent bientôt culbutés.

Le connétable de Luynes qui portait secrètement envie à la renommée du duc de Mayenne, s'impatientait de voir tant d'efforts, de si nombreuses attaques inutiles. Il désirait vivement non prendre d'assaut, mais se faire rendre la ville de Montauban. Pour réussir dans ce dessein, il fallait entrer en pourparler avec les principaux seigneurs calvinistes, leur faire de brillantes promesses au nom du roi. Le connétable chercha pendant plusieurs jours un homme capable de remplir une mission si difficile et si dangereuse; il s'adressa à Desplan-Grimaud son conseiller intime, et lui demanda s'il ne connaissait pas un espion assez hardi, assez habile pour pénétrer dans la place et obtenir un entretien secret avec le duc de Laforce. Desplan lui vanta beaucoup l'adresse d'un nommé Sauvage, homme intrigant qui servait selon les circonstances le parti catholique ou les huguenots, et qui avait contribué à la soumission de la garnison de Clairac. Sauvage se trouvait alors au milieu des assiégés qui l'avaient accueilli, les uns avec méfiance, les autres avec joie, parce qu'il était intrépide capitaine, et jouissait d'une grande réputation. Desplan lui fit dire par ses espions qu'on lui accorderait les récompenses les plus magnifiques, s'il pouvait déterminer les assiégés à se rendre. Sauvage traître et porté par caractère à ourdir de basses intrigues, commença dès ce jour à jouer son rôle de conciliateur. Les discours, les éloges qu'il faisait de la clémence royale donnèrent des soupçons à quelques membres du conseil de police qui se hâtèrent d'avertir le consul Dupuy. Des espions reçurent ordre de surveiller les moindres démarches de Sauvage et de son valet. Un billet du ministre Charles qui vivait tranquillement à Négreplisse, sur la foi des édits, donna avis aux membres du conseil de police, que Sauvage méditait quelque trahison.

« Messieurs, disait le ministre Charles, méfiez-» vous de Sauvage qui est l'âme damnée du connétable » de Luynes. Cet infâme Judas a déja reçu les trente » deniers pour la trahison qu'il médite en ce moment. »

Le consul Dupuy après avoir lu le billet du ministre Charles, assembla le conseil, et d'un commun accord, il fut résolu qu'on arrêterait Sauvage et son valet. On trouva dans ses poches, « dit Henri Lebret (1), deux » lettres de Desplan qui le priait de presser ceux à qui » il parlerait, de leur faire connaître l'inutilité de leur » défense, d'offrir au marquis de Laforce et au comte » d'Orval le rétablissement dans leurs charges et dans » leurs biens avec les bonnes grâces du roi. Au comte » de Bourfranc un régiment entretenu, aux habitans » liberté entière pour l'exercice de leur religion et la » confirmation de leurs priviléges. On trouva encore » sur lui une lettre du connétable qui ratifiait celles » de Desplan, chargeait Sauvage de tout promettre » avec serment que ses promesses seraient exécutées. »

La lecture de ces lettres occasiona de vives altercations parmi les membres du conseil; le consul Dupuy seul impassible et armé du glaive de la justice, procéda sur-le-champ à l'interrogatoire de Sauvage.

(1) Cathala-Couture, *Histoire du Querci*, tom 2. p. 182

(1) Lebret, *Histoire de la ville de Montauban*; p. 233.

— Reconnaissez-vous ces deux lettres? lui dit-il.

— Elles sont de Desplan, le conseiller du connétable de Luynes. Mon domestique les a apportées en deux voyages, et il a reçu pour cela douze pistoles de Desplan.

— Vous avez long-temps défendu la réforme, lui dit le consul Dupuy : Quel démon vous a porté à trahir notre cause?

— Je voulais vous sauver tous, répondit Sauvage; certain que la ville ne pourra résister aux armes du roi, j'ai tenté de prévenir sa perte par un accommodement, comme j'ai fait à Clairac.

Laviale lieutenant-criminel reçut ordre de commencer la procédure; il déclara que Sauvage n'était pas coupable : mais le conseil qui avait résolu sa mort ameuta le peuple qui poussa d'effrayantes vociférations. Laviale en fut effrayé.

— Pourquoi craignez-vous de prononcer l'arrêt de mort d'un traître? s'écria le ministre Chamier en interpellant le lieutenant-criminel.

Laviale fit apporter un sceau d'eau, se lava les mains, et répondit au ministre :

— Ce n'est pas moi qui condamne Sauvage, mais vous qui me forcez à prononcer un arrêt injuste. Comme Pilate j'abandonne le juste à la fureur des méchans; que son sang retombe sur eux et non sur moi!

Le consul Dupuy et ses adhérens avaient obtenu ce qu'ils désiraient, et on fixa le jour pour le supplice de Sauvage. Le comte de Bourfranc fit de vains efforts pour le sauver; les membres du conseil de police restèrent infléxibles. Dupuy ne craignit pas de blâmer le comte de Bourfranc de l'intérêt qu'il portait à l'espion du connétable de Luynes :

— Je vous ai demandé, et je vous demande pour la troisième fois la grâce de Sauvage; me l'accorderez-vous?

— Non, monsieur le Comte, répondit le consul; il faut que les traîtres et les espions sachent que le glaive de la justice est levé sur leurs têtes.

— Je suis un des chefs de la garnison, maître Dupuy; ce que je vous demande comme une faveur, je pourrai l'obtenir de vive force.

— Prenez-garde pour vous-même, monsieur le Comte, répliqua le consul; vos rélations secrètes avec Sauvage nous sont connues; votre propre vie est en danger, car vous savez qu'on a pris à l'Hôtel-de-Ville la délibération de tuer sans formalité le premier qui parlera de se rendre.

— Cœur de bronze et d'acier, murmura le comte de Bourfranc, lorsque le consul eût pris congé de lui.

Le connétable de Luynes, le maréchal de Thémines demandèrent aussi la vie sauve pour leur espion; mais leurs messagers furent reçus avec tant de froideur qu'ils n'insistèrent plus, et abandonnèrent Sauvage à son malheureux sort. Le duc de Mayenne pour se venger de ce refus fit donner l'assaut au quartier de Villebourbon; l'attaque fut vive et la mêlée terrible sur ce point. Les assiégeans et les assiégés rivalisèrent d'audace, de fureur, d'intrépidité. Le comte de Bourfranc avait résolu de faire rougir les membres du conseil de leur injuste méfiance; au moment où les assiégeans franchissaient le fossé de la demi-lune, le comte accourut l'épée à la main et combattit long-temps avec son courage habituel; mais il fut atteint d'un coup mortel, et ses soldats auraient lâché le pied, si le marquis de Laforce, le comte d'Orval et le consul Dupuy ne fussent venus à leur secours avec des troupes fraîches; le nouveau renfort culbuta les assiégeans qui descendirent la brèche et quittèrent la demi-lune en combattant. Le duc de Mayenne donna plusieurs assauts au faubourg Villebourbon avec une ardeur et une impétuosité admirables. Les assiégés, sous la conduite de Vignaux, de Reiniés, de Marsolan, de Marmonié et de plusieurs autres capitaines, poursuivirent les soldats catholiques jusqu'à la tente du duc qui fut obligé de sortir la pique à la main pour tenir tête aux calvinistes.

Le quartier du Moustier était plus tranquille à cause du peu de concert qui régnait entre les généraux. Enfin le 12 septembre, convaincus par les argumens de Bassompierre, ils s'accordèrent à donner l'assaut à la demi-lune qui couvrait le bastion. Ils furent reçus avec la plus grande valeur et perdirent inutilement beaucoup de monde. Cet assaut n'ayant pas réussi, le duc de Mayenne fit pointer cinq canons contre le demi-bastion du côté de la rivière, attaqua le corridor, qui fut emporté à la pointe de l'épée. Le duc, profitant de ce succès peu important en lui-même, poussa les travaux avec une grande activité, et résolut de donner un assaut général, le 17 septembre. Les capitaines de divers régimens fatigués de la longueur du siége, s'empressèrent d'exécuter les ordres de Mayenne; un mouvement inaccoutumé régnait dans le camp; et Vignaux qui observait tout de la demi-lune de Villebourbon, ordonna aux artilleurs de redoubler leur feu. Le duc ne doutant plus du succès de son entreprise, fit part de ses projets aux principaux officiers de l'armée. Il invita à dîner le duc de Guise, Bassompierre, Schomberg et quelques autres seigneurs; pendant le temps du repas, ils s'entretinrent sur les plaisirs qui les attendaient dans Montauban où ils espéraient passer leur quartier d'hiver. Le vin, la bonne chère exaltaient toutes les têtes, et le duc, suivi de ses joyeux convives, s'avança vers la tranchée pour leur montrer les travaux. Dupuy, préposé par le comte d'Orval à la garde de ce poste, fit tirer le canon, qui ne causa pas de grands dégâts. Mayenne, imprudent et fougueux, s'approcha de la contrescarpe de telle sorte, qu'il se trouvait à la portée de l'arquebuse. Il fut reconnu par un sergent huguenot qui le renversa raide mort. Une mousquetade lui brisa le crâne, et Schomberg le couvrit de son manteau pour ne pas donner l'alarme aux soldats.

« Cette perte fut grande, dit Lebret dans son *Histoire de la ville de Montauban*, car c'était un prince » extraordinaire, mais plus vaillant que prudent : il » avait fait de grandes fautes dans ce siége, non seu» lement par des assauts mal concertés, mais par des » batteries très-mal disposées. On nomma pour suc» céder au duc le maréchal de Thémines qui, comme » Mayenne, consultait bien plus son courage que sa » raison; car on disait de lui qu'il n'avait jamais de» mandé combien étaient les ennemis, mais seulement » où ils étaient. Il demeura pourtant seul général de » de Villebourbon, le duc de Guise que le roi pria » de prendre la place du duc de Mayenne, s'en étant » excusé. »

La mort de Mayenne causa une grande joie parmi les assiégés; on fit des chansons contre son successeur; surtout contre le connétable, et les ministres réunirent le peuple dans les temples pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il les avait délivrés de la persécution d'Holopherne. Le duc de Rohan, guerrier infatigable, chef de parti plein de franchise et d'audace, choisit le jour où l'armée royale célébrait les funérailles de son général, pour jeter des secours et des munitions de toute espèce dans la ville dont les abords étaient surveillés depuis quelques jours par plusieurs capitaines. Ce hardi coup de main déconcerta les catholiques; mais ils furent bientôt rassurés par les promesses de Schomberg, de Marillac et de quelques autres seigneurs qui affirmaient que la ville serait bientôt emportée d'assaut; le connétable de Luynes, dont l'inaction avait été sévèrement blâmée par le duc de Mayenne, déploya, après la mort de son rival, une activité infatigable; il ne partageait pas la confiance enthousiaste de la plupart des capitaines. Le grand fauconnier du roi craignait avec raison que le siége de Montauban n'eût pour résultat une retraite honteuse : pendant que le maréchal de Thémines formait de nouveaux plans d'attaque, il entra en négociation avec le duc de Rohan. Un gentilhomme, nommé Veyrières qui était dans le camp du roi, sur la foi des édits, partit pour Castres où était le duc de Rohan, avec mission expresse de traiter avec lui au nom des assiégeans et du connétable. A son retour, il fit à Luynes les plus belles promesses de la part de Rohan, et deux députés montalbanais se rendirent à un pourparler près des cornes de Montmirat. Les calvinistes demandèrent au connétable le délai nécessaire pour s'assurer des intentions du duc de Rohan. Luynes leur envoya deux passeports : d'Ade et un avocat nommé Noaillan se mirent en route pour Castres. Il n'y eut pas pour cela suspension d'armes; on continua les travaux du siége, et les attaques furent plus sanglantes, plus acharnées qu'auparavant. D'Ade et Noaillan ne tardèrent pas à revenir de leur ambassade : on assembla les deux conseils, et l'avocat Noaillan leur rendit compte de sa mission.

« Messieurs, leur dit-il, quand nous fûmes sortis de » la ville, on nous obligea d'aller saluer le connétable » qui, d'abord, nous parla avec fierté et colère; puis » il nous traita avec plus de douceur, et exigea que » Desplan nous accompagnât à Castres; le duc de » Rohan instruit du sujet de notre voyage, fit assem- » bler ses troupes sous prétexte d'une revue qu'il vou- » lait faire en présence de Desplan; mais Beaufort » reçut en même-temps l'ordre de conduire son régi- » ment de douze cents hommes à Lombers, pour pas- » ser le Tarn au gué de la *Graste*, et de là se rendre » à Montauban par Saint-Antonin. Il nous a donné » pour conseil de n'accepter aucun traité avant l'arri- » vée des troupes auxiliaires. Desplan m'a dit souvent » que les assiégeans préparent une grande mine, dont » je n'ai pu deviner l'endroit, mais tout me porte à » croire qu'elle a été creusée sous la corne de Mont- » mirat. Messieurs, point de traité avec le connétable » de Luynes; attendons l'arrivée des douze cents hom- » mes de Beaufort. »

Le zèle, l'enthousiasme des membres qui composaient les deux conseils n'avaient pas besoin d'être excités par les exhortations de Noaillan : les assiégés étaient résolus à s'ensevelir sous les ruines de leurs maisons plutôt que de se rendre : le régiment auxiliaire parut enfin à quelque distance de la ville dans la nuit du 28 au 29 septembre. Les ducs de Vendôme et de Chevreuse, les maréchaux de Lesdiguières et de Saint-Géran, le comte de Schomberg, Bassompierre et Marillac s'opposèrent à son entrée avec un corps de cavalerie et plusieurs compagnies d'infanterie; il y eut un combat sanglant : — « Les assiégés, qui, dès le » premier bruit, avaient crû que c'était le secours en- » voyé par Rohan, firent sonner le tocsin et allumer » plusieurs feux sur le clocher et leurs bastions. Ce » qui servit de phare, non seulement à ceux du premier » bataillon, mais à plusieurs des deux autres qui, » s'étant écartés dans la campagne, pendant le com- » bat, gagnèrent la ville d'autant plus heureusement » que SAINT-JEAN étant le mot d'ordre des assiégeans, » et JEAN celui du secours, ils passèrent comme s'ils » eussent été de l'armée; de sorte qu'il en entra quatre » à cinq cents avec sept drapeaux. »

Ce secours inespéré doubla les forces des assiégés en leur inspirant une confiance sans bornes en la sagesse des chefs du parti. Le feu de leurs batteries ne cessait de foudroyer les catholiques du côté de Villebourbon, à la corne de Montmirat et au Moustier. — « Cependant le duc de Luynes qui commençait à désespérer de prendre Montauban de vive force (1), fit proposer une conférence au duc de Rohan qui était encore à Castres. L'entrevue eut lieu à Villemur : le connétable employa vainement toute son éloquence pour entraîner Rohan à une défection; le guerrier protestant fut inflexible.

— Monseigneur le connétable, dit-il à Luynes, je ne méprise pas les faveurs que vous m'offrez au nom du roi; mais je déclare que je resterai inviolablement attaché au parti qui m'a donné sa confiance, et auquel je suis prêt à sacrifier et mes biens et ma vie : Montauban n'ouvrira ses portes que le jour où Louis XIII accordera aux protestans une paix solide, honorable et des places de sûreté.

Le connétable rapporta cette réponse au conseil; le roi qui commençait à s'ennuyer dans le château de Piquecos, était d'avis qu'on acceptât les propositions du duc de Rohan; mais le cardinal de Retz, le jésuite Arnoux, confesseur du roi et le comte de Schomberg firent rejeter les propositions malgré l'assentiment des hommes les plus sages dans le conseil royal et les plus intrépides à l'assaut.

— Que dira notre Saint Père le pape, que diront les princes catholiques, s'ils apprennent que Louis roi de France, Louis le fils aîné de l'Église a levé le siége d'une ville hérétique et rebelle! s'écria le jésuite Arnoux....

— Les princes catholiques et le pape, diront ce qu'ils voudront, répondit Bassompierre; mais j'affirme que l'armée périra sous ces murailles, sans pouvoir s'emparer de la ville par assaut, par négociation ou par ruse : « Rien n'est impossible au roi de France, s'écria le cardinal de Retz; le duc de Rohan viendra bientôt se livrer lui-même à la clémence royale. »

(1) *Relation du siége de Montauban.*



LE FRÈRE DOMINIQUE DEVANT LOUIS XIII.

Les débats furent longs et tumultueux; Louis XIII se désista de ses bonnes et sages résolutions; le confesseur l'emporta sur les conseillers, et il fut arrêté qu'on pousserait les travaux du siége avec la plus grande activité, pour ne pas donner aux Montalbanais le temps de se reconnaître. Le connétable de Luynes, généralissime des catholiques, voyant que les moyens ordinaires n'avaient pas réussi jusqu'à ce jour, eut recours aux voies extraordinaires; soit par superstition, soit qu'il voulût ranimer le fanatisme des soldats, il fit venir un carme espagnol, qui avait, disait-on, aidé par ses miracles, les impériaux à gagner une bataille contre les protestans. Le père Dominique se rendit au camp où il fut reçu avec toutes sortes d'égards par le père Arnoux et le cardinal de Retz : lorsqu'il eut réuni le camp il demanda à parler au roi :

— Mon père, lui dit Louis XIII : Croyez-vous que la ville de Montauban capitulera bientôt ? Le père Dominique levant ses deux bras vers le ciel, imprimant à son visage un enthousiasme prophétique, s'écria :

« — Vous ferez tirez quatre cents coups de canon, » et au quatre centième, Montauban capitulera. »

Louis XIII aussi crédule que le connétable de Luynes son favori, prit au sérieux la prédiction du moine et ordonna aux capitaines d'artillerie de faire tirer quatre cents coups de canon. Pendant toute la journée d'effrayantes détonations ne cessèrent de retentir : les Montalbanais ne savaient à quoi attribuer le feu conti-

nuel de l'artillerie, d'autant plus que les coups partaient presque sans direction et ne faisaient aucun mal aux assiégés.

— On a tiré quatre cents et un coup de canon, Sire, dit Bassompierre à Louis XIII. Le père Dominique est un faux prophète, puisque Montauban n'a pas encore capitulé.

Il se tint sur ces entrefaites un grand conseil de tous les généraux et maréchaux-de-camp ; les uns étaient d'avis qu'on levât le siége, les autres insistaient pour la continuation des travaux ; le comte de Schomberg s'offrit à prendre Montauban en douze jours avec le régiment de Picardie qu'il commandait. On recommença donc les attaques, les troupes était rebutées d'un siége qui traînait en longueur ; les assiégés multipliaient leurs attaques, et se retiraient presque toujours victorieux. Les douze jours demandés par Schomberg s'écoulèrent sans que les travaux fussent plus avancés. De nouveaux secours entrèrent dans la ville, et les capitaines royalistes insistaient pour que les régimens eussent la liberté de se retirer dans leurs quartiers d'hiver. Schomberg demanda un nouveau délai de quinze jours.

« — Qu'on m'accorde quinze jours, disait-il avec » assurance, le roi sera maître de Montauban dans ce » temps-là.

» — Que ferons-nous, comte, si vous ne réussissez » pas ? s'écria le maréchal de Chaunes. Si vous ne pre» nez pas la ville dans le délai de quinze jours, êtes-vous » au moins sûr que les assiégés se soumettront aux » mêmes conditions ?

» — Ce n'est pas une chose à proposer, répliqua » Schomberg ; la ville sera infailliblement prise, et je » consens que le roi me fasse couper la tête si cela » n'arrive pas.

» — Vous jouez gros jeu, dit Bassompierre.

» — Je suis persuadé du succès de mes mesures, et » dès aujourd'hui, Messieurs, je vous invite à dîner » chez moi le 22, dans la ville de Montauban.

» — Ce sera un jour maigre, répondit Bassompierre » en riant ; vous ne trouverez pas assez de poisson pour » nous régaler dans une ville huguenote ; remettez la » fête au dimanche. »

Les railleries de Bassompierre piquèrent au vif Schomberg ; le lendemain la brèche fut ouverte ; le roi vint de Piquecos ; on le plaça, avec le connétable de Luynes, le cardinal de Retz, plusieurs secrétaires-d'état, et le jésuite Arnoux sur un monticule commode, pour voir emporter la place d'assaut. Le signal de l'attaque fut donné, mais personne ne bougea, et le roi fit demander par un des sécretaires, ce qui arrêtait le régiment de Picardie.

« — Sire, lui dit le secrétaire qui ne tarda pas à re» venir, on a trouvé des obstacles auxquels on ne s'at» tendait pas ; toutes les brèches ont été réparées comme » par enchantement ; on a reconnu que l'assaut est » impraticable.

» — Pourquoi m'a-t-on fait venir de Piquecos, dit le » roi qui ne put dissimuler son mécontentement ? Pour» quoi le connétable s'obstine-t-il à continuer le siége ? »

Le comte de Schomberg et Luynes furent sévèrement réprimandés ; le connétable demanda au roi l'autorisation d'entrer en négociation avec les assiégés ; il éprouva des contradictions continuelles de la part des capitaines qui opinaient toujours pour la continuation du siége, et surtout du comte de Schomberg. Le roi dégoûté de la longueur et de l'inutilité (1) des operations, assembla son conseil qui décida qu'on lèverait le siége le 12 novembre au matin. Le quartier du roi se mit en marche vers trois heures de l'après-midi, et le reste de l'armée apres avoir détruit ou brûlé des fortifications, disparut le 14, laissant des déplorables marques de son ressentiment. Ainsi finit le mémorable siége de Montauban, après trois mois de tranchée ouverte. L'armée royale y perdit huit mille hommes. La belle conduite des Montalbanais peut être mise en parallèle avec l'héroïsme des habitans de la Rochelle.

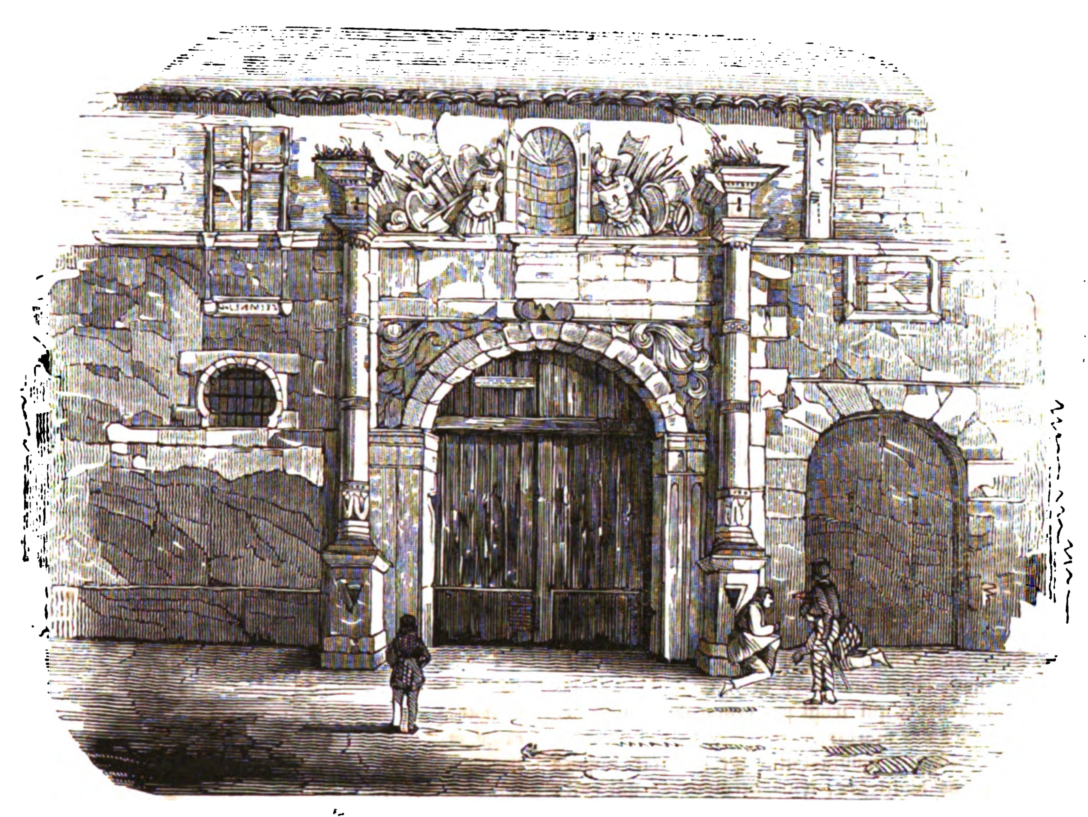
J. M. Cayla.

(1) *Relation du siége de Montauban*. — *Histoire de Montauban* ; par Lebret. *Histoire du Querci*, par Cathala-Couture, p. 154.

LE RAPPEL DU PARLEMENT DE TOULOUSE EN 1774.

Louis XVI à peine assis sur le trône, appela auprès de lui, le trop célèbre Maurepas, le plus égoïste, le plus frivole et le plus inhabile des ministres. Prince d'un caractère faible et irrésolu, le successeur de Louis XV, signa le rappel des parlemens, de ces fières cours souveraines dont l'influence avait été si funeste à Louis XIV lui-même. Cette détermination, fruit d'une maladroite politique, excita de grands transports de joie dans toutes les villes qui étaient habituées à voir à la parade des magistrats en robes rouges et fourrées d'hermine. Mais les Toulousains surpassèrent en cette circonstance les cités les plus enthousiastes de la vieille magistrature. — Le rétablissement, dit M. d'Aldéguier, donna à cette ville un aspect frénétique : on prodigua les insultes au parlement Maupeou ; la Bazoche, les avocats, les étudians, animèrent à l'envi des scènes grossières, et souvent factieuses, que nous n'essaierons pas de décrire. Les magistrats rappelés furent loin de donner l'exemple de la sagesse et de la modération. Leur orgueil jouissait pleinement. Ils se crurent un instant des demi-dieux, et leur vanité puérile leur faisait reçevoir les hommages de la folie, avec la même suffisance que s'ils eussent sauvé l'état.

« Ce fut le dimanche 12 mars que l'on célébra la fête de la rentrée : si Ésope eut été présent à toutes ces folies, à toutes ces extravagances qu'inspirait l'es-



PORTE DE L'ANCIEN ARSENAL AU CAPITOLE.

prit de parti plutôt que la raison, à la portion la plus commune, la plus ignorante du peuple toulousain, pour un événement qui ne l'intéressait en rien ni pour rien, et qui était plutôt à sa charge qu'à son avantage, il aurait pu lui appliquer avec raison la fable de *La Grenouille et du Soleil*. Tous les corps furent présens à la fête; on trouvait des fontaines de vin, des vivres sur les places : le soir il y eut illumination et feu d'artifice. »

En voyant les préparatifs de la fête, deux membres du parlement Maupeou, qui s'entretenaient à voix basse, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, ne purent dissimuler leur frayeur, à la vue d'une multitude d'ouvriers qui criaient en poussant de frénétiques vociférations :

— Vive le nouveau parlement! Gloire aux martyrs de la magistrature française! Mort aux créatures de l'infâme Maupeou!

Les deux conseillers, craignant avec raison de devenir le jouet et la risée de ces fanatiques, entrèrent dans la première cour du Capitole. Les chefs des diverses corporations l'avaient déja envahie, et les tribuns en guenilles, salariés par les magistrats que Louis XVI venait de rappeler, péroraient avec emphase au milieu de leurs enthousiastes auditeurs. Ils interrompirent leurs discours, dès qu'ils aperçurent les deux conseillers.

— En voici deux, s'écrièrent-ils, que nous pendrons au-dessus des portes de leurs maisons; ils ont trahi l'honneur de la magistrature française, le jour où ils ont refusé de partager l'honorable exil de leurs collègues.

— Mort aux créatures de Maupeou!

Et les deux conseillers salués par ces exclamations menaçantes, s'empressèrent de mettre la seconde porte du Capitole, entre eux et leurs dangereux adversaires. Ils espéraient trouver un asile plus sûr et plus tranquille dans la cour de l'ancien arsenal; ils n'avaient pas songé que la salle du petit consistoire était de ce côté. Quelques-uns des anciens magistrats, dès le premier jour de leur rappel, avaient repris leurs fonctions, et tous travaillaient de concert à soulever la populace contre les partisans de Maupeou. Les décroteurs ne furent pas oubliés; ils reçurent tous de fortes sommes d'argent ; on leur distribua des vivres en abondance, avec ordre de crier :

— Vivent les membres de l'ancien parlement!

Cette milice de bas étage tint d'abord sous la halle une séance qui fut très tumultueuse; les délibérations furent ajournées, et le lendemain, cet étrange sénat se

réunit pour la seconde fois, dans la tour de l'arsenal. Un de leur plus fougueux orateurs fesait avec son emphase populacière l'éloge de l'ancien parlement, lorsque les deux conseillers, se trouvèrent tout-à-coup au milieu de ces énergumènes. Ce fut d'abord qu'un seul et même cri d'indignation ; un membre du parlement Maupeou était réputé par eux infâme, traître à la patrie et à sa religion. Les deux conseillers voulurent retourner sur leurs pas, mais ils furent retenus de vive force par six robustes décroteurs, qui leur lièrent les mains derrière le dos, les firent asseoir dans une enceinte circulaire qui figurait un tribunal, et se disposèrent à les juger.

— Ces damnées créatures de Maupeou, dit celui qui remplissait les fonctions d'accusateur public, ont démérité de la ville de Toulouse; j'insiste pour qu'elles soient condamnées à être promenées dans toutes les rues sur un âne du Bazacle.

— Ils ont mérité la mort ! s'écrièrent plusieurs à la fois.

— Intrépides défenseurs, répliqua le président de cette cour grotesque, intrépides défenseurs de l'ancienne magistrature, vos désirs seront accomplis, et justice sera faite des crimes de ces deux conseillers.

Ils auraient poussé plus loin cette scène, digne pendent des bouffonneries du carnaval ; déja ils ramassaient des pierres pour lapider les deux conseillers qui, fort heureusement, furent délivrés par une compagnie des soldats du guet.

— Nous nous vengerons plus tard, s'écria l'orateur; plus tard nous châtierons avec la rigueur des lois les indignes magistrats qui n'ont pas craint de prendre les chaises curules des martyrs.

« En attendant, ajouta-t-il, après avoir imposé » silence à ses auditeurs, nous arrêtons ce qui suit : » Aujourd'hui, 12 mars, jour à jamais mémorable » dans les annales de la ville de Toulouse, pour fêter » dignement le retour de nos seigneurs du parlement, » on cassera les vitres de tout bourgeois ou particulier » quelconque, qui n'aura pas illuminé convenablement.

» — Bien ! bien ! s'écria la foule.

» — En outre, je vous ordonne à tous de décroter » aujourd'hui pour rien, le gentilhomme et le bour» geois, le pauvre et le riche.

» — Approuvée la détermination, cria la foule.

» — A midi nous nous réunirons tous sur la place » de l'Hôtel-de-Ville ; nous partirons en corps pour » aller présenter nos hommages aux héros de cette » fête, aux victimes de Maupeou. Nous irons ce soir » au théâtre ; messieurs du parlement en font les frais.

» Lorsque vous serez bien repus, vous parcourrez » toutes les rues de Toulouse en criant : *Vive le parle» ment ! vive Louis XVI ! vive Maurepas !*

» Ce soir vous veillerez à ce que les fenêtres des » maisons habitées par les bourgeois, les nobles et » autres particuliers soient illuminées convenablement. » Malheur à ceux qui y mettront de l'obstination, » car messieurs du parlement veulent et entendent que » vous cassiez leurs vitres, sans avoir égard à la no» blesse des grands seigneurs, à la bonne réputation » des bourgeois. Tous les partisans du parlement » Maupeou sont déclarés ennemis du bien public. »

Cette harangue du tribun des décroteurs excita de violents transports d'enthousiasme ; chacun se rendit au poste qui lui avait été assigné ; les cuisines parlementaires s'ouvrirent pour les soldats de cette milice improvisée, qu'on voulait dédommager de son grand dévouement : les maisons furent envahies ; il s'y commit d'étranges dégâts ; les conseillers qui revenaient de l'exil usèrent de patience et de résignation ; ils avaient commis une grande faute en acceptant pour auxiliaires des hommes qui fesaient partie de la dernière populace ; bon gré, malgré, il fallait subir les conséquences de cette affiliation momentanée.

Le premier président, Joseph de Niquet, eut beaucoup à souffrir de l'insolence des hôtes que ses confrères lui avaient imposés. Depuis 1771, époque où le parlement de Toulouse et tous ceux du royaume avaient été supprimés, Joseph de Niquet était sous le poids d'une sorte de disgrâce. La fermeté qu'il avait déployée antérieurement dans l'affaire de la destruction de la compagnie de Jésus, lui avait suscité de nombreux ennemis parmi le clergé de Toulouse. Séduit par les promesses de Maupeou, trompé par les intrigues de ce fameux chancelier, il avait consenti à présider l'informe parlement de 1771. Trois ans après, les membres de l'ancien parlement rappelés par Louis XVI, lui firent essuyer des avanies sans nombre. On lui demanda sa demission ; il la refusa, et cet intrépide vieillard tint tête à l'orage qui grondait et menaçait même la sûreté de sa personne.

Ces griefs étaient des crimes impardonnables aux yeux des partisans de l'ancienne magistrature ; ils mirent tout en œuvre pour se venger de Joseph Niquet et le dégoûter de la présidence. Tous les moyens leur parurent bons, et ils ameutèrent contre lui les décroteurs de son quartier. Ils avaient pour chef de file un nommé Guillaume-le-Roux, vieux savoyard, qui avait été souvent emprisonné par la famille Duguet, dont les mauvaises mœurs effrayaient les paisibles bourgeois. Le 12 mars 1774, Guillaume-le-Roux, travesti en héros, jouait le rôle de tribun, à la grande honte des graves magistrats qui lui avaient ordonné secrètement de conduire ses compagnons les plus turbulens à l'hôtel du premier président. A quatre heures du soir, le *roi des décroteurs* (Guillaume-le-Roux avait été affublé de ce titre ridicule), se présenta à la grande porte du théâtre.

— Tesseire ! Tesseire ! qu'on chante les vers composés à la gloire du Parlement...

La toile se leva au milieu des bravos et le ténor chanta un couplet qui eut les honneurs du *bis*.

— La journée n'est pas encore finie, s'écria Guillaume-le-Roux en se dressant sur un banc ; nous n'avons pas encore inspecté les fenêtres. Que chacun de nous se rende à son poste respectif.

Les décroteurs se disséminèrent dans les rues de Toulouse, ils cassèrent les vitres des fenêtres qui n'étaient pas illuminées, et de graves magistrats présidaient à ce tumulte populaire. Ils ne prévoyaient pas que treize ans plus tard, ce même peuple ferait entendre non des vociférations, mais des cris de liberté, et briserait comme verre le trône de la vieille magistrature française.

L. Mounié.

UN VOYAGE AU PUY-DE-DOME.

SOUVENIRS D'UN CONGRÈS SCIENTIFIQUE.

En 1833, un congrès scientifique ne ressemblait ni à un congrès ni à une réunion de savans. La science en était le prétexte et l'accessoire; mais le véritable but, c'était le plaisir, c'était l'abandon du coin du feu, de la vie monotone et régulière :

......J'ai maints chapitres vus,
Qui pour des déjeûners se sont ainsi tenus.

Le véritable but, c'est encore le désir de voir des personnes que l'on ne connaît que par correspondance. C'est le besoin que l'on éprouve d'attacher une figure à un nom connu déja depuis long-temps. Et puis il faut bien, au moins une fois l'année, fuir l'air pesant et empoisonné des villes, et les petits jardins, et les petites montagnes artificielles, et l'horizon borné et rabougri des plaines, et nos petits spectacles, et nos misérables querelles de rivalité et de parti, pour sentir ses poumons se dilater à l'aise, en respirant l'air vif et pur des hautes montagnes; pour vivre libre et dépaysé, pour faire place neuve, pour s'enthousiasmer en face des beautés naturelles, pour communiquer les émotions que l'on éprouve à des âmes montées à votre unisson, qui vous comprennent, vous devinent, et ne vous plongent pas à chaque instant dans le positif de la vie, en vous entretenant d'affaires domestiques.

Une réunion de naturalistes Français n'est pas du tout, comme vous pourriez le supposer, une réunion grave et imposante; il y est question autant de littérature, et d'art en général, que de méthodes, de classification, de nomenclatures et de systèmes : la science y est tout-à-fait bonne fille, aussi la traite-t-on fort cavalièrement. Les savans y sont les meilleures gens du monde, et n'effraieraient nullement les petits enfans et les jeunes demoiselles; car ce sont, en général, des jeunes-gens gais et fous, venus de droite et de gauche, du nord et du midi, du Languedoc et de la Gascogne, du Limousin et du Dauphiné.

Le congrès qui eut lieu à Clermont, en 1833, m'a inspiré une réflexion grave; comme c'est peut-être la seule qui m'ait traversé la tête pendant toute la durée de cette réunion, et que les pensées de ce genre y ont été fort rares, il faut que je vous le communique pour l'honneur du corps; car il faut que vous sachiez que je suis membre de la société Géologique, et que le premier venu peut satisfaire cette fantaisie moyennant une redevance de 30 f. par an.

Les hommes, me suis-je dit, se cherchent, se groupent, se rapprochent; le temps de l'individualisme et de l'isolément est passé, les sciences manifestent aujourd'hui une grande tendance vers l'unité : bientôt peut-être nous verrons des coalitions de botanistes et de géologues, comme nous en voyons tous les jours de tailleurs et de doreurs sur bronze.

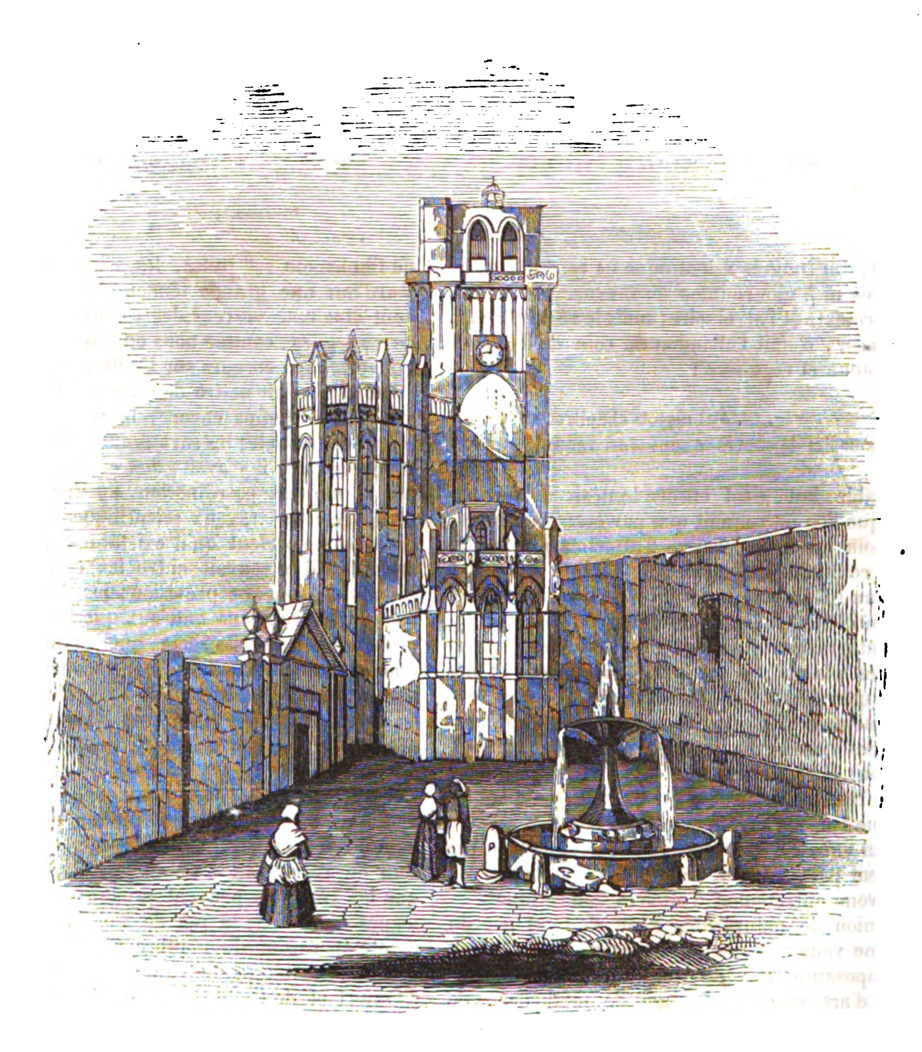
Tout cela fait naître de sérieuses réflexions; car, il y a peu de temps encore, la république des lettres n'était pas la seule; les savans aussi étaient en plein dans la république, il y avait chez eux anarchie complète : pas la moindre coordination, aucune pensée générale ne dirigeait les travaux scientifiques; les académies de province ignoraient qu'il existât à Paris une académie centrale; il n'y avait entre les corps savans aucune hiérarchie, aucune prévision; les chimistes n'avaient pas plus de relations entr'eux que les médecins et les philosophes; de telle sorte, que les mêmes expériences étaient répétées vingt fois, que les pères de la science avaient mis à leurs enfans la bride sur le cou, et qu'un pauvre diable, qui croyait avoir fait une grande découverte, se trouvait avoir été devancé d'un demi-siècle.

Aujourd'hui tout cela commence à changer; on travaille à rétablir l'ordre au milieu du désordre : les hommes qui partagent les mêmes goûts sentent le besoin de se connaître et de se rapprocher. Ils savent que les réunions peuvent produire des résultats analogues à ceux de la pile de Volta, dont l'effet augmente en raison du nombre des élémens qui la composent. Bientôt peut-être nous verrons les universités d'Oxfort et de Cambridge, de Vienne et de Berlin, marcher comme un seul homme avec l'académie de Paris, et les académies de province graviter autour de ces centres de vie.

Il vous eût semblé peut-être plus naturel de voir commencer cet article par le commencement, c'est-à-dire par l'exposition suivante :

La société géologique de France avait fixé l'époque de ses séances extraordinaires au 25 août 1833; elle avait choisi Clermont-Ferrand pour point de réunion; le rendez-vous était fixé à cinq heures précises du soir, chez M. Lecoq.

L'Auvergne avait eu la préférence comme point central, et comme offrant à l'étude des phénomènes très curieux. D'ailleurs, la question des cratères de soulèvement était alors brûlante d'intérêt, et il eût été difficile de choisir un point qui offrît des circonstances plus favorables pour la solution de cette question, puisque l'Auvergne renferme un très grand nombre de volcans éteints, et que d'ailleurs les *Mont-Dore* et le



LA CATHÉDRALE DE BÉZIERS (1).

Cantal avaient été choisis comme exemples à l'appui de la théorie de M. de Buch.

Voilà comment j'aurais dû débuter; mais vous voyez que cela eût été terriblement froid et ennuyeux, et que j'ai eu raison de l'escamoter.

Je reviens et je procède méthodiquement.

On aurait été alléché à moins; ma résolution fut bientôt prise : je partis.

Vous devinez qu'un naturaliste ne traverse pas cent lieues de pays, sans avoir à recueillir de beaux échantillons ici, à faire des observations là-bas : et puis, quoique naturaliste, on n'en est pas moins homme, et il faut bien donner quelque temps à la curiosité, laisser l'imagination libre d'errer à travers les champs; visiter en route les vieilles églises, les usines, les sites pittoresques; que sais-je encore ? Pour cela les voitures n'étant d'aucun secours, je partis à pied, sac au dos, armé de marteaux, de loupes, de papiers d'emballage, et de tant d'autres choses, par un chemin que vous

(1) L'intérieur de la cathédrale de Béziers offre un plan très religieux; le style est noble; le chœur forme une demi-rotonde pleine d'élégance, entourée de colonnes en marbre rouge. L'édifice est éclairé par des vitraux peints avec les couleurs les plus riches et les plus variées. La terrasse de la cathédrale domine les environs; au-dessous, près du ravin, s'élève l'ancien bâtiment de l'évêché, occupé depuis plusieurs années par le tribunal et la sous-préfecture.

(*Note du Directeur.*)

n'avez pas suivi certainement, à travers les montagnes et les vallées, par un sentier à vol d'oiseau; faites-donc après cela des routes en fer, tuez-vous pour découvrir des machines locomotives.

Suivez-moi.

Béziers, comme le dit une vieille chanson, est une ville bonne,......... pour aller à Montpellier; on y remarque quelques curiosités fort peu connues et qui n'ont pas même été publiées. C'est d'abord l'église de Saint-Aphrodise, monument d'architecture romaine à trois nefs, avec un chœur beaucoup plus moderne, et dans cette église un tombeau fort ancien; un albâtre représentant une chasse au lion. Sur la porte d'entrée, on remarque encore le monogramme d'un chrétien et quelques bas-reliefs du moyen-âge.

Sur la terrasse du Palais-de-Justice, près d'un cloître très curieux, appartenant à une église gothique qui offre également un fort beau portail d'une grande pureté de dessin, on jouit d'une vue délicieuse sur la belle vallée de l'Orb; à côté de la maison-d'arrêt, j'ai également remarqué trois têtes de guerriers; vraisemblablement du XIIIe ou du XIVe siècle, incrustées dans l'angle d'une maison, et dans le centre de la ville une fenêtre à compartimens d'un goût exquis.

Après cela vous visiterez, si bon vous semble et si vous suivez les conseils de MM. Audin et Richard, les neuf écluses du Canal, et même une verrerie, si le cœur vous en dit; mais n'oubliez pas la vieille chanson.

Les manufacturiers de Bédarieux sont assurément de fort aimables et fort utiles industriels; mais comme rien ne ressemble tant à une manufacture de draps qu'une manufacture de draps, et que tout le monde a vu, au moins par ouï dire, des manufactures de draps, ne vous laissez pas séduire par les belles rues de cette petite ville, n'allez pas surtout loger dans l'auberge qui est à côté de la Mairie; partez, et vous aurez tout vu fort en détail. Suivez le cours de l'Orb; arrêtez-vous un instant pour visiter une des quarante églises construites par Charlemagne, qui offre un grand intérêt, parce que, l'époque de sa construction étant bien constatée, elle peut servir de type pour connaître l'architecture religieuse de cette époque. Visitez également les traces d'anciennes exploitations de mines de plomb, et allez coucher aux bains de *la Malou;* vous y trouverez bonne et nombreuse compagnie, une table bien servie et de l'eau chaude délicieuse; cela vous donnera du cœur pour gravir le lendemain le rocher de Caroux.

Il y a des hommes de bonne volonté, qui ont foi aux remèdes secrets, à la moutarde blanche, au racahout qui engraisse le sultan, au paraguay-roux qui arrête le mal de dents; cela s'est vu (je parle des hommes qui ont foi.) Il y en a même qui croient à la vertu des eaux minérales; cela s'est encore vu. Je leur conseille d'aller aux bains de *la Malou;* ils y trouveront tout ce qui fait le mérite des eaux thermales et minérales, c'est-à-dire un bon lit, une bonne table, des sites agréables, un air vif et pur, et des malades qui se portent à merveille. Après cela, s'ils persistent encore pour le système de l'eau chaude, Dieu leur soit en aide....... Croyez et buvez.

Si vous êtes jamais descendu dans une mine de houille, n'y revenez pas; si vous n'y êtes jamais entré, dites toujours que si; car on ne pénètre guère dans ces longues et noires galeries que pour gagner vingt sous par jour : on peut dire que l'on y est entré, et il est facile de s'en vanter sans se donner tant de mal.

Cette réflexion m'est venue à l'esprit, en pensant au terrain houiller de Graïssesac, dans le département de l'Hérault, qui offre de belles galeries d'exploitation, et où l'on jouit du magnifique plaisir de marcher, pendant deux heures, à quatre pattes, dans des galeries froides, humides et noires.

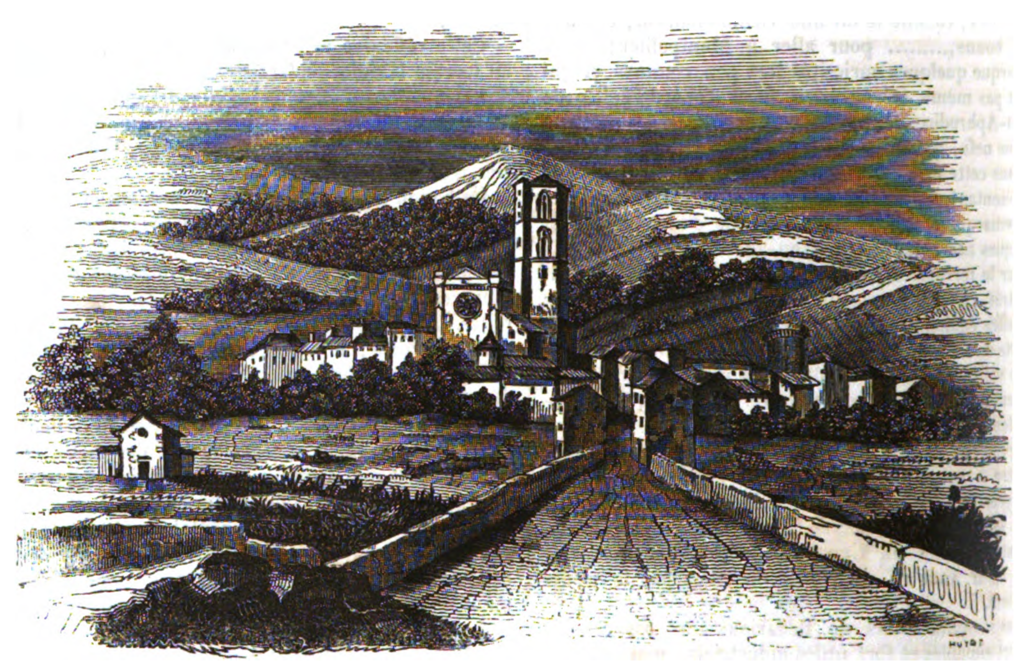
Ce bassin houiller paraît avoir une grande étendue; il est accompagné de filons de cuivre pyriteux, qui sont exploités par les messieurs frères Jean, de Lyon. On peut y recueillir de belles empreintes fossiles de fougères arborescentes, et de grandes tiges de calamites. Au château de Taillavent, qui est situé à une petite distance, il existe du cuivre carbonaté bleu et vert, et du sulfure de cuivre mêlé à de jolis cristaux décaèdres de sulfure de fer.

Lunas est un petit village qui repose assis modestement au bord d'un ruisseau, ignoré des dieux et des hommes, et que j'aurais laissé dormir en paix, car c'est justice, si je n'avais observé dans les environs un calcaire blanc, stratifié horizontalement, et traversé par de petites injections verticales de laves basaltiques extrêmement curieuses, ainsi que des géodes renfermant de très beaux cristaux de chaux carbonatée.

La route qui va de Lunas à Lodève traverse des montagnes volcaniques qui donnent un avant-goût des volcans de l'Auvergne, et qui sont recouvertes de forêts de genêt et de beaux châtaigniers, d'où s'exhale une odeur délicieuse. Ce ne sont plus nos montagnes du Languedoc et de la Provence, si pelées, si arides, offrant à peine quelques cistes rabougris et quelques tiges desséchées de thym, de romarin, de serpolet et de lavande, plantes qui ont perdu leur ancienne réputation, depuis que les cuisiniers en mettent à toutes les sauces, les classiques dans toutes leurs poésies pastorales, et les maîtres-d'hôtel..... ailleurs.

La Provence a été tellement vantée, et les belles forêts de l'Hérault, comprises dans les Cevennes, sont si peu connues, que l'on se croirait en Provence lorsqu'on est dans les Cevennes, et dans les Cevennes lorsqu'on on est dans la Provence.

La route qui conduit à Lodève est fort curieuse, et pour si peu que vous ayez à cœur de braver un danger réel, je vous engage fort d'aller la visiter. Imaginez-vous qu'elle tourne et se replie vingt fois sur elle-même, de telle sorte que, pour me servir d'une ancienne figure, on croirait voir un grand serpent qui se déroule majestueusement dans une sombre et humide forêt; il faut encore ajouter que cette route est tracée à travers des montagnes très escarpées; et comme l'art des ingénieurs ne s'est pas encore élevé au point de placer des murailles dans les détours brusques, parce que cela exigerait une trop forte dépense d'imagination, il est souvent arrivé que les voitures lancées avec une grande rapidité, sur un plan très incliné, ont suivi la ligne droite, parce que toute la science réunie des postillons et des chevaux de poste ne pouvait lutter à la fois contre les lois de la pesanteur,



VUE DE LODÈVE (1).

contre l'imprévoyance des ingénieurs, et contre la lésinerie des conseils municipaux.

Les environs de Lodève offrent partout des traces d'anciens volcans; mais les habitans de cette petite ville ne participent nullement des qualités du sol; car ils sont fort calmes et fort pacifiques. Au reste, vous dire ce que Lodève offre de curieux serait vous condamner à entendre éternellement la même ritournelle: une belle église du XIVe siècle et des fabriques de drap, des fabriques de drap et une belle église du XIVe siècle; voilà ce que toutes les petites villes peuvent, comme on le dit en style officiel, montrer avec orgueil; il n'y a pas de quoi. Heureusement les exotiques peuvent se dispenser de faire ces visites. Il n'en est pas de même des environs de Lodève; aussi je vous conseille fort d'aller visiter entre autres choses la *Trouillero*, immense carrière de schistes argileux grisâtres, qui offrent des impressions de plantes fossiles d'une conservation parfaite. Cette localité est peut-être la plus curieuse que nous ayons en France; je vous engage d'autant plus à faire cette course, qu'en gravissant la montagne qui conduit aux carrières, vous jouirez de la vue d'un panorama magnifique.

Un minéralogiste n'est pas de fer, et la meilleure volonté n'empêche pas que bientôt les jambes ne refusent leur service. Le peu de route qui était encore devant moi était d'ailleurs si ennuyeux; toujours des montagnes granitiques, toujours des prairies bien fraîches, bien arrosées, toujours de beaux châtaigniers, de magnifiques pommiers qui demandaient grâce et merci, tant ils étaient chargés de fruits; des forêts de sapins et de chênes; de jolies petites maisons avec des enfans bien sales qui jouaient aux jeux innocens avec des cochons bien gras. Tout cela est fort bien; mais de quoi ne se fatigue-t-on pas : une tragédie en cinq actes et en vers, comme on en faisait au bon temps, trouvait peu de personnes éveillées au cinquième acte : qu'aurait-on fait, grand Dieu, au quatorzième ou quinzième! Eh bien, le pays qu'il me fallait traverser était comme une belle tragédie, mais avec des actes à n'en plus finir. Il fallut bien alors, pour varier, me loger dans une voiture du crû, et visiter ainsi en courant Milhaud et Marvejols, avec ses vieilles portes et ses maisons pointues, d'une construction si originale, et les montagnes où nos principales

(1) La ville de Lodève portait le nom de *Luteva* sous la domination romaine. Ravagée plusieurs fois par les Goths, cette ville devint chef-lieu d'un vicomté et d'un évêché. Après les guerres des Albigeois, les évêques investis de nombreux priviléges, que leurs successeurs ont conservé jusqu'en 1789, entourèrent la ville de fortes murailles. Les huguenots s'en emparèrent en 1573, et pillèrent la cathédrale de Saint-Fulcrand, édifice remarquable par son architecture. Lodève est encore entouré de ses vieux murs, et agréablement situé. Mais l'intérieur est mal bâti, les rues sont tortueuses, et mal percées.

(*Note du Directeur.*)

rivières ont leurs sources; et Saint-Chely, avec ses blocs immenses arrondis de granite, empilés les uns sur les autres d'une manière si bizarre, que l'on est toujours tenté de croire qu'ils ont été ainsi disposés par la main des hommes, tandis que ce phénomène résulte de la décomposition d'un granite friable, qui enveloppait ces grandes boules beaucoup plus compactes, et qu'elles ont ainsi elles-mêmes résisté à la décomposition. — Il fallut tenir tête à de braves industriels de Saint-Flour, dont je me dispenserai de dire la profession, parceque ces gaillards-là n'en font point d'autre. Il fallut entrer triomphalement avec eux dans la terre classique des chaudrons, et leur entendre dire de sang-froid que les grands et beaux piliers de basalte prismé, qui supportent une partie de la ville et lui donnent une physionomie si étrange, avaient été taillés par des révérends pères en l'honneur de la sainte Vierge. Que Dieu conserve votre innocence primitive, bons Auvergnats!...

J'ai toujours pensé, en voyant la coupe régulièrement uniforme des habits bleu de ciel à basques courtes et carrées et à collet droit des Auvergnats, que l'on devait, afin de perpétuer dans toute leur pureté les anciennes traditions, conserver religieusement dans leurs mairies, avec les étalons pour les poids et mesures, un habit-modèle, et que les patrons devaient en être distribués gratis avec les cartes d'électeurs et les cotes personnelles et mobilières.

Je vous fais grâce de ma traversée de Saint-Flour à Issoire, mais voici ce que je trouve sur mes notes.

« Issoire, huit heures du matin :

» Tous les habitans assis devant leurs portes, un » grand pot entre les jambes, puisent avec une cuil- » lière une soupe fort claire, à l'eau j'imagine, qui » leur sert de déjeûner. J'ai traversé plusieurs fois » Issoire, et j'ai toujours trouvé les naturels du pays » occupés aux mêmes fonctions; j'ai appris depuis » qu'ils faisaient ainsi régulièrement quatre repas par » jour. Braves habitans de la patrie du cardinal Du » Prat, chancelier de France sous François Ier, que » la soupe vous soit légère! »

C'est à Issoire que je rencontrai le premier confrère; un domestique vint apporter dans le coupé de la voiture une carnassière, quelques minéraux et des marteaux. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouvai; j'étais parti pensant trouver tout le long de la route des géologues; je croyais que tout le pays savait qu'une réunion allait avoir lieu à Clermont, que l'on devait y discuter en plein conseil des articles de foi; je croyais bien autre chose encore, car le *Constitutionnel* en avait dit deux mots. Mais point, tout était tranquille comme en temps ordinaire, chacun était à ses occupations. Aussi, comme je me vengeai de ce dédain, en embrassant le brave propriétaire des marteaux, que je n'avais jamais vu. C'était un homme celui-là, prisant les naturalistes à leur valeur, concevant très bien que l'on pouvait avoir son bon sens, et renfermer soigneusement des pierres prises sur la grande route, dans des morceaux de papier; que l'on pouvait fort bien ne pas être timbré du tout, et faire des collections de cailloux, de coquilles et d'insectes. C'était un brave et digne homme que M. le chevalier Grasset, maire de Mauriac; aussi, comme nous maudîmes ensemble et de bon cœur l'indifférence en matière de collections. Comme nous nous comprenions bien en regardant à l'horizon la crête toute dentelée de la chaine des Monts-Dore; et quel plaisir nous éprouvions en pensant que nous la gravirions dans quelques jours, elle si grande et si fière, qui semblait nous défier.

Je dois vous dire cependant que notre conversation était gênée et fort bizarre. Nous ne parlions de ces montagnes, qu'avec une prudence et une réserve extrême, qu'avec des demi-phrases, des réticences, et en mots couverts. Nous nous observions mutuellement : il voulait me sonder, et je résistais; et lorsque je le priais de s'expliquer, il dissimulait.

Il faut que vous sachiez que le but principal de notre réunion était de décider sur les lieux, si le relief que présentent ces montagnes devait être attribué à l'action *érosive* des agens atmosphériques seulement, ou bien à des secousses terrestres, c'est-à-dire à des *soulèvemens* occasionés par des forces volcaniques.

Vous voyez qu'il y avait deux systèmes, deux camps opposés; les uns étaient pour les soulèvemens, les autres pour les érosions.

M. Grasset pouvait bien être pour les érosions, tandis que j'étais pour le soulèvement et j'y tenais beaucoup : or, vous sentez que ce sont de ces choses que l'on ne se dit pas en face et de prime-abord; les convenances furent observées, nous y mîmes des formes et il se trouva que nous étions du même avis. Aussi, comme nous écrasâmes ces pauvres partisans de l'eau de pluie, ces malheureux qui soutiennent que l'immense pic de Sancyr et la vallée des Bains doivent leurs immenses escarpemens aux eaux pluviales, comme si les rochers qui les composent étaient formés de sel ou de sucre candi.

Nous luttions encore avec eux lorsque nous entrâmes à Clermont, le samedi à midi. Notre bagage était fort léger, et nous fûmes bientôt installés dans *l'Hôtel de la Poste* que je vous recommande à cause de la dame qui est fort jeune, fort gentille et très-obligeante, à cause de son mari qui est excellent cuisinier, et à cause de beaucoup d'autres choses encore. Notre premier soin, comme bien vous pensez, fut de nous informer s'il était arrivé des cailloutiers, car on ne nous appela pas différemment; mais rien, pas plus de cailloutiers que sur ma main. Un moment nous crûmes avoir été dupes, mais M. Lecoq, le chef de la partie, la pierre angulaire de nos réunions, M. Lecoq, dont tous les rochers de l'Auvergne savent le nom, nous assura que plusieurs étaient déja arrivés dans d'autres hôtels : et en effet, en promenant la ville, nous rencontrâmes un groupe de cinq ou six personnes que nous ne connaissions pas, mais que nous abordâmes, parce que les naturalistes se devinent à l'allure.

Nous avions deviné juste, notre petite réunion grandissait à vue d'œil; les voitures en amenaient à chaque instant quelqu'un de nouveau, et nous fûmes même bientôt assez nombreux, pour projeter pour le lendemain une course au puy de la Poix, au pont du château et sur les bords de l'Allier.

L'intrépide M. Bouillet, le collaborateur de M. Lecoq fut notre guide, et nous fit visiter une source de bitume très-épais et très-fétide, des dépôts lacustres

tertiaires fort curieux, renfermant de beaux fossiles, une roche nommée pépérite qui se décompose en boules formées de couches concentriques et un men-hir gaulois.

Un jeune anglais, âgé de 13 ans, assista à cette réunion et suivit ensuite toutes les excursions. J'ai conservé de cet enfant un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Que son père devait être heureux de le voir si blond, si frais, si jeune, de l'entendre soutenir de graves discussions sur des points arides de la science et montrer toujours des connaissances profondes et un jugement parfait. Il serait difficile d'être plus zélé et surtout plus infatigable que cet enfant; le premier au rendez-vous à 5 heures du matin, bien qu'il habitât un domaine situé à une forte distance de la ville; il dépassait les plus intrépides, se glissait dans les fentes des rochers, escaladait les plus forts escarpemens; et s'il fallait s'élever sur une haute montagne, nous apercevions bientôt à la cime, sa petite blouse bleue. Souvent il lui est arrivé de faire dix ou douze lieues à pied, chargé de ses marteaux et de lourds échantillons qu'il recueillait avec beaucoup de discernement; mais aussi que de prévenances et de complimens on lui a fais, que de jolies choses on lui a données. Il y a de l'avenir chez cet enfant; et si son père continue à favoriser et développer ses goûts si précoces et si naturels, l'Angleterre aura certainement à ajouter bientôt aux noms des savans dont elle est si fière, un nom de plus.

Environ trente membres de la Société Géologique étaient déja arrivés à Clermont; parmi eux se touvaient M. C. Prévost qui venait de faire depuis peu, et par les ordres du gouvernement, un voyage à l'île Julia et sur toute la côte de l'Italie; M. J. Desnoyers, MM. Michelin, de Casteyrie, Dumas, Damnando; MM. de Montalambert et Bertrand Geslin, qui arrivaient d'une longue tournée scientifique dans les Alpes, le respectable abbé Croiset, M. Bertrand Roux; MM. Boubée, de Boissy, Olivier et plusieurs autres encore : mais les plos gros colliers, les chefs de partis opposés, M. Cordier, M. Dufresnoy, M. Boué, M. Elie de Beaumont étaient absens.

L'académie de Clermont ayant mis à la disposition de la Société le local où elle tient ses séances, il y eut réunion le dimanche soir, échange de quelques discours et formation d'un bureau composé entièrement par des naturalistes de l'Auvergne. Ce n'était point une politesse qu'on leur faisait, c'était un acte de justice. M. de Montlosier fut nommé président, et l'on discuta immédiatement les lieux qu'il fallait visiter et les moyens à employer.

Il est peut-être plus facile de faire manœuvrer une armée de cent mille hommes ou un détachement de cinquante gardes nationaux, qu'une réunion de naturalistes; car il faut d'abord contenter tout le monde, concilier ensuite les choses les plus opposées, le dévouement des jeunes gens avec la lenteur des personnes âgées, se procurer ensuite des voitures pour transporter tout le monde corps et biens; et puis calculer la direction des routes, la position des auberges, la distance des lieux à visiter, et tant d'autres choses encore. Un moment je crus que l'on n'allait plus s'entendre, et que le plus prudent était de revenir chacun chez soi; mais fort heureusement MM. Lecoq et Bouillet, qui connaissaient à merveille les localités, furent investis de pleins-pouvoirs : alors toutes les discussions cessèrent et le rendez-vous du lendemain fut fixé à Gergovia.

Gergovia, ce nom rappelait de grands souvenirs aux archéologues qui assistaient à la réunion; aussi leur attente ne fut point trompée, car ils n'y trouvèrent pas autre chose; des traces d'anciennes fortifications, quelques médailles et quelques armes gauloises d'anciennes voies romaines, quelques fragmens de poterie, et puis, c'est tout. Encore même, je me serais beaucoup méfié à leur place des fragmens de poterie; car je suis sur ce chapitre d'une prudence extrême, depuis que je sais qu'un professeur prit une queue de cafetière pour une divinité celtique. Nos antiquaires furent donc réduits à s'asseoir, à méditer comme Marius sur les ruines de Minturne, et à dire : Là fut la vieille cité Gauloise, là-bas, dans cette immense plaine, les innombrables légions de César défirent le grand capitaine Vercingetorix; puis ils ouvrirent les commentaires de César qu'ils avaient en poche, et purent ainsi juger de la fidélité des descriptions, car rien n'est changé : les montagnes sont encore à la même place, les rivières coulent dans le même lit, une partie des retranchemens existe encore, de telle sorte qu'avec un peu de bonne volonté et en s'illusionnant un peu, il est facile de compléter ce que le temps a ravagé, de repeupler tout cela de soldats romains et gaulois, et de jouir ainsi d'un spectacle que l'on n'a pas occasion de voir tous les jours, même en payant fort cher.

Sous le rapport géologique, Gergovia offre beaucoup plus d'intérêt; il faut que vous sachiez que, pendant la période tertiaire, la vaste plaine de la Limagne était occupée par une mer d'eau douce intérieure, c'est-à-dire par les eaux d'un lac bien supérieur en étendue et en profondeur à ceux qui existent maintenant, qui était peuplé de crocodiles, d'hippopotames et de tortues gigantesques, et dont les collines environnantes étaient ombragées d'un végétation analogue à celle des tropiques.

Mais là ne se termine pas la magie du paysage qu'offrait autrefois l'Auvergne, et dont nul homme n'a été témoin. Un grand nombre de volcans venaient encore ébranler fréquemment le sol; des torrens de laves brûlantes descendaient majestueusement du sommet des cratères embrasés; la lueur de ce vaste incendie se réfléchissait au loin sur les eaux de l'immense lac, et des torrens d'une fumée noire et épaisse obscissaient l'atmosphère.

Le sol de l'Auvergne est encore tout palpitant des phénomènes dont il a été le témoin, et pour ne parler que de Gergovia et de ses environs, l'on retrouve les sédimens déposés au fond de l'ancien lac, traversés dans tous les sens par des injections de lave, les ossemens des animaux qui l'ont habité, les débris de la végétation qui parait autrefois ces collines, partout de grandes coulées de lave, partout des scories volcaniques que l'on croit encore voir bouillonner, et qui ont conservé leurs formes bizarres.

On trouve encore à Gergovia quelques espèces minérales assez curieuses; ce sont de belles variétés de silex résinite, de beaux basaltes, des calcaires con-

vertis en dolomie, des wackes, des pépérites, etc., etc.

Vous condamner à entendre le détail de toutes les courses que la Société Géologique fit aux environs de Clermont, serait une rude pénitence, ce serait même faire éprouver à votre esprit la fatigue qu'éprouvèrent nos jambes. Ces courses étaient cependant fort intéressantes et fort instructives, vu le nombre de personnes qui y assistaient et les localités curieuses que l'on visita; mais j'aurais beau me mettre en frais d'imagination, il faudrait toujours en revenir aux mots techniques et rocailleux de basaltes, de laves, de calcaires, de silex, etc., etc., ce qui ne vous amuserait certainement pas plus que moi.

Je dirai donc fort peu de chose des environs de Volvic, et l'aurais même passé sous silence, car sous le point de vue scientifique, cette petite ville n'est curieuse que par les vastes exploitations de laves qui sont exportées dans toute la France et sont surtout employées au pavage des quais et des trottoirs de Paris.

Mais sous le point de vue archéologique, la course de Volvic offrit un grand intérêt, car nous eûmes occasion de visiter en route deux églises : l'une, du XVe siècle, offrant le passage du style gothique au style de la renaissance, et l'autre d'une architecture beaucoup plus ancienne, mais lourde et sombre, comme le sont toutes les églises construites avant l'introduction de l'ogive. Le curé qui desservait cette dernière paroisse nous montra un reliquaire en bronze extrêmement ancien, avec des incrustations en argent, et orné de légendes et d'émaux représentant les apôtres et quelques martyrs. Il serait facile d'acquérir, pour un de nos musées, ce précieux objet, car les marguilliers sont toujours d'une composition facile, et le curé n'y ajoutait pas une grande importance, puisqu'il l'avait relégué tout au fond d'une armoire, où il gisait peut-être depuis sa donation, qui, d'après ce qu'on nous a dit depuis, a été faite par un ancien roi de France.

L'église de Volvic, elle-même, est fort ancienne, et mérite, sous tous les rapports, d'être étudiée avec soin; c'est un monument dont tous les arceaux sont à plein-cintre, et qui rappelle par sa forme et par les ornemens que la décorent, les anciennes basiliques romaines. C'est assurément un des plus anciens temples chrétiens qui aient été construits en Auvergne.

L'excursion au Puy-de-Dôme fut très-brillante : les habitans de Clermont avaient voulu faire les honneurs de chez eux; ils avaient voulu fêter leurs nouveaux hôtes, et ils s'en acquittèrent à ravir. Le maire, plusieurs officiers municipaux, un grand nombre d'officiers de tout grade, quelques membres du barreau et plusieurs autres personnes assistèrent à cette réunion et prirent part au repas qui était offert par la ville et qui fut servi à l'extrémité du cratère de Parion sur une belle pelouse. Un temps magnifique seconda cette brillante fête. Je n'oublierai de ma vie les douces jouissances que j'y éprouvai; la gaîté la plus franche et la plus folle, les propos les plus joyeux, la plus intime familiarité régnèrent tout le temps du repas; et lorsque tout fut consommé (littéralement parlant), lorsque tous les toast au maire, à la société géologique, au président, aux habitans de Clermont, etc., etc., furent épuisés, un avocat prit la parole, et d'un ton grave annonça que le barreau s'intéressant beaucoup aux recherches de la société géologique, après avoir mûrement réfléchi sur l'état de la question relative aux cratères de soulèvement, après avoir posé toutes les raisons pour et contre, s'était prononcé en masse en faveur des soulèvemens, et qu'il avait été chargé d'en informer la société.

Il se fit un grand silence; chacun regarda son voisin, car on ne savait si l'on devait prendre la chose au sérieux, ou bien si c'était une mystification : Maître *** avait débité son affaire avec tant d'aplomb et de gravité, qu'il était permis d'en douter; cependant quelques éclats de rire donnèrent le mot de l'énigme et l'on applaudit beaucoup à cette plaisanterie, qui était à brûle-pourpoint.

Les poëtes du terroir ne voulurent point rester en arrière, et plusieurs d'entr'eux chantèrent avec beaucoup de goût de très jolis couplets que je crois devoir rapporter, car ils n'ont pas été publiés et méritent de l'être sous tous les rapports.

COUPLETS

ADRESSÉS A MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE, ET CHANTÉS A UN DÎNER OFFERT

PAR M. LE COMTE DE MONTLOSIER,

Dans le Cratère du Puy-de-la-Vache, près Randanne.

Air : *Amis, voici la riante semaine* (Béranger).

O mes amis, que ce site m'enchante!
Que j'aime à voir, sous ce cratère éteint,
De vingt cités l'élite intelligente
S'asseoir autour d'un épique festin!
Anacréon, votre le vieil Homère
De leur vivant n'ont rien vu de pareil.
Versez, versez sur le bord du cratère
Le doux nectar qu'à mûri le soleil.

CHOEUR.

Amis, buvons sur le bord du cratère
Le doux nectar qu'à mûri le soleil. (*bis*).

Dirait-on pas une coupe arrondie,
Que ce salon artistement creusé?
C'est pourtant là que jadis l'incendie
Resplendissait sous un ciel embrasé.
Mais des fourneaux qu'alimentait la terre,
Puisque le temps a bouché l'appareil,
Versez, versez, sur le bord du cratère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

CHOEUR.

Amis, buvons, sur le bord du cratère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

Vous qui fouillez jusques dans ses entrailles
Ce vieux terrain tant de fois remué,
Voyons, Messieurs, consultez vos médailles :
Faut-il dater d'Adam ou de Noé?

Pour éclaircir ce ténébreux myst're,
Dive bouteille est d'excellent conseil.
Versez, versez, sur le bord du cratère
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

CHŒUR.

Amis, buvons, sur le bord du cratère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

Toi qui naguère as vu dans la Sicile
L'Etna lancer ses éclats vagabonds,
Dans ton langage élégant et facile
Raconte-nous l'histoire de nos monts;
De tes récits le charme involontaire,
Tenant toujours l'auditoire en éveil,
Lui ferait presque oublier dans son verre
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

CHŒUR.

N'oublions pas, amis, dans notre verre,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

Moi, paresseux, pour qui vos théories
Sont lettre-close, où je perds mon latin,
Dans ces amas de laves, de scories;
J'ai cru trouver une loi du Destin.
Rien ne périt : mais tout change et s'altère
Passant toujours de la crise au sommeil.
Versez, versez sur le bord du cratère
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

CHŒUR.

Amis, buvons sur le bord du cratère
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

Il s'éteindra le volcan politique,
Ainsi que ceux sur lesquels nous dansons;
Sur ses débris une ère pacifique
Verra lever de superbes moissons.
Le rêve-d'or n'est-il qu'une chimère?
Pour éloigner le chagr'n du réveil,
Versez, versez, sur le bord du cratère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

CHŒUR.

Amis, buvons, sur le bord du cratère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

Gardons le vin de la dernière amphore
Pour saluer l'hôte qui nous le sert.
A MONTLOSIER! volcan qui brûle encore
Sous les frimas dont son front est couvert!!!
Puisse à cent ans le ciel qui nous éclaire
Le retrouver toujours fort et vermeil,
Versant encor, sur le bord du cratère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

CHŒUR.

Amis, buvons, à sa santé si chère,
Le doux nectar qu'a mûri le soleil.

Il était deux heures du soir et l'on chantait encore; quelques estomacs complaisans prolongeaient indéfiniment leur repas, et quelques retardataires donnaient le coup de grâce aux *barriques* presque vides. Le déjeûner, qui ne devait être qu'un épisode de la partie, avait absorbé toute la journée à son profit : il fallait cependant, si nous tenions à ne pas être montrés au doigt en rentrant à Clermont, gravir le Puy-de-Dôme : c'était lui qui était le héros de la fête, il l'avait dignement présidée, car il avait eu constamment l'œil sur nous, et avait quitté pour ce soin là seulement son chapeau de nuages. Les plus intrépides eurent bientôt pris leur détermination; mais une partie des convives, les avocats surtout, s'endormit au soleil et digéra en paix, pendant que l'autre revint prudemment à la ville en voiture, par la route de Limoges, qui passe au pied du cône. L'ascension du Puy-de-Dôme est très longue et très pénible : cette montagne élevée de 1468 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 1100 mètres au-dessus de la plaine de Limagne, est entièrement formée d'une roche très légère et très poreuse (domite) analogue à la pierre-ponce et comme elle d'origine volcanique, qui absorbe l'humidité avec une facilité extrême et favorise singulièrement la végétation.

Au fur et à mesure que l'on s'élève, on examine les changemens de végétation, occasionés par la rareté de l'air et l'abaissement de température. Le seigle remplace le froment, le noyer est vaincu par le frêne et par quelques plantes des régions subalpines; viennent ensuite des bruyères, des houx et des coudriers. A mi-côte le gazon épais qui enveloppe la montagne comme un vaste manteau est remplacé par un tas de scories, sorties avec violence d'un joli cratère, dont les flancs sont couverts d'une végétation foncée qui s'harmonise admirablement avec les teintes sombres des laves; ce cratère a conservé sa forme et ses dimensions : il a reçu le nom de *Nid de la Poule*.

En continuant à gravir directement le Puy-de-Dôme, on est frappé de la beauté de la végétation; le gazon, beaucoup plus épais et plus touffu qu'à la base, se marie avec la pourpre des bruyères, et l'on est surpris de rencontrer à chaque pas et à une si grande élévation, une foule de jolies fleurs; c'est l'alchemille des Alpes, aux feuilles argentées, le lis martagon, l'angélique sauvage, une foule de variétés de belles pensées, le serpolet à odeur de citron, des œillets odorans, le géranium sanguin et une foule d'autres plantes dont M. Lecoq a donné le catalogue dans son excellent itinéraire au Puy-de-Dôme.

Il est rare qu'en visitant cette montagne, sur laquelle, comme chacun sait, se tient régulièrement, deux fois l'année, l'assemblée générale des sorciers, on ne fasse pas une expérience dont la théorie est très connue, mais qui étonne cependant lorsqu'on la fait pour la première fois. Si en partant de la base du cône, on remplit d'air, aux trois quarts seulement, une vessie bien fermée, cette vessie se trouve entièrement pleine et enflée lorsque l'on arrive au sommet.

Cette expérience basée sur la pesanteur de l'air et sur la diminution du poids de l'atmosphère, à mesure que l'on s'élève davantage, rappelle une des plus belles découvertes de l'esprit humain. L'on sait que c'est à l'extrémité du Puy-de-Dôme que Perrier, d'après l'avis de Pascal, vint placer un tube rempli de mer-

cure dont l'abaissement donna naissance à une des découvertes les plus fertiles en résultats.

Il serait difficile de décrire la sensation de frayeur et d'orgueil que l'on éprouve lorsque l'on est arrivé au sommet du Puy-de-Dôme, lorsque l'on n'a rien au-dessus de soi, que l'on domine ces milliers de pics aux formes bizarres, et que l'on se voit ainsi suspendu dans les airs, au milieu d'un calme et d'un isolement absolu; ce qui frappe le plus alors, c'est le déluge de montagnes sur lesquelles la vue plane avec délice, les unes arrondies en dôme et que l'on croit s'élever majestueusement dans les airs comme des ballons, les autres terminées par des cratères et offrant des déchirures d'un rouge foncé; la surface brillante de quelques lacs se fait également remarquer sur différens points. Au sud, on observe une longue ligne de cônes volcaniques couverts de pelouses et de belles forêts; à l'orient, une vaste plaine qui se confond vers le nord avec celle du Bourbonnais et du Nivernais, et à l'horizon les montagnes granitiques du Forez, le pic de Sancy, qui domine la chaîne toute découpée des Monts-Dore, et jusqu'aux sommets du Cantal, que l'on aperçoit à plus de 20 lieues de distance.

Les débutans et quelques parisiens qui n'avaient vu des montagnes qu'à l'Opéra, et qui n'étaient jamais montés de leur vie que sur la butte Montmartre, étaient effrayés de la rapidité du plan par lequel il fallait descendre; et cette sensation était au reste partagée par des personnes plus aguerries, car l'isolement de la montagne, son élévation, sa pente abrupte, et la profondeur de la plaine de la Limagne, que l'on aperçoit au loin, suprennent tellement, que l'on éprouve un serrement de cœur et un vertige qui ne se dissipent que très difficilement, lorsque l'on voit des personnes qui ont acquis l'habitude de cette montagne, s'asseoir sur le gazon, s'abandonner à la pente et descendre ainsi avec une extrême rapidité. L'herbe épaisse sur laquelle on glisse et à laquelle on peut s'accrocher facilement prévient toute espèce d'accident.

C'est ainsi que toute la bande descendit, mais cependant avec plus ou moins d'adresse, car plusieurs dégringolèrent dans des positions fort bizarres, qui excitaient un rire fou, parmi ceux qui étaient déja arrivés dans un bois couvert de hautes fougères, où l'on s'arrête un moment pour prendre courage et continuer ensuite par Châteix et la belle vallée de Royat.

L'itinéraire fixé par les deux naturalistes que la société avait désignés, avait été jusques-là ponctuellement suivi; toute la semaine avait été bien remplie : mais quelques murmures commençaient à s'élever; les cahiers étaient encombrés de notes, le plancher des chambres se lézardait sous le poids des échantillons, tout ce qu'on avait visité était d'ailleurs tellement pêle-mêle dans la tête, qu'il fallait absolument un jour de repos; on l'obtint facilement, car tout le monde murmurait et chacun était libre de faire sa volonté qui était aussi la volonté générale. Cette journée était encore nécessaire pour visiter la bibliothèque, le jardin des plantes, les promenades, la fontaine incrustante du faubourg Saint-Allyre, l'église du Port, avec son architecture du XIXe siècle et sa galerie à arceaux découpés en trèfle; et la cathédrale, monument gothique du goût le plus pur, ornée de galeries extérieures découpées comme de la fine dentelle, et dans laquelle on remarque de belles boiseries de la renaissance, un tombeau romain qui sert d'autel à une chapelle, et des vitraux où brillent les couleurs les plus vives et qui répandent dans l'intérieur de l'édifice un jour suave et mystérieux qui s'harmonise admirablement avec l'architecture et le culte grand et simple du christianisme.

On a beaucoup discuté sur la supériorité de l'architecture Grecque et Romaine, comparée à ce que l'on appelait, il y a encore peu d'années, les monumens de la décadence, les monumens de la barbarie du moyen-âge; comme si nos vieilles cathédrales gothiques avaient quelque chose à envier au Parthénon et aux monumens de la vieille Rome, comme si plusieurs de nos épopées chevaleresques ne pouvaient pas supporter le parallèle avec Homère et Virgile; comme si nos trouvères et nos troubadours avaient été dépourvus d'inspirations, de spontanéïté et de poésie. L'art est immortel; il a bien pu changer de forme pendant le moyen-âge, mais assurément une société enthousiaste et religieuse, unie comme elle l'était alors par le même lien, animée d'une foi si vive et si pure, offrant au suprême degré le caractère d'unité et de multiplicité, ne pouvait demeurer sans poètes et sans artistes. Si l'architecture matérialise l'inspiration des poètes, nos belles cathédrales prouvent assez qu'il n'en manquait pas alors. La plus humble de nos églises de village témoigne hautement en faveur de l'existence de l'art, pendant toute la longue période de temps qui a présidé au développement du christianisme; et il est facile de suivre les progrès de cette religion, en suivant le développement parallèle de l'art chrétien, depuis le culte obscur des catacombes et des cryptes souterrains jusques aux pompes de Saint-Pierre et du Vatican. Les matériaux qui ont servi à la construction des édifices religieux de l'Auvergne ont favorisé, plus que partout ailleurs, leur conservation : aussi sont-ils arrivés jusqu'à nos jours avec toute leur pureté primitive.

Cette petite disgression m'a beaucoup éloigné du but que je me suis tracé. Je reprends : les courses se terminèrent fort tard et une partie de la soirée étant employée au repas que nous prenions tous en commun, les séances qui auraient dû avoir lieu tous les soirs, étaient extrêmement courtes et peu nombreuses; il était devenu urgent de se réunir pour délibérer sur la course des Monts-Dore, et surtout pour entendre la lecture de plusieurs mémoires remplis d'intérêt et qui furent présentés par l'abbé Croizet, par le docteur Pégoux, et par M. Lecoq. Cette réunion eut lieu et fut présidée en l'absence de M. de Montlosier par M. Bertrand Roux, de Doue. Le secrétaire lut la correspondance, présenta quelques nouveaux membres, et il fut décidé que l'on partirait le lendemain matin pour les Monts-Dore.

Jusques-là tout avait été à souhait, un temps calme et pur avait secondé la société; mais hélas! s'il est convenu qu'après l'orage on voit régner le beau temps, en revanche le contraire nous arriva : après le beau temps, survinrent la pluie et autres accidens, que je vous conterai plus tard, si vous me suivez jusqu'au bout.

A l'heure fixée pour le départ, tous les hôtels de Clermont étaient en émoi; il n'était pas encore jour et



VALLÉE DE ROYAT (1).

tout le monde était sur pied; une longue file de voitures et surtout de chars-à-bancs se déployait sur la place de Jaude, tout le monde trouva à s'y placer et le signal du départ fut donné; le temps était brumeux, il faisait froid et il tombait de l'humidité : mais ce n'étaient là que de faibles symptômes de ce qui allait bientôt nous arriver. Il se leva un vent très violent qui fut immédiatement suivi d'une pluie faible d'abord, mais qui se termina par une ondée affreuse.

Nous avions déja fait près d'une lieue; le chemin dans lequel nous nous trouvions était très raide, très étroit; et comme il servait d'écoulement aux eaux sauvages qui descendaient des montagnes voisines, il fut bientôt converti en torrent; les chevaux refusèrent alors de marcher : il n'existait pas le moindre abri, de telle sorte qu'il fallut se résigner. Un moment on

(1) La vallée de Royat est une gorge profonde dont la pente est très rapide. Le torrent *Fontana*, d'abord seul, puis grossi de ceux de Royat, y forme diverses cascades. Le village n'offre rien de curieux que sa vieille église et un ancien couvent. Mais le site est très pittoresque, et le lieu est devenu célèbre par sa grotte qui a environ 10 mètres de largeur, autant de profondeur, et de 4 à 6 mètres de hauteur. Elle est toute tapissée de lichens d'une fraîcheur délicieuse. Le ruisseau de Royat jaillit au fond par sept sources. Tout concourt à rendre ce site un des plus remarquables du Puy-de-Dôme. (*Note du Directeur.*)

délibéra s'il fallait attendre, continuer ou rétrograder : l'état de la question étant ainsi fort clairement posé, la dernière proposition fut acceptée par acclamation, et ce fut alors une débandade admirable, un sauve-qui-peut général. Nous arrivâmes à Clermont délicieusement trempés, et il nous fallut traverser dans cet état le faubourg et une partie de la ville, à la satisfaction générale des habitans et des gamins surtout qui, sans respect pour notre position et notre caractère, nous poursuivirent de leurs plaisanteries jusqu'à l'hôtel.

Cette aventure mit tous les habitans de Clermont en jubilation ; nous pouvons dire sans prévention et sans flatterie, que toutes les classes nous témoignèrent dans cette circonstance de grandes marques d'attention. Mais bien nous valut cependant de ne pas quitter le coin du feu de toute la journée, et surtout de partir le lendemain à la pointe du jour ; car si nous avions le malheur de traverser une rue, les petits garçons nous faisaient les cornes, et les petites filles se pinçaient les lèvres pour ne pas éclater.

Nous avions lieu de penser que les cataractes du ciel étaient taries; mais un malheur ne va jamais sans l'autre; les jours se suivent et se ressemblent; qui compte sans l'hôte compte deux fois.

Pendant que nous dormions profondément et que nos habits suspendus autour des grandes cheminées se préparaient à une nouvelle campagne, des nuages venus de partout et de je ne sais où s'échelonnaient à l'horizon, montaient gravement les uns sur les autres et se rangeaient en amphithéâtre.

A cinq heures du matin tout le monde fut de nouveau sur pied ; la teinte du ciel se réfléchissait sur toutes les figures, et l'on se montrait du doigt les nuages gris qui escaladaient le Puy-de-Dôme et qui bientôt l'enveloppèrent entièrement. Il faisait encore un brouillard plus froid et plus humide que la veille; il y eut un moment d'hésitation; les anciens qui avaient été échaudés la veille, remuaient les oreilles et faisaient mine de revenir au lit; mais les plus braves l'emportèrent, et l'on se remit de nouveau en marche en bon ordre et en colonne serrée.

La première station était fixée à la barraque des Guides, petit hameau habité par des bergers et par quelques aubergistes, et situé à mi-côte du Puy-de-Dôme. Ce rendez-vous avait été fixé, parce que, vu le mauvais temps, plusieurs personnes ne voulant pas quitter leur voiture suivirent toujours la grande route, tandis que d'autres prirent un chemin détourné pour visiter une belle voie romaine, une jolie colonnade basaltique et la grande coulée de laves de Puy-de-Parion. Ils payèrent cher cette bravade, car il survint une bourrasque de vent et une ondée si forte, qu'ils furent obligés de se cramponner aux rochers et de se couvrir la figure, pour ne pas être renversés et pour éviter les petites pierres qui étaient soulevées par la force du vent. Plusieurs chapeaux furent emportés, quelques parapluies voulurent également se donner cette petite récréation, et partirent vent en poupe avec une telle rapidité que dans un clin-d'œil on les eut perdus de vue. Il est, je pense, inutile de vous dire que lorsqu'ils rejoignirent leurs compagnons, ils étaient faits comme si on les eût mis à infuser pendant deux heures dans la rivière et que nous étions aussi mouillés qu'eux.

La brillante flamme de quelques fagots de bruyère nous donna un peu de cœur, et nous pûmes continuer notre partie de plaisir, en nous raillant mutuellement de notre piteux état, et en nous dirigeant vers Randane, campagne de M. de Montlosier, qui nous attendait pour déjeûner.

Nous n'étions pas encore au bout de nos tribulations; il se préparait une deuxième représentation, un deuxième volume, revu, corrigé, et surtout considérablement augmenté; la pluie n'avait cessé momentanément que pour reprendre de plus belle ; et un orage extrêmement violent, qui dura près de deux heures, nous fit les honneurs de la route et nous escorta jusques aux portes de notre brave et digne président qui, malgré le temps et sachant fort bien par expérience que des géologues ne se laissent pas intimider pour si peu, nous attendait.

Vous dire comme nous étions faits, serait une chose bien difficile : les mouchoirs serrés autour de la tête avaient remplacé les chapeaux ; les pantalons blancs et de toile légère du mois d'août dessinaient admirablement les formes ; le petit anglais était à faire pitié et donnait de vives inquiétudes. Nous fûmes obligés d'en enlever plusieurs de leurs voitures, car ils étaient raides de froid ; quelques-uns avaient perdu leurs souliers, d'autres se trouvaient sans effets, car leurs conducteurs avaient refusé de marcher, et force leur avait été d'arriver à pied : tous, au reste, mouillés à faire plaisir. Le plus pressé était de se chauffer : on se rangea autour de grands feux qui avaient été allumés dans les bergeries; tous les habits furent quittés à grande peine; les bas et les bottes surtout, et M. de Montlosier, en politique prudent, frappa une contribution forcée sur les sabots, les grosses culottes, les chemises de toile grise, les bonnets blancs de tricot de ses domestiques ; il y ajouta tout ce qu'il possédait d'habits et de linge, et c'est ainsi rafistolés et dans cet accoutrement que nous fûmes introduits dans la salle du festin. Cette salle, dans laquelle nous remplacions des hôtes que l'on avait envoyés faire paître, était une vaste et longue étable à vaches, prudemment saupoudrée de paille fraîche, ouverte à tous les vents et pure de tout badigeonnage; on pouvait aisément se croire à Bethléem. Il faut que vous sachiez que la campagne du pair de France, qui pendant si long-temps fit une guerre acharnée aux jésuites, n'offre que quelques très-petits appartemens; que l'on ne reçoit pas tous les jours dans des montages sauvages et inhabitées soixante convives, et qu'à l'impossible nul n'est tenu.

La table était donc dressée avec une simplicité toute patriarchale : un moment je crus que notre hôte allait commencer le repas en disant : « Mon pain, mon « vin et mon sel sont à votre disposition; mangez et » buvez. » Mais on n'attendit pas le commandement.

L'égalité sainte, l'appétit le plus dévorant, la gaîté la plus franche et la plus folle firent les honneurs du repas : les omelettes au lard, les tranches de jambon, les pommes de terre intarissables, les quartiers de bœuf même ne faisaient que passer et n'étaient déja plus. Je me rappelai involontairement,

Ces lambeaux pleins de sang et les membres affreux,
Que des, etc. . . . .

que M. D...., diplomate russe, me permette ce souvenir; il était magnifique : les pandours et les cosaques ne l'auraient pas renié pour leur représentant.

Pendant que nous nous ravitalions ainsi, les nuages s'étaient en partie dissipés, le temps était presque devenu beau, et il nous fut permis de nous remettre en route. Mais les augures de la caravane n'y furent point trompés. Deux corbeaux avaient pris leur direction vers la gauche, et il y avait à l'orient un point noir qui présageait une affreuse soirée. Le point noir, les deux corbeaux qui avaient pris leur direction vers la gauche, et les augures avaient deviné juste. A peine avions-nous fait une demi-lieue, qu'il y eut un changement de décoration à vue; il étoit écrit que nous devions en voir de toutes les couleurs, et que les aspirans géologues devaient gagner leurs éperons par de rudes initiations.

Pour la troisième fois le temps devint affreux; les montagnes de l'horizon disparurent en un clin-d'œil, cachées par des montagnes de nuages qui surgirent de tous les côtés. Un brouillard très-épais nous enveloppa bientôt complètement et nous força de descendre de voiture, car il était impossible de distinguer la route et de reconnaître son voisin : l'atmosphère était de glace, l'humidité nous pénétrait jusqu'à la moëlle des os, et nous semblions plongés dans le cahos.

C'était un spectacle dont le souvenir ravit la pensée, mais dont la cruelle réalité imprima sur toutes les figures une teinte sombre et résignée. Alors il se fit un grand silence : chacun s'enveloppa le mieux qu'il pût, et à la file les uns des autres, prêts à tout et résignés, nous marchâmes long-temps à côté des voitures, car les guides seuls pouvaient nous tirer de là.

Il fallait encore monter environ quinze ou dix-huit cent pieds, et Dieu sait ce qui nous attendait là haut dans les gorges sauvages des Monts-Dore. A mesure que nous nous élevions, le froid devenait plus intense : ce n'était plus de l'humidité qui nous enveloppait, mais bien un brouillard de glace. Arrivés à l'extrémité, il s'éleva un vent affreux; des rafales de givre et de grêle qui piquaient la figure comme des épingles, mirent le comble à nos souffrances; et tout cela arriva le vendredi 30 août, jour de sainte Rose, alors que le nord de la France reposait sur le gazon fleuri, doucement abrité de la chaude haleine des zéphirs par l'ombre des grands arbres, pendant que nos belles provinces du midi luttaient contre l'ardeur dévorante du soleil.

Ce temps horrible, dont l'homme n'est témoin que dans les zônes glaciales de notre hémisphère, dura environ une heure mortelle.

Notre caravane était entièrement dispersée : plusieurs camarades avaient cherché un refuge dans des trous de rochers, les voitures étaient revenues sur leurs pas, quelques chevaux étaient tombés raides de froid; et je ne sais trop ce qui serait advenu, si les bains des Monts-Dore où nous étions attendus, n'eussent été situés à un quart-d'heure seulement de distance, si la pente rapide qui y conduisait n'eut favorisé notre marche, si à la grêle, au vent et au givre, n'eût succédé un temps plus calme et une neige très-abondante.

A mesure que nous descendions, le brouillard se dissipait peu-à-peu, et il nous fut alors permis de voir les belles montagnes au milieu desquelles nous nous trouvions, et d'admirer les vieux chênes qui pliaient sous le poids de la neige, et là-bas, là-bas, tout-à-fait à l'horizon, des pics hardis, éclatans de blancheur et qui se dessinaient, au coucher du soleil, sur un ciel pur et empourpré.

Le bruit des torrens qui descendaient avec fracas du haut des montagnes, entraînant avec eux des quartiers de roches, la neige monotone et silencieuse, qui continuait toujours à tomber en larges flocons, mettaient le comble à la magie de ce spectacle; et plusieurs fois, nous oubliant nous-mêmes, fascinés par le charme de cette féerie, nous restions immobiles d'étonnement et d'admiration.

M. Jules Boilly, qui était parmi nous, a dû conserver un précieux souvenir de cette brillante fête, et cette journée occupera certainement une belle place dans sa vie d'artiste.

L'extase est une belle chose, mais elle ne peut se prolonger long-temps, surtout lorsqu'on est transi, lorsqu'on a supporté la pluie toute la journée, que le nez est rouge de froid, que les pieds et les mains sont de glace, que l'estomac est vide, et que l'on a pour perspective un bon souper, un bon lit et un bon feu.

Tous les chemins ayant disparu sous la neige, M. Bouillet nous conseilla de passer des coursières qu'il connaissait très-bien, et qui au bout de quelques instans nous conduisirent dans la vallée des Bains que nous distinguions déja de loin.

Vous ne sauriez croire le courage que nous donna la vue de la fumée qui s'échappait verticalement des cheminées du village. Je me trouvai en tête de la colonne avec MM. Bouillet et Boubée de Toulouse; moins chargé que lui je le débarrassai d'un thermomètre et et de quelques autres objets. Nous doublâmes le pas, car il commençait à faire nuit; et rapides comme une avalanche, nous atteignîmes les bains du Mont-Dore.

A notre grande surprise, nous trouvâmes à l'hôtel quelques amis qui nous avaient devancés, et qui avaient sans doute voyagé sur les nuages ou bien que quelque trombe avait miraculeusement enlevés. L'arrière-garde arriva insensiblement demi-morte; quelques-uns avaient les muscles de la figure tellement contractés par le froid, qu'il leur était impossible d'articuler la moindre parole. Nous avions de vives craintes pour ceux qui étaient encore dans les montagnes, car la nuit était affreuse. Cependant à neuf heures tout notre monde était arrivé : il n'y eut que les conducteurs de voitures qui manquaient à l'appel; de beaux et bons habits d'emprunt, un bon souper, du feu à discrétion, en un mot, place au lit, au feu, à la chandelle et à l'ustensile fourni, tout cela nous remit sur pied et nous étions prêts à recommencer lorsque nous jugeâmes plus convenable d'aller nous coucher.

Quelle bonne nuit! vous eussiez dit le sommeil du juste; mais c'était mieux que cela, c'était le repos de braves gens qui avaient fait huit lieues à pied, en maudissant Dieu et les hommes, et en luttant contre tous les élémens, moins le feu, bien entendu.

La neige ne discontinua pas de toute la nuit, et à notre réveil, nous trouvâmes toute la vallée poudrée à blanc. Malgré cela quelques intrépides tentèrent de grand matin une course au grand ravin de la cascade, pour étudier les alternances si curieuses de cendres et de coulées de laves (*trachyte*) qui atteignent jusqu'à 80 pieds d'épaisseur, et voir la forme générale de la vallée des Bains, qui, contrairement à toutes les autres, va, en s'élargissant, vers son point de départ.

La soirée fut employée à visiter les beaux restes d'antiquités romaines qui sont exposées sur la place et à parcourir le vaste et somptueux édifice dans lequel sont situés les bains. Le médecin attaché à cet établissement nous raconta que lorsqu'on en creusa les fondemens, on avait renconté quelques anciennes piscines romaines qui reposaient sur une couche fort épaisse d'un dépôt siliceux que les eaux minérales abandonnent avec une extrême lenteur, et que cette couche ayant été brisée, on trouva encore au-dessous des baignoires en sapin toutes incrustrées du même dépôt. Que l'on juge par-là de la haute antiquité de ces baignoires.

Je cite ce fait en passant pour l'édification de ceux qui soutiennent, avec les almanachs et les calendriers, que le monde date seulement depuis 5,840 ans, trois mois et quelques jours.

Cependant, la neige ne cessait de tomber avec force, et menaçait de nous cerner tout l'hiver; il était évident qu'il n'y avait plus à espérer de beaux jours, et que l'orage que nous avions essuyé, et qui durait encore, était le dénouement très pathétique de la belle saison. Le plus prudent était de revenir au plus vîte chacun chez soi : aussi cet avis fut-il adopté à l'unanimité. Ce que l'on avait nommé un congrès fut terminé; et la société s'éparpilla par petits groupes, qui suivirent toute sorte de directions, emportant chacun chez eux qui une courbature, qui un catarrhe, qui des douleurs rhumatismales, presque tous des illusions détruites, et surtout extrêmement refroidis.

Malgré la neige, et pour ne pas faire un voyage blanc, nous résolûmes avec M. Olivier de Dieppe et M. Jules Boilly, de revenir par le même chemin que nous avions suivi en allant, et nous eûmes lieu de nous féliciter de cette détermination; car ce fut avec grand plaisir que nous parcourûmes de nouveau le théâtre de nos tribulations. Nous eûmes d'ailleurs occasion de jouir d'un spectacle que l'on observe souvent sur les montagnes, et que l'on revoit toujours avec un vif sentiment de surprise.

Le sommet de la chaîne des Monts-Dore où nous nous trouvions, était éclairé par un soleil magnifique, tandis qu'à une grande profondeur, nous appercevions les couleurs éclatantes de l'arc-en-ciel au dessous de nous, et que des nuages grisâtres qui nous dérobaient entièrement la vue de la plaine, poussés avec violence par le vent, venaient se briser contre les rochers; de telle sorte, qu'il nous semblait être sur une île isolée au milieu de l'Océan, et battue de tous les côtés par les vagues. Une petite plaine, d'environ une lieue d'étendue, sépare le groupe de montagnes qui constitue les Monts-Dore, du groupe qui constitue la chaîne des Monts-Dome; de telle sorte qu'il est bien difficile de saisir le rapport qui existe entre leurs roches.

Considérés isolément, ces deux groupes de montagnes offrent trois époques d'éruptions caractérisées par leurs déjections, mais dont la nature varie dans chacune d'elles.

Vous n'avez sans doute pas oublié ma conversation avec M. le maire de Mauriac, et la fameuse allocution de Maître *** pendant le déjeûner du Puy-de-Pariou, et le but essentiel de la réunion d'Auvergne, en un mot, la question des cratères de soulèvement.

Cette question qui devait être discutée sur les terrains mêmes que MM. de Buch et Elie de Beaumont avaient choisis à l'appui de leurs théories, ne put pas être résolue sur les lieux à cause du mauvais temps. Mais on s'en était tellement occupé dans des conversations particulières, que chacun de nous quitta, je crois, l'Auvergne avec des idées arrêtées. Quant à moi, il me paraît évident que cette question rentrait tout-à-fait dans la théorie des soulèvemens, en général, et que la théorie des *soulèvemens verticaux*, c'est-à-dire, l'existence de phénomènes occasionés par une force agissant verticalement, de bas en haut, sur l'écorce terrestre, ne pouvant être révoquée en doute, il était évident que l'on devait trouver sur certaines parties de la surface du globe un relèvement général des couches vers un centre commun, offrant la forme d'un toit conique dont le centre devait être occupé par des laves, et qui devait offrir des rayons ou vallées divergentes allant du centre à la circonférence et qui représentaient les lignes de fendillement occasionées par le soulèvement.

D'après MM. Elie de Beaumont et Dufresnoy, le groupe des montagnes du Cantal et des Monts-Dore, seraient des exemples de ce phénomène; mais cette opinion trouve beaucoup d'opposans.

Quoi qu'il en soit, il est évident, que si l'on ne veut pas faire de tout cela une question de mots et de personnes, on est obligé de convenir en supposant même que tous les exemples cités à l'appui de la théorie ne remplissent pas les conditions voulues, qu'il y a possibilité de découvrir un jour de véritables cratères de soulèvement. Qu'en un mot la théorie est exacte, mais que les exemples seuls de ce phénomène restent à trouver.

Arrivés à Clermont, nous consacrâmes encore une journée à visiter les collections minéralogiques de l'académie, et nous partîmes avec M. Boilly pour Saint-Etienne, par Thiers et Montbrison. Il me serait impossible de vous donner une idée du restant du voyage; car de Saint-Etienne à Lyon et à Avignon, les machines à vapeur vous prennent à la gorge, bon gré, mal gré, sans vous donner le temps de réfléchir : de telle sorte qu'arrivés dans la ville des papes, nous étions obligés de nous tâter, pour savoir si c'était bien nous qui, en quelques heures, avions traversé presque la moitié de la France.

Il m'a fallu, dans tout le courant de cet article, suppléer par ma mémoire un défaut de notes prises sur les lieux ; je ne vous garantis donc que ma bonne foi, encore même je vous laisse la liberté d'ajouter foi au proverbe espagnol : « Des choses les plus sûres, la plus sûre est de douter. »

A tout prendre, la réunion scientifique de Clermont n'a pas réalisé les espérances que l'on avait conçues, parce que c'est la première année que de pareilles réu-

nions ont eu lieu en France. Mais nous applaudissons de grand cœur au motif qui a poussé les membres de la société à ce rendez-vous, parcequ'il témoigne hautement en faveur de l'esprit d'association et de progrès. Si nous examinons d'ailleurs les avantages immenses que l'Allemagne, cette terre classique de la science, retire de ces réunions qui ont lieu chaque année dans les principaux centres universitaires, réunions qui attirent presque toujours de 15 à 1800 personnes, nous pouvons espérer en outre de les voir s'acclimater en France et y produire de grands résultats.

P. S. Depuis le départ de la Société Géologique, l'Auvergne a ressenti quelques faibles secousses de tremblemens : les anciens volcans ont voulu prouver qu'ils étaient sensibles aux politesses et qu'ils ne faisaient que se reposer un instant sous leur épais manteau de pierre, de leurs anciennes fatigues.

P. Tournal fils.

NICOLAS DE MAC-CARTHY.

L'orateur célèbre, à qui nous consacrons cet article, est, comme on l'a dit, une des gloires de notre midi. Il n'était pas né en France; mais la France l'avait adopté dès son bas âge, et Toulouse devint sa patrie.

Sa famille, l'une des plus nobles et des plus anciennes de l'Irlande, comptait plusieurs princes qui régnèrent en souverains sur divers comtés, jusqu'à la fin du XIIe siècle. Leurs descendans tentèrent envain de recouvrer leur souveraineté par les armes. La domination anglaise ne leur laissa que le titre de princes qu'ils possédèrent jusqu'à la douzième année de Henri VII. Mais leurs richesses, les dignités qu'ils obtinrent des rois d'Angleterre, leurs alliances avec les plus puissantes familles des trois royaumes, rappelèrent long-temps le souvenir de leur grandeur originaire. On se souvient encore que, cette famille « l'ornement et la gloire de la religion et du pays, a fondé des églises, des colléges, des monastères, et d'autres monumens de la religion dans un grand nombre de villes (Monast. Hibernic). » On conserve encore le souvenir des vertus et des bienfaits des anciens seigneurs de ce nom. Leur maison était ouverte à l'hospitalité la plus magnifique. Des officiers chargés d'accueillir les étrangers qui y affluaient jour et nuit, avaient ordre de pourvoir à tous leurs besoins, et de ne refuser jamais personne. Plus tard, la révolution causée par le schisme de Henri VIII, les persécutions dont l'Irlande devint le théâtre, et surtout la cause des Stuarts, qui fut si funeste à tant d'illustres familles, déterminèrent dans le siècle dernier celle de Mac-Carthy à venir chercher sur le continent la liberté de conscience, qu'elle ne pouvait plus trouver en Angleterre.

Ce fut l'aïeul de M. l'abbé de Mac-Carthy qui, le premier, voyagea dans ce dessein pendant plusieurs années, dans les pays catholiques de l'Europe. Il mourut à Argenton (Indre), où l'on a conservé long-temps son tombeau, comme un objet de la vénération publique.

Il ne laissa qu'un fils, jeune encore et unique héritier de son nom. Toutes les autres branches de la famille des Mac-Carthy Reagh, se trouvèrent éteintes à sa mort. Il avait fait promettre à son fils de quitter l'Irlande et de n'y plus rentrer, à moins que la paix ne lui fût rendue avec la religion catholique. Fidèle à cette promesse, le comte Justin de Mac-Carthy ne songea plus qu'à réaliser tout ce qu'il avait pu conserver des débris d'une immense fortune pour passer en France. Avant de quitter l'Angleterre, il avait épousé, en 1765, Mlle Tuite, dont le père, pour prix de ses services, avait reçu des rois de Danemarck, la propriété presque entière des plantations de l'île Sainte-Croix, l'une des Antilles.

Le comte de Mac-Carthy, en venant en France, aurait pu trouver dans la capitale un séjour aussi convenable à sa fortune et à son nom qu'avantageux à sa famille. L'accueil qu'il avait reçu à la cour, lorsqu'il produisit ses titres, lui offrait une belle perspective pour l'avenir de ses enfans. Mais le climat du midi, plus tempéré, plus convenable à sa santé délicate, l'avait déterminé à venir se fixer à Toulouse. On n'a pas oublié le rang honorable qu'il occupait dans cette ville avant la révolution, parmi les classes élevées de la société. Son hôtel était le rendez-vous des amis des arts pour lesquels il avait un goût éclairé. Il avait déja commencé, et ce fut alors qu'il acheta son beau cabinet de livres, plus remarquable par le choix des livres, la rareté des éditions, et la condition somptueuse des reliures, que par le nombre des ouvrages et la quantité des volumes. Il suffit de dire qu'un de nos plus savans bibliographes, M. de Bure, chargé en 1814 d'en faire le catalogue, l'appelle un cabinet digne d'un souverain. Il fut vendu pendant la restauration bien au-dessous du prix qu'on en aurait eu au paravant. Le maréchal Berthier en avait offert, sous l'empire, huit cent mille francs.

Le comte de Mac-Carthy avait déja plusieurs enfans, lorsqu'il se rendit à Paris et qu'il obtint ses lettres de naturalité. Nicolas de Mac-Carthy était le second de ses fils. Né à Dublin, le 19 mai 1769, ce ne fut qu'à l'âge de quatre ans qu'il suivit sa familleà Toulouse. Ses premières années s'écoulèrent dans la maison paternelle, et sous les yeux d'une mère en qui toutes les qualités de l'esprit et du cœur s'alliaient à une haute piété. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, il fut envoyé à Paris avec son frère aîné, sous la conduite d'un gouverneur, pour y commencer ses études au collége du Plessis. Il y remporta le prix d'honneur en rhétorique, où il avait eu pour professeur le savant Binet, connu par ses traductions d'Horace et de Virgile. Il suivit avec un égal succès le

cours de philosophie et celui d'hébreu au collége de France. Ses progrès dans les langues furent rapides; on le voyait encore dans ses dernières années lire l'Ecriture Sainte et les pères grecs dans l'original, sans être arrêté par l'obscurité du texte, en expliquer à la première lecture les passages les plus embarrassans, et en résoudre les plus épineuses difficultés.

Résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il reçut, à l'âge de quatorze ans, la tonsure au séminaire de Saint-Magloire, et dès-lors il portait le nom d'abbé de Lévignac. C'était le nom d'une terre que le comte son père avait achetée aux environs de Bordeaux, quelques années avant la révolution. Les brillantes espérances que le jeune homme donnait à la religion fixèrent les regards de M. Dillon, son parent, archevêque de Narbonne, et président de l'assemblée du clergé de France. Le prélat se fit une sorte de gloire de le présenter au corps épiscopal; il voulut même lui obtenir un bénéfice honorable; mais il ne put vaincre sa résistance. L'abbé de Lévignac n'était pas encore dans les ordres sacrés; et il en eût trop coûté à sa délicatesse d'accepter les biens de l'église avant de lui appartenir par un engagement irrévocable.

Il suivait le cours de théologie en Sorbonne dès l'âge de vingt ans, lorsque la révolution de 1789 le contraignit de quitter cette nouvelle carrière où il ne fesait que d'entrer, et de quitter la capitale pour se retirer à Toulouse au sein de sa famille. Tout le temps que durèrent nos troubles politiques, il se renferma dans l'obscurité de la vie privée. Heureux d'échapper aux proscriptions par le privilége de son origine étrangère; mais toujours décidé à se consacrer à l'état ecclésiastique, il s'y préparait par des études profondes. Ainsi, les agitations de notre patrie ne servirent qu'à lui ménager de longs et laborieux loisirs, et le moyen de rendre un jour son ministère plus utile par les vastes connaissances qu'il acquit dans le silence de la retraite.

L'auteur d'une notice imprimée dans l'*Album Catholique* (XIII[e] liv.) retrace ainsi les occupations littéraires de M. l'abbé de Mac-Carthy. « Il donnait à l'étude tous les instans de la journée qu'il ne devait pas à sa famille, dont il était le conseil par ses lumières, ou à la société dont il fesait le charme par son esprit; la littérature la théologie, les sciences, proprement dites, occupaient tous ses loisirs. Après avoir ainsi consacré une grande partie du jour à un travail si pénible, il passait ordinairement la soirée à se promener seul pour s'exercer en silence à cet art de l'improvisation, pour lequel la nature lui avait donné un talent si merveilleux, qu'après avoir entendu les beaux discours, qu'il a souvent improvisés en chaire, les gens instruits ne pouvaient croire qu'ils n'avaient pas été écrits et travaillés avec soin.

« Rien ne m'a jamais inspiré une plus grande admiration pour cet homme extraordinaire, que de l'entendre chez lui, et au milieu d'un petit cercle d'amis, traiter des questions savantes, ou critiquer des ouvrages dont il s'était chargé de leur rendre compte. Je ne crains pas de le dire, et la haute opinion que j'avais de ses talens ne m'aveugle pas : les plus belles pages de Labarpe, les brillantes dissertations de Dussault ne l'emportent pas sur les analyses improvisées de M. l'abbé de Mac-Carthy. Il prenait un ouvrage d'une certaine étendue sur un sujet scientifique, religion, morale, littérature : il en exposait d'abord le plan et tout l'ensemble; il entrait ensuite dans un examen raisonné pour en bien montrer les beautés et les défauts, en partant d'un principe solidement établi auquel il ramenait toute la discussion. Ce qu'il blâmait était présenté avec une telle force de raison, une éloquence si persuasive, et s'il le fallait, avec une ironie si puissante, que nous avions peine à concevoir comment l'auteur critiqué avait pu se méprendre à ce point; ce qu'il louait, ce qu'il approuvait, avait dans sa bouche un mérite, un intérêt, une beauté dont nous ne nous étions pas aperçus en lisant l'ouvrage : il le fesait briller de tout son éclat. Les questions les plus abstraites de la métaphysique semblaient perdre leur sécheresse, leur subtilité, cette pointe fine qui échappe aux esprits les plus appliqués, tant il les rendait évidentes et faciles à servir : en sorte, qu'on ne savait ce qu'on devait admirer le plus dans ses brillantes dissertations, ou de la perspicacité de son esprit, ou de la force de son jugement, ou de la richesse et de la variété de son expression; ou plutôt toutes ces choses réunies mettaient ses auditeurs comme hors d'eux-mêmes, muets, immobiles et confondus par ce prodigieux talent d'improvisation. »

Tels furent les premiers essais par lesquels il préludait aux succès brillans qu'il devait obtenir plus tard dans la chaire. L'exercice continuel de la méditation et de la lecture avait si richement meublé sa tête, qu'il était capable de parler, après quelques heures de réflexion, sur toute espèce de sujets, avec ce charme ravissant dont la plupart de nos grandes villes ont été les témoins pendant les quinze dernières années de sa vie. Bien souvent ses discours étaient l'ouvrage de ses seules méditations. « Je lui ai même ouï dire, ajoute l'auteur de sa notice, qu'il ne croyait pouvoir mieux réussir qu'en laissant de côté ce qu'il avait préparé, pour se livrer à l'inspiration du moment. Il m'arrive souvent, disait-il, qu'en montant en chaire toutes mes idées se bouleversent dans ma tête, et qu'un plan nouveau se présente à moi, et devient le sujet du sermon, dans l'intervalle que je mets à passer de la chambre du prédicateur à la chaire. » Quand ses sermons ont été publiés après sa mort, on a été surpris de n'y pas trouver un grand nombre de ceux dont on gardait encore le souvenir et qui avaient excité tant d'admiration. On en voit ici la raison : mais la principale cause, il faut la chercher dans la nature même de son esprit, et peut être aussi dans son tempérament. Tenir la plume, écrire long-temps et à loisir était un travail presque au-dessus de ses forces. Cette activité continuelle de l'intelligence, cette chaleur qui le dévorait, cette sensibilité qui fit le tourment de sa vie, ne pouvait qu'affaiblir beaucoup sa santé, user et miner ses organes. De là cette langueur dont il se plaignait toujours, et qui ne lui permettait pas de rester long-temps debout, cet état habituel d'épuisement dont il ne sortait qu'au moment où son âme, émue par les grands objets de ses méditations, commandait cette action oratoire pendant laquelle il semblait oublier sa faiblesse physique.

Un des objets de ses études pendant sa jeunesse fut l'antiquité littéraire; il se proposait un grand dessein, c'était d'y puiser les connaissances qu'il devait faire servir un jour à la défense de la religion : la littérature grecque l'occupa long-temps dans cette vue. Pour donner une idée de son savoir, il suffit de dire qu'il



NICOLAS DE MAC-CARTHY.

lisait par préférence les premières éditions des Aldes et des Manuces, afin de remarquer les passages qui avaient besoin de correction, et plus d'une fois ses conjectures se trouvaient précisément les mêmes qu'ont adoptées les hellénistes modernes dans leurs belles éditions. Platon, les pères grecs et surtout saint Chrysostôme, avaient fait ses délices. On sait que Platon est un des philosophes de l'antiquité dont l'étude est le plus utile à la cause du christianisme dans des questions qui ont acquis, de nos jours, une très grande importance.

A ces heureuses qualités de l'esprit, l'abbé de Mac-Carthy joignait encore toutes celles qui eussent pu lui assurer les plus brillans succès dans le monde. Il avait dans son port, dans sa démarche et dans ses manières un air de grandeur naturelle qu'il savait allier avec cette vivacité et cette douce gaîté qui siéent si bien dans la jeunesse : le feu de ses yeux et un doux sourire embellissaient ses traits et toute sa physionomie. Une ironie spirituelle et enjouée assaisonnait ses conversations; les bons esprits ne s'en offensaient point, parce qu'elle partaient de la bonté de son cœur, et que ce badinage couvrait un fonds de bienveillance et d'estime. S'il arrivait que quelque esprit susceptible s'en offensât, il en était tout surpris, et il s'en affligeait sincèrement. Mais quand la mâturité de l'âge et surtout l'exercice du sacerdoce lui eurent imposé de plus sévères bienséances, il s'interdit toute raillerie, toute réflexion capable d'être prise en mauvaise part; il perdit cet air que donne l'éducation du grand monde, sans rien perdre de cette noblesse qui lui était naturelle. Jeune, il avait été brillant et spirituel, sans cesser d'être bon : il parut, dans l'âge mûr, humble et doux, simple et facile sans sortir de son naturel. Ainsi s'exprime l'auteur de la notice qui l'avait bien connu, et il ajoute : « Je ne puis dire, je ne ferai jamais bien comprendre jusqu'à quel point il était obligeant, généreux, délicat et ingénieux à rendre service; s'oubliant lui-même sans se faire valoir, et se dévouant au besoin ou pour faire plaisir à ses amis : combien

il était tendre et sensible; quelles étaient douces et délicieuses les effusions de son cœur dans l'amitié. »

Avec tant d'esprit et des qualités si aimables, l'abbé de Mac-Carthy ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'amis. Il en comptait un grand nombre dans les premières familles du royaume, parmi les savans et les écrivains distingués de son temps. Ceux-mêmes qui ne partageaient pas ses principes religieux ne résistaient pas à l'attrait de son commerce, et ce commerce ne fut pas inutile à plusieurs d'entre ces derniers. C'est ainsi que le célèbre médecin Barthès, dont l'incrédulité désespérait le zèle des ecclésiastiques les plus recommandables par leurs vertus et leurs lumières, se plaisait à ses entretiens, et écoutait de sa bouche les paroles de la foi qui, sur les lèvres de tout autre, eussent provoqué son mépris ou même sa fureur. Pendant la longue maladie qui amena sa mort, il fut visité souvent par l'abbé de Mac-Carthy. « J'ai vu le médecin Barthès, écrivait-il de Paris le 16 juin 1806, et il m'a inspiré une compassion profonde. Il était étendu sur une chaise-longue. Sa pâleur et sa maigreur étaient effrayantes; il a pleuré en me voyant : il m'a parlé de ses chagrins, de ses souffrances, de ses craintes, de son accablement, de son désespoir, de manière à émouvoir l'être le plus insensible. Les médecins viennent de découvrir qu'il a la pierre; ils lui ont annoncé depuis deux jours cette nouvelle, qui a été pour lui un coup de foudre. Il se plaint de l'injustice du sort, il se dit condamné à mourir par le plus affreux supplice; il demande s'il a mérité ce supplice pour avoir consacré sa vie entière au service de l'humanité. Le moindre mot le fait entrer en fureur; il est mécontent des hommes dont il se dit abandonné. Oh! que ses dernières années sont affreuses! Il a reçu ma visite avec une émotion et un attendrissement qui me font un devoir de ne pas l'abandonner dans l'isolement où il est réduit. » Il ne l'abandonna point en effet; il ne cessa jusqu'à la fin de le consoler, et n'omit rien pour le ramener à la religion.

Cette bonté de cœur, qui attirait à lui tous ceux qui l'approchaient, ne pouvait manquer de le rendre sensible aux souffrances des malheureux. Ses aumônes étaient abondantes; on assure même qu'il les a poussées quelquefois jusqu'à s'imposer de dures privations pour assister les indigens. Il leur rendait les soins qu'on n'aurait pas attendus de sa condition. Pendant un hiver rigoureux, il porta lui-même une charge pesante de bois à une pauvre femme, abandonnée dans un grenier, et les efforts qu'il fit pour soutenir ce fardeau peu proportionné à ses forces, déterminèrent une faiblesse de reins dont il souffrit jusqu'à sa mort. Les remèdes le soulagèrent quelque temps sans lui procurer une guérison entière. Dans une autre occasion, on le vit assister un vieux domestique, atteint d'un horrible cancer qui lui dévorait le visage, et ne l'abandonner que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir.

Ainsi s'écoulèrent plus de vingt années de sa vie, entre les travaux de l'étude et les exercices de la vertu; depuis les premiers troubles politiques, d'où sortirent tour-à-tour la République, le Directoire, le Consulat et l'Empire jusqu'aux grands événemens qui amenèrent la chûte de Bonaparte. Ce fut vers la fin de 1813, qu'après bien des perplexités, il se résolut à entrer au séminaire, pour y recevoir les saints ordres. Son âge, son état habituel de faiblesse, et plus que tout cela une extrême défiance de lui-même avaient toujours suspendu l'exécution de son dessein, lorsqu'un événement, qui lui coûta bien des larmes, en achevant de le détacher du monde, mit un terme à tous ses délais.

Le comte Robert, son frère, venait de s'unir à la maison de Bressac par une alliance qui semblait promettre le plus brillant avenir. L'abbé de Mac-Carthy était heureux du bonheur d'un frère, l'objet de ses plus tendres affections, lorsqu'une maladie violente enleva soudainement sa belle-sœur, peu de jours après ses premières couches. Cet accident jeta la consternation dans toute la famille; l'abbé de Mac-Carthy en fut accablé, et dès ce moment détaché de tous les liens qui l'avaient retenu dans le monde, il ne songea plus qu'à choisir la retraite où il irait se préparer au sacerdoce. Le séminaire de Chambéry fixa son choix : des rapports d'amitié l'unissaient depuis long-temps aux directeurs de cette maison. Il y entra le 1er octobre 1813. Après les épreuves ordinaires, il fut ordonné prêtre le 19 juin de l'année suivante. Avant de rentrer dans le monde pour y exercer le ministère, il se traça d'avance un plan de vie où se trouve ce passage remarquable :
« Si je suis jamais appelé à parler en public, je tâcherai de le faire avec simplicité, sans emphase, sans recherche de style, sans beaucoup m'inquiéter de ce qu'on dira de l'orateur.... Je serai bien aise qu'on me dise le défaut de mes compositions.... j'éviterai toute négligence qui pourrait nuire au succès, et je ferai de mon mieux; mais je ne disputerai pas contre ceux qui me critiqueront : je serai plutôt disposé à croire qu'ils ont raison. »

Depuis son ordination, sa vie, jusques là si retirée, prit un caractère de gravité encore plus sérieuse. Ses momens furent exclusivement consacrés aux soins du ministère. Toulouse, sa patrie, en recueillit les premiers fruits. A la direction des consciences il joignit la prédication. Il débuta par des conférences sur la religion. Le succès qu'elles obtinrent fut prodigieux. Les jeunes gens et les hommes d'un âge mûr se pressèrent en foule autour de lui pour l'entendre. L'admiration qu'il excita dès ses premiers discours ne fit que s'accroître, à mesure qu'on venait l'entendre : et on y accourait de toutes les villes voisines. Les séances les plus longues paraissaient trop courtes à cette foule attentive et charmée. Un jour entr'autres qu'il avait déjà parlé plus d'une heure entière, il interrompit son discours, et annonça qu'il remettait la seconde partie à un autre jour, dans la crainte de fatiguer son auditoire. A cette annonce, un murmure général s'éleva dans l'assemblée : tous ses auditeurs réclamèrent contre cette interruption, et il fallut achever le discours pour contenter leur pieuse avidité.

Il y avait trois ans que l'abbé de Mac-Carthy exerçait les fonctions du sacerdoce, avec tant d'éclat, lorsqu'il prit le parti de quitter le monde et d'entrer chez les Jésuites. Une semblable résolution demandait un courage héroïque. Il fallait abandonner une position brillante, se séparer d'une famille tendrement aimée, renoncer, à l'âge de près de cinquante ans, à des habitudes d'indépendance, aux soins qu'exigeait une santé faible, et à un avancement qui pouvait flatter sa fa-

mille. Le Roi venait de lui offrir, en 1817, l'évêché de Montauban qu'il refusa avec une noble modestie. On ne concevait pas comment un homme que son mérite appelait à cette haute dignité, après de mûres réflexions, et dans un âge où il n'y a plus d'illusions à craindre, pouvait préférer à de si belles espérances l'obscurité de la retraite. Aussi sa démarche rencontra-t-elle de nombreux censeurs. On lui fit un crime d'abandonner sa famille; on le taxa d'insensibilité de cœur et de faiblesse d'esprit; on le jugea imprudent de s'engager dans une société à peine naissante, et dont les tempêtes politiques menaçaient d'emporter les faibles commencemens. Pour toute apologie, nous nous bornerons à mettre sous les yeux ne nos lecteurs ce qu'il écrivait à sa famille pour se consoler avec elle de leur mutuelle séparation. Il serait difficile de trouver quelque part de plus nobles sentimens exprimés avec plus de force et plus de vérité.

« Paris, 24 février 1818.

» Je vous demande en grâce de consulter la foi, quand il s'agit d'une démarche qui ne peut se bien juger que par les principes de la foi. Ce n'est pas pour être moi-même justifié que je vous fais cette prière, c'est pour que vous ayez tout le mérite de la soumission à la volonté de Dieu, et que vous trouviez la paix et la consolation dans les seuls sentimens qui les donnent.

» Croyez-vous qu'il m'en ait coûté médiocrement pour quitter ma famille? que je n'aie pas fait de longues et sérieuses réflexions, avant de me décider à un si pénible sacrifice? n'ai-je pas senti le même déchirement que je causais? n'ai-je pas prévu, et redouté d'avance, les douleurs où j'allais plonger les personnes que j'aime le plus et à qui je dois le plus? leurs infirmités, leurs délaissement, les effets de leur sensibilité qui m'est connue, tout m'était depuis long-temps présent à l'esprit, et combattait, retardait ma résolution, affaiblissait mon courage. Mais devais-je me raidir contre une vocation qui m'a paru venir du ciel? pouvais-je disposer de moi-même contre l'ordre de la Providence? n'a-t-il pas fallu céder, lorsque j'ai cru reconnaître que Dieu m'appelait? ma mère elle-même n'a-t-elle pas été de cet avis? et lorsqu'elle me donnait l'exemple de la force, et qu'elle devenait auprès de moi l'interprète de la même volonté divine qui m'était déjà manifestée, comment m'aurait-il été permis d'écouter la nature et de désobéir à la voix de la grâce? quand j'aurais été plus affligé encore de la séparation que je ne l'ai été, il me serait impossible de me la reprocher. Quand elle serait blâmée universellement, je ne saurais avoir de repentir, parce que le devoir était clairement marqué. Par la même raison, on aurait tort de louer mon courage, parce que je n'ai fait que ce à quoi j'étais strictement obligé, dans la persuasion où je suis que, si je ne l'eusse point fait, j'aurais résisté à la volonté de Dieu. Tout ce qui s'est passé en moi et autour de moi me paraît inexplicable, si on ne l'envisage pas comme indice de la vocation que j'ai cru devoir suivre. Je pourrais craindre quelque illusion cachée et quelque jeu de l'amour-propre, si je m'étais éloigné de ma famille pour aller occuper quelque poste brillant et agréable; mais, puisque je ne suis venu chercher que des privations et que l'obscurité, et que malgré les répugnances de la nature, la conscience me dit que c'est là ce que Dieu demande de moi, comment pourrais-je craindre d'avoir mal fait? Il n'y a point le moindre fondement à la crainte qu'on ne cherche ici à me séduire, pour me gagner à la religion : les membres de cette société ont autant d'intérêt que moi à s'assurer que Dieu m'appelle à vivre dans leur institut, avant de m'y admettre; ils savent bien qu'un religieux mal appelé ne peut qu'être nuisible à la compagnie, dont il est devenu membre contre l'ordre du ciel. Une méprise de ce genre leur paraîtrait un aussi grand mal pour eux que pour moi; et je puis dire avec certitude, que si je voulais prendre des engagemens avec eux avant deux années révolues, avant de leur avoir donné des preuves convaincantes de la légitimité, de la solidité de ma vocation, ils les repousseraient. Laissons donc, je vous en conjure, les choses de Dieu avoir leur cours. Croyons à sa bonté, à sa sagesse, à sa puissance. Il veut notre bien à tous; il peut l'opérer par les moyens les plus contraires à nos vues et à nos désirs. Ce qui nous afflige pour un moment, est quelquefois, dans ses desseins, ce qui doit faire, un peu plus tard, notre joie et notre bonheur. Je supplie Dieu de ne pas permettre qu'une démarche faite pour lui obéir, produise de fâcheux effets pour aucun de ceux que j'ai quittés pour lui; et il me semble que je puis espérer qu'il m'exaucera. J'ose même me promettre que si je me donne tout-à-fait à lui, il ne résultera de là rien que d'heureux pour toutes les personnes à qui leur amitié pour moi, et leur soumission à l'ordre de la Providence, auront fait partager les peines et les mérites de mon sacrifice. Ce n'est pas un mal d'être sensible aux choses qui affligent la nature; mais dans le cas dont il s'agit, il serait bon d'examiner si on n'est pas plus affecté du parti que je parais vouloir prendre, qu'on ne l'aurait été d'une séparation produite par mon acceptation de l'épiscopat. Ce qui au moins est certain, c'est que le monde qui ne manquera pas de me blâmer d'être sorti de la maison paternelle pour venir ici, ne m'aurait donné que des éloges, si je m'en étais éloigné pour devenir évêque. »

Une vocation inspirée par des motifs si purs, fut courageusement soutenue par de P. le Mac-Carthy. Après les deux années d'épreuve passées à Mont-Rouge, il reprit le cours de ses prédications; et pendant les quinze années qui s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'à sa mort, il parut constamment dans les chaires des principales villes de France. Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Strasbourg, Amiens, Valence, Avignon, Nîmes, l'entendirent tour-à-tour, et partout son éloquence laissa de vives et durables impressions. Il remplit aux Tuileries la station de l'avent, en 1819, et celle du carême en 1826. L'admiration fut générale dans cette dernière station. « Un orateur célèbre, disait à cette occasion un estimable journaliste, a paru devant les grands de la terre avec toute l'autorité que lui donnaient ses talens et ses vertus. Sa foi vive, son éloquence pénétrante, l'onction et la dignité de ses paroles, tout a contribué à l'effet de ses discours. Il a fait entendre des vérités fortes, mais toujours tempérées par des accens pleins de pureté; on voyait bien qu'il cédait à un sentiment profond, et qu'aucune vaine gloire n'entrait dans sa pensée. » Charles X qui l'avait entendu,

l'honora de l'accueil le plus flatteur, et dans sa conversation, il lui cita plusieurs passages de ses sermons qui l'avaient frappé. L'année suivante, il reparut dans la chaire de Saint-Sulpice pendant le carême, et l'impression fut encore plus vive qu'elle n'avait été à la cour. Le journal que nous venons de citer en rendait compte dans les termes suivans : « On se ferait difficilement une idée de l'intérêt qu'a excité cette station, de l'affluence qu'elle a attirée et du succès qu'a obtenu l'orateur. Ceux même qui l'avaient suivi, il y a quelques années, l'ont entendu cette fois avec un grand plaisir. On a été frappé de plus en plus de la richesse de son élocution, du choix de ses preuves, de l'heureux emploi qu'il fait de l'écriture, de la vérité de ses mouvemens où la noblesse se joint à la force de son action brillante, et cependant toujours sage et réglé par le goût........ »

Un si beau talent relevé par une piété si vraie, tant de grâce et de force, tant d'onction et de dignité, une élocution si riche, et une mesure si parfaite, avaient quelque chose d'entraînant et d'irrésistible pour l'auditoire le plus froid; et les hommes les plus prévenus contre la religion, se sentaient remués au fond des entrailles par la puissance de cette parole où la vivacité de la foi se fesait si bien sentir; et par des accens si nobles, si expressifs et si naturels, indices d'une âme fortement pénétrée, et par là même si propres à porter la lumière et la conviction dans les esprits, comme à s'insinuer dans les cœurs, et à triompher de toutes les résistances.

Les succès qu'il a obtenus dans la chaire justifient tous ces éloges. Les églises les plus vastes suffisaient à peine à la foule des personnes de toute condition qui venaient l'entendre. Souvent on a vu à la quête qui suivait ses discours, les gens du monde même que la curiosité seule avait attirés, donner jusqu'aux montres, jusqu'à des bagues de prix et à des billets payables au porteur. On le consultait par lettres ou dans des entretiens particuliers, pour achever d'éclaircir ses doutes. Il n'y a peut-être pas de ville où il ait paru, dans laquelle on n'ait compté plusieurs personnes distinguées par leur position sociale, qu'il a ramenées à des idées plus saines en matière de religion.

Les caractères généraux de son éloquence, ont puissamment contribué à de pareils succès. L'auteur d'une excellente notice historique dont nous avons profité en tant d'endroits, les a tracés avec autant de goût que de sagacité. « C'est, dit-il, une composition brillante sans cesser d'être solide; la justesse et la nouveauté des plans et des divisions, l'enchaînement naturel des pensées, et le progrès toujours croissant des preuves, l'heureuse application de l'Écriture Sainte, des aperçus nouveaux dans des sujets qui semblaient épuisés; une sévérité de goût qui ne lui permit jamais l'affectation, l'enflure ou la déclamation; le talent de saisir, dans chaque matière, ce qu'il y a d'idées saillantes, sensibles en quelque sorte, et qui se laissent comme toucher par la multitude; l'art de se mettre en rapport avec les passions et les préjugés du jour, pour les combattre; une manière originale de présenter les vérités de la foi suivant les besoins du siècle, sans faire aucune concession à son esprit, de s'emparer des événemens publics pour en faire sortir une preuve de la religion, et de mêler dans les démonstrations l'histoire à la logique et les faits au raisonnement. »

La publication de ses discours n'a rien fait perdre à la vérité de ces éloges qu'un judicieux critique leur a donnés. On y retrouve en effet toutes les qualités brillantes qu'il leur assigne. Mais y trouve-t-on également la force et le nerf qui caractérisent les Massillon, les Bourdaloue ? Ont-ils ce charme inexprimable qu'on éprouvait en écoutant l'orateur? S'il n'en est pas ainsi, le même critique nous en a révélé la cause dans les lignes suivantes : « Tout concourait, dit-il, à captiver l'auditoire : une taille haute, des traits réguliers où la noblesse s'alliait à la douceur, un regard animé; une voix grave et qui se pliait sans effort à l'expression des mouvemens divers; un geste frappant de naturel et de dignité; une liberté et une élévation dans les manières que donne seul l'usage de la haute société; dans le maintien, je ne sais quelle majesté imposante, qui annonçait d'abord le ministre de Dieu, et, dans tout le débit, un mélange d'abandon et de grandeur, d'onction et d'autorité qui donnait comme une puissance invincible à sa parole. »

Ici se présente un problème littéraire dont il faut chercher la solution. Comment se fait-il que des discours dont le style est si pur, si correct, si poli, dont la phrase est toujours si harmonieuse, dont toutes les parties sont si bien liées, le sujet si bien conçu, si nettement exposé, développé, rempli, soient cependant l'ouvrage d'un auteur qui s'était imposé le devoir de ne point travailler à loisir ses compositions, et à qui la nature en avait refusé les moyens et la force? Si l'on doute de ce que j'avance, qu'il n'ait pas apporté le plus grand soin à la composition, on en va voir la preuve : c'est lui-même qui nous l'a fournit dans plusieurs écrits de sa main. On lit dans une de ses lettres, datée du 8 juillet 1821 : « Il y a quelque chose de singulier en moi, que j'ai remarqué toute ma vie, que je ne comprends point, et qui est sans doute une disposition de la Providence pour m'humilier : c'est qu'il m'est à peu près impossible de rien faire à l'avance; il faut que le moment de prononcer un discours approche, pour que je sois en état de le faire. Jusques-là, je n'ai ni force, ni chaleur, ni faculté de m'appliquer à mon sujet. Je me fatigue et me tourmente envain pour tâcher de saisir mes idées, qui s'échappent et voltigent autour de moi, sans que je puisse les atteindre ni les rassembler; elles ne se livrent et ne sont à moi que lorsqu'enfin il me reste à peine assez de temps pour leur donner un corps et les revêtir à la hâte de quelques couleurs... S'agit-il de parler sans avoir écrit, aussitôt je m'enflamme, la veine s'ouvre, et il me semble que voilà la fécondité revenue. Faut-il ensuite reprendre la plume, tout s'éteint, se dessèche, et ma stérilité se trouve la même qu'auparavant. »

Entre plusieurs faits qui viennent à l'appui, nous pouvons citer le suivant :

Un jour il devait prêcher aux Tuileries, l'heure fixée pour le sermon approchait, et aucune idée ne se présentait à son esprit. Le supérieur auquel il exposait son embarras, lui ordonna d'aller prendre du repos sur son lit et de ne plus s'occuper de son discours. Il obéit : il ne se leva que pour monter en voiture, et parut en chaire sans autre préparation. *C'est la fois*, disait-il ensuite, *c'est la fois que j'ai le moins mal prêché.*

En lisant avec attention le passage de sa lettre que je viens de citer, la difficulté que je me suis proposée est à peu près résolue. On y voit que cet orateur élaborait long-temps ses discours dans de profondes méditations; et que telle était la nature de son talent, qu'il lui était plus facile de retrouver dans la chaleur de l'action, et de revêtir ses idées d'images et de mouvemens, que de les mettre par écrit dans le calme et le silence du cabinet. De là vient, sans doute, que nous avons perdu un grand nombre de ses discours qu'on regrette à juste titre, et dont plusieurs personnes conservent un souvenir plein d'admiration. De là vient encore que, dans les dernières années de sa vie, lorsque la chaleur de l'âge mûr se fût ralentie, on se plaignit quelquefois que ses improvisations étaient moins faciles, moins heureuses. Il le sentait lui-même, et l'auteur de la notice déjà citée assure « qu'il aurait renoncé à la prédication, si l'obéissance ne l'eût obligé à continuer un si utile et si brillant ministère. » *Je suis trop vieux*, disait-il, *pour composer, et je ne puis plus prêcher aujourd'hui ce que j'ai écrit autrefois.*

Il touchait alors à la soixantième année de son âge; il eût voulu renoncer à la prédication, quand les événemens de cette époque le mirent dans la nécessité d'en interrompre le cours. La révolution de juillet, qu'il avait prévue, vint le surprendre au milieu de ses travaux, et détermina son départ pour Chambéry où l'attiraient d'anciens et bien doux souvenirs. Mais il n'y passa que peu de jours. Il fut appelé à Rome au commencement d'octobre 1830 : le séjour qu'il y fit, quoique de courte durée, fut fatal à sa santé. Il souffrit beaucoup d'un climat nouveau pour lui, et des habitudes d'un pays auxquelles il était étranger. « Ma correspondance, disait-il, a langui plus que jamais depuis le mois de janvier dernier; mais je suis bien peu propre à écrire l'hiver, dans une chambre sans feu; les pieds et les mains s'engourdissent tellement, que je puis à peine, en cet état, tracer quelques lignes par nécessité. Cependant, vous auriez tort de me plaindre... si j'ai un peu froid l'hiver, ce n'est qu'une bien légère incommodité. Mes supérieurs ne peuvent pas me donner une chambre à feu, puisqu'il n'y en a pas une dans la maison, pas même celle du général. Je ne redoute pas plus la chaleur qui s'approche, que je n'ai redouté le froid de l'hiver. » Malgré l'affaiblissement de ses forces, qui ne résistèrent point aux chaleurs excessives de l'été, il ne laissa pas de se livrer, avec son zèle accoutumé, aux travaux de son ministère; il prêchait le dimanche dans l'église des Dames du Sacré-Cœur, à la *Trinité-du-Mont*, où se réunissaient, pour l'entendre, toutes les personnes les plus distinguées de Rome. Ses entretiens furent utiles à un grand nombre d'étrangers; il avait même conçu le dessein d'établir pour eux une congrégation; mais son départ, qu'exigeait impérieusement sa santé, ne lui permit pas d'exécuter son projet.

De Rome envoyé à Turin, il continua dans cette grande cité les exercices de son zèle; par ordre du roi de Sardaigne, il donna une mission à la brigade de Savoie. Sa prédication attira un concours extraordinaire, mais ce qui fit plus d'impression encore que ses discours, ce fut sa conduite à l'égard des soldats. Il consacrait la journée toute entière à les instruire, à les diriger, à s'entretenir avec eux; en un mot, il les gagnait tous par l'ascendant de son éloquence, et par le charme irrésistible de sa bonté. Cependant sa santé continuait à s'affaiblir; l'épuisement de ses forces fit naître en lui le pressentiment de sa fin prochaine; toutefois il ne relâchait rien de ses occupations journalières. « Je sens, disait-il, que si je travaillais moins, je mourrais. »

De Turin il fut appelé à Chambéry pour prêcher, dans la métropole, le carême de 1832. Les troubles survenus récemment dans cette ville rendaient cette mission très-délicate et singulièrement difficile. Sa prudence et sa douceur triomphèrent de toutes les préventions, et des succès éclatans couronnèrent ses efforts.

Ce fut à Annecy que la Providence avait marqué le terme de sa carrière. Monseigneur Rey, évêque de cette ville, était depuis long-temps lié avec le P. de Mac-Carthy par une étroite et intime amitié. Sur son invitation, son ami se rendit pour prêcher le carême de 1833. Les pressentimens de sa mort devinrent plus vifs : il annonça clairement à plusieurs de ses confrères que ce serait la dernière de ses stations. Il voulut prêcher quatre fois la semaine; c'était trop de fatigue pour une santé déja défaillante : il venait de terminer cette pénible fonction, lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal qui l'enleva.

Rien de plus touchant que les détails qu'on a publiés dans tous les journaux du temps sur les derniers momens de sa vie. Une fièvre ardente le consumait, et la violence du mal ne lui laissait aucun instant de relâche. Sa patience héroïque s'élevait au-dessus de toutes les faiblesses de l'humanité. Il voulut dicter d'une voix mourante ses derniers sentimens pour la religion, pour ses amis, pour sa famille. Mais à peine eut-il commencé qu'il ne put en dire davantage. Ses forces déclinèrent d'une manière sensible, et il expira paisiblement le 3 mai, comme il l'avait annoncé, entre onze heures et demie et minuit, dans la soixante-quatrième année de son âge.

Voici comment s'exprimait l'illustre prélat qui environna ses derniers momens des consolations de la religion. « Il a pris, à la suite d'une très-courte agonie, son vol vers la grande éternité....... Sa belle âme n'a pas eu d'absence jusqu'au dernier moment : il n'a plus dit un seul mot qui ne fût un éclair céleste qui sortait de ses entrailles comme d'un sanctuaire.... S'il était si grand en chaire par sa sublime éloquence, il nous paru à tous un vrai géant sur son lit de douleur. Jamais sermon si touchant ni paroles aussi brillantes que celles que nous avons entendues pendant plusieurs jours de cette bouche mourante..... Jaloux de conserver ce précieux dépôt, le chapitre de ma cathédrale m'a demandé de le placer dans cette église, où saint François de Sales avait si long-temps jadis exercé son ministère. Je n'ai pas cru devoir refuser cet honneur et cette faveur à un clergé qui y attachait un si haut prix; et malgré les désirs et la modestie du vénérable défunt; qui aurait voulu reposer à Chambery, au milieu de ses frères, nous le conserverons dans la cathédrale d'Annecy; et dans quelques heures mon chapitre et mes autres prêtres viendront enlever d'auprès de moi cet ancien ami, pour le porter dans cette église antique, qui tressaillera en recevant un tel dépôt. »

Annecy ne s'est pas contenté de placer sa dépouille mortelle à côté des cendres de ses pontifes, cette ville a encore consacré à sa mémoire un éloge solennel et une magnifique épitaphe, qui est ainsi terminée : « Cet » homme si puissant dans la chaire sacrée par sa pa- » role et par sa science, a paru plus grand encore » par sa foi sur son lit de mort; et plein de mérite plu- » tôt que d'années, le troisième jour de mai, suivant » son désir et sa prédiction, il a pris son essor vers » l'éternité. »

P. Germau.

UN ÉCOLIER DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE EN 1531.

I.

AU PEYROU.

Les écoliers de l'Université, en sortant des *études*, venaient d'envahir le Peyrou. Il était curieux d'observer cette foule bruyante, composée de jeunes gens de diverses nations, avec leur costume taillé sur un même patron. Un arrêt du parlement venait de leur défendre les associations qu'ils formaient auparavant, sous le nom de *confréries*, d'où résultait cet accord inaccoutumé qui régnait depuis quelque temps parmi les enfans de l'Université de Toulouse.

Une voix dominant le bruit, cria : Place à l'orateur! laissez passer Arnoul Ferron! et toutes les voix répétèrent à la fois : laissez passer Arnoul Ferron!

On vit alors un jeune homme traverser cette foule animée; il gagna le couvert; et placé debout sur le piédestal qui supportait une statue de saint Laurent, il attendit que le bruit eût cessé pour prendre la parole.

Arnoul Ferron était la fine fleur de l'Université; c'était lui qui embarrassait les professeurs en leur posant des difficultés, et les soutenant par une logique plus spirituelle que solide; c'était lui qui prenait, en toute occasion, la défense des étudians, ses camarades; il était en conséquence l'orateur obligé dans toutes les graves affaires, à l'Université, comme au Capitole, comme aussi au Château-Vert. Il avait pourtant à peine vingt-cinq ans; sa taille était haute et bien prise, ses traits heurtés, ses yeux petits, mais vifs et pénétrans, sa barbe noire et épaisse achevait de donner à sa physionomie un caractère mâle et sévère.

Lorsque le silence fut établi, Arnoul Ferron, après s'être incliné, prit la parole, et d'une voix fortement accentuée :

— Ecoliers de toutes les nations, dit-il, écoutez-moi.

— Ecoutons, écoutons Arnoul Ferron!

— Au diable les interruptions, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, — et prenant le ton railleur, — suis-je donc professeur de droit civil ou de droit canon pour qu'il vous plaise ainsi de m'interrompre au premier mot que je vous adresse, comme vous faites aux écoles : écoutez-moi, je vous en prie. — Une occasion favorable se présente de tirer vengeance d'un homme qui ne cesse de nous porter les plus rudes coups. — Le juge-mage, ce damné de Campmartin, que Dieu et les diables confondent à la fois, convoite la plus gente demoiselle dont Toulouse puisse tirer vanité. Cette nuit, des musiciens qu'il a gagés, doivent jouer une sérénade sous les fenêtres de Marguerite de Burgarolles, dans la rue de Mirabel (1). — Soyons-y tous amis, pour les disperser, fussent-ils soutenus de toute la milice capitoulienne, de ce Guêt que l'enfer a naguère vomi pour notre malheur.

— Nous y serons tous. Haine à Campmartin, haine au juge-mage!

— Que rien de notre projet ne vienne à transpirer; et à minuit trouvons-nous réunis au Pré Montardi, au cabaret de Belle-Perche. Honte ineffaçable sur le front de celui qui se séparera de ses camarades! Mort à celui qui, en livrant notre secret, mettrait à notre piste les chiens de la maison de ville. Camarades, à minuit! et se retournant vers la statue de saint Laurent; que je sois grillé tout vif, si je ne suis rendu le premier.

— Bien dit! bien dit! s'exclama le nombreux auditoire. A minuit, au cabaret de Belle-Perche, au Pré Montardi.

II.

EXPLICATION.

Quels étaient les motifs de cette singulière proposition qu'Arnoul Ferron venait d'adresser aux écoliers de Toulouse et qu'ils avaient si bien accueillie? Les voici : pour Arnoul Ferron, l'amour de Marguerite, pour les écoliers, la haine qu'ils avaient vouée au juge-mage, devenu l'instrument actif des tracasseries suscitées aux étudians par les nouvelles mesures prises par le parlement. En effet, les magistrats de Toulouse avaient cru devoir arrêter les désordres dont se rendaient trop souvent coupables les jeunes gens qui fréquentaient ses écoles, alors si renommées. Une sorte d'édit somptuaire avait réglé leur costume; il devait se composer, tant dans l'Université que dans la ville, d'une tunique verte, d'une sobre veste fermée, d'un corset sans manches, d'un capuchon, de mitaines et de brodequins, et tous ces habits ne devaient pas coûter plus de vingt ou de vingt-cinq sols tournois.

A l'instigation de Thomas Illirico, cordelier, prédicateur fameux, qui se rendit puissant à Toulouse,

(1) Aujourd'hui rue du *Sénéchal*.

on défendit aux écoliers l'usage des masques qu'ils portaient toute l'année. Enfin, le parlement, par un arrêt formel, leur enjoignit de ne plus se réunir en confréries, comme ils en avaient pris l'habitude. Cet usage consistait en ce que les Gascons, les Français, les Anglais, les Espagnols et tous les étrangers, se formaient en corporations : elles avaient un patron dans le Ciel, un chef parmi eux qui convoquait ses compatriotes et leur servait, dans le besoin, de conseiller et défenseur. Des questeurs, élus à la pluralité des voix, exigeaint des membres de chaque association, la somme dont ils étaient convenus de se cotiser. Ils élisaient encore un orateur, qui, le jour de la fête de leur patron, prononçait un discours dans lequel il louait publiquement ceux de ses confrères qui étaient morts.

C'était, comme vous le voyez, avoir fait bon marché de toutes les prérogatives que s'étaient attribuées depuis long-temps les écoliers de Toulouse, et d'où naissaient des désordres incessans. De là aussi, leur haine pour le parlement, pour les capitouls et surtout pour le juge-mage Campmartin, qui tous se montraient sévères dans l'exécution des lois imposées à cette jeunesse turbulente.

Quant à Arnoul Ferron, un amour violent l'attachait à Marguerite de Burgarolles, que poursuivait de ses assiduités et de ses soupirs le juge-mage. Aimé d'elle, Arnoul, redoutait l'influence de la famille de Marguerite, qui désirait son alliance avec le grave magistrat Campmartin; de là, pour l'écolier, le besoin de repousser par la force les prétentions de son rival.

III.

TRISTESSE.

Rentré chez lui, après sa harangue du Peyrou, Arnoul Ferron semblait avoir perdu cette assurance qu'il venait de montrer. La crainte de compromettre Marguerite, sa bien-aimée, à l'intention de qui il avait rimé tant de dixains, pour qui il avait plusieurs fois tiré l'épée contre des rivaux jeunes comme lui, l'agitait péniblement.

Après avoir resté plongé dans un silence profond, le visage caché dans ses mains, il se leva, comme par un bond de son fauteuil, et parcourant sa chambre à grands pas :

— Non, il ne sera point dit que cette colombe, pleine de candeur, tombe sous tes griffes, vautour infâme! s'écria-t-il; je saurai bien t'en empêcher... faire écrouler tes desseins... te ravir ta proie. Tu n'as qu'à te tenir entouré de tes suppôts de police, de cette famille du Guêt, milice peu aguerrie du capitoulat; elle sera bien serrée autour de toi pour qu'une lame d'épée ou de poignard ne puisse t'atteindre...

On heurta à la porte.

— Qui va là? demanda Arnoul, avec un ton marqué d'impatience.

— Etienne Dolet, répondit une voix amie.

Un jeune homme entra. Aux premières paroles qu'il prononça, on pouvait aisément reconnaître qu'il était né dans cette portion du nord de la France que l'on désignait alors sous le nom de langue d'*Oui*, par opposition à notre pays, qui était la langue d'*Oc* (1).

— Eh bien! quelles nouvelles, Etienne? lui demanda Arnoul avec tristesse.

— Ami, sois tranquille, nous avons des intelligences dans la place. Le mal n'est pas sans remède, tant s'en faut. Le juge-mage en sera pour ses frais de sérénade.

— Explique-toi, de grace car je souffre horriblement vois-tu? oh! oui, horriblement.

— Apprends donc, dit Dolet, que j'étais à peine arrivé sous l'arcade de la porte Matabiau, que j'ai vu venir vers moi la caméristе de ta princesse. Elle est certes fort jolie.

— Eh bien!

— Je vous attends depuis quelques instans, seigneur écolier, m'a-t-elle dit. Ma maîtresse fait savoir à votre *ami*, (elle a appuyé sur ce mot), de ne pas s'alarmer de tout ce qu'on pourra lui dire. Fidèle à ses sermens, elle n'aura d'autre mari que lui, dût-elle employer la violence. Un sonnet d'Arnoul lui semble préférable aux terres du juge-mage. Surtout, qu'il n'entreprenne rien que par ses ordres, ou avec son assentiment; car il serait dangereux de se découvrir encore.

Après cela, pourquoi rester triste, Ferron?

— Et le projet arrêté pour cette nuit... quand ainsi je pourrais compromettre mon bonheur, celui de Marguerite. — Et pourtant, tu le sais Dolet, c'est moi qui ai proposé cette algarade, acceptée avec acclamation par les nôtres... Dolet, nous irons, quoi qu'il puisse arriver. Malheur à toi, Campmartin, si tu tombes sous mon poing.

Etienne Dolet partit par un long éclat de rire :

— Te représentes-tu la mine que fera le juge-mage, lorsqu'il apprendra que ses musiciens auront été chassés, honnis par les étudians de l'Université. Demain tout Toulouse rira à ses dépens. Nous devions bien ce tendre souvenir à ce vénérable magistrat qui, de son côté, ne nous oublie point.

— Oui. Mais l'honneur de Marguerite ne sera-t-il point terni; ne dira-t-on pas aussi demain que c'est sous ses fenêtres, au moment qu'on s'apprêtait de lui donner une aubade, que ces désordres se sont passés.

Etienne, sans s'arrêter à ce que murmurait Arnoul, continuait :

Et vous, soldats du Guêt, vous n'avez qu'à vous bien tenir, si vous venez vous mêler de cette affaire, car cette fois, vous n'aurez pas beau jeu, comme la semaine dernière au pré Montardi, lorsque vous vous ruâtes, trente au moins, sur six jouvenceaux à qui vous vouliez faire ôter le masque.

— Les tyrans! si nous laissions faire ces magistrats anoblis, ils ne nous laisseraient point un seul de nos antiques privilèges. Il a suffi des déclamations du fanatique Illirico pour nous traquer comme des bêtes fauves.

— Oui, il n'y a pas jusques aux cartes, ce passe-temps des nobles enfans de l'Université, que les discours de ce cordelier maudit ne nous aient fait défendre. J'ai cru, un instant, que les cartiers allaient servir de première matière à de beaux autodafé, comme disent

(1) Nous ferons remarquer que *Oc* signifiait oui, d'où est venu le *o* du patois toulousain actuel, qui a la même signification.



LES RÉVEILLEURS.

les Espagnols; mais ils en ont été quittes pour la peur, et la perte de leur fortune.

— Ainsi, elle m'aime toujours! s'écria Arnoul, et rien ne lui coûtera pour me le prouver. Comprends-tu mon bonheur : elle m'aime, mon ami, elle m'aime!

— Pardieu, je le sais bien, puisque je vien de te le dire. — Mais songe à remplir tes poches d'argent, si tu en as, car après l'affaire que nous allons tenter, nous ne pouvons pas nous promettre de rentrer pour coucher chez nous cette nuit.

— Partons, il est déja tard, car je crois entendre la voix des réveilleurs.

IV.

LE RÉVEILLEUR.

Les réveilleurs n'avaient été créés, par les capitouls, que peu de temps avant l'époque à laquelle remonte cette histoire (en 1518). Ces gardes de nuit, au nombre de quatre, portaient un costume fort lugubre : ils étaient revêtus d'une longue robe noire, avec une tête de mort brodée devant et derrière; ils parcouraient la ville pendant la nuit, sonnant une cloche, et chantant à haute voix ce lamentable refrain :

Eveillez-vous, vous qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

Lorsque nos deux écoliers sortirent de chez Ferron, ils se trouvèrent, en mettant les pieds dans la rue, en face de l'un de ces singuliers personnages : Etienne Dolet lui adressa la parole :

— Oiseau nocturne, me diras-tu l'heure qu'il est?

— Messeigneurs, bientôt minuit, heure à laquelle les honnêtes gens sont retirés chez eux.

— Tu es impertinent, je crois, dit Arnoul en s'approchant de l'homme à la robe noire, qui ne cessait de faire tinter sa cloche. Sais-tu, cuistre, que nous ne sommes pas gens à nous laisser manquer de respect?

Eveillez-vous, vous qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés,

cria le réveilleur d'une voix terrible, et en tirant de sa cloche des sons différens des premiers.

— Misérable! continua Ferron; tu appelles à ton secours, et Dieu sait le beau rapport que tu inventerais demain devant le consistoire, si nous te laissions faire.

— N'êtes-vous pas deux, et ne suis-je pas seul! reprit le réveilleur.

— Ainsi, je t'ai bien compris; que ferons-nous à ce drôle, dit Arnoul, en s'adressant à son camarade?

— Une plaisante idée me vient; la voici, dit Dolet: il sera, par ma foi, divertissant d'arriver chez nos amis, sous le beau costume de ce manant. Allons, et dépêchons-nous, car on nous attend; cède-nous ta robe et ta cloche.

— Messeigneurs, vous oubliez que l'attentat dont vous allez vous rendre coupables est sévèrement puni. Vous ne me toucherez pas sans profanation. Sainte Vierge, écartez de leur esprit une telle pensée!

Ils entendirent au loin la voix d'un second crieur; et comme celui qu'ils avaient sous la main s'apprêtait à répondre:

— Tais-toi! dirent-ils au malheureux, qui, tombé à genoux, les suppliait de le laisser tranquillement parcourir les rues de la ville.

— Tais-toi, si tu veux conserver ta vie.

Ils étaient arrivés, en ce moment, à la petite place de Montaygou (aujourd'hui place Saint-George). Dolet tira son épée, et en présentant la pointe au réveilleur : pas un mot, ou tu es mort.

— Ce que vous faites-là, dit celui-ci à voix basse, et pendant qu'Arnoul le dépouillait de sa robe, est indigne de deux écoliers qui, par leur âge, doivent avoir pris leurs grades.

— Tais-toi, ou tu es mort, répéta Dolet.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit froidement le réveilleur.

— Voilà de l'or pour te faire taire, lui dit Arnoul, qui, revêtu de son costume, agitait la cloche de manière à éveiller tout le quartier.

Le réveilleur s'inclina, et prit les quelques pièces qu'Arnoul lui jeta dans la main.

Si demain les capitouls te demandent ce que tu as fait de tes guenilles, tu leur diras qu'elles ont passé la nuit au Château-Vert.

Et les deux jeunes étourdis poursuivirent leur chemin, riant et chantant, tantôt l'un, tantôt l'autre:

Eveillez-vous, vous qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

V.

LE CABARET DU PRÉ-MONTARDI (1).

Lorsque Ferron et Dolet arrivèrent au cabaret du Pré-Montardi, vis-à-vis le Château Vert, déja un nombre considérable d'écoliers y étaient rendus. C'était une bruyante société; la plupart étaient assis autour de longues tables étroites et couvertes de pots d'étain, buvant du vin du pays et tenant de joyeux propos. Qu'on juge de leur surprise en voyant apparaître sur la porte de la grande salle, Arnoul Ferron, sous le costume de réveilleur. Tous l'entourèrent :

— Arrière, disait celui-ci, ne touchez pas à ses habits bénis par monseigneur l'évêque. Par tous les diables, ne venez pas vous brûler les doigts contre une si sainte relique. Ne trouvez-vous pas que j'ai bonne mine sous ce feutre étalé, et que ce plastron (il montrait la tête de mort qu'il portait sur sa poitrine), me donne l'air d'un fin galant. — Par Dieu, messieurs les écoliers, je vous dois des excuses pour vous avoir fait attendre; mais ne suis-je pas excusable de m'être attardé le temps d'avoir détroussé un réveilleur, qui au lieu de s'enrhumer à la belle étoile, peut tranquillement aller dormir dans son lit.

Qui m'aime me suive, s'écria-t-il en agitant la cloche, et tous les écoliers se ruèrent vers la porte avec un affreux désordre. — Mais à peine les premiers, à la suite de Ferron, en eurent-ils franchi le seuil, qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient tombés dans une embûche : de toutes parts arrivaient à la hâte des pelotons du Guét, éclairés par des falots portés au bout de longues perches.

— Nous sommes trahis, s'écria Arnoul, faisons bonne contenance.

Ces paroles retentirent et furent répétées de bouche en bouche, si bien que la porte du cabaret se ferma en dedans et que les premiers sortis se trouvèrent en présence de la milice du Capitole. Qu'aurait fait cette poignée d'écoliers contre ces masses de gens armés? Aussi le cri de *sauve qui peut* se fit entendre, et ils ne songèrent plus qu'à chercher leur salut dans la fuite. Cependant, Arnoul, la rage dans le cœur, les excitait à combattre, et au-dedans Dolet suppliait ceux qui s'étaient enfermés dans le cabaret, de marcher au secours de leurs camarades : mais leurs voix étaient méconnues, une panique générale s'était emparée d'eux. Tandis que Dolet, sorti le dernier du cabaret, par une issue secrète, suppliait encore les quelques

(1) Le *Pré-Montardi* occupait une partie de la place Lafayette, de la rue St.-Antoine du T, l'île qui est située entre la rue des Pénitens-Bleus et la rue Montardi. C'était dans cette sorte de grand carrefour que se réunissaient les écoliers pour leurs équipées, d'autant qu'au Pré-Montardi était le Château-Vert, que la ville fit bâtir en 1525. Cette maison de débauche devint plus tard la fabrique de la poudre à canon, elle devait être sur le même emplacement qu'occupe l'Hôtel de l'Europe.

écoliers qui l'entouraient de marcher au secours de Ferron, celui-ci, après avoir inutilement cherché à échapper au Guét, embarrassé qu'il était dans la robe du réveilleur, était enfin tombé en leur pouvoir.

Tout, autour du Château-Vert, devint bientôt silencieux ; et comme une heure sonnait à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, Arnoul Ferron entrait dans la cour de l'arsenal, entouré d'une forte escorte, et au milieu des brocards des soldats, se réjouissant de cette bonne capture.

VI.

UNE NUIT DANS UN CACHOT.

Tant qu'Arnoul avait eu à endurer les injures de la milice de l'Hôtel-de-Ville, son âme indignée n'avait pas eu le temps de comprendre tout ce que sa position avait de fâcheux. Mais lorsque, laissé seul dans un étroit et noir cachot, assis sur un peu de paille humide, il revint par la pensée sur tout ce qui venait de se passer, un froid glacial contracta son corps. — Horreur! horreur! murmura-t-il. Lâcher ainsi le pied quand nous pouvions les mettre en déroute. — Et Dolet aussi, qui dans ce danger imminent m'a indignement abandonné! et demain je serai mis à la disposition de mon plus cruel ennemi. Pardieu, Campmartin, tu seras bien content de tenir dans tes griffes de fer, tigre impitoyable, un lionceau qui te veut tout le mal que tu lui souhaites. — Et toi, toi cause innocente de mon infortune, ma douce Marguerite, auras-tu des larmes pour Arnoul.....

Son cœur s'ouvrit à l'amour; il murmurait doucement : ange céleste! ton image vient embellir ma prison; libre, mon cœur vole vers toi, mes pensées deviennent riantes comme dans ces momens ou mes yeux attachés à tes lèvres attendent ces douces paroles qui m'enivrent. Puissante enchanteresse, de quel filtre m'as-tu donc abreuvé, pour que je brave en pensant à toi l'horreur de ma position cruelle? Oh! ce ne sera pas trop de souffrir pour toi, si tu donnes des larmes à celui qui affrontera la mort pour te rendre heureuse.

Cependant, après ces courts momens d'exaltation, Arnoul retombait dans une profonde tristesse : il prévoyait les malheurs qu'il venait de rassembler sur sa tête, et., recueillant toutes ses forces morales, il se préparait à la lutte qu'il allait être appelé à soutenir, le lendemain, devant les capitouls réunis en tribunal : car il appartenait à ces magistrats de juger le délit dont il venait de se rendre coupable, et qui dans ces temps éloignés devait être regardé comme un véritable crime.

La nuit fut longue pour Ferron, qui ne put trouver un instant de sommeil au milieu de ces poignantes préoccupations. Lorsque les premières lueurs du jour vinrent briller à travers les barreaux du cachot, un sentiment de tristesse plus profond s'empara de son âme; la fraîcheur du matin, les parfums répandus dans l'air (on était au mois de mai) lui firent encore mieux sentir l'horreur de sa position.

La journée s'écoula longue et triste pour le prisonnier; tenu au secret, il ne reçut d'autre visite que celle du geolier qui lui apporta sa cruche d'eau et son pain noir, et celle du capitoul qui vint l'interroger. Mais il garda vis-à-vis du dernier le silence que le premier avait gardé vis-à-vis de lui. Aux questions du juge, il comprit qu'il ne pouvait échapper à la sévérité des nouveaux arrêts.

A l'extérieur, la ville était en émoi. L'aventure de la nuit était devenue le sujet de toutes les conversations; la population dévote demandait vengeance contre l'écolier.

VII.

LE GRAND CONSISTOIRE.

Le surlendemain, les portes de la salle du grand consistoire, au Capitole, furent ouvertes à la foule impatiente qui venait assister au premier acte de ce drame, dont le dernier peut-être serait joué sur un échafaud.

Déjà les capitouls, revêtus de leurs robes rouges, doublées d'hermine, étaient assis sur leurs fauteuils fleurdelisés, autour d'une table que surmontait un grand crucifix. Les huissiers crièrent à plusieurs reprises : silence! et l'accusé fut amené, escorté par le Guét et couvert de chaînes. Un long murmure l'accueillit à son entrée dans la salle. Sa contenance était fière sans impertinence; il jeta un coup-d'œil profond sur la foule qui l'insultait, et ses traits se contractèrent sous l'influence d'un sentiment de dédain et de dégoût.

Silence! crièrent de nouveaux les huissiers, et l'on entendit la lecture de l'acte d'accusation, que le juge Campmartin était chargé de soutenir.

Aux questions que le président du consistoire adressa à Ferron, celui-ci répondit avec calme, ne cherchant point à altérer les faits, leur donnant, disait-il, trop peu d'importance pour s'en défendre.

On entendit les témoins. Le réveilleur, voulant se donner le courage dont il n'avait pas fait preuve, raconta la longue lutte qu'il avait eu à soutenir contre Arnoul et un autre écolier qu'il n'avait pu reconnaître. Il termina en disant que, terrassé par ses adversaires, il leur avait demandé la vie au nom de Dieu, et que l'accusé lui avait répondu qu'il le laissait vivre au nom de Satanas, son seigneur et maître.

Arnoul sourit, et se contenta de répondre : Infâme scélérat, tu en as menti par ta gorge!

Mais les assistans criaient : Blasphème! blasphème! Il a renié Dieu!

Le juge-mage triomphait, car il connaissait l'amour dont Ferron brûlait pour la demoiselle de Burgarolles; il allait donc tirer une vengeance éclatante de ce riv[al] qui lui disputait le cœur de celle dont il voulait êt[re] l'époux. Son réquisitoire se ressentit de la passion qui allumait sa rage; il déversa sur l'accusé toutes les insultes que sa colère lui suggéra. Il conclut à ce que Arnoul Ferron fût considéré comme s'étant rendu coupable du crime de blasphème, et qu'il fût condamné, après avoir fait amende-honorable sur la porte de l'église Saint-Etienne, à subir le supplice de la cage de fer.

Des applaudissemens se firent entendre.

Le président s'adressa à Arnoul :

— Ferron, lui dit-il, qui avez-vous choisi pour votre défenseur?

L'accusé n'avait pas eu le temps de répondre qu'une voix se fit entendre dans l'auditoire : c'est moi ! dit un jeune homme à la mine altière, en traversant la foule et s'avançant jusques au pied du tribunal.

Ferron lui avait serré la main lorsqu'il était passé près de lui, et gagné par une émotion qu'il n'avait pu déguiser, il s'était contentó de lui dire : Dolet, merci !

— Qui êtes-vous ? demanda le président à l'écolier.

— Etienne Dolet, français, il y a quelques mois secrétaire d'ambassade à Venise, aujourd'hui écolier de l'université de Toulouse, ami d'Arnoul Ferron.

— Jeune homme, lui dit le juge mage, savez-vous quelle est la tâche dont vous vous chargez ?

Dolet dédaigna de lui répondre, et s'adressant aussitôt au tribunal :

« Nobles Capitouls ! représentans élus des habitans » de Toulouse, qui, assis sur vos chaises curules, en» tourés de votre garde prétorienne, au centre du Ca» pitole, me représentez ces pères conscrits de l'antique » Rome, pourquoi permettez-vous qu'un enfant aimé » de la noble, de l'antique, de la célèbre Université de » Toulouse soit traîné devant vous, couvert de chaînes » comme un vil malfaiteur ; pourquoi supportez-vous » qu'on l'insulte en votre présence lorsque vous devriez » le protéger comme un père défend son enfant. Ave- » vous donc oublié, ô Capitouls, que Toulouse tire son » éclat de son Université. N'est-ce pas elle, je vous le » demande, qui ne cesse de lui mériter, depuis les » temps les plus reculés, le titre si envié de cité Palla» dienne ? Minerve a-t-elle jamais été prise pour la pa» tronne des marchands ? — N'est-ce pas l'Université » qui donne tant d'éclat à vos fêtes poétiques ? répon» dez, qui vient y lire les sonnets qui obtiennent les » fleurs de dame Clémence, est-ce nous ou les mar» chands de pastel ? N'est-ce pas l'Université qui attire » dans Toulouse cette foule d'étrangers qui y répandent » ce bien-être, et donnent à vos places publiques cette » animation qui charme ceux qui viennent la visiter ?

» Dieu immortel ! sur quel point de la terre nous » trouvons-nous, au milieu de quel peuple sommes» nous tombés, qu'on veuille abaisser ce qui monte, » qu'on veuille anéantir ce qui donne l'immortalité !

» Je vous le demande, que sont devenues les précieu» ses prérogatives dont avaient toujours joui les écoliers » que la renommée de l'Université de Toulouse attire » de toutes parts dans son sein ? Voyez ces habits hu» milians qu'on nous impose ! pourquoi faire tomber sur » nous cet édit somptuaire ? Nous plaignons-nous de » vous voir, ô juges ! couverts d'hermine ? ou bien se» rait-ce pour vous venger de ce que nous vous repro» chons de consacrer à ces somptueuses robes de céré» monies les revenus infâmans du Château-Vert !... »

Tous les juges se levèrent à la fois et se couvrirent. Un tumulte effroyable remplit la salle, et couvrit la voix de l'orateur.

— Bravo ! bravo ! vive Etienne Dolet, le cicéronien, s'écriaient les écoliers à qui cette harangue venait de donner quelque courage.

— En prison l'insolent ! s'écriait la foule.

Le silence se rétablit lentement. Alors, le chef du consistoire prononça, au milieu de l'attention générale, ce peu de mots :

— Etienne Dolet, les juges passeront outre ; vos insultes ne peuvent les blesser. Ils auraient pourtant le droit de les punir sévèrement. Il faut savoir prendre en pitié les insensés !

Et maintenant, Arnoul Ferron, qu'avez-vous à ajouter à votre défense ?

— Je n'ajouterai pas un mot, car ma défense n'est pas libre. Et puis que pourraient mes paroles sur votre esprit obtus, lorsque les fleurs de rhétorique, dont Etienne Dolet avait formé un si parfait bouquet, n'ont pu trouver grâce devant vous. Si vous saviez le latin, messieurs les anoblis du Capitole, je vous dirais que ce n'est pas la peine de mettre des perles devant.....

Le tumulte redoubla. — Le tribunal se retira pendant que les soldats du Guét, entourant les deux écoliers, les protégeaient contre les fureurs de la populace. Mais les Capitouls reprirent leurs siéges, et le président prononça la sentence qui condamnait Arnoul Ferron, toulousain, comme ribaud et blasphémateur, à subir, le soir du même jour, la peine de la cage de fer. Lui fesant remise de l'amende honorable. Par le même jugement il était banni de Toulouse.

Cette sentence fut accueillie par les bravos de la multitude. A peine si quelques écoliers osèrent protester par des murmures.

VIII.

A SON DE TROMPE.

Bientôt les crieurs publics sortirent de la maison de ville, pour aller proclamer à son de trompe la sentence des Capitouls contre Ferron, sur toutes les places et carrefours de Toulouse. Toute la ville fut en émoi, et chacun se prépara à aller jouir de ce spectacle, qui consistait à voir le condamné placé dans une cage de fer, que l'on trempait dans la Garonne à plusieurs reprises selon la gravité de la faute. Ce châtiment avait été récemment inventé (en 1508) pour punir les blasphémateurs du nom de Dieu.

Quoiqu'il ne se passât guère de mois sans que quelque malheureux eût à subir le supplice de la cage de fer, une foule immense occupait, long-temps avant l'heure annoncée, les alentours de l'échafaud dressé sur la rive droite de la Garonne, au port Vidou, (port Saint-Pierre.)

Bien différens de ce qu'ils sont aujourd'hui, les bords de la Garonne ne présentaient point cette double ligne de quais qui bornent de chaque côté le magnifique bassin qui s'étend du pont actuel jusques à la chaussée du Basacle. — L'Hôtel-Dieu n'atteignait pas encore le vieux pont de la Daurade, dont une seule arche reste encore debout. — En amont, et au delà de l'hôpital de la Grave, se montrait une plage de gravier peu élevée, ce qui permettait aux eaux de la rivière, de faire de fréquentes irruptions dans le faubourg Saint-Cyprien.

Du côté de la ville apparaissait la Daurade avec son couvent des Bénédictins, avec son église antique, bâtie sur les ruines d'un temple payen, et son cimetière qui s'abaissait en pente au niveau des eaux du pré (aujourd'hui place de la Daurade) ; jusques au Bazacle, une berge inclinée bornait le lit de la Garonne. C'était, ainsi que je l'ai dit, au Port Vidou qu'était dressé le théâtre sur lequel allaient paraître, comme acteurs, l'écolier et le bourreau.

IX.

LE SUPPLICE.

L'heure fatale avait sonné, et Ferron, la tête rasée, recouverte d'un capuchon de toile grossière, un cierge à la main, entouré de soldats armés et de moines, psalmodiant lentement, à demi-voix, les versets des psaumes, sortait du Capitole. Il était précédé du juge-mage en grand costume et d'un membre du consistoire, délégué pour faire exécuter la sentence prononcée contre lui. La rage qui dévorait l'écolier ne se trahissait que par la pâleur de son visage. Sa démarche assurée, sa fière contenance irritait la foule, et lui, semblait prendre plaisir à la braver.

Cependant il éprouva un moment d'indignation en apercevant l'immense population qui venait trouver un amusement dans son malheur. Un geste de la main annonçait que, prêt à monter sur l'échafaud, il allait apostropher la foule, lorsque une voix douce comme celle d'un ange arriva à lui; la voix lui disant :

— Pour l'amour de moi, Arnoul! pour l'amour de de moi!

Ferron ne vit plus rien, n'entendit plus que la voix chérie; il gravit l'échafaud le sourire sur les lèvres, le front serein : — Pour toi! s'écria-t-il, chaque fois que la cage de fer l'entraîna rapide sous les flots. — Pour toi! murmurait-il en secouant sa tête, lorsqu'il reparaissait au-dessus de l'eau. Trois fois il fut soumis à cette rude épreuve, aux acclamations de tout ce peuple fanatique, qui, après ce cruel supplice, l'accompagna de ses huées jusques au Capitole.

La nuit arrivait cependant, Arnoul reprit ses habits d'écolier; et confié à une garde, il fut conduit au-delà des limites de sa ville natale, de laquelle il était désormais banni. Assis sur les bords du chemin, il rêvait à son amour, à Marguerite, à la voix qu'il avait entendue, à Etienne Dolet aussi, dont l'amitié lui était si bien connue : ils viendront, disait-il, à mon secours.

Deux écoliers s'approchèrent en silence : — Arnoul! s'écria le plus jeune d'une petite voix flûtée, mais émue : — Marguerite! répondit Arnoul, — et les deux amans étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Arnoul, disait-elle, tu as cruellement souffert pour moi! pourrai-je jamais t'en récompenser assez?

— Oh! oui, si tu ne me quittes plus; si tu m'aimes toujours. — Puis, tristement : mais auras-tu la force de fuir avec moi, de partager ma mauvaise fortune, de suivre un banni.

— Mon courage égalera ma tendresse; oh! je ne souffrirai jamais ce que j'ai enduré en te suivant à ton calvaire.... D'ailleurs, et elle lui montrait la lame brillante d'un petit poignard qu'elle sortit de son sein; si tu étais mort, je serai morte aussi, moi!

— Fuyons! dit Dolet, — vous vous direz toutes ces choses et bien d'autres encore, dans la retraite qui vous est préparée.

— Oui, fuyons! répétèrent-ils ensemble; — et se retournant vers la ville : — Malédiction, sur Toulouse!

— A moi de te venger, ami, dit Dolet à Ferron; les capitouls et le parlement apprendront à connaître mon éloquence!

Le malheureux ne prévoyait pas que dans quelques jours on promènerait, sur un tombereau dans les rues de Toulouse un cochon, portant au cou cet écriteau : ETIENNE DOLET, et qu'il serait lui-même chassé de cette ville, pour aller, quelques années plus tard, mourir à Paris sur un gibet.

J. MARK.

LA DERNIÈRE NUIT D'UN CONDAMNÉ.

Le garde des sceaux, Châteauneuf, avait obtenu du parlement de Toulouse un arrêt de mort contre le duc de Montmorency. Tous les membres de cette cour souveraine, les yeux baignés de larmes, le front caché dans leurs mains, avaient prononcé la fatale sentence. Richelieu triomphait; le fier cardinal, enveloppé dans sa robe rouge, exhortait le roi à ne pas faiblir dans une circonstance si importante, à sacrifier une tête au salut de la monarchie. Montmorency savait déja que le jour du lendemain serait le dernier de sa vie. Déja, le capitaine des gardes lui avait demandé, au nom du roi, ses insignes de maréchal. Seul, en face d'une mort si terrible et si prochaine, le filleul d'Henri IV, ne se laissa abattre ni par la crainte, ni par une trop vive émotion. Il lisait l'*Imitation de Jésus-Christ* lorsque le père Arnoux entra dans la prison.

— Quelle heure est-il, mon père? s'écria le duc, aussitôt qu'il aperçut son confesseur.

— Minuit sonnera bientôt, Monseigneur, répondit le jésuite.

— Minuit, fit Montmorency en se promenant à pas précipités... j'ai encore quelques heures à vivre... cette mort, dont on me menace depuis si long-temps, tarde bien à venir... je vous jure, mon père, que j'appelle de tous mes vœux, le moment où la tête du premier gentilhomme de France tombera sous la hâche du bourreau.

— Profitez de cette nuit, Monseigneur, pour demander à Dieu pardon de vos fautes.

— Oui, mon père; je ne dois plus songer aux choses de ce monde; j'ai espoir en la miséricorde divine; je veux me prosterner à vos pieds, et vous faire l'humble aveu des erreurs de ma jeunesse.

Le maréchal s'agenouilla près d'un fauteuil, et le père Arnoux se pencha pour entendre sa confession. Ce colloque, à voix basse, dura environ une demi-heure.

et le prêtre prononça enfin les paroles sacramentelles de l'absolution. Montmorency se signa dévotement, et dit en souriant :

— Mon père, vous connaissez maintenant mes pensées les plus secrètes; vous savez si réellement j'ai conspiré contre la royauté.

— Les juges vous ont condamné, Monseigneur.

— Dites plutôt monsieur le cardinal.

— Monseigneur de Richelieu obéit à regret à la volonté royale.

— Ne me parlez plus de votre cardinal, père Arnoux : demain à pareille heure, je ne vivrai plus, et je veux, en montant sur l'échafaud, ne porter ni haine, ni projets de vengeance. Dieu va me juger; qu'il me pardonne, comme je pardonne à mes ennemis.

— Monsieur le cardinal a demandé votre grâce au roi, Monseigneur de Montmorency...

— Richelieu a demandé ma grace!... s'écria le duc avec colère... c'est un infâme mensonge, mon père..... mais pourquoi prononcez-vous devant moi un nom qui m'est si odieux? le Cardinal est mon bourreau; je mourrai victime de son ambition, de son orgueil. Le faible Châteauneuf a tremblé devant le ministre tout-puissant, et les membres du parlement, effrayés par ses menaces, ou gagnés par son or, m'ont déclaré coupable du crime de haute trahison, de lèse-majesté... Interrogez le marquis de Brézé, capitaine des gardes, et le lieutenant Lannoy, ils vous diront que le Cardinal est mon ennemi acharné : que lui seul ne cesse d'effrayer le roi pour lui arracher des arrêts de mort... Or sus, mes cousins, ajouta Montmorency, en courant au devant des deux gentilshommes, je dis, et soutiens, que M. de Richelieu n'est pas de mes amis.

— Vous seriez un grand fou, duc de Montmorency, si vous comptiez sur sa clémence, répondit le marquis de Brézé. Monseigneur le Cardinal a demandé votre tête au roi, il l'a obtenue et vous savez qu'il n'est pas homme à se dessaisir de sa proie.

— Il est donc inflexible! fit le père Arnoux...

— Je crois que le roi lui-même n'obtiendrait pas la grâce de M. de Montmorency, dit Lannoy. Hier le vieux duc d'Epernon se jeta aux pieds du Cardinal; on ne daigna pas même écouter sa supplique. Le brave Saint-Preuil osa prononcer le nom du maréchal, et aussitôt le Cardinal-ministre lui répondit avec colère : — Saint-Preuil, ne m'adressez plus une semblable prière, ou je ferai mettre votre tête à l'endroit où vous avez les pieds.

— Qu'adviendra-t-il de tout ceci, grand Dieu! s'écria le jésuite...

— Je mourrai, mon père, dit Montmorency, je mourrai avec le courage d'un gentilhomme français et la résignation d'un chrétien.

Le père Arnoux, pénétré d'admiration, en entendant ces paroles de la bouche d'un gentilhomme qui, dans quelques heures, devait monter sur l'échafaud, se retira triste, cachant ses larmes, et priant avec ferveur.

— Ce bon jésuite vous plaint, monseigneur le Maréchal, dit le marquis de Brézé.

— Lui seul sait que je ne suis pas coupable, que je n'ai conspiré ni contre le roi, ni contre la sûreté de l'état. Maudit soit ce Gaston d'Orléans qui m'a précipité dans un abîme de malheurs! le lâche! le perfide! il m'avait promis avec serment qu'il ne déserterait jamais l'étendard de l'insurrection. Il me disait que le crédit du Cardinal ne résisterait pas à nos efforts réunis; qu'il fallait renverser le colosse qui menaçait la noblesse française d'une ruine prochaine! mais le courage lui a manqué; dès le jour où il a vu le Cardinal réconquérir sa place auprès de Louis XIII, il a tremblé; il a parlé de soumission, le frère du roi de France n'a pas rougi de baisser la tête devant un évêque que l'ambition et l'aveugle fortune ont porté au pouvoir. Il a imploré son pardon; la clémence royale l'a protégé; Gaston s'était conduit en rebelle; mais on a voulu à tout prix épargner le frère du roi, et sur moi s'est appesantie la vengeance du Cardinal ministre!

Le maréchal, en prononçant ces paroles, se promenait à grands pas dans son étroite prison; dans les accès de sa colère, il menaçait le roi, le Cardinal, la reine-mère, et jetait des regards terribles, tantôt sur le marquis de Brezé, tantôt sur Lannoy. Dans ce moment le duc de Montmorency était effrayant à voir, on eût dit un homme en démence.... Lui, si calme auparavant aux pieds du père Arnoux! la voix sainte de la religion qui fait espérer et console, ne retentissait plus aux oreilles du prisonnier. Le fier gentilhomme avait relevé sa tête; le souvenir de sa puissance, de sa gloire, se présentait à son imagination exaltée : la poitrine oppressée, le front ruisselant de sueur, il se jeta enfin sur un fauteuil; il se prit tout-à-coup à rire aux éclats; mais il y avait dans ce rire quelque chose de convulsif et de terrible.

— Il faut avouer, mes bons amis, dit-il en invitant Brezé et Launoy à s'asseoir à côté de lui, il faut avouer que je suis fou! pauvre condamné! la hâche du bourreau est déja levée sur ma tête, et des pensées d'orgueil affligent encore mon ame qui va comparaître devant le juge suprême.

— Vierge de toute mauvaise action, dit Brezé!

— Vous dites vrai, marquis; Henri II de Montmorency n'a pas souillé le blason de ses ancêtres; chevalier des ordres du roi, amiral à l'âge de dix-huit ans, pair et maréchal de France, je crois avoir mérité ces éminentes faveurs. Vous savez tous que le bon roi Henri IV, frappé de ma bonne mine, dit aux seigneurs qui l'environnaient. « Voyez mon fils de Montmorency, digne en tout de ceux de sa race; si jamais la maison royale venait à défaillir, ce serait dans la sienne que les Français devraient aller chercher leurs maîtres. » Le grand roi ne prévoyait pas alors que je mourrais victime de l'infâme politique de l'évêque de Luçon. Vous connaissez tous, mes amis, ce que j'ai fait pour la religion catholique; dans plusieurs combats je bravai la mort. — « J'avais appris dans l'histoire de mes ancêtres, que la vie la plus glorieuse est celle qui finit par la gloire d'une bataille, et que l'homme ne l'ayant que pour peu de temps, il fallait la rendre la plus éclatante que possible. » Fidèle à ces glorieuses maximes, j'ai fourni une belle carrière; la seule faute que j'ai commise a été de me lier avec le plus faible des princes, avec Gaston d'Orléans, qui a passé sa vie à nouer des intrigues et à les abandonner, qui a poussé constamment ses partisans

à leur perte, et n'a jamais songé à les soustraire aux périls auxquels il les avait exposés; qui toujours vaniteux et faible, a bouleversé le royaume sans but réel, sans espoir de parvenir à le gouverner autrement que par l'intermédiare de ses favoris : pour lui j'ai soulevé le Languedoc dont j'étais gouverneur; pour lui j'ai combattu à la sanglante journée de Castelnaudary, Vous y étiez, Messieurs; vous direz à qui voudra vous entendre, que l'épée de Montmorency porta de rudes coups aux gentilshommes de l'armée royale.... et maintenant que me reste-t-il de ma gloire? Un billot et l'infamie! Avouez, Messieurs, que le cardinal est un ministre infâme, et que le parlement de Toulouse s'est couvert d'opprobre en accordant ma tête aux cruelles exigences de L'HOMME ROUGE!

Le marquis de Brézé et le lieutenant des gardes ne savaient que répondre à une apologie si énergique; sous le poids des brûlantes paroles de Montmorency, les deux gentilshommes restèrent pendant quelques instans muets de surprise, d'admiration. Le maréchal presque suffoqué par l'émotion, le cœur dévoré par toutes les passions humaines, se débattait sur son fauteuil et les yeux étincelaient de fureur. Le marquis de Brézé attendait avec intérêt le dénouement de cette scène si dramatique, lorsqu'un des gardes de la prison s'approcha du fauteuil du Maréchal.

— Monseigneur de Montmorency, lui dit-il, une jeune femme voilée demande à vous parler.

— Une femme! Quel est son nom?

— Je l'ignore, mais voici le *laissez-passer*.

Le Maréchal saisit le papier avec empressement et lut : « Il est permis à Marie-Félicie des Ursins, de » voir pendant un quart-d'heure, le duc de Montmo- » rency, son époux. »

— Faites entrer madame la duchesse, dit le Maréchal, et vous, Messieurs, retirez-vous, plus tard je vous reverrai; marquis de Brézé, c'est vous que le cardinal a chargé de me conduire à l'échafaud.

— Vous vous trompez, Monseigneur, répondit le marquis; c'est l'office du bourreau.

— Pauvre Brézé! fit Montmorency : il y a du bon dans le cœur de ce gentilhomme.

Au même instant il se leva pour recevoir dans ses bras Félicie des Ursins, qui s'avançait couverte de la tête aux pieds d'un long voile noir.

— Le cardinal a permis qu'on vous ouvrît les portes de cette prison, madame de Montmorency, s'écria l'amiral en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Le Cardinal! s'écria la Duchesse... Par le saint nom de Dieu, Monseigneur, ne parlez pas de cet homme. Il est plus inexorable que les puissances de l'enfer... Je me suis jetée à ses pieds, je lui ai demandé la grâce de mon époux; il a refusé!... Il n'a pas voulu permettre une entrevue avec le roi, et c'est à son insu que Louis XIII a signé l'ordre de m'ouvrir cette prison.

— Je suis résigné à mon sort, Madame, et j'aurai moins de peine à mourir, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir pour la dernière fois, de vous laisser dépositaire de mes dernières pensées.

Il entraîna la Duchesse à l'extrémité du cachot, et les deux époux parlèrent long-temps à voix basse; cet entretien secret fut interrompu par les cris d'une jeune fille.

— Laissez-moi passer, vous dis-je, s'écriait-elle en se débattant avec le geolier; je veux voir monseigneur de Montmorency : je suis Rosine de Mauret.

Le Maréchal se leva en sursaut dès qu'il entendit la voix de la jeune fille; il s'avança vers elle à pas précipités :

— C'est toi, ma pauvre Rosine, Rosine ma bien-aimée, répétait Montmorency en embrassant à plusieurs reprises une jeune fille si belle, qu'on l'eût prise en ce moment pour un des anges consolateurs que la miséricorde divine envoie aux affligés...

— Madame, ajouta-t-il, en soulevant le voile qui couvrait le front de Rosine, voyez comme cette jeune fille est jolie; je n'ai plus que quelques heures à vivre : après ma mort Rosine sera orpheline, si la duchesse de Montmorency ne consent à l'adopter, à lui tenir lieu de père.

— Mademoiselle de Mauret ne manquera pas de protecteurs à la cour de Louis XIII, répondit Félicie des Ursins.

— La fille de Montmorency chercherait des protecteurs parmi les lâches gentilshommes qui se prosternent devant Baal et adorent le cardinal de Richelieu, s'écria le Maréchal! elle oublierait la triste fin de son père!

— Vous, son père! fit la Duchesse.

— Madame, répliqua le duc, je ne vous connaissais pas encore, lorsque je vis à la cour de France une demoiselle, fille unique du pauvre gentilhomme de Provence. Je l'aimai; je voulais même l'épouser, lorsqu'elle mourut en donnant le jour à Rosine. Pour éviter la colère de mon père et les justes reproches de ma famille, je priai le comte de Mauret d'adopter mon enfant, qui dès ce jour a porté le nom de son père adoptif. Vous savez que le comte de Mauret a trouvé une mort glorieuse à la journée de Castelnaudary. Henri de Montmorency mort, Rosine est sans appui.

— Non, non, s'écria la Duchesse, je l'adopte; nous pleurerons ensemble sur le tombeau de son malheureux père.

Cependant le jour commençait à poindre, et le geolier entra dans la prison pour annoncer à madame de Montmorency que les instans fixés pour ce dernier entretien s'étaient déja écoulés. La duchesse et Rosine eurent à peine le temps de serrer dans leurs bras l'infortuné Maréchal, qui pleurait comme un enfant, lui si fier, lui si menaçant devant ses juges, lui si calme devant l'échafaud; accablé de fatigue, dévoré par une fièvre ardente, il se jeta sur le petit lit en satin que le cardinal avait fait préparer pour l'auguste prisonnier.

— Geolier, dit-il, je ne veux voir personne; j'ai besoin de dormir : dans quelques heures commencera pour moi le sommeil de la mort, ajouta-t-il à voix basse.

Le duc de Montmorency dormait depuis une demi-heure; tout était calme et silencieux dans la prison, lorsqu'un homme, enveloppé dans un manteau brun, se présenta à la porte. Le geolier refusa d'abord d'ouvrir; mais l'inconnu prononça ces mots à voix basse :

— Ouvrez au roi de France!



LOUIS XIII PRES DU LIT DE MONTMORENCY.

Louis XIII entra, suivi du marquis de Brézé; le cardinal de Richelieu resta à la porte; il n'eut pas la force de pénétrer dans la sombre et triste demeure de sa victime.

— Où est le duc? dit Louis XIII au marquis de Brézé.

— Sur son lit; ne fesons point de bruit, sire, il dort.

Louis XIII n'osant prendre haleine, marchant à petits pas; les ailes de son feutre rabattues sur le front, s'approcha de la couche du condamné. Le duc de Montmorency dormait d'un profond sommeil; la pâleur de la mort était répandue sur son noble visage; on eût dit un cadavre étendu dans un tombeau. Pas un souffle, pas un seul indice de respiration.

— Marquis, dit Louis XIII, voyez si le duc est mort.

Le capitaine des gardes posa sa main droite sur le cœur du condamné :

— Non sire, dit-il au roi, le Maréchal dort.

— Et on dresse l'échafaud ! fit Louis XIII, en portant précipitamment la main droite à son front.

— Sire, s'écria Brézé, vous êtes roi de France, vous pouvez absoudre et condamner; d'une main vous tenez le glaive de la justice et de l'autre vous pouvez signer la grâce de Montmorency.

— Que faites-vous, marquis ? s'écria Louis XIII, en s'efforçant de relever M. de Brézé.

— Grâce pour monseigneur de Montmorency, grâce pour le premier gentilhomme de France, s'écriait le marquis de Brézé.

Le maréchal éveillé par ce bruit se leva en sursaut, et le roi se dirigea précipitamment vers la porte de la prison.

— Qui est venu ici ? dit le maréchal.... Marquis de Brézé, vous êtes à genoux...

— Je priais pour vous.

— Je n'ai pas grande confiance en vos prières, marquis, je compterais plutôt sur votre épée. Mais dites-moi qui est venu ici ?

— Le roi.

— Louis XIII est venu dans ma prison et je n'ai pu le voir, s'ccria Montmorency.

— Sa majesté n'a pas voulu se trouver face à face avec la victime de M. le Cardinal.

— Louis XIII aurait écouté ma prière; lorsque Richelieu n'est pas avec lui, lorsquo son infernale politique ne fait pas entendre ses cris, ses menaces, le roi

de France cède à son bon naturel ; il est compatissant ; il aurait pris en commisération Henri II. de Montmorency.

— Il a fui avec précipitation, répondit le marquis de Brézé, et lorsque la porte de la prison s'est ouverte, j'ai entrevu la robe rouge du Cardinal.

— Toujours lui ! s'écria le maréchal, toujours ce bourreau acharné à ma perte.

Le marquis de Brézé sortit au même instant, et laissa le duc seul avec le bourreau qui venait pour commencer la *fatale toilette*. Montmorency supporta ses derniers apprêts avec un calme, une résignation admirable ; il demanda à parler au pere Arnoux, son confesseur, et passa quelques heures avec ce jésuite. Lorsque Lannoy entra dans la prison pour le conduire à l'échafaud, il remercia son confesseur, et lui dit en s'efforçant de sourire :

— Mon père, il me tarde que ceci finisse ; je ne connais rien au monde qui soit plus terrible, plus affreux, que la *dernière nuit d'un condamné*.

Quelques instans après, la tête du maréchal roulait sur l'échafaud, et le Cardinal, caché dans l'angle d'une des fenêtres du Capitole, disait à Louis XIII : « J'ai fait tomber la dernière tête de l'hydre de la féodalité ; j'ai vu couler le sang du plus noble, du plus puissant gentilhomme de France, j'ai sauvé la monarchie (1) ! »

J. M. Cayla.

(1) Voir pour les détails de la mort et de la conspiration de Montmorency, la *Mosaïque du Midi*, tome I. pag. 308.

LA VILLE D'AGEN.

FRAGMENT.

Capitale des *Nitiobriges*, l'ancienne ville *d'Agen*, occupait sous la domination romaine, un rang distingué parmi les villes municipales de l'Aquitaine. Les proconsuls en firent une cité prétorienne, qu'ils ornèrent de magnifiques édifices, dont on a retrouvé les débris à diverses époques. Elle fut successivement dévastée par les nations barbares qui envahirent le midi de la Gaule pendant l'époque désastreuse du Bas-Empire ; plus tard les Normands achevèrent l'œuvre de destruction, et les Anglais devenus maîtres de la Guienne, n'épargnèrent pas une ville dont les habitans avaient courageusement résisté à l'invasion étrangère.

Agen avait antérieurement subi la domination des rois francs, des ducs d'Aquitaine, et des comtes de Toulouse. Le comte d'Armagnac l'avait prise d'assaut en 1418, et ce terrible suzerain se signala par plusieurs actes de la plus atroce cruauté.

Lorsque les ligueurs et les protestans sonnèrent l'effrayant tocsin des guerres de religion, les habitans d'Agen eurent beaucoup à souffrir des troubles qui furent si funestes à la France pendant le XVIe siècle. Dévoués de cœur à Henri de Navarre, qui avait long-temps tenu sa cour à Nérac, ils se soumirent sincèrement au héros d'Arques et d'Ivry, aussitôt qu'il fut proclamé roi de France. L'industrie fleurit alors dans l'ancienne capitale de *Nitiobriges*, qui déja avait été illustrée par la naissance du docte Scaliger, et du grand artiste Bernard de Palissy.

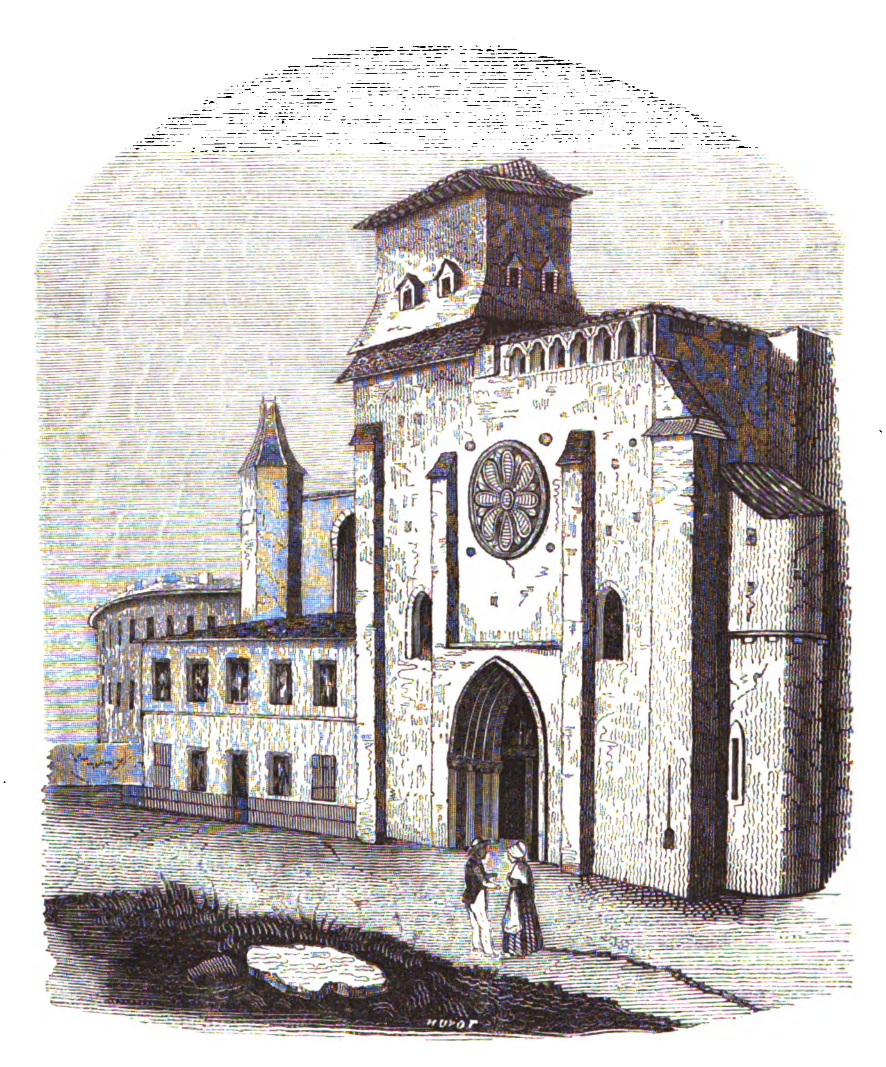
Dès le IVe siècle elle fut érigée en évêché, et eut pour premier pasteur saint Caprais, sous l'invocation duquel on a bâti depuis l'église qui porte son nom ; monument religieux qui n'est pas beau mais très-curieux par son antique et bizarre architecture, et dont l'aspect est vénérable et sombre.

Au commencement du VIe siècle, disent plusieurs historiens, on voyait encore à Agen une partie de ses murailles romaines. Ces précieux restes de l'ancienne civilisation s'écroulèrent sous le marteau des maçons du moyen âge, qui les remplacèrent par des remparts gothiques, où on remarque encore quelques débris de créneaux noirs et informes.

L'Agenais, s'il faut ajouter foi aux chroniqueurs contemporains, fut le berceau du calvinisme en France ; la ville de Nérac fut long-temps peuplée de seigneurs protestans. Cette province appartint pendant quelque temps à la reine Marguerite, dont le mariage avec Henri IV fut annulé : elle fut en proie aux guerres de religion, et aux troubles de la Fronde jusqu'au moment où Louis XIV parvint à affermir sa puissance royale sur les débris des vieilles factions. Quelques années après, la révocation de l'édit de Nantes porta la désolation dans l'Agenais : plusieurs de ses principaux habitans se résignèrent à l'exil pour se soustraire à la persécution ; la prospérité, l'industrie du pays reçurent un coup fatal.

La ville d'Agen jouit, à dater de cette époque, d'une tranquillité qui ne fut troublée que par les orages de la révolution de 1789.

« Située dans une plaine, au pied d'une colline haute de 400 pieds et coupée presque à pic, la ville d'Agen, disent les auteurs du *Guide du Voyageur*, offre un aspect pittoresque. Les rues de la vieille ville sont étroites, sinueuses, mal pavées, et presque toutes sombres : elles sont formées d'antiques constructions. Dans l'intérieur, le seul édifice qui mérite d'être si-



ÉGLISE DE SAINT-CAPRAIS A AGEN.

gnalé, est la *Cathédrale saint Etienne*, qui resta inachevée : cette église fut renversée plusieurs fois, et en dernier lieu en 1793. Dix ans auparavant, l'évêque Bonnet en avait fait recommencer la construction et y avait dépensé des sommes considérables. Il n'en reste que la façade, vaste et imposante, et quelques arches en ogives de la nef et du chœur. On a agité longtemps la question d'utiliser ces ruines en les transformant en halle ouverte. Le *palais épiscopal*, construit par l'évêque Bonnet, est devenu l'*hôtel* de la préfecture, c'est le plus bel édifice de la ville; son plan est vaste et régulier; le corps principal a deux étages : une cour spacieuse s'étend devant la façade, et s'ouvre par une belle porte en arc de triomphe.

« Le Mont-Pompeian ou la colline de l'Ermitage, est la haute colline dont les falaises semblent menacer la ville. Les légendaires rapportent que l'évêque saint Caprais s'y retira dans un ermitage excavé dans le roc, et dont les curieuses cellules sont encore très-visitées par les voyageurs. Du sommet de cette colline on jouit de perspectives étendues sur le cours de la Garonne, et là vue s'étend jusqu'aux Pyrénées qui, au sud, bornent l'horizon. »

Vue de ce site pittoresque, la ville d'Agen se développe, se déroule, s'amoncelle et forme un étrange panorama. Mais l'antique *Aginum* a perdu sa physionomie Romaine, et les noms de Scaliger, de Bernard de Palissy sont aujourd'hui ses plus beaux titres de gloire.

L. Mounié.

LE CLERC DU COMTE DE FOIX.

L'habile conseiller d'un roi de France, qui fut le plus habile politique de son siècle; l'historien qui mérita d'être appelé le Tacite français, parce qu'il sçut comprendre et servir les desseins de Louis XI; Commines, en un mot, rend compte dans ses chroniques de la grande part que prenaient les clercs dans les affaires de son temps. Le bon roi Louis le onzième devait utiliser mieux que personne les hommes d'étude et de science; il comprenait, cet excellent prince, qu'une bonne tête vaut mieux que cent bras. Aussi dans toutes les ambassades de quelque importance, qu'il envoyait aux princes ses alliés ou ses ennemis, à côté d'un haut dignitaire suivi d'une belle escorte et fier de ses pouvoirs, il glissait un tout petit homme de peu d'apparence, chargé de tout examiner, de tout voir et de tout régler, sous les yeux de l'ambassadeur qui paradait et représentait, mais ne concluait rien.

Ces clercs astucieux qui gagnaient la confiance des hauts barons, et leur vendaient chèrement leurs conseils assaisonnés de mauvais latin, avaient toujours occupé cette même position auprès des puissances : sous des noms divers, nous les retrouvons dans chaque siècle, immobiles à la même place. Les esclaves grammairiens et rhéteurs avaient à Rome la haute main dans les villes et les palais des empereurs; les rois barbares et les ducs fesaient siéger dans leur conseil les jurisconsultes et les hommes lettrés; enfin, ces seigneurs féodaux conduisaient partout avec eux-mêmes à la croisade, leur aumônier, qui servait à la fois de confesseur et de notaire; eh bien! l'affranchi grammairien, le jurisconsulte du roi barbare, et le clerc du baron ne furent qu'une seule et même personnalité sous divers modes d'existence; c'est toujours l'homme d'intelligence, qui, malgré les circonstances les plus contraires, a dans les mains le pouvoir, par le droit imprescriptible de la pensée.

C'est d'après cette loi que les affaires les plus importantes étaient réglées à la cour de Roger, ce comte de Foix qui suivit Raymond de Saint-Gilles à la première croisade; ce seigneur était un beau chevalier, vigoureux de corps et d'âme, l'œil vif, la voix forte, le bras pesant; soldat infatigable et chasseur éprouvé, jaloux dans ses amours et violent dans ses guerres; enfin, une nature indomptée qui laissait aller au hasard son énergie dans toute sa fougue désordonnée, un homme qui mettait son sang, son pouvoir, son honneur à la discrétion de chaque sentiment qui possédait son cœur, de chaque fantaisie qui venait briller à son esprit.

Stéphanie de Provence, son épouse, cachait sous les apparences du calme et de la douceur des passions profondes et concentrées : son front pâle et la fixité de son regard annonçaient une ame constante dans ses sentimens, obstinée dans tous ses projets; on la voyait rarement sourire et prendre part aux fêtes qui plaisaient beaucoup à l'esprit aventureux du comte; peu attentive aux plaisirs qu'on goûtait autour d'elle, Stéphanie semblait toute à ses espérances ou à ses souvenirs.

Quant à l'écuyer du comte, à son majordome, Belmont de Saverdun, un seul mot était dans sa bouche, une seule pensée dans son ame, l'honneur: il avait donné sa foi au comte, il le servait exactement, il était prêt, le cas échéant, à se faire tuer pour lui; hors de là, Belmont ne comprenait et n'aimait rien; cet homme était comme le fer insensible et tranchant qui va partout où la main le pousse. D'autres serviteurs fidèles, nobles chevaliers et barons, d'autres dames belles et jeunes se fesaient remarquer au château de Foix; il y avait là des ambitions féroces, de grands courages, de profondes amours qui se heurtaient, tantôt dans le silence de l'intrigue, tantôt avec éclat: c'était du bruit et de l'émotion, de la honte et de la gloire; et toutefois, au milieu de ces passions vigoureuses, parmi ces personnages puissans, un petit clerc de peu d'apparence, et fort retiré en lui-même, avait la plus grande part dans les affaires de quelque importance : une voix bien grêle, un regard timide, presque toujours baissé, un maintien modeste jusques à la contrainte, voilà l'homme; son œil n'avait que des regards rapides, il prenait votre pensée et vous cachait la sienne: ce regard perçant plongeait dans votre cœur et se retirait aussitôt, prompt comme le main d'un voleur; sa démarche était une fuite, son sourire une énigme, son abord un embarras. A le voir ainsi frêle, insaisissable, impalpable et léger comme la flamme qui flotte dans les airs, on eût dit que cet homme était d'un autre monde et que son esprit, toujours élevé vers ces hautes sphères de l'intelligence, oubliait les intérêts vulgaires de la vie; mais certes, il n'en était rien; lorsque le comte avait à décider de graves questions, c'est lui qu'il consultait toujours, encore lui quand il voulait tendre les filets d'une intrigue amoureuse.

Roger de Foix fit un jour appeler, de fort bonne heure, son clerc Gautier, dans la chambre qu'il habitait au second étage de la tour carrée, la tour du midi. Monseigneur va dire matines avec son clerc, pensèrent les écuyers de service qui le virent passer : or, voici quelle antienne Gautier venait chanter au comte; il se découvrit avant que d'entrer, se recueillit pour composer son maintien; et, soulevant la tapisserie, il parut. Roger de Foix était à genoux à son prie-Dieu de bois de chêne posé dans l'enfoncement d'une niche profonde pratiquée dans l'épaisseur du mur : ses armes brillantes pendaient aux lambris sculptés dont cette chambre était ornée; tout annonçait un homme fort par le courage et la foi; le clerc qui connaissait son maître, avait adroitement fait pénétrer dans son noble cœur une passion énervante qui devait le livrer à son influence: sous prétexte de rendre hommage à la vertu d'une jeune demoiselle, Marguerite de Saint-Yran, Gautier avait fait d'elle au comte un éloge plein d'images



PONT DE FOIX.

irritantes, un portrait où l'innocence ajoutait un charme irrésistible à la beauté. Amaury de Saint-Yran, frère de la jeune fille, commandait une compagnie d'archers que le comte de Foix avait envoyée sous les drapeaux de son suzerain, le comte de Toulouse, et Marguerite, qui n'avait d'autre appui que son frère, était demeurée dans le château de Saverdun. Sous la garde de quelques sergens, la garnison du fort était peu nombreuse, et Gautier avait fait craindre à Roger que ses ennemis venant à s'emparer de Saverdun, la sœur d'un homme qui se battait pour lui, Marguerite, ne tombât dans leurs mains. Le comte brûlait du désir de voir Marguerite; on lui disait que son honneur lui fesait un devoir de la protéger, il fit venir la noble demoiselle dans son château de Foix.

Gautier ne s'était pas trompé dans ses prévisions: Marguerite, belle et pure jeune fille, toucha le cœur de Roger; le clerc se tut alors et ne dit plus un mot de sa vertu: il attendit que le comte eût recours à lui, pour faire valoir les services qu'il pouvait lui rendre dans cette circonstance. Roger avait déja donné des ordres à son clerc, la veille du jour où il le fit appeler; il voulait savoir comment il les avait remplis: et, sa prière faite, il se tourna vers Gautier. Voici l'entretien qu'ils eurent ensemble;

— Eh bien! dit Roger, maître, quel est ce prêtre qui reçoit la confession de Marguerite? l'avez-vous découvert?

— Oui Monseigneur, c'est le moine qui demeure à l'ermitage de Saint-Pierre, là haut sur la montagne, entre la terre et le ciel.

— Quel homme est-ce que cet ermite?

— Je n'en sais pas davantage: cet homme est un ermite; maintenant jusqu'à quel point cet ermite est-il homme, voilà ce que j'ignore.

— Maître clerc, j'ai besoin d'un froc pour me déguiser et questionner ce moine sans qu'il puisse se défier de moi: couvert d'un saint habit et de quelques dehors pieux, je me concilierai son estime; j'espère qu'après avoir prié et conversé avec moi, le saint homme ne craindra pas de confier les secrets que je veux connaître à un frère voyageur qui ne pourra le trahir.

— Mais s'il s'obstine dans son silence?

— J'emploierai la menace, je me ferai connaître.

— Et s'il résiste à la menace.

— Il aura gagné le ciel, nous en ferons un martyr.

Faites-en un évêque ou un abbé, il se rendra peut-être à vos désirs.

— Nous verrons; dans une heure, tu iras m'attendre près de l'ermitage de Saint-Pierre sur la montagne avec un froc noir : j'irai te joindre et nous irons trouver le saint homme.

Gautier s'inclina et sortit pour aller exécuter l'ordre du comte : de son côté, Roger ordonna qu'on préparât ses équipages de chasse; il comptait aller chasser l'ours dans les bords de l'Arget, et, lorsque la bête serait lancée, se détourner pour monter à l'ermitage; il voulait savoir s'il avait un rival, s'il était aimé de Marguerite; cette passion l'avait distrait de toute autre pensée. Vainement tous les seigneurs de Languedoc et de Provence, s'armaient et prenaient la croix pour suivre leur souverain Raymond de Saint-Gilles; Roger de Foix oubliait sa gloire, négligeait son pouvoir et n'avait d'autre avenir que les rêves de son amour. Gautier, le petit clerc, se voyait maintenant l'homme utile près de son seigneur; il allait augmenter en crédit à la cour de Foix, en secondant les désirs de son maître, en servant une passion qu'il avait fait naître; il se disait à lui-même en se promenant à grands pas sur la terrasse qui joignait les deux grandes tours carrées du château : « Si nous ne tenions pas en haleine ces bons seigneurs, ils nous fouleraient aux pieds; j'y mettrai bon ordre; d'ailleurs j'aime le trouble et l'agitation pour une raison bien simple, c'est que dans les temps de calme c'est la position qui fait l'homme, et ma position ne vaut rien; tandis que dans les jours de désordre, c'est l'homme qui fait sa position, et je suis au-dessus de la mienne. Mon bon maître veut connaître les sentimens secrets de la jeune Marguerite qu'il aime; il veut en être aimé, et pendant ce temps il ne voit pas que le chevalier de Saint-Yran, frère de Marguerite, a touché le cœur, de la comtesse et que c'est Stéphanie de Provence qui a placé ce jeune seigneur auprès de lui. Plus tard, nous pourrons utiliser ce secret.

Pendant que Gautier se parlait à lui-même, il vit la comtesse de Foix se diriger de son côté : le clerc se hâta de s'approcher de sa souveraine et de lui offrir ses services. Stéphanie était fort émue et la pâleur ordinaire de son front était remplacée par les plus vives couleurs; ses yeux brillaient et sa démarche était précipitée. Le clerc, obéissant à sa parole et à son geste, la suivit à l'écart. Quand Stéphanie se fut assurée qu'ils ne pouvaient être vus ni entendus, elle se plaignit à lui d'être délaissée par le comte. L'amour de Roger pour Marguerite était connu de tous ses familiers, et la comtesse, humiliée de l'abandon où son époux l'avait depuis long-temps laissée, venait demander à Gautier le remède à tant de maux. Le clerc savait l'amour de la comtesse pour Saint-Yran : il comprit que le frère, instruit de tout, avait prié Stéphanie de protéger sa sœur contre le comte. Stéphanie avait en ce moment tout l'intérêt qui se porte sur une victime; elle semblait obéir à un sentiment de noble jalousie en accusant la conduite du comte; mais, en réalité, c'était à l'amour seul qu'elle obéissait alors, et, bien loin de désirer le retour de son époux à de meilleurs sentimens, elle ne voulait qu'arracher de son pouvoir la dame du chevalier Saint-Yran. Gautier, qui avait pénétré la passion secrète de Stéphanie, feignit de croire à la jalousie qu'elle semblait éprouver et la consola de sa honte. La comtesse s'imagina que le clerc entrait dans ses projets et partageait ses chagrins; elle lui confia ses plus secrets desseins, espérant le séduire d'ailleurs par les avantages qu'il trouverait lui-même à leur accomplissement. Il fallait, selon Stéphanie, que Gautier usât de toute son influence sur le comte, afin de le déterminer à partir pour la croisade; ainsi, son honneur serait sauvé; ainsi, Marguerite échapperait à cet amour fatal; ainsi elle-même ne serait plus couverte de honte; elle promettait encore de s'employer auprès du comte pour qu'avant son départ vers la terre sainte il laissât à Gautier la principale autorité dans ses domaines. Sans qu'il fût entièrement persuadé de la franchise de la comtesse, le clerc fut séduit par l'espérance qu'elle lui donnait de gouverner la comté en l'absence du comte : en homme habile qu'il était, il comprit que, dans l'incertitude des véritables sentimens de Stéphanie, il pouvait sans danger seconder ses projets ayant pénétré son secret; il avoit un moyen de se venger d'elle et de déjouer ses perfidies si elle ne se montrait pas sincère. Il répondit, sans donner une assurance formelle, de servir les projets de la comtesse, qu'ils étaient dignes d'un cœur généreux et qu'il était pénétré de reconnaissance pour les bonnes intentions qu'elle avait manifestées à son égard; on savait que Gautier ne s'engageait jamais avec plus de franchise et ne formulait pas sa pensée plus clairement. Stéphanie le crut gagné; elle l'avertit alors du retour de Saint-Yran qui devait le jour même rentrer à Foix : le clerc pourrait s'entendre avec lui, pour sauver Marguerite, sa sœur, des mains du comte. A ce dernier avis, Gautier vit clairement que Stéphanie voulait l'entraîner à conspirer pour son amant contre le comte, et, tout-à-coup, il forma le projet de faire servir Saint-Yran et la comtesse à l'exécution de ses propres desseins.

Saint-Yran était un jeune seigneur de Provence venu dans le comté de Foix à la suite de Stéphanie. Roger le connaissait à peine, et cette circonstance fit concevoir à Gautier un projet bizarre qu'il communiqua sur le champ à la comtesse. Celle-ci pouvait en instruire Saint-Yran; le clerc partit alors pour aller au rendez-vous que lui avait donné le comte, et le comte lui-même, suivi d'une troupe nombreuse d'écuyers, et de pages, s'élança bientôt hors du château.

Le frère de Marguerite avait appris, depuis quelques jours, en quel danger était sa sœur, devenue l'objet de l'amour effréné du comte; il arriva dans le château de Foix, à l'instant où Roger venait d'en sortir. Belmont, qui commandait dans les tours en l'absence de son maître, était l'ami d'enfance de Saint-Yran; il le reçut avec empressement et le conduisit dans la chambre de Stéphanie. La comtesse lui communiqua le projet qu'avait formé le clerc et l'on se mit à l'œuvre pour l'exécuter. Belmont, qui détestait Gautier, voyait avec peine Stéphanie suivre les avis de ce méchant clerc plein de ruses et de mensonges; mais la comtesse et Saint-Yran n'hésitèrent pas à seconder un projet qui devait éloigner le comte de Foix et sauver la jeune Marguerite.

Saint-Yran monta rapidement à l'ermitage de Saint-Pierre et par un chemin direct, pour devancer le comte.

Le père ermite était absent; il ne trouva dans sa pauvre cellule qu'un jeune garçon qui étudiait la perfection sous la conduite du saint homme. Saint-Yran éloigna sous un prétexte spécieux, le jeune homme crédule, et resta le maître de l'ermitage; il se hâta de s'envelopper dans une longue robe qu'il avait apportée, cacha sa tête sous un vaste capuchon, et attendit le comte de Foix. Il n'était prêt que depuis un instant, lorsque le noble Roger vint frapper à la porte de l'ermitage, et, sans attendre qu'on ouvrît, il entra. Saint-Yran n'eut que le temps de tomber à genoux et d'élever les mains au ciel comme dans les ravissemens de l'extase. Le comte en le voyant dans cette posture, fut saisi de respect et se recueillit en lui-même; il se reprochait de profaner le saint habit dont il s'était couvert pour tromper ce saint homme; mais il était allé trop loin pour reculer : il aborda le faux ermite, le frère de Marguerite, l'amant de la comtesse de Foix.

Après les complimens d'usage, que ces loups déguisés en brebis s'adressèrent avec une voix aussi douce qu'ils pouvaient la préparer dans leur rude poitrine, le comte entra plus vivement en matière; Saint-Yran lui demandait comme aurait fait un anachorète de la Thébaïde, ce qu'on fesait dans le monde, si les hommes bâtissaient toujours des maisons, s'ils étaient toujours envieux et méchans. Toujours mon frère, dit Roger, et votre ville de Foix est pleine de scandale; le comte, m'a-t-on dit, a conçu l'amour le plus violent pour une jeune demoiselle, Marguerite de Saint-Yran; je crois, il va l'épouser.

— L'épouser ! et Stéphanie de Provence?...

— Une bulle du pape déclarera la nullité du premier mariage; Marguerite sera comtesse de Foix, et bienheureux alors le prêtre qui dirige sa conscience, car il pourra tout faire pour le bonheur spirituel et temporel de ses semblables. Le comte de Foix est encore indécis; il a peur de n'être pas aimé; il craint de se voir préférer son premier écuyer, le sire de Belmont, que le frère de Marguerite regarde comme son ami le plus dévoué. Qu'en pensez-vous, mon frère ?

— Que vous dirais-je, moi qui vais si rarement à la ville, et ne m'enquiers jamais de pareilles affaires ?

— Ne le cachez pas mon frère, cette nouvelle vous a surpris; si vous saviez quelque légitime empêchement à l'union qui se prépare, votre devoir exige...

— Que puis-je savoir ?

— Tout : vous lisez dans l'ame de la jeune Marguerite.

— Je dois me taire.

— Si le comte vous offrait une riche abbaye.... Je sais qu'il fait grand cas de vos lumières.

— Je refuserais une abbaye.

— Sans doute ; vous préféreriez un évêché.

— Mon royaume n'est pas de ce monde.

— Mon frère, vous trahissez votre souverain en lui laissant épouser une femme qui ne l'aime pas, qui lui préfère un rival indigne.

— Rival indigne ! qu'en savez-vous ?

— Vous défendez cet homme ! le comte a donc un rival, jour de Dieu !...

— Mon frère vous jurez !...

Le comte, enflammé de colère, était prêt à se trahir, lorsqu'on entendit au dehors quelques voix de femme qui chantaient des cantiques, et s'approchaient insensiblement de l'oratoire de Saint-Pierre ; c'était la comtesse de Foix et les demoiselles de sa suite qui venaient en dévotion à l'ermitage comme Gautier le lui avait conseillé. Saint-Yran sortit pour aller recevoir les nobles dames; le comte, qui craignait d'être reconnu, resta dans la cellule et s'approcha d'une fenêtre pour entendre ce qu'allait dire Stéphanie; il avait peur que la comtesse n'eût connaissance de ses projets et ne vînt le surprendre.

« Mon père, dit gravement Stéphanie de Provence, à Saint-Yran qui l'écoutait sans se trahir, nous venons prier saint Pierre pour le succès de la croisade : daigner nous ouvrir l'oratoire et joindre votre voix à la nôtre pour que Dieu soit plus favorable à nos vœux; alors Saint-Yran, à qui Gautier avait donné toutes les instructions nécessaires, se mit à prêcher sur la croisade avec un entraînement irrésistible; il peignit les maux des chrétiens, esclaves des Turcs, les triomphes des enfans de Mahomet qui possédaient Grenade et qui s'approchaient de Constantinople; la croix foulée aux pieds par les infidèles, le tombeau du Christ profané.

Que fais-je ici ? dit le comte de Foix, qui ne s'attendait pas à ce discours. Le clerc Gautier connaissait l'ame ardente de son maître; il avait pressenti quelle impression devait produire sur son esprit le projet de la croisade exposé à ses yeux pour la première fois. Saint-Yran continuait toujours à développer son magnifique sujet; il représentait toute la noblesse chrétienne prête à marcher vers l'Orient pour délivrer le tombeau du Christ; il poussa le cri de guerre de croisés : Dieu le veut !... Dieu le veut !... et, dans un dernier élan, il couronna par ces paroles, le discours qu'il venait de prononcer :

» Quand les hommes nobles de France et d'Angleterre, d'Espagne et de Provence, se réunirent pour marcher à la conquête d'un tombeau, ils se trouvèrent si nombreux, que pour se reconnaître il fallut que chacun ornât de signes et de devises ses armes et ses étendards. A ces marques désormais on reconnaîtra la véritable noblesse qui aime la gloire et croit à son Dieu; et ceux qui resteront dans leurs foyers auront des boucliers sans devise, ainsi que des ames sans honneur : aussi tous partent à l'envi, toute la fleur de la noblesse a pris la croix : les Montagut, les Sabran, les Comminges, les Gaston de Foix, les Trencavel de Béziers, les d'Albret, et mille autres encore : un seul manquait à cette noble assemblée, un seul; et, tandis que les grands cœurs battaient sous l'armure de fer, il languissait sans honneur au fond de ses domaines, il perdait peut-être sa force dans de petites intrigues d'amour. N'importe ? ont dit les chevaliers, Roger de Foix n'est plus des nôtres, allons en Palestine délivrer Jérusalem : Dieu le veut !... Dieu le veut !... »

Les écuyers et les dames qui suivaient Stéphanie répétèrent ce dernier cri avec un enthousiasme sincère dont Saint-Yran se sentit flatté; mais une voix puissante dominait toutes ces voix, c'était celle du comte ; il oublia tout pour se livrer au transport dont il fut soudainement ému; l'aiguillon de la gloire se fit sentir à son cœur; il eut honte d'être le seul éloigné du grand étendard qui flottait sur la chrétienté; et, rejetant le froc qui le couvrait, il se montra soudain en s'écriant

Dieu le veut! Dieu le veut!... A moi mes armes, mon cheval de bataille, mes chevaliers! Des courriers sur toutes les routes; que ma noblesse et les milices des bonnes villes viennent me joindre à Toulouse où je vais dès aujourd'hui, et si je fus le dernier à tirer l'épée du fourreau, je veux être aussi le dernier à la remettre. Gautier sera de la croisade pour être témoin de toutes mes prouesses; et je jure sur l'honneur qu'il se fatiguera bientôt en écrivant tout ce que je dois y faire! A moi mes braves!... Dieu le veut!... Dieu le veut.!

En même-temps, il se précipita de la montagne, suivi des écuyers qui avaient accompagné Madame de Foix à l'ermitage. Gautier paraissait être peu satisfait de la faveur que lui accordait son maître en l'amenant à la croisade; il espéra que Stéphanie obtiendrait de son époux qu'il laissât son clerc auprès d'elle pendant son absence. La comtesse avait promis de seconder son ambition, et de solliciter en sa faveur, le comte de Foix; il la pria de se hâter et de se conserver à elle-même le plus dévoué de ses vassaux. Stéphanie réitera sa promesse et dit qu'elle allait parler au comte en rentrant au château; mais le regard pénétrant de Gautier vit que la joie de retrouver un amant et de perdre un mari étouffait toute reconnaissance dans l'ame de la comtesse; et, malgré les assurances favorables qu'elle lui donnait, il se promit bien de la surveiller de près.

Le clerc ne se trompait pas. Stéphanie feignit de s'intéresser pour lui; elle obtint du comte un entretien secret pour retenir, disait-elle, maître Gautier dans le château, mais le clerc comprit bien que Stéphanie le jouait et qu'elle était secrètement joyeuse de son départ. En effet, le comte employa la journée aux préparatifs de son voyage; il lui donna des ordres et ne lui dit pas un mot des instances que la comtesse prétendait avoir faites auprès de lui pour le retenir; dès qu'il fut assuré de la trahison de Stéphanie, Gautier, sans témoigner le moindre dépit, résolut de se venger et d'obtenir par lui-même ce que l'ingratitude de la comtesse lui refusait. Pour mieux cacher son dessein, il se disposa tristement à partir; il exprima le regret qu'il éprouvait de quitter la comtesse, sa gracieuse souveraine; il la pria même d'écrire au comte, lorsqu'il serait à Toulouse, pour qu'il eût à envoyer à Foix, son clerc Gautier, dont elle ne pouvait se passer en son absence pour gouverner ses domaines. Stéphanie promit encore, et se moqua de la crédulité de Gautier; elle ne voyait pas qu'il commençait à l'envelopper dans ses filets.

Tout était prêt pour le départ du comte. Des mulets, chargés de bagage, avaient pris le devant avec ses équipages de chasse; les hommes d'armes l'attendaient à cheval dans les cours du château; les nobles dames et les seigneurs qui devaient, en l'absence de Roger, gouverner ses vassaux, étaient rassemblés dans une galerie; Stéphanie de Provence feignait d'être profondément affligée du départ de son noble époux, et l'on attendait le comte en silence pour recevoir ses derniers adieux. Gautier se promenait avec des chevaliers sous les yeux de la comtesse pour lui faire voir qu'il ne songeait pas à la vengeance; mais il avait eu soin d'envoyer au comte, qui était renfermé dans sa chambre, seul avec son confesseur, un tout petit billet conçu dans ces termes :

Monseigneur, madame Stéphanie vous trompe; elle trahit ses devoirs, elle aime le sire de Saint-Yran qui est arrivé dans votre cour, aujourd'hui même: pour vous convaincre de la vérité de mes paroles, Monseigneur, maîtrisez votre colère et faites vos adieux à madame de Foix; ce soir même vous pourrez revenir en secret et surprendre les deux amans, seuls dans la chambre que vous allez quitter; obligez-moi, sous un prétexte quelconque, de rester au château jusqu'à demain; annoncez au sire de Saint-Yran qu'il sera demain forcé de se rendre à Toulouse, et vous aurez la preuve certaine de la trahison que j'ai découverte.

Le page qui avait remis au comte la lettre de Gautier, ne fut point remarqué; le clerc ne quitta pas la galerie, et rien, aux yeux de Stéphanie, n'annonça l'orage qui se préparait contre elle. Roger de Foix sut se contraindre : il suivit les conseils de son clerc, embrassa cordialement la comtesse et partit. La douleur de Stéphanie fut grande quand elle apprit que Saint-Yran devait la quitter dès le lendemain; le peu d'instans qu'elle avait à passer avec lui, la crainte de ne le revoir jamais, tout venait augmenter à la fois et sa douleur et son amour; elle désirait d'être seule avec lui, parce qu'il allait partir; elle craignait un dernier entretien parce qu'elle l'aimait. La jeune comtesse livrée à elle-même, eût échappé sans doute à ce danger; mais le clerc était resté près d'elle, et, comme l'esprit du mal nous pousse dans le crime, il entraîna Stéphanie dans le piége qu'il avait préparé.

La nuit était venue : l'astucieux Gautier avait, sous divers prétextes, éloigné de la comtesse tous ceux qui l'entouraient, excepté le sire de Saint-Yran; la deuxième heure de la nuit était venue et Stéphanie allait retrouver des femmes qui l'attendaient dans sa chambre, lorsque Gautier, paraissant obéir à une émotion profonde, se jeta tout-à-coup à ses pieds et la supplia de l'entendre en versant un torrent de larmes. La comtesse étonnée releva le clerc et le pria de parler; il feignit alors de reprendre ses esprits, il essuya ses larmes et commença de la sorte à conter ses mensonges à la comtesse et à Saint-Yran qui l'écoutaient.

Il était, disait-il, possédé de l'amour le plus ardent, et s'il fallait qu'il suivît le comte de Foix à la croisade, il ne survivrait pas à la douleur de quitter celle qu'il adorait. Là dessus, avec une adresse satanique, il se mit à déplorer les malheurs de l'absence, à peindre les tourmens d'un amour sans espoir; et la comtesse, qui se voyait dans une position toute semblable, était profondément émue par ses discours. Le charme du bonheur qu'il avait goûté près de l'objet de ses affections, était aussi dépeint avec de vives couleurs dans la confidence de Gautier; il répétait les derniers adieux que lui avait faits sa maîtresse, ceux qu'il lui avait adressés; et sa voix était si pénétrante et si douce, tant de volupté respirait dans les images offertes à Stéphanie, que tout ce qu'elle avait d'amour caché dans son ame, s'emparait de ses sens et troublait sa raison. De son côté, Saint-Yran ne se possédait plus. Gautier seul était calme; il entendit résonner au loin un cor de chasse dont les fanfares s'élevaient à peine jusques au tours du château : c'était le signal convenu; il sortit alors, laissant auprès de la comtesse Saint-Yran qu'elle n'avait plus la force d'éloigner.

Le silence et la nuit couvraient le château de Foix; Saint-Yran et Stéphanie pleuraient en songeant qu'ils allaient être séparés pour toujours; ils ne pouvaient se quitter depuis que le génie du mal les avait entourés de lueurs magiques par la voix puissante de Gautier. Tout-à-coup, dans les couloirs et sur les grandes portes, des pas pressés et de grands coups rompent le silence, des flambeaux éclatans brisent l'obscurité; Roger lui-même entre précipitamment dans la galerie où la comtesse écoutait les sermens de Saint-Yran qui pleure à ses pieds: de nombreux écuyers le suivent l'épée à la main; Stéphanie et son amant sont entourés soudainement par tous les hommes d'armes du comte. Saint-Yran, pâle de colère, était debout et regardait en face son seigneur qui le foudroyait du regard; la comtesse était tombée défaillante sur ses genoux; elle n'avait même pas la force de demander grâce.

Qu'en dites-vous, mes seigneurs? dit le comte qui s'était contenu jusques là. Sire de Belmont, vous qui êtes l'ami de cet homme, et me blâmiez assez hautement de lever les yeux sur sa sœur, qu'en dites-vous? Le silence le plus profond succédait aux paroles du comte et l'on n'entendait que le bruit de ses pas sur les dalles sonores. Enfin, il s'arrêta pour donner ses ordres; une prison éternelle pour cette femme, dit-il, en montrant la comtesse, une potence pour cet homme. Seigneur, je suis de noble race, répondit Saint-Yran; c'est juste, ajouta le comte: qu'il soit à l'instant décollé dans la cour du château. Sire de Belmont, je vous charge d'exécuter mes ordres, je vous donne un moyen de prouver que vous étiez étranger à cette trahison.

Belmont obéit à la voix de son maître; la foi jurée était alors la loi suprême; et maintenant, dit le comte, lequel de vous ira jeter cette femme dans un cachot? Monseigneur, ce sera moi, dit le clerc qui s'était tenu modestement caché jusqu'alors.

I. Latour (de St.-Ibars).

CYRANO DE BERGERAC.

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace,
Que ces vers où Cotin se morfond et nous glace.

Boileau.

I.

M. LE CURÉ.

— En vérité, Marguerite, je vous le dis, vous êtes une méchante femme; vous vous plaignez sans cesse de mon petit Cyrano.

— C'est un démon, M. le curé.

— Faudra-t-il appeler un ange du ciel, et le prier d'avoir la patience d'écouter vos éternels sermons...

— Qui sont moins ennuyeux que les vôtres, M. le curé...

— Marguerite, vos ridicules emportemens vous égarent; vous ne respectez pas votre maître et votre curé.

— Mais aussi pourquoi avez-vous donné asile dans votre presbytère au fils du sire de Bergerac...

— Pourquoi, vous êtes trop curieuse, Marguerite: d'abord, parce que c'était mon bon plaisir; puis, ma *douce* servante, parce que M. de Bergerac me paie très bien; d'ailleurs je ne serai pas fâché d'avoir eu pour disciple un gentilhomme qui ira loin.

Ce colloque, entre un vieux curé du Périgord et sa servante, aurait duré long-temps; les servantes de curés aiment les discussions, et ne cèdent qu'à la dernière extrémité. Mais le jeune Cyrano de Bergerac entra tout-à-coup, armé d'un grand couteau de cuisine ensanglanté.

— Votre élève vient de commettre quelque meurtre, s'écria la servante.

— Vous vous trompez, Marguerite, répondit Cyrano, je viens de couper les oreilles et la queue à votre chat noir: il était hideux à faire peur; depuis que je l'ai mutilé, il est le plus beau des quadrupèdes de son espèce.

Le vieux curé se prit à rire aux éclats, et Marguerite désespérant d'obtenir justice, rentra dans la cuisine, se ferma à double clé, et pleura sur la catastrophe de son matou.

— Bergerac, dit le vieux curé à Cyrano, vous êtes un petit diable; pourquoi avez-vous mutilé le chat de Marguerite?

— M. le curé, je m'ennuie dans votre presbytère; depuis six ans, mon père m'a exilé dans ce petit village où je passe cinq jours de la semaine à maudire le jour où je suis né. Horace, Virgile et Cicéron étaient de doctes personnages; vous me l'avez dit cent fois, mais leurs ouvrages sont de tristes compagnons de solitude. Je ne veux plus rester ici, M. le curé.

— J'écrirai à votre père, Cyrano; soyez sage et tranquille jusqu'au jour où je recevrai une réponse.

— Je tâcherai, M. le curé, répondit Cyrano.

La réponse de M. de Bergerac se fit attendre pendant un mois, et Cyrano mit ce temps à profit; il persécuta la *bonne* du curé, estropia plusieurs enfans du village, et devint la terreur des paysans et des paysannes surtout. Il n'était bruit que de ses incartades à

trois lieues à la ronde. M. Bergerac écrivit enfin au curé pour le remercier des soins qu'il avait donnés à son fils, et lui annoncer qu'il voulait l'envoyer à Paris.

Le jeune Cyrano n'apprit pas cette nouvelle sans éprouver une vive émotion; il parcourut le village en criant que le petit diable était sur le point de partir, et que de long-temps il ne reviendrait tourmenter les garçons ni les jeunes filles. Le lendemain il revint à Bergerac accompagné de deux domestiques de son père, et le vieux curé fut si content de se voir délivré de son turbulent écolier, qu'il invita ses paroissiens à rendre à Dieu de solennelles actions de grâce.

II.

CADET DANS LE RÉGIMENT DES GARDES.

Cyrano de Bergerac n'avait presque rien appris à l'école du vieux curé; son père n'hésita pas à l'envoyer à Paris pour achever ses études. Abandonné à lui-même, le gentilhomme périgourdin se livra d'abord à la fougue de son âge, à sa pétulance méridionale : ses excès furent bientôt suivis d'une maladie très grave... Cyrano consacra le temps de sa convalescence à lire quelques ouvrages nouveaux : il eut honte de son ignorance, et prit la ferme résolution de travailler sérieusement à son instruction. Un de ses amis qui le visitait souvent, lui parla du célèbre Gassendi qui était alors précepteur de Chapelle.

Ce M. Gassendi est donc bien savant? dit Bergerac...

— Très savant, mon ami; les hommes les plus célèbres, les plus puissans à la cour, l'honorent de leur estime.

— Voudra-t-il m'admettre à ses leçons?

— Il se fait un plaisir d'accueillir les jeunes gens auxquels il trouve d'heureuses dispositions : Molière, Bernier et quelques autres beaux esprits sont reçus tous les jours dans la maison de Chapelle.

— Je veux aussi participer à ses leçons, répondit Bergerac, et je m'y prendrai de manière que je finirai par être admis.

Gassendi se méfia, d'abord, de la fierté gasconne, de la pétulance de Cyrano de Bergerac; mais il ne tarda pas à reconnaître dans le jeune Périgourdin une rare aptitude à toutes les sciences humaines, et celui-ci devint un de ses disciples bien-aimés. Le calme, le silence, l'abnégation de l'étude exercèrent pendant deux ans une salutaire influence sur le caractère de Cyrano, qui se dégoûta d une vie si monotone, remercia Gassendi, vendit ses livres, et entra comme cadet dans le régiment des gardes. L'audace, la fougue de son caractère lui firent en peu de temps une grande réputation de bravoure. A peine enrégimenté, dit un biographe, il ne fut plus question que de ses duels et de ses aventures; les duels étaient l'illustration du siècle, cette illustration ne manqua à aucun des gentilshommes de cette époque, et moins à Cyrano qu'à tout autre. Les guerres de la ligue avaient entretenu dans le cœur de la noblesse française le feu de l'enthousiasme chevaleresque, et il n'était pas rare de voir des personnages puissans confier aux chances d'un duel leur honneur et leur réputation. Cyrano se fit bientôt remarquer par ses extravagances et sa folle intrépidité; les duellistes de profession le prirent pour modèle, et il n'était pas de jeune officier qui ne portât envie à la brillante renommée du héros de Bergerac.

— Où est Cyrano? se demandaient ses amis, quand il manquait au dîner ou au souper...

— Cyrano, répondaient les intrépides, est à vider une querelle avec un cadet de Normandie.

— Hier, disait un duelliste balafré, l'intrépide Bergerac a tué deux gentilshommes picards.

— Demain, s'écriaient les autres convives, notre ami tirera l'épée ou la rapière contre vingt étudians qu'il a défiés, parce qu'ils ont osé regarder une grande dame qu'il conduisait au Louvre.

— Bien, très bien, un gentilhomme doit être chatouilleux sur le point d'honneur.

— Vive Bergerac, gloire à la plus fine lame de Gascogne!!!

Les verres des convives se vidaient en l'honneur du gentilhomme périgourdin. C'était plus qu'il n'en fallait pour se faire une brillante renommée parmi la jeune noblesse qui mettait sa gloire et son honneur à bien tirer l'épée dans un duel ou dans un combat.

III.

LE DÉMON DES BRAVES.

Ses compagnons, tous braves comme leurs épées (1), le surnommèrent le *Démon des braves*. Il était difficile en effet, de saisir avec plus d'empressement toutes les occasions de mettre flamberge au vent, et de prêter avec plus d'habileté aux intentions les moins offensives toute la gravité de l'offense. Il était à la piste d'un mot équivoque, d'un sourire hasardé, et quiconque osait regarder son nez, que des balafres innombrables avaient rendu étrangement difforme, se mettait dans le cas de ne plus le revoir à moins qu'avec une balafre de plus. Une journée sans combat était pour Cyrano ce qu'était autrefois pour l'empereur Titus, un jour sans bienfait : lorsque ses amis s'informaient comment il avait passé son temps, il répondait en regardant son épée :

— Cette lame se rouille dans le fourreau; j'ai eu beau faire et beau dire, je n'ai trouvé ni gentilhomme, ni bourgeois, ni étudiant, ni manant qui ait voulu risquer sa vie contre la mienne : *J'ai perdu ma journée!*

— Bergerac, cette maxime n'est pas neuve; elle appartient à un empereur romain.

— Mes amis, je suis plus heureux que Titus, et pourtant je ne puis pas me vanter de faire les délices du genre humain.

— Tu est le bourreau des nouveaux venus, et les vieilles barbes de la Ligue ne te font pas peur.

— Par la sambleu! camarades, si parfois je perds ma journée, je ne la perds qu'à demi; lorsque je ne trouve pas à me battre pour moi, je me bats pour les autres.

— Gloire au démon des braves! criaient ses amis, et Cyrano, fier comme les héros des romans de La Calprenède, recevait sans sourciller ces chaleureuses ovations.

(1) Jules Sandeau.



COMBAT DE CYRANO DE BERGERAC CONTRE DES ASSASSINS.

— Mes amis, disait-il en brandissant son épée, si un gentilhomme ose dire que vous marchez de travers, que votre regard est oblique, *cadédis*, nous lui ferons une large boutonnière à l'estomac.

IV.

UN SOUPER A L'HÔTEL DE NESLES.

Les faits d'armes de Cyrano de Bergerac feraient honneur aux héros du seigneur de Gomberville et de mademoiselle de Scudéry. Les mémoires du temps nous ont transmis plusieurs de ses prouesses.

Un soir, il soupait à l'hôtel de Nesles, en compagnie du sieur de Linières, son ami; le comédien Montfleuri était aussi au nombre des convives. De dissertation en dissertation, les gentilshommes vinrent à parler des qualités nécessaires pour plaire à une femme.

— Mes amis, dit Cyrano, les dames françaises aiment les gentilshommes qui passent pour braves dans un combat, et aux pieds d'une belle.

— A mon avis, répliqua Linière, pour plaire à une dame il faut avant tout être moins laid que notre ami Bergerac.

— M. Cyrano n'est pas beau avec les trente balafres qui sillonnent son visage et son nez, dit le comédien Montflouri.

— M. le comédien, s'écria Bergerac, permis à Linières de dire que je suis laid; mais je te défends de me regarder en riant.

— Impossible, M. de Bergerac.

— Voyez ce coquin, dit Cyrano : *parce qu'il est si gros qu'on ne peut le boutonner tout entier en un jour, il fait le fier*. Sachez tous que je lui défends de paraître sur le théâtre.

— C'est ce que nous verrons, M. de Bergerac.

— Je t'interdis pour un mois.

— Vous n'êtes ni ministre, ni surintendant des plaisirs du roi.

— Je suis assez fort pour t'assommer, coquin.

Et il aurait frappé le comédien de son épée, si ses amis ne l'eussent retenu. La querelle se termina à l'amiable, et les convives se disposaient à rentrer dans leur logis, lorsqu'un domestique du sieur de Linière

vint annoncer à son maître qu'un puissant seigneur avait aposté une centaine d'assassins sur la route.

— Mes amis, dit Linières, je coucherai ici : un seigneur qui en veut à mes jours a aposté des assassins; il serait imprudent de sortir de cet hôtel.

— Linières, répliqua Cyrano, ta parole est plus aiguë que ton épée : tu as peur.

— Que faire contre cent ?

— Vaincre ou mourir ! s'écria Bergerac.

A ces mots il se leva de table, et tendant une lanterne allumée à son ami :

— Pardieu ! s'écria-t-il, prends ceci, de Linières; je veux aller moi-même t'aider à faire la couverture de ton lit.

Il s'élança par la porte ouverte, le sabre au poing.

— Arrière, manans, cria-t-il par trois fois, arrière, assassins; je suis Cyrano de Bergerac, et je veux à grands coups d'épée vous pousser jusqu'à la porte de l'enfer.

Il se rua sur les assaillans, en tua neuf et mit le reste en fuite.

— Ces misérables, ces gueux fuient comme des lièvres, dit Bergerac.

— Je te dois la vie, dit Linières.

— Sans me vanter, répondit Bergerac, je puis dire hautement que l'amant de la belle Alcidiane accomplit moins de merveilles pour entrer dans la couche de sa maîtresse, que moi pour mettre un ami dans son lit. A demain Linières : nous nous verrons au théâtre; ce scélérat de Montfleuri est capable d'oublier son serment.

En effet, le comédien n'avait point pris au sérieux les menaces et la colère de Bergerac; il reparut sur la scène, mais au moment où les spectateurs l'applaudissaient, après un chaleureux monologue, une voix se fit entendre, et Montfleuri tressaillit de crainte :

— Je t'ai interdit pour un mois, coquin, criait Cyrano; retire-toi, Montfleuri, retire-toi, je t'en conjure, si tu ne veux que je t'assomme.

Le comédien hésita quelques instans, puis il se retira et il fit bien, car Cyrano l'aurait tué le lendemain.

V.

DANS LA RETRAITE.

La réputation de terrible duelliste, le surnom de *démon des braves*, ne suffisaient point à l'ambition de Cyrano de Bergerac; il chercha des occasions plus honorables pour signaler sa valeur, et les circonstances ne lui firent pas défaut. Il prit part au siége de Mouzon, où il fut blessé d'un coup de feu au travers du corps; il se distingua aussi par son intrépidité au siége d'Arras, et reçut dans la gorge un coup d'épée qui le mit pour quelques mois hors de combat : une troisième blessure à la tête l'affaiblit tellement qu'il se vit contraint à renoncer au métier des armes, et se livra dans la retraite au goût qu'il avait pour les belles-lettres. Son caractère indépendant l'éloigna d'abord des grands, dont il refusa le patronage; mais il finit par s'attacher au duc d'Arpajon, et lui dédia plus tard ses ouvrages. Il travaillait depuis quelques années à sa tragédie d'Agrippine, pièce qui fut jouée avec un très grand succès du vivant de son auteur : cette tragédie est presque oubliée aujourd'hui; pourtant on y trouve des vers qui ne seraient pas désavoués par nos plus grands poètes.

— « Séjan va mourir; Agrippine cherche à torturer son ame par toutes les appréhensions qui précèdent le supplice. Séjan reste calme et impassible : alors Agrippine cherche à l'effrayer en lui parlant de la justice des dieux et des châtimens d'un autre vie.

AGRIPPINE.

Mais cette incertitude où mène le trépas ?

SÉJAN.

Étais-je malheureux, lorsque je n'étais pas?
Une heure après la mort, notre ame évanouie,
Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.
. . . .
J'ai beau plonger mon âme et mes regards funèbres
Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres,
J'y rencontre partout un état sans douleur,
Qui n'élève à mon front ni trouble, ni terreur;
Et puisque l'on ne reste après ce grand passage,
Que le songe léger d'une légère image;
Puisque le coup fatal ne fait ni mal ni bien,
Vivant parce qu'on est, mort parce qu'on n'est rien,
Pourquoi perdre à regret la lumière reçue,
Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perdue ?...

— « Cyrano fut soupçonné d'impiété, et ce soupçon n'avait d'autre fondement que sa tragédie d'*Agrippine*. Il y a, en effet, des passages d'une excessive hardiesse; mais on ne doit pas oublier que Cyrano a fait un athée de Séjan. Voici un dialogue qui peut donner une idée de la philosophie et du talent poëtique de Bergerac.

TÉRENTIUS.

Les dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJAN.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS.

Qui les craint.....

SÉJAN.

....Ne craint rien; ces enfans de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore et sans savoir pourquoi;
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme;
Ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont pas fait l'homme,
Des plus fermes états ce burlesque soutien,
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.

L'auteur d'*Agrippine*, dit le littérateur Palissot (1), a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple des maximes anti-religieuses qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs tragédies modernes. Sa réputation d'athéisme et d'impiété donna lieu à une aventure assez plaisante :

— Un jour qu'on jouait *Agrippine*, de bonnes gens

(1) *Mémoires sur la Littérature.*

prévenus qu'il y avait des endroits dangereux, les laissèrent tous passer sans mot dire; mais au moment ou Séjan, décidé à immoler Tibère, dit:

Frappons, voilà l'*hostie* et l'occasion presse...

— « Ah! le méchant homme! s'écria-t-on de toutes » parts, ah! l'impie! ah! l'athée! comme il parle du » Saint-Sacrement. »

Compatriote de Michel-Montaigne et de Brantome, Cyrano de Bergerac adopta le scepticisme du philosophe périgourdin, et fut souvent l'heureux imitateur de l'auteur des *dames galantes*. Boileau et les aristarques qui se sont succédé depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à nos jours ont porté sur Cyrano un jugement faux et incomplet. Ce jugement a été réfuté et cassé avec beaucoup de talent par M. Charles Nodier.

— « Ce qu'il convenait de voir et de juger dans Cyrano de Bergerac, dit notre célèbre philologue, c'était le contemporain de Corneille et le précurseur de Molière. *Agrippine* est antérieure aux chefs-d'œuvre de Corneille, qui s'en est souvenu plus d'une fois. Cyrano avait trop de titres et de prétentions à l'originalité pour être le plagiaire de personne, et il n'y avait pas de raison au contraire, pour que Corneille se gênât plus avec Cyrano qu'avec Diamante, Guilhen de Castro et Caldéron. *Agrippine* n'est pas une bonne tragédie, il s'en faut de beaucoup; c'est un tissu de méprises et de fausses ententes, qui touchent à la parodie. Racine aurait pu toutefois y dérober quelque chose de mieux que la scène aux *écoutes*, qui gâte *Britannicus*. Le principal défaut de Bergerac est celui de son temps, cette enflure espagnole, qu'on croyait romaine, et qui avait été en effet introduite chez les Romains par l'espagnol Sénèque. Aucun de nos auteurs n'en était exempt, et Corneille pas plus qu'un autre. Si jamais poète fut excusable de s'y abandonner, c'est Cyrano, l'homme de guerre, Cyrano le duelliste, Cyrano, né à Bergerac. Quand il tombe dans l'enflure, il enchérit les hyperboles qu'on a tant reprochées à la première scène de *Pompée*. Mais personne n'a mieux exprimé les idées simples, en les relevant par une sorte de magnificence naturelle qui lui est propre. »

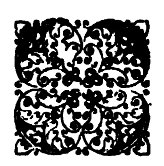
— « L'ouvrage le plus connu de Cyrano, c'est le *Pédant joué;* c'est la première comédie qui soit écrite en prose, et où un paysan parle son jargon. Ce paysan nommé *Gareau* a servi de modèle aux Lubin et aux Pierrot que Molière a mis en scène. Molière a fait mieux encore: il a pris à Cyrano les deux meilleures scènes des *Fourberies de Scapin*, le conte de la *Galère turque*. La plaisante répétition de *Que diable allait-il faire dans cette galère?* est toute dans le *Pédant joué*. Tant que la langue française subsistera, on se souviendra de ce proverbe en action, si heureusement inventé, et répété avec tant de tact et de finesse: — *Que diable allait-il faire dans cette galère?* En général, l'homme qui donne un proverbe au peuple, a fait preuve de génie. Une pareille sympathie d'esprit avec une nation entière, n'est jamais le fait d'un écrivain médiocre. J'ai connu tel auteur à qui Molière aurait pris aussi de bonnes scènes, et qui a laissé deux ou trois phrases proverbiales plus durables que je ne sais combien d'immortalités littéraires qui surgissent tous les matins des journaux. Un homme tel que Cyrano de Bergerac qui a tout deviné, tout pressenti; qui a dérobé Corneille et Molière à l'avance ne doit-il pas avoir attaché quelque gloire à son nom?... »

Cette savante et juste appréciation du génie de Cyrano de Bergerac est presque une réhabilitation. Qu'on ne croie pas pourtant que nous sommes de ceux qui se plaisent à exhumer les réputations et les célébrités littéraires englouties par deux siècles; car, si nous n'y prenons garde, dit M. Jules Sandeau, la justice des réhabilitations dégénérera bientôt en manie. Chacun s'écriera: à moi Cotin, à toi d'Assouci, à vous Brébœuf, à Salluste Du Bartas.

Mais il y aurait injustice à confondre Cyrano de Bergerac avec les tristes et déplorables victimes que Boileau vit expirer sous les coups de son fouet satyrique. Doué d'une imagination ardente, il ne lui manqua que du jugement pour devenir un homme très remarquable. Son *Histoire comique des États et Empires de la Lune*, *l'Histoire comique des États et Empires du Soleil*, ont été regardées pendant long-temps comme un recueil d'extravagances; il n'en est pas moins vrai que Fontenelle, Voltaire et Swift se sont emparés de quelques-unes de ses idées; on les retrouve à chaque page dans *La plurarité des Mondes*, dans *Micromégas*, dans *Les Voyages de Gulliver*. Cyrano de Bergerac n'a pas été mentionné par Voltaire dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV; mais il peut être regardé comme un homme vraiment singulier, et qui se fût acquis une réputation distinguée, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans (1655).

Si jamais la France méridionale élève un panthéon aux grands hommes qu'elle a vu naître, aux célébrités artistiques et littéraires, Cyrano de Bergerac, le *Démon des braves*, l'élève de Gassendi, l'auteur d'*Agrippine*, du *Pédant joué*, du *Voyage à la Lune*, d'un *Fragment de physique*, y occupera une des premières places. D'aillleurs, notre époque est si féconde en désenchantemens; que pas une illustration ne se conserve pure; le moment est venu de reporter nos regards vers le passé, d'y chercher des noms consacrés par de vieilles admirations, et de venger des gloires trop long-temps méconnues.

Hipolyte Viviez.



PROCÈS DE JEAN CALAS.

Il y avait, en 1761, à Toulouse, un riche marchand, né dans les montagnes du Castrais, (Montagne-Noire), au bourg de Cabarèdes, entre Mazamet et Saint-Pons: on l'appellait Calas (Jean); il était de la religion réformée et avait par cette raison peu de rapports intimes avec les catholiques, qui ne virent jamais de bon œil les protestans que l'autorité tolérait dans la ville; les seules affaires de son commerce lui donnaient des rapports avec eux; mais ils l'estimaient parce que c'était un fort honnête homme, bon père de famille, et ayant des mœurs fort pures; sa femme, Anne-Rose Cabibel, passait aussi pour une femme très vertueuse. Jamais l'oreille des magistrats, ni les bureaux de la police n'avaient retenti de la moindre plainte contre aucun des membres de cette famille.

Cet honnête homme avait établi son domicile et son commerce de draperies et autres etoffes, dans la grande rue, dite des Filatiers, dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 50, et qui ne diffère presque en rien de ce qu'elle était alors. Jean Calas avait quatre garçons et deux filles.

C'était, comme on le sait, un véritable triomphe pour l'église romaine, que de faire des prosélytes dans une famille dissidente, en parvenant à persuader, à un ou plusieurs de ses membres, d'abandonner la religion de ses pères pour embrasser le catholicisme. L'un des fils de Jean Calas, Jean Louis, c'était le troisième, avait ainsi été séparé de la croyance réformée; ce qui causa un véritable chagrin à ses parens. Par suite de cette abjuration, le jeune homme qui n'avait que 19 ans, fut obligé de quitter la maison paternelle, et son père fut tenu de lui payer une pension pour qu'il pût vivre plus librement ailleurs dans la nouvelle croyance; cette abjuration avait été déterminée par un prêtre nommé Durand, fils d'un perruquier voisin de Calas. L'événement avait fait d'abord beaucoup de bruit; mais on n'en parlait plus, et la famille Calas vivait dans un état de calme et de sécurité parfaite, lorsqu'une nuit, celle du 13 au 14 octobre 1761, des gens qui passaient dans la rue de 9 à 10 heures du soir entendirent des gémissemens, des cris plaintifs, dans la maison de Calas. Ils donnèrent bientôt l'éveil au quartier; ces plaintes durent être bien mal articulées, car la porte de la boutique et celle de l'allée étaient fermées, et l'allée, que ferme une très petite porte, n'avait pas d'ouverture au-dessus. Aussi les dépositions furent-elles vagues à cet égard, et purent laisser une grande incertitude dans l'esprit de ceux qui furent chargés de les apprécier. La rue se remplit bientôt de curieux; les voisins accoururent ou se mirent à leurs fenêtres, et la foule se pressa auprès de la maison du marchand. Il en sortit presqu'aussitôt deux personnes qui dirigèrent leurs pas de divers côtés, et qui rentrèrent bientôt après; le sieur *Gorse*, aide-chirurgien, le sieur *Moynier* assesseur des Capitouls, et le sieur *Cassaing*, marchand, ami de Calas, rentrèrent avec eux ou les suivirent de bien près. Quelques curieux trouvèrent ainsi moyen de pénétrer dans la maison, lorsque l'aide-chirurgien et l'adjoint y entrèrent; mais la porte en resta toujours fermée d'ailleurs, afin d'éviter que la foule ne l'envahît.

Toutes ces scènes se passaient de 9 heures et demie à 10 heures. Ce ne fut qu'à 11 heures du soir que le chef de police, le capitoul *David de Beaudrigue*, se présenta à la porte de Calas; elle lui fut ouverte de suite, à lui, à son greffier et à son adjoint *Moynier*, le même qui était déjà venu avec *Gorse*, et qui était ressorti pour aller avertir son chef. Une troupe armée escortait le capitoul; il visita le bas de la maison, conduit par Jean-Pierre Calas, deuxième fils de Calas, lequel le mena près de la porte du magasin, où gisait le cadavre qu'il lui dit être celui de Marc-Antoine, son frère aîné, qu'il avait trouvé dans cet état, vers les 9 heures et demie du soir, en reconduisant le jeune Lavaisse, leur ami, lorsqu'il voulut se retirer chez lui, après avoir soupé et passé la soirée dans sa maison.

Le capitoul envoya aussitôt chercher un médecin et deux chirurgiens, qui n'arrivèrent dans la maison qu'à minuit et demi. Ayant visité le cadavre, ils aperçurent à son cou la marque très apparente d'une corde double qui en faisait le tour et qui se perdait des deux côtés dans les cheveux. Ils déclarèrent que l'individu dont ils venaient de visiter le cadavre avait été *pendu*, encore vivant *ou par lui-même ou par d'autres*, sans laisser soupçonner qu'ils pûssent croire cette dernière supposition plus probable que l'autre.

Le procès-verbal des officiers de santé clos, le corps fut porté à l'Hôtel-de-Ville, où il fut placé dans la chambre de la *Genne* (de la question), et la police emmena avec elle tous les individus qui se trouvaient dans la maison, soit de la famille, soit de ses amis, au nombre de six en tout, en y comprenant la vieille servante.

Il est évident, d'après cet exposé, qu'il y avait eu dissimulation dans les dépositions des membres de la famille Calas, qui avaient déclaré avoir trouvé le corps du jeune homme à terre; car on ne pouvait nier qu'il n'eût été pendu. Il ne pouvait s'être pendu lui-même et s'être dépendu ensuite; on pouvait donc conclure, ou que le jeune homme avait été atrocement pendu par quelqu'un, ou bien qu'on avait cru pouvoir dissimuler un suicide en cachant les marques de la corde, et en couchant le cadavre près de la porte, espérant que cette mort pourrait passer, ou pour un assassinat, ou pour une mort subite et spontanée. Mais il y avait toujours une faute grave, commise par les déposans, puisqu'ils avaient sciemment et à dessein caché la vérité.

Ce tort fut réparé le lendemain; mieux conseillés, les membres de la famille et Lavaisse, ayant été interrogés de nouveau, déclarèrent unanimement, dans le



JEAN CALAS TENANT LE CORPS DE MARC-ANTOINE CALAS, SON FILS.

deuxième interrogatoire, que leur dissimulation mal conçue, parce qu'elle avait été combinée dans un premier mouvement de trouble, n'avait eu pour but que de sauver l'honneur de la famille, qu'un suicide aurait perdu, vu que le malheureux qui en était la triste victime devait être traîné ignominieusement sur la claie et privé de sépulture; ils déposèrent, qu'ayant soupé en famille avec un jeune homme, âgé de 20 ans, nommé Lavaisse, ami des jeunes Calas, fils d'un marchand de Toulouse, établi à Bordeaux, et qui en était arrivé la veille pour des affaires, ils étaient restés ensemble jusqu'à neuf heures et demie; qu'avant cette heure, et presque aussitôt après le souper, l'aîné Calas, Marc-Antoine, avait quitté le salon; qu'ils l'avaient cru sorti, selon son habitude pour aller au billard, où il se rendait presque tous les soirs; que le jeune Lavaisse ayant voulu se retirer, à neuf heures et demie, Jean-Pierre Calas, second fils, avait pris une lumière pour l'accompagner jusqu'à la porte de la rue; qu'en suivant l'allée ou corridor d'entrée de la maison, le fils de Calas, qui tenait la lumière, s'étant aperçu que la porte de la boutique donnant sur cette allée était ouverte, ce qui n'était pas ordinaire, cette particularité l'engagea à faire attendre son ami dans l'allée pour entrer dans la boutique et qu'en la parcourant il avait aperçu un corps qui pendait entre les deux battans de la porte du magasin qui donnait sur cette boutique; que s'en étant approché, il avait reconnu le cadavre de son frère, pendu à un bâton soutenu sur les deux battans de la porte qui était ouverte; que, saisi d'horreur, il avait été appeler son ami dans l'allée, pour lui faire voir ce spectacle; qu'ils résolurent alors de faire descendre Calas le père, mais sans lui dire pourquoi on l'appelait, afin de ne pas alarmer Mme Calas; que le jeune Calas avait été appeler M. Calas en lui disant de descendre, et que ce malheureux père vit avec horreur le spectacle de son fils pendu sur les battans de la porte; qu'il avait alors poussé des cris de désespoir, des plaintes, qui, jointes à celles du fils et de Lavaisse, avaient pu être entendues de la rue, et avaient sans doute causé les rassemblemens qui avaient eu lieu à sa porte; que Jean Calas s'était jeté sur le corps de son fils, qu'il avait embrassé par en bas, en le soulevant et l'appellant *son enfant, son pauvre enfant;* qu'il l'avait dépendu lui-même, et qu'il l'avait posé ensuite à terre, dans la position où le magistrat l'avait trouvé;

qu'en le soulevant, la bille du magasin, qui avait servi à opérer sa suspension et la corde étaient tombées d'elles-mêmes; qu'il avait ensuite envoyé prier son ami le marchand Casaing, de se rendre chez lui; que le jeune Lavaisse sortit pour cela; que son second fils alla aussitôt, par son ordre, chercher le chirurgien de la maison et l'assesseur des capitouls du quartier Moynier, et qu'avant et tout troublés, ils avaient convenu de dissimuler le genre de mort du malheureux jeune homme, afin qu'on ne pensât pas qu'il se fût suicidé, et qu'on ne traînât pas ignominieusement son corps sur la claie. Ils déposèrent que le sieur Casaing était arrivé ainsi que l'aide-chirurgien Gorse et l'assesseur Moynier, après que Mme Calas eût été instruite du malheur par la rumeur qu'elle entendait dans la maison. L'aide-chirurgien avait trouvé cette mère désolée auprès du corps de son fils qu'elle arrosait de ses larmes et sur lequel elle répandait une eau spiritueuse pour tâcher de le rappeler à la vie; *soins inutiles*, lui avait dit le chirurgien Gorse, *car il est mort et son corps est froid.* Ils dirent aussi qu'après avoir ôté la cravate qui entourait le cou du cadavre, ledit chirurgien s'était aperçu de la marque que la corde avait empreinte sur le cou, et qu'il avait déclaré alors que le jeune homme était mort pendu ou étranglé (sans faire d'autre distinction); qu'il était sorti après cette déclaration, en ajoutant qu'il n'y avait plus rien à faire.

Telle fut exactement la substance des secondes dépositions des accusés. Ils ne varièrent plus dans les autres interrogatoires; il n'y eut aucune contradiction dans leurs dépositions respectives, et malgré les questions insidieuses qui leur furent faites, ils ne se coupèrent, ni ne se contredirent sur aucun point; et il fut impossible de leur prouver qu'ils eussent déposé faux sur aucun chef. Ils répondaient toujours sans crainte, avec une simplicité, une fermeté et une lucidité remarquables; même la servante catholique, qui, démêlant à merveille les piéges que lui tendait le juge instructeur, répondit avec une clarté et une précision étonnante dans une vieille fille qui n'avait reçu qu'une éducation très commune, et qui se trouvait compromise dans une affaire dans laquelle elle ne pouvait avoir d'autre intérêt que celui de dire la vérité, puisqu'elle n'était pas de la même religion que ceux qui étaient accusés avec elle d'avoir commis un crime par excès de fanatisme. Certes, dévote catholique comme elle l'était, quelque attachement qu'elle eût eu pour ses maîtres, elle les aurait pris en horreur après un tel crime, et elle aurait été leur première accusatrice, bien loin de soutenir leur innocence au péril de sa vie et de l'infamie, sans la plus légère compensation à de tels sacrifices. Cette considération si puissante aurait dû seule arrêter des magistrats qui ne se seraient pas fait un jeu de la vie des hommes, comme ils le faisaient trop souvent alors.

Cependant, la ville fut bientôt pleine de divers récits de cet événement; les conjectures, les circonstances, ajoutées à la vérité, prirent bientôt la place de cette dernière; ce fut à qui exagérerait le plus. Tout ce qui pouvait être dit à la charge de la famille protestante était accueilli avec faveur; vrais ou faux, tous les propos étaient recueillis; et comme les magistrats, bien loin de rester impassibles, furent au contraire les premiers à présenter les accusés comme coupables, dans tous les actes qui émanèrent de leur autorité, le peuple n'eut bientôt aucun doute sur la réalité d'un assassinat horrible, médité dans une assemblée de protestans, et exécuté, avec sang-froid, par des parens dénaturés et fanatiques contre leur enfant. Un monitoire atroce, publié trois jours après l'événement, avant que les témoins eussent été entendus, et avant qu'il y eût aucune charge contre les accusés, ni aucune preuve d'autres faits que d'un suicide, ne mit rien en question, et son contenu établit la réalité du crime avec des circonstances qu'aucune déposition ne pouvait même faire supposer. Ce monitoire, dressé par un magistrat, et rendu exécutoire par le chef du clergé de Toulouse, représentant l'archevêque, qui eut la faiblesse de le signer, ne laissa plus aucun doute aux dévots ni aux classes peu éclairées; car il eût été difficile de persuader, aux uns comme aux autres, que l'autorité ecclésiastique, si puissante et si respectée alors à Toulouse, eût fait une pareille publication sans fondement quelconque, et sans avoir quelque commencement de preuve contre les accusés.

Nous devons le dire cependant; le clergé ne joua qu'un très petit rôle dans cette affaire, et, à l'exception d'un curé de paroisse, de deux prêtres assez obscurs, et d'un dominicain, professeur de théologie, et faisant le métier de casuiste, on n'eut rien, ou bien peu de chose à reprocher à ses membres. Un prêtre même y déploya un caractère ferme et vertueux, qui lui fit le plus grand honneur auprès de tous ceux de ses concitoyens qui n'avaient pas renoncé à toute idée de justice et d'impartialité.

Mais, ni les gens du roi avec leurs *brievf-intendit* astucieux, remplis de piéges et de circonstances imaginées à plaisir, ni les compositeurs du monitoire, ne purent obtenir des accusés le moindre aveu à leur charge, ni des témoins aucune preuve qu'un crime eût été commis.

La fin de la procédure ne jeta pas plus de lumière sur cette affaire qu'elle n'en avait reçu dès le commencement. Il fallait cependant prendre un parti; on s'était trop avancé pour reculer. Ne pouvant rendre un jugement, faute de preuves, contre les accusés, on raisonna par induction, et voici comment: selon toutes les apparences, Marc-Antoine Calas n'avait aucune raison pour se pendre, de l'aveu même de sa famille: donc il ne s'était pas pendu. Il voulait embrasser la religion catholique, disent un grand nombre de dépositions; ce projet, s'il a été connu de ses parens, a dû beaucoup les exaspérer contre lui. Si l'un de nos enfans, si un fils de famille catholique voulait se faire protestant, grand nombre de parens aimeraient mieux lui arracher la vie que de lui laisser consommer cet acte.

Les protestans ont prouvé qu'ils n'étaient pas moins attachés à leur religion que les catholiques à la leur; il est donc presque certain que les parens de Marc-Antoine Calas se sont défaits de lui pour prévenir son changement de religion. Ce raisonnement mène droit à l'application de la question, pour arracher des aveux faute de preuves.

Pendant que le procès s'instruisait, et avant que les

juges instructeurs eussent encore ouï la dixième partie des témoins sur cette affaire, bien qu'il fût constant que Marc-Antoine n'eut pas encore abjuré, et qu'il était mort calviniste, les magistrats permirent que la confrérie des Pénitens-Blancs fît un service à sa mémoire, comme s'il en avait été membre.

Les capitouls firent mieux encore que les pénitens. A la réquisition de Lagane, procureur du roi, ils invitèrent le curé de Saint-Etienne, dans la paroisse duquel les Calas avaient leur domicile, de rendre catholiquement les honneurs funèbres au corps de Marc-Antoine, et de l'enterrer dans sa paroisse. Le curé ne refusa point de déférer à l'invitation des Capitouls, comme l'a écrit Voltaire mal instruit; le zèle était si grand, au contraire, entre les curés dans cette occasion, que le curé du Taur, Cazalès, oncle du député de ce nom aux Etats-Généraux, fit signifier aux Capitouls un acte pour qu'ils eussent à lui livrer le corps de Marc-Antoine, déposé à l'Hôtel-de-Ville, dépendant de sa paroisse, afin de lui rendre les honneurs funèbres dans son église, les rendant passibles des dommages et intérêts en cas de refus. C'est donc à tort que l'on a écrit que la clameur populaire avait fait perdre la tête aux magistrats dans ce procès célèbre, car ce furent au contraire les magistrats qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour exalter les têtes des habitans contre les accusés, puisqu'ils déclarèrent Marc-Antoine innocent de suicide, avant qu'il eût été rendu aucun jugement dans la cause. Il est étonnant que cette réflexion ne se soit pas présentée à ceux qui poursuivirent la réhabilitation de Calas, et que les Capitouls n'aient pas été pris à partie par la famille, comme prévaricateurs, et n'aient pas été punis comme tels.

Après ces monstrueux préliminaires, si propres à animer le peuple contre les accusés, les Capitouls, ayant entendu les conclusions du procureur du roi, qui furent pour la mort à l'égard de Calas père et fils, pour les galères perpétuelles à l'égard de Lavaisse, pour que la dame Calas assistât au supplice des siens, et pour la réclusion à l'égard de la vieille servante catholique, rendirent, le 18 novembre 1661, un jugement préparatoire qui condamnait à la question les trois Calas, père, mère et fils, Lavaisse et la servante à assister à ce supplice, pour ensuite, sur le vu du procès-verbal de torture, rendre contre les accusés un jugement définitif.

Nous devons dire ici à l'honneur du sieur *Carbonnel*, rapporteur, que ses conclusions furent pour le relaxe des accusés et pour que l'on fît le procès au cadavre de Marc-Antoine, et qu'il fut le seul qui opina dans ce sens; que ses six collègues, Lubert, Ferlup, Boyer, Chirac, David et Roques de Rechou, chef du Consistoire, après avoir opiné pour des peines plus ou moins fortes, se réunirent à l'opinion de Boyer pour rendre le jugement dont nous venons de donner le précis.

Le procureur du roi appela de cet arrêt, ainsi que les accusés, et le Parlement le cassa. Enfin, après plus de trois mois, qui durent être employés à prendre de nouvelles informations, et à acquérir des preuves, par la publication solennelle et quatre fois réitérée du monitoire, mais qui ne donnèrent pas le moindre éclaircissement de plus sur la cause, la chambre de Tournelle, ayant entendu les barbares conclusions du procureur-général, *Riquet de Bonrepos*, rendit cet arrêt célèbre, qui condamnait Calas, vieillard de 63 ans, à être appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, à être rompu vif, à mourir sur la roue, son corps brûlé ensuite, et les cendres jetées au vent, pour avoir pendu son fils aîné, âgé de 24 ans... Il fut sursis au jugement des autres accusés jusqu'après le vu du procès-verbal de la question et du supplice, clause qui donne la clé de cet étrange et cruel jugement, car elle nous indique que le parlement raisonna ainsi : Si les accusés sont coupables, Calas voyant qu'il n'a plus devant lui que l'éternité, et sachant qu'il doit mourir, soit qu'il avoue ou non, avouera pour sauver son âme, et alors nous jugerons les autres d'après ses aveux; s'il se tait, c'est qu'ils sont innocens, alors nous les relaxerons. Ce sera un homme de moins, un homme supplicié, rompu; mais il le faut; c'est un mal indispensable; il faut que la cour éclaircisse ses doutes, qu'elle ait le cœur net, à quelque prix que ce soit.... Elle l'eut, mais la conscience!

Calas n'avoua rien. La chambre de Tournelle fut consternée, sans doute, si toutefois des juges qui ont pu condamner à la roue, sans aucune preuve, et sur de simples inductions fanatiques, un père de famille respectable, après une délibération réfléchie, peuvent se repentir!

Le malheureux Calas subit son arrêt. Il fut appliqué à la question, à l'Hôtel-de-Ville, en présence du capitoul David et d'un autre de ses collègues qui sortit, ne pouvant en soutenir le spectacle. David, contre les usages reçus, par un raffinement de cruauté, que l'on aurait de la peine à croire, s'il n'était attesté par le procès-verbal que nous avons entre les mains, fit prêter serment au bourreau de ne pas épargner sa victime. Le vieillard resta ferme et inébranlable; il répondit, comme il l'avait déja fait dans ses divers interrogatoires, c'est-à-dire avec naïveté et lucidité, à toutes les questions que le capitoul lui fit, et qui avaient été dictées à ce dernier par *Bonrepos*. On profita même de son état pour lui faire une accusation insidieuse, qui n'était motivée par aucune déposition. David lui dit que le verrou était mis à sa porte lorsque le bruit se fit entendre dans sa maison. Si ce fait eût été vrai, et si, faible comme il l'était, Calas en eût convenu par inattention, on en eût tiré une preuve terrible contre lui et ses co-accusés. Mais il repoussa l'accusation et répondit avec tranquillité : qu'on ne verrouillait la porte de sa maison que lorsqu'on était au moment de se coucher, ce qui n'avait pu avoir lieu la nuit de la mort de son fils.

Il mourut avec la même fermeté. David avait été son ombre, pendant tout le cours de cette procédure, et cette ombre sinistre resta devant ses yeux jusqu'à son dernier soupir. Ce fantôme lui demanda encore au pied de l'échafaud, s'il ne voulait pas confesser son crime? On croit assister à une scène de l'enfer, en lisant le procès-verbal de la question et du supplice! Calas souffrit deux heures sur la roue, après avoir été brisé dans tous ses membres et ses reins; et comme il était encore plein de vie, on l'étrangla au bout de ce terme.

Nous nous sommes un peu étendus sur cet événe-

ment, qui fit tant de bruit en Europe, parce que nous sommes les premiers qui en ayons écrit avec connaissance absolue de cause, ne l'ayant fait que sur la procédure originale signée des parties. Toutes les pièces ont passé successivement sous nos yeux; nous les avons étudiées avec attention et souvent copiées, lorsqu'elles nous ont paru de nature à servir de preuve à nos assertions. Ainsi il nous est donné de fixer irrévocablement l'opinion sur des faits tant discutés, devenus une difficulté historique, même pour les habitans de Toulouse, peu instruits sur cette procédure, qu'on a cru long-temps ne plus exister.

J.-B.-A. D'ALDÉGUIER.

ANTIQUITÉS PROVENÇALES A AIX.

Lorsque le voyageur Millin visita les départemens du midi de la France, il y fut accueilli par quelques savans qui conservaient encore les poétiques traditions de notre gloire méridionale. Chaque ville avait son antiquaire qui remplissait avec zèle et désintéressement les honorables fonctions de son sacerdoce scientifique. M. de Saint-Vincens, ancien président du parlement d'Aix, avait réuni dans son cabinet de nombreux monumens de l'archéologie provençale.

« On distingue encore dans le cabinet de M. de Saint-Vincens, dit Millin, quelques tableaux historiques, curieux par leur antiquité ou leur sujet; un petit portrait de Boniface VIII, ce pape altier dont les démélés avec Philippe-le-Bel sont si connus : un portrait de saint Louis évêque de Toulouse en 1296; ce portrait est très précieux, parce qu'il est du peintre Giotto, et par conséquent un des monumens de la peinture au XIV[e] siècle. Le buste du roi René, en terre cuite, a naturellement sa place dans ce cabinet, qui contient tant de monumens relatifs à l'ancienne histoire de Provence; c'est là que M. de Saint-Vincens conserve la collection précieuse des gravures qui les représentent. On y voit aussi un médaillon d'ivoire qui porte sur un côté le buste du bon roi René, avec cette inscription :

RENATUS DEI GRACIA IHERVSALEM ET SICILIÆ REX E. CETERA.

René par la grâce de Dieu roi de Jérusalem et de Sicile.

Ce buste est d'autant plus curieux, que l'artiste n'a voulu omettre aucun détail de la figure de René. Il n'a pas même oublié une verrue avec des poils, qui est près de l'oreille. Le revers du médaillon est singulier : dans une espèce de couronne formée de bâtons de bois mort et rompu, est une masse soutenue par quatre cables qui sont passés au travers comme dans un poids de plomd : on voit dessus trois unités en chiffres gothiques, ce qui a sans doute rapport au mystère de la Trinité; plus haut est la date M.C.C.CCLXI; on lit au bas : OPVS PETRVS DE MEDIOLANO. Ce médaillon est précieux en ce qu'il offre le nom d'un ancien artiste. Victor Pisano ou Pisanello, né à Vérone, est regardé comme un de ceux qui ont gravé les premières médailles; on conserve dans le cabinet de la bibliothèque royale le curieux médaillon en or qu'il fit pour Jean Paléologue, pendant le séjour de cet empereur à Florence en 1439,



MÉDAILLON DU ROI RÉNÉ.

et sur lequel l'artiste a écrit son nom en grec et en latin. M. de Saint-Vincens pensait que le travail du médaillon du roi René, était préférable à celui du médaillon de Pisanello.

Le voyageur Millin remarqua aussi dans le cabinet de M. de Saint-Vincens un autre médaillon de Bronze, qui date également du XV[e] siècle. On y voit d'un côté le buste de Jean de Matheron, qui occupa les premières charges de la province sous René, Louis II et Charles VIII, et qui mourut à Rome en 1495; il est coiffé d'un bonnet rond, dont les bords sont relevés par derrière; ses cheveux sont coupés et descendent jusque sur les épaules : il a une robe de magistrat, et autour du cou, une double chaîne qui porte la double croix de l'ordre de saint Jean de Latran, qu'il n'obtint qu'en 1474; ce qui place l'époque de ce médaillon à environ treize ans après celle du premier; on lit autour :

IO. MATHARON. D. DE SALIGNACO. EQUES. IVRI. DOCTOR. COMES. PALATINUS.

Jean de Matharon seigneur de Salignac, chevalier, docteur en droit, comte palatin.



MÉDAILLON DE JEAN MATHARON.

Sur le revers on le voit à pied, vêtu de même; il tient d'une main une épée, et de l'autre un livre appuyé sur sa poitrine; près de lui sont ses armoiries, surmontées d'un casque qui a pour cimier une main armée d'un poignard. A sa gauche est une tige de lys, qui traverse une couronne ouverte fleurdelysée : la tige est ornée d'une bande sur laquelle est écrit (1) :

FIDES SERVATA DITAT.

La foi conservée enrichit.

Au bas du lys est un chien, symbole de la fidélité; autour du médaillon on lit :

MAGNUS IN PROVINCIA PRESIDENS CONSILIA, CANBELLANUS REGIUS.

Premier président de toutes les assemblées dans la Provence, chambellan du roi.

Ces deux médaillons, monumens de la gravure au xve siècle, sont d'autant plus précieux qu'ils datent d'un siècle qui fut pour le midi de la France, l'aurore de la régénération artistique. Le séjour des papes à Avignon y avait attiré des hommes célèbres dans les arts et les sciences : on cultiva avec succès la miniature; le roi René excellait dans ce genre de peinture, avant de se livrer à la composition de ses (2) grands tableaux, d'après les conseils du célèbre Jean de Bruges.

L. MOUNIE.

(1) Millin, *Voyage dans les départemens du midi de la France*, tom. 2, p. 342.

(2) Le plus célèbre des tableaux du roi René est *celui* qui représente le *Buisson ardent*, et qui décorait autrefois le maître autel des grands carmes, à Aix.

TROIS CÉLÉBRITÉS DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Sous le règne de François Ier, l'Italie vit ses plus célèbres artistes abandonner Florence, Naples, Padoue, Venise, et passer les monts. Une voix royale les appelait en-deçà des Alpes; le restaurateur des beaux-arts, le *père des lettres*, le rival de Charles-Quint, disait à l'Europe étonnée :

« — Monarques et peuples, voyez-vous le beau » soleil de la *Renaissance* s'élever rapidement au-dessus » de l'horizon ? Une ère nouvelle commence pour les » sciences et les beaux-arts. Je veux être le protecteur » de tous ceux qui coopèreront à une si belle régénéra- » tion. J'ai déja réuni autour de moi plusieurs hommes » célèbres. La France a admiré les chefs-d'œuvre de » Léonard de Vinci. J'ai fait construire un beau palais » dans les forêts de Fontainebleau; j'ai compté l'immor- » tel Bayard parmi les héros qui ont pris part à mes » exploits. J'ai, comme l'empereur Auguste, un Horace » qui chantera ma gloire; les vers de Clément Marot » transmettront mon nom à la dernière postérité. Ve- » nez tous du fond de l'Italie, poètes, peintres, savans; » dans mon palais, vous trouverez la gloire, la richesse » et des admirateurs. Venez tous vous grouper autour » de mon trône; François d'Angoulême vous adopte » comme ses enfans de prédilection, et la France sera » votre patrie. »

Alors commença cette grande émigration d'artistes italiens qui ne discontinua plus, et dont l'influence devint très funeste sous les deux reines, Catherine et Marie de Médicis. Suivant le noble et glorieux exemple du roi qui voulait illuminer son blason de chevalier, les grands seigneurs voulurent aussi devenir les protecteurs des célébrités contemporaines. Les évêques, les possesseurs de riches abbayes s'érigèrent en Mécènes; il était de mode d'accaparer les artistes, et au xvie siècle comme aujourd'hui, la mode régnait en despote avec une puissance qui ne connaissait d'autres bornes que celles du caprice.

Antoine de la Rovère, évêque d'Agen, passait pour le plus riche des prélats d'Aquitaine; il aimait les arts; il protégeait les savans, et en revenant d'Italie en 1525, il réussit à attacher à sa personne un médecin de Vérone, qui devint très célèbre plus tard sous le nom de Jules-César Scaliger. Ce jeune italien avait acquis une sorte de célébrité par une vie aventureuse, et présentait déja le curieux phénomène d'un homme qui savait tromper même ses compatriotes sur son origine et les

circonstances de la carrière artistique. L'évêque d'Agen, persuadé qu'il possédait un Esculape, combla de faveurs Jules-César Scaliger, qui ne tarda pas à se rendre digne des bienfaits de son protecteur. Pour exercer librement son état de médecin en France, il sollicita des lettres de naturalisation qui lui furent accordées sous le nom de Jules-César de Lescalle de Bordoni. Il acquit en peu de temps une brillante fortune, et prit la résolution de se fixer pour toujours à Agen.

— Monseigneur, dit-il un jour à l'évêque son protecteur, c'est à vos bienfaits que je dois l'aisance dont je jouis maintenant. Vous m'avez conduit en France; vous m'avez tiré de notre malheureuse Italie, cet enfer où se débattra long-temps le démon des guerres civiles; je suis français et riche; mon nom n'est pas inconnu.

— Rien ne manque à votre bonheur, Jules-César...

— Monseigneur, je veux me marier.

— Vous marier, mon cher Bordoni...,... Il y a à peine deux ans, vous me disiez que la médecine et les belles-lettres se partageraient désormais toute votre vie.

— Oui, Monseigneur, mais j'ai changé d'avis; d'ailleurs je suis amoureux.

— Et quelle est la beauté qui a su captiver l'inconstance d'un italien?

— L'héritière du sire de Roques-Lobéjac.

— Damoiselle Audiette, dit l'évêque en souriant.... L'héritière d'un beau nom, et d'une brillante fortune.... Que Dieu vous aide, maître Jules-César.

— Vous ne vous opposerez pas à ce mariage?

— Pourquoi? maître Jules-César.... Je n'aurai pas assez d'une main pour vous bénir; Agen deviendra votre patrie adoptive. Je parlerai pour vous, Jules-César.

Ceci se passait vers la fin du mois de décembre 1548; Jules Scaliger comptant sur la protection de l'évêque, fréquenta assidûment la nombreuse famille des Roques Lobéjac, et parvint à plaire à damoiselle Audiette. On avait déja fixé le jour pour la célébration du mariage, lorsqu'un étrange incident vint subitement retarder le bonheur de Jules-César Scaliger. L'évêque d'Agen avait invité la jeune Audiette, ses parens et quelques gentilshommes voisins. Les convives passaient joyeusement la soirée dans les salons de l'évêché, lorsqu'une dame, qui se disait princesse italienne, demanda à parler à Antoine de la Rovère. L'évêque lui donna audience en présence de ses convives, qui furent fort étonnés d'entendre le colloque qui s'établit entre le prélat et la jeune dame.

— Monseigneur, dit l'Italienne, je viens de Vérone, et j'ai bravé les périls d'un long voyage pour retrouver mon fiancé!

— Il n'est pas probable que vous le retrouviez ici, Madame, répondit Antoine de la Rovère.

— Je sais qu'il est venu en France à la suite d'un évêque.

— Quel est le nom de votre fiancé?

— Jules Bordoni, Monseigneur.

— Il n'est pas à Agen, Madame.

Au moment où l'évêque se penchait vers la jeune italienne pour la consoler, Jules-César Scaliger entra dans le salon suivi d'Audiette de Lobéjac. L'étrangère s'évanouit aussitôt qu'elle l'aperçut, et quand elle eût recouvré ses sens, elle raconta ses malheurs à l'évêque.

— Monseigneur, lui dit-elle, j'ai pour père un riche négociant de Padoue. A l'âge de seize ans, je vis plusieurs gentilshommes solliciter ma main, et le brillant héritage qui m'attendait. Je dédaignai leurs hommages; j'aimais depuis six mois un jeune peintre en miniature nommé Bordoni. Le pauvre artiste osa se présenter chez mon père qui le chassa honteusement malgré mes prières et mes cris de douleur. Constant dans son amour, il venait tous les soirs chanter des romances sous ma fenêtre, et passait la journée à entendre les leçons du savant Cœlius Rhodiginus (1). Il étudiait les belles-lettres, les sciences et la médecine. Il devint bientôt célèbre parmi ses compagnons, et plusieurs gentilshommes cherchèrent à se l'attacher en qualité de médecin. Bordoni ne se laissa pas gagner par des offres qui devaient lui assurer un brillant avenir. Il m'aimait sincèrement, et il espérait que mon père consentirait enfin à notre union. Mais le bruit courut à Padoue qu'un gentilhomme napolitain avait obtenu ma main, et mon père me parla de ce mariage comme d'une détermination prise depuis long-temps. Une fièvre violente me saisit; pendant un mois, on désespéra de mes jours; mon père, pour assurer ma convalescence, me permit de voir Bordoni; le jeune médecin n'était plus à Padoue, et j'appris qu'il était venu en France avec l'évêque d'Agen. J'ai abandonné ma famille; j'ai manqué aux devoirs les plus sacrés pour revoir Bordoni... pour lui dire que rien ne s'opposera désormais à notre bonheur... mais où est-il, dit l'Italienne en regardant tous les convives.... il a fui.... il ne s'est pas jeté dans mes bras... parlez, Monseigneur, dites-moi si Bordoni ne m'aime plus?..

Antoine de La Rovère fit signe à l'étrangère de le suivre dans une salle voisine, et quand il fut seul avec elle, il réfléchit quelques instans, ne sachant quel moyen employer, de quel langage se servir pour calmer l'impatience et la douleur de l'Italienne.

— Je ne puis douter de la vérité du récit que vous nous avez fait, lui dit-il; vos larmes, votre émotion, votre évanouissement subit m'ont pleinement convaincu. Je désirerais qu'il me fût permis de vous rassurer sur la constance de Bordoni; mais je ne dois pas vous cacher que Jules-César Scaliger est, depuis ce matin, fiancé avec Audiette de Roques-Lobéjac.

— Il sera l'époux d'une Française! s'écria l'Italienne, et pour la seconde fois elle s'évanouit entre les bras de l'évêque.

A l'évanouissement succéda une fièvre ardente qui ne tarda pas à dégénérer en démence. Les plus habiles médecins de Toulouse et de Bordeaux furent appelés par Antoine de La Rovère, et les secrets de leur art échouèrent contre la violence du mal. Cet incident irrita au dernier point l'orgueilleuse famille des Roques-Lobéjac qui ne voulut plus entendre parler du mariage de la jeune Audiette avec Jules-César Scaliger. L'évêque qui avait beaucoup compté sur cette union pour retenir à Agen son protégé, fit des instances qui furent inutiles; le sire de Lobéjac resta inflexible, les gentilshommes Agenais se réjouirent, et la jolie Au-

(1) Célèbre professeur de l'université de Padoue.

diette pleura amèrement, car elle chérissait son fiancé de l'amour le plus tendre. Scaliger en proie au plus violent désespoir oublia qu'il avait écrit à son ami Michel de Nostradamus de venir à Agen pour assister à son mariage; il ne songeait plus au jeune docteur de l'école de Montpellier, lorsque l'évêque Antoine de La Rovère reçut une lettre du prévôt de l'église Saint-Etienne de Toulouse : « Monseigneur l'évêque d'Agen, lui di» sait-il, je vous prie de bien accueillir maître Michel » de Nostredame; ce jeune médecin excelle dans l'art » de guérir toutes les maladies; pour lui le ciel et la » terre n'ont pas de secrets; on dit qu'il possède le » don de prophétie : ne vous hâtez pas d'ajouter foi à » ses prédictions; bornez-vous à donner pendant quel» ques jours l'hospitalité à ce Balaam provençal qui » partira demain pour Agen, monté sur un beau che» val comme un preux chevalier : que les temps sont » changés! Le Balaam dont parle l'Ecriture n'avait » qu'une ânesse... Mais cette ânesse parlait; nous ne » sommes plus au siècle des miracles. »

L'évêque d'Agen après avoir lu la lettre du prévôt de Saint-Etienne de Toulouse, dit à Jules-César Scaliger :

— Mon maître, connaissez-vous un médecin provençal qui porte le nom de Michel de Nostredame?

— Monseigneur, s'écria Scaliger, je suis depuis deux ans en relation avec Michel de Nostredame; je ne l'ai jamais vu; mais je suis sûr que je puis le mettre au nombre de mes amis. Je lui ai écrit dernièrement pour l'inviter aux fêtes de mon mariage; il arrivera demain, et au lieu de trouver en moi un fiancé heureux et content, il ne verra dans ma maison que deuil et tristesse.

— Maître Scaliger, je réclame pour moi la faveur de donner l'hospitalité à Michel de Nostredame.

— Comme il vous plaira, Monseigneur; quant à moi, je suis incapable de fêter même le plus fidèle de mes amis.

— Nostredame descendra à l'évéché; faites quelques efforts pour cacher votre chagrin; un peu de philosophie et de patience, maître Scaliger; je sais que vous n'êtes pas très bon catholique, aussi je me dispense de vous exhorter à supporter ce qui vous arrive avec l'énergie de la résignation chrétienne.

— Vous vous trompez, Monseigneur; la prière est devenue ma seule et ma plus douce consolation.

— Il ne faut pas désespérer, dit l'évêque en congédiant Scaliger; tout n'est pas encore perdu : ce matin j'ai vu Audiette.

Le lendemain il n'était bruit dans la ville d'Agen que de l'arrivée de Michel de Nostredame, qui, à l'âge de vingt-six ans, s'était déja fait dans la Provence et le Languedoc une réputation d'habile médecin, de physicien et d'astrologue. Cet homme dont l'effrayante renommée glaçait de terreur les habitans des campagnes, au point qu'ils se signaient en le voyant passer, fut reçu par Antoine de La Rovère avec les égards qu'il méritait; logé, hébergé dans les plus beaux appartemens de l'évêché, il passa deux jours sans songer qu'il était venu à Agen pour assister aux noces de Jules-César Scaliger.

— Par les douze signes du Zodiaque! dit-il à l'évêque, j'ai oublié que je suis venu de Provence en Aquitaine pour voir Jules-César Scaliger, mon glorieux frère en l'art divin de la médecine et autres sciences.

— Il vous avait invité au repas nuptial...

— Oui, Monseigneur.

— Il ne se marie plus.

— Et cette riche héritière dont il me parlait dans toutes ses lettres?...

— Ne sera jamais sa femme.

— Que me dites-vous, Monseigneur? Ah! de grâce, expliquez-moi ce mystère.

Antoine de La Rovère raconta à Michel de Nostredame l'histoire de l'Italienne devenue folle par jalousie et par amour.

— Bah! bah! Monseigneur, fit-il en riant, ce récit est une histoire faite à plaisir, et je parie que l'Italienne n'est pas plus folle que vous et moi.

— Vous voulez rire aux dépens de l'évêque d'Agen, maître Michel de Nostredame, répondit Antoine de La Rovère; suivez-moi, vous verrez la malheureuse victime de votre ami Scaliger.

Dans une petite chambre, sur un lit damassé, la belle Italienne dormait alors d'un profond sommeil. Michel de Nostredame put la regarder à loisir, et il ne fut pas long-temps à se convaincre que l'étrangère était atteinte d'une maladie mortelle. Sa respiration entrecoupée, son visage presque violet, des mouvemens instantanés et convulsifs, tout dénotait une fièvre des plus ardentes.

— Monseigneur d'Agen, dit Michel de Nostredame à l'évêque, dans deux jours on récitera les prières des morts près du cercueil de cette jeune fille.

— Vous ne connaissez pas de remède?...

— Qui puisse la sauver, Monseigneur?... non vraiment, et il ne me serait pas plus difficile de rendre la vie à un autre Lazare, que de guérir l'Italienne.

Jules-César Scaliger était sur le seuil de la chambre et il entendit l'arrêt de mort prononcé par Michel de Nostredame. Il poussa un cri, se précipita vers le docteur de Montpellier qu'il voyait pour la première fois et le serra dans ses bras.

— Impossible de l'arracher à la mort! lui dit-il ensuite, en montrant du doigt l'Italienne endormie.

Michel de Nostredame détourna son visage pour cacher ses larmes, et pressa affectueusement les mains de Scaliger, qui le conduisit à son logis après avoir obtenu l'autorisation de l'évêque. Les pronostics du médecin provençal s'accomplirent avant la fin du deuxième jour; l'Italienne expira dans les tourmens de la fièvre en prononçant à chaque instant le nom de Bordoni. L'évêque ordonna qu'on lui fît des funérailles magnifiques et Michel de Nostredame prononça devant la porte de l'église de Saint-Caprais un discours qui émut tous les assistans.

Jules-César Scaliger fut inconsolable pendant quelques mois, et les conseils de son ami ne trouvaient aucun écho dans un cœur dévoré par une douleur sincère et profonde. Nostredame, désespérant de triompher d'une telle affliction, eut recours à un dernier moyen qui réussit au gré de ses vœux.

— J'ai ouï dire, s'écria-t-il, qu'on neutralise le venin de la vipère en écrasant sur la plaie la tête du reptile, ne réussirai-je pas à faire oublier un amour malheureux en lui substituant un autre amour? Scaliger parlait in

consolable de la mort de l'Italienne, il est temps de lui parler de la jolie Audiette de Roques-Lobéjac qu'il aimait avant l'arrivée de cette infortunée Margarita.

Il courut à la maison de Scaliger, et le trouva seul lisant les élégies de Tibulle.

— Bien! très-bien! maître Scaliger, lui dit-il, quand il eut examiné le joli volume enrichi de magnifiques enluminures... vous lisez Tibulle, le poète du cœur, le poète de l'amour... faites comme lui; Lesbie n'est plus, allez vous jeter aux pieds de Cynthie. L'Italienne est morte, venez avec moi chez le père d'Audiette de Lobéjac, d'Audiette qui vous aime et qui a été insensible aux hommages, aux protestations des ducs, des comtes et des barons aquitains.

— Vous dites vrai, maître Michel, s'écria Jules-César Scaliger... Audiette est belle, Audiette est bonne, elle m'aime.

— Vous la verrez ce soir.

— Dans la maison de son père?

— Non, maître Jules-César, il faut préparer les circonstances. J'avertirai damoiselle Audiette, elle viendra à l'évêché.

Les projets de Michel de Nostredame eurent un plein succès; quelques paroles d'Audiette calmèrent les douleurs de Scaliger, dont les assiduités furent secondées par Guillaume de Roques-Lobéjac.

— Vous vous marierez avec ma cousine Audiette, lui dit-il, un soir, au retour d'une excursion sur la rive gauche de la Garonne. Mon oncle s'y opposera d'abord; la mort de l'Italienne a fait beaucoup de bruit et grand scandale; mais qu'importe, M. de Roques-Lobéjac ne sera pas insensible aux larmes de sa fille, et avant deux mois, je vous saluerai du nom de cousin.

— Dieu vous entende, M. de Lobéjac, dit Scaliger.

— Que l'amour vous donne hardiesse et courage, maître Jules-César, ajouta Michel de Nostredame présent à cet entretien...

L'évêque d'Agen, quelques gentilshommes qui portaient intérêt à Jules-César Scaliger, eurent beaucoup de peine à vaincre la répugnance du vieux sire de Roques-Lobéjac qui consentit enfin à ce mariage tant désiré; mais il y mit pour conditions que les nôces seraient immédiatement célébrées. Audiette était la plus jolie et la plus riche héritière de l'Agenais: aussi Jules-César Scaliger se montrait-il, plus que tout autre, impatient de conclure cet hymen ambitionné par de puissans seigneurs. La veille du jour fixé pour les fiançailles, Michel de Nostredame entra secrètement dans la maison de son ami Scaliger.

— Dans mon logis à minuit, maître Michel, s'écria le littérateur qui avait passé plusieurs heures à corriger quelques passages de sa *Poétique*... venez-vous me demander l'hospitalité? je n'ai qu'un lit; mais Pylade et Oreste dormiront paisiblement sur la même couche...

— Qui sera bientôt un autel consacré à l'amour conjugal...

— Oui, maître Michel, demain je me marie.

— Et moi aussi je veux me marier, s'écria Michel de Nostredame.

— Vous qui lisez dans le livre du Destin, qui connaissez l'avenir mieux que les Pythonisses de Delphes et les Sybilles romaines... ne craignez-vous pas de voir subitement devant vous les sombres nuages de l'adversité?

— Je ne crains rien, maître Jules-César; je veux me marier, et qui plus est, je vous prie d'attendre quelques jours, monseigneur de La Rovère nous bénira tous ensemble.

— Quelle est votre fiancée?

— Henriette d'Encausse.

— La plus belle fleur du parterre aquitain, dit Scaliger...

— Elle n'est pas si jolie que damoiselle Audiette de Roques-Lobéjac, répliqua Michel de Nostredame; mais il n'est pas donné à tout le monde d'enchaîner avec les guirlandes de l'hymen, la fortune, la grâce et la beauté.

— Maître Michel, le doux poison de la louange coule trop abondamment de vos lèvres...

— Non maître Jules-César; je ne suis pas venu pour vous vanter les charmes de votre fiancée, mais pour vous prier de retarder votre mariage de quelques jours.

— Je le veux bien, si la famille Lobéjac et monseigneur d'Agen y consentent.

— C'est mon affaire, maître Scaliger... bonsoir; que les amours répandent sur vous, pendant votre sommeil, le baume céleste de leurs petites ailes. Couchez-vous bientôt; je crains que Virgile, Horace, Cicéron, Tibulle, Catulle et autres beaux diseurs de l'ancienne Rome ne vous fassent oublier les doux sermens d'Audiette.

— Les sermens d'Audiette, fit Scaliger, quand il eut refermé sa porte à double clé... J'oublierais plutôt la médecine, l'éloquence, la poésie..... Et pourtant, ces vieux livres que j'ai relus tant de fois et la nuit et le jour, ces vieux livres qui m'ont révélé les sublimes secrets de l'Antiquité, je les aime, je veux les conserver précieusement; ils seront mes compagnons fidèles et inséparables; ils seront mes consolateurs lorsque viendront les jours de l'affliction.

L'aristarque du XVI[e] siècle essuya quelques larmes, ferma soigneusement les énormes volumes recouverts de riches reliures, et se jeta sur sa couche pour goûter quelques instans de repos. Le lendemain, Michel de Nostredame n'eut pas de peine à obtenir d'Antoine de La Rovère un retard de huit jours pour le mariage de Jules-César Scaliger.

— Vous voulez aussi vous marier à Agen, maître Michel de Nostredame, lui dit l'évêque.... Tant mieux; ma ville épiscopale comptera parmi ses habitans deux célèbres médecins.

— Tant pis pour vos malades, répondit Nostredame en souriant.

— La cérémonie sera des plus brillantes, et je veux inviter les nobles dames du pays, l'élite de nos chevaliers, et quelques jeunes gens qui sont entrés comme vous dans la carrière des beaux-arts.

— Des artistes dans l'Agenais, s'écria Michel de Nostredame en souriant malicieusement; c'est bien le cas de dire avec un poète latin: — « *Rara avis in silvis;* » *le phénix est un oiseau rare dans les forêts.* »

— Vous verrez un jeune homme qui sans autre maître que la nature, sans autre guide que son génie, a déja produit de petits chefs-d'œuvre.

— Est-il poète, médecin, peintre ou astrologue ?

— Maître Michel, ce jeune homme est un prodige de science; il connaît l'agriculture aussi bien que le sire Olivier de Serres, l'immortel auteur de la *Maison Rustique*; il a composé sur la médecine quelques traités que ne désavoueraient pas les plus doctes professeurs de la ville de Montpellier. Il est peintre, il est statuaire, il est lapidaire, il est potier.

— Ce jeune homme s'est donc approprié les diverses branches de la science et de l'industrie ?

— Vous ne pourrez vous empêcher de l'admirer, maître Michel....

— Quel est le nom de ce jeune homme prodigieux ? dit Nostredame en fesant des efforts pour ne pas rire.

— Son nom est encore inconnu, maître Michel; mais je prédis, que Bernard de Palissy vivra dans la postérité.

— Bernard de Palissy ! dit Michel de Nostredame... J'ai vu quelques figurines faites par lui; elles étaient d'une exécution parfaite.

— Il arrivera demain, maître Michel, et je suis sûr qu'une tendre amitié vous unira bientôt. Les sciences et les beaux-arts se tiennent par la main.

— La réputation de Bernard de Palissy lui donne déja des droits à mon estime; je ne doute pas qu'il ne mérite plus tard mon amitié, répondit Michel de Nostredame. A demain, Monseigneur; je vais chez mon ami Scaliger pour lui donner une leçon d'astrologie : voulez-vous être de la partie, monseigneur d'Agen ?

— Y pensez-vous, maître Michel !.... Un évêque disciple d'un astrologue qui a pour génies inspirateurs tous les démons de l'enfer; qui peut à son gré faire tomber le tonnerre, la grêle, la pluie ou la rosée; qui règne en souverain sur tous les élémens... Allez maître Michel, et si vous découvrez dans le cours des astres quelques jours de bonheur pour nous, hâtez-vous de nous révéler un secret si important.

Antoine de La Rovère riait aux éclats en congédiant l'astrologue provençal dont la marche grave et solennelle, la barbe noire et épaisse, le costume étrange, effrayaient les femmes et les enfans qui se signaient en le voyant passer dans les rues et fuyaient en criant :

— *Voilà le sorcier Michel de Nostredame* !

Jules-César Scaliger attendait son ami dans son cabinet de travail, et corrigeait ses *notes sur le traité des plantes de Théophraste* (1). Absorbé par l'étude, il n'entendit pas d'abord Michel de Nostredame qui frappait à sa porte. Mais les coups devinrent si forts et si fréquens que les méditations du naturaliste furent interrompues.

— Pauvre Michel ! dit Scaliger en fermant ses livres, il attend, et sourd comme le dieu Baal, je n'ai pas entendu les premiers coups de marteau. Mon ami, ajouta-t-il en s'empressant d'ouvrir la porte, je suis cause que vous avez péché par impatience.

— Monseigneur d'Agen me donnera absolution pleine et entière, répondit Michel de Nostredame. Où est ma sphère céleste ?

— Par ici, par ici, maître Michel, dit Scaliger en montrant à son ami la porte d'un petit cabinet.

La sphère était placée sur une petite table. Scaliger s'assit à une extrémité, Michel de Nostredame resta debout à l'extrémité opposée, et trois gentilshommes qui avaient obtenu l'insigne faveur d'assister à cette leçon d'astrologie, se groupèrent autour des deux savans. Scaliger, la tête appuyée sur son bras droit, les yeux fixés sur la sphère, paraissait profondément recueilli, comme un homme qui est au moment d'ouïr d'étranges choses. Nostredame, de son côté, n'avait rien négligé pour donner à toute sa personne un aspect satanique. D'une voix caverneuse, il raconta d'abord, comment en étudiant la médecine, il était parvenu à découvrir plusieurs secrets que la nature cachait aux ignorans : puis il démontra quel était le cours des diverses contellations, du soleil, de la lune, des planètes et des étoiles, et comme les professeurs de la faculté de Montpellier étaient déja savans astrologues au XVI[e] siècle, Michel de Nostredame leur élève n'eut pas de peine à exciter l'admiration de Jules-César Scaliger.

— Votre science m'étonne, s'écria le littérateur; vous parlez un langage que je comprends à peine; les noms que vous donnez aux corps célestes sont si étranges que je les oublie à l'instant.

— Un autre jour vous aurez meilleure mémoire, dit Michel de Nostredame, piqué des réflexions presque ironiques de Jules César Scaliger.

— Maître Michel, ajouta le littérateur, nous sommes à la veille de nous marier : puisqu'un génie surnaturel vous permet de lire dans l'avenir, vous devriez tirer mon horoscope.

— Très volontiers, maître Jules-César; dans quel mois êtes vous venu au monde ?

— Le mois de mai.

— Sous le signe des Gémeaux, dit Michel de Nostredame; ceux qui naissent dans ce mois ont une grande aptitude aux sciences; leur imagination est riante comme le printemps, féconde comme l'automne, mais ils sont ordinairement légers, inconstans et aiment les voyages.

— Je ne puis pas nier ce fait, dit Scaliger, puisque j'ai quitté ma belle Italie, les écoles de Padoue pour m'ensevelir vivant dans une petite ville de l'Agénais; dites-moi si je serai heureux en ménage ?

— Nostredame imprima à sa sphère céleste un fort mouvement de rotation, et attendit que le petit globe eût repris son état d'immobilité.

— Jules-César Scaliger, s'écria-t-il en gesticulant comme un devin, tu seras heureux avec Audiette de Roques-Lobéjac; elle te donnera plusieurs enfans; un d'entr'eux héritera de ton génie; tu passeras le reste de ta vie à Agen; dans cette ville tu composeras des ouvrages qui te placeront en peu de temps à la tête des érudits de ton siècle : tu dois te tenir en garde contre la jalousie; tu attaqueras dans tes écrits le savant Erasme et Cardan, mais plus tard tu leur rendras justice. La poésie, l'histoire naturelle, la littérature, la grammaire, n'auront pas de secrets pour toi; ta renommée attirera bientôt à Agen une foule de gens de lettres qui viendront de toutes les parties de la France, des Pays-Bas et de l'Allemagne; tu seras comblé d'éloges par tes contemporains. J'ai dit, l'esprit a parlé.

Le prophète s'assit sur une escabelle, ne détournant pas les yeux de Scaliger pour s'assuser si sa prédiction avait produit son effet sur le littérateur.

(1) Ouvrage de Jules-César Scaliger.



MICHEL DE NOSTREDAME MONTRANT LA SPHÈRE CÉLESTE A JULES-CÉSAR SCALIGER.

— Mon ami, lui dit Scaliger, après quelques instans d'un silence solennel, le ciel ne me réserve pas tant de bonheur : aujourd'hui les constellations célestes vous ont trompé.

Une vive discussion allait s'établ r entre l'astrologue et le littérateur, lorsqu'on frappa à la porte de la maison de Scaliger.

— Je reconnais la voix du chanoine Calpel, dit un des trois gentilshommes qui avaient assisté à la séance d'astrologie.

— Allez ouvrir, dit Scaliger : nous cacherons cet appareil satanique, car je pense que notre ami Michel n'ambitionne pas les lauriers du martyre et ne veut pas être brûlé sur la place publique, ou devant Saint-Caprais, en sa qualité d'astrologue et de sorcier.

Le chanoine Calpel entra suivi d'un jeune homme dont la tête était déja presque chauve; il portait le costume d'un simple bourgeois, et à son épée seulement, on voyait qu'il était gentilhomme.

— Messieurs, dit le chanoine Calpel, messire Bernard de Palissy, à peine arrivé à Agen, s'est montré si impatient de vous voir, que je lui ai offert de le conduire chez vous.

— Nous vous en sommes reconnaissans, monsieur Calpel, répondit Scaliger; il nous tardait aussi beaucoup de voir messire Bernard de Palissy.

Après les complimens et les politesses d'usage, (car l'urbanité était au seizième siècle un devoir pour les hommes de lettres, comme la galanterie pour les chevaliers), la conversation devint générale. Bernard de Palissy raconta les nouvelles qu'il avait recueillies dans son voyage de Saintes à Agen.

— L'hérésie fait-elle toujours des prosélytes en Saintonge, lui dit Scaliger.

— Les nouvelles doctrines y fructifient de jour en jour.

— Si j'étais roi de France, ajouta Scaliger, je ferais pendre tous les docteurs qui parcourent les villages semant partout à pleines mains l'ivraie de l'erreur, la zizanie des guerres civiles.

— Vous feriez pendre les docteurs de la nouvelle loi! s'écria Bernard de Palissy d'une voix que l'émotion, l'indignation et la colère rendaient tremblante.

— Hors de l'église catholique apostolique et romaine point de salut, maître Bernard de Palissy.

— Et cet anathême est sorti de la bouche

César Scaliger, ce savant déja célèbre que la France a adopté avec fierté et amour!...

— Taisez-vous, Jules-César, dit Michel de Nostredame en serrant une des mains de Scaliger; ne voyez-vous pas à la simplicité de ses habits que le potier de Saintes fait profession d'hérésie. — Maître Bernard de Palissy, ajouta Nostredame, je pense qu'en fait de religion les opinions doivent rester libres; que chacun suive les impulsions de sa conscience, et que Dieu nous juge tous avec miséricorde. D'ailleurs nous ne sommes pas réunis pour discuter sur une thèse de théologie; n'empiétons pas sur les attributions des écoliers de Toulouse.

— Maître Michel, répondit Bernard de Palissy, je n'attendais pas moins d'un homme tel que vous: la science rend les hommes tolérans; d'ailleurs, ne sommes-nous pas tous artistes, tous enfans d'une noble et glorieuse famille?

On ne parla plus de religion. Jules-César Scaliger montra à Bernard de Palissy ses ouvrages encore inachevés; Michel de Nostredame chanta une ballade provençale, et Bernard de Palissy exposa son nouveau procédé sur la poterie.

— Maître Scaliger, dit Michel de Nostredame, on m'a dit souvent que votre vie a été semée de tant d'aventures, que je vous saurais gré de nous raconter l'histoire de votre première jeunesse.

— Volontiers, mes amis, répondit Scaliger... Vous ignorez sans doute que je descends des Scala, princes souverains de Vérone; les Vénitiens qui voulaient exterminer ma famille frappèrent tous ses membres d'un arrêt de proscription, ma mère eut beaucoup de peine à me soustraire aux perquisitions de nos ennemis; mon enfance s'écoula au milieu des souffrances et des persécutions. A l'âge de seize ans, je fus admis en qualité de page auprès de Maximilien. Vous connaissez tous les détails de la longue lutte qui divisa pendant plusieurs années l'empereur d'Allemagne et le roi de France; je pris part à ces guerres sanglantes; j'étais à la bataille de Ravenne, immortelle journée où le jeune Gaston de Foix périt de la mort des héros: nos rangs furent cruellement décimés; je perdis mon père et mon frère aîné. Sans espoir, sans défenseur, j'errai pendant six mois de village en village. Pour me mettre à l'abri de la proscription, j'entrai dans l'ordre de Saint-François; un astrologue m'avait prédit que si je me fesais cordelier, je recouvrerais un jour ma principauté de Vérone, que je deviendrais pape. Bientôt mécontent des privations qu'on m'imposait, ne pouvant d'ailleurs m'habituer à une vie si austère, je sortis du cloître pour étudier la médecine (1); j'avais déja acquis une brillante réputation, lorsque je cédai aux prières de Monseigneur Antoine de La Rovère, évêque d'Agen, et je n'ai pas à me repentir d'être venu en France, puisque demain j'épouse demoiselle Audiette de Roques-Lobéjac. Et vous, maître Michel, n'avez-vous rien à nous dire sur vos premières années?

(1) Scaliger trompa ses contemporains sur son origine; Scioppius, Bayle, Scipion Maffei dans sa *Verona illustrata*, et surtout Tiraboschi dans l'*histoire de la littérature italienne*, ont prouvé que Scaliger eût pour père un peintre en miniature de Padoue qui se nommait Bénédict Bordoni.
(VAUCHER, de Genève).

Jusqu'à ce jour, dit l'astrologue provençal, j'ai coulé une vie heureuse et tranquille dans la bonne ville de Montpellier; je suis né à Saint-Rémi le 14 décembre 1503, régnant Louis douzième de nom. Mon père était un notaire très habile et qui passait pour le plus honnête homme du pays. Mon bisaïeul maternel, médecin et conseiller du roi Réné, lui enseigna les élémens du latin et des mathématiques. J'avais à peine à achevé ma philosophie au collége d'Avignon, lorsque mon père m'envoya à Montpellier pour étudier la médecine. En peu de temps je méritai l'estime de mes professeurs, et le jour où je reçus le bonnet de docteur, j'appris que le célèbre Jules-César Scaliger désirait me voir: je me mis en route pour Agen; je me félicite d'avoir répondu à l'appel d'un grand homme; demain j'épouse Henriette d'Encausse.

— Vous vous mariez, mes maîtres, dit Bernard de Palissy... Je reste garçon.

— Votre tour viendra plus tard.

— Je ne suis pas si impatient, si pressé que vous, mes maîtres.

— Michel de Nostredame nous a dit quelque chose sur les premières années de sa vie; je vous ai raconté mon histoire, dit Scaliger; vous seul, maître Bernard de Palissy, nous cachez les moyens qui vous ont servi pour arriver jeune encore à la célébrité.

— Que vous dirai-je, mes maîtres? répondit Bernard de Palissy; fils d'un pauvre gentilhomme agenais, je n'eus point comme vous le puissant appui de la richesse et d'une naissance illustre. Artisan de ma fortune, j'ai lutté pendant long-temps contre des obstacles sans nombre. Dans ma jeunesse, j'étudiai la géométrie pratique; plus tard, j'ai été souvent appelé pour faire des figures ou des plans dans les procès, et lorsque *j'étais en pareille commission*, les gens qui m'avaient mandé, me payaient très bien. Il y a six mois, je fus employé par les commissaires du roi sur le fait des gabelles, à lever la carte (1) topographique des îles et pays circonvoisins des marais salans de la Saintonge. D'ailleurs, la géométrie me servit d'introduction à l'étude du dessin; je me suis attaché aux grands modèles, tels qu'Albert Durer, Raphaël et Léonard de Vinci. Ensuite je me suis appliqué à exceller dans la peinture en émail et la peinture sur verre, généralement connue en France, sous le nom de *vitrerie*. J'avais gagné quelque argent; l'envie me prit de voyager dans le royaume de France, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer de Flandres. Les monumens de l'antiquité et de l'histoire naturelle de la terre attiraient surtout mes regards. J'étudiai tous les arts. Mon goût pour la physique m'engagea à me livrer à l'étude des observations et des expériences; je cherchai partout un professeur de chimie; je ne trouvai point d'école ouverte, et je fus obligé d'avoir recours aux alchimistes ou aux apothicaires. Je pénétrai dans leurs sombres demeures, dans ces antres de Vulcain, où je connus les impostures des ouvriers du *grand-œuvre*, et les inepties des pharmaciens. J'ai fréquenté les laboratoires de la Touraine, de l'Anjou et du Poitou. Las de courir de ville en ville, trompé par des charlatans, j'ai choisi la ville de Saintes pour mon séjour, et j'ai résolu de me livrer désormais à la

(1) *Recherches sur Bernard de Palissy*, par M. Gobet.





BERNARD DE PALISSY.

recherche des émaux. Je ferai quelque découverte, si les catholiques ne me tourmentent pas pour me punir d'avoir embrassé la religion réformée (1).

— Vous n'avez rien à craindre, maître Bernard; Minerve la déesse, la protectrice des beaux-arts vous couvrira de son égide, dit Scaliger.

— Je ne suis pas artiste, mes maîtres; je ne suis qu'un pauvre potier.

(1) Bernard de Palissy se montra très zélé pour la réforme. Les instances du roi ne purent ébranler sa fermeté. « Mon » bon homme, lui dit un jour Henri II, il y a quarante-cinq » ans que vous êtes au service de la reine ma mère et de » moi: nous avons enduré que vous ayez vécu dans votre » religion au milieu des feux et des massacres. Maintenant » je suis tellement pressé par ceux de Guise et mon père, » qu'il m'a fallu, malgré moi mettre en prison les demoi- » selles Foucaud et vous; elles seront brûlées demain et vous » aussi, si vous ne vous convertissez. » — « Sire, répondit » Palissy, le comte de Maulevrier vint hier de votre part » pour promettre la vie à ces deux sœurs, si elles voulaient » se livrer à vos courtisans. Elles ont répondu qu'elles se- » raient martyres de leur honneur et de leur Dieu. Vous » m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi; mais » moi, j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots: J'Y » SUIS CONTRAINT. Ce n'est pas parler en roi. Je vous dirai » en langage royal, que vous, ni les GUISARTS ne pourrez » contraindre un potier à s'agenouiller devant des statues. »
(D'Aubigné, chap. VII.)

— Un jeune homme de vingt-sept ans qui est à la fois agriculteur, géologue, physicien et chimiste, s'écria Michel de Nostredame... c'est un prodige. Maître Scaliger, dit-il à voix basse, nous avons beaucoup à faire pour égaler le potier de Saintes.

Les heures s'écoulaient trop rapidement au gré de Bernard de Palissy qui s'estimait heureux de pouvoir converser avec deux hommes dont la réputation était européenne. Scaliger annonça qu'il était temps de se rendre à l'évêché, où les attendait un excellent souper.

— Mes maîtres, dit Palissy, dans huit jours je partirai pour Saintes; nous ne nous reverrons pas de long-temps; je désire qu'avant de nous séparer, nous nous engagions par serment à nous trouver à Agen dans dix ans, chacun avec son chef-d'œuvre.

— Je le promets, dit Scaliger.

— Je le le jure, dit Michel de Nostredame.

Les trois artistes s'acheminèrent vers l'évêché; l'heure du souper était déja sonnée, et Antoine de La Rovère réprimanda ses hotes sur leur retard; on connaissait alors cet adage de gastronomie transcendante;

Un souper rechâuffé ne valut jamais rien.

On parla beaucoup des nouveaux sujets de guerre survenus entre le roi de France et Charles-Quint; on parla aussi des préparatifs du mariage de Scaliger et de Nostredame, qu'on célébra le lendemain avec une grande magnificence. L'évêque n'avait rien négligé pour rendre tous les honneurs possibles à ses hôtes qu'il voulait retenir dans sa ville épiscopale. Bernard de Palissy repartit pour Saintes après les fêtes qui durèrent huit jours, et ses deux amis l'accompagnèrent à deux lieues d'Agen.

— Mes maîtres, s'écria Bernard, en piquant des deux pour se soustraire aux douleurs de la séparation, mes maîtres, nous nous reverrons dans dix ans. . . . . .

. . . .

Le trentième jour du mois de janvier de l'an de grace mil cinq cent quarante-neuf, un cavalier, couvert de la tête aux pieds d'un large manteau, entra dans la ville d'Agen au galop de son cheval. Le froid était rude; il avait *chevauché* pendant huit heures, et il lui tardait de se réchauffer près du large foyer de Michel de Nostredame. A peine arrivé à la porte de son ami, Bernard aperçut un cercueil accompagné d'un grand nombre de personnes de distinction.

— On porte en terre la dame de Michel de Nostredame, lui dit un homme du peuple; il ne pourra vous héberger aujourd'hui: allez frapper à la porte de son ami Jules-César Scaliger.

Bernard de Palissy rebroussa subitement et dirigea son cheval vers la maison de Scaliger.

— Vous arrivez sous de funestes auspices, maître Bernard lui dit le vieux littérateur: notre ami Michel de Nostredame a perdu la belle Henriette d'Encausse son épouse; nous ne pourrons le voir aujourd'hui.

— J'attendrai, maître Scaliger.

— Ce pauvre Michel! il est profondément affligé, et je crains bien que la mort de sa bonne dame ne le détermine à quitter notre ville d'Agen.

Les prévisions de Scaliger ne tardèrent pas à se réaliser; Michel de Nostredame, après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse bien-aimée, courut chez son fidèle ami:

— Maître Jules-César, lui dit-il, le séjour d'Agen m'est devenu insupportable; je partirai dans un mois.

— Vous quitterez une ville où vous avez vécu heureux pendant dix ans, s'écria Bernard de Palissy.

— Vous êtes arrivé, maître Bernard, dit Nostredame en serrant le potier de Saintes dans ses bras.

— N'avons-nous pas promis de nous réunir dans dix ans, chacun avec son chef-d'œuvre?

— Un chef-d'œuvre, fit Michel de Nostredame... je ne tiens plus aux choses de ce monde, depuis que j'ai perdu ma bien-aimée Henriette.

Jules-César Scaliger se pencha vers Palissy et lui dit à voix basse:

— Attendons quelques jours, la douleur de notre ami Nostredame sera moins vive, et je ne doute pas qu'il ne nous lise des fragmens de ses ouvrages.

En effet, l'affliction de Michel de Nostredame se calma de jour en jour; violent, emporté comme tout provençal, l'astrologue de Saint-Rémi était aussi inconstant, et la source des larmes qu'il avait versées sur la tombe d'Henriette d'Encausse fut bientôt tarie. Il fut le premier à s'informer de Scaliger quel jour on fixerait pour la réunion.

— Nous n'attendions que vous, maître Michel, lui répondit son ami. Je vous invite à souper ce soir chez moi; nous serons seuls et tranquilles. D'ailleurs, maître Bernard de Palissy ne peut séjourner plus long-temps à Agen: ses affaires l'appellent à Saintes.

Ces trois célébrités du seizième siècle se trouvaient réunies, dans une maison de chétive apparence, le quinzième jour de février, de l'an de grâce quinze cent cinquante.

Bernard de Palissy avait apporté quelques figurines d'émail, des échantillons de belle poterie, et il lut à ses amis, ses divers traités sur l'*Art de la terre d'Argile*, *sur les pierres*, *sur les eaux et fontaines*, *sur la chimie*, *la physique*, *sur l'agriculture et l'histoire naturelle* (1).

— Maître Bernard, s'écria Scaliger, vous avez fait un heureux emploi de votre temps. Dans vos ouvrages vous avez réuni toutes les connaissances humaines.

— A vous maintenant Jules-César Scaliger, le grand maître dans l'art de bien dire, la source de toutes les belles paroles, dit Bernard de Palissy.

Scaliger tira du fond de l'armoire de volumineux cahiers et lut des extraits de son *Traité des plantes*, de l'*Histoire des animaux* et des *Insomnies* d'*Hippocrate*; Le *traité des causes de la langue latine* où l'on remarque un esprit philosophique appliqué à l'étude de la Grammaire; *Les sept livres sur la Poétique*, traité rempli d'érudition, qui fut grandement admiré, mais qui fait peu d'honneur au goût de Scaliger. En effet, on y voit qu'il préférait les tragédies de Sénèque à celles du théâtre grec.

— Vous êtes trop riches, mes maîtres, s'écria Michel de Nostredame, et je n'ose pas me montrer revêtu des haillons de ma pauvreté. Néanmoins, pour être

(1) OEuvres complètes de Bernard de Palissy. Paris, 1777



fidèle à mon serment, je veux soumettre à votre bienveillante attention deux petits ouvrages.

Le médecin astrologue qui s'attachait à couvrir ses moindres actions d'un voile mystérieux, ouvrit une petite boîte, et en retira deux petits cahiers couverts de peau de serpent.

— Ceci est mon *Traité des fardemens*, précieux recueil de remèdes secrèts pour toutes sortes de maladies (1) et surtout contre la peste; mais vous n'êtes pas médecins, et cette lecture vous ennuierait; mes quatrains piqueront votre curiosité.

L'astrologue de Saint-Rémi lut trois de ses *Centuries* qu'il avait déja mises en vers, et qui eurent plus tard un immense succès (2).

— Etes-vous contens de moi, mes maîtres, dit Michel de Nostredame après avoir refermé sa boîte? par les douze signes du zodiaque, la ville d'Agen ne verra de long-temps une réunion d'artistes pareille à celle-ci: car je vous prédis qu'on parlera de nous pendant plusieurs siècles; notre gloire et nos ouvrages passeront à la postérité. Demain je pars pour la Provence.

— Et moi pour Saintes, dit Bernard de Palissy.

Vers midi, Michel de Nostredame sortit d'Agen monté sur sa mule blanche; Bernard de Palissy prit la route de Saintes, et Scaliger resta seul, inconsolable du départ de ses deux amis (1).

Les trois célébrités artistiques du seizième siècle s'étaient séparées pour ne plus se revoir.

J. M. Cayla.

(1) Michel de Nostredame a beaucoup écrit sur les maladies épidémiques.

(2) Les *Centuries* de Nostradamus furent imprimées pour la première fois à Lyon, en 1558.

(1) Scaliger mourut le 21 octobre 1558, âgé de 75 ans. On mit sur son tombeau cette épitaphe: *Julii-Cæsaris Scaligeris quod fuit.* Palissy était *gouverneur des Tuileries* en 1584 César de Nostredame prit part aux fêtes que les Provençeaux donnèrent à Charles IX en 1562.

LES MÉSANGES.

Les oiseaux que l'on connaît sous la dénomination de Mésanges, et dont les plus grosses espèces n'égalent point la taille du moineau, forment deux groupes bien distincts par leurs habitudes; les uns, en effet, vivent dans les bois et établissent leur nid dans les trous des arbres et ont été à cause de cela, nommés *Sylvains*, tandis que les autres qu'on appelle *Riverains* passent leur vie le long des eaux, et nichent dans les joncs où les roseaux qui les bordent.

Leur organisation est admirablement disposée pour seconder leurs mœurs; car, malgré leur apparente faiblesse, ces oiseaux sont forts et vigoureux. Leurs pieds constituent en quelque sorte des serres qui leur permettent de tenir assujettis les divers fruits à noyaux qu'ils recherchent; leur tête est d'une solidité remarquable par l'épaisseur des os du crâne: cela devait être ainsi pour qu'il leur fût possible de percer les fruits les plus durs, dont ils retirent les amandes à l'aide du filet dont leur langue est munie. Il est curieux de voir les Mésanges, attirées par des noix suspendues au bout d'un fil, s'y cramponner, et en suivre le balancement sans lâcher prise et sans cesser de les becqueter.

Au reste les fruits à noyaux ne constituent pas leur unique nourriture; elles mangent aussi de la viande, des figues, du chenevis et une foule d'autres petites graines; mais les insectes et les chenilles forment leur principal aliment; aussi voit-on celles qui vivent dans les bois voltiger avec vivacité d'arbre en arbre, de branche en branche, s'y accrocher en tout sens, souvent la tête en bas, parcourant dans toutes les directions l'écorce rugueuse du tronc et en fouiller toutes les aspérités; on les voit aussi grimper le long des murailles et chercher à y découvrir des insectes pour en faire leur proie.

Les Mésanges qui habitent les bords des eaux agissent ainsi: douées de la même agilité que les premières, elles voltigent continuellement de buisson en buisson, sautent sur les joncs et les autres plantes aquatiques sans se donner un instant de repos.

Tous ces oiseaux ont l'instinct de faire des approvisionnemens; ils cachent dans des trous profonds des graines, des insectes, et pourtant ces provisions ne sont d'aucune utilité aux espèces sujettes à des migrations régulières, comme celles qui passent les étés sur les montagnes et les hivers dans les plaines.

Si on ne peut nier que ces oiseaux ne nous soient utiles en nous débarrassant d'une grande quantité d'insectes nuisibles, il faut pourtant les surveiller, car ils tournent quelquefois leur goût contre les abeilles que nous élevons et dont ils sont très friands. Si on n'y prenait garde, les essaims seraient bientôt perdus, surtout à l'époque où ils ont à nourrir leurs nombreuses couvées. Les Mésanges sont encore nuisibles en pinçant, au retour de la belle saison, les bourgeons des arbres, et fesant ainsi avorter les nouvelles pousses. L'instinct qui les porte à rechercher avec avidité tout ce qui sert à leur nourriture, leur fait attaquer les jeunes oiseaux dans les nids, et ceux qui sont pris dans les pièges; elles leur percent le crâne et en retirent la cervelle. Lorsqu'on les met en cage avec des espèces plus faibles qu'elles, elles les traitent avec la même cruauté. Le courage de ces oiseaux, ou plutôt leur férocité n'est pas en rapport avec leur petite taille; on les voit attaquer les Pies-Grièches et les Chouettes qu'elles rencontrent pendant le jour; souvent même elles se livrent entre elles des combats acharnés. Cependant elles semblent vivre en troupes, quelquefois nombreuses, et c'est ainsi qu'elles opèrent leurs migrations. Mais lorsque vient



1. MÉSANGE A QUEUE LONGUE. — 2. MÉSANGE HUPPÉE. — 3. MÉSANGE PETITE CHARBONNIÈRE.

la saison de l'amour, elles s'isolent pour s'occuper de la construction des nids qu'elles établissent soit dans des trous d'arbre et de vieux murs, ou dans des fentes de rochers. Quelques espèces les suspendent à des branches flexibles, et ils sont ainsi soumis à un continuel balancement. De la mousse, des crins, de la laine, des plumes, du duvet de certaines graines, comme celui des fruits des saules et des peupliers, de petites racines, telles sont les matériaux que les Mésanges mettent en œuvre pour établir le berceau de leur couvée. Leur ponte est toujours fort nombreuse; peu d'oiseaux sont plus productifs que ceux-ci, car elle va jusqu'à dix-huit et vingt œufs. Le courage des parens pour défendre leurs petits attaqués, devient de la témérité; ils bravent tous les dangers. La pétulance qui amène l'étourderie des Mésanges est connue des oiseleurs: ils s'en servent pour les faire tomber facilement dans les pièges qu'ils leur tendent; il suffit d'en tenir en cage quelques-unes, pour qu'elles poussent de grands cris, qui attirent les oiseaux de leur espèce, lesquels se livrent ainsi sans méfiance.

Des huit Mésanges qui vivent en France, nous en avons six dans le midi, mais il s'en faut qu'elles soient également répandues; quelques-unes même ne font que passer.

1. La Mésange charbonnière ou grosse Mésange à

environ six pouces de longueur. La tête, la gorge et le devant du cou sont d'un noir lustré, ainsi qu'une raie qui s'étend en longueur sur le milieu de la poitrine et du ventre. Le dessus du corps est d'un brun olivâtre jusqu'au croupion, qui est d'un cendré bleu comme les couvertures des ailes; celles-ci sont traversées par une bande d'un blanc jaunâtre. La queue cendrée bleuâtre en dehors est noire intérieurement; tout le dessous du corps, à l'exception de la bande noire dont il a été question, est d'un jaune tendre. Le bec est noir et les pieds de couleur de plomb.

La femelle et les jeunes diffèrent des mâles adultes, en ce que chez eux le jaune est plus pâle, le noir moins lustré et la bande noire de dessous le corps plus étroite.

Vive, pétulante, toujours en mouvement, cette Mésange voltige sans cesse d'arbre en arbre, grimpe sur l'écorce, gravit les murailles et les rochers, se suspend à l'extrémité des plus faibles rameaux et des feuilles. Elle se nourrit de graines et d'insectes et attaque les oiseaux pris dans les pièges. Les Mésanges de cette espèce se trouvent dans nos contrées pendant toute l'année; mais, comme il y en a qui passent l'été dans les hautes montagnes, et que, d'un autre côté, celles du Nord se retirent en automne dans des régions plus tempérées, c'est pendant cette saison qu'elles abondent dans nos plaines.

Le mâle chante souvent dans les beaux jours d'automne, mais faiblement et comme avec réserve; ce n'est qu'au printemps qu'il déploie toute l'étendue de son chant. Il jette deux cris particuliers qui le font aisément reconnaître : l'un qui a de la ressemblance avec le grincement d'une lime, et qui peut être exprimé par le mot *titiguë* ou *titiglie*, qu'il répète trois ou quatre fois de suite, ce qui a fait donner à cet oiseau, le nom de *Serrurier;* par l'autre il semble prononcer *stiti-stiti*, répété plusieurs fois de suite.

Cette Mésange s'apparie à la fin de l'hiver; mais, elle ne fait que beaucoup plus tard son nid qu'elle compose de mousse, de crins, de plumes et autres substances molles; elle le place dans un trou d'arbre, quelquefois dans une fente de muraille. La ponte est de huit à douze ou quatorze œufs blancs et semés de tâches d'un rouge clair, toujours plus nombreuses au gros bout. L'incubation ne dure que douze jours; les petits abandonnent leur nid environ quinze jours après leur naissance, et ne quittent pas jusqu'à la nouvelle saison les arbres qui environnent le lieu de leur naissance. Au reste, les pontes se renouvellent deux et même trois fois l'an, si les premières couvées ont éprouvé des accidens; mais à chacune d'elles le nombre des œufs est moins considérable.

Quand les Mésanges charbonnières ont fait choix d'un trou, elles y reviennent tous les soirs, et si on les inquiète avec une baguette, elles font entendre, dit-on, un petit sifflement, que les enfans prennent pour celui d'un serpent et dont ils sont épouvantés; mais, s'il est difficile de les faire sortir par ce moyen, on y parvient aisément en frappant contre le tronc des arbres creux, ou contre le mur dans lequel elles ont placé leur nid.

La pâtée qui convient le mieux à cet oiseau tenu en cage, se fait avec de la mie de pain, de la viande hachée, du chenevis pilé, à quoi on peut ajouter du suif, cette substance ayant un attrait pour lui. Sa chair n'est pas estimée, étant très amère.

2. La Mésange petite charbonnière est commune dans les bois de sapins; on la trouve fréquemment dans les Pyrénées; vers le milieu de l'automne, elle descend dans les plaines, et vient y habiter les bois, préférant les jardins où l'on cultive des arbres toujours verts, parce qu'elle se nourrit de leurs graines. Comme la précédente, dont elle a toutes les habitudes, elle grimpe le long des arbres pour y chasser les insectes et leurs larves. Sa taille n'a pas au-delà de quatre pouces deux lignes de longueur : le sommet de la tête, la gorge et une partie du cou sont d'un noir profond; elle a les moustaches blanches, le dessus du corps est cendré et le dessous d'un blanc sale; les ailes sont traversées de deux bandes blanches: elles sont, ainsi que la queue, bordées de vert. Le bec est noir et les pieds sont de couleur plombée.

La femelle a moins de noir sur la gorge, et le blanc moins étendu sur les côtés du cou.

La petite charbonnière construit son nid sur la souche d'un vieil arbre élevé, où dans un trou de taupe abandonné; quelquefois enfin dans un arbre creux ou dans une fente de muraille. La ponte est de six à huit œufs blancs, avec quelques taches pourprées.

3. La Mésange bleue est la plus jolie et la plus commune de nos espèces indigènes. Elle a quatre pouces et demi de longueur; le sommet de sa tête est d'un beau bleu, le front et les côtés de cette partie sont d'un blanc pur; un petit trait noir part du bec, passe à travers les yeux et s'étend jusqu'à l'occiput, qui est d'un bleu plus foncé; la gorge est de couleur noire. Le haut du dos est d'un vert olive clair; la queue, coupée carrément, est bleuâtre, ainsi que les ailes que traverse une raie blanche : le devant du cou, la poitrine et les côtés sont d'un beau jaune, le bec est noirâtre et les pieds plombés.

La femelle est distincte du mâle par sa taille un peu inférieure, par sa couleur bleue un peu moins vive et moins étendue sur la tête; la couleur jaune est aussi moins belle.

Cette Mésange, très répandue, habite de préférence les bois de hêtres et de chênes, mais on la trouve aussi dans les campagnes, dans les vergers, dans les jardins, quelquefois même au milieu des villages : elle vit de baies sauvages, de faînes et d'insectes, qu'elle recherche à la manière de la charbonnière, dont elle a les goûts. La nuit, elle se retire dans un trou d'arbre ou de muraille; c'est là qu'elle passe aussi l'hiver, qu'elle apporte ses provisions, qu'elle place son nid : elle le construit avec des matières molles et surtout des plumes en abondance. Ses œufs sont nombreux : dix à douze à chaque ponte; ils sont d'un blanc rougeâtre, teintés de rouge et de brun. La femelle pond au mois d'avril; elle siffle comme les charbonnières lorsqu'on introduit la main ou une baguette dans son trou. Elle a divers cris, soit de ralliement, soit de crainte, et le petit ramage que le mâle fait entendre au printemps est simple et varié. Pendant l'hiver elle vit en troupes et se répand alors surtout dans les jardins; mais avant le printemps, chaque couple s'isole.

et se tient dans les bois, ou sa pétulance la fait aisément remarquer.

4. La Mésange huppée a quatre pouces huit lignes de longueur; elle est remarquable par la huppe étagée, noire et blanche, haute de huit à dix lignes qui orne le sommet de sa tête. Le front est blanc, ainsi que les joues qui sont encadrées de noir; la gorge est noire, le dessus du corps est d'un gris roux, le dessous est blanchâtre, et les flancs sont d'un roux clair. Les pennes de la queue sont grises, le bec est noirâtre et les pieds plombés.

La femelle a la huppe moins longue, le noir de la gorge est moins étendu.

On trouve cette jolie espèce dans les bois de sapins des Pyrénées, où elle est pourtant rare; elle se plaît dans les lieux solitaires, vivant seule, séparée même des individus de son espèce. Elle se nourrit de petites baies, surtout de celles du génevrier et de la semence des arbres toujours verts, mais sa nourriture favorite est les insectes, les araignées, qu'elle attrape sur les arbres en volant. Elle niche dans des trous d'arbres, dans les crevasses des murailles et des rochers; la ponte est de huit à dix œufs d'un beau blanc, avec des tâches d'un rouge sanguin, la plupart confondues ensemble.

Ce joli petit oiseau ne supporte point la captivité.

5. La Mésange a longue queue a une physionomie toute particulière qui la distingue des espèces du même genre; ses plumes décomposées sont presque toujours hérissées; elle a le vol rapide, et comme sa queue étagée est plus longue que son corps, on la prendrait, lorsqu'elle vole, pour une flèche qui fend l'air. Sa taille est celle du roitelet, sa longueur totale est de cinq pouces huit lignes; le dessus de la tête est blanc, la poitrine, de cette couleur, est ombrée de noirâtre, le ventre, les flancs et les couvertures inférieures de la queue teintés de rouge; le dos et le croupion sont noirs, le bec et les pieds sont noirâtres. Le mâle a une large bande d'un brun noir sur la tête, et s'étendant jusqu'à la nuque; la femelle a sur les yeux, une bande noire qui se prolonge sur la nuque et se réunit au noir du haut du dos: on reconnaît les jeunes à de petites tâches noires sur les joues et brunes sur la poitrine.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois pendant tout l'été, mais ils quittent ces retraites en hiver et se rapprochent des lieux habités, et l'on en voit alors dans les vergers et dans les jardins de petites troupes, qui probablement ne sont composées que d'une seule famille. Ils se quittent rarement, et se rallient sans cesse par un petit cri qui semble exprimer les syllabes: *ti, ti, ti, ti.* Lorsque la bande est inquiétée, le chef jette un cri: *guicheg, guicheg*, et ils disparaissent comme par enchantement au milieu des buissons.

Ils se nourrissent d'insectes comme les diverses Mésanges, et entr'autres de petits scarabées. Ces charmans oiseaux, d'un naturel vif et remuant, voltigent sans cesse d'arbre en arbre, de branche en branche, explorant autour d'eux les feuilles, auxquelles ils se suspendent un instant pour les quitter et se porter ailleurs.

Au printemps, cette Mésange construit son nid à trois ou quatre pieds de hauteur, et sur l'enfourchement de branches d'arbrisseaux; il a la forme à peu près ovale: il est formé avec de la mousse, des lichens, de la laine, et garni intérieurement de mousse. Ce nid est entièrement fermé par-dessus; il présente une ouverture latérale, quelquefois même une ouverture opposée à la première pour faciliter le placement de la queue: la femelle y pond dix à quatorze et même vingt œufs très petits, et entourés de points rouges sur un fond blanchâtre, avec une zône rougeâtre sur le gros bout.

6. La Mésange rémiz, à laquelle doit être rapportée la Mésange que Gmelin avait appelée de Narbonne, n'a que quatre pouces un quart de longueur. Le sommet de la tête est blanchâtre, le derrière et le dessus du cou sont cendrés; il y a au front du mâle un bandeau noir qui se prolonge jusques derrière les yeux. Les parties supérieures du corps sont d'un gris roussâtre; la gorge est blanche, et la poitrine blanchâtre avec des nuances roses; les couvertures des ailes sont de couleur marron et bordées de roux-jaunâtre et de blanc, ainsi que les pennes de la queue: le bec est noir et plus pointu que celui des autres Mésanges. Les femelles ont le noir du front moins étendu que les mâles; il n'existe pas chez les jeunes jusqu'à leur première mue.

Cette espèce habite constamment le bord des étangs et des rivières, au milieu des saules et des peupliers; elle a les mêmes goûts que les autres Mésanges, mais elle suspend son nid à l'extrémité d'une branche flexible, pendante au-dessus de l'eau, l'attache avec du chanvre, du lin ou d'autres substances capables de le soutenir en l'air, lui donne la forme d'une bourse, d'un sac ou d'une cornemuse, place l'ouverture du côté de l'eau. Excepté les fils qui le soutiennent, ce berceau si élégant est composé du duvet de la fleur des saules et des peupliers, retenu et fixé par des brins de racine entrelacés avec un art infini. La femelle pond cinq à six œufs très petits, d'un blanc de neige, avec quelques tâches rousses.

Au reste, la Mésange-Rémiz se montre intelligente et rusée, et très rarement réussit-on à la faire tomber dans les piéges qu'on lui tend.

J.-B. Noulet.



LE SAUT DU SABOT.

TRADITION ALBIGEOISE.

Les vallées pyrénéennes n'ont pas hérité seules des traditions et des souvenirs populaires qui conservent dans nos hameaux la grâce et la fraîcheur de leur jeunesse primitive. Sur les rives ombragées de la Garonne, sur les bords de la Durance, l'habitant des campagnes transmet à ses enfans les chants de ses aïeux. Sous notre ciel méridional, comme sous le ciel de la Grèce, plusieurs poètes inconnus ont célébré le dévouement et les malheurs de l'amour. Sur les rivages de l'Hellespont, de nombreuses générations se sont raconté d'âge en âge la gracieuse et touchante histoire de Léandre et de Héro. Sur les bords du Tarn, à l'endroit où cette rivière se trouve resserrée entre deux énormes barrières de rocher, les villageois et les villageoises pleurent encore en écoutant le récit de la mort du berger Saho.

— Voyez-vous ce village caché comme un nid de tourterelle au milieu des arbres touffus qui le couvrent de leur ombrage?

Là vivait autrefois une jeune bergère qui portait le nom d'Indie.

Elle était la fleur du hameau; elle avait à peine seize ans lorsque tous les bergers des environs la demandèrent en mariage à sa vieille mère.

Mais les joues d'Indie devenaient rouges comme la cerise printanière, toutes les fois qu'elle entendait les doux propos d'amour.

Je ne veux point quitter ma mère, disait-elle, ma vieille mère qui n'a d'autre soutien que moi.

Quelques années s'écoulèrent, et lorsque le joli mois de mai revenait avec les beaux jours et les fleurs, tous les bergers allaient, la nuit, planter devant la petite maison d'Indie un jeune arbrisseau qu'ils couvraient de rubans et de guirlandes.

Indie avait déjà vingt ans, lorsque revenant du village où elle avait communié, le saint jour de Pâques, elle rencontra un berger qui habitait le hameau voisin.

Ce berger avait nom Saho.

Il était beau comme un ange du paradis, et son troupeau prospérait, parce que Dieu veillait sur lui pour récompenser la piété du berger.

Toutes les jeunes filles en âge d'être mariées s'assayaient, le soir, sur leurs portes, pour voir passer Saho quand il ramenait son troupeau du pâturage.

Mais Saho baissait modestement les yeux et récitait ses oraisons.

Cependant, il aimait la belle Indie de l'amour le plus tendre.

Indie, lui dit-il, en revenant du village, le saint jour de Pâques, Indie, vous avez communié aujourd'hui, et je suis sûr que vous aimez bien le bon Dieu.

Et vous aussi, Saho, répondit la bergère.

Long-temps j'ai cru qu'il ne fallait aimer que le bon Dieu et ma mère, répondit Saho; mais plus souvent je vous vois, plus je sens que mon cœur s'ouvre à un autre amour. Quand vous passez près de moi, je n'ose pas vous regarder, je tremble, et puis je pleure lorsque vous vous éloignez. Demain je viendrai voir votre mère, je lui dirai si elle veut nous marier ensemble.

Nous marier? fit Indie en rougissant.

Si vous ne m'aimez pas encore, Indie, vous m'aimerez plus tard.

Indie et Saho se séparèrent à l'instant; ils avaient aperçu quelques villageois au détour du sentier.

A quelque temps de là, des pleurs se firent entendre dans la maison d'Indie; la jeune bergère avait perdu sa mère, et long-temps elle fut inconsolable.

Saho ne quittait plus le village; il craignait qu'il n'arrivât quelque malheur à celle qu'il appelait déjà sa fiancée.

Mais le curé du village blâma ces assiduités, et Saho revint dans son hameau, de l'autre côté de la rivière.

Indie éprouva bientôt le besoin de revoir son berger bien-aimé; elle dépérissait, la pauvre colombe, depuis qu'elle n'entendait plus la musette de Saho.

Par une belle soirée d'été, la bergère s'assit sur un des rochers qui s'élèvent aux bords du Tarn, et chanta la ballade des *trois jeunes filles à marier*.

« Sur le bord de la rivière, sur le bord fleuri, il y
» a trois jeunes filles, filles à marier.

» Celle qui est la plus jeune ne fait que pleurer.
» Pourquoi pleurer, fillette, pourquoi tant soupirer?

» Si je pleure, pauvrette, j'en ai bien raison; les
» glands de ma ceinture dans l'onde sont tombés.

» Que donnerez-vous, brunette, à celui qui ira les
» chercher? — Je lui donnerai une rose avec un doux
» baiser.

« Alors le galant tire ses chausses et se lance dans
» l'eau; dans l'onde le galant s'est enfoncé.

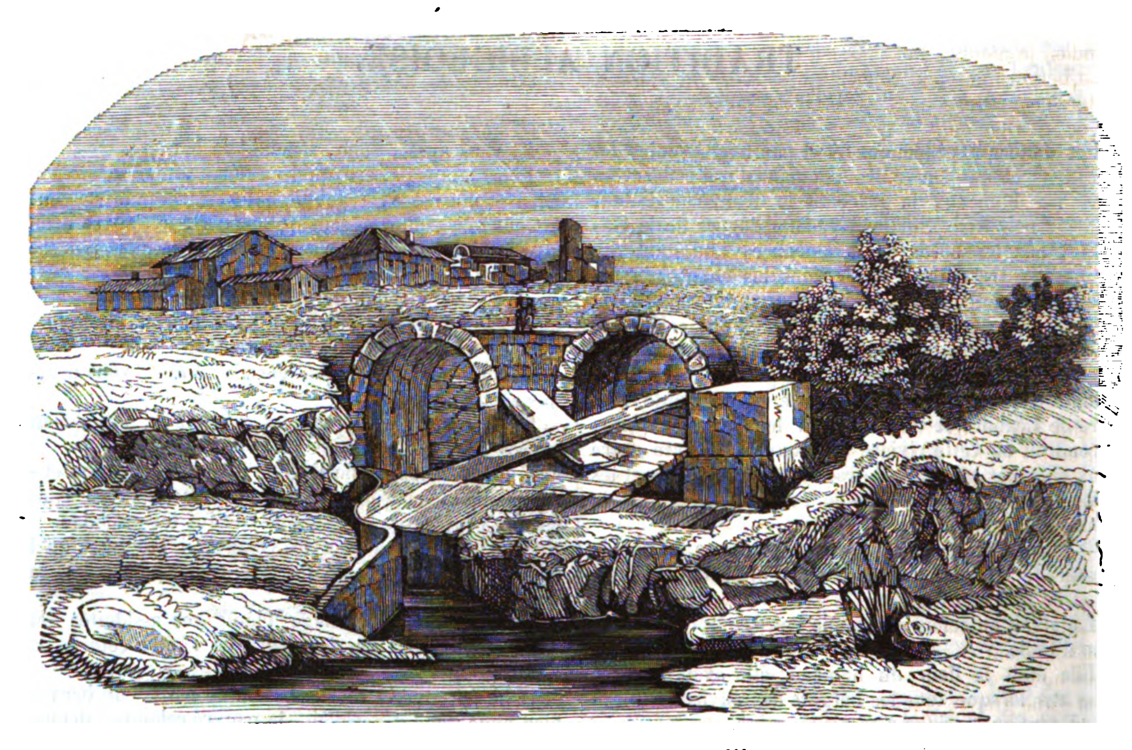
» La dernière vague a fait flotter les glands; tenez,
» tenez, brunette, voici vos glands dorés. »

Puis Indie ajouta:

« Quand j'étais petite, je gardais les agneaux;
» parmi les fleurs de la prairie je ne pensais pas aux
» amours.

» Maintenant que je suis grande, je garde les mou-
» tons; je les fais paître sur l'herbette, dans ces champs
» si doux.

» Un jour, je les ai conduits à l'onde de ce petit
» ruisseau; là j'ai trouvé sur la prairie trois chevaliers
» gracieux.



LE PONT DU SAUT DU SABOT (1).

» L'un me dit : adieu, Indie ; l'autre : adieu, amour ; » l'autre me pousse dans le ruisseau comme un pê- » cheur jette sa ligne.

» Il y avait peu d'eau, je ne me suis point mouillée ; » au pied du beau pommier je me suis assise.

« Pommier divin, qui charmes, tu as de bien bel- » les fleurs, mais tu n'en as pas autant que mon cœur » a d'amours. »

. . . .

Saho tressaillit d'amour et de joie entendant les douces paroles d'Indie.

La rivière n'était pas large à cet endroit, et il sauta d'un bord à l'autre avec la légèreté d'un jeune chevreau.

Le lendemain, il franchit aussi la rivière ; la bergère et le berger ne pouvaient plus passer un jour sans se voir.

Indie, ma douce amie, dit un jour Saho, marions-nous ensemble ; nous n'aurons plus qu'un seul troupeau ; nous cultiverons ensemble nos petits champs, lorsque nos enfans seront en âge de garder nos moutons.

La volonté de Dieu soit faite, répondit Indie, et vos vœux accomplis, berger Saho.

Quelques jours après, le bruit courut dans le village que l'heureux Saho était à la veille d'épouser Indie.

Tous les voisins se réjouirent, car le berger et la bergère étaient purs et innocens, comme au jour de leur baptême, et tout le monde les aimait.

Un seul berger détestait Saho :

Ce berger s'appelait Guillaume :

Il était laid à faire peur à toutes les filles, et cependant il avait osé tenir propos d'amour à Indie.

Mais la bergère s'était moquée de lui.

Guillaume dissimula ses projets de vengeance ; il s'aperçut que le rocher formait une pente rapide jusqu'au bord de la rivière.

Pendant le jour, il sema de petits cailloux ronds sur cette surface unie, et il se dit en riant aux éclats, comme un démon :

Ce soir, galant Saho, tu ne verras pas Indie, ta douce amie ; tu tomberas dans le gouffre, et demain j'annoncerai ta mort à l'orgueilleuse bergère.

(1) Il y a quelques années, on a construit un pont au *Saut du Sabot*.

Quelques instans après le coucher du soleil, le berger Saho aperçut une quenouille plantée sur le rocher de la rive opposée; c'était le signal si désiré du rendez-vous.

Il voulut s'élancer pour franchir la rivière, mais les petits cailloux roulèrent sous ses pieds; il ne put garder l'équilibre, et après avoir chancelé pendant quelques instans, il tomba dans l'abîme en criant :

Indie, je meurs, Indie, adieu pour toujours.

La bergère entendit ce cri de désespoir qui la glaça de terreur. Elle courut au bord de la rivière, mais elle ne vit rien dans le gouffre. Le chapeau de Saho restait seul sur la rive opposée.

Deux jours après on trouva le cadavre de Saho au-dessous du pont d'Albi.

On le porta au village où il fut enseveli près du tombeau de la mère d'Indie.

La pauvre bergère ne pleura pas long-temps son fiancé.

Elle s'endormit du sommeil du juste, et toutes les jeunes filles du village portèrent le deuil.

Guillaume fut maudit; on le chassa du pays, et l'endroit où le fiancé d'Indie avait trouvé la mort fut appelé le SAUT DE SAHO;

De nos jours il est connu sous le nom de SAUT DU SABOT.

Charles COMPAN.

CHANTS POPULAIRES DES PYRÉNÉES.

Celui qui connaîtrait assez le midi de la France pour en recueillir les traditions, les souvenirs disséminés dans les villages, les croyances, et surtout les chants populaires, parviendrait sans peine à former une sorte d'Iliade où seraient relatés quelques épisodes de notre nationalité méridionale qui sont restés inconnus aux historiens. Mais il faudra plusieurs années de persévérance pour compléter ce recueil, auquel travaillent quelques savans modestes, qui ont assez de dévouement pour étudier spécialement les localités. Leurs ouvrages partiels serviront un jour à la composition d'une grande épopée, s'il se trouve quelque génie capable de s'approprier ces chants épars et d'en former un faisceau poétique. C'est surtout dans les Pyrénées qu'il faut chercher ces rares et précieux débris de nos vieilles annales : les montagnards Pyrénéens, comme ceux de l'Ecosse, répètent dans les longues soirées d'hiver les chansons de leurs bardes; dans leurs vallées, le tumulte, le fracas de notre siècle, n'ont pas encore étouffé le mystérieux écho du passé ! Les traditions vivent éternellement chez le montagnard.

L'auteur (1) de la *Nouvelle histoire de Béarn et du pays Basque*, a recueilli plusieurs chants Pyrénéens, encore inédits, et populaires de temps immémorial dans la vallée d'Ossau : ces chants, pour le naturel de l'expression et le charme des mélodies, ne laissent rien à désirer; nous en citerons deux qui nous ont paru les plus remarquables.

Le premier est relatif à la captivité de François Ier. « Un tel souvenir conservé par les paysans d'Ossau, dit M. Mazure, se rattache sans doute au roi Henri II d'Albret, compagnon et beau-frère du roi de France, captif comme lui à Pavie, mais qui fut assez heureux pour revoir la France, avant lui : des chants auront été composés pour cette double captivité; celui qui regardait le roi de France a surnagé comme une feuille verdoyante; l'imperfection mélodique, la simple allittération suppléant à la rime, son caractère d'originalité, font assez connaître en elle, un charme populaire et primitif. »

(1) M. Mazure, professeur au collége de Pau.

CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS I.

Quan lou rey parti de France
Counqueri d'aûtes pays,
A l'entrade de Pavi
Lous Espagnols bé l'an pris.

« Renté, renté, rey de France,
» Que si nou, qu'es mourt ou pris.
» — Quin seri lou rey de France,
» Que jamey you nou l'ey bist. »

Queou lheban l'ale deoû mantou,
Troban l'y la flou de lys.
Quoû ne prenen et quoû liguen
Dens la prisou que l'an mis.

Dehens ûe tour escure;
Jamey sou ni lue s'y a bist,
Si nou per ûe frinestote....
U postillou bet beni.

« — Postillou, qué lettres portes,
» Que si counte tà Paris?
» — La nouvelle que you porti,
» Lou rey qu'ere mort ou pris.

» — Tourne-t-en postillou en post
» Tourne-t-en entà Paris;
» Arrecommandém à ma femme
» Tabé mous infans petits.

» Que hassen batte la mounedo
» La qui sie dens Paris
» Que men embien ûe cargue
» Por rachetam aû pays. »

Quand le roi partit de France pour conquérir d'autres pays, à l'entrée de Pavie il fut pris par les Espagnols.

« Rends-toi, rends-toi, roi de France, si non tu es mort ou » pris. — Comment serais-je le roi de France? Jamais je ne » l'ai vu. »

Les Espagnols lèvent le pan de son manteau, et ils trouvent la fleur de lys. Ils le prennent; ils l'enchaînent; ils le tiennent en prison.

Dans une tour obscure, jamais soleil ni lune ne se montra autrement que par une petite fenêtre..... Un postillon, il voit venir.

« Postillon, qui portes les lettres, que raconte-t-on à Paris? » — La nouvelle que je porte, est que le roi est mort ou pris.

» Retourne vite, postillon, et va-t-en vers Paris; recom- » mande-moi à ma femme et à mes petits enfans.

» Qu'ils fassent battre la monnaie, toute celle qui est dans » Paris; qu'ils m'en envoient une charge pour me ramener au » pays. »

La seconde pièce que nous avons choisie dans l'ouvrage de M. Mazure est un chant d'amour; chant historique puisqu'il rappelle un frais souvenir d'Henri d'Albret, roi de Navarre, et de la célèbre Marguerite de Valois (1) sœur de François Ier, qu'on a surnommée à juste titre, la Muse du XVIe siècle. Cette idylle, sauf le mètre toujours négligé, produit l'effet d'un diamant; elle pourrait être mise en parallèle avec l'*Ode à la colombe* du poète Anacréon : la pensée est simple, naïve, l'expression toujours gracieuse; cette jolie fleur poétique a tous les parfums du sol méridional.

(1) Henri et Marguerite s'étaient rendus aux eaux de Cauterets. La reine raconte à ce sujet, les détails d'un orage violent qui la surprit et qui inonda tellement les maisons, que les baigneurs furent obligés de se disperser; il y en eut qui devinrent la proie des loups dans les bois. La reine de Navarre se réfugia avec sa suite à l'abbaye de Saint-Savin. Là, elle trouva des chevaux, des vivres, des capes béarnaises, et se rendit à Notre-Dame de Sarrance.

(*Album des Pyrénées*, par M. Fourcade, p. 105.)

LES TROIS COLOMBES DE CAUTERETS.

Aûs thermis de Toulouse
Ue fontan clare y a;
Bagnam s'y paloumettes
Au nombre soun de tres.

Tan si soun bagnadettes,
Penden deus ou tres més,
Qu'an près la boudalette
Taû haût de Cauterès.

« Digat-mé paloumettes
» Qui y ey à Cauterès?
» — Lou rey et la reynette
» Si bagnan dab nous tres.

» Lou rey qu'a ûe sabane
» Couberte qu'ey de flous;
» La reyne que n'a gn'aûte
» Couberte qu'ey d'amours. »

Aux bains de Toulouse, il y a une fontaine; là se baignent des colombes au nombre de trois.

Tant elles s'y sont baignées pendant deux ou trois mois, qu'après cela elles se sont envolées sur les hauteurs de Cauterets.

« Dites-moi, colombelles, qui se trouve à Cauterets? — Le » roi et la reine s'y baignent avec nous trois.

« Le roi a une cabane couverte de fleurs; la reine en a une » autre couverte d'amours. »

Les trois colombes de Cauterets peuvent être regardées comme un modèle du genre, grâce; naïveté, concision, tout s'y trouve réuni. On croit entendre le voluptueux Anacréon, chantant une hymne aux blanches colombes attelées par la Mythologie au char parfumé de la reine des amours.

Théodore Delpy.



LE LOUP DE QUÉRIGUT.

Le Donazan est un des cantons pyrénéens qui renferment les montagnes les plus arides et les plus escarpées, les forêts de pins les plus sauvages et les plus désertes. Quelques maigres villages, posés çà et là au fond des vallées étroites, sur le bord des ravins, tempèrent l'âpreté de ces solitudes, tandis que des châteaux en ruine perchent comme des vautours sur la cîme des pics les plus escarpés.

Le fort de Quérigut, dont aucune charte authentique ne nous désigne le fondateur, était connu dès le onzième siècle, et nous trouvons dans les chroniques du temps un certain Guiraud de Quérigut, qui suivit en Palestine le comte de Roussillon. Aujourd'hui l'on voit encore dans le Donazan quelques tours sans créneaux et de vieux pans de mur, restes de ce manoir, qui proteste de la force et du pouvoir de ses anciens maîtres, par la lutte énergique qu'il soutient contre le temps.

Au mois de mai de l'an 1252, pendant que le roi Louis IX, de sainte et glorieuse mémoire, portait en Orient les armes et la croix, le royaume de France était livré aux vagabonds. Ils allaient par troupe à travers les provinces, vivant de pillage; serfs échappés à leurs maîtres, ils s'enivraient de liberté. Une bande assez nombreuse de ces Pastoureaux comme on les appelait, fut chassée des plaines du Languedoc et repoussée vers les montagnes, où elle s'enfuit pour échapper aux hommes d'armes du sénéchal de Carcassonne qui la poursuivaient. Sans savoir où le hasard les pousserait, ces malheureux, venus de tout pays, montaient vers l'Espagne, et suivaient les bords de l'Aude dont la plûpart ignoraient même le nom. Comme tous les peuples faibles qui se révoltent contre leurs maîtres avant d'être dignes de la liberté, ces malheureux allaient au hasard sans connaître le but de leur voyage. Quelquefois épuisés de fatigue et de faim ils s'arrêtaient dans une vallée; et tandis que les uns élevaient à la hâte des cabanes qu'ils couvraient de branches, les autres allaient piller les hameaux voisins pour chercher quelques provisions.

Pendant une de ces haltes sur les bords de l'Aude, les Pastoureaux voyaient devant eux le château de Quérigut, dont le seigneur était au loin redouté dans toutes ces montagnes. On le nommait, à cause de sa cruauté, Durban-le-Loup. Les voyageurs qui passaient sous les créneaux de sa forteresse, étaient détroussés en plein jour et massacrés sans pitié, s'ils refusaient de payer rançon. Quelquefois ce terrible baron fesait clouer au portail de son château les mains des téméraires qui avaient osé croiser le fer avec lui. Certains étaient pendus aux créneaux, et leurs squelettes agités par le vent des montagnes, rendaient un bruit sinistre. Dans un précipice au bord duquel le donjon s'élevait, Durban-le-Loup fesait jeter les ennemis qu'il dédaignait de condamner à un supplice extraordinaire. Cet abîme était si profond, ses bords tellement escarpés qu'on y précipitait les prisonniers vivans sans qu'on eût vu s'échapper jamais ceux qui n'étaient pas morts de leur chute. Les bêtes féroces des montagnes, lorsqu'elles descendaient dans cette fosse immense, attirées par le cri des victimes ou l'odeur des cadavres, ne pouvaient elles-mêmes s'en échapper. Durban-le-Loup s'amusait du haut de ses créneaux à les percer de ses flèches, quand il ne trouvait pas plus de plaisir à les engraisser de chair humaine. Les aigles des Pyrénées et les corbeaux volaient au-dessus de ce charnier et venaient de loin se percher sur le donjon; puis, en tournoyant, ils plongeaient dans le précipice, et ils en emportaient au grand bruit de leurs aîles des lambeaux sanglans dont ils allaient se repaître sur des rocs inaccessibles.

Telle était la demeure de Durban, telle était sa cruauté, et cependant ce loup des montagnes avait dans le cœur un amour profond, une amitié jalouse pour son fils Noël, qu'il avait élevé avec soin et dont il avait fait l'assidu compagnon de ses guerres et de ses chasses dans la haute montagne. Noël était naturellement brave et généreux; son ame se fût ouverte aux douces émotions, s'il n'avait eu devant les yeux les exemples de cruauté que lui donnait son père. Durban-le-Loup avoit gâté le beau naturel de son fils. Enfant, il l'emportait sur son cheval de bataille et le fesait assister à ses brigandages. Les combats et la chasse avaient été ses premiers jeux, et de petites armes posées sur sa jeune poitrine avaient exercé ses forces naissantes. Noël était cruel comme son père; mais par habitude, il préférait le combat au pillage; et les douces passions qui n'avaient jamais été réveillées dans son ame, y dormaient inconnues, comme des perles au fond des eaux.

Lorsque les Pastoureaux virent au loin les tours du château de Quérigut, ils s'arrêtèrent, et l'on délibéra pour savoir si l'on s'exposerait à passer sous les créneaux de Durban-le-Loup, ou si l'on retournerait en arrière. Après quelques momens d'attente, les avis étant incertains, un homme, qui jusqu'alors avait gardé le silence, s'empara de l'attention, et bientôt fixa toutes ces volontés flottantes. Cet homme était Pierre d'Orlu. Bons hommes, dit-il, je connais le maître de ce château; je l'ai servi pendant vingt ans, et je puis mieux que tout autre vous conseiller en ce moment. On nous poursuit : le sénéchal de Carcassonne va nous atteindre; impossible de regagner les plaines du Languedoc ou de la Provence; impossible de passer en Catalogne, épuisés de fatigue comme nous le sommes et pressés par la faim. Le seul parti que nous devions prendre c'est de nous emparer de ce château; il est abondamment pourvu de vivres, nous pourrons nous y établir tous, et nous serons les seigneurs de ce pays. L'entreprise n'est pas difficile. Je connais ce fort, je vous l'ai dit, et je sais un sentier par où l'on peut aisément monter jusqu'à la grande porte du château. Quelques coups de hâche, elle tombe en éclats, et nous sommes les maîtres.

Des hommes aigris par la faim et le désespoir em-



PIERRE D'ORLU CONFIE SA FILLE A ROBERT.

brassèrent avec plaisir ce conseil. Ils étaient déja sans ressources, et cette entreprise devait leur plaire, qui sans aggraver leurs malheurs, pouvait leur donner ce repos et cette liberté qu'ils cherchaient avec tant d'empressement. Pierre d'Orlu ne leur disait pas que sa haine contre Durban était le premier mobile de toutes ses actions, et qu'il les poussait avec lui à une perte presque certaine, dans l'espoir d'une vengeance qu'il méditait depuis long temps.

Pierre d'Orlu avait été pendant vingt ans au service de Durban-le-Loup. Ce terrible baron demandait à ses gens le sacrifice de leur vie et de leur honneur pour satisfaire ses moindres caprices. La femme de Pierre eut le malheur de lui plaire : il s'empara de l'épouse et chassa le mari. Depuis dix ans qu'il avait essuyé ces affronts, Pierre cherchait les moyens de se venger. La révolte des Pastoureaux lui avait fait concevoir les plus vives espérances; et à l'insçu de ces vagabonds, il les avaient conduits jusques au château de Quérigut, sans se mettre à leur tête, sans trahir sa haine ou son ambition. Mais lorsqu'il vit le manoir où son ennemi l'avait outragé; quand il se retrouva dans des lieux où tout lui rappelait sa honte et ses malheurs, il ne put maîtriser sa haine et se plaça naturellement à la tête de ces vagabonds qui ne comprenaient point ses intimes projets. Toutefois, avant que de marcher à l'escalade du château, Pierre voulut mettre en sûreté sa fille Marguerite qui l'avait suivi dans sa fuite.

Il feignit encore de n'écouter que l'intérêt de tous, pour mieux remplir son but : on ne devait pas, à l'en croire, exposer les femmes aux chances d'un combat, et la prudence voulait qu'on les mît en lieu sûr avant de commencer le siége. On applaudit à cette sage prévoyance; on loua son humanité; on le pria de tout régler comme il l'entendrait.

Près de Quérigut, il y avait un couvent de filles, le couvent de Morens, fondé en l'année 1159 par les soins de Raymond, évêque de Toulouse, et sous la surveillance de l'abbé de Boulbonne. L'abbé entretenait à Morens quelques hommes d'armes pour la défense du couvent, et les barons de la contrée avaient aussi des sergens à la capitainerie de Morens pour la défense de leurs droits. C'est là que Pierre d'Orlu voulut faire conduire sa fille; il la confia, ainsi que les femmes qui voulurent la suivre, à la garde de vingt Pastoureaux assez bien armés. Son fils Robert prit le commandement de la petite troupe, et l'on se dirigea sans retard vers les montagnes de Morens qui ferment la vallée

d'Andorre. Pierre ne perdit pas de temps ; et par son ordre, les hommes restés auprès de lui coupèrent des sapins, et firent des échelles pour escalader les murs du château.

Aucun de ses mouvemens n'échappait aux regards perçans du Loup de Quérigut et de son fils Noël. Près d'eux était leur homme de confiance qui observait aussi les vagabonds. C'était Raymond d'Orlu, frère du chef des Pastoureaux de Pierre qu'il n'avait pas eu le courage de défendre ni de venger contre son terrible maître. Raymond ignorait le droit de son frère et de ses enfans ; il se les représentait dans sa douleur, errans, sans secours et sans asile ; et, lorsqu'il était seul, il pleurait pendant les longues nuits qu'il passait dans l'insomnie ; mais, devant son maître, il maîtrisait sa douleur ; il ne prononçait jamais le nom de son frère, il n'osait même pas caresser un gros chien de montagne qui avait appartenu à Pierre et que Durban avait gardé pour la chasse au loup. Lorsqu'il était seul dans sa petite chambre, sous le toit du donjon, il caressait ce chien, il pleurait en lui parlant de son frère ; il aimait à voir les yeux de l'animal briller de joie lorsqu'il prononçait le nom de ce frère malheureux. Pendant que Raymond d'Orlu considérait les Pastoureaux avec son seigneur, il ne s'imaginait pas que Pierre était à leur tête et qu'il se préparait à la vengeance.

Noël, qui avait vu les femmes conduites par Robert quitter le vallon pour gravir la montagne, demanda qu'il lui fût permis de poursuivre la proie qui s'éloignait. C'était peut-être leurs richesses que ces vagabonds mettaient en sûreté ; avant que de passer devant le fort, il fallait s'en emparer. Durban-le-Loup sourit au projet de son fils ; il lui permit d'amener avec lui quelques hommes, et de se précipiter à la poursuite de ces ennemis qui pensaient leur échappper. Raymond d'Orlu resta près de son maître, et Noël partit sans retard avec ses gens.

Pierre d'Orlu, avant que d'en venir à une attaque, voulut appeller la ruse au secours de la force, et donner à ses compagnons l'assurance de vaincre : Je vais me présenter seul au château, leur dit-il, et faire en votre nom des propositions au baron. Les ans et les chagrins m'ont changé ; le baron ne me reconnaîtra pas ; je proposerai de lui payer une forte somme d'argent, s'il veut nous permettre de passer sous les créneaux, et pendant que nous conclurons le marché, j'examinerai tout ; je compterai les hommes, je mesurerai la hauteur des murailles, je verrai les poternes. Pendant ce temps, deux d'entre vous s'avanceront jusques aux pieds du rocher sur lequel est bâti le château ; ils attendront là le signal de l'attaque ou de la fuite. S'il faut monter vers le château, je lancerai dans le vallon une flèche avec des plumes rouges, elle viendra tomber à leurs pieds ; si les plumes de la flèche sont blanches, il vous en avertiront et vous prendrez la fuite : mes ennemis m'auront reconnu.

Les Pastoureaux admirèrent le courage de Pierre, qui par son énergie venait d'improviser son autorité sur eux ; ils répondirent par des acclamations, et promirent de suivre les ordres ultérieurs qui leur seraient donnés. Pierre partit, accompagné par deux camarades qui le suivirent seulement au pied du rocher ; il le gravit seul et monta jusqu'au château. Son fils et sa fille étaient en sûreté ; il ne craignait point d'attirer sur eux les dangers que lui fesaient courir le désir de se venger. Cependant, il ne pouvait se défendre d'un sentiment douloureux, en songeant que son frère Raymond était auprès de Durban, son ennemi, et qu'il allait être forcé de combattre peut-être contre ce frère sans amitié, qui n'avait pu rester fidèle au baron de Quérigut sans étouffer tout sentiment d'affection pour lui. Rien n'arrêta Pierre toutefois, et cette vengeance qu'il avait méditée si long-temps ayant fait un pas vers lui, il courut vers elle à travers tous les périls et toutes les douleurs.

Durban, qui du haut de ses tours observait ce qu'on fesait dans la plaine, ordonna d'ouvrir la porte à l'homme qui venait seul, sans doute afin de parlementer. Pierre fut introduit et parut devant le baron : son frère Raymond était à ses côtés, et pas un ne le reconnut, ni le baron, ni son frère, tant la haine avait sillonné son front de rides profondes, tant la douleur avait blanchi ses cheveux.

Que me voulez-vous, lui dit Durban, tes bandits et toi ?

— Obtenir passage sous les créneaux de cette forteresse.

— Où allez-vous ?

— En Espagne.

— Pourquoi ?

— Pour combattre les Maures, Dieu ayant choisi les bons hommes du peuple afin de briser les ennemis de sa croix.

— A votre aise. Mais on ne passe pas ici sans payer un droit.

— Ce droit, quel est-il ? qu'exige-t-on ?

— J'exige deux mille sous d'or melgoriens.

— Ils vont être comptés. Je vais donner à mes hommes le signal convenu.

Pierre aussitôt prit une flèche avec des plumes rouges, et, s'approchant d'une fenêtre qui donnait sur le valon, il lança le trait vers les deux Pastoureaux qui l'attendaient au pied du rocher ; puis il se tourna vers Durban, et lui dit : ils comprendront que je viens de traiter avec vous, et qu'ils peuvent se mettre en marche ; je vais leur demander les deux mille sous d'or. Attends, dit Durban qui avait toujours peur d'être trompé, même lorsque les affaires étaient conclues ainsi qu'il l'avait demandé. Attends, mon beau capitaine, tes camarades apprendront de moi quelles sont nos conventions, et je te garde en ôtage jusqu'à ce que je sois payé, jusqu'à ce que tes bandits soient passés devant ma forteresse.

Durban-le-Loup sortit pour aller voir passer les routiers ; il dit à Raymond, son écuyer, de veiller sur le chef des Pastoureaux ; et Raymond, ayant incliné la tête en signe de respect et d'obéissance, se plaça debout et immobile en face de cet étranger qu'il ne savait pas être son frère. Pierre avait entendu le Loup de Quérigut appeler son frère par son nom, il le reconnut ; et, dans un moment aussi décisif, il frémit de penser que, pour aller seconder l'attaque de ses compagnons, il serait peut-être forcé d'engager une lutte terrible contre Raymond. Il voyait déja dans la plaine les Pastoureaux s'avancer en tumulte avec des cris menaçans

qui trahissaient leurs projets, et à ces côtés était son frère, la main sur son épée, prêt à croiser le fer avec lui dès qu'il aurait compris ses intentions.

Pierre n'hésita plus : il prit la résolution de se découvrir à Raymond et de lui faire partager ses projets et sa haine. D'un pas ferme et la tête haute il s'avança vers Raymond, se posa devant lui et croisant les bras sur sa poitrine, il lui dit d'une voix forte : Raymond d'Orlu, regardez-moi, je vous prie. L'écuyer du Loup de Quérigut était en ce moment tout occupé de veiller sur son prisonnier. Les cris des Pastoureaux excitaient ses soupçons, il était bien éloigné de penser à son frère qu'il croyait avoir perdu, lorsque Pierre vint se poser devant lui; Raymond se redressa tout-à-coup comme pour soutenir un combat.

Ces deux hommes se regardaient face à face, et Pierre allait se nommer, lorsque des pas précipités se font entendre dans la salle du château; des cris d'alarme retentirent sous les voûtes. Nous sommes trahis, s'écrièrent en entrant deux hommes armés de leurs poignards, les Pastoureaux nous attaquent, ils veulent escalader nos murs. Ce traître doit mourir sur l'heure, monseigneur vient de l'ordonner. A ces paroles Pierre mit l'épée à la main, et se jeta précipitamment au fond de la salle pour soutenir le combat à mort qui allait s'engager. Raymond et les deux autres soldats du Loup de Quérigut voulaient se précipiter à la fois sur Pierre, quand on entendit derrière la porte de la salle qu'ils avaient fermée sur eux les aboiemens d'un chien qui semblait vouloir les suivre. Bien, dit Raymond, c'est mon chien : avec lui je peux me défaire de ce brigand. Retournez auprès de monseigneur, et dites-lui que j'irai le rejoindre quand j'aurai précipité ce traître au milieu des rochers. Les cris des Pastoureaux qui commençaient l'attaque, s'élevaient avec une telle force, leurs hurlemens répétés par les échos des montagnes étaient si épouvantables, que les soldats se hâtèrent, sur l'invitation de Raymond, d'aller reprendre leur poste auprès du baron. Au même temps qu'ils sortirent, le chien de Raymond entra dans la salle. A moi! s'écria celui-ci en l'excitant contre Pierre; le fidèle et courageux animal se précipite sur le chef des Pastoureaux, en même temps que Raymond lance contre lui, de toutes ses forces, une flèche qui, sans atteindre Pierre, glisse entre le bras et les flancs. L'écuyer de Durban saisit et lève son épée pour soutenir vigoureusement le combat, mais son adversaire a remis la sienne au fourreau; et le chien, qui s'élançait pour le déchirer, lèche sa main et se couche à ses pieds.

Il me reconnaît, lui, s'écria Pierre, en regardant son frère avec des yeux qui exprimaient à la fois et le respect et l'amitié. Raymond s'arrêta tout-à-coup, s'approcha de Pierre pour le regarder, le toucha comme pour s'assurer qu'il n'était pas trompé par une vision; et le reconnaissant enfin, il s'écria : mon frère!... mon frère!... est-ce toi, malheureux? comment te sauver? du moins nous mourrons ensemble. Ils s'embrassèrent en pleurant, et les dangers présens qui les entouraient, les malheurs du passé, tout disparut dans la joie de ce transport.

Le bruit du combat qui s'élevait autour d'eux, vint les arracher bientôt à ces douces émotions; les craintes les plus pressantes leur succédèrent. Raymond voulait sauver son frère, sans trahir le baron de Quérigut son maître : il tremblait de le voir entrer à chaque moment; il croyait l'entendre se plaindre de ses retards; il demandait à Dieu une pensée pour sauver son frère. Tout-à-coup de grands cris s'élèvent dans la galerie voisine, et l'on entend des pas précipités; les sergens du comte appelaient Raymond à grand cris. L'écuyer qui voit le moment où son frère va périr, n'écoute que son désespoir, s'arrache les cheveux, frappe du pied contre les dalles, au lieu d'aller ouvrir la porte aux sergens du baron qui l'appellent.

Un bruit sourd se fait entendre sous la pierre qu'il a frappée, il semble que la voix d'un génie inconnu vienne apporter du secours au malheureux qui invoquait l'enfer et le ciel. Raymond écoute et regarde à ses pieds : la dalle qu'il venait de frapper cachait l'ouverture d'un cachot où le baron avait autrefois renfermé ses ennemis lorsqu'il était encore assez humain pour les faire mourir dans une prison. Son écuyer soulève la pierre et dit à son frère de descendre dans le cachot; il peut sans se blesser se laisser tomber dans la fosse qui n'est plus aussi profonde depuis que le baron y a fait jeter quelques décombres. Pierre obéit, et se livre à son frère sans crainte d'être abandonné. Aussitôt que Raymond a replacé la dalle, il ouvre la porte aux soldats du baron. J'ai précipité le traître dans le charnier, s'écrie-t-il, et ce n'est pas sans peine : allons au secours de monseigneur.

Le Loup de Quérigut avait en effet besoin de secours, car les Pastoureaux attaquaient avec acharnement ses murailles. Ils voulaient s'en emparer ou mourir bravement au combat. Leur position désespérée, ne leur laissait aucune autre voie de salut, et le malheur soutenait leur courage. A ceux qui tombaient devant les portes du château percés des flèches de Durban, d'autres succédaient, et le combat ne se ralentissait pas. Les assiégés avaient épuisé toutes leurs flèches et se voyaient forcés de lutter contre leurs ennemis corps à corps sur les murailles et près des portes qu'ils fesaient voler en éclats. Le Loup de Quérigut hurlait de rage et se voyait pris dans sa tanière. C'en était fait de lui, lorsque son fils parut à la tête des hommes qu'il avait emmenés : il fondit, en poussant de grands cris, sur les Pastoureaux déjà fatigués du combat. Les compagnies du sénéchal de Carcassonne les avaient long-temps poursuivis, ils se crurent attaqués par elles; et les assiégés faisant un dernier effort pour les repousser, la déroute de ces vagabonds fut complète. Ils se dispersèrent de tout côté dans les montagnes en poussant de grands cris. Le Loup de Quérigut s'emporta, loin de sa forteresse, à la poursuite des vaincus; son fils Noël, au contraire, les ennemis battus, rentra dans le château pour y cacher son butin.

Le jeune homme avait atteint les femmes des Pastoureaux conduites à Morens par Robert. Robert et sa dame Marguerite étaient tombés au pouvoir de Noël après un rude combat; et le vainqueur était venu cacher dans son donjon et le butin et ses prisonniers. Il confia Robert à l'écuyer de son père en lui recommandant de le traiter avec bonté. Il fallait, disait-il, épargner à ce jeune prisonnier les rigueurs d'un cachot infect, sans lumière et sans air; on devait se contenter de le tenir enfermé dans une des salles du château,

sans lui refuser rien de ce qui pourrait lui rendre sa captivité moins cruelle. Raymond promit de remplir les intentions de son jeune maître, tout en se demandant à lui-même d'où venaient dans cette ame de fer, ces sentimens d'humanité.

Raymond ne savait pas que le fils de Durban allait perdre toute la férocité de son caractère, et qu'il était au moment de commencer une vie nouvelle. Noël n'avait pas vu sans émotion la jeune Marguerite que son père, avant de songer à sa vengeance, voulait cacher au couvent de Morens. Dans le désordre d'une attaque, au milieu des fureurs du combat, la jeune fille, pâle, échevelée, lui était apparue, et l'exaltation du courage avait rendu ce jeune homme encore plus sensible à sa beauté. Il s'était emparé d'elle comme on se saisit d'une proie; et, laissant à ses compagnons le soin d'achever sa victoire, il avait emporté Marguerite sur son cheval. Mais il y avait pour lui dans cette fille, devenue sa prisonnière, un danger plus grand que celui auquel Marguerite n'avait pu se soustraire quand elle était tombée dans ses mains. L'effroi de Marguerite, en présence de son nouveau maître, se dissipait insensiblement, et dans l'ame de son ravisseur s'élevait en même temps une passion qui ne devait pas s'éteindre. Plus vaincu par la beauté de sa captive, qu'elle ne l'avait été par sa bravoure, Noël était saisi de pitié pour celle qu'il pouvait jeter dans sa prison, vendre ou torturer à loisir. Lorsque le chasseur impitoyable poursuit avec ardeur la perdrix rouge dans les bruyères ou les vignes, il la brise sous le plomb rapide dès quelle prend sa volée devant lui; mais lorsqu'il la voit sanglante à ses pieds battre l'arène de son aile, il admire les nuances délicates qui colorent son plumage, ses pieds agiles, son bec de corail, toutes les grâces de ce petit corps brisé, et il soupire de regret en songeant qu'elle n'ira plus avant l'aube chanter le long des blés en fleurs.

Ainsi le fils du Loup de Quérigut contemplait avec une compassion profonde la jeune fille qu'il avait enlevée sans pitié. Mais ce sentiment ne régnait pas seul au fond de son ame, et dans ce cœur ému par l'orgueil de la victoire, s'élevait à la fois un amour sans frein, nouveau délire ajouté à la démence que donne le courage. Il est des momens d'exaltation suprême où dans le cœur de l'homme jeune et fort toutes les passions heurtent à la fois, et les plus fougueuses l'emportent : elles l'emportèrent dans le cœur de Noël de Quérigut qui fut livré sans réserve aux instincts de son sang puissamment soulevé pendant le combat. Tandis que Raymond conduisait dans une salle du château le frère de Marguerite, Noël emporta la jeune fille dans la chambre du donjon qu'il habitait. Puis il s'y tint renfermé seul avec elle sans songer à son père qui poursuivait les Pastoureaux.

Raymond ne savait pas que la jeune fille et le prisonnier qu'on venait de lui confier, étaient les enfans de Pierre, de ce frère malheureux qu'il avait renfermé dans une fosse pour le soustraire à la mort. Il ne se détourna pas des soins et des devoirs de sa charge, quoiqu'il entendit des cris étouffés et des pleurs; des pas pressés et des menaces dans la chambre du donjon que Noël habitait. Bien au contraire, l'écuyer du Loup de Quérigut se hâta de mettre en sûreté l'homme que lui avait confié son jeune seigneur, pour faire évader son frère en l'absence du baron.

Raymond alla dans la salle au-dessous de laquelle son frère était caché. Les momens étaient précieux; le Loup de Quérigut pouvait rentrer à chaque instant. Il souleva la dalle qui fermait l'ouverture de la fosse pour avertir son frère qu'il allait le faire sortir. Mais Pierre peu soucieux de son propre péril, s'informa d'abord de Raymond si les Pastoureaux étaient vainqueurs. « Ils sont en déroute, répondit le frère. » « Sauve-moi donc, et fais-moi sortir, ajouta Pierre, afin que j'aille les rallier. » Raymond se hâta de le satisfaire, en gémissant de voir une haine aussi obstinée. Il fit glisser vers son frère une échelle de corde et l'avertit de ne monter vers lui qu'au moment où l'échelle serait fixée. Un accident imprévu ne lui donna pas le temps d'accomplir son noble projet : on entendit un grand bruit dans le château qui était plongé dans le calme depuis la fuite des Pastoureaux. Un homme du baron était revenu pour demander du secours, pour avertir le fils et l'écuyer de Durban que les ennemis s'étaient ralliés.

Une troupe de ces malheureux vagabonds, vivement pressés par le Loup de Quérigut, s'étaient engagés dans une gorge sans issue. Dès que l'espoir de la fuite leur avait été ravie, les Pastoureaux étaient devenus terribles dans leur désespoir. Ils avaient fait volte-face, et voyant que leur ennemi s'était engagé presque seul à les poursuivre, reprenaient à la fois et l'espoir de la victoire et le désir de se venger. Le Loup de Quérigut avait été contraint à son tour de reculer devant eux. Les siens et lui, vigoureusement repoussés, s'étaient réfugiés dans une grotte des montagnes pour échapper aux Pastoureaux. Ils y étaient vivement assiégés à cette heure, et l'un des hommes de Durban venait en toute hâte pour avertir Noël des dangers que courait son père. Raymond reçut aussi l'ordre exprès de venir au secours de son seigneur; on ne devait laisser au château que les femmes et les hommes de service, exactement assez de personnes pour ouvrir et fermer les portes, avec deux ou trois sentinelles sur les tours.

Aux cris des envoyés de son père, Noël sortit de la chambre où il s'était renfermé. Il demandait ses armes, il se maudissait lui-même, il arrachait ses cheveux dans des transports de colère en apprenant les dangers qui menaçaient le vieux baron. Dans la cour du château, où l'on préparait son cheval, il se promenait à grands pas, il appelait Raymond et tous ses hommes.

L'écuyer du baron frémit de colère et pâlit de douleur en songeant qu'il fallait abandonner de nouveau son frère dans la fosse pour courir peut-être à la mort. Que deviendrait ce malheureux Pierre, s'il succombait dans le combat acharné que livraient les Pastoureaux aux hommes du baron? Il ne savait à quoi se résoudre; Pierre attendait au fond de son cachot; il le conjurait de se hâter; en même temps Noël s'impatientait de ses retards, et l'appelait à grands cris : le jeune homme irrité de voir que Raymond se fesait attendre, monta précipitamment pour l'obliger à le suivre sur le champ. L'écuyer entendit son jeune maître et prit soudain un parti hasardeux : il ouvrit la porte de la chambre où Robert était renfermé, et lui désignant l'ouverture de la fosse, il lui dit : « Jeune

homme, Pierre d'Orlu est au fond de ce cachot., sauvez-vous avec votre capitaine. En même temps, sans faire attention au cri de joie que venait de pousser Robert, en apprenant que son frère vivait encore, il courut vers son jeune maître. Je suis prêt, Monseigneur, s'écria-t-il; allons au secours de votre noble père.

Robert attendit le départ de Noël, de Raymond et de tout ce qui restait d'hommes d'armes au château de Quérigut; puis il se hâta de délivrer son père. L'échelle de cordes que Raymond avait déja glissée dans la fosse, servit à Pierre qui sortit enfin de son cachot. Lorsque le chef des Pastoureaux se retrouva libre, il saisit avec transport des armes qui pendaient aux murs de la salle, et voulut aller combattre :

—Songez plutôt à vous sauver mon père, lui dit Robert.

— Que se passe-t-il ?

— Les Pastoureaux sont repoussés, ils ont fait une attaque inutile, et maintenant les hommes de Quérigut les poursuivent dans la montagne.

— Ils t'ont fait aussi prisonnier, toi ?

— Un violent coup de hâche d'armes dont vous voyez la blessure à mon front, m'a fait tomber sans connaissance, ils m'ont emporté dans ce château.

— Mais ta sœur du moins est sauvée : ta sœur et les femmes que tu conduisais à Morens sont entrées dans le couvent.... n'est-ce pas ?...

— Mon pèrè....

— Que dis-tu ? Marguerite est tombée dans les mains de mes ennemis....

— J'ignore ce qu'est devenue Marguerite, j'ignore si elle est morte ou prisonnière.

— Ma fille ! ma fille !.... cherchons dans ce château, il faut mourir ou la sauver.

— Mon père, je vous suis.

Ils finissaient à peine de parler, qu'ils entendirent dans le couloir des pleurs et des gémissemens; c'était la voix d'une femme. Elle se traînait sur les dalles et le long des murs. Les deux Pastoureaux pâlirent en se regardant; Marguerite apparut à la porte de la salle. Elle était pâle, échevelée, pleurante. Lorsqu'elle aperçut son père et Robert, elle tendit vers eux ses mains en poussant un cri; elle s'appuya sur les lambris sculptés qui encadraient la porte. Raymond et son fils allèrent la soutenir, et tous deux lui demandèrent à la fois la cause de son désespoir et du désordre qui régnait dans sa personne.

Marguerite se prit à pleurer, en cachant son visage dans ses mains. Elle pleurait d'une douleur pleine de honte et de désespoir; elle ne voulait ni recevoir des consolations, ni dire la cause de ses larmes. Pierre et Robert observèrent avec des yeux pleins de fureur les bras meurtris de la jeune fille, ses vêtemens déchirés, ses cheveux épars, et sa honte leur disant assez quel malheur elle venait d'essuyer, ils poussèrent des cris de rage et d'un même transport ils jurèrent vengeance; ils maudirent le ciel qui avait abandonné Marguerite aux outrages du vainqueur.

La jeune fille était à leurs côtés accroupie sur ses genoux et cachant son visage; elle étouffait dans ses sanglots. Ils ne la voient plus et délibèrent aussitôt sur ce qu'ils devaient faire pour la venger. Il fallait attendre le retour de l'infâme; il fallait le poignarder sous les yeux de son père, il fallait mettre le feu à ce château funeste, où Pierre et sa famille avaient essuyé tant d'affronts.

Depuis que Robert et son père avaient parlé de se venger; depuis qu'ils avaient proféré de terribles menaces contre Noël, qu'ils pensaient être le ravisseur de Marguerite, la jeune fille avait écouté leurs sermens, leurs blasphèmes, et l'attention qu'elle prêtait à leurs projets, avait calmé son désespoir. Peut-être un sentiment nouveau s'était à son insçu développé dans son ame; peut-être après sa honte, elle avait conçu l'espoir de la voir effacée; peut-être au milieu des outrages même que lui avait fait subir un vainqueur égaré par le délire de la victoire, une amoureuse pitié, était venue trahir les nobles instincts d'une nature comprimée; peut-être que le fils du Loup de Quérigut avait, après l'affront, dit quelques mots de repentir à sa victime. Quo iqu'il en soit, lorsque son père lui demanda si c'était bien Noël qu'on devait punir, elle répondit qu'elle ne connaissait pas l'homme dont il fallait se venger. Dans leur incertitude, le fils et le père, au lieu de songer à la fuite, s'occupèrent du moyen le plus sûr de connaître leur ennemi; ils dirent à Marguerite de les conduire dans la chambre où l'avait abandonnée le misérable dont ils ne connaissaient que le crime; et lorsque la jeune fille les eut satisfaits, ils lui ordonnèrent de rester dans cette chambre. Tous deux cependant se cachèrent derrière les rideaux d'un grand lit, prirent en main leurs poignards, et firent silence en attendant leur ennemi. Ils pensaient avec raison qu'aussitôt le baron rentré dans son château, l'homme qu'ils désiraient connaître se hâterait de rejoindre Marguerite.

La jeune fille accablée de douleur et de honte ne savait quels vœux adresser au ciel : le danger de son père, la mort préparée pour le jeune seigneur auquel venait de l'unir un crime, l'espoir d'un meilleur avenir, l'espoir, cette maladie du malheur, tout agitait violemment cette ame dévastée. Elle tremblait, elle priait, elle pleurait à la fois. Lorsque le son des cors, les cris des sentinelles, et le hennissement des chevaux, vinrent l'avertir du retour de Noël, la jeune fille pâlit et se leva. Qu'as-tu donc ? lui dit son père à voix basse. —Sieds-toi, Marguerite, ajouta Robert, et la jeune fille obéit.

On entendit les pas précipités d'un homme qui s'avançait rapidement vers la chambre; Marguerite frémit, Pierre et Robert se regardèrent; c'était Noël Durban. Il était pâle et défait; de grosses larmes roulaient dans ses yeux; ses armes brisées et ses habits sanglans disaient assez qu'il sortait d'une terrible mêlée. Il ferma la porte derrière lui, jeta ses armes, et regarda Marguerite. La jeune fille soutint son regard; il y avait dans ses yeux une étrange puissance; ses regards reprochaient au jeune homme l'affront sanglant qu'elle en avait reçu ; ses regards cherchaient dans ses traits la trace des douces paroles qu'il lui avait laissées pour adieu. Noël jusqu'alors inflexible et dur, cacha son visage dans ses mains et se prit à pleurer. Un indicible sentiment de joie, passager comme un éclair, brilla sur le front de Marguerite.

Jeune fille, lui dit le baron d'une voix étouffée, j'ai perdu mon père : les Pastoureaux l'ont tué, je n'ai pu rapporter ici que son corps. Dieu te venge, jeune

fille, je suis bien puni. Ecoute, et vois tout ce que je souffre, et tu comprendras que je suis digne de pitié. Ecoute, et si je ne puis espérer de toi mon pardon, je me tuerai pour te venger de l'affront que je t'ai fait. Et cependant il y avait de l'amour dans ce transport qui m'a fait abuser de ta faiblesse; mais élevé par un père qui laissa tous mes penchans se développer sans contrainte, j'ai péché contre ta beauté jeune fille; je n'ai pas compris ce qui venait d'être révélé à mon ame. Maintenant que j'ai perdu mon père, le malheur m'a tout fait comprendre. Je suis seul, je pleure, je voudrais confier mes chagrins, et mon malheur veut qu'une force invincible me pousse vers toi; vers toi que j'ai profanée, vers toi qui dois m'avoir en horreur. Si tu savais comment je fus élevé, tu me pardonnerais sans doute: toujours la guerre, toujours des rapines, toujours des chasses et des combats; telle a été ma vie. Je n'ai pas eu depuis que je me connais, une année, un jour, un moment pour me reposer dans l'amour ou dans l'amitié. Encore si l'on ne m'avait pas éloigné de ma mère, lorsque j'étais si jeune qu'il ne m'a pas été possible de garder un souvenir de son sourire ou de sa voix! cette pensée consolante renfermée dans mon ame m'eût éloignée de cette voie de sang et de haine que j'ai parcourue; mais non, non, ils m'ont fait marcher dans la nuit, ils m'ont fait impitoyable et le dernier des coups que j'ai frappé dans l'ombre, vient de briser mon bonheur. Hélas! je le sens aujourd'hui, tes regards m'ont révélé mon ame. Je le sens aujourd'hui, j'étais né pour le dévouement et l'amour, et j'ai trempé dans le sang ces mains faites pour secourir les malheureux, et tout mon passé retombe sur moi. Hélas! hélas!.... c'est par les outrages que je t'ai fait subir, que l'amour vient de se révéler à mon ame, et j'ai brisé mon bonheur en y touchant. Je ne survivrai pas à la mort de mon père, à ta douleur, à mon crime. Oh! si tu savais toute la puissance de dévouement que renferme ce cœur qui ne se donna jamais ni à une mère, ni à une amie, ni à une épouse. Oh! si tu voulais me suivre à la chapelle et jeter par-dessus tous mes crimes et toutes mes douleurs, les sermens faits à Dieu!.... Mais non, tu n'as pas pitié de moi; tu gardes le silence. Je mourrai donc, puisqu'il le faut.....

Le jeune homme allait se frapper, et Marguerite pousse un cri et s'élance pour arrêter sa main; Pierre et son fils ont laissé tomber leurs poignards. La puissance de l'amour a vaincu toutes les haines. Noël succombe à tant de joie. Marguerite pardonne, il veut parler, il chancelle et s'évanouit dans les bras de sa nouvelle famille.

I. Latour (de St.-Ibars.)

LE LOGIS DE LA POMME DE PIN.

1697.

I.

A LA POMME DE PIN.

Vers le milieu du règne de Louis XIV, le Bas-Languedoc ne possédait pas, sur toute la ligne du chemin Français, d'hôtellerie mieux achalandée et plus digne de l'être que celle de la Pomme de Pin, dans la baronnie de noble homme, messire d'Alban, seigneur de Moux et d'Alban.

Située à une distance à peu près égale de Carcassonne et de Narbonne, disposée pour recevoir commodément et sans confusion les voyageurs de tout rang et de tout état; elle devait à cette assiette favorable l'origine d'une prospérité, qu'avaient rapidement accrue d'autres causes particulières à ces temps.

Et d'abord, la principale était la rareté des moyens de transport, qui obligeait princes et seigneurs, bourgeois et manans à ménager leurs montures, et à s'avancer à petites journées, inconvénient que subissaient les monarques eux-mêmes. Puis, il est vrai de dire qu'à une époque, où les imaginations étaient encore frappées par le souvenir des troubles civils, beaucoup de gens craignaient de s'aventurer dans l'enceinte des villes, foyer ordinaire des séditions, et s'hébergeaient d'habitude à une distance considérable des centres populeux.

Aussi, vers midi, et aux approches de la nuit, un redoublement d'activité signalait-il les abords et l'intérieur de la Pomme de Pin. A ces heures, affluaient pêle-mêle, carrosses blasonnés, destriers poudreux, bourdons de pèlerins divers.

La propreté des meubles et l'abondance des provisions de rigueur éloignaient toute idée de gêne et de parcimonie. Les cuivres, appendus aux parois de la première pièce, servant de cuisine, reluisaient comme des armures d'or: les fourneaux, noircis par l'usage, flamboyaient; des chênes entiers et des fagots de buis, tribut de la montagne, brûlaient constamment dans l'âtre, garni d'énormes chenêts de fer et surmonté d'un manteau de cheminée aux proportions gigantesques.

A côté de cette pièce, des tables, reposant sur des pieds parallèles en croix de Saint-André, étaient dressées, pour les besoins des étrangers, dans deux salles basses, ornées de peintures et d'écussons. Le plus

vaste et le plus beau de ces appartemens appartenait spécialement aux voyageurs de condition et de finance. Le commerce et la petite propriété, sous la présidence de l'hôte et de sa famille, se réunissaient dans l'autre salle; tandis que les piétons, accroupis sur des bancs, dans un coin obscur de la cuisine, profitaient de la desserte, et humaient les vins du crû jusqu'à la lie, en échangeant de joyeux quolibets avec les groupes de villageois, à l'affût des nouvelles.

Un escalier tournant, à vis de pierre taillée, occupait le centre de l'habitation et conduisait à l'étage supérieur, distribué en nombreux couloirs et en chambres spacieuses. Des chaises de paille, des bahuts de cerisier, des lits à colonne et à rideaux de serge verte ou rouge, des murs de craie bien blancs, parsemés de rameaux consacrés et de bénitiers en faïence bleue, formaient le caractère distinctif de cette partie importante du logis de la Pomme de Pin.

Si tout cela ne constituait ni luxe, ni superflu, il est facile de reconnaître qu'en revanche, le nécessaire, le confortable même, ainsi qu'on dirait de nos jours, étaient loin d'y faire défaut. Maître Jean Huc, l'alerte hôtelier, s'en trouvait fier et guilleret; ce qui devenait évident pour tous, à son verbe tant soit peu haut, et à sa barrette cavalièrement inclinée sur une de ses oreilles.

Quelques commères de la baronnie prétendaient que maître Jean Huc songeait à se remarier; d'autres, remarquant ses cheveux gris, hochaient la tête, et soutenaient qu'il était trop bon père pour vouloir nuire, par un trait insigne de folie, au prochain établissement de Geneviève, sa fille unique.

Quant à celle-ci, les partis étaient drus et sortables. On assurait néanmoins que Bernard Razouls, le bel étranger, était mieux vu que ses rivaux et qu'il ne tarderait pas à l'emporter sur eux.

II.

PERSONNAGES.

A une heure peu avancée du jour, un homme, à qui les recoins de l'hôtellerie paraissaient familiers, venait d'en franchir le seuil, et s'approchait d'un pied discret, des appartemens intérieurs, où rien ne bougeait encore.

Parvenu au bas de l'escalier, il s'arrêta, écouta un bruit de pas partant du haut de la vis; puis, ce bruit ayant augmenté, il monta deux degrés en toute hâte, et se vit, non sans un certain désappointement, en face de maître Jean Huc, l'hôtelier, qui s'écria :

— « Par ma barbe! quel farfadet vous tient en croupe, messire Bernard, et vous amène ainsi à pareille heure? — le soleil éclaire à peine l'anneau de Roland et l'homme de pierre de la forêt seigneuriale! — Sus!... qui voulez-vous interroger, dites-moi, de l'hôte ou du bailli? continua-t-il en se rengorgeant.

— « Ni l'un, ni l'autre, maître, répondit d'une voix lente le visiteur matinal. Mais je serais le plus heureux garçon du diocèse de Narbonne et de toute la sénéchaussée, si le père, — oui, le père de la douce et jolie Geneviève, — ajouta-t-il, en appuyant sur cette qualité, daigne m'écouter un instant. »

Maître Jean Huc fronça le sourcil d'un air d'humeur et reprit :

— « Brisons là-dessus, messire! — Voulez-vous partager avec moi un flacon d'hypocras? — la piquette vous convient-elle mieux? »

Bernard se tut et croisa les bras avec résolution. L'hôtelier sourit, et, serrant dans ses mains celles du jeune homme, qu'il attira vers lui :

— « Tu es un bon et honnête garçon, Bernard, s'écria-t-il; les Razouls, dont tu sors, furent liés avec ma famille. — Eh! bien, écoute-moi.... »

Après s'être recueilli un moment, Jean Huc poursuivit en ces termes :

— « Ce logis m'appartient depuis tantôt onze années révolues, messire.... maître Jean Coudom, marchand drapier et bourgeois de Carcassonne, me l'a vendu, moyennant 1700 livres tournois.

— » Je le sais, dit à demi-voix le jeune homme.

— » En paiement de cette somme, je lui ai cédé une créance de 800 livres sur George Dantras de Fontcouverte, et des titres pareils pour 400 autres livres sur Jean Labadier et Joachim Huc, tous deux habitans de Moux.

— » Je le crois, murmura Bernard, que ces détails d'affaires intéressaient peu.

— » Les 500 livres qui restaient, payables par sixièmes, ont été comptées à Jean Coudom, dès la fin de la première année, ajouta l'hôtelier, en accentuant ses paroles.

— » Il n'y a que vous pour ces traits-là, maître! répondit son interlocuteur, avec un sourire d'approbation.

— » Je possède, en outre, plusieurs quartiers de terre à l'Asagal et vers Buvas. Je viens d'acheter à Pons Isard sa vigne d'Alaric, dont le jus plaît si fort à François Saissac de Montgaillard, intendant de monseigneur le baron, messire d'Alban.

— » On le dit. — Après?

— » J'ai une fille... »

Ici Bernard Razouls laissa échapper un long soupir et écouta avec une attention marquée.

— « Geneviève m'est plus chère que la prunelle de mes yeux. N'est-elle pas le seul enfant qui me reste, l'image vivante de sa mère, morte à la fleur de l'âge; n'a-t-elle pas sa beauté, et, je dois le dire aussi, son excellent cœur? »

L'hôtelier attendri essuya une larme et se hâta d'ajouter :

— « Or donc, ma maison, mes quartiers de terre, ma fille Geneviève, tout cela, je te le donne, en t'acceptant pour gendre... Ils sont à toi, entends-tu, mon garçon? »

Le jeune homme allait répondre et remercier. Jean Huc ne lui en laissa pas le temps :

— « Mais il faut une année encore; une année entière, ce ne sera point trop, n'est-ce pas? » poursuivit-il, en remontant les marches tournoyantes, et en se dérobant aux observations de Razouls.

Celui-ci demeura d'abord à la même place, dans l'attitude d'une statue. Un frôlement de robe se fit entendre. C'était Geneviève.

Le jeune homme eut l'occasion de lire dans les yeux de la fille qu'elle ne ratifiait pas l'arrêt porté par le père.

III.

CONTES A DORMIR DEBOUT.

Dans la soirée, Bernard Razouls, encore tout ému de ses dernières explications avec Jean Huc et Geneviève, n'eut garde de déroger à ses habitudes et se rendit à la veillée, invariablement établie au logis de la Pomme de Pin.

Un coup-d'œil lui suffit pour découvrir Geneviève. Glissant à travers les obstacles, il s'avança avec légèreté, s'appuya sur le dossier de sa chaise, et lui dit à voix basse :

— « Me voici ! »

Bernard Razouls, le dos appuyé aux fourneaux éteints et refroidis, jouait avec son couvre-chef; Jean Huc, les sourcils contractés, fixait machinalement la crémaillère; Geneviève, dans un coin, comptait les grains de son chapelet.

— « Malédiction ! s'écria bientôt l'hôtelier, en joignant les mains d'une façon piteuse : je suis ruiné, perdu ! Si ceci ne s'éclaircit vitement, on prétendra que ma maison est la proie de Lucifer, et je pourrai décrocher mon enseigne et la suspendre aux branches d'un figuier.

— » Erreur ou mensonge ! dit Razouls, formulant à haute voix le résultat de ses réflexions. — Et quels sont les personnages dont l'oreille est entrée en accointance avec messeigneurs les esprits ? demanda-t-il d'un accent dubitatif.

— » D'abord, les voisins, messire ! maître Abraham, le marguillier de l'œuvre mage, le juge Gruyer. — François Saissac et le greffier consulaire, qui passaient à côté, dans la ruelle, les ont aussi entendus.

— » Qu'avaient à faire là ces vieux museaux ? Convient-il à des grisons de courir l'aiguillette ? — Mais quelle besogne, à imaginer d'après les apparences, accomplissaient ces lutins ou fantômes ?

— » Une fort recréative, et qui décèle des esprits en belle humeur. C'était un cliquetis de bouteilles, un carillon de tonneaux, de cruches et de gobelets, tel que n'en connut onc un ivrogne. — Du reste, pas un mot, un souffle.

— » La porte ferme-t-elle ? en avez-vous la clé ? demanda Razouls avec quelque hésitation.

— » La clé est ici, dans la huche, père ! » répondit Geneviève.

Le jeune homme se gratta le nez, parut dénombrer attentivement les soliveaux enfumés du plafond, et s'écria :

— « Par saint Bernard ! vous n'êtes ni un Sarrasin, ni un impie, maître ! — N'avez-vous pas négligé de faire prier pour les morts ?

— » Le deuil est encore dans mon âme. A Dieu ne plaise que j'aie oublié les messes du bout de l'an ! Demandez plutôt au vénérable Azéma !

— » Joseph Solier, le fils du premier mari de ma mère, n'a rien eu, depuis l'an dernier, » fit observer Geneviève.

— « Joseph Solier, l'idiot, vécut et mourut sans péché; recommandons-nous à son intercession.

— » Oui, les idiots sont réputés saints, père ! Joseph Solier est au ciel.

— » Quel parti prendre ? » dit l'hôtelier, cherchant dans les yeux du jeune homme une détermination nécessaire.

— « Chacun a son idée.... la mienne, vous la saurez, maître ! — quoiqu'il me fut plus agréable de deviser avec vous d'un tout autre sujet, continua Bernard Razouls, tandis qu'il adressait à Geneviève une œillade significative. »

Ce coup-d'œil et un soupir complétaient ce que la bouche n'osait achever. Jean Huc fit semblant de n'avoir pas compris, et Razouls poursuivit :

— « Il faut visiter la cave, armés jusqu'aux dents, en cas de malencontre.

— » Adopté ! adopté ! s'écria l'hôtelier.

— » Saint-Paul, ayez pitié de nous ! dit Geneviève en se signant.

— « Une lanterne sourde, des surcots noirs !

— » Ainsi soit fait, messire !

— » Que Dieu nous soit en aide ! »

Et Geneviève, en prononçant ces mots, fouillait dans son bahut; elle en retira un coffret incrusté d'ivoire, et l'ayant ouvert :

— « Gardez, mon père, cette croix, reprit-elle. Vous serez à l'abri de tout maléfice; un pélerin l'a apportée de Rome, le pape l'a bénie. — Et vous, Bernard, pour l'amour de moi, passez à votre cou cette chaîne d'acier : elle soutient une relique des saints Just et Pasteur, que maître Raymond Vauquer, huissier du temporel de Fontfroide, a bien voulu me remettre de la part de monseigneur l'abbé.

» Bernard, continua la jeune fille, les larmes dans les yeux, lorsque vous passerez devant la maison où fut nourri le bienheureux saint Jean-François Régis, ayez soin d'ôter votre chapeau, et de réciter l'oraison que je vous ai enseignée. — Cela vous portera bonheur.

— » A merveille ! dit l'hôtelier en souriant. Merci, merci, ma fille ! rassure-toi. — Où vas-tu donc ? demanda-t-il, voyant qu'elle allait se retirer.

— » Implorer de ma patronne le succès de votre entreprise; — prier pour vous deux, pour toi, Bernard, entends-tu ? »

Et elle pressa à la dérobée la main du jeune homme.

Razouls baisa le bout de ses doigts et écouta longtemps encore quand le bruit de ses pas eût cessé.

— « Silence ! silence, Bernard ! — Ecoutez, écoutez donc ! »

Accueilli par cette injonction inattendue, qu'accompagnait un brusque mouvement d'épaules, Razouls promena ses regards sur le cercle et essaya d'obéir.

— « C'est l'esprit follet, sur mon ame ! s'écriait l'un.

— » Ou plutôt la ronde du sabbat, maître Abraham ! reprenait l'autre.

— » Le hibou a chanté, dès minuit, au bord d'une des saillies de l'église, en haut du portail, observa un troisième. Messire Azéma, notre desservant, l'a entendu comme moi. Par saint André, patron de la paroisse, je résigne ma charge de marguillier de l'œuvre mage, si ce n'est pas le chapelain de Saint-Pierre, — le chapelain lui-même, répéta-t-il, en rapprochant son siége de l'âtre, tandis qu'un frémissement de terreur parcourait l'assemblée.



GENEVIÈVE TIRANT SES BIJOUX DU COFFRET.

— « Le chapelain! le chapelain! » murmura chaque voix.

Tous les fronts se signèrent et le cercle se retrécit.

— « Un esprit dans ma cave! mon vin ensorcelé.... aigri peut-être! » grommela l'hôtelier.

Ayant avisé le jeune homme, Jean Huc l'appela d'un signe et s'entretint avec lui à l'écart.

— « Qu'appelez-vous le chapelain de Saint-Pierre, mes honorés maîtres? demanda un étranger, vêtu et coiffé de noir.

— » Le chapelain, messire Gavoy! c'est un mécréant, un damné, reprit le marguillier de l'œuvre mage. Nous croyons à ses apparitions comme aux vérités de l'Evangile. — Bon Dieu! ne riez pas.. si l'envie lui prenait de vous visiter, vous changeriez de ton. Sainte-Vierge! il n'y aurait pas dans votre trousse une lancette assez effilée pour vous arracher une goutte de sang.

— » Qui donc l'a vu?... deux livres tournois, à l'effigie de notre sire, si vos yeux ont fait sa connaissance! s'écria le chirurgien.

— » Ces bourgeois de ville ne croient à rien du tout, » dit Abraham, en se penchant vers l'oreille d'un de ses voisins.

La proposition de l'étranger demeura sans réponse. Chacun regarda les autres avec embarras. A la fin, le marguillier rompit le silence :

— « Bien des gens de notre paroisse, se sont trouvés face à face avec lui, et pourraient, s'ils étaient présens, garantir la réalité de ce que j'affirme. — Je ne m'autorise pas du témoignage de mes yeux, mais il m'est permis néanmoins d'invoquer celui de mes oreilles. — J'ai entendu, moi, le tintement des cloches de Saint-Pierre, agitées par le chapelain, à l'heure de l'angélus, poursuivit-il, en lançant à l'interrupteur un coup-d'œil de triomphe.

— » Phénomène d'acoustique! reprit celui-ci; c'étaient les cloches de Montlaur! — J'ai traversé plusieurs fois vos montagnes, à pareille heure.

— » C'est un païen, — un huguenot de Mazamet, — un camisard, se dirent ceux qui ne connaissaient pas maître Gavoy, tandis qu'ils échangeaient des regards d'intelligence.

— » Essayez d'un vœu à saint-Paul-Serge de Narbonne, messire hôtelier, se hasarda à conseiller le plus vieux.

— » Il faut réciter des *Ave*, demoiselle Geneviève, ajouta Abraham.

— « Exorciser et faire des neuvaines, maître Jean Huc, poursuivit le marguillier.

— « Visiter la cave, » murmura le chirurgien, en se levant, et en remettant un chandelier et sa valise à Bertrand, le valet d'écurie.

Le départ de l'étranger devint le signal d'une retraite générale. Abraham alluma son falot à la lampe de cuivre, qui brûlait accrochée à la cheminée, et sortit, suivi de tout le monde.

Un seul resta. Razouls avait compris l'anxiété du père de Geneviève.

IV.

GRAND CONSEIL SECRET.

Pendant quelques minutes, on n'ouït d'autre bruit que les hurlemens des chiens de garde, mêlés au mugissement du vent, qui tourmentait les ais des portes et se brisait à un des angles extérieurs de l'escalier.

V.

EXPÉDITION NOCTURNE.

— « Or ça, barguignons un peu moins, l'heure passe, minuit va sonner... flamberge au vent! »

En achevant cette allocution chevaleresque, maître Jean Huc dépendit de l'intérieur de la cheminée un vieil amas d'armes rouillées et marquées de suie, qui expiaient là, dans un long repos et un oubli complet, le fréquent usage auquel elles avaient été probablement soumises, à l'époque rapprochée encore des troubles civils.

— « C'est un acier de Ferrare! s'écria Razouls qui avait fait les campagnes de Savoie sous Catinat, tandis qu'il essayait la pointe d'une rapière.

— » Vous dites vrai, messire! — Un oncle de ma mère l'obtint aux guerres de Piémont et s'en servit vaillamment à la rencontre de Souillanel et Souilles, près de Fresquel, et au combat moins sanglant, mais plus déplorable, de Castelnaudary.

— » Je m'en empare, reprit Razouls, en bouclant le ceinturon.

— » Excellent choix, messire! — Et moi, poursuivit l'hôte, en attirant à lui une longue épée, cette lame me suffira. Elle est bonne aussi, sur mon ame! Mon aïeul, syndic de la communauté de Moux, en fut gratifié pour avoir arraché Louis XIII au feu, lors de son passage ici. — Sa Majesté, très-chrétienne, la détacha elle-même de son royal baudrier. »

Après s'être lestés de plusieurs grains de cruchenc, qualité particulière de raisin noir et dur, conservé dans un vase d'eau-de-vie, le père et l'amant de Geneviève, se mirent en marche.

— « Pas de lune, attention! dit Razouls, en tâtant le mur. — On y voit comme dans la gueule d'un loup.

— « Silence! fit Jean Huc. — C'est là! » murmura-t-il, au bout de trois minutes.

La clé, humectée d'huile, glissa et tourna sans bruit. L'hôtelier et son compagnon entrèrent dans la cave et refermèrent la porte derrière eux.

Un rayon de lumière s'échappa de la lanterne sourde, et des recherches minutieuses commencèrent faites avec activité.

— « Damnation! ni trou, ni fente à cacher une souris maigre! — Par saint Jean! Bernard, que signifie tout ceci?

— » Patience! diablotins ou sorciers, nous le saurons bientôt. — Minuit!... » ajouta-t-il, en comptant les coups de l'horloge fêlée du village.

Les dernières vibrations du métail duraient encore, quand, au milieu du silence et de l'obscurité qui venaient de se rétablir, un bruit sec et strident se fit entendre. Divers objets s'entrechoquèrent; et une forme indistincte s'agita.

— « On prend à gauche; se dit Jean Huc, dont l'oreille et l'esprit étaient incessamment tendus. Le larronneau connaît les meilleurs endroits. Adieu ma fine provision de vin vieux!

— » Alerte! c'est l'instant! » s'écria le jeune homme, qui devina que le courage de l'hôtelier commençait à faiblir.

La lumière reparut, et, promptes comme l'éclair, deux pointes acérées se croisèrent sur une poitrine.

— « Au nom de la très-sainte Trinité, spectre ou démon, je te conjure! » balbutia l'hôtelier, en détournant la tête, et en agitant, d'une main tremblante, la croix bénie, dont l'avait armé Geneviève.

— » Grâce! grâce! murmura une voix.

— » Qu'ai-je ouï? — Vitalis! Vitalis lui-même! reprit maître Jean Huc, après avoir dirigé la clarté de la lampe terne vers l'endroit d'où partaient ces supplications étouffées.

— » Ne me perdez pas, poursuivit l'homme agenouillé et sanglottant.

— » Malheureux!... as-tu oublié que tu es à mon service? que je t'ai nourri, que je me suis toujours fié à toi? — Voila donc l'exemple que tu prétends laisser à ta famille? et si j'appelais la maréchaussée, si je te livrais à monseigneur le prévôt?

— » Oh! vous ne le ferez pas, maître! vous aurez pitié de mes enfans!... grâce!... grâce pour eux!... »

L'hôtelier indécis regarda Razouls et porta la main au front.

— « Par où diable est-tu passé? demanda-t-il enfin.

— » Voyez! » dit Vitalis.

Et son doigt désignait le plancher, où s'ouvrait une trappe, et d'ou pendait une échelle de corde.

— « Demain, dehors sur-le-champ, maraud! ou la hart au cou! » s'écria maître Jean Huc, dont la colère s'était évidemment calmée.

Le voleur n'eut garde d'attendre une nouvelle injonction, et se glissa, pour la dernière fois, dans sa demeure avec l'agilité d'un lézard.

L'hôtelier frappa amicalement sur l'épaule du jeune homme :

— « Ma fille est à toi, Bernard!

— » Vous me l'avez déja déclaré ce matin, maître!

— » Oui, mais je n'avais pas fixé le jour. — A demain les fiançailles! »

Razouls entraîna rapidement Jean Huc, pour annoncer cette nouvelle à Geneviève.

VI.

DÉNOUEMENT.

Lorsqu'ils s'approchèrent du logis de la Pomme de Pin, la porte cochère était ouverte, et, dans l'enfoncement, Bertrand, le valet d'écurie, le corps penché, l'œil aux aguets, semblait épier une arrivée.

— « Que fais-tu là, vieux fou? Te convient-il de veiller la nuit et de dormir le jour ainsi qu'un chat-huant? — Rentre dans ta logette, à moins que tu n'attendes le lever de la lune, pour aller, à sa clarté, danser en rond, dans le ballet des sorcières.

— » A l'heure qu'il est, maître, je n'ai pas le cœur à la danse.... Si vous saviez le malheur!...

— » Qu'est-ce ?.... demandèrent à la fois Razouls et Jean Huc, terrifiés par l'accent lamentable de Bertrand.

— » Pauvre demoiselle Geneviève!.... J'ignore si elle est encore de ce monde, ou s'il a plu à Dieu de la rappeler à lui. — Venez voir. »

Et, les précédant de quelques pas, il les amena dans la cour, sur laquelle donnait la croisée de Geneviève.

Les volets étaient entre-baillés, et, à travers la vitre, on découvrait une partie de l'intérieur de la chambre.

— « Elle dort! dit Razouls, remarquant à deux genoux Geneviève, dont une lampe éclairait le profil calme et un peu pâle.

— » Plaise au ciel que cela soit! — Dans ce cas, elle a le sommeil dur, car rien n'a pu la réveiller, ni mes cris, ni les cailloux, dont j'ai dépavé la cour, pour frapper à sa fenêtre. »

Bernard et Jean Huc alarmés volèrent plutôt qu'ils ne marchèrent. Le jeune homme, franchissant les degrés quatre à quatre, arriva le premier.

— « Geneviève!.Geneviève! » s'écria-t-il, en dépassant le seuil de la chambrette.

Elle ne fit aucune réponse, et son amant, toujours plus effrayé, la souleva dans ses bras.

Genevieve ouvrit enfin les yeux. A l'aspect de Bernard, elle ne put réprimer un mouvement d'effroi. La présence de son père la rassura.

— « Pourquoi troubler mon rêve? dit-elle en rougissant. — Si tu savais, Bernard!... J'étais avec toi... mon père nous unissait....

— » Un ange t'a visitée durant ton sommeil, ma Geneviève!... Ton rêve est la vérité, murmura Razouls, en la baisant au front.

— » Demain fiancés! ajouta Jean Huc, d'un air de satisfaction. — Ou, pour être exact, aujourd'hui même, car l'aube commence à poindre. — Sus! sus! allons nous coucher. »

Et, en effet, avant l'expiration de la soirée, qui suivit cette nuit, féconde en événemens, les fiançailles du jeune couple eurent lieu. Tout le monde oublia spectres et farfadets, et on ne s'entretint long-temps que de la noce, brillamment solennisée quelques semaines plus tard.

Scévole Bez.

PROCÈS FUALDÈS.

Le procès *Fualdès* produisit en son temps une impression profonde; grâce aux incidens dont il se compliqua, l'intérêt et l'attention la plus vive s'y attachèrent pendant plus d'une année. Aujourd'hui encore, après vingt-deux ans, et dans une époque où les événèmens de tout genre se pressent si vite, la mort de Fualdès nous apparaît comme un fait immense. Les crimes commis par les horribles caractères d'assassins que nous avons vu se révéler de nôs jours, Lacenaire, Avril, Jadin, ont laissé, quoique entièrement contemporains, des traces moins profondes; et cela devait être, si l'on songe que ce meurtre réalise en effet toutes les conditions d'horreur et de froide cruauté dont l'imagination puisse entourer un assassinat.

Que trouve-t-on en effet? Un vieillard enlevé dans une rue déserte, baillonné par quelques hommes et emporté dans une maison, ou plutôt dans un repaire du crime et du vice; une table sur laquelle on étend la victime; des papiers à signer; parmi les assassins, des parens, des figures connues et amies, mais dans ce moment sinistres et menaçantes; un assassinat face à face et à visage découvert; puis la grande salle humide, la petite lampe blafarde, des hommes nombreux et qui ne se cachent point, comme pour indiquer que la résolution est bien prise, et que l'on ne craint rien de celui qui bientôt ne sera qu'un cadavre. Rien n'y manque, pas même le baquet de sang, et le long couteau de l'égorgeur; plus tard, et quand on veut rechercher les traces du crime, l'intervention d'un témoin qui a tout vu, et que le couteau a menacé, une femme, d'un rang distingué, engagée au silence par un serment prêté sur le corps de la victime; aux débats, la lutte de la crainte et de l'horreur; tout cela, on le comprend aisément, a dû faire du procès Fualdès un sujet bien digne d'avide curiosité.

Et cependant, quand on parcourt aujourd'hui encore les nombreux documens que ce procès a laissés après lui, on éprouve peu d'attrait à les analyser et à les reproduire. A mesure que la procédure avance, en présence des révélations des accusés, on ne sent plus qu'une impression de dégoût qui commande le silence; mais cette impression passée, on revient à tous ces détails, comme avec le besoin de les juger, en se plaçant à la distance que le temps a marqué entre ces événemens et nous, et de résumer en quelques pages les volumes qu'on leur a consacrés.

Le 20 mars 1817, vers six heures du matin, un cadavre fut aperçu flottant sur les eaux de l'Aveyron; il était revêtu d'une redingotte bleu, d'un gilet noir et d'un pantalon brun. Le bruit causé par cette découverte se répandit bientôt et fit rumeur dans la ville de Rodez; l'autorité en fut instruite; elle se transporta sur les lieux, le corps fut amené sur le rivage, et l'on reconnut M. Fualdès.

M. Fualdès était un homme considérable dans le pays; tour à tour avocat, accusateur public, substitut du procureur-général, après avoir quitté ces fonctions, il avait conservé dans la vie privée l'influence que son intelligence et le souvenir de son rang lui avaient acquis. Madame Fualdès s'était toujours fait remarquer par une piété rare, et leur fils unique, reçu avocat, s'était richement établi dans le département.

A la vue des larges blessures que l'on remarquait à la gorge du cadavre, on ne put s'arrêter seulement à la pensée d'un suicide; il fut au contraire certain pour tout le monde, que M. Fualdès avait été assassiné et jeté dans l'Aveyron.

Mais on se demanda qui pouvait donc avoir commis ce crime? Comme on se trouvait à l'époque de ces réactions politiques qui signalèrent les premières années de la Restauration, quelques personnes semblèrent insinuer tout d'abord que M. Fualdès avait dû la mort à ses opinions et surtout à ses titres d'accusateur public, et plus tard de substitut près la cour d'assises; mais les esprits graves ne pouvaient accepter cette supposition invraisemblable, et durent chercher ailleurs la cause et en même temps les traces de l'assassinat.

On trouva, en effet, à l'angle de la rue du *Terrail*, la canne de M. Fualdès; dans une autre rue voisine, dans la rue des *Hebdomadiers*, un mouchoir fut encore découvert, et que l'on supposa avoir servi à baillonner la victime. Des perquisitions furent faites dans les maisons les plus mal famées de ses deux rues; on se livra particulièrement à des recherches minutieuses dans une maison habitée par la famille *Bancal*, mais aucun indice du crime ne fut découvert. Tout ceci s'était passé le 20 mars.

Cependant, cette maison, que nous appellerons la maison *Bancal*, bien qu'elle appartint à un autre propriétaire, n'en restait pas moins suspecte; et comme par instinct, chacun soupçonnait que le crime s'était accompli dans son sein.

Cette maison était habitée par la famille *Bancal*, composée de Bancal, de son épouse et de cinq enfans; un ancien soldat du train, *Collard*, y vivait en concubinage avec la fille *Anne Benoît*. Les époux Palayret l'habitaient aussi, mais à une partie isolée et dans la cour. Bancal était un maçon, sans autre ressource que celle de son industrie, et sa maison était signalée comme un lieu de prostitution. De nouvelles perquisitions furent faites; l'on trouva des linges ensanglantés; on apprit que des joueurs de vielle avaient été entendus devant la maison Bancal depuis huit heures du soir jusqu'à onze, et peut-être pour couvrir le bruit qui avait dû se faire dans l'intérieur de la maison; puis, quelques propos attribués aux jeunes enfans Bancal furent répétés; tout cela suffit pour provoquer l'arrestation de *Bancal*, de *Rose Bruguière*, sa femme, de la *fille aînée* des époux Bancal, âgée de 19 ans, des époux *Palayret* et de *Collard*.

Cependant, la sollicitude publique n'était pas encore satisfaite, et s'obstinait à voir ailleurs encore l'auteur ou les auteurs principaux du crime.

M. Fualdès avait vendu quelques années auparavant le domaine de Flars, à M. de Seguret, pour une somme de 68,000 fr.

En septembre 1816, il avait reçu un à-compte de 16,000 fr.

En décembre, de la même année, il avait reçu 20,000 fr., en billets souscrits par l'acquéreur.

Le 18 mars 1817, il avait encore reçu 24,000 fr. aussi en effets négociables.

Le 19 mars, (l'on voit que nous sommes au jour même de l'assassinat,) il avait négocié un effet de 2,000 fr. à M. Bastide-Gramond, banquier à Rodez. Ce même jour, vers huit heures du soir, M. Fualdès sortit en disant à son épouse : *J'ai affaire, je sors.* Ce fut le lendemain, comme nous l'avons dit, qu'on trouva son cadavre dans l'Aveyron.

Après ce qui s'était passé le 19, l'on devait attendre de Bastide quelques instructions utiles, et que son entrevue avec M. Fualdès aurait pu lui révéler. Mais Bastide ne dit rien de précis. Contre le témoignage même d'un grand nombre de personnes, il nia être venu le 19 à Rodez avant trois heures du soir; aussi, *Bastide* fut arrêté le 25 mars, et en même temps, un neveu de Bastide, *Bessière Veynac*; *Anne Benoît*, dont nous avons déjà parlé, le contrebandier *Bach*, *Meissonnier*, appartenant à une famille d'artisans, et le portefaix *Bousquier*, furent compris dans la même poursuite et emprisonnés comme Bastide ce même jour 25 mars.

Toutes ces arrestations avaient été provoquées par des bruits vagues, mais assez concordans entre eux par rapport à chacun des accusés. Comment tous ces noms se trouvaient-ils confondus dans une prévention commune; comment le banquier Bastide, comment M. Bessière Veynac, son neveu, jeune homme de 26 ans, riche, d'une jolie figure, d'une excellente réputation d'ailleurs, vont-ils se trouver unis, pour un assassinat, avec Bancal, avec Collard, le contrebandier? Le 28 mars, Bousquier va faire enfin à la justice des révélations qui vont éclaircir le mystère dont ce crime est entouré.

Le portefaix Bousquier demanda à être interrogé : il déclara que le 19 mars, à dix heures du soir, il avait été entraîné chez *Bancal* par le prévenu Bach, sous prétexte de charger une balle de tabac; mais entré dans la maison, il aperçut sur la table un gros paquet enveloppé et qu'il reconnut bientôt contenir un cadavre. Je voulus me retirer, dit-il, mais les assassins étaient réunis autour de la table et me menacèrent de me donner la mort; je fus réduit à exécuter leurs ordres, et avec *Bach*, *Bancal* et *Collard* je transportai le cadavre de M. Fualdès dans l'Aveyron.

Bousquier, après cette déclaration, fut immédiatement confronté avec tous les accusés : il déclara les reconnaître tous pour les avoir vus dans la cuisine de la maison Bancal.

Cette double déclaration jeta la consternation parmi les accusés. Ils sentirent que cette révélation les livrait



JAUSION.

à la justice, et les mettait dans la nécessité de prouver ou leur alibi, ou leur innocence.

Les auteurs du crime pouvaient être connus, mais la cause ne l'était point encore : elle ne devait pas tarder à être découverte.

M. Fualdès le fils s'était rendu à Rodez pour venger l'assassinat de son père.

Il apprit d'un domestique de son père que le 20 mars, le lendemain de l'assassinat, *Jausion* était entré dans le cabinet de M. Fualdès, et qu'il avait enfoncé un bureau.

Jausion était le beau-frère de *Bastide*, et déjà cette seule circonstance rattachait parfaitement les déclarations de Bousquier et celle du domestique de M. Fualdès; on pût donc présumer qu'un vol avait été commis par Jausion, et que c'était là peut-être la cause de l'assassinat.

Jausion fut donc arrêté le 8 avril; cette nouvelle arrestation rembrunit singulièrement le tableau. Jausion était agent de change à Rodez, il appartenait à une famille considérable et alliée aux premières familles du département de l'Aveyron. Son père avait été conseiller au présidial de Rodez; Jausion avait, au moment du crime, un frère qui occupait les fonctions de maire, un autre frère desservait une des premières paroisses du diocèse.

Jausion était marié à une sœur de Bastide, et au moment où on l'accusait d'avoir enfoncé le bureau,

dans le cabinet de M. Fualdès, le 20 mars au matin, Mme Jausion, sa femme, et la dame Jausion, veuve Galtier, sa sœur, se trouvaient dans la maison de Fualdès; des soupçons de complicité s'élevèrent aussi contre elles, et elles furent également arrêtées.

La dame Galtier était cependant une femme respectable; veuve depuis trois années, elle avait survécu à son mari, après l'avoir entouré des soins les plus dévoués, pendant une longue et douloureuse maladie; elle lui avait sacrifié dans les veilles, sa jeunesse et sa beauté; après son veuvage, elle était venue à Rodez, pour veiller elle-même à l'éducation de ses enfans. Sa piété était extrême, et c'est par suite de leur conformité de mœurs et d'habitudes religieuses que des relations intimes s'étaient établies entre elle et Mme Fualdès. Mme Galtier entra dans les prisons avec une grande résignation.

Déja, comme on le voit, l'assassinat de M. Fualdès avait provoqué l'arrestation de nombreux accusés. Il avait semblé que le soupçon, vague dès l'origine, s'était successivement étendu; que de Bancal, de Collard, assassins obscurs il avait grandi jusqu'à Bastide, jusqu'à Bessière Veynac, jusqu'à Jausion, et qu'il menaçait d'embrasser tous les membres de ces deux familles.

Le 8 avril, la prévention retenait donc dans les prisons de Rodez quinze accusés, dont nous devons réunir les noms maintenant afin de raconter avec clarté toutes les parties de ce procès. C'étaient: 1° Bancal; 2° Rose Bruguière, épouse Bancal sa femme; 3° La fille aînée des époux Bancal, âgée de 19 ans; 4° et 5° les mariés Palayret; 6° Collard; 7° Anne Benoît; 8° Bastide; 9° Bessière Veynac; 10° Bach, le contrebandier; 11° Meissonnier; 12° le portefaix Bousquier; 13° Jausion; 14° la dame Jausion; 15° la dame veuve Galtier.

L'instruction se continua en cet état; divers incidens s'élevèrent, qui apportèrent quelque retard au jugement du procès, mais l'ouverture des débats fut enfin fixée au 18 août 1817.

Cependant, au milieu de tous ces débats, un bruit étrange circulait. Tout le monde, à Rodez, murmurait que M. Fualdès avait été enlevé dans la rue des Hebdomadiers par des hommes masqués; qu'ils l'avaient emporté dans la cuisine de la maison Bancal, que là on l'avait contraint à signer des papiers, qu'après cela, il avait été étendu sur la grande table dressée au milieu de la cuisine; qu'il avait été baillonné et égorgé, et que son sang avait été recueilli dans un baquet. Cette scène affreuse aurait été vue, disait-on, par une dame qui n'avait pris aucune part au crime, mais qui se serait rencontrée par hazard dans la maison Bancal. Une fois cette conjecture répandue dans la ville, tous les esprits s'y attachèrent d'autant plus, qu'un témoin semblable devait dissiper toutes les incertitudes, et signaler sans aucun doute les coupables à la justice.

Mais ces suppositions vagues ne se confirmaient pas; on ne pouvait soupçonner même ce témoin si important, et le jour de l'ouverture des débats approchait sans qu'on eût pu saisir aucun document certain.

Tout-à-coup, le bruit se répand que ce témoin révèle lui-même le secret qui circulait sourdement, et ce témoin c'est madame *Clarisse Manzon.*

Mme Manzon était âgée de 33 ans; elle appartenait à une famille distinguée du département de l'Aveyron. M. Enjelraud, son père, avait été lieutenant-criminel, et il était, à l'époque du crime, juge au tribunal de Rodez et président de la Cour prévôtale de l'Aveyron. Mme Manzon avait deux frères: l'un était maire de la commune de Colombier, l'autre avait été capitaine de la vieille garde.

Comment Mme Manzon se trouvait-elle dans la maison Bancal le 19 mars, à dix heures du soir? On le comprendra peut-être avec la connaissance de son caractère et de ses habitudes.

Mme Manzon vivait séparée de son mari : c'était une femme vive, mobile, pleine d'imagination, à la répartie prompte et toujours spirituelle, d'une physionomie expressive, et avec tout cela négligée dans sa toilette, facile dans ses rapports, et passant d'ailleurs pour avoir des habitudes équivoques. Sa présence dans la maison Bancal ne pouvait facilement s'avouer; aussi l'on comprend la répugnance qu'elle avait dû éprouver à faire des révélations ou seulement des confidences sur ce point. Cependant, la vivacité de madame Manzon, son esprit romanesque, son goût pour les événemens extraordinaires, la portaient à laisser percer la part qu'elle avait eue dans la scène du 19 mars; c'est ce qu'elle fit en effet : elle confia à un officier, nommé *Clémandot*, des particularités que celui-ci s'empressa de venir rapporter à l'autorité.

Le 29 juillet, M. Clémandot se présenta chez M. le Préfet de l'Aveyron, et lui déclara que la veille, 28 juillet, il était à la promenade avec Mme Manzon, et que sur plusieurs questions réitérées qu'il lui fit, cette dame lui avoua : « Que c'était elle qui le jour du malheureux événement avait donné rendez-vous à un » jeune homme de la campagne, qu'elle ne nomma » pas, et avec qui elle disait avoir quelques rapports » d'intérêt; qu'étant arrivée dans la maison Bancal, » où elle attendait ce jeune homme, elle entendit du » bruit, occasioné par plusieurs personnes qui se » disposaient à entrer dans la maison; qu'alors la » femme Bancal la fit entrer dans un cabinet contigu » à la cuisine et l'enferma à clef; qu'elle entendit qu'on » prévenait ceux qui venaient d'entrer qu'il y avait » dans cette pièce une personne enfermée; qu'on dé» libéra sur ce qu'on devait faire d'elle; que la frayeur » où cet accident la jeta l'empêcha de rien comprendre » de tout ce qui se disait, mais qu'elle connut bien que » ses jours étaient en danger; qu'après beaucoup de » bruit, qui n'a pu lui laisser aucun doute qu'il venait » de se commettre un crime affreux, on l'avait faite » sortir en lui disant qu'on lui accordait la vie sous le » sceau du plus grand secret; mais que si jamais il » lui échappait le moindre mot sur ce qu'elle avait pû » voir et entendre, elle paierait de sa vie son impru» dence. Mme Manzon avait de plus ajouté, qu'elle » était certaine qu'il y avait encore deux individus » qu'elle ne connaissait pas et qui n'étaient pas encore » arrêtés (le 9 juillet) et qui jouaient un grand rôle » dans cette affaire; qu'elle ne connaissait pas Bas» tide, et qu'elle ne pouvait dire s'il y était; qu'elle » connaissait très-peu Jausion et qu'elle n'aurait pu le » distinguer de son frère; qu'elle avait été mise hors » de la maison et reconduite par quelqu'un dont il lui

» fut impossible de reconnaître la figure dans l'état de
» trouble où elle était. »

Tel fut le rapport de M. Clemandot.

Ce rapport, fondé sur la déclaration de Mme Manzon, témoin oculaire de la scène du 19 mars, concordait avec celui de Bousquier, mais n'expliquait rien encore. Bien qu'elle eût été en quelque sorte présente, Mme Manzon n'avait pas vu commettre le crime, et elle n'avait pas reconnu les assassins; mais néanmoins cette déposition devait faire espérer qu'on parviendrait bientôt à la découverte de la vérité complète.

Mme Manzon fut assignée et entendue immédiatement après M. Clémandot. Elle déclara *ne rien savoir de ce qui s'était passé chez la Bancal le soir que l'assassinat de M. Fualdès fut commis.* Elle nia être entrée dans la maison où le crime avait été accompli; elle nia avoir fait à M. Clémandot aucune communication.

Cette contradiction si formelle entre Mme Manzon et M. Clémandot, ne fit que fortifier l'opinion, déja universellement répandue, que Mme Manzon avait tout vu.

Le 30 juillet, ces deux témoins furent mis en confrontation. M. Clémandot soutint avoir reçu les déclarations dont il avait parlé, Mme Manzon contesta avoir fait aucune confidence.

Le témoignage le plus important semblait donc vouloir s'effacer. On supposait à Mme Manzon un double motif pour rétracter l'aveu fait à M. Clémandot, aveu dont toutes les présomptions confirmaient la sincérité; Mme Manzon ne voulait pas convenir, pour son honneur, de sa présence dans la maison Bancal, à dix heures du soir; et puis encore, on supposait qu'une autre cause plus grave devait motiver ses rétractations.

Le 31 juillet, M. Enjelraud, père de Mme Manzon, écrit à M. le Préfet pour le prier d'interroger encore cette dame. L'interrogatoire eut lieu en effet, mais Mme Manzon *assura connaître à peine M. Clémandot, et ne lui avoir jamais rien confié.*

Après les dénégations du 31 juillet, on commençait à redouter le silence du témoin qui paraissait le mieux instruit, lorsque le lendemain, Mme Manzon, obéissant toujours à sa mobilité d'esprit, écrivit à M. le Préfet *qu'elle était prête à dévoiler un mystère impénétrable pour tout le monde; qu'elle dira la vérité, afin que la vie de ses frères ne soit plus en danger, et que son père n'ait pas à craindre de perdre sa fortune;* elle consentit du reste à avoir une entrevue avec M. Clémandot.

L'entrevue eut lieu en effet devant M. le Préfet. Mme Manzon reconnut que cet officier *n'avait réellement répété que ce qu'elle lui avait dit.* Elle fit d'autres aveux qui suggérèrent l'idée de conduire Mme Manzon dans la maison Bancal; M. Enjelraud, son père, M. le Préfet, M. Julien, juge, l'y accompagnèrent. En entrant dans la cuisine où l'assassinat avait été consommé, elle fut saisie d'un évanouissement subit; mais lorsqu'elle eût repris ses sens, elle réitéra ses déclarations, et les circonstancia même de la manière la plus précise; elle sembla avouer, qu'au moment où le crime allait se commettre, elle avait été entraînée dans un cabinet contigu à la cuisine de la maison Bancal.

Le 2 août, après une conférence de huit heures, Mme Manzon compléta sa déclaration, qui concordait enfin avec celle de M. Clémandot.

Ce devait être donc un fait bien acquis à la justice, et Mme Manzon paraissait devoir être destinée à éclairer, au jour des débats, la scène affreuse du 19 mars, dans la cuisine de la maison Bancal, lorsque le même jour, et une heure après avoir fait sa déposition en présence du Préfet, Mme Manzon écrit à ce magistrat une lettre qui contenait les traces d'un grand désordre d'esprit, et dans laquelle, Mme Manzon rétractait tous ses aveux.

Le 3 août, le lendemain, elle se rendit en hâte chez M. le Préfet, et là, avec son visage décomposé, ses cheveux épars, elle déclara qu'aucune foi ne devait être ajoutée à sa déposition du 2 août, et en même temps elle déposa une lettre qui contenait une protestation contre les aveux de la veille.

Les jours suivans, elle remit successivement plusieurs lettres dans le même sens; elle insinuait qu'il était vrai cependant qu'un témoin de son sexe s'était trouvé chez Bancal le 19 mars, et *qu'elle ferait découvrir peut-être qui y était.*

L'ouverture des débats approchait. M. Didier Fualdès, le fils de la victime, s'était constitué partie civile afin de pouvoir poursuivre lui-même les assassins de son père. Après quelque hésitation, le ministre de la justice avait laissé la décision de cette immense affaire à la Cour d'assises de l'Aveyron, et non à la Cour de Montpellier qui avait revendiqué le jugement du procès, soit à cause de son importance, soit pour le soustraire aux influences de localité qui menaçaient de s'agiter puissamment.

Le 14 août, les magistrats désignés pour composer la Cour d'assises arrivèrent à Rodez. C'étaient MM. Grenier, Sicard, de Lunarel, conseiller à la Cour royale de Montpellier, M. de Plantade et M. Marcel de Serres, conseiller-auditeur.

M. Juin de Siran, procureur-général, et M. de Castan, avocat-général, qu'une réputation brillante avait précédé, arrivèrent également le 14 août.

Le lendemain de son arrivée, la Cour, comme pour solenniser sa mission à Rodez, assista en robes rouges à la procession du 15 août.

La présence de ces magistrats à la cérémonie religieuse du 15 août, produisit une vive impression parmi le peuple.

Il les considéra avec une crainte et un respect qui s'augmentaient encore à la pensée de la tâche grave qu'ils venaient remplir.

Le 18 août, soit encore pour se préparer saintement à l'instruction des débats si graves qui allaient s'ouvrir, soit pour jeter plus d'éclat et de pompe sur ce procès, la Cour, en robes rouges, au milieu d'un nombreux cortége de fonctionnaires, de citoyens, et de soldats sous les armes, se rendit à la cathédrale, et assista à une messe du Saint-Esprit; après cette cérémonie, elle rentra processionnellement à la salle d'audience.

La salle avait été restaurée et agrandie de manière à pouvoir contenir la foule immense qui l'assiégea durant tout le cours des débats. Au dehors, la garde nationale et des troupes de la garnison occupaient les principales portes du palais de justice; au dedans,

plusieurs brigades de gendarmes surveillaient les accusés. Tout cet appareil entourait cette affaire d'une solennité extraordinaire; les dames, les fonctionnaires publics, les autorités militaires d'un rang supérieur, les juges, les jurés qui ne siégeaient point, et par dessus tout la curiosité publique si vivement excitée; le rang de certains des accusés, les variations si inexplicables de Mme Manzon, fille d'un des premiers magistrats de Rodez, tout concourait à prêter à ces débats une physionomie animée et grave, et en fesait un de ces événemens judiciaires qui peuvent faire comprendre l'intérêt et la puissance d'attrait que les débats d'une Cour d'assises sont quelquefois capables d'inspirer.

La Cour était composée de MM. Grenier, Sicard, de Lunarel, de Plantade et Constans, ce dernier à la place de M. Marcel de Serres, récusé.

Le parquet se composait de M. Juin de Siran, procureur-général, de M. de Castan, avocat-général, de de M. Mainier, procureur du roi à Rodez.

Les accusés furent introduits; parmi eux ne figuraient point *Bancal*, qui était mort dans les prisons depuis son arrestation; *Bessière Veynac*, qui avait prouvé son alibi, hors de la maison Bancal, par des témoignages irrécusables, et les époux Palayret, qui avaient été reconnus étrangers au crime du 19 mars.

Les autres accusés, au nombre de dix, et qui avaient été isolés les uns des autres dans les prisons, se retrouvaient en présence devant ce public, et cet auditoire d'élite des tribunes. Lorsque les dames Galtier et Jausion aperçurent Jausion et Bastide, leur époux et leur frère, elles s'élancèrent dans leurs bras; l'émotion la plus profonde se répandit dans la salle; madame Galtier surtout attirait tous les regards; ce ne fut qu'après quelques momens que les accusés prirent place.

On tira au sort les jurés : parmi les douze désignés par le sort, on comptait huit maires, un receveur d'arrondissement, un percepteur, un membre du Conseil-général et un riche négociant.

Les jurés, après avoir prêté le serment voulu par la loi, s'assirent en face des accusés.

Après le premier silence qui accompagne les préliminaires exigés, M. Didier Fualdès se leva, et dit d'une voix émue et grave :

« Je déclare devant la justice, que c'est uniquement
» dans l'intérêt des créanciers de mon père que j'ai
» laissé former en mon nom une demande en domma-
» ges; j'assurerais à la Cour, par un acte formel, que
» telles ont été mes intentions, si je ne savais pas que
» la parole d'un honnête homme est suffisante. »

M. le président prononça un discours qui analysait sommairement les faits et traçait à chacun la gravité de ses obligations.

Les audiences des 19 et 20 août furent consacrées à des auditions de témoins qui n'apportèrent aucune lumière sur la culpabilité des accusés. Ceux-ci nièrent obstinément, et prétendirent être tous innocens; *Bousquier*, seul, persista toujours à déclarer qu'il les avait tous vus chez la Bancal : il ajouta même qu'il croyait reconnaître Jausion; mais il ne put cependant rien affirmer sur ce point.

A la séance du 21, on entendit un témoin qui déclara avoir entendu le 19 mars un joueur de vielle, des cris étouffés, et la marche pesante des individus qui portaient le cadavre.

Le 22 août, un autre témoin déposa que le 19 mars, vers trois heures du soir, traversant la place de la Cité, il avait vu l'accusé Bastide avec M. Fualdès; que le premier dit à celui-ci : *Ne manquez pas au moins de vous rendre ce soir à huit heures*, et que M. Fualdès répondit : *Soyez tranquille*.

Après ce temoin, on appela Mme Manzon.

Un silence religieux s'établit dans l'auditoire : ce fut, disent les mémoires contemporains, un spectacle étonnant et terrible; et celui qui n'a pas assisté à cette scène ne pourra jamais comprendre jusqu'à quel degré d'émotion, d'anxiété, d'intérêt, peut s'élever une séance de Cour d'assises.

Mme Manzon parut vêtue d'une robe noire; elle portait au cou un grand collier noir; sa tête était couverte d'un chapeau de paille un peu jeté sur le côté, et d'un voile blanc qui cachait presque entièrement son visage.

Elle s'avança lentement et avec embarras vers son siége; tous les regards étaient fixés sur elle avec avidité. Elle s'assit : aux premières questions d'usage, elle répondit d'une voix faible et voilée, et d'une manière évasive. M. le président demanda alors à Jausion s'il la connaissait; Jausion déclara ne point la connaître.

Mais alors Mme Manzon se leva dans une agitation extraordinaire; elle écarta son voile violemment, frappa du pied, regarda l'accusé en face, et s'écria : *Pourquoi donc m'a-t-il saluée?*

Après cet éclat, Mme Manzon ne voulut répondre que d'une manière incomplète. Elle priait M. le président d'adresser aux accusés des questions qui semblaient avoir un sens mystérieux et qu'elle se refusait à expliquer; quand elle se tournait vers eux, elle frémissait; son corps était en proie à des convulsions : M. le maréchal-de-camp Desperrières vint lui prodiguer des soins; la main de Mme Manzon toucha la poignée de son épée. Elle se réveilla de son évanouissement, et s'écria d'une voix forte et avec un accent d'horreur : *Vous avez un couteau!* Enfin, elle affirma n'être pas la femme qui se trouvait chez Bancal; mais quand on lui disait qu'elle connaissait du moins cette femme, elle retombait dans ses dénégations accoutumées; on ne put obtenir d'elle aucune réponse claire et de laquelle on pût tirer quelque induction positive. Après une longue déposition, elle fut ramenée aux bancs des témoins; là, elle écouta avec une grande attention. Quand on interrogea un de ses cousins, nommé Rodet, celui-ci dit que Mme Manzon savait plus de choses qu'elle n'en avait raconté à la justice, alors Mme Manzon s'écria de sa place : *Il est incapable de mentir!*

Il fut impossible de rien apprendre de Mme Manzon dans cette audience du 22 août.

Le lendemain, on entendit M. Clémandot, qui confirma sa déclaration faite à M. le Préfet.

Mme Manzon est de nouveau interrogée. Cette fois, Jausion et Bastide la sollicitent, la pressent de dire la vérité : *Je n'ai jamais été chez Bancal*, répondit-elle; *je n'ai jamais rien dit à M. Clémandot.* Mais Bastide insiste, et lui dit *que sa famille prendra l'engagement*



Mme MANZON.

de, .. elle l'interrompt brusquement, et d'un accent de dédain : *Je n'ai pas d'engagement à prendre avec vous, Bastide!*

Malgré cela, rien ne put l'arracher à son système de dénégation. M. le Préfet fut entendu ; des témoignages rapportant des déclarations explicites, faites par Mme Manzon, lui furent opposés, elle persista à nier complètement.

Il fut impossible de jeter quelque lumière sur cet épisode du procès; on fut donc obligé d'entendre les autres témoins. Deux femmes déposèrent, à cette séance du 23 août, que la petite Bancal et son frère, âgés de 8 ans, leur avaient dit *qu'ils étaient présens à l'assassinat.*

Les 24 et 25 août, divers témoins déclarèrent que la femme Bancal avait lavé, le 20 mars, le plancher de la cuisine. Bastide nia s'être trouvé à Rodez dans la journée du 19 mars, mais des témoins vinrent le combattre. Des présomptions graves s'élevèrent aussi contre Jausion : le vol chez M. Fualdès, le 20 mars, sa douleur feinte et parfaitement remarquée le lendemain du crime, sa parenté avec Bastide, s'élevaient principalement contre lui.

Quant aux autres accusés, plusieurs circonstances vinrent confirmer la sincérité de la déposition de *Bousquier*; Collard avait trois fusils, ce qui expliquait cette scène du cortége qui porta le cadavre dans l'Aveyron. Un mouchoir fut trouvé dans la rue des Hebdomadiers,

et il fut reconnu appartenir à Anne Benoît. Celle-ci avoit dit : *ce sont les nobles qui ont tué M. Fualdès, et Bastide n'y est pour rien.*

Le 1[er] septembre, plusieurs témoins attestèrent l'état habituel d'imbécilité dans lequel se trouvait *Messonnier*. La piété exemplaire et la conduite irréprochable de M[me] *Galtier* furent justifiées sans contestation. *Bousquier* fut signalé comme un homme d'une moralité parfaite. Le lendemain M. de Séguret, acquéreur du domaine de M. Fualdès, déclara devant la justice qu'il pensait *que pour grossir son crédit, Jausion avait obtenu de M. Fualdès des signatures de complaisance*, et que ce fait là pouvait expliquer la cause du crime.

Enfin, tous les témoins entendus, l'avocat de M. Didier Fualdès, le procureur général et les défenseurs des accusés, parlèrent pendant cinq audiences.

Depuis quelques jours M[me] Manson demandait à donner des explications à la justice. Le 8 septembre on la fit appeler. Elle craignait, dit-elle, d'avoir laissé dans l'esprit de MM. les jurés des impressions fâcheuses. Mais elle soutint n'avoir pas été chez la Bancal. Cependant confrontée avec M. Rodat, son cousin, qui persistait à croire qu'elle était dans la maison Bancal le 19 mars, M[me] Manson garda le silence. On l'interrogea encore, on la pressa, tout fut inutile, et elle persista à nier.

Le 11 septembre, pendant la réplique de l'avocat de Bastide, elle l'interrompit en disant : *tous les coupables ne sont pas dans les fers.* Un mouvement extraordinaire se manifesta dans l'auditoire. On crut que M[me] Manson allait tout révéler. Enfin M. le président l'interrogea avec instance, mais elle se contenta de répondre : *la vérité ne peut sortir de ma bouche.*

Ces débats étaient enfin terminés sans qu'on eût pu obtenir aucune révélation du témoin le plus important dans ce procès. Les contradictions de M[me] Manson, sa conduite envers Bastide et Jausion à l'audience, ses évanouissemens, son effroi, avaient sans doute élevé des présomptions graves de culpabilité contre ces deux prévenus, et cependant on ne pouvait comprendre que dans une cause si importante, où l'honneur de plusieurs familles était intéressé, M[me] Manson voulut retenir encore un secret dont la révélation eût pu prévenir une grave erreur judiciaire.

Les débats furent déclarés clos par M. le président, et immédiatement ce magistrat résuma tous les faits, posa les questions, et MM. les jurés entrèrent dans la salle de leurs délibérations le 12 septembre, à midi.

Ce moment devint solennel. Une sorte de muette consternation se répandit dans Rodez. La foule circulait dans une morne stupeur autour et dans l'intérieur du palais. On avait désiré la condamnation des coupables, et cependant chacun craignait maintenant d'entendre la fatale sentence; lorsqu'un juré sortait de la salle, entouré de gendarmes, on interrogeait son visage avec effroi. Cette morne anxiété dura sept heures. Quelques préparatifs annoncèrent enfin que la délibération du jury était terminée. Une grande rumeur circula dans la ville, et l'on se porta en foule vers le palais de justice. L'obscurité régnait dans la salle. Quelques bougies furent placées de loin en loin et comme pour laisser régner cette lueur lugubre qui éclaire d'ordinaire les scènes les plus terribles des cours d'assises. Enfin la voix des huissiers, qui semble s'empreindre d'un timbre particulier dans les grandes occasions, annonça la Cour et le jury.

Le chef du jury ne put lire la déclaration. Le second juré, au milieu d'un silence religieux et d'une voix profondément émue, déclara *Bastide*, *Jausion*, *Bach*, *Collard*, la femme *Bancal*, coupables du crime de meurtre avec préméditation. *Meissonnier* et *Anne Benoît* coupables du même crime sans préméditation. *Bousquier* fut déclaré coupable pour avoir caché le cadavre de Fualdès. Enfin la fille *Bancal*, les dames *Galtier* et *Jausion* furent reconnues non coupables.

La Cour entra en délibéré après cette déclaration. Pendant ce temps, Jausion interpella Bach, et le conjura de dire la vérité : *Il est bien temps*, répondit celui-ci. Jausion se livra alors au plus violent désespoir; il protesta de son innocence. Mais *Anne Benoît* vint l'interrompre; lors qu'elle apprit que Collard, son amant, allait être condamné à mort, elle s'écria : *C'est moi qui suis seule coupable, c'est son amour pour moi qui l'a retenu à Rodez.*

La Cour vint suspendre ces scènes de désespoir, et prononça la peine de mort contre *Bastide*, *Jausion*, la *Bancal*, *Bach* et *Collard :* diverses peines furent prononcées contre les autres condamnés.

Ainsi se termina ce procès devant la cour d'assises de Rodez ; ainsi semblait définitivement expié par cinq condamnations capitales ce crime qui, depuis six mois, occupait tous les esprits. Il restait reconnu qu'un assassinat avait été conçu, préparé, consommé par deux hommes d'une famille et d'un rang distingué, dans un intérêt de basse cupidité, et dans des conditions d'horreur, que l'on pouvait facilement soupçonner, quoique les débats n'eussent rien révélé sur les circonstances qui avaient précédé et accompagné le crime.

Cependant ce procès devait recommencer encore, et les incidens les plus dramatiques devaient le signaler à l'attention publique avant sa conclusion définitive.

Les condamnés se pourvurent en cassation. Le pourvoi devait être jugé le 9 octobre. Depuis la scène du 22 août, le procès Fualdès avait acquis une célébrité et un intérêt immense dans toute la France. M[me] Manozn, par son étrange conduite aux débats, était parvenue à attirer vivement l'attention sur cette affaire. Aussi la salle ordinairement déserte de la Cour de cassation, suffisait à peine à contenir les auditeurs à la séance du 9 octobre. M[me] Manzon avoit été arrêtée le 14 septembre, deux jours après l'arrêt de la Cour d'assises, d'après l'ordre exprès de M. le Procureur-général de Montpellier. On s'intéressait à la cassation de l'arrêt de condamnation, afin de voir recommencer des débats auxquels serait mêlée M[me] Manzon comme accusée.

Plusieurs moyens furent proposés ; et sur les conclusions de M. le conseiller Lecouteur, la Cour de cassation annula l'arrêt de la Cour d'assises de l'Aveyron, le motif pris de ce que les témoins n'avaient pas prêté leur serment dans la forme voulue par la loi, et renvoya les accusés par-devant la Cour d'assises du Tarn.

Le 15 et le 18 octobre, M[me] Manzon subit de nouveaux interrogatoires qui ne produisirent rien. Le 2 novembre, M. Aubaret, conseiller-auditeur à la Cour royale de Montpellier, lui en fit subir un troisième ;

des questions plus pressantes lui furent adressées. Ainsi on lui demanda si elle persistait à nier qu'elle se fût trouvée le 19 mars au soir dans la maison *Bancal* : elle répondit qu'elle ne s'était point trouvée dans la cuisine ou le cabinet contigu ; mais elle avoua qu'elle était dans le couloir après sept heures et demie. *Je ne puis vous dire pourquoi je m'étais rendue dans cette maison*, ajouta-t-elle; *mais ce n'était* pas pour participer à l'assassinat de M. Fualdès.

Après ce premier aveu, elle poursuivit ainsi : « J'attendais quelqu'un dans le couloir de la maison *Bancal*. J'étais vêtue d'une robe de serge bleue; je portais au cou un mouchoir de même couleur, des bas » de laine noire, un tablier et une coiffe de nuit de » basin. — Je restai quelque temps à attendre. Bientôt » je me trouvai heurtée par un monsieur qui n'était » pas celui que j'attendais. Il me demanda qui j'étais, » et pourquoi je me trouvais là. Je fus effrayée; et sans » lui répondre, je pris la fuite. Mais ce monsieur se » mit à me poursuivre et m'atteignit bientôt; il avait » des bottes et des éperons. Il me dit pendant que je » marchais à côté de lui : *Je ne suis pas un assassin.* » *Je ne vous soupçonne pas d'être un assassin*, lui répondis-je. *Je ne vous ai point parlé d'assassin*, me » dit-il ; J'AVAIS *cru l'entendre*, répliquai-je. Bientôt » ce monsieur me menaça et me força de dire mon » nom. Après quelque hésitation, je le dis, mais avec » regret, car c'était la première fois que je sortais la » nuit. Il ne voulut pas me dire le sien, en ajoutant » qu'il ne voudrait pas, pour rien au monde, qu'on » sût qu'il était allé dans la maison; puis il me demanda » si je connaissais cette maison, et ce que j'y étais » venue faire. Il ajouta qu'il ne s'y était rendu que » pour parler à quelque fille. Il me dit que c'était un » mauvais lieu, et que je ne devais pas y venir. Il me » fit jurer de ne parler à personne de notre rencontre. » Puis il entendit sonner des heures, et il me quitta. » Il m'avait demandé mon nom, il avait tiré une arme » de sa poche; je voulus la saisir et je me blessai à la » main. Du reste il avait montré de la confiance en » moi, lorsque je lui eus dit que j'étais la fille du Président de la Cour prévôtale de Rodez. Après qu'il » m'eut quittée, je rencontrai quelqu'un et je me retirai avec lui dans une maison : j'y restai jusqu'à dix » heures et demie; on voulait m'y faire passer la nuit, » mais je me fis ramener dans la maison de M. Pal où » j'avais mon logement; j'y entrai en effet et je me » couchai. »

De nouveaux interrogatoires furent subis par Mme Manzon, et qui n'ajoutèrent rien à celui-ci. Enfin, par arrêt de la Cour de Montpellier, du 3 décembre, elle fut mise en accusation; et par un autre arrêt de la Cour de cassation, elle fut renvoyée devant les assises d'Albi pour y être jugée avec tous les accusés.

M. de Feydel, alors conseiller à la Cour royale de Toulouse, avait été nommé président des assises du Tarn pour le premier semestre de l'année 1818.

Ce magistrat, dès son arrivée à Albi, s'empressa d'interroger Mme Manzon; mais au lieu d'appuyer son interrogatoire du 2 novembre, elle le rétracta au contraire entièrement.

Divers incidens retardèrent l'ouverture des débats, elle fut fixée enfin au 25 mars.

La Cour était composée de M. de Feydel, président; de MM. de Cambon, de Combettes Caumont, Pagan et Pinaud, conseillers à la Cour royale de Toulouse, de M. Lafond, vice-président, et de M. Ch[illegible]on, juge à Albi.

M. le procureur-général Gary occupait le parquet avec M. l'avocat-général Serres de Colombars.

Devant la Cour d'assises d'Albi, le procès Fualdès prit une importance nouvelle, soit que Mme Manzon. qui se trouvait au nombre des accusés, fût en quelque sorte obligée par sa position nouvelle de faire des révélations sérieuses pour se défendre, soit que des faits nouveaux eussent été découverts depuis l'arrêt de la Cour d'assises de Rodez. L'on devait s'attendre à de solennels débats. Le choix des avocats faits par les accusés indiquait aussi de leur part une intention sérieuse de disputer leur tête à l'habileté de l'accusation. C'était d'ailleurs sur un nouveau théâtre qu'on allait juger les prévenus, avec d'autres magistrats, avec d'autres défenseurs, avec de nouveaux témoins. L'immense intérêt qui s'était manifesté à Rodez devait se retrouver à Albi.

Le 25 mars, à dix heures du matin, les tribunes de la Cour d'assises étaient occupées par les personnes les plus distinguées de la ville; des dames en grand nombre s'y étaient rendues; à leur parure, à leur éclat, à leur curiosité constamment éveillée, on remarquait aisément avec quelle impatience avait été attendue l'ouverture de ces débats. La foule circulait au dehors et se pressait aux portes.

Les accusés furent transportés sur une charrette grillée. A onze heures ils furent introduits. Par un mouvement spontané, tous les spectateurs se levèrent, comme pour chercher sur leurs traits des caractères en rapport avec leur crime.

Bastide était grand, brun, ses traits étaient durs, son regard vif et fixe; sa physionomie parfaitement calme semblait annoncer qu'il était indifférent aux débats qui allaient s'ouvrir. Devant lui était placé Me Romiguière, son défenseur.

Jausion, pâle et abattu, paraissait avoir beaucoup souffert dans les prisons. Son attitude était modeste et humble. Il avait Me Dubernard pour avocat.

Collard, aux manières brusques et soldatesques, homme dur et grossier, était à côté de Jausion. Puis venait *Meissonnier*, que l'on surnommait le niais; et après lui se trouvait Anne Benoît.

Bach, le contrebandier, était séparé des autres accusés par deux gendarmes. Près de lui était LA BANCAL.

Enfin derrière les accusés, l'on apercevait Mme Manzon, couverte d'un long voile noir, et qui ne cachait pas cependant ses traits.

M. Didier Fualdès, assisté de Me Tajan, son avocat, était placé en face de Bastide.

A onze heures et demie la Cour entra en séance. L'acte d'accusation fut lu et écouté avec un silence profond. Il contenait le récit du crime, tel qu'il avait été possible de le composer, d'après tous les témoignages recueillis. On y trouvait tous les détails circonstanciés de l'assassinat. L'intérêt et l'attention redoublèrent lorsque le greffier lut ce passage :

« M. Fualdès, ancien magistrat, avait reçu le 18 mars » 1817, une somme considérable en effets de com-



BASTIDE.

» merce, formant une partie du prix de son domaine
» de Flars. Dans l'après-midi du lendemain 19, un
» rendez-vous lui fut donné pour la négociation de ces
» effets; il fut fixé à huit heures du soir. Le sieur
» Fualdès sortit en effet de chez lui, à huit heures quel-
» ques minutes, après avoir pris sous sa redingotte
» quelque chose qu'il soutenait avec son bras gauche.
» Il fut arrêté au coin de la rue des Hebdomadiers,
» un mouchoir fut mis dans sa bouche pour l'empê-
» cher de crier; il fut traîné dans la maison Bancal,
» étendu sur une table, *égorgé avec un couteau de bou-*
» *cher;* son sang fut reçu dans un baquet et donné à
» un cochon; le reste fut jeté. Ce corps, placé sur
» deux barres, enveloppé dans un drap et une cou-
» verture, lié comme une balle, fut porté vers les 10
» heures du soir dans l'Aveyron par quatre individus,
» précédés d'un homme à haute taille, armé d'un fu-
» sil, et suivi de deux autres dont l'un avait aussi un
» fusil. »

Puis suivaient les charges contre chacun des accusés. — Après cette lecture, M. le président prononça un discours dans lequel il résumait toutes les circonstances du crime.

Me Tajan et M. Didier Fualdès exposèrent les motifs de leur intervention dans le procès.

Un témoin déposa dans cette séance du 25 mars, que le 9 mars, dix jours avant l'assassinat, il vit M. Fualdès se promenant en face de la cathédrale de

Rhodez ; que bientôt après parut Bastide. *Eh! bien, Bastide*, lui aurait dit Fualdès d'un ton sévère, *c'est donc toujours la même chose, vous ne voulez pas en finir; il faudra que j'en vienne à de fâcheuses extrémités.* — Il est vrai que je vous ai manqué de parole, répondit Bastide, en lui prenant le bras, *mais je ne puis faire un sou.*

Rien de remarquable ne se passa dans les séances suivantes et jusqu'au 30 mars ; quelques déclarations furent faites qui constituèrent Bastide en état de contradiction manifeste sur certains points, et incriminèrent sa moralité en même-temps que celle de Jausion Mais le 30 mars, Bach, qui avait déjà fait quelques aveux fut interrogé; il parla d'abord d'une voix faible, mais bientôt il se rassura, et raconta avec fermeté presque tous les détails du crime.

« J'arrivai, dit-il, le 17 mars à Rodez, je me ren-» dis à l'auberge de *Gizac* pour y loger ; je rencontrai » Bousquier dans cette auberge. J'avais parlé à *Gizac* » de tabac de contrebande; il m'offrit Bousquier pour » m'aider à porter quelques balles. Le dix-neuf, dans » la matinée, il vint un homme assez bien mis, que je » ne connaissais pas, et qui offrit de m'acheter du » tabac. J'eus peur que ce ne fût un employe, et je lui » dis que je n'en vendais pas. Alors voyant que je » n'avais pas confiance en lui, il répondit : je vous en » vendrai moi-même. Il me donna rendez-vous pour » huit heures du soir sur la place de la Cité. Là il de-» vait m'indiquer le lieu où était caché le tabac. A » sept heures et demie, j'allai chercher Bousquier pour » m'aider à porter ce tabac. Nous nous rendîmes chez » Rose Féral, où nous trouvâmes Collard et Meisson-» nier qui buvaient ensemble. A huit heures, je me » trouvai au rendez-vous de la place de la Cité; j'y » trouvai l'inconnu qui me mena dans la rue des Heb-» domadiers, en face de la maison Bancal; le *tabac » n'est pas encore prêt*, dit-il, *tu reviendras à dix heu-» res*, tu frapperas trois coups, on t'ouvrira et tu pren-» dras la balle. Je retournai chez Rose Féral, et j'y » trouvai encore Collard et Meissonnier qui sortirent » presqu'aussitôt que je fus arrivé.

» A dix heures, j'allai frapper trois coups à la » porte de Bancal; l'homme qui voulait me vendre du » tabac ouvrit la porte. Il m'introduisit dans une cui-» sine où je vis plusieurs personnes rassemblées. Il y » avait d'abord *le marchand de tabac Bastide, Jausion*, » Bessière Veynac, une autre individu, Bancal, Col-» lard, et trois femmes. Je vis un cadavre étendu sur » une table, tourné sur le côté; il était vêtu d'une » redingotte de couleur sombre, d'un pantalon étroit; » il avait des bas noirs; j'aperçus aussi un baquet, » mais j'ignore ce qu'il contenait. L'un d'eux fouillait » les poches des vêtemens dont le cadavre était habillé. » On en retira trois pièces de cinq francs que l'on » donna à la femme Bancal, en lui disant : nous ne » tuons pas cet homme pour son argent. Dans ce mo-» ment on entendit du bruit dans un cabinet..... (Mme » Manzon cachait sa figure avec son mouchoir). Aussi-» tôt Bastide demanda à la Bancal s'il y avait quel-» qu'un de caché dans la maison. On me força à aller » chercher Bousquier; je n'entendis pas la réponse, » car je sortis. Pour que je ne pusse leur échapper, » le marchand de tabac Bessière-Veynac et un autre » m'accompagnèrent. Ils me menacèrent de me tuer si » je faisais quelque mouvement pour fuir. Ils m'escor-» tèrent jusques chez Rose Féral d'où je sortis avec » Bousquier. Je demandais la balle de tabac. Ce n'est » pas une balle de tabac, c'est un corps mort qu'il faut » porter, nous dit Bastide d'un air menaçant : Bous-» quier et moi voulûmes nous retirer, et aussitôt Bas-» tide nous porta le canon du fusil sur la poitrine, en » nous annonçant que nous étions morts si nous fesions » un mouvement. Bastide, qui s'agitait beaucoup, dit à » Jausion : *Jausion, tu ne fais rien;* que veux-tu que » *je fasse*, répondit celui-ci, tu *en fais bien assez;* » apres cela le cortége se mit en marche, Bastide en » tête. »

Bastide adressa quelques interpellations à Bach, auxquelles celui-ci répondit sans hésiter. Jausion lui fit demande, à son tour, si Bach le connaissait avant le procès.

J'ai dit la vérité, répondit Bach avec énergie, je vous ai entendu nommer deux fois dans la soirée du 19 mars; je vous ai parfaitement reconnu ; je ne cherche pas à sauver ma vie. La mort ne m'effraie pas, je voudrais qu'elle eût déja terminé tous mes maux. Un père et une mère sexagénaires, que mon silence avait réduits au désespoir, sont les seules causes qui m'ont engagé à tout dévoiler à la justice.

A cette même audience, un condamné qui avait connu Bastide dans les prisons, disait que Bastide lui avait dit : *Sans Jausion*, Mme *Manzon n'aurait point parlé contre nous au tribunal* ; *sans Jausion, elle ne serait plus en vie.* En ce moment le trouble de Mme Manzon augmenta ; elle regarda tour-à-tour Bastide et Jausion, mais avec une expression différente.

M. le président interrogea Mme Manzon : D'après la déposition de cet homme, lui dit-il, il paraît que Jausion vous a sauvé la vie ; dites ce que vous savez.

Un silence profond s'établit dans la salle. Mme Manson se leva et commença, d'une voix faible d'abord, sa déclaration.

« Dans la soirée du 19 mars, dit-elle, vers huit » heures, je passai dans la rue des Hebdomadiers; j'en-» tendis plusieurs personnes qui me suivaient, et je me » réfugiai dans le passage d'une maison que j'ai su être » depuis la maison Bancal. Je fus saisie. — On m'en-» traîna.... Je suis une femme, m'écriai-je alors. On » me fit entrer dans un cabinet. J'entendis du bruit, » des gémissemens.... La frayeur me saisit, je m'éva-» nouis.... J'entendis bientôt une nouvelle rumeur; il » me semblait qu'on m'entraînait.... Je vis beaucoup » d'hommes.... Je.... n'ai.... reconnu personne. (Ici la » voix de Mme Manzon s'affaiblissait, elle tomba sans » connaissance.... »)

Après un moment, M. le président reprit : Madame, êtes-vous remise ? vous croyez-vous assez de force pour continuer votre déclaration ?

Mme Manzon d'une voix faible et mal assurée : Je vais continuer.

M. le président : Vous avez entendu des gémissemens, dites-vous.

Mme Manzon : Oui, des gémissemens.... des cris étouffés.... J'ai entendu le sang *couler dans un baquet.* (Des frémissemens d'horreur s'élevèrent dans l'auditoire.) Je craignais pour ma vie ; je cherchai à ouvrir

une fenêtre pour m'échapper, elle était trop élevée; je me donnai un coup; je m'évanouis encore; on entra dans le cabinet, on me conduisit dans la cuisine. Un homme me prit par la main, me conduisit sur la place de la Cité; il me demanda si je le connaissais; je lui répondis que non; il me dit qu'il était venu là pour voir une fille.... Il ne fait pas noir ici; me reconnaissez-vous? me dit-il; non, lui répondis-je, et je ne chercherai point à vous reconnaître. Je passai la nuit sous le vestibule de l'Annonciade, et je rentrai chez moi, sans qu'on pût se douter que j'étais sortie.

Après cette déclaration, des questions pressantes furent adressées à Mme Manzon, pour l'engager à dévoiler le nom des personnes qu'elle avait reconnues. M. le procureur-général lùt deux lettres que Mme Manzon avait trouvées, l'une dans une vase du jardin du presbytère, dans la prison, où elle avait la faculté de se promener, l'autre dans sa chaise-à-porteur, en sortant de l'audience.

La première était ainsi conçue :

« Tu as parlé, mais tremble encore; ils ne sont pas tous dans les fers, nous saurons t'atteindre; tôt ou tard tu périras toi et ton fils par le fer ou par le poison : la mort vous attend tous les deux. »

La seconde, écrite avec le même laconisme, contenait les mêmes pensées de menaces et de mort :

« Ecoute un dernier avis : tais-toi; le jour où tu déposeras sera le dernier pour ton fils : une dénégation ou la mort. Dis que le président t'a menacée; tu seras soutenue, on te répond de tout. Songe à tes sermens, à ton fils; son sort est dans tes mains : redoute celle qui t'écrit; tu la connais, le fer est prêt. — Il faut nier ou périr. »

Mme Manzon persista à déclarer qu'elle n'avait reconnu personne.

A la séance du 2 avril, ce que la déposition de Mme Manzon avait laissé d'incomplet vint s'éclaircir. Un témoin, nommé Théron, déclara : « Le 19 mars, » avant onze heures du soir, j'avais été tendre des filets » à la rivière; lorsque je fus à la cime du pré, j'entendis des gens qui descendaient par le même chemin. » J'eus peur, et je me cachai derrière un buisson; je » vis passer un cortége précédé par *Bastide* que j'ai » parfaitement reconnu. Il portait un fusil dont le canon » était tourné vers la terre; il était suivi par quatre » hommes qui portaient sur deux barres un cadavre » enveloppé dans une couverture; parmi ces quatre » hommes, je reconnus Collard et Bancal, qui étaient » l'un et l'autre sur le devant; par derrière, je re- » connus Bach, qui portait une des barres avec un » autre homme que je ne reconnus pas; je vis aussi » un autre individu que je ne pus reconnaître. Enfin, » derrière le cortége, marchait Jausion, que je recon- » nus positivement et qui portait comme Bastide un » fusil dont le canon était tourné vers la terre. »

Quelques questions furent adressées au témoin Théron par les accusés et les défenseurs, pour démontrer l'invraisemblance de sa déposition; mais la pâleur et l'effroi de Théron en racontant cette scène, les réponses simples qu'il fit aux interpellations, ajoutèrent un degré de plus de vraisemblance à ses paroles. Le lendemain, 3 avril, Mme Manzon fut confrontée avec un témoin, M. Blanc de Bournet, qui rapportait certains propos qu'il tenait de cette dame. Mme Manzon contesta avoir tenu ces propos; elle nia avoir dit que sa déposition dût être fatale aux accusés, et ce fut après une sorte de lutte engagée entre les deux témoins, tandis qu'on ne pouvait parvenir à dissiper l'obscurité dans laquelle Mme Manzon cherchait à s'envelopper, que Me Dubernard, emporté par une légitime impatience et un mouvement généreux, s'écria : « Je vous supplie, Madame, au nom de la justice, au nom de l'humanité, au nom du Dieu qui vous voit et vous juge, je vous conjure, Madame, de nous dire la vérité tout entière. »

Ce mouvement se communiqua à tout l'auditoire. Bastide lui-même, ordinairement froid et impassible, s'y laissa entraîner, et par une imprudence dont il ne prévit pas les suites, il s'écria, en s'adressant à Mme Manzon : Oui, oui, qu'elle dise la vérité!

Mme Manzon se retourna vers lui, et avec un accent de reproche et d'énergie qu'il est impossible de traduire : Malheureux!.. s'écria-t-elle, en le regardant fixement.

— Parlez, Madame, lui dit Bastide.

Alors, Mme Manzon s'avança entre deux gendarmes vers Bastide, s'approcha de lui, écarta les bras des gendarmes, qui semblaient vouloir la garantir des violences auxquelles Bastide aurait pù se livrer, et là, sous ses yeux, comme pour le dominer par la puissance de sa conviction et de son regard: *Regardez-moi bien, Bastide, me reconnaissez-vous?*

Non, je ne vous connais pas, répondit Bastide.

Mais Mme Manzon, avec un accent de mépris et de pitié qui remua tout l'auditoire, lui dit d'une voix forte :

Vous êtes un malheureux!..... Vous avez voulu m'égorger!...

L'impression produite par ces paroles fut terrible. Tout le monde pâlit, juges, gardes, accusés, spectateurs : un cri général se fit entendre, puis un morne silence succéda, enfin des applaudissemens éclatèrent dans toute la salle.

Dans les débats d'une procédure criminelle, il est des scènes qui décident irrévocablement du sort des accusés. Lorsqu'à des présomptions déja puissantes et que l'habileté de la défense n'a pù qu'atténuer faiblement, viennent se joindre de ces éclatantes manifestations de la vérité, arrachée après d'invincibles résistances; lorsque se fait entendre ce cri de l'ame de la part du témoin mystérieux et intéressé comme il arrive dans les grands procès criminels, il semble que tout soit terminé et que la justice n'ait plus rien à découvrir. Aussi, Bastide parut-il dès ce moment condamné par les paroles de Mme Manzon; après quelques instans M. Didier Fualdès se leva : Madame, dit-il, vous nous avez dit toute la vérité pour l'accusé Bastide, je vous la demande pour tous les autres, je vous la demande pour Jausion, je vous la demande au nom de ce Dieu dont on vient de vous parler.

Mme Manzon ne répondit pas : le secret qu'elle venait de dévoiler lui avait coûté tant de peine, qu'elle fut saisie par une émotion et un abattement qui l'empêchèrent de parler. Mais Jausion, dont la faiblesse de caractère s'était trahie plusieurs fois dans le cours des débats; Jausion, que Bastide semblait avoir en-



BASTIDE VOULANT ÉGORGER Mme MANZON.

traîné; Jausion à qui Bastide avait dit, après avoir porté le canon de son fusil sur la poitrine de Bach et de Bousquier pour les forcer à porter le cadavre : *Jausion, tu ne fais rien;* Jausion à qui Bastide avait dit en entrant dans le pré de Capoulade avec le cortége : *Jausion, tu tombes, tu as peur;* Jausion n'était pas homme à trouver quelque force après la scène qui venait d'avoir lieu : il resta la tête appuyée contre ses mains, abattu et comme frappé de mort.

Le lendemain, de nouvelles questions furent adressées à Mme Manzon. M. le Président et le défenseur de Jausion l'interrogèrent pour savoir à qui elle dut la vie dans la maison Bancal; les réponses de Mme Manzon semblèrent indiquer que ce fut à Jausion, mais elle ne le dit pas formellement; celui-ci lui dit alors :

Madame, ce n'est pas pour moi, la mort n'a rien qui m'effraie, mais pour ma malheureuse femme, mais pour mes enfans que je vous supplie de parler; ma vie est entre vos mains, il dépend de vous de me sauver ou de me faire monter sur l'échafaud.

Mme Manzon répondit avec une expression douloureuse :

M. le président, je ne puis ni sauver ni faire condamner Jausion.

Bastide voulut chercher à faire soupçonner Mme Manzon de mensonge, mais celle-ci répondit avec force :

Que M. Bastide prouve son innocence, et je monterai sur l'échafaud à sa place.

Et comme Bastide lui répondait qu'elle avait dit une chose à Rodez, et qu'elle en disait une autre à Albi :

« Et bien oui, Bastide, s'écria-t-elle, je mentais à Rodez, j'ai dit la vérité à Albi. »

Alors les questions devinrent pressantes, circonstanciées : nous devons transcrire la fin de cet interrogatoire.

On demanda à Mme Manzon de révéler ce qui s'était passé depuis son entrée dans le cabinet, voisin de la cuisine où s'était commis l'assassinat, jusqu'à sa sortie de la maison Bancal : N'est-il pas vrai, lui dit M. le conseiller Pinaud, qu'on ne vous laissa sortir qu'après avoir exigé de vous un serment terrible ? Ne reconnûtes-vous pas en prêtant ce serment ceux qui vous entouraient ?

Je n'ai reconnu, répondit-elle, que l'homme que je vous ai nommé; j'ai tout vu confusément.

Ne vîtes-vous pas un cadavre sur une table ?

Mme Manzon, avec un mouvement d'horreur : Monsieur, je n'ai rien vu.

M. le conseiller Combettes-Caumont : Ne vous fit-on pas mettre à genoux?

Mme Manzon : Je ne me suis pas mise à genoux; on a pû m'y précipiter... je n'étais pas de sang-froid... J'ai tout vu à travers un nuage... je frémis encore...

Bastide à M. le Président : Quel était le costume de Madame?

Mme Manzon : J'avais un pantalon et un spencer; j'étais en homme.

M. le Président : Que vous dit, Madame, l'individu qui vous fit sortir du cabinet?

Mme Manzon : Je ne me le rappelle pas, Monsieur; on fesait beaucoup de bruit, et il y avait plusieurs personnes qui m'entouraient; les unes pour m'arracher de ses bras et lui pour me retenir.

M. le Président : Il dût y avoir un long débat entre les assassins pour décider de votre sort?

Mme Manzon : Je crois qu'il y eût un autre homme qui s'opposa à ce que je fusse égorgée.

M. le Président : Ne pourriez-vous donner quelques détails sur le serment qu'on exigea de vous?

Mme Manzon : Je ne me rappelle pas les termes de ce serment; j'ai dit tout ce que je pouvais dire.

Mme Manzon devenait grave en répondant à ces dernières questions. La physionomie de Bastide était amère et railleuse : Je voudrais savoir, dit-il, ce qui attirait Mme Manzon chez Bancal?

Mme Manzon répondit sans se troubler : J'épiais les démarches de quelqu'un, et j'en avais le droit; j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui marchaient et je me réfugiai dans la première porte ouverte que je rencontrai.

Bastide persista : Ne pourrait-on savoir le nom de celui que vous surveilliez? Est-ce un si grand mystère?

Mme Manzon se contenta de dire froidement : M. Bastide me permettra de ne point répondre à cette question; je crois que j'en ai assez dit.

Ainsi finit cet interrogatoire, plus précis dans les réponses de Mme Manzon que toutes celles qu'on avait pu obtenir jusque là. On ne douta plus que l'assassinat du 19 mars n'eût été commis comme Bach l'avait déja raconté.

Bousquier fut interrogé le lendemain. Il rapporta à peu près les mêmes détails que Bach, jusqu'au moment où il était entré dans la maison Bancal; puis il continua ainsi : « Nous arrivâmes, avec Bach, dans une » maison habitée par Bancal, et je trouvai dans la » cuisine, Bancal, Baptiste Collard, la Bancal, Meis- » sonnier et une autre fille que je ne remarquai pas. » Il y avait aussi deux messieurs, dont l'un, d'après » ce que me dit Bach, quand nous fûmes rentrés chez » moi le soir, était M. Gramond-Bastide de Gros. » Bach ne me fit pas connaître le nom de l'autre mon- » sieur; mais je puis assurer qu'il n'était ni aussi » grand ni aussi gros que le premier. M. Bastide me » mit le fusil sur la poitrine et me dit : Si tu bouges » tu es mort; je ne bougeai pas, mais je tremblai » beaucoup, quand je vis qu'au lieu d'une balle de » tabac, c'était un cadavre qu'il fallait porter. Collard » et Bancal prirent le devant, Bach et moi suivions; » M. Bastide nous précédait, l'autre monsieur marchait » derrière. Arrivés sur le bord de l'Aveyron, on jeta » le corps dans la rivière, après nous avoir fait prêter » serment de ne jamais parler de ce qui s'était passé. »

Ces dépositions étaient attaquées par les défenseurs, mais on ne pouvait y trouver de contradiction. La procédure marchait vite. Le 7 avril, un témoin, M. de France de Lorne, raconta tous les détails de l'assassinat, comme les ayant appris de la petite Bancal.

« Le dimanche, après l'arrêt de condamnation prononcé à Rodez, dit-il, j'eus la curiosité, avec quelques autres messieurs, d'aller voir la petite Bancal à l'hospice où elle était déposée; voici ce que j'ai recueilli de sa bouche :

« Le 19 mars, sa mère la fit coucher au second étage de la maison, dans une chambre où elle ne couchait pas ordinairement. Dans la soirée, il s'était réuni plusieurs personnes qui avaient soupé ensemble. Lorsqu'elle fut dans la chambre où on l'avait conduite, elle entendit dans la rue un grand bruit, et qui lui fit peur; elle descendit en chemise et sans souliers, et se glissa dans le lit qui se trouva près la porte de la cuisine. Ce fut au moyen d'un petit trou qui était au rideau, qu'elle vit entrer une bande d'individus entraînant un monsieur; elle reconnut dans le nombre Bastide, qu'elle connaissait déja, et fit connaissance avec Jausion, qui fut nommé ainsi par une dame qui était occupée avec un autre à fermer la porte. L'une de ces dames était plus grande et plus forte que Mme Manzon, et portait un chapeau blanc avec des plumes vertes. Après que la porte fut fermée, elle se trouva mal. Bientôt après on les fit sortir l'une et l'autre par la fenêtre qui donne sur la rue... Ce fut alors que l'on fit asseoir ce monsieur près de la table, qu'on lui présenta des lettres de change à signer, en lui disant : *Il faut faire des lettres de change et mourir.* Ce fut Bastide et Jausion qui lui présentèrent ces lettres de change. Cela fait, on l'étendit sur une table, et avec un grand couteau à gaîne (semblable à ceux avec lesquels on égorge les cochons, et que Bastide avait apporté sous son habit) on l'égorgea. Ce fut Jausion qui porta le premier coup, mais il éprouva un mouvement d'horreur qui le fit retirer; Bastide continua, et enfin on lui fit porter plusieurs coups par Meissonnier. Collard et Bancal tenaient les pieds, Anne Benoît le baquet, et la femme Bancal *remuait le sang avec sa main à mesure qu'il tombait.* (A ces paroles, un mouvement d'horreur se manifesta dans l'auditoire.) Un monsieur boiteux, avec des favoris noirs, tenait la lumière. Au moment où l'assassinat était consommé, Bastide entendit du bruit dans le cabinet voisin et demanda s'il y avait quelqu'un dans la maison. Bancal répondit qu'il y avait une femme dans le cabinet. Bastide dit qu'il fallait la tuer. Mme Manzon sortit alors et se jeta aux genoux de Bastide... on se borna à lui faire placer la main sur le ventre du cadavre. Bastide voulut aussi s'assurer s'il y avait quelqu'un dans le lit; la petite Bancal fit semblant de dormir : Bastide lui passa deux fois la main sur la figure, et dit à la femme Bancal qu'il fallait se défaire de cette enfant; celle-ci y consentit moyennant 400 fr. On porta le cadavre à la rivière; alors la femme Bancal lava la table et tout ce qui pouvait être couvert de sang.

« La femme Bancal envoya le lendemain matin cette enfant à son père pour lui porter la soupe, après lui avoir recommandé de dire à son père *de faire ce qu'il savait*. Elle trouva celui-ci occupé à faire un trou; elle crut qu'il lui était destiné, mais son père l'embrassa en pleurant et lui dit : Non, sois toujours brave fille et va-t-en.

» Bastide était revenu le lendemain de très bonne heure chez la femme Bancal.

» Le trou creusé par Bancal servit à enterrer l'un des deux cochons auxquels on avait fait boire le sang et qui était mort. »

Un cousin de Mme Manzon raconta également tous les détails de l'assassinat. Mme Manzon lui avait rapporté ceux dont elle avait été témoin, les autres, elle les avait appris de la petite Bancal. Ainsi, cette enfant avait dit à Mme Manzon que M. Fualdès était parvenu à écarter le mouchoir qui bâillonnait sa bouche et avait supplié les assassins de lui permettre de prier; Bastide lui avait répondu : *Tu vas aller prier avec le diable.*

Me Romiguières demanda comment il était venu à la connaissance de Mme Manzon qu'on eût empêché Fualdès d'adresser ses prières au ciel.

Mme Manzon répondit : Je l'ai entendu; Me Romiguières est-il content?

Me Romiguières se leva spontanément sur cette interpellation : Mme Manzon me demande si je suis content? dit-il, je le serai toujours tant qu'elle dira la vérité; mais il ne me suffit pas qu'elle dise qu'un assassin proféra un blasphème quand M. Fualdès voulut prier : ce n'est plus comme défenseur de Bastide, mais comme homme et citoyen que je lui demande qui refusa à la victime la faveur qu'elle implorait.

C'est Bastide!... s'écria Mme Manzon avec force.

Puis, comme Bastide lui demandait où elle l'avait connu :

« Je déclare, dit-elle, que je le reconnais bien ici pour l'homme qui a voulu m'égorger... Je déclare en outre qu'il est un des assassins de M. Fualdès. »

On l'interrogea encore sur son costume dans la maison Bancal, sur la manière dont on lui avait fait prêter le serment de ne rien dévoiler; elle répondit : Je ne sais en quels termes je prêtai ce serment.... J'étais mourante... C'était aux pieds d'un cadavre... J'étais habillée en homme... Les habits que je portais je les ai brûlés.

Cependant, les révélations de Mme Manzon, celles de Bach, de Bousquier, effrayaient les autres accusés. La Bancal ayant compris qu'il lui était impossible d'échapper aux terribles présomptions qui s'élevaient contre elle, se détermina aussi à son tour à déclarer la vérité.

A l'audience du 13 avril, sur les intentions déja manifestées de la Bancal, M. le procureur-général l'invita à faire aussi ses déclarations à la justice.

Elle commença d'abord d'une voix faible mais qui s'anima bientôt : Messieurs, dit-elle, je vous dois la vérité; si je l'ai cachée d'abord, c'est la peur qui m'y a forcée. — A huit heures et demie du soir à peu près, le 19 mars, six personnes entrèrent en foule chez moi; ces personnes traînaient un monsieur, que j'ai sù depuis être M. Fualdès : il était bâillonné. Parmi ces individus, il y avait quatre messieurs, Bastide fut le seul que je reconnus... Bach et Collard étaient du nombre... J'entendis que M. Fualdès prononçait ces mots : *Que vous ai-je fait?* C'est Bastide, je crois, qui répondit : *Priez Dieu.* Nous voulions sortir; Bastide s'y opposa; il nous menaça de nous tuer : je m'évanouis.... Le soir, je demandai à Magdelaine ce qu'avaient fait les messieurs qui étaient entrés chez nous. Ah! maman, me dit cette petite : *le monsieur qu'ils ont tué était bien méchant, ils l'ont tué comme un cochon.*

La Bancal avait déclaré tout ce qui avait pû lui être étranger; mais à l'égard des autres accusés, ces détails dûrent paraître exacts. Chaque prévenu semblait à l'envi révéler tous les mystères de cette soirée du 19 mars; les dénégations de Bastide, de Jausion et de Collard devenaient bien faibles. Le lendemain, M. Clémandot répéta ses entretiens avec Mme Manzon. Un autre témoin déposa que le 19 mars, vers la nuit, il avait vu entrer Jausion et Bastide chez la Bancal. Enfin, il fut également déclaré que le 19 mars, à trois ou quatre heures du soir, Bastide se trouvant avec M. Fualdès avait dit à celui-ci : *Ne manquez pas à huit heures ce soir.*

Le 22 avril, la Bancal fut invitée à avouer la vérité tout entière, comme le seul moyen de salut qui pût lui rester. Alors elle raconta tous les détails de l'assassinat : elle désigna Bastide, Collard, Bach, Meissonnier comme ayant consommé le crime, de concert avec un neveu de Bastide; elle ajouta qu'elle n'était pas bien certaine que Jausion s'y trouvât.

Les nombreux témoins de cette procédure étaient entendus.

M. Didier Fualdès prit alors la parole. Il parla de l'assassinat de son père pour signaler le motif qui avait fait agir ses assassins; il rappela qu'après le crime, Bastide et Jausion étaient venus s'asseoir à la table de sa mère éplorée pour lui prodiguer des consolations; et tandis que Mme Fualdès était gisante sur un lit de douleur, dit-il, eux, une hache à la main, brisaient le bureau de M. Fualdès, pour ravir de ce triste héritage ce qu'on pouvait en avoir épargné. Il parla de son père et de ses vertus domestiques; puis il retraça le tableau de son désespoir et de son étonnement à la nouvelle de l'assassinat. Didier Fualdès était abattu, sa voix était émue et lente. Il fut écouté avec l'intérêt qu'inspirait sa position. Il n'entra pas dans les détails du crime, il céda la parole à son défenseur, Me Tajan.

Me Tajan raconta tous les détails que les débats avaient révélés. Après cette séance, Bach écrivit à M. le président de la Cour d'assises, pour demander à faire des révélations. M. de Feydel se rendit dans les prisons d'Albi pour recevoir ses déclarations. Bach raconta en effet toutes les circonstances de l'assassinat dans leurs plus grands détails; il dit : « Le 18 mars 1817, vers dix heures du matin, les nommés *Yence d'Istournets, Bessière Veynac, Louis Bastide et René*, m'abordèrent sur la place de la Cité; ils m'invitèrent à aller jusqu'aux arbres de la promenade, parce qu'ils avaient un secret à me confier. Arrivés là, ils me proposèrent de prendre part au pillage, par eux projeté, de la maison de M. de France, qui devait avoir lieu dans la même soirée. (M. de France qui était témoin

et présent à l'audience, ne peut contenir un mouvement d'effroi en apprenant le danger dont il avait été menacé); ils m'offrirent, et ce fut Yence qui me fit cette offre, une somme de 1,200 fr. si je voulais les seconder dans l'accomplissement de leurs projets : je m'y refusai. Mais concevant des inquiétudes sur les suites de cette proposition non acceptée, ils me firent des observations menaçantes. Je leur promis de ne pas révéler leur projet, si je n'étais pas interpellé en justice. Nous nous séparâmes et je ne les revis plus de toute la journée du 18. Le 19 mars, vers dix heures du matin, je fus accosté sur la place de la Cité par le marchand de tabac Bastide, que j'ai désigné sous ce nom. Le rendez-vous, pour la livraison de la marchandise par moi achetée, fut fixé à huit heures du soir du même jour ; nous fûmes ensemble à la porte de la maison Bancal; et les indications données pour me faire ouvrir la porte, nous nous séparâmes.... Je revins chez Bancal vers huit heures et demie. La personne qui m'ouvrit la porte était le marchand de tabac. Je fus introduit dans la cuisine de Bancal : là je reconnus *Bastide-Gramond*, *Jausion*, *Bessière Veynac*, *Yence d'Estournet*, *Louis Bastide*, *René*, *Bancal*, *Collard*, et la *femme Bancal*. Il y avait encore deux autres femmes que je ne reconnus point; je les ai signalées. Là, je vis M. *Fualdès* assis sur une chaise, entouré par tous les individus que je viens de désigner. Je remarquai Jausion tenant un *portefeuille*.... Déja M. Fualdès avait signé quelques effets; il en signa quelques autres en ma présence; il y en avait douze ou quinze. Cela fait, Jausion les réunit, les renferma dans le portefeuille dont je viens de parler, et mit le portefeuille dans sa poche. A peine la signature des billets fut terminée, que Bastide Gramond annonça à M. Fualdès qu'il fallait mourir. Ce dernier fit un mouvement, se leva, et s'adressant à Bastide, il lui dit avec force: Eh quoi! pourrait-on jamais croire que mes parens et mes amis soient au nombre de mes assassins? Pour toute réponse, Bastide saisit M. Fualdès, et chercha à l'étendre sur la table où il venait de signer les billets; les individus qui l'entouraient le secondèrent. Fualdès résista; au milieu des efforts qu'il fit pour se défendre, je l'entendis qu'il demandait un moment pour se réconcilier avec Dieu. Bastide lui répondit : *va, tu te réconcilieras avec le Diable.* Enfin M. Fualdès fut étendu sur une table. *Jausion, qui tenait le couteau à la main, lui porta le premier coup.* J'ignore s'il le blessa. M. Fualdès fit un effort, la table fut renversée. Il échappa des mains de ses assassins et se dirigea vers la porte; je m'y trouvai placé, je ne fis aucun mouvement pour l'arrêter. Bastide qui s'en aperçut, me donna un soufflet; et, de concert avec les autres individus, il ressaisit M. Fualdès, et de nouveau ils l'étendirent sur la même table qui avait été redressée. Dans ce moment Bastide s'arma du couteau. Il le plongea à plusieurs reprises dans la gorge de M. Fualdès. Ce dernier poussait des gémissemens et des cris étouffés.... La femme Bancal recevait le sang dans un baquet. Lorsque M. Fualdès eut expiré, on fouilla dans les poches de ses vêtemens.... Peu de temps après, on entendit du bruit dans un cabinet donnant sur la cour. Bastide demanda avec vivacité à la femme Bancal d'où provenait ce bruit. Celle-ci répondit qu'il y avait une femme. Bastide ouvrit la porte, saisit cette femme; elle était travestie en homme; il la traîna dans la cuisine et voulut l'égorger; celle-ci lui dit : Je suis une femme, je vous demande la vie. Bastide lui porta la main sur la poitrine, tenant encore le couteau avec lequel il venait d'égorger Fualdès. Il persista à vouloir lui arracher la vie; je m'y opposai de tous mes moyens. Dans cet intervalle, Jausion, qui était sorti, rentra; il fit des reproches à Bastide et lui dit : *Tu es déja assez embarrassé d'un cadavre, que feras-tu de l'autre?*..... Bastide consentit à lui laisser la vie; mais on exigea d'elle un serment. On la contraignit à se mettre à genoux, à étendre la main sur le cadavre, et là on lui fit faire le serment de ne rien dire, sous peine de perdre la vie par le fer ou par le poison. Elle se releva. Je m'aperçus qu'elle avait du sang à l'un des doigts de la main ; Jausion la prit sous sa sauve-garde et la conduisit hors de la maison Bancal.... » Pour les détails qui suivirent, Bach s'en rapporta à ses autres déclarations que nous avons déja reproduites. Ces révélations furent lues le 23 avril à l'audience. Pendant cette lecture, Bastide souriait, Jausion manifestait au contraire une impatience et une crainte mal déguisées. M. le président invita Bach à dire si ses déclarations de la veille étaient conformes à la vérité. Bach s'écria avec énergie : c'est la vérité, Monsieur, et la vérité sans intérêt; je vous l'ai déja dit, je ne crains pas la mort. M. le président lui fit observer que la loi voulait que tous les débats fussent oraux et qu'il devait répéter ses déclarations devant MM. les jurés. Alors Bach, d'une voix ferme, fit la narration de toutes les circonstances contenues dans le procès-verbal de la veille. Sa voix s'animait davantage quand il parlait de Bastide et de Jausion. Mme Manzon avait éprouvé une si vive émotion au récit qui venait de retracer devant elle le tableau de la mort de Fualdès, qu'elle s'était évanouie. Lorsqu'elle eut repris ses sens on lui demanda si elle avait rien à contester dans la déposition de Bach. Non, répondit-elle, je ne conteste rien de ce qu'a dit l'accusé Bach. Mais j'étais troublée; j'avais comme un nuage devant mes yeux; je n'ai pu tout voir et tout entendre; Bastide et le cadavre de M. Fualdès sont les seules choses dont je n'ai pas perdu le souvenir.

Me Tajan continua sa plaidoirie, interrompue par cet incident. Après avoir discuté toutes les charges de l'accusation, relatives à Bastide, il parla du caractère de cet accusé. Dois-je rappeler, dit-il, cette immoralité qui avait déja traduit Bastide devant le tribunal de l'opinion publique, avant qu'il ne fût déféré au tribunal des lois?

N'est-ce pas lui qui, voyageant, il y a dix ans, avec François Gaillard, donna deux coups de bâton à un individu qu'ils rencontrèrent, en ajoutant ces mots si expressifs et si atroces : *ah! s'il avait* 25,000 *francs!*

N'est-ce pas Bastide, qui, se rendant à Gros avec le même témoin, frappa encore successivement deux individus, en répétant de nouveau, avec cette jactance horrible qui peint si bien son ardente cupidité: *s'il avait* 25,000 *francs!*

Malheureux Fualdès, ajouta Me Tajan, tu avais donc 25,000 francs!

M. le procureur-général soutint énergiquement l'accusation contre les accusés. Pour Mme Manzon, il dé-

manda son acquittement. Nous aimons, dit-il, à provoquer la cessation des rigueurs que Mme Manzon s'était attirées par son refus de dire la vérité... Qu'elle oublie ses malheurs et qu'elle les fasse oublier; qu'elle renonce à cette célébrité que les femmes n'obtiennent jamais qu'aux dépens de leur bonheur : leur considération est dans l'estime et la tendresse de ceux qu'elles aiment et qu'elles doivent aimer; leur gloire est dans la pratique de ces vertus douces et modestes qui appartiennent à son sexe et que son cœur est capable d'apprécier....

Me Romiguières, le défenseur de Bastide, ne plaida point. Il se leva pour dire que son client Bastide demandait la parole. Celui-ci lut en effet ces pages remarquables et si souvent citées, qui expliquaient le silence de l'avocat, et donnaient la mesure d'une louable réserve en même-temps que d'une généreuse habileté.

« Messieurs, dit-il, mon défenseur a lutté assez péniblement contre ma mauvaise fortune; il m'a aidé de ses conseils.

Je n'exige plus rien pour le moment.

Nul ne peut avoir aussi bien que moi la conviction de son innocence, c'est à moi seul de l'exprimer. »

En deux pages se trouvaient résumées et combattues toutes les charges que cette longue procédure avait réunies contre Bastide.

Le défenseur de Jausion chercha surtout, en combattant l'accusation, à écarter de sa tête la peine capitale qui semblait le menacer : « Lorsque Mme Manzon doute encore, dit-il; lorsque l'incertitude est inséparable de ses discours, vous voudriez y trouver le garant de cette sécurité nécessaire pour arracher l'arrêt de mort. »

Les autres défenseurs s'efforcèrent vainement d'affaiblir les présomptions qui s'élevaient contre les autres accusés.

Mme Manzon voulut parler aussi. Elle raconta alors dans ce moment toujours plus solennel de la défense, que durant le cours des débats, tous les faits qui lui étaient personnels....

Une imprudence me conduisit dans la rue des Hebdomadiers. Le hasard me jeta dans la maison Bancal. Le plus affreux malheur m'y retint malgré moi. En vain je chercherais des expressions capables de rendre tout ce que j'éprouvai d'angoisses pendant le supplice de l'infortuné Fualdès. Ses efforts, pour échapper à ses bourreaux, ses prières pour les attendrir, ses plaintes, ses gémissemens, son agonie, son dernier soupir,.... j'entendis tout....

Son sang coula près de moi..... En cherchant les moyens de fuir les assassins, j'attirai leur attention. Un d'eux s'offrit à mes regards. Ses mains fumaient encore du sang qu'il venait de répandre. Il m'en parut couvert.... Je ne vis plus qu'un cadavre et la mort.

Mme Manzon expliqua ses contradictions, son embarras pendant tout le cours du procès. Les soupçons qu'elle pouvait avoir laissés dans quelques esprits se dissipèrent devant des explications franches, graves. C'étaient son serment, la crainte de voir périr son fils qui l'avaient retenue. Elle apprécia sa position dans les débats, et sa parole ferme et complètement oratoire, reprit toute l'autorité d'une accusation réfléchie, libre enfin, affranchie de toute crainte et de toute réserve. Nous devons transcrire encore.

» Un être, dirai-je, bienfaiteur.... m'a sauvé la vie... sans lui, Edouard, mon fils n'aurait plus de mère. La justice pourrait-elle m'adresser des reproches, et dans la supposition que mon libérateur soit coupable, en est-il moins mon libérateur? Liée par un serment que je croyais irrévocable, paralysée par la crainte d'être un jour victime d'une vengeance, entraînée par un sentiment de gratitude, accablée de cette idée que mes aveux devaient me couvrir de honte, alors qu'ils me feraient soupçonner d'une action infâme : tant de considérations réunies suffisaient-elles pour justifier mon silence?.... J'ai pu me taire.... est-ce un crime?....

» Le ciel m'est témoin qu'après le fils du malheureux que je vis massacrer, personne ne désire plus vivement que moi la découverte et la punition de ses meurtriers.... Mais devant cette masse énorme de preuves qui les accablait, j'étais convaincue que mon témoignage n'était pas indispensable.... Plus tard, pressée par le premier magistrat de l'Aveyron, une partie de la vérité s'échappa de mon sein; et si je l'ai désavouée bientôt après, le motif n'en fut pas équivoque; il a a été bientôt connu. Déja subjuguée par une puissance oppressive, environnée de crainte et de terreur, les nouveaux moyens employés près de moi ne pouvaient être sans effet. Mon ame avait perdu toute énergie. Je promis de me rétracter; et cette promesse, je crus la devoir à l'amitié... à la reconnaissance!... Vous n'avez pas oublié, Messieurs, la fameuse séance du 22 août. Je me vis trahie par mes actions qui démentirent involontairement mes assertions orales; j'espérais concilier tous les intérêts; je mécontentai tout le monde; je me perdis.

Puis elle parla de ses incertitudes, de ses anxiétés, de ses craintes à la pensée du sort qui lui était réservé, et de l'image effrayante du cadavre de Fualdès, et elle ajouta dans un langage élevé:

« Voilà, Messieurs, une faible esquisse de ce que j'ai souffert pendant une année. Ne pensez pas, qu'en vous présentant la vérité, je cherche à émouvoir votre sensibilité. Ce n'est pas la pitié que je viens implorer; non, Messieurs; ce sentiment avilit trop celui qui en est l'objet; vous me rendrez justice. J'en trouve la garantie dans le choix qu'on a fait de vous. Je me crois complètement justifiée, non seulement à vos yeux, mais à ceux de l'Europe entière, dont je fixe malheureusement l'attention. Cependant, si je m'abusais, s'il existait encore des nuages, si je vous paraissais coupable.... que nulle considération ne vous arrête. Oubliez que j'appartiens à un père respectable, à un magistrat honoré; que mon frère, qui porte l'uniforme français, est couvert de blessures glorieuses; détournez vos regards de ce lit de douleur où gémit ma mère infortunée; fermez l'oreille aux cris de mon fils, frappez, Messieurs. Il est un bien qu'on ne peut me ravir, mon innocence et la force de supporter le malheur. »

Enfin elle termina ainsi:

« Pardonnez à ma fierté qui tient à mon caractère; elle est innée en moi; j'oublie que je suis sur le banc des accusés. J'oublie que je parle à mes juges. Je suis dans les fers, mais mon ame est indépendante; et celle qui fut exempte de crimes, ne saurait se résoudre à demander grâce.... »

Ce discours fut prononcé avec une énergie pleine

d'assurance et d'émotion. Il produisit une impression profonde; et s'il eût pu rester encore quelque doute, dans ce moment le sort des accusés fut fixé. Les répliques des avocats furent dominées par ce témoignage imposant et si noblement exprimé de Mme Manzon. Le souvenir de la sympathie qu'elle avait éveillée autour d'elle, l'attitude de sa physionomie fière et pénétrée, aux audiences qui suivirent semblaient déjouer tous les efforts, et combattre toutes les discussions de détails qui survinrent.

Les débats furent résumés par M. le président. Il présenta un examen complet des moyens de l'accusation et de la défense dans la séance du 4 mai. A deux heures le jury entra en délibération. L'attention et la curiosité publique ne se démentirent pas un seul instant. Les dames restèrent aux tribunes, la salle fut constamment pleine. Chacun voulait assister au dénouement de ce drame qui agitait le pays depuis plus d'un an. On voulait lire sur le visage des accusés l'impression d'un arrêt de mort qui paraissait inévitable pour la plus part d'entr'eux. Après quatre heures et demie de délibération, le jury rentra en séance. Un silence profond s'établit. Le chef des jurés lut avec émotion la sentence qui déclarait *Bastide* et *Jausion* coupables de meurtre avec préméditation. La *Bancal*, *Collard*, *Bach*, complices avec préméditation. *Meissonnier* et *Anne Benoît* coupables de complicité sans préméditation.

Mme Manzon fut déclarée non coupable à l'unanimité.

Après la lecture de cette déclaration, les accusés furent introduits. Jausion était faible et soutenu par des gendarmes; Bastide avait un air de fermeté qui contrastait avec l'abattement de Jausion. Collard paraissait calme et résigné. Anne Benoît paraissait souffrir. Mme Manzon était humble et digne.

La déclaration du jury fut lue en présence des accusés; la Cour se retira pour délibérer. Pendant ce temps, Jausion se livra à tous les mouvemens du désespoir et de la douleur : Je suis innocent, s'écriait-il; quand je serai sur l'échafaud, je parlerai comme en ce moment; qu'on prenne mon argent, mais qu'on me laisse mes enfans... Puis il interpella Bach, et le somma de déclarer la vérité; Bach répondit qu'il l'avait révélée tout entière.

La Cour vint interrompre cette scène en prononçant son arrêt : elle condamna Bastide, Jausion, la Bancal, Collard et Bach à la peine de mort; Anne Benoît aux travaux forcés à perpétuité; Meissonnier à deux années de prison.

Mme Manzon fut immédiatement mise en liberté.

Les gendarmes emmenèrent les condamnés au milieu des cris de douleur d'Anne Benoît, qui réclamait la mort comme son amant.

Ainsi finirent le 4 mai 1818, les débats de ce procès deux fois jugé.

Les condamnés se pourvurent en cassation; en même temps, Bach, d'après le vœu du jury, fut recommandé à la clémence du roi, à cause de ses révélations.

Le 30 mai, le pourvoi en cassation fut rejeté; la nouvelle en fut transmise à Albi par un courrier extraordinaire. Le 2 juin, à dix heures du soir, le Procureur du roi d'Albi reçut les dépêches du ministre de la justice, et l'exécution dut être préparée pour le lendemain 3 juin.

La Bancal promit de faire des révélations, et son exécution fut ajournée; la peine de Bach fut commuée.

Bastide, Jausion et Collard furent avertis le 3 juin, au matin, que leur pourvoi avait été rejeté et qu'ils devaient se préparer à mourir le jour même.

A 4 heures, les prisons s'ouvrirent pour les condamnés. Bientôt ils furent sur l'échafaud. Collard était morne; Bastide montrait la même fermeté qu'il avait manifestée aux débats; Jausion s'écriait qu'il était innocent, et qu'au moment de mourir sa parole devait être sacrée; il protesta au nom de sa famille et de ses enfans.

A quatre heures et demie, Bastide, Jausion et Collard n'étaient plus.

Ce procès laissa après lui un long retentissement. La ville d'Albi s'était accoutumée depuis six mois à cette agitation fébrile qui venait la remuer tous les jours par les mille incidens de ce long drame; les étrangers, les témoins, les parens des accusés et de la victime entretenaient par leur présence cette incessante avidité d'émotions et de trouble. Lorsque tout cela eut cessé, l'impression se prolongea quelque temps encore; comme après un grand orage, on entendit des bruits lointains et de sourds murmures : il semblait que cette longue traînée eût dû laisser encore quelque étincelle, que chacun était curieux de voir encore. Le *Moniteur* enregistrait de loin en loin les bruits qui lui venaient du lieu du crime où de l'exécution. Ainsi, on écrivait d'Albi que la ville était déserte, que les étrangers s'étaient retirés; une autre fois, on annonçait que tout était calme, comme si le calme eût été une chose étrange après un soulèvement général. Puis, c'était la Bancal qui fesait des révélations, comme si ces révélations allaient être une nouvelle source d'émotions pareilles; plus tard, c'étaient de nouveaux coupables qu'on avait découverts. Un jour on écrivit qu'un agent d'une compagnie de Paris était venu offrir 120,000 francs à Mme Manzon, pour qu'elle consentît à se montrer pendant trois mois à Tivoli : en même temps l'on annonçait son refus à cette proposition; les moindres détails avaient une importance immense. Un jour on disait que Mme Manzon s'était réconciliée avec M. Enjelrand, son père, et qu'elle avait embrassé son fils Edouard. Puis c'était M. Didier Fualdès qui se rendait à Paris, afin d'obtenir une réduction sur les 100,000 f. de frais qu'avait coûtés cette procédure et qu'il était obligé de payer à la place des condamnés.

Quelque temps après l'exécution, une instruction fut faite contre quelques autres personnes; les débats de ce nouveau procès s'ouvrirent en décembre 1818 : Yence d'Ystournet, Bessière-Veynac et le commissaire de police Constant furent poursuivis comme auteurs ou complices de l'assassinat de Fualdès. A l'audience du 28 décembre, Mme Manzon fut entendue, et après quelques questions sur Bessière-Veynac, elle dit d'un ton ferme : « Je le reconnais parfaitement, et je le déclare un des assassins de Fualdès. Je crois reconnaître l'homme que je rencontrai dans la rue; c'était en effet Yence d'Ystournet. » Mme Manzon répéta sa

déclaration à l'audience du 30 décembre; la Bancal crut également reconnaître Bessière-Veynac : quelques présomptions s'élevèrent contre Constant. Cependant, après plus de quinze audiences, le jury, dans la séance du 14 janvier 1819, déclara Bessière-Veynac, Yence, et Constant non coupables.

Cet arrêt mit fin à toutes les poursuites que la justice avait commandées; mais la condamnation et l'exécution de Bastide, de Jausion, de Collard avaient absorbé tout l'intérêt, épuisé toutes les impressions; ces dernières poursuites semblèrent presque étrangères au crime déja expié.

Tel fut le procès Fualdès. Si l'on cherche maintenant à se rendre compte des motifs d'intérêt qui s'attachèrent à ce procès, on en trouve de nombreux sans doute; mais ce n'est pas tout cependant; l'assassinat de Fualdès se signale par un caractère particulier, qu'explique le caractère de celui qui le conçut et l'exécuta : Bastide semble lui imprimer une physionomie propre, et dans laquelle son ame vient se refléter. Sans doute, le rang de la victime, l'intervention bizarre et comme providentielle de Mme Manzon, ont dû être une source féconde d'émotions; sans doute les scènes si dramatiques qui se passaient aux débats, ces apostrophes vives et inattendues : « *Vous êtes un malheureux, vous avez voulu m'égorger....* » Cette réserve long-temps contenue et qui éclate, après une année, par des accusations pressantes, des révélations complètes, par des accens de frayeur et d'amère énergie; tout cela a pû répandre sur ce procès une célébrité qu'expliquent d'ailleurs les événemens étranges dont il se compliqua. Mais l'imagination ne se trouve pas frappée par ces incidens, si dramatiques qu'ils aient pu être; ce qui la saisit, comme pour dominer tous les faits de ce procès, c'est Bastide. Le caractère et la conduite de cet homme reviennent à la pensée, et semblent se détacher de tous les autres pour l'occuper tout entière. Jausion n'est qu'un assassin timide, qui ne sait porter qu'un coup mal assuré, qui recule d'horreur devant l'idée d'un nouveau crime, parce que ce crime n'était pas convenu, et préfère reconduire tranquillement Mme Manzon dans la ville, après avoir placé sous la foi d'un serment de femme le secret d'un horrible assassinat. Collard, Bach, Meissonnier, Bancal ne sont que de vulgaires agens, qui croient pouvoir s'enrôler sans crainte sous toutes les bannières, que l'influence du nom et de la position, comme chez Bastide et Jausion, sait toujours faire adopter aux êtres dépravés de la foule. Anne Benoît et la Bancal, cette matrone de mauvais lieu, ne sont que des femmes préparées au crime par le vice; qui obéissent à la voix de leur amant et de leur mari, comme le faible obéit au fort, sans direction et sans volonté propre, et tiennent le bras ou le corps de la victime qu'on égorge, avec le même sang-froid et la même stupidité qu'elles remuent le sang dans le baquet. Mais Bastide est un assassin d'un autre espèce et qui se distingue parmi toutes les classes d'assassins. L'on comprend cet horrible meurtrier systématique, sans relations et sans famille, poussé dans la voie du crime réfléchie, par la misère, par le tumulte et l'enivrement de la grande ville, par l'espoir probable de l'impunité. L'on comprend ces grossiers empoisonneurs de campagne, qui se préparent de longue main et en secret, et qui s'imaginent qu'on n'apercevra pas le crime, parce qu'il n'y aura pas eu du sang répandu; et entre ces deux genres, qui sont comme les deux points extrêmes, l'on comprend encore toutes les classifications intermédiaires, que l'échafaud et le bagne se disputent chaque année; mais il y a chez Bastide des signes autrement remarquables de décision et de cruauté. Voyons plutôt : Bastide appartient à une famille d'un rang distingué, il exerce des fonctions réservées aux hommes entourés de la confiance publique, il est marié à une femme de mœurs douces, la justice n'a jamais eu à flétrir aucun de ses actes; mais lorsqu'il a eu conçu la pensée de l'assassinat, n'est-il pas surprenant de voir avec quelle rapidité et quelle hardiesse cette nature se développe et marche dans le crime, comme dans une voie accoutumée : suivons-le. Quelques jours avant le 19 mars, il a formé le projet d'assassiner Fualdès. Fualdès est son ami et même son parent; n'importe, Bastide ne reculera pas; lorsqu'il ne retourne pas à Gros, dans sa famille, c'est chez Fualdès qu'il se retire et qu'il reçoit une hospitalité familière depuis vingt ans, n'importe, il oubliera tout. Il organise le crime, il embauche Jausion, son beau-frère, et quelques autres; il s'associe Bancal, Collard, Bach, que sais-je encore. Il prépare Bousquier, Meissonnier, il se confie à vingt personnes, comme pour une expédition généreuse; il se met à la tête et au niveau d'hommes sans aveu, de femmes de mauvaise vie; puis, quand tout est prêt, il donnera rendez-vous à Fualdès. Bastide dut avoir en vérité quelques jours de bien sombre vertige; le soir venu, il se prépare au meurtre par un repas au milieu de sa troupe, tandis qu'il a apposté des joueurs de vielle, afin d'étouffer le bruit des verres, et bientôt les cris de la victime. A huit heures, M. Fualdès est enlevé dans la rue des Hebdomadiers; on le bâillonne, on le transporte chez la Bancal, Bastide lui fait signer des papiers et ose le regarder en face pendant près d'une heure peut-être, à la lueur de cette horrible petite lampe qui éclaire mal la grande cuisine de la Bancal. Cela fait, il lui annonce qu'il faut mourir, et malgré la prière du malheureux, il lui refuse un moment pour se préparer à la mort, et il lui refuse avec une grossière ironie. Il l'étend sur une table, et il l'égorge, tandis qu'un baquet reçoit le sang. Fualdès mort, un bruit se fait entendre, Bastide accourt : une femme se précipite, il la saisit vivement d'une main, tandis que de l'autre il tient son grand couteau, l'entraîne sous la lueur de la lampe, et veut l'égorger encore; on la lui arrache. Bastide est inquiet cependant, il cherche autour de lui; il trouve la petite Bancal dans un lit voisin, et il veut l'égorger aussi. Lorsque tout est terminé, il dispose ses gens; s'il en est qui résistent, il leur commande avec l'autorité de la force, et les menace de mort. Puis il se met à leur tête pour aller porter le cadavre dans l'Aveyron. A le voir avec sa grande taille et son fusil incliné, précédant le cortége, et marchant vers la rivière, ne le prendrait-on pas pour un de ces terribles chefs de bandits, vivans organisés dans les montagnes, et accoutumé à commander à ces sortes de convois funèbres. Il est arrêté; et pendant près d'une année d'épouvantables débats, il raille ou sourit avec impassibilité, et ne s'effraie de rien. Enfin la dernière heure venue, il

BASTIDE CONDUISANT LE CORPS DE FUALDES A L'AVEYRON.

monte sur l'échafaud et meurt sans avoir démenti un seul instant ce caractère que nous ne voulons pas exagérer, et que nous appellerons niais ou féroce si l'on veut, mais audacieux néamoins, hardi et grossier dans le choix et le nombre de ses complices, étrangement téméraire dans la combinaison de ses mesures, impitoyable envers la victime, magnifique d'horreur dans ce vaste plan de meurtre et de la noyade; Bastide se montre en tout point comme le résumé, comme la pensée complète de ce crime, conçu sur de si larges proportions de scéléralesse et d'audace, et qui feront toujours, de l'assassinat *Fualdès*, un des monumens les plus remarquables de nos annales judiciaires.

A. Petit.



CHARLES CAZAULX ET PIERRE LIBERTAT,

OU LES DEUX TRIBUNS DE MARSEILLE.

1596.

> **Matin trois fois heureux par Théodul blanchi,**
> **La croix d'or de la rouge a la perse affranchi.**
> **Guise vient, Cazaulx meurt, Doria fuit et d'Aix.**
> **Portaux clos à Bellone, ouvrez-vous à la paix.**
>
> Loys de Gallaup (1).

Les villes de Provence avaient ouvert leurs portes aux généraux d'Henri IV qui venait d'être proclamé roi de France, et d'obtenir l'absolution du Saint Père qui le reconnaissait pour le *fils aîné de l'Eglise*. Les ligueurs qui n'avaient eu d'autre but en prenant les armes que de sauver le catholicisme, des attaques de l'hérésie se soumirent à l'autorité royale; mais plusieurs chefs qui trouvaient dans les interminables guerres de religion un sûr moyen de satisfaire leur ambition, ou d'accomplir des desseins politiques, résistèrent à l'effervescence générale, et s'obstinèrent à ne pas connaître pour roi de France, Henri de Béarn, Henri l'hérétique.

De ce nombre était Charles Cazaulx, consul de la ville de Marseille. Ce tribun, dont l'énergie et le noble caractère ont été méconnus par les historiens contemporains, avait rêvé pour sa patrie, le rétablissement du gouvernement démocratique. Il ne cessait de répéter à ses concitoyens que Marseille la Phocéenne, avec son beau port, ses innombrables vaisseaux, sa puissance maritime, verrait sa prospérité décroître sous la domination du roi de France; qu'ils devaient se constituer en république sous la protection d'un monarque étranger.

Ces discours prononcés sur les places publiques exaltaient la fougue méridionale, et les habitans de Marseille promirent avec serment obéissance pleine et entière à leur consul.

Cependant, Lesdiguières avait soumis à l'autorité d'Henri IV le places fortes de la haute Provence; le parlement d'Aix avait vérifié ses lettres de lieutenant-général; il ne restait que la ville de Marseille à l'ancien parti de la ligue. Charles Cazaulx y maintenait sa domination indépendante et y jouait, en quelque sorte, le rôle de dictateur. Il comptait sur la faveur et l'enthousiasme populaires. Les Marseillais avaient manifesté trop ouvertement leur haine contre la royauté pour se soumettre au lieutenant-général. Ils s'étaient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et Cazaulx ne négligeait rien pour entretenir un enthousiasme qui allait toujours croissant. La soumission de la ville d'Arles, les menaces du duc de Guise qui se préparait à marcher contre Marseille, effrayèrent l'intrépide consul : il sentit le besoin de recourir à une puissance étrangère, et cette puissance ne pouvait être que l'Espagne auxiliaire intéressée des ennemis d Henri IV. Il demanda au roi catholique des secours d'argent et de soldats. Jean-André Doria, qui commandait une escadre de vingt galères sur les côtes d'Italie, fit entrer dans le port de Marseille quatorze cents hommes d'infanterie vers la fin du mois de décembre. Ce renfort inattendu rendit le courage et la confiance aux ligueurs ; la ville fut illuminée, il y eut des réjouissances publiques. Charles Cazaulx s'arrachant aux ovations que le peuple lui destinait, réunit ses fougueux conseillers dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

— Messieurs, leur dit-il, jusqu'à ce jour la ville de Marseille a lutté avec ses seules forces contre les partisans de l'hérésie : mais le jour de plus grands périls est arrivé. Le duc de Guise, nommé gouverneur de Provence par Henri de Béarn, marchera bientôt contre nous à la tête d'une nombreuse armée.

— J'ai décidé que nous enverrons une ambassade à sa majesté catholique, pour la conjurer de nous prendre sous sa protection.

— Vous voulez donc vendre la ville de Marseille au roi d'Espagne? s'écria le docteur Matthieu Mongin....

— Vendre ma patrie !... répondit le consul avec l'accent de l'indignation.... Vous interprêtez bien mal ma pensée.... Mes concitoyens m'ont investi d'une autorité presque souveraine; je ne trahirai pas leur confiance.

— Je ne puis m'empêcher de blâmer votre détermination, dit Nicolas David; j'aimerais mieux ouvrir les portes de notre ville aux soldats du Béarnais, qu'arborer le drapeau espagnol sur le faîte de nos édifices publics.

(1) César de Nostradame dans son *Histoire de Provence*, explique ainsi ces deux distiques :
« Le sens du premier distique étant tel que la fête de saint » Théodul est solennisée le 17[me] de février, jour auquel » Charles de Bourbon qui se campa devant Marseille, et fut » tué devant Rome, nâquit; la croix d'or dénote la croix de » Lorraine ou de Godefroy, au centre des *Guisards ;* la *perse* » ou céleste, celle de saint Lazare, évêque et patron de Mar» seille; la rouge celle d'Alphonse, roi, surnommé le catho» lique. »

— Je ne veux pas plus que vous, Nicolas David, s'écria Cazaulx, je ne veux pas que l'étendard Espagnol flotte dans Marseille la Phocéenne. Songez bien qu'un traité d'alliance offensive et défensive avec Sa Majesté catholique éternisera parmi nous le gouvernement démocratique, qui fut si favorable à la gloire, à la prospérité des Phocéens nos aïeux.

— Vous voulez vendre Marseille à Philippe II, dit Louis d'Aix, et je ne consentirai jamais à cet infâme marché!

Le consul Cazaulx se leva subitement et fit un mouvement presque convulsif; il porta la main à son épée, et dans un premier transport de colère, il voulut frapper Louis d'Aix.

— Je veux vendre ma ville natale, s'écria-t-il d'une voix tonnante!... Vendre Marseille aux Espagnols! N'ai-je pas donné assez de gages de patriotisme, pour être à l'abri d'une semblable accusation? n'ai-je pas défendu Marseille contre le duc de Savoie? Pourquoi la livrerais-je aux Espagnols? qui m'appuierait dans cette trahison; je ne suis ici que l'organe d'une parti nombreux, ce parti, nourri depuis long-temps dans des principes de démocratie et d'indépendance, ne peut pas se prendre tout-à-coup d'une passion ardente pour la domination étrangère. D'ailleurs, si votre accusation n'était pas une calomnie, qu'attendrais-je pour reconnaître le roi de France; la soumission du duc de Mayenne? Mais ce chef, qui s'est réconcilié avec Henri IV, m'a proposé de me comprendre dans le traité de paix. L'anéantissement de la Ligue? Mais sa puissance tombe en poussière, et partout ses drapeaux s'inclinent devant Henri de Bourbon. Le consentement du souverain Pontife? Mais Clément VIII tend au nouveau roi de France une main bienveillante, lui a déja donné le nom de fils aîné de l'église, et le Vatican désarmé vient d'éteindre ses foudres; encore une fois, messieurs, quels sont mes desseins, quels sont mes vœux les plus ardens? Je sais que Marseille a jeté pendant plusieurs siècles de l'éclat dans le monde, comme cité indépendante: je rappelle de tous mes vœux le gouvernement populaire, sous la protection de l'Espagne; j'ai compris qu'il faut à notre nouvelle république l'appui d'une puissance maritime pour la sûreté de son commerce et l'honneur de son pavillon. Si les calculs de l'égoïsme pouvaient ébranler mes convictions généreuses, la fortune m'aurait prodigué ses sourires et ses trésors. La moisson eût été bien ample, parce qu'Henri IV n'emploie pas toujours la force des armes pour triompher de ses ennemis: il achète souvent leur soumission, et certes il paierait cher l'obéissance de Marseille. On m'a fait les propositions les plus séduisantes, de la part du roi, et je les ai toujours repoussées, les séductions les plus douces n'ont point d'empire sur moi; ni les conseils de l'amitié, ni la voix suppliante du sang et de la nature n'ont pu ébranler mon cœur. Le marquis d'Oraison, l'un des plus riches seigneurs de Provence, a souvent manifesté le désir de donner en mariage sa fille unique à mon fils Fabio, si je consentais à reconnaître Henri IV: j'ai refusé.

— Oui, mon père, s'écria le jeune Fabio présent à la délibération, vous avez refusé; vous avez sacrifié le bonheur de votre fils à la liberté de vos concitoyens. Vous avez assez fait maintenant pour votre patrie, faites quelque chose pour Fabio, votre fils bien-aimé!

— Ce que tu me demandes, Fabio, répondit le consul, tu sais que je ne puis te l'accorder.

— Le marquis d'Oraison acceptera toutes les conditions.

— Il est dévoué à Henri de Bourbon.

— Et sa fille Isabelle d'Oraison?

— Est la plus jolie demoiselle de Provence et de Languedoc, dit le docteur Mathieu Mongin.

— Mon père, vous refusez! ajouta Fabio...

Le consul ne répondit pas aux dernières supplications de son fils; il jeta sur lui un regard de colère et passa dans une salle voisine, pour délibérer avec les membres du conseil de ville. Les chaleureuses paroles de Cazaulx avaient dissipé tous les soupçons, et les conseillers arrêtèrent, d'un commun accord, qu'on enverrait une ambassade à Sa Majesté Catholique; on choisit le docteur Mathieu Mongin, le notaire François Cazaulx, frère du consul, et Nicolas David. Philippe II les reçut avec bienveillance, et les adressa au comte de Castel-Rodrigo son secrétaire-d'état.

Le 20 janvier 1596, on rédigea les articles d'un traité portant qu'on ne souffrirait à Marseille d'autre culte religieux que le culte romain; que cette ville ne reconnaîtrait pas l'autorité d'Henri de Bourbon; qu'elle ouvrirait les portes aux armées du roi d'Espagne, et les fermerait à ses ennemis; qu'elle ne contracterait aucune alliance sans le consentement de la cour de Madrid; qu'à ces conditions le roi prenait Marseille sous sa protection spéciale, et lui assurait dans tous ses états la liberté du commerce (1).

Charles Cazaulx fut si satisfait du succès de sa négociation, qu'il ordonna des réjouissances publiques, pour montrer à ses concitoyens qu'il ne voulait à aucun prix de l'amitié d'Henri IV, il fit brûler son image sur la place de la Bourse (2).

Pendant que le peuple dansait et fesait retentir l'air de ses vociférations, le premier consul fesait ses préparatifs de défense; le duc de Guise séjournait à Aubagne, on parlait d'une conspiration contre Cazaulx, il n'y avait pas un seul instant à perdre. Seul dans sa maison, le consul lisait sa correspondance après le repas du soir, lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

— Je n'ouvre pas à cette heure, dit-il, avec impatience.

— Il faut pourtant que je vous parle.

— Qui êtes-vous donc?

— Pierre Libertat.

— Entrez, capitaine, répondit le consul.

— Que la Très-Sainte Vierge vous tienne en sa puissante protection, M. le consul, dit Libertat, en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Que votre patron vous soit en aide, capitaine: avez-vous quelque révélation à me faire?

— Une très-importante... Savez-vous où est votre fils Fabio?

— Il est absent depuis trois jours; je lui ai confié une mission aussi délicate que périlleuse.

— Il ne se presse guère de la remplir: à l'heure

(1) Fabre, *Histoire de Provence*.
(2) Nostradamus, c. 8.

qu'il est, messire Fabio récite des patenôtres dans l'église de Saint-Victor : il n'est pas seul à faire sa prière, et Isabelle...

— La fille du comte d'Oraison !...

— Prie avec Fabio, M. le consul.

— Le comte a voulu tendre un piége à la faiblesse d'un père : j'ai échappé au péril, Dieu soit loué, Fabio n'épousera jamais la fille d'un gentilhomme qui a long-temps combattu sous l'étendard de l'hérésie.

— Vos paroles sont nobles, et vos intentions pures, M. le consul, ajouta Pierre Libertat ; et pour vous témoigner ma reconnaissance de ce que vous m'avez nommé capitaine, je m'engage à ne pas perdre un seul instant de vue Fabio votre fils, à veiller nuit et jour sur lui pour l'arrêter, s'il le faut, au bord du précipice.

— Fabio ne voudrait pas être l'assassin de son père, dit le consul ; il a un cœur noble et généreux ; il sacrifiera son amour à sa belle patrie, je compte encore sur lui ; néanmoins, capitaine Libertat, je vous saurai gré de veiller sur ses démarches.

En sortant du conseil de ville, Charles Cazaulx rentra dans sa demeure. Etiennette sa fille était depuis quelques jours en proie aux douleurs d'une maladie mortelle ; plusieurs médecins veillaient sans cesse autour de son lit, et le peuple de Marseille demandait, à chaque instant, des nouvelles de la malade. Le docteur Matthieu Mongin, qui devait partir le lendemain avec les autres ambassadeurs que le conseil de ville envoyait vers le roi d'Espagne, mit en refuge toutes les ressources de son art pour sauver Etiennette ; mais tous les secours furent inutiles, et, aussitôt que le jour parut, les habitans de Marseille disaient en pleurant :

— La fille de notre consul Charles Cazaulx est morte.

Le viguier Louis d'Aix ne fut point d'avis que le peuple Marseillais s'en tînt à de stériles témoignages de douleur : il réunit quelques membres du conseil de ville, et tous d'une voix décrétèrent que la ville ferait les frais des funérailles, que les principaux habitans seraient astreints à y assister en habit de deuil.

Pendant que le viguier obtenait avec acclamations le témoignage éclatant de la faveur populaire, il se passait une scène étrange dans la maison de Charles Cazaulx. Le premier consul surmontant la vive douleur qu'il ressentait de la mort de sa fille, dit au jeune Fabio.

— Mon bien-aimé Fabio, viens avec moi ; nous prierons ensemble, près du cercueil de ta sœur.

Le jeune homme suivit son père, sans proférer une seule parole ; mais dès qu'il aperçut le cadavre de sa sœur, couché sur un lit de parade, le front ceint des fleurs emblême de la virginité, il recula saisi d'horreur et d'effroi.

— Tu as peur ! lui dit Cazaulx....

— Mon père, j'aimais tant notre pauvre Etiennette !

— Je le sais, Fabio, répliqua le consul ; aussi je veux que tu prêtes un serment sur ses restes inanimés.

— Il serait sacré pour moi, mon père, dit le jeune homme qui tremblait de tous ses membres.

— Jure sur le cadavre de ta sœur que tu ne chercheras plus à voir Isabelle d'Oraison.

— Que me demandez-vous, mon père ?

— Tu hésites !

— Si ma langue prononçait les paroles solennelles, le mensonge ne resterait-il pas au fond de mon cœur ! Grâce, mon père : c'est Fabio votre fils unique qui vous implore en ce moment.

Le consul furieux porta la main à son épée : Fabio, voyant luire le fer meurtrier, tomba évanoui.

— Qu'allais-je faire, dit Charles Cazaulx ! La mort vient de m'enlever Etiennette, et je voulais tuer mon pauvre Fabio ! l'unique rejeton de ma famille ! l'unique espoir de ma vieillesse.

Pour la première fois, peut-être, les yeux du consul marseillais furent mouillés de larmes. Les chants monotones des prêtres se firent entendre à la porte de la chambre ; ils venaient réciter les prières des morts près du cercueil d'Etiennette : Cazaulx prit dans ses bras son fils toujours évanoui, et sortit par une porte secrète........

Le lendemain tout le clergé marseillais, les nobles, les bourgeois, les marchands, les hommes du peuple, suivaient à pas lents un magnifique convoi. La ville de Marseille assistait aux funérailles d'Etiennette Cazaulx. Jamais on n'avait vu cérémonie funèbre célébrée avec tant de pompe et de magnificence. L'or, les étoffes précieuses, les flambeaux, tout fut prodigué dans cette journée, et les funérailles d'Etiennette furent, en quelque sorte, un triomphe pour son père. Le seul Fabio manquait au cortége funèbre ; à peine revenu de son évanouissement, il était parti pour Aix où l'attendait Isabelle d'Oraison. Le comte son père qui espérait obtenir, la soumission, des habitans de Marseille et du consul Charles Cazaulx, par l'intermédiaire de Fabio, lui fit les plus belles promesses s'il consentait à ouvrir aux royalistes une des portes de Marseille.

— Je trahirais ma patrie et mon père ! s'écria le jeune homme indigné....

— Marseille gémit sous le joug d'un tyran !

— Elle sera libre et indépendante tant que Charles Cazaulx, mon père, vivra.

— Vous vous obstinez à méconnaître Henri IV.

— Henri de Béarn n'a pas renoncé sincèrement à l'hérésie, et les peuples de Provence son dévoués, corps et ame, au Saint-siége apostolique.

— A Philippe II, roi d'Espagne ! répondit le comte d'Oraison ; à Philippe II le meurtrier de dom Carlos, à Philippe II, que les peuples de l'Europe ont surnommé *le Démon du Midi*. Je sais que Charles Cazaulx est en pourparlers avec les ennemis de la France.

— Vous outragez mon père, comte d'Oraison, s'écria Fabio.

— Aimes-tu ma fille, reprit le comte, qui craignait de rallumer l'enthousiasme républicain de Fabio....

— Vous savez, comte, que pour Isabelle il n'est pas de sacrifice impossible, répondit le fils de Cazaulx.

— Et pourtant je ne te demande pour prix de sa main qu'une seule promesse.

— Parlez, M. le comte.

— Tu nous livreras une des portes de Marseille.

— Jamais, comte d'Oraison ! Fabio serait un trai-

tre! J'aime mieux encourir votre haine que vous donner le droit de me mépriser.

Le comte d'Oraison, désespérant de triompher de la fierté du jeune Fabio, dissimula son chagrin, et résolut d'user d'un dernier moyen. Les habitans de la ville d'Aix célébraient, par des fêtes magnifiques, l'abjuration d'Henri IV. Les damoiselles des plus nobles familles, vêtues de robes blanches et ornées de fleurs-de-lys, s'étaient réunies dans l'église Saint-Jean. Isabelle d'Oraison marchait à la tête de ce brillant et timide escadron qui, seul, aurait fait plus de conquêtes que tous les généraux du nouveau roi de France. Le comte ne doutant point que Fabio ne se laissât vaincre par les appats de sa fille, lui dit avec une indifférence affectée :

— Fabio, les jeunes filles d'Aix ont été convoquées dans l'église Saint-Jean pour chanter des hymnes en l'honneur d'Henri de Béarn, qui vient d'entrer dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine; voulez-vous venir avec moi ?

— Je verrai Isabelle ? dit Fabio....

— Peu vous importe, Fabio....

— Comte, vous savez combien votre fille m'est chère!

— Elle y sera; venez.

En entrant dans la basilique, le fils de Charles Cazaulx s'agenouilla dans une chapelle, et pria avec la ferveur d'un ligueur sincèrement dévoué à la *Sainte-Union*. Le comte d'Oraison impatient de savoir quel effet produirait sur le jeune Marseillais la vue d'Isabelle, le tira de sa profonde méditation, et interrompit sa prière :

— Fabio, lui dit-il, vous êtes fervent comme un séraphin.

— M. le comte, la maison de Dieu est un lieu consacré à la prière.

— Vous avez déjà récité plus d'une *Patenôtre*.

— Le Seigneur est l'appui de ceux qui prient avec confiance et humilité!

— Vous parlez comme un religieux de l'ordre de Saint-François.

— Et vous, M. le comte, vous parlez comme un homme qui fait bon marché des croyances religieuses.

— Fabio, un prédicateur ne parlerait pas avec plus de sévérité.

— C'est vrai, M. le comte; mais aussi pourquoi m'avez-vous contrarié ?

— Trève à nos discussions; suivez-moi; près de cette colonne, vous verrez ma fille Isabelle.

Fabio s'arrêta tout-à-coup en passant devant les tombeaux des comtes de Provence. Il se prosterna à deux genoux, et retenant le comte d'Oraison par son pourpoint, il s'écria :

— Voyez ces mausolées élevés par nos aïeux à la mémoire des anciens comtes et rois de Provence. Alors notre beau pays était libre; il n'avait pas à craindre qu'un roi de France vînt lui imposer des lois. Ne croyez-vous pas en ce moment voir Raymond Berenger et Alphonse au milieu d'un tournoi, Béatrix de Savoie souriant à nos anciens troubadours qui lui récitent des vers ?

— Jeune homme enthousiaste! répondit le comte d'Oraison.... ne réveillez pas les morts par vos cris d'admiration; suivez-moi, et vous verrez Isabelle....

— Je vous suis, M. le comte.

— Vous verrez Isabelle qui sera votre femme si vous voulez consentir à faire quelques légers sacrifices.

— Tout, M. le comte, sauf l'honneur et la foi des sermens.

M. le comte fit signe à Fabio de prendre place à côté de lui, près d'une colonne qui les dérobait aux regards de la multitude répandue dans la basilique.

— Ah, grand Dieu! s'écria Fabio, qu'elle est belle avec sa robe blanche et sa guirlande!

— De fleurs-de-lys, ajouta le comte.

— M. d'Oraison, dit Fabio, pourquoi mettez-vous tant d'empressement à détruire mes plus beaux rêves. Laissez-moi un instant admirer la beauté céleste de votre fille : je me rappellerai trop tôt que son père et le mien sont ennemis irréconciliables.

— Acceptez la main d'Isabelle, Fabio; elle vous aime, vous l'aimez; votre mariage occasionera une sincère réconciliation entre votre père et moi.

— Je le voudrais au prix de tout mon sang, comte d'Oraison, mais je ne puis trahir mes concitoyens.

Pendant que le comte et le fils de Charles Cazaulx s'entretenaient ainsi à voix basse, la cérémonie touchait à sa fin; bientôt les assistans sortirent en foule de l'église, et M. d'Oraison invita Fabio à assister au festin qu'il donnait aux officiers d'Henri IV et aux gentilshommes de Provence. Fabio n'osa refuser, et le comte eut la précaution de le placer à table à côté de sa fille.

Isabelle aimait éperdûment Fabio; elle rougit d'abord en le voyant si près d'elle; puis, levant avec une sorte de timidité ses beaux yeux, pour contempler à l'aise celui qu'on lui destinait pour époux, elle se hasarda à adresser quelques questions. Fabio lui répondit avec l'embarras qu'éprouve un adolescent, toutes les fois qu'il se voit à côté d'un objet aimé! Le comte d'Oraison persuadé que les douces paroles de sa fille avaient déjà triomphé de l'entêtement du jeune Marseillais, dit à ses convives :

— Messieurs, dans quelques jours je vous inviterai au mariage de ma fille Isabelle : je lui ai choisi pour époux Fabio de Cazaulx.

— Le fils du premier consul de Marseille! s'écria le duc d'Epernon.... de notre plus redoutable ennemi!

— Qui signera bientôt avec nous un traité d'alliance, reprit le comte d'Oraison.

Fabio troublé, interdit, n'osa répondre; son silence fut regardé comme un assentiment, et les officiers royalistes se réjouissaient dans l'espoir que Marseille reconnaîtrait bientôt l'autorité royale d'Henri IV. Tout-à-coup un des convives qui avait gardé jusqu'à ce moment un profond silence, se leva de sa place, s'approcha de Fabio, et lui dit :

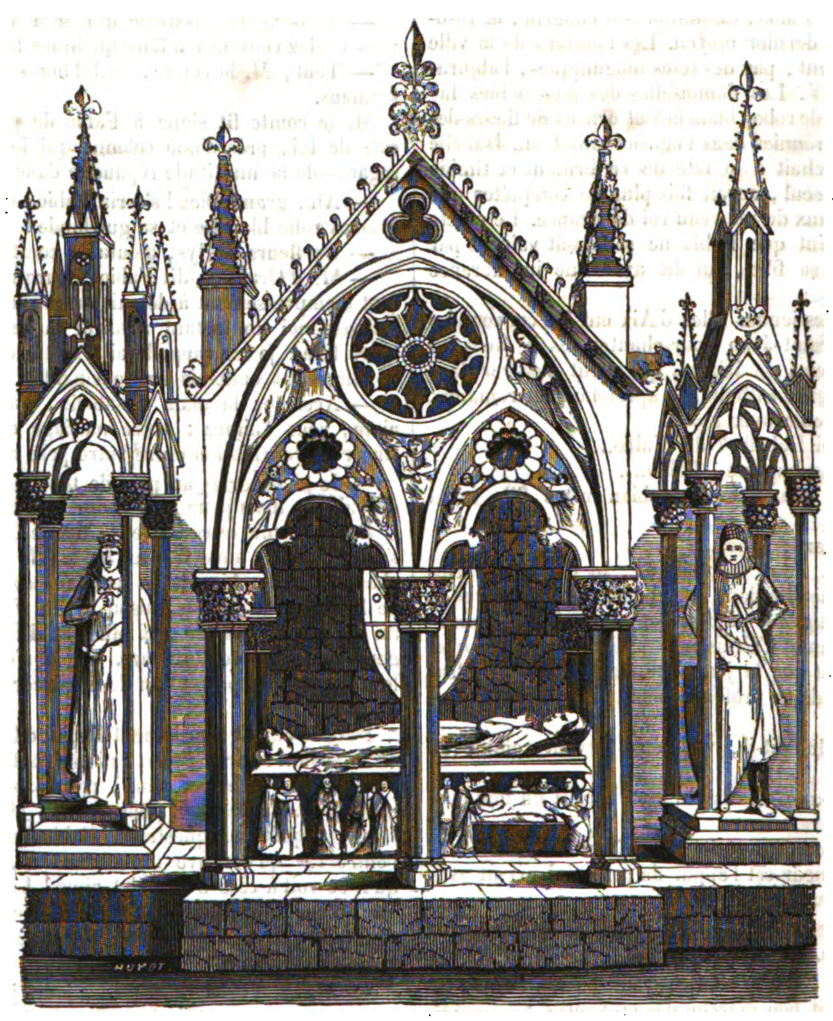
— Souvenez-vous de votre père! Ne trahissez pas votre patrie.

— O ciel! s'écria Fabio.... c'est vous capitaine Libertat....

— J'ai promis à Charles Cazaulx de veiller sur vous.

— Que voulez-vous de moi ?

— Sortez à l'instant de cette maison, deux chevaux



TOMBEAU DE RAYMONDB-ÉRENGER, D'ALPHONSE II, ROI D'ARAGON, ET DE BÉATRIX DE SAVOIE (1).

nous attendent à une des portes de la ville; il faut que demain nous arrivions à Marseille.

— Je vous suis, répondit Fabio, qui s'éloigna sous prétexte qu'il avait à écrire à son père.

Un quart-d'heure après, le capitaine Libertat et Fabio étaient sur la route de Marseille. Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent les habitans livrés aux transports de la plus vive allégresse. Les ambassadeurs qu'on avait envoyés au roi d'Espagne avaient apporté l'heureuse nouvelle d'un prompt secours. Le consul Cazaulx

(1) On voyait autrefois dans l'église Saint-Jean à Aix, les tombeaux des comtes de Provence. Le plus remarquable était le mausolée dont nous donnons un dessein conservé par M. de Saint-Vincens. Il était divisé en trois parties; la façade était soutenue par des piliers formés d'un amas de petites colonnes dont le chapiteau était surmonté de feuilles de lierre. Sur une des tombes reposait un homme vêtu de la robe, du manteau et du cordon que portaient les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean; c'était l'image d'Alphonse II, comte de Provence, mort à Palerme en 1209; ce prince introduisit dans la Provence le goût des vers, des tournois et de la chevalerie. A gauche était Raymond Bérenger IV, fils d'Alphonse et dernier comte de la maison de Barcelonne. Il était debout et entièrement revêtu d'une cotte de mailles. Il tenait dans la main droite, la rose d'or que le pape Innocent IV lui donna en 1244. Raymond Bérenger IV, mourut en 1245. A droite était la statue de Béatrix de Savoie, épouse de Raymond, morte en 1266. Elle avait une longue robe, une couronne sur la tête, et un espèce de fleuron suspendu au cou.

MILLIN, *Voyage dans les Départemens du Midi de la France*, tome 2, pag. 288.



ordonna des prières publiques pour rendre grâces à Dieu d'un si heureux événement.

Au moment où il sortait de la cathédrale avec les membres du conseil de ville, il fut arrêté par son fils, qui se jeta à ses pieds, et lui dit en pleurant :

— Mon père, j'arrive d'Aix; les royalistes sont à la veille d'assiéger la ville de Marseille; le duc de Guise a déjà rassemblé l'élite de ses troupes : hâtez-vous de reconnaître Henri de Bourbon; ne prolongez pas une résistance qui nous expose aux plus grands périls.

Les cris de ce beau jeune homme de *douce* (1) *et gracieuse nature*, émurent les assistans. Cazaulx l'embrassa et lui dit avec bonté :

— Mon fils, je me suis chargé d'une mission spéciale; je veux restaurer la liberté marseillaise. J'en ai fait le serment : surgissent contre moi les ennemis les plus redoutables, éclatent sur ma tête les orages les plus furieux, je ne cheminerai pas moins vers mon but, sans crainte au cœur, sans pâleur au visage; je ne me confierai pas moins aux chances de mon entreprise, parce que j'y tiens plus qu'à ma vie.

— Vive Charles Cazaulx! gloire à notre consul! s'écrièrent les bourgeois et le peuple.

Dès ce jour, Cazaulx ne garda plus aucun ménagement envers les royalistes. Tous les partis, qui s'étaient heurtés si long-temps dans la guerre civile, lui avaient donné des leçons de vengeance et de cruauté : le fanatisme politique lui ôta aussi la conscience du bien et du mal : il employa la terreur et les supplices. Il avait sous ses ordres une milice assez considérable, et des mousquetaires lui servaient de gardes. Il était riche personnellement, et la confiscation des royalistes émigrés augmenta les ressources de son parti. Il établit divers impôts, et on paya sans murmurer. Son pouvoir ne s'étendait guère au-delà des murs de la ville; mais la Méditerranée était à lui, et le gouvernement d'Henri IV n'avait pas une seule barque sur les côtes de Provence. La marine de Cazaulx s'empara d'un bâtiment parti de Livourne, chargé de beaux meubles, d'argenterie et de bijoux que le grand duc de Toscane envoyait au roi de France : le tout fut estimé 180,000 livres, somme très-considérable à cette époque. Au nombre de ses amis et de ses lieutenans, se trouvait en première ligne Pierre Libertat (2), né à Marseille, mais originaire de l'île de Corse. Cet homme avait gagné la confiance de Cazaulx par ses complaisances et par ses protestations de dévouement; le consul l'avait nommé capitaine de la Porte royale, et il était devenu le confident intime de ses plus secrètes pensées. Pierre Libertat servait avec zèle le consul, qui le comblait chaque jour de nouveaux bienfaits; peut-être n'aurait-il jamais songé à le trahir, s'il n'avait eu pour ami, pour compagnon habituel de ses plaisirs, un notaire nommé Geoffroi Dupré, secrétaire du conseil municipal. Cet homme, secrètement dévoué aux royalistes, se plaignait à chaque instant de la fierté et des exigences de Charles Cazaulx; il le qualifiait de tyran, de dictateur.

— Maître Dupré, lui répondit un jour Pierre Libertat, vous devez à Charles Cazaulx votre emploi de secrétaire de la commune, et pourtant vous ne cessez d'invectiver le héros de l'indépendance marseillaise.

— Je n'aime pas les orgueilleux, dit le notaire, les orgueilleux qui se parent des dépouilles d'autrui.

— Charles Cazaulx ne doit qu'à lui-même sa gloire et sa puissance.

— Et que serait-il sans vous, Pierre Libertat, reprit Geoffroi Dupré. C'est vous qui le protégez avec vos soldats, c'est vous qui veillez, qui combattez pour lui.

— Je n'y avais pas encore songé, répondit Libertat.

— Si chaque jour vous entendez mes plaintes, ce n'est pas pour moi que je parle, mais pour vous Libertat, pour vous qui vous contentez de jouer le second rôle, lorsque vous êtes en réalité le premier homme de Marseille.

— Vous croyez, maître Dupré? répondit Libertat dont le visage était devenu subitement sombre et rêveur.

— Vous seul ne connaissez pas l'influence que vous pourriez exercer dans Marseille.

— Que faudrait-il faire?

— Entrer en négociation avec le duc de Guise.

— Trahir Charles Cazaulx mon bienfaiteur! livrer la ville de Marseille aux royalistes! osez-vous bien me proposer sérieusement une lâcheté infâme!

— Charles Cazaulx est jaloux de la faveur dont vous jouissez parmi les Marseillais. On lui a déjà dit que vous conspirez contre lui; vous savez que le consul se contente de simples soupçons pour exercer sa terrible justice.

— Vous m'effrayez, Geoffroi Dupré.

— Suivez le conseil que je vous donne, ajouta le notaire :

Les deux interlocuteurs se séparèrent; Dupré se rendit à l'Hôtel-de-Ville, et Pierre Libertat se dirigea vers la Porte royale.

— Le notaire dirait-il vrai? s'écria-t-il en cheminant lentement... Charles Cazaulx aurait-il conçu des soupçons sur ma fidélité? Mais non... Charles Cazaulx connaît trop bien Pierre Libertat.... et ce premier rang, ces honneurs, que je pourrais conquérir... faut-il que je les achète au prix de mon honneur!

Agité par mille pensées diverses, Pierre Libertat, s'enferma dans sa chambre, après avoir ordonné à ses soldats de ne pas troubler son sommeil, à moins qu'il ne survînt quelque accident. Il passa la nuit à lutter avec sa conscience, à marchander avec son honneur; et le lendemain il sortit, résolu à mettre tout en œuvre pour assurer le succès de sa trahison. Il communiqua ses projets à Geoffroi Dupré, qui l'approuva et lui promit de le seconder de tout son pouvoir.

— Nous avons déjà de nombreux auxiliaires, lui dit le secrétaire du conseil municipal. La conspiration réussira, si le nombre des conspirateurs y peut quelque chose.

— Quels sont les hommes qui vous ont promis de nous seconder?

— Lisez ces noms, Pierre Libertat.... Ogier de Riquetti, Gaspard Séguin, Désiré Moustiers, Honoré de Rains, Jean Laurens, Jean Viguier, Jacques Martin, se sont associés à notre complot.

— Je leur adjoindrai mes deux frères Antoine et

(1) Nostradamus, 8e partie, Augustin Fabre, tom. 2.
(2) Augustin Fabre, *Histoire de Provence*, tom. 2.

Barthélemy, répondit Libertat, mes deux cousins germains Balthasar d'Arvieu et Pierre Matalian. Mais où trouver un négociateur assez habile pour avoir des rapports directs avec les royalistes ?

— J'ai jeté les yeux sur Nicolas de Beausset.

— Ce royaliste connu par son attachement pour Henri de Béarn, et qui fut jeté en prison par Charles Cazaulx ?

— Vous savez Pierre Libertat, qu'il s'est évadé, et qu'il vit à Aubagne, attendant l'occasion d'être utile à son parti. Nul plus que lui n'est capable de servir des conspirateurs ; demain je le verrai, et nous confèrerons ensemble sur les moyens d'assurer la réussite de notre entreprise.

— Allez, maître Dupré ; Dieu ou le diable vous conduiront, car je ne sais encore si vous êtes un bon ou un mauvais génie.

Geoffroi Dupré eut plusieurs conférences avec de Beausset, qui se chargea de s'entendre avec le duc de Guise, il alla le voir à Aix, vers la fin de janvier 1596, et dans cette première entrevue plusieurs plans furent successivement proposés pour surprendre Marseille, pour attirer le consul Cazaulx hors des murs, pour le faire prisonnier ou pour l'assassiner (1). Le duc de Guise se rendit ensuite à Toulon, ou tout fut réglé le 10 février.

— Au nom du roi et sous son bon plaisir, dit le duc, je m'engage à maintenir les franchises municipales de la ville de Marseille, à y établir une chambre souveraine de justice, à accorder une amnistie pleine et entière à tous les anciens ligueurs, excepté Cazaulx, Louis d'Aix, et leurs principaux partisans, je promets à Pierre Libertat, la place de Viguier, la somme de seixante mille écus, le commandement de la Porte royale, du fort de Notre-Dame-de-la-Garde et de deux galères : une terre de deux mille écus de rente, une abbaye de quinze cents écus, et plusieurs priviléges.

— Et moi, dit Geoffroi Dupré ?

— Vous aurez aussi votre part, répondit le duc de Guise, qui avait reçu ordre du roi d'accélérer par tous les moyens possibles la soumission de la ville de Marseille, je m'oblige à vous donner cinq cent mille écus ; je promets le consulat à Ogier de Riqueti, les fonctions d'assesseur à Nicolas de Beausset, la place de commandant de l'artillerie à Jean Viguier ; les frères de Pierre Libertat, seront nommés capitaines de quartier...

Pendant que les scribes fesaient plusieurs copies de ce traité, un seigneur huguenot s'approcha du duc de Guise, et lui dit à voix basse :

— Avouez, monseigneur, que jamais plus riche proie n'a été offerte à la cupidité intrigante.

— Taisez-vous, répondit le duc ; on ne saurait acheter trop cher la ville de Marseille. Le roi d'Espagne voudrait la posséder au prix de tous les diamans qui brillent sur les deux couronnes de Castille et d'Aragon. Dès ce jour nous aurons des intelligences dans la place par l'entreprise de Nicolas de Beausset qui ne cesse de correspondre avec Pierre Libertat ; le 17 février, tout sera prêt, et Dieu aidant nous entrerons dans Marseille.

En effet, ce jour-là, avant le lever du soleil, le marquis d'Oraison partit d'Aubagne, pour aller se mettre en embuscade aux environs de la ville ; en attendant que le duc de Guise arrivât avec ses troupes. Pierre Libertat fit comprendre aux royalistes, par des signaux, qu'ils pouvaient tenter l'entreprise, le capitaine de la Porte royale qui avait juré la perte de Cazaulx, réunit sept conspirateurs dont le zèle lui était bien connu, et leur dit de se trouver à neuf heures du soir dans l'église des religieuses de Sion. Aucun des chefs ne manqua au rendez-vous.

— A genoux, frères, s'écria Libertat en entrant dans le sanctuaire ; à genoux, fesons notre prière devant le Saint-Sacrement, et *recommandons notre affaire à Dieu*.

Ces hommes qui devaient le lendemain s'armer du poignard des assassins pour égorger leurs concitoyens, leurs amis, leurs parens, restèrent quelques instans immobiles dans l'extase de la prière, qui fut tout-à-coup interrompue par les cris de Barthélemy Libertat.

— Nous sommes perdus, dit-il, en entrant dans le sanctuaire ! Geoffroi Dupré, a été arrêté par les émissaires de Charles Cazaulx, au moment où il passait de Beaucaire à Tarascon.

— Vous vous trompez, Barthélemy, répondit Dupré, en ôtant le masque qui cachait son visage, on ne m'a pas arrêté, et demain nous n'aurons plus à craindre Charles Cazaulx.

— Frères, dit Pierre Libertat, jurons tous par le corps du Christ ici présent sous les espèces et apparences du pain et du vin dans le Très-Saint-Sacrement de l'Eucharistie que nous mourrons s'il le faut, pour accomplir les promesses faites au duc de Guise.

— Malédiction à celui qui craindra le trépas ! répondirent les conspirateurs, la main droite levée sur l'autel.

Ils parlèrent long-temps à voix basse, et se séparèrent ensuite en criant :

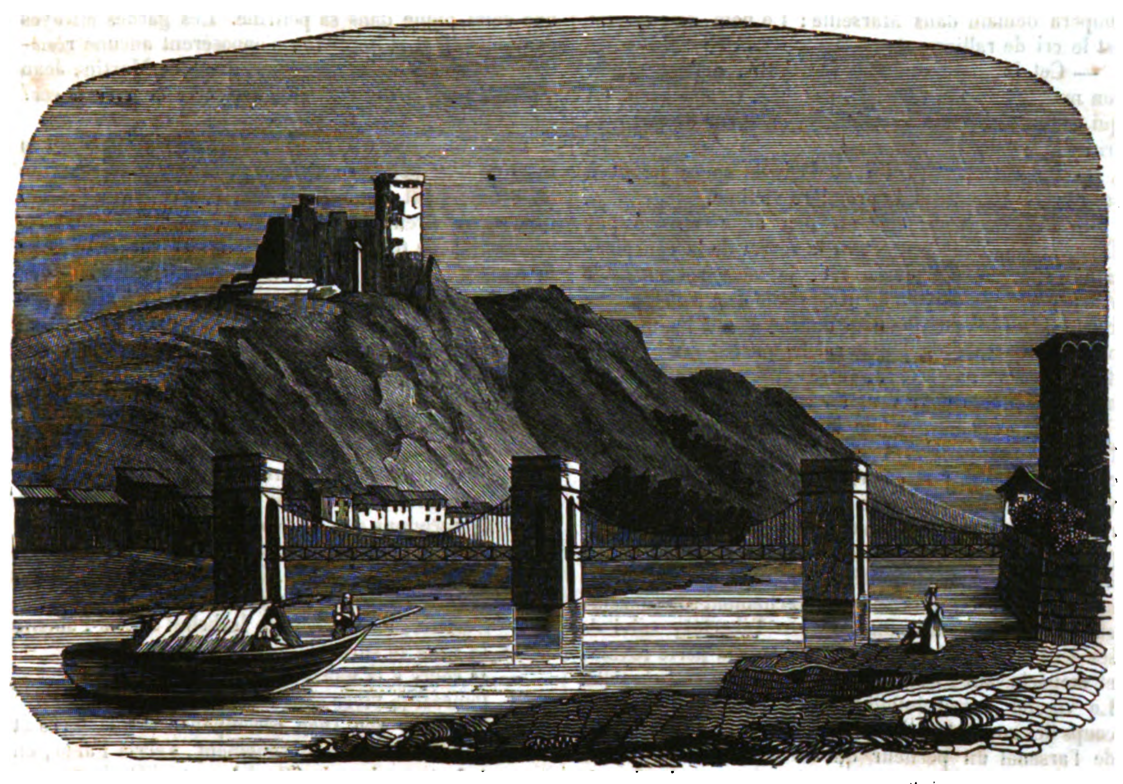
— Mort à Charles Cazaulx, mort au tyran ; mort au dictateur !

— Grand Dieu, sauve le père de Fabio ! dit une femme qui s'était tenue cachée derrière une colonne.

Cette femme était Isabelle d'Oraison, pendant que le comte son père séjournait à Aubagne avec ses troupes, elle avait trouvé le moyen de pénétrer dans la ville de Marseille ; elle voulait revoir Fabio, et pour attendre plus sûrement un moment favorable, elle avait demandé asile aux religieuses de Sion. Par le plus grand des hasards, elle était restée dans l'église pour prier, et, elle fut témoin de la conférence de Pierre Libertat avec les sept chefs de la conspiration. Cette jeune fille, auparavant si timide sentit tout-à-coup la force et le courage naître dans son cœur, elle se couvrit de la tête aux pieds de son long manteau noir, et se dirigea vers la demeure du consul Charles Cazaulx : des soldats voulurent d'abord l'empêcher d'entrer ; mais voyant que c'était une femme, ils ne lui opposèrent plus la moindre résistance, Isabelle demanda à parler au consul.

— Charles Cazaulx repose, répondit un jeune

(1) Deimier, *royale liberté de Marseille*, p. 22.



PONT DE BEAUCAIRE A TARASCON (1).

homme au front pâle, aux cheveux noirs, revenez demain, il vous accordera audience.

— Fabio! Fabio! tu ne me reconnais pas; s'écria Isabelle en jetant son manteau... pour toi, pour ton père, j'ai bravé le fer des conspirateurs.

— Isabelle! ma bien-aimée Isabelle, dit Fabio, en serrant la jeune fille contre son sein! tu es venue....

— Pour te sauver! pour sauver ton père, interrompit mademoiselle d'Oraison.

— De quel danger sommes-nous donc menacés?

— Pierre Libertat veut livrer Marseille aux royalistes.

— Qui parle des royalistes? dit Charles Cazaulx qui entra au moment où Isabelle commençait ses révélations.

— Moi, consul Cazaulx, répondit Isabelle.

— Une femme en ces lieux?

— Ne reconnaissez-vous pas la fille du comte d'Oraison?

Charles Cazaulx fit un geste menaçant qu'il réprima tout-à-coup : presque honteux de ce premier mouvement de colère, il dit à Isabelle d'une voix plus calme et moins sévère.

— Qu'êtes-vous venue faire à Marseille, mademoiselle d'Oraison. Le comte votre père vous a-t-il chargée de jouer le rôle d'espion.

— Mon père, dit Fabio, n'insultez pas une femme sans défense.

— J'ai tort, Fabio; les filles de nos ennemis ont droit à des égards, soyez sans crainte, Isabelle; parlez, il ne vous sera fait aucun mal, et demain, si vous voulez, je vous donnerai une escorte pour vous protéger jusqu'à Aubagne.

Isabelle, était déja assise dans un fauteuil; elle essuya ses larmes, et raconta au consul ce qu'elle avait vu et entendu dans l'église des religieuses de Sion.

— Pierre Libertat me trahit; il veut vendre Marseille aux royalistes! s'écria Charles Cazaulx.

— J'ai dit la vérité...

— Je doute encore, répondit le consul.

Au même instant, un religieux minime entra tout essoufflé (1) :

(1) La ville de Tarascon joua un grand rôle pendant les guerres de la ligue en Provence; un pont de bateaux était alors la seule voie de communication entre Tarascon et Beaucaire. Depuis quelques années on a jeté sur le Rhône, un beau pont en fil de fer.

(1) Ruffi, *Histoire de Marseille*, tom. 1. liv. IX.

— La sainte-union catholique est perdue, dit le religieux; j'ai vu des soldats ennemis dans le voisinage de mon couvent qui est hors de la ville; j'ai entendu un capitaine qui disait que l'armée royale soupera demain dans Marseille : Le nom de Libertat est le cri de ralliement.

— Cet infâme, ce Judas Iscariotte, a donc vendu son maître! s'écria Charles Cazaulx... Grand Dieu, toi qui connais et punis les traîtres, détourne de nos poitrines le fer de nos ennemis!

— Ne sortez pas, lui dit Isabelle en se jetant à ses pieds! Vous serez la première victime.

— Isabelle vous êtes un bon ange envoyé par Dieu... Sans vous peut-être, le secret de la conspiration n'eût pas été découvert, je veux récompenser votre généreux dévouement; je sais que vous aimez Fabio mon fils; lorsque nous aurons déjoué les infâmes projets des royalistes, j'inviterai les principaux habitans de Marseille, aux fêtes de votre mariage. En attendant ma maison sera pour vous un asile saint et inviolable.

Retenu chez lui par une indisposition assez grave, Charles Cazaulx ne put se mettre à la tête des milices Marseillaises : il en confia le commandement au viguier, Louis d'Aix, qui sortit aussitôt par la porte royale avec une compagnie d'arquebusiers; il fut repoussé par un détachement royaliste sous les ordres d'Alamon; cependant protégé par le canon de la ville qui ne cessait de tirer sur ce détachement, il se réfugia au pied des murailles. Pierre Libertat, suivi de ses deux frères, abattit le trébuchet de la porte royale, et empêcha ainsi Louis d'Aix de rentrer dans la ville. Le viguier aurait infailliblement succombé sous les coups des royalistes; heureusement il aperçut du côté de l'arsenal un pêcheur qui lui jeta une corde, au moyen de laquelle il escalada le rempart; le duc de Guise crut d'abord que la conspiration avait échoué, et se retira à la plaine Saint-Michel. Pierre Libertat aperçut de la Porte royale ce mouvement rétrograde.

Il convoqua les chefs de la conspiration, qui désapprouvèrent hautement la conduite du duc de Guise.

— Les royalistes ont peur, s'écria-t-il, si nous ne sommes pas secondés, nous ne pourrons tenir tête contre les milices qui sont dévouées à Charles Cazaulx.

— Le consul est-il sorti, dit Pierre Libertat?

— Il est malade, répondit Jean Laurens.

— Tant qu'il vivra, Marseille résistera à l'armée du duc de Guise.

— Il ne connaît pas le secret de notre conjuration, ajouta Jean Viguiers; faites lui dire de venir en toute hâte, parce que les ennemis paraissent en grand nombre.

Le consul, suivi de son fils Fabio, s'achemina péniblement vers la Porte royale avec sa garde ordinaire. Un soldat le reconnut au milieu de la foule, et dit à Libertat :

— Capitaine, voici monsieur le consul Cazaulx.

A ces mots Libertat saisit son épée à deux mains, se précipita au milieu des mousquetaires, et frappa Charles Cazaulx à la tête. Un combat terrible s'engagea entre le consul et Pierre Libertat.

— Capitaine, s'écria le consul déjà frappé mortellement, que voulez-vous de moi? que vous ai-je fait pour que vous m'assassiniez?

— Monsieur Cazaulx, répondit Libertat, il faut crier *vive le roi*!

A ces mots il perça le consul d'outre en outre, et Barthélemy son frère lui donna la mort en plongeant une demi-pique dans sa poitrine. Les gardes effrayés par un combat si imprévu, n'opposèrent aucune résistance, et se laissèrent désarmer. Jacques Martin, Jean Viguier parcoururent la ville aux cris de *vive le roi! aux armes!*

Fabio et Jérôme Cazaulx, déterminés à venger la mort de leur père, se dirigèrent vers l'Hôtel-de-ville où commandait Louis d'Aix. A la tête d'un bataillon d'élite, ils firent de vains efforts pour repousser les royalistes; de toute part on criait : *vive le Roi! vive la France!*

— Mes amis, s'écria Louis d'Aix; tout espoir est perdu; abandonnez l'Hôtel-de-Ville pour vous réfugier au fort de Notre-Dame-de-la-Garde : je trouverai un asile dans l'abbaye de Saint-Victor.

Jérôme et Fabio suivirent le conseil du Viguier; ils abandonnèrent l'Hôtel-de-Ville. En traversant une place publique, ils eurent la douleur de voir le cadavre de leur malheureux père souillé de fange et d'ordures, chargé d'imprécations et d'opprobres; ils ne furent pas reconnus par la populace, et Fabio était sur le point de mettre le pied dans la barque qui devait le transporter au fort de Notre-Dame-de-la-Garde, lorsqu'il se sentit arrêté par une femme.

— C'est toi, ma bien-aimée Isabelle! s'écria Fabio...

— Je veux te suivre.

— Je cours à la mort.

— Pourrai-je vivre sans toi!

— Isabelle, que Dieu récompense sur la terre et dans le ciel un si noble dévouement, s'écria Fabio, en serrant dans ses bras la fille du comte d'Oraison.

Un quart-d'heure après, la barque était au pied des murailles du fort de Notre-Dame-de-la-Garde.

Vive le roi! vive le duc de Guise! vive Libertat! cria la foule!

Le comte d'Oraison fut informé de la fuite de sa fille Isabelle; il assiégea le fort de Notre-Dame-de-la-Garde. Les deux Cazaulx ne purent tenir long-temps contre de nombreux assaillans. Fabio dit alors à Isabelle :

— Réduits à la dernière extrémité, nous fuyons loin de notre ingrate patrie : mon ange consolateur, me suivras-tu sur la terre d'exil.

— Je t'appartiens, Fabio.

— Partons, les momens pressent.

Isabelle d'Oraison sortit du fort avec Fabio; au moment où elle allait se précipiter dans un bâteau de pêcheur, elle fut atteinte d'une balle qui lui perça le cœur : elle tomba sur le rivage, et Fabio voulait se jeter à la mer, son frère Jérôme eut beaucoup de peine à le retenir :

— Terre de malédiction, je te quitte pour jamais! criait l'infortuné jeune homme, en jetant sur Marseille des regards menaçans. Maintenant j'ai tout perdu! Isabelle! Isabelle!

Quelques années plus tard on apprit que les deux fils de Cazaulx avaient terminé à Gênes, et dans l'abandon, une existence déplorable.

J. M. Cayla.

L'ALERTE.

CHRONIQUE TOULOUSAINE.

I.

MESSIRE RÉNÉ.

May l'abugle nou besio pas
Que les Angles nou y eron pas.
VIEILLE CHANSON.

Le soir de la Saint Martin de l'an quinze-cents-deux, Messire Réné se promenait gravement sur le rempart de la Cité, non loin de la demi-lune que les Capitouls venaient de faire bâtir sur les devans du Château. Messire Réné n'était pas là venu, à une heure aussi indue, pour le seul plaisir (très-innocent d'ailleurs) de voir son haleine condensée en légères vapeurs, ou d'entendre le murmure de la rivière. Puis le temps n'était guère convenable pour une promenade de ce genre : un brouillard épais environnait la ville et les faubourgs; à peine, du lieu où cheminait le bourgeois, pouvait-on apercevoir les deux tours jumelles du Château, et leur vénérable sœur la sombre et disgracieuse tour de l'Aigle. L'église de St-Michel était entièrement cachée à sa vue, ainsi que la maison du capitoul François de Laurency, dont le derrière était contigu au rempart.

Aussi était-ce bien à contre-cœur que l'honnête Réné avait quitté ce soir sa chambre de la rue Bourg-au-Net, et déserté le lit de sa chaste moitié, pour venir, selon l'expression consacrée de nos jours, monter la garde sur le rempart. Mais le capitaine du guet, Dominique Goussi, *nobilis Dominicus Goussi*, *burgensis Tolosæ*, *et capitaneus excubiarum*, comme il est écrit aux annales, était connu pour sa sévérité, et force avait été au marchand drapier d'endosser, bon gré, malgré, sa cuirasse, de poser un bonnet rembourré sur son chef grisonnant, et d'aller ainsi veiller à la sûreté de la ville : aucuns ont prétendu que le digne bourgeois avait pris sous son bras une magnifique gourde, pleine d'excellent vin de Guienne. Nous laissons à la sagacité du lecteur de juger jusqu'à quel point ce propos peut être fondé; le fait est qu'il sortit de chez lui en brandissant, d'un air belliqueux, une vieille dague rouillée et une longue pique, prêt à faire justice des écoliers indisciplinés, ou des mendians vagabonds, qui à cette époque se faisaient un malin plaisir de rosser le guet, les sergens et les bourgeois. De plus, un nouveau sujet de crainte était venu redoubler les alarmes des Toulousains.

Louis XII venait de perdre en deux défaites l'honneur de ses armes, le royaume de Naples, et l'espérance de le reconquérir. Vainement avait-il mis cinq armées sur pied, et essayé par un dernier effort de reprendre ses avantages; tout fut inutile. Le maréchal de Rieux qui commandait une de ces cinq armées, avait envahi le Roussillon; mais Ferdinand d'Aragon lui-même, précédé du duc d'Albe, s'avança pour le combattre. Le maréchal se retira, et laissa l'Espagnol pénétrer jusque sur le territoire français. Leucate, La Palme, Sijean, Roquefort, Fraisse, Castelmaur tombèrent au pouvoir de l'Aragonnais : Narbonne fut menacé.

A cette nouvelle, l'alarme s'était répandue dans tout le pays : les Capitouls de Toulouse, pour mettre la ville en sûreté, firent fortifier le Château-Narbonnais, et remplirent d'armes l'arsenal de l'Hôtel-de-Ville; les nobles de la banlieue furent convoqués; les couvens qui, à cette époque, occupaient les deux tiers de la ville, carmes, augustins grands et petits, capucins, jacobins, cordeliers, minimes, etc., se fortifièrent dans leurs demeures, et firent garder toutes les avenues de leurs cloîtres.

On sent, que malgré son courage, son plastron, sa pique et son bonnet rembourré, notre soldat-citoyen du XVIe siècle ne devait pas être fort à son aise; au reste, ses sourcils froncés, ses lèvres pincées, et l'expression tant soit peu grotesque de sa physionomie, donnaient suffisamment à connaître que le bon bourgeois envoyait à tous les diables le brouillard, la cité, le guet, et par-dessus le marché, Dominique Goussi, son malencontreux capitaine. Cependant, une expression de gaîté brilla tout-à-coup comme un éclair sur sa face rembrunie; les deux extrémités de sa bouche se relevèrent gracieusement, ses yeux se clignèrent à demi d'une façon goguenarde, son front plissé se dérida, et sa main glissant subtilement dans une des poches de son pourpoint en retira quelque chose de rond qui ne ressemblait précisément pas mal à une gourde. Un moment Réné resta en contemplation devant cet objet dont la vue paraissait avoir bien des charmes; puis, par une évolution qui aurait fait honneur à un Suisse, il éleva cette machine ronde à la hauteur de sa bouche et demeura bien long-temps dans une situation fort équivoque.

Tout-à-coup, le bruit des pas de plusieurs chevaux se fit entendre; Réné, brusquement interrompu dans ses méditations, posa sa gourde à terre, saisit sa pique, et d'une voix sonore se mit à pousser le *qui vive* d'usage. En ce moment, il reconnut une escouade du guet à cheval qui faisait la ronde, commandée par le capitoul François de Laurency. Il faut, pour l'intelligence de cette histoire, que nous disions quelques mots sur ce personnage important.

C'était un brave et digne homme que le seigneur François de Laurency, licencié en droit civil et canon;

soir et matin, depuis qu'il avait été élu capitoul, il n'était occupé qu'à chercher, dans tous les vieux titres, quels avaient été les priviléges de sa charge, afin de les comparer avec force soupirs à ceux qui subsistaient encore. Et François de Laurency avait bien raison de soupirer; car c'était chose bien pénible à voir, que le dépérissement journalier de cette antique dignité, morcelée à chaque instant par les prétentions du viguier, du sénéchal, des pères de la foi, de l'université, et des parlemens. De plus, François de Laurency, pour soutenir l'éclat de sa famille, avait perdu la moitié de sa fortune; il ne lui restait plus qu'un vieil hôtel, quelques redevances qu'on lui payait, et une fille nommée Héloïse qu'il idolâtrait. Nous ne parlons pas d'une vieille armure qu'il conservait religieusement, non qu'il fut brave par lui-même : mais il tenait par-dessus tout à la gloire militaire de ses ancêtres, et il soupirait amèrement en pensant qu'aucun souvenir guerrier ne se rattacherait à son nom, qu'aucun haut fait d'armes ne se ferait lire sous son portrait oublié. Cette idée paraissait même le tourmenter beaucoup plus, depuis qu'il avait été obligé d'escorter comme capitoul cet essaim de brillans chevaliers, richement armés, venus des châteaux voisins pour défendre la ville, lorsqu'il lui vint une pensée lumineuse, qu'il se hâta de mettre à exécution le jour même.

Il alla décrocher l'armure qui n'avait plus vu le jour depuis la mémorable bataille de Mont-l'Héri, et se mit à la fourbir du mieux qu'il pût. Héloïse ne fut pas peu surprise de ce changement dans les habitudes pacifiques de son père, et le respect cédant à la curiosité, elle se hasarda à le questionner.

— Mon cher père, dit-elle, en souriant à demi, à quoi bon dérouiller cette vieille miséricorde qui n'a été plus touchée, depuis que messire Guillaume Longue-Dent, votre aïeul, s'en servit à la bataille de Bouvines ?

Le front du vénérable capitoul rougit tout-à-coup; c'était chez lui un signe infaillible de colère : François de Laurency avait cru voir un sarcasme dans cette question de sa fille, surtout dans le sourire qui l'avait accompagnée. Aussi abandonna-t-il tout aussitôt son travail; et croisant les bras sur sa poitrine :

—Mademoiselle, êtes-vous donc si peu instruite des hauts faits de notre maison, que vous pensiez que cette dague ait été toujours en repos depuis Guillaume Longue-Dent, mon aïeul d'illustre mémoire. Et sans remonter si loin, ignorez-vous que feu mon père s'en est loyalement servi à la bataille de Mont-l'Héri, pour la défense de son roi : de nos jours, les jeunes fille ssont bien ignorantes des choses qu'elles devraient savoir.

Ce reproche arrivait là fort mal-à-propos, car grâce aux leçons de son père, Héloïse connaissait dans ses moindres détails l'histoire de ses aïeux, et la nomenclature très compliquée de leurs armoiries. Le capitoul reprit :

— Apprenez donc que j'ai résolu de commander ce soir la ronde du guet à cheval, afin de veiller par moi-même à la sûreté de la ville : d'ailleurs les Espagnols nous menacent, et il est bon que tous les hommes d'armes se tiennent sur leurs gardes, pour n'être pas pris au dépourvu.

Si François de Laurency avait eu le temps de faire attention à autre chose qu'à son armure, il aurait pu voir que sa fille devint plus rouge que de coutume, lorsqu'il lui fit part de sa généreuse détermination : peut-être la jeune fille avait-elle ses projets. Quoi qu'il en soit, quand la nuit fut venue, François de Laurency s'arma de pied en cap; et ce ne fut pas sans peine. Il lui fallut bien du temps avant que le casque de fer voulut s'adapter convenablement à sa tête : la cuirasse était bien un peu lourde; mais faisant contre fortune bon cœur, il se redressa le mieux qu'il put, déposa un baiser sur le front de sa fille, et descendit, en trébuchant à chaque marche, l'escalier qui conduisait dans la cour de son hôtel. Là, les soldats du guet l'attendaient en bon ordre; il se hissa sur un grand cheval de bataille, et essayant de se donner une contenance militaire, il donna le signal du départ.

— Eh maître, Dieu vous garde! cria Réné au capitoul, quand il le vit passer. Mais celui-ci qui n'avait jamais monté de sa vie qu'une paisible mule, était trop occupé à conserver sur son cheval un équilibre décent, pour faire attention à ce souhait bienveillant; aussi se garda-t-il de répondre, et la troupe continuant sa marche ne tarda guères à disparaître dans le brouillard.

Nous ne dirons pas au juste combien de fois Réné revint à sa gourde. Ce qu'il y a de très sûr, c'est qu'après un examen mûrement approfondi, il la retourna du haut en bas, en la secouant d'un air de désespoir, et la remit dans sa poche avec un soupir étouffé.

Pendant ce temps, les lumières qui paraissaient à travers le brouillard comme de pâles fantômes, s'éteignirent, les unes après les autres, et quand la dernière qui brillât encore disparut, Réné commença à sentir comme un malaise général : un léger frisson le parcourut tout entier; non qu'il eût peur, mais il y avait dans cette solitude profonde quelque chose qui le glaçait.

Corbleu! dit-il à haute voix pour faire diversion, que cent mille pannerées de diables soient à tes trousses, capitaine d'enfer! démon incarné à face humaine! envoyer à pareille heure un honnête bourgeois se morfondre sur ces damnées murailles......

Peu à peu cependant sa colère s'apaisa, d'autant que tous les diables d'enfer, tous les saints du paradis paraissaient sourds à ses lamentations : alors il tourna ses regards tout autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un sur qui il pût décharger son courroux; mais tout dormait. L'horloge du Château venait de sonner minuit.

Dans son inquiétude, le marchand enviait en luimême le sort de l'aigle grossièrement sculpté qui se tenait immobile au haut de la tour qui portait son nom, insensible au froid, à la pluie, au brouillard, attendant que le vent d'autan le fit girouetter sur sa base rouillée. Cependant d'autres pensées ne tardèrent pas à le tourmenter : il ne voulait pas se l'avouer, mais malgré lui, il sentait qu'une invincible terreur se glissait dans son ame. Vainement disputait-il le terrain pied à pied à cette fille de la Nuit qui nous enveloppe de vertiges; vainement secouait-il sa pique en la frappant sur le parapet du rempart, comme si ce bruit belliqueux eût dû la chasser : vains efforts! ni une chanson guerrière qui s'éteignit dans son gosier en notes chevrottantes, ni le bruit de ses pas n'arrêtèrent cette malencontreuse frayeur, qui s'attacha à lui, le

saisit et le pénétra si bien, qu'en moins d'un quart-d'heure Réné n'eut plus sa tête à lui. Il lui sembla que son cerveau bouillonnait dans son crâne, une sueur glacée coulait de ses joues, ses dents claquaient avec force, ses yeux fixés dans la campagne semblaient vouloir percer le brouillard.

Alors, soit que le vin lui eût tant soit peu dérangé les idées, soit qu'il se passât en effet non loin des murs quelque chose d'extraordinaire, il lui sembla voir des casques luire dans l'ombre; son oreille entendit le bruit de plus en plus distinct que font plusieurs hommes en marchant, et bientôt il ne douta plus que ce ne fût une troupe de soldats qui s'approchaient des remparts.

A cette époque, il n'était pas étonnant de voir une poignée de soudards s'aventurer dans un pays ennemi, sous les auspices d'un chef entreprenant, et surprendre à l'improviste les places fortes qui se croyaient le plus à l'abri du danger. En rapprochant toutes ces circonstances, Réné pensa que ce pouvait être un parti espagnol venu pour tenter un coup de main sur la ville. Il les voyait défiler à-peu-près à cent pas de distance de l'endroit où il se trouvait lui-même dans l'impossibilité absolue d'avancer ou de reculer : aucun de leurs mouvemens ne lui échappait; il les vit monter en silence le long du mur, vis-à-vis la maison du capitoul Laurency. Quand il put juger que tous étaient sur le rempart, il prêta l'oreille et il entendit réellement un chuchotement léger; il écoute encore, le bruit approche, il distingue même quelque chose qui semble se détacher d'une des tours et avancer. S'il était resté quelques doutes au marchand, ils se seraient évanouis à cette vue; car évidemment il y avait quelques personnes derrière la tour; on eût dit que la tête d'une colonne allait déboucher sur le parapet.

On a vu souvent l'excès de la terreur amener chez certains individus un effet pareil à celui que produirait un courage bouillant; ce fut précisément ce qui arriva au marchand drapier de la rue Bourg-au-Net. Celui-ci, poussé par une force indépendante de lui-même, s'avança soudain à pas accélérés, admirant sans doute comment la valeur lui était venue tout-à-coup. Mais son admiration ne dut pas être de longue durée : à peine était-il à dix pas de la tour que l'objet de sa frayeur apparut distinctement à ses yeux. A cette vue, tout son courage se fondit, sa tête se tourna, il vit les lances et les épées se diriger contre sa poitrine, il entendit une voix qui lui criait de se rendre. Jusque-là, il faut en convenir, Réné s'était conduit en tacticien habile; mais à l'impossible nul n'est tenu : il jeta d'un côté sa pique, de l'autre sa dague, et se dirigea à pas précipités vers le Château-Narbonnais, en criant :

Trahis! trahis! les Espagnols!

Au même instant, une voix formidable retentit du côté de la tour :

Espagne! Aragon! à la Rescousse!

II.

MYSTIFICATION.

> Atal s'acabec dins breu tens
> La guerra contre ez Mescrésens.
> VIEILLE CHANSON.

Ce fut une nuit singulièrement agitée que celle de la Saint-Martin, en l'an de grâce quinze-cent-deux, régnant notre bon sire le roi Louis, douzième du nom, à qui Dieu fasse paix. Plus d'une belle expertise d'armes y firent moult de beaux seigneurs, comtes, barons et chevaliers, là venus tout exprès des bastides voisines pour défendre la ville en cas d'attaque; plus d'un horion y reçurent les bourgeois de la cité, aussi y eut-il dure bataille livrée comme on pourra voir ci-après, tant que, longues années depuis, bourgeois, écoliers et manans en conservèrent la mémoire.

Pour donner au lecteur une juste idée du trouble qui régna dans cette nuit mémorable, nous le prierons de se transporter un moment devant l'Hôtel-de-Ville de Toulouse, tel qu'il était au commencement du XVIe siècle. A cette époque, à la place où est aujourd'hui le Capitole, s'élevait un grand édifice carré, flanqué de tours, véritable Bastille à murs crénelés, à meurtrières, etc., autour de laquelle s'élevaient quelques mauvaises masures entremêlées d'églises, de chapelles et de tours démantelées. La façade qui donnait du côté de la place actuelle offrait à ses deux extrémités deux tourelles, percées chacune de deux meurtrières; deux portails donnaient par là entrée dans l'intérieur et conduisaient au donjon; au-dessus de ces portails, sur l'un desquels Louis XIII fit placer plus tard sa statue équestre, était percée une rangée de dix croisées; dans le donjon, au rez-de-chaussée, étaient situées les deux salles du grand et du petit Consistoire, séparées par la chapelle où Montmorency alla depuis entendre sa dernière messe. Aujourd'hui, salles, chapelle, donjon ont été abattus; à peine peut-on voir dans ce qui reste de la salle du grand Consistoire quelques débris d'une peinture qui représentait une procession; on aperçoit encore deux ou trois capitouls en grand costume, c'est tout. De la chapelle il ne reste absolument rien que la naissance des piliers. La salle du petit Consistoire est ce qu'il y a de mieux conservé : encore a-t-on enlevé ce superbe plafond en bois de chêne sculpté à carreaux, qui couvrait toute la salle; les massifs qui s'avancent aux quatre angles surchargés de moulures dorées subsistent seuls.

Une foule immense d'habitans roulait autour de l'Hôtel-de-Ville tel que nous venons de le décrire, et s'agitait en tous sens dans la rue de la Porterie, *in via portæ arietis*, en poussant d'horribles mugissemens; quelques torches seulement éclairaient cette scène, et leur clarté blafarde, au milieu du brouillard, projetait d'immenses ombres sur les maisons demi-ruinées et sur les façades noircies de la forteresse.

C'était un tableau comme Rembrandlt en a vus quelquelquefois dans ses rêves de peintre et de poète, une page écrite par Callot avec le pinceau de Michel-Ange.

Et ce soulèvement inattendu à une pareille heure, le seul cri : les Espagnols! poussé par le marchand drapier de la rue Bourg-au-Net l'avait causé.

Ce cri parti de la demi-lune en avant du Château s'était grossi en parcourant les diverses rues; en un quart d'heure ce fut une clameur immense qui s'éleva de toute la ville.

Alors commença réellement la scène que nous voulons décrire.

L'alarme avait couru en un instant depuis la chambre où dormait le viguier jusqu'à celles des moindres

sergens de la viguerie et de la sénéchaussée. De sorte qu'en moins de rien, Messire Barthélemy de Pins, le viguier, Messire François de Laroche Chouard, sénéchal, Messire Guiraud Joannis, juge des apeaux des causes civiles, Messire Jean Guillonis, juge des crimes de la sénéchaussée, Messire Chavagnac, juge-mage, maître Adam Fumée, maître des requêtes, Garrigüs Nicolas Court-nez, lieutenant du viguier, ensemble tous les hommes d'armes, sergens, soldats du guet dont on avait fortifié le Château se ruèrent pêle-mêle dans la place du Salin, hurlant que les Espagnols étaient maîtres des remparts, que tout était perdu!

Jamais terreur panique n'avait produit d'aussi étranges effets; en un moment la place fut encombrée de conseillers au parlement, de conseillers clercs, d'huissiers, d'avocats; les fenêtres de la trésorerie s'ouvrirent et laissèrent voir des miliers de têtes effarées qui ne tardèrent pas à grossir les rangs de la foule.

Tout cela se passa en moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter, et en moins de temps encore la place était vide; la frayeur en avait chassé aussitôt la multitude vers la rue de la Porterie, comme vers le seul asile qui lui fût offert. Les portiques de la place demeurèrent seuls éclairés par une lampe qui était toujours allumée dans un oratoire voisin, au pied d'un grand crucifix; la foule s'était frayé une route vers le cloître des Carmes, demandant à grands cris qu'on ouvrît les portes de l'église, et qu'on exposât les reliques. Mais les bons moines n'eurent garde de se montrer; ils laissèrent le torrent s'écouler le long des petites rues étroites qui serpentaient autour du cloître et de l'église, et rouler vers l'Hôtel-de-Ville en entraînant tout sur son passage.

Un seul cri : les Espagnols! planait sur les groupes épouvantés; chacun s'attendait à voir les soldats de Ferdinand d'Aragon arriver et commencer le pillage; la ville entière s'éveillait comme par magie.

D'abord ce furent seulement quelques faces de bourgeois calmes et honnêtes qui se montrèrent dans les rues où la foule n'était pas encore passée; quelques fenêtres s'ouvraient, et des lambeaux de conversation s'en échappaient, bientôt interrompus par le bruit des cloches qui s'ébranlaient dans tous les clochers.

— Eh! maître Robin, entendez-vous pas crier et hurler dans la ville?

— Las! Dieu nous soit en aide, digne Coquebue; car m'est avis que la moitié de la ville va être arse, comme il advint en 1462.

— Sainte Vierge, les cloches furent fondues par la violence du feu, et huit jours après, feu le roi Louis onzième fit son entrée dans la ville.

— Sur mon ame, je crois plutôt que voici venir ces bandes d'écoliers forcenés, pour piller nos maisons, et commettre mille voleries horrifiques.

— Que la Male-bête les serre au cou; je crois que les voilà ces damnés ribauds....

Et la foule débouchait haletante dans la rue, et les bourgeois qui comprenaient bientôt le motif de ces cris, descendaient précipitamment et se mêlaient à la cohue. Puis toute cette multitude alla se verser dans les environs de la Porterie, les rues voisines furent inondées en un instant.

Les portes de l'Hôtel-de-Ville furent enfoncées, cette antique forteresse fut aussitôt occupée par un flot de la populace qui s'y jeta et la remplit, depuis les créneaux jusqu'aux pieds du donjon. Dès cet instant, à moins de revenir en arrière, il eût été impossible d'aller plus loin; la place était aussi pleine qu'elle pouvait l'être. Cependant les rues voisines continuaient à y épancher des flots de têtes qui se succédaient sans interruption : alors, comme un torrent encaissé dans un lit trop étroit, la foule monta, et s'éleva graduellement jusqu'au comble des maisons, les toits furent envahis; et alors la place, les tours, et les maisons environnantes présentèrent le tableau que nous avons décrit en commençant.

Pignons, cheminées, gouttières, se couvraient d'hommes, debout, accroupis, suspendus, entassés les uns sur autres; les murs avaient disparu sous ces milliers de sculptures mouvantes, et tout cela criait, glapissait, hurlait; c'était une immense octave qui montait et descendait de la foule du toit à la foule de la rue, et allait se déployer ensuite de l'Hôtel-de-Ville à l'église de St.-Etienne sur un fleuve de têtes. La peur avait absorbé tous les autres sentimens; on avait oublié, et la peste qui venait de passer, et la famine qui arrivait; toutes les terreurs se fondaient dans une seule, toutes les imprécations, tous les cris dans une seule imprécation, dans un seul cri de plus en plus effrayant :

Les Espagnols!!!

Le Château-Vert avait lâché dans le pré Montardi ses bataillons de femmes prostituées, le quartier de l'Université sommeillait encore; mais ce ne fut pas long.

Los aux écoles!

Ce cri se fit jour à travers les clameurs et annonça la présence de ce terrible bataillon d'écoliers qui à cette époque faisait trembler la ville. L'alarme s'était aussi répandue dans ces quartiers éloignés dont les étudians avaient fait leur demeure; immense taverne où croupissaient toute la journée ces milliers de jeunes gens en guenilles que l'Université protégeait dans leurs plus grands excès.

Aussi un cri s'élevait-il le soir dans ces rues tortueuses; une voix disait-elle :

— Or sus, rançonnons les bourgeois, rançonnons les juifs, rançonnons les capitouls, rossons les sergens du viguier, et ceux du sénéchal.

Soudain l'armée était sur pied, les bandes s'organisaient et cette nuée de mendians s'abattait sur la ville : bourgeois, juifs, capitouls, tout tremblait.

Et le guet?

Le guet paradait bravement dans la partie de la cité opposée à celle qui était envahie. Si les capitouls fatigués voulaient faire un exemple, si un des plus mutins était saisi et pendu; alors, malheur! l'Université en masse se levait pour le maintien de ses priviléges, la ville était en révolution, et Bérenger, coupable d'avoir assassiné un capitoul, était solennellement dépendu à grand luminaire, les capitouls venaient eux-mêmes, en grand costume, chapeau bas, suivis de leurs assesseurs, faire des excuses à l'Université en présence de trois mille écoliers.

Heureux âge!

La foule, obéissant à l'impulsion qu'elle reçut, s'ou-



vrit pour offrir un large passage à la bannière de l'Université qui précédait cette bande de vauriens : bientôt ceux-ci prirent place sur les toits, escaladèrent les saillies des maisons, s'accrochèrent aux moindres arêtes afin de mieux voir, car pour eux le spectacle de la foule épouvantée valait bien celui d'une moralité représentant la Passion de Notre-Seigneur, ou l'entrée d'un prince dans la ville.

Cependant, les capitouls, le viguier, le sénéchal et quelques-uns des plus notables de la ville étaient parvenus à se réunir dans la salle du grand Consistoire. Il était temps qu'ils prissent une détermination, car l'exaspération de la multitude était à son comble; un mot pouvait d'un instant à l'autre diriger sa fureur contre ceux qui, étant ses chefs, devaient naturellement la protéger.

La protéger ! Que faire? C'était ce que le sénéchal cherchait à lire sur la figure du viguier, le viguier sur celle des capitouls, et réciproquement.

Aussi les capitouls se regardaient, le viguier et le sénéchal se regardaient. Les sergens de la sénéchaussée et les sergens de la viguerie se regardaient.

Pour donner une idée de ce tableau passablement original, il faut que nous indiquions la position des principaux acteurs. A dix pas environ du sénéchal et du viguier se tenaient les premiers rangs de la foule, ceux-là en étaient comme la physionomie sur laquelle les capitouls pouvaient lire aisément les sentimens qui agitaient la multitude. Là chaque cri séditieux trouvait son écho, soit dans quelque bourgeois impatient, soit dans quelque écolier mal intentionné qui trouvait le moyen de rire et de plaisanter, même au milieu d'une calamité générale. — Vers la partie la plus élevée de la salle, se tenaient les principaux personnages de la ville, dans un équipement assez peu en harmonie avec la dignité dont ils étaient revêtus, et que faisait ressortir d'une manière encore plus piquante la lumière des torches qu'on avait prodiguées autour d'eux. Aussi ce groupe n'était-il pas le moins intéressant, tant par son ensemble, que par la situation respective des individus qui le composaient; car, comme nous l'avons vu, dans des circonstances aussi délicates, nul n'osait prendre sur lui d'ouvrir le premier avis, et tous attendaient impatiemment que l'un d'eux commençât.

De cette manière les choses auraient pu traîner indéfiniment en longueur, et il n'y avait pas de raison pour que les honorables chefs de la Cité interrompissent le silence éloquent auquel ils semblaient tous résignés; ce qui, soit dit entre deux parenthèses, doit nous prouver à quel degré éminent de perfection nos bons aïeux avaient porté cette sage lenteur et cette circonspection si nécessaire avant de prendre un parti.

— Sur mon ame, Messeigneurs, dit enfin le viguier, c'est chose assez plaisante à voir que l'Espagnol soit aux portes et nous ici à dire patenôtres, comme si nous étions paralysés des bras. Or sus, faut-il que la ville soit toute arse et ravagée pour que vous interrompiez vos doléances, et songiez à agir. Certes, Dieu m'est témoin qu'au Château je ne me suis fait faute de combattre durement, et si vous n'aviez tous pris la fuite....

Ici il y eut un grand émoi parmi les capitouls et autres là présens.

— Eh ! maître Barthélemi de Pins, croyez-vous être le seul qui ayez osé les regarder en face.

— Merci Dieu ! vous qui parlez; sans mon patron et la bonté de ma dague, je me trouvais pris par ces damnés coquins.

Celui qui parlait ainsi n'était autre que maître Adam Fumée, dont la valeur paraissait chose plus que douteuse au vulgaire; aussi ces dernières paroles furent-elles accueillies de la part des assistans par une explosion de sarcasmes :

— Eh ! messire Adam, nous vous croyions aussi inoffensif que l'église, *quæ abhorret à sanguine !*

— Aussi bien que votre dague !

— Eh ! la gentille lame n'a jamais vu le jour de sa vie !

— Combien en a-t-elle pourfendus, l'innocente pucelette ?

— Autant que notre régent en médecine Joannes Darcis a guéri de fiévreux !

— La Maulubec me trousque ! pour peu que maître Chavagnac se soit mis de la partie, les Espagnols sont *ad patres !*

Cependant le viguier avait été arrêté tout court dans son exorde par ce feu roulant d'exploits dont il avait donné le signal.

— Ah ! disait Elie Rénier, capitoul, qui avait quatre pieds de long sur trois de large, il me cuit n'avoir pas eu avec moi dix vaillans hommes d'armes; nous les aurions joliment déconfits.

— Vrai Dieu ! reprenait le sénéchal, plus d'une boutonnière a fait ma dague à leurs pourpoints.

Bref ce fut à qui aurait tué le plus d'ennemis. Dès ce moment il ne fut plus permis de reculer, puisque tous avaient juré sur les saintes reliques, sur l'ame de leur père et sur leur place en paradis qu'ils avaient combattu les Espagnols corps à corps. Le viguier reprit :

— Messeigneurs, à cette heure il faut aviser à ne nous point départir de notre devise, et à assurer le salut de la ville : nous avons à l'arsenal dix pièces d'artillerie, des arquebuses, des épées, des casques. Vous maître Adam Fumée, allez haranguer la multitude; pour moi, pendant que les capitouls distribueront des armes aux plus déterminés, je vais faire poster mes sergens aux créneaux et aux meurtrières; et, vive Dieu ! les Espagnols ne nous auront pas à bon marché, d'autant qu'ils paraissent ne vouloir pas s'aventurer dans la ville et se contenter du Château.

Cela dit, le viguier donna l'exemple; le sénéchal fit écarter la foule et rallier ce qu'il put de ses sergens; les capitouls ouvrirent l'arsenal, et se préparèrent à en retirer les couleuvrines qu'ils avaient fait faire quelques années auparavant. Pendant qu'ils s'occupaient ainsi, maître Adam, de son côté, s'évertuait a jeter à la foule une harangue cicéronienne; et pensant qu'un exorde ex-abrupto ne sierait pas mal à cette occasion.

— *Quoüsque tandem, Catilina*, je me trompe, messieurs, *quoüsque tandem, fortissimi burgenses*, braves bourgeois, *abutere patientià nostrà*, resterez-vous ainsi dans l'inaction !

— Eh qu'est-ce qu'il nous chante le maître !

— A bas maître Adam Fumée !

— *Sunt verba et voces*, criait un écolier !

— *Prœtereàque nihil*, reprenait un autre.

— Eh ! Etienne Brisefer ! on dirait une semonce du recteur.

— Oh ! les Espagnols ! les Espagnols ! los aux écoles !

— Eh ! il est là ainsi que Papegeant en son percheoir.

En effet, maître Adam voulant produire une plus vive sensation, s'était posé sur l'entablement du portail à droite de l'Hôtel-de-Ville.

En ce moment, le tumulte qui avait lieu dans l'intérieur de la forteresse attira l'attention de la populace.

C'étaient les dix pièces de canon qu'on tirait à grand bruit de l'arsenal, suivies d'un appareil belliqueux vraiment imposant; cette vue fit plus d'effet que le discours cicéronien de maître Adam Fumée, lequel contemplait avec dédain cette foule d'illétrés insensibles à son exorde. Maître Adam avait une passion malheureuse pour les latins; il chérissait Horace, adorait Lucrèce, et se prosternait devant Virgile. Pour les discours, Cicéron était son orateur de prédilection; nous avons vu comme il avait eu recours à ce modèle et combien peu il avait été goûté.

— Oui, regardez ces coulevrines, tas de badauds, gromelait-il, dans un désespoir poétique assez semblable à celui de Pierre Gringoire; puisent-elles crever sur vous à la première décharge !

Pendant ce monologue, les couleuvrines traversaient la foule, les capitouls les précédaient pour veiller à ce qu'elles fussent bien placées; après eux venait le sénéchal suivi de ses sergens tous armés; François de Laroche Chouard, seigneur de Faudoas, portait la bannière de la ville. Le viguier ne perdait pas son temps : secondé par quelques zélés bourgeois, il avait fait porter hors de l'arsenal cette grande quantité d'armes de toute espèce que les capitouls y avaient fait entasser en quatorze-cent-quatre-vingt-seize, à l'occasion d'une guerre avec les Espagnols. Bientôt ces armes circulèrent dans la foule, on oublia alors tout sentiment de frayeur pour ne songer qu'à la défense générale.

L'Hôtel-de-Ville ne tarda pas à présenter ses murs tout hérissés de piques, car les bourgeois et une grande partie de la jeunesse des écoles s'étaient armés pour le défendre; on voyait les arquebuses et les lourds mousquets se montrer à travers les meurtrières : l'ordre d'un capitoul aurait pu faire jaillir des flancs de cette forteresse une grêle de balles et de traits.

Les capitouls se multipliaient pour faire mettre en ordre les diverses corporations de filatiers, peyrolliers, argentiers, et en même temps fortifier quelques tours voisines de l'Hôtel-de-Ville pour servir d'asyle aux femmes et aux enfans. Adam Fumée était descendu de sa tribune, et à son grand regret, il s'était vu obligé de se mêler à la foule pour prendre part à la défense générale, lorsqu'il vit accourir Barthélemy de Pins qui lui fit signe de venir le trouver. Adam comprit du premier coup ce que lui voulait le viguier. Lorsqu'il était encore sur son portail, il l'avait vu organiser un bataillon à l'entrée de la rue St-Rome, dans l'intention très probable de pousser une reconnaissance aux environs du Château, car il avait choisi les plus braves et les mieux armés.

Eh ! Maître Adam ! Maître Adam ! venez-ici : par la Pâque Dieu ! nous aurons rude besogne !

Adam se sentait défaillir, mais s'apercevant que l'appel du viguier avait dirigé l'attention de la foule vers lui, il avança de l'air d'un condamné qu'on mène au supplice.

Tout était prêt, les corporations sous les armes, les chaînes tendues, l'Hôtel-de-Ville fermé, les couleuvrines à leur poste. La troupe du viguier n'attendait que le signal.

Barthélemy de Pins le donna, et la tête de la colonne s'engoufra sous la voûte sombre que formaient les saillies des maisons, et qui, même en plein jour, interceptaient les rayons du soleil. Bientôt les derniers sergens du viguier disparurent dans ces rues tournoyantes.

L'ordre avait été donné de garder le plus profond silence, toutes les torches avaient été éteintes; on ne devaient les allumer que devant le Château. Aussi, à voir cette petite armée s'avancer ainsi dans l'ombre, sans autre bruit qu'un léger piétinement, les esprits crédules du temps auraient pu croire que les vieux rois de Toulouse, suivis de leurs soldats, de leurs gardes et de leurs ministres, étaient sortis de la tombe, pour venir visiter encore la ville où ils avaient régné.

Rien n'annonçait la présence de l'ennemi. — Le cloître des Carmes présentait le même aspect, calme et imposant; cependant le pas de la troupe s'était insensiblement ralenti, l'arrière-garde surtout se traînait avec une lenteur singulière. A la tête, Adam Fumée avait essayé envain d'entrer en conversation avec son voisin Pierre Carrière : celui-ci gardait un silence imperturbable.

— Peste soit des Espagnols ! murmurait le maître des requêtes; sont-ils donc morts ou déconfits, je ne les entends pas. — Hum ! s'ils étaient embusqués ci-près, Dieu nous veuille garder, ainsi que monseigneur saint Denis, car nous serions horriblement meurtris. — Qu'en pensez-vous digne capitoul ? se hasarda à dire encore pour la troisième fois Adam Fumée à son voisin.

— Hé ! hé ! je pense, — C'est-à-dire, je ne pense pas, diable ! — Au contraire. — Je ne puis répondre de rien !

— Que la peste t'étouffe, pensa Adam.

Au centre de l'armée, on avait placé Chavagnac, juge-mage; encore une victime de l'amour-propre.

— Hélas ! pensait celui-ci, m'est avis que nous ne ferions pas mal de tourner bride, sans plus nous aventurer; il ne fait pas bon en ces rues tortueuses comme la queue de Satan, et je gage que ces Aragonais méditent quelque ruse.

Quelques-uns murmuraient sur la témérité du viguier : mais plus on avançait, plus les murmures s'affaiblissaient; et chacun gardait le plus profond silence, lorsqu'en dépit de maître Adam Fumée, en dépit du sénéchal et du juge-mage, la tête de la colonne entra dans la place du Salin. Au même instant, la lumière de vingt torches jaillit dans les airs, et le cri de guerre poussé par le viguier, fut répété en

chœur par les plus braves, et fit retentir les échos du Château.

Rien ne répondit.

Il y eut dans les premiers rangs un instant terrible, un instant où les plus braves se sentirent trembler malgré eux. Adam Fumée essaya de se dissimuler derrière un gros et gras sergent qui le précédait; le sénéchal cria : halte! à sa troupe. Le juge-mage, sans souffler un seul mot, se contenta de se baisser graduellement; en un clin d'œil il fut accroupi, les yeux fermés, la tête sur les genoux, de manière à occuper le plus petit espace possible.

On s'attendait à voir, d'un instant à l'autre, les Espagnols faire une décharge de toutes leurs armes, et le Château s'environner tout-à-coup d'un nuage de feu et de fumée.

Rien ne parut.

— Oh! qu'est ceci, cria le viguier, à moi mes braves!

Il s'avança jusqu'à deux pas de la porte du Château, toute grande ouverte, sans que le moindre bruit partît de l'intérieur.

— En avant donc, dit-il, et Dieu nous garde!

Trente arbalétriers s'avancèrent sans obstacle à sa suite. L'exemple était donné; tout le reste de l'armée s'ébranla comme le troupeau de Panurge; le Château fut envahi de tout côté, on se rua dans toutes les salles, l'arme au poing; de-là, on courut sur la demi-lune : une ivresse générale avait gagné tous les esprits, et des cris de victoire retentissaient de toutes parts. Ils furent entendus à l'autre extrémité de la cité, par ceux qui gardaient l'Hôtel-de-Ville; aussitôt chacun abandonne son poste, les capitouls eux-mêmes sont entraînés par le mouvement général; femmes, enfans, bourgeois, écoliers, se ruent du côté du Château, avec des réjouissances extraordinaires : en un instant, toute la ville fut rangée sur les remparts.

Lorsque le viguier était parti de l'Hôtel-de-Ville, quoique la cité fût encore ensevelie dans l'ombre, le soleil commençait à dorer de ses premiers rayons les nuages du matin; le brouillard en partie dissipé dans la campagne, paraissait se suspendre aux arbres en légers festons, en guirlandes de mille couleurs. Et lorsque tous les habitans arrivèrent sur les murailles, quand la bannière de la ville développa ses plis sur une des tours du Château, le soleil se leva pour commencer une belle journée.

Les Espagnols s'étaient tous fondus; il n'en restait pas vestige.

On ne saurait imaginer l'effet que produisit sur les capitouls l'espèce de mystification dont ils se voyaient les victimes; car chacun se disait, dans son for intérieur, qu'il s'était couvert de ridicule à tout jamais, à moins que pour convaincre la foule, la providence ne daignât envoyer quelque preuve irrécusable de la venue des Espagnols.

Au premier moment, il ne parut pas que la providence se souciât infiniment de l'honneur du capitoulat; aussi un murmure circulait déja dans la foule, comme pour présager la tempête qui allait éclater. Personne ne se gênait pour rappeler à haute et intelligible voix, qui la bravoure du viguier, qui le haut fait d'Adam Fumée, qui enfin le nombre d'Espagnols tués par tel et tel des capitouls, là présens et rouges de colère. Bientôt un rire fou, un rire bruyant, saccadé, inextinguible, s'éleva au-dessus de la multitude : ce fut comme un délire, un vertige qui gagna d'abord les écoliers, puis les bourgeois, puis tout le reste de la foule; un désopilement général de toutes les rates de l'assistance; le rire était devenu une frénésie, les honnêtes bourgeois faillirent étouffer dans les mouvemens convulsifs de cette hilarité extravagante.

Mais le viguier ne riait pas, les capitouls ne riaient pas, non plus que le sénéchal, et le juge-mage.

Cependant, la physionomie du viguier sembla s'éclaircir; depuis quelque temps ses yeux fixés dans la campagne paraissaient suivre avec anxiété un groupe de trois personnes qui s'approchaient du Château. Tout-à-coup, il se tourna vivement vers les capitouls qui l'environnaient :

— Vrai Dieu! messeigneurs, si je ne me trompe, voici venir trois personnes qui nous diront des nouvelles des Espagnols.

— Le mouvement involontaire que fit chaque capitoul, prouva quel intérêt ils prenaient, sans se l'avouer les uns aux autres, à l'issue de cette affaire; tous dirigèrent leurs regards vers le point qu'indiquait le viguier. En même temps, ces trois nouveaux personnages s'étant approchés de manière à être reconnus, le sénéchal s'écria :

— Sur mon ame! c'est messire François de Laurency, armé de pied en cap, comme pour un jour de combat.

Personne n'avait encore songé au digne capitoul de St-Barthélemi : à sa vue, une lueur d'espoir revint éclairer l'ame du viguier consterné; et d'un accord unanime, lui, le sénéchal et les capitouls se hâtèrent d'aller à sa rencontre. François de Laurency avait été aussi reconnu par le reste des habitans; les rires avaient cessé aussitôt, et l'on n'entendait plus que ces cris poussés de toutes parts.

Noël, Noël, au capitoul de St-Barthélemi!!!

III.

L'ENLÈVEMENT.

> Due compagnie di lance e di corazze
> Una dinanzi, e l'altra iva di dietro
> I cursori del popol con le mazze
> Facevan ritirar le genti indietro
> Che correan tutte a garra come pazze
> A la vicina porta di San Pietro
> Per veder quella secchia à la campagna
> Credendosi que fosse una montagna.
>
> TASSONI, La Secchia rapita, canto primo.

Nous avons vu que damoiselle Héloïse rougit, quand son père lui annonça la résolution qu'il avait prise de commander ce soir-là la ronde du guet à cheval; c'est qu'en effet Héloïse avait ses projets, et la détermination prise par François de Laurency les favorisait singulièrement.

Héloïse avait dix-huit ans, de jolis yeux bleus, un petit nez retroussé, plein de malice, et sur chacune de ses joues une fossette, ou mille nichées d'amours folâtraient à l'envi (vieux style). Vrai, c'était une jolie personne qu'Héloïse! Dumoustier l'aurait appelée



JÉHAN OFFRANT DE L'EAU BÉNITE A HÉLOISE ET AU CAPITOUL.

un bouquet de lys et de roses; mais Dumoustier n'avait pas encore paru, et les jeunes gens du quartier ne la trouvaient pas moins belle pour cela, lorsque les dimanches elle se rendait dans l'église de la Dalbade au bras de son père, et tenant dans sa main un livre d'heures, chef-d'œuvre d'un des plus habiles relieurs du temps.

Car à cette époque c'était vraiment un bijou, d'un luxe et d'un travail merveilleux qu'un livre d'heures, à beaux fermoirs d'or, relié en peau de chagrin, avec d'exquises moulures; puis à l'intérieur de belles vignettes richement coloriées, pour accompagner le texte toujours écrit en lettres d'or ou d'azur. Ainsi était celui d'Héloïse, et c'était plaisir de voir avec quelle dévotion ses jolis doigts blancs et roses le feuilletaient à la messe et aux vêpres. Cependant, avons-nous dit, Héloïse avait dix-huit ans, et quelques dévotes de l'église avaient remarqué, avec les meilleures intentions possibles, que les yeux de la jeune fille n'étaient pas toujours fixés sur le charmant paroissien, qu'elle avait des distractions de plus en plus fréquentes, et qu'à vêpres sa jolie voix s'élevait moins souvent pour accompagner les psaumes et les hymnes. C'était grand dommage; car elle avait bien la voix la plus moëlleuse qu'il fût possible d'entendre.

Elles avaient aussi remarqué qu'un jeune homme brun, de moyenne taille, venait se poster régulièrement près du bénitier, et que de là ses yeux ne perdaient pas un instant de vue la place où était Héloïse. Un jour même qu'il y était venu avant elle, elles observèrent, à leur grand scandale, qu'il lui offrit de l'eau bénite ainsi qu'à son père : le capitoul le remercia gravement par un salut, et sa fille devint rouge comme une cerise. De toutes ces remarques elles avaient charitablement conclu que le jeune homme brun aimait la jeune fille, et que la jeune fille le payait de retour.

Et, pour la première fois de leur vie, les dévotes avaient trouvé juste.

Or, le jeune homme brun qui s'appellait Jehan fit si bien, qu'Héloïse lui accorda un rendez-vous pour le soir de la Saint-Martin.......

Dès qu'Héloïse comprit que son père était loin, elle descendit l'escalier, se dirigea vers la porte de la maison, l'ouvrit et se hâta de regarder dans la rue; mais le brouillard l'empêchait de distinguer. Elle resta un instant indécise, un léger mouvement d'impatience parut sur sa figure; mais le plus charmant sourire lui succéda, lorsqu'elle entendit une voix crier :

— Héloïse! Héloïse!

— Jehan! fit-elle; et plus légère que l'oiseau, une seconde après, elle était dans les bras de son amant.

Dès ce moment, ce ne fut entr'eux qu'un doux échange de mots entrecoupés, de paroles sans suite.

La nuit était obscure, partant bonne pour des amans : ils se promenèrent sur le rempart en se tenant par le bras : et tout en causant ainsi, ils arrivèrent non loin de l'endroit où Réné montait la garde. D'abord ils n'y firent nulle attention; mais lorsque le valeureux bourgeois accourut à eux, flamberge au vent, les prenant pour des Espagnols, Jehan crut que c'était peut-être un rival qui venait pour se venger; il pressa fortement Héloïse tremblante contre sa poitrine, tira une dague qui ne le quittait jamais, et cria à Réné de se rendre. En même temps celui-ci s'étant approché assez près, il fut aisé à l'écolier de reconnaître son erreur; il n'y avait pas à s'y méprendre. Il n'en fut pas de même du marchand drapier; nous avons vu comment il se conduisit dans ce moment critique. Jehan l'entendit s'enfuir en criant à tue-tête : Les Espagnols! et sans trop savoir quels seraient les résultats de cette aventure, il poussa à son tour, pour faire fuir plus vite le brave bourgeois, le cri de guerre de Ferdinand d'Aragon. Et Réné, enfilant au hazard les rues qui se présentèrent devant lui, se mit à courir de plus belle, criant toujours à tue-tête : — Les Espagnols! les Espagnols! trahis! trahis!

Cependant l'escouade du guet, commandée par le capitoul François Laurency, revenait au grand trot, effrayée par ces cris de plus en plus distincts, lorsqu'elle rencontra notre marchand drapier, dont le vin et la peur avaient achevé de troubler le cerveau.

— Oh eh! brave homme, qu'est ceci, cria le capitoul en essayant de retenir son cheval et de le gouverner un instant. Mais à peine eut-il le temps de renouveler sa question, qu'une troupe de forcenés parut dans la rue, criant que les Espagnols étaient maîtres du rempart et que tout était perdu. Le sire de Laurency se vit en un instant abandonné de tous ses soldats qui se joignirent à la foule. Pour lui, une idée affreuse venait de traverser son esprit avec la rapidité de la foudre. Eperdu, hors de lui, il presse les flancs de son coursier étonné, vole, et arrive dans les quartiers déserts du Château. Aucun bruit ne se fait entendre; tout le monde a fui.

En arrivant devant sa maison, il vit la porte de la rue ouverte; il poussa un faible cri et tomba sur la première marche de l'escalier. Quand il revint à lui, sa tête était brûlante, il entendit bruire la ville au loin comme s'il eût rêvé; un vide affreux était dans son cœur; il appuya son front sur la pierre pour que la fraîcheur le ranimât un peu. Puis le vieillard se redressa.

Ma fille! s'écria-t-il. Il monta rapidement l'escalier et arriva à la porte de la chambre d'Héloïse.

Héloïse! — Et la porte s'ouvrit avec fracas. — Héloïse! Héloïse! — La jeune fille n'y était plus!

Il bouleversa tout, il fouilla partout; puis, il redescendit l'escalier tournoyant, et courut sur le rempart solitaire, appelant sa fille.

En un moment il avait franchi le pont-levis du Château, et il courait dans la campagne comme un furieux.

Long-temps il erra ainsi machinalement, sans but, incapable de prendre une résolution et en apparence insensible : il arriva ainsi par hasard jusques sur les bords de l'eau; là il s'arrêta. La Garonne coulait à ses pieds, calme et pure; ses ondes se succédaient sans relâche et venaient caresser le rivage où il s'était laissé tombé de lassitude; à l'autre bord le brouillard laissait à peine distinguer les branches sèches de quelques arbres qui croissaient dans une île voisine. Ce spectacle d'accord avec la tristesse de son ame le trouva froid : la douleur avait tout émoussé, tout brisé; une seule idée bien nette et bien distincte se dessinait devant lui. – Les Espagnols lui avaient pris sa fille.

Pendant ce temps, Héloïse et Jehan allaient se tenant par la main, tous deux jeunes, tous deux pleins d'avenir, l'écolier portant en triomphe les armes du bourgeois vaincu. Ils étaient sortis de la ville, à la faveur du tumulte, et ils erraient à l'aventure, heureux, ne demandant au ciel, à la terre, aux hommes, qu'un mot, un sourire, un baiser; insoucians : tandis que derrière eux et à cause d'eux, la Cité était en révolution; tandisque les cloches carillonnaient à qui mieux mieux, et que les dignes Toulousains étaient dans la consternation.

On eût dit un frère et une sœur, n'eussent été les regards qu'ils se jetaient l'un à l'autre comme des éclairs et les mots d'amour qu'ils se disaient.

Tout-à-coup, Héloïse s'arrêta : le remords venait de glisser dans son cœur comme la lame d'un poignard. — Jehan! dit-elle. — Jehan vit une larme rouler dans ses yeux. — Jehan! et mon père?

— Ecoute, dit Jehan : à cette heure toute la ville est dans l'épouvante, on croit les Espagnols maîtres du Château.

— Et mon père? Oh mon père! — Et elle se tordit les mains de désespoir.

— Héloïse, continua l'écolier suppliant, daigne m'écouter : ton père croit, sans doute, comme les autres, que les Espagnols se sont rendus maîtres des remparts; eh bien Héloïse, nous dirons qu'ils t'ont enlevée, cet.....

— Que tu m'as sauvée! s'écria Héloïse avec transport : oui, c'est cela, n'est-ce pas Jehan, doux ami? Prends ces armes du soldat que tu as si fort effrayée, ce seront les dépouilles. — O mon Dieu, merci!.......

Le jour commençait à poindre, lorsque, tout-à-coup, nos amans virent venir de loin un homme armé, mais dans un désordre extraordinaire :

Mon père, cria Héloïse!

Le nouveau venu parut sortir d'un rêve profond; mais avant qu'il eût eu le temps de revenir à lui, Héloïse était dans ses bras. Il put à peine dire d'une voix éteinte, ma fille! et il s'évanouit. . . . . . .

La foule continuait ses acclamations sur le rempart, tandis que les capitouls, le viguier et le sénéchal, s'étaient avancés à la rencontre de François de Laurency, suivi de sa fille et de l'écolier Jehan.

A la vue des capitouls et de tous les habitans groupés sur les murailles, un observateur habile aurait pû s'apercevoir que la jeune fille se mordait les lèvres, comme pour réprimer une violente envie de rire, et que les joues du jeune homme se gonflaient comme prêtes à éclater; ce qui ne contrastait pas mal avec un certain air de modestie, répandu sur sa figure. Au demeurant, sauf le respect dû à nos ancêtres, ils devaient présenter ce jour-là un spectacle assez pittoresque, ainsi rangés sur le rempart, aux premiers rayons du soleil, dans un costume auquel une pudeur tant soit peu sévère aurait pu trouver à redire. Plusieurs étaient encore dans le *simple appareil;* quelques-uns, enveloppés dans une vaste houppelande, portaient belliqueusement un morion de fer sur le pacifique bonnet qui enveloppait leur chef; d'autres n'avaient qu'une soubreveste : ils étaient tous, enfin, dans ce costume simple et léger, que nous prendrions encore au XIXe siècle, si un besoin pressant nous forçait à quitter le lit, plus les armes dont chacun avait cru prudent de se munir.

Lorsque les capitouls furent à portée de l'entendre, François de Laurency s'écria de toute la vigueur de ses poumons :

— Messeigneurs, reconnaissez en ce jeune homme le sauveur de notre ville; celui qui m'a rendu ma fille. Et l'heureux capitoul montrait Jehan qui, les yeux baissés, portant les armes du marchand drapier, semblait un général romain chargé des dépouilles opimes.

Je disais bien, pensa le viguier, qu'il y avait quelque chose comme cela.

En même temps, François de Laurency commença une énumération magnifique des hauts faits de l'écolier. Emporté par les sentimens qui l'animaient, il ne s'aperçut pas qu'il renchérissait lui-même sur la narration passablement enflée de Jehan, et que ses paroles présentaient des improbabilités choquantes. Mais ni le sénéchal, ni les capitouls, ni le viguier n'étaient disposés à le contredire : au contraire, chacun d'eux en particulier se mit plus tard à augmenter considérablement la liste des exploits de Jehan. La multitude en apprenant ces bizarres événemens les adopta sans examen, et ne contribua pas peu à les défigurer, en les grossissant; mais comme il parut impossible au bon sens du vulgaire qu'un seul homme eût arrêté à lui seul une bande d'Espagnols, la tradition se chargea d'expliquer le fait par l'intervention des bienheureux saint Sernin et saint Thomas, malgré le précepte, *nec deus intersit;* ce qui ne nuisit en rien à la probabilité de la chronique.

Les armes que Jehan avait conquises furent portées en triomphe à l'Hôtel-de-Ville, sur un magnifique carreau de velours écarlate aux armoiries de Toulouse. Jamais les habitans n'avaient vu dans leurs murs une cérémonie plus imposante : en un instant les rues furent tapissées, on dressa des arcs de triomphe sur toutes les places, un brillant cortége précédé de la bannière de la ville partit du château Narbonnais, et se dirigea vers la rue de la Porterie.

Les huit capitouls ouvraient la marche en grand costume; après eux venait le premier président, en manteau d'écarlate fourré d'hermine, précédé des huissiers avec leurs verges, et suivi des conseillers et autres officiers du parlement en robes rouges. Ensuite marchait le sénéchal, François de Roche Chouard, dans tout l'appareil de sa dignité : le viguier, précédé de ses sergens d'armes, fermait le cortége.

Les écoliers n'avaient pas oublié que le sauveur de la ville était un de leurs plus chers compagnons : ils avaient fabriqué à la hâte une sorte de litière, avec des festons de laurier, et avaient contraint Jehan à s'y asseoir. Quatre des plus vigoureux la portaient sur leurs épaules, et ils venaient immédiatement après le corps des autorités de la ville, sous la bannière de l'université : les cloches sonnaient à grandes volées, la foule poussait de tous côtés ses joyeux noëls, et une musique guerrière lui répondait par ses belliqueux accens. Lorsqu'on arriva à l'Hôtel-de-Ville, le trophée fut aussitôt porté dans le donjon, et suspendu à la voûte de la salle des archives, avec une triple chaîne de fer. Les Modenais ne rendirent pas plus d'honneur

au fameux seau, enlevé aux habitans de Bologne, que les Toulousains n'en rendirent à ces glorieuses dépouilles : chacun voulut les voir et les toucher de ses propres mains. On rapporte qu'un des bourgeois de la Cité, ayant mis plus d'empressement qu'aucun autre à aller les considérer, fit une singulière grimace en les apercevant (le fait est consigné dans les annales, et celui qui le rapporte ne sait trop comment l'expliquer), après avoir fait beaucoup de recherches, nous avons découvert que cet homme n'était autre que le marchand drapier de la rue Bourg-au-Net, l'honnête et sensible René qui se garda bien, en apercevant sa dépouille, d'en réclamer la propriété : depuis, il affecta toujours le plus grand enthousiasme, lorsqu'on parlait devant lui de ce monument de la gloire toulousaine.

Jehan et Héloïse se marièrent et eurent de nombreux enfans.

L'Écolier.

LE DÉMONIAQUE.

Pendant les dernières années du règne glorieux des Visigoths dans le Midi de la France, Toulouse, siège de leur gouvernement, était sans contredit la ville des Gaules la plus florissante. Sous la domination des enfans d'Alaric, une nationalité puissante s'était formée, que ne brisèrent point les Francs Mérovingiens, ni les Sarrasins d'Espagne. Les rois Goths de la famille de Baltes se fesaient distinguer par la modération, la justice et même l'aménité de leurs mœurs; comme les empereurs romains, ils portaient la pourpre, ils avaient une cour, ils jouissaient de toutes les délicatesses du luxe, et plusieurs de ces nouveaux Césars n'étaient pas insensibles à la poésie de Virgile et d'Horace. Appollinaire nous dépeint Théodoric jouant aux dez avec ses intimes, et perdant sans se plaindre les sommes les plus considérables. Voici quel moyen employait ce barbare pour se consoler de pareils revers : il appelait son secrétaire, et se faisait lire quelques chants de l'Enéide, qu'il aimait de prédilection. Toulouse, déja célèbre pendant la domination romaine par son amour des lettres, n'eut point de peine à conserver sous de tels rois son titre de cité Palladienne. Dans ses beaux jardins, qui s'étendaient sur les bords de la Garonne, des murs du château Narbonnais aux ruines du temple de Minerve, de nobles dames, des clercs et des grammairiens, des jurisconsultes et des évêques se réunissaient quelquefois pour consacrer leurs loisirs au culte des lettres.

Sous le règne d'Alaric, dernier roi de Toulouse, qui mourut de la main de Clovis dans les plaines de Vouglé, les hommes rares, qui ne laissaient point s'éteindre en eux l'amour des lettres, se réunissaient dans le palais du vieux duc Roderic, descendant des Amales. Le noble visigoth, que son grand âge tenait éloigné des assemblées tumultueuses de la nation, ne paraissait jamais à la cour d'Alaric; il était le dernier rejetton d'une noble famille qui avait régné sur les Goths avant leurs invasions dans l'empire romain, et l'éclat de son grand nom excitait la jalousie de ceux à qui la fortune avait donné le pouvoir. Le vieillard s'isolait dans ses souvenirs, et se trouvait heureux et content de réunir auprès de lui quelques graves amis au fond de son palais. Sa fille unique, qu'on appelait Blanchefleur, à cause de sa beauté, lui consacrait sa jeunesse et trouvait son bonheur à remplir les devoirs de la piété filiale; ses grands biens cependant, sa noblesse, le crédit de son père, la grandeur de son origine, et sa beauté surtout fixaient sur elle les désirs et les projets des jeunes Visigoths les plus illustres; mais Blanchefleur, au lieu de laisser aller son ame vers le brillant avenir que lui promettaient tant de nobles cœurs, concentrait sur son père ses affections et ses soins; elle pensait avec crainte à la douleur qu'éprouve une jeune fille qui abandonne le toit de son père pour aller dans une maison étrangère, et, quand Roderic lui faisait observer que les ans avaient courbé sa tête, et qu'il irait bientôt peut-être rejoindre ses pères dans leurs froids cercueils, Blanchefleur lui disait en pleurant qu'elle irait, elle, mourir au fonds d'un monastère, si Dieu la séparait de son père.

Ainsi, l'amour n'avait point de place en ce cœur pur, tout plein de chastes passions. Son désir de se consacrer à Dieu contristait son père, qui la destinait à un jeune comte, fils d'un ancien frère d'armes. Ce jeune comte, déja puissant dans la nation, et remarqué pour ses brillantes actions à la guerre, se nommait Euric : il aimait Blanchefleur, non pour sa noblesse, les esclaves et les terres du vieux Roderic; non pour les armes brillantes et l'or qu'il possédait, ni pour le château qu'il faisait garder par des hommes libres, ses vieux compagnons; il aimait Blanchefleur à cause de sa beauté. Imagination triste et passionnée, le noble Euric retrouvait dans la jeune fille l'image vivante de ces vierges guerrières, les blondes Valtairies, que ses pères avaient adorées dans la Scandinavie.

Un jour qu'il se promenait seul dans les Thermes, situés dans l'île de Tounis, un de ses affranchis vint l'avertir que l'on avait reçu de tristes nouvelles du vieux duc Roderic, retiré depuis quelques jours dans une villa qu'il possédait sur les bords de la Louge, près de Vernosole; on craignait pour ses jours, et sa fille Blanchefleur avait envoyé un émissaire à Germier, l'évêque, pour le supplier de faire venir près de son père un de ses esclaves qui était un habile médecin. Germier l'avait fait élever avec beaucoup de soin dans les meilleures écoles de la province, le destinant à

donner des soins aux pauvres de son église : l'esclave avait réalisé l'espoir de son maître avec un bonheur qui lui valut plus tard la liberté.

Euric, en apprenant cette triste nouvelle, fut fort affligé de penser que la fille de Roderic devait être en proie aux plus cruelles douleurs ; écoutant à la fois son amitié pour le vieillard et son ardent amour pour Blanchefleur, il partit à cheval, sans autre suite que deux esclaves. A son exemple, tous les amis du vieux duc se hâtèrent d'aller le visiter, ceux surtout qui aspiraient à la main de sa fille; parmi ces derniers, on avait remarqué Valdemar, commandant des Marches d'Espagne, homme ambitieux, qui voulait monter sur le trône, et sollicitait secrètement le suffrage des Visigoths pour être élevé sur le pavois. En épousant Blanchefleur, la fille des Amales, première race royale des Visigoths, il agitait des intérêts plus grands que ceux de la vie civile. Ce Valdemar avait prévenu le noble Euric auprès du vieillard mourant, mais ses instances auprès du père et de la fille n'eurent aucun effet dans un moment aussi cruel. Roderic avait déja depuis long-temps essayé les plus grands efforts pour fixer le choix de sa fille sur un époux, et, voyant ses efforts inutiles, le vieux duc y avait renoncé. La présence d'Euric, et sa douleur qu'il savait être sincère, redoublèrent un moment ses chagrins, mais il ne fit point de nouvelles tentatives auprès de sa fille, et son ame se détachant des intérêts temporels, à mesure qu'il voyait approcher le moment solennel, le silence et le calme de la mort se fixèrent insensiblement sur la couche où il s'éteignit. Euric lui ferma les yeux ; les femmes emportèrent, dans les appartemens les plus reculés, Blanchefleur évanouie, et bientôt toute la maison retentit de plaintes : c'étaient les amis du vieux duc, ses compagnons d'armes, ses esclaves qui ne savaient point s'ils étaient affranchis, ni quel maître ils allaient servir.

Pendant que les parens du défunt, réunis autour de son corps, se disposaient à lire son testament, Euric s'éloigna pour aller apporter quelques secours à Blanchefleur. Le jeune homme voulait être à ses côtés, lorsqu'en reprenant ses esprits elle jetterait ses regards autour d'elle pour voir les amis et les soutiens qui lui restaient dans son malheur; il était si profondément affligé par ce spectacle qu'il avait sous les yeux et par la douleur de celle qu'il aimait, que le désir de calmer ses peines le préoccupait bien plus que l'espoir de la voir chercher un asyle dans son dévouement. Blanchefleur, entourée de ses femmes, pleurait, priait Dieu, et voulait revoir encore une fois le corps de son père. Euric lui parla de son dévouement, et voulut la retenir, mais la jeune fille s'obstina dans son désir ; elle se leva, et courut vers la chambre où son père était mort, Euric et les femmes la suivirent; le jeune comte l'arrêta lorsqu'elle allait passer le seuil de la porte. Blanchefleur ne lui en fit point de reproche, elle demeura immobile et muette, écoutant la lecture du testament qu'on fesait près du corps de Roderic.

Le duc donnait ses biens aux couvens et aux églises, ses esclaves aux prêtres, à d'autres il accordait la liberté. Euric écoutait avec étonnement, sans comprendre pourquoi le vieillard disposait ainsi de tous ses biens en faveur des étrangers, comme s'il avait oublié qu'il était père. Pendant qu'il s'interrogeait lui-même, ces mots du testament qu'il entendit lui répondirent aussitôt : je donne, disait le duc Roderic, ma fille Blanchefleur à Saint-Saturnin de Toulouse, pour qu'elle reçoive dans son église le voile des vierges, et vive selon les règles établies par les conciles. En écoutant ces paroles, Roderic se sentit comme frappé d'un coup mortel : il perdait tout espoir de posséder Blanchefleur; il tourna vers elle un regard désespéré, comme pour lui demander s'il devait croire ce qu'il venait d'entendre et la noble fille baissa les yeux : tout espoir était perdu.

Euric, le désespoir dans l'ame, sortit de la villa et courut dans la campagne comme un insensé : tantôt il fuyait comme un homme qui cherche à éviter un malheur; tantôt il s'arrêtait tout-à-coup, comme devant un obstacle infranchissable; quelquefois l'excès de la douleur le jetait dans de tels transports, qu'il perdait tout souvenir et tout sentiment de son existence. Blanchefleur perdue pour jamais, le vieil ami de son père mort, tel était son passé : et dans l'avenir, l'isolement, l'ennui, d'éternels regrets. Rien ne pouvait le distraire de son désespoir, parce qu'il était une de ces natures naïves et passionnées, qui se livrent à une espérance et ressentent une affection sans prévoir que l'espérance peut être détruite et le sentiment brisé. Blanchefleur allait se consacrer à Dieu, Euric la perdait; et sa vie n'avait plus de but, ses pensées étaient sans objet, il ne savait que faire de son cœur. Son esprit, toujours fortement préoccupé, ses sens ébranlés ne résistèrent pas à cet orage : du désespoir il tomba dans la folie.

Il erra long-temps seul dans les bois, se cachant dans les buissons comme une bête fauve, et se nourrissant de fruits sauvages. Des moines qui gardaient les troupeaux le rencontrèrent; ces moines appartenaient à l'église de Saint-Sernin, et le comte Euric, ayant été chargé de chaînes, fut conduit au monastère, près de Toulouse. C'est là qu'on devait lui prodiguer les soins de la science et les secours de la religion, pour chasser de son corps le démon du désespoir qui s'en était rendu le maître. Pendant que le malheureux jeune homme était conduit dans les salles où les démoniaques étaient renfermés, une jeune fille entrait dans l'asyle des diaconesses, pour se préparer à prendre le voile des vierges : c'était Blanchefleur.

Mais un obstacle imprévu devait contrarier les pieux desseins que la fille de Roderic venait exécuter. Parmi tous ceux qui désiraient son alliance, et que sa résolution de se consacrer à Dieu brisait dans leur plus chère attente, un homme s'était obstiné dans ses projets, et s'était bien promis de ramener Blanchefleur dans le palais de son père : c'était Valdemar. Il avait, comme nous l'avons dit, formé la résolution de détrôner Alaric, et pour donner à son ambition un prestige de gloire et de justice, il voulait s'unir à la fille des Amales. Cet homme d'ailleurs était catholique, et comptait de grands partisans parmi les évêques, qui obéissaient à regret à des princes ariens. Valdemar, pour acquérir à son parti encore plus de partisans que ne devait lui en donner sa puissance et ses grandes richesses, s'était fait le protecteur de quelques couvens qui selon l'usage de ces temps, où la force brutale



LE COMTE EURIC SAISI PAR DES MOINES.

luttait sans cesse contre le droit, lui payaient une redevance, l'hébergeaient lui et ses soldats à certains jours, et leur donnaient un logement dans leur enceinte. L'église et le couvent de Saint-Saturnin, où Blanchefleur venait d'entrer, était un de ceux que Valdemar avait pris sous sa protection puissante. Il usa des droits et de l'influence qu'il avait dans cette église pour dominer la fille de Roderic; d'ailleurs, l'abbé de Saint-Saturnin était un de ses frères d'armes, catholique zélé, qui fondait sur lui les plus grandes espérances pour l'extirpation de l hérésie arienne. Le commandant des Marches d'Espagne avait légitimé son ambition aux yeux du moine par la religion dont il se présentait comme le défenseur, et tout ce qui favorisait cette ambition devenait juste pour le pieux abbé. Il crut devoir favoriser l'amour de Valdemar pour Blanchefleur, et tous les moyens furent donnés à cet ambitieux de toucher le cœur de la jeune fille; tandis qu'on lui vantait la magnanimité de Valdemar comme elle catholique, et comme elle dévoué aux intérêts de l'église, celui-ci imprimait à sa conduite tout ce qui devait toucher Blanchefleur : il était juste, secourable aux malheureux, assidu aux prières dans l'église, pour captiver l'estime et plus tard l'amour de la jeune fille; elle demandait vainement que le voile sacré fût jeté sur sa tête: on lui disait que de plus longues épreuves étaient nécessaires pour être dignement préparée à cet honneur.

L'abbé, qui connaissait ce noble cœur, lui refusait avec obstination les douces émotions de la bienfaisance, qu'elle était venue chercher dans la religion. Blanchefleur ne pouvait comme autrefois, dans le palais de son père, secourir les malheureux, visiter les malades; seule, abandonnée dans le silence et la paix du cloître, la noble fille languissait dans cet isolement, elle ne trouvait pas dans l'église ce qu'elle y était venue chercher. Ses protecteurs dissimulaient perfidement à ses regards cet aspect de sa nouvelle vie, qui devait la lui faire aimer; aussi, la fille de Roderic, étonnée de ne rien posséder de ce qu'elle s'était promis, rejetait ses regards en arrière, vers le bonheur qu'elle avait méconnu. Quelquefois, le souvenir du noble Euric passait dans sa pensée : son père avait tant aimé ce jeune homme, que son image et celle du vieillard étaient comme inséparables dans son esprit : ce fut alors, pour la première fois, que Blanchefleur fut inquiète du sort d'Euric, dont elle n'avait plus entendu parler depuis la mort de son père.

Elle priait dans sa cellule et pleurait en silence, demandant à Dieu la force de supporter les chagrins mystérieux qui venaient l'éprouver, quand elle entendit frapper à la porte; une voix forte la pria d'ouvrir. Elle reconnut l'abbé du monastère et s'empressa d'obéir; il était suivi d'une diaconesse, vénérable fille qui avait vieilli dans la basilique au service des malheureux. Tous deux, la diaconesse et l'abbé, entrèrent dans la cellule de Blanchefleur; ils s'assirent, et l'abbé pria la jeune fille de l'écouter attentivement. — Ma sœur, dit l'ami de Valdemar, c'est un noble projet que vous avez formé que celui de vous consacrer à Dieu; oui, le sacrifice fut grand de quitter la gloire et les honneurs qui vous étaient réservés, et le ciel a béni votre sainte entreprise. Mais telle est la générosité de notre Dieu qu'il se contente de la simple pensée du dévouement, et nous dispense de la réaliser. On dirait qu'il vous traite de la sorte, ma fille, car le jour s'éloigne où vous pourrez recevoir le voile saint et vous consacrer au service des pauvres; les Francs viennent fondre sur nous, la guerre est déclarée, et nous ne pouvons en prévoir l'issue. Nos rois, vous le savez, sont des ariens zélés; ils se vengeront peut-être des victoires que les Francs catholiques, nos frères, vont remporter sur eux : quoi qu'il arrive, le sort de nos églises doit être plus rigoureux qu'il ne l'était déjà. Les Francs vaincus, nous sommes livrés sans réserve aux ariens; au contraire, si les Francs sont les plus forts, qui nous sauvera des vengeances qu'excerceront sur nous les Visigoths, aigris par leur défaite. Vous le voyez, l'église ne peut vous donner cet asyle que vous êtes venue chercher près d'elle; croyez à mon expérience : j'ai long-temps médité sur le parti que je devais vous proposer, j'ai consulté la noble diaconesse qui m'a conduit près de vous, et j'ai vu que votre bonheur n'était pas ici; vous êtes noble, jeune, belle et riche; choisissez un époux parmi les seigneurs qui ambitionnent l'honneur de vous posséder; ou plutôt, si vous croyez à notre dévouement, si vous voulez unir votre destinée à un époux, fidèle comme vous à notre sainte foi, acceptez l'anneau que viendra vous offrir le noble Valdemar, protecteur de ce monastère.

Blanchefleur écouta ce discours avec une attention résignée : elle inclinait son cœur aux vœux de l'abbé, qui désirait de la voir rentrer dans sa première condition, mais elle avoua ingénuement qu'elle ne donnerait point sa main à Valdemar : l'homme dont elle pourrait accepter l'anneau c'était Euric. A ce nom, la diaconesse et l'abbé se récrierent en se levant : Euric, lui dirent-ils, il est possédé du démon; le désespoir a troublé sa raison, et les exorcismes, les prières, tous les pouvoirs de la religion ne peuvent le délivrer de l'esprit du mal qui le possède. Blanchefleur fut saisie d'une douleur profonde à cette triste nouvelle, elle ressentit un remords cruel, en pensant que ses refus avaient égaré le cœur de son frère; et, l'amour s'allumant au souffle des nouvelles passions qui venaient l'agiter, elle voulut à l'instant voir Euric, comme si elle avait douté de ce qu'elle venait d'apprendre; ils sortirent de sa cellule pour la conduire dans cette partie de l'édifice où les démoniaques étaient renfermés.

Valdemar était alors dans la cour des bains, et se promenait sous les ormeaux en attendant le résultat de l'entretien; l'abbé s'arrêta pendant quelques instans avec lui, tandis que la diaconesse conduisit Blanchefleur près d'Euric.

Dans une grande salle, autrefois destinée aux assemblées secrètes du clergé, les démoniaques étaient réunis; on les avaient attachés le long des murs, sur des grabats, où ils pouvaient se débattre sans se blesser. Les diacres de l'église de Saint-Saturnin servaient ces malheureux, et s'appliquaient à connaître leur folie pour la guérir : ces hommes de science et de religion comprenaient que chaque passion humaine, poussée à l'excès, mène à la folie, et que les blessures que Dieu a faites dans les ames, Dieu seul peut les guérir; aussi employaient-ils souvent le secours de la religion pour chasser du corps des possédés les esprits des ténèbres qui s'en étaient emparés. Une grande croix était élevée au milieu de la salle, pour que ses infortunés, s'ils avaient un éclair de raison, pussent apercevoir le signe qui fait vaincre, et, pour être guéris de leurs blessures, arrêter leurs regards sur ce serpent d'airain.

La diaconesse dit à Blanchefleur : Voyez, ma fille, cherchez le comte Euric au milieu de ces possédés. La fille de Roderic jeta ses regards autour d'elle, et considéra vainement tous les malheureux atteints de démence, sans pouvoir reconnaître celui qu'elle avait aimé comme un frère. Parmi les démoniaques, les uns étaient livrés aux accès d'une rage éclatante, pleine de cris et de mouvemens frénétiques, les autres rongeaient en silence leur frein; ceux-ci pleuraient à chaudes larmes et s'arrachaient les cheveux, d'autres s'épuisaient dans les accès d'une joie convulsive qui allaient se perdre dans des cris de douleur; quelques-uns restaient anéantis, comme frappés d'abrutissement. Chacun avait son cri, son délire, son démon qui l'agitait; c'était principalement à l'heure où les diacres venaient prier à haute voix, et chanter des psaumes, que tous les démoniaques s'agitaient le plus, et ressentaient les plus violens accès de folie : leurs démons, irrités par la puissance des exorcismes, soutenaient la lutte et s'acharnaient sur leur proie.

Quand Blanchefleur vit qu'il lui était impossible de reconnaître celui qu'elle aimait, au milieu de tant d'infortunés, elle se mit à pleurer, et, touchée d'une grande pitié, elle conjura la diaconesse de la conduire auprès d'Euric. Le comte était couché sur un lit de paille, immobile et pâle, son haleine presque insensible, ses yeux éteints; tout annonçait l'abattement le plus profond. Blanchefleur frappa sa poitrine et leva ses mains au ciel pour demander à Dieu pardon de ses refus, qui avaient fait tomber Euric dans le désespoir; elle l'appela par son nom, elle prit sa main et la couvrit de larmes; mais le malheureux qui jadis aurait déliré de joie, si Blanchefleur lui eût accordé un seul de ses regards ou de ses mots qu'elle lui prodiguait en ce moment, le malheureux Euric ne répondait point à ses cris, ne voyait pas ses larmes, ne pressait point sa main. La jeune vierge pleurait sans pouvoir se consoler : elle comprenait alors, pour la première fois, combien avait dû souffrir celui qui avait si long-temps aimé, si long-temps attendu près d'elle, sans qu'elle donnât une espérance à son amour, ou un regard à ses larmes.

Tandis qu'elle restait absorbée dans sa douleur, tan-

tôt fixant les yeux sur Euric couvert de baillons, à ses pieds, tantôt les élevant au ciel pour demander à Dieu sa guérison, Valdemar s'approcha d'elle; les larmes qu'elle donnait à son rival avait allumé dans son cœur une haine jalouse qui voulait éclater en menaces : Fille de Roderic, lui dit-il, est-ce là votre fiancé? Est-ce là l'homme dont vous attendez l'anneau. Oubliez-vous à ce point le nom de votre père, que vous restiez insensible aux sages conseils que vous donnent les sages amis dont vous êtes entourée? Dites, Blanchefleur, avez-vous résolu de refuser la main que je vous offre et le bel avenir qui vous attend? — Je n'ai d'autre avenir que de réparer le mal que j'ai fait à mon ami d'enfance, à mon frère, que j'ai désespéré. — Fille de Roderic, prends garde; si cet homme est possédé par le démon du désespoir, je sens que celui de la rage s'empare de moi : prends garde, je pourrais songer à me venger de toi si tu t'obstinais dans tes refus. — J'aurais mérité mon sort, pour tout ce que mon frère Euric a souffert à cause de moi.

Valdemar, qui ne pouvait arracher Blanchefleur à son amour, ne maîtrisa plus sa colère; il voulut employer la crainte pour se rendre maître de la jeune fille, et, jugeant le moment favorable, il ne craignit point de se dévoiler à elle tout entier. Fille de Roderic, lui dit-il enfin, ton obstination me pousse à des excès que je voulais t'épargner, mais tu l'as voulu, qu'il soit fait selon tes désirs. Je suis le maître ici désormais : le roi des Visigoths est mort dans un combat; les Francs, vainqueurs, s'avancent vers nos murailles; le peuple s'est assemblé dans les prairies qui entourent l'oratoire de Saint-Pierre, on va choisir un roi. Viens à l'assemblée de la nation, déclarer que la fille des Amales épouse Valdemar, commandant des Marches d'Espagne, et nous monterons sur le trône; nous détruirons l'hérésie des ariens, et nous ferons régner la foi pure de Jésus-Christ, des bords de l'Ebre aux bords de la Loire : viens.

Blanchefleur regardait toujours Euric, immobile et pâle à ses pieds, et, pour toute réponse, elle montra le jeune comte à Valdemar, qui la pressait du geste et du regard de souscrire à sa proposition. Quand il vit que son projet ne la touchait pas, il employa les menaces : le peuple sera rassemblé dans quelques instans, je te donne une heure pour réfléchir; cependant, je vais te renfermer dans cette salle, avec les démoniaques et les possédés. Si tu trahis mes espérances, voici quelle vengeance je vais tirer de toi : le chant des psaumes irrite ces furieux, et je vais dire aux moines, qui m'obéissent, d'aller à l'église, prier le ciel pour le succès de mon entreprise; les démoniaques entendront ses chants, et tu verras leurs transports; alors, je reviendrai pour te conduire à l'assemblée du peuple. Si tu refuses de me suivre, je briserai les liens de ces furieux, et tu seras dévorée vivante par ces bêtes féroces.

Blanchefleur poussa un cri d'épouvante et voulut retenir Valdemar; ce fut peine inutile, il sortit et ferma sur elle la porte de la salle. La jeune fille, pâle de crainte, se vit avec horreur renfermée seule dans cet enfer : tous ces possédés portaient chacun leur démon dans les entrailles; elle se tourna vers Euric et courut se jeter à ses pieds, comme pour implorer son secours; mais Euric était insensible, Euric était devant elle sans souvenir, sans espérance, mort.

Euric, lui disait-elle, écoute : c'est moi, c'est Blanchefleur, ton amie d'enfance, regarde-moi. Si tu ne peux me regarder, serre ma main pour me dire que tu me reconnais : Euric, je t'aime, je veux être ton épouse, et vivre pour toi seul. Oh! tu ne m'entends pas... Vous m'avez bien punie grand Dieu!... Aucune de mes pensées ne peut arriver à son ame; elle est captive dans son sein, et je ne puis la racheter. La jeune fille, désespérée de son impuissance, priait Dieu avec ferveur, versait des larmes, demandait à la religion, à l'amour, au désespoir, un moyen de ranimer Euric; elle appliquait sur les lèvres du démoniaque une croix qu'elle avait toujours porté à son cou, elle jetait sur lui l'eau sacrée qui était au pied de la grande croix dans un vase d'airain, elle prononçait sur son amant les prières les plus saintes qu'elle avait apprises; mais tout était inutile, et le démoniaque restait insensible à tous ses efforts : la jeune fille alors perdait toute espérance, elle tombait la face contre terre, et serrait sur son cœur les pieds du possédé, elle appelait Euric sans pouvoir se consoler.

Dans un moment de silence, où ses forces épuisées ne suffisaient plus a l'expression de sa douleur, elle crut entendre comme une plainte faible et passagère effleurer les lèvres d'Euric : c'était comme le premier soupir de la brise dans les feuilles des arbres, comme le sifflement léger que pousse l'aile droite du passereau. Elle écouta ce bruit, et regarda le visage d'Euric qui restait toujours immobile et pâle, comme si les soupirs qui se fesaient entendre s'étaient échappés d'un autre bouche que la sienne. C'était comme la voix intérieure de son ame qui poussait des plaintes du fonds de sa poitrine, où l'enfer la retenait captive; ses sens, livrés aux démons, n'obéissaient plus à cette ame détrônée, qui gémissait dans son corps, ainsi qu'un roi captif dans son propre palais. En écoutant avec attention ces plaintes inarticulées, ces sons incertains, qui flottaient dans l'air et venaient expirer sur son oreille, Blanchefleur crut reconnaître des chants aimés d'Euric, qui les avait appris comme elle du vieux Roderic, son père : c'était une histoire de famille, qui s'était conservée dans les traditions de cette noble maison. Blanchefleur fut émue d'une douleur pleine de charme à ce souvenir du toit paternel, qui revenait vers elle comme les parfums d'un rivage abandonné : elle se prit à chanter d'une voix plaintive ces paroles qu'Euric pouvait à peine articuler; ce souvenir, cette chanson, étaient comme un premier lien qui venait de les unir, et son ame toute entière, avec sa douleur et son amour, s'exhalait dans tous les sons, dans tous les cris échappés de sa bouche.

Euric parut être moins oppressé en l'écoutant. On eut dit qu'une douce langueur succédait à son abattement : les couleurs livides de son front s'effaçaient sous une pâleur moins sombre; il ne reconnaissait point Blanchefleur, mais des larmes naissaient dans ses yeux, et son ame captive semblait vouloir s'élancer au devant de cette voix connue qui l'appelait au dehors. La parole et les chants de la jeune vierge devinrent alors plus pressans, et l'amour, la foi, la pitié, leur prêtaient une puissance pénétrante, un charme irré-

sistible, auxquels ne pouvait échapper celui qu'ils voulaient rappeler à la vie. Comme un malheureux, tombé dans l'abîme, s'efforce de saisir et la main que lui tend un libérateur et les ronces qui peuvent le retenir dans sa chute, ainsi la raison d'Euric, rappelée à elle-même par la voix de Blanchefleur, fesait les plus grands efforts pour dompter les ombres de l'erreur dont elle était enveloppée. Les regards du jeune homme erraient autour de lui; il étendait les mains comme pour saisir un point d'appui; il semblait chercher hors de lui-même un objet qui pût arrêter son regard, attirer à lui son ame, et fixer sa raison qui s'efforçait de reprendre son empire; l'amour et le regard de Blanchefleur vinrent au secours de cette ame submergée dans les grandes eaux du désespoir : en même temps que sa main pressait sa main, son œil attirait son regard, sa voix réveillait son cœur.

C'est moi ! regarde-moi, moi, qui t'aime, disait-elle au jeune homme, qui tournait déja vers elle ses yeux étonnés; moi, qui viens te sauver pour que nous vivions ensemble. Euric lève ses mains tremblantes sur la tête de la jeune fille, sa raison reprend son empire, il se souvient, il voit; son passé tout entier lui reste dans le cœur. Que dis-je son passé ! Blanchefleur l'aime et veut se donner à lui; c'est son avenir perdu qu'il retrouve : il pousse un grand cri de joie, il rend grâce à Dieu, il presse sur son cœur la noble fille qui vient de se donner à lui.

Dans le premier moment de son ivresse, Euric n'avait pas pris garde à ses fers; lorsqu'il se leva pour suivre Blanchefleur, il sentit les liens qui le retenaient attaché; il en ressentit un violent accès d'indignation; lui noble, libre, lui soldat, être lié comme un esclave! Lui qui aimait Blanchefleur attaché comme un criminel! Dans un transport d'orgueil et d'indépendance, le barbare qui venait de ressaisir sa puissance sur ses sens, fit un tel effort, et s'élança dans sa liberté d'un bond si vigoureux, qu'il brisa la chaîne qui le retenait attaché; sans perdre de temps, il emporte hors de l'enceinte Blanchefleur, et se précipite vers son palais, où ses amis et ses parens déploraient son absence.

Or, la chaîne qu'il avait brisée en se délivrant retenait captifs les autres démoniaques et leur était commune à tous. Lorsqu'ils virent un des leurs s'éloigner, un vague instinct de liberté les avertit de le suivre, et ils s'agitèrent sur leurs grabats en fesant mille efforts pour se dégager; en même temps, le chant des psaumes qui se fit entendre par l'ordre de Valdemar, vint augmenter leur démence et redoubler le désordre de leurs sens.

Les plus voisins du grabat où le comte Euric avait reposé recouvrèrent les premiers leur liberté, et les autres, animés par leur exemple, se débarrassèrent successivement de leurs liens. Ce fut alors un désordre horrible dans cette grande salle; et la folie de chacun, s'irritant de celle des autres, les démoniaques se livrèrent aux plus violens accès de la fureur. Ce fut alors que Valdemar, ayant entendu leurs grincemens de dents, leurs cris de rage, et le fracas horrible qui se faisait entendre au loin, crut le moment favorable pour obliger la fille de Roderic à suivre ses volontés : il entra précipitamment dans la salle; mais en voyant que les possédés avaient brisé leurs liens il voulut se sauver : il n'en eut pas le temps; ces forcenés le saisirent dès qu'il parut, et, soit que leur haine pour l'homme qu'ils croyaient être un de ceux qui les retenaient prisonniers vint allumer leur fureur, soit qu'ils fussent entraînés par les démons maîtres de leurs corps, ils se précipitèrent tous sur lui en poussant des cris horribles. En vain il appelait au secours, en vain il fesait briller son épée, rien n'arrêtait les démoniaques. Il se débattit dans leurs mains frémissantes, armées d'ongles tranchans, et sans pouvoir s'en arracher : ils mordaient ses chairs, ils le mettaient en lambeaux, et dans un instant, le commandant des marches d'Espagne fut dévoré par ces bêtes féroces. Tandis que Blanchefleur acceptait l'anneau d'Euric, en présence de leurs parens et leurs amis, les membres dispersés de Valdemar ensanglantèrent la salle de ces démoniaques dont il avait voulu tourner la rage contre la noble fille de Roderic.

I. Latour, (*de Saint-Ibars.*)

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-DE-FURSAC.

L'hermitage de Léobon, situé dans un lieu écarté, entouré de bois, n'avait pas été découvert par les North-Mans. Cette faveur que Seg-Unze-Las (Bénévent) avait partagée, et qu'il devait également à sa position, attira un concours immense de pélerins au milieu des ruines de Fursac. Tous regardaient comme une protection spéciale du ciel que la demeure du saint eût été respectée des barbares.

On venait donc supplier saint Léobon d'intercéder auprès de Dieu, pour détourner de la malheureuse Aquitaine ses implacables et féroces ennemis. Chaque fidèle ajoutait à ses vœux une offrande proportionnée à sa fortune, et le gardien du modeste oratoire se trouva à la fin du IXe siècle assez de ressources pour songer à rétablir l'église de Sainte-Rufine. On pensa qu'elle serait plutôt préservée d'une seconde destruction en la plaçant sous la protection immédiate du prince des apôtres. La statue de son nouveau patron fut exécutée en pierre. Cette singulière statue de saint Pierre-aux-Liens se voit encore dans la chapelle à droite du chœur. On grava aussi en relief les clefs de saint Pierre sur la voûte principale.

La nouvelle église avait peu d'étendue: elle consistait dans la nef principale et les deux petites nefs soutenues par les quatre colonnes octogones et les huit piliers engagés, de même style que les colonnes, mais ne présentant que trois faces.

Le chœur fut construit au XIe siècle; il présente une particularité rarement observée dans les églises: le pavé se trouve plus bas que le sol du reste de l'édifice. On pourrait exhausser le chœur pour faire disparaître cette irrégularité; mais la voûte est déja si basse que la nouvelle élévation qui serait donnée au pavé, jointe aux deux mètres de hauteur des marches du maître-autel, produirait un effet détestable.

Les seigneurs de Chabannes firent construire, au commencement du XVIe siècle, la belle chapelle qui porte leur nom et que l'on appelle aussi *Chapelle-des-Vitraux;* elle était séparée du chœur par une belle grille ornée de fleurons qui garnissaient l'ogive pratiquée dans l'épaisseur des murs. Cette grille a été brisée en 1795. Mais le plus bel ornement de la chapelle est son magnifique vitrail, qui peut avantageusement supporter la comparaison avec les morceaux du même genre qui se trouvent dans les plus belles basiliques de France.

Les mêmes seigneurs de Chabannes élevèrent la porte principale du sud. Le dessin en est gracieux, et les arabesques délicats qu'on y admire sont d'un rare mérite d'exécution.

Quelques années plus tard, les habitans de Saint-Pierre-de-Fursac voulurent aussi contribuer à l'agrandissement de leur église; ils construisirent le misérable porche et la ridicule porte de l'ouest qui déshonorent l'édifice. On pourrait rendre au monument sa beauté primitive en remplaçant l'entrée mesquine de l'église par un portail, en baissant le porche, en construisant une voûte au premier étage du clocher, et en élevant une tour à la place du chétif pain de sucre en bardeaux penché sur le presbytère.

Certes, l'artiste qui va visiter Fursac, attiré par la réputation méritée des vitraux de Saint-Pierre, est loin de se douter de la beauté du monument, car il est obligé d'y entrer par la petite porte de l'ouest.

Rien de plus humble que cette porte servant d'entrée principale, depuis que la commune a eu la malheureuse idée de dérober à tous les regards et de rendre inutile la belle porte du sud, en conduisant les murs du cimetière jusqu'à l'église, en fermant le passage dans la partie supérieure par le hangar de la cure, et par deux ou trois autres petites constructions également dépendantes du presbytère, comme si l'espace manquait dans une campagne, pour venir gâter un monument, le seul objet qui puisse attirer les étrangers dans la localité. Nos pères étaient bien plus sages; ils avaient soin de bâtir leurs églises au milieu d'un bel emplacement, pour faire ressortir toutes les beautés extérieures, les belles proportions de leurs édifices. Vous, au contraire, loin de les imiter, vous masquez ces monumens par vos lourdes constructions, et non-seulement vous détruisez l'effet qu'ils devraient produire, mais encore vous les exposez à être détruits à chaque instant par l'incendie.

Déblayez donc ce qui entoure l'église de Saint-Pierre. Que l'on puisse circuler autour de l'édifice, et alors on en jugera l'ensemble, surtout si le terrain occupé par le cimetière était rendu à sa destination naturelle, s'il formait une belle place autour de l'église, amélioration immense, qui s'exécuterait sans frais pour la commune de Saint-Pierre-de-Fursac, et à son plus grand avantage, comme je l'expliquerai plus loin.

Pour échapper à l'impression désagréable causée par son aspect extérieur, on se hâte de pénétrer dans l'église de Saint-Pierre. Le premier coup-d'œil n'est pas plus satisfait que précédemment. On se trouve sur une espèce de tribune terminée par de mauvaises marches en pierres de taille, toutes brisées et disjointes; c'est le porche. La voûte n'a jamais été faite; elle est remplacée par quelques poutres vermoulues sur lesquelles on a jeté, de distance en distance, des planches peu solides. L'architecte de cette dernière addition de l'église a suivi la loi inverse pour la construire. Il ne s'est préoccupé que de la disposition extérieure du terrain, sans tenir aucun compte du niveau du pavé de l'église. Il résulte de cette mauvaise disposition que le premier examen est défavorable même aux voûtes de la grande nef.

En effet, du porche, la voûte paraît écrasée et manquer de proportion. Le vaisseau semble mal divisé, on dirait que les bas-côtés ont trop de largeur comparativement au centre. C'est encore pire lorsque de la nef les yeux se portent vers le chœur. La dernière ogive horizontale, marquant la séparation des deux parties de l'église, coupe un second édifice tout différent du premier et communiquant accidentellement avec lui. Involontairement les regards se portent toujours sur les affreuses peintures de 1761 qui couvrent toute la voûte du chœur. Il est impossible de garder son sérieux à la vue de ces objets fantastiques. Qu'est-ce que le badigeonneur a voulu representer? Un *ancien* de la paroisse m'a longuement expliqué que le peintre s'était bien distingué. Il avait badigeonné toute la voûte sans échafauder et en se tenant sur deux échelles appuyées sur les arêtes et placées à un mètre de distance. J'avoue que ce fut un vrai tour de force, mais cela prouve seulement que le peintre de Fursac avait d'excellens jarrets. Mais il y a urgence de faire disparaître les traces de son trop fécond pinceau, qui n'a pas même épargné le tableau de saint Pierre-aux-Liens placé dans la chaire, et que la tradition se contente de perpétuer le souvenir de la force musculaire du *Van-Dick* villageois.

Il faut donc se hâter de descendre les degrés du porche pour juger la construction du Xe siècle.

Les voûtes soutenues par les quatre colonnes apparaissent alors dans toute leur beauté; on admire la parfaite exécution des trois compartimens, sans songer à critiquer le peu d'élévation des clefs.

Le porche est séparé de la grande nef par une arcade d'un mètre de largeur. A l'intérieur du vaisseau, l'ogive, dans toute son étendue, a pour unique ornement un cavet de douze centimètres de largeur sur onze de profondeur. Aux angles formés par la jonction du mur du clocher avec les murs de l'église, un pilier engagé présente en saillie trois arêtes de même dimension que les faces des colonnes. De chaque côté de l'église on compte deux autres piliers de même style et de même dessin; ils réunissent deux arcs surbaissés



INTÉRIEUR DE SAINT-PIERRE-DE-FURSAC.

qui lient et soutiennent l'extrémité des voûtes des nefs latérales. Le dernier arc, qui va rejoindre le mur de séparation du chœur, est ogive; il a moins de largeur que les deux autres. Les cintres des nefs latérales ont une arête unie pour terminer les arcs; à l'intérieur de ces petites nefs les arêtes sont vives et font corps avec les parties de voûtes qu'elles terminent.

La voûte de la nef principale a quatre arêtes ogives à chacun de ses trois compartimens. Ces arêtes sont ornées d'une nervure séparée du morceau solide par un congé.

Les quatre colonnes détachées qui portent toute la partie principale de cette belle voûte sont octogones. Le fût est composé de douze assises de hauteur à peu près semblables. Le granit de ces colonnes est très fin et très beau, de couleur gris clair, excepté toutefois la deuxième colonne de gauche, dont quatre assises sont rose foncé.

Dans toute l'église, on ne trouve pas un seul chapiteau : les arêtes des voûtes prennent naissance dans la dernière assise; il serait impossible de trouver rien de plus parfait dans ce genre. On ne peut s'empêcher d'admirer les belles lignes qui se perdent dans la pierre avec une finesse extrême; elles vont se réunir au centre des voûtes. Les clefs sont des cercles nus et pleins; cependant la pierre du centre porte en relief, comme nous l'avons déja dit, les clefs de saint Pierre. Trois des clefs des voûtes ont conservé leur couleur naturelle; les autres ont été barbouillées en même temps qu'une partie de l'édifice. Le maçon aura sans doute manque de courage pour couvrir toute cette belle pierre.

Les colonnes de l'église de Saint-Pierre-de-Fursac ont été taillées sur place. Ce travail est très bien exécuté. On éleva d'abord des pilastres à peu près carrés et on leur donna ensuite la jolie forme que nous leur voyons aujourd'hui. La deuxième colonne de gauche, malheureusement, n'a pas été terminée; le grain de la pierre est moins fin, moins dur, parce que les lamelles du mica sont plus étendues, que les morceaux de silex sont plus gros, et que dès lors il s'est trouvé beaucoup moins de solidité dans cette pierre que dans celle des autres colonnes. Ainsi, on y remarque des veines plus nombreuses et plus considérables. C'est à cause de ces défauts que la pierre a manqué sous le ciseau de l'ouvrier. Trois faces seulement du fût et de la base de la colonne sont terminées, deux autres sont ébauchées; le reste a conservé sa forme primitive. On a essayé de cacher le défaut de la pierre avec du ciment: les côtés du nord et du sud de cette colonne se trouvent ainsi à angles droits.

Il en est beaucoup qui, après avoir visité l'église du Haut-Fursac, ont contesté l'exactitude de la tradition, sur la formation des colonnes, telle que nous venons de l'exposer. Plusieurs ont prétendu que les colonnes n'avaient pas été taillées sur place, mais élevées assise par assise selon le mode ordinaire; mais ils n'ont pas expliqué l'irrégularité de la deuxième colonne. D'autres, partageant l'avis des premiers, ont avancé que la colonne avait été ainsi disposée pour recevoir la chaire placée alors du côté gauche. Comme preuve de cette assertion, ils ont rappelé que de semblables mutilations avaient été commises sur des colonnes, dans les églises de la Souterraine, de Bénévent et de beaucoup d'autres localités, toujours pour le même motif. Ils ajoutent encore que la pierre octogone placée aux fonts baptismaux est un morceau taillé à l'époque de la construction de l'église, mais que c'est *en cas* n'a pas eu besoin d'être employé et a été laissé où on le voit.

Un examen attentif, fait sur les lieux, détruit bien vite toutes ces objections.

Il était inutile de toucher les faces de la colonne pour appuyer une chaire, qui pouvait bien s'attacher sur la face de l'octogone, comme celle qui existe aujourd'hui le prouve. Les deux colonnes du centre de la basilique de Bénévent ont été détruites pour placer des tribunes, c'est très vrai, mais elles étaient rondes et leur avancement était triple de celui de la colonne de Fursac; c'est ce qui donna la malheureuse idée de gâter deux beaux morceaux pour appuyer quelques planches peintes: mais à Fursac, ou donc était la nécessité d'en agir ainsi? La chaire actuelle a été placée, en 1761, à la deuxième colonne de droite; les voûtes et les murs prouvent qu'à cette époque on tenait peu à ménager l'architecture de l'édifice, et la colonne n'a pas été touchée. D'ailleurs, on ne place pas une chaire ou une tribune de manière à tourner le dos au chœur et aux fidèles. Or, les trois faces de la colonne qui sont régulièrement terminées regardent le chœur et la nef principale; celles qui sont unies, que l'on voudrait avoir été ainsi disposées pour recevoir la chaire, sont tournées, à l'ouest, vers le porche; au nord, vers la nef latérale de gauche. Enfin, si les angles du fût et de la base de la colonne avaient été rabattus après coup, la surface plane serait régulière, et le diametre de la colonne ainsi détériorée aurait une dimension moindre; c'est tout le contraire: les trois colonnes achevées ont cinquante-deux centimètres de diamètre; celui de la colonne informe est beaucoup plus considérable. Si du fût on passe à la comparaison des bases, la différence est encore plus sensible: les parties non achevées sont donc telles qu'elles ont été placées. A la troisième assise, angle du sud, les derniers coups de ciseau sont bien marqués; le morceau abandonné a quinze centimètres de longueur: il offre une saillie de trois centimètres. A la base, entre le second listel et le cavet, se trouve le commencement de la défectuosité de la pierre, ce qui a forcé l'ouvrier à s'arrêter. La brèche qui fut faite par l'éclat de la veine s'étend à plus de vingt-cinq centimètres; elle va en remontant et tournant un peu vers la seconde croisée de gauche. Toute cette ouverture avait été cimentée. Le ciment n'est pas de même nature que celui des deux murs de refend du clocher (1,600); il a deux parties et demie de chaux sur quatre. Lorsque l'accident arriva, il fallut bien suspendre le travail, et la colonne est venue jusqu'à nous imparfaite.

Quant à la pierre octogone placée près des fonts baptismaux, elle ne remonte pas si haut qu'on veut bien le dire. Le grain n'est pas le même que celui des colonnes, il est semblable au plus grand nombre des morceaux de la chapelle des seigneurs de Chabannes (1530). Lorsque cette chapelle fut construite, il dut entrer dans l'esprit de l'architecte de compléter son œuvre en réparant le défaut de la colonne, défaut qui nuit beaucoup, comme nous l'avons dit, a la beauté de la principale partie de l'église. La mort du noble bienfaiteur de Saint-Pierre-de-Fursac arrêta probablement les travaux commencés; la pierre citée est tout ce qu'il en reste. Il était réservé à notre époque d'exécuter cette opération plus difficile que dispendieuse. Nous puisons l'assurance de voir bientôt compléter le monument de Fursac, dans la certitude que nous avons acquise que M. Fleury, préfet du département de la Creuse, s'occupe, avec autant de zèle que de goût, de remédier à l'état affligeant de dégradation des édifices religieux de cette partie de notre Marche confiée à son administration.

Je dois terminer ce que j'avais à dire du morceau principal de l'église de Saint-Pierre-de-Fursac par la nomenclature des moulures des bases des trois colonnes. Comme on peut bien le penser, en se rappelant la date de la construction, ces bases octogones n'appartiennent à aucun ordre; elles se rapprochent plus du toscan que des quatre autres. Après le socle fort élevé, vient un faible congé, puis un larmier de onze centimètres de hauteur, terminé par un tore peu saillant; vient ensuite une plate-bande de dix-huit centimètres de largeur, enfin un second tore et un listel.

Trois des croisées du vaisseau sont ornées à leur sommet de deux courbes à moulure simple, réunies par un ove ouvert dans sa partie inférieure. La quatrième croisée (la deuxième à gauche) a de plus que les autres une petite rosace. C'est un trêfle garni de trois moulures d'un bel effet. Le trêfle se joint aux angles par des lignes ondulées.

Le chœur se distingue du reste de l'église par un

caractère particulier d'architecture. Il y a ressemblance parfaite dans la coupe de la voûte avec la chapelle souterraine de Sainte-Anne, à la Souterraine. Les arêtes prennent naissance aux quatre angles des murs, partageant la hauteur à peu près par moitié; elle ont pour soutènement des figures bizarres telles que l'on en rencontre en si grand nombre dans les constructions du XIe siècle.

La croisée qui éclaire le chœur est divisée en deux compartimens. Le pilastre est orné de plusieurs moulures délicates: il soutient la grande rosace; c'est un double trèfle couronnant très bien les deux petites rosaces pleines de goût, placées de chaque côté et un peu plus bas.

Je ne répèterai pas ce que j'ai dit des peintures de la voûte; elles vont disparaître. Lorsque cette réparation aura été faite, il faudra renouveler la dorure des cadres du maître-autel; non point que ces tableaux soient remarquables, mais parce que la dorure fera mieux ressortir la teinte grise des voûtes. Je ne parle pas d'employer le ciseau pour détruire le badigeon; les réparations ainsi exécutées coûteraient trop, les fonds ne seraient point accordés. Il faudra malheureusement se contenter de passer une couleur en grisaille pour cacher la chaux, la couleur d'ocre, etc.

J'ai déja dit que le pavé du chœur se trouvait plus bas que celui de l'église, et qu'il était nécessaire de laisser subsister cette irrégularité, vu le peu d'élévation de la voûte; mais une réparation, ou plutôt une addition que l'on ne peut ajourner, c'est une sacristie à construire à la gauche du chœur. La Chapelle-du-Vitrail, qui en sert aujourd'hui, est pleine de fidèles les jours de dimanches et de fêtes, parce que l'église est trop petite pour la population de la paroisse; il en résulte que le prêtre a beaucoup de peine à s'habiller, plus de peine encore à traverser cette foule compacte pour se rendre à l'autel.

La chapelle des seigneurs de Chabannes est très belle. La voûte est dans le goût de la renaissance. Une magnifique étoile réunit au sommet les diverses arêtes; au centre de l'étoile est un écusson dont le champ est vide. De superbes branches de chêne, taillées en relief avec une délicatesse infinie, dans le granit, supportent les arêtes partant, comme celles du chœur, du milieu des murs. On ne peut se lasser d'admirer ces morceaux ainsi que l'architrave intérieure de la porte de la chapelle. Le côté du chœur devait recevoir des ornemens semblables, mais la mort du seigneur Escuyer suspendit les travaux, et la pierre est unie.

Ce qui fait le plus bel ornement et la richesse de cette chapelle, ce sont les magnifiques débris des vitraux de la rosace et de la grande croisée. Pour donner une idée de ce morceau précieux, il ne faudrait rien moins que la plume poétique du savant inspecteur des monumens historiques de France, et si nous essayons d'en faire l'analyse, en reconnaissant l'impossibilité de réussir, c'est pour inspirer à ceux de nos concitoyens qui n'ont pas encore visité ce chef-d'œuvre, l'envie d'aller l'admirer; car le vent peut détruire d'un moment à l'autre tout ce qui reste de ce morceau capital.

On n'est pas d'accord sur l'époque de l'exécution du vitrail de la chapelle de Fursac. Les uns le font contemporain des vitraux de la Sainte-Chapelle de Louis IX; ils prétendent qu'il était placé à la croisée du chœur, et que le sire de Chabannes le fit transporter où il est. D'autres, se fondant sur des chiffres que l'on distinguait près de la légende, il y a quelque temps, soutiennent que ce vitrail, peint en Flandre en 1435, fut acheté dans ce pays, au commencement du XVIe siècle, par le seigneur de Chabannes, et placé par ses ordres dans sa chapelle.

Nous regrettons beaucoup de n'avoir pas rencontré à Fursac l'artiste distingué qui est chargé de diriger l'exécution des nouveaux vitraux de la cathédrale de Chartres. Les lumières spéciales du peintre célèbre nous auraient été d'un grand secours, mais nous ne perdons pas l'espoir de faire connaître son opinion sur le morceau en question. Ajoutons seulement que sa visite à Fursac prouve déja l'importance des vitraux de la chapelle de Chabannes.

Le tableau complet était la trilogie de la passion. A la partie supérieure, les anges; au centre, le Christ sur la croix, entouré des deux larrons; sur le plan le plus rapproché, les saintes femmes, le disciple bien-aimé; quelques croyans à la gauche du Christ; à sa droite, deux tribuns, le centurion, les soldats et la populace, au milieu de laquelle se trouvent des princes des prêtres.

Dans le nuage d'azur, encadré par le dernier ove de la rosace, on distinguait la figure de Dieu le Père; on voit seulement aujourd'hui les profils de la tête des deux chérubins placés de chaque côté.

Les trois anges qui se trouvent au-dessus du Christ sont très bien conservés; rien de mieux rendu en ce genre de peinture que la douleur de ces trois êtres célestes. Le coloris a employé toutes ses richesses pour diaprer leurs ailes et leurs écharpes des nuances les plus fines et les plus délicates. L'expression de leur visage est différente. L'ange placé au centre, et un peu plus haut que les deux autres, regarde la mère de Dieu. Le cœur de l'ange est brisé de voir une femme, une mère, assister à une épreuve si terrible. En suivant les regards de l'ange qui s'arrêtent sur Marie, on répète involontairement ce passage si touchant :

Stabat mater dolorosa
Juxtà crucem lacrymosa
Dum pendebat filius.

Il y a de la résignation dans les traits de l'ange placé à gauche: c'est l'expression d'une douleur calme quoique vivement sentie. Il souffre de voir son Dieu attaché à la croix infamante; mais il sait que l'Homme-Dieu triomphera de la mort, et, ce qui est plus encore, qu'il triomphera des préjugés du genre humain, que le plus ignoble supplice deviendra le plus glorieux insigne.

Le troisième ange pleure plus amèrement que les deux autres; il pleure sur cette foule cruelle et stupide qui crie *Tolle, tolle!* sur son libérateur; il pleure sur ces farouches soldats qui, regardant avec dédain ce grand sacrifice, ne comprennent point tant d'héroïsme, eux qui ne savent que mourir sur un champ de bataille.

Au-dessous des trois anges, le peintre a gravé ces mots :

Angeli mei amarè flebunt planctibus.

Isaïe avait dit :

Angeli mei amarè flebunt.

Tout le milieu du vitrail n'existe plus. Nous n'avons pu savoir à quelle époque il a été brisé; s'il faut en attribuer la faute à la barbarie de 93 ou au peu de soin pris pour sa conservation. Il ne reste que les pieds du Christ, qui devait être à peu près de grandeur naturelle.

A la droite, se tiennent les saintes femmes. On est ému de pitié en lisant tant de résignation unie à tant de douleur.

Ceux qui prétendent que les vitraux ont été exécutés à Fursac, par un peintre étranger, venu sur l'invitation des seigneurs des Taillhades ou de Chabannes, rapportent que les traits des saintes femmes rappellent des personnages historiques de Fursac, deux religieuses célèbres.

La chose est possible, puisqu'elle a été remarquée dans beaucoup d'autres tableaux; seulement, il est fâcheux que la tradition n'ait pas conservé les noms de ces deux supérieures d'un couvent de Limoges. On aurait pu être mieux fixé sur la date de l'exécution des vitraux.

L'expression des visages des autres personnages n'est pas moins remarquable. Le centenier repentant dit à son voisin : « Certainement c'était là un homme juste. » L'autre ne comprend point et regarde son capitaine d'un air tout ébahi.

Quant au groupe des autres personnages, c'est la traduction de ce verset.

« Cependant le peuple était là qui regardait, et les » magistrats, aussi bien que le peuple, se moquaient » de lui en disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve » lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. »

Il est urgent de prendre des précautions pour assurer la conservation des précieux débris de ces vitraux. Un ancien maire de Fursac a déjà eu le soin de faire placer en dehors une grille en fer et un treillis en fil d'archal. Ce n'est pas assez. Les vitres ordinaires qui ont remplacé le corps du Christ n'ont pas assez de force pour supporter le poids des vitraux supérieurs; elles commencent à céder, et, lorsqu'un vent violent souffle, on craint de voir tout le vitrail tomber en éclats. Il faut garnir les vitres nouvelles de légères lames de zinc, pour maintenir le plomb; elles-mêmes seront assujetties à de petites baguettes de fer ondulées, qui partiront de la base et seront scellées à droite et à gauche de la croisée. Il n'y aura point confusion et le tableau supérieur sera préservé.

La chapelle des seigneurs de Chabannes renferme encore plusieurs morceaux curieux à observer, soit par leur haute antiquité, soit par le mérite de leur exécution :

1° Les statues de saint Pierre, ouvrage en pierre du xe siècle, et de saint François, du xvie.

2° Une statue en bois de sainte Marie-Madelaine, fort bien exécutée. Ce morceau élève des contestations entre plusieurs visiteurs et le *cicerone* du village. Les premiers veulent voir dans la sainte un jeune ecclésiastique revêtu de sa chape; le second soutient que la prétendue chape n'est autre chose que le manteau léger dont se servent encore aujourd'hui les femmes de Fursac. A l'appui de son opinion, le guide montre quelques caractères gothiques, MARI.... Le reste de l'inscription est brisé. Ces caractères sont du xve siècle. (*Voir le manuel de la Paléographie française, page* 209).

Plusieurs statues de la même chapelle sont décapitées; elles tiennent leur tête sanglante entre leurs mains. La plus grande est de demi-proportion naturelle; à son cou se trouvent cinq trous qui rappellent les cinq fontaines de sainte Rufine. Les autres statues décapitées portent le même nom. Le statuaire pensa qu'il ne pouvait rien faire de mieux pour honorer la sainte de Fursac qu'en la représentant de la même manière que Balsème, c'est-à-dire portant sa tête entre ses mains, parce que tous deux avaient péri à la même époque, de la même manière, et sous le glaive des mêmes ennemis du nom chrétien.

Sainte Rufine porte le costume des dames romaines. Une robe traînante, relevée au-dessus du genou par une agrafe ciselée et ornée de pierres précieuses, laisse apercevoir une tunique plus légère et moins longue. Le coup qui a fait tomber la tête n'a pas dérangé les cheveux; ils sont séparés en deux parties égales retombant sur les tempes, un bandeau les retient.

Saint Balsème est drapé dans une toge romaine. Sa figure ne porte aucune trace de la mort; l'auréole du martyre l'a rendue resplendissante de jeunesse et de beauté.

Voici la légende de saint Balsème, dont le nom a été oublié à Fursac, comme celui de sainte Gémine.

« Le père Lecointe, au tome Ier des *Annales ecclé-* » *siastiques de Fursac*, parle ainsi des deux Balsème » limousins : Colvonérius, dans ses *Scholies sur le texte* » *de Flodoard*, confond Balsème, neveu de saint Bu- » sole, avec un autre Balsème, duquel Camusat a pu- » blié l'histoire tronquée pour la plupart, et pleine de » beaucoup de fautes, dans son *Promptuaire des An-* » *tiquités tricassines*, que le père Labbe rapporte en la » page 509 du tome II des *Ecrivains d'Aquitaine*. Ils » conviennent tous deux de nom, tous deux du même » pays le laissèrent pour aller demeurer en Champa- » gne; mais il y a tant de choses différentes entre » eux, qu'on ne sçaurait les unir. L'un s'arrêta auprès » de Rheims et y vecquit solitairement; l'autre alla » en la cité d'Arcyes, laquelle est à présent un village » proche de la rivière d'Aube, où l'on prend le chemin » de Troye, pour aller à Châlons-sur-Marne. L'un est » mort de maladie naturelle, dans sa propre cellule, » et l'autre consuma sa vie par un martyre illustre » dans la persécution des Vandales. L'un estait au » septième siècle, estant contemporain de Sonnatius, » qui fut archevêque de Rheims après Romulphus, » lequel succéda à Gilles ou Gillon, et ses successeurs, » évêques de Rheims, sous les rois Dagobert et Sige- » bert; l'autre fut décapité avant que cette partie des » Gaules qu'on appelle Champagne fût réduite en la » puissance des François. L'un est honoré en qualité » de confesseur, dans le *Martyrologe des pères béné-* » *dictins*, au 18me des calendes de septembre; et l'autre » estant glorieux martyr, aux *Additions d'Usuard*, le » 17me des calendes de Septembre. Le *Martyrologe* » *Bénédictin* dit du premier : Au territoire de Rheims » la feste de saint Balsème, reclus, neveu de saint » Busole, abbé; et Molan, avance du second : Au

» château de Rameru, la naissance du bienheureux » Balséme, glorieux martyr, et de ses compagnons; » et Camusat remarque que les reliques de saint Balséme, martyr, reposent au prieuré de la ville de » Rameru, lequel est distant de sept lieues de la ville » de Troye, et une du village d'Arcyes. Le saint Balséme que les bénédictins honorent est celui duquel » Flodoard a écrit en l'*Histoire de Rheims*, qui estait » neveu de saint Busole, et fut reclus et solitaire, sans » jamais entrer dans aucun monastère, et appartient » moins aux bénédictins que son oncle Busole. Laissons à part ce Balséme plus jeune pour traiter du » premier, qui vivait longtemps devant; et, laissant » ce que Camusat luy attribue, qui appartient au second, disons le reste qui concerne sa vie et son martyre.

» Le bienheureux Balséme estait de la ville de » Limoges, lequel estant issu de parens nobles fut » élevé par des hommes très savans pour servir l'église; et, ayant passé l'enfance, fut jugé digne de » l'ordre de diacre, parce que, selon l'effet de son » nom (*Balsamum*), il répandait un baume très exquis » de la foy et de la justice. Il estait conduit de l'esprit » de Dieu et donnait de merveilleux exemples de charité et des autres vertus. Le désir d'imiter le saint » patriarche Abraham, en quittant son païs, l'ayant » porté à se faire estranger et à vivre inconnu dans » quelque solitude, il parvint en la ville d'Arcyes, qui » n'est maintenant qu'un village. En ce temps les Vandales sortis de leurs terres inondèrent dans la Champagne et mettaient tout à feu et à sang. Balséme, » estant venu à la rencontre de ces infidèles, commença » à les exhorter par des paroles salutaires à quitter » leurs vieilles erreurs et à se convertir à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces gens de meurtre et de carnage, et qui n'avaient rien moins que l'homme, » frémissant et hurlant comme des bestes, le saisirent » au collet et le menèrent sur le plus haut de la montagne où ils le décapitèrent.

» Estant déjà décollé, Dieu voulut manifester sa » gloire; car aussitôt qu'il fut abattu il se leva, et, » prenant sa teste entre ses mains, il commença à » marcher d'un pied ferme devant ses ennemis durant » un mille de chemin. Ces bestes féroces et cruelles, » voyant que ce saint les bravait encore après sa mort » et qu'il triomphait d'eux, ne pouvant souffrir cet » affront, le prirent de rechef et le jetant dans un puits » qu'ils trouvèrent à leur rencontre, le bouchèrent » ensuite de terre et de pierres. Le corps du saint demeura long-temps en ce lieu inconnu aux hommes, » mais chéri de Dieu. Il luy plut enfin de le découvrir » pour sa gloire et pour l'honneur du saint. Il y avait » en la cité de Limoges la fille du prince ou gouverneur du païs qui estait aveugle, ce qui affligeait » extrêmement ses parens, lesquels ne sçavaient de » quel remède user pour la guérison de ce mal. Elle » ne souffrait pas moins d'estre privée de la lumière » du ciel et obligée de vivre dans les ténèbres.

» Une nuit, estant accablée de tristesse et de sommeil, Notre-Seigneur luy commanda de s'en aller en » France, en la ville d'Arcyes, et qu'elle trouverait » là un puits bouché de pierres et de terre, et que, » l'ayant fait nettoyer, elle y trouverait un très grand » trésor, à sçavoir un très précieux martyr de Jésus-» Christ, qui avait jadis esté massacré par des hommes » très impies, lesquels, non contens de luy avoir osté » la vie, l'avaient jeté au fond du puits, et que ce » martyr s'appelait Balséme; qu'après qu'elle aurait » retiré ce saint corps de ce lieu, elle le parfumast » d'onguens, et l'enveloppast de linges, et se lavast » les yeux des eaux qu'elle trouverait là, qui lui rendraient aussitôt la vue. Ayant averti ses parens et » amis, on prépare son train et son équipage. Elle » arrive au lieu, le fait purger, trouve le saint corps, » et est d'abord guérie par le moyen de l'eau, qui » purifia ses yeux. Cela estant accompli, elle déposa » le saint corps dans une église de *saint Pierre*, qui » estait voisine, derrière l'autel de la même basilique. » Quelque temps après, la comtesse Hortense, m... » du comte Helduin, prit ce corps saint et le porta à » Rameru, dans une église de la vierge Marie, qu'elle » avait bâtie avec son fils. Et dez lors ce fut une » source de miracles et de prodiges; car les aveugles » recevaient là leur guérison, les sourds, muets, boiteux, paralytiques et autres malades sentaient la » vertu de sa présence, et ses grands mérites devant » Dieu estaient reconnus par l'opération de tant de » merveilles. »

Larochaymond ne vit pas terminer sa chapelle. Son désir d'être enterré près de l'autel ne fut pas exaucé. On craignit de profaner les cendres du bienfaiteur de l'église de Fursac, en le plaçant dans un *lieu non bénit, rempli tous les jours d'ouvriers et qui n'était pas encore entièrement clos.* Jean fut inhumé à gauche du chœur, près de son frère Gilbert de Chabannes, le sénéchal. La tombe de Gilbert n'est point semblable à celle de son frère et de son aïeul, qui se trouve dans les bas côtés de la même église. A la place du lion, armoiries de sa maison, se trouvent trois petits écussons encadrés par sept fleurs de lis; le champ est traversé par un large cimeterre.

Ce fut par les ordres de Jean de Chabannes qu'on reconstruisit la porte principale. Le dessin en est gracieux. Deux colonnes plates, cannelées, soutiennent l'archivolte surmontée de trois jolis arabesques bien conservés. Le badigeonneur a respecté tout ce morceau précieux exécuté en granit rose.

Malheureusement cette porte est cachée aux regards des visiteurs. Lorsque les habitans de Fursac comprendront mieux l'intérêt de leur localité et la beauté de leur monument, ils s'empresseront de rendre les abords de leur église plus faciles et plus beaux, en remplaçant le cimetière par une belle place.

Le cimetière de Saint-Pierre-de-Fursac occupe le plus beau site de la contrée. De ce plateau, l'œil plonge dans le joli bassin de Gaulière, fermé, comme un vaste amphithéâtre, par des collines boisées ou cultivées, et par les rochers pittoresques récemment désignés par le nom de Sainte-Hélène. Au milieu du bassin, la Gartempe roule ses eaux; et dans le lointain, pour animer le paysage et doubler son intérêt par les souvenirs historiques, apparaissent le manoir des barons de Chamborant et la vieille tour contemporaine de Pépin.

Le cimetière de Saint-Pierre-de-Fursac ferait donc

une place magnifique, une promenade aussi salutaire qu'agréable. Préfèrera-t-on y laisser un foyer de miasmes putrides, qui se répandent sur le bourg de Saint-Etienne, situé à ses pieds, et peuvent y occasioner des maladies pestilentielles pendant les grandes chaleurs de l'été? J'en appelle au témoignage de toutes les personnes qui ont visité Fursac au mois de juillet et au mois d'août, n'ont-elles pas senti une odeur infecte? Cette odeur insupportable ne s'étend-elle point jusqu'au pied de la colline? La plus grande partie du cimetière est sur le roc; dans le reste l'humus a peu d'épaisseur: quelles difficultés pour suivre les prescriptions de la loi sur les inhumations!

Les habitans de Fursac éprouveraient beaucoup de peine à troubler le repos de leurs pères; ils veulent que le même lieu réunisse leurs cendres à côté de celles de leurs ancêtres. C'est un sentiment fort louable, mais leur conscience peut se rassurer; ils ne manqueront point du tout au respect dû aux morts en songeant à faire une chose que réclame impérieusement la santé des vivans.

MM. de Saint-Pierre-de-Fursac font une autre objection contre le changement de leur cimetière: ils représentent leurs faibles ressources.

Ma réponse est concluante :

Je faisais part des améliorations à exécuter à l'église de Saint-Pierre devant plusieurs personnes. Une d'elles, qui n'habite point cette commune, et que je suis autorisé à nommer au besoin, trouva le projet si avantageux à cette localité qu'elle s'offrit spontanément à faire tous *les frais de nivellement et de plantation de la nouvelle plac.. De plus, cette même personne promit de faire l'abandon gratuit et perpétuel d'un champ assez vaste pour y établir un nouveau cimetière.*

Vous croirez peut-être que cette proposition, d'une générosité inouïe, d'un désintéressement si rare, sera acceptée avec acclamation; pas du tout.... ces offres sont rejetées. Le cimetière continuera à infecter le bourg inférieur, le monument ne sera abordable que par son côté défectueux, et l'on ne pourra jouir de la plus belle promenade qu'il soit possible de créer. Mais, dans quelques années, MM. du Haut-Fursac comprendront leur erreur; ils seront forcés de faire exécuter à grands frais ce qui, aujourd'hui, ne leur occasionerait aucune dépense.

La cloche de Saint-Pierre-de-Fursac a été fondue en 1786.

Parrain : monseigneur André de Gartempe, seigneur des Thaillades.

Marraine : demoiselle Marie Savy de Lavillaubert.

YVES. FESNAU.

LA BATAILLE DE COUTRAS.

1587.

« Entre la Roche et Coutras, toujours nous crions bataille; là s'est logé le » roi avec tous ses gendarmes.
» M. de Joyeuse est au dedans, il dit au roi. — Sire rendez-vous. — Es-tu » simple cadet pour dire au roi: Sire, il faut vous rendre.
» Je ne suis pas simple cadet; je suis Joyeuse.
» Le roi fit placer les canons le long de la muraille; au premier coup qu'il » tira, Joyeuse trembla.
» Au dernier coup qu'il tira, Joyeuse tomba à terre. Hélas! ses petits « enfans, que feront-ils sans leur père?
» Nous les confierons à une belle nourrice, et quand ils seront nourris, ils » seront soldats de guerre.
» Entré la Roche et Coutras, toujours cridem bataillo; hélas! toujours » cridem bataillo. »

(*Vieille chanson languedocienne sur la mort du duc de Joyeuse et la bataille de Coutras.*)

I.

M. DE ROSNY.

Par une belle nuit du mois de septembre 1587, un gentilhomme chevauchait rapidement vers la Rochelle. Il pressait le pas de son cheval de bataille, et les paysans qui le voyaient passer se signaient en disant :

— La sainte Vierge nous soit en aide, car voilà un huguenot qui se rend auprès du roi de Navarre.

Il y avait en effet dans l'allure et le costume du voyageur quelque chose d'étrange et de sévère. Son pourpoint violet, son feutre à petits bords, surmonté d'un plumet blanc, ses grosses bottes, et par-dessus sa voix rude et menaçante, dénotaient un chef calviniste. Le cavalier, sans faire attention aux malédictions des catholiques, poursuivit sa route, et s'arrêta sous les murs de la Rochelle au moment ou l'horloge de l'Hôtel-de-Ville sonnait minuit :

— Je te salue, nouvelle Jérusalem; toi qui n'as pas

encore vendu le sang de tes prophètes, s'écria-t-il en se dressant sur ses étriers : tu seras un jour glorieuse et bénie parmi toutes les ville;

Il mit pied à terre et s'approcha d'une porte; il la trouva fermée et fidèlement gardée. La sentinelle, pour ne pas succomber au sommeil, fredonnait les couplets d'une chanson huguenote; à son costume bizarre, à la longueur de son épée, à la forme de son chapeau, le voyageur reconnut un reître.

— Frère, lui cria-t-il, vous plaira-t-il de descendre pour me faire ouvrir la porte.

La sentinelle n'entendit pas, et continua sa promenade sur le rempart, en fredonnant toujours son refrain favori.

— Es-tu papiste ou huguenot? cria de nouveau le voyageur.

Le reître marchait toujours à pas comptés, insouciant et peu vigilant, comme tout homme chargé de garder les portes d'une ville qui n'a rien à craindre de l'ennemi.

— Allemand damné! murmura le voyageur; il est sourd comme le dieu Baal, il n'entend pas ma voix: au moins entendra-t-il le son du cor.

— Qu'y a-t-il, mon maître, cria le reître, qui sortit de sa réverie aux premiers sons de l'instrument, qui furent répétés par les échos...

— Viens m'ouvrir.

— Que Dieu m'en préserve; vous êtes un papiste, et le roi de Navarre me ferait pendre.

— Je te promets que tu auras la vie sauve : je suis M. de Rosny.

— Je ne vous crois pas : connaissez vous le mot-d'ordre?

— *Marguerite de Lorraine*, répondit M. de Rosny.

— Par Luther, le grand docteur, vous êtes l'ami du roi de Navarre, ou bien un sorcier qui devine les secrets les plus cachés : je descends. Un quart-d'heure après, la porte s'entrouvrit; M. de Rosny entra, après avoir confié son cheval à deux reîtres qui lui étaient connus depuis long-temps.

— Où est dans ce moment le roi de Navarre? demanda-t-il à la sentinelle.

— Dans son hôtel, monseigneur. Vous arrivez à temps pour prendre part au festin, car cette nuit, les chefs de la réforme violent étrangement les préceptes de tempérance que les ministres nous prêchent chaque jour.

— Voici pour toi, mon vieux loup de guerre, dit Rosny en donnant une pièce d'or au reître.

— Un *Carolus*, grand Dieu! s'écria le soldat. Il porte l'image d'un roi dont nous maudissons la mémoire; mais qu'importe? l'or a toujours son prix, et je ne refuserais pas mille pistoles du pape.

M. de Rosny, après avoir parcouru une des rues tortueuses qui aboutissaient à l'Hôtel-de-Ville, s'arrêta devant une porte par où entraient et d'où sortaient nobles dames et gentilshommes.

— C'est ici, dit-il en rajustant son pourpoint, et il entra.

Bois-du-Lys et Mignonville ne l'eurent pas plutôt reconnu, qu'ils coururent annoncer son arrivée au roi de Navarre. Ce bon prince serra plusieurs fois contre son sein ce fidèle serviteur.

— Vous voilà donc sain et sauf, mon ami, lui dit-il.

— Avec la grâce de Dieu, sire.

— Comment vous êtes-vous soustrait aux bandes catholiques? Etes-vous venu sur un dragon ailé?

— Non, sire; je n'ai jamais cru aux prodiges de la magie. J'avais obtenu un passeport par l'entremise de mes frères, qui servent dans l'armée catholique; j'ai rajusté la date qui était expirée, et, grâce à cette supercherie, je suis arrivé sans accident auprès de vous.

— Après le combat, le repos; après le danger, le plaisir, s'écria le roi de Navarre. Ventre-saint-gris, mes cousins, ajouta-t-il en se tournant vers les gentilshommes, pour fêter dignement l'arrivée de Rosny, je suis d'avis que nous passions la nuit à boire et à chanter : à demain les affaires sérieuses.

II.

UNE ASSEMBLÉE DE HUGUENOTS A LA ROCHELLE.

Deux jours après, les gentilshommes huguenots se trouvèrent en nombre à la Rochelle pour délibérer sur les moyens à prendre. Le jeune roi de Navarre, par son calme apparent, par la vivacité de ses reparties, savait rendre le courage et l'espérance à ses compagnons d'armes, qui n'avaient pas encore oublié l'horrible boucherie de la Saint-Barthélemy. On choisit une des salles de l'Hôtel-de-Ville pour tenir les conférences; Henri de Béarn prononça un discours qui arracha des larmes à ses nobles auditeurs.

— Et maintenant, mes bons amis, ajouta-t-il, nous allons jouer bon et franc jeu avec la fortune.

— Nous saurons tous mourir pour la réforme, s'écrièrent les gentilshommes.

— Mourir! répliqua le prince de Condé; il me semble que nos affaires ne sont pas encore si désespérées.

— Non, mon cousin, dit le roi de Navarre; le duc de Joyeuse est maintenant en cour, où il est allé reconquérir la faveur du roi. Profitons de son absence momentanée pour nous tirer de ce mauvais pas; demain le sire de la Trémouille, le comte de Soissons et le prince de Conti auront rejoint nos drapeaux.

— Ils sont tous catholiques, s'écria Lavardin.

— Qu'importe! Ils veulent combattre dans nos rangs; cette réunion égalisera les forces des deux partis : nous pourrons nous ouvrir un chemin par la Guienne, le Languedoc et le Lyonnais, jusqu'à la source de la Loire, où je compte rencontrer les troupes auxiliaires que j'attends d'Allemagne.

— Il faut nous appliquer uniquement à cette jonction, tandis que le duc de Joyeuse n'a pas encore réuni toutes ses troupes, dit le prince de Condé.

— Le chef de l'armée catholique est-il encore à Paris? dit un vieux gentilhomme de Saintonge.

— On l'ignore, répondit M. de Rosny; il est probable qu'il ne se hâtera pas de quitter la cour: le roi lui a fait trop bon acceuil.

— Les parisiens ont donc revu avec plaisir le duc de Joyeuse, mon cousin, dit le roi de Navarre.

— Sire, s'écria M. de Rosny, le général catholique a été reçu dans Paris avec des acclamations et des louanges qui devaient le faire rougir secrètement de ne les avoir pas mieux méritées; aussi ne l'ont-elles

pas empêché de ressentir vivement la déroute de son armée, dont il a été bientôt informé. Il a cherché tous les moyens de réparer cette perte, ce qui ne lui a pas été bien difficile dans les dispositions du roi à son égard; son arrivée a dissipé toutes les menées des jaloux, et le faible que le roi de France a toujours montré pour lui, ayant porté sa faveur au plus haut point, on ne ne lui a rien refusé. Tous les courtisans se sont attachés à sa bonne fortune, et à l'heure où je parle, il a déja repris le chemin de la Guienne avec la fleur de la noblesse française, pendant que plusieurs autres corps de troupes se rassemblent séparément pour se diriger vers le rendez-vous général qu'il leur a marqué.

— M. de Rosny, dit le roi de Navarre, connaissez-vous le point de ralliement des catholiques?

— On a gardé le plus profond secret.

— Nos espions nous donneront bientôt des nouvelles, dit le prince de Condé.

— Sire, et vous messeigneurs du conseil, s'écria un des sergens d'armes qui veillaient à la porte: deux gentilshommes demandent à vous parler : ils arrivent du Périgord.

Le roi de Navarre donna ordre de faire entrer les deux espions.

— Votre nom, mon ami, dit-il à celui qui devait porter la parole.

— Le bâtard de Piles, répondit l'espion.

— Y a-t-il long-temps que vous servez sous notre bannière?

— Depuis que les catholiques et les huguenots ont pris les armes.

— Jurez-vous, devant Dieu et devant les hommes, de nous dire la vérité?

— La haine que j'ai vouée aux catholiques, meurtriers de mon père, vous est un sûr garant de ma sincérité, répondit l'espion.

— Parlez donc, mon ami; dites ce que vous savez.

— Sire, répondit le bâtard de Piles, pendant dix jours j'ai observé les moindres mouvemens de l'armée catholique; déguisé en paysan, j'ai passé des nuits dans leurs camps, et je connais le plan de la campagne du duc de Joyeuse.

— Le général catholique sait-il que nous voulons faire retraite vers le Lyonnais? dit le roi de Navarre.

— Oui, sire, répondit le bâtard de Piles; il a pénétré votre dessein, et pour en empêcher l'exécution, il a ordonné à son armée de se porter sur les limites du Périgord et du Bordelais. Il n'a pas cru devoir attendre l'arrivée du maréchal de Matignon, ni celle de plusieurs autres régimens qui approchaient, de peur de laisser échapper une occasion que peut-être il ne pourrait plus recouvrer.

— Ses troupes sont donc bien nombreuses?

— Sire, on ne peut accuser Joyeuse de témérité; son armée l'emporte de beaucoup en nombre sur les huguenots. Le plus sûr moyen de nous sauver est de ne hasarder aucune action d'éclat, de ne songer qu'à mettre la rivière entre nous et l'ennemi; nous continuerons ainsi notre marche sans obstacle, nous gagnerons (1) la Dordogne, nous y avons d'assez fortes places pour arrêter la poursuite des catholiques.

(1) *Mémoires de Sully*. tom. 2, liv. 2, pag. 241.

— Le conseil est bon, dit le roi de Navarre; que vous en semble, mes cousins?

— Le bâtard de Piles connaît parfaitement le pays, répondit le prince de Condé; qu'il serve de guide à l'armée, et que Dieu nous sauve.

— Dans tous les cas, s'écria le sire de la Trémouille, si les soldats du duc de Joyeuse veulent savoir de quelle couleur est notre sang, leur curiosité tournera pour eux à mauvaise fin.

— Ce soir, mes bons amis, dit le roi de Navarre, nous partirons après le coucher du soleil.

Les huguenots se mirent en route à l'heure indiquée, conduits par le bâtard de Piles, que le roi de Navarre avait nommé capitaine d'une compagnie; toujours observés, côtoyés par les catholiques, ils coururent de très grands dangers, et le prince de Condé voulait à tout prix livrer bataille à l'ennemi. Le roi de Navarre sut modérer son impatience, et sa petite armée s'avança en bon ordre vers Montlieu, Montguyon et la Rochechalais : elle s'arrêta au passage de Châlais et d'Aubeterre.

III.

M. DE JOYEUSE.

Les deux armées n'étaient plus qu'à une demi-lieue l'une de l'autre; le roi de Navarre, persuadé que le poste de Coutras, situé au confluent des rivières d'Ille et de Droune, sur les confins du Périgord, était l'endroit le plus favorable pour gagner les bords de la Dordogne, chargea la Trémouille de s'en emparer. Le capitaine huguenot fit tant de diligence, qu'il devança Lavardin, qui voulait aussi se rendre maître de ce poste important : il y eut une vive escarmouche, mais les huguenots tinrent bon, et les catholiques rentrèrent dans leur camp; ils trouvèrent leurs compagnons d'armes dans les transports d'une joie frénétique. Le duc de Joyeuse était arrivé, et sa seule présence doublait le nombre de son armée. Chaque soldat voyait en lui un Judas-Macchabée, envoyé de Dieu pour assurer le triomphe du catholicisme; les succès antérieurs de ce général justifiaient en quelque sorte le sincère enthousiasme des ligueurs.

Anne de Joyeuse comptait parmi ses aïeux les plus illustres gentilshommes de la province; son nom, illustré aux batailles de Crévant et de Pavie, ne le cédait en rien aux familles princières de l'Europe. Ce fut un Joyeuse qui ouvrit la ligue dans le Midi de la France, et Anne, revêtu des plus éminentes dignités du royaume, ajouta un nouvel éclat à son blason. Chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, amiral de France, il était tout-puissant, lorsque la main irrésistible de la destinée le poussa en 1587 vers la plaine de Coutras. A peine âgé de 26 ans, il s'était déja distingué par plusieurs beaux faits d'armes, et le roi de Navarre ne trouva jamais un antagoniste plus intrépide, plus généreux. Henri III, pour mettre le comble aux faveurs dont il l'avait déja comblé, lui donna pour épouse Marguerite de Lorraine, sœur puînée de Louise, reine de France.

Faut-il s'étonner après cela que les héritiers des plus puissantes familles se soient rangés sous sa bannière,



LE DUC DE JOYEUSE.

lorsqu'il partit de Paris pour venir combattre le roi de Navarre. Tout lui souriait, et on avait lieu d'espérer qu'il mettrait fin à la guerre par une victoire plus éclatante que celles qu'il avait déja remportées. La journée de Coutras dissipa les beaux rêves des seigneurs catholiques, et le jeune héros y périt de la mort des braves.

Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Dans la maison d'un pauvre laboureur, dont les murailles, auparavant noires et enfumées, avaient été couvertes instantanément de riches tapisseries, Anne de Joyeuse développait son plan de bataille en présence des principaux officiers de son armée. Lavardin s'écriait à chaque instant que la victoire n'était plus douteuse; que les troupes du roi de Navarre lâcheraient le pied.

— N'en déplaise à monseigneur le duc de Joyeuse, s'écria un vieux capitaine nommé Mercure, je lui dirai qu'il ne doit pas ajouter foi aux belles paroles de Lavardin. Les huguenots ne sont pas hommes à reculer; d'ailleurs, je ne sais trop de quel côté se trouve l'avantage. Dans votre armée, monseigneur le duc de Joyeuse, tout resplendit d'éclatantes armures, de riches uniformes; un grand nombre de gentilshommes pleins de

bravoure, mais sans discipline, y servent comme volontaires : qui vous a dit que ces beaux *damoisels*, qui ont passé leur jeunesse au milieu des plaisirs de la cour; qui n'ont fait la guerre qu'aux grandes dames, tiendront bon contre les arquebusades des huguenots ?

— Je ne doute pas de leur courage, capitaine Mercure, répondit le duc de Joyeuse, et, à mon avis, vous les jugez trop sévèrement.

— Nous verrons demain, Monseigneur. Je connais les vieux soldats du roi de Navarre; ils n'ont pour toute parure que du fer rouillé par la pluie, mais en toute rencontre ils présentent un front serré, une barrière insurmontable à leurs ennemis qui ne savent pas garder leurs rangs.

— Connaissez-vous aussi le nombre des combattans, capitaine Mercure?

— Monseigneur, l'infanterie est à peu près égale des deux côtés; la vôtre est de 5,000 hommes, celle du roi de Navarre de 4,500; mais les huguenots n'ont que 1,200 chevaux, et vous savez que votre cavalerie est deux fois plus nombreuse et beaucoup mieux équipée.

— Le danger n'est pas si grand, capitaine Mercure; d'ailleurs je compte beaucoup sur vous. Qui commande les chevau-légers et les Albanais?

— M. de Lavardin et moi, répondit le capitaine Mercure.

— Vous commencerez l'attaque demain au point du jour. Où sont maintenant les huguenots?

— De l'autre côté de la rivière, dit Montigny.

— Laissez-moi, Messieurs; j'ai besoin de travailler avec quelques gentilshommes du pays qui connaissent parfaitement les lieux.

Les seigneurs sortaient de la tente du duc de Joyeuse, lorsque Châteaurenard, un des plus intrépides capitaines catholiques, arriva à franc étrier.

— Messieurs, s'écria-t-il, en selle et l'épée au poing; car les huguenots opèrent déja le passage de la rivière.

En effet, Rosny, le prince de Condé, la Trémouille, travaillaient sans relâche à transporter leur bagage et leur artillerie. Ils avaient de l'eau jusqu'au genou. Non contens de cette heureuse tentative, les batteurs d'estrade que le roi de Navarre avait envoyés à la découverte, se précipitèrent sur les avant-postes des ligueurs et firent quelques prisonniers. Certains qu'ils ne pourraient lutter contre le nombre, ils se retirèrent à temps, laissant le duc de Joyeuse étonné d'un si hardi coup de main.

— Vive la messe, et mort aux parpaillots! s'écria le capitaine Mercure, qui voulait à tout prix se mettre à la poursuite des hérétiques.

— Par la triple couronne de notre saint père le pape, dit Châteaurenard, je mangerai de la chair de ces enragés soudards du roi de Navarre, ou je laisserai mes os dans la plaine de Coutras.

— Patience et prudence font plus que force et que rage, mes amis, dit le duc de Joyeuse; attendons le jour pour commencer le combat : je suis déterminé à tout entreprendre pour forcer le roi de Navarre à en venir aux mains : qu'on batte aux champs; que les capitaines réunissent leurs compagnies; car à sept heures du matin, au plus tard, on sonnera le boute-selle.

A ces mots, le duc de Joyeuse congédia les seigneurs et officiers; il se retira dans une petite chambre qu'on avait préparée pour lui derrière la salle du conseil; il se mit à genoux aux pieds d'un crucifix, et pria long-temps dans un livre d'heures, après quoi, il demanda l'abbé de Brantôme pour lui faire sa confession.

IV.

LA HUGUENOTE.

Deux flambeaux d'argent brûlaient sur une petite table recouverte d'un riche tapis fleurdelisé. L'oratoire qu'on avait improvisé pour le duc de Joyeuse, ressemblait à un boudoir plutôt qu'à un lieu consacré à la méditation et à la prière. Catherine de Médicis avait apporté d'Italie la mode d'allier aux emblêmes de la religion toute la magnificence du luxe le plus mondain. Le duc, après avoir récité ses oraisons, s'assit dans un large fauteuil de velours rouge, en attendant l'abbé de Brantôme. On frappa trois petits coups à la porte : il se leva pour ouvrir, persuadé que c'était l'abbé. Quel ne fut pas son étonnement, quand il vit une femme couverte d'un voile noir de la tête aux pieds, entrer avec précipitation!

— Que voulez-vous, Madame, lui dit-il... je n'ai pas le temps de vous parler.

— Ce n'est pas le temps qui vous manque, beau duc, répondit la jeune fille.

— Qui êtes-vous?

— Vous ne me connaissez pas! grand Dieu! je suis bien malheureuse!

Elle se prit à pleurer et Joyeuse eut beaucoup de peine à calmer sa douleur.

— Vous ne me connaissez pas! répéta la jeune fille.

— Non, Madame, je ne vous ai jamais vue.

— Vous mentez, duc de Joyeuse, s'écria la jeune fille en se levant avec fierté; vous auriez bien mauvaise mémoire si déja vous aviez oublié votre fiancée!

— Ma fiancée! fit le duc qui ne pouvait se défendre d'une sorte de terreur.

— Vous m'avez oubliée, mon beau seigneur; vous m'avez trahie, vous m'avez dédaignée pour épouser Marguerite de Lorraine. Mais sachez que ce mariage vous portera malheur.

— Je ne connais pas même votre nom.

— Autrefois, monseigneur de Joyeuse, on m'appelait Mathilde de La Mothe-Saint-Héray; aujourd'hui lorsque je passe devant une compagnie de ligueurs, les soldats me montrent du doigt et s'écrient en riant : voyez la folle! voyez la huguenote! elle est possédée du démon... Démons vous-mêmes, misérables soudards, qui avez massacré mon vieux père au combat de Saint-Eloy.

— Pauvre fille! elle est folle, dit le duc de Joyeuse en se dirigeant vers la porte pour appeler ses gens.

Mathilde devina l'intention du duc; elle se jeta à ses pieds et le conjura de rester encore quelques instans seul avec elle. Joyeuse ne l'écouta pas, et il était sur le point d'ouvrir la porte. La jeune fille le repoussa vivement de ses deux mains. Ses yeux étaient ardens de colère; elle

avait jeté son voile, et ses beaux cheveux noirs flottaient en désordre sur ses épaules; on eût dit, à la voir, une prêtresse des anciens jours, lorsque, assise sur le trépied sacré, elle révélait les oracles des faux dieux.

— Duc de Joyeuse, cria-t-elle d'une voix menaçante, tu ne sortiras pas. Tu trembles devant moi qui ne suis qu'une pauvre fille! tu trembles devant moi qui suis ton juge, et qui viens te demander compte du sang de mon père. Pourquoi fis-tu égorger ce vieillard qui te demandait, à deux genoux, grace pour lui et ses enfans! pourquoi me livras-tu, moi, pauvre fille, encore vierge et pure comme au jour de mon baptême, pourquoi me livras-tu à tes infâmes soldats! réponds, duc de Joyeuse, car le Tout-Puissant qui te condamnera aux peines éternelles, te parle maintenant par ma voix!...

Le duc de Joyeuse s'était retiré derrière un fauteuil, dans l'incertitude où il était si la folle ne se porterait pas à quelque extrémité. Mathilde s'aperçut de sa frayeur.

— En vérité, mon cher duc, dit-elle en riant aux éclats, vous ne méritez pas la réputation de galanterie que vous vous êtes fait à la cour de France. Vous me fuyez; suis-je donc laide à faire peur! Venez vous asseoir ici près de moi : je sais bien qu'on dit que je suis folle; mais ne croyez pas aux discours des médisans.

Le duc persuadé que le seul moyen de se délivrer de Mathilde était de condescendre à ses moindres désirs, s'assit près de la folle.

— Bien, bien, mon duc, lui dit-elle en examinant ses riches vêtemens... vous êtes magnifique, monseigneur de Joyeuse... quel dommage!.. si vous aviez voulu m'aimer!

— Tu sais que je te chéris, bonne Mathilde, répondit le duc en prenant une des mains de la folle, qui se leva saisie d'un mouvement convulsif, et criant de toutes ses forces :

— Ne me touche pas, misérable.... tes mains sont rouges encore du sang de mon vieux père! arrière, vous dis-je, monseigneur de Joyeuse, respectez Mathilde de La Mothe-Saint-Héray, fille de votre malheureuse victime!

Les cris de la folle retentirent jusqu'à la dernière porte de la tente du duc; quelques gentilshommes accoururent, et entrèrent précipitamment pour connaître la cause de ce bruit inaccoutumé. Ils trouvèrent les meubles renversés les uns sur les autres, et le duc aux prises avec la folle qui le tenait fortement enlacé.

— Accourez, Messieurs, cria Châteaurenard; hâtons-nous de délivrer Monseigneur que je crois aux prises avec le diable qui vient de s'incarner exprès sous les traits d'une jolie femme.

En quelques instans, la petite chambre fut pleine de gentilshommes. La folle lâcha le duc, et se tournant vers les seigneurs :

— Qu'êtes-vous venus faire ici? leur dit-elle... qui vous a appelés? vous combattrez au point du jour; j'ai préludé à la bataille en effrayant le duc de Joyeuse.

— Qu'on enchaîne cette fille de Bohême, s'écria Châteaurenard.

— Fille de Bohême! répéta la folle... qui donc a osé prononcer ce mot?

— Moi, répondit Châteaurenard.

— Eh bien oui, je suis fille de Bohême et sorcière, dit la folle; je lis dans l'avenir mieux que vous ne lisez dans vos livres de patenôtres. Approchez, beau seigneur; je veux commencer par vous mes fonctions de devineresse.

Elle se plaça vis-à-vis Châteaurenard, et le regarda long-temps de la tête aux pieds.

— Châteaurenard, s'écria-t-elle, préparez-vous à la mort, car, de par le Dieu vivant, vous serez tué par le roi de Navarre.

— Au moins j'aurai l'avantage de tomber sous une main royale, repliqua Châteaurenard.

— Et vous aussi, monseigneur de Joyeuse, songez à comparaître devant le souverain juge; le soleil ne se levera pas deux fois pour vous.

Cette étrange scène se serait prolongée sans doute plus long-temps; mais on entendit le son de plusieurs trompettes, et le capitaine Mercure entra tout essoufflé.

— Messieurs, s'écria-t-il, le moment est venu de commencer le combat; nos avant-postes fuient devant la compagnie du sire de La Mothe-Saint-Héray.

— Mon frère! mon frère! cria la folle... où est mon pauvre frère! je veux le revoir.

Inutilement on s'efforça de la retenir, elle sortit, traversa en courant l'armée royale, et arriva, saine et sauve, aux avant-postes des Huguenots

V.

LA PLAINE DE COUTRAS.

La plaine de Coutras présentait une surface assez étendue pour permettre aux deux généraux d'étendre les rangs de leur infanterie et de leur cavalerie. Au milieu, s'élevait une petite colline sur laquelle le roi de Navarre souhaitait placer ses canons; il n'y avait pas un seul instant à perdre. Henri donna ordre à Mignonville, Bellezuns, Montausier, Vaudoré, Favas et quelques-autres intrépides gentilshommes de s'emparer de cette position : le succès le plus complet couronna leurs efforts. L'artillerie se trouva placée avant l'arrivée des régimens catholiques, et le combat s'engagea sur tous les points.

« — Mes amis, s'écria le roi de Navarre en parcou- » rant les rangs de son armée, voici une curée qui se » présente, bien autre que les butins passés; c'est un » nouveau marié qui a encore l'argent de son ma- » riage (1) en ses coffres; toute l'élite des courtisans est » avec lui. »

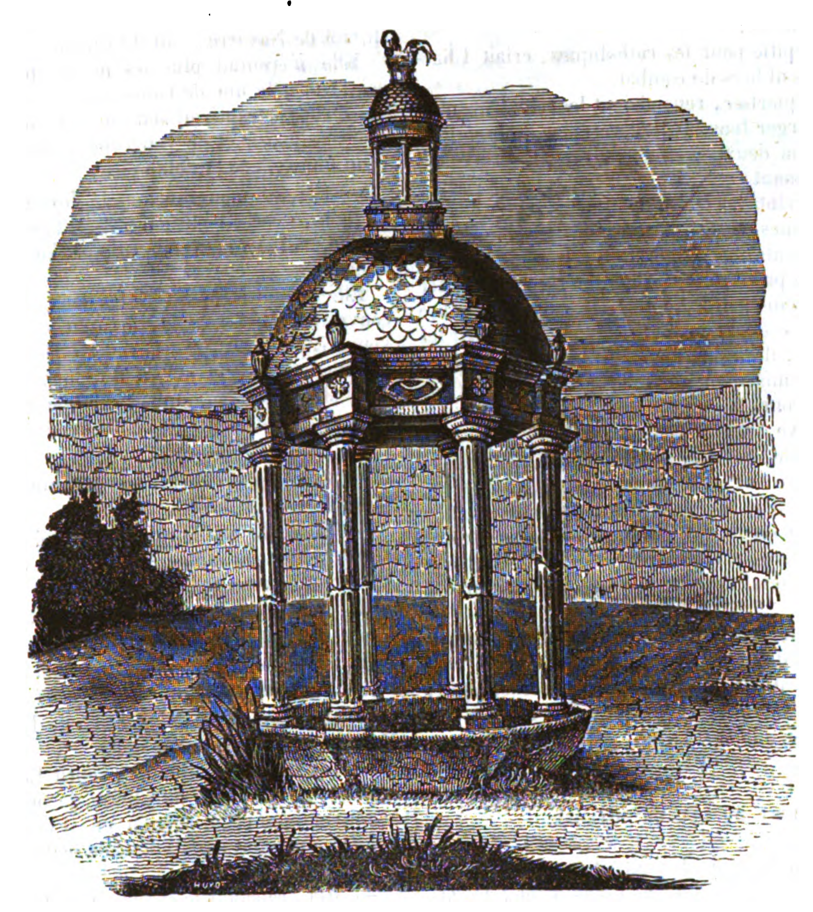
Puis s'adressant aux princes de Condé, de Conti et de Soissons :

« — Et vous, mes cousins, souvenez-vous que vous » êtes du sang de Bourbon, et, vive Dieu! je vous fe- » rai voir que je suis votre aîné.

« — Et nous, lui répondirent les princes, nous vous » montrerons que vous avez de bons cadets. »

La bataille s'engagea dès neuf heures du matin, et l'avantage fut d'abord pour les catholiques. Lavardin et le capitaine Mercure à la tête des chevau-légers, fondirent avec impétuosité sur les chevau-légers pro-

(1) Le duc de Joyeuse avait reçu de grands présens du roi Henri III, le jour de son mariage avec Marguerite de Lorraine qui lui avait d'ailleurs apporté une riche dot.



LE PUITS DE COUTRAS.

testans, commandés par La Trémouille, et les mirent en déroute. Dans le même moment, Montigny venait prendre en flanc les cuirassiers du vicomte de Turenne, qui commandait l'aile gauche, et l'ayant ouverte d'un bout à l'autre, il poussa à toute bride jusqu'à Coutras, où était le bagage de l'ennemi. La Trémouille et Turenne se replièrent sur l'escadron du prince de Condé.

— En avant, mes bons amis, criait le duc de Joyeuse, à nous les huguenots!

Pour profiter de la déroute de la cavalerie ennemie, il s'avança avec ses gendarmes divisés en trois corps, pour assaillir en même temps les escadrons du roi de Navarre, du prince de Condé et du comte de Soissons qui commandait au centre.

— Victoire! victoire! criaient déja les catholiques.

Et la bataille eût été perdue en effet pour les protestans, si l'artillerie qui venait d'être placée sur une éminence que le roi avait indiquée, n'eût commencé un feu si terrible, et si bien dirigé, que chaque coup enlevait, douze, quinze et quelquefois jusqu'à vingt-cinq hommes : celle du duc de Joyeuse mal placée, ne tua, dit-on, qu'un gentilhomme du prince de Condé.

— Le moment est décisisif, s'écria le roi de Navarre; chargeons vigoureusement, et achevons de mettre le désordre dans les rangs de nos ennemis.

Ce prince, pour se faire remarquer de ses soldats, avait mis sur son casque un panache de plumes blanches; quelques gentilshommes qui l'entouraient, voulaient se mettre devant lui; pour couvrir sa personne.

« — A quartier! leur cria-t-il, ne m'offusquez pas,
» je veux paraître, et vous prouver que je ne crains
» pas la mort. »

Il fit plusieurs prisonniers de sa main; il saisit entr'autres, Chateaurenard qu'il tint long-temps embrassé en lui criant :

« — Rends-toi, Philistin, ou tu es mort! »

Cependant, les capitaines Montgoméri, Belzunce et Charbonnière, qui commandaient l'aile gauche et l'aile droite de l'infanterie, faisaient aussi des prodiges de valeur : ils mirent en fuite les régimens de Tiercelin et de Picardie : ils voulaient empêcher le carnage et faire des prisonniers :

— Grace et pitié pour les catholiques, criait Charbonnières, ils sont hors de combat.

— Point de quartier, répondaient les soldats... nous voulons les égorger tous, par représailles de la défaite de Saint-Éloi, où deux régimens du roi de Navarre ont été impitoyablement égorgés.

La mêlée devint horrible; en moins d'une heure, trois mille hommes de pied, beaucoup de cavalerie, et plus de quatre cents gentilshommes périrent du côté des catholiques. Les protestans n'avaient encore à regretter que la perte de cinq gentilshommes. Le duc de Joyeuse vit que la bataille était perdue; déterminé à mourir les armes à la main, il rassembla les débris de son armée.

— Mes bons amis, leur dit-il, la fortune nous a trahis, mais notre courage ne nous fera pas défaut. Qui n'a pas peur me suive, et fesons un dernier effort.

Cette poignée de braves fit des prodiges d'intrépidité : le duc de Joyeuse, couvert de sang et de poussière, tomba au milieu d'un escadron huguenot.

— C'est le duc de Joyeuse, cria un capitaine nommé La Vignole; arrière, soldats!

— Mort au général des catholiques, répondirent les huguenots.

— Le duc est mon prisonnier; je le défendrai jusqu'à la dernière goûte de mon sang.

— Capitaine, dit le duc, je vous rends mon épée, et vous promets une rançon de cent mille écus.

VI.

LA MORT DU DUC DE JOYEUSE.

Le capitaine La Vignole désirait sincèrement sauver le duc de Joyeuse : il parvint, non sans peine, à maitriser l'irritation de ses soldats, qui ne consentirent à épargner leur victime qu'après avoir obtenu de leur chef la promesse formelle que le duc serait livré pieds et poings liés au roi de Navarre. La Vignole, qui se méfiait de la haine de ses compagnons d'armes, entraînait Joyeuse, pour le mettre en lieu de sûreté, lorsqu'une amazone, l'épée à la main, le casque en tête, se précipita au milieu des gentilshommes qui s'étaient groupés autour du noble prisonnier.

— Vous avez fait un prisonnier de distinction, dit-elle au capitaine; nous pouvons chanter en chœur les psaumes de David, traduits par maître Clément Marot, puisque le Machabée des catholiques est entre vos mains.

— C'est la folle! c'est Mathilde de La Mothe-Saint-Héray, dirent les gentilshommes.

— La folle! reprit l'amazone.... Vous dites que je suis folle, parce que dans ma poitrine de femme il s'est trouvé assez de courage pour venger le trépas de mon père.

— La terrible amazone! fit le capitaine Mercure en riant.

— M. Mercure, répondit Mathilde, je crois que mon épée a frappé assez de catholiques; ma robe est rouge de sang, et par Luther! je puis me vanter d'avoir fait bonne contenance pendant tout le temps qu'a duré la bataille.

— L'amazone a plus de courage que tous les reîtres du roi de Navarre, dit Lavardin.

Elle n'écoutait plus les malins propos des jeunes seigneurs; le duc de Guise attirait seul en ce moment ses regards, captivait son ame. A un premier mouvement de plaisir et de vengeance, avait succédé tout-à-coup une tendre et noble pitié.

— Sauvez monseigneur de Joyeuse, capitaine La Vignole, s'écria-t-elle en pleurant, sauvez-le, je vous en conjure; je vous rends responsable des jours de mon fiancé.

Elle portait à ses lèvres les deux mains du duc, les couvrait de baisers, les arrosait de ses larmes; les vieux capitaines, les reîtres les plus impitoyables se sentirent émus, et aucun ne songeait à attenter aux jours du noble prisonnier, lorsque La Mothe-Saint-Héray survint accompagné de quelques soldats.

— Victoire, mes amis, victoire complète, dit-il en s'élançant de son cheval; les ennemis sont en déroute et fuient à toute bride.

— Je les ai vu faire halte, répliqua le capitaine Mercure : on dit même que l'armée du maréchal de Matignon sera ici ce soir.

— Tant mieux, s'écria La Mothe-Saint-Héray; ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour. Mais, dites-moi je vous prie, quel est le prisonnier que vous environnez de tant de respect?

— Le beau-frère de la reine de France, répondit Mercure; monseigneur le duc.

— Joyeuse est prisonnier, reprit La Mothe.... Par la messe et les plaies du Christ, je ne m'attendais pas à trouver mon cruel ennemi en si bonne compagnie : qui de vous, mes amis, possède le Judas Machabée de la ligue?

— Moi, répondit le capitaine La Vignole.

— Voulez-vous me vendre votre prisonnier?

— Je prends les catholiques ou je les tue, répondit La Vignole, mais je ne les vends pas comme bêtes de sommes.

— Dans ce cas, mon brave La Vignole, cédez-moi votre prisonnier.

— Et la rançon de cent mille écus qu'il m'a promise?

— Le diable vous la paiera, capitaine.

La Mothe-Saint-Héray s'approcha du duc de Joyeuse et lui dit d'une voix menaçante :

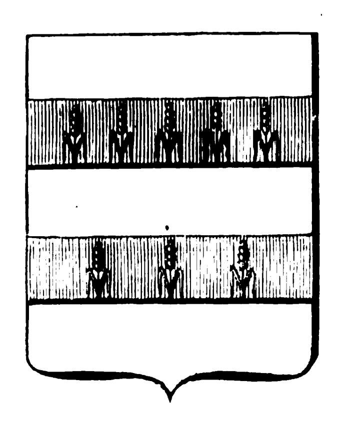
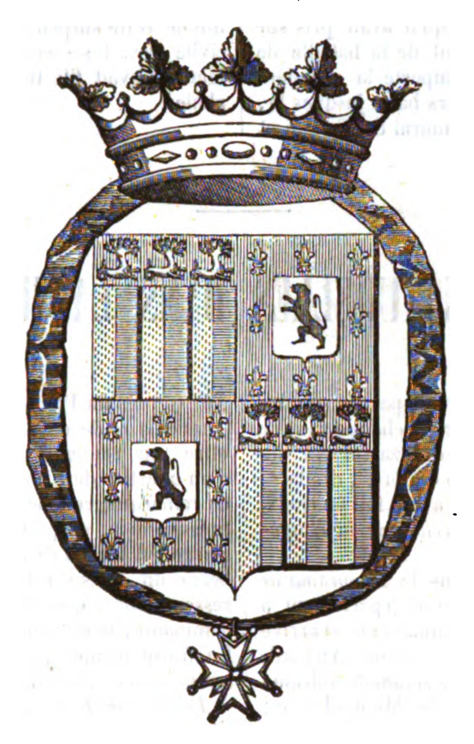
— Te souvient-il de l'horrible boucherie de Saint-Eloy?

Le duc garda le plus profond silence.

— Te souvient-il d'un malheureux vieillard, qui t'offrait une riche rançon, et que tu fis impitoyablement égorger, sans respect pour ses cheveux blancs?

Le duc ne répondit pas; il tenait ses yeux constament fixés vers la terre, et récitait les prières des agonisans.

La Mothe-Saint-Héray, saisi d'un transport subit de colère, lâcha la détente d'un de ses pistolets, et Joyeuse tomba frappé mortellement au cœur. La Mothe-


ARMOIRIES DES DUCS DE JOYEUSE.

Saint-Héray s'empara de son épée, dont la poignée était enrichie de pierreries.

— Ceci m'appartient, dit-il; je placerai cette épée sur la tombe de mon père, en expiation de sa mort.

Les capitaines Mercure, Lavardin, Belzunce, dépouillèrent le cadavre de ses décorations; l'un prit sa chaîne d'or, l'autre le collier de Saint-Michel, l'autre son aigrette de diamans. Sous son riche justaucorps, on trouva une légère cuirasse qui couvrait toute sa poitrine; une main habile y avait gravé de diverses manières les armoiries de la noble et puissante maison de Joyeuse (1).

La Vignole, qui n'avait pu empêcher cette profanation, ne quitta pas le cadavre et le fit transporter à Coutras par ses soldats.

Les restes inanimés du favori d'Henri III furent déposés sur une table, dans une des salles du château; on les y laissa jusqu'au lendemain, recouverts d'un méchant linceul (1).

Une jeune fille veilla toute la nuit près de ce triste catafalque; elle pria à deux genoux pour le repos de l'ame d'Anne de Joyeuse. Au point du jour, elle se sentit saisie d'un froid mortel; les fatigues de la journée, les blessures qu'elle avait reçues, triomphèrent de son énergie : elle se coucha sur les dalles pour ne plus se relever, et lorsque les soldats de la compagnie de Lavardin entrèrent pour ensevelir le duc de Joyeuse, Mathilde de La Mothe-Saint-Héray avait cessé de vivre. Le roi de Navarre fit célébrer ses funérailles avec tout l'appareil des fêtes militaires.

(1) Sous Philippe VI, l'écusson de Joyeuse vit succéder aux modestes lambrequins la couronne entrelacée de perles en bandes; plus tard, l'écusson fut écartelé au premier quartier d'or et d'azur, au chef de gueule chargé de trois hydres d'or, au lion d'argent, à la bordure de gueule, chargé de huit fleurs-de-lys. Louis II de Joyeuse, fait prisonnier à la bataille de Crévant, reçut de Charles VII le droit de surmonter son écusson de la couronne d'or, formée de quatre grosses perles (vicomte). Taméguy, son fils, ajouta l'ordre du *Camail ;* Guillaume IV, ceux de Saint-Michel et du Saint-Esprit; il le flanqua aussi du sautoir de maréchal, sablé de fleurs-de-lys d'or. Anne, qui mourut à Coutras, lui donna les deux ancres d'amiral et la couronne ducale; Scipion l'accola de la croix de Malthe; frère Ange lui donna pour *manteau* sa robe de capucin, et François le *somma* de son chapeau rouge et de sa couronne.

Rien ne manquait au blason de la maison de Joyeuse, et ceux qui le portaient pouvaient le mettre en parallèle avec les plus riches panoplies. (*La science du blason.*

(1) *Mémoires de Sully*, tom. 1. *Histoire de France*, par le P. Daniel, tom. 11. — Péréfixe, *vie d'Henri IV.*

On espérait que cette éclatante victoire produirait les plus heureux résultats; mais, dit M. Lainé, le roi de Navarre, abandonné de Condé et de Turenne, qui firent la guerre pour leur compte en Saintonge, se rendit en Béarn, pour mettre aux pieds de la belle comtesse de Guiche les drapeaux qu'il avait pris sur l'ennemi. Il ne retira d'autre fruit de la bataille de Coutras que l'honneur d'avoir remporté la première victoire à la tête d'un parti toujours battu jusques là, dans les actions générales, sous l'amiral de Coligni et le prince de Condé; mais ce prince, aussi faible aux pieds de ses maîtresses qu'il était intrépide sur un champ de bataille, oublia pendant quelque temps les périls et la gloire dans les bras de sa belle comtesse. Le lion se réveilla plus tard; les ligueurs avaient profité de cette suspension d'armes; l'hydre de la guerre civile élevait ses cent têtes terribles et menaçantes : Hercule avait filé trop long-temps aux pieds d'Omphale!

J.-M. Cayla.

CURIOSITÉS NATURELLES DANS LA HAUTE-LOIRE.

Dans le midi de la France, il n'est pas de sol plus accidenté que celui de la Haute-Loire; à chaque pas, on trouve des sites pittoresques, des rocs bizarrement taillés par la nature, des cascades, des cratères, des lacs: parmi ces curiosités naturelles, nous avons fait un choix, sous la dénomination des *Sept Merveilles de la Haute-Loire*.

En première ligne, nous plaçons le *Panorama de Mazenc*. Cette montagne qui borde le département à l'est, est élevée de 1774 mètres, et quand on est arrivé à la cime, on jouit d'un magnifique panorama. Au nord, les plaines de la Bresse; à l'ouest, les sommets volcanisés du Cantal, des Monts-Dore et des Monts-Dôme; au sud, la Provence; à l'est, les Alpes du Dauphiné et de la Savoie, dominés par le gigantesque Mont-Blanc distant de 50 lieues.

Les *Rochers d'Espaly* qui s'élèvent du bord de l'eau, en présentant une agglomération volcanique, méritent aussi l'attention du voyageur. Du côté de la rivière, ils présentent un assemblage de colonnes basaltiques rangées comme des tuyaux d'orgue, ce qui leur a fait donner le nom d'*Orgues d'Espaly*; ils sont dominés par les ruines d'un vieux château, où Charles VII fut salué roi de France.

Roc de Saint-Michel. A quelques myriamètres des *Rochers d'Espaly*, on aperçoit le *Roc de Saint-Michel*; les anciens Vélanes avaient construit sur son sommet un temple à Mercure, qui fut remplacé par une église, vers la fin du xme siècle : tous les ans on célèbre la messe dans cette église. Le *Roc de Saint-Michel* domine la ville du Puy; on y monte par 260 degrés, qui décrivent une spirale autour du cône.

Les *Cascades de la Roche et de la Baume* sont aussi très-curieuses et très pittoresques: elles tombent sur le versant ouest du Mazenc; La *Cascade de la Roche* a 25 mètres de chûte, la *Cascade de la Baume* 30 mètres: leurs eaux coulent sur un lit de basalte.

La *Tête d'Henri IV*. Le rocher de Corneille (1) qui s'élève près du Puy, se présente sous différens aspects. Vu de la route de Lyon, après le pont Saint-Jean, il offre une configuration assez singulière. Au-dessous d'un quartier de roche, représentant un lapin au *gîte*, on remarque, comme sculpté, en bas-relief, sur un fond presque noir, un profil colossal auquel on donne vulgairement le nom de *Tête d'Henri IV*; l'illusion y prête beaucoup, mais il est très vrai qu'il existe une certaine ressemblance; c'est le nez aquilain, la moustache prédominante, le menton et la barbe allongée du Béarnais. La fraise même qui orne le cou, se trouve en tout temps formée par un buisson de verdure.

Le lac de Bouchet remplit le cratère d'un volcan, situé entre les villages de Cayres et du Bouchet, au sud du chef-lieu du département de la Haute-Loire; sa forme est celle d'une coupe, dont la circonférence est d'environ 4,500 mètres : il n'existe pas d'issue apparente. On trouve aussi dans les cantons de Paulhaguet et de la Chaise-Dieu quelques étangs et quelques lacs peu considérables.

Le lac d'Ancône est élevé de 1,228 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa circonférence est d'environ 3,000 mètres, et sa profondeur moyenne de 6 mètres; ses eaux sont très froides : on y pêche d'excellentes truites fort grosses et des tanches très estimées (1).

Le cratère de Bar. Sur toute la surface du département de la Haute-Loire, on trouve des cratères ou volcans éteints. *Le cratère de Bar* est surtout remarquable par sa belle forme conique, son isolement et sa hauteur, qui domine les environs. Cette belle masse est presque entièrement composée de laves scarifiées (2) Au sommet, est un superbe cratère, dont les bords parfaitement conservés, présentent une échancrure, vers le midi; il a 1,500 pieds de diamètre, et 120 pieds de profondeur : le fond est plane et marécageux.

L. Mounié.

(1) Voyage dans la Haute Loire. — France Pittoresque. —Guide du voyageur.

(1) *Statistique de la Haute-Loire.*

(2) *Essai sur la géologie de la Haute-Loire*, par M. Aulagnier.

SAINT-MAXIMIN.

I.

RÉCIT INVRAISEMBLABLE ET POURTANT VRAI.

A son couvent toujours fidèle
Dès que la nuit succède au jour,
On voit soudain dans ce séjour
S'élever son ombre rebelle.
Hôte fatal ou bienfaisant,
(On ne peut trop le dire encore),
Il erre la nuit d'un pas lent,
Et fuit au retour de l'aurore.
Don Juan, BYRON.

C'était en la huit cent trente-huitième année de grâce, de janvier le sixième jour, et dans le célèbre couvent des FF. Prêcheurs qui, sous le pontificat de Boniface VIII, fut fondé dans le petit bourg de *Ville-Late*, aujourd'hui la ville de Saint-Maximin (1).

Il pouvait être le mystérieux moment qui précède minuit, ou celui qui le suit.

Oppressé par un rêve pénible, et me débattant contre les dernières terreurs d'une lutte que je croyais avoir engagée, je m'éveillai en sursaut :

L'air était de glace, et le silence profond.

Tout-à-coup, il me sembla entendre un léger bruit dans la chambre où, depuis quelques mois, l'on me donnait une généreuse hospitalité, moyennant un cours de dessin que je faisais gratuitement. Voulant m'assurer si je ne m'étais pas trompé, et craignant d'être encore sous la fâcheuse impression de mon rêve, je me levai sur mon séant et prêtai attention.

Mes oreilles n'avaient point tinté...

Je n'étais point la dupe d'une vision, ma porte tremblottait, et le loquet était agité, comme si l'on eût fait de timides et mesurés efforts pour ouvrir.

Etait-ce le vent? — Non, l'air était d'un calme parfait.

— Qui va là! m'écriai-je d'une voix forte.

Et personne ne me répondit; mais le bruit cessa pour recommencer un instant après.

Quand un événement imprévu arrive, on en recherche presque toujours la cause parmi les objets qui nous sont familiers. Je songeai de suite à une vieille servante, dont la chambre était contiguë au corridor de la mienne, continuellement souffrante; elle s'était plainte la veille plus que de coutume, et j'allai m'imaginer que, se trouvant plus mal, dans la nuit, elle s'était traînée jusqu'à ma porte; que manquant de force pour l'ouvrir, elle s'était laissée couler à terre, d'où de temps en temps elle essayait de se relever pour demander du secours.

Je crus même entendre comme le râle d'un mourant. En un instant, le feu a jailli d'un briquet phosphorique, ma lampe est allumée, et, prompt comme la pensée, je me précipite vers la porte que j'ouvre avec la plus grande anxiété.

Plus vivement encore, je pose ma lampe sur une commode placée à gauche de la porte, et ouvrant brusquement le tiroir supérieur, j'en tire deux pistolets de poche que je dirige vers la figure immobile qui s'offre à ma vue.

C'est un homme d'une stature presque gigantesque; elle n'en paraît que plus haute sous une longue robe d'un noir incertain, et, quoique mince, fluet de tout son corps, il règne une telle justesse de proportion dans sa charpente osseuse, que l'on accorde volontiers à cet inconnu des membres flexibles, une force nerveuse et des poignets de fer.

Un chapeau blanc, en forme de calotte sphérique, large de bords et entouré d'un cordon bleu, dont les glands tombent sur les épaules, cache à demi une figure sèche, allongée, livide et luisante comme une meurtrissure de la veille; elle est éclairée par deux yeux verticalement oblongs, d'une fixité calculée, et d'une expression extraordinaire, malgré la croûte de jaunisse qui semble les recouvrir.

Un léger mantelet, court et d'un bleu clair, est jeté sur ses épaules, et vient s'agraffer sur un cou nu et décharné, au moyen de deux crochets en métal luisant.

Si je n'ai pas été trompé par la lumière douteuse projetée par ma lampe sur la face de cette apparition, je pourrais dire que son nez est fortement aquilin, que sa barbe est très noire, et de plus qu'il porte au front une large ligne rougeâtre, imprimée là comme un sceau de mauvais augure.

— Que voulez-vous? lui dis-je après avoir raffermi ma voix qui n'était rien moins qu'assurée.

. . . .

Pas un mot, mais un demi-sourire sardonique.

— Que voulez-vous? lui répétai-je en balançant le canon de mes pistolets à deux doigts de son visage.

Il recula d'un pas, mais sans qu'aucune apparence d'émotion se manifestât sur ses traits, et sans que ses bras, qu'il tenait croisés à la manière des moines, eussent quitté sa poitrine.

Exaspéré par le flegme moqueur avec lequel il accueillait mes demandes, j'élevai la voix avec rage :

— Pour la troisième fois, qui es-tu? que veux-tu à pareille heure?

— Diable! mon doux jeune homme, ces armes vous donnent une audace merveilleuse...... Vous trouvez l'heure indue? d'accord : s'il s'agissait d'une jeune fille, elle pourrait paraître tant soit peu suspecte; mais quand il s'agit de faire le bien, toutes les heures sont bonnes. Ce que je suis.... ce que je veux!

Il secoua la tête d'un air dédaigneux, et ajouta :

— Ce que je suis... la légende le raconte, et si tu la connais, rappelle-toi la ballade :

Hôte fatal ou bienfaisant,
On ne peut trop le dire encore.

(1) Ce couvent qui se trouve placé entre le collége fondé postérieurement par René, et la belle, mais obscure, mais délabrée et oubliée église de St.-Maximin, fondée en cette ville, et ses environs, donnera lieu à quelques articles.

Ce que je veux... t'éviter des remords cuisans, en rendant à la vie de jeunes êtres qui y sont depuis trop peu de temps pour en être sitôt privés. — Et c'est pour m'en prouver ta reconnaissance que tu me menaces de mort, moi qui viens empêcher que tu ne la donnes à d'autres.

Ecoute, jeune mâle irascible ou peureux ; on réfléchit toujours une fois avant de se suicider : mais il faut le faire à deux reprises différentes quand il est question de tuer le prochain ; car, dans le premier cas, Dieu seul vous demande compte de votre action, tandis que la main des hommes se lève inexorable en travers de votre chemin, et vous poursuit déja en cette vie quand on s'est rendu coupable d'un homicide.

Ha! tu menaces de tuer, et tu ne trembles pas toi-même des suites de ta menace! — Imprudent! la vie des autres pèse donc bien peu dans la balance de ta conscience? tant pis...

. . . .

Mais tu t'appaises, je crois? tu baisses la tête... tant mieux. — Baisse tes pistolets aussi... c'est beaucoup mieux encore. — Un accident pourrait arriver.... tu serais charmant, jouvencel aux petites moustaches, si tu voulais les quitter tout-à-fait.

— Non point s'il vous plaît!

— Ha! ha! nous nous fâchons encore! doucement, mon très cher, la vivacité est surabondante dans tes veines vierges encore..... Tes pistolets sont peut-être chargés?

— On peut compter sur eux.

— Ta main tremble?

— C'est de froid.

— Ils sont armés?

— J'ai pris cette précaution.

— Un rien peut en provoquer l'explosion.

— La moindre tentative de votre part... Un geste, un signe, un regard peut-être!

— Dis un mouvement involontaire... une contraction nerveuse du doigt indicateur.

— Le désir de mettre fin à cette entrevue, ou le besoin de ma défense.

— Et tu oserais, contre un vieillard sans armes.... non... Ecoute, jeune homme.

— Mes oreilles ne sont point fermées.

— Approche, ami...

— Recule, inconnu, recule, te dis-je.

— Impossible! il faut me suivre.

— Il est possible que je ne fasse pas selon tes désirs.

— Ho! tu viendras.

— Non, non.

— Si donc! enfant tu es...

Alors il se pencha vers moi pour me prendre la main; mais relevant le canon de mes pistolets, je me mis en garde en lui criant :

— N'approche pas, ce serait le signal de ta mort! Diable ou voleur, reprends le chemin par lequel tu es venu, sinon je vais te loger deux balles dans les côtes.

Il y eut un moment d'hésitation de sa part, et une minute de suspens de mon côté; puis il me dit en clignotant affreusement de l'œil :

— Eh bien, oui!... je vais partir, mais ce sera pour revenir bientôt... adieu, à tantôt!

Ces mots résonnaient encore à mes oreilles que je l'avais déja perdu de vue, sans savoir précisément à quel endroit du corridor il était devenu invisible pour moi.

Charmé, mais pourtant étonné d'une disparition aussi subite, je fis avec précaution quelques recherches inutiles : les murs me parurent sans fausses coulisses, le sol sans trappe et le plancher solide.

J'allai jusqu'au fond du corridor...

Personne.

Persuadé de son départ (peu m'importait comment il s'était effectué) je fermai à double tour la dernière porte du corridor, et emportant la clef avec moi, je me hâtai, tout grelottant de froid, de me réfugier dans mon lit.

II.

Gardez-vous bien du moine noir;
C'est l'héritier du monastère;
Jaloux de ses droits sur la terre,
Qui sait jusqu'où va son pouvoir!
Don Juan, Byron.

Je commençais de me rendormir, lorsque mon front reçut une impression désagréable de froidure.

Un instant, je crus que ma croisée, s'étant ouverte, donnait passage au vent.

Mais sentant en même temps un léger poids me modeler, pour ainsi dire, le froid qui courait sur ma figure, je me dressai avec un mouvement de crainte et de défiance dont la cause ne m'était pas encore déterminée.

Grand Dieu! qu'aperçus-je alors à la vacillante clarté de la lampe que je n'avais point éteinte?

La même figure de tantôt, toujours aussi immobile et beaucoup plus ricaneuse.

Je jetai à la hâte mes regards sur la table de nuit... mes pistolets n'y étaient plus!

Il s'aperçut de mon intention, car il me dit :

— Vos pistolets étaient trop faibles, ce sont de curieuses armes, mais vrais jouets d'enfans; leurs balles peuvent à la rigueur entamer les chairs, mais elles doivent glisser sur les côtes; tandis que ceci (il en tira une énorme paire de dessous son mantelet) vous coupe un homme en deux, à trente pas de distance, soit qu'on veuille l'empêcher d'approcher, soit (il appuya avec intention sur sa phrase) qu'on se décide à l'arrêter tout court dans sa fuite. — Rassurez-vous donc, mon droit mignon.... Voici de quoi faire face à tout danger.

La clef de ma chambre et celle du corridor étant encore sur la table de nuit, il m'était impossible de concevoir comment cet être mystérieux avait pu parvenir jusqu'à moi. Cette seconde apparition, le doute où j'étais sur ses intentions, et plus que tout cela encore! le sentiment de ma faiblesse, joint à la conviction que j'étais à sa merci, firent que je me résignai tranquillement à attendre qu'il voulût bien s'expliquer sur les motifs d'une visite aussi incompréhensible et tout aussi peu désirée que la première.

Appeler au secours, comme j'en eus un instant la pensée, eut été une folie; il pouvait en un clin d'œil faire expirer la parole sur mes lèvres : ainsi, convaincu de l'impossibilité de me débarrasser de son étrange

compagnie, j'eus assez d'empire sur moi pour prendre un air calme et résolu et lui dire : Que voulez-vous de moi ?

— Trois choses seulement : sauter lestement à bas du lit, s'habiller prestissimo, et me suivre subito.

— Jamais !

— Jamais ! mot ridicule, mon ami, que l'on jette toujours comme un défi au moment présent, et dont se moque toujours aussi la force des circonstances qui suivent. — Jamais ! enfantillage tout pur, contresens perpétuel ! — Un peu de docilité, s'il vous plait ? — Jusqu'à présent vous avez montré assez de caractère pour me donner bonne opinion de vous, n'allez pas me la faire perdre, et surtout ne me mettez pas dans la pénible nécessité d'avoir recours à des moyens de contrainte... Suivez-moi, il ne vous sera fait aucun mal, je vous le jure.

Voyant que j'hésitais encore, il ajouta en me dardant un de ses regards de feu :

Envoyé par un être aussi fort au-dessus de moi que je suis au-dessus de vous, je ne vous cacherai pas que l'objet de ma mission doit être rempli. Ses ordres sont précis, sa volonté doit être faite, et si les premiers rayons du jour me chassent avant d'avoir obtenu ce que je vous demande, demain... après demain... à la même heure vous me verrez à votre chevet; non plus comme ange gardien, mais comme votre remords personnifié, et l'instrument d'une punition terrible, car l'œuvre du mal sera accomplie, et le remède désormais inutile.

Vos précautions, vos serrures seront autant de grains de sable amassés péniblement par un enfant pour arrêter la marche d'un homme. — Ce monastère, sans cantiques sous ses voûtes saintes, et sans moines dans ses cellules désertes, est devenu mon héritage : la position, l'ordonnance, la destination de chacun de ses murs m'est aussi familière que le squelette humain l'est à un habile professeur d'anatomie, et il n'est pas une seule chambre dont je ne connaisse l'intérieur aussi bien que la fossette que Dieu a placée au bout de mon menton.

D'ailleurs, la puissance de celui qui m'envoie est au-dessus de toutes les puissances humaines.

Venez... venez donc!... très bien, jeune homme.

Et pendant que je le suivais, confus et presque hébété, l'air de la ballade se fit entendre, modulé au loin par trois cors : puis des voix plaintives leur répondirent en chœur, mais si bas... si faiblement, que, malgré mon attention, je ne pus saisir que ces mots envoyés par l'écho :

Chut...... la cloche... tère
Gardons-nous....... soir
Evitons....... colère,
Jaloux de ses droits sur la terre,
Qui sait jusqu'où va son pouvoir.

III.

Les plis de son noir capuchon
Cachent les traits de son visage ;
Son œil seul brille, et c'est, dit-on,
D'un regard de sombre présage.
Don Juan, Byron.

Après avoir mis beaucoup de temps à descendre un escalier aussi large que celui d'un hôtel, tournoyant comme celui d'un clocher de village, et dont les marches résonnaient sourdement sous nos pas, nous nous arrêtâmes dans une galerie longue, étroite, toute en pierres de taille, et voûtée en demi-rond.

L'inconnu fit quelques pas de plus, me fit un signe de la main en me disant : « C'est ici que l'œuvre doit avoir lieu. » Et il me laissa seul avec ma lampe qu'il avait posée à terre.

Pendant assez long-temps, je restai cloué à la même place, regardant à droite et à gauche, à terre et à la voûte, et m'attendant aux apparitions les plus effrayantes.

Mais n'apercevant ni flammes, ni spectres ; n'entendant aucun bruit et ne sentant aucune odeur de soufre ou de fumée, je me rassurai assez pour prendre la résolution de m'échapper de ces lieux où je faisais assez triste mine.

Trois portes donnent issue à ce passage, et toutes les trois la donnent sur des cours différentes d'aspect et de destination.

La première débouche par un perron en tuf, dans un jardin divisé en deux parties distinctes : l'une, foulée sans cesse sous les pieds des écoliers d'un pensionnat établi dans une des ailes du couvent, était jardin d'abord; mais ses arbres ont été arrachés branche à branche, sa faible végétation a disparu brin à brin sous la semelle impitoyable des élèves; son sol s'est nivellé peu à peu, et sa terre végétale s'est changée en poussière aride. C'est, maintenant, une cour dans toute l'acception du mot, surtout depuis que l'on a eu l'heureuse idée de construire dans un de ses coins une hideuse écurie, digne pendant de trois vieux mûriers rabougris et décapités.

L'autre partie semble vouloir s'éloigner de ce théâtre de dévastation scholastique ; elle glisse à gauche, fuit, tourne brusquement au nord, et va s'abriter entre le chemin de Bras (1) et une façade du couvent. Là, quelques figuiers dont les fruits meurent avant maturité, des poiriers déja épuisés quand ils ont donné leurs maladives fleurs, et deux pruniers sauvages figurent assez bien la désolation intérieure et extérieure de la sainte maison, tandis que quatre longues rangées de groseillers rouges se profilent avec assez d'assurance, donnent fleurs vigoureuses, portent fruits chrétiennement mangeables, et pourraient être comparés à une guirlande miraculeusement échappée à la proscription générale, et encore verte à côté de la fanée couronne de gloire de l'un des disciples de Cassien.

Ce fut sur cette première porte que tomba mon choix ; mais au moment où je mettais la main sur le bouton en cuivre du loqueteau, pour le faire tourner, une voix fort près de moi, quoique je ne visse personne, me souffla dans l'oreille :

— Peine inutile ! elle est fermée en dehors.

Je quittai le bouton que je tenais et me retirai vers la lumière, honteux comme un larron pris sur le fait.

M'étant, un instant après, armé de résolution, je me dirigeai vers la porte en face de la première.

(1) Petit village mal bâti, mais d'un extérieur pittoresque, largement baigné d'eau à sa base, et dont la physionomie prêterait à une large étude, le jour de son *romérage* patronal.



LE COUVENT DE SAINT-MAXIMIN.

Elle donne dans un autre corridor transversal, ou portion de la galerie extérieure du cloître qui, grâce à la pensée spéculatrice du propriétaire, se trouve maintenant divisée en un grand nombre de magasins à bois, au moyen de cloisons élevées seulement jusqu'à la naissance des nervures de la voûte.

Comme un maraudeur qui craint d'être pris en flagrant délit, je marchais sur la pointe des pieds et en regardant à droite et à gauche. Jusqu'alors, je n'avais jamais aussi bien senti l'avantage d'être mince et fluet; j'en usai largement, et si j'avais pu, je crois que je me serais rendu invisible.

Le massif arc-boutant est décroché avec précaution, et glisse doucement le long du mur dans lequel il est scellé; un des battans de la porte gémit légèrement en se séparant de l'autre.

Mon œil plonge avec anxiété dans tous les coins et recoins de la galerie.

Personne... rien qui puisse m'intimider... A droite, la porte de l'ancien réfectoire; en face de moi, la statue de sainte Magdelaine, tronçonnée par des mains profanes, rejetée comme un meuble hors de saison et semblant pleurer, non sur ses fautes, mais sur le sort du monastère, où jadis elle occupa une plus digne place. Inclinés contre les murs, d'énormes blocs de pierre, les marches mutilées d'un autel et des fragmens de corniches.

A pas de loup, je franchis le conduit délabré des eaux pluviales, qui traverse diagonalement le sol de la galerie. — Me voici sur une autre porte, elle donne issue sur la place du collége fondé par le bon roi René; déja j'en ai franchi le seuil : mais avant de déployer

mes ailes, je jette un dernier coup-d'œil au loin, pour m'assurer s'il n'y a pas d'ennemis à redouter.

La forme rectangulaire de cloître m'apparaît alors et se déploie avec sa lacune du milieu (1); la gothique église fondée par Charles II se dresse à ma gauche, avec ses uniformes contreforts et ses fenêtres rosacées, et des torrens d'une lumière argentine, inondant ses rares ornemens et les gargouilles fantastiques de ses toits, produisent un effet admirable au milieu d'un ciel sobrement étoilé, et sous l'influence d'une nuit calme et glaciale.

— Je respire l'air, et quoique froid il se dilate avec force dans ma poitrine... C'est de l'air, de l'air pur.... et je suis libre!

A peine ai-je achevé ce court soliloque, qu'une apparition vient rembrunir mes idées.

— Là bas... y vois-je clair... Si je ne me trompe, je crois...... il paraît...... il me semble voir se dessiner comme une ombre mouvante..... Elle avance.... elle vient à moi! Mes yeux, mes yeux, vous me trompez! Point, la voici près de moi...

Je le reconnais, c'est bien lui, moins le mantelet!

— Monstre, quand me délivreras-tu de ta présence?

— N'est-ce pas, me dit-il en me saluant, que lal une est fort belle?

Comme ce silence est beau! J'aime, moi, de pareilles nuits. Admires-tu, toi, la belle perspective fuyante des contreforts? — Je la trouve admirable; hein! qu'en penses-tu? Comme les pyramides et les bouquetons qui les terminent se détachent bien du principal vaisseau et ressortent dans le vide? quelle beauté géométrique dans leurs sévères contours et dans leur alignement? quelles images dans ces reflets d'argent et dans ces ombres mates! Je ne sais si mon illusion dépasse les bornes de la vraisemblance; mais du point où je suis placé...

Approche, mon très doux!.... Tant soit peu plus par içi... là... bien.

De ce point, disais-je, on les prendrait pour une avant-garde disciplinée de messire Lucifer : elle est de taille au moins.

Cette cour prêterait merveilleusement à un sabbat.

Cette citerne sur laquelle tu t'appuyes, par nonchalance sans doute, ressemblerait assez à la bouche béante qui doit livrer passage au royal ange déchu : ces tiges de fer, avec leurs volutes fleuronnées, sont plus propres à servir de percheoir à des êtres diaboliques, qu'à soutenir une poulie.

L'usure de la pierre, la couleur du métal, augmentent l'illusion au lieu de la détruire. C'est la flamme qui a marqué son passage dans les endroits ternes et noirâtres, et les places brillantes ont été polies par le frottement répété des plus espiègles enfans de Satan, lorsqu'ils grimpent au sommet des arc-boutans.

(1) Comme chacun le sait, le cloître d'un monastère est une galerie ou un portique couvert, affectant une forme carrée, et dont le milieu est un pré ou un jardin. — Le jardin a été transformé en place; et pour donner accès à cette place et pouvoir pénétrer dans l'église par une porte de derrière, on a démoli un des côtés du cloître. — Sur cette place, se trouve une citerne exactement semblable à celle que l'on trouve au quartier des Juifs; seulement elle ne renferme que quelques pouces d'une eau verdâtre et croupissante.

Suppose-les là haut et lève les yeux.... un peu plus que cela... Comme leurs regards sont moqueurs! Ne trouves-tu pas?

Ho! mon enfant, ne crains rien, ce n'est qu'une fiction; et puis, ne te l'ai-je pas déja dit (Il fit briller ses pistolets.)? nous pourrions essayer si la peau de Satan lui-même est à l'épreuve d'une balle de sept onces.

Mais tu trembles, je crois... qu'as-tu?

Le froid t'aurait-il saisi?

Pauvre bourgeon d'homme! tu t'es exposé. Va, rentre, il fait moins mauvais dans le corridor dont je t'avais confié la garde.

L'influence que cet être mystérieux exerçait sur moi était si forte, et son regard avait quelque chose de si impérieux, qu'involontairement je me rappelai ces vers de la ballade :

> Son œil seul brille, et c'est, dit on,
> D'un regard de sombre présage.

et quelque peu disposé que je fusse à lui obéir, je n'osai me révolter ouvertement. A un geste qu'il me fit, qui m'était déja familier et qui ne laissait aucune alternative, je regagnai l'endroit où ma lampe ne jetait plus qu'une lueur funèbre comme l'aspect d'un tombeau.

IV.

> Ah! quel événement!
> Ma surprise est extrême.
> Est-il mort ou vivant,
> Ou n'est-ce enfin qu'un revenant?
> *Les Duels.*

Rassuré de nouveau par le silence qui régnait autour de moi, je recommençais à regarder piteusement mes trois portes, pour leur demander laquelle serait mon arche de salut. Les deux premières m'ayant déja failli, je ne pouvais tenter de me sauver que par la troisième.

Déja je la mesurais de l'œil et me disposais à en essayer la chance, lorsqu'un bruit sourd attira toute mon attention.

Il semblait venir de dessous terre, mais en déterminer précisément l'endroit aurait été chose fort difficile.

Des coups tantôt précipités, tantôt lents se succédaient depuis quelques instans, sans que, malgré mes efforts, j'eusse pu en deviner la cause.

Enfin, je crus sentir le plancher trembler sous mes pieds, et je vis distinctement dans le milieu de la galerie les dalles se mouvoir et rejeter la poussière.

Le bruit continue toujours, il devient de plus en plus distinct, et, si je ne m'abuse pas, de faibles voix d'enfant se font entendre.

On dirait qu'ils s'encouragent avec des paroles d'espoir.

. . . .

J'ignore ce que tout autre aurait fait à ma place; mais, narrateur sincère de mes faiblesses, je dois avouer que ma première pensée fut de fuir, et que si je ne le fis pas, c'est qu'il fallait passer par l'endroit même où les pavés commençaient à se disjoindre, comme la glace qui va s'engloutir sous l'imprudent patineur.

Bientôt ces dalles, soulevées invisiblement, retombent comme le couvercle d'une boîte, et disparaissent avec fracas dans un trou que l'éboulement du sol vient de former.

— Bien, Léonard! s'écrient au même instant deux voix qui me font tressaillir.

Je me rappelai alors que trois enfans d'un de nos voisins étant morts subitement la veille, le médecin avait jugé, à cause de cette circonstance, prudent de retarder leur inhumation, même après les vingt-quatre heures d'usage écoulées. Lié d'amitié avec le père des défunts, je fus si frappé du désespoir que ce malheureux événement avait jeté dans sa famille, que je crus bien faire en éludant tant soit peu les prescriptions du docteur : je voulus faire disparaître le spectacle déchirant de trois corps morts, et, à cet effet, j'avais pris des dispositions pour qu'ils fussent déposés avec leurs bières dans un des nombreux et vastes caveaux du couvent.

Ne songeant qu'à la douleur de leurs parens, je n'avais pas, malheureux que j'étais... fait attention que c'était abandonner toutes les chances de retour à la vie, qui suivent une mort subite.

Je calculai que ce caveau se trouvait précisément sous mes pieds, et quand, déja démoralisé par tout ce qui venait de m'arriver, je me fus assuré mentalement de sa position réelle, je ne saurais rendre compte du sentiment que j'éprouvais, en pensant que j'allais être le témoin d'une résurrection si extraordinaire par les circonstances étranges qui l'avaient précédée.

Je pouvais me reprocher d'avoir éloigné ces trois enfans de tout secours humain, et puis les paroles de l'inconnu : Je veux t'éviter des remords cuisans, et rendre à la vie de jeunes êtres qui y sont depuis trop peu de temps pour en être sitôt privés.

Plus de doute, j'allais être face à face avec une odeur de tombe! La frayeur s'empara de moi, mes dents claquèrent avec violence, et tous mes membres tremblèrent sous un frisson fiévreux.

Pour m'achever, le trou qui venait de se former, me vomit sur un de ses bords une tête enveloppée de linge blanc, souillé de sang et de poussière.

C'était celle de Léonard... de celui que l'on avait nommé tantôt. Quand il se fut dressé, je trouvai sa figure menaçante, et il me sembla qu'il brandissait vers moi une tige de fer rouillé.

A cette vue, mon sang se fige dans les veines; je veux crier et je ne le puis; je veux fuir, et mes jambes me refusent leur service. Ma pauvre tête se détraque, je sens mes cheveux se hériser, mes yeux roulent convulsivement dans leurs orbites, et un nuage de plomb anéantit à la fois mes puissances morales et physiques.

Je souffre comme un damné.... Je me consume en vains efforts, et je suis sur le point de rendre l'ame, lors qu'ayant jeté les yeux vers Léonard, je le vois affublé de tous les ornemens mortuaires, et se dirigeant vers moi.

Un cri vient avec effort déchirer ma poitrine; tous mes nerfs sont violemment secoués par une commotion soudaine qui me redonne l'usage de mes facultés, et je m'élance comme un forcené. Dans ma course je me sens saisir, car je n'y voyais plus; des bras s'enlacent autour de moi comme des reptiles, une odeur de cadavre me fait défaillir, et une sueur glacée découle de mes tempes.

Je veux me soustraire à ces étreintes, mais d'autres bras viennent se placer autour de mon cou et de mes jambes.

Je suis furieux!... je lutte avec désespoir, je tombe, je roule à terre évanoui.

Et lorsque j'ai repris mes sens, je devine où je suis; — dans ma chambre, étendu sur le carreau, et me roulant pèle mèle avec les draps et les couvertures de mon lit.

Après avoir fait passer le lecteur par toutes les phases d'angoisses qui ont signalé cette nuit à jamais mémorable pour moi, il me demandera sans doute ce que c'est que ce que je viens de raconter.

Je lui répondrai :

Toutes les personnes sensées à qui, le lendemain même, je fis part de cette aventure, la regardèrent comme un rêve. J'avoue que, malgré ses circonstances précises et suivies, elle en a tout l'air, et à maintes reprises j'ai cherché à me le persuader ainsi; mais j'ajouterai que je ne suis pas superstitieux, et que pourtant l'impression reçue dans cette nuit, m'est restée si forte après deux ans de temps, que j'en suis encore à me demander si j'ai été réellement la dupe d'une illusion, surtout en réfléchissant aux circonstances suivantes :

Cette même nuit, le directeur du pensionnat, dont j'ai déjà parlé, refusa d'ouvrir sa porte à.... il ne sait dire à qui, et de se débarrasser des importunités dont on l'accablait à traver la serrure, qu'en menaçant de faire feu de son fusil. — Les élèves couchés dans le dortoir entendirent des bruits inaccoutumés, la rumeur en fut grande le lendemain; et Gabrielle, la vieille domestique, l'augmenta en disant qu'attardée dans sa cuisine par le désir d'achever une quenouillée, elle avait entendu ouvrir une porte du premier étage, puis quelqu'un marcher doucement; qu'elle était sortie avec sa lampe pour voir qui ce pouvait être; mais que n'ayant rien vu, ni plus rien entendu, elle était rentrée croyant s'être trompée.

Le lendemain, quand il fut question de transporter les trois bières au cimetière, une d'entr'elles se trouva vide, et Léonard, celui-là même qui l'occupait, fut trouvé raide contre un pillier, à quinze pas du lieu où on l'avait déposé.

Cette circonstance donna un peu de crédit à ma narration que l'on avait jugée un conte fait à plaisir.

Enfin la personne chargée de faire ma chambre, m'apporta un énorme chapelet qu'elle dit avoir trouvé sous le lit (1). Mes jambes conservèrent, même après mon départ de St.-Maximin, les empreintes de fortes compressions, surtout ma cuisse gauche qui garda,

(1) Ce chapelet orné d'une grosse croix de cuivre et d'une tête de mort en ivoire, est passé entre les mains du gardien de la Sainte-Baume, en échange de quelques curiosités qu'il me donna.



pendant les trois premiers jours, une marque pareille à celles que l'on aperçoit sur le corps d'un noyé à qui une vigoureuse main a appliqué ses cinq doigts sur la chair.

Maintenant je demanderai s'il n'est pas des événemens dont l'explication échappe aux investigations les plus savantes, et s'il serait sage de les taxer de fantasmagorie, parce qu'ils s'élèvent, de mille lieues et plus, au dessus de la faible conception humaine.

Louis Lévens.

LE CHATEAU DE FORNEZ.

Angeline de Sabran était seule dans le château de Fornez sous la garde d'un vieil écuyer de son père. Le comte, zélé catholique, prêtait le secours de son bras au sénéchal du Languedoc et luttait bravement contre la reine et le roi de Navarre, chef des religionnaires dans le midi. Sa fille était pendant ce temps livrée à des inquiétudes mortelles : elle tremblait pour les jours de son père; elle gémissait sous les maux de la guerre civile qui affligeaient sa patrie. A côté de sa chambre, dont la croisée haute et large donnait sur la plaine qui traverse la rive, Angeline avait disposé son oratoire dans une des tours qui formaient les quatre angles du château. Des rideaux et de larges tapisseries, tombant sur les dalles, protégeaient cette retraite contre la lumière et le bruit : la noble fille l'avait ornée avec un soin extrême. Là était son prie-Dieu en bois de chêne; là, une croix d'argent, couverte d'un linge puce, et chaque jour embaumé par des fleurs nouvelles. Un peintre de Toulouse qui arrivait de Rome, avait représenté sur les lambris et au fond de la voûte les mystères les plus sublimes de la religion, les scènes les plus touchantes de son histoire. Lorsqu'Angeline passait quelques jours sans recevoir des nouvelles de son père, elle s'enfermait dans l'oratoire pour pleurer ; lorsque'on venait lui apprendre les cruautés que les catholiques et les protestans exerçaient les uns contre les autres, elle se retirait dans son oratoire pour prier; elle se renfermait dans ce pieux asyle comme on se renferme dans son ame, comme l'on descend au fond de son cœur. Si elle se mettait à la fenêtre pour admirer la plaine, sillonnée par la bise et la zone verdoyante de ses bords, si elle jetait ses regards sur les coteaux ardens du Terrefort, ce pays, beau pays, devenu le théâtre d'une guerre cruelle, lui offrait partout des châteaux ou des villages attristés par des scènes sanglantes; et cette chaste imagination de jeune fille planait, sans pouvoir se poser, au-dessus de ses contrées flétries par la guerre civile, comme la colombe de l'arche par-dessus les fanges du déluge.

Dans toute l'étendue de ce pays qui se déroulait à ses yeux, un seul point arrêtait et fixait ses regards, s'était le donjon du château de Daumazan où commandait pour le roi de France, et sous les ordres du sénéchal de Toulouse, Ernest de Montbrun, jeune cavalier de bonne maison. Angeline n'aimait pas Ernest, mais elle avait la plus vive reconnaissance d'un service signalé que le capitaine lui avait rendu. Un jour que la noble Angeline était venue avec quelques écuyers de son père, à la fête d'un village voisin, à la Bastide-Besplas, un gentilhomme protestant, qui se trouvait là parce que l'on venait de publier une trève, se permit d'entrer dans l'église avec ses amis pendant qu'on célébrait les saints mystères. Ce gentilhomme et ses camarades étaient pris de vin et se plaignaient de ce que le chant des psaumes troublait la joie de leur fête. Le prêtre s'enfuit de l'autel et se cacha dans la sacristie; quelques hommes montèrent au clocher, et ceux qui purent sortir prirent la fuite; un grand nombre qui ne trouvèrent pas d'issue restèrent dans l'église exposés aux mauvais traitemens des calvinistes. Angeline était au milieu de cette foule; elle et quelques jeunes filles qui l'avaient suivie, allaient être exposées aux insultes des gentilshommes protestans. Par bonheur pour la fille du seigneur de Fornez, le capitaine du château Doumazan était aussi venu à la fête locale de la Bastide. Il priait à sa place, lorsque les protestans entrèrent dans l'église; ceux-ci qui le connaissaient pour un homme brave, ne craignaient point de lui voir défendre Angeline, parce que le père de la jeune fille nourrissait depuis long-temps une haine mortelle contre la famille d'Ernest de Montbrun. Ils comptaient au contraire trouver en lui un auxiliaire dans le coupable projet qu'ils avaient formé d'enlever Angeline et les jeunes filles qui la suivaient.

Mais les gentilshommes calvinistes furent trompés dans leur espérance, et le projet qu'ils venaient de former dans le désordre d'une orgie ne se réalisa point. En effet, aussitôt que le capitaine de Daumazan les vit entrer dans l'église, troubler les saints offices et s'approcher de mademoiselle de Sabran dont ils voulaient admirer de près la beauté, il se leva soudain; et tirant son épée, il la posa fièrement entre eux et la jeune fille. Un d'eux plus hardi voulut étendre la main pour arracher le voile d'Angeline, et le capitaine abattit d'un coup d'épée cette main sacrilége. Alors les plaintes de celui qui était blessé, les cris de rage de ses compagnons et les gémissemens des femmes remplirent de désordre la petite église naguères si paisible. Ernest, et un seul écuyer qui l'avait accompagné, maintinrent en respect les protestans, et permirent à la noble Angeline de se cacher au milieu des femmes; mais les efforts de ces deux hommes devaient bientôt s'épuiser, à lutter contre des adversaires si nombreux et contre dix épées. Leurs épées ne pouvaient pas défendre les habitans de ce village : ceux-ci furent encouragés par



LE CAPITAINE DE DAUMAZAN SAUVE Mlle DE SABRAN DES INSULTES DES CALVINISTES.

la noble conduite du capitaine de Daumazan. Irrités de voir insulter les objets de leur culte, ils descendirent du clocher, ils sonnèrent le tocsin, et dans un instant les calvinistes furent entourés d'une foule armée de bâtons et de faux, de hâches et d'épieux. Il fallut faire retraite alors et rentrer dans l'auberge d'où l'on était sorti. Le peuple était irrité jusqu'à l'exaspération, il voulait mettre le feu à la maison où les gentilshommes s'étaient retirés. C'en était fait d'eux si le noble capitaine de Daumazan ne fût venu à leurs secours, s'il ne leur eut prouvé sa loyauté après leur avoir fait ressentir son courage; il apaisa le peuple et les sauva.

Cette noble conduite, dont Angeline avait été le témoin, lui fit concevoir la plus haute estime et une juste reconnaissance envers le gentilhomme qui l'avait défendue. Elle se sentit vivement affligée de voir que son père avait pour ennemis d'aussi nobles seigneurs que les barons de Montbrun; souvent, depuis ce jour, elle pria de mettre un terme à ces divisions et de récompenser celui dont le courage l'avait sauvée d'un danger plus terrible que ceux où l'on court risque de la vie. Elle se promit bien de raconter au comte de Sabran la noble conduite d'Ernest, aussitôt que le comte rentrerait dans le château.

Voilà quelles pensées l'occupaient un jour que, dans son isolement, elle avait demandé quelques joyeuses pensées à son avenir et à son passé. Un ennui mortel avait pesé sur sa poitrine et entouré son jeune front comme d'une brume subtile qui voilait le monde à ses yeux fatigués. Le soir vint, et l'aspect de la nature défaillante augmenta sa tristesse : la nuit était tombée sur l'horizon à l'occident comme une vaste et lourde paupière, et les derniers feux du jour apparaissaient au loin comme les regards furtifs d'un œil entr'ouvert. L'ombre et le silence se firent autour d'elle, et sa tête s'appesantit comme se penche vers la terre une fleur que la brise n'agite point sur sa tige. Angeline s'endormit; et ses femmes ayant laissé brûler près d'elle sa lampe de nuit pour aller se livrer au sommeil, le château de Fornez resta plongé dans le repos.

A minuit ce calme fut troublé par des cris lamentables qui se firent entendre sous la fenêtre d'Angeline; elle les entendit long-temps avant que de se réveiller. Elle était dans cet état douteux qui tient du sommeil et de la veille, quand l'ame encore enchaînée dans une sorte de langueur a la conscience de sa faiblesse, et fait de vains efforts pour ressaisir l'empire sur ses sens. Angeline entendait cette voix, et cette voix qui lui était con-

nue, la pénétrait par ses plaintes d'une pitié profonde; des larmes coulaient de ses beaux yeux fermés et pendaient à ses beaux cils comme des perles. Bientôt les cris devinrent plus aigüs; et la jeune fille, se réveillant en sursaut, se leva de son lit et courut à sa fenêtre.

Angeline reconnut la voix d'Ernest de Montbrun, et tout-à-coup la voix s'éteignit. La reconnaissance lui ordonnait d'aller à son secours. Ses cris plaintifs auxquels succédait le silence, lui faisaient craindre pour son défenseur; la noble demoiselle n'hésita point. Elle se couvrait à la hâte de ses vêtemens, et se préparait à sortir de sa chambre pour aller réveiller ses femmes et ses écuyers, lorsqu'on ouvrit la porte de sa chambre; c'était l'homme de confiance du comte son père, celui qui avait la garde du château.

Blancas, dit la jeune fille, que se passe-t-il? que veulent dire les cris que j'entendais tout-à-l'heure sous ma fenêtre? — Blancas lui répondit aussitôt : voici qui va vous étonner et vous causer bien des chagrins. Madame, la guerre a recommencé plus terrible que jamais, et nous en voyons les premiers effets. Le capitaine de Daumazan, surpris par trahison, vient d'être chassé de son château. Le malheureux, tout couvert de blessures a été transporté ici par quelques écuyers qui lui sont restés fidèles: ils demandent un asile pour leur maître prêt à rendre le dernier soupir. Si on ne lui prodigue les soins les plus empressés, il est perdu et je viens de leur ouvrir la porte du château. Un seul instant de retard, c'en était fait de lui; les cavaliers protestans qui le poursuivent l'auraient achevé sur le bord des fossés.

Vous avez bien fait, dit la noble fille; Blancas, je vous approuve, et je prends sur moi la responsabilité des secours que vous avez donnés à monsieur de Montbrun. Je sais la haine qui croît entre nos deux familles; je sais que mon père ne me pardonnera point ce que je fais; mais ce que veut l'honneur, il le faut accomplir, sans s'inquiéter du mal qui peut nous en arriver; la reconnaissance me dit où est mon devoir.

Aussitôt ils allèrent tous deux auprès du sire de Montbrun, que des écuyers avaient porté sous les arceaux du vestibule ouvert qui conduisait au grand escalier; c'était comme un porche, un commencement de péristyle dans la cour du château, près de la porte d'entrée. Angeline réveilla celles de ses femmes les plus dévouées, tandis que Blancas avertit de son côté ceux de ses hommes qui devaient être les plus honnêtes gens. On renvoya les écuyers du capitaine; ils ne demandaient pas mieux que d'aller donner l'alarme dans toutes les places occupées par les catholiques. Le chirurgien domestique du comte de Sabran vint panser les blessures d'Ernest, et ceux dont Angeline l'entoura, prodiguèrent au capitaine les soins les plus empressés. Toutefois elle ne fit que se montrer au sire de Montbrun pour lui donner l'assurance de son dévouement; sans attendre l'expression de sa gratitude, elle se déroba soudain à ses remercîmens et courut se renfermer dans sa chambre. Ce fut sans doute pour échapper à la vue du sang qui la troublait et pour ne pas entendre ses plaintes; peut-être ce fut pour cacher à tous les regards l'émotion profonde qui s'était emparée de son cœur. Lorsqu'on vint lui rendre compte de ce qui avait été fait, Angeline apprit avec une joie ingénue que les blessures du sire de Montbrun n'était pas dangereuses. La perte de son sang l'avait beaucoup affaibli; mais peu de jours devaient suffire pour lui rendre sa première santé. La noble demoiselle allait passer le reste de la nuit dans un joyeux sommeil, lorsqu'un accident imprévu jeta dans son ame des alarmes encore plus vives que celles dont elle se croyait délivrée; on venait d'entendre le comte de Sabran lui-même frapper à coups redoublés à la grande porte du château.

Au lieu d'aller introduire son maître, Blancas courut prévenir Angeline; que ferons-nous! lui dit l'écuyer : votre père a la race de Montbrun en horreur; c'est une vieille haine de famille que rien ne peut fléchir. Il ne sait pas ce que le capitaine de Daumazan a fait pour vous; et s'il le voit ici, je ne réponds pas qu'il ne le fasse jeter hors du château tout blessé qu'il est.

Les ames les plus faibles en apparence sont quelquefois les plus fortes dans les circonstances décisives, parce qu'elles trouvent en elles-mêmes l'exaltation qui les soutient à la hauteur des plus grands périls. Angeline fut moins troublée par cette nouvelle qu'elle ne l'avait été par l'arrivée d'Ernest de Montbrun, parce que les ames d'élite voient ce danger du second ordre, qui ne menacent que le bonheur ou la vie, sans épouvante et sans rien perdre de leur sérénité.

Angeline prit son parti sans hésiter : elle ordonna qu'on transportât le capitaine dans son oratoire où son père n'irait pas le chercher; elle désigna celle de ses femmes qui veillerait auprès de lui. Cet ordre fut exécuté promptement, et Blancas se hâta d'aller ouvrir au comte la porte du château. Sa fille, ses écuyers et quelques jeunes pages de sa maison l'attendirent dans la grande salle. Mademoiselle de Sabran entendit son père et sa suite qui montaient à grand bruit l'escalier de pierre; le comte parlait à haute voix avec des éclats de colère, et sans le voir il était facile de comprendre qu'un sentiment violent agitait son cœur. Sa fille ne put résister au désir de se précipiter dans ses bras; et malgré sa frayeur secrète, elle courut au-devant de lui.

Le comte de Sabran pressa sur son cœur sa fille qu'il aimait sans réserve. Mais après ces premiers momens d'effusion paternelle, le transport de colère qui le possédait reprit dans lui tout son empire. Ah! ma fille, s'écria-t-il, qu'on devrait bien punir les lâches et les traîtres qui vendent l'honneur de leur parti, et trafiquent de leur foi. La guerre vient d'éclater, et nous avons perdu Daumazan par la trahison de son capitaine; Ernest de Montbrun a livré la place aux calvinistes. Ah! c'est une famille bien odieuse que ces Montbruns; et si jamais aucun d'eux tombait dans mes mains, je lui ferais payer bien cher les crimes qu'ils commettent depuis plusieurs siècles. C'est un Montbrun qui, dans la guerre des Albigeois, livra le fort de Montesquieu au maréchal de la Foi; c'est un Montbrun qui, le premier, prêta serment de fidélité au roi de France, et trahit les comtes de Toulouse, nos souverains légitimes; c'est un Montbrun qui refusa de combattre à Revel sous les drapeaux du comte de Foix mon aïeul; c'est un Montbrun, enfin, qui a le premier

reconnu le pouvoir de la famille d'Albret, au préjudice de l'héritier naturel des vieux Gastons. Toujours cette famille de traîtres fut opposée à la nôtre qu'elle est jalouse et qu'elle hait; et maintenant que par un hasard bizarre nous étions réunis dans un même parti, le capitaine de Daumazan, pour être fidèle aux souvenirs que ses ayeux lui ont légué, passe du côté des protestans pour avoir un titre de plus à notre haine.

A mesure que le comte de Sabran s'indignait contre les Montbruns, ses ennemis, Angeline, pâle et tremblante, sentait augmenter son effroi; elle voyait autour d'elle ceux qui avaient secondé sa reconnaissancce, plongés dans l'abattement le plus profond: elle n'osait pas envisager l'avenir qui lui apparaissait souillé par la vengeance de son père. Le silence régnait dans la grande salle. Lorsque le comte cessait de parler, on n'entendait que ses pas graves qui retentissaient sur les dalles. Le supplice d'Angeline fut suspendu pendant quelque temps, lorsque son père congédia sa maison pour aller se livrer au repos. Sa fille retirée dans sa chambre ne dormit point; il fallait sauver Ernest de la haine du comte, et la prudence de la noble demoiselle s'épuisait en projets pour obtenir ce résultat.

La femme qui veillait dans l'oratoire auprès d'Ernest de Montbrun, craignait que le comte n'entendît le lendemain les gémissemens du malade. Elle ne voulait pas lui faire connaître le retour du comte qui aurait pu le troubler, et cependant il fallait obtenir de lui qu'il étouffât ses plaintes. Alors cette femme dit au jeune homme que mademoiselle de Sabran était tombée gravement malade dès le matin, et que le moindre bruit augmentait la fièvre brûlante qui s'était déclarée; on lui apprit que la chambre d'Angeline était près de la sienne, et qu'elle ne manquerait pas d'entendre les plaintes que lui arrachait la douleur. Ernest se tut à cette nouvelle; il s'affligea de voir que son entrée dans le château fut cause des souffrances qu'Angeline éprouvait. C'était là son unique pensée. Il en entretenait sans cesse la femme qui veillait près de lui; il se trouvait plus malheureux des souffrances d'Angeline que de ses propres dangers.

Tandis que les blessures du jeune homme se cicatrisaient, et qu'il reprenait ses forces, mademoiselle de Sabran employait toutes les ressources de son esprit à éloigner son père de sa chambre lorsque le vieux comte ne sortait pas du château. Tantôt elle le conjurait de la conduire en dévotion à quelque chapelle du voisinage; tantôt elle voulait visiter une amie qu'elle n'avait pas vue depuis long-temps; ainsi elle évitait la présence du capitaine de Daumazan qu'elle se reprochait de trouver noble et beau; ainsi elle lui donnait le temps de guérir et de retrouver assez de forces pour s'éloigner d'elle.

Montbrun, de son côté, tournait vers Angeline toutes ses pensées; il ne s'entretenait que d'elle avec la femme qui le servait. La confiance qui lui inspirait Marthe, c'était le nom de cette femme, entraînèrent ce jeune homme à des confidences qu'il n'avait jamais faites à personne. Il avoua qu'il aimait Angeline, et que si elle mourait de sa maladie il ne lui survivrait pas. pour se distraire et charmer son amour, il avait pris dans une armoire de mademoiselle de Sabran, une histoire de sa famille qu'elle avait écrite de sa main, d'après un vieux manuscrit que lui avait donné le comte son père. Montbrun passait sa journée à lire et à relire sans cesse l'histoire des Sabrans, à se pénétrer d'admiration pour le aïeux de celle qu'il aimait. Il contemplait les caractères qu'elle avait tracés; il aimait à retrouver dans leurs contours gracieux et dans leur pureté quelque chose de la beauté d'Angeline. Il portait souvent à ses lèvres les feuilles de ce livre que sa main pure avait labourée sans en altérer la blancheur.

Bien plus: lorsqu'il se vit presque guéri de ses blessures, il continua l'histoire des Sabrans et retraça les prouesses du dernier comte, quoiqu'il fût l'ennemi de sa famille. A ce récit il ajouta celui de la vertu d'Angeline, leur rencontre à l'église de Labastide et la généreuse hospitalité qu'il en avait reçue. Il se plaisait à composer une œuvre parfaite, à reproduire toutes les paroles d'Angeline, à simuler son écriture, pour que ce livre semblât appartenir à une seule pensée, à une seule main.

Dès que Montbrun fut assez guéri de ses blessures pour avoir la force de quitter sa retraite, Angeline donna ordre à Marthe de lui découvrir la érité. Elle devait l'avertir de la présence du comte dans le château, du redoublement de haine qu'il éprouvait contre sa famille; elle devait lui annoncer, que la nuit venue, on le conduirait en lieu sûr, où il désirerait lui-même se retirer.

Lorsque le jeune homme apprit ces nouvelles, il fut vivement affligé. Sans peine et sans regret, il aurait consenti à passer sa vie dans cet asyle qu'Angeline avait habité. Les dangers que lui fesait courir la présence du baron prêtaient de nouveaux charmes à son bonheur, parce qu'il se voyait protégé par celle qu'il aimait. Il fallait cependant se résoudre à partir, sans presque avoir vu sa bienfaitrice, sans lui avoir exprimé sa reconnaissance; il fallait s'éloigner sans rien emporter d'elle que son souvenir; il fallait quitter des lieux si chers auxquels l'avaient attaché la douceur et l'espérance. Montbrun se prit à pleurer, et pria Marthe de permettre qu'il prît quelque chose qui eût appartenu à sa maîtresse. Il la conjura de faire en sorte qu'il pût, avant de s'éloigner, lui dire un seul mot et la voir.

Marthe promit à Montbrun ce qu'il désirait, et le quitta. Le soir était venu, et l'on devait tout concerter avec mademoiselle de Sabran et Blancas pour faire évader le capitaine sans que le vieux comte apprît rien de ce qui s'était passé. Angeline était triste et agitée; on ne veille pas impunément au salut d'un homme, même par reconnaissance, quand cet homme est noble et beau, et lorsqu'on est jeune et pieuse; vainement on ne souffre pas pour lui, vainement on n'a pas des alarmes et des espérances dont il est l'objet. Angeline était triste et agitée. Montbrun allait s'éloigner d'elle, la nuit venait, et les ténèbres semblaient s'étendre jusques dans l'ame de mademoiselle de Sabran. Son père observa pendant le souper que sa fille était plus pâle que de coutume. Une vague inquiétude était dans ses yeux, et des frémissemens involontaires agitaient ses membres fatigués. Le comte en demanda la cause à sa fille, qui parut se troubler et se dit indisposée; mais le vieillard vit son émotion, et réfléchit pour pénétrer les vrais motifs d'un chagrin qu'on lui cachait.

Le silence régnait dans la salle : les pages qui servaient le comte, et les écuyers debout autour de la table, attendaient qu'il daignât les interroger pour lui parler. Un moment de contrainte inexplicable pesait sur tous, lorsque de grands cris retentirent au dehors; quelques coups de mousquet furent entendus, le comte se leva : Blancas entra précipitamment dans la salle; il était pâle et tout hors de lui. Une fatale nouvelle était comme écrite sur son front; le comte l'interrogea avec impatience.

« Monseigneur, dit Blancas, un envoyé de la reine de Navarre votre souveraine, vous somme d'ouvrir les portes de votre château. Il a, dit-il, des ordres à vous donner; il s'irrite déja de ce que le nom de Jeanne d'Albret ne lève pas toutes les difficultés. » En effet, des cris menaçans et des provocations retentissaient déja sur le bord des fossés. Monsieur de Sabran promena lentement le regard sur les domestiques peu nombreux qui l'entouraient; le temps n'est plus, dit-il, où ma maison fesait la guerre aux seigneurs de Comminges et de Foix, où nous avions des forteresses imprenables, des gens d'armes courageux pour nous défendre : ce temps est passé. Blancas, ouvrez les portes à l'envoyé de notre souveraine. Nous sommes à la merci de cet homme, il faut céder. Ayant donné cet ordre, il resta pensif et immobile, tout occupé de chercher la cause d'une surprise à laquelle il ne devait pas s'attendre.

L'émissaire de Jeanne d'Albret, était un des gentils-hommes calvinistes qui avaient troublé les saints offices dans l'église de la Bastide. Il s'était principalement signalé à la prise du château de Daumazan, et sa haine pour le sire de Montbrun, lui avait mérité le commandement d'une place qu'il venait d'enlever à son adversaire. On le nommait le Sanglier d'Orlu, à cause des cruautés qu'il avait exercées dans le pays d'Orlu, dont il était le seigneur. Mais les catholiques de ce canton indignés contre lui, avaient détruit sa demeure seigneuriale, dévasté ses forêts, brûlé ses fermes, et le Sanglier d'Orlu avait été forcé de chercher asile auprès de sa souveraine.

La cour de Navarre, qui était le foyer du parti calviniste, reçut avec empressement un homme de cette trempe, et se hâta d'appliquer son courage et ses haines. Il avait promis de rétablir le pouvoir de la reine dans le pays de Daumazan, et le succès avait couronné toute ses entreprises. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir repris les positions les plus fortes; il voulait encore s'emparer des chefs catholiques; et le sire de Montbrun était celui qu'il recherchait avec le plus d'obstination.

La haine qui avait éloigné jusqu'alors le seigneur de Sabran et ceux de Montbrun, ne permit pas aux protestans de soupçonner que le capitaine eût pu demander et obtenir un asile au château de Fornez; long-temps ils le cherchent ailleurs; désespérés enfin de l'inutilité de leurs poursuites, ils se souvinrent de la protection qu'Ernest de Montbrun avait accordée à la fille des Sabran, et ce fut pour eux un trait de lumière. Alors, par une nuit très-obscure, et dans un temps où le château n'était pas gardé par d'assez nombreux défenseurs, le Sanglier d'Orlu se présenta devant Fornez, et somma les sentinelles de lui en ouvrir les portes.

Le comte de Sabran ayant cédé à la force, les calvinistes se précipitèrent dans le château à la suite de leurs chefs. Il trouva le vieillard gravement assis dans une grande salle; sa fille était à ses côtés, et tous ses gens armés l'entouraient. Le Baron était prêt à accueillir avec respect les volontés de la reine de Navarre, comme à résister vigoureusement si on le traitait sans égards. Le Sanglier d'Orlu, quoique déterminé à ne s'astreindre à aucun ménagement qui pût gêner l'exécution de ses projets, fut saisi d'une sorte de respect, en voyant le noble comte entouré de sa famille, calme, silencieux et prêt à l'écouter. Il se découvrit et lui parla ainsi.

Seigneur comte, la reine de Navarre, comtesse de Béarn et de Foix, notre souveraine, se plaint de ce qu'au mépris de la foi que vous lui devez, vous ayez caché dans votre château l'un de ses ennemis les plus mortels. A ces paroles, Angeline pâlit, et le comte de Sabran resta frappé d'étonnement. Oui, seigneur comte, reprit l'envoyé de Jeanne, nous devons être d'autant plus indignés contre vous de l'appui que vous donnez à notre plus grand ennemi, que vous-même ayant autrefois pour lui une haine mortelle, n'avez étouffé ce sentiment dans votre ame, qu'en vous livrant, sans réserve, à l'aversion que vous éprouvez contre nous. En vérité, je ne croyais pas que, par inimitié contre la réforme, un comte de Sabran pût cacher dans son château le sire de Montbrun.

A ce mot, le comte se leva de son siége pour répondre. Angeline poussa un cri d'effroi qui fit pâlir son père. Le Sanglier d'Orlu, sans attendre une réponse, donna ordre à ses gens de chercher son ennemi dans tout le château. Angeline tremblait de tous ses membres; son père la regardait avec une anxiété terrible. Ses yeux semblaient vouloir découvrir les secrets de son cœur; ils l'interrogeaient, ils la glaçaient d'effroi. Mademoiselle de Sabran, voyant le danger du sire de Montbrun, reprit courage; elle avoua tout à son père. Elle lui raconta comment Ernest l'avait défendue; comment ses écuyers l'avait porté sanglant au bord des fossés; comment elle n'avait pas voulu se rendre coupable d'ingratitude envers l'homme qui l'avait noblement protégée.

Le comte était trop irrité pour entrer dans les raisonnemens de sa fille; cette vieille haine que son père lui avait transmise avec le sang, ne pouvait dans un instant mourir dans son cœur. Le secours que le sire de Montbrun avait prêté à sa fille, mettait au contraire le comble à sa colère, car il est plus cruel de recevoir des bienfaits de ceux-là qu'on déteste, que d'en essuyer des affronts. Que diraient les calvinistes ses ennemis, lorsqu'ils trouveraient un gentilhomme caché dans l'oratoire de sa fille? Que dirait le pays, lorsqu'il apprendrait que l'héritière des Sabran avait, à l'insçu de son père, donné asile au sire de Montbrun dans le château de Fornez, et que, pendant un mois, elle l'y avait caché, lui prodiguant tous les soins qu'exigeaient ses blessures? Le comte, livré à la plus vive agitation, au plus violent désespoir, se sentait entraîné rapidement vers les projets les plus extrêmes, sans oser en embrasser aucun. Que faire! Le Sanglier d'Orlu



LE SANGLIER D'ORLU SE PRÉSENTE DEVANT LE BARON DE SABRAN.

allait proclamer la honte de sa fille; comment la sauver? Dire qu'il avait reçu dans son château son plus mortel ennemi, et le défendre! Il était trop tard, et, d'ailleurs, il croyait manquer à l'honneur en trahissant ses vieilles haines.

Pendant qu'il se promenait à grands pas, attendant l'issue des perquisitions auxquelles se livraient les protestans, Angeline écoutait attentivement, espérant que le sire de Montbrun pourrait échapper à ses ennemis en se cachant dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur et cachée par une tapisserie. Son désir fut trompé : elle entendit les cris de joie des calvinistes, et bientôt Ernest, entouré de ses ennemis, entra dans la salle, où le comte et sa fille l'attendaient. Le vieux seigneur de Fornez, dès qu'il vit sa honte assurée, saisit son poignard et se précipita vers le sire de Montbrun, pour se venger sur lui et de l'amour qu'il avait inspiré à sa fille, et de l'affront qu'il fesait rejaillir sur sa maison; les protestans retinrent son bras, et Angeline se jeta au devant de ses coups. Ernest de Montbrun, pâle et calme, sourit à mademoiselle de Sabran : il y avait sur cette figure attristée, une si noble résignation, un tel charme de tristesse et de magnanimité, que son ennemi s'arrêta pour le considérer; il sentit sa vieille haine se calmer au fond de son cœur. Les calvinistes entraînèrent leur captif, et le comte de Sabran resta dans la salle; il se demandait à lui-même quel prodige venait de s'opérer au fond de son cœur.

Le Sanglier d'Orlu, qui n'était pas sorti de l'appartement d'Angeline, traversa la salle à son tour : mais, au lieu de suivre ses gens et son ennemi, le protestant s'arrêta devant le comte et lui remettant dans la main la lettre, lui dit : je vous accusais à tort, monseigneur, et la reine saura que Mademoiselle de Sabran a su remplir à la fois les devoirs qu'on doit à son père, et ceux que nous impose la fidélité jurée à notre souveraine. — Après ce jeu de mots, il sortit laissant le comte et sa fille incertains, et surpris.

On se hâta de lire la lettre : Ernest l'avait écrite, au premier bruit qu'il avait eu de l'arrivée du protestant : habile à contrefaire l'écriture d'Angeline, il avait usé de stratagème pour sauver l'honneur de cette noble fille. Voici ce qu'il fesait dire à mademoiselle de Sabran. La lettre était adressée au capitaine qui conduisit les protestans à Fornez.

Monsieur le capitaine,

Le sire de Montbrun s'est introduit dans le châ-

teau, en l'absence de mon père : les hommes qui l'ont conduit ici, ont fait serment de tuer le comte de Sabran, si je refusais de recevoir leur capitaine; il a fallu céder, pour sauver l'auteur de mes jours. Je n'ai pu vous découvrir la retraite où le sire de Montbrun m'a forcé de le cacher; mais cette lettre vous l'indiquera. Emparez-vous de notre ennemi commun; et pour que mon père ne soit pas exposé aux vengeances des amis qui conduisirent ici le sire de Montbrun, je vous conjure par l'honneur, de ne point leur parler de cette lettre. Si vous êtes assez généreux pour la rendre à mon père aussitôt que vous l'aurez lue, je pourrai dire et proclamer que vous êtes le plus loyal gentilhomme de la cour de Navarre.

La lettre était signée Angeline de Sabran. L'écriture de la noble demoiselle était parfaitement imitée, et les indications, qui devaient conduire le Sanglier d'Orlu à la retraite d'Ernest, données avec précision. La lettre écrite, Ernest l'avait posée sur le prie-dieu d'Angeline de telle manière qu'elle attirât les regards des protestans. Tout se passa comme il l'avait prévu, et le sanglier d'Orlu crut sans hésitation ce que le sire de Montbrun avait voulu lui persuader.

Lorsqu'Angeline et son père comprirent la loyale conduite de l'homme qu'ils avaient toujours regardé comme l'ennemi de leur famille, leur admiration fut vive et leur douleur profonde d'avoir abandonné le sire de Montbrun, en des mains aussi cruelles. Ces guerres de religion étaient, de part et d'autre, sans grâce et sans pitié. Ernest de Montbrun allait être décapité dès le lendemain; ils ne pouvaient douter de sa mort prochaine.

La haine du sanglier d'Orlu dépassa leurs craintes : à peine fut-il descendu dans la cour du château, qu'il ordonna froidement à son ennemi de se mettre à genoux, et de se préparer à la mort. Ernest ne murmura pas, et se mit à genoux; seulement il leva la tête vers les croisées de la salle, où Angeline et son père lisaient sans doute la lettre écrite au Sanglier d'Orlu. Il ne demandait, pour mourrir sans regret, que d'avoir reçu d'Angeline un dernier adieu. Le comte vit les apprêts du supplice à la lueur des torches que les protestans tenaient dans leurs mains. Il prit tout à coup un parti digne de lui. Tout vieux qu'il est, il tire son épée, et suivi de ses gens, il se précipite au secours du sire de Montbrun. Angeline saisit des armes qu'elle mettra dans les mains d'Ernest, et vole sur les pas de son père. Le Sanglier d'Orlu pensa que le comte venait jouir du supplice d'un ennemi : il ne se mit pas en défense. Le captif, prêt à mourir, fut délivré de ses mains, et armé sous ses yeux avant qu'il eût compris le changement qui venait de s'opérer dans l'esprit du comte.

Vainement il cria : trahison !... Vainement il se précipita sur le vieux comte de Sabran et ses domestiques. Ernest de Montbrun libre, armé, enthousiaste, courut au devant de lui, et jeta la confusion dans les rangs des Calvinistes. Le jeune capitaine et le vieux comte eurent un de ces momens d'héroïsme qui exhaussent l'homme jusqu'à la nature divine. Après ces vieilles haines de famille qui venaient de s'éteindre sans qu'on se fût dit un seul mot, ils se livraient tous deux à une noble émulation de dévoûment, jaloux qu'ils étaient de refouler au loin le passé. C'était une réconciliation muette signée avec du sang, une amitié nouvelle qui se prouvait à grands coups d'épée, au péril de la vie. Les protestans furent chassés, et l'on ferma les portes du château de Fornez.

Alors le vieux comte, sans dire un mot, se tourne vers le sire de Montbrun, et, lui tendant la main, il le conduisit dans la salle d'armes du château. Là étaient les portraits de tous ses aïeux, au nombre desquels figuraient plusieurs comtes de Comminges et de Foix. Mes pères, dit le vieillard, en s'adressant à cette muette assemblée, les haines généreuses finissent par la vengeance ou l'amitié. Je vous présente un loyal gentilhomme qui m'a vaincu en dévoûment; ce serait une honte pour nous, mes pères, si je n'avais pas assez de force d'âme pour reprendre mes avantages. Je déclare donc, en votre présence, qu'il est digne d'épouser la fille des Sabran, et je le reconnais à l'instant pour mon fils. Ce fut un grand cri de joie dans la salle où tous les domestiques étaient entrés. Le comte de Sabran embrassa le sire de Montbrun, et l'on se sépara en se disant, pour adieu : à demain, à demain, dans l'église de la Bastide.

I. Latour, (*de Saint-Ibars.*)

L'ANDORRE.

Les vallées fraîches et paisibles des Pyrénées attirent, tous les ans, un nombreux concours de voyageurs. Alors qu'un soleil plus vif a fondu les neiges, a rendu leur cours aux ruisseaux et la verdure aux forêts, l'habitant de Paris s'arrache de son fauteuil, dit adieu à ce salon témoin de son ennui, et court chercher le calme dans la chaumière du montagnard. L'artiste, appuyé sur son parasol, le bissac au dos, va immortaliser quelque habitation rustique, peindre une ruine célèbre et l'onde qui bouillonne et jaillit à travers la mousse et le roc. Quelquefois, c'est le malade languissant qui vient chercher la santé dans des eaux brûlantes, ou plus froides que la glace. Mais ce nombreux concours, cette quantité de voyageurs venus de tous pays, dans le dessein de visiter ces sites agrestes, ces pics escarpés, une fois rendus au terme de leur voyage, semblent oublier tous leurs projets, et, enivrés des plaisirs de Bagnère ou de Bigorre, regardent d'un œil indifférent ces montagnes, ces lacs, ces forêts qui les entourent, et qui seuls les avaient déterminés à

partir. Cependant des voyageurs plus énergiques ont su éviter cet écueil et rester insensibles à ces fêtes et à ce tumulte qui en séduisent tant d'autres. Armés d'un bâton, un guide à leur tête, ils franchissent les précipices les plus affreux, descendent et gravissent de nouveau les montagnes, parcourent de fertiles vallées, où la chaumière du laboureur leur offre, le soir, un repas frugal, un lit pour se remettre de la fatigue du jour, et des provisions pour le lendemain. C'est dans une excursion de ce genre, que j'ai parcouru l'Andorre que je désirais depuis long-temps voir et connaître. Située au 42e degré et demi de latitude, et au 19e degré dix minutes de longitude, suivant le méridien de Paris, ce petit état s'étend sur la partie méridionale des Pyrénées dans un espace d'environ 12 lieues du nord au midi, et de 10 lieues du levant au couchant. Il a au nord et au nord-ouest le département de l'Ariége, au sud-ouest la vallée de Paillas, au midi le pays d'Urgel, au levant la vallée française de Carol et la Cerdagne Espagnole. Environnée de hautes montagnes, l'Andorre est séparée de tous ses voisins. Seulement, au midi, la vallée se prolonge et s'ouvre vers le pays d'Urgel. Une infinité de ruisseaux tombant des montagnes, arrosent la vallée et se jettent dans l'Embalire, principale rivière du pays, qui vient faire sa jonction avec l'Ordino à la ville d'Andorre, chef-lieu, qui a donné son nom à cette contrée.

Après quelques jours de marche au milieu des montagnes, comme j'étais arrivé sur le sommet d'un pic assez élevé, j'aperçus tout à coup à mes pieds la vallée de l'Andorre. Je m'en étais fait une idée si différente, que si le guide ne se fût écrié : « Enfin nous y voici », je serais passé outre. Je m'attendais à voir une belle et large vallée, couverte de riches moissons et de mille arbres divers; et je ne vis devant moi, que des ravins montagneux, des sites d'un aspect sauvage et désert, un pays hérissé de hautes montagnes, que le sombre pin ne fesait qu'attrister en rembrunissant le tableau. Cependant, quelquefois l'âpreté de ces rochers est coupée par des montagnes moins arides, et sur lesquelles on trouve des pâturages, dont la fraîcheur et l'éclat recréent l'esprit attristé. A proportion que l'on descend dans la vallée, la scène change, la forêt sombre et aérienne est remplacée par des bosquets de hêtres et de noisetiers; au torrent furieux, à la cascade rapide et bruyante, succèdent des ruisseaux qui coulent le long des trembles touffus; à chaque pas, on trouve des habitations et des troupeaux errans; le long de ces vallons on rencontre d'honnêtes paysans qui portent le calme sur leurs traits; si on les interroge, ils répondent avec bonté, se montrent obligeans et affables, et très peu curieux de ce qui se passe chez leurs voisins. Au premier aspect, vue surtout d'un point élevé, l'Andorre n'offre au voyageur qu'un spectacle sombre et sauvage; mais en descendant vers la vallée, les sites variés, les vallons qui s'ouvrent tout-à-coup à ses yeux avec leurs prairies, leurs chaumières, et leurs troupeaux viennent rendre la vie à ce paysage qui paraissait d'abord inculte et désert. Dans l'ensemble, ce pays inspire une espèce de vénération religieuse qu'augmente de plus en plus la vue de ses habitans simples et vertueux. Tel est à peu près l'aspect de cette vallée plus digne d'être connue dans sa constitution et son gouvernement, que dans les produits et les agrémens de son sol.

Vers l'an 790, l'empereur Charlemagne, ayant marché contre les Maures d'Espagne, se trouva embarrassé dans les gorges et les défilés des Pyrénées; alors les Andorrans, selon la tradition du pays, reçurent dans leur vallée l'armée de l'empereur, et la dirigèrent vers la partie montagneuse de la Catalogne. Charlemagne guidé par eux, joignit les Maures dans la vallée de Carol et les défit dans un combat sanglant. L'Empereur n'oublia pas le service que lui avaient rendu les Andorrans, et, pour leur en témoigner sa reconnaissance, il les rendit indépendans des princes leurs voisins, et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. A dater de cette époque, la France prit l'Andorre sous sa protection, l'assista dans ses besoins, la défendit contre ses ennemis, et lui a constamment prouvé son attachement et sa reconnaissance. Après Charlemagne, Louis le Débonnaire, son fils, ayant continué la guerre contre les Maures, et arraché la Catalogne au joug de ses oppresseurs, voulut établir le gouvernement de l'Andorre sur des bases solides et durables. Il fut stipulé que la moitié de la dîme des six paroisses qui forment la vallée, appartiendrait à l'évêque d'Urgel, et l'autre moitié au chapitre de l'église cathédrale. Le clergé n'eut aucun droit sur la dîme de la ville que Louis le Débonnaire avait réservée pour récompenser ceux des habitans qui s'étaient signalés par d'importans services. Ce prince, que les Andorrans appellent Louis le Pieux, sembla prendre une affection toute particulière pour ce bon peuple; il le soulagea des maux qu'il avait eu à souffrir de la part des Maures, il releva les édifices qui avaient été renversés, et entr'autres la cathédrale, qu'il fit rebâtir à ses frais. Plus tard, les comtes de Foix acquirent les droits que les rois de France s'étaient réservés : ils avaient des propriétés dans ce pays, et finirent par y commander en souverains. Cela s'explique aisément à une époque où les révoltes et les empiètemens des grands vassaux étaient si communs en France. Mais l'Andorre continua de vivre dans ce calme et cette paix, qui ne fut jamais troublée, malgré les querelles et les différends qui survinrent entre les comtes de Foix et les évêques d'Urgel. Enfin, sous de grands rois, la France sortit de cet état d'oppression et de morcellement où l'avaient jetée des seigneurs et des vassaux rebelles. Les beaux jours du temps de Charlemagne, brillèrent de nouveau sur notre patrie et nos rois purent recouvrer alors tous leurs anciens droits. L'Andorre revit avec joie les successeurs de Charlemagne, la reprendre sous leur protection, et Henri IV, en devenant le père des Français, voulut le devenir aussi de cette vallée si voisine de son berceau. Les usages établis par les comtes de Foix furent conservés; la justice fut rendue par le viguier du roi de France, et, à chaque avénement au trône, l'Andorre s'empressa de venir rendre hommage à nos rois.

Telle est l'origine de l'indépendance de l'Andorre. J'ai passé sans doute bien rapidement sur les rapports qu'elle a eus depuis avec la France, et les autres princes ses suzerains; mais mon but n'étant pas d'écrire ici son histoire, je reprends la suite de mon voyage.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur ces montagnes,



VUE DE BARÈGES.

dont la vue m'avait inspiré une sorte de tristesse, je me tournai vers mon guide en secouant la tête; il comprit que le spectacle qui venait de s'offrir à mes yeux ne m'avait pas réjoui, et prenant la parole : « Monsieur, dit-il, parait frustré dans son attente. Aurait-il cru par hasard retrouver ici le brillant séjour de Bigorre et de Barèges ? » — « Non, lui dis-je, je ne suis pas de ceux qui vont à la campagne pour y trainer la ville après eux, et qui laissent le théâtre Français pour aller bailler devant une troupe d'histrions campagnards. Mais quand je fuis le spectacle monotone des villes je voudrais parcourir des sites riants, de brillantes prairies, et non pas m'aller ensevelir dans d'épaisses et sombres forêts, repaires des ours et des loups. Entre la tristesse des villes et la tristesse du désert, je ne mets pas une grande différence; c'est seulement changer de genre d'ennui; j'aime la nature gaie et brillante; la mélancolie, le silence des bois plait un moment; mais la belle nature, la campagne dans tout son éclat, plait toujours. » — « Monsieur a raison, me répondit mon guide; mais pourquoi prononcer si vite, avant d'avoir tout vu ? Peut-être allez-vous trouver ici même ce que vous dites tant aimer, des bois frais et touffus, de vertes collines, et des habitans affables et vertueux. Descendez plutôt avec moi le long de ce sentier; et, après avoir parcouru le pays, Monsieur changera peut être de sentiment. » — « J'écoutai mon guide, et le suivis en silence à travers un chemin aride et rocailleux. Le jour commençait à baisser, et les montagnes élevées projetaient au loin un voile sombre, avant-coureur de la nuit; les forêts enveloppées des ombres du soir, n'étaient agitées par aucun vent, et, immobiles sur le revers de ces hautes montagnes, la hache seule du bûcheron venait en interrompre le silence. Après avoir longé quelque temps une pente abrupte au travers des rochers épars çà et là, qui, roulant sous nos pas, allaient en bondissant faire retentir les profondes ravines, mon guide se tournant tout à coup de mon côté : « Puisque Monsieur, dit-il, aime les vallons et les prairies, je crois bien que ceci lui plaira, ou certes il s'est bien mépris en entreprenant ce voyage. » Je fis encore quelques pas sans trop songer à ce que je venais d'entendre, et je suivis machinalement mon guide, lorsque, tout-à-coup, j'éprouvai une sensation pareille à celle que l'on ressent quand on vous ôte un bandeau de dessus les yeux. Les montagnes qui bornaient ma vue, avaient fait un écart, et enveloppaient dans une enceinte assez

irrégulière une vallée qu'on ne peut mieux figurer qu'en l'assimilant à la lettre Y, tout entrecoupée de collines dont la verdure fraîche et éclatante contrastait avec la sombre couleur des sapins.

Nous descendions insensiblement, non plus par un chemin hérissé de rochers; mais à travers des touffes de gazon qu'abreuvait un ruisseau, dont le lit suivait les différens contours du sentier. Tout contribuait à rendre ce spectacle enchanteur : d'un côté un ciel pur, dont le dôme semblait reposer sur les hautes cimes des forêts; à l'horizon, le soleil lançant ses derniers rayons sur les collines tournées vers l'ouverture de la vallée, sur les chaumières, et les moissons colorées des divers reflets de la lumière affaiblie. Plus loin, des groupes de cabanes, des hermitages, quelques ruines de l'ancienne Ibérie, et, dans le lointain, la pointe d'un clocher s'élevant au milieu des chênes verts et des peupliers; l'Embalire roulant au milieu des vallons, et présentant le long de son cours de frais moulins, des usines bruyantes, et les débris d'une forteresse, d'un pont bâti du temps des Maures. En même temps, un calme profond, qui n'est interrompu par aucune clameur, ni par ces chants qui font les charmes du Tyrol et des vallées de la Suisse. Tout, en ces lieux, invite au recueillement; la douceur, les mœurs pieuses des habitans de l'Andorre semblent respirer autour de vous, et l'ame saisie reconnait à cet aspect l'asile de la vertu. Je ne pus m'empêcher de témoigner alors à mon guide le plaisir que je ressentais et l'agréable surprise que m'avait causée un spectacle si inattendu. « Vous voyez bien à présent, me répondit-il, ce que c'est de vouloir juger si vite; la vallée d'Andorre a de grands rapports avec ses habitans : se tromperait fort celui qui voudrait les bien apprécier au premier aspect. » Tout en reconnaissant la justesse des réflexions de mon guide, je sentais le besoin de prendre quelque nourriture, et encore plus de me reposer, car depuis le grand matin, nous escaladions les montagnes, et la nuit était là. Nous fîmes encore quelques pas, lorsque mon guide me prévint, et me montrant, du bout de son bâton, une lumière qui commençait à briller à travers quelques marroniers : « Je vais vous conduire, me dit-il, chez les plus braves gens de la vallée; et quoique vous ayez des jambes de chevreuil, je pense que vous ne serez pas fâché de borner ici votre course : il est déja nuit et vous êtes sur pied depuis le lever du soleil. » — « Serait-il encore jour, lui dis-je, je n'irais pas plus loin; et puisque vous connaissez ces braves gens, je prendrai sans peine quelque repos dans leur chaumière. »

Les hôtelleries sont fort rares en Andorre, et les habitans, hospitaliers par nature, offrent de bon cœur à l'étranger tout ce qu'ils possèdent dans leur simplicité rustique. Nous étions arrivés à la porte de la ferme, et le chien du troupeau avait annoncé notre arrivée par ses aboiemens. Nous entrâmes dans une basse-cour assez large, où étaient répandus çà et là des charrues, des bêches, des rateaux, et les outils nécessaires à la culture des champs; des valets passaient et repassaient, les uns portant du fourrage dans leurs bras, d'autres mettant en ordre ce qui avait été déplacé durant le jour. Assis à la porte de la ferme, un vieillard et des femmes s'entretenaient ensemble; lorsque, nous ayant aperçus, ils se levèrent et venant à nous d'un air amical, les femmes me saluèrent d'une révérence respectueuse, tandisque le vieillard, après m'avoir rendu le salut, serrait affectueusement la main à mon guide. On m'introduisit dans une vaste salle-basse éclairée par deux flambeaux de résine qui pétillaient sous la cheminée; deux grands lits étaient dans le fond, et une large table de sapin au milieu. Je fus d'abord saisi de l'air antique et patriarchal qui régnait dans cette demeure, et m'étant assis auprès de la cheminée, quoique nous fussions en été, je pus encore mieux juger des mœurs, et du caractère de ces bons Andorrans. Je reconnus bientôt combien ce qu'on m'avait dit de leur discrétion était vrai. La conversation s'étant engagée, on ne me demanda, ni d'où je venais, ni où j'allais, ni pourquoi j'étais venu. Je m'excusai cependant sur le derrangement que je leur causais, et sur ce qu'il y avait de désagréable pour eux à recevoir ainsi un inconnu. Mais ils me répondirent tous, que Jacques mon guide, était une vieille connaissance de la maison; qu'il leur amenait aussi quelquefois des voyageurs; qu'ils éprouvaient toutes les fois beaucoup de plaisir à le recevoir, ainsi que ceux à qui il avait servi de guide. Je leur témoignai combien j'étais sensible à leurs bons procédés, et la conversation s'ouvrit naturellement sur leur pays que je venais visiter. Le vieillard sentit bien que mes questions s'adressaient à lui, qu'une longue suite d'années avaient mis à même de connaître sa patrie, et, prenant la parole : « Puisque Monsieur, dit-il, désire prendre quelque connaissance de l'Andorre, je me ferai un plaisir de lui dire ce qu'il y a de plus curieux à savoir, et que j'ai déja raconté bien des fois à des étrangers qui m'écoutaient avec intérêt. » Après ce petit préambule, le vieillard commença, tandisque mon guide, qui avait bien prévu cette narration, s'était endormi dans un coin de la cheminée.

« Je ne sais pas bien quel était l'état de cette contrée autrefois; mais, je me souviens d'avoir entendu dire à mon grand-père, lorsque j'étais enfant, qu'un grand roi, appelé Carol (1), fit beaucoup pour elle, dit le vieillard, et un autre après lui, nommé Louis le Pieux (2).

» Ces rois défendirent nos ancêtres, et leur permirent de se gouverner par leurs propres lois. Depuis lors, des magistrats sortis du milieu de nous, nous gouvernent; et leurs lois sages ont toujours maintenu la paix dans nos vallées. Les fonctions publiques sont sans émolumens; et nul ne peut les exercer s'il n'est natif d'Andorre et fils d'un Andorran. Le conseil général et souverain qui gouverne le pays, se compose d'une réunion de vingt-quatre individus. Les paroisses sont administrées par douze membres tirés de ce conseil, qui prennent le nom de consuls. Puis viennent trois chambres ou trois sections, composées des douze consuls de l'année précédente, appelés alors conseillers. La première section est formée de six, c'est-à-dire, un de chaque paroisse; la seconde de douze, deux de chaque paroisse, et la troisième de tout le conseil. C'est ensuite selon l'importance des matières à traiter, que le Syndic rassemble la première, la seconde, ou la troisième chambre. »

J'interrompis ici le vieillard, en lui disant que j'avais

(1) Charlemagne.
(2) Louis le Débonnaire.

bien entendu parler en France d'un Syndic, et d'un Viguier; mais que je ne connaissais pas leurs attributions: je le priai de vouloir bien me donner une idée de leur emploi. « Le Viguier et le Syndic, me répondit-il, sont les principales autorités de l'Andorre. Après que le conseil souverain a été formé, ainsi que je vous l'ai déja dit, il nomme parmi ses anciens membres le Syndic, appelé aussi procureur-général des vallées d'Andorre; celui-ci préside le conseil; il le convoque dans les cas extraordinaires, et propose à l'assemblée ce qu'il juge digne de ses délibérations. Tout se décide à la pluralité des voix, et le Syndic est chargé de l'exécution. Quand nos voisins ont des affaires avec notre vallée, c'est à lui qu'ils s'adressent, et quand nous-mêmes nous sommes obligés d'aller en pays étranger, c'est lui qui nous donne les passe-ports. Les étrangers et les Andorrans qualifient le conseil souverain d'illustrissime, et le Syndic et le Viguier sont appelés illustres; ils prennent ce titre dans tous les actes publics, et se le donnent mutuellement dans l'exercice de leurs fonctions. Quant aux Viguiers, car il y en a deux, ils sont spécialement réservés à l'administration de la justice. L'un est nommé par le roi de France, et l'autre par l'évêque d'Urgel. Le premier est toujours Français, et le second ne peut être choisi qu'entre les Andorrans; celui-ci peut être révoqué au bout de trois ans; mais le Viguier de France est à vie. L'administration locale regarde plus particulièrement le Syndic; les Viguiers sont chefs de la force armée, et rendent la justice. C'est encore une bien belle cérémonie que celle qui se fait à la nomination du Viguier de France. »

Le bon vieillard se disposait à me peindre sa réception; mais on annonça que le souper était servi. Au bruit que nous fîmes en nous levant, Jacques, mon guide, s'éveilla, et voyant la table servie, ne fit qu'un bond du coin du feu à son couvert.

Nous étions rangés autour de la table, lorsque le vieillard se tournant vers un crucifix, placé au-dessus de la cheminée, demanda à Dieu de bénir ce pain gagné à la sueur de son front. J'étais placé en face du vieillard; mon guide était à ma gauche; mais voyant à ma droite une place vide, j'en demandai la raison; on me dit que c'était le couvert du cadet de la famille; il avait été à la chasse, et n'était pas encore de retour. On ne l'attendit pas long-tems; car à peine avions nous déplié nos serviettes, que deux énormes chiens haletans et affamés entrèrent dans la salle. André n'est pas loin, dirent les valets assis aux extrémités de la table, et, deux minutes après, un beau jeune homme, grand, bien fait, se présenta sur la porte. Après avoir salué ses parens, il vint à moi de la manière la plus gracieuse, me dit quelques mots, tout en serrant la main à mon guide, et alla déposer son fusil. Il s'assit à mes côtés, et me prouva que partout pays, les chasseurs sont bien endentés. Nous parlâmes de chasse; il me montra plusieurs perdrix blanches qu'il avait tuées, et je reconnus la lagopède décrite par Buffon. Je lui demandai si l'Andorre était un pays de gibier; il me dit que sur les plus hautes montagnes, sur celles-là même où j'étais monté, il errait de grandes troupes de chèvres sauvages si connues dans les Pyrénées sous le nom d'izards; qu'on y voit des sangliers, des ours, beaucoup de renards et de loups. Les forêts sont remplies de coqs de bruyères, et les perdrix de différentes espèces y sont communes. La pêche vint ensuite: on me dit que l'Embalire et les autres rivières sont très-poissonneuses; qu'on y prend d'excellentes truites; pour me convaincre, on m'en servit qui me parurent d'une qualité supérieure. Le repas fini, nous nous levâmes; le vieillard se tourna de nouveau vers le crucifix, et nous remerciâmes avec lui celui qui nourrit toute la nature. Il me tardait de m'asseoir de nouveau au coin de la cheminée, pour que le vieillard complaisant achevât sa narration, et m'instruisît un peu sur les usagès de l'Andorre; mais comme le jour avait été fort chaud, nous choisîmes de préférence le perron solitaire où j'avais trouvé le vieillard à mon arrivée. J'y demeurai quelque temps seul, pendant que ces bons villageois avaient été donner à manger à leurs bestiaux. Je goûtai là quelques momens, les charmes de la vie champêtre; je me persuadais que tout ce qui m'entourait était à moi: cette chaumière, ce vallon ce noyer qui me couvrait de son feuillage. J'oubliais le passé, je ne vivais plus que dans le présent; je fesais déja mes plans, je disposais tout selon mes goûts. Mais l'illusion venant à s'évanouir, je portais envie à ce vieillard heureux; j'aurais voulu faire partie de cette famille hospitalière, être né dans ces forêts calmes et paisibles et pouvoir dire avec le poëte:

> Inveni portum, spes et fortuna, valete,
> Sat me lusistis, ludite nunc alios.

Le vieillard, suivi de sa famille, revint bientôt se placer à mes côtés, tandisque, les femmes ou les valets assis sur le gazon, ou sur le timon d'une charrue, se disposaient à l'écouter. Il reprit le cours de sa narration en ces termes: « Oui sans doute, et mon père, qui l'avait vue, nous l'a dit bien des fois, rien de plus beau à voir dans notre vallée, que la réception du Viguier de France. Dès qu'il a été nommé, il en avertit le Syndic qui assemble, pour le jour de son arrivée, le conseil général. Après qu'on a entendu la messe dans le palais, on envoie prendre le Viguier à son logement, par deux membres du conseil; toute la ville est aux portes; les habitans de la campagne sont aussi venus pour voir passer le Viguier, suivi de ses amis, car il est d'usage qu'il amène avec lui quelques français, et plus le nombre en est grand, plus l'on augure du degré de considération dont il jouit chez lui. Deux autres membres du conseil l'attendent à la porte du palais, et le conduisent avec tout le cortége, dans une grande salle. Les autres membres du conseil, la tête nue, revêtus de leurs habits de cérémonie, attendent debout, pendant que le Viguier, à l'invitation des quatres membres qui l'ont introduit, fait une prière devant un Christ placé au-dessus de son siège. La vue de cette assemblée inspire le respect et la vénération; d'un côté, cet homme qui va être la première autorité du pays, humblement prosterné au pied de la croix; de l'autre, ce conseil de vieillards, leur air grave, ces cheveux blancs qui retombent sur leurs manteaux et ajoutent à leur dignité. On se sent saisi à cet aspect; une secrète émotion s'empare de l'ame; et plus d'un Français en voyant ces hommes qui, le matin encore, conduisaient la charrue, se sont crus

transportés devant leurs magistrats les plus célèbres.

Cette courte prière finie, le Viguier se relève, prend place auprès du Syndic et prononce son discours d'entrée. Après que le Syndic lui a répondu, on apporte un livre des Saints Évangiles, et le Viguier y appuyant la main, jure de ne jamais attenter aux priviléges des vallées de l'Andorre, et de rendre toujours bonne et loyale justice. L'ordonnance de sa nomination est ensuite écrite sur les registres, et l'acte de réception est pareillement dressé. Toute l'assemblée se rend de là dans la chapelle du palais, le Viguier en tête; on prie de nouveau, et, l'action de grâces finie, le Viguier et les personnes qui l'ont accompagné sont invités à un magnifique repas donné aux frais de la vallée. Les femmes ne peuvent, sous aucun prétexte, être admises au rang des convives : ce droit n'est réservé qu'aux membres du conseil, au Viguier de l'évêque d'Urgel, au secrétaire de la vallée, et à tous les hommes qui ont accompagné le Viguier. Vers la fin de ce banquet, le Viguier élu offre à l'assemblée des gâteaux, des fruits, des liqueurs qu'il a apportés de France; car toutes ces choses sont inconnues parmi nous. La joie, les plaisirs tranquilles règnent dans cette fête, commencée et finie sous les auspices de la religion.

J'écoutais le vieillard en silence, tandis que les habitans de la ferme rangés autour de nous, s'entretenaient ensemble de ce que j'avais dit de la beauté de nos armées, de nos guerres, de nos triomphes, et des monumens qui décorent la capitale de la France. J'eusse encore bien volontiers prolongé le plaisir de cette soirée; mais le bon vieillard qui songeait aux travaux du lendemain, me dit: « Je m'oublie, toutes les fois que je parle de mon pays: la lune colore déja le sommet du côteau, tandis que le vallon est dans l'ombre; il est temps que vous preniez du repos; vous devez être fatigué, et moi-même j'aurai de la peine à me lever avant l'aurore. » Nous quittâmes aussitôt le perron solitaire; nous rentrâmes sous le toit hospitalier, et le vieillard m'invita à la prière du soir avec la famille qui s'était mise à genoux autour de la table où nous avions pris le repas. Qu'elle fut touchante la prière de ces bons laboureurs! avec quel accent d'amour, de confiance et de respect, ils prononçaient ces paroles: Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié..... Donnez nous le pain de chaque jour...... Et puis ce retour vers ceux qui ne sont plus, ces strophes du psaume des douleurs, répétées alternativement avec cet accent de tristesse, et de confiance qui en font le caractère. Le vieillard priant pour ses ancêtres qu'il va bientôt rejoindre, la jeune fille pour une mère chérie, la jeune épouse pour son premier né que la religion lui montre dans la gloire. Voilà qui pénètre l'ame, qui la saisit et l'enlève. Les discours des hommes les plus éloquens mis dans la bouche de ces villageois perdraient toute leur beauté: mais, chose surprenante, ceux de la religion n'en deviennent que plus sublimes. La prière finie, on me conduisit dans une chambre voisine, où mon guide était depuis long-tems endormi. Je serrai la main au bon vieillard qui était toujours à mes côtés; il me souhaita une bonne nuit, et alla se reposer des fatigues du jour. Qu'il fut doux le sommeil sous ce toit de chaume! Tout ce que les poètes en ont dit n'a rien d'exageré: il semble que la nature se plaise à prodiguer ses biens à ceux qui la cultivent.

......Somnus agrestium
Lenis virorum non humiles domos
Fastidit. . . . .

Je m'endormis au milieu de ce calme, sous l'aile des forêts, au tintement des sonnettes que les troupeaux, en s'agitant, fesaient entendre par intervalles. Parfois les bœufs venaient heurter de leurs cornes contre la cloison de sapin, qui m'en séparait, et tout cela avait un certain charme inexprimable. Le lendemain, au lever de l'aurore, je fus éveillé par le chant des oiseaux nichés dans les rameaux du noyer, et par les premiers rayons du jour qui, perçant les volets de ma chambre, venaient en colorer les murs.

Après avoir déposé ma valise, j'allai rejoindre mon guide, qui était déja levé, et prendre aussi congé de cette excellente famille que je ne quittais pas sans regret. On me pressa long-temps de prendre quelque nourriture; mais voulant profiter de la fraîcheur du matin, je me remis en route, après avoir dit adieu à tous les bons habitans de la ferme, et embrassé le vieillard qui voulut m'accompagner jusqu'au bas du vallon. « Que Dieu vous protège, me disait-il: j'aime à voir dans les jeunes gens l'amour de la religion et des sentimens comme ceux que vous m'exprimiez hier! J'éprouve une grande joie toutes les fois que j'ai reçu dans ma cabane un étranger vertueux. » — « Heureux vieillard, lui répondis-je, je n'oublierai jamais votre généreuse hospitalité; j'ai parcouru bien des pays, j'ai visité des palais et des cabanes; mais je n'ai trouvé la vertu et le bonheur que dans la vôtre! » Nous nous embrassames de nouveau, et je me sentis près de verser des larmes: j'étais déja loin, et le vieillard me fesant encore signe de la main, semblait me répéter : Que Dieu vous accompagne.

Je ne pouvais me lasser d'admirer l'air agreste et sauvage de la vallée. Ces collines fuyant les unes derrière les autres et présentant sur leurs penchans rapide les moissons les plus variées, des seigles d'un blond pâle, l'avoine avec sa chevelure tremblante, quelques champs de colza, dont le jaune éblouissant le disputait, en éclat, à la crête sanglante du foin rouge. De loin en loin quelque chaumière avec son ruisseau et ses trembles touffus, les vallons et leurs prairies, dont le vert foncé respire la fraîcheur; des jumens, suivies de jeunes poulains, faisant retentir les forêts d'alentour de leurs hennissemens, et, au-dessus de ces collines, de hautes montagnes hérissées de pins, qui s'élèvent avec majesté vers les cieux, leurs flancs grisâtres tapissés de lianes flottantes, balançant, sur les vallées solitaires, leurs feuilles dentelées.

C'est ainsi, qu'en poursuivant mon voyage, je me plaisais à considérer les produits de cette contrée, dont l'éclat, au reste, est bien passager; car, deux mois exceptés de l'année, c'est le pays le plus sauvage et le plus pauvre des Pyrénées. Accompagné de mon guide, je recherchais tout ce qu'il y avait de plus curieux à voir. Venait-on à m'apprendre qu'une cérémonie avait lieu dans le voisinage, je m'y rendais aussitôt; apercevais-je une ruine, un monument, je m'empressais de l'aller visiter? Un jour, comme je sortais de

la petite ville de Saint-Julia, je vis dans la partie basse et la plus agréable de la vallée, une maison dont la construction annonce une grande antiquité : on l'appelle Mont-Olivesa. J'appris, plus tard, qu'elle avait été habitée par Charlemagne, et que cet empereur, durant ses guerres contre les Maures, s'y était arrêté quelque tems. Je remarquai encore près d'Ordino (autre ville d'Andorre) une vieille tour bien conservée, assise sur un rocher ; elle est appelée la tour de la Mecque, parce qu'on suppose qu'elle fut construite par les Maures. Ces ruines ne sont pas les seules choses remarquables de cette contrée : on voit dans les villages de las Escaldes, des eaux minérales à plusieurs degrés de chaleur, des mines de fer assez considérables, et, dans ce pays pauvre, on a quelquefois trouvé des jaspes du plus grand prix. Mais ces objets n'ont jamais excité la cupidité de ce peuple de pasteurs : l'industrie et le commerce ne sont point en honneur parmi eux. Sincèrement attachés aux coutumes et aux lois de leurs ancêtres, ils redoutent toute communication avec les étrangers, car ils considèrent ces relations comme la source des troubles et des innovations dangereuses. Il leur est également permis à tous de faire le commerce ; les douanes et les droits qui sont des entraves pour les autres peuples, n'existent point chez eux, et toutefois ils n'usent point de cette liberté. Toute leur industrie se borne au soin des troupeaux ; ils élèvent, dans leurs vastes prairies, des brebis, des vaches et des jumens auxquelles ils font le plus souvent produire des mules et des mulets qu'ils vont vendre en Espagne.

Quoique la population ne dépasse pas six mille ames, il est rare que l'Andorre produise de quoi suffire aux besoins de ses habitans ; et si des lois sages n'avaient pas défendu dans ce pays l'exportation des grains, il arriverait, plus d'une fois, que des familles entières seraient obligées d'avoir recours à l'étranger. Mais tout propriétaire qui a plus de grains qu'il n'en faut pour nourrir sa famille, ne peut les vendre que sur les places de l'Andorre, quelque prix qu'on lui en offrît au-dehors ; l'évêque lui-même, et le clergé, ne sont pas exempts de cette loi, et les fruits provenant de la dîme ne peuvent être vendus hors de la vallée. Cette loi plus rigoureuse encore, permet aux autorités du lieu où le marché ne serait pas approvisionné, d'aller, sur la plainte de deux pères de famille, ouvrir les magasins munis, d'en vendre les grains au cours, et d'en remettre ensuite le produit au propriétaire. Cependant ce peuple est souvent forcé d'avoir recours à l'étranger ; mais cela n'arrive jamais qu'après que la récolte du pays a été entièrement épuisée. Les Andorrans reconnaissent leur pauvreté et n'en rougissent pas. Heureux de pouvoir satisfaire aux besoins de leur famille, ils méprisent le luxe de leurs voisins, et les nécessités nouvelles qu'ils se créent. On ne voit point chez eux cette foule nombreuse d'artisans qui forment parmi nous, des corporations souvent redoutables ; ils méprisent leur industrie, et ne reconnaissent que les arts indispensables à l'homme. Quelques forges dispersées çà et là préparent le fer qui doit creuser leurs sillons. Faut-il se bâtir une demeure, le plus ancien devient l'architecte et les autres ses ouvriers : on élève quatres murs de terre, on abat un pin dans la forêt, et le tout est recouvert de chaume. Les femmes filent la laine du troupeau, et revêtent la famille de ces habits grossiers, mais solides. Le gouvernement des maisons est calqué sur celui de l'état ; et parmi les divers membres qui les composent, il n'existe d'autre distinction que celle qui vient de l'âge, de l'expérience et de la vertu. Qu'il est doux pour le voyageur de retrouver dans cette contrée ces mœurs simples et patriarchales qui semblent avoir fui de sur la terre, et qu'il croyait ne plus exister plus que dans les romans ! J'ai vu ces ménages heureux, et je croirais omettre la partie la plus intéressante de cette notice, si je la terminais sans parler des mœurs et des usages de ce bon peuple.

Une des causes les plus puissantes de la stabilité du gouvernement et des institutions de l'Andorre, c'est sans contredit la stabilité du système domestique. Chaque famille a son chef, et celui qui est revêtu de cette autorité ne la doit pas plus à la faveur qu'à l'intrigue ; c'est un pouvoir qui se transmet par droit de primogéniture, et qui se trouve ainsi à l'abri de toute contestation. Les chefs ou aînés héritent des biens, et les autres membres de la famille sont réduits à bien peu de chose. Mais, loin de s'en plaindre, ils louent la sagesse de ces institutions, chérissent et respectent leur chef, et le regardent comme un second père. Tous leurs travaux, tous leurs soins sont dirigés à l'avantage commun, et il est fort rare de voir un fils cadet réclamer sa part et se retirer : le toit paternel a pour eux trop de charmes. Si cependant un établissement avantageux vient à s'offrir, l'aîné saisit avec empressement une occasion favorable à ses frères. Heureux de pouvoir leur être utile, il sacrifie quelquefois une partie de ses biens pour les mieux établir. Dans ces sortes de mariages, les fils cadets ajoutent leur nom à celui de la maison dans laquelle ils entrent, et dès-lors ils en deviennent les chefs. Ce n'est jamais la fortune qui décide ces sortes d'alliances : toute leur ambition se borne à ne pas se mésallier, et, en cela, les aînés se montrent plus difficiles que leurs frères, l'éducation et les charges publiques leur étant uniquement données dans ce but. C'est par cet ordre que plusieurs familles ont vu les siècles se succéder, sans que le plus léger changement ait pu avoir eu lieu dans leurs propriétés : on trouve plusieurs maisons dont les titres prouvent que, depuis plus de huit cents ans, elles possèdent le même bien sans qu'il ait jamais été augmenté ou diminué. Les pauvres, loin d'être jaloux du bonheur de ces familles, font des vœux pour leur prospérité ; ils partagent les travaux de leur maître, sont assis à sa table et revêtus des mêmes habits. Ils respectent le riche et reconnaissent son autorité ; ils l'aiment comme leur bienfaiteur, et emploient tous leurs moyens à l'accroissement de sa fortune.

Les délits et les crimes sont fort rares parmi ce peuple à qui la modération et la vertu tiennent lieu de lois. Si un différend vient à s'élever, on s'en remet à la décision de deux vieillards choisis pour arbitres, et jamais on n'a appelé d'un jugement rendu de cette manière. Si cependant un Andorran se rendait coupable d'une faute grave, aussitôt, par ordre du Viguier, il serait enfermé dans les prisons de la ville, confié à une garde d'habitans, et immédiatement interrogé. Le Viguier de l'évêque d'Urgel étant un Andorran, est toujours plus à portée de rendre ces jugemens que son collègue qui souvent est retenu en France par les rigueurs de la saison



EAUX CHAUDES (Vallée d'Ossau.)

ou par d'autres empêchemens. Dès que le coupable a été arrêté, le Viguier commence les informations, reçoit les témoignages auxquels il n'est obligé d'ajouter foi qu'autant que la moralité des témoins lui inspire de confiance. Quand il se trouve assez instruit, il prononce le jugement qui, selon la gravité de la faute, condamne le coupable à un plus ou moins long-temps de prison. Dans tout ce qui n'est que justice correctionnelle, la présence du Viguier Andorran et du notaire du pays est seule nécessaire.

Mais si un grand crime est commis, la vallée se trouble et s'agite; elle plaint le coupable et s'indigne tour-à-tour contre lui. On court aux armes de tous les côtés; on va à la recherche du criminel: ce n'est plus un homme, un concitoyen, c'est une bête dangereuse qu'il faut arrêter. Ainsi, dans une famille vertueuse, si un membre vient à se souiller d'une faute, ses parens tombent dans une affliction amère; la vue du crime est insupportable à leurs yeux, et bientôt l'indignation succède à la pitié ; ils demandent à grands cris l'éloignement du coupable.

A ce soulèvement général, le Viguier français se rend en Andorre et, réuni à son collègue, il prend connaissance de l'affaire. Là ils poursuivent ensemble les informations les plus rigoureuses, et s'ils reconnaissent la réalité du crime, ils donnent connaissance au Syndic du jour où la cour doit se rassembler. Averti par le Syndic, le conseil général se réunit dans le palais de la vallée; le Viguier français, revêtu d'un frac noir, enrichi de branches de lis et d'olivier, brodées en soie noire, un chapeau à plumes à la main, l'épée au côté, est introduit avec son collègue par quatre membres. Cette imposante assemblée, ainsi réunie, se dirige en silence vers la chapelle du palais, où une messe du Saint-Esprit est célébrée. Cette pieuse cérémonie terminée, le conseil général se sépare après avoir envoyé deux de ses membres pour être présens aux opérations de la cour. Après qu'on a entendu les témoins et l'avocat de l'accusé, appelé en langue du pays Rahonador, le jugement sans appel est prononcé et exécuté vingt-quatre heures après. Mais dès que la sentence a été portée, le conseil se réunit de nouveau et la cour, suivie de ce vénérable cortége de vieillards, se rend sur la place publique. Là, au milieu du conseil général et de la foule rangée en silence, le jugement est prononcé une seconde fois; et si le coupable a été condamné à mort, il est exécuté en ce lieu même. S'il a été seulement puni des galères, il est aussitôt envoyé aux

bagnes d'Espagne ou de France, selon que la cour en a décidé.

Le jour d'une exécution est un jour de consternation en Andorre. Cette terre à peine rougie du sang des animaux, est comme attristée de se voir arrosée de celui d'un homme. Les pères disent à leurs enfans : voilà les fruits du crime, et les enfans, frappés d'un tel exemple, tremblent que leurs moindres fautes ne soient dignes d'un pareil sort. Mais les exécutions sont fort rares au milieu de ce peuple vertueux ; les différends les plus légers n'y ont presque jamais lieu, et quant aux crimes, ils sont presque toujours commis par des étrangers. Aussi n'y voit-on pas des lois pénales écrites ; car les sages magistrats de ce pays sont persuadés que prévenir la faute, c'est la faire croire possible. Les Viguiers, après avoir employé tous les moyens de s'instruire, prononcent la peine telle que leur raison et la conscience la leur dictent. Il suit de là, que l'administration de la justice est très peu compliquée, et le nombre des magistrats qui la rendent très borné. La cour, une fois constituée, ne se compose en effet que des deux Viguiers dont nous avons déja fait connaître les attributions du notaire, appelé greffier de la vallée pour le distinguer des autres, et du juge d'appel, qui doit toujours être avocat. Il y a, en outre, deux autres magistrats, juges des causes civiles, nommés chacun par l'un des Viguiers ; mais ils ne font pas partie de la cour. Chaque trois ans, ils sont renouvelés et choisis sur une liste de six candidats, qui est présentée au Viguier par le conseil général. Ces magistats appelés Bailes, jugent tout ce qui, au civil, n'est pas dans les attributions du conseil général. Le notaire, greffier de la vallée, les assiste toujours dans les jugemens, et veille au maintien des formes. Le juge d'appel, membre de la cour, est nommé tour-à-tour, par le roi de France et l'évêque d'Urgel ; il est à vie, mais il ne peut occuper cette place, s'il n'a le grade d'avocat. C'est à lui qu'on a recours, toutes les fois qu'on ne s'en tient pas au jugement du Baile ; et si sa décision ne convient pas plus que celle du premier, on peut en appeler au roi de France ou à l'évêque d'Urgel, selon qu'il a été nommé par l'un ou par l'autre. Mais les Andorrans n'usent jamais de ce droit ; il est rare qu'ils en appellent du Baile au juge, et presque toujours c'est à deux vieillards que les différends sont soumis.

Tel est l'état de cette vallée qui, depuis douze cents ans, a toujours conservé les mêmes usages, sans que le luxe et l'éclat de ses voisins aient jamais pu changer la simplicité de ses mœurs. Que d'orages, que de tempêtes ont retenti autour de ces montagnes qui l'abritent! Combien de trônes se sont écroulés sans que le bruit de leur chûte en soit venu troubler la paix. La religion elle-même s'est sentie ébranlée sur ses bases divines et éternelles : une secte impie, le fer et la flamme à la main, a propagé l'erreur et les ravages ; mais l'Andorre, fidèle à la foi de ses pères, a laissé les autres nations, les autres vallées prostituer leur foi, et, comme la tribu privilégiée, elle est restée fidèle à la religion antique.

J'étais rempli d'admiration pour ce petit état, dont la pauvreté, la modération et la vertu sont les seules armes contre tant de dangers environnans. Je me disais, en voyant tant de bonheur et tant de calme : Qu'est-ce que cette sagesse tant vantée des Lycurgue et des Solon? ont-ils jamais, dans leurs rêves civilisateurs, conçu un état semblable ? J'allais dans les chaumières, et voyant ces ménages heureux, je me demandais à moi-même : Où trouver ailleurs des fils si soumis à leurs pères, des vieillards si vénérés, des frères et des sœurs si tendrement unis. J'entrais dans les temples, et, à la vue de ce recueillement profond, je répétais : Non, le ciel n'est pas tout-à-fait séparé de la terre : ici est une chaîne invisible qui l'y rattache. Plein de ces pensées, je quittai cette terre chérie des cieux ; je traversai de nouveau ces vallées, ces collines paisibles, et, arrivé sur le sommet des montagnes qui séparent l'Andorre de la France, je gravai, à la clarté de la lune, sur le tronc d'un sapin, ce vers de Virgile :

At secura quies et nescia fallere vita.

Ici est une paix assurée et une vie qui ne sait point tromper.

P. Bertrand.

ÉTUDES SUR LES AVOCATS ET JURISCONSULTES DU MIDI DE LA FRANCE.

PÉLISSON.

Louis XIV avait dit : « L'état c'est moi, » et aussitôt, par une fatale attraction, tout ce que la France possédait de talens divers, était venu rechercher à la cour un regard du maître, un rayon du fastueux soleil de Versailles. Une auréole de grandeur et de gloire dissimula merveilleusement la honte de cette capitulation intellectuelle, et, comme aux temps d'Auguste, le spectacle fut donné d'une véritable servitude littéraire. Toutefois, tandis que certains hommes (dont on n'a contesté récemment le génie, qu'à la condition de se vouer au



ridicule), allaient demander leurs inspirations aux courtisans et aux maîtresses du roi, il en est d'autres qui dûrent au courage de leur conscience l'occasion d'une renommée aussi brillante que pure. Dans ce nombre éminement restreint figure au premier rang *Paul Pélisson.*

Trompés par une singulière préoccupation, les critiques n'ont voulu voir jusqu'à ce jour dans Pélisson qu'un écrivain distingué. Laharpe va même plus loin; et, pour rehausser la puissance des lettres, il fait remarquer l'aptitude qu'elles donnent à traiter avec supériorité les sujets spéciaux que le littérateur abordera fortuitement et sans travaux préliminaires. Ce jugement académique renferme autre chose que de la vanité, il consacre plus qu'une erreur. Etrange manie que celle qui porte à dénaturer, dans un intérêt toujours mesquin, le talent et la valeur particulière des individus! Sans doute Pélisson possède un style remarquable : mais le style n'est chez lui que la forme, une enveloppe, un accessoire; l'imagination n'est pas ce que l'on doit apprécier en lui d'une façon exclusive. Pélisson fut avant tout avocat et jurisconsulte. Tous ceux qui auront attentivement étudié les ouvrages qui ont fait sa réputation (Ses mémoires en faveur de *Foucquet*), demeurent convaincus qu'un homme étranger à la science du droit et aux habitudes judiciaires, outre qu'il eût été dans l'impossibilité de discuter la question principale de compétence, n'aurait pas apporté dans ces écrits, la méthode, la profondeur qui les distinguent et qui sont le sceau et le caractère particulier des travaux d'un jurisconsulte habile.

Il nous appartient donc de raconter la vie de Pélisson, tâche d'autant plus flatteuse, qu'elle nous donnera l'occasion de préconiser un dévouement illustre, un sacrifice et un désintéressement digne des grandes vertus de l'antiquité (1).

On a beaucoup discuté sur la question de savoir, quelle ville, de Castres ou de Béziers, avait donné naissance à Pélisson; c'est un honneur qui ne manque pas de précédens, et un texte assez fécond, que la régularité de nos lois a sans doute enlevé pour jamais aux élucubrations des biographes modernes.

L'opinion la plus généralement admise désignait Béziers, mais la série de ceux qui la professent n'a pas même en sa faveur le mérite du nombre; car les faiseurs de dictionnaires historiques se sont copiés servilement les uns les autres. Le sentiment de ceux qui ont donné à Pélisson la ville de Castres pour patrie, se fonde sur cette preuve principale, que dans les registres de l'Académie française on trouve cette note : *En* **1663**, *a été reçu Paul Pélisson Fontanier, de Castres en Languedoc.* Une foule d'autres considérations, qu'il est inutile de rapporter, militent pour ce dernier avis, et nous font tenir pour certain que Pélisson naquit à Castres, en **1624**, de parens haut placés, et membres de cette chambre du parlement, mi-partie de catholiques et de protestans, instituée par suite de l'édit de Nantes.

Elevé dans le sein de la religion réformée, il fit ses premières études à Castres et à Montauban, foyer principal du protestantisme; cette dernière ville avait acquis, dans les dernières guerres, une réputation qui attirait dans ses collèges et ses facultés, les illustrations de son parti. C'était pour les familles calvinistes de l'époque une nécessité que d'envoyer leurs enfans achever à Montauban leur éducation classique; plus de ferveur animait alors les sectateurs de la réforme; avec la liberté de conscience devait s'annihiler plus tard ce puritanisme né de la persécution. Pélisson n'attendit pas ce terme pour reconnaître l'orgueilleuse erreur et le danger de ces doctrines, dont il entrevoyait, peut-être, l'étrange résultat et l'indicible confusion. Jeune encore, il avait formé le projet d'une abjuration qu'il réalisa dans la suite; mais n'anticipons pas sur les événemens. Après avoir quitté Montauban, Pélisson vint suivre à Toulouse les cours de la faculté de droit; toutefois, au lieu d'abandonner brusquement ses travaux et ses connaissances littéraires, qui lui avaient procuré des triomphes toujours doux au cœur de la jeunesse, il s'appliqua à les compléter par l'étude des langues vivantes et des littératures étrangères. Une autre occupation, dont l'utilité n'est pas généralement comprise, fut aussi pour lui une loi qu'il n'enfreignit jamais : la traduction des auteurs latins lui rendit familière l'élégante concision de leurs ouvrages, et lui ouvrit la source féconde de leurs richesses.

Chose qui contraste singulièrement avec les habitudes de notre siècle, ce pénible labeur n'était pour lui qu'un délassement : la législation était l'objet principal de ses méditations et de ses patientes recherches. Et comme, en cette étude, le point de départ, la distribution du travail, méritent une attention spéciale, Pélisson s'adonna dès l'abord au droit romain; son esprit, heureusement organisé, sembla n'avoir jamais connu l'espèce de répugnance qui vous saisit au seuil de cette étude : elle dépouilla toute son austérité et lui rendit faciles les investigations qui peuvent seules en donner la clé, en expliquer le sens. C'est à l'aide des principes généraux synthétisés, qu'il posa les fondemens de cette éducation particulière du légiste, principes sans lesquels toute théorie est superficielle, et ne saurait laisser de traces dans l'intelligence la mieux douée. Il fut bientôt à même de produire au grand jour le fruit de ses veilles; à peine âgé de vingt-un ans, il publia un commentaire du premier livre des Institutes, que les savans ne pouvaient considérer comme l'œuvre d'un jeune homme, tant ils étaient frappés de la maturité du raisonnement et de l'abondance des lumières répandues sur des textes souvent obscurs pour les initiés. Peu de temps après la publication de cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, Pélisson se rendit à Paris avec des lettres de recommandation pour le fameux Courart, que l'on considère comme le véritable fondateur de l'Académie française. Courart présenta son jeune protégé à la société d'élite qu'il réunissait dans ses salons, modèles d'urbanité et d'atticisme. Ce fut là que Pélisson, remarquable déja, soit par une simplicité de manières alliée à une rare vivacité d'esprit et d'intelligence, soit par ses qualités physiques et l'aménité de son caractère, vit pour la première fois la célèbre Mlle de Scudery. Cette femme, jeune alors, pleine de verve et d'imagination poétique, était comme la divinité de ce petit monde littéraire; au milieu de tous les hommages qui l'enivraient, elle avait su distinguer les vœux, les soupirs timides de Pélisson, et ses impressions gardées soigneusement au

(1) Cet article est le premier d'une série d'études déja préparées, et que nous donnerons périodiquement à nos abonnés.



PÉLISSON.

fond du cœur, devaient être le principe et la source de cette liaison intime qui devait désespérer, plus tard, Courart lui-même; car le protégé devait supplanter, un jour, le protecteur. Il était aisé d'apercevoir les conséquences de ces dispositions naturelles : tout le monde s'accordait à présager les plus beaux succès à Pélisson; ces prévisions furent réalisées, et, à son retour de Paris, le barreau de Castres applaudit aux brillans débuts du jeune avocat. L'université de Toulouse, fière de l'élève qu'elle avait formé, attendait avec impatience que Pélisson vînt conquérir, sur un plus grand théâtre, les palmes que la cité palladienne savait encore décerner au plus digne : mais cette espérance devait être trompeuse; un accident terrible vint confondre toutes ces décevantes illusions.

Pélisson poursuivait à peine ce noble apprentissage, qu'un vieil usage, une sage expérience avaient justement consacré, lorsqu'il fut malencontreusement arrêté à l'entrée de la lice qu'il aurait indubitablement fournie avec la plus grande distinction.

Une affreuse maladie, dont le hasard n'avait pas encore révélé à la médecine le préservatif salutaire, la petite vérole, vint affaiblir sa vue et son tempérament et ne lui permit plus de se livrer à l'exercice fatiguant de la profession d'avocat.

Il faut remarquer qu'à la différence de ce qui passe aujourd'hui, la tâche de l'avocat était alors très rude et très pénible : les traités étant moins nombreux et surtout moins répandus, les plaidoiries devaient présenter nécessairement de forts longs développemens : il fallait souvent remonter aux sources du droit, et il était bien rare que la discussion n'amenât des excursions dans le domaine des Tupinien et des Cujas. Alors cette maxime était en honneur et exerçait une salutaire influence, qui porte : *briève sentence émane de fol juge;* alors encore on ne se doutait pas, que, dans une

cause, le point de fait et le point de droit pussent être compris avant d'avoir été entendus; et je tiens que, sous ce rapport, l'ancien régime ne méritait peut-être pas le déluge de reproches et de sarcasmes qui ont solennellement présidé à sa destruction. Une dignité calme et sévère présidait autrefois aux débats de l'audience, et l'avocat parvenait, sans être sans cesse harcelé par des interruptions, au point que, dans la conscience de ses études préparatoires, il avait marqué pour la fin de sa plaidoirie: *autre temps, autres mœurs.*

L'ancienne plaidoirie se produisait toujours lente et méthodique, hérissée de citations, et débordant d'une vaste érudition; on le conçoit, une santé délicate ne pouvait s'accommoder de ce genre de travail: Pélisson devait s'éloigner du barreau, dont le labour dépassait la somme de ses forces.

Pour comble de malheur, la petite vérole l'avait complètement défiguré. Ses ravages avaient été si loin, que, suivant l'ingénieuse expression de Mlle de Scudéri, *il abusait de la permission que les hommes ont d'être laids.* Mais nous devons croire que cette laideur était du moins spirituelle, car ce fut bientôt après que Mlle de Scudéri reçut Pélisson au nombre des citoyens *de Tendre*, tout en lui recommandant la plus stricte discrétion.

Pélisson trouva dans la culture des lettres une consolation aux regrets que lui fesait éprouver l'abandon forcé d'une profession brillante et d'un avenir florissant. On l'a dit avec juste raison, les livres et les lettres sont des amis sincères, et lorsque dans l'adversité les amitiés du dehors s'effacent et disparaissent, leur commerce crée bientôt pour celui qui a pénétré le secret de leur intimité, des relations bien chères et des compensations *suffisantes.* Peu de personnes pouvaient rivaliser alors avec Pélisson sous le rapport de l'étendue et de la variété des connaissances littéraires; ce trésor qu'il avait su ramasser, et auquel il avait chaque jour apporté une richesse nouvelle, fut la mine qu'il exploita dans ces circonstances et qui lui rendit facile le travail qu'il entreprit d'abord, c'est-à-dire son Histoire de l'Académie française.

Cet ouvrage attira sur lui l'attention publique: dans plusieurs voyages qu'il fit à Paris, il eut l'occasion de s'y faire avantageusement connaître des gens d'esprit et de mérite, et sut conquérir en même temps leur estime et leur amitié. Les témoignages de sympathie qu'il avait reçus, et de pressantes sollicitations, le déterminèrent à quitter définitivement la province. Il se fixa à Paris en 1652.

A cette époque, l'Académie française pour reconnaître dignement le travail de son historien, résolut de l'admettre au nombre de ses membres; mais, par une fâcheuse circonstance, il ne se trouvait pas de place vacante en ce moment: les quarante étaient au complet. Si la règle ordinaire eût été suivie, on eût remis à plus tard la récompense de Pélisson: or, cette difficulté fut pour la compagnie l'occasion la plus propre à à faire ressortir sa gratitude. Elle prit une délibération qui lui attribua la première place à venir et lui donna immédiatement le droit d'assister aux séances et d'y opiner en académicien; l'assemblée voulut, pour rendre cette faveur plus spéciale, que désormais elle ne fût accordée à personne, malgré toute espèce de considération.

Cependant, la santé de Pélisson s'était rétablie, et avec elle s'était réveillée en lui la tendance principale de son esprit: il sentit le besoin de rentrer aux affaires; mais cette fois, mêlé depuis quelque temps aux événemens et aux personnages politiques, il voulut s'occuper des affaires publiques et acheta, en cette même année 1652, une charge de secrétaire du roi. La période que nous venons de parcourir ne fut en quelque sorte qu'un temps d'arrêt, mais qui suffit pour lui assigner un rang distingué parmi les littérateurs, et pour prouver à quelle hauteur auraient pu le placer la profondeur et la solidité de son éducation.

Une application soutenue le familiarisa bientôt avec le travail de sa charge: on en était encore aux premiers essais d'une administration nouvelle. Pendant cinq années de préparation, il s'étudia à pénétrer le cahos où les guerres civiles avaient enseveli les affaires générales. Son instinct et la rectitude de son esprit, le guidaient et lui fesaient deviner la solution de difficultés sans cesse renaissantes. Tant de talent lui attira l'estime *de Foucquet*, surintendant des finances; nommé son commis en 1657, il devint spontanément son confident et son conseil, et le fardeau des affaires ne tarda pas à peser sur sa tête: ses soins furent récompensés, en 1660, par une charge de conseiller à la cour des comptes de Montpellier.

Pélisson dut quitter Paris, pour se rendre à Montpellier où l'appelaient les devoirs de sa charge. Ce fut dans ce voyage, que, passant dans la ville de Pézenas, il vint jeter *des fleurs et des prières* sur la tombe de son ami Sarrazin. Favori des muses, il ne connaissait pas cette vaine susceptibilité qui dégrade et dénature souvent le talent des poètes, et dans la publication des œuvres de Sarrazin, colligées par les soins de Ménage, il plaça une préface demeurée comme un modèle du genre.

Après un séjour de peu de durée à Montpellier, Pélisson revint à Paris et fut reçu avec un joyeux empressement des nombreux amis qu'il avait laissés dans la capitale, mais principalement par Foucquet.

Les grandes faveurs touchent de près aux grandes infortunes: Foucquet devait bientôt en faire la triste expérience. Il avait donné à Louis XIV une fête vraiment royale, dans les jardins de *Vaux*, où le génie de Lenôtre s'était en quelque sorte surpassé; mais le luxe et la grandeur qu'il déploya dans cette circonstance hâtèrent le moment de sa disgrâce. Colbert, qui aspirait à l'emploi de Foucquet, ne manqua pas d'indiquer la source de ces prodigalités, et son ambition *vertueuse* causa la ruine du surintendant. Peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté au milieu des splendeurs de cette fête; les convenances seules retardèrent l'exécution d'un projet irrévocablement fixé. On représenta d'ailleurs au roi que Foucquet fesait fortifier *Belle-Ile*, qu'il aspirait à la suzeraineté de la Bretagne, et ces misérables calomnies le perdirent sans retour dans l'esprit de son maître. Foucquet fut arrêté à Nantes, et Pélisson enveloppé dans la disgrâce de son maître. Cet événement politique excita au plus haut point la curiosité de l'Europe entière. Nous ne redirons de cette grande infortune que la généreuse participation de Pélisson. Elle fût en effet la source de cette illustration d'autant plus

belle, qu'elle naquit et se développa dans le malheur et les persécutions d'une perfide justice.

Précipité des degrés du trône, dans les noirs cachots de la Bastille, le surintendant avait perdu avec le pouvoir et les richesses, tout ce qui ne s'attache qu'à la richesse et au pouvoir; race toujours vile et rampante, les courtisans qu'il avait comblés de bienfaits étaient passés dans le camp de ses ennemis; ils censuraient par leurs clameurs ces dépenses qu'ils avaient suggérées, et que leur misère aussi lâche qu'avide avait trop long-temps exploitées; le nombre de ses amis fut considérablement restreint : disons-le pourtant à leur gloire, madame de Sévigné, dans ses lettres, Lafontaine dans son admirable élégie aux nymphes de Vaux, plaignirent le sort de leur vieil ami; et si timides que soient ces réflexions sur les viscicitudes de la fortune, les dangers de la cour et les attraits enchanteurs de la prospérité, et cette belle vertu *qui fait les rois semblables aux dieux*, cette faible dépense honora leur courage. Mais Foucquet ne gémissait pas seul dans les profondeurs de la Bastille; Pélisson, celui qui pour Colbert était un autre Foucquet, celui qui connaissait le secret de toutes les affaires, avait été enfermé en même-temps que lui. On avait espéré que la terreur, l'appréhension des souffrances, lui feraient trahir la juste confiance que son maître lui avait accordée; on avait voulu élever une accusation sur ses aveux et ses déclarations. L'amitié demeura grande et noble. Pélisson fut au contraire le défenseur de Foucquet; les calculs de la cour furent cruellement trompés. Cet attentat, dont on avait fait un si grand éclat, se trouva réduit aux faibles proportions de quelques dépenses imprudentes, bien compensées d'ailleurs par les immenses services que le surintendant avait rendus à une autorité dont le crédit et les facultés pécuniaires étaient, on peut le dire, misérables. Mazarin avait du reste largement épuisé les finances: mais de son vivant on avait eu besoin de lui, et on avait gardé le silence; après sa mort, on en fit un grand homme: ainsi marchent les événemens, ainsi procède l'aveugle destinée des hommes politiques. Pendant que les ennemis du surintendant recouraient à des sophismes légaux pour l'amener devant *une commission extraordinaire*, après l'avoir, par astuce, fait dépouiller de sa charge de procureur-général au parlement de Paris, et lui avoir laissé verser au trésor le prix énorme de cet emploi; pendant qu'ils grossissaient à l'envi une accusation, après avoir traîtreusement dérobé les pièces justificatives; pendant que presque tous se taisaient, que la défense semblait devoir être nulle, à travers les gardes de la Bastille, des plaidoyers sublimes se fesaient jour, et parvenaient jusqu'au roi qui ne put s'empêcher de les admirer. Bonheur inespéré! Ces mémoires réduisaient presque à néant les terribles accusations qui menaçaient la tête de Foucquet, et qu'on avait à dessein répandues dans la France avec une machiavélique profusion. Ces mémoires étaient des modèles de science juridique, d'élocution claire, abondante, relevée, soutenue, couronnée, non par une éloquence travaillée, mais par une éloquence naturelle, partie du cœur et portant dans les cœurs une puissante sympathie. Les détails les plus abstraits des opérations financières, les faibles ressources du gouvernement, et les emprunts perpétuels sur lesquels il s'était traîné jusqu'alors, le désordre de l'administration et les dilapidations du cardinal Mazarin, les prodigalités par lesquelles celui-ci avait cherché à relier et reconstituer les élémens épars de l'autorité royale; le rôle presque mécanique du surintendant, une justification satisfaisante; tout le sujet admirablement conduit, enchaîné; une déduction logique saisissante, une flexibilité de style embrassant sans efforts les calculs financiers de l'époque; un raisonnement nerveux, démontrant, d'une part, l'impossibilite matérielle où s'était trouvé le surintendant de surveiller tous les détails d'une administration des plus compliquées, et l'injustice qu'il y aurait à le rendre responsable de fraudes inévitables vis-à-vis de lui; prouvant, de l'autre, que la vérification et la rectification étant entre les mains de Colbert et du roi, si Foucquet eût volontairement commis ces fautes qu'on lui reprochait, il aurait fait preuve d'une maladresse qu'on ne pouvait supposer; que par conséquent les erreurs, les fraudes reprochées avaient été faites à son insçu et qu'on ne pouvait les lui coter en grief. Voilà une rapide synthèse des trois plaidoyers que Pélisson publia successivement et que Voltaire compare aux plus belles harangues de l'orateur romain: « Ils présentent, dit-il, comme elles, un mélange d'affaires d'état et d'affaires judiciaires solidement traité, avec un art qui paraît peu, et orné d'une éloquence touchante. »

L'auteur ne s'était pas nommé, son nom aurait pu nuire au succès de son entreprise; mais on le connut bientôt, et le courage persévérant de Pélisson, comme aussi la puissance des preuves qu'il avait développées dans la défense de Foucquet, ne tardèrent pas à faire revenir à des opinions plus saines, à des sentimens meilleurs, tous ceux qui avaient agi et parlé sans réflexion, se laissant aller aux impulsions des véritables ennemis du surintendant qui demeurèrent seuls, et qui, pour détruire l'effet produit sur Louis XIV par les mémoires de Pélisson, firent alors valoir des raisons d'état. Or, on le sait, ces raisons-là sont incompatibles avec tout sentiment de justice. Foucquet représenté comme ennemi du roi, fut par cela seul condamné; c'était une réminiscence du système de Richelieu: le vassal puissant devait disparaître et ne plus porter ombrage à l'autorité souveraine.

Les ennemis de Foucquet veillaient donc sur leur victime, comme Pélisson veillait sur son ami. Il leur fallait un sacrifice, et pour cela, enlevant au surintendant le bénéfice de la justice ordinaire, que lui garantissait, et sa qualité de citoyen et le privilége de sa charge, Pélisson l'avait invinciblement établi, ils l'avaient traduit devant une commission extraordinaire. On sait en France la valeur de ces juridictions exceptionnelles: placées évidemment sous des influences politiques; composées, pour la plupart, d hommes qui n'ont d'autre recommandation que leur sévérité, elles immolent, sans pitié, leurs malheureux justiciables, aux haines d'un pouvoir qui leur montre en perspective la récompense de leur ignoble dévoûment. Pélisson avait flétri ces commissions exceptionnelles, en rappelant au roi cette profonde observation du religieux *de Marcoussi* qui disait à François Ier, en présence du tombeau de *Montaigu*: « Sire, il ne fut pas condamné par justice, mais par commissaires. »

Malgré toutes ces précautions du pouvoir, Foucquet ne put être convaincu des crimes d'état dont on l'avait accusé; certains juges ne voulaient pas même prononcer de peine contre lui : il fut condamné au bannissement. Toutefois les historiens assurent qu'il rentra en France vers la fin de sa vie. Ce jugement fut un triomphe pour Pélisson, et son cœur généreux reçut alors sa récompense dans les témoignages d'estime qu'une pareille conduite avait dû nécessairement lui conquérir.

La détention de Pélisson avait été entourée de plus de surveillance que celle de Foucquet : *le commis en sait plus que le maître, disait Louis XIV*, et l'on n'était guère satisfait de tous les efforts que Pélisson avait faits pour le sauver; les commissaires instructeurs rappelaient avec peine le souvenir de cette confrontation où, jouant le rôle d'accusateur, il avait fait comprendre au surintendant que des papiers de la plus haute importance avaient été détruits. Il fallait toutes les combinaisons de l'ingénieux amour de Mlle de Scudéri pour faire parvenir le moindre avis, le plus petit mot de tendresse au fond de ces sombres cachots. Fille illustre dont le talent a été longtemps méconnu, grâce aux brûlans sarcasmes de Boileau, qui n'y regardait pas de si près pour fouler aux pieds des gens qui valaient autant, peut-être plus que lui, Mlle de Scudéri douée d'une imagination féconde, possédant des connaissances variées, jouait dans le monde littéraire le même rôle que des femmes célèbres devaient y remplir plus tard : elle secondait le mouvement des idées, et ses salons n'étaient pas que des bureaux d'esprit, ils voyaient accourir, toujours empressée, l'élite des écrivains, et tout ce que Paris possédait d'intelligences supérieures.

Toutefois la correspondance de de Mlle Scudéri était souvent interrompue : il lui fallait sans cesse recourir à des ruses, à des inventions nouvelles, trop heureuse quand les mois entiers ne s'écoulaient pas avec une rapidité qui défiait la fertilité de ses inspirations. Pendant ces momens que la pensée d'une condamnation, et la privation de la liberté augmentent et allongent d'une façon désespérante, Pélisson trouva un passe-temps que les prosateurs et les poètes ont voulu répéter à l'envi, et que Delille a si bien raconté dans son poëme de l'*Imagination*.

Rien ne pouvait apaiser la colère du monarque, entouré de courtisans jaloux de toute espèce de dévouement et de toute espèce de gloire, cédant presque toujours à la voix de ces hommes qui cherchaient plus tard à perdre Villars, quand Villars était le salut de la France, de ces hommes que le grand général rencontrait au conseil, comme à l'attaque, toujours également ennemis du courage et de la vertu. Louis XIV tenait depuis quatre années les portes de la Bastille closes sur Pélisson.

Pendant les longues heures de sa captivité, Pélisson avait remarqué une araignée qui habitait le soupirail de sa prison. A défaut d'autre distraction, il résolut de l'apprivoiser; il surveilla pendant long-temps ses démarches, l'accoutuma à le voir assister à ses travaux journaliers, et lorsqu'elle fut habituée à sa présence, il lui jeta quelques insectes qu'elle venait saisir avidement. Bientôt elle devint si familière, qu'à un signal appris après quelques leçons, elle venait et courait après lui sur les dalles de la prison et s'avançait jusque sur ses genoux pour y prendre la proie que de loin il lui avait montrée. Mais un jour, jour de deuil pour le pauvre prisonnier, un geolier, barbare tyran, ayant aperçu cette innocente récréation, écrasa du pied l'araignée fidèle et fit couler les larmes de l'infortuné Pélisson.

Les Muses vinrent à leur tour charmer la solitude de la Bastille : à la place de ces murs sombres, de ce soupirail aux funestes souvenirs, elles évoquèrent pour lui les sites rians du pays de Languedoc, du beau pays de son enfance et de sa jeunesse. Magiques enchanteresses, elles surent bannir de son esprit les pensers pénibles, les désirs de vengeance, et lui montrer, dans l'avenir, la douce récompense de son amitié pour son maître.

Une rare fermeté de cœur lui fesait envisager avec calme sa position, et sur les murs même de la Bastille il écrivait :

« Doubles grilles à gros clous,
Triples portes, forts verroux,
Aux ames vraiment méchantes
Vous représentez l'enfer ;
Mais aux ames innocentes
Vous n'êtes que du bois, des pierres et du fer. »

Toutefois, la captivité de Pélisson durait, nous l'avons dit, depuis quatre années; et l'activité de son intelligence n'était que médiocrement satisfaite par ces délassemens dont nous venons de parler. Quand le moment de verve était passé, que l'imagination, sylphe aux ailes rapides, s'était effacée, venaient pour le prisonnier les heures du calme et de la réflexion. Elles furent bien longues ces heures de sombres pensées : plein des souvenirs du passé, Pélisson maudissait d'abord les noirs cachots qui le tenaient éloigné d'un monde où il avait eu de si beaux succès : long-temps il chercha à s'étourdir à l'aide de ces brillantes évocations, mais le désenchantement les suivait de près et le ramenait au pénible sentiment de sa position présente. Dans ces momens intimes, l'homme que n'égare plus le mouvement rapide des occupations et des soins que la société nous impose, à l'abri de l'atteinte des passions, considère spontanément et forcément toute la carrière qu'il a déja parcourue. Comme par un jour d'été, quand les flots sont purs et tranquilles, les regards pénètrent sans efforts jusqu'au lit du fleuve le plus profond, Pélisson put aussi par un coup-d'œil rétrospectif poser vis-à-vis de lui-même le tableau de sa vie passée : frappé du néant et de la misère des grandeurs auxquelles il avait jusqu'alors voué ses peines et son travail, il résolut de se régénérer en quelque sorte, et de diriger son activité vers un but plus noble, plus digne. Les hésitations qu'il avait vaguement senties au sujet de sa foi religieuse, lui parurent devoir appeler d'abord son examen. Dans le recueillement de sa solitude, il étudia les divers ouvrages de controverse publiés par les catholiques et les protestans, et principalement ceux de Bonnet et du ministre Jurien. Lorsque sa conviction fut formée, il ne fut point retenu par une fausse honte, et son abjuration fut arrêtée. Un motif bien louable retarda cependant l'accomplissement de cette résolution.

Après les recherches les plus minutieuses, on n'avait rien trouvé dans les papiers de Pélisson qui pût motiver

contre lui la plus légère condamnation. Il fallait donc mettre un terme à cet emprisonnement préventif qui datait de quatre années; le roi voulait lui accorder un dédommagement et lui faire oublier les rigueurs dont il avait été la victime. On proposa à Pélisson de devenir le précepteur du dauphin, s'il voulait changer de religion.

Pélisson n'accepta pas cette condition; il jugea avec raison que sa conversion serait attribuée à un motif déshonorant, et que la religion catholique recevrait une atteinte indirecte, si l'on pouvait penser qu'il l'avait choisie comme un moyen de satisfaire ses idées ambitieuses.

Mais déja l'aurore de la liberté avait lui pour Pélisson : des personnes considérables et de haute position avaient reçu la permission de le visiter; la Bastille était devenue une seconde Académie, les gens de lettres venait témoigner tous de leur dévouement et de la joie qu'ils auraient à le revoir parmi eux. Ce jour longtemps attendu arriva enfin. — Pélisson sortit de la Bastille au commencement de l'année 1666.

Louis XIV, pour signaler en quelque sorte son repentir, lui accorda des pensions et des emplois; il l'attacha à sa personne, et l'emmena avec lui dans sa première campagne en Franche-Comté.

Pélisson écrivit la relation de cette guerre, et le roi, pour le récompenser, le nomma son historien, avec une pension de six mille livres. Bientôt après, la franchise de son caractère lui ayant fait juger contre une grande dame de la cour, dans une affaire où il avait été nommé rapporteur, cette dame obtint du roi qu'il désignerait aussi Boileau et Racine pour écrire son histoire. Cette décision inconsidérée et qui montrait bien toute la faiblesse du roi, dégoûta Pélisson de son entreprise; il laissa inachevée l'histoire de Louis XIV, qu'il avait commencée avec beaucoup d'ardeur et pour laquelle il avait réuni des matériaux importans.

Les raisons qui l'avaient porté à différer son abjuration n'existant plus, Pélisson y travailla plus activement, et le 8 octobre 1670, obéissant au vœu de sa conscience et de sa raison, il fut agrégé à la grande famille catholique, par le baptême que lui conféra Monseigneur Gilbert de Choiseul-Duplessis-Praslin, évêque de Comminge. Toutefois, avant de consommer l'acte le plus solennel de sa religion nouvelle, il se rendit à l'abbaye de La Trappe. Pendant dix jours d'une sainte retraite, il vécut de la vie austère des moines, purifiant son cœur par les mortifications les plus rigoureuses. Ce ne fut qu'après ces épreuves, qui suffiraient pour prouver la sincérité de ses sentimens, qu'il s'approcha de la table sainte, et qu'il reçut les sacremens de l'Eucharistie et de la Confirmation des mains du prélat, qui avait reçu son abjuration.

Les protestans jaloux cherchèrent à effacer la grandeur de cette conversion en lui attribuant des motifs d'intérêt; pour sa part et pour toute réponse, Pélisson détourna souvent de leur tête le glaive de la persécution. Son plus grand bonheur était de les éclairer et de faire pénétrer dans leur esprit la lumière et la vie, et ce fut là peut-être le principal mobile de leur haine.

Pélisson tomba malade à Versailles au mois de janvier 1693. — Cette indisposition ne l'alarma point, et le jour anniversaire de son abjuration étant arrivé, il il voulut, suivant la résolution qu'il avait constamment pratiquée, se rendre à l'église pour y renouveler l'oblation de sa pénitence.

Cette sortie, blâmée par les médecins, aggrava sa maladie, le lendemain se sentant accablé, il s'étendit sur son lit pendant la journée pour prendre quelque repos. Son cousin, trouvant son sommeil trop long, voulut le réveiller; mais il n'était plus temps, il expira quelques instans après.

Ainsi Pélisson n'avait pu recevoir les secours de la religion; les réformés répandaient le bruit qu'il les avait refusés et cherchèrent à ternir sa mémoire. Quant à nous, qui ne voulons pas élever ici de controverse religieuse, nous ne prendrons pas la peine de redresser une calomnie dont Bossuet et Fénélon firent une éclatante justice. Toute notre ambition a été de mettre en saillie un noble caractère, une illustration de l'ordre judiciaire. Nous ne rendrons pas compte des divers ouvrages publiés par Pélisson. Notre tache a dû se borner à faire plus particulièrement connaître ces mémoires et cette belle défense de Foucquet qui ont rendu le nom de Pélisson immortel, si la science, alliée à un beau dévouement, peut être considérée comme un titre à l'immortalité.

P. Londil.

LE MIDI LITTÉRAIRE.

LOUISE LABÉ OU LA BELLE CORDIÈRE DE LYON.

Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, qui, dans son enthousiasme, la surnomma *la Marguerite des Marguerites*, s'en allait, un jour, par le pays de Gascogne, assise dans sa litière, composant des contes, et devisant avec madame de Brantôme, qui lui tenait l'écritoire (1). Elle s'arrêta dans un petit village, et de-

(1) Brantôme. *Femmes illustres.*



manda l'hospitalité au seigneur du lieu qui s'empressa de faire fête et bon accueil à la très *illustre reine de Navarre*; après le repas, elle lut quelques-unes de ses poésies; les auditeurs enthousiasmés battirent des mains à plusieurs reprises, et chacun s'écria:

— Gloire à la noble sœur de François Ier de nom, et notre sire! gloire à la fille d'Apollon, à la sœur des neuf muses!

Dans le château se trouvait alors un jeune seigneur lyonnais qui s'approcha de la reine, et lui dit, en mettant un genou en terre:

— Madame, de vos lèvres royales, coule sans cesse un fleuve d'éloquence; vous êtes reine par l'esprit plutôt que par le sceptre; aussi vous demanderai-je si vous ne connaissez pas notre muse lyonnaise, Mme Loyse Labé.

— J'ai ouï parler d'elle, répondit Marguerite de Navarre.

— Loyse excelle à chanter les plaisirs et les tourmens du dieu d'Amour.

Le jeune chevalier ouvrit son pourpoint, et montra un petit volume richement relié.

— Ceci renferme les plus belles élégies et autres poèmes de Loyse Labé.

— Lisez les chefs-d'œuvre de votre muse lyonnaise, répondit la reine de Navarre.

Le jeune chevalier obéit, et tous les assistans fondirent en larmes, en entendant ces amoureux et poétiques récits. Marguerite garda un profond silence; la jalousie s'était glissée dans son cœur; le lendemain, elle partit pour le pays de Foix, et ne revit plus le chevalier lyonnais.

Louise Labé, dont la gloire littéraire a été condamnée injustement à une sorte d'oubli, par notre siècle ingrat envers les célébrités passées, était alors dans l'éclat de sa renommée. La ville de Lyon se livrait avec autant d'empressement que de succès au culte des beaux-arts: elle avait vu naître trois femmes qui balançaient la réputation de la reine de Navarre. Cette trinité littéraire se composait de Louise Labé, de Clémence de Bourges et de Pernette du Guillet: toutes trois possédèrent les langues savantes, excellèrent dans la poésie et moururent à la fleur de leur âge.

Louise Labé surtout, dit l'auteur du *Parnasse des dames* (1), sut si bien parler le langage passionné de l'amour, qu'elle est peut-être le seul de nos poètes que nous puissions opposer à Sapho. On lui doit aussi la seule comédie de son siècle, dans le genre charmant de l'auteur de l'*Oracle* et des *Graces;* on est convenu depuis long-temps que l'antiquité grecque n'a point de fictions plus ingénieuses et plus morales que celle qui sert de base à cette jolie pièce (2). Si l'on se donne la peine de comparer ces légères productions de la jeunesse de Louise Labé, avec les ouvrages les plus vantés des règnes de François Ier et de François II, on ne doutera pas de sa supériorité sur les poètes de son temps; on sera frappé de la justesse de son esprit, de la délicatesse et de la sûreté de son goût, de la pureté et de l'élégance de son style; on aura de la peine à concevoir comment la grande réputation qu'elle s'était acquise s'est évanouie si promptement, comment elle a été si indignement traitée par plusieurs auteurs contemporains et ses compatriotes.

(1) *Parnasse des Dames*, tome II, p. 67.
(2) *Début de la folie et de l'amour*, comédie en cinq actes.

La fortune fit naître Louise Labé dans un rang obscur; mais la nature lui prodigua tous les dons qui pouvaient l'en dédommager. Elle vit le jour à Lyon en 1546: on ignore l'état et la fortune de son père Charlu, dit Labé; tout porte à croire qu'il jouissait d'une certaine aisance, puisqu'il fit donner à sa fille une éducation très complète pour le temps. Il fut bien récompensé de ses sacrifices: à peine sortie de l'enfance, Louise, douée de la voix la plus séduisante, excellait dans la musique et dans la broderie qui était autrefois la principale occupation des femmes (1): elle savait déjà le grec, le latin, l'espagnol, et s'était perfectionnée dans les exercices qui constituent l'homme de guerre: ajoutez à ces avantages celui de la beauté, dit un auteur contemporain; ni trop, ni trop peu d'embonpoint, une taille aisée, fine et noble, la peau d'une blancheur éclatante, des lèvres vermeilles, des joues colorées, les yeux et le front grands, de belles dents, un rire amoureux, les bras et le buste d'une forme enchanteresse, de longs cheveux blonds, les sourcils et les paupières noirs; tel est le portrait de la muse lyonnaise.

Un poète du XVIe siècle, adressa les stances suivantes à Louise Labé.

Celui qui voit ton front si beau
Voit un ciel, un vivant tableau,
De cristal, de glace et de verre;
Et qui voit ton sourcil hautain,
Voit le petit arc ébenin,
Dont l'Amour ses traits nous desserre.

Celui qui voit ton teint vermeil,
Voit les roses qu'à son réveil,
Phébus épanouit, colore;
Et qui voit tes cheveux encor
Voit dans Pactole le trésor
De qui ses sables il colore.

Celui qui voit tes yeux jumeaux,
Voit au ciel deux heureux flambeaux,
Qui rendent la nuit plus sereine:
Et celui qui peut quelquefois
Écouter ta divi e voix,
Entend celle d'une syreine.

Celui qui voit ta belle main,
Se peut assurer soudain
D'avoir vu celle de l'Aurore;
Et qui voit tes pieds si petits,
S'assure que ceux de Thétis
Heureux il a pu voir encore.

(1) Dans sa troisième élégie, Louise Labé dit, en parlant de son goût pour la broderie:

Pour bien savoir avec l'aiguille peindre,
J'eusse entrepris la renommée éteindre,
De celle-là qui plus docte que sage,
Avec Pallas comparait son ouvrage.



LOUISE LABÉ.

A ne consulter que les ouvrages de Louise Labé, dans lesquels son caractère se peint toujours, dit un biographe, son cœur était tendre et bon, son ame était forte et élevée, tous ses goûts furent des passions. Elle eut d'abord celles de la musique, de la chasse et de la guerre. Elle embrassa le parti des armes par amour pour la gloire, parce qu'elle sentait au fond de son cœur assez de courage pour s'y distinguer : l'exemple de quelques héroïnes de son siècle justifiait et doublait son audace. Elle n'avait pas encore atteint sa seizième année, quand elle arriva devant Perpignan, dans l'armée du jeune dauphin de France : elle donna plusieurs marques de la plus grande valeur, et les chevaliers, émerveillés de son intrépidité, la surnommèrent le *Capitaine Loys*. L'amour l'attendait au milieu du camp : dans le grand nombre d'adorateurs que sa beauté, sa valeur et ses talens fesaient tomber à ses pieds, un jeune guerrier dont le nom et les exploits sont inconnus, eut le bonheur d'attirer ses regards et de triompher de ses rivaux. On distinguait entre les amans de cette jeune amazone, un poète italien, riche, mais vieux, qui, sur la réputation du *Capitaine Loys*, était venu se ranger sous ses drapeaux, et lui offrir son cœur et sa main; il fut sacrifié, comme les autres, au jeune adorateur, qui, le soir, chantait près de la tente de Louise Labé, ces couplets composés à sa louange :

Jà laissant dague et épée,
Ton habit tu reprendras,
A plus doux jeux occupée,
Ton doux luth tu retendras.

Et lors maints nobles poètes,
Pleins et célestes esprits,
Diront tes grâces parfaites,
En leurs très doctes écrits.

Marot, Moulin, Lafontaine,
Avec la muse hautaine,
De ce sçave audacieux,
Dont la tonnante parole,
Qui dans les astres s'envole,
Est un contre-foudre aux cieux (1).

Louise Labé ne put résister à la constance, à la tendresse du jeune chevalier; elle renonça même à sa passion pour la guerre, et revint à Lyon, où elle goûta un bonheur qui fut de courte durée. Elle eut la douleur de voir mourir celui qu'elle aimait; elle ne trouva d'abord d'adoucissement à ses peines que dans le commerce des muses; sa comédie *De la folie et de l'amour* fut son premier coup d'essai. Long-temps elle ferma l'oreille aux pressantes sollicitations des nombreux prétendans qui s'offraient pour la consoler de la perte de son chevalier bien-aimé. Réduite à l'extrême misère, elle consentit enfin à épouser un riche négociant, qui fut sensible au bonheur de posséder une femme d'un mérite aussi rare, l'aima toujours tendrement, et disposa de ses biens en sa faveur.

Ce négociant, appelé Ennemond Perrin, fesait un commerce considérable de cordages, et Louise Labé fut surnommée *la belle Cordière* (2). La maison qu'il habitait était une des plus belles de Lyon; ses jardins étaient immenses et très ornés pour le siècle où il vivait (3). Un poète Lyonnais a laissé une description de la magnifique habitation où Louise Labé passa les dernières années de sa vie :

Un peu plus haut que la plaine
Où le Rhône impétueux,
Embrasse la Saône humaine
De ses grands bras tortueux,
De la mignonne jouvencelle
Le plaisant jardin était
D'une grâce et façon telle
Que tout autre il surpassait.

Des colonnes bien polies
Étaient autour enrichies
De romarins, de rosiers;...
Il y eut une fontaine,
Dont l'eau coulant contre le val,
S'élançait hors de sa veine
Et ressemblait au cristal.

Le ruisseau de cette source
A part soi s'éjouissant,
D'une faible et jeune course,
De çà, de là tournoyant,
Fesait une pourtraiture,
Du lieu où fut enfermé
Le monstre contre nature,
En Pasiphaë formé.

(1) Ode à la louange de dame Labé.
(2) *Parnasse des dames*; tom II, p. 77.
(3) On a bâti, sur cet emplacement, la rue qui porte encore le nom de *la belle Cordière*.

Puis son onde entrelassée,
De longues erreurs lassée,
Par un beau pré s'épandait
Où malgré toute froidure,
Une plaisante verdure,
Éternelle elle rendait.

Au milieu des jouissances que la fortune et le luxe savent si bien multiplier, Louise Labé n'oublia pas la musique et la poésie. Sa maison devint l'asile des artistes; il suffisait, dit Duverdier, d'être poète, et de demander à Louise Labé le don d'*Amoureuse Merci* pour l'obtenir. — Sa société, ajoute l'auteur de « la *Bibliothèque Française*, se composait de l'élite du grand » monde; elle recevait gracieusement seigneurs, gentilshommes et autres personnes de mérite, avec » entretien de *devis* et discours; musique, tant à la » voix qu'aux instrumens, lecture de bons livres latins » et vulgaires, dont son cabinet était copieusement » garni; collations d'exquises confitures. »

La médisance et la calomnie l'épargnèrent jusqu'à la mort de son mari, qu'elle finit par aimer de l'amour le plus tendre; ses rivales se dédommagèrent de leur silence avant que le premier mois de son veuvage fût expiré. Les nobles dames lyonnaises, dit M. Dufey (de l'Yonne), crièrent au scandale; elles ne pouvaient pardonner à une petite bourgeoise de les éclipser par son luxe, l'éclat de ses réunions, et surtout par les reproches qu'elle leur adressait sur leur ignorance, sur la frivolité de leurs occupations, le peu de ressources de leur société. Ses liaisons particulières avec les femmes et les jeunes demoiselles d'une vertu reconnue, qui tenaient le premier rang dans la ville de Lyon, la consolaient des cruelles invectives de ses ennemis. Elle avait pour amie intime une femme poète, remarquable aussi par sa beauté, son esprit et ses talens, et qui partageait avec elle les suffrages, l'admiration des Lyonnais. Clémence de Bourges et la belle Cordière étaient citées comme un exemple d'union rare entre deux femmes.

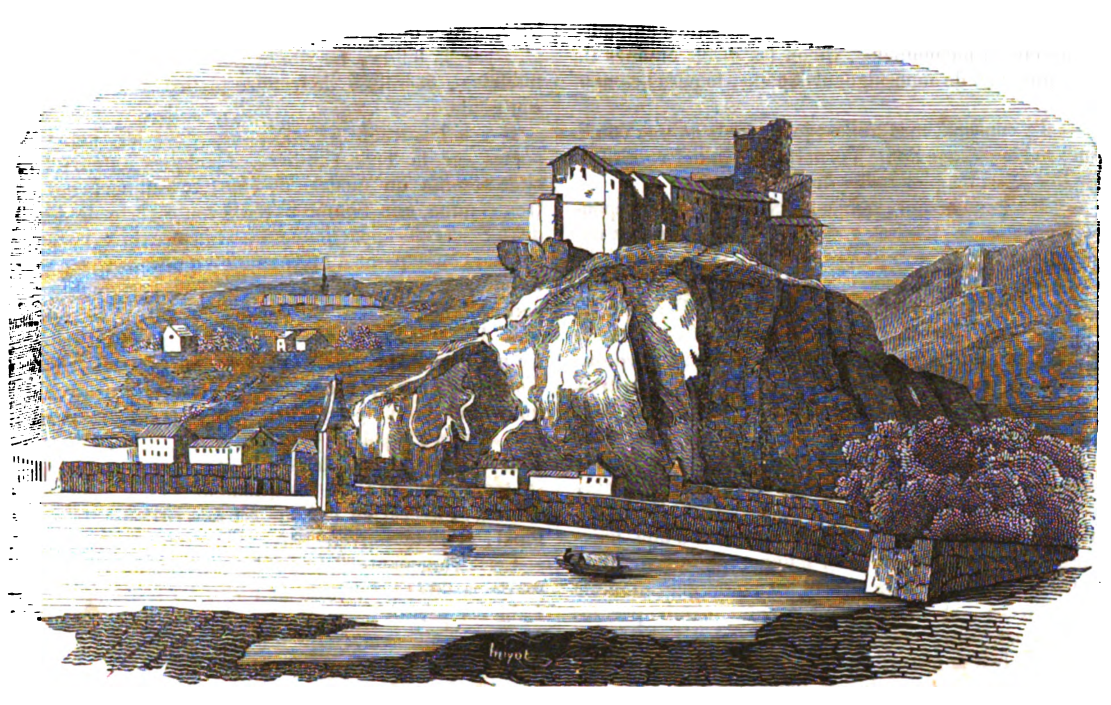
Vers la fin du mois de juillet 1555, Louise Labé proposa à son amie de faire une promenade au château de Pierre-Scize.

— Ma douce et tendre amie, lui dit-elle, venez avec moi; Pernette du Guillet sera de la partie; elle lira quelques pièces de vers, et nous passerons la journée le plus agréablement du monde.

— Je suis ravie de votre proposition, ma belle Cordière, reine suprême de notre Parnasse.

— Je porterai mon petit volume de poésies que je veux vous dédier. Allons trouver Pernette du Guillet (1).

(1) Le nom de Pernette du Guillet n'étaient point effacés par ceux de Louise Labé. Les admirateurs de la première trouvaient que, si elle était un peu inférieure à la belle Cordière dans l'art d'écrire, elle lui était égale en beauté, et la surpassait dans l'art de chanter et de jouer des instrumens. Elle possédait autant de langues que sa rivale, excepté le grec qu'elle commençait à apprendre, lorsqu'une mort imprévue l'enleva à la fleur de l'âge. Elle était tendrement aimée de son époux qui recueillit ses poésies et les fit imprimer à Lyon en 1545, sous le titre de *Rimes de gentille et vertueuse dame, Pernette du Guillet*. (Biographie universelle).



ANCIEN CHATEAU DE PIERRE-SCIZE.

Ces trois jeunes femmes qui fesaient alors l'admiration des Lyonnais, se dirigèrent vers le château de Pierre-Scize, devisant et chantant par le chemin. Quand elles se furent reposées au pied des noires tours du manoir féodal, Clémence de Bourges dit à Louise Labé :

— Ma belle Cordière, je suis impatiente de lire la belle dédicace que vous devez m'adresser en tête de vos œuvres.

— Ecoutez donc, ma belle amie, répondit Louise Labé.

ÉPITRE EN FORME D'AVERTISSEMENT.

« A mademoiselle Clémence de Bourges, Lyonnaise.

» Le temps est venu, mademoiselle, que les sévères » lois des hommes n'empêchent plus les femmes de se » livrer aux sciences; il me semble que celles qui ont » la commodité, doivent employer cette honnête liberté » à montrer aux hommes le sort qu'ils nous fesaient, » en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en » pouvait venir.

» Si j'avais été plus favorisée des cieux, j'aurais voulu » servir d'exemple en cet endroit : mais ayant passé » une partie de ma jeunesse à l'exercice de la musique, » ce qui m'a resté de temps, je l'ai trouvé court pour la » rudesse de mon entendement; je ne puis faire autre » chose que prier les dames vertueuses, d'élever un peu » leurs esprits par-dessus leurs quenouilles.

» S'il y a quelque chose de recommandable après » l'honneur, c'est le plaisir que l'étude des lettres a » accoutumé de donner, laissant un contentement après » soi qui nous demeure longuement; quant à moi, tant » en écrivant ces jeunesses, qu'en les revoyant depuis, » je n'y cherchais autre chose qu'un honnête passe- » temps et moyen de fuir toute oisiveté, et n'avais point » intention que personne que moi les dût voir : mais » depuis que quelques-uns de mes amis ont trouvé » moyen de les lire sans que j'en sçusse rien, et qu'ils » m'ont fait accroire que je les devais mettre en lumière, » je ne les ai osé éconduire, les menaçant cependant » de leur faire boire la moitié de la honte qui en pro- » viendrait; et pour ce que les femmes ne se montrent » volontiers en public seules, je vous ai choisie, ma » chère Clémence de Bourges, pour me servir de guide, » vous dédiant ce petit œuvre, que ne vous envoie à » autre fin que pour vous faire venir envie d'en mettre » en lumière un autre qui soit mieux limé et de meil- » leure grace; Dieu vous maintienne en santé (1).

» Votre très humble amie,

» Louise Labé.

— Charmant! admirable! s'écria Clémence de Bour-

(1) Dédicace des œuvres de Louise Labé.

ges, en embrassant son amie à plusieurs reprises..... Que je vous dois de reconnaissance! vous daignez associer mon nom à votre gloire!

— Ce sera le plus beau fleuron de ma couronne poétique, répondit la belle Cordière.

— De grace, ma bonne amie, lisez-nous quelques-unes de vos poésies..... Je suis si impatiente d'entendre ces accens si harmonieux, qu'on les dirait émanés du luth immortel de monseigneur Apollo, le père des neuf muses.

— J'y consens, mes amies; je n'y mets qu'une condition : noble et sage dame Pernette du Guillet voudra-t-elle lire aussi les plus belles de ses stances?

— De grand cœur, nobles et chères dames, répondit Pernette du Guillet : demain vous entendrez des stances que j'ai composées sur le doux tourment d'amour.

Un cri d'alarme sortit de la poitrine de Pernette du Guillet: trois jeunes chevaliers s'avançaient vers le château de Pierre-Scize. Clémence de Bourges reconnut son doux ami, et courut à sa rencontre; les trois dames rentrèrent dans Lyon accompagnées des trois gentilshommes, et la fête se prolongea bien avant dans la nuit chez Clémence de Bourges. Cette nuit fut très funeste à la tendre amitié qui unissait depuis plusieurs années Clémence et la belle Cordière. Alliée aux premières maisons de Lyon, Clémence était d'une naissance distinguée, et jouissait d'une grande réputation de vertu : elle aimait en secret un jeune gentilhomme des environs, et ils devaient bientôt s'unir par les liens du mariage; on prétend que Louise Labé charmée de la bonne grace, de l'allure guerrière du chevalier, jeta les yeux sur lui et parvint à s'en faire aimer. Clémence indignée, brisa les nœuds d'une amitié trahie, et laissa éclater les transports de l'amour et de la jalousie : il n'y eut pas une femme qui ne prît son parti; les hommes se partagèrent, et tout porte à croire que le plus grand nombre envia le sort de l'amant infidèle. Clémence n'eut plus pour Louise que des paroles de haine et de mépris : elle fronda sans pitié sa personne et ses ouvrages que jusqu'alors elle avait vantés avec l'enthousiasme, l'exaltation de l'amitié. Louise garda le silence. On peut se figurer quel fut le triomphe de ses ennemis, et de quelles couleurs ils s'efforcèrent de la peindre. Avait-elle été dans la confidence de son amie? Avait-elle formé le dessein de lui enlever son jeune adorateur? C'est ce que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, le jeune homme reprit ses premières chaînes; son mariage même était arrêté, lorsqu'il partit pour une expédition, où il fut tué. Clémence de Bourges, en mourut de chagrin; Louise Labé assista, dit-on, aux funérailles de son ancienne amie, en longs habits de deuil; elle ne survécut pas de beaucoup, dit le *Parnasse des Dames*, à la perte de sa réputation et de deux personnes qui lui avaient été chères. Elle mourut en 1562, dans la quarantième année de sa vie; elle fut sincèrement regrettée de tous les hommes qui l'avaient connue; la multitude, aveuglée par la haine, ne voulut point lui pardonner une faiblesse, et refusa de rendre justice à la beauté de son génie.

Il y a beaucoup d'exagération dans les jugemens portés sur la belle Cordière. Quelques auteurs l'ont citée comme un modele de chasteté conjugale; d'autres comme une femme livrée à toute sorte de désordres. Ses écrits appartiennent à l histoire du XVIᵉ siècle : ses vers manquent d'harmonie et de correction, mais ils se font remarquer par la force et l'originalité des pensées. Ses œuvres en vers et en prose se composent d'élégies, de sonnets; c'était le goût de l'époque. Le plus remarquable de ses ouvrages, est le *Débat de Folie et d'Amour*, scènes dialoguées dans le genre antique: tout l'Olympe est converti en tribunal, présidé par Jupiter; Apollon plaide pour l'Amour, Mercure pour la Folie. Les débats durent assez long-temps et se terminent par un ajournement; le plaidoyer de Mercure, avocat de la Folie est très curieux, très original, et a été souvent cité.

Cette charmante fiction a fourni à Lafontaine le sujet de sa fable l'*Amour et la Folie*. La prose de Louise Labé est parfois élégante et semée de traits piquans; on voit qu'elle avait fréquenté Marot et lu ses ouvrages. L'étude des auteurs grecs et latins, la connaissance parfaite des poètes italiens, lui inspirèrent ce bon goût qu'on remarque dans toutes ses compositions. Jamais femme ne parla mieux que Louise Labé le langage passionné de l'amour; elle est peut-être la seule de nos femmes poètes qu'on puisse mettre en parallèle avec Sapho. Quoi de plus tendre, de plus érotique que sa petite ode à *Vénus*, l'étoile du soir.

On croirait entendre la fille de Lesbos appelant à grands cris l'infidèle, le perfide Phaon, sous le beau ciel de la Grèce, à la douce clarté de la lune. Et pourtant, ingrats que nous sommes, envers nos célébrités, nous connaissons à peine le nom de Louise Labé, de notre Sapho, qui fut avec Marguerite de Navarre une des muses françaises qui donnèrent la première impulsion à la poésie nationale! Gloire et honneur soient rendus à ces femmes qui, réchauffées par le soleil de la renaissance, préludèrent aux chefs-d'œuvre de notre littérature!

J.-M. Cayla.



MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS DES HAUTES ET BASSES-ALPES.

Les mœurs des populations méridionales ont déjà beaucoup perdu de leur originalité primitive ; de jour en jour, l'influence de la civilisation, l'instruction qui se répand dans les plus petits villages, tendent à détruire la diversité qui caractérisait autrefois les coutumes, les usages des habitans de nos provinces. Pour retrouver ces types presque entièrement perdus, pour remonter à leur origine, il faut s'isoler au milieu des gorges creusées aux pieds de nos montagnes, franchir des pics presque inhabités. Dans ces endroits sauvages où la nature n'a pas encore perdu sa virginité, on peut découvrir quelques restes des traditions de nos bons aïeux. Le montagnard est presque immuable comme les lieux qui l'ont vu naître : s'il descend dans la plaine, à certaines époques de l'année, c'est pour revenir dans son village, à la belle saison, riche du modeste salaire de ses travaux. Les habitans des Hautes et Basses-Alpes se font surtout remarquer par leur fidélité à conserver les usages des générations qui les ont précédés. Dans leurs hameaux, presque isolés du mouvement de civilisation qui bouleverse, qui modifie toutes choses aujourd'hui, les montagnards honorent d'un culte pieux la mémoire de leurs ancêtres, et se conforment strictement aux usages qu'ils leur ont transmis. Dans le département des Basses-Alpes, lorsqu'un enfant vient de naître sous le toit de chaume, les habitans du hameau se réunissent pour féliciter le père et bénir le nouveau né; les parens s'empressent de lui trouver une marraine, qui, à l'inverse de ce qui se pratique dans les autres pays, a le privilége de choisir le parrain. Malheur à la femme ou à la jeune fille qui est affligée de quelque infirmité morale ou physique ; jamais elle n'obtient l'honneur de tenir un enfant sur les fonts baptismaux : les parens sont persuadés que les défauts, les maladies des parrains seraient transmis à leurs enfans. Aussitôt que le choix est déterminé, la marraine cherche un parrain; on porte l'enfant à l'église du village, où il reçoit l'eau du baptême. Au retour, la marraine félicite l'accouchée, lui remet son enfant, en lui disant qu'il a été baptisé avec toutes les cérémonies de la religion catholique ; puis elle lui donne deux douzaines d'œufs.

— Mon amie, lui dit-elle, puisque le ciel vous a accordé la faveur de vous rendre mère, vous êtes bénie entre toutes les femmes; en témoignage de ma joie et de mon contentement, je vous donne ces deux douzaines d'œufs, que vous mangerez avant de quitter le lit. Vous le promettez, ma bonne amie ?

— Je le promets, répond l'accouchée.

La marraine se retire, après avoir rempli fidèlement cette coutume qui date des temps les plus anciens, et qui a pour but d'empêcher l'accouchée d'avancer l'époque de ses *relevailles*. L'hygiène moderne est-elle aussi prudente, aussi circonspecte ? Les ordonnances des docteurs de nos facultés peuvent-elles être mises en parallèle avec la tendre prévoyance transmise par les hommes des anciens jours ?

Après les fêtes qui précèdent et suivent le baptême de l'enfant, le mariage est sans contredit la cérémonie la plus importante : l'acte qui lie pour toujours l'existence d'un homme à celle d'une femme a trop de gravité pour passer inaperçu aux yeux des montagnards; aussi, dit M. Henry, les habitans des Basses-Alpes procèdent aux préparatifs de la cérémonie nuptiale avec la religieuse simplicité des temps antiques. Quinze jours avant la noce, on dispose tout pour les fiançailles. Les parens se réunissent à minuit dans le domicile de la prétendue ; le futur époux fait la demande en mariage, et s'il est accepté, le plus proche parent de la fille la conduit dans une chambre où elle reste quelques instans avec son fiancé. Les jeunes gens invités à la noce reviennent en chantant de joyeux refrains ; ils embrassent tous les membres de la famille, en donnant à chacun le titre de parenté que la nouvelle union doit établir. Les grands parens proclament alors le mariage. Au même instant, de nombreux coups de fusil se font entendre au dehors; un repas est servi, et chacun se retire en fesant des vœux pour le bonheur des deux époux. Le jour des noces, au moment où la jeune fille va franchir le seuil de la maison paternelle pour aller à l'église, le père l'arrête, et lui dit :

— Ma fille, je te présente le verre d'eau dans lequel j'ai jeté une pièce d'or.

— Je la reçois, mon père, répond la fille, en prenant la pièce de monnaie.

Elle boit l'eau, et se met à pleurer.

— Ne pleure pas, ma fille, dit le père; cette pièce d'or indique que tu ne recevras plus aucun soin, aucun secours de moi; mais console-toi, le ciel t'a donné un époux qui t'aimera et te protégera.

Il prend le bras de la fille, et la conduit à l'église. En entrant dans le sanctuaire, l'époux va prendre place à côté de sa femme, et pose un genou sur son tablier, pour prouver à tous les assistans qu'il en prend possession. Aussitôt que la cérémonie est terminée, le plus proche parent du mari s'approche de la jeune épouse, et lui dit :

— Venez dans cette partie de l'église où vous vous placerez désormais avec vos nouveaux parens ! Dès ce jour, vos anciens liens de famille sont rompus.

— Conduisons la mariée à la *pierre des épouses*, s'écrient les assistans.

Aussitôt on sort de l'église, et on conduit la jeune épouse au milieu d'une petite place voisine ; on la fait asseoir sur une pierre de forme conique, le pied droit posé dans une entaille faite à dessein, et le pied gauche suspendu. Dans cette position peu assurée, la mariée reçoit les embrassemens de ses parens et de ceux de son mari. Chacun d'eux lui place un anneau au

doigt; aussi arrive-t-il dans les familles nombreuses que les doigts de la mariée sont quelquefois couverts de bagues. Si la mariée jouit d'une bonne réputation dans son village, il y a un simulacre de combat entre les habitans du hameau de la femme et les amis du mari, qui finissent par l'emporter, et le cortége se dirige vers la maison de l'époux. Arrivé à la porte, le *donzel* qui conduit la mariée frappe trois coups.

— Qui est là ? demande-t-on de l'intérieur.

— Nous vous demandons l'hospitalité.

— Qui êtes-vous, donc ?

— Nous sommes des voyageurs fatigués, nous cherchons un gîte.

— Il fait grand jour, allez plus loin.

— Nous ne pouvons plus marcher; ouvrez-nous.

— Allez plus loin, vous dis-je; la porte ne peut s'ouvrir, elle attend une nouvelle maîtresse.

Un des convives s'avance alors d'un pas triomphant, et s'écrie à haute voix :

— Hâtez-vous d'ouvrir, car nous vous amenons la nouvelle maîtresse; nous sommes les compagnons de l'épousée.

— S'il en est ainsi, vous pouvez entrer.

La porte s'ouvre, et après des salutations réciproques, on présente trois petits pains à la mariée : elle les prend, et en donne deux aux personnes qui sont dans la maison, et un à ceux qui sont dehors.

— Ces trois pains, lui dit un des anciens, signifient que vous entrez en jouissance de tout ce qui est ici. La distribution inégale que vous en avez faite signifie que vous devez prodiguer vos soins à ceux de la maison, de préférence aux étrangers.

Le plus proche parent remet ensuite à l'épousée un plat qui contient deux poignées de froment; elle les répand sur la tête des assistans :

— Que ce froment, leur dit-elle, soit pour vous un gage de prospérité et d'abondance.

Une dernière cérémonie précède l'entrée des deux époux dans la maison; on leur offre de la soupe dans une seule assiette.

— Ceci doit vous apprendre, dit un des anciens, que vous ne formerez plus désormais qu'une seule et même personne.

La fête se termine par un repas; les parens, les voisins, les étrangers, peuvent s'asseoir à ce banquet nuptial.

Dans le département des Hautes-Alpes, les cérémonies qui précèdent et suivent le mariage, ne sont pas tout-à-fait les mêmes.

« Lorsqu'un jeune homme recherche une fille en mariage, dit M. Farnaud (1), il se présente chez les parens avec un entremetteur qu'on nomme, près de Gap, *sta-maraude*. S'il est bien reçu, il y revient huit jours après, et pendant que l'entremetteur cause avec les parens des conditions du contrat, il fait la cour à la fille. Dans la soirée, on mange une bouillie; la quantité de fromage que la jeune fille met sur la portion qu'elle destine au jeune homme, indique le degré d'estime et d'amour qu'elle a pour lui. Dans le cas où elle veut repousser la demande, elle glisse dans la poche du galant quelques grains d'avoine. Si celui-ci persiste, alors, pour l'éconduire définitivement, elle tourne vers lui le bout non allumé d'un tison. Lorsqu'une jeune fille se marie hors du village, les garçons prennent les armes, vont au cabaret, et obligent le futur à payer la dépense. Quand le mari emmène sa femme, il trouve à l'entrée de chaque village où il doit passer, des jeunes gens qui offrent aux deux époux un verre de liqueur qu'ils doivent boire, et des noix confites qu'eux seuls doivent manger. Quelquefois ces jeunes gens essaient d'enlever l'épouse, afin d'obtenir une rançon. Souvent ils s'emparent de la poule ornée de rubans qu'on porte en tête du cortége. Dans ce cas, il n'y a pas de rançon. Les vainqueurs se contentent de manger la poule, en buvant, en chantant le refrain d'un *noël* populaire dans les Hautes-Alpes (1).

Un li pouerte un chapou,
Et l'aoutre un bouen moutou;
L'aoutre un veou
Gras et beou;
L'aoutre li porte un serase,
Embe un bouen froumage grase;
L'aoutre un pa
Primp passa.

L'un lui porte un chapon,
Et l'autre un beau mouton;
L'autre un veau
Gras et beau;
Un autre des recuites,
Avec un bon fromage gras;
Un autre un pain
De farine bien tamisée.

On retrouve encore dans quelques cantons des usages qui remontent à la plus haute antiquité, et aux institutions du législateur Solon. La femme athénienne, en se mariant, ne devait apporter à son mari que trois robes et des meubles de peu de valeur. Les fournaisiennes n'apportent également que trois robes et des effets pour une valeur de deux cents francs au plus. Cet usage a pour but de ne pas appauvrir les familles par des dots trop considérables.

Les cérémonies funèbres, dans les Hautes et Basses-Alpes, offrent aussi quelques particularités bien dignes d'attention. A Fours, lorsque quelqu'un est mort, la paille de son lit est portée à l'extrémité d'un champ; cette paille reste là jusqu'à son entière destruction, sans que jamais on s'en serve. Au jour anniversaire du décès, on célèbre une messe, qui est suivie d'un banque funèbre, où on sert du riz et des œufs. Les convives prononcent leurs noms et prénoms, et se font à eux-mêmes les questions et les réponses suivantes :

D. Onté anaras passa ?
R. A la vallée dé Josaphat.
D. Qué li troubaras ?
R. Lou maoubés Satanas.

(1) *Description des Hautes-Alpes. Mœurs, usages, antiquités des Hautes-Alpes*, par M. Ladoucette.

(1) Ce couplet, composé par M. Farnaud, en 1806, peut donner une idée du patois des Hautes-Alpes.

D. Te dira : On té vas ?

R. Iou li dirai : Laissa-mé passa, maoubés Satanas, que you m'en agué adoura Dieou et la Vierge Maria, lou jou de la Purification.

D. Où iras-tu passer ?

R. A la vallée de Josaphat.

D. Qu'y trouveras-tu ?

R. Satan le mauvais.

D. S'il te dit : Où vas-tu ?

R. Je lui répondrai : Laisse-moi passer, mauvais Satan, que j'aille adorer Dieu et la Vierge Marie, le jour de la Purification.

Les cérémonies funèbres, dit M. Ladoucette, varient dans les localités. A Chante-Merle, à Puy-Saint-Pierre, quand on enveloppe les morts d'un linceul, on ne les renferme pas dans une bière, on se borne à déposer le cadavre dans une fosse. Dans la vallée de Queyras et à la Grave, la pioche ne pouvant ouvrir la terre pendant l'hiver, on suspend les morts dans les greniers ou sur les toits jusqu'au printemps. A Arvieux, les veuves ne laissent jamais enterrer leurs maris sans les avoir tendrement embrassés. A Remollon, à Theus, à Espinasse, lors d'un enterrement, chacun des assistans reçoit de la famille une pièce d'étoffe. Dans quelques communes, on porte au cimetière une outre pleine de vin, et au retour, la maison du défunt devient le théâtre d'une espèce de bacchanale, où les sanglots et les lamentations se mêlent aux cris de ceux qui s'enivrent. A l'Argentière, après l'inhumation, les tables sont dressées autour du cimetière; celle du curé et de la famille sur la fosse même. Le dîner fini, le plus proche parent prend un verre; chacun l'imite, et répète avec lui : — A LA SANTÉ DU PAUVRE MORT ! !

Dans la vallée de Fours, le premier jour de l'an, chaque mère de famille va dé grand matin puiser de l'eau à la fontaine; celle qui arrive la première y dépose sur une pierre une tranche de pain, un morceau de fromage, prémices de son travail, qu'emporte celle qui vient ensuite, en les remplaçant par une offrande destinée à celle qui la suivra.

Dans les villages de la vallée de Barcelonnette (1) et de l'arrondissement de Sisteron (2), on remarque des cadrans solaires dessinés avec luxe, ornés de brillantes couleurs, avec des devises latines et françaises, contenant des maximes religieuses et morales, et les louanges du soleil. Ces cadrans sont ordinairement l'ouvrage des curés qui dans leurs loisirs s'attachent à montrer leur goût pour la peinture.

Les fêtes patronales se célèbrent encore avec tout l'appareil des pompes villageoises. Dans les Basses-Alpes, elles portent le nom de *Roumeirages*. Un des amusemens favoris des jeunes gens est un exercice gymnastique qui a quelque ressemblance aux danses des Basques. Celui qui en trois sauts franchit le plus grand espace, obtient un prix ; les garçons s'exercent dans des champs en pente et nouvellement labourés; les jeunes filles dans de belles prairies. Dans les Hautes-Alpes, ces fêtes annuelles sont appelées les *Vogues*. Elles sont principalement en honneur dans la vallée de Champsaur. On plante un mai dans le champ ou dans la prairie destinée à la danse; puis on élit un directeur des réjouissances, qui, sous le nom d'*Abbé*, se constitue le maître de toutes les cérémonies ; ce magistrat d'un jour n'a pour insignes de sa dignité passagère, qu'une canne, des rubans et une perruque surchargée de poudre. Dès le matin, il se rend dans toutes les maisons où il y a des jeunes filles à marier, et avec la permission des parens, il les invite à venir à la danse; celles qui acceptent attachent un ruban à son bâton. Dans les *Vogues*, on danse le *Bacchuber*, espèce de danse pyrrique qui s'est conservée dans plusieurs hameaux de l'arrondissement de Briançon. Les danseurs, au nombre de neuf, onze, ou treize, armés d'épées courtes et sans pointe, comme celles des Allobroges, décrivent en dansant plusieurs figures avec lenteur et gravité. Pendant les trois jours de la Pentecôte, on célèbre à Riez le *Guêt de Saint-Maxime*. Cette fête est un combat simulé entre des chrétiens et des Sarrasins; on l'appelle la *Bravade*. On élève dans le préau de la foire, un fort construit en planches; pendant deux jours, les chrétiens bloquent ce fort, qui est défendu par des Sarrasins ; ils s'en emparent le troisième jour, ils le brûlent, et emmènent les Sarrasins prisonniers jusqu'aux portes de la ville. Le lendemain, on va à Saint-Maxime pour remercier le patron de la ville de la victoire qu'on a remportée. Cette fête, qui se célèbre ailleurs, sous différentes dénominations, atteste la grande terreur que les Sarrasins inspirèrent aux populations méridionales; il n'est pas de province dont les traditions ne se rattachent à ce grand événement.

Les habitations des montagnards des Basses-Alpes sont de chétive apparence. Pendant l'hiver, les pauvres demeurent dans les étables, lorsque le froid devient trop rigoureux. Leur nourriture est alors assez substantielle; elle se compose ordinairement de viande salée, d'une soupe très épaisse faite avec de la farine et du lard, qu'on appelle le *Brigadeoux*. Pendant l'été, le régime nutritif est beaucoup plus varié.

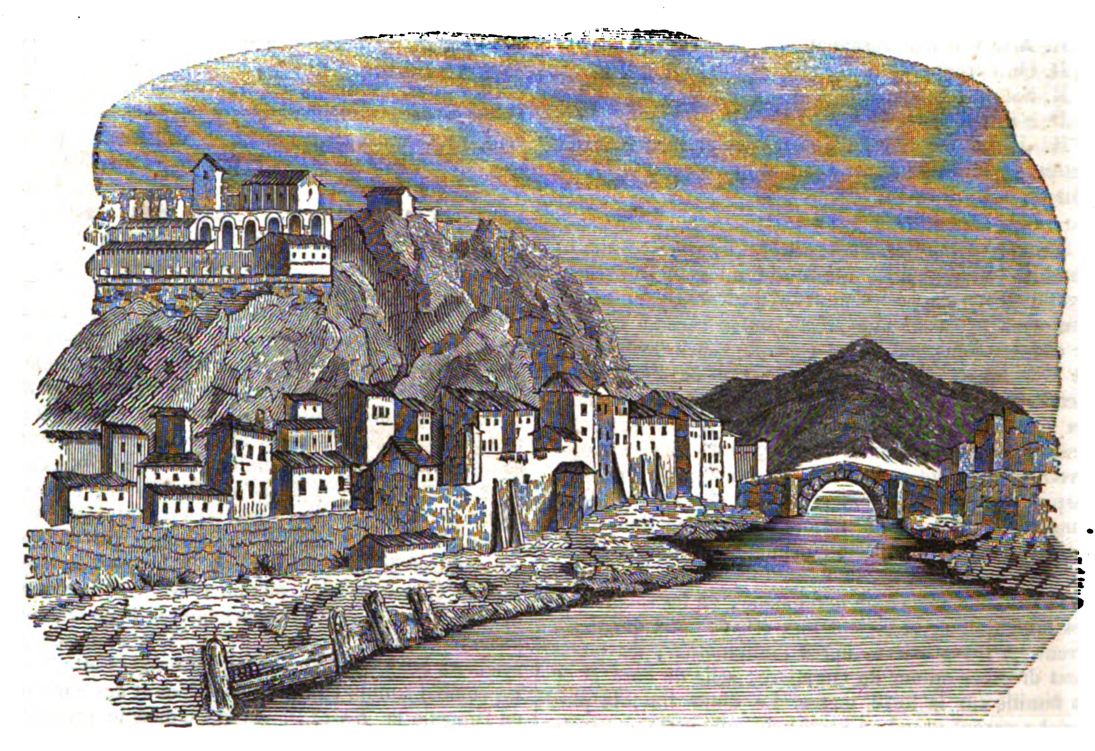
Les bergers condamnés à la garde des troupeaux mènent un genre de vie très rigoureux. Une petite cabane en jonc est leur seul asile pour braver les intempéries de la saison. Une cape recouvre leurs vêtemens d'étoffe grossière, et une pannetière renferme leurs provisions. Le *Bayle*, chef du grand troupeau, dit M. Villeneuve de Bargemont (1), habite une cabane centrale pour tout diriger. Les occupations des femmes

(1) Barcelonnette est la patrie de Manuel, un des orateurs les plus remarquables de nos assemblées politiques. Ses concitoyens lui ont élevé un monument ; sur une des faces est le buste de Manuel, bas-relief en bronze, et cette inscription empruntée à Béranger :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

(2) La ville de Sisteron remonte au temps des Romains ; elle portait alors le nom de *Secustero ;* elle fut pillée par les Huns, les Vandales, les Sarrasins. Dans le sixième siècle, on y établit un évêché suffragant de l'église d'Aix. Sisteron fesait partie de la Haute-Provence ; sa position lui donnait de l'importance comme place de guerre ; elle domine les vallées de la Durance et du Buech, et est située au confluent de ces deux rivières Le bassin de la Durance s'y trouve retréci, et bordé de rochers très pittoresques. Les promenades de la ville sont agréables, les maisons belles.

(1) Voyage dans la vallée de Barcelonnette.



VUE DE SISTERON.

sont de préparer deux fois par jour, pour les bergers, la soupe qui est composée d'un mélange d'eau, d'huile, de pain et de sel. Cependant leur vie pastorale, qui nous paraît si singulière, a pour eux tant d'attraits, qu'il est infiniment rare de la leur voir abandonner. Ils vivent dans leurs solitudes, sans jamais regretter les riches contrées qu'ils traversent périodiquement deux fois l'année. Leur existence et leur fortune sont attachées à la conservation de leurs troupeaux. Communément, ils possèdent une brebis sur trente, et de plus, les chèvres qui accompagnent les bestiaux. Ils jouissent généralement d'une bonne santé, et s'occupent à faire des jarretières ou des cordons de laine dont les couleurs sont mélangées avec assez de goût. Ils se récréent en jouant sur de petites flûtes à six trous des airs monotones et rustiques; ils se font une espèce d'astronomie à l'aide de laquelle ils connaissent les heures et précisent le temps. Les hommes se marient jeunes, et ne cherchent jamais une compagne d'une classe différente de la leur. Ils habitent un pays très pittoresque. Il n'est rien de beau, dit M. Henri dans son ouvrage sur la topographie des Basses-Alpes, rien de beau comme l'aspect de ces montagnes au commencement de l'été. Du milieu d'un fourrage épais, qui s'élève jusqu'au poitrail des chevaux, on voit s'élever des fleurs de toute espèce, dont les couleurs variées ressortent de la manière la plus brillante sur cette riche pelouse, et dont les parfums réunis embaument l'air à une distance considérable. Des rochers, qui s'élèvent çà et là dans les prairies, jaillissent des sources fraîches, limpides et pures, dont les eaux forment les torrens qui sillonnent la vallée. D'un côté des immenses prairies où tout respire le bonheur et en retrace l'image, on voit des milliers de brebis savourer ces gras pâturages; tandis qu'à l'autre extrémité, on aperçoit des troupes de chamois qui viennent en bondissant y prendre aussi leur pâture, et qui, prompts comme l'éclair, disparaissent aussitôt qu'on veut les approcher. Quelquefois, de jeunes faons, dont la mère s'est réfugiée dans les rochers, viennent, en la cherchant, se mêler aux troupeaux de chèvres.

Il n'est pas étonnant que les habitans de ces montagnes, qui ont sans cesse sous les yeux la magnificence de la nature ou ses sublimes horreurs, aient conservé toute la pureté des vertus primitives. Aussi trouve-t-on partout la charité des hommes des anciens jours, sentiment devenu bâtard depuis que les philosophes lui ont donné le fastueux nom de philanthropie. Dans l'arron-

dissement de Briançon, dit M. Ladoucette (1), le pauvre même a horreur de la mendicité. Durant tout le cours du dix-huitième siècle, il n'y a pas eu un seul attentat à la vie des hommes. Les veuves et les orphelins ont le droit de faire faucher leurs prairies trois jours avant les autres. Dans le cas où ils ont à réparer ou à reconstruire leurs maisons, les autres habitans font gratuitement le transport des matériaux nécessaires. Dans l'arrondissement d'Embrun, si un père de famille, privé de ses enfans, est empêché par une maladie de faire sa récolte, le maire et le curé annoncent sa position. Le dimanche, après les offices, tous les habitans du village, hommes, femmes et enfans, vont faire la moisson pour lui, apportent ses pailles et ses grains, et les mettent à l'abri dans son grenier. Les bons curés applaudissent à ces travaux. Si une vache ou un mouton s'estropient dans un pâturage, la perte ne retombe pas sur le propriétaire seul, elle est répartie entre tous les habitans. N'est-ce pas là une véritable assurance mutuelle ? Dans le canton de Devolny, si sauvage que le juge de paix a dit n'y avoir entendu le rossignol qu'une seule fois en quarante-trois ans, quand les familles se composent d'orphelins, les garçons laissent à leurs sœurs le patrimoine paternel, afin qu'elles puissent trouver un mari.

(1) *Topographie, mœurs des Hautes-Alpes. — France Pittoresque. — Guide du Voyageur.*

Les montagnards des Hautes-Alpes sont actifs, laborieux, durs à la fatigue; leurs émigrations ne peuvent détruire l'attachement qu'ils ont pour leur pays. Les mœurs sont austères et pures; une fille qui a fait une faute trouve difficilement à se marier. Les paysans des Basses-Alpes sont courageux et propres à supporter les plus grandes fatigues. Ils aiment leurs âpres montagnes, leur famille, leur village. L'instruction est pour eux une nécessité. Pendant l'hiver, les familles se retirent dans les étables, seul endroit où le froid soit supportable : tandis que les femmes filent et tricotent, les hommes font des lectures à haute voix. Il n'est pas rare de trouver de simples cultivateurs qui savent parfaitement le latin. Ils montrent dans leurs relations avec les étrangers une sorte de générosité noble. Les montagnards des Pyrénées font payer bien cher au voyageur égaré les services qu'ils lui rendent; les bergers des Alpes rougiraient d'accepter la moindre rétribution. Aussi lorsque l'étranger quitte leurs villages, il ne peut s'empêcher de s'écrier : — Ici, j'ai retrouvé la vertu primitive que nos philosophes ont tant vantée sans la connaître : j'ai vu l'homme dans sa force et dans sa majestueuse simplicité. De nobles cœurs battent sous ces capes d'étoffe grossière, et Rousseau avait peut-être raison lorsqu'il affirmait avec toute son éloquence que l'homme à l'état sauvage est plus heureux qu'au milieu des merveilles de la civilisation !

Hippolyte Vivier.

HISTOIRE D'AUTUN ET QUELQUES ANCIENNES VILLES DE BOURGOGNE.

Long-temps avant l'invasion romaine, pendant que les diverses nations de la Gaule jouissaient de leur indépendance, plusieurs villes dont l'origine remontait à la plus haute antiquité, s'élevaient dans les provinces pour attester l'ancienne puissance des peuples et la magnificence des rois. De ce nombre était *Bibracte*, capitale des Æduens, qui, dès l'an 163 de Rome, avaient fait une invasion en Italie, où l'on prétend qu'ils fondèrent Milan. *Bibracte* tenait un des premiers rangs parmi les cités de la Gaule, par la sagesse de son gouvernement, la célébrité de ses écoles et la puissance de ses armes. Les Romains recherchèrent son alliance, et lui donnèrent le titre de *soror et æmula Roma : sœur et rivale de Rome*. Elle garda fidèlement les traités jusqu'à l'époque de l'invasion de César. Un grand cri se fit entendre alors, et fut répété par toutes les nations gauloises. L'indépendance nationale était menacée; le général romain ne cachait plus ses projets; ses légions parlaient déjà de réduire toutes les nations au plus dur esclavage. Les chefs des Æduens s'empressèrent de réunir leurs soldats, et cherchèrent un drapeau autour duquel ils pussent se rallier après la victoire ou après la défaite. Les dangers qui menaçaient la patrie, l'amour de l'indépendance, la haine de l'étranger, avaient déjà suscité un de ces hommes intrépides qui sauvent quelquefois les peuples au moment de leur ruine complète. Le célèbre Vercingétorix, chef de la puissante nation des *Avernes*, appelait aux armes les autres chefs des nations gauloises. Les Æduens envoyèrent une armée de 35,000 hommes, qui arrivèrent sous les murs d'Alise la veille du jour où une sanglante bataille décida de la victoire des Romains et de l'asservissement des Gaulois. Les Æduens combattirent avec leur intrépidité naturelle, qui les avait rendus redoutables à leurs voisins. Mais c'en était fait de l'indépendance nationale; la fortune des armes trahit l'héroïsme de Vercingétorix, et les Æduens furent entraînés dans sa défaite.

Aux yeux de César, les Æduens étaient plus coupables que les autres peuples; ils avaient reçu les bienfaits du sénat, qui les avait proclamés alliés de la république romaine : dans un premier transport de colère, il voulut qu'ils fussent punis de leur ingratitude. Il avait usé de ménagement envers eux; il saisit la circonstance de leur défection pour les accabler d'impôts et de vexations; afin de mieux s'assurer de la sévérité de ses lieutenans, et de l'entier accomplissement de ses ordres, il passa à *Bibracte* l'hiver qui suivit la prise d'*Alésia* et la mort de Vercingétorix. Pas un cri de révolte, pas une malédiction ne retentirent aux oreilles du vain-

queur; la fierté gauloise s'était humiliée sous le joug, et César, avant de quitter les Gaules, ordonna à son lieutenant Fabius d'incendier la capitale des Æduens au premier sujet de mécontentement. Fabius, qui connaissait les secrètes intentions du consul, rechercha les occasions, et fomenta secrètement la rébellion. Parmi les riches habitans de *Bibracte* se trouvait alors un des soldats qui avaient combattu sous les murs d'Alésia; il se nommait Surus, et ses concitoyens l'avaient nommé leur premier magistrat. Ce fut lui que Fabius choisit pour instrument de ses perfides desseins; ses espions l'excitèrent à secouer le joug des Romains, et lui promirent leurs secours. Surus n'écouta que son enthousiasme et son patriotisme; il réunit quelques braves qui n'avaient pas encore oublié les dieux et la gloire de la patrie; un mouvement populaire éclata; mais il fut bientôt comprimé; Fabius attendait avec ses soldats, et Surus se voyant trahi, se réfugia dans le temple de Pluton. Les Romains se présentèrent bientôt aux portes.

— Pluton, je descends dans tes sombres royaumes, s'écria Surus, en s'approchant de la statue du Dieu. Gloire, liberté, beaux jours de la patrie, adieu pour toujours! Que celui-là vive qui peut supporter le joug de l'esclavage. Quant à moi, je suis libre!

Et Surus tomba baigné dans son sang au moment où les soldats de Fabius entrèrent pour le saisir. *Bibracte* fut incendiée, et les états de la république æduenne convertis en province romaine. *Bibracte* resta sous le poids de ce désastre jusqu'au règne d'Auguste. Cet empereur, dans un voyage qu'il fit dans les Gaules, séjourna quelque temps chez les Æduens, et pour leur laisser un souvenir de sa munificence, il ordonna la construction de plusieurs monumens, et les habitans de *Bibracte* donnèrent par reconnaissance le nom d'*Augustodunum* à leur capitale. D'*Augustodunum* est dérivé plus tard le nom d'Autun. Sous les trente tyrans, les Æduens furent exposés à toutes les calamités de la guerre civile. Gallien assiégea Posthume dans Bibracte. Après la mort de Germanicus, les habitans essayèrent de recouvrer leur ancienne liberté; mais l'intrépide Sacrovir, chef de la conspiration, fut vaincu en bataille rangée, et se tua dans un accès de désespoir. Plus tard, Claude le *Gothique* s'empara d'Autun, qui lui fut enlevé par Tétricus, proclamé empereur. Le nouveau conquérant livra la ville au pillage, y fit battre monnaie, et s'y arrogea toutes les prérogatives de la souveraine puissance. Il fallait de longues années pour réparer de si cruels désastres; aussi lorsque Constance Chlore vint dans les Gaules, il trouva la ville d'Autun encore plongée dans la désolation; il repeupla cette antique et opulente cité, y rétablit les écoles autrefois célèbres chez les peuples voisins, et en confia la direction à un célèbre rhéteur æduen qu'on appelait Eumène. Constance employa des sommes immenses pour la reconstruction des édifices; Constantin, son fils, continua les travaux, diminua les impôts, et fit aux habitans la remise des cinq années de tribut qui lui étaient dues. *Bibracte* changea alors son nom d'*Augustodunum* pour celui de *Flavia Æduorum*, parce que la famille de Constantin portait le nom de *Flavia*. Riche des bienfaits de deux empereurs, Autun recouvra bientôt son ancienne magnificence. Cette grande cité ne cessa de prospérer jusqu'à la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. En 335, elle fut assiégée par les Allemands. Ses habitans opposèrent une si vive résistance, que les barbares furent contraints à lever le siége. Moins heureux en 414, ils ne purent résister à Gondelaire, roi des Bourguignons, qui s'en empara, et y fixa momentanément sa résidence. Autun fut pendant quelques années la capitale du royaume de Bourgogne, honneur que Dijon lui enleva dans la suite. Saccagée par Attila, l'antique ville d'Autun tomba quelques années après au pouvoir des rois mérovingiens. Chilpéric et Gondebaud y séjournèrent long-temps; la reine Brunehaut y fonda l'église Saint-Martin, où ses restes furent déposés. Son tombeau, mutilé en 93, rappelait les tristes souvenirs de guerres qui déchirèrent la France sous les rois de la première race. La partie supérieure du monument était formée d'un bloc de marbre noir antique, que la grandeur de ses dimensions fesait regarder comme un morceau rare et digne d'exciter la curiosité. Les débris épars de ce mausolée attendent qu'on puisse les déposer dans un ordre convenable. Deux inscriptions furent gravées sur ce tombeau à deux époques différentes. Nous en transcrivons une qui est de Jean Rollin, évêque d'Autun. Ce prélat vivait en 1483.

Brunehil fut jadis royne de France;
Fondatresse du saint lieu de Céans,
Cy inhumée l'an six cent quatorze ans,
En attendant de Dieu vraye indulgence.

Dès le commencement du VIIIᵉ siècle, la ville d'Autun éprouva de nouveaux désastres; les Sarrazins la prirent d'assaut; les Normands l'assiégèrent à leur tour, la saccagèrent, et ses monumens furent encore renversés en 895. Les guerres contre les anglais lui furent aussi funestes que les irruptions des nations barbares. Les compagnies qui ravagèrent la France pendant la moitié du XIVᵉ siècle, y avaient déja causé de grands désordres en 1366. Après la victoire de Briou 1379, les Anglais pénétrèrent dans Autun et livrèrent ses édifices aux flammes. Les habitans découragés par tant de revers, ne songèrent plus à conserver les restes des monumens qui attestaient la puissance de leurs aïeux. A l'époque des guerres de religion, ils embrassèrent le parti de la ligue. Le maréchal d'Aumont les assiégea en 1591; leur résistance opiniâtre les sauva de la fureur des protestans; les magistrats, les femmes, les enfans prirent part à tous les combats avec le courage exalté du sentiment religieux. Le règne d'Henri IV fut enfin pour Autun comme pour toutes les autres villes de France, le commencement de deux siècles de prospérité : par une sorte de fatalité qu'on ne peut définir, Autun, tant de fois saccagé par les barbares, eût encore beaucoup à souffrir de l'invasion des armées étrangères en 1814.

« L'antique splendeur de *Bibracte*, dit un savant voyageur, se manifeste par les ruines d'un grand nombre de monumens. Pendant trop long-temps, ces ruines ont été exposées à toutes les causes possibles de destruction. Le gouvernement et les autorités locales ont enfin senti la nécessité de les faire cesser. On a alloué des fonds insuffisans sans doute, mais qui permettront de sauver quelques débris. Un des plus illus-



TEMPLE DE JANUS A AUTUN.

tres citoyens d'Autun, le rhéteur Eumène, dont nous avons déja parlé, nous apprend que cette vaste cité possédait des temples, les plus célèbres écoles de toutes les Gaules, et qu'à l'exemple de Rome, elle avait son Capitole. Les auteurs qui ont écrit sur les antiquités d'Autun, ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cet édifice : les uns le fixent au centre de la ville, où est aujourd'hui le Champ de Mars; d'autres le supposent à la place où est bâti le grand séminaire : mais il paraît plus probable qu'il était situé dans la rue des *Bancs*, où on voit encore une tour et l'emplacement d'une porte de bronze ou de fer. L'ancien amphithéâtre subsistait en grande partie au commencement du siècle dernier, il était de forme elliptique, et avait un étage de plus que celui de Nîmes. Dans l'enceinte de cet amphithéâtre, Marcius qui s'était révolté contre Vitellius fut exposé aux bêtes féroces en présence de cet empereur. Les ruines de quelques temples frappent encore aujourd'hui par l'étonnante solidité de leur construction; le temple de Janus, dans la plaine qui s'étend le long des rives de l'Arroux, était de forme carrée et de même architecture que celle qu'on remarque sur les médailles de Néron : il fut construit par les ordres de Drusus. Trois faces existent encore et portent 22 mètres de hauteur, sur 17 mètres de largeur hors-d'œuvre. Les murs ont 2 mètres d'épaisseur; ils étaient revêtus de pierres d'un très petit échantillon et assemblées avec soin. Les fenêtres au nombre de trois sur chaque face, sont construites en forme de soupiraux; la porte d'entrée était dans l'exposition du soleil levant; on aperçoit encore le massif du perron. Les temples de Pluton et de Proserpine étaient situés près du pont d'Arroux. On n'aperçoit plus que la forme circulaire du premier. — La naumachie qui existait du temps des Romains était située dans une vallée qui s'étend jusques sous les murs de la ville, du côté du levant. Le vaste bassin qui formait cette vallée, et qui depuis a été transformé en prairie, recevait les eaux des montagnes de *Montjeu*. Sa position avantageuse pouvait permettre à un peuple immense de jouir du spectacle des joûtes. — A peu de distance d'Autun, au hameau de *Couard*, dans un champ où on a découvert des urnes cinéraires et des tombes, s'élève une pyramide quadrangulaire vulgairement appelée : *Pierre du Couard;* des dégradations considérables ont changé ses dimensions primitives. François I[er] visitant ces lieux, y fit venir les savans Beudec et Chausseneutz, qui reconnurent bien dans cette pyramide un monument fu-

nèbre, mais qui ne purent déterminer en l'honneur de quel grand homme il avait été élevé. Les recherches postérieures nous ont laissé dans le même doute, et nous avons à choisir entre Divitiams, Dumnorix, Cavare, roi des Gaulois selon Polybe. — Les édifices modernes ou du moyen-âge sont nombreux à Autun. La cathédrale d'architecture gothique, est remarquable par l'élévation de son aiguille, d'une exécution hardie. Le portail principal est couronné par un zodiaque fort beau; on voit dans l'intérieur les statues en marbre du président Jeannin et de sa femme. Autun compte aussi plusieurs autres édifices remarquables: l'évêché, le nouvel hôtel-de-ville, l'ancien grand séminaire, construit sous Louis XIV, par les soins de l'abbé Roquette, alors évêque d'Autun (1).

Cette ville qui, à diverses époques a été le théâtre de tant d'événemens, occupe une situation très pittoresque, sur une colline dont l'Arroux baigne le pied, à la jonction de trois montagnes et en face d'une plaine que d'autres collines ceignent dè tous côtés. Elle est divisée en trois parties; la plus basse borde le cours de l'Arroux; la plus haute se nomme le quartier du château : la ville d'Autun possède plusieurs constructions remarquables, mais elle n'est pas régulière (2).

Macon. La ville de Mâcon, aujourd'hui chef-lieu du département de Saône-et-Loire n'occupait que le second rang parmi les cités des Æduens. Bibracte était alors le centre du gouvernement, et avant l'invasion des Romains, elle imposait à sa rivale sa suprématie de métropole. Les proconsuls, qui les premiers arborèrent les aigles dans l'est de la Gaule, donnèrent à Mâcon le nom de *Matisco-Æduorum*. Jules-César, après avoir triomphé des nations celtiques, envoya ses légions en quartier d'hiver à Bibracte et dans les autres villes du pays. Son armée avait besoin d'une grande quantité de grains; Q. Tullius Cicero et Publius Sulpicius furent chargés des approvisionnemens, et choisirent *Matisco-Æduorum* pour lieu de dépôt.. Plus tard, le célèbre Agrippa, gendre d'Auguste, pour favoriser le commerce du pays, fit ouvrir un chemin qui conduisait directement de *Matisco-Æduorum* à *Bibracte*. On y établit une fabrique de flèches, de javelots et de boucliers. La ville devint en peu de temps très florissante, et les maîtres du monde la comblèrent de leurs faveurs qu'ils accordaient avec tant de magnificence aux peuples vaincus. Tant que dura la domination romaine, Mâcon ne cessa pas de prospérer; mais cette ville ne put échapper à la fureur des nations barbares; les guerres, les siéges, les incendies détruisirent ses plus beaux monumens, et elle n'avait presque rien conservé de son ancienne splendeur lorsqu'elle tomba au pouvoir des Bourguignons, qui en firent un des chefs-lieux de leur nouveau royaume. Lothaire, Gontran et leurs successeurs la possédèrent jusqu'à l'invasion des Francs; Clovis s'en empara et la réunit à ses vastes conquêtes. Ses enfans ne surent pas la conserver; en 451, elle fut pillée et réduite en cendres par les Huns qui portèrent la mort et la dévastation dans l'Europe méridionale, sous la conduite du farouche Attila, leur roi.

Elle fut saccagée par les Sarrazins en 720 et vers l'an 834. Lothaire, roi d'Italie, furieux de ce que les comtes Bernard et Guérin avaient pris parti pour Louis-le-Débonnaire son père, livra cette malheureuse ville aux flammes. Sous Charles-le-Chauve, l'usurpateur Bozon, pressé par le besoin d'argent, obtint de fortes sommes de quelques négocians juifs, à condition qu'il leur serait permis de se fixer à Mâcon : les habitans leur tracèrent une enceinte hors de laquelle ils ne pouvaient demeurer; on lui donna le nom de *Sabbat*. Au nord de la ville, pour rendre leurs communications plus faciles, les Israëlites construisirent à leurs frais un pont qu'on appelle encore le *Pont-Jud*, *Pons-Judæorum*, *Pont-des-Juifs*. L'usurpation de Bozon lui attira l'inimitié des deux jeunes rois de France, Louis et Carloman qui mirent le siége devant Mâcon en 880. Bozon était alors occupé à guerroyer dans le Dauphiné; il rassembla son armée et marcha au secours de la ville assiégée : ses deux frères se joignirent à lui avec leurs troupes entre Crèches et Romanèche : ses forces étaient imposantes; néanmoins il fut complètement défait, et les Français entrèrent dans Mâcon.

Cette ville tenait déja un rang distingué dans le monde catholique; sa cathédrale remontait aux premiers siècles du christianisme, et était célèbre par le nombre de ses cloches et sa sonnerie. Démolie par les Sarrazins, elle fut reconstruite par Charlemagne; cette église plusieurs fois rebâtie était magnifique; l'évêque de Mâcon avait droit d'entrée aux états-généraux de Bourgogne, et était président-né des états particuliers du Mâconnais. Sous le règne de Gontran, il se tint deux conciles à Mâcon; ils eurent pour but principal de légaliser et de prescrire par des règlemens sévères l'observance du dimanche. L'abbaie de *Cluny*, située à une lieue de la capitale du Mâconnais, contribua beaucoup à faire fleurir la religion dans les contrées.

Survint tout-à-coup une époque de malheurs, et des siècles de fer se succédèrent sans interruption. En 1361, les *écorcheurs*, les *tard-venus*, les *malandrins*, les *routiers* et autres bandits, saccagèrent le Mâconnais. Louis XI qui avait juré une haine mortelle au duc Charles-le-Téméraire, qui voulait réunir à la couronne de France la belle province de Bourgogne, fit assiéger la ville de Mâcon par le dauphin d'Auvergne. Les habitans se défendirent avec plus de courage que de bonheur; le roi de France parvenu au comble de ses désirs ne tourmenta pas les Bourguignons qui réparèrent en quelques années les désastres des guerres civiles et étrangères.

Aussitôt que les doctrines de Luther eurent fait un assez grand nombre d'adeptes pour permettre aux principaux chefs de recourir à la voie des armes, le Mâconnais fut le théâtre de leurs premiers excès. Prise et reprise plusieurs fois par les troupes des deux partis, la ville de Mâcon su[illegible] plusieurs fois les atrocités qui se commettent dans une place emportée d'assaut.

(1) Quelques auteurs prétendent que l'abbé Roquette servit de type à Molière pour son *Tartuffe*. On a fait l'épigramme suivant :

Roquette dans son temps, Talleyrand dans le nôtre,
Furent les évêques d'Autun;
Tartuffe est le portrait de l'un;
Ah! si Molière eût connu l'autre!

(2) *Guide du voyageur*. — *Histoire d'Autun*, par Rosny. — *Annuaire de Saône-et-Loire*.



ANCIENNE CATHÉDRALE DE MACON.

« Les protestans, dit un annaliste contemporain, y firent des dégâts affreux, pillèrent et brûlèrent les églises de Saint-Pierre, des Jacobins, de Saint-Etienne, et détruisirent les archives de Saint-Vincent. Ils massacrèrent les prêtres et les bourgeois catholiques; ils précipitèrent du haut du clocher des Jacobins le prieur et un frère de cet ordre. Le père Bossu, gardien des Cordeliers, fut conduit dans les rues, la corde au cou; arrivé à la porte de Saint-Antoine, on lui coupa l'oreille droite; arrivé à celle de la Barre, on lui coupa la gauche. Conduit sur la place au prévôt, on lui coupa le nez. Mené devant le couvent des Cordeliers, on lui coupa les doigts. Arrivé à l'entrée du pont, on fit un grand feu, on lui attacha une corde à chaque poignet, on le fit passer plusieurs fois à travers les flammes et le brasier. Succombant enfin à tant de souffrances, il fut traîné au milieu du pont, on lui coupa les parties viriles, et on le jeta du haut du pont dans la Saône. L'eau porta son corps sur la rive gauche du côté de Saint-Laurent, un de ses bourreaux y courut, et voyant qu'il respirait encore, lui donna un coup de pertuisanne et le repoussa dans la rivière. Les catholiques, lorsqu'ils redevenaient maîtres de la ville, usaient de représailles envers les protestans; on vit plusieurs fois Guillaume de Saint-Point, gouverneur de Mâcon pour le roi, se donner le plaisir cruel de faire sauter les protestans du pont dans la rivière: il y fesait précipipiter ceux qui se refusaient à faire le saut de bonne

grace, on appelait ces horreurs : *les farces du sire de Saint-Point.*

En 1567, la ville de Mâcon fut reprise par les protestans; ce siége est un des plus remarquables pendant les guerres de religion. Les habitans, après neuf jours de tranchée ouverte, craignant un assaut général, demandèrent à capituler. Leur envoyé trouva le duc de Nevers, chef des catholiques, délibérant dans sa tente avec les principaux officiers.

— Un huguenot demande à parler à monseigneur le duc de Nevers, dit une des sentinelles qui veillait à la porte.

— Qu'il entre, répondit le duc. Que veux-tu de nous? ajouta-t-il, en jetant un regard de colère sur le messager mâconnais.

— Monseigneur, la ville demande à capituler.

— Ni grace, ni quartier, pour les parpaillots, s'écrient les catholiques; qu'ils soient tous passés au fil de l'épée.

Le duc de Nevers avait à craindre le désespoir d'une population nombreuse; aussi opinait-il pour la capitulation; il eut beaucoup de peine à obtenir le consentement de ses capitaines qui signèrent, en murmurant, les conditions suivantes :

« La garnison de Mâcon commencera par déposer » les armes; les soldats et les habitans se retireront » où bon leur semblera : il leur est permis d'emporter » leurs effets; les protestans seront obligés de payer » une somme de trente mille écus. »

Le lendemain les clauses du traité furent remplies, et les huguenots sortirent de la ville.

Jusqu'à la révolution de 1789, Mâcon suivit tranquillement la grande impulsion des destinées françaises; cependant une certaine fermentation régnait parmi ses habitans : on y parlait hardiment de changement politique, de liberté, et en 89, les mâconnais embrassèrent avec enthousiasme le parti révolutionnaire. On y comptait alors douze églises qui furent toutes démolies. La Convention Nationale, pour témoigner aux Mâconnais sa vive sympathie, choisit leur ville pour chef-lieu du département de Saône-et-Loire.

A l'époque du sacre de Napoléon, dit l'auteur d'une statistique de Saône-et-Loire, il n'existait pas une seule église à Mâcon. Lors du passage du souverain pontife dans cette ville, on fut obligé d'improviser une chapelle dans ses appartemens. L'empereur, pour se concilier les suffrages des Mâconnais qui l'avaient brûlé en effigie, leur accorda ce qui restait de biens nationaux non vendus dans le département, à condition que le produit serait consacré à la construction d'un édifice religieux : c'est à cette décision que la ville est redevable de la belle église qu'on y admire aujourd'hui. Elle fut commencée en 1810 et consacrée en 1816.

On y a découvert à diverses époques de magnifiques débris d'antiquités romaines. En 1758, lorsqu'on creusa les fondemens du grand hospice; on déterra des vases, des statues de bronze et d'argent, et divers autres objets précieux qui attestent que dans cet emplacement, il exista autrefois un temple romain d'une grande magnificence. En 1810, on trouva aussi dans les fouilles de l'église Saint-Vincent, deux pierres avec des inscriptions romaines; l'une est le fragment d'un autel élevé à *Jupiter-Tonnant* et à Auguste par Dioratus. L'autre est une pièce sépulchrale portant une inscription en l'honneur de Sulpicius-Gallus, fils de Marcus, flamine d'Auguste que ses vertus firent élever aux plus grands honneurs. Des monnaies romaines y furent aussi trouvées, ainsi que plusieurs colonnes de diverses grosseurs et d'une espèce de granit qu'on ne rencontre pas dans les carrières du pays.

La ville moderne est loin d'égaler la magnificence de la cité romaine; ses constructions sont irrégulières, ses rues très étroites, les places petites et sans ornement. L'emplacement des anciens remparts est occupé par d'agréables promenades d'où l'on jouit du gracieux panorama de la campagne qui avoisine la ville. Le quai qui longe le cours de la Saône est large et bordé de jolies maisons. Un pont de douze arches au-dessus duquel la rivière forme une île d'un aspect enchanteur, réunit Mâcon au bourg de Saint-Laurent qui appartient au département de l'Ain. Au milieu, est une colonne qui limite les deux départemens. La tradition populaire dit que ce pont fut construit par César; mais cette assertion est fausse; il est prouvé que le pont de Mâcon n'existait pas au commencement du x[e] siècle; tout porte à croire qu'il fut bâti par Othon, comte de Mâcon et d'Auxonne, ou par Geoffroy son fils (1).

Les principales villes du département de Saône-et-Loire ont joué un trop grand rôle dans les annales françaises pour que leur histoire ne soit point palpitante d'intérêt. Il faudrait de nombreux volumes pour relater les innombrables événemens dont elles ont été le théâtre; un semblable travail ne peut entrer dans le cadre de notre publication; nous nous sommes contentés d'esquisser les faits, et de tracer rapidement la physionomie méridionale de nos belles cités. La Bourgogne est un des plus riches pays de France; elle a donné dans tous les siècles de grands hommes à la patrie : les villages de Milly et de Saint-Point ont entendu les premiers accens de Lamartine, qui tient le premier rang parmi les poètes de la nouvelle école; Mâcon se glorifie à juste titre d'avoir donné le jour à l'auteur des *harmonies* et des *méditations*.

LÉON MOUNIÉ.

(1) Les principaux édifices de Mâcon sont : l'hôpital, commencé en 1758, et achevé en 1770, sur les plans du célèbre Soufflot; la maison de charité, dont l'établissement date de 1680; l'hôtel-de-ville, qui appartenait avant la révolution au comte de Montrevel, et qui contient une salle de spectacle et la bibliothèque publique; l'hôtel de la préfecture, bâti en 1618, par Gaspard Dinet, évêque de Mâcon, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle, et qui était avant la révolution la résidence de l'évêque; la cathédrale et plusieurs autres églises, surmontées de flèches, de tours, de dômes qui donnent à la ville un aspect très pittoresque.

(Guide du voyageur.)

PIERRE BAYLE.

Le caractère tolérant et l'esprit sceptique de Bayle sembleraient avoir dû écarter de son existence les troubles et les persécutions dont elle a été remplie. Sa nature l'entraînait plutôt vers la science pacifique et désintéressée que vers les luttes de la dialectique et de la théologie, ce qui ne l'empêcha pas de devenir un argumentateur formidable. La vie de Bayle n'est pas une de ces vies aventureuses et bizarres que l'histoire littéraire aime à développer avec une prédilection particulière, parce que la figure des écrivains se rehausse par l'éclat et l'étrangeté du cadre où elle se meut; c'est une vie simple au fond, uniforme, laborieuse, digne d'un philosophe, mais où éclate de temps en temps un violent orage qui la bouleverse, où grondent souvent pendant des années entières les voix exaltées et aigries de la dispute philosophique et de la controverse religieuse.

Malgré ces agitations, la biographie de Bayle ne supporte pas une étendue considérable. Voltaire disait qu'elle ne devait pas contenir six pages.

Pierre Bayle naquit au bourg du Carlat, dans le comté de Foix, le 18 novembre 1647. Son père y exerçait les fonctions de ministre de la religion réformée et était lui-même, dit-on, un savant homme. Les ressources d'éducation qui existaient, il y a deux siècles, au Carlat, étaient extrêmement bornées; et comme le jeune Bayle avait donné dès l'âge le plus tendre des preuves d'une mémoire extraordinaire et d'une singulière vivacité d'esprit, son père entreprit de diriger lui-même ses études et de cultiver des penchants déja fortement dessinés vers les matières historiques et philosophiques. Mais les soins multipliés du ministre mirent bientôt obstacle au plan du père; il se trouva obligé d'abandonner l'éducation de son fils. Soit que les établissemens d'instruction appartenant aux réformés fussent trop éloignés du Carlat, soit que le père de Bayle voulût à dessein recourir à un établissement catholique, Pierre Bayle fut envoyé au collége de Puy-Laurens. Il y resta trois ans, et en sortit ayant achevé ses humanités avec les plus brillans succès, mais affaibli par une maladie qu'il contracta dans l'excès du travail. Il avait couru des risques très sérieux de mort, et sa santé en fut altérée pour le reste de ses jours.

Déja alors, selon quelques-uns de ses biographes, Bayle laissait entrevoir son goût pour la dialectique; ses lectures ordinaires et favorites étaient les *Essais de Montaigne* et les *œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot.

L'on peut voir ici quelle influence les livres exercent sur l'esprit de l'homme. Le caractère littéraire et philosophique de Bayle est entièrement dérivé des deux écrivains que nous venons de citer. Plutarque lui inspira le goût des recherches historiques et des travaux d'érudition; Montaigne le gagna insensiblement aux charmes de sa controverse hardie, et flatta son penchant secret au scepticisme.

Après avoir quitté le collége de Puy-Laurens, Bayle arriva chez les jésuites de Toulouse; leur maison était en grande réputation alors, principalement pour ce qui touchait à l'enseignement des sciences philosophiques. Bayle acquit chez eux une connaissance profonde de la théologie et des matières scolastiques. Les argumentations de son professeur, et plus encore les disputes amicales qu'il avait très souvent avec un vieux prêtre catholique, son voisin, développèrent tellement les doutes qu'il avait déja conçus de lui-même contre *l'orthodoxie* du protestantisme qu'il se décida à changer de religion. On a prétendu, mais à tort, que l'abjuration de Bayle lui avait été arrachée par les obsessions des jésuites; cela n'est point; Bayle renonça volontairement au protestantisme, parce que sa raison lui semblait intéressée à ne pas persister dans une croyance qui avait cédé sous le poids des objections. Quoi qu'il en soit, cette abjuration fut entourée d'un grand caractère de solennité; le collége des jésuites la regarda comme un triomphe. Mais cet événement imprévu jeta la consternation dans la famille de Bayle, et répandit un amer chagrin parmi toute la population du Carlat. On employa toutes les prières, toutes les séductions, tous les moyens pour ramener le téméraire néophyte à la communion qu'il avait abandonnée. Les parens et les amis de Bayle attaquèrent sa nouvelle croyance avec un zèle qui ne devait point être infructueux; ébranlé par les objections qu'on fesait valoir auprès de sa raison, et qu'on lui avait laissé ignorer chez les jésuites, dont la science aurait facilement triomphé des difficultés dont on entourait sa conscience, Bayle s'esquiva de Toulouse et se rendit dans sa famille où il renonça à la religion catholique; après l'avoir professée et suivie pendant dix-sept mois. Il avait alors vingt-trois ans. Les lois françaises, à cette époque, étaient extrêmement sévères contre les hérétiques qui, après avoir abjuré les erreurs de la réforme, retombaient dans la communion protestante. On sévissait contre les relaps par la peine du bannissement perpétuel. La situation de Bayle était donc assez critique. Il fallut fuir. La Suisse était le pays où les réfugiés religieux étaient le plus facilement admis et secourus. Bayle se rendit à Genève, et de là à Coppet, où le comte de d'Hona lui confia l'éducation de ses fils, emploi auquel il resta attaché pendant quelques années. Pendant son séjour dans ce pays, il étudia la philosophie de Descartes, qui le dégoûta bientôt de la scolastique, mais dont il ne tarda pas non plus à se détacher; c'est aussi là qu'il se lia d'amitié avec Basnage de Bauvol, amitié qui dura jusqu'à la mort de ce dernier. Le séjour de Coppet et son emploi de précepteur lui étant devenus à charge, il hasarda de rentrer en France, et évitant les lieux dans lesquels sa double apostasie aurait pu être connue, il vint s'établir à Rouen, où il fut encore obligé de faire le métier de précepteur. Il s'en dégoûta de nouveau, et peu après il se rendit à Paris, où il désirait venir depuis long-temps, pour y trouver les ressources littéraires dont il avait manqué jusque-là. Le besoin le força encore une fois d'accepter

cette charge, et il entra chez le marquis de Besinghen où il entreprit l'éducation de quelques enfans. Cette nouvelle position lui permit de demeurer à Paris pendant quelque temps.

Sur ces entrefaites, en 1675, Basnage qui étudiait à l'université protestante de Sédan, écrivit au jeune Bayle pour lui annoncer qu'une chaire de philosophie était venue à vaquer dans cette université, et l'engagea à se présenter parmi les candidats qui devaient la disputer au concours. Il soutint les épreuves avec un talent qui trouva des admirateurs, mais aussi des envieux qui restèrent cachés jusqu'au jour où ils purent lui nuire.

Néanmoins Bayle passa quelques années heureuses à Sédan; sa jeunesse agitée avait trouvé un honorable abri, et il marchait librement dans la voie vers laquelle tous ses désirs avaient constamment tendu. Il occupait avec une rare distinction sa chaire de philosophie et semblait devoir accroître sa réputation dans les loisirs studieux et la calme indépendance qu'il s'était créés, lorsque un édit de Louis XIV prononça en 1681 la suppression de toutes les universités qui appartenaient aux protestans.

C'est à Sédan que Bayle commença avec le ministre Jurieu, qui occupait la chaire de théologie dans la même université, des relations qui furent d'abord empreintes de la plus étroite sympathie, mais qui plus tard devaient se changer en rapports d'une étrange inimitié et remplir la vie de Bayle d'une foule d'amertumes. Quoi qu'il en soit, nulle ombre n'existait entre eux à la suppression de leur université. Ils se lièrent même plus fortement sous le coup de leur commune infortune et s'engagèrent réciproquement à faire tous leurs efforts pour être réunis dans la même ville, et s'il était posssible même, dans la même université. Leur attente ne fut pas longue. Bayle s'était acquis par l'éclat de son enseignement une célébrité telle qu'après l'édit de suppression qui avait frappé Sedan, la ville de Rotterdam lui offrit une chaire de philosophie. Il partit de suite pour la Hollande et se montra très reconnaissant vis-à-vis des magistrats de Rotterdam, de l'honneur imprévu qu'il en avait reçu dans un moment aussi pénible que l'avait été pour lui celui de la destruction des facultés protestantes de Sédan. A peine installé dans des nouvelles fonctions, son premier soin fut de s'employer pour procurer la chaire de théologie au ministre Jurien, qui venait, comme lui, de perdre la sienne.

Dès ce moment, Bayle, puissant de la sécurité nécessaire aux travaux de l'esprit, partagea son temps entre les devoirs de l'enseignement et son goût pour les études philosophiques. Il faut maintenant entrer dans la période agissante de la vie de Bayle, c'est-à-dire dans celle où parurent ses écrits.

En 1680, sur la fin de l'année, on signala l'apparition d'une énorme comète chevelue. Le préjugé, nous ne dirons pas populaire, mais public, voulait encore à cette époque, que ce genre de phénomènes fût le présage des plus grandes et des plus infaillibles calamités. Toute l'Europe était consternée par les prophéties et les pronostics que toutes les têtes faibles hasardaient sur cet événement. Bayle n'attendit pas que le moment de contrarier l'erreur publique fût passé; il jeta au milieu de l'attente universelle des désastres prédits, deux volumes portant pour titre : *Pensées diverses sur la comète, ou lettre à M. L. A. D. C., docteur de Sorbonne, où il est prouvé, par plusieurs raisons tirées de la philosophie et de la théologie, que les comètes ne sont point le présage d'aucun malheur, etc.* Cet ouvrage eut un succès immense, et il le méritait; une science solide et convaincante s'y unissait à un esprit flexible et fertile en digressions; et depuis les *Essais de Montaigne*, on n'avait plus vu de livre où étaient agitées à la fois, tant de vieilles questions de métaphysique, de morale, d'histoire, de politique et de théologie. A cet ouvrage, succéda, en moins d'un an, *la Critique générale de l'Histoire du Calvinisme, par le P. Maimbourg*. Le livre critique de Bayle trouva un grand nombre de partisans, et parmi les catholiques et parmi les protestans, car il se distinguait par une véritable impartialité; il est vrai que les erreurs et les momens d'intolérance du P. Maimbourg étaient relevés avec une extrême vivacité. Cependant l'auteur critiqué sut d'abord parler avec estime du livre de Bayle; mais les excitations secrètes des ennemis de Bayle lui firent perdre patience, et le livre fut déféré à Louis XIV qui requit contre lui les rigueurs du parlement; celui-ci ordonna que le livre fût brûlé par la main du bourreau. Malgré cette condamnation, le livre fut vivement recherché et rapidement multiplié. Le ministre Jurieu, qui avait eu la mauvaise idée de traiter la même matière que Bayle, n'ayant eu aucun succès, conçut contre son collègue une fureur de jalousie et une haine que l'on doit déplorer profondément chez un homme aussi éminent que l'était Jurieu. Des biographes désobligeans ont rapporté et soutenu que les ressentimens que Jurieu ne cessa de témoigner à son confrère avaient leur cause dans une liaison tendre qui avait existé entre Bayle et la femme du ministre. Les bons mémoires de la vie de Bayle n'en font aucune mention ou repoussent cette anecdote comme une calomnie.

Deux ans après, Bayle entreprit, sur les sollicitations pressantes de ses amis et de ses auditeurs, la publication d'un recueil périodique où il se proposait d'enregistrer le mouvement intellectuel de son époque, les découvertes scientifiques, les recherches historiques et les jugemens qu'il lui conviendrait de porter sur les livres nouveaux. Il donna à ce recueil le titre de : *Nouvelles de la République des Lettres*. Ce journal de critique littéraire et de philosophie, le premier qui était rédigé sur une base aussi large, circula bientôt dans tous les pays, et y obtint un crédit immense. Malheureusement l'état de sa santé l'obligea, au bout de trois ans, en 1687, à interrompre cette publication, que Basnage continua. Voltaire, dans ses *Conseils à un Journaliste*, offre cet écrit comme le *premier modèle* du style convenable à ce genre. La rédaction de cet ouvrage périodique mit Bayle en relation avec les personnages les plus célèbres et les plus puissans du temps. Ce journal lui attira même un assez singulier démêlé avec la reine Christine de Suède. En insérant dans des *Nouvelles* une lettre écrite de Rome où elle condamnait les persécutions exercées en France contre les protestans, il avait observé que c'était un *reste de protestantisme*. On sait que l'illustre souveraine avait quitté les idées

de la réforme pour l'orthodoxie catholique. Deux lettres, pleines de hauteur et de dureté, lui furent écrites, à ce sujet, par un prétendu serviteur de la reine; dans l'une, on lisait ce passage, qui pouvait faire songer à la funeste aventure de Monaldeschi dans le château de Fontainebleau : « Vous pourriez vous vanter d'être le » seul au monde qui eût offensé impunément la reine » de Suède, si vous n'aviez pris le parti de la justifi- » cation. » Bayle l'avait pris en effet; ses excuses et ses explications satisfirent tellement la reine Christine, qui s'était d'abord crue offensée, qu'elle voulut dès ce moment entrer en correspondance avec lui, et entretenir avec lui des relations suivies dans lesquelles elle ne cessa de lui témoigner l'amitié la plus honorable et les distinctions les plus flatteuses pour son esprit et son caractère.

Le bonheur dont Bayle devait jouir au milieu de tant de succès fut troublé l'année suivante par des chagrins cruels; la mort lui arracha successivement son père et ses deux frères, dont l'aîné, ministre de la religion réformée, expira dans un cachot, victime de la révocation de l'édit de Nantes. Les persécutions dont les protestans étaient alors l'objet en France, devinrent pour Bayle l'occasion de plusieurs écrits dans lesquels il attaquait avec une vive indignation les excès du zèle religieux. En 1686, il publia, à cet effet, une traduction d'une lettre latine que Paëts, l'un de ses protecteurs, lui avait écrite d'Angleterre; elle parut sous ce titre : *Lettre de M. L. V. P. à M. B. sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante.* Peu de temps après, il fit paraître une brochure intitulée : *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis-le-Grand*, ouvrage qui avait pour but de répondre aux éloges que l'on prodiguait au roi Louis XIV pour la mesure impolitique de la révocation de l'édit de Nantes. Bayle y peignait, sous les plus vives couleurs, les cruautés exercées par les ordres de Louis XIV contre les partisans de la réformation. Mais ce n'étaient là encore que des préludes. Le livre qui fit la plus grande sensation, ce fut le fameux *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile : Contrains-les d'entrer (compelle intrare), où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte, et où l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte*, etc. (1686). Un pareil ouvrage semblait ne pouvoir être que fort bien accueilli dans un pays protestant. Il n'en fut pas ainsi. Les protestans, aussi fanatiques dans leur hérésie que les catholiques dans leur croyance, ne voulaient pas entendre parler de tolérance. Cet ouvrage d'ailleurs, que Bayle ne voulut pas avouer, n'est digne de lui, ni pour le style qui en est dur et embarrassé, ni pour le ton qui en est chagrin et amer. Dans tous ses autres écrits, il s'exprima sur le compte de la France et du catholicisme avec une modération que les hommes fougueux de son parti ne manquèrent pas de lui reprocher et dont ses ennemis lui firent un crime. Malgré la précaution qu'il avait prise de garder l'anonyme, et quoiqu'il désavouât formellement l'ouvrage, le ministre Jurieu, homme violent, jaloux et vindicatif, qui depuis longtemps voyait d'un œil d'envie les succès de son collègue, saisit cette occasion pour éclater contre lui. Jurieu avait reconnu Bayle pour l'auteur du *Commentaire Philosophique* à la chaleur avec laquelle il y défendait son dogme favori, qui était la tolérance. Il le combattit d'abord dans un écrit virulent dont le titre seul dénote clairement le sens et l'intention : *Des Droits des deux souverains en matière de religion, la conscience et le prince, pour détruire le dogme de l'indifférence des religions et de la tolérance universelle, contre un livre intitulé : Commentaire philosophique sur ces paroles : Contrains-les d'entrer.*

Quelque temps après parut l'*Avis important aux Réfugiés*, ouvrage où les protestans sont traités avec peu de ménagement, que Bayle désavoua constamment, et qu'aucune preuve n'autorise à lui attribuer, bien qu'on l'ait inséré dans le recueil de ses œuvres. Non seulement Jurieu l'accusa d'en être l'auteur, malgré l'énergique protestation de Bayle, mais il le représenta encore comme l'ame d'une cabale dévouée aux intérêts de la France contre ceux du protestantisme et des puissances liguées. Dans deux écrits, Bayle repoussa cette double imputation; mais il devait succomber sous la calomnie. En 1693, Jurieu le dénonça au consistoire de Rotterdam comme ennemi de la religion et de l'état. En vain Bayle réfuta de la manière la plus plausible, soit par ses écrits, soit par les explications qu'il porta lui-même devant le consistoire, les calomnies de Jurieu. Les magistrats de la ville de Rotterdam, après avoir montré pendant quelque temps assez de bienveillance pour lui, et le désir de le protéger en cherchant à étouffer les suites de cette dénonciation, finirent par le condamner à perdre sa chaire de philosophie, et le privèrent d'une pension de 500 florins qu'il touchait en sus de son traitement à l'université. Cette éclatante disgrâce ne sembla pas encore venger suffisamment ses ennemis; ils obtinrent qu'on lui interdit même la faculté de donner des leçons particulières, croyant sans doute en cela se rendre agréables au stathouder, Guillaume, prince d'Orange et roi d'Angleterre, qui était en guerre avec Louis XIV, et qui poursuivait dans ses états les partisans de la France.

Dans le cours de cette dispute, Bayle publia plusieurs écrits, entre autres : *Supplément du commentaire philosophique où l'on achève de ruiner la seule échappatoire qui restait aux adversaires en démontrant le droit égal des hérétiques pour persécuter à celui des orthodoxes; — et la cabale chimérique, ou réfutation de l'histoire qu'on vient de publier malicieusement touchant un certain projet de paix.*

Privé par une sentence inique de sa place et de ses moyens d'existence, Bayle supporta ses revers avec patience et fermeté. Mettant à profit les loisirs qu'il devait à ses persécuteurs, il se voua entièrement à la composition de son grand ouvrage auquel il doit l'immortalité. Le *dictionnaire historique et critique* parut pour la première fois en 1696 à Rotterdam. C'est la première de ses productions à laquelle il ait mis son nom; jusque-là, la modestie ou le désir d'éviter des attaques lui avaient toujours fait garder l'anonyme. Le but de Bayle, en rédigeant son *dictionnaire* n'était pas de faire un répertoire complet des matières historiques et littéraires, mais de se créer une occasion de rectifier et de critiquer les dictionnaires en crédit alors,



PIERRE BAYLE.

et notamment celui de Movéri. Cela se voit clairement par le grand nombre d'omissions importantes qu'on y rencontre, ainsi que par les articles consacrés à une foule de personnages obscurs qu'il n'exhumait souvent que pour un intérêt d'argumentation ou pour une circonstance qu'il tenait à objecter à ses adversaires. Voici l'idée que Bayle s'était faite lui-même de ce genre de travail : « J'ai divisé ma composition en deux » parties; l'une est purement historique, un narré succint de faits; l'autre est un grand commentaire, un » mélange de preuves et de discussions où je fais entrer » la censure de plusieurs fautes et quelquefois même » une tirade de réflexions philosophiques (1). »

La première de ces parties est la moins importante; mais celle qui se compose des notes, des dissertations, des controverses philosophiques et morales est extrêmement étendue et précieuse, sous le rapport de la science et de l'immense talent de dialectique que Bayle y a déployés. Là Bayle donne amplement carrière à son érudition, et, il faut bien le dire, à son scepticisme mordant; à l'occasion des noms les moins célèbres, il aborde les discussions les plus profondes et les plus complètes sur divers points d'histoire, de métaphysique et de théologie.

Le dictionnaire de Bayle eut encore plus de succès que ses ouvrages précédens; mais si cette publication augmenta beaucoup sa célébrité et répara magnifiquement les pertes que lui avaient causées le jugement injuste du consistoire, elle attira de nouveaux orages sur son existence. Dès son apparition, l'abbé Renau-

(1) Préface du *dict. hist. et crit.*

dot le dénonça comme un livre pernicieux, et sur sa dénonciation l'impression en fut défendue en France. L'abbé Renaudot avait basé sa demande en interdiction sur ce qu'il disait être contenu de vicieux et d'anti-monarchique dans l'article Henri IV. D'autres articles furent vivement attaqués aussi, surtout par Leclerc et Jacquelot. Mais celui de tous ses ennemis qui se distingua encore le plus par son animosité, fut le ministre Jurieu dont la rage contre Bayle ne connaissait plus de bornes; une nouvelle persécution fut suscitée par lui contre le *dictionnaire historique*, et la chose fut de nouveau portée devant le consistoire de Rotterdam, sur lequel Jurieu n'avait malheureusement que trop de crédit. Le consistoire reprocha à Bayle, 1° d'avoir répandu dans son ouvrage des pensées et des expressions obscènes; 2° d'avoir fait de l'article *David* une sorte de diatribe contre ce roi; 3° de s'être servi des articles *Manichéens*, *Pauliciens* et *Origène* pour exposer avec complaisance le manichéisme; d'avoir rapporté tous les argumens des manichéens, et de leur en avoir prêté de nouveaux, sans réfuter ni les uns ni les autres; 4° d'avoir aux mots *Pyrrhon* et *Zénon d'Elée* reproduit les objections des anciens sceptiques contre la certitude en général, contre la possibilité du mouvement et de l'étendue. Et en outre, d'avoir embrassé la défense de quelques papes attaqués et condamnés par les théologiens de la réforme. Ce dernier trait achève de peindre Bayle et ses adversaires.

Par un véritable miracle, la procédure entamée par Jurieu devant le consistoire n'eut pas de succès. Bayle fut déclaré non coupable. Alors ses ennemis, furieux d'être désappointés, intriguèrent en Angleterre auprès du roi Guillaume, afin de le faire bannir de Hollande, comme ennemi de l'état et partisan de la France; mais grace à la protection du comte de Shaftesburg, Bayle échappa encore une fois à la haine de ses ennemis implacables. Il se borna à répondre aux principales critiques par de nouvelles notes qu'il inséra dans la deuxième édition de son *dictionnaire* en 1702.

Après avoir donné de grands soins à cette seconde édition, il publia encore divers écrits tous nécessités par les discussions dans lesquelles il se trouvait engagé; en voici les titres: *Continuation des pensées diverses, écrites à un docteur de Sorbonne;* c'était une justification de ses pensées sur la comète; *Réponse aux questions d'un provincial*, ouvrage où se trouvent des dissertations nombreuses sur toutes sortes de sujets, mais dont la partie principale est consacrée à l'examen du livre de l'évêque anglais King sur *l'origine du mal; Entretiens de Maxime et de Thémiste*, réponse à des objections de Leclerc et de Jacquelot.

C'est dans l'ardeur de ces combats et les fatigues du travail qu'il contracta une inflammation de poitrine. Il refusa les secours de l'art contre une maladie qu'il disait être héréditaire et incurable dans sa famille, et mourut tout habillé, presque subitement, et pour ainsi dire la plume à la main, le 28 septembre 1706. La veille de sa mort, il avait encore long-temps travaillé à une réfutation des critiques de Jacquelot qu'il voulait livrer à son imprimeur.

La loi française de ce temps-là ne reconnaissait pas les testamens des réfugiés; ils étaient nuls de plein droit. Cependant le parlement de Toulouse à qui l'on présenta celui de Bayle en prononça la validité. Un des membres de l'illustre cour judiciaire, Senaux, fit observer: « que les savans étaient de tous les pays, » qu'il ne fallait pas regarder comme un fugitif celui » que l'amour des lettres et de l'étude appelait dans » un autre pays, et qu'il était indigne de qualifier » d'étranger celui que la France se glorifiait d'avoir » produit. » A ceux qui lui objectaient que Bayle était mort civilement devant la loi: « C'est, répondit-il, » pendant le cours même de cette mort civile, que » son nom a obtenu le plus grand éclat dans toute » l'Europe. » Enfin, les efforts des magistrats du parlement de Toulouse l'emportèrent sur les avocats-généraux; Bayle fut reconnu citoyen français, et ayant eu le droit de tester en pays étranger, ennemi même; magnifique hommage qui honore autant celui à qui on l'adressait que ceux qui le décernaient.

Le fameux Fagon, médecin de Louis XIV et de Mme de Maintenon, ayant été consulté par les amis de Bayle sur sa dernière maladie, fit cette réponse: « Je souhaiterais passionnément qu'il fût possible de » trouver un remède aussi singulier que le mérite de » celui pour qui on le demande. » Et après la mort du philosophe, Fagon permit qu'on publiât sa consultation, monument, disait-il, de son estime pour *l'illustre* M. Bayle.

Tous les écrivains qui ont parlé de Bayle ont rendu les témoignages les plus favorables de ses qualités et de son caractère. Il était d'un commerce facile et doux, tendre dans ses affections de famille, officieux envers tout le monde; son désintéressement était aussi grand que sa force contre la séduction et la corruption était invincible; quoique d'un naturel fort affable, il se défiait des faveurs ou des présens qu'on lui faisait, et il y répondait ordinairement par un refus; ses amis même avaient les plus grandes difficultés à lui faire accepter de l'argent ou d'autres objets. Bayle supportait la contradiction avec une patience remarquable et opposa toujours un calme imperturbable aux violentes attaques de ses adversaires; il ne se montra jamais l'agresseur dans aucune des disputes si nombreuses où il figura, et son éloignement pour la discorde était tel qu'il refusa constamment d'entrer dans les académies et les corps littéraires, à cause des dissensions et des cabales qui les troublent.

Bayle avait de lui-même une idée fort modeste; c'est ce qui explique pourquoi il resta si long-temps sans mettre son nom aux ouvrages qu'il publiait. Personne, avec tant de science, ne montra plus de déférence pour les avis qu'on lui donnait, et n'accueillait plus obligeamment les critiques, pourvu qu'il y reconnût la bonne foi et la franchise qu'il mettait lui-même dans ses écrits. On a beaucoup loué sa tempérance et sa chasteté; celle-ci surtout était exemplaire, ce qui contraste assez singulièrement avec la licence qu'on est quelquefois en droit de reprocher à son langage. Bayle était infatigable à l'étude et n'avait pas d'autre passion que celle-là; il travaillait habituellement 14 heures par jour et disait souvent qu'il ne se souvenait pas d'avoir perdu un moment depuis l'âge de vingt ans. Il n'avait d'autre défaut qu'une extrême mobilité d'imagination, qui nous explique des variations si fréquentes de sa vie et de ses ouvrages.

Au point de vue littéraire et philosophique, la personnalité de Bayle est une de celles qui méritent d'être étudiées. Il a préparé le dix-huitième siècle, du moins en grande partie.

Pour terminer, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des jugemens qui ont été portés sur cet écrivain.

Voltaire, dans ses *conseils à un journaliste*, s'exprime ainsi : « Bayle est presque le seul compilateur » qui ait du goût. Cependant, dans son style toujours » clair et naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrections. Il est diffus. » Il fait, à la vérité, conversation avec son lecteur » comme Montaigne, et en cela il charme tout le monde; » mais il s'abandonne à une noblesse de style et aux » expressions triviales d'une conversation trop simple, » et en cela il rebute souvent l'homme de goût. »

Voici ce que Bayle disait de son style : « Mon style » est assez négligé; il n'est pas exempt de termes impropres et qui vieillissent, ni peut-être même de » barbarismes; je l'avoue, je suis là-dessus presque sans » scrupules. »

Il n'avait pas une plus haute idée de sa méthode et de l'ordre qu'il mettait dans son travail, car il appelait son *dictionnaire :* « une compilation informe de passa» ges cousus à la queue les uns des autres. » Laharpe a formulé ce reproche de cette manière : « Il aimait à » promener son imagination sur tous les objets sans » trop se soucier de leur liaison. Un titre quelconque » lui suffisait pour le conduire à parler de tout. »

Son ami Basnage de Bauval cherche à faire comprendre comment il est arrivé au scepticisme et s'exprime ainsi : « La plupart des théologiens lui parais» sent trop décisifs, et il aurait souhaité qu'on ne par» lât que douteusement des choses douteuses. Dans cet » esprit, il se faisait un plaisir malicieux d'ébranler » leur assurance et de leur montrer que certaines vé» rités qu'ils regardaient comme évidentes sont envi» ronnées et obscurcies de tant de difficultés qu'ils fe» raient quelquefois plus prudemment de suspendre » leur décision. »

On reconnaît généralement Bayle comme un des meilleurs dialecticiens français; quant à son scepticisme on est encore en désaccord, il est diversement apprécié. Nous citerons quelques lignes de M. Cousin sur ce sujet; elles sont tirées de son *Histoire de la philosophie du* XVIIIe *siècle*. « On peut dire que Bayle est » plus encore paradoxal que sceptique, comme il est » plus érudit que penseur; car il ne paraît pas avoir » été doué d'une grande fécondité d'invention. Il se met » presque toujours derrière quelque nom ou quelque » opinion, derrière un ordre d'argumens donnés, qu'il » excelle à développer, à éclaircir et à fortifier. Voici » sa pratique constante et comme sa méthode : étant » donné à attaquer une opinion accréditee de son » temps, théologique ou philosophique, trouver quel» que vieille opinion bien décriée, presque réduite à » l'ignominie, la reprendre en sous-œuvre, l'arranger » et la développer; ne pas l'avouer nettement et fran» chement, mais, à l'aide de cette opinion remise à » neuf et rendue à la circulation, affaiblir l'opinion » regnante. Cependant, pour être juste envers lui, il » faut convenir qu'il a mis dans le monde, pour son » compte, un certain nombre de paradoxes qui lui ap» partiennent... Mais si ces paradoxes trahissent bien » dans Bayle un esprit sceptique, ils ne constituent » pas un ensemble régulier, un système de scepti» cisme. »

Son *Dictionnaire historique et critique* a eu dix éditions. La seule qui ait été imprimée en France est celle en 16 vol. in-8°, publiée en 1820, par Beuchot; mais la plus estimée est toujours celle de 1640. Th. Birch et Lockmann en ont donné une traduction anglaise entre 1734 et 1741. Il n'existe point d'édition complète des œuvres de Bayle, ce qui a rendu quelques-uns de ses opuscules et pamphlets très rares. Les livres qui ont été écrits pour ou contre ses ouvrages sont en si grande quantité que nous nous abstiendrons d'en donner la nomenclature.

Charles GÉRARD.

L'ÉCOLIER DE TOURNON.

Le cardinal de Tournon, ambassadeur et conseiller du roi François Ier se fit toujours remarquer parmi les hommes d'église de son temps, par son zèle pour les beaux arts, et l'honorable protection qu'il accordait aux savans. Il était lié d'étroite amitié avec Clément Marot, Marguerite de Navarre, Erasme et le poète Muret. Pendant son long séjour à Rome, il fut à portée de remarquer les rares talens des premiers membres de la *compagnie de Jésus* qui venait d'être fondée par Ignace de Loyola. Il engagea quelques-uns des révérens pères à établir en France un collége où seraient reçus les fils des gentilshommes et des bourgeois. Les Jésuites qui entrevoyaient déja le brillant avénir réservé à leur ordre, acceptèrent les propositions et fondèrent un collége dans un vaste édifice qui leur fut donné par le cardinal près de l'antique manoir de ses aïeux.

Dirigée par ces hommes habiles, cette maison d'éducation prospéra rapidement, et en quelques années elle compta parmi ses élèves les héritiers des premières familles du midi. Elle peupla les provinces voisines d'hommes érudits, versés dans les beaux arts, et élevés dans la crainte du Seigneur. Au commencement du règne d'Henri, le collége de Tournon jouissait déja

d'une renommée européenne, lorsqu'un incident aussi étrange que bizarre fit craindre aux révérends pères une ruine complète.

Le fils aîné du sire de Tournon était un de leurs élèves les plus distingués; il avait pour rival un marseillais nommé Polydore Anglars. Depuis cinq ans, ces deux jeunes gens attachés l'un et l'autre par les liens d'une étroite amitié, et une estime mutuelle, passaient leurs heures de récréation à discuter sur les auteurs grecs et romains, à lire les ouvrages des contemporains qui étaient régulièrement envoyés à Philippe de Tournon, par son père capitaine des gardes du roi. Philippe invitait chaque année son ami Polydore à passer le temps des vacances dans un château près de Tournon. La chasse et les autres divertissemens qu'on facilitait alors aux jeunes seigneurs, les occupaient pendant la journée, et le soir assis près de la cheminée gothique, dans une salle ornée des portraits des ancêtres, ils lisaient les livres nouvellement reçus de Lyon ou de Paris. Laurette de Tournon assistait ordinairement à ces lectures, et les deux écoliers ne manquaient jamais de lui demander son avis. Un soir, pendant que les vitraux gothiques bruissaient au souffle du nord, Philippe lisait le premier livre de *la Cité de Dieu*, de Saint-Augustin : Polydore, immobile sur son fauteuil, la tête baissée écoutait attentivement et gardait un silence religieux. Laurette, impatientée, s'approcha tout-à-coup de son frère, lui arracha le livre de mains, et lui dit avec l'accent d'un dépit long-temps concentré :

— En vérité, Philippe, je vous conseille de vous faire prédicateur; depuis deux heures vous travaillez à m'endormir avec votre Saint-Augustin. Un père de la compagnie de Jésus m'a dit souvent qu'il y avait un temps pour la prière, et un temps pour les doux amusemens. Il m'est avis que le livre de *la Cité de Dieu* ne nous tiendra pas longtemps éveillés.

— *La Cité de Dieu*, est le chef-d'œuvre d'un grand génie, répliqua Philippe : ce livre a été écrit sous l'inspiration du cœur; chaque mot retentit dans mon ame comme le son d'une harpe céleste.

— Demain nous continuerons notre lecture, dit Polydore.

— Comme il vous plaira.

— Ecoute, Philippe, dit Laurette : du matin au soir, je récite les heures avec notre grand-mère; tu comprends qu'il me serait agréable de me délasser pendant quelques instans. D'ailleurs, il est pénible pour une jeune fille de se coucher avec des idées....

— Qui élèvent notre ame jusqu'à Dieu, reprit Philippe, mais qui n'égaient pas l'esprit. Si Polydore veut, il peut lire quelque livre amusant.

— J'aime beaucoup les contes de Marguerite de Navarre, dit Laurette.

— Ils sont trop licencieux, ma sœur.

— Et les poésies de maître Clément Marot!

— Sont-elles ici?

— Oui, mon frère.

— Polydore, lis-nous quelques passages de maître Marot.

— Anglars prit sur une table, un petit volume richement relié, s'approcha de la lampe, et lut les épigrammes, les sonnets, les épîtres de Clément Marot : de temps en temps il détournait les yeux pour regarder damoiselle Laurette qui ne perdait pas un mot et souriait gracieusement. Pour la première fois, il remarqua que la sœur de son ami était belle; pour la première fois, il éprouva un sentiment jusqu'alors inconnu; son cœur battait avec force; son visage se colora d'une sainte pudeur, et il ne put s'empêcher de balbutier. Philippe qui ne devinait pas la véritable cause de son embarras, l'attribua à la fatigue, et appela son chapelain pour réciter la prière du soir.

— Mon père, lui dit-il, bénissez-nous, et priez le seigneur qu'il veille sur notre sommeil. Mon cher Polydore, ajoute-t-il à voix basse, en s'adressant à son ami, je n'ai pas voulu que ma sœur abusât de ta complaisance.

Polydore voulait répliquer, mais la voix du saint homme qui commençait la prière de chaque jour l'en empêcha.

— Mes enfans, dit le chapelain, en se signant, rentrez dans vos appartemens; Dieu veillera sur le sommeil de l'innocence; vos anges gardiens éloigneront de vous toutes les tentations du démon.

— Laurette et Philippe dormirent paisiblement jusqu'au lendemain; Polydore ne put fermer l'œil, il se leva de bonne heure, et Philippe le trouva se promenant dans le parc du château.

— Mon ami, lui dit-il, contre ton habitude tu as quitté le lit avant le lever du soleil.

— Je ne pouvais dormir.

— Et pourquoi, mon ami?

— Je pensais...

— A Dieu?

— Non, mon cher Philippe.

— A ton père? à ta mère?

— Tu ne devines pas? Laurette ta sœur était sans cesse présente à mon esprit; son image planait au-dessus de ma tête, comme un songe de bonheur.

— Es-tu fou, Polydore?

— Sais-tu, mon cher ami, que ta sœur est la plus belle, la plus accomplie damoiselle que j'ai vue en ma vie?

— Qu'entends-je Polydore?

— Je crois que je l'aime.

— Tu veux me chagriner en me parlant ainsi...

— Pardonne-moi, Philippe : je ne sais ce que j'éprouve en ce moment; il me semble que je renais à une vie nouvelle, à une vie d'extase et de bonheur : j'aime Laurette.

— As-tu donc oublié les sages conseils de nos maîtres?

— Dieu n'a-t-il pas créé la femme pour en faire la compagne de l'homme?

— Quel étrange langage! Polydore, je ne te reconnais plus.

Le son du cor, les aboiemens d'une meute nombreuse interrompirent tout-à-coup le colloque des deux écoliers. Philippe de Tournon s'arrêta pour s'assurer s'il ne reconnaîtrait pas à la fanfare des piqueurs un de ses voisins et amis : il doutait encore lorsque plusieurs voix chantèrent en chœur :

Lorsque dans nos campagnes
S'entend le son du cor,
Des gorges des montagnes;

Lorsqu'une meute sort,
On demande qui passe?
C'est le roi de la chasse,
Monsieur de Saint-Pérai.

— Polydore, s'écria Philippe de Tournon qui avait déja oublié la confidence de son ami, nous aurons joyeuse et bonne compagnie; nous irons chasser le sanglier dans la forêt voisine; tu seras des nôtres?

— Tu sais, mon ami, que je n'aime pas la chasse.

— Laurette viendra.

— Philippe, répondit Polydore, dont le visage se colora du plus vif incarnat, il y a une arrière-pensée dans tes dernières paroles.

— Non, foi de gentilhomme; j'ai pensé que la présence de Laurette serait plus puissante que toutes les sollicitations, et je l'ai engagée à venir avec nous.

Pendant que Philippe balbutiait des remercimens, le sire de Saint-Pérai, arriva suivi de quelques autres gentilshommes, de MM. de l'Argentière, de la Voult, de Viviers, de Roquemaure et de Guillaume d'Aubenas. Le vaste manoir de Tournon put à peine fournir asile aux chasseurs, aux fauconniers, aux damoiselles et aux piqueurs. Le repas du matin ne fut pas splendide; chacun était pressé de partir pour la chasse. Laurette de Tournon avait déja revêtu son costume d'amazone, et lorsqu'elle se présenta devant les convives, le faucon sur le poing, les chasseurs contemplèrent avec admiration la belle châtelaine.

— Ma sœur, lui dit Philippe, avant de partir, il te faut choisir parmi nous un guide et un défenseur en cas de danger.

Laurette tendit la main à Polydore; et sortit avec lui du château. La chasse fut des plus heureuses; les piqueurs étaient chargés de gibier, et le cor avait déja annoncé le départ, lorsque de grands cris se firent entendre au milieu de la forêt.

— Au sanglier! criaient les piqueurs: tuez le sanglier, il vient vers vous.

En effet, un sanglier énorme qui succombàient déja à de nombreuses blessures, s'élança dans le petit vallon où Polydore s'était posté avec le sire d'Aubenas. La haquenée de Laurette fut si effrayée, que la noble damoiselle ne put garder l'équilibre, et eut à peine le temps de descendre. Elle aperçut le sanglier à quelques pas, elle poussa un cri. Polydore s'élança rapide comme un trait, et terrassa le monstre aux pieds de la châtelaine.

— Bien, bien, Polydore, s'écrièrent les chasseurs qui arrivaient; Arthus le grand veneur n'eût pas mieux fait.

Pendant qu'ils s'efforçaient d'écarter les chiens, damoiselle Laurette revint à elle, et sa première parole fut pour son défenseur.

— Je vous dois la vie, M. Polydore, lui dit-elle; sans votre secours, le monstre m'aurait dévorée; soyez sûr que je n'oublierai jamais votre dévoûment.

Chacun s'empressa de féliciter Polydore qui le soir obtint l'insigne honneur d'être assis à table, à côté de la jeune châtelaine. Pendant tout le temps que dura le repas, on ne cessa de parler de cet accident qui avait causé de si vives alarmes à Philippe de Tournon; Laurette se retira de bonne heure dans ses appartemens; la fatigue, l'émotion nécessitaient une nuit entièrement consacrée au repos. Les convives restèrent à table jusqu'à minuit, buvant, chantant, devisant d'amour, de chasse et de guerre. Polydore seul ne pouvait résister au sommeil qui l'accablait; Philippe de Tournon s'en aperçut:

— Mon ami, lui dit-il, en vain tu luttes contre le sommeil; tes paupières se ferment à chaque instant; nous te laissons libre de te retirer; nous viderons sans toi ces bouteilles de vin d'Espagne.

— Grand bien vous fasse, messieurs, répondit Polydore.

Et il se dirigea vers un petit escalier qui conduisait à sa chambre. En arrivant au détour que formait la rampe au premier étage, il aperçut une jeune fille qui lui fit signe de s'arrêter.

— Etes-vous M. Polydore, lui dit-elle...

— Oui, gente bachelette; que voulez-vous?

— J'apporte une lettre de damoiselle Laurette.

— Donnez, donnez, s'écria Polydore; une lettre de damoiselle Laurette! c'est un message qui me vient du ciel.

Polydore pressa plusieurs fois contre ses lèvres le papier parfumé qui contenait l'amoureux message, et à la lueur d'une lampe qui brûlait devant une petite statue de la Vierge, il lut d'une voix tremblante:

« Si celui qui aujourd'hui a bravé la mort pour me » soustraire à la fureur du sanglier, désire entendre » des paroles de reconnaissance, qu'il se trouve dans » deux heures à la porte de la chapelle; Laurette s'y » rendra. »

Polydore lut et relut le mystérieux billet; il s'enferma dans sa chambre, et réfléchit longtemps avant de prendre une détermination.

— Ce billet vient-il de Laurette, se disait-il à chaque instant... Philippe ne voudrait-il pas s'assurer si réellement j'aime sa sœur? je ne puis le croire; une voix secrète me dit que damoiselle Laurette a daigné jeter les yeux sur moi. Quoi qu'il advienne, j'y irai; àla garde de Dieu et de la bonne Vierge.

Il attendit impatiemment l'heure du rendez-vous, et aussitôt que l'horloge de la chapelle sonna pour la seconde fois, il descendit l'escalier sans bruit; en entrant dans la chapelle, il aperçut Laurette qui priait prosternée devant l'autel de Notre-Dame.

— Elle est arrivée la première au rendez-vous, se dit-il à voix basse... Je crains d'interrompre sa prière...

Il resta quelques instans immobile, les yeux fixés sur la damoiselle de Tournon, qui se tourna enfin pour s'assurer si Polydore n'était pas venu.

— Je vous attendais, lui dit-elle.

— Je craignais d'arriver trop tôt, répondit Polydore qui ne pouvait dissimuler son embarras.

— J'avais besoin de vous voir.

— Je ne désirais rien tant que ce bonheur.

— Vous m'avez sauvée de la mort.

— Un autre aurait montré autant de dévoûment que moi, répondit Polydore qui s'était rapproché de la damoiselle de Tournon.

— Je vous ai demandé cette entrevue pour vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Et moi, Laurette, reprit Polydore, je la dési-

rais, pour qu'il me fût permis de vous révéler un secret.

— Un secret! M. Polydore...

— Et ce secret que je nourris, que je garde depuis long-temps dans mon cœur fait tout mon bonheur sur la terre.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Laurette, votre frère Philippe ne vous a-t-il jamais dit que je vous aime depuis deux ans?

— Non, répondit la damoiselle de Tournon qui rougit et baissa les yeux.

— Il m'avait pourtant promis...

— Je l'ignorais, M. Polydore.

— Connaissez donc maintenant la constance avec laquelle je vous chéris, s'écria Polydore en se jetant aux pieds de Laurette. Il y a déja huit ans, je vins dans ce château où je reçus pour la première fois une généreuse hospitalité; je vous vis; vous preniez part à nos amusemens, à nos jeux; long-temps je vous ai aimée comme une sœur: mais à ce premier sentiment a succédé une tendresse plus vive qui enivre mon cœur toutes les fois que vos yeux se portent sur moi. J'ai lutté contre cet amour, damoiselle Laurette; je n'ai pu le vaincre, et ce matin j'ai tout dit à Philippe votre frère; il s'est moqué de moi, il a ri.

Laurette, penchée vers Polydore avait écouté avec ravissement chacune de ses paroles; ses beaux yeux s'étaient mouillés de larmes:

— Et moi aussi j'aime, M. Polydore, dit-elle en s'avançant vers l'autel. Bien souvent j'ai passé des journées entières aux pieds de Notre-Dame-des-Neiges à prier pour vous.

— Pour moi! damoiselle Laurette! Je croyais bien à la bonté de la divine Providence, mais je n'osais espérer tant de bonheur.

Cependant un bruit inaccoutumé se fesait entendre dans le château; tout le monde était sur pied: Laurette distingua bientôt la voix de son père qui l'appelait à grands cris; persuadée qu'on viendrait à la chapelle, la damoiselle de Tournon dit à Polydore:

— Retirez-vous à l'instant, qu'on ne sache pas que vous étiez ici avec moi.

— Où courez-vous ainsi? répliqua Polydore qui retenait Laurette par un pan de sa robe...

— Sous nos pieds est une chapelle souterraine consacrée à la sépulture des sires de Tournon. Je me réfugie jusqu'à demain dans cet asile funèbre, mais vous, Polydore, fuyez, et ne dites pas que vous m'avez vue ici.

Elle ouvrit une petite porte qu'elle se hâta de refermer; elle oublia la clé en dehors, et Polydore la suivit pour veiller sur ses jours, et la garantir de la frayeur dont on ne peut se défendre au milieu des tombeaux. Le caveau sépulcral des sires de Tournon se composait d'arceaux gothiques, de niches placées de distance en distance, où l'on plaçait les cercueils des nouveaux venus; une lampe d'argent, suspendue à la voûte, répandait une pâle lueur sur les sépulcres antiques. A l'aide de ce demi-jour funèbre, Polydore aperçut Laurette agenouillée près d'un tombeau; il s'approcha, en entendit cette prière:

— Oh! ma mère, toi qui dors sous cette pierre glacée, pardonne-moi! Lorsque tu vivais, je trouvais un asile sur ton sein, toutes les fois que j'éprouvais quelque crainte. Aujourd'hui, je viens chercher près de ton sépulcre un refuge contre la colère de mon père. J'aime un beau jeune homme que tu as chéri longtemps comme ton fils. Mes vœux sont purs et sincères: l'hymen devait bientôt nous unir; mais l'orgueil de la famille de Tournon ne voudra pas que la belle Laurette devienne l'épouse d'un négociant marseillais. O ma mère, sois en aide à ta fille!

Polydore s'agenouilla aussi près du tombeau; il saisit une des mains de Laurette pour la presser contre son cœur; Mlle de Tournon fut si effrayée, qu'elle tomba évanouie, et le jeune écolier se vit dans l'impossibilité de lui donner le moindre secours. Il courut vers la porte du souterrain; il la trouva fermée.

— Nous voilà donc ensevelis vivans dans le caveau sépulcral! s'écria-t-il dans un premier accès de désespoir. Quel moyen d'en sortir?

Il poussa de grands cris, espérant qu'ils seraient entendus par les personnes qui priaient dans la chapelle; mais on ne lui répondit pas, et il revint près de Laurette, qu'il trouva encore évanouie.

— Mon Dieu, se dit-il, inspirez-moi dans ce moment! Je mourrai, s'il le faut, au milieu des tortures de la faim; je consens à ne plus sortir de ce tombeau; mais sauvez Laurette, elle est innocente.

Sa main se posa par hasard sur un bénitier incrustré dans la muraille.

— Voici de l'eau! s'écria-t-il; peut-être elle soulagera Laurette...

Il en versa sur la tête de Mlle de Tournon, qui fit quelques mouvemens, et un instant après, elle se leva péniblement:

— Où suis-je? dit-elle.

— Près de moi, Laurette, répondit Polydore...

— Tu me trompes; on m'a ensevelie vivante; je ne pourrai sortir de la tombe.

— Je suis à tes pieds!

Laurette ouvrit les yeux, et reconnut Polydore; elle lui serra affectueusement la main; puis elle porta ses regards sur les lugubres objets qui l'environnaient.

— Je ne me trompais pas, dit-elle; je suis dans un tombeau; j'ai osé profaner le dernier asile de mes ancêtres, et Dieu m'a punie. Mais, que dis-je? nous pouvons sortir d'ici; j'ai laissé la porte ouverte: mon père ne nous verra pas.

A ces mots, elle dirigea ses pas vers l'entrée du caveau; Polydore la retint, et lui dit d'une voix dont les accens entrecoupés décélaient une forte émotion:

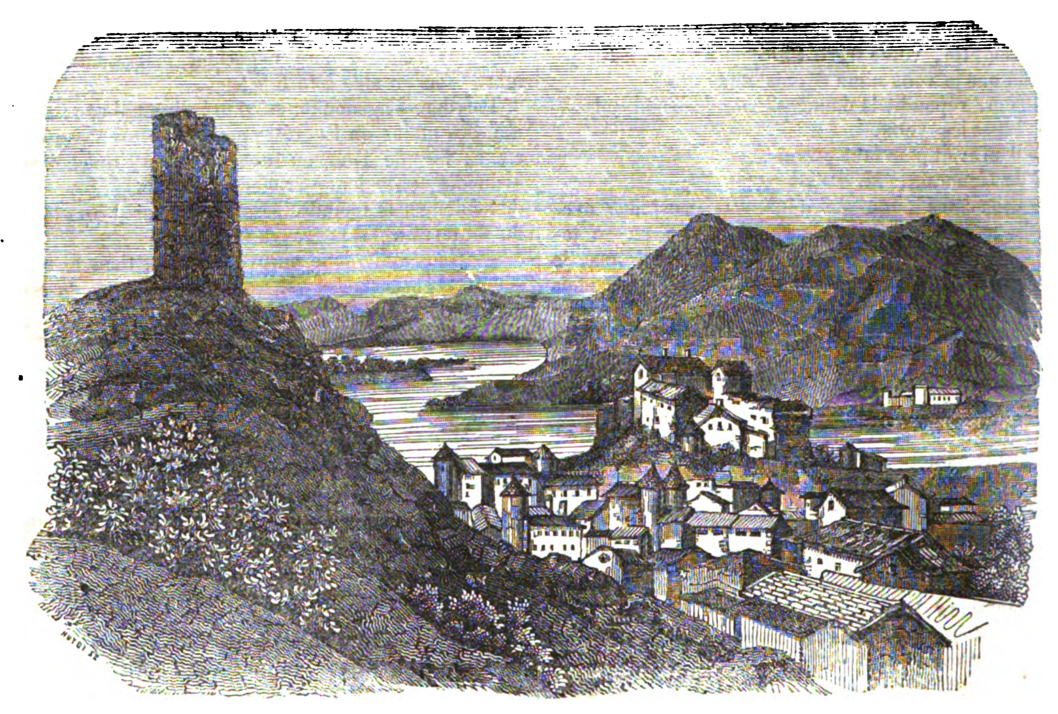
— Laurette, auras-tu le courage de mourir avec moi?

— Mourir si jeune, et lorsque mon ame commence à s'ouvrir à des rêves de bonheur!

— De bonheur! s'écria Polydore, il n'en est plus pour nous. La porte de ce sépulcre est fermée; il nous est impossible de sortir.

Laurette resta quelques momens interdite, accablée; puis elle se prit à pleurer, et les larmes, soulageant sa douleur, empêchèrent le désespoir; elle s'assit sur la pierre tumulaire, et fit signe à Polydore de prendre place à ses côtés.

— Il faut se résigner, lui dit-elle, en affectant une fermeté qui était bien au-dessus de ses forces. Je mour-



VUE DE TOURNON.

rai de faim, mon cher Polydore; mais j'aurai la consolation de mourir avec toi; je te donnerai du courage; la faiblesse de la femme se transforme quelquefois en héroïsme.

— Tu es un ange, Laurette, répondit Polydore; j'entends de ta bouche des paroles de bénédiction, lorsque je devrais m'attendre à être maudit.

— La Providence l'a voulu ainsi, mon ami... Je me sens accablée; fesons notre prière en commun, et puis nous reposerons jusqu'à demain. J'entrevois déjà le moment où nous nous endormirons pour ne plus nous réveiller.

— Dieu ne nous abandonneras pas, Laurette; mon cœur n'a pas encore renoncé aux douces illusions de l'espérance.

Laurette était déjà prosternée à deux genoux; la prière dura long-temps; les deux amans s'endormirent chacun sur une tombe, et reposèrent paisiblement jusqu'au lendemain.

— Polydore! s'écria Laurette, qui s'éveilla la première, quelle heure est-il?

— Il n'y a plus d'heure, de jour, ni de soleil pour nous, répondit l'infortuné jeune homme. Aucun rayon de lumière ne brillera à nos yeux dans la nuit du tombeau.

Cette première journée fut assez paisible; mais Laurette éprouva avant la fin de la seconde les tortures de la faim; survint ensuite une soif ardente.

— Polydore, disait-elle à chaque instant, une seule goutte d'eau pour raffraîchir ma langue desséchée! quelques miettes de paim pour appaiser la faim qui dévore mes entrailles!

— Cette goutte d'eau, ces miettes de pain, je voudrais les acheter au prix de tout mon sang! s'écria Polydore; mais tu sais que cela est impossible. Je gémis comme toi, enfermé dans les ténèbres de la mort.

— Pardonne-moi, Polydore; je suis une insensée.

Mlle de Tournon fit tous les efforts possibles pour surmonter ses cruelles douleurs, et le lendemain elle se trouva si faible, qu'elle ne put se soutenir. Polydore lui-même était plongé dans une sorte d'agonie. Quelques heures de plus, et on n'eût plus retrouvé que deux cadavres.

Depuis la disparution mystérieuse de Laurette, il s'était passé d'étranges choses dans le manoir de Tournon. La vieille madame de Tournon avait succombé à la douleur d'avoir perdu sa petite-fille. Après les cérémonies des funérailles, on ouvrit la porte du caveau sépulcral pour la placer à côté des ancêtres. Polydore entendit la porte de fer qui roulait sur ses gonds. La

joie, l'espérance, un pressentiment qui lui disait que le moment de la délivrance était arrivé, lui rendirent subitement l'usage de ses sens.

— Laurette, s'écria-t-il, on vient à notre secours : on a ouvert la porte du caveau; je vois des hommes qui s'avancent avec des flambeaux.

En effet, les prêtres, suivis de quelques vieux gentilhommes, venaient déposer dans la chapelle souterraine les restes de madame de Tournon. Pendant que debout au milieu des tombeaux, ils récitaient les prières pour les morts, Laurette recouvra assez de force pour se lever, et assister aux funérailles de sa grand-mère. M. de Tournon fut le premier à apercevoir Polydore et sa fille. Il appela Laurette, la serra contre son cœur, et lui fit raconter l'histoire de son affreuse captivité.

— Oublions le passé, dit le vieillard attendri.... Tu épouseras Polydore, puisque vous vous aimez avec tant d'ardeur.

Un mois après, au château de Tournon (1) affluaient les chevaliers, les dames et les damoiselles. On devait célébrer le mariage de Laurette et de Polydore. On n'avait pas songé que le jeune Marseillais était sous la dépendance des pères de la Compagnie de Jésus. On demanda l'autorisation au prieur, qui la refusa d'abord; mais il la promit ensuite, à condition que Polydore vaincrait tous ses rivaux.

— J'accepte cette clause, répondit le jeune Marseillais; la main de Laurette sera la noble récompense de mes travaux.

En effet, Polydore, qui jusqu'à ce jour ne s'était fait remarquer ni par ses progrès, ni par son aptitude aux sciences et aux belles-lettres, devint en peu de temps le plus studieux et le plus savant de tous les écoliers de Tournon. Ses maîtres s'empressèrent de rendre justice à ses talens, à son application, et à la fin de l'année, il obtint la couronne d'honneur. Il courut l'offrir à Laurette :

— Damoiselle, lui dit-il, autrefois les preux chevaliers fesaient hommage aux dames de leurs pensées des dépouilles prises sur les ennemis; je ne puis vous offrir que le modeste laurier dont on vient de ceindre mon front. Maintenant rien ne s'oppose à notre union; j'ai rempli toutes les conditions; le jour du bonheur est arrivé pour moi.

— Oui, Polydore; car je suis gentilhomme d'antique lignée, et je me fais un devoir de ne jamais manquer à mes promesses.

Les préparatifs de la fête nuptiale étaient déjà faits, et le jour même Polydore épousa Laurette de Tournon. Le jeune écolier devint en quelques années le plus riche des négocians de Marseille; il vécut heureux avec sa noble compagne, et agit de concert avec Pierre Libertat pour livrer la ville de Marseille à Henri IV, nouvellement proclamé roi de France.

Ch. Compan.

(1) La fondation de Tournon remonte à une époque très reculée. La ville et le château ont appartenu successivement à la maison de Tournon, qui s'éteignit en 1614, aux Montmorency, aux Rohan-Soubise, aux Ventadour. Les bâtimens du collége, fondé par le cardinal de Tournon, sont très remarquables. Ce collége devint, sous Louis XVI, une école dirigée par les Oratoriens. Le château, situé sur une montagne escarpée, sert maintenant de prison.

HISTOIRE POÉTIQUE DE LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

I.

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER.

O aspetata in ciel beata e bella.
(Pétrarque, *Canzone*.)

L'an de grâce mil trois cent vingt-six, la faculté de Montpellier comptait parmi ses écoliers de nombreux jeunes gens de toutes les nations de l'Europe. Ils s'adonnaient à l'étude avec une ardeur et une constance qu'on ne connaît plus aujourd'hui que par tradition. Plusieurs d'entre eux se rendirent par la suite très célèbres, et leur renommée plana au-dessus de l'Europe, alors livrée aux fureurs de la guerre.

De tous ces écoliers, le plus savant, le plus aimable, le plus accompli, s'appelait François Pétrarque. Son père, italien de nation, avait fui sa patrie pour se soustraire aux sanglantes discordes suscitées par les Guelfes et les Gibelins. Pour remplir les vœux de sa famille, il étudiait le droit par complaisance, et consacrait la plus grande partie de son temps à la poésie. Le séjour des papes à Avignon avait popularisé la langue italienne dans les provinces méridionales; les sonnets de François Pétrarque lui acquirent en peu de temps une brillante réputation; ses amis avaient pour lui une sorte de respect, et se croyaient très honorés quand il voulait assister à leurs réunions.

La veille de la Noël, Guilhem Boyer, originaire de Nice; Anselme de Moustiers, d'Avignon, qui s'occupaient l'un de mathématiques, l'autre d'astrologie, et vivaient intimément avec le jeune Italien, le prièrent d'assister à une assemblée d'écoliers, en attendant la messe de minuit.

— Je viendrai, répondit Pétrarque, après quelques momens d'hésitation. Vous aurez de bon vin ?

— Excellent, maître François.

— Je réciterai des vers de ma façon.

— Maître François, nous vous en saurons tous bon gré.

Le lendemain, Pétrarque arriva le dernier au rendez-

vous général; ses compagnons l'accueillirent avec des transports d'enthousiasme, et on se mit à table.

— Si notre saint-père le pape savait que nous *banquetons* la nuit de Noël, il nous excommunierait tous, dit Taraud de Flassans.

— Les foudres de l'excommunication se sont éteintes dans les mains du souverain pontife depuis que le saint-siége n'est plus à Rome.

— Signor Pétrarque, dit Bernard de Pézénas, vous aimez trop l'Italie, votre ingrate patrie, qui bannit ses enfans : terre de malédiction, sans cesse ravagée par le fer des guerres civiles.

— Italia ! Italia ! s'écria Pétrarque, l'ange de la paix ne te couvrira-t-il jamais de son aile !

Le jeune poète, après quelques instans d'un triste silence, se leva subitement, et dit à ses compagnons :

— Mes amis, je vais vous lire une ode que j'ai composée, il y a deux jours, sur les malheurs de ma patrie.

Les écoliers se rapprochèrent de l'Italien, qui, d'une voix émue, lut quelques strophes brûlantes d'enthousiasme.

A MA PATRIE.

« O ma chère Italie ! des paroles, je le sais, ne sont qu'un faible et vain soulagement aux maux que tu éprouves; puissent cependant les soupirs qu'ils m'arrachent n'être point indignes du Tibre, de l'Arno et du Pô, dont les rives peuvent attester ma douleur ! Mes larmes t'en conjurent, ô roi puissant du ciel ! Que l'amour qui t'amena autrefois sur la terre, fasse tourner aujourd'hui tes regards vers la terre que tu chéris ! Considère, Dieu de paix et de bonté, quelle cause légère vient d'allumer une guerre si terrible ! Que des cœurs endurcis par la férocité des combats s'attendrissent, s'ouvrent à la voix d'un père, et que la sainte vérité que je leur annonce s'y fraie une route facile !

» Et vous à qui le sort a remis les rênes de ce puissant empire, dont les intérêts, l'amour paraissent vous toucher faiblement, dites-moi que font ici ces lances étrangères ? Pourquoi le sang barbare rougit-il la verdure de nos prairies ? Quel fol espoir vous abuse ? Votre vaine prudence vous trompe. Quel amour, quelle fidélité pouvez-vous attendre ? Vous flattez-vous d'obtenir quelque affection, quelque acte de dévouement de ces ames mercenaires ? Ah ! rassembler de tels soutiens, c'est grossir le nombre de ses ennemis. Quels déserts sauvages ont donc vomi ces hordes de brigands, pour inonder tout-à-coup nos belles contrées ? Si c'est votre imprudence qui les attire, comment espérez-vous échapper aux maux qu'ils vous préparent ?

» La nature avait si heureusement pourvu à notre défense, en plaçant entre nous et la race tudesque le rempart formidable des Alpes ! Mais le désir aveugle de l'agrandissement, une fatale ambition jalouse de notre bonheur, sont parvenus enfin à introduire la corruption dans un corps autrefois si sain. Aujourd'hui, dans le même bercail, on voit le loup dévorant et la timide brebis ! Funeste alliance, dont le parti le plus juste est toujours la victime ! Et pour comble de douleur, ces farouches ennemis ne sont-ils pas les descendans de ces mêmes Teutons, dont Marius fit un carnage si terrible, que les fleuves lui offrirent autant de sang que d'eau pour épancher sa soif !

» Parlerai-je de César, qui teignit les campagnes de leur sang, partout où il porta ses armes victorieuses ? Par quelle fatalité sommes-nous devenus l'objet de la haine céleste ? Ah ! n'en accusez que votre aveugle confiance et l'éternelle opposition de vos volontés : voilà ce qui a perdu la plus belle contrée du monde ! Quelle faute, quel jugement du ciel, quelle destinée vous fait dédaigner un voisin malheureux, poursuivre ses soldats, partager entre vous les débris épars de son ancienne grandeur, et rechercher au loin de barbares alliés qui vous vendent leur sang pour verser le nôtre ?

» Ce n'est ni la haine, ni le mépris, c'est la vérité seule qui me dicte ce langage.

» Quelle preuve vous faut-il encore de la perfidie des Bavarois, qui se fait un jeu cruel de désigner à la mort des victimes choisies parmi vous ?

» Cependant votre sang coule à longs flots : trop dociles instrumens de la fureur d'autrui ! Pensez-y, pensez-y donc sérieusement, et vous verrez le cas que peut faire des autres celui qui a la bassesse de s'estimer si peu ! Sang généreux des braves Latins, rejette, rejette loin de toi le fardeau qu'on t'impose; c'est trembler trop long-temps aux pieds d'une vaine idole ! Oui, ce sont nos fautes, et non le cours ordinaire des choses, qui donnent aux barbares enfans du nord cette supériorité sur nous !

» Italie ! Italie ! n'es-tu plus cette terre où je formai mes premiers pas ? cette terre qui fut mon berceau, et qui prit de mes premiers ans un soin si généreux ? cette patrie, enfin, en qui repose tout mon espoir, qui m'a prodigué la tendresse d'une bonne mère, et dont le sein a recueilli les auteurs de mes jours ? Ah ! que des motifs si puissans fléchissent vos cœurs ! Voyez d'un œil de pitié couler les pleurs de ce peuple opprimé, qui n'attend, après Dieu, son salut que de vous. Montrez-vous seulement sensibles à ses maux ; la vertu s'armera contre la fureur étrangère, et l'issue du combat n'est pas douteuse : non, l'antique valeur n'est pas encore éteinte dans les cœurs des braves Italiens !

» Voyez avec quelle rapidité le temps vole; la vie fuit, et la mort est sur nos pas. Voyageurs d'un moment, songez à l'instant du départ ; songez que l'ame arrivera seule et dépouillée de tout ce qui l'abuse ici-bas, au terme douteux du voyage. Abjurez donc, pour franchir cette vallée de larmes, tout sentiment de haine et de fureur ! Ce sont des vents contraires qui vous éloignent du port de la félicité. Consacrez à des exploits plus dignes de vous, à quelque ouvrage capable d'immortaliser votre nom dans la postérité, un temps si malheureusement employé à tourmenter vos semblables. C'est ainsi que l'on trouve ici-bas le bonheur, et que l'on s'ouvre d'avance la route du ciel !

» Je vous en préviens, ô mes vers, vous paraîtrez un jour chez un peuple que d'anciens préjugés rendent ennemi de la vérité ! Adoucissez donc la sévérité du langage de la raison. Peut-être, par un bonheur insigne, tomberez-vous entre les mains de quelques personnes privilégiées et jalouses encore du bien de leur pays ; ne craignez pas de le leur dire : où est le motif de ma confiance ? Dans ces cris mille fois répétés : La

paix ! la paix ! la paix ! L'italie la demande au ciel et aux puissances de la terre (1) ».

Pétrarque n'eut pas plutôt terminé la lecture de son ode, qu'il s'assit accablé par ses diverses émotions qu'il venait d'éprouver. Ses amis n'osaient prononcer une parole, tant ils craignaient de troubler les transports de l'inspiration poétique. Le jeune italien, étonné de ce profond silence, sortit enfin de sa rêverie, et dit à ses amis :

— En vérité, mes maîtres, vous vous taisez, vous réfléchissez comme si je venais de prononcer un long sermon sur la mort ou sur l'enfer. Parlez donc, mes maîtres, et dites-moi ce que vous pensez de mon ode à l'Italie ?

— Sublime, admirable, s'écria Taraud de Flassans.

— Vous serez un jour le plus grand poète de l'Italie, signor Francesco, dit le jeune Monge de Montmajour.

— Je conseille à notre ami de partir avec moi, demain, pour Avignon, ajouta Anselme de Moustiers.

— Pour étudier l'astrologie, mon maître en l'art de prédire l'avenir, répondit François Pétrarque.

— Non, signor Francesco; vous êtes poète, et je vous accuserais de folie si vous abandonniez le culte des neuf sœurs. Dans notre belle ville d'Avignon, il est une jeune dame humble en son parler, sage et considérée en ses actions, florissante et accomplie en toutes vertus, admirable en bonnes mœurs, de beauté ravissante, de port et de maintien gracieux et modeste, et tant bien nourrie que chacun est épris de son amour. Elle romance proprement en toute sorte de rithme provençale, et jouit de très grande et très étendue réputation (2).

— Quel est le nom de cette dame si accomplie ?

— Les uns l'appellent Laurette, les autres Laura d'Audibert du bourg de Noves.

— Est-elle mariée ?

— Oui, signor Francesco; l'an dernier, elle épousa Hugues de Sades dont la famille occupe depuis des siècles les charges municipales dans la cité d'Avignon.

— Laure est donc parfaitement belle ?

— Maître François, de Rome à Venise, de Venise à Naples, on n'a jamais vu tête plus ravissante; on ne connaît plus Laurette que sous le nom de la *belle avignonnaise*. Mais voici un petit portrait qui m'a été donné par le peintre de notre saint père le pape : la beauté de Laurette y est assez fidèlement reproduite.

Le petit médaillon passa de main en main et arriva jusqu'à Pétrarque qui le contempla long-temps avec une sorte de ravissement.

— C'est la tête d'un ange, s'écria-t-il en baisant le médaillon. Et vous dites, Anselme de Moustier, que Laure est aussi savante que belle ?

— Les troubadours et les doctes hommes de Provence et de Languedoc, l'ont dit avant moi, signor Francesco.

— S'il en est ainsi, maître Anselme, je veux la voir; nous partirons demain.

— Le saint jour de la Noël !

(1) Pétrarque traduit par M. Amar.

(2) Nostredame, *Histoire de Provence*, p. 364. — Le Monge des Iles-d'Or, *Histoire des Troubadours*.

— Nous ferons nos dévotions à Avignon, maître Anselme; je brûle d'impatience de voir la belle avignonnaise.

— Je vous suivrai, signor Francesco; vous connaissez mon dévoûment; pour vous je braverai le vent du Nord qui souffle avec violence, et apres-demain nous dormirons dans un bon lit chez mon père à Avignon.

Le jour de la Noël, la neige tombait à gros flocons, et nos voyageurs n'osèrent braver le mauvais temps. Mais un marchand de Tarascon-sur-Rhône, qui arrivait d'Avignon, apporta à François Pétrarque la nouvelle de la mort de son père et de sa mère. Il ne pouvait retarder son départ; il se mit en route avec Anselme son ami, et arriva trop tard à Avignon pour rendre les honneurs funèbres aux auteurs de ses jours.

II.

LA BELLE LAURE.

Non tam corpus amavi quam animam.
(Pétrarque.)

Le jeune italien se trouva sans appui, sans ressource dans la ville d'Avignon : son courage, sa fermeté, qui plusieurs fois avaient été mis à de rudes épreuves, ne l'abandonnèrent pas dans ces pénibles circonstances. Libre de se livrer à son penchant pour la poésie, il s'y adonna entièrement, et en quelques mois son nom fut connu dans toute la Provence et même en Italie. Anselme de Moustiers devint la providence du jeune proscrit, et il ne négligea rien pour lui adoucir les rigueurs de l'exil. Inutiles efforts, vains sacrifices ! François Pétrarque nourrissait toujours au fond de son ame le doux espoir du rentrer en Italie. Non content d'appeler ce bonheur de tous ses vœux; il fesait des satyres contre le pape d'Avignon et ses cardinaux.

— Avouez, carissimo Francesco, lui dit un jour Anselme de Moustier que vous êtes incorrigible. Vous critiquez amèrement la cour papale de notre bonne ville d'Avignon, et pourtant, cette terre est pour vous une terre d'hospitalité.

— Oui, mon bien-aimé Anselme; de tout temps la France sera une seconde patrie pour les exilés, mais elle ne peut me faire oublier les lieux où mes yeux s'ouvrirent au jour. Demandez à l'hirondelle qui revient chaque année aux premiers jours de printemps, pourquoi elle a quitté le beau ciel de l'Egypte et de la Grèce. Demandez au rossignol qui maintenant murmure ses douces plaintes sous ces ombrages frais, pourquoi il s'est tû pendant l'hiver ? L'hirondelle vous répondra : « L'Egypte avec son beau ciel, son soleil brûlant et ses palais antiques, n'était pour moi qu'une terre d'exil. » Le rossignol vous dira : « Je me taisais parce que je réservais mes plus doux accens pour charmer les jardins où ma mère suspendit mon berceau. » Semblable à l'hirondelle, je veux revoir l'Italie, *mia carissima bella patria* : semblable au rossignol, je veux consacrer mes chants à célébrer la gloire de mon pays.

— Vos paroles m'enchantent, signor Francesco, répondit Anselme de Moustiers, mais je suis encore à me demander comment il se fait que vous portiez tant de haine à la ville d'Avignon et au pape.

— La cour papale d'Avignon, s'écria Pétrarque, est



LA BELLE LAURE.

une autre Babylone; *fontana di dolore*, *nido de tradimento* (1).

— L'amour sera sans doute plus puissant que l'amitié, dit Anselme.

— Qui aimerai-je sur la terre étrangère?

— Signor Francesco, reprit Anselme de Moustiers, vous souvient-il de la belle Laurette de Sades dont je vous montrai le portrait à Montpellier?

— Cette dame qui jouit d'une si belle renommée? Est-elle à Avignon?

— Oui, mon ami; demain si vous désirez la voir, vous viendrez avec moi à l'église de Sainte-Claire, à la première heure du jour.

— Je vous suivrai, mon ami; cette image que le temps et la douleur avaient effacée de ma mémoire, me sourit maintenant; je crois voir la divine Laurette à genoux devant la madone, et les anges qui voltigent autour d'elle, jaloux de sa beauté.

— Il y a un peu d'exagération dans vos paroles, maître Pétrarque; pourtant je crois aussi que dame Laurette est le modèle le plus parfait de la beauté terrestre.

Les deux amis se séparèrent; il était déja nuit, et Pétrarque promit d'aller éveiller Anselme à cinq heures du matin. Fidèle à sa promesse, il se leva avant le jour, et courut frapper à la porte de son ami qu'il trouva éveillé et à moitié habillé.

— Je vous croyais encore au lit, *mio carissimo*, dit Pétrarque; mais je vois maintenant que vous êtes matineux, et que vous avez bonne mémoire.

— J'ai pour principe d'arriver toujours à l'heure indiquée, répondit l'astrologue; d'ailleurs je n'ai pas dormi depuis que je vous ai quitté; la nuit était très belle, et je l'ai passée à étudier le cours des astres.

— Etrange occupation! vous rêvez donc sans cesse aux chimères de l'astrologie?

— Vous rêvez bien à votre Italie, signor Francesco: quand vous aurez vu dame Laurette, vous oublierez Arezzo votre ville natale, Rome, Florence et Venetia la bella.

A ces mots, le jeune astrologue prit sa toque de velours surmontée d'une plume noire, et fit signe à son ami de marcher sur ses pas. Ils suivirent quelques rues tortueuses de la vieille cité, et Moustiers s'arrêtant devant le portail de l'église Sainte-Claire, dit à son ami Pétrarque:

— Nous arrivons tard, signor Francesco; la messe est déja commencée: entrons; je sais où dame Laurette se place ordinairement avec sa famille; ne me quittez pas, et vous verrez face à face cet ange de beauté.

L'astrologue et le poète se prosternèrent d'abord en entrant dans l'église; puis ils allèrent se placer derrière une colonne non loin d'un autel dédié à Sainte-Marguerite. Dame Laurette, Hugues de Sades, son époux, et quelques autres membres de la famille se trouvèrent à quelques pas du jeune Italien. Laure était vêtue simplement, mais avec élégance; ses longs cheveux séparés en deux nattes, étaient relevés le long de ses tempes, et encadraient admirablement sa figure mélancolique. Ses grands yeux semblaient constamment fixés sur un beau livre d'heures: néanmoins elle regardait de temps en temps ceux qui entraient et qui sortaient. Pétrarque put contempler à l'aise la plus belle des dames d'Avignon; les éloges qu'on lui avait faits de ses charmes, n'étaient rien auprès de l'admiration dont il se sentait saisi.

— Vous avez reconnu dame Laurette, lui dit son ami à voix basse.

— N'est-il pas facile de distinguer les brillantes étoiles au milieu de la nuit sombre? répondit le poète. Dame Laurette est le chef-d'œuvre de la toute-puissance. Le créateur l'a comblée de tous ses dons; il lui a prodigué les charmes célestes qui brillent sur le front de ses anges.

— Prenez garde, signor Francesco; vous en deviendrez amoureux, méfiez-vous de votre enthousiasme.

— Et qui pourra s'empêcher d'aimer la plus accomplie des créatures. *Mio caro*, dites-moi, quel est ce beau jeune homme que je vois à côté de dame Laurette?

— Hugues de Sades, son époux.

— Laurette est donc mariée! fit Pétrarque en poussant un soupir.

— Je vous l'ai déja dit, signor Francesco.

— Et ce petit enfant suspendu au sein de sa nourrice?

— Est le premier fruit des chastes amours de dame Laurette.

— Mon Dieu! mon Dieu, dit le jeune poète à voix

(1) Sonnet de Pétrarque. — Mémoires du P. Nicéron tome 28.

basse, ayez pitié de moi ; mes rêves de bonheur se sont évanouis dans un instant! Laurette est mariée!

Appuyé contre une colonne, il livrait son cœur et son ame à de pénibles réflexions, lorsque son ami lui dit à haute voix :

— La messe est finie, siñor Francesco; dame Laurette va sortir, nous la suivrons, et vous pourrez admirer la démarche noble et pudique de notre dame de beauté.

Pétrarque se laissa entraîner par Anselme, qui lui fit traverser la multitude, en criant :

— Arrière, mes frères; faites place à votre astrologue messire Anselme de Moustiers.

Et hommes et femmes se signaient dévotement devant leur prétendu prophète.

Au détour d'une rue, Anselme montra du doigt au jeune Italien dame Laurette qui entrait dans l'hôtel de messire Hugues de Sades, son époux.

— Voilà donc la demeure de celle qui a bouleversé mon ame, s'écria le poète.... Son mari peut entendre sa voix, admirer son beau visage...; et moi, infortuné, insensé que je suis, je la poursuivrai éternellement comme un beau rêve!

— Vous la verrez quand vous voudrez, mio Francesco, répondit Anselme; je dirai à dame Laurette que vous êtes expert en l'art divin de la poésie, et les portes de sa maison vous seront ouvertes.

— Je vous devrai plus que la vie, mio carissimo, s'écria Pétrarque, en embrassant le jeune astrologue.

III.

LES AMIS DE DAME LAURETTE.

> Plusieurs dames florissaient en Avignon pendant que la cour romaine y tenait son séjour : elles s'adonnaient à l'étude des bonnes lettres, tenant cours d'amour ouvertes, où elles définissaient les questions amoureuses à elles envoyées et proposées par divers gentilshommes et damoiselles ; au moyen de la solution desquelles, de leurs belles et glorieuses compositions, leur renommée s'épandit et se fit jour en France, en Italie, en Espagne.
>
> (NOSTREDAME, *Histoire de Provence*, p. 364.)

Phanète de Gantelmes, dame de Romanin et tante de Laurette de Sades, avait enseigné à sa nièce, dès sa plus tendre enfance, les règles de la poésie provençale, qu'on appelait dans ce temps *art de romanser et de bien trouver*. Laurette profita si bien de ses leçons, qu'elle devint très habile, et plusieurs dames se réunissaient dans sa maison pour y tenir les cours d'amour.

« Le nom de ces deux nobles dames, dit César de Nostredame, avait emplis tous les pays et contrées d'alentour, tellement qu'il ne se parlait que de leur savoir. Phanète, très excellente en la poésie, avait une certaine fureur et inspiration divine, laquelle on estimait un vrai et sublime don de Dieu en elle. Laurette n'avait point un si excellent et subit enthousiasme. Elles étaient accompagnées de Jeanne, dame de Baulx; Huguette de Forcalquier, dame de Trets; Briande d'Agoult, dame de la Lune; Mabille de Villeneuve, dame de Vence; Ysoarde de Roquefeuil, dame d'Ansoïs; Anne, vicomtesse de Tallard; Blanche de Flassans, surnommée Blanchefleur; Douce de Moustiers, dame de Clumane; Antoinette de Cadenet, dame de Lambesc; Magdelaine de Sallon, Bixende de Puyverd, et de plusieurs autres dames illustres. Une infinité de gros volumes d'odes, de chansons, de très beaux et plaisans romans en langue provençale, furent écrits à leurs louanges, par Bertrand de Allamanon, Bertrand de Borne, Bertrand du Puget, Rostang d'Entrecasteaux, Olivier de Lorgues, dons d'Ystre, Peyre de Soliers, Jean de Lauris, Isnard de Demandos, Bertrand de Castillon, gentilhommes excellens et vertueux. »

La maison de messire de Sades était le lieu de réunion où les dames et les troubadours devisaient du matin au soir, tenant joyeux propos d'amour et de chevalerie. Anselme de Moustiers cherchait un moyen d'introduire François Pétrarque, son ami, dans cette savante compagnie. Il se souvint par hasard que la dame de Clumane, sa cousine, siégeait parmi les membres de la cour d'amour ; il courut à son logis, persuadé d'avance que sa demande aurait bonne fin.

— Qui vous amène chez moi, cher cousin? lui dit la dame de Clumane, après lui avoir donné sa main droite à baiser...

— J'ai une grâce à obtenir de vous, belle cousine... Je connais un jeune italien qui s'exerce comme vous en l'art de la poésie; il m'a prié de solliciter pour lui la faveur d'assister à vos réunions.

— Quel est le nom de votre ami, beau cousin?

— François Pétrarque.

— Ce jeune poète dont les canzone sont depuis quelque temps l'objet de notre admiration?... Qu'il vienne, beau cousin; la cour d'amour n'aura aucun secret pour un si docte personnage.

— Ce soir je le conduirai, répondit Anselme, en s'inclinant respectueusement devant sa cousine.

En effet, François Pétrarque fut accueilli par les dames et les troubadours avec la plus grande courtoisie. Son costume italien, son maintien timide, prévinrent en sa faveur. Le poète était dans sa vingt-troisième année; il avait le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine et spirituelle.

La dame de Clumane se leva pour le présenter aux membres de la cour d'amour :

— Doctes et nobles dames, dit-elle, François Pétrarque, natif d'Arezzo, exilé de son pays pour se soustraire à la fureur des Guelphes et des Gibelins, demande à assister à nos réunions; il a déja composé plusieurs beaux ouvrages de poésie.

— Nous connaissons son nom et ses canzone, répondit Laurette de Sades, qui présidait l'assemblée; il a des droits incontestables à siéger parmi nous. Francesco Petrarca, vous pourrez désormais assister à nos réunions poétiques.

— Noble et belle dame, dit le jeune poète d'une voix très émue, le souvenir de vos douces paroles restera éternellement gravé dans ma mémoire.

— Beau nourrisson des chastes sœurs, reprit dame Laurette, pour justifier votre admission, et vous rendre ostensiblement digne de la faveur des nobles dames qui composent la cour d'amour, je vous requiers et vous



FRANÇOIS PÉTRARQUE.

prie d'improviser une pièce de vers sur le sujet qu'il vous plaira de choisir.

— Votre présence, noble dame, m'inspirera plus que monseigneur Apollo, le père des muses, s'écria Pétrarque.

Il se mit à l'œuvre, et après une demi-heure de travail, il lut le sonnet suivant qu'il venait de composer :

LE PIÉGE (1).

« L'amour a tendu, sous le gazon, un filet tissu de soie, enrichie de perles, et caché à tous les yeux par un rameau de l'arbre toujours vert que je chéris, quoique son ombre me soit plus funeste que propice.

» Pour appât, sa main y répandit la semence fatale, dont il recueille les fruits, qui flattent ou repoussent mes désirs, par leur douceur ou leur amertume. Non, depuis le jour où les yeux du premier homme s'ouvrirent à la lumière, jamais on n'entendit rien de plus séduisant que la voix qui m'attira dans le piége.

» Près de là brillait un astre dont l'éclat fait pâlir celui du soleil; et une main plus polie que l'ivoire, plus blanche que la neige, tenait le cordeau.

» Voilà comme je fus pris; c'est ainsi que des gestes perfides, des paroles angéliques, le désir et l'espérance, m'ont conduit dans les filets de l'amour! »

Les dames de la cour d'amour ne purent comprimer un premier élan d'admiration; elles se levèrent pour applaudir le jeune poète.

(1) Pétrarque, 251e sonnet, traduction de M. Amar.

— Maître Pétrarque, lui dit Laurette, qui ce jour-là portait la parole en sa qualité de présidente, nous vous admettons avec enthousiasme. Jamais accords plus harmonieux ne furent répétés par nos troubadours de Provence et de Languedoc.

— Quelle est donc la dame qui vous a tendu ce piége où vous vous êtes laissé prendre? s'écria Mabille de Villeneuve; car votre sonnet renferme un sens allégorique que je crois avoir deviné.

— Celle qui règne sur mon cœur est dame de beauté, répondit le jeune Italien.

Les membres de la cour d'amour, les troubadours, les damoiseaux et les damoiselles qui assistaient à cette brillante réunion, se livrèrent à diverses conjectures.

— Le jeune poète, disait l'un, a jeté un tendre regard sur Bixande de Puyverd.

— Non, disait l'autre, je suis sûr qu'il a déja donné son cœur à la dame de Vence.

— Vous vous trompez, beaux sires; il soupire pour Huguette de Forcalquier.

— Je veux perdre ma part de paradis, si maître Pétrarque n'est pas épris d'amour pour la belle vicomtesse de Tallard, dit le monge de Monmajour.

— Vous ne vous connaissez guère en amoureux sentimens, monge de Monmajour, reprit Anselme de Moustiers : seul je pourrais dire le nom de la préférée.

Pendant ce colloque, qui se tenait à voix basse, Pétrarque s'était approché du petit trône sur lequel Laurette était assise; il mit un genou en terre, saisit une de ses mains qu'il toucha seulement de ses lèvres, et dit à la reine de la cour d'amour :

— Noble et belle dame, dès l'instant où je vous ai vue, j'ai senti mon cœur livré à un trouble involontaire : votre image me sourit à chaque instant. O très noble dame, je suis un pauvre exilé sans parens, sans appui; j'aurai la force et le courage de braver l'adversité qui me poursuit, si vous me faites seulement espérer le don d'*amoureuse merci*.

— Signor Francesco, répondit Laure d'une voix presque sévère, je suis épouse et mère; j'ai vécu jusqu'à ce jour et vivrai jusqu'à ma mort en bonne renommée. J'écouterai toujours avec plaisir vos vers si harmonieux; vous serez le roi de nos fêtes poétiques; mais au nom de tous les saints du paradis, je vous conjure de ne plus tenir de propos discourtois.

François Pétrarque, tremblant, humilié, presque atterré par les paroles de dame Laurette, s'éloigna rapidement, disparut au milieu des assistans et sortit sans être aperçu.

— Où est le poète italien? s'écrièrent les dames; qu'il vienne recevoir la couronne d'honneur.

— Il est sorti, répondit Anselme de Moustiers; la sévérité de dame Laurette l'a effrayé, et je crois que de long-temps il n'assistera à vos réunions.

— Dame Laurette, s'écria toute la cour d'amour, vous avez rudoyé le pauvre jeune homme :

— Je m'en repens, répondit Laurette; je veux réparer ma faute.

Elle prit une feuille de parchemin richement enluminé sur les bords, et écrivit au jeune italien.

« Signor Francesco, ma sévérité vous a, dit-on, ef-
» frayé. Vous êtes le premier poète à qui j'aie fait peur :

» le ramier fuit-il la tourterelle? Je désire une prompte » réconciliation. Soyez ce soir à la fête que donne » monseigneur le cardinal de Cabassoles : je vous y » verrai.

» Laurette de Sades. »

Un jeune clerc de Provence fut chargé de cette lettre, qu'il transmit à l'instant même à François Pétrarque.

— Jeune clerc, dit le poète, va dire à la belle dame qui t'a chargé de ce tendre message, que j'arriverai avant elle à la maison du cardinal de Cabassoles. Je suis le plus heureux des hommes, ajouta-t-il en courant au-devant de son ami Anselme de Moustiers qui venait d'entrer; je suis au comble de la joie: dame Laurette m'a écrit; voici sa lettre, voici les tendres paroles tracées par sa main chérie.

Et dans l'ivresse du contentement, il portait à ses lèvres le précieux message.

IV.

UNE FÊTE CHEZ LE CARDINAL DE CABASSOLES.

Lomy suffis per augmentar mon drech.
Que ma fé sia de tous récouneguda,
S'you vac querand causa amy non déguda,
Yü pregue Diü qu'y en sieye morte frech.
Lome suffis d'anar lou camin drech,
Non pas cercar la via inconeguda;
Mays que sèria donc ma fé dévenguda,
Non sériou meichant en tal endrech?

(*Vers du troubadour Bonifacis, à dame Andrea de Montpellier.*)

Le séjour des papes à Avignon avait attiré dans cette ville les plus riches gentilshommes de Provence qui y passaient ordinairement l'hiver avec leurs familles. Cette société brillante, favorisée de tous les dons de la fortune se livrait au luxe le plus magnifique : On donnait des fêtes, on paraissait avec éclat aux offices divins, aux processions, on appelait des troubadours pour entendre leurs *sirventes* et leurs *tensons*. Les hommes d'église et surtout les cardinaux, ne tardèrent pas à se laisser séduire par le faste mondain; le cardinal de Cabassoles, évêque de Cavaillon se fesait remarquer par les dépenses énormes qui étaient absorbées chaque jour dans sa maison. Il réunissait chez lui l'élite des gentilshommes et des nobles dames d'Avignon. Laurette de Sades était principalement l'objet de son admiration; pour lui une fête était triste, si elle n'était présidée par la belle avignonnaise. On lui avait parlé de Pétrarque; son ode à l'Italie était déja populaire, et le monge de Monmajour lui avait récité le joli sonnet intitulé : *le Piége*, composé à la prière de dame Laurette. Le cardinal désirait beaucoup avoir un entretien avec le jeune poète, dont le nom était déja si connu. Pendant qu'il parlait du jeune Italien, un jeune homme, très simplement vêtu, se présenta chez lui : c'était Francois Pétrarque.

— Monseigneur, dit-il au cardinal, dame Laurette de Sades m'a prié d'assister à la fête que vous donnez ce soir à la noblesse d'Avignon : j'ai voulu avant tout solliciter de vous la faveur d'y être admis.

— Soyez le bien-venu, jeune homme, répondit le cardinal; tous mes convives auront grand plaisir à vous voir. Pauvre poète, ajouta-t-il à voix basse, en se penchant vers le monge de Monmajour, exilé à la fleur de son âge; il a dû bien souffrir.

— Oui, monseigneur, dit Pétrarque; sur la terre étrangère, j'ai enduré toutes les douleurs de l'exil.

— Quel âge avez-vous, jeune homme?

— Vingt-trois ans, monseigneur. Je vis le jour à Arezzo, le 20 juillet 1304; mon père s'exila de l'Italie pour échapper aux Guelfes et aux Gibelins. Il fixa son séjour dans la cité d'Avignon, et se retira plus tard à Carpentras. J'avais atteint ma quinzième année; il m'envoya à Montpellier et à Bologne pour y étudier le droit : j'obéis avec répugnance; je suivais l'impulsion de la nature qui m'entraînait vers la poésie, j'acquis en peu de temps une belle renommée; la mort de mon père m'a forcé, il y a un mois, à revenir à Avignon où je suis condamné à vivre sans appui, sans secours.

— Vous trouverez en moi un second père, jeune poète, s'écria le cardinal. Vous viendrez passer une partie de l'été dans mon château de Vaucluse (1).

— L'amour me poursuivra jusqu'au fond de la solitude, répondit Pétrarque.

— Vous êtes amoureux, maître François? Quelle beauté avignonnaise a donc pu vous charmer?

— La dame de mes pensées s'avance vers nous, monseigneur.

— Laurette de Sades, fit le cardinal.

Plusieurs gentilshommes, dames et damoiselles entrèrent successivement, et l'hôtel du cardinal de Cabassoles pouvait à peine contenir ses nombreux convives. Le festin fut splendide, et pendant tout le temps, des *jongleurs* ne cessèrent de jouer de leurs *vielles* et de leurs mandolines. On passa le reste de la journée à *deviser* sur les aventures amoureuses des plus célèbres troubadours de Provence, et sur les guerres qui ensanglantaient alors l'Italie. Pétrarque ne perdit pas un seul instant de vue la dame Laurette de Sades; il attendait le moment où elle lui adresserait la parole, et lui expliquerait le motif du rendez-vous. Il l'aperçut enfin seule près d'une fenêtre; il s'approcha et lui dit à voix basse :

— Noble dame, je me suis empressé de me rendre.

— Je vous en sais gré, signor Francesco; quelques gentilshommes nous regardent, promenons-nous dans les appartemens.

L'entretien du poète et de la présidente de la cour d'amour dura long-temps, et les convives du cardinal commençaient à se retirer, lorsque Laurette dit à Pétrarque :

— Je sais que monseigneur le cardinal vous a invité à passer la belle saison dans son château de Vaucluse: acceptez; nous nous y verrons souvent; j'éprouve un si vif plaisir à entendre vos vers!

(1) Le village de Vaucluse occupe une situation enchanteresse; il n'offre aujourd'hui de remarquable que les ruines d'une vieille forteresse, située sur un rocher, au coude du défilé. Du temps de Pétrarque, ce château appartenait au cardinal de Cabassoles, qui l'habitait une grande partie de l'année. L'habitation du poète était située sur la pente de ce rocher, en face duquel la Sorgue forme une petite île : c'était le jardin de Pétrarque, qui toujours fut tendrement chéri par l'évêque de Cavaillon.



RUINES DU CHATEAU DE VAUCLUSE.

— J'accepterai, noble dame.

— Damoiselles et messieurs, dit Laurette aux convives du cardinal, le long entretien que je viens d'avoir avec le jeune Italien m'a convaincue qu'il excelle en toutes sortes d'arts, et qu'il est le favori des doctes sœurs; je vous déclare qu'à dater de ce jour, je lui donne mon amitié.

Pétrarque s'inclina respectueusement, et resta immobile à la même place, sans faire attention aux dames et aux chevaliers qui passaient devant lui. Le cardinal, qui avait déja congédió la nombreuse société, le trouva rêveur et triste.

— Qu'avez-vous donc, mon jeune ami? lui dit-il en riant.... Nos beaux damoisels sont jaloux de votre bonheur; la belle Laure vous a donné son amitié, et je vous trouve disposé à pleurer!

— Souvent on pleure de joie, monseigneur, répondit le poète.

— Demain, nous partirons pour Vaucluse; dans mon château, vous retrouverez votre gaîté et vos inspirations poétiques. Je ne dois pas oublier de vous dire que dame Laurette y viendra souvent.

— Je le sais, monseigneur.

— Elle vous l'a dit?

— Elle m'a fait espérer qu'elle daignera quelquefois écouter mes vers.

— Et vous en composerez à sa louange?

— Elle sera désormais l'objet de tous mes chants, de toutes mes pensées, de toutes mes affections.

— A demain, maître François; nous partirons à la neuvième heure.

V.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

O fons Blandusiæ.
(HORACE.)

« La fontaine de Vaucluse, disent les divers auteurs de la description de ce site célèbre (1), a été de tout temps fameuse : c'est, en effet, une source extraordinaire, et dans un des sites les plus singuliers qui puissent frapper l'imagination. Elle est située au fond d'une gorge, dans la chaîne des monts qui joint le *Ventoux* au

(1) *Description de Vaucluse*, par Guérin.— *Notice sur la fontaine de Vaucluse*, par M. Marcel de Serres. — *Dictionnaire de Provence*, par M. Achard.

Léberon. En approchant de cette gorge, on remonte une vallée charmante, sinueuse, bordée de rochers, où la Sorgue, c'est-à-dire, la petite rivière dont la merveilleuse source est à Vaucluse, serpente entre les prairies, forme de petites îles, et vivifie des usines. Au-dessus du village, la vallée se courbe en demi-cercle, se transforme en un affreux défilé, s'enfonce entre d'énormes falaises de rocs calcaires, déchirés, dénudés, calcinés, et se termine tout-à-coup par une vaste roche rougeâtre, nue, escarpée, et qui clôt complètement le défilé. Un gouffre horrible s'ouvre sous ce roc, volcan aquatique dont les éruptions sont fréquentes, cratère dont la profondeur est incommensurable, la direction inconnue : c'est la principale source de la Sorgues. Les roches, les pierrailles qu'elle a vomies ont formé au pied de la falaise une haute dune qui cache d'abord la bouche du gouffre : on ne l'aperçoit qu'en la trouvant à ses pieds. L'inclinaison du sol de cette caverne permet d'y descendre à une profondeur plus ou moins grande et jusqu'au niveau de l'eau. Cette eau est parfaitement limpide; mais à force de profondeur, elle paraît noire; ce qui ajoute à l'horreur qu'inspire ce lieu : elle est calme, immobile; il semble qu'il lui soit impossible de remplir la vaste capacité de la voûte qui la couvre, de franchir la barrière qui l'entoure de toutes parts. Mais si de longues pluies ou la fonte des neiges, sur les monts voisins, versent de nouvelles eaux dans l'immense réservoir dont ce gouffre est le débouché, l'eau s'émeut, s'élève, s'élance, et monterait peut-être à une très grande hauteur; mais elle arrive à la bouche du gouffre, franchit la digue qu'elle-même s'est formée, bondit sur les rochers qu'elle a vomis, forme une cascade superbe, et roule en rugissant dans le lit ordinaire de la Sorgue. Ce phénomène s'opère quelquefois avec une violence terrible, un fracas épouvantable : il a souvent changé la disposition intérieure du gouffre. Dans son état ordinaire, la fontaine de Vaucluse jaillit par un grand nombre de sources, au pied et au dehors de la barre. La quantité de ses eaux est toujours en proportion du degré d'humidité de l'atmosphère, de la chute des pluies et des neiges sur les montagnes environnantes. La hauteur de la bouche du gouffre est de cent mètres au-dessus du niveau de la mer; celle du rocher qui la domine est de 240 mètres, et celle du mont, dont cette falaise est le premier étage, est de 654 mètres. L'eau de la source de Vaucluse est toujours assez abondante pour former une petite rivière : sa température est basse et invariable, sa limpidité parfaite, sa qualité excellente pour les usages culinaires et industriels; son utilité dans le pays, comparée au peu d'étendue de son cours, est immense. On croit généralement que les eaux des gouffres de *Saint-Christol* et de *Monieux* aboutissent à un lac souterrain, réservoir de la fontaine de Vaucluse. »

Cette gorge, aujourd'hui habitée par des populations industrielles, était, en 1327, un lieu de plaisance où se rendaient chaque jour les princes de l'église, les dames, les chevaliers qui composaient l'élite de la société avignonnaise. Le cardinal de Cabassoles, Mécène du lieu, recevait les nombreux visiteurs avec magnificence et courtoisie. Pétrarque fut très étonné de trouver dans cette gorge sauvage tous les plaisirs, tous les charmes des plus grandes villes d'Italie. Dame Laurette de Sades, fidèle à sa promesse, s'empressa de visiter le château du cardinal, où elle était sûre de trouver le poète italien. Inspiré par la présence de l'objet aimé, par la majesté du site, François Pétrarque composa plusieurs de ses sonnets, qui passent encore en Italie pour des modèles du genre. En proie aux doux tourmens de l'amour, il écrivit les quelques lignes qui ont été traduites par Voltaire.

ODE A LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur;
Arbre heureux dont le feuillage,
Agité par les zéphirs,
La couvrit de son ombrage,
Qui rappelle mes soupirs
En rappelant son image;
Ornemens de ces bords, et filles du matin,
Vous dont je suis jaloux, vous moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embellisait quand vous touchiez son sein,
Rossignol dont la voix est moins douce et moins belle,
Air devenu plus pur, adorable séjour,
Immortalisé par ses charmes,
Douce clarté des nuits, que je préfère au jour,
Lieux dangereux et chers, où de ses tendres armes,
L'amour a blessé tous mes sens,
Écoutez mes derniers accens,
Recevez mes dernières larmes (1).

Le cardinal de Cabassoles ne négligea rien pour rendre le séjour de Vaucluse agréable au jeune Italien; les fêtes, les promenades, les cours d'amour où on jugeait les questions de poésie et de beaux-arts, se succédaient sans interruption. Laurette, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer et d'aimer Pétrarque, quittait souvent son bel hôtel d'Avignon. Le jeune Italien avait un air noble et ouvert qui lui conciliait à la fois l'amour et l'estime. Laurette de Sades ne fut pas insensible aux accens de ce beau génie, qui chantait en beaux vers les tourmens et les joies de l'amour; mais elle se garda bien de laisser apercevoir sa faiblesse au jeune poète. Pétrarque, désespéré, demanda une entrevue à dame Laurette :

— Noble dame, lui dit-il, en mettant un genou en terre, vous savez depuis long-temps que vous régnez sur mon ame; mes vers vous ont faiblement exprimé l'amour qui me brûle, qui me poursuit en tous lieux : or donc, belle et gente dame, humblement je vous prie de me dire si jamais de vous ne pourrai obtenir le don d'amoureuse merci.

— Je vous tromperais, signor Francesco, si je vous disais d'espérer.

— Noble dame, je puis donc dire avec le Dante, mon compatriote :

Lasciate ogmi speranza voi che intrate.

(1) Ces pièces, qu'on appelle *canzoni*, sont regardées comme les chefs-d'œuvre de Pétrarque; ses autres ouvrages lui font moins d'honneur. Il immortalisa la fontaine de Vaucluse, Laure et lui-même.

(VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs*.)



FONTAINE DE VAUCLUSE.

— Signor Francesco, souvenez-vous de ce que je vous ai dit à Avignon.

— Vos paroles sont pour moi un arrêt de mort; répondit Pétrarque.

Il s'éloigna triste, les yeux en larmes, et le lendemain il s'éloigna de Vaucluse. Il voyagea en France, en Italie, en Allemagne, et partout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. Les hommages des savans, les faveurs des rois ne purent lui faire oublier l'objet de sa constante flamme. Au milieu des courtisans qui se pressaient autour de lui, le poète s'écriait souvent :

— O Vaucluse! séjour divin, séjour enchanteur, où j'ai connu les joies et les douleurs de l'amour, quand pourrai-je te revoir! Oh! qu'il me tarde de m'asseoir sous tes ombrages frais, de me désaltérer à ta source si claire, si limpide! Peut-être un ange du ciel dira à dame Laurette : — Allez à Vaucluse, le pauvre Italien est de retour; il vous aime plus que jamais; il sera heureux s'il peut vous voir, entendre de vous une seule parole.

Tourmenté, poussé par ce sentiment qui devait faire le bonheur et le tourment de sa vie, François Pétrarque revint à Vaucluse. Il y trouva ce qu'il désirait avec ardeur : la solitude, la tranquillité et ses livres; sa passion pour Laure l'y suivit. Il célébra par de nouveaux chants, les vertus, les charmes de sa maîtresse, et le délicieux repos de son ermitage. Son nom était répandu partout; il reçut dans un même jour des lettres du sénat de Rome, du roi de Naples et du chancelier de l'université de Paris : on l'invitait, de la manière la plus flatteuse, à venir recevoir la couronne de poète sur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris; il passa par Naples où il soutint un examen de trois jours en présence de Robert d'Anjou, le juge des savans ainsi que leur Mécène. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers le jour de Pâques de l'année 1341. Après avoir reçu la couronne, il fut conduit en pompe à l'église de Saint-Pierre, à la voûte de laquelle il suspendit sa guirlande poétique. La qualité de poète-lauréat lui fut confirmée dans des lettres pleines des éloges les plus magnifiques. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent de lui témoigner leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise, lui en donnèrent divers témoignages (1). Les honneurs,

(1) *Biographie de Feller.* — *Mémoires du P. Nicéron.* — *Mémoires de l'abbé de Sades*, publiés en 1760.

les couronnes, les fêtes, les triomphes ne pouvaient lui faire oublier sa paisible habitation de Vaucluse et les charmes de dame Laurette de Sades. Il repassa les monts, s'arrêta quelques jours à Avignon pour instruire Laure de son arrivée, et se rendit à sa délicieuse villa qui lui avait été donnée par le cardinal de Cabassoles.

VI.

LE RETOUR.

Amica mea, macula non est in te.
(*Cantique des cantiques.*)

Laure de Sades était déja avancée en âge; mais les années n'avaient pas encore fané cette fleur de beauté. François Pétrarque la trouva encore parée de tous ses charmes, et il l'aima comme aux beaux jours de son adolescence. Dame Laurette de son côté ne pouvait se défendre d'une vive affection, et plusieurs fois elle en fit l'aveu au poète, dont elle fomentait, sans le savoir, les folles espérances.

— Signor Francesco, lui disait-elle souvent, vous êtes le roi des poètes de cette belle Italie où les hommes et les femmes parlent une langue harmonieuse comme les chants du rossignol! Votre front a porté la divine couronne de la poésie; la renommée a porté votre nom dans tous les royaumes de l'Europe...

— Vanité des vanités, s'écria le poète; j'ai obtenu l'admiration des rois, mais celle que j'aime a toujours été insensible à mes chants, à ma vive affection.

— Vous croyez, signor Francesco?

— Ne suis-je pas le plus malheureux des hommes! Aimer sans espoir, c'est l'enfer.

— Qui vous a dit que je ne vous aime pas, signor Francesco? Votre nom restera à jamais gravé dans mon cœur! Ne vous suffit-il pas d'être constamment l'objet des sentimens les plus tendres? Comme les vulgaires mortels, vous est-il impossible de vous élever au-dessus des fanges de la terre?

— Non, dame Laurette, non; bien souvent j'ai livré mon ame aux délices de l'extase.

— Eh bien, signor Francesco, aimons-nous comme les anges s'aiment dans le ciel; le Dieu que nous adorons est un Dieu d'amour; prions, ensemble et sa main protectrice s'étendra sur nous!

Le poète s'agenouillait près de dame Laurette, priait avec elle, puis il se retirait triste et rêveur.

VII.

LA PESTE A AVIGNON.

Mais elle était du monde où les plus belles choses,
Ont un pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.
(MALHERBE, *épître à Duperrier.*)

Cependant les fléaux redoutables que le ciel semble tenir en réserve pour châtier les hommes dans ses jours de colère, désolaient la Provence: des pluies excessives avaient inondé les campagnes. En 1347, le vin, l'huile, le blé et tous les produits de la terre manquèrent également. On détruisit presque tous les animaux de basse-cour, parce qu'on n'avait plus de nourriture à leur donner. La viande de boucherie renchérit d'une manière effrayante. En ce temps de calamité le sort des familles pauvres fut surtout pitoyable. On vit des malheureux brouter l'herbe sauvage ou dévorer des animaux immondes. Encore ne pouvaient-ils se procurer ces alimens que par une faveur spéciale. On vit aussi des mères tourmentées par la faim, et brûlantes de frénésie, déchirer leurs enfans, puis manger les lambeaux de leur chair palpitante. La peste vint l'année suivante, peste la plus terrible et la plus étendue dont l'histoire ait gardé le souvenir. Née dans le royaume de Casan, elle se répandit sur les bords du Tanaïs et à Trésibonde; puis elle infesta l'Asie entière. Des galères génoises parties de la mer Noire la portèrent en Sicile. La Corse, la Sardaigne, les côtes de la Méditerranée en furent atteintes. Le fléau dévasta l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes où il fut à peine senti. Ensuite il passa les montagnes et se répandit en Provence. Le mal dévastateur frappait ses victimes avec une violence inouie, avec une rapidité inexprimable. Pour en être atteint sur-le-champ, il suffisait non-seulement de converser avec les malades ou de s'approcher d'eux, mais de toucher aux choses qu'ils avaient touchées. La terreur détruisit les rapports de bon voisinage, brisa tous les liens de famille, dessécha dans les cœurs toutes les affections, étouffa la voix de la nature et de la pitié, et n'en fit sortir que l'égoïsme. Quelques infortunés, croyant que la tristesse disposait à la maladie, singeaient la joie, grimaçaient le rire, se donnaient du mouvement pour s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles. La pudeur vit ses lois méconnues. Les femmes les plus jeunes, les plus belles, les plus modestes, ne craignaient pas de se faire servir par un jeune homme, et de se dépouiller devant lui de tout vêtement, aussi bien qu'elles auraient pu le faire devant une personne de leur sexe. Toutes les affaires cessèrent; tous les biens furent abandonnés; la plupart des habitations devinrent communes, et chacun suivit l'impulsion de son caprice. La peste dura en Provence seize mois, et la proie de la mort fut immense. De six personnes, il n'en échappa qu'une. Quelquefois dans cette confusion universelle, des pestiférés, hideux objets d'épouvante, étaient jetés dans la fosse avant d'avoir rendu le dernier soupir. Le bétail errant dans les champs déserts, les animaux domestiques chassés des maisons d'où s'exhalait une odeur fétide, succombèrent aussi à la violence de ce cruel fléau. Le pape Clément VI accomplit tous les devoirs de la charité chrétienne: il ne se contenta pas d'accorder des indulgences à ceux qui secouraient les malades et aux prêtres qui leur administraient les sacremens, il donna des sommes considérables pour le salaire des médecins voués au service des pauvres et pour l'enlèvement des cadavres gisans dans les rues d'Avignon.

Comme on ne pouvait attribuer une origine naturelle à un mal si meurtrier, on lui cherchait des causes extraordinaires et bizarres. Les uns assuraient qu'il était produit par une pluie de petits serpens invisibles; les autres l'expliquaient par un feu imperceptible qui infectait la masse de l'air; d'autres affirmaient qu'un

combat à outrance, livré entre les globes célestes dans les hautes régions de l'atmosphère, exerçait sur les corps humains une influence mortelle. Chez les esprits échauffés, il y avait place et crédit pour toutes les erreurs superstitieuses, pour toutes les visions extravagantes, et la fureur vint s'y mêler aussi. Une populace en délire se rua sur les juifs, faussement accusés d'empoisonner les puits et les fontaines; on égorgea ces malheureux, on les brûla sans miséricorde, on n'épargna pas même les enfans au berceau. Le pape, pour arrêter le cours de tant de cruautés, fut obligé de publier deux bulles et de mettre les Israélites sous sa protection spéciale. Durant les malheurs publics, la reine Jeanne et son époux, Louis de Tarente, vivaient tranquillement à Villeneuve-lez-Avignon, dans le palais du cardinal Napoléon des Ursins. Ils attendaient une occasion favorable pour retourner à Naples, qui fesait des vœux ardens pour le triomphe de Jeanne devenue subitement l'idole d'un peuple inconstant et frivole qui ne l'avait vue long-temps qu'avec indifférence: le départ de Louis de Hongrie qui fuyait la peste, leur fournit une occasion favorable, et ils se préparèrent à mettre à la voile (1).

Pétrarque résolut aussi de passer en Italie où la contagion était moins violente; avant de partir, il voulut revoir la belle Laure qu'il avait célébrée dans ses vers, et aimée si constamment. Il trouva la ville d'Avignon plongée dans la plus grande désolation; les chaleurs du mois de septembre 1347 avaient augmenté l'intensité du fléau; le poète vit plusieurs cadavres dans les rues, sur les places publiques pendant le trajet du pont Saint-Bénézet à la maison de Laure de Sades. Il trouva la dame de ses pensées au milieu d'un cercle de femmes; elle était sérieuse et pensive, sans perles, sans guirlandes.

— Signor Francesco! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle aperçut Pétrarque, soyez le bien-venu! Nous portez-vous des paroles de consolation?

— Noble dame, répondit le poète, la faulx de la mort renverse les hommes comme l'herbe. L'ange exterminateur a fait entendre sa trompette dans l'air; fuyez, fuyez cette terre, venez avec votre époux, venez en Italie!

— Je ne puis quitter Avignon, mes enfans, ma famille, répondit Laure.

Et elle se prit à pleurer.

Pétrarque ne put comprimer sa douleur; il sentit que ses yeux se mouillaient de larmes, et il se hâta de sortir en fesant des vœux pour que la contagion épargnât sa bien-aimée, qu'il ne devait plus revoir. En effet, quelques mois après son retour en Italie, on lui annonça la mort de Laurette de Sades. Il était à Vérone : dans sa douleur, il écrivit la note touchante qu'on lit encore sur son Virgile. Il y remarque que Laure est morte au même mois, au même jour, à la même heure où il l'avait vue trente ans auparavant pour la première fois.

« Laure, dit-il dans cette note, illustre par ses ver-
» tus et long-temps célébrée par mes vers, parut pour
» la première fois à mes yeux, au printemps de mon
» adolescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la
» première heure du jour, dans l'église de Sainte-Claire
» d'Avignon. Dans la même ville, au même mois d'a-
» vril, le même jour 6, et à la même heure, l'an 1348,
» cette lumière fut enlevée au monde, lorsque j'étais à
» Vérone, hélas! ignorant mon triste sort. La malheu-
» reuse nouvelle me fut apportée par une lettre de mon
» ami Louis : elle me trouva à Parme, la même année,
» le 19 mai, au matin. Ce corps si chaste et si beau
» fut déposé dans l'église des frères Mineurs, le soir
» du jour même de sa mort. Son ame, je n'en doute
» pas, est retournée au ciel d'où elle est venue. Pour
» conserver la mémoire douloureuse de cette perte,
» j'éprouve un certain plaisir mêlé d'amertume à écrire
» ceci : je l'écris préférablement sur mon Virgile, qui
» revient souvent à mes yeux, afin qu'il n'y ait plus
» rien qui me plaise dans cette vie, et que mon lien le
» plus fort étant rompu, je sois averti par la vue fré-
» quente de ces paroles, et par la juste appréciation
» d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Ba-
» bylone (1). »

Quel chant funèbre! quelle touchante épitaphe! Ces quelques lignes suffiraient pour immortaliser la belle Laure; mais le poète lui avait consacré ses plus chaleureuses inspirations.

On nous saura peut-être gré des recherches que nous avons faites sur une française qui inspira une si durable passion au plus grand poète de son siècle.

« L'histoire des mœurs, dit Michelet (2), est sur-
» tout celle de la femme. Nous avons parlé d'Héloïse
» et de Béatrix. Laure d'Avignon n'est pas comme
» Héloïse, la femme qui aime et se donne. Ce n'est
» point la Béatrix de Dante, dans laquelle l'idéal do-
» mine, et qui finit par se confondre avec l'éternelle
» beauté. Elle ne meurt pas jeune; elle n'a pas la glo-
» rieuse transfiguration de la mort. Elle accomplit
» toute sa destinée sur la terre. Elle est épouse, elle
» est mère, elle vieillit toujours adorée. Une passion si
» fidèle et si désintéressée, à cette époque de sensua-
» lité grossière, méritait bien de rester parmi les plus
» touchans souvenirs du quatorzième siècle. On aime
» à voir, dans ces temps de mort, une ame vivante,
» un amour vrai et pur qui suffit à une inspiration de
» trente années. On rajeunit à regarder cette belle et
» immortelle jeunesse d'ame. »

J.-M. Cayla.

(1) Augustin Fabre, *Histoire de Provence*, tome 2, page 298. — *Vie de Clément VI*, par Baluze. — Tessier, *Histoire des Papes qui ont siégé à Avignon*, page 168.

(1) *Pétrarque*, traduction de M. Foisset.
(2) *Histoire de France*, tome 3.

LE PROCÈS DES JUMEAUX DE LA RÉOLE.

Les réactions politiques ont toujours été désastreuses et sanglantes; rarement le parti vainqueur a fait grace au vaincu, et les exemples de généreuse clémence ne nous apparaissent que de loin en loin dans l'histoire. L'ivresse de la victoire qu'on vient de remporter, les cris de la vengeance, les excès qui provoquent d'autres excès, l'exaltation, le fanatisme des opinions politiques, plus effervescent encore que le fanatisme religieux, tout, dans le premier moment excite l'homme à user de représailles; la voix du repentir se fait quelquefois entendre plus tard; regrets inutiles, les ennemis injustement immolés sont morts!

Depuis les guerres de religion, la France n'avait pas vu ses propres enfans s'entrégorger les uns les autres. L'effrayant tocsin de 1789 sonna tout-à-coup d'innombrables funérailles; un épouvantable instrument de mort resta long-temps en permanence sur nos places publiques, et le peuple si long-temps opprimé fut terrible dans la promptitude et la sévérité de sa justice. L'innocent et le coupable montèrent sur le même échafaud, leurs têtes tombèrent sous le même couteau! les victoires, les guerres de l'empire ne firent pas oublier aux parens, aux amis des victimes les maux qu'ils avaient soufferts, et lorsque la réaction royaliste de 1814 rendit les Bourbons à la France, plusieurs villes du midi furent les théâtres d'épouvantables excès; Brune et Ramel furent impitoyablement massacrés, l'un à Avignon, l'autre à Toulouse; les frères Faucher plus connus sous le nom de la Réole (1), furent condamnés à mort par un conseil de querre; ils ne purent trouver un avocat assez courageux pour se charger de leur défense; on ne les jugea pas dignes de les faire asseoir dans l'enceinte du palais du justice, et en sortant du fort du Hâ, ils furent fusillés après avoir essuyé les injures d'une population irritée. Ce procès a eu trop de retentissement pour ne pas trouver place dans un recueil spécialement consacré à reproduire les épisodes dramatiques de l'histoire méridionale; nous empruntons les détails de cette cause célèbre à un des organes les plus impartiaux de la presse judiciaire (2). Les faits y sont racontés, exposés avec clarté précision et vérité.

Avant de rapporter les circonstances de ce procès, triste monument d'une époque où tant d'hommes, grands par les services qu'ils avaient rendus à la liberté et à la patrie, tombèrent victimes de l'esprit de réaction, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil en arrière, pour faire apprécier jusqu'à quel point s'explique et se justifie l'intérêt qui s'est attaché à la mémoire des frères Faucher, et a rendu leur nom en quelque sorte populaire.

César et Constantin Faucher, nés à la Réole, le 20 mars 1759, le même jour, à la même heure et de la même manière, nourris, élevés ensemble, étaient d'une ressemblance si parfaite, que leurs parens avaient peine à les distinguer autrement que par la couleur différente de leurs vêtemens. Mêmes traits, même taille, mêmes goûts, mêmes succès et enfin mêmes malheurs; tout leur fut pareil, et leur existence put être considérée comme un phénomène de la nature qui s'était plue à former un seul homme en deux êtres. Enfin, comme on l'a dit dans le temps: « Chacun était deux, tous deux étaient un. »

César et Constantin reçurent une éducation forte et brillante. A l'âge de quinze ans, leur père, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Michel, et qui exerçait dans la Gironde les fonctions de commissaire des guerres, les fit admettre dans les chevau-légers de la maison du roi. En 1780, ils passèrent en qualité d'officiers dans un régiment de dragons; mais durant les cinq années qui s'étaient écoulées depuis leur entrée aux chevau-légers, alliant l'étude des lois à celle de l'art militaire, ils s'étaient fait recevoir avocats.

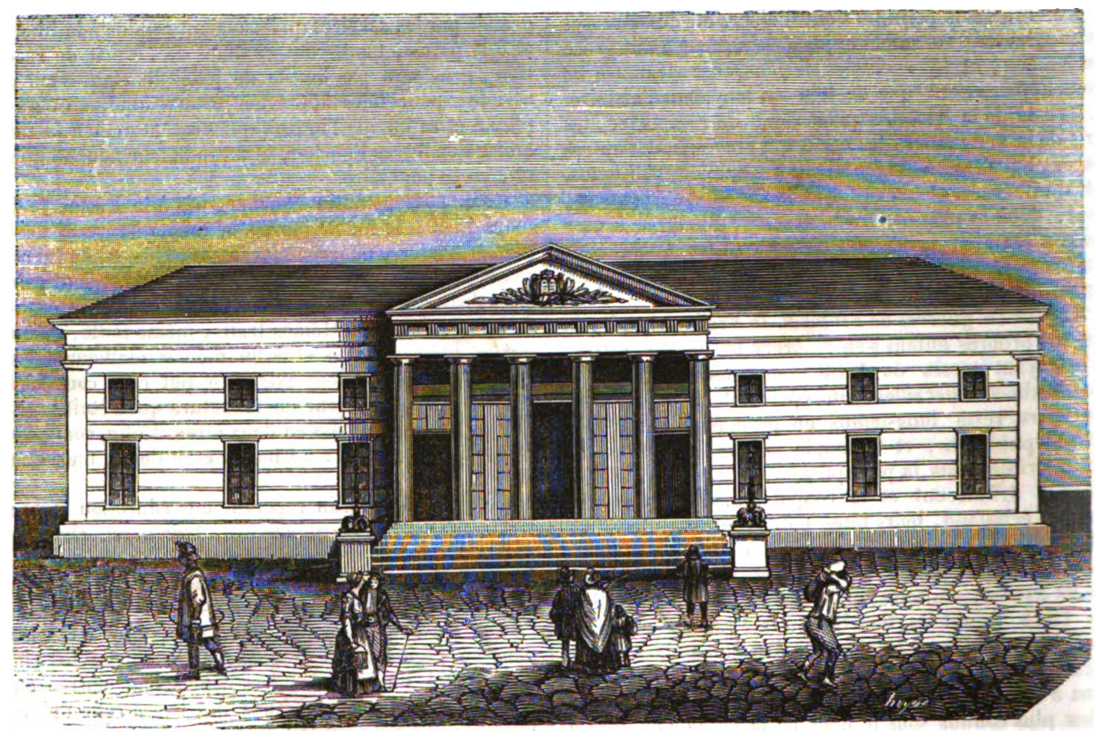
Jusqu'en 1789, les deux frères Faucher vécurent ignorés, consacrés tous entiers à la culture des sciences et des lettres; partisans de la réforme et voués aux intérêts du peuple, ils vinrent à Paris après la session de l'Assemblée Constituante, et ne tardèrent pas à se concilier l'affection de Necker, de Bailly et de Mirabeau, qui avaient apprécié leur droiture et leur patriotisme.

En 1791, César fut nommé président du district de la Réole, et commandant des gardes nationales du département; Constantin fut fait à la même époque commissaire du roi, et puis chef de la municipalité de la Réole, et leur administration, pendant laquelle le pays fut ravagé par la disette et les inondations, leur donna occasion d'exercer leur énergie comme leur bienfaisance et leur désintéressement.

Quatre-vingt-treize arriva; l'ennemi envahissait les frontières; la guerre civile ensanglantait la Vendée: les frères Faucher recommencèrent en qualité de volontaires leur carrière militaire; ils formèrent un corps franc d'infanterie, sous le nom d'*Enfans de la Réole*, avec lequel ils furent dirigés contre les Vendéens. Egalement valeureux, également dévoués, les deux frères obtinrent successivement, et sur les mêmes champs de bataille, les mêmes grades, et enfin, après une nouvelle action d'éclat, ils furent le même jour, et sur le même théâtre de gloire, nommés tous deux généraux

(1) La ville de la Réole s'élève en amphithéâtre sur une colline dont les pieds se baignent dans la Garonne, et forment la rive droite de ce fleuve. On ignore l'époque de sa fondation; son ancien nom. *Reüla*, signifiait *Péage* en langue celtique. On y trouve des traces de la religion païenne: un temple subsiste encore, c'est l'édifice appele la *grande-école*. Le bois sacré du temple était dans le quartier du *Bourg-neuf*. On y voyait aussi autrefois le château des Quatre-Sœurs, bâti par les Sarrasins, et décrit par Froissard. La Réole fut prise d'assaut par les protestans en 1577. (*Note du Directeur.*)

(2) Voir la *Gazette des Tribunaux*, 14 et 17 juin 1840.



PALAIS DE JUSTICE DE BORDEAUX.

de brigade. C'était un spectacle touchant que celui de la vive amitié dont les deux frères se donnaient incessamment, en présence de la rude et robuste armée républicaine, des témoignages réciproques. A Fontenai, Constantin reçoit un coup de sabre; César, légerement blessé lui-même, se précipite au-devant lui, le couvre de son corps, panse sa blessure. le reconduit à Niort, continue de le soigner, et ne reparaît a l'armée que lorsque son frère est en état de reprendre les armes.

A l'attaque de la forêt de Vouvans, le 13 mai 1793, Constantin venait d'être démonté, lorsque le cheval de César, qui courait à son secours, tombe aussi percé de coups; lui-même, atteint de dix coups de sabre à la tête, d'un à la main et d'une balle dans la poitrine, est renversé sur la place; mais à ses cris de : « vive la République ! » les cavaliers qu'il commandait exécutent une charge pour le dégager, et cet effort décisif et désespéré fixe la victoire sous les drapeaux républicains. « La balle que j'ai reçue, écrivait plus tard César à sa mère, m'est arrivée revêtue des trois couleurs : avec un morceau de mon habit, un de ma veste rouge et un de ma chemise; ces couleurs nationales l'enveloppaient encore à son extraction, qui s'est faite sept heures après. »

Amis d'une sage liberté, mais ennemis des excès révolutionnaires, les frères Faucher n'avaient pas dissimulé leur attachement au parti de la Gironde; ils furent accusés de fédéralisme, arrêtés par les ordres du représentant du peuple Laignelot, et traduits, le 1er janvier 1794, au tribunal révolutionnaire séant à Rochefort.

Préparés au sort qui les attendait, César et Constantin parurent calmes et assurés devant cette justice expéditive. Leur arrêt de mort fut prononcé; le lendemain ils devaient le subir. Déjà les apprêts de leur supplice étaient terminés, déjà ils avaient traversé d'un pas ferme l'espace qui séparait la geôle du lieu des exécutions, et César mettait le pied sur la première marche de l'échafaud, lorsque le représentant Lequinio donna l'ordre de surseoir. Echappés ainsi par miracle à une mort qu'ils n'avaient pas plus méritée qu'ils ne la craignaient, les deux jumeaux furent rendus à la liberté après la révision de leur procès dont le jugement fut annulé.

Bientôt les deux frères furent rappelés à l'armée de Rhin et Moselle; mais leurs blessures et leurs infirmités ne leur permettaient plus un service actif. Kléber, leur ami, en proposant de les réformer, écrivait à cette

époque au ministère : « Ils ne peuvent plus aller en avant ; mais qu'on les place comme pièces de position, cela leur conviendra ; je les connais, ils n'aiment point à aller en arrière.

Bonaparte, devenu premier consul, nomma Constantin sous-préfet de la Réole, le 3 avril 1800, et César membre du conseil général de la Gironde, le 15 mai de la même année. Ils remplirent ces fonctions jusqu'en 1803, mais alors leur opinion n'étant plus en harmonie avec les actes du gouvernement, et pensant que ceux qui avaient combattu pour la liberté devaient se retirer quand la liberté était détruite, ils donnèrent simultanément leur démission, et demeurèrent étrangers aux affaires publiques durant les onze années qui s'écoulèrent jusqu'à la chute du gouvernement impérial.

Durant ce long intervalle, les frères Faucher éprouvèrent les vicissitudes de la fortune. Ils s'étaient livrés à des spéculations commerciales; une partie de leurs biens était engagée dans la banque territoriale; la faillite de cet établissement la leur enleva. Ils résolurent dès lors de terminer leurs jours à la Réole dans le repos et l'obscurité.

Mais il n'en devait pas être ainsi. Bordeaux, le 12 mars 1814, avait ouvert ses portes aux Anglais, dont un poste fut placé à Saint-Macaire. Le dépôt du 118. régiment de ligne, établi à la Réole, enleva ce poste. On fit courir le bruit alors que les frères Faucher avaient organisé ce coup de main; on parla de les traduire en jugement; l'accusation était notoirement fausse, et n'eut pas de suites. Plus tard elle devait se renouveler.

A la fin de 1814, César et Constantin furent appelés par leurs affaires à Paris; ils y étaient encore au 20 mars 1815. Les promesses que faisait alors Napoléon, l'espoir que conçurent les frères Faucher, de l'établissement sincère des libertés constitutionnelles, les engagèrent à prendre de nouveau part à la chose publique. César accepta les fonctions de représentant du collége électoral de la Réole; Constantin fut élu maire de la même ville. Le 14 juin, tous deux furent nommés chevaliers de légion-d'honneur et maréchaux-de-camp à l'armée des Pyrénées-Orientales. Enfin, lorsque le département de la Gironde fut mis en état de siége, Constantin reçut le commandement des arrondissemens de la Réole et de Bazas.

Le règne des Cent-jours passa comme un sinistre éclair, et le 21 juillet, les deux frères Faucher reçurent du général Clausel, commandant à Bordeaux, l'avis officiel que, d'après une mesure générale ordonnée par le roi, rentré une seconde fois dans Paris, ils devaient cesser immédiatement leurs fonctions de généraux, et se retirer dans leurs foyers. Constantin fit aussitôt part de cette décision au commandant de la gendarmerie, seul corps militaire qui se trouvât en ce moment à la Réole. Le lendemain, 21 juillet, en sa qualité de maire, il fit enlever et détruire les insignes tricolores qui flottaient sur les monumens et établissemens publics, et les fit remplacer par des drapeaux blancs. Après s'être acquitté de ces soins, et le même jour, il résigna entre les mains du préfet ses fonctions de maire.

Cependant, dans cette même journée du 22 juillet, des soldats en marche, appartenant à différens corps, insultèrent au pavillon royal et le renversèrent sur différens points; la tranquillité, toutefois, ne fut point troublée dans la ville, et le lendemain tout était calme encore. Mais déjà la nouvelle de l'atteinte portée aux insignes royalistes avait été propagée jusqu'à Bordeaux, et les clameurs homicides de la réaction menaçaient les frères Faucher. Le lundi 24, les volontaires royaux à cheval, accompagnés d'un ramas de paysans des arrondissemens voisins, arrivèrent à la Réole. Cette troupe, qui venait assister à l'installation des nouvelles autorités, arrêtait tout ce qui se trouvait à sa portée, et forçait les citoyens à crier *vive le roi!* Ceux qui ne criaient pas assez vite ou assez haut étaient maltraités, et en même temps les volontaires et les chevaliers du brassard faisaient retentir l'air de leurs menaces, criant : « A bas les frères Faucher ! A mort les généraux de la Réole ! » et deux d'entre eux, enchérissant sur ces homicides clameurs, répétaient à haute voix par intervalles : « Qu'on nous livre les Faucher, et nous boirons » chacun un verre de leur sang ! ! ! »

A ces vociférations atroces, la fureur de la bande s'enflamme, croissant d'instant en instant. Bientôt un groupe d'environ deux cents individus se forma en tumulte devant le bâtiment appelé les Bénédictins, où se trouvent réunis la municipalité, la sous-préfecture et le tribunal. Des cris s'élevèrent : « Il faut aller tuer les généraux Faucher !.... A mort ! A mort les bonapartistes ! » Le groupe se mit aussitôt en marche pour aller exécuter son dessein, mais la bonne contenance des habitans en imposa aux furieux, la troupe se dispersa, et ce ne fut plus qu'isolément que les cris de mort retentirent dans les rues de la cité effrayée.

Du 25 au 30, cet état de désordre continua, et ce fut alors seulement que les volontaires royaux retournèrent à Bordeaux, suivis de la tourbe qu'ils avaient amenée derrière eux.

Cependant les frères Faucher, incessamment menacés, avaient dû demander aux autorités une protection efficace; ils avaient dû en même temps prendre des mesures nécessaires à leur sûreté contre les lâches qui espéraient les surprendre sans défense. Dans ce but, ils avaient écrit plusieurs lettres au maire et au sous-préfet, mais ne recevant aucune réponse, ils se décidèrent à s'adresser directement au général commandant le département. Le 29 juillet, ils lui écrivirent la lettre suivante, qui devait devenir sitôt la cause ou le prétexte du moins de leur perte :

« Général, vous commandez encore, et jusqu'au dernier moment nous vous rendrons compte de la situation des contrées que vous avez confiées à notre commandement.

» Nos fonctions de général cessèrent avec la journée du 21 juillet.

» Le 22, à l'aube, conformément à votre ordre du jour, le drapeau blanc fut arboré par mes soins, comme maire de la Réole. Quelques heures après, je déclarai par écrit au sous-préfet que je tenais à honneur d'avoir été élu maire de la Réole, mais que, de ce moment, je cessais mes fonctions de maire provisoire, parce que, n'y ayant plus de danger, je ne voulais pas remplir des fonctions arbitrairement déléguées par le préfet.

» Peu après, les drapeaux blancs furent abattus par

des militaires d'un corps en marche, qui allèrent auparavant en prévenir le sous-préfet.

» Ces militaires ont sans doute fait une faute..... Mais, général, jugez de l'influence de leur erreur ! à l'apparition de la cocarde et du drapeau blancs, l'armée de Toulouse s'est débandée. Plusieurs militaires arrivant sur les bateaux ayant vu le 21 flotter sur notre maison un grand drapeau tricolore s'y rallièrent, et une députation de quarante-cinq sous-officiers vint en leur nom me demander de les conduire sous ces couleurs au service de la patrie : « Nous voulons mourir pour elle », me disaient-ils.... Puis des larmes tombaient sur leurs galons. En me voyant dans l'impossibilité de leur parler, par ma trop grande émotion, ils me pressèrent dans leurs bras : les uns me touchaient les mains, d'autres la tête, d'autres mes habits... Général, ce ne sont pas là de mauvais Français.

» De nombreux soldats, une armée se serait ralliée encore ici dans ces derniers momens; mais ouvertement, officiellement, on met en usage tous les moyens pour dissoudre nos corps militaires. Des hommes revêtus d'uniformes, dits gardes royaux, sont arrivés lundi, 24, à la Réole, et, de concert avec les autorités constituées, ils dirent aux divers détachemens de militaires : « Notre bon roi n'a plus besoin d'armée; c'est un bon père, il vous renvoie chacun dans vos familles. Recevez une feuille de route, et on va vous fournir le logement et la nourriture. » C'est ce qui est fait sur-le-champ. Par ce moyen, nous voyons régulièrement licencier à la Réole l'armée de Bayonne, une partie de celle de Toulouse, et de nombreux détachemens de celle de Bordeaux.

» Les faits des hommes dits gardes royaux ne se bornent pas là. Nous mettons sous cette enveloppe les lettres que nous avons écrites au maire de la Réole le 24 et le 25; vous y verrez la violation des domiciles, les excès commis sur les citoyens..... Nous apprenons que des scènes semblables ont eu lieu à Bordeaux.

» Dans cet état de choses, notre maison est réellement en état de siége; *et, au moment où nous écrivons, nos armes sont là, nos avenues éclairées, et le corps de la place en défense, et nous ne craignons pas la désertion de la garnison de la place.*

» Cet état respectable est respecté par ces messieurs qui attaquent, frappent des hommes faibles, des enfans !...

» Le sous-préfet P.... est l'ame de ce mouvement de crime et de désorganisation; c'est lui qui, par le moyen de M. Duhamel de Castels, a fait venir ici, le 24, des bandes de paysans armés, appelés des arrondissemens voisins; c'est lui qui a appelé lesdits gardes royaux; c'est lui qui ouvertement les pousse en avant, et comme les amis du préfet doivent avoir une conduite analogue, chacun dans l'ordre de ses fonctions, son ami, le procureur du roi, et son substitut, viennent de lancer un mandat d'amener pour prévention de crime, non pas contre les criminels qui ont tenté d'assassiner le sieur Albert, qui ont frappé sa fille, foulé aux pieds la dame Peyroulet, etc., etc., mais contre Jean Dubois, vigneron, qui a commis le crime épouvantable de dire hautement : « Que l'état actuel n'était que passager, et que les amis de la patrie triompheraient; qu'il l'avait lu dans un livre ancien. »

» Ces messieurs, dits gardes royaux à cheval, grossis de gardes royaux de ces contrées, ne s'élèvent pas à plus de cent chevaux; nous enlèverons ces messieurs et comprimerons leurs satellites; ce serait l'affaire de deux heures en plein midi, avec les seules forces que notre population bonne nous offre; mais nous craignons que cet acte de juste défense puisse être le signal de la guerre civile, ou au moins contrarie les dispositions de notre général, spécialement chargé encore de tout ce qui tient à l'ordre public. Nous vous aurions une grande obligation si vous nous disiez quelle est la marche que nous devons tenir dans cet état de crise, pour être en aide à la patrie en souffrance.

» Cette lettre vous est remise par un patriote de confiance.

» Nous sommes, etc.

» Le général C. Faucher. »

Au moment où le général Clausel reçut cette lettre, il venait d'apprendre qu'il était porté sur la liste de proscription comprise en la fameuse ordonnance du 24 juillet, et où se trouvaient les noms du maréchal Ney, de Labédoyère, de Réal, etc., etc. Tout occupé des préparatifs de son départ, bien éloigné de juger cette pièce capable de compromettre ceux qui l'avaient écrite, et n'y voyant dans sa loyauté que la juste expression des craintes qu'éprouvaient pour leurs personnes et pour la sûreté de leurs compatriotes deux citoyens naguère appelés par la confiance générale aux premières fonctions de la cité, il la transmit au préfet du département pour que celui-ci pût prendre les mesures nécessaires et faire droit à d'équitables réclamations.

Le préfet reçut cette lettre le jour même, et ce magistrat, qui sans doute n'avait pas assez fermé l'oreille aux préventions dont dès son arrivée on l'entourait, loin de juger les frères Faucher dignes de sa protection, frappé qu'il était de cette phrase : « Notre maison est réellement en état de siége, et au moment où nous écrivons, nos armes sont là, nos avenues éclairées, et le corps de la place en défense.... », ne vit en eux que des ennemis du nouvel ordre de choses, et s'imagina que leur domicile recélait une immense provision d'armes et de munitions de toute espèce, et que d'un instant à l'autre ils allaient lever l'étendard de la révolte. En conséquence, il prit l'arrêté suivant :

« Le préfet, etc.; vu la lettre en date de la Réole, du 27 juillet, signée le général Faucher, adressée au général Clausel, et à nous officiellement transmise par ledit général Clausel, le 28 du courant;

» Vu la lettre en date de la Réole, le 27 juillet, signée César Faucher et Constantin Faucher, adressée au maire de cette ville;

» Considérant que de ces lettres résulte l'aveu que les frères Faucher ont dans leur maison un amas d'armes, et qu'ils y ont réuni des individus armés;

» Vu l'article 76 de l'acte constitutionnel du 22 frimaire an VIII, arrête :

» Article 1er. Le capitaine de gendarmerie du département de la Gironde est requis de faire, dans la maison des sieurs César et Constantin Faucher, de la ville de la Réole, les perquisitions nécessaires pour s'assurer si elle renferme un nombre d'individus armés ou un dépôt d'armes.



CONSTANTIN FAUCHER.

» Art. 2. Le capitaine de gendarmerie du département dressera procès-verbal de sa perquisition, conformément aux lois, et il le remettra à M. le procureur du roi près le tribunal de première instance de la Réole, pour être, par ce magistrat, pris telles mesures que de raison.

» Fait à Bordeaux, le 29 juillet 1815.

En vertu de cet ordre, le 31 juillet après midi, trente gendarmes garnissent tout à coup les cours et les portes d'entrée de la maison de MM. Faucher, qui est en même temps cernée par un corps d'Espagnols et de volontaires royalistes; le capitaine de gendarmerie, après avoir donné connaissance de l'ordre dont il est porteur aux deux généraux, procède à la perquisition et en dresse procès-verbal duquel il résulte que dans une pièce basse servant de salle à manger il a trouvé : 2 fusils double de chasse; 8 fusils simples de chasse, dont 3 hors de service ; un fusil de munition, une carabine de chasse; 2 pistolets en cuivre; une paire idem d'arçon ; 3 sabres de cavalerie légère; 2 briquets sans fourreaux; 7 vieilles épées, dont 5 ne peuvent sortir du fourreau ; 8 pétards gros comme le petit doigt, et enfin 7 piques dont 2 pour drapeaux.

« Interpellés de représenter les munitions de guerre qu'ils pouvaient avoir dans leur maison, les frères Faucher nous ont fait à l'instant apporter un vase de terre contenant trente-neuf cartouches de guerre et six pierres à fusil. »

Le capitaine de gendarmerie avait à peine exécuté l'arrêt du préfet, qu'il reçut du procureur du roi à la Réole, le même dont parlait C. Faucher dans sa lettre, l'ordre de saisir les deux frères et de les traduire devant lui. Le même jour, César et Constantin étaient jetés dans les prisons de la ville; le lendemain, un ordre émané du procureur-général à Bordeaux, statua qu'ils seraient mis à sa disposition et transférés sur-le-champ au fort du Hâ.

Ils y arrivèrent deux jours après, non sans avoir échappé à de grands dangers, car un attroupement de plus de six cents paysans et volontaires royalistes avait été à leur rencontre sur le chemin de Bouhaut, manifestant hautement l'intention de les massacrer, et témoignant plus tard sa rage, lorsqu'il avait appris que le capitaine de gendarmerie, pour soustraire ses prisonniers à leur fureur, les avait fait secrètement embarquer sur un bateau qui les conduisit jusqu'à Bordeaux.

C'était un dimanche que les deux frères infortunés étaient arrivés au fort du Hâ, et dans la disposition d'esprit où ils se trouvaient, forcés de songer à la défense qu'ils allaient avoir à présenter à leurs ennemis, on conçoit qu'ils eussent dû négliger d'accomplir les devoirs religieux du septième jour; l'aumônier des prisons, oubliant les préceptes de charité dont son sacré ministère lui faisait un devoir, l'abbé Rousseau leur adressa le soir même la lettre suivante :

« Messieurs, je vous ai attendus à la chapelle, afin de vous procurer les consolations de la sainte messe; je vous y attendais avec d'autant plus de confiance que j'imaginais que cet acte de religion vous était familier. Vous avez scandalisé *vos confrères* en ne remplissant pas ce devoir qui est commun à tous les prisonniers catholiques.

» *J'imagine que vous vous ennuyez.* Je vous envoie les nouvelles du jour, elles sont propres à vous faire faire des réflexions sérieuses sur *les motifs* et les causes de votre arrestation. Je vous salue, etc. »

Ces nouvelles du jour étaient le numéro d'un journal bordelais, contenant l'abominable article que nous allons reproduire comme échantillon de la polémique de ces malheureux temps, et que la presse royaliste de Paris s'empressa de copier.

« Les frères Constantin et César Faucher, de la Réole, ces deux misérables que leur conduite forcenée a su rendre si fameux parmi nous, et dont on ne prononce le nom qu'avec horreur, viennent enfin d'être pris et jetés dans les prisons de la Réole. Nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs quelques détails curieux qui nous parviennent à l'instant sur cette arrestation.

» Le 31 juillet, M. Lavaissière, assisté de la force armée, s'étant transporté dans leur domicile, y trouva un petit arsenal composé de vingt fusils de chasse, quatre espingoles, avec une douzaine d'épées ou de sabres, les pierriers appartenant à la ville, et deux autres pierriers qu'ils avaient volés à M. N....

» Toutes ces armes furent aussitôt enlevées et portées à la commune.

» Ils ne tardèrent pas à subir eux-mêmes leur premier interrogatoire sur ce premier fait; mais bien d'autres accusations pèsent sur eux, acte en fut dressé, et ils furent conduits en prison.

» Le lendemain était un jour de foire à la Réole : le bruit de leur arrestation avait attiré une foule considérable de curieux, dont pas un ne voulut se retirer avant d'avoir eu le plaisir de les suivre au tribunal où ils devaient subir un nouvel interrogatoire,

» Il est impossible de peindre l'indignation de ce

peuple immense groupé autour d'eux et les accablant des injures les plus outrageantes. *Monstres ! Bêtes féroces ! Scélérats !* telles étaient les épithètes qui leur pleuvaient de toutes parts. Celui-ci leur redemandait l'argent qu'ils lui avaient volé; celui-là leur père qu'ils firent jadis périr sur l'échafaud. Les paysans, surtout, étaient furieux, et tous voulaient les mettre en pièces. Un d'eux tenait même déjà César par son habit; un mouvement de plus, il était perdu.

» Si des êtres aussi vils, aussi profondément méprisables pouvaient être humiliés de quelque chose, ils l'eussent été sans doute de se voir ainsi l'objet de l'exécration publique. L'escorte dont ils étaient accompagnés se composait uniquement des citoyens de la ville.

» Mais pendant tout le jour, la contenance de ces deux jumeaux révolutionnaires était à étudier : on pouvait lire sur leurs méchantes figures la conviction du crime, la crainte du châtiment, l'effroi surtout que leur inspirait un peuple irrité, tout prêt à se faire justice à lui-même; et cependant une audace inconcevable, cette audace de la scélératesse qui leur est si familière, semblait parfois faire taire en eux tout autre sentiment. Mais ce n'était là qu'un masque qui n'en imposait plus à la multitude.

» Le procès de ces coupables s'instruit sans relâche; nous pouvons donc espérer qu'enfin justice sera faite de ces infâmes turpitudes. Puisse leur châtiment effrayer ceux qui seraient tentés de les imiter ! Mais puissent surtout de bien plus grands coupables encore ne pas échapper à celui qu'appelle sur leurs têtes la France indignée de leurs exécrables forfaits ! »

En lisant cet article, évidemment dicté par l'autorité au journal de ceux qui s'intitulaient exclusivement les *honnêtes gens*, et que leur faisait tenir, *pour les désennuyer*, la charité d'un des agens les plus actifs du parti qui triomphait, les frères Faucher purent prévoir quel sort leur était réservé.

Un mois s'écoula, durant lequel les deux frères Faucher étroitement renfermés dans la partie du fort du Hâ appelée *la Tour*, qui jusqu'alors avait été exclusivement réservée aux forçats, furent en proie à toute espèce de persécutions et de tortures. Plusieurs fois ils avaient été interrogés; de nombreux témoins avaient été entendus. Le 23 août, le colonel prince de Santa-Croce vint, accompagné d'un officier, de la part de M. le comte de Vioménil, gouverneur, demander leurs qualités, pour procéder à la formation d'un conseil de guerre; et ce fut avec une indicible surprise qu'ils apprirent qu'ils étaient accusés d'avoir résisté aux ordres du gouvernement; d'avoir conservé, contre sa volonté, le commandement dont ils avaient été chargés pendant les Cent-jours; d'avoir excité les citoyens à la guerre civile, en réunissant chez eux des personnes armées qui faisaient un service militaire; d'avoir enfin détourné des soldats du roi, en les engageant à se joindre à la bande d'un chef de partisans nommé Florian.

Bientôt l'instruction fut parvenue à son terme. Les frères Faucher dès long-temps avaient eu des relations d'estime et d'intimité avec un avocat à Bordeaux, et qui depuis occupa un poste éminent dans les régions parlementaires; ils s'adressèrent à lui pour le prier de se charger de présenter leur défense. Cette fois encore une douloureuse déception les attendait.

« L'avocat, dit l'historien abbé Montgaillard, poussa la réserve jusqu'à refuser d'eux un magnifique camée antique représentant la tête de Démosthènes, que César Faucher avait rapporté d'Italie. Il ne voulait rien conserver qui pût lui rappeler d'anciens et bons amis qu'il effaçait de son souvenir dès l'instant qu'ils avaient trahi la cause de la légitimité. » Du reste, il ne fut pas le seul à refuser son appui aux infortunés jumeaux de la Réole, et le barreau de Bordeaux, illustré jadis par tant d'hommes de talent et de cœur, ne put leur offrir un seul avocat qui consentît à leur prêter sa parole.

Les frères Faucher supportèrent ce nouveau coup avec une résignation rare. Ils devaient comparaître deux jours après devant le Conseil de guerre. Leurs soins pour obtenir, dans ce dernier intervalle, un défenseur, furent inutiles, et le jour du jugement arriva sans qu'ils eussent pu se procurer aucune des pièces qu'ils eussent opposées victorieusement à l'accusation.

Le 22 septembre, le Conseil de guerre permanent de la 11e division militaire s'assembla au Château-Trompette.

Les accusés furent introduits libres, sans fers, devant le Conseil : ils n'étaient point accompagnés d'un défenseur officieux. Cette circonstance fut le sujet d'une difficulté qui fut bientôt levée. Le Conseil, considérant que le refus des défenseurs choisis par les accusés ou nommés d'office par le rapporteur, et l'impossibilité d'en trouver un, ne pouvaient retarder la convocation ni la tenue de sa séance, en conformité de l'article 20 de la loi du 11 frimaire an V, qui veut que, dans aucun cas, *le défenseur ne puisse* retarder la tenue du Conseil de guerre, ordonna qu'il serait passé outre aux débats.

On procéda à l'interrogatoire des accusés; les deux frères répondirent en ces termes : « Je m'appelle Faucher, âgé de cinquante-six ans, citoyen français, né et domicilié à la Réole, ne renonçant point au bénéfice légitime résultant des grades et qualités que m'ont valus mes services et mes blessures, reçues pour la défense de la patrie; mais déclarant que je prends habituellement le titre de citoyen français, ne regardant les autres que comme désignation de fonctions dont on quitte les décorations quand on cesse de les exercer. »

Le reste des interrogatoires n'a pas été recueilli, et nous serions dans l'impossibilité de les reproduire. Le plumitif de la séance constate seulement que quarante témoins à charge et treize à décharge furent entendus. Les journaux et les écrits indépendans de l'époque font du reste un unanime éloge de la fermeté, de la présence d'esprit, de l'éloquence avec lesquelles les frères Faucher présentèrent leur défense, se servant mutuellement d'avocats, et faisant preuve du même courage et du même calme qu'ils avaient déployé si souvent sur le champ de bataille.

Un des principaux journaux de Paris, en rendant compte très succinctement de ce procès, insérait les lignes suivantes, que l'on peut considérer comme le résumé des témoignages recueillis contre les prévenus :

« César et Constantin Faucher de la Réole, frères



CÉSAR FAUCHER.

jumeaux, ont, depuis long-temps, acquis une malheureuse célébrité, par l'influence qu'ils ont exercée aux époques désastreuses de la Révolution sur une certaine classe de la population de la ville de la Réole et des environs.

» La seconde apparition du *fléau de l'Europe* devait réveiller les espérances de tous ces esprits turbulens, tourmentés de la soif de l'intrigue, et lassés d'un oubli dans lequel ils auraient dû s'estimer heureux d'être laissés; aussi les frères Faucher reparurent-ils aussitôt sur la scène, s'empressant d'offrir leurs services à l'homme qui venait de faire un appel à tout ce qu'il y avait de vicieux en France.

» L'arrivée des deux frères dans le pays fut le signal de toutes sortes de désordres : les bons citoyens furent menacés, poursuivis par des furieux, sûrs d'être protégés par leurs chefs; la Réole fut le théâtre des scènes les plus scandaleuses et des plus affreuses orgies, des outrages furent prodigués aux images du roi, des concussions, des réquisitions, des vexations de toute espèce pesèrent sur les habitans paisibles, des soldats égarés, mêlés aux hommes de la lie du peuple, se répandirent dans les environs, multipliant les excès les plus coupables, les violences les plus actives contre toutes les personnes connues pour la pureté de leurs principes et leur attachement au roi.

» Cet état déplorable aurait dû naturellement avoir un terme quand la cause de l'usurpateur fut perdue; mais non : la province qui, en 1814, avait été l'avant-garde des royalistes de France, fut, en 1815, la dernière à jouir des bienfaits de la restauration. Pendant que le drapeau blanc flottait dans tout le royaume, on proclamait encore un souverain *qui n'avait que des soldats de carton ;* et la Réole, comprimée par les frères Faucher, semblait se déclarer le dernier boulevard de ce parti odieux...

» Mais une force majeure marcha pour réduire ces deux hommes, qui avaient transformé leur maison en une forteresse; et, contraints de céder, ils furent transférés à Bordeaux, dans les prisons du fort du Hâ. »

Les débats avaient duré un jour et demi devant le Conseil ; le soir du second jour, le jugement qu'il était facile de prévoir fut prononcé à l'unanimité sur toutes les questions. César et Constantin étaient déclarés coupables et condamnés à la peine de mort.

Lecture leur fut donnée du jugement dans la nuit du 24 au 25 septembre, à deux heures du matin, en présence de la garde assemblée. Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent étroitement embrassés quelques instans, au milieu de l'émotion que ne cherchaient pas à dissimuler les soldats témoins de cette scène.

Cependant il leur restait encore vingt-quatre heures pour se pourvoir en révision. Pressés par les instances de leur famille, ils s'y déterminèrent, et cette fois du moins ils trouvèrent des avocats pour faire valoir les nombreux moyens de nullité que présentait de la procédure. Me Roullet, avocat-consultant, se chargea de leur défense, et son peu d'habitude de plaider lui ayant fait désirer qu'un conseil choisi parmi l'élite du barreau lui fût adjoint, le bâtonnier de l'Ordre des avocats, Me Denucé, désigna pour former ce conseil, dont il consentait à faire lui-même partie, Mes Albespi, Emerigon et Gergeres.

Le 26 septembre, le pourvoi des frères Faucher fut porté devant le Conseil de révision. Les avocats de César et de Constantin firent successivement valoir six moyens contre la composition du Conseil de guerre et le jugement qu'il avait rendu. Lorsqu'ils eurent cessé leurs plaidoiries, le commissaire du roi prit la parole.

« Deux freres, dit-il, se glorifiant d'une horrible solidarité placés sous l'égide de la clémence royale, osaient lever audacieusement leur tête hideuse d'un demi-siècle de crimes. Après vingt-cinq ans d'absence, assis sur le trône des rois ses aïeux, Sa Majesté avait défendu aux lois, avait défendu aux tombeaux, d'accuser les dévastateurs de la France. Les tombeaux restaient silencieux! Les parens des victimes laissaient vivre leurs bourreaux! Les frères Faucher existaient à la Réole!!

» Avides de nouveaux crimes, ils accoururent à Paris quand l'ennemi du monde y apparut de nouveau, menaçant la France des jours de deuil de 1793. Exécuteurs de ses ordres, ministres de ses vengeances, les frères Faucher furent envoyés au nommé Clausel, si digne de tels agens... Constantin se fit élire maire de la Réole: dès lors la révolte, la dévastation, le pillage, les concussions, la guerre civile furent organisés dans les deux arrondissemens, livrés à la fureur des frères Faucher.

» Cependant, les nobles alliés du meilleur des rois le ramenèrent dans sa capitale, le 8 juillet, et Sa Majesté y répandit de nouveau les trésors d'une clémence inépuisable... »

L'orateur, déclarant ensuite que les crimes imputés aux frères Faucher n'appartiennent ni aux opinions politiques, ni aux circonstances, et sont des crimes contre la société même, prévus par le code de toutes

les nations civilisées, entra dans la discussion des moyens de nullité présentés par les défenseurs, et conclut à leur rejet.

Le Conseil de révision, après quelques minutes de délibération, confirma, à la majorité absolue, le jugement du Conseil de guerre.

César et Constantin apprirent avec résignation qu'il ne leur restait plus aucun espoir : « Le temps ordinaire de la vie est de soixante ans, dirent-ils à l'un de leurs défenseurs qui témoignait devant eux sa douleur et ses regrets, nous en avons cinquante-six, ainsi ce n'est que de quatre ans que s'abrège le temps probable de notre existence. »

Ils passèrent la nuit du 26 et la matinée du 27 à faire leurs dernières dispositions, à recommander leurs neveux à la bienveillance de leurs amis et à leur faire de touchans adieux. Deux lettres écrites par eux à M. Malardeau, notaire à Marmande, leur intime ami, nous semblent dignes d'être consignées ici, comme un modèle de sentiment et de résignation, en même temps qu'un témoignage du calme et de la sérénité avec lesquels ils envisageaient la mort.

» Vos meilleurs amis, près de perdre la vie, se bercent de l'espoir de vous embrasser encore une fois avant la catastrophe; mais comme il est possible que la manière dont on la hâte nous prive de ce dernier et vif plaisir, nous nous occupons de vous et de Mme Malardeau. Nous avons fait le bien tant que nous l'avons pu, et dans toute l'étendue de notre sphère d'activité : nous ne nous reprochons aucune action, aucune pensée pour le mal d'autrui; on va nous donner la mort, mais l'honneur est sauvé. Les chefs d'accusation sont révolutionnaires, ainsi que le jugement. Vous avez perdu tout ce que vous aimiez le plus au monde, vous finissez de perdre ce que vous aviez de plus cher sur la terre.

» Vous tiendrez désormais peu à la vie, excepté pour vous consacrer à votre femme. Vivez long-temps ensemble, et puissiez-vous vous suffire et mourir ensemble le même jour! Nous vous recommandons la jeune famille que nous laissons après nous; elle vous regardera comme son conseil nécessaire; nous lui léguons vos lumières et votre tendresse pour nous : nous avons là une sécurité par son repos, pour son bonheur...

» Nous avons entendu notre sentence avec sang-froid, et la sérénité de notre ame n'en a pas été troublée. Les misérables auteurs des scènes actuelles en ont été étonnés : ils ne se connaissent pas en ames fortes.

» Nous ne sommes attendris qu'en pensant à nos amis, et vous savez bien que notre cœur battra pour vous jusqu'au terme extrême : nous savons aussi que notre image vous suivra au tombeau.

» Adieu, le meilleur des hommes et des amis,

» Constantin Faucher. »

« Des cachots du fort du Hâ, ce 26 septembre 1815.

» Et moi aussi, mon excellent ami, je veux vous dire un dernier adieu! Vous connaissez notre cœur, et vous savez si jamais il fut coupable de pensées criminelles. Nous tombons victimes d'une réaction dans laquelle les gens que nous avons le plus obligés sont ceux qui ont cherché le plus à nous nuire. Nous avons démasqué la malveillance, écrasé les faux témoins, forcé les rétractations; mais le parti était pris : on voulait boire notre sang; on espère par là effrayer ceux qui conservent des idées libérales. Nous avons connu de grands dangers dans notre translation du fort du Hâ au Château-Trompette. Des coups d'épée ont passé à quelques lignes de nos flancs et n'ont pas changé notre attitude. Elle était celle de gens habitués aux chances de la vie et qui, n'ayant pas levé un front orgueilleux dans la prospérité, ne savent point courber la tête sous le malheur. Il nous frappe debout.

» Adieu, mon ami; nous vous léguons et à Mme Malardeau de tendres souvenirs. Vous fîtes d'autres pertes, mais votre cœur brisé n'en est devenu que plus sensible. Je vous recommande, comme mon frère, notre jeune famille. Nous allons faire de nouvelles dispositions pour elle; mais conservez celles que vous avez jusqu'à ce que celles-ci vous soient remises. Servez de guide et d'appui à ces enfans de notre adoption, et songez que c'est encore nous aimer que de leur être utile. Adieu, bon ami... » César Faucher. »

L'autorité militaire, depuis la mise en jugement des deux frères, avait pris à Bordeaux des mesures extraordinaires : des pièces de canon et un piquet de troupes stationnaient jour et nuit sur la place du fort du Hâ.

Le 27, la garde nationale fut convoquée; les volontaires royaux à cheval et la légion de Marie-Thérèse étaient sur pied.

César et Constantin Faucher, avertis que le moment de l'exécution était venu, se vêtirent, suivant leur habitude, de vêtemens pareils, et consistant cette fois en polonaises de drap bleu, pantalons de molleton blanc, à pieds, pas de cravates, et le col de la chemise rabattu; ils sortirent, d'un pas calme et en se donnant le bras, de la prison, pour se rendre à une prairie désignée pour lieu du supplice, et située en face de la Chartreuse, cimetière de Bordeaux. Ils s'étaient donné le dernier baiser avant de sortir de leur cachot, craignant qu'au moment suprême leur sensibilité n'affaiblît la fermeté de leur courage.

Pendant le trajet qui dura plus d'une heure et qu'ils firent à pied, ils ne perdirent pas un moment ce calme et cette tranquillité sans ostentation qu'ils avaient conservés depuis leur arrestation. Quelques amis, qui dans cette terrible circonstance, n'avaient pas craint de se trouver sur le passage pour leur donner un dernier témoignage d'affection, furent salués par eux d'un coup d'œil de reconnaissance et d'un mélancolique sourire.

Arrivés au terme fatal, ils refusèrent de se laisser bander les yeux et de se mettre à genoux, puis se serrant la main avec effusion, et présentant, tête haute, leur poitrine à demi découverte, ils attendirent la mort.

César commanda le feu, et percés des mêmes coups ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Sous la restauration le nom des frères Faucher resta dans l'oubli. En 1830, on voulut réhabiliter leur mémoire; on les ensevelit dans le cimetière de la Chartreuse; on devait leur élever un tombeau; mais ce projet n'a pas été mis à exécution; une longue pierre indique seule l'endroit où dorment les jumeaux de la Réole.

Eugène Pontet.



UNE APPARITION DU DIABLE.

Je ne sais pas si Dieu existe, disait un jour certain gentilhomme toulousain; mais pour le Diable, j'en réponds : il sortait de chez un juif de ses amis, qui lui avait vendu fort cher quelques mille pistoles dont il avait besoin; c'était en l'an 1646. Ce jeune-homme était un cadet de bonne maison, Ernest de Sainte-Foi, qu'on destinait à l'état ecclésiastique. Ce projet contrariait ses penchans, et il se livrait à toute sorte d'excès, afin d'empêcher ses parens de le faire entrer dans l'Eglise. Dans ce but, il avait des duels, il fesait des dettes, il se compromettait autant qu'il était en lui.

Au fond, il était sage et doux, plein de bonnes intentions, irréprochable dans ses mœurs; et c'est pour cela même qu'il ne voulait pas être un prêtre indigne : il s'éloignait d'un état où il n'était pas appelé. Pour mettre une barrière entre lui et les dignités ecclésiastiques, il résolut, après bien des fredaines infructueuses, de risquer une dernière faute, presque un crime; il ne voulait rien moins qu'enlever une jeune fille, sage et belle, non dans aucune intention coupable, mais pour le bruit et le scandale qu'il en devait résulter. C'était pour fournir aux frais de cet enlèvement, qu'Ernest s'était adressé à l'usurier le plus renommé de la ville, un homme consommé dans son état, la fine fleur des usuriers. Il se nommait Rapiamus; soit que le hasard eût fait coïncider le nom et la chose, soit que ses nombreuses victimes l'eussent de la sorte baptisé.

Rapiamus donc était un honnête voleur, qui mettait un homme à la mendicité avec des formes et des politesses exquises. Sa main gluante et froide avait une odeur de métal; quand il vous pressait dans ses bras, cette main vous chatouillait : il avait un regard qui fouillait dans les poches, et il manquait toujours quelque chose à ceux qui venaient de le quitter. Ernest de Sainte-Foi, après avoir eu recours souvent à ce misérable, venait de lui céder le revenu de son dernier bénéfice, car il était déjà pourvu, pour les mille pistoles dont il avait besoin. Dès qu'il fut en possession de son argent, il tendit des filets pour y prendre l'innocente proie qu'il avait déjà choisie.

Sur les bords de la Garonne, vis-à-vis la Dalbade, il y avait, dans l'île de Tounis, une petite maison de bois, habitée par une vieille femme et sa fille; elles vivaient de leur travail. La fille qui se nommait Denise, était citée dans tout ce quartier pour sa sagesse, sa beauté, son amour pour sa vieille mère. Ernest avait entendu vanter la jeune fille; il l'avait même admirée un, jour qu'en allant aux bains de Tounis, il l'avait aperçue à sa fenêtre, au milieu des vases de fleurs qu'elle arrosait tous les matins. Denise chantait, à demi-voix, un beau cantique qu'elle avait entendu à l'église et qu'elle voulait rappeler à sa mémoire. L'aspect incertain de la jeune fille qui, par intervalles rapides, apparaissait à la fenêtre, les sons timides de cette voix d'enfant qui bourdonnaient dans les fleurs; tout cela venait vers Ernest, comme un parfum céleste. D'abord il se reprocha vivement à lui-même de faire servir à ses projets, cette jeune fille, sage et heureuse, dont il compromettait sans doute et le bonheur et la réputation. Mais il se fit en même temps les plus ingénieux raisonnemens, pour se démontrer que Denise trouverait son avantage à l'exécution de son projet.

D'abord, il résolut de la confier aussitôt qu'il l'aurait enlevée à sa mère, aux soins d'un bon prêtre de ses amis, qui, pour mettre à l'abri sa vertu, n'hésiterait pas à lui ouvrir un asile sûr dans sa maison, pour qu'elle ne fût pas ailleurs en danger de mal faire : ainsi sa réputation restait sauvée, et le prêtre serait garant de sa vertu. D'un autre côté, la justice informerait contre lui, et le condamnerait sans doute à payer des dommages-intérêts à la jeune personne pour l'indemniser de la violence qu'elle aurait subie; par ce moyen, Denise serait riche, et trouverait plus facilement un mari.

Il n'y avait pas à hésiter : Ernest prit des mesures, s'assura du concours de quelques amis, et fut communiquer son projet au prêtre dont il espérait de faire un honnête complice. Ce bon prêtre, ami d'Ernest, était un ancien lieutenant au régiment du Languedoc : il avait conservé, dans son nouvel état, quelque chose de sa première profession, les vertus surtout : la franchise et le courage. Il approuvait les répugnances qu'éprouvait le Chevalier pour le ministère dont le devoir dépassait ses forces; et le jeune homme comptait avec raison le gagner; on le nommait le père Cabassol. Le pauvre le connaissait; il était appelé par les vieux pécheurs qui avaient des remords à leur dernière heure; enfin, un saint et brave prêtre dont quelques vieilles dévotes disaient du mal.

Ernest de Sainte-Foi alla lui proposer son cas. — Père Cabassol, lui dit-il, je veux enlever une jolie fille qui me plaît, et remplir Toulouse de scandale. Je vous prie de me donner un coup de main dans cette affaire, et de me prêter votre maison pour l'y cacher pendant quelques jours. — Ventre-bleu! s'écrie le saint homme qui n'avait pas tout-à-fait purgé son style des locutions un peu lestes des camps, est-ce à moi qu'on fait de pareilles propositions? Mais, j'oublierais que je suis prêtre, qu'en ma qualité d'homma d'honneur, je repousserais avec indignation de vous seconder dans une telle circonstance. Y pensez-vous mon enfant?.... Mais que je suis simple de donner dans le piége! C'est une plaisanterie, et vous raillez. Un homme bien né comme vous, un chrétien ne descend jamais à ces vilaines actions.

Le Chevalier fut alors obligé de développer sérieusement son projet au père Cabassol, et de lui en expliquer les motifs, tels que nous les avons déduits plus haut. — Père Cabassol, lui dit-il en finissant, ré-

fléchissez : cette jeune fille n'est compromise en aucune sorte par ce que je vais faire, si vous me secondez ; bien plus, elle en doit retirer de notables avantages, et principalement une dot qui lui fera trouver un mari. Si vous me refusez au contraire, elle et moi nous sommes perdus; car je l'enleverai tout de même, et je ne réponds pas des suites. En prononçant ces dernières paroles, Ernest de Sainte-Foi sortit avec un air déterminé ; le père Cabassol vit qu'il était bien résolu à tenter l'entreprise, il l'arrêta.

Enragé que vous êtes, lui dit-il, attendez un instant ; voyons : entendons-nous. Sainte-Foi ravi de le voir céder, accepta toutes les transactions qui ne compromettaient pas son projet, et le bon père Cabassol, qui n'était pas un grand casuiste, et décidait toutes les questions avec son cœur, se laissa aller et promit de garder chez lui la jeune fille. Le bon homme se promettait bien d'envoyer avertir la mère, dès qu'il connaîtrait celle qu'on allait lui donner à garder. Il voulut mettre à couvert son caractère, il avait raison. Pourvu que le bruit courût dans la ville que le Chevalier de Sainte-Foi avait enlevé une jeune fille, voilà tout ce qu'Ernest demandait, et il sortit satisfait pour aller exécuter son dessein.

Il était déja sur le seuil, lorsqu'il fut heurté violemment par un homme qui appelait à grands cris le père Cabassol, et se précipitait dans l'appartement. Ernest reconnut avec étonnement le domestique de M. Rapiamus, son juif d'usurier qui le jour même l'avait écorché. La curiosité l'emporta dans ce moment, et il rentra chez le prêtre, pour apprendre ce que venait chercher dans cette maison le valet de son ennemi. Ce valet avait nom Solinquet; grand et maigre, les cheveux aplatis sur les tempes, les oreilles larges et minces, les yeux toujours ouverts, comme s'il eût cherché quelqu'un pour le dévorer. Ce long individu fesait la cour à M. Rapiamus pour avoir son héritage : il avait mérité la confiance de son patron par une abstinence soutenue ; il n'avait jamais faim, et lorsque M. Rapiamus le fesait asseoir à sa table, bien plus pour prendre du repos que de la nourriture, Solinquet avait toujours peur d'attrapper une indigestion. Il partageait une allumette en quatre pour faire de l'économie; et lorsqu'il trouvait un denier dans la rue, il l'enveloppait dans du papier et le serrait au fond d'un tiroir.

M. Rapiamus l'adorait, et concentrait sur lui toutes ses affections. Solinquet était aux yeux du vieil avare le beau idéal de l'humanité. Aussi, lorsque venait le jour de sa fête, il mettait solennellement la main dans sa poche, et lui repromettait périodiquement un écu d'or, que, dans un élan de générosité, il lui avait promis une première fois. Solinquet, ému jusqu'aux larmes, serrait avec expression la main de son doux maître; et celui-ci, ravi d'un si beau caractère, oubliait pour lui tous ses parens, même sa pauvre sœur qu'il savait être veuve et sans secours, avec une fille dont il était le parrain.

Cette fille c'était Denise : Denise obligée de travailler pour vivre, tandis que son oncle couchait, mangeait et vivait dans l'or. Dieu punit enfin cet homme sans entrailles : il fut frappé d'un mal violent, et dans la crainte d'être volé, à ses derniers momens, par son cher Solinquet, il l'éloigna sous prétexte de l'envoyer quérir un confesseur. Solinquet avait donné dans le piége. Il s'était précipité chez le père Cabassol, pour le conjurer de venir au secours de son maître. Le prêtre n'hésita pas un instant; il suivit Solinquet, tandisque, de son côté, le Chevalier de Sainte-Foi courut à ses projets.

Denise ne prévoyait pas, la bonne créature, les piéges qu'on allait lui tendre ; et le soir, comme elle avait fait le matin, elle arrosait des fleurs, elle chantait son cantique. Les petites gens sont comme les petits oiseaux, toujours gais et chantans, souriant à la providence qui ne leur donne que peu, tandisque les puissans et les riches, ces animaux voraces, hurlent dans leurs tanières, où ils se gorgent de pâture. La jeune fille avait fini sa journée ; elle était contente, parce que son esprit et ses sens toujours appliqués à son œuvre n'avaient ressenti aucune mauvaise impression. Elle sortit, pour aller à l'église de la Dalbade faire sa prière; sa mère, qui était un peu malade, ne put l'accompagner, et Denise seule se dirigea vers le saint lieu.

Ernest de Sainte-Foi et ses hommes l'attendaient sur le pont qui joint l'île de Tounis à la ville; aussitôt qu'ils la virent s'approcher, ils se saisirent d'elle. On étouffa ses cris, on maîtrisa sans peine ses mouvemens. La pauvre enfant, glacée de crainte, s'évanouit dans les bras du Chevalier qui se repentait alors d'avoir exécuté son projet. On plaça dans une chaise la jeune fille, et dans un instant, elle fut transportée dans la maison du père Cabassol. Il était absent; son domestique reçut Ernest et la jeune fille : il avait reçu des ordres pour cela. Dès que le jeune homme vit son entreprise accomplie, il congédia bien vîte son monde, recommandant à tous ses amis d'aller publier partout, dans les bals et les cabarets, car on était en carnaval, l'aventure qu'il avait menée à si bonne fin. Il leur recommanda surtout de ne pas nommer Denise, et de ne compromettre que lui.

Il attendait le retour du père Cabassol. Ernest ne pouvait laisser Denise seule, surtout dans l'état où elle était. Il lui prodigua les soins les plus empressés pour lui faire reprendre ses esprits. Secondé par des domestiques du père Cabassol, il réussit bientôt à la ranimer. Dès qu'elle respira et qu'elle eut vaincu l'oppression qui pesait sur son sein, Ernest fit silence et la considéra avec attention. Il ne l'avait jusqu'alors aperçue que de loin, et comme à la dérobée; il put alors l'observer à loisir. Denise était par son âge entre l'enfance et la jeunesse; et, comme ces arbres où l'on voit à la fois les dernières fleurs et les premiers fruits, elle unissait sur son visage les grâces ingénues de l'enfance à la beauté de la jeunesse. La délicatesse de son teint éclatait, relevée par des cheveux très noirs; sa bouche était pure comme une grenade entr'ouverte que le vent seul a touchée. Le Chevalier de Sainte-Foi fut saisi d'un profond respect et d'une sorte de crainte lorsqu'il vit de près une beauté si parfaite. Le malheureux allait comprendre qu'on ne joue point ainsi avec son cœur, et qu'on tombe dans le péril, quand on le cherche en imprudent.

Il craignait déja de voir Denise ouvrir les yeux,

il se repentait de lui avoir fait outrage ; il était prêt à tomber à ses pieds; il aurait voulu pouvoir la rendre à sa mère avant qu'elle ne revînt à elle-même. Le ravisseur enfin était pris à son propre piége, et la fièvre s'allumait dans son jeune sang. Quand Denise jeta sur lui son premier regard, il devint tremblant et interdit ; quand elle l'interrogea, il ne put lui répondre. Où suis-je, disait-elle? où m'avez-vous conduite? Vous qui avez usé de violence pour m'enlever à ma mère; vous, monseigneur, ayez pitié de moi. Ayez pitié de ma mère malade. Si elle ne voit pas revenir sa fille, elle en mourra de chagrin. En même tems elle pleurait, elle joignait les mains, elle tombait à genoux devant Ernest. Celui-ci la releva et Denise qui le vit pâlir et qui sentit sa main trembler dans la sienne, fut étonnée de cette sorte de prodige. Elle le regarda long-temps avec étonnement; elle s'imagina d'abord que ce jeune homme était, comme elle, victime de la violence, et qu'un même sort les unissait tous deux. Mais Ernest lui fit un aveu sincère de tout ce qui s'était passé : il lui exposa sa position, ses projets ; il la rassura, en lui disant qu'elle était chez le père Cabassol. Voyez, lui dit-il, vous êtes ici dans une sainte maison : ce crucifix, cette image de la Vierge, ce reliquaire, ce bénitier près du lit, doit vous indiquer la demeure d'un homme d'église. Il va venir, et lui-même vous conduira chez votre mère, puisque vous l'ordonnez. Il vaudrait mieux cependant attendre jusqu'à demain, et que les plaintes de votre mère pussent se faire entendre et m'accuser; mais puisque vous l'ordonnez je dois me soumettre. Arrivera maintenant ce que Dieu voudra; aussi bien, je ne tiens plus à mon projet. Votre vue m'a troublé; je ne me reconnais plus moi-même ; et vraiment je crois que je ferai bien d'embrasser l'état ecclésiastique que je repoussais. Vous me regardez avec haine et mépris; je le vois, je suis malheureux et je ne trouverai dans le monde que des chagrins, maintenant que je vous ai fait outrage. Il en aurait dit davantage, mais l'arrivée du père Cabassol l'arrêta. Il laissa le saint homme régler et clore son aventure comme il l'entendrait; et lui, plus troublé, plus triste que jamais, sortit pour aller dans la ville perdre son émotion dans les plaisirs, et s'étourdir par les folles joies du carnaval.

Ses amis, quelques-uns, du moins, l'attendaient chez lui pour apprendre l'issue de cette intrigue; les autres étaient allés déja dans plusieurs sociétés raconter l'enlèvement, et faire retentir bien haut le nom de Sainte-Foi. Ernest voulut aller juger par lui-même de l'effet que produisait la nouvelle ; les déguisemens étaient prêts; on se masqua, et l'on se fit porter dans des chaises, à l'hôtel du Sénéchal, qui recevait ce jour-là. Ernest s'était déguisé en Lucifer; il avait armé son front de cornes, ses mains de griffes, et son dos d'une queue; de lourdes chaînes entouraient son cou, ses épaules, ses reins; il était horrible et tout-à-fait infernal. Son entrée produisit beaucoup d'effet; on connaissait l'aventure de la nuit, et toutes les dames jetèrent des regards pleins d'intérêt sur le Chevalier qu'elles regardaient comme un héros. Tout ce qui brille et jette de l'éclat dans le caractère d'un homme, plaît généralement aux femmes, soit vice, soit vertu. Ernest de Sainte-Foi concentra sur lui toute l'attention. Il avait donné de sa personne l'idée qu'il voulait, et tout allait en dehors de lui-même au gré de ses désirs. Mais en lui-même, il en était bien autrement. En brisant le joug que sa famille ne pouvait désormais lui faire subir, il avait posé sur sa tête, un joug encore plus terrible. Il s'était affranchi d'une contrariété, il venait de subir une grande passion. Le bruit et l'éclat du monde ne purent le distraire, et il sortit plus triste et plus sombre qu'il n'était entré.

Telle fut sa préoccupation quand il fut seul dans la rue, qu'au lieu de rentrer chez lui, il s'abandonna à ses rêveries, et courut au hasard dans les rues silencieuses et obscures. Pendant ce temps, le père Cabassol rassurait la mère de Denise; d'un autre côté Rapiamus expirait dans les bras de Solinquet. Les derniers momens de l'usurier furent une lutte violente entre lui et la mort. Le père Cabassol l'avait sollicité vainement de restituer le fruit de ses usures, et le Diable eut toute la peine du monde à lui faire rendre l'ame, lui qui n'avait jamais rendu les salutations qu'on lui adressait.

Solinquet, qui était assis à ses côtés, pleura très amèrement, tant qu'il put craindre de le voir échapper à la mort; mais, dès que la pâleur et l'affaiblissement du vieillard lui indiquèrent que M. Rapiamus n'avait plus qu'un moment à vivre, Solinquet essuya ses larmes, et se leva. Le père Cabassol venait de sortir, en promettant de revenir bientôt : et ce brave Solinquet songeait, avant le retour du prêtre, à glisser la main dans le coffre-fort du patron. Rapiamus ne le perdait pas de vue, et son regard mourant se fixait sur Solinquet dont il devinait les intentions. Le valet aurait bien voulu fouiller dans les armoires et les tiroirs où son patron renfermait ses richesses; l'usurier soupçonneux avait caché dans son lit toutes ses clefs et s'était couché dessus. Solinquet, qui se doutait de la ruse, s'approcha du mourant, comme pour examiner s'il n'avait pas besoin de lui. Par malheur, Rapiamus, beaucoup plus jaloux de conserver son or que sa vie, ne lui demandait rien, et restait immobile, couché sur ses clefs qui lui entraient dans les chairs. Cette position vous gêne, mon cher maître, lui dit Solinquet; permettez-moi de passer la main sous vos épaules pour vous soulever. A cette proposition, le vieillard parut se ranimer : il serra sa main, et montrant le poing à Solinquet, il le regarda de manière à l'épouvanter. Le disciple eut peur, en effet, et n'insista plus pour donner à son maître une position plus commode.

L'avarice et la cupidité le poussaient cependant : il voulait saisir quelques parcelles de la riche succession qui allait s'ouvrir. Le voilà qui cherche dans tous les réduits, où il pensait que M. Rapiamus avait pu enfouir son or. Le Moribond, qui le voyait tout bouleverser autour de lui, et quelquefois même s'approcher des cachettes qui recelaient ses doublons, était dans une agitation impossible à décrire, et se tordait sur son lit en poussant des gémissemens. Solinquet continuait ses perquisitions, et comme la clarté du feu ne l'éclairait pas assez, il s'avisa d'allumer un flambeau. On voyait sur la cheminée deux lou-



UNE APPARITION DU DIABLE.

gies de cire jaune dont on avait fait cadeau à l'usurier. Ne trouvant pas à les vendre à un assez bon prix, il les laissait en attendant sur sa cheminée, qu'elles ornaient sans jamais l'éclairer. Solinquet dans un instant aussi décisif, n'hésita pas à se servir de ces bougies. M. Rapiamus soupira lorsque son perfide valet alluma le premier flambeau, qui lui était tombé sous la main; mais quand il le vit saisir l'autre bougie, et que deux flammes éclatantes brillèrent à ses yeux mourans, le malheureux ne résista plus à la douleur de voir ce qu'il avait le plus redouté pendant sa vie, c'est-à-dire brûler la chandelle par les deux bouts. Il ferma les yeux à cette lumière importune, poussa un grand soupir, et mourut.

A ce soupir extrême, Solinquet se tourna vers son maître. — Avez-vous fini, lui dit-il froidement? c'est bien heureux. Le misérable allait se précipiter sur les clefs du coffre-fort, quand arriva le père Cabassol, qui espérait ramener le vieil avare à de meilleurs sentimens. Vous arrivez trop tard, M. l'abbé, dit Solinquet, il vient d'expirer, et le Diable vient d'emporter son ame. — Le père Cabassol vivement affligé, imposa silence au domestique, et lui fit observer gravement qu'il ne fallait point sonder les jugemens de Dieu; que M. Rapiamus avait pu se repentir à ses derniers momens. Solinquet allait toujours et continuait le panégyrique de son maître. — Il est damné, M. l'abbé, ou Dieu n'est pas juste. Comment voulez-vous que Dieu sauve un homme que j'ai servi pendant six ans, sans qu'il m'ait donné un denier pour mes gages. Un homme qui me nourrissait mal et me fesait porter ses vieux habits, quand ils ne pouvaient plus lui servir. Vous le voyez, M. l'abbé, je suis d'une maigreur qui outrage la nature, et d'une tenue qui insulte l'honnêteté.

Solinquet avait son but, en soutenant que M. Rapiamus était damné : il voulait empêcher le père Cabassol de passer la nuit près du corps, à prier pour le défunt comme c'était l'usage. Mais le prêtre, qui ne connaissait que son devoir, se mit à genoux au coin du feu et récita son bréviaire. Solinquet s'assit en face de lui, et se promit d'accomplir ses projets quand l'abbé se serait endormi; ce qui ne pouvait tarder fort longtemps.

Comme il l'avait prévu, le père Cabassol, qui s'était assis après avoir récité son office, s'endormit profondément. Solinquet, qui feignait de dormir, et de temps en temps observait l'abbé, attendit que la nuit fût plus

avancée, pour procéder avec plus de sécurité à l'ouverture des tiroirs et des armoires. Aussitôt que minuit sonnera, se dit-il, j'irai fermer notre porte, et je me plongerai dans l'or. Il finissait à peine de parler que minuit sonna. Il y a quelque chose de solennel dans ces sons égaux qui, à de longs intervalles, viennent frapper douze fois l'oreille au milieu du silence de la nuit. Quoique Solinquet eût une ame vulgaire fort insensible à la poésie, c'était un pauvre esprit que la superstition avait atteint, et qui se recueillit un moment quant il se souvint que cette heure était celle des apparitions et des fantômes: D'ailleurs la présence d'un cadavre donnait encore plus de puissance à ces sortes de pensées.

La vue du père Cabassol lui rendit tout son courage, et la cupidité domptant la peine, il commença ses manœuvres. Mais voilà qu'au moment où il ouvrait les yeux et retirait la jambe pour se mettre sur son séan, il entendit du côté de la porte comme un bruit de chaînes, qui le fit frémir. Il n'eut plus la force de se lever, et resta sur son siège. Il voulut appeler le père Cabassol et ce fut en vain: sa langue resta glacée. Cependant le bruit approchait, et Solinquet, tremblant de tous ses membres, vit apparaître au fond de la salle le Diable en personne, qui venait apparemment chercher le défunt et s'emparer de son corps. Immobile, et les yeux démesurément ouverts par l'effroi, Solinquet observait le Diable, et tremblait d'être emporté vivant avec son maître.

Le Diable entra sans faire beaucoup de façons, s'approcha de M. Rapiamus, et fit une exclamation pleine de pitié en voyant qu'il était mort. Solinquet ne comprenait rien à l'étonnement du diable et le trouvait assez bon homme. Si Satan s'était tenu à distance, il aurait pu peut-être se faire à sa présence, et supporter son aspect; mais le Diable s'étant approché du feu comme pour se chauffer, Solinquet, qui vit distinctement ses griffes et ses cornes tomba la face contre terre, et pria le roi des ténèbres de ne pas l'enlever.

Je vous en prie, Monseigneur, lui disait-il, faites-moi grâce; considérez que je n'ai rien de commun avec cet usurier qui vient de tomber en votre puissance. Ernest de Sainte-Foi, car c'était lui qui venait d'entrer, trouvant la porte ouverte, et voulant se garantir du froid de la nuit qui l'avait saisi, Ernest de Sainte-Foi se souvint alors du costume sous lequel il s'était déguisé. En voyant l'effroi de Solinquet, il comprit aussitôt le parti qu'il pouvait retirer de son effroi. Le bruit courait dans le quartier que M. Rapiamus avait fait testament en faveur de son valet; et n'avait rien laissé à des parens qui étaient dignes cependant de son affection. Ernest ne connaissait pas ces parens pauvres que Rapiamus avait frustrés, au dire des voisins, de la part qui leur revenait dans son héritage; mais il détestait cordialement Solinquet, et saisit l'occasion de faire un acte de justice. Il grossit sa voix, et frappant avec force sur l'épaule de Solinquet, il lui ordonna de se lever; de déposer sur la table tous les papiers du défunt: le Diable voulait reprendre l'original du pacte qu'ils avaient fait ensemble autrefois.

Solinquet obéit sans répliquer: il alla s'emparer des clefs qui étaient sous le cadavre de M. Rapiamus, ouvrit le tiroir où l'avare serrait ses papiers, et déposa plusieurs liasses poudreuses sur la table. S'il eût considéré avec attention le Diable qui lui donnait des ordres, cet imbécile Solinquet eût reconnu sans peine la supercherie dont il était la dupe; mais la crainte qui lui serrait le cœur, l'empêchait de regarder le Diable en face; il obéissait en silence et détournait la tête. Quand les ordres de Satan furent exécutés, Solinquet demanda la permission de sortir et il l'obtint.

Ernest s'assit devant la table et parcourut rapidement tous les papiers qui lui tombèrent sous la main. Il brûla plusieurs des obligations qu'il avait consenties au profit du juif, jusqu'à concurrence des sommes que M. Rapiamus lui avait volées. Le testament du défunt en faveur de Solinquet fut aussi détruit sans pitié. Pendant que le Chevalier accomplissait ainsi, sans aucun scrupule, ces actes de haute justice, le père Cabassol se réveilla du profond sommeil où il était plongé. Le jour allait bientôt paraître. A la vue d'Ernest, qui n'avait point quitté son costume, le prêtre ne fut pas épouvanté. Qui êtes-vous, dit-il froidement? Que signifie cette phantasmagorie? Ernest alors ôta son masque et lui raconta ce qui venait de se passer, et ce qu'il avait fait; puis il ajouta: C'est une bonne action, n'est-ce pas? J'ai eu beaucoup à faire pour réparer les chagrins que je causai hier à cette fille si sage et si jolie, que nous avons enlevée. Ah! père Cabassol, Dieu m'a bien puni. J'aime cette jeune fille; j'aime Denise avec passion; je mourrai si je ne peux lui donner ma main. Un moment, interrompit le prêtre, on ne meurt pas ainsi, et je me charge d'arranger cette affaire, si vous êtes raisonnable et si vous vous abandonnez à mes conseils. Ernest jura d'être soumis comme un enfant, et le père Cabassol le fit asseoir près de lui au coin du feu pour lui développer son projet. Il commençait d'entrer en matière quand Solinquet entra suivi de deux femmes; c'était Denise et sa mère qu'il était allé chercher.

Le père Cabassol conduisit dans une chambre voisine la mère et la fille, et le Chevalier de Sainte-Foi qui avait laissé tomber ses chaînes, arraché ses cornes et jetté son masque en voyant Denise. Le domestique stupéfait resta près du mort à refléchir sur les tristes effets de la peur. Pendant ce temps le père Cabassol expliqua la conduite d'Ernest, et la justifia autant qu'il lui fut possible. Ses paroles étaient d'un grand poids auprès de la mère à qui le saint homme avait rendu sa fille, et le Chevalier cessa d'être un monstre à ses yeux. Mais quand elle apprit que, sans la connaître et par esprit de justice, il venait de brûler le testament qui lui enlevait la succession de son frère, quand Denise sut qu'Ernest de Sainte-Foi l'aimait et voulait l'épouser avant de connaître sa nouvelle fortune, la jeune fille rougit, et la mère se prit à pleurer. Le Chevalier tomba tout-à-coup aux genoux de la jeune fille. « Ordonnez de mon sort, lui dit-il? Que me conseillez-vous, Monsieur l'abbé, ajouta Denise? » Celui-ci répondit en mettant sa main dans la main d'Ernest: Au nom du Ciel, mon enfant, je vous conseille de vous donner au Diable, vous ne sauriez mieux faire. Denise suivit le conseil.

I. Latour, (*de St.-Ybars.*)

JEAN-FRANÇOIS LUCLOS.

Jean-François Duclos, né à Toulouse en 1705, fit ses études avec distinction au collége des jésuites de cette ville. Il fut reçu avocat au parlement en 1722, et honora toujours par sa conduite la noble profession qu'il avait embrassée. Il fut membre de l'Académie des Jeux Floraux en 1737, de celle des Sciences en 1751, et il avait été correspondant de l'Académie de Montauban dès 1744. Il avait en 1730 remporté le prix du discours sur ce sujet : *Le vice même est forcé de rendre hommage à la vertu.* Il débuta ainsi : « Le vice a » usurpé l'empire de la vertu : c'est une vérité dure » qu'on ne peut se dérober, mais il ne l'a pas entière- » ment détruite : elle exerce encore un reste de droit » sur l'homme. A l'innocence a succédé la honte; et la » vertu, chassée du cœur, trouve un dernier asile sur » le front qu'une fausse pudeur anime et colore malgré » lui. » Je ne dois pas oublier cette belle maxime qui sert d'épigraphe à ce discours : *La vertu fait des héros, le vice fait des esclaves.*

Le 3 mai 1738, il eut à faire l'éloge de *Clémence Isaure*, qui fut remarqué. J'en citerai ce passage sur Toulouse : « Nous portâmes à notre tour dans l'en- » ceinte de cette ville superbe, le premier goût des » beaux arts.... On vit.... les *Pétrone* jouir de l'ami- » tié de leurs souverains et de l'estime publique, comme » en avaient joui les *Virgile* et les *Horace*. Toulouse » après avoir donné naissance à *Antonius Primus*, eut » encore le plaisir de le posséder dans sa retraite, non » moins grand dans ce loisir studieux, par l'éclat de » son commerce littéraire avec *Martial*, qu'à la tête » des légions, lorsqu'il disposait du sort de l'empire. »

Le premier dimanche de 1742, il prononça un discours éloquent, intitulé *Sémonce*, suivant l'antique usage de l'Académie des *Jeux Floraux*. Il disait : « Sans l'étude » des règles, sans les connaissances acquises, l'ima- » gination des poètes n'enfantera que des chimères et » des monstres; ils iront se briser contre tous les écueils. » La lumière, l'éclat qui accompagnent leurs vers, ne » serviront qu'à éclairer *leurs naufrages*. » — Passant ensuite aux orateurs, il demande : « Pourquoi les ou- » vrages *d'Homère* ne sauraient-ils être trop dans les » mains de ceux qui aspirent à la véritable éloquence ? » — C'est que l'étude des poètes sert à l'orateur, en » l'accoutumant à penser d'une manière noble et su- » blime, en nous apprenant à peindre les objets avec » des couleurs plus vives, en donnant au style, plus » d'abondance, plus de force, plus de variété et plus » d'harmonie. » Aussi fait-il cette remarque ingénieuse, piquante, j'ai presque dit épigrammatique : « *Platon* » ne bannit les poètes de sa république, *qu'après avoir* » *inutilement* tenté de suivre *Homère* dans la carrière. » Le même orgueil, sans doute, a entrepris, de nos » jours, d'arracher, ou du moins d'ébranler ces bornes « éternelles, posées par la nature. »

Dans la même année 1742, M. *Duclos* traduisit la belle *Oraison de Cicéron pour le poète Archias*; oraison sublime, plaidoyer éloquent en faveur des lettres et d'un écrivain à qui la jalousie et l'envie voulaient faire refuser le titre de citoyen romain. Ce ne fut pas là son seul tribut académique; on lui doit encore cinq *Elégies de Tibulle*, l'épisode *d'Aristée*, du quatrième livre des *Géorgiques*, la sixième Satire du premier livre d'*Horace*, traduits en vers français et une Ode *sur l'Enthousiasme*.

Il présenta à l'Académie des Sciences une *dissertation sur la Sainte-Ampoule*, une autre *sur les Jeux Floraux de l'ancienne Rome*, une *Vie* de *Mécénas*, une *Histoire de la parure et des ornemens des femmes*, ainsi que d'autres opuscules remplis de recherches curieuses et de judicieuses critiques.

Il lut encore dans *l'Académie* des *Sciences*, *le Panégyrique de Louis XV*, qu'il avait déja prononcé dans l'autre académie le 9 janvier 1746, pour se conformer à la mission qu'elle lui avait confiée. Il faut remarquer qu'à cette époque le roi avait été dangereusemnt malade, et surnommé par son peuple *Louis-le-Bien-aimé*; il l'était, en effet : le grand scandale de ses maîtresses n'avait pas encore eu lieu, et il avait, l'année précédente, remporté, contre les Anglais, ces éternels ennemis de la France, la célèbre bataille de *Fontenoy*; souvenirs utiles à rappeler, pour qu'on n'accuse point de flatterie un éloge qui n'était alors que le langage de la vérité. Le sujet était noble et immense; pour le traiter dignement et parler de tant de gloire, il aurait fallu être initié aux mystères des Muses, « parce qu'*il n'appartient*, dit l'orateur, *qu'à ceux qui fréquentent le Parnasse de raconter les actions brillantes des héros*; » et il ajoute avec une extrême modestie : « Pour moi qui n'en connais presque » pas les routes, m'étant consacré de bonne heure au » culte de Thémis, pour répondre à l'honneur d'un » choix qui me rend l'interprète de la reconnaissance » d'une de vos plus belles provinces, je n'ai consulté » ni mon génie, ni les règles : mes sentimens ont été » mes seuls maîtres; tendres, vifs, animés, ils n'ont » pu se plier à la contrainte de l'art. Je me suis con- » tenté de tracer ce que l'histoire peindra un jour; la » France s'ennoblissant de vos vertus, s'illustrant par » vos exploits, s'agrandissant de vos conquêtes, s'ap- » plaudissant de son bonheur. » Il invite les poètes à dresser des trophées à ses vertus : « Votre silence ne » serait-il pas honteux au milieu des acclamations pu- » bliques ? Entendez ses ennemis dont il est la ter- » reur, ses alliés dont il fait la confiance, les héritiers » légitimes des trônes dont il est le protecteur, la » France dont il fait les délices, ses conseils dont il est » l'ami, ses armées dont il est le conducteur, la force » et le bouclier; écoutez l'Europe entière qui l'ad- » mire. — Non seulement il triomphe par ses ar- » mes; il est encore législateur. Je le vois ensuite, par » de sages réglemens, terminer ces contestations bizar- » res où les plaideurs s'épuisent pour s'assurer des » juges; donner des lois immuables aux actes les plus » importans de la société, et aux jugemens, ce carac- » tère d'uniformité qui distingue la raison : ranimer

» l'ardeur des licitations, et veiller par là sur les tris-
» tes débris de la fortune d'un débiteur malheureux ;
» imposer des règles certaines à ces procédures har-
» dies qui attaquent la substance même des contrats ;
» assurer l'état des citoyens, en prévenant le silence
» ou l'obscurité des registres publics...... Un prince
» qui s'acquitte ainsi de toute l'étendue des devoirs de
» la justice envers ses ennemis même, ne pourrait
» manquer à la reconnaissance ; c'est une obligation
» que le cœur dicte aux ames généreuses au milieu
» du silence des lois. Récompenser les services, hono-
» rer le zèle, couronner la vertu est une dette du
» trône même. Plus les Rois sont puissans, plus ils
» doivent au dévoûment de leurs sujets. Comme la for-
» tune ne leur accorde pas de plus précieux avantages
» que de pouvoir faire du bien, la nature ne leur ins-
» pire pas de sentimens plus honorables que de le vou-
loir. » On aimera cette peinture touchante et naïve d'un bon Roi, toujours bonne à rappeler. J'ajouterai encore un autre passage, sur une guerre meurtrière que l'Angleterre nous avait suscitée : « déja les ordres
» de Louis sont portés sur nos côtes par un sage élève
» de Minerve : cet industrieux génie, libre des fers
» qui l'avaient retenu captif, prend l'essor, et notre
» marine ranimée se relève de ses anciennes pertes.
» Dans un instant, nos forêts gémissent sous le fer,
» nos chantiers se couvrent, nos arsenaux se peuplent,
» nos ports arment, et nos vaisseaux faisant *respecter*
» *le pavillon français sur toutes les mers, peuvent dis-*
» *puter l'Empire à leurs anciens* dominateurs. »

J'ignore si un *Traité du Sublime*, lu dans les séances particulières des mêmes académies, a jamais été imprimé. Le manuscrit de cet ouvrage est tombé entre mes mains, ce qui me permet d'en faire connaître rapidement la substance.

Cécilius avait composé un *Traité* sur cette matière dans lequel, trop occupé du soin de bien faire entendre son sujet, il épuisa ses forces à définir *le sublime*, sans enseigner à ses lecteurs les moyens propres à y parvenir. Cet écrit est perdu. *Longin* vint ensuite et il suivit une autre route. L'auteur l'en félicite. Ce qui ne l'empêche pas d'attaquer toutefois, avec autant de décence que de retenue, cette définition de *Longin*, que *Despréaux*, par déférence, a trop respectée, dit-il, et qui fait consister *le sublime dans l'arrangement des paroles, qui par leur magnificence et leur dignité renferment toutes les espèces de sublime*, puisque le sublime provient *d'une certaine élévation d'esprit qui nous fait penser heureusement les choses.* — L'auteur ne trouve pas cette analyse assez claire, assez complette et même il en conteste une partie. Après avoir suffisamment développé ses raisons, il réfute *Boileau* qui par complaisance n'a pas osé contredire *Longin*. Tout en convenant *de la solidité dans la vue, et de la sagacité dans l'esprit* de ce grand poète, il le blâme d'avoir divisé cette qualité en *sublime parfait et en sublime imparfait*. M. *Duclos* fait observer combien cette division est erronnée, puisqu'il ne peut en exister que d'un seul genre ; le *sublime imparfait* n'étant pas un vrai sublime, ne pouvait pas être compté. Il pense encore que cette définition de *Despréaux* convient davantage au merveilleux qu'au sublime.

Vient ensuite le tour de *Lamothe Houdard*, bel-esprit philosophe qui avait restreint le sublime dans cette phrase : *le sublime n'est autre chose que le vrai et le nouveau, réunis dans une grande idée exprimée avec élégance et précision.* — N'en déplaise à cet auteur judicieux et naturellement rempli de justesse, ces mots sont bien vagues ; aussi j'applaudis aux heureuses expressions de M. *Duclos*, que voici : *la seule grandeur des idées ne suffit pas, si elle ne se joint à la grandeur des sentimens.* En effet, *le sublime est toujours grand*, tandis que tout ce *qui est grand n'est pas toujours sublime.*

Enfin après ces diverses remarques critiques, hasardant lui-même une nouvelle définition, il se borne à dire, que toute l'essence, la magie, le mystère du sublime consiste *en un sentiment noble, hardi et inattendu exprimé avec précision.* — Ce sont, par exemple, le *Moi* de la tragédie de *Médée*, le *Qu'il mourût d'Horace*, dans les tragédies de P. *Corneille.* Ces mots n'offrent aucune *élégance ;* Cependant ils sont *sublimes*, de pensée, de situation et d'expression.

Le 3 novembre 1751, il s'était marié avec une demoiselle de Toulouse qu'il aimait. Il aurait fait son bonheur et il lui aurait dû le sien ; mais la mort inexorable, qui brise souvent sans pitié les plus tendres liens, l'enleva le 4 juin 1752, âgé seulement de 48 ans. — Peu de jours après, et le 17 du même mois, disparut de Toulouse dans la 42e année de son age, Mme de *Montégut*, qui estimait ses talens et son caractère. L'Académie des *Jeux Floraux* eut à déplorer à la fois cette double perte ! — M. *Duclos*, dit M. le président de *Caulet*, aimant beaucoup l'étude, avait acquis un grand nombre de livres, *qui ne furent point chez lui un ornement frivole et superflu.* Il sut en effet en tirer un grand parti, et il est à regretter qu'on n'ait pas publié le recueil des ouvrages variés, agréables et instructifs, échappés à sa plume facile. *Le Conservateur* ou *Choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens*, en 38 vol. in 12 (de 1756 à 1763), publié par *Bruix*, *Turben* et *Le Blanc*, contient plusieurs jolies pièces de vers de J.-Fr. *Duclos*, qu'il ne faut pas confondre avec l'historiographe, auteur des *Considérations sur les mœurs de ce siècle ;* des *Confessions du comte de* *** ; de la *Baronne de Lus ; d'Acajou, de l'Histoire de Louis XI*, etc., etc., lequel n'a jamais fait de vers, et qui disait même aussi ridiculement qu'orgueilleusement, de quelque pièce de poésie, quand par hasard elle plaisait à son goût morose et difficile : *Cela est beau comme de la prose* (1). — Les rédacteurs de ce

(1) Bel esprit fin, mais non sans tyrannie,
Pour se venger de n'être que cela,
Duclos disait : *bête comme un génie:*
Duclos n'eut point cette bêtise là.

Disait, de ce *Duclos* de l'Académie française, l'épigrammatiste *Lebrun.* — A son tour le satirique *Robbé* lui décochait ce trait :

Dans les foyers le prosateur *Duclos*
En vrai Pygmée attaquant en champ clos
L'art de *Virgile*, envoyait *Phœbus* paître.
Avint pourtant qu'on lui lut certains vers.
Ou Cythara, rimeur froid et pervers,
De sa *Minerve* essayait le salpêtre,
Sur quoi mon sot, extasié d'abord,
Comme qui voit la gloire du Thabor,
S'va s'écriant : *Bon Dieu ! la belle chose,*
Ma foi, ces vers ont le feu de la prose.

Conservateur, recueil très curieux et très rare, se hâtèrent de publier quelques uns des ingénieux opuscules de *Duclos*, les trouvant trop agréables, et trop spirituels pour ne pas mériter d'être *conservés*.

Adrien LE ROUX,

Auteur des *Voyages* (prose et vers) *dans la banlieue de Paris*.

HISTOIRE DE DEUTÉRIE, DAME ROMAINE.

533.

Thierry, roi d'Austrasie, songeait depuis long-temps à reprendre le pays que les armes de Théodoric et des Visigots lui avaient enlevé dans le midi de la Gaule. Trop faible pour entreprendre seul une expédition aussi importante, il cherche à mettre le roi de Soissons Clotaire, son frère, dans le projet de cette conquête. Deux armées frankes, Neustriens et Austrasiens, devaient envahir le royaume des Visigots et expulser cette nation du territoire où elle s'était établie. Le roi de Metz avait embrassé cette pensée avec une ardeur extraordinaire, et le zèle qu'il déploya dans les préparatifs de guerre témoignait de l'énergie de sa haine contre les Visigots, et de son désir d'étendre la domination germanique sur tout le sol de la Gaule.

Clotaire, tout en rassemblant des troupes, laissa percer quelques signes de refroidissement pour ce projet: l'ambition et l'enthousiasme militaire de Thierry lui inspiraient une vive défiance. Rien n'était plus profondément soupçonneux et facile à l'ombrage que le caractère barbare, en politique surtout. La ruse des Franks était fameuse parmi toutes les nations, et quand il s'agissait de quelque combinaison politique, cette ruse s'élevait promptement à la hauteur des conceptions les plus raffinées.

Pourtant, Clotaire ne rétracta point sa promesse. L'armée Neustrienne se trouva bientôt en état de marcher vers le midi. Celle des Austrasiens était prête aussi, et avait à sa tête un jeune prince ardent, courageux, passionné pour la guerre, et qui, un des premiers, révéla ce penchant de la race mérovingienne vers la volupté et le désordre des mœurs. C'était Théodebert, le fils de Thierry.

Théodebert et Gonthier se dirigèrent par des routes différentes vers le Rouergue, par où l'on avait résolu d'entamer le royaume des Visigots sur lesquels régnait alors Theudis. Les deux armées opérèrent leur réunion sous les murs de Rhodez; mais à peine avaient-elles commencé sérieusement les travaux du siége, que Gonthier recevait déja un courrier avec des lettres du roi de Soissons. Clotaire se repentait d'avoir fourni des soldats et des approvisionnemens pour la campagne contre le roi visigoth. Il existait entre les fils de Clovis une jalousie active et animée; ils redoutaient que l'un d'entre eux n'acquît une prépondérance qui devait les asservir à la fortune du plus ambitieux ou du plus hardi.

Les premières inquiétudes que Clotaire avait ressenties au sujet de l'expédition dans laquelle Thierry l'avait entraîné, augmentèrent au point de se convertir en une terreur véritable. La conquête du midi de la Gaule lui apparut comme le point de départ de l'agrandissement des Franks Austrasiens déja plus puissans, plus belliqueux que les Neustriens. Pour traverser les progrès que faisait la domination de Thierry, Clotaire envoya en toute hâte des ordres à Gonthier pour revenir dans son royaume et ramener ses troupes. Gonthier fit aussitôt sa retraite avec les vieilles bandes germaniques de la Neustrie, et le jeune Théodebert resta seul chargé de l'entreprise importante pour laquelle les deux rois s'étaient associés.

Nous ne nous arrêterons point aux conquêtes qui signalèrent cette singulière et aventureuse campagne. La bravoure et le génie militaire du jeune chef frank furent couronnés de succès rapides et répétés. Rhodez se rendit à lui au moyen des intelligences secrètes qu'il avait su se ménager avec la partie catholique de la population qui détestait le joug des rois Visigoths, entachés de l'hérésie arienne. La chûte de la capitale de la province décida la soumission de tout le Rouergue. De faibles garnisons furent laissées dans le pays repris qui n'avait pas la volonté de s'insurger, et qui ne pouvait recevoir aucun secours du roi Theudis, surpris à l'improviste, et d'ailleurs peu en état de mettre sur pied des forces militaires imposantes. Du Rouergue, Théodebert descendit dans la Septimanie, s'empara de la ville de Lodève sans coup férir, et réduisit à l'obéissance de Thierry tout le diocèse de cette ville. Continuant toujours sa marche, il se présenta devant un château du diocèse de Béziers, appelé *Dio* ou *Déas*; la forteresse menaçait de se défendre et d'arrêter l'impatient Théodebert; aussitôt il ordonne l'assaut, se rend maître du fort et le livre au plus horrible pillage.

Cette courte introduction historique était indispensable pour donner un cadre au récit des aventures d'une dame gallo-romaine, du nom de Deutérie, que quelques historiens veulent regarder comme ayant appartenu à l'illustre famille des Ferréols.

I.

Après la prise de Déas, l'armée austrasienne était

venue camper sous les murs d'un château du diocèse de Béziers, extrêmement fort, appelé Cabrières. Théodebert, selon l'usage barbare, y ordonna des jeux militaires et des fêtes pour reposer et ranimer ses troupes. Les méridionaux enfermés dans le fort virent se déployer au-dessous des murailles crénelées de Cabrières, une multitude sauvage et bigarrée : c'étaient des Germains couverts de la dépouille des bêtes farouches, au casque surmonté d'effroyables figures d'ours, de loup, de bison, de sanglier; c'étaient des Frisons, vêtus d'habits tressés avec l'herbe et les joncs de leurs marécages, c'étaient des Franks aux accoutremens de cuir ou aux éclatantes étoffes de laine, aux cuirasses étincelantes fabriquées par les artistes romains, ou aux armures grossières de leur nation, selon que les chances de la guerre et du pillage les avaient servis jusques-là. Théodebert se distinguait au milieu de ses guerriers par sa haute taille; son casque d'acier poli était ombragé d'un panache blanc, et ses longs cheveux blonds flottaient sur une cuirasse d'or, ornée d'un soleil d'argent; une tunique de pourpre brodée avec des fleurs d'or couvrait la partie supérieure de ses jambes, et celles-ci étaient admirablement chaussées d'une espèce de brodequins verts piqués d'argent, ouvrage fort en renom au VIe siècle, et dans lequel excellaient les ouvriers de quelques villes de la Gaule méridionale. Le chef de l'armée austrasienne ressemblait plutôt à quelque jeune seigneur romain qu'à un fils de la rude race de Mérovée.

Pendant que l'armée de Théodebert préludait par des réjouissances et des banquets militaires aux horreurs du siége qu'elle voulait faire subir au château de Cabrières, il se passait dans le fort un événement qui révèle à quel point les hommes de la Gaule romaine avaient dégénéré sous le rapport du courage et de l'honneur qui était resté si long-temps attaché aux armes des Romains. Le gouverneur de Cabrières était un de ces hommes qui, descendant des plus illustres familles sénatoriales de la Gaule, ne participait aux honneurs accordés à ces familles que pour satisfaire l'excessive vanité dont elles étaient pénétrées. On sait quel genre d'éducation leur était donné dans les écoles publiques et par les maîtres particuliers qui leur étaient attachés; elle était toute frivole, sophistique, sans aucun caractère moral; les rhéteurs qui étaient chargés d'inoculer ce venin pernicieux dans le corps social, jouissaient d'ailleurs d'une grande considération, amassaient des fortunes brillantes, et, par leur influence sur les esprits corrompus et les ames avilies de ce temps, ils arrivaient souvent même aux plus hautes fonctions publiques. Le dévoûment, la fidélité, le courage, le sentiment national, l'orgueil militaire, toutes ces vertus qui font vivre un état, ne pouvaient pas germer dans des cœurs entièrement envahis par l'égoïsme, la vanité, les préoccupations ridicules du bel-esprit. Le secret de la rapide disparition des dernières traces de la population romaine est là.

Nous avons déja dit que des historiens prétendent que le commandant militaire du fort de Cabrières était un Ferréol, fils de celui qui avait été préfet des Gaules; mais ce point souffre quelque contradiction. N'importe, il est certain qu'il appartenait à une des plus nobles et des plus puissantes familles de la Gaule. Nous suivrons donc dans cette narration la version la plus populaire et la plus répandue, et nous conserverons au gouverneur de Cabrières le nom de Ferréol.

Lorsque Ferréol vit que Théodebert se préparait à prendre de sérieuses dispositions pour le siége de Cabières, il sentit s'élever dans son cœur une terreur superstitieuse, comme un pressentiment de mort. La lâcheté naturelle de Ferréol et la nouveauté inquiétante des périls de guerre où il se trouvait pour la première fois engagé, lui firent concevoir ces sinistres augures sur l'issue de la tentative de Théodebert. Ferréol méditait par quels moyens il se soustrairait aux dangers du siége... Il se promenait dans une galerie intérieure du château, livré à une agitation extrême qu'il ne cherchait pas à cacher; de temps en temps, ses yeux se mouillaient d'une larme de dépit, et il s'arrêtait brusquement, s'appuyait sur son épée, prenant l'attitude recueillie et sombre d'un homme qui poursuit un secret impossible à atteindre. Enfin, passant devant une sentinelle de sa garde, il lui ordonne d'amener sur le champ Paulus, le gardien du fort.

Quand le gardien fut arrivé, le gouverneur se retira avec lui au sommet d'une des tours du château.

— Paulus, lui dit Ferréol, voici trente-deux ans que tu as la garde de Cabrières; tous les secrets du fort doivent t'être familiers.... Es-tu un serviteur fidèle?

— Seigneur Ferréol, je jure de ne point révéler les secrets de Cabrières, et je mourrai sur sa brèche avec vous et vos vaillantes troupes.

— Paulus, je t'interroge, et ne te demande ni sermens, ni conseils... Y a-t-il une issue secrète pour sortir du château?.. Dépose ton glaive et réponds.

Le vieux Paulus tira lentement son glaive du fourreau et le posa aux pieds du gouverneur.

— Je n'ose point me servir de mensonges à votre égard, illustre Ferréol; oui, il existe un chemin de retraite souterrain par lequel on peut abandonner Cabrières; mais j'ai juré sur les saints évangiles de ne le jamais indiquer à un homme armé pour la défense du fort, et au commandant du château moins qu'à tout autre.

— Et moi, Paulus, je fais le serment de te percer de mon épée, si dans un instant tu ne me livres le secret du passage qui donne sur la campagne libre.

Et en même temps, Ferréol élevait son épée avec colère et la portait à la poitrine du malheureux soldat.

— Une seule question encore, seigneur Ferréol, avant de me résoudre à mourir ou à trahir la foi militaire, murmura sourdement le gardien : sortirez-vous seul du fort, ou songez-vous à emmener vos soldats?

Le gouverneur sentant qu'il ne gagnerait rien à irriter Paulus :

— Je quitterai seul Cabrières, répondit-il d'une voix à moitié étouffée par la honte.

— Et votre femme et votre fille, vous les laisserez ici?

— Elles doivent ignorer ma retraite. Du reste, Paulus, décide-toi; ne perdons pas de temps. Le soir commence à étendre ses ombres autour du camp ennemi, et si l'issue n'est pas trop rapprochée des lieux occupés par les Austrasiens, je veux me mettre en

chemin à l'heure même. Sur quel point est pratiquée la sortie ?

— Elle donne dans la maison même que vous voyez se dessiner devant vous, au coin de ce petit bois d'oliviers, à peu près à dix stades des dernières lignes du camp de Théodebert.

— Tu es donc résolu à me livrer ce passage, Paulus ?

— Oui, seigneur : allons.

Le gouverneur et le gardien de Cabrières descendirent de la tour et se dirigèrent à travers une multitude de passages entremêlés vers la voie souterraine qui avait été le sujet de leur dialogue. Ils étaient silencieux tous deux, et, par une mutuelle défiance, chacun tenait la main sur la garde de son épée.

Arrivés à l'endroit où commençait le mystérieux chemin de sortie, Paulus ouvrit une petite armoire de fer et en tira une lampe d'argent d'un travail précieux, et une amphore italienne qui contenait une huile odorante dont il emplit la lampe. Il replaça l'amphore où il l'avait prise, et referma l'armoire avec précaution; puis, indiquant au gouverneur une grosse pierre qui gisait sur la pierre humide :

— Ferréol, attendez-moi là quelques momens, je vais allumer la lampe qui doit vous guider.

— Paulus, s'écria Ferréol en proie à une épouvante affreuse. Songe à ce que tu as promis... Si tu me trahis, malheur à toi !

— Soyez sans alarmes, illustre Ferréol, je reviendrai, et vous serez délivré de l'horreur qui vous poursuit dans le fort de Cabrières.

Le vieux soldat s'esquiva par un escalier tournant, caché dans les ténèbres, et ne tarda pas à reparaître avec la lampe dont la lueur éclatante illuminait tout le souterrain.

— Ferréol, tenez cette lampe, dit Paulus; je vais prendre les clés de tous les passages que nous avons à traverser pour sortir de Cabrières.

Le gouverneur se chargea de la lampe, et le gardien ouvrit une seconde fois l'armoire, en tira un énorme trousseau de clés qu'il pendit à sa ceinture, puis se tournant vers Ferréol :

— Illustre général, lui dit-il, il est d'usage et de stricte règle pour les gardiens de Cabrières de ne laisser sortir du fort aucun homme armé ou exerçant un commandement avant que le fuyard n'ait inscrit sur ce parchemin les motifs et la date de sa sortie... Ce n'est qu'une formalité... Dites que vous abandonnez Cabrières pour le bien de l'Etat... Inscrivez-vous...

Le lâche Ferréol apposa sur le parchemin des traîtres, ces mots :

« Ferréol a quitté Cabrières par le chemin secret » des souterrains, pour le service et le bien de l'Etat, » en l'an du seigneur 531, Théodebert d'Austrasie assiégeant le château. »

Ces précautions prises, le gouverneur et Paulus s'engagèrent dans le passage mystérieux. Paulus marchait devant, l'épée nue dans une main, et de l'autre tenant la lampe qui éclairait le chemin. A chaque instant des portes de fer barraient le passage, et dès que Paulus en rencontrait une, il remettait la lampe aux mains de Ferréol, ne voulant point se dessaisir de son épée. Ils en passèrent ainsi quatorze. Arrivés près de la dernière, Ferréol dit au soldat :

— Paulus, mets un prix au service que tu me rends, en me délivrant de la défense impossible de Cabrières.

— Seigneur, le seul que je demande, c'est que vous déclariez partout que je n'en ai point voulu recevoir, et que je ne vous ai livré le secret de la sortie de Cabrières que sur vos menaces, répondit le vieux gardien.

Le général ne répondit rien : il tendit une bourse pleine d'or à Paulus, mais celui-ci refusa avec orgueil ce honteux salaire, et s'empressa d'ouvrir la dernière barrière, par laquelle Ferréol, déguisé en batelier, s'échappa.

Il se retira à Béziers, seul et sans être reconnu ni inquiété dans sa suite.

II.

Paulus remonta lentement dans le fort de Cabrières, l'esprit préoccupé des suites funestes qu'aurait la fuite criminelle de Ferréol. Il balançait entre un prompt aveu de la défection du général et un silence qui pouvait du moins être profitable au maintien de la discipline et à la défense du château. Cependant il se détermina à confier la retraite de Ferréol à la femme du gouverneur. Il se rendit dans ses appartemens et la trouva occupée à un de ces légers ouvrages d'aiguille dont le goût était généralement répandu parmi les grandes dames de la Gaule méridionale.

— Noble Deutérie, dit Paulus, votre époux a déserté Cabrières.

— Que dis-tu, Paulus ?.. Ferréol a fui !

— Je viens de lui livrer le partage secret qui conduit hors du château; il m'a menacé de la mort, si je ne lui rendais la liberté et ne l'affranchissais de la terreur que lui inspirent les Austrasiens de Théodebert.

— Mais, Paulus, tu es un malheureux !.. Laisser fuir ainsi le commandant d'un fort !.. Les lois militaires n'exigent-elles point qu'il meure sur la brèche des murailles qui lui sont confiées ?..

Sans doute. Mais une vieille loi donnée aux gardiens de Cabrières, et qu'ils se transmettent en mourant, veut que le chef assez lâche pour trembler dans ces fortes murailles soit rendu à la liberté.

— Paulus, pas un mot de cette infâme aventure, je t'en supplie... Essayons de sauver Cabrières, s'écria Deutérie en se levant avec exaltation et en parcourant la salle où le gardien l'avait rencontrée; mais, pas un mot, entends-tu... Si la milice demande où est le général, réponds qu'il est malade; si les officiers t'interrogent, envoie-les moi... — Ferréol traître !.. Ferréol fuyant lâchement devant les bandes des aventuriers austrasiens ! quelle ignominie pour un Ferréol ! quelle souillure pour moi !.. Mais, Paulus, il fallait le percer de ton glaive au premier mot qu'il a hasardé de son criminel dessein !..

Paulus restait muet devant la courageuse indignation de Deutérie, et sa dure ame de soldat s'émut profondément au spectacle de l'héroïsme que déployait une faible femme élevée dans la mollesse et les jouissances raffinées du luxe romain.

Deutérie se jeta bientôt sur un lit de repos recouvert

d'une magnifique étoffe de soie d'Orient. Elle était admirablement belle, et le trouble qu'avait excité en elle la fuite de l'indigne Ferréol lui avait communiqué quelque chose de cette beauté magique que donnent les grandes passions ou les émotions violentes. Cette femme pâle, les cheveux épars, les vêtemens en désordre, ainsi couchée sur ce lit aux éclatantes couleurs, livrée à une ardente rêverie, avait plutôt l'air d'une prophétesse des temps antiques que d'une de ces nobles dames corrompues du VIe siècle contre lesquelles les écrivains religieux ont lancé de si justes anathèmes.

Paulus se tenait toujours silencieux près de la porte; Deutérie l'avait entièrement oublié. Enfin, à un mouvement que fit le gardien, la femme de Ferréol se tourna vivement vers lui et le congédia en lui faisant jurer qu'il ne divulguerait rien de ce qui venait de se passer, sans avoir reçu ses ordres.

Paulus s'inclina profondément devant la belle Deutérie, et se retira.

Deutérie était une de ces femmes à imagination ardente, chez qui les événemens considérables de la vie déterminent de profondes révolutions et font germer des passions nouvelles et extraordinaires. Elle était dans toute la fleur de la jeunesse et avait un de ces esprits hautains et résolus qui se séparent avec éclat de ce qu'ils condamnent. Ferréol lui apparut comme le plus misérable des hommes, et elle regarda comme un outrage de rester plus long-temps unie à ce traître aux yeux du monde. Il y avait d'ailleurs une autre force dissolvante qui venait agir avec une puissance irrésistible sur l'imagination des femmes de ce temps-là. En général, malgré la corruption universelle, les femmes, comme cela arrive à toutes les époques de décadence sociale, avaient conservé un certain fonds d'héroïsme, et en présence de la dégradation qui avait atteint tous les hommes titrés de la fin de l'empire romain, elles avaient souvent éprouvé un attrait invincible pour les barbares dont les grandes qualités militaires et le génie entreprenant opéraient une vive séduction sur des esprits blasés, fatigués, énervés par la vie sophistique et sans ressort que produisaient l'éducation, les idées et les mœurs de ce siècle. On voyait souvent de nobles femmes s'attacher à l'existence des aventuriers barbares pour retremper leurs forces morales dans le contact de cette dure race qui ramenait sur la terre épuisée de l'empire l'image de l'homme et le spectacle de la grandeur humaine.

Deutérie avait vu plusieurs fois de loin le jeune Théodebert au milieu de ses leudes fidèles, se concertant avec eux sur les affaires de la guerre ou partageant leurs exercices et leurs jeux militaires. Elle comparait maintenant avec tristesse ce fier adolescent venu du fond de la sauvage Austrasie au noble Ferréol qui comptait une longue suite d'aïeux illustres, dont l'honneur venait de se ternir misérablement dans les murs de Cabrières. Un profond mépris fut tout ce qu'elle trouva dans son cœur pour les hommes vantés de la civilisation romaine qui fuyaient devant les armes des barbares. Son esprit travailla si activement sur l'idée de la supériorité morale des barbares germains, qu'en peu de temps elle conçut une haute opinion des forces absorbantes que recélait la société de ces hommes nouveaux et indomptables. Elle se destina un rôle dans ce monde grossier et naissant, et pensa à la prépondérance immense qu'elle pourrait acquérir, elle, femme lettrée, belle, puissante par l'éducation et l'autorité de son origine, parmi les hommes incultes et superstitieux qui formaient la nation Austrasienne. Elle médita long-temps ce projet qui prit dans son imagination des proportions gigantesques. Deutérie ne savait pas que la force d'une femme se fondait comme un flocon de neige sous l'haleine brûlante de ces hommes nouveaux, et que le plus grand ennemi des femmes ambitieuses est l'amour; et déjà l'amour de l'inconnu s'était glissé dans le cœur de Deutérie, et y avait entraîné l'image idéale du héros barbare, l'image de Théodebert.

Deutérie passa plusieurs jours dans les irrésolutions et les perplexités qui assiégent les femmes en proie à une grande tourmente morale. Elle brûlait de voir Théodebert, et espérait le soumettre par sa beauté et surtout par les charmes de son esprit adroit et insinuant; mais les Austrasiens restaient tranquilles dans leur camp et semblaient disposés à attendre que le fort de Cabrières capitulât de lui-même. Il s'en fallut de peu que la fougue de la passion inexplicable de Deutérie ne précipitât d'une manière fâcheuse la reddition de Cabrières, car elle était décidée à faire offrir les clefs du château au jeune chef de l'armée austrasienne.

Mais pendant ce temps, Théodebert, impatienté des lenteurs du siége, convoqua ses fidèles et proposa l'assaut du fort pour le lendemain. Un cri presque unanime répondit à la belliqueuse proposition de Théodebert, et les Austrasiens auraient peut-être attaqué Cabrières le jour même, sans les réclamations d'un vieil évêque que le roi Thierry avait envoyé auprès de Théodebert pour modérer ses dangereuses ardeurs. L'évêque demanda un sursis à l'entreprise et obtint que l'opportunité de l'assaut serait décidée par le *sort des saints*. C'était une pratique religieuse ou plutôt une superstition très répandue au VIe siècle. Elle consistait à placer sur le tombeau ou les reliques d'un saint célèbre, une demande par écrit à laquelle le saint était chargé de répondre; mais cette cérémonie n'était mise en usage que dans les grandes circonstances. Le plus ordinairement on ouvrait au hasard les saintes écritures, et les premiers mots qu'on découvrait au haut de la page devenaient, par une interprétation plus ou moins forcée, la réponse à la question.

Le sort des saints ayant été favorable à l'impatience subite de Théodobert, l'ordre fut donné à l'armée de se tenir prête pour le lendemain à la pointe du jour. Un mouvement extraordinaire et une allégresse bruyante manifestèrent aux défenseurs de Cabrières qu'une résolution décisive avait été prise par les chefs Austrasiens. Deutérie en fut vivement alarmée; elle craignait de voir ses projets s'évanouir dans le désordre d'un assaut, et Théodebert vainqueur, entrant dans le fort, la flamme et le fer à la main, suivi de ses aventuriers, ne lui apparaissait plus que comme un barbare indomptable et ivre d'orgueil. Elle fit appeler Paulus qui arriva aussitôt.

— Paulus, lui dit-elle, demain les Austrasiens donneront l'assaut de Cabrières. J'exige que dès l'aurore vous vous teniez à l'endroit d'où l'on peut le plus aisément discerner tous les mouvemens de l'ennemi. Si vous appercevez un héraut qui demande à sommer

la place ou à parlementer avec le commandant, faites-lui ouvrir la porte du château et amenez-le moi, en laissant croire aux officiers et à la garnison que le gouverneur est retenu dans ses appartemens.

— Mais, illustre Deutérie, le devoir me défend... Tous les usages sont donc intervertis dans ce maudit Cabrières...

— Paulus, vous avez promis que vous m'aideriez à sauver le fort; voulez-vous maintenant nous perdre tous?...

— J'obéirai, murmura le soldat étonné; et il se retira.

Alors Deutérie se para de ses plus magnifiques vêtemens, chargea ses bras de bracelets antiques et son cou d'un collier qui avait appartenu à une impératrice romaine; elle fit tresser ses cheveux à la mode aquitaine, et les orna de longues aiguilles d'or, enrichies de pierres précieuses. Une longue tunique blanche, aux plis ondoyans, couvrait gracieusement son corps; par dessus cette tunique, elle portait un manteau bleu de ciel, de forme persique et à franges d'argent, retenu sur les épaules, qu'il laissait à nu ainsi que les bras, par des agrafes montées en turquoises; elle était chaussée à la romaine, avec des mules de pourpre où scintillaient de nombreuses lunes d'argent, signe distinctif de la haute noblesse de l'empire romain. Quand elle fut ainsi préparée à l'événement qu'elle prévoyait pour le lendemain, elle commanda à ses femmes de mettre tout en ordre et de tenir prêtes toutes les choses qui lui appartenaient. La nuit arriva. Deutérie la passa seule et veilla sans interruption, agitée par la crainte de voir lui échapper la conquête de celui qui avait fait fuir son mari. Elle songea à Théodebert avec une ardeur qui présageait déja la plus violente passion.

III.

Aux premières lueurs de l'aurore, il s'éleva dans le camp austrasien un bruit éclatant de trompettes, et quelques momens après toutes les troupes se trouvèrent debout et en ligne de bataille. Théodebert, monté sur un cheval blanc, et accompagné des leudes austrasiens, passait la revue de ses soldats, et les exhortait à une vigoureuse attaque, en leur rappelant combien de murailles défendues par les Romains étaient tombées au pouvoir de leurs pères et d'eux-mêmes. Deutérie suivait avec angoisse, depuis son appartement, les mouvemens du chef barbare, et tremblait de le voir s'élancer à la tête de ses plus vaillans soldats vers le château, lorsqu'elle vit tout-à-coup les leudes barbares se former en cercle autour de Théodebert, et tenir conseil; alors elle espéra.

Bientôt, en effet, le groupe s'ouvrit, et un guerrier qu'elle reconnut à ses attributs pour un héraut, s'avança avec une faible escorte vers la porte principale de Cabrières. Paulus exécuta les ordres qu'il avait reçus de Deutérie, et l'envoyé de Théodebert, après quelques hésitations et la promesse qui lui fut donnée qu'on respecterait son caractère inviolable, entra dans le fort. Le gardien le conduisit vers Deutérie, qu'ils trouvèrent assise sur une espèce de trône au-dessus duquel était établi un dais. A la vue de cette femme qui lui apparaissait comme le génie mystérieux et protecteur de Cabrières, l'esprit superstitieux du héraut barbare fut frappé d'admiration et de timidité. Il n'osa parler avant d'être interrogé.

— Quelle est votre mission auprès de moi, noble soldat de Théodebert ? demanda Deutérie; parlez.

— Je suis envoyé par mon seigneur vers Ferréol, qui commande Cabrières.

— Détrompez-vous, Ferréol ne commande pas ici; c'est moi : parlez.

— « Au nom de la sainte Trinité, des bienheureux » martyrs, confesseurs et autres saints qui jouissent » des joies du ciel, mon seigneur et maître Théodebert, » fils de l'illustre Thierry, roi d'Austrasie, et qui a » sous ses ordres les vaillantes troupes de Francks qui » pressent l'enceinte de ce château, réclame la reddition de Cabrières, et somme ses chefs et sa garnison » de lui en livrer l'entrée avant la fin du jour, voulant » que les biens et la vie des gens qui défendent ce fort » soient soumis à sa discrétion et confiés à la générosité » qu'il lui plaira d'exercer. » — J'ai accompli mon message.

Deutérie se recueillit quelques momens, et répondit en ces termes :

— Vaillant soldat, allez dire à votre maître que ce n'est point à une faible femme, née des Romains dégénérés, qu'il appartient de résister à un jeune héros qui sort de la forte race des Francks, aimés de Dieu. Mon dessein n'était point de défendre Cabrières contre un prince à qui rien n'a résisté, et qui sème une illustre moisson de gloire dans tous les lieux où il lui plaît de porter ses armes. Le noble fils du roi Thierry est digne d'être reconnu pour maître et dominateur partout où il fait briller l'acier de sa terrible épée. Dites-lui qu'il n'y a plus de Romains, et que les destinées du monde ont passé d'eux à la nation guerrière des Francks; dites-lui qu'une femme romaine, alliée aux plus illustres maisons de la Gaule, désavoue les résistances insensées qu'on oppose aux hommes nouveaux, et salue avec enthousiasme la venue et la puissance des fortes générations qui se glorifient du titre de barbares. Rapportez à votre maître que je me soumets avec joie à son obéissance, et que je le reconnais et le proclame pour mon seigneur. Qu'il commande, et j'obéirai, et nous obéirons tous. Cabrières est à lui dès ce moment; qu'il vienne en prendre possession, ou qu'il en demande les clefs; je les porterai moi-même dans sa tente de guerre.

L'étonnement du héraut austrasien était inexprimable. Ce langage, humble et flatteur, coulait comme un miel pernicieux dans ses oreilles. Il quitta Deutérie, fasciné, troublé, et se rendit en toute hâte auprès de Théodebert, à qui il peignit, sous les traits d'une aventure merveilleuse, sa mission au château de Cabrières. Son admiration et son enthousiasme pour la femme de Ferréol tenaient de la superstition, et éveillèrent dans le cœur de l'ardent et impétueux Théodebert une curiosité et des désirs passionnés, comme les poëmes héroïques des peuples barbares en racontaient de leurs rois épris des femmes étrangères et inconnues. Théodebert fit son roman, et rêva l'amour délicat et voluptueux d'une femme romaine. Il était déjà à moitié gagné à Deutérie par les yeux et l'imagination de son envoyé. Flatté, dans son orgueil d'homme et de prince, des



DEUTÉRIE AUX GENOUX DE THÉODEBERT.

douces et séduisantes paroles que lui avait rapportées son héraut, il ne voulut pas retarder la jouissance de son triomphe. Il se confia aveuglément à la foi que Deutérie avait donnée à son envoyé, et se dirigea, accompagné de ses leudes favoris, vers le château de Cabrières, où il fut reçu en ami par les officiers, la garnison et les habitans. La soumission du château fut acceptée par les Austrasiens, et des ordres très-sévères du jeune prince défendirent qu'il fût porté la moindre atteinte à la liberté, à la vie et à la fortune des gens qui se trouvaient dans la place.

Théodebert, de plus en plus impatient de voir la belle Deutérie, confia à ses officiers le soin des dispositions à prendre pour la sûreté de sa nouvelle et pacifique conquête, et demanda à être présenté à la femme du gouverneur. Paulus, qui était en quelque sorte le confident de Deutérie, le mena chez elle. A sa vue, l'adroite et passionnée Deutérie se jeta aux genoux du chef barbare, qui la releva, et ne sut point cacher la profonde impression que lui firent les charmes de Deutérie. Il fut ébloui de sa rare et délicate beauté, au point qu'il parut devant l'habile romaine comme un enfant timide et discret. Deutérie s'aperçut de ce trouble, et son cœur en fut ravi; elle voulut le faire cesser.

— Vaillant Théodebert, lui dit-elle pour l'enhardir, que commandez-vous à votre servante ?...

— Je n'ordonne et n'exige rien, répondit Théodebert, dont les joues s'étaient vivement colorées pendant que Deutérie le regardait; mais les moindres faveurs que votre cœur voudra librement me dispenser me paraîtront mille fois plus délicieuses que la soumission et l'obéissance...

— Ne suis-je point votre prisonnière, seigneur ?....

— Par les saints Evangiles et l'épée de mes aïeux, vous êtes libre, Deutérie ! s'écria l'Austrasien; mais fasse le ciel que vous repoussiez cette liberté, comme je bénis l'heure où, en vous voyant, j'ai perdu la mienne, ajouta d'une voix lente et faible Théodebert.

— Quoi ! il serait vrai, seigneur... vous auriez jeté un regard favorable sur une romaine, votre esclave ?... Votre cœur... oh ! c'est impossible !...

— Je vous dis, belle Deutérie, reprit le jeune Franck, en posant sa main sur le bras blanc de la Romaine, je vous dis qu'au récit de mon héraut sur l'entrevue où vous lui êtes apparue belle et éloquente comme la femme idéale que nos chants nationaux placent dans les pays où le soleil rayonne sans fin, mon cœur s'est ému et

tourné vers vous, et a répudié l'amour grossier des femmes de notre race...

— Eh bien! ni moi non plus, Théodebert, je ne veux pas retenir mes aveux... Apprenez que je vous aime, et avec passion, depuis que vous êtes sous les murs de Cabrières... Je vous ai rendu cette place avec joie, comme j'eusse aimé de vous rendre mon cœur, et je m'attache avec enthousiasme à la grandeur qui éclate dans les hommes de votre race, parce que je veux me relever de l'abaissement où me retient la honte qui souille aujourd'hui le nom romain...

Théodebert était un prince fougueux et très enclin aux intrigues d'amour. Son âge était celui où les passions agissent avec le plus de violence; la nature de son esprit, d'ailleurs, le portait fortement vers les choses qui avaient survécu à la civilisation romaine. Deutérie le captiva entièrement par la grâce de ses manières et la pénétrante flatterie de son langage. Nous avons déjà dit l'effet qu'avait produit sur lui l'éclatante beauté de la femme de Ferréol. Le jeune chef austrasien appartenait donc à Deutérie par les liens invisibles de toutes les séductions qui rayonnent de la femme.

Deutérie, élevée dans les principes et les mœurs de la haute société du sixième siècle, nourrie de l'exemple licencieux que donnaient les grandes dames romaines, se défendit si faiblement contre les désirs de Théodebert, qu'au bout de quelques semaines elle fut publiquement connue pour la maîtresse du jeune prince. Tant que dura le premier feu de cette passion, l'Austrasien ne s'occupa que de fêtes et de réjouissances; il se plongeait dans toutes les délices avec l'avidité et l'emportement naturels au tempérament voluptueux des Mérowingiens. Cependant, les troupes de Théodebert commençaient à murmurer de l'inaction où on les laissait; elles réclamaient la continuation de la campagne, et ne se gênaient point, dans leurs momens d'indiscipline et de plaintes, pour faire courir des quolibets sur les amours de Théodebert et de Deutérie.

Enfin, Théodebert comprit qu'il ne pouvait séjourner plus long-temps à Cabrières dans l'oisiveté et les plaisirs; il se remit en campagne à la tête de ses troupes transportées de joie. Deutérie suivait l'armée dans un magnifique char romain, et le jeune prince, vivant ainsi dans la double passion de l'amour et de la gloire militaire, reconquit avec une rapidité surprenante le Bas-Languedoc, entra en Provence, reprit la ville d'Uzez avec tout le pays qui est au nord de cette ville, comme le Gévaudan et le Vélai, et s'empara du Vivarais. Après avoir terminé cette expédition, Théodebert fit quelques tentatives sur la ville d'Arles, capitale des états des Ostrogoths en-deça des Alpes. Nous savons, du moins, que les habitans de cette ville, pour se racheter du pillage et prévenir les dégâts que l'armée de ce prince aurait pu faire dans leur campagne, lui donnèrent des ôtages; mais les Provençaux ayant reçu peu de temps après un puissant renfort d'Ostrogoths, Théodebert fut obligé de s'éloigner.

Il avait, d'ailleurs, alors un pressant motif d'interrompre ses exploits, sur l'avis qu'il reçut de la maladie du roi Thierri, son père, et des mesures que les rois Childebert et Clotaire, ses oncles, prenaient déjà pour s'emparer de l'Austrasie après sa mort. Il partit donc en grande hâte, et prit la route de Metz, capitale du royaume d'Austrasie.

En passant par Clermont, la crainte qu'il eut d'irriter le roi son père, et de s'attirer la haine de ses sujets, s'il amenait avec lui Deutérie, sa maîtresse, lui fit prendre le parti de la laisser dans cette ville avec la fille qu'elle avait eue de son mari, le gouverneur Ferréol. Les adieux furent tendres et passionnés; Deutérie versa des larmes en grande abondance, et arracha à Théodebert la promesse solennelle qu'il l'appellerait à Metz après la mort du roi Thierry.

IV.

Théodebert était depuis peu de temps à Metz, lorsque Thierry, affaibli par sa maladie, mourut. Théodebert fut proclamé et reconnu roi par les grands du royaume, et confirmé par les acclamations joyeuses et guerrières de l'armée. Il avait épousé une femme de race germanique, Wisegarde. La rudesse des mœurs barbares dans la femme apparut à Théodebert, qui avait vécu sous le charme enivrant des grâces et des séductions de la femme romaine, comme une monstruosité qui déparait son existence royale et dont il fallait savoir s'affranchir. Il répudia donc Wisegarde, et la reléga dans un de ces domaines royaux que les rois francks aimaient à fonder et à entretenir autour de leurs capitales.

A la première nouvelle de la mort de Thierry, l'impatiente Deutérie avait député un messager secret vers Théodebert, qui n'avait point oublié sa promesse, et en préparait l'accomplissement par la répudiation d'une reine et d'une femme qui, par son origine, devait être chère aux Austrasiens. Le confident de la femme de Ferréol remit au prince des lettres dont la caressante éloquence et les expressions passionnées agissaient comme un sortilége sur l'esprit de Théodebert. Elle lui déclarait que ne pouvant vivre loin de lui, et rassurée d'ailleurs par la mort du vieux roi, elle était décidée à mettre fin à ses jours, s'il ne lui accordait la permission de le venir rejoindre à Metz, et de l'aimer comme elle l'avait fait dans l'heureux temps où, brillant de gloire, il parcourait avec elle, en vainqueur, les pays du midi de la Gaule.

Théodebert, ainsi brusquement réveillé dans sa passion pour Deutérie, lui écrivit sur-le-champ :

« O vous, Deutérie, qui êtes la divine lumière envoyée pour éclairer la vie obscure d'un barbare, » accourez; les fêtes, la joie, l'amour, vous attendent » ici : ne perdez pas une heure. Tout est préparé pour » notre mariage. Celle qui avait l'ambition d'occuper le » trône avec moi est, à cette heure déjà, exilée dans » une de mes fermes royales. »

Dès que cette lettre fut entre les mains de Deutérie, elle fit ses préparatifs de départ. Ses ornemens, ses habits, ses joyaux, ses trésors, et une quantité incroyable de productions du luxe romain, furent chargés sur un énorme chariot, pour lequel elle fit disposer, le long de la route d'Austrasie, par des couriers, des relais, selon l'usage des Perses. Un char magnifique, celui dans lequel elle avait suivi Théodebert dans sa campagne, la reçut elle et sa fille. Le train de voyage de la noble dame était extraordinaire. Peu de jours

après, elle arriva dans les environs de Metz. De là, elle dépêcha un des officiers de sa suite vers le roi d'Austrasie, pour l'avertir de son arrivée. Théodebert n'avait confié ses projets à personne, et la situation s'offrit à ses yeux sous un aspect critique. Il connaissait l'esprit remuant de ses leudes, et le profond sentiment de nationalité qui les animait. Une femme étrangère, de la race proscrite et avilie des Romains, imposée à ces hommes de fer pour reine, cette idée jeta quelque trouble dans l'ame de Théodebert. Toutefois, les choses étaient trop avancées, sa résolution trop ferme, et son amour pour Deutérie trop impérieux, pour qu'il fût possible de songer à un mouvement de retraite. Théodebert fit un coup d'audace. A l'instant même, il convoqua ses leudes dans la cour du palais, avec ordre de s'y présenter à cheval, et revêtus de leurs plus riches habits. Le prétexte de cette réunion était une promenade royale.

Les grands du royaume d'Austrasie s'empressent d'accourir auprès de Théodebert, qui se met silencieusement à leur tête, et s'élance au galop vers les portes de la ville, qui disparaissent bientôt derrière le brillant cortége du roi de Metz. Arrivés près de l'hôtellerie où Deutérie avait mis pied à terre, Théodebert fait ranger ses *fidèles* en cercle, et leur adresse ces paroles :

— Nobles Francks, je vous ai convoqués pour recevoir dignement, aux portes de notre ville de Metz, l'illustre femme qui naguère a rendu Cabrières à nos armes. Mon vœu est de m'unir à elle par les liens du mariage. Si ce projet trouve des adversaires, que ceux-ci se séparent des fidèles Austrasiens qui vont venir avec moi présenter leurs hommages à la nouvelle reine.

La harangue de Théodebert porta coup. Personne ne s'attendait à cette communication extraordinaire, et, comme toujours, l'imprévu triompha. Les Austrasiens étaient plongés dans le plus profond étonnement, et aucun d'entre eux ne voulut commencer la désertion que Théodebert avait permise. Ce moment d'irrésolution parut favorable au roi pour achever son ouvrage. Tirant avec enthousiasme son épée et l'agitant au-dessus de sa tête :

— Gloire à la nouvelle reine d'Austrasie! s'écria-t-il.

Les grands l'imitèrent, et un cri unanime, arraché par la puissance qui accompagne les actions courageuses, salua Deutérie épouse du roi Théodebert.

Aussitôt le cortège se rangea devant l'hôtellerie, et Théodebert, accompagné des deux plus éminens dignitaires de la couronne d'Austrasie, alla prendre Deutérie, qui fut amenée en grande pompe à Metz.

Malgré quelques signes de mécontentement parmi le peuple et les soldats, Théodebert déclara hautement son mariage avec la femme de Ferréol, et peu de temps après, en effet, il l'épousa publiquement dans la basilique de Metz, entouré des grands, du peuple et de l'armée.

La nouvelle reine introduisit à la cour d'Austrasie une foule d'usages romains, et y laissa ce goût pour la civilisation ancienne par lequel la célèbre reine Brunehaut s'est si singulièrement recommandée à l'attention de la postérité, malgré ses crimes. Deutérie eut bien souvent à lutter contre la haine secrète et active que les femmes barbares lui avaient vouée avant de la connaître, et qui ne fit que s'envenimer à mesure que Deutérie déploya les ressources de son esprit et les charmes élégans de ses hautes manières. Mais contre toutes les attaques que lui suscitèrent la fierté nationale et la jalousie, elle trouva l'appui du roi Théodebert, qui vécut long-temps dans un complet assujettissement à ses idées et à ses caprices.

Nous avons dit que Deutérie avait une fille de son premier époux Ferréol. Deutérie l'avait amenée avec elle de Clermont à la cour d'Austrasie, et espérait la marier à quelque grand dignitaire franck. Olympie avait seize ans. Théodebert, toujours à la poursuite des plaisirs de l'amour, et imbu de la faiblesse héréditaire des Mérowingiens pour les femmes, jeta un œil de convoitise sur la jeune Olympie, et commença, dès ce moment, à négliger Deutérie. La reine, dont le cœur était ouvert à la jalousie, et qui soupçonnait Théodebert d'une extrême facilité dans ses galanteries et ses amours aventureuses, remarqua les attentions du roi pour sa fille, et devina qu'une passion nouvelle et fatale germait dans ce cœur entreprenant. Autant son imagination avait été féconde pour créer les illusions et les rêves de son élévation, autant elle se trouva fertile en terreurs sombres et en désespoirs cruels, quand le moment de la chûte sembla être venu. La malheureuse reine essaya de ramener Théodebert par tous les moyens; elle ressuscita toutes ses séductions charmantes d'autrefois, montra sa passion dans toute sa violence, occupa l'esprit du barbare avec le récit des merveilles de l'histoire romaine et le tableau de ses arts et de sa civilisation. Elle voulut le jeter dans les conquêtes, les projets, les voyages et les plaisirs de toute sorte; tout cela pour le distraire de la pensée d'Olympie. Mais Théodebert était froid à tout ce qui venait de Deutérie; et quand le charme agissait, c'était pour peu de temps. Il aima avec une ardeur désordonnée la fille de Deutérie. Celle-ci, ayant épuisé tout ce qui était en son pouvoir, recourut aux puissances surnaturelles; l'amour lui donna toutes les superstitions, celles qui régnaient parmi les barbares, aussi bien que celles du paganisme et de la société romaine. Partout elle consulta les devineresses, les magiciens, fit prendre à Théodebert des breuvages et des philtres qui devaient le ramener à son premier amour; elle fit célébrer des messes pour le guérir de sa folle passion; les *sorts des saints* furent invoqués pour lui donner quelques secours contre l'infortune qui la menaçait. Rien n'y fit. Théodebert délaissa entièrement Deutérie, et se précipita, avec sa fougue ordinaire, dans toutes les extravagances du nouvel amour que lui avait inspiré Olympie.

Alors Deutérie, égarée par les frayeurs dont son imagination était remplie, et obsédée par toutes ces tentations criminelles qui s'élèvent, comme une vapeur funeste, des passions en délire, arrêta son esprit sur un projet abominable. Au nombre des serviteurs qui l'avaient suivie, était un cocher bourguignon. Cet homme, qu'elle avait comblé de bienfaits, lui était entièrement dévoué, et Deutérie savait que pour elle il ne reculerait devant rien. Elle le fit appeler, commença par répandre devant lui des larmes amères, et lui annonça mystérieusement et dans un grand trouble qu'un affreux malheur la menaçait. Quand Méderic fut assez

ému, Deutérie le prit vivement par la main, et l'entraîna dans un appartement secret où elle lui confia son dessein.

Quelques jours après, Deutérie et Olympie étaient à Verdun, dans un des palais de plaisance du roi Théodebert. La mère et la fille avaient concerté une promenade dans les environs de la ville; mais quand le moment arriva de monter dans la basterne royale, Deutérie prétexta une indisposition subite, et pria sa fille de ne se point priver du plaisir qu'elle s'était promis. L'imprévoyante Olympie monta dans le char. Il était attelé, selon l'usage mérowingien, de deux taureaux, et ce jour-là on avait choisi dans les étables du roi les deux bêtes les plus indisciplinées et les plus ombrageuses. Méderic conduisait la basterne. Arrivé sur le pont que les rois francks avaient fait établir à Verdun, sur la Meuse, le cocher piqua si vivement les deux taureaux qui conduisaient la basterne, qu'ils se précipitèrent dans la rivière, entraînant avec eux le char et la fille de Deutérie, qui périt ainsi victime des égaremens passionnés et de la jalousie de sa mère.

Ce crime ne resta pas impuni. Théodebert, touché des remontrances des seigneurs austrasiens et du murmure du peuple sur le commerce criminel et scandaleux qu'il entretenait depuis sept ans avec Deutérie, et d'ailleurs désenchanté de l'éclat trompeur des vices brillans de la reine, la renvoya dans le midi de la Gaule, après en avoir eu un prince à qui on donna le nom de Théodebald, et qui fut son successeur. Le roi de Metz répara son crime envers Wisegarde, sa première et légitime épouse; il lui rendit le rang qu'une étrangère était venue usurper, prit une autre femme après sa mort, et ne songea plus à Deutérie, qui rejoignit Ferréol, et mourut obscurément dans le Languedoc.

Bernard Lecfroy.

HISTOIRE DE MONTAUBAN.

INTRODUCTION [1].

> Amo patriam, ejusque præclaras laudes celebrari maximè cupio.
> (Le Père Ranck.)

Jusqu'ici nous n'avons pas eu en France d'Histoire complète. Les périodes les plus curieuses, les plus importantes à connaître, ont été omises par tous nos historiens. Sous prétexte que les temps étaient loin de nous, et qu'un épais nuage couvrait leur berceau, aucun ne s'est donné la peine de remonter à l'origine de nos pères. D'un accord unanime, la royauté mérowingienne a été posée comme base primitive de nos annales, et alors sont tombées dans l'oubli :

L'époque celtique,
L'époque grecque,
L'époque romaine,
Et l'époque gothique.

Cependant cette terre que nous foulons a été peuplée par les Celtes, défrichée par les Grecs, civilisée par les Romains, conquise par les Goths. Ces quatre peuples l'ont occupée au moins vingt siècles. D'où vient qu'on n'a pas cherché à reconstruire ce passé si plein de choses merveilleuses ? Est-ce que les matériaux fesaient faute? Non sans doute. Les obélisques de granit dédiés au soleil, les larges autels des Saronides s'élèvent encore sous nos chênes : aux colonies massaliotes rien ne manque, pas même leur nom; le sol est encombré des débris de Rome; chaque fouille dans les institutions, les mœurs, les traditions, les chroniques, met à nu les traces des Germains. Pourquoi donc ces lacunes ? Pourquoi donc ces pages vides dans l'histoire de nos aïeux ? C'est que malheureusement les hommes, routiniers par nature, suivent toujours le chemin battu sans se demander s'il n'en est pas de meilleur et de plus droit. Les premiers annalistes ayant tracé une voie, tous l'ont suivie aveuglément. En exceptant quelques travaux d'histoire générale qui n'avaient pour but que la reproduction de l'une ou de l'autre de ces époques, voici quel a été invariablement jusqu'à ce jour le système employé pour les histoires particulières d'un pays ou d'un peuple. Les siècles écoulés avant le Christ se partageaient en deux catégories : dans l'une on mentionnait comme un bruit vague la présence antérieure des Celtes, l'autre était consacrée à la conquête romaine, et se bornait d'ordinaire aux détails donnés par César. Nous passons sous silence les choniqueurs du moyen-âge qui tiraient tous les fondateurs des cités européennes de la famille de Priam.

(1) Le Directeur de la *Mosaïque* doit à l'amitié de l'auteur et à l'intérêt qu'il porte à tous les ouvrages consacrés à la gloire du Midi, la communication de ce morceau remarquable qui fait partie d'un ouvrage actuellement sous presse.

Les choses ayant toujours été ainsi, une grande tâche nous restait donc à nous autres modernes. Il s'agissait d'exhumer de sa vieille tombe cette antiquité celtique enveloppée comme une momie de siècles et d'hiéroglyphes. Il fallait retrouver sa langue, deviner ses mythes, étudier ses ruines, et, en appuyant les conjectures issues de ces laborieuses et longues recherches sur les renseignemens écrits, arriver, sinon à la ressusciter, du moins à montrer son cadavre. En creusant jusqu'à elle, on découvrait à mesure les superpositions grecque, romaine et gothique. Cette tâche, triste et sévère, est devenue la nôtre pendant les plus belles années de la vie : convaincu fermement que la philologie comparée est appelée à réaliser dans l'ordre moral les prodiges enfantés par l'anatomie comparée dans l'ordre physique (1), nous nous sommes occupé sans relâche à perfectionner ce puissant moyen. Abandonnée aux interprétations des gens de peu de sens ou des gens de peu de savoir, la science étymologique en était demeurée en Europe aux premiers rudimens et ne méritait aucune créance. Nous avons conséquemment rejeté, avec un mépris doublé par la vue de leur faiblesse, les travaux de nos devanciers. Un mot n'a jamais été adopté par nous que sous la garantie d'un auteur presque contemporain; et jamais ce mot ne nous a servi que d'indice. Pour obtenir autorité, il a fallu que sa signification fût justifiée par la cosmographie, la tradition, et souvent par l'histoire. Avec cette marche, nous avons la consciencieuse espérance d'atteindre notre but, et de remplir ou de faire remplir quelques-uns des blancs de notre histoire. En attendant, du reste, que cette méthode nouvelle, appliquée en grand au passé du midi, puisse être jugée, nous sommes heureux de l'employer publiquement pour la première fois à révéler l'origine antique de notre ville.

Aussi loin que puisse remonter le souvenir des hommes, on trouve la Gaule méridionale, nommée d'abord Armorike (2), et depuis Aquitaine, peuplée par deux races, les Celtes et les Ibères (3). Aux lieux où il y eut contact, ces races mêlèrent leur sang et leur nom; et comme elles étaient liées par une étroite communauté d'intérêts et de croyances, elles se fondirent sans peine dans la même nationalité, laquelle paraît cependant fractionnée, à vue historique, en deux grands corps. L'un, purement celtique, habitait le haut pays méridional; l'autre, ibère ou celtique, ou celto-cynésien, occupait les basses-terres, depuis la Loire et la Garonne jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Sans examiner si la tribu qui se fixa la première sur le sol montalbanais participait du caractère des deux races, ou se rapprochait davantage du type ibérien, voyons-la immédiatement dans sa vie sociale.

La montagne sur laquelle est assis Montauban et tous les dehors de la ville, étaient alors hérissés de bois qui donnèrent leur nom au ruisseau qu'on rencontre au nord-est. Selon la coutume de tous les peuples primitifs, les Celtes le désignèrent par les objets qui en étaient les plus voisins, et l'appelèrent le ruisseau des Chênes, des *Garrics* (1). Consacrant en même temps dans leur langue pittoresque la formation du fleuve, noble et riche enfant des Cévennes, ils l'appelèrent *Tarn* (2), le torrent des montagnes. Vers le triangle qui dessiné, en baignant ses pieds dans le Tarn et le Task ou Tesk, au nom inconnu, le dernier plateau du Moustier, se cachait sans nul doute dans les chênes et les bouleaux le *burg* de la tribu. Nous ne l'affirmerons pas d'une manière absolue; mais tout porte à croire que cette tribu était celle des Tascoduni, célèbre dans les vieux historiens par son antiquité, et qui s'efface soudain sans qu'on ait pu suivre ses traces. Aucun lieu ne convenait mieux par sa double situation à ce peuple chasseur et pêcheur. Non loin de leurs cabanes en terre, couvertes de roseaux, il y avait, sous les arbres les plus séculaires, l'obélisque ou le dolmen, et la hutte mystérieuse des Druides. C'est le soleil qu'on adorait, comme dans toute l'Armorike. Bel était le dieu par excellence. Son culte s'étendait dans tous les environs (3).

Puis, en suivant le *Torrent des Montagnes*, à deux mille pas de la hutte des Druides, on descendait au séjour d'un de ces colléges de femmes (4) si puissans alors dans l'Armorique. Au centre d'un bois avait été creusée par la nature ou de main d'homme, une excavation circulaire touchant presque du côté du midi à la rive droite du Tarn. Impossible de choisir une retraite plus solitaire, plus poétique, et qui glissât mieux dans les ames le sentiment religieux mêlé d'une sorte de crainte. Comme tous les sanctuaires du Celte, l'endroit où les fadas (fées) accomplissaient leurs rites était de la plus grande simplicité. Le temple était cette enceinte circulaire dont nous avons parlé, revêtue de gazon et entourée de chênes et de saules; l'autel, une fontaine (5)

(1) La connaissance philosophique des langues est une mine riche de vérités nouvelles et intéressantes. Les dialectes usités dans les différentes provinces qui n'ont pas subi autant de variations que les langues polies contiennent un grand nombre de mots étymologiques; *c'est là qu'il faut chercher*. (TURGOT).
Tant qu'on ignore la connaissance des langues, on ressemble à ces chevaux aveugles dont le sort est de ne parcourir qu'un cercle fort étroit en tournant sans cesse la roue du même moulin. (JAUCOURT).

(2) *Ar* auprès, *mor* mer, *raik*, ou, selon Champollion, *ris*, contrée du Midi. Le mot *Aquitania* n'en fut que la traduction. *Indè Aquitania Armorica dicta*. (PLINE).

(3) Hérodote, Denys Périégète, et récemment Amédée Thierry, Humboldt, etc., etc.

(1) Suétone, Pline, et, dans le dernier siècle, Astruc.

(2) Encore dans le pays de Galles, *Tarn* équivaut à l'expression de *Gave*.

(3) *Montbel*, la montagne de Bel, *Bel-Pech*, le Puy de *Bel*, *Bel* Castel, etc., etc., et aux portes de Montauban, un village où l'interprétation accolée au mot générique s'est transmise à travers le temps jusqu'à nous : Bel *Soulel*. *Bel*, le *soleil*. Le christianisme naissant nous a du reste laissé, au sujet de ce dieu, un curieux témoignage : aller au diable se traduit journellement dans le Midi par aller à *Belein*. On sait que les Romains l'appelaient *Belenus*.

Tu Bajocassis stirpe Druidarum satus
(Si fama non fallit fidem)
Beleni sacratum ducis è templo genus.
(AUSONE).

Son culte avait survécu au 4e siècle. Voir, pour de plus amples détails, notre *Histoire du Midi de la France* (t. 1, 1re partie).

(4) Aujourd'hui encore la *foun de las Fados*.

(5) Toutes les fontaines étaient dédiés à la lune, *regina undarum et nemorum;* voilà d'où vient cette énorme quantité de fontaines des fées, puits des fées, mares des fées, cabanes des fées, qu'on rencontre à chaque pas dans la Gaule. (L'auteur de la religion des Gaulois).

consacrée à la lune ou femme de Bel, *Belisama* (1). Par les suaves et radieuses nuits d'été, quand un ciel d'azur, éblouissant de lueurs crépusculaires et d'étoiles, formait la voûte de ce temple naturel; quand Bélisama réfléchissait dans la fontaine ses rayons argentés, la *Fada* sortait mystérieusement de sa cabane. Pensive et recueillie, car elle avait souvent à interroger la déesse pour le salut de la tribu, elle s'endormait au bord de la fontaine, et Bélisama lui envoyait la réponse dans un rêve. D'autres fois, habillée de blanc avec ses compagnes, elle se levait pour exécuter la *danse en rond* (2) en l'honneur de la reine du ciel, ou bien, dispersées toutes dans les bois et champs voisins, elles cherchaient en silence les plantes saintes. Pendant ce temps, le Celte, à qui il était interdit d'approcher des lieux fatidiques, voyait passer de loin, sur les lisières des garrics, Néhalénia avec ses souliers d'or et ses deux chiens noirs (3).

Les *Fadas* assistaient aux conseils de guerre et y avaient voix délibérative. En cette qualité, sans doute, les nôtres opinèrent pour lancer le fameux Brenn sur Rome, et envoyer leur bouillante jeunesse à la recherche d'une patrie, sous les ordres de Bellovèse. Il est certain que les Eleuthéri, habitans du sol quercinois, prirent part à toutes les expéditions étrangères.

Telle fut approximativement l'existence sociale jusqu'à l'arrivée des Romains; car, sauf le passage des Phéniciens, qui laissa sur les mœurs une empreinte profonde et ineffaçable par le culte de *Bel*, les fêtes et croyances orientales, nous ne trouvons aucune trace particulière des colons Massaliotes (4).

La lutte entre Rome et la Gaule méridionale dura la vie d'une génération. Il fallut quatre-vingts ans aux maîtres du monde pour briser le faisceau national. Aidés par les trahisons de Massilie, ils y parvinrent enfin, et l'*alauda*, la fière et libre alouette, enseigne et guide de nos pères, tomba des cieux toute sanglante devant l'aigle latin. A la fin de cette guerre exterminatrice se rapporte la disparition de la tribu des Tascoduni. Les hommes périrent probablement pour la plupart, et le reste s'effaça sous la physionomie romaine donnée immédiatement au pays par les vainqueurs. Ceux-ci, qui, une fois en possession du territoire, remplaçaient l'épée par le niveau de la civilisation, et pour changer les mœurs d'un peuple, changeaient habilement les objets dont ils avaient été entourés depuis le berceau, ceux-ci eurent bientôt transformé le burg aquitain.

Le plateau de la montagne, dépouillé de ses chênes, forma l'assiette du camp, la hache éclaircit la rive droite du Tarn, et, à ces premiers travaux de défrichement, Agrippa ne tarda point à faire succéder les grands travaux des voies romaines. Celle de Toulouse à Lyon vint passer le fleuve sur un bac, à l'endroit où est le pont actuel. Vis-à-vis du bac, les architectes d'Auguste élevèrent la *mutatio*, vaste bâtiment affecté aux relais et au service postal de l'empire. Aussitôt la bourgade des Tascoduni perdit son nom pour subir un nom étranger. Les romains lui imposèrent celui de *Fines* (1), expression technique désignant constamment les lieux frontières, et qui convenait, on ne peut plus rigoureusement, au village celtibère, placé juste au point de section du territoire Tolosate et du territoire des Cadurci.

A cause de la nature du terrain, le mont où avait été tracé le camp, fut appelé *Albanus* (Blanc) (2). Celui sur lequel était bâti le village reçut de sa couleur jaunâtre le surnom d'*Aureolus* (3). Le tertre assez haut

(1) Solin.

(2) Le red-en-dro des Celtes, conservé dans notre *danço roundo*.

(3) Porphyre.

(4) En exceptant, bien entendu, le mélange de la langue grecque et de la langue des Aquitains, opéré par les relations commerciales des deux peuples, et qu'atteste surabondamment l'idiôme montalbanais, comme nous l'avons montré dans notre première dissertation sur la langue romane.

(1) *Fines demonstravimus in nostrâ Galliæ antiquæ tabula, inter Tolosam et Bibonam. Et in Aquitaniæ primæ explicatione habemus, à Tolosâ Bibonam usque intersunt* Fines 45 *et cosa* 46, *et in margine et in iisdem numeris*, Montauban, 45 : Coz. 46.

(*Disquisitiones geographicæ Nicolaï Sanson.*)

L'itinéraire de Peutinger marque 28 mille pas de Toulouse à Montauban, et 7 mille de Montauban à Coz (*Peutingeriana tabula itineraria*, s. 1.)

(2) « On croit que Montauban a pris son nom de la quantité » de saules qui sont aux environs et qu'on appelle alba en » langue gascogne. »

Cette conjecture de *Catel* qui, répétée dans *Le Bret* et empruntée de celui-ci par *Piganiol*, lequel la transmit dans les mêmes termes à *Beauzen* de la Martinière, *Cathala Coture* et *Don Vaissete*, n'est ni admissible ni justifiable.

« Alba, dit Malte-Brun, dérive d'*Albus* (BLANC) entré » dans plusieurs composés d'origine latine tels que : *Alban*, » *Albano*. »

Aussi la topographie allemande, imprimée à Francfort en 1659, met indifféremment Montem Album et Montem Albanum

Ajoutons qu'on trouve Montalban en Espagne, Montalavo en Portugal, Montalbano en Sicile;

Que ces trois villes, comme toutes celles du même nom en France, ont pour assiette des plateaux arénacés ou calcaires;

Qu'*Alban*, *Alvo*, *Albano* sont trois corruptions du latin *Albus* et signifient blanc;

Enfin, que saule en espagnol se dit *salæ*, en portugais *saigueiro* et en italien *salice*, d'où (l'indentité entre les quatre dénominations Alban, Alavo, Albado et Albanus étant complète) il est facile de conclure.

(3) Même rectification pour le *Mons Aureolus*. *Aureolus* est un adjectif qui veut dire de couleur d'or. Tous les auteurs, sans exception, qui se sont occupés de l'origine de Montauban ont écrit *Mons Aureolus*. C'est ainsi que nous le lisons dans le plus ancien témoignage, la vie de saint Théodard; il était donc impossible de le rendre différemment. Mais voici ce qui arriva : Catel le traduisit en le francisant. Au lieu de dire Mont-Aureol, ou Mont-Aurel, comme on a fait ailleurs, il mit le mot au génitif, Mons Aureoli, et dit: *Montauriol*. Or, malheureusement, *Aureolus* signifiant aussi Loriot, ce génitif changeait entièrement le sens. Et cela est si vrai, que les auteurs du *Gallia Christiana* adoptant cette étymologie ridicule ne manquaient pas de remarquer : *Mons Albanus antiquitùs nuncupabatur, Mons Aureolus seu Aureoli, ab ave ictero quam Giradus Cambrensis Aureolum appellat*. Il est fâcheux que les auteurs du *Gallia Christiana* n'aient pas vérifié leur citation avec plus de soin, car ils auraient vu dans Valesius, à qui ces mots sont empruntés, qu'il s'agissait d'une autre montagne pour la qualification de laquelle Valesius emploie précisément le génitif, et l'équivoque n'est pas possible, car au paragraphe des lieux qui dérivent leur nom des métaux, on lit : *Mont-Aureol* dans le diocèse de Toulouse. « *Metalla nomen dedère Monti Aureolo in diocesi Tolosanâ*. » On ne montre pas du reste plus naïvement que Le Bret avec quelle simplicité la partie étymologi-

qui domine le Tarn vis-à-vis la fontaine des Fées, prit la dénomination de mons Calidus, le mont Chaud (*Moncau*). Les Romains baptisèrent ensuite tous les environs avec des mots de leur langue, exacte et pittoresque. Ainsi, ces gorges tapissées de vignes, qui se déroulent onduleusement vers l'Albigeois, furent nommées *Fauces* (Fau). Le hameau du pied de la colline baignée par le Tarn, *Comba rivi* (1) (Combarieu). La gracieuse villa qu'au nord-est du Mons-Albanus édifia quelque riche patricien, *Capua* (Capoue). A partir de cette campagne et en suivant la direction de la voie romaine, les lieux habités et qualifiés par les Romains apparaissent en foule. C'est *Insula Madida* (Isle et puis Villemade), Isle humide. C'est *Arduus* l'Escarpé (Ardus). *Mirabilis*, l'admirable (Mirabel). L'*Honor*-de-Coz (l'Honneur-de-Coz.) *Sabûla*, les Sables (*la Saula*), et vingt autres que nous passons.

La conquête ne fut pas plus tôt un fait accompli, que les intérêts de l'Aquitaine se lièrent à ceux de Rome. Dès ce moment, le flot obscur de notre histoire se perd dans cet immense fleuve qui avait pour bords l'Occident et l'Orient. Cachée sur sa montagne, Fines voit naître le Christ et tomber l'empire.

Depuis long-temps ses nouveaux maîtres, sans chasser les fées (2) de leur fontaine, avaient substitué à l'obélisque de Bel la statue de Mercure. Voici que tout-à-coup de pauvres piétons arrivèrent sur la rive gauche du Tarn, et, 204 ans après sa mort, vinrent prêcher aux Aquitains la religion du Christ. Trop peu importante à cette époque, *Fines* échappe à nos regards : Nous ne la retrouvons que trois siècles plus loin en puissance des Goths et de l'Arianisme.

C'est vers ce temps que, pour combattre l'hérésie, fut fondé à *Fines* le Moûtier de St-Martin (3). A qui devons-nous en attribuer l'origine? Est-ce à saint Martin lui-même, à Sulpice Sévère, son disciple, ou aux aïeux de saint Théodard ? — Il y aurait de fortes présomptions en faveur de chaque hypothèse. Martin d'abord avait tourné tout son zèle vers les campagnes encore pleines de payens; partout où il rencontrait une idole, il s'efforçait de la détruire et d'y élever à la place une église ou un monastère. *Fines* était indubitablement dans ce cas. Il n'y aurait qu'une objection majeure tirée de l'éloignement du saint évêque de Tours, mais l'objection se change en probabilité, en se rappelant que dans l'été de 380, il passa à *Fines* avec l'évêque de Bordeaux et Phœgadus, évêque d'Agen, pour se rendre au concile de Saragosse. Nous ajouterons que son voyage en amont, sur les bords de la Garonne et du Tarn, paraît confirmé par plusieurs églises et noms de lieux restés, pour ainsi dire, comme jalons de son itinéraire. D'un autre côté, Sulpice Sévère, disciple fervent, enthousiaste, nouvel Elysée, dès que son maître eut quitté la terre, se dévoua tout entier à sa glorification. Il écrivit sa vie, nota soigneusement ses miracles, et bâtit deux églises en son honneur. Or, Sulpice Sévère était Aquitain, il avait des biens non loin de Toulouse, il habitait la campagne, et cette campagne pouvait être *Fines*. Quant aux aïeux de saint Théodard, ils n'ont pour eux qu'une assertion jetée dans la vie de ce saint.

Quoi qu'il en soit, deux siècles plus tôt ou deux siècles plus tard, un monastère, sous l'invocation de saint Martin, fut fondé sur le *Mons-Aureolus*.

A cette date, qui correspond au règne tudesque de Charlemagne, se rattache un événement singulier que le moyen-âge, frappé de son caractère mystérieusement allégorique, a eu soin de nous transmettre :

« Il est un lieu (1), écrit l'envoyé de l'empereur à
» Narbonne, en 821 : un lieu doublement frontière qui
» marque la séparation du territoire Tolosate et de
» celui de Cahors. Là s'étend une vaste plaine entourée
» d'une ceinture d'épaisses forêts. Les habitans du pays
» ont leur séjour à peu de distance. Voici que tout-à-
» coup une multitude d'oiseaux s'y abattit comme un
» bruyant tourbillon. On y voyait ceux qui vivent
» sur les rivières, ceux qui naissent dans les forêts,
» ceux qui habitent les champs incultes, ceux qui jet-
» tent leurs nids aux creux des rochers. Ils ne se res-
» semblaient ni par la manière de vivre, ni par celle
» de voler, ni par leur chant, la couleur, le plumage,
» le bec, les ongles, les mœurs, la patrie et l'instinct.
» Car les uns étaient venus avec le souffle du Midi,
» l'aquilon avait apporté les autres, et l'on eût dit que
» chaque parti avait ses drapeaux. Divisés en deux
» corps, ils se rangèrent dans la plaine et laissèrent
» entre eux un espace vide comme un champ de ba-
» taille. Il semblait que des envoyés allaient et venaient
» d'une armée à l'autre, afin de décider la paix ou le
» combat. Dans le cas où la mission pacifique échoue-
» rait, ils étaient prêts à faire retentir le cri de guerre.
» De même qu'on voyait long-temps avant la mêlée, des
» ambassadeurs courir entre les Carthaginois et les en-
» fans de Romulus, de même quand on eut assez volé
» d'un côté à l'autre, on se disposa à une lutte achar-
» née. De toutes parts, les escadrons d'oiseaux volent
» au combat; les ailes touchent les ailes, les cohortes
» pressent les cohortes. Il y a mille degrés de force
» dans cette milice, mais une seule volonté. Le vœu
» du fort est celui du faible, le souhait des chefs, celui
» des soldats. Les combattans ne se servent ni de
» chars ni de chevaux; ils ignorent l'usage du fer, et
» l'on ne voit point voler de flèches. Pour casque ils
» ont leurs aigrettes, pour glaives leurs ongles et leur
» bec, pour clairons leurs chants divers qui sonnent
» diversement la charge. Une aile légère est leur bou-

que était traitée de son temps. « Néanmoins, dit-il, Montau » riol a esté appelé par quelques (lisez tous) auteurs latins » *Mons Aureolus* sans que j'aye peu découvrir pourquoy » car sa terre est trop *bonne* et trop *grasse* pour pareistre sa- » blonneuse n'y dorée comme quelques-uns disent que c'est » de là qu'on lui a donné ce nom d'Aureolus. »

Le Bret oubliait, comme vous voyez, que cette terre si *grasse* et si *bonne* avec sa teinte chaudement argileuse, imite et rappelle à merveille la couleur de l'or.

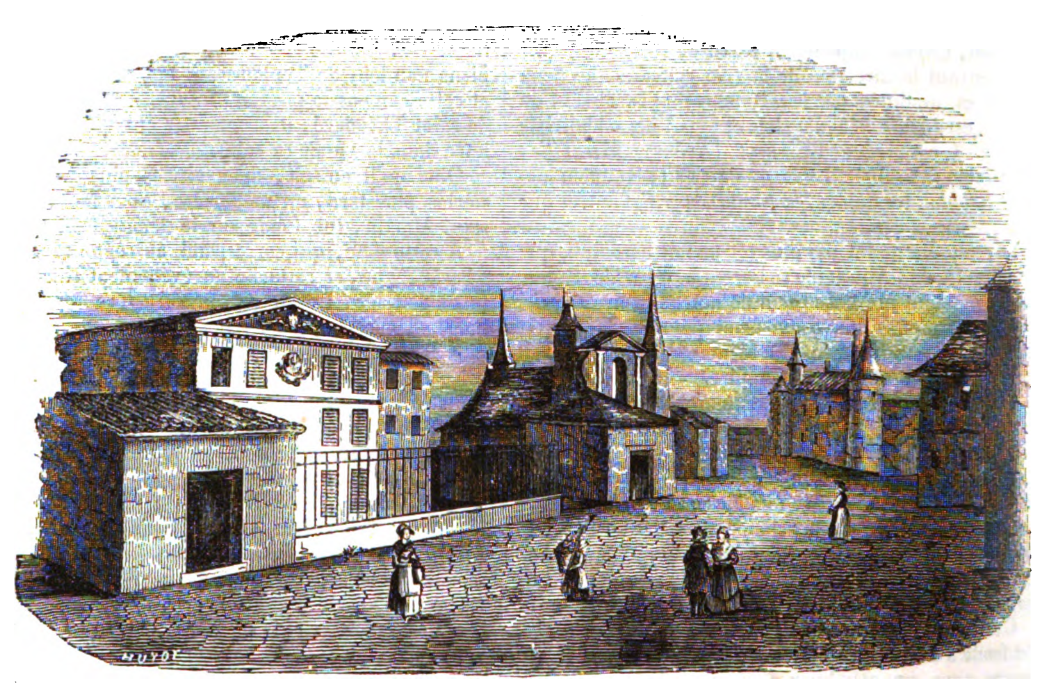
(1) Cumw dans le pays de Galles.

(2) Le culte de Belisama et ses prêtresses existaient encore au VII[e] siècle. Voir la vie de saint Eloy, les Capitulaires, etc.

(3) M. de Cathala-Couture, copiant Le Bret, attribue la fondation de l'abbaye aux religieux Bénédictins de la Chaise-Dieu, appelés par les ancêtres de saint Théodard : c'est une erreur : les Bénédictins ne vinrent à l'abbaye que vers 1130.

(F. DE LA MARTINIÈRE.)

(1) *Nempè Tolosana locus est rurisque cadurci*
...timus, hoc finit pagus uterque loco.
Illic campus inest...., etc., etc., etc.



PLACE DE MONTAUBAN OU LES PATRIOTES FURENT MASSACRÉS EN 1703.

» clier, une plume leur poignard, une plume plus fine » encore leur cuirasse. Six jours s'étaient écoulés, de- » puis leur rassemblement, lorsqu'ils se précipitèrent » les uns sur les autres. Ceux-ci combattent en mor- » dant, ceux-là en frappant, l'ardeur de la guerre les » enflamme tous. Là vous eussiez vu s'élancer les Ru- » tules, ici les Troyens et l'impitoyable Mars semer » le carnage dans tous les rangs. Comme les feuilles du » chêne, vertes encore au soleil d'automne, tombent » jaunissantes et mortes au souffle de l'hiver, ainsi les » victimes de cette armée tombent, jonchant au loin » la terre. Ils étaient accumulés dans la plaine, aussi » nombreux que les grains sur l'aire. Enfin, Borée » remporta dans le Nord une faible partie de ceux qui » venaient du Nord; ceux du Midi restèrent tous sur » le champ de bataille. Cet événement se répand, le » peuple accourt, on s'étonne, on considère avec sur- » prise le nombre et la variété d'espèces de ces oiseaux » sans vie. L'évêque lui-même s'y rendit de Toulouse, » et la foule lui demandant si l'on pouvait manger ces » oiseaux? Prenez-les sans crainte, dit-il. Chacun » alors en remplit son chariot et revint chez soi (1). »

(1) Théodulphe, évêque d'Orléans. (Élégies.)

Quelque temps après cette pharsale aviculaire, à travers laquelle perce l'allusion au grand duel entre le Midi et le Nord, décidé momentanément en faveur de ce dernier par les Karlomans, un fait d'un autre genre mit en émoi les habitans du Mons Auréolus. Accablé d'années et sentant la vie se dérober sous lui, l'archevêque de Narbonne, Théodardus, soit pour retremper sa vieillesse aux douces brises du Tarn, soit pour finir ses jours sur la terre natale, vint se retirer au Moûtier de Saint-Martin. La mort l'y ayant surpris presque aussitôt, sa démarche, son renom de sainteté et sa dépouille funèbre qu'il lui légua, jetèrent le plus grand éclat sur l'abbaye. Les religieux se crurent même obligés d'oublier le nom de leur patron, afin de se placer sous la protection plus honorifique de l'archevêque de Narbonne. A partir de ce moment, le monastère et la bourgade prirent le nom de Saint-Théodard. Celui de *Fines*, déchu avec les Romains, s'était effacé sous les pas de ces populations Vandales, Gothiques, Frankes, Arabes, qui, pendant quatre siècles, avaient foulé en tout sens la terre nationale.

Cependant le pouvoir s'était reconstitué dans de nouvelles conditions avec la société nouvelle. Les Comtes de Toulouse, héritiers de tous les gouvernemens pré-

cédens, élevaient peu à peu cette maison princière, si large de base qu'elle devait couvrir le Languedoc, la Provence, le Quercy et la Guienne, si haute de faîte qu'elle devait s'égaler au Louvre et au Vatican. En 940 ou 50, le Quercy leur échut par le droit du plus fort. Aussitôt se développa dans les Raimond cette prédilection particulière pour notre pays qui allait fonder ses véritables destinées. Maîtres de l'ancien emplacement du camp Romain et de ses dépendances qu'ils possédaient comme partie du domaine impérial, à titre de successeurs des Goths, premiers légataires de l'empire, ils s'empressèrent de fixer leurs droits de propriété sur le *mons Albanus*. Des ruines de la vieille *Mutatio*, le Tarn vit surgir les tourelles d'un château comtal aux flancs épais, aux meurtrières menaçantes. Dès ce moment, voilà les deux féodalités en présence. Il faut que l'une absorbe l'autre, que le château renverse l'abbaye ou croule devant elle. La lutte ne pouvait tarder, car la maison de Toulouse et l'Eglise étaient de fières rivales, qui, partout où elles se touchaient, se heurtaient. Cette fois pourtant l'Eglise fut vaincue. Or, avant qu'elle n'eût pris sa terrible revanche, une jeune cité municipale, grandissant rapidement en avenir, en liberté et en ardent courage, avait remplacé l'abbaye de Saint-Théodard.

MARY-LAFON,

Membre de la Société Royale des Antiquaires de France.

HISTOIRE DE LOUIS MANDRIN.

Je vais raconter les principales circonstances de la vie d'un homme qui répandit la terreur dans plusieurs de nos provinces méridionales. Qui de nous n'a pas frémi lorsqu'on lui parlait dans son enfance des crimes inouis de Louis Mandrin, chef de voleurs et de contrebandiers? Le nom de l'intrépide brigand du Dauphiné, et celui de Cartouche sont gravés dans notre mémoire et semblent résumer à eux seuls tout ce qu'il peut y avoir de scélératesse et de cruauté dans le cœur d'un homme. Et pourtant la vie de Mandrin, envisagée sans aucune prévention, nous paraît moins odieuse, souillée de moins de crimes, lorsque nous songeons aux premiers motifs qui l'engagèrent à se faire chef de bande. La plupart de ses biographes (1) l'ont dépeint comme un monstre; ils ont chargé le tableau de sa vie déja trop féconde en excès de tout genre; essayons de rétablir les faits en débarrassant d'un fatras de crimes inventés à plaisir, cette histoire devenue populaire dans le midi de la France.

Louis Mandrin naquit à St-Etienne de Geoire, petit bourg du Dauphiné, le 30 mai 1724. Son père, maréchal-ferrant, ne pouvant suffire aux besoins de sa famille avec les modestes produits de sa profession, s'associa à de faux-monnayeurs. Cet art funeste ne lui réussit pas long-temps; il fut tué dans une rencontre, et son fils Louis jura, sur le cadavre de son père, haine éternelle à la maréchaussée et aux agens de la gabelle. Il avait hérité de quelques outils dont il apprit à se servir pour fabriquer et altérer la monnaie. Poussé par son humeur belliqueuse, il se vendit à un raccoleur qui recrutait des soldats, et se distingua par sa bravoure: un homme dont les passions étaient si violentes ne pouvait s'astreindre long-temps à la discipline militaire; il déserta, emmena avec lui deux de ses camarades, et il eut bientôt formé une bande qui le reconnut pour chef; il chercha un asile dans les rochers de la côte St-André. Ses compagnons passaient la nuit à fabriquer la fausse monnaie, et lui-même courait les foires, achetant toute sorte de denrées, s'adressant de préférence aux marchands étrangers. Trois ans s'écoulèrent au milieu des alarmes; un assassinat fit découvrir sa retraite. Le capitaine de Mandrin vint dans le pays, et dit à son frère que si son soldat ne rentrait pas au régiment, il le porterait sur la liste des déserteurs. Le faux-monnayeur apprit que le capitaine devait passer près de Saint-André; il se mit en embuscade et le tua à bout portant: les gens de sa bande enlevèrent le cadavre, et ce crime resta longtemps ignoré. Quelques jours après, Mandrin eut occasion de voir la fille d'un gentilhomme; il en devint amoureux; il écrivit lettres sur lettres; on ne daigna pas lui répondre; un des gens de sa bande lui conseilla de se faire appeler le baron de Mandrin, persuadé, lui dit-il, que la jeune châtelaine serait sensible aux hommages d'un gentilhomme. Il suivit ce conseil, vit la demoiselle et en fut bien accueilli.

Cependant, les fausses pièces de monnaie mises en circulation dans le pays, avaient donné des soupçons aux habitans; on était à la recherche des faux-monnayeurs: un des compagnons de Mandrin, qui avait assisté au meurtre de l'officier, trahit le chef de bande et mit la maréchaussée sur ses traces; ils échouèrent dans leur plan d'attaque et ne trouvèrent que des soufflets, des marteaux et de mauvais outils. Roquairol, le lieutenant de Mandrin, avait sauvé la bande et ses trésors: il reçut de grands éloges de son

(1) On a publié maintes biographies de ce contrebandier fameux. — Vie de Louis Mandrin (Paris 1755). — *La Mandrinade*, poëme (Saint-Geoire (1755). *Vie de Mandrin*. (Dole 1755) souvent réimprimée et traduite en italien par l'abbé Chiali: c'est celle qu'on trouve chez les bouquinistes, ornée d'un mauvais portrait. — A Lyon, parut en 1755 une vie de Mandrin, terminée par une complainte. — *Le Testament politique* de Mandrin, par Gondar: satyre dirigée contre les fermiers-généraux. L'analyse du testament politique de Mandrin, dédiée aux Etats-Généraux.



LOUIS MANDRIN.

chef qui chercha une nouvelle retraite; il fit creuser une caverne sur le penchant d'une montagne inculte. Le hasard servit admirablement les faux-monnayeurs. Le maître d'un ancien château du voisinage était mort depuis quelques jours; l'infatigable Roquairol proposa à Mandrin d'en prendre possession pour long-temps. Le chef donna plein pouvoir à son lieutenant qui, suivi de quelques-uns de ses compagnons, pénétra dans le château, et fit un sabbat infernal; chaque nuit, d'effrayantes apparitions, de redoutables fantômes, portaient la terreur dans le cœur des villageois assez intrépides pour oser braver les revenans. La veuve du procureur abandonna le château, et la frayeur était générale dans le pays; trois clercs, un capucin et deux abbés, résolurent de passer la nuit dans le manoir et de risquer l'aventure. Roquairol multiplia ses diableries, ses métamorphoses, et finit par rester maître du château dont il fit hommage à Mandrin; le jour même, il fut proclamé lieutenant de la bande. On construisit des fourneaux dans les souterrains du château; et on y transporta pendant la nuit tout ce qu'on avait pu sauver. Mandrin envoya les plus adroits de ses voleurs vers les frontières du royaume pour se défaire de sa fausse monnaie; tout allait au mieux, et il eut assez de temps, assez de tranquillité d'ame pour penser encore à sa belle châtelaine. Le baron de Mandrin revit l'objet de son amour; ses visites devinrent plus fréquentes, et on parlait déja de mariage, lorsqu'un jeune officier ayant entendu parler des apparitions nocturnes qui effrayaient les paysans, pénétra dans le château avec quelques soldats et découvrit le stratagème. Il ne put cependant dissiper la

frayeur des habitans du pays. Heureusement, on découvrit un petit sentier qui conduisait les faux-monnayeurs au château; toutes les maréchaussées des environs eurent ordre de marcher; Mandrin fut chassé de ce dernier asile, et pris quelques jours après, au moment où il fesait ses adieux à sa belle châtelaine. La ruse, l'audace le tirèrent du cachot la veille du jour fixé pour le supplice: il eut bientôt retrouvé ses compagnons et réunit une bande de trente-six hommes. Il choisit pour centre de ses opérations un petit ermitage situé sur une riante colline, et y resta long-temps sans que personne se doutât que le saint lieu servait d'asile à de faux-monnayeurs.

Mandrin fut bientôt reçu dans les châteaux voisins; il se fesait passer pour officier; les dames se le disputaient, et on ne parlait dans le pays que du beau chevalier de *Mont-Joli*. Quelquefois, il prenait une robe d'ermite afin d'éprouver, disait-il, sous quel habit il ferait le plus de conquêtes. Neuf mois s'étaient écoulés, et plusieurs mères de famille, dont les filles ne pouvaient plus cacher les marques trop évidentes de leur déshonneur, menacèrent de livrer l'ermitage aux flammes: elles en vinrent à cette extrémité. Mandrin fut assez adroit pour obtenir une lettre du visiteur ou grand-vicaire; les gens du pays s'empressèrent de rebâtir l'ermitage, et de dédommager le *bon père* qui distribuait des chapelets et des images. Dégoûté d'une vie qui commençait à devenir trop uniforme et trop paisible, Mandrin se mit à voyager, et son absence causa la perte de sa bande. Les faux-monnayeurs n'ayant plus à redouter la terrible sévérité de leur chef se répandirent dans les villages voisins. Leurs propos, leurs demi-confidences réveillèrent les soupçons, et leur demeure fut découverte. Tous les cavaliers des maréchaussées de Grenoble, de Valence et des villes des environs marchèrent avec beaucoup de célérité et de secret. Mandrin arriva de son voyage à temps pour rendre le courage à sa troupe et partager le combat. Les faux-monnayeurs déployèrent une féroce intrépidité; mais le nombre l'emporta; et Mandrin lui-même fut fait prisonnier; on se hâta d'instruire son procès; les juges le condamnèrent à mort. Pendant qu'on le conduisait au supplice, il demanda la permission d'aller à pied; elle lui fut accordée: il fut tranquille jusqu'au moment où il aperçut l'échafaud; la vue du fatal poteau ranima ses forces, il rompit ses liens, culbuta les gardes, se jeta dans la foule, se dirigea vers une des portes de Grenoble: et gagna les montagnes. La justice mit tous ses agens à la poursuite du fugitif: Mandrin rencontra par hasard un religieux, s'empara de ses habits, et imitant Cartouche qui avait fait merveille en Normandie avec une prétendue châsse de saint Hubert, il résolut d'employer le même moyen. Il fut trahi; mais pendant qu'on le conduisait à Grenoble, il échappa à ses gardiens, parcourut les bords du Rhône, et arriva à Lyon où il s'engagea. Le régiment ne garda pas long-temps cet étrange conscrit. Mandrin vola la caisse du capitaine, retrouva quelques-uns de ses compagnons, tous gens proscrits et pleins de courage, et leur fit promettre, avec serment, qu'ils obéiraient aveuglément à ses volontés. Il apprit, quelque temps après, que la brigade de Romans était à la poursuite de sa bande; il dressa une embuscade, tua tous les grenadiers, et se revêtit du costume de leur chef. L'espoir du gain et l'amour du pillage lui attirèrent quantité de mauvais sujets qui demandèrent à être inscrits. Le Dauphiné, l'Auvergne, le Languedoc, le Lyonnais, le Mâconnais furent inondés de ses marchandises. Au mois de juillet 1754, il se rapprocha de Vienne. Ses exploits effrayèrent toutes les brigades qui n'osaient plus se mettre à la poursuite des brigands. Après avoir pillé les maisons, Mandrin choisit les grands chemins pour théâtres de ses violences. Les négocians de Bourgogne, d'Auvergne, du Bourbonnais ne trouvaient plus aucune sûreté sur les routes du Languedoc et de la Provence. Les assassinats se multiplièrent avec des circonstances si effrayantes que le nom de Mandrin fut en exécration dans les provinces méridionales. Ce terrible chef de contrebandiers et de faux-monnayeurs mit une adresse infernale à profiter de la terreur que les assassinats commis par sa troupe, répandaient parmi les habitans des campagnes: il pilla à main armée, força les paysans à acheter ses marchandises. Le commerce du tabac était la base principale de ses exploitations; il contraignit les entreposeurs de Rodez et de Mende à lui acheter de nombreux ballots, et ses compagnons pleins de confiance en la destinée de leur chef, à porter en Suisse et en Savoie les denrées prohibées en France.

Il passa les frontières et séjourna quelques mois dans les cantons helvétiques; en rentrant en France, il livra plusieurs combats aux maréchaussées, et fut long-temps vainqueur. Les débitans de Caprone, les buralistes de Brioude et de Montbrison payèrent son tabac sans hésiter ni se plaindre. Le contrebandier instruit que les prisons de Montbrison étaient pleines de criminels, commanda qu'on ouvrît les portes et délivra les malfaiteurs. Sa bande était si nombreuse, si aguerrie, qu'on eût dit une petite armée. On fesait des ventes extraordinaires de tabac; la troupe regorgeait d'or et d'argent; aussi Mandrin ne manquait pas d'hommes capables de tout, et de bonne volonté. Le nom de Mandrin parvint jusqu'à la cour, et le roi donna ordre qu'on envoyât des troupes pour le combattre. Cette nouvelle, au lieu d'effrayer l'intrépide contrebandier, augmenta son orgueil et son courage; sur la route de Bourgogne, il attaqua et vainquit quelques soldats du régiment d'Harcourt, espérant qu'un premier succès dissiperait les craintes de ses compagnons. Beaune et Autun furent pourvus de son tabac qu'il vendait à un prix exorbitant.

Cependant, les troupes envoyées par le roi ne tardèrent pas à arriver sous la conduite de M. de Fitcher qui commandait les troupes légères. Mandrin fut vaincu dans un premier combat, et depuis ce temps ses contrebandiers ne firent plus rien de remarquable. Leur chef en rallia une trentaine, et, quoique poursuivi par les troupes légères, il continua à mettre à contribution les receveurs des villages par où il passait. Il touchait à la fin de ses prospérités, et son dernier crime fut la mort de la femme d'un brigadier des fermes de *Noire-Table*. Il fut vendu par un de ses compagnons, arrêté pendant la nuit, lié dans toute la longueur du corps, conduit ou plutôt apporté à Valence, le 10 mai 1755. M. Laverde-Morval, président du tribunal qui

le jugea, l'interrogea sans pouvoir en obtenir aucune réponse sur ses relations, sur ses complices. Le bruit de sa détention attira un grand concours de peuple; on accourut de toutes parts pour voir le redoutable chef des contrebandiers. On dit qu'avant de mourir il se repentit de ses crimes. Il harangua le peuple avant de s'étendre sur la roue; on lui rompit les bras, les jambes, les cuisses et les reins. Il expira le 26 mai 1755.

« Louis Mandrin, dit M. Charles du Rozoir, aurait dû naître quelques dixaines d'années plus tard. » Il eût sans doute, après 1789, grossi la liste de ces guerriers qui, partis des derniers rangs de la société, s'élancèrent au premier, et conquirent leur bâton de maréchal, des duchés, des principautés et même des trônes. Le déserteur devenu contrebandier qui sut discipliner une troupe de brigands, qui conquit une petite ville, et qui ne put être réduit que par un corps d'armée de six mille hommes, n'était pas un homme ordinaire. La plupart des chefs espagnols qui, durant la guerre de l'indépendance, ont soutenu avec tant de gloire et de succès la cause de la patrie, avaient-ils d'autres antécédens que Mandrin? L'expérience l'a trop prouvé: dans le tourbillon des affaires politiques, c'est par le vice habile, c'est par le crime heureux, joint à de brillans dons de l'esprit et du génie qu'on triomphe. Invoquerai-je ici les classiques invectives de Sénèque ou de Boileau qui ont accolé le nom d'Alexandre à celui de brigand? Mais revenons à Mandrin. Ses historiens, car il en a eu plusieurs, le représentent avec une physionomie intéressante; il avait le regard hardi, la répartie vive; aux passions les plus fougueuses, il joignait un sang-froid imperturbable : en un mot, il possédait les qualités qui distinguent les hommes nés pour commander.

Hippolyte Vivien.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Nous commençons par prévenir nos lecteurs que notre intention n'est pas de faire ici une revue critique des œuvres du plus grand poète de notre âge. Les dissertations de haute littérature n'appartiennent pas à un recueil pittoresque, consacré plutôt à populariser nos gloires méridionales, qu'à les envisager sous leurs bons et leurs mauvais côtés. D'ailleurs, les poésies de M. de Lamartine ont été si souvent et si diversement jugées, que nos aristarques ne nous ont laissé rien à dire, pas un seul épi à glaner dans le champ qu'ils ont parcouru avant nous. Qu'on s'attende donc à trouver simplement ici une notice biographique; l'histoire de la vie de notre grand poète est une des pages les plus intéressantes de nos fastes littéraires.

En 1792, Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon, d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. « Ce fut d'abord, dit M. Jules Janin, un enfant triste et rêveur, qui jouait aux pieds de sa mère, et qui s'élevait doucement sous l'influence du regard maternel. Il a conservé de ses jeunes années de violens et tendres souvenirs; jamais il n'en parle sans regret et sans plaisir. Quelles belles pages quand il raconte comment il lisait la Bible sur les genoux de sa mère! Cependant l'enfant grandit vite et bien, comme les enfans de génie. Ce fut bientôt un beau jeune homme, d'une taille élancée, d'une mâle vigueur, d'un beau regard. Il entra dans le monde au moment où la restauration rejetait la France de l'empire dans des idées plus calmes.

» Quelques années plus tard, en 1820, pendant que nos vieux guerriers criblés de blessures et chargés de lauriers répétaient les sublimes refrains de notre poète national, de Béranger, un beau jeune homme errait dans les sombres allées de Saint-Cloud : c'était par une belle nuit d'été. Le casque en tête, le sabre au côté, le fusil sur l'épaule, le génie au front et l'amour dans le cœur, le beau jeune homme se promenait sous les fenêtres du roi dont il était le garde du corps. Il s'abandonnait doucement à cette douce rêverie de l'ame qui est toujours un grand charme pour une jeune imagination. Cette promenade occupée, cette rêverie armée, je ne sais quel sentiment involontaire de sa propre importance, tels sont les compagnons ordinaires d'une sentinelle qui veille sur le sommeil d'un roi. Tout en marchant, tout en revenant sur ses pas, le jeune poète murmurait tout bas des vers cachés dans son cœur, le nom d'Elvire et de Dieu: il pensait à lord Byron et à l'évangile; il unissait déja dans sa pensée avant de les réunir dans ses livres, l'Italie et l'Orient; quelquefois aussi passait devant lui, mais dans toute son imposante majesté, la grande figure de Bonaparte. Très souvent, il se rappelait les lieux témoins de ses joies intérieures; son enfance déja si loin, la jeunesse si proche encore. Enfin, après une année d'agitations intérieures et d'incertitudes, le poète jeta sa poésie dans le monde. C'était un modeste volume que je vois encore, et que j'achetai par hasard, un jour que j'étais sorti de mon collége pour y rentrer le soir. Je me souviendrai toute ma vie de mon extase, quand pour la première fois j'ouvris le livre d'un poète sans nom; j'étais bien jeune alors; j'étais pénétré d'admiration pour les grands maîtres. Quelle ne fut pas ma joie quand soudain mes yeux éblouis, mon cœur ému, découvrirent un nouveau monde poétique! Quoi! m'écriai-je, dans un même livre sont réunis enfin tous les sentimens de l'ame et toutes les passions du cœur! Tous les bonheurs de la terre et tous les ravissemens du ciel! Toutes les espérances du présent et toutes les inquiétudes de l'avenir! Voilà donc un poète chrétien qui ne copie ni la Bible, ni le Franc de Pompignan, ni J.-B. Rousseau, ni aucun de ces énergumènes dont les plus beaux



ALPHONSE DE LAMARTINE.

et les plus terribles passages sont empreints d'une austérité impitoyable! mais au contraire, il prie comme on chante; il approche sans peur du Dieu terrible, il fait du ciel une patrie à notre portée, comme l'Elysée du *Télémaque*, et, pour que nous arrivions plus facilement à cette patrie, il nous met en main le rameau d'or. »

» Ce fut un heureux instant de calme, ajoute M. Jules Janin, pour le peuple de France, quand il découvrit enfin dans un ordre d'idées plus élevées cette chaste et murmurante poésie de M. de Lamartine, qui ne parlait que du ciel ou des plus innocentes amours de la terre. Cette poésie-là nous reposait merveilleusement de ces rimes chantées et consacrées au vin, à la goinfrerie, à la guerre, aux amours faciles : les jeunes gens, les femmes, les vieillards et tous ceux qui ne pensent pas que la vie se doit passer dans mille chansons plus ou moins érotiques, reçurent avec reconnaissance les chants timides, partis du cœur! Il y eut une réaction en faveur de la véritable et honnête poésie; c'en était fait en même temps de Delille et de l'école descriptive; de Parny et de l'école sensualiste; de Voltaire et de l'ironie; de Lebrun et de l'épigramme. Lamartine et Béranger se partagèrent le monde poétique; à celui-ci l'ame, à celui-là les sens; ils régnèrent quelque temps avec une autorité égale.

Nous nous étonnons aujourd'hui du prodigieux succès que les *Méditations poétiques* obtinrent dès la première édition. Vingt années ont tellement modifié les idées, il s'est opéré de si étranges choses, qu'en parlant du premier ouvrage de M. de Lamartine, il nous semble que nous remontons le fleuve du passé! Car alors, cha-

eun s'abandonnait avec une sécurité inconnue, aux heureuses passions de la jeunesse; le champ de bataille ne réclamait plus chaque jour son nombre obligé de victimes et de héros; on s'aimait déja d'amitié; le lendemain on devait s'aimer d'amour. L'amour, qui est la passion des cœurs heureux, avait remplacé l'ambition, qui est la passion des nobles cœurs. Aussi le cœur de la France battit doublement au nom de Dieu et au nom d'Elvire : l'école allemande et l'école anglaise, Goëthe et Byron, qui sont, avec M. de Lamartine, les trois dieux poétiques de notre âge, jetèrent les ames dans un idéal sans fin : il ne manquait plus à la France qu'un grand poète pour résumer les craintes, les ambitions, les souvenirs; ce poète fut trouvé : ce poète, c'était M. de Lamartine.

Les aristarques qui tenaient alors le sceptre de la critique battirent tous des mains et crièrent au chantre des *Méditations :* — Courage, jeune homme; vous venez de créer un nouveau genre de poésie.

M. de Genoude écrivait :

« La France voit aujourd'hui s'élever dans son sein un poète qui puise ses inspirations dans la religion, véritable source de lumière et de vie. Ce poète est M. de Lamartine, auteur des *Méditations poétiques*. L'épitre à lord Byron qui est le second morceau de ce recueil, exprime en vers admirables le système magnifique du christianisme; réponse éternelle au désespoir de l'athée. Pope avait développé en beaux vers le système de Leibnitz; c'est le plan de l'évangile que M. de Lamartine développe dans une éclatante poésie. Cette poésie est à celle de lord Byron, ce que l'enthousiasme est au délire. La vie dans le poète anglais ressemble à un instrument de supplice; l'homme est le criminel qui y est attaché, et il emploie son courage à braver la justice et la miséricorde divine. Elle est, dans le christianisme et dans la poésie de M. de Lamartine, une épreuve, et la couronne est le prix de la résignation. Le calme qui accompagne la religion a passé dans l'ame du poète; ses idées sont nobles et pures; son ame sensible et féconde, son expression toujours heureuse et naturelle; son élévation est sans emphase, son originalité, sans bizarrerie : ses inspirations sont toujours dominées par le goût; ses *Méditations*, genre de poésie qui lui appartient, se prêtent à tous les sujets, sublimes ou tendres, et il passe de l'un à l'autre avec une facilité prodigieuse; ses stances sont pleines de mélancolie; ses épîtres, d'élévation et de véritable philosophie; ses odes, de feu et de verve. M. de Lamartine prouve ce que Racine avait déja prouvé, que notre langue moins flexible que la langue des Grecs, moins harmonieuse que le latin, moins énergique que l'anglais, moins mélodieuse que l'italien, est, plus que toutes ces langues, la poésie du sentiment et de la pensée. Ses sons moins brillans lui donnent ce que j'appellerais une harmonie de sentiment qui a un charme inexprimable. Ses mots moins variés ont des nuances si bien définies par l'esprit, que cet avantage vaut seul tous les autres. Elle n'a pas de prosodie, il est vrai; mais c'est l'ame qui y met l'accent. Je le répète, nous gagnerons en pensée et en sentiment ce qui nous manque du côté de l'oreille et de l'imagination. Le christianisme a fait pour notre langue et sa poésie, ce qu'il a fait pour la peinture. Il a donné à l'ame ce qu'il a ôté à l'imagination, et à l'esprit ce qu'il a ôté aux sens. Il a remplacé par l'expression, dans la peinture, la beauté des formes, et dans la poésie, par le sentiment, l'harmonie des sons. M. de Lamartine, en véritable poète, a fait passer dans ses *Méditations* tout le génie de la langue française. Les rimes, dans ses vers, perdent de leur monotonie; il les dispose et les entremêle si habilement, pour parler comme Fénélon, que leur retour paraît une grace et non une nécessité. Que sont quelques vers durs, quelques constructions vicieuses, quelques mots impropres, auprès de toutes les beautés qu'offre ce recueil? Il se compose de peu de pages, et nous en parlons comme d'un ouvrage d'une grave importance, parce que nous avons cru y reconnaître un véritable génie poétique. »

Vers le même temps un autre critique disait :

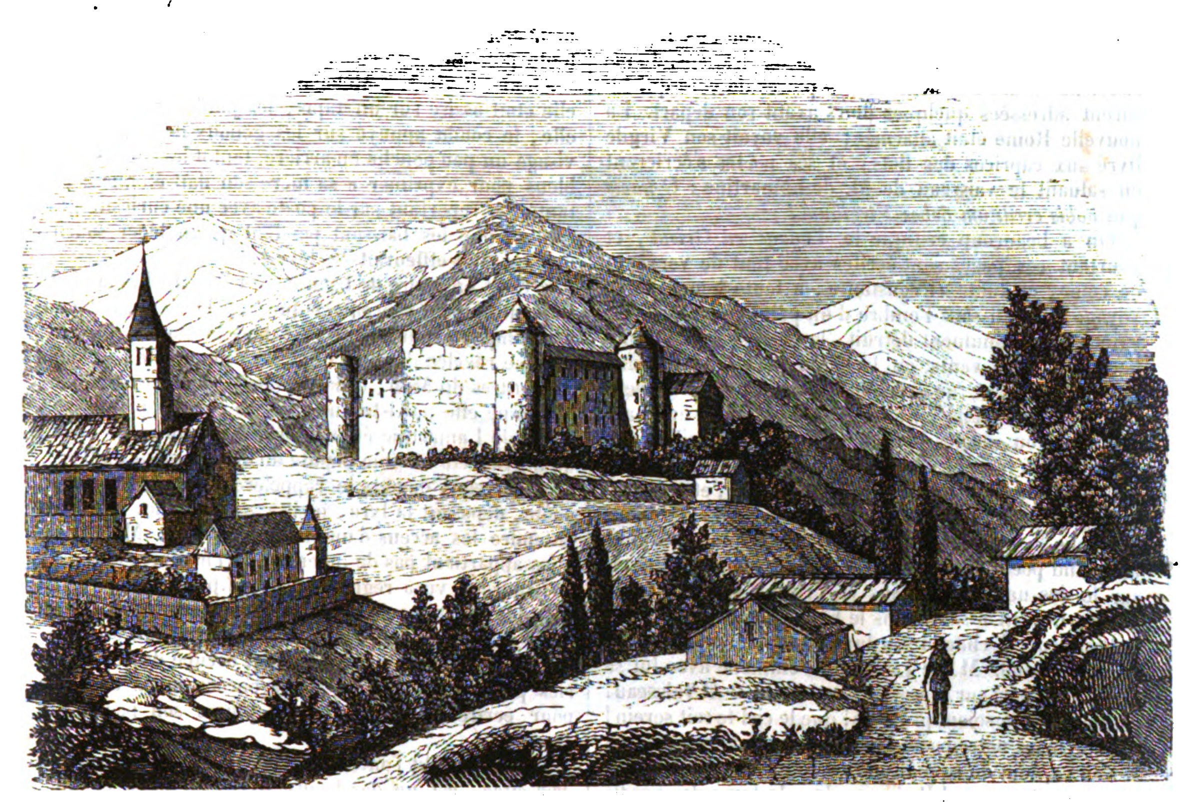
« Toutefois, M. de Lamartine est placé dans un ordre d'idées au-dessus du commun des poètes, et son talent, qui n'a point de modèles dans notre langue, lui promet plus d'imitateurs que de rivaux. Sans doute, cette forme lyrique donnée à la méditation était connue des lecteurs de Klopstock ou de Schiller; mais en France, c'est une nouveauté, et M. de Lamartine en paraît redevable à une inspiration personnelle, plutôt qu'à une imitation étrangère. »

« Un an après les premières *Méditations poétiques*, dit l'élégant biographe qui sera mon seul guide dans cette rapide notice (1), M. de Lamartine se maria avec une de ces femmes d'élite que le ciel n'accorde en partage qu'à ceux qu'il aime. Mme de Lamartine est née en Angleterre; mais la France la réclame et l'adopte comme son enfant. D'ailleurs, n'est-elle pas française par les grâces et par le goût? Il y a, dans le *Voyage en Orient*, telle page de Mme de Lamartine qui se confond parfaitement avec les plus belles pages de son époux. A peine marié, M. de Lamartine fut nommé secrétaire de l'ambassade de Naples. Déjà la Sicile, et Rome et Naples, l'avaient accueilli. Dans l'Italie, il se conduisit comme un poète et comme un gentilhomme. Les habitans, accoutumés à la mauvaise humeur de lord Byron, furent charmés de cette grâce, de cette urbanité, de cette politesse. Ce fut sous le beau ciel italien, et tout en se livrant à ses travaux de chaque jour, que M. de Lamartine écrivit les *Harmonies poétiques*. A Florence, il eut avec le général Pépé un duel célèbre où il reçut une large blessure. M. de Lamartine défendait ainsi, l'épée à la main, l'honneur de la France. Il revint dans sa patrie en 1829, et fit paraître ses *Harmonies*. »

« Voici, disait l'auteur, avec ce charmant abandon qui est toute la modestie des hommes à part, quatre livres de poésies écrites comme elles ont été senties, sans liaison, sans suite, sans transition apparente, poésies réelles et non feintes, qui sentent moins le poëme que l'homme même : révélation intime et involontaire de ses impressions de chaque jour, pages de sa vie intérieure, inspirées, tantôt par la tristesse, tantôt par la joie, par la solitude ou par le monde, par le désespoir ou l'espérance, dans ses heures de sécheresse ou d'enthousiasme, de poésie et d'aridité! »

M. de Lamartine avait publié précédemment *ses*

(1) Jules Janin, *Notice biographique et littéraire sur M. de Lamartine*.



SAINT-POINT, CHATEAU DE M. DE LAMARTINE.

secondes Méditations poétiques. Lord Byron venait de mourir pleuré et chanté, et loué enfin dans toute l'Europe. Cette grande ame s'était exhalée le jour où elle fut à bout de dédain et d'ironie. Entre autres créations de son génie, lord Byron laissait après lui Harold, cet enfant de son imagination et de son cœur. Harold, c'était lord Byron lui-même, c'était son ombre plus triste et plus pensive encore. La biographie de lord Byron, ou, pour mieux dire, l'autographie de lord Byron, était restée interrompue par sa mort. M. de Lamartine entreprit d'ajouter un chant à ce poëme, et de compléter avec ses propres sensations, ces sensations si glorieusement, mais si tristement interrompues. Or, il fallait un grand courage, lord Byron mort, pour tirer les conclusions de son poëme. Personne n'ignore cette histoire. Fatigué de bonheur et de gloire, Harold quitte l'Angleterre, et court çà et là, sans plan et sans but, après je ne sais quelle chimère, que lui Harold ne saurait définir. D'abord, il arrive en Espagne, à ce terrible moment où la France tombe de tout son poids sur cette malheureuse et courageuse patrie de tant de grands hommes; il passe de là dans la Grèce; s'arrête à Waterloo, assiste au carnaval de Venise, pleure sur Florence, et retient ses larmes à la vue de Rome moderne, pour célébrer la Rome antique. A cet admirable poëme, M. de Lamartine ajouta le *dernier chant du Pélerinage d'Harold.* Ce chant devient peu à peu la plus touchante élégie qui soit sortie de l'ame d'un poète en l'honneur d'un autre poète.

Il n'est plus... il n'est plus, l'enfant de mon délire,
Il n'est plus qu'un vain son qui frémit sur ma lyre;
L'immortel pélerin est au terme, il s'endort.
Voyez comme son front repose dans la mort!
Si ses chants quelquefois ont éveillé votre ame,
Donnez-lui... donnez-lui ce qu'une ombre réclame,
Une larme... C'est là son funèbre denier,
Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer!

Tout-à-coup, le cygne qui avait chanté si souvent le doux nom d'Elvire, qui avait jusqu'alors contemplé le ciel bleu parsemé d'étoiles, fut effrayé par le canon de juillet. M. de Lamartine et la révolution ne pouvaient aller ensemble; le poète avait voué une sorte de vénération à la branche aînée; il vit avec douleur le trône de Charles X s'écrouler sous le poids des pavés, et résolut de faire à la France un adieu momentané. Il

abandonna la diplomatie, et redevint tout simplement un poète. Il quitta son beau château de *Saint-Point*, partit pour l'Orient avec sa femme et sa fille, et comme les anciens sages de la Grèce, il demanda aux régions d'un autre hémisphère de nouvelles inspirations. Je me souviens encore des nombreuses pièces de vers qui lui furent adressées quelques jours avant son départ. La nouvelle Rome était allarmée; elle voyait son Virgile livré aux caprices des flots, et ses poètes s'écrièrent en saluant le vaisseau de M. de Lamartine : *O navis quâ nobis creditum debes Virgilium !*

On a beaucoup critiqué le *Voyage en Orient*, et pourtant ces pages sont écrites avec tant de verve et de cœur, en toute circonstance, à toute heure de ce voyage, à midi sous l'ombre d'un palmier ou sous les ruines d'un monument détruit, le soir sous une tente battue par les vents ou la pluie, à la lueur d'une torche de résine; un jour dans la cellule d'un couvent maronite du Liban; un autre jour au roulis d'une barque arabe ou sur les bords d'un brick, au milieu des matelots qui jurent, des chevaux qui hennissent. Prenons par son manteau le voyageur inspiré, et suivons-le pas à pas dans sa course, autant du moins que nous pourrons le suivre. Il n'y a pas encore quarante ans, un grand poète entreprenait le même voyage; il avait sur le dos un bissac; dans ce bissac, Homère et la Bible; il avait à ses mains le bâton blanc de pélerin; il était seul : à chacun son luxe; cet homme s'appelait Chateaubriand. M. de Lamartine emmène avec lui sa famille, et part sur son propre vaisseau. — O vaisseau! que les flots te soient propices! que le ciel te soit serein! Tu emportes notre poète-lyre, sa femme et son enfant! Il s'en va, loin de sa maison si calme, vers des bords et un avenir inconnus! Il s'en va dans la terre des prodiges! Déjà le vent enfle sa voile blanche; déjà Marseille disparaît à ses yeux. L'illustre voyageur voit la Sicile, le golfe de Saint-Pierre, la côte d'Afrique, Tunis et Carthage! Il arrive en Grèce; il touche du pied cette terre, noble mère des beaux arts, nourrice des grands hommes; il la voit triste, désolée, opprimée par l'esclavage. Il pousse plus loin sa course; il arrive à Damas; il parcourt la Syrie, et s'agenouille enfin en voyant Jérusalem, la cité sainte, en voyant le tombeau du Christ. Son cœur a déja été frappé d'un rude coup; c'est à Beyrouth qu'est morte Mlle de Lamartine, ce bel enfant de tant de génie! C'est à Beyrouth que s'est éteint ce doux regard calme et bleu comme le ciel! Mlle de Lamartine s'appelait *Julia !* Le poète a besoin de consolations; il se hâte d'arriver au tombeau du Christ, de parcourir Jérusalem, et la description de cette ville si fameuse dans l'univers lui inspire les plus belles pages qui soient sorties de la plume d'un écrivain voyageur. Notre grand poète s'arrête sous la première tente qu'il trouve pour fumer avec un arabe; il se détourne de sa route pour admirer la moindre jolie fille qui passe. Il s'amuse aux jeux poétiques avec les poètes du désert; il est tour-à-tour ce qu'on veut qu'il soit, grand seigneur, bohémien, français, anglais, arabe, chrétien, mahométan, ami d'Ibrahim, ami du Sultan, aussi prêt à partager son repas avec un bandit, qu'à lui tirer un coup de carabine. Il s'en va chez lady Stanhope, qui le reconnaît pour arabe à son pied droit, et dont il écoute les merveilleux récits avec la plus complète bonne foi. Quelle narration plus riante que celle qu'il a écrite sur son entrevue avec Mlle Malagamba! Il rencontra cette jeune fille, cachée comme une rose au pied du Mont-Carmel. Jamais M. de Lamartine n'a porté plus loin la toute-puissance, le charme de la description.

Quand il vit Mlle Malagamba pour la première fois, elle était assise sur un tapis, les jambes repliées sous elle, le coude appuyé sur les genoux de sa mère, le visage un peu penché en arrière, tantôt levant ses yeux bleus pour exprimer à sa mère son naïf étonnement, tantôt les reportant sur le poète avec une curiosité gracieuse, puis les baissant pendant qu'un léger sourire mal contenu effleurait ses lèvres.

« C'est un genre de beauté, dit M. de Lamartine, » qu'on ne peut rencontrer que dans l'Orient; la forme » accomplie, comme elle l'est dans la statue grecque; » l'ame révélée dans le regard, comme elle l'est dans » les races du Midi, et la simplicité dans l'expression, » comme elle n'existe que chez les peuples primitifs. »

M. de Lamartine était à Jérusalem, quand il apprit qu'il avait été nommé député du département du Nord. Ces nouveaux devoirs le rappelèrent en France, et le poète, déposant la lyre, monta à la tribune, où il fit entendre les accens d'une mâle éloquence. Mais il ne nous appartient pas de juger encore l'homme politique; la France a vu à regret son grand poète se fourvoyer dans les questions de chemins de fer, de canaux, de sucre indigène. Heureusement, il n'avait fait à la poésie qu'un adieu momentané; tout occupé des tracasseries parlementaires, il trouva encore assez de loisir pour écrire au courant de la plume son poëme de Jocelyn.

« Jocelyn, dit l'auteur de l'excellente notice que j'ai déja citée, est un des beaux livres de notre époque. Cette fois, le poète a appelé au secours de sa poésie le roman et le drame, deux magnifiques et inépuisables ressources qui ont tant servi à la gloire et à la popularité de Byron. Le sujet est choisi avec un rare et légitime bonheur; son héros est le curé de campagne, son poëme est une épopée domestique. Jocelyn est un prêtre à la fois selon l'évangile et selon le monde; il a la foi, il a la charité, il arrive avec bien de la peine à l'espérance. Tous les personnages de ce poëme respirent je ne sais quelle grave bonne humeur, pleine de vérité et de charme. Silence, le poëme va commencer. Jocelyn, jeune et beau, entend par hasard les confidences et les plaintes de sa sœur. C'en est fait, il se sacrifie pour elle; il abandonne son patrimoine, il renonce au monde et au bonheur du monde. Tout-à-coup éclate la révolution française. Jocelyn, que poursuit la mort, s'enfuit dans la caverne des aigles; et alors nous entrons dans cette hymne sublime adressée au Tout-Puissant sur les glaciers des montagnes du Dauphiné! Jamais M. de Lamartine n'avait parlé un plus magnifique langage. Jocelyn est heureux et fier de vivre! Lui seul en France respire tout haut, il se nomme tout haut, il est libre! Et quand il a remercié le ciel, il rend ses actions de grâce à la grotte qui l'abrite, à la montagne qui le couvre, au ruisseau qui le désaltère, à l'arbre qui le nourrit, à l'oiseau qui chante, au soleil qui brille, à la fleur qui scintille sur le vert gazon; toute la création est faite pour lui, pour lui seul! Mais au milieu de son bonheur, tombe Laurence, le bel enfant



JOCELYN ET LAURENCE.

qui doit doubler le bonheur de l'exilé. Laurence, c'est l'ame, c'est la vie, c'est l'espérance blonde et pure dans cette solitude. Que devient le prêtre, à la vue de ces seize ans à peine épanouis? Le prêtre étudie, il contemple, il admire, il reconnaît dans cette belle créature la bienfaisance divine; son hymne de louange et d'admiration recommence de plus belle et avec de plus enivrans transports. Tout à l'heure, Dieu, c'était le ciel, la montagne, la source limpide; à présent, Dieu, c'est Laurence! Jocelyn croit en Dieu et en Laurence. Triste bonheur! fol espoir! Laurence, l'idéale beauté qu'il aime! Jocelyn va la perdre. L'impitoyable devoir l'appelle dans les prisons de Grenoble, où l'attend le vieil évêque qui va mourir. Ce vieillard, qu'attend l'échafaud, a besoin d'un confesseur et d'un prêtre. Jocelyn, aux genoux du vieillard, se relève prêtre et consacré, sacrifice immense dont la récompense est dans le ciel! C'en est fait! l'homme mortel est mort! il n'y a plus que le prêtre! L'amour terrestre est étouffé dans le cœur. Laurence, Laurence n'est plus que la sœur de Jocelyn. Il la rend au monde, qui l'appelle pour la perdre; et lui, il reste seul dans un humble désert qui n'est plus la solitude. Adieu à toutes les oies du monde! adieu à tous les bonheurs de la terre! adieu à tous les transports du cœur! Jocelyn reste seul avec Dieu et l'Evangile!

» A peine a-t-il pressé dans ses bras sa mère et sa sœur, il n'appartient plus qu'à son troupeau, tristes ouailles pour un tel pasteur! Cependant le prêtre dompte peu à peu ces rudes natures; il dompte le premier ces cœurs farouches, il se fait écouter de ces intelligences rebelles; il leur parle du ciel et de la terre, des astres et des moissons, de l'homme et de la fourmi. Sa parole est simple et facile, grave et touchante, et toute sa vie se passe ainsi dans cette œuvre de charité. Et cependant, il perd, l'une après l'autre toutes ses amitiés sur cette terre: Laurence elle-même, pauvre femme que le monde a flétrie de son souffle, expire entre les bras de Jocelyn! Ainsi s'accomplit jusqu'à la fin ce touchant sacrifice. Que de larmes! que de terreurs! que d'émotions diverses! que de pitié! Mais à quoi bon raconter ainsi dans une froide et incomplète analyse, le beau poème dont les moindres détails sont empreints de la plus touchante vérité? Comment dire l'éclat et la sincérité de cette poésie? La chaude et pénétrante vérité de ces peintures? Le calme et la simplicité de ces tableaux! Cette belle nature du Dauphiné éclate et brille en traits ineffaçables; ces images sont



VISION DE LA CHUTE D'UN ANGE.

tour à tour terribles ou riantes, tristes ou gracieuses; le sourire remplace les larmes; la joie se mêle à la tristesse; l'hiver jette sur la nature son manteau de frimats; le soleil brille et dore la moisson; ce sont partout de si fraîches couleurs, de si chastes émananations, que l'ame se sent doucement agitée, et que vous sentez venir à vos yeux des larmes involontaires. Le stoïcisme de ce prêtre de Jésus-Christ est un stoïcisme sans fard et sans effort. La description du presbytère est une des plus heureuses descriptions de M. de Lamartine : passer ainsi des Alpes du Dauphiné à cette humble chaumière, c'est faire à la fois du paysage comme Raphaël et comme Ruysdaël. Les joies profanes de ce monde que Jocelyn entrevoit à peine, son enthousiasme d'un instant à la vue de Laurence, couverte d'or et de soie, et respirant du haut de son balcon les brises du soir, font un charmant contraste avec les rudes peintures des pauvres villageois. Et la vieille Marthe, et le chien qu'en dites-vous? Et toute cette calme, fraîche et transparente sérénité, qui se répand de l'ame du poète sur les objets extérieurs? Et cette profonde et inaltérable prière qui s'élève au ciel toute chargée de bénédictions, comme fait la fumée de l'encens, ce sont là d'admirables et naïfs détails! Tout le poème est rempli d'une mélancolie irrésistible. Quelle plus touchante peinture que celle de la famille d'émigrés venant visiter en cachette la maison paternelle dont elle a été dépouillée par une révolution. »

Cette critique littéraire du poème de Jocelyn, que j'ai rapportée presque en entier, a été écrite sous l'inspiration d'un enthousiasme peut-être trop chaleureux; l'amitié du grand poète et du célèbre feuilletoniste a fait souvent pencher la balance; il n'a vu que les beautés, ses yeux se sont involontairement fermés sur les défauts. Pourtant il y a des taches sur la robe sacerdotale de Jocelyn, sur la blanche couronne de Laurence souillée au contact impur d'un monde séducteur. Les prières, les hymnes de Jocelyn, au soleil, aux étoiles, à la terre, au zéphir, à l'ouragan, tendent évidemment à diviniser tout ce qui existe dans la nature; à l'exemple de Lucrèce, qui poétisa l'épicuréisme chez les Romains, M. de Lamartine a recouvert le panthéisme du brillant manteau de sa poésie: l'auteur, le chantre de Jocelyn, c'est Spinosa, développant son effrayant et dangereux système en magnifiques alexandrins. Aussi le livre de M. de Lamartine fut-il mis à l'*index*, et le pape crut-il devoir en défendre la vente dans les états romains.

Le dernier ouvrage de notre grand poète est la *Chûte d'un ange*; ce poème fut long-temps attendu avec l'impatiente curiosité qui devance toujours les productions des grands écrivains. L'enthousiasme ne fut pas de longue durée; le nouveau monde essuya les plus amères critiques; les amis de Lamartine ont voulu y voir un progrès chez leur poète de prédilection; les antagonistes ont presque prouvé qu'il y avait décadence. Les luttes politiques, les longues séances parlementaires, les improvisations de la tribune ne sont pas favorables au développement indéfini du germe poétique. Le chantre des *Méditations* peut-il bien accorder sa lyre, lorsqu'il rentre dans sa demeure, la voix enrouée par la discussion, la tête pleine de mille projets d'industrie? Le jour où M. de Lamartine est descendu de son trône de nuages pour prendre place à la chambre de nos représentans, la plupart de ses admirateurs l'ont regardé comme déchu de sa splendeur première. Pourtant on doit être indulgent envers un homme qui a doté la langue française d'un nouveau système de poésie, et qui sera long-temps admiré de toute l'Europe.

Bérenger, Lamartine et Victor Hugo se sont long-temps partagé le sceptre poétique; Bérenger, buvant à la double coupe de l'amour et de la liberté, a crié de manière à trouver mille échos sur notre terre de France: — Vive Lizette et l'Empereur! — Lamartine a murmuré tout bas le nom de Dieu et d'Elvire; puis ses accens sont devenus plus mâles, et l'Europe les a répétés avec un enthousiasme religieux. Victor Hugo, hérésiarque littéraire, a déchiré la blanche tunique de la vieille poésie pour revêtir sa muse d'une robe étincelante de mille couleurs variées. Il a planté son drapeau entre le passé et le présent, et a jeté fièrement son regard d'aigle dans l'avenir. Il y a dans ses odes et ses poèmes, un peu de l'imperturbable audace de Byron, de la bizarre fécondité de Lopez de Véga et de Caldéron; il est tant soit peu espagnol par le sang et par la tendance de son génie; sa rêverie est tantôt riante comme le songe d'une jeune andalouse qui sommeille sous un oranger en fleur, tantôt sombre comme les méditations d'un poète allemand.

Etablir un parallèle entre ces trois poètes qui remplissent à eux seuls la moitié de notre siècle, ce serait tomber dans des redites interminables, et se condamner à rouler indéfiniment d'hypothèses en hypothèses; d'ailleurs ceux qui viendront après nous les jugeront avec une plus grande connaissance de cause; les passions littéraires se seront calmées, et chacun comparaîtra devant le tribunal de l'inflexible critique, avec ses œuvres. En attendant que cet arrêt un peu tardif soit rendu par la postérité, nous avons voulu exquisser les belles pages de la vie de M. de Lamartine, du chantre de Jocelyn et de Laurence. Lui aussi a vu le jour sous notre beau ciel du midi; son enfance s'est écoulée sous les verts ombrages de la Bourgogne. Quel astre radieux à ajouter à notre pléïade méridionale!

Charles COMPAN.

ESSAI SUR LES MŒURS DES HABITANS DE LA HAUTE-VIENNE.

L'ancienne province du Limousin a joué un rôle trop important dans notre histoire nationale, pour qu'elle n'ait pas conservé sa physionomie particulière. Il ne faut pas s'attendre à trouver chez les descendans des anciens *Lemovices*, la pétulance, la gaîté, les violentes passions des Languedociens et des Provençaux. Le caractère du Limousin est un type à part qu'on chercherait vainement ailleurs. On sait, d'ailleurs, qu'il existe des nuances innombrables inhérentes à chacun de nos départemens méridionaux. Nous empruntons à un ancien magistrat (1) un excellent aperçu sur les mœurs, les usages et le caractère des habitans de la Haute-Vienne.

M. Texier Olivier, qui a long-temps été préfet à Limoges, a tracé un portrait avantageux de ses administrés: « La douceur est le caractère distinctif des habitans du département de la Haute-Vienne. Ils sont, en général, pleins de bonhomie et de candeur; et quoique excessivement économes, ils se montrent charitables et hospitaliers. Durs envers eux-mêmes, ils sont honnêtes envers les étrangers; ils savent apprécier le bien qu'on leur fait, ils sont serviables et reconnaissans. »

Doués d'un esprit naturel, vif, original, abondant en saillies et en observations fines, les habitans du Limousin réussiraient sans doute dans tous les exercices de l'imagination. Ils sont aptes à l'étude des sciences et à la pratique des arts. — Peu portés pour le métier des armes, ils se sont néanmoins distingués dans les guerres modernes, et ont fourni à nos armées un grand nombre de bons officiers et de braves soldats.

Les habitans de Limoges sont actifs, laborieux, économes, sages dans leurs spéculations, prudens dans leurs affaires, soigneux dans leurs ménages, ingénieux et habiles dans les arts. L'esprit d'ordre qui supplée aux grands talens, mais qui ne les exclut pas, la loyauté dans les transactions qui assure le crédit, l'économie dans les détails, dans les voyages et dans la vie privée, qui commande la confiance, sont en honneur dans cette ville.

Les habitans des campagnes cachent, sous une enveloppe grossière et un extérieur un peu rude, des qualités réelles et de solides vertus. Ils sont laborieux et fermes, probes, prévoyans et économes, attachés au

(1) *Statistique du département de la Haute-Vienne*, par Texier Olivier, préfet; Paris 1808.



lieu qui les a vus naître; superstitieux, il est vrai; mais remplis d'un louable esprit d'indépendance et de haine pour l'oppression et l'injustice. — Il règne parmi eux un esprit de charité conservateur des familles : les orphelins sont recueillis par leurs parens et traités à l'égal des enfans de la maison. Les cultivateurs les moins aisés se font un point d'honneur de ne pas laisser leurs proches malheureux aller réclamer les secours des hôpitaux et des hospices.

Le paysan limousin est naturellement crédule et curieux ; il aime ce qui est spectacle et représentation : les baladins, les vendeurs de cantiques, les théâtres de marionnettes, les tréteaux, les charlatans sont toujours entourés d'une foule immobile et attentive. — Le calme et la patience, qualités naturelles à l'habitant des campagnes, se montrent jusque dans ses jeux et ses fêtes. — Boire et jouer aux cartes sont les seules passions qui le fassent sortir de sa modération ordinaire : le laboureur expose quelquefois au hasard des sommes considérables pour lui, et détruit dans un moment sa petite aisance et la paix de sa famille. La fureur du jeu n'est pas néanmoins aussi commune que le goût du cabaret. Les dimanches et les jours de foires, on ne rencontre sur les routes que des gens dont le vin a troublé la raison et déconcerté la démarche. — Les pères vident la bouteille, tandis que les enfans dansent aux sons aigus et discordans de la musette. — Les querelles qu'engendre l'ivrognerie sont d'ailleurs rarement sanglantes. Les animosités durent peu : le bon naturel du Limousin ne sait pas nourrir long-temps un sentiment haineux. Aussi les crimes sont-ils rares dans le pays.

Mariages. — Le jour de son mariage, lorsqu'un paysan va à l'église, il a soin, de peur des sorciers, de mettre du sel dans sa poche et un anneau béni à un de ses doigts. — Lors de la célébration, il doit se mettre à genoux sur la robe de sa prétendue, autrement il ne serait jamais le maître dans sa maison. — Au retour, la mariée trouve un balai à la porte de sa nouvelle demeure; elle doit le prendre et en faire usage sur-le-champ, pour montrer qu'elle sera laborieuse.— Quand plusieurs mariages ont été célébrés à la même messe, il y a presque toujours bataille en sortant de l'église, parce qu'on est persuadé que le dernier sorti mourra le premier.

Funérailles. — Lors des funérailles, il faut que le cercueil soit de planches neuves, et que le linceul n'ait jamais servi. Mais on donne au défunt la chemise qu'il avait le jour de ses noces, et qui a été conservée pour cet usage. — On met à son bras droit un chapelet, et l'on place près de lui, dans la fosse, l'écuelle de terre qui a servi à l'aspersion de l'eau bénite. — On ne fait pas usage de l'eau et du lait qui se trouvent dans la maison où il y a une personne décédée; tout doit être jeté dehors après l'enlèvement du cadavre.

Singulières pratiques religieuses. — Les jeunes filles qui désirent se marier vont à Saint-Junien-les-Combes invoquer saint Europe. Après une longue procession, elles font plusieurs fois le tour d'une croix, et y attachent la jarretière de laine qu'elles portent à la jambe gauche. Cette croix est toujours abondamment garnie. — Le saint, patron du village de Darnac, a le privilége de guérir toutes les maladies qui affectent les différentes parties du corps. Mais si l'on a mal au bras, à la jambe, à la tête, il faut, pour être guéri, toucher le bras, la jambe et la tête du saint avec un peloton de laine lancé d'une certaine distance; si l'on manque d'adresse, il faut en lancer un second, un troisième, etc., jusqu'à ce qu'on ait touché le membre du saint qui correspond à celui dont on veut obtenir la guérison. Le même peloton ne peut servir qu'une fois, et le sacristain ramasse ceux qui sont jetés. Il arrive souvent que cet exercice a lieu pendant qu'on célèbre la messe; et le curé reçoit parfois quelques coups de peloton dans la tête ou dans les reins; mais il n'y fait pas attention, dédommagé qu'il est par une abondante provision de laine. — La plupart des paysans mettent beaucoup d'exactitude à faire leur prière du soir : ils ajoutent à l'oraison dominicale : « Délivrez-nous de *tout mal et de la justice.* » — Si on leur demande : « Qu'entendez-vous par la justice? » ils répondent: « Ce sont les habits bleus et les robes noires » (les gendarmes et les juges).

L'habillement des paysans de la Haute-Vienne est le même dans tous les cantons; il ne diffère que par les couleurs. Un chapeau à calotte et larges bords couvre leur tête, ornée encore, à l'exemple des Gaulois leurs aïeux, de la longue chevelure des hommes libres. Tous portent généralement un habit à basques longues, à petit collet droit et bas, de couleur brune, rouge cannelle, ou bleu clair mêlé de gris; les vieillards ont la culotte courte de même étoffe, avec de longs bas de laine roulés au-dessus du genou, ou retenus par une jarretière; mais le pantalon commence à être adopté par les hommes d'un âge mûr et les jeunes gens. De gros souliers ou des sabots ferrés sont la chaussure ordinaire. — Les femmes portent de longues brassières qui leur prennent la taille, et un jupon qui leur descend jusqu'au dessous du mollet; elles ont une coiffe à ailes reployées sur leur front; leurs cheveux, retroussés par derrière, forment un chignon peu saillant. Pendant l'hiver et dans les jours de pluie, elles se couvrent la tête d'un morceau de toile de coton ou de laine. — Les étoffes et les toiles du pays, les cadis de Montauban, les draps de Châteauroux, sont employés suivant les âges, les saisons et les fortunes. L'étoffe le plus en usage est le droguet, qui forme les vêtemens d'hiver. Les habits d'été sont de grosse toile écrue.

Le département de la Haute-Vienne n'a d'ailleurs rien à envier aux autres provinces méridionales; il a vu naître plusieurs personnages distingués, à différentes époques, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nous; la gloire du grand chirurgien Dupuytren, la réputation européenne de l'habile chimiste Gay-Lussac, membre de l'Institut, prouvent encore que le Limousin n'est pas stérile en célébrités contemporaines.

Eugène Pontié.

LA COMTESSE DE GOURDON, OU LES ANGLAIS DANS LE QUERCI.

I.

L'USURIER DE CAHORS.

Dès le commencement du treizième siècle, les usuriers de Cahors étaient renommés dans les pays d'Aquitaine et de Languedoc; le nom de *Cahorsin* servait alors à désigner les hommes rapaces qui s'enrichissaient en ruinant les gentilhommes, les bourgeois et le menu peuple. Plusieurs de ces usuriers jouissaient même d'une certaine considération, à cause de leur immense fortune. Le plus célèbre d'entre eux, et dont le nom est venu jusqu'à nous, s'appelait Jérémie Garganon; il habitait une vieille maison de chétive apparence, dans une petite rue adjacente au pont *Valentré*. Ce réduit si modeste renfermait plus d'or que n'en possédait le roi de France; aussi voyait-on, du soir au matin, ducs et barons entrer et sortir, bien contens lorsque l'usurier avait voulu échanger quelques pièces d'argent contre leurs éperons de chevaliers et leurs riches glaives de bataille. Jérémie n'avait d'autre passion que la soif de l'or, et sa seule distraction était d'écouter le soir Juliette, sa fille, quand elle lisait les merveilleux romans de la Table-Ronde, ou les poëmes des troubadours de Provence. Juliette était la plus *gente*, la plus accomplie damoiselle de Cahors. Les étudians de l'université la suivaient jusqu'à sa maison, quand elle revenait de la cathédrale, où elle allait dévotement deux fois par jour; mais leur amour, leur admiration pour la beauté angélique se bornaient à ces démonstrations; aucun d'eux n'eût osé franchir le seuil de la maison du vieux Jérémie : on abhorrait alors, comme aujourd'hui, les juifs et les usuriers.

Un soir, Jérémie Garganon, assis devant un grand feu, racontait à sa fille les exploits de la journée :

— Réjouis-toi, Juliette, ma fille bien-aimée, lui disait-il : aujourd'hui j'ai augmenté ta dot de deux cents écus d'or; j'ai plumé comme de petits passereaux les plus riches gentilshommes du Quercy; j'ai prêté cinq mille livres à Gaspard de Corneillan, à cinquante pour cent; j'ai acheté à vil prix un des domaines du sire de Bédué; Jules de Valhac m'a vendu pour trente écus un diamant que je te donnerai le jour de tes noces. Les Thémines, les Castelnau-Bretenoux, les Bertrand, les Bruniquel seront pris dans mes filets comme de petits poissons. Par saint Eloi, patron des orfèvres et des argentiers, dame Fortune nous sourit, ma chère Juliette.

L'usurier riait presque aux éclats en fesant l'énumération de ses méfaits; tout-à-coup il se tourna vers Juliette, qui n'avait pas détourné les yeux d'un livre qu'elle lisait attentivement.

— Tu ne m'écoutais pas, ma fille, lui dit-il.

— Je n'avais pas encore lu le nouveau poëme de dame Dormunda (1), répondit Juliette en fermant le manuscrit, enluminé par un clerc de Toulouse.

— Ces poëmes te rendront folle, s'écria Jérémie. Ma chère Juliette, lorsque le fils de quelque riche bourgeois viendra me demander ta main, il ne s'informera pas si tu connais les chansons des troubadours; il voudra savoir, avant de t'épouser, de combien de mille livres se composera ta dot.

— Vous savez, mon père, que je ne veux pas me marier, répondit Juliette.

— Lorsque tu auras vingt ans tu changeras de langage.

Jérémie Garganon se leva subitement; des chevaux venaient de s'arrêter devant sa porte.

— Juliette, dit-il à sa fille, quelqu'un vient... n'entends-tu pas?

— Mon père, on frappe à la porte.

— Garde-toi d'ouvrir.

Cependant les coups redoublèrent avec tant de violence et de précipitation, que Jérémie, à demi-mort de peur, fit signe à sa fille de se hâter d'ouvrir. Au même instant, deux hommes et une femme voilée de la tête aux pieds entrèrent dans la sombre demeure de l'usurier.

— C'est ici la caverne de Satan, s'écria un des gentilshommes : la maison d'un usurier est comme la tombe, elle ne rend jamais sa proie.

Jérémie Garganon reconnut la voix du sire de Corneillan; la présence de ce jeune seigneur, renommé pour sa bravoure et sa rigide probité, rassura l'usurier.

— Mes beaux seigneurs, dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, que peut faire pour vous Jérémie Garganon, votre esclave?

— Nous venons t'emprunter trois mille écus d'or, répondit le sire de Corneillan.

— Bonté divine! Père éternel! saints et saintes du paradis! s'écria Garganon... Trois mille écus d'or! je ne les trouverais pas en vidant toutes les escarcelles des argentiers du Querci.

— Ouvre un de tes coffres-forts, usurier d'enfer, dit le jeune Cardaillac, ou je te dénonce à monseigneur l'évêque de Cahors. Tu sais, misérable, que mon père te vendit un de ses domaines pour une modique somme dont il avait besoin pour guerroyer contre le roi d'Angleterre.

— Beau sire de Cardaillac, Dieu nous commande la patience, dit l'usurier; attendez un peu; donnez-moi le temps de revenir de ma frayeur.

— Nous sommes pressés; fais ce que je dis, satané

(1) Dormunda, célèbre dame quercinoise, composa en langage provençal un poème sur la guerre des Albigeois, qu'elle dédia au Pape et à la ville de Rome. (CATHALA-COTURE, *Histoire du Querci*.)

Cahorsin, ou tu seras condamné à une amende assez forte pour construire un autre pont Valentré (1).

— Je vous obéis, monseigneur. Mais à qui faut-il prêter ces trois mille écus d'or ?

— A moi, répondit la dame voilée.

— Qui êtes-vous ?

— Isabelle, comtesse de Gourdon, répondit la dame en rejetant son voile sur ses épaules.

— Je suis votre esclave, madame la comtesse ; vous aurez les trois mille écus d'or.

Garganon fit signe à sa fille de rester avec les étrangers, ouvrit une petite trappe qu'il referma avec soin, et se dirigea vers le souterrain où il tenait son or caché. Juliette, tremblante, les yeux baissés, n'osait adresser la parole aux deux gentilhommes, ni à la belle dame.

— Par les nobles fleurs-de-lys, s'écria Corneillan, demoiselle Garganon, si vous êtes belle, vous n'avez pas reçu le don de courtoisie ; vous nous voyez debout en votre présence, et vous ne nous avez pas encore invités à prendre place près de foyer.

— Je n'osais, mes beaux seigneurs, répondit Juliette d'une voix émue ; mon père s'est éloigné ; j'ai bien peur.

— Rassurez-vous, accorte jouvencelle, dit Cardaillac ; nous ne sommes pas venus pour vous faire peur ; vous êtes trop jolie pour que nous cherchions à vous effrayer.

— Ne me trompé-je pas ! s'écria Juliette en regardant Cardaillac.... Est-ce bien toi, Bérenger ?

— Vous vous trompez, ma belle enfant, dit Corneillan ; le gentilhomme que vous appelez Bérenger est mon cousin Cardaillac, neveu de feu monseigneur l'évêque de Cahors.

— Il me trompait ! fit Juliette. Il me disait qu'il était fils d'un pauvre bourgeois de Martel ; qu'il étudiait dans l'université de Cahors.

Juliette ne put retenir ses larmes ; la comtesse Isabelle s'efforçait vainement de la consoler ; la voix de l'usurier, qui revenait du souterrain, fut plus puissante que les protestations de Cardaillac et les paroles amicales de la comtesse Isabelle. Juliette essuya ses larmes, comprima sa vive douleur, pour ne rien donner à connaître à son père.

— J'apporte les trois mille écus d'or, dit Garganon, en posant sur la table un sac de cuir ; mais je vous jure, mes seigneurs, qu'il ne me reste plus un sol parisis.

— Peu nous importe ! répondit Corneillan ; laisse-moi compter les pièces d'or ; je veux savoir si ta monnaie n'a pas été altérée par le Diable ou par toi.

L'usurier consentit à regret, et se plaça dans l'angle de la cheminée, sans détourner les yeux, poussant de profonds soupirs. Juliette sa fille et le jeune Cardaillac parlaient à voix basse à l'extrémité opposée de la petite chambre. Isabelle de Gourdon, qui depuis longtemps aimait Cardaillac, s'approcha, poussée par un sentiment de jalousie ; elle n'entendit que ces mots :

— Demain, à la huitième heure, près des Cadourques (1).

— J'y serai aussi, dit la comtesse à voix basse.

Corneillan s'emportoit en invectives contre Garganon, qu'il accusait d'avoir mis dans le sac de cuir quelques pièces rognées.

— Croyez, beau sire de Corneillan, répétait l'usurier, que ces écus sont bons comme le pain du bon Dieu.

— Tais-toi, fils de juif, répondit Corneillan ; tu ne parviendrais pas à me dissuader ; je reconnais trop bien la trace de la lime. D'ailleurs, nous n'avons pas un instant à perdre ; donne-moi une feuille de parchemin, j'écrirai le billet, puis la comtesse y apposera son sceau.

Ces précautions une fois prises, l'usurier se radoucit, et accompagna ses débiteurs jusqu'à la porte, en leur faisant mille protestations de dévouement.

Cardaillac sortit sans prononcer une parole ; il marchait seul ; Corneillan donnait le bras à Isabelle.

— Avouez, madame la comtesse, que Jérémie Garganon est le type de l'usurier : jamais *Cahorsin* ne connut mieux son métier.

Les deux gentilshommes accompagnèrent Isabelle jusqu'à la place de la Cathédrale, où elle logeait dans l'hôtel de la baronne de Cessac.

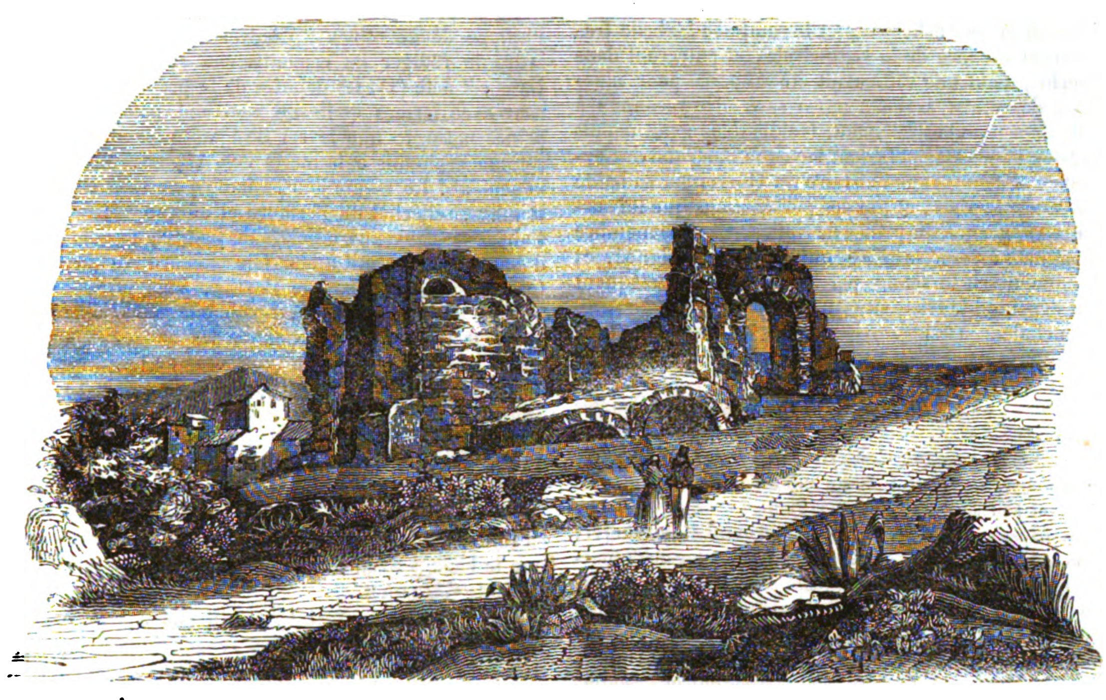
II.

LES ÉTATS DE LA PROVINCE DU QUERCI.

La funeste bataille de Poitiers, la captivité du roi Jean, les guerres intestines suscitées contre le dauphin Charles par le roi de Navarre, avaient laissé les provinces méridionales sans défense. Le prince de Galles pilla ce riche pays jusqu'à Béziers, et profita de la mésintelligence qui régnait entre les gouverneurs pour dévaster les villes et les bourgades. Le Berri, l'Auvergne, le Limousin, et surtout le Querci, eurent beaucoup à souffrir de la rapacité des bandes anglaises. Le roi Jean, forcé par le malheur des circonstances, céda au prince de Galles tous les pays de la Guienne, et nommément du Querci. Les habitans ne furent pas plutôt instruits de ce traité, qu'ils poussèrent de hauts cris, et firent le serment de ne jamais se soumettre au joug des étrangers. Les états de la province, composés de l'élite de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie, se réunirent clandestinement à Cahors, quelques jours avant l'octave de la fête des Rois, l'an de la rédemption mil trois cent soixante-un. Les députés choisirent pour président Bertrand de Cardaillac, évêque de Cahors, et ennemi juré de tout ce qui portoit un nom anglais. La nuit parut plus propice que le jour à leurs

(1) Ce pont fut construit sous l'épiscopat de Barthélemi, qui, le premier, forma le projet de jeter un pont sur le Lot pour favoriser le commerce de la ville ; il en communiqua le plan au pape Alexandre IV ; le pontife lui donna deux cents marcs d'argent à prendre sur les amendes infligées aux usuriers qui prenaient au-delà de vingt pour cent d'intérêt. De là vient le propos du peuple, qui dit : ce pont fut bâti par le Diable. (CATHALA-COTURE, tom. 1, p. 220.)

(1) Il reste à Cahors quelques vestiges d'antiquités romaines. Le forum a disparu comme le pont. Les ruines antiques encore debout sont : un portique que l'on croit avoir fait partie des bains publics ; le théâtre ou cirque, dont les restes annoncent un édifice construit avec soin et dans de grandes proportions ; quelques parties de l'aquéduc qui menait les eaux à la ville de plus de six lieues de distance. On a découvert dernièrement à Cahors une superbe mosaïque, des anneaux, des urnes, des épées, près des *Cadourques*.



LES CADOURQUES.

séances qu'ils voulaient tenir secrètes. Le prince de Galles avait envoyé dans le pays plusieurs espions chargés de lui faire des rapports circonstanciés sur tout ce qui se passait.

Les sires de Corneillan et de Cardaillac avaient droit de siéger aux états du Querci, en leur qualité de fils aînés de deux nobles familles. Aussi, dès qu'ils eurent conduit Isabelle de Gourdon à l'hôtel de la baronne de Cessac (1), ils firent part à la jeune comtesse de l'obligation où ils étaient d'assister à la première séance des états de la province.

— Vous allez aux états, mes amis, leur dit Isabelle... vous êtes bien heureux! Vous pourrez y parler au nom du pays et de l'indépendance nationale. Si je n'étais pas une femme, je m'y rendrais avec vous.

— Qu'importe, belle comtesse? Vous n'ignorez pas que les portes seront ouvertes à la nièce de Fortuné de Gourdon, cet habile archer qui, au siége de Châlons en Limousin, délivra la France de Richard-Cœur-de-Lion, son plus redoutable ennemi.

— Vous vous moquez de moi, sire de Corneillan, répondit Isabelle.

— Madame la comtesse, dit Cardaillac, je connais un sûr moyen de vous donner entrée aux états.

— Quel est-il?

— Je vous prêterai un habit complet; vous viendrez avec nous, le casque en tête, et, à moins d'être sorcier, aucun des membres de l'assemblée ne vous reconnaîtra.

— L'expédient me plaît, dit Isabelle; d'autant mieux que j'aime les choses extraordinaires. Courez donc à votre logis, et revenez bientôt.

Le travestissement de la comtesse fut à l'instant mis à exécution; les habits de Cardaillac lui allaient à ravir, et elle n'hésita plus. Chemin fesant, elle dit au sire de Corneillan :

— Il me semble qu'avant d'entrer, il faut décliner son nom et son rang?

— J'y ai pourvu, répondit Corneillan; vous entrerez sous le nom de Charles de Béduer, qui n'a pu se ren-

(1) Cessac, aujourd'hui petit bourg du canton de Luzech, était une place assez importante dans le quatorzième siècle.— Les barons de Cessac ont été long-temps les plus puissans seigneurs du Querci. Une partie de leurs terres relevait de l'évêque de Cahors. La réception qu'ils étaient obligés de faire à cet évêque a rendu leur nom fameux dans la province. Cette réception consistait à conduire, ayant la jambe nue, la tête découverte, la mule du prélat jusqu'au palais épiscopal.

dre à Cahors, retenu qu'il est dans son château par ses nombreuses blessures : vous entrerez à sa place.

— Nous demanderons tous une guerre à mort, plutôt que de nous soumettre à la domination des étrangers.

— Tels sont les généreux sentimens des membres des états, dit le sire de Corneillan. Partons, belle comtesse. Ces habits vous vont à ravir; on dirait madame Vénus revêtue de l'armure du dieu Mars.

Les deux gentilshommes et la comtesse Isabelle traversèrent la place de la Cathédrale, et entrèrent dans l'évêché, dont une salle avait été disposée pour messieurs des états. Isabelle passa sans être reconnue à l'aide de son travestissement. L'assemblée avait depuis long-temps nommé président l'évêque Bertrand de Cardaillac, si connu dans l'histoire du Querci par sa haine contre les Anglais, et par les persécutions que lui suscita la vengeance du prince de Galles. Chaque membre des états s'assit à la place qui lui était désignée, et l'évêque ouvrit la séance par un discours très éloquent où il dépeignit la triste situation du royaume de France. Cette chaleureuse improvisation excita un patriotique enthousiasme, et les députés se levèrent en masse pour crier :

— Mort aux Anglais ! Gloire au beau royaume des lys !

L'abbé de Figeac, vieillard déjà courbé sous le poids des années, s'avança tout-à-coup au milieu de l'assemblée, et s'écria d'une voix forte :

— Messieurs les députés de la province du Querci, nous sommes réunis pour aviser aux moyens de détourner de ce pays le joug si funeste de l'Angleterre. Depuis long-temps, je vois notre malheureuse patrie en proie au pillage et à l'incendie; je n'ai pas encore oublié les désastres occasionés par le cruel Henri II et par Richard-Cœur-de-Lion, qui poussèrent la profanation jusqu'à piller la chapelle de Notre-Dame de Rocamadour; j'étais à Martel lorsque le jeune Henri, révolté contre son père, y arriva, atteint d'une maladie mortelle; je reçus les derniers aveux de ce jeune prince, dont la rébellion aurait arrêté les soldats du cruel époux d'Alianor d'Aquitaine; j'étais aussi dans le château de Chalus en Limousin, le jour où l'intrépide Richard, le plus redoutable ennemi du nom français, fut tué par le jeune Fortuné de Gourdon, qui vengea ainsi son père et ses frères, impitoyablement massacrés près de Montvalent. Quel n'a pas été mon étonnement, lorsque j'ai appris que le roi Jean avait cédé notre malheureuse province au prince de Galles.

— Nous ne consentirons pas à cet indigne traité, s'écrièrent les députés.

— Et pourtant, continua l'abbé de Figeac, il n'y a pas un instant à perdre; le maréchal de Bouchicaut est arrivé aujourd'hui à Cahors, porteur des ordres du roi; Jean Chandos, commissaire du roi d'Angleterre, va être mis en possession du Querci !

Une très vive discussion s'engagea entre les membres des états, et l'évêque eut beaucoup de peine à se faire entendre.

— Messieurs, dit-il, j'ai été si cruellement persécuté par les Anglais, que vous m'accuserez peut-être d'obéir à un mouvement de vengeance particulière, si je vous exhorte à protester contre la cession faite par le roi de France; mais je jure par ma croix épiscopale, que je ne suis dans ce moment d'autre impulsion que celle d'un généreux patriotisme.

— Parlez, monseigneur, s'écrièrent les députés, et nous vous obéirons.

— Je vous propose donc, messieurs, ajouta Bertrand de Cardaillac, de rédiger une protestation énergique.

La proposition de l'évêque fut adoptée à l'unanimité. Philippe de Thémines et Charles de Valhac reçurent ordre de rédiger les remontrances au roi de France. Dans cet acte (1), les députés de la province protestèrent avec larmes qu'ils ne voulaient pas quitter leur prince naturel; que le roi de France les abandonnait comme orphelins à la merci des Anglais. Inutile dévouement ! Le même jour, Chandos, assisté d'Elie de Pomiés, sénéchal du Périgord et du Querci, établit à Cahors de nouveaux officiers de justice, au nom du roi d'Angleterre; il mit à leur tête Gaillard Alcuin, docteur ès-lois, et Jean de Peyrac, juge ordinaire de Cahors et de Montauban. Les habitans de Cahors refusèrent d'abord de reconnaître les nouveaux magistrats. Isabelle de Gourdon, les sires de Cardaillac, de Thémines, de Castelnau, de Corneillan, de Cessac, étaient à la tête des mécontens, et mirent tout en œuvre pour exciter une révolte générale dans la ville de Cahors.

Cependant Isabelle s'aperçut que le sire de Cardaillac avait disparu; d'abord elle ne savait à quoi attribuer sa fuite soudaine; mais elle se souvint de la promesse que le beau jouvencel avait faite la veille à la fille de Jérémie Garganon.

— Cardaillac me trahit, se dit-elle à voix basse; me sera-t-il impossible de me venger du perfide !

Elle s'arrêta pendant quelques instans au détour d'une rue; puis, n'écoutant d'autre voix que celle de son ressentiment, elle courut après le sire de Corneillan, et lui dit :

— Mon cousin, puis-je compter ce soir sur le secours de votre épée ?

— Il n'est pas de danger que je ne brave pour vous, beau cousin, répondit le jeune chevalier.

— Sachez donc, cousin Corneillan, qu'un de nos amis communs me trahit en ce moment; il a donné hier un rendez-vous à la damoiselle de mes pensées. Suivez-moi : si je le trouve avec Juliette...

— La fille de l'usurier Garganon ?... interrompit Corneillan.

— Je l'aime, beau cousin, et je châtierai le perfide Cardaillac.

— Comptez sur moi.

— Marchons vite vers les *Cadourques*.

— Triste lieu pour un rendez-vous d'amour ! dit Corneillan.

Il s'enveloppa de son manteau, et suivit Isabelle, qu'il aurait pu reconnaître, si les événemens de la jour-

(1) L'acte de mise en possession de la province du Querci a été long-temps conservé dans les archives de l'hôtel-de-ville de Cahors; l'historien Cathala-Cloture, qui l'avait lu, affirme que c'était un beau monument de l'attachement des Quercinois à la couronne de France.



née ne lui eussent fait oublier la scène qui s'était passée la veille dans la maison de l'usurier.

Sous un des arceaux de l'ancien cirque romain, la belle Juliette et Cardaillac échangeaient tendres et amoureux discours, lorsque Isabelle aperçut les deux amans.

— Voyez-vous notre cousin Cardaillac? dit-elle au sire de Corneillan.

— Je le reconnais.

— Eh bien donc, suivez-moi; soyez sans crainte, et prouvez-moi que vous savez au besoin vous dévouer pour un ami.

— Ne vous hâtez pas de mettre en doute mon dévouement, messire, répondit Corneillan.

Isabelle ne pouvant plus maîtriser son impatiente jalousie, courut à pas précipités vers les deux amans. Le sire de Cardaillac, pris au dépourvu, ne put d'abord balbutier que des paroles inintelligibles. La jeune comtesse s'efforça de donner à sa voix de femme un ton mâle et menaçant pour ne donner aucun soupçon à son infidèle amant.

— Que faites-vous ici, sire de Cardaillac? dit-elle en se redressant de toute sa petite taille. C'est une heure indue pour promener seul avec une jouvencelle.

— Que vous importe?... répondit Cardaillac... Qui que vous soyez, messire, passez votre chemin.

— Misérable! tu ne sais pas que depuis une heure je suis tes pas! Tu veux m'enlever la belle Juliette, la damoiselle de mes pensées.... Gentilhomme indigne du grand nom de ta famille, je saurai mettre obstacle à tes perfides desseins. Juliette m'appartient.

— Par le Dieu vivant, s'écria Cardaillac en tirant son épée du fourreau, mettez un terme à vos injures et mauvais propos, messire, ou je vous plonge ce fer dans le cœur.

— Tu veux m'assassiner! mais une pareille lâcheté souillerait à jamais le noble blason de tes aïeux: il est un moyen plus honorable de terminer notre querelle. Tu as une épée...

— Je vous comprends. Défendez-vous, et à la garde de Dieu.

Les deux adversaires croisèrent le fer; le combat ne fut pas long, et Isabelle tomba dangereusement blessée.

— Qu'avez-vous fait, mon cousin! s'écria Corneillan.... Vous venez de blesser une femme. Comment n'avez-vous pas reconnu Isabelle de Gourdon!

Cardaillac recula de surprise et d'effroi; puis, saisi d'une terreur panique, il prit la fuite, et rentra dans son logis. Les veilleurs de nuit rencontrèrent le sire de Corneillan et la fille de Jérémie Garganon qui portaient Isabelle chez la baronne de Cessac. Ils firent un rapport exact de ce qui s'était passé près des Cadourques, et le lendemain l'usurier et sa fille furent cités devant les consuls de la ville de Cahors, qui condamnèrent Garganon à une si forte amende, qu'il en mourut de rage et de désespoir. Le sire de Cardaillac fut sévèrement blâmé par l'évêque, son oncle, et reçut ordre d'aller rejoindre un corps d'armée qui guerroyait contre les Anglais dans les environs de la petite ville de Gramat. Juliette, livrée à elle-même, privée de l'immense fortune de son père, fut réduite à vivre des aumônes de Jean-Baptiste de Fouilhac, chanoine de la cathédrale; les coups de l'infortune furent si subits et si violens, que la jeune fille resta long-temps privée de toute son énergie. Mais la douleur, la misère, l'indignation, la vengeance réveillèrent peu à peu sa haine endormie, et la fille de l'usurier promit avec serment de se venger de la fière Isabelle.

— Ma rivale n'a pas eu compassion de moi, se dit-elle en pleurant; elle a déchiré mon cœur; elle m'a rendue orpheline; je n'ai plus rien à espérer sur la terre, rien à faire qu'à travailler à ma vengeance.

Le jour même, elle demanda au chanoine s'il savait où était Isabelle.

— La fille naturelle du comte de Gourdon, répondit le chanoine, est en ce moment au château de Roussillon, occupée avec plusieurs de nos gentilshommes quercinois à organiser un système de défense contre les Anglais.

— Inutiles efforts, mon père, répondit Juliette; Jean Chandos a été mis en possession du Querci par le maréchal de Bouchicaut, commissaire du roi de France.

— Qui vous a dit, ma fille, que les nobles fleurs-de-lys ne s'élèveront pas bientôt au-dessus de la tête du léopard britannique.

— Dieu vous entende! mon père.

— Que le Tout-Puissant te protége, pauvre orpheline.

Et le chanoine rentra dans son oratoire pour réciter ses prières.

III.

LE SÉNÉCHAL DU PRINCE DE GALLES.

A trois lieues de Cahors, à gauche de la route de Paris, les voyageurs qu'emportent la diligence ou le courrier, mettent la tête à la portière pour jeter un coup-d'œil sur les ruines d'un vieux château construit sur le penchant d'une colline stérile, et suspendu au-dessus d'un affreux ravin. Pendant que les Anglais guerroyaient dans le pays de Guienne, ce manoir était une sorte de citadelle où quelques hommes d'armes pouvaient soutenir un long siége. Le seigneur de Roussillon, dévoué, comme la plupart des gentilhommes français, à la nationalité française, avait réuni dans ses tours crénelées l'élite de la noblesse de la province. Isabelle, pour échapper aux perquisitions des consuls de Cahors, et poussée par la haine implacable qu'elle avait vouée aux Anglais, se rendit au château de Roussillon avec le sire de Corneillan, le baron de Cessac, les sires de Valhac, de Castelnau-Bretenoux, de Béduer, de Thémines; et le jeune marquis de Saint-Germain. On passa la première nuit à banqueter, à chanter des refrains patriotiques, et le jour surprit les nombreux convives à table. Le baron de Cessac, chargé de faire bonne garde sur la plus haute des tours, annonça vers la sixième heure qu'une centaine d'hommes s'avançait vers le château, la pique en main et enseignes déployées.

— Qu'on enlève les ponts-levis, s'écria le sire de Thémines, qui avait été élu commandant de la forteresse; et vous, cousin Corneillan, allez reconnaître les hommes d'armes. Je sais que Thomas de Walkafara, sénéchal du Querci pour le prince de Galles arrive de Figeac, où il a reçu serment de fidélité de tous les habitans; nous avons à craindre surprise et trahison;

la prudence veut que nous nous tenions sur nos gardes.

La trompette se fit entendre à quelques pas du château, et le chef de la troupe répondit au *qui vive* du sire de Thémines.

— Ouvrez, nous sommes français.

— Quel est le nom de votre chef?

— Hébrard de Carennac (1), capitaine d'armes et premier consul de la ville de Souillac (2).

A ce nom, connu dans le pays des rives de la Dordogne aux bords du Lot, le sire de Corneillan fit abaisser le pont-levis, et les hommes d'armes entrèrent dans le château. Les gentilhommes firent grand accueil aux nouveaux venus; Hébrard de Carennac vida plusieurs bouteilles de vin de Cahors, et, l'imagination exaltée par une sorte d'ivresse, chanta ce couplet du poète-chevalier Bertrand de Born :

Pus Ventadorn, e Comborn, e Segur,
E Torena, e Monfort, e Gordon,
An fat accort ab Périgort e jur,
Que los borges se claven d'eviron;
Es bel e bon qu'huey mais en m'entremeta
D'un sirventes per els aconortar,
Quieū no vuelh ges sia mia Toleta
Per qu'ieū segurs non y podes estar.

Puisque Combor, Ventadour et Segur,
Puisque Turenne, et Gourdon, et Montfort,
Jurent la ligue avec le Périgord,
Que les bourgeois s'enferment dans leurs murs;
C'est bel et bon qu'aujourd'hui je me mêle
D'une chanson pour les encourager;
Car ne voudrais de Tolède la belle,
S'il m'y fallait toujours vivre en danger.

Les convives répétèrent en chœur le refrain du poète-chevalier.

— Si Dieu nous donnait un autre Bertrand de Born, s'écria le sire de Thémines, je crois que ses chants rendraient le courage aux plus lâches, et forceraient les barons du Querci à prendre les armes contre les Anglais.

— Nos poètes n'écrivent plus des chants patriotiques comme autrefois, dit le baron de Cessac, et nos hommes d'armes fuient les Anglais comme les brebis devant les loups.

(1) Carennac est un petit bourg situé sur la rive gauche de la Dordogne; il renferme les vastes bâtimens d'un ancien monastère de l'ordre de Cluni, fondé dans le onzième siècle par saint Odilon; il possède aussi des morceaux précieux de sculpture. On y remarque un groupe ou *sépulcre*, composé de huit statues, placées maintenant dans l'église paroissiale. Le plus beau titre de gloire pour Carennac est d'avoir eu pour abbé l'immortel Fénélon, l'auteur du *Télémaque*. (DELPON, *Statistique du département du Lot.*)

(2) La petite ville de Souillac, malgré son aspect neuf et riant, est très ancienne, et doit son origine à une abbaye de Bénédictins, établie en 962. On fait même remonter son église au temps de Dagobert, et on dit qu'elle fut fondée et dotée par saint Eloi. Souillac fut pris et pillé par les Anglais en 1452, et par les protestans en 1562. Le beau pont de Souillac fut terminé en 1822, sous la direction du célèbre ingénieur Vilat. (*France Pittoresque.*)

— Par les nobles fleurs-de-lys, vous mentez, beau sire, s'écria le consul de Souillac; nous mourrons plutôt que de lâcher le pied devant les routiers du prince de Galles. Savez-vous qu'avec mes cent hommes j'ai tenu en échec devant la ville de Gramat les nombreuses bandes de Thomas Walkafara!

— Vivent France et Querci! dit la comtesse Isabelle. Songeons à boire maintenant, et demain nous donnerons de nos nouvelles au sénéchal du prince de Galles.

Pendant que les gentilshommes quercinois banquetaient joyeusement, une jeune fille, vêtue en pélerine, s'était arrêtée dans une petite auberge située près de la route, non loin du château du Roussillon. Aux nombreuses questions de l'aubergiste, de sa femme et de ses enfans, elle répondait d'une voix triste :

— Je vais en pélerinage à Notre-Dame de Rocamadour; j'ai perdu mon père et ma mère; j'ai un vœu à accomplir.

Elle prit place sous le manteau de la cheminée, attendant qu'on eût préparé son modeste et frugal repas. Elle fesait semblant de réciter ses oraisons à Notre-Dame la Vierge, pour se soustraire à la curiosité du tavernier.

— Que la bénédiction du Seigneur entre avec moi dans cette maison, dit un homme à barbe blanche, en frappant à la porte de l'auberge.

— Entrez, saint pélerin, répondit le tavernier. Vous venez sans doute de Notre-Dame de Rocamadour?

— Tu l'as dit, tavernier, répondit le vieillard en se dirigeant vers le foyer. Il fait un froid à transir un routier d'Aquitaine; je vois un bon feu, et par saint Georges, j'ai grand besoin de me réchauffer.

— Saint Georges est un saint d'Angleterre, dit Juliette; en France, nous n'avons aucune vénération pour les saints d'outremer.

— Les saints sont de tous les pays, et les jolies filles aussi, répondit le pélerin, en se penchant vers Juliette. Vous n'aimez donc pas les Anglais, ma belle enfant?...

— Je les déteste, et pourtant je me donnerais corps et ame au prince de Galles, à Thomas Walkafara lui-même, s'il voulait me prêter secours pour me venger de la comtesse de Gourdon.

— Il ne faut pas désespérer, ma fille, dit le vieillard; Thomas Walkafara est un galant chevalier.

L'aubergiste et sa femme firent signe aux deux pélerins de passer dans une chambre voisine pour prendre leur repas; le vieillard en ferma la porte, afin de se soustraire à la loquacité des gens de la maison.

— Maintenant, nous sommes seuls, dit-il à Juliette; je puis vous révéler mon secret; je suis Thomas de Walkafara, sénéchal du prince de Galles.

Il jeta sa barbe blanche, et Juliette fut presque effrayée en voyant le vieux pélerin transformé subitement en un jeune et beau chevalier.

— Tu veux te venger d'Isabelle de Gourdon? dit Thomas à la jeune fille.

— Elle a été cause de la mort de mon vieux père; elle m'a ravi le sire de Cardaillac, qui devait m'épouser.

— Le neveu du dernier évêque de Cahors, dit Walkafara.... Beau chevalier, par saint Georges, galant auprès des dames, et homme de cœur dans un combat!

Isabelle t'a plongée dans un abîme de malheur, et une éclatante vengeance pourra seule apaiser l'ombre de ton père. Ecoute, gente bachelette, et si tu as le courage de faire ce que je vais te dire, je te jure par le roi Edouard que demain je te livrerai la comtesse Isabelle pieds et poings liés.

— Songez à tenir votre serment, seigneur Thomas; je sais que les chevaliers d'Angleterre ne se piquent pas de tenir fidèlement leurs promesses; mais je compte sur vous.

Juliette et Thomas se rapprochèrent, ils parlèrent long-temps à voix basse; puis la jeune fille se coucha, et le faux pélerin sortit de la maison sans être aperçu de l'aubergiste.

Le lendemain de grand matin, Juliette se rendit à la porte extérieure du château de Roussillon, pour demander l'hospitalité. Le baron de Cessac, qui était préposé à la garde de la grande tour, ordonna à deux hommes d'armes d'ouvrir à la jeune pélerine. Il fut vivement frappé de la beauté de Juliette; il lui promit aide et protection, et lui permit de visiter le château. La fille de Jérémie Garganon, fidèle à remplir le serment qu'elle avait fait au pélerin, arbora son écharpe rouge aux créneaux de la grande tour: c'était le signal convenu. Les soldats de Walkafara, cachés dans le ravin, accoururent sur-le-champ; Juliette leur ouvrit une porte, et ils seraient entrés dans le château sans l'intrépide résistance du sire de Corneillan, qui les repoussa après un quart-d'heure de combat à outrance. Juliette, convaincue d'avoir voulu livrer la forteresse aux Anglais, fut condamnée à être précipitée de la plus haute des tours. On remit au lendemain l'exécution de ce jugement. Plongée dans un ténébreux cachot, la fille de l'usurier se livra d'abord au plus violent désespoir; en se débattant, elle renversa une petite porte, et tomba dans un corridor souterrain; guidée par l'instinct providentiel qui nous sauve souvent des plus grands dangers, elle parcourut rapidement le souterrain, et quelques instans après elle vit, à son grand étonnement, la lune qui brillait au-dessus du vallon.

— Je suis sauvée! se dit-elle.

Un cheval de bataille paissait dans une petite prairie; le cavalier dormait à quelques pas; elle s'élança sur le belliqueux coursier, et disparut au galop. Au point du jour, elle descendit dans une hôtellerie dans le joli bourg de Saint-Germain, qui appartenait alors aux Clermont-Toucheboeuf, une des premières familles du Périgord.

IV.

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE GOURDON.

Guyon de Toucheboeuf fut touché des malheurs de Juliette Garganon, qui lui raconta la mort de son père, et les tristes résultats de la jalousie de la comtesse Isabelle. Les sires de Clermont détestaient, de père en fils, les comtes de Gourdon, qui avaient de tout temps persécuté leur famille. Guyon promit à Juliette de l'aider dans ses projets.

— Sire de Toucheboeuf, lui dit Juliette, je sais qu'Isabelle sera demain à Gourdon; le sire de Cardaillac y est déjà arrivé, et ils doivent se marier secrètement dans l'église Saint-Pierre.

— La ville est occupée par les Anglais, et il sera bien difficile d'y pénétrer.

— Si j'avais une robe de moine et un bourdon de pélerin....

— Qu'à cela ne tienne, dit Guyon; le père Hilarion, mon aumônier, est de l'ordre de Saint-Benoît, et hier il a reçu de son provincial un froc tout neuf.

— Je partirai avant le coucher du soleil, dit Juliette.

— Et les bandes anglaises du prince de Galles...

— Ne m'effraieront pas, répondit Juliette; mon froc me tiendra lieu d'épée et de cuirasse.

En effet, une demi-heure avant le soleil, la fille de l'usurier de Cahors, revêtue d'un large froc, sortit du château de Saint-Germain, et prit la route de Gourdon, guidée par des valets du sire de Toucheboeuf (1). Lorsqu'elle arriva aux pieds de la colline au-dessus de laquelle s'élevaient les quatre grosses tours du château de Gourdon (2), la lune éclairait de ses derniers rayons les vieux remparts et le double clocher de l'église Saint-Pierre. Aucun bruit ne se fesait entendre dans la petite ville; Français et Anglais, opprimés et oppresseurs, goûtaient les douceurs du sommeil, qui devient plus lourd et plus profond à l'heure où le jour est sur le point de paraître.

— Mes amis, dit Juliette aux valets de Guyon de Toucheboeuf, allez dire à votre maître que je suis arrivée sans rencontrer ni routiers, ni francs taupins, ni autres détrousseurs venus du pays de Galles.

Elle s'approcha des fossés de la ville, et entra dans une petite chapelle dédiée à la Vierge, et dont elle trouva la porte entr'ouverte. Le soleil ne tarda pas à se lever; les gens du pays purent circuler librement dans la place, et Juliette, cachée sous son froc, passa inaperçue au milieu des sentinelles.

— Capitaine, cria-t-elle à un homme d'une taille

(1) La fondation de Gourdon remonte au temps où les Visigoths étaient maîtres du pays. La ville occupe les pentes d'une colline sablonneuse, au sommet de laquelle s'élève une église, très beau monument d'architecture gothique. Elle était fortifiée à l'époque où les Anglais s'emparèrent du Querci; elle a été plusieurs fois attaquée et prise par les Anglais, les Français, par les catholiques et les protestans. Les compagnies anglaises, dans le dix-neuvième siècle, la vendirent au comte Jean V d'Armagnac, à qui elle fut confisquée par Louis XI. On voit encore sur le sommet d'un rocher qui s'élève au-dessus de la ville, les ruines d'un ancien château qui fut démoli en 1619, par les ordres du duc de Mayenne. La ville, naturellement forte par sa position, était entourée d'épais remparts. On y entrait par quatre portes flanquées de tours, et protégées par deux ouvrages avancés dont on voyait encore les traces, il y a soixante ans. L'édifice le plus remarquable de Gourdon est l'église principale: décorée d'un portail à deux tours d'environ trente-cinq mètres de hauteur, cette église est éclairée sur les côtés par de larges ouvertures qui s'élèvent depuis le sol jusqu'à la voûte, et par une grande rosace placée au-dessus de la porte d'entrée, et d'un diamètre de quarante-cinq pieds. L'église de Gourdon fut commencée en 1304 et terminée en 1514; on n'y a conservé que les formes hardies et élancées; la nef a soixante-trois pieds de longueur et trente-trois de largeur. La voûte, soutenue seulement par les murs latéraux, est élevée de soixante-neuf pieds au-dessus du pavé. (*France Pittoresque*, *Guide du Voyageur*; DELPON, *Statistique du département du Lot.*)

(2) J'ai vu dans les archives de l'hôtel-de-ville de Gourdon, un plan des fortifications levé au quinzième siècle; on y distingue les tours massives de l'ancien château.



ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE GOURDON.

colossale, pourriez-vous me dire si Thomas de Walkafara, sénéchal du Querci pour notre seigneur le prince de Galles, est arrivé à Gourdon ?

— Depuis hier, mon père, répondit le capitaine; vous le trouverez au château.

Juliette parcourut une longue rue tracée à pic sur le penchant de la colline, et s'arrêta sur la plate-forme de l'église Saint-Pierre. Quelques bourgeois, des sergens d'armes, un consul, des femmes, des enfans se groupèrent autour du religieux, qui regardait attentivement une statue qui tenait d'une main un large couteau et de l'autre un gros pain partagé en deux (1).

— Mon père, dit le consul Girles, en s'approchant du religieux, vous examinez attentivement cette statue : vous n'en connaissez pas l'histoire ?

— Non, messire, et s'il vous plaisait de me la raconter, je prierais Dieu pour vous.

(1) Cette statue se voit encore à côté de la porte latérale; elle tient encore son gros pain et son couteau; les paysans l'ont surnommée le *bonhomme Gourdon*.

— Apprenez donc, mon père, qu'il y a environ cent ans qu'une horrible famine réduisit les habitans de ce pays à la mendicité. Les consuls de Gourdon avaient fait d'abondantes provisions de blé; leurs greniers furent ouverts, et les paysans des environs échappèrent au fléau. Pour perpétuer le souvenir de cette bonne action, la reconnaissance publique érigea cette statue. Le pain qu'elle tient dans ses mains indique la générosité des bourgeois et menu-peuple de cette ville, et ce bloc de pierre sera toujours le *bonhomme Gourdon*.

— Je vous remercie de votre intéressante histoire, messire, dit Juliette au consul. Je cours au château.

V.

SOUS LA ROSE L'ÉPINE.

Juliette tremblait qu'on ne la reconnût, malgré son travestissement; aussi s'empressa-t-elle de demander un entretien secret et particulier avec sir Thomas de Walkafara.

— Que voulez-vous de moi, mon père? lui dit le sénéchal.

— Me reconnaissez-vous, sir Thomas?

— Ciel! Juliette, la fille de l'usurier de Cahors!

— Avez-vous oublié la promesse que vous m'avez faite, au cas où j'aurais besoin de votre secours?

— Non, par saint Georges, répondit sir Thomas.

— Le moment est venu d'accomplir votre serment. Vous ignorez que le jeune héritier de la maison des Cardaillac doit épouser aujourd'hui la jeune Isabelle, fière damoiselle, dont l'origine et la famille sont autant de mystères.

— Je le sais, mais je n'ai pu y mettre obstacle; j'ai reçu des ordres de monseigneur le prince de Galles.

— Cela ne sera pas; je me suis vendue à toi; la vengeance sera mon unique salaire.

— Il n'est plus temps, tout est déjà disposé pour la cérémonie nuptiale.

— N'êtes-vous pas tout-puissant? Vous commandez ici au nom du prince de Galles. Donnez-moi un ordre signé de votre main, et je cours arrêter les deux époux, qui seront enfermés dans les souterrains du château.

— Quelle injustice!

— Vous m'avez promis avec serment que vous m'aideriez de tout votre pouvoir à me venger de la comtesse Isabelle!

— Je vais signer cet ordre, répondit Thomas de Walkafara; mais songe bien, jeune fille, que le sang de l'innocent retombera sur toi.

Juliette, dans un premier transport de joie, porta à plusieurs reprises à ses lèvres les deux mains du sénéchal, qui lui délivra la fatale sentence. Quelques instans après, il y avait grand tumulte dans l'église Saint-Pierre; des hommes d'armes entraînaient le sire de Cardaillac et la comtesse Isabelle. La résistance fut inutile, et Juliette entra dans les souterrains avec les deux victimes de son implacable jalousie. Elle croyait qu'il leur serait impossible de sortir de ce tombeau; mais plusieurs amis dévoués veillaient sur les deux époux, et leur procurèrent des moyens d'évasion. Juliette avait quitté ses habits de moine, et, resplendissante des plus riches parures, elle triomphait au milieu des chevaliers anglais. Un varlet lui remit une lettre qu'il disait tenir d'un frère quêteur; elle était du sire de Cardaillac.

« Juliette, lui disait-il, je t'abhorre autant que je » t'ai aimée. Tu as voulu remplir auprès de moi l'office » de bourreau: que le remords déchire à jamais tes » entrailles! La belle comtesse et Cardaillac sont en » lieu de sûreté. »

— Je suis maudite! s'écria Juliette, en foulant aux pieds les fleurs qui ceignaient sa tête. Ils échappent à ma vengeance!

— Sous la rose se trouve souvent l'épine, dit sir Thomas; il ne faut pas se désespérer; je mettrai des hommes d'armes à la poursuite des deux fugitifs.

VI.

VIVE FRANCE!!

Le sénéchal du Querci eut, vers le même temps, à s'occuper d'affaires trop importantes pour songer à la fille de Jérémie Garganon. Convaincue d'avoir servi d'espion aux Anglais, Juliette fut traduite devant un tribunal qui la condamna à mort. Elle mourut avec fermeté devant la grande porte de l'église de *Notre-du-Pin*, à Figeac.

La noblesse du Haut-Querci leva l'étendard de la révolte, et les Anglais furent chassés de tous les châteaux. Le prince de Galles voulut prélever un imposition extraordinaire sur la ville de Cahors; les habitans s'insurgèrent, et les consuls adressèrent à l'évêque d'énergiques protestations. En vain le prince de Galles, pour calmer l'exaspération qui devenait générale, accorda le droit de *barre* et de *souquet* à toutes les municipalités de la province. Plusieurs seigneurs portèrent leurs plaintes à Charles V, et le fils du roi Edouard fut ajourné à comparaître devant la cour des pairs. Thomas de Walkafara partit de Gourdon à la tête de soixante lances et de cent archers pour aller rejoindre un corps considérable de troupes qui se trouvaient à Rodez. Thémines, Cardaillac, Béduer, le baron de Cessac, et plusieurs autres gentilshommes, montèrent promptement à cheval, attendirent à deux lieues de Montauban le sénéchal du Querci, qui fut battu, et prit honteusement la fuite.

— En avant! mes amis, s'écria Thémines; cette victoire est le signal de la guerre; nous venons de répandre le premier sang pour la plus sainte des causes! Inscrivons tous sur nos pennons: Vive France! Extermination aux Anglais!

Ces nobles paroles devinrent le cri du ralliement. L'archevêque de Toulouse, Jean de Cardaillac, détermina soixante villes ou château du Querci à prendre le parti de Charles V. Cahors, Figeac, Gourdon, Cognac, Capdenac et Martel envoyèrent des députés. Les Anglais assiégèrent la capitale du Querci, dont les habitans se défendirent avec tant d'intripidité, que les ennemis levèrent le siége, après avoir ravagé les environs. La seule ville de Moncuq resta fidèle aux Anglais. Elle en fut bientôt punie par la perte d'une grande partie de sa juridiction, qui fut donnée aux consuls de Cahors (1). Thomas de Walkafara, que sa cruauté avait rendu odieux aux deux partis, fut pris à Réalville, et pendu à Toulouse, par ordre du duc d'Anjou, qui nomma Gaucelin de Vayrols sénéchal du Querci.

Le prince de Galles, Chandos, le Captal de Buch, mirent tout en œuvre pour étouffer l'élan patriotique des Quercinois. Ils ne purent s'emparer de la petite ville de Duravel, pillèrent la chapelle de Rocamadour et la châtellenie de Fons. Mais le temps de leur domination touchait à sa fin. Le duc d'Anjou destitua les officiers de justice que le prince de Galles avait établis à Cahors; il confirma les priviléges de la ville, qui reçut une garnison française. Grande fut la joie des habitans, lorsqu'ils virent les bannières parsemées des nobles fleurs-de-lys.

— Au milieu du cortége, on distinguait la comtesse de Gourdon, vêtue en amazone, richement caparaçonnée, une épée nue à la main. Les gentilshommes quercinois avaient voulu faire honneur à la jeune héroïne qui n'avait cessé de partager leurs périls. Isa-

(1) CATHALA-COTURE. *Histoire du Querci*, tome 1.

belle ne séjourna pas long-temps à Cahors; le sire de Cardaillac, son époux, avait trouvé une mort glorieuse dans un combat: le Querci ne lui offrait plus que deuil et tristes souvenirs; elle se rendit à la cour de France, où elle fut pompeusement accueillie par le roi, les dames du palais et les grands seigneurs restés fidèles à l'honneur national.

J.-M. CAYLA.

LA PIERRE-LIS.

Il n'est rien de si digne d'intérêt pour le voyageur, que le tableau qui lui montre les travaux imposans de la nature, mêlés aux travaux plus modestes que l'homme a consacrés à la piété et à la bienfaisance. C'est qu'il décèle à la fois la puissance et l'intelligence de l'Etre suprême, et la puissance et l'intelligence finies de l'être créé à son image; c'est qu'il atteste le privilége que l'homme a seul sur la terre de connaître et de révérer son auteur et les sentimens d'humanité qui l'animent, les plus beaux titres dont il puisse s'enorgueillir.

Telles étaient les réflexions que la vue de la *Pierre-Lis* m'inspirait, il y a quelques jours, lorsque, fuyant les affaires, je voulus, pour cause d'agrément, revoir les montagnes. Or, je veux dire la description de ce lieu peu connu; j'ose espérer que le lecteur aura le désir de le visiter, pour y puiser des émotions qu'il chercherait vainement ailleurs.

C'était dans le département de l'Aude que je me trouvais. Arrivé dès la veille à Quillan, petite ville industrielle, située sur les bords de l'Aude, et environnée de hautes montagnes, je me dirigeai vers le midi, remontant par une belle route la rive gauche de l'Aude, laissant à ma droite les forges à fer de M. le maréchal Clausel, alimentées par une prise d'eau qui s'y dirige sous la montagne, à l'aide d'un canal artificiel, et plus loin découvrant sur ma gauche le laminoir de Belvianes. Frappé à l'aspect des forêts recevant les premiers rayons du soleil, et rencontré à chaque pas par de jeunes filles qui transportaient sur des bêtes de somme du minerai, du fer ouvré, du charbon; leurs chants mêlés aux chants des oiseaux, le calme de l'air, le mouvement rapide du fleuve, le bruit des arbres, tout était bien propre à me plonger dans une douce rêverie.

Mais ce n'était que le pérystile du monument. Arrivé au village de Belvianes, je n'avais devant moi que des montagnes abruptes. J'aurais pu me demander par où l'Aude se frayait un passage, par où moi-même je pourrais suivre ses bords. Qu'on se représente une rue étroite et tortueuse de Toulouse, dont les maisons, s'avançant en torchis, comme au moyen-âge, s'élèveraient à une hauteur de plus de deux cents pieds, sur une longueur d'environ une demi-lieue, et l'on aura une idée de la *Pierre-Lis*. La charpente de la montagne consiste en un calcaire de transition, ou plutôt en un marbre gris homogène, composé de couches superposées, redressées presque perpendiculairement à l'horizon, et concassées par mille endroits, quoique d'une dureté à résister long-temps aux efforts de l'art. Là, ses parois avancent parfois en angles, et semblent vouloir, par leur chute prochaine, combler le vide qui est au pied; là, ses parois opposées reculent en angles parallèles, offrant dans leurs fentes nombreuses quelques traces de végétation, respectées par le temps et inaccessibles; au-dessus, s'étendent de vastes plateaux couverts de forêts de sapins qui forment le chevelure de ces montagnes. Oh! qu'ils sont imposans ces arbres séculaires qui fuient de toutes parts sur un sol gazonné, et dont le feuillage s'élève si haut sur vos têtes! Oh! que l'impression de ces forêts silencieuses, entourées de nuages stationnaires, et au pied desquelles gronde la foudre, justifie les mœurs des peuples antiques, qui en avaient fait la demeure des dieux!

Après un instant de contemplation, j'entrai dans la gorge, en suivant un chemin admirable. Il y a peu d'années que, pour franchir la montagne, le voyageur était contraint de gravir jusqu'à sa crête, à travers mille dangers, par un sentier à peine tracé. Aujourd'hui, grâces à la bienfaisance d'un humble prêtre, une chaussée hardie a été construite le long de la rivière, soutenue par un fort mur de soutenement, et courant horizontalement sous des arcs de triomphe ou sous des voûtes taillées dans le marbre. Cette route est éminemment utile; elle ouvre une contrée riche par son sol et son industrie, car elle renferme d'immenses forêts appartenant à l'état ou à des particuliers; elle possède dix forges à fer, deux laminoirs, une fabrique d'acier, une infinité de scieries qui fournissent le fer et le bois aux principales industries du midi; elle jouit des eaux thermales d'Escouloubre et de Carcagnères, qui attirent de nombreux étrangers; et si par les progrès constans des arts, les chemins de fer viennent à se propager, si un jour cette contrée doit être gratifiée d'une innovation aussi utile, la *Pierre-Lis* offrira une route parfaitement convenable. Il est vrai que le génie militaire a opposé des obstacles à sa confection; il a appréhendé qu'en cas d'hostilités avec la nation voisine, le Midi ne fût exposé à l'invasion. En effet, l'histoire atteste qu'au temps de la puissance de Charles-Quint, deux fois les Espagnols, maîtres du Roussillon, parvinrent jusqu'au village d'Axat, qui fut livré aux flammes, et ne tentèrent pas de franchir la montagne.

Mais les temps sont changés; les frontières sont reculées; le sentiment de notre supériorité repousse des craintes aujourd'hui chimériques, et d'ailleurs il serait aisé, dans un pressant danger, de rompre en un instant la chaussée, et d'arrêter ainsi la marche de l'ennemi.

Au pied et le long de la chaussée, l'Aude précipite ses ondes, qui bondissent contre les aspérités de son lit étroit, et font retentir la montagne du bruit qu'elles causent. Sans doute que ce fleuve, qui plus loin occupe un vaste lit, alimente des canaux, arrose des plaines, et donne le mouvement à tant d'établissemens industriels, gémit ici dans les chaînes, impatient d'étaler sa majesté. On a lieu de se demander comment les eaux ont pu s'ouvrir si profondément un passage à travers un marbre si dur et d'une épaisseur si considérable. Tenaient-elles en dissolution, dans les temps anciens, quelques principes corrosifs? Ont-elles rencontré et élargi une crevasse tellement qu'elles ne se sont point déviées de leur marche directe? Erodent-elles insensiblement la montagne? Les phénomènes présens n'étayent point ces hypothèses, mais la science géologique fournit des élémens propres à résoudre la difficulté : il est certain que ces roches, aujourd'hui si dures, si inattaquables, se sont formées, et ont séjourné dans les mers; il est certain qu'elles se sont redressées subitement par l'effet d'une grande commotion; or, se trouvant encore imbibées et molles, les eaux du fleuve venant à passer immédiatement, creusèrent sans effort ces profonds sillons.

En visitant ces lieux singuliers, mon esprit porta ses regards sur des objets propres aussi à lui plaire. Quiconque a voyagé a sans doute éprouvé des jouissances à la vue de la végétation qui embellit les montagnes. Pour moi, une plante a toujours attiré mon attention: non point que les parfums qu'elle distille puissent seuls me satisfaire; mais son port, ses organes, le rang qu'elle occupe dans la nature, sa demeure, ses compagnes, tout m'inspire de l'intérêt. Je ne vous parlerai point des menthes, des colchiques d'automne, et de tant d'autres revêtues de leurs fleurs, que je rencontrai à chaque pas, et qui ne laissaient pas de piquer ma curiosité; mais, en pénétrant dans une forêt voisine, une d'elles frappa mes regards. Je désire la faire connaître, sans toutefois employer le langage de la science. De ses feuilles qui tiennent à la racine s'élève une tige semblable à celle de l'hyacinthe, au milieu de la tige une feuille qui l'embrasse, et à son sommet une seule fleur étoilée: jusque-là rien d'extraordinaire. Mais sur chacun des pétales, on a à considérer un organe en forme de main, dont les doigts supportent des globules semblables à des pierres précieuses. Son nom est le *Gazon du Parnasse*.

A la distance d'une demi-lieue, les parois de la gorge s'élargissent en prenant une forme arrondie, présentant comme un cirque d'une grandeur assez considérable, au fond duquel s'étend un vallon rocailleux qui, grâce aux efforts du cultivateur, produit quelques céréales. C'est le vallon de *Volcarne*. Vers le milieu, sur les bords du chemin et de la rivière, on aperçoit des ruines. Les yeux, fatigués de la vue de ces montagnes sauvages, se reposent avec complaisance sur ces ouvrages délabrés, qui indiquent le passage d'anciens hommes. Bientôt les mâsures d'une église attirent votre attention; des pans de murailles couvert de lierres et de lambrusques, des arceaux à plein cintre, dépendant de l'église ou qui formaient un portique, des murs raz de terre qui vont se perdre dans les champs, une chétive maison, rajustée à ces débris et récemment réparée, qu'habite aujourd'hui une modeste famille: voilà tout ce que vous avez à observer. Que signifient ces pierres que l'art a amoncelées à côté de ces masses entassées par la nature? Pourquoi des hommes, fuyant le monde, ont-ils pu se résoudre à vivre ici dans la retraite? Comment a péri cet état de choses? Est-ce qu'au calme de la vertu a succédé l'excès des passions? Est-ce au contraire que de meilleures mœurs ont remplacé les mœurs antiques?

Or, voici ce qu'enseignent des documens.

Au temps où Charlemagne fesait retentir le monde de sa gloire, cette contrée était en proie à la désolation. Le paganisme avait poussé de trop profondes racines pour être facilement extirpé, et le fer et le feu des Sarrasins venaient de passer. Ce grand conquérant, après avoir reculé les bornes de son empire jusqu'aux bords de l'Ebre, voulut civiliser le pays qui avait applaudi à ses victoires : il y établit des gouverneurs ou *comtes* pour faire respecter les frontières; il y députa des sujets éclairés pour faire régner la justice; il y répandit des ministres de Dieu pour faire aimer la religion chrétienne. Ce fut alors que s'élevèrent de toutes parts des abbayes, composées de religieux qui, s'oubliant eux-mêmes, aimaient Dieu et les hommes, et portaient ceux-ci, par leur exemple, au travail et à la vertu. Telle est l'origine de l'abbaye de Saint-Martin-de-Lis ou de Lez. Là, de pieux cénobites, chargés de moraliser les habitans des montagnes, adressaient de constantes prières au ciel pour le succès de leur entreprise; là, ils cultivaient dans un terrain ingrat des racines pour se substanter ou pour accorder les secours de l'hospitalité; là, enfin, au fond de ces roches, ensevelis aux yeux du monde, ils creusaient tous les jours leurs tombeaux pour s'ensevelir bientôt aux yeux de la nature.

L'abbaye de Saint-Martin-de-Lez, de l'ordre de Saint-Benoît, fut très florissante pendant le cours des neuvième et dixième siècles. Basile la gouvernait au temps où Charles-le-Simple était roi des Français, et la trentième année du règne de ce prince. Arnaud lui succéda. Sous le règne de Lothaire, Séguier, et après lui Raoul, en étaient les abbés. Ce fut en 955 que le pape Agapet donna à ce monastère, pour l'honneur et la gloire de Dieu, et afin de faciliter les religieux à payer une redevance de dix sous d'argent onze deniers, les églises de Sainte-Marie au lieu de Corronulle, de Saint-Etienne au lieu de Bolordo, de Saint-Jean au lieu de Combrette, et de Saint-Pierre au lieu de Petralate, avec les terres, vignes, forêts et moulins en dépendant, et de plus les lieux de Bux, de Pelrus, de Cassange, de Barose, d'Adesate et d'Attosol, avec ce qui en dépendait, situés dans les comtés de Fenouillèdes, de Rasez et de Roussillon.

Mais bientôt la possession de ces biens considérables excita l'avidité des hommes puissans de la contrée. Vainement, vers la fin de ce siècle, le bruit se répandit que le monde allait finir: des seigneurs, ne tenant aucun compte de la vie future, envahirent les biens ecclésiastiques, s'érigèrent eux-mêmes en abbés, pour jouir des droits utiles qui leur étaient attachés, et vendirent les dignités à des hommes incapables, vicieux, mais riches, qui vivaient dans le luxe et la débauche. Tel était le désordre qui régnait dans l'abbaye de Saint-

Martin, lorsque, en 1070, Bernard, comte de Besalu, indigné de la simonie et de la dépravation des gouverneurs, par amour de Dieu et pour le repos de son ame et de celles de son père et de tous les siens, en fit don, pour y maintenir la réforme, à l'abbaye de Saint-Pons de Thomières, qui, sous la puissance des papes, s'était maintenue dans la régularité ecclésiastique.

Dès lors, Saint-Martin perdit son éclat, et ne forma qu'un prieuré conventuel jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle ses religieux furent expulsés et ses édifices détruits par les huguenots.

En quittant les ruines de cette sainte et antique habitation, j'arrivai à l'extrémité de la vallée, dans le village de Saint-Martin, qui doit sans doute son origine à l'abbaye. Sa position est des plus pittoresques : occupant la rive droite de l'Aude, à laquelle on aboutit à l'aide d'un pont formé de troncs d'arbres, ses maisons, blanches et ramassées, sont abritées par la montagne qui les menace sans cesse. On dirait des cygnes ou des oies sauvages qui, chassés par les froids hyperboréens, sont venus se réfugier dans ces lieux solitaires pour éviter les traits du chasseur.

C'est dans ce chétif village que reposent les cendres d'un ministre de bonté dont les habitans ont conservé le précieux souvenir. Félix Armand, né d'une famille modeste, aurait pu, par ses talens et sa vertu, occuper un poste éminent dans le clergé; il dédaigna ces faveurs pour soulager des malheureux; il voulut demeurer curé de Saint-Martin. Ses jours, ses faibles revenus, ses sollicitations auprès des hommes puissans, furent consacrés à la construction de la route de la Pierre-Lis. Aussi, pour récompenser et faire éclater sa charité, le roi lui accorda, en 1823, l'étoile d'honneur. Il mourut octogénaire, en odeur de sainteté, pleuré de ses paroissiens, et regretté de tous ceux qui purent apprécier son mérite. Un jeune littérateur a écrit dignement sa vie, et sur la pierre modeste qui couvre ses restes, on lit cette inscription :

Ici repose Félix Armand,
Curé de ce village.
La charité fut son génie.
Voyageur qui l'as béni dans la route,
Salue sa tombe en passant.

H. Fonds-Lamothe.

HISTOIRE DES VILLES DU MIDI DE LA FRANCE.

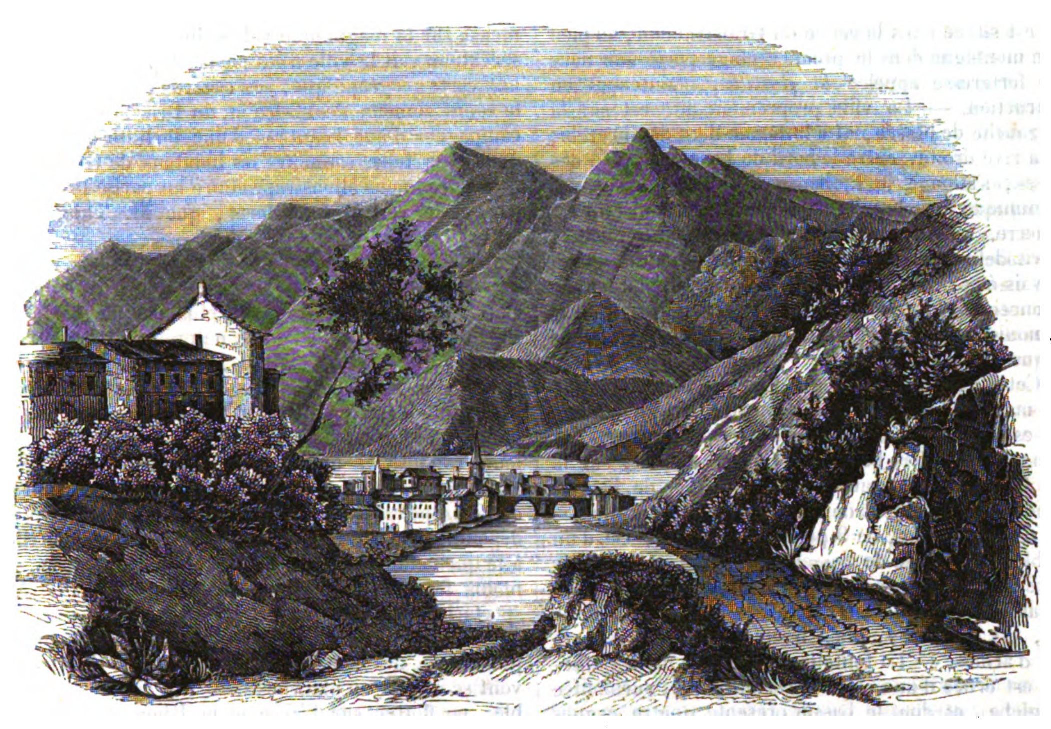
GRENOBLE.

La partie de l'ancienne province du Dauphiné, qui forme aujourd'hui le département de l'Isère, était comprise, sous les Romains, dans le pays des *Allobroges* et des *Voconces*, qui dépendaient des gouverneurs de la Gaule narbonnaise. Sous Honorius, lorsque les Barbares ravagèrent l'empire romain, le Dauphiné formait une province particulière appelée Viennoise. Plus tard, elle tomba au pouvoir des Bourguignons, qui l'occupèrent jusqu'au moment où leur nationalité disparut pour faire place aux rois de la première race, et forma une grande partie du royaume d'Austrasie. Les Sarrasins y portèrent le ravage et la désolation, et ce pays passa successivement sous diverses dominations. Les comtes d'Albon se révoltèrent contre Boson de Provence, qui avait fondé un second royaume de Bourgogne, et prirent le titre de comtes du Viennois. Guigues III y ajouta le surnom de Dauphin, à cause d'une figure qui décorait le cimier de son casque. De ce surnom date la dénomination de *Dauphiné*. Les historiens ne sont pas d'accord sur cette étymologie; les uns l'attribuent à Boson, qui avait fait peindre un dauphin sur son *écu* pour désigner la douceur de son gouvernement; les autres, à un paysan nommé *Delphinus*, sur lequel les chroniqueurs du pays ont raconté beaucoup de fables.

« En 1343, disent les chroniqueurs, Humbert II, *dauphin de Viennois*, désespéré d'avoir laissé tomber son fils unique dans l'Isère, en jouant avec cet enfant sur une fenêtre de son palais de Grenoble, céda le *Dauphiné* à Philippe de Valois, roi de France. La concession fut confirmée en 1349, par un acte passé à Romans, et renouvelé à Lyon dans une assemblée solennelle. Une des principales clauses de cet acte était :

« Celui qui sera Dalphin, et ses hoirs et successeurs » au Dalphiné, se apèleront, et seront tenus de faire » soy appeler *Dalphin de Viennois*, et porteront les » armes dudit Dalphiné, esquartelées avec les armes » de France, et ne laisseront et ne pourront laisser » le nom de Dalphin, ne lesdites armes; et ne sera, » ne pourra être uni ne adjouté ledit Dalphiné au » royaume de France, fors tant comme l'empire y serait uni (1). »

(1) Charte d'Humbert II et de Philippe de Valois.



VUE DE GRENOBLE.

Après cette cession, Humbert II se fit moine de l'ordre de Saint-Dominique, et les conditions du traité furent fidèlement maintenues jusqu'en 1789. Le Dauphiné fut alors divisé en trois départemens, la *Drôme*, les *Hautes-Alpes* et l'*Isère*.

Deux villes de l'Isère, Vienne et Grenoble, ont joué un rôle important dans l'histoire. Nous ne nous occuperons dans cette notice que du chef-lieu du département.

Grenoble portait primitivement le nom de *Cularo*, et passait pour la plus importante cité des Allobroges. Les Romains s'en emparèrent, et la décorèrent d'édifices publics dont l'empereur Gratien augmenta le nombre. La ville prit alors le nom de *Gratianopolis*, d'où est dérivé son nom moderne de Grenoble (1).

« Occupé par les Bourguignons, puis par les Francs, ravagé par les Sarrasins, Grenoble appartint successivement aux rois de la première race et aux princes allemands de la seconde; elle devint, dans le treizième siècle, la capitale des états des comtes de Graisivaudan ou d'Albon, qui prirent le titre de *dauphins*, et dut à ces princes l'établissement d'un conseil delphinal avec juridiction souveraine; conseil que Louis XIII, devenu dans le quinzième siècle, possesseur du Dauphiné transforma en un parlement royal. — Grenoble, place forte et située non loin de la frontière, eut souvent à souffrir des guerres étrangères, civiles et religieuses; elle fut prise par les huguenots aux ordres du baron des Adrets, rentra sous le pouvoir royal, et fut reprise par Lesdiguières. Dans tous les temps, ses habitans se signalèrent par leur courage. Le dicton populaire *conduite de Grenoble*, prouve quelle opinion on avait de la bravoure des Grenoblois. — Grenoble, sous le règne de Louis XVI, prit vivement parti pour les parlemens contre les cours plénières. La première de toutes les villes de France, elle osa résister aux troupes chargées de faire exécuter les ordres du ministère, et obligea le commandant militaire à capituler. Cette insurrection fut appelée la journée des *tuiles*, parce que les habitans, montés sur le faîte des maisons, lançaient les débris des toitures sur les soldats massés dans les rues. « Le 7 juin de Grenoble, dit un des historiens de la révolution, peut être considéré comme le prélude du 14 juillet de Paris. » — Plus tard, eut lieu la fameuse assemblée de Vizille, qui joua un rôle si important au début de la révolution. — En 1815, Grenoble accueillit

(1) *France Pittoresque*, *Guide du Voyageur*.

avec enthousiasme Napoléon, revenant de l'île d'Elbe. On raconte que la ville étant fermée, le peuple enfonça les portes, les souleva hors de leurs gonds, et, à défaut des clés, restées entre les mains du commandant, fidèle aux Bourbons, alla les offrir à l'Empereur. — Quelques mois après, assiégée par les armées alliées, Grenoble leur opposa une résistance héroïque. — Cette ville est située dans la vallée du Graisivaudan, au pied d'une montagne dont le premier étage porte une nouvelle forteresse appelée *la Bastille*, maintenant en construction. — La ville proprement dite est sur la rive gauche de l'Isère, et a la forme d'un demi-cercle; sur la rive droite, entre le bord de l'eau et le pied des falaises, s'allonge le faubourg de Saint-Laurent; il communique avec la ville par deux ponts dont l'un est en pierre. La ville possède une enceinte bastionnée et une citadelle; ces fortifications sont anciennes et en mauvais état; elles doivent bientôt être remplacées par une enceinte plus spacieuse et plus forte, qui, réunie à la nouvelle forteresse, fera de Grenoble une place presque inexpugnable.

» Cette ville est en général propre et bien bâtie, mais mal percée et mal pavée. On y remarque de nombreuses améliorations, la plupart très modernes. Les fontaines y sont fort belles. Le *Château-d'Eau*, sur la *place Grenette*, est formé d'un triple étage de bassins arrondis, d'où tombent de belles nappes d'eau; le second de ces bassins, de 9 pieds de diamètre, est d'un seul bloc de marbre de Sassenage; il est soutenu par quatre beaux groupes, en bronze, d'amours portés par des dauphins. La *place Grenette*, la plus grande de la ville, est spacieuse, mais irrégulière; elle sert de place d'armes. — La fontaine de la *place de la Cathédrale* est ornée d'une colonne corinthienne, surmontée d'un globe, et dont le bassin présente quatre cygnes gigantesques, en plomb bronzé; celle de la *place Saint-Louis* est décorée d'un obélisque supporté par quatre sphères, ouvrage hardi et d'un bel effet. La *statue de Bayard mourant*, monument colossal en bronze, d'un beau travail, est malheureusement placée sur une place petite et resserrée. — Le tombeau du chevalier sans peur et sans reproche, orné d'un buste en marbre blanc, existe dans l'église de Saint-André. — La *Cathédrale*, enclavée et sans apparence extérieure, est intérieurement propre et belle; un double rang de basses nefs entoure la nef principale: les orgues, le tabernacle et les stales du chœur sont fort beaux. — L'*Hôtel-de-Ville*, l'ancien hôtel de Lesdiguières, est un grand édifice, beau quoique fort irrégulier; ses jardins, ainsi que *le Cours* qui l'avoisine, sont des promenades charmantes et toujours fréquentées; quelques-uns des maronniers du Cours ont de vastes dimensions; le plus gros porte le nom de *maronnier de Lesdiguières*. — La salle de spectacle, l'hôtel de la préfecture, l'évêché, le palais de justice, le collége royal, l'hôpital général, enfin presque tous les édifices publics de Grenoble sont remarquables par des beautés architecturales. La ville possède une bibliothèque publique, formée de matériaux précieux, la plupart tirés de la bibliothèque de la grande Chartreuse. Cette bibliothèque contient 60,000 volumes et 600 manuscrits. — Grenoble a aussi des *musées* d'histoire naturelle et de peinture, deux médaillers et d'autres collections scientifiques. — La *Bastille*, forteresse maintenant en construction, sur le mont qui domine Grenoble, remplace un ancien fort beaucoup moins considérable. Elle s'élève à 200 mètres au dessus de la ville, se compose de plusieurs étages de casemates et de batteries, et couvre un mamelon séparé du mont voisin par de profondes tranchées. De ce point, on jouit d'une vue immense sur la magnifique vallée du Graisivaudan; l'observateur voit la ville à ses pieds, déployée comme sur une carte géographique; ses regards se promènent sur le cours sinueux de l'Isère et du Drac, au milieu de campagnes d'une beauté et d'une fertilité admirables.

» Pour faire connaître les habitans de Grenoble et de l'Isère, nous allons reproduire en partie le tableau, rempli de vérité et d'intérêt, que M. Thiers en a tracé.

» La route, dans la vallée de Graisivaudan, est bordée d'habitations qui, se montrant à une lieue du fort Barraux, ne s'interrompent plus jusqu'à Grenoble. Pendant ce long trajet, elles ne présentent qu'un village continuel, où les maisons, propres, et quelque peu semblables aux châlets suisses, seraient légèrement espacées. — Les femmes sont toutes assises sur le seuil de leurs portes; les unes cousent, avec une merveilleuse rapidité et une propreté extrême, les fameux gants de Grenoble, qui vont dans toutes les capitales de l'Europe revêtir les mains les plus délicates; d'autres dépouillent le lin de son enveloppe ligneuse, et le filent à la quenouille pour le transmettre aux tisserands, non moins fameux à Grenoble que les gantiers. — A ce spectacle s'en joint un autre: de grands bœufs, au large front, liés deux à deux, traînent d'énormes sapins, qui, nés sur les montagnes de la Chartreuse, vont se diviser en planches dans les scieries de Grenoble, ou flotter sur l'Isère et le Rhône, pour vieillir enfin dans les plaines du midi.

» Grenoble renferme une population forte et calme, mais essentiellement indépendante, parce qu'elle est montagnarde et industrieuse. Ses intérêts sont fixes comme son commerce; elle ne vend aujourd'hui que ce qu'elle vendait autrefois, des gants, des toiles, des bestiaux, etc. Elle a peu varié dans ses affections, et ne les a pas portées de gouvernement en gouvernement, comme beaucoup d'autres populations dont les intérêts étaient mobiles. Elle a toujours préféré celui qui lui paraissait promettre le plus de liberté, et aujourd'hui, comme du temps de son Mounier, qu'elle honore avec respect, elle protégerait les parlemens contre les intendans de province et des garnisons.

» L'habitude d'avoir des régimens dans ses murs fait qu'elle sait se faire respecter. Les militaires conviennent que si nulle part on ne les accueille mieux, nulle part aussi on ne souffre moins la morgue des uniformes. Le voisinage de l'étranger rend, comme partout, les Grenoblois extrêmement Français; car nulle part on ne trouve plus de patriotisme que sur les frontières.

» Je n'ai vu en aucun lieu, autant qu'à Grenoble, cette indifférence pour le résultat de ses paroles, qui est si ordinaire à Paris...... On parle à Grenoble les fenêtres ouvertes, à voix haute, et on ne craint pas dans les auberges d'être entendu du voisin. On y censure même hautement l'autorité locale; j'ignore si elle

a la modération des magistrats de Genève ou des Etats-Unis; mais je sais bien que si les mêmes magistrats demeuraient long-temps à Grenoble, ils acquerraient bientôt la première vertu du pouvoir, la patience et la soumission à la critique.

» La route à travers les Alpes du Dauphiné est aussi pittoresque et aussi grande que dans la plus belle partie de la Suisse. Le souvenir de Bonaparte y est répandu partont. Ici, disent les paysans, il rencontra le régiment de Labédoyère; là, il passa nuit; plus loin, il séjourna dans une auberge où les plus simples voyageurs ont de la répugnance à s'arrêter. L'hôte, vieillard qui chancelle en faisant la cuisine, vous regarde long-temps, et quand il s'est un peu rassuré, s'assied à un bout de la table; il parle d'abord du *fameux passage* : puis, s'il est content de la curiosité qu'il excite, il avoue doucement qu'il eut l'honneur de recevoir l'illustre voyageur; il montre alors la salle où mangea Bonaparte, le lit où il reposa, et il ne manque pas, en finissant, d'énumérer les Anglais qui viennent payer fort cher l'honneur de passer une nuit dans la même chambre...

» Les Dauphinois tiennent de la race des montagnards, race qui se ressemble partout et qui a des caractères pareils sous toutes les latitudes. Ces Ecossais qui, s'il faut en croire Walter Scott, joignent à la force du corps une grande hardiesse de caractère, et surtout une finesse extrême d'esprit, se retrouvent les mêmes dans les Alpes et dans les Pyrénées. Aussi existe-t-il toujours dans les plaines un proverbe pour caractériser cette finesse. Les Provençaux, par exemple, qui tous les jours voient chez eux des habitans des Alpes faire leur fortune, par leur intelligence et par leur économie, et changer bientôt leur bure en beau drap, disent avec dépit qu'ils n'ont que l'habit de grossier. »

Cet aperçu sur le caractère des Dauphinois en général peut s'appliquer spécialement aux Grenoblois. Leur ancien parlement, si célèbre dans les fastes de la magistrature française, les grands hommes qui ont vu le jour dans leur antique cité, ont laissé dans les esprits et dans les cœurs de beaux souvenirs qui entretiennent le feu sacré de leur généreux patriotisme.

L. Mounié.

L'ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX.

Le haut degré de civilisation où nous sommes parvenus nous place loin des époques où l'on pouvait apprécier toute l'importance des institutions littéraires. Qu'est-ce aujourd'hui pour nous qu'une Académie de Belles-Lettres ? Le goût des arts est répandu dans toutes les classes instruites de la société : les livres de littérature abondent; les hommes lettrés, ou qui croient l'être, se rencontrent partout : il n'y a plus personne qui ne se croie juge compétent dans cette partie. Au défaut d'instruction réelle et de bonnes études, on a les journaux et leurs feuilletons : je ne pense pas qu'il existe un commis-voyageur, un écolier de vingt ans, un fashionable échappé des coulisses, qui ne parle de ces matières, qui ne juge les auteurs et ne tranche toutes les questions aussi hardiment et même aussi longuement qu'un professeur de faculté. Qu'est-ce donc qu'une Académie de Belles-Lettres chez un peuple de littérateurs ? A moins que ce corps littéraire ne se compose d'hommes déja célèbres par leurs talens et par leurs ouvrages, ce qui ne peut être qu'au sein des capitales, et ne s'y réalise pas même toujours (car il n'y a pas toujours quarante immortels, même dans les villes capitales), quelle influence peut avoir aujourd'hui une réunion, légalement organisée dans les provinces ? Ce sont des hommes estimables sans doute, mais à peu près tous incapables de rien produire qui s'élève au dessus de cette médiocrité frappée par tous les législateurs des plus terribles anathemes :

Dans l'art dangereux de rimer et d'écrire
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Qui ne vole au sommet, dit l'Aristarque français, *tombe au plus bas degré*, et, avec plus d'énergie encore, *il rampe dans la fange.*

Ce langage est, j'en conviens, celui d'un satirique. Il n'est ni flatteur ni encourageant pour les littérateurs médiocres : mais il n'est que trop vrai. Car, enfin, lit-on ces écrivains médiocres ? Ne sont-ils pas oubliés tout comme les auteurs détestables ? Les romans de Mlle Scudéri appartiennent au genre médiocre : eh bien! sont-ils lus aujourd'hui ? Pas plus que les œuvres de M. d'Assouci, qui appartiennent au genre le plus plat. Combien de prosateurs, combien de poètes médiocres dont les noms gisent enterrés dans nos dictionnaires biographiques! C'est tout ce qui leur reste de leurs longs travaux. Leurs écrits ne sont plus dans le commerce, car personne ne les achète; et tout au plus se pourraient-ils retrouver dans les bibliothèques publiques, où leurs premières et dernières éditions « combattent tristement les vers et la poussière. » Vous les retrouverez peut-être encore parmi ces tas de bouquins étalés au soleil sur les places publiques, parmi cette foule d'insignifiantes brochures qui vont, au premier jour, passer de là chez le marchand de tabac.

Hélas! puisqu'il faut le dire, telle est aussi la destinée des recueils académiques. Si les auteurs couronnés ne se chargeaient eux-même du débit, les imprimeurs m'ont assuré que *tout serait* encore *dans la boutique*. Aussi, les libraires fort prudens n'acceptent l'impression des recueils qu'à la condition d'être défrayés par l'Académie. Il en est de ces publications comme de ces

opuscules que l'auteur imprime à ses frais, qu'il offre à ses amis et à ses connaissances, et qu'on accepte gratis à condition de ne les lire jamais. Tels sont ces écrits éphémères, auxquels la circonstance donne un moment de vogue, et qui ne survivent point à la fête qui en a fourni le texte et l'occasion.

Le lecteur se tromperait beaucoup, en parcourant ces premieres lignes, s'il en concluait que l'auteur est sans doute un ennemi des sociétés littéraires, un de ces infortunés beaux-esprits qui ne pardonnent point à l'Académie le jugement qu'elle a porté de ses productions, ou les honneurs du fauteuil qu'elle a accordés par préférence à des rivaux plus heureux que lui. J'espère qu'on verra par la suite de cet article que je suis loin d'en vouloir aux Académies, et je montrerai au contraire, en les considérant sous d'autres rapports, que ces institutions sont aussi utiles qu'honorables au pays. D'ailleurs, comment pourrais-je exprimer d'autres sentimens, moi qui ai l'honneur d'appartenir à une de ces sociétés littéraires, qui n'eus jamais qu'à me féliciter des rapports qu'elle m'a mis à même d'entretenir avec mes collègues, qui souvent eus occasion d'apprécier leur talent, qui ai profité plus d'une fois de leurs conseils, et qui me croirais enfin bien supérieur à ce que je suis, si je possédais comme eux les qualités et les connaissances d'un excellent littérateur.

Quel a donc été mon dessein en parlant, comme j'ai fait, des corps académiques? Je l'ai dit en commençant: il faut distinguer les temps. Si dans l'état actuel de la société les corps littéraires ne peuvent exercer une grande influence sur leur siècle, il n'en a pas été de même à l'époque de leur apparition. Plus cette époque est éloignée de nous, plus les services qu'ils ont rendus à la société sont nombreux, incontestables. Qu'on se rappelle ces temps d'ignorance où nos aïeux, presque aussi barbares que les hordes du Nord, dont ils furent les tristes héritiers, ne parlaient encore qu'une langue informe et grossière comme eux. N'est-ce pas un phénomène digne de notre admiration, de voir déja se former une association d'hommes supérieurs à leur siècle, cultivant les arts qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, capables d'en prescrire et presque d'en deviner les règles, d'en propager la connaissance, d'exciter l'émulation, d'instituer des fêtes et de proposer des prix? Voilà certainement le titre le plus glorieux dont un corps académique puisse aujourd'hui se vanter. J'ignore s'il en existe en France, j'ose même dire en Europe, plusieurs qui puissent produire en leur faveur un pareil titre de noblesse. Mais ce que j'ai le droit d'affirmer, et dont la suite de cet article va fournir les preuves incontestables, c'est qu'un si beau privilège apppartient à l'Académie des Jeux-Floraux, et qu'ainsi, « Toulouse aura toujours la gloire d'avoir répandu le goût et l'amour des lettres dans le Midi de la France, long-temps avant que l'Europe sortît de sa barbarie (1) ».

L'histoire de cette antique institution mérite sans doute d'occuper une place dans *la Mosaïque du Midi*; on aurait lieu de s'étonner qu'un journal, destiné à recueillir les monumens et les souvenirs de cette partie de la France, eût négligé de faire connaître un des établissemens littéraires qui ont acquis le plus de célébrité et qui nous font le plus d'honneur.

Il n'est pas facile de déterminer l'époque précise où cette institution prit naissance; et l'on peut dire d'elle, ce qu'on a remarqué sur les grandes familles, que son origine se perd dans la nuit des temps. Au milieu de l'incertitude des historiens sur les dates, il existe pourtant un fait qu'on ne saurait contester. A la fin du XIIIe siècle, « il y avait à Toulouse une compagnie littéraire, composée de sept poètes, ayant un établissement fixe, des exercices réguliers, un sceau commun, un lieu d'assemblée qu'ils tenaient de leurs devanciers, ainsi que la règle de leurs exercices. » Leurs devanciers étaient les anciens troubadours qui avaient formé cet établissement et adjugeaient des prix, en vertu *d'un usage qui existait depuis très long-temps*. Tous ces faits se trouvent consignés dans le programme d'un concours public, adressé par cette compagnie aux gens de lettres, sous la date de 1323. Ils nous prouvent que le collége de la *Gaie-Science* ou du *Gai-Savoir* avait déja en 1323 une antique existence. Par ces mots de *Gai-Savoir* et de *Gaie-Science*, on désignait la littérature, telle que les troubadours la cultivaient; *la science*, ainsi qu'ils s'expriment eux-mêmes, *d'où naît la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse*. Le collége où l'on enseignait ces choses contrastait beaucoup avec les colléges de l'université, dont les études sèches et à demi barbares n'avaient certainement rien de gai.

Le programme que nous venons de citer, écrit en vers, s'adressait à tous ceux qui cultivaient avec quelque distinction la poésie dans les contrées où l'on parlait la langue romane.

« Cette invitation eut tout le succès que la compagnie en pouvait attendre: au jour indiqué, le 1er mai 1324, des poètes arrivèrent de tous côtés, et se rendirent au concours, dont l'intérêt et la nouveauté du spectacle avaient attiré un grand nombre d'habitans de Toulouse. Les personnes les plus considérables par leur rang, leurs grades, et leurs lumières y avaient été invitées; ils furent tous si enchantés de l'ouverture brillante de cette fête poétique, qu'après la première séance, le conseil de ville assemblé décida que dorénavant la violette d'or qui était le prix le plus considérable serait payée des revenus de la ville. »

Rien n'est plus célebre dans l'histoire des Jeux-Floraux que cette première séance, tenue le 3 mai de cette année, par les sept fondateurs de l'Académie; on en trouve les détails dans les écrits originaux qu'elle a aujourd'hui en son pouvoir; manuscrits précieux, écrits en langue romane, *les plus anciens de tous ceux que l'on conserve dans les archives de l'Hôtel-de-Ville*, disent les historiens de Toulouse; et ils ajoutent que *durant la célébration des Jeux-Floraux on étalait ces vieux registres avec une espèce de vénération*, comme cela se pratique encore de nos jours.

Toutes les circonstances de ce récit respirent les mœurs anciennes et poétiques des troubadours du moyen-âge. La fête se célébrait au printemps, dans la plus riante saison de l'année; les prix étaient des fleurs d'or ou d'argent: la violette d'or, le plus beau, le plus

(1) *V. Mémoire pour servir à l'Histoire des Jeux-Floraux*, par M. Poitevin-Peitavi. C'est l'historien le plus exact et le plus judicieux de cette Académie. J'avertis une fois pour toutes, que les passages soulignés ou renfermés dans des guillemets, sont pris de cet ouvrage.



LES SEPT TROUBADOURS RÉUNIS SOUS LE LAURIER DES AUGUSTINES.

honorable, était destiné au meilleur ouvrage de poésie; l'assemblée se tenait dans un jardin *merveilleux et beau*, comme ils l'appellent dans leur style naïf; c'était au pied d'un laurier que les juges du concours entendaient la lecture des poëmes couronnés et proclamaient les vainqueurs. Les sujets de leurs poëmes étaient naïfs, rians, gracieux, et la séance elle-même, ne respirant que les parfums de la saison, avec ceux de la poésie, s'appelait *la Fête des fleurs*.

Le régime intérieur de l'Académie, tel que ses fondateurs l'avaient établi, nous offre déja dans cette antiquité le modèle des statuts et règlemens qu'ont adoptés les institutions littéraires fondées dans des temps plus modernes; ils règlent tout ce qui concerne l'admission des membres qui composent le corps académique, leurs devoirs, leurs prérogatives, les conditions des concours et l'adjudication des prix.

D'après ces statuts, la principale fête est celle du 3 mai. Les académiciens sont nommés MAINTENEURS; c'est le nom qu'ils prennent encore de nos jours. Ce sont, disent les anciens, *les seigneurs mainteneurs* qui jugent les ouvrages et qui donnent les prix. Cette qualification de *seigneurs* leur est donnée, soit à cause du rang honorable qu'ils occupaient dans la société ou de la haute estime dont l'Académie jouissait dans l'opinion publique.

Les conditions du concours sont à peu près les mêmes qu'on observe encore aujourd'hui. Il en est un petit nombre qui tiennent à l'esprit du temps où elles furent rédigées : telle est celle qui exclut les femmes du concours.

« On ne doit adjuger ni donner aucun prix à une femme présente ou absente, si elle n'est d'une grande honnêteté de mœurs, ou constituée en grande dignité; encore faudrait-il qu'elle fût par son esprit et ses connaissances à l'abri du soupçon d'avoir composé son ouvrage avec l'aide d'autrui. Mais où pourrait-on trouver une telle femme? » Je n'examine pas si cette dernière réflexion est bien vraie, mais il faut convenir que ce statut n'est pas fort galant; ce qui doit étonner de la part de messieurs les troubadours, qui passent pour n'avoir pas trop péché de ce côté là. Le grave historien des Jeux-Floraux, après avoir rapporté cet article qui l'avait scandalisé, ajoute aussitôt : « Je me hâte de prévenir que, dans la suite, il fut modifié par les progrès de la civilisation. »

L'article suivant est aussi remarquable, mais dans un meilleur esprit; aussi a-t-il été conservé avec les

modifications que les progrès du siècle ont exigées.

« On ne doit adjuger aucun prix à un homme dont l'ouvrage a été fait dans des vues criminelles; moins encore à un homme diffamé, ou de mauvaise vie, faux, traître ou blasphémateur. » Les Maures, les Arabes, les Juifs et les excommuniés sont également exclus du concours. *Telles étaient les idées d'alors*, dit l'historien de l'Académie; nous ne serions pas si difficiles aujourd'hui, grâce à nos idées libérales.

Nous avons déja vu que l'Académie prenait encore le titre de *Collége de la Gaie-Science;* ce nom de collége se trouve en effet justifié par les attributions dont elle jouissait dans le principe. Non seulement elle distribuait des prix aux gens de lettres, mais elle avait encore un enseignement qui lui était propre; elle recevait des bacheliers et des docteurs, avec toutes les formalités usitées dans les anciennes universités : « Ce qui porte à croire que le collége de la Gaie-Science avait été établi par la même puissance qui avait fondé l'Université de Toulouse. On peut s'étonner seulement que ce corps enseignant, qu'on peut appeler la Faculté des Lettres, fût isolé et n'appartînt pas à l'Université : mais cela même n'est pas sans exemple. La Faculté de Médecine de Montpellier se régissait indépendamment du régime de l'Université. » Ce qui étonne l'historien de l'Académie, s'explique, ce me semble, naturellement. Les Universités de cette époque ne parlaient que la langue latine : on ne croyait pas que nos idiômes modernes, encore si imparfaits, fussent dignes d'entrer dans l'enseignement public des Universités.

Cependant, cette étude, qui ne semblait qu'un jeu frivole et un amusement, avait un côté plus sérieux, un but plus utile, et qui ne fut compris des Universités que long-temps après, lorsque nos langues modernes, perfectionnées par les littérateurs, eurent produit des ouvrages capables de rivaliser avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Les fondateurs du collége de la Gaie-Science eurent donc le mérite de préparer cette heureuse révolution dans l'enseignement public. Dans un siècle où l'étude des belles-lettres était si mal appréciée, il est bien remarquable qu'il se soit élevé un corps académique qui en ait senti et proclamé toute l'importance. Voici dans quels termes il s'exprimait par l'organe d'un de ses membres :

« La littérature charme à la fois le clerc et le laïque, le noble et le bourgeois; il n'y a qu'un homme d'une opinion sauvage qui puisse la mépriser. »

» Quel plaisir d'entendre réciter de beaux vers, qui célèbrent de hauts faits, qui expriment de nobles pensées, qui nous instruisent et élèvent nos âmes. »

» Il n'y a que l'envie, il n'y a que des ignorans, des insensés et des idiots qui puissent mal parler d'un art qui polit les mœurs, et nous fait aimer tout ce qui est loyal et vertueux. »

C'est en cultivant cet art, quoique dans une langue imparfaite, que les troubadours et leurs successeurs ouvrirent le chemin que les modernes ont parcouru avec tant de gloire, et où, peut-être, ils n'auraient pas obtenu tant de succès sans les leçons et les secours de leurs devanciers. Cette observation ne doit pas échapper aux écrivains qui s'occupent de nos jours à rechercher quelle a été l'influence de la littérature du Midi, au moyen-âge, sur la langue et la littérature françaises.

Pour régulariser cet enseignement, et dans la disette ou, si l'on veut, dans l'ignorance où l'on était alors de tous les principes de l'art et des ouvrages anciens qui en ont traité, l'Académie nomma dans son sein une commission chargée de rédiger une poétique pour son usage, comme pour l'instruction de ses docteurs et de ses bacheliers. L'ouvrage existe encore dans un manuscrit dont l'Académie des Jeux-Floraux est en possession, et qu'on se propose de publier. « Lorsqu'elle sera imprimée, dit M. Poitevin, elle formera l'équivalent de deux volumes in-quarto. Et nous osons dire qu'on sera étonné que Molinier (c'est le nom de l'auteur) ait pu, dans ce temps d'ignorance et de profondes ténèbres, si bien ordonner et développer un tel ouvrage. Rien de pareil encore n'avait été produit, depuis que les lettres grecques et latines s'étaient éclipsées, et que l'esprit humain, privé de leur secours, cherchait en lui-même les méthodes qui devaient le diriger. »

Aidé des conseils et des lumières de ses collègues, Molinier mit la dernière main à son œuvre, et la poétique, publiée au nom de tout le corps, parut en 1356. Dans leur lettre de publication, les sept mainteneurs « adressent leur ouvrage non seulement aux savans, aux amis de la science, mais aux souverains, rois, princes, ducs, marquis, comtes, dauphins, etc. Nous sommes en droit, disent-ils, et notre devoir nous presse de publier au loin et près de nous *les lois et les fleurs* du Gai-Savoir, afin de les maintenir, et d'en rendre l'intelligence facile à ceux qui voudront les apprendre : la science n'étant difficile qu'autant qu'elle n'est pas clairement exposée, et cependant son excellence et sa valeur exigent qu'elle soit répandue. »

On voit ici, pour le dire en passant, la raison qui a fait prendre aux membres de l'Académie le nom de MAINTENEURS; c'est que leur devoir est de *maintenir* les principes et la connaissance des belles-lettres, sans lesquelles un peuple ne peut que tomber dans la barbarie.

Au reste, la publication d'un livre de cette étendue n'était pas alors une petite entreprise. L'imprimerie n'était pas encore inventée : elle ne le fut qu'environ cent ans après.

Cependant, la poétique des Jeux-Floraux, répandue dans tout le Midi et jusques dans les pays étrangers où l'on parlait la langue romane, y réveilla le goût des arts et de la poésie. « Zurita, historien espagnol, rapporte dans ses *Annales d'Aragon*, qu'il a écrites en espagnol, et dans son *Histoire Latine*, qu'en 1388, Jean, roi d'Aragon, y puisa le désir et l'émulation d'avoir aussi dans son état une école de *Gaie Science*. A cet effet, il envoya à Charles VI, roi de France, une ambassade pour lui demander des poètes du Languedoc, qui, sur l'assurance des honneurs et des récompenses qu'il promettait, allassent dans ses états, où l'on parlait aussi la langue romane, fonder une institution de *Gai-Savoir*. »

» Cette ambassade eut le succès qu'il en attendait. Giovanni Andrès, dans son ouvrage italien intitulé : *De l'origine, du progrès et de l'état actuel de toute la littérature*, raconte que le roi d'Aragon obtint deux académiciens de Toulouse qui fondèrent la *Gaie Science*

à Barcelonne, d'où se détachèrent dans la suite plusieurs poètes qui allèrent former un pareil établissement à Tortose. M. de La Borde, dans son *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, parle de ces deux colonies littéraires qui reconnaissaient Toulouse pour leur métropole. »

L'Académie jouit de cet état prospère, dû à ses travaux, jusqu'au milieu du quinzième siècle. Mais des troubles politiques, qui éclatèrent à cette époque, ne lui furent pas moins funestes qu'à la ville et à ses habitans. On craignit la guerre; on fut menacé d'un siége. Les Capitouls se virent obligés de détruire, pour la sûreté publique, le faubourg des Augustines, aujourd'hui le boulevard Saint-Aubin, où le collége du Gai Savoir possédait ce jardin si célèbre dans ses annales, et un édifice assez considérable pour avoir mérité le nom du *palais du Gai-Consistoire*. La ville ne put accorder aux mainteneurs, pour indemnité, qu'une ou deux salles dans le Capitole, et pour les séances qu'ils tenaient auparavant dans leur jardin au retour du printemps, il leur fut permis de s'assembler tous les ans, le 1er et le 3 mai, sous un orme, dans la cour du collége Saint-Martial, où une garde d'honneur, envoyée par les Capitouls, les accompagnait à leur départ du Capitole. Ce cérémonial a été observé pendant plus de quatre cents ans.

Après son établissement au Capitole, l'Académie n'ayant dans l'hôtel-de-ville aucun emplacement convenable, l'enseignement se réduisit aux assemblées publiques des premiers jours de mai. Il n'y eut plus d'examen pour les grades de bachelier et de docteur. Le concours annuel pour le prix y suppléa. On assemblait les concurrens; on leur fesait composer une petite pièce de vers pour s'assurer que ceux qui venaient présenter des ouvrages de poésie n'étaient pas étrangers à ce genre de littérature. Les Capitouls leur donnaient un repas, auquel ils priaient les mainteneurs et quelques autres personnes de distinction.

Ils fesaient aussi les frais de trois fleurs d'or et d'argent, qu'on donnait en prix. La plus riche, la plus honorable était la violette d'or. L'églantine avait le second rang, et le souci le troisième. « La matière des trois fleurs coûtait six livres seize sous trois deniers. Un florin, qu'on achetait pour les dorer, coûtait un franc, et la façon trois francs : ce qui fesait en tout dix livres seize sous trois deniers. »

Ces libéralités, et la part que prirent les Capitouls aux affaires de l'Académie, donnèrent lieu dans la suite à des querelles entre les mainteneurs et les magistrats municipaux. Ceux-ci ayant eu long-temps la prétention d'être les fondateurs du collége de la Gaie Science, on écrivit beaucoup de part et d'autre, et de tous ces débats, aujourd'hui oubliés, il résulte qu'à la vérité les Capitouls fournissaient les fleurs et donnaient asile à l'Académie dans le Capitole, mais qu'ils ne firent jamais partie du Gai Consistoire, et que tout se bornait à les déclarer *francs et libéraux patrons de la fête*.

Cet état de choses dura jusqu'en 1484, où nous allons voir s'opérer une réforme heureuse, sous les auspices de Clémence Isaure.

« Clémence Isaure va paraître, dit avec pompe l'historien des Jeux-Floraux; nous allons la voir relevant par ses libéralités la fête poétique du 3 mai, remplir le midi de la France de la gloire de son nom, transmis et recommandé à la postérité, non seulement par l'admiration des auteurs ses contemporains, orateurs, historiens, jurisconsultes, mais encore par les monumens que la patrie reconnaissante élève en son honneur. »

Nous ignorons l'époque précise de sa naissance, mais elle a dû nécessairement précéder de quelques années le concours de 1484, après lequel la fête des fleurs fut supprimée, ou suspendue, à cause des troubles politiques et des désordres qui survinrent dans les finances de la ville. Caron a prouvé que douze ans après, c'est-à-dire en 1496, Clémence Isaure fit une distribution publique des prix qu'elle a fondés.

Des écrivains peu favorables à l'Académie, ne trouvant nulle part dans les écrits contemporains, ni le temps, ni le lieu de sa naissance, ni la famille à laquelle Isaure appartient, ni le rang et la condition où elle vivait, en ont conclu que le personnage est chimérique, et lui ont contesté, non seulement sa fondation, mais même jusqu'à son existence.

Ces assertions tombent devant les preuves et les faits publics que l'historien des Jeux-Floraux a recueillis, et qui portent les points contestés jusqu'à l'évidence. Il serait superflu de reproduire ici ces preuves si multipliées : qui est-ce aujourd'hui qui forme à cet égard le moindre doute, s'il n'est pas totalement étranger à cette discussion?

Mais il ne sera pas sans intérêt de parler des monumens qui ont fait le plus d'honneur à l'illustre fondatrice.

Elle avait légué à la ville une de ses principales propriétés, la Halle-au-Blé, appelée *place de la Pierre*. Après sa mort, les Capitouls y firent ériger sa statue, comme un monument de leur reconnaissance. Lorsque Charles IX fit son entrée à Toulouse, ils ne crurent pas pouvoir lui donner un spectacle plus divertissant qu'une séance des Jeux-Floraux dans ce lieu-là. Lafaille raconte ainsi le fait dans ses annales de Toulouse; il faut lui passer son vieux style :

« A l'endroit de *la Pierre*, il y avait un théâtre à » mode antique, auquel étaient peintes les neuf Muses, » tant pour le respect du roi, amateur des Muses et » disciplines, qu'aussi en mémoire de dame Clémence » Isaure, laquelle n'a été moins en Toulouse que Mi» nerve à Athènes, s'étant dédiée aux lettres, et néan» moins institua les Jeux-Floraux. Au dessus dudit » théâtre y avait un piédestal, et sur icelui la statue de » dame Clémence, tenant en sa main les fleurs par » elle ordonnées, savoir, l'églantine, la violette, et le » souci.

» En même endroit, il y avait une grande niche, de » laquelle sortait un globe composé de grand artifice, » dans lequel il avait une jeune enfant habillée en » nymphe, pour présenter lesdites fleurs. Etant en » présence du roi, elle le salua par quatre vers fran» çais, et ensuite lui présenta les trois fleurs, que le » roi prit, après quoi la nymphe s'envola par le même » artifice. »

Mais un monument plus précieux pour l'Académie, c'est l'épitaphe de sa fondatrice, qui se trouve sur le piédestal de sa statue, dans la salle où se tiennent les

séances particulières. Sans m'arrêter aux preuves de son authenticité, qu'il est impossible de contester, et qu'on trouve amplement développées dans l'histoire de M. Poitevin, je dois rapporter ici cette pièce, parce qu'elle supplée au silence des contemporains, et nous offre en abrégé tout ce qu'il nous importe le plus de savoir de sa vie et de ses actions. La voici donc traduite du latin littéralement :

Clémence Isaure, fille de Louis Isaure, de l'illustre famille des Isaure, passa toute sa vie dans le célibat, qu'elle avait choisi comme l'état le plus parfait, et vécut cinquante ans. Elle établit pour l'usage public de sa patrie des marchés au blé, au vin, au poisson et aux herbes, et les légua aux Capitouls et aux habitans de Toulouse, à condition qu'ils célébreraient tous les ans les Jeux-Floraux dans la maison publique qu'elle avait fait bâtir à ses dépens; qu'ils iraient jetter des roses sur son tombeau, et que ce qui resterait des revenus de ce legs serait employé à un festin. Si l'on néglige d'exécuter sa volonté, que le fisc s'empare de ce legs, sans aucune forme de procès, en exécutant la fondation. Elle a voulu qu'on lui érigeat dans ce lieu un tombeau, où elle repose en paix. Cette fondation a été faite de son vivant.

Le lieu où son tombeau fut érigé est l'église de la Daurade. C'est sans doute l'origine de l'antique usage, qui s'est toujours observé, d'exposer les fleurs sur le maître-autel de cette église, où la députation de l'Académie va les chercher avant la distribution des prix.

Clémence Isaure contribua pendant sa vie au rétablissement du collége du Gai-Savoir, qu'on a vu sur le point de s'éteindre, par suite des malheurs du temps. Elle assista plusieurs fois aux fêtes du 3 mai; elle donna les fleurs, elle en fit la distribution solennelle : les poètes et les troubadours à l'envi la célébrèrent dans leurs vers; plusieurs poëmes à sa louange existent encore dans les manuscrits de l'Académie et ailleurs. Elle mérita d'être appelée par ses contemporains *la restauratrice* du collége de la Gaie-Science, et *la fondatrice* des Jeux-Floraux. Le premier de ces titres lui est dû, puisqu'elle contribua plus que tout autre à la conservation de ce collége, et on lui doit le second, parce qu'elle a fait par son testament les frais des fleurs qu'on distribue annuellement, et d'où est venu le nom d'Académie des Jeux-Floraux.

Chose singulière! le corps littéraire qui, dans son principe, avait exclu les femmes de ses jeux, et même de ses concours, est précisément celui qui dut à une femme sa conservation, son nom, et tous ses moyens d'existence.

Mais le legs qu'elle fit en sa faveur devint, comme on aurait pu le prévoir par le mode qu'elle adopta, une source de querelles et de procès entre le corps académique et le conseil municipal, chargé d'acquitter le legs tous les ans. Les magistrats, fesant les frais annuels de cette dotatiou, ne crurent pas devoir se regarder comme de simples économes, et pour ainsi dire, les caissiers de l'Académie : *celui qui paie commande;* ils se regardèrent donc, non pas seulement comme ses patrons, mais plutôt comme ses seigneurs souverains. Les règlemens, les élections, les jugemens des concours, les distributions des prix, tout fut disputé aux mainteneurs. Ceux-ci ne purent supporter cette dictature; on sait combien les corps littéraires sont jaloux de leur indépendance: de là les divisions, les procès, et toute cette grande querelle qui ne cessa point d'éclater à plusieurs reprises, dans l'espace de deux cents ans, c'est-à-dire jusqu'à l'érection du collége en Académie de Belles-Lettres, qui eut lieu, comme nous le dirons bientôt, sous le règne de Louis XIV.

Parmi les abus qui nécessitaient cette réforme, voici le plus extraordinaire, ou du moins le plus éloigné de nos mœurs actuelles. « Le 3 mai, consacré à la fête des fleurs, il y avait un grand repas, donné par les Capitouls, dans une des galeries de l'Hôtel-de-Ville. Là étaient dressées trois tables : pour la compagnie des Jeux-Floraux, pour les personnes considérables que les Capitouls avaient invitées, et pour les officiers de l'Hôtel-de-Ville. Les jeunes poètes qui avaient improvisé, dans une salle voisine, quelque petite pièce de vers, venaient autour de ces tables régaler de cette lecture les convives, qui répondaient à leur politesse en les faisant participer au festin... Outre ce repas, on distribuait trois cent boîtes de confitures, plus de deux mille quatre cent gâteaux, treize cent bouquets dorés ou argentés; et ce qu'on ne devinerait pas, on distribuait jusqu'à dix-neuf veaux, dont chaque invité emportait une pièce. »

Ces étranges choses se passaient encore vers la fin du XVII[e] siècle. Cependant, les mœurs françaises avaient pris un ton de noblesse et de dignité qui se répandait insensiblement dans les provinces les plus éloignées; le goût des arts et l'émulation des lettres étaient favorisés par le plus zélé protecteur qu'elles aient eu, le ministre Colbert. Le corps municipal de la ville se composait d'hommes estimables, et leur chef joignait aux avantages de la fortune et du nom, le mérite alors plus rare du goût et de l'instruction littéraire. Dans ces heureuses circonstances, un homme à qui ses voyages d'outre-mer avaient donné une célébrité nationale, Laloubère, était de retour, après trente ans d'absence. Il appartenait à l'Académie, il s'intéressait à sa gloire; justement révolté que ses fêtes eussent dégénéré en orgie, il conçut l'idée d'une réforme, devenue si nécessaire. Après s'en être entendu avec le corps municipal et le corps des Jeux-Floraux, il rédigea le projet d'une requête qui devait être présentée au roi, afin d'obtenir les lettres-patentes, portant érection des Jeux-Floraux en Académie de Belles-Lettres.

Ces lettres furent données à Fontainebleau, au mois de septembre, mil six cent quatre-vingt quatorze. « Dans cette rédaction, le premier objet dût être de prévenir les discussions qui s'étaient si souvent reproduites pendant deux siècles. Il fallait que l'Académie acquît plus de consistance; que le nombre des mainteneurs fût augmenté; qu'ils fussent pris parmi les citoyens considérables, non seulement par leurs lumières et leurs talens, mais encore par leur rang, leurs professions et leurs emplois : qu'ils eussent comme dans les autres Académies, des assemblées régulières pour leurs exercices intérieurs, tandis qu'on conserverait aux assemblées publiques toute leur pompe, et le caractère particulier qui rappelait les souvenirs intéressans des époques précédentes. »

C'est dans cet esprit que le projet fut rédigé, et présenté à la sanction royale; comme il s'agit ici du titre même qui assure à l'Académie son existence légale,



LOUIS XIV LIVRANT LES LETTRES PATENTES DE L'ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX.

nous ne pouvons nous dispenser de transcrire ces lettres patentes, où l'on trouvera l'abrégé de son histoire dans le préambule.

Lettres patentes données à Fontainebleau, au mois de septembre 1694.

« Comme les belles-lettres tiennent le premier rang » entre tous les arts, d'autant qu'éclairant l'esprit et » élevant les sentimens, elles sont également propres » à la paix et à la guerre, nous avons cru les devoir fa- » voriser, soit en gratifiant de nos libéralités plusieurs » personnes qui se sont distinguées par leurs études, » tant dans nos états, que dans les pays étrangers, » soit en permettant et autorisant l'établissement de » plusieurs Académies de divers genres de littérature, » dans plusieurs villes de notre obéissance. Ces dispo- » sitions, que nous avons toujours témoignées, ont » porté les chancelier, mainteneurs et maîtres des » Jeux-Floraux de notre ville de Toulouse, les Maire » et Capitouls de ladite ville, à nous représenter que » les belles lettres et surtout la poésie y ayant été » toujours cultivées, la coutume y est établie depuis » plusieurs siècles de célébrer tous les ans, le premier » et le troisième jour de mai, une fête poétique sous » le nom de Jeux-Floraux; que tous les poëtes y sont » reçus à y réciter leurs vers publiquement, et que » l'on y donne trois fleurs d'argent; savoir : une vio- » lette, une églantine et un souci, au trois poètes qui, » au jugement desdits chancelier, mainteneurs et maî- » tres, y ont porté les meilleurs poëmes; que néanmoins » ces jeux n'ont pas été de tout temps une simple fête, » comme aujourd'hui, mais une véritable école ou Aca- » démie, où l'on faisait des bacheliers et des docteurs » en poésie qu'ils appelaient la Gaie-Science; que cette » école ou Académie était plus ancienne que l'an 1323, » comme il paraît par un registre qui commence en » ladite année, conservé dans l'Hôtel-de-Ville, ce qui » doit en faire rapporter l'origine à la naissance des » Universités, et des titres de bachelier et de docteur; » que les professeurs de cette école étaient les main- » teneurs, dont le nombre a toujours été limité à sept; » et qu'à l'exemple de toutes les Universités, ils avaient » non seulement leur chancelier et autres officiers, » mais encore une maison publique dans un des fau- » bourgs de ladite ville, où ils tenaient leurs assemblées » ordinaires, jusqu'à ce que cette école eut passé, de » cette maison qui lui était propre, à l'Hôtel-de-Ville;

» et ce, peu après l'an 1356, environ lequel temps les » faubourgs de la ville furent détruits, en conséquence » d'une délibération publique, à cause de la guerre » avec les Anglais, alors maîtres de la Guienne; que » néanmoins elle n'interrompit pas d'abord ses exercices » ordinaires, après avoir été reçue dans l'Hôtel-de-» Ville, mais qu'elle les y continua et même avec » éclat, puisque trente-deux ans après, savoir : en » 1388, Jean, roi d'Aragon, envoya une célebre am-» bassade au roi Charles VI, comme pour ses plus » grandes affaires, pour lui demander des poètes de » Languedoc, qui, sur l'espérance des récompenses et » des honneurs qu'il leur promettait, allassent établir » des écoles de Gaie-Science dans ses états. Ainsi lesdits » Chancelier, Mainteneurs, Maîtres, Maire et Capi-» touls, voyant que ces jeux ont été réduits, d'une » Académie ordinaire, à une simple fête, et considé-» rant d'ailleurs que cette fête a souvent *reçu des op-» positions qui ont failli à la détruire*, nonobstant sa » grande ancienneté, et l'émulation qu'elle a toujours » inspirée aux meilleurs esprits des provinces de Lan-» guedoc et de Guienne, et quelquefois aux plus célè-» bres du royaume; ils ont cru devoir prévenir les » contradictions encore plus grandes auxquelles lesdits » jeux pourraient être exposés dans la suite, si nous » nous n'y pourvoyions de remède convenable, et si » nous n'achevions ce que nous avons commencé, par » l'arrêt de notre conseil du 4 décembre 1671, en » conséquence d'un règlement fait par nos commissai-» res, le 22 novembre de la même année, par lequel » nous aurions jugé à propos de permettre la dépense » de quatorze cents livres par an, à prendre sur les » revenus ordinaires de la ville de Toulouse, pour la » célébration desdits jeux. Et dans cette vue, ils nous » ont très humblement supplié de leur accorder nos » lettres, pour affermir de plus en plus lesdits jeux » et leur rendre le premier lustre. Sur quoi, *ayant » égard à l'utilité et à l'ancienneté d'un établissement si » honorable aux belles-lettres*, dont la réputation s'est » étendue depuis près de trois siècles chez les étrangers; » et inclinant à la très humble supplication desdits » Chancelier, Mainteneurs et Maîtres, Maire et Capi-» touls.... nous avons, de notre grâce spéciale, pleine » puissance et autorité royale, approuvé et autorisé, » approuvons et autorisons par les présentes, signées » de notre main, lesdits Jeux-Floraux de Toulouse.... » Avons rétabli et rétablissons les assemblées ordinaires » desdits Chancelier et Mainteneurs en forme d'Aca-» démie; et pour les rendre plus utiles, avons aug-» menté et augmentons jusqu'à trente-cinq le nombre » des Mainteneurs. A cet effet, lesdits Maire et Capi-» touls prêteront aux dits jeux, selon la coutume, » *autant qu'il plaira aux dits Chancelier et Mainteneurs*, » le grand Consistoire de l'Hôtel-de-Ville, *pour y faire » la semonce*, pour y entendre réciter les ouvrages, de » vers et de prose, composés pour les prix, et pour » distribuer lesdits prix. Les Capitouls y assisteront » sous le nom de *Bayles des Jeux*, dans l'ordre et au » nombre accoutumés, *pour y recevoir et accompagner » ceux du corps des Jeux-Floraux, leur faire les hon-» neurs de l'Hôtel-de-Ville*, comme il a été pratiqué » ci-devant; de quoi le Maire de la ville sera dispensé, » étant *mainteneur-né* desdits jeux; et en cette qualité, » aura en tout et partout, rang, séance et suffrage » parmi les autres Mainteneurs, comme l'un d'entr'eux, » sans néanmoins y porter aucune marque de distinc-» tion ou robe de cérémonie, ni autre ornement ap-» partenant à ladite charge de Maire. Prêteront en » outre, lesdits Maire et Capitouls, dans deux ans au » plus tard, après la présente guerre, *et autant qu'il » plaira auxdits Chancelier et Mainteneurs, une salle » dans ledit Hôtel-de-Ville, qui soit commode*, pour y » tenir leurs assemblées particulières, et à huis-clos, » qu'il conviendra tenir pour lesdits jeux, la meubleront » et entretiendront des meubles et des réparations né-» cessaires, aux frais de ladite ville; et, dès-à-présent, » et par provision, fourniront, ainsi meublée et en-» tretenue, *celle qui est au bout de la galerie appelée » des hommes illustres*, et destineront un serviteur du-» dit Hôtel-de-Ville, pour faire les fonctions de bedeau » desdits jeux. Fourniront lesdits Maire et Capitouls, » tous les ans et à perpétuité, des revenus ordinaires » de ladite ville, la somme de quatorze cents livres, » suivant la modération qui en a été faite par l'arrêt de » notre conseil du 14 décembre 1671, pour les frais » jeux, sans que, pour quelque cause que ce soit, » ladite somme de quatorze cents livres puisse être di-» vertie, ni en tout, ni en partie, à d'autres usages, » mais seulement employée comme s'ensuit; savoir : » trois cents livres aux frais courans desdites assem-» blées ordinaires, et onze cents livres à l'achat de » quatre fleurs, pour servir de prix, et seront lesdites » fleurs, une amaranthe d'or que nous instituons pour » être le premier prix, une violette, une églantine, » un souci d'argent, qui sont les prix ordinaires, l'une » desquelles sera le prix d'un ouvrage en prose, pour » exciter l'étude de l'éloquence dans les jeux. Auront » lesdits jeux un seul sceau dont la marque et l'inscription » seront expliquées dans les statuts, et seront lesdits » statuts exactement observés suivant leur forme et » teneur. Et en cas de contestation sur le contenu des-» dits statuts ou des présentes, voulons qu'elle soit in-» cessamment réglée par la grand'chambre de notre » cour de parlement de Toulouse.... Et afin que ceux » qui composeront ledit corps des Jeux-Floraux soient » connus, tant ceux que nous avons confirmés, que » ceux que nous avons nommés, nous les avons tous » compris dans notre brevet ci-attaché, sous le contre-» scel de notre chancellerie. »

Telles sont ces lettres patentes qu'on pourrait appeler la charte contitutionnelle de l'Académie des Jeux-Floraux. Quelques légères modifications apportées par des édits subséquens et par la révolution française n'ont rien changé quant à l'essence même de cette antique institution. Elle a su par sa prudence et sa fermeté, surtout par son respect pour les traditions, dont elle se glorifie comme une grande famille de ses anciens titres de noblesse, se conserver au milieu des tempêtes politiques, et par là, s'assurer non pas sans doute le premier rang, mais le plus ancien parmi toutes les sociétés littéraires du royaume. C'est ce qu'exprime très bien la devise latine qu'on lit autour des cinq fleurs que l'Académie a fait graver sur ses jetons :

HIS IDEM SEMPER HONOS.

Les statuts qui furent attachés aux lettres patentes de Fontainebleau présentent dans tout son ensemble le régime de la nouvelle Académie. Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes les parties, il suffira d'en donner une idée générale.

On distingue le corps des Jeux-Floraux de l'Académie proprement dite; celle-ci se compose des seuls Mainteneurs : le corps des Jeux-Floraux est la réunion des Mainteneurs et des Maîtres des Jeux-Floraux.

Les Mainteneurs sont au nombre de quarante, en vertu de l'édit de 1725; ils sont élus à la pluralité des suffrages, le 21[e] jour après que la place a été déclarée vacante. Le jour de l'installation, on lit l'éloge de l'académicien qu'on a perdu, et son successeur prononce son discours de réception : un des Mainteneurs répond à son discours ou *remercîment.*

« On a remarqué autrefois, et avec une sorte d'improbation, que, dans les élections, le choix de l'Académie tombait le plus souvent sur des gens de robe, magistrats ou avocats. Mais il faut considérer qu'avant la révolution, Toulouse était, à proprement parler, une ville de parlement : qu'en général les talens distingués se trouvaient parmi les hommes de loi qui composaient la haute magistrature ou le barreau. C'était donc là que devait être la principale ressource de l'Académie pour réparer ses pertes; et cependant il n'y eut jamais guère plus de la moitié des Académiciens qui fussent gens de robe; et il n'a jamais existé dans les autres états un habitant de Toulouse, ayant les qualités nécessaires, à qui les portes de l'Académie aient été fermées. » Le seul cas exceptionnel est celui que les statuts ont spécifié : *Il faut être d'un état libre et indépendant, être domicilié à Toulouse, et de condition à passer sa vie dans Toulouse.*

L'Académie tient ses assemblées particulières tous les vendredi, depuis le mois de janvier jusqu'à la fin d'Août. Le Secrétaire perpétuel y donne, le cas échéant, communication de sa correspondance. « Il lui est recommandé de l'entretenir avec les autres Académies de France, avec les journalistes et les auteurs, afin de suivre le progrès des connaissances de l'esprit humain. »

Les Mainteneurs lisent, chacun à son tour, quelqu'une de leurs compositions. Après cette lecture, les Académiciens opinent individuellement sur le mérite et sur les défauts de l'ouvrage. « Et dans ces opinions, tous les égards de la bienséance et de la politesse sont soigneusement observés. »

J'ai appris d'un mainteneur, qu'à son passage à Toulouse, M. de Chateaubriand ayant assisté à une de ces séances, exprima quelque surprise de ce que les académiciens donnaient à leurs observations critiques de longs développemens et poussaient l'examen jusqu'aux plus petits détails. Il ajouta qu'il n'en était pas ainsi à l'Académie Française, et qu'on s'y bornait à exprimer simplement son opinion en peu de mots sur la lecture qu'on venait d'entendre. Cette méthode lui paraissait bien préférable. En effet, peut-on se flatter de porter sur le champ un jugement exact et circonstancié sur un ouvrage dont on n'a entendu qu'une lecture rapide, et dont il ne reste qu'une idée générale et quelquefois confuse. De là nécessairement il devrait résulter des méprises qui poussent l'auteur à demander la parole pour donner ses explications. Ainsi, les séances traîneraient en une longueur démesurée, et pourraient même devenir tumultueuses. Mais le ton de politesse dont on s'est fait une loi préviendra toujours de trop graves inconvéniens.

Nul n'est admis aux séances particulières; « il n'y a d'exception qu'en faveur des princes et d'autres personnes éminentes en dignité. » Tous les membres présens ont droit aux jetons qui leur sont distribués à la fin de chaque séance. Ces jetons représentent le buste de Clémence Isaure; et sur le revers, les fleurs qu'elle a fondées.

De tous les fonctionnaires dont se compose l'administration de l'Académie, je ne vois que le secrétaire perpétuel dont je ne puisse me dispenser de parler.

Les premiers édits avaient maintenu la place de chancelier; mais on s'aperçut que cette sorte de dignité ne pouvait se concilier avec cette égalité parfaite qui est la base de toutes les sociétés littéraires. Le titre de chancelier fut donc supprimé, et le secrétaire perpétuel devint dès ce moment *l'ame de l'Académie, celui qui peut contribuer, plus que personne, à lui procurer tout le lustre dont elle est susceptible.*

Ses fonctions, relatives au concours pour les prix, exigent ici quelques détails pour l'instruction des littérateurs qui aspirent aux couronnes académiques.

L'Académie admet dans ses concours les odes, les poèmes proprement dits, les épîtres, les élégies, les églogues et les idylles, en laissant aux auteurs le choix du sujet. Le sonnet et l'hymne, qu'on admet aussi, doivent être en l'honneur de la Vierge. Depuis quelques années, la ballade concourt avec ces deux derniers genres pour le même prix. Il y a aussi un cinquième prix pour une composition oratoire dont le sujet est donné un an à l'avance après la distribution des prix.

Le prix de l'ode est une amaranthe d'or évaluée 400 fr. Le prix du discours, une églantine d'or de 450 fr. Les autres, inférieurs aux deux premiers, sont le souci d'argent, estimé 200 fr.; la violette d'argent, d'une valeur de 250 fr.; et pour le cinquième prix, le lys d'argent, qui vaut 60 fr.

On appelle prix réservé, celui qu'on accorde à un ouvrage qui n'a pas mérité le prix du genre. C'est une fleur qui, n'ayant pas été gagnée dans les concours précédens, se trouve avoir été mise en réserve. De là, le nom de prix réservé.

Les ouvrages qu'on peut classer dans un des genres que nous avons indiqués, sont reçus jusqu'au 15 février, au secrétariat. Trois exemplaires doivent être remis par une personne connue. Le titre de l'ouvrage et le nom de celui qui l'a présenté sont écrits dans le registre du secrétaire perpétuel et sur le *récépissé* qu'il en fournit. Mais l'auteur ne doit jamais écrire son nom sur les trois copies qu'il remet; il doit seulement désigner son ouvrage par une devise ou épigraphe.

Après le 15 février, l'Académie s'occupe du jugement des pièces du concours. Il y a d'abord un examen préparatoire, fait par trois bureaux particuliers, opinant chacun à part. Ils lisent toutes les pièces, et les rangent, selon leur mérite, en trois classes. Celles qui ont obtenu dans deux bureaux la première et la deuxième classe, sont conservées; celles de la troisième classe ne peuvent plus concourir.

Après cette première opération, les membres des trois bureaux sont convoqués au Capitole, où ils forment le bureau général, qui lit de nouveau les ouvrages conservés, discute avec attention et impartialité, et prononce définitivement au scrutin secret et à la pluralité des suffrages.

Si les discours n'ont pas été jugés dignes du prix, assez souvent on propose de nouveau le même sujet pour l'année suivante, en doublant le prix (900 fr.).

Après avoir parlé des assemblées particulières, il me reste à dire un mot des assemblées publiques, qui sont au nombre de trois aujourd'hui, comme aux premiers temps de l'institution de l'Académie.

La première a lieu dans le mois de février : on l'appelle *la séance pour la semonce*. C'est le nom qu'on donne à un discours public pour annoncer l'*ouverture des jeux ;* c'est-à-dire, que l'Académie va s'occuper du jugement des pièces envoyées au concours de l'année. L'orateur en prend occasion de traiter un sujet littéraire à son choix.

La deuxième se tient le 1er mai, dans la matinée. Elle est consacrée à la lecture des ouvrages qui, n'ayant pas obtenu de prix, ont mérité, au jugement du bureau général, une mention honorable. Les meilleurs sont imprimés dans le recueil de l'année.

La troisième et la plus solennelle est celle du 3 mai, pour la distribution des prix. Elle s'ouvre par la lecture de l'éloge de Clémence Isaure. C'est le titre obligé d'un discours, dans lequel l'orateur amène un sujet moral ou littéraire, qu'il traite selon son choix, et qu'il fait en sorte de rattacher à la circonstance. Le secrétaire perpétuel lit ensuite son rapport, dans lequel il rend compte des ouvrages qui ont concouru pour les prix. Cependant, une députation de l'Académie va chercher les fleurs, qui sont exposées sur le maître-autel dans l'église de *la Daurade*. Au retour, la distribution des prix et la lecture des ouvrages couronnés. La séance se termine par la distribution du programme de l'Académie pour le concours de l'année suivante. Je n'ai pas besoin d'insister sur les détails de cette fête ; ils sont assez connus par les journaux qui en rendent compte après chaque distribution des prix.

Telles sont donc les prérogatives et les fonctions des *mainteneurs*. Il me reste à parler des *maîtres* des Jeux Floraux. Ceux-ci représentent les anciens docteurs *du Collége de la Gaie Science*. Ils ont le droit d'assister au jugement des pièces du concours, de faire la semonce, ainsi que l'éloge de Clémence Isaure. Le nombre des maîtres est illimité. Les auteurs qui ont remporté le prix de l'ode ou du discours et deux autres prix, peuvent demander des lettres de maître. Les femmes peuvent aussi devenir *maîtres des Jeux Floraux*. C'est un hommage qu'on devait à la mémoire de Clémence Isaure.

L'Académie est encore dans l'usage d'accorder de pareilles lettres à des littérateurs célèbres étrangers ou nationaux. Mais il paraît qu'elle n'est pas prodigue de cette faveur. Dans tout le cours du dix-huitième siècle, Voltaire est le seul qui l'ait reçue. Il envoya au secrétaire perpétuel, pour le discours du mois de février, *la semonce*, un morceau sur l'imagination, qu'il inséra depuis dans ses œuvres avec quelques retranchemens. Une grande célébrité suffit pour déterminer l'Académie à donner ces lettres. C'est à ce titre, sans doute, que deux siècles auparavant elles furent accordées à Ronsard. Mais quelle que soit la célébrité d'un poète, il ne les obtiendrait point, s'il s'était diffamé par des écrits licencieux. Pour cette raison, on ne voulut point les offrir à l'auteur de la *Métromanie ;* et quand elles furent données à Voltaire, il n'était pas l'auteur de etc., etc., etc.

Je ne dois pas oublier de dire ce qui, du reste, est assez connu, que M. le préfet et M. le maire sont *académiciens nés*. Mais peu de gens savent à quelle occasion cette prérogative leur a été concédée. La chose n'est pas sans quelque intérêt. Le voici.

Louis XIV avait ordonné, par ses lettres patentes de Fontainebleau, qu'en attendant que la ville fût en état de faire construire ou préparer une salle pour les séances particulières de l'Académie, les Capitouls entretiendraient aux frais de la ville, celle qui est au bout de la galerie des Illustres. Les séances publiques devaient se tenir dans le grand Consistoire. Un cérémonial conforme aux anciens usages réglait la manière dont les magistrats municipaux devaient faire à l'Académie *les honneurs de la ville* dans ces occasions solennelles.

Ces dispositions furent exactement gardées, toutes les fois que le corps municipal se trouva composé de citoyens honorables et amis des arts brillans de l'esprit. « L'aiguillon d'une émulation louable se faisait même sentir ; et au lieu de se borner, le jour de la semonce, à répondre qu'*ils feraient leur devoir selon la volonté de dame Clémence*, il y en eut plusieurs qui célébrèrent son institution. Peu à peu l'usage s'introduisit de donner à cette réponse la solennité d'un discours oratoire. »

Mais il n'en fut pas toujours ainsi, et plus d'une fois l'Académie paya cher ce petit grain d'encens. Dans une séance pour la semonce, un des magistrats qui n'avait guère le sentiment des bienséances académiques, débuta par dire que Clémence Isaure n'avait jamais existé, et que les fleurs provenaient de la munificence des Capitouls. A ce discours, le scandale fut grand pour toute l'assemblée. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment d'y répondre. L'Académie, croyant qu'il était de sa dignité de garder le silence, prit le parti plus court de s'adresser au roi, son protecteur. L'édit qui intervint, en date de 1773, ordonna qu'à l'avenir on n'entendrait dans la séance de la semonce que les orateurs de l'Académie ; que le cérémonial, objet éternel de chicanes et de querelles, serait supprimé, et pour séparer le plus possible le corps municipal du corps académique, l'édit assigna pour les séances publiques, au lieu du grand Consistoire, *la salle des Illustres*.

Tout semblait terminé par ces sages dispositions. Mais le conseil de ville, presque tout composé de bourgeois et de marchands, plus sensibles aux charmes de la bourse qu'aux charmes de la poésie, prit une délibération par laquelle le syndic de la ville fut chargé de se pourvoir au conseil du roi contre l'exécution du nouvel édit.

Cet acte, un peu mutin, un peu gascon, eut un succès tout contraire. La cour réforma le conseil municipal, et le composa de citoyens pris dans toutes les classes honnêtes de la société. Le premier empressement de cette administration fut de désavouer les mau-

vaises querelles et les procédés violens du conseil de bourgeoisie. A son tour, l'Académie accorda les deux places d'*académiciens nés*, qui depuis ont été affectées aux premiers magistrats de Toulouse, le préfet et le maire. Auparavant, le maire seul jouissait de ce privilége.

La paix, mais une paix franche et durable, date de cette époque. La révolution de 90 pouvait seule y mettre fin, en détruisant tous les établissemens et toutes les institutions. Dès l'année suivante, il n'y eut plus de sûreté à s'assembler. Le 16 avril, après avoir signé leur dernière délibération, les mainteneurs se dispersèrent, et cette disposition dura quinze ans.

Enfin, sous l'empire, quand de nouvelles créations commencèrent à s'élever sur nos ruines, en 1806, les mainteneurs qui restaient à Toulouse s'occupèrent de rétablir l'Académie des Jeux Floraux. Par un singulier rapprochement, il se trouva qu'ils étaient au nombre de sept, comme à l'époque de la création, en 1323. Tous les autres avaient été dispersés au loin, ou avaient disparu dans la tempête.

Leur première réunion eut lieu le 9 février. On y délibéra de reprendre les travaux et les exercices interrompus depuis le 16 avril 1791. Les officiers furent renouvelés, et on alla déclarer à la municipalité ce qui venait de se passer. En même temps, on réclama la salle des séances particulières, et l'usage de la galerie des Illustres pour les assemblées publiques.

Cette démarche eut tout le succès qu'on en pouvait espérer dans ces circonstances. Cependant le directeur de l'instruction publique, informé par l'Académie de sa réunion, répondit *qu'il voyait avec plaisir renaître une institution qui avait été long-temps et qui devait être encore favorable aux lettres*. Il ajoutait qu'on pouvait compter sur l'assentiment du ministre de l'intérieur.

Avant d'avoir obtenu ces garanties, les mainteneurs se croyaient assez sûrs du succès pour continuer leurs opérations. Ils avaient déjà donné plusieurs places de mainteneurs et des lettres de maître. Quelques-uns de leurs anciens confrères étaient de retour; ils se trouvaient déjà au nombre de seize, et tout était disposé pour quatre nouvelles nominations.

Ainsi le rétablissement des Jeux Floraux ne présentait aucun obstacle; mais le plus difficile restait à faire. L'esprit d'innovation, qui depuis tant d'années travaillait la France, ne voulait rien conserver qu'il n'y mît du sien. L'Académie, au contraire, qui tirait son lustre de son antiquité, n'aurait pas voulu pour beaucoup y laisser introduire des changemens qui eussent dénaturé son institution. Elle eût dit plutôt ce mot qu'on attribue faussement au chef d'un ordre célèbre : *Qu'ils soient tels qu'ils sont, ou qu'ils ne soient pas.*

Toujours attentive à défendre ses statuts, elle se précautionnait avec autant d'adresse que de fermeté contre les mesures administratives que l'esprit novateur était dans le cas de lui opposer. Il y avait à peine un mois depuis sa première réunion, que le préfet de Toulouse prit un arrêté dans lequel, tout en reconnaissant son existence, il soumettait à une révision, et ensuite à l'approbation du préfet, et définitivement à celle du ministre de l'intérieur, *les articles qui supposent*, disait-il, *des institutions abolies pour en substituer qui s'adaptent au régime actuel de l'empire.* Le maire fut chargé de l'exécution de cet arrêté

Le maire convoqua à l'Hôtel-de-Ville les seuls académiciens dont la nomination était antérieure à la révolution. Lecture faite de l'arrêté, les mainteneurs ne voulant pas s'engager dans une polémique aussi délicate à cette époque, répondirent fort prudemment : que l'Académie n'avait rien dans ses statuts qui contrariât les lois de l'empire, et qu'en tout état de cause, elle ne pouvait s'occuper de cet arrêté qu'autant qu'il aurait été envoyé au secrétaire perpétuel chargé de la correspondance.

Il ne fut envoyé d'aucune manière. Les choses en restèrent là. Les mainteneurs poursuivirent leurs travaux. « Fidèles à nos statuts, dit M. Poitevin, à nos usages et à nos formes antiques, sans avoir jamais négligé de remonter, pour tout ce qui concerne notre existence politique, aux lettres-patentes de 1694, qui se lient aux ordonnances de Clémence Isaure, et des sept troubadours de 1323. »

L'Académie avait recouvré sa dotation, ses livres, ses registres, tous ses papiers. Il ne lui manquait que la salle des assemblées particulières, qu'elle s'empressa de redemander du moment qu'elle eut été réparée. Cette demande, quoique appuyée par un arrêté du préfet, éprouva des difficultés de la part du maire. On en écrivit au ministre; on accusa l'Académie d'obstination pour ses vieilles maximes. Le ministre, ne jugeant pas que la politique de l'empire eût à craindre celle des poètes du midi, ordonna qu'on leur rendît la salle, *dont ils étaient en possession depuis si long-temps.*

« Cette décision fut exécutée paisiblement et de bonne grâce... Depuis cet orage, qui fut assez long, le calme est parfaitement rétabli. Le meilleur accord règne entre nous et la municipalité. Dans toutes les occasions essentielles, le conseil municipal nous a donné des marques d'un véritable intérêt; et de son côté, l'Académie, composée de citoyens recommandables par leurs lumières, leurs emplois, le rang qu'ils tiennent dans la société, voit avec une grande satisfaction plusieurs de ses membres faire partie du corps municipal, et un grand nombre d'autres aspirer à rendre le même service à la patrie. »

Ainsi s'exprimait son historien à l'époque de la restauration. Les événemens politiques, survenus depuis, n'ont point altéré cet heureux accord. Si la paix sembla troublée un moment, à la révolution de juillet, le bon esprit qui anime tous les membres de cette société littéraire a su faire la part des temps, et conserver ainsi dans son sein la plus parfaite harmonie. Terminons donc le long récit de son histoire, en formant les mêmes conjectures et le même vœu que son historien. « Autant, dit-il, qu'il est possible de lire dans l'avenir, et d'y fonder quelque espérance sur l'état actuel des choses, cette bonne intelligence doit être de longue durée. »

Après avoir tracé le tableau historique de l'Académie des Jeux Floraux, il est temps de tenir ma promesse, et de faire voir que les sociétés littéraires sont aussi honorables qu'utiles au pays.

Si j'avais à défendre cette thèse devant ces esprits superficiels et frondeurs, qui croient qu'on a tout dit quand on a trouvé un bon mot, une bonne plaisanterie, je ne prendrais pas la peine de raisonner avec eux et

de traiter le fond de la question. Mais il suffit d'un ridicule pour décrier les meilleures choses. Trouvez-moi, leur dirais-je, une institution, de quelque nature qu'elle soit, qui n'ait été immolée aux traits de la satire et du sarcasme? Le bel esprit s'est joué de tout. Ni le sacré, ni le profane, rien n'a été épargné. Que voulez-vous en conclure? Finirons-nous comme Voltaire, qui, après avoir passé sa vie à chercher en toutes choses le côté ridicule, qu'il trouva très bien, finit par ne croire à rien et se moquer de tout? Belle philosophie, qui, debout sur les ruines de la société et les pieds dans le sang, nous dit gravement, que *tout est le mieux du monde possible dans le meilleur des mondes possibles*.

Ne soyons point dupes de ces beaux esprits frondeurs : ils disent ce qu'ils ne pensent pas. C'est ou l'ignorance, ou l'amour-propre blessé, ou quelque autre mauvaise passion, qui leur fait tenir ce langage. Témoin ce trop fameux Piron, qui soupira vainement après les honneurs du fauteuil académique, et fit ensuite les jolies épigrammes que tout le monde sait par cœur. J'ai connu en Provence un jeune magistrat, homme d'esprit, qui du moins croyait l'être, assez candide pour l'avouer, assez franc pour vouloir qu'on le sût, grand faiseur de petits vers, toujours muni de sa pièce nouvelle, toujours prêt à vider ses poches pour vous la lire, voulant absolument vous faire rire, et pour cela riant le premier. Ce rare homme, je l'ai entendu pendant bien des années se déchaîner contre l'Académie de sa province, en parler avec le dernier mépris, se mettre en colère si quelqu'un avait seulement l'air de lui proposer d'en être. Quelle fut un jour ma surprise? J'appris qu'il venait d'être fait académicien. Je le rencontrai : il en était aux anges. Son discours de réception fut un pompeux panégyrique de l'Académie. On n'en vit point de plus zélé pour l'honneur du corps : il ne manquait pas une séance. L'appeler pour lire à son tour ou pour remplacer les absens, c'était l'inviter à des noces. Mais ce qui le charmait plus que tout le reste, c'était l'espérance que ses vers seraient imprimés dans le recueil de l'Académie : il n'en dormait pas de joie.

Dans la littérature, comme dans la politique, le fléau de notre siècle, ce sont les gens d'esprit qui n'ont pas le sens commun. En effet, lorsqu'on voit toutes nos grandes villes se faire un honneur de posséder des institutions littéraires, les doter, les entretenir aux frais du public, et leurs citoyens les plus recommandables par le rang, le nom et le savoir, accepter le titre d'académiciens, être flattés du choix qui les associe à tout ce que leur ville compte d'hommes estimés comme eux, le seul bon sens ne suffit-il pas pour juger qu'une telle réunion ne peut qu'être utile et honorable? Ce ne sont pas des hommes de génie, dira-t-on. Mais où sont les hommes de génie, et combien peut-on en compter dans un royaume? Ce sont des hommes instruits, amis des lettres, qui les cultivent pour leur délassement, qui y puisent des forces et des lumières pour remplir avec plus de succès les fonctions publiques dont ils sont revêtus. Pourquoi n'auraient-ils pas un moyen, si heureusement imaginé, de se voir, de s'entretenir des objets de leurs études, et de puiser dans ce commerce de nouvelles lumières, d'y acquérir de précieuses connaissances, des amis non moins précieux, et de répandre ainsi autour d'eux le goût des arts et l'amour des lettres? Quand on voudrait détruire ces établissemens publics, l'amour des lettres, dit très bien l'historien des Jeux Floraux, est trop général à Toulouse (et sans doute dans nos grandes villes), pour qu'on pût croire que tous ceux qui les cultivent consentiraient à vivre isolés, et à se priver du plaisir et du grand avantage de se communiquer leurs travaux. Disons plus : il y aurait un véritable vandalisme à renverser les monumens de la politesse et de la science. Ceux donc qui les méprisent et les décrient ne sauraient être que des ignorans ou, qui pis est, des esprits chaussés à l'envers.

Remarquez, je vous prie, jusqu'où va ce travers d'esprit. Ils trouvent bon qu'on entretienne dans nos grandes villes des baladins et des bouffons pour amuser le peuple. Ces vils spectacles leur paraissent utiles à occuper l'oisiveté toujours dangereuse des masses : ils pardonnent à la police les frais qu'elle fait et les excès qu'elle tolère dans cette vue; et lorsqu'il s'agit de faire les honneurs d'un corps Académique, de rendre ainsi un hommage public au savoir, et d'entretenir par ces nobles moyens le goût de la belle littérature, ils n'ont que des regrets à donner à cette dépense, et du ridicule à jeter sur les hommes estimables qui consacrent à la gloire de leur patrie les momens que tant d'autres perdent au jeu, à la promenade et à mille divertissemens : ai-je raison de dire que des censeurs si spirituels n'ont pas le sens commun?

Nous lisons dans les annales de Toulouse que, lorsqu'on donna au roi Charles IX cette fête dont j'ai parlé plus haut, la statue de Clémence Isaure fut élevée sur un piédestal où l'on avait mis une inscription en quatre vers latins, dont les deux derniers sont remarquables en ce qu'ils font connaître la haute idée qu'avaient nos pères de l'institution des Jeux-Floraux. Les voici donc avec la traduction qu'il est facile d'en faire mot pour mot :

> Ditavit cives, ditavit Pallada rebus,
> Utro plus urbi profuit illa modo?
> Elle enrichit les arts, elle enrichit la ville;
> De ce double bienfait quel fut le plus utile?

Dans un siècle où la langue n'était point fixée, où les arts étaient encore dans leur enfance, nos ayeux ont fait tant de cas de cette institution, qu'ils mettaient en problème si ce bienfait n'était pas plus avantageux pour leur ville que tous les grands biens dont Clémence Isaure l'avait dotée : et nous qui jouissons des richesses d'une littérature que l'Europe nous envie, nous verrions avec indifférence cette même institution, à laquelle nous devons plus qu'à tout autre ce goût pour les lettres qui nous distingue, et nous assure la prééminence dans les provinces du Midi?

Je le demande à toute personne, je ne dis pas lettrée, mais raisonnable et sensée : pour peu qu'on aime son pays, pourrait-on voir sans regret la suppression d'un établissement littéraire, qui est aujourd'hui l'unique institution qui nous reste, après tant d'autres destructions, de la munificence de nos ancêtres? Son antiquité même l'a rendue respectable aux yeux des étrangers.



STATUE DE CLÉMENCE-ISAURE.
Dans une des salles du Capitole.

Comme les archéologues recherchent de nos jours plus que jamais les monuments du moyen-âge, entreprennent des voyages et de pénibles travaux pour les étudier, les décrire, les présenter à notre admiration; les hommes instruits, les amis des lettres de tous les pays, ne restent pas indifférens aux récits de l'histoire des Jeux-Floraux : de toutes les Académies de province, c'est, disent-ils, celle qui excite le plus leur sympathie, et leur paraît la plus digne de leur attention.

Il est certain qu'elle a une célébrité dont un bien petit nombre jouissent; qu'on en juge par ses concours : on y voit figurer des écrivains, qui envoyent leurs ouvrages de toutes les provinces, de Paris même, et des pays étrangers. A la fin du siècle de Louis XIV, devenue encore plus célèbre par la nouvelle organisation due à la protection du grand roi, elle attirait l'attention de tous ceux qui entraient dans la carrière littéraire dans l'espérance de s'y distinguer, et de ceux-là même qui s'y étaient déja fait un nom. Voici ce que raconte à ce sujet son estimable historien : « La première amaranthe fut remportée par Mlle Bernard, dont les œuvres poétiques se confondirent souvent avec celles de Fontenelle. M. l'abbé Abeille, M. l'abbé Asselin, le poète roi, Lamonnais, le président Hénaut, obtinrent de pareils succès dans divers genres, et cédèrent quelquefois la palme au P. Clérie, jésuite, au P. Lamie, doctrinaire, et à Mlle de Catellan. Le plus redoutable de ces premiers athlètes, celui qui, dans tous les genres, obtint des succès plus nombreux, est La Mothe-Houdard, que les odes de Rousseau auraient dû écarter à jamais des sentiers de la poésie lyrique, et qui cependant, sans verve et sans génie, avec du travail, de l'esprit et de la raison, fut proclamé dans toute la France créateur d'un genre nouveau, et réussit à faire regarder, comme de véritables odes, une collection de stances morales qui n'avaient aucun mérite poétique.»

» Après les littérateurs dont j'ai parlé, et pendant que Mme de Montégut et le P. Lombard, jésuite, cueillaient dans chaque concours quelques fleurs de Clémence Isaure, nos pères virent arriver successivement Favard, l'abbé Poule et Marmontel, qui, deux fois vainqueur par les suffrages de l'Académie Française, et après le brillant succès de ses deux premières tragédies, revint dans cette enceinte (des Jeux-Floraux) où son nom était honorablement inscrit, disputer et conquérir l'amaranthe qui manquait à son triomphe pour pouvoir se placer parmi les Maîtres des Jeux-Floraux.

» Une nouvelle génération y amena Cérutti, La Harpe et Barthe, déja connu par un brillant succès au théâtre. Ils trouverent parmi leurs concurrens le chevalier de Laurés, le chevalier de la Tremblaie, Mme Verdier-Allot, et notre Reganhac, qui se serait placé immédiatement après Rousseau, parmi les poètes lyriques, si plus ambitieux et moins sage, il eût voulu sacrifier à la gloire le bonheur qu'il trouva dans les occupations de la vie champêtre. Dans les années suivantes, le temple d'Isaure retentit souvent, le jour de la fête des fleurs, des noms de Champfort, de Mme de Beaufort-d Hautpoul, et de M. Treneuil. »

» Cette émulation des poètes de la capitale se renouvella, lorsqu'on sut que nous avions repris nos fonctions (en 1806). Nos derniers concours ont attiré l'attention de M. Millevoie, de M. d'Avrigni, de M. Chênedollé, de M. Soumet, de M. Victorin Fabre et de M. Molevaut. »

L'historien s'arrête ici, parce qu'il écrivait en 1815; mais depuis cette époque, le nombre des lauréats distingués par leur beau talent s'est accru : on voit presque tous les ans quelque nom célèbre figurer sur les listes académiques. Plusieurs ont commencé leur carrière littéraire sous les auspices de Clémence Isaure; et, à l'exemple de Marmontel, qui pourtant ne se souvint pas toujours de ce bienfait, s'ils ont obtenu une place dans le temple de Renommée, c'est l'Académie qui leur en ouvrit les portes. Je pourrais nommer plus d'un jeune littérateur qui doit à ces premiers succès la place honorable qu'il a obtenue du gouvernement; mais la crainte de désobliger ceux que je passerais sous silence, m'interdit de les nommer : il est trop périlleux de parler des vivans, puisqu'on offense quelquefois en parlant des morts.

Une dernière objection contre les Académies est celle que M. Poitevin s'est aussi proposée et qu'il n'a point résolue entièrement. « On peut, dit-il, reprocher aux juges des concours d'autrefois d'avoir été trop indulgens. » Puis, faisant illusion au reproche qu'on adressait aux Jeux-Floraux d'avoir dédaigné l'ode de Rousseau à la Fortune, il ajoute : « Si ce malheur était arrivé, ils se seraient dénoncés eux-mêmes, puisqu'ils fesaient imprimer toutes les pièces qui n'avaient pas été mises au rebut par les bureaux particuliers; et quelle apparence que ces bureaux, travaillant séparément, se fussent mépris sur le mérite d'une ode si brillante, dont les traits saillans feraient impression sur tout homme, même dénué de culture, pourvu qu'il eût de l'intelligence, le sens droit et l'oreille sensible. Or, les Académiciens de cette époque, pleins de zèle pour la gloire de leur antique institution, réunissaient à un goût sûr, à un jugement sain, des connaissances très étendues dans la littérature ancienne et moderne. La calomnie qui lui impute d'avoir mis au rebut l'ode à la Fortune est d'une absurdité évidente. » Cette calomnie n'est au fond qu'une méprise. La Mothe-Houdard avait présenté une ode fort mauvaise, qui porte le même titre, et qui fut rejetée. C'est ce qui donna lieu à quelque ennemi des Jeux-Floraux de dire, vingt ans après, que l'Académie avait refusé la palme à l'ode de Rousseau.

« Il eût été moins injuste, ajoute M. Poitevin, de reprocher à l'Académie son extrême facilité à couronner des ouvrages faibles de style, de poésie et d'invention.» Voilà un aveu qu'il est impossible de démentir : les recueils académiques sont là pour attester les faits. Et ce reproche ne s'adresse pas seulement aux Jeux-Floraux, on peut le faire également à toutes les Académies, sans exception. Ainsi l'objection contre ces institutions littéraires est fondée : elle est grave; elle peut donner lieu au premier aspect de conclure qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles. On ne peut nier au moins qu'elle ne fournisse à leurs détracteurs une raison très plausible de les condamner.

» Pour moi, me disait un jour un mainteneur de mes amis, pour moi, je l'avoue, elle m'a paru long-temps sans réplique. Plein de cette idée qu'un corps littéraire, établi pour donner la règle et l'exemple de la

perfection, ne devait proposer au public que des ouvrages dignes en tout sens de son approbation, je me montrai fort économe de mes suffrages dans les jugemens des pièces du concours; cette sévérité me fut reprochée : un de mes confrères, homme très instruit, qui jugeait en littérateur consommé, et jouissait à ce titre de toute la confiance de l'Académie, combattit souvent mes scrupules, prenant avec chaleur la défense des ouvrages que je n'avais pas trouvés comme lui dignes des couronnes académiques. Pourquoi, me dit-il un jour, cette critique sévère, ou plutôt désespérante? Pensez-vous que nous jugions ici des Racines et des Boileaux? Ceux qui se présentent dans cette lice et veulent bien courir les chances de la honte ou de la gloire, ne peuvent être que des jeunes gens, qui ne se sont pas fait encore un nom, mais qui essaient leurs forces et viennent chercher dans nos suffrages une garantie de leur avenir. S'ils pensaient qu'on jugera leurs compositions comme on juge les chefs-d'œuvre de la littérature, pas un seul n'oserait aborder le sanctuaire de la justice académique, et nos concours seraient déserts.

» Vous voyez au contraire les concurrens venir en grand nombre tous les ans, disputer nos palmes poétiques. Nos bureaux particuliers sont surchargés de pièces de vers de tous les genres, et le travail est grand pour les juges du concours. On nous en a fait un crime; on a dit que nous entretenons, que nous excitons cette manie des vers qui s'empare de bonne heure d'une foule de jeunes gens, qui leur gâte l'esprit, les dégoûte des occupations sérieuses, et les rend inhabiles à exercer dans la suite une profession utile à la société et à leurs familles.

» Cette plainte, si elle était fondée, serait si grave, que l'autorité publique devrait réformer toutes nos institutions littéraires, afin d'arrêter promptement ce désordre. Mais, je vous prie, reflèchissez un moment avec moi sur cet objet, et vous vous convaincrez bientôt qu'au lieu de nuire à la jeunesse, nous lui rendons en cela même un signalé service, et que le meilleur remède au mal dont on se plaint est précisément dans les résultats de nos travaux.

» Vous avez vu plus d'une fois que le nombre des ouvrages envoyés aux bureaux particuliers s'élève à plus de cent ou de cent cinquante : combien en reste-t-il qu'on ait conservés pour être définitivement jugés par le bureau général? dix ou douze tout au plus; et quand le bureau général a prononcé, combien en comptez-vous qui obtiennent les prix ou une simple insertion dans le recueil? A peine la moitié de ce petit nombre. Ainsi donc voilà que sur cent, et peut-être deux cents auteurs, à peine sept ou huit reçoivent des encouragemens à poursuivre leur vocation littéraire; les autres sont avertis par ce revers qu'ils feront beaucoup mieux de renoncer « au *talent* suborneur dont les productions leur font si peu d'honneur.» S'ils s'obstinent à concourir encore, pareille leçon leur est donnée, et plus d'une fois on a vu qu'elle ne l'était pas en vain. Quant à ceux qu'aucun revers ne peut instruire, il ne faut point s'en prendre aux Académies; c'est un malheur, une maladie incurable, et comme dit Horace, trois Anticyres ne les guériraient pas: heureusement, le nombre de ces fous est très borné.

» Que vous dirai-je enfin de nos recueils académiques, dont vous faites si peu de cas? Les gens instruits, les hommes de goût dédaignent de les lire; et ils ont tort. Nous ne les leur offrons point, sans doute, comme des livres faits pour les instruire et les charmer; mais ils y verraient, à travers les défauts inséparables de la faiblesse de l'âge, les premiers germes d'un talent, les espérances qu'il donne, et ce qu'on peut attendre d'un âge plus mûr. Ils y verraient quelle influence exerce sur nos jeunes auteurs l'esprit du siècle, les nouvelles écoles et leurs doctrines, et si l'on doit se promettre un retour vers les principes d'une saine littérature; ou si l'on doit craindre que la décadence, croissant de jour en jour, ne nous conduise enfin à la barbarie. Vous espérez peut-être que nos efforts pourront arrêter les esprits qui se précipitent sur les pas des chefs de nos modernes écoles : c'est une erreur dont vous reviendrez. Les Académies seront toujours dominées par leur siècle; elles auraient beau lutter contre son influence : un écrivain, un seul écrivain qui se fait lire de tout le monde, dont on parle avec enthousiasme, suffit pour tout entraîner à sa suite; on l'imite, on finit par n'approuver et admirer que son genre; tout ce qui s'en éloigne devient fade, illisible. Les Académies ont beau se déclarer contre ce genre nouveau, si opposé au vrai, au simple, au naturel; le goût dominant les force elles-mêmes à se démentir dans la pratique, et les seuls ouvrages que le public applaudisse, et qu'elles se voyent forcées de couronner, appartiennent plus ou moins à ces écoles de mauvais goût.

M. P. D. G.

HISTOIRE DE DEUX BUCHERONS DU DAUPHINÉ.

En 1456, vivaient dans le Dauphiné, non loin de Grenoble, deux familles de charbonniers, chez lesquelles le produit du labeur était la seule ressource, et la vie matérielle la conséquence rigoureuse du travail. C'étaient les familles Richaud et Bouillane.

Bien des fois, le pain manquait dans ces familles, alors surtout que les froids alpestres de la vallée de Quint empêchaient d'aller au bois faire la sache de charbon. Souvent, elles manquaient de vêtemens pour se mettre à l'abri des vents glacés de la Savoie, les



BLASON DE BOUILLANE ET RICHAUD.

pauvres familles! et pourtant la plainte et le blasphème ne s'exhalaient jamais de leurs chaumières dégradées par la vétusté; si noirs et si appitoyans que fussent ces frêles abris, la piété et la résignation y avaient pris asile; et si le soir, à l'heure où le soleil se voile, il s'échappait de là quelques murmures indistincts et quelques paroles confuses, c'étaient des paroles de prières, des murmures de bénédiction. La religion est donc bien puissante, la doctrine de l'homme-Dieu est donc bien conciliatrice, pour faire ainsi oublier l'infortune et pour changer les blasphèmes en actions de grâces!

Cette conformité de sentimens et de douleurs avait uni par des liens indissolubles les chefs de ces deux familles si malheureuses et pourtant si résignées.

François Bouillane et Michel Richaud faisaient tout en commun; entre eux pas une larme qui ne fût pleurée ensemble, pas un contentement qui ne fût partagé. Chaque matin, dès l'aube, ils se rendaient à la forêt, élevaient un même foyer, cuisaient un même charbon, et le soir, ils se retiraient tous deux à leurs chaumières, s'applaudissant en secret d'avoir fait une journée dont le produit pouvait alimenter leurs familles.

Or, un jour qu'ils étaient dans la forêt de Malatra, sur les pentes de la montagne d'Embol, occupés à vaquer aux travaux de leur état, François s'était laissé aller à une de ces méditations profondes qui décèlent plus d'appréhensions pénibles que de pensers consolans.

Richaud, attentif comme une mère sur la couche de son nouveau né, s'en aperçut bientôt et essaya tout d'abord de dissiper les nuages répandus sur le front de son ami.

— François, tu me cèles quelque chose? lui dit-il avec inquiétude!

— Mais rien, répondit François en hésitant.

— Frère! t'aurais-je dit une parole offensante?

— Non, Michel.

— D'où vient alors que tu ne t'ouvres à moi comme par le passé. Je vois bien que tu n'as pas ton humeur naturelle, et je ne puis le comprendre; la saison du travail est revenue, l'hiver s'avance, nous avons, grâces à Dieu, plus d'occupations qu'il ne nous en faut, toi et moi, pour faire vivre nos enfans.

— Nos enfans! c'est vrai; mais ceux qui sont à venir?

— La Providence qui ne nous a jamais abandonnés y pourvoira. Que veux-tu?

— Ecoute, Michel, reprit le charbonnier en interrompant son camarade, ma femme bien-aimée, la bonne Antoinette va devenir mère.

— Tant mieux, sainte Vierge!

— Pour la cinquième fois, frère!...

— Qu'importe?

— Antoinette travaille et me vient en aide pour alimenter mes marmots. Comment y pourvoirai-je, moi seul?

— Toi seul, frère, qu'as-tu dit? Et moi, morbleu,

et moi! me compterais-tu pour rien? s'écria Michel offensé, comme un honnête homme qui s'aperçoit d'une méfiance.

— Oh! non, calme-toi, Michel, mais tu vois que notre travail de tout un jour suffit à peine à notre subsistance.

— Nous travaillerons la nuit, François, toute la nuit, s'il le faut, et le ciel aidant, nous nous en sortirons.

Pour ajouter l'exemple au précepte, Michel redoubla de coups et acheva d'abattre un énorme chêne que les charbonniers sapaient depuis le matin. L'arbre en tombant fit un bruit saccadé, sourd, qui retentit dans la forêt de Malatra. Un cri pressé, strident, parti des massifs lui répondit.

Les deux charbonniers se redressèrent sur leurs haches et s'entreregardèrent avec effroi.

— Qu'est-ce? se dirent-ils instantanément!

Nul ne put répondre à cette question. Mais un nouveau cri se fit entendre. Oh! cette fois, toute une douleur humaine, toute une angoisse de mort était formulée par ce cri.

Michel et François n'hésitèrent point: ensemble ils se précipitèrent vers le lieu d'où il était parti. Bientôt ils découvrirent le malheureux qui venait de faire un appel si énergique aux êtres invisibles de la forêt. Un jeune chasseur, mis en gentilhomme, était là, acculé à un précipice, défendant opiniâtrement sa vie contre un ours démesuré, furieux, qui allait le dévorer. Encore une anfractuosité de rocher gravie, et l'homme devient la proie du monstre! Le chasseur se défend vaillamment avec son couteau de chasse, mais blessé au flanc, l'animal en devient plus terrible, plus obstiné. Le jeune homme va périr! Non! Dieu lui réservait de grandes destinées.

Bouillane et Richaud ne calculent point l'étendue du danger; ils s'élancent vers l'ours, la hache levée, le regard en feu: un coup de Bouillane lui coupe la jambe; ne pouvant plus se soutenir, la bête roule du haut du rocher dont elle allait atteindre le faîte. Les deux charbonniers eurent à peine le temps de se mettre par côté. Animé par ses deux blessures, le monstre est encore plus redoutable; il se précipite sur Bouillane, la gueule ouverte, écumante; Bouillane évitera-t-il cette atteinte? Richaud vole vers lui; prompt comme la foudre, il attaque l'ours, lui fait tourner tête, et lui assène un coup si violent sur le crâne qu'il l'étend mort à ses pieds.

— Par Notre-Dame, s'écria le chasseur délivré, vous êtes de braves compagnons; sans votre assistance généreuse, je servais aujourd'hui de venaison à ce diable d'animal.

— Vous ne savez donc pas, messire, que la forêt est peu sûre pour y être venu errer avec vous seul pour toute compagnie, répondit Michel.

— J'ignorais en effet!...

— Monseigneur n'est pas du Dauphiné, reprit François.

— Non... mais... je suis de la suite du Dauphin, et je me suis égaré en m'éloignant des autres pages durant la chasse. — Mes amis, je vous suis reconnaissant pour tout jamais; je me souviendrai de vous, mes braves, indiquez-moi, s'il vous plaît, le chemin, pour que je joigne le duc.

— Il est trop tard, sire page, vous ne le pourriez à présent. A quelques pas d'ici sont nos chaumières, bien pauvres en vérité, mais bien honorées si vous y acceptez l'hospitalité pour la nuit.

— Avec plaisir, mes bonnes gens! allons!

Bouillane et Richaud reçurent leur hôte de leur mieux. Le lendemain, ils allaient prendre congé de lui pour revenir à leur besogne, quand le chasseur leur dit :

— Je vous prie de m'aider à porter l'ours au dauphin Louis, qui est au château de Beauvais; il aura pour agréable ce cadeau de votre part.

La route fut vitement franchie par des compères aussi vigoureux que François et Michel. En chemin, ils s'entretinrent du prince Louis, à qui ils allaient présenter leurs baise-mains.

— Il est franc et ouvert, leur dit le gentilhomme; il est de mon âge à peu près, de ma taille presque, et par saint Jacques de Compostelle! il aime les francs-archers comme vous.

Ce disant, ils arrivèrent au château. Mais quel ne fut pas l'étonnement de nos deux charbonniers quand ils virent tous les seigneurs se presser respectueusement autour de leur compagnon de route, lui parler de leurs craintes, de leurs douleurs, lui témoigner enfin des égards que les courtisans ne montrent qu'aux princes.

Ce gentilhomme était le Dauphin lui-même, et ce Dauphin était le fils de Charles VII; plus tard, il devait se nommer Louis XI.

Oh! monseigneur le Dauphin! s'écrièrent les charbonniers en se jetant à ses pieds : notre gentil prince, pardon de notre peu de respect.

— Qu'est-ce donc, mes libérateurs! à genoux devant moi, vous qui m'avez sauvé! Holà! que l'on se lève et qu'on m'embrasse! Voici deux braves hommes, mon argentier, continua Louis, après les avoir embrassés, vous leur compterez cent florins d'or à chacun.

— Monseigneur, le courage ne se paie point avec de l'or; nous n'avons point, d'ailleurs, besoin de récompense. Un service se doit toujours d'homme à homme, tel qu'il soit! répondit fièrement un de ces montagnards.

— Vous avez, ma foi! raison, dit le Dauphin, comprenant qu'il avait offensé la susceptibilité de ces hommes rudes, mais vertueux. Acceptez mes excuses, amis; — d'intrépides charbonniers comme vous, qui joignent à leur courage des sentimens aussi délicats, sont dignes, à tous égards, de la chevalerie. Courbez-vous, mes braves hommes!

Dégainant son épée, le Dauphin leur donna l'accolade en disant :

— Vous avez sauvé votre prince au péril de votre vie, votre prince à son tour vous fait chevaliers, vous déclare nobles, vous et vos hoirs; vous êtes, à partir de ce jour, francs de tout vasselage, de toutes tailles et corvées. — Or sus, messeigneurs de ma suite, reconnaissez François Bouillane et Michel Richaud pour de preux gentilshommes!

Sur cet ordre du prince, comtes et barons ne dédaignèrent point de venir baiser aux deux joues les deux charbonniers enfumés.

— Voici mon épée, continua Louis; à l'avenir, vous porterez le glaive en place de cognée, et pour armoiries de noblesse, je vous octroie de prendre un écu d'argent à deux épées croisées, à la poignée desquelles sera attachée la patte emblématique de l'ours que vous avez si vaillamment occis.

De là l'écusson des Richaud et des Bouillane.

J.-J. Barrau.

QUELQUES USAGES DE L'ANCIENNE PROVINCE DE BOURGOGNE.

Procès faits aux animaux. — On se piquait, en Bourgogne, d'une telle rigueur dans l'observation des lois, qu'on les appliquait même aux animaux. — Guy Pape, célèbre jurisconsulte, raconte, comme témoin oculaire, qu'un cochon ayant tué un enfant à Châlons-sur-Saône, on lui fit son procès dans les formes; il fut condamné à être pendu, et la sentence fut gravement exécutée.

En 1497, Jean Leclerc, juge de Saint-Magloire, au village de Charone, fit le procès à une truie qui avait causé la mort d'un enfant, en lui dévorant le menton. La coupable fut assommée, et sa chair distribuée aux chiens. — Le propriétaire de l'animal fut condamné à aller en pélerinage à Notre-Dame-de-Pontoise, afin de faire pénitence et de *crier merci* dans cette église.

En 1460, d'après Courtépée, les magistrats et le clergé de Dijon arrêtèrent d'un commun accord que, *pour remédier aux flurebers et vermines* qui gâtaient les vignes, on ferait une procession générale; que chacun se confesserait, et que défense serait faite de jurer sous rigoureuse peine. Il paraît que cette mesure fut efficace, car, dans le XVIe siècle, en 1540, on y eut encore recours. — Parmi les procès fameux, on cite, d'après de Thou, celui fait *aux rats*, à Autun, au commencement du XVIe siècle, et dans lequel le célèbre Chasseneux fut constitué leur défenseur. — « Il remontra que le terme qui leur avait été donné pour comparaître était trop court, d'autant plus qu'il y avait du danger pour eux à se mettre en chemin, tous les chats des villages étant aux aguets pour les saisir. Et il obtint un délai. » Le président Bouhier, dans la préface de sa coutume de Bourgogne, traite ce récit de *beau conte*. « Chasseneux, dit-il, ne parle point des rats, mais des *mouches* (muscis), qui détruisaient les raisins; l'official les avait excommuniées, et Chasseneux approuva la procédure. »

Vers le commencement du XVe siècle, « Les Français et les Bourguignons, dit Pasquier, considérant ce qui était de nécessité et non de vanité, portaient pendues à leur ceinture les clefs pour entrer dans leur maison, leur couteau pour s'en servir à table, leur bourse ou gibecière pour y mettre leur argent, et de plus leur épée ou leur écritoire, selon leur différens états. De là vient qu'un homme, voulant faire cession de biens, était contraint, devant le juge, de quitter sa ceinture, non pour le noter d'infamie, mais pour marquer, par sa ceinture déposée, qu'il renonçait à l'administration de ses biens et aux communautés de la vie. » Il en était de même des femmes, lorsqu'elles renonçaient à la communauté. Ainsi la duchesse de Bourgogne, veuve de Philippe-le-Hardi, qui était mort couvert de dettes, par excès de générosité, annonça sa renonciation à la communauté en déposant sur le cercueil de son mari sa *ceinture*, *ses clefs et sa bourse*.

Habillemens au XVIe siècle. — Voici quelques détails sur les habillemens des hommes et des femmes de la Bourgogne. — L'habillement des femmes se composait des pièces suivantes, énoncées en termes du temps : les *soliers*, *escarpins* ou *pantophles*, déchiquetés à la barbe d'écrevisse; les *chausses* (bas), les *jarretières*, la *chemise*, la *vasquine* (sorte de jupon que les Espagnoles portent encore), la *vertugale*, la *cotte*, la *pièce d'estomach*, le *lacet*, le *demi-sein*, l'*espinglier*, la *bourse*, les *coulteaux*, la *gorgerette*, le *pigne*, le *ruban*, la *coeffe*, la *templette*, le *diamant*, la *robe* ou la *marlote* ou la *berne*, la *ceinture*, les *patenôtres*, les *gants*, le *chaperon* et le *mirouer*. — On voit qu'une femme portait ainsi tout l'attirail nécessaire à sa toilette (1).

Eugène Pontir.

(1) *Histoire de la ville d'Autun*, par Joseph Rosny. *Statistique, géographique et historique du département de Saône-et-Loire*, par Hacquin. — *France pittoresque*.



PROCÈS D'ÉLIÇABIDE.

Les crimes d'Eliçabide appartiennent bien à notre époque. Lorsqu'on démêle attentivement les causes qui les ont produits, on y trouve à la fois du vertige et du système, c'est-à-dire de l'égarement et de la réflexion. L'influence de notre état moral s'y fait sentir d'une terrible manière; il n'y a que cet excès d'exaltation auquel nous avons poussé toutes nos impressions qui ait pu inspirer les assassinats de la Villette et d'Artigues. Aussi bien, il faut le dire, non pas pour les justifier, mais pour les expliquer : si l'on considère l'aspect de notre société, ces déplacemens inouis de positions, ces ambitions exagérées, cette avidité de jouissances, ces ardeurs irréfléchies et ces abattemens profonds, tandis que se produisent au dehors des tableaux qui ne sont que la réalisation de toutes ces agitations intérieures, l'on arrivera peut-être à comprendre le caractère d'Eliçabide. De quels crimes n'avons-nous pas été témoins depuis ces dix années? Quels types ont manqué dans cette galerie si nombreuse et si variée de criminels? De quels spectacles inattendus n'avons-nous pas été frappés? Si l'on pénètre du regard au fonds de toutes ces choses, on éprouve l'égarement que fait naître la vue d'un abîme. Ce sont là pour des esprits faibles et passionnés de fatales leçons, et qui donneraient au besoin un éclatant démenti aux enseignemens pratiques comme aux doctrines de notre temps. — Mais après tout, ne nous laissons pas trop aller à subir l'impression que réveille ce procès; ne partageons pas plus qu'il ne faut ces vaines justifications, cachées sous les grands mots de *fatalité*, de *destinée*, de *folie accidentelle*; laissons à Eliçabide toute la responsabilité de ses crimes, et revenons à d'autres théories plus vraies : si les mauvaises influences sont puissantes autour de nous, il n'en reste pas moins du devoir de chacun de les éluder ou de les combattre; il faut chercher la voie véritable au milieu de ces détours tortueux, de ces lignes ténébreuses qui se croisent en mille endroits; et au lieu de rester enchaînés à ce sombre et mystérieux langage, employé par Eliçabide pour sa défense, cherchons plutôt à répandre quelque lumière sur les obscurités qui se rencontrent aussi bien dans le crime que dans l'ame de l'assassin.

Près d'un petit village appelé la Villette, situé aux barrières de Paris, dans la fange d'un égoût, éloigné de tout bruit et de toute habitation, l'on trouva, dans la matinée du 15 mars 1840, le cadavre d'un enfant, dont l'âge paraissait être de neuf à dix années; sa tête était frappée de plusieurs coups : sa gorge déchirée et son état, presque complet, de mutilation semblaient indiquer une lutte sérieuse avant le meurtre, et conséquemment un véritable assassinat. Aussitôt, la police et la presse s'alarmèrent; les recherches les plus minutieuses furent faites, la publicité la plus grande le signala à toute la France; mais ce fut en vain : l'on ne put même point parvenir à découvrir quelle était la victime, et bientôt l'impunité sembla assurée au coupable : comme il arrive toujours, même après les événemens les plus graves, la grande voix de la presse se tait, la lumière s'affaiblit, d'autres événemens succèdent; aussi, quelques jours après, l'on ne s'occupa plus du meurtre mystérieux de la Villette.

Cependant, un événement semblable se reproduisit bientôt non loin de Bordeaux. Dans la commune d'*Artigues*, à gauche de la grande route qui conduit de Bergerac à Bordeaux, et à une légère distance de cette dernière ville, se trouve un chemin tortueux, dominé par un tertre élevé des deux côtés. En suivant ce chemin, on rencontre un bois qui le borde dans une assez grande étendue; derrière le bois se trouve un ruisseau qui descend jusqu'à la grande route, la traverse, et puis suit son cours parallèlement. Le 20 mai, le cadavre d'une femme, entièrement mutilé, fut aperçu dans ce ruisseau; comme sur la victime de *la Villette*, la gorge était déchirée, la tête portait la trace de coups nombreux; mais cette fois, les vêtemens avaient été emportés. Le soir de cette même journée, on découvrit encore le cadavre d'une jeune enfant de huit à neuf années, et le caractère des blessures qu'elle avait reçues annonçait que la même main avait frappé les deux victimes; deux mois ne s'étaient point encore écoulés depuis le meurtre commis à la Villette, l'impression dut donc être plus vive encore, et l'on put supposer que c'était peut-être le même assassin qui était venu chercher à Artigues un nouveau théâtre pour des crimes dont la cause ne pouvait même point encore être soupçonnée.

Cependant, ce double assassinat d'*Artigues* dut éveiller à Bordeaux une vive sollicitude; la province n'a point l'activité parisienne, mais elle est plus soupçonneuse, moins occupée, plus propre conséquemment à découvrir un criminel. Toutes les démarches furent épiées, tous les soupçons éclaircis, tous les actes des étrangers observés et approfondis avec soin. Un sieur Chaban, maître-d'hôtel à Bordeaux fut informé qu'un voyageur, qui était descendu dans son hôtel, avait pris la diligence de P· gerac à quatre heures et demie du matin, près du lieu où les assassinats avaient été commis. Soit par hasard, soit qu'il fût guidé par une soupçonneuse curiosité, Chaban alla regarder par le trou de la serrure à l'intérieur de la chambre occupée par ce voyageur, et quel ne dut pas être son étonnement, lorsqu'il vit des linges ensanglantés étalés sur toutes les chaises. Aussitôt il alla instruire l'autorité; ce voyageur fut arrêté le 11 mai, au milieu des traces nombreuses de son crime, et au moment où il se disposait à partir pour Paris.

Il déclara s'appeler Eliçabide; il convint être l'auteur du crime d'*Artigues*; il avoua même avoir commis celui de *la Villette*. Il ajouta que ce n'était point la cupidité, la vengeance, ou tout autre sentiment d'une nature ordinaire, qui l'avait inspiré, mais plutôt qu'il n'avait fait qu'obéir à une sorte de monomanie du



ÉLIÇABIDE.

meurtre; qu'il avait frappé ses victimes avec une pierre, et que la pierre avait semblé s'animer entre ses mains.

Ces déclarations ne pouvaient être complètes; l'on dut rechercher la véritable cause de ces assassinats et la position sociale de l'assassin. Ce fut là presque un côté nouveau de l'égarement humain qui se révéla : voici quel était Eliçabide, et les motifs qui l'avaient porté à compliquer gratuitement une situation qu'il ne trouva d'autre moyen de dénouer que par une déplorable pensée et une exécution plus déplorable encore.

Eliçabide appartenait à une famille pauvre et nombreuse d'un département voisin de nos frontières d'Espagne. Il fut distingué, jeune, par une intelligence rapide; et comme il arrive toujours pour les enfans des classes inférieures et peu fortunées, il dut trouver un protecteur qui le dirigea vers les études ecclésiastiques. A 14 ans, il entra au séminaire d'Oloron, et fit ses premières études avec distinction. Il remporta plusieurs prix, et, chose curieuse, pour nous surtout, ce fut M. d'Astros, alors évêque de Bayonne, et aujourd'hui archevêque de Toulouse, qui le félicita de ses progrès, l'embrassa, aux applaudissemens de l'assemblée, et lui donna pour prix la *Vie des grands hommes*. Cet honneur, accordé à un jeune homme qui n'avait guère que son mérite pour appui, dut faire concevoir à sa famille ces espérances exagérées qu'appellent toujours les premiers succès d'un enfant destiné à suivre une carrière plus modeste. Cependant, avec l'âge et peut-être aussi avec les succès, le caractère d'Eliçabide reçut de fortes impressions des influences diverses dont il se trouva entouré. Il rêva la gloire, ce mal du

siècle; il se vit pauvre, voué à une mission que d'autres désirs et de secrètes aspirations combattaient déja; il dut éprouver, il faut le croire, toutes les agitations, toutes les luttes de la misère ambitieuse, et peut-être impuissante. Il devint froid et morose : *il fuyait les hommes*, ainsi qu'il le dit lui-même, sans doute pour éviter les blessures que devait recevoir sa vanité par leur contact; peut-être aussi parce que leurs entretiens devaient mal répondre à ses préoccupations inquiètes. Lorsqu'une intelligence vulgaire s'est une fois mise aux prises avec les exagérations d'une chimérique célébrité, il faut qu'elle s'égare. Eliçabide se livra au travail avec une ardeur excessive; il voulut trop hâter le cours des choses, il ne prit aucune distraction, passa toutes ses journées et une partie de ses nuits, dans cette énervante tension d'esprit qui épuise bientôt les forces humaines; sa santé se trouva altérée d'une manière grave, et il fut obligé de quitter le séminaire d'Oloron pour aller se rétablir auprès de ses parens.

Après une année de repos, qu'il essaya de remplir le plus possible par des études de philosophie, Eliçabide obtint une demi-bourse au séminaire de Bétharram. Il y entra en 1828; il y fit un cours complet de philosophie, puis il se rendit à Bayonne et y termina ses études religieuses par la théologie.

Eliçabide était parvenu à sa vingtième année, et déja il se sentait dévoré d'une ardeur excessive qu'il appliquait à des pratiques mystiques et peut-être sans mesure, indice d'un caractère plus exalté que réfléchi. Ainsi, pendant les vacances, il se prosternait pendant des heures entières sur les dalles de l'église de son village, il recherchait les promenades solitaires et aventureuses, il gravissait les montagnes, et alimentait ses goûts contemplatifs par tout ce qui pouvait concourir à les satisfaire.

La solitude est dangereuse à tout âge, elle l'est surtout pour la jeunesse; Eliçabide y sentit se développer en lui l'exaltation de pensée et de sentimens qu'entraîne toujours la continuité de la méditation, et l'analyse de toutes les impressions éprouvées. Lorsqu'il rentra au séminaire, on remarqua dans ses entretiens quelque chose d'étrange et de forcé. Ses discussions étaient toujours vives, passionnées; doué d'une parole facile et pénétrante, il n'émettait jamais d'opinion sans la développer avec plus de chaleur que d'onction. A son retour à Bayonne, et après deux années de théologie, il refusa d'être tonsuré. Le supérieur du séminaire s'effraya de cette résistance, et jugeant peut-être son contact dangereux pour les autres élèves, il l'envoya pendant quelque temps dans un monastère espagnol, appelé *le Passage*, voisin de nos frontières.

Chose étrange! en avril 1831, après être sorti de ce monastère espagnol, et lorsqu'il fut rentré au séminaire de Bayonne, Eliçabide écrivait à un ami une lettre dans laquelle il lui explique, en un style peu fait, mais à quelques endroits suffisamment élevé, son refus d'entrer dans les ordres, en même temps qu'il exprime sur son propre compte l'opinion du père des jésuites; opinion fort juste peut-être, et qui mérite d'être remarquée à la date de 1831.

«Dans ma dernière lettre (si j'ai bonne mémoire) dit-il, je vous promettais *un je ne sais quoi* qui aurait l'air d'une grande confidence; la voici, elle vous expliquera le *mot Espagne*, qui vous aura sans doute un peu surpris. Auriez-vous soupçonné celui que vous avez cru peut-être un philosophe les vacances dernières, d'être *une tête fêlée*, *un rêveur extravagant*, ou plutôt, comme m'a défini le père spirituel des jésuites, un orgueilleux profond, une *imagination démontée*, un janséniste réprouvé. J'ai dû en convenir au fonds de mon ame : oui, mon cher, celui que vous avez pu croire chercher sincèrement la vertu, celui qui s'imaginait n'être mû que par ce désir, s'est vu à la veille de faire la plus étrange des folies, pour n'avoir pas voulu consentir à être un enfant. »

Puis il ajoute quelques pensées pieuses sur lui-même, et plus loin une réflexion sur la révolution de Juillet, qu'il juge du haut de son mysticisme et de ses sentimens religieux.

« Si vous eussiez été dans ma tête tout ce temps où j'ai gardé le silence! Tout ce que l'enfer a pu, il l'a essayé; mais me voici sauvé, je l'espère, de son plus rude assaut. Le Seigneur m'a aimé et m'aime encore, il m'a donné un cœur pour l'aimer et l'aimer seul : il me semble sentir que lui seul est capable de le remplir. »

« .... Je vous ai dit beaucoup, ce me semble, et avec cela vous ne vous croirez pas fort savant!... Je ne puis pas cependant vous laisser sans quelque chose de plus sur mon voyage. J'ai été en Espagne; j'y ai vu, non pas des armées, mais un peuple paisible qui ne demande et n'attend que la paix... J'y ai vu les jésuites, c'est-à-dire environ quarante hommes, faits pour attirer toutes sortes de bénédictions sur la terre qui a le bonheur de les posséder. Quelle charité! quelle paix! quel bonheur! Pauvres maîtres de la France, qu'ils sont loin de la félicité de ces proscrits! Mais je vous en parlerai encore, je reviens à leurs bienfaits. Un grand serviteur de Dieu, la lumière de tous les égarés qu'il lui adresse, m'a accueilli comme aurait pu m'accueillir un de ces saints les plus fameux par leur douceur..... J'ai recouvré la paix, etc... »

Quelques jours après cette lettre, Eliçabide parut avoir changé de détermination; il semble décidé à entrer dans les ordres. Cependant, on retrouve encore dans son esprit ces mêmes combats qui lui avaient fait quitter Bayonne pour venir passer quelques mois au séminaire *du Passage* : voici encore ce qu'il écrit.

« Mai 1831.

» On m'apprend que la mère d'E.... sera ici avant vingt-quatre heures; il faut donc écrire, malgré deux traités de théologie à repasser, ou plutôt à apprendre dans trois jours, pour l'examen de l'ordination de la Trinité. On m'a persuadé d'y prendre la tonsure; priez Dieu que je ne revienne point sur mes pas. Ces derniers mots vous feront penser, peut-être, qu'il me reste encore un grain de cette folie, que vous avez expliquée par *le diable au corps*, *par ses griffes*, *etc.* A vous dire vrai, je ne vous réponds pas trop de moi-même.... Je vous dirai que je vous quitte pour vous écrire un plan d'objections, où il ne s'agit de rien moins que de prouver *deux Dieux*. Mais j'oubliais que je parle à un disciple de saint François de Salles, et que, qui travaille comme vous à s'introduire dans la dévotion, ne doit pas être d'humeur à écouter un philosophe démonté,

qui, *à* moins d'une minute, vous ferait oublier et l'onction de l'apôtre de l'amour divin et les charmes de la vertu.

» Trève donc, vilaines rêveries! Accourez, aimables et heureux souvenirs *du Passage!* Aidez-moi à persuader que rien n'est plus beau que la dévotion, qu'on n'est content que quand on est dévot. »

C'est bien là peut-être, comme le disait le père des jésuites, cette imagination démontée, ce philosophe orgueilleux, qui s'occupe de *prouver deux Dieux*, au moment ou il va se vouer, comme il le dit lui-même, *dans le saint ministère, au Seigneur qui l'a aimé.* A côté de ces bizarres contradictions de pensées, l'on aime à trouver ce retour heureusement exprimé vers un temps meilleur, vers un temps de paix intérieure et de bonheur, au séminaire *du Passage* : « Trève donc, vilaines rêveries! Accourez, aimables et heureux souvenirs du Passage! » Eliçabide eut lui aussi dans sa vie quelques heures sereines et pures, heures trop rapides, et qu'il eût été peut-être dans sa destinée de perpétuer, s'il eût écouté ses inspirations. Nous voudrions rester long-temps sur cet épisode de sa jeunesse, qui contient l'histoire naïve de ses scrupules, de son ardeur religieuse, de ses pratiques pieuses. C'est le seul parfum qui s'exhale de cette ame bientôt livrée à tous les orages, à toutes les misères de la vie réelle. C'est le dernier mot de cette bouche qui s'ouvrira, moins de dix années plus tard, pour se défendre, et vainement encore, contre l'échafaud.

Eliçabide subit en effet l'examen de l'ordination, mais il ne put se résigner à entrer dans les ordres; il raconte tout cela lui-même dans une lettre de juin 1831, en un style moins mystique, qui annonce déja le côté humain.

« J'avais subi l'examen de l'ordination, et j'étais entré en retraite pour en profiter; mais voilà qu'après deux jours d'exercice, la peur me prend; je m'échappai de la salle, je fis approuver ma démarche par mon directeur, et me voici sans tonsure, après deux années de théologie. Ceci doit étonner le monde et peut-être attrister mes parens, mais je ne puis mieux faire, et l'on m'approuverait, si l'on savait ce que c'est qu'un ecclésiastique. J'ai quelque peine d'avoir écrit à mon père une lettre un peu froide et un peu sèche; je ne pouvais point faire autrement dans ce moment-là. S'il vous en paraissait affecté, dites-lui que je me propose de lui écrire bientôt d'une manière plus longue et plus détaillée ce que j'ai oublié de mettre dans ma lettre : apprenez encore tout ceci à ma mère. »

Puis il ajoute surabondament, et comme par un reste d'habitude, de pieuses formules, mais sans onction, et plutôt avec une prétention spirituelle, quelques recommandations, et il termine ainsi : « Continuez à me recommander à la très Sainte Vierge, quoique nous ne soyons pas dans son mois. »

Dès ce moment, Eliçabide, bien que rattaché à l'ordre ecclésiastique par son costume, par ses études, par son séjour au séminaire de Bayonne, chercha cependant à s'ouvrir, à l'aide de son éducation classique complette, une de ces carrières toujours mal définies, plutôt d'essai, que définitive, par lesquelles on n'entre pas dans le monde, mais qui peuvent servir à y entrer. Il sollicita le supérieur du séminaire de lui procurer un emploi d'instituteur; le supérieur l'envoya à Bordeaux, dans une famille riche, où il devait servir de professeur particulier à deux enfans. Eliçabide s'acquitta de sa tâche avec distinction; plus tard, il fut chargé de l'éducation des enfans de M. de Toulouse; mais déja son caractère devenait plus difficile avec l'âge. Peut-être, et sans doute même, sa jeune ambition et son impatience s'irritaient-elles de cette position subalterne et provisoire de professeur particulier. Une discussion qu'il eut avec M. de Toulouse, sur la manière sévère et dure même dont il traitait un de ses fils, lui fit quitter cet emploi.

Il se prépara alors à soutenir une thèse pour être reçu instituteur communal; il la soutint en 1837. Le sujet fixé par le sort fut *le duel.* Il traita cette matière, assure-t-on, avec un talent remarquable qui étonna ses examinateurs. Il fut appelé en même temps comme professeur, par un de ses anciens maîtres, M. l'abbé Garicotche, qui venait de fonder une école à Bétharram.

Peu de temps après son retour à Bétharram, Eliçabide fit connaissance de la veuve Anizat. La première fois qu'il la vit, ce fut un jour qu'elle sortait de l'église, tenant son fils par la main. La dame Anizat était jeune et belle; sa figure, pleine de douceur et de distinction, portait l'empreinte d'une mélancolie qui inspira à Eliçabide un vif intérêt. Aussi, comme la présence d'une étrangère dans le petit village de Bétharram était chose assez extraordinaire, il se crut le droit de l'aborder et de l'interroger, avec une obligeante réserve, sur sa position personnelle et l'objet de son voyage : elle lui dit qu'elle venait d'Alger, où elle avait perdu son mari; qu'elle exerçait à Pau l'état de repasseuse, mais que ses modiques bénéfices ne lui permettant pas de pourvoir à l'instruction de son enfant, elle était venue solliciter, par les bons offices d'un prêtre, une place gratuite pour son fils dans l'école primaire de Bétharram.

Eliçabide lui offrit sa recommandation personnelle, et employa tous ses soins à faire réussir la demande de la dame Anizat; il y réussit en effet. Cette circonstance fut la cause des rapports qui s'établirent entr'eux. En toute occasion, Eliçabide écrivit à la mère du jeune Anizat, pour lui faire part des progrès de son enfant : lorsqu'il venait à Pau, il ne manquait point de voir cette dame. Ils restèrent quelque temps dans des termes de bienveillante sympathie : mais bientôt l'amour nâquit; des relations plus intimes les rapprochèrent souvent; Eliçabide promit enfin à la veuve Anizat de l'épouser, lorsqu'il se trouverait dans une position matérielle plus favorable.

Deux années se passèrent; Eliçabide était sollicité sans cesse de réaliser ses engagemens, lorsqu'il prit le parti d'aller à Paris; était-ce pour améliorer sa position, ou plutôt pour se soustraire aux obsessions de la veuve Anizat? On ne sait trop. Il y arriva en novembre 1839; il écrivit deux fois à son père et le berça d'espérances sur un avenir que sa situation présente ne justifiait guère. Dans sa première lettre, on aime à retrouver un souvenir bien vif pour sa mère, cette confidente aux instincts si sûrs (ce trait même des ames fidèles aux cultes intimes ne lui manque pas) à laquelle on songe surtout dans les situations extrêmes; la



Mme ANIZAT.

pauvre affligée qui pressent toutes les anxiétés et toutes les douleurs des fils absens. « Je termine ma lettre, dit-il, en vous embrassant de tout mon cœur, et surtout ma pauvre chère mère, que je n'avais pas embrassée en partant. »

Néanmoins, il n'avait trouvé à Paris aucun moyen d'existence, comme il le dit plus tard dans son interrogatoire devant la cour d'assises, en termes d'une expressive trivialité : « Lorsque je *charlatanisais*, toutes les bourses s'ouvraient; mais lorsque je venais au positif, plus rien : cela explique pourquoi, voulant être vrai, j'ai emprunté 40 francs; mais je savais me priver. »

Dans une seconde lettre à son père, de février 1840, il dissimule sa position, il ne veut pas être venu à Paris pour avouer qu'il ne recueille que des déceptions. Il exagère ses occupations et ses espérances : « Il faut vous figurer votre fils occupé à en perdre la tête. » Plus loin : « Je ne vous ai pas écrit le premier de l'an, parce que j'avais dessein de vous envoyer un peu d'argent; mais à Paris, comme ailleurs, on n'est jamais pressé d'en donner d'avance, et mon premier trimestre a été lestement employé à mon équipement; car avant tout, à Paris, il faut être beau monsieur pour faire quelques affaires. »

Après ces mensonges, inspirés par un sentiment de vanité permise, délicate, conseillés peut-être par le souvenir de sa mère, viennent les pensées sérieuses, les bonnes résolutions : « Vous savez, mon cher père, dit-il, que je suis venu à Paris pour me faire un sort. J'y réussirai, j'en ai la plus forte conviction... J'ai déja vaincu la plus grande partie des difficultés; un homme sage et de bonne volonté réussit toujours ici. »

Puis, tandis que la misère le presse, le malheureux! bercé peut-être par une illusion de son cœur, qui lui fait voir la réalité dans ses espérances, il ajoute :

« J'embrasse tendrement ma très chère mère, et me propose de lui envoyer ainsi qu'à Marianne (sa sœur) un cadeau dans quelque temps. »

Ce fut la dernière lettre qu'il écrivit à sa famille.

Quant à ses relations et à sa correspondance avec la dame Anizat, l'acte d'accusation se charge de les décrire d'une manière complette, et que les débats n'ont pas contredit.

« En arrivant à Paris, y est-il dit, il alla prendre un logement, rue du Pont-Neuf, dans un hôtel-garni où demeurait un sieur Beslay, jeune étudiant qu'il avait connu à Bétharram. Plus tard, il alla habiter la rue Richelieu; il s'était associé Beslay pour enseigner la langue française et le latin, mais il avait fait de vains efforts pour se procurer des élèves. Ses ressources s'étaient promptement épuisées, et il était tombé dans une gêne extrême. Cependant, il avait composé un ouvrage ayant pour titre : *Histoire de la religion racontée à des enfans :* mais il n'avait pu trouver d'éditeur; il se trouvait donc sans ressources.

» Néanmoins, depuis son départ, Eliçabide entretenait une correspondance active avec Marie Anizat, et lui fesait espérer de l'épouser. Loin de lui avouer qu'il n'avait trouvé à Paris que l'obscurité et la misère, il lui avait dit au contraire que tout souriait à ses vœux, et qu'il était sur le point de fonder pour l'enseignement public un établissement important. Il l'engageait à se rendre auprès de lui, et à s'y faire précéder par son fils.

» Il faut que Marie me prouve qu'elle m'aime, lui écrivait-il le 16 janvier, il faut qu'elle vienne à Paris.

» Plus tard, le 29 février, il écrivit encore : « Oh! que j'aurais besoin de vous ici! Mais vous voulez que je prenne patience. Eh bien! donc, patience pour vous, méchante, et que Joseph arrive vîte; il pourra m'être utile autant que moi à lui. »

» Marie Anizat, devant des sollicitations si pressantes, se décida à se séparer de son fils. Elle recouvra tout ce qui pouvait lui être dû, et après avoir réuni une somme de 100 fr., elle confia son enfant, avec cette somme, à une demoiselle Lenoir qui allait passer un mois à Paris, et l'envoya à Eliçabide, commè au protecteur le plus bienveillant et au guide le plus sûr qu'elle pût espérer. »

Malgré la détresse dans laquelle se trouvait Eliçabide, la dame Anizat lui écrivait souvent de son côté, pour lui rappeler sa promesse. En février, les lettres se multiplièrent; elle lui peignait sa situation, lui communiquait les pensées de suicide qui venaient la saisir au milieu de ses incertitudes. Enfin, elle lui annonça qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins, ni à ceux de ses enfans; qu'elle avait pris le parti d'aller se fixer à Paris, et qu'en attendant elle lui envoyait son fils, en lui recommandant de le prendre à la diligence dans la soirée du 13 mars.

Eliçabide avait provoqué cette détermination, mais sans compter sans doute que Marie Anizat se rendrait à ses instances; aussi, ce qui se passa dans l'esprit d'Eliçabide à la réception de cette lettre, il est difficile de le comprendre. Cette nouvelle vint-elle prêter à ses inquiétudes un caractère plus sombre? Cette effrayante perspective de misère pour toute la famille Anizat vint-elle troubler entièrement sa raison? Cette charge inattendue lui apparut-elle comme une de ces fatalités, comme un de ces malheurs sans issue, et auxquels on n'échappe que par les résolutions les plus désespérées et par le crime? Cela doit être, car, depuis ce moment, la conduite d'Eliçabide sembla fermement arrêtée. Il ne montra à personne la lettre qu'il venait de recevoir; il quitta son ancien logement, il en prit un nouveau, *rue de Richelieu*, et y entra le 12 mars.

Joseph Anizat, parti de Pau le 11 mars, arriva à Paris le 14, vers trois ou quatre heures de l'après-midi; Eliçabide était venu l'attendre dans la cour des Messageries. A sa vue, il témoigna une satisfaction extrême; il le prit dans ses bras et le combla de caresses.

Au lieu d'amener le jeune Anizat à son logement, Eliçabide lui fit parcourir plusieurs quartiers de Paris; puis il entra dans un restaurant, où ils dînèrent tous deux. Le repas terminé, il sortit seul, en recommandant à Joseph Anizat de l'attendre pendant quelques instans; il alla déposer à son domicile la malle de ce dernier, se munit d'un marteau, le cacha sous ses vêtemens, et vint rejoindre l'enfant.

Avant de quitter le restaurant, Eliçabide écrivit à Marie Anizat une lettre dans laquelle il lui disait :

« Je viens de recevoir Joseph dans mes bras.... Il est arrivé en bonne santé : *vous pouvez compter sur moi pour lui faire trouver le séjour de Paris agréable;* pourquoi ne venez-vous pas vîte vous-même, méchante que vous êtes?...»

Au bas de sa lettre, Eliçabide fit tracer quelques mots au jeune Anizat.

« Ma chère maman, écrivit celui-ci, je suis arrivé à Paris à quatre heures. M. Eliçabide est venu me prendre, il m'embrassait, et je ne le reconnaissais pas à cause de sa barbe, qui est longue sous le menton. Paris est bien beau, ma chère maman, je crois que je m'y plairai beaucoup; j'ai déja vu le Palais-Royal et plusieurs belles rues, en allant chez M. Eliçabide.

» Je t'embrasse tendrement, ainsi que ma bonne sœur Mathilde.

» Ton fils, JOSEPH. »

Eliçabide jetta la lettre à la poste; puis il se dirigea avec le jeune Anizat vers la porte Saint-Martin, où ils prirent un *omnibus* qui les transporta à la Villette.

Vers neuf heures, ils arrivèrent hors des barrières et se trouvèrent bientôt dans un lieu éloigné de tout bruit et de toute habitation. Joseph fut obligé de s'arrêter; Eliçabide se saisit aussitôt du marteau dont il s'était armé, le frappa à la tête et le renversa. Il le frappa encore avec fureur, tira un couteau, lui coupa la gorge, traîna son cadavre à quelques pas, le poussa du pied dans la fange d'un égoût, et regagna son domicile.

Ce fut le lendemain qu'on découvrit son cadavre.

Eliçabide se rendit deux ou trois jours après chez la demoiselle Lenoir, et lui remboursa quelques frais qu'elle avait exposés pour le jeune Anizat. Il lui donna l'assurance que l'enfant se portait bien et qu'il serait venu la voir s'il n'eût été occupé de ses études; cette demoiselle partit donc plus tard de Paris sans avoir conçu le moindre soupçon



LE JEUNE ANIZAT.

Eliçabide continua à écrire à Marie Anizat, et l'engagea à venir à Paris.

« Venez donc vite, délicieuse menteuse, lui disait-il après l'assassinat de la Villette; faites vos paquets, et ne parlez de votre départ qu'à aussi peu de monde que possible.

» *Joseph est très bien portant;* il est tout à fait aux belles choses de Paris, et paraît ne devoir pas s'y ennuyer du tout.. Je suis content de son application et de sa conduite, quoique sa tête soit toujours un peu légère. »

Marie Anizat se décida enfin à quitter Pau pour venir à Paris; elle en informa Eliçabide. Celui-ci se hâta de lui répondre qu'il irait au devant d'elle jusqu'à Bordeaux; il l'engageait à s'y trouver le 6 mai, et il l'avertissait qu'il arriverait lui-même ce jour-là. Puis il ajoutait quelques pensées où l'accusation a vu une affreuse ironie; affreuse, en effet, si elle a été dans l'esprit d'Eliçabide, et digne de tout le cynisme du crime et des plus horribles scènes du drame anglais!

« Adieu, ma toute chère Marie, disait-il, plus de larmes, plus de tristesse. Si vous avez maigri, je vous annonce que vous engraisserez facilement, *vous dormirez bien et long-temps;* vous respirerez un bon air, vous aurez *de la bière* à bon marché, etc. »

Marie Anizat arriva à Bordeaux le 6 mai, avec sa fille Mathilde; Eliçabide y arriva le 8, et toute la journée se passa en intimes entretiens.

Eliçabide avait une sœur qui servait en qualité de femme de chambre dans une petite commune voisine de Bordeaux; il engagea Marie Anizat à venir y coucher le 9 mai, et de là, ils devaient prendre le lendemain la diligence de Paris.

Ils partirent en effet, vers huit heures du soir, Marie Anizat, sa fille Mathilde, et lui. Après avoir parcouru la grande route, ils la quittèrent pour prendre un petit chemin tortueux et dominé par des tertres; ils s'y engagèrent par un ciel obscur et chargé de nuages.

Eliçabide avait à la main un sac de nuit qu'il avait porté de Paris. Arrivé à la hauteur du bois situé sur l'un des bords du chemin, il s'arrêta un instant, ouvrit son sac de nuit, y prit un marteau, rejoignit Marie Anizat et sa fille, qui l'avaient devancé de quelques pas, frappa tour à tour et à coups redoublés Mathilde et sa mère, les étendit l'une et l'autre à ses pieds, leur coupa la gorge avec un couteau, puis alla s'asseoir non loin de leurs cadavres.

Bientôt il se leva, il mutila le visage de Marie Anizat de manière à la rendre méconnaissable; il déchira et arracha les vêtemens des deux victimes; il prit dans ses bras le corps de Marie, traversa le bois qui borde le chemin, et jeta dans un ruisseau voisin le cadavre mutilé; puis il alla porter celui de Mathilde dans le même ruisseau, à mille pas de distance. Après cela, il revint sur le théâtre du crime; il fouilla dans son sac de nuit, changea de costume, et attendit le jour pour rentrer en ville.

Il y rentra en effet, et sur les bruits qui se répandirent bientôt du double assassinat commis la veille, Eliçabide fut arrêté comme nous l'avons rapporté au commencement, et renvoyé devant la cour d'assises de Bordeaux, sous la prévention du triple assassinat que nous venons de raconter.

La connaissance du caractère d'Eliçabide, de sa position, de son éducation, de toutes les circonstances qui avaient précédé ses crimes, devaient appeler sur lui une vive attention; aussi, une foule considérable assiégea, dès le matin du 9 septembre, les portes de la cour d'assises, où devait comparaître ce même jour Eliçabide. Des dames en grand nombre occupaient une partie du prétoire; l'autorité chercha même à entourer les débats qui allaient s'ouvrir de toute la solennité que semblaient mériter les crimes, le caractère et l'éducation de l'accusé. De nombreuses compagnies de troupes avaient été placées aux abords et dans l'intérieur du palais de justice.

Lorsque Eliçabide fut introduit au milieu de cet appareil extraordinaire, tous les regards se portèrent sur lui. Il était mis avec une sorte de recherche, et même de coquetterie; il portait une redingotte brune, un col blanc rabattu sur une cravate noire. Sa figure ronde et fraîche était encadrée dans un collier de barbe noire; l'embarras qu'il éprouvait, aussi bien que la curiosité dont il était l'objet, lui fesaient souvent porter la main à ses cheveux, comme s'il eût voulu se soustraire aux regards qui l'observaient.

Il écouta avec calme tous les détails de ses crimes, analysés avec soin dans l'acte d'accusation; mais lorsqu'il eut à entendre le récit relatif à l'assassinat de

Marie Anizat et de Mathilde, sa physionomie fut bouleversée, il s'assit sur son banc, et essuya souvent la sueur qui se répandait sur son front.

Aux questions qui lui furent adressées sur Marie Anizat, il répondit :

« Il y avait entre elle et moi un engagement mutuel qui devait être caché à tout le monde; elle savait aussi que je devais partir pour Paris : J'y allais pour me créer des moyens d'existence. »

On lui demanda si son intention était de s'unir à elle.

« Jamais, connaissant Marie, dit-il, je n'aurais eu le courage de lui faire des propositions déshonnêtes; mais j'avais une idée... (puis il ajouta avec embarras.) Toutes les fois que je pensais *amour*, je voulais dire *mort*. »

On l'interrogea sur les motifs qui l'avaient engagé à faire venir Joseph Anizat à Paris.

« C'était pour obliger Marie, répondit-il; il avait tous les petits défauts de son âge. Joseph était difficile à gouverner; elle m'écrivait d'ailleurs que si cet enfant vivait près d'elle, elle ne serait pas heureuse. »

« Lorsque, le 7 janvier, poursuivit-on, vous écriviez à Marie Anizat, aviez-vous le projet de faire périr l'enfant ? »

« Du tout; le projet de cette mort m'est venu par hasard : j'ai des jours de maladie noire; mes bonnes idées alors ne tardent pas à se décomposer. Dans le moindre succès, je vois toujours bonheur et avenir, mais le moindre revers me pousse à l'extrême, alors. »

« Vous ne répondez pas à la question qui vous est faite, lui dit-on. »

« Au contraire, répliqua-t-il avec vivacité, je me fais l'honneur de vous dire que j'y réponds parfaitement. Toutes ces idées de vie et de mort se succèdent par intervalle dans ma tête; la mort de Joseph n'a été arrêtée qu'au moment de son arrivée : c'étaient des divagations noires qui disparaissaient en santé. »

Sur une nouvelle question qui lui fut adressée, il s'encouragea dans ses idées et ses préoccupations meurtrières.

« Un homme estimable, un père de famille que je pourrais nommer au besoin, dit-il, a fait naître en moi cette mauvaise pensée; mais elle venait et passait. Lorsque je ne suis pas malade, je suis comme un autre homme; mais lorsque je le suis, non seulement j'assassinerais, mais je ferais sauter le globe comme un marron cuit (mouvement dans l'auditoire)... Il garda un moment le silence, puis il reprit : — Un jour, par exemple, devant M. G..., je parlais des inconvéniens du mariage; il me dit, entr'autres choses : les inconvéniens du mariage! bah! Quand on est embarrassé d'une femme, on s'en débarrasse en la tuant, en lui coupant la gorge, et tout est fini. (Nouveau mouvement.) Cette idée germa dans mon esprit; c'est comme une étincelle qui embrasa mon état maladif : plus tard je me repentais. »

Comme on l'interrogeait sur le meurtre du jeune Anizat. « Je prie la cour, dit-il, de me dispenser d'entrer dans de pareils détails. » Et sur de nouvelles instances, il répondit :

« Je ne quittai pas Joseph au restaurant; il me dit qu'il souffrait, je le fis alors promener. Ce fut durant cette promenade que, dans mon esprit, il s'opéra un je ne sais quoi qui partit comme un *cric* de ressort, et je trouvai l'enfant merveilleusement disposé à mourir : je le tuai avec tout l'accompagnement des circonstances que vous avez entendues... J'étais quelquefois, ajouta-t-il, plongé dans des méditations qui disparaissaient comme un nuage. J'ai été souvent entraîné à faire le mal dont je ne me serais pas cru capable. »

Sur la question qui lui fut adressée, s'il prétendait avoir obéi à la fatalité.

« Non, répondit-il; la fatalité! je n'y crois pas, mais je me connais et je me suis dit cent fois : Mon pauvre garçon, depuis ton enfance, tu en es là. J'aurais pu commettre ce meurtre tout aussi bien à quinze qu'à trente ans. »

Enfin, il ajouta, en accompagnant ses paroles d'un geste décidé :

« J'aimais Marie autant que j'aimais Joseph avant sa mort, mais je la trompais par des espérances qui ne pouvaient se réaliser; Je voulais la rendre parfaitement heureuse avant de lui ôter la vie.... J'ai déclaré d'abord que c'était ma position qui m'avait décidé, parce que j'avais peur des malédictions publiques. Je ne voulais pas paraître si horrible; je m'étais persuadé que les hommes ne me comprenaient pas. Aujourd'hui, s'ils ne me comprennent pas, tant pis. En accomplissant mon projet, j'avais une idée que je n'ose pas dire; je voulais être *philanthrope*, je voulais que la mort fût instantanée. J'avais fait une chûte dans mon enfance, et je me rappelais combien j'avais souffert; ces souffrances, j'ai voulu les épargner à Joseph : *pauvre enfant, il est au ciel!...* Après la mort de Joseph, ma première pensée, comme auparavant, fut pour Marie. »

Après cet interrogatoire, de nombreux témoins vinrent confirmer toutes les circonstances relatives aux crimes de la Villette et d'Artigues. Quelques-uns parlèrent du caractère d'Eliçabide : « Il avait un caractère sombre, » dit le curé Saint-Gecily, qui avait été son professeur de philosophie. « Eliçabide me dit une fois qu'il avait des vertiges, » déclara M. Toulouse.

M. le directeur du séminaire de Bétharram déposa que : « Souvent Eliçabide lui avait paru affecté de la position de ses parens. » Un prêtre, professeur au séminaire d'Oloron, dit : « Le caractère d'Eliçabide était *sombre et taciturne;* nous nous retrouvâmes à Bétharram, il me sembla que la *bizarrerie de son caractère avait augmenté.* Plus tard, à Bayonne, je fus à même d'observer que *son humeur s'était assombrie davantage.* » Un autre prêtre, M. Blez, déposa sur Eliçabide : « *Il aimait à être seul, et à éviter ainsi tout contact avec ses condisciples.* » M. Manondas, supérieur du séminaire de Bayonne, dit aussi : « *J'ai toujours été frappé singulièrement du caractère de ce jeune homme.* » Un autre, l'économe du séminaire de Bayonne, déclara : « *J'ai toujours observé chez lui une grande propension à l'isolement;* toujours retiré et silencieux, etc. » Un desservant d'une commune voisine de Bétharram, M. Casabonne : « *J'ai remarqué qu'il avait un caractère extraordinaire; il restait dans son appartement, se promenait dans sa chambre, paraissait livré à de sérieuses réflexions.* » Ainsi, les témoignages se multiplièrent; l'un disait : « *Il était grave, sérieux, mélancolique;* » l'autre : « *Il se tenait à l'écart, lisant sans cesse* » ; celui-ci

ajoutait que « *Son caractère était singulier.* » Celui-là : « *Qu'un jour Eliçabide lui avait dit qu'il avait des vertiges.* »

Malgré ces déclarations, M. l'avocat-général chercha surtout à établir que le mobile qui avait toujours animé Eliçabide, c'était l'orgueil. Il repoussa l'excuse de monomanie, et demanda, suivant l'usage, un grand exemple pour l'expiation d'un grand crime.

Me Gergerès père, défenseur d'Eliçabide, porta le débat tout entier sur l'étude de son ame et de son intelligence. Il chercha à établir d'abord la moralité d'Eliçabide, sa douceur, ses succès; puis il ajouta que le secret de ses crimes était tout entier en lui. Il lui avait demandé un mémoire, que l'accusé avait composé en effet, et en bien peu de temps : toute sa défense devait être là.

Eliçabide raconte dans ce mémoire tous les détails de son enfance et de sa jeunesse, de son séjour à Paris. Nous devons en extraire quelques passages.

« Je suis né à Mauléon, dit-il, en 1810.

» Mon père avait fait le commerce avec plus de probité que de bonheur; à mon instigation, ma famille s'était dépouillée de tout ce que nous possédions; et depuis je m'étais plus particulièrement imposé les devoirs (que du reste je remplissais déja depuis longtemps) d'être le soutien de mon père et de ma mère.

» Une demoiselle pieuse, aujourd'hui supérieure d'un couvent de religieuses, instruisit mes premières années, et cultiva dans mon cœur les premiers germes de la vertu.

» Je n'avais que huit ans, que ma tête était déja fatiguée par des lectures immodérées, faites sans guide et sans discernement.

» ....La vivacité qui m'était naturelle avait fait place à une humeur austère, à une morne tristesse, à un grand besoin de solitude, à des manières quelquefois brusques qui voilaient ma sensibilité, et jusqu'à la tendre affection que je portais à mes parens. »

Après cela, il exprime quelques pensées, inspirées par le sentiment de la misère, toujours honteuse et amie de la solitude.

« Ceux qui m'entouraient de leurs soins, de leur affection et de leurs hommages, dit-il, ignoraient profondément que lorsque j'étais triste et silencieux, j'évitais les jeux de mon enfance pour me livrer à mes rêveries solitaires, si dangereuses, et plus tard si fatales pour moi. »

Puis il ajoute une pensée commune aux organisations vives et aux natures rêveuses. « Je portais dans le secret de mon ame un monde à moi, hors duquel je n'étais jamais heureux : j'avais onze ans. »

Il décrit plus loin ces impressions rapides de tristesse, où pourraient se reconnaître bien des jeunes hommes de notre temps. « Plus tard, dit-il, quand je fus à Oloron, un petit nombre de condisciples, dont mes succès m'avaient fait une cour, me semblaient savoir seuls que je n'étais pas méchant, comme mes supérieurs semblaient le croire. Habituellement doux, obligeant, d'un commerce facile, je tombais tout à coup, sans aucun motif apparent, dans des accès de tristesse et d'humeur noire. »

Enfin, il eut aussi son temps de paix intérieure : « L'année que je passai en qualité d'élève de philosophie à Bétharram, doit être comptée parmi les plus belles de ma vie. L'amitié de mon professeur, le commerce des jeunes gens édifians et sensés, mon goût pour les abstractions philosophiques, tout contribuait à me rendre ce séjour agréable. » Mais il insiste peu sur ce bonheur. Après un assez long intervalle, esquissé rapidement, quand il arrive à Marie Anizat, il décrit, non sans quelque charme, ces témoignages de reconnaissance empressée qu'il en reçoit. « Sa satisfaction paraissait extrême, dit-il, de me voir chez elle, et de pouvoir me faire accepter de prendre quelque chose. » Et plus loin, lorsqu'ils se furent compris : « Nous ne tardâmes pas à nous communiquer nos pensées les plus intimes; nous nous jurâmes de nous appartenir l'un à l'autre. »

Quand il fut venu à Paris, quand il fut entré dans ce monde nouveau pour lui, il y éprouva des impressions inconnues. Il y a, dans la peinture qu'il en fait, une page de tristesse rêveuse et amère, et qu'il faut citer.

« La vue des bibliothèques publiques, dit-il, me fesait palpiter de joie. En me disant que tous ces livres pouvaient être à ma disposition, j'oubliais tout; j'oubliais même les premiers besoins du corps, j'oubliais qu'il fallait manger.

» Les lettres de recommandation que j'avais emportées m'avaient valu quelques politesses froides. Le désanchantement commençait; mais trop fier et trop vain pour confier à qui que ce fût mes mécomptes, je remplissais toutes mes lettres des termes de la plus grande satisfaction et de belles espérances. Je m'étourdissais sur l'avenir, que je croyais pouvoir maîtriser à ma volonté; je me livrais avec insouciance à l'étude et à l'observation des hommes et des choses.

» J'avais changé mes convictions religieuses, que je croyais trop rigides, en une douce philosophie, pleine d'indulgence et de compassion pour mes semblables, auxquels je pardonnais tout, hors l'égoïsme et la dureté.

» A mesure que mes idées s'assombrissaient, l'action d'une providence sur cette terre devenait une moquerie. Je ne voyais dans Paris, qui était pour moi un abrégé complet de ce monde, que des hommes condamnés à s'agiter; riches, pour courir après les jouissances; pauvres, pour souffrir et mourir en cherchant le bonheur. »

Ces idées expliquent par quelle gradation il était arrivé à regarder la mort comme une fin naturelle de ces stériles agitations; aussi il poursuit :

» Une mort qui frappât subite et imprévue, sans souffrances, au milieu des rêves de jouissance, me semblait le terme le plus heureux possible d'une telle vie d'étourdissement et de déception. »

Vient le dernier trait de découragement, presque de désespoir :

« Il y a en moi un mélange singulier de pénétration d'esprit et de bonhommie, d'énergie et de faiblesse, de susceptibilité et d'indulgence. Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais le dernier des hommes, pour parvenir à quelque chose dans Paris. »

Ici la position d'Eliçabide devient plus grave, et nous devons transcrire encore; la réalité vient justifier les prévisions.

« ....Les privations ne m'effrayaient pas, dit-il,

mais j'envisageais avec effroi une misère probable, tandis que je devais être le soutien de ma famille, l'appui et la providence de Marie et de ses enfans. Mes faibles ressources s'étaient épuisées rapidement; l'avenir ne se présentait plus à moi que sous les couleurs les plus sombres. Je cachais avec soin mes peines et ma détresse prochaine aux yeux de tous; rien ne paraissait troubler l'égalité de mon ame. » Puis vient la sympathie qu'éveille le malheur pour la misère des autres; puis encore le tableau des déceptions devant chaque espérance trompée; enfin, les privations les plus dures, l'indigence, l'exaltation de la faim. C'est la peinture de beaucoup d'existences, le réveil après beaucoup de rêves; écoutons-le encore :

« Mes efforts pour lutter contre les difficultés de ma position étaient infructueux; mes protecteurs étaient toujours désolés de n'avoir réussi en rien pour moi. Jamais je n'arrivais à propos pour la plus mince place, dans les divers bureaux de placement où je m'étais fait inscrire. Une partie de mes effets avaient été apportés au Mont-de-Piété; le découragement me gagnait de plus en plus; le sérieux me dominait malgré moi dans mes rapports extérieurs; de fréquens accès d'abattement et d'humeur sombre me fesaient m'enfermer dans ma chambre, sans qu'aucune instance pût me faire résoudre à en sortir. Je mangeais du pain sec, que j'arrosais d'eau de la Seine; ma tête s'affaiblissait, mon esprit ne formait aucun projet : mais après mes courses



MATHILDE ANISAT.

infructueuses, j'éprouvais je ne sais quel plaisir à visiter la morgue, pendant que la vue des cadavres soulevait mon cœur. »

Enfin, il raconte les événemens qui suivirent l'arrivée de Joseph à Paris, la mort de cet enfant; bientôt après, celle de Marie Anizat et de Mathilde : « Je frappai, dit-il, je frappai encore, je ne sais dans quel ordre »; ensuite il ajoute :

« Stupide, hébété, j'allai m'accroupir à quelques pas de mes victimes; je n'éprouvais aucun besoin de m'éloigner de ce théâtre d'horreur. La pluie qui tombait en abondance, accompagnée d'un grand vent, m'avait percé sans que je m'en aperçusse. » Tous les détails, comme on voit, sont retracés avec une fidélité qui annonce combien les impressions éprouvées au moment de ses crimes sont restées profondes : « Les aboiemens d'un chien me firent bondir. Des terreurs, comme les hommes ne m'en ont jamais inspirées, s'emparèrent de moi; la pluie me brûlait, le vent me maudissait, mon parapluie même me paraissait un spectre. Il me semblait que la nature entière parlait de mes meurtres, que les cadavres se dressaient pour m'accuser : pour la première fois seulement j'eus peur de Dieu. »

Il termine ainsi cette triste description de sa vie :

« Lorsque je fus arrêté, l'idée ne me vint pas de disputer ma tête à la justice.

» L'image de mes parens déshonorés fut la seule chose qui m'émut profondément : je demandai une plume, je fis par écrit des révélations que je n'aurais pas eu la force de faire de vive voix; les premières lignes que j'écrivis furent celles-ci : *Je ne demande aucune grâce, ma mort sera bien méritée; que l'on sauve, s'il est possible, mon pauvre père, ma pauvre mère, du désespoir que leur causeront mes horribles égaremens.* »

Ainsi finissait son mémoire, c'est-à-dire toute sa défense. La métaphysique des passions, les dispositions excentriques de l'esprit et de l'ame, les impressions éprouvées dans une sphère d'exception, la psychologie enfin, sont peu comprises devant une cour d'assises; elles n'excusent point d'ailleurs aux yeux de la société.

L'avocat-général, M. Doins, répondit par un long discours, dans lequel il n'admettait rien de la défense d'Eliçabide; il lui reprochait une nature plus vicieuse encore que criminelle; il l'accusa d'être orgueilleux, voleur, hypocrite. Certes, en présence des trois cadavres, de Marie Anizat et de ses deux enfans, l'exagération était inutile; l'accusation pouvait se dispenser de flétrir Eliçabide, de le dégrader de tout sentiment, et de nier toutes ses tortures morales; l'exagération ne pouvait être que de mauvais goût. Il suffisait de nier la monomanie, et c'était facile; après quoi il fallait livrer Eliçabide à ses juges, et laisser à chacun le soin de le comprendre. L'avocat-général se livra à une trop longue incrimination. Il est inutile de rapporter ce discours, qui n'ajoute rien à l'intelligence du caractère d'Eliçabide. Nous citerons les deux phrases qui le terminent, et qui annoncent, par la conclusion qu'elles renferment, le ton et la manière de l'accusation.

« Telle est cette cause, dit l'avocat-général, où la turpitude le dispute à la férocité; où les sentimens les plus vils semblent s'être ligués aux passions les plus atroces, pour concevoir et exécuter les plus horribles

forfaits qui aient ensanglanté les annales de nos débats criminels.

« Que votre justice, ajouta-t-il, se manifeste donc aujourd'hui dans toute sa puissance et toute son énergie : la société et l'humanité elle-même sollicitent une expiation qui soit terrible comme les forfaits qui l'ont provoquée. »

Le défenseur d'Eliçabide, Mᵉ Gergerès, trouva peut-être des paroles et un accent plus vrais. La situation était solennelle, et la justification difficile. Son début fut cependant élevé sans emphase, noble et mesuré à la fois.

« Je vous l'avoue, messieurs les jurés, dit-il, ces dernières paroles, tracées de la main d'Eliçabide : « *Je ne demande aucune grace, ma mort sera bien méritée*, » relèvent mon courage. Il me semble entendre une voix intérieure, qui me crie : « Fouille dans la conscience de cet homme, pénètre dans sa pensée, informe-toi du malheur de sa famille; remonte jusqu'à la source du sang qui coule dans ses artères; interroge ceux qui l'ont connu, et confie-toi à la justice des hommes. »

» Mais ce repentir, si énergiquement exprimé par ces mots : « *Ma mort sera bien méritée*, » suffira-t-il à la justice de la terre? Non, messieurs, je le reconnais; mais ne vous hâtez pas, avant de m'avoir entendu, de ravir à la triste humanité, cette consolante idée, qu'il peut exister un abîme entre Eliçabide et un assassin. »

Après ces paroles, il exposa toute la vie d'Eliçabide; il établit, d'après les déclarations de nombreux témoins, la douceur, la piété, la gravité, la droiture, l'excellence de son caractère, sa générosité envers ses parens pendant son enfance et les premières années de sa jeunesse. Puis, M. Gergerès, chercha à expliquer ses crimes par une cause qui ne pouvait être connue : la cupidité, la vengeance, la jalousie, ne l'avaient point dirigé : le meurtre des deux enfans et de Marie devait donc être attribué à une sorte de monomanie. Le défenseur en poursuivit la preuve dans ces nombreuses dispositions, que nous avons rapportées, et qui attestaient la bizarrerie et l'exaltation d'esprit de l'accusé. Il traita la question de monomanie d'après d'imposantes autorités, et, il faut le dire, la science vint quelquefois heureusement en aide à l'explication de cette organisation fatale d'Eliçabide. Mais cette défense, il faut le dire aussi, ne pouvait trouver d'écho pour la justification de ces trois assassinats; elle devait avoir plus de portée, lorsque M. Gergerès ajouta, en terminant :

« Sans doute, comme vous le dit M. l'avocat-général, la société ne peut par briser son glaive et rester sans défense. Qu'elle conserve ce glaive; qu'elle désarme son ennemi; qu'elle le mette dans l'impossibilité de nuire; elle en a le droit et les moyens; mais qu'elle laisse à Dieu le droit de disposer de ce que lui seul pouvait donner à l'homme en le créant.

» Faisons aussi la part du siècle où nous vivons..., les imaginations se sont exaltées... ; de là cette ambition... Tout est devenu problème; tout est resté sans espérances et sans consolations. »

Cette défense ne prévalut sur aucun point. Eliçabide fut déclaré coupable, et condamné à la peine de mort.

Il se pourvut en cassation; mais son pourvoi fut rejeté. Il se recommanda à la clémence du Roi; mais ce fut inutilement.

Le jour où dut avoir lieu son exécution, un grand concours de peuple couvrit, dès le matin, le lieu du supplice. Une heure auparavant, on vint annoncer à Eliçabide qu'il fallait mourir. « C'est bien, répondit-il, je m'y attendais; mais vous auriez pu me prévenir plus tôt. » Il écouta la lecture de l'acte qui lui ôtait toute espérance, avec un grand calme et une extrême résignation. Il supporta l'épreuve de la *toilette* avec une grande tranquillité; il reçut avec reconnaissance les exhortations et les derniers conseils de M. l'abbé Promis. Arrivé sur la place où l'échafaud se trouvait dressé, il jeta les yeux sur la foule : il entendit des hurlemens d'indignation autour de lui; quelques spectateurs battirent des mains. Eliçabide se voila la tête, et franchit résolument les marches de l'échafaud : il baisa le crucifix, se livra aux mains du bourreau; un instant après, justice était faite.

Tel a été le procès d'Eliçabide, qui rappelle celui de Delacollonge; comme lui, Eliçabide avait reçu, pour résister au crime, une éducation toute religieuse : l'un avait porté l'habit du prêtre, l'autre de l'adepte; l'un et l'autre ont choisi pour leur victime la femme qu'ils avaient aimée et qu'ils aimaient peut-être encore au moment où ils l'ont sacrifiée. Mais ce qui les distingue, c'est la différence du mobile qui les dirigea : Delacollonge céda à la frénésie, au désespoir de la jalousie et de l'abandon; Eliçabide obéit à un premier mouvement, non assez combattu sans doute, de cruauté. Le premier se laissa entraîner après tous les combats et les déchiremens de la passion à une conclusion terrible; le second n'a fait que s'abandonner à une fatale disposition d'esprit, qui ne constitue, quoi qu'il en ait dit, ni la monomanie ni la démence. Aussi leur sort a-t-il été différent. Les juges appelés dans ces causes, heureusement exceptionnelles, à pénétrer dans les plus sombres replis du cœur et de l'intelligence, et à distinguer nettement les divers degrés de la perversité humaine, leur ont fait à chacun leur part différente et méritée.

Mais, en définitive, ce qui a produit les crimes d'Eliçabide, on ne le sait trop : est-ce la monomanie du meurtre? Non, sans doute; est-ce l'orgueil, la misère, l'intérêt? Non encore; ce n'est aucun de ces mobiles isolés, et ce sont peut-être tous ces mobiles ensemble. Avec une nature passionnée et morose, une imagination exaltée, cette complète ignorance du monde et des passions où retiennent l'éducation contenue, autant que les habitudes claustrales des séminaires, Eliçabide s'est trouvé livré à des agitations trop fortes, et il y a succombé; peut-être faudrait-il dire, pour être justes envers lui, qu'il n'était point arrivé encore, malgré ses trente ans, à l'intelligence de la vie réelle. La misère, l'orgueil, et aussi l'amour, qui semblent avoir inspiré les crimes de la Villette et d'Artigues, avaient trop fortement saisi cette organisation, si disposée à recevoir avec exaltation toutes les inspirations et toutes les influences mauvaises. Il y a un mot qui trahit ce caractère; c'est la révélation de cette haine des hommes et de la société à certains momens; ce désir, suivant son langage, de faire *sauter le monde comme un marron cuit*. Mais on trouve en lui aussi des traces d'une inexpérience et d'une franchise de pensées étranges. Ainsi, lorsqu'on lui demande s'il croit avoir obéi à la fatalité, il répond avec un accent de naïve sincérité : « Je ne crois

pas à la fatalité; pendant le meurtre, je n'ai cru à rien, et en m'interrogeant, je me suis trouvé tout étonné de pouvoir dire : « *Tu en es là.* » Puis, il dit ailleurs : « *Je sais bien que je suis pour plusieurs un objet de spectacle ;* » ce qui prouve bien qu'il n'accepte pas sa position comme une occasion de triomphe; mais comme la situation sérieuse d'un criminel qui ne peut trouver de justification que dans ce cahos, si tourmenté, de son intelligence et de son ame. — On trouve même de ces mots entièrement forcés, qui accusent la faiblesse de son jugement et de son esprit : ainsi, nous n'aimons point, non pas seulement parce qu'elle est cruelle, mais parce qu'elle n'est pas vraie, cette pensée, exprimée par lui : « Je lui parlais d'amour; mais dans mon langage, *amour* voulait dire *mort.* » — Ailleurs, son instruction trahit des négligences qui annoncent une intelligence peu exercée, et qui font pour nous, d'Eliçabide, un être inachevé, quelque chose qui tient du demi-savant, et de l'impuissance ambitieuse, combattue par la misère. Son mémoire contient à la fois de l'exaltation et des fautes de style, qui décèlent une nature dont les ressorts sont forcés. Peut-être fut-ce une disposition généreuse qui, en lui fesant appeler à Paris, le jeune Anizat, ouvrit à Eliçabide cette voie fatale, où devaient succomber trois victimes; peut-être l'accuserait-on moins, s'il est vrai, comme cela est vraisemblable, que Marie Anizat ait écrit avant de lui envoyer son fils et en lui parlant de ses défauts : « Si cet enfant doit vivre auprès de moi, j'en mourrai. » Il faut dire aussi, que rien ne l'obligeait à ces crimes, et qu'il n'avait pour les éviter, qu'à déclarer son état à la veuve Anizat, ou à briser des liens qu'aucun motif ne le forçait à environner d'espérances. La vie et le caractère d'Eliçabide ne sont point faciles à comprendre et à raconter. Ses derniers momens l'ont éclairé peut-être d'un jour nouveau. Il y a à la fois quelque chose de simple, de vrai, de fort, en même temps de fier et de cruel, qu'il n'est point aisé de distinguer. Eliçabide n'a point cherché à remplir un rôle, comme on l'en a tant accusé; il s'est révélé au contraire dans toute la vérité de sa nature, sauf cette légère exagération qu'entraîne toute situation forcée par la crainte de l'échafaud. Tout le procès d'Eliçabide est là, C'était une étude morale à faire, plutôt qu'une situation dramatique à développer. Si l'on a cru devoir lui laisser l'échafaud, nous croyons qu'il n'y avait pas justice à battre des mains quand il y est monté.

Il se détache toujours, en effet, de ce sombre tableau, ce souvenir délicat, ce retour vers la mère, et qui se rencontre dans toutes les situations difficiles, avertissement presque infaillible des maux que l'on va causer; tendresse instinctive, commandée par le cœur, comme une compensation aux douleurs qu'il prépare dans l'avenir. Si au lieu de cette tendresse stérile et mortelle, il eût parlé à cette *pauvre chère mère,* de son dénuement, de sa misère profonde, du désespoir qu'il nourrissait au fond de l'ame, pour lui dire tout le vide de sa position, elle l'aurait sans doute rappelé bien vite à Bétharram. — Mais non : la vanité, même la vanité généreuse a ses lois fatales, devant lesquelles s'oublient les sentimens les plus chers. Plutôt que de s'humilier, plutôt que de revenir dans son village reprendre des travaux modestes, il devait s'abandonner à tous les vertiges et devenir trois fois assassin. Cependant, on ne sait pourquoi, mais l'on s'intéresse encore à cette nature d'Eliçabide; l'on se plaît, en parcourant quelques détails de sa vie, à retrouver en lui de bons instincts, de nobles pensées; tout cela paraît quelquefois avoir été digne d'une autre fin. Il serait consolant, au surplus, de trouver quelque justification pour la mémoire de ces jeunes et frénétiques criminels, après cette triste existence transportée hors de sa sphère, passée jusqu'à trente ans dans les chimères de l'ambition, et cette élégance trompeuse dont ils viennent porter les débris sur les bancs de la cour d'assises? — Mais, après tout, qu'importent ces appréciations, et qui pourrait s'y intéresser? quelle réhabilitation apporteraient-elles sur des noms qui n'ont à gagner que par l'oubli. La société, blessée par les grands crimes, repousse toutes ces distinctions, toutes ces analyses trop subtiles; elle confond, elle abaisse sous un commun niveau tous ceux qui l'attaquent dans ses lois les plus immuables; elle ne leur laisse à tous qu'une place à peu près pareille dans la classe des assassins.

A. Petit.

LE CURÉ DE SAVIGNAC.

C'était pendant l'année de la république qui vit s'élever quatorze armées dans le sol de la France, comme au printemps se dressent sur tous les champs d'une plaine les moissons qui ont germé dans la terre pendant l'hiver. Les contingens fournis à la levée en masse par les départemens pyrénéens, furent, en grande partie, dirigés contre l'espagnol, qui avait entamé le Roussillon. Mais bientôt les soldats de la République reprirent l'offensive, sous les ordres du brave Dugommier, dont l'œil intelligent avait compris le génie de Bonaparte. C'était une guerre terrible à soutenir contre ces peuples, dont l'imagination ardente était fortement exaltée par les récits que lui avaient fait les émigrés des excès monstrueux de la révolution. Les Français étaient pour les Catalans les ennemis de Dieu et de l'humanité, et lorsqu'un soldat républicain tombait en leur puissance, ils le fesaient mourir dans les plus horribles tortures. Cette haine implacable se manifestait souvent par les injures qu'ils envoyaient aux Français avec leurs boulets et leurs balles. « Tueurs de rois! fondeurs de cloches! » s'écriaient les Miquelets. « Esclave d'un tyran! vil capucin! » répondait le conscrit de la république. Il n'était

pas rare de trouver dans le bois, au bord des chemins, des soldats mutilés par l'ennemi qui ne fesait point de prisonniers; et les représailles que ne manquaient point d'exercer les républicains, multipliaient les horreurs de cette guerre d'extermination.

Quelques jours avant le combat où le général Dugommier devait périr, et vaincre le brave comte de Sahunion, des soldats français, attroupés sous la tente, autour d'un grand feu, écoutaient le récit des anciennes campagnes, que leur faisait un vétéran. Mais à côté des dangers de chaque jour et d'un présent si plein de gloire, le passé s'amoindrissait à leurs yeux, et des souvenirs, qu'on se rappelait autrefois avec orgueil, fuyaient de la mémoire des hommes comme les ombres de la nuit aux premiers rayons d'un grand jour. Les jeunes conscrits de la République s'enivraient de passions révolutionnaires, rêvaient la gloire de la patrie, l'affranchissement du monde, une immense carrière à parcourir. Souvent aussi des remords généreux s'élevaient dans ces ames enthousiastes et candides, quand leur apparaissait, dans toute son horreur, le tableau des cruautés qu'un pouvoir tyrannique exerçait sur la France. Les représentans du peuple obligeaient souvent ces soldats à se ranger autour de l'échafaud où l'on faisait monter les aristocrates et les prêtres, et tous ceux qu'on appelait les ennemis de la République; mais ces hideux spectacles soulevaient les antipathies de la noble jeunesse qui défendait le territoire, et sitôt que le sort lui donna un chef digne de lui commander en empereur, il fut élevé sur le pavois avec empressement, par une conjuration unanime de tout ce qu'il y avait en France de cœurs généreux. On était encore loin de cette époque au temps dont nous parlons; mais déjà, quand le soldat était rentré sous la tente, lorsqu'il ne craignait pas l'œil fauve et la face austère du représentant, il donnait un libre cours à ses sentimens d'humanité.

Les conscrits et le vétéran, dont je parlais tout à l'heure, avaient assisté le jour même à l'exécution de quelques pauvres prêtres réfractaires qui étaient tombés entre les mains de leurs compatriotes. Ce spectacle, tout hideux qu'il était, avait flatté les passions haineuses de l'un de ces enragés, qu'on appelait les bons patriotes; il n'avait pas eu compassion de ces pauvres exilés qui cédaient à l'amour de la patrie en se rapprochant du drapeau de la France, et qui venaient au péril de leur vie presser la main d'un frère. Voilà sur quel sujet l'entretien de ces quelques soldats s'était irrévocablement fixé, après avoir flotté d'abord au hasard sans but et sans dessein.

—Je ne vous le cache pas, camarades, dit un jeune sous-officier, nommé Paulin, lorsque le troisième de ces pauvres prêtres est monté sur l'échafaud, j'ai senti dans tout mon corps un froid mortel; j'ai eu peine.

—Sacrébleu! s'écrie le vieux Clampon, c'est bien la peine de s'effrayer et de s'attendrir pour des méchans capucins; quant à moi, lorsque je les vois tomber sous la guillotine, ils me produisent aussi peu d'effet que s'ils étaient de carton. Mon petit Paulin, tu m'es suspect; mais je n'en dirai rien.

—Ne te gêne pas, citoyen, reprit le jeune homme, avec calme; je dirais au représentant et au général lui-même ce que je vous ai dit: quand j'ai vu monter sur l'échafaud le troisième prêtre qu'on a guillotiné, j'ai eu peine.

—Toi! peine, lui dirent des camarades; c'est impossible: nous te connaissons. Comment diable as-tu fait?... Ah! comment, reprit Paulin, voilà! Il releva sa moustache à plusieurs reprises, et voyant que tous les camarades l'écoutaient attentivement, il leur parla ainsi:

—Quoique le vieux Clampon soit un enragé, il n'est pas espion et je vas dire mon idée: si quelqu'un n'est pas content, il me fera signe, et l'on dégaînera; parce que, voyez-vous, mes enfans, il vaut mieux arranger une petite affaire en famille, que d'aller se faire couper le cou à la parade, en présence des fourriers qui mettent votre paie dans leur poche. Comment? s'écrièrent les assistans, et Paulin continua dans ces termes:

« Du temps où il y avait un bon Dieu, pendant l'ancien régime, on avait dans chaque village un calotin, que nous appelions M. le curé. J'en ai connu qui étaient de bons sans-culottes: ils fesaient passer dans les mains du pauvre les deniers et les aumônes du riche; ils consolaient tous les malheureux qui leur tombaient entre les mains. Clampon, tu fais la grimace, je m'en fiche pas mal. Moi, qui te parle, j'ai servi la messe, j'ai été nourri, élevé, protégé, par le curé de ma paroisse, un saint homme de prêtre qui m'avait adopté pour son fils, qui m'a donné les élémens de la lecture et de l'écriture, bases indispensables de tout avancement; un brave homme enfin, oui; et tous les Clampons du régiment ne m'empêcheront pas de dire que la République française a eu tort de se brouiller avec monsieur le curé. Brave M. Delmas, va! je lui serai toujours reconnaissant. Je vous demande un peu, camarades, si cet homme n'a pas du cœur, autant que le plus crâne de vous. Figurez-vous qu'il passe tous les mois en France pour aller voir ses paroissiens. Il y a là-bas, à Savignac, près d'Ar, des vieux qui ne peuvent se déshabituer du bon Dieu; il a le courage d'aller les confesser et baptiser les petits enfans; puis il repasse en Espagne. Tous les mois, il fait se voyage d'agrément à travers les rochers et les précipices. Eh bien! mes amis, j'ai cru reconnaître ce brave homme sur l'échafaud, et j'allais me faire guillotiner avec lui, si le prêtre, que je prenais pour M. Delmas, n'eût fait un mouvement qui m'a découvert mon erreur. »

Il voulait continuer sa narration et l'éloge de son curé, mais Clampon et d'autres enragés, qui sympathisaient peu avec de tels sentimens, entonnèrent la *Marseillaise* pour l'empêcher de se faire entendre. Paulin se prit à rire de leur mauvaise harmonie, se coucha dans son lit de camp, et s'endormit malgré le refrain énergique qu'on fesait retentir à ses oreilles.

Le lendemain, à la diane, Clampon et Paulin furent désignés, avec plusieurs autres de leurs camarades, pour aller faire des reconnaissances dans la montagne. Clampon gardait rancune au jeune conscrit; et, dès qu'il l'aperçut le lendemain, il lui demanda, pour se moquer, s'il avait dit son *Pater*. Parbleu, tu m'y fais penser, dit le jeune conscrit, et s'avançant fièrement vers le plaisant, il lui récita, dans la figure, toute l'Oraison dominicale, avec des gestes et des menaces qui n'étaient pas du tout en harmonie avec la sublime prière. Clampon allait risposter par un énorme soufflet, lorsque le *garde à vous* de l'officier qui commandait le détachement obligea les deux soldats à renvoyer, dans un temps plus favorable, leurs controverses religieuses.

On avait ordre de reconnaître quelques côteaux couverts de bois, où le général croyait, avec raison, que les Miquelets s'étaient embusqués. Les soldats républicains, avec cette audace qui les poussait toujours dans les plus grands dangers, pénétrèrent fort avant dans la forêt, et la sondèrent dans toutes ses profondeurs. Après quelques heures d'une marche forcée, on fit une halte pour se reposer et se reconnaître. Clampon et Paulin pensèrent que ce moment était favorable pour reprendre la discussion au point où ils l'avaient laissée. Sans bruit et sans éclat, ils s'en allèrent à l'écart, et d'un seul mouvement, tant ils s'étaient compris, ils en vinrent aux derniers argumens. Déjà les fers étaient croisés, lorsqu'ils entendirent une voix pleine de tristesse qui chantait des psaumes dans cette solitude.

Tiens, dit Clampon à son camarade, voilà monsieur le curé qui chante pour toi l'office des morts; dépêchons-nous. — C'est lui!... c'est lui! s'écria Paulin, avec transport; et, sans faire attention à son ennemi, qui pouvait l'atteindre, il oublia sa querelle et courut vers le lieu d'où s'élevait la voix. Clampon le rappelait en vain, en l'accablant d'injures, qui, dans un autre moment, l'auraient transporté de fureur; Paulin n'entendait rien et ne comprenait pas; il allait vers cette voix touchante qui ranimait en lui de si beaux souvenirs.

La voix sortait d'une grotte, dont quelques chênes masquaient l'entrée, si bien, que le jeune homme écoutait et regardait envain, sans comprendre d'où pouvait s'élever la voix. Alors, pour être entendu de celui qu'il cherchait, et pour se faire reconnaître, il répondit aux chants du prêtre comme il le fesait autrefois dans l'église de sa paroisse. Ce moyen lui réussit, et le curé de son village, car c'était lui, se précipita vers le jeune homme qu'il avait élevé dans sa maison et chéri comme son fils. Le prêtre tint le soldat long-temps embrassé, sans pouvoir lui adresser une parole; il était étouffé par ses sanglots. Paulin lui rappelait les jours de son bonheur, sa petite sacristie avec son parfum d'encens; ses armoires en bois de chêne où il serrait ses ornemens de drap d'or et ses aubes si pures; le jardin du presbytère où il fesait quelquefois le catéchisme aux enfans; enfin, toute cette existence pleine d'un bonheur obscur, et consacrée aux œuvres d'une bienfaisance modeste. Paulin concentrait en lui les plus doux souvenirs de ce bon prêtre, qui ne pouvait se lasser de le regarder. — Ah! monsieur Delmas, disait le jeune homme, dans quel temps vivons-nous! moi qui étais si heureux de donner à manger à vos poules et d'aller faire boire votre cheval, me voilà forcé de tirer des coups de fusil aux Espagnols qui sont chrétiens et n'en valent pas plus pour cela. En prononçant ce peu de mots, il souriait et pleurait à la fois comme un enfant. — Je vois avec plaisir, lui dit le prêtre, que tu n'as pas changé et que ton bon cœur est toujours le même; mais peut-être as-tu perdu le sentiment de tes devoirs au milieu des périls de la guerre et de ces hommes qui ont chassé leur Dieu? Non, M. le curé, dit ce jeune homme, ce matin même encore j'ai récité mon *Pater* et j'allais tuer un camarade qui le trouvait mauvais, lorsque je vous ai entendu. La nuit, lorsque les feux du bivouac sont éteints, je fais un signe de croix, je dis un *Pater* pour vous de temps en temps; lorsque j'entends les cloches espagnoles qui sonnent l'*Angelus*, je pense à l'*Ave Maria*. Voyez, M. le curé, la croix que vous me donnâtes le jour de ma première communion, je la porte toujours sous mes habits.

En même temps, Paulin ouvrit sa poitrine et fit voir à son curé la croix qu'il portait à son cou. Pendant que le prêtre félicitait le jeune soldat de ses bonnes dispositions et lui donnait des conseils, tous deux se trouvèrent soudainement entourés par les hommes du détachement qui venaient reconnaître la forêt. L'officier, qui était plus corrompu que ses soldats, parce qu'il avait de plus qu'eux la philosophie de ces temps, ordonna qu'on arrêtât le conscrit et son curé. La menace terrible et les injures qui accompagnèrent cet ordre firent comprendre à Paulin et au prêtre que c'en était fait d'eux, s'ils tombaient en son pouvoir. Sauvez-vous, M. Delmas, dit le soldat; et avec une promptitude qui ne permit pas à ses camarades de l'arrêter, il le poussa dans la grotte; puis, tirant bravement son sabre, il se posa debout ferme à l'entrée, pour défendre son bienfaiteur. Il était plein de résolution et d'audace, et l'on voyait à ses regards et à son maintien, qu'il était résolu de mourir pour sauver l'homme qui l'avait soigneusement élevé.

Clampon et son officier poussaient des hurlemens d'indignation; ils se précipitèrent sur Paulin, qui recula d'un pas dans la grotte pour n'avoir à lutter qu'avec un seul adversaire, parce que deux hommes ne pouvaient entrer de front dans cette retraite. L'officier, qui était le plus furieux, engagea le premier le combat contre Paulin, tandis que Clampon et les autres, arrêtés derrière lui, l'excitaient par leurs cris, et proféraient des menaces contre leur camarade. Paulin, adroit et brave, eut bientôt donné un coup de sabre dans la poitrine à son officier; lorsque celui-ci se vit prêt à tomber, il appela au secours, et pria Clampon de le venger; mais Paulin le saisit par le bras avant qu'on vînt le lui arracher, et l'entraîna subitement dans la grotte, où il alla tomber.

Confessez celui-là, monsieur le curé, dit Paulin en reprenant son poste, et donnez-lui l'absolution, il en a bien besoin. Tandis que le combat recommençait à l'entrée de la grotte, le prêtre prodiguait ses soins à l'officier qui avait voulu le faire périr; il le relevait, fesait tous ses efforts pour arrêter le sang du malheureux : il lui adressait quelques paroles d'amitié pour lui rendre un peu de courage. Cet homme, affaibli tout-à-coup par la perte de son sang, et vaincu par tant de générosité, eut honte de lui même, et ne trouva plus ses passions de la veille pour s'en faire un appui contre la douleur et la vertu. « Ah mon Dieu! s'écriait-il, je vais mourir! Ah! Jésus, mon sauveur! c'en est fait de moi. Sainte mère de Dieu, je suis perdu, venez à mon secours. » Clampon, qui entendait ses plaintes et reconnaissait la voix de l'officier, était dans un état d'exaspération difficile à concevoir : Qu'est-ce qu'il dit, nom de Dieu! s'écriait Clampon, quelle est cette chanson-là? Vive la République! Mon officier, courage, je suis à vous.

Par malheur pour Clampon, Paulin était là : Calme-toi, citoyen, lui disait-il, dans un instant tu seras aussi bon enfant que notre officier. Ecoute : tu lui dis : vive la République; il répond : Dieu sauveur! Tu cries : vive la Liberté! il répond : Sainte Vierge. Vois, il va se confesser maintenant. — Se confesser! Jour de Dieu! s'écrièrent à la fois Clampon et les autres; ne faites pas



PAULIN SAUVE LE CURÉ DE SAVIGNAC.

cela citoyen, ou vous êtes déshonoré : Un soldat de la Raison! un philosophe! un adorateur de l'Etre-Suprême! Ne faites pas cela.—Gueulez! gueulez, mes bons amis, ajouta Paulin ; en ce moment même il s'accuse de vous avoir mis dans la tête toutes ces bêtises dont vous me rompez les oreilles.

Pendant ce colloque, la confession allait son train d'un côté, et de l'autre le combat se soutenait vigoureusement. Paulin sentait cependant ses forces s'épuiser insensiblement; les adversaires qu'il avait en tête se remplaçaient à chaque instant, de telle sorte que le jeune homme avait à soutenir toujours des attaques incessantes et vigoureuses. Son bras faiblit avant son courage, et Clampon lui porta dans le cœur une blessure profonde ; il poussa un grand cri et tomba par terre raide mort. Le prêtre courut à son secours, en même temps que les soldats républicains pénétraient dans la grotte : ils trouvèrent leur officier étendu mort par terre, les mains jointes, dans l'attitude d'un homme qui avait tourné vers Dieu son dernier regard; sa figure conservait l'expression calme et triste du repentir. Ses soldats, qui l'observaient attentivement, ne fesaient pas attention au prêtre qui embrassait, en pleurant, Paulin, mort pour sa défense. Clampon, le premier, se tourna vers le curé, qui donnait un libre cours à sa douleur : Mes amis, dit-il à ses camarades, vengeons-nous de ce prêtre, il nous a porté malheur. On approuva ce sentiment; on se mit à l'œuvre pour le satisfaire.

Le curé de Savignac eut les mains liées derrière le dos; on lui banda les yeux avec son mouchoir, on le fit mettre à genoux à l'entrée de la grotte. Clampon, le plus influent de la troupe, depuis la mort de Paulin et de l'officier, fesait au prêtre la faveur d'être passé par les armes, plutôt que pendu. La victime ne résista point, elle tendit les bras aux liens, elle présenta sa poitrine aux balles meurtrières, elle pria pour ses bourreaux; au moment où les fusils s'abaissaient vers le prêtre, on entendit assez près de la caverne un chant espagnol, que des voix puissantes jettaient en chœur vers le ciel. Les républicains s'arrêtèrent; ils étaient en danger de tomber entre les mains des ennemis; la détonnation de leurs fusils aurait sans doute attiré les Espagnols dans la grotte : le supplice du prêtre fut retardé.

La précaution était inutile; le détachement de l'armée Espagnole se dirigeait vers la retraite où les soldats républicains étaient cachés : pas moyen d'échapper

à une mort terrible. Clampon se rejeta, pâle et tremblant, au fond de la grotte : Camarades, nous sommes perdus, s'écria-t-il; les Miquelets nous ont vu entrer dans le bois, ils nous cherchent. Il se fit un profond silence dans l'obscurité, et l'on entendit au dehors et les pas et la voix des Espagnols qui allaient pénétrer dans la grotte. Le prêtre, qui était jusqu'alors resté à genoux, et s'était recueilli dans l'attente de la mort, se leva tout à coup, et dit aux soldats républicains : «Sauvez-vous, fuyez à l'instant, ou vous êtes perdus; les généraux Espagnols connaissent ma retraite, et ce détachement va s'arrêter ici. Clampon, qui voyait déja luire au dehors les armes ennemies, se croyait perdu sans ressource; il pensait que le prêtre se moquait de lui, et dans son désespoir il ne répondait pas. Le curé de Savignac fit un effort violent pour briser ses liens; et ses mains étant dégagées, il arracha de devant ses yeux le mouchoir que Clampon y avait attaché. Les Espagnols entraient dans la grotte en ce moment; aussitôt, le prêtre saisit par la main Clampon et un autre de ses camarades : Suivez-moi, leur dit-il à voix basse; faites silence, venez. Je connais une issue secrète qui s'ouvre dans les broussailles; vous pourrez vous sauver par là. Aussitôt, il les amène à pas comptés à travers les ombres, vers cette voie de salut qu'il vient de leur ouvrir. Tandis que les Espagnols s'arrêtent à considérer les deux corps étendus sanglans à l'entrée de la grotte, le bon curé rend à la vie et à la liberté ceux qui étaient au moment de devenir ses bourreaux.

Clampon et ses camarades, honteux et profondément émus, couvrirent de baisers les mains de ce prêtre généreux; il les embrassa tous et leur donna quelques conseils en leur disant adieu. Tandis qu'il rentrait dans sa retraite, les soldats républicains se hâtaient de regagner le camp; Clampon, tout confondu de ce qui lui arrivait, jurait à chaque pas. Sacré Dieu! disait-il, s'il y a seulement dix curés comme celui-là, cela portera malheur à la République de s'être brouillée avec eux.

J. Julia.

PREMIÈRE TRISTESSE.

I.

Que la vie est douce, s'écriait-il!

— « Amis, buvons encore! jeune fille, verse-nous à boire! On dit que Grasse est ta patrie? Tu portes avec toi, en vérité, quelque chose des parfums de ton doux pays; tu es toute embaumée, la belle Provençale. Fais le tour de la table; que le vin de Champagne coule à grands flots, que nos verres pleins débordent. Le vin de Champagne est le vin des poëtes... et des lieutenans. »

Les paroles du lieutenant Bruno étaient accueillies par les rires bruyans de ses camarades.

— « Amis, je suis content de vous. Les bouteilles vides sont là, qui témoignent de votre belle conduite, formant un joli pêle-mêle, ma foi, comme un escadron ennemi démonté; et cependant, pas un de vous dont le visage ait pâli, pas un dont la tête s'incline appesantie par le sommeil, ou s'agite comme celle d'un fou. Vous êtes solidement assis et droits sur vos chaises, comme sur vos selles un jour de parade. Je suis content de toi, mélancolique Vergnaud : tu as laissé sur le seuil de la porte tes rêveries d'amour, tes mensonges, pour t'asseoir avec nous, et goûter dans l'amitié et le vin quelque chose de la vie réelle. Je suis content de toi, Saint-Marc : toujours sévère et froid comme une statue antique; ton front est radieux aujourd'hui, et tes yeux brillent d'un feu nouveau. Courage, mes amis, soutenons notre belle humeur. Allons, la belle Provençale, sois leste; ne ménage pas tes petits souliers de nankin, nous t'achèterons de riches dentelles, de beaux rubans et une croix d'or. Verse-nous du vin. Cours à Eymard, le beau brun, qui t'appelle; remplis son verre jusques aux bords; ce n'est un pâle buveur, le beau galant; mais si tu me crois, ne t'approche pas trop de lui, car il aime les jolies tailles comme la tienne, les gorges saillantes comme la tienne, les lèvres vermeilles comme les tiennes; malheur à toi, si son bras s'arrondit autour de ton corps. »

— « Mauvaise langue, s'écria Eymard, c'est toi que les jeunes filles devraient fuir, car tes mielleuses paroles leur sont plus fatales que tous nos regards..... Messieurs, soyons reconnaissans, ajouta-t-il en se levant. »

Eymard était un beau jeune homme, grand, élancé, dont le front brun et uni respirait quelque chose de mâle, dont les moustaches légères, mais noires comme l'aile du corbeau, couvraient un peu les lèvres, où se jouait toujours un sourire.

— « Aux femmes! dit-il, d'une voix pleine et sonore, en élevant son verre. »

Cette proposition excita une tempête; les cris non, non; oui, oui, éclatèrent soudain. Les femmes! Ce mot jeté au milieu de nous, est comme une étincelle lancée dans un tonneau de poudre. Il y eut une véritable explosion de sentimens divers. Les bénédictions montaient vers ces êtres adorés, comme un pur encens; les malédictions tombaient sur ces êtres exécrés, comme une pluie d'orage. Toutes les expressions d'amour et de haine leur étaient prodiguées; c'était un étrange concert des mots les plus contraires. La femme est un ange, la femme est un démon. C'est un agneau, c'est un tigre. La femme est un gentil oiseau; la femme est une hideuse vipère. C'est tout ce qu'il y a d'aimable: un beau rêve, une douce rosée, un lac limpide, une

brise légère. C'est tout ce qu'il y a d'odieux; un affreux cauchemar, un brouillard malfaisant, un marais impur, un furieux ouragan. La femme, c'est le ciel; la femme, c'est l'enfer.

— « Oui, mes amis, dit Bruno; vous avez tous raison: la femme est tout cela; c'est le bien ou le mal, le beau ou le laid, selon les dispositions de notre ame. Hier je les adorais, aujourd'hui je les déteste. Hier je préférais une femme à tout le reste du monde, aujourd'hui je lui préfère mon cheval; mon cheval à la belle crinière, aux jambes de cerf, mille fois plus beau qu'elle à mes yeux; mon cheval qui hennit à ma vue, mon cheval qui m'aime, mon cheval qui ne m'a jamais trahi. Buvez aux femmes; moi, je bois à Fingal, mon compagnon fidèle, l'enfant des nuages; à Fingal qu'on a vu courir comme le vent sur le gigantesque aqueduc de la place du Peyrou; à Fingal qui, dans deux minutes, a fait trois fois le tour de l'Esplanade; à Fingal qui affronte la mer en furie sur la plage de Cette, se jouant des vagues écumeuses qui viennent se briser contre les rochers.

— « A nos chevaux, s'écria Bruno! » — « A nos chevaux, répétèrent les uns! Aux femmes, dirent les autres! »

Le tumulte était à son comble. Il y eut une confusion épouvantable de paroles, de cris, d'éclats de rire, de chocs de verres.

Les lieutenans .....* chasseurs en garnison à Montpellier, étaient joyeusement assis autour d'une table splendide, dans un des beaux jardins de la ville, fêtant la bienvenue d'un nouveau camarade qui arrivait au régiment.

J'aime une réunion de jeunes officiers. Là se reflètent déjà toutes les illusions et les déceptions de la vie. Quelques années de plus ou de moins entr'eux suffisent pour les rendre différens d'humeur. Chacun n'apporte pas une part égale de gaîté et de tristesse. A cet âge, le cœur n'a pas encore appris à se replier sur lui-même; il n'est point de secrets pour les camarades; les joies et les peines appartiennent à tous, et tous vivent de cette vie commune, étrange mélange de folles espérances, de désirs inouïs, de gaîté étourdissante, de désenchantement, de mélancolie et d'amertume. Mais vienne une fête de famille, les douces flammes de la camaraderie réchauffent les cœurs engourdis, fondent la glace qui les entoure, dissipent les nuages qui pèsent sur les têtes; l'ame ressaisit sa joie, la douce joie de ses belles années. L'amitié dispose les cœurs, et le vin de Champagne fait le reste.

Harel, le jeune officier reçu par ses camarades, était un de ces bons jeunes gens qui apportent au monde, où ils font leur entrée, un cœur aimant, ouvert à toutes les tendres émotions, un cœur qui se donne au cœur qui le veut; enfant simple et timide, tout de grace, d'amour et de candeur, qui sourit à la vie qui lui sourit, à la vie qui se découvre à lui mystérieuse et sereine comme une belle nuit d'été. Harel se sentait heureux au milieu des témoignages d'amitié de ses camarades; ils semblaient lui dire; sois notre ami, et lui se livrait à eux sans réserve. Son ame avait besoin de douces liaisons et elle se fondait déjà en sentimens d'affection. On but au nouveau venu; le bon jeune homme en fut ému jusqu'aux larmes. Les premiers épanchemens de l'amitié, ses premiers rapports sont pleins de charmes. Il en est de même de tout dans la vie; les prémices de toutes choses de ce monde respirent une délicieuse fraîcheur qui va au cœur; et puis, hélas! comme tout se flétrit!

La soirée était belle; la table avait été dressée sous un berceau de jasmin. La nuit, pour si doucement qu'elle eût fait en jetant son voile sur la terre, semblait avoir secoué les fleurs; les plus suaves senteurs se mêlaient à l'air frais du soir. Nos jeunes gens s'étaient à peine aperçus de l'arrivée de la nuit; les flammes de trois bols de punch éclairaient le berceau et jetaient sur les objets les pâles reflets du soleil couchant; seulement, s'ils levaient les yeux, ils voyaient scintiller les étoiles au travers du feuillage. Toutes les figures étaient joyeuses et prenaient une singulière expression de bonheur à la lueur des flammes rouges et azurées du punch. Harel surtout était plongé dans une délicieuse extase; ses regards étaient fixés sur les feux follets qui dansaient dans les bols, et son sourire les suivait à mesure qu'ils montaient vers le ciel.

— Que la vie est douce! s'écriait-il.

— Oui, enfant, lui disait Bruno, d'un ton moitié sérieux, moitié badin: la vie est bien douce pour toi; douce et pétillante comme la mousse rosée du vin de Champagne, légère comme la flamme du punch qui s'élève des vases d'argent. La vie! l'homme la fait douce et amère à son gré; et je crains bien qu'avec ce cœur qui bat si vîte dans ta poitrine, avec cette tête qui s'exalte, avec cette richesse de facultés dans ton organisation, tu ne dises un jour: « Que la vie est amère! »

Après le punch les camarades se séparèrent.

II.

Elle leva vers lui ses yeux et laissa échapper un sourire.

Harel avait pris dans la grand'rue un petit appartement frais, riant, meublé avec goût. Mais ce n'était pas ce qui lui importait le plus que l'élégance d'un appartement; le point essentiel pour lui était un joli voisinage. Quand un jeune homme vient occuper un nouveau logement, son premier acte de possession est de s'établir à la fenêtre, portant de là ses yeux sur toutes les fenêtres voisines, plongeant ses regards dans les maisons, interrogeant tout ce qui s'offre à sa vue pour savoir si dans son horizon ne respire pas une jeune et belle personne. Harel n'avait pas manqué de faire sa reconnaissance, et ses découvertes étaient des plus intéressantes. Il avait vu une charmante femme assise près d'un balcon, balançant sur ses genoux son enfant pour l'endormir; une gentille grisette dans une mansarde, qui venait faire sa toilette devant sa petite glace et puis arrosait son basilic placé sur sa fenêtre; une foule de jeunes ouvrières qui travaillaient chez une marchande de modes, et dont les jolies mains soulevaient les rideaux de mousseline du magasin.

Le jeune officier se contentait de ces gracieuses images qui le berçaient dans un bonheur tranquille, sans porter le trouble dans son ame, lorsqu'un matin les croisées de la maison en face qui avaient été fermées jusque-là s'ouvrirent tout-à-coup et une ravissante jeune fille

parut. Ce fut d'abord une espèce de souffrance qu'éprouva Harel à cette soudaine apparition; comme l'effet produit sur nos yeux par un rayon subit d'une lumière trop vive. Bientôt le plaisir, l'admiration succédèrent à cette douleur fugitive et un bonheur inconnu se répandit dans ses veines.

De quelle contrée était-elle? A voir ses cheveux si noirs, ses yeux si noirs, son profil harmonieux, sa peau lisse et légèrement bronzée, ses joues pâles, son front brillant, on l'eût prise pour une fille du soleil, fille de volupté, esclave favorite d'un soudan. Mais l'éclat de ses yeux était tempéré par une profonde rêverie, son sourire adoucissait l'expression un peu sauvage de ses traits, le charme de la pudeur dont elle était revêtue effaçait les impressions que faisaient naître les attitudes molles et voluptueuses de son corps. C'était une fleur des brûlans climats cultivée avec soin sous un ciel moins ardent; c'était une enfant du désert qui avait été allaitée par une française: telle se présentait à l'imagination, la belle étrangère.

Sa toilette du matin d'une simplicité charmante mérite qu'on la décrive. Tous ses grands cheveux réunis au-dessus de sa tête concouraient à former une magnifique couronne; pas une seule boucle qui jetât sur son beau front l'ombre la plus légère; seulement deux crochets déliés et noirs comme l'arc de ses sourcils s'arrondissaient sur ses joues. Une large robe de bazin blanc, garnie de dentelles couvrait soigneusement tout son corps; un ruban jaune négligemment noué autour des reins dessinait sa taille élancée comme le jeune palmier. Une fine collerette entourait son cou gracieux, et de jolies manchettes cachaient presque entièrement ses petites mains blanches et effilées. — « Oui, maman, je suis ici, » dit-elle, en élevant la voix, répondant à une voix qui semblait venir de l'intérieur de la maison.

Ces mots furent doux à l'oreille d'Harel comme les notes harmonieuses sorties d'une flûte de cristal. Il était resté immobile tout yeux et tout oreilles pour elle seule. Son régiment serait passé ventre à terre sous ses croisées qu'il ne l'eût ni vu ni entendu. Une nouvelle puissance de son ame venait de lui être révélée.

La jolie voisine jeta un regard dans la rue, porta ses yeux autour d'elle, mais ne les arrêta pas sur Harel. Que ne donnerait-il pas cependant pour être aperçu? Afin d'attirer son attention, il imagina d'agiter les rideaux de sa croisée et de faire grand bruit avec la jalousie. Sans doute la jeune fille comprit son manége; elle leva vers lui ses yeux et laissa échapper un sourire. Ce sourire remua toute l'ame du pauvre jeune homme. Mais lorsqu'elle vint à quitter la fenêtre, il lui sembla que quelque chose s'était séparé de lui. On l'eût pris pour une statue; il attendit long-temps, elle ne revint pas; tout dans la chambre vis-à-vis resta muet et immobile. Alors Harel poussa de profonds soupirs.

— « Peut-être ne la verrai-je plus, disait-il, avec tristesse; et désormais sans elle, hélas! que sera la vie pour moi! »

III.

Elle posa ses magnifiques plumes blanches, son collier de perles, son écharpe soyeuse.

Le soir! heure charmante où les étoiles timides épient le dernier sourire du crépuscule, où la lune sérieuse se montre sur la colline sombre, comme la déesse du silence! heure mystérieuse, où l'homme pleure et prie, où les vents gémissent comme des ames qui passent dans l'air, où les météores s'élèvent de la terre et dansent mélancoliquement sur les tombes, où une voix lointaine est une mélodie qui enchante le rêveur solitaire, où le bruit d'un oiseau qui s'envole, le frémissement de la feuille nous agitent de vagues terreurs! C'est le soir qu'autour des villes on voit errer à pas lents des couples d'amans, les bras entrelacés, cherchant l'obscurité et maudissant la clarté de la lune à qui ils doivent peut-être leurs douces langueurs. C'est le soir que les femmes parées de fleurs et de diamans apparaissent à nos yeux si brillantes et si belles qu'on les dirait venues avec la nuit du séjour des songes. Heure silencieuse, où les ames s'appellent et se répondent, où les soupirs sont mieux entendus!

A cette heure se révèle toute la grandeur et la beauté simple de la promenade du Peyrou. Alors paraissent dans leur harmonie, et la grande place élevée dans un air pur, vaste solitude, où nul obstacle n'arrête vos pas, où rien n'intercepte vos regards qui embrassent un immense horizon depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées, et les allées basses plantées de beaux marronniers, où errent les amans comme des ombres élyséennes, et le superbe aqueduc qui court à pas de géant vers la colline lointaine, et dont la lune éclaire la fuite magnifique, et le château d'eau dont les marches sont couvertes de groupes de jeunes filles et de jeunes gens faisant retentir l'air de leurs chansons, et qui s'élève au-dessus de tout le monument, comme une riche couronne.

Harel vint le soir au Peyrou promener ses rêveries. Dès qu'il eut passé ses belles grilles de fer, comme s'il fût entré dans un temple consacré à l'amour, il sentit s'augmenter les langueurs de son ame. Tout ce qu'il voyait là respirait ce bonheur indicible d'être deux. Il s'assit sur un banc solitaire de la vaste place; de doux chants arrivaient jusqu'à lui, un murmure de soupirs et d'amoureuses promesses s'élevait des allées. Harel buvait à longs traits le poison de ces lieux. Ses regards suivaient toutes les femmes qui paraissaient au loin, croyant reconnaître celle qui occupait sa pensée. — Deux femmes s'arrêtèrent sur le grand escalier du château d'eau; elles paraissaient regarder couler l'eau de la cascade qui étincelait au clair de la lune comme une nappe d'argent. Leurs corps se dessinaient sur le fond azuré du ciel; l'une d'entr'elles, plus grande que sa compagne, portait sur sa tête de grandes plumes qui se balançaient mollement, et autour de son cou une écharpe légère qui se jouait au gré d'une fraîche brise. Après un moment de contemplation elles descendirent sur la place et s'avancèrent du côté d'Harel. Aux violens battemens de son cœur, il comprend bien que cette fois il ne se trompe pas: c'est Elle. Elle passe devant lui plus gracieuse et plus belle que la vierge de ses songes. Il ne l'aperçoit plus, il l'a vue franchir la grille et s'évanouir dans la nuit, et il croit encore entendre le frôlement de sa robe de soie agitée par le vent, et il croit voir encore son doux fantôme passer et repasser devant ses yeux, embaumant l'air qu'il respire.

Une heure après, Harel était dans sa chambre, espérant voir paraître, un instant, sa jolie voisine à la

croisée. Le fracas de la ville s'était appaisé, la nuit était venue; la vie, le mouvement qui avaient quitté la rue, semblaient s'être retirés dans les maisons; mais la chambre de l'étrangère était toujours silencieuse. Harel attendait dans une vague inquiétude; un sentiment douloureux, qu'il ne pouvait définir, se glissait dans son cœur. Ses yeux constamment fixés sur la chambre en face, dont les croisées étaient restées ouvertes, finirent par apercevoir dans l'obscurité un corps blanc qui par momens prenait une forme humaine, et qui tantôt se mouvait et tantôt restait immobile. C'était la jeune fille debout qui le regardait; puis c'était la jeune fille assise, prêtant l'oreille à quelqu'un qui lui parlait; ces images s'évanouissaient et renaissaient tour à tour pour tourmenter son ame.

Mais une lumière se répand par degrés dans la chambre; le corps blanc, l'objet des visions fantastiques d'Harel s'éclaire; ses formes humaines s'effacent; ce n'est plus une femme, ce n'est qu'un fauteuil, un fauteuil inerte avec ses grands bras insensibles. La chambre est bientôt inondée de clarté; une femme entre, tenant une lumière à la main; elle est suivie de la jeune fille éblouissante de parure et de beauté. Qu'elle parut belle aux yeux d'Harel dans tout son éclat! et cependant le plaisir qu'il éprouvait à la voir ainsi n'était pas sans un mélange d'amertume. Tout en elle paraissait si étrange! Quelle était-elle, enfin? D'où venait-elle si brillante ? On eût dit une ravissante danseuse toute parée pour un ballet-féerie.

Elle posa ses magnifiques plumes blanches, son collier de perles, son écharpe soyeuse.

— « Que tout cela me gêne, dit-elle, d'un ton mélancolique. Maman est folle de me faire ainsi habiller pour recevoir ce vieux monsieur! »

Elle vint à la croisée. — « Oh! qu'il me tardait de respirer cet air si bon. Comme le ciel est pur! Laissez-moi, Rose, bon soir. »

— « Bon soir, mademoiselle Anna. » Et la porte se ferma, et la jeune fille resta seule.

Elle s'assit près de la fenêtre, appuya son bras sur la balustrade en fer, pencha sa tête sur sa main et parut se plonger dans une profonde rêverie. Les regards d'Harel restèrent suspendus à leur idole. Ce n'était plus une illusion, c'était bien l'adorable jeune fille, le délire de son ame. Il n'y avait dans la rue que la lueur diffuse de la lune qui ceignait de sa tremblante clarté le haut des maisons; et bien que la chambre de l'étrangère fût éclairée par une lampe, son visage était dans l'ombre. Harel cependant ne perdait rien des gracieux contours de son corps, de sa molle attitude, de la pose mélancolique de sa tête. Parfois, dans les mouvemens de la jeune fille, un rayon de lumière venait effleurer son front, et ses reflets, dans leurs capricieux effets, répandaient un nouveau charme sur son visage. Le silence était profond dans la rue; Harel ne respirait pas, il prêtait une oreille avide aux soupiers d'Anna, au souffle qui sortait de sa poitrine; et lorsqu'il lui semblait que les regards de la jeune fille rencontraient ses regards, il sentait son ame venir sur ses lèvres et voler vers elle. Il eût voulu cependant rompre ce délicieux silence; il essaya plusieurs fois de lui adresser la parole; mais la voix expira dans sa bouche, il resta muet de plaisir et de crainte. Les lumières qui éclairaient l'intérieur des maisons, peu à peu s'étaient éteintes: tout paraissait enseveli dans le sommeil: eux seuls veillaient. Oh! sans doute leurs ames durent se parler et s'entendre; la distance qui les séparait fut facilement franchie par elles; elles se virent et s'embrassèrent. Anna s'était assise triste et rêveuse, elle se releva consolée.

Au moment où elle se retirait et qu'elle allait fermer la croisée, Harel rassembla tout son courage, et lui dit d'une voix tremblante :

— « Bon soir, mademoiselle. »

— « Bon soir, monsieur, répondit-elle, visiblement émue.

Harel, en prononçant son bon soir, avait éprouvé un si grand trouble, qu'à peine il avait entendu la voix de la jeune fille. Cependant cette voix vint résonner doucement au fond de son cœur.

Un grand rideau blanc s'était abattu devant la croisée d'Anna, et Harel y vit passer son ombre. Il faut avoir aimé pour comprendre combien l'ombre seule de celle qu'on aime peut avoir de puissance sur notre imagination. Bientôt cette ombre se fixa. La jeune fille avait quitté sa robe et n'avait gardé que son corset qui collait sur son corps; l'ombre parut dans ce simple appareil. Une taille fine, des bras nus, un cou charmant se dessinaient sur le rideau. Les bras se levèrent vers la tête avec grâce, une main détacha un peigne et aussitôt une longue chevelure tomba. Puis les mains passaient derrière le dos; les bras allaient et venaient par un doux mouvement, conduisant un léger cordon qui s'allongeait toujours. Harel était dans le délire, comme sous l'empire d'une enivrante magie. L'ombre se déplaça, et bientôt après la lumière aussi disparut. Mais lui regardait toujours; son ombre adorée était toujours devant ses yeux. Toutes les brises de la nuit ne pouvaient chasser cette brûlante image. Cependant elles vinrent se jouer dans ses cheveux et rafraîchir sa tête; elles semblaient murmurer à son oreille le doux bon soir de la jeune fille. — Bon soir, monsieur. — Ses sens s'assoupirent, il s'endormit en souriant à cette ombre qui fuyait peu à peu devant lui et en murmurant de son côté : Bon soir, mademoiselle.

Harel passa la nuit sur sa fenêtre pour ne point interrompre le cours de ses doux rêves, et il les continua dans son sommeil. La fraîcheur du matin le réveilla. Tout était calme dans la rue, les étoiles pâlissaient au ciel, les toits des maisons, les cheminées commençaient à se colorer des reflets de l'aube. Les yeux d'Harel, à peine ouverts, se portèrent sur la chambre d'Anna.

— « Elle dort, dit-il; que son sommeil soit paisible! Légers esprits de l'air, volez dans son alcove, secouez sur son oreiller vos ailes chargées de la fraîcheur de l'aube, des premiers parfums du jour. — Mais, non; s'il m'était permis d'y pénétrer, je voudrais y respirer la douce chaleur qui s'émane de ta couche; s'il était donné à mes lèvres d'effleurer tes yeux, ton front, ta bouche, j'aimerais mieux y humer les parfums de ta peau moite et chaude, la suavité de ton haleine. J'attendrais le jour sans t'éveiller pour te voir dormir du sommeil des anges, pour contempler ton céleste visage. Lorsque tes yeux s'ouvriraient à la lumière, j'obtiendrais ton premier regard, ton regard tendre et plein de langueur, si, comme moi, tu avais fait de doux rêves.

Et dans ce moment où ton ame serait toute aux impressions du sommeil, des rêves de la nuit, de la beauté du jour, des allarmes de ta pudeur, je te dirais que je t'aime.... »

Le son des trompettes se fit entendre au loin; le vent du sud-ouest, dans le silence de la nuit, porta de la caserne le bruit des fanfares. Harel jeta un dernier regard sur les croisées voisines, et courut à la caserne où son service l'appelait.

IV.

Ah! mon Dieu, dit-elle, ayez pitié de moi, car je suis bien malheureuse.

Il était midi environ lorsque Harel rentra dans sa chambre. Les jalousies des croisées étaient baissées, des vases de fleurs étalaient leurs riches couleurs sur la cheminée; un demi-jour, une fraîcheur délicieuse, de douces odeurs, tout semblait s'harmoniser avec ses intimes pensées. Mollement couché sur un canapé, il repassait longuement dans sa mémoire tous les souvenirs, toutes les émotions de la veille; et bien qu'il dit encore: « que la vie est douce! » il trouvait au sein de son bonheur un fond de tristesse. Les informations qu'il avait prises sur la jeune fille et sa mère, avaient été à peu près sans résultat. Il avait appris seulement que ces dames n'étaient pas de la ville et qu'elles y étaient arrivées depuis peu. — Elle a sa mère avec elle, pensait-il, et cette idée tranquilisait un peu son ame.

Une vieille femme de ménage, qu'il n'avait pas encore questionnée, vint dans ce moment dans sa chambre. Harel lui demanda s'il connaissait les dames du voisinage.

— « Non, répondit-elle, elles ne disent pas qui elles sont; ce n'est pas un bon signe..... »

— « Que voulez-vous entendre, reprit Harel, en jetant sur elle un regard mécontent? »

— « Rien, rien, c'est sans mal penser que je dis cela..... »

— « Je voudrais bien les connaître..... »

— « Oh! vous pouvez vous présenter sans crainte; elles ne demandent pas mieux, je crois »; et la vieille sortit en souriant malicieusement.

— « Ces vieilles sorcières ont des paroles qui vous torturent le cœur, dit Harel, en suivant des yeux la femme de ménage, jusqu'à ce qu'elle eût fermé la porte de sa chambre. »

— « Il faut absolument que je sache quelle est cette enfant. » Sa tête s'exaltait; et comme un homme qui veut échapper à la froide réflexion de la raison, il descendit précipitamment dans la rue, la traversa, entra dans la maison en face.

Qui n'a suivi ainsi une impulsion soudaine? qui n'a donné, tête baissée, dans une subite résolution? Tout-à-coup cette fougue qui vous emportait se calme; ce sang si chaud et qui courait si vite, se congelle dans les veines; on est tout de glace. Harel n'était pas encore arrivé au dernier degré de l'escalier qui conduisait chez ces dames, qu'il ralentissait sa marche, et lorsqu'il se trouva en face de leur appartement, ses jambes fléchirent sous son corps, et il sentit tout son courage s'évanouir. Sa démarche lui paraissait légère, inconséquente, absurde. Il allait redescendre bien vite l'escalier, lorsqu'il s'aperçut que la porte d'entrée de l'appartement était entr'ouverte; il fit encore deux pas et il vit une porte vitrée qui communiquait de l'antichambre à la première pièce. Alors, tremblant comme la feuille, doucement, bien doucement, il poussa un peu la porte d'entrée, passa la tête, puis le haut du corps, et finit par se glisser tout entier dans l'antichambre, retenant bien son haleine, et se soutenant à peine sur la pointe des pieds. Il put voir la jeune Anna assise près d'une table, occupée à un ouvrage de broderie. Les paroles de la vieille lui revenaient à la pensée; mais la vue de cette enfant si calme et souriant, en murmurant quelques mots d'une chanson d'amour, dissipait son inquiétude. Cependant la jeune fille a cessé de sourire; son ouvrage échappe de ses mains, un léger nuage a obscurci son front et l'a rendu rêveur. Elle prend un livre comme pour chasser de tristes idées, mais le livre qu'elle a ouvert aussitôt se referme. Elle se lève; son doigt distrait a touché en passant une guitare, qui jette quelques sons harmonieux dans la chambre. Anna vient devant sa glace, et là elle semble avoir oublié sa tristesse; elle sourit à son image, elle prend dans un écrin son beau collier de perles, le place sur son front comme un diadême, et se contemple; puis elle met des fleurs çà et là dans ses cheveux, à sa ceinture. Etait-ce coquetterie? était-ce jeu d'enfant? oh! n'est-il pas toujours un peu des deux dans le cœur d'une femme? Il y a tant de grâce dans sa petite vanité, que cette vanité même plaît à Harel.

Mais tout-à-coup l'enfant arrache les fleurs de ses cheveux, et les jette loin d'elle; son visage a pâli à une soudaine pensée; son sein s'est gonflé de soupirs, de grosses larmes ont coulé sur ses joues.

— « Ah! mon Dieu, dit-elle, en se précipitant à genoux au milieu de la chambre, ayez pitié de moi, car je suis bien malheureuse! »

Elle inclina sa tête et cacha son visage dans ses mains.

Ce passage subit du calme d'une joie enfantine à l'expression d'une vive douleur, fut pour Harel un coup cruel. Il avait tant de plaisir à suivre le mouvement d'inconstance de ce jeune cœur! mais ce cri de détresse vint tout-à-coup déchirer son ame.

Dans ce moment il entendit parler à la porte d'entrée, il n'eut que le temps de se blottir dans un coin, et il vit passer une dame suivie d'un homme de soixante ans environ.

— « Anna, dit la dame, remercie monsieur des bontés qu'il a pour toi; il t'apporte une parure magnifique.

— « C'est peu, dit celui-ci, d'une voix cassée, pour mériter l'amitié de mademoiselle. »

— « Voyez, comme elle est enfant, poursuivit la mère, elle a mis un bandeau sur son front. Laisse-le, laisse-le; il te sied à merveille... Monsieur, voulez-vous passer dans cet appartement? »

Puis Harel entendit la mère qui disait tout bas à sa fille :

— « Qu'as-tu donc! tu es toute tremblante.... Tu as encore pleuré. Je ne suis pas contente.... » Bientôt, n'entendant plus rien, il profita de ce moment pour s'échapper.



LE VIEILLARD PRÉSENTE UN ÉCRIN A ANNA.

Il rentra chez lui dans un trouble qu'il ne pouvait définir. Les pleurs de la jeune fille sont tombés dans son cœur; il voudrait ne point s'arrêter aux paroles de la mère, et il les roule sans cesse dans son esprit; il craint de sonder son ame et d'y trouver des doutes affreux.

Harel alla le soir au Peyrou, il ne vit pas Anna; il rentra dans sa chambre, il ne la vit pas non plus à sa croisée; elle était déja fermée. Lorsque vint la nuit, avec son cruel silence, lorsque minuit sonna, lorsque cette heure solennelle plana sur la ville endormie, et qu'il se vit seul, toujours seul, il s'abandonna entièrement au désespoir.

— « Où es-tu, Anna? disait-il : oh! fais entendre un mot, un son, et je serai content. »

Mais rien, rien que le timbre mélancolique de l'horloge qui répète minuit.

Harel se jeta sur son lit, et l'inonda de larmes en appelant : « Anna! chère Anna! »

V.

Il fixa Anna, la vit pâlir et tomber dans les bras de la petite Marie.

Harel passa une cruelle nuit dans une insomnie délirante; il lui semblait que tout ce qu'il avait aimé s'éloignait de lui et lui disait adieu. Adieu lui disaient ses jeunes années si calmes et si pures, adieu lui disait le doux sommeil de l'adolescence, adieu lui disaient ses rêves enivrans; la troupe ailée de figures gracieuses s'envolait, et il restait seul avec sa douleur. Cependant ses yeux se fermèrent sur le matin, et un songe étrange lui vint : c'était dans la matinée d'un beau jour, les croisées de sa chambre étaient ouvertes, la lumière et la fraîcheur y entraient librement. La jeune fille qui troublait son sommeil vint en volant se poser comme une sylphide sur sa croisée, puis descendit avec grâce dans sa chambre et glissa légèrement sur le parquet. Harel, nonchalamment couché sur son canapé, lui fesait signe de venir; elle riait et lui disait *non* en remuant la tête et en folâtrant. — « Enfant, lui disait alors Harel, tais-toi, ta gaîté m'afflige; je suis prêt à verser des pleurs; viens, ne joue pas ainsi, viens près de moi; » et l'enfant répondait toujours *non*.... Puis Harel voulut la saisir; mais elle s'échappa de ses mains comme un oiseau; d'un vol léger elle traversa la rue, et alla se poser sur la fenêtre voisine, souriant et à son tour faisant signe à Harel de venir. Harel la regardait avec enivrement : il sentait son ame qui s'élançait vers

elle et enlevait son corps; ses pieds en effet ne touchaient plus le sol, et ayant pris son essor, il vola aussi vers la croisée voisine; mais lorsqu'il y arriva, la jeune fille était de l'autre côté de la rue, souriant sans cesse et l'appelant. Mille fois il traversa ainsi la rue, et toujours la malicieuse enfant était du côté opposé. Brisé à cette poursuite, désespéré, il revint tristement dans sa chambre, et son lutin y fut aussitôt que lui. Alors Harel courut à sa croisée et la ferma, comme vous feriez pour attraper une hirondelle qui, par aventure, serait entrée dans votre chambre; et l'oiseau captif alla se réfugier dans un coin. Harel prit l'aimable fille par la main et l'entraîna vers le canapé; sa poitrine se remplissait de voluptueux désirs à la vue de ses charmes, de sa ravissante pudeur. Elle s'avançait belle et honteuse, comme on nous peint Eve, tentée par le serpent, rougissant tout-à-coup de se voir nue. Mais lorsque Harel l'attira à lui, lorsqu'il jeta ses bras autour de son corps, il n'étreignit qu'une mendiante, jaune et maigre, couverte de taches noires, et qui tombait du haut mal. En vain voulait-il s'arracher à ses hideux embrassemens; des bras décharnés le pressaient contre une poitrine flétrie, une bouche empestée se collait à sa bouche....

Il se réveilla en poussant des cris étouffés, une sueur froide ruisselait de son front; en ouvrant les yeux, il vit près de son lit la vieille femme de ménage, comme son mauvais ange, qui riait de ses tourmens.

— « Qu'avez-vous, lui dit-elle, vous êtes bien agité? il est déja tard. »

Harel, encore sous l'empire des horribles impressions de son rêve, sauta de son lit, la saisit par le bras, en lui disant :

— « Dis-moi, tu es une sorcière; oh! je t'en prie, dis-moi ce que tu sais de cette jeune fille, je te donnerai de mon sang pour tes mystères. »

— « Qu'ai-je à faire de votre sang? répondit la vieille. »

— « Eh bien! de l'or, dit Harel : raconte-moi tout et voilà ma bourse; mon repos en dépend. »

— « Oh! puisque votre repos en dépend, reprit-elle, en acceptant la bourse, je vais tout vous apprendre. Sachez que c'est une horreur. La jolie voisine a reçu cette nuit un homme chez elle; sa mère l'a vendue à un vieillard. »

— « Tu mens par la gorge, suppôt de l'enfer, s'écria Harel, en la saisissant violemment au cou avec les deux mains. »

— « A l'assassin! cria la vieille; et lui appliquant les deux poings sur la poitrine, elle le repoussa avec une force inouïe.

Harel alla tomber sur une chaise.

— « Il m'aurait étranglée, le bourreau.... disait la vieille, toute palpitante d'effroi et de fureur, en gagnant la porte. »

— « Oh! ayez pitié de moi, lui dit Harel, avec un soupir déchirant qui sortait du fond de ses entrailles et inclinant sur sa poitrine son visage livide et inondé de larmes.

La vieille femme s'arrêta.

— « Vous n'avez aucun intérêt, n'est-ce pas, à me torturer le cœur? Avez-vous dit vrai? »

— « Sainte Vierge! pourquoi voulez-vous que je mente? Si j'avais cru vous causer tant de peine... »

— « Non, non; il vaut mieux que je sache la vérité. »

— « Eh bien! la vérité, je vous l'ai dite. La petite a beaucoup pleuré; mais ma foi, on donne des cachemires pour essuyer ses larmes, comme on dit. »

— « Assez, assez, merci... Laissez-moi. »

Harel, navré de douleur, resta long-temps anéanti dans ses sombres réflexions. Mille sentimens divers assaillaient son cœur comme de poignantes épées, et le faisaient inutilement saigner. Cet amour si jeune et si fort qui s'en était emparé résistait à toutes les attaques; après l'indignation, la haine, le mépris, le désir de la vengeance, venaient toujours la pitié, l'attendrissement. Il cherchait le moyen d'arracher cette pauvre fille à une horrible prostitution. Mais, un coin du voile que son innocence avait jeté sur le monde était soulevé. Il comprenait que l'amour d'un pauvre lieutenant serait bien léger dans la balance où le vieillard avait jeté son or.

— « Ah! malheureuse! disait-il, que tu es à plaindre, j'ai vu couler tes larmes, il n'est plus de bonheur pour toi.... Si la faim l'y avait forcée, si elle s'était vendue sous les haillons de la misère! Mais elle avait en bijoux et en robes de quoi se nourrir de longues années.... » Harel ne songeait pas qu'à cette époque de *civilisation* le luxe est un impérieux besoin.

Il porta ses regards sur cette croisée, d'où le bonheur lui avait souri un instant, elle était fermée; fermée avec un temps si beau, un air si pur; fermée comme celles des maisons où se passe quelque chose d'infâme. Que cette croisée lui paraissait triste et déshonorée! Et tout, par un singulier contraste, avait ce jour-là un air de contentement et de fête. Le devant des maisons était tendu de blanc, le pavé des rues jonché de fleurs, les femmes déja en toilette formaient des groupes charmans aux fenêtres et aux balcons; les jeunes gens allaient et venaient dans la grande-rue, les cloches sonnaient à toute volée : c'était le jour de la Fête-Dieu, le jour de la procession des Pénitens bleus. On voyait passer dans les rues des anges aux ailes dorées, de petits Saint-Jean à demi-nus, conduisant leurs agneaux avec un ruban rose; de belles Madeleines, dont les cheveux noirs descendaient jusqu'aux pieds, de jeunes filles, le front ceint de couronnes de fleurs blanches, couvertes de voiles blancs, portant devant elles de jolies corbeilles garnies de dentelles, et pleines de feuilles de coquelicots, de bleuets, et de roses des haies. Ces anges, ces saintes traversaient la foule comme des habitans des cieux égarés sur la terre; ils se rendaient à la procession. Tous ces purs parfums qui montaient de la rue ne faisaient qu'amollir le cœur d'Harel et lui rendre ses peines plus sensibles.

Mais, à sa grande surprise, Anna parut tout à coup sur le seuil de la porte d'entrée de sa maison, et leva vers lui ses yeux pleins de langueur. Sans doute elle ne trouva sur le visage d'Harel que l'expression d'un profond mépris; car elle rougit, baissa tristement la tête, et s'avança timidement dans la rue. Harel, sans dessein prémédité, descendit de sa chambre et la suivit. Il croyait remarquer en elle une démarche incertaine, furtive; tout annonçait à ses yeux une fille coupable.

Au détour d'une rue, une jolie enfant, toute habillée de blanc, courut à Anna.

— « Tu venais nous voir ? lui dit-elle. »

— « Oui, répondit celle-ci; et toi, Marie, où vas-tu si belle ? »

— « Je vais à la procession; je jette des fleurs au Saint-Sacrement, dit l'enfant, avec un céleste sourire, avec cette pureté d'ame dont un rayon brillait dans ses yeux. — Mais toi, qu'as-tu ? ajouta-t-elle, on dirait que tu as pleuré, tu es toute pâle. »

— « Ce n'est rien, dit Anna, et elle prit la petite fille dans ses bras et lui fit un baiser sur le front, en y laissant couler une larme. »

— « Enfant, s'écria Harel, si tu veux être pure aujourd'hui, vas laver ton front; sa bouche est encore chargée de la souillure du vieillard. »

En disant ses paroles, il fixa Anna, la vit pâlir et tomber dans les bras de la petite Marie; et il s'éloigna à grands pas.

VI.

Et toi, ajouta-t-elle, toi, reçois mon ame!

C'était vers une heure après minuit. Harel, sur son lit, était en proie à d'affreuses tortures; ses yeux ne versaient plus de larmes, mais son cœur en répandait de brûlantes dans sa poitrine. Plusieurs fois il avait essayé de reposer sa tête sur son oreiller et d'appeler le sommeil, mais soudain il se redressait tout effaré, l'esprit frappé d'effroyables visions. Il croyait entendre des cris plaintifs, des menaces de mort; il écoutait; le vent grondait dans la cheminée, les volets des fenêtres battaient contre les murs, les portes gémissaient sur leurs gonds. Le mistral s'était levé; Harel connaissait la cause de tous ces bruits qui le troublaient; mais, comme un enfant, il avait peur des ténèbres. Un horrible malheur menace une tête qui lui est chère, et c'est pour elle que son ame se remplit de terreurs. Le déshonneur d'Anna n'est peut-être pas consommé; mais la pauvre fille est sur les bords de l'abyme; la terre fuit sous ses pas.

Harel avait vu Anna dans le jour, assise dans sa chambre, pâle et abattue, la tête tristement baissée; elle passait rapidement la main sur son front, où se lisait un sombre désespoir; son corps paraissait brisé par la douleur, comme la tige d'une fleur après une pluie d'orage; ses yeux remplis de larmes se levaient vers le ciel pour implorer son secours, et en se levant ainsi, ils rencontraient les yeux d'Harel qu'ils semblaient appeler aussi à son aide. Puis il avait vu paraître une méchante femme; il avait entendu les éclats de sa voix sèche et vibrante; il avait vu son œil courroucé, son front hautain, et cette femme avait fermé la croisée avec colère. Flétrie, ou pure encore, Anna n'est plus à ses yeux qu'une touchante victime. L'idée des infâmes projets du vieillard éveillait toutes ses fureurs; mais avec la nuit, le danger que courait la jeune fille avait revêtu une autre forme et se reproduisait sans cesse sous une épouvantable image. Dès que les yeux d'Harel se fermaient, il voyait la malheureuse traînée sur la terre par les cheveux et égorgée.... et il entendait ses cris : « A l'assassin ! à l'assassin ! »

Harel ne put rester dans son lit; un douloureux pressentiment le porta à ouvrir sa croisée pour veiller sur Anna. La clarté de la lune inondait la rue; le mistral soufflait par bouffées; la voix lugubre du crieur de nuit se perdait dans l'éloignement; par intervalle il régnait un morne silence...

Mais ce n'est plus le vent qui mugit, ce ne sont plus les cris du garde de nuit qu'Harel entend; c'est une voix qui exprime l'effroi; une voix qui s'anime et s'irrite, une voix mêlée de pleurs et qui devient de plus en plus distincte :

— « Que voulez-vous de moi ? vous me faites horreur.... »

La croisée d'Anna s'ouvre subitement et elle se montra à demi nue.

— « Retirez-vous, dit-elle, avec l'accent du désespoir... ne m'approchez pas... »

— « On vous entendra, dit alors une voix d'homme, fermez la fenêtre, et une ombre s'avança. »

— « Scélérat ! cria Harel. »

— « C'est trop de honte, ô mon Dieu ! s'écria en même temps Anna, et elle se jeta par la fenêtre. »

— « Nous sommes perdus, » entendit-on, dans le fond de la chambre, et l'ombre disparut.

Harel courut aussitôt, mais les portes ne cédaient pas assez vîte à sa précipitation; quand il s'élança dans la rue, il ne trouva plus le corps où il l'avait vu tomber; il crut un instant être la dupe d'une vision, mais à cette place il vit sur les pavés des traces de sang; et ayant jeté les yeux au loin, il aperçut un fantôme blanc au moment où il tournait l'angle de la rue. Lorsqu'il l'atteignit, il venait de frapper trois fois à la porte d'une petite maison et de tomber sur le seuil. C'était bien Anna, immobile sur la pierre, belle avec ses épaules nues, ses bras et ses pieds nus, effrayante avec ses longs cheveux ensanglantés, son front souillé de terre et de sang.

La porte s'ouvrit.

— « Qui est là ? dit une vieille dame en se présentant et reculant d'horreur aussitôt. »

— « Au nom du Ciel, ayez pitié de cette malheureuse fille; elle vit encore, dit Harel; et l'ayant prise dans ses bras, il la porta dans une chambre où il vit de la lumière, et la déposa sur un lit. »

— « Vous m'expliquerez ceci, disait la vieille dame toute tremblante.... » Mais après avoir regardé le visage de la victime :

— « Ah ! c'est cette infortunée ! s'écria-t-elle; pauvre Anna ! »

Une enfant, qui s'était blottie dans son petit lit en voyant passer le corps dans sa chambre, au nom d'Anna, sauta tout à coup à terre, en criant:

— « C'est Anna ! On a tué Anna ! »

Elle se jeta pâle et palpitante sur elle, et l'embrassa en sanglottant.

La blessure était facile à trouver; le sang coulait du côté droit de la tête; la bonne dame la pansa, et envoya chercher le médecin par sa servante.

Harel raconta ce qu'il avait vu; la dame avait reçu les confidences d'Anna; elle savait ce qui se tramait contre elle; déja, la nuit précédente, on avait voulu s'introduire dans sa chambre. Elle avait offert un refuge dans sa maison à la pauvre fille, mais elle n'osait croire à une telle perversité de sa mère.

Les soins qui étaient donnés à Anna peu à peu lui firent recouvrer le sentiment; avant qu'elle n'eût entièrement repris ses sens, elle dit :

— « Qui me serre ainsi la main ? »

C'était Harel qui la tenait et y appuyait son front brûlant.

Dès qu'elle ouvrit les yeux, en l'apercevant elle jeta un cri d'effroi; Harel lui dit avec douleur :

— « Et moi aussi je vous fais horreur ? »

Anna le regarda dans l'étonnement, et puis un sourire mélancolique vint errer sur ses lèvres et elle lui rendit sa main; Harel la baisa avec un frémissement passionné.

— « Eh bien ! bonne et respectable dame, dit-elle, d'une voix déchirante; vous m'avez offert un asile chez vous, et je suis venue frapper à votre porte. »

— « Trop tard, hélas ! pauvre enfant. Je ne suis pas riche, vous ai-je dit; venez, nous travaillerons, et Dieu ne nous abandonnera pas. »

La petite Marie, le visage caché dans les couvertures, pleurait à chaudes larmes.

— « Qui pleure ? demanda Anna. C'est toi, ma chère Marie; ah ! viens pleurer sur moi; viens Marie, viens mon amie. »

La petite alla dans la ruelle, se placer sur une chaise à la tête du lit, saisit une main d'Anna et la porta vivement à sa bouche, en la mouillant de larmes.

— « Je ne fus jamais aussi heureuse, murmura Anna, et elle pressa la main d'Harel. »

Sa voix s'affaiblissait et ne sortait qu'avec effort de sa poitrine; elle haletait péniblement. Mais bientôt, comme se ranime la lueur soudaine d'une lampe qui va s'éteindre, ses yeux brillèrent, ses lèvres devinrent merveilles, et elle dit avec un timbre de voix sonore, pareil au son que rend un instrument qui se brise :

— « Oh ! que ne m'a-t-on laissée pauvre comme j'étais; j'allais pieds nus sur la plage; je ramassais des coquillages en attendant mon père; je courais après les flots et les flots couraient après moi. Rien qu'en voyant paraître un point blanc perdu au loin dans la brume, je reconnaissais le bateau de mon père; il s'avançait plus vite que l'hirondelle, avec sa voile pointue; j'entends encore le bruit qu'il faisait en fendant les flots du rivage. Le bateau abordait; mon père sautait le premier à terre et m'embrassait. Mais un jour qu'il pleuvait bien fort, que le vent du sud soufflait avec violence, que les vagues étaient vertes et blanches et s'élevaient comme des montagnes, je l'attendis en pleurant, il ne vint pas.... Alors une dame passa, et comme on lui dit que j'avais perdu mon père. — « Oh ! la jolie enfant ! s'écria-t-elle, » et elle m'emmena.

Anna se tut un instant, et puis elle dit d'une voix presque étinte :

— « Je vous le demande en grâce, qu'on ignore la cause de ma mort : que ma mère... que cette femme ne soit point tourmentée. »

Dans les accens de sa voix, dans la beauté de ses traits qui brillaient d'un éclat sinistre, la pieuse dame avait reconnu les approches, la majesté de la mort. Elle avait allumé un cierge; elle était debout, récitant des prières, et tenant à la main un rameau de laurier qu'elle avait trempé dans le bénitier suspendu à la tête du lit. Marie ne pleurait plus, elle s'était mise à genoux sur sa chaise, élevant ses mains innocentes vers le ciel, comme l'ange gardien de la mourante.

Un dernier éclair vint illuminer le front d'Anna.

— « Que Dieu vous récompense, dit-elle à la dame. — Marie, prie pour moi. — Et toi, ajouta-t-elle, en faisant un effort pour soulever sa tête et la laissant tomber sur la tête d'Harel, toi, reçois mon ame. »

La dame secoua sur elle le rameau béni; elle expira.

J. L. Lugan.

LES ÉTATS DU PÉRIGORD.

Un vieillard, suivi d'un jongleur et de deux jeunes filles, cheminait lentement vers la petite ville de Montignac; le brouillard du soir était épais et annonçait une nuit très froide : aussi le jongleur frappait-il sans cesse de son bâton ferré la mule de son maître, et les deux jeunes filles se couvraient de leurs larges capuchons.

— Jéhan, dit le vieillard, vous êtes bien impatient; il vous tarde bien d'arriver à Montignac.

— J'ai faim, maître.

— Un jongleur ne doit-il pas braver la faim, la soif, et toutes les intempéries des saisons ? N'avez-vous pas lu dans les saintes écritures que *la gueule en tue plus que l'épée ? Plures occidit gulu quam gladius.*

— Vos sentences n'appaisent pas les murmures de mon ventre, maître; et je renonce à mon métier de jongleur, si le carême doit durer pour moi depuis la Pâque jusqu'à la fête de tous les Saints.

— Jéhan, ces deux jeunes filles vous donnent l'exemple de la patience et de la résignation.

— Maître, interrompit la belle Odette, je pense comme Jéhan et j'ai faim comme lui.

— Et moi, dit Esclarmonde, je vous quitterai demain, si vous me condamnez à vivre au jour le jour, comme femme de routier ou de *mauvais-garçon.*

Le vieux troubadour ne répondit pas aux plaintes de ses deux chanteuses, et se prit à fredonner un refrain de Bertrand de Born. Tout à coup il se retourna au bruit que fesaient plusieurs chevaux qui s'avançaient au galop dans la plaine.

— Dieu nous soit en aide ! s'écria-t-il; si je ne me



trompe, nous aurons bientôt sur les bras une des bandes de Seguin de Badefol.

— Je ne crains pas les routiers, dit le jongleur; s'il leur prend envie d'ouvrir mon escarcelle, ils y trouveront de la monnaie de singe (1). Quant à vous, seigneur Arnaud, je vous conseille de bien cacher vos écus d'or.

— Je suis pauvre comme Job, vous le savez bien.

— Pourquoi craignez-vous tant les routiers?

— Parce qu'ils sont les ennemis de Dieu et de la sainte Eglise.

— Et des vieux avares, qu'ils dévalisent quand ils en trouvent l'occasion, répondit le jongleur à voix basse.

Les cavaliers n'étaient plus qu'à quelques pas, et maître Arnaud détourna sa mule pour les laisser passer. Le chef retint son cheval fougueux et s'arrêta pour adresser quelques questions au vieillard.

— Mon père, lui dit-il, sommes-nous loin de Montignac?

— Vous n'y arriverez pas ce soir, beau sire, à moins que la bête de l'Apocalypse, ou le dragon de quelque magicien, ne vous y transportent sur leurs ailes.

— Trouverons-nous bientôt une hôtellerie?

— Aux pieds de la colline que vous voyez là-bas, dit le jongleur.

— Merci, beau jouvencel, répondit le routier; nous y passeront la nuit, et si l'hôtelier récèle dans sa cave quelque vieille bouteille de vin de Périgord, je vous invite tous à venir boire à la santé de Seguin de Badefol.

Le cavalier piqua des deux, et son rapide coursier eut bientôt regagné l'espace que l'entretien de son maître avec le troubadour lui avait fait perdre. Le jongleur criait à tue-tête :

— Maître Arnaud, ce palefroi fend l'air comme le fameux Bayard, lorsqu'il portait les quatre fils d'Aymon. Je donnerais toutes les mules du monde, et la peau de la vôtre, pour avoir le cheval blanc de l'intrépide Seguin de Badefol.

— Jéhan, vous ne tremblez pas en prononçant le nom de ce mécréant?

— Il m'a invité à souper avec lui, répondit le jongleur, et je composerai des sirventes en son honneur s'il tient parole.

— Vous composerez des sirventes, petite cigale dont les chants font toujours fuir les belles dames et les jeunes damoiselles au long corsage! Par saint Arnaud, mon patron, si vous avez assez d'esprit pour tirer de votre cervelle un petit couplet, je dirai que le monde est renversé, et que les étoiles du firmament sont à la veille de s'éteindre.

— Vous direz ce que vous voudrez, maître, répondit le jongleur, qui frappait à coups redoublés la mule du troubadour.

Le rétif quadrupède partit enfin au petit trot; Jéhan, Odette et Esclarmonde riaient aux éclats, en voyant maître Arnaud qui avait beaucoup de peine à garder l'équilibre sur sa monture devenue presque fougueuse. La mule s'arrêta comme par instinct devant l'hôtellerie.

— Maître Arnaud, dit le jongleur, Grisonne est plus sage et plus prévoyante que nous; elle ne veut pas aller plus loin : pour nous, le plus sûr parti est de coucher dans cette hôtellerie.

— Comme vous voudrez, enfans, répondit le vieillard, et, à l'aide de Jéhan, il descendit de sa mule.

Pendant qu'ils mettaient en ordre leur léger bagage, Seguin de Badefol, avec ses routiers, plusieurs gentilshommes, les consuls des villes voisines, qui se rendaient à Montignac pour assister à l'ouverture des états, banquetaient joyeusement dans la grande salle de l'hôtellerie. Le repas était bon, le vin excellent, et bientôt les têtes s'échauffèrent.

— Beaux sires, dit Seguin de Badefol, je suis étranger; j'arrive de Toulouse et je vais à Paris, chargé d'une mission auprès du roi de France. Je désire connaître l'état de nos provinces, et personne mieux que vous ne peut me donner des renseignemens circonstanciés sur le Périgord.

— Nos villes et nos campagnes sont menacées d'une nouvelle invasion des Anglais, répondit Pierre Salgues, premier consul de la ville de Périgueux.

— Je croyais que leurs bandes n'osaient plus paraître dans le pays où combattit Bertrand de Born.

Messire, dit le consul, le roi d'Angleterre a trouvé un puissant auxiliaire dans Archambaud Talleyrand, comte de Périgord, qui trahit la cause du roi de France.

— Talleyraud, répondit Seguin de Badefol, est un gentilhomme sans honneur, un chevalier sans courage, et timide comme une brebis; il s'introduit dans les familles, se déguise en bourgeois et séduit les jeunes bachelettes. Messires, le premier consul de Périgueux est-il parmi vous?

— C'est moi, s'écria Pierre Salgues.

— Avant de quitter l'hôtellerie, je vous révèlerai un secret qui vous touche, dit Seguin de Badefol; maintenant, buvons à l'exaltation de la fleur-de-lys et à la mort du léopord.

Les paroles de Seguin de Badefol trouvèrent de nombreux échos dans la grande salle de l'hôtellerie; les coupes d'étain s'entrechoquèrent plusieurs fois, et tout le monde oublia que le lendemain les états du Périgord devaient ouvrir leurs séances dans le château de Montignac.

— Vous n'entrerez pas, s'écria tout à coup l'hôtelier, qui tenait la porte de la salle à deux mains.

— Par tous les diables, messire hôtelier, vous êtes juif et mécréant; vous voulez empêcher un troubadour de gagner quelques *agnels* : je vous dis que j'entrerai.

En effet, le vieillard pénétra dans la salle et fut bientôt suivi de ses chanteuses.

— Que veulent ces manans? s'écria Seguin de Badefol.

— Je suis un pauvre ménestrel du pays de la Langue-d'Oc, beau sire.

— Je te reconnais; c'est toi que j'ai rencontré monté sur une mule noire.

(1) Le roi saint Louis, soumit à un impôt tous les animaux qui entraient dans Paris; les baladins qui montraient les singes en furent exempts : quand ils arrivaient devant celui qui recevait le péage, ils forçaient leurs singes à faire leurs tours ordinaires; de là vint le proverbe : *Payer en monnaie de singe.*

— Oui, beau sire.

— Où sont les deux bachelettes, tes compagnes ?

— Ici, mon terrible seigneur.

— Eh bien! chante; nous te ferons largesse.

Le troubadour prit sa mandore, et d'une voix forte et vibrante comme celle d'un jouvencel :

« Le Périgord est un riche pays, dit-il; ses plaines » se couvrent chaque année de riches moissons; ses » collines sont couronnées de pampres verts, le vin » qu'on y récolte pétille dans les coupes, donne du » courage aux chevaliers, et exalte l'imagination des » ménestrels. »

« Les jeunes gens de Périgord, dit la jeune Esclar- » monde, sont beaux et bien faits; leur adresse à la » chasse est connue des bords de la Dordogne aux rives » de la Garonne : autrefois, lorsque Bertrand de Born » combattait et chantait avec leurs pères, ils ne s'a- » musaient pas à poursuivre le lièvre timide, ils fesaient » la chasse aux Anglais. »

« Si un jouvencel périgourdin me disait qu'il me » chérit d'amour extrême, chanta la tendre Odette, » je lui répondrais : Beau jouvencel, je suis fille d'un » troubadour qui fut écorché vif par les soldats du roi » d'Angleterre; apporte-moi trois têtes d'Anglais, et » je t'accorderai le don d'amoureuse merci. »

« En Périgord, s'écria le vieillard, nobles et puis- » sans seigneurs sont aussi nombreux que villages et » moutiers. Les Talleyrand, les Taillefer, les Gontaut- » Biron, les sires de Pons, de La Force, d'Hautefort, » de Fénélon-Salignac, de Rastignac, de Bourdeilles, » peuvent montrer leurs blasons avec orgueil, et pour- » tant ils ne tirent pas l'épée du fourreau. L'indépen- » dance nationale est menacée, et ils s'amusent dans » leurs manoirs à voir courir leurs chiens et leurs fau- » cons voler. En Périgord il y a quatre barons : Bour- » deilles, Reynat, Biron et Mareuil, et ces quatres » barons ne valent pas un soudard d'Angleterre quand » il faut escalader un château fort et frapper d'estoc et » de taille. »

— Misérable! s'écria le sire de Bourdeilles, qui ne put maîtriser sa colère quand il entendit les dernières paroles du troubadour.

Il voulait le frapper de son épée; Seguin de Badefol l'étreignit de ses bras, l'enleva de terre et lui dit :

— Baron de Bourdeilles, est-il convenable que vous vous irritiez ainsi contre un vieillard!

— Il a insulté les quatres barons du Périgord.

— Il disait vrai, baron de Bourdeilles; la noblesse du Périgord ne voit-elle pas avec insouciance les Anglais étendre chaque jour leur domination dans la province?

— Vous ignorez, beau sire, répondit le baron, que nous allons à Montignac tenir les États, et prendre des mesures pour chasser nos ennemis.

— Archambaud - Talleyrand, votre comte, s'est vendu corps et ame aux Anglais.

— Nous le déclarons déchu de sa dignité!

Pendant cet entretien, le troubadour et les deux jeunes filles sortirent de la grande salle de l'hôtellerie, et le baron de Bourdeilles oublia bientôt le motif de sa violente colère. Seguin de Badefol, qui n'était connu d'aucun des assistans, ne cessait d'exciter à la guerre contre les Anglais.

— Le moment est favorable, s'écria-t-il en se redressant de toute la hauteur de sa taille gigantesque; le chef de routiers, Seguin de Badefol, vient d'abandonner la cause des étrangers; il a offert ses services au roi de France, qui fera bon accueil à un si intrépide auxiliaire.

— Si Seguin de Badefol venait combattre avec nous, s'écria Pierre Salgues, premier consul de la ville de Périgueux, nous pourrions facilement déjouer les projets et la trahison de notre comte Archambaud-Talleyrand.

— Vous croyez, dit le chef de routiers.

— Je le crois, répondit Pierre Salgues, en se penchant vers l'étranger, et lui parlant à voix basse : arbore notre étendard et conduis-nous à la victoire.

— Que dites-vous, seigneur consul!

— Je te reconnais; tu es Seguin de Badefol.

Le routier porta la main à son épée, et sa première pensée fut de tuer le consul qui pouvait le trahir. Ce mouvement n'échappa pas aux regards de Pierre Salgues.

— Ne crains rien, dit-il au chef des routiers; personne ne saura par moi que tu es le terrible, le redouté Seguin de Badefol.

— Pierre Salgues, répondit Seguin, je jure par les plaies du Christ que jamais ta maison de campagne ne sera dévastée par mes routiers.

Et le terrible Badefol inscrivit sur ses tablettes le nom du premier consul de Périgueux.

— Tu sais que j'ai à te révéler un secret qui te touche : suis-moi, nous avons besoin d'être seuls.

Pierre Salgues, magnétisé par les regards étincelans de Badefol, dominé par sa parole presque menaçante, suivit ses pas, plutôt pour obéir au chef des routiers que pour satisfaire sa curiosité. Seguin demanda à l'hôtelier une chambre bien close, et lorsqu'il eut fermé la porte derrière le consul de Périgueux, il ralluma les tisons presque éteints entassés dans le foyer.

— Nous sommes dans la chambre du baron de Reynat, dit Pierre Salgues.

— Si dans ce moment le baron osait en franchir le seuil, il tomberait mort sous ma grande épée, répondit Badefol.

Les tisons brûlèrent bientôt de manière à répandre une assez vive clarté dans la chambre. Le routier se promenait à grands pas, et toutes les fois que l'ombre de sa taille gigantesque se dessinait sur la muraille, le consul de Périgueux sentait un frémissement involontaire parcourir ses membres. Badefol s'assit enfin dans un fauteuil de bois de chêne, remua les tisons, et frappant rudement sur l'épaule de Pierre Salgues, il lui dit :

— Consul de la ville de Périgueux, tu as une fille?

— Oui, messire de Badefol.

— Son nom est Marguerite?

— Oui, répondit le consul.

— Tu l'as promise en mariage au fils d'un riche marchand d'Angoulême?

— C'est vrai, dit le consul.

— Tu crois que Marguerite est en sûreté dans ta maison de Périgueux?

— Mes serviteurs me sont dévoués.



SEGUIN DE BADEFOL.

— Ils n'ont pas résisté à l'appât de l'or; ils ont vendu ta fille au comte de Périgord.

— Au vieux Talleyrand! fit le consul.

— Voici une preuve de cet infâme marché.

Le consul, à la lueur des tisons, lut cette lettre, scellée aux armes de la maison Archambaud-Talleyrand :

« Dans deux jours je serai à Périgueux; j'ai choisi » le moment où les Etats de la province doivent se réu- » nir à Montignac : Pierre Salgues s'y rendra, et vous » n'aurez pas à craindre sa vigilance. Soixante écus » d'or à chacun de vous, si vous me livrez Marguerite.

» Le comte de Périgord. »

— De qui tiens-tu cette lettre? dit le consul, d'une voix que l'indignation rendait saccadée.

— D'un de mes routiers.

— Je te remercie, Seguin de Badefol.

— Demain tu repartiras pour Périgueux?

— Non, j'irai à Montignac; et si le comte de Périgord ne s'y trouve pas pour présider les Etats, la colère me donnera des ailes, et je volerai auprès de ma fille pour la défendre contre son infâme ravisseur.

— Fasse le ciel que tu arrives assez tôt.

— Pourrai-je compter sur le secours de tes routiers?

— Si tu leur donnes trente écus d'or, ils te livreront le comte Archambaud-Talleyrand, pieds et poings liés. Le sommeil m'accable, j'ai besoin de repos; consul de Périgueux, laisse-moi dormir.

La tête du routier tomba sur le dos du fauteuil; il étendit vers le feu ses grandes jambes couvertes de lourds cuissards, il replia ses deux bras sur sa poitrine et s'endormit, armé de pied en cap. On eût dit Polyphème, couché dans son antre, ou un fabuleux géant plongé dans l'ivresse. Pierre Salgues, persuadé qu'il ne pourrait fermer l'œil à côté d'un si effrayant compagnon, sortit à petits pas, et rentra dans la grande salle de l'hôtellerie, où il trouva les autres convives assis près d'énormes brasiers, et attendant impatiemment le jour pour prendre la route de Montignac. Une demi-heure avant l'aurore, chacun prit son bagage, fit seller son cheval, et se tint prêt à partir; la cavalcade sortit enfin de l'hôtellerie.

Les habitans de Montignac avaient pavoisé leurs maisons; les rues et les places étaient jonchées de fleurs; depuis neuf ans les Etats du Périgord ne s'étaient pas assemblés (1), et jamais le pays n'avait réclamé avec plus d'instances la réunion de ses représentans. La grande salle du château avait été disposée pour cette séance solennelle; les siéges du président et des quatre barons étaient recouverts de velours doré : au dessus du trône du président, flottait une bannière de soie blanche portant les armes du comte de Périgord, avec la devise des Talleyrand écrite en lettres d'argent : RÉ QUÉ DIOU. Rien que Dieu; c'est-à-dire, Dieu seul est plus grand, plus puissant que la maison d'Archambaud-Talleyrand. L'orgueil féodal pouvait-il s'exprimer avec plus d'arrogance, avec plus de témérité?

A midi, après la messe, qui fut célébrée par l'évêque de Sarlat, les représentans de la province entrèrent dans la grande salle. Le sénéchal cria d'abord à haute et intelligible voix que les Etats avaient été convoqués au nom du roi de France; puis le secrétaire appela tous les membres, chacun selon le rang qu'il devait occuper.

— Messieurs les quatre barons, dit-il (1).

Et les barons de Bourdeilles, de Reynat, de Biron et de Mareuil marchèrent en tête de la noblesse; vinrent ensuite les seigneurs de Grignols, de Salignac, de Ribeyrac et de Mussidan : le vicomte de Gurzon, l'archevêque de Bordeaux, comme seigneur de Montravel, les évêques de Périgueux et de Sarlat, représentans du Clergé; enfin les seigneurs de Belvès et de Bigerroque. Le secrétaire appela ensuite les maires et consuls de Périgueux, de Sarlat, de Bergerac, et des autres villes principales, qui représentaient le tiers-état.

— Messeigneurs, et vous messieurs les maires et consuls, dit le secrétaire, les Etats du Périgord peuvent entrer en délibération.

— Le comte Talleyrand-Archambaud est absent, dit le baron de Bourdeilles.

— Il est sans doute dans le château, répondit le secrétaire.

Le sénéchal donna ordre à deux sergens d'armes de chercher le comte, et de lui annoncer que les membres des Etats n'attendaient plus que lui. Les deux sergens revinrent quelques instans après, et annoncèrent au sénéchal que le comte était parti dans la nuit pour Périgueux, et ne reviendrait que dans trois jours. Les représentans de la province blâmèrent hautement la conduite du comte, et d'un commun accord il fut décidé que les barons de Mareuil et de Bourdeilles iraient à Périgueux pour hâter son arrivée. Cet incident, qui retardait ainsi les opérations de l'assemblée, porta le trouble et la désolation dans l'ame de Pierre Salgues: il se souvint alors des révélations de Seguin de Badefol, et ne pouvant plus douter de l'exactitude des détails donnés par le routier, il courut à son hôtellerie, déterminé à partir à toute bride. Au détour d'une petite rue, il rencontra Badefol, qui regardait passer les évêques et les barons.

— Que s'est-il passé de nouveau? s'écria Seguin, dès qu'il reconnut le premier consul de Périgueux.

— Dieu vous protège, messire de Badefol, répondit Pierre Salgues; je ne sais plus où donner de la tête.

— Vous est-il survenu quelque malheur?

— Non, messire Seguin; mais le comte de Périgord est absent.

— Que vous importe?

— Avez-vous oublié notre entretien dans l'hôtellerie, messire Seguin? Ne m'avez-vous pas montré le

(1) Les états du Périgord devaient s'assembler régulièrement tous les neufs ans, sans préjudice de réunions plus fréquentes.

(*Histoire d'Aquitaine*, par Verneilh-Puiraseau.)

(1) Chacun des barons se qualifiait de *premier baron* : on imagina un singulier moyen de prévenir entre eux tout conflit de préséance. Quand le greffier fesait l'appel nominal, il appelait collectivement MM. *les quatre barons*; et à la fin du procès-verbal, inscrivait leurs noms autour d'un cercle. Mais Brantôme rapporte qu'aux états tenus à Nontron en 1576, la question de préséance fut décidée, et les barons durent se placer dans l'ordre suivant : 1° Bourdeilles, 2° Biron, 3° Reynat, 4° Mareuil.

pacte infâme conclu par Archambaud-Talleyrand avec mes serviteurs?

— Votre fille Marguerite est en danger, répondit le routier avec un sourire affreux!

— Et je ne pourrai la défendre!

— Rien n'est impossible à qui veut bien, consul de la ville de Périgueux; si vous consentez à faire mes volontés, à obéir à mes ordres pendant huit jours, je vous promets, par les plaies du Christ, que nous serons à Périgueux avant que le comte Talleyrand ait pu mettre à exécution ses coupables projets.

— Je me livre à vous corps et ame.

— Marché conclu, dit le routier, en serrant la main du consul avec tant de force qu'il ne put retenir un cri de douleur.

Cependant, Seguin de Badefol, qui voulait tirer une prompte et éclatante vengeance du comte de Périgord, parce qu'il avait refusé de payer le salaire promis à ses routiers, entraîna le consul de Périgueux, et lui montrant deux de ses coursiers:

— Mon maître, lui dit-il, choisissez: Bayart et Courtes-Oreilles nous porteront à Périgueux en moins de temps qu'il n'en faut à un moine pour réciter ses oraisons.

— Je choisis Bayart, répondit Pierre Salgues.

— Vous vous connaissez en chevaux, mon maître, dit le routier: en selle et partons.

Quelques minutes après, Seguin de Badefol et le premier consul de Périgueux étaient loin de la ville de Montignac.

Pendant qu'ils chevauchaient à franc étrier, Marguerite Salgues, seule dans la maison de son père, située près de la vieille tour de Vésone (1), lisait les poésies de Bertrand de Born. La fille du premier consul était une docte demoiselle, et un clerc de Montpellier l'avait initiée aux secrets de la poésie provençale; elle aimait les chants des troubadours, et par-dessus tout ceux de Bertrand de Born. La fille d'un simple bourgeois comprenait mieux que les fières châtelaines l'honneur national, et toutes les fois qu'un cri d'indépendance se fesait entendre dans les provinces méridionales, il trouvait un écho dans son cœur. La journée était belle, et le pâle soleil du mois de décembre dorait de ses rayons les mille couleurs des vitraux gothiques des fenêtres taillées en ogives. La chambre, élégamment meublée, annonçait l'ordre et l'aisance du riche bourgeois; Pierre Salgues était en relation avec les premiers négocians de Bordeaux, de Londres et d'Anvers, et il n'avait rien épargné pour embellir la demeure de sa fille unique. Le sablier s'était déjà vidé quatre fois; la troisième heure du jour sonnait à la tour de Saint-Froul, lorsque la vieille Marceline entra dans la chambre de sa jeune maîtresse et lui annonça qu'un gentilhomme demandait à lui parler:

— Mon père est absent, répondit Marguerite; dites à ce jeune seigneur qu'il m'est défendu de le recevoir.

Marceline sortit et rentra quelques instans après:

— Ma bonne maîtresse, dit-elle, le seigneur veut entrer de force, il vous apporte des nouvelles de votre père.

(1) Voir la *Mosaïque du Midi*, année 1837.

— Qu'il entre, répondit Marguerite, qui ne put se défendre d'un mouvement de frayeur.

Marceline introduisit le gentilhomme, qui s'inclina respectueusement devant la fille du consul:

— Damoiselle, lui dit-il, j'arrive de Montignac, où j'ai vu votre père; il m'a prié de ne point passer à Périgueux sans vous voir.

— C'est mal à lui, d'avoir abusé de la complaisance d'un noble seigneur.

— Je m'estime heureux d'avoir quelques momens d'entretien avec une personne si accomplie....

— Je n'aime pas les flatteurs, messire, interrompit Marguerite, dont les joues se colorèrent d'une vive rougeur.

Le gentilhomme déconcerté par le froid accueil de la fille du consul, ouvrit, par hasard, le riche manuscrit que Marguerite avait posé sur une petite table.

— Vous lisez les poésies de Bertrand de Born, dit-il à la demoiselle, qui se tenait immobile et les yeux baissés....

— Nos jeunes seigneurs devraient les lire aussi, répondit Marguerite: ils y trouveraient de nobles inspirations; ils y apprendraient à aimer leur pays et à détester les Anglais.

— Vos nobles paroles me pénètrent d'admiration, dit le gentilhomme; permettez-moi d'embrasser vos genoux, et daignez jeter un regard sur moi.

— Que faites vous, beau sire! s'écria Marguerite, en repoussant son importun adorateur; vous ne me connaissez pas et vous osez m'adresser des propos d'amour.

Elle fuyait vers la porte pour appeler Marceline, laissant le gentilhomme interdit et un genou en terre, lorsqu'un des serviteurs du consul entra précipitamment.

— Damoiselle Marguerite, cria-t-il à plusieurs reprises; damoiselle Marguerite, bonne nouvelle; mon maître est arrivé de Montignac.

— Mon père est arrivé!

— Je l'ai vu descendre dans la cour.

Marguerite courut au-devant du premier consul, et le gentilhomme, persuadé qu'il serait reconnu, sortit aussi par une porte dérobée, à l'aide d'une vieille servante, dont il avait corrompu la fidélité. Marguerite, en rentrant, demanda à Marceline où était le gentilhomme qui lui avait donné des nouvelles de son père. Quel ne fut pas son étonnement quand elle apprit qu'il avait quitté la maison à l'improviste.

— Ma fille, dit le premier consul, tu ne connais pas ce gentilhomme?

— Non, mon père.

— Est-il jeune, ou vieux?

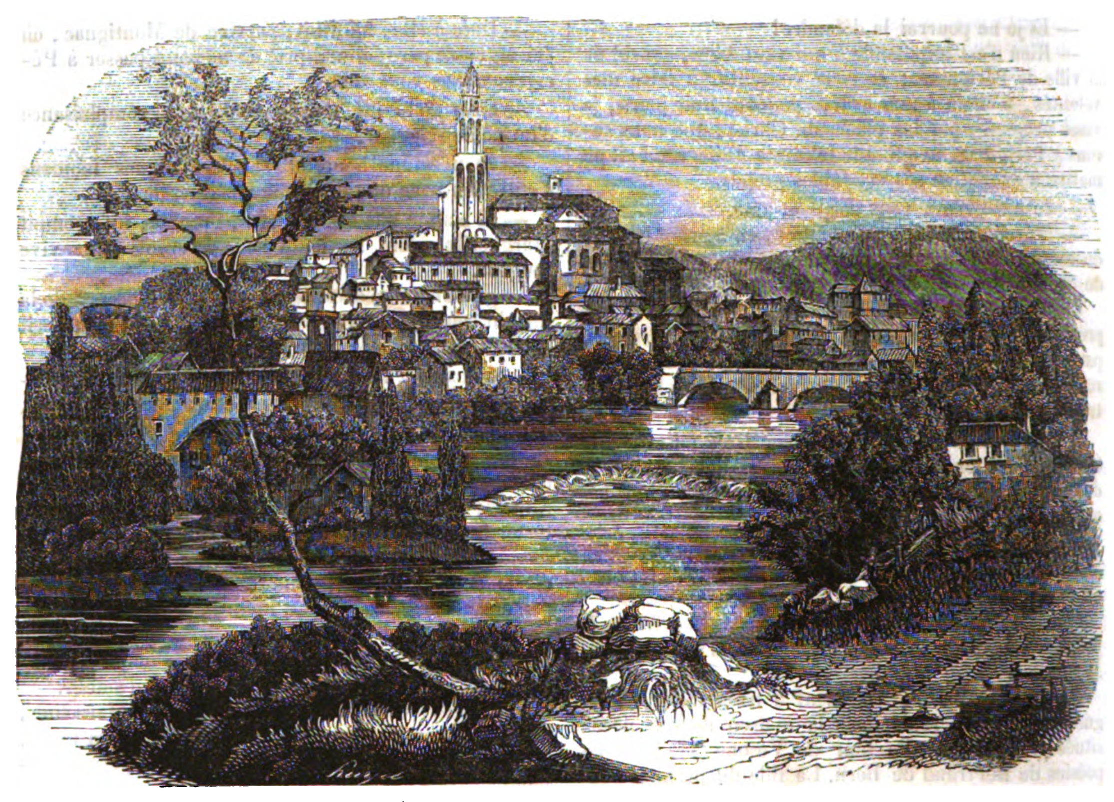
— Je ne l'ai pas remarqué.

— Voici qui nous donnera des renseignemens certains, s'écria Seguin de Badefol, en ramassant une petite boîte: voyez d'abord, ajouta-t-il; reconnaissez-vous ces armoiries?

— C'est le blason des Archambaud-Talleyrand.

— Le comte de Périgord était ici..., dit Badefol; mes routiers ne m'avaient pas trompé, et je leur donnerai trois chevaux bien équipés pour récompenser leur adresse et leur vigilance.

Le consul fit signe au chef des routiers de passer



VUE DE PÉRIGUEUX.

avec lui dans une chambre voisine, dont il referma soigneusement la porte.

— Je suis impatient de savoir ce que renferme cette boîte; mais où trouver la clé?

— En voici une qui ouvre toutes les portes, répondit Badefol, et avec la pointe de son épée il rompit les cadenas.

— Je reconnais le seing du comte de Périgord, s'écria Pierre Salgues, qui saisit un des papiers, et lut d'une voix tremblante :

« Instructions pour maître Dulaurier, mon capitaine » d'armes :

» Ce soir, à la dixième heure de la nuit, trouvez-vous, » armé de pied en cap, à la porte de la maison du pre- « mier consul; vous entrerez avec nos gens, lorsque » je crierai : *A moi, Périgord!* l'enlèvement de la belle » Marguerite se fera sans aucun obstacle. »

— L'infâme! dit Pierre Salgues, en froissant le parchemin.

— La colère est un mauvais moyen, répliqua Seguin de Badefol; il faut dissimuler, et dire partout que nous repartons pour Montignac; nous nous tiendrons cachés dans votre maison, et de par tous les diables, si Talleyrand tombe entre mes mains, il paiera cher sa rançon.

Le premier consul résolut de suivre le conseil du routier : il ordonna à ses domestiques de tenir tout prêt pour le départ, et laissant ignorer à sa fille le projet qu'il méditait, il s'enferma dans une chambre haute avec Badefol. Aussitôt que la nuit eut répandu ses ténèbres sur la vieille cité de Saint-Froul, le routier sortit pour disposer ses hommes. Périgueux était alors divisé en deux parties : la cité du Puy-de-Saint-Froul, et la Nouvelle-Ville. Les désastres qu'elle essuya, déterminèrent les habitans à mettre fin aux démêlés qui s'étaient souvent élevés entr'eux et à fortifier leurs demeures d'un seul mur d'enceinte; la ville se gouvernait elle-même, ne relevait que du roi, et comptait parmi ses droits celui de battre monnaie. Dans les guerres contre les Anglais, elle acquit de nouveaux priviléges, fut exemptée de la taille et des francs-fiefs; prise et reprise plusieurs fois, les Anglais en prirent possession en 1360, après le traité de Brétigny; Charles V s'en empara quelques années après, et depuis, elle ne cessa de faire partie du domaine royal de la couronne de France.

Seguin de Badefol qui connaissait parfaitement la

vieille cité de Saint-Froul, où il allait souvent s'approvisionner et acheter des armes, ne fut pas long-temps à trouver six hommes qui, sur la promesse d'un bon salaire, lui jurèrent de le servir sans s'informer de ses desseins; il se porta avec eux autour de la maison de Pierre Salgues.

Au moment où la dixième heure sonnait au clocher de Saint-Froul, un homme vêtu d'un large manteau s'approcha de la porte, l'ouvrit avec précaution, et cria: *A moi, Périgord!* Seguin de Badefol accourut avec ses hommes, et l'obscurité empêcha le comte Talleyrand de reconnaître le routier.

— Mes amis, dit-il, en leur assignant pour poste le perron du grand escalier, vous m'attendrez ici; je ne veux pas effrayer la belle Marguerite.

— Comme il vous plaira, seigneur, répondit Badefol.

Talleyrand entra seul, et le routier persuadé que le moment opportun était venu, se précipita sur ses pas suivi de ses hommes.

— Où courez-vous, seigneur, cria-t-il en barrant le passage au comte...

— Que vous importe? je suis l'ami de Pierre Salgues.

— Et vous venez lui ravir sa fille, pendant la nuit, comme un lâche voleur, comte de Périgord, cria Badefol, de telle sorte que sa voix tonnante retentit dans toute la maison.

A ce signal, le premier consul accourut, suivi de dix bourgeois qu'il avait appelés pour être témoins de la tentative de Talleyrand. A la lueur des flambeaux, le comte de Périgord reconnut Seguin de Badefol.

— Tu m'as trahi, misérable, lui dit-il, en le regardant avec colère et mépris...

— Vous n'avez pas tenu vos engagemens envers les routiers, répondit Badefol, et leur chef se venge. Vous êtes mon prisonnier, et si vous voulez que je vous rende la liberté, préparez-vous à me payer chèrement votre rançon. Vous connaissez les plus riches argentiers de Périgueux, et il vous sera facile de trouver cinq mille écus d'or.

Le comte se livra d'abord aux transports de la plus violente colère; mais la résistance était inutile et même dangereuse.

— Badefol, dit-il au chef des routiers, conduis-moi chez l'argentier de la rue Saint-Froul; je paierai ma rançon.

— Maintenant vous parlez en gentilhomme, répondit Seguin; mais vous avez voulu agir en manant: un rapt commis par le comte de Périgord, qui a pour épouse la plus accomplie des dames...

Dans toute autre circonstance, la fierté du comte de Périgord aurait puni de mort une telle insolence; mais forcé à dissimuler, il demanda à être conduit chez un argentier. Seguin de Badefol ouvrit la première porte, et Talleyrand sortit entouré de ses gardiens, qui avaient ordre de le percer de leurs épées, s'il fesait la moindre tentative pour s'échapper. L'argentier compta les cinq mille écus d'or, et le chef des routiers, content de sa soirée, dit au comte:

— Demain, Archambaud Talleyrand, vous direz aux états du Périgord, que Seguin de Badefol sait faire payer ses créanciers, et qu'il veille comme un ange gardien sur les jeunes filles. Vous êtes libre.

Le routier rentra dans la maison de Pierre Salgues, et le comte partit en toute hâte pour Montignac. Son absence avait presque soulevé une sédition parmi les membres des états; il eut beaucoup de peine à calmer cette effervescence, qui pouvait devenir très-dangereuse pour lui; cependant les opérations de l'assemblée reprirent un nouveau cours, et un parfait accord s'établit entre le clergé, la noblesse et le tiers-état. Archambaud Talleyrand présida pendant quelques jours toutes les séances; puis, il négligea de remplir ses devoirs, et le bruit se répandit qu'il entretenait des relations secrètes avec les agents du roi d'Angleterre: il comptait sur son influence; il avait espéré que son grand nom, serait pour les représentans de la province une sorte de talisman; le noble comte ne croyait pas que de simples bourgeois eussent assez d'énergie, assez de force de caractère pour opposer le moindre obstacle à ses volontés; il se trompait, car les députés se réunirent en séance extraordinaire et nommèrent président l'évêque de Périgueux; exaspérés par la conduite de Talleyrand, ils résolurent de délibérer sur les affaires du Périgord sans demander l'approbation du comte; les premières séances furent très-orageuses; les uns voulaient qu'on retînt Archambaud Talleyrand en lieu de sûreté; les autres disaient hautement qu'il ne fallait pas encourir la haine du roi de France. Etienne Barrelongue, maire de la ville de Bergerac et ennemi juré de la maison Talleyrand, demanda la parole:

— Nobles seigneurs et vous bourgeois, s'écria-t-il, vous savez que la province a convoqué ses états pour aviser aux moyens de chasser les Anglais; le comte de Périgord favorise trop ouvertement la cause de nos ennemis, pour qu'il lui soit permis de siéger désormais parmi nous. Vous n'ignorez pas que depuis plusieurs années il protège les pillards d'Angleterre; le moment est venu de secouer le joug qui pèse sur nous; nos compatriotes nous ont donné leurs suffrages, parce qu'ils nous ont cru capables de résister à l'oppression; montrons-nous dignes de représenter le pays.

— Le maire de la ville de Bergerac, dit un des consuls de la ville de Bergerat, parle en Périgourdin: mort aux Anglais et vive l'indépendance nationale!

— Telle est mon opinion, s'écria le maire de Ribeyrat.

— Depuis deux ans, dit le sire de Bourdeilles, je soutiens dans mon château un siège opiniâtre contre les Anglais, et tous mes vassaux ont juré de mourir plutôt que de courber la tête sous la domination étrangère.

— La mort, plutôt que l'esclavage, s'écrièrent d'un commun accord les représentans du clergé, de la noblesse et du tiers-état.

Ces cris d'indépendance retentissaient encore dans la salle, lorsque le comte Talleyrand entra, suivi de quelques seigneurs; étonné des murmures qui frappaient ses oreilles, il voulut appeler ses hommes d'armes pour comprimer l'insurrection; mais il n'était plus temps; l'évêque de Périgueux avait recueilli les suffrages, qui furent unanimes; le comte fut déclaré traître au roi de France et aux franchises de la province.

— Vous oubliez que je suis votre maître! s'écria Talleyrand...

— Comte de Périgord, répondit le maire de Sarlat, tu t'es vendu corps et ame au roi d'Angleterre.

— Oui, le comte Archambaud Talleyrand s'est vendu corps et ame au roi d'Angleterre, dit un homme à la taille de géant : il veut livrer le Périgord à la rapacité de l'étranger : c'est moi, Seguin de Badefol, qui vous le dis.

Le chef des routiers resta quelques momens immobile; il se tourna ensuite vers la porte; il attendait quelqu'un :

— Premier consul de la ville de Périgueux, s'écria-t-il au moment où il aperçut Pierre Salgues, vous avez bien tardé à venir... Révélez aux états du Périgord les coupables desseins du comte Archambaud Talleyrand.

Le consul enhardi par la présence de Badefol et l'approbation apparente de tous les députés, raconta les moindres circonstances du rapt médité par le comte Archambaud; l'indignation fut générale, et comme Talleyrand avait déjà démérité de la province par plusieurs méfaits et trahisons, les suffrages furent unanimes et les quatre barons eux-mêmes votèrent contre le comte. L'évêque de Sarlat ne se contenta pas de cette détermination si hardie; il persuada aux députés de la province, d'envoyer à Paris deux membres du clergé, deux de la noblesse et trois du tiers-état, pour accuser le comte. Archambaud Talleyrand, voyant qu'il ne pourrait tenir tête à l'orage, partit aussi pour les pays d'Outre-Loire, dans le dessein de se justifier auprès du roi; mais les preuves étaient si convaincantes, les dépositions si sincères et si unanimes, que le comte de Périgord Archambaud IV, fut condamné à avoir la tête tranchée, et eut à peine le temps de s'enfuir en Angleterre. Le jeune Talleyrand, aussitôt que les états de la province eurent clôturé la session, s'enferma dans Montignac pour résister à l'édit de confiscation rendu contre son père. Le maréchal de Boucicault fit le siége de cette petite ville, et l'emporta d'assaut avec le secours de Seguin de Badefol, qui avait amené quelques bandes de ses routiers. Le duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, devint alors le souverain du Périgord, et eut pour successeur son fils, qui, ayant été fait prisonnier par les Anglais, vendit, en 1487, le Périgord au comte de Penthièvre.

Pendant que cette petite révolution s'accomplissait sur les bords de la Dordogne et de la Vézère, Seguin de Badefol méditait un de ces coups hardis que la sévérité des lois poursuivrait aujourd'hui comme des crimes, et qu'on regardait comme de beaux faits d'armes, pendant les XIIIe et XIVe siècles. Après la prise de Montignac, le chef des routiers se retira à Périgueux, dans la maison de Pierre Salgues, pour s'y délasser des longues fatigues de la guerre; le premier consul et sa fille lui payèrent largement leur tribut de reconnaissance. Quinze jours s'écoulèrent au milieu des festins et des jeux, et les héritières des plus riches bourgeois de Périgueux dansèrent avec le terrible Seguin de Badefol dont le nom seul était un épouvantail pour toutes les femmes; à la suite d'un de ces bals qui avait duré fort avant dans la nuit, Marguerite Salgues, qui s'était retirée pour dormir, se sentit tout-à-coup bâillonnée, liée avec de fortes cordes; puis un homme l'étreignit de ses bras, la couvrit de son manteau, et s'élança sur son coursier. Le lendemain, le premier consul chercha en vain dans toute sa maison et sa chère Marguerite et Seguin de Badefol. Plusieurs mois se passèrent sans qu'il lui fût possible d'obtenir les moindres renseignemens. Cédant à sa douleur et à son désespoir, il vendit tous ses biens, et se fit religieux dans l'abbaye de Cadouin.

Vingt ans après cet étrange accident, un gentilhomme et une grande dame vinrent à Périgueux, suivis d'un brillant équipage. Marguerite eut beaucoup de peine à se faire reconnaître d'une vieille parente qui lui raconta comment son père avait embrassé l'état religieux. Marguerite et son noble époux se rendirent à l'abbaye de Cadouin pour embrasser leur père. L'abbé en voyant les riches armoiries qui brillaient sur les robes de leurs serviteurs, leur demanda si quelque pieux dessin, si l'accomplissement de quelque vœu les avait conduits à son monastère.

— Je suis venue pour voir encore une fois mon père, répondit Marguerite Salgues.

— Vous ne le trouverez pas dans cette sainte maison, répondit l'abbé.

— Parmi vos religieux, dit la dame, ne comptez-vous pas le premier consul de la ville de Périgueux, dit la grande dame.

— Je suis Pierre Salgues, répondit l'abbé.

— Et moi, Marguerite, votre fille, s'écria la châtelaine, en se jetant dans les bras de l'abbé.

Le vieillard affaibli par le jeune et la prière, ne put résister à une émotion si subite et si violente, il s'évanouit, et quatre religieux l'emportèrent malgré les cris de Marguerite qui répétait en gémissant :

— C'est mon père! rendez-moi mon père!

Le lendemain, toutes les cloches de l'abbaye sonnèrent le glas des morts; l'abbé de Cadouin s'était endormi du dernier sommeil dans la paix et la miséricorde du Seigneur. Marguerite demanda et obtint pour une forte somme d'argent la croix abbatiale de son père et revint en Languedoc avec son époux, emportant cette précieuse relique, seul et dernier souvenir de sa famille.

J.-M. Cayla.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DE JANVIER.

LIVRAISON DE FÉVRIER.

LIVRAISON DE MARS.

LIVRAISON D'AVRIL.

LIVRAISON DE MAI.

LIVRAISON DE JUIN.

LIVRAISON DE JUILLET.

LIVRAISON D'AOUT.

LIVRAISON DE SEPTEMBRE.

LIVRAISON D'OCTOBRE.

LIVRAISON DE NOVEMBRE.

LIVRAISON DE DÉCEMBRE.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE DE DÉPARTEMENS.

TABLE ANALYTIQUE.

ARCHÉOLOGIE.

BIOGRAPHIES.

CHRONIQUES ET LÉGENDES.

HISTOIRE.

HISTOIRE NATURELLE.

HISTOIRE ET DESCRIPTIONS DE MONUMENS, SITES, etc.

LITTÉRATURE.

NOUVELLES.

POÉSIES. — BALLADES.

STATISTIQUE.

USAGES, MOEURS. — COSTUMES.

VOYAGES.

TABLE DES GRAVURES.

ÉGLISES.

SCÈNES HISTORIQUES.

CHATEAUX. — FORTS.

MONUMENS. — ANTIQUITÉS.

COSTUMES.

SCÈNES ET VIGNETTES.

PAYSAGES. — VUES.

PORTRAITS.

HISTOIRE NATURELLE.

FIN DES TABLES DU TROISIÈME VOLUME.

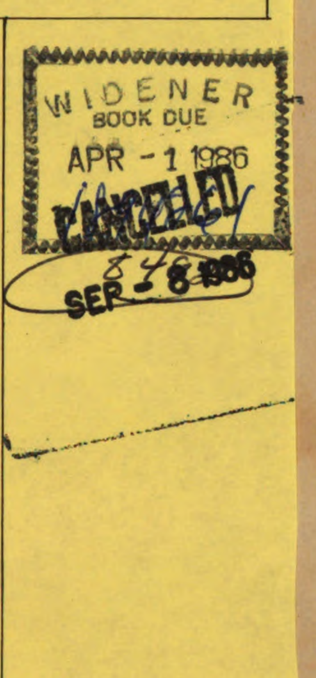
TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE DE DÉPARTEMENS.

TABLE ANALYTIQUE.

TABLE DES GRAVURES.

FIN DES TABLES DU QUATRIÈME VOLUME.


WIDENER
BOOK DUE
APR - 1 1986
CANCELLED
SEP - 8 1986

